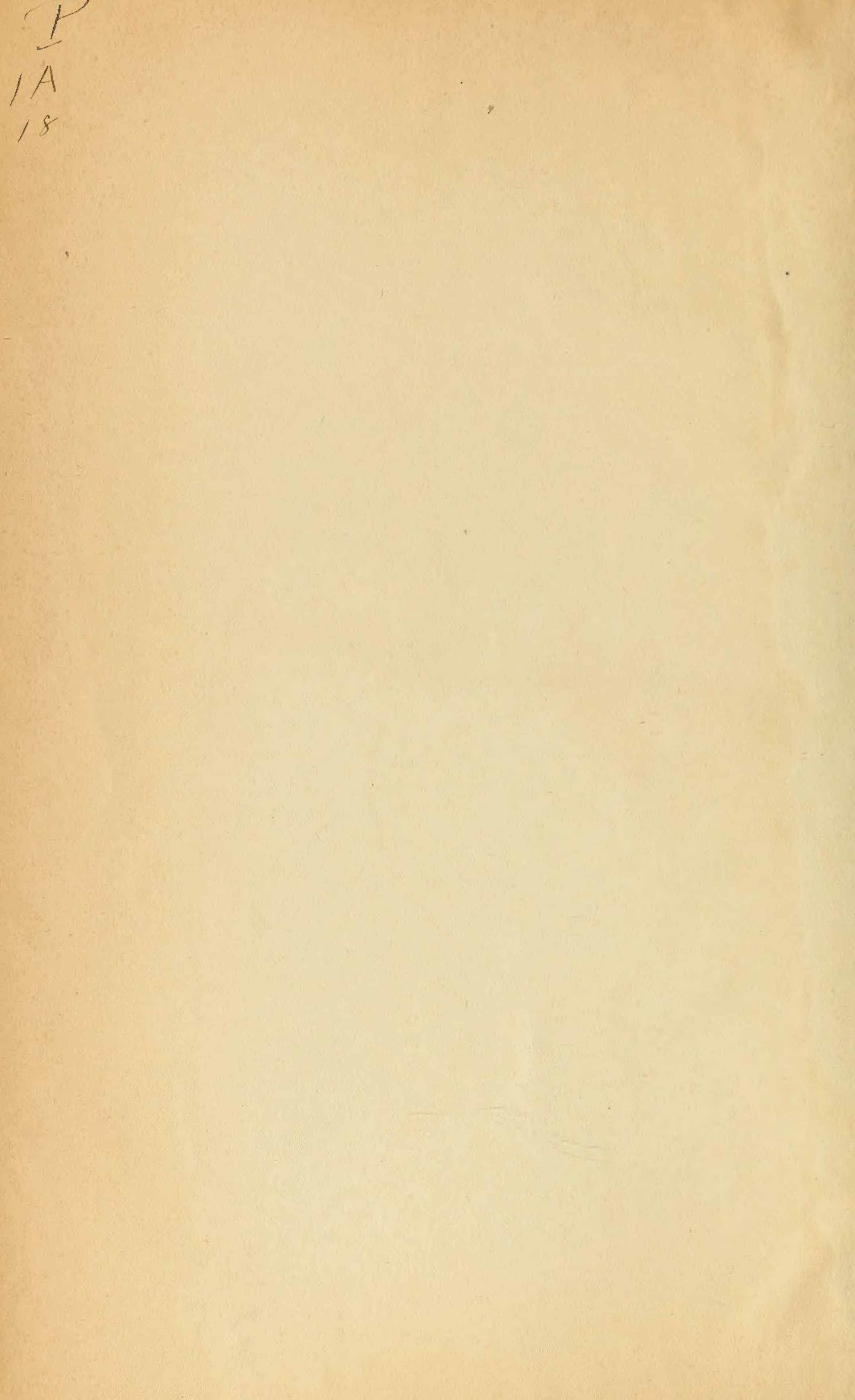





P
1A
18

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS
DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET,* FÉNELON *, MASSILLON *,

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*,

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE, DE LA PLUPART

DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME DIXIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES COMPLETES DE MAIMBOURG, LES ŒUVRES CHOISIES DE SIMON DE LA VIERGE, ET LA PREMIÈRE PARTIE DE CELLES DE FRANÇOIS DE TOULOUSE.

CHEZ L'EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.
1844.

INDEX

DES AUTEURS ET DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Succursale, au Petit-Montrouge, de l'imprimerie de Vrayet de Surcy, rue de Sèvres, 37, à Paris.

NOTICE

SUR LE PÈRE MAIMBOURG.

MAIMBOURG (Louis), né à Nancy en 1620, d'une famille noble, avait l'esprit vif et aisé. Il fut admis dans la société des Jésuites à l'âge de seize ans, et envoyé à Rome pour y faire son cours de théologie. De retour en France, il enseigna quelque temps les humanités au collége de Rouen. Il exerça pendant vingt-cinq ans le ministère de la chaire, où il s'acquit beaucoup de réputation. Ayant pris la défense des libertés de l'Eglise dans son *Traité historique de l'église de Rome*, cette hardiesse déplut au pape Innocent XI, et il reçut ordre de quitter les Jésuites. Le roi le gratifia d'une pension, et il lui accorda une retraite à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, où il mourut d'apoplexie, le 13 août 1686. Le P. Maimbourg a composé un grand nombre d'ouvrages : on a de lui des sermons pour le Carême, où toutes les parties de chaque évangile sont comprises et rapportées à un point principal. Ce sont plutôt des homélies que des sermons tels qu'on est en usage de les faire ; aussi l'auteur, dans sa préface, leur donne le nom de *Homélies raisonnées*.

SERMONS

POUR LE CARÊME.

SERMON PREMIER.

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Que le chrétien doit thésauriser dans le ciel, et non pas sur la terre.

Thesaurizate vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo, neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt, nec furantur. Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.

Faites-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille, ni les vers ne les peuvent corrompre, et où les voleurs ne peuvent fouiller, ni les enlever. Car où est votre trésor, là se trouve aussi votre cœur (*S. Matth., chap.* VI, *v.* 16-21).

Il n'y a presque personne qui ne travaille pour amasser du bien sur la terre, ou qui ne désire du moins passionnément d'en avoir; et il y en a peu qui considèrent comme il faut la nature de ces trésors et de ces biens du monde, pour découvrir les défauts qui en sont inséparables, et qui en rendent l'acquisition très-incertaine, et la possession inutile, trompeuse et infiniment dangereuse. Quelque peine que nous prenions tous les jours pour en acquérir, il est pourtant incertain si nous les aurons, parce que leur acquisition ne dépend pas absolument de nous, elle dépend encore des occasions, des rencontres, des accidents, du caprice, de la faveur et de la volonté des hommes, et de cent bizarres événements de la fortune, qui n'est pas entre nos mains pour en disposer comme nous voulons, et qui les donne la plupart du temps en aveugle et sans discernement à ceux qui en sont les moins dignes.

Et comme bien souvent toute la vie est employée en cette recherche laborieuse de ces biens, et qu'elle est encore trop courte pour en faire un amas qui satisfasse l'avarice, de là vient qu'ils ne sont point du tout pour ceux qui les amassent, mais pour leurs successeurs; la possession leur en est tout à fait inutile. Davantage elle est fort trompeuse, parce qu'ils ont peu de durée, qu'ils sont exposés à mille dangers, qu'ils se perdent par leur usage, et qu'ils périssent en même temps que l'on en veut jouir. Et quand même ils subsisteraient toujours, ils sont d'une nature si contagieuse, qu'ils corrompent l'esprit; car en faisant passer en quelque façon leurs qualités, ils le font devenir terrestre et matériel comme ils le sont eux-mêmes.

Or, voici l'excellence et la valeur infinie des trésors, que l'Evangile nous découvre et qu'il nous apprend que nous pouvons amasser dans le ciel. Ils ont tous les avantages

contraires à ces défauts que nous venons de voir dans ceux qu'on cherche sur la terre. Il dépend de nous de les acquérir; étant acquis, ils sont uniquement à nous; y étant une fois, ils y sont éternellement sans crainte comme sans danger de les perdre; et pour anticiper le bonheur que leur jouissance apporte, ils rendent le cœur tout céleste et tout spirituel dès cette vie. Voilà les quatre vérités que le Sauveur du monde établit aujourd'hui dans son sermon, par ces paroles de son Evangile : *Thesaurizate vobis thesauros*, et le reste : *Thesaurizate thesauros in cœlo.* Thésaurizez dans le ciel, et non pas sur terre. Pourquoi? Vous le pouvez, il dépend de vous de le faire; cette exhortation et ce commandement présupposent qu'il n'y a rien sur la terre ni dans les enfers, qui vous en puisse empêcher, si vous le voulez : *Vobis.* C'est pour vous seuls que vous acquérez ces trésors, ils sont uniquement à vous : *Ubi neque ærugo, neque tinea demolitur, ubi neque fures effodiunt, nec furantur.* Y étant, ils y sont et ils y seront toujours, sans qu'ils se puissent jamais perdre, ni par la violence ou par la surprise des voleurs, ni par la corruption et la pourriture qui vient de la rouille ou des vers : *Ubi est thesaurus vester, ibi et cor vestrum erit.* Et par anticipation du bonheur infini qu'ils vous préparent dans le ciel, ils font devenir votre cœur tout céleste dès cette vie, le cœur étant où est votre trésor, je veux dire au ciel. Considérons donc avec toute l'attention dont nous sommes capables, ces puissants motifs, qui nous obligent à thésauriser dans le ciel, afin de nous attacher aux moyens que nous avons de le faire, et à la pratique que ce même Evangile nous présente.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous voyons par expérience qu'il ne dépend pas de la volonté d'un homme du monde, ni même de son industrie, ni de son travail, d'acquérir des biens sur la terre; parce que l'envie, l'injustice, les tromperies, les trahisons et la violence des hommes, les changements, les disgrâces et les accidents de la fortune, l'en peuvent empêcher malgré ses désirs et toute l'application de son esprit et de ses forces. De là vient que souvent après une infinité de grands et de longs travaux qui rendent sa vie très-fâcheuse, il ne lui reste rien que l'espérance, et que cette espérance toujours trompée ne lui laisse enfin que la tristesse, les regrets, la misère et le désespoir, selon la sentence du Sage, qui nous dit : *Vacua est spes illorum, et labores sine fructu, et inutilia opera eorum* (*Sap.* III, 11); et plus particulièrement encore dans les Proverbes : *Est homo laborans, et festinans, et dolens impius, et tanto magis non abundabit* (c. XI) : Un homme travaille, et se hâte de s'enrichir en travaillant, et en se hâtant de la sorte, il se donne beaucoup de peine, et ce qu'il y a de plus affligeant pour lui, c'est qu'il avance d'autant moins en cela, qu'il se hâte plus. En quoi, selon l'agréable pensée d'un Père (*S. Greg. de Naz. Or.* III), il ressemble à une toupie, laquelle étant jetée par un enfant, qui développe et retire subtilement une longue ficelle qui l'environnait, fait une infinité de tours avec une extrême vitesse, sans pourtant jamais s'avancer, jusqu'à ce qu'elle tombe enfin après une très-longue et très-violente agitation au même point où le mouvement avait commencé. Ainsi ce misérable après une infinité de travaux et de corps et d'esprit, qui ont fait de toute sa vie un mouvement perpétuel, par les violentes impressions qu'il reçoit de son avarice, n'en est guère plus avancé; et, à la fin de ce mouvement, à la mort, il trouve enfin qu'il est tombé au même point de misère et de pauvreté où il était à sa naissance.

Il n'en est pas ainsi des biens et des trésors du ciel, il ne tient qu'à nous de les acquérir, il n'y a rien, si nous voulons, qui puisse nous en empêcher, et avec beaucoup moins de peine qu'il n'en faut pour en amasser sur la terre; nous sommes assurés de les avoir. En voici la raison : nous amassons des trésors dans le ciel par les bonnes œuvres, qui, en vertu de la promesse que Dieu nous en a faite par les mérites de Jésus-Christ, nous méritent aussi par eux la gloire à proportion de ces bonnes œuvres : *Factus est thesaurus tuus meritum tuum* (*Conc.* I) : Votre mérite est devenu votre trésor, dit saint Augustin, sur le psaume XXXVI. Nous faisons tous les jours dans nous insensiblement un trésor d'actions, et Dieu nous en prépare dans lui-même, un autre qui correspond à celui-ci. En même temps qu'un méchant homme fait un crime, Dieu lui destine en sa colère la peine qu'il mérite. Il redouble et il entre dans ce trésor de la colère un redoublement de peine pour lui. Il n'y songe pas, il entasse péchés sur péchés, qu'il commet avec une extrême facilité; mais il sera terriblement surpris de voir et de découvrir tout à coup à l'heure de la mort cet épouvantable trésor de colère et de peines qu'il a méritées, et dont l'Apôtre l'avait averti par ces paroles : *Secundum autem duritiam tuam, et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ, et revelationis justi judicii Dei, qui reddet unicuique secundum opera ejus* (*Rom.* II). Tu te prépares un trésor de colère, conformément à celui que tu formes dans ton cœur impénitent, par une infinité de péchés qui l'ont endurci; et cet effroyable trésor de colère te paraîtra dans Dieu au jour qu'il découvrira la justice de ses jugements, en rendant à chacun à proportion de ce qu'il a fait. Et comme dit saint Augustin sur le Psaume XCIII : *Thesaurus tuus in ira invenietur, et quod ponis quotidie per modicum, postea inventurus es massam*; ce que tu y mettais tous les jours pièce à pièce, l'une après l'autre, sans y faire grande réflexion, en grossissant petit à petit, te surprendra d'une étrange manière, lorsque tu le verras tout à coup, tout ensemble dans une épouvantable masse. Ainsi, au moment qu'un homme de bien fait une action de vertu, Dieu lui prépare dans lui-même, qui est

notre bonheur essentiel, un degré de gloire proportionné à cette action. Il en fait une autre, et Dieu redouble. Il en ajoute de nouvelles, oubliant le passé, ne songeant qu'à ce qu'il doit faire, croyant toujours n'avoir rien fait, et n'étant jamais satisfait de soi-même, comme l'Apôtre qui disait: *Quæ retro sunt obliviscens, ad ea quæ sunt priora extendens meipsum* (*Philipp.* III, *v.* 13). Il sera sans doute agréablement surpris à la fin de sa vie de voir ce trésor infini de gloire, de bonheur et de plaisir, qu'il s'est amassé dans la joie de son Seigneur, et qu'il y rencontre, au point qu'il y entre pour en jouir selon la sentence du Sage : *Jucunditatem et exultationem thesaurizabit super illum* (*Ecc.* XV, 6): Dieu lui donnera un trésor de plaisir et de joie, où il sera tellement abîmé entrant en la joie du Seigneur, que ce trésor s'élèvera par son abondance et par son comble infiniment au-dessus de lui : *Thesaurizabit super illum.* C'est donc par les bonnes œuvres qu'on thésaurise dans le ciel.

Or il dépend de nous avec la grâce que Dieu nous donne de les faire pendant que nous sommes en cette vie, parce que c'est pour cela seul que Dieu nous l'a donnée ; que le temps est pour mériter, et l'éternité pour recevoir la récompense du mérite : *Dum tempus habemus operemur bonum* (*Galat.*, VI, 10). Tandis que nous avons du temps, dit l'Apôtre, faisons du bien; il n'y a rien qui soit capable de s'y opposer, que nous ne puissions surmonter, si nous l'avons fortement résolu. On peut bien me ravir et me faire perdre les biens, les plaisirs, la réputation, l'honneur, la liberté, la force, la santé, l'usage des sens, la faveur, le crédit, l'autorité, la vie, mais non pas la grâce, ni le pouvoir d'aimer Dieu de tout mon cœur, et par là mériter la gloire, parce qu'il ne faut pour cela que Dieu et moi. Dieu ne manque jamais de son côté, et n'abandonne point une âme s'il n'en est le premier abandonné. Il ne tient donc qu'à moi d'agir ainsi, et tous les efforts de la terre et des enfers sont trop faibles, si je le veux, pour surmonter les miens et pour ruiner mon entreprise. Ensuite, il est indubitable qu'il dépend de nous d'acquérir des trésors au ciel.

C'est sur cela qu'est aujourd'hui fondée cette puissante exhortation du Sauveur du monde, qui nous dit : *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo* : Je me garde bien de vous dire : Thesaurisez sur la terre, parce qu'encore qu'il puisse arriver que la fortune seconde en cela vos désirs et vos efforts, il se peut néanmoins, et il arrive très-souvent que, quoi que vous fassiez, vous n'en puissiez venir à bout. Mais comme vous pouvez thésauriser dans le ciel et y amasser de grands biens, de là vient que je vous exhorte à travailler de toutes vos forces pour une chose qui vous importe si fort, qui est entre vos mains et qui dépend de votre volonté. Et c'est cela même qui fait paraître la dernière folie des hommes qu'on estime les plus sages. Jugez-en, je vous prie. Voilà deux fortunes qui se présentent : d'une part, la première place d'un royaume, avec tous les avantages qui en sont inséparables, sans même qu'on soit en danger d'être chargé de la haine publique et de l'envie, qui en sont aussi la suite ordinaire ; et l'on dit à un homme : Vous avez les moyens de parvenir là, tout vous y porte: la faveur, l'estime, l'affection du prince, l'esprit, l'adresse, le support, l'amitié des honnêtes gens, les bons offices qu'on vous rend, les qualités et les talents que vous avez, rien ne vous manque, et vous ne pouvez manquer à cela, pour peu que vous vouliez vous aider de votre côté. Il vous écoute, il vous entend, il considère tout, il le comprend, il le voit, il l'avoue, il en est très-persuadé. D'autre part il se présente une condition fort misérable pour un honnête homme, celle de pédagogue, de maître d'hôtel ou de valet de chambre dans une médiocre maison, et on lui dit : Quoique ce soit fort peu de chose, il y a pourtant très-grande difficulté d'y parvenir, parce que plusieurs y prétendent et mettent tout en usage pour l'obtenir. Il faudra se commettre avec tous ces prétendants et avec tous ceux qui les portent ; courir, visiter, supplier, solliciter, faire cent bassesses et souffrir cent rebuffades, et après tout, d'autres ayant pris le devant, il y a grand danger et même beaucoup d'apparence de n'y être pas, et ensuite de demeurer éternellement misérable, sans aucun établissement. Celui-ci voit clairement tout cela, il en tombe d'accord, et néanmoins, parce qu'il a quelque petite espérance de parvenir là, il quitte la pensée de cette première fortune, il abandonne tout le soin de se la procurer comme il le peut, pour se donner entièrement à la poursuite de cette autre. Que dites-vous de lui ? c'est le plus lâche et le plus fou de tous les hommes.

Eh bien! âmes chrétiennes ! eh bien ! que vous dirai-je ? je ne veux pas faire ici l'application de cette parabole, vous la ferez mieux que moi de vous-mêmes. Quoi ! cette fortune céleste, ces trésors infinis que nous pouvons amasser dans le ciel, et d'autre part votre fortune temporelle, votre avancement, votre intérêt, disons tous les trésors, si vous voulez, de tous les empires du monde, qui devant ces trésors du ciel ne sont pas ce que serait une petite pédagogie en comparaison de la première place d'un royaume, avec peu de peine, je puis posséder ces biens éternels, et il dépend de moi de les avoir, je le sais, je crois, j'en suis persuadé par les lumières de la foi. Avec beaucoup plus de peine et plus de travail, je ne sais si j'aurai ceux de la terre, et je cours grand risque de les manquer, puisque cela ne dépend pas de moi. Je suis certain de cette vérité, je la vois, je la touche par expérience, et néanmoins, parce que j'ai quelque espérance d'en venir à bout, j'abandonne les biens du ciel et le soin de les acquérir, pour m'attacher éperdument à la poursuite de ceux-là. Il ne se trouvera jamais une pareille

folie. Que dis-je ? je me trompe : en voici encore une bien plus grande.

SECONDE PARTIE.

Quand mon travail serait heureux et qu'il m'aurait enfin produit tous les trésors du monde, ils ne pourraient être pour moi, parce que ma vie s'étant écoulée en cette recherche laborieuse, avant que je sois satisfait, ils seraient pour d'autres qui jouiraient du fruit de mon travail, selon la malédiction que l'Ecriture sainte donne si souvent à ceux qui thésaurisent sur la terre : *Thesaurizat et ignorat cui congregabit ea* (*Ps.* XXXVIII, 7) : Il amasse, le misérable, et il ne sait pour qui, dit le Psalmiste. *Et relinquent alienis divitias suas* (*Ps.* XLVIII, 11) : Tous ces grands biens que ces gens-là ont acquis par tant de travaux, ils les laisseront à des étrangers, ajoute le même. *Ædificabunt domos, et non habitabunt, et plantabunt vineas, et non bibent vinum earum* (*Soph.*, I, 13) : Ils bâtiront de belles maisons et de grands palais, mais qui ne seront pas pour eux ; ils planteront des vignes dont ils ne boiront pas le vin, dit le prophète Sophonie.

La bénédiction contraire à cette étrange malédiction se voit dans les trésors du ciel que nous acquérons pour nous seuls; ce que le Fils de Dieu nous fait entendre par cette seconde parole, *vobis*, selon la belle remarque du saint et docte abbé de Corbie, Paschase. *Non dixit : Thesaurizate mihi, sed vobis, quia quidquid boni operis pro ejus amore facimus non illi, sed nobis prosumus* (*Lib.* IV, *in Matth.*) : Il ne dit pas : Thésaurisez pour moi, mais pour vous, parce que les bonnes œuvres que nous faisons pour l'amour de lui, ne lui sont pas utiles, mais à nous. Il partage les biens avec nous, il prend pour lui l'honneur et la gloire qui est stérile et ne lui produit rien, puisque ce n'est qu'un témoignage extérieur que nous rendons des perfections qu'il possède, et il nous laisse tout l'utile. Si nous lui ravissons sa part en nous attribuant la gloire, il nous prive aussi de la nôtre en nous ôtant l'utile et la récompense. Ces biens ne sont pas aussi pour les autres, parce qu'encore que je puisse impétrer et même satisfaire pour eux, le mérite pourtant de mes prières, de mes actions et de mes souffrances (en quoi consiste ce qui fait mon trésor au ciel) est pour moi seul. C'est ce qui m'appartient uniquement, qui ne sera jamais à d'autres, et qui me doit suivre partout. Tout le reste étant pour un autre n'est pas, à proprement parler, mon trésor et mon bien, et j'en suis plutôt le gardien et le dépositaire que le maître, comme parle saint Chrysostome : *Qui relinquenda servat, alienorum custos est, non dominus suorum* (*Hom.* 15, *in Matth.*).

Un philosophe de l'antiquité disait avec beaucoup de force et de raison qu'il ne voulait point d'autres biens que ceux qui se pouvaient sauver avec lui du naufrage : *Quæ simul cum naufrago enatant* (*Antisthenes apud Laert.*, *l.* VI, *c.* 1). Que veut-il dire? Ecoutons-le. J'ai trafiqué sur mer et négocié avec tant de succès, que j'ai de quoi charger un grand vaisseau : j'y ai des perles et des diamants, de l'or et de l'argent, des plus beaux ouvrages du monde, des plus riches étoffes et des marchandises les plus précieuses de l'Orient. Après avoir bien travaillé et couru beaucoup de dangers durant le cours de mes voyages et de mon négoce sur mer, à la fin d'une longue et dangereuse navigation, à la vue du port, me voici surpris d'une furieuse tempête. On cale voile, on biaise, on détourne, on combat fortement contre les vagues et les vents, on met tout en usage pour se garantir du péril; mais enfin, la force du vent l'emportant sur celle des matelots et sur l'industrie du pilote, le pauvre vaisseau va donner contre un rocher où il se brise en mille pièces. A ce moment même, n'ayant que la seule pensée de me sauver, je quitte mon manteau de peur qu'il ne m'embarrasse en nageant, et me jetant à corps perdu au milieu des flots, je lutte contre eux pour fendre à force de bras, et tantôt dessus, et tantôt dessous, combattant des pieds et des mains, entre l'espérance et le désespoir, je me trouve enfin à terre sur le rivage. Et là, après avoir un peu repris mes esprits égarés durant la grandeur du péril, je regarde et je cherche ce que sont devenus mes trésors. Tous mes coffres sont engloutis, toutes mes caisses sont abîmées, on voit çà et là, pêle-mêle, de gros ballots poussés de vague en vague au gré des vents dont ils sont le jouet. Ce ne sont pas là mes biens et mes trésors, ils ne sont pas pour moi, mais pour la mer où ils demeurent sans me pouvoir suivre. Mes véritables biens et qui sont uniquement pour moi sont ceux qui se sont sauvés du naufrage avec moi. Où sont-ils donc, montrez-les nous, vous qui êtes tout nu sur le rivage? Les voici : probité, générosité, force, justice, tempérance, fidélité, science, si j'en ai; voilà les biens qui sont à moi, parce qu'ils m'accompagnent partout et qu'ils se garantissent du naufrage : *Quæ simul cum naufrago enatant.*

Vous savez que durant le cours de cette vie nous naviguons sur la grande mer de ce monde dans ce vaisseau si fragile de notre corps; les uns y négocient pour la terre, les autres pour le ciel, selon l'ordre de notre Maître qui nous dit : *Negotiamini dum venio* (*Luc.*, XIX, 13). Après avoir bien travaillé, un homme a si bien fait qu'il a gagné des biens immenses ; je veux même qu'il ait conquis tout un empire. Enfin, après une si longue navigation on arrive à la vue du port, aux confins de l'éternité, aux derniers moments, où les horreurs, les craintes, les surprises, les douleurs et les approches de la mort font un effroyable désordre dans ce misérable vaisseau : *Cum ingruerit repentina calamitas et interitus quasi tempestas* (*Proverb.*, I). On fait tout le possible et même on voudrait faire encore l'impossible pour se garantir du naufrage; mais enfin, quelque effort et quelque remède que l'on fasse, il faut périr, il faut mourir, il faut que le pauvre vaisseau s'aille briser contre l'écueil

inévitable de la mort. Tout y passe, et en même temps l'âme, sortant du vaisseau et s'échappant du naufrage, puisque la mort ne peut rien sur elle, se trouve au port de l'éternité. A ce moment même qu'elle entre dans cette incompréhensible éternité, je lui demande : Ame de ce riche, de cet avare, de ce grand du monde, de ce monarque, de ce Balthazar, que sont devenus tes trésors, ces maisons, ces palais, ces meubles magnifiques, ces grands amas d'or et d'argent, ces millions? *Hæc omnia quæ parasti cujus erunt* (*Luc.*, XII, 20)? Ils sont demeurés dans la mer du monde, ta Babylone est à Cyrus, tes trésors sont à ses soldats qui les ont pillés; tes revenus, riche du monde, sont à tes héritiers, tes maisons peut-être à des étrangers, tes terres à tes créanciers, rien de cela ne t'a pu suivre dans l'éternité en ce naufrage de la mort, *quoniam cum interierit non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus* (*Psal.* XLVIII). Ces biens ne sont donc pas à toi, ce sont les biens du monde, puisqu'ils y demeurent; ils ne sont pas pour toi, mais pour les autres. Qu'y a-t-il donc qui t'ait suivi et qui soit maintenant à toi? Tes œuvres ? *Opera enim illorum sequuntur illos* (*Apocal.*, XIV). Mais parce que tes œuvres sont tes crimes, ce ne sont pas là tes biens, mais les maux et des trésors de vengeance et de peines qui seront éternellement pour toi. Mais l'âme de cet homme juste qui n'a songé qu'à thésauriser pour le ciel par les exercices d'une vie toute chrétienne, s'étant sauvée du naufrage à la mort, se trouve au port accompagnée de tous ces véritables biens, *quæ simul cum naufrago enatarunt*, de ses prières, de ses jeûnes, de ses pénitences, de ses mortifications, de ses aumônes, de ces trésors infinis de gloire que ses mérites lui ont amassés, qui sont pour lui seul et qui y seront durant toute l'éternité.

TROSIÈME PARTIE

Et voilà dans ce mot la troisième considération du Fils de Dieu par ces paroles : *Ubi neque ærugo, neque tinea demolitur, neque fures effodiunt et furantur.* Cela veut dire : Quand tous les biens de la terre seraient pour vous et que vous les recevriez d'abord de ceux qui vous les auraient amassés avec beaucoup de soins et de peines durant toute leur vie, vous n'en seriez pourtant pas plus heureux, parce qu'ils périssent bientôt et qu'ils se consument ou par leur usage, si vous vous en servez, ou par eux-mêmes, si vous les gardez; qu'ils se dissipent par la vanité, par le luxe, par l'ambition, par le jeu, par les débauches, par le temps, qui sont une étrange rouille et de terribles vers; et qu'ils sont exposés à cent dangers qui viennent de la violence ou de la tromperie des hommes, et surtout au larcin inévitable de la mort, qui les peut ravir à tous les moments, et qui ne manquera jamais enfin de vous en dépouiller. C'est ce que les prophètes et les apôtres ne se lassent point de nous dire, ce que l'Evangile nous prêche si souvent et que le Saint-Esprit exprime par une fort belle comparaison, appelant ces sortes de gens des bêtes de charge, par le prophète Isaïe, quand il dit : *Onus jumentorum austri* (*Isai.* XXX). Voici la malédiction de ces bêtes de charge du midi, c'est-à-dire, des riches de Jérusalem, qui, pour mettre leurs biens à couvert des insultes des Assyriens, les transportaient en Egypte contre la défense expresse de Dieu. Voici donc le malheur de ceux qui leur ressemblent en voulant thésauriser dans l'Egypte de ce monde : *Onus jumentorum.* Dans ces magnifiques entrées des princes et des ambassadeurs, on fait passer des mulets qui paraissent avec tant de bruit et de magnificence par les rues, chargés d'or et d'argent, et si superbement couverts de ces pompeuses couvertures en broderie; mais sur le soir, après que la cérémonie est achevée, on les dépouille de leurs ornements, et on les pousse également avec tous les autres dans une même étable; il ne leur reste rien de cette pompe que la peine, la lassitude et la douleur des coups qu'ils ont reçus. Voilà la fortune de ceux qui thésaurisent sur la terre. Ce sont des bêtes et non pas des hommes, puisqu'ils n'ont pas l'esprit de faire le juste discernement du bien et du mal, du vrai et du faux, selon cette parole du prophète : *Nolite fieri sicut equus et mulus, quibus non est intellectus* (*Psal.* XXXI). Ce sont des bêtes de charge se trouvant chargées de tant de biens, qui chargent terriblement leur pauvre conscience qui gémit sous la pesanteur de ce poids. Vous les voyez si magnifiquement couverts, sous la belle apparence d'une haute fortune, qui leur donne un si grand éclat; grand train, grand équipage, grands festins, grande dépense, grand bruit; mais enfin la pompe d'une vie de cette sorte étant passée, la mort leur ravit tout et les dépouille, et les contraint d'entrer également avec les moindres de la populace sous la même terre. Il ne leur reste rien que le regret, la douleur et la lassitude qu'ils ressentent après avoir tant marché dans les voies d'iniquité, comme ils s'expriment dans le Sage : *Lassati sumus in via iniquitatis* (*Sap.* V). Il ne leur reste rien que les plaies mortelles de leurs consciences, par une infinité de grands crimes qu'ils ont commis dans la poursuite et dans la jouissance de ces biens. La mort a tout ravi et triomphe de leurs dépouilles sur les monceaux de cendre et de poussière où elle les a réduits : *Ubi sunt principes gentium qui argentum thezaurisant et aurum, et non est finis acquisitionis eorum* (*Baruch.* III)? s'écrie admirablement un prophète, insultant sur leur ruine. Que sont devenus tous ces grands du monde, qui ont fait de si grands amas d'or et d'argent en ne mettant jamais aucune borne à leur avarice? *Exterminati sunt, et ad inferos descenderunt*; la mort les a poussés avec violence hors de leurs terres, de leurs seigneuries, de leurs maisons, de leurs injustes usurpations, en les précipitant dans le sépulcre, et bien souvent du sépulcre dans les enfers.

Il n'en est pas ainsi des biens que nous

pouvons acquérir dans le ciel par le mérite de nos bonnes œuvres. Au point que nous les possédons, nous sommes assurés de les avoir durant toute l'éternité, parce que c'est au ciel qu'on les possède; au ciel, *Ubi neque ærugo*, *neque tinea demolitur*, etc., où le temps ne les consume pas, parce qu'au ciel il n'y a point d'autre mesure, ni d'autre durée que l'éternité; où la rouille ne les détruit point, parce que le ciel est incorruptible; où la mort ne les peut ravir, parce qu'on y est immortel; où les voleurs n'ont point d'accès, puisque cet empire n'est point sujet à la violence, ni aux surprises, *indespoliabilis regio*, comme l'appelle saint Chrysostome. Et quoique on emporte le ciel de vive force et en se faisant violence à soi-même pour résister aux inclinations de la nature corrompue, et pour vivre selon l'Evangile, selon cette parole : *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud* (*Matth.* XI), chacun n'emporte toutefois que la part qui lui appartient, sans toucher à celle d'un autre, d'autant que sa part est Dieu même, qui étant infini est tout à tous ensemble et tout à chacun en particulier, en sa manière différente de celle d'un autre.

QUATRIÈME PARTIE.

Et pour nous donner un gage de ce bonheur, ces mêmes trésors que nous devons avoir éternellement dans le ciel, nous font déjà goûter par anticipation les douceurs de cette bienheureuse jouissance, en rendant nos cœurs par avance tout spirituels et tout célestes sur la terre. Et c'est la dernière merveille que le Fils de Dieu nous découvre par ces paroles : *Ubi est thesaurus vester, ibi et cor vestrum erit.* Votre cœur est toujours où se trouve votre trésor, parce que votre amour s'y porte et y transporte avec soi toutes vos pensées, tous vos soins, tous vos désirs et toutes vos affections. Or, il est certain que le propre de l'amour est de transformer un cœur en l'objet qu'il aime, en lui en faisant prendre la nature et les qualités autant qu'il en est susceptible, comme le polype qui prend les couleurs du rocher où il s'attache. Ce qui a fait dire à saint Augustin cette sentence si fameuse : *Si Deum amas, Deus es; si terram amas*, *terra es.* Cela veut dire: tous les objets que nous aimons sont comme autant de sceaux et de cachets qui ont une certaine espèce de fécondité pour produire leurs traits et communiquer leur figure; nos cœurs sont comme la matière et la cire bien disposée pour recevoir l'empreinte des cachets, et l'amour en est l'application. Or, le cachet peut imprimer sa figure en ces deux manières, ou par le transport et par l'application de sa propre substance sur la cire, ou par celui de la cire contre le cachet. Quand nous aimons Dieu, notre amour est un transport de Dieu dans nous, comme un sceau qui nous communique son image: *Si quis diligit me, sermonem meum servabit* (*Joan.* XIV): si quelqu'un m'aime, dit-il, il fera paraître son amour par l'exacte observation de mes commandements. Et quel sera l'effet de cet amour? *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* (*Eph.* I): nous viendrons dans lui pour y habiter : *Signati estis spiritu promissionis:* le Saint-Esprit est uni à nos cœurs par l'amour, et par cette union il leur donne sa marque et son empreinte; ce qui a fait dire au divin Epoux : *Pone me ut signaculum super cor tuum* (*Cant.* VIII): Appliquez-moi comme un cachet sur votre cœur : et de là vient que, *si Deum amas, Deus es*, si vous aimez Dieu, votre amour vous rendra tout divins, vous faisant semblables à Dieu. Au contraire, quand nous aimons la créature, notre amour est un transport et un emportement de nous-mêmes dans elle, selon cette vieille sentence de Platon, qui dit : *Anima magis est ubi amat*, *quam ubi animat;* que l'âme est plus dans ce qu'elle aime que dans ce qu'elle anime. Et ce transport nous en fait recevoir la ressemblance conformément à cet oracle du prophète qui, en parlant des gens du monde, dit : *Abominabiles facti sunt sicut ea quæ dilexerunt* (*Psal.* XIII); ils ont ressemblé aux choses qu'ils ont aimées, en devenant abominables comme elles le sont : en suite de quoi, *si terram amas*, *terra es;* si vous aimez la terre, vous serez changés tout en terre, devenant tout terrestres.

Sur cette vérité, un homme qui fait consister tout son bonheur dans les biens de la terre où il thésaurise, y a toujours son cœur par son amour qui s'y attache; et le cœur ensuite prenant toutes les qualités de la terre à laquelle il s'applique, devient matérielle, insensible, froid, dur, pesant et tendant toujours vers le centre de l'enfer, sans jamais s'élever à Dieu. Parlez de Dieu à un homme de cette nature, qui ne vous parle jamais que compte, que recette, que registres, que papiers que contrats, qu'affaires, il ne vous entend pas: il est fort intelligent pour les choses de la terre, mais il est tout terrestre, tout stupide, et tout matériel pour tout ce qui regarde Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* (I *Cor.* XIV). Et c'est pourquoi le Fils de Dieu qui n'est venu du ciel en terre que pour élever les hommes de la terre au ciel, et de terrestres qu'ils étaient, les rendre par son Evangile tout spirituels et tout célestes, dit qu'il est envoyé pour prêcher aux pauvres: *Pauperibus evangelizare misit me* (*Isa.* XVI): pour ce qu'encore qu'effectivement il soit venu pour le salut et pour l'instruction de tout le monde, ses sermons pourtant, ses miracles et les divins exemples de sa vie, pour rendre les hommes célestes, n'ont point eu d'effet sur les riches de ce monde qui ne songeaient qu'à thésauriser sur la terre: leur cœur était tellement terre, que cette terre n'a pu changer de nature et devenir ciel. Mais celui qui travaille à thésauriser dans le ciel, y ayant tout l'objet de son amour, y a toujours son cœur, et ce cœur y étant, en reçoit bientôt toutes les qualités, l'élévation, la grandeur, l'étendue, l'incorruptibilité, le dégagement de la matière, et devient ainsi tout céleste par ses pensées, par ses désirs, par ses affections qui l'élèvent vers son trésor. Ce que saint

Léon exprime si bien en ce peu de mots qui comprennent tout ce que je viens de dire en ce dernier raisonnement : *Si deorsum sunt quæ amas, ad ima descendes; si sursum sunt quæ diligis, ad summa pervenies* (*Serm.* 6 *de Nat.*).

C'est sur ces grandes vérités, divin Réparateur du monde, qu'appelant aujourd'hui à vous tous les hommes pour leur montrer d'une part ce petit point de terre où nous sommes, et de l'autre cette vaste étendue du ciel que vous leur avez préparé, et leur découvrant les défauts de l'un et les perfections de l'autre, vous leur dites avec tant de force : *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra.* Je vous ai tirés du néant où vous avez été durant toute une éternité, pour vous mettre en état de gagner le ciel où je vous appelle. Je ne vous conserve la vie, que je vous ai donnée pour une fin si noble, qu'afin que vous ayez le temps et le moyen d'y acquérir des trésors infinis de gloire, par le mérite de vos bonnes actions : eh! ne l'employez pas inutilement et brutalement à chercher les biens de la terre. Ayez une plus haute ambition, exercez noblement une plus illustre avarice, plus digne de vous et de moi, en vous élevant jusqu'au ciel. Quoique de votre nature qui n'est que faiblesse et fragilité, vous ne soyez nullement capables de faire la moindre bonne action pour le ciel, je vous en ai tellement donné la capacité, les moyens et la force par ma grâce, que rien ne vous manquant pour cet effet, il ne dépend plus que de vous. Tout le ciel est entre vos mains et votre fortune éternelle en votre disposition. Et les biens de la terre y sont si peu, que quand vous auriez de votre côté tout ce qu'il faudrait pour les acquérir, il y a cent choses qui ne dépendent nullement de vous, qui peuvent vous en empêcher. Ce que vous aurez au ciel est pour vous, et l'unique bien qui vous appartient; ce que vous croyez à vous sur la terre est pour un autre qui l'attend et pour qui vous le gardez. Tous ces trésors qui sont à vous dans le ciel, y seront toujours, ceux que vous prétendez avoir sur terre vous seront ravis. Ceux-là, pour assurance de votre bonheur, rendent déjà dès cette vie votre cœur tout céleste; et ceux-ci qui doivent périr pour vous, font premièrement périr votre cœur, le rendant tout terrestre par le déréglement de votre amour et par tant de péchés dont ils sont les occasions.

Après de si puissants motifs, il faut nous déclarer absolument ennemis de nous-mêmes, sans raison, sans lumière, sans discernement, sans générosité, sans cœur et sans esprit, si nous n'appliquons désormais tout notre cœur et notre esprit à thésauriser dans le ciel. Et pour cela faisons résolument et constamment ces trois choses que l'Evangile nous enseigne, et qui sont nécessaires pour faire un trésor. Premièrement, il faut un grand amas d'or et d'argent et de pièces rares et précieuses : une seule ou peu ne suffisent pas. Secondement, qu'elles soient vraies, qu'il n'y ait rien de contrefait, autrement c'est illusion ; et en troisième lieu qu'il soit caché, parce que l'exposer, c'est l'abandonner à celui qui le veut prendre : *Thesaurum qui non abscondit prodit* (*Chrys. serm.* 7).

Faisons régulièrement tous les jours quelque bonne œuvre pour l'éternité, en ce qui regarde Dieu par l'oraison, le prochain par l'aumône et par la charité, nous-mêmes par la pénitence et la mortification : ce que l'Evangile comprend en réglant ici la prière, l'aumône et le jeûne : *Tu autem cum jejunas.* Agissons en cela purement pour l'amour de Dieu, d'un cœur pur et sincère, sans illusion, sans hypocrisie, que cet Evangile décrie si fort dès son commencement : *Nolite fieri sicut hypocritæ.*

Cachons notre trésor par une véritable humilité, fuyant la vaine gloire, la vue des hommes, l'ostentation : *Unge faciem tuam oleo, ne videaris hominibus jejunans.* Contentons-nous de Dieu seul, dans le sein duquel nous le mettrons pour y être en assurance : *Et pater tuus qui videt in abscondito, reddet illud :* Et Dieu qui le voit dans ce lieu de sûreté, dans cet aimable secret, caché comme il faut, nous le rendra dans lui-même pour en jouir éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR LE PREMIER JEUDI DE CARÊME.

La comparaison de la foi du centenier avec la nôtre, dans ses quatre parties essentielles.

Non inveni tantam fidem in Israel.

Je n'ai point trouvé une si grande foi parmi les Juifs (*S. Matth., chap.* VIII).

Il ne s'agit pas aujourd'hui de disputer sur cet évangile, et de rechercher fort curieusement, comme font quelques-uns, comment il se peut faire que le Fils de Dieu, sans mettre au-dessous du centurion les patriarches, les prophètes, le Précurseur et la Vierge même, ait pu dire, en faisant comparaison de ce soldat avec tous les autres, sans exception : *Non inveni tantam fidem in Israel* ; je n'ai point trouvé dans tout Israel une foi aussi grande et aussi excellente que la sienne. Il n'est pas malaisé de le comprendre, puisque, ne parlant que des Juifs, auxquels il prêchait l'Evangile et à qui il le faisait prêcher par ses apôtres, il paraît assez que tous ceux que nous venons de dire n'y étaient nullement compris. Il nous importe bien plus de savoir si, en nous comparant avec ce Romain, nous qui avons reçu toutes les lumières de l'Évangile, il n'aura pas lieu de nous faire ce sanglant reproche au jour du jugement, et de dire de nous par cette fâcheuse comparaison : *Non inveni tantam fidem inter christianos ;* je n'ai point trouvé parmi ces chrétiens de foi comparable à la sienne. Pour nous éclaircir sur ce point que nous devons le plus considérer, puisqu'il nous est de la dernière importance en ce qu'il s'agit du fondement et du principe de notre salut, il faut que, par avance, nous

jugeant nous-mêmes pour n'être pas jugés de Jésus-Christ, nous fassions maintenant cette comparaison de lui et de nous, dans toutes les parties essentielles à la foi, qu'on peut réduire à ces quatre, qui sont, son objet, son motif, son acte et sa fin, c'est-à-dire, ce qu'il faut croire, la raison qui nous oblige à croire, la connaissance qui vient du principe surnaturel qui nous fait croire, et la pratique ou l'action qui est réglée et conduite par cette connaissance. Dans l'objet, il faut qu'on y trouve l'universalité sans bornes et sans restrictions; dans le motif, une soumission parfaite à l'autorité divine, sans curiosité; dans l'acte, une inébranlable fermeté, sans doute et sans incertitude; et dans la fin, une entière conformité de la pratique et de l'action à la connaissance, sans diversité. Si l'une de ces quatre perfections manque à la foi, il est impossible d'être sauvé; si elles s'y rencontrent toutes, il est impossible d'être damné. Voyons donc, en nous comparant avec ce soldat romain, si nous sommes en même état que lui, afin de nous y confirmer de plus en plus; et s'il se trouvait, par malheur, que nous n'y fussions pas, y donner promptement ordre et empêcher que Jésus-Christ ne nous dise un jour, en nous reprochant notre infidélité : *Non inveni tantam fidem inter christianos ;* je cherche, et je ne trouve point de pareille foi parmi vous.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans l'objet de la foi, qu'est-ce que l'Eglise nous propose comme un dogme ou une dépendance de la foi? il faut que l'universalité y soit sans aucune restriction, c'est-à-dire que l'on croie tout ce qui est proposé, sans excepter un seul article; autrement la foi dégénère en infidélité, quelque soumission d'esprit qu'on ait pour tous les autres points. La raison de ceci se prend de cette maxime, tirée de saint Denys, que, comme la totalité d'un nombre consiste tellement en son indivisible intégrité, que si l'on en ôte un seul point, ce n'est plus ce nombre : de même, le bien, de quelque nature qu'il puisse être, consiste si précisément dans l'intégrité de toutes les parties et de toutes les circonstances qui y entrent, que s'il en manque une, ce n'est plus absolument ce bien-là, c'est un défaut : *Bonum ex integra causa, malum ex quovis defectu.* La foi du christianisme est un bien qui unit notre entendement à Dieu en qualité de première et de suprême vérité, comme la charité en est un autre qui nous y unit en qualité de bonté souveraine. Cette vertu consiste donc à soumettre notre créance à tout ce que Dieu propose par son Eglise; si on la refuse à un seul article, encore qu'on croie tous les autres, ce n'est plus foi, c'est infidélité; et qui en use ainsi, quelque fermeté qu'il ait à croire le reste, est absolument infidèle.

C'est ce que l'apôtre S. Jacques exprime fortement par cette fameuse sentence : *Qui peccat in uno, factus est omnium reus* (*Jacob.*, c. II); celui qui transgresse la loi dans un seul point, se rend coupable de la transgression de toute la loi et de la volonté du prince, parce que la loi générale est un tout composé de commandements particuliers, qui sont autant d'expressions de la volonté du maître et du législateur. L'obéissance donc et la soumission à cette loi et au souverain qui l'a faite, consistent en l'accomplissement de tous ses ordres : celui qui en viole un seul, ruinant cette totalité en ce qu'il manque d'accomplir toute la volonté du prince, choque conséquemment toute la loi, et passe absolument pour transgresseur, désobéissant et rebelle.

Soumettez votre volonté à celle de Dieu en cent choses, en quoi vous observerez ses commandements, et violez-la dans une qui soit d'importance; c'en est fait, vous perdez la charité, et pour les autres commandements que vous accomplissez, vous ne les gardez nullement par le principe de la charité, et tandis que vous êtes en cet état, Dieu vous regarde comme son ennemi. C'est l'interprétation que S. Augustin, en l'épître 29, donne à cette sentence de S. Jacques. De même, soumettez votre entendement à Dieu, pour croire cent articles de notre créance, et refusez d'en croire un seul; c'en est fait, vous avez perdu la foi, ce que vous croyez, ce n'est point de foi divine que vous le croyez, et vous serez condamné comme un infidèle. Si vous recevez une seule plaie mortelle, vous perdrez la vie, quoique tout le reste du corps, étant fort bien armé, soit sans blessure. Si vous souffrez que l'ennemi se rende maître d'une porte, la ville est prise, quoique toutes les autres soient bien défendues. Laissez prendre le feu à un seul coin de la maison, c'est en vain que vous avez eu fort grand soin de conserver le reste, toute la maison périra. Qu'on perce la digue en un seul endroit, cela suffit pour faire une horrible inondation qui ruinera tout, quoique le reste de la digue soit parfaitement bien entretenu. Cela veut dire que si l'on ne croit tout ce que l'Eglise nous propose à croire, et qu'on s'élève contre un seul article, toute la foi périt, et la vie de l'âme, le diable en est absolument maître, tout le bâtiment spirituel est réduit en cendres, et l'infidélité, se répandant sur toutes les autres vertus, y fait un épouvantable ravage qui les ruine, quand même on serait bien persuadé de tous les autres points.

Sur cela, voyons les chrétiens et le centurion. Que ne croit pas de Jésus-Christ ce merveilleux Gentil, devenu tout à coup chrétien? et quelle étendue n'a pas son admirable foi qui comprend tout? Il croit qu'il est tout-puissant pour guérir son serviteur d'une maladie incurable, non pas comme cet autre qui disait, en S. Marc, chapitre IX : *Si quid potes, adjuva nos*, si vous avez quelque pouvoir, usez-en pour nous soulager. Il croit qu'il lui peut rendre la santé par la force d'une seule parole : *Tantum dic verbo*, non pas comme ce prince de la synagogue qui voulait qu'il vînt et qu'il imposât les mains sur sa fille : *Impone manum tuam*, et

vivet (*Matth.*, IX). Il croit qu'il peut faire cette merveille aussi bien de loin que de près, non pas comme celui-là qui pensait que la guérison de son malade dépendît de la présence de son libérateur : *Descende priusquam moriatur filius meus* (*Jo.*, IV). Il crut que quoiqu'il fût homme, il était pourtant ce grand Dieu qui dispose souverainement de tout, et de qui tout dépend, sans qu'il dépende de personne ; ce qui est exprimé si fortement et si nettement par cet admirable raisonnement qu'il fait : *Nam et ego homo sum sub potestate constitutus, et dico huic : Vade, et vadit, et alio : Veni, et venit :* Je ne suis qu'un simple officier qui dépends de mon colonel, et plus encore de mon général, et néanmoins, quand je commande aux soldats de ma compagnie d'aller ou de venir, je suis ponctuellement obéi, mes ordres sont exécutés sur-le-champ, sans réplique. A plus forte raison, Seigneur, serez-vous obéi de la maladie, si vous lui commandez de quitter ce pauvre malade, puisque vous êtes le maître absolu de toute la nature, qui ne reçoit ses ordres que de vous qui ne dépendez de personne. Il crut enfin qu'il était le Verbe de Dieu, de même pouvoir, de même nature et de même substance que son père, qui fait et qui réforme toutes les choses par lui seul. Ce que Paschasius a subtilement remarqué sur cette parole : *Dic Verbo. Sicut per eum Pater omnia dicit vel facit, ita ipse cum eo omnia operatur vel jubet :* comme le Père dit et fait tout par lui seul, c'est aussi avec lui et qu'il commande et qu'il opère. *Quod hic recte intelligens, dic, inquit, Verbo, ex tua scilicet consubstantialitate qua Verbum es et sapientia Patris ; sapientia autem est sanitas orbis terrarum.* Ce que ce soldat éclairé entendant parfaitement bien, parle en cette excellente manière : Parlez de vous-même, vous qui êtes consubstantiel à votre Père, qui êtes son Verbe et sa sagesse, sagesse qui, comme dit le Sage, est la santé de tout le monde.

Considérons maintenant les chrétiens. Il y a eu dans tous les siècles de l'Eglise, depuis sa naissance jusqu'à cette heure, un nombre infini d'hérésies qui ont déchiré la robe de Jésus-Christ en mille effroyables manières. Il s'en voit encore aujourd'hui qui renouvellent tous ces attentats, et il s'en trouvera, sans doute, de pareils ou même de plus méchants, jusqu'à la fin du monde, les uns faisant naître les autres de leurs cendres, pour vérifier l'oracle qui dit : *Oportet hæreses esse* (I *Cor.*, XI). D'où vient cet horrible désordre? C'est que chacun se veut faire l'auteur et le créateur de sa propre foi ; il ne veut croire que ce qu'il lui plaît, il se prescrit le nombre des articles qu'il veut qui fassent et qui composent sa créance. L'un croit un point, l'autre le rejette, celui-ci en approuve un que celui-là condamne, et dans cette étrange diversité et contrariété d'opinions, qui font qu'ils s'entrechoquent furieusement, ils s'accordent tous en ce point, qu'ils donnent tous des bornes à leur foi, de leur autorité particulière, selon leur caprice et leur fantaisie, et qu'ils ne croient que ce qu'il leur plaît, en se donnant la liberté de renfermer leur créance dans les points qu'ils ont eux-mêmes choisis et approuvés. Et de là vient qu'encore qu'ils croient tout le reste et qu'ils soutiennent beaucoup de vérités chrétiennes, qu'ils souffrent même le martyre pour leur défense et que, par mille belles actions ils fassent éclater autant de marques des vertus les plus héroïques, ce sont pourtant des infidèles qui ont absolument perdu la foi ; et, tout sanglants de leur martyre, et tout accompagnés qu'ils seront de leurs longues oraisons, de leurs jeûnes, de leurs aumônes, de leur mortification et de leur chasteté, lorsqu'ils paraîtront devant le tribunal de Jésus-Christ, ils recevront, par cette horrible comparaison, cet arrêt de leur condamnation : *Non inveni tantam fidem inter christianos;* je n'ai point trouvé, parmi ces chrétiens, de foi pareille à celle du centurion, dans l'étendue de ce qu'il fallait croire, beaucoup moins encore dans le motif.

SECONDE PARTIE.

Parce qu'enfin dans le motif qui nous oblige à croire, il faut qu'il y ait une grande soumission à l'autorité divine, sans curiosité pour rechercher et pour vouloir comprendre, ou le comment, ou le pourquoi ; car c'est en cela que consiste ce caractère tout particulier de la foi et cet avantage infini qu'elle a sur la science, que celle-ci veut savoir la raison qui découvre les choses comme elles sont en elles-mêmes, et qu'à mesure qu'on la cherche et qu'on la trouve à force d'étude et de spéculation, la science croît et l'on devient plus savant. Au contraire, la foi ne veut que l'autorité divine qui, par l'organe de l'Eglise, se produit d'elle-même et sans discours, accompagnée de tous les témoignages qu'elle a eus depuis sa naissance jusqu'à maintenant, malgré toutes les apparences contraires et la révolte de la raison humaine, qui ne peut pénétrer dans le fond de ce qu'il faut croire, et qui n'a point de lumière assez perçante pour en découvrir le secret et pour en ôter l'obscurité. Elle ne peut éclairer l'entendement dans cette nuit, comme fait admirablement la foi, comme une lampe, dit saint Pierre, qui luit dans les ténèbres, par une étrange merveille, sans les dissiper : *Quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco* (II *Petr.*, I). Et ce qui est encore bien plus merveilleux, plus il y a de ténèbres dans l'objet qu'on ne peut comprendre, et moins il se trouve de curiosité dans l'esprit pour les éclaircir, en cherchant le comment et le pourquoi ; la foi en devient plus forte, elle s'augmente par la difficulté, et il y a plus de lumière surnaturelle dans l'entendement pour connaître les choses avec bien plus de certitude que l'on ne ferait par la science la plus éclairée des plus vives, des plus claires, et des plus brillantes lumières de la philosophie, soutenue même par le témoignage d'une évidente expérience.

Quand on voyage sur mer dans notre hémisphère, on se conduit par l'étoile polaire qui règle le cours de notre navigation, et quand on a passé la ligne, qu'on entre dans le nouveau monde, inconnu à tous ceux qui n'avaient jamais navigué qu'à la faveur de cette constellation, elle disparaît, on ne la voit plus. Mais la Providence divine en a mis une au pôle antarctique, qu'on appelle la Croix du Sud qui, en s'élevant à proportion que l'autre s'abaisse et s'éloigne, nous marque les routes qu'il faut tenir sur les grandes et vastes mers de ce monde inconnu, pour arriver à ces riches pays qui portent l'or, les perles et les pieres précieuses. Ainsi, tandis que nous faisons voyage sur les mers des sciences humaines et des affaires du monde par le discours, nous avons la raison et le bon sens qui nous conduisent. Depuis que nous passons la ligne qui sépare les connaissances naturelles d'avec nos mystères, qui sont infiniment par-dessus toute la nature, et que nous entrons, par esprit, dans ce nouveau monde, inconnu à tous ceux qui n'ont agi que par raisonnement humain, et que Dieu seul nous a découvert par sa grâce, alors la raison se cache et n'a plus de clarté pour nous conduire; mais Dieu nous donne la foi en sa place, cette divine étoile qui nous vient de la croix de Jésus-Christ et qui éclaire d'autant mieux que la raison nous paraît moins, pour nous conduire durant cette éclipse, à la faveur de ses lumières, dans ce monde inconnu qui porte les richesses de l'éternité.

Cela étant ainsi, quelle comparaison désavantageuse pour nous, entre la foi de ce païen et celle de tant de chrétiens! C'était un gentil, un soldat, sans lettres, sans étude, sans instruction, sans intelligence des prophéties, qui ne connaissait le Sauveur du monde que par renommée et qui n'avait encore ouï que fort peu de choses de lui, parce que, selon la remarque de saint Chrysostome, le Fils de Dieu ne faisait encore que commencer à se faire connaître dans le monde, et néanmoins, il croit de si grandes choses de lui sans y opposer aucune difficulté et sans exiger qu'on le satisfasse par la raison en une affaire de cette importance, où il semble que la raison, à moins que de vouloir passer pour homme simple et d'esprit faible, devait régler et justifier sa créance.

Et il s'en trouve parmi les chrétiens qui, se piquant d'esprit et, renouvelant l'audace de ces Manichéens, qui voulaient rendre intelligible ce qu'il fallait croire, recherchent inutilement et très-dangereusement les raisons et les lumières naturelles qui fassent jour au travers des ténèbres qui enveloppent nos mystères, et qui sont essentielles à la foi. Il y en a qui, n'étant pas satisfaits de l'autorité, prétendent savoir avant que de croire et veulent pénétrer le comment et le pourquoi, dont la recherche a été le principe et la source de tant d'erreurs, de tant de rébellions et de tant de schismes, sortis de cette insolente et superbe curiosité, qui ose entreprendre sur la parole et sur l'autorité divine, pour mettre la philosophie et la raison humaine à la place de Jésus-Christ, qui est la suprême raison, et rendre par ces faux raisonnements et ces téméraires subtilités, le christianisme platonicien ou dialecticien, comme parle Tertullien au livre des *Prescriptions*, chap. 7 et 8 : *Unde et quare, unde et quomodo. Quid ergo Academiæ et Ecclesiæ? Nostra institutio de porticu Salomonis est, qui et ipse tradiderat Dominum in simplicitate cordis esse quærendum.* On veut savoir et comment et pourquoi dans nos mystères. Eh quoi! l'Académie et l'Eglise s'accordent-elles? Notre philosophie est à la vérité du portique, non pas des stoïciens, mais de Salomon, qui nous apprend qu'il faut chercher Dieu en simplicité de cœur et d'esprit : *Viderint qui stoïcum et platonicum et dialecticum christianismum protulerunt.* Comment l'entendent maintenant ceux qui nous veulent faire du christianisme une école de Platon, d'Aristote et de Zénon : *Nobis curiositate opus non est post Christum, nec inquisitione post Evangelium.* Quand Jésus-Christ parle, nous n'avons plus de curiosité et, après l'Evangile, nous ne cherchons pas ailleurs de quoi nous satisfaire : *Cum credimus, nihil desideramus ultra credere; hoc enim prius credimus, non esse quod ultra credere debeamus.* Quand nous croyons véritablement en chrétiens, nous ne souhaitons point d'autre connaissance que celle de la foi pour appuyer notre créance, parce que le premier article de notre créance, c'est qu'il n'y a rien à savoir ici pour nous, dans un mystère, que ce que nous en croyons par la foi.

TROISIÈME PARTIE.

Et de là vient cette troisième différence qui se trouve encore entre ce sage ignorant de notre Evangile, et tant de prétendus savants et de faux sages parmi les chrétiens dans l'acte même de la foi, parce qu'il faut enfin qu'il y ait dans cet acte tant de fermeté, que nous soyons plus assurés de ce que nous croyons, que nous ne le sommes de ce que nous savons de toute certitude, soit par science et démonstration, soit par l'expérience et par les sens, puisqu'on doit être disposé à mourir pour les vérités, ce que nous ne ferions jamais, ni pour tout ce que nous savons, ni pour tout ce que nous voyons. Et cette certitude doit être si grande qu'elle ne cède pas même à la connaissance des bienheureux, d'autant que l'autorité divine qui est le motif, et l'appui, et le fondement de la foi, est aussi ferme que Dieu même, dont la vue assure les saints dans le ciel; et même elle est encore en quelque manière plus admirable, en ce que la connaissance du bienheureux est certaine par l'évidence et par la clarté, qui fait naître la certitude, et celle de la foi est assurée dans son obscurité, qui lui donne sa force et son mérite.

Qui n'admire ceci dans cet admirable soldat! Non-seulement il ne voit rien qui le puisse persuader de ce qu'il croit, mais il

voit cent choses qui sont capables de détruire cette créance. Un homme pauvrement vêtu, sans équipage, à pied, accompagné de pauvres et de simples petits pêcheurs, peu révéré des principaux d'entre les Juifs, et qui même semble détruire par son procédé l'opinion qu'il concevait de son pouvoir, car enfin il lui dit : *Ego veniam ;* j'irai chez vous, comme si sa présence était nécessaire pour la guérison de son serviteur ; et néanmoins, sans hésiter, sans balancer sur ces apparences qui vraisemblablement devaient ruiner toute cette haute estime qu'il en faisait, il crut avec tant de force et de fermeté, qu'il rendit sur-le-champ ce glorieux témoignage de sa divinité, qui fut le premier de tous ceux qu'on ait jamais rendus publiquement, depuis qu'il commença de la faire connaître au monde en publiant son Evangile : *Nam et ego homo sum sub potestate constitutus*, etc. Et tant de chrétiens aujourd'hui, qui en comparaison de lui sont dans la clarté d'un plein jour, et presque dans une évidence manifeste, doutent, hésitent, chancellent, sont toujours dans l'incertitude, et ne croient que par un acte flottant d'un entendement abandonné à sa propre faiblesse, et qui enfin apostasie et change durant la persécution, non pas des tyrans, mais de la nouveauté qui fait souvent plus de ravage que la violence, se rendant insensiblement maîtresse de ceux à qui elle plaît, et qui, se déclarant en sa faveur, s'y attachent avec tant de passion, que toute la fermeté qu'ils devraient avoir pour la foi, devient en eux une opiniâtreté insurmontable dans l'infidélité.

Or, remarquez ici, je vous supplie, que si quelqu'un manque dans un de ces trois points ou contre l'étendue de l'objet par restriction, ou contre l'autorité du motif par curiosité, ou contre la fermeté de l'acte par incertitude, fût-il plus austère qu'un saint Jean-Baptiste, plus retiré que tous les solitaires de la Thébaïde, plus détaché du monde et plus charitable que tous les chrétiens de la primitive Eglise, il faut qu'il soit damné, parce qu'avec ces bonnes actions la foi lui manque, et sans la foi il est impossible d'être sauvé. Mais tant de retenue, d'austérité, de charité, d'aumônes, de recueillement, d'oraison ! Qu'il vous souvienne de l'état des vierges folles. Elles étaient vierges, fort bien faites, de bonne mine, admirablement parées, comme pour des noces ; mais pour avoir eu peu de soin de leurs lampes, leur lumière s'éteint durant la nuit, ensuite ayant perdu l'occasion d'entrer, on les rejette, on n'en veut plus. C'est pour cela qu'elles sont folles. Voilà la folie de certaines gens qui ont grand soin de se parer par mille actions éclatantes de vertu et de piété qui les font estimer; mais parce qu'ils perdent la foi, en laissant éteindre cette lumière, durant la nuit de nos mystères et de notre ignorance qui ne peut être éclairée que de cette lampe, avec toutes leurs bonnes actions, il faut qu'ils soient damnés. Mais n'ai-je pas lieu de croire par leur réforme, qu'ils ont la vraie foi ? Ils sont si gens de bien, si vertueux, si admirables ! Voici justement, dit Tertullien (*L. de Præsc., c. 3*), ces pauvres abusés, qui se trompent en admirant, non pas la foi qui anime les bonnes œuvres, comme le Fils de Dieu admire la foi du Centurion, mais les bonnes œuvres qui donnent du crédit à l'infidélité : *Solent isti miriones etiam de quibusdam personis ab hæresi captis ædificari in ruinam. Quare illa vel ille fidelissimi, prudentissimi, usitatissimi in Ecclesia in illam partem transierunt ?* Ces faibles et ces ridicules admirateurs s'édifient à leur propre ruine de la bonne vie de quelques personnes qui sont tombées dans l'erreur et dans l'hérésie. D'où vient que celui-ci, disent-ils, ou que celle-là, dont la conduite est si chrétienne et si sage, se sont déclarés pour ce parti-là : *Quid ergo si episcopus, si diaconus, si virgo, si vidua, si doctor, si etiam martyr, a regula lapsus fuerit, ideo hæreses veritatem videbuntur obtinere ?* Quoi donc ! si un évêque, un diacre, une vierge consacrée à Dieu, une veuve dévote, un docteur ou même un martyr, sont si malheureux que de s'égarer en quittant la règle de la vérité, faudra-t-il conclure de là que les hérésies soient la vraie doctrine ? *Ex personis probamus fidem, an ex fide personas ?* Devons-nous juger de la foi par la qualité des personnes, ou bien plutôt, de la qualité des personnes par leur foi ? Non, non, si la foi manque en un seul point, ce fondement étant ruiné, tout le bâtiment est par terre, toutes les bonnes actions périssent; comme aussi d'autre part, si les bonnes œuvres, qui sont la fin de notre foi, ne s'y trouvent pour l'animer, ce n'est qu'une foi morte et sans mérite. Et c'est la dernière partie de la comparaison de notre foi avec celle du centenier romain dans la fin, qui sera tout ensemble la pratique et la fin de ce sermon.

QUATRIÈME PARTIE.

Pour éclaircir un point si nécessaire à la perfection de la foi du christianisme, il faut présupposer ici selon la doctrine des philosophes, qu'il y a deux sortes de connaissances. Les unes sont si purement spéculatives, qu'elles s'arrêtent toujours en elles-mêmes, comme en leur propre fin, puisque par elles on connaît seulement pour connaître et pour savoir la vérité qu'elles découvrent, sans aller jusqu'à l'action; de sorte qu'elles sont stériles et n'ont point de termes qu'elles produisent et qu'elles nous laissent pour un gage de leur fécondité. Et c'est de cette nature que sont les connaissances que nous avons de ces premières vérités que la philosophie appelle ses principes ; il est impossible qu'une même chose soit et tout ensemble ne soit pas ; le tout est plus grand que sa partie, et quantité d'autres semblables. Celles-ci ne produisent rien et ne font que nous découvrir des vérités, sans tendre à l'action; mais les autres sont tellement spéculation d'une vérité, qu'elles sont aussi pour agir, et ont pour leur fin la production d'un terme où elles tendent de leur nature ; comme les connaissances des arts qui nous

apprennent comme il faut agir, celles de la peinture, par exemple, pour faire un tableau, de l'architecture pour un bâtiment, de la morale pour régler la vie, et de la politique pour bien gouverner un état. Et parce que les choses n'ont leur perfection que dans leur fin, de là vient que ces connaissances ne sont jamais parfaites si l'action ne suit, et si le terme où elles tendent ne se produit.

Cela présupposé, comme Dieu est infiniment fécond, ses connaissances ont aussi leur fécondité. Le Père se connaît lui même, et se connaissant il produit son Verbe. Le Père et le Fils se contemplent l'un dans l'autre, et en se contemplant ils s'aiment et produisent le Saint-Esprit. Les trois personnes de la Trinité connaissent ce qui se doit faire, comment et quand il faut le faire, dans la suite ou dans le commencement des temps; et en le connaissant elles le font. Ainsi les connaissances qui émanent de Dieu dans nous, comme sont celles de la foi, participant à sa fécondité, ne sont données que pour agir et pour produire quelque acte de vertu, qui est toujours le terme de la conclusion pratique qui vient de ce principe. Par exemple, la foi nous fait connaître que Dieu est infiniment bon, tout sage, tout puissant, et que nous dépendons de lui à tous les moments de nos jours : pourquoi ? A quelle fin donne-t-elle ces connaissances ? C'est pour nous faire conclure qu'il le faut craindre, qu'il le faut aimer, et qu'il faut nous soumettre à sa divine providence et recourir à lui dans toutes nos nécessités. Voilà sa fin, dans l'action que ces connaissances dirigent. Et d'autant que la fin est toujours la dernière perfection, et que la dernière perfection de chaque chose est sa forme, son âme et sa vie. voilà pourquoi, selon l'oracle de saint Jacques, la foi sans les bonnes œuvres est morte; conséquemment il faut que dans la fin de notre foi l'action se trouve toujours conforme à la connaissance, et sans qu'il y ait aucune diversité.

Sur cette grande vérité mettons encore ici, d'une part le centurion, et de l'autre la plupart des chrétiens, pour les comparer dans leur foi. Ce capitaine, renonçant à toutes les croyances superstitieuses de la gentilité, crut en un seul Dieu, que le peuple juif adorait; et ouvrant les yeux aux premiers rayons de la grâce de l'Evangile, qui ne faisait que commencer, il crut encore en Jésus-Christ, son fils unique, ce que pourtant ces pharisiens, dont il était accompagné, ne faisaient pas; et il crut tout sans restriction, sans réserve et sur la seule parole de Jésus-Christ, sans curiosité, et avec grande fermeté, sans incertitude. Voyons la fin. Que s'ensuit-il ? une vie toute conforme à ces connaissances qu'il a et à ces grandes vérités qu'il croit, et des actions de vertu toutes contraires aux désordres si ordinaires à ceux de sa condition. Qui vit jamais rien de pareil ? Un soldat, et un soldat romain, nourri dans la licence des armées, et commandant bien loin de Rome, en un pays de conquête, où la violence ne pouvait être réprimée, ni par la force des lois, ni par la présence du prince, ni par la faiblesse des opprimés, ni par l'autorité des gouverneurs et des lieutenants de César, qui autorisaient l'injustice et le brigandage par leurs exemples; vivre pourtant en saint, et en saint parfait du christianisme, au moment même qu'il commence, et faire paraître d'abord la perfection de sa sainteté par l'exercice des plus excellentes vertus chrétiennes. Grand amour et parfaite charité pour son pauvre prochain, pour son serviteur même, qu'il considère comme s'il était son propre fils, *qui illi erat pretiosus;* grande compassion de sa misère et très-grand désir de l'en soulager : *Jacet in domo paralyticus et male torquetur;* beaucoup de ferveur à prier pour obtenir sa guérison; tendresse de dévotion envers Jésus-Christ qu'il adorait de tout son cœur; profonde humilité qui l'oblige à se jeter à ses pieds, lui disant : Seigneur, je suis indigne de l'honneur que vous me voulez faire de venir chez moi; entière confiance en sa bonté, s'assurant qu'il aura bientôt l'effet de son désir : *Dic verbo, et sanabitur puer meus.* Et ce qui fait la suprême perfection d'un grand amour de Dieu, un admirable zèle de sa gloire, procurant de tout son pouvoir qu'il soit honoré, et n'épargnant rien pour cela, jusqu'à dépenser tout ce qu'il gagne au service de l'empereur à faire magnifiquement bâtir une synagogue où il fût servi : *Synagogam ipse ædificavit nobis* (*Luc.* VII). Et après tant de belles choses, comme n'ayant rien fait qui mérite qu'on y fasse une légère réflexion, il proteste qu'il n'est pas digne qu'on l'honore d'une visite. Voilà ce que le Fils de Dieu proteste qui est tout à fait admirable, quand lui-même l'admire pour le témoigner. Voilà ce qui fait que, tandis que les Juifs pensent le mener au logis de ce capitaine, il les y conduit lui-même insensiblement, selon la belle et ingénieuse remarque de saint Pierre Chrysologue; *Ut audiret esse penes centurionem divinitatis reverentiam, penes gentilem, legis cultum, penes militem stipendium gratiæ, penes Romanum fidei doctrinam, in frigore pagano christianum calorem* (*Serm.* 102), pour les rendre témoins d'une merveille inconnue jusqu'alors, leur faisant voir un capitaine étranger craignant Dieu, un gentil observant la loi, un soldat combattant sous les enseignes de la grâce, la vérité de la doctrine et de la foi dans un Romain, et toute la ferveur de la piété chrétienne dans la froideur et les glaces du paganisme.

Hélas ! aurions-nous bien la hardiesse de nous comparer ici avec ce gentil devenu chrétien ? Nous croyons tous les grandes vérités chrétiennes, que nous recevons avec tout le respect imaginable; nous soutenons qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui nous regarde, qui voit tout, qui examine toutes nos actions, toutes nos pensées, toutes nos paroles; nous croyons l'immortalité de l'âme, l'éternité de supplices dans les enfers et de bonheur au ciel; nous confessons que le Fils de Dieu s'est fait homme, qu'il a vécu

pauvre, abaissé, calomnié, persécuté ; qu'il a subi la mort du monde la plus cruelle et la plus ignominieuse, pour nous marquer, par ses humiliations, et par ses souffrances, et par les traces de son propre sang, le chemin qui conduit au ciel ; en un mot, nous faisons profession de croire l'Evangile et d'être tout prêts à mourir pour la défense de ses vérités et de ses maximes. Que s'ensuit-il? Oh! Dieu! quel horrible prodige est celui-ci, qui se voit pourtant tous les jours! Non-seulement on ne fait pas les actions conformes à ces grands principes, et qui sont la fin de ces connaissances, mais par un étrange combat de nous-mêmes contre nous-mêmes, par une bizarre contrariété de nos pensées et de nos actions, de ce que nous faisons et de tout ce dont nous sommes persuadés, nous n'aimons que les biens, et les plaisirs, et les grandeurs de la terre; nous avons horreur des souffrances et des humiliations, nous négligeons l'âme, nous cultivons le corps, nous oublions le passé, nous nous attachons au présent, nous méprisons l'avenir, nous fuyons la pénitence, et nous offensons Dieu en cent manières tous les jours, comme si nous croyions absolument tout le contraire. Tu crois, impie profanateur du nom de Dieu, tu crois qu'il y en a un que tu reconnais pour souverain maître de la nature, tu ne l'adores pas ensuite avec un très-profond respect, lui rendant tous les jours régulièrement tes devoirs ; cela, sans doute, est faire mourir la foi dans toi-même, en lui ôtant la perfection, l'âme et la vie qu'elle devrait trouver dans sa fin. Mais n'étant pas encore satisfait de cette espèce d'attentat, tu le déshonores, tu le blasphèmes, tu lui fais cent outrages, et tu t'emportes effroyablement contre lui, au moindre accident qui t'arrive ; cela s'appelle ce qui ne se peut exprimer. Tu crois que Jésus-Christ qui est ton Seigneur et ton Dieu, est au sacrement de l'autel, tu n'assistes pas ensuite au saint sacrifice avec beaucoup de révérence et de dévotion, tu ne communies pas avec fort grande préparation; ta connaissance ne te sert de rien, la foi est inutile dans ton âme, n'ayant pas la perfection de la fin. Mais non content de ce désordre, tu viens lui faire insulte en présence de tout le monde, portant ton insolence jusque sur l'autel; tu le vas recevoir sacrilégement, sans avoir purifié ton âme par la pénitence; c'est ce qui fait horreur à Dieu, par cette horrible contrariété de la créance et de la vie, qui s'entre-choquent dans ces malheureux. Voilà pourquoi non-seulement la foi qu'il leur avait donnée sera stérile encore d'une autre manière, en ne produisant pas la gloire dont elle est le principe et la racine ; mais elle sera pour eux occasion de plus grande damnation, parce qu'ayant connu par ses lumières ce qu'il fallait faire, ils ne l'ont pas fait par leur lâcheté, et par leur malice ils ont fait tout le contraire. Et lorsqu'au jour du jugement, ô souverain juge de tous les hommes, condamnant ces Juifs obstinés, vous les couvrirez de honte et de confusion, en les comparant avec les Gentils qui ont pris leur place, et en leur disant : *Non inveni tantam fidem in Israel;* vous accablerez ces chrétiens d'un semblable reproche, leur montrant les barbares, les infidèles, les simples et les idiots qui, en faisant valoir la foi qu'ils ont reçue, en ont tiré avantage pour prendre la place que ces premiers devaient occuper, et qu'ils ont perdue, pour être damnés avec toutes leurs hautes connaissances. Voilà la terrible conclusion de l'Evangile : *Venient ab Oriente et Occidente, et recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob.* Tant de pauvres gens qui sont nés dans les ténèbres de la gentilité ou d'une vie sauvage, dans la Chine, dans le Japon, dans le Brésil, dans les Indes de l'Orient et dans celles de l'Occident, ayant ouï prêcher l'Evangile, ont reçu les lumières de la foi, et menant une vie conforme à ces nouvelles connaissances, ont fait éclater, au milieu de cette barbarie la force, le courage, la ferveur, toutes ces vertus héroïques qui ont été autrefois l'honneur et la gloire de l'Eglise naissante. Ces vertus qui ont fait sur terre la perfection de leur foi, les ont élevés dans le ciel à l'égal des plus célèbres patriarches et des plus grands saints : *Filii autem regni*; et ces beaux esprits, ces grands hommes, ces nobles, ces savants, ces prélats, ces princes, ces rois, ces dames si spirituelles, ces gens si polis et si éclairés, qui ont eu le bonheur de naître dans le sein de l'Eglise, qui ont reçu le don de la foi avant même celui de la raison, qui ont été persuadés sans peine, ayant eu toutes les lumières qui ne souffrent pas qu'on puisse douter ; ces enfants du royaume de Dieu, qui est l'Eglise, et à qui le royaume éternel appartenait, puisqu'étant nés enfants de Dieu, par le baptême ils en étaient les héritiers : *Ejicientur in tenebras exteriores,* seront chassés, bannis, exterminés, privés pour une éternité de ce royaume de lumière, et précipités dans les ténèbres éternelles, non pas pour avoir refusé de croire à l'Evangile ; ils ont cru tout ce qu'il fallait, ni pour avoir préféré la raison humaine à l'autorité divine ; ils s'y sont soumis, bien moins encore pour avoir douté et chancelé dans leur créance ; ils étaient prêts à la signer et à la sceller de leur propre sang; mais, parce qu'ayant eu la foi ils n'en ont pas eu la fin, qui est la pratique et l'action conforme à ses connaissances, ce qui devait être le principe et la cause de leur salut sera pour eux occasion de plus grande damnation. N'abusons pas ainsi du don de Dieu, et faisons-y réflexion. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON III.

POUR LE PREMIER VENDREDI DE CARÊME.

La force et la pratique du commandement d'aimer ses ennemis.

Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus et calumniantibus vos, ut sitis filii Patris vestri qui in cœlis est.

Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient (*S. Matth., chap.* VIII).

La nature, toujours armée pour détruire ce

qui la choque, donne aux hommes par la corruption de son principe, des sentiments de haine et de vengeance contre leurs ennemis; la sagesse humaine les établit par la force apparente de ses raisons; la coutume les autorise par l'usage de tous les peuples; les exemples les fortifient par une infinité d'actions tragiques dans tous les siècles; la passion les affermit par un ressentiment qui semble juste, et la loi même les a tolérés en certaines occasions contre des peuples que Dieu commandait qu'on exterminât. *Ego autem dico vobis*: Mais moi, dit le Sauveur du monde, établissant les maximes de sa doctrine, moi qui viens perfectionner la loi par celle de mon évangile, dompter toutes les passions par celle que je dois souffrir pour le salut de tout le monde, ôter aux mauvais exemples toute l'autorité par la force et par la sainteté des miens, abolir les vieilles coutumes et les fausses traditions par la nouveauté de l'esprit de vérité, dont je veux animer les hommes, renverser toutes les maximes de la folle sagesse humaine par la sage folie de ma doctrine, et triompher enfin de toute la nature par ma grâce : *Dico vobis* : *Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos;* non-seulement je vous défends ou de vouloir du mal à vos ennemis par la haine, ou de leur en faire par la vengeance; mais je vous commande de les aimer d'un amour tout spirituel et de charité, de prier pour eux et de leur faire du bien quand la nécessité les aura réduits aux termes, où ils auront absolument besoin de vos bienfaits. Voilà le grand commandement de Jésus-Christ, que nous devons nécessairement observer. Pourquoi? n'en cherchons pas la cause et les motifs dans les règles de la morale, dans les raisonnements des philosophes, ni dans les beaux discours et les magnifiques sentences des Senèque, des Epictète, des Plutarque, de ces illustres de l'antiquité, qui ont parlé si admirablement de la clémence. Où Jésus-Christ parle, et lorsqu'il parle sur un point de cette sublime perfection que la philosophie n'a point connue, il n'est permis d'écouter que lui seul, et il ne nous faut point d'autre raison que celle qu'il produit dans l'exemple de Dieu son Père, et dans le sien en ces merveilleuses paroles : *Ut sitis filii Patris vestri*, afin que vous soyez les vrais enfants de votre Père : l'autre version porte : *Ut sitis similes Patris vestri*, afin que vous soyez semblables à votre Père. Voici le mystère de ces paroles : Dieu aime ses ennemis en Jésus-Christ son Fils, et Jésus-Christ les aime pour l'amour de Dieu son Père, et dans ces deux exemples nous avons tout ensemble et la manière dont il faut que nous aimions nos ennemis, et les puissantes raisons qui nous y obligent. Les aimant comme Jésus-Christ a fait pour l'amour de Dieu son Père, nous serons les enfants de Dieu : *Ut sitis filii Patris vestri*. Les aimant comme Dieu les aime en Jésus-Christ son Fils, nous serons semblables à notre Père : *Ut sitis similes Patris vestri*. Voilà tout ce que Jésus-Christ nous prêche sur cette importante matière, en ces deux points, qui contiennent toute la force et la pratique du commandement qu'il nous fait d'aimer nos ennemis.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ a eu les plus grands et les plus implacables ennemis que l'enfer ait pu susciter et armer contre lui, puisque enfin, outre que tous les hommes, en qualité de pécheurs, l'ont attaqué par leurs crimes, il en a eu de particuliers dont il a reçu toutes les injures et tous les outrages qu'on peut imaginer, et qui l'ont accablé de tous les maux, dont le plus misérable et le plus scélérat de tous les hommes pouvait être capable. Je n'en ferai pas le dénombrement, parce qu'il n'y a personne parmi les chrétiens, qui, pour en entendre éternellement parler dans presque tous les évangiles, n'en ait l'imagination toute remplie. Et toutefois bien loin de s'en venger et de les réduire en poudre comme il lui était aisé par le moindre effort de sa toute-puissance, il a prié pour eux, il les a comblés d'une infinité de biens, il a donné sa vie pour leur salut, en les rachetant par le prix infini de son sang, en même temps qu'ils le tiraient par une extrême cruauté de toutes les parties de son corps. Cela veut dire qu'il les a aimés du plus tendre, et du plus solide, et du plus parfait amour qui fût jamais, et il les a aimés, non pas pour leur mérite, il lui était même impossible de le faire, puisqu'en qualité de pécheurs, il n'y avait rien qui ne fût souverainement haïssable en eux; mais pour l'amour de son Père, qui le voulait ainsi et qui lui en avait fait le commandement dès l'instant de sa conception, comme il dit lui-même par le prophète : *In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam* (*Ps.* XXXIX) : Le premier moment de ma vie est marqué par l'ordre que j'ai reçu de vous, et que je veux exécuter de tout mon cœur. Ce commandement est propre au mystère de l'incarnation, et c'est celui d'aimer le monde criminel et ennemi, jusqu'à donner sa propre vie pour le racheter, puisque c'est de là que dépend cette obéissance jusqu'à la mort, en quoi consiste la rédemption du monde : *Factus obediens usque ad mortem* (*Philip.* II). C'est donc le commandement du Père à son Fils, et qui lui rend uniquement ses ennemis aimables, ne le pouvant être par eux-mêmes : c'est ce qui l'oblige de les aimer et de les aimer jusqu'au point de les racheter par sa propre vie pour l'amour de son père, qui le veut et qui le lui commande : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio* (*Joan* XIV) : Afin que le monde soit fort persuadé que j'aime mon Père, et que je fais exactement ce qu'il m'ordonne, allons mourir pour nos chers ennemis, et donnons-leur pour le prix de leur rédemption par l'excès infini de notre amour, la même mort qu'ils viennent nous donner par l'extrémité de leur haine et de leur rage contre nous.

Or, c'est en cela qu'il paraît véritablement

Fils de Dieu. En voilà la marque et le caractère qui le fait connaître en cette auguste qualité, non pas en ce qu'il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, qu'il apaise les vents et qu'il calme les tempêtes, qu'il ressuscite les morts et qu'il force toute la nature à renverser ses ordres pour exécuter par tant de miracles ceux qu'il lui donne par un simple mot. Ce sont là des coups de sa toute-puissance, qui, étant commune aux trois personnes divines, marquent seulement qu'il est Dieu et ne font pas savoir précisément si c'est ou le Fils, ou le Saint-Esprit; mais c'est en ce que pour l'amour de Dieu qui le lui commande, il aime tellement les pécheurs et ses plus mortels ennemis, qu'il les sauve en mourant pour eux. C'est par là que nous apprenons qu'il est le Fils de Dieu malgré tous ses abaissements. Pourquoi? En voici deux raisons.

Nous connaissons chaque chose par sa propriété, qui est comme le caractère et la marque particulière qui la fait distinguer d'une autre. Les trois personnes de la Trinité ont chacune leur propriété personnelle qui leur appartient et qui est la marque qui nous les fait connaître très-distinctement, sans confondre l'une avec l'autre. Celle du Fils qui procède de l'entendement par voie de connaissance, c'est d'être l'idée selon laquelle l'ouvrage de Dieu a été formé par amour dans la création du monde : *Omnia per ipsum facta sunt* (*Joan.* I) : *Omnium artifex sapientia* (*Sap.* III, 7). C'est par lui, comme par la sagesse, l'intelligence, l'art et l'idée de son Père, que toutes les choses ont été faites; et parce que l'ouvrage une fois ruiné ne se peut rétablir parfaitement que par la même idée qui en fut la cause exemplaire et le modele, de là vient que le propre du Fils de Dieu, et non pas du Père, ou du Saint-Esprit, est de reformer cet ouvrage, réparant les pertes du monde, au mystère de sa rédemption. Or, cette réparation s'est faite en sauvant les hommes criminels, c'est-à-dire, ses ennemis, et en donnant pour les sauver sa propre vie, par le plus grand et le plus ardent amour qui puisse être. Et conséquemment c'est par là qu'il paraît vrai Fils de Dieu, en faisant le plus grand de tous les biens à ses plus mortels ennemis, pour l'amour de son Père qui le lui ordonne.

Et de là naît la seconde raison : car enfin c'est pour cela seul qu'il est envoyé de son Père, comme il l'a dit cent fois dans l'Evangile : *Non veni vocare justos, sed peccatores. Venit filius hominis quærere et salvum facere quod perierat* (*Luc.* V, 19). Je suis venu pour sauver les pécheurs qui sont mes plus grands ennemis, je suis envoyé pour les rappeler, pour les chérir, pour les aimer, pour les garantir du dernier malheur, pour les combler de mille bénédictions, et pour leur donner le souverain bien par le prix de mon propre sang : c'est là la fin de ma mission. C'est donc dans l'accomplissement de cette fin, en faisant du bien à ses ennemis, et en donnant sa vie pour eux, qu'on connaît qu'il est envoyé, comme un ambassadeur qui est envoyé de son prince pour traiter quelque grande affaire, fait paraître qu'il est ambassadeur, en négociant par les formes ; or, l'envoyé du Père, c'est son Fils : comme il procède de lui seul, c'est de lui seul aussi qu'il est sorti pour venir racheter le monde : *Exivi a Patre, et veni in mundum* (*Joan.* XVI); et il a voulu prendre un nom qui marquât cette mission en prenant celui de Messie, qui veut dire envoyé : conséquemment c'est en sauvant ses ennemis et en mourant pour eux par l'excès infini de son amour envers son Père, qu'il paraît Fils de Dieu.

C'est pour cela que par un parfaitement beau mystère il est ordinairement appelé Fils de Dieu dans le premier avénement : *Hic erit magnus, et Filius altissimi vocabitur : quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei* (*Luc.* XII, 2). Et dans le second on lui donne pour l'ordinaire celui de Fils de l'homme : *Cum venerit Filius hominis. Potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est* (*Matth.* XXV, *Joan.* V). C'est parce que dans celui-ci il vient pour perdre et pour exterminer ses ennemis, par les armes de sa justice au jour de sa colère et de sa vengeance : *In die iræ furoris Domini;* ce qui lui appartient comme s'étant fait homme pour satisfaire à la justice de son Père. Mais dans le premier il est envoyé pour sauver les pécheurs et ses ennemis par miséricorde : *Non enim misit Deus Filium suum in mundum, ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum* (*Joan.* III). Ce qui est le propre du Fils, puisque c'est la fin de la mission qui appartient au Fils. Et remarquez que comme le second avénement est dans la gloire, et dans une gloire terrible et funeste à ses ennemis, puisqu'elle fait paraître la toute-puissance de la justice pour les perdre : *Cum venerit Filius hominis in majestate sua;* aussi le premier a sa gloire, mais une gloire infiniment aimable à ses chers ennemis, puisqu'elle fait éclater sa miséricorde, et que c'est en cela que toute sa gloire consiste, selon cette belle parole de saint Paul : *Omnes peccaverunt, et egent gloria Dei* (*Rom.* I). Tous les hommes ont offensé Dieu, ils se sont déclarés par là ses ennemis, et ensuite ils ont besoin de sa gloire, c'est-à-dire, suivant la commune interprétation des Pères, ils ont besoin de l'incarnation du Verbe, pour la rémission de leurs péchés. Et cette gloire est à proprement parler la gloire du Fils, comme le témoigne saint Jean au commencement de son Evangile, où, après avoir dit : *Et Verbum caro factum est :* Le verbe s'est fait chair, qui est l'expression la plus claire et la plus commune du mystère de l'Incarnation; il ajoute : *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre :* et en cela même nous avons vu sa gloire, cette gloire qui est particulière au Fils unique qui vient de son Père ; c'est par elle qu'il nous fait voir qu'il est le Fils du roi de gloire. Aussi se trouvant sur le trône de cette glorieuse royauté qu'il acquit par son sang, élevé sur la croix, où il fit éclater sa gloire en pardonnant solennellement à ses ennemis, en les comblant

des biens infinis de la grâce par sa mort, et en priant Dieu pour eux, il l'appelle son Père, *Pater, dimitte illis.* Quand il le prie pour lui-même, il l'appelle son Dieu : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me;* et quand il le prie pour ses ennemis, il s'adresse à lui comme à son père, *Pater, dimitte illis*, parce que c'est principalement en cette action qu'il agit comme Fils de Dieu et qu'il se fait connaître au monde en cette auguste qualité.

Voilà l'excellence et la gloire à laquelle nous pouvons tous aspirer dans le christianisme, devenant fils de Dieu par adoption, et le devenant par l'amour que nous porterons à nos ennemis, comme Jésus-Christ, pour l'amour de Dieu. Le fruit de l'incarnation du Verbe, c'est que nous pouvons devenir comme lui les enfants de Dieu : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri* (*Joan.* I). Et nous le pouvons devenir d'une manière bien plus excellente que ne l'ont été les saints de l'ancienne loi, parce que notre filiation tient tout ensemble de l'adoptive et de la naturelle : de l'adoptive, par le choix qu'il a fait volontairement de nous, pour nous donner l'hérédité, lui tenant lieu de fils : *Voluntarie enim genuit nos* (*Jac.* I), et de la naturelle, en nous donnant effectivement l'esprit de son Fils, ce que les anciens n'avaient pas : *Dedit nobis spiritum filii sui in quo clamamus : Abba Pater* (*Rom.* VIII). Et ce n'est pas encore assez, parce que, comme dit le même apôtre : *Qui spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei* (*Ibid.*), les vrais enfants de Dieu sont ceux qui, non-seulement ont reçu son divin Esprit, mais qui, recevant l'impression de ce divin Esprit, et suivant sa conduite, agissent par lui ; par lui, qui est l'amour substantiel et personnel en Dieu, et qui ensuite fait agir par amour. Voilà pourquoi ce qui nous donne la perfection de cette haute qualité d'enfants de Dieu, et qui nous fait être véritablement tels, c'est d'agir noblement et divinement, non point par esprit de crainte, mais par amour. Or, le plus excellent amour de Dieu, c'est sans doute celui par lequel on aime pour lui ce qui n'est nullement aimable en soi, parce qu'un acte de cette nature est tout ensemble amour et la preuve d'un très-parfait amour, par l'extrême difficulté qu'on surmonte en aimant. Aimer Dieu comme il est en lui-même, pour peu qu'on le connaisse, il n'y a rien ni de plus agréable, ni de plus aisé; et d'autant que les bienheureux en ont une parfaite connaissance, non-seulement cet acte leur est très-facile, mais il leur est impossible d'en arrêter l'impétuosité qui les emporte pour les attacher inviolablement, et par une heureuse nécessité, à cet objet infiniment aimable. Aimer ceux qui nous aiment, c'est ce qui est si naturel à l'homme, que ceux qui ne le feraient pas, passeraient pour des barbares : ce qui fait dire à notre Maître dans cet évangile : Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel avantage avez-vous en cela par-dessus les plus scélérats? Aimer son ennemi, avouons franchement la vérité, c'est la chose du monde la plus difficile et qui choque le plus le sentiment et l'inclination de la nature; et l'aimer pour lui-même, c'est ce qui est absolument impossible, parce qu'il n'y a rien d'aimable en lui, considéré comme ennemi. Voilà pourquoi l'aimer pour l'amour de Dieu qui l'ordonne, c'est l'acte d'amour le plus pur et le plus héroïque, et ensuite, c'est celui qui nous fait le plus être les enfants de Dieu.

C'est pour cela que comme le Sauveur du monde parut Fils de Dieu principalement dans la prière qu'il fit sur la croix en faveur de ses ennemis, aussi quand il nous enseigne à prier en qualité d'enfants de Dieu dans l'oraison dominicale, nous faisant dire : *Pater noster qui es in cœlis*, il y enferme l'obligation indispensable de faire un acte d'amour envers nos ennemis, en disant : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* Cet acte fait une partie essentielle de la prière que nous adressons à Dieu comme ses enfants, auxquels il ne refuse rien, parce que c'est celui qui nous donne la qualité de fils, conformément à ces grandes paroles de Notre-Seigneur : *Ego autem dico vobis, Diligite inimicos vestros, ut sitis filii Patris vestri.* Aimez vos ennemis comme je fais pour l'amour de Dieu mon Père, afin que vous soyez aussi comme moi ses enfants. Et puisque la gloire du fils d'un père infiniment parfait, c'est de lui ressembler, aimons-les encore comme il fait lui-même en Jésus-Christ son Fils, afin que nous ayons l'honneur de ressembler à notre Père : *Ut sitis similes Patris vestri.* Et c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu a des ennemis qui l'offensent en cent manières tous les jours par une infinité de crimes qu'ils commettent en violant toutes ses lois, en renversant tous ses ordres, en lui refusant l'obéissance et la soumission qui lui est due, et en s'élevant autant qu'ils peuvent par leur révolte contre lui. Il n'y a rien de plus commun dans l'Ecriture que cette qualité d'ennemis de Dieu qu'elle donne aux pécheurs : *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus* (*Psal.* LVII). Malgré cette inimitié et cette haine de ses ennemis contre lui, il aime leurs personnes, quoiqu'il haïsse leurs péchés, et il les aime d'un amour naturel et surnaturel à notre égard, puisqu'il leur fait tous les jours, à tous les moments, avec tant de profusion, des biens de ces deux ordres. Ce que le Fils de Dieu nous exprime par ces paroles : *Qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos*; Qui commande au soleil de se lever pour les bons et pour les méchants, et aux nuées de répandre la pluie et la rosée, non-seulement sur les terres des gens de bien, mais aussi sur celles des grands pécheurs. Il leur distribue les biens de la nature dont il est le maître; la vie, la nourriture, la santé, les forces, les richesses, ce qu'il faut non-seulement pour satisfaire à la nécessité, mais aussi pour fournir au divertissement et au plaisir : c'est le sens littéral de ces paroles. Il leur donne les biens surnaturels;

les sacrements, les saintes inspirations, les lumières, les mouvements de la grâce, la rémission de leurs péchés, quand ils les détestent de tout leur cœur, et surtout enfin le principe et la source de tous ces biens, l'incarnation de son Fils, ce divin soleil de justice qui s'est levé pour tous les hommes, sans exception, dans sa naissance; cette divine rosée, cette pluie céleste dont le prophète a dit: *Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum* (*Isaï.* XLV), et qui tombant dans la toison mystique du sein virginal, s'est répandue de là sur tout le monde, pour redonner à tous la fécondité nécessaire à produire des actions qui méritent la gloire. C'est ainsi que les Pères les expliquent en un sens mystique et principalement saint Cyrille au livre XVI.

Dieu aime donc ses ennemis, puisqu'il leur fait de si grands biens. Il ne les peut aimer en eux-mêmes, ni d'un amour surnaturel par rapport aux effets, puisqu'ils ne sont plus dans l'état de grâce, qui est tout le sujet de cet amour, ni même d'un amour naturel, d'autant que, comme saint Anselme a subtilement remarqué au livre qu'il a fait de l'excellence de la Vierge, chapitre 4, tout le monde n'ayant été créé que pour l'homme juste, et celui-ci ayant cessé de l'être du moment qu'il se révolta contre Dieu par le péché, il fallait aussi naturellement et sans miracle qu'il pérît et tout le monde avec lui: *Ad obsequium quippe hominis justi, non injusti conditæ fuerant.* Comment donc et en qui les aime-t-il, pour leur pardonner si facilement et pour leur faire à tous les moments tant de bien? Ecoutons sur ceci la profonde théologie du grand Apôtre, comprise dans un mot: *Estote invicem benigni et misericordes, donantes invicem sicut et Deus in Christo donavit vobis* (*Ephes.* IV). Ayez de la bonté et de la miséricorde les uns envers les autres, pardonnant réciproquement les injures que vous avez reçues et les pardondonnant comme Dieu vous pardonne à vous-mêmes tous les jours en Jésus-Christ. Et il dit autre part: *Benedixit nos omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo* (*Ephes.* I). Non-seulement il nous pardonne, mais il nous enrichit de tous les biens spirituels en Jésus-Christ. Voici la force et le secret de cet admirable mystère renfermé dans ce mot *en Jésus-Christ.*

Dieu en créant le monde aima, dit le Sage, toutes les créatures qui sont l'ouvrage de ses mains: *Nihil odisti eorum quæ fecisti*, et il les aima de la sorte parce qu'elles étaient fort bonnes: *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* Les créatures ne sont bonnes qu'autant qu'elles sont semblables à l'idée de Dieu, qui est son Verbe, selon quoi elles ont été formées, et hors de quoi il n'y a rien ni de vrai, ni de bon. Il les aime donc dans son Verbe dont elles tirent toute leur bonté. Et parce que l'homme reçut au point de sa création une plus parfaite participation de cette idée divine par la grâce sanctifiante, et qu'ensuite il fut l'image de Dieu la plus accomplie, selon cette parole: Faisons l'homme à notre image et ressemblance. De là vient que Dieu aima l'homme dans son Verbe d'une façon toute particulière plus que tout le reste du monde. Par le péché qui ravit la grâce sanctifiante, cette divine image fut toute effacée dans l'homme; ainsi l'objet de ce divin amour, qui consiste dans cette ressemblance, ne s'y trouvant plus, Dieu ne pouvait plus l'aimer en cette manière dans son Verbe; et comme le reste du monde n'était fait que pour servir à l'homme en cet état de grâce et de justice, et de ressemblance particulière avec Dieu, cette fin cessant, il fallait que les créatures périssent et que tout le monde l'accablât sous ces propres ruines, pour exterminer l'objet de la haine et de la colère de Dieu.

Pour empêcher ce funeste effet, il est nécessaire que Dieu l'aime de nouveau, tout ennemi et criminel qu'il est. Pour l'aimer il faut rétablir en lui la cause et le sujet de son amour, qui est la conformité avec son Verbe, afin que Dieu le puisse aimer dans son Verbe comme il faisait auparavant. Tant qu'il est son ennemi comme pécheur et criminel, cette conformité ne peut être de son côté ni dans lui-même, parce qu'il n'est plus dans l'état de grâce qui faisait cette divine ressemblance; voyez ce que Dieu fait: l'homme pécheur et ennemi de Dieu ne pouvant être de sa part semblable au Fils de Dieu, le Fils de Dieu s'incarne et se rend semblable à l'homme pécheur, afin que Dien le puisse aimer, tout son ennemi qu'il est dans son Verbe: *In similitudinem carnis peccati, in similitudinem hominum, factus et habitu inventus ut homo* (*Rom.*, VIII; *Philip.*, II). Il aime l'homme, soit qu'il soit ami ou ennemi, et il l'aime ainsi dans son Verbe, et le Verbe l'est toujours dans tous les deux, le terme et le sujet de son amour. Il aime l'homme en ami en état de grâce, parce que dans ce bienheureux état il est semblable à son Verbe, qui est l'idée selon laquelle le premier homme fut formé à son image dans la justice originelle et dans la grâce. Il aime encore l'homme ennemi et dans son péché, parce que son Verbe s'est fait semblable à lui dans cet état. Le Verbe donc dans tous les deux est le terme de son amour, et il aime parfaitement l'un et l'autre dans lui. Si Dieu ne regardait de l'homme ennemi que ce qu'il y trouve après son péché, il faudrait qu'il le fît périr, parce qu'il n'y a rien dans cet état qui n'attire sa haine et sa vengeance, et rien qui sollicite sa bonté et sa miséricorde en sa faveur. Mais le Verbe s'est incarné, et dans cet admirable mystère de l'Incarnation il a pris la figure de l'homme pécheur, il s'est mis à sa place, il s'est couvert de tous ses crimes, il a prié pour lui. Alors Dieu détournant les yeux de dessus tant d'excès et tant de péchés, et les portant sur Jésus-Christ son Fils, celui qui paraissait auparavant comme ennemi, cet objet de haine et de colère, ce méchant, cet abominable, ce défiguré par tant de péchés lui paraît aimable, non pas en lui-même, mais en Jésus-Christ; ensuite il l'aime, il lui pardonne et il lui fait mille biens dans son Fils.

Il arrive souvent que le milieu par lequel

on regarde les objets rend parfaitement beau ce qui regardé dans lui-même serait peu supportable aux yeux pour son effroyable laideur. La mathématique vous fera voir sur un plan qu'elle vous présente des figures horribles et des visages monstrueux, des pièces écartées sans ordre et sans liaison, deçà et delà, un mélange et une confusion de mille parties différentes sans aucun rapport, et un amas bizarre de grotesques où il n'y a rien de bien fait que le désordre et la difformité qu'on affecte d'y faire paraître; mais si vous regardez dans un cristal taillé en certaine manière, posé juste comme il faut et dans une distance proportionnée, vous y verrez, au lieu de cette première laideur, une image dont la beauté vous surprendra sans doute d'autant plus, qu'elle vous paraîtra tout à coup où vous l'aviez moins attendue. Un empereur avait peine à souffrir les horribles spectacles de l'amphithéâtre et tant de massacres dont l'ancienne Rome faisait ses divertissements; pour se les rendre un peu plus supportables, il les considérait de temps en temps dans une admirable émeraude qu'il portait comme un miroir à cet usage, et ces corps déchirés qui en eux-mêmes étaient si affreux entre les griffes des bêtes féroces paraissaient beaux et agréables en cette merveilleuse pierre. Hélas! il n'y a rien de si horrible et de si monstrueux que nous après que nous avons été si malheureux que de vous offenser, ô bonté infinie! En cet état effroyable d'horreur et d'inimitié contre vous nous ne sommes pas supportables à vos yeux. Si vous nous regardiez, ô grand Dieu, dans ce terrible état, il faudrait nécessairement que vous nous haïssiez et que votre haine attirant votre colère et vos vengeances, vous obligeât à nous précipiter dans les enfers; mais vous nous regardez dans Jésus-Christ qui s'est mis entre vous et nous, se faisant un autre nous-mêmes pour devenir notre médiateur, Jésus-Christ, qui est le cristal et le miroir sans tache, la pierre angulaire et précieuse qui fait tout le trésor du monde, et nous voyant dans cette pierre et dans ce cristal mystique, de difformes, d'affreux, d'insupportables que nous serions en nous-mêmes nous devenons aimables dans votre Fils; ensuite vous nous pardonnez, vous nous aimez et vous nous remplissez de mille bénédictions dans lui: *Benedixit nos omni benedictione spirituali in Christo. Deus donavit vobis in Christo.*

Chrétiens, voilà votre exemple et votre modèle. *Estote ergo imitatores Dei, sicut filii charissimi,* conclut l'Apôtre immédiatement après avoir dit ces grandes paroles. *Estote ergo perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est, ut sitis similes Patris vestri,* nous dit notre Maître dans l'Evangile: Soyez les fidèles imitateurs de Dieu, comme ses enfants bien-aimés, rendez-vous en cela parfaits comme lui pour être semblables à votre Père. Voilà un méchant homme, un calomniateur, un traître, un perfide, un persécuteur, qui vous a fait tous les torts du monde les plus sensibles et a tout mis en usage pour renverser votre fortune et pour vous perdre, vous ruinant de biens, d'honneur et de crédit; si vous ne regardez que son injustice et sa violence, sa trahison, ses entreprises contre vous et tous les maux qu'il vous a faits, vous ne pourrez jamais vous résoudre à lui pardonner; il est digne de haine et de colère, et j'avoue que, considéré précisement en cet état, il est impossible que vous l'aimiez et que vous lui fassiez du bien. Mais voici Jésus-Christ qui se met entre vous et lui, qui le couvre, qui prend sa place, qui devient un autre lui-même et qui, priant pour lui, vous dit: *Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos.* Il n'y a plus de haine, de colère et de vengeance qui puisse tenir; vous lui pardonnerez, vous l'aimerez, non pas en lui-même, il en est indigne, mais dans le Fils de Dieu qui est en lui pour être le terme de votre amour. Vous devez aimer l'un et l'autre, votre ami et votre ennemi, mais en deux manières bien différentes. C'est une vérité qu'il ne faut pas ici dissimuler, de peur de confondre et de détruire les vertus, et de porter les choses dans des extrémités où elles ne soient plus soutenables. Pour votre ami vous le devez aimer bien plus sans doute que votre ennemi, non-seulement d'un amour naturel et d'amitié, pour son amitié réciproque et pour son mérite qui a fait naître la vôtre, mais aussi d'un amour surnaturel et de charité chrétienne, parce que non-seulement Jésus-Christ s'est fait semblable à lui dans l'Incarnation en se faisant homme, mais parce que lui-même s'est rendu semblable à Jésus-Christ par le bon usage de ses bonnes qualités et par les bons services qu'il vous rend. Vous ne pouvez aimer par là votre ennemi, ni en lui-même, puisqu'il n'y a rien de pareil en lui. Vous ne le pouvez aimer d'amitié, parce qu'il est votre ennemi et que l'amitié doit être réciproque, ni d'amour de reconnaissance et de gratitude pour ses bienfaits, il ne vous a fait que du mal; vous le devez pourtant aimer et vous le pouvez sans doute, puisqu'on vous le commande. Comment donc? d'un amour surnaturel et de charité, parce qu'encore que par les excès qu'il a commis et par le tort qu'il vous a fait il ne se rende pas semblable au Fils de Dieu, le Fils de Dieu s'est néanmoins rendu semblable à lui dans l'Incarnation, prenant sur soi tous ses péchés, et s'est mis ainsi à sa place pour être le sujet et le terme de votre amour, l'aimant comme Dieu fait en Jésus-Christ.

C'est le glorieux avantage, comme les saints Pères l'ont remarqué, et singulièrement saint Augustin, au liv. II *ad Poll.*, que nous pouvons tirer de la foi, qui non-seulement nous fait croire ce qui surpasse infiniment toute la portée de l'esprit humain, mais aussi nous rend très-facile, agréable et délicieux ce qui sans elle serait impossible: *Per illam enim Christum quem diligimus, ubi aspicimus, ubi oculi corporis nihil nisi quod displicet vident.* Parce qu'elle nous ouvre les yeux de l'âme pour voir, à la faveur de ses

lumières, Jésus-Christ en des endroits où les yeux du corps ne découvrent rien que ce qui nous choque et nous déplaît. Un pauvre est tout couvert d'ulcères et de pourriture dans un hôpital, cette vue donne de l'horreur, mais l'âme éclairée par la foi regarde et voit au travers de ces plaies Jésus-Christ qui lui dit : *Quod uni ex meis minimis fecistis mihi fecistis* (*Matth.*, XV); c'est moi que vous servez en la personne de ce pauvre. Une sainte Elisabeth, reine, un roi de France, saint Louis, trouvent là-dessus des délices où la nature trouvait tant d'horreur à servir et à panser ces misérables. De même un homme vous a fait outrage; si vous ne consultez que la nature, si vous n'ouvrez que les yeux du corps pour considérer en lui votre ennemi, il est impossible de se résoudre à lui pardonner, il faut qu'on satisfasse la vengeance; mais ouvrez les yeux de la foi, regardez Jésus-Christ, et Jésus-Christ infiniment digne de votre amour, qui se mettant à sa place vous crie : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Il n'y a plus de répugnance et de difficulté, plus de haine ni de vengeance qui ne doivent céder à ce spectacle, qui emporte et qui surmonte tout ce qu'il y a de passions plus obstinées et plus tumultueuses dans un cœur. Il faut absolument que vous l'aimiez, non pas en lui même, il en est indigne, mais en Jésus-Christ qui mérite que vous l'aimiez infiniment, si vous aviez un amour infini. Vous lui pardonnerez ensuite et vous direz comme un autre David : *Propitius sit mihi Dominus, ne faciam hanc rem ut mittam manum meam in eum, quia Christus Domini est* (1 *Reg.*, 24). Que je me venge de Saul, oui, de ce méchant et de cet impie, de ce maudit, de cet abandonné de Dieu qui l'a déjà privé de son royaume, de cet implacable ennemi, de ce furieux qui a juré ma perte, qui emploie la force et la trahison, la violence et la malice pour me faire périr, et qui me poursuit sans relâche jusque dans les entrailles de la terre; oui, moi qui lui ai sauvé l'honneur et la vie, qui l'ai fait triompher de ses ennemis qui l'allaient ruiner, qui ai soutenu sa couronne et affermi son trône, et qui lui rends tous les jours le bien pour le mal; oui, moi, que Dieu a choisi pour être à sa place, qui le tiens maintenant en mon pouvoir sans qu'il le sache, et qui par un seul coup le plus facile, et comme il semble le plus juste qui puisse être, me puis mettre en repos, assurer ma vie et celle des miens, prendre possession du royaume qui m'appartient et lui rendre la paix, en le délivrant de cet insensé qui en trouble tout le bonheur ; non, malgré tous les sentiments et toute la justice apparente d'une colère qui semble être appuyée de tant de fortes raisons, je jure par le Dieu vivant, disait ce prince à ses soldats, qui se mutinaient presque contre lui de ce qu'il se faisait son protecteur, les empêchant de le tuer, je proteste devant mon Dieu que je ne le ferai jamais, *Quia Christus Domini est*, parce que tout méchant et tout mon ennemi qu'il est, je reconnais, je révère et j'aime dans lui le Christ, l'oint du Seigneur. A la vérité, c'est qu'il était roi, et le premier roi d'Israel, qui avait reçu l'onction sacrée de la part de Dieu ; mais comme ce grand homme, dit saint Augustin, était *Novi Testamenti figurator* (*L.* II *ad Poll.*, c. 6), celui qui par ses actions représentait la haute perfection du Nouveau-Testament, il y a lieu de croire que par un sens caché de ses paroles il reconnaissait Jésus-Christ, l'oint de Dieu, dans ce premier oint du Seigneur. Que ferons-nous après cet exemple, nous autres qui, étant éclairés de toutes les lumières de la loi de la grâce, avons les yeux de l'âme ouverts, si nous voulons, pour voir Jésus-Christ qui est caché dans la personne de notre ennemi, et qui nous dit : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros*? Quelque méchant, quelque emporté qu'il soit, et quelque injure que j'en aie reçue : *Propitius sit mihi Dominus, ne faciam hanc rem, ut mittam manum in eum, quia Christus Domini est*, j'atteste Dieu qui me regarde pour voir si je fais comme lui, pour me rendre semblable à lui comme à mon Père, que, bien loin de tirer vengeance de mon ennemi, malgré toutes les révoltes de la nature et tous les mouvements contraires de mon cœur, qui se déclare contre lui, je lui pardonne, je lui veux du bien, je l'aime, non pas en lui-même, mais en Jésus-Christ, que j'aime de tout mon cœur et que je regarde dans lui, *quia Christus Domini est.*

CONCLUSION.

Cela suffit; après ces deux grandes raisons, qui sont celles de l'Evangile, il n'y a plus à balancer, il faut avoir de pareils sentiments ou renoncer absolument à son salut. Nous ne serons jamais sauvés, si nous ne sommes les enfants de Dieu, auxquels le royaume des cieux appartient par titre d'hérédité. Nous ne pourrons jamais la recueillir que nous ne soyons semblables à notre Père, qui ne connaît pour ses enfants que ceux qui lui ressemblent. On ne peut être les enfants de Dieu qu'en pardonnant à tous ceux qui nous ont offensés et en les aimant comme Jésus-Christ a fait pour l'amour de Dieu, et c'est en cela même qu'il paraît qu'on est enfant de Dieu : *Ut sitis filii Patris vestri.* Nous ne pouvons lui ressembler qu'en aimant nos ennemis comme il a aimé les siens en Jésus-Christ : *Ut sitis similes Patris vestri.* Il faut donc se résoudre à pardonner et à aimer ses ennemis pour l'amour de Dieu, comme Jésus-Christ a fait, et en Jésus-Christ, comme Dieu aime tous les jours les siens, ou bien se résoudre à être damné. Il n'y a point là de milieu. En ne pardonnant pas, tu renonces à la qualité de fils ; tu seras donc l'esclave, et comme à son esclave révolté il ne te pardonnera jamais tes péchés ; sa parole y est engagée dans l'un et dans l'autre Testament : *Qui vendicari vult a Domino vindictam inveniet, et peccata illius servans servabit* (*Eccli.*, XXVIII). *Si non dimiseritis, nec Pater vester dimittet vobis peccata vestra* (*Matth.*, VI). Il faut donc que tu sois damné ; tu ne veux pas lui ressembler en sa bonté, pardonnant à tes

ennemis, il se fera semblable à toi par une rigueur inexorable en ne te pardonnant jamais; il l'a dit positivement : *Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris* (*Matth.*, XVIII); Dieu en usera comme vous contre vous-même, si vous ne pardonnez de tout votre cœur à vos frères. Encore un coup, il faut donc que tu sois damné. Mais le moyen de me résoudre à pardonner ? mais le moyen de te résoudre à être damné? Je ne puis souffrir cette injure ; je te demande, pourras-tu souffrir éternellement les peines d'enfer? Tu ne peux entendre le Fils de Dieu qui te dit dans cet évangile : *Ego autem dico vobis* : *Diligite inimicos vestros*, le pourras-tu entendre, lorsque te condamnant il te dira : *Ite, maledicti, in ignem æternum ?* Si tu peux tout cela, si tu as le cœur de rejeter l'honneur et l'avantage d'être semblable à Dieu, de renoncer à la qualité, aux prérogatives et à l'hérédité des enfants du Père céleste, pour être éternellement entre les démons, haï, maudit, détesté, abhorré de Dieu, tourmenté sans miséricorde, comme un ennemi à qui l'on ne veut jamais pardonner ; ne pardonne jamais, je le veux bien. Mais pour nous, ô mon Dieu ! qui n'avons pas cette effroyable résolution, qui craignons l'enfer et qui vous aimons, et qui en vous aimant voulons être vos enfants et vous ressembler comme à notre Père, nous pardonnons de tout notre cœur à nos ennemis comme vous et comme votre Fils ; comme votre Fils, pour l'amour de vous, et comme vous en votre Fils : *Ut simus filii Patris nostri, ut simus similes Patris nostri.* Ainsi soit-il.

SERMON IV.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

La véritable idée du jeûne chrétien dans celui de Jesus-Christ.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo; et cum jejunasset quadraginta diebus, et quadraginta noctibus, postea esuriit.

Jésus fut conduit au désert par l'Esprit, pour y êtretenté du diable ; et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim (*S. Matth., chap.* IV).

C'est une verité commune et fort connue, comme elle est très-souvent expliquée par les Pères, que le jeûne de Jésus-Christ ne fut point un remède dont il eût besoin, mais une instruction qui nous était fort nécessaire : *Ipse jejunavit* (*In cap.* IV *Math.*), a remarqué saint Chrysostome, *non eo indigens, sed nos instruens.* Et pour nous rendre cette instruction autant intelligible qu'elle est pleine de mystères, je la trouve admirablement comprise en quatre circonstances de ce jeûne du Fils de Dieu, qui sont le lieu, la manière, sa fin, et la suite qu'il eut. Le lieu fut un désert; la manière fut la rigueur extrême d'une abstinence de quarante jours, qu'il lui fit ressentir, parce qu'il le voulut ainsi, l'incommodité de la faim; la fin de ce jeûne fut pour nous rendre ce que le premier homme nous avait ravi par sa gourmandise ; et son heureuse suite fut la victoire contre Satan, et le festin que lui firent les anges. Et dans les mystères et les secrets que contiennent ces quatre circonstances, nous avons une excellente idée du jeûne véritablement chrétien, qui, pour être distingué de celui du païen, du mahométan, du juif et de l'hérétique, qui jeûnent aussi à leur mode, mais non pas à celle de Jésus-Christ, doit être tout spirituel et réglé : *A spiritu*, avec esprit de pénitence intérieure, et de contrition pour obtenir pardon de nos péchés; ce qui nous est figuré par le désert où le Fils de Dieu jeûne; *A spiritu*, avec esprit de pénitence et de mortification extérieure, pour satisfaire à Dieu pour nos péchés ; ce qui nous est représenté par sa rigoureuse manière ; *A spiritu*, avec esprit de charité envers le prochain, pour impétrer de Dieu de nouvelles grâces pour l'avenir ; ce que la fin de son jeûne nous fait entendre. Et d'ici vient la récompense qui en est toujours la suite infaillible, par la victoire qu'on remporte et par le festin des anges. Voilà les quatre belles vérités qui comprennent tout le mystère de cet évangile sur la perfection du jeûne qui nous est commandé par l'Eglise et si souvent recommandé dans l'Ecriture. Je m'en vais les produire contre tant de désordres qui corrompent publiquement à la vue de tout le monde et avec tant de scandale la sainteté du jeûne du carême.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous commettons tant de péchés et nous avons si grand besoin de la miséricorde divine pour les effacer; c'est pour cela même que Jésus-Christ a établi le jeûne, dit saint Chrysostome : *Cupiens abluere peccata nostra, hanc quæ per jejunium est curationem adinvenit* (*Hom.* I, *in Genes.*) : Désirant nous guérir et nous purifier de nos péchés, il nous a prescrit cette sorte de remède qui se fait par le jeûne. Mais pour obtenir cet effet qui vient toujours du véritable jeûne et pour le rendre tel, il faut qu'il soit animé d'un esprit de pénitence intérieure, de contrition, de douleur, de gémissements et de larmes du cœur, dans le retranchement des vains plaisirs et des divertissements du siècle, de ceux même qui sont permis d'ailleurs, et dont néanmoins il faut s'abstenir durant tout le temps qu'on jeûne.

C'est pour nous instruire de cette vérité que le Fils de Dieu, nous voulant laisser par son exemple l'institution du carême, que saint Jérôme appelle son hérédité, fut conduit par le Saint-Esprit dans le désert, où, quittant toutes les douceurs de la vie sociable, il se sépare et se prive absolument de tout ce qui peut donner de la joie par la vue, par l'ouïe, par l'entretien, et ne trouver rien qui ne soit capable d'inspirer de sa nature la mélancolie, dans cet éloignement et cette abstinence de tout ce qui est agréable au monde. Ce n'est pas qu'il eût besoin de cette retraite pour acquérir cette tristesse et cette affliction d'esprit, et beaucoup moins que celle-ci lui fût nécessaire à son égard, puisqu'il est l'innocence même, mais c'est pour nous faire

comprendre que durant tout le temps de notre jeûne nous devons être dans cet état de larmes, et de douleur et de contrition de nos péchés, par la fuite et par l'abstinence, et par le retranchement des plaisirs et des joies du monde, qui ne sont nullement de cette saison, parce qu'autrement notre jeûne n'est qu'un exercice extérieur et qui s'arrête au corps, ne pénétrant pas jusqu'à l'âme, où il ne peut aller que par la douleur dont il est la marque et l'effet, pour y effacer avec elle et par elle tous nos péchés.

C'est pour cela que l'Ecriture, nous parlant du jeûne pour nous convertir, l'accompagne toujours de gémissements et de larmes, qui signifient la douleur et la componction : *Convertimini ad me in toto corde vestro*, dit Dieu en Joel, chapitre deuxième : Convertissez-vous à moi de tout votre cœur. Et comment : *In jejunio, et fletu, et planctu :* En jeûnant, mais d'un jeûne qui soit accompagné de larmes et de pleurs. Les Ninivites impétrèrent le pardon de leurs horribles crimes, mais par quel moyen? ils jeûnèrent en témoignant l'excès de leur douleur par les gémissements, par le sac, par le cilice et par la cendre. David, au psaume soixante-huitième, dit qu'il s'est mis enfin à couvert de l'ire de Dieu, en obtenant rémission de son péché. Que fit-il? il jeûna : *Operui in jejunio animam meam :* Je me suis couvert du jeûne comme d'un bouclier, pour me garantir de la colère d'un Dieu justement irrité. Voyez le mystère; l'autre version tirée de l'hebreu porte : *Flevi in jejunio animam meam :* J'ai pleuré ma vie en jeûnant, j'ai jeûné en pleurant ma vie. Et ces larmes du cœur sont tellement essentielles au jeûne du christianisme, que le Fils de Dieu les confond et les prend pour la même chose en cette belle réponse qu'il fit aux disciples de saint Jean, qui lui faisaient reproche de ce qu'ils jeûnaient presque tous les jours, aussi bien que les pharisiens, et que ses apôtres se contentaient des jeûnes ordinaires prescrits par la loi : *Quare nos et Pharisæi jejunamus frequenter, discipuli autem tui non jejunant? Nunquid possunt* (*Matth.* XVIII), leur répondit-il, *filii sponsi lugere quandiu cum illis est sponsus; venient autem dies quando auferetur ab eis sponsus, et tunc jejunabunt :* Croyez-vous donc que ceux qui sont des noces de l'Epoux, tandis qu'ils sont avec lui puissent pleurer, c'est-à-dire, jeûner, car il s'agissait de cela; viendra le temps qu'ils perdront la présence de l'Epoux, et alors ils jeûneront, et tout ensemble ils pleureront, puisque jeûner et pleurer c'est la même chose au sens de Jésus-Christ.

Voila le jeûne qu'il attend de nous au saint temps du carême. Il veut que nous nous considérions comme de pauvres misérables qui avons perdu non-seulement la présence sensible et corporelle du divin Epoux, mais, ce qui est infiniment plus déplorable, sa présence spirituelle par tant de péchés qui nous en ont malheureusement séparés. Et là-dessus il veut que nous jeûnions, et que nous jeûnions en pleurant intérieurement, par la douleur et la contrition du cœur, et qu'elle se produise au dehors par ce jeûne qui en soit l'effet; que nous déplorions les misères où nos péchés nous ont réduits par cette malheureuse séparation qui nous a si souvent ravi ce divin Epoux de notre âme, et avec lui tout notre bien, notre trésor et notre tout; ensuite il faut que cet esprit de pénitence et de componction nous conduise durant ce jeûne de quarante jours, *in desertum*, en cette solitude intérieure où l'Epoux parle au cœur de l'âme, pour se remettre bien ensemble : *Ducam eam in solitudinem, et ibi loquar ad cor ejus* (*Ose.* II); dans la retraite et dans l'éloignement de tous les vains plaisirs du monde, pour y produire et pour y conserver ces bienheureux sentiments de douleur et de contrition de nos péchés; que vous quittiez particulièrement durant tout ce temps-là les livres profanes pour en lire de piété, les vaines conversations pour donner plus de temps à l'oraison, les promenades trop fréquentes, pour aller plus souvent aux Eglises, la comédie pour les sermons, le bal pour les exercices de dévotion, le jeu pour faire plus d'aumônes, et les visites inutiles pour celles du Saint-Sacrement, des hôpitaux et des prisons.

Mais, hélas! qu'il a de sujet de pleurer aujourd'hui cet épouvantable désordre, qui, au lieu de ces sacrés pleurs qui doivent arroser le jeûne pour le rendre fécond, met en usage les réjouissances profanes et même souvent criminelles, pour en adoucir toute l'amertume! O Dieu! quelle honte aux chrétiens! Pour se dédommager de la tristesse qu'on ne peut nier qu'il ne faille avoir durant ce temps-là, puisqu'on l'appelle un temps de pénitence, on introduit deux mois auparavant les divertissements et les réjouissances très-licentieuses du carnaval, en les portant jusqu'à des excès qui vont au-delà de la simple folie. On se veut venger du carême par toutes sortes de délices; et quand il est venu, comme si l'on n'était pas encore satisfait de tous ces attentats anticipés, on lui va donner jusque dans le cœur en poussant ces désordres au delà même de la mi-carême; on continue les bals, les assemblées, les divertissements, les jeux, la comédie à l'ordinaire; à peine la semaine sainte est-elle exempte de tous ces plaisirs; et si on les quitte pour lors, ce n'est que pour satisfaire à la bienséance, tandis qu'on ira chercher à se divertir à la musique et aux assemblées des ténèbres, ne voulant rien des lamentations de Jérémie, qu'on n'y chante que la douceur et l'harmonie de la voix, qui plaît à l'oreille, sans en prendre les sentiments de contrition qui touchent le cœur. Un jeûne de cette nature si ennemi des lar- et de la douleur peut-il avoir l'esprit de pénitence et de mortification extérieure, sans laquelle le jeûne n'est rien moins qu'un jeûne chrétien, et qui est sa seconde qualité.

DEUXIÈME PARTIE.

Vous ne pouvez douter qu'avec la contrition qui efface nos péchés il ne nous faille en-

core satisfaire à Dieu pour la peine qui leur est due, et qu'une des œuvres qu'on appelle satisfactoires, et la plus commune dans l'Ecriture, ne soit le jeûne qu'on nous ordonne. Il faut donc nécessairement que ce jeûne soit pénible et qu'il mortifie la chair, quelque adoucissement qu'on y apporte; autrement il est impossible que ce soit une satisfaction, puisque celle-ci n'est jamais sans quelque peine. Voilà pourquoi le Fils de Dieu, qui voulait enseigner cette vérité par son exemple, jeûne dans son désert en cette rigoureuse manière qu'on voit dans l'Evangile, où il est dit, selon saint Luc, qu'il passa quarante jours sans prendre aucune nourriture, et qu'il voulut après cela souffrir tout ce que la faim lui fit sentir après une si terrible abstinence : *Et nihil manducavit in diebus illis, et consummatis illis esuriit* (*Serm.* 39). Il fit un miracle pour soutenir par sa toute-puissance la faiblesse de sa nature, et pour souffrir ensuite davantage, parce, dit saint Ambroise, qu'il voulait satisfaire à Dieu pour le péché du premier homme. Et comme celui-ci, entre les autres désordres, fit un péché de gourmandise en mangeant du fruit défendu, on voulut aussi que la satisfaction eût, entre les autres peines, celle du jeûne dans la dernière extrémité de sa rigueur, et d'autant qu'il est nécessaire pour coopérer à notre salut, que nous joignions nos satisfactions particulières à celle du Sauveur du monde et qu'elles lui soient semblables, puisqu'il est notre modèle en toutes choses. Il est aisé de conclure de là qu'il faut que notre jeûne soit pénible, qu'il mate et mortifie le corps et qu'il s'observe avec cet esprit de pénitence extérieure et de mortification, sans en ôter toute la peine.

C'est ainsi qu'ont jeûné tous ceux qui ont eu quelque soin de travailler à leur salut, et de réparer les droits de Dieu en satisfaisant à sa justice, après l'avoir irrité par leurs crimes. David en commit deux. Aussitôt que Nathan lui en eut mis l'horreur devant les yeux, par la considéation des bontés infinies de Dieu envers lui, il en conçut tant de douleur, que celle-ci lui en obtint à ce même instant le pardon, et le prophète l'en assure: *Transtulit quoque Dominus peccatum a te* (III *Reg.*). En demeure-t-il là? il passe outre, il veut satisfaire; pour cet effet, il jeûne; mais en quelle manière? écoutez ce qu'il dit lui-même : *Genua mea infirmata sunt a jejunio* (*Ps.* CVIII), *quia cinerem tanquam panem manducabam* (*Psal.* CI) : J'ai jeûné jusqu'à m'affaiblir, et j'ai mêlé de la cendre avec mon pain. Les Ninivites et leur infâme roi Sardanapale avaient outragé Dieu par une infinité d'abominations, ils firent pénitence à la prédication de Jonas, ils jeûnèrent avec le regret au cœur et le repentir de leurs crimes. Et pour satisfaire, voici le jeûne que commande ce roi voluptueux, qui parle ainsi en faisant le premier ce qu'il ordonne : *Homines et jumenta non gustent quidquam* (*Jon.* III). Ces illustres saints qui furent la gloire et le miracle de l'Eglise naissante, et qui seront toujours l'exemple de tous les siècles à venir ne perdirent jamais par aucun crime l'innocence de leur baptême ; et pourtant ils voulurent satisfaire à Dieu pour ces fautes légères qui échappent tous les jours à la plus exacte sainteté, tant qu'elle est sujette à la fragilité humaine. Et pour cela toute leur vie fut un jeûne perpétuel, mais avec tant de rigueur, que cette partie de leur pénitence est une de ces grandes merveilles qu'on admire et qu'on avoue n'être pas imitables.

Oserions-nous après cela nous appeller chrétiens et la postérité de ces grands saints? Hélas! nous avons tant offensé Dieu et nous l'offensons tous les jours encore en tant de manières, que la seule pensée nous en fait honte, quand nous voulons un peu nous y appliquer sérieusement et nous faire justice à nous-mêmes en particulier et sans nous flatter. Le Fils de Dieu, pour nous donner moyen de satisfaire et pour nous y porter par son exemple et par son commandement, a établi le jeûne du carême, donnant à l'Eglise l'autorité d'en régler l'obligation touchant les circonstances du temps, de l'âge, de la quantité et de la qualité des aliments. Celle-ci, comme bonne mère qui veut mortifier le corps et non pas le trop affaiblir, y apporte tant de douceur et de tempérament, qu'il n'est quasi plus connaissable, au prix de ce qu'il était dans la rigueur des premiers siècles, où l'on passait tout le jour sans rien prendre, sinon sur le soir quelques fruits sans suc et sans goût, moins pour se nourrir que pour irriter dans l'appétit l'ennemi qu'on voulait combattre. Et néanmoins la lâcheté et la délicatesse des chrétiens est si grande, qu'il y en a fort peu qui demeurent dans des termes si raisonnables, et qui ne les passent pour fuir la peine et pour satisfaire leur appétit, au lieu de satisfaire à Dieu qu'ils font céder à leur gourmandise : *Quorum Deus venter est* (*Philipp.*, III). Il n'y a plus pour eux de jeûne, tant ils ont de voies de s'en exempter et de prétextes pour le rompre, quelque adoucissement que l'Eglise y ait apporté pour les obliger à le mieux traiter. Les uns le violent avec impiété en le profanant par les viandes défendues, les autres, paraissant le respecter par le choix et par la qualité, le rompent par la multitude et par la quantité, qui en ôte toute la peine, la plupart en éludent l'obligation par la mauvaise foi des faux prétextes de santé, de faiblesse de complexion, de débilité d'estomac, d'inquiétude, d'insomnie, d'épuisement, d'assiduité au travail et de mille autres couleurs que le mensonge fournit à la gourmandise pour couvrir sa honte et son infamie; de sorte que le jeûne commandé par l'Eglise, recommandé par les saints Pères, autorisé par les conciles, reçu et pratiqué dans tous les siècles, transmis par les apôtres jusqu'à nous, institué par Jésus-Christ, est aujourd'hui le mépris, le jouet, la fable de tant de chrétiens, qui ensuite ne manquent pas de commettre un sacrilége à Pâques, au lieu de faire pénitence, puisqu'ils sont résolus de

faire au carême suivant le même traitement qu'à celui-ci.

TROISIÈME PARTIE.

Mais ce n'est pas encore assez pour bien jeûner, quand tout ce désordre ne serait pas; car, enfin, après que les péchés sont effacés par la contrition et qu'on a satisfait par la peine, il faut s'en garantir pour l'avenir en impétrant de Dieu des grâces pour les éviter. Or, c'est pour cela même qu'on jeûne, puisque le jeûne est un moyen très-efficace que Dieu nous a donné pour obtenir de lui ses grâces, comme il paraît en cent endroits de l'Ecriture, où le jeûne est employé pour donner force à l'oraison et pour la rendre efficace et victorieuse, selon cette sentence si célèbre : *Bona est oratio cum jejunio* (*Tob.* XII); l'oraison est bonne avec le jeûne. Mais remarquez la parole qui suit : *Et eleemosyna.* Ce qui veut dire que pour donner cette puissance au jeûne il faut qu'il soit animé de l'esprit de charité envers le prochain, parce que l'aumône prie d'elle-même dans le sein du pauvre par le soulagement de sa misère, comme dit le Sage : *Conclude eleemosynam in sinu pauperis, et ipsa exorabit pro te* (*Eccl.*, XX). C'est une prière effective qui se fait mieux entendre par les mains que ne fait la parole par la langue, et cette sorte de prière par l'aumône attire l'aumône que Dieu nous fait en nous donnant ses grâces : *Et ipsa exorabit pro te* (*Gregor.*, *hom*, XVI). Il faut donc que le jeûne, pour impétrer, prie par le cœur et par les mains, et par les effets de la charité. Ce qui fait dire si souvent aux Pères que notre jeûne doit nourrir les pauvres de ce qu'il nous ôte, et que s'acquitter par les œuvres de miséricorde des obligations de la parfaite charité, c'est le sanctifier : *Imple miserationis officia, et sanctificasti jejunia* (*August.*, *serm.* CLXXII).

C'est ce que Dieu nous dit si clairement en Isaïe, chapitre cinquante-huitième, répondant aux injustes plaintes de ces Juifs, qui, après avoir jeûné plusieurs jours avec une extrême rigueur pour impétrer leur liberté, se voyant toujours esclaves des Chaldéens, eurent l'audace de lui dire insolemment : *Quare jejunavimus et non aspexisti : humiliavimus animas nostras et nescisti ?* Nous avons tant jeûné et vous n'y avez point eu d'égard; pourquoi nous traitez-vous ainsi ? *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra, et omnes debitores vestros repetitis:* Vous jeûnez, je l'avoue, mais c'est d'une étrange manière ; vous vous abstenez du manger et vous dévorez la substance d'un pauvre débiteur qui n'a pas de quoi vous payer; votre estomac est vide et votre cœur est tout rempli de l'amour de vous-mêmes : *Ecce ad lites et contentiones jejunatis et percutitis pugno impie.* Vous n'avez nulle charité, vous maltraitez votre prochain, et vous êtes ravis durant votre jeûne d'avoir plus de temps à donner à la chicane et aux procès que vous faites à votre frère : *Numquid tale est jejunium quod elegi per diem affligere hominem animam suam? numquid contorquere quasi circulum caput suum?* Croyez-vous donc que, selon moi, pour bien jeûner il faille s'abstenir durant tout un jour de manger jusqu'à n'en pouvoir plus, que la tête vous tourne de faiblesse et d'épuisement et que vous alliez tout courbé : *Nonne hoc est magis jejunium quod elegi?* Ce n'est pas là ce que je veux. Voici le jeûne que je vous ordonne : *Dissolve colligationes impietatis, solve fasciculos deprimentes, dimitte eos qui confracti sunt liberos, frange esurienti panem tuum*, etc. Déchirez-moi toutes ces maudites liasses de méchants et damnables papiers que vous avez ; jetez au feu ces sacs remplis de fausses obligations et de contrats usuraires que vous avez passez, tirant avantage de la nécessité présente de vos frères pour les perdre et pour les ruiner sans ressource à l'avenir ; tirez-moi de prison ces misérables que vous y tenez pour un peu d'argent qu'ils vous doivent, et à qui vous ôtez par cette cruelle captivité tous les moyens de vous payer, et, non content de vous abstenir de faire du mal à votre pauvre prochain, faites-lui du bien, donnez-lui l'aumône et le pain que vous épargnez par votre jeûne et par votre austérité, distribuez-le par miséricorde aux nécessiteux, pour être leur repas; voilà jeûner avec esprit de charité. Voyez le Sauveur du monde jeûnant dans son désert, il satisfait par la rigueur extrême de son jeûne à la justice divine, mais par quel motif? c'est par celui de sa miséricorde et de sa charité infinie envers nous, qui anime et qui sanctifie son jeûne, en jeûnant ainsi pour nous mériter et pour nous donner par aumône de sa pure grâce, comme à de pauvres misérables qui n'avions plus rien, tous les biens infinis de grâce et la bienheureuse immortalité que le premier coupable nous avait ravie par sa gourmandise : *Ut quia primus Adam in paradiso constitutus gloriam immortalitatis amiserat, eamdem immortalitatem secundus Adam Christus per abstinentiam repararet;* ce sont les paroles de saint Ambroise au sermon trente-neuvième ; c'est à un jeûne de cette nature qu'est due la glorieuse récompense que nous allons voir dans la suite, en cette dernière partie, qui sera tout ensemble la conclusion.

QUATRIÈME PARTIE.

Après un jeûne si parfait de quarante jours, le Fils de Dieu souffrit que le démon le vînt tenter; non pas auparavant, comme remarque saint Basile, comme si le jeûne eût été une excellente disposition et une sorte d'arme nécessaire pour vaincre un si redoutable ennemi : *Non prius in carne quam pro nobis suscepit, diaboli insultus excepit, quam eam jejunio communivit* (*Or.* I *de Jejun.*). Celui-ci donc, prenant le temps auquel il vit que celui qu'il ne savait pas trop bien s'il était homme seulement ou Fils de Dieu commençait à souffrir ce que la faim fait ressentir de plus rude et de plus cruel, l'a-

borde sous la figure d'une personne charitable qui prenait compassion de sa misère, lui disant: Si vous êtes le Fils de Dieu, comme il y a apparence que vous l'êtes, que ne changez-vous ces pierres en pain par la force d'une seule parole, qui, étant celle de Dieu, peut tout? Comme si cette parole de Dieu, lui répart le Sauveur du monde, ne vous apprenait pas que ce n'est pas seulement de pain et de toute autre nourriture corporelle que vit l'homme, mais aussi de tout ce qui vient de Dieu et qu'il bénit pour cet effet. Désespérant de vaincre un homme aussi spirituel que celui-ci par la tentation grossière du manger et des plaisirs du corps, il croit qu'il pourra réussir l'attaquant par le désir de gloire, qui est le faible des grands hommes; et pour cela s'étant soudainement transfiguré en ange de lumière et l'ayant transporté sur le faîte du temple de Jérusalem: voici le moyen, lui dit-il, de vous faire connaître avec éclat comme le Fils de Dieu; si vous l'êtes, jetez-vous de haut en bas; vous qui savez si bien l'Ecriture, vous ne pouvez douter que, selon l'un de ses oracles, les anges que Dieu a chargés de votre conduite ne vous portent entre leurs mains et ne détournent jusqu'à la moindre pierre de votre chemin. Mais la même Ecriture, lui répond le Sauveur du monde, ne défend-elle pas de tenter Dieu, entreprenant des choses extraordinaires et de se jeter témérairement dans le péril, sur une fausse et présomptueuse confiance en son secours? Alors le tentateur, commençant à croire qu'il n'était qu'homme et croyant qu'il avait eu peur de se précipiter, se résolut de le prendre par où la plupart des hommes se prennent si facilement, par l'intérêt et par la convoitise du bien. Il le transporta donc à l'heure même sur le sommet d'une haute montagne, et se montrant à lui dans la majesté d'un monarque, il lui fit voir dans toute l'étendue de pays que les yeux peuvent découvrir, tous les royaumes de la terre et tout ce qu'ils ont de plus éclatant, en des portraits et des images, qu'il lui en forma sur-le-champ dans l'air, et, tâchant de toucher son cœur par cette magnifique montre de tant de trésors: Ce que tu vois étant à moi, je te le donne, lui dit-il, pourvu que pour m'en faire hommage tu m'adores. Va, malheureux esclave, lui répart le Fils de Dieu, le chassant enfin par la force insoutenable de son zèle, apprends encore un coup de l'Ecriture qu'il n'y a que Dieu seul qu'on doive adorer et servir comme le maître et le Seigneur de tout le monde. Ce fut pour lors que toutes les tentations étant épuisées dans ces trois d'avarice, d'orgueil et de plaisir, qui, comme dit saint Jean (I *Joan.* II), font toute la corruption du monde, le diable quitta le champ de bataille au victorieux, et les anges lui succédant vinrent aussitôt après sa défaite se ranger auprès du vainqueur, pour lui servir après son jeûne les viandes dont il était le créateur; de sorte que nous pouvons dire que la glorieuse suite et la récompense du jeûne du Sauveur du monde fut la victoire qu'il remporta sur le démon, et le festin des anges.

Voici l'illustre récompense qui est assurément toujours la suite du jeûne chrétien: la force invincible pour vaincre toutes les tentations, et le festin de l'âme. Nous sommes si souvent tentés en cent différentes manières, et des démons extérieurs, qui sont les diables et les hommes, qui nous portent au péché par le désir ou par la crainte, et du démon domestique et intérieur, qui est cette inclination naturelle que nous avons au mal, que saint Chrysostome appelle si bien: *Innatum dæmonem omnia prava suadentem.* Je puis dire de tous ceux-ci ce que le Fils de Dieu disait à ses apôtres de ceux qu'ils n'avaient pu chasser du corps d'un possédé: *Hoc genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium* (*Matth.* XVII): Le moyen de leur résister et de les vaincre est l'oraison, mais l'oraison accompagnée de la mortification corporelle et du jeûne, que saint Pierre Chrysologue appelle dans son éloge: *Vitiorum mors, vita virtutum, robur mentium, vigor animarum, invictus christianæ militiæ principatus* (*Serm.* 8), la mort des vices, la vie des vertus, la force de l'esprit, la vigueur de l'âme et ce qui rend particulièrement les chrétiens invincibles dans la guerre qu'ils font contre l'enfer; et sans cela toute leur résistance est vaine; en voici la raison.

Celui qui a une partie des ennemis chez soi, tandis qu'il est attaqué au dehors par le fort de l'armée, doit désarmer, affaiblir et maltraiter l'ennemi domestique; s'il lui donne des armes et qu'il le laisse agir, tandis qu'il combat contre ceux qui viennent à l'assaut, se trouvant pris entre deux, il sera vaincu, car il ne peut résister tout à la fois à tant d'attaques. Vous avez l'ennemi domestique qui est votre corps, accompagné des passions et de cette inclination naturelle qui porte au mal. Satan vous attaque au dehors, employant tous ces artifices et tous les objets qui vous peuvent prendre par le désir ou par la crainte; bien loin d'affaiblir et de maltraiter le corps, vous le fortifiez contre vous-mêmes, vous lui donnez des armes, qui sont les délices et la satisfaction qu'il demande: *Tu das stimulos carni tuæ*, dit saint Cyrille d'Alexandrie, *tu eam adversus spiritum tuum armas et potentem facis*, *cum eam carnibus satias*, *vino nimis jocundas*, *omni mollitie palpas et ad omnes illecebras nutris* (*L.* IX *in Lev.*). Vous serez donc assurément vaincus, succombant aux efforts d'un ennemi que vous fortifiez de ce que vous donnez de trop à votre corps; car il n'est pas de cette guerre, dit ingénieusement saint Basile (*Or.* II *de Jejun.*), comme de celles qui se font entre les hommes, où l'on met en usage les forces du corps contre ceux qui en ont: *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem*, *sed adversus potestates et principes tenebrarum*, *contra spiritualia nequitiæ* (*Eph.* VI): Nous avons affaire aux puissances des ténèbres, à des esprits qui sont d'autant plus forts, qu'ils sont plus éloignés de la matière; nous avons donc besoin de la mortification

et du jeune, qui nous spiritualise, s'il faut ainsi parler, et donne autant à l'esprit qu'il ôte à la chair.

Et de là vient la diversité du succès des tentations de Satan. Il fut victorieux du premier homme dans le paradis terrestre, il fut vaincu par le Fils de Dieu au désert. Il combat tous les jours encore contre nous, et par une étrange variété d'événements dans ses attaques, il est tantôt victorieux, tantôt vaincu, tenant ainsi dans ce dernier combat quelque chose de ses deux premières fortunes. D'où vient cette diversité! c'est qu'il en trouve quelques-uns dans l'état où était Jésus-Christ dans son désert, et les autres dans la posture où il trouva le premier homme dans son paradis. C'est la belle pensée de saint Ambroise aux sermons trente-septième et trente-neuvième, où il compare les combats et les tentations du second et du premier Adam.

Celui-ci était dans le jardin le plus délicieux qui fût jamais, se promenant et se divertissant à l'ombre des belles allées, au bruit des fontaines et des ruisseaux, au milieu des parterres, entre les arbres, les fruits et les fleurs et mille belles choses, toutes capables de donner beaucoup de satisfaction et de plaisir à tous les sens; celui-là se trouve, y étant conduit de l'Esprit de Dieu, dans un désert où il n'y a que l'horreur et la solitude, des cavernes, des pierres, des torrents, des pointes de rochers et des buissons tout hérissés d'épines, sans beauté, sans fleur et sans fruit. L'un y est accompagné d'une femme et l'autre des anges; l'un est dans l'abondance et dans les délices et l'autre dans le dénûment de toutes choses. Enfin l'un y mange indifféremment de tous les fruits dont l'usage lui fut permis: *De omni ligno paradisi vescimur* (*Gen.* III), et l'autre jeûne rigoureusement l'espace de quarante jours: *Cum jejunasset quadraginta dies, postea esuriit.* C'est pourquoi le démon, fortifié de tant de délices et de la pleine satisfaction du corps dans cet agréable jardin, vainquit facilement le premier Adam; et n'ayant rien qui pût seconder ses efforts dans un désert aussi affreux que celui-ci et dans l'austérité d'un jeûne de cette nature, il fut vaincu par le second: *In deserto primum homini salus refunditur, ubi non sunt epulæ, ubi desunt deliciæ, ubi, quod est omnium malorum causa, deest mulier.* Ce fut dans le désert que Jésus-Christ répara nos pertes par sa victoire; dans le désert où il n'y eut ni festin ni délices, et où ce qui fut la cause de tous les maux du monde ne se trouvait pas, n'y ayant point de femme: *O misera Satanæ congressio! in deserto tentationis solida arma non invenit, deest illi de Paradiso amœnitas arborum, deest illi conciliatrix Eva, deest illi pomorum speciosa deceptio* (*Serm.* 37 *de Jejun.*). Que Satan en cette rencontre sut mal prendre son avantage! Il combattit dans un désert où il ne put trouver de bonnes armes pour réussir en son combat. Les délices du paradis terrestre, la douceur de tant de beaux fruits, les attraits et les charmes d'Eve lui manquèrent en cette occasion, ensuite il fut vaincu; non pas que ces agréables objets aient jamais pu toucher le cœur du Fils de Dieu, il n'a pu être tenté qu'à l'extérieur par les seules paroles de Satan: *Omnis illa diabolica tentatio foris, non intus fuit* (*Greg. hom.* XVI). Tout ceci s'est fait par mystère, pour nous enseigner l'art de vaincre le même ennemi, comme les maîtres qui enseignent à lutter luttent les premiers en présence de leurs disciples, dit saint Chrysostome, pour leur montrer ce qu'il faut qu'ils fassent pour vaincre: *Data opera in palæstris certamen exercent, ut luctantium oculis faciant artem spectare vincendi, et modum viamque victoriæ monstrent* (*Hom.* XIII *in Matth.*). Voici donc le mystère. Il n'y en a point qui ne soit tenté; la plupart du monde succombe lâchement à toutes les tentations, il y en a fort peu qui résistent avec la force et la générosité dignes de l'esprit du Christianisme, parce que la plupart des hommes veulent combattre sans s'incommoder, et dans un paradis terrestre d'une vie douce et agréable, dans toutes les occasions qui peuvent fournir aux plaisirs et à la satisfaction du corps: *Ubi adsunt epulæ, ubi adsunt deliciæ, ubi conciliatrices Evæ;* parmi les délices et la bonne chère et les conversations dangereuses, qui la suivent; sans croix, sans pénitence, sans mortification, sans jeûne et sans jamais rien refuser au corps de ce qu'il demande, pour être toujours pleinement satisfait. Voilà pourquoi le diable n'a presque plus à combattre aujourd'hui, parce qu'il n'y a quasi plus de résistance. Il est partout victorieux et partout il triomphe insolemment de tous ses faibles ennemis, qui se font à la première attaque ses esclaves.

C'est vous, ô illustre triomphateur de toutes les puissances de l'enfer, qui, les pouvant anéantir par un seul acte de cette volonté toute-puissante à qui rien ne peut résister, les avez voulu combattre avec les armes et les austérités de la mortification du corps, dans un jeûne si rigoureux, parce que, voulant combattre et vaincre pour nous et comme nous représentant, vous avez voulu faire ce qu'il faut absolument que nous fassions pour en être victorieux! Inspirez-nous ce même esprit qui vous porta dans le désert et qui vous y arma du jeûne, pour y combattre contre le démon. Que durant cette quarantaine nous vous suivions, conduits par cet Esprit dans la retraite et la solitude de cœur, nous éloignant de toutes les occasions de péché, dont le monde est plein, renonçant aux vains entretiens et divertissements du siècle, retranchant les délices et les superfluités, embrassant courageusement les exercices de la pénitence, menant une vie plus conforme aux saintes rigueurs de la croix, à laquelle ce temps est particulièrement consacré, et donnant enfin autant par le redoublement de notre charité aux pauvres que nous nous ôtons à nous-mêmes par le jeûne. Avec de pareilles armes nous vaincrons comme vous, Seigneur, qui êtes

notre force aussi bien que vous êtes notre exemple; et comme après votre victoire vous fûtes servi par les anges, la nôtre, après ce jeûne du carême saintement observé, sera suivie du festin des anges, par la douceur de l'oraison, par la paix et la tranquillité de la conscience, par la sainte communion réitérée souvent en cet état, avec beaucoup de délices spirituelles, et enfin par le grand banquet de la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON V.

POUR LE PREMIER LUNDI DE CARÊME.

La crainte qu'on doit avoir du juge et du jugement nous doit venir de cela même qui nous la fait perdre.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes Angeli cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ.

Quand le Fils de l'homme viendra dans l'éclat de sa majesté, accompagné de tous ses anges, alors il paraîtra majestueusement assis sur le trône de sa gloire (*S. Matth.*, XXV).

Ce que le Fils de Dieu prétend en parlant si souvent du jugement avec tant de force, et plus exactement qu'il n'a fait de toute autre chose, puisqu'il nous le représente en tant d'endroits de l'Evangile et principalement en celui-ci, avec toutes les circonstances d'un formidable appareil, c'est assurément qu'il veut nous donner beaucoup de crainte, et par là nous retirer de nos péchés, qui sont la cause de tout ce qu'il y a de terrible et de funeste au jugement de Dieu, soit le particulier, soit l'universel. Et néanmoins il est tout évident, par une malheureuse expérience, que les sermons qui s'en font tous les ans au commencement de l'Avent et du Carême ne produisent point cet effet, qu'on n'en conçoit pas beaucoup de terreur et que la crainte qu'on en a, si toutefois il s'en produit peut-être quelque sentiment, est si légère, si superficielle et si peu efficace, qu'elle ne détruit pas le péché. Après avoir bien cherché les raisons d'une chose si étonnante, je trouve que voici les deux plus fortes qu'on en peut produire. La première est la bonté du juge, qui est cet Homme-Dieu, dont la douceur et l'amour infiniment tendre qu'il nous porte sont tout à fait inconcevables, et qui ensuite nous donnent lieu de croire qu'il nous fera miséricorde, sans nous réserver aux rigueurs inexorables de son jugement. La seconde, qui vient de celle-ci, comme l'effet de sa cause, c'est qu'il attend toujours et qu'il diffère si longtemps le jugement, qu'il ne nous fait point de peur de si loin, comme la mort, que les jeunes gens ne regardent que dans un grand éloignement, ne leur donne point de frayeur. De sorte que, d'une part, la bonté du juge, et de l'autre, le délai du jugement, affaiblissent tellement dans la plupart des hommes la crainte qu'on en doit avoir, que les peintures qu'on en fait, soit dans les tableaux, soit dans les sermons, n'ont point d'autre effet que de plaire, quand ils sont bien faits, et aux yeux et aux oreilles.

Or, voyez, je vous prie, l'injustice et l'illusion de ce sentiment, et à quels pitoyables termes notre aveuglement nous réduit. Bien loin que la bonté du juge et le retardement du jugement soient pour diminuer la crainte qu'on en doit avoir, qu'au contraire ce sont les deux choses du monde les plus capables de nous l'inspirer et de l'augmenter dans nos cœurs; et par où nous croyons nous consoler et nous garantir de la crainte, c'est par là-même que nous devons craindre le juge, parce que sa rigueur extrême vient de sa bonté, et le jugement, d'autant que sa plus grande sévérité viendra de son retardement. Le juge aura d'autant plus de rigueur, qu'il aura eu plus de bonté pour nous en cette vie, et le jugement sera d'autant plus sévère contre nous, qu'il aura été plus longtemps différé en notre faveur. Ce sont là les deux grandes vérités que l'évangile d'aujourd'hui comprend en ses deux parties, qui font voir et le juge et le jugement.

PREMIÈRE PARTIE.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua. Arrêtons-nous ici, d'abord pour voir ensemble deux extrémités très-opposées et qu'on croirait ne pouvoir jamais s'accorder. *Cum venerit Filius hominis :* Quand le Fils de l'homme viendra; le Fils de l'homme, c'est-à-dire, celui qui étant Dieu, égal à Dieu son père de lui-même et par l'excellence infinie de sa nature, s'est abaissé, par l'excès infini de son amour envers nous, jusqu'à se faire homme pour devenir notre compagnon, notre ami, notre frère, notre époux, notre chef, notre rédempteur, notre prix, notre trésor et notre tout. Peut-on jamais imaginer une bonté semblable à celle-ci? *Cum venerit in majestate, et omnes angeli ejus cum eo.* Celui-là même paraissant en cette redoutable majesté qui le fait voir sur un trône entouré de feux, au milieu des nuées tout éclatantes de tonnerres, hautement élevé sur les ruines de tout le monde réduit en cendres par la violence de l'embrasement général, environné de ces légions d'anges qui portent partout la terreur avec le son de ces formidables trompettes, qui tirent les morts de leurs monuments, pour les mettre aux pieds de ce juge, qui a les foudres à la main toutes prêtes à fondre sur ces malheureux qu'il accable de ces foudroyantes paroles : *Ite, maledicti, in ignem æternum :* Allez, maudits, dans les feux éternels. Y a-t-il rigueur comparable à celle-ci? peut-on jamais imaginer des extrémités plus contraires? Mais voici le développement de ce mystère. Le Fils de Dieu les joint ici, pour nous montrer qu'il y a tant de liaison entre elles, que l'une suit de l'autre, et que l'excès de sa rigueur au jugement vient de l'extrémité de sa douceur en cette vie. La raison de ceci, c'est que la grandeur de nos crimes est la juste mesure de la sévérité de sa justice, puisque cette sévérité lui étant étrangère, vient de nous et non pas de lui, selon cette sentence si commune

de Tertullien : *De suo bonus, de nostro justus.* Or, le crime est d'autant plus grand qu'il y a plus d'effets de la bonté de Dieu sur celui qui l'offense, puisqu'il y a plus de malice et d'ingratitude mêlée dans son péché ; voilà pourquoi la rigueur sera d'autant plus grande au jour de sa justice, que sa bonté aura plus fortement agi sur nous au temps de sa miséricorde durant cette vie.

Et c'est pour cela que le Fils de l'homme est juge et qu'il est juge en cette qualité de Fils de l'homme, comme il le dit lui-même : *Pater non judicat quemquam, sed omne judicium dedit Filio; et potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est* (*Joan.* V) : Le Père ne juge personne, il a donné cette charge à son Fils, et ce grand pouvoir de juger est un privilége de son humanité. Son Père le lui a donné comme à celui qui s'est fait homme. Que veut dire ceci ? Le Père, comme dit saint Augustin, connaît et juge de tout par son Fils, qui est sa propre connaissance et sa sagesse : *Quæ Pater judicat, per illum judicat.* Toutes les trois personnes de la Trinité jugent parfaitement et souverainement, par un jugement intérieur, de ce qui est dû aux mérites d'un chacun, mais le jugement extérieur et solennel qui s'en doit faire avec tant d'éclat et de rigueur au dernier jour du monde est réservé particulièrement au Verbe et au Verbe incarné, non-seulement pour l'union de l'humanité sainte avec la divinité, ou pour sa suite nécessaire, qui est la qualité de chef, de roi, de maître souverain des anges et des hommes qui doivent être jugés, ou parce qu'il l'a mérité en souffrant en sa Passion par l'injustice humaine pour satisfaire à la justice divine, ou pour d'autres raisons encore que les théologiens en produisent d'après saint Thomas (III *p. q.* 59), mais principalement parce qu'ayant exercé la miséricorde en son humanité sainte et par elle, et agi comme Fils de l'homme dans toute l'étendue de cette bonté infinie qui n'a pu se produire en cette manière ni dans le Père, ni dans le Saint-Esprit, il a fallu qu'il fût juge et qu'il exerçât ce jugement, dont toute la sévérité doit venir de la bonté outragée par les crimes, afin que la vue de cette bonté, qui paraît dans la qualité de Fils de l'homme, rendît celle de la majesté de juge plus terrible et plus épouvantable : *Cum venerit Filius hominis in majestate.* Cette majesté n'est pas supportable aux criminels, et sa vue seule leur vaut un supplice, parce qu'il est Fils de l'homme et que, comme tel, il fait voir de plus éclatants témoignages de la bonté qu'il eut pour nous.

C'est pour cela même qu'il doit être vu non-seulement comme Fils de l'homme en son humanité, mais comme Fils de l'homme crucifié en son humanité souffrante, en faisant paraître les glorieuses cicatrices de ses plaies sur ses pieds, sur ses mains, sur son côté, et sa croix même dans les nues : *Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo* (*Matth.* XXIV). Pourquoi tant de marques de sa bonté ? pour faire hautement éclater celle de sa rigueur et de sa colère, qui vient de là. C'est ce qui sera pour lors la terreur et le désespoir des méchants ; ce qui devait être leur espérance sera la cause de leur crainte : *Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo.* Ce sont là les marques de la bonté du Fils de l'homme : ses plaies et sa croix ; que s'ensuit-il ? *Et tunc plangent omnes tribus terræ.* En voici l'effet dans la crainte de cette extrême rigueur qui en vient.

C'est l'étrange spectacle qui nous est mystérieusement représenté en l'Apocalypse, chapitre deuxième, où l'on voit sur le trône pour juge un agneau, et un agneau qui y paraît comme s'il était égorgé, et que ce trône fût l'autel où l'on vînt de l'immoler : *Et ecce in medio troni et quatuor animalium agnum stantem tanquam occisum* (*Apoc.*, VI, 6) : Un agneau qui est la douceur même, et un agneau comme mort pour juger. Les prophètes no'nt-ils pas dit que ce terrible juge rugira comme un lion? *Quasi leo rugiet, et formidabunt filii maris. Ero eis quasi leœna* (*Ose.* XI *et* XIII). Il est même appelé lion dans cet endroit, car il est dit incontinent après : *Vicit leo de tribu Juda aperire librum, et solvere signacula ejus* (*Apoc.*, V, 5) : Le lion de la tribu de Juda est victorieux, ensuite il n'appartient qu'à lui d'ouvrir le livre fatal et de rompre tous les sceaux qui le tiennent si bien fermé. Que veut dire ceci : Il rugira comme un lion, parce qu'il est mort pour nous comme un agneau : *Sicut ovis ad occisionem ducetur* (*Isai.* LIII) ? La force du rugissement du lion sur le trône viendra de la douceur de cette victime immolée sur l'autel de la croix. Il rompt les sceaux du livre qui contient les péchés du monde et juge sans miséricorde en sa justice, parce qu'il a souffert en sa bonté pour nous faire miséricorde, en nous sauvant de la justice, et pour nous inscrire en caractères de son propre sang dans le livre de vie.

C'est la colère de cette bonté qui est à craindre et qui fera toute la terreur de ce jugement, selon cet oracle de Jérémie : *Facta est terra eorum in desolationem a facie iræ columbæ, et a facie iræ furoris Domini* (*Jerem.*, XXV) : Tout périt par la colère de la colombe et de la fureur du Seigneur. Remarquez le mystère, cette colère est celle de la fureur du grand Dieu vengeur de nos crimes, parce qu'elle est celle de la douceur représentée par la colombe, et que cette douceur est la mesure de cette fureur. Et à la vue de cette colombe, de cet agneau, de cette mort, de ce crucifié, de ce Fils de l'homme, il paraîtra tant de rigueur qui vient de cette douceur, de cette immolation, de ces plaies, de cette bonté, que les méchants, n'en pouvant supporter la montre et le spectacle, crieront aux montagnes qu'elles les accablent : *Dicent montibus : Operite nos; et collibus : Cadite super nos* (*Ose.*, X). Ils tâcheront d'être accablés de toutes les montagnes de la terre pour éviter le coup fatal de cette pierre angulaire qui, s'élançant et se précipitant sur eux, les va réduire en poudre par sa chute.

C'est l'admirable mystère que le Fils de Dieu fait entendre à ce propos à ces impies et détestables pharisiens qui ne se lassaient point de faire à toutes les occasions une infinité d'outrages à sa bonté : *Nunquam legistis lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli* (*Matth.*, XXI)? N'avez-vous jamais lu, leur disait-il, cette étrange parole du psalmiste, la pierre que les architectes ont si mal à propos rebutée comme indigne d'entrer dans la masse du bâtiment est celle-là même qui en est la clef et la pierre angulaire qui en lie toutes les parties, réunissant les deux extrémités, c'est-à-dire, Dieu et les hommes, en quoi consiste l'excès infini de cette bonté qu'on ne peut assez admirer dans le Fils de l'homme? Savez-vous bien, vous qui la payez tous les jours de tant de mépris et d'ingratitude, ce qui doit enfin arriver et de vous et de cette pierre? le voici : *Qui ceciderit super lapidem istum confringetur, super quem vero ceciderit conteret eum :* Celui qui sera si malheureux que de tomber sur elle se trouvera tout rompu de sa chute, mais si elle tombe sur quelqu'un, elle l'écrasera tellement qu'elle le réduira tout en poudre. Saint Augustin, expliquant ce passage au livre premier des Questions évangéliques, question trentième, présuppose la différence qu'il y a entre ces deux termes que le Fils de Dieu emploie diversement en cette occasion, quand il dit : *Confringetur* et *conteret eum*, en ce que le premier signifie rompre et mettre en pièces, en sorte pourtant qu'il y ait ressource, parce que les pièces se pouvant rejoindre, l'ouvrage peut se rétablir, mais l'autre veut dire écraser, briser et ruiner tellement l'ouvrage à force de presser et de frapper, ou même en pénétrant tout à coup dans le fond de la substance, que tout est réduit en poussière et en cendre, comme il arrive quelquefois par la violence extraordinaire de la foudre ou par l'activité du feu. Cela présupposé, voici le sens de ces paroles : cette bonté de Jésus-Christ qui, pour nous réunir à Dieu, s'est voulu faire la pierre angulaire, est bien souvent en cette vie la pierre de scandale et d'achoppement qui fait tomber plusieurs en leur donnant occasion de l'offenser avec beaucoup de présomption et de facilité, parce qu'ils sont persuadés de sa bonté, qui pardonne facilement tous les outrages qu'on lui fait. Celui qui tombe ainsi rompt et détruit à la vérité l'image de Dieu dans son âme par le péché; il y a néanmoins ressource par la pénitence, qui vient de la même bonté de Dieu pour rétablir l'ouvrage : *De his dicit quod cadent super eum qui eum modo contemnunt, vel injuriis afficiunt; ideo nondum penitus intereunt, sed tamen confringuntur, ut non recti ambulent.* Voyez maintenant ce qui vient de là : d'autant qu'il aura eu plus de bonté durant la vie, en souffrant que les pécheurs donnent en cette manière contre lui et tombent en leur donnant lieu de se rétablir après leur chute, il aura plus de rigueur ensuite au jour du jugement pour se lancer et se précipiter sur eux, en les ruinant absolument et sans ressource, et en les réduisant en poussière que le vent enlève et dissipe, comme parle le psalmiste : *Super quos autem cadit, veniet illis desuper in judicio cum pœna perditionis; ideo dixit : Conteret eos, ut sint impii tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ* (*Psal.* I). Et le prophète ajoute admirablement pour conclure : *Ideo non resurgent impii in judicio, neque peccatores in concilio justorum* (*Ibid.*) : C'est pourquoi les méchants ne ressusciteront pas comme les gens de bien au jugement, puisque, s'ils reprennent leur corps, ce n'est que pour souffrir et pour périr éternellement sans ressource, écrasés qu'ils seront de cette pierre qui tombe sur eux.

Cependant c'est le Fils de l'homme, c'est le crucifié, c'est l'agneau, et l'agneau immolé pour nous, c'est la colombe, c'est la pierre angulaire, c'est-à-dire, c'est un Dieu de qui la bonté, qui s'est produite par tant d'éclatants témoignages, donne infiniment au delà de tous les excès infinis qu'on peut et qu'on ne peut du tout imaginer. C'est par là, je l'avoue, qu'il doit être aimé de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces ; mais c'est aussi par là qu'il doit être craint et qu'on doit étrangement appréhender la sévérité de ses jugements, puisque cette bonté si indignement offensée est la source et la cause et la mesure de cette rigueur qui nous épouvante. Vous êtes infiniment bon, ô Dieu, qui êtes le bien même, et pour cela je vous offense; vous nous comblez à tous les moments de bienfaits, et je vous outrage ; vous nous pardonnez, et j'en tire avantage pour redoubler mes crimes; ah! que ce pardon m'est terrible! que ces bienfaits m'épouvantent! que ces bontés me font trembler, puisqu'elles rendront mon juge infiniment plus rigoureux au jugement! oui, mais cette bonté diffère si longtemps ce jugement, qu'il cesse d'être formidable, ce retardement nous donnant le temps et le moyen d'éviter toute sa rigueur. Ah! cessons de nous abuser et de nous flatter vainement d'une fausse espérance qui n'est qu'une véritable présomption. C'est par là même que nous devons le plus appréhender, parce qu'il sera d'autant plus terrible par la sévérité de la justice, que la patience de la miséricorde l'aura plus longtemps différé ; et c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

De toutes les vertus et perfections divines, il n'en est point qui soit si connue par expérience, que cette grande et incompréhensible patience et longanimité de Dieu qu'il fait paraître en souffrant les péchés des hommes et en différant la punition qu'ils méritent, jusqu'au jugement particulier et général, pour les attendre à la pénitence et leur donner lieu de la faire : *Longanimis et multum misericors. Exspectat Dominus ut misereatur vestri* (*Psal.* CI; *Isai.*, XXX). Aussi n'en est-il point dont on abuse plus facilement pour offenser Dieu sans crainte et sans l'inquiétude qui nous est ôtée, ou du moins qui est

fort affaiblie par ce retardement, comme s'il n'y avait lieu de s'en mettre en peine, parce que le terme est fort long et que Dieu attend très-longtemps par son inconcevable patience, dont le méchant homme tire avantage pour le mépriser : *Quo pie exspectatus est, eo ad peccandum nequiter instigatus, et patientiæ supernæ longanimitatem despiciens, unde corrigere culpam debuit, inde cumulavit*, dit excellemment saint Grégoire (*l.* 25 *Moral.*, *c.* 3), ce qui est si vrai, que les Pères, et principalement saint Augustin (*serm.* 88 *de Temp.*), enseignent que c'est particulièrement par là que Dieu, comme l'Écriture sainte le dit si souvent, endurcit Pharaon, parce que, voyant que Dieu différait et l'attendait toujours en lui donnant quelque trêve, et en faisant cesser par intervalle les fléaux de sa justice, sans en venir aux dernières extrémités, il cessa de le craindre aussi comme il faisait auparavant et s'obstina dans sa révolte : *Videns Pharao quod data esset requies, ingravavit cor suum* (*Exod.*, VIII). De sorte que la patience et la longanimité de Dieu à différer le jugement, à dissimuler et à attendre, donne lieu de ne le pas craindre : *Misericors enim Deus*, poursuit le même saint Grégoire, *tempus nobis ad pœnitentiam relaxat* (*hom.* 11 *in Ezech.*) : Dieu par son infinie miséricorde prolonge le temps qu'il nous donne pour retourner à lui par une véritable pénitence. Que s'ensuit-il de notre part? *Sed ejus gratiæ patientiam ad augmentum vertimus culpæ*; nous abusons de cette grâce qu'il nous fait et de sa longue patience pour accroître le nombre de nos crimes. Or, attendez, je vous prie, pour apprendre ce qui arrive aussi réciproquement de sa part : *Hoc ipsum tempus quod ad parcendum pie disposuit districtius ad feriendum vertit :* Le longtemps qu'il a différé par sa patience pour donner lieu de recourir à sa miséricorde fait qu'il en est plus rigoureux à punir quand il juge.

Voyez cette terrible vérité dans cet Evangile : *Esurivi, et non dedistis mihi manducare :* Je me suis présenté à vous comme un pauvre mourant de faim, et vous avez été si dur et si impitoyable que de me refuser un morceau de pain dans cette pressante nécessité : *Sitivi, et non dedistis mihi potum :* je suis revenu pour vous demander un verre d'eau, vous m'avez renvoyé : *Hospes eram, et non collegistis me; nudus, et non cooperuistis me :* ne me rebutant pas encore par ce rebut si méprisant, j'ai cherché d'autres voies de vous émouvoir à compassion, paraissant tantôt comme un étranger qui demandait d'être reçu, et tantôt comme un misérable abandonné de tout le monde et demi-nu durant les rigueurs de l'hiver ; cela ne vous a point touché : *Infirmus et in carcere, et non visitastis me :* j'ai toujours différé à vous punir de cette impitoyable dureté, en attendant de plus heureux moments, où la vue redoublée de tant de misères pût faire quelque impression sur votre cœur ; et pour cela j'ai voulu paraître malade dans un hôpital, et tout chargé de fers dans un cachot : mon attente a été fort inutile, rien n'a été capable de vous obliger à me rendre dans cet état une charitable visite. Mais, Seigneur, diront ces gens-là, se trouvera-t-il jamais que nous vous ayons vu dans quelqu'une de ces nécessités? *Amen dico vobis, quamdiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis;* comme je tiens fait à moi-même, leur répondra-t-il, tous les biens qu'on fera à ces pauvres dans qui je veux qu'on me regarde, aussi je me tiens offensé de tous les mauvais traitements qu'ils ont reçus de vous; c'est à moi qu'ils s'adressent, et j'ai lieu d'en faire ma propre cause. Voyez après cela combien de fois je vous ai prié et sollicité, combien d'occasions je vous ai fait naître de racheter vos péchés par l'aumône, combien de temps j'ai différé de vous punir du mépris que vous en faisiez, pour attendre votre retour, en me présentant si souvent à vous en tant de différentes formes. Que s'ensuit-il? l'extrémité des dernières rigueurs du jugement dans son arrêt et dans son effroyable exécution : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus* : Allez, maudits, dans les feux éternels, allumés depuis si longtemps pour Lucifer et pour ses anges révoltés. Voilà la funeste suite de ce retardement ; ce jugement est terrible, parce qu'il est fort longtemps différé.

C'est ce que le Psalmiste, qui entendait admirablement les secrets de Dieu, nous fait entendre par cette excellente comparaison de l'arc, au psaume cinquante-neuvième : *Dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant a facie arcus;* vous avez averti, Seigneur, qu'on se donnât de garde de votre arc que vous tenez toujours tout prêt, sans pourtant décocher la flèche. Cet arc est sans doute le jugement, comme il l'exprime en ce verset : *Arcum suum tetendit et paravit illum, et in eo paravit vasa mortis* (*Ps.* VII) : Il a pris son arc, il le tient toujours en état, et il y a déjà mis ces terribles flèches qui portent les coups inévitables d'une mort éternelle. Or, voyez un peu, dit saint Augustin donnant jour à cette pensée, voyez ce que fait l'archer qui se met en état de tirer ; il bande son arc, en approchant tant qu'il peut, de toute sa force et avec une extrême violence les deux extrémités avec la corde qui les joint, et qu'il fait bruire et raisonner pour faire connaître la force de son arc, et qu'il peut décocher la flèche avec beaucoup de raideur; et nous pouvons dire que le son de cette corde est la menace et l'avertissement de l'arc : *Arcus extentus adhuc in commotione est.* Et considérez, je vous prie, ce qui se passe avant le coup : *Nonne sagitta in priora mittenda est? nervus tamen retro tenditur in contrarium qua illa mittenda est;* n'est-il pas vrai que la flèche se doit pousser en avant bien loin vers le but et le blanc où l'on vise? et pourtant l'archer la retire, et la retire le plus loin qu'il peut, avec la corde qu'il attire à soi, la reculant toujours, et la tirant tout à l'opposite du terme où il veut donner, et il fait tous ses efforts pour l'en éloigner autant qu'il est possible, comme fuyant ce qu'il

prétend. N'est-ce pas ruiner son dessein et affaiblir son coup? Ne vaudrait-il pas bien mieux laisser à la flèche tout cet espace qu'on lui ôte en la retirant, afin qu'elle eût toujours d'autant moins de chemin à faire pour arriver au but? nullement : *Quanto plus erit ejus extensio retrorsum, tanto majore impetu illa currit in priora;* en cédant et se retirant ainsi en arrière, elle se prépare à devenir plus violente, et en tirant de nouvelles forces de sa retraite, elle porte son coup dans le but, et le frappe et le perce avec d'autant plus d'impétuosité, qu'elle s'en est plus éloignée. *Quid est quod dixi?* Que prétend-on dire par là? Ecoutez, dit-il, le voici : *Quanto magis differtur judicium, tanto majore impetu venturum est.* Jésus-Christ nous doit tous juger chacun en son particulier à l'heure de la mort, et tous en général dans la grande vallée de Josaphat. Ce jugement est l'arc qu'il a préparé contre les pécheurs pour tirer raison de leurs crimes. Il a fait raisonner cet arc en faisant tant de bruit dans ce jugement depuis si longtemps, et dans l'Evangile, et dans les prophètes. Il en a fait entendre l'effroyable son par toute la terre, dans les sermons de ses apôtres et de leurs successeurs, qui en font encore aujourd'hui retentir toutes les chaires. Il crie à tout le monde que sa justice a des yeux pour compter jusqu'aux moindres péchés, la balance pour en peser jusqu'aux plus petites circonstances, et une épée pour les punir sans miséricorde dans les coupables. Il avertit, il menace, il proteste, et tout cela veut dire : *Dedisti metuentibus te significationem, arcus extentus adhuc in comminatione est.* Cependant il ne paraît rien, les choses vont à l'ordinaire, quoiqu'on fasse une infinité de crimes. On jure, on blasphème, on se venge, on vole, on viole toutes les lois divines et humaines pour satisfaire ses infâmes passions, et la mort pour cela ne survient pas. Bien loin d'être accablé soudainement de quelque funeste accident qui venge Dieu de tous ces outrages qu'on lui a faits, on se porte mieux que jamais. Dieu attend toujours et supporte tous ces désordres avec une incroyable patience, et après qu'on a dit tant de fois, il y a plus de mille ans que le jugement s'approchait, il y a en tout aussi peu d'apparence aujourd'hui qu'il y avait au commencement de l'Eglise, puisque les signes qui le doivent précéder ne paraissent non plus qu'ils faisaient lors, et cela signifie clairement et nous dit que, *Nervus retro tenditur in contrarium;* que Dieu retire la corde de l'arc et tire à soi la flèche, en l'éloignant toujours de plus en plus. N'en tirez pas avantage pour ne plus craindre : *Quanto magis differtur judicium, tanto majore impetu venturum est;* ce jugement s'exercera par la justice avec d'autant plus de sévérité contre les pécheurs, que Dieu l'aura plus longtemps différé par sa grande miséricorde. C'est pour venir aux plus sanglantes exécutions de ses vengeances, qu'il prend le plus long chemin de sa patience, et c'est par là même qu'il y arrive : *Volens Deus ostendere iram.* Voyez comme parle l'Apôtre : *Sustinuit in multa patientia vasa iræ apta in interitum* (*Rom.*, IX). Dieu a supporté les méchants et les réprouvés, ces vases de colère qui sont préparés pour la mort éternelle; il les supporte encore tous les jours avec une prodigieuse longanimité, différant toujours leur supplice. Tremblez, tremblez, misérables, cette longueur de sa patience sera la mesure de sa colère; c'est pour la faire éclater plus terriblement sur vous au jour de ses vengeances, qu'il en use ainsi en votre faveur par sa miséricorde durant votre vie.

C'est ce qu'il fit voir en figure admirablement dans l'exemple de Moïse, qui le représentait dans l'Egypte comme vengeur des crimes et de l'obstination des méchants : *Ecce constitui te Deum Pharaonis* (*Exod.*, VII) : je t'établis le Dieu de Pharaon, parce que je veux que tu te comportes envers lui comme je fais envers les pécheurs. Que fait Moïse durant tout le temps qu'il négocie et qu'il traite avec Pharaon? Il ne parle point, il n'agit pas, il fait porter la parole par son frère Aaron qui tient cette fatale baguette qui fit tant de prodiges; et tout le mal que celui-ci fait en frappant les eaux, la terre et l'air, Moïse le répare bientôt après par son admirable douceur en obtenant miséricorde et en différant toujours, et en attendant jusqu'à neuf fois que ce prince perfide et obstiné lui tînt parole. Enfin, après avoir tant différé, quand il en fallut venir au dernier effet en perdant sans ressource et en abîmant toute l'armée des Egyptiens dans les gouffres de la mer rouge, qui étendit la main? qui agit en cette occasion? qui exécuta ce dernier arrêt de la justice divine? ce fut Moïse : *Cumque extendisset Moïses manum contra mare, reversum est primo diluculo* (*Exod.*, XIV). Ce débonnaire, ce muet, cet homme d'un esprit si doux et de tant de patience, agit alors, et il agit avec d'autant plus de force et de rigueur, qu'il eut plus de douceur et de patience pour différer; et pour cela : *Ecce constitui te Deum Pharaonis* : Dieu l'établit et l'appelle le Dieu de Pharaon, parce qu'il représente la conduite et le procédé de Dieu contre les pécheurs.

Voici comme il parle en disant lui-même comme il agit : *Tacui semper, silui, patiens fui* (*Isai.*, XLII) : durant la vie des méchants j'ai paru comme muet, je n'ai rien dit, je n'ai rien fait, j'ai tout souffert; quand ce libertin m'attaquait par son impiété et qu'il la fortifiait contre moi par mon silence pour continuer à me faire tous les jours mille outrages sans inquiétude; quand ce faux juge vendait la justice, et bien souvent encore l'injustice, qu'il mettait à prix pour la faire valoir par son autorité, par sa cabale et par ses artifices; quand ce riche avare opprimait les pauvres, que ce violent abusait tyranniquement de son pouvoir, que ce fourbe trompait, que ce perfide trahissait, que ce voleur public s'enrichissait de la ruine de tout un peuple, que ce profanateur des sacrements commettait mille sacriléges et qu'on déshonorait le caractère des chrétiens par des abominations dont l'en-

fer même avait horreur, je n'ai rien dit, j'ai dissimulé, j'ai tout supporté avec une incroyable patience. J'ai fait porter la parole par mes prophètes, j'ai obligé mes prédicateurs à publier hautement par toute la terre qu'il n'était rien de si terrible que mon jugement, j'ai même commandé aux créatures d'étendre la baguette de mes fléaux et de faire un horrible ravage dans le monde. L'air a perdu ses bonnes qualités et en a pris d'autres empoisonnés pour faire respirer la peste qui a dépeuplé les villes entières; la guerre a porté par tout le fer et le feu qui ont désolé les provinces et les royaumes; la famine a suivi pour achever de ruiner et de perdre ce qui avait pu échapper à la fureur de l'autre; les fleuves sortant de leurs lits ont inondé les campagnes: on a vu cent funestes accidents causer mille maux: c'était là tout autant d'avertissements que je donnais à ceux qui m'offensaient: *Ut fugerent à facie arcus*, pour se garantir de mon arc. Et puis, faisant succéder la bonace à la tempête, je rétablissais toutes choses, je donnais la paix, je rendais la fécondité à la terre, je faisais cesser tous mes fléaux, et par ces voies, en reculant toujours le temps de ma vengeance, je tâchais d'obliger les cœurs à se convertir sérieusement à moi. Mais, enfin, après avoir tant attendu jusqu'au jugement particulier et général que j'ai si longtemps différé, ah! c'est pour lors qu'à ce terrible jour qui doit enfanter ma colère et leur dernier malheur: *Quasi parturiens loquar, dissipabo et absorbebo simul*: je jetterai des cris d'autant plus hauts pour la faire éclater, que je l'ai tenue plus longtemps renfermée dans moi-même par les efforts de ma bonté.

Voyez un fleuve dont le cours a été retenu par violence et à force de digues; aussitôt qu'on les perce il se répand avec un effroyable bruit par la campagne, entraînant après soi tout ce qui s'oppose à l'impétuosité d'un courant à qui rien ne peut résister. Voyez la nuée qui enferme et qui retient dans son sein les exhalaisons que la terre envoie vers le ciel; au moment qu'elle se crève la foudre dont elles ont été la matière enflammée en sort avec un épouvantable éclat, abattant et réduisant en cendres tout ce qu'elle frappe. Cette foudre de la justice et de la vengeance de Dieu, qui vient de nos péchés, a été longtemps renfermée et comme contrainte dans la nuée de sa miséricorde, et ce torrent impétueux de sa colère, qui se forme de l'inondation de tant de crimes, a été toujours retenu par les digues de sa bonté; mais, enfin, au moment fatal que ces digues seront percées et que cette nuée se crèvera au jour du jugement, cet horrible torrent se répandant et cette foudre s'élançant sur les méchants, en feront une plus sanglante exécution, les accablant du dernier malheur sans ressource et les précipitant dans les abîmes de l'enfer: *Dissipabo et absorbebo simul. Tunc dicet rex et his qui a sinistris sunt: Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.*

Chrétiens, après ces grandes vérités il faut conclure de vous-mêmes et il n'y a que deux mots à conclure. Dieu est infiniment bon, craignez donc et craignez d'outrager sa bonté par vos péchés, parce que cette bonté outragée est la cause d'une rigueur inexorable au jugement. Dieu, par un effet de cette bonté, diffère très-longtemps le jugement particulier et général, nous attendant toujours à pénitence; craignez donc et craignez de prolonger cette attente par le délai de votre pénitence, parce qu'il frappe d'autant plus rudement au jugement, qu'il a plus longtemps attendu en vain durant la vie. Faisons donc pénitence à ce moment. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON VI.

POUR LE PREMIER MARDI DE CARÊME.

De la bonne foi qu'il faut apporter dans toutes les sortes d'affaires que l'on traite.

Domus mea domus orationis vocabitur; vos autem fecistis eam speluncam latronum.

Ma maison sera appelée la maison de prières, et vous en avez fait une retraite de voleurs (S. Matth., chap. XXI).

Ce qui m'a le plus étonné d'abord en cette étonnante action de notre Maître dans cet évangile, c'est qu'en chassant cette canaille du temple de Jérusalem, il leur reproche qu'ils ont fait de la maison de Dieu une retraite de brigands, en leur disant par là fort clairement qu'ils ne sont que de francs voleurs. Cependant qu'ont-ils fait pour être traités de la sorte et pour mériter qu'on leur donne un nom si infâme et si odieux? il ne paraît nullement dans l'Évangile qu'ils soient venus au temple à dessein d'y couper des bourses, ou d'y dérober les vases sacrés, ou d'y voler l'argent du tronc, et bien moins encore y voit-on qu'ils y aient coupé la gorge à personne? Que font-ils? ils trafiquent, ils vendent, ils achètent, ils négocient, ils traitent. Je sais bien que ces actions, qui d'elles-mêmes sont indifférentes, deviennent mauvaises par la circonstance du lieu, et que c'est profaner le temple que d'y exercer un commerce de cette nature. Ainsi je comprends aisément que Jésus-Christ les pouvait appeler indévots, impies, profanateurs; mais cette circonstance ne faisant pas précisément que leur action soit un vol, quoiqu'elle ne soit pas permise en un lieu saint, pourquoi les appeler voleurs?

Il est pourtant assuré qu'ils le sont, puisque la Vérité le dit, il n'en faut nullement douter, il s'agit seulement de savoir pourquoi ils le sont. Les saints Pères, particulièrement saint Chrysostome (*Hom.* 22. *in Matth.*), et après lui le vénérable Bède, nous le font entendre, quand ils nous disent que, comme l'avarice avait attiré ces négociants au temple, aussi, se trouvant possédés de cette lâche passion, qui est la racine de tous les maux, comme dit saint Paul (1 *Tim.* 6), et la source de tant d'injustices, ils y exerçaient par elle un commerce injuste et y faisaient mille sortes d'affaires et de traités d'une manière très-peu légitime, les uns

prêtant ouvertement de l'argent à usure, les autres la couvrant avec adresse, d'autant que la loi la défendait entre les Juifs; quelques-uns des prêtres, vendant sous main, à bon prix, aux marchands les victimes que ceux-ci revendaient bien cher aux autres, pour gagner par ce double sacrilége; d'autres louant les places du temple pour servir à ce trafic, et tous enfin tâchant de se tromper et de se surprendre les uns les autres, faisant consister en cela leur suffisance et leur habileté et tout le fin de leur négoce. Et pour cela le Fils de Dieu leur reproche non-seulement leur impiété et la profanation qu'ils faisaient du temple, comme il le fit la première fois qu'il les en chassa, mais aussi principalement leur injustice et leur horrible brigandage, les traitant de voleurs et de larrons : *Vos autem fecistis eam speluncam latronum.*

Venons à nous : le temple de Jérusalem représente l'Eglise universelle que Dieu a lui-même bâtie comme sa maison, pour être le lieu seul au monde où il veut être légitimement honoré. Cependant il se voit non-seulement que ce temple mystique est tous les jours profané par une infinité de crimes, au grand déshonneur des chrétiens qui en font retomber la honte sur l'Eglise, mais aussi plus particulièrement que l'avarice en fait, au scandale de tout le monde, une retraite de brigands par cette horrible quantité d'injustices qui se font en cent manières différentes et à toute heure, en traitant les uns avec les autres et en toute sorte d'affaires, tantôt par des contrats tout ouvertement usuraires, tantôt par des usures subtilement déguisées et couvertes de certaines formalités qui les sauvent de la justice maintenant par la simonie et les secrètes confidences; quelquefois en trompant les princes avec qui l'on traite et en abusant de leur autorité pour tirer des peuples beaucoup plus qu'il n'eût fallu pour l'accomplissement de leurs traités, en faisant un gain raisonnable; d'autres fois en favorisant ces gains injustes qu'on procure aux autres pour y avoir part; ici, en donnant ou en recevant pour tâcher de corrompre la justice, ou en employant, pour l'opprimer, la faveur, la puissance, la cabale, les faussetés et mille maudits artifices que la chicane a inventés pour favoriser l'injustice; là, en gagnant les magistrats pour entretenir le désordre et le déréglement de la police; ailleurs en faisant des monopoles ou en retenant les choses nécessaires à la vie pour les vendre à un prix excessif durant la famine et profiter ainsi de la calamité publique; d'autres fois en falsifiant et en altérant les marchandises au préjudice de la bonne foi, de la santé et de la vie des hommes. Enfin, je ne sais pas trop bien le monde et ne le veux jamais apprendre par expérience, mais je sais pourtant fort bien par la voix publique et par les plaintes de ceux qui se sentent si injustement opprimés, qu'il y a partout en matière de traités, de commerce, de trafic et en toute sorte d'affaires, *Crimina mille, mille nocendi artes*, une infinité d'injustes inventions que l'avarice des hommes qui subtilisent malicieusement les esprits a trouvées pour se tromper les uns les autres, pour faire de grands gains de la perte de son prochain qu'on ruine, et pour s'enrichir habilement du bien d'autrui; et ce que je sais encore bien mieux par la parole de Dieu que je porte, c'est que tous ces gens de mauvaise foi et tous ces habiles trompeurs, de quelque qualité qn'ils soient, sont autant de brigands, et que Dieu les traitera sans doute comme tels. Que font les brigands? ils assassinent pour voler le bien d'autrui. Qu'en fait-on, quand ils sont entre les mains de la justice? on les tourmente, on leur confisque leurs biens, on les fait mourir. Que font ces trompeurs publics et particuliers dans le commerce de la vie? ils assassinent misérablement les pauvres et les innocents par leurs cruelles injustices : *Vos autem fecistis eam speluncam latronum.* Ce sont des voleurs; qu'en fera Dieu par sa justice? il les traitera de la même sorte qu'on fait les brigands : *Ejiciebat vendentes et ementes, et mensas nummulariorum evertit.* Voilà les deux vérités qu'il nous faut brièvement éclaircir pour nous obliger à garder inviolablement la bonne foi en toutes les affaires que nous traiterons, en nous ressouvenant toujours de l'avertissement de l'Apôtre, qui nous dit : *Ne quis circumveniat in negotio fratrem suum* (*I Thess.* 4) : Que personne en traitant avec son frère ne le surprenne.

PREMIÈRE PARTIE.

Quiconque agit de mauvaise foi, et qui trompe et opprime son prochain en quelqu'une de ces manières que je viens de dire, et en cent autres que je ne dis pas, de quelque condition qu'il puisse être, est un brigand, et un brigand qui assassine impitoyablement ses pauvres frères, en volant les hommes et Dieu même. Ce n'est pas une calomnie, mais c'est un crime véritable et très-manifeste dont on le charge en parlant de la sorte; la preuve en est fort évidente, la voici : c'est qu'il réduit au désespoir celui qui, s'étant laissé conduire sur la foi d'un traité dans les embûches qu'on lui dresse, trouve misérablement sa perte et sa ruine où il croyait trouver le soulagement de sa vie; et que le commerce que Dieu a donné aux hommes pour s'entr'aider par les moyens que l'un fournit à l'autre, en tirant réciproquement de celui-ci ce qui lui est nécessaire, et qu'il ne pouvait recevoir d'ailleurs, il le fait servir, par la tromperie et par l'injustice, à faire des pauvres et des misérables d'une manière d'autant plus barbare et inhumaine, qu'elle est plus fine et plus cachée, et qu'on s'en peut moins garantir. Voici comme Dieu même en parle en Amos, chapitre huitième : *Audite hæc qui conteritis pauperem, et deficere facitis egenos terræ :* Ecoutez, dit-il, vous qui écrasez cruellement les pauvres jusqu'à les réduire en poudre : *Conteritis*, et qui ravissez au peuple la vie en lui ôtant la subsistance : *Deficere facitis.* Voilà de furieux

meurtriers. Et à qui parle-t-il? Voyons : *Dicentes quando transibit mensis, et venundabimus merces, et sabbatum, et aperietur frumentum.* Vous qui étudiez si bien les temps et les saisons favorables à l'avarice, et qui les observez exactement pour fermer vos greniers et cacher vos grains durant la cherté, jusqu'à ce que la dernière nécessité y ait mis un prix excessif, afin de profiter de la misère publique et de gagner sur la famine, par une horrible espèce de négoce, comme saint Ambroise en parle : *De fame publica negotiantur. Latrocinium hoc, an fœnus appellem* (III *Off.*6) : Cela se doit-il appeler un gain, ou bien plutôt un brigandage? *Captantur velut latrocinii tempora, quibus in viscera hominum durus insidiator obrepas; lucrum tuum damnum publicum est :* Quoi donc! barbare, tu épies par une funeste adresse le temps le plus propre à ton vol, et qui te donne lieu, à la faveur de tes cruelles embûches, de te couler jusque dans nos entrailles, pour y tirer avantage de notre faim et pour y trouver le moyen de te remplir de notre vide? Le profit que tu fais par un si terrible larcin est la ruine de tout un peuple. Mais voici le prophète qui poursuit : *Ut imminuamus mensuras, et augeamus siclum, et supponamus stateras dolosas*: Vous qui diminuez les mesures pour faire croître votre injuste gain, qui falsifiez les poids, les rendant plus forts pour acheter et plus faibles pour vendre; qui vous servez de fausses balances, et qui, par un injuste monopole, conspirez ensemble pour faire passer le peuple par le prix tout à fait déraisonnable que votre malice met aux denrées : *Ut possideamus in argento egenos, et pauperes pro calceamento* : Vous qui par vos complots et vos damnables artifices opprimez tellement les pauvres, qu'après leur avoir enlevé jusqu'à la paille où ils couchent, vous les obligez à se vendre eux-mêmes et à se faire esclaves pour avoir de quoi vivre et se vêtir : *Et quisquilias frumenti vendamus* : Vous qui altérez et falsifiez par cent inventions malicieuses ce que vous vendez, ne laissant que la tromperie, l'illusion et la fourberie déguisée en échange du bon argent que vous prenez. Et vous, enfin, qui employez mille fausses subtilités et mille effroyables méchancetés pour tromper, pour surprendre et pour opprimer le monde, en traitant et négociant à la ruine du genre humain, pour qui passez-vous devant Dieu, et pour qui pensez-vous qu'on vous doive prendre devant les hommes? *Qui conteritis pauperem, qui deficere facitis?* pour autant de cruels brigands travestis et masqués, qui attendent les pauvres et les gens de bonne foi, les simples et les innocents, pour leur ôter la vie en leur ôtant les moyens de la conserver. Ce n'est donc pas sans raison qu'on dit que leurs mains sont pleines de sang. Il n'y a point de plus cruelle guerre que celle qui se fait en pleine paix par ces sortes de gens; et la plume d'un usurier, d'un faux notaire, d'un faux juge, d'un marchand trompeur et d'un traitant cruel et avare fait plus de meurtres que le fer : *Sine ferro dimicat qui usuram flagitat.*

C'est pour cela qu'il n'y a pas un seul de ces gens-là à qui l'on ne puisse adresser ces paroles du Saint-Esprit, en Jérémie, au chapitre deuxième, et que Dieu sans doute leur dit intérieurement; mais ils ont le cœur trop dur et trop impitoyable pour les écouter : *Quid niteris bonam ostendere viam tuam ad quærendam dilectionem, quæ insuper et malitias tuas ostendisti vias tuas?* Comment as-tu le front de soutenir que tu ne fais rien qui ne soit permis, toi qui, non content de faire cent tromperies, donnes encore des avis pour enseigner aux autres l'art de ruiner les hommes? *Et in alis tuis inventus est sanguis animarum pauperum et innocentum* : Ne vois-tu pas que tes plumes sont toutes teintes du sang des pauvres et des innocents? Il les compare admirablement bien à un oiseau de proie, et c'est aussi, à proprement parler, le voleur et le brigand de l'air; car s'élevant le plus haut qu'il peut dans les nues, il s'en vient fondre tout à coup avec une extrême rapidité sur les plus faibles, et les déchirant de ses griffes, il s'acharne tellement sur eux en leur dévorant les entrailles, que ses plumes en sont après tout ensanglantées. Ces gens, qui n'ont rien qui les rende forts et puissants que leurs griffes, qui n'épargnent rien, s'élèvent bien souvent de la poussière, le plus haut qu'ils peuvent, par leur industrie funeste à tout de monde, et en volant et en désolant les provinces entières, fondent perpétuellement sur les pauvres particuliers qu'ils déchirent et qu'ils dévorent jusqu'aux entrailles par leurs contrats, par leurs usures, par leurs faussetés, par leurs concussions et par ces cruels coups de plumes qui sont toutes teintes du sang du peuple, qu'ils ruinent tous les jours : *Et in alis tuis inventus est sanguis animarum pauperum et innocentum.*

Et comme Dieu est protecteur des pauvres et qu'il proteste qu'il veut être considéré en leurs personnes, aussi a-t-il part dans l'injure qu'on leur fait, parce qu'en même temps qu'on leur ôte ainsi les biens et la vie, on lui vole par ce terrible brigandage l'honneur, la gloire et même la divinité, si l'on pouvait. Car, enfin, ces gens-là ne connaissent point d'autre dieu que leur intérêt, et le bien qu'ils amassent par tant d'horribles injustices, ils en font leur idole, dit saint Paul : *Et avaritiam quæ est simulacrorum servitus* (*Coloss.*, III) : L'avarice qui les applique avec tant d'ardeur à gagner finement et subtilement de l'argent, les fait devenir idolâtres, leur faisant mille fois renier Dieu par leurs paroles et par leurs actions, pour sacrifier à cette idole leur honneur et leur conscience. Ecoutez la plainte que Dieu en fait dans la prophétie d'Osée : *Circumdedit me in negatione Ephraim* (*Cap.* II) : Mon peuple m'a tourné le dos, il ne me connaît plus, il est devenu tellement infidèle qu'il m'a renié : *in negatione.* Pourquoi? en voici la raison, exprimée par cette autre version, qui porte *in negotiatione*, et par ces paroles qui

suivent : *Et in dolo domus Israel.* C'est qu'il s'est mis dans l'esprit que, pour s'enrichir, il fallait qu'il fît quantité d'affaires, en traitant et négociant avec ceux dont il espérait de grands gains ; et pour y réussir il n'a point fait de difficulté d'employer le mensonge et la tromperie, et mille damnables moyens de gagner beaucoup par un commerce injuste : ce qui se voit encore maintenant dans les Juifs, qui font ouvertement profession d'être usuriers. Et ce sens s'accorde très-bien avec ce qu'il dit un peu après : *Chanaan in manu ejus statera dolosa, calumniam dilexit :* Mon peuple est devenu négociant, mais négociant avare et trompeur, et de mauvaise foi, comme étaient les Chananéens de Tyr et de Sidon, décriés pour cela partout. Il en a pris toutes les fourberies et les malices, il se sert de fausses balances, de faux poids, de fausses mesures; il ment, il trompe, il jure, il se parjure : *Calumniam dilexit*, et comme lisent les Septante : *Opprimere per potentiam dilexit :* Il opprime les pauvres et les faibles par son injustice devenue puissante. *Et dixit, Ephraim, verumtamen dives effectus sum :* Et se voyant de fort grands biens acquis et amassés par son travail, il en est tout ravi de joie et se dit à soi-même en s'applaudissant de son industrie : En vérité, les affaires m'ont réussi, quoi qu'on puisse dire, après tout, le métier en est bon, scrupule et conscience à part, enfin me voilà riche : *Verumtamen dives effectus sum.* Qu'en arrive-t-il? écoutez, je vous prie, ce qui suit : *Inveni idolum mihi :* Ne me parlez plus de Dieu ni de temple, je trouve chez moi ma divinité, mon coffre est mon autel, et mon argent est mon idole. L'expérience fait voir, en effet, que ces corrupteurs de la bonne foi, ces gens si âpres au gain, qu'ils préfèrent à leur conscience, sont pour l'ordinaire de francs impies et qu'ils n'adorent point d'autre dieu que leur intérêt.

C'est pour cela que saint Chrysostome (*Hom.* 38, *in Matth.*) et saint Augustin (*In Ps.* LXX) ne veulent point du tout que le chrétien s'embarrasse dans ces affaires et dans ces sortes de négoces, où l'on ne peut presque gagner sans perdre la simplicité chrétienne par de dangereux artifices, et son innocence par l'injustice : *Os meum annuntiabit justitiam tuam, tota die laudem tuam* (*Ps.* LXX) : Je vous rendrai, Seigneur, éternellement mes devoirs, louant et bénissant votre saint nom d'une manière qui vous agréera, disait David, selon l'explication de saint Augustin; et il en rend, dit ce saint, la raison, quand il ajoute : *Quoniam non cognovi litteraturam ;* il y a dans les autres versions : *Cifros, computum, numeros, negotiationem*, c'est-à-dire, parce qu'ayant été berger, je ne me suis jamais mêlé de ces affaires embrouillées où il y a tant de comptes à faire, où il ne faut qu'un trait de plume, un chiffre omis ou ajouté, un nombre mal placé pour ruiner un homme, en faisant malicieusement un grand larcin. Quoi donc! le négoce est-il défendu? me dira quelqu'un. Ne puis-je pas traiter, négocier, passer des contrats, vendre, acheter, tenir registres, calculer? Qui en doute, et que deviendraient le commerce et la société civile sans cela? De quoi donc s'agit-il? Et quelles sont ces sortes d'affaires qui empêchent qu'on ne rende à Dieu ce qui lui appartient? *Quæ sunt istæ negotiationes ? Audite.* Ecoutez, dit ce saint docteur : *Quando pro pretiis rerum quas vendis, non solum mentiris, sed etiam falsum juras :* Lorsqu'en débitant votre marchandise et contractant avec votre prochain, non-seulement vous débitez sans scrupule mille mensonges, mais aussi vous les soutenez hardiment de mille parjures : *Vel quando si christianus es, ex ore tuo, blasphematur nomen Dei, ut dicatur : Ecce quomodo sunt christiani :* Quand par les injustes affaires que l'avarice vous fait entreprendre et que la dureté de votre cœur vous fait poursuivre avec tant de malice et de violence, vous donnez occasion de blasphémer le nom de Dieu et d'insulter sur la religion, en disant avec scandale : Voilà de beaux chrétiens, plus cruels exacteurs que ne furent jamais les publicains, et plus impitoyables usuriers que ne sont encore aujourd'hui les Juifs. Les a-t-on jamais vus prêter un quart d'écu à un de leurs frères dans sa nécessité, sans en exiger l'intérêt? Où est ce bel Evangile qui dit : *Date nihil inde sperantes* (*Luc.*, VI) : Prêtez sans espérance de profiter de votre prêt? Où est cette simplicité de colombe et cette charité qu'on dit être le caractère qui les fait distinguer des autres? Quoi ! ces gens qui ne songent, quand ils traitent avec vous, qu'à vous surprendre, qu'à vous supplanter, qu'à vous ruiner par cent fausses subtilités et cent véritables friponneries, et qui ayant accablé un pauvre homme à force d'usure et d'intérêts multipliés, le prennent à la gorge, lui disant d'une cruelle et inexorable manière : *Redde quod debes*, en même temps que le faisant exécuter ou jeter dans une prison, ils lui ôtent tous les moyens de gagner de quoi satisfaire! Y a-t-il parmi les Arabes, parmi les Maures, entre les bandits et dans les forêts du monde les plus dangereuses de plus grands voleurs et des brigands plus sanguinaires? Cependant ce sont des chrétiens : *Ecce quomodo sunt christiani.* Ah ! chrétiens, épargnez ce saint nom, et gardez-vous de le déshonorer en négociant de la sorte contre toutes les lois de l'Evangile, de l'humanité et de la bonne foi. *Ergo corrigant se christiani, non negotientur*, autrement Dieu vous traiterait comme ces négociants ou plutôt comme ces brigands de notre Evangile ; et c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comme les voleurs sont extrêmement pernicieux à la société civile, et qu'ils n'ont jamais eu que des sentiments de bêtes féroces pour les autres, aussi les traite-t-on sans aucune compassion et très-rigoureusement quand ils sont pris, et ce traitement se réduit à ces trois choses : on les tourmente, on leur donne terriblement la gêne; ceux qui faisaient mille maux aux pauvres passants en se moquant de leurs prières et de

leurs larmes, sont à leur tour bien plus rudement tourmentés; secondement, on confisque leurs biens : ces gens qui avaient dépouillé les autres, perdent même ce qui leur appartient; et enfin on les fait mourir : ceux qui avaient ensanglanté leurs mains du sang des voyageurs, sur les grands chemins, sont rompus sur la roue.

Voilà le traitement que Jésus-Christ, paraissant aujourd'hui avec la sévérité d'un juge dans cet évangile, fait à ces injustes négociants, qu'il punit comme des voleurs. Ayant pris un fouet, il frappe sur eux de toute sa force : voilà leur tourment. Il confisque non-seulement ce qu'ils avaient injustement gagné, mais aussi l'argent qu'ils avaient porté au temple pour négocier : *Mensas nummulariorum evertit* : Il jeta par terre les tables des changeurs et ne leur donna pas loisir de ramasser ni de reprendre leur argent : voilà la confiscation. Après quoi, les menant toujours battant, il les chasse et les met enfin hors du temple, comme autant d'excommuniés : *Ejecit de templo :* voilà la mort spirituelle pour le dernier supplice.

C'est ici sans doute que nous avons une fort belle figure du juste traitement que Dieu fera à tous ces injustes d'entre les chrétiens, qui, trompant leurs frères dans les affaires qu'ils ont à traiter avec eux, sont de véritables voleurs.

Premièrement, ils seront tourmentés et horriblement maltraités en cette vie, et au corps et en l'âme, par les travaux et par les péchés qui sont inséparables de ce désir insatiable d'amasser du bien, et de ces injustices qui en viennent. C'est ce que saint Augustin a subtilement remarqué, sur ce que Notre-Seigneur fit un fouet des cordelettes mêmes dont ces marchands se servaient pour lier leurs marchandises, et qui d'ailleurs dans l'Ecriture signifient les péchés : *Funibus peccatorum suorum constringitur peccator* (*Prov.* V). Non, non, il ne faut point ici d'autre fouet à Dieu pour punir ces brigands, que leurs affaires mêmes, qui deviennent leur tourment : en l'âme, par une infinité d'horribles péchés qu'elles leur font commettre, tromperies, faussetés, jurements, parjures, imprécations, blasphèmes, impudicités, débauche, luxe, insolence, profusions scandaleuses, exactions, concussions et mille autres crimes qui attirent sur eux les malédictions publiques : au corps, par tant de peines, de travaux, de soins, d'inquiétudes, d'appréhensions, de craintes et de dangers d'être supplantés par d'autres, qui tâchent de les perdre. Car le même saint Augustin nous assure que de son temps il se trouvait des voleurs si déterminés, qu'ils s'entredonnaient la gêne les uns aux autres pour s'accoutumer à la souffrir courageusement sans rien confesser, et à s'obstiner contre la douleur : *Ita ut*, dit-il, *exercitatio contra pœnas nihil distet a pœnis, non enim tantum excrucientur a judice, ut veritas inquiratur, quantum a suis sociis, ut a patientibus non prodatur* (*Lib. de Pat.*) : De sorte que leur apprentissage à souffrir la torture leur en était une plus rude encore que celle qu'ils voulaient apprendre à supporter. Ils n'étaient pas tant tourmentés par le commandement du juge qui leur faisait donner la question pour tirer d'eux la vérité, qu'ils l'étaient de leurs compagnons pour s'apprendre à ne la pas dire malgré la violence des tourments. Ainsi, par un très-juste jugement de Dieu, ces voleurs publics se servent l'un à l'autre de bourreaux, se faisant mille maux et se dressant des piéges pour s'entredétruire, chacun d'eux enviant le bonheur de son compagnon, qu'il regarde comme son rival en fortune, et en étant aussi furieusement envié ; tellement que dans les crimes, dans les travaux, dans les peines de corps et d'esprit et dans toutes les fâcheuses passions qui accompagnent nécessairement les affaires qu'ils font, ils trouvent leur supplice et le fouet dont ils sont frappés.

Secondement, tous leurs biens seront confisqués, parce qu'ils leur seront ravis, ou du moins à leurs descendants et à leur postérité, qui sera malheureusement éteinte, ou qui deviendra gueuse dès la troisième ou la quatrième génération, comme Dieu nous l'assure si souvent par les oracles des prophètes. Ces marchands qui étaient au temple et ces changeurs qui prêtaient à usure, étaient fort occupés à leur négoce, à recevoir de l'argent, à compter, à écrire sur leurs registres, et se trouvaient très-satisfaits du grand gain qu'ils faisaient, lorsque le Fils de Dieu fondant tout à coup sur eux, le fouet à la main, renversa leurs tables, leurs bancs et leurs comptoirs, jeta tout par terre et se mit à les pousser et à les chasser devant lui à grands coups de fouet, sans leur donner le loisir de se reconnaître. Tout cet argent qu'ils avaient amassé par tant d'injustices, étant éparpillé par le temple, fut perdu pour eux. Ce fut à qui en aurait sa pièce, dans ce désordre et ce renversement universel, et dans la confusion qui se fit en ce marché ; ces misérables en étant chassés, n'en rapportèrent que des coups, de la honte et du désespoir : *Mensas nummulariorum evertit.* Combien s'en est-il vu dans tous les siècles, et combien en voyons-nous encore aujourd'hui, traités de la sorte ? Lorsque, extrêmement satisfaits de leur bonne fortune et des grands profits qu'ils ont faits par leur brigandage secret et déguisé, qu'ils appellent leur industrie, ils s'estiment bien établis et se croient fort heureux, la justice de Dieu fondant sur eux et leur faisant sentir la pesanteur de son bras et la rigueur de ses fléaux, renverse tout à coup par quelque grand et exemplaire châtiment leurs tables, leurs fortunes, leurs maisons, dissipe en un instant tous ces grands biens mal acquis et tous ces trésors si injustement amassés ; c'est à qui en aura sa part, il n'y a qu'eux seuls qui, étant poussés aux dernières extrémités, et n'en pouvant rien recueillir, ne se trouvent plus que la honte et la misère du déplorable état auquel la justice de Dieu et des hommes les a réduits. Combien a-t-on vu, de nos jours, de ces sortes de tables renversées : *Mensas nummulariorum evertit.*

Mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est que quand ces tables subsisteraient durant leur vie, la mort survient qui les renverse, et une mort soudaine ou imprévue. Celui-ci meurt d'apoplexie, celui-là dans l'assoupissement; l'un est étouffé de trop de bonne chère, l'autre est tué par des voleurs; presque tous enfin sont surpris, entêtés encore de leurs comptes, de leurs contrats, de leurs obligations : témoin cet usurier (*Vincent Bellov.*) qui ayant prêté quatre livres pesant d'argent à condition qu'on lui en rendrait douze dans quatre ans, rendit l'âme, en ne répondant à tout ce qu'on disait pour l'exhorter, que ces paroles : Mon voisin me doit quatre livres d'argent, il faut qu'il me paie. Et ensuite ils meurent dans leur péché, et d'une mort de réprouvés. C'est le dernier traitement qu'on fait à ces voleurs, et le plus horrible de tous : *Ejecit de templo :* ils sont chassés du temple de la gloire, comme des scélérats, excommuniés et maudits de Dieu, sans pouvoir et sans espérance d'y entrer jamais, en un mot, c'est tout dire, ils sont damnés ; et voilà mes brigands sur la roue, sur cette épouvantable roue de l'éternité malheureuse, où ils sont et seront toujours étendus, rompus, brisés et tourmentés de toutes les douleurs qu'on peut et qu'on ne peut imaginer, et tout vifs, sans jamais mourir.

CONCLUSION.

Chrétiens, quand on fait justice, c'est pour l'exemple; on publie le crime du coupable, et puis on l'exécute, et on l'expose à la vue de tout le monde, afin qu'on en profite et qu'on conçoive grande horreur du crime par la vue de la peine qu'il mérite.

En qualité de héraut du grand Dieu, je viens de publier le crime de ces gens qui nous sont représentés par les négociants du temple. J'ai dit qu'ils étaient convaincus par le témoignage évident et irréprochable des Ecritures saintes, d'être de francs voleurs, qui assassinent tous les jours leurs frères, en volant ce qui appartient à Dieu et aux hommes. Le souverain Juge les a condamnés par son arrêt irrévocable, et il le fait exécuter par sa justice, en leur donnant la gêne et en les tourmentant au corps et en l'âme dès cette vie, en leur confisquant tous leurs biens et en les faisant enfin mourir d'une mort éternelle. Ils sont exposés aujourd'hui à la vue de tout le monde dans cet évangile. Profitez, je vous prie, de ce spectacle, ayez grande horreur de cette injustice. Evitez cette infâme volerie, pour ne pas tomber entre les mains de la justice divine, qui la punit assurément toujours au défaut de la justice humaine, qui l'épargne assez souvent. Trafiquez, mais de bonne foi; négociez, mais sans finesse; contractez, mais sans fraude; vendez, mais sans tromper et vous contentant d'un honnête gain ; prêtez, mais sans usure ; traitez, permutez, accommodez-vous pour les bénéfices, mais sans confidence et sans simonie. Entrez dans les affaires, mais sans oppression du peuple et sans voler l'argent du prince. Et pour cela, voici la pratique que je vous donne. Avant que d'entreprendre aucune affaire et de négocier avec les hommes, négociez avec Dieu par l'oraison ; s'il se rencontre de la difficulté et quelque doute pour la conscience, consultez un homme de savoir et de probité, qui vous dise précisément et décisivement ce qui se peut en cela, selon la loi de Dieu, pour vous tenir à sa décision. En commençant une affaire, rectifiez votre intention, ne l'entreprenant que pour faire un gain raisonnable, afin d'entretenir honnêtement votre maison et de laisser à vos enfants de quoi vivre en gens de bien et servir Dieu dans la condition où sa providence les voudra mettre. Mortifiez les mouvements de l'avarice, et réprimez de temps en temps, par une élévation de cœur à Dieu, ce désir déréglé d'avoir, qui est si naturel à l'homme. Préparez-vous à la perte aussi bien qu'au gain. Durant le cours de votre négoce, agissez toujours de bonne foi. Y allât-il d'un empire, ne trompez jamais d'une seule maille ; s'il vous arrive de la perte, allez promptement à Dieu, pour lui en faire un sacrifice, en le louant et en disant comme Job : Le Seigneur me l'avait donné et le Seigneur me l'a ôté, son saint nom soit béni et sa volonté s'accomplisse en moi. Quand il y a du gain, ne manquez jamais de lui en sacrifier quelque partie par l'aumône. Voilà négocier avec esprit et en chrétien, pour gagner non-seulement la terre, mais aussi le ciel et Dieu même. Ainsi soit-il.

SERMON VII

POUR LE DEUXIÈME MERCREDI DE CARÊME.

Le Jugement de comparaison.

Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam.

Les Ninivites s'élèveront au jour du jugement contre cette nation, et ils la condamneront (*S. Matth., chap.* XII).

Une des choses de tout l'Evangile la plus surprenante est assurément cette fière et malicieuse demande que les scribes et les pharisiens font aujourd'hui au Fils de Dieu, qui en réprime sur-le-champ l'audace par une forte et très-vigoureuse réponse. Il venait de leur faire une puissante remontrance, et des plus capables de leur toucher le cœur et de les convertir par la considération de l'horreur de leurs crimes et des rigueurs inexorables du jugement de Dieu ; pour confirmer ces grandes vérités et l'autorité qu'il avait de les publier en qualité de Messie envoyé de Dieu pour convertir le monde, combien de miracles ne fit-il pas? Et il venait encore à l'instant même, et en leur présence, de chasser le diable qui rendait muet un pauvre possédé ; et comme ceux-ci avaient entrepris par une effroyable malice de décrier cette action, l'attribuant à la magie, il leur avait prouvé la vérité de ce miracle par quatre ou cinq invincibles raisons qui les avaient réduits au point de ne pouvoir répliquer un seul mot : *Tunc responderunt ei*

quidam de scribis. Alors, dit l'Evangile, à ce moment même les principaux d'entre les scribes, prenant leur temps, s'adressèrent à lui, disant : Notre Maître ... Arrêtons là, chrétiens. Je vous demande qui de vous ne croirait, en pesant bien toutes ces circonstances et en remarquant précisément le temps que ces gens-ci choisissent, qui ne croirait, dis-je, qu'étant vivement touchés de toutes ces choses, ils viennent se jeter à ses pieds pour lui dire : Oui, Seigneur, il est juste que notre opiniâtreté cède enfin à la force de la vérité qui se produit avec tant d'éclat dans vos actions et dans vos paroles ; Nous confessons enfin que vous êtes notre Messie, nous voulons faire désormais profession publique de vous suivre et de nous soumettre à vos lois ? Voyez, je vous supplie, s'il y a rien de plus étrange. Bien loin d'en user de la sorte et de tenir un langage si raisonnable, ils lui vont dire avec une insupportable fierté : *Volumus a te signum videre.* Vous dites bien des choses ; mais il vaudrait mieux dire moins et faire plus, afin de prouver par de bons effets la vérité de vos paroles ; nous voulons donc, si vous prétendez qu'on vous croie, que vous fassiez ici présentement quelque miracle. Y eut-il jamais d'insolence plus brutale que celle-ci? Aussi le Fils de Dieu, s'armant contre eux d'une juste colère et les regardant d'un œil foudroyant, leur dit : *Generatio mala et adultera signum quœrit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonœ prophetœ :* Cette méchante et infidèle nation veut qu'on lui donne quelque signe, mais elle n'en aura point d'autre que celui du prophète Jonas. Pour entendre ceci, qui est le fondement de ce que nous avons à dire sur cet évangile, il faut, s'il vous plaît, remarquer :

Premièrement, qu'il y a deux points nécessaires pour notre salut, qui ne peut être que par Jésus-Christ. Le premier est de croire ce qu'il est ; le second est de faire ce qu'il dit, c'est-à-dire changer de vie par la pénitence pour le passé, et régler l'avenir par la véritable sagesse de son Evangile.

Secondement, qu'il y a deux sortes de signes, les uns pour faire croire et pour persuader une vérité qu'on ne connaît pas, et les autres pour en convaincre et ensuite pour condamner celui qui la voudrait cacher. Un criminel sait fort bien le crime qu'il a commis, mais il le nie et il tâche de le couvrir ; on lui confronte des témoins, ce n'est pas pour le lui apprendre, il ne le sait que trop pour son malheur, mais c'est pour le confondre et pour l'accabler par cette conviction manifeste qui le réduit aux termes de ne pouvoir plus le désavouer.

Cela présupposé, ces malicieux demandent un signe. Il ne leur faut que celui de Jonas, répond le Fils de Dieu, parce que c'est celui qui leur apprend parfaitement bien ce qu'il est, et qui donne lieu de les condamner en les convainquant de n'avoir pas fait ce qu'il a commandé.

Jonas fut précipité dans la mer et englouti par la baleine, du ventre de laquelle il sortit au troisième jour. Les Ninivites, persuadés par une merveille aussi étonnante que celle-ci, crurent qu'il était envoyé de Dieu. Le Verbe est venu du sein de son Père pour sauver le monde, il a guéri les malades, chassé les démons, ressuscité les morts et contraint par une infinité de miracles toute la nature de plier sous son autorité suprême et d'obéir ponctuellement à ses ordres. Mais ce qui a pleinement convaincu les esprits des hommes, c'est qu'il est mort, qu'il a été dans le sépulcre et qu'il en est sorti en ressuscitant au troisième jour. Voilà le signe efficace qui a persuadé le monde de la divinité de Jésus-Christ, voilà ce qui l'a fait connaître aux Juifs mêmes, malgré leur aveuglement volontaire, selon qu'il leur avait prédit : *Cum exaltaveritis Filium hominis, tunc cognoscetis quia ego sum* (*Joan.*, VIII). Ils furent contraints d'en venir à l'imposture, en corrompant ses gardes et en leur donnant de l'argent pour dire que ses disciples avaient enlevé son corps ; ils ne purent pas ne point reconnaître la vérité.

Mais voici davantage. Jonas, ayant prouvé sa mission par ce signe, prêcha trois jours durant dans Ninive, que dans quarante jours cette ville, en punition de ses crimes, serait réduite en cendres ; et les Ninivites, touchés de ces paroles, firent pénitence et se convertirent parfaitement à Dieu. Le Sauveur du monde prêcha trois ans la pénitence et les maximes de son Evangile pour réformer la vie des hommes ; il fit prêcher par les apôtres la même chose aux Juifs après sa résurrection, et leur donna quarante ans pour se convertir ; après quoi, comme ils demeurèrent toujours obstinés dans leur crime, il les punit terriblement en ce monde par la destruction de Jérusalem et par un dernier abandonnement, et en l'autre par la damnation. Et pour justifier la rigueur de ce jugement, pour accabler et confondre cette maudite nation, les Ninivites d'une part, la reine de Saba de l'autre, s'élèveront contre eux ; on leur fera voir que ceux-là firent pénitence à la prédication de Jonas ; on leur montrera que cette princesse vint des extrémités du monde pour entendre la sagesse de Salomon ; et qu'eux, ayant la Sagesse même incarnée qui leur prêchait tous les jours ses maximes et leur disait des choses si capables de les toucher, ils les ont méprisées. Cette comparaison les accablera de honte et de confusion et sera leur plus grand supplice.

Chrétiens, venons à nous et tâchons d'apprendre aujourd'hui dans cet événement une étonnante vérité. Nous sommes tous persuadés de la divinité de Jésus-Christ ; sa résurrection a fait tout son effet sur nos esprits ; nous croyons en lui, nous sommes chrétiens. Il nous a laissé l'Evangile, qui se réduit à ces deux points, à la pénitence pour le passé, au règlement de vie pour l'avenir, selon la sagesse de ses maximes. Avouons nettement la vérité ; il n'y a rien de moins ordinaire que ces deux choses. Il n'y eut jamais moins de véritable pénitence ni plus de relâchement dans les mœurs. Ensuite Dieu punit

les hommes en ce monde par les terribles fléaux de sa justice, et bien plus effroyablement en l'autre par les supplices de l'éternité. Et pour justifier en présence du ciel et de la terre cette extrême sévérité, pour convaincre tous les méchants, pour les confondre et pour les condamner sans qu'ils osent répliquer, il les accablera par ce jugement de comparaison, qui sera la conviction de leurs crimes et leur dernière condamnation. Je veux vous le montrer en général, et puis je le ferai voir en particulier dans cet exemple de Jonas, selon le dessein de cet évangile, compris en ces deux points de mon sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Ceux de Ninive s'élèveront au jugement contre cette méchante nation et la condamneront : *Non sententiæ potestate, sed comparationis exemplo*, comme dit saint Jérôme sur le chapitre douzième de saint Matthieu, non point de parole, mais par effet; non pas en prononçant l'arrêt de mort éternelle contre eux par la puissance qu'ils aient de juger, mais par la comparaison de ce qu'ils ont fait, en faisant voir par elle qu'ils sont justement condamnés.

Or, pour faire bien concevoir la force de ce jugement de comparaison, il faut présupposer que dans le procès de tout criminel il y a trois choses qu'il faut toujours nécessairement éclaircir : le fait, le droit et les excuses, parce qu'il faut nécessairement que pour faire un crime ces quatre choses se rencontrent, que nous pouvons dire qui sont les quatre points essentiels et les quatre principes de la morale : le devoir, le savoir, le pouvoir, le vouloir. Le devoir, car, s'il n'y a point d'obligation du contraire, l'action n'est pas criminelle; le savoir, si l'on ne sait pas cette obligation, l'ignorance excuse du crime; le pouvoir, s'il y a, nonobstant toutes les lumières, impossibilité d'agir, il n'y a point de faute; et enfin le vouloir, parce qu'aucune action ne peut être digne de louange ou de blâme, qu'elle ne soit volontaire. Le vouloir dit le fait, le devoir enferme le droit, le défaut du savoir ou du pouvoir fait les excuses légitimes. Ensuite, pour convaincre un homme de crime, il faut prouver le fait dont il s'agit, il faut montrer le droit par la loi que l'action choque, il faut enfin rejeter toutes les excuses fondées ou sur l'ignorance ou sur l'impuissance.

Or, à ce jour effroyable du jugement, le fait se prouve par la conscience de chacun, le droit se montre par la loi vivante et par le législateur, qui est Jésus-Christ même qui paraît sur son trône, et les excuses se rejettent par la comparaison des assistants à ce terrible jugement. C'est la vérité que je tire de deux excellentes interprétations que saint Augustin et saint Grégoire donnent à ce fameux passage de l'Apocalypse : *Vidi mortuos magnos et pusillos, stantes in conspectu throni, et libri aperti sunt, et alius liber apertus est, qui est vitæ, et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris* (XX *de Civ., c.* 14; XXIV *Mor., c.*20; *Apoc.*, XX, 12) : Je vis tous les morts comparaître devant le tribunal du juge; à l'instant même on commença le jugement par l'ouverture qui se fit des livres, et l'on ouvrit encore un autre livre appelé le livre de vie, et l'on jugea selon ce qui est écrit dans ces livres. Saint Augustin dit que ce livre de vie est celui de la conscience de chacun, qui fait voir clairement ce qu'il a fait ou ce qu'il n'a pas fait : *Ut in illo qui est vitæ uniuscujusque, quid horum quisque non fecisset, sive fecisset, ostenderetur;* c'est la conviction du fait. Saint Grégoire soutient que ce même livre de vie est la vue de Jésus-Christ, qui, étant le législateur et la loi vivante, découvre et fait voir manifestement dans lui-même le droit : *Liber namque vitæ est ipsa visio advenientis judicis, in quo quasi scriptum est omne mandatum.* Voilà le droit et la loi qui paraissent. Et ces deux Pères s'accordent pour dire que ces grands livres qui furent ouverts sont les saints, dont les exemples doivent condamner et convaincre tous les méchants, en découvrant la faiblesse et l'illusion de leurs excuses : *Quia in ostensa vita justorum, quasi in expansione librorum, legunt bonum perversi quod ipsi agere noluerunt, atque ex eorum qui fecerunt comparatione damnantur.*

Vous savez que la vie des gens de bien est comparée par le Saint-Esprit à la lumière du matin, qui va toujours croissant jusqu'à la clarté d'un plein jour, et celle des méchants, au contraire, à l'obscurité du soir, qui est bientôt suivie des ténèbres de la nuit; et que le Fils de Dieu les doit séparer par son jugement au dernier jour du monde, comme au premier il sépara la lumière d'avec les ténèbres, et en même temps les bons anges d'avec les mauvais, selon la pensée de saint Augustin sur ces paroles : *Divisitque lucem a tenebris* (*Genes.*, I). Or, pour faire paraître avec éclat l'équité de son jugement par cette séparation entre les uns et les autres, comme le plein midi éclate entre le matin et le soir, il fera voir toute la splendeur de la vie des uns, l'opposant à l'horreur et aux ténèbres de la vie des autres, et par cette comparaison son jugement paraît très-équitable, et toutes les excuses des méchants tarissent dans leurs bouches. Ce que le Psalmiste exprime admirablement au psaume trente-sixième, comme l'interprète Origène : *Revela Domino viam tuam, et spera in eo, et ipse faciet.* Il fortifie l'esprit d'un homme de bien contre la trop heureuse violence des méchants et leur fausse prospérité, qui scandalise bien des gens et leur donne lieu de trouver étrange la conduite de la Providence divine. Adressez-vous à Dieu, dit-il, espérez fortement en lui, laissez-le faire, il prendra son temps pour agir. Et que fera-t-il alors? *Et educet quasi lumen, quasi mane, justitiam tuam :* Il fera voir d'une part toute la splendeur de ce beau matin, de qui la lumière croissait toujours, recevant un nouvel éclat par tant de nouveaux actes de vertu. *Esurivi, et dedistis mihi manducare; sitivi*, etc. Et de l'autre il lui opposera les horribles ténèbres et l'effroyable obscurité de tant de crimes des méchants : *Tunc*

dicet Rex et his qui a sinistris erunt : Esurivi, et non dedistis mihi manducare ; sitivi, etc. Voyez-vous la lumière qui éclate par l'opposition de ces ténèbres? Que s'ensuit-il? La plus parfaite justification des jugements de Dieu : *Et judicium tuum tanquam meridiem* : Et lors entre ces lumières et ces ténèbres, votre jugement, ô mon Dieu, qui est comme entre deux par la séparation qu'il en fait, brillera comme le midi entre le matin et le soir on ne pourra révoquer en doute son équité, les pécheurs n'auront plus d'excuse, ils seront confondus par cette fatale comparaison qui deviendra la conviction de leurs crimes : *Tunc justitiam causæ justi tanquam lucem Deus faciet manifestam, et judicium quo dijudicat velut meridiem manifestum.*

Voilà pourquoi le Fils de Dieu disait aux siens, en la personne des apôtres, qu'ils jugeraient les douze tribus d'Israël, non pas en prononçant l'arrêt, dit saint Jérôme, mais en faisant voir à toute la terre, par la comparaison de leur vie, que n'ayant pas fait comme eux, ils n'ont plus d'excuse qui puisse empêcher cet arrêt : *Quia vobis credentibus illi credere noluerunt*. C'est pour cela que saint Paul dit que nous jugerons les anges rebelles : *An nescitis quoniam angelos judicabimus* (I *Cor.*, VI)? par l'opposition que l'on fera de notre faiblesse qui s'est rendue victorieuse, à leur force qui a lâchement succombé. C'est pour cela même que Job, dans la vue et dans la crainte de ce jugement, disait à Dieu, comme l'explique saint Grégoire : *Instauras testes tuos contra me, multiplicasti iram tuam* (*lib.* XXXV, *Job.*, X) : Vous produisez une infinité de témoins qui déposent contre moi, prouvant par une vie si contraire à la mienne que je pouvais faire comme eux. Cette preuve est si convaincante qu'il ne reste plus que la peine, parce qu'il n'y a plus d'excuse.

Car, enfin, que pourra répondre à Dieu un pécheur à la vue des saints qui s'élèveront contre lui? Je n'ai pas su ce que je devais faire. N'as-tu pas eu dans toi la même loi qu'ils ont eue en qualité d'hommes, et le même Evangile qu'ils connaissaient comme chrétiens? Je n'ai pu l'observer. Reçois publiquement le démenti de tant de personnes qui ont été aussi faibles que toi, étant de la même nature. Ils avaient la grâce. Ne te l'ai-je pas tant de fois donnée? les mêmes lumières, les mêmes inspirations, les mêmes sacrements, les mêmes exemples, les mêmes prédications, les mêmes aides et intérieures et extérieures? *Quid potui facere, et non feci* (*Is.* V)? Mais j'ai eu des empêchements particuliers que tout le monde n'a pas eus. Y en a-t-il un seul qui ne se trouve dans cette grande multitude de témoins irréprochables que tu vois? J'étais roi, parmi tant d'occasions inévitables de péché et dans l'embarras des grandes affaires, qui occupaient mon esprit et tout mon temps. Que fut David et que fut saint Louis? que furent ces Henri et ces Etienne qui paraissent pour te condamner? N'ont-ils pas porté les couronnes et de l'empire et des plus beaux royaumes de la terre? J'étais de complexion tendre et délicate et nourri parmi les délices. Reconnais-tu les Catherine, les Cécile, les Agnès et cette illustre armée de vierges qui ont fait triompher glorieusement leur faiblesse de toutes les forces du monde, et de la chair, et de l'enfer? Je n'ai pu vaincre l'habitude. *Vides hanc mulierem?* Regarde, sais-tu bien que c'est là cette pécheresse qui fut plus engagée que toi par le désordre de sa vie; que c'est ici cet Augustin qui crut autrefois comme toi l'habitude insurmontable, et que pourtant leurs pénitences ont été l'honneur et l'exemple de l'Eglise, comme elles sont aujourd'hui ta honte et la conviction de ton infâme conduite? Que peux-tu dire contre ces témoins? toi, pauvre impatient, brutal et désespéré, devant ces Lazare; toi, riche impitoyable, en présence de ces Abraham; toi, voluptueux, à la vue de ces martyrs et de ces vierges? Hélas! c'étaient des saints, et je n'étais pas en état de l'être. Ah! misérable, que ne l'étais-tu, ayant aussi bien qu'eux le moyen de le devenir?

Mais pour te pousser plus avant. Comme entre ceux qui firent pénitence dans Ninive il s'en trouvera quelques-uns de saints et de sauvés qui témoigneront contre toi, il s'en trouvera beaucoup de méchants et de damnés qui feront de même, te faisant voir ce qu'ils firent de bien en cette occasion, tout méchants qu'ils étaient, et que tu n'as pas voulu faire.

Voilà bien plus, il y aura des damnés, de ceux même qui n'ont jamais fait pénitence, comme les Ninivites la firent, qui demanderont hautement ta condamnation, parce que si Dieu leur eût fait les mêmes grâces que tu as reçues, ils n'eussent pas manqué d'y correspondre pour la faire, et néanmoins ils sont très-justement condamnés. A combien plus forte raison le seras-tu? *Quia si in Tyro et Sidone factæ fuissent virtutes quæ factæ sunt in te, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent* (*Matth.*, XI).

Enfin, pour achever de perdre et d'accabler l'homme pécheur par cette étonnante comparaison, on lui fera voir tous les hommes de toutes les conditions, qui ont tant fait et tant souffert pour les biens de la terre et pour plaire aux hommes; et ce malheureux n'a rien voulu faire pour gagner le ciel et pour plaire à Dieu, et pour le posséder durant l'éternité. C'est ici que la reine de Saba doit s'élever contre les Juifs, pour rendre leur conduite et leur lâcheté tout à fait inexcusable, par l'opposition de son exemple : *Quia venit a finibus terræ audire sapientiam Salomonis, et ecce plusquam Salomon hic:* Elle est venue des terres les plus éloignées et du fond de l'Ethiopie pour satisfaire sa curiosité, pour voir celui de qui la renommée publiait tant de belles choses, pour savoir, en lui proposant quelques difficultés sur les secrets de la philosophie, s'il était aussi habile homme, aussi sage et aussi savant qu'on voulait qu'il le fût : *Ut tentaret eum in ænigmatibus* (III *Reg.*, X). Et vous, pour apprendre les voies du ciel et les grandeurs de Dieu,

et les secrets de ses adorables mystères, non-seulement vous n'entreprenez rien de difficile et de pénible, mais vous refusez d'écouter la sagesse même, qui se présente à vous pour vous instruire sur ces grandes et importantes vérités. Voilà ce qui sera plus terrible au jour du jugement. J'y crains non-seulement cette reine de Saba, mais tous ces rois et tous ces fameux conquérants qui ont entrepris de si grandes choses pour gagner de la gloire et des royaumes, et pousser les bornes de leur empire jusqu'aux extrémités du monde. J'y crains tous ces gens qui ont eu la résolution de s'exposer à mille effroyables dangers de périr à chaque moment, en traversant une infinité de mers inconnues et de pays barbares, pour trouver des trésors cachés dans les entrailles de la terre et dans les abîmes de l'océan. J'y crains toutes les armées qui furent jamais, et je les crains non pas quand elles sont rangées en bataille et toutes prêtes à donner, mais renversées par terre, après que tout a péri par le fer ou par le feu. Tous ces cadavres étendus s'élèveront tout à coup contre moi pour condamner ma lâcheté par la seule vue de ce qu'ils ont fait, tandis qu'ils ont eu quelque souffle et quelque reste de vie pour agir. On les a vus percés de mille coups, retenir d'une main le sang qui sortait de leurs plaies, et de l'autre pousser encore, par un dernier effort, l'épée au travers de cent autres, qui allaient indubitablement les achever. *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant* (I *Cor.*, 9) ; et cela pour si peu de récompense qu'ils en attendaient, et pour ce peu de gloire qui pouvait leur en revenir dans le monde après leur mort. *Nos autem ut incorruptam:* Et nous, pour acquérir cette couronne immortelle qui ne pouvait nous manquer dans le ciel après une victoire qui dépendait de nous, et nullement de la fortune, nous n'avons pas eu le cœur de faire le moindre effort contre des ennemis qui n'étaient forts que de notre seule faiblesse, et ne pouvaient nous vaincre sans nous-mêmes. Cette multitude innombrable de témoins accablera tellement les pécheurs par ce témoignage irréprochable, qu'étant pleinement convaincus, ils seront contraints d'avouer leur crime par leur silence et par leur confusion : *Non habebunt in die agnitionis allocutionem* (*Sap.*, III). Hélas ! que ferons-nous et que pourrons-nous dire à ce moment, si nous n'avons fait pénitence, puisque la seule vue de la pénitence des Ninivites suffira pour nous condamner ? Voici donc cette terrible confrontation des Ninivites et l'application de cet exemple à chacun de nous en particulier, dans cette seconde partie, qui sera la conclusion de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Ce que Jésus-Christ prétendait en parlant de la sorte aux pharisiens, c'était de les porter à la pénitence de leurs péchés; et pour cet effet il leur met en vue les Ninivites, protestant que, s'ils ne sont leur exemple pour l'imiter, ils deviendront au jour du jugement un argument invincible pour les convaincre

Nous prêchons toujours les mêmes choses, et surtout les rigueurs du jugement, en vous prêchant l'Evangile qui les contient; ce que nous prétendons par là, c'est qu'on fasse pénitence, puisqu'elle est l'unique moyen de se garantir de ce mal inévitable par toute autre voie. Et pour vous y porter en demeurant toujours dans cette même idée du jugement, je ne trouve rien de plus fort que ce même exemple des Ninivites, qui sera un jour notre condamnation, aussi bien que celle des Juifs, s'il n'est maintenant notre instruction.

Ninive, capitale de la monarchie des Assyriens, était la ville du monde la plus perdue de débauche et la plus abominable sous le règne du plus efféminé de tous les hommes, cet infâme Sardanapale dont la vie, dit un historien, était encore plus honteuse que le nom, quoiqu'il l'ait laissé à la postérité pour exprimer les plus horribles désordres de tous les vices : *Turpior vita quam nomine* (*Justin.*), et qui avait tellement corrompu par son exemple les mœurs de ses sujets, que leurs crimes étant parvenus à leur comble, avaient donné, dit l'Ecriture, jusqu'au trône de Dieu pour en attirer la vengeance et la punition sur eux : *Ascendit malitia ejus coram me* (*Jon.*, I). Dieu commande à Jonas de lui annoncer de sa part sa destruction et sa ruine inévitable; mais lui, qui connaissait admirablement la bonté de Dieu, prévit fort bien qu'aussitôt que ces gens-ci en faisant pénitence demanderaient miséricorde, assurément ils l'obtiendraient. Et comme il craignait ensuite de passer pour un imposteur et un faux prophète, il prit le parti de se retirer le plus loin qu'il pourrait, croyant que Dieu ne le trouvant plus dans la Palestine, se servirait de quelque autre prophète pour porter à Ninive une parole aussi dangereuse que celle-ci. Il ne fut pas sitôt sur mer, qu'une horrible tempête s'étant élevée tout à coup, contre l'ordre de la nature, le maître du vaisseau fit jeter le sort pour en apprendre la cause. Comme il fut tombé sur Jonas, il avoua fort franchement la vérité, et que l'unique moyen de se garantir du naufrage était de le jeter en mer. Les mariniers l'ayant fait, il fut englouti d'une épouvantable baleine, dans le ventre de laquelle il demeura trois jours, y louant Dieu par un continuel miracle. Et comme après cela ce monstre l'eut rejeté sur le rivage, il se résolut, au nouveau commandement que Dieu lui en fit, de s'acquitter de sa commission et d'aller prêcher à Ninive sa prochaine destruction.

Ninive était la plus grande ville du monde et, comme le témoigne l'Ecriture, de trois journées de chemin de circuit. Il entre, et s'arrêtant en un endroit des plus fréquentés de la ville, il crie d'une voix lamentable : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur* (*Jon.* , III). Vos péchés enfin se sont élevés contre vous devant Dieu, pour lui demander justice et pour en tirer la punition que vous méritez; je vous déclare donc de la part de ce grand Dieu, que vous avez

si indignement outragé par de si grands crimes, que vous n'avez plus que quarante jours à vivre, et que ce terme expiré, vous serez tous sans miséricorde accablés et ensevelis sous les ruines de votre ville. A ce cri le monde s'assemble. Que dit-il? que veut il? Les uns s'effraient, les autres doutent, ceux-ci le prennent pour un fou, ceux-là passent sans s'arrêter, la plupart le suivent, et Jonas, s'arrêtant au milieu d'une autre place et faisant un nouvel effort, se mit à dire encore un coup, d'un ton de voix et plus fort et plus étonnant : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur.* Dans quarante jours vous ne serez plus, le feu du ciel va exécuter ce terrible arrêt que Dieu a porté contre vous; pas un ne peut échapper à cette vengeance générale, vous périrez tous; considérez bien celui qui vous parle, il sort nouvellement d'une baleine qui l'avait englouti, lorsqu'il fuyait par mer pour se délivrer de cette fâcheuse commission, dont il s'acquitte de la part de ce grand Dieu résolu enfin de vous perdre; je vous le dis encore, dans quarante jours Ninive enfin ne sera plus que cendre et que poussière. Ces paroles réitérées souvent de cette force ébranlent les plus résolus; le peuple fuit, on quitte les maisons et les boutiques, on court de toutes parts après cet étrange inconnu, qui recommence et proteste de temps en temps, à grands cris redoublés, que le temps est enfin venu auquel tout Ninive doit s'abîmer. Le bruit s'en répand par toute la ville, de la ville il passe à la cour et vient jusqu'à Sardanapale, qui, effrayé de ces menaces, se convertit à Dieu de tout son cœur, et fit avec toute la cour et toute la ville une pénitence si forte et si parfaite, qu'elle désarma la colère de Dieu, et lui fit obtenir miséricorde.

Faisons maintenant un peu de réflexion sur un événement aussi admirable que celui-ci. Vous ne trouveriez nullement bon qu'on vous comparât avec Ninive, car ce serait vous faire outrage, et j'ai lieu, en cette rencontre, sans perdre le respect que je dois à ce grand prophète et sans choquer la modestie chrétienne, de me comparer avec Jonas. Ninive, ville infidèle et païenne, ensevelie depuis tant de siècles dans les ténèbres de la gentilité et jamais éclairée des lumières de la vérité, sans connaissance des grandeurs de Dieu, engagée si avant dans les erreurs et dans les superstitions de l'idolâtrie, dont elle fut l'origine et le fort, et qui de là s'était répandue par toute la terre, et Ninive, enfin abîmée dans un déluge de crimes des plus horribles, à l'exemple de son Sardanapale, cet opprobre de la nature qu'il déshonora par sa vie tout à fait infâme, et qu'Arbacès trouva dans son palais en une posture si peu digne, je ne dirai pas d'un roi, mais d'un homme, qu'il résolut d'en défaire le monde et de le délivrer de cette honte; Paris, non-seulement ville chrétienne et catholique, mais aussi le trône de la religion et de la piété de nos ancêtres, aussi bien que de leur grandeur et de leur gloire dans le royaume très-chrétien, c'est-à-dire dans la première et dans la plus illustre monarchie de l'empire de Jésus-Christ; Paris, comblé des bénédictions du ciel, éclairé des lumières les plus vives et les plus brillantes de l'Evangile, et enrichi de tant d'exemples de toutes les vertus chrétiennes, qu'on y voit reluire en tant de personnes qui font profession de piété; vous, nés dans le sein de l'Eglise, lavés des eaux du saint baptême, fortifiés de tant de grâces que vous recevez tous les jours dans les sacrements, nourris divinement de la chair et du sang de Jésus-Christ, et qui, quoique fragiles, quoique criminels, n'êtes pas encore pourtant à beaucoup près dans le dernier abîme où se trouvaient les Ninivites, il s'en faut bien.

Regardez maintenant Jonas, Jonas un étranger, un étranger dont on n'avait jamais ouï parler, en un état si surprenant, tout étonné, tout dégouttant de son naufrage, tout couvert d'écume et de vase, sans patentes, sans autre preuve de sa mission que ce qu'il disait de son aventure, et sans miracles pour l'autoriser, et ne faisant que bégayer en langue assyrienne pour annoncer une chose si peu croyable, et à des gens si peu disposés à le croire; moi, d'autre part, qui parais toujours en chaire devant cette assemblée, je ne vous suis pas inconnu, je parle votre langue et je vous parle de la part de Dieu, de qui j'annonce la parole : vous ne pouvez nullement douter de ma mission, puisqu'elle vient des puissances légitimes qui agissent par l'autorité qu'elles ont reçue de Dieu; je viens avec l'Evangile que vous croyez, j'ai pour garant toutes les paroles de Jésus-Christ, et pour preuve tous ses miracles.

A la prédication de Jonas, les Ninivites firent pénitence; mais, ô Dieu, quelle pénitence! Ecoutez le prophète : *Et pervenit verbum ad regem Ninive, et surrexit de solio suo, et abjecit vestimentum suum a se, et indutus est sacco, et sedit in cinere.* Aussitôt que le roi fut informé de cette prédication, il en fut tellement touché, que ne pouvant plus se considérer que comme le plus grand coupable de la terre, il quitta sur-le-champ toutes les marques de la royauté pour prendre celles de son crime et de la pénitence qu'il en voulait faire, en se couvrant de cendres et de cilice. Qui vit jamais rien de pareil? Ce Sardanapale, ce voluptueux, cet efféminé, cet homme tout perdu et tout corrompu de délices, réduit sans différer un seul moment à l'état de la pénitence, et la plus rigoureuse qui fut jamais! *Res admiratione digna cernebatur, cilicio purpuræ cedebat ambitio, et cinis diadematis obruebat ornatum* (*Chrysost.*)! Quel spectacle digne du ciel et de l'admiration de toute la terre! Le sac et le cilice prenaient impérieusement la place de la pourpre, et la cendre effaçait l'éclat et les brillants du diadème! *Et clamavit et dixit in Ninive, ex ore regis et principis. Homines et jumenta non gustent quicquam.* Il ne fut pas encore satisfait de sa pénitence particulière, quoique la majesté royale dont il la faisait triompher lui donnât tant d'éclat

et tant de force, il voulut qu'elle fût accompagnée de celle de toute la cour et de toute la ville, pour la mettre en état de faire, par cette jonction, un effort plus considérable contre la justice divine. Il commande donc par édit un jeûne très-rigoureux de trois jours entiers sans rien prendre, et veut qu'il s'étende jusqu'aux petits enfants à la mamelle et aux animaux domestiques, comme vous voyez, dit saint Chrysostome, dans les funérailles des princes, que les chevaux, tout couverts de deuil, font partie de la pompe funèbre pour en augmenter la tristesse. Il n'y eut jamais rien de si lugubre que la face de cette grande ville, en un état si lamentable, où elle se trouvait tout à coup changée en un grand et vaste désert, l'horreur et la solitude régnant partout, le silence n'étant interrompu que par les voix pitoyables de ceux qui demandaient miséricorde, par les gémissements des hommes, par les pleurs et les lamentations des femmes, par les hurlements des animaux et par les cris des petits enfants, qui, cherchant inutilement les mamelles de leurs mères, redoublaient étrangement leurs peines par celle que ces innocents souffraient pour les péchés de leurs parents : *Non sufficiebat ad placandum Deum peccantium satisfactio, nisi seniorum quoque peccata parvulorum innocentia deploraret, et fletibus alienis delicta sua juventus ablueret* (*Ambr. tom.*II, *sub fin.*). Ce n'était pas assez de la peine des criminels pour satisfaire à Dieu, il fallait encore que l'innocence y mêlât les siennes pour pleurer et pour effacer, par les larmes de ces pauvres petits, les désordres de la jeunesse et les crimes des vieux pécheurs. Et cette pénitence fut si forte et si efficace, qu'elle arracha les foudres de la main de Dieu et lui fit changer son arrêt.

A cette prédication de Jonas, de cet inconnu, de cet homme sans preuve de sa mission, ces Ninivites, ces infidèles, ces méchants, ces abominables firent pénitence, et une pénitence de cette force ; et après tant de fortes prédications de Jésus-Christ, qui se fait tous les jours entendre par son Evangile, qu'on nous prêche, nous chrétiens, nous fidèles, nous si éclairés, nous enfants de l'Eglise, qui n'ignorons rien de ce que Dieu lui a révélé pour notre salut, nous sommes insensibles, nous nous roidissons contre lui, nous demeurons toujours avec une indomptable opiniâtreté dans l'état de notre péché. Un seul a pu convertir dans un seul sermon toute une ville, et la plus grande qui fût alors au monde ; et tant de prédicateurs dans Paris, la plus grande ville qui soit aujourd'hui dans le monde, ne convertiront pas possible une seule âme dans tout un carême. N'allez plus dire, après cela, lâchement que vous ne pouvez, qu'il est trop difficile de vous convertir, que les occasions vous entraînent malgré toute la résistance que vous pouvez faire. Tous les Ninivites vous confondront en vous donnant publiquement le démenti devant le tribunal du Fils de Dieu. Avec moins de grâces et de connaissances que vous n'en avez, n'ayant que Jonas qui leur parlait, ils ont beaucoup fait. *Et ecce plusquam Jonas hic.* Et vous, avec tant de grâces que vous recevez si souvent par Jésus-Christ, qui vous parle et vous sollicite, vous ne faites rien ! Leur cilice, leur cendre, leur humiliation et leur jeûne condamneront votre délicatesse, votre lâcheté, votre orgueil, votre aversion à la pénitence, vos voluptés et vos délices ; et tous ces pitoyables cris des hommes et des femmes, des petits enfants et des animaux, qui demandent à Dieu miséricorde, crieront vengeance contre vous, en faisant entendre à toute la terre que ce n'est pas à Dieu qu'il a tenu, mais à vous seul, et que rien ne vous a manqué que le courage et la fidélité aux grâces qu'il vous a données : *Testes invoco hodie cœlum et terram*, disait Moïse en finissant sa vie, *quod proposuerim vobis vitam et mortem, benedictionem et maledictionem* (*Deuter.* XXX) : Je prends à témoin le ciel et la terre, que je vous ai donné le choix de la vie et de la mort, des bénédictions de Dieu ou de ses malédictions, qui dépendent de vous. Et moi, finissant ce sermon, j'appelle ici, avec beaucoup plus de force encore, non-seulement le ciel, la terre et l'enfer; le ciel, où il y a tant de saints qui n'ont jamais eu tant d'avantages que vous en avez; la terre, où mille gens avec vous font tous les jours beaucoup plus pour le temporel que vous ne faites pour votre salut ; l'enfer, où tant de misérables sont très-justement condamnés pour beaucoup moins de péchés que vous n'en avez commis, et qui s'en fussent garantis s'ils eussent eu autant de grâces que vous en avez ; mais je prends encore à témoin cette église, ces voûtes, ces piliers, cette chaire, qui ont si souvent retenti de la voix des prédicateurs et de ces grandes vérités qu'ils y ont publiées, que Dieu n'a pas manqué de son côté, et que comme notre salut et toute notre force viennent de lui, notre perte aussi viendra de nous seuls, si après tant d'aides et de secours, et tant de grâces présentées, nous refusons encore de faire pénitence. Faisons-la donc. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON VIII.

POUR LE DEUXIÈME JEUDI DE CARÊME.

Des rebuts que l'on souffre dans l'oraison.

O mulier, magna est fides tua : fiat tibi sicut vis.

O femme, que votre foi est grande ! qu'il vous soit fait comme vous le voulez (*S. Matth.*, *chap.* XXI).

J'entreprends aujourd'hui de satisfaire vos esprits sur cette plainte si commune qu'on fait universellement partout, touchant les mauvais traitements et les rebuts que nous souffrons à l'oraison, où, bien loin d'impétrer ce qu'on prétend, on se trouve souvent très-mal traité. Et pour le faire fort solidement, il faut d'abord que je vous dise ce que le Fils de Dieu disait à ses disciples dans une pareille rencontre. Ils retournaient extrêmement mortifiés de n'avoir pu chasser le dia-

ble du corps d'un possédé après beaucoup de conjurations et de grandes prières pour impetrer de Dieu cette faveur. Ils lui en demandent la cause, et il répond : *Propter incredulitatem vestram. Amen quippe dico vobis, si habueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis monti huic : Transi hinc illuc, et transibit, et nihil impossibile erit vobis* (*Matth.*, XVII). Je vous apprends que ce fâcheux accident vous est arrivé pour votre peu de foi. Car je vous dis, en vérité, que si vous aviez de la foi, mais de la foi qui eût autant de force qu'en a le grain de moutarde entre les semences, vous pourriez transporter cette montagne au commandement que vous lui feriez de passer en un autre endroit, et il n'y aurait du tout rien qui vous fût impossible. Ce que répétant ailleurs, il ajoute : *Propterea dico vobis, omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis* (*Marc.*, XI). Voilà pourquoi je vous recommande bien fort, que quand vous ferez oraison, vous croyiez fermement que vous aurez tout ce que vous désirez impétrer, et je vous donne ma parole que vous l'obtiendrez. C'est la condition que Dieu demande, à quoi toutes les autres se réduisent. Et quand notre maître nous dit si positivement, dans l'Evangile de saint Jean, que tout ce que nous demanderons en son nom à son Père nous l'obtiendrons, *in nomine meo*, cela se doit entendre, dit saint Augustin, que nous le demandions avec une foi vive en Jésus-Christ ; de sorte que l'importance n'est pas seulement de prier, mais de prier avec foi, et avec une foi de cette force.

D'autre part, comme cette foi, qui est un don surnaturel, nous doit venir de Dieu, outre la grâce qu'il nous donne pour agir, il y contribue par une conduite tout à fait admirable, et la plupart du temps fort mal entendue des chrétiens. Et quoi ? Les choses du monde qui certainement nous choquent le plus en l'oraison, les désolations, les aridités, les dégoûts, les abattements d'esprit et de cœur, les abandonnements intérieurs, les afflictions et les pertes dont nous voulons nous garantir, et cent autres pareilles choses très-fâcheuses et qui sont pourtant les moyens nécessaires pour faire naître et croître dans une âme cette espèce de foi qui rend toujours la prière victorieuse. De sorte que, bien loin que ces mauvais traitements dont nous nous plaignons détruisent la fin de la prière, qui est d'impétrer, qu'au contraire ils nous y conduisent, nous faisant acquérir ce par où bien assurément on impètre toujours. Dieu rebute une âme dans l'oraison pour lui faire acquérir la foi ; et la foi qui lui vient de ce rebut lui fait tout impétrer de Dieu. Ce sont là les deux belles vérités comprises dans les deux parties de cet évangile, qui nous font voir le procédé mystérieux tout à fait surprenant de Jésus-Christ et de cette femme chananéenne. Dans la première nous verrons les rebuts qui viennent de Dieu pour avoir ce qu'il prétend d'une âme, à savoir la foi dans l'oraison : *Non respondit ei verbum*, etc. ; et dans la seconde la foi, qui vient de ces rebuts dans une âme pour obtenir tout ce qu'elle prétend de Dieu : *O mulier! magna est fides tua; fiat tibi sicut vis.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu nous veut faire tous les biens possibles et surpasser par la grandeur de ses divines libéralités nos espérances mêmes et nos désirs. Mais c'est par le moyen de l'oraison qu'il a voulu qui fût comme la clef de ses trésors et comme le canal par où tous les biens, qui ne peuvent venir que de cette source infinie de sa bonté, découleraient jusqu'à nous.

Pour cet effet il nous inspire l'oraison et nous y porte, et nous y pousse, et il nous la commande même plus d'une fois dans l'Evangile. Il vient toujours le premier à nous par la grâce de faire oraison, qu'il nous présente, afin que, si tout le reste nous manque, nous ayons pour le moins dans nous par cette grâce le principe de tous les autres biens qui en dépendent et qui la suivent infailliblement toujours, selon la fameuse sentence de saint Augustin : *Jubendo admonet et facere quod possis, et petere quod non possis.*

D'ailleurs il s'en voit plusieurs qui, suivant cette inspiration de Dieu, sont assidus à la prière, tâchent de se mettre en état de grâce où l'oraison soit agréable à Dieu, le prient de tout leur cœur avec beaucoup de ferveur et dans une profonde humilité, pour fléchir sa miséricorde ; et néanmoins la plupart du temps il arrive que, bien loin d'impétrer ce qu'ils demandent, ils se trouvent très-mal traités et terriblement rebutés en trois manières qui, enchérissant toujours l'une sur l'autre, seraient capables de désespérer une âme qui n'entendrait pas les secrets de Dieu ; ce qui nous est représenté dans la Chananéenne. Le voici.

Et egressus inde Jesus, secessit in partes Tyri et Sidonis. Le Fils de Dieu sortant de la Judée, s'en alla sur les terres de Tyr et de Sidon, dont les peuples étaient Chananéens. Voyez-vous qu'il s'avance le premier vers cette femme qu'il avait présente à l'esprit, avec un dessein tout formé de faire en sa faveur ce grand miracle de la guérison de sa fille, et qu'en même temps qu'il s'approche d'elle à l'extérieur, il fait intérieurement le premier pas en son esprit, lui inspirant la grâce de sortir et de s'avancer vers lui pour le prier ? car l'Evangile ajoute :

Et ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa. Comme Jésus-Christ s'avançait, une femme de cette nation sortit de sa demeure qu'elle avait sur les frontières. Cette femme, obéissant donc à l'inspiration du Sauveur du monde qui l'attirait à soi, sort de chez elle extérieurement, pour s'avancer aussi vers lui ; et en même temps, selon l'observation de saint Anselme et de Denys le chartreux, elle sort intérieurement du pitoyable état de son péché, ou l'infidélité de sa nation l'avait engagée, et elle en sort pour se rendre agréable à celui qu'elle vient prier. *Egressa*

corpore et animo, dit le savant chartreux : *De pristina conversatione omnino egressa*, comme l'explique saint Anselme.

Clamavit : Domine, fili David. Elle se mit à crier à haute voix : Seigneur, fils de David. Voilà ce qui exprime la ferveur d'une ardente oraison par Jésus-Christ et à lui-même. *Miserere mei, filia mea male a dæmonio vexatur.* Ayez compassion de moi en la prenant de ma pauvre fille, qui est étrangement tourmentée du malin esprit. C'est ici la profonde humilité de cette femme, qui se reconnaît misérable et qui expose sa misère, pour fléchir son cœur à la miséricorde. Et néanmoins, y a-t-il rien de plus surprenant que ce procédé? Jésus-Christ la rebute et la repousse trois fois de suite, augmentant toujours ses mépris, et ajoutant quelque chose de plus fâcheux, de plus dur et de plus désobligeant. Elle crie. *Non respondit ei verbum.* On ne lui dit pas un seul mot ; cela sans doute est un peu rude. Elle redouble, elle continue, jusqu'à importuner enfin par ses cris les apôtres, qui, pour se délivrer de cette persécution, supplient leur maître de la renvoyer avec satisfaction. *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel.* Ce n'est point pour ces gens-là que je suis venu faire des miracles, mais pour les brebis égarées, qui sont du troupeau des Israélites. Cela est bien plus rude et bien plus rebutant que le silence ; ces grâces ne sont point pour elle, mais pour les autres. Elle recharge, et se prosternant à ses pieds et l'adorant : Seigneur, lui dit-elle, secourez-moi. *Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus.* Ce que vous demandez n'est point du tout raisonnable, car il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. Voilà bien pis encore que de se taire et de lui préférer les autres, la repousser avec outrage, et la déshonorer ainsi en l'appelant chienne. Ce sont là les trois sortes de rebuts dont nous nous plaignons si souvent.

Premièrement, il y a des âmes qui prient avec beaucoup de ferveur et d'application d'esprit, et qui n'obtiennent pourtant ce qu'elles lui demandent non plus que si elles ne le priaient pas. Il est à leur égard comme s'il n'avait ni connaissance, ni ouïe, ni cœur, ni bonté, ni amour pour elles : *Non respondit eis verbum ;* comme si elles ne demandaient rien, ou qu'il ne les entendît pas. Voilà le silence de Dieu dont David se plaignait, se voyant traité de la sorte : *Deus meus, clamabo per diem* (*Psalm.* CXXI). Je ne cesserai point de crier et de solliciter votre miséricorde par mes cris : *Et non exaudies*, et mes cris ne feront non plus d'impression sur vous que s'ils n'étaient pas écoutés. Ce que le saint homme Job exprime si bien en décrivant en sa personne ce premier traitement que Jésus-Christ fit à la Chananéenne : *Clamo ad te, et non exaudis me ; sto, et non respicis me ; mutatus es mihi in crudelem* (*Job.* XXX). Je m'adresse à vous en criant de toute ma force, et vous n'écoutez pas ; je me présente, et vous ne daignez seulement me regarder. Il y a quelque chose de si cruel en ce mépris, qu'il semble que votre bonté soit changée pour moi seul en cruauté. Et les personnes peu spirituelles, qui n'entendent pas les secrets de Dieu dans ce mystérieux silence, disent quelquefois par impatience en abandonnant tout, ce que ces impies disaient dans Job par un motif encore bien plus criminel : *Quid nobis prodest, si oraverimus Deum* (*Job.* XXI) ? Que nous sert-il de prier Dieu?

C'est à ce silence que se rapportent les ennuis, les accablements d'esprit, les dégoûts, les aridités, les désolations et les langueurs que les personnes les plus saintes et les plus spirituelles expérimentent quelquefois à l'oraison : comme David, qui disait que son âme était comme une terre sèche qui ne reçoit point de rosée du ciel, et sainte Thérèse, qui fut vingt ans entiers dans ce rebut continuel et dans ce silence affecté de Dieu, avec des peines incroyables, qui font à l'âme un secret tourment très-sensible, lorsque l'entendement n'a point cette aimable pluie de douces pensées qui produit sans peine dans la volonté une infinité de saintes affections, ce qui est appelé sécheresse d'âme ou aridité ; qu'on ne goûte point les douceurs de la dévotion sensible, ce qu'on nomme désolation ; et que, malgré la promptitude de l'esprit qui s'attache à Dieu, la chair est pourtant infirme, et par cette infirmité à laquelle une âme est abandonnée, la nature non-seulement ne goûte pas les délices de l'oraison, mais elle y a très-grande répugnance et une forte aversion qui l'en retire, comme d'une occupation fâcheuse et très-pénible, ce qui s'appelle langueur et ennui ; de sorte qu'on prie dans ce silence rebutant de Dieu, comme s'il ne servait de rien de le prier, et qu'il ne voulût pas entendre. *Non respondit ei verbum.*

Voici bien plus : il y en a qui non-seulement souffrent ce mépris et ce silence de Dieu, qui ne répond pas par ses faveurs et ses caresses, mais qui se voient encore postposés à d'autres qui sont moins dignes de les recevoir, et qui même ne les demandent point, selon cette fameuse plainte de David, si commune encore aujourd'hui à tant de gens qui se scandalisent très-fort de cette conduite si surprenante : Il y a si longtemps que je prie Dieu pour être délivré de cette persécution, pour avoir ce qui m'est nécessaire pour subsister, et cent autres pareilles choses ; rien de tout cela ne m'arrive ; et en même temps je vois que mille autres gens qui n'ont nul soin de lui plaire et de le prier, possèdent tous ces biens et toutes ces faveurs du ciel qui leur viennent de toutes parts. Il est bon pour ceux-là et inexorable pour moi ; il méprise ceux qui le suivent et qui le prient, et il vient au-devant de ceux qui le méprisent : *Ecce ipsi peccatores et abundantes in sæculo obtinuerunt divitias, et dixi : Ergo sine causa justificavi cor meum* (*Psal.* LXXII). Voyez comme on traite la Chananéenne. Comme elle poursuit à crier, et que les apôtres, la secondant, intercèdent pour elle :

Non sum missus; ces faveurs, dit-on, ne sont pas pour elle. Voilà sans doute un refus fort désobligeant qu'on lui fait entendre par ces paroles; mais voici ce qui est bien plus choquant, par la préférence qu'on fait des autres : *Nisi ad oves quæ perierunt domus Israel.* Je les ai réservées pour mes ouailles qui sont du troupeau d'Israël ; cela veut dire pour les Juifs. Ce n'est donc point pour cette bonne femme qui le reconnaît, qui le prie, qui se jette à ses pieds, qui l'adore; mais c'est pour les Juifs qui refusent de le reconnaître, qui le méprisent, qui l'outragent, qui le persécutent, et qui enfin d'agneaux sont devenus tout autant de loups enragés pour le déchirer et le mettre en pièces : *Nisi ad oves quæ perierunt domus Israel. Sed oves*, dit saint Chrysologue, *luporum contagione jam rabidæ, et ipsis bestiis propria feritate sæviores, laniare et violare semper suum voluere pastorem* (*Serm.* 100).

Voici bien davantage encore, et ce qui pousse enfin la chose à la dernière extrémité. On la refuse en ne lui répondant rien du tout : *Non respondit ei verbum;* on la méprise en lui préférant d'autres qui sont sans mérite : *Non sum missus nisi ad oves ;* et on lui donne enfin tout le contraire de ce qu'elle demande, en l'outrageant terriblement et en la traitant comme une chienne, lorsqu'ayant rechargé avec plus d'instance et de ferveur, elle reçut cette réponse tout à fait outrageuse et désespérante : *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus :* c'est-à-dire, cela est bon pour les enfants de la maison ; mais pour vous que je considère et que je regarde comme une chienne, adieu, retirez-vous! C'est la dernière sorte de rebuts, et qui choque le plus dans la prière; non-seulement on vous refuse ce que vous demandez ; non-seulement on vous méprise en favorisant d'autres qui ne valent du tout rien, mais, ce qui met à bout la patience de plusieurs, tout le contraire vous arrive, et vous êtes plus malheureux après avoir longtemps prié que vous n'étiez auparavant : ce qui paraît en cent exemples que l'Écriture nous en peut fournir. Daniel faisait tous les jours régulièrement trois oraisons, pour obliger Dieu à le protéger contre ses ennemis qui avaient juré sa perte; et ils prévalent tellement qu'ils le font jeter aux lions. Job sacrifiait chaque jour pour la prospérité de ses enfants; on lui vient dire qu'ils avaient été accablés tout à coup et tous ensemble sous les ruines d'une maison. Ananias, Azarias et Misaël faisaient de ferventes prières pour se munir contre la violence et la fureur du monarque de Babylone ; ils sont jetés dans la fournaise. David se couvrit de cendre et de cilice, priant, pleurant et gémissant, pour obtenir la santé de son fils ; non-seulement il le perdit, mais il fut réduit aussitôt après aux dernières extrémités par la révolte d'Absalon. Toute l'Église naissante était en prières pour impétrer la délivrance de saint Pierre ; il fut condamné par Hérode à perdre la tête. Et il n'y a peut-être ici personne qui ne soit lui-même un exemple que l'on peut ajouter à tous ces autres, s'étant trouvé avoir tout le contraire de ce qu'il demandait à Dieu.

Voilà les mauvais traitements et les rebuts à l'oraison que l'expérience fait voir, et qui paraissent manifestement par toute l'Écriture sainte. Or, pourquoi Dieu en use-t-il si souvent de la sorte? Ce n'est pas qu'il balance ou qu'il délibère s'il doit donner ou non ce qu'on demande, parce que ce qu'il fait ou qu'il ne fait pas dans la suite des temps, il l'a résolu et déterminé dans lui-même de toute éternité; ce n'est pas aussi qu'il ait absolument arrêté de le refuser; la fin de ces exemples justifie qu'il donne plus qu'on ne voulait. Pourquoi donc agit-il ainsi? Je sais, si je considère Dieu en tant qu'il agit pour sa propre gloire, que c'est pour faire hautement éclater sa toute-puissance, qui fait que, comme il a produit toutes les choses du néant, il tire aussi le bien du mal et le salut du sein même du désespoir. Mais si je le regarde en tant qu'il cherche et qu'il procure en toutes choses notre bien, il faut que je dise avec les Pères, qui font cette remarque au sujet de la Chananéenne, que c'est pour faire naître et croître en nous la foi qui est nécessaire pour impétrer : *Quia fidem illius provocabat* (*Chrysost.*, *hom.* 17), comme parle saint Chrysostome ; et pour cela saint Basile de Séleucie appelle son silence très-humain et très-obligeant sous l'apparence d'inhumanité : *Sub inhumanitatis obtentu silentium longe humanissimum* (*Bas. Sel.*, *or.* 20); parce que ces refus, qui semblent si désobligeants, ne sont que pour produire, pour faire croître et pour faire éclater la foi, et en elle et en nous. Voici comment.

Cette foi que nous avons dit qui était absolument nécessaire pour impétrer n'est pas seulement un acte d'entendement qui nous fait croire que Dieu peut tout et qu'il nous veut donner ce que nous lui demandons, si c'est le meilleur : *Qui potest omnia, vult tantum optima* (*Philo*), comme dit Philon, c'en est un aussi de la volonté, qui nous appliquant en particulier et dans l'occasion présente ce principe général, nous fait concevoir une forte confiance en lui, que nous impétrerons cette grâce de sa bonté. Or, comme la foi de l'entendement est d'autant plus grande et plus vive qu'il y a plus d'obscurité dans ce que nous croyons, aussi la foi de la volonté qui enferme la confiance en Dieu, est plus grande, s'il y a plus de difficulté, disons mieux, s'il y a plus de désespoir d'obtenir de Dieu ce que nous voulons. Si je voyais Jésus-Christ dans l'eucharistie, et si je pénétrais tout le secret de ce mystère, il ne serait pas fort étrange ni fort difficile que je le crusse; mais parce que tout le contraire me paraît, que les apparences combattent mon esprit, en lui faisant voir partout l'impossible, et que néanmoins je le fais plier à cette créance malgré toutes ces oppositions, de là vient que la foi est ici dans sa force et dans son triomphe, et que ce sacrement où nous croyons en cette ex-

cellente manière ce qui nous paraît impossible, est le mystère de la foi. Je dis le même de la volonté. Si j'ai confiance quand Dieu m'écoute favorablement, qu'il me caresse, qu'il me favorise, qu'il me comble de consolations, que je ne trouve rien de difficile et qui s'oppose à mes desseins, et que tout contribue à mon bonheur, il n'y a rien de rare et d'admirable. Mais quand je suis refusé, rebuté, abandonné de Dieu, accablé d'ennuis, de langueurs, de désolations, d'adversités, que je trouve tout le contraire de ce que je cherche ; que selon toutes les apparences il est impossible que j'aie ce que je désire et que je demande, et que tout me semble désespéré, si je crois pourtant fermement sans douter et sans hésiter, en cette rencontre, que Dieu m'exaucera, et qu'ensuite je me repose sans inquiétude dans son sein par cette confiance inébranlable en ses bontés, c'est alors véritablement qu'elle est grande, parce qu'il n'y a rien d'humain qui l'appuie dans ces refus et ces difficultés et dans cette impossibilité apparente qui fait périr toute espérance humaine pour faire triompher uniquement et pour élever hautement sur ses ruines cette confiance en Dieu seul; et une oraison de cette nature se peut appeler le mystère de la confiance, *mysterium spei*.

Et c'est par là que nous pouvons accorder ces passages qui nous paraissent si contraires, lorsque d'une part on nous dit qu'aussitôt qu'on prie Dieu exauce, et que dès qu'on parle il répond : *Ad vocem clamoris tui statim ut audierit respondebit tibi* (*Isai.*, XXX) ; et de l'autre, qu'il dissimule, qu'il attend, qu'il dort, qu'il ne répond pas, qu'il rejette. Quand il se tait de la sorte, il répond; et quand il refuse, il accorde. Comment cela ? c'est que par ce procédé rebutant et par ces fâcheux traitements il donne cette grande foi qui est nécessaire pour impétrer. Ce qui a fait dire à saint Basile de Séleucie en l'oraison trentième, où il traite de la Chananéenne, cette parole admirablement belle : *Parturiens donationem retrahere simulat, licet ardentius ipse dare desideraret, quam quæ genibus advolvebatur accipere.* Il enfantait le bien que la Chananéenne demandait en faisant semblant de la maltraiter par ces refus étudiés, quoiqu'il eût dans la vérité plus d'envie de lui accorder, que cette pauvre femme qui s'était prosternée à ses pieds n'en avait de le recevoir. Remarquez comme il parle : *Paturiens donationem.* Une femme enfante, mais c'est par les douleurs et les tranchées qui durent quelque temps et qui précèdent la production du fruit, et qui sont même de l'essence de l'enfantement, depuis qu'on dit à Eve : *In dolore paries filios :* Vous aurez des enfants, mais par les douleurs qui précèdent leur naissance. Elles en sont les voies et les moyens. Cependant cette pauvre mère souffre beaucoup, et désire très-ardemment de se délivrer de son fruit, et ne le produit que par ses souffrances qui font naître avec lui la joie qui vient de sa naissance ; et cela s'appelle enfanter. Dieu donne ce qu'on lui demande à l'oraison, mais c'est par ces fâcheux traitements qui font naître et perfectionnent la foi qui est nécessaire pour impétrer. Ce sont les tranchées qui précèdent la naissance du don que sa divine bonté veut produire, et cependant il souffre lui-même en quelque manière, en se faisant violence par ces rudes traitements qu'il nous fait, jusqu'à ce que la foi soit parfaite en nous. Il a incomparablement plus d'envie de donner que nous de recevoir ; et cela même est enfanter le don, et conséquemment exaucer : *Parturiens donationem.* Par ce mépris il nous exauce ; par ce silence il nous répond, non pas encore en nous octroyant la fin de notre demande, mais en nous donnant le moyen et la vertu nécessaires pour l'impétrer, d'autant que ces rebuts perfectionnent notre foi. Et cette vertu devenue parfaite par cet admirable moyen impètre tout. C'est la seconde vérité de notre évangile et de mon sermon.

SECONDE PARTIE.

Que le Fils de Dieu réussit heureusement dans son dessein ! En rebutant ainsi la Chananéenne, il a ce qu'il s'est proposé : la foi dans cette illustre femme, mais la foi la plus vive, la plus forte et la plus constante qui fut jamais, et la plus généreuse confiance en Dieu dans l'oraison. On la méprise par un silence fier et dédaigneux, on la rejette par une préférence injurieuse que l'on fait des autres à elle, on l'outrage en l'appelant chienne, et, ce qu'il y a de bien plus étrange, non-seulement on lui dit positivement et rudement avec injure qu'elle n'aura pas ce qu'elle demande, mais on ajoute qu'il n'est nullement bon qu'on le lui donne : *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus.* Or, elle croyait fortement que celui qui lui parlait de cette sorte était vrai Fils de Dieu; elle savait ensuite qu'il était impossible qu'il fît une pareille chose qui ne fût pas bonne ; car Dieu ne peut rien faire qui ne soit fort bon, de sorte que c'était lui dire fort nettement qu'il était impossible qu'elle eût ce qu'elle prétendait avoir. Impossible ! Y a-t-il espérance humaine qui puisse encore subsister? Que lui reste-t-il, que le désespoir, qu'à quitter tout, qu'à laisser là et Jésus-Christ et les apôtres, qu'à retourner à sa maison et à abandonner un dessein et une poursuite qui tendent à l'impossible? Ah ! voici la merveille qui mérite que le Fils de Dieu se récrie en l'honorant de son éloge et de son admiration. Où l'espérance humaine est abîmée, où il n'y a que mépris, que refus, qu'injures, que difficultés insurmontables et qu'apparente impossibilité, et lorsque tout semble désespéré, la foi de cette merveilleuse femme, sa vive et généreuse confiance en Dieu, naît dans le sein même du désespoir, et devient plus forte par la rencontre de tant de terribles obstacles. Non-seulement elle espère et poursuit toujours en espérant à demander cette faveur ; mais de ces rebuts mêmes, et des injures qu'on lui dit, et de cet impossible qu'on lui oppose, elle fortifie son

espérance et conclut enfin qu'elle aura ce qu'elle veut. *Etiam, Domine*, dit-elle, *nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum*. Oui, Seigneur, j'en conviens, je ne puis prétendre à une autre qualité qu'à celle que vous me donnez ; mais c'est cela même qui me fait dire que j'obtiendrai de vous la grâce que je vous demande. Il n'est pas juste à la vérité que l'on jette au chiens le pain qui se doit aux enfants ; mais pour les miettes qui tombent de la table, les petits chiens qui sont aux pieds de leur maître ont droit d'y prétendre : *Etiam, Domine*. Voici comme l'a fait parler saint Basile de Seleucie : *Contumeliam teneo curationis pignus* (*Or.* 20). Vous me repoussez, vous me maltraitez de paroles. Bon, j'aurai donc contentement. Cette injure que vous me dites, je la reçois avec joie comme un gage assuré de la guérison de ma fille. Un autre s'en serait désespéré, et c'est ce qui m'assure. Car enfin, puisque selon vous je dois être mise au nombre des chiens, j'ai lieu de croire que j'impetrerai de vous par mes prières et par mes importunités respectueuses ce qu'on n'a pas coutume de leur refuser. *Spondet mihi salutem canis appellatio*. Y eut-il jamais une confiance égale à celle-ci, puisque, outre le refus formel qui est si capable de l'affaiblir, on lui oppose encore l'impossible qui fait le désespoir? Et néanmoins, non-seulement elle subsiste, mais, devenue plus forte par l'opposition d'un ennemi qui semble insurmontable, elle conclut de là qu'elle obtiendra ce qu'elle veut.

Et c'est pour cela que saint Chrysostome (*Hom.*, 38 *et* 44) préfère la foi de la Chananéenne à celle d'Abraham : *Qui contra spem in spem credidit* (*Rom.* IV), qui crut, contre toute apparence humaine, que, nonobstant sa vieillesse de tout un siècle et celle de Sara, fort approchante de la sienne, il serait père d'une longue postérité d'où devait naître le Messie. Cela sans doute était difficile ; il ne paraissait pas pourtant qu'il fût impossible. On ne lui disait pas qu'il le fût, et qu'il n'était nullement bon que cela se fît ; au contraire, Dieu le lui avait solennellement promis, et pour plus grande assurance, il avait fortifié, si j'ose ainsi parler, sa parole du jurement inviolable qu'il y ajouta. Mais on dit nettement à cette femme que ce qu'elle demande n'est point du tout bon, et conséquemment qu'il est impossible, puisque Dieu ne peut rien qui ne soit bon ; et bien loin de le lui promettre, on la repousse avec injures : et néanmoins elle croit, et croit pour cela même qu'elle l'obtiendra ; c'est ce qui est tout à fait admirable. Et c'est pourquoi le Fils de Dieu, comme ne pouvant plus dissimuler, ni retenir dans lui-même son admiration, s'écrie : *O mulier, magna est fides tua*. Que s'ensuit-il? *Fiat tibi sicut vis*. Une confiance, une foi de cette force est toute-puissante sur moi : espérant toujours malgré ces refus, tu as fait ce que j'ai voulu, je veux maintenant tout ce que tu veux, et je te fais dépositaire de ma toute-puissance.

Vous avez souvent ouï dire que l'oraison était toute-puissante sur Dieu même, qu'elle contraint en quelque manière de lui céder ; ce qui nous est représenté dans le combat mystérieux de Jacob et de l'ange qui lui dit : *Si contra Deum fortis fuisti, quanto magis contra homines prævalebis* (*Genes.*, XXXII)? Si tu as pu triompher de Dieu même, que ne pourras-tu pas contre les hommes ? Or, ce qui la rend si puissante, c'est cette foi victorieuse à qui Dieu promet tout. Ce qui a fait dire à saint Paul (*Hebr.*, XI), que toutes les choses miraculeuses que l'Écriture sainte nous raconte des saints de l'ancien testament, ont été faites par la foi. Il est fort assuré pourtant que c'est en priant Dieu qu'ils ont agi si admirablement en ces rencontres extraordinaires ; mais parce que leur oraison n'a fait ces merveilles que par la foi, qui en était l'âme et la force, il les lui attribue. C'est elle dont le propre est d'impétrer par le transport de la volonté de Dieu dans celle d'une âme qui le prie en cette excellente manière, et par l'admirable communication de sa toute-puissance qu'il lui abandonne. Ce que le Sauveur du monde exprime divinement bien par ces grandes paroles : *Fiat tibi sicut vis ;* selon cinq ou six belles observations des Pères qui les ont le plus exactement examinées.

Il ne lui dit pas, dit saint Chrysostome (*l.* XVII, *ex Var. in Mat.*) : Je chasse le diable du corps de ta fille, je la guéris ; mais chasse-le toi-même, si tu veux, guéris-la. Je te substitue en ma place, pour agir comme il te plaira, je te mets le remède entre les mains ; tu la peux guérir si tu veux. *Non dixit : Sanetur filia tua, sed : Fiat tibi sicut vis; tu, inquit, eam cura, esto medicus, tibi medicamentum remitto.*

De plus, il ne dit pas : *Fiat tibi sicut volo:* Oui, je te l'accorde, que cela soit comme je le veux ; mais précisément, comme tu le veux, *sicut vis* ; puisqu'ayant voulu ce que Dieu voulait, c'est-à-dire, cette parfaite confiance en lui, dans les rebuts et dans les difficultés qui se sont présentées durant le cours de la prière, il veut maintenant à son tour, dans le succès de l'oraison, ce qu'elle veut, en conformant et en soumettant en quelque manière sa volonté à la sienne par une merveille toute semblable à celle qui se vit dans Josué : *Obediente Deo voci mulieris* : Dieu obéissant à la voix de cette femme, comme il obéit à celle de ce grand homme.

Remarquez davantage, dit le même saint, que cette volonté, avec laquelle en vertu de sa confiance Dieu accorde la sienne, devient par là si efficace, qu'elle agit elle seule, et fait absolument ce qui lui plaît, sans qu'il soit besoin d'autre chose, non pas même d'une expression sensible d'elle-même par un terme de commandement : *Sicut vis*, et non pas *sicut jubes, voluntas tua curet eam* : Que ta volonté seule la guérisse. *Neque jussit mulier, neque imperavit dæmoni ; sed sola mulieris voluntas curavit eam, dæmonemque fugavit* (*Hom.* 53, *in Matth.*). Elle ne commande point au diable de sortir, elle veut

qu'il sorte, et cela suffit, sa seule volonté le chasse.

Voici bien plus, ajoute-t-il. Le Fils de Dieu s'exprime en cette rencontre par un *fiat* semblable à celui qui fut au commencement du monde l'exécution de sa volonté. *Hæc vox illi affinis est qua dictum est : Fiat cœlum, et factum est cœlum.* Et ce *fiat*, il le résigne à la volonté de la Chananéenne, comme en le lui cédant pour la rendre toute-puissante de sa puissance même qu'il lui donne avec ce *fiat*. *Fiat tibi sicut vis :* Il est à toi, tu en peux disposer comme tu voudras; j'abandonne tout mon pouvoir à ta volonté, et je veux qu'elle te tienne lieu de ma toute-puissance.

Allons plus outre : comme la toute-puissance de Dieu qu'il lui abandonne par ce *fiat*, étant infinie, n'a point de bornes, aussi, selon l'excellente observation d'Albert le Grand, il ne s'arrête pas à ce seul point qu'elle lui demande, qui est la délivrance de sa fille. Il ne borne pas à ce seul effet l'usage de sa toute-puissance, en lui disant : *Fiat tibi sicut petisti :* Que ce que tu as demandé se fasse; mais : *Sicut vis :* Tout ce que tu veux sans réserve, ma toute-puissance est à toi pour tout. J'en laisse l'usage à ta volonté, sans lui prescrire aucunes bornes. *Non ponit metam ei quæ in fide terminum non habuit.* La récompense répond au mérite. Il n'y a eu ni refus, ni mépris, ni outrage, ni difficulté, ni même impossibilité apparente qui ait pu arrêter et borner sa confiance; elle a franchi toutes ces barrières, elle est allée au delà de toutes les bornes. Jésus-Christ aussi ne met point de bornes au pouvoir qu'il donne à son oraison pour prix de sa confiance, il lui abandonne tout sans réserve. *Non ponit metam ei quæ in fide terminum non habuit.*

Et de là vient, en sixième lieu, que, pour montrer cette infinité sans limites, le Sauveur du monde lui donne bien au delà de sa demande, comme remarque en cet endroit saint Basile de Séleucie. Elle demandait seulement qu'on la regardât comme chienne, elle ne prétendait nullement au pain des enfants, elle ne voulait que quelque pauvre miette, une petite grâce en faveur de sa fille; et il la traite avec éloge, avec amour, avec caresses, comme sa fille bien-aimée, en lui donnant le pain tout entier, c'est-à-dire tout le miracle, en cette manière la plus avantageuse qui soit dans l'Evangile. *Totam tibi curationis mensam explico, non ut cani micas, sed ut filiæ totum panem largior.*

Conclusion. — Y a-t-il rien de comparable à la puissance de cette admirable femme victorieuse de Dieu même? Son oraison impètre tout. *Fiat tibi sicut vis*, parce qu'elle est animée d'une foi parfaite : *O mulier, magna est fides tua.* Et cette foi s'est formée et perfectionnée dans elle, parce que Jésus-Christ l'a terriblement rebutée : *Non respondit ei verbum.* O bienheureux et obligeants et très-souhaitables rebuts qui ont fait naître cette foi! O foi toute-puissante qui fait tout impétrer à l'oraison!

Chrétiens, participez à ce bonheur, en faisant désormais ce que cette femme, si bien instruite par le Saint-Esprit des secrets de l'oraison, fait aujourd'hui dans l'Evangile. Priez Dieu de tout votre cœur, adressez-vous à lui dans toutes vos nécessités, adonnez-vous à l'oraison et mentale et vocale; vous serez tristes, affligés, désolés, persécutés de cent pensées, accablés d'ennuis, de tristesse et de langueurs; vous n'aurez souvent aucune douceur de la dévotion sensible, vous n'obtiendrez rien de ce que vous désirez ardemment d'impétrer, vous verrez les autres heureux tandis que le malheur vous persécute, et vous aurez tout le contraire de ce qu'il y a si longtemps que vous demandez instamment à Dieu. Que ferez-vous en cet état? Au lieu de vous laisser abattre, vous abandonnant lâchement à la tristesse et à l'impatience, au murmure et au désespoir, prenez courage, tenez bon, fortifiez votre espérance, louez Dieu, réjouissez-vous, en vous disant à vous-mêmes : Voilà les voies ordinaires dont Dieu se sert pour exaucer ceux qui le prient; il en use ainsi pour leur donner lieu d'avoir plus grande confiance en lui. Ensuite, croyez fermement que quand les affaires vous paraîtront le plus désespérées, c'est alors que Dieu est plus prêt et plus disposé à vous secourir, et que le bien que vous attendez vous viendra, ou de la manière que vous le voulez, ou d'une autre qui vous sera bien plus avantageuse, par des voies qui lui sont d'autant plus glorieuses qu'elles vous sont plus inconnues. Et quand vous vous verrez réduits aux plus dangereuses extrémités, dites, avec Job, par un héroïque effort de votre espérance : *Etiam si occiderit me, in ipso sperabo* (*Job*, XIII). Quand tout serait désespéré pour moi et qu'il me donnerait même le coup de la mort, mon espérance pourtant ne périra pas, et, sans savoir comment, je sais toujours que même en périssant je ne puis périr espérant en lui. Et sur cette assurance, quelque difficulté qui se présente, quelque peine que vous souffriez, priez, pressez, frappez à la porte; persévérez, sollicitez, importunez, persécutez Dieu, sans cesse, sans trêve, sans interruption, comme cet heureux importun (*Luc*, X) qui ne cesse point de frapper à la porte de son ami durant la nuit, quelque réprimande qu'on lui fasse, jusqu'à ce qu'on lui jette ses trois pains; comme cette veuve de l'Evangile (*Luc*, XVIII), qui poursuit éternellement son juge qui la rebutait, jusqu'à ce qu'elle l'oblige, malgré qu'il en ait, à lui rendre justice. Adressez-vous à de puissants intercesseurs qui fortifient votre parti. Quoi qui vous arrive, dites toujours comme la Chananéenne : *Fili David, miserere mei.* Humiliez-vous, confondez-vous, reconnaissez que vous êtes indignes des grâces de Dieu, vous mettant devant lui comme de pauvres chiens devant leur maître. Cette humble et fervente persévérance qui vient de la foi que ces rebuts mystérieux produisent, rendra votre oraison toute-puissante. Vous serez traités comme les enfants de Dieu, rien ne vous sera refusé.

Et pour finir notre sermon par la pratique, prions Dieu tous ensemble et demandons-lui la chose du monde qui nous importe le plus en cette vie : c'est Jésus-Christ même dans l'eucharistie (*S. Ambr. in* 16 *S. Luc.*), qui, selon saint Ambroise, nous est représenté dans le pain qui est réservé pour les enfants de la maison, et dont cette adroite Chananéenne demande de si bonne grâce une miette. Et en nous prosternant aux pieds de Jésus-Christ, qui dans cet adorable sacrement est notre père, notre pasteur et notre pain, disons-lui de tout notre cœur :

Ecce panis Angelorum,
Factus cibus viatorum
Vere panis filiorum,
Non mittendus canibus.

Seigneur, étant au ciel le pain des anges, vous êtes en terre sur nos autels ce pain supersubstantiel que nous demandons tous les jours à notre Père, comme absolument nécessaire à notre entretien : *Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus* : Il n'est nullement bon de le donner à ces gros vilains chiens qui mordent, qui sont furieux, qui s'entremangent, qui retournent avec horreur à leur vomissement ; cela veut dire, à ces infâmes, à ces libertins, à ces vindicatifs, à ces vieux pécheurs endurcis qui retournent toujours à leurs péchés : *Foris canes*. Ce serait une horrible profanation de ce divin pain des enfants, que de le donner à ces chiens. *Etiam, Domine :* Cela, Seigneur, est véritable. *Sed et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum :* Mais vous savez aussi qu'il y a certains petits chiens doux et paisibles, humbles, traitables, caressants et qui aiment passionnément leur maître. Ils sont censés de la maison, et ils ont droit sur les miettes qui tombent de la table. En cette qualité, mon Dieu, n'ayant rien de la sainteté de vos enfants, je ne prétends pas à leurs avantages, mais seulement aux miettes de votre table. Je ne puis manquer d'en impétrer une, puisque vous les donnez aux humbles et à ceux qui se croient indignes, comme le prodigue, d'être au nombre de vos enfants : *Manducat Dominum pauper, servus et humilis*. L'ayant obtenue, j'aurai [illegible]t, parce que la moindre partie de ce divin [illegible]n vous contient tout entier, et que vous seul êtes mon Dieu, mon trésor et mon tout, dans le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

POUR LE DEUXIÈME VENDREDI DE CARÊME.

Le miracle perpétuel du christianisme dans la piscine mystique de la pénitence.

Est autem Jerosolymis probatica piscina, quæ cognominatur hebraice Bethsaida, quinque porticus habens

Il y a dans Jérusalem un grand réservoir appelé la Piscine aux brebis, et surnommé en hébreu Bethsaide, ou maison de miséricorde environné de cinq grandes galeries (*S. Jean, chap* V).

Cette merveilleuse piscine de Jérusalem était un miracle perpétuel entre les Juifs pour la guérison de leurs maladies, et où trois sortes de personnes concouraient en trois différentes manières : en quoi consiste tout l'essentiel de cet admirable Evangile. Premièrement, l'ange qui descendait du ciel dans la piscine à certain temps, et qui donnait le mouvement à l'eau : *Angelus Domini descendebat de cœlo in piscinam*. Secondement, les malades de toutes sortes qui attendaient ce mouvement et qui tâchaient de prendre le devant pour entrer les premiers dans l'eau : *In his jacebat multitudo languentium, claudorum, cæcorum, aridorum, expectantium aquæ motum*. Et parce qu'ils étaient ou extrêmement faibles et sans force, sans se pouvoir aider, ou aveugles qui ne pouvaient se conduire, ou boiteux et qui n'étaient pas en état de marcher assez promptement dans l'occasion, ou paralytiques qui ne pouvaient du tout se remuer, il leur fallait quelque homme habile et charitable qui leur rendît ce bon office, qui les aidât, qui les conduisît qui les fît marcher et qui les jetât bien à propos dans l'eau, comme le souhaitait ce pauvre malade qui disait au Fils de Dieu : *Domine, hominem non habeo*. Et lorsque tous ces gens-là s'accordaient et agissaient ensemble et de concert au moment qu'il fallait, que l'ange remuait cette eau, que le malade était tout prêt pour y entrer, et que son homme l'y jetait à propos et en prenant habilement son temps, le miracle était infaillible, et il n'y avait point de maladie, pour dangereuse et pour mortelle, pour longue et pour opiniâtre qu'elle fût, qui ne cédât tout-à-coup à la force et à la vertu secrète qui agissait par ces eaux salutaires : *Sanus fiebat a quacumque detinebatur infirmitate*.

Voilà sans doute un grand miracle : ce n'est pourtant que la figure du miracle perpétuel que Dieu a laissé aux chrétiens pour la guérison des maladies de l'âme, au premier et au second baptême de la pénitence. Voilà pourquoi, comme l'ombre s'évanouit et se dissipe devant la lumière, aussi, comme l'a remarqué Tertullien (*L. adv. Jud.*, *c.* 13), la piscine cessa d'agir incontinent après la Passion de Jésus-Christ, qui fit succéder à cette figure ce qu'elle nous représente en cet aimable sacrement de la pénitence.

C'est là que nous avons ce saint et sacré réservoir du sang du Fils de Dieu, dont sa Passion le remplit, et qui s'y est pleinement écoulé par ses cinq plaies, comme par autant de portiques de cette piscine mystérieuse : *Quinque porticus habens*. Elle est environnée de toutes sortes de pécheurs représentés par quatre espèces de maladies que l'Evangile rapporte : *Languentium, cæcorum, claudorum, aridorum ;* c'est-à-dire, de ceux qui pèchent par infirmité, par ignorance, par malice et par concupiscence. C'est là que ces victimes qu'on doit immoler à Dieu par le sacrifice du cœur contrit sont lavées de toutes leurs taches. Elle n'est qu'à Jérusalem, qui nous représente l'Eglise, parce qu'il n'y a que l'Eglise qui ait reçu de Jésus-Christ l'autorité de remettre les péchés par l'application de son sang précieux, qui ne se trouve point ailleurs ; et quand il est bien ap-

pliqué, tous les pechés s'effacent par un continuel miracle auquel il y a nécessairement trois sortes de personnes qui concourent : Dieu, son ministre et le pécheur ; en quoi consiste tout ce qu'il y a d'essentiel en ce merveilleux sacrement. Dieu donne le remède, son ministre l'applique, et l'homme pécheur le reçoit. L'ange qui vient d'en haut pour agir ici nous figure Dieu ; Jésus-Christ, Homme-Dieu, nous représente Dieu encore et son ministre, qui agit sous son autorité et qui tient sa place en ce sacrement; et le malade que le Fils de Dieu guérit est la figure du pécheur qui reçoit le remède, et par ce remède la guérison. Et quand toutes ces trois personnes agissent de concert en même temps , il n'y a point de péché , pour énorme et pour irrémissible qu'il paraisse, qui ne s'efface par le sang de l'Agneau, que ce divin sacrement nous applique. Voilà pourquoi , pour suivre exactement le sens et l'intention de cet évangile, je veux montrer, selon toutes ses circonstances, ce que Dieu fait en cette occasion, ce que doit faire le pécheur et ce que Dieu attend de son ministre, afin de nous obliger fortement, par la considération de la bonté divine et de notre devoir , à nous mettre en état de pouvoir jouir de l'effet de ce perpétuel miracle de l'Eglise.

PREMIÈRE PARTIE.

Angelus autem Domini descendebat secundum tempus in piscinam, et movebatur aqua. Remarquez d'abord qu'il y a quatre choses que l'Evangile observe dans cet ange : il descend du ciel : *Descendebat;* dans la Piscine : *In piscinam;* il donne un certain mouvement à l'eau : *Movebatur aqua*, et il le donne à certain temps : *Secundum tempus.* Voilà ce que Dieu fait pour contribuer de sa part à la guérison de nos âmes au sacrement de pénitence. Le Fils de Dieu, que le prophète appelle l'ange du suprême conseil, est descendu du ciel. Il a fallu qu'il franchît tout ce grand espace qu'il y a, je ne dirai pas entre le ciel et la terre, ce serait peu, mais qu'il y a entre Dieu et l'homme, qui est un espace infini. Il a fallu qu'il vînt à nous pour faire cette cure absolument impossible à tout autre qu'à lui, parce que la maladie étant le péché, elle ne se peut guérir que par la satisfaction; et celle-ci ne peut être faite que par un Dieu, qui, par l'excellence infinie de sa nature, humiliée pour se mettre en état de satisfaire, égale cette majesté suprême et infinie qui se trouve offensée par le péché de l'homme criminel. C'est ce que l'apôtre saint Paul établit fortement aux Hébreux, chap. X, où il entreprend de montrer qu'il n'y a que Jésus-Christ seul qui , à l'exclusion des sacrifices de l'ancienne loi, qui n'étaient que des ombres et des représentations de l'avenir, ait pu effacer les péchés du monde en descendant du ciel en terre : car se faisant homme et s'offrant à Dieu comme la victime capable de faire ce grand sacrifice propitiatoire : *Semel una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos*, il nous donne le remède parfait et consommé qui peut servir éternellement à sanctifier le monde. De sorte que, s'il y avait une infinité d'hommes, et que chacun même en son particulier eût fait une infinité de péchés, il ne serait nullement besoin d'un nouveau remède, celui-ci tout seul, étant appliqué, suffit pour rendre la santé à tous ces malades, non-seulement jusqu'à la fin du monde, mais aussi pour toute une éternité. Reste donc qu'il le soit.

Et c'est le second effet de cette bonté divine, représenté par cette autre parole : *In piscinam.* Le Fils de Dieu descend du sein de son Père, se faisant homme et lui offrant son sang pour en faire un remède à tous nos péchés, et il en fait un réservoir au sacrement de pénitence, pour nous en appliquer tout le mérite ; c'est là que nous recevons la vertu de ce sang précieux, et que par elle nos péchés sont effacés : *Sanguis Christi emundat nos ab omni peccato. Sanguis Christi qui per Spiritum sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo, emundat conscientiam nostram ab operibus mortuis* (I *S. Joan.*, I; *Hebr.* IX). Quand il se fit ainsi notre victime, il offrit son sang pour les infidèles et pour les hérétiques ; mais parce qu'il ne leur est pas appliqué dans la piscine de ce sacrement, qui n'est que dans l'Eglise, ce grand remède leur est inutile, il n'y a point pour eux de rémission de péchés. Dieu commanda dans l'ancienne loi à Moïse de faire le propitiatoire, que nous pouvons dire qui était le siége de l'empire de sa miséricorde et le grand trésor de ses grâces, mais il voulut qu'on le mît sur l'arche et qu'il y fût tellement ajusté, qu'il ne débordât point du tout et qu'il ne s'étendît pas au dehors. Notre divin législateur a établi le propitiatoire pour la rémission de nos péchés au sacrement de pénitence; c'est le trône de sa miséricorde et le trésor de ses grâces, où le sang de l'Agneau qui ôte les péchés du monde est conservé. Mais il n'est que sur l'arche, c'est-à-dire, que dans l'Eglise, et il y est tellement attaché, qu'il ne s'étend point du tout au dehors. Il faut venir à cet aimable propitiatoire; il faut se jeter dans cette piscine pour y recevoir l'effet de ce sang dans la guérison de nos maladies et dans la rémission de tous nos péchés.

Troisièmement, pour nous mettre en état de jouir d'un si grand bien au sacrement de pénitence , il ne manque pas de donner le mouvement à notre cœur par la grâce excitante, absolument nécessaire pour recevoir l'effet de ce miracle. L'ange qui descendait dans la piscine donnait un certain mouvement à l'eau : *Et movebatur aqua.* Il y a dans le grec : il la troublait avec impétuosité qui faisait bruit, comme remarque saint Ambroise, afin qu'il pût être entendu de tous ceux qui étaient dans les portiques. Ce n'était pas que ces eaux reçussent par ce mouvement la vertu de guérir de ces maladies, c'était un signal qui avertissait les malades qui attendaient dans ces galeries, que Dieu était tout prêt à les guérir, et qui ensuite les portait et les incitait forte-

ment à se jeter dans la piscine : ce que saint Cyrille confirme au livre second sur saint Jean.

Voilà ce que Dieu fait pour notre salut à la pénitence. Il faut qu'il nous prévienne par la grâce excitante, en se faisant entendre intérieurement à l'âme par la vocation céleste et en donnant au cœur un mouvement surnaturel qui le sollicite, le pousse, l'agite et le trouble, par les désirs et par la crainte, par l'espérance et par l'amour, et par ces autres mouvements secrets qui ne sont pas de notre fonds et des forces de la nature, mais qui viennent immédiatement de Dieu par le principe de la grâce. Et sans cela il est impossible de retourner à lui depuis que nous en sommes éloignés, et de relever de la maladie où nous sommes tombés, afin que nous sachions la vérité de cet oracle : que notre perte vient de nous et notre secours de Dieu seul. Il n'en est pas, comme saint Augustin l'a remarqué, de ce merveilleux médecin de l'âme comme de ceux qui entreprennent de guérir les maladies du corps. Après qu'un habile homme par son art et par l'assiduité de ses soins vous a remis en parfaite santé, il se retire, il n'attend pas qu'on lui donne son congé, en lui faisant dire qu'on n'a plus besoin de ses remèdes ni de ses visites, qui coûtent cher; mais dès que vous tombez malade, c'est à vous de l'appeller. On ne voit pas qu'il se présente le premier pour vous traiter, c'est à vous d'en faire le choix. On voit ici tout le contraire dans ce souverain médecin de nos âmes : *Cum ad perfectam justitiam sanitatemque perduxerit, non deserit, nisi prius deseratur :* Quand il nous a remis par sa grâce médicinale dans un état de parfaite santé, comme la conservation de ce trésor dépend absolument de sa présence, il ne se retire jamais qu'on ne l'y oblige, en l'abandonnant le premier; mais lorsqu'on devient malade par le péché, il faut qu'il vienne le premier et qu'il donne le mouvement au cœur, sans quoi le cœur est incapable de se donner et de se convertir à Dieu, selon cette prière que fait un prophète : *Converte nos, et convertemur ad te* (*Thren.* II). Il vient à notre cœur, il le remue, il se fait entendre, il l'appelle, il frappe, il flatte, il menace, il caresse, il épouvante, il attendrit, il réjouit, il attriste, il trouble, il apaise et par ces mouvements il donne le signal qu'il est prêt à agir si nous le voulons, et à opérer en nous le grand miracle de la guérison de notre âme : en voilà le signe assuré : *Movebatur aqua.*

Et quand? Écoutez le mystère : *Secundum tempus,* en son temps. Quelques-uns ont cru que cela se faisait régulièrement tous les ans à la fête de Pentecôte. Il y a peu d'apparence, parce qu'en cette occasion dont cet évangile nous parle, on n'eût pas vu dans les portiques une si grande multitude de malades qui attendaient, puisque étant alors la fête de Pâques, le terme eût été sans doute trop éloigné pour se préparer si tôt et pour prendre place avec tant d'empressement. Les autres, pour cette raison, croient que c'était au temps de Pâques; mais il n'est pas trop vraisemblable que ce temps fût déterminé, parce qu'autrement les plus grands et les plus puissants de Jérusalem eussent facilement occupé les premières places, à l'exclusion du peuple et des pauvres. La vérité, selon l'interprétation des Pères, après saint Chrysostome (*Homil.* 35), c'est que Dieu faisait ce miracle à certain temps qu'on ne pouvait savoir précisément, et que ces précieux moments étant inconnus, la piscine était continuellement remplie d'une infinité de malades qui attendaient à tous moments pour ne pas manquer l'occasion attachée à quelqu'un de ces moments, qu'on ne savait pas quand il viendrait. Dieu ne veut pas que nous sachions les moments de sa grâce ; comme il la donne à qui il veut, il la donne aussi quand il veut. Tandis que nous vivons, il y a toujours lieu d'espérer et de faire pénitence : il n'abandonne jamais tellement un pécheur, qu'il lui soit impossible de la faire, puisqu'il la lui commande. Il lui en donne donc la grâce et le pouvoir surnaturel par un bon mouvement intérieur, mais ce n'est pas à tous les moments qu'il le donne, puisqu'on n'a pas, à chaque moment de la vie, cette actuelle application d'esprit, qui est nécessaire pour recevoir ce mouvement. Il le donne donc quand il veut et comme il veut, à certaines occasions; et ces bienheureux moments nous sont inconnus, afin qu'on dépende éternellement de lui en tout et principalement dans cette grande affaire de notre salut.

Voilà pourquoi, mon cher chrétien, puisque rien ne se peut dans cette affaire sans cette suprême bonté de Dieu, qui est l'auteur et le principe de notre salut, et que rien ne se fait sans cette grâce qui vient uniquement de lui, et en des moments qui, bien loin de dépendre de nous, ne nous sont pas même connus, commençons ce miracle de notre guérison, qui est l'effet de sa bonté aussi bien que celui de sa puissance, en nous jetant entre ses bras par cette fervente prière : *Converte nos, Domine, ad te, et convertemur.* Divin réparateur du monde, qui êtes descendu du ciel comme le grand médecin pour guérir le plus grand malade qui fût jamais, par le remède infiniment efficace de votre sang, qui nous est appliqué par la pénitence, touchez puissamment notre cœur par le divin mouvement de la grâce qui le convertit, et qui, l'arrachant du sein de la créature, le fait retourner à son créateur. Ce mouvement, qui ne peut venir que de vous, sera suivi du nôtre : *Et convertemur.* Car si vous agissez de votre part, il faut aussi que nous agissions de la nôtre. Et c'est ce que nous allons voir dans cette seconde partie, en découvrant ce que le malade doit faire pour contribuer à ce grand miracle. Le voici.

SECONDE PARTIE.

Il y avait dans une de ces galeries de la Piscine un pauvre homme qui depuis trente-huit ans était réduit en un très-pitoyable

état, puisque, selon l'opinion des Pères, il était accablé de toutes ces sortes de maux que l'Evangile a remarqués dans tous les autres, et que cette longueur prodigieuse de trente-huit ans avait rendus tout à fait incurables. Et c'est pourquoi le Fils de Dieu s'adresse singulièrement à lui, comme à celui qui pouvait être la plus véritable figure du pécheur, et du pécheur qui est depuis longtemps au malheureux état de son péché, et dont il sera pourtant délivré, pourvu que de sa part il contribue à ces trois choses que l'Evangile a remarquées.

Premièrement, il faut qu'il ait la volonté sincère de guérir, en figure de quoi le Sauveur du monde demande à ce pauvre homme malade : *Vis sanus fieri?* Ne veux-tu pas bien être guéri? Non pas qu'il ne sût parfaitement bien ce qu'il avait dans l'âme; mais c'était pour lui donner lieu de désirer plus ardemment la guérison. Il ne se voit point de malade qui n'ait grande envie de guérir, et quoique le transport de la fièvre, la rêverie ou même la fureur l'empêchassent de le vouloir, on pourrait pourtant le guérir en lui appliquant de forts bons remèdes qui le guériraient malgré qu'il en eût; mais il y a des malades dans l'âme qui ne veulent point de leur guérison, et toutefois il est impossible de les guérir s'ils ne le veulent, parce qu'il faut absolument que la volonté coopère. Comme le péché ne peut être sans la volonté, il n'y a jamais aussi de retour qui ne soit volontaire; et Dieu, qui nous a donné l'être sans le concours de notre volonté, ne nous sauve qu'avec elle, selon cette fameuse sentence de saint Augustin : *Fecit te nescientem, non justificat nisi volentem* (*Serm.* 15, *de Verb. Apost.*). La raison de ceci, c'est que dans la création Dieu agit principalement par sa toute puissance, à laquelle rien ne peut résister; il ne faut que sa volonté, qui est toujours suivie de son effet : *Omnia quæcumque voluit fecit* (*Ps.* CXIII). Mais quand il convertit une âme, il agit par amour, qui de sa nature demande et veut un amour réciproque qui vient de notre volonté; ce qui nous est si bien représenté sous la figure de l'Epoux qui frappe avec tant d'empressement à la porte de son Epouse : *Aperi mihi, soror mea, sponsa* (*Cant.* II). Ne peut-il pas rompre les portes et les enlever de vive force comme fit Samson? n'est-ce pas lui dont le prophète dit qu'il a brisé les portes de fer et d'airain, et qu'il a renversé tous les obstacles : *Qui contrivit portas æreas, et vectes ferreos confregit* (*Ps.* CVI)? Il le pourrait, sans doute, s'il voulait agir par sa toute-puissance, comme il fit quand il descendit aux enfers. Mais agissant ici en qualité d'Epoux et par amour, il faut qu'il attende la volonté et l'amour réciproque de l'Epouse, lequel paraît dans son consentement. En effet, c'est un mariage spirituel et tout divin qui se fait entre Jésus-Christ et une âme sanctifiée. Il faut donc que le consentement et la volonté de l'un et de l'autre y soient, puisque c'est en cela que consiste l'essentiel du mariage, et si la volonté, mais la volonté effective et agissante ne s'y trouve, cette alliance ne peut être.

Et voilà la raison pourquoi le sacrement agit si peu et qu'il y a si peu de conversions véritables. Nous ne voulons pas effectivement guérir, nos maladies nous plaisent, et nous aimons les maux qui nous accablent. Nous ne faisons la plupart du temps que de vains efforts d'une volonté languissante qui ne produit rien qu'un essai et une fausse image d'elle-même. Ce n'est jamais qu'un *je voudrais*, et quand nous nous disons à nous-mêmes que nous voulons, tout cela n'est qu'illusion que notre lâcheté peut convaincre aisément d'imposture. Ah! quand nous voulons, dit saint Chrysostome, cette volonté se produit bientôt par cent actions qu'elle fait produire pour arriver au point qu'elle prétend. C'est une impérieuse faculté qui exerce un empire si absolu sur toutes les puissances qui lui sont subordonnées, qu'elle leur fait mettre toutes choses en usage pour exécuter ce qu'elle commande. Un marchand veut gagner et s'enrichir par le négoce, il ne croit pas qu'il suffise de le vouloir ainsi dans le repos, sans passer outre : *Non domi sedens contentus est quod velit, sed et navim conducit, et nautas, et remiges.* Cette volonté l'applique au travail et lui fait chercher les voies de réussir en son dessein, en faisant équiper un bon vaisseau. On veut gagner un procès, que ne fait-on pas pour cela? on écrit, on produit, on sollicite, on importune, on fait agir toute la terre, si l'on peut, pour ses intérêts; on ne se peut presque jamais reprocher que l'excès d'inquiétude et de travail: *Qui enim vult ut oportet, res quoque tangit quæ conducunt ad id quod vult :* Car celui qui veut comme il faut, veut aussi les choses nécessaires pour arriver à la fin qu'il s'est proposée. Vous ne faites rien pour guérir de votre avarice, de votre ambition, de votre colère, de vos autres méchantes habitudes. Vous vous contentez d'en dire de temps en temps quelques effets dans la liste de vos péchés que vous débitez en confession, y ajoutant cette conclusion ordinaire: je veux m'en corriger. Vous ne le voulez point du tout, parce que si la volonté y était effectivement, elle exercerait son empire et vous ferait agir d'une autre manière que vous ne faites. Il n'y que Dieu seul qui veut, mais si vous le voulez; et comme votre volonté ne se joint jamais à la sienne, au lieu de vous guérir, il est réduit à vous faire ce juste reproche : *Quoties volui, et noluisti* (*Matth.* XXIII)? Combien de fois ai-je eu la volonté de vous guérir, et vous ne l'avez pas voulu?

Mais ce n'est pas assez de le vouloir, il faut que ce soit promptement, sans balancer et sans délai; voyez le miracle de la Piscine. Il était pour celui qui prévenait les autres par sa diligence : *Qui prior descendebat.* Aussitôt qu'on entendait le bruit que l'ange faisait en troublant cette eau, tous les malades se mettaient en état d'être jetés dans la Piscine. Chacun s'efforçait de devancer son compagnon, parce que le premier entré dans l'eau jouissait infailliblement du fruit de ce

miracle, qui n'agissait plus après ce moment. Les autres étaient différés et remis à un autre temps, et comme ce temps était incertain, ils ne savaient pas s'ils pourraient recevoir cette grâce de tout le reste de l'année. Dieu touche notre cœur par le mouvement de sa grâce; non-seulement il faut que notre volonté s'y accorde, mais aussi qu'elle s'y accorde promptement, et que, sans différer, elle suive les mouvements de cette grâce qui l'appelle, parce que l'effet de ce grand miracle est le fruit de la promptitude à se donner à Dieu. Et comme le temps du retour de cette grâce est incertain, si l'on néglige de s'en prévaloir quand il se présente, on ne sait pas si cette occasion aussi favorable qu'elle a été retournera de tout le reste de la vie.

Sur cela comment voulez-vous que nous voyions souvent de véritables fruits de pénitence dans la conversion des cœurs? Il y en a si peu qui veuillent efficacement ce que Dieu veut, et de ce peu la plupart encore ne le veulent que pour le temps qu'il n'est plus temps de le vouloir. Hélas! combien s'en voit-il qui ressemblent à ce languissant de notre Evangile, qui voyait depuis si longtemps tous les autres passer devant et retourner parfaitement guéris avec une incroyable joie, en louant et bénissant Dieu de leur guérison, pendant que ce misérable était étendu dans son lit sans se remuer, éternellement dans le même état de langueur et de paralysie? Il y a pourtant cette différence, que ce pauvre homme en était au désespoir, et que ceux-ci le veulent bien. Ils sont étendus dans le lit de leur vieille habitude au mal. Dieu les appelle tous les jours en cent différentes manières; on leur dit qu'il est temps enfin de se retirer du danger où ils sont et d'assurer l'affaire uniquement importante de leur salut. Ils voient les exemples des uns qui ont profité de l'occasion, des autres qui se sont perdus pour l'avoir négligée, et néanmoins ils laissent froidement échapper le temps qui leur est donné; et si de temps en temps ils semblent se mettre en état d'agir, ce ne sont que de vains et de ridicules efforts de ces personnes demi-endormies qui diffèrent toujours à se lever et se laissent enfin gagner à cette douce violence du sommeil qui triomphe aisément d'une si faible résistance: *Cogitationes quibus meditabar in te similes erant conatibus expergisci volentium, qui tamen superati soporis altitudine remerguntur*, dit si naïvement saint Augustin (*L.* VIII *Confess.*, *c.* 5), se décrivant lui-même en cet état. Vous voyez un homme endormi qu'on a beaucoup de peine à éveiller; il est dans un certain milieu entre la veille et le sommeil, ni dormant tout à fait, ni aussi tout à fait veillant, mais tenant de l'un et de l'autre; en sorte qu'il n'a ni l'activité de celui qui veille, ni le repos paisible de celui qui dort. Il se lève à demi, comme essayant de vouloir sortir de son lit, et la paresse l'y fait retomber, où il se tourne et se retourne sans pourtant le quitter, comme une porte sur ses gonds, où elle est toujours attachée, selon l'expression du sage: *Sicut ostium vertitur in cardine suo, ita piger in lecto suo* (*Prov* XXVI). Il forme demi-assoupi et comme en rêvant quelques demi-paroles qui ne signifient rien du tout; et enfin, après quelque image et quelque apparence d'effort avec une extrême langueur et lâcheté, le sommeil, son vainqueur, auquel il se rend volontairement, le replonge plus que jamais dans son invincible léthargie. Voilà, mon Dieu, l'état où j'étais par mon infâme lâcheté: *Non erat quod tibi responderem dicenti: Surge qui dormis, nisi verba somnolenta: Modo, ecce modo, sine paululum.* Je ne répondais à la voix de cette aimable bonté qui faisait de si puissants efforts pour m'éveiller, que par des paroles d'un homme endormi, qui ne produisaient rien; je disais éternellement: Tantôt, tout à cette heure, attendez encore un moment: *Sed modo et modo non habebat modum, et sine paululum ibat in longum.* Mais ce tantôt et ce maintenant ne venaient jamais, et cet encore un peu durait encore et tirait ce peu toujours en longueur. C'est ainsi donc que ses paroles et tant de faibles résolutions n'étaient que rêveries dans cet état d'un funeste assoupissement; mais il rompit enfin les chaînes et les liens de cet impérieux sommeil, et vous ne savez, mon pauvre pécheur, si en punition de votre longue négligence vous n'y serez pas malheureusement surpris. Prenez donc le devant.

Mais que ce soit avec cette troisième qualité que l'évangeliste remarque en ce malade: *Respondit ei languidus: Domine, hominem non habeo, ut cum turbata fuerit aqua mittat me in Piscinam.* Comme il vit que le Fils de Dieu le regardait d'une manière à faire croire qu'il était fort touché de sa misère, il crut, comme l'observe saint Cyrille, que c'était là l'homme qu'il lui fallait pour lui rendre ce bon office, et qu'assurément il trouverait en lui ce qu'il avait inutilement attendu depuis trente-huit ans; c'est pourquoi il lui dit: Seigneur, je n'ai pu encore trouver personne qui me jetât dans l'eau précisément au temps qu'il faut qu'on m'y jette pour être guéri; mais à vous entendre il me semble que vous êtes cet homme charitable de qui je dois attendre ce bonheur que j'ai inutilement espéré jusqu'ici. Vous voulez guérir, dites-vous, et vous avez formé une puissante résolution de quitter le déplorable état du péché où vous êtes depuis si longtemps misérablement attaché. Il faut donc nécessairement que vous alliez chercher un homme qui représente Jésus-Christ, et par sa science, et par sa bonté, qui ne soit ni trop indulgent par libertinage ou par complaisance, ni trop sévère et resserré par ignorance ou par illusion; mais qui ait de la fermeté et de la force pour vous retirer du péché par une rigueur charitable, et d'autre part aussi de la tendresse et de la compassion pour ne vous pas désespérer et pour vous faciliter les moyens de la pénitence à laquelle le confesseur qui vous tient lieu de Jésus-Christ contribue autant que le médecin à la guérison d'une maladie. Et comme celui-là ne se sou-

cie pas de guérir, qui, pouvant trouver aisément un savant et habile médecin, s'attache au premier charlatan qu'il trouve, aussi celui qui n'a nul soin de trouver un bon confesseur, et bien plus encore celui qui en cherche un qui lui soit commode, en le flattant dans son péché, n'a nulle volonté de faire une véritable conversion. Et il arrive très-souvent qu'un mauvais confesseur est l'occasion de la perte de son pénitent, ou par faute de fermeté, ou par faute de charité; ce que saint Ambroise et saint Augustin ont particulièrement remarqué à l'occasion de Judas.

A bien considérer la pénitence de ce misérable, elle paraît tout à fait merveilleuse en son commencement. Car premièrement il eut grand regret de son péché : *Pœnitentia ductus;* de plus, il restitua le bien mal acquis : *Retulit triginta argenteos;* davantage, il confesse son péché : *Peccavi;* enfin, il en explique exactement l'espèce et les circonstances : *Tradens sanguinem justum;* et néanmoins sa pénitence fut très-fausse et très-malheureuse, comme tout le monde en tombe d'accord, parce qu'il n'eut ni la véritable douleur qu'on doit avoir de son péché par une juste haine contre lui, ni l'espérance qu'il faut que l'on ait en la bonté et miséricorde divine, sans quoi la pénitence ne peut être. Car, comme l'espérance doit toujours être accompagnée de la pénitence pour n'aller pas jusqu'à la présomption, aussi la pénitence le doit être de l'espérance pour ne donner pas dans le désespoir; mais l'importance est de savoir pourquoi ce misérable n'eût ni la douleur, ni l'espérance. Et ces deux grands hommes nous disent que c'est parce qu'il fut si malheureux que de s'adresser à des impitoyables, à ces faux prêtres de l'ancienne loi, qui lui dirent brutalement : *Quid ad nos? tu videris :* Que tu aies fait une méchante action, que tu t'en désespères ou non, que nous importe? c'est là ton affaire et nous n'y prenons point de part. S'il eût été trouver Jésus-Christ ou ses apôtres, ils lui eussent fait concevoir un vrai regret de son péché, en lui en découvrant l'horreur par des raisons surnaturelles, et n'eussent pas manqué de lui donner en même temps de l'espérance, en lui proposant la bonté de Dieu : *Arbitror*, dit saint Ambroise, *quod etiam Judas potuisset a venia non excludi, si pœnitentiam non apud Judæos, sed apud Christum egisset* (*Lib.* II *de Pœn.*, 6). Il laissa les apôtres pour aller aux pharisiens; mais au lieu de secours il y trouva son désespoir : *Ivit ad Pharisæos*, comme dit saint Augustin, *reliquit Apostolos; nihil invenit auxilii*, *sed desperationis argumentum* (*L. de Ver. et fal. Pœn.*, *c.* 2). Combien s'en voit-il qui se perdent par une folle espérance sans repentir, parce qu'ils vont à des confesseurs complaisants qui les laissent périr dans leur péché, ne s'intéressant nullement dans leur perte ou dans leur salut, qui leur sont fort indifférents : *Quid ad nos? Tu videris.* Combien d'autre part y en a-t-il aussi qui se désespèrent, qui abandonnent tout et qui se jettent dans l'extrémité du libertinage, parce qu'ils trouvent des impitoyables qui n'ont ni charité, ni douceur, ni tendresse, ni compassion, et qui les rebutent terriblement comme autant d'excommuniés?

Ils se damnent faute d'hommes; mais ces hommes aussi se damnent faute d'avoir ce que Jésus-Christ, dont ils tiennent la place, exige et attend d'eux. Et c'est la troisième partie avec laquelle je finis, en m'adressant à vous, mes vénérables confrères, les confesseurs, qui exercez ce divin ministère dans l'Eglise.

TROISIÈME PARTIE.

Vous êtes les dépositaires des mérites de Jésus-Christ, les économes de ses grâces, les fidèles distributeurs de ses trésors, les canaux de son sang, les coadjuteurs de sa charge, les ministres de son Etat, les exécuteurs de son testament, et, ce qui vaut tous les éloges les plus magnifiques, vous êtes ces divins coopérateurs qui accomplissez ce qui manque à sa Passion, en nous appliquant les mérites de son sang, et qui par les travaux de votre vie rendez précieuses les peines et les souffrances de sa mort. Ne souffrez pas que ces âmes que le Sauveur vous a confiées se perdent entre vos mains; ne souffrez pas qu'elles puissent jamais dire par leur perte, bien plus fortement qu'elles ne feraient par leurs plaintes : *Hominem non habui:* J'ai rencontré pour mon malheur un bizarre, un visionnaire, un cruel, un tyran de ma conscience, un libertin, un lâche, un complaisant, un homme d'intérêt qui n'a rien moins considéré que mon salut. Hélas! elles se seraient perdues plus par votre faute que par la leur; elles n'auraient point eu d'homme qui leur tînt lieu de l'Homme-Dieu, parce que vous n'auriez pas eu ce qu'il prétend que vous ayez et qu'il vous enseigne par son exemple. Voyez ce qu'il fait à l'égard de ce malade, et reconnaissez-y votre devoir et ce qu'il exige de vous.

Premièrement il le dispose à recevoir la guérison : *Hunc cum vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet :* Il le regarde comme il est étendu sur son lit, il s'informe, il connaît exactement tout l'état de sa maladie, il veut savoir depuis quel temps il est en un état si déplorable, et il excite enfin sa volonté pour contribuer à sa guérison. Ce n'est pas que le Fils de Dieu ne sût parfaitement les choses dont il s'informait; mais il en usait de la sorte, pour vous instruire de ce qu'il faut que vous fassiez dans l'exercice et dans les fonctions du ministère où vous tenez sa place. Disposez comme lui le malade qui vient à vous, regardez-le d'un œil de tendresse et de compassion, de cet œil aimable dont Jésus-Christ regarda la Madeleine à ses pieds, Zachée sur le sycomore, Matthieu en son bureau, et saint Pierre dans le prétoire. Cette divine œillade entrant dans les cœurs de ces bienheureux pénitents fit fondre les glaces dont ils étaient environnés, parce que l'amour divin sortait par ses yeux accompagné de tous ses feux. Que votre cœur soit animé d'une petite étin-

celle de cette ardente charité, elle portera ses feux dans vos yeux, et ceux-ci passant de vos yeux dans les cœurs de vos pénitents, y feront un pareil embrasement.

Reconnaissez exactement, mais sans gêne, sans embarras et sans scrupule, l'état de ces âmes malades; suppléez au défaut de leur mémoire, sachez la nature de leurs péchés, les espèces, les habitudes, la passion dominante, le temps et les occasions qui les font naître. Si vous voyez peu de bons sentiments dans ces cœurs, tâchez de les y mettre en excitant la volonté par les motifs surnaturels, proposez-leur la crainte de l'enfer, l'espérance des biens célestes; et quand vous les verrez ébranlés par ces premiers coups, mettez en usage la grande et victorieuse machine de l'amour de Dieu, par la considération de cette bonté infinie qui mérite qu'on l'aime infiniment; après quoi demandez hardiment à vos pénitents : *Vis sanus fieri?* Ne voulez-vous pas bien sortir de cet état? Vous les verrez détester leurs péchés de tout leur cœur. Ils étaient venus froids, et vous les aurez enflammés; ils n'étaient pas bien disposés, et vous les aurez mis dans la disposition nécessaire à recevoir le fruit du sacrement. Que s'ensuit-il? voyez ce que fait le Sauveur après avoir obligé le malade de lui témoigner son ardente volonté.

Dicit ei Jesus : Surge, tolle grabatum tuum et ambula ; il lui dit : Lève-toi, porte ton lit et marche. A cette puissante parole, qui étant celle du Verbe, agit efficacement et produit ce qu'elle signifie, le malade guérit en un instant; celui qui languissait se lève, les liens qui l'attachaient à son lit sont tout à coup rompus, il marche, il agit, ce n'est plus ce malheureux paralytique, c'est un tout autre homme. Ah! de même quand vous aurez disposé cette âme par votre adresse, n'exercez pas sur elle une cruelle tyrannie, en retenant injustement la grâce de la guérison qui dépend de votre parole; ne l'exposez pas au danger de se perdre dans son péché; parlez, non pas en homme, mais en Dieu, mais en en la personne de Jésus-Christ, qui vous a donné son autorité, et dites sans plus différer: *Ego te absolvo a peccatis tuis.* En même temps ces paroles, tirant toute leur force du Verbe divin dont elles sont les puissantes expressions, feront le miraculeux changement dont vous venez de voir la figure dans ce malade; les liens qui l'attachaient seront brisés; celui qui était étendu dans son péché se lèvera par la grâce sanctifiante; ce n'est plus celui qu'il était il n'y a qu'un instant, il est tout autre par sa guérison : *Et statim sanus factus est homo ille.*

N'en demeurez pas là. Après avoir aboli le passé et mis l'âme dans un état si différent, donnez ordre pour l'avenir par de salutaires avis, à l'exemple du Fils de Dieu. Au moment qu'il guérit cet homme il l'oblige à porter son lit sur ses épaules, c'est-à-dire, la charge qu'il foulait auparavant quand il était malade : il veut qu'il marche et qu'il paraisse publiquement en cette posture, pour faire voir à toute la ville sa guérison et publier la gloire de son admirable libérateur, en portant ce lit, dit saint Chrysostome, comme un trophée de sa victoire : *Ut trophæum quoddam in triumpho.* Après quoi le trouvant au temple, il lui dit : *Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat* : Vous voilà guéri, gardez-vous de retourner à vos péchés, de peur d'une rechute pire que votre maladie passée. Obligez votre pénitent par vos bonnes instructions à porter désormais le joug de Jésus-Christ, qu'il avait si indignement foulé aux pieds par sa méchante vie, et à le porter hautement en vue de tout le monde, pour réparer par son exemple ce qu'il avait détruit par le scandale, et pour honorer Dieu qu'il avait tant déshonoré par ses péchés. Que Jésus-Christ le trouve au temple, qu'il fréquente les sacrements, qu'il pratique les exercices d'une solide piété, et surtout qu'il entende bien le sens de ces paroles : Gardez-vous bien de retomber, de peur que la rechute ne vous soit funeste.

O heureux ministres du Fils de Dieu, si vous en usez de la sorte, vous aurez fait le grand miracle qu'il n'appartient qu'à lui de faire; vous sauverez une âme qui vous sera redevable de son salut durant toute l'éternité. Ne manquez pas à Jésus-Christ, et achevez tout ce qui reste de sa passion, en appliquant aux âmes en cette excellente manière le mérite infini de son sang.

Et vous, âmes chrétiennes, pour qui Notre-Seigneur a fait le précieux bain de son sang, ne manquez pas à son amour et à sa tendresse pour vous. Ne manquez pas de vous prévaloir au plus tôt de cette favorable occasion, en vous convertissant à lui, en portant publiquement son joug et en faisant savoir à toute la terre que vous n'êtes plus maintenant celui que vous étiez auparavant. Vous aurez cent difficultés à surmonter, il se trouvera mille gens qui tâcheront de vous faire quitter une si belle résolution, en vous disant ce que les pharisiens disaient au paralytique guéri : *Non licet tibi tollere grabatum. Quis est ille homo qui dixit tibi?* Ce que vous faites est indigne d'un homme d'honneur, vous allez passer pour un faible et pour un bizarre. Qui est le visionnaire qui vous dirige? Tenez ferme, courage, ne jetez pas là votre charge, et, quoi qu'on vous dise, répondez toujours : *Qui me sanum fecit ille mihi dixit :* Je me soucie peu des discours des hommes, ce que je regarde est ce que Dieu dit et ce qui lui est agréable. Les hommes disent qu'il ne faut point du tout souffrir une injure, mais qu'il faut se venger, comme je le faisais auparavant; mais celui qui par sa bonté vient de me guérir, me dit qu'il faut souffrir avec joie pour l'amour de lui et lui remettre tous mes intérêts. Le monde veut qu'on prenne ses plaisirs, mais celui qui m'a retiré du profond abîme où j'étais veut que je le suive portant ma croix : *Si justum est in conspectu Dei vos magis audire quam Deum judicate* (*Act.*, IV) : Jugez s'il est raisonnable de préférer la volonté des hommes à celle de Dieu. Je fais consister mon honneur et

toute ma bonne fortune à lui obéir, cette obéissance est ma gloire, et la gloire en sera la récompense et la couronne dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON X.

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

De la gloire des saints sur le modèle de la transfiguration du Fils de Dieu.

Assumpsit Petrum, et Jacobum, et Joannem, et duxit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos.

Jésus-Christ prit saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, et les mena sur une haute montagne à l'écart, et là il fut transfiguré devant eux (*S. Matth., chap.* XVII).

Il n'y a dans le monde que ténèbres et que mensonge, dit si souvent le Saint-Esprit dans l'Ecriture; voilà pourquoi de ce grand nombre de personnes qui cherchent ici le bonheur il n'en est point du tout qui réussissent, parce que les ténèbres leur en ôtent la connaissance, et que le mensonge, les trompant sous une fausse apparence de bien, leur fait prendre un chemin pour l'autre, et celui qui mène au malheur, selon cet oracle du Sage: *Est via quæ videtur homini justa, novissima autem ejus deducunt ad mortem* (*Prov.* XIV). C'est pour cela que le prophète royal, qui exprime si noblement et si souvent les souhaits de son cœur et les beaux transports de son âme qui soupirait sans cesse après le solide bonheur, disait avec tant d'ardeur à Dieu : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam, ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua* (*Psal.* XLII) : Envoyez moi, Seigneur, votre lumière et votre vérité, elles me conduiront l'une et l'autre sur le sommet de votre sainte montagne et dans vos divins tabernacles. Remarquez d'abord qu'il demande la lumière et la vérité, la lumière pour bien connaître ce bonheur, la vérité pour bien prendre le chemin qui l'y conduise. Et parce que ni l'une ni l'autre ne peuvent être parmi les ténèbres et le mensonge, dont le monde est rempli, il en sort pour aller sous leur conduite à cette sainte montagne de Dieu et dans ces heureux tabernacles, où il connaît et trouve le parfait bonheur.

Voilà ce qui s'accomplit aujourd'hui dans cet admirable mystère de la Transfiguration sur la sainte montagne du Thabor, où il y a de quoi satisfaire les yeux et les oreilles : les yeux dans ce qu'il nous fait voir : *Transfiguratus est ante eos*; les oreilles dans ce qu'il fait entendre : *Loquebatur de excessu quem completurus erat in Jerusalem.* Ce qu'il fait voir est la lumière qui éclate partout : *Resplenduit facies ejus sicut sol.* Ce qu'il fait entendre est la vérité qu'on nous commande d'écouter : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui, ipsum audite.* Cette lumière qu'on y voit nous fait connaître clairement notre bonheur; et cette vérité qu'on y entend nous apprend le chemin qu'il nous faut tenir pour y arriver : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam.* Envoyez-nous donc, ô mon Dieu, votre lumière et votre verité dans votre Fils unique, qui étant de toute éternité dans votre entendement divin lumière et vérité cachée, ne s'est rendu visible entre les hommes que pour dissiper les ténèbres et pour confondre le mensonge : *Ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum.* Nous conduisant heureusement sur la sainte montagne du Thabor, elles nous découvriront, et la nature de notre bonheur dans ce que nous y allons voir, et le moyen de l'acquérir dans ce que nous y entendrons. Ce sont les deux secrets de ce mystère, que je m'en vais développer en ces deux points de mon sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un si grand bonheur que celui que Dieu nous promet pour la récompense de nos travaux, que tout ce qu'il y a de plus éclatant au monde n'est que nuit et qu'obscurité, qui n'a point du tout de lumière telle qu'il la faut, pour nous en découvrir et pour nous en faire connaître le prix et la beauté; ce qui a fait dire à l'Apôtre, qui l'avait vu dans son extase : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit* (I *Cor.*, XV). Tout ce qui se peut voir au monde de charmant, tout ce qui se peut dire de merveilleux, tout ce que la liberté de l'imagination se peut figurer, et tout ce que l'entendement peut concevoir n'est rien du tout de ce qu'il faut pour nous faire comprendre la grandeur de la récompense que Dieu nous prépare. Il faut, pour nous en former une image, que nous allions au delà de tout le monde, dans Dieu même, pour y trouver de quoi nous éclairer et nous faire entrevoir à la faveur de ses clartés ce que rien ne nous peut montrer hors de lui, selon cette parole du Psalmiste : *In lumine tuo videbimus lumen* (*Psal.* XXXV).

C'est pour cela que par un merveilleux mystère le Fils de Dieu, voulant donner à ses disciples une parfaite idée de la gloire des bienheureux, les sépare de toutes choses, les menant à l'écart sur le sommet d'une haute montagne : *Ducit eos in montem excelsum seorsum*, hors de tout, dans la solitude, parce qu'il n'y a rien du tout au monde qui nous puisse représenter ce qui est infiniment pardessus tout le monde. Il n'y a que lui seul qui soit capable de nous en former une illustre image, comme il fait par cette lumière mystérieuse qui éclate dans son auguste personne : *Resplenduit facies ejus sicut sol;* dans les deux prophètes qui l'accompagnent : *Visi sunt cum eo in gloria;* dans cette nuée lumineuse qui environne ses disciples : *Ecce nubes lucida obumbravit eos.* Et par cette lumière en tous ces objets éclatants il nous représente tout ce qu'il y a dans la gloire des bienheureux, le bonheur qu'ils possèdent, comment et où ils le possèdent. Le voici.

Transfiguratus est ante eos. Le Fils de Dieu se transfigure, dit cet évangile, et il nous fait comprendre la manière de cette transformation quand il ajoute : *Et resplenduit facies ejus sicut sol :* Son visage devint écla-

tant comme le soleil. Ce fut toujours le même corps et le même visage, sans aucun changement de forme, de figure, de linéaments et de traits, puisque son disciple le reconnut; mais c'est que son visage et tout son corps devinrent resplendissants d'une clarté surnaturelle qui nous est exprimée par celle du soleil comme par la plus vive et la plus brillante de toutes, et qu'elle se répandit sur ses habits, qui en reçurent une lueur éclatante qui les fit paraître aussi blancs que la neige : *Vestimenta ejus facta sunt splendentia et candida nimis velut nix ;* et comme il y a dans le grec : *candida ut lux* (*Marc.* V). Remarquez donc : la clarté de ses vêtements vint de celle de son corps ; celle-ci vint de la gloire de son âme ; et cette gloire émane, comme de sa source, de la divinité qui lui est si admirablement unie. C'est la belle remarque de saint Ephrem en l'oraison de la Transfiguration : *Vestimenta sua ostendit alba instar lucis, quia ex toto corpore ejus gloria suæ divinitatis scaturiebat.* La divinité parut au dehors par la lumière de son corps, comme par un signe sensible qui la fit connaître, de sorte que le fond et l'origine de la gloire de la transfiguration du Sauveur du monde, c'est la divinité dont il possédait toute la plénitude par l'union hypostatique. Il fallait qu'il s'en répandît ensuite dans son âme un débordement infini de joie, et sur le corps une gloire éclatante proportionnée à cet état divin. Il empêcha l'un et l'autre durant sa vie par un miraculeux effet de sa toute-puissance, pour achever l'ouvrage de notre salut. Il ne fit pas un nouveau miracle sur le Thabor pour se transfigurer ; il cessa seulement d'en faire un, en cessant de réprimer la gloire qui devait s'écouler dans son âme et sur son corps en sortant de la divinité unie qui en est la source et le fond.

Voilà l'image de notre bonheur au ciel admirablement bien représenté par cette lumière de la transfiguration du Fils de Dieu. Saint Paul a dit plus d'une fois que les saints dans le ciel seront transfigurés en Jésus-Christ : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* (*Philipp.*, III); non pas qu'ils changent de nature, mais parce que, comme l'assure notre maître : *Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris eorum* (*S. Joan.* XII). Les saints brilleront comme des soleils dans le royaume de leur Père. Cette lumière de leur corps, accompagnée de tous les autres avantages, qui sont l'agilité, la subtilité, l'impassibilité, et de tous les plaisirs qui feront son parfait bonheur, vient de la gloire de l'âme, et cette gloire émane de la divinité qui lui est unie en cette manière incompréhensible qui fait que cette âme en possède toute la plénitude, parce qu'il n'y a rien dans Dieu qui ne lui communique son propre bien et qui ne l'en laisse jouir en lui donnant tout l'effet qu'il produit. Car c'est dans elle qu'il répand par un entier écoulement de soi-même, en vertu de l'union de gloire, son être, sa puissance, sa bonté, sa sagesse, sa majesté, sa gloire, ses richesses, son bonheur, qui rendent l'âme riche, glorieuse, sage, parfaite, puissante et heureuse, et divine par la divinité même qui lui est tout. Comme l'air est éclairé par la lumière qu'il a et qui le pénètre, comme le fer est tout ardent par le feu même qui l'embrase, et comme le corps animé a l'être, la vie et le mouvement de l'âme qui lui est unie et qui lui est tout par cette union, ainsi le bonheur qu'une âme possède, c'est Dieu même, qui lui étant uni d'une union infiniment encore plus parfaite, lui est tout, conformément à cette divine parole de saint Paul : *Ut sit Deus omnia in omnibus* (*I Cor.*, XV).

Quelle merveilleuse parole, dit saint Augustin! En voulez-vous avoir l'intelligence ? *Quidquid hic quærebas, quidquid pro magno habebas, ille tibi erit.* Consultez un peu vos désirs en leur donnant la liberté de s'étendre par tous les biens que l'esprit vous peut figurer. Dieu vous tiendra lieu de ces biens que vous aurez ensuite plus parfaitement que vous ne pourriez les avoir, comme ils sont en eux-mêmes, parce que Dieu sera tout dans vous d'une manière infiniment plus noble et plus parfaite que tous ces biens n'y pourraient être. Et comme il est tous les biens qu'on peut concevoir et qu'on ne peut concevoir, et dans une perfection infinie dont ils ne sont pas capables en eux-mêmes : *Omnia*, et qu'il les est très-simplement sans composition, sans suite, sans partage, sans succession de l'un à l'autre, mais tous ensemble, et dans une très-parfaite unité : *Ut sit Deus*, et qu'il l'est ainsi dans tous les saints et dans chaque particulier : *In omnibus*, de là vient qu'une âme est heureuse de la possession de tous les biens infiniment parfaits, tout à la fois sans privation comme sans dégoût, et, ce qui est tout à fait incompréhensible, sans partage, tout le bonheur de tous ensemble étant celui de chacun en particulier pour ce qui regarde l'essentiel de cette suprême félicité : *Ut sit Deus omnia in omnibus,* Dieu, qui est tout à chaque saint. Voilà le bonheur qu'il possède, et, ce qu'il y a d'admirable, qu'il possède par sa seule présence, lorsqu'il lui paraît tel qu'il est.

C'est ce que notre Evangile nous représente par la transfiguration de Moïse et d'Elie : *Erant autem Moyses et Elias visi in majestate*, dit saint Luc. Ils furent transportés sur le Thabor; l'un de ce lieu de paix et de repos où il avait été enlevé dans un char de feu ; l'autre de son tombeau, où son âme se réunit au corps pour ces heureux moments de gloire, selon la doctrine de Tertullien, d'Origène, de saint Jérôme et de saint Jean Damascène. Car il n'y a point d'apparence que la vérité de ce grand mystère s'accomplît par l'illusion d'un fantôme; et du moment qu'ils furent présentés à Jésus-Christ tout rayonnant de gloire, ils parurent par la communication de ses clartés éclatants comme lui : *In consortio claritatis*, comme parle Tertullien, *gloriam suam communicavit cum principalibus suis* (*L.* IV *cont. Marc.*, c. 22). Ils eurent par la seule vue de sa

gloire l'écoulement et la participation de cette même gloire qui les lui rendit tout semblables.

Ainsi l'âme du bienheureux étant présentée devant Dieu, reçoit par la seule présence et par la vue de cet être infini l'écoulement et la communication de cette infinité de biens, de bonheur et de gloire, qui la rendent parfaitement semblable à Dieu, selon l'oracle de saint Jean, qui dit : *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est* (I *Joan.*, III). Quand nous serons présentés devant lui, qu'il nous paraîtra dans toute sa gloire, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons clairement tel qu'il est. En le voyant de la sorte nous l'aimerons autant que nous pouvons l'aimer, et par cette connaissance et par cet amour nous serons heureux du bonheur et de la joie de Dieu même, qui deviendra la nôtre : *Intra in gaudium Domini tui* (*Matth.* XXV), comme Dieu, en se connaissant soi-même et en s'aimant autant qu'il est aimable, est dans lui-même son propre bonheur et sa joie infinie. De sorte que la vue et la présence de Dieu seul nous communiquant les perfections et les traits, s'il faut ainsi parler, de ce grand et divin original, par la connaissance, par l'amour et par la joie, fait cette ressemblance si parfaite, ou plutôt cette incompréhensible transformation de l'âme en Dieu.

C'est ce que l'apôtre saint Paul exprime si divinement en la seconde aux Corinthiens, au chapitre troisième, par ces excellentes paroles : *Nos vero omnes revelata facie gloriam Domini speculantes in eamdem imaginem transformamur :* En voyant Dieu clairement et à découvert dans la majesté de sa gloire, nous devenons ses images, nous sommes transformés en lui. Saint Augustin remarque (*L.* XV *de Trin.*, *c.* 8) fort ingénieusement que ce *speculantes*, selon la force du mot grec κατοπτριζόμενοι, signifie regardant comme des miroirs qui sont présentés devant un objet dont ils reçoivent l'espèce et l'image. Il n'y a rien de plus juste pour bien exprimer cette admirable vérité.

Le miroir est assurément la chose du monde qui fait le mieux voir l'avantage que la nature garde toujours par-dessus l'art qui la veut imiter; et quelque habile homme que soit un peintre, il est obligé d'avouer que tout ce qu'il peut faire de plus achevé n'approche point de la perfection des images que la nature forme de toute autre manière dans la glace d'un bon miroir. Il faut bien du temps aux peintres pour achever un excellent ouvrage; ils n'arrivent à la perfection qu'ils se sont proposée que par des ébauches et des crayons, et des commencements fort imparfaits. Et quand on y est arrivé, il se trouve après tout qu'il y a toujours du défaut qui empêche que la copie soit parfaitement semblable à son original. Il faut qu'on la regarde de méthode et dans une distance proportionnée, et dans son jour, pour y trouver de la ressemblance étudiée, qui fait prendre des ombres pour des détachements et du relief. Si vous en approchez et que vous y portiez la main, vous trouverez que tout est plat. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'enfin toutes ces images de l'art ne peuvent recevoir la vie de la main de l'ouvrier, ce ne sont que de simples apparences et de belles illusions, sans âme, sans parole, sans action, sans mouvement.

Mais quand la nature fait un portrait, elle est bien plus heureuse en son travail. Il ne lui faut ni préparatif, ni table d'attente, ni pinceau, ni couleurs, ni crayons; c'est assez qu'on présente le miroir, votre visage en un instant y produit son espèce et cette glace, la réfléchissant vers son principe en cet instant même, vous y fait voir une parfaite image de vous-même avec le relief, le feu, le mouvement, l'action, la vivacité. Rien n'y manque que la parole, et si le miroir était tellement disposé qu'il fût un écho, comme il se pourrait faire, et qu'il fît la réflexion pour les oreilles aussi bien que pour les yeux, cette image ayant l'action et la parole de l'original, il se pourrait dire de cette glace que, quoiqu'elle fût toujours la même, n'ayant pas changé de nature, elle serait pourtant transformée en ce visage qu'elle représente d'une si parfaite manière : *In eamdem imaginem transformatur.*

Voilà, selon moi, la plus belle, la plus forte et la plus naïve expression de cette divine transfiguration d'une âme bienheureuse en Dieu par la seule vue de ce grand objet. Il faut absolument, pour être heureux, que nous formions l'image de Dieu dans nous-mêmes en ce monde et en l'autre : *Ut sicut portavimus imaginem terrestris, portemus et cœlestis* (I *Cor.*, XV). Il y a pourtant cette différence entre cette image que nous formons ici et celle qui se formera dans le ciel, qu'ici nous travaillons comme des peintres par les règles et les maximes de la vie spirituelle, qu'on a réduites en art. Il faut beaucoup de temps et de travail pour faire un homme vertueux et pour devenir saint. C'est un fort grand ouvrage, et l'on n'arrive à sa perfection que par de très-faibles apprentissages et des essais fort imparfaits, quelque application qu'on y ait et quelque soin qu'on y apporte; on trouve toujours après tout qu'il échappe bien des défauts qui font assurément qu'il s'en faut bien que la ressemblance soit parfaite. L'apparence nous trompe, il y a souvent de l'illusion qui nous fait prendre les vices déguisés pour des vertus. Si vous regardez ces gens-là de près et si vous consultez la main, c'est-à-dire les actions, et surtout si vous les touchez sur l'honneur ou sur l'intérêt, vous découvrirez aisément la tromperie, vous trouverez que tout est plat, qu'il n'y a rien de relevé. Et quand cela ne serait pas, le principal, enfin qui est la parole et l'action, manque toujours, parce que l'action de Dieu et sa parole sont la connaissance et l'amour de lui-même, et il n'y a personne sur la terre qui le connaisse tel qu'il est, ni qui l'aime autant qu'il doit, en l'aimant autant qu'il le peut.

Mais dans le ciel l'âme, comme un miroir sans tache, étant présentée devant Dieu, reçoit au même instant une lumière surnaturelle, une claire et parfaite connaissance de toutes les perfections de la divinité, et réfléchissant un amour égal aux clartés de cette lumière, vers cette adorable principe : *In eamdem imaginem transformatur.* Quoique selon la nature elle soit toujours la même chose, elle est pourtant par ce nouvel état de gloire transformée dans le même objet ; elle devient sa vive image, recevant tous les traits et le mouvement même, et la parole et l'action de ce divin original par cette connaissance et par cet amour : *Quemadmodum aqua perspicua*, c'est la même pensée expliquée par Théodoret, *eorum qui inspiciunt aspectum et ipsius solis circulum et cœlorum convexa effingit.* Un grand bassin environné de mille belles choses qui font la beauté d'un jardin les représente toutes en son cristal avec le visage de celui qui les regarde ; le soleil s'y fait voir avec une lumière bien plus supportable. Si vous n'en croyez que vos yeux, vous aurez de la peine à dire quel est le véritable ciel, s'il est en haut, ou dans le fond de ce rond d'eau, qui par une admirable transformation est devenu ciel, lumière, soleil, arbres, fleurs et toutes les beautés qui l'environnent : *Ita etiam cor purum fit divinæ gloriæ veluti quoddam speculum, quod eam refert et exprimit.* Ainsi l'âme étant dans le ciel comme un cristal très-pur, comme une fontaine d'eau vive au milieu de ce paradis de délices et de bonheur, environnée de toutes parts et pénétrée de Dieu qui la rend heureuse par sa présence, reçoit si bien l'image de toutes ses perfections et de ses beautés infinies, qu'elle devient un autre lui-même : *In eamdem imaginem transformatur.*

Et il ajoute : *A claritate in claritatem*, parce que la gloire de l'âme, pour avoir un corps qui lui soit proportionné dans ce bienheureux état, se fera connaître sur lui par cette divine clarté qui lui viendra du corps de Jésus glorifié : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* (*Philip.*, III), qui rendra nos corps semblables au sien, en répandant sur eux ses propres lumières par sa seule présence, comme étant l'unique soleil qui éclaire dans l'empyrée : *Et civitas non eget sole, neque luna : nam lucerna ejus est Agnus, et claritas Dei illuminavit eam* (*Apocal.*, XXI) ; et cette admirable clarté, qui sort sans cesse de son corps comme de la source de toute la gloire sensible, fait briller ceux des bienheureux par une belle transformation, comme autant de soleils : *Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris eorum* (*S. Joan.*, V). Voici le lieu où ils possèdent ce bonheur dans le royaume de leur Père, dans la sainte cité de Dieu, dans ce bienheureux séjour de gloire, dans le ciel, qui nous est si bien figuré par cette nuée lumineuse de notre Évangile.

Adhuc eo loquente, ecce nubes lucida obumbravit eos. Saint Pierre, ravi des merveilles qu'il voyait, se mit à dire tout transporté de joie et sans savoir trop bien ce qu'il disait : *Domine, bonum est nos hic esse. Si vis, faciamus hic tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum et Eliæ unum.* Ah ! Seigneur, qu'il fait bon ici ! demeurons-y. Si vous nous l'ordonnez, nous aurons bientôt fait trois loges, une pour vous et les deux autres pour Moïse et pour Élie. Et à ce moment même justement, comme il parlait encore, une nuée toute brillante les enveloppant, les enferma tous trois dans cette éclatante demeure avec Jésus-Christ et les deux prophètes, comme pour lui répondre par cette action, selon la belle remarque de saint Chrysostome : *O Petre, quid vis tria facere tabernacula ? Respice unum quod nos pariter protegit* (*Hom.*, 10, *in Marc.*). Tu veux qu'on fasse ici trois tabernacles, en voici pour nous tous un seul, qui est bien d'une autre nature que ceux que tu demandes. *Si fecisses tabernacula, utique fecisses humana, quæ lucem excluderent et umbram includerent :* Les tiens, si l'on t'eût permis de les faire, ne seraient que de simples loges, de petits ouvrages de l'artifice humain, qui en donnant de l'ombre excluraient la lumière du soleil et enfermeraient les ténèbres : *Nubes autem ipsa lucida et obumbrans, hoc est, unum tabernaculum, non excludit solem justitiæ, sed includit :* Mais cette nuée lumineuse qui vous environne et qui vous fait un seul tabernacle pour tous ensemble, bien loin de vous priver de la lumière, enferme le soleil ; comme le ciel qu'elle représente est l'éclatante demeure des saints, l'unique et divin tabernacle qui les contient tous et où Jésus-Christ, le soleil de gloire, leur fait et leur fera sans cesse un jour qui sera toujours dans l'éclat du plein midi, sans ombre, sans nuage, sans couchant durant toute l'éternité.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini (*Psalm.* LXXXII), s'écrie le prophète royal à la vue de ce tabernacle de lumière, exprimant bien plus noblement que ne le fit saint Pierre son *bonum est nos hic esse.* O Dieu qui faites hautement éclater vos grandeurs dans celle des couronnes dont vous récompensez les vertus de vos serviteurs, que vos demeures éternelles sont aimables ! que nous devons chérir cet adorable tabernacle où vous nous préparez la jouissance de ce bien, qui ne peut être moindre que vous-même. C'est après ce bonheur que je soupire avec tant d'ardeur, qu'il y a lieu de croire que le feu dévorant des désirs aussi enflammés que le sont les miens consumera bientôt ma vie.

Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. La seule pensée que j'en ai me comble d'une joie si vive et si pénétrante, qu'elle enlève mon corps, malgré sa pesanteur naturelle, avec mon âme, pour me transporter tout en vous, qui êtes mon unique bien, mon trésor et mon tout.

Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te. Qu'heureux sont ceux qui vous possèdent, ô mon Dieu ! d'une si parfaite manière, dans cette admirable demeure de lumière et de gloire,

et qui vous loueront éternellement, de ce que vous y faites par vous-même éternellement leur bonheur !

Mais pour arriver à cette lumière, il en faut prendre le chemin ; pour le faire, il le faut apprendre de la vérité qui nous y conduit par des routes toutes contraires à celles que le mensonge et la vanité nous font suivre : *Emitte lucem tuam, et veritatem tuam.* C'est ce que le Sauveur du monde, qui est la vérité même, nous enseigne par ce qu'il nous fait entendre dans ce mystère; et c'est la seconde partie avec la pratique et la conclusion de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Dans ce triomphe de lumière il y eut conversation avec Jésus-Christ et les deux prophètes : *Et ecce apparuerunt illis Moises et Elias cum eo loquentes.* Et saint Luc nous apprend plus précisément le sujet de cette conversation, quand il ajoute : *Et dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem.* Il y a dans le grec *exodum*, *exitum ejus.* Ils s'entretenaient de son passage et de la sortie qu'il devait bientôt faire de ce monde en sa Passion par l'excès infini de son amour. De sorte que le sujet de cet entretien étant la Passion de Jésus-Christ, ce qui s'entend en ce mystère semble infiniment opposé à ce que l'on y voit. Son visage y paraît éclatant comme le soleil, et l'on y parle des soufflets, des épines, du sang et des crachats qui le doivent défigurer. En ce qu'on y voit, ses habits deviennent par l'éclat de cette brillante lueur aussi blancs que la neige. A ce qu'on y entend, ils deviendront un jour tout rouges et tout empourprés de son sang. On le voit en gloire entre deux prophètes, on parle en même temps de le mettre en croix entre deux larrons. Là il se fait connaître en qualité de Fils de Dieu, on s'entretient ici de l'horrible insulte qu'on lui fera, en lui reprochant son extrême misère, qui semble faire voir que cette grande qualité ne lui appartient du tout point. Là il paraît, enfin, dans toute la magnificence et la pompe du Roi de gloire, et il se traite ici de l'extrémité des peines et des abaissements qui en font l'homme de douleurs et le dernier de tous les hommes. Y a-t-il rien de plus contraire que ce spectacle et cet entretien, que ce qui se voit et ce qui se dit? Et cependant il n'y a rien de plus conforme, parce qu'entre l'un et l'autre il y a cette liaison qui se voit entre l'effet et la cause, la fin et le moyen. La fin, c'est ce qu'on voit en ce mystère, le triomphe du Roi de gloire. Le moyen pour y arriver, c'est ce qu'on y entend, quand on y traite des rigueurs de sa passion, selon l'oracle qu'il a prononcé lui-même enseignant ce secret à ses disciples : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam* (*S. Luc.* XXIV) : Il a fallu que le Messie souffrît et qu'il entrât dans sa gloire par ses souffrances.

En quoi, suivant la belle observation de saint Augustin, s'accomplit la promesse qu'il fit autrefois à Moïse, qui lui demandait qu'il eût la bonté de lui montrer sa gloire : *Ostende mihi gloriam tuam. Ego ostendam omne bonum tibi* (*Exod.* XXXIII), lui répondit-il, je te montrerai tout le bien. Et vous savez qu'il lui apparut en forme humaine, lui faisant voir, non pas son visage, mais ses épaules, et même seulement quand il passait : *Cum transibit gloria mea*, à ce moment même, dans ce passage. *Hæc itaque magna prophetia est* (*Qq. in Exod.*) : Voici donc, dit saint Augustin, une admirable prophétie, et qui s'est accomplie sur le Thabor, lorsque Moïse vit l'humanité glorifiée de Jésus-Christ : *In transitu*, en même temps qu'il parlait de sa Passion, qui est ce passage mystérieux dont l'Evangile parle quand il dit : *Sciens quia venit hora ejus, ut transeat Jesus de hoc mundo ad Patrem* (*S. Joan.* XIII) : L'heure étant venue qu'il fallait que Jésus passât de ce monde vers son Père. Voilà le sujet de leur entretien : *Loquebantur de exitu;* et tout cela mis ensemble s'appelle : *Omne bonum. Ostendam omne bonum tibi :* Je te montrerai tout le bien, non pas une partie seulement, mais le tout, c'est-à-dire, la fin et le moyen d'y parvenir; la fin dans la lumière qui fait éclater l'humanité glorifiée, et le moyen dans le passage de sa Passion, qui fut le sujet de cette conversation.

Voilà, chrétiens, la vérité qui nous fait entendre aujourd'hui dans ce mystère cette grande parole que le divin apôtre en a tirée, pour en faire, comme il a fait, la plus importante leçon qu'il ait laissée à toute la postérité chrétienne : *Si compatimur, ut et conglorificemur* (*Rom.* VIII) ; que pour être semblable au Fils de Dieu glorifié il lui faut ressembler dans l'état de crucifié, et que le vrai moyen de participer à sa gloire, c'est d'avoir part à ses souffrances. Jésus-Christ, comme Dieu, avait assurément toute la source et tout le trésor de la gloire; elle lui était due par le droit de l'union hypostatique ; et pourtant il a fait le plus grand de tous les miracles, en suspendant l'effet et l'usage de sa gloire, pour être en état de la mériter durant toute sa vie et à sa mort par une infinité de peines. Non-seulement la gloire ne nous est point due, mais nous avons mérité de la perdre et d'en être éternellement bannis par nos péchés. Voilà pourquoi, comme ces péchés sont les nôtres et que nous sommes obligés de les abolir par la pénitence, en joignant notre satisfaction à celle du Sauveur du monde, nous ne pouvons jamais y entrer que par les souffrances. Et comme nous n'avons la vie que pour mériter la gloire, et que nous ne pouvons la mériter qu'en souffrant, aussi les croix, les peines, les souffrances sont pour cette vie, et les consolations, les douceurs, la gloire et les plaisirs pour l'autre.

C'est pour cela que l'Evangile nous ayant appris cette saillie de saint Pierre qui s'écria dans son transport : *Bonum est nos hic esse*, ajoute aussitôt : *Non enim sciebat quid diceret* (*Marc.* XIX), il ne savait ce qu'il disait, parceque, selon saint Léon (*Serm. de Transf.*), il parlait tout à fait à contre temps, parlant

de biens et de bonheur, et de tabernacles de gloire, lorsqu'il fallait souffrir pour mériter ces biens par les souffrances : *Quia tempora patiendi non potest felicitas prævenire regnandi :* le temps de régner dans le ciel avec Jésus-Christ ne peut devancer celui de souffrir comme lui sur la terre. L'un est le chemin de l'autre.

Aussi, lorsque David dans un transport incomparablement plus régulier que celui de saint Pierre, comme venant du Saint-Esprit, s'écrie : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum*, il sait admirablement ce qu'il dit. Pourquoi? consultez le titre du psaume qui porte, *in finem ;* c'est-à-dire, selon l'interprétation des Pères, à la gloire de Jésus-Christ glorifié, qui est la fin à laquelle nous aspirons. Et pour qui sont ces beaux transports et ces ardents désirs de la gloire, si divinement exprimés dans ce psaume? Le même titre dit : *Pro torcularibus filiis Core ;* Cassiodore lit : *Filiis Calvariæ :* c'est pour les enfants du Calvaire, pour ceux qui souffrent avec Jésus-Christ, et qui sont comme lui sous le pressoir d'une pesante croix. De là vient que, chargeant sa croix et se tournant en cet état vers les chrétiens, il dit avec tant de force dans l'Evangile : *Qui non bajulat crucem suam et venit post me non potest meus esse discipulus* (*S. Luc.* XIV) : Ne me regardez pas seulement dans la gloire du Thabor, mais aussi dans l'état où je suis allant au Calvaire : car je vous déclare que celui qui ne me suit pas en portant sa croix ne peut être de mes disciples. Et les croix ne vous manqueront jamais, en quelque état que vous soyez, pour vous conduire à cette gloire. Il faut porter avec soumission celles que Dieu vous envoie par les maladies. Il faut porter avec patience celles qui viennent de la violence ou de la malice des hommes. Il faut porter avec ardeur les croix dont vous devez vous-mêmes vous charger par la pénitence. Et toute la vie du chrétien, pourvu qu'elle soit réglée selon les maximes de l'Evangile, est une croix continuelle que vous devez porter, afin qu'elle vous porte dans le ciel.

Que si tant de croix vous effraient et vous semblent peu supportables, élevez vos yeux, encore une fois, vers cette montagne de gloire; cette vue vous les rendra douces et infiniment agréables. Le Sauveur du monde venait de faire à ses disciples un discours de sa Passion, où il leur avait dit en particulier tout ce qu'il avait à souffrir en ce terrible jour. Saint Pierre, qui par un faux zèle pour son maître s'y était opposé, en avait été maltraité, et lui, prenant de là occasion de les instruire sur la nécessité inévitable de souffrir et de porter sa croix, venait de dire ces grandes paroles qui sont le fondement de la vie chrétienne et parfaite : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum et tollat crucem suam* (*S. Luc.*, IX) : Tout homme qui me voudra suivre doit renoncer à soi-même et porter sa croix. Et pour les encourager à le faire il avait promis de montrer quelque échantillon de sa gloire. Que s'ensuit-il ? ce qui se lit d'abord au commencement de notre Evangile : *Et post dies sex assumpsit Jesus Petrum, et Joannem et Jacobum, et duxit illos in montem excelsum :* Pour s'acquitter de sa promesse, six jours après cet entretien il conduisit ces trois disciples sur la montagne de Thabor, où il se fit voir dans sa gloire, afin que cette vue leur fît aimer la croix et les souffrances qu'il venait de leur prédire : *Quoniam multa de morte et passione sua, et de cæde discipulorum locutus est Christus, et aspera quam plurima et ardua illis injunxit, gloriam suam in præsenti vita quantum capere possunt illis vult ostendere, ne posthac doleant* (*Chrysost.*). Voyez quelle mystérieuse liaison entre la croix de Jésus et la gloire. Quand il est en gloire il parle de croix, pour nous montrer que la croix en est le chemin ; et quand il parle de la croix il montre sa gloire, pour nous encourager à porter généreusement la croix par la vue de la même gloire, où il n'y a que les croix qui puissent conduire, comme s'il nous disait ce que dit après lui saint Paul pour animer les chrétiens à souffrir : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (*Rom.*, VIII). Courage, chrétiens ! parmi les souffrances et les travaux qui sont inséparables de la vie chrétienne élevez vos yeux et votre cœur au ciel, regardez le terme durant tout le chemin, le prix au bout de la carrière, la couronne après le combat, et toute cette infinité de gloire que je vous prépare dans moi après les souffrances de cette vie. Quand il faudrait toute une éternité de peine et de travail pour un seul moment de la gloire que je vous propose, cette éternité serait peu, parce que cette gloire étant Dieu même, il n'y peut jamais avoir de proportion entre elle et tout ce qui s'y peut faire ou souffrir pour l'acquérir. Que sera-ce donc maintenant qu'il ne faut qu'un moment de peine pour nous assurer la possession de cette gloire durant toute l'éternité ? *Momentaneum et leve tribulationis nostræ tempus æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II *Cor.*, IV). Eternité ! moment ! Eternité, que tu es grande ! et moment, que tu es petit ! Que cette petitesse produit de grandeur, et que cette grandeur doit être ardemment désirée et poursuivie de tous les hommes, puisqu'elle se donne pour si peu ! *Momentaneum et leve, æternum gloriæ pondus :* Un moment de peine, une éternité de gloire. La croix en cette vie, et Dieu qui sera mon bonheur tant que lui-même sera Dieu. Il n'y a plus après cela, mon Dieu, de croix et de souffrances dans la vie chrétienne, parce que les souffrances et les croix deviennent bonheur et délices, par l'assurance que vous nous donnez qu'elles nous acquièrent la jouissance d'une gloire infinie dans vous, durant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

POUR LE DEUXIÈME LUNDI DU CARÊME.

Du dernier et du plus grand des maux de cette vie, à savoir, de mourir en son péché.

Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché (*S. Jean. chap*, VIII).

Le Fils de Dieu menace dans cet évangile, qu'on peut dire être le plus terrible de tous ceux que nous prêchons pour ce qui regarde la vie présente; et nous pouvons remarquer en cette menace particulièrement trois choses, qui font les trois parties de l'évangile et qui nous expriment trois importantes vérités que nous devons bien concevoir pour nous garantir du dernier malheur. Ce dont il menace, ceux qu'il menace, et la manière dont il parle en menaçant. Ce de quoi il menace est le dernier et le plus grand de tous les maux de cette vie : *In peccato vestro moriemini :* Vous mourrez dans votre péché. Ceux qu'il menace sont ces grands de Jérusalem, ces princes du peuple, ces pharisiens auxquels il reproche les horribles désordres de leur vie, et qu'il appelle ici les gens du monde : *Vos de mundo hoc estis.* La manière dont il menace est qu'il répète jusqu'à trois fois ces épouvantables paroles : Vous mourrez dans votre péché. Voilà pourquoi, pour suivre l'ordre de cet évangile et pour exécuter ponctuellement le dessein de Jésus-Christ, je dirai trois choses : la première, quel horrible mal c'est que de mourir dans son péché; le seconde, qui sont ceux qui meurent dans leur péché; et la troisième, comment ils y meurent. Ecoutez, chrétiens, et tremblez, pour éviter par ce tremblement salutaire ce qui seul doit être capable de faire trembler un chrétien.

PREMIÈRE PARTIE.

In peccato vestro moriemini. Vivre dans le péché est sans doute un mal effroyable, parce que le péché prive l'homme de la grâce de Dieu, le fait son ennemi et l'accable de sa haine, le dépouille de tous les biens surnaturels qui lui donnaient droit à la gloire, et de toutes ces précieuses qualités d'enfant de Dieu, d'épouse de Jésus-Christ et de temple du Saint-Esprit, donne la mort à l'âme et la rend digne de l'enfer. Mais de mourir dans son péché c'en est un autre bien plus grand et plus terrible, puisque, outre tous ces mots et ces mêmes désavantages qui sont absolument inséparables du péché, soit en la vie, soit en la mort, celui qui meurt en cet état en a d'autres beaucoup plus horribles, qui ruinent entièrement et qui détruisent tout ce qui reste de ressource et de bien, au moins apparent, au pécheur durant cette vie.

Celui qui vit dans son péché y trouve quelque bien, ou qu'il s'imagine par son erreur, ou que la passion lui fait goûter, ou que l'objet et la cause de son péché lui fournit en effet. Si l'on ne voyait jamais de quoi se satisfaire dans une mauvaise action, on ne ferait jamais de crime, parce que le péché de sa nature étant un mal, la volonté ne s'y peut nullement porter, qu'il ne soit revêtu de quelque bien, soit en apparence, soit en effet. Si l'on avait ôté du crime ou le plaisir que l'on y goûte, ou le profit qu'on en retire, ou l'honneur qui en revient dans les sentiments du monde corrompu, s'il demeurait tout seul et sans mélange de ces biens sensibles qui nous attirent, et si l'imagination trompée, comme il arrive très-souvent, ne nous abusait pas, en nous figurant qu'ils y sont, il serait tellement en horreur et insupportable à l'homme, que non-seulement il ne le ferait pas, mais qu'il lui serait absolument impossible de le commettre. Il n'y aurait ni supplice, ni mort, ni sa propre destruction qu'on ne choisît plutôt que le péché, qui n'aurait que le mal qui lui est propre, étant dépouillé du bien qui le fait aimer et qui est cause qu'on y vit.

Or, voilà l'état de celui qui meurt en son péché. Il n'a que son crime tout seul, en qualité de mal, sans aucun mélange de bien, qui vienne ou du sujet de son péché, ou de sa propre passion, ou de son erreur qui l'abuse. Au moment de la mort toutes les choses qui ont fait offenser Dieu en apportant ou du plaisir ou du profit, ou de l'honneur, ne sont plus pour celui qui meurt. Cet argent qui lui a fait faire tant de lâches et de méchantes actions passe dans d'autres mains; cette créature qui fut pour lui l'occasion de tant de terribles désordres n'est plus en sa possession; ces charges, ces emplois et ces honneurs, et cette haute fortune où il est monté par tant de crimes ne sont plus pour lui.

A ce même instant de la séparation de l'âme toutes les passions qu'elle a satisfaites cessent d'agir et de lui rendre ses déréglements agréables. Il n'y a plus d'amour pour cette personne si éperdument aimée; plus de haine pour cet ennemi qu'on voulait perdre; plus de convoitise pour ces richesses qu'on voulait acquérir. Toutes ces passions se trouvent éteintes, parce qu'elles ne s'enflamment que par les sens, ou pour des biens qui leur sont proportionnés, ou contre des maux qui leur sont contraires. Elles viennent du corps dans l'âme et sont les effets et les suites de l'alliance de l'un et de l'autre; ce qui paraît particulièrement en ce qu'elles sont plus ou moins violentes, selon la diversité du tempérament. Et c'est pourquoi, dès le moment que cette alliance se rompt par la séparation qui se fait à la mort, toutes ces passions s'évanouissent, les sens n'agissant plus.

Et de là vient aussi que l'âme étant dégagée de son corps et agissant par elle-même, à cet instant il n'y a plus ni d'illusion, ni d'erreur, ni de fausse apparence qui la trompe; elle juge des choses comme elles sont; elle ne découvre plus de mal où il n'y avait que du bien; elle n'imagine plus de bien où il n'y avait que du mal. Elle n'a

donc plus que son péché tout seul, sans accompagnement et sans apparence de bien, puisqu'il n'y a plus ni d'objet, ni de passion qui lui en donne, ni d'erreur qui lui en figure.

En cet état où il ne lui paraît qu'un mal tout pur et sans mélange, il ne peut être que l'objet d'une effroyable aversion; elle le hait, elle le déteste, elle l'abhorre, oui, plus que la mort même qu'elle souffre; parce qu'enfin la mort lui peut paraître sous quelque apparence de bien, à quoi la volonté s'attache, et le péché n'en peut avoir aucune en cet instant. Il est impossible qu'elle ait quelque complaisance pour lui et qu'elle ne le haïsse autant qu'elle peut, quand sa haine pourrait aller jusqu'à l'infini, puisqu'elle n'y peut découvrir que du mal, et du mal qu'on ne peut haïr autant qu'il doit être haï. Et néanmoins elle a dans soi ce mal extrême, cet horrible monstre qu'elle ne peut envisager que par où il est effroyable; et malgré sa haine, sa fuite et l'horreur invincible qu'elle en a, elle y est attachée comme à une fort belle personne qui serait liée à un cadavre tout pourri. Oh! quelle violence, quelle fureur, quelle rage, quel désespoir! Et n'est-ce pas ici que Dieu lui peut dire, insultant sur un état si misérable? *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (*Jer.*, II) : Apprends donc maintenant si c'est une chose fort agréable que d'avoir offensé ton Dieu.

Secondement, quand un méchant homme qui vit dans son péché n'en aurait que le mal et l'amertume, encore ne serait-il pas malheureux à l'extrémité, puisqu'il aurait le pouvoir d'en sortir. Quelque opiniâtre et désespéré que puisse être un pécheur, il peut tandis qu'il est en vie se convertir; Dieu l'y oblige, il l'en sollicite, il l'en presse; il en a donc le pouvoir, puisque Dieu ne peut obliger à ce qu'on ne peut accomplir. Il n'en est pas ainsi du malheureux qui meurt en son péché. Il n'en a que le mal et l'amertume, et il lui est tout-à-fait impossible de s'en délivrer, parce qu'à ce funeste moment son péché est l'impénitence finale; et l'on ne peut jamais en revenir, puisqu'il faudrait se repentir, et que dès là même elle ne serait plus cette dernière impénitence. Celui qui a reçu le don de la persévérance ne le peut perdre, d'autant que, comme dit saint Augustin, par ce don, qui est le propre des prédestinés, il a persévéré jusqu'à la fin; et il est impossible que celui qui a persévéré de cette sorte le perde jamais, puisqu'en ce cas il n'aurait pas persévéré; il n'y a donc point de puissance qui lui puisse ravir ce don. Je puis dire de même de l'impénitence finale qui lui est opposée dans les réprouvés. Celui qui est si malheureux que de l'avoir ne peut jamais en revenir, d'autant que par elle le réprouvé meurt et finit dans cette impénitence, et il est impossible que celui qui finit ainsi fasse pénitence. C'est la fin, c'est le terme, il n'y a plus de changement. Comme en vivant dans son péché il avait le pouvoir et la liberté de se convertir par la grâce que Dieu lui présentait, en mourant dans son crime il n'a plus cette liberté, ni ce pouvoir, parce qu'il n'y a plus de grâce, puisque la mort est la fin de toutes les grâces, qui ne sont données que pour mériter, et que les mérites ne sont que pour la vie.

Allons plus outre. Quand celui qui vit dans son péché serait quelquefois, par punition, dans une impuissance absolue de retourner à Dieu, n'ayant aucune grâce de se convertir, il a néanmoins toujours Jésus-Christ qui est son rédempteur, qui a versé son sang pour lui, et qui par l'application de ce même sang lui en peut donner d'autres. Ses plaies sont toutes ouvertes pour le recevoir, ce sang est tous les jours offert pour lui sur les autels, au sacrifice de la messe; il se communique par les sacrements, comme par autant de canaux qui peuvent le faire couler heureusement jusqu'à lui. Que si, devenu tout à fait stupide et insensible dans son mal, il néglige le soin de son salut et de recourir à ce rédempteur, il y en a qui peuvent suppléer à son défaut, et demander, et impétrer enfin grâce pour lui. Mais celui qui périt dans son péché n'a plus de rédempteur, Jésus-Christ n'est plus que son juge. A l'instant même de sa mort il est présenté devant lui, pour recevoir sa condamnation au jugement particulier, aussi inexorable que l'universel au dernier jour du monde. Ses plaies ne sont plus ouvertes pour lui servir d'asile, son sang n'est plus offert à Dieu pour le sauver; il n'y a plus de sacrements qui le lui puissent appliquer, et il n'y a personne au ciel ni sur la terre qui puisse intercéder pour lui, puisque le moment de la mort étant celui du terme, est aussi celui de son jugement, où la miséricorde n'agit plus; la justice seule y a part.

De là vient, en quatrième lieu, que celui qui périt en son péché, quelque méchant et scélérat, quelque opiniâtre et quelque endurci, et quelque abandonné de Dieu qu'il soit, peut pourtant toujours espérer; et il est si vrai qu'il le peut, qu'il est obligé de le faire et qu'il ne peut nullement se désespérer, sans ajouter à ses péchés un nouveau crime qui surpasse l'énormité de tous les autres. Quelque considération fâcheuse et quelque apparente raison qui s'oppose à son espérance, il a toujours lieu d'espérer. Ses crimes sont énormes; il en peut faire pénitence. Il n'en a pas la grâce; il la peut demander à Dieu. C'est à quoi il ne songe pas, enseveli qu'il est dans cet abîme où il se plaît; Jésus-Christ est son rédempteur, qui lui peut inspirer ce désir et ce soin de son salut, par l'intercession de ceux qui le demandent pour lui. Son espérance subsiste toujours, parce qu'il se trouve toujours quelque puissant appui qui la soutient. Mais au moment qu'un malheureux expire en son péché, son espérance cesse tellement et finit avec sa vie, qu'il lui est autant impossible d'espérer que de se ressusciter. Qu'il se considère lui-même, il ne se trouve plus de liberté, ni de pouvoir de retourner à Dieu; qu'il aille à Jésus-Christ, il n'est plus main-

tenant son rédempteur; qu'il s'adresse aux saints, ils ne sont nos avocats que pour la vie. Il n'y a plus de vie pour lui : le temps est expiré, l'éternité commence à cet instant même à son égard. De sorte que la première action que fait cette âme à son entrée dans ce nouveau pays, dont elle n'a pu jamais comprendre la nature, c'est de se désespérer à la vue de cette épouvantable éternité de tourments où elle s'abîme et où elle apprend. O mon Dieu! quelle étrange façon d'apprendre par une si horrible expérience! où elle apprend et apprendra sans cesse la dernière et la plus terrible différence qui se trouve entre le péché de la vie et celui de la mort; que l'un est puni d'une peine temporelle, et que l'autre entraîne toujours infailliblement après soi les peines de l'éternité!

Ah! chrétiens, arrêtons-nous là, ne passons pas plus outre, il n'y a point de plus outre dans l'éternité : tout le mal du péché tout seul et dépouillé de tous ses biens, nul pouvoir de s'en retirer, impossibilité de recouvrer de Jésus-Christ, par sa grâce, ce bienheureux pouvoir; ensuite le dernier désespoir, et de celui-ci le commencement d'une éternité de malheurs. Voilà ce qu'on appelle: *In peccato vestro moriemini*. Mourir dans son péché, mal horrible et bien différent du souverain mal de la vie, qui est de vivre dans son péché. Et ne vous flattez pas sur cette pensée si trompeuse : Je vis dans mon péché, mais je n'y meurs point, et apparemment je n'y mourrai pas, puisque je puis m'en garantir. Si vivre en son péché est, à la vérité, d'une part, un beaucoup moindre mal que d'y mourir, pour ces différences que nous venons d'y remarquer, de l'autre, il est presque aussi grand pour la liaison qu'il y a de l'un avec l'autre, en ce que tout homme qui vit dans son péché y meurt aussi pour l'ordinaire. Et c'est la seconde partie que nous allons considérer, en recherchant qui sont ceux qui ont part à cette menace de Jésus-Christ : *In peccato vestro moriemini*.

SECONDE PARTIE.

Le Fils de Dieu disait aux pharisiens : *Quo ego vado, vos non potestis venire :* Il n'est pas en votre pouvoir de venir où je vais. Voici le sens de ces paroles : Je m'en vais mourir; c'est ainsi qu'il parle de sa mort, pour montrer qu'elle est volontaire; je m'en vais donc mourir, toutes vos entreprises contre moi sont fort inutiles. Vous ne pouvez en cela que ce que je veux, et pour le temps même que je le veux. C'est moi qui veux mourir, et en mourant, et en ressuscitant, je m'en retourne vers mon Père. Vous mourrez aussi bien assurément, vous autres; mais ne croyez pas qu'en mourant vous puissiez aller où je vais. Comme les voies que nous prenons sont extrêmement différentes, les termes où nous arriverons sont aussi infiniment éloignés l'un de l'autre. Ceux-ci, qui étaient préoccupés de leur passion, et qui avaient fortement résolu de le faire cruellement mourir, crurent qu'il leur disait couvertement par ces paroles, qu'il savait fort bien le moyen de se garantir de leurs mains, et de se mettre en un état où ils ne pourraient rien du tout entreprendre contre sa vie. Voilà pourquoi ils se disaient les uns aux autres : Que veut-il dire, que nous ne pouvons aller où il va? où peut-il aller et que peut-il faire pour nous empêcher d'exécuter ce que nous avons résolu? N'est-ce point qu'il nous préviendra, en se donnant la mort, pour éviter celle qu'on lui prépare. Mais Jésus-Christ, sans s'arrêter à cette brutale parole qui ne méritait point de repartie, poursuit en leur prouvant ce qu'il venait de leur dire, qu'ils ne pourraient jamais arriver au terme où il allait. *Et dicebat eis : Vos de deorsum estis, ego de supernis sum; vos de mundo hoc estis, ego non sum de hoc mundo. Dixi ergo vobis quia moriemini in peccatis vestris.* Vous êtes de la terre, et je suis du ciel; vous êtes du monde, et je n'en suis pas; c'est ce qui m'oblige à vous dire que vous mourrez indubitablement dans vos péchés. De sorte que toute la force du raisonnement du Sauveur du monde se réduit à cette proposition : Ceux qui sont gens terrestres et du monde meurent dans leur péché.

Or, que veut dire être du monde? écoutez saint Jean qui nous dit : *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (I *Joan.* II). Etre donc du monde c'est vivre selon les déréglements de la corruption de la nature, par la convoitise des biens, ou des plaisirs des sens, ou par les principes que l'orgueil si naturel à l'homme et la vanité nous inspirent. Ce qui est directement contraire aux lois de l'Evangile et aux maximes du Sauveur, qui n'est venu au monde que pour détruire ces trois convoitises. Et parce qu'elles sont les sources de tous les péchés, ceux qui agissent de la sorte vivent dans le péché. D'où résulte cette terrible vérité, que tous ceux qui vivent dans le péché meurent aussi dans le péché. Ecoutez, je vous prie : mourir en cet état, c'est un épouvantable mal. Qui sont les misérables qui meurent ainsi? Ne m'allez pas dire : ce sont les idolâtres, les mahométans, les hérétiques, ceux qui se désespèrent et qui se font mourir eux-mêmes. Par la grâce de Dieu je ne suis point de ces gens-là, je me garderai bien d'en être. Attendez, je vous le dis encore : sans être païens, ni mahométans, ni hérétiques, ni désespérés, ceux qui vivent dans le péché, à moins que Dieu ne fasse un miracle, meurent assurément dans leur péché. Qui le dit? l'Ecriture, les Pères et la raison fortement appuyée de ces deux puissantes autorités.

L'Ecriture, au psaume trente-troisième, dit : *Mors peccatorum pessima :* C'est une très-méchante mort que celle des pécheurs. *Peccatorum*, c'est-à-dire, comme l'interprète saint Augustin : *qui peccatores vixerunt*, qui ont vécu dans leurs péchés; et le Psalmiste ajoute confirmant ceci : *Virum injustum mala capient in interitu* (*Psalm.*,CXXXV) : Le méchant homme se trouvera tout-à-coup accablé d'une infinité de maux à l'heure de sa mort, il en sera pris comme une bête vivement

poursuivie à la chasse : *Mala capient, mala venabuntur in interitu.* C'est ainsi que saint Augustin lit ce passage. Un cerf a été couru très-longtemps, il est enfin réduit aux abois, il faut qu'il soit pris, il n'y a pas moyen qu'il en échappe, il est environné de toutes parts, et des chasseurs qui l'ont couru et de cent chiens qui s'élancent et qui se jettent furieusement sur lui. D'ailleurs il est tout épuisé à force de courir, il n'en peut plus, il faut donc qu'il se rende et qu'il succombe. S'il avait pu se tenir toujours dans son fort, ou du moins s'il n'avait que peu couru, il pourrait se sauver; mais parce qu'après la course de tout un jour il est tout efflanqué, tout hors d'haleine, il n'est plus en état de résister, il faut qu'il soit la proie de ces chiens et de ces chasseurs.

Tous les ennemis de notre salut, les démons visibles dans les mauvaises compagnies et les invisibles par leurs tentations, nos passions dérèglées dans nous-mêmes, et les objets utiles ou agréables au dehors, nous courent et nous poursuivent sans relâche, en nous portant toujours au mal, selon le Psalmiste, qui dit : *Circumdederunt me canes multi* (*Psalm.* XXI). Toute une meute de chiens m'environne, prête à me mettre en pièces. Un homme de bien se tient dans son fort, qui est l'Évangile et la loi de Dieu. Le diable et le monde le poussent avec ardeur à la vengeance. Que dit l'Évangile? Aimez vos ennemis et rendez le bien pour le mal ; il s'en tient là. Mais l'honneur? mais l'Évangile? Voilà sa raison et son fort. Il se présente occasion de s'enrichir en faisant une affaire injuste : qu'en dit l'Évangile? Que nous servira-t-il d'avoir gagné tout le monde, si nous perdons notre âme? C'est à cela qu'il s'attache, c'est où il tient ferme. Mais ma fortune? mais la loi de Dieu, c'est là son fort. Le monde, la chair et le diable peuvent bien aboyer et faire de très-grands efforts par les tentations pour le lancer hors de ce fort, en lui faisant abandonner les maximes de l'Évangile, mais de l'en tirer, c'est ce qu'ils ne peuvent, s'il ne le veut lui-même et s'il ne se met volontairement dans leur parti en consentant à cette funeste sortie : *Circuit quærens quem devoret* (I *Pet.*, V) : Le diable tâche de prendre sa proie. Oui, mais on lui peut résister : *Cui resistite fortes in fide.*

Au contraire, le méchant homme qui vit et qui vieillit dans son péché durant tout le temps de sa vie court sans se reposer jamais après tous les objets qui peuvent satisfaire ses passions. *Nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra* (*Sap.* II), disent les libertins bien plus fortement par leurs actions que par leurs paroles.

Il y a cent pistoles à gagner, ce méchant juge court après et passe par-dessus tous les devoirs et toutes les plus saintes obligations de la justice pour les attraper. L'occasion de prendre ses plaisirs est belle, un voluptueux y va de toute son âme, il en est tout-à-fait insatiable, il passe éternellement d'objets en objets pour y trouver de quoi se satisfaire. Cet homme a donc toujours été hors de son fort, hors des règles de l'Évangile, il a couru toute sa vie après l'ombre et la vanité. Mais le voici enfin après une si longue course aux dernières extrémités. La vieillesse, la maladie, la mort l'ont réduit aux abois. Se pourra-t-il sauver en cet état? Écoutez le prophète : *Virum injustum mala venabuntur in interitu.* Il se trouve attaqué de toutes parts, de ses passions, de ses habitudes, de ses pensées, de l'effroyable vue de ses péchés, des tentations du démon qui fait ses derniers efforts pour le perdre. D'ailleurs il est tout épuisé, plus faible encore d'esprit que de corps, les forces lui manquent, les grâces sont diminuées, la faiblesse de la nature accoutumée à succomber à la moindre tentation l'emporte, il n'en peut plus. Que s'ensuit-il? *Mala capient, mala venabuntur.* Si Dieu ne fait un miracle, il faut qu'il soit la proie de tant d'ennemis qui le poussent, et qu'il soit pris et qu'il périsse. *Cor durum male habebit in novissimo*; il y a dans le syriaque : *Cor durans, malus fiet finis ejus* (*Eccl.*, III) : Un cœur qui a persévéré dans son péché, *cor durans*, et qui s'est ensuite endurci, *cor durum*, se trouvera mal à la mort, y trouvant le souverain mal, qui est le péché dans lequel il meurt, et qui rend sa mort très-mauvaise. Voilà pourquoi les saints Pères, et singulièrement les quatre docteurs de l'Église : saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et saint Grégoire-le-Grand, disent constamment qu'un méchant homme qui remet toujours sa pénitence à sa mort, en persévérant jusque-là dans son péché, régulièrement est damné (*Exhort. ad pœnit.*, *lib de Ver. et fals. pœnit*, *c.* 17; *Epist. ad Dam.*, *l.* XXV *Mor. c.* 2).

En voici la raison. C'est un ordre établi dans la nature que, quand un sujet a reçu les dispositions qui sont propres pour le changer en une autre nature, il ne peut sans miracle devenir ce qui lui est tout à fait opposé. Le bois est desséché et tout ensemble échauffé autant qu'il le faut pour être converti en flamme, que fera-t-il? du feu. Se peut-il bien qu'en cet état il soit soudainement changé en eau? Sans miracle, jamais. Pourquoi? les dispositions y sont toutes contraires. On trouve dans le fond d'un puits une eau croupissante et boueuse, en peut-on faire naître tout-à-coup le feu sacré que cherchaient les Israélites? non. Cela se vit néanmoins du temps des Machabées; oui, mais ce fut un miracle. Les dispositions n'y étaient pas.

Or, que croyez-vous que soit notre vie, qu'une continuelle disposition à la mort? Nous ne vivons que pour mourir. Toutes les actions que nous faisons ont rapport à ce terme, et tous les moments de la vie, de quelque nature qu'ils soient, sont autant de préparatifs à la mort, où ils nous conduisent. Une vie saintement réglée nous dispose à mourir en saints, celle des pécheurs leur prépare une mort de réprouvés. Donnez-moi donc un homme dont toute la vie n'ait été qu'une longue continuation de ses péchés, pourra-t-il trouver à la fin une mort de prédestiné? cela ne se peut sans miracle. Il n'y

a point de dispositions à cette bienheureuse mort, il ne s'en voit ici que de contraires; il faut donc qu'il périsse dans son péché, selon cette conclusion de Jésus-Christ : *Vos de mundo estis, dixi ergo vobis quia moriemini in peccatis vestris.*

C'est ce que le Saint-Esprit nous a fait connaître par ces trois fameuses comparaisons qui nous représentent la vie, lorsqu'il l'appelle si souvent voyage, guerre, saison des semailles. C'est un voyage : *Peregrinamur a Domino* (II *Cor.*, V). Se peut-il faire sans miracle que celui qui marche toujours par le penchant d'une montagne vers la plaine se trouve enfin sur le sommet? Il est impossible que cela soit. Il ne se peut pas non plus que celui qui se laisse aller à la pente de la nature corrompue par cette grande et spacieuse voie qui conduit à l'enfer se trouve à la fin de sa vie, par une bienheureuse mort, sur le sommet de la sainte montagne de la céleste Jérusalem : *Ad illam quæ sursum est Jerusalem* (*Gal.*, IV). Ce que le Fils de Dieu exprime nettement ici, *vos deorsum estis*, vous êtes gens terrestres qui allez toujours vers la terre. Que doit-on conclure de là? cette mort funeste dans le péché : *Dixi ergo vobis quia moriemini in peccatis vestris.*

C'est une guerre que la vie de l'homme : *Militia est vita hominis super terram* (*Job*, VII). Où trouverez-vous le soldat qui après avoir combattu durant toute la guerre pour un prince reçoive récompense de son ennemi, quand il n'est plus en état de porter les armes et de combattre pour lui? *Quomodo ergo?* c'est l'excellente application que saint Chrysostome fait de cet exemple en l'épître sixième à Théodore : *Quomodo ergo cœlestem Regem videre poterit ille, qui totum ætatis suæ tempus alii vixerit, alii militarit?* Comment voulez-vous donc qu'on soit couronné par le Roi du ciel à l'heure de la mort, après avoir passé toute sa vie au service de l'ennemi qui lui fait éternellement la guerre? C'est le temps des semailles pour l'éternité : *Qui seminant in lacrymis* (*Psal.* CXXV). A-t-on jamais vu que celui qui ne sème que des chardons et de l'ivraie en moissonne de bon blé? Ne croyez donc pas que celui qui sème le péché, la terre et la chair, en moissonne à la mort les biens du ciel et de la gloire : *Nolite errare. Deus non irridetur, quæ enim seminaverit homo, hæc et metet, quoniam qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem* (*Gal.*, VI). Et tout cela pour exprimer cette vérité de notre évangile, que ceux qui vivent comme gens du monde, selon ses principes, qui sont les sources de tous les péchés, demeurant dans les termes ordinaires de la providence divine et sans miracle, meurent aussi dans le péché. Comment? Voici le troisième secret que le même évangile nous découvre et que j'explique en finissant dans cette dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Le Sauveur du monde en cet évangile prononce trois fois cette formidable parole : *In peccato vestro moriemini.* Ce n'est pas seulement pour donner plus de crainte aux Juifs, en réitérant et en faisant plus d'une fois cette menace. Il y a du mystère dans ce nombre, et je ne doute nullement que ce ne soit pour nous apprendre qu'il y a trois manières de mourir dans son péché. La première est lorsqu'on meurt dans l'acte même du péché, ce qui peut arriver par nature, par accident et par punition. Par nature, quand l'action qui fait le crime apporte naturellement la mort, comme quand Judas se pendit; il mourut dans son crime en mourant par cette action qui fut son péché. Un homme qui se bat reçoit un grand coup d'épée au travers du cœur, il meurt sur-le-champ et sur la pointe de l'épée. Cet homme meurt en son péché, parce qu'il meurt en faisant un combat qui fait son crime. Par accident, lorsqu'on est surpris et qu'on meurt fortuitement au moment même qu'on fait un péché. Un homme blasphème en jouant, un autre satisfait quelque brutale passion, en même temps le plancher fond, la maison tombe, ils sont écrasés sous ses ruines, ils expirent dans leur péché que cet accident a joint à leur mort, la faisant survenir au moment même qu'ils le font. Par punition, lorsque Dieu, pour faire un exemple, punit de mort sur-le-champ celui qui l'offense, sans lui donner le temps de lui en demander pardon. Tout homme qui offense Dieu mérite la mort, qui est la peine du péché depuis qu'il fut dit au premier homme : *In quocumque die comederis morte morieris* (*Gen.*, II). C'est un criminel condamné par le grand arrêt de Dieu, et Dieu le peut exécuter au même instant; s'il le fait, c'est justice, s'il ne le fait pas, c'est miséricorde. Or, il fait justice et miséricorde à qui et comme il lui plaît, et quand il veut, et il ne faut pas qu'on en cherche d'autre raison que sa volonté seule qui est la suprême raison : *Miserebor cujus miserebor* (*Rom.*, IX). Il vous a fait cette faveur en vous prolongeant la vie après l'avoir mille fois offensé; il ne l'a pas fait à tant d'autres qu'il a fait périr précisément au temps qu'ils l'offensaient. Qui en peut raisonnablement murmurer? C'est justice, et cette justice, il la fait à ceux-ci parce qu'il le veut. Le peuple adore le veau d'or, Moïse, embrasé du feu de ce zèle que Dieu allumait dans son cœur pour venger son honneur si indignement outragé par cette impiété brutale, ayant surpris ces scélérats dans une si horrible idolâtrie, en tua sur-le-champ trois mille. Pharaon poursuit les Israélites au milieu des abîmes de la mer Rouge, qui s'était ouverte, et il en est tout à coup englouti lorsqu'il est dans le plus terrible emportement de sa fureur. Un méchant homme, pour complaire au lieutenant d'Antiochus, sacrifie aux idoles en présence de tout le peuple, et l'illustre Mathathias, pour empêcher par un grand exemple le cours de cette impiété, le sacrifie à sa juste colère et à la vengeance divine, le poignardant sur l'autel même, au moment qu'il faisait ce sacrifice criminel. Tous ceux-ci périssent

dans le péché, parce qu'ils sont punis de mort au point qu'ils le commettent, et alors il leur est absolument impossible de se convertir, parce qu'on ne peut faire pénitence au moment qu'on offense Dieu; et ils meurent à ce moment. Voilà pourquoi Jésus Christ leur peut dire à cet instant : *Quo ego vado vos non potestis venire.*

La seconde manière dont on peut mourir dans son péché, c'est quand un homme qui ne commet pas actuellement un crime est pourtant en état de péché mortel, ne l'ayant point encore effacé par la pénitence, et qu'il est surpris de la mort en si déplorable état, lorsqu'il n'a point effectivement de grâce pour retourner à Dieu. Car on doit remarquer qu'encore que Dieu donne à tous les hommes autant de grâces qu'il en faut pour se convertir, ce n'est pas à toutes les occasions, ni en tout temps qu'il les leur donne. Car il faut, pour dire qu'on a la grâce, que l'esprit soit appliqué à la sainte pensée de son salut, et que la volonté soit excitée, et il y a bien des moments, je dis même pour les plus saints, où cela ne peut être, comme quand on est endormi, ou que l'on est trop fortement attaché à d'autres affaires qui occupent tout un esprit. Or, il arrive assez souvent que Dieu prend un homme dans l'un de ces moments où il n'a ni lumières dans l'esprit, ni bon mouvement dans la volonté, et qu'il n'est pas en état d'en avoir, ni conséquemment en pouvoir de se convertir; ce que Jésus-Christ fit entendre un jour à l'occasion de ce funeste accident de la tour de Siloé, qui en tombant tout à coup avait écrasé par sa chute dix-huit hommes qui se reposaient peut-être à son ombre. Croyez-vous, dit-il, que ces pauvres gens fussent plus méchants que les autres, qu'ils aient été pour cela misérablement accablés par quelque juste et secret jugement de Dieu en punition de leurs crimes? Je ne vous dis rien sur cela, car ce n'est pas à vous de pénétrer dans les secrets de ses jugements adorables; mais ce qu'il vous importe de savoir et ce que je vous dis affirmativement, c'est que : *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis* (*Luc*, XIII) : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même façon; *Similiter.* Ce n'est pas que ceux qui négligeront de la faire doivent périr par la chute des tours et des murailles, qui, tombant sur eux, les accableront de leurs ruines. Non En quoi donc consiste la ressemblance entre la mort des uns et des autres, que le Sauveur exprime par cette parole : *Similiter peribitis :* Vous mourrez d'une même sorte de mort? C'est en ce que, comme ces Juifs furent surpris d'une mort soudaine en l'état bon ou mauvais où ils étaient alors, sans le pouvoir changer, ceux-ci seront aussi surpris d'une mort imprévue dans le pitoyable état où ils sont en l'un de ces moments auxquels il leur est impossible de se convertir : *Quo ego vado vos non potestis venire.* Ils n'ont pu venir et pourtant ils sont très-justement damnés, non pas pour ne s'être pas convertis à ce moment, puisqu'ils n'ont pu le faire, mais pour avoir offensé Dieu et pour n'avoir pas fait pénitence quand ils la pouvaient faire.

Enfin, la troisième manière, c'est quand un homme est en état de péché mortel au lit de la mort, qu'il songe à se convertir, qu'il en a la grâce, qu'il s'y applique, et qu'il fait même quelque effort, et qu'après tout il meurt en son péché, parce que sa pénitence est défectueuse; ce qui vient du concours et de la liaison de quatre causes en ce déplorable moment, qui sont la difficulté de la pénitence, la faiblesse du pénitent, la force de ses ennemis et la diminution des secours et des grâces de Dieu. Voici un fardeau très-pesant et très difficile à porter, il n'y a rien de si faible que celui qui se met en état de l'enlever. Il y a des gens très-robustes qui s'unissent et qui font de grands efforts pour l'en empêcher, et le secours qu'il pouvait attendre ne lui vient pas; que faut-il conclure de là? qu'assurément il ne le portera jamais, et que cette entreprise est impossible.

La pénitence à un homme qui a passé toute sa vie dans le péché est extrêmement difficile, car il ne suffit pas que les péchés l'abandonnent, il faut que lui-même les abandonne le premier, et qu'il les abandonne de tout son cœur, et qu'il les haïsse, et qu'il les déteste par un motif surnaturel par-dessus tous les maux du monde les plus effroyables, et qu'il soit fortement résolu de n'y plus retourner jamais, en quelque occasion que ce puisse être. Quelle étrange difficulté, que la volonté abhorre et déteste de toutes ses forces un bien sensible qu'elle a souverainement aimé, et qu'elle l'abhorre pour aimer un bien tout à fait détaché des sens et qu'elle ne connaît que fort peu, par une foi très-languissante! Il n'y a rien de si faible que lui, parce que la nature, accoutumée depuis si longtemps à se rendre, cède au moindre objet qui l'attire, et ses passions et ses habitudes l'entraînent à toute occasion sans résistance. Le démon, qui sait qu'il lui reste peu de temps, fortifiant de ses tentations les ennemis domestiques, fait un dernier effort pour faire succomber sa volonté déjà si ébranlée. Et Dieu, en punition du mépris opiniâtre qu'il a fait de ses grâces pendant toute sa vie, les retire et les diminue. Il n'a qu'un secours ordinaire et semblable à ceux avec lesquels il a cent fois été vaincu. De ces quatres causes résulte une si étrange difficulté, qu'elle lui tient lieu de l'impossible; et l'on peut dire encore ici en ce sens là : *Quo ego vado vos non potestis venire.* De là vient que les Pères disent que la pénitence dans cet état, pour un homme qui a toujours vécu dans son péché, est fausse, quelque belle apparence qu'elle puisse avoir, et qu'après avoir dit les plus belles choses du monde, comme Antiochus, n'ayant comme lui qu'une crainte naturelle de la peine, sans haine et sans douleur de son péché, il y meurt aussi comme lui, sans avoir part à la miséricorde qu'il a inutilement réclamée : *Orabat autem hic scelestus Dominum a quo non esset misericordiam consecuturus* (II *Mach.* IX).

Après ces grandes vérités, chrétiens, il n'y a plus qu'un mot à dire, mais un mot qui

contient tout ce qui se peut dire en cent sermons : c'est un horrible mal que celui de mourir dans son péché, puisque, outre tous les maux qui accompagnent le péché partout, il en a de particuliers si grands et si épouvantables, qui ôtent au pécheur tout ce qui lui restait de bien et de ressource en son péché. Ceux qui vivent dans leur péché meurent aussi dans leur péché. L'Ecriture sainte, les Pères et la raison tout évidente nous le persuadent ; et ils y meurent en l'une de ces trois manières que nous venons de dire, ou dans l'acte de leur péché, ou étant surpris dans l'état de leur péché, ou sans surprise par l'impénitence. Que s'ensuit-il? Il ne faut point ici de subtilité de théologie, de hautes spéculations ni de profonds raisonnements, il ne faut qu'un peu de bon sens. J'en appelle à lui-même pour tirer cette conclusion qui vient naturellement de ces grands principes : donc il ne faut plus vivre dans le péché.

Et, parce que nous ne sommes pas les maîtres de notre vie, que Dieu nous a seulement prêtée pour un temps tel qu'il lui plait, sans que nous sachions sa durée ni sa mesure, qui dépend de lui, que, si celui qui a vécu jusqu'à cette heure en son péché venait maintenant à mourir, il serait vrai de dire qu'il a toujours vécu dans son péché, et qu'ensuite il ne se pourrait sans miracle qu'il n'y mourût pas. Voilà pourquoi ou il faut renoncer au bon sens et à la raison, ou il faut conclure que c'est à ce moment même, sans différer jusqu'à un autre moment, que nous devons cesser de vivre dans notre péché. Sur cela, voyez l'état de votre âme, examinez sérieusement votre conscience et mettez-y promptement ordre; commencez maintenant à vivre en grâce avec Jésus-Christ dans l'Evangile : *In peccato vestro moriemini*, de la même sorte que je viens de dire, je dirai sans doute avec lui-même : *In Domino moriemini :* Vous mourrez dans la grâce du Seigneur. Ne cherchez pas ailleurs une marque plus assurée de votre prédestination. Autant qu'il est impossible que celui qui a vécu dans son péché ne meure pas dans ce déplorable état, autant l'est-il que celui qui de bonne foi a tâché de se mettre et de vivre en état de grâce ne meure aussi de la mort des saints dans la grâce, pour entrer par elle dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

POUR LE DEUXIEME MARDI DE CARÊME.

Les prérogatives de la chaire de saint Pierre représentées dans celles de la chaire de Moïse.

Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi ; omnia ergo quæcumque dixerint vobis servate et facite ; secundum opera vero eorum nolite facere.

Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moyse. Gardez donc et faites tout ce qu'ils vous disent ; mais ne faites pas ce qu'ils font (*S. Matth.*, *chap.* XXIII).

La chaire de Moïse sur le déclin de la Synagogue, au temps de Jésus-Christ, était étrangement décréditée par les abus et par la méchante et détestable vie des scribes et des pharisiens, qui, en qualité de prélats et d'interprètes de l'ancienne loi, étaient les successeurs de ce divin législateur dont ils avaient l'autorité pour le gouvernement spirituel. Voilà pourquoi le Fils de Dieu, dont le propre, selon le prophète Isaïe, est de choisir le bien et de réprouver le mal et de séparer l'un d'avec l'autre, faisant aujourd'hui cette juste différence qu'il faut faire entre la qualité et la vie, la chaire et la personne, condamne celle-ci, en reprenant publiquement les vices et les effroyables dérèglements de ces impies profanateurs de la loi qu'ils recommandaient, et il défend et protége celle-là en établissant son autorité par quatre grands oracles qu'il prononce en sa faveur dans tout cet évangile : le premier, que cette chaire est une par toute l'étendue de la Synagogue : *Super cathedram Moysi sederunt;* le second, que dans cette unité elle a toujours la vérité dans toutes ses décisions pour la doctrine et pour les mœurs : *Omnia quæcumque dixerint vobis servate et facite;* le troisième, qu'elle l'a sans danger de la perdre, nonobstant la méchante vie de ceux qui sont assis sur elle : *Alligant onera gravia et importabilia*, etc. ; et enfin, que la bonne vie, sans l'obéissance qu'on lui doit, est criminelle : *Servate et facite, secundum opera vero eorum nolite facere.*

Comme Moïse, en qualité de vicaire et de lieutenant de Dieu sur terre, de conducteur de son peuple, de législateur, de premier sacrificateur légal et de pontife, et de source du sacerdoce, comme l'appellent les saints Pères, est la figure de saint Pierre à qui Jésus-Christ a donné toutes ces grandes qualités dans la loi de grâce, aussi la chaire de Moïse nous représente celle de ce grand apôtre (*Dionys.*, I *de Hier. Eccles.; S. Aug.*, *in Ps.* XCVIII; *Hier.*, II, *adv. Jovi.; Phil.*, *de Vit. Mo.*). Tous les hérétiques dans tous les siècles se sont élevés contre elle, tâchant de la décréditer en cent manières différentes et principalement par les abus et les scandales, véritables ou prétendus, de ceux qui l'occupaient. Et moi, sans m'arrêter à la qualité des personnes qu'il ne m'appartient pas de juger, ce jugement appartenant à Jésus-Christ, j'entreprends avec lui-même la défense et l'éloge de la chaire contenu dans ces quatre choses qui en sont absolument inséparables, comme elles l'ont été de la chaire de Moïse durant l'ancienne loi : son unité, sa vérité, son indépendance de la mauvaise vie de ceux qui sont assis sur elle, d'où s'ensuit la parfaite obéissance et soumission d'entendement et de volonté qu'on lui doit sous peine de damnation, quelque sainteté de vie que l'on ait d'ailleurs. Voyons ces quatre belles vérités pour nous instruire sur ce point si essentiel au christianisme, puisque c'est de lui que dépend la règle de notre créance.

PREMIÈRE PARTIE.

Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi : Les scribes et les pharisiens, dit Jésus-Christ, sont assis sur la chaire de Moïse. Remarquez comme il parle. Il y avait

une infinité de scribes et de docteurs, et particulièrement d'entre les pharisiens, dans toutes les parties de la Judée, pour interpréter la loi de Moïse. Il n'y avait ni ville, ni bourgade, ni place tant soit peu considérable où ils n'eussent leurs synagogues, et dans celles-ci leurs chaires, d'où ils enseignaient et gouvernaient les peuples. Et néanmoins il ne dit pas : *Super cathedras :* Ils sont assis sur les chaires, mais, *super cathedram Moysi* : Ils sont tous sur la même chaire, qui est la chaire de Moïse, parce qu'ils n'ont qu'une même doctrine tous ensemble et qu'ils enseignent de concert, conformément à ces paroles des Actes, chap. XXI : *A temporibus antiquis habet in singulis civitatibus Moyses, qui eum prædicent :* Il y a eu de tout temps dans toutes les villes des docteurs destinés pour interpréter la loi. Je dis de même dans la loi de grâce. Il y a une infinité d'évêques par toute la terre qui instruisent les peuples et qui les gouvernent pour le spirituel et qui envoient des prédicateurs pour les enseigner. Il n'y a point de province qui n'ait ses diocèses, point de diocèse qui n'ait son évêque, et point d'évêque qui n'ait son église, et sa cathédrale, et sa chaire. Et néanmoins nous devons dire qu'il n'y a qu'une seule chaire universelle par toute la terre, sans préjudice des particulières, sur quoi tous sont assis, qui est la chaire de saint Pierre, ce que je montre manifestement en éclaircissant trois ou quatre propositions d'où résulte cette unité.

Premièrement, comme il n'y a qu'un Dieu : *Unus Deus* (*Ephes.*, IV), une foi en ce même Dieu : *Una fides;* un baptême où nous recevons ce don de Dieu : *Unum baptisma;* une Eglise où l'on entre par le baptême : *Una est columba mea ;* et dans cette Eglise un seul maître, qui est le Fils de Dieu, duquel il est dit dans cet évangile : *Magister vester unus est Christus;* aussi n'y a-t-il qu'une chaire catholique composée de toutes les particulières qui en sont les parties et dont pourtant chacune a cette même qualité de catholique, qu'elles possèdent toutes sans partage, dans une parfaite unité. Pourquoi? parce qu'elles n'ont qu'un même esprit qui les anime et qu'une même doctrine qui les unit et les réduit par elle-même à l'unité. Un homme est un corps animé d'une seule âme toute spirituelle; ce corps pourtant est composé de quantité de parties différentes, et toutes ensemble elles ne font qu'un corps, parce qu'elles n'ont qu'une âme qui est tellement toute dans toutes les parties ensemble, qu'elle n'est point du tout hors du corps, et néanmoins elle se trouve toute dans chaque partie; d'où résulte un seul homme, qui est assurément le tout le plus parfait de la nature, par cette même âme et ce même esprit qui est le nœud de cette admirable unité. Appliquons cet exemple. L'Eglise catholique est une seule qui est étendue par tout le monde et animée du Saint-Esprit qui lui inspire sa doctrine; il y a pourtant plusieurs chaires particulières dans l'Eglise, puisqu'il y a beaucoup de diocèses et d'évêques qui sont successeurs des apôtres et que Jésus-Christ même a établis pour instruire et pour gouverner les chrétiens qui sont sous leur charge, et toutes ces chaires n'en font qu'une, parce qu'elles n'ont qu'un même esprit et qu'une même doctrine, qui est tellement dans toutes ensemble par toute l'Eglise, qu'elle ne s'étend point du tout au dehors, et néanmoins elle se trouve toute dans chacune; d'où résulte une seule chaire dans toute l'Eglise, par cette unité de doctrine inspirée par un même esprit, auquel il appartient, par une merveille qui lui est propre, de réduire, partout où il se trouve, la multitude à l'unité.

Voyez dans le très-auguste mystère de la Trinité, le Père et le Fils sont plusieurs, étant deux personnes parfaitement distinctes; ils sont néanmoins si étroitement unis par le Saint-Esprit, qui est le lien, l'union même et l'amour infini de tous les deux, qu'ils ne sont qu'un Dieu qui vit et qui règne dans l'unité du Saint-Esprit, comme dit si souvent l'Eglise. Dans le mystère ineffable de l'homme-Dieu il y a deux natures infiniment différentes, l'humaine et la divine, et toutefois elles ne sont qu'une seule personne, étant unies substantiellement en celle du Verbe par le Saint-Esprit, qui accomplit ce grand chef-d'œuvre, dans les chastes entrailles de la Vierge : *Spiritus sanctus superveniet in te.* Dans le christianisme il y a une infinité de personnes très-différentes d'états, de conditions, de tempéraments, de nations, d'intérêts et de ministères; et néanmoins, vivant selon la loi de l'Evangile, ils ne sont qu'un cœur et qu'une âme et qu'une même chose : *Ut sint unum sicut et nos. Multitudinis credentium cor unum et anima una* (*Joan.* XVII, *Act.* 4). Et comment? par le Saint-Esprit qui les unit par le lien de la charité fraternelle. Dieu et toutes les âmes qui sont en grâce sont des choses bien différentes par nature; elles ne sont pourtant qu'un même esprit par grâce et par amour : *Qui adhæret Domino unus spiritus est* (I *Cor.*, VI). Et cela se fait par le Saint-Esprit qui les divinise par lui-même, qui est le lien et l'amour unissant en Dieu. Ainsi dans l'Eglise il y a beaucoup de chaires éloignées les unes des autres dans toutes les parties du monde, et pourtant elles ne sont qu'une en unité de foi, de sentiment et de doctrine, par le Saint-Esprit qui, étant le même en toutes, leur fait dire toujours la même chose, en disant toujours de concert : *Visum est Spiritui sancto et nobis* (*Act.* XV).

C'est ce que le saint pontife Zacharie exprime si bien dans son cantique, quand il dit : *Sicut locutus est per os sanctorum qui a sæculo sunt prophetarum ejus* (*Luc.*, I), comme il l'a promis par la bouche des saints prophètes qu'il a eus dès le commencement du monde. Voilà beaucoup de saints et de prophètes qui ont eu, sans doute, chacun leur bouche et leur langue particulière; et toutefois il ne dit pas comme il l'a promis par les bouches, au pluriel, mais au singulier, par la bouche des prophètes, parce que,

ne disant et ne promettant qu'une même chose qu'ils prophétisaient, à savoir, la venue du Verbe incarné, toutes ces bouches n'en font qu'une. Ainsi nous voyons plusieurs chaires particulières par toute la terre, et pourtant on doit dire des évêques : *Super cathedram sederunt*, et non pas *super cathedras*, parce qu'ayant les mêmes sentiments et la même doctrine : *In eodem sensu et in eadem sententia* (I *Cor.* 1), toutes ensemble n'en font qu'une. Ce qui a fait dire à saint Cyprien : *Episcopatum unum atque indivisum esse, cujus a singulis episcopis in solidum pars tenetur* (*Lib. de Unit. Eccl.*), qu'il n'y a qu'un épiscopat, et que chaque évêque en possède solidairement une partie : *In solidum pars tenetur*, chacune a toute la doctrine qui se trouve dans toutes, et de là vient qu'elles ne font toutes qu'un épiscopat et qu'une chaire par cette unité de doctrine : *Episcopatum unum atque indivisum esse.*

Entre les philosophes, dit saint Augustin (XVIII *de Civ.*, *c.* 41), il n'y a que la pluralité des chaires, parce que chacun a son sentiment différent de celui d'un autre, le disciple étant devenu le rival de son maître, pour acquérir de la gloire en détruisant la doctrine qu'il en a reçue, et pour s'élever sur les ruines de la réputation de celui qui l'avait enseigné : *Dissentiunt et a magistris discipuli, ut inter se condiscipuli, quia ut homines humanis sensibus, et humanis ratiocinationibus ista quæsierunt.* Entre les hérétiques, plusieurs chaires, parce qu'il y a très-grande diversité et division dans leurs dogmes : *Dum unusquisque*, dit Tertullien, *arbitrio suo modulatur quæ accepit, quemadmodum de suo arbitrio ea composuit ille qui tradidit* (*Lib. de Præsc.*). Cependant que chacun accommode à sa fantaisie ce qu'il a appris de son maître, comme celui-ci s'était donné la liberté de le former selon son sens et son esprit particulier. Mais tous les prélats de l'Eglise catholique, quelque séparés qu'ils soient de temps et de lieu, sont assis sur la même chaire : *Super cathedram sederunt;* parce que toutes les particulières n'en font qu'une, étant en parfaite unité de doctrine et de foi.

Secondement, d'autant que Dieu est le Dieu de l'ordre qu'il a mis partout et particulièrement dans l'Eglise, qu'il compare à une armée admirablement rangée en bataille et toute prête à combattre ses ennemis, c'est pour cela que toutes les chaires particulières, qui n'en font qu'une générale et catholique par toute la chrétienté, sont unies avec tant d'ordre, de subordination et de dépendance dans une hiérarchie réglée, qu'il y en a une principale à laquelle toutes les autres se rapportent comme à leur origine et à leur chef, qui leur communique en vertu de cette union le même esprit et cette même doctrine qui les réduit à l'unité. Comme il y a plusieurs membres, mais un seul corps vivant et agissant pour les esprits qui viennent de la tête; plusieurs rayons du soleil, mais pourtant une seule lumière, par l'influence de cet astre; plusieurs rameaux, mais un seul arbre, par la sève qui vient de la racine à tout le reste; plusieurs ruisseaux, mais une seule eau, par les écoulements de la fontaine, ce sont tout autant de comparaisons dont saint Cyprien se sert au Livre de l'unité de l'Eglise pour expliquer cette excellente vérité. De même il y a plusieurs chaires en différents épiscopats, elles ne sont pourtant qu'une dans l'ordre de la hiérarchie, par la subordination qu'elles ont toutes à une seule principale que nous devons dire, comme l'assure le même saint Père : *Unum caput esse, originem unam, et unam matrem fœcunditatis successibus copiosam; atque inde peti unitatem de divina firmitate venientem:* Etre une seule tête, une seule origine, et une seule mère qui se voit environnée de toutes parts des fruits de sa fécondité; et c'est de là même que leur vient cette unité qui est sur la terre une participation visible de celle de Dieu même.

Or, quelle est cette chaire principale qui est le principe et la source, le nœud et le centre de l'unité, et à laquelle toutes les autres étant unies par le même sentiment, n'en font qu'une véritable et catholique, et sans quoi elles ne sont plus que des chaires de pestilence? C'est la chaire du prince des apôtres et de ses successeurs, à laquelle les saints des premiers siècles ont donné, d'un commun consentement, les mêmes qualités de chef, de source, de soleil et de racine. C'est la racine qui répand le même suc par toutes les branches, pour en faire cet arbre qui étend son ombre et ses fruits partout. C'est le soleil visible de l'Eglise qui influe dans tous les rayons, pour en former cette grande lumière qui éclaire tout à la fois à l'un et à l'autre hémisphère. C'est la source qui communique ses écoulements à tous les ruisseaux, pour en remplir ce grand bassin de l'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, et c'est la tête, enfin, qui distribue le même esprit à tous les membres, pour en composer ce grand corps qui ne sera jamais sans âme. Ce qui fit faire à saint Jérôme, pour se démêler des hérétiques, cette fameuse déclaration : *Beatitudini tuæ, id est, cathedræ Petri communione consocior. Ego clamito : Si quis cathedræ Petri jungitur, meus est* (*Ep.* 5, *ad Dam.*). Je ne me lasse point de dire et de crier : Je suis du parti de celui qui se tient uni à la chaire de saint Pierre, parce que c'est elle qui donne la vie, par cette union, à toutes les autres.

Voilà pourquoi la chaire de saint Pierre est une dans toute l'Église, parce que toutes les particulières lui étant unies, comme à la principale, par la communication du même esprit, elle se trouve dans elles comme l'origine et le centre de leur unité où elles ne sont qu'une, quelque séparées qu'elles soient par toute la terre : *Numerositas, licet diffusa videatur, unitas tamen servatur in origine* (*Cyprian.*). Il y a plusieurs lignes dans un cercle, séparées les unes des autres dans toutes les parties de la circonférence; elles ne sont pourtant qu'une même chose au centre où elles sont réunies, et qui est un dans

toutes ces lignes. De même il y a plusieurs chaires épiscopales dans le monde, elles ne sont pourtant qu'une, étant unies à celle de saint Pierre qui est le centre et l'origine de leur unité, et qui n'est qu'une en toutes et avec elles, par leur union avec la première et la principale, comme s'en explique saint Cyprien : *Primatus Petro datur, ut una Christi Ecclesia, et cathedra una monstretur* (*Cyprian*). Et tout ce que je viens de dire il le comprend et le conclut enfin ailleurs par ces excellentes paroles : *Deus unus est, et Christus unus, et cathedra una super Petrum Domini voce fundata* (*L.* I, *ep.* 8). Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Jésus-Christ et qu'une Église, et qu'une chaire fondée sur saint Pierre par la parole du Seigneur. Et pourquoi ? pour enseigner toujours la vérité qui ne se trouve que dans l'unité. Voici son second avantage.

DEUXIEME PARTIE.

Omnia quæcunque dixerint vobis servate et facite. Puisque les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, tenez pour indubitable tout ce qu'ils vous disent, et ne manquez pas de le garder inviolablement, tandis qu'ils vous parlent en cet état, sur cette chaire, c'est-à-dire, conformément à la doctrine de Moïse, parce que la vérité est toujours inséparable de sa chaire. Ce que ce grand législateur a dit, c'est Dieu qui est la vérité même qui nous l'a dit. Et c'est pourquoi quand il eut achevé de proposer au peuple tout ce qu'il fallait pour régler sa créance et sa conduite, parlant pour la première fois de dessus cette chaire où Dieu venait de l'établir en le faisant dépositaire de sa loi, l'Ecriture ajoute : *Crediderunt Domino et Moysi servo ejus* (*Exod.* XIV) : ils crurent le Seigneur, et Moïse son serviteur. N'est-ce pas Moïse qui parle, et qui enseigne et qui commande? Pourquoi donc n'est-il pas écrit : *Crediderunt Moysi* : le peuple crut et obéit à Moïse? Non, non, il croit et obéit à Dieu premièrement, et puis à son vicaire et à son lieutenant sur terre, parce qu'il était fort persuadé que Dieu lui parlait par Moïse, et que la parole de celui-ci étant celle de Dieu, qui remplissait son esprit et qui conduisait sa langue, c'était la vérité toute pure et tout éclatante qui se produisait par sa bouche.

Voilà ce qui s'entend toujours assurément de sur la chaire de saint Pierre, quand on y parle et qu'on y juge souverainement sur les matières purement spirituelles, où il y va du salut et du bien général de tous les chrétiens, et qui sont renfermées dans les limites et les bornes de l'objet de la foi : voilà ce qu'on y dit. Et quoi ? la vérité que Jésus-Christ y a fixée pour ne l'abandonner jamais, parce que, comme on vient de le montrer, étant la chaire principale à laquelle toutes les autres sont unies par l'union d'esprit, de doctrine et de sentiment, elle est en vertu de cette union l'unique chaire de l'Eglise universelle, qui ne peut errer et qui, selon l'oracle de l'apôtre (*Tim.* III), est la colonne et l'appui de la vérité. Voilà pourquoi, quand les évêques parlent étant assis sur cette chaire par l'union des leurs avec celle de saint Pierre, et qu'ils y parlent sur ces importantes matières qui sont débarrassées du temporel, où Jésus-Christ n'a point voulu prendre de part, en son royaume qui n'est point de ce monde, et qu'en parlant de la sorte ils jugent des points qui regardent la foi, et le gouvernement spirituel de leurs ouailles, tout ce qu'ils disent et ce qu'ils ordonnent doit être reçu avec respect et avec une parfaite soumission d'esprit, et toujours être inviolablement gardé, parce que c'est Jésus-Christ, la vérité même, et son esprit, qui est l'esprit de vérité, qui parlent par leur bouche, selon ces paroles de l'Evangile : *Qui vos audit me audit. Cum venerit ille, docebit vos omnem veritatem* (*Luc.* X ; *Joan.* XVI). Comme Dieu parlait autrefois du milieu de cette éclatante nuée qui conduisit le peuple d'Iraël dans la terre promise : *In columna nubis loquebatur ad eos* (*Exod.* XIII), il nous parle aujourd'hui par ces colonnes de l'Eglise, les évêques et les pasteurs qu'il nous a donnés pour nous éclairer et pour nous instruire, en nous conduisant par l'unique chemin de la vérité, au terme de notre salut. Ils ne manquent jamais de la montrer quand ils sont unis à la chaire de saint Pierre, dans ses successeurs, qui, comme parle excellemment saint Irénée : *Cum episcopatus successione charisma veritatis certum secundum placitum Patris acceperunt* (*Lib.* IV *adv. hær.*, *c.* 5) ; en succédant à cet apôtre, ont reçu, selon l'ordre et la disposition de la volonté divine, le don fort assuré et la prérogative de la vérité. Elle émane de Jésus-Christ sur cette chaire principale, qui, comme dit saint Cyprien (*Lib. de unit. Ecc.*), est l'origine de la vérité sur terre, comme elle l'est de l'unité. Et d'ici elle se répand sur toutes les autres qui lui sont unies comme au centre qui les rend une. Mais ce qu'il y a de rare et de merveilleux, c'est qu'elle en émane si constamment et d'une manière si fort indépendante du caprice et de la volonté inconstante des hommes, que la méchante vie de ceux qui sont assis sur elle par cette union ne saurait empêcher que leur doctrine ne soit véritable. Ecoutez l'Evangile.

TROISIÈME PARTIE.

Dicunt et non faciunt : alligant enim onera gravia et importabilia, etc. Tout ce que vous diront ces gens qui parlent de dessus la chaire de Moïse, il faut que vous le receviez avec respect et soumission, comme étant la vérité même. Mais encore quels gens sont ceux-là, qu'on veut qu'on honnore et que l'on croie d'une manière si respectueuse, qu'on n'examine pas s'il y a lieu de douter de ce qu'ils nous disent? Sont-ils si saints et si parfaits qu'on doive créance à leurs paroles sur le seul témoignage de leur vie et sur la seule autorité de leurs éclatantes vertus? Bien loin de cela, il n'y eut jamais de gens plus détestables devant Dieu et devant les hommes, ni de qui les déré-

glements et les vices, connus de tout le monde, aient donné de plus grands scandales. Ils profanent publiquement la loi qu'ils prêchent, par des actions qui violent toutes les lois, en détruisant en eux-mêmes tout ce qu'ils disent : *Dicunt et non faciunt.* Ils abusent insolemment de leur autorité, commandant des choses très-difficiles, et accablant ceux qui leur sont soumis de la pesanteur d'une charge tout à fait insupportable, pendant qu'ils mènent la vie du monde la plus douce, prenant tous les plaisirs qu'ils peuvent, et s'exemptant de toute peine : *Imponunt onera gravia et importabilia; digito autem suo ea movere nolunt.* Il n'y eut jamais de gens plus superbes et plus vains, et plus éperdument amoureux de la sotte gloire qu'ils prétendent tirer des titres spécieux et magnifiques dont ils aiment qu'on les traite, des soumissions et des déférences qu'ils exigent de tous les autres, qu'ils regardent de haut en bas, et des respects et des honneurs extraordinaires qu'ils veulent qu'on leur rende : *Amant autem primos accubitus in synagogis, et vocari ab hominibus Rabbi.* Et néanmoins, malgré tous les désordres d'une vie qui les rend dignes du dernier mépris, il faut croire ce qu'ils vous disent et faire ce qu'ils vous commandent, quand ils parlent conformément à la doctrine de leur chaire : parce que la vérité, qui ne peut errer, et l'autorité, qui veut la soumission, sont attachées non pas à leur personne, mais à leur ministère et à la chaire de Moïse.

Dieu fit porter au grand-prêtre une lame d'or sur quoi ces deux grands mots étaient gravés : la doctrine et la vérité. Il ne se parle point ici de la bonté ; pourquoi ? parce que ces habits mytérieux représentaiet, non pas la personne de qui est la bonté, mais le ministère et le sacerdoce auquel la doctrine et la vérité sont inséparablement attachées, en vertu de la chaire sur laquelle le prêtre est etabli. Or, cette chaire était, non pas des pharisiens, mais de Moïse : *Super cathedram Moysi ;* et c'est en cette qualité que, comme remarque saint Augustin : *Cogebat eos bona dicere, etiam bona non facientes* (*L. de Doct. Christ. c.* 25), elle les contraignait de dire le bien et la vérité qu'il faut croire, quoiqu'ils ne fissent rien de bon, d'autant qu'ils ne peuvent parler de dessus cette chaire de Moïse, qu'en parlant conformément à sa doctrine, et sa doctrine et la vérité sont la même chose. Il faut faire très-grande différence entre la vie et la chaire : la vie est des pharisiens et la chaire est de Moïse. *Agebant ergo sua in vita sua; docere autem sua, cathedra illos non permittebat aliena.* Les actions qu'ils faisaient étaient donc les leurs et non pas celles de Moïse, en vivant d'une vie qui était proprement la leur. Mais ils ne pouvaient enseigner leur propre doctrine, enseignant d'une chaire qui n'est point du tout la leur propre, mais celle de Moïse.

Je dis de même des prélats qui, étant unis à la chaire de saint Pierre, n'en ont qu'une sur quoi ils sont assis par tout le monde. Il y en a eu sans doute dans tous les siècles, comme il en est encore aujourd'hui plusieurs dans le nôtre, de qui la vie, toute éclatante en vertus, est l'honneur et la gloire de l'Eglise. Mais quand il s'en verrait encore maintenant comme il s'en est vu autrefois, qui déshonorassent leur caractère par l'infamie de leurs actions et par la honte de leur vie, la vériet pourtant ne laisserait pas de se faire entendre toute pure et toute inviolable par leur bouche, parce qu'elle est fortement attachée, non à la personne, mais à la chaire, et que c'est Dieu même qui parle et qui nous gouverne par eux. Il y a donc leur personne à considérer, et celle du Sauveur du monde ; la doctrine est de celui-ci, la vie est de ceux-là. Voilà pourquoi, encore que la bonne vie donne grand poids à leurs paroles, et que la mauvaise leur ôte toute créance et toute autorité quand ils parlent d'eux-mêmes, selon tant de belles sentences que les auteurs profanes et sacrés nous débitent sur ce sujet, si est-ce pourtant que, quand Dieu parle par eux, comme il fait indubitablement toujours, quand ils sont unis à la chaire de saint Pierre, ils ne sauraient prononcer que la vérité, quelque méchantes que soient leurs actions, parce qu'ils agissent par eux-mêmes, mais ils ne parlent pas d'eux-mêmes.

Ce qu'ils font est assurément du leur, il est de la personne ; ce qu'ils enseignent vient d'ailleurs, puisqu'il est de la chaire de saint Pierre: *Agunt ergo sua in vita sua ; docere autem sua, cathedra illos non permittit aliena.* Ils font donc, en vivant ainsi dans le déréglement, les actions qui viennent d'eux et qui sont proprement d'eux-mêmes, comme étant les fruits de leurs passions ; mais la chaire qui n'est pas d'eux ne souffre pas que ce qu'ils disent soient leurs propres inventions. Quoi donc ? c'est assurément toujours la vérité.

Saint Augustin exprime parfaitement bien ceci au sujet de ces pharisiens, par une très-belle comparaison : *Botrus aliquando de radice vitis exortus pendet in sepe* (*Trac.* XXVI *in Joan.*) : Le raisin que la vigne nous produit est souvent attaché à une haie toute hérissée d'épines, au milieu de laquelle le cep est planté : *Crescit palmes, inseritur spinis, et portat fructum spina non suum :* celui-ci croît et s'entrelace dans la haie, et ensuite l'épine porte un fruit qui n'est pas du tout d'elle ; leurs racines sont différentes. La vigne produit le raisin et l'épine le porte et le présente : *Cathedra ergo Moysis vitis erat, pharisæorum mores spinæ, doctrina vera per malos, palmes in sepe :* la chaire de Moïse pour l'ancienne loi, celle de saint Pierre pour la nouvelle, sont la vigne ; les déréglements, les mœurs corrompues des prélats qui ne mènent pas une vie conforme à la sainteté de leur caractère et de leur dignité sont les épines ; le fruit est la doctrine de la vérité. Celle-ci vient de la chaire et nullement des personnes, mais parce qu'elles y sont unies, elles ne laissent pas, nonobstant les épines de leurs désordres, de présenter ce divin fruit, qui n'est pas d'elles et qui, pour être présenté par ces gens-là, ne laisse pas d'être de Dieu :

comme il parla du milieu des épines du buisson ardent, aussi bien que des chérubins du propitiatoire ; comme il prononça ses oracles par Balaam aussi bien que par Jérémie, comme l'eau d'une belle fontaine coule aussi purement par un dragon que par un ange, et comme enfin le soleil ne conserve pas moins la pureté de ses rayons au travers d'un air empesté, que de celui qui est fort sain. Et de là vient cette grande conclusion dans la dernière vérité, qui est la fin de mon sermon.

QUATRIÈME PARTIE.

Omnia ergo quæcumque dixerint vobis servate et facite; secundum opera vero eorum nolite facere. Gardez-vous bien sur toutes choses d'imiter ces gens-là; vivez de tout autre manière ; faites absolument tout le contraire de ce que vous leur voyez faire. Ils veulent toujours être les premiers par une forte ambition ; mettez-vous au-dessous de tous les autres par une sainte humilité. En disant de fort belles choses ils n'en font que de très-mauvaises; exprimez-vous toujours plus fortement par vos exemples que par vos paroles. Ils abusent de leur pouvoir pour faire force misérables ; et vous, servez-vous du vôtre, pour faire en toutes les occasions à tout le monde le plus de bien que vous pourrez. Et quand par toutes les vertus contraires à leurs vices vous serez enfin arrivés au point de la haute perfection, cela suffira-t-il ? nullement, si vous n'y ajoutez la parfaite soumission d'esprit à tout ce qu'ils vous disent, quand ils parlent avec l'autorité que leur donne leur chaire : *Omnia ergo quæcumque dixerint vobis servate et facite.* Sans cela toutes les vertus sont fausses, et la sainteté n'est qu'illusion. Pourquoi ? parce qu'il n'y a point du tout de solide vertu ni de sainteté sans la foi, qui est le fondement de tout, et sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, selon cette parole de saint Paul : *Sine fide impossibile est placere Deo* (*Heb.* XI). Or, cette révolte d'esprit contre les décisions de la chaire de saint Pierre détruit entièrement la foi par le schisme et par l'hérésie. Par le schisme, en se séparant de l'unité; par l'hérésie, en combattant la vérité, que nous avons vu qui étaient les deux propriétés de cette chaire, et inséparables l'une de l'autre. Et c'est pourquoi saint Irénée, après avoir dit au livre troisième (*cap.* III), contre les hérésies, qu'il fallait que toutes les chaires fussent unies à celle de saint Pierre : *Propter potentiorem principalitatem*, à cause de sa primauté, ajoute au livre suivant (*cap.* 43), qu'il faut tenir pour hérétiques, ou pour schismatiques, tous ceux qui se séparent de cette chaire, dont il a fait voir la succession depuis saint Pierre, l'appelant la première et la principale succession pour cette même principauté. *Reliquos vero qui absistunt a principali successione, et quocunque loco colliguntur, suspectos habere, vel quasi hæreticos, et malæ sententiæ, vel quasi scindentes, et elatos, et sibi placentes.*

Séparez du corps du soleil un de ses rayons, celui-ci n'a plus de lumière, ni d'éclat, qui ne peut être que dans l'unité : *Divisionem lucis unitas non capit.* Arrachez de l'arbre un rameau, séparé qu'il est de son tronc : *Fructus germinare non poterit*, il ne peut plus porter de fruit. Empêchez la communication de la source au ruisseau : *Præcisus arescet*, ce passage de l'une à l'autre étant coupé, il faut nécessairement qu'il dessèche. Retranchez un membre du corps, n'étant plus uni à la tête dont il reçoit les esprits, la vie et le mouvement, il meurt ; pour dire avec saint Cyprien (*Cypr. l. de Unit. Eccl.*), de qui j'emprunte ces comparaisons, que quelque éclat de sainteté, quelque fruit de vertu, quelque abondance de doctrine et quelque esprit de grâce que puisse avoir le plus parfait de tous les hommes, s'il se sépare de la chaire de saint Pierre, il n'est plus rien. Ce qui a fait dire à saint Augustin avec tant de force : *Teneamus unitatem, præter unitatem qui facit miracula nihil est* (*Tract.* XIII, *in Joan.*). Conservons l'unité, celui qui la rompt en se séparant du centre de l'unité et de la chaire principale, fît-il des miracles, n'est rien, parce que, comme il dit excellemment contre les Donatistes (*De Bapt. contr. Don. l.* III, *c.* 13), la charité, qui réduit tout à l'unité, ne peut être sans elle; et sans la charité le plus accompli d'ailleurs de tous les hommes, selon le divin Paul, n'est rien : *Si linguis hominum loquar aut Angelorum*, etc., *charitatem autem non habeam, nihil sum* (I *Cor.* XIII).

Et il ne sert de rien de dire qu'on est toujours dans l'unité tandis qu'on est attaché à la chaire de saint Pierre, en reconnaissant sa primauté; si l'on ne reçoit sa doctrine, en rejetant tout ce qu'elle condamne, dès là même on en est séparé. Que quelque branche ne reçoive plus la sève qu'elle doit tirer de la racine, et qu'un membre n'ait plus la communication des esprits qui viennent de la tête, cela suffit, sans qu'il soit nécessaire d'en ployer le fer pour les retrancher, ils ne font plus partie ni du corps, ni de l'arbre. Ils ne sont plus une même chose avec le reste, parce qu'ils sont morts, et que du mort et du vivant il ne se fait jamais un tout, ni un corps naturel. De même, que quelqu'un refuse de recevoir ou de condamner la doctrine que la chaire de saint Pierre reçoit ou condamne, c'en est fait; quoiqu'il proteste qu'il s'y tient fortement attaché, la reconnaissant pour la principale, il en est effectivement désuni, il n'est plus vrai membre du corps de Jésus-Christ, il n'est plus dans l'Église, il en est déjà séparé avant même que l'on emploie le glaive de l'anathème pour l'en retrancher, il est mort, il est schismatique; et entre le mort et celui qui vit de cette sorte de vie par la foi il n'y a jamais d'union d'esprit, ni conséquemment d'unité. Il lui faut dire en se moquant avec saint Cyprien de cette fausse persuasion qu'il a : *Qui cathedram Petri supra quam fundata est Ecclesia deserit, in Ecclesia esse confidit?* Celui qui abandonne la chaire de saint Pierre, sur laquelle l'Église est fondée, ose-t-il bien s'assurer qu'il soit dans l'Église?

Et comme il est séparé de la chaire qui est le siége et l'origine de la vérité, il tombe ensuite nécessairement dans l'erreur, quelque protestation qu'il fasse de ne tenir que la foi de l'Eglise et que la doctrine des Pères et des conciles. Ce n'est pas assez de dire, il le faut prouver; et il n'y a point pour cela de preuve plus facile, dit saint Cyprien, que de produire la vérité même qu'on dit toute en abrégé, en disant en un mot qu'on se tient à la chaire de saint Pierre. Car notre Seigneur lui a dit : Tu es Pierre, et je bâtirai mon Eglise sur cette pierre: *Probatio est ad fidem facilis compendio veritatis. Loquitur Dominus ad Petrum : Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (*Lib. de unit. Eccl.*). Celui-là donc est dans l'erreur avec opiniâtreté, perdant ainsi la foi par le schisme et par l'hérésie, nonobstant toutes ses vertus, qui n'ayant plus d'âme ne sont aussi que des ombres et des fantômes et de pures illusions, qui aboutissent à la fin au malheur effectif, à la perte et à la damnation de ces faux vertueux.

Oui, nos frères rebelles à l'Eglise, vous qui par cabale, par engagement, par amour de la nouveauté, par caprice ou par passion, abandonnez la chaire de saint Pierre pour suivre le parti de ceux qui s'en sont séparés par une révolte manifeste, je vous le dis encore, parce que l'amour et la charité de Jésus-Christ et son esprit nous obligent de le redire. Et vous, divin Esprit de vérité, qui présidez invisiblement dans nos chaires à ces assemblées chrétiennes pour l'y publier, si je vous sers en cette rencontre d'instrument pour l'annoncer avec toute la sincérité et avec toute la force que nous devons attendre de vous seul; si je substitue à sa place le mensonge ou l'exagération, par un emportement de passion qui se déguise sous le nom et sous l'apparence de zèle, rendez-moi stupide et muet à cet instant même, et ne permettez pas que, me trompant le premier, j'abuse votre peuple qui m'écoute avec tant d'attention comme parlant de votre part. Mais si je la dis toute pure et comme elle part de vous-même, qui en êtes la source et l'origine, embrasez-moi de vos ardeurs, animez-moi de ce zèle qui en est l'âme, pour lui donner cette force invincible qui la rend partout victorieuse de l'erreur. Je le dis donc encore, vous qui adhérez à ceux qui se séparent effectivement de la chaire de saint Pierre en refusant de se soumettre à ses décisions, quelque vertu qu'il vous semble que vous ayez, bien assurément vous serez damnés. Cette chaire est une dans toute l'Eglise par l'union des autres à leur centre : en vous séparant donc de l'unité, vous êtes schismatiques. La vérité, qui se trouve toujours dans l'unité, est inséparable de cette chaire; en la quittant, vous êtes donc engagés dans l'erreur. Ainsi le schisme et l'hérésie, s'étant emparés de votre âme, rendent votre damnation certaine, malgré tout ce que vous aviez acquis de mérites et de vertus, qui n'ont plus de force dans la victoire et le triomphe de l'erreur.

O funeste aventure ! ô malheureuse fortune attachée très-justement à cette opiniâtreté qui vous fait renoncer à la chaire de vérité, pour adhérer à de nouveaux évangélistes d'une doctrine condamnée! Eh quoi ! sont-ils donc vos sauveurs ? Ont-ils donné leur vie pour assurer la vôtre dans l'éternité? Vous ont-ils rachetés de leur propre sang pour vous obliger, en quittant le vicaire de Jésus-Christ, de quitter Jésus-Christ lui-même, pour vous attacher à des particuliers sans mission, sans caractère, sans autorité, et qui ne sont devenus fameux que par leur révolte! *O insensati ! quis vos fascinavit non obedire veritati?* O déplorable aveuglement de tant de personnes d'ailleurs si raisonnables et si éclairées! Par quel charme avez-vous perdu la raison, l'esprit et la conscience, pour ne pas voir la vérité qui brille avec tant d'éclat, et pour ne vous pas soumettre ensuite à son empire? Que pourrez-vous répondre à Jésus-Christ devant son tribunal, lorsque vous demandant raison de votre créance, vous serez réduits à reproduire de votre côté le pitoyable témoignage de ce peu de révoltés, et que du sien il vous montrera cette chaire où il a parlé lui-même en la personne de son lieutenant, à qui les plus grands hommes de la terre se sont unis dans tous les siècles pour dire partout une même chose, qui est indubitablement toujours la vérité? Cette vue vous accablera de honte et de confusion; elle fera tarir toutes les excuses dans votre bouche en vous faisant voir que c'est par un crime, par une malice, ou du moins par une faiblesse tout à fait inexcusable, que vous avez été trompés, en préférant les visions bizarres et le caprice des particuliers à l'autorité de la chaire de saint Pierre.

C'est à elle, chrétiens, que vous devez vous attacher inséparablement, à l'exemple de nos ancêtres, et principalement des glorieux prédécesseurs de notre monarque, les rois très-chrétiens, qui ayant toujours maintenu avec tant de force et de courage, contre les entreprises de toutes les puissances de la terre, les droits de leur couronne, qui ne dépend que de Dieu pour le temporel, l'ont aussi toujours soumise pour le spirituel, en matière de foi, à cette sainte chaire, qu'ils ont soutenue, et qui les a réciproquement appuyés de toutes les forces de la religion, laquelle doit rendre cet empire éternel. C'est ce qu'exprime la devise de Philippe-Auguste, qui portait un lis sur un rocher environné des vagues de la mer, avec cette inscription: *In æternum non commovebitur*, pour faire entendre que tandis que les lis de la France seront attachés comme ils l'ont été depuis douze siècles au rocher et à la pierre de l'Eglise, malgré la furie de toutes les vagues et la rage de toutes les tempêtes, ils seront toujours florissants sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

POUR LE TROISIÈME MERCREDI DE CARÊME.

Des pernicieux effets de l'ambition.

Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur, etc. Tunc accessit mater filiorum Zebedæi, etc.

Nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres. Alors la mère des fils de Zébédée le vint trouver avec ses enfants, l'adorant, etc. (*S. Matth., chap.* XX).

Celui de tous les vices qui a fait le plus de ravages est sans doute l'ambition et le désir déréglé de s'agrandir, puisque c'est celui qui ruina les anges dans le ciel et les hommes sur la terre dès le commencement du monde, et que, s'étendant encore aujourd'hui sur la postérité, il y fait partout d'étranges désordres, que je réduis à quatre qui comprennent tout ce qui s'en peut dire. Il rend aveugles les plus éclairés dans la fin qu'ils se proposent. Il fait téméraires les plus réservés dans le choix et l'usage des moyens qu'ils prennent pour arriver où ils prétendent. Il fait devenir querelleurs les plus paisibles contre ceux qui semblent s'opposer à leurs desseins. Et il rend profanes les plus dévots, étouffant en eux tous les sentiments de religion et de piété à l'égard de Dieu.

Voilà ce que l'on découvre aisément dans toutes les parties de l'évangile d'aujourd'hui, où l'on voit que l'ambition fait tout ce qu'elle peut pour s'élever et que le Fils de Dieu emploie tout ce qu'il faut pour l'abaisser. Une mère, passionnée pour l'agrandissement de ses enfants, fait tout son possible par son crédit, par ses prières, par toutes les considérations les plus fortes de la nature, pour les porter à une très-haute fortune. Ceux-ci se servent de son entremise, de leur artifice et de leur adresse pour occuper les deux premières places d'un royaume. Les autres disciples leurs compagnons trouvent cette entreprise très-mauvaise et sont fort résolus de ne leur point du tout céder ; et tous ensemble en cette si grande diversité d'humeurs et d'intérêts s'accordent à vouloir être les premiers, par les sentiments d'orgueil et de vanité que l'ambition leur inspire, en produisant ici tout à la fois ces quatre malheureux effets que nous venons de remarquer.

Elle est aveugle dans la mère en ce qu'elle ne sait ce qu'elle demande pour ses enfants : *Nescitis quid petatis.*

Elle est téméraire dans ses deux fils, qui présument tout d'eux-mêmes, et qui osent tout pour arriver où ils prétendent : *Potestis bibere calicem ? Possumus.*

Elle est colère et querelleuse dans ces dix apôtres, qui s'indignent et se mutinent très-souvent contre ces deux-ci et ne les peuvent supporter : *Et indignati sunt decem.*

En tous ensemble enfin elle est profane, en ce qu'au moment même que Jésus-Christ leur parle de sa Passion ils parlent de grandeur, de préférence et de première place : *Ecce ascendimus Jerosolymam*, etc., *Tunc accesserunt*, etc.

Considérons un peu, chrétiens, dans la conformité que nous avons avec ces gens-ci, tous les désordres que l'ambition produit si souvent dans nous-mêmes, pour y remédier par l'admirable instruction que notre maître donne en finissant cet évangile.

PREMIÈRE PARTIE.

La mère des enfants de Zébédée, qui suivait partout Jésus-Christ, dont elle avait l'honneur d'être parente, lui ayant ouï dire qu'il allait à Jérusalem, où il devait ressusciter, s'imagina que ce bienheureux temps était venu auquel il établirait son royaume, qu'elle se figurait temporel, avec tout l'éclat et toute la magnificence du plus grand monarque du monde, comme saint Chrysostome l'a remarqué en l'homélie 66. Et sur cette agréable vision elle s'alla mettre dans l'esprit, y étant fortement poussée par ses enfants, qu'il fallait que ceux-ci, puisqu'ils étaient ses proches parents, en occupassent les premières places ; et ensuite elle se résolut de prendre le devant et de faire tous ses efforts pour obtenir cette faveur, qu'elle croyait qui ne pouvait lui être raisonnablement refusée. Pour cet effet, elle se vint présenter à Jésus-Christ, et se prosternant à ses pieds pour le fléchir par cette action si respectueuse : Je vous supplie, Seigneur, lui dit-elle, que mes enfants, qui ont l'honneur de vous appartenir de si près, aient aussi celui de vous approcher le plus près dans votre royaume en y occupant les premières places. Elle ne doutait point que Notre-Seigneur ne dût donner à la proximité du sang et à ses ardentes prières ce qu'elle croyait demander avec beaucoup de justice ; c'est pourquoi elle se trouva étrangement surprise quand, au lieu de la grâce qu'elle demandait, on lui répondit rudement : *Nescitis quid petatis :* Que vous avez peu de lumières ! vous ne savez ce que vous demandez.

Voilà le premier effet que produit cette pernicieuse passion, l'aveuglement : *Nescitis.* Il y a cent personnes dans l'état ecclésiastique et séculier qui, n'étant jamais satisfaites de leur condition présente, emploient leur artifice, leurs intrigues, leur crédit, leurs connaissances, leurs amis, leur argent, leurs prières pour se pousser plus avant, pour avoir un commandement, une charge, un bénéfice, et sont fort résolus de mettre tout en usage pour l'obtenir. Ecoutez, messieurs les ambitieux, vous qui briguez avec tant d'ardeur les prééminences, les charges, les commandements, les abbayes, les évêchés, écoutez ce que Dieu vous dit et vous répond fort véritablement, tandis que les hommes à qui vous vous adressez vous amusent avec beaucoup d'artifice. *Nescitis quid petatis.* Votre ambition vous aveugle, et vous aveugle la plupart du temps en ces cinq manières, qui nous sont exprimées en cette rencontre dans l'Evangile.

Premièrement elle fait oublier les grandeurs du ciel pour s'attacher uniquement à celles de la terre. Certainement ceci est

étrange : le Fils de Dieu parlait ouvertement du royaume céleste; il traitait en termes très-clairs de la majesté, de l'éclat, de la magnificence et du pompeux appareil de son dernier avénement, lorsqu'il paraîtrait sur son tribunal environné des anges pour juger tout le monde, ayant à ses côtés ses douze apôtres assis sur douze trônes, comme pour partager avec lui sa suprême puissance de juger. Y a-t-il rien de plus grand, de plus capable d'enflammer une grande âme? Cependant leur sotte ambition les charme et les aveugle tellement, qu'ils n'ont pas seulement la moindre pensée de ces véritables grandeurs du ciel et de l'éternité, et qu'ils n'ont dans l'imagination, dans l'esprit et dans le cœur que la grandeur d'une haute fortune sur la terre, et la passion d'être les premiers dans un royaume temporel, comme le prouve le savant évêque d'Avila en la question sixième sur ces paroles : *Dic ut sedeant hi duo filii mei.* Mais ces trônes de majesté sur ces nuées éclatantes aux côtés du souverain juge? mais ce pouvoir de juger les douze tribus? mais toutes les grandeurs du monde abaissées à vos pieds à ce jour de notre triomphe? Voyez cet effroyable aveuglement qui vient de leur ambition : *Ipsi nihil horum intelligebant*, ils ne comprenaient rien de tout cela ; c'est à leur égard comme s'il n'y avait ni trône, ni gloire, ni jugement. Depuis qu'un homme est possédé de cet esprit d'ambition, parlez-lui, ne lui parlez pas de Dieu, du paradis, de la grandeur infinie des récompenses éternelles, c'est la même chose, cela ne fait aucune impression sur son âme ; il n'a devant les yeux et dans l'esprit que son avancement et sa fortune, ne fût-ce qu'une condition de pédagogue, et, quand il l'a, de la pousser plus outre, et de là plus avant encore, et de monter toujours plus haut, comme Lucifer, qui se disait à lui-même, en ne regardant que ce qu'il n'avait pas : *Ascendam, sedebo, exaltabo*, jusqu'à ce que sa vie s'écoule et se consume en ces chimériques desseins, sans penser jamais sérieusement à s'établir une fortune dans l'éternité.

Secondement elle fait chercher les grandeurs temporelles en même temps qu'on fait profession de les abandonner, et qu'on ne se met en état de ne les pouvoir acquérir. Ces deux apôtres venaient de quitter tout ce qu'ils pouvaient prétendre en ce monde, en quittant la maison et la nacelle de leur père. Ils s'étaient mis à la suite de Jésus-Christ, qui leur prêchait éternellement le mépris du monde, et ils avaient abandonné avec leurs petits effets l'espérance même à laquelle les plus malheureux ne renoncent presque jamais. Et néanmoins ils se vont mettre dans la fantaisie qu'il fallait qu'ils devinssent les premiers hommes d'un royaume qu'ils se figuraient temporel. Fut-il jamais d'aveuglement aussi ridicule que celui-ci? Il se voit pourtant tous les jours en tant de personnes qui se consacrent solennellement à Dieu dans le clergé ou dans les monastères. Tout homme qui se fait d'Eglise renonce par état publiquement aux vanités du monde et à la pompe des grandeurs du siècle, et fait profession de suivre Jésus-Christ dans une vie humble et pénible; ce qui paraît par les sacrées cérémonies de l'ordination, par la tonsure, par l'habit, par la croix, par toutes les marques sensibles de la cléricature ; et c'est pour cela qu'il est clerc et qu'il entre dans le clergé, qui veut dire le sort, la part et l'hérédité du Seigneur, parce qu'il entre dans ses droits, qu'il est uniquement à lui en renonçant à tout le reste : ce qui est encore en termes plus forts pour les personnes religieuses qui s'obligent par vœu à quitter effectivement toutes choses, pour s'attacher absolument à Dieu. Et cependant il s'en voit aujourd'hui grand nombre dans l'Eglise qui demandent, qui briguent, qui pourchassent, qui remuent toutes les machines, qui emploient tout ce qu'ils ont de crédit, de parents, d'amis, de protecteurs, et font tout le possible, et l'impossible même, en faisant ce qu'on ne peut pas en conscience, pour être élevés aux premières dignités, et pour posséder les plus grands et les plus riches bénéfices. Et, ce qu'il y a d'étrange, il s'en trouve qui n'entrent dans l'état ecclésiastique, à la suite du Fils de Dieu, que pour parvenir à ces dignités. Et, ce qui est sans doute encore bien plus surprenant, c'est qu'il y en a plus d'un qui, n'ayant été dans le monde que d'une fortune et d'une condition très-basse, comme ces deux disciples, qui n'étaient que les fils d'un pauvre pêcheur, depuis qu'ils sont une fois dans l'Eglise, et qu'ils sont possédés de cet esprit d'ambition, ne gardent plus de mesures ; ils donnent à tout, et ne bornent leur espérance et leurs désirs qu'au plus haut point de la grandeur, comme ceux-ci qui veulent tirer avantage du nouvel état où ils sont avec Jésus-Christ, pour s'élever au ministère. Ne voilà-t-il pas une prétention extrêmement raisonnable pour des pêcheurs? Aveuglement.

Troisièmement elle fait aller à des grandeurs imaginaires par de véritables abaissements. Cette femme qui aspire aux plus grands honneurs et au gouvernement en la personne de ses deux enfants, qu'elle veut porter aux premières charges d'un grand Etat, se vient jeter aux pieds de Jésus-Christ, elle se prosterne en terre et lui demande en cette posture si humble, avec tous les témoignages de la dernière soumission. Et quoi? *Adorans et petens aliquid ab eo.* Remarquez, je vous prie, cet *aliquid*, elle demande quelque chose ; ce qu'elle prétend n'est qu'imaginaire, une fausse grandeur qu'elle se figurait dans un royaume temporel qui ne fut jamais et qui ne devait jamais être que parmi les agréables chimères de son imagination trompée. Et pour y arriver elle s'abaisse, elle se prosterne, elle se jette contre terre, elle flatte, elle supplie, elle conjure avec une profonde humiliation, de sorte qu'il ne lui revient de son ambition et de ce désir démesuré de gloire et d'élévation qu'un abaissement effectif, achetant ainsi de fausses grandeurs par de véritables bassesses. Hélas! combien s'en trouve t-il qui se font es-

claves pour commander, qui deviennent petits pour s'agrandir, qui s'abaissent pour s'élever, qui sont tous les jours exposés aux plus dernières indignités pour être dans l'honneur, et qui après avoir brigué, courtisé, supplié, servi, loué, flatté, souffert cent affronts et reçu mille rebuffades pour s'avancer, n'ont enfin que la honte de ces infâmes moyens dont ils ont usé qui les suit, sans avoir l'honneur qui les fuit toujours : *Qui fulgere sibi videtur in purpura, quantis hoc sordibus emit ut fulgeat* (*Cyprian.*) !

Quatrièmement elle fait qu'un homme va chercher le repos dans les charges, où il n'y a que peine et que travail. Cette femme veut obtenir les deux premières dignités d'un royaume pour ses enfants, et elle s'exprime en ces termes : *Dic ut sedeant hi duo filii mei.* Voyez l'excellente idée qu'elle en a : Que mes deux enfants soient assis. *Nescitis quid petatis.* Aveuglement, ignorance, folie de l'ambition qui fait tous les jours que les hommes cherchent un fardeau pour être à leur aise, le travail pour se reposer, le ministère pour s'asseoir, la faction de sentinelle pour dormir. Vous voulez commander aux autres; vous poursuivez avec ardeur une charge dans une compagnie, un office dans une ville, une dignité dans l'Eglise. Pour l'obtenir il n'y a rien que vous ne fassiez de grand cœur et que vous ne souffriez dans une infinité de peines d'esprit et de corps, qui sont inséparablement attachées à cette poursuite. Mais vous vous consolez sur ce que, si jamais vous arrivez où vous prétendez parvenir, vous aurez le loisir de vous reposer et de jouir agréablement des douceurs d'une vie tout à fait tranquille. Or, c'est en cela que vous êtes pitoyablement abusés : *Nescitis quid petatis.*

Ce que vous demandez est un fardeau, et c'est pour cela qu'on l'appelle charge, *sub quo curvantur qui portant orbem* (*Job.* IX) : Ceux qui portent le monde, c'est-à-dire, ceux qui commandent et qui gouvernent, principalement dans l'Eglise, comme l'explique saint Grégoire. Qui vit jamais qu'on se chargeât d'un fardeau pour être à son aise ? C'est un travail, comme en parle le grand Apôtre en ce beau passage, qu'on prend pour l'ordinaire à contre-sens : *Qui episcopatum desiderat bonum opus desiderat* (I *Tim.* I). *Opus*, dit saint Anselme, *non dignitatem ; laborem, non delicias :* C'est un travail bien plutôt qu'une dignité, c'est le sujet d'une forte application, et non pas un emploi commode à prendre son plaisir. Or, je demande si l'on peut se reposer en travaillant, puisqu'il n'y a rien de si opposé que le repos et le travail. C'est un ministère selon le Fils de Dieu, qui dit positivement dans cet évangile qu'il est venu pour servir, et non pour être servi : *Sicut Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.* Et saint Paul, écrivant à Timothée, qu'il avait établi dans sa charge, l'exhorte à bien remplir son ministère : *Ministerium tuum imple* (II *Tim.* IV). Lui-même dit qu'il s'est fait serviteur de tous ; et la suprême dignité du vicaire de Jésus-Christ en terre nous est tous les jours exprimée par le titre de la dernière servitude : *Servus servorum Dei.* Peut-on servir étant assis ? C'est une faction de sentinelle, comme le Saint-Esprit prononce en Ezéchiel, chap. V : *Speculatorem dedi te super domum Israel.* Et le moyen de s'acquitter exactement de ce devoir, en se mettant en état de dormir ? Il n'appartient qu'à l'ignorance de l'ambition de concevoir une pareille chose et de se former cette idée trompeuse.

Et enfin le dernier aveuglement, le plus déplorable de tous, c'est qu'elle ne fait monter bien haut que pour tomber dans les abîmes d'un malheur éternel : *Nescitis quid petatis*, dit Notre-Seigneur aux ambitieux en la personne de ceux-ci. Vous voulez les grandeurs du monde ? Elles seront pour vous un effroyable précipice, en devenant l'occasion de votre damnation, parce qu'une place, une charge, et une dignité briguée, principalement dans l'Eglise, comme le prouve fortement saint Chrysostome au livre troisième du Sacerdoce, ne venant point du tout des ordres de la providence de Dieu, mais de l'ambition, l'entretient et l'augmente; et celle-ci, devenue plus puissante dans son élément, est cause de beaucoup de grands péchés qui damnent infailliblement celui qui n'est monté si malheureusement que pour tomber de plus haut dans l'abîme, selon cette parole de saint Cyprien : *Peremptoria res est altitudo quæsita* (*L. de Jejun. et Tent. Christi*). Et c'est pourquoi les saints, bien loin de chercher les honneurs, les ont fuis avec tant d'empressement, qu'ils ont eu recours très souvent à des voies tout à fait extraordinaires pour s'en exempter, parce qu'ils craignaient, et que cette crainte venait de la parfaite connaissance qu'ils avaient du danger de ces charges. Mais l'ambition rend les gens aveugles, éblouissant les yeux du faux éclat de ces grandeurs; et cet aveuglement fait naître la témérité et la présomption, comme il paraît clairement dans ces deux disciples en cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Saint Marc rapportant cette histoire (*S. Marc.*, X), dit que non-seulement la mère des deux fils de Zébédée, mais qu'eux aussi se vinrent présenter au Fils de Dieu, et qu'ils lui dirent avec une étrange hardiesse : *Magister, volumus ut quodcumque petierimus fiat nobis :* Notre maître, nous voulons que la chose que nous vous allons demander, de quelque nature qu'elle soit, nous soit promptement accordée. Alors le Fils de Dieu leur dit : Pouvez-vous avaler le calice que je dois boire ? Oui, répondirent-ils sur-le-champ, nous le pouvons. Sur quoi vous remarquerez, s'il vous plaît, trois circonstances, qui font voir jusqu'à quel point de témérité un ambitieux peut aller.

Premièrement, il veut absolument ce qu'il prétend, il s'y porte de tout son cœur et de toutes les forces de son âme, comme ceux-ci qui disent si résolument : *Volumus ut fiat*

nobis : La résolution en est prise, nous le voulons. Parce que l'ambition qui l'aveugle ne lui faisant rien concevoir de grand ni d'estimable que la fortune où il aspire, il s'y attache, il s'y fixe, il s'y détermine, il est si fortement résolu de la suivre, qu'il n'y a rien qui soit capable de l'en détourner. Ce qui parut dans l'ambitieux Absalon, que toutes les raisons du monde les plus fortes, de la nature et de la grâce, ni la considération de son père, ni sa bonté, ni sa puissance, ne purent empêcher qu'il ne s'élevât par une effroyable conspiration contre lui, pour le renverser de son trône, et pour y occuper sa place par une infinité de crimes.

Secondement, il présume tout de ses forces, et ne révoque point en doute qu'il ne soit capable de tout ce que lui inspire l'ambition : *Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum :* Pouvez-vous boire ce calice? Voyez la témérité de l'ambition : sans hésiter, sans balancer, sans consulter leur capacité ni leurs forces, ils vont répondre sur-le-champ avec beaucoup de hardiesse et de présomption : Oui, nous le pouvons faire · *Possumus.* Vous voulez commander aux hommes, vous briguez un office d'importance, vous poursuivez un bénéfice qui a charge d'âmes, vous aspirez même à l'épiscopat : *Potestis bibere calicem?* Pouvez-vous faire tant de choses qui sont nécessaires pour vous acquitter dignement de cett· charge? Pouvez-vous remplir cette place, accomplir toutes les parties du devoir qui en est absolument inséparable, instruire, enseigner, exhorter, consoler, visiter, protéger les faibles, résister en face aux puissants, soutenir la vertu, combattre le crime, être l'exemple, la colonne, le salut d'une paroisse, d'une ville, d'un diocèse, de tout un royaume? Avez-vous les talents qu'il faut avoir pour exercer les fonctions d'un si sublime ministère? Pouvez-vous porter le fardeau d'une si terrible obligation, connaître, gouverner, conduire cette infinité d'âmes qui vous sont confiées, en rendre un compte très-exact à Dieu, et subir les rigueurs de ce jugement tout particulier et particulièrement sévère, qui se doit faire un jour de ceux qui ont quelque commandement et autorité sur les autres? *Judicium durissimum his qui præsunt fiet* (*Sap.*, VI). Les plus grands hommes et les saints les plus consommés en perfection, les anges même, s'ils étaient sur terre, trembleraient à cette parole si redoutable : *Potestis?* Le pouvez-vous bien? Mais l'ambitieux, qui présume tout de soi-même, n'a point de peur, et par cette fière présomption de ses propres forces, il répond en s'engageant aveuglément à tout: *Possumus :* Je le puis.

De là vient qu'en troisième lieu, voulant ainsi fortement ce qu'il veut, et s'assurant qu'il peut tout faire, il est capable de tout entreprendre pour y arriver, sans considérer ce que c'est, pourvu qu'il serve à son dessein. Voyez le procédé de ces disciples. Jésus-Christ leur demande s'ils pouvaient boire son calice ; ils ne savaient pas bien précisément ce que c'était que ce calice; il n'y a point d'apparence qu'ils crussent que ce fût celui de la passion ; car l'Evangile dit auparavant que leur maître les en ayant entretenus en termes très-intelligibles, ils n'y comprenaient rien du tout : *Ipsi nihil horum intellexerunt.* Ils se figuraient seulement que ce devait être quelque chose d'extraordinaire, sans savoir en particulier ce que c'était; et néanmoins, sans considérer de quelle nature était ce calice dont il s'agissait, ils s'y engagent hardiment, et disent : *Possumus :* Nous le pouvons. Et quoi? Nous ne savons ; mais enfin, quoi que ce puisse être : exprimant par là qu'ils étaient résolus de tout entreprendre pour arriver où ils voulaient.

Voilà ce que fait un ambitieux. Il veut tout ce que son ambition lui met en tête, sans jamais se mettre au-dessous de quoi que ce soit qu'elle lui figure de grand et d'élevé. Et pour y parvenir, il est résolu de tout entreprendre et de mettre tout en usage, bon, mauvais ou indifférent, sans considérer autre chose en ce qui se présente à lui, sinon s'il est propre pour le conduire au terme où il prétend parvenir.

TROISIÈME PARTIE.

Et de là vient que, du moment qu'on s'y oppose, l'ambition qui l'a rendu aveugle dans la fin qu'il veut, et téméraire dans l'usage des moyens qu'il prend, le rend encore querelleux et emporté contre ceux qu'il croit qui l'empêchent, comme il paraît dans les autres disciples, selon ces paroles de l'évangile : *Indignati sunt autem decem de duobus.* Comme le Fils de Dieu eut fait sa réponse assez haut, les apôtres, qui n'étaient pas trop éloignés, comprirent aisément ce que ceux-ci demandaient. Or, ils prétendaient tous la même chose; car il est dit ailleurs qu'ils disputaient à qui devait être le premier rang, comme au plus grand : *Facta est inter illos contentio, quis eorum videretur esse major.* Voyant donc que ceux-ci tâchaient de prendre le devant, et de les supplanter par artifice, et d'emporter par faveur ce que chacun d'eux croyait être dû à son mérite, et qu'il désirait passionnément, ils s'indignèrent fortement contre eux, ils trouvèrent étrangement mauvais ce procédé qui ruinait leur prétention, et résolurent de s'y opposer. Ils se mirent fort en colère, et ils en firent hautement éclater les marques par leur murmure : *Murmuraverunt contra duos fratres,* comme dit le texte arabique; de sorte que la paix, la concorde, la charité et l'union fraternelle, que le Sauveur du monde était venu porter en terre, et qu'il recommandait continuellement à ses disciples, en fut bannie par l'esprit d'ambition qui fit naître la guerre entre eux, et qui, l'ayant portée dès le commencement du monde dans le ciel, a toujours été la source fatale de tous ces sanglants désordres qui ont si souvent désolé toute la terre.

Et comme l'esprit de Dieu ne peut être avec celui de division, l'ambition ruinant la

paix, fait aussi périr tous les sentiments de religion et de piété dans les cœurs, en rendant profanes les plus dévots. Et c'est la dernière remarque que je fais dans cet évangile, en les regardant tous ensemble.

QUATRIÈME PARTIE.

Le Sauveur, allant à Jérusalem, entretenait ses disciples sur sa passion, pour les disposer à ce grand mystère où il allait accomplir la rédemption du monde : *Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur.* Il ne pouvait rien dire de plus tendre ni de plus touchant, ni de plus capable de faire naître dans leurs cœurs de plus beaux sentiments de piété, puisqu'il donnait par là le témoignage le plus éclatant d'un amour infini. Il n'en pouvait parler d'une manière plus intelligible, ni en termes plus forts et plus précis. Il n'y a point ici ni d'allégorie, ni de métaphore ; il parle très-ouvertement sur ce sujet, et il décrit si nettement sa passion, qu'il la leur met devant les yeux. Mais parce qu'ils étaient préoccupés de ces pensées de grandeur et de vanité, et qu'ils venaient de contester sur la première place que pas un d'eux ne voulait céder à son compagnon, l'ambition endurcit tellement leurs cœurs, que bien loin de recevoir ces mouvements de tendresse et de piété, que des paroles si affectueuses devaient produire dans les plus insensibles, ils ne comprirent pas seulement ce qu'il voulait dire, ils y firent fort peu d'attention ; ce fut à leur égard comme s'il n'eût rien dit sur ce sujet : *Ipsi nihil horum intellexerunt.*

Et il y a bien davantage : en même temps qu'il disait de si belles choses et si capables de les toucher, l'ambition qui s'était emparée de leurs esprits et de leurs cœurs, non-seulement repoussa tous les sentiments de piété qu'un entretien de cette nature devait produire ; mais leur faisant oublier tout le reste, elle fit qu'ils s'attachèrent uniquement à une parole qui semblait leur donner lieu d'imaginer de quoi la satisfaire. *Tradetur principibus sacerdotum et scribis, et tradent eum gentibus :* voici le temps que le Fils de l'homme sera trahi, et mis entre les mains des princes de la Synagogue, qui le livreront aux gentils ; ils ne disent rien. *Ad illudendum :* c'est pour être déshonoré par une infinité d'outrages et de sanglants affronts, qui le feront passer pour le dernier de tous les hommes ; ils n'en sont point touchés. *Ad flagellandum* : il era tout couvert de plaies et de sang, par la violence d'une cruelle flagellation ; ils restent insensibles et froids comme des pierres. *Et crucifigendum ;* enfin on le crucifiera : parole perdue, ils n'entendent rien. *Et tertia die resurget ;* mais il doit ressusciter au troisième jour. Voilà justement ce qui touche leur inclination ; ils l'entendent, ils s'y arrêtent, et ils raisonnent selon la remarque de saint Jérôme en cette plaisante manière. Il va quitter cette vie basse et misérable, pour une autre parfaitement heureuse et toute éclatante de gloire. C'est donc maintenant qu'il veut établir à Jérusalem ce nouvel empire, qui de là doit s'étendre par toute la terre. Il faut donc prévenir les autres, et demander les premières charges de ce royaume ; il ne peut nous les refuser, puisque nous sommes ses plus proches. Ils communiquent ce dessein à leur mère ; elle l'approuve et se joint à eux pour l'excuser. Alors, *Tunc*, à ce moment même, croyant qu'ils prenaient parfaitement bien leur temps, et le point d'une occasion tout à fait favorable à leur dessein, ils viennent demander au Fils de Dieu les deux premières places d'un royaume ; ils veulent l'emporter sur tous les autres, et ceux-ci ne le peuvent supporter ; ils se fâchent, ils se mutinent et se liguent pour les ruiner. Ne sont-ce pas là des gens fort spirituels et des disciples bien dévots, et qui ont admirablement profité du discours de la passion : *Volumus ut quodcunque petierimus. Dic ut sedeant hi duo filii mei. Et indignati sunt decem.* On leur parle de chaînes et de fers, et de capture. *Tradetur filius hominis ;* et ils n'ont en tête qu'empire et que commandement. On leur représente les ignominies, les humiliations, les outrages et les opprobres de la passion : *Ad illudendum* : et ils recherchent avec passion la gloire, les honneurs et la préférence. On parle de la croix, et ils déclarent qu'ils veulent le trône. On leur met en vue les épines et les fouets, et ils prétendent aux délices. Leur maître les assure qu'on le va traiter pour l'amour d'eux comme le dernier des hommes, et ils demandent qu'il les fasse les premiers. D'où vient cette prodigieuse insensibilité ? C'est que l'ambition agit dans ces gens-ci, et qu'elle est si contraire à la véritable dévotion, que les choses qui sont les plus capables d'en donner n'ont aucun effet où elle se trouve. Elle rend donc profanes les plus dévots, querelleux les plus paisibles, téméraires les plus réservés, aveugles les plus clairvoyants. Le moyen de se garantir d'une si dangereuse passion ? Le voici dans la conclusion de cet évangile et de mon sermon.

Le Sauveur du monde voyant le déplorable aveuglement de cette mère, l'insolente témérité de ses enfants, l'injuste colère des dix apôtres, et l'étrange insensibilité de tous ensemble ; sachant fort bien que la cause de ces désordres était l'ambition si naturelle à tous les hommes, au lieu de s'emporter contre ces pauvres malades, lui qui était venu comme le souverain médecin pour guérir les maladies du monde, les traite avec beaucoup de douceur et de charité, en leur appliquant ce remède salutaire d'une excellente instruction : *Scitis quia principes gentium dominantur eorum, et qui majores sunt potestatem exercent in eos :* Vous savez que les princes et les grands du monde aiment à commander à leurs sujets, et que c'est en cela qu'ils font consister leur grandeur et leur pouvoir : *Non ita erit inter vos ; sed quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister, sicut Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare :* Vous n'en userez pas ainsi dans cet état spirituel dont je vous établis les princes :

vous pouvez prétendre d'y être les plus grands; mais celui de vous qui aura cette noble prétention, doit travailler à se rendre le plus petit, se faisant serviteur de tous les autres, comme vous voyez que le Fils de l'homme, qui est le roi de cet empire, n'est pas venu pour commander, mais pour obéir et servir.

Il me semble, chrétiens, que je puis vous dire la même chose avec beaucoup de raison. *Scitis*, vous le savez, et vous ne le voyez que trop tous les jours par expérience, que dans tous les états du monde chacun aspire à la grandeur, et fait tous ses efforts pour s'élever toujours, et pour monter plus haut qu'il n'est, passant ainsi toute sa vie en poursuites, et en désirs, et en desseins de s'avancer. Il y en a bien peu qui se contiennent dans les bornes de leur condition. Celui qui obéit veut commander, et celui qui commande tâche d'avoir plus de sujets, pour avoir lieu d'exercer un plus grand empire. De là vient ce prodigieux aveuglement dans la plupart du monde, qui ne songe point aux grandeurs du ciel et de l'éternité, pour s'attacher uniquement aux temporelles. C'est cette furieuse présomption qui fait que les plus incapables des charges ecclésiastiques et séculières les poursuivent avec plus d'ardeur, et qu'il n'y a point de moyens, pour criminels qu'ils soient, qu'ils n'emploient pour les acquérir. C'est de là que naissent la haine, les inimitiés, les querelles, les vengeances, les trahisons, les envies, les médisances, les calomnies, toutes ces autres pestes de la paix et de la charité chrétienne, que l'ambition fait périr, et c'est pour cela même enfin qu'il se voit si peu de vertu et de solide piété, parce que l'Esprit de Dieu ne repose que sur les humbles, et que l'ambition est toute contraire à l'humilité.

Voilà, sans doute, ce que vous savez, et que vous voyez dans le monde. Or, faites état que le Fils de Dieu vous dit aujourd'hui par ma bouche : *Non ita erit inter vos :* Il n'en ira pas ainsi parmi vous; je vous destine à être grands de la véritable grandeur, et je prétends qu'on vous voie si fort élevés sur toutes les hauteurs de la nature dans le ciel, que tout le monde vous perde de vue et qu'il ne soit devant vous qu'un petit atome.

Mais pour arriver à cette hauteur, il faut descendre. Pour acquérir cette grandeur, il faut être petit. Petit devant Dieu, en lui rendant hommage de cet être que vous tenez de lui, et en vous abîmant en présence de sa divine majesté dans le centre de votre néant. Petit devant les hommes, en rendant régulièrement à chacun ce que vous lui devez; petit dans vos pensées, en concevant une fort basse estime de vous-même, en vue de vos imperfections et de vos misères: petit dans votre cœur, en aimant et en demandant à Dieu l'humilité et le mépris de toutes les grandeurs du monde, qui ne sont qu'enflure et que vanité; et petit enfin en pratique et dans l'action, en vous abaissant volontairement par les humiliations chrétiennes, visitant les pauvres, servant les malades, allant aux prisons, et descendant jusqu'au fond des cachots pour consoler les misérables.

Et pour nous porter efficacement à cette aimable petitesse qui combat, et qui abat enfin l'ambition, il ne faut ni raisonnements, ni discours, ni subtilité, ni théologie, ni promesses du ciel, ni menaces de l'enfer, ni autorités, ni sentences : il ne faut que vous, ô Verbe incarné, qui vous proposez à tous les chrétiens, dans cette admirable *Sicut* qui conclut l'évangile : *Sicut Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.* Vous êtes la grandeur infinie dans vous-même, où vous avez de votre fond cette infinité de perfections qui vous rend égal par nature à votre Père: *Non rapinam arbitratus es esse te æqualem Deo.* Et pour être semblable à nous dans l'extrémité de notre bassesse, vous êtes venu chercher hors de vous la petitesse dans notre néant, où malgré, si je l'ose dire, la grandeur infinie de votre majesté suprême, vous devenez le plus petit de tous, et notre serviteur, et notre esclave, pour nous servir de vous-même, et de votre vie, que vous donnez toute à notre salut : *Temetipsum exinanisti, formam servi accipiens. Non venit ministrari, sed ministrare, et dare animam suam redemptionem pro multis.* Inspirez-moi, Seigneur, ce sentiment et cette noble ambition de me rendre semblable à vous dans cet état humilié, pour m'élever par vos abaissements, et pour parvenir par votre petitesse à la véritable grandeur, qui me rendra semblable à vous dans votre état glorifié. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

POUR LE TROISIÈME JEUDI DE CARÊME.

La cause et l'effet de la damnation du mauvais riche.

Homo quidem erat dives, qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide, etc.

Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de fin lin, et qui faisait tous les jours grande chère (*S. Luc, chap.* XVI).

La circonstance la plus surprenante de cette étrange histoire de notre évangile, est que ce malheureux dans l'extrémité de ses peines, désespérant d'y pouvoir jamais recevoir aucun soulagement, demande avec empressement qu'on envoie du moins Lazare en la maison paternelle, pour empêcher par cette étonnante apparition que ces cinq frères, qui avaient mené jusqu'alors une vie semblable à la sienne, ne fussent damnés comme lui : *Ut testetur illis, ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum.* Sans examiner maintenant par quel motif ce méchant homme fit une pareille demande, si ce fut par un attachement purement naturel à la chair et au sang, comme le croit saint Chrysostome (*Hom. de Div.*), ou de crainte que son supplice ne devînt plus grand que celui de ses frères, selon l'opinion de saint Grégoire (*l.* IX *Moral. cap.* 49), ou pour quelque autre raison qu'on pourrait produire; il est

certain qu'il tâchait d'empêcher la damnation de ses frères, et que pour y réussir il désirait fort que Lazare retournant en vie allât les avertir : *Ut testetur illis*, et qu'il les avertît de ce qu'ils ne savaient point du tout, à savoir de son supplice et de sa véritable cause, parce que la connaissance de son supplice leur en donnerait de la crainte, et qu'apprenant quelle en était la cause, ils tâcheraient de l'éviter ; en suite de quoi ils pourraient assurément se garantir de la damnation : *Ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum*. Mais la réponse d'Abraham fut qu'ils avaient de quoi s'instruire des tourments de l'enfer et de leur cause, dans Moïse et dans les prophètes, et que leur témoignage suffisait. Que s'ils leur refusaient créance, ils ne la donneraient non plus à l'apparition des morts, qu'ils prendraient pour illusion : *Neque si quis ex mortuis resurrexerit credent*.

Dans le monde qui est cette grande maison de Dieu, père commun de tous les hommes, il y a beaucoup de frères du mauvais riche, parce qu'il y en a beaucoup qui lui ressemblent très-parfaitement dans leur fortune et dans leurs mœurs. Il était riche ; et il s'en voit qui le sont encore bien plus que lui, soit par les grands biens qu'ils ont recueillis de la succession de leurs ancêtres, soit par ceux qu'ils se sont acquis par leur travail et par leur industrie. Il était magnifique en habillements ; et il s'en trouve qui le sont en tout, en maisons, en jardins, en cabinets, en habits, en ameublements, en dorures, en peintures, en équipage, en train, en mille choses qui font éclater partout la magnificence avec tant de profusion. Il faisait tous les jours grande chère ; et ces gens-ci n'en font pas moins, leur ordinaire est un festin. Ils n'épargnent rien pour se satisfaire et jouir de tous les plaisirs de la vie. Ce riche voyait le pauvre Lazare dans le plus déplorable état du monde, à demi nu, n'étant presque couvert que de ses plaies, étendu par terre et demandant d'une voix languissante quelque pauvre miette, pour un petit soulagement dans la dernière extrémité de sa langueur et de sa faim : ceux-ci ont tous les jours devant les yeux un spectacle aussi lamentable dans les misères et les nécessités du temps, qui leur fait voir tant de languissants dans les hôpitaux, tant de pauvres gens qui pourrissent dans les prisons, pour n'être pas en état de payer quelques dettes assez modiques, tant de veuves et d'orphelins abandonnés de tout secours humain dans les maisons particulières, tant d'artisans qui, après avoir tout vendu pour vivre, sont réduits à mourir de faim faute de travail et d'emploi ; et tant de pauvres honteux qui périssent cachés et enfoncés dans leur misère, qu'ils n'osent découvrir pour s'en tirer. Enfin, pour achever cette funeste ressemblance, ce méchant riche eut le cœur si dur à la vue de l'extrême misère de Lazare, qu'il ne donna pas même une miette pour la soulager. Et il s'en voit plusieurs entre ceux-ci, qui, voyant toutes ces misères, sont si peu touchés de compassion, ont l'âme si impitoyable, que dans cette excessive abondance de toutes choses qu'ils emploient pour se satisfaire, ils n'ont jamais rien pour contribuer au soulagement de tant de misérables. En suite de quoi, s'ils ne changent, une damnation toute semblable à celle-ci leur est inévitable.

Pour les en garantir, il n'est point du tout nécessaire que les morts ressuscitent et viennent parler aux vivants. Un témoignage de cette nature se pouvant attribuer à faiblesse, à charme, à illusion, serait enfin peu efficace. Le Fils de Dieu, qui est venu au monde pour le salut de tous les hommes, leur donne bien plus que cela, plus que tous les morts ensemble qui reviendraient de l'autre monde, pour en découvrir les secrets, plus même que Moïse et les prophètes, puisqu'il a bien voulu leur parler dans cet évangile, *Ut testetur illis*, pour leur apprendre très-distinctement et en détail ce que Moïse et les prophètes n'ont dit qu'en général, ce que le mauvais riche désirait que Lazare revenu de l'autre monde allât dire à ses frères, à savoir, la cause et l'effet de sa damnation : l'effet, pour en concevoir une grande crainte, et la cause pour l'éviter : ce sont les deux parties de l'évangile et du sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

De tous les hommes, il n'y en a point de qui la damnation soit plus assurée que celle de ce riche malheureux, puisque le Fils de Dieu nous en assure positivement dans cet évangile, quand il dit : *Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno* : Le riche mourut et il fut enseveli dans l'enfer. Voilà sa damnation bien certaine dans ces mots qui sont au milieu de l'évangile. Nous en verrons tantôt l'effet dans les paroles qui les suivent, voyons-en maintenant la cause dans celles qui les précèdent. Pourquoi est-il damné? Consultons l'évangile : *Homo quidam erat dives*. Etre riche n'est pas un crime, au contraire, c'est un bienfait de Dieu et le moyen de faire quantité de bonnes actions : il y en a beaucoup de sauvés qui ont été bien plus riches que celui-ci. En même temps que ce riche se désespère dans les flammes, Abraham, qui le fut encore plus que lui, paraît dans ce lieu d'assurance où le pauvre est porté poar y reposer dans son sein.

Induebatur purpura et bysso : Il était magnifiquement vêtu de pourpre et de fin lin. La magnificence en habits et en ameublements n'est pas un vice quand elle est proportionnée à la condition de celui qui peut être magnifique, selon le rang qu'il tient dans le monde, sans pourtant donner dans l'excès, qui va jusqu'aux superfluités scandaleuses. La femme forte, dont le Saint-Esprit fait l'éloge dans les Proverbes, était aussi magnifiquement habillée et portait comme celui-ci le beau linge et la pourpre : *Byssus et purpura indumentum ejus* (*Prov.* XXXI).

Et epulabatur quotidie splendide : Il faisait tous les jours grande chère. Cela considéré précisément en soi n'est pas péché ; les rois, les princes et les grands seigneurs sont

obligés en bienséance de tenir table et de faire un ordinaire qui vaille un festin. Le saint homme Job permettait que ses enfants se traitassent mutuellement les uns les autres, chacun à son jour, priant Dieu tous les jours aussi en son particulier qu'ils ne l'offensassent pas dans les festins, n'y faisant point d'excès (*Job.* I).

Et erat quidam mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus, cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis. Voici donc maintenant la cause de sa damnation. Il est riche et il paraît assez par la magnificence de ses habillements et de sa table qu'il a bien au delà du nécessaire. Il voit la nécessité du pauvre qui se présente à lui; il ne peut pas dire qu'il y en a trop, c'est un seul mendiant qui lui demande: *Erat quidam mendicus*; que c'est un fourbe, un inconnu qui contrefait le pauvre et le malade pour attraper les aumônes qui ne sont dues qu'aux véritables pauvres, c'est Lazare, connu dans la ville, et dont la misère est publique: *Nomine Lazarus*; qu'il est fort et robuste, qu'il peut travailler et gagner sa vie, son corps est tout couvert de plaies: *Ulceribus plenus*; que du moins il peut faire quelque petit ouvrage de ses mains: *Jacebat*, il ne se pouvait remuer, il était étendu comme un cadavre à plate terre; qu'il ne l'a jamais vu en cet état: *Ad januam ejus*, c'était à la porte du riche que le pauvre était étendu, il était impossible qu'il entrât dans son logis, ni qu'il en sortît sans le voir; qu'il avait reçu l'aumône d'ailleurs: *Cupiens saturari*, il mourait de faim, il désirait ardemment qu'on le soulageât; qu'il demandait trop, il ne demande pour l'amour de Dieu que des miettes qui tombaient de la table du riche, c'est-à-dire du reste de son superflu: *De micis quæ cadebant de mensa divitis.* Il vit donc la nécessité du pauvre, pouvant si aisément la soulager dans cette abondance de sa maison. Dieu l'en pressait intérieurement, permettant, dit saint Pierre Chrysologue (*Serm.* 121), que le corps du pauvre s'ouvrît en tant d'endroits pour ouvrir le cœur de ce riche, et qu'il y eût tout autant de bouches pour l'avertir de donner l'aumône, qu'il y avait d'ulcères et de plaies: *Ut in admonendo divite tot essent pauperis ora, quot vulnera.* Les chiens mêmes, touchés de cette compassion, lui montraient, par leur exemple, ce qu'il devait faire, et en léchant les plaies du pauvre, ils reprochaient au riche son impitoyable inhumanité. Et néanmoins, il eut toujours le cœur si dur et si peu pénétrable à la pitié, qu'il ne lui fit jamais rien donner: *Et nemo illi dabat.* C'est pour cela qu'il est damné, pour n'avoir pas fait l'aumône l'ayant pu faire, puisqu'il avait du superflu.

C'est ce que tous les saints Pères nous disent constamment, et singulièrement saint Augustin (*Ser.* 25, *de ver. Doct. sec. Luc.*), et saint Chrysostome (*Hom.* 2, *de Laz.*) dans les homélies qu'il a faites sur cette histoire, où il déclare nettement qu'il n'est pas damné pour avoir été riche, mais pour n'avoir pas usé de miséricorde envers Lazare, et qu'il ne fut pas exaucé, parce qu'il ne voulut pas écouter la prière du pauvre: *Non quia dives fuerat torquetur, sed quia misericors non fuit; ideo rogans non est exauditus ab Abrahamo, quia ille non exaudivit Lazarum.* Ensuite ils remarquent que notre maître ayant conclu la parabole du fermier par des paroles qui contiennent le commandement de l'aumône, il raconte aussitôt après l'histoire de ce riche, pour montrer qu'il est damné pour n'avoir pas fait l'aumône dans l'abondance où il vivait.

Voici, chrétiens, une importante vérité que les rois, les princes, les grands et les riches du monde devraient bien méditer. Un homme riche ne se peut sauver que par l'aumône, et s'il ne la fait, il faut qu'il soit damné. Pourquoi? En voici deux raisons.

La première, c'est que dans cette grande inégalité de biens et de fortunes qui est entre les hommes, et qui a d'ailleurs de grandes utilités, Dieu dont la Providence doit pourvoir également à toutes choses, a donné l'abondance au riche pour aider les pauvres, en leur donnant ce qu'il a de superflu; je ne dirai pas au luxe et à la vanité, mais à ce qui est nécessaire pour vivre et pour s'entretenir dans la bienséance de son état. C'est l'ordre qu'il observe régulièrement dans la distribution des biens naturels et surnaturels, de pourvoir aux uns par les autres. C'est ainsi que le ciel, comme l'observe saint Basile, a reçu la lumière et les influences pour les distribuer aux éléments; que la mer a toutes les eaux pour les faire couler par les rivières dans toutes les parties du monde, que l'estomac reçoit tout l'aliment pour le partager entre tous les membres, que dans la hiérachie céleste, les anges d'un ordre supérieur ont la lumière immédiatement de Dieu pour la répandre sur les autres. De même aussi dans la société civile le riche est le mieux partagé et a reçu l'abondance et le superflu, pour en donner à ceux à qui le nécessaire manque, ce que le Fils de Dieu nous fait entendre par cette belle parabole du Samaritain, qui, en mettant le pauvre languissant entre les mains du maître de l'hôtellerie, lui donna deux pièces d'argent pour l'obliger d'en prendre soin: *Protulit duos denarios dicens: Curam illius habe* (*Luc.* XII). Cela veut dire que Dieu donne les biens du corps et de l'esprit aux savants et aux riches, non pas précisément pour eux, mais pour en user par toutes les œuvres de miséricorde spirituelle et temporelle, en faveur de ceux qui en ont besoin, selon cette célèbre et si véritable sentence de saint Augustin: *Quidquid Deus nobis plusquam opus est dederit, non nobis specialiter dedit, sed per nos aliis erogandum transmisit* (*Serm.* 219, 112, *de temp. sub fin.*).

C'est sur cela qu'est fondé le commandement que Dieu nous a fait de l'aumône: que celle-ci est appelée dette dans l'Ecriture (*Eccli.* IV), et que les saints ne se lassent point de nous dire si souvent et si fortement, que le superflu est aux pauvres, que c'est la

patrimoine que la providence de Dieu leur a laissé, que les riches en sont les dispensateurs, les économes et les débiteurs envers Dieu, qui, en la personne des pauvres est devenu leur créancier, et qu'ils sont faits réciproquement les uns pour les autres : le riche pour donner au pauvre de quoi subsister, et le pauvre pour donner au riche occasion de se sauver, en s'acquittant de ce qu'il doit. Ce qu'ils remarquent principalement au sujet du mauvais riche et de Lazare, que Dieu voulait qu'il se trouvât tous les jours à la porte du riche, afin que celui-ci eût lieu de lui distribuer ce qu'il avait reçu de Dieu pour lui. Voilà pourquoi si les riches du monde, de quelque qualité qu'ils soient, ou amassent continuellement du bien par avarice, ou le consument inutilement par prodigalité en vaines et folles dépenses, sans apporter soin d'en donner dans les occasions de quoi soulager la nécessité des pauvres; quand ils ne feraient rien d'ailleurs qui méritât l'enfer, et qu'ils feraient des miracles en tout le reste, bien assurément ils seront damnés, parce qu'ils retiennent ou qu'ils dissipent ce que Dieu leur a mis entre les mains dans l'ordre de sa providence pour le distribuer à d'autres (*S. Basil. lo. cit.; S. Aug. in Ps.* CXLVII ; *S. Chrys. h.* 37 ; *S. Hier. ep.* 110 ; *S. Amb. S.* 81 ; *S. Bern. ep.* 42).

La seconde raison, c'est que les richesses étant l'occasion de beaucoup de péchés, et y apportant une grande facilité, sont un fort grand empêchement au salut éternel : *Quam difficile est divitem intrare in regnum cœlorum* (*S. Matth.* XIX) : Qu'il est difficile, dit notre Maître, que le riche entre dans le ciel! Il faut donc pour ôter cette grande difficulté, qui est même exprimée dans l'Evangile par le terme d'impossible, ou qu'on les abandonne par la pauvreté volontaire, ou qu'on en dégage son cœur et qu'on en donne ensuite une partie libéralement par l'aumône, qui impètre de Dieu la grâce de se préserver du péché ou de se convertir. Et sans cela un homme riche tombe régulièrement en de grands péchés, par le mauvais usage qu'il fait de ses biens, et ne fait jamais pénitence, ensuite de quoi il est réprouvé.

C'est ce que les saints Pères ont remarqué dans ce riche de l'Evangile, selon ses premières paroles, qui, quoique, comme nous l'avons dit, elles ne signifient pas précisément un crime, ont néanmoins un sens caché qui nous apprend que ce riche, en usant très-mal de son bien, fut un fort méchant homme, furieusement attaché à ses richesses pour avoir éternellement de quoi satisfaire ses passions, superbe en ses habits, dissolu dans ses festins, impur et brutal dans la suite de sa gourmandise, cruel, barbare, libertin, obstiné, endurci, demi-athée, sans foi, sans religion, sans créance de l'immortalité de l'âme et de l'éternité du paradis et de l'enfer. Ce qui paraît fort clairement, en ce qu'il prie qu'on envoie Lazare pour avertir ses frères qui ne croyaient point du tout, non plus que lui-même ne faisait auparavant, ce qu'alors il ne savait que trop par une malheureuse expérience. Il est très-justement damné pour tous ces crimes. Remontez jusqu'à leur origine, vous trouverez que c'est son impitoyable dureté à refuser l'aumône, qui lui eût procuré des grâces pour se garantir de ces péchés, ou pour en faire pénitence. La cause donc de sa damnation c'est qu'étant riche il n'a rien donné par aumône. Voilà ce qui, détournant le cours des grâces de Dieu, l'a rendu avare, prodigue, orgueilleux, dissolu, gourmand, impudique, endurci, athée et enfin ce qui l'a damné.

Voilà l'original, et nous en voyons tous les jours les copies dans les grands et dans les riches de ce monde. Les grands biens qu'ils possèdent leur donnent à tout moment beaucoup d'occasions d'offenser Dieu, en leur fournissant les moyens de satisfaire toutes leurs passions dans l'abondance et dans les délices. Pour résister à tant de si fortes tentations, ou pour se convertir après y avoir succombé, il faut beaucoup de grâces qui éclairent l'entendement, qui fortifient la volonté par les mouvements de crainte et d'amour. Le moyen nécessaire pour les impétrer, c'est l'aumône, pour ce qui regarde les riches, comme l'assure si souvent le Saint-Esprit dans l'Ecriture : *Eleemosyna resistit peccatis. Ipsa est quæ facit invenire misericordiam* (*Eccl.*, III ; *Tob.*) : Ils ne font pas miséricorde en la donnant, de là vient que Dieu ne la leur fait pas par ces effets extraordinaires de sa bonté. Que s'ensuit-il? Ils deviennent les plus méchants de tous les hommes, et plus grands encore par leurs grands crimes que par leur fortune et leur dignité : grands joueurs, grands jureurs, grands blasphémateurs, grands voleurs, grands débauchés, grands vilains, grands fourbes, grands impies, grands athées et enfin grands damnés, et plus damnés que tous les autres : *Potentes potenter tormenta patientur.* D'où viennent tant d'horribles crimes? *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* (*Sap.*, VI; *Ps.* LXXII), dit le Psalmiste : Ils viennent de la graisse et de l'abondance de leurs biens dont ils n'ont rien donné aux pauvres; et de là leur damnation. *Ite, maledicti* : Allez, maudits de mon Père, dans les feux éternels, dira le Juge. Et pourquoi ? *Esurivi enim, et non dedistis mihi manducare*, etc. Mais, Seigneur, ce sont des brigands qui ont volé le bien d'autrui, des tyrans qui ont opprimé les faibles, des profanateurs qui ont violé les choses les plus saintes, des abominables qui ont assouvi la brutalité de leurs infâmes passions, des scélérats enfin qui ont commis tous les crimes qu'ils ont jugé leur pouvoir être utiles : ne sont-ils pas damnés pour ces péchés-là? Oui, sans doute ; mais comme pour les suites de leur avarice et de leur dureté barbare envers les pauvres, celle-ci en est la racine : *Itaque*, répond-il dans saint Chrysostome, *inclementiam vitupero tanquam malitiæ radicem* (*Hom.* 5, *de Pœn.*), voilà la cause de la damnation des mauvais riches : quel en est l'effet? Le voici dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dans le ciel, outre la béatitude essentielle qui est commune à tous les saints et qui consiste dans la vision et dans la possession de Dieu, d'où leur vient cette joie parfaite, qui comble pleinement une âme dans la jouissance du souverain bien, il y a encore une félicité accidentelle et de surcroît pour quelques-uns qui ont un degré de gloire qui leur est propre, et une certaine espèce de joie qui correspond à quelques actes héroïques qu'ils ont faits, comme sont celles que les théologiens appellent les auréoles des martyrs, des docteurs et des vierges. De même dans l'enfer, outre la damnation essentielle qui est commune à tous les damnés et qui consiste en la privation de Dieu et dans la peine sensible du feu, il y en a une accidentelle pour quelques-uns qui souffrent une peine qui leur est propre et qui correspond à une certaine espèce de péchés qu'ils ont commis; ce qui fait leur enfer particulier, tel que l'Evangile nous montre qu'est celui des riches damnés pour leur impitoyable dureté envers les pauvres, et qui vient de certaines vues fâcheuses et désespérantes, qui causent dans leur âme un surcroît de douleur et de tourments que les autres n'ont pas. Voyons-le dans le mauvais riche.

Cum esset in tormentis : Ce misérable étant dans les tourments : *In tormentis.* Ne parlons pas de sa damnation essentielle qui lui est commune avec les autres dans cette épouvantable multitude de peines intérieures et extérieures, qui viennent de la rage qu'il a d'être privé de la vue et ensuite de la possession de Dieu, et d'être exposé aux ardeurs d'un feu qui a reçu par-dessus sa nature le pouvoir d'agir sur une âme qu'il brûle sans pouvoir la consumer, non plus que son corps après sa résurrection : *Elevans oculos suos :* Elevant les yeux. Voici, voici dans ses yeux son enfer particulier et la damnation qui est le propre de tous les mauvais riches, et dont l'effet est un redoublement de peines et de douleurs, qui vient de cinq sortes de vues que j'observe dans ces paroles : *Vidit Abraham a longe :* Il vit des yeux de l'âme par une forte, invincible et nécessaire application de son esprit à l'objet qui lui est représenté. *A longe :* et il vit de bien loin par une autre funeste connaissance qu'il eut, qu'il ne pourrait jamais arriver à ce terme qu'il voyait dans des pays perdus pour lui, et que dans ce terrible éloignement la distance était infinie, autant que celle de Dieu au péché, de l'enfer à la gloire. Et que vit-il de si loin qui lui fût un spectacle si affligeant? *Vidit Abraham :* Il vit Abraham dans la représentation de la gloire qu'il devait posséder au ciel après la résurrection du Fils de Dieu : voilà cette première vue qui le tourmente, la vue des riches sauvés. *Vidit Abraham :* Il vit Abraham plus riche que lui, plus grand seigneur que lui, plus puissant, mieux suivi, plus magnifique qu'il ne fut jamais; et il voit, encore maintenant, qu'il est sauvé, qu'il possède la gloire d'une manière si avantageuse, nonobstant ses grandes richesses, et qu'il la possède même par ses richesses, parce qu'il les distribuait de si grand cœur par l'hospitalité qu'il exerçait avec tant de charité en courant au devant des pèlerins, en les conviant, en les suppliant et même en les contraignant d'entrer chez lui. Par cette connaissance il sait qu'il n'a tenu qu'à lui d'être sauvé et de l'être par ses richesses. Et cependant il voit pour son malheur qu'il en a fait l'instrument de sa perte et la cause de sa damnation, en les faisant servir uniquement à l'amour-propre, sans en rien donner à la charité pour secourir le pauvre. Cette vue lui vaut un enfer.

La seconde est celle des pauvres que les riches damnés verront dans l'abondance, dans la gloire et dans les délices, en même temps qu'ils sont dans la misère, dans l'opprobre et dans les tourments : *Vidit Lazarum in sinu Abrahæ.* Ce Lazare tout couvert de plaies et d'ulcères, qu'il rebutait tous les jours à sa porte, et dont il faisait beaucoup moins d'état que de ses chiens; ce misérable qu'il laissa mourir de faim, faute de lui donner une partie de ce qui tombait de sa table, pendant qu'il faisait si grande chère; ces pauvres qui périssent si souvent, soit à la ville, soit à la campagne, accablés de misères et de pauvreté, et qui bénissent, comme Job, en cette extrémité le nom de Dieu, tandis qu'on joue gros jeu, qu'on dépense excessivement en cent sortes de vanités, et qu'on dit néanmoins impudemment qu'on n'a rien de superflu. Ce sont ceux que ces mauvais riches voient tout éclatants de gloire dans le ciel, infiniment élevés sur leurs têtes, se réjouissant de leur honte, de leur dernier abaissement au centre de la terre, et de leur damnation qui fait éclater la justice de Dieu. Voilà, dit saint Pierre Chrysologue, ce qui allume dans ces âmes malheureuses un feu de fureur, de rage et de désespoir qui les dévore et les tourmente plus encore que l'ardeur intolérable des flammes de l'enfer : *Zelo magis inceditur quam gehenna, est illis incendium non ferendum quos aliquando habuere contemptui, videre felices* (*Chrysolog. Ser.* 122). Voilà ce qui les oblige de s'écrier emportés de fureur à cette vue qui leur est tout à fait insupportable ; *Præ angustia spiritus gementes*, saisis, abattus, accablés de douleur et de désespoir : *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et in similitudinem improperii. Ecce quomodo computati sunt inter Filios Dei, et inter sanctos sors illorum est* (*Sap.* VI) : Ce sont donc là ces misérables d'autrefois que nous avons si étrangement méprisés et qui ont aujourd'hui la gloire des saints pour partage.

Le troisième tourment particulier de ces riches damnés vient de la vue de tous les biens dont ils ont joui autrefois sur terre, n'en ayant pas usé comme ils devaient pour le secours des misérables : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua* : Qu'il te souvienne maintenant de tous les biens de nature, et de grâce, et de fortune, que tu as possédés durant ta vie. Tu étais du peuple

de Dieu, et comme tel tu fus mon fils. En cette qualité tu as reçu de Dieu toutes les grâces qui t'étaient nécessaires pour faire ton devoir : *Fili*. Tu avais de grands biens, et Dieu te les avait consignés comme à son receveur : *Recepisti*, pour en secourir les pauvres dans leur nécessité, et tu ne l'as pas fait. Au reste, tous ces biens, tu les avais, mais tu ne les a pas, ils ne sont plus pour toi, c'est du temps passé qu'on te parle : *Recepisti*. Ta pompe, ta grandeur, tes festins, tes plaisirs, tes jeux sont maintenant à ton égard, comme s'ils n'avaient jamais été, ils ne sont plus que dans ton esprit et dans ta pensée : *Recordare*. Et ils y sont, afin que ces biens qui étant présents étaient autrefois ton bonheur et tes délices ; étant passés, et comme passés se trouvant en ta mémoire, y soient tes bourreaux, ton supplice et ton enfer, par cette douleur enragée que tu ressens de les avoir eus pour te perdre, et de ne les avoir plus pour te sauver : *Voco filium ut graviter doleas perdidisse quod natus es ; voco filium, ut amarius doleas perdidisse quod tibi gratia dederat et natura. Quia non habuisse doloris non est tanti, quanti habita mœroris est perdidisse* (*Chrysol. Ser.* 123). Cette pensée persécutante les bourrèle ; ce bonheur passé devient leur malheur présent, par ce funeste souvenir qui leur fait dire avec une extrême rage dans ce tourment : *Quid nobis profuit superbia, et divitiarum jactantia quid contulit nobis? Transierunt omnia illa tanquam umbra* (*Sap.* V) : De quoi nous ont servi nos richesses qui ont fourni avec tant de profusion à l'entretien de notre orgueil? Elles se sont évanouies pour nous à notre mort, comme l'ombre qui disparaît dans un cadran, sitôt que le soleil se cache.

Il n'y a rien de plus juste que cette expression. Tandis que le soleil paraît, l'ombre marque dans un cadran une ligne, qui est par là distinguée de toutes les autres qu'on ne regarde point du tout. C'est à celle-ci qu'on s'arrête ; c'est elle seule que l'on considère, parce que l'ombre la distingue et tombe sur elle, pour lui faire marquer ce que l'on cherche en regardant quelle heure il est. Mais aussitôt que le soleil disparaît, il n'y a plus d'ombre, et alors toutes les lignes de tant de différentes heures sont égales, celle qu'on regardait auparavant est négligée comme les autres, il n'y a plus rien qui la marque, parce que le soleil se cache. Ainsi au point que l'âme se retire abandonnant le corps, tous les biens de la vie périssent pour celui qui meurt ; la mort rend tout égal, il n'y a plus de différence entre les hommes de tant de différentes qualités, on ne regarde plus ce savant, ce riche, ce prince, ce roi, ce monarque, ce pontife, parce qu'il n'y a plus pour lui de science, de biens, de trésors, de sceptre, de couronne et de tiare qui le faisaient considérer auparavant et qui le distinguaient des autres. Cette ombre a disparu avec le soleil de la vie : *Transierunt omnia illa tanquam umbra*.

Davantage cette douleur s'irrite et leur fait un nouvel enfer, par la considération des maux présents qu'ils souffrent et qu'ils comparent avec tant de biens qui sont passés, et qui semblent n'avoir été que pour rendre leurs maux plus grands et plus insupportables, par cette cruelle comparaison des biens qui leur sont opposés : ***Recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala : nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.*** Tu fus couvert de pourpre, et tu l'es maintenant de feux, tu bus les vins les plus délicieux dans l'or et dans l'agathe, et tu n'avales que des flammes, sans que tu puisses obtenir une goutte d'eau. Tu ne refusas jamais à tes sens aucun plaisir de ceux qui touchaient ton cœur et sollicitaient ta volonté ; et tu ne peux maintenant éviter aucun tourment de ceux que tes crimes t'ont préparés. Tu as été mon fils, et tu es aujourd'hui mon ennemi. Ces maux se viennent joindre dans son souvenir à tous ces biens et en tirent sans cesse de nouvelles forces pour tourmenter ce pauvre esprit, qui, par une inévitable nécessité, y est continuellement appliqué comme à sa torture, sans pouvoir jamais s'en retirer un seul moment.

Enfin ce qui achève leur enfer qui ne sera pourtant jamais achevé, c'est la vue de l'avenir dont ils ne peuvent espérer aucun remède, ni allégement à leurs maux durant toute l'éternité, pour n'avoir pas voulu donner quelque petit soulagement aux maux temporels des pauvres durant leur vie. Ecoutez ce que dit ce misérable : *Pater Abraham, miserere mei*. Il prie qu'on ait compassion de lui. On ne l'aura jamais, parce qu'il n'en voulut jamais avoir des misères du pauvre : *Ideo negatur in pœnis misericordia diviti, quia ipse dum vixit noluit misereri. Et mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam, et refrigeret linguam meam* (*Aug. Hom.* 25, *de V. doct. sec. Luc.*). Il demande une goutte d'eau, c'est-à-dire, autant d'allégement dans l'extrémité de ses maux, qu'une seule goutte en pourrait donner au milieu des flammes, et on la lui refuse, parce qu'il eut toujours l'inhumanité de refuser une miette : *Desiderat guttam qui negaverat micam* (*Aug. S.* 227, *de temp.*) Il n'y a point de miséricorde pour lui donner la moindre consolation, parce que la moindre goutte de ses douceurs, selon la belle expression de saint Grégoire de Nysse, ne se peut mêler avec le fiel et l'amertume d'un cœur impitoyable envers les pauvres : *Quia misericordiæ stilla commisceri atque communicari cum inhumanitate non potest* (*Or.*3, *de Beatit.*). Et ce qui est épouvantable, on lui refuse cette grâce pour tant qu'il sera dans ce lieu de tourments ; et il y sera sans doute toujours, parce qu'on lui dit, pour faire son désespoir, en lui rendant l'espérance impossible : *In his omnibus inter nos magnum chaos firmatum est, ut hi qui volunt hinc transire ad vos, non possint, neque inde huc permeare*, que pour en sortir il faudrait donner au delà d'un gouffre et d'un abîme qu'on ne peut jamais traverser, c'est-à-dire, l'abîme infini de l'éternité. Eternité qui est toujours en son commencement, qui ne change jamais non plus que

Dieu, et qui, après avoir consumé tous les millions de siècles qu'on peut et qu'on ne peut imaginer, se trouve toujours en son même point pour en consumer encore davantage, et puis recommencer toujours, sans jamais rien consumer d'elle-même, cette infinie, cette incompréhensible et cette inconsommable éternité.

Ah! chrétiens, et vous particulièrement, ô riches, c'est maintenant, après la vue et la considération d'un si terrible mal, qu'il faut que je vous dise comme Jésus-Christ: *Quid prodest homini si mundum universum lucretur; animæ vero suæ detrimentum patiatur* (*Matth.*, XVI) : Que sert à un homme d'avoir gagné tous les trésors du monde, s'il perd le plus grand de tous en perdant son âme, et si, en la perdant, outre les horribles peines qui sont communes à tous les damnés, il souffre encore celles qui sont particulières aux riches damnés, et s'il les souffre sans jamais y pouvoir trouver aucun allégement durant toute l'éternité. Eh! ne vaudrait-il pas mieux avoir été comme Lazare et être sauvé, que comme ce riche et être damné. Oh! que les maux de cette vie suivis de tant de biens en l'autre sont un grand bonheur! oh! que les biens de cette vie suivis de tant de maux en l'autre sont un grand malheur! Dieu vous a donné des richesses, qu'il en soit béni; c'est un bienfait qui vient de sa bonté. Mais sachez qu'il faut nécessairement qu'elles soient ou l'occasion de votre damnation ou la cause de votre salut. Si la première de ces deux choses vous arrive, elles sont pour vous le plus grand de tous les maux, parce qu'elles ajouteront à votre enfer ce terrible surcroît de peines que nous avons dit. Si c'est la seconde, sans doute elles vous tiennent lieu d'un très-grand bien, parce qu'elles vous rendent doublement heureux en ce monde et dans l'autre. Soyez donc riches, je le veux, puisqu'il plaît à Dieu que vous le soyez; mais gardez-vous surtout de vous damner. Et pour cela il n'y a pas à balancer, vous l'avez vu dans l'Évangile, il faut absolument faire l'aumône. Si, étant riches vous ne la donnez, vous ne pouvez éviter votre perte, puisque Dieu vous a mis vos biens entre les mains pour en distribuer une partie à ceux à qui sa providence veut pourvoir par votre moyen, et que sans cela vous ferez une infinité de péchés dont les richesses sont l'occasion, si Dieu ne l'en empêche et ne la détourne par des grâces toutes particulières que l'aumône doit impétrer. Si vous la faites régulièrement, oui, je vous y engage ma parole, et ma parole soutenue de celle de Dieu qui ne peut manquer, Dieu vous fera miséricorde, vous serez sauvés. En voici la promesse que le Saint-Esprit vous en fait: *Eleemosyna est quæ a morte liberat* (*Tob.*, XII) : L'aumône nous délivre de la mort. Il est certain que ce n'est pas de la temporelle, il faut donc que ce soit de l'éternelle : *Et ipsa est quæ purgat peccata* (*lib.* XXI, *de Civit.*, *c.* 21). Voici comment les riches sont sauvés par l'aumône. Ce n'est pas en persévérant dans leurs péchés, leur orgueil, leur luxe, leur gourmandise, leur impudicité, comme saint Augustin rapporte que quelques-uns le soutenaient hardiment de son temps pour favoriser tous les plus grands crimes, en les mettant à l'abri d'une haute et d'une opulente fortune; mais c'est qu'elle leur impètre de puissantes grâces pour effacer tous leurs péchés par une véritable pénitence : *Et ipsa est quæ purgat peccata*. De là vient que le Saint-Esprit ajoute : *Et ipsa est quæ facit invenire misericordiam et vitam æternam :* Et c'est par là qu'elle fait obtenir miséricorde et la vie bienheureuse de l'éternité, pour vérifier l'oracle qui dit : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur*. Voilà pourquoi, afin que les uns et les autres assurent leur salut, vous, pauvres, souffrez courageusement et avec beaucoup de patience, comme Lazare, en vous résignant à la volonté de Dieu qui changera vos maux en biens; et vous, riches, faites l'aumône comme la faisait Abraham, ayez compassion des pauvres, réglez vos dépenses pour régler aussi vos aumônes; donnez non-seulement du superflu à votre entretien raisonnable et à vos honnêtes divertissements, mais même un peu du nécessaire, en retranchant en certaines occasions quelque chose de votre état ordinaire, quoique permis et legitime, afin que vous ayez ce plaisir, digne d'un chrétien, de vous incommoder et de souffrir, en donnant l'aumône pour l'amour de Jésus-Christ qui a tout quitté pour vous donner tout; et ce tout vous sera éternellement acquis dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

POUR LE TROISIÈME VENDREDI DE CARÊME

Le voyage et le retour du pécheur, et l'accueil que Dieu lui fait, représentés dans l'admirable tableau de l'enfant prodigue.

Surgam et ibo ad Patrem meum.

Je me lèverai, et j'irai à mon Père (*S. Luc, chap.* XV)

Quoique le péché, à quoi la nature corrompue se porte si facilement, soit une action bientôt faite, c'est pourtant un fort long voyage où il y a trois choses à considérer, que le Psalmiste, suivant la pensée de saint Augustin, a remarquées dans les paroles du commencement de ses Psaumes : *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit*. Il marque ici dans le pécheur trois actions qui font les trois parties de ce voyage : *Abiit, stetit, sedit* : Il sort, il s'arrête, il s'assied. Il sort par le consentement au mal qui lui fait quitter Dieu; il s'arrête à la créature, par le plaisir qu'il cherche et qu'il trouve à se satisfaire; il s'établit enfin et s'affermit dans ce plaisir par l'habitude qui l'y attache tellement, qu'il ne peut s'en défaire de lui-même : *Abiit enim ille cum recessit a Deo, stetit cum delectatus est peccato, sedit cum in sua superbia confir-*

matus redire non potuit (*August. in Psal.* I). Or, comme le retour est toujours contraire au voyage, et qu'il commence par la fin de celui-ci pour finir où l'autre avait commencé; aussi la conversion du pécheur, laquelle est le retour à Dieu après ce voyage, est composée de trois actions opposées à celle-ci et dans un ordre tout contraire. Il se lève par une ferme résolution de quitter le déplorable état où il est malheureusement établi par son habitude. Il marche, et il passe outre par les exercices de la pénitence opposée au plaisir qui l'arrêtait; et il rentre enfin par l'amour en la maison de son Père, dont il s'était retiré par le consentement au mal. Et parce que Dieu est le père des miséricordes, qui est tout prêt à embrasser celui qui revient; quand le pécheur, fût-il le plus méchant de tous les hommes, retourne de la sorte à lui, il le reçoit avec tant de bonté, qu'il le remet dans un état plus avantageux que celui-là même où il était avant qu'il fît son malheureux voyage. Voilà ce que notre Evangile nous fait voir dans cette aimable parabole du prodigue, où nous avons et le voyage, et le retour, et la réception : le voyage dans sa sortie, dans sa demeure et dans son repos : *Profectus est in regionem longinquam, dissipavit omnem substantiam suam vivendo luxuriose, adhæsit uni civium regionis illius;* voilà fort clairement : *Abiit, stetit, sedit*, son retour dans ces trois actions contraires : *Surgam, et ibo ad patrem;* sa réception dans cette admirable bonté de son père qui lui témoigne plus d'amour qu'à l'aîné : *Et vidit a longe, misericordia motus*, etc. Voyons brièvement ces merveilles de la conversion d'une âme à Dieu, dans ces trois parties de la parabole.

PREMIERE PARTIE.

Abiit, stetit, sedit. Voici le funeste voyage du pécheur. Aussitôt qu'il consent au mal, il sort de la grâce et du cœur de Dieu, il s'en retire et s'en éloigne infiniment, abusant de sa liberté par son libertinage pour se perdre dans ses pitoyables égarements; ce qui nous est représenté par la conduite de l'enfant prodigue : *Homo quidam habuit duos filios.* Ce père de famille, qui est la parfaite image de Dieu, a deux enfants; l'aîné, selon l'interprétation de saint Jérôme (*Ep. ad Damas.*), représente les hommes justes, et le cadet est la figure du pécheur, eût-il plus de cent ans, comme il est souvent appelé dans l'Ecriture : *Usquequo, parvuli, diligitis infantiam? Puer centum annorum morietur* (*Prov.*, I, 22). Celui-ci, ne pouvant plus vivre dans la contrainte et la soumission qu'il s'imagine lui être insupportable dans la maison de son père, c'est-à-dire dans l'exacte obéissance aux commandements de Dieu, où il croit qu'il y a trop de peine et de sujétion, veut s'affranchir de cet empire, abusant de sa liberté pour user comme il lui plaira, non plus au service de Dieu, mais à sa propre satisfaction, de toutes les puissances et de toutes les facultés de son corps et de son âme; ce que le prodigue exprime par ces paroles : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit*, donnez-moi la part de l'hérédité qui m'appartient. *Et divisit illis substantiam :* Et le père fit le partage de ses biens, assignant à ses deux enfants ce qu'il leur fallait. Car Dieu ne manque pas de son côté de donner à chacun de nous, aux bons et aux méchants, des biens du corps et de l'âme, de la nature et de la grâce, autant qu'il en faut pour être sauvé, et la liberté du franc arbitre pour en user à son service. Ce sont ces biens, dit saint Jérôme (*Ibid.*) et la substance qu'il partage entre tous les hommes : *Substantia Dei est omne quod vivimus, sapimus, cogitamus.* Tout ce que nous avons au corps et en l'âme : *Hæc Deus æqualiter universis et in commune largitus est;* Dieu l'a donné à tout le monde, également, sans exception ni acception de personnes, pour ce qui regarde le nécessaire au salut éternel. Mais le pécheur le veut avoir en sa puissance, non pas pour en user selon la volonté de Dieu et sous l'empire de la grâce, mais pour en abuser selon sa propre volonté et les mouvements déréglés que ses passions lui inspirent : *Petit partem suam*, dit saint Bonaventure expliquant cette parabole, *cum relinqui vult libertati suæ, ut jam non secundum imperium gratiæ, sed secundum nutum voluntatis suæ incedat.*

Il ne fut pas fort longtemps maître de lui-même après avoir secoué le joug de l'empire paternel, qu'il quitta son père, sortit de la maison et s'en alla dans un pays très-éloigné : *Non post multos dies profectus est in regionem longinquam*, parce que l'homme ne se peut gouverner lui-même en abandonnant la conduite et en résistant aux inspirations et aux mouvements de la grâce, qu'il ne succombe bientôt à la tentation, puisqu'il n'est de lui-même que faiblesse : et du moment qu'il y succombe en consentant au péché qui le sollicite, il sort de la maison de Dieu en perdant la grâce sanctifiante, il le quitte et il s'en éloigne d'un espace infini, et c'est ce qu'on appelle : *In regionem longinquam.* Dieu sans doute est toujours présent à l'âme du pécheur par son immensité qui s'étend universellement partout, par sa puissance qui opère en tout, et par sa connaissance qui voit tout. Mais il en est infiniment éloigné de cœur et d'affection par l'objet d'une aversion et d'une haine infinie qui est entre deux : *In regionem longinquam, non locorum spatiis, sed mentis affectu* (*Hier.*, *epist.* 4). L'espace qu'il y a du néant à l'être, fût-il le plus bas, le plus petit et le plus méprisable de toute la nature, est infini; et ensuite il ne peut être franchi que par la puissance infinie de Dieu dans la création, qui est uniquement de lui. Que sera-ce donc de celui qui est entre le néant et l'être de Dieu, qui surpasse infiniment tous les êtres de la nature? Et quoi donc de celui qui est entre Dieu et le péché, infiniment encore plus éloigné de lui que le néant, qui, n'étant pas, n'a rien qui soit contraire positivement à Dieu? Mais le péché,

cet effroyable abîme du néant à quoi le pécheur est réduit, selon cette parole de David, *Ad nihilum redactus sum, et nescivi* (*Psal.* LXXII), non-seulement nous prive de la grâce qui nous élève à l'ordre et à l'être surnaturel, mais choque et combat, et détruit même autant qu'il peut toutes les divines perfections. Voilà pourquoi toutes les forces de la nature ne sont que faiblesse en cette occasion; il faut nécessairement un miracle de la toute-puissance de Dieu pour franchir cet espace qui est entre deux, et pour faire revenir une âme de l'état du péché à Dieu, tant ce malheureux pays en est éloigné : *In regionem longinquam.* C'est où le pécheur va : *Abiit*, et y étant,

Stetit, il s'y arrête par le plaisir qu'il y prend à se satisfaire contre la loi de Dieu. Car enfin tout homme qui satisfait son avarice, son ambition, sa vengeance, sa sensualité, son amour déréglé, imagine quelque plaisir qu'il trouve ou qu'il se fait dans cet état et qui l'y arrête, pour y vivre heureusement comme il le croit; et il arrive, par un juste jugement de Dieu, que ce qu'il croyait être son plaisir et son bonheur y devient sa perte, sa peine et sa douleur, ce qui paraît dans la fortune de ce misérable prodigue. *Et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose*, et là il perdit tous ses biens dans la débauche : *Vivendo luxuriose.* Voilà le plaisir qui l'arrête dans ce pays éloigné de son père. *Dissipavit substantiam suam;* et voici sa douceur imaginaire qui devient sa douleur effective et sa misère, dans la dissipation de tous ses biens : *Ibi in deliciis agens naufragium fecit, ibi ludens et delusus pauper est factus, ibi corruptrices animæ voluptates mercatus, et risum emens, extrema lacrymarum accepit*, dit si éloquemment saint Chrysostome en l'oraison quatrième. C'est là qu'il fit naufrage dans la mer trompeuse de ses délices, c'est là qu'il perdit tout en jouant, devenu lui-même le jeu des hommes et de la fortune; c'est là qu'il acheta bien cher ces voluptés charnelles qui corrompent l'âme, puisqu'il ne les eut qu'au prix de ses larmes, qui en furent bientôt la fin. Voilà quelle est la destinée du pécheur : le plaisir qui l'arrête en son péché, ruinant insensiblement tous les biens de l'âme et souvent aussi ceux du corps, se change en amertume et devient sa misère et sa douleur, comme il paraît particulièrement en cette impérieuse et tyrannique passion qui tend au plaisir sensuel et qui réduisit le prodigue en un si déplorable état : *Vivendo luxuriose.*

Que ses malheureux esclaves vous disent, s'ils osent avouer leur honte en reconnaissant leurs misères, quel effroyable traitement ils en reçoivent, quel cruel exercice elle leur donne nuit et jour, de quels liens elle les étreint, et de combien de fers elle les charge, lorsqu'elle les lasse par mille devoirs, qu'ils s'efforcent de rendre, quoique inutilement, à tous moments ; qu'elle les dévore intérieurement par l'ardeur de ses flammes, qu'elle les ronge par la crainte et par la jalousie, qu'elle les emporte par la haine, par la colère et la fureur ; qu'elle les consume au dehors en vaines et en folles dépenses ; qu'elle leur gâte le sang, pourrit les moelles, tourmente l'esprit, corrompt l'âme, détruit le corps ; qu'elle en fait son jouet et ses dupes, les obligeant à se taire, à parler, à prier et à menacer, à craindre, à espérer, à rire et à pleurer, à s'élever, à s'abaisser, à pâlir, à frémir, à vivre, à mourir, à revivre, à faire cent sottes figures dans le monde, à devenir la fable et la risée du peuple, et bien souvent de celles qu'ils adorent, et qui, devenues fières par leurs basses soumissions, les traitent de mépris. Non, il ne fut jamais ni ennemi plus dangereux, ni exacteur plus importun, ni tyran plus barbare, ni bourreau plus impitoyable, ni démon plus furieux et plus cruel, que ce maudit amour qui emploie dans l'âme la violence de tout ce qu'il y a de passions tumultueuses pour la gêner, immodéré dans ce qu'il veut, impatient dans son attente, insupportable en ses poursuites et insatiable dans ses désirs ; qui durant le jour vous tourmente et vous inquiète durant la nuit, qui assiége dans la maison et persécute éternellement au dehors, dans les compagnies, dans les affaires, dans les divertissements, dans l'Eglise, dans les dévotions, jusque sur les autels ; qui commande insolemment partout, et tourne impérieusement comme il lui plaît, vos pensées, vos affections, vos tristesses, vos joies, vos complaisances, vos dédains, vos désespoirs, vos espérances, trouble le jugement, abrutit l'esprit, transforme un homme en bête, presse, pousse, importune, poursuit, accable, désespère, précipite dans les abîmes. Voilà ce que veut dire : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Et ce n'est pas ici la fin de son malheur, en voici le reste dans ce repos et dans ce funeste établissement qu'il a dans son péché, par l'habitude qui le met dans l'impuissance de s'en retirer : *Sedit, cum in sua superbia confirmatus redire non potuit.* Voyez ce malheureux prodigue : *Facta est fames valida in regione illa, et ipse cœpit egere, et abiit, et adhæsit uni civium regionis illius :* la famine étant survenue dans ce pays où il était allé si loin de son père, il se vit bientôt réduit à la dernière extrémité, qui l'obligea, pour avoir de quoi subsister, à se mettre au service d'un homme qui l'envoya dans sa métairie, pour y avoir soin des pourceaux, avec si peu d'avantage pour lui, qu'il n'avait pas même de quoi soulager sa faim du reste de ces sales animaux. Voilà le pitoyable état où le pécheur enfin se trouve en son misérable voyage. Après avoir perdu, dans la poursuite et dans la jouissance de son plaisir, tant de biens de l'âme et du corps, il est accueilli tout à coup d'une horrible famine qui ravage cette région du péché, parce que, comme dit ici saint Pierre Chrysologue : *Luxuriosos satietas capere non potest ; voluptas nescit expleri* (*Ser.*, 2) : la concupiscence est insatiable et ne dit jamais, c'est assez ; on ne peut contenter le désir de la volupté, non plus que l'avarice ni l'ambition. De là vient que celui qui se laisse emporter à ses désirs,

ne trouvant jamais qu'il soit satisfait, a toujours faim, désirant toujours avoir davantage. Ce que le prophète exprime si bien quand il dit, parlant de ces gens-là, qu'ils auront une faim canine, en courant éternellement à l'entour de la ville, pour chercher à manger : *Et circuibunt civitatem*, *et famem patientur ut canes* (*Ps.* LVIII) ; parce qu'après avoir donné sans réserve à leurs passions tout ce qu'elles demandent, ne se trouvant jamais contents, ils auront toujours de nouveaux désirs qui les feront aller sans cesse, *in circuitu*, par mille détours, après les créatures, pour y trouver de quoi se satisfaire : ce qu'ils ne trouveront jamais. C'est pourquoi l'Évangile ajoute : *Et ipse cœpit egere* : dans cette famine continuelle il est toujours dans l'indigence, et il recommence sans cesse à désirer.

Un ambitieux a-t-il pris tout ce qu'il a pu de fumée dans les honneurs et dans les charges qu'il a poursuivies avec tant de passion : *Et ipse cœpit egere*, il trouve encore qu'il n'a pas ce qu'il lui faudrait pour le rendre heureux. Un avare a-t-il dévoré la substance de mille pauvres qu'il a faits par ses injustices : *Et ipse cœpit egere*, il se croit pauvre, malheureux et cherche la gueule béante à engloutir les provinces et les royaumes. Un voluptueux a-t-il avalé tout un océan de plaisirs et de délices sensuelles : *Ipse cœpit egere*, il n'a rien de ce qu'il prétend, il est toujours plus altéré, sa faim s'irrite, sa concupiscence crie plus hautement encore, *Affer*, *Affer*.

De cette faim continuelle et de ces désirs toujours affamés qu'on veut toujours remplir naît la grande habitude qui augmente la facilité de leur obéir. Que s'ensuit-il ? *Adhæsit uni civium regionis illius*. Cette habitude l'établit dans son péché, l'y affermit et l'attache si fortement au diable, qui est cet habitant de la région du péché, selon l'interprétation de saint Augustin (*L.* II *Qq. evang*, *q.* 33), qu'il devient esclave de ce tyran, qui le réduit au plus misérable et au plus honteux de tous les états : *Misit eum in villam*. Il était dans ce beau palais de son père, dans le cœur de Dieu ; et il est dans l'ordure et le fumier des étables comme une bête : *Ut pasceret porcos*. Il jouissait des délices des anges à la sainte et divine table de son Dieu ; et il entretient maintenant les sales et vilains animaux de ses passions et de ses désirs sensuels : *Et cupiebat ventrem implere de siliquis quas porci manducabant*. Il recevait Dieu même sur la terre, pour un gage assuré du même Dieu qu'il devait posséder au ciel ; et il n'a plus maintenant de souhaits que pour des restes de pourceaux, *siliquis*, pour ces écorces vides, ces faux biens du monde, qui n'ont que l'apparence, le mensonge et l'illusion travestie au dehors, et le vide au dedans : *Et nemo illi dabat*. Tous ces biens solides étaient pour lui, puisqu'il en possédait la source ; et il n'a pas même ces faussetés et ces ombres de bien qu'il suit et qui le fuient par l'artifice du démon, qui ne permet pas qu'il se soûle de ses plaisirs, de peur qu'il ne quitte bientôt le péché par dégoût : *Hujusmodi enim dæmones non sinunt satiari voluptatibus*, *ne citius a peccato quiescat* (*Euthym.*). Et par une si malheureuse servitude, il est tellement soumis et si fortement attaché au tyran impitoyable qui l'opprime, qu'il ne peut plus s'en dégager, pour retourner d'un voyage qui l'a perdu. Il n'y a que Dieu seul qui puisse faire ce miracle, et comment ? Le voici dans son retour, en cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est un grand oracle du Saint-Esprit, par le prophète Osée, que l'homme se perd de lui-même, sortant de la grâce de Dieu par le consentement au péché, s'y arrêtant par le plaisir qu'il veut prendre en la créature, et s'y établissant par une longue habitude : *Perditio tua*, *Israel* : mais aussi que *tantummodo in me auxilium tuum* (*Os.*, XIII) ; qu'il n'y a que Dieu seul qui lui donne la force et le moyen de retourner à lui, ce qu'il fait par la grâce prévenante qui éclaire l'entendement et qui pousse et ensuite fait agir la volonté par un mouvement tout contraire à celui du péché. En voici la preuve dans le prodigue : *In se autem reversus dixit quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo ?* Rentrant en lui-même par la réflexion qu'il fit sur le malheureux état où il se trouvait et sur celui qu'il venait de quitter, il dit : combien se trouve-t-il de serviteurs dans la maison de mon père qui sont dans l'abondance, et cependant je meurs de faim ? C'est ce que fait la grâce prévenante. Elle commence le retour, faisant rentrer le pécheur en lui-même par une sainte pensée qui l'éclaire : *In se rediit ut rediret ad patrem qui a se ante recesserat*, *cum recessit a patre* (*Chrysol. serm.* 1). Il sort de lui-même par la folie et l'extravagance de ses pensées, qui lui font imaginer une horrible contrainte en demeurant avec Dieu, et de grands biens et une vie très-agréable en son libertinage. Et il y retourne par la lumière et la sagesse et la sainte pensée de la grâce qui vient immédiatement de Dieu, et qui lui fait connaître le bonheur infini qu'il y a dans son service, et le malheur épouvantable de son état présent dans le péché, en comparant l'un avec l'autre par cette excellente réflexion : *Quanti mercenarii in domo patris mei*, etc. Que les serviteurs de Dieu qui persévèrent dans sa grâce et dans l'exacte obéissance à ses commandements, sont heureux ! Il sont dans l'abondance de tous les véritables biens, et ont déjà par les caresses et le délicieux traitement qu'il leur fait, un avant-goût du paradis : *Ego autem hic fame pereo*. Et je me vois réduit à la dernière extrémité par cette cruelle faim des plaisirs et de biens du monde qui ne peut jamais être satisfaite.

Que s'ensuit-il ? *Surgam*, *et ibo ad patrem*. Voici le mouvement de la grâce qui achève heureusement le retour, en portant efficacement la volonté à trois actions opposées à celles qui avaient fait son malheureux voyage : *Sedit*. Il fut attaché par son habitude au plus déplorable état qui puisse être, sans

pouvoir en sortir : *Adhæsit uni civium. Surgam.* Et il se lève par le premier mouvement de la grâce, qui lui fait former une forte résolution de le quitter, obéissant à la voix qui lui dit intérieurement : *Surge qui dormis, et illuminabit te Christus* (*Eph.* V). C'est là le commencement de sa conversion de son côté, une ferme et inébranlable volonté de changer de vie : *Stetit.* Il s'arrêta par le plaisir qu'il cherchait dans la créature et qui amusait pitoyablement son pauvre cœur : *Vivendo luxuriose. Ibo.* Et maintenant il marche avec ardeur, sans se lasser par les exercices laborieux de la pénitence opposée à tous ses plaisirs criminels. Voilà le progrès de son retour, en voici la perfection et la fin : *Ad patrem meum.* Il sortit de la maison de Dieu par le consentement au péché qui l'entraîna dans cette région si éloignée : *Abiit, profectus est in regionem longinquam.* Et il y rentre heureusement par l'acte d'amour qui nous est si tendrement exprimé par cette parole : *Ad patrem meum*, et qui part de cet amour filial qui le rétablit pleinement dans le cœur de Dieu.

Et d'autant que l'amour qui justifie le pénitent tout-à-coup par lui-même, en le rétablissant dans l'état de grâce, enferme nécessairement la volonté et le ferme propos d'une bonne confession, la voici contenue avec toutes ses perfections dans ces admirables paroles : *Et dicam ei : Pater, peccavi in cœlum et coram te.* Il s'accuse de tous les péchés qu'il a commis contre le ciel et contre les hommes : *Peccavi in cœlum et coram te ;* avec une profonde humilité, se reconnaissant indigne de la qualité de fils : *Jam non sum dignus vocari filius tuus ;* et néanmoins avec une pleine et entière confiance en la bonté et miséricorde de Dieu, quelque énorme péché qu'il ait commis ; ce qu'il fait voir en l'appelant son père, et venant sans aucun intercesseur : *Qua spe ? Qua fiducia ? Qua confidentia,* dit si bien saint Pierre Chrysologue? Sur quoi fonde-t-il cette confiance qu'il fait paraître en se présentant d'abord si assurément ? *Illa qua pater est. Ego perdidi quod erat filii, ille quod patris est non amisit.* C'est sur ce qu'il est père. A la vérité j'ai perdu la qualité de fils, mais il n'a pas quitté celle de père : *Apud patrem non intercedit extraneus, intus est in patris pectore ipse qui intervenit et exorat affectus :* Il ne faut point d'autre avocat envers un père, il porte dans son cœur son affection paternelle, qui plaide et qui gagne sa cause pour son fils. C'est sur cette assurance, comme remarque le dévot abbé Gilbert, qu'il dit sans balancer : *Surgam, et ibo ad patrem* (*Ser.* 3, *in Cant.*) Attendez un moment, L'Epouse uniquement aimée de son divin Epoux, n'en use pas de la sorte, elle parle bien autrement : *Surgam, et circuibo civitatem, per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea* (*Cant.* III) : je me lèverai, dit-elle, et je l'irai chercher avec beaucoup de soin par toutes les rues et par toutes les places de la ville. Elle est fort en peine, elle ne sait où elle pourra le trouver ; et vous qui l'avez si fort offensé et qui êtes dans sa disgrâce, vous dites, sans vous mettre en peine du succès : *Surgam, et ibo ad patrem.* C'est par là même, répond-il, que j'ai lieu de n'en pas douter. L'Epouse qui est en grâce veut les consolations, les délices spirituelles et les caresses de l'Epoux, qu'on ne trouve pas aisément : de là vient qu'elle le cherche avec beaucoup d'incertitude, n'étant pas bien assurée de le trouver. Je suis pécheur, je suis prodigue, il est vrai ; mais il est mon père, et je lui demande miséricorde. Je ne puis douter que je ne l'obtienne, parce qu'étant père il ne peut la refuser : *Quoniam patris exposita est et parata cunctis indulgentia, deliciæ vero reconditæ ; ideo ille dicit : Surgam, et vadam ; illa vero : Surgam, et quæram.*

Et parce que la confiance pour ne pas donner dans la présomption, doit être accompagnée de la douleur d'avoir offensé Dieu, et que cette douleur doit faire naître un ardent désir de lui satisfaire, il ajoute pour témoigner l'une et l'autre : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis* : Traitez-moi non pas comme fils en m'épargnant et en me caressant, mais comme serviteur et comme esclave, en me chargeant, en me faisant travailler et en me frappant, pour punir mes infidélités. Et comme dans celui qui se convertit, la résolution est toujours efficace et accompagnée de l'effet : *Surgens venit ad patrem suum ;* ce ferme propos qu'il a fait, il l'accomplit à l'heure même, se venant jeter aux pieds de son Père, qui, étant Dieu infiniment bon, et la bonté même de sa nature, et père des miséricordes, le reçoit en cette excellente manière.

TROISIÈME PARTIE.

Dieu permet quelquefois le péché dans les prédestinés ; mais pour un plus grand bien, qui est toujours l'effet de leur prédestination. Et celui-ci ne consiste pas seulement à réparer son crime par la pénitence et à ne tomber plus dans le péché, puisque ce ne serait que le même état où ils étaient auparavant, ce qu'on ne peut pas appeler un plus grand bien ; mais c'est à se relever de leurs chutes, plus humbles et plus fervents en l'amour de Dieu, qu'ils n'étaient avant le péché, et ensuite avec plus grande abondance de grâce et dans un état plus parfait : *Ut per pœnitentiam delictorum fœneratior postea gratia in hominis redeat affectum* (*Ambr. l. de Parad. c,* 8), conformément à ce que dit l'Apôtre : *Ut ubi abundavit delictum, superabundet et gratia* (*Rom.* V) : Afin qu'il y ait plus grande inondation de grâces où il y avait eu plus de péchés. C'est ce qui s'est vu dans David et dans saint Pierre, et en tant d'autres pénitents qui ont reçu de plus grandes faveurs de Dieu et plus de grâce après leur pénitence, qu'ils n'en avaient eu devant leur péché ; c'est ce qui paraît aujourd'hui avec tant d'avantage, dans la réception mystérieuse que le père fit au prodigue.

Comme il revenait à son père, ce bon vieillard l'apercevant de loin et le reconnaissant, malgré ce prodigieux changement qui le

rendait méconnaissable, touché d'un vif sentiment de douleur et de compassion, courut au-devant de lui, et se jetant à son cou de toute sa force, et s'y laissant tomber par cette aimable impétuosité de son amour, il l'embrassa tendrement et il le baisa, et sans lui donner presque le loisir de dire ce peu de paroles qu'il avait préparées pour témoigner son repentir, il commande à ses serviteurs de le revêtir au plus tôt de ses plus beaux habillements, accompagnés de tous les ornements dignes de sa noblesse, et de préparer, en tuant le veau gras, un magnifique festin pour solenniser le retour de son fils, qu'il recevait avec autant de joie que s'il était ressuscité. Ne voyez-vous pas que l'état où son père le met à son retour est beaucoup plus avantageux que le premier où il était avant qu'il fût sorti de la maison, jusqu'à donner de la jalousie à son frère aîné, qui se plaint, en termes assez fâcheux, qu'on lui préfère son cadet? Voilà l'admirable peinture des bontés infinies de Dieu et de sa miséricorde incompréhensible à recevoir et à rétablir le pécheur converti.

Cum adhuc longe esset, vidit illum pater ipsius. Il le regarde le premier quand il est encore en un état si déplorable et infiniment éloigné de lui. *Et misericordia motus.* Et il le regarde d'un œil de bonté, d'un regard de miséricorde qui l'oblige à le reconnaître ou plutôt à l'engendrer de nouveau comme son fils : *Urgentur patris viscera iterum filium genitura per veniam* (*Chrys. Ser.* 2). Et comme cette miséricorde est efficace, il lui pardonne et abolit tous ses péchés, et il lui redonne sa paix et son amour, ce qui est exprimé par le baiser et par cette action de père qui se laisse tomber amoureusement sur le cou de son Fils. *Cecidit super collum ejus. Ut erigeret sic jacentem,* comme l'interprète saint Chrysostome : *Ut amoris onere, onus tolleret peccatorum* (*Or.* 4). Pour le relever par sa propre chute, pour faire tomber le fardeau de ses péchés par cet aimable poids de son amour. Et sans attendre qu'il ait achevé sa pénitence, ne pouvant souffrir de retardement, il commande à ses serviteurs qui sont les prêtres, dit Théophylacte, de lui rendre sur-le-champ : *Cito, proferte stolam primam*, avec la grâce de l'absolution, cette première et précieuse robe d'innocence qu'il avait reçue au baptême, blanchie dans le sang de l'agneau, avec toutes les marques et tous les ornements du fils bien-aimé, et qu'en cet état on le mène, à l'heure même, au divin banquet de l'eucharistie, mêlant la joie de l'Église à celle des anges, pour le retour de cet enfant, auquel ensuite il fait plus de caresses qu'à beaucoup d'autres qui n'ont pas commis tant de péchés. N'en murmurez pas comme cet aîné, qui s'en mutine fort contre son père, dont il n'a jamais reçu tant de grâces et de faveurs. *Ecce tot annis servio tibi, et nunquam mandatum tuum præteriri, et nunquam dedisti mihi hædum.* C'est que la ferveur de la pénitence l'emportant la plupart du temps sur la tiédeur ordinaire des hommes justes, lui donne un très-grand avantage sur l'innocence même, comme les saints Pères l'ont si souvent remarqué. Ensuite la bonté divine comble le pécheur pénitent de tant de faveurs et de tant de grâces, *Ut in iis qui pœnitentia non indigent*, comme dit un Père, *invidiam quodammodo movere possit* (*Tit. Bostrens.*), que cela peut donner en quelque façon de l'envie à ceux qui, pour n'avoir pas grièvement offensé Dieu, n'ont pas besoin de pénitence.

O bonté! ô amour! ô miséricorde infinie de Dieu, à embrasser le pécheur pénitent, à recevoir son cher prodigue! ô inestimable bonheur du fils retournant à son père, pour y être reçu de cette sorte! ô épouvantable malheur de celui qui demeure en son péché, où se privant de tant de biens, il se trouve accablé de tant de maux! Si ce malheur ne l'épouvante, si ce bonheur ne l'encourage, et si cet amour ne l'attire, il ne mérite pas d'avoir un si bon Dieu pour père, il ne lui faut que les pourceaux, et leur impitoyable maître pour devenir le sien. Mais si tout cela vous touche sensiblement, comme il y a lieu de le croire, regardez ce Dieu de bonté, ce père de miséricorde qui vous appelle et vous attend sur la porte de sa maison, sur la croix, la tête penchée doucement vers vous pour vous présenter le baiser de paix, les bras étendus pour vous embrasser, le cœur ouvert pour vous y recevoir, et qui vous dit par la voix éclatante de son sang : *Revertere, Sunamitis, revertere* (*Cant.* VI). Retourne, prodigue, à ton père, qui ne te veut recevoir en son cœur, après tes funestes égarements, que pour t'y donner le souverain bien, que tu ne trouveras jamais ailleurs. Et dans cette vue, ravi de tant de bonté, répondez-lui dans le fond de votre âme, par une ferme résolution de quitter votre péché, par une courageuse pénitence qui lui satisfasse, et par les actes d'un fervent amour qui vous réunisse parfaitement à lui : *Surgam, et ibo ad patrem.* Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Le malheur de la récidive dans les premiers déréglements, après une véritable conversion.

Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Le dernier état de cet homme est pire que le premier. (*S. Luc.*, *chap.* XI).

Le malheureux accident de ce possédé, dont le Fils de Dieu parle dans cet évangile, est, selon lui, la parfaite image du misérable état des Juifs ; et celui-ci, selon le sentiment des Pères, en est une autre extrêmement belle de l'état des chrétiens qui retombent dans leurs péchés. Un homme en punition de quelque péché était possédé du démon, comme il arrivait très-souvent dans la Judée du temps de Jésus-Christ. Lui, qui traitait d'esclaves ces tyrans des hommes, et qui en chassait quelquefois des légions entières d'un seul corps, bannit aisément celui-ci, et du corps et de l'âme de ce possédé

ne faisant jamais de miracle en faveur du corps qu'il ne le fît en même temps sur l'âme, en la délivrant du péché. Cet homme était donc heureux s'il eût conservé son bonheur; mais il le perdit bientôt par sa négligence et par le peu d'état qu'il fit de la grâce qu'il avait reçue de son bienfaiteur. Car le démon qui avait été relégué dans le désert, ne pouvant trouver de repos où il ne trouvait personne à qui il pût nuire, se résolut à faire les derniers efforts pour rentrer en la place qu'il venait de perdre. Il revient donc et trouve que ce malheureux, qui, s'était déjà relâché, avait perdu la grâce, était comme une maison vide, préparée pour recevoir un nouvel hôte, et justement en l'état qu'il la lui fallait pour s'y établir de nouveau. Il y rentre. Que s'ensuit-il ? Il appelle à son aide sept autres diables plus méchants que lui, pour se fortifier dans ce poste et pour n'en être plus si facilement chassé. Ainsi la condition de ce misérable est beaucoup pire qu'elle n'était avant sa délivrance : *Sic erit generationi huic pessimæ.* Voilà l'original, dit Jésus-Christ, et en voici la copie dans les Juifs.

Premièrement, ce peuple fut confondu avec tous les autres dans l'idolâtrie, avant que Dieu l'en eût tiré pour en faire son héritage et sa propre possession. C'est le premier état où saint Jérôme et saint Jean Chrysostome en l'homélie 44 le considèrent sous la puissance du démon.

Secondement, Dieu par un effet extraordinaire et tout particulier de sa bonté, le délivra de cette malheureuse servitude, en l'appelant à sa connaissance, en lui donnant la loi, les cérémonies, les sacrifices, et en l'éclairant de la foi du Messie qu'il attendait, selon les promesses des prophètes. C'est l'heureux état où il fut affranchi de la tyrannie du diable, comme l'explique saint Hilaire, au canon douzième sur saint Matthieu.

Il abusa de tant de grâces, et redevint, par une horrible ingratitude, infidèle comme il était auparavant. C'est le troisième état où il reçoit de nouveau le démon qui y retourne comme en sa maison qu'il trouve ouverte, vide et préparée. C'est l'exposition de saint Grégoire en l'homélie neuvième sur Ezéchiel.

De là vient, en quatrième lieu, qu'il est aujourd'hui dans un état beaucoup plus déplorable que celui où il s'était trouvé durant sa première infidélité : *Et fiunt novissima illius pejora prioribus.* Pourquoi ? Principalement pour quatre raisons que les Pères ont remarquées et qui sont exprimées dans le mystère de cet évangile. La première, c'est parce que ce peuple est beaucoup plus haï de Dieu, à cause de l'ingratitude qui attire une plus grande haine. Ce qui nous est représenté par cette expression : *Sic erit generationi huic pessimæ.* Voilà ce qui doit arriver à cette détestable nation : *Pessimæ.* Parole qui marque une haine extrême, qui vient de cette extrémité de sa malice. La seconde, ensuite de cette haine, il est beaucoup plus grièvement puni, en ce que Dieu permet encore tous les jours qu'il tombe en de plus grands péchés et qu'il devienne plus opiniâtre, selon cette parole : *Assumit septem alios spiritus ;* il est possédé de sept autres diables, qui accompagnent le premier à son retour. De là vient, en troisième lieu, qu'il est très-difficile maintenant, et presque impossible de le convertir ; ce qui paraît par ce démon qui non-seulement appelle à son aide d'autres diables, mais d'autres plus méchants que lui, *nequiores se,* pour résister plus fortement. D'où naît enfin la perte irréparable de ce peuple dans sa réprobation, qui nous est représentée dans la fortune de ce possédé qui demeura toujours depuis au pouvoir de ces diables. Et ces quatre raisons concluent que : *Fiunt novissima illius pejora prioribus;* cette dernière condition du peuple juif est plus malheureuse que la première. Sur cela, permettez que je vous dise, en me représentant l'état pitoyable de ceux qui retombent, après la pénitence, dans leurs premiers déréglements : *Sic erit generationi huic pessimæ :* Il leur arrivera de même qu'à ces Juifs.

Une âme est tout à fait dans le désordre, attachée furieusement aux biens et aux plaisirs du monde, sans crainte, sans amour de Dieu, sans dévotion, sans pensée, sans soin de son salut, et se laissant aller à toutes les occasions de satisfaire ses désirs et ses passions; c'est le malheureux état où nous pouvons dire qu'elle est possédée du malin esprit.

Dieu la touche, elle se convertit par une serieuse pénitence; elle se donne entièrement à lui, elle quitte son péché et l'occasion qui l'y engageait, et s'exerce avec ferveur en tout plein d'actions de piété, réparant par le bon exemple ce qu'elle avait ruiné par ses scandales. Cela veut dire qu'elle est délivrée de la tyrannie de Satan.

Elle se relâche quelque temps après, elle reprend la liberté de s'exposer sans crainte à ces occasions qu'elle sait lui avoir été autrefois si funestes ; et cependant le démon, qui fait consister tout son plaisir et son repos à la perdre, redouble ses efforts pour rentrer en possession de sa demeure, et la trouvant en cette disposition, la fait aisément succomber à la tentation, et la plonge dans ses premiers déréglements. Il rentre donc. Que s'ensuit-il ? *Fiunt novissima illius pejora prioribus.* Ce malheureux état de récidive est infiniment pire que celui où elle était, avant qu'elle se fût donnée à Dieu.

Ecoutez, je vous prie ; je ne prétends pas vous donner de vaines frayeurs en exagérant les choses avec peu de solidité, comme l'on fait assez souvent en une matière aussi délicate que celle-ci. Je ne dis pas qu'on ne peut accorder la pénitence et l'absolution à ceux qui sont retombés dans leurs crimes : c'est l'erreur de Tertullien, qui n'est point du tout soutenable. Je ne vous parle pas de ceux qui, après leur conversion, se laissent quelquefois aller par infirmité, par surprise, par emportement aux mêmes péchés qu'ils ont confessés. Je connais assez la faiblesse

qui est si naturelle à l'homme, et dont les plus saints ne sont pas exempts. Il ne s'agit pas même de certaines gens qui, après s'être confessés cent fois, retournent toujours aux mêmes desordres, redisant éternellement les mêmes choses, en matière d'importance, dans toutes leurs confessions. Je soutiens qu'il n'y a point là de récidive, parce que ces sortes de gens ne se sont jamais relevés. Une vie de cette nature est une suite continuelle de péchés sans aucune interruption, par leur pénitence qui est trompeuse et criminelle, ajoutant par le sacrilége un nouveau crime à ceux que l'on confesse sans les effacer, parce qu'il n'y a point de ferme volonté de les quitter, puisqu'il n'y a jamais de changement. Mais ils protestent qu'ils veulent changer de vie, ils s'accusent, ils s'humilient, ils demandent miséricorde. Ajoutez qu'ils pleurent et qu'ils gémissent. Si l'on ne voit jamais par aucune sorte d'amendement aucun effet d'une sincère volonté, c'est une pénitence d'hypocrite, comme parle Tertullien (*De Pœnit. c.* 5), et toutes leurs larmes, dit saint Fulgence, ne sauraient jamais effacer un seul de leurs péchés : *Tales nunquam diluunt gemendo peccata, quia nunquam desinunt peccare post gemitum* (*De Pecc. rem. c.* 12). Ce ne sont pas là des relaps, puisqu'ils ne se sont jamais convertis. De quoi s'agit-il donc ici? De ceux qui, s'étant relevés de leurs désordres par une vraie conversion, et se relâchant insensiblement, soit par leur inconstance naturelle, soit par leur négligence et leur lâcheté, retombent enfin dans le même état de déréglement et de débauche qu'ils avaient quitté. C'est de ceux-là que je puis dire ces terribles paroles que le Fils de Dieu dit des Juifs réprouvés : *Fiunt novissima illorum pejora prioribus.* Ce dernier état leur est beaucoup plus pernicieux que le premier. Pourquoi ? Pour ces quatre mêmes raisons que je m'en vais brièvement éclaircir dans les deux parties de mon sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité constante par toute l'Ecriture sainte, que Dieu a une horrible haine contre le péché et contre les pécheurs en cette détestable qualité, qui fait qu'ils sont effectivement très-mauvais, puisqu'ils ont le souverain mal, qui est le véritable objet de cette haine. Mais il en a une incomparablement plus grande contre ceux qui, après la grâce reçue, retournent au premier état dont ils étaient sortis par une solide conversion, parce qu'ils sont beaucoup plus haïssables, pour quatre ou cinq raisons que Tertullien presse fortement au livre de la Pénitence, chap 5, en presque tout autant de mots qui expriment l'ingratitude, la malice, le mépris, l'outrage et l'impiété, qui augmentent infiniment cette haine dans Dieu.

Il est certain que Dieu, après votre chute, vous pouvait perdre avec beaucoup de justice, comme il damna les anges aussitôt après leur révolte, ou du moins vous abandonner malheureusement à vous-même, pour vous endurcir par la suite de vos péchés ; il vous a retiré de cet abîme par une bonté toute particulière ; il a suspendu pour vous sa justice et il a fait agir à sa place la miséricorde ; il vous a présenté sa grâce, et vous l'a présentée d'une manière si fortement et si effectivement obligeante, que vous l'avez reçue. Après ce bienfait infini, comme ne voulant plus de cette grâce qui vous importune et d'un don que vous estimez fâcheux, vous voulez reprendre l'état où vous étiez auparavant, en déshonorant, par cette action, le présent et celui qui vous l'a fait : *Respuit datorem, cum datum deserit, negat beneficum, cum beneficium non honorat; ita in Dominum non modo contumax, sed etiam ingratus apparet.* N'est-ce pas rendre la rébellion plus digne de haine, par l'ingratitude, après tant de grâces reçues?

Et il n'y a point ici d'ignorance qui puisse vous fournir aucune apparence d'excuse, puisque, vous donnant pleinement à lui par une véritable pénitence, vous avez connu la grandeur infinie du mérite et du droit qui fondait l'obligation que vous avez d'en user de la sorte. C'est la seule malice qui vous fait changer et qui cause, malgré tant de lumières, cet injurieux retour dans les premiers déréglements d'une vie si ouvertement déclarée contre lui. *Jam quidem nullum ignorantiæ prætextum tibi patrocinatur, quod Domino agnito præceptisque ejus admissis, pœnitentia denique delictorum functus, rursus te in eadem delicta restituis.*

Et ce qu'il y a de plus criminel, c'est que cette malice est nécessairement accompagnée d'un étrange mépris de celui que vous cessez de craindre, en révoquant ce qu'une crainte salutaire vous avait obligé de faire, puisque enfin vous n'aviez quitté vos péchés par la pénitence que parce que vous aviez commencé à craindre saintement une majesté divine offensée. *Nam si idcirco te deliquisse pœnituerat, quia Dominum cœperas timere; cur quod metus gratia gessisti rescindere maluisti, nisi quia metuere desiisti?*

Le pouviez-vous plus maltraiter que de le mépriser ainsi en cessant de le craindre? Oui. Comment donc? En lui faisant outrage; quand vous relevez par votre chute son ennemi que vous aviez abattu à ses pieds, et que vous lui donnez lieu d'insulter insolemment sur le désavantage que Dieu a, lorsque son rival recouvre sa proie, en la lui arrachant d'entre les mains. *Cum æmulo ejus diabolo pœnitentia renuntiasset, et hoc nomine eum Domino subjecisset, rursus eumdem regressu suo erigit, et exultationem ejus seipsum facit, ut denuo malus recuperata præda sua adversus Dominum gaudeat.*

Voici bien davantage et ce que ce grand homme proteste d'abord qu'il ferait scrupule de déclarer, s'il n'était fort persuadé qu'il dût servir à notre instruction, pour nous donner beaucoup d'horreur de cet état de récidive : *Quod dicere quoque periculosum est, sed ad ædificationem proferendum.* Non-seulement il y a dans ces inconstants et ces relaps de l'ingratitude après tant de bienfaits,

de la malice après tant de lumières, du mépris, en cessant de craindre Dieu, de l'insolence outrageante par cette insulte qu'on lui fait; mais, par une espèce d'impiété qui rend encore ces excès beaucoup plus criminels, ils préfèrent à Dieu son ennemi, et le lui préfèrent avec connaissance de cause, après l'expérience qu'ils ont faite de l'un et de l'autre, et, les comparant tous deux, ils concluent comme par un arrêt solennel, en faveur du diable, lorsqu'ils se remettent sous son empire en quittant le parti de Dieu. *Diabolum Domino præponit. Comparationem enim videtur egisse qui utrumque cognoverit, et judicato pronuntiasse, eum esse meliorem, cujus se rursus esse maluerit. Ita* (voyez l'admirable réflexion que fait cet esprit fort et éclairé) *ita qui per delictorum pœnitentiam instituerat Domino satisfacere, diabolo, per aliam pœnitentiæ pœnitentiam, satisfaciet.* Ainsi, celui qui avait entrepris de satisfaire à Dieu par la pénitence de ses péchés, se condamnant soi-même maintenant et se repentant de tout son cœur de s'être repenti, vient apaiser le démon et lui satisfaire par ce véritable repentir de sa première pénitence. Que s'ensuit-il? Haine, horreur, exécration. *Eritque tanto magis perosus Deo, quanto æmulo ejus acceptus;* il est d'autant plus haï de Dieu, qu'il est mieux reçu de son ennemi.

C'est ce que le Saint-Esprit, aux Proverbes XXVI, exprime par cette fameuse comparaison du chien dans l'action du monde la plus rebutante et qui donne le plus d'horreur. Il y a, selon les Septante : *Sicut canis ad vomitum suum regressus fit perosus, et execrabilis:* Un chien, après avoir vomi, revient, et par l'emportement de cette faim canine, qui..... Ah! ne poursuivez pas. Pourquoi? Cette imagination blesse, cette idée fait soulever le cœur; on ne peut souffrir en cela seulement la pensée de cet animal, qu'une si horrible action rend exécrable. Bon. Voilà justement ce que Dieu prétend pour vous faire bien concevoir ce qu'il ajoute pour vous dire : *Ita stultus qui ad suum redit peccatum.* C'est ainsi que celui qui retourne à l'état de son péché est haï de Dieu et paraît abominable devant lui.

Et comme l'effet de la haine est le mal qu'on veut et que l'on procure à celui qui est haï, de là vient que Dieu le punit rigoureusement en ce monde, je ne dirai pas par les maux temporels, qui sont plus souvent des marques de son amour que des effets de sa colère, mais par la plus terrible de toutes les punitions, en retirant de lui ses grâces et en permettant qu'il tombe en beaucoup plus de péchés, et bien plus énormes, selon cette remarque de notre Evangile : *Assumit septem alios spiritus nequiores se.* Le démon rentre dans le corps de ce malheureux possédé, le voilà comme auparavant; mais en punition du peu de soin qu'il a eu de se conserver la possession de la grâce qu'on lui a faite, Dieu permet à ce diable, à son retour, d'en appeler à son aide sept autres qui le surpassent en malice : *Assumit septem alios spiritus nequiores se.* Il est donc bien plus maltraité qu'il ne l'était avant sa délivrance. Voilà la suite de la récidive. Un impudique, par exemple, est possédé du démon d'impureté. C'est assurément un mauvais état que celui où il est par ce désordre, il n'est pourtant sujet encore qu'à cette espèce de péché; il n'est ni impie, ni libertin, ni désespéré. Dieu le touche, il se convertit, et après avoir vécu quelque temps dans une vie réglée, se relâchant peu à peu, il quitte à la fin toutes ses bonnes résolutions de servir Dieu et retombe dans son premier abîme d'impudicité. Le voilà donc comme il était avant qu'il fût converti. Attendez : Dieu, pour punir son infidélité, retirant de lui les grâces qu'il avait encore, même en ce premier état, et avec lesquelles il évitait d'autres péchés, permet, par un très-juste jugement, qu'il se précipite en de plus grands crimes et qu'il ajoute le libertinage, l'injustice, l'impiété et l'athéisme à celui de l'impureté, auquel il s'abandonne, comme auparavant, par état et par habitude.

C'est cette formidable vérité que l'expérience nous montre, que comme il n'y a point dans la nature de corruption plus infecte et plus horrible que celle qui se fait des choses les plus excellentes et les plus délicates, quand elles perdent leur tempérament, aussi n'en est-il point de plus méchants, que ceux qui, étant devenus très-bons par une vraie conversion, reprennent leurs premiers désordres, par une funeste corruption de leur naturel dépravé, qu'ils cessent de contraindre par la grâce. J'ai connu, dit l'ancien Macarius (*Homil.* 21, *tom.* II *Bibl.*), j'ai connu un homme de qualité qui, touché de Dieu, se vint consacrer à son service dans notre monastère. Comme il l'avait porté haut dans le monde, il reprit insensiblement ce premier esprit d'orgueil et d'arrogance qu'il avait quitté au commencement de sa conversion, en embrassant l'état d'humilité : *De se ipso quidpiam sentire cœpit, et arrogantia laborare.* Quelle fut la suite de ce retour? *Tandem in flagitia et infinita mala delapsus est.* Il devint un très-méchant homme, qui enfin se précipita dans le dernier abîme d'infamie, par une infinité de crimes très-honteux. Ne voilà pas cet *Assumit alios septem spiritus?*

Un autre converti à Dieu de la même manière devint si fervent parmi nous, ajoute le même saint Père, que durant la fureur d'une cruelle persécution, il fit le plus hautement éclater sa constance et sa fermeté au milieu des tourments, pour la défense de la vérité. *Cum esset confessor inita pace solutus est.* Comme il recevait des chrétiens tous les respects et les honneurs qui étaient dus à sa glorieuse confession, durant la paix et le repos dont l'Eglise jouissait, il se laissa séduire à cet agréable charme qui le flattait, et se relâchant, il s'abandonna à ses premières inclinations. Voyez la suite : *Eo redacta est mens ejus, ac si nunquam audisset verbum Dei.* Son esprit devint si stupide et son cœur si fort endurci, qu'on eût dit que c'était quelque barbare qui n'avait jamais ouï parler de

religion ni de Dieu. Cela veut dire : *Assumit septem alios spiritus.*

J'en sais un troisième, dit-il encore, qui, après avoir renoncé au monde comme les deux autres, avait fait de si grands progrès en la perfection chrétienne, qu'il en reçut de Dieu, pour récompense, le don d'oraison, celui des larmes et des miracles. Présumant beaucoup de soi-même, il prit peu de soin de s'avancer. Ensuite il recula si fort, que donnant bien loin au delà de son premier état, il alla jusqu'à l'extrémité de la malice et de la dernière méchanceté, tombant dans les crimes les plus énormes. N'est-ce pas encore ici qu'on peut dire : *Assumit septem alios spiritus.* Ajoutez maintenant votre expérience à celle de ce saint homme, et voyez quelques-uns de ceux qui, par esprit de pénitence, se sont mis dans l'état ecclésiastique ou religieux ; quand ils le quittent par libertinage, ou du moins la perfection qui lui est propre, pour vivre avec autant de liberté que s'ils n'y étaient pas, ils deviennent très-scélérats, endurcis et désespérés, et inflexibles dans le mal, comme des démons. C'est que celui qui les possédait est rentré, et qu'il en a introduit sept autres à son retour : *Assumit septem alios spiritus.* Et remarquez cette parole : *Nequiores se.* Il en appelle d'autres plus méchants que lui. Pourquoi ? Pour s'établir et pour se fortifier tellement dans sa place, à l'aide de ces diables plus déterminés, qu'on ne l'en puisse plus chasser. C'est pour nous faire comprendre qu'un homme retombé, de la façon que nous venons de dire, dans son premier désordre, et de celui-ci dans d'autres plus grands, se trouve enfin dans un état où il lui est presque impossible de se convertir, et de là vient sa perte inévitable dans sa réprobation. Ce sont les deux dernières vérités qu'il faut brièvement éclaircir dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De toutes les sentences formidables que le Saint-Esprit a prononcées dans l'Écriture sainte contre les pécheurs, il n'en est point de plus terrible que celle qui se lit contre les relaps en l'Épître aux Hébreux, chap. VI, puisqu'elle contient positivement cette funeste impossibilité de se délivrer une autre fois de la tyrannie de Satan, depuis qu'étant rentré dans leurs âmes, après la pénitence, il y est devenu plus fort, par le secours des autres qui l'y accompagnent à son retour. *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cæleste, et participes facti sunt Spiritus sancti, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pænitentiam.* Il est impossible que ceux qui retombent dans leur premier état, après avoir reçu la lumière et goûté la douceur de l'Esprit divin, au moment de leur conversion, se relèvent jamais par une véritable pénitence. Cela sans doute fait frayeur et nous donne beaucoup de crainte. Mais afin qu'elle soit salutaire, étant solidement conçue, et qu'elle ne porte pas au désespoir, il faut entendre ces paroles selon leur véritable sens, que nous découvrirons facilement en faisant ces remarques.

La première est que le grand Apôtre adresse cet écrit à ceux d'entre les Hébreux qui, après avoir embrassé le christianisme de grand cœur, persévéraient encore dans la foi et dans la sainteté de vie conforme à cet état. Car, comme durant la première persécution que les princes de la Synagogue avaient excitée contre les chrétiens, plusieurs, soit par l'inconstance et la légèreté si naturelle à ce peuple, soit par la crainte d'être maltraités, renonçaient lâchement à Jésus-Christ et retournaient au judaïsme, au grand scandale de ces nouveaux chrétiens, saint Paul, qui se trouvait pour lors à Rome et qui venait de plaider heureusement sa cause, environ l'an quatrième de Néron, leur écrivit cette admirable Épître pour les consoler dans leurs souffrances et pour les confirmer dans la foi, qu'ils couraient fortune de perdre par la violence des persécuteurs et par le mauvais exemple des déserteurs. C'est la remarque de saint Chrysostome.

La seconde est que ces Hébreux ayant reçu le saint baptême dans un âge raisonnable, avaient fait pénitence par une véritable douleur des crimes qu'ils avaient commis, et par une ferme résolution de vivre à l'avenir d'une manière qui fût digne de la sainteté de la religion qu'ils embrassaient ; car sans cela le baptême leur eût été fort inutile, puisque la volonté s'étant d'elle-même et par un acte libre déterminée au mal, doit aussi librement se rétracter en condamnant son premier choix pour recouvrer la vie de la grâce. Et c'est pour cela que saint Paul appelle, en cet endroit, la pénitence le fondement de la nouvelle vie que ces Juifs avaient commencée en embrassant le christianisme. Il fallait donc qu'ils l'eussent faite, quoiqu'elle ne dût pas avoir été nécessairement accompagnée de rigueur et d'austérité, comme il faut qu'elle le soit après le baptême, puisque le propre de ce sacrement c'est de remettre tout ensemble et la coulpe, et la peine. Cela présupposé, voici comme parle l'Apôtre en cette Épître :

Intermittentes inchoationis Christi sermonem, ad perfectiora feramur. Non rursum jacientes fundamentum pœnitentiæ ab operibus mortuis, et fidei ad Deum. Mes frères, puisque Dieu vous a fait la grâce de vous convertir, en vous faisant connaître Jésus-Christ, son Fils, et en vous donnant la force d'embrasser avec tant de courage et de ferveur sa sainte loi, je ne veux pas vous tenir éternellement attachés aux premiers éléments du christianisme. Il faut que vous élevant plus haut je vous porte à la perfection chrétienne. Il n'est donc plus à propos maintenant de vous parler ni de la foi qui vous a fait quitter les ombres pour la vérité, ni de la pénitence par laquelle vous avez renoncé à tous vos péchés. Ce discours serait inutile, présupposant que vous étant donnés de si bon cœur à Jésus-Christ, vous ne serez pas si perfides que de lui fausser lâchement la foi,

en retournant au judaïsme, comme ces apostats que vous voyez qui l'ont abandonnée, au grand scandale de l'Eglise, joint que si ce malheur vous arrivait, je vous déclare que la pénitence ne serait guère à votre usage et que vous ne seriez plus en état de la faire : *Impossibile est enim eos qui semel sunt illuminati :* Car il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, soit par le saint baptême où l'on reçoit la lumière surnaturelle de la foi, soit par la pénitence qui nous tire de l'obscurité du péché, pour nous mettre dans le plein jour de la grâce sanctifiante : *Gustaverunt etiam donum cœleste, et participes facti sunt Spiritus sancti :* et qui, par la pénitence, ont reçu la rémission de leurs péchés et ensuite le Saint-Esprit, c'est ainsi que saint Chrysostome explique cet endroit; davantage: *Gustaverunt :* et qui pour marque infaillible qu'ils l'ont reçue, en ont goûté les fruits, qui sont la joie, la paix intérieure et la tranquillité de conscience : *Gustaverunt nihilominus bonum Dei verbum :* et qui ont su par cette bienheureuse expérience combien le joug de Jésus-Christ est doux, et qu'une vie réglée, suivant les lois de l'Evangile, est infiniment agréable : *Virtutesque venturi sæculi ;* qui enfin, ont appris par là combien ce que Dieu nous prépare en l'autre vie est excellent, puisque l'essai qu'il nous en fait faire ici par cet avant-goût est si délicieux : *Et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam ;* il est, dis-je, impossible que ceux qui, après ces grâces reçues par une vraie conversion, retombent dans leur premier état, se relèvent et se rétablissent par une sincère et solide pénitence.

Les interprètes grecs estiment que cela se doit entendre du baptême qui ne se peut réitérer, comme si l'Apôtre disait à ces chrétiens : Gardez-vous bien, en suivant l'exemple de ces déserteurs, de retourner au judaïsme, sur l'espérance d'obtenir rémission de votre apostasie, en recevant une seconde fois le saint baptême : on ne le reçoit jamais qu'une fois. Il est tout évident que ce ne peut être là le sens des paroles de saint Paul, son raisonnement serait faible ; car quoiqu'il n'y eût pas lieu d'espérer pour eux la grâce d'un second baptême, ils s'en pourraient aisément consoler, sur l'espérance qu'ils auraient toujours d'obtenir le pardon de ce péché par la pénitence qu'ils en feraient après la persécution. La menace donc qu'il ferait pour les détourner de l'apostasie serait fort inutile, puisqu'il y aurait pour eux une autre ressource. Et c'est pourquoi pour les instruire en leur ôtant cette fausse espérance qui les pourrait perdre, comme tant d'autres qui venaient de renier la foi, il parle ici clairement de la pénitence, et les assure, qu'en cas de retour, par l'apostasie, dans le judaïsme, elle est impossible : *Impossible est.* Arrêtons là.

De cette parole mal entendue les novatiens formèrent leur hérésie, ne voulant pas que l'on pût admettre à la pénitence, ni absoudre ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie. Et Tertullien (*L.* I *de Pud.*) crut qu'il en fallait du moins conclure qu'il n'était nullement permis de leur donner une seconde fois l'absolution de ce crime, s'ils y retombaient. Ces deux erreurs sont justement condamnées de l'Eglise, il n'y a point de péché, pour énorme qu'il soit et pour souvent réitéré qu'il puisse avoir été par un méchant homme, dont celui-ci ne puisse faire pénitence, puisque Dieu lui commande de la faire, et dont enfin il ne faille l'absoudre, s'il l'a faite. Ce terme se doit donc entendre d'une autre manière, comme il se prend dans l'usage ordinaire, pour ce qui est si difficile qu'il n'arrive presque jamais : comme quand Jésus-Christ en saint Matthieu, chap. XIX, dit qu'il était impossible que le riche se sauvât. Comme les apôtres en parurent fort surpris, il s'expliqua aussitôt, ajoutant qu'il n'y avait rien pourtant qui ne fût possible à Dieu, pour dire qu'en parlant ainsi, il marque seulement cette extrême difficulté de leur salut que les riches rencontrent dans les biens qui les attachent et qui les possèdent si fort, qu'il faut un coup extrordinaire de Dieu pour rompre leurs liens et pour les sauver ; ce qui n'arrive que très-rarement, conformément à ce qu'il dit ailleurs, qu'il est très-difficile que le riche entre dans le ciel. Ainsi dans le cours ordinaire de la providence de Dieu, il n'arrive presque jamais que ceux qui, en quittant l'erreur ou le crime habituel, se sont convertis de la bonne sorte, et qui, ou par mépris, ou par dégoût de leur conversion, et pour se délivrer des incommodités qu'ils en ressentent, se replongent dans leurs premiers déréglements, s'en retirent une autre fois par une véritable pénitence. Saint Paul ne parle pas ici de ceux qui retombent dans l'acte du péché dont ils avaient fait pénitence, comme il arrive assez souvent, par infirmité, par surprise, par emportement de quelque violente passion ; mais de ceux qui retournent de l'état de leur conversion à l'état opposé où ils étaient auparavant, et qui reprennent de propos délibéré leur première façon de vivre et leurs anciennes habitudes, comme firent ces apostats qui, de Juifs obstinés, s'étant faits chrétiens, quittèrent le christianisme pour retourner au judaïsme.

Un homme du monde peut bien se convertir, et renonçant aux vanités du siècle, se consacrer à Dieu dans un monastère, pour l'y servir en pénitence plus exactement, le reste de ses jours; cela se voit assez souvent. Qu'il sorte ou qu'il apostasie de son ordre par libertinage, il ne se voit guère qu'il en revienne, et il arrive très-souvent que, bien loin de se reconnaître et de retourner à Dieu, il va se rendre à nos prétendus réformés qui se déshonorent en recevant ces perfides et ces transfuges, qui ne vont chercher parmi eux qu'un asile à leurs crimes, et la liberté d'une vie licencieuse et sensuelle. Qu'un libertin se plonge dans toutes sortes de débauches, il n'y a rien encore de désespéré pour lui, plusieurs de ceux-là se sont faits dévots, il se peut aussi qu'il le soit un jour, j'en ai vu plus d'un qui le sont deve-

nus. Mais comme il est allé de débauche en dévotion, que, se lassant de cet état, il retourne enfin de dévotion en débauche, il n'en reviendra pas. Pourquoi? Ecoutez ce que dit saint Paul pour justifier la rigueur d'un si terrible châtiment : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes.* Par une récidive de cette nature, le relaps rétablit la cause de la passion, en même temps qu'il en fait périr tout le fruit. Ensuite il fait de son côté tout ce qu'il faut, et ce qu'il peut, pour mettre encore un coup en croix le Fils de Dieu, et pour le rendre méprisable, en rendant sa mort inutile. Or, malheur à celui qui le méprise, car il faut qu'il en soit méprisé, un juste mépris étant la punition que le mépris injuste attire, selon le prophète qui dit : *Væ qui spernit, numquid et sperneris* (*Isa.* XXXIII)? Ce misérable le méprise, en rejetant le fruit de sa passion dans sa grâce, qu'il avait reçue et dont il ne veut plus, en se repentant de l'avoir acceptée pour se donner à lui. Il est donc juste maintenant que Dieu le méprise, en cessant de la lui donner et en l'abandonnant à lui-même.

Terra enim sæpe venientem super se bibens imbrem, et generans herbam opportunam illis a quibus colitur, accipit benedictionem a Deo. Voyez la terre qui reçoit si souvent les pluies, la rosée, la chaleur, et les influences du ciel qui ouvre ses trésors pour les répandre libéralement sur elle, et pour l'enrichir de ces précieuses productions dont ils contiennent le principe. Si elle correspond à cette libéralité, en produisant des fruits qui en soient dignes, elle a la bénédiction de Dieu pour entretenir sa fécondité, et pour la rendre encore plus parfaite, par le soin qu'on prend de la cultiver : *Proferens autem spinas ac tribulos reproba est, et maledictio proxima, cujus consummatio in combustionem.* Mais si après tant de bienfaits reçus du ciel et des mains qui l'ont cultivée, elle recommence à porter les épines et les chardons qu'elle produisit au commencement du monde, lorsqu'elle reçut la malédiction de Dieu en punition du péché ; on a sujet de dire, que cette terre ne vaut rien, on l'abandonne, on la maudit, on ne travaille plus pour l'abonnir, elle demeure en friche et sans culture; toute couverte de méchantes herbes, elle ne doit plus attendre que le feu pour ses ronces et ses épines. Dieu par son infinie miséricorde a tant répandu de lumières et tant de bons sentiments dans une âme, que, détestant sa vie passée, elle est enfin rentrée dans le bienheureux état de la grâce, où elle fait profession d'être désormais toute à Dieu, qui se donne aussi de sa part, et se communique parfaitement à elle, lui faisant goûter la douceur de la dévotion, et les délices de son divin esprit qu'elle a reçu. Ce sont là les rosées, la lumière, la chaleur et les influences du ciel sur cette terre; ce qui s'appelle dans saint Paul. *Qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cœleste, et participes facti sunt Spiritus sancti.* Si elle correspond à cette excessive bonté par une fidèle coopération à tant de grâces, pour porter des fruits qui en soient dignes dans les exercices d'une constante piété chrétienne, elle reçoit un nouveau surcroît de bénédictions de Dieu, pour s'avancer en la perfection, en devenant tous les jours plus féconde en bonnes œuvres, par le soin qu'il prend de sa culture. Mais si après tant de faveurs elle recommence, par une horible ingratitude, à produire les épines de ses premiers déréglements, en se remettant comme auparavant dans le même état de désordre et de débauche, Dieu l'abandonne et la maudit, et n'agit plus pour elle par les soins d'une providence particulière. De là vient qu'étant couverte d'une infinité de crimes, abandonnée à ses méchantes habitudes, à ses désirs charnels, et à ses passions désordonnées qui ruinent tout ce qui lui restait de bon suc, et de ressource; il est extrêmement difficile, et moralement impossible qu'elle reprenne sa première fécondité par une vraie conversion. Que s'ensuit-il : ***Reproba est.*** O Dieu, quelle épouvantable parole ! sa réprobation, qui est son dernier malheur, figuré dans celui de ce possédé de l'Evangile, qui demeura toujours depuis au pouvoir de ces diables qui en prirent possession.

Voilà la suite de la récidive. Quand Dieu permet que le prédestiné tombe dans quelque grand péché, c'est toujours pour un plus grand bien, qui, selon les théologiens, étant l'effet de sa prédestination, en est aussi une marque très-assurée. Et ce plus grand bien doit être sans doute une pénitence qui soit suivie de plus de vertus, et surtout de plus de ferveur et d'humilité qu'il n'en avait avant sa chute, comme l'observe saint Ambroise au sujet de David (*Lib. de Apol. Dav.*).

Or, dans ce relaps de qui nous parlons, non-seulement on ne voit pas ce plus grand bien après la pénitence; mais on trouve tout le contraire, à savoir, une vie beaucoup plus détestable qu'elle n'était avant sa conversion, comme nous venons de le voir dans ce démon qui fut accompagné de sept autres à son retour. On y voit donc le caractère de la bête, puisqu'on y trouve l'effet et conséquemment la marque la plus certaine de sa réprobation.

Jugez après cela, chrétiens, s'il n'y a pas lieu de dire de lui : *Fiunt novissima ejus pejora prioribus.* Que cet état de récidive est bien plus malheureux pour lui que le premier où il était avant sa pénitence, puisqu'il est beaucoup plus haï de Dieu; que par l'effet de cette haine Dieu permet qu'il tombe en plus de péchés et bien plus énormes; qu'ensuite il est comme impossible de le convertir, et que de là naît enfin son dernier malheur et sa perte irréparable dans sa réprobation.

Là-dessus concluons pour tous, en faisant un juste discernement de quatre sortes de personnes, à qui je puis maintenant m'adresser. Vous, qui n'avez jamais fait pénitence, n'ayant jamais cessé d'offenser Dieu, et qui, faisant toujours les mêmes crimes, n'avez jamais fait, en vous confessant, qu'en augmenter le nombre par le sacrilége d'une pe-

nitence hypocrite et infidèle: *Quorum pœnitentia nunquam fidelis* (*Tertull.*), cessez, cessez enfin de vous jouer des sacrements et de profaner si indignement le sang de Jésus-Christ. Commencez à vous convertir sérieusement à Dieu et à faire de bonne foi ce que vous n'avez fait qu'en apparence et par feintise. Vous n'êtes pas encore des relaps, parce qu'il ne vous est pas encore arrivé de vous relever, ayant toujours été misérablement étendus dans le sale bourbier de vos péchés: *In limo profundi*. Mais si vous demeurez toujours dans un état si déplorable, votre condition ne sera pas meilleure enfin que celle de ces malheureux dont je viens de parler. Vous serez éternellement les ennemis de Dieu, haïs et abhorrés de lui d'une haine infinie; vous amasserez un trésor épouvantable de péchés et de vengeance en sa colère; il n'y aura plus de ressource, et l'impénitence finale sera sans doute enfin le sceau de votre réprobation : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis* (*Luc.* XIII).

Vous, qui retombez quelquefois, par faiblesse et par surprise, dans les actes de ces péchés que vous aviez expiés par la pénitence; travaillez fortement, faites effort pour combattre la passion, pour déraciner l'habitude, pour éviter l'occasion qui est la cause de votre rechute; autrement si vous retombez ainsi souvent par habitude, par infirmité et par emportement, parce que vous ne voulez pas vous appliquer à l'exercice et à l'usage des moyens de mortifier et de faire périr en vous ces principes de vos désordres, vous courez fortune de retomber insensiblement enfin par malice dans le premier état de votre vie et de devenir de francs déserteurs, comme ceux à qui je m'adresse.

Vous donc qui, après vous être donnés à Dieu par une véritable pénitence, lui avez lâchement faussé la foi et qui avez abandonné la résolution de vivre à son service, pour reprendre celui du monde et du démon, en reprenant vos habitudes criminelles et vos anciens déréglements, vous êtes dans l'état épouvantable, dont je viens de faire une si terrible peinture. Vous voilà retombés dans le précipice dont Dieu vous avait retirés; vous êtes enfoncés plus que jamais dans la profondeur infinie de cet abîme, où vous ne paraissez plus que pour paraître aux yeux de Dieu plus haïssables et plus exécrables que vous n'étiez, et pour attirer sur vous les effets de la malédiction dont il vous accable. Mais quoi? si ce malheur est arrivé, faut-il donc qu'on se désespère? Non, Dieu fait quelquefois de grands coups qui sont des miracles de grâce. Quoique la plupart de ces apostats de dévotion ne se convertissent jamais, il s'en voit pourtant qui reviennent, afin que personne n'ait lieu de se désespérer, et que tous ceux qui meurent en cet état soient publiquement convaincus, au jour du jugement, par les fameux exemples de ceux-ci, qu'ils pouvaient aussi bien se convertir. Mais suis-je de ces bienheureux qui reviendront, me direz vous? Je n'en sais rien. C'est à vous de vous consulter vous-mêmes sur un point de si grande importance, où vous avez tant d'intérêt. Si vous concevez maintenant de l'horreur pour un si dangereux état, et si vous sentez naître dans votre âme le désir de vous en tirer, c'est un signe évident que Dieu veut opérer en vous cette merveille de sa miséricorde, en vous retirant de l'abîme où vous êtes. Ne laissez pas échapper cette occasion qu'il vous offre, en vous présentant la main, prenez-la par un généreux effort d'une prompte coopération, et suivez-en le mouvement, pour vous attacher désormais inséparablement à lui. Etes-vous insensible à tout ce que je viens de dire, et votre cœur n'en est-il nullement touché? Il y a grand danger que vous ne soyez de ces malheureux qui ne retournent plus; et il y a peu d'apparence que Dieu fasse un coup extraordinaire en votre faveur. Priez Dieu pourtant, faites-le prier et donnez l'aumône, afin que Dieu vous touche fortement le cœur et vous attire. C'est un miracle qu'il peut faire, et peut-être le fera-t-il encore en considération de ces aumônes et de ces prières.

Et pour vous enfin, chères âmes, que Dieu a tirées de l'état de vos désordres à celui de la grâce par la pénitence, apportez tous les soins imaginables pour vous y conserver, et gardez-vous, comme du plus grand de tous les maux, de retomber dans cet abîme, dont vous êtes heureusement sorties. Vous êtes son amour et ses délices, son ciel, son trône, son palais, son fort, où il a repris la place que le démon avait tyranniquement usurpée sur lui. Ne souffrez pas que cet ennemi vaincu et chassé y rentre avec de nouvelles forces qui rendraient votre servitude éternelle. Et vous, ô aimable triomphateur de nos âmes, que vous avez si glorieusement conquises au prix de votre sang, après avoir surmonté, dépouillé et relégué ce fort armé qui s'en était emparé par surprise, conservez les par votre puissance invincible et victorieuse de toutes celles de l'enfer, et fortifiez-les de votre grâce, pour être éternellement à celui qui doit y régner sur la terre pour les glorifier au ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

POUR LE TROISIÈME LUNDI DE CARÊME.

Les funestes suites du mépris qu'on fait des grâces de Dieu.

Utique dicetis mihi hanc similitudinem : Medice, cura teipsum. Quanta audivimus facta in Capharnaum, fac et hic in patria tua.

Vous ne manquerez pas de me dire ce proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même. Faites ici en votre pays autant de merveilles qu'on nous a dit que vous en avez faites à Capharnaüm (*S. Luc, ch.* IV).

On attaque aujourd'hui le Fils de Dieu; il n'y a rien de fort extraordinaire en ceci. C'est ce que nous voyons constamment dans tout l'Evangile, où, pour vérifier la prophétie de Siméon, il est dans toutes les occasions en butte, ou à la violence, ou à la calomnie de ceux qui ont entrepris de le perdre. Mais ce

qu'il y a d'un peu surprenant, c'est que ceux qui l'attaquent ne sont pas les scribes et les pharisiens, les hérodiens, les saducéens, les rabbins, les docteurs, les princes des prêtres et les grands de Jérusalem, ces persécuteurs éternels, ces ennemis mortels et déclarés de Jésus-Christ. Ce sont ses citoyens, ses amis, ses alliés et ses parents, ceux qui lui appartiennent de plus près, avec lesquels il a vécu familièrement l'espace de trente ans, ceux qu'il honore encore aujourd'hui de sa présence, en les visitant avec tant de douceur et de bonté, et auxquels il fait en pleine synagogue un admirable sermon sur-le-champ, où il leur apprend le secret du mystère inconnu à tous les siècles de la mission du Verbe incarné, pour la rédemption du monde. Et au lieu de réjouissances, d'applaudissements, d'actions de grâce et de fêtes publiques, pour la venue de celui qui faisait partout un si grand honneur à leur ville, ils lui vont faire une querelle, en se plaignant, avec beaucoup d'aigreur et d'amertume, de ce qu'il fait tous les jours, par tant de miracles, en faveur des étrangers ce qu'il ne veut pas faire pour les siens: *Medice, cura teipsum: quanta audivimus facta in Capharnaum, fac et hic in patria tua.* On vous pourrait bien dire comme au médecin: Vous vous devriez guérir vous-même. Combien de merveilles nous vient-on dire tous les jours que vous faites dans les autres villes, et principalement en celle de Capharnaüm? Que ne faites vous d'aussi belles choses parmi nous dans votre ville? l'en estimez vous donc indigne?

Le Fils de Dieu répondit à cela en avouant la chose et en la voulant justifier: J'en use de la sorte, pour ce que par votre conduite bizarre et désobligeante à mon égard, vous faites assez voir la vérité de cet autre proverbe, qu'un prophète et un habile homme n'est pas trop bien reçu dans son pays; que son mérite y est assez mal reconnu; qu'il n'y reçoit pas l'honneur qui lui est dû, et qu'on lui rend ailleurs avec beaucoup de justice: de là vient qu'il le quitte pour les étrangers, comme il paraît par l'exemple de deux de vos plus grands prophètes, Élie et son disciple Elisée, qui, dans deux importantes occasions, réservèrent leurs miracles pour d'autres, laissant là leurs compatriotes.

Cette réponse irrita si fort ces gens-là que se jetant sur lui en foule, tout enflammés de rage et de fureur, ils tâchèrent de l'entraîner sur le sommet de leur montagne, pour le mettre en pièces, en le précipitant sur les pointes de leurs rochers. Remarquez, s'il vous plaît, les deux effets de ce mépris que ses compatriotes et ses parents firent de lui; ils en furent les plus abandonnés et ensuite ils devinrent les plus méchants et les plus scélérats de tous.

Chrétiens, voilà le mal que nous devons étrangement appréhender, afin de nous en préserver par cette crainte salutaire. Il y a tant de personnes qui ont reçu de la pure bonté de Dieu des grâces très-particulières, qu'il n'a pas faites à beaucoup d'autres, puisque ces personnes sont établies par une providence spéciale dans un état de vie où elles ont de très-grands avantages pour leur salut et leur perfection; comme entre tous les hommes, les chrétiens qui sont entrés par le baptême dans l'Eglise, et parmi ceux-ci force gens qui sont consacrés particulièrement au service de Dieu, soit en l'état ecclésiastique, soit dans les ordres de religion, soit dans le monde par la profession d'une vie plus régulière et plus exacte, dans les exercices d'une dévotion qui n'est pas du commun. Nous pouvons dire de tous ces gens-ci que ce sont les amis de Jésus-Christ, ses favoris, ses compatriotes, ses alliés, ses proches, ceux qui lui appartiennent de plus près et auxquels il se communique de cette manière obligeante et peu commune que le prophète exprime, quand il dit: *Non fecit taliter omni nationi* (*Ps.* CXLVII). Il n'a pas fait la même grâce à toutes sortes de personnes.

Il peut arriver que par négligence et après, insensiblement, par le mépris de ces faveurs et de ses grâces, ils ne lui rendent pas l'honneur et les devoirs qu'il en attend par les actions d'une vie conforme à leur état. Voilà ce que tous les chrétiens en général et surtout en particulier les ecclésiastiques, les religieux, les dévots et les gens de piété doivent bien fort appréhender, pour opérer leur salut avec crainte et tremblement. Voilà le malheur dont il faut qu'ils tâchent de se garantir, pour ces deux mêmes raisons que je viens de remarquer dans la malheureuse aventure des habitants de Nazareth, et qui sont les deux grandes vérités comprises dans les deux parties de notre évangile.

La première, les chrétiens et les plus favorisés de Dieu, s'ils méprisent ses grâces, en sont les plus abandonnés, comme ces citoyens de Jésus-Christ qu'il quitte pour les étrangers.

La seconde, ensuite de cet abandon, ils deviennent les plus méchants de tous, comme ses bons compatriotes qui font pis contre lui que ses plus mortels ennemis.

PREMIÈRE PARTIE.

Comme Dieu entre tous les hommes favorisa le plus les Juifs, les ayant choisis pour être son peuple, par une faveur d'autant plus considérable, qu'on faisait moins d'état, dans le monde, de cette nation: aussi entre toutes les villes de la Palestine, le Fils de Dieu chérit et considéra le plus Nazareth, puisqu'il voulut qu'elle fût sa chère patrie, dans le sein de laquelle il fut conçu, il demeura jusqu'à l'âge de trente ans, dont il porta le nom, étant appelé le Nazaréen, et à laquelle il donna tant d'éclat par celui de sa haute réputation, qui en fut l'honneur et la gloire. Et cette faveur fut d'autant plus grande, que Nazareth était auparavant en fort peu d'estime parmi les Juifs; ce qui paraît assez par la réponse que fit

Nathanael à ceux qui lui parlaient de cet admirable nazaréen qui commençait à faire de si grandes choses : *A Nazareth potest boni aliquid esse* (*Joan.*, I)? Se peut-il faire qu'il y ait au monde un habile homme qui nous vienne de Nazareth. Et néanmoins on ne trouvera pas que Jésus-Christ ait jamais été si fort méprisé, ni si mal reçu que par les habitants de cette misérable ville, comme il se voit particulièrement en cette occasion. Car aussitôt qu'ayant pris le livre de l'Ecriture sainte qu'on lui présenta dans la synagogue, ils virent qu'il se mettait en état de parler : alors comme si ç'eût été quelque prodige, ils s'avancèrent pour le regarder, ils ouvraient de grands yeux qu'ils tenaient fixement arrêtés sur lui, témoignant par là leur surprise et le peu d'apparence qu'ils pensaient qu'il y eût qu'on pût voir une chose si peu croyable : *Omnium oculi in synagoga erant intendentes in eum.* Et quoiqu'après l'avoir ouï prêcher, emportés par la force et par les charmes de son éloquence divine, ils ne pussent retenir les premiers mouvements d'admiration, dont ils n'étaient pas les maîtres : *Mirabantur in verbis gratiæ;* revenus pourtant tout à coup de ce transport, qui ne leur était pas volontaire, et se laissant aller à leur malice qui venait de reprendre sa liberté, ils se mirent à dire, s'entre-poussant les uns les autres : Qui est-ce donc celui ci? que veut-il dire? ne le connaît-on pas? n'est-ce pas le fils de cet artisan? n'avons-nous pas ici sa mère et ses cousins et ses parents à la boutique? où pourrait-il avoir appris ce qu'il nous dit? *Scandalizabantur in eo* (*Matth.*, XIII). Ils rougissaient de dépit de se voir enseignés par un homme de cette sorte.

Ses parents mêmes, tout méprisés qu'ils étaient dans cet injurieux mépris de sa condition, ne laissaient pas encore de le mépriser, et bien loin de le reconnaître pour Messie, *Neque enim fratres ejus credebant in eum* (*Joan.*, VII), ils le traitaient de fou. Ils en vinrent même jusqu'à cette extrémité d'outrage et d'insulte que de le vouloir arrêter et le lier comme un furieux : *Dicentes quoniam in furorem versus est* (*Marc.*, III). Et là-dessus, ces honnêtes gens qui le méprisaient d'une si étrange manière, ayant appris par la voix de la renommée qui en volait partout, qu'il faisait une infinité de miracles, particulièrement dans les villes de Bethsaïde et de Capharnaüm, lui demandent insolemment raison de sa conduite et d'où vient qu'il abandonnait sa ville pour les étrangers : *Quanta audivimus facta in Capharnaum fac et hic in patria tua.* Il ne faut pas qu'ils en cherchent ailleurs la raison, qui se trouve dans eux-mêmes. J'en use ainsi, leur répondit-il, en punition du mépris que vous faites de moi, de qui vous recevez tant de faveurs, et que vous honorez si peu, selon le proverbe qui dit, qu'un grand prophète n'est jamais maltraité que dans son pays : *Non est propheta sine honore, nisi in patria sua.* Et en effet saint Marc ajoute qu'il ne se put jamais résoudre à faire à Nazareth aucun de ces grands miracles qu'il faisait ailleurs, au profit et à l'étonnement de tout le monde : *Non poterat ibi ullam virtutem facere, nisi paucos infirmos curare, et mirabatur propter credulitatem eorum* (*Marc.*, VI).

Voilà la vérité que je vous prêche. Les chrétiens et surtout les plus favorisés de Dieu, qui sont ses amis, ses parents et ses plus proches, s'ils méprisent les grâces et les faveurs qu'ils en reçoivent, et qu'ils en fassent un aussi mauvais usage qu'ils en font si souvent par une vie si peu conforme à leur état, en sont enfin, par un très-juste jugement, les plus abandonnés de tous.

C'est ce que l'Ecriture sainte nous exprime par ces belles similitudes tirées de ce qu'on aime et qu'on favorise le plus. Un fils est plus aimé de son père que tous les serviteurs de la maison : si par le mépris de cette bonté dont il se rend indigne en abusant d'elle pour l'outrager, il irrite enfin sa juste colère, il en est plus abandonné et moins considéré qu'ils ne le sont, parce que le déshéritant il ne le veut plus jamais voir, il le tient pour indifférent, ne daignant plus même s'inquiéter ni se fâcher de ce qu'il fait, qui est la plus grande de toutes les punitions. *Egredere et abi ; zelus meus recedet a te ut non irascar* (*Ezech.*, XVI). Il n'y a rien de si cher à un bon mari que son épouse, qu'il préfère à tout le reste de la terre, en lui donnant tout son cœur sans partage : si elle le méprise en lui refusant le sien pour le donner injustement à ceux qui ne pourraient y prétendre sans crime, elle lui est en horreur, il la souffre moins que toute autre. *Dabo te in signum furoris et zeli* (*Ibid.*). Les invités au grand banquet de l'Evangile sont en cela favorisés par-dessus bien des gens de qualité à qui le prince ne fait pas le même honneur ; deux moments après on les laisse là pour leur préférer les derniers de tous les hommes, de pauvres villageois et des mendiants. Pourquoi? parce qu'ils ont méprisé cette grâce qu'on leur avait faite : *Illi autem neglexerunt* (*S. Luc.*, XIV). Jamais possession ne fut plus chérie que le fut cette vigne choisie par son possesseur pour être son lieu de plaisance et de repos, son amour et ses délices : elle rendit inutiles tous les soins qu'il prit pour sa culture ; elle en fut ensuite plus méprisée et plus abandonnée que tout le reste de ses héritages. *Et nunc ostendam vobis, quid ego faciam vineæ meæ, auferam sepem ejus*, etc. (*Isa.*, V).

Une âme a reçu la grâce du saint baptême, et par d'autres faveurs encore plus particulières, Dieu l'a mise dans un état où elle fait profession de s'attacher plus fortement à son service. C'est la vigne, c'est la choisie, c'est la favorisée, c'est l'épouse et la fille bien-aimée de Dieu. Elle méprise toutes ces grâces par sa négligence ou elle les néglige par mépris, déshonorant la sainteté de son état et de sa profession par sa vie. Que s'ensuit-il? elle est plus délaissée de Dieu que toutes les autres qu'il n'a pas traitées si favorablement et qui n'ont pas eu cet honneur que de l'approcher de si près. En voici la raison.

La miséricorde dans Dieu et sa justice sont toujours inséparables et agissent de concert pour satisfaire également toutes ses divines perfections, la miséricorde en distribuant ses grâces, et la justice en punissant le mépris qu'on en fait. La punition du mépris, c'est le mépris réciproque qui lui est dû selon cette menace du prophète (*Isa.* XXXIII) : Malheur à toi qui méprises, ne faut-il pas que tu sois méprisé? Celui qui a reçu plus de faveurs, les méprisant, méprise plus : la justice donc qui doit rendre à proportion du mérite, doit avoir plus de mépris pour lui. L'effet du mépris c'est l'abandonnement : de là vient que celui qui a reçu plus de grâces et qui les méprise est plus abandonné qu'un autre.

Voyez-en, je vous prie, l'exemple dans les Juifs. Nous avons dit que de toutes les nations c'est celle qui a été la plus favorisée de Dieu, puisqu'elle l'a plus clairement connu et qu'elle a vécu dans la foi et dans l'attente du Messie. Elle l'a méprisé quand il est venu ; c'est aujourd'hui la nation du monde la plus abandonnée du ciel et de la terre. Et le Fils de Dieu, quoiqu'il y soit né, l'a quittée pour aller aux étrangers de tous les quartiers du monde dont il a composé son Eglise, qu'il comble d'une infinité de biens, et où il fait encore tous les jours de si éclatantes merveilles. De sorte que ces malheureux lui pourraient dire bien plus raisonnablement que leurs pères, s'ils n'avaient le cœur endurci pour ne le vouloir jamais reconnaître : *Quanta audivimus facta in gentibus, fac et hic in patria tua.* Ah ! Seigneur, il n'y a plus moyen de résister. Nous sommes accablés de trop puissants et de trop invincibles témoignages qui, de partout viennent en foule nous convaincre et nous arracher du cœur la croyance, et de la bouche la confession que nous vous avons toujours refusée par une effroyable injustice et par une horrible opiniâtreté que nous avons reçue par succession de nos pères. Que n'avons-nous pas ouï dire par la constante déposition de tous les siècles, de tant de merveilles qui ont fait éclater au milieu des nations votre souveraine puissance, qui triomphe encore aujourd'hui glorieusement de la terre et des enfers. Vous avez surmonté et soumis au joug de la croix, ou comme captifs, ou comme sujets, l'orgueil des puissances du monde, la majesté des empereurs, la force et les armes des conquérants, la science des philosophes, l'éloquence des orateurs, la subtilité des sophistes, la sagesse des politiques, la délicatesse des femmes, l'opiniâtreté des hommes, les Romains, les Grecs, les barbares, les démons, les idoles, les persécuteurs, les lois, les religions, les coutumes, les vieilles superstitions et l'autorité de quarante siècles, sans armes, sans surprise, sans raisonnement, sans artifice humain, sans éloquence, sans appui, par le seul ministère de douze pêcheurs animés de votre esprit, en montrant seulement aux hommes ce qui leur était un objet d'horreur, en prêchant un Dieu crucifié et une loi ennemie de toutes les autres, qui persécute la nature, qui détruit tous les plaisirs et toutes les délices de la chair, qui fait une cruelle guerre à tout ce que les hommes cherchent avec tant de passion, et dont ils étaient en possession dès le commencement du monde. Et après avoir renversé en si peu de temps tant d'obstacles, dompté la rage de tant de tyrans, vaincu la cruauté des supplices insupportables à la faiblesse de notre nature, vous avez étendu par toute la terre l'empire de la croix, en élevant son trône sur les ruines du Capitole et de l'idolâtrie, et de mille temples de ses faux dieux dans la capitale du monde ; tandis que nous, misérables qui la regardions comme un spectacle de scandale, d'horreur et de malédiction, sommes la lie, l'opprobre, le rebut, la honte des hommes, sans royaume, sans temple, sans pontife, sans sacrifice, sans ville, sans terre, l'exécration de toute la terre, l'abomination de tout le monde. Eh ! Seigneur, n'oubliez pas que nous sommes vos frères, que notre pays est le vôtre : *Fac et hic in patria tua :* faites paraître parmi nous de semblables effets de votre puissance victorieuse à qui rien ne peut résister, et en nous ajoutant à vos conquêtes, mettez-nous en l'état que nous puissions participer à votre gloire et au bonheur de vos sujets. Voilà ce que ces malheureux lui devraient dire. Mais la peine de leur mépris c'est qu'il ne leur fait pas cette grâce de leur ôter ce bandeau qui est encore jusqu'à maintenant sur leurs yeux, et qu'en cela même ils sont méprisés et abandonnés de lui, pour aller offrir la même grâce aux étrangers.

C'est ce que Jésus-Christ leur montre dans ces deux figures d'Elie et d'Elisée, qu'il produit dans cet Evangile. Elie était un grand prophète qui avait fait cent belles choses en faveur de sa nation ; mais comme il était de basse condition, nonobstant tous ses grands miracles il fut méprisé des grands, délaissé du peuple, haï, maltraité et terriblement persécuté d'Achab, d'Ochosias et de l'impie Jézabel, et contraint enfin de fuir et de s'abandonner lui-même, accablé de tristesse et d'affliction, dans le fond d'un désert. Qu'arrive-t-il ? durant cette horrible famine dont Dieu punit tout le pays, il y avait en Israel beaucoup de pauvres veuves qui mouraient de faim, il les quitte toutes et s'en va hors de la frontière pour soulager une veuve étrangère et païenne de Sarepta.

Elisée était son disciple, qui fit encore pour son peuple de plus grandes choses que n'en fit son maître, puisqu'il rendit douces les eaux de Jéricho ; qu'il sauva l'armée d'Israël, et lui obtint de Dieu la victoire contre les Moabites ; qu'il multiplia les vivres, ressuscita les morts, et fit mille merveilles de cette nature. Et pourtant on en fit si peu d'état, et à la cour et à la ville, que le roi ne savait pas même s'il était au monde, et que les enfants se moquaient de lui par les rues. Quelle fut la suite de ce mépris ? Il se trouvait pour lors dans tout le peuple d'Israël une infinité de lépreux, il les laisse périr dans cette infâme maladie, et ne guérit qu'un étranger, Naaman, syrien, faisant unique-

ment pour lui ce grand miracle par les eaux du Jourdain.

C'est ainsi que le Fils de Dieu quitte les Juifs, en punition du mépris qu'ils ont fait de ses grâces, et qu'il les transporte aux gentils. Que sera-ce donc des chrétiens, et des chrétiens les plus favorisés de Dieu? car nous sommes en termes bien plus forts à leur égard, puisque leur ingratitude et le mépris qu'ils font de ses bienfaits est d'autant plus punissable, qu'ils sont dans un état plus noble et plus relevé que celui des Juifs.

Les saints Pères et les théologiens recherchent la raison pourquoi Dieu n'a pas voulu réparer la perte des anges, comme il a fait celle des hommes par la rédemption. Saint Augustin, au traité cent-dixième sur saint Jean, dit que c'est d'autant qu'ils furent créés dans un état beaucoup plus excellent, et que leur crime étant aussi beaucoup plus grand par cette énorme ingratitude, à raison du mépris qu'ils firent de ce grand bienfait, on les laissa périr sans ressource dans leur péché. *Quod tanto damnabilior eorum judicata sit culpa, quanto erat natura sublimior. Tanto enim minus quam nos peccare debuerunt, quanto meliores nobis fuerunt.* Ce qui s'accorde admirablement bien avec ce sanglant reproche que Dieu leur fit, en insultant sur leur misère après leur chute : *Tu signaculum similitudinis Dei, plenus sapientia, et perfectus decore, in deliciis paradisi fuisti, omnis lapis pretiosus operimentum tuum :* Toi, qui fus la plus vive image de la Divinité; toi, qui fus éclairé des plus brillantes lumières de la sagesse, et qui fus embelli de tous les traits de la beauté la plus parfaite et la plus achevée; toi, qui fus établi d'abord dans un paradis de délices, et qui fus enrichi des plus précieux ornements de la nature et de la grâce! Où aboutit ce grand éloge? A faire voir la grandeur de leur crime, par celle de l'ingratitude après tant de bienfaits : et de là vient leur perte sans ressource. C'est pourquoi il ajoute : *Peccasti, et ejeci te de monte Dei :* Après cela tu m'as quitté, en te révoltant contre moi; je t'abandonne aussi, en te précipitant de ce comble de gloire dans l'enfer. Disons le même à proportion des chrétiens : ils seront punis par un plus funeste abandonnement, que ni les païens ni les Juifs, parce que Dieu les ayant mis dans un état de grâce si excellent et si parfait, le mépris qu'ils font de tant de faveurs, par une vie qui les déshonore, est beaucoup plus insupportable.

Ainsi Origène remarque, en l'homélie dix-septième sur la Genèse, que Jacob, pour exagérer le péché de Ruben, fait un magnifique dénombrement de toutes ses prérogatives : *Ruben primogenitus meus, tu fortitudo mea, et principium doloris mei, prior in donis, major in imperio, effusus es sicut aqua, non crescas* (*Genes.*, XLIX). Voilà le reproche que Jésus-Christ aura lieu de faire aux chrétiens, aux ecclésiastiques, aux religieux, aux prêtres, aux évêques, et aux plus dévots quand ils se relâchent, et qu'ils mènent une vie indigne de leur caractère et de leur profession. Je vous ai faits mes chers enfants et les premiers-nés de ma croix, vous préférant à tant d'autres sur qui vous n'aviez aucun avantage : *Primogenitus meus;* je vous ai enfantés par la fécondité des douleurs de ma passion, en faisant agir ma force et ma toute-puissance, pour vous engendrer en cette manière par la voie de mon infirmité : *Tu fortitudo mea, et principium doloris mei.* Il n'y a point de grandeur pareille à la vôtre, il n'y a point de dons, ni de faveurs, ni de prérogatives qu'on puisse comparer aux grâces que je vous ai faites : *Prior in donis, major in imperio.* Et néanmoins, *Effusus es sicut aqua*, méprisant tous ces avantages, vous vous laissez lâchement emporter au torrent de vos passions et au débordement de la nature corrompue, qui vous entraîne en des excès qui font honte à l'esprit de grâce dont je vous avais animés. Votre ingratitude est extrême, et rend vos péchés plus grands et plus punissables, parce qu'ils viennent après tant de bienfaits. Craignez donc ces bienfaits, chrétiens, et vous principalement que Dieu a mis dans la profession d'une vie plus exacte et plus conforme à l'Evangile, ou dans l'Eglise, ou dans le siècle, et qui ensuite avez l'honneur d'être de son pays, qui est celui de la vertu et de la vie contraire au monde; craignez ses dons et ses faveurs, et l'abondance de ses grâces, en craignant le mépris qu'on en peut faire parce qu'enfin les plus favorisés de Dieu en deviennent, par ce mépris, les plus abandonnés; et, ce qui en est la suite infaillible, ils sont, bientôt après, les plus méchants et les plus scélérats de tous. C'est ce que nous avons à voir dans la seconde vérité, en cette autre partie de l'évangile.

SECONDE PARTIE.

Les Nazaréens avaient demeuré longtemps avec Jésus-Christ, et conversé familièrement avec lui, comme ses concitoyens qu'il avait honorés de sa présence l'espace de trente ans. Ils abusèrent de cette faveur, et prirent occasion de cela même, par une étrange injustice, de le traiter avec fort peu de respect, ne se pouvant résoudre à reconnaître la la grandeur effective du mérite dans la petitesse apparente de sa condition. Ils en furent punis du Fils de Dieu, qui les abandonna pour porter ailleurs ses grâces, dont ce mépris les rendait tout à fait indignes. Et l'effet de cette punition fut que ces ingrats citoyens devinrent à la fin les plus méchants de tous ceux qui, entre les Juifs, se firent ennemis de Jésus-Christ.

Comme un péché ne manque pas d'en tirer un autre après soi, selon sa nature contagieuse, du mépris qu'ils firent de sa personne par sa condition, qu'ils croyaient basse, le voyant faire, quelque temps après, de si grandes merveilles dans les autres villes, naquit cette effroyable envie qu'ils en conçurent contre lui, et que, selon la remarque des Pères, il leur reproche en cette rencontre par ce proverbe, qu'un prophète ne reçoit point d'honneur en son pays, où ses

compatriotes ne pouvant souffrir qu'un d'entre eux s'élève, par son mérite et par ses grandes qualités, au dessus d'eux, tâchent de le mettre au-dessous en les diminuant et en les ravalant autant qu'ils peuvent par un esprit jaloux et une malice envieuse. Secondement, comme l'envie est la plus aveugle des passions, puisqu'elle ne voit dans le bien que le visage d'un mal qui la blesse et qu'elle ne peut supporter; de ce premier aveuglement, ils tombent dans un autre beaucoup plus grand, qui est celui de l'infidélité : *Mirabatur propter incredulitatem eorum* (*Marc* VI). L'infidélité les poussa dans une orgueilleuse présomption, qui leur fit croire que ces miracles que le Fils de Dieu faisait ailleurs, il les leur devait par justice, puisque ce lui était beaucoup d'honneur que d'être un de leurs citoyens : c'est ce que saint Ambroise a remarqué (*Lib.* IV *in Luc.*). Cette présomption les fit aller jusqu'à l'insolence, en exigeant de lui fièrement cette dette prétendue, et en lui reprochant brutalement qu'il faisait fort mal son devoir : *Fac et hic in patria tua.* De l'insolence ils passèrent à la fureur et à la rage : *Repleti sunt ira.* Et celle-ci les transportant et les poussant au delà de toutes les bornes, leur fit entreprendre bien pis, je ne dirai pas seulement que les plus furieux de ses ennemis, mais que le diable même, qui est beaucoup moins emporté qu'ils ne le sont et qui leur cède en cette occasion. Car enfin le démon entreprit bien de le porter sur le faîte du temple; il voulut même lui persuader qu'il était à propos qu'il se jetât du haut en bas; mais il ne fut pas assez diable pour entreprendre de le précipiter. Mais ces gens-ci, enchérissant par-dessus sa malice et sa fureur, tâchèrent de mettre en pièces Jésus-Christ, en s'efforçant de le jeter du haut de leur montagne dans un précipice; et ils l'eussent fait sans doute, si le Fils de Dieu n'eût arrêté leur fureur par sa toute-puissance. *O pejor magistro discipulorum hæreditas*, s'écrie saint Ambroise, *ille verbo Dominum tentat, hi facto; ille dicit : Mitte te deorsum; isti adoriuntur ut mittat* (*Lib.* IV *in Luc.*). O que la malice que ces disciples de Satan ont reçue de leur maître, comme l'héritage qu'il leur a laissé pour le cultiver, a profité entre leurs mains, puisqu'elle y est devenue beaucoup plus féconde en crimes qu'elle n'a été dans le démon ! Celui-ci n'employa que les paroles pour attaquer le Fils de Dieu, ceux-là en viennent aux effets; celui-ci se contente de lui dire qu'il se jette de haut en bas, et ceux-ci se jettent sur lui pour le précipiter. Ne faut-il pas conclure qu'ils sont devenus les plus méchants de tous, puisqu'ils l'emportent sur la méchanceté du diable? Sont-ce là donc ces bons parents et ces concitoyens de Jésus-Christ!

Voilà, chrétiens, où va le mépris des grâces que Dieu a faites à ceux qu'il a le plus favorisés. Etant enfin, par ce mépris, les plus abandonnés de Dieu, ils deviennent les plus méchants; et ils le deviennent beaucoup plus que s'ils n'avaient jamais été ni chrétiens, ni ecclésiastiques, ni religieux, ni dévots, et que s'ils n'avaient point traité familièrement avec Dieu. La raison qui le persuade fortement en deux mots, c'est que le péché mortel est toujours infailliblement la suite de l'abandonnement. Car l'homme abandonné à sa propre infirmité, lorsque Dieu retire ses grâces, ne fait jamais rien de bon et n'est capable que de se perdre, selon l'oracle du prophète Osée. Et comme ce délaissement de Dieu, en ces sortes de gens, est plus grand en punition du plus grand mépris qu'ils ont fait de ses faveurs, comme nous venons de le dire, il faut nécessairement conclure de là qu'ils tombent en de plus grands péchés, qui, méritant et attirant ensuite un plus grand abandonnement, sont bientôt suivis d'autres crimes plus grands encore que ceux-ci, jusqu'à ce qu'il se trouve enfin que les plus vertueux, par un épouvantable changement, sont devenus les plus méchants.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner; celui qui tombe de plus haut se trouve, par sa chute, dans un plus pitoyable état. Qui a fait Lucifer et tous ses démons ce qu'ils sont, méchants à toute extrémité? C'est qu'ils ont été dans le paradis les plus élevés, les plus éclairés, les plus proches de Dieu, par la grandeur de leurs éminentes perfections : *In deliciis paradisi fuisti.* Ils sont tombés de si haut, non point par fragilité comme le premier homme, ce que remarque si souvent saint Augustin, mais par mépris des biens qu'ils avaient reçus de leur créateur, ne se contentant pas de ce qu'ils estimaient trop peu pour eux, et en voulant encore plus, jusqu'à se pouvoir égaler à lui. Voilà pourquoi leur chute a été beaucoup plus funeste, et, par elle, passant d'une extrémité de lumière et de beauté à l'autre de laideur et de ténèbres, d'anges qu'ils étaient ils sont des démons. Ce qui fait bien souvent les plus perdus de tous les hommes, c'est par occasion ce qui les a fait les plus vertueux, le bienheureux état de grâce, d'innocence et de sainteté. L'ayant quitté, non pas pour quelques moments par infirmité, mais déterminément pour tout le reste de leur vie, soit par dégoût, soit par mépris, de spirituels qu'ils étaient, ils sont devenus très-charnels : *Ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini* (*Gal.* III). Cette chute est épouvantable, parce que, selon le reproche que saint Bernard fait sur ce sujet à un apostat qui venait de quitter son monastère : *Præsumitur ille saltus de excelso in abyssum, de solio in cloacam, de cœlo in cœnum, de paradiso in infernum ;* ce n'est pas descendre, c'est se précipiter en faisant un terrible saut de la suprême hauteur dans l'abîme, du trône dans un puant égoût, du ciel dans un sale bourbier, et du paradis dans l'enfer.

Cette fameuse baguette qui fit tant de merveilles en Egypte, était la plus belle chose du monde entre les mains de Moïse et d'Aaron, parce qu'elle y était l'instrument de tous ces miracles qui firent paraître si majestueusement la toute-puissance de Dieu, pour éta-

blir l'empire de sa gloire sur les ruines de ce royaume révolté contre lui; et pendant qu'elle fut dans l'arche, elle y conserva toute sa beauté avec les fleurs qu'elle avait miraculeusement produites. Hors de l'arche elle dessécha, et sitôt que Moïse l'eut jetée par terre, elle fut changée en dragon qui dévor tous les autres dragons des magiciens. Un chrétien qui conserve précieusement l'innocence qu'il a reçue au saint baptême, ou qu'il a recouvrée au sacrement de pénitence, un ecclésiastique, un religieux, un prélat qui correspond à la grâce de sa vocation, un homme vertueux qui, dans les bornes de sa condition, règle sa conduite selon les maximes de l'Evangile, est dans la main de Dieu par une protection toute particulière, il lui est très-étroitement uni : *Justorum animæ in manu Dei sunt* (*Sap.* III), et il y est comme dans l'arche où il fleurit en sainteté, et comme l'instrument des merveilles que Dieu opère en lui par la grâce, et par lui souvent dans les autres. S'il oblige Dieu par sa négligence, par son orgueil et sa présomption, et par le mépris qu'il fait de ses grâces à l'abandonner, il tombe; et que devient-il par sa chute? Il dessèche, il pourrit, il est bientôt tout corrompu, il passe à l'autre extrémité, il devient un dragon et un dragon qui surmonte et dévore tous les autres, c'est-à-dire, le plus détestable de tous, méchant et scélérat comme un démon.

J'en atteste l'expérience qui a montré dans tous les siècles de l'Eglise, et fait voir encore aujourd'hui ce que Salvien déplore en termes si forts presque dans tout son livre, qu'il y a plus de désordres et de vices parmi les chrétiens corrompus, plus de mauvaise foi, de tromperie, de trahison, d'injustice et de brigandage, plus de parjures et de blasphèmes, plus d'impiété, d'impudicité, de libertinage et d'athéisme, qu'il n'y en a parmi les mahométans et les idolâtres : témoin les hérétiques des trois premiers siècles, dont les exécrables ordures font rougir l'histoire, et témoin cet incestueux de Corinthe dont parle saint Paul, quand il dit : *Omnino auditur inter vos fornicatio, et talis fornicatio qualis nec inter gentes* (I *Cor.*, V). Quoi! parmi vous cette abominable impureté que les païens mêmes ne souffriraient pas? Et j'y ajoute qu'entre ces chrétiens corrompus, il n'en est point de plus perdus que les gens d'Eglise, et surtout les prêtres et plus encore les religieux, quand ils se débauchent et qu'ils vivent dans un sacrilége continuel. Il n'y a rien partout ailleurs qui approche de leur malice consommée; et nous pouvons dire de ces impies profanateurs de la sainteté du christianisme ce que Dieu disait de son peuple : *Interrogate gentes, quis audivit talia horribilia quæ fecit nimis virgo Israel* (*Jerem.*, XVIII) : Allez parmi les infidèles, interrogez les Turcs, les Maures, les Indiens, les Tartares, les Chinois et les Américains, consultez leur vie, leurs actions et leurs paroles, pour ne parler point des secrets du cœur, où vous ne sauriez pénétrer; et voyez si vous trouverez en toute cette barbarie d'aussi horribles crimes dans leur fausse religion que mes chrétiens révoltés en commettent dans la véritable. De florissants, de saints et d'admirables qu'ils étaient entre mes mains quand ils en sont tombés, ils sont devenus d'effroyables dragons.

En voulez-vous voir un exemple? Judas ne fut-il pas choisi de Jésus-Christ pour être du nombre de ses apôtres? N'eut-il pas l'honneur d'être à lui comme les autres, en cette qualité qui l'attachait à sa personne, et ne reçut-il pas les mêmes faveurs et les mêmes grâces qui étaient inséparables de son ministère? Ne vécut-il pas bien aussi quelque temps en sa compagnie? Il recevait ses ordres, il lui obéissait, il le suivait aussi bien que ses onze compagnons, et pour le suivre il avait quitté comme eux toutes choses. Etant uni si parfaitement à son maître il s'en sépara, non pas comme saint Pierre et ces premiers disciples qui l'abandonnèrent par crainte, par surprise, par infirmité, mais par une malice déterminée et par une résolution préméditée. Il se repentit de l'état qu'il avait pris, la pauvreté évangélique qu'il avait embrassée lui devint insupportable, il voulut une vie libre et aisée, il prenait des mesures pour cela, et il voulait faire sa main avant que d'exécuter son dessein. Il n'est donc plus comme il était auparavant entre les mains du Fils de Dieu; parce qu'il quitte son état, il tombe et il est abandonné. Voyez quelle terrible suite de cette chute, il devient voleur, sacrilége, parricide, impénitent, désespéré, et pour dire tout en un mot, il devient diable : *Ex vobis unus diabolus est* (*Joan.*, VI). Voilà la baguette changée en dragon.

Saül, au commencement de son règne, était très-agréable à Dieu, d'esprit doux, soumis, complaisant, sincère, pur, incorruptible comme un ange : *Filius unius anni erat Saul, cum regnare cœpisset* (I *Reg.*, XIII). Il quitte Dieu, non point par fragilité, comme fit David son successeur, mais par mépris et par dessein formé, pour secouer absolument le joug et ne dépendre plus de ses ordres portés par Samuel, et qui choquaient ses intérêts. Que s'ensuit-il? O Dieu! quel prodigieux changement! Cet homme si humble, d'esprit si doux, et si parfait, devient envieux comme le démon, traître, perfide, brutal, furieux, assassin, impie, consultant les magiciens et les démons, et homicide de soi-même.

Y eut-il jamais rien de plus réglé, de plus spirituel, de plus exact et de plus appliqué au service de Dieu que Salomon : qui en reçut de si éclatantes faveurs au commencement de son règne? Il le quitta, non point par une passion passagère, comme David qui en revint aussi bientôt plus fervent, plus humble et plus saint qu'il n'était avant son péché, mais de propos délibéré et de concert avec ses femmes pour établir l'idolâtrie dans le cœur de son royaume. Il fut justement abandonné de Dieu pour cet horrible mépris de ses grâces; ensuite il ne garda plus de mesure, et du plus sage et du plus vertueux

de tous les hommes, il devint le plus déréglé, le plus infâme et le plus débauché qui fut jamais. C'est la baguette devenue dragon.

Chrétiens, au nom de Dieu, faisons une sérieuse réflexion sur un point de cette importance où nous avons tant de part et tant d'intérêt. Nous avons cet honneur que d'être entre les mains de Dieu d'une façon toute particulière, par cette admirable union qu'il a voulu que nous eussions avec lui au saint baptême, et que nous avons si souvent renouvelée au sacrement de pénitence, et qu'il a rendue après si divine, par la présence corporelle de son Fils qui en est le nœud, dans l'adorable eucharistie. En vertu de cette union, il nous a mis dans cet état si noble, si excellent et si sublime du christianisme, où il nous reconnaît en qualité de ses amis, de ses frères, de ses enfants et de seconds lui-même. Ensuite, nous recevons continuellement de sa bonté mille faveurs et mille grâces proportionnées à cet état, pour nous conduire à sa fin bienheureuse dans le ciel. Ces bienfaits, ô mon Dieu, sont autant de marques sensibles de votre amour infini envers nous, qui doivent tirer de nos cœurs et de nos bouches les plus affectueux et les plus ardents témoignages de la reconnaissance que nous vous devons. Mais, hélas! faudra-t-il que par notre extrême malice ils soient dans nous l'occasion de notre plus grande damnation, y étant le sujet d'une plus grande et plus juste indignation dans vous, par le mépris que nous en faisons tous les jours? Faudra-t-il donc que l'avantage que nous avons d'être chrétiens, ne serve qu'à nous rendre plus malheureux, nous ayant rendus plus coupables; que pour avoir été les plus favorisés de vous, nous en soyons les plus abandonnés, et que pour avoir eu l'honneur d'être vos plus parfaits amis, nous ayons le malheur de devenir, par cette amitié violée, vos plus furieux ennemis? O funeste présent pour nous! ô faveurs malheureuses qui nous perdent quand nous les perdons! ô biens infiniment pernicieux, par cet injurieux mépris qui empoisonne les bienfaits de Dieu, et qui les fait devenir la matière, de nos crimes, pour lui faire un plus cruel outrage, et de ses foudres pour nous en punir avec plus de rigueur! Ne vaudrait-il pas mieux avoir été toujours abandonnés comme tant d'autres qui n'ont pas reçu les grâces du christianisme, que de l'être une fois beaucoup plus que tous les autres, pour avoir été plus chéris, et n'en avoir point fait d'état? Ne vaudrait-il pas mieux encore n'avoir jamais été, par une faveur singulière, entre les mains de Dieu que d'en être après rejetés par une très-juste punition, et devenir ensuite un abominable dragon? Ah! Seigneur, ne permettez pas que nous fassions cette injure à vos grâces, que d'en faire pour nous un si grand mal. Elles viennent de votre amour pour en faire notre bonheur. Que vos desseins, ô Dieu d'amour et de bonté, ne soient pas rendus vains par notre extrême ingratitude. Continuez, ô source intarissable de bienfaits, de les répandre dans nos âmes; et faites que nous concevions une forte et inviolable résolution de nous en prévaloir, pour mener une vie digne de la grandeur de cet état, où ils nous ont si divinement établis, et pour recevoir après dans le ciel la gloire selon leur mesure. Ainsi soit-il.

SERMON XVIX.

POUR LE TROISIÈME MARDI DE CARÊME

La guerre qu'on doit faire au vice par le zèle.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum inter te et ipsum solum. Si te audiverit, lucratus eris fratrem tuum.

Si votre frère a péché contre vous, allez le trouver, et reprenez-le en particulier, entre vous et lui. S'il se rend, vous aurez gagné votre frère (*S. Matth.*, *ch.* XVIII)

Pour faire heureusement la guerre et détruire son ennemi, en établissant sur ses ruines un légitime empire, il faut qu'on mêle tellement l'art avec la force, que l'une soit toujours conduite ou appuyée de l'autre. La force toute seule est une aveugle, qui s'expose à tomber d'autant plus dangereusement qu'elle court et qu'elle agit avec plus d'impétuosité. L'art aussi sans la force ne fait rien qu'inventer inutilement ce qu'elle ne peut exécuter; mais quand l'un et l'autre s'accordent parfaitement en un même dessein, que l'art contribue ses lumières pour conduire et la force ses armes pour agir, alors la victoire est certaine, et ensuite le prix de la victoire est infaillible.

Dieu nous oblige de faire la guerre irréconciliablement au vice par le zèle, qui est une vertu guerrière, laquelle tend toujours à la destruction de tout ce qui offense Dieu, pour établir l'empire de sa gloire sur les ruines d'un ennemi qu'il ne peut supporter. Ce fut le zèle qui le fit venir en terre pour détruire le péché et pour le consumer par les ardeurs de son feu qui le consumait lui-même en l'attaquant. Ce qui fit dire à ses apôtres qui voyaient comme il traitait ces impies profanateurs du temple, que c'était de lui que l'on devait entendre ces paroles: *Zelus domus tuæ comedit me.* C'est le zèle qui le doit faire retourner en son second avénement au dernier jour du monde, pour exterminer les pécheurs, lorsque, selon cet oracle de la sagesse: *Accipiet armaturam zelus illius, et pugnabit pro eo orbis terrarum adversus insensatos* (*Sap.*, V), son zèle s'armera, et que toutes les créatures deviendront ses armes et son armée, pour combattre et pour accabler sous les ruines de tout le monde ces furieux, qui par une extrême folie se sont élevés contre lui. Et c'est ce même zèle qu'il nous laisse comme à ses lieutenants sur terre, durant son absence, entre ces deux avénements, pour détruire les mêmes ennemis en déclarant la guerre au vice et en l'attaquant partout où il ose paraître, quelque fortifié qu'il soit de la crainte ou de l'amitié, ou de l'intérêt, qui empêchent ordinairement que l'on ne se déclare contre lui.

Voilà pourquoi, comme il faut nécessairement, pour réussir en cette guerre, que nous

y mêlions l'art avec la force, aussi le zèle par qui nous devons la faire, doit avoir ces deux qualités qui lui sont essentielles et ne l'abandonnent jamais dans ses grandes et nobles entreprises. Il faut qu'il soit fort et discret. S'il manque de force, ce n'est plus zèle, c'est une lâcheté qui se déguise et tâche à passer pour prudence. S'il est indiscret et sans art : *Et non secundum scientiam*, comme parle l'Apôtre (*Rom.*, X), il ruine son dessein, en aigrissant les choses et en les mettant en un plus dangereux état. Mais quand il a beaucoup de force et beaucoup d'art et de discrétion, que l'un attaque le péché avec vigueur et fermeté et que l'autre conduit l'attaque avec adresse, c'est pour lors bien assurément que la victoire est infaillible et que la couronne et le prix ne lui peuvent manquer. Voilà les trois choses que Jésus-Christ attribue dans cet évangile au zèle que nous devons avoir pour soutenir ses intérêts, en combattant les pécheurs et le vice en quelque endroit qu'il s'arme contre lui : la force, l'art et la victoire. La force vient du commandement qu'il nous fait de le reprendre et de le corriger : *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe illum.* L'art se voit dans la manière qu'il nous prescrit : *Inter te et illum solum;* et la victoire et son prix consistent dans l'illustre gain de l'âme de l'un de nos frères : *Lucratus eris fratrem tuum :* ce sont les trois parties de ce sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum. Dieu nous commande de combattre et de détruire le péché partout où il se trouve, quand nous le pouvons faire, par souverain empire pour les princes, par punition pour les juges, par autorité divine et sacrée pour les prélats, par prévoyance et par police pour les magistrats, par instruction pour les maîtres, par correction pour les pères de famille, par une généreuse liberté pour les prédicateurs, par remontrance pour les confesseurs, et par charitable avertissement pour tous, quand l'occasion favorable s'en présente. Ce commandement, qui se trouve en cent endroits de l'un et de l'autre Testament, porte obligation ; et cette seule obligation nous doit rendre tout à fait généreux en ce combat, parce qu'elle est fondée sur les deux choses du monde qui donnent le plus de force pour combattre, à savoir, sur la haine et sur l'amour que nous devons avoir.

Il n'y a rien de plus terrible qu'une personne qui hait : fût-elle la faiblesse même, la haine lui fournit des forces et des armes pour attaquer et la rend si opiniâtre à combattre son ennemi, que le combat ne se termine que par la perte de l'un ou de l'autre. L'amour, d'autre part, fait tout entreprendre, et quand il faut agir pour la gloire et pour les intérêts de ce qu'on aime, celui qui sait aimer ne trouve rien d'impossible ou de difficile. Or, c'est par là même que Dieu nous oblige à combattre le péché, par la haine mortelle et irréconciliable qu'il veut que nous concevions contre lui, et par le double amour de Dieu et de notre prochain, qui sont les deux commandements indispensables de la loi. Et cet amour et cette haine formeront dans nous trois sortes de zèle à qui rien ne peut résister : zèle de haine contre le péché, zèle d'amour pour la gloire de Dieu, zèle de charité pour le bien de notre prochain ; et tous ces trois ensemble nous inspireront une force héroïque pour détruire cet ennemi.

Dieu hait infiniment et le péché et les pécheurs en cette haïssable qualité, comme il l'assure si souvent dans l'Ecriture. Or, la haine, de sa nature, tend toujours à la destruction de son objet, puisque, selon les philosophes, haïr c'est vouloir qu'une chose qui nous paraît mauvaise ne soit plus : *Est velle ut non sint ea* (*Arist.*, II *Rhet.*, *c.* 4). C'est pourquoi Dieu par cette haine attaque le péché pour le détruire, comme un mal qu'il ne peut souffrir : *Ad destructionem peccati*, comme parle le grand Apôtre (*Hebr.*, IX). Et il agit pour cette fin sans cesse avec une incomparable force, en cent manières différentes, par la crainte, par l'espérance, par prières, par réprimandes, par caresses, par reproches, par punition, par menaces, et surtout par la syndérèse et par la conscience : cette éternelle accusatrice, dit saint Chrysostome (*Homil.* 17 *in Genes.*), que Dieu attache inséparablement à nous, pour nous représenter sans déguisement tous nos crimes, pour nous en reprendre sans complaisance et pour nous en punir sans indulgence, et qui pour cet effet emploie les remords, les inquiétudes, la honte, le regret, la tristesse, le repentir. Ce sont tout autant de ministres de la juste sévérité de cette rigueur inexorable et de la haine de Dieu contre le péché : *Accusatricem perpetuam quæ decipi et decipere nunquam possit. Hanc intrinsecus circumferimus, ipsa nos circuit, obturbat, flagellat, et nunquam quiescit, et rationem exigit delictorum.*

Or, Dieu nous oblige de le haïr à son exemple, et nous ayant défendu l'usage de cette passion contre les personnes qui font le mal, il veut que nous le réservions pour l'employer tout entier contre le mal même et contre le péché, afin que la haine qu'on a contre lui en soit d'autant plus violente, qu'il ne se fait point ici de diversion de ses forces ailleurs. Voilà pourquoi l'homme de bien est inflexible et toujours intrépide, quand il s'agit de persécuter le péché en quelque endroit qu'il se rencontre, parce qu'il le hait de toute l'étendue et de toute la force d'une haine qui n'en veut qu'à cet ennemi, et qu'ensuite il le veut détruire en sauvant la personne qu'il chérit.

C'est ainsi que David le plus doux de tous les hommes, prenant Dieu à témoin de cette haine implacable qu'il portait à tous ceux qui se déclaraient ses ennemis par leurs péchés, lui dit dans le transport de cette noble et illustre colère : *Nonne qui oderunt te, Domine, oderam, et super inimicos tuos tabescebam* (*Psal.* CXXXVIII)? Vous le savez, Seigneur, s'il n'est pas vrai que le feu de ce zèle qui m'embrase contre tous ceux qui vous haïssent, me consume visiblement jusqu'à

me faire dessécher. *Perfecto odio oderam illos, et inimici facti sunt mihi.* Je leur déclare que je les regarde comme mes plus grands ennemis et que je les hais parfaitement : *Perfecto odio;* c'est-à-dire, comme l'interprète saint Augustin, non-seulement d'une haine très-violente, et à laquelle il ne se peut rien ajouter, mais d'une haine intelligente, qui sait discerner son objet, et le démêler d'avec celui de l'amour. Elle s'attache uniquement et de toutes ses forces au péché, et laisse la personne à l'amour que je lui conserve. Je ne confonds pas les objets de mon amour et de ma haine, je sépare les hommes d'avec leurs crimes, ni je ne hais les personnes pour leurs vices, ni aussi je n'aime les vices, ni je ne les flatte pour l'amour des personnes qui les ont : *Hoc est perfecto odio odisse, ut nec propter vitia homines oderis, nec vitia propter homines diligas* (*August.*, *in Ps.* CXXXVIII).

C'est ainsi que Moïse ayant appris que le peuple idolâtrait, se mit à prier Dieu pour lui de tout son cœur; puis mettant l'épée à la main il en fit un horrible massacre, tuant tout d'abord, sans discernement de sexe, d'âge, de condition, d'alliance, ou de parenté : *Quomodo oderat peccatores, cum pro eis orabat,* dit le même saint Père? *Et quomodo non oderat, cum eos occidebat, nisi quia perfecto odio oderat illos?* Comment pouvait-il haïr ceux pour lesquels il demandait grâce à Dieu avec tant d'ardeur? et comment aussi pouvait-il ne les haïr pas en les massacrant, sinon parce qu'il haïssait d'une haine parfaite? *Ea namque perfectione sic oderat iniquitatem quam puniebat, ut diligeret humilitatem pro qua orabat.* Car il savait haïr avec tant de perfection et de juste discernement le crime dont il se vengeait, en punissant ces idolâtres, qu'en même temps il aimait les personnes pour lesquelles il s'employait par ses prières envers Dieu. Voyez-vous que le zèle de ces deux grands hommes est animé d'un esprit de force invincible, parce qu'ils agissent par haine et par amour? Par haine contre le péché, et par amour envers leurs frères.

Car autant que Dieu nous oblige de haïr le péché, autant veut-il que nous aimions notre prochain. Il veut que vous haïssiez celui-là par-dessus toutes choses, comme un mal opposé au souverain bien, et il ordonne que vous chérissiez celui-ci comme vous même, puisqu'il est aussi bien que vous l'image du souverain bien. Et comme en suite de ce légitime amour que vous devez avoir pour vous-même, vous n'omettez rien de ce que vous croyez nécessaire pour le temporel, et que vous êtes obligé de travailler avec encore plus de soin pour votre bien spirituel : aussi en vertu de l'amour que vous devez à votre frère à l'égal de vous-même, vous avez obligation de le soulager temporellement en son extrême besoin, en lui procurant le nécessaire par l'aumône; beaucoup plus dans sa nécessité spirituelle, et quand il court risque de son salut, êtes-vous obligé de l'aider de votre conseil, de vos instructions, de vos avertissements, de vos réprimandes et de l'autorité que vous avez pour le punir.

C'est ce que le Sauveur du monde nous apprend dans cette parabole du Samaritain, où il renferme ces deux sortes de devoirs à l'égard du temporel et du spirituel, par la charité envers le prochain. Ce charitable ayant trouvé ce pauvre homme tout couvert de plaies, étendu demi-mort sur le chemin, le met entre les mains du maître de la prochaine hôtellerie, auquel il recommande d'en avoir grand soin, en lui donnant pour cela deux pièces d'argent : *Protulit duos denarios, dicens : Curam illius habe.* Cela veut dire ce que dit le sage : *Mandavit illis unicuique de proximo suo* (*Eccli.* XVII); que Dieu nous présente notre prochain pour avoir soin de lui, quand il est réduit en un état où il a besoin de notre secours pour le corps ou pour l'âme, et que c'est pour cela qu'il nous a donné les deux sortes de biens du corps et de l'esprit qui servent à ces offices de la charité chrétienne qu'il attend de nous, quand il nous oblige à le secourir par l'aumône, pour le temporel, ou à travailler à la guérison des plaies de son âme, par la correction de ses défauts. Rien ne sera jamais capable de nous détourner d'un si légitime devoir, si nous avons une seule étincelle de ce sacré feu de la charité, mais principalement s'il allume dans nos cœurs un peu d'amour de Dieu. C'est pour lors que notre zèle deviendra invincible, par la considération de la gloire de Dieu si indignement offensé par les péchés des hommes. Que l'on outrage votre ami, qu'on fasse insulte à votre père, mais qu'on vous attaque vous-même; que ne faites-vous pas pour témoigner votre juste ressentiment, pour repousser l'injure, ou bien pour la réparer sur-le-champ, de hauteur, et avec éclat! Eh quoi! Dieu n'est-il donc pas votre ami? n'est-il pas votre maître, votre souverain, votre père, de qui vous recevez sans cesse la vie, qu'il vous conserve à tout moment? On l'attaque avec impudence devant vous, on l'outrage en mille manières par le libertinage, par l'impiété, par les blasphèmes, par l'insolente liberté que l'on se donne de violer en votre présence toutes ses lois, et vous ne dites rien, et votre silence vous rend lâchement complices de tous ces crimes par une honteuse dissimulation, qui semble les autoriser en leur donnant toute la liberté d'agir? Où est le cœur? où est la foi? où est le zèle? où est l'honneur?

Voyez Élie quand il voit les horribles sacriléges de l'impie Jézabel, qui entreprend d'abolir le culte de Dieu; que ne fait-il pas pour s'y opposer? Il s'adresse à Dieu et aux hommes, au roi, aux grands de la cour et au peuple. Il emploie le ciel et la terre, les prières et les menaces, les invectives, les reproches, le feu du ciel, et cent miracles qu'il fait servir à une si juste vengeance. Il crie, il tonne, il foudroie, il réduit en cendre; et voyant que la lâcheté d'Achab et la violence de Jézabel ne laissaient pas malgré tous ses efforts de faire triompher l'idolâtrie,

alors, comme s'abandonnant soi-même par un beau désespoir, il s'enfonce dans un désert, résolu de ne pas survivre à la religion que l'on ruinait, et à l'honneur de Dieu qu'on attaquait. D'où lui vient ce transport? *Zelo zelatus sum pro Domino Deo Israel,* lui répond-il presque en colère, *quia dereliquerunt pactum tuum filii Israel* (III *Reg.* XIX). Ah! Seigneur, le moyen de vivre, ayant autant de zèle que j'en ai, et voyant cette perfidie et cette révolte du peuple contre vous?

Considérez David, cet homme de qui la douceur est si louée du Saint-Esprit qui en a fait l'éloge: *Facientes prævaricationes odivi.* Je hais mortellement, dit-il, tous ceux qui offensent mon Dieu. Ensuite : *Non adhæsit mihi cor pravum, declinantem a me malignum non cognoscebam, detrahentem secreto proximo suo hunc persequebar, superbo oculo et insatiabili corde cum hoc non edebam; non habitabit in medio domus meæ qui facit superbiam* (*Psal.* C). Je ne les puis souffrir auprès de moi, je les chasse, je les bannis, de quelque qualité qu'ils soient, je ne les connais plus que pour les perdre, dès qu'ils sont ennemis de Dieu. Je veux que ce soit le plus brave de tous mes soldats, le plus grand de mes capitaines, le plus sage de mon conseil, le plus intelligent, et le plus fidèle dans mes finances, et le plus galant homme de ma cour : si c'est un méchant homme, un médisant, un débauché, un libertin, un blasphémateur, un athée, je me garderai bien de le souffrir, et bien plus encore de le protéger dans ses désordres, sous prétexte qu'il est ma créature. Je l'avertirai sérieusement, je le menacerai, après quoi, s'il persiste encore dans ses crimes, je le bannirai. Il ne sera jamais dit que le vice soit en faveur à la cour de David. Je soutiendrai mon innocence par sa ruine. Je conserverai la grâce de Dieu par sa disgrâce et sa punition; je le perdrai pour ne pas me perdre; et je voudrais de tout mon cœur pouvoir exterminer avec lui, de toute la terre, tous les méchants : *In matutino interficiebam omnes peccatores terræ, ut disperderem de civitate Domini omnes operantes iniquitatem.* Voilà de véritables forts, parce qu'ils ont vraiment du zèle, et que le zèle est la vraie force qui produirait encore parmi nous de semblables effets, si nous avions le même zèle.

Mais, hélas! chrétiens, nous pouvons juger par cette horrible lâcheté que l'on voit aujourd'hui dans toutes les conditions, que cette vertu nous est peu connue. Les pères et les mères verront dans leurs familles les insolentes libertés de leurs enfants, et la passion les aveugle pour n'en voir pas la laideur et la difformité, ou les désarme pour ne pas en punir les excès ; ou s'ils le font, c'est avec tant de faiblesse, que le crime en tire avantage pour s'établir sans crainte, en méprisant un ennemi qui paraît si peu redoutable. Les maîtres savent les brutalités et les terribles désordres de leurs serviteurs, et pourvu que leur intérêt n'en souffre point, ils les souffrent sans peine, et n'y font aucune réflexion. Les magistrats dans une ville seront témoins des horribles péchés publics qui déshonorent le christianisme avec tant de scandale; et parce qu'on les a gagnés, ou qu'il n'y a rien à gagner pour eux, ils fermeront les yeux pour ne pas voir ce que l'impudence du crime, à qui l'impunité donne de l'audace, ose mettre dans un plein jour. Les princes et les grands du monde n'ignorent pas les furieux excès, et les violences de ceux qui les approchent, et qui ont quelque part à leur faveur; et bien loin de les mettre entre les mains de la justice pour satisfaire et à Dieu, et aux hommes, ils en empêchent quelquefois le cours, pour les protéger de leur autorité, qu'ils prostituent honteusement aux plus grands crimes, pour leur servir d'asile. Ceux qui sont le plus près des princes, éblouis de l'éclat de leur grandeur, flattent leurs passions, adorent jusqu'à leurs défauts, font l'éloge de tous leurs vices, ou du moins tâchent de les déguiser, et de leur donner de beaux noms, pour les aider à se tromper eux-mêmes, en leur sacrifiant ainsi, avec une extrême infamie, leur honneur et leur conscience. Enfin, tous ceux qui ont quelque avantage que le mérite, les honneurs, le crédit, la charge, l'autorité, l'amitié, l'alliance, la parenté, ou leur âge leur donnent, s'en oublient, quand ils peuvent s'en servir pour réprimer le vice. Les grands péchés, principalement dans les grands, peuvent impunément paraître. S'ils ne sont traités honorablement, flattés et caressés du monde, comme il arrive très-souvent, ils sont pour le moins tolérés, et ne trouvent point d'ennemis qui s'osent déclarer contre eux, parce qu'il y a fort peu de vrai zèle, et conséquemment peu de force. Il y en a pourtant encore, parce que Dieu se réserve partout des serviteurs zélés pour son service. Et afin que ce peu qui restent, réussissent dans cette guerre qu'il faut faire au vice, ajoutons-y l'art que le Fils de Dieu nous enseigne dans la manière qu'il prescrit pour remporter une heureuse victoire. Voici l'une et l'autre dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'art et l'adresse dans la guerre consiste principalement à bien prendre son temps, à bien choisir l'avantage du lieu et dans la bonne disposition des troupes ; et l'art et la discrétion du zèle en cette guerre que l'on fait au vice, consiste aussi dans trois perfections qui viennent de ces trois mêmes circonstances, du temps, du lieu, de la manière.

Le temps doit être propre pour tirer le fruit qu'on prétend de la correction. S'il ne l'est pas, il faut attendre. On attend bien que la saison soit propre pour appliquer de bons remèdes dans les maladies. Une purgation à contre-temps irrite les humeurs, et rend quelquefois le mal incurable. Il faut donner le loisir à l'humeur peccante de se mûrir. Attendez que l'occasion soit favorable, que tout soit bien disposé et qu'il y ait lieu d'espérer quelque fruit, et surtout, que la passion de celui qui s'emporte soit un peu re-

mise. Et pour lors, ayant trouvé le point de cette heureuse occasion, le temps de sa visite étant venu, *Vade et corripe illum*, faites agir votre zèle en lui remontrant sa faute, et en y apportant le remède que vous jugez le plus propre pour le guérir. C'est ainsi que Dieu même en use, quoique étant le maître des temps, il puisse agir à tout moment comme il lui plaît. David avait fait deux grands crimes. Il ne dépêche pas à l'instant même le prophète Nathan pour le reprendre de sa part. Il attendit que cette passion qui l'emportait fût ralentie, parce que, selon la remarque de saint Chrysostome, en l'homélie cinquième de la Pénitence, il vit que dans les premières ardeurs de son amour, cette forte et impérieuse passion lui fermerait les yeux et les oreilles, pour ne rien voir et pour ne rien ouïr de tout ce qui pourrait le ramener d'un si étrange égarement : *Vidit in ipso peccati vigore obcæcatam animam, et obturatas aures.* On ne donne pas un remède au malade durant la violence du redoublement de sa fièvre, on attend que l'accès en soit passé, ou pour le moins beaucoup diminué, suivant l'aphorisme qui dit : *Remedia in remissionibus prosunt.* Un homme est dans le transport le plus violent d'une passion qui l'emporte, attendez que l'accès de cette fièvre soit un peu diminué, pour l'avertir ou pour le corriger; autrement vous lui donnerez du poison au lieu d'un remède, et cet office que vous lui devez d'une charitable correction, deviendra le sujet et l'instrument de sa fureur par l'indiscrétion de votre zèle: *Ne ministerium correptionis in arma vertamus furoris* (*Greg. in Ps.* III *pœn.*).

Secondement, il faut choisir le lieu dans le secret : *Inter te et illum solum.* Que l'avis se donne en particulier, en prenant grand soin de l'honneur de celui dont on veut la guérison. Qu'on lui épargne la honte de sa faute, en même temps qu'on lui en procure le remède : *Studens correptioni, et parcens pudori* (*Aug.*, *Ser.* 16, *de Verb. Dei*). Voyez l'admirable conduite de Joseph. Il veut se faire connaître à ses frères, et il ne le peut qu'en leur faisant connaître aussi leur crime et leur infâme trahison. C'est pourquoi il commande à tout le monde de se retirer, afin qu'une action de cette nature, qui ne peut être sans un reproche manifeste de la leur, se fasse sans témoins. Après quoi, quand il faut leur rendre honneur comme à ses frères, il les reconnaît pour tels en présence de toute la c ur, et fait ainsi toujours agir partout admirablement son amour, en public pour les honorer, en secret pour les corriger.

C'est la manière dont il en faut user en cette aimable guerre de la charité. Que la passion n'y ait point de part sous prétexte de zèle, et qu'on y agisse toujours par esprit d'amour et de charité fraternelle. C'est pour cela que le Fils de Dieu use ici du terme de frère, quand il parle de celui qu'on doit corriger : *Si peccaverit in te frater tuus*, afin que nous mettant devant les yeux une si douce et si aimable qualité, il nous oblige à le traiter avec toute la douceur et la tendresse qu'elle exige d'un frère envers celui qu'il reconnaît et qu'il aime comme le sien. Sur quoi saint Augustin, sur le chapitre VI de l'Épître aux Galates, dit une excellente parole, qu'il ne nous est jamais permis de reprendre ou de corriger celui que nous voulons rendre meilleur : *Nisi cum internis interrogationibus examinantes nostram conscientiam, liquido nobis coram Deo responderimus dilectione nos facere:* qu'après que nous nous serons interrogés secrètement devant le tribunal de notre cœur, et qu'en nous demandant à nous-mêmes devant Dieu de quel esprit nous allons agir en cette rencontre, nous pourrons nous répondre de bonne foi que c'est par celui de la charité, parce qu'assurément alors nous agirons avec beaucoup de douceur, qui est le fruit inséparable de l'amour. Mais si la passion nous fait agir, il y aura toujours du chagrin, et de la rigueur, et de l'emportement dans notre action, qui ne sera plus, comme dit le Sage, qu'une correction trompeuse, de mensonge et d'illusion : *Correctio mendax* (*Eccli.*, XIX), parce que la vraie va toujours au bien de celui qu'on reprend, et la fausse est pour satisfaire la mauvaise humeur de celui qui est en colère. De là vient que l'Apôtre ne veut pas que toutes sortes de personnes entreprennent d'instruire et d'avertir ceux qui sont préoccupés de quelque passion, et qui en produisent d'assez fâcheux effets, par des fautes considérables qu'ils commettent, mais seulement les personnes spirituelles : *Si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite* (*Gal.*, VI); spirituelles, c'est-à-dire qui sont animées de l'esprit de Dieu, qui est l'esprit d'amour, puisque cet esprit est l'amour dans Dieu; et pour le montrer, il ajoute : *In spiritu lenitatis*, avec un esprit de douceur, qui est la suite de l'amour.

C'est par cet amour et par cette douceur que vous gagnerez votre frère; ce qui sera le bienheureux succès de cette obligeante et aimable guerre qui se fait par le zèle, et la glorieuse victoire que Dieu vous promet dans cet évangile : *Lucratus eris fratrem tuum.* Gagner une âme à Dieu! se peut-il faire un plus grand gain, une plus illustre conquête? Et peut-on espérer ensuite une plus magnifique récompense? Peut-on rien gagner de plus riche, puisqu'une âme est plus précieuse devant Dieu que tout ce qu'il y a dans tout le monde, qui n'est fait que pour contribuer au bien de l'âme, puisque c'est le trésor caché que le Fils de Dieu est venu chercher jusqu'en terre, laissant ceux qu'il a dans le ciel; la pierre précieuse pour laquelle il a tout quitté, et le royaume enfin qu'il a conquis à la pointe des armes de sa passion, et en répandant tout son sacré sang?

Mais quelle récompense ne devez-vous pas espérer, l'oserai-je dire, de sa reconnaissance, si vous lui pouvez conserver une conquête qui lui est si chère? Je pourrais vous dire cent belles choses pour vous en donner une haute idée, mais il vaut mieux tout laisser pour vous faire entendre ce que Dieu

même vous en dit par Jérémie, en ces admirables paroles que saint Jérôme emploie sur ce sujet : *Si converteris, convertam te.* Si vous avez jamais le bonheur de contribuer à la conversion d'une âme, vous aurez le bien d'assurer votre propre conversion que je vous promets pour le prix de la sienne, que je veux bien devoir à votre zèle. *Et ante faciem meam stabis.* Votre salut après cela ne peut manquer, vous en avez pour gage le gain de cette âme que vous m'avez acquise; je veux qu'il soit tout à votre profit, et que la meilleure partie de ce profit soit l'assurance de jouir éternellement de ma présence dans le ciel. *Si separaveris pretiosum a vili, quasi os meum eris.* Et afin que vous possédiez dès ce monde la récompense d'une victoire si avantageuse, si vous gagnez une âme, démêlant cet or d'avec la terre, par le feu de votre zèle qui lui ôte ce qu'elle a d'impur, vous ressemblerez à mon Verbe, qui a fait consister toute sa gloire à gagner les âmes qu'il est venu chercher en terre, pour les purifier par la force de ses paroles, par le feu de son cœur, par l'eau de ses yeux et par le sang qu'il a répandu de toutes ses veines : vous deviendrez, ô gloire qui n'a rien d'égal dans toute la gloire du monde! vous deviendrez les coopérateurs et les compagnons de mon Fils, dans le plus grand, le plus auguste et le plus divin de tous ses ouvrages, c'est-à-dire dans la conversion des âmes et dans leur salut.

Que si, au contraire, par votre molle complaisance vous les laissez misérablement périr dans leurs vices, vous porterez la peine de leur perte, comme complices et fauteurs de tous leurs désordres. Il n'en faut point d'autre preuve que ce funeste et fameux exemple d'Héli (I *Reg.*, II), de ce lâche père, et tout ensemble de ce faible prince qui, pour avoir, je ne dis pas dissimulé, mais repris avec peu de force et d'une manière peu efficace, l'avarice, l'impiété, la violence, les extorsions et les terribles sacriléges de ses enfants, Ophni et Phinées, et pour n'avoir pas satisfait à Dieu et aux hommes, par la juste punition de ces impies qui abusaient de son autorité, pour violer insolemment tous les droits divins et humains, en perdit l'honneur et les biens pour toute sa postérité, et la vie qui lui fut soudainement ravie d'une façon si lamentable, après le massacre de ses deux fils, la prise de l'arche et la fuite entière de l'armée qu'ils commandaient. Et il fut si terriblement puni, parce que, comme Dieu lui fit dire par son prophète, il fit moins d'état de lui que de ses enfants, dont il fortifia les crimes par sa lâcheté : *Magis honorasti filios tuos quam me.* C'est pourquoi il conclut sa perte en portant cet arrêt irrévocable, qui doit faire ou notre bonne ou notre mauvaise fortune, qu'il couvrira d'une éternelle infamie ceux qui le méprisent en négligeant ses intérêts, comme il comblera d'honneur et de gloire ceux qui auront soin de la sienne, en prenant son parti contre le vice qui l'attaque : *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum; qui autem contemnunt me, erunt ignobiles.* Chrétiens, il n'y a point ici de milieu ni de neutralité à ménager, il faut prendre parti. Celui qui ne se déclare pas hautement pour Dieu en combattant ses ennemis, est contre lui. Choisissez donc, ou d'être éternellement méprisés et punis comme des infâmes, pour avoir lâchement trahi ses intérêts par votre faiblesse, ou, en combattant généreusement pour sa gloire contre le vice, d'être couronnés de celle qui suit infailliblement ce combat, et qui, après la victoire, fera votre triomphe dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

POUR LE QUATRIÈME MERCREDI DE CARÊME.

Des mauvaises coutumes qu'on suit dans le monde.

Quare et vos transgredimini mandatum Dei, propter traditionem vestram?

Et vous, pourquoi violez-vous les commandements de Dieu pour garder votre tradition? (S. Matth., ch. XV).

Les pharisiens font aujourd'hui un étrange reproche à Jésus-Christ, de ce que ses disciples ne gardaient pas, comme les autres, les coutumes qu'on avait reçues de la tradition, et que l'usage autorisait. Mais ce divin maître prenant leur cause en main pour réprimer ces injustes accusateurs, leur en fait un autre très-juste, de ce qu'ils les gardaient au préjudice de la loi de Dieu, qu'ils ne faisaient point de difficulté de violer en beaucoup de manières scandaleuses, pour satisfaire à leurs coutumes, dont il y en a deux sortes que cet évangile remarque : les unes superstitieuses, comme celle qu'ils observaient fort scrupuleusement et avec affectation, de se laver durant le repas, à plusieurs reprises, les mains et les bras jusqu'au coude, et tout ce qui touchait la viande, faisant consister en cela toute la pureté légale qu'ils devaient avoir : les autres très-pernicieuses, comme la damnable pratique qu'ils venaient d'introduire et qu'ils voulaient faire passer en loi, de tenir quittes les enfants de l'obligation indispensable qu'ils ont de soulager leurs pères et leurs mères en leurs besoins, pourvu qu'ils missent dans le tronc, comme une offrande consacrée à Dieu, ce qu'il eût fallu employer à ce soulagement; et beaucoup d'autres choses de même nature qu'ils faisaient avec autant d'impiété, comme dit notre maître dans saint Marc : *Et similia hujusmodi multa facitis.* C'est pourquoi, animant son zèle d'une juste indignation, il les appelle hypocrites, aveugles, et proteste qu'il faut que toutes ces maudites plantes qui ne viennent pas de Dieu, mais des hommes, soient déracinées.

Voilà, chrétiens, un beau tableau qui représente fort naïvement ce qui se voit si souvent dans le monde. Les méchants se moquent des bons, en ce que s'écartant des grandes routes, par une conduite particulière, ils ne vivent pas selon l'usage et la coutume. Et ceux-ci, au contraire, ont grand sujet de leur faire un juste reproche de ce qu'ils gardent les coutumes et l'usage du

monde, au préjudice de la loi de Dieu et de la raison même, qu'on abandonne si souvent pour suivre la coutume.

Car enfin, voici le désordre le plus universel, et qui est la cause de tant de maux qui font un si furieux ravage partout. La plupart du monde plie sous l'empire et sous la tyrannie de la coutume. L'usage et la mode l'emportent par-dessus la nature, la raison, les lois et la grâce (*Chrys.*, *hom.* 17, *in* I *ad Cor.*). On croit que la coutume est la vraie règle de la conduite de la vie. *Cum plures facere cœperunt*, dit un homme du monde, et qui l'entendait admirablement, *quasi honestius sit, quia frequentius*, *sequimur, et recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est* (*Sen.*, *ep.* 58). Depuis qu'une chose est autorisée par le grand nombre de ceux qui la font, elle passe pour honnête, et l'erreur même, devenue publique, nous tient lieu de raison. On croit l'avoir, quand on a dit : C'est la coutume. *Vivimus ad exempla, nec ratione componimur, sed consuetudine abducimur.* Nous vivons à la fantaisie d'autrui, et nous agissons selon les exemples. Ce n'est pas la raison qui nous conduit par ses lumières ; mais c'est la coutume qui nous entraîne par la foule ; ce que saint Augustin déplore au livre premier de ses Confessions, chap. 18, en s'écriant: *Væ tibi, flumen moris humani! Quis resistit tibi? Quandiu non siccaberis? Quandiu volvis filios Evæ in mare magnum et formidolosum?* Que maudit soit le cours impétueux de ce fleuve rapide de la mode, de la pratique et de l'usage du monde, auquel si peu de personnes résistent, allant par la force de la vertu contre celle de ce torrent, qui emporte et qui entraîne tant de gens dans ces profonds abîmes de déréglements, où l'on fait si souvent naufrage, en perdant la raison et la conscience, par deux sortes de désordres qui viennent de ces deux espèces de méchantes coutumes que nous venons de remarquer dans l'Evangile.

Les unes, superstitieuses, auxquelles certaines gens s'attachent opiniâtrément, s'en étant fait à eux-mêmes des lois particulières.

Les autres, très-pernicieuses, auxquelles on se laisse emporter, comme par un furieux torrent, en beaucoup de très-grands péchés.

Celles-là sont hypocrisie d'une certaine espèce, qui fait qu'on se trompe plus que les autres : *Hypocritæ*, *bene prophetavit de vobis Isaias*, etc.

Celles-ci sont aveuglement, qui perd et qui damne par compagnie : *Cæci sunt et duces cæcorum*, etc.

Ensuite il faut que les unes et les autres, comme autant de mauvaises plantes, quelque fortes racines qu'elles aient prises dans le monde, soient arrachées : *Omnis plantatio quam non plantaverit Pater meus*, *eradicabitur.* Voyons brièvement ces trois vérités.

PREMIÈRE PARTIE.

Comme ces pharisiens s'attachaient à une coutume superstitieuse de se laver à tout propos et hors de propos, durant le repas, sous prétexte d'observer la loi qui commandait de se purifier, aussi s'en trouve-t-il plusieurs qui, au sujet de la dévotion, se font à eux-mêmes des lois et des coutumes qu'ils gardent, au delà de l'exactitude, jusqu'à la superstition, qui est un déréglement par excès en matière de piété et de religion, eu égard au temps, au lieu, à la manière et à cent autres circonstances.

Il y en a qui se chargent de si grand nombre de prières, de pratiques et de petits offices, qu'ils en sont accablés. D'autres les disent, et font oraison mentale, et s'occupent aux actions de piété, au temps qu'il faudrait employer à l'exercice de leurs charges. Quelques-uns les font en tous lieux, et sèment partout leurs prières, sans garder aucune mesure de respect ni de bienséance, ne songeant qu'à remplir le nombre de ces oraisons qu'ils se sont prescrites. Quelques autres les disent d'une manière si bizarre, et en des postures si surprenantes, qu'ils les font tourner en ridicule. Il s'en voit qui, à toute occasion, font force vœux, qu'ils ne peuvent plus accomplir qu'avec un extrême embarras. Quelques-uns veulent être de tout ce qu'il y a d'associations, de bonnes œuvres, et gagner cent sortes d'indulgences tout à la fois. Il y en a beaucoup qui embrassent avec ardeur toutes les nouveautés et toutes les pratiques extraordinaires, qui, bien loin d'être autorisées de l'Eglise, lui sont suspectes. Et enfin, pour ne pas faire un plus long dénombrement de mille semblables abus, il s'en trouve une infinité qui célèbrent les fêtes par des confréries et des assemblées, où presque tout enfin se réduit à l'appareil extérieur, aux réjouissances et aux festins. Et comme il n'y a rien de plus difficile à vaincre que la préoccupation de la coutume, principalement en matière de religion, qui lui fournit un prétexte pour l'appuyer, comme remarque saint Jean Chrysostome, en l'homélie dix-septième, sur la première aux Corinthiens, de là vient qu'ordinairement ces gens-là s'y attachent avec tant d'opiniâtreté, qu'il n'y a presque plus moyen de les en tirer.

Or, parce que la charité veut néanmoins que l'on fasse effort pour le faire, il faut tâcher de les désabuser, et, pour cela, je ne trouve rien de plus fort ni de plus efficace que ce que Jésus-Christ dit à ces maîtres superstitieux de notre évangile, quand il les appelle hypocrites : *Hypocritæ, bene prophetavit de vobis Isaias.* Tout cela n'est qu'hypocrisie qui les trompe eux-mêmes par quatre ou cinq mauvais effets qu'elle produit, et que l'évangile remarque. Les voici.

Premièrement, ils mettent tout leur soin à l'extérieur, comme ces Juifs qui s'arrêtaient au dehors des cérémonies, ne songeant qu'à se laver extérieurement, et nullement à se purifier en l'âme, comme la loi le prétendait, le déclarant par les cérémonies qu'elle voulait qu'on observât. Sur quoi Jésus-Christ les compare à ces superbes monuments où

l'art étale avec tant de majesté tout ce qu'il y a de mieux entendu et de plus rare dans l'architecture, et tant de magnifiques ornements, grandes statues, qui représentent les vertus, trophées, victoires, renommée qui publie les hauts faits au son de la trompette, et de belles inscriptions en lettres d'or, enflées de titres spécieux, et pleines d'éloges; mais, au dedans, il n'y a qu'horreur et que pourriture, que quelque reste de carcasse et de vieilles dépouilles de la mort. Saint Jean-Baptiste nous les représente comme ces vipères qui ont la peau mouchetée de très-vives et très-éclatantes couleurs, et sont toutes remplies de venin; et Job nous les fait voir sous la figure de l'autruche, selon l'interprétation de saint Grégoire, au chap. 31 de ses Morales, parce que comme cet oiseau a le plus beau de tous les plumages, dont toutefois il ne se peut nullement servir pour voler, ainsi ceux de la synagogue, et principalement ces pharisiens, avaient de fort belles cérémonies, mais qui pourtant ne les élevaient jamais à l'intérieur, pour aller jusqu'à Dieu.

De même, ceux-ci dont je parle parmi les chrétiens s'arrêtent au dehors, et font tout consister en apparence, en mine, en gestes, en inflexions de voix, en habillements, en discours, en grands mots, en pompe, en appareil, en ornements, en tapisseries, en musique, en fêtes et réjouissances, en médailles, en scapulaires, en certain nombre d'oraisons; et en cent autres choses de cette nature, qui, d'elles-mêmes, sont fort bonnes, mais très-souvent sont sans âme, parce qu'ils négligent le soin du cœur et du fond de l'âme, selon cette plainte de notre maître : *Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me.* Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est bien loin de moi; ce qui est positivement contraire à l'esprit de l'Evangile, qui est fort intérieur. Il ordonne les sacrifices, mais du cœur contrit et humilié; le feu continuellement ardent, mais de l'amour et de la charité; les lampes toujours allumées, mais de la foi et des vertus qu'elle fait naître; les purifications, mais de l'homme intérieur; les ablutions, mais des sacrements; l'aumône, sans sonner de la trompette; le jeûne, sans qu'il se produise par une tristesse affectée, par le chagrin et l'abattement du visage; et l'oraison dans le cabinet en particulier, et les portes fermées : *In abscondito*, parce que Dieu regarde le dedans et la perfection cachée, en quoi consiste la beauté de l'âme : *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus* (*Psal.* XLIV); tout le dehors n'étant considérable que par l'âme et la vie qui lui vient de l'intérieur. Ce que le Fils de Dieu explique à ses disciples par la théologie de cet évangile, où il leur dit : *Non quod intrat in os coinquinat hominem;* que ce qui touche le corps ne souille point l'âme, mais ce qui vient du cœur, où se forment tous ces défauts et toutes ces horribles taches qui en ternissent la beauté.

Secondement, ces mêmes gens font très-grand scrupule de bagatelles, et n'en font point du tout en ces matières d'importance, où il n'y a point de petits péchés : *Quare discipuli tui transgrediuntur traditiones seniorum, non enim lavant manus.* Voyez-vous que ces pharisiens font scrupule et tiennent pour un grand péché de n'avoir pas les mains bien nettes, faute de les laver souvent? Et ils n'en font aucun de ne les avoir pas nettes du bien d'autrui, qu'ils ravissent d'une manière sacrilége, sous prétexte de piété, comme Jésus-Christ leur reproche en saint Matth., chap. XXIII : *Comeditis domos viduarum, orationes longas facientes.* Vous dévorez la substance des bonnes veuves, que vous trompez tous les jours à votre avantage sous le beau masque de dévotion; et il ajoute : *Excolantes culicem, camelum autem deglutientes.* Ils avaleront un chameau sans peine, un moucheron leur fait horreur.

Manger de la viande un mercredi, ce capitaine, ce soldat, qui est du scapulaire, et qui le porte pour se garantir de la mousquetade, ne le ferait pas pour un empire. Jurer, blasphémer, violer, voler, et dire et faire cent impiétés : point de difficulté, à toutes les heures du jour, dans toutes les occasions. Manquer à dire ses petits offices, et de certaines oraisons particulières, d'entendre deux messes tel jour, et de se confesser à cette fête de dévotion; ce serait un grand crime selon la morale de cette dame. Manquer à des devoirs essentiels à sa condition, au soin qu'elle doit avoir de ses enfants et de ses domestiques, d'entretenir la paix et l'union et la crainte de Dieu dans sa maison, et d'employer utilement le temps, au lieu d'en donner la meilleure part au jeu, et à tant de sots entretiens, ou de médisance, ou de vanité, cela ne l'inquiète point. Pour l'étroite observance de toutes les traditions d'une cabale, et de ce que la nouveauté prescrit contre l'usage de l'Eglise dans les points fondamentaux de la religion, scrupule, exactitude et délicatesse de conscience. Pour la haine, pour la vengeance, pour la calomnie, pour l'opiniâtreté dans son propre sens, et pour l'attachement déterminé à de faux prophètes, malgré tous les oracles et tous les foudres de l'Eglise : *Cauteriatam habent conscientiam* (I *Tim.*, IV). Insensibilité, impénétrable dureté de conscience!

De là vient, en troisième lieu, que comme ils sont idolâtres de leurs coutumes et de leurs traditions, ils ne font point du tout d'état de ceux qui ne les observent pas, ils les estiment peu intelligents, ils tâchent de les décrier, ils les calomnient, ils les querellent, et ensuite ils se croient les plus gens de bien du monde, les seuls vertueux et spirituels, parce qu'ils font ce que les autres ne font pas; comme Tertullien et ces superbes et fastueux de sa secte, qui ne croyaient pas qu'il y eût au monde de vrais chrétiens que parmi eux, et qui regardaient tous les autres de haut en bas, comme terrestres et matériels, parce qu'on n'avait pas comme eux cette conduite bizarre et farouche qu'ils voulaient introduire, et qu'ils appelaient l'esprit de l'Eglise; comme ces sé-

vères censeurs, qui disent dans cet évangile au Fils de Dieu : *Quare discipuli tui transgrediuntur traditiones?* Vos disciples n'ont point du tout l'Esprit de Dieu, il paraît bien qu'ils sont fort relâchés, puisqu'ils ne gardent point les anciennes traditions que nous avons reçues de nos ancêtres. Ce qui est une pure calomnie, parce que ces coutumes n'étaient que l'effet du caprice et de l'extravagance de ces visionnaires, et nullement des traditions légitimes qui leur fussent venues de père en fils depuis Moïse.

Quatrièmement, il arrive de là que toutes ces sortes de gens si attachés à leurs coutumes, qui ne sont que de vrais abus, se donnent ordinairement beaucoup de peine pour ne rien gagner devant Dieu; et qu'après beaucoup d'oraisons, de jeûnes, d'austérités et de grandes dépenses pour fournir aux frais nécessaires à maintenir ou le parti que l'on embrasse, ou les associations où l'on s'engage, ou les belles choses qu'on entreprend très-saintes en apparence et très-spécieuses, on n'en aura jamais de récompense; tout est inutile. Pourquoi? Parce que toutes ces coutumes que l'on prend et toutes ces lois qu'on s'impose, n'étant pas réglées selon l'ordre et selon l'esprit de l'Eglise, ni par l'avis des sages directeurs, ni par la conduite de ceux à qui l'on doit obéissance et une parfaite soumission d'esprit, ne viennent pas de Dieu, mais de l'esprit particulier, de l'humeur, de la fantaisie, de la passion, du tempérament, de l'amour-propre et du déréglement des hommes. Qui le dit? Notre maître en cet endroit même, où il ajoute : *Sine causa autem colunt me, docentes doctrinas, et mandata hominum.* Il y a dans saint Marc : *In vanum autem me colunt :* Ce culte qu'ils me rendent à leur mode, est sans fruit, comme sans raison, ce n'est qu'une inutile vanité qui ne produira jamais rien. En voulez-vous savoir la cause? La voici : *Docentes doctrinas, et mandata hominum.* Ces usages particuliers ne sont pas de Dieu, mais des hommes qui les ont inventés pour satisfaire leur caprice ou leur passion. Tout cela donc est inutile.

Mais il y a bien plus, parce que toutes ces pratiques superstitieuses qui viennent de l'homme, conduisent insensiblement en de grands désordres, contre les lois et les commandements de Dieu. De sorte que nous pourrions dire à ces gens-ci ce que le Fils de Dieu réplique aux pharisiens dans l'Evangile : *Quare transgredimini mandatum Dei propter traditiones vestras?* Vous êtes si fort attachés à vos traditions, que vous en préférez l'observance à celle des lois de Dieu qu'elles renversent. Vous, pour ne pas manquer à la coutume que vous avez prise, de votre propre sens, de faire certaines dévotions peu proportionnées à votre état, vous désobéissez à vos maris, à vos parents, à vos médecins, à vos maîtres, à vos supérieurs, qui vous les défendent, pour des raisons que vous n'avez pas droit d'examiner, n'étant pas leurs juges, mais leurs sujets : *Quare transgredimini mandatum Dei propter traditiones vestras?* Vous, prêtre, qui, pour entretenir votre pratique, attachez par vœux à votre conduite et à votre direction de pauvres âmes, leur ôtant toute la liberté d'aller ailleurs; ce qui sans doute peut avoir de dangereuses suites : vous qui, pour soutenir vos traditions prétendues, à quoi la passion et l'amour de la nouveauté vous ont malheureusement engagés, ne faites point de difficulté de blesser l'autorité suprême de l'Eglise, et de violer toutes les lois divines et humaines qui vous commandent la soumission d'esprit; ne peut-on pas vous dire justement : *Quare transgredimini mandatum Dei propter traditiones vestras?* Vous, pour satisfaire à la mode qui veut que sous prétexte de réforme on porte tout à l'extrémité de rigueur, vous trahissez tous les jours l'Evangile, en supprimant ces grandes et ces aimables vérités qui portent à l'amour de Dieu; et désespérant éternellement le monde, pour parler avec Jésus-Christ : *Clauditis regnum cœlorum ante homines, vos enim non intratis, nec introeuntes sinitis intrare;* (*S. Matth.* XXIII). Vous fermez la porte du ciel aux hommes, et n'y pouvant entrer par des routes si écartées, vous ne voulez pas que les autres que vous entraînez après vous y entrent. *Quare transgredimini mandatum Dei propter traditiones vestras?* Et vous, enfin, qui, pour garder les coutumes que vos prédécesseurs vous ont laissées, parce qu'ils ont péché avant vous par tradition, passez les fêtes de vos confréries en réjouissances profanes, au lieu de les sanctifier par une vraie dévotion; ne nous donnez-vous pas lieu de vous faire le même reproche : *Quare transgredimini mandatum Dei propter traditiones vestras?* Pourquoi trahissez-vous ainsi le service de Dieu pour obéir à vos fausses traditions? Tout cela n'est qu'hypocrisie qui vous trompe en tant de manières et qui enfin vous fait tomber insensiblement dans les maux qui viennent des coutumes pernicieuses que nous allons voir en cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Le Sauveur du monde découvre une méchanceté prodigieuse dans ces pharisiens, qui voulaient établir parmi les Juifs la coutume du monde la plus exécrable, et qui blesse le plus les droits les plus inviolables et les plus saints de la nature. Car ces nouveaux docteurs, qui s'étaient acquis beaucoup de crédit et qui voulaient faire passer en lois toutes les maximes qu'ils soutenaient, avaient avancé celle-ci qu'ils appuyaient de leur autorité, que quand les pauvres parents, se trouvant réduits à la mendicité, s'adressaient à leurs enfants devenus riches, pour exiger d'eux le soulagement, à quoi la loi de Dieu et de la nature les oblige indispensablement, nonobstant même tous les vœux qu'ils pourraient avoir faits, comme l'enseigne saint Thomas en expliquant cet évangile; ceux-ci s'en pouvaient excuser fort légitimement, leur disant chacun en son particulier : Ce que vous attendez de moi, et que je vous eusse donné de bon cœur comme j'en avais le dessein, je l'ai promis à Dieu,

c'est une offrande qui lui est déjà solennellement consacrée, je l'ai mise dans le corban (et ce corban était le tronc du temple auquel ces messieurs avaient part); Dieu vous aide, vous devez croire que cette offrande vous profitera. De sorte qu'ils avaient érigé, par leur avarice, l'impiété même en coutume, en soutenant qu'il n'y avait rien que de bon en cela, contre la décision toute claire du Saint-Esprit aux Proverbes, XXVIII, où il prononce contre cet abus, en disant : *Qui subtrahit aliquid a patre et matre, et dicit hoc non esse peccatum, particeps est homicidæ.* Celui qui refuse à son père et à sa mère, en leur nécessité, le soulagement qu'il leur doit, de quelque prétexte dont il serve, pour se faire accroire qu'il n'y a point de péché en cela, se rend dès là même coupable de leur mort, par un parricide avancé.

Voilà ce qui arrive si souvent dans le christianisme, où, par un désordre effroyable, il n'y a presque point de grand péché qu'on n'ait mis en coutume, et qui, autorisé par son usage, ne passe pour ne l'être plus, selon la théologie ordinaire et la morale du monde, qui vous dit à tout propos comme une bonne raison : C'est la coutume; et là-dessus il se croit bien justifié, et poursuit hardiment en ce qu'il fait : *Peccata, quamvis magna et horrenda, cum in consuetudinem venerint, aut parva esse, aut nulla creduntur, usque adeo ut non solum non occultanda, verum etiam prædicanda videantur* (*Enchir.*, c. 82) : disait saint Augustin, déplorant cet aveuglement : Depuis qu'une fois les péchés sont passés en coutume, quelque grands et quelque énormes qu'ils soient, ils passent pour petits, et même pour ne l'être point du tout; et l'on en vient jusqu'à ce point d'impudence et d'effronterie, que non-seulement on n'estime pas qu'il les faille cacher, afin d'en éviter la honte; mais on croit même qu'on s'en peut vanter, pour en acquérir de la gloire. Exiger de gros intérêts pour avoir prêté de l'argent sans risquer ou sans trafiquer, et sans faire société, et sans vouloir faire autre chose que de le prêter afin d'en tirer du profit, ce qui s'appelle nettement usure, qu'en dites-vous? C'est la coutume.

Faire commerce presque ouvertement de bénéfices, employer cent moyens cachés et cent fausses subtilités pour se mettre à couvert du dévolu et de la justice humaine qu'on craint bien plus que la divine; trafiquer de la vocation religieuse, en mettant à prix son accomplissement par une simonie, qui, pour être plus fine et délicate, ne laisse pas d'être aussi criminelle que les autres, c'est la coutume.

User toujours de remise dans la justice, amuser les pauvres parties; les obliger, en les lassant, d'abandonner leurs droits par un accommodement désavantageux, pour ne se pas ruiner entièrement dans une poursuite éternelle; déférer beaucoup à la brigue et à la faveur; n'étudier que par son secrétaire, pendant qu'on se divertit, et ne rapporter et ensuite ne juger que sur la foi de son extrait, qui sera peut-être infidèle, c'est la coutume.

Jouer gros jeu, faire d'excessives dépenses, prendre toujours et ne payer jamais ni domestiques, ni marchands; ne songer qu'à se divertir, s'exposer librement à mille occasions d'offenser Dieu, par la trop grande liberté des conversations, courir durant toute la nuit en masque et travestis par des déguisements qui peuvent produire de grands scandales; jurer, médire, rendre injure pour injure et cent autres choses de cette nature qu'on voit tous les jours dans le commerce de la vie commune : qu'y voudriez-vous faire, me direz-vous, c'est la coutume qui entraîne, et à laquelle peu résistent.

Voilà ce que le monde dit, et sur cela tout ceci lui semble permis. Et moi je dis avec Jésus-Christ dans cet évangile : *Sinite eos, cæci sunt et duces cæcorum :* Ne vous arrêtez pas à ces gens qui vous parlent de la sorte, ce sont des aveugles, ou qui conduisent, ou qui sont conduits. *Cæcus autem si cæco ducatum præstet, ambo cadunt in foveam :* Si un aveugle est conduit par un autre aveugle, la condition de l'un et de l'autre est également malheureuse, ils tombent tous deux dans la même fosse et se perdent par compagnie.

Tous les auteurs de ces coutumes, et ceux qui, étant en pouvoir et en crédit, les autorisent, ou par leur doctrine, ou par leur exemple, sont les aveugles qui conduisent, parce que, comme dit Tertullien (*Lib. de vel. virg.*, *cap.* 1), toutes ces coutumes sont tout autant de déréglements, d'erreurs et de faussetés opposées à la vérité, c'est-à-dire, à la raison qui est une participation et un écoulement dans nous de la première vérité; par conséquent, elles ne sont venues que de l'ignorance et de l'aveuglement que la passion, ennemie de la raison, cause dans l'âme. *Consuetudo initium ab aliqua ignorantia sortita in usum per successionem corroboratur, atque ita adversus veritatem vindicatur.* Une coutume de cette nature qui commence par faiblesse et par ignorance, croît insensiblement par l'usage, et se fortifie par la succession des temps qui l'autorisent; et c'est ainsi qu'elle établit enfin son empire, par usurpation, sur les droits de la vérité. Et poussant encore plus loin cette pensée, ce grand esprit ajoute qu'une méchante coutume est une hérésie en matière de mœurs, parce qu'enfin, dit-il : *Quodcumque adversus veritatem sapit, hoc erit hæresis, etiam vetus consuetudo :* Tout ce qui combat et choque la vérité, fût-ce une coutume de mille siècles, est une espèce d'hérésie, qui est essentiellement le plus horrible des aveuglements.

Et c'est de là sans doute que saint Cyprien, qui tenait à gloire d'être son disciple, a formé cette belle sentence qu'il nous a laissée sur ce sujet, quand il a dit : *Consuetudo sine veritate vetustas erroris est* (*Cypr. ad Pomp.*), qu'une coutume établie contre la raison, qui est la vérité, n'est autre chose que la vieillesse d'une erreur et d'un aveuglement. De là vient que les auteurs, ou bien les protec-

teurs de ces coutumes, sont les aveugles qui conduisent, et ceux qui les suivent, ou bien plutôt ceux qui se laissent entraîner, sont les pauvres aveugles que l'on mène, puisque ce n'est pas la raison ni la vérité qui les guide, mais l'erreur qui les perd et les égare, en les menant par des chemins qui aboutissent à des précipices ; et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette erreur est volontaire, parce qu'ils ne veulent pas suivre la raison et la loi de Dieu, que les gens de bien et les sages leur proposent, et par leurs paroles et par leurs exemples. Ils ne trouveront point d'excuse dans leur aveuglement, non plus que leurs aveugles conducteurs, parce que la coutume n'a pas dû l'emporter, comme elle a fait, dans leur esprit, sur la vérité qu'ils devaient faire triompher de leur erreur. *Frustra qui ratione vincuntur consuetudinem nobis opponunt, quasi consuetudo sit major veritate* (*Cypr.*). C'est en vain que, ne pouvant plus se défendre par la raison, ils nous opposent l'usage et la mode, comme si la mode et l'usage du monde corrompu étaient plus forts et plus considérables que la vérité. Voilà pourquoi les uns et les autres étant aveugles, mais par une erreur volontaire, et marchant sans lumière dans la foule, par cette voie large de la coutume, ils tombent dans la fosse et se damnent par compagnie.

TROISIÈME PARTIE.

Concluons ce que le Fils de Dieu conclut lui-même dans cet évangile par cette célèbre sentence : *Omnis plantatio quam non plantaverit Pater meus, eradicabitur.*

Après avoir fait d'une voix terrible de si sanglants reproches à ces pharisiens, découvrant leur hypocrisie et leur horrible aveuglement, les apôtres qui n'avaient pas encore reçu avec le Saint-Esprit cette vertu d'en haut qui les devait rendre intrépides, et qui tremblaient à la présence de ces grands de Jérusalem, qu'ils voyaient rougir de colère et de dépit contre leur maître, prirent la liberté de lui dire, tout étonnés : Seigneur, vous voyez bien que ces messieurs trouvent très-mauvais que vous leur parliez de la sorte, et qu'il paraît qu'ils se tiennent fort offensés de ce que vous venez de dire. Mais lui qui n'avait garde de plier sous des considérations si basses, et que la vue de son Père rendait inflexible et inébranlable, dans le glorieux dessein qu'il avait de détruire tout ce qui empêchait sa gloire, répondit avec une invincible fermeté : Tout arbre qui n'est point planté de la propre main de mon Père, doit être arraché. Que veut dire ceci ? Saint Hilaire et Théophylacte croient que ce plant dont parle Jésus-Christ signifie ces traditions qui ne viennent pas de Dieu, mais des pharisiens. Saint Augustin et saint Jérôme disent qu'il représente ces pharisiens mêmes qui les entretiennent et qui leur donnent vogue. Joignons ces deux interprétations ensemble, pour trouver le véritable sens de ces paroles, qui est celui-ci : il faut absolument que toutes ces fausses traditions qui ne viennent pas de mon Père, et qui sont de l'invention des hommes, soient déracinées ; autrement les pharisiens qui les maintiennent, et par leur doctrine et par leur exemple, périront.

Je dis de même en cette occasion. Il faut que toutes ces coutumes qui font tant d'hypocrites, qui se trompent si pitoyablement eux-mêmes, bien plus que les autres, et tant d'aveugles qui se perdent et perdent les autres par compagnie, soient arrachées du champ de l'Eglise ; autrement ceux qui les soutiennent de leur autorité, et qui les entretiennent et les suivent par la pratique, seront déracinés eux-mêmes de la terre des vivants. Il n'y a rien dans un champ si fertile qui n'y soit planté de la main de Dieu, dont il reçoit la bénédiction pour croître et pour fructifier. Ce qui vient du caprice, de l'humeur, de la fantaisie, de l'amour-propre, de la passion et du déréglement des hommes, n'étant pas de Dieu, n'y peut subsister et n'est qu'un fruit de malédiction, qu'une suite de la nature corrompue qui, comme les épines, ne doit attendre que le feu. Arrachons de nos âmes cette ivraie, si nous voulons que notre maître y sème et y moissonne le bon grain. Déracinons de nos mœurs ces maudites plantes, si nous désirons que le Père céleste mette dans nos cœurs et y entretienne l'arbre de vie. Et ne m'allez pas dire : le moyen de ne pas vivre selon les coutumes établies dans le monde depuis si longtemps, autorisées par l'usage de tant d'honnêtes gens, reçues si généralement partout, et principalement dans les lieux et les compagnies où je me trouve ? Tous les siècles, tous les grands hommes du christianisme, toutes les nations et toutes les parties du monde s'uniront ensemble pour vous répondre ce que dit sur ce même sujet Tertullien : *Veritati nemo præscribere potest, non spatium temporum, non patrocinia personarum, non privilegium regionum* (*Ibid.*) : il n'y a rien qui puisse jamais acacquérir une légitime prescription contre la vérité ; ni la longueur des temps, ni la qualité des personnes, ni les priviléges des nations ne peuvent affaiblir ses droits, ni rien entreprendre à son préjudice ; et si le monde continue à dire ce qu'il dit éternellement pour justifier ses crimes et ses folies : C'est la coutume ; répondez-lui par cette belle sentence à laquelle il n'y aura jamais de repartie pour un chrétien : *Dominus noster Jesus Christus veritatem se, non consuetudinem cognominavit :* nous savons fort bien que Notre-Seigneur s'est appelé la vérité, et nous savons encore qu'il n'a jamais dit qu'il fût la coutume. Puis donc que la coutume n'est ni la vérité ni Jésus-Christ, elle ne sera jamais la règle de nos actions.

C'est vous, ô vérité suprême, adorable Verbe incarné, qui les devez uniquement régler par les oracles de votre doctrine et par les exemples de votre vie, et non par le monde qui ne peut que les dérégler effroyablement, et par la fausseté de ses maximes et par les désordres de sa conduite. Vous êtes

venu pour vaincre le monde, et nous voudrions le faire triompher? Vous avez renversé toutes ses lois, et nous oserions entreprendre de les rétablir ? Vous avez mis votre sagesse et votre vérité contenues dans votre Évangile à la place de ses erreurs et de ses folies dans ses coutumes , et nous aurions la hardiesse de les rappeler pour les remettre dans leur fort et pour en faire contre vous les règles, les décisions et les principes de notre morale? Ah! Seigneur, cette seule imagination nous blesse. Il faudrait donc se résoudre à vous perdre et en même temps à périr, parce qu'il n'y a que vous seul, et ce qui est à vous, qui puisse toujours subsister, pour jouir d'un parfait bonheur dans l'éternité. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON XXI.

POUR LE QUATRIÈME JEUDI DE CARÊME.

L'art de guérir les passions.

Surgens Jesus de synagoga introivit in domum Simonis. Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

Jésus-Christ sortant de la Synagogue, entra dans la maison de Simon, de qui la belle-mère était tourmentée d'une grosse fièvre (*S. Luc, ch.* IV).

Comme le plus grand de tous les biens de la vie, c'est la santé, et le plus grand de tous les maux ensuite c'est la maladie ; aussi celui de tous les arts qui doit être le plus en estime parmi les hommes, comme le plus utile à la société civile, c'est celui de la médecine, où, pour comprendre en peu de mots tout ce qui peut s'en dire, nous pouvons considérer ces quatre choses qui en sont absolument inséparables : la maladie qu'on peut guérir, le médecin qui doit traiter, le remède qu'il donne, et l'effet que celui-ci produit. Tout le monde désire avec grande passion que l'effet soit heureux, pour le recouvrement ou pour la conservation de la santé; et il arrive très-souvent que tout le contraire se voit, et qu'après avoir observé longtemps les ordonnances de la médecine, il se trouve qu'on n'a rien fait que d'acheter bien cher un second mal plus grand que le premier et de mourir enfin par les formes, à très-grands frais. Après en avoir bien cherché la cause, on est enfin persuadé qu'il faut nécessairement que cela vienne, ou de la maladie, si de sa nature elle est incurable , ou du médecin s'il manque de savoir ou de bonté; ou enfin du remède s'il est altéré. Mais quand il n'y a rien de tout ceci qui empêche la cure, que la maladie n'est point incurable, que le médecin est fort habile homme et que le remède est parfait, alors l'effet en est heureux, et la guérison toujours assurée.

Voilà ce que cet évangile nous présente pour le salut et la santé de nos âmes, la médecine spirituelle et l'art de les guérir, où, par une heureuse rencontre, nous avons ces quatre choses qu'il enferme , la maladie, le médecin, le remède, l'effet. La maladie : *Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus :* La belle-mère de saint Pierre était tourmentée d'une grande fièvre. Le médecin : *Surgens Jesus de Synagogua introivit in domum Simonis :* Jésus-Christ, sortant de la Synagogue, alla dans la maison de saint Pierre. Le remède : *Rogaverunt illum pro ea, et stans super eam imperavit febri :* ils le prièrent en sa faveur, et lui, s'approchant d'elle, et s'abaissant pour la soulever, commande à la fièvre de la quitter. L'effet : *Et continuo surgens , ministrabat eis :* La malade fut si parfaitement guérie, qu'à cet instant même elle se leva pour les servir et leur apprêter à manger. La maladie se peut guérir, le médecin est excellent, le remède est très-efficace : d'où s'ensuit toujours un heureux effet dans la parfaite guérison de l'âme. Voyons tous ces mystères.

PREMIÈRE PARTIE.

Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus. Cette pauvre dame avait les fièvres, *febribus*, et les avait bien fort, *magnis*, et les avait si fort qu'elle était contrainte d'en garder le lit, comme en étant grièvement tourmentée : *tenebatur.* Ces fièvres, comme remarque saint Ambroise sur cet évangile, représentent les passions de l'homme, qui sont les maladies de l'âme, comme les appellent les Grecs et les Latins, *πάθη, ægritudines animi.* Et de toutes les maladies du corps, la fièvre est assurément celle qui nous exprime le mieux la nature de celle-ci. Car enfin, qu'est-ce que la fièvre ? On ne peut en donner une définition, ni plus courte, ni plus exacte, qu'en disant que c'set un excès de ce qui est bon. La chaleur naturelle est bonne au corps; c'est elle qui lui donne la santé, la force et la vigueur et qui le fait agir, pourvu qu'elle soit modérée et dans un juste tempérament. S'il y en a trop peu, c'est langueur ou défaillance, si elle manque tout à fait, c'est la mort, et si elle est dans l'excès, c'est la fièvre, ou continue sans intermission, et bien souvent avec de dangereux redoublements, ou intermittente diversement, selon ses retours plus ou moins fréquents, par la diversité de ses accès.

Ce que la chaleur est au corps, l'amour l'est à notre âme. Son feu, sa flamme, son ardeur, c'est l'amour; l'amour qui, comme dit souvent saint Augustin, est le principe et la source de tout ce qu'il y a dans nous de passions, qui en sont la suite et l'effet, selon cette belle sentence de ce saint docteur : *Si timuisti, amasti.* Vous avez de la crainte, de la haine, de la tristesse, de la colère, de la honte, du désespoir: cela sans doute ne saurait venir que de la vue d'un mal contraire à quelque bien que vous aimez; vous aimez donc. Vous avez des désirs, de l'ambition, de la joie, de l'émulation, de l'espérance, de l'audace , c'est pour quelque bien qui vous tient au cœur ; vous aimez donc. De sorte que l'amour étant le principe et la cause de tous ces différents effets qui sont autant de passions de l'homme, on peut dire qu'il les transforme toutes en lui-même, en les réduisant à leur origine : *Amor in se omnes mutat et transformat affectus* (*S. Aug.*).

Ces passions sont bonnes d'elles-mêmes, Jésus-Christ les a eues, parce qu'elles sont les suites nécessaires de la nature humaine qu'il a prise; elles viennent du corps et de la chair, qui est la racine des passions, comme l'appelle saint Grégoire de Nazianze, παθῶν ῥίζαν (*Car.* 18). De là vient qu'elles sont fort différentes, et plus ou moins fortes dans les uns ou dans les autres, selon la diversité des tempéraments; et comme il y a toujours une humeur qui prédomine dans le tempérament, il y a toujours aussi une passion prédominante dans chacun de nous. On les attribue même à Dieu cent fois dans l'Ecriture sainte, où il est dit qu'il aime, qu'il hait, qu'il abhorre, qu'il s'attriste, qu'il se fâche et qu'il se venge, parce qu'il produit les effets que ces passions lui feraient produire légitimement, s'il en était capable. Elles sont donc bonnes, pourvu qu'elles soient modérées, et dans la justesse qu'il faut pour bien agir. N'en avoir point du tout, comme le voulaient les philosophes stoïciens, ce qui pourtant est impossible, serait la dernière stupidité, qui d'un homme ferait une statue. Les avoir trop faibles, c'est lâcheté, pesanteur et paresse de nature, qui réduit l'homme à un certain état d'inaction, si je puis le dire, d'assoupissement et de léthargie, où il n'est bon à rien. Mais quand elles sont dans l'excès, qu'elles vont au delà des bornes que la raison prescrit, elles deviennent la maladie, la fièvre et le dérèglement de l'âme, qui en est sérieusement tourmentée : *Nec minorem febrim amoris esse dixerim quam caloris. Itaque illa animum, hæc corpus inflammat* (*S. Ambr.*). La fièvre que cause l'amour désordonné, n'est pas moins violente que celle qui vient de trop de chaleur; l'une brûle le corps, et l'autre l'âme qu'elle met toute en feu par la violence de ses désirs.

Voyez un avaricieux qui aime éperdûment le bien. Cet amour déréglé, embrassant son âme d'une ardeur excessive, lui cause une soif si ardente, qu'il ne peut jamais l'étancher; et quoi qu'il gagne, qu'il acquiert, qu'il amasse, qu'il garde, il en veut toujours davantage, et se trouve toujours ensuite en de terribles agitations de corps et d'esprit, par les soins, par les inquiétudes, les appréhensions, les craintes, par les désirs, par les veilles, par les travaux continuels qui lui font mener une vie très-misérable, en se privant éternellement de tout, pour avoir tout : *Febris nostra avaritia est :* c'est une fièvre continue, dont les redoublements sont les voleries, les concussions, les tromperies, les injustices et cent autres crimes : *Quæ mergunt homines in interitum;* qui font enfin que cette fièvre se termine à la mort éternelle.

Voyez un impudique, que l'amour brutal et sensuel enflamme et brûle de ce feu que la concupiscence allume, et que le démon d'impureté irrite de son souffle; quel horrible ravage ne fait pas dans lui cette passion ? C'est une fièvre ardente qui, l'emportant hors de lui-même, lui ôte la grâce et la raison, et le pousse par mille extravagances aux dernières extrémités, avec la perte de son honneur, de ses biens, de son corps, de son âme et de son salut : *Febris nostra luxuria est.*

Un envieux, qui ne peut souffrir le bien de son prochain, s'afflige, se tourmente, se ronge lui-même et s'accable de mélancolie, jusqu'à en perdre le repos et le sommeil, c'est une fièvre hétique qui lui dévore intérieurement et lui consume toute sa substance : *Febris nostra invidia est.*

Un homme colère et vindicatif s'emporte à la première occasion, jure, blasphème, attente sur l'honneur, sur les biens et sur la vie de celui auquel il en veut, et, pour satisfaire sa passion, il s'abandonne soi-même en s'exposant à tous les dangers de se perdre; c'est une fièvre intermittente dont les furieux accès le prennent plus souvent ou plus rarement, selon la diversité des rencontres : *Febris nostra iracundia est.*

Toutes ces sortes de fièvres, qui sont toutes les passions de l'âme, sont si fortes, si violentes, si opiniâtres, et ont tant de malignité, que plusieurs se sont voulu persuader qu'elles étaient incurables et qu'elles venaient des astres, du destin, de la fatalité de notre vie et du naturel de chaque particulier, qu'une impérieuse nécessité entraîne en lui ôtant tout pouvoir de le vaincre : ce qu'ils ont dit sans doute pour justifier leur faiblesse, et pour lui trouver une excuse légitime dans cette impuissance imaginaire. Cette maudite persuasion, qui a été la cause de tant de désordres dans les esprits et dans les mœurs, est condamnée par les décisions et les décrets des conciles, des papes, des Pères, suivant les oracles de l'Écriture qui établissent si souvent dans l'homme la liberté pour résister au mal, et surtout par l'auteur de la nature qui nous fait entendre intérieurement, lorsque nous sommes combattus, ce qu'il dit au commencement du monde à ce méchant qui se laissa vaincre si lâchement à une horrible passion d'envie : *Subter te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius* (*Genes.*, IV). Toutes ces passions de l'appétit irascible et concupiscible étant de la partie inférieure de ton âme seront, si tu le veux, soumises à l'empire de la plus haute. Elles se peuvent donc guérir, pourvu que nous ayons le médecin qui en ait le pouvoir et la volonté. Où est-il? le voici dans cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Surgens Jesus de synagoga introivit in domum Simonis : Le Fils de Dieu, sortant de la synagogue, entra dans la maison de saint Pierre. Quand il y a quelque dangereuse maladie qui afflige le monde, il se trouve des gens, et principalement des étrangers, qui affichent et qui assurent fort affirmativement qu'ils ont un excellent remède pour en guérir. On y court, on écoute ces docteurs de théâtre, qui débitent cent belles choses sur la nature de la maladie et sur la force du remède, après quoi ils divertissent agréable-

ment le peuple par de jolies farces. Mais, après tout, il se trouve que ce ne sont que de vrais charlatans qui ne se peuvent guérir eux-mêmes, beaucoup moins les autres, et qui ne tâchent qu'à tirer l'argent du peuple en débitant quelque poudre sophistiquée et quelque fourberie plaisamment déguisée en remède, et l'on est à la fin contraint de recourir à quelque habile médecin qui traite et guérit par les formes; c'est ce qui se voit à l'égard de ces fièvres de l'âme qui viennent du déréglement des passions. Les plus honnêtes gens d'entre les philosophes de l'antiquité, les Aristote, les Platon, les Sénèque, les Epictète, les Plutarque, et cent autres, ont fait d'admirablement beaux discours de la nature des passions et des moyens de les soumettre à la raison, en promettant de les guérir et en le promettant si fortement et si précisément, qu'ils appelaient pour cela leur philosophie ἰατρεῖον, une école de médecine, où les maladies se guérissent. Et, de nos jours, plusieurs écrivains, suivant les traces de ces philosophes, se sont fort appliqués à ce sujet, faisant de jolis traités sur les passions, et traitant de leur nature, de leurs qualités, de leurs effets, de leurs remèdes, et en prose et en vers, avec tous les ornements qui peuvent divertir agréablement les lecteurs. Mais, après tout, ces philosophes ne sont que de vrais charlatans qui, bien loin de guérir les autres, ont été les hommes du monde les plus malades de cette sotte passion de vanité dont on les a vus terriblement enflés, jusqu'à la mort, et qui, leur montant au cerveau, leur a fait faire mille extravagances dans leurs pompeuses rêveries : *Evanuerunt in cogitationibus suis* (*Rom.*, I), comme parle le grand Apôtre.

Il n'y a que Jésus-Christ seul qui soit l'excellent, le divin, l'uniquement habile médecin; et, comme il s'appelle dans l'Evangile (*Matth.*, IX), le médecin par excellence, qui est envoyé de son Père pour nous guérir des maladies du cœur, qui, à proprement parler, sont les passions : *Mederi contritis corde.* Il n'y a que lui seul qui puisse guérir ces fièvres qui viennent des désordres des passions : *Solus est humanarum ægritudinum Pæonius medicus et sanctus ægrotæ animæ incantator;* c'est lui seul, dit Clément Alexandrin (I *Præd*,, *c.* 2), qui, par ses divins charmes, peut enchanter et adoucir ces vipères qui répandraient un venin mortel dans nos âmes; lui seul, parce que, comme il est l'unique réparateur du monde, il n'y a que lui qui puisse guérir du péché originel et de ses suites, par la grâce médicinale qui est propre de Jésus-Christ, comme le montre si souvent saint Augustin, et que les plus funestes suites de cette peste originaire sont nos passions déréglées.

Et comme souvent notre guérison dépend du lieu d'où vient que l'on transporte le malade et qu'on l'oblige à changer d'air, sans quoi le médecin ne travaille point, aussi, pour la parfaite guérison de ces fièvres de l'âme, le médecin est le seul Jésus-Christ, non pas indifféremment partout, mais hors de la synagogue et dans la maison de saint Pierre : *In domo Simonis*, c'est-à-dire, dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine, hors de toutes les sectes qui en sont séparées par le schisme, par l'hérésie et l'infidélité, et qui sont ensuite infailliblement la synagogue de Satan; et sans cela il ne fait rien. Les hérétiques reconnaissent Jésus-Christ, ils le révèrent, ils l'adorent, ils s'adressent à lui par la prière, guérissent-ils pour cela de leurs passions? Bien loin d'en guérir, il n'y eut jamais d'hérésie qui n'en ait eu quelqu'une pour principe, soit l'envie ou l'ambition, la vanité, le dépit, l'amour sensuel, la haine ou la vengeance. Lisez l'histoire, il ne se trouve point d'hérétique dans tous les siècles, qui, pour soutenir ses erreurs, n'ait employé les plus tumultueuses passions et n'ait poussé toujours les choses avec une incroyable opiniâtreté au delà des extrémités les plus désespérées. N'ont-ils pas Jésus-Christ? oui, mais il ne l'ont pas *In domo Simonis*, dans l'Eglise, qui est l'unique maison de salut où il guérit toujours infailliblement les âmes de tous les désordres des passions, quand elles font le remède qu'il ne manque jamais de son côté de leur donner et qui est toujours de sa part efficace; nous l'allons voir.

TROISIÈME PARTIE.

Dans la médecine il y a deux sortes de remèdes, des simples et des composés. La nature produit ceux-là, et c'est l'art qui forme ceux-ci, afin que ce qu'un seul ne ferait pas, plusieurs conjointement le fassent par le mélange de leurs qualités. Ceci se voit parfaitement dans cette guérison spirituelle des fièvres de nos passions. Il faut que le remède que l'on y applique soit composé de ce qui vient de Jésus-Christ par sa grâce médicinale, et de ce qu'il attend de l'homme par sa coopération. Le voici dans notre évangile : *Rogaverunt illum pro illa, et stans super illam imperavit febri.*

Cette grâce médicinale sans laquelle on ne guérit point, nous est représentée par les paroles : *Stans super illam :* étant debout et doucement penché vers elle, *Stans.* Voilà sa volonté toute prête de faire de sa part tout ce qu'il faut pour nous guérir; car cette posture, selon la remarque de saint Grégoire, (*Hom.* 29), est celle d'un homme qui est tout prêt d'aider celui qui a besoin de son secours. De là vient qu'encore qu'il soit dit que Jésus-Christ est assis à la droite de son Père, saint Etienne pourtant le vit debout : *Vidit gloriam Dei, et Jesum stantem.* (*Act.*, VII). Pourquoi cette posture? Vous savez, dit ce grand pontife *: Quia sedere, judicantis ; stare vero, pugnantis et adjuvantis ;* que le juge doit être assis, et que le propre de celui qui combat et qui aide un autre, c'est d'être debout; et comme en qualité de capitaine il est tout prêt de nous aider en combattant, aussi en qualité de médecin, il est tout prêt de nous traiter, selon cette parole d'un prophète : *Expectat Dominus ut misereatur vestri* (*Isa.*, XXX) : Le Seigneur

attend qu'on se présente, étant tout disposé à vous faire miséricorde.

Stans super illam. En cette posture il s'approche tout joignant le lit de la malade, se penchant doucement vers elle, et la soulevant, comme dit saint Marc : *Elevavit eam.* Voilà la grâce prévenante par laquelle il s'approche de nous et vient le premier, en s'étendant par sa miséricorde sur l'entendement et sur la volonté ; éclairant l'un pour le délivrer de l'aveuglement que toute passion fait naître ; élevant l'autre par un fort et puissant mouvement qui la retire de l'extrême bassesse et de l'abîme où la passion la précipite.

Et remarquez ce que l'évangéliste ajoute : *Apprehensa manu ejus:* la prenant par la main. Il joint donc la sienne à celle de la malade, pour nous montrer, comme remarque saint Jean Chrysostome (*Hom.*, 6, *in Marc.*), qu'afin que sa grâce guérisse le déréglement de nos passions, nous y devons joindre de notre côté notre coopération, et que la main de Dieu qui agit seule en la création, n'agira que conjointement avec la nôtre en la justification. C'est pourquoi, par un beau mystère, l'Ecriture sainte parlant de Dieu agissant par sa grâce et par sa miséricorde, l'appelle toujours celui qui nous aide : *Dominus adjutor*, *Dominus auxiliator ;* et sa grâce même est nommée ordinairement l'aide qu'il nous donne : *Adjutorium Dei;* parce que ce terme d'aider présuppose toujours que celui que l'on aide agit ; car autrement s'il ne fait rien, ce n'est pas aider, c'est agir tout seul, comme celui qui lève un gros fardeau ne l'aide pas à se lever, parce qu'il n'agit point du tout, et ne contribue rien à ce que l'autre fait en le levant. Ce que saint Augustin (*Serm.* 94.), explique en accordant ces deux beaux passages de saint Paul : *Deus*| *est qui operatur in nobis :* C'est Dieu qui opère dans nous : *Cum metu et tremore salutem vestram operamini :* Opérez votre salut avec crainte et tremblement. Si c'est Dieu, comment est-ce vous? Si c'est vous, comment est-ce Dieu ? *Quia*, dit-il, *sic in nobis Deus operatur*, *ut nos simul operemur* (*Philip.*, II) : parce que Dieu opère tellement dans nous, que nous agissons de concert avec lui. Sur quoi le psalmiste dit : *Adjutor meus esto :* Seigneur, secourez-moi. *Designat esse operatorem qui invocat adjutorem* (*Psalm.*, XVI.) : Celui qui appelle un autre à son aide, montre bien que lui-même doit agir. Et c'est en cela même qu'il se voit une très-grande différence entre les maladies du corps et celles de l'âme; car dans les premières on peut guérir à force de remèdes, sans que le malade y contribue rien librement de sa part ; mais dans les autres, le fébricitant, c'est-à-dire, celui qui est malade de ses passions, ne peut recouvrer la santé s'il ne coopère avec son médecin, et s'il n'agit de son côté. Comment? Par la prière, par la mortification. Les voici toutes deux.

Rogaverunt illum pro ea. Cette bonne femme était tellement brûlée des ardeurs de sa fièvre, et se trouvait si faible et si languissante, qu'elle ne pouvait parler au Sauveur du monde, que du cœur et des yeux. Les apôtres, touchés de sa misère, se mirent tous ensemble à prier très-instamment leur maître pour sa guérison. Représentez-vous, ma chère âme, la passion prédominante, qui est en vous la source de vos plus grandes imperfections. Vous devez vous considérer en cet état comme un pauvre fébricitant, consumé des ardeurs de cette violente fièvre qui cause dans vous de si fréquents déréglements et de si grandes inégalités dans les mouvements de votre vie. Jésus-Christ, cet unique médecin qui seul est capable de vous guérir, est tout prêt de le faire. Il en a le pouvoir et la volonté, il s'approche par sa miséricorde, il s'incline vers vous par sa bonté, il vous éclaire; il vous touche, il vous prend la main par sa grâce excitante, il veut que la vôtre suive en coopérant fidèlement avec lui, et pour le faire, il faut deux choses. La première, que vous le priiez chaque jour pour cela comme pour l'affaire uniquement importante de votre vie, et que vous le priiez ardemment, de cœur et de bouche, par un peu d'oraison mentale sur ce point-là, en y ajoutant la vocale et par vous-même et par les autres que vous prendrez pour vos intercesseurs, en disant avec le psalmiste : *Miserere mei*, *Domine*, *quoniam infirmus sum*; *sana me*, *Domine*, *quoniam conturbata sunt ossa mea* , *et anima mea turbata est valde*, *sed tu*, *Domine*, *usquequo* (*Psalm.* VI) ? Souverain médecin de mon âme, guérissez moi, vous voyez à quels pitoyables termes cette maladie m'a réduite, mon âme en est toute déconcertée, tout y est en désordre, jusques à quand différerez-vous un secours sans quoi je ne puis éviter de périr ? Si vous ne priez de la sorte, vous n'en relèverez jamais, parce que cette grâce de remède qui guérit nos infirmités est attachée à l'oraison, afin, comme le dit souvent saint Augustin, que l'homme ait sans cesse recours à Dieu comme à son médecin, et qu'il soit éternellement dans sa dépendance. C'est pourquoi, quand nous n'avons point cette grâce qui surmonte infailliblement toujours l'opiniâtreté du mal, par la force invincible du remède , nous avons du moins celle qui est nécessaire pour la demander à Dieu par une fervente oraison, afin que nous soyons toujours en état de pouvoir guérir.

Et comme la prière oisive ne fait rien, il faut, pour la seconde chose, que vous joigniez à l'oraison la mortification de l'intérieur et de l'extérieur, exprimée par cette parole : *Imperavit febri*; il commanda à la fièvre. Une autre version porte : *Objurgavit febrim*; il maltraita la fièvre. Entreprenez avec un grand courage d'exercer tous les jours, une ou deux fois dans la rencontre, un souverain empire sur la passion qui vous donne le plus de peine et de vous faire, à vous-même intérieurement cette héroïque violence qui en porte le ciel pour le prix de la victoire que l'on remporte sur soi-même. C'est commander à la fièvre par la mortifica-

tion intérieure et, si l'on trouve, en examinant ses actions à la fin de la journée, qu'on ait été si lâche que de succomber à l'effort de la passion, alors, pour réparer sa perte et pour se mettre en état de vaincre à la première occasion : *Objurgavit febrim ;* qu'on maltraite cette insolente par la mortification des sens, en faisant quelque pénitence qui châtie et qui réprime la rébellion du corps contre l'esprit. Voilà ce qu'on appelle se mortifier, renoncer, mourir à soi-même, porter sa croix et crucifier le vieil homme ; ce qui est nécessaire, absolument, pour recouvrer la santé de l'âme, selon cette sentence de saint Paul : *Si enim secundum carnem vixeritis, moriemini ; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis* (*Rom.*, VIII). Si vous vivez selon la chair, il faut que vous mouriez; mais si vous la faites mourir en la mortifiant par la force de l'esprit, vous vivrez, et la marque de cette vie spirituelle sera l'effet d'une parfaite guérison de l'âme. Le voici dans cette dernière parole : *Et continuo surgens ministrabat illis.*

QUATRIÈME PARTIE.

La belle-mère de saint Pierre ne fut pas plutôt guérie en cette admirable manière que nous avons dite, qu'elle donna des preuves certaines de sa guérison par son effet que nous avons dans ces quatre paroles : *Surgens continuo ministrabat illis:* en se levant à l'heure même, elle se mit à servir Jésus-Christ, de sorte que ses membres abattus par la violence de la fièvre et qui ne servaient plus qu'à ses ardeurs pour la tourmenter elle-même, étant animés de cette ferveur qu'elle vient de concevoir en même temps qu'on lui rend la santé, ne servent plus qu'au Fils de Dieu. Une âme est terriblement tourmentée de l'excès de ses passions qui l'ont tellement abattue, qu'elle n'a plus de force sur elle-même et ne peut plus se relever du pitoyable état où elles l'ont enfin réduite. Elle s'adresse à Jésus-Christ, elle joint à l'oraison le soin de se mortifier, et lui, faisant agir sa grâce efficacement, la guérit. Que s'ensuit-il? La marque et l'effet de sa guérison : *Surgens continuo ministrabat illis.* Se relevant de son infirmité elle s'élève maintenant à Dieu, employant avec grande ferveur à son service ces mêmes passions qui servaient au monde et au diable pour la perdre. Ce que Paschasius a subtilement remarqué au livre cinquième sur saint Matthieu, allégorisant ce miracle : *Ad demonstrandum secundum Apostolum, ut membra quæ serviunt iniquitati ad iniquitatem, fructificent et serviant justitiæ in sanctificationem.* Voici la force de cette pensée. Vos membres, dit saint Paul aux Rom., chapitre VI, ont servi durant vos désordres à toutes sortes de vices, pour commettre une infinité de crimes, Dieu vous touchant par sa grâce vous convertit, que faut-il que vous en fassiez? Il ne s'agit pas de les perdre, de vous arracher les yeux, de vous couper les pieds et les mains, nullement. Quoi donc? Il faut que, les retenant pour les employer à de meilleurs usages, vous en fassiez les instruments du service que vous rendrez à Dieu par cent actions vertueuses. Les mains prenaient le bien d'autrui par avarice, qu'elles donnent maintenant le vôtre par l'aumône. Les yeux servaient à la lubricité par des œillades impudiques, qu'ils servent à la charité pour regarder les misères des pauvres et pour en prendre compassion par la miséricorde. La langue outrageait Dieu par le blasphème, qu'elle se donne maintenant à la dévotion pour le louer.

Il faut dire de même de nos passions. Durant ces horribles déréglements qui font la fièvre de notre âme, elles ont servi à nos méchantes inclinations pour commettre tant de péchés ; Jésus-Christ a eu la bonté de vous guérir par sa grâce médicinale, quelle sera la suite du recouvrement de votre santé? la ruine entière de vos passions, le changement de naturel et de tempérament? Non, tout cela demeure dans vous, comme étant partie de vous-même. Qu'arrivera-t-il donc? Vous ferez servir maintenant à Dieu ces mêmes passions qui ont été dans vous les instruments du service que vous avez rendu au monde et à Satan. Vous haïssiez vos ennemis; rectifiez votre haine en la tournant contre vous-même, qui étiez ennemi de Dieu, et contre tous ceux qui l'offensent. Vous vous emportiez de colère pour la moindre chose qui vous blessait, que cette passion, changeant d'objet, devienne zèle pour détruire tout ce qui choque la gloire de Dieu. Vous vous attristiez démesurément pour quelques pertes temporelles, ayez de la tristesse encore, il vous est permis d'en avoir ; mais, l'appliquant comme un remède au seul mal qu'elle peut guérir, faites qu'elle serve à la contrition pour pleurer et ensuite pour effacer tous vos péchés. Vous désiriez les biens du monde, que vos désirs se tournent maintenant vers les biens de l'éternité. Vous craigniez les pensées et les paroles et la violence des hommes et les maux de la vie présente, craignez encore, je le veux, mais que ce soit les jugements de Dieu et les tourments de l'autre vie. Enfin, pour réunir toutes les passions à leur principe, vous aimiez passionnément les créatures, et aujourd'hui, faisant servir votre amour bien plus noblement à Dieu, réunissez toutes ses forces dans votre âme, pour aimer de tout votre cœur et de toute votre âme l'unique objet qui est infiniment aimable, votre créateur.

Vous avez une belle source dans votre maison ; celui qui vous obligerait de la combler et de vous ôter à vous-même par là le pouvoir de vous en servir, serait bien ennemi de votre bien, c'est un trésor que vous avez, gardez-le donc. Mais prenez bien garde à ses eaux, si elles vont se perdre dans un égout, quelque pures et salutaires que la nature les ait faites, elles ne serviront qu'à faire une horrible corruption qui sera capable d'empester l'air et de vous donner la mort; mais si vous les savez conduire par de secrets canaux au milieu d'un beau jardin et

que, se répandant aux environs, elles se mêlent avec la terre toute pure de ses compartiments, elles feront des lis et des roses, et toutes les beautés qui rendent un parterre agréable et délicieux. Vous avez dans votre cœur une source inépuisable qui est votre amour, que nous avons dit être le principe et l'origine de tous les mouvements de l'âme, et de toutes ses passions; qui vous obligerait de la ruiner et de la perdre, en vous obligeant de ne rien aimer, se déclarerait bien ennemi de votre bonheur, puisque sans amour il n'y en a point : *Non vobis dicitur : Nihil ametis. Absit. Pigri, mortui, detestandi; miseri eritis, si nihil ametis* (*Aug. in Ps.* XXXI). Je ne vous dis donc pas, dit saint Augustin : N'ayez point d'amour : *Absit.* Dieu me garde de vous le dire; n'aimant rien du tout vous seriez tout-à-fait inutiles dans le monde et inhabiles à toutes choses, comme autant de morts et, si vous aviez quelque sentiment, ce ne serait sans doute que pour ressentir le malheur d'un état si détestable : *Amate, sed quid ametis videte.* Aimez, je le veux; mais prenez bien garde où vos affections, comme les eaux de cette source, s'iront écouler. Si elles se vont perdre dans le puant égout des créatures, elles ne serviront qu'à faire l'avarice, l'ambition, l'impureté et l'horrible corruption de toutes sortes de péchés qui empesteront l'âme et lui donneront la mort éternelle; mais si vous les faites servir à Dieu, en les mettant toutes en lui, qui est le jardin des délices de l'éternité, elles vous produiront les grâces, les vertus, les mérites, les vraies et solides beautés de l'âme et le parfait bonheur de cette vie : *Purga ergo amorem tuum. Aquam fluentem in cloacam converte ad hortum. Quales impetus habebas ad mundum, tales habeas ad artificem mundi.* Ne renoncez donc pas à l'amour, mais appliquez-vous à le purifier. Cette eau qui s'écoulait dans un égout, conduisez-la dans le jardin. Que votre amour en s'élevant se porte dans le sein de Dieu, avec autant d'impétuosité qu'il en en avait pour se répandre en se perdant misérablement dans le monde.

C'est l'effet de votre puissance et de votre bonté, adorable réparateur du monde et souverain médecin de nos âmes, que nos passions qui, par leurs emportements, sont bien souvent nos maladies, deviennent, par la force invincible de vos remèdes, les instruments de votre gloire et de notre salut, en les consacrant à votre service. Vous entrâtes dans la maison de saint Pierre, et vous entrez souvent dans nous par la sainte communion. Là vous trouvâtes une pauvre dame fort tourmentée des ardeurs de la fièvre, et vous trouvez ici de pauvres âmes affligées d'une plus dangereuse maladie, par l'excès de leurs passions. Vous eûtes la bonté de la toucher et de la prendre par la main, vous nous faites bien plus de grâce en nous touchant de toute autre manière par cette union si parfaite de votre sacré corps au nôtre. A cette divine présence accompagnée d'un commandement absolu, la fièvre la quitta et se levant à l'heure même, elle s'appliqua de tout son cœur à vous servir. Faites, Seigneur, en nous le même effet, et que toutes nos passions, réduites à leur juste tempérament par cette puissante vertu qui émane continuellement de vous, donnent des marques de leur guérison et de votre bonté, par le service qu'elles vous rendront en célébrant éternellement votre gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

POUR LE QUATRIÈME VENDREDI DE CARÊME.

La conduite de Jésus-Christ dans la direction d'une âme par les trois voies de la vie spirituelle.

Venit mulier de Samaria haurire aquam. Dicit ei Jesus : Da mihi bibere.

Une femme de Samarie vint pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire (*S. Jean, ch.* IV).

Il n'y a rien de si contraire en la nature que le feu et l'eau, et nous apprenons de cet évangile qu'il n'y a rien qui s'accorde mieux dans l'ordre de la grâce, puisque ses effets, qui nous sont si bien représentés par cette eau que le Fils de Dieu présente à la Samaritaine, il nous assure lui-même qu'il les produit par ce divin feu qu'il est venu porter du ciel en terre : *Ignem veni mittere in terram* (*Luc.*, XII). Vous savez que cet élément a ces trois célèbres propriétés, qu'il purifie, qu'il éclaire et qu'il échauffe. Ainsi le Sauveur est venu au monde pour le purifier de ses péchés : *Purgationem peccatorum faciens* (*Heb.*, I); pour l'éclairer par la lumière de sa doctrine et de sa grâce : *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem* (*Joan.*, I); et pour l'embraser enfin par les ardeurs de son divin amour : *Et quid volo, nisi ut ardeat* (*Luc.*, XII).

Et c'est en cela que consiste la merveilleuse économie de la vie spirituelle pour ceux qui commencent, pour ceux qui ont déjà fait quelque progrès considérable et pour les autres qui sont arrivés au plus haut point de la perfection, suivant les trois sortes de vies que les théologiens mystiques, après l'incomparable saint Denys, appellent purgative, illuminative et unitive. Dans la purgative, ceux qui commencent sont occupés à se purifier des déréglements de la vie passée par la considération de l'excellence de l'état de grâce et de l'horreur de leurs péchés. Ceux qui sont avancés reçoivent dans l'illuminative la connaissance des secrets de la vie du Verbe incarné et des grandeurs de Dieu, pour en imiter les perfections. Et les personnes parfaites, dans l'unitive, n'agissent plus que par l'amour qui les attache inséparablement à Dieu et les consume heureusement dans lui, en les déifiant par le feu de la charité.

Pour arriver à cette suprême excellence de la perfection chrétienne, il faut beaucoup de temps, d'application, de travail et de longs exercices, quand on y va par les chemins frayés et par les routes ordinaires de la di-

rection des hommes; mais quand Jésus-Christ l'entreprend par les voies extraordinaires de sa grâce et qu'il se fait intérieurement le directeur d'une âme qui s'abandonne pleinement à sa conduite, alors ces merveilles se font en un instant et l'on passe soudainement d'une extrémité à l'autre, sans qu'on soit arrêté ni par la grandeur du travail, ni par les longs détours de l'art, ni par les oppositions qui viennent soit du dedans ou du dehors. C'est ce que nous verrons dans l'illustre Samaritaine, qui profita si bien de la direction du Fils de Dieu dans une seule conférence, qu'étant purifiée, éclairée et toute embrasée de ce feu céleste, en même temps qu'elle reçoit cette eau spirituelle de la grâce qu'il lui présente, passa tout à coup de la vie purgative à l'illuminative, et de celle-ci à l'unitive dans la sainteté consommée. Je vous invite à ce glorieux spectacle dans les trois parties de cet évangile, qui contiennent mystérieusement les voies de la direction d'une âme immédiatement par Jésus-Christ, et vous verrez en cette admirable conduite ce qu'il est tout prêt d'opérer en nous, si nous voulons, comme fit la Samaritaine, seconder les efforts de son amour et de sa grâce. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour élever hautement l'édifice de la perfection chrétienne jusqu'au faîte d'une éminente sainteté, il faut nécessairement qu'on en jette les fondements par la vie purgative, qui en doit être le commencement, comme elle est celui de cette merveilleuse histoire.

Le Sauveur du monde, passant au travers de la Samarie pour retourner en Galilée, s'arrêta proche de la ville de Sichar, hors de laquelle était ce fameux puits de Jacob, tout joignant la terre que ce patriarche avait donnée par préciput à son fils Joseph. Comme il était environ midi, qu'il avait marché durant la chaleur du jour et qu'il laissait agir sur lui les causes naturelles, pour souffrir les incommodités communes de la vie, ayant soif et se trouvant las, il s'assit sur le bord de ce puits, tout seul, parce que ses disciples étaient entrés dans la ville pour y acheter ce qu'il fallait pour leur repas. En même temps une pauvre femme du pays étant venue à la fontaine pour puiser de l'eau, sans savoir qu'il y eût personne, le Fils de Dieu, qui avait un dessein caché et qui l'attendait là pour son salut, commence d'abord la conversation en lui demandant un peu d'eau à boire. Elle, qui reconnut facilement à son habit et à son langage qu'il était Juif, lui répondit avec aigreur, selon l'extrême aversion que ceux de son pays avaient des Juifs : Je m'étonne bien fort que vous, étant ce que vous êtes, osiez vous adresser à moi qui suis Samaritaine, comme si toute sorte de commerce n'était pas interdit entre nos deux nations pour la haine qu'elles se portent. Haine à part, lui réplique le Sauveur du monde, puisqu'il s'agit ici du bien qu'on vous veut faire; si vous saviez quel est le don que Dieu vous présente à ce moment même, et qui est celui qui ne vous demande si peu que pour donner infiniment plus, vous lui eussiez peut-être déjà demandé une eau vive qu'il vous eût sans doute donnée.

Mais, Seigneur, lui dit-elle avec beaucoup de respect, concevant d'abord une haute estime de celui qui lui parlait d'une manière si peu ordinaire, d'où pourriez-vous avoir cette eau vive dont vous parlez? A la vérité, celle de ce puits est fort bonne, mais il est fort profond, et vous n'avez point de seau pour en tirer. Que vous en ayez aussi de quelqu'autre endroit, il ne me paraît pas possible; car enfin seriez-vous plus grand et plus puissant que notre père Jacob, qui n'en put trouver de meilleure que celle de ce puits, qu'il fit creuser pour toute sa maison et qu'il nous a laissé comme partie de sa succession, à nous qui habitons ces terres? Tu connais mal, repart le Fils de Dieu, la nature de l'eau dont je te parle et qui est tout autre que celle que tu vantes si fort : car quiconque boira de l'eau de ton puits de Jacob ne laissera pas d'être encore altéré quelque temps après; mais celui qui boira de celle que je veux donner n'aura jamais plus soif et elle deviendra dans lui une source d'eau vive dont le jet produira dans l'âme de celui qui la reçoit une vie éternelle. Ah! Seigneur, s'écria-t-elle tout à coup, emportée par l'ardeur de son désir, hé! de grâce, faites-moi part de cette eau si admirable, afin que je sois délivrée et de l'incommodité de la soif et de la peine de venir si souvent à ce puits. Je le veux, mais il est bien juste, dit le Fils de Dieu, que ton mari en ait aussi; appelle-le donc pour y avoir part. Et comme elle lui eut répondu qu'elle n'en avait point, alors, lui découvrant tout le secret de sa vie, il lui repartit : Tu as raison de dire que tu n'en as point, mais tu n'ajoutes pas ce que tu voudrais inutilement me cacher, que tu en as eu cinq et que celui qui est avec toi n'y est pas en cette qualité. C'est assez, Seigneur, je l'avoue, dit la Samaritaine, et je connais, à ma confusion, que vous êtes un grand prophète. Arrêtons là, chrétiens, et faisons cinq ou six remarques sur cette admirable conduite du Sauveur du monde dans les voies qu'il prend pour la purifier de son péché.

Premièrement, ce fut lui qui vint le premier à ce puits de Jacob, pour y attendre la Samaritaine. Elle était infidèle, ensevelie dans les ténèbres d'une erreur qu'elle tenait opiniâtrément pour vérité, et plongée dans l'abîme d'une infinité de crimes qu'elle commettait par l'impureté de sa vie, sans avoir la moindre pensée de celui qui pouvait uniquement la délivrer. D'ailleurs Jésus était dans la Judée, que l'on peut dire, qui était plus éloignée de la Samarie que de tout le reste du monde, pour cette horrible aversion que ces deux nations avaient l'une de l'autre, lorsque, sans qu'aucun autre motif l'obligeât que sa pure bonté, il quitta la Judée, et vint à la Samaritaine, s'exposant à souffrir les incommodités de ce voyage, pour celle qu'il avait choisie à l'exclusion de tant d'autres qu'il abandonne quand il la vient chercher.

Vous avez été quelquefois, ma chère âme, dans le péché. Peut-être y êtes-vous encore maintenant malheureusement engagée. En cet état, vous êtes éloignée de Dieu d'un espace infini, qu'il vous est impossible de franchir. Et comme votre crime est de sa nature une aversion que vous avez de lui, il vous fait être aussi l'objet d'une haine infinie de son côté; et le funeste effet de cette double aversion, c'est votre impuissance à retourner à lui, puisque de vous-même, vous n'en pouvez avoir seulement la pensée; lorsque Dieu, sans autre motif que celui de sa bonté et de son amour particulier pour votre personne, dans laquelle il ne trouve rien qui l'attire, et qu'il choisit pourtant entre une infinité d'autres qu'il abandonne, vient le premier à vous, par cette sainte pensée qu'il vous donne: et il vous attend par sa longue et invincible patience; et pour vous mériter les moyens de venir à lui, il a voulu souffrir toutes les peines qui sont inséparables de ce grand voyage qu'il a fait de la hauteur infinie de sa divinité jusqu'à l'abîme de votre misère: *Expectat Dominus, ut misereatur vestri* (*Is.* XXX).

Secondement, cette femme Samaritaine, qui avait besoin d'eau, vint à cette même heure à la fontaine. Il semble que ce soit une aventure et un cas fortuit qu'elle y soit venue précisément au temps que le Sauveur du monde s'y était rendu pour l'y attendre: mais c'était un effet de la divine providence qui la conduisait insensiblement, et par des moyens inconnus, à son bonheur. Elle était pauvre et n'avait personne qui la servît, il était temps de pourvoir sa famille de ce petit rafraîchissement nécessaire: il y a donc de l'apparence que ce n'est que la seule nécessité qui la conduit; mais le Fils de Dieu s'en servait, par un admirable secret de sa bonté, pour l'attirer à soi.

C'est la merveilleuse industrie de cette providence spéciale que Dieu a pour vous, et qui est l'effet de cet amour particulier et de préférence qu'il vous porte. Lorsque vous y pensez le moins, une affliction, une maladie, quelque fâcheux incident vous survient, qui vous fait rentrer en vous-même; une compagnie, par rencontre, vous mène au sermon, où Dieu, par une puissante parole d'un prédicateur qui ne songe non plus à vous que vous ne pensiez auparavant à lui, vous ouvre les yeux et vous frappe soudainement le cœur. Selon les apparences humaines, ce n'est qu'aventure, vous n'y pensiez pas et ces choses fâcheuses vous sont arrivées par un pur accident. Mais c'est providence à l'égard de Dieu, qui dispose de tout cela par un dessein formé pour votre bien. Si la Samaritaine eût été riche et qu'elle eût eu des gens à son service, elle ne fût point venue à ce puits pour y puiser de l'eau, ensuite elle eût été privée du bien d'une si heureuse rencontre, qui fut le point décisif de sa bonne fortune pour l'éternité. Si ce que vous appelez, si peu raisonnablement, votre mauvaise fortune et votre malheur, n'eût point été, si ce qui vous afflige si fort et qui vous accable de tristesse ne vous fût point arrivé, ou que vous eussiez été dans un autre état que celui où Dieu vous a mis par l'ordre de sa providence. Vous vous fussiez damné. Il vous a garanti de ce malheur en disposant des choses autrement que vous n'eussiez voulu, vous qui n'avez point de lumières assez pénétrantes pour voir la liaison des causes et des effets, des occasions et des suites qu'elles devaient avoir dans l'avenir: *Dimitte Deo consilium suum*: Laissez agir cette sagesse infinie sur votre conduite, et soumettez vos ténèbres à ses lumières, et vos égarements à ses desseins, si admirablement concertés pour votre salut.

En troisième lieu, le Sauveur lui demande un peu d'eau pour boire. Il avait soif, étant tout épuisé par la violence de la chaleur, et par la fatigue du voyage; mais cette soif corporelle n'était que la marque d'une autre soif intérieure et bien plus ardente qu'il avait du salut de cette femme. Et comme il répondit à ses disciples quelque temps après, qu'il avait à manger d'une viande qu'ils ne savaient pas: *Ego cibum habeo manducare quem vos nescitis;* il pouvait dire ici qu'il avait soif d'une eau de toute autre nature que l'ordinaire, et pour laquelle il cria sur la croix: *Sitio*. C'est cet ardent désir que Dieu a de notre salut, et cette volonté très-sincère qu'il a, non-seulement de nous sauver, mais aussi de nous rendre saints, puisque c'est pour cela seulement qu'il nous a créés, et qu'il ne s'est fait homme que pour nous donner les moyens assurés de devenir saints. Ensuite, c'est lui qui commence à nous prier de consentir à vouloir être heureux, lorsqu'après la sainte pensée qui vient uniquement de lui et par laquelle il nous prévient, en venant à nous le premier, il touche, il sollicite, il presse, il prie la volonté, en nous disant intérieurement: *Da mihi bibere, præbe cor tuum mihi*: Donne-moi ton cœur; et pour le satisfaire sur cela il demande si peu, l'obéissance à ses commandements qui ne sont point du tout difficiles: *Mandata ejus gravia non sunt* (I *Joan.*, V), que nous l'aimions seulement d'un amour sincère, du moins que nous voulions l'aimer, et si c'est trop encore, enfin que nous lui demandions pour le moins avec ardeur cette volonté de l'aimer.

Mais, voyez, je vous prie, le procédé tout contraire de l'homme et son extrême dureté. *Quomodo tu Judæus cum sis, bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana?* Et comment osez-vous me demander une pareille chose, vous qui êtes Juif, à moi qui suis Samaritaine? Elle lui refuse ce qu'il lui demande. Davantage, elle apporte un prétexte de son refus; elle trouve enfin fort mauvais qu'il ose s'adresser à elle pour lui faire une semblable demande et même lui en fait reproche avec aigreur. Vous savez fort bien, ma chère âme, ce que Dieu demande de vous et en quoi consiste l'empêchement que vous mettez ou à votre salut, ou à votre perfection. Il y a longtemps qu'il vous presse et, j'ose dire, qu'il vous impor-

tune obligeamment, afin que vous l'ôtiez, et vous continuez toujours à lui refuser une chose qui vous est et si avantageuse et si facile; et l'on ne manque pas de beaux prétextes pour s'en excuser, sur le temps, sur le lieu, sur la condition, et sur mille autres choses que notre lâcheté, et l'amour-propre nous fournissent; il s'en trouve même qui osent murmurer, du moins dans leur cœur, contre Dieu, et se plaindre de lui de ce qu'il exige de nous des choses qui paraissent trop difficiles, pour ne pas dire impossibles.

Respondit Jesus, et dixit ei : Si scires donum Dei. Ah ! si Dieu ressemblait à l'homme, et qu'il se rebutât de nous, comme nous faisons si souvent de lui, l'affaire serait bientôt faite et notre perte serait assurée. Il n'en va pas ainsi. Après mille refus que vous avez faits d'être à lui, il a bien la bonté de retourner avec plus d'instances que jamais pour vous posséder, en vous disant au fond de l'âme ce qu'il dit à la Samaritaine : *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi: Da mihi bibere;* si tu savais quel est le don de Dieu, et qui est celui qui te prie. Il commence à lui mettre devant les yeux les beautés de l'état de grâce et l'excellence infinie de celui à qui la grâce nous rend agréables. La considération de ces grandes vérités est absolument nécessaire pour la conversion d'une âme, parce qu'elle l'oblige puissamment à demander à Dieu par la prière ce qu'il nous prie de lui demander et qu'il est tout prêt à donner. De là vient qu'il ajoute : *Forsitan petisses, et ille dedisset tibi :* Tu lui eusses peut-être demandé. Peut-être, car, comme nous pouvons le faire par la grâce de la prière, qui est toujours la première qu'il donne pour obtenir toutes les autres, nous pouvons aussi ne le pas prier par notre négligence. Il y a de l'incertitude de notre côté, mais il n'y en a point du sien. *Et ille dedisset tibi.* On n'entend point ici de peut-être, de *forsitan.* Il donne assurément toujours ce qu'il veut que nous demandions pour le salut, afin de l'obtenir.

Sixièmement, dans ces premières attaques de Dieu pour emporter un cœur, l'âme qui est encore plongée bien avant dans la matière, ne comprend pas trop bien la nature des biens spirituels qu'on lui propose : *Non percipit ea quæ Dei sunt ;* ce qui fait dire à la Samaritaine : *Neque in quo haurias habes.* Vous n'avez point de seau. Elle ne s'élève pas plus haut que ce puits et n'a point encore de plus noble idée que celle de cette eau matérielle; mais Dieu, qui veut achever son ouvrage, perfectionne la lumière et la connaissance qu'elle a déjà par la sainte pensée, en lui faisant comprendre l'avantage infini des biens de la grâce sur ceux du monde, par cette célèbre comparaison de cette eau du puits de Jacob avec celle qu'il lui promettait.

L'eau de ce puits ne peut désaltérer que pour un temps, comme les biens du monde, de quelque nature qu'ils soient, ne peuvent satisfaire les désirs que pour quelque moment. Il en viendra bientôt d'autres plus grands qui font la soif et l'altération du cœur plus grande qu'elle n'était auparavant. Mais la grâce sanctifiante dans une âme a de quoi la remplir et combler éternellement ses désirs par le bien infini qu'elle lui apporte dans l'éternité : *Qui autem biberit ex aqua quam ego dabo non sitiet in æternum.* Davantage, l'eau naturelle ne devient pas fontaine dans celui qui la boit; d'où vient qu'elle tarit bientôt et n'a point de suite dans lui, comme les biens de la vie sont bornés à leur propre usage qui les consume et qui les fait périr en même temps qu'on en jouit; mais la grâce unit à une âme le Saint-Esprit qui, à son égard, est la source d'où s'écoulent continuellement dans elle les dons surnaturels qui en émanent : *Sed aqua quam ego dabo, fiet in eo fons aquæ.* Enfin cette eau matérielle ne peut contribuer qu'à la conservation de la vie du corps et pour fort peu de temps, de la même manière que les biens du monde ne nous servent que pour le temps qui s'écoule sans cesse et nous échappe en s'écoulant; mais l'eau surnaturelle que produit dans nous cette divine source de la grâce, le Saint-Esprit, a tant de force, qu'elle nous élève jusqu'au ciel par son jet qui est le mérite d'une vie éternelle : *Salientis in vitam æternam.* De sorte que dans cette triple différence que nous venons de voir, entre l'eau naturelle et la surnaturelle de la grâce, elles s'accordent pourtant admirablement l'une et l'autre dans le point qui est essentiel à notre bien. Car comme l'eau d'une fontaine, descendue dans un vallon peut remonter jusqu'à la hauteur de son origine avec cette agréable impétuosité qui fait la beauté de son jet en l'air; de même le Saint-Esprit, descendu dans nous et uni à nos âmes par la grâce, la fait remonter avec nos actions jusqu'à la hauteur de sa source, dans Dieu même, où elle les porte par le mérite de la vie éternelle : *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.*

Septièmement, en suite de ces hautes connaissances, et de ces bons mouvements qui viennent immédiatement de Jésus-Christ par la grâce excitante, voici dans cette femme le commencement de sa conversion par une foi qui n'est encore qu'ébauchée, par un désir qui commence à être bon, et par une prière qui est encore imparfaite. La foi ne fait que commencer en elle, puisqu'elle ne croit pas encore qu'il soit Dieu ; elle est pourtant déjà bien éclairée, parce qu'elle est persuadée qu'il peut donner cette eau miraculeuse, qui étanche la soif pour toujours, et conséquemment elle croit qu'il est incomparablement plus grand que son patriarche Jacob. Que s'ensuit-il de là dans sa volonté? Un désir ardent de l'avoir, et la demande qu'elle en fait à Jésus-Christ par une fervente prière ; mais l'un et l'autre sont pourtant encore imparfaits, parce qu'elle désire et qu'elle prie pour son utilité et pour se délivrer d'une grande incommodité : *Ut non sitiam, neque veniam haurire.* Voilà le commencement de notre salut dans les premières suites de la foi, quand elle commence à agir en nous. V

faisant naître un ardent désir de servir Dieu, et un grand soin de la prière. L'un et l'autre ordinairement dans ces premières démarches de l'âme viennent de l'enfer et de l'amour des récompenses ; ce qui est encore imparfait, parce qu'il y a du rapport à nous. N'importe c'est par là régulièrement que Dieu entre dans un cœur, pour le faire agir après cela plus noblement : *Initium sapientiæ timor Domini* (*Eccli.*, I).

Enfin pour satisfaire à ce souhait de la Samaritaine, et en même temps perfectionner son entendement et sa volonté par la perfection de son désir, de sa prière et de sa foi, il fallait ôter l'obstacle qu'elle y mettait par son péché, d'autant que la sagesse ne peut habiter dans une âme souillée. Et pour l'ôter, il était nécessaire qu'elle le connût, ensuite qu'elle s'en repentît de tout son cœur, et qu'elle le confessât. Voici, voici le coup de maître, et la merveilleuse industrie du Sauveur du monde, pour la porter à faire cette confession. Il savait bien le déplorable état ou elle était ; mais le dissimulant pour l'obliger à le découvrir elle-même, il lui en fait adroitement l'ouverture, quand il lui dit, comme par un autre dessein : *Vade, voca virum tuum, et veni huc.* Il est juste que ton mari jouisse aussi de ce bonheur; va donc le quérir pour y prendre part avec toi. En quoi par une admirable prudence il lui remet en mémoire son crime, et lui fait naître une occasion favorable d'en parler, soulageant ainsi son infirmité, et l'aidant à vaincre la honte, et à se confesser coupable. En effet, comme elle eut répondu avec quelque confusion qu'elle n'en avait point; alors le Fils de Dieu pour l'engager entièrement à cet aveu si nécessaire, par la découverte de son secret, lui dit avec une incroyable douceur, et sans s'émouvoir : Tu as raison, tu n'en as point, mais tu en as eu cinq, et celui qui est maintenant avec toi ne l'est pas. Voyez, je vous supplie, que Jésus-Christ est toujours lui-même, et partout le père des miséricordes, et la bonté même qui ne respire que douceur et qu'amour envers les pécheurs du monde qui semblent les plus désespérés. Il ne la traite pas de criminelle; il ne la chasse point comme une infâme; il ne la foudroie pas de ses regards enflammés, lui disant : Va, méchante, oses-tu paraître devant moi, couverte que tu es de tant de crimes que tu as commis? Il se contente de lui faire voir en peu de paroles très-douces et très-efficaces qu'il connaît son intérieur, et qu'il sait tout le secret de sa vie : *Bene dixisti.* Ces paroles, animées de son esprit, qui est toujours l'esprit d'amour et de bonté, pénétrant avec sa grâce dans son cœur, y firent un tel effet qu'elle reconnut son crime, et l'avoua, et donnant gloire au Fils de Dieu par sa confession, elle s'écria : *Domine, video quia propheta es tu.* Oui, Seigneur, je l'avoue, je suis criminelle, et c'est à votre gloire, et à ma honte, que je reconnais aujourd'hui par mes crimes que vous êtes un grand prophète. Et comme l'ouvrage de Jésus-Christ est toujours parfait, cette généreuse confession qui vint de lui, fut accompagnée d'une douleur si vive, si affectueuse, si efficace, qu'elle effaça tous ses péchés, purifiant son âme, et la disposant par cette pureté à recevoir ces grandes et divines connaissances de la vie illuminative que nous allons voir dans cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Notre maître disait dernièrement dans l'Evangile qu'il n'y avait que lui seul de vrai maître : *Magister vester unus est Christus.* Il n'y a rien de plus véritable, parce qu'il n'y a que lui seul qui puisse enseigner tout, en éclairant une âme des lumières de la voie illuminative, qui lui apprennent une science infiniment plus excellente que toutes les autres. Il n'est pas nécessaire, pour prouver cette vérité, que je conduise ici les Catherine, les Gertrude, les Brigitte, les Thérèse et toutes les savantes du christianisme, que nous pouvons dire avoir été comme autant de Sibylles de l'Eglise. Nous avons les Thérèse, les Brigitte, les Gertrude, les Catherine, tous les savants et toutes les illustres de la théologie mystique en cette admirable Samaritaine, qui, dans une seule leçon que lui fit cet unique maître, devint plus savante que les docteurs, en apprenant la science de Jésus-Christ : où nous devons considérer les dispositions qu'elle y apporte, ce qu'il lui enseigne, et par quelle méthode.

Il faut avoir certaines dispositions particulières dans l'esprit, et le naturel propre, pour bien apprendre une science. De là vient que toutes sortes de personnes ne sont pas également propres à toutes sortes de sciences ; mais il n'y en a point qui, comme la Samaritaine, ne puisse parfaitement réussir en celle de Jésus-Christ, parce qu'il n'en est point qui, comme elle ne puisse avoir les dispositions que l'on y doit nécessairement apporter, et qui sont, premièrement, la pureté du cœur, sans quoi la sagesse même proteste qu'elle n'entrera point dans une âme, et que cette bienheureuse disciple du Sauveur du monde acquit par cette merveilleuse industrie de la grâce que nous venons de remarquer dans la voie purgative.

Secondement, une grande simplicité, comme elle paraît en cette conversation si naïve de la Samaritaine, qui traite si ingénûment avec le Fils de Dieu, de bonne foi, sans détour et sans artifice. Car la sagesse qui se plaît à converser avec les simples, révèle aux petits les secrets et les mystères qu'elle cache aux sages du monde, aux suffisants et aux superbes qui ne seront jamais capables de les pénétrer.

Enfin un ardent désir de la posséder, et tel qu'il se produit ici d'abord en cette femme qui, aussitôt qu'elle fut en état de traiter avec son maître qu'elle tenait pour un grand prophète, eut soif à son tour, désirant d'apprendre, et lui demanda de quoi étancher sa soif par des questions qu'elle lui fit. Sans cette soif d'un grand désir, les sacrées eaux de la sagesse ne s'écoulent point dans une âme, comme elle nous l'assure dans tout le chapi-

tre VI de son livre. Elle les expose à tout le monde pour les vendre, en les donnant pour le prix de nos seuls souhaits, selon cet oracle du grand prophète : *Omnes sitientes, venite ad aquas, et qui non habetis argentum properate, emite absque argento, et absque ulla commutatione, vinum et lac* (*Isa.* LV) : Venez à ces eaux salutaires qui ont toute la douceur du lait et toute la force du vin, achetez-les sans or et sans argent, et sans qu'il soit nécessaire que vous donniez en échange quelque autre chose. Cela se peut-il faire? Oui, parce que le prix de ces eaux sont nos désirs. *O facilem contrahendi rationem*, s'écrie saint Grégoire de Nazianze! *Hoc bonum sola voluntate tibi venale proponitur, cupiditatem ipsam Deus ingentis pretii loco habet, sitit sitiri, bibere cupientibus potum præbet* (*Or.* 40 *de Bapt.*). L'agréable façon de contracter! qu'il est aisé d'acheter de la sorte! un si grand bien se donne pour la seule bonne volonté. Le désir que nous en avons, Dieu le reçoit comme le prix dont il se tient fort bien payé. Il a soif et un grand désir de notre soif qui lui tient lieu d'allégement, et qu'il attend pour nous donner de quoi la satisfaire. C'est ce qu'il fait aujourd'hui en faveur de la Samaritaine, puisque aussitôt qu'elle témoigne cet ardent désir d'apprendre de lui, il verse dans son âme si bien disposée, l'eau céleste de sa doctrine, en lui enseignant tout.

Car tout ce qui se peut savoir de grand et de solide, ce qui est capable d'éclairer et d'enrichir divinement un bon esprit, et de former en lui la science la plus profonde et la plus étendue qui fût jamais ; tous les secrets de la théologie, tous les oracles des saints Pères, toutes les décisions des conciles, toutes les vérités divines, et tous les mystères du christianisme se peuvent réduire à trois points qui regardent, premièrement Dieu, son essence, ses attributs, ses grandeurs, ses perfections, et la trinité de personnes dans l'unité de sa nature ; secondement, l'Incarnation du Verbe pour le salut du monde ; et enfin, le culte que nous devons à Dieu, soit par les actions intérieures de vertu et de religion, soit par les sacrements. Voilà tout ce qui se peut dire, et tout ce qui se peut savoir : Dieu comme il est en lui-même, Dieu fait homme, et ce que nous devons à Dieu ; et quand un homme comprend et possède à peu près tout ceci, nous pouvons dire qu'il sait tout.

Or, c'est ce que le Fils de Dieu enseigne à cette bienheureuse femme qu'il instruit de tout, en lui apprenant tant de belles choses en cette conversation. Car, comme elle lui eut demandé, sur le sujet de la dispute qui était entre les Juifs et les Samaritains, si c'était à Jérusalem, ou sur la montagne de Garizim qu'il fallait adorer Dieu, alors ce divin maître, prenant cette occasion de l'instruire du culte divin, lui enseigna d'abord cette partie si considérable de la théologie : *Mulier, crede mihi.* Voici le grand principe et le soleil de cette éclatante lumière qui se répand dans son esprit, cette foi vive, ferme et pénétrante, accompagnée du don de patience, de conseil, de discernement, de science, sans quoi l'on ne peut rien comprendre des secrets de Dieu, et que Jésus à ce moment même lui inspira par cette parole doucement impérieuse et efficace : *crede.* Il est juste que tu me croies, puisque tu sais ce que je suis par la découverte de tes secrets. tu ne peux douter de la vérité qui te parle par elle-même : *Mihi;* car je ne veux point que tu aies d'autre raison de ta créance que mon autorité que tu as reconnue être plus grande que celle de ton patriarche.

A cette parole aussi agissante et aussi féconde que celle qui au commencement du monde fit le jour, sur le grand abîme de ténèbres, quand il dit : *Fiat lux*, il se forma dans son esprit une clarté surnaturelle, qui lui fit voir dans un plein jour ces grandes vérités que Jésus-Christ lui découvrit en lui disant : *Venit hora, quando neque in monte hoc, neque in Hierosolymis adorabitis Patrem :* Ce bienheureux temps est enfin venu, auquel l'adoration qui se doit à Dieu ne sera plus désormais attachée, ni à cette montagne que tu dis, ni à la ville de Jérusalem. Dans l'une, on n'a que les figures et que les ombres ; dans l'autre, vous n'avez que l'erreur et la fausseté, à cause du mélange de l'idolâtrie ; mais en celle qui va succéder à l'une et à l'autre, les vrais adorateurs, connaissant Dieu comme leur Père, non plus dans l'état d'esclavage, mais en celui de liberté, comme les enfants par adoption, l'adoreront d'une manière proportionnée à ce qu'il est, comme il veut qu'on l'adore, en esprit et en vérité : *Adorabunt Patrem in spiritu et veritate.* En esprit dégagé des figures matérielles qui sont parmi les Juifs, et en vérité qui détruit la fausseté de vos idoles. En esprit d'amour, par un cœur de fils animé de la charité ; en vérité de doctrine, par une foi simple et soumise. Et comme Dieu est la vérité même, et un esprit qui n'est qu'un, tout pur, et libre, et détaché de la matière et qui s'étend partout : aussi cette adoration, pour lui être parfaitement conforme, sera l'unique véritable, et toute pure et détachée de la matière, afin d'adorer Dieu en tout temps et en tous lieux, et par toute la terre, où elle s'étendra par les victoires et les conquêtes de la foi : *Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum in spiritu et veritate, oportet adorare.*

En même temps par ces paroles, *Spiritus est Deus*, il lui donna une connaissance parfaite de la nature incompréhensible de Dieu, de cet esprit infiniment pur, et très-simple, sans distinction d'essence et de propriétés, de sujet et d'attributs, de puissance et d'acte, de nature et de personne ; ensuite infiniment simple, uniquement un, mais un sans modification, sans limites, conséquemment infini, immense, éternel, incompréhensible, ineffable, en un mot tous les biens très-simplement, dans une parfaite unité qui subsiste toujours la même sans division, dans la trinité de personnes.

C'est ici, dit saint Athanase, qu'il lui révéla ce grand et inconcevable mystère dans ces trois paroles, qui en représentent les trois

adorables personnes : *Patrem in spiritu et veritate* (*Ep. ad Serap.*). On adorera Dieu en cette manière très-solide et très-spirituelle, et Dieu non pas seulement comme il était connu fort obscurément dans son unité parmi les ombres de l'ancienne loi, mais comme il est en lui-même dans toute l'étendue de son infinie majesté, Père, Fils, Saint-Esprit, trois personnes en un seul Dieu, le Père dans son Fils, qui en est l'image et la vérité, comme il en est le Verbe, et le Fils dans le Saint-Esprit, qui lui est joint inséparablement, comme la lumière à l'image pour la rendre visible et la faire connaître au monde. Et par les mêmes termes il lui fit entendre, comme remarque saint Basile, que le Saint-Esprit serait dans nous, par la grâce sanctifiante, le principe d'une adoration qui, jointe à celle de la vérité, c'est-à-dire, du Fils, rendrait au Père, dès ce monde, une gloire infinie.

Enfin, pour achever de répandre dans cet esprit toutes les lumières dont on peut être capable durant cette vie, il lui va révéler le grand mystère de l'Incarnation qui contient en soi tous les autres. Cette femme, devenue déjà prophétesse, par l'écoulement de tant de clartés que le Fils de Dieu versait dans son âme, se mit à lui dire dans le transport d'un enthousiasme divin : *Scio quia Messias venit :* je sais de toute certitude que le Messie vient. Elle n'en avait encore aucune connaissance distincte, mais cette divine présence du Verbe incarné qui agissait intérieurement dans elle en même temps qu'il lui parlait, lui inspira cette ardeur, et ensuite, prophétisant qu'elle le verrait et qu'elle le connaîtrait bientôt, elle ajouta : *Cum ergo venerit ille, annuntiabit nobis omnia :* Quand il viendra, nous apprendrons de lui toutes les choses que l'on peut savoir : *Omnia.* Et alors le Fils de Dieu, sans obscurité, sans figure, sans allégorie, et comme se versant lui-même tout entier en son esprit, lui dit : *Ego sum qui loquor tecum :* Tu le vois, tu l'entends, c'est celui-même qui te parle, c'est moi. O douce et puissante parole! ô pouvoir! ô vertu! ô charmes victorieux! ô attraits infiniment aimables de cet *Ego sum!* il se fait entendre à celui qui vient les armes à la main, et la fureur dans l'âme contre Jésus-Christ, et terrassant cet ennemi, d'un persécuteur il en fait tout à coup le docteur du christianisme; il entre dans l'esprit et dans le cœur de la Samaritaine, et, à ce moment, dissipant les ténèbres de son esprit, et surmontant la résistance de son cœur, il emporte amoureusement et efficacement le consentement de l'un et de l'autre. Elle connaît le Fils de Dieu, elle croit en lui, elle contemple, elle pénètre, elle adore en silence et comme tout extasiée le mystère de l'Homme-Dieu, caché à tous les siècles. Et à ce bienheureux instant, éclairée qu'elle était et pénétrée de tant de hautes vérités inconnues jusqu'alors, elle devint, sous la discipline d'un si excellent maître, la plus savante de son temps.

Mais ce qu'il y a de plus rare et de plus merveilleux en ceci, c'est qu'elle le devint par une méthode aussi admirable que la science que ce souverain maître lui enseigne. Car il lui apprend toutes ces merveilles de la manière qu'il instruit les âmes qui se mettent sous sa conduite. En premier lieu, dans un instant, sans qu'il ait besoin du secours du temps, et dans un seul mot à l'intérieur, comme il dit tout éternellement dans son Père, par lui-même qui est son Verbe; secondement, par une connaissance qu'on appelle expérimentale, qui fait sentir et goûter son objet et qui en ce moment l'imprime par là dans l'esprit et dans le cœur, plus fortement que tous les discours du monde ne pourraient faire durant toute l'éternité; troisièmement, par voie de conversation familière avec lui; ce qui nous représente l'oraison, où il communique à une âme ses secrets, l'écoutant et lui répondant en cette solitude intérieure où il la mène pour s'entretenir avec elle. Enfin il les lui découvrit par une lumière ardente, qui, embrasant son cœur, l'éleva et l'unit à Dieu par toutes les perfections de la vie unitive que voici dans cette dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Les sciences humaines et la sagesse divine ont de la lumière qui éclaire l'entendement et y fait un jour éclatant, par les belles et hautes connaissances des vérités que l'on découvre. Mais entre ces deux sortes de clartés on voit la même différence qui se trouve entre celles que le soleil produit diversement, selon la diversité des climats où il porte le jour et la lumière. Cet astre éclaire quelquefois aux pays septentrionaux, mais c'est toujours en biaisant et de travers, sans jamais beaucoup s'élever. Voilà pourquoi, encore qu'il y fasse un jour continuel de quelques mois, c'est pourtant un jour extrêmement froid, le soleil n'y a point de force, il ne fait pas fondre la glace ni les neiges, il ne rend pas la terre plus féconde, il ne produit qu'une lumière faible, sans chaleur, jusqu'à ce qu'étant retourné bientôt après sous l'horizon, il fait en se couchant pour tout le reste de l'année une nuit éternelle. Mais dans les climats plus heureux, le soleil, s'élevant peu à peu jusqu'au point de son solstice, répand une lumière qui devient tous les jours plus ardente, il échauffe la terre, il la rend féconde, il en attire à soi les parties les plus subtiles, dont il fait de belles nuées qu'il unit au ciel, et qu'il peint de cent agréables couleurs et où il forme son image.

Ainsi la science humaine éclaire l'esprit, en découvrant des vérités que l'on ne connaît point sans elle; mais c'est toujours en biaisant et de travers par la vanité, par l'amour-propre, par l'intérêt, par la curiosité, par la présomption, par l'orgueil et l'arrogance, qui ont toujours été le caractère de la philosophie mondaine. Elle n'échauffe point les cœurs de l'amour du souverain bien, elle les laisse stériles et incapables de produire de vraies et solides vertus. Et après avoir fait durant la vie un jour continuel dans l'esprit de ces faux savants, enfin s'éclipsant à la

mort, elle les abandonne dans les ténèbres d'une nuit éternelle : *Evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum* (*Rom.*, I). Il n'en est pas ainsi de cette lumière que Dieu donne aux âmes par Jésus-Christ. Elle devient toujours plus claire en croissant jusqu'à la perfection d'un plein jour. Elle les échauffe, elle les rend fécondes pour produire une infinité de grandes et saintes actions, elle les détache de la terre, et les rendant toujours plus pures et plus spirituelles, elle les élève et les unit à Dieu par l'amour divin qui les rend très-semblables à lui.

C'est ce qui paraît dans cette admirable femme, qui, étant éclairée de ce nouveau soleil du monde, s'élève et s'unit à Dieu par un amour tout semblable à celui de Jésus-Christ dans les quatre effets et propriétés de l'amour unissant que nous avons ici, par un merveilleux mystère dans l'un et l'autre, c'est-à-dire, dans l'original et dans la copie. Les voici.

Le premier, s'oublier de tout ce qui est hors Dieu pour ne penser qu'à lui seul et pour s'unir à lui. Sur la fin de la conversation les apôtres étant venus avec leur provisions de vivres et lui présentant à manger, il ne les regarde pas, il ne les écoute point, et rejetant ce qu'il lui offrent : Allez, leur dit-il, j'ai une viande qui vous est inconnue. Et ceux-ci ne comprenant pas ce qu'il voulait dire et se doutant qu'on lui eût apporté d'ailleurs à manger, il ajoute : Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son grand ouvrage. Il s'oublie de sa faim, de sa soif, de sa lassitude, du boire, du manger, de l'heure qu'il était, du voyage de ses apôtres, de leur retour, de leur dessein, de tout, pour n'avoir dans l'esprit que Dieu son Père, et sa gloire et sa volonté ; comme il s'est oublié de soi-même, de sa grandeur, de sa puissance, de sa majesté et de ce grand tout de sa divinité, en se faisant homme pour accomplir l'ouvrage de son Père. Voilà le modèle, voyez-en la copie dans la Samaritaine.

Elle était venue pour puiser de l'eau, il en fallait beaucoup pour sa famille, l'heure pressait, il était temps d'apprêter à manger; mais depuis que le Fils de Dieu fut entré dans son cœur et dans son âme par ce merveilleux *Ego sum*, elle fut tellement enflammée de son divin amour, et cet amour, à cet instant même, l'unit si parfaitement à lui, qu'elle ne pensa plus qu'à lui seul. Elle oublia qu'elle était mère, qu'elle avait des enfants, une famille, laquelle il fallait pourvoir, qu'elle était venue pour puiser de l'eau, qu'elle avait faim, qu'elle avait soif. elle est tellement transportée par l'extase de son amour, que toutes ses idées s'effaçant de son esprit, elle s'oublie de tout et s'en va, laissant là sa cruche et ne songea plus qu'à Jésus-Christ et à ce qu'elle méditait pour son amour et pour sa gloire : *Reliquit ergo hydriam suam mulier, et abiit.* Mais votre cruche, mais l'eau de ce puits, mais l'heure du repas qui presse? Elle ne voit rien, elle n'entend rien, elle court toujours vers la ville, n'ayant que Jésus-Christ dans le cœur et dans la pensée, et cette ardeur incroyable qui la transporte, jointe avec cet oubli de sa cruche et de tout le reste, est une puissante voix qui nous répond : *Ego aliam aquam habeo bibere quam vos nescitis: meus potus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, et perficiam opus ejus* : Mon rafraîchissement et mes délices ne consistent plus qu'à plaire à celui dont la charité me presse, et qu'à faire sa volonté en accomplissant son ouvrage dans la conversion de notre ville.

Et voici le second effet de l'amour unissant, se ressouvenir de tout dans Dieu seul pour s'unir tout à lui. Regardez le Sauveur du monde, il s'oublie du boire et du manger, de soi-même et de tout, pour s'attacher uniquement à la volonté de son Père, et en même temps il y trouve et ensuite il a dans l'esprit la Samaritaine qu'il convertit et au salut de laquelle il travaille avec autant d'application que s'il n'était venu au monde que pour elle. En cet instant même il regarde toute la ville de Sichar qu'il veut gagner à Dieu. Que dis-je ! en même temps il jette les yeux sur le monde qu'il se représente en l'esprit et qu'il présente à ses disciples pour le convertir, le leur montrant sous la figure d'une grande moisson déjà toute mûre et à laquelle il les invite par la considération de la récompense qu'il leur promet dans tout ce beau discours qu'il leur en fait : *Levate oculos vestros, et videte regiones, quia albæ sunt jam ad messem.*

Voyez maintenant la Samaritaine : *Reliquit ergo hydriam suam mulier.* Elle s'oublie de tout pour ne s'attacher qu'à Jésus-Christ seul, et dans ce transport elle s'en va : *Et abiit*, et où va-t-elle? *in civitatem*, elle s'en va droit à la ville, elle a donc dans l'esprit à ce moment même toute la ville. Mais pourquoi l'y a-t-elle? *Et dicit illis hominibus : Venite et videte hominem* : Venez, venez voir cet homme admirable, qui bien assurément est le Messie ! Ah ! c'est donc pour gagner à Jésus-Christ toute la ville et pour l'unir aussi bien qu'elle à cet aimable centre de de son cœur : *Christum annuntiat Salvatorem*, dit saint Ambroise, *et relinquens aquæ vasculum, ad civitatem non fert hydriam, sed refert gratiam; peccatrix advenerat, revertitur prædicatrix* (*Ser.* 30). Elle va de maison en maison, elle court par toutes les rues, elle crie dans les places et comme répandant surtout le monde la connaissance et la grâce du Fils de Dieu, dont son cœur était tout rempli : Venez, dit-elle, venez au Sauveur du monde, je l'ai trouvé, en voulez-vous la preuve convaincante : *Dixit mihi omnia quæcunque feci* : il vient de me dire toute ma vie.

C'est le troisième effet de son amour, elle s'oublie de tout pour s'unir à Dieu; elle se ressouvient de tout pour l'unir à Dieu; et pour acquérir une fin si noble, elle s'anéantit elle-même, n'épargnant pas son propre

honneur. Le Fils de Dieu, pour réunir les hommes à son Père, souffre et s'anéantit, jusqu'à se faire volontairement l'opprobre du monde et le rebut des hommes, comme il paraît même en cette rencontre, où pour convertir la Samaritaine, non-seulement il souffre la soif et la lassitude, mais il s'expose encore au mépris, à la haine et à l'exécration des Juifs, qui l'avaient en horreur et l'appelaient Samaritain, parce qu'il traitait avec ces gens-là. Ainsi cette divine amante du Sauveur, pour lui gagner ses concitoyens, se ruine en se déshonorant et consent à la perte de sa réputation, pour élever sur ses propres ruines la gloire de son Maître : *Venite et videte hominem, qui dixit mihi omnia quæcumque feci :* Venez voir ce merveilleux homme, je vous déclare que c'est le Messie, n'en doutez pas, en voici la preuve invincible. Vous m'avez toujours crue femme de bien, parce qu'étant hommes comme vous l'êtes, vous n'avez pu découvrir mon intérieur. Il n'en est pas ainsi de lui, il a pénétré le fond de mon cœur; il m'a tout dit : Je vous ai trompés, je ne suis qu'une hypocrite, une méchante et une infâme qui ai mené la vie du monde la plus détestable. Il l'a vu, il m'a dit tout le détail de mon secret, quoiqu'il n'ait jamais vécu parmi nous : *Nunquid ipse est Christus?* Faut-il douter, après cela, qu'il soit le Messie, Fils de Dieu? *Accensa divino igne,* dit Théophylacte, *ad nihil horum quæ in terra sunt respicit, non ad confusionem, non ad ignominiam, non veretur secreta sua pandere :* Elle sacrifie son honneur à la gloire de son cher Maître, elle aime sa propre infamie, quand elle sert à son triomphe et au salut de ceux à qui elle le fera connaître par son propre déshonneur. Et comme Jésus-Christ, n'étant pas encore satisfait de la conversion des Samaritains et des Juifs, s'anéantit jusqu'à la mort pour le salut de tout le monde, aussi cette nouvelle conquérante, ne trouvant pas que ce lui fût assez d'avoir uni par la perte de son honneur ses concitoyens au Fils de Dieu, elle voulut encore le faire connaître aux gentils par le sacrifice qu'elle lui fit de sa propre vie, souffrant un glorieux martyre pour la prédication de l'Evangile en Afrique, l'an soixantième de Notre-Seigneur, avec ses enfants, ses frères et ses sœurs qu'elle avait convertis, et l'Eglise grecque et latine en célèbrent la mémoire le vingtième de mars, sous le nom de sainte Photine.

Enfin la dernière perfection de l'amour unissant, et qui est aussi le plus haut degré de contemplation, consiste en un délicieux repos dans Dieu, où l'âme se trouvant avec les autres qui ne sont plus qu'une même chose avec elle, comme les lignes dans leur centre, s'y établit et y repose en silence et en paix, en jouissant de la douceur incompréhensible de cette joie, qui fait tout son bonheur et son paradis en ce monde. Ainsi Jésus-Christ ayant amené ces bienheureux convertis à son Père, entrant dans leur ville, s'y repose deux jours entiers : *Et ibi mansit duos dies*, et témoigne par ce repos sensible celui de son cœur, et la pleine et entière satisfaction de son âme. Considérez encore la Samaritaine, elle va, elle court, elle sollicite, elle presse, elle entraîne, elle chasse devant elle toute la ville qu'elle amène à Jésus-Christ, et quand elle la voit convertie et qu'elle entend les gens qui lui viennent dire de tous côtés avec empressement : Nous avons bien cru sur votre parole qu'il y avait grande apparence que c'était le Messie, puisqu'il vous avait découvert tout le secret de votre vie; mais nous en sommes assurés maintenant par nous-mêmes, et nous savons d'une connaissance certaine, après l'avoir ouï, que c'est le vrai Sauveur du monde. Alors elle se tait, elle ne parle plus du tout, elle qui vient d'être si éloquente à persuader tout un peuple; nulle réplique, pas un seul mot, les paroles lui sont taries, vous diriez qu'elle est devenue tout à coup muette. D'où vient cela? Ah! c'est que pour lors l'excès de la joie qu'elle ressent la transporte et la ravit à elle-même, elle est immobile et tout en extase, sans parole, sans mouvement, sans aucun sentiment extérieur, tout abîmée dans les délices du repos dont elle jouit dans la gloire de Jésus-Christ, qu'elle voit triompher des cœurs, et par ce silence mystique, qui est le plus haut point d'une parfaite contemplation, elle nous fait entendre la plénitude de la satisfaction de son âme.

Oh! l'heureuse conquête du Sauveur du monde! que sa soif lui est agréable! que sa lassitude lui est délicieuse et que ses travaux lui sont chers, puisqu'il en recueille de si grands fruits! Mais d'où vient que, faisant le même et plus encore pour nous posséder, il réussit pourtant si peu tous les jours dans son entreprise? Est-il moins puissant qu'il n'était? A-t-il moins de bonté, ou êtes-vous en un état plus déplorable? Vous êtes pécheurs, elle avait peut-être commis encore plus de crimes que vous; elle était infidèle, vous ne l'êtes pas, et vous avez dans l'état même de votre péché des connaissances qu'elle n'eut qu'en sa conversion. Pourrez-vous dire qu'il est moins puissant et que son bras est raccourci, puisque depuis son retour dans le ciel il a fait par lui-même et par les siens de plus grandes merveilles, comme il a paru dans saint Paul et en un si grand nombre de très-grands saints dans tous les siècles de l'Eglise? Quoi donc! est-ce que vous croyez qu'il a moins de bonté pour vous? Jugez-en, s'il vous plaît, par les effets. Il l'attendit, et combien de temps y a-t-il qu'il vous attend, ayant fait toutes les avances, sans que de votre part il y ait eu une seule démarche pour venir à lui? Il souffrit pour elle la lassitude et les fatigues d'un voyage durant l'ardeur du jour; que n'a-t-il pas souffert pour vous sur la croix, à cette même heure, étendant les bras pour vous recevoir? Il disposa tout par sa providence en sa faveur, lui faisant naître l'occasion de venir là, en même temps qu'il y était; combien de belles et de favorables occasions vous a-t-il présentées de vous convertir, comme il fait encore à cette heure? Et vous les avez laissé

perdre. Il lui demanda de l'eau le premier; et je vous demande s'il n'est pas vrai que vous avez ouï cent fois et au dedans de l'âme, et au dehors sa voix qui vous demande votre cœur? Après son refus, il revint; et maintenant que je vous parle, il retourne à vous, qui l'avez mille fois rebuté. Pour la persuader, il lui fit voir les avantages de l'état de grâce et la vanité des biens temporels; que vous ne connaissiez le prix et l'excellence de la grâce, il n'en faut nullement douter, après tant d'admirables choses qu'on vous dit tous les jours sur ce sujet; et pour la vanité du monde et le peu de solidité qu'il y a dans tous ses biens, l'expérience des malheurs du siècle vous en apprend tous les jours tant qu'il n'est plus besoin, pour vous en instruire, de vous prêcher sur ce chapitre-là. Il lui découvrit enfin son péché. Dites la vérité, chretien; à cet instant même que je vous parle, ne vous représente t-il pas celui que vous savez être l'empêchement essentiel à ce qu'il demande de vous?

A cette connaissance, sans différer un seul moment, sans résister à la grâce de son libérateur, elle confessa son crime, elle en conçut l'horreur et la douleur qui l'effaça, et reçut ensuite de Jésus-Christ dans l'esprit les lumières les plus vives de sa science, et dans le cœur cette perfection d'amour qui l'unit si divinement à lui. Et nous, ayant le même Jésus-Christ qui déploie sur nous toutes ses bontés, qui se présente tous les jours à nous, que nous voyons des yeux de l'esprit, et que nous touchons au saint-sacrement de l'autel, où il se communique à nous d'une manière infiniment plus excellente qu'il ne fit à la Samaritaine, nous lui refusons ce cœur qu'il demande avec tant de passion, et, en le lui refusant, nous le donnons à tout ce qu'il abhorre, comme pour insulter sur lui après cet injuste refus. Et ne me va pas dire, âme ingrate, pour t'excuser, que tu voudrais bien, mais que tu ne peux, n'en ayant pas la grâce. Dieu ne demande rien de toi, qu'il ne te donne en même temps le pouvoir et la grâce de lui donner ce qu'il demande. Ne le fais pas auteur de ton péché, en le faisant la cause de ta perte. C'est de toi seul qu'elle vient par la dureté opiniâtre de ton cœur: tu périras donc par ta seule faute, tu seras damnée, tu seras dans l'enfer et la Samaritaine dans le ciel. Toi, chrétien, enfant de l'Eglise; elle infidèle, nourrie dans l'erreur; toi savant, et elle ignorante; toi riche et de qualité, elle pauvre et du petit peuple. Une porteuse d'eau dans l'Empirée, tandis que ces grands, ces puissants du monde, ces dames si spirituelles seront dans l'enfer. Ah! si quelqu'un se peut résoudre si brutalement à être damné, qu'il le soit donc et qu'il demeure dans son péché, puisqu'il le veut ainsi. Mais pour nous, ô mon Dieu, nous n'avons pas si peu de cœur que de souffrir qu'une simple femme emporte sur nous un si glorieux avantage. Nous aspirons à un semblable bonheur dans le ciel, parce que nous voulons, comme elle, être parfaitement à vous sur terre. Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

La providence spéciale de Dieu sur ceux qui s'abandonnent à sa conduite.

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains et, après avoir rendu grâce, il les distribua à ceux qui étaient assis (*S. Jean. chap.* VI).

Que Dieu ait soin de toutes les créatures dont il est le maître souverainement sage et bon, c'est une vérité si éclatante et si commune, qu'elle est avouée de tous ceux qui reconnaissent qu'il y a un Dieu. Mais ce qu'il y a de rare et de merveilleux et qui mérite une application particulière pour en pénétrer le secret, c'est qu'il y a, d'une part, grande égalité, et de l'autre très-grande inégalité dans ce soin. Grande égalité, le Sage l'a dit positivement au chapitre VI: *Pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter est illi cura de omnibus:* C'est lui qui est le Créateur du grand et du petit, et il prend soin de tous également. *Æqualiter*, du côté de Dieu, parce qu'il les aime tous par un seul acte très-simple de sa volonté, et que le soin qu'il en a vient d'une sagesse et d'une bonté qui est éternellement la même dans lui sans aucune inégalité (*D. Th.*, I, *p. q.* 20, *ar.* 3). *Æqualiter*, du côté des personnes, en ce que le soin qu'il en a s'étend universellement sur tous et sans exception, puisque rien ne peut échapper, ni à l'activité de ses regards, ni à la tendresse de son amour; et sans acception de personne, les qualités de grand et de petit, de riche et de pauvre, de faible et de puissant, n'étant pas le motif du soin qu'il en prend, comme elles le sont la plupart du temps de celui des hommes, et n'ayant égard qu'à sa propre bonté et au mérite d'un chacun. *Æqualiter*, enfin, également du côté des effets de sa providence, en ce qu'il donne à tous ce qui leur est nécessaire pour leur salut, et qu'il rend à chacun avec une égalité de proportion ce qu'il doit justement avoir selon ses bonnes ou méchantes actions. Voilà l'égalité de sa divine providence.

Il y a pourtant d'autre part une grande inégalité que le prophète royal a marquée au psaume CXLVII, lorsqu'après avoir exprimé les bienfaits et les grâces singulières que Dieu répandit autrefois avec tant d'amour et de bonté sur sa chère Jérusalem, il dit: *Non fecit taliter omni nationi:* Il n'en a pas usé de la sorte envers tous les peuples, il y a du plus ou du moins et conséquemment de l'inégalité en faveur de certaines personnes qu'il choisit, qu'il aime, qu'il conduit et qu'il comble de plus de biens par une providence spéciale, comme sont, dit saint Augustin (*Tr.* 110 *in Joan.*), entre les créatures, tous les hommes; entre les hommes, les chrétiens; entre les chrétiens, les prédestinés; entre les prédestinés, les plus gens de bien; entre ceux-ci sans doute, selon le sentiment des Pères, ceux dont le premier et le plus grand soin est de suivre exactement les volontés de Dieu, en s'abandonnant, par une

confiance filiale, à son infiniment aimable providence : *Tibi cura est de omnibus, præcipue de servis tuis qui totam spem suam posuerunt in sola misericordia tua* : Vous avez soin de tous les hommes, ô grand Dieu, mais principalement de vos serviteurs qui ont mis toute leur espérance en votre bonté, disait saint Bernard (*Serm.* 68 *in Cant.*) ; Dieu a pour eux une providence particulière qu'il fait éclater en multipliant tous les biens en leur faveur, en trois admirables manières que je découvre dans le mystère de cet évangile.

On demande comment et où, et en quel moment les cinq pains et les deux poissons furent multipliés par Jésus-Christ. Saint Augustin, au traité vingt-quatrième sur saint Jean, dit que ce fut entre les mains du Fils de Dieu, lorsqu'il les rompit pour les distribuer à ses disciples. Saint Chrysostome, en l'homélie quatorzième, croit qu'ils furent aussi multipliés entre les mains de ses disciples, lorsqu'ils en faisaient la distribution au peuple, et saint Hilaire, au troisième de la Trinité, estime qu'ils le furent entre les mains de chaque particulier, quand il les rompait pour en manger et qu'il désirait d'en avoir encore davantage. Toutes ces trois opinions sont véritables et voici le beau secret de ce mystère. C'est ainsi que Dieu par sa providence spéciale pourvoit d'une façon toute particulière à ceux qui se donnent entièrement à lui.

Il a soin d'eux immédiatement par lui-même, leur multipliant les grâces et les biens spirituels qu'ils reçoivent de lui.

Il en a soin par les autres auxquels il inspire la volonté de leur faire du bien, multipliant entre les mains de ceux-là les biens temporels à mesure qu'ils les leur distribuent.

Et il en a soin par eux-mêmes en bénissant et en multipliant le fruit de leur travail et de leur industrie. Voyons ces trois merveilleuses manières, qui sont autant de puissantes raisons qui nous obligent à nous abandonner entièrement à sa conduite.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Fils de Dieu veut faire cet important miracle de la multiplication des pains. Voici les cérémonies qu'il y observe, comme remarquent les évangélistes. Il jette sur cette grande multitude les regards de sa miséricorde et d'un amour non-seulement général et commun, tel qu'il l'a universellement pour tous les hommes, mais tout particulier, et par lequel il avait résolu de faire en faveur de ce peuple une chose aussi admirable que celle-ci, de le traiter et de le régaler de ce grand miracle dans un désert. Voilà pourquoi l'évangéliste, après avoir dit qu'il demanda à saint Philippe où ils pourraient trouver de quoi donner à manger dans cette solitude à tant de gens, ajoute : *Hoc autem dicebat, tentans eum ; ipse enim sciebat quid esset facturus* : Il disait cela pour éprouver sa foi, car il avait déjà résolu ce qu'il devait faire. Pour cet effet il prend cinq pains, et après avoir rendu grâces à son Père de tant de bien qu'il allait faire au monde par son ministère, il les rompt pour les distribuer à cette grande multitude, et à ce moment même il les multiplie entre ses mains, soit que des morceaux de ces pains rompus il en fît naître de nouveaux, soit, comme croit Euthymius, qu'il changeât l'air en pain. Il est certain qu'il les multiplia jusqu'à charger ses douze disciples d'autant de pains que chacun en pouvait porter, pour en faire la distribution selon ses ordres.

Voilà une excellente image de la multiplication des grâces et des dons spirituels que Dieu fait immédiatement en faveur de ceux qui suivent sa conduite, et il la fait en cette admirable manière qui reluit dans l'action miraculeuse du Sauveur du monde, selon cet ordre.

Premièrement, il les regarde et il les considère par un amour de dilection et de choix, et avec un dessein formé de les sauver, non-seulement par cette volonté générale, commune et conditionnelle qui s'étend sur le salut de tous les hommes, selon cet oracle qui dit : *Omnes homines vult salvos fieri* (I *Tim.*, II), Il veut que tous les hommes soient sauvés, mais aussi par une autre volonté particulière et absolue qui ne manque jamais d'être suivie de son effet, et qui renferme en elle-même l'assurance de leur bonheur et le décret de leur prédestination. C'est pourquoi le Sauveur du monde, s'adressant à son Père, lui disait : *Quos dedisti mihi non perdidi ex eis quemquam* (*Joan.*, XVIII) : J'ai conservé avec tant de soin tous ceux que vous m'avez donnés, que je n'en ai perdu aucun. Ce qu'il nous représente, et sous la figure du bon Pasteur qui conserve tout son troupeau jusqu'à la brebis égarée qu'il y ramène, et par cette aimable comparaison de la poule qui garde et qui sauve tous ses poussins en les rassemblant sous ses ailes : *Quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas* (*Matth.*, XXIII). Regardez cette pauvre poule, quand elle aperçoit un oiseau prêt à venir fondre sur ses petits, ou qu'ils courent quelque fortune, éloignés qu'ils sont de leur mère, elle les appelle par un ton de voix particulier et propre à cet effet et qu'ils entendent admirablement ; elle les presse, elle les fait hâter, elle s'avance vers eux, redoublant ses pas et ses cris, et si quelques-uns pour être égarés tardent un peu trop, elle s'en inquiète, elle s'en afflige, elle témoigne l'excès de sa douleur par les transports et les mouvements irréguliers de tout son corps, et quand ils sont tous assemblés, elle veut être elle seule leur forteresse et leur asile, elle s'élargit, elle s'étend, elle se grossit, elle les enferme sous ses ailes, il semble qu'elle leur ouvre ses propres entrailles pour les y mettre en sûreté, tenant toujours la vue fixe sur l'ennemi, toute prête et fort résolue de lui sauter aux yeux, s'il fait mine de s'approcher, jusqu'à ce que, s'étant retiré, elle recommence à mener ses poussins en paraissant au milieu d'eux comme en triomphe. Elle semble en marchant à pas mesurés et en tournant la tête de tous

côtés, chercher les applaudissements de ceux qui la regardent, et dire : *Non perdidi ex eis quemquam* : Comptez-les bien, les voilà tous, je n'en ai pas perdu un seul.

Cet aimable Sauveur, qui, pour la tendresse de son amour envers les siens, a pris plus d'une fois dans l'Ecriture la qualité de mère, pouvait-il se représenter plus naïvement qu'en cette peinture? Il a toujours sur eux les yeux de sa providence particulière par cette volonté spéciale de les sauver; s'ils s'égarent, il les appelle, il les sollicite, il les presse, il court au devant d'eux pour les garantir du danger où ils sont de se perdre ; s'ils tardent à venir, il en est aux cris et aux plaintes, et, quand ils se donnent à lui de tout leur cœur, il les protége, il les défend, il les couvre de l'ombre de ses ailes, il les fait entrer dans lui-même pour y trouver un asile assuré, et, tout ravi d'aise d'avoir mis leur salut éternel en assurance, il s'en glorifie, il en cherche les applaudissements du ciel et de la terre et dit à son Père, en les lui montrant : *Pater, quos dedisti mihi non perdidi ex eis quemquam.* Voilà la volonté qu'il a de les sauver.

Secondement, comme celui qui veut efficacement une fin qu'il se propose veut aussi de la même manière les moyens qui nous y conduisent, de là vient que l'effet de cette bonne volonté sont les grâces victorieuses qui convertissent l'âme, la nourrissent, la fortifient et la conduisent infailliblement, au travers de tous les obstacles et de tous les ennemis qui s'y opposent, à la vie éternelle ; ce que le prophète royal exprime parfaitement bien dans tout le psaume vingt-deuxième : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit.*

Et d'autant que Dieu, par cette science infinie qui pénètre tout, voit non-seulement ce que fait une âme et ce qu'elle fera, mais aussi ce qu'elle ferait par le bon ou mauvais usage de ses grâces en certaines occasions, si elles se rencontraient jamais, c'est pour cela qu'en suite de ce même amour, il leur fait naître des occasions favorables à leur salut, et les met par sa providence dans un état de vie où assurément ils se sauvent, en faisant un bon emploi des grâces qu'il leur donne dans ces rencontres et dans cet état ; ce qui est un effet de cette aimable providence qui dispose tout à sa fin.

Comme aussi, en quatrième lieu, le soin qu'il prend de détourner tout ce qui leur serait funeste et qui nuirait à leur salut, les occasions de péché auxquelles il prévoit qu'une âme se laisserait aller par sa propre fragilité et les tentations qui la feraient à la fin succomber, ne permettant que celles qui serviront à sa victoire et qui seront la cause et le sujet de son triomphe. Quelle infiniment douce consolation pour ceux qui s'attachent à Dieu! quel solide bonheur et quel délicieux repos d'esprit pour eux dans la vue de cette grande vérité! Tout ce qui leur arrive, soit qu'ils le désirent ou qu'ils le craignent, sert infailliblement à leur salut, par l'industrie de son amour, qui dispose insensiblement les choses en cette manière pour cette fin. Et tout ce qu'ils n'ont pas, Dieu le détourne par un soin très-obligeant du même amour, parce qu'il leur serait comme une pierre de scandale et une occasion de ruine et de péché, ce que saint Grégoire de Nisse (*Or. de præm. Morte*) explique par une fort belle similitude. Un grand seigneur, dit-il, a toujours sa table magnifiquement servie de toutes sortes de viandes; il y a ses petits enfants qui sont assis à ses côtés ; il s'y trouve des étrangers et même quelquefois de ses serviteurs qu'il y souffre. Pour ses enfants, il leur donne ce qu'il leur faut, à chacun selon sa portée et la force de sa complexion. Il les empêche de toucher aux plats qui pourraient nuire à leur santé, et quand on leur demande ce qu'ils veulent, on les accoutume à répondre avec grande soumission : tout ce qu'il vous plaira ; mais pour les autres, on les laisse faire, on les abandonnne à leur appétit, en leur laissant le soin de le régler. Il s'en voit qui prennent de tous côtés et qui veulent manger de tout, personne ne les en empêche, et il serait étrange qu'on le fît, ce n'est pas l'ordre ; s'ils s'en trouvent mal, ils ne s'en doivent prendre qu'à leur gourmandise, ils auraient grand tort d'en faire reproche à celui qui les fait manger à sa table, c'est trop d'honneur qu'il leur fait, et ils lui en doivent être tout à fait obligés.

Le monde est une grande table que Dieu entretient pour les hommes, et tout ce qu'il y a de créatures et de biens et de maux au monde, esprit, science, sagesse, industrie, naturel, maladie, richesse, pauvreté, honneur, humiliation, sont comme autant de mets et de services dont elle est couverte. Il a à cette table ses enfants, ceux qui l'aiment comme leur père et qui s'abandonnent aux soins de sa divine providence. Il s'y trouve des étrangers et bien des gens qui ont l'esprit des esclaves et des mercenaires, qui ne songent qu'à leur intérêt et ne mettent leur espérance que dans les créatures. Pour les premiers, il leur donne toujours ce qui est utile pour leur salut, et il les met dans un état de prospérité ou d'adversité, et dans une condition où assurément ils se sauveront, et en même temps il détourne tout ce qui leur serait funeste pour l'éternité. Il ne vous faut pas trop de biens, trop d'élévation dans le monde, trop de santé; à vous cette charge serait funeste pour votre salut ; à vous cet établissement que vous cherchez serait cause de votre perte et de votre damnation; n'y touchez pas. Et ceux-ci, écoutant la volonté de leur père et s'y soumettant avec une parfaite résignation, s'accoutument à dire en toutes choses comme leur aîné: *Non sicut ego volo, sed sicut tu;* que votre volonté et non pas la mienne s'accomplisse, je ne veux que ce qu'il vous plaît. Mais pour les autres qui lui tiennent lieu d'étrangers, il les abandonne, comme dit l'Apôtre, au déréglement de leur appétit et de leurs désirs : *Tradidit eos in desideria cordis eorum* (*Rom.* I). Vous en voyez qui ne sont jamais satisfaits, qui en veulent prendre de tous côtés ; ils ne

se peuvent soûler ni de biens, ni de plaisirs, ils prennent et avalent tout avec un appetit désordonné ; Dieu ne les en empêche pas. Ce n'est pas l'ordre de sa providence ordinaire pour ces gens-là ; s'ils périssent enfin, et s'ils se damnent dans cette abondance, qu'ils ne s'en prennent point à Dieu, mais à l'excès de leur intempérance, qui est la seule cause de leur perte.

Cinquièmement, ces grâces qu'il fait en cette manière aux siens, il les leur multiplie en faisant naître de plus grandes grâces du bon usage des premières et conséquemment de plus grands mérites. Car la récompense de la fidélité à coopérer aux grâces de Dieu n'est pas seulement un degré de gloire correspondant à ce mérite, mais aussi un accroissement de grâce, qui produit une autre mérite, et celui-ci ne manque pas d'être aussitôt suivi d'une nouvelle grâce qui, par la production d'un nouveau mérite, en attire encore une autre plus grande, jusqu'à la dernière, que l'on couronne enfin de toute la gloire, qui est égale à tous ces mérites multipliés : *Augebit incrementa frugum justitiæ vestræ* (II *Cor.*, IX) ; Dieu fera croître les accroissements et l'amas des fruits de votre justice, dit saint Paul, exprimant ce beau mystère par ces deux paroles : *Augebit incrementa ;* ce que le Fils de Dieu explique par la parabole des talents qui croissent et se multiplient à proportion de ce qu'on emploie.

Enfin, comme cette admirable multiplication se fit encore par le changement de l'air en pain, selon l'opinion d'Euthymius, aussi les grâces et les biens spirituels que Dieu donne et augmente aux siens en cette manière si merveilleuse, il les multiplie d'une façon encore plus miraculeuse, en changeant pour eux tous les maux en biens. C'est ce que l'Apôtre nous dit, aux Rom., chap. 8 : *Scimus quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum :* Nous sommes fort assurés qu'à tous ceux qui aiment Dieu toutes les choses se tournent en bien ; *Omnia*, tous leurs maux temporels et toutes leurs peines, parce qu'ils les reçoivent de la main de Dieu, comme la matière de leurs couronnes, étant l'exercice de leurs vertus, le sujet de leurs victoires et la cause de leur triomphe ; *Omnia*, tous leurs maux spirituels et tous leurs péchés, que Dieu ne permet dans les siens que pour en tirer un plus grand bien, qui est toujours une vie plus fervente par la pénitence qu'elle n'était avant leur chute ; *Omnia*, tous les péchés, même de ceux qui tâchent de les opprimer, leur malice, leur violence, leur méchanceté, leur injustice, d'autant qu'il les fait servir à leur gloire et qu'il fait naître leur bonheur des mêmes choses que leurs ennemis employaient pour les perdre ; ce qui fait le plus éclater les merveilles de cette providence toute sage et toute-puissante.

C'est ainsi que, selon saint Augustin (*Lib.* XVIII, *de Civ.*, *c.* 5,), Dieu tolère les réprouvés, pour coopérer au salut des siens, leur faisant naître mille occasions d'exercer leur vertu, et qu'Esaü servit à Jacob, selon cet oracle : *Major serviet minori* (*Rom.*, IX.), parce que sa fureur et les persécutions qu'il lui fit furent cause de l'établissement de Jacob durant son exil. Les frères de Joseph se résolurent de le perdre, et Dieu, d'autre part, entreprit de l'élever hautement sur leurs têtes. Pour exécuter leur dessein, ils le vendent comme un esclave à des marchands madianites, et Dieu, pour faire réussir le sien, le fait enfin devenir maître absolu des affaires dans un grand royaume. Voilà sans doute beaucoup ; il n'y a pourtant rien encore de fort extraordinaire en cela, car, enfin, qui doute que Dieu ne doive l'emporter par dessus la malice de ces gens-là ? Où est donc la merveille ? la voici : c'est que le mal qu'ils font à Joseph en le vendant à des étrangers qui vont en Egypte, ils le changent en bonheur pour lui, en ce que, par une merveilleuse conduite de sa Providence, il se sert de leur injustice comme d'un moyen fort assuré pour l'élever à cette éminente fortune. *Vos cogitastis de me malum* (*Gen.*, L.), leur disait-il, les voyant à ses pieds dans un prodigieux étonnement et à demi-morts de crainte et de honte, *Dominus autem vertit in bonum.* Vous aviez dessein de me perdre, et Dieu l'avait de m'exalter. Pour venir à bout de votre entreprise vous m'avez vendu ; c'est le mal que vous m'avez fait, c'est votre ouvrage, et voici maintenant celui de Dieu : il a changé ce mal en bien pour moi et l'a fait servir à ma gloire, en voulant qu'il devînt l'occasion et l'instrument de ma bonne fortune, par une volonté toute-puissante à laquelle il n'y a personne qui puisse résister : *Num Dei possumus resistere voluntati ?*

C'est la merveille qu'il faut admirer, s'écrie Origène, faisant cette même réflexion en l'homélie 56, sur les Actes : *Hoc admirabile est quod non per ea quæ videntur securitatis esse, sed plane per contraria, omnia pro nobis fiant ;* que Dieu nous fait toujours du bien et nous mène à notre bonheur, non point par les voies que, selon toutes les apparences, il faudrait prendre pour nous y conduire, mais par les chemins détournés et tout contraires et qui semblent nous en éloigner le plus. C'est en cela que cette sage Providence, qui veille et qui luit éternellement sur les siens, a un avantage infini pardessus le soleil qui éclaire tout le monde : *Est enim speciosior sole*, dit le Sage, *luci comparata invenitur purior : illi enim succedit nox, sapientiam autem non vincit malitia* (*Sap.*, VII). Car le soleil dissipe bien à la vérité les ténèbres, mais il y a pourtant toujours une partie du temps où il cède à la nuit qui prend sa place et répand son obscurité partout. Il n'en est pas ainsi de cette aimable providence ; non-seulement elle triomphe enfin de la malice des méchants contre les siens, mais celle-ci encore ne peut jamais être en état de prévaloir un seul moment. Il n'est jamais nuit pour ses favoris, parce que cette malice même changeant de nature, malgré qu'elle en ait, en leur faveur, est un bienfait pour

eux, devenant l'instrument et la cause de leur bonheur.

C'est ainsi que Dieu multiplie les biens immédiatement par lui-même à ses chers enfants; et, comme s'il voulait que ce miracle, pour être plus grand, se fît par plus de gens et plus souvent, il les leur multiplie encore par les autres et par eux-mêmes, comme nous l'allons voir dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le Sauveur du monde prend les cinq pains, et les multipliant entre ses mains, il en charge tous les apôtres et en donne à chacun autant qu'il en pouvait porter pour les distribuer au peuple. Ceux-ci donc l'ayant fait asseoir sur l'herbe séparé en diverses troupes, dont les unes étaient de cinquante et les autres de cent personnes, commencent à leur distribution et, à mesure qu'ils la font, le pain se multiplie entre leurs mains, en croissant insensiblement jusqu'à ce que chacun en ait eu sa part. Voici deux choses qu'il faut remarquer : la première, que Jésus-Christ donne ce pain à ses disciples, non pas pour eux, mais pour ces pauvres gens qui n'avaient rien du tout dans ce désert; la seconde, qu'en même temps que ceux-ci le donnent, il se multiplie; car comme il avait cinq mille hommes à nourrir, sans y comprendre ni les femmes, ni les petits enfants, ces douze apôtres ne pouvaient porter autant de pain qu'il en fallait pour satisfaire à cette grande multitude. Voilà le second effet de la providence d'un si bon Maître envers les siens, dont il a soin par les autres, auxquels il inspire la volonté de les secourir, en leur faisant du bien pour eux et en le multipliant entre leurs mains à mesure qu'ils leur en font part.

C'est une grande vérité que saint Paul nous apprend en la première aux Corinthiens, au chapitre trois, que tout ce que Dieu fait de bien au monde il le fait pour les siens : *Omnia vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephas, sive mundus, sive vita.* Les premiers chrétiens, par un zèle peu réglé, se partageaient au sujet de leurs maîtres et de leurs docteurs, et soutenaient avec chaleur le parti de celui auquel ils avaient un attachement particulier : l'un était pour Céphas, l'autre se déclarait pour Paul, celui-ci trouvait qu'Apollo était plus éloquent, et celui-là qu'un autre était plus fort. Que vous êtes peu raisonnables, leur disait saint Paul, de vous échauffer et de prendre parti sur ces sortes de choses, où il n'y a point de partage à votre égard ! Ne savez-vous pas que tout est à vous? non pas que toutes choses soient communes entre les chrétiens, et beaucoup moins encore que chacun possède tout, mais parce que toutes ces bonnes qualités et tous ces talents que vous nous trouvez, nous les avons reçus de Dieu pour vous. Ce qu'il donne aux uns est pour le service et pour l'utilité des autres. C'est l'ordre de la Providence que, comme dans le monde naturel, les corps célestes ont reçu les influences pour les éléments, et dans l'intellectuel, les anges du premier ordre ont la lumière et la chaleur spirituelle pour la faire couler sur les ordres inférieurs, aussi dans les biens de la grâce, les uns ont reçu de Dieu beaucoup de talents pour le profit des autres, et dans les biens de fortune, il y a des gens que Dieu met dans l'abondance, pour fournir aux nécessités de ceux qu'il veut entretenir par leur moyen. Voilà sans doute une grande bonté; mais voici encore bien davantage. Car, pour obliger ceux qu'il a si avantageusement partagés, à faire du bien à ses bons serviteurs, non-seulement il leur en inspire la volonté et leur en donne le pouvoir; mais il leur promet encore solennellement de multiplier pour eux ce qu'ils donneront, le faisant croître en leur faveur au delà du centuple. L'Ecriture est toute remplie de ces promesses qu'il nous a faites d'une usure si favorable, dont nous avons encore une assurance par cette invincible raison tirée de la fécondité de Dieu.

Comme Dieu a de sa nature et par une heureuse nécessité toutes les perfections qui font très-simplement son être, on ne peut nier qu'il n'ait celle-ci, qui, comme elle est la plus agissante de toutes, est aussi la plus noble. Or, la fécondité parfaite enferme nécessairement deux choses : produire d'abord de soi-même et puis, après avoir reçu, rendre bien plus encore, s'il se peut; ainsi la terre, qui est assurément le plus fécond de tous les éléments, produisit au commencement du monde d'elle-même toutes sortes de plantes et de fruits : *Germinet terra herbam virentem* (*Gen.* I), et quand elle a reçu du laboureur la semence qu'il jette dans son sein, elle en rend, comme dit notre Maître dans l'Evangile, trente et soixante et même cent fois autant, selon les différents degrés de sa fécondité. Elevez-vous maintenant jusqu'à Dieu agissant dans lui-même. Il y produit de toute éternité son Verbe, aussi puissant, aussi sage, aussi bon, aussi majestueux que lui-même. Il en reçoit sans cesse cet amour infini que le Fils lui porte comme à son principe; et comme il n'y a rien de plus grand que l'infini, n'étant pas possible de rendre plus, il lui rend aussi continuellement le même amour, dont le terme est le Saint-Esprit; c'est la fécondité dans Dieu. De même, agissant au dehors, il produit d'abord les effets de ses divines libéralités, en donnant le premier aux hommes les biens naturels et surnaturels, qui sont les dons de nature et de grâce, par lesquels il les prévient : *Quis prior dedit illi* (*Rom.* II)? Mais quand après cela on lui donne, en la personne des siens qui le représentent, selon sa parole : *Quod uni ex meis minimis fecistis, mihi fecistis* (*Matth.* XXV), il en rend beaucoup plus qu'il n'a reçu, faisant croître et multipliant les biens à ceux qui les lui donnent, comme la terre multiplie les grains qu'elle reçoit : *Multiplicabit semen vestrum* (II *Cor.* IX).

Enfin, selon le sentiment de Saint-Hilaire, cette multiplication des pains se fit encore entre les mains de ceux qui en mangeaient, parce que, comme dit l'Evangéliste : *Manducaverunt quantum voluerunt*, ils en mangèrent tant qu'ils en voulurent. Si l'appétit

croissait à proportion que le pain se diminuait en mangeant, celui-ci s'augmentait aussi et se multipliait par le seul désir qu'on avait d'en manger encore davantage, et, comme dit excellemment saint Athanase en l'oraison de l'Incarnation du Verbe : *Ex inopia copia repullulabat ;* ce pain, par la bénédiction du Sauveur, tirait avantage de ses défauts pour croître de ses propres pertes, pour renaître miraculeusement en périssant, pour se multiplier par son déchet, et, par une fécondité que Dieu seul peut donner, l'abondance du pain repoussait de sa disette et de son manquement, comme on voit cent grains de froment renaître de la pourriture d'un seul. De là vient qu'après que chacun fut pleinement rassasié, on remplit encore douze corbeilles des morceaux de pain qui restèrent : *Quæ superaverunt fragmenta.* Sur quoi l'auteur qu'on cite sous le nom d'Eusèbe Emissène, au sermon qu'il a fait sur cet Evangile, dit agréablement qu'il y eut une espèce de combat entre les hommes et les pains, où ceux-ci croissant, et par là se fortifiant contre les efforts de ceux qui en mangeaient, l'emportèrent enfin sur eux, puisque ces gens-là se rendirent et que les pains se trouvèrent en plus grand nombre après cela, qu'ils n'étaient avant ce combat : *Certamen fit inter panes et homines : homines manducant, panes crescunt ; vincunt panes, homines superantur ; illi sufficiunt, isti deficiunt.*

C'est en cette manière que Dieu a soin des siens encore par eux-mêmes les bénissant en ce qu'ils font, et par sa bénédiction, multipliant les fruits de leurs travaux et de leur industrie. Vous savez que Dieu ne veut pas que notre confiance en lui fasse naître l'oisiveté. Il entend que nous travaillions avec grande application pour le temporel, et bien plus encore pour le spirituel. Il veut que nous espérions tout de sa bonté, comme s'il n'y avait rien à faire de notre côté, et il prétend aussi d'autre part que nous agissions comme s'il ne fallait rien du tout attendre de lui. Il donne à tous ses serviteurs quelques talents, c'est pour en trafiquer; il envoie tous les ouvriers à sa vigne, c'est pour y travailler. Or, entre ceux qui travaillent, il y en a qui réussissent admirablement, parce qu'ils ont la bénédiction de Dieu ; et il s'en trouve aussi qui sont toujours très-malheureux, d'autant qu'ils ne l'ont point. Ce que le prophète exprime si bien, quand il dit que c'est inutilement qu'on s'applique à bâtir une maison, si Dieu ne prend soin de l'ouvrage. Les entrepreneurs de la tour de Babylone furent confondus, leur dessein ne réussit pas, quoiqu'ils fissent tout le possible pour y réussir. Ceux des Israélites qui, au retour de la captivité, ne songèrent qu'à leurs maisons, sans prendre aucun soin de celle de Dieu, ne faisaient rien du tout, comme leur reproche un prophète, et après avoir bien semé ils recueillaient encore moins : *Seminastis multum, et intulistis parum* (*Agg.*, I). Et le Sage ne dit-il pas aussi fort clairement que tous les travaux des méchants ne leur produisent au un fruit? *Labores eorum sine fructu* (*Sap.*, III). Pourquoi? Dieu ne les bénit pas. Au contraire, ceux qui, étant revenus de Perse sous Zorobabel, se mirent d'abord à rebâtir le Temple, furent très-heureux dans leur travail, malgré tous les efforts de leurs voisins, qui firent tout ce qu'ils purent pour s'y opposer. Jacob avait le plus grand bonheur du monde dans les partages qu'il faisait avec Laban, et Job, après son affliction, prospérait prodigieusement en toutes choses, parce que, comme parle l'Ecriture, Dieu les bénissait : *Dominus autem benedixit novissimis Job magis quam principio ejus* (*Job.*, XLII).

Voilà quelle est la bénédiction de cet aimable Maître sur les siens. Il multiplie le fruit de leurs travaux, pour peu qu'ils fassent, tout leur réussit : *A fructu frumenti, vini et olei multiplicati sunt* (*Ps.* IV). Avec moins de talent, moins de science, moins d'esprit, moins d'industrie, moins de faveur, ils feront plus que les autres avec tant de moyens et de grands avantages qui servent peu, si Dieu ne prend part au travail. Et quand on verra les uns tout couverts de gloire et comblés de biens, et les autres chargés de honte et de confusion dans la dernière misère et réduits au désespoir, comme il arrivera sans doute un jour, lorsqu'on en fera la séparation en présence du ciel et de la terre, on pourra dire d'un côté : *Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum* (*Ps.* LI) : Voilà ce misérable qui n'a pas eu soin de mettre Dieu de son côté, en le faisant son protecteur; et de l'autre : *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum* (*Ps.* CXXVII) : C'est ainsi que celui qui craint Dieu en sera béni.

C'est ainsi, Seigneur, que tous ceux qui mettent toute leur espérance en vous ne peuvent manquer d'être heureux. Vous en avez soin par vous-même, vous suscitez les autres pour les secourir, vous bénissez tout ce qu'ils font, et quoi qu'il leur arrive, ou de bien, ou de mal au monde, vous mettez toujours leur salut en assurance. C'est à vous donc, ô Dieu de mon âme, que je veux être ; c'est vous que je veux suivre inséparablement partout; et c'est à vous que je me veux désormais attacher inviolablement, comme à mon maître et à mon roi que je choisis, pour lui consacrer tous mes soins, puisque les vôtres, ô mon Dieu, daignent bien s'abaisser jusqu'à moi, pour faire mon bonheur dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV.

POUR LE QUATRIÈME LUNDI DE CARÊME.

De l'honneur qu'on doit rendre à Dieu dans les Eglises.

Auferte ista hinc, et nolite facere domum Patris mei domum negotiationis.

Otez cela d'ici, et ne faites pas un marché de la maison de mon Père (*S. Jean, chap.* II).

Le Fils de Dieu qui, selon l'Apôtre, est venu au monde pour y détruire les ouvrages de Satan, qui sont les péchés : *Ut dissolvat opera*

diaboli (*Joan.*, III), les a combattus par les armes de sa miséricorde, employant contre eux sa doctrine, ses exemples, les reproches et les menaces. Sa doctrine, pour en faire voir la laideur; ses exemples, pour leur opposer les vertus contraires; les reproches, pour en donner beaucoup de honte, et les menaces, pour intimider. C'est ce qu'il a mis en usage, comme il paraît en cent endroits de l'Evangile, contre les plus grands crimes et les plus horribles désordres des Scribes et des Pharisiens. Il n'est point allé plus avant, il n'en est pas venu jusqu'aux effets en prenant les armes de sa justice, il les a réservées pour le jour auquel il viendra juger les vivants et les morts, lorsque, selon la parole du Sage : *Accipiet armaturam zelus illius, et armabit creaturam ad ultionem inimicorum, et pugnabit pro eo orbis terrarum contra insensatos* (*Sap.*, V), son zèle s'armera et que les créatures deviendront entre ses mains les instruments de sa justice et de sa puissance suprême, pour frapper les pécheurs et pour les réduire au point de ne lui pouvoir résister. Mais aujourd'hui, par une conduite extraordinaire et qui ne se trouve point dans tout l'Evangile qu'en cette seule occasion, trouvant le temple profané par le sacrilége commerce que ces injustes négociants y exerçaient, outre ces armes ordinaires de sa miséricorde qu'il emploie, sa doctrine qu'il y publie, son exemple qu'il y fait voir, les reproches et les menaces qu'il y fait éclater, comme pour prévenir par sa colère anticipée le jour de son dernier avénement, et pour détruire absolument cet ouvrage diabolique, il arme encore son zèle des armes et de sa justice et de sa puissance; de sa justice, en frappant à grands coups de fouet ces sacriléges; de sa puissance, en les chassant du temple sans qu'ils lui puissent résister. De sorte qu'il empêche effectivement ce désordre qu'il ne peut souffrir. Pourquoi? pour quatre puissantes raisons qui sont tirées, les deux premières de la qualité du temple, et les deux autres de la sienne propre : nous les verrons bientôt. Venons premièrement à nous.

Nos églises par toute la chrétienté ont succédé au temple de Jérusalem pour y traiter avec Dieu, en lui rendant nos devoirs par nos hommages, par nos oraisons, et en recevant de lui l'instruction par sa parole qu'on nous y annonce, et les grâces par les sacrements qu'on nous y administre. On n'y exerce pas, à la vérité, un commerce et un trafic de marchandise comme les Juifs faisaient au temple par une exécrable avarice; mais on ne laisse pas pourtant de les profaner très-souvent, les uns par un commerce intérieur avec leurs propres pensées qu'ils entretiennent de cent bagatelles, lorsqu'elles devraient être uniquement attachées aux choses divines; les autres par un entretien profane avec les hommes, et par un commerce de langue et de discours, avec aussi peu de contrainte et de retenue que s'ils étaient dans une conversation fort libre; ceux-ci par un commerce plus subtil des yeux et d'une vaine curiosité, pour y voir et pour y être vus; ceux-là d'une manière bien plus criminelle, par un exécrable commerce avec le démon pour l'entretien de l'impudicité, par de certaines assignations très-sacriléges et en d'autres manières qui donnent un si grand scandale au monde, et contre lesquelles les saints Pères, et principalement saint Chrysostome, se sont si souvent élevés avec tant de force et d'éloquence. Mais comme il y va de l'honneur de Dieu, qui est très indignement outragé par ce détestable trafic, ce n'est pas assez d'user contre lui des voies ordinaires par les menaces, par les réprimandes, par les exhortations et par les exemples, il en faut venir aux effets et employer tout ce que nous avons de force, de puissance, de crédit et d'autorité pour empêcher effectivement ce désordre que nous ne devons nullement souffrir ni dans les autres ni dans nous. Pourquoi? pour les quatre raisons mêmes que nous allons nous appliquer en considérant dans les deux parties de ce sermon ce que notre Evangile observe et du temple et de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

Le sauveur du monde chassant ces injustes négociants leur dit : Enlevez d'ici ce profane attirail de votre avarice, et ne faites pas de la maison de mon Père un marché. Ce qui l'oblige donc à les maltraiter en déclarant d'une si forte manière qu'il ne pouvait du tout souffrir cet épouvantable désordre, c'est que ce temple si indignement profané était la maison de Dieu, comme il est appelé presque toujours dans l'Ecriture, particulièrement pour deux raisons. La première, parce que Dieu y était présent d'une façon toute particulière; ce qui parut mystérieusement en ce que, aussitôt après que le temple eut été solennellement dédié par Salomon, la majesté du Seigneur, comme dit le texte sacré, le remplit par cette auguste nuée qui se répandit partout et qui, par son obscurité majestueuse et par l'éclat d'un feu céleste qui l'accompagnait, était une marque sensible de la présence de celui qu'on y adorait sans le voir : *Majestas Domini implevit domum* (*II Par.*, VII); la seconde, d'autant que ce fut le lieu choisi et destiné de Dieu pour y traiter avec lui, pour l'adorer, pour lui sacrifier, pour y recevoir l'expiation des crimes par des sacrifices, pour y entendre ses oracles et pour y exercer toutes les sacrées fonctions qui appartenaient au culte divin.

Disons le même des églises, elles sont la maison de Dieu, parce qu'il y est d'une certaine manière qui leur est propre. Dieu est présent non pas comme les créatures qui sont environnées et contenues de la place qu'elles occupent indépendamment de leur action; car il faut qu'elles soient en quelque place pour agir, et il n'est pas nécessaire qu'elles agissent pour être en quelque place; mais Dieu, qui est infiniment actif et son action même, est toujours présent par son action, qui le fait être où il agit et agir où il est; et comme il opère partout, il faut aussi qu'il soit partout sans qu'il soit jamais con-

tenu, puisque c'est celui qui comprend et qui contient tout. Et c'est ainsi qu'il est également par tout le monde, parce que, comme auteur de la nature, il opère et produit dans toutes choses ce qui leur est le plus essentiel, c'est à savoir leur être; mais il ne produit pas partout la grâce et la gloire qui sont infiniment par dessus toute la nature. Il destine le ciel pour la gloire et les églises régulièrement pour la grâce. C'est pourquoi il est dans le ciel et dans nos temples d'une façon toute particulière, selon cette parole du Psalmiste : *Dominus in templo sancto suo, Dominus in cœlo sedes ejus* (*Psal.*, X); le Seigneur est dans son temple, le Seigneur a son trône dans le ciel. Dans le ciel, car il l'a formé dès le commencement du monde pour y faire naître les biens infinis de la gloire des bienheureux; dans nos temples, parce qu'on les lui a consacrés pour être le lieu où il produit régulièrement les effets de grâce dans nous. De là vient qu'ils sont destinés à un usage tout à fait sacré pour l'adorer, pour le prier, pour lui sacrifier, pour recevoir l'expiation des péchés par le sacrement de pénitence; les divins oracles, par sa parole qu'il y fait entendre; les grâces et les dons célestes par l'entérinement de nos requêtes.

Je sais bien que, selon saint Paul, nous pouvons prier en tout lieu, et que dans la loi de grâce les vrais adorateurs adorent Dieu en esprit et en vérité, cette adoration spirituelle n'étant point attachée de sa nature ni aux cérémonies extérieures, ni au lieu, ni au temps; que Dieu n'habite point dans les temples matériels comme les idoles qui en ont besoin pour les contenir : *Non in manufactis templis habitat indigens aliquo* (*Act.*, XVII), et qu'on peut même recevoir ailleurs quelquefois les sacrements par lesquels nous recevons les grâces; mais parce qu'il est juste que les divins mystères s'accomplissent avec beaucoup de vénération et de crainte respectueuse, et que le service divin se fasse par ordre et dans une certaine majesté mystérieuse qui marque la grandeur infinie du maître qu'on sert, il a voulu qu'on lui consacrât certains lieux qui fussent destinés à cet usage, comme ont été durant les persécutions de l'Eglise naissante les oratoires, soit dans les maisons particulières où les fidèles s'assemblaient, soit dans les cryptes et les catacombes, dans les saintes cavernes où l'on enterrait les corps des martyrs; et durant la paix, ces églises et ces augustes basiliques si magnifiquement bâties que les Pères, et principalement saint Chrysostome (*Hom.* 36, *in* I. *Cor.*), appellent la maison, le palais et la cour de Dieu et son ciel sur la terre.

Cela étant ainsi, faisons-nous justice à nous-mêmes. Il n'est assurément pas un de nous à qui un outrage ne soit extrêmement difficile à souffrir, et, si l'on venait nous le faire avec insolence chez nous, il serait tout à fait insupportable. Quoi donc! à ma maison? on fait en cent manières tous les jours, en toutes les conditions du monde, une infinité d'outrages à Dieu par toutes les sortes de crimes; il les supporte néanmoins, il souffre et dissimule tout, et il attend avec une incroyable patience qu'on revienne d'un si terrible emportement. Mais qu'on porte l'impudence jusque dans sa maison et dans le plus secret du sanctuaire, et presque jusque sur l'autel par une malice déterminée qui ne peut trouver nulle excuse ni dans la passion, ni dans la faiblesse de la nature, c'est irriter sa patience et la pousser à la dernière extrémité, pour l'obliger à devenir une juste colère; et c'est lui mettre les armes en main pour le contraindre à nous punir. Il faut que je les perde, disait Dieu à l'un de ses prophètes. Mais qui vous oblige à cela? Perce les murailles du temple et vois les horribles abominations de ces impies profanateurs : *Abominationes pessimas quas isti faciunt* (*Ezech.*, XIII). Ah! Seigneur, c'est à cette vue que nous vous pourrions dire réciproquement avec David : *Quanta malignatus est inimicus in sancto, et gloriati sunt qui oderunt te, in medio solemnitatis tuæ* (*Psalm.* XXXVII) : Que vos ennemis ont commis de crimes dans votre sanctuaire! Ils ont pris plaisir à vous faire insulte, et ils s'en sont glorifiés durant les augustes cérémonies de vos plus célèbres solennités. Y a-t-il outrage semblable à celui-là? Aussi faut-il qu'ils soient chassés de devant vous comme autant d'excommuniés, et foudroyés du dernier anathème des réprouvés, ajoute autre part le prophète : *Secundum multitudinem impietatum eorum expelle illos, quoniam irritaverunt te, Domine* (*Ps.* XXXI). Chrétiens, si nous faisons un peu de réflexion sur cette raison, je ne doute pas que nous ne soyons vivement touchés d'un sentiment de crainte pareil à celui de Jacob, quand après cette vision mystérieuse de l'échelle il s'écria : *Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam; quam terribilis est locus iste* (*Genes.*, XXIII)! Que ce lieu est digne d'un profond respect! c'est la maison de Dieu, il y est invisiblement, et par un bonheur infini que n'avait pas ce patriarche, il y est même corporellement pour nous; et c'est la seconde raison.

Après que le Sauveur eut chassé ces profanateurs, ceux-ci, n'ayant pas de quoi soutenir leur action, s'avisèrent de lui demander raison de la sienne, et en vertu de quoi il avait pris la liberté d'agir, comme il venait de faire, ajoutant que, s'il n'avait pas l'autorité d'en user de la sorte, c'était une entreprise manifeste, et s'il l'avait, qu'il le fît donc paraître par quelque miracle : *Quod signum ostendis nobis, quia hæc facis?* A quoi le Fils de Dieu répart : *Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud:* Vous détruirez ce temple que vous voyez, mais dans trois jours je le remettrai en état. Remarquez qu'en cette rencontre il donne pour signe le miracle de sa résurrection, comme celui qui a le plus universellement convaincu le monde de sa divinité, et qui le leur donne sous l'allégorie du temple; car, comme ils y étaient pour lors et qu'il voulait le rétablir dans son ancienne splendeur en le nettoyant de cette canaille qui le profanait, il prit occasion de s'en servir comme de la figure de son corps, où la plénitude de la divinité habite corporelle-

ment, et qu'il rétablirait par sa résurrection glorieuse, après la mort qu'il devait souffrir par leur cruauté; comme s'il leur eût dit: Vous demandez un signe de l'autorité que j'ai de vous chasser du temple que vous profanez, et de le rétablir dans l'état où il faut qu'il soit; je vous le donnerai dans mon corps, dont ce temple est la figure: et ce signe consiste en ce qu'après que vous l'aurez détruit en ma passion, je le rétablirai en ressuscitant au troisième jour. De sorte qu'il y a deux sens dans ces paroles: l'un mystique et spirituel, qui est du sacré corps de Jésus-Christ figuré par ce temple; l'autre, selon l'écorce de la lettre et matériel de ce temple même, qui était la figure de ce saint corps. Le premier est celui du Fils de Dieu, comme remarque l'Evangile: *Ille autem dicebat de templo corporis sui;* en s'expliquant de la sorte il parlait du temple de son corps. Le second est celui des Juifs qui s'attachaient grossièrement à ce temple bâti de pierres, sans en pénétrer le mystère et sans concevoir ce qu'il figurait; d'où ils eussent fort aisément compris quel était l'honneur qu'ils lui devaient rendre, puisqu'il représentait une chose aussi sainte et aussi sacrée que le corps du Messie.

Or, c'est de cela même que je tire, en termes bien plus forts, la seconde raison qui nous oblige à ne souffrir point de désordre dans nos temples. Ils sont certainement la figure du corps de Jésus-Christ, puisqu'ils sont consacrés par une sainte et mystérieuse onction, pour recevoir la majesté divine qui y demeure et y opère d'une façon particulière, comme l'humanité de Jésus-Christ a été consacrée par l'onction du Saint-Esprit pour recevoir toute la plénitude de la divinité qui y habite corporellement; mais il y a bien plus: car, enfin, par un avantage infini qu'ils ont par-dessus cet auguste temple de Salomon, ils contiennent effectivement encore le même Dieu fait homme, qui y habite de la même sorte corporellement. Nous pouvons dire d'eux ce que l'Apôtre a dit de Jésus-Christ: *In ipsis inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter;* ils ont le même corps du Fils de Dieu, et ils l'ont mourant et vivant tel qu'il le représente lui-même aujourd'hui par ces paroles: *Solvite templum hoc:* Vous ruinerez ce temple dans ma Passion; le voila mourant sur la croix: *Et in tribus diebus excitabo illud:* Je le rétablirai trois jours après dans ma résurrection; le voilà vivant et glorieux. Ainsi nos temples l'ont mourant dans l'adorable sacrifice de la messe, qui s'y célèbre tous les jours en mémoire effective de sa Passion; ils l'ont vivant et glorieux dans nos tabernacles, sur les autels, où il est le vrai pain de vie. C'est pour cela que les saints Pères disent que les anges remplissent nos églises, qu'ils en sont les gardes et les conservateurs, qu'ils environnent les autels avec une profonde vénération, qu'ils se joignent à ceux qui psalmodient, qu'ils sont les ministres du sacrifice, qu'ils coopèrent avec le prêtre, et que ce qu'Isaïe leur vit faire sensiblement devant le trône de sa majesté divine, ils le font invisiblement tous les jours autour de l'autel, pour honorer, en toutes les manières les plus soumises et les plus respectueuses, le corps de Jésus-Christ présent à nos redoutables mystères (*S. Chrys. hom.* 3, *in Isai.; S. Ambros., l.* 1, *in Luc., S. Bas. ep.* 191; *S. Cyril. in Zach.*).

Et l'homme, pour qui ces mystères s'accomplissent, les déshonore autant qu'il est en lui par ses pensées, par ses paroles, par ses actions et par cette impudente impiété qui outrage le Fils de Dieu jusque sur ses autels, en même temps qu'il s'immole pour lui et qu'il fait éclater, en une infinité de miracles dans ce sacrifice, les marques d'un amour infini: *Quid est quod dilectus meus in domo mea fecit scelera multa* (*Jer.* XIII)? dit-il, en se plaignant de cet excès par l'un de ses prophètes. D'où vient cette impie brutalité que mon peuple, n'étant pas satisfait de tant de crimes qu'il commet en tant de lieux, où il n'y a rien qui s'oppose à la liberté qu'il prend de m'offenser, en vient faire encore de plus grands en ma présence, dans ma maison même et devant mes autels? *Dilectus meus,* lorsque les témoignages tout miraculeux de mon amour infini envers lui entrent de toutes parts par les yeux et par les oreilles à la foule dans son esprit, pour attirer son cœur; et il vient renoncer publiquement à mon service et protester, par l'impudence de ses actions, que son cœur ne veut point de moi. Jugez s'il ne faut pas ici que son amour se change en juste colère par la considération de la sainteté de ce sacré lieu, mais beaucoup plus encore, s'il se considère soi-même: et c'est ce que nous allons voir dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le Sauveur chasse ces gens-ci, et en les chassant il agit de hauteur avec grande autorité, lorsqu'il commande en maître et qu'il leur dit: *Auferte ista hinc, et nolite facere domum Patris mei domum negotiationis:* Otez-moi tout cet embarras et ne faites pas un marché de la maison de mon Père. Remarquez comme il parle: ce n'est pas seulement la considération du temple comme maison de Dieu, qui l'oblige à les maltraiter; mais c'est aussi sa propre qualité de Fils de Dieu: *Domum Patris mei;* c'est la maison de Dieu, qui est mon Père, j'y ai donc intérêt, je suis son Fils, elle est à moi, j'ai droit en cette qualité de repousser l'injure qu'on lui fait, et d'empêcher tous les désordres qu'on y pourrait faire. Et non-seulement il a droit, mais aussi obligation d'en user ainsi pour cela même; il est Fils de Dieu, c'est assez. C'est raisonner fort juste que de dire ensuite: il doit donc conserver sa maison. Et nous, chrétiens, qui sommes-nous? ne sommes-nous pas les enfants du même père par grâce et par adoption, et par une adoption qui l'emporte infiniment par-dessus toutes celles qui ont jamais été parmi les hommes, puisqu'enfin celles-ci ne sont qu'un choix qu'on fait volontairement d'une personne, pour lui donner droit à la succession

Mais la nôtre dans le christianisme, outre cette élection que Dieu fait de nous par un amour infini, pour nous adopter et pour nous donner droit à son royaume, enferme encore l'esprit même de son Fils par nature, qu'il met dans nos cœurs : *Misit Deus spiritum Filii sui in corda nostra, in quo clamamus: Abba Pater* (*Rom.* VIII). Nous le recevons, il devient le nôtre à cette nouvelle naissance, et c'est par lui qu'étant effectivement les enfants de Dieu, nous pouvons l'appeler notre Père et dire que les églises, qui sont sa maison, sont la maison de notre Père : *Domum Patris mei*. Que s'ensuit-il? qu'un enfant méprise son père et veuille vivre indépendamment de ses ordres, sans reconnaître son empire, cela peut être et il s'est vu plus d'une fois; mais quand il en vient là, il abandonne la maison et s'en va comme le prodigue, bien loin de son Père, pour éviter ses yeux et sa présence qui le contraint trop et qui empêcherait sans doute son libertinage; mais qu'il demeure à la maison pour vivre devant lui dans le désordre et dans la même liberté qu'il prendrait ailleurs avec les compagnons de sa débauche, c'est ce que l'impudence même, tout effrontée qu'elle est, ne lui permettrait pas de faire.

Qu'il y en ait qui se révoltent contre Dieu et qui, comme ce débauché de l'Evangile, veulent vivre dans les égarements de leur libertinage contre toutes les lois et tous les ordres de sa Providence, c'est ce qui se voit très-souvent dans toutes les conditions ; ce sont des enfants libertins qui quittent leur père et s'en vont bien loin : *In regionem longinquam*, hors de sa divine présence, autant qu'ils peuvent, en s'éloignant de tout ce qui pourrait faire revivre et entretenir les pensées de Dieu dans leur esprit; mais qu'on se donne l'insolente liberté de l'offenser en ces lieux saints où sa divine présence se fait sensiblement connaître par tant d'augustes marques de religion, qui portent de partout dans l'âme les sentiments de respect et de piété qu'on doit avoir, c'est la dernière impiété que nous ne devons nullement souffrir, nous armant pour cela contre elle, a l'exemple de Jésus-Christ, notre aîné, d'une juste colère qui lui sied si bien en cette occasion, parce qu'il est Fils de Dieu et Fils infiniment zélé pour l'honneur et la gloire de son Père; c'est la dernière et la plus forte raison qui conclura tout.

TROISIÈME PARTIE.

Les disciples de Jésus-Christ, voyant un procédé si surprenant et si contraire à cette admirable douceur qui accompagnait toutes ses actions, se remirent en mémoire ce qui est écrit au psaume LXVIII, où le prophète dit en la personne du Messie : *Zelus domus tuæ comedit me :* Le zèle que j'ai pour votre maison me consume comme un feu dévorant. Ils ne doutèrent point du tout, éclairés qu'ils furent du Saint-Esprit, que ces paroles ne se dussent entendre de leur Maître, et de leur Maître dans cette action qui est un effet de son zèle. Le voyant agir de la sorte, ils crurent que la prophétie de David était accomplie, ils cessèrent de s'étonner d'une conduite si peu ordinaire, se souvenant de cet oracle qu'ils lui appliquèrent : Le zèle de l'honneur de votre maison me dévore et me consume. Que veut dire ceci? le zèle dont il s'agit ici est une ferveur de l'amour, et de l'amour d'amitié qui embrase le cœur d'un ardent désir de procurer le bien de ce qu'on aime et de détruire tout ce qui s'y oppose, s'exposant à tous les dangers, méprisant tous les maux qu'il faut souffrir et surmontant tout ce qui se rencontre de difficultés et d'obstacles pour réussir dans une si belle entreprise. Sur quoi le docteur angélique, après Aristote au second de ses Ethiques, dit que si l'amour est le feu de l'âme, comme tout le monde en convient, le zèle en est la flamme par laquelle ce feu caché se manifeste et agit sans doute avec bien plus de force et de violence qu'il ne ferait par lui-même sans elle. Or, voyez ce que fait la flamme, elle transforme en soi la matière et le sujet à quoi elle est fortement attachée et qui est l'aliment qu'elle dévore et qu'elle convertit en elle-même en le faisant devenir flamme. Et puis, quand elle est augmentée de ce renfort et qu'elle est animée par le souffle d'un vent impétueux qui la pousse et qui la répand bien loin, elle renverse, malgré toute la résistance qu'on lui fait, tout ce qu'elle rencontre, elle détruit tous les obstacles, qui ne servent qu'à lui donner lieu de faire un plus terrible embrasement, en s'élevant toujours plus grande et plus insurmontable sur les ruines de ce qui s'opposait à sa victoire.

Voilà une fort belle expression du zèle du Sauveur du monde, comme il paraît aujourd'hui dans cet évangile. Il avait pour son Père le plus grand amour qui puisse être, parce que, contemplant toujours et voyant clairement en elles-mêmes ses divines perfections infiniment aimables, il l'aimait aussi de toute la force d'une volonté humaine unie substantiellement à la divine et agissant d'une force proportionnée à la clarté infinie de ses connaissances. C'est là le feu caché dans son âme; quelle en est la flamme? ce zèle incomparable qui produit ces deux admirables effets. Premièrement, il le consume comme son aliment et la nourriture qui lui est propre pour l'entretenir, le transformant en soi-même : *Comedit me.* De sorte que non-seulement il est zélé, mais il est encore tout zèle, étant tout de feu et de flamme et tout amour, et amour tout ardent et tout embrasé de la gloire de son Père, qu'il cherche uniquement en toutes choses, renonçant à la sienne propre : *Non quæro gloriam meam* (*Joan.*, VIII). Et de là vient en second lieu qu'il renverse tout seul tables, étaux, boutiques, marchandises, frappe indifféremment et chasse à grands coups de fouet ceux qui vendent et qui achètent, prêtres et laïques, hommes, animaux, tout ce qu'il rencontre, sans que personne puisse résister ni ose s'opposer à cette force impérieuse qui le fait triompher tout seul de toute une armée de profanateurs, élevé hautement au milieu du

temple sur les monceaux d'or et d'argent, sur les pièces des tables renversées et des bureaux brisés, comme sur les trophées de sa victoire, soit que cela soit arrivé par une soudaine terreur qu'il répandit dans leurs esprits, ou par quelque signe qui parut sur son visage et par ces étincelles animées qui lui sortaient des yeux, ou par la force invincible de sa parole qu'il fit retentir comme un tonnerre, quand il dit d'un ton foudroyant ce terrible et cet insoutenable : *Auferte ista hinc*. Quoi qu'il en soit, ce zèle à qui rien ne peut résister le rendit victorieux, le faisant agir d'une façon si extraordinaire pour la défense de l'honneur de cette sainte maison de son Père; ce qui lui fait dire par son prophète : *Extraneus factus sum fratribus meis et peregrinus filiis matris meæ* (*Psal.* LXVIII); mes frères ont eu peine à me reconnaître en cette action, j'ai pu passer pour étranger et pour tout un autre homme, tant je leur ai paru peu connaissable en cette rencontre où j'ai agi d'une manière si peu conforme à ma bonté et à ma douceur ordinaire. Il ne faut pas s'en étonner; pourquoi? *Zelus domus tuæ comedit me;* le zèle de votre maison m'a consumé comme un feu dévorant. Que s'ensuit-il? *Et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me;* les outrages qu'on vous faisait sont retombés sur moi pour les venger. Ceux que mes ennemis me feront dans ma passion au prétoire et sur le Calvaire, je les veux souffrir avec toute la douceur et toute la patience imaginables. Bien loin de m'en venger, je prie qu'on les leur pardonne : *Ignosce illis ;* mais pour ceux qu'on vous fait insolemment et publiquement dans votre maison, je m'en charge, j'en veux poursuivre la vengeance, je les veux détruire et, pour y réussir, j'y emploie les armes de ma puissance. Qui l'y oblige? c'est le zèle et le zèle enflammé d'un Fils pour l'honneur de son Père.

Ah! chrétiens, c'est en vain et c'est avec beaucoup d'illusion que nous appellons tous les jours et si souvent Dieu notre Père, quand nous lui disons : *Pater noster, qui es in cœlis :* Notre Père.... Attendez, voilà Dieu qui vous dit en même temps par un Prophète : *Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus* (*Mala.* I)? Si je suis votre Père, où est donc l'honneur qui m'est dû? Ah! Seigneur, je vous aime de tout mon cœur et de toutes les forces de mon âme. Encore un coup, arrêtez-là, je vous demande : Que veut dire aimer? Sans doute, c'est vouloir du bien. Et quel est le bien qu'on peut vouloir et procurer à Dieu, sinon la gloire qui est une manifestation de sa grandeur et de ses infinies perfections par l'honneur qu'on lui rend? car possédant, comme il fait, tous les biens dans l'infinité de son être, il n'y a que la gloire seule qui, n'étant rien de lui, est aussi le seul bien que nous lui pouvons souhaiter. Si donc vous avez cette bonne volonté pour lui, ce dessein de lui procurer ce bien et conséquemment cet amour de Dieu dans l'âme, où est le zèle qui est l'ardeur et la flamme de ce beau feu? où est ce désir de sa gloire, cette agitation violente d'esprit qui vous porte à le faire honorer partout? où est cette tristesse, cette sainte colère et le juste désespoir qui s'empare de votre cœur, quand on le déshonore publiquement dans sa maison? Lorsqu'on vous attaque en vos biens, en votre honneur, en votre vie, en vos amis, en vos femmes, en vos enfants, en ce que vous aimez le plus, quel trouble, quel bruit, quel emportement, quel désordre et quelle violence? y a-t-il quelque chose que vous n'employiez pour vous mettre à couvert de ces insultes? Quelque faible que vous soyez, vous agissez avec tant de force, qu'il n'est pas aisé de vous résister, Pourquoi? vous avez de l'amour, vous vous aimez vous-mêmes, vous aimez l'honneur et le bien, vous aimez vos parents, vos amis et vos enfants, et cet amour vous inspire de l'ardeur et du zèle qui se produit effectivement par ces actions. Car, enfin, l'amour et le zèle sont les deux choses du monde les plus fortes et les plus invincibles : *Fortis est ut mors dilectio* (*Cant.* VI); l'amour est fort comme la mort; la mort, qui n'épargne et qui ne craint rien, et qui détruit toujours ce qu'elle attaque : *Dura sicut infernus æmulatio*, ζῆλος, y a-t-il dans le grec : le zèle est ferme et inébranlable comme l'enfer et le sépulcre, qui ne sait ployer ni sous la puissance par la crainte, ni sous la faveur par la complaisance, ni sous les promesses par l'intérêt. On déshonore Dieu dans les églises et, bien loin de combattre ce désordre et de faire de votre mieux pour vous y opposer, vous en faites une partie par votre peu de respect, de révérence et de dévotion. N'allez donc pas lui dire après cela : *Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum;* Notre Père, qui êtes au ciel, que votre nom soit glorifié. C'est se moquer de lui d'une manière très-injurieuse, que de lui demander qu'on lui rende gloire, en même temps que le priant d'une pareille chose on la lui ôte. Il n'y a point d'ardeur, il n'y a donc point de feu dans votre cœur, il n'y a point de zèle dans vos actions, il n'y a donc point d'amour de Dieu dans votre âme, car si vous aviez une seule étincelle de ce divin embrasement, elle agirait en cette occasion, pour défendre et pour conserver l'honneur de votre Père.

C'est de vous, ô Verbe incarné, ô infiniment adorable Fils de Dieu, que nous avons reçu, par la fécondité de votre sang, cette divine qualité d'enfants de votre Père par adoption ; c'est de vous aussi que nous espérons ce zèle qui la doit accompagner, pour nous rendre dignes de la porter, en ressemblant à notre aîné. Embrasez nos cœurs de ce feu sacré que vous êtes venu porter en terre; que la flamme qu'il produira, les consumant, les change et les transforme en elle, les faisant devenir tout zèle pour la gloire de notre Père. Ce sera pour lors que nous deviendrons invincibles et tout-puissants, pour renverser et pour détruire tout ce qui s'y oppose dans les autres et dans nous-mêmes; ce sera pour lors que nous tâcherons, avec une incroyable ardeur, de la faire éclater

partout, en vous louant et en vous honorant en tous lieux, mais principalement en ceux que vous honorez de votre présence en tant d'admirables manières. Nous y rendrons hommage à votre divinité qui les remplit, y opérant d'une façon si avantageuse pour nous; nous y adorerons votre humanité sainte dont ils sont les sanctuaires où elle réside en la divine eucharistie, et de l'une et de l'autre subsistant en votre adorable personne, nous recevrons aussi les grâces qui nous uniront parfaitement à vous sur la terre, pour vous posséder après dans le ciel durant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXV.

POUR LE QUATRIÈME MARDI DE CARÊME.

La manière d'apprendre et de pratiquer la doctrine de Jésus-Christ.

Si quis voluerit facere voluntatem ejus qui misit me, cognoscet de doctrina utrum ex Deo sit.

Si quelqu'un veut accomplir la volonté de celui qui m'a envoyé, il connaîtra si ma doctrine vient de Dieu (*S. Jean, chap.* VII).

Il y a grand commerce entre l'entendement et la volonté, qui s'entr'aident réciproquement dans les sciences naturelles, en ce que la volonté fait agir l'entendement par l'empire qu'elle a sur lui, pour l'appliquer fortement à l'étude, et que l'entendement éclaire la volonté par les vérités qu'il découvre. Tout le contraire arrive dans les connaissances surnaturelles de la science divine et de la doctrine de Jésus-Christ, qui est celle de l'Evangile. La bonne volonté y éclaire l'entendement, pour lui faire connaître, comme il faut les mystères et les secrets de cette admirable science, et l'entendement éclairé de ces sublimes connaissances fait agir efficacement la volonté par l'empire qu'il a sur elle. Ce sont là les deux belles vérités que nous avons dans ces paroles : *Si quis voluerit facere voluntatem ejus, cognoscet de doctrina:* Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il comprendra aisément quelle est ma doctrine. Remarquez que voici trois choses : premièrement la bonne volonté : *Si quis voluerit;* secondement son objet, c'est de faire la volonté de son Père ; *Facere voluntatem ejus;* et en troisième lieu la connaissance de cette doctrine de Jésus-Christ : *Cognoscet de doctrina.* Mettez d'une part cette bonne volonté, de l'autre son objet, qui est de faire la volonté de Dieu, et entre deux la connaissance de la doctrine évangélique. Faire la volonté de Dieu, c'est la haute perfection chrétienne ; avoir la volonté de l'accomplir, c'en est le commencement et c'est une fort grande disposition à la sainteté ; et la connaissance de la doctrine que Jésus Christ nous a laissée est, entre ces deux choses, comme l'effet de l'une et comme la cause de l'autre : elle vient de la bonne volonté de faire la volonté de Dieu, elle est la cause qui fait accomplir parfaitement cette divine volonté. Et voilà nos deux vérités, qui feront les deux points de ce sermon dans ces deux propositions : la bonne volonté éclaire comme il faut l'entendement pour bien connaître la doctrine de l'Evangile ; et l'entendement, ainsi éclairé et persuadé des grandes vérités de l'Evangile, fait agir comme il faut la volonté, pour accomplir celle de Dieu.

PREMIÈRE PARTIE.

Dire qu'il appartient au goût de faire le discernement des couleurs, à la vue de juger de l'accord des sons et de l'harmonie, et à l'ouïe d'examiner si une chose a de l'amertume ou de la douceur, n'est pas une plus haute extravagance que de soutenir que c'est à la volonté de comprendre les sciences et d'en pénétrer les secrets; et c'est pourtant la vérité que notre Maître établit aujourd'hui touchant sa doctrine, selon le sens que saint Jean Chrysostome, en l'homélie 48, donne à ces paroles : *Si quis voluerit facere, cognoscet.*

Il publiait tous les jours hautement les grandes vérités de sa doctrine, et spéculative et pratique, qui sont celles de l'Evangile, pour l'établissement de nos mystères et pour la réforme des mœurs. Les plus grands de Jérusalem et les plus savants de la Synagogue écoutaient attentivement les merveilleux discours qu'il faisait souvent sur ce sujet, et, comme ils avaient de l'esprit, ils voyaient fort bien que ce qu'il disait avec tant de grâce était admirable. Ils ne le croyaient pourtant point du tout et ne le comprenaient pas même de la manière qu'il eût fallu qu'ils l'eussent entendu pour agir ensuite conformément à leur lumière : de là vient que, comme dit l'Evangile : *Mirabantur*, ils admiraient la personne et ne s'arrêtaient point à la doctrine. Le Fils de Dieu, pour les tirer de cette stérile admiration à la connaissance féconde et agissante, laissant à part les qualités de sa personne, leur fait voir l'excellence et les avantages de sa doctrine par la grandeur de son principe, quand il dit : *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me Patris :* Ma doctrine ne vient pas originairement de moi, mais de mon Père, de qui je tiens et sa propre essence et ma mission. Il faisait tous les jours tant de miracles en confirmation de cette vérité ; car toutes ces grandes merveilles, dont il remplissait toute la Judée, n'étaient que pour prouver au monde qu'il venait et parlait de la part de Dieu son Père ; et néanmoins leur aveuglement était éternel ; ils n'étaient point du tout persuadés. Pourquoi? il en apporte la raison avec beaucoup de force et d'adresse dans ces paroles : *Si quis volueruit facere, cognoscet de doctrina.* Je ne vous dis pas seulement que vous ne faites point la volonté de Dieu mon Père, ce qui pourrait être l'effet de la fragilité humaine ; cela n'est que trop clair, puisque vous n'apportez nul soin à observer sa sainte loi : *Nonne Moyses dedit vobis legem, et nemo ex vobis facit legem?* mais je dis davantage, que vous êtes déterminés à ne la vouloir point faire, ce qui vient de votre malice, par la haine et par l'envie que vous avez

conçues contre moi qui vous la propose, étant fort résolus de ne renoncer jamais à ces passions criminelles; ce qui paraît en ce que vous ne cherchez que l'occasion de me donner la mort : *Quid me quœritis interficere?* Voilà pourquoi vous ne comprenez rien à ma doctrine, car tout homme qui a bonne volonté l'entend bien. Vous n'y connaissez rien du tout, c'est donc que cette bonne volonté vous manque : *Si quis voluerit facere, cognoscet.*

Non, ce n'est point par les subtilités d'un esprit vif et pénétrant qu'on entre dans l'intelligence de cette admirable doctrine, mais par les bonnes inclinations d'une volonté bien réglée. Ce ne sont pas les grand efforts et les profondes spéculations d'une étude extraordinaire qui nous donnent ses connaissances, mais les saintes affections d'un cœur qui s'y applique fortement, et ce n'est pas enfin par les lumières de l'entendement, mais par les ardeurs de l'amour qu'on en découvre les mystères. En voici la raison : dans les sciences humaines on raisonne, on discoure, cela veut dire, on va par des principes évidents à des conclusions non-seulement certaines, mais si claires et si conformes à un esprit raisonnable, qu'il ne peut n'en pas convenir. Il n'est point du tout nécessaire que la volonté l'y pousse, il s'y porte nécessairement de lui-même, sans qu'il lui soit possible de s'en empêcher. Il n'en est pas ainsi de cette science de Jésus-Christ : à la vérité, les principes en sont inébranlables et plus certains encore que tous ceux sur lesquels la sagesse humaine appuie ses raisonnements, parce qu'ils sont fondés sur la parole de Dieu-même; mais ils sont aussi très-obscurs et rebutent étrangement l'esprit et la naturelle inclination de l'homme. Un Dieu fait homme, pauvre, humilié, anéanti jusqu'à la mort de la croix; il faut pardonner à ses ennemis, crucifier sa chair, porter sa croix et se faire à soi-même une éternelle violence; ténèbres, obscurité, rebut. L'entendement, bien loin de se porter à des objets qui le choquent si fort, se mutine contre eux et s'en éloigne naturellement autant qu'il peut; il faut donc que la volonté, pour vaincre cette aversion, l'y porte par un mouvement plus puissant que les théologiens appellent une inclination pieuse.

Or, quelle est-elle maintenant cette inclination si efficace, cet impérieux mouvement de la volonté qui fléchit et fait ployer l'entendement, lui faisant croire fortement et connaître de la bonne manière que cela est, et qu'il faut même que cela soit ainsi, contre toutes les apparences de la raison purement naturelle qui se révolte contre lui? C'est l'amour de ce qui nous est proposé par cette science de Jésus-Christ et qui est infailliblement la volonté de Dieu qu'elle nous déclare; c'est le désir et la résolution de l'exécuter. Car, enfin, lorsque nous aimons quelque chose et que nous désirons avec grande ardeur qu'elle arrive, quand on nous en apporte la nouvelle, nous la croyons facilement et avec beaucoup de plaisir; et si nous la craignons, il y a toujours, quoiqu'on puisse dire, grande répugnance à la croire. On cherche des raisons pour la combattre, et il n'est nullement aisé de nous persuader; notre aversion s'y oppose. C'est donc la bonne volonté, l'amour que nous avons pour Dieu et le désir de le servir et de faire sa sainte volonté en toutes choses, qui persuade notre entendement et qui l'éclaire, pour comprendre comme il faut la doctrine évangélique, par laquelle cette divine volonté nous est manifestée; et quand on n'entre pas dans cette disposition de volonté, on ne connaît rien en cette science : *Si quis voluerit facere, cognoscet.*

C'est pour cela que le Sauveur disait à ses disciples, par un admirable mystère, que le Saint-Esprit qu'il leur enverrait bientôt leur enseignerait toute vérité : *Docebit vos omnem veritatem* (*S. Joan.*, XVI). Ecoutez, je vous prie, cette merveilleuse théologie de de notre Maître. A qui est-ce d'enseigner la vérité qu'au Verbe, qui, étant la lumière et la sagesse de son Père et procédant par voie d'entendement, est aussi la vérité même? Comment cela peut-il appartenir au Saint-Esprit qui, procédant par volonté, est, en vertu de sa propriété personnelle, l'amour substantiel en Dieu? L'un et l'autre sont pourtant très-véritables, parce qu'on peut enseigner en deux façons, ou comme maître, en établissant et en proposant une doctrine, ou bien comme interprète, en l'expliquant et en la rendant intelligible. Le Fils de Dieu est le maître qui nous propose sa doctrine dans l'Evangile, et le Saint-Esprit est celui qui nous la fait entendre de la manière qu'il faut pour agir. C'est son interprète qui nous en donne une connaissance solide, affectueuse et agissante : *Nen enim a semetipso loquetur;* il ne parle pas de lui-même, dit notre Sauveur, *Sed quæcumque audierit loquetur;* il ne fait qu'expliquer ce qui vient de moi. Et pour cela saint Basile, au livre cinquième contre Eunomius, l'appelle le Verbe du Fils, c'est-à-dire, son interprète, qui nous donne l'intelligence de tout ce que le Fils de Dieu nous enseigne dans l'Evangile, parce que le Saint-Esprit est le Dieu d'amour et de volonté, et que c'est par la bonne volonté et par l'amour que l'entendement connaît comme il faut la doctrine de Jésus-Christ.

C'est l'avertissement que l'Apôtre donne aux Chrétiens pour se rendre bientôt capables et fort intelligents dans cette sublime science : *In charitate radicati et fundati*, *ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis*, *quæ sit longitudo*, *latitudo*, *sublimitas et profundum* (*Ephes.* III), comme s'il leur disait : Ecoutez, disciples de Jésus-Christ, on vous propose en son école, pour le sujet de votre étude et de votre application, les choses du monde les plus relevées et les plus dignes d'occuper les esprits mêmes détachés de la matière dans le ciel. Au reste, pour en acquérir une parfaite connaissance, vous n'avez pas besoin de beaucoup de raisonnements et de discours et de subtilité; il n'est

pas nécessaire de consulter les savants et les livres, ni d'entreprendre de fort longs voyages, pour chercher au delà des mers quelque secours à votre esprit, chez une sagesse étrangère, il faut seulement que vous employiez vos travaux et vos soins à la culture de la volonté ; que vous aimiez beaucoup, et que la charité jette de profondes racines dans vos cœurs : *In charitate radicati*. Cela suffit pour vous y rendre aussitôt très-habiles, car vous pénétrerez sans peine par la capacité d'une savante volonté jusqu'où les efforts de l'esprit humain, aidé de toutes les forces de la nature et des subtilités de l'art, ne saurait jamais arriver. Vous embrasserez la vaste étendue de l'immensité même, vous égalerez par vos connaissances la longueur sans bornes de l'infini, vous vous élèverez jusqu'à la hauteur suprême de Dieu, vous pourrez sonder les abîmes de sa profondeur impénétrable, vous découvrirez le caché, vous saurez l'inconnu, vous verrez l'invisible et vous entendrez l'incompréhensible, parce que, comme dit l'Apôtre, vous aurez : *Oculos cordis vestri illuminatos, ut sciatis* (*Ephes.* I), les yeux du cœur admirablement éclairés, pour découvrir tous les secrets de cette divine science. Au contraire, depuis que la volonté est tellement pervertie, que non-seulement on n'accomplit point par faiblesse celle de Dieu, mais aussi qu'on se détermine par une malice arrêtée, pour satisfaire pleinement ses passions, à ne vouloir pas l'accomplir, l'entendement est si fort obscurci par les noires vapeurs d'une passion si déraisonnable, que, quoiqu'il entende le sens des paroles, il ne les comprend pourtant point de la manière qu'il faut pour agir, cela ne fait nulle impression sur lui : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei* (I *Cor.*, 2), comme la terre qui envoie force exhalaisons vers le ciel se cache le soleil, quoiqu'il éclaire, et se fait à soi-même des ténèbres en plein midi.

De là nous devons conclure premièrement que tous les chrétiens sont inexcusables, s'ils ne connaissent et ne comprennent pas les grandes vérités de l'Evangile, comme il faut qu'elles soient connues pour le salut et pour la perfection, parce qu'enfin Dieu a donné à tous les hommes tout ce qu'il faut pour les connaître. Il se peut bien qu'un homme ne soit pas si propre à une science qu'un autre, parce que tous n'ont pas l'esprit tourné de la même manière, ni l'imagination aussi vive et aussi forte qu'il faudrait qu'elle fût pour y réussir; mais pour se rendre habile en cette doctrine de Jésus-Christ, où la force et la vivacité de l'esprit n'ont point de part, il ne faut que la bonne volonté; et il n'y a personne qui n'en soit capable, et les plus simples et les moins subtiles la peuvent avoir aussi bien que ceux qui ont l'esprit le plus brillant.

Secondement que le défaut de bonne volonté est la source de toutes les erreurs, soit dans les mœurs ou dans la foi, parce que la volonté débauchée attire aisément après soi l'entendement dans sa débauche, pour être favorable à ses désordres. La plus grande de toutes les erreurs est celle qui fait croire qu'il n'y a point de Dieu, car elle est si peu soutenable et enferme si bien dans elle-même la conviction de sa fausseté, qui se produit d'abord à découvert, par la seule exposition qu'on en fait, qu'un athée n'ose dire une pareille chose qu'à soi-même : *Dixit impius in corde suo : Non est Deus* (*Psal.* II). D'où vient cet effroyable aveuglement? de la volonté corrompue : *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis.* L'Evangile défend absolument la haine et la vengeance, qu'il nous oblige de laisser à Dieu ; vous en trouverez pourtant qui vous soutiendront hardiment qu'on peut rendre injure pour injure, et que pour sauver son honneur on peut réparer par la violence et par de sanglants effets un affront qu'on a reçu par des paroles. Mais voici clairement dans l'Evangile : *Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris* (*Matth.* XVIII) : Vous serez traités de mon Père comme ce misérable condamné, si vous ne pardonnez de tout votre cœur à vos frères. Ils l'entendent tout autrement et en tirent tout le contraire de ce qu'il en faudrait conclure. D'où vient cette stupidité? Ont-ils perdu le sens et la raison? Nullement, ce sont des docteurs, ce sont de beaux esprits et des gens habiles dans tout le reste, qui vous parleront de la sorte. Qu'y a-t-il donc? c'est que la volonté étant pervertie et préoccupée par la haine, qui fait qu'elle est fortement résolue à ne vouloir point pardonner, ne souffre pas que l'esprit voie la vérité la plus claire et la plus brillante : *Supercecidit ignis, et non viderunt solem* (*Psal.* LVII). Le feu de cette violente passion s'étant répandu dans leurs cœurs les éblouit et les aveugle tellement par ses ardeurs et par ses fausses lumières, qu'ils ne sont plus capables de voir le soleil qui brille avec tant d'éclat dans l'Evangile.

En troisième lieu que c'est pour cela que parmi les sages, les politiques et les grands du monde, principalement dans les cours des princes et des rois, il s'en trouve si peu qui goûtent les maximes de l'Evangile, qui en comprennent la solidité et qui ne fassent hautement profession d'en suivre d'autres qui leur sont tout à fait opposées. Ce n'est pas qu'ils n'aient de l'esprit, et de l'esprit fort éclairé, mais c'est qu'il y a dans leur âme une étrange corruption, qu'ils n'ont nul soin de leur salut et nulle envie de se convertir, ils sont aveugles par la volonté. Au contraire, parmi les simples et les hommes du commun il s'en voit qui les entendent admirablement et qui en font très-grand état, parce qu'ils ont effectivement un désir formé de se sauver, et, quoiqu'il leur échappe des péchés quelquefois dans l'occasion, ils ont pourtant toujours dans l'âme ce principe de la bonne volonté qui les éclaire. Cela se peut remarquer dans notre Evangile, où les princes des prêtres, les pontifes, les pharisiens, les scribes, les docteurs et les grands

de Jérusalem, ces gens de tant d'esprit et si savants, écoutent et n'entendent pas la doctrine de Jésus-Christ; mais les pauvres, les artisans, le bon bourgeois, les gens du peuple la reçoivent et en comprennent l'excellence : *De turba autem multi crediderunt in eum.*

Enfin, ce qui nous importe le plus, il faut conclure d'une vérité si bien établie, qu'encore que nous soyons pécheurs et que notre faiblesse nous fasse succomber assez souvent sous les efforts de la moindre tentation, nous devons du moins toujours conserver ce grand désir et cette bonne volonté; de servir Dieu et d'accomplir sa sainte volonté : et si nous sentons en nous-mêmes que nous ne l'avons pas, ou qu'elle est trop languissante, il faut la demander à Dieu par une fervente prière, nous persuadant fortement que, si la bonne volonté illumine l'entendement, pour bien connaître la doctrine de l'Evangile, aussi l'entendement bien éclairé de cette sorte emporte impérieusement la volonté et la fait agir constamment pour accomplir toutes les volontés de Dieu : et c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'est pas de cette doctrine comme des autres sciences de la sagesse humaine, qui ne passent pas les limites de l'entendement et ne vont pas jusqu'à la volonté, pour exercer sur elle leur empire. Il se peut qu'un homme de beaucoup d'esprit ait pénétré tous les secrets de la philosophie, qu'il possède parfaitement tout ce que les Platon, les Socrate, les Aristote, les Sénèque, les Epictète ont jamais dit de beau, de véritable et d'excellent dans la morale, qu'il ait tous ces beaux sentiments dans l'âme et qu'il soit très-persuadé, et néanmoins qu'il fasse absolument tout le contraire, comme ce misérable qui, gémissant sous la pesanteur de ses fers et déplorant sa lâcheté, disait pourtant qu'il abandonnait sa raison pour s'abandonner à sa passion : *Video meliora proboque, deteriora sequor.* D'où vient ce désordre dans lui? c'est que ses connaissances sont stériles, que toute sa doctrine s'arrête dans l'entendement et qu'elle n'a point de force sur la volonté. C'est un jour froid et sans chaleur qui ne produit rien dans le cœur. Mais la doctrine évangélique porte tellement sa lumière dans l'entendement, que celui-ci, persuadé de ces divines vérités, fait agir infailliblement la volonté pour accomplir celle de Dieu qu'elle nous manifeste.

C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre clairement par ces belles paroles en saint Jean, chap. 6 : *Omnis qui audivit à Patre meo et didicit, venit ad me :* Tout homme qui est instruit de mon père, et qui écoute et apprend de lui ma doctrine vient à moi. Sur quoi saint Augustin raisonne fort juste en cette manière : *Omnis qui didicit venit;* tous ceux qui écoutent et qui apprennent, viennent : *Quisquis ergo non venit, profecto non didicit* (*L.* 1, *de gr. Chr.*, *c.* 14); il faut donc nécessairement conclure que celui qui ne vient pas n'a point appris. Attendez, s'il vous plaît, me direz-vous ; le Fils de Dieu venait de faire son admirable sermon de l'eucharistie à ceux qui l'avaient suivi après le miracle de la multiplication des pains. Quelques-uns, vivement touchés de son discours, s'étaient attachés fortement à lui ; beaucoup d'autres, scandalisés de ce qu'il leur disait, l'avaient quitté. Ne venaient-ils pas tous ensemble d'apprendre de lui ce qu'il voulait leur dire? Oui, sans doute, ils l'avaient appris, mais non pas tous également ni de la même manière, car tous ceux qui entendent ce que Dieu dit de la manière qu'il l'enseigne à ceux qui ont la bonne volonté ne manquent jamais de venir. Pourquoi? parce que la doctrine évangélique, entendue comme elle le doit être, par l'inspiration du Saint-Esprit, enferme la grâce efficace et victorieuse qui fait agir la volonté, sans toutefois blesser la liberté du franc arbitre. Ecoutez ce mystère. La grâce que Dieu donne pour agir doit être dans l'entendement et dans la volonté; dans celui-là une connaissance surnaturelle des vérités que Jésus-Christ enseigne, et dans celle-ci un mouvement d'un pareil ordre, pour la porter à la pratique de ce que la lumière lui découvre. Et comme ces deux facultés sont subordonnées l'une à l'autre pour l'action, qui est la fin où elles tendent, et que l'une n'agit qu'à mesure que l'autre éclaire, le mouvement dans la volonté pour agir est toujours à proportion de la lumière dans l'entendement pour éclairer. Or, il y en a de deux sortes, sans même sortir des termes du surnaturel : l'une qui, à la vérité, éclaire, mais sans chaleur et d'une manière si peu ardente, qu'on n'agit non plus ensuite que si l'on était encore dans l'ignorance ; l'autre qui est si vive, si brillante et qui fait dans l'esprit un jour si ardent, que la volonté, en étant tout échauffée, s'applique avec ardeur à l'objet qu'elle découvre et qu'elle embrasse à la faveur de ces clartés. De sorte que celui qui la reçoit se trouve en un état où, comme dit si bien saint Augustin, non-seulement il apprend et il sait admirablement ce qu'il doit faire, mais il fait infailliblement aussi ce qu'il a le bonheur d'apprendre et de savoir : *Ut non solum quid faciendum sit sciat, sed quod scierit etiam faciat* (*Ibid.*), ce qui paraît en cette occasion.

Le Sauveur parle clairement; les scribes et les pharisiens l'écoutent attentivement; ils comprennent le sens de ses paroles en même temps que sa voix frappe les oreilles. Ils ont dans l'esprit autant de lumière qu'il en faut pour les entendre surnaturellement, ils l'admirent, ils sont ravis des belles choses qu'il leur dit, et pourtant ils ne viennent pas à lui, et ils demeurent aussi froids à son égard que s'ils étaient absolument sans lumière et sans connaissance. *De turba autem multi*, et plusieurs de parmi le peuple, qui n'avaient à beaucoup près ni autant d'esprit, ni autant de savoir que ces grands docteurs, connaissent par là Jésus-Christ, et viennent et s'attachent irrévocablement à lui. N'entendent-ils pas tous la même chose? oui, sans

doute, mais ce n'est pas de la même façon ni par une semblable lumière. Saint Paul avait vu les merveilles du christianisme naissant, il avait ouï les sermons des apôtres et de saint Etienne, il fut même présent au témoignage que celui-ci rendit si hautement de sa créance et de sa foi, et qu'il signa si glorieusement de son propre sang; et de si belles connaissances ne firent point d'effet sur son esprit, il fallut une autre lumière qui vînt expressément du ciel et qui, l'aveuglant à l'extérieur, l'illuminât dans l'âme pour lui montrer les mêmes choses, mais d'une autre manière qui fût propre à lui arracher les armes des mains et à dompter l'opiniâtreté de son cœur si longtemps rebelle : *Circumfulsit illum lux de cœlo* (*Act.* IX).

Ce philosophe (*Ruff.*, *l.* 1, *c.* 5) durant le grand concile de Nicée avait ouï les merveilleux raisonnements des premiers hommes de la terre, pour prouver la divinité de Jésus-Christ (*Sozom.*, *l.* 1, *c.* 17), et il y avait toujours opposé l'orgueil et les fausses subtilités de la sagesse humaine, jusqu'à ce que le saint évêque Spiridion, fortement poussé de l'Esprit de Dieu, lui dit en lui parlant d'un air où il y avait quelque chose de divin : Ecoute, philosophe, je te dis que Jésus-Christ est Fils de Dieu, né d'une Vierge, mort et ressuscité; ne le crois-tu pas ? Oui, répondit ce superbe vaincu, en lui rendant les armes. Puis se tournant vers ses disciples qui étaient présents à ce combat : Tandis qu'on m'a combattu en homme, dit-il, je me suis servi des raisons humaines pour me défendre; mais maintenant que Dieu me parle par la bouche de ce saint homme, je n'ai plus rien à dire, je me rends. Il n'entendait pourtant que la même chose que tant de grands hommes venaient de lui dire avec tant de force et d'éloquence, il est vrai, mais Dieu la lui disait lui-même alors intérieurement de toute autre manière.

Augustin avait lu cent fois ces paroles du grand Apôtre : *Non in comessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus, et impudicitiis ; sed induimini Dominum nostrum Jesum Christum* (*Rom.*, XIII); Ne déshonorez pas votre âme par les déréglements d'une vie brutale dans les plaisirs des sens, mais revêtez-vous de notre Seigneur, en vivant de sa propre vie. Il en avait compris le sens par la force de son esprit à qui rien n'était inconnu, quand il s'appliquait à le pénétrer; et pourtant cet esprit n'en devenait pas plus réglé ; mais lorsqu'après avoir ouï la voix du ciel qui lui commandait de lire, il les lut en les rencontrant d'abord à l'ouverture de son livre; il vit tout autrement la même chose qu'il avait déjà vue tant de fois, et il la vit de cette manière efficace qui fait tout à coup d'un pécheur un grand saint : *Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis* (*Psal.* LXXV). Ah! mon Dieu, c'est vous seul qui pouvez éclairer une âme en cette admirable façon, s'écrie le prophète royal, apprenant cette vérité par une bienheureuse expérience. C'est vous qui, des montagnes éternelles de votre suprême grandeur et de votre puissance souveraine, versez dans un esprit ces victorieuses clartés qui triomphent de toutes les ténèbres : *Turbati sunt omnes insipientes corde.* Il n'y a point de passion ni de folie qui ne cède à ces lumières, et c'est à leur faveur que la grâce enfin établit puissamment son empire sur les ruines de la nature.

Or, c'est de cette sorte de clarté dont Jésus-Christ illumine l'entendement de ceux qui s'appliquent à sa doctrine par l'amour et par la bonne volonté, comme nous venons de le dire, et ensuite le mouvement surnaturel qui de cette lumière naît dans elle, lui étant proportionné, est toujours efficace, et la fait infailliblement agir : *Ac per hoc*, ajoute au même endroit saint Augustin, *quando Deus docet, non per legis litteram, sed per gratiam spiritus, ita docet, ut quod quisque didicerit non tantum cognoscendo videat, sed etiam videndo appetat, agendoque perficiat.* Qui l'a fait opérer ainsi ? La doctrine que Jésus-Christ enseigne en cette manière si efficace. Et ce qu'il y a de rare et de merveilleux, c'est que non-seulement elle fait agir, mais qu'elle le fait aussi dans un moment et pour toujours, si nous voulons. C'est ce que le psalmiste exprime en la personne du Sauveur du monde par ces paroles si mystérieuses du psaume XLIV. *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis.* Ma langue est une plume d'écrivain qui forme très-vite ses caractères. Que veut dire ceci ? La langue, qui est en quelque façon la plume de la nature pour former en l'air ses expressions, va fort vite; mais ses productions ne durent guère, et le même air qui les fait naître les fait en même temps périr. Le point de leur naissance est presque celui de leur mort, entre l'un et l'autre il n'y a que le moment de la prononciation qui cesse d'être, quand elle est formée.

Au contraire, la plume que nous pourrions appeller la langue de l'art, par laquelle les muets mêmes parlent jusqu'à se faire entendre par toutes les parties du monde et dans tous les siècles, est extrêmement lente. Pour bien peindre, il la faut conduire avec mesure sans se précipiter, elle fait beaucoup de détours en faisant beaucoup de figures, elle ne forme les caractères que l'un après l'autre; il lui faut du temps pour les assembler et pour en composer une syllabe; mais aussi ce qu'elle a formé dure longtemps, non-seulement il survit au mouvement qui l'a produit, mais à la personne même qui conduit la plume et, après des siècles entiers, il se fait entendre comme il faisait au point qu'il fut écrit, si ce n'est qu'on l'efface. Sur cela, voici maintenant le sens de ces paroles : *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis.* Ma doctrine représentée et par la langue et par la plume a toutes les perfections de l'une et de l'autre, sans avoir leurs défauts. elle est et langue et plume tout ensemble, mais par où elles sont parfaites : langue par la vitesse de son action, plume par la durée de sa production. Elle produit bientôt son effet, en faisant agir promptement la volonté, et elle l'y conserve toujours, la perfectionnant

sans cesse, si celle-ci n'y met obstacle, et n'efface par sa malice ce que le Saint-Esprit écrit dans les tables de notre cœur par cette céleste doctrine.

Finissons en prenant le raisonnement de saint Augustin sur les paroles de Notre-Seigneur que nous avons tantôt examinées. Tous ceux qui ont appris la doctrine de Jésus-Christ ne manquent jamais de venir à lui; or, il se voit tous les jours parmi les chrétiens une infinité de gens qui, bien loin d'y venir, s'en éloignent infiniment par une vie toute contraire à tout ce que prescrit sa doctrine dans l'Evangile. Que faut-il conclure de là? *Omnis ergo qui non venit, profecto non didicit*; que toutes ces sortes de gens, qui font assurément le plus grand nombre, ne savent rien du tout en cette science de l'Evangile, quoique d'ailleurs ils soient peut-être les hommes du monde les plus éclairés et les plus savants même dans la connaissance des saintes lettres. Car il y a sans doute une différence infinie de savoir à savoir : savoir en bel esprit, en philosophe, en théologien, en docteur, et savoir en chrétien, en disciple de Jésus-Christ et en homme de bonne volonté. Savoir de la sorte en chrétien, par les ardeurs de la volonté, par amour, édifie et fait accomplir la volonté de Dieu; savoir en philosophe et en docteur, par les seules lumières de l'esprit, ne laisse que du vide et de l'enflure: *Scientia inflat, charitas vero ædificat* (I *Cor.* VIII).

Voilà la cause de tous les désordres qu'on voit dans la vie des chrétiens. On ne sait point du tout les vérités de l'Evangile de la manière qu'il les faut savoir, et on ne les sait pas ainsi, parce qu'on n'a pas ce principe de la bonne volonté qui s'applique à cette étude pour agir. On se propose une autre fin, on veut savoir d'autre façon, et l'on apprend toute autre chose que ce qu'un chrétien doit savoir, sans que jamais on tâche de l'apprendre. Voilà ce qui fait que le monde est rempli, comme dit le Sage, d'une infinité d'ignorants et de fous, parce qu'enfin s'appliquer à toute autre chose qu'à ce qu'on doit savoir et que l'on ignore toujours, est une vraie folie.

Y a-t-il rien de plus fou que cet empereur qui s'attachait fortement à surprendre et à percer des mouches avec un poinçon d'or, tandis que tout périssait par sa négligence et son peu d'application aux soins des affaires publiques; ou que cet autre qui s'alla mettre dans la fantaisie de vouloir devenir le plus habile grammairien de son empire? Il apprenait avec grand soin comment les verbes gouvernaient les noms, comme il fallait ranger des mots, et quelle mesure devait avoir un vers; et il ne savait ni gouverner son Etat, ni ranger une armée en bataille, ni prendre de justes mesures dans les affaires importantes; il savait décliner et ne savait pas régner; bon grammairien, fort mauvais prince. Fallait-il donc qu'il occupât une place qu'il remplissait si mal, s'il voulait négliger tout le solide pour une étude si peu digne d'une si haute majesté? Voilà la folie déplorable des chrétiens et de ceux qui sont les plus sages et les plus habiles, selon le jugement du monde.

Dieu s'est fait homme pour être leur Maître et pour leur enseigner par ses paroles et par ses exemples les grandes vérités de sa doctrine, qui leur montre l'art de conquérir l'empire de l'éternité. Il leur donne à tous sans exception autant de capacité qu'il en faut pour y réussir, puisque ce n'est point par la force de l'esprit qu'on l'apprend, mais par la bonne volonté; et ils négligent le soin qu'ils en doivent prendre, pour cultiver uniquement l'esprit et pour apprendre par lui mille choses qui, sans être subordonnées à cette étude principale, ne sont que bagatelles, que mensonge et que vanité : *Usquequo, parvuli, diligitis infantiam, et stulti ea quæ sibi sunt noxia cupient, et imprudentes odibunt scientiam* (*Prov.* I). Ah! malheureux et pauvre insensé, enfant de cinquante et de soixante ans, malgré ton esprit et ta prétendue capacité en ce que tu prétends savoir, tu ne sais rien que le mensonge et que la vanité. Tu peux bien être grand docteur, grand philosophe, grand théologien, grand capitaine, grand jurisconsulte, grand politique, grand architecte, grand peintre, grand toujours avec modification; mais, absolument parlant, tu n'es qu'un grand fou et un ignorant, parce que tu ignores le grand point, et l'unique nécessaire; ce pour quoi seulement tout le reste se doit apprendre, et sans quoi, dans la vérité, tout le reste n'est que mensonge. En un mot, tu ignores et même tu hais ce qu'on doit uniquement appeller science; je veux dire, celle qui fait accomplir la volonté de Dieu : *Et imprudentes odibunt scientiam.* Apprenez donc, chrétiens, cette doctrine de votre unique Maître Jésus-Christ, vous appliquant par une bonne et ardente volonté aux vérités et aux maximes de son Evangile. Dites-lui, comme Samuel, par le langage affectueux de votre cœur : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (I *Reg.* III); Parlez, Seigneur, et parlez à mon cœur; car c'est par ce cœur même que comme votre serviteur et votre disciple je vous écoute. La volonté disposée de la sorte éclairera bientôt l'entendement pour lui faire comprendre comme il faut les secrets de cette admirable doctrine. L'entendement illuminé par les ardeurs de cette bonne volonté, lui fera promptement et constamment accomplir celle de Dieu; et la volonté divine accomplie, fera tout votre bonheur sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XXV.

POUR LE CINQUIÈME MERCREDI DE CARÊME.

Les aveugles clairvoyants et les clairvoyants aveugles.

In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant.

Je suis venu au monde pour y exercer un jugement, d'où il arrivera que ceux qui ne voient pas verront, et que ceux qui voient deviendront aveugles (*S. Jean, chap.* IX).

N'est-il pas étrange dans la nature que le soleil qui, comme cause nécessaire, doit

agir uniformément, produit néanmoins tous les jours des effets si contraires, puisqu'il amollit la cire et qu'il endurcit les pierres, qu'il blanchit ceux-ci et noircit ceux-là, et qu'il éclaire quelques-uns en même temps qu'il en éblouit d'autres et même qu'il les rend aveugles. On cesse pourtant de s'en étonner, lorsqu'après avoir bien pénétré la nature de tant de sujets sur lesquels il agit, on y trouve beaucoup de différentes dispositions, d'où naît cette diversité, qui ne vient pas du soleil toujours prêt et fort disposé de sa part à produire le même effet favorable par sa lumière.

Voici sans doute encore une merveille bien plus surprenante dans l'ordre de la grâce. Le Fils de Dieu qui est de toute éternité la lumière du Père, dont il est le Verbe et la connaissance, étant venu au monde en est aussi devenu le soleil et la lumière, comme il le dit lui-même dans cet Evangile : *Quamdiu sum in mundo, lux sum mundi.* Et il se voit tous les jours néanmoins que, par une terrible différence, quelques-uns en sont éclairés et beaucoup d'autres aveuglés, et qu'en même temps que ceux-là découvrent mille belles choses à la faveur de ses rayons qui leur font un jour continuel, ceux-ci, par un sort tout contraire, se trouvent au milieu de ses clartés ensevelis dans les ténèbres d'une nuit éternelle ; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les uns, dans leur aveuglement, découvrent la lumière de ce bel astre et les autres dans sa lumière rencontrent leur aveuglement. Ce qui obligea le Sauveur du monde à dire à notre aveugle admirablement éclairé cette sentence si mystérieuse : *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant ;* Je suis venu au monde pour faire le discernement et la séparation des bons et des méchants, comme au commencement du monde, je le fis de la lumière et des ténèbres. C'est l'interprétation de saint Augustin au traité 44, et cette séparation consiste en ce que de l'avénement de Jésus-Christ il est arrivé que les aveugles ont été éclairés et les clairvoyants aveuglés. Les simples et les idiots ont pénétré par les lumières de la grâce et de la foi les secrets du monde les plus impénétrables, et les sages et les savants sont devenus ignorants et stupides par l'infidélité. L'Asie, l'Egypte, la Grèce, autrefois mères des sciences, se sont trouvées barbares, et les barbares les plus éloignés du commerce des hommes et les moins capables de discipline ont paru tout à coup savants et philosophes. L'Allemagne et l'Angleterre, dans l'Europe, ont trouvé les ténèbres et l'aveuglement de l'hérésie au milieu des lumières les plus brillantes du christianisme ; la Chine, le Japon, la Tartarie, les Indes de l'orient et de l'occident, ont reçu la lumière de la vérité dans les ténèbres d'une erreur qui paraissait insurmontable. Les scribes et les pharisiens de l'Evangile s'aveuglent effroyablement à la splendeur du miracle du monde le plus éclatant, et dans le plein jour d'une vérité qu'aucun nuage ne peut obscurcir, et le pauvre aveugle, dans l'aveuglement du monde le plus incurable, jouit miraculeusement de la clarté du plus beau jour qui fût jamais, et au corps et en l'âme. A celui-ci on ferme les paupières pour les lui ouvrir, on les charge de boue pour les nettoyer, on les obscurcit pour les éclairer ; on fait enfin trouver la lumière dans les ténèbres de son aveuglement ; à ceux-là on présente la vérité pour s'abandonner à l'erreur, la lumière pour ne rien voir, le plein midi pour s'égarer dans une horrible nuit ; on laisse enfin trouver l'aveuglement dans la source même du jour et de la clairvoyance, quoique de part et d'autre ce soit le même Jésus-Christ et le même astre qui répand généralement partout sa lumière.

Cessons de nous en étonner, ce soleil donne à tous ce qu'il faut pour les éclairer ; mais tous ne le reçoivent pas également et comme il faut, pour en être éclairés. Les gens de bien par une certaine espèce d'aveuglement, qui est une admirable disposition à la clarté surnaturelle, l'y rencontrent ; et les méchants, par leur malice qui combat la lumière qui l'éclaire, y trouvent leur aveuglement. Ce sont les deux vérités que notre Evangile nous découvre en nous faisant voir, dans la première partie, l'aveugle clairvoyant et, dans la seconde, les clairvoyants aveugles : *Ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant* ; Que les aveugles voient, et que les éclairés s'aveuglent.

PREMIER PARTIE.

Le Sauveur du monde, sortant du temple, vit un pauvre homme né aveugle, et comme ses disciples, persuadés, selon la créance commune, que toutes les afflictions étaient la punition de quelque péché, et qu'il suffisait d'être malheureux pour être criminel, lui eurent demandé si cet aveuglement venait du péché de cet homme ou de celui de ses parents, il leur apprit, ce qu'ils ne savaient pas encore, que Dieu faisait quelquefois tout seul ses malades, et que la cause de cet accident était la seule volonté de Dieu qui l'avait fait naître, pour en tirer sa gloire qui éclate admirablement, et dans le miracle de cette guérison et dans ce qu'elle signifie dans nous-mêmes, lorsque Dieu nous éclaire en l'âme par de certaines ténèbres mystérieuses, de la même manière qu'il éclaira cet aveugle. Voici comment : *Præteriens Jesus vidit cæcum a nativitate :* Après avoir publié dans le temple les plus hauts mystères de sa mission et répandu les plus vives lumières de la vérité qu'il venait établir au monde, les Juifs, toujours désespérément obstinés dans leur malice insurmontable, bien loin de se rendre, coururent aux pierres pour l'en accabler : *Ipse autem abscondit se, et exivit de templo* : mais se cachant, il disparut tout à-coup et sortit du temple : *Et præteriens vidit cæcum :* Et en passant il vit, remarquez ces paroles par où l'Evangile commence. Il laisse ces opiniâtres et vient à ce bon homme ; il passe pour ceux-là, il s'arrête pour celui-ci ; il tourne le dos aux premiers et il jette les yeux sur cet aveugle. Ce pas-

sage devient funeste à ceux qu'il abandonne et il est le bonheur et le salut de celui qu'il regarde.

Dieu se présente généralement à tous les hommes, par son Fils, puisqu'il est cette vraie lumière qui éclaire tous ceux qui viennent au monde ; mais comme il s'est trouvé des peuples si peu raisonnables qu'ils ne pouvaient souffrir les premiers rayons du soleil levant, sans le charger brutalement de mille malédictions, aussi s'en voit-il parmi les chrétiens qui, fermant les yeux aux lumières de ce divin soleil et lui opposant leur ingratitude et la dureté de leur cœur pour repousser ses grâces, renoncent à leur propre bien en renonçant à ses faveurs. Ensuite il se retire et il se couche pour ces misérables, il devient nuit pour eux : *Si tu feceris casum*, *ille tibi facit occasum* (*August.*, *tr.* 2 *in Joan.*). Mais comme le soleil se couchant pour un hémisphère, se lève pour l'autre, aussi le Fils de Dieu se retirant de quelques-uns par leur faute, s'approche des autres par sa bonté. *Prœteriens ;* le voilà qui se couche pour ces Juifs qu'il abandonne à leurs ténèbres; *Vidit*, et il se lève pour l'aveugle qu'il vient mettre dans un plein jour. *Prœteriens :* il est couché pour tant de misérables qui n'ont ni aucune pensée, ni ensuite aucun soin de leur salut ; *Vidit*, et il se lève maintenant pour vous qu'il éclaire à ce moment même de la lumière de son Evangile. Quelle puissante obligation, chrétiens ! y avez-vous jamais solidement appliqué votre esprit ? Vous lui avez cent fois jeté des pierres, en résistant si souvent à ses grâces, par l'opiniâtreté de votre cœur; d'autres l'ont fait aussi, mais peut-être plus rarement que vous et d'une manière moins criminelle. Il est passé pour eux, par sa justice, en les faisant périr en leurs péchés, et il s'arrête encore à vous par sa miséricorde, sans qu'il y ait d'autre raison de cette préférence et de cet amour si particulier pour vous, que cet amour même qui vient uniquement de sa bonté.

Vidit, il le vit, non point par hasard et d'une simple œillade jetée par rencontre, mais avec application, par un dessein formé et d'une certaine manière, qui, comme remarque saint Chrysostome, donna lieu aux disciples de l'interroger, voyant bien qu'il avait quelque chose d'extraordinaire dans l'esprit, en regardant cet homme aussi fixement qu'il faisait. Et en effet, il le regarde avec dessein de le guérir en cette occasion, et à ce moment même qu'il destine à sa guérison. Dieu vient à vous et vous regarde de l'œil favorable de sa miséricorde pour vous éclairer, avec une sincère volonté de faire couler par cette lumière dans votre âme cette divine ardeur du Saint-Esprit, et cette céleste chaleur qui lui donne la vie surnaturelle ; mais il a ses moments auxquels il attache la grâce de votre guérison, c'est à lui seul de les choisir et à vous de les prendre comme il veut. Que savez-vous si ceux qu'il vous présente, s'étant une fois inutilement écoulés, il ne passera pas sans qu'il en vienne jamais d'autres qui vous le ramènent pour un pareil dessein.

Vidit, il le regarde en un état où ce pauvre aveugle n'était nullement en état de le regarder, n'ayant point du tout l'usage des yeux. Et Dieu jette si souvent sur vous les yeux de son amour, quand ceux de votre esprit sont malheureusement fermés pour lui et qu'il vous est impossible de les ouvrir. Quand il vous tira du milieu de cette infinité de créatures qui ne seront jamais, pour vous donner l'être et la vie, pouviez-vous attirer sur vous ses regards par les vôtres ? Quand au point de votre naissance où vous étiez aveugle-né dans les ténèbres de votre origine criminelle, il vous regarda pour vous éclairer par la grâce du saint baptême, aviez-vous des yeux pour le reconnaître ? et quand, après avoir commis un crime, il a daigné vous regarder en cet abîme infini de ténèbres pour vous en tirer, étiez-vous capable, dans cet état, de concevoir une sainte pensée pour tourner sur lui vos regards ? C'est lui, c'est lui qui vous a prévenus par les siens et les vôtres n'en sont que les suites et les effets.

Vidit, enfin il le regarda le premier, afin que l'aveugle le vît; que le voyant il crût en lui, et que croyant il l'adorât : il vous regarde des yeux de sa grâce prévenante, faisant naître dans votre esprit une sainte pensée par son regard, afin que vous le regardiez par elle, et que le voyant et le connaissant vous l'aimiez de tout votre cœur. C'est là votre ouvrage, ô divin soleil, et la fin bienheureuse de vos regards amoureux, qui sont le principe et la cause de mon salut. Si vos yeux ne s'ouvrent sur moi, les miens sont éternellement fermés. Leur jour ne peut venir que de la lumière des vôtres. Répandez-la donc dans mon âme, en la regardant lorsqu'elle est dans la nuit d'un aveuglement qui ne se peut achever de guérir, que par les charmes de vos yeux, en cette admirable suite de vos œillades que l'Evangile nous découvre.

Le regard de Dieu est bien autre que celui des hommes, selon cette belle sentence de Job, qui disait à Dieu : *Numquid oculi carnei tibi sunt*, *aut sicut videt homo*, *et tu videbis* (*Job*, X) ? Les hommes, en voyant, ne font autre chose que recevoir les espèces ou les images des objets portés par la lumière dans les yeux qui ne produisent rien du tout; mais Dieu, nous regardant, produit en nous la lumière qui vient de cette vue bienfaisante arrêtée sur nous. Sitôt que Jésus-Christ eut regardé cet aveugle, et qu'ayant instruit ses disciples, il leur eut appris le dessein de Dieu dans cet aveuglement, il l'en guérit en cette manière mystérieuse, qui fut la suite et l'accomplissement de son regard : *Expuit in terram, et fecit lutum ;* ayant fait une espèce de boue de sa salive mêlée avec de la terre, sur laquelle il venait de cracher, il lui en frotta les yeux, lui ordonnant d'aller dans le vivier de Siloé, au pied du mont de Sion, et de s'y laver ; ce qu'il n'eut pas plus tôt exécuté, qu'il revint fort gai avec les plus beaux yeux du monde.

C'est ici qu'il faut avouer, avec saint Augustin (*Tract.* 44), que les miracles du Sauveur du monde sont non-seulement des effets de sa toute-puissance, mais aussi des expressions admirables de sa sagesse, puisqu'ils nous découvrent de grands secrets dans leur manière et dans leurs circonstances pleines de mystères : *Et facta et verba sunt.* Celui-ci représente bien des choses que les Pères ont remarquées; mais principalement ces deux qui sont essentielles à notre sujet. La première, qu'il a bien moins fallu pour créer l'homme que pour en réparer la perte. Pour le former, il ne fallut qu'un peu de terre; mais pour le réformer, il a fallu que le Verbe, qui naît de l'entendement du Père, s'unît à cette terre; comme ici la salive, qui vient du cerveau, est mêlée mystérieusement avec la poussière; c'est l'interprétation de saint Augustin. La seconde, que le Verbe uni de la sorte avec notre nature, n'étant venu au monde que pour être sa lumière, nous illumine en la manière qui nous est exprimée dans ce qu'il fait en cette merveilleuse cure. Il fait de la boue et l'applique sur les yeux de cet aveugle. N'est-ce pas pour le rendre aveugle, quand d'ailleurs il ne le serait pas déjà? Il trouve pourtant la lumière dans ce nouvel aveuglement. C'est ce qui lui donne des yeux incomparablement plus beaux que ceux que la nature lui eût pu donner. Voilà sans doute une parfaite image de ce qu'il opérait intérieurement dans l'âme de l'aveugle, en même temps qu'il le guérissait de l'aveuglement corporel, et de ce qu'il fait maintenant encore dans ceux qu'il éclaire. Pour recevoir ses lumières surnaturelles, il faut se rendre volontairement aveugle dans les naturelles.

Afin d'entendre ceci, remarquez qu'il y a deux lumières par dessus la nature : celle de la foi, qui découvre à notre entendement ce que nous devons croire; celle de la sagesse et de la prudence divine qui éclaire la volonté, pour régler sa conduite en toutes les occasions où elle pourrait s'égarer, en prenant de fausses mesures. Dans la nature, comme nous sommes composés de corps et d'âme, il y en a deux autres qui viennent de ces deux parties : celle des sens qui nous fait connaître les choses immédiatement par elles-mêmes, nous les appliquant et les faisant passer par le corps dans l'imagination, et de celle-ci dans l'esprit; et celle de la raison ou de la sagesse humaine, qu'on prétend devoir être la règle de nos actions. Pour avoir la lumière de la foi, il faut renoncer à celle des sens; pour acquérir la parfaite sagesse des enfants de Dieu, nous devons être aveugles dans les raisonnements et les maximes de la sagesse humaine.

Voyons ceci dans notre aveugle. En même temps que Jésus-Christ lui appliquait la terre détrempée avec sa salive, il sentait bien que ce n'était que de la boue; et quand il ne l'eût pas senti, il l'eût bientôt appris des assistants qui, regardant avec empressement ce que Notre-Seigneur faisait, fort surpris de son action, ne pouvaient s'empêcher de s'entredire : Que prétend-il faire? ce n'est que de la boue. Il savait fort bien que cela ne pouvait servir à sa guérison. Il ne dit pourtant mot, il ne s'oppose à rien et laisse faire ce qu'on veut. Davantage, le Fils de Dieu lui dit : Allez vous laver dans le bain de Siloé. Ne pouvait-il pas dire : Cet homme se moque de moi, si ce qu'il fait ne peut servir; et s'il le peut, il s'en moque encore et se détruit lui-même, en ruinant son dessein, puisqu'en me lavant, j'ôterai ce qu'il prétend qui me guérisse. Il y a plus d'un quart de lieue de la ville à ce réservoir, c'est justement pour m'exposer, en y allant, à la risée de tout Jérusalem. De plus, comme il était aveugle, il n'avait jamais vu Jésus-Christ faire des miracles; ensuite il semble qu'il pouvait douter avec raison s'il pourrait faire le plus grand de tous en le guérissant. Voyez ce merveilleux aveuglement, il condamne le témoignage de ses sens, il ne veut pas ouïr ce que sa raison lui remontre, il ferme intérieurement les yeux à toutes ces fausses lumières qu'il rejette, il s'en va sur-le-champ, la tête levée, avec deux grands cataplasmes de boue sur les deux yeux, au travers de toute la ville, environné d'un grand peuple qui court après lui, et il suit toujours son chien qui le conduit, sans se soucier de la raillerie qu'on faisait de cette action, ni de ce spectacle de divertissement qu'il donnait au monde qui le tournait en ridicule. Il obéit ponctuellement, il se jette et se lave dans ce vivier : *Abiit ergo, et lavit et venit videns;* et aussitôt d'aveugle qu'il avait toujours été, il devint clairvoyant; il vit tout ce qu'il n'avait jamais vu, et non-seulement il reçut la vue du corps et les deux yeux les plus admirables que la nature ait jamais eus, puisqu'ils étaient l'ouvrage de Dieu seul, qui ne fait rien que de parfait; mais aussi dans ces belles ténèbres qu'il choisit, en renonçant à ses sens et à sa raison, il reçut la lumière surnaturelle et les deux yeux de l'âme parfaitement beaux, la foi et la sagesse divine, dont il fut admirablement éclairé. Il crut en Jésus-Christ, et il y crut d'une foi vive et agissante et suivie de l'adoration : *At ille ait : Credo, Domine, et procidens adoravit eum.* Voilà l'œil de la foi. Il confondit publiquement les pharisiens, et sut parfaitement se démêler de tous les piéges que leur malice lui tendit. Voilà celui de la véritable sagesse, pour se conduire adroitement en de très-dangereuses et très-difficiles rencontres.

Venons à nous. Vous savez que dans les matières de la foi, Dieu propose à croire des vérités qui sont infiniment par-dessus toute la nature et toutes les forces de notre esprit; qu'il ne veut point d'autre motif de notre créance que sa parole et son autorité qui se produit avec tant d'éclat et de force par son Église; qu'étant maître absolu de tout ce qu'il y a dans l'homme, comme il veut l'hommage de notre volonté qui lui obéisse, et qui fasse, malgré toutes ses inclinations, tout ce qu'il lui commande, il exige aussi

celui de l'entendement pour se soumettre, malgré tous ses raisonnements et l'opposition de tous les sens, à croire ce qu'il lui propose. Et vous n'ignorez pas enfin, que sans cela il est impossible de plaire à Dieu, et ensuite d'être sauvés, quelques vertus que nous ayons, puisque le fondement et la porte du salut est la foi. Et néanmoins il s'en trouve si peu qui aient la foi et parmi ceux qui l'ont, elle se diminue si fort qu'elle leur tient presque lieu d'infidélité; car si nous croyions véritablement, nous agirions de toute autre manière que nous ne faisons. Voulez-vous que Dieu vous éclaire, en vous donnant ce don céleste et cet œil tout divin? Après le lui avoir demandé de tout votre cœur, lui disant comme les apôtres : *Domine, adauge nobis fidem* (*Luc*, XVII), faites-vous aveugle vous-même, fermez l'œil des sens et de la raison naturelle, n'écoutez pas leur déposition : Dieu l'a dit, cela me suffit, je veux fermer les yeux à toute autre considération. Je ne comprendrai pas ni le pourquoi, ni le comment; je vois, ce me semble, tout le contraire. Bon : voilà des ténèbres, voilà justement de la terre et de la boue sur mon œil, je ne vois rien, je suis aveugle. Mais, ô ténèbres lumineuses, ô clair aveuglement, ô nuit plus éclatante que le jour, je vous suis obligé de toute la clarté qui m'illumine; c'est dans ce bienheureux aveuglement que je trouve la clairvoyance, c'est dans cette agréable nuit que se forme pour moi ce divin jour qui me remplit de lumière et de joie : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis* (*Psal.* CXXXVIII). N'ayant point cet œil naturel que je condamne, Dieu m'en donne un surnaturel en m'augmentant la foi; c'est par elle que je découvre tout ce qu'il y a d'inconnu et d'impénétrable et d'inaccessible à toutes les sciences; c'est par ses ténèbres éclatantes que je sais les grandes vérités chrétiennes et toutes les hautes merveilles de la Divinité, qui seront éternellement cachées aux lumières de la nature : *Attingit inaccessa, deprehendit ignota, comprehendit immensa, apprehendit novissima. Fidenter dixerim* : *Æternam beatamque Trinitatem, quam non intelligo, credo; et fide teneo quod mente non capio* (*S. Bernard. Serm.* LXXVI, *in Cant.*).

Après avoir reçu la foi, il faut encore agir dans les rencontres de la vie, où vous savez que, pour se démêler d'une infinité de difficultés qui se rencontrent et dans les affaires spirituelles et dans les temporelles, il faut une conduite fort judicieuse, de l'esprit éclairé, et beaucoup de prudence et de véritable sagesse. La voulez-vous avoir? Après l'avoir instamment demandée à Dieu avec Salomon qui ne lui demanda que la sagesse, devenez aveugle selon la chair, en fermant l'œil de la prudence humaine et de la politique du monde, qui emploie les fausses finesses, l'artifice, la tromperie, le mensonge, la trahison, pour réussir dans une affaire. Allez toujours droit selon Dieu, de bonne foi, sans biaiser, sans fourbe, sans duplicité, quoi qui puisse arriver. Mais si j'en use ainsi, apparemment la malice de ceux qui m'attaquent triomphera de ma simplicité, je ne vois pas avec cela les voies de me garantir du péril, et de me tirer d'embarras. Bon : voilà de la boue sur l'œil de la prudence de la chair, je ne vois pas par où sortir. Ah! c'est pour lors que Dieu deviendra mon phare dans ces ténèbres, pour conduire heureusement ma barque parmi tant d'écueils : *Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat, ut sit sapiens* (*I Cor.* III) : voilà la clarté dans l'aveuglement. En me laissant fermer cet œil de la sagesse humaine qui vous est ennemie, Seigneur, vous m'en donnerez un meilleur avec la vôtre. En me jetant ainsi à l'aveugle dans le sein de votre providence, j'y trouverai la vive source des lumières qui me conduiront avec assurance, sans peine, sans inquiétude, sans agitation d'esprit, dans le port d'un heureux succès; tandis que ceux qui n'ont point d'autre guide que la sagesse des enfants du siècle, qui ne regarde que les créatures et ne cherche que les moyens humains, de quelque nature qu'ils soient, pourvu qu'ils paraissent utiles, trouveront leur perte où ils croyaient établir leur bonheur et feront assurément naufrage et périront : *Non dabit in æternum fluctuationem justo* (*Ps.* LIV).

Voyez un vaisseau qui revient des Indes chargé de précieuses marchandises, et accueilli quelquefois, à la vue du port, d'une furieuse tempête qui le menace du dernier malheur. Que ne fait-on pas pour le garantir? On cale voile, on biaise, on allège, on détourne vers la mer, pour éviter la côte et les écueils où sa perte serait inévitable. Et le vent chassant vers la terre, toute l'industrie du pilote aboutit enfin à jeter force ancres pour l'arrêter; mais parce qu'on les jette dans la mer, qui est l'élément des tempêtes, ces ancres ne servent, durant cette horrible agitation, qu'à le faire danser bien plus qu'il ne faisait auparavant, et qu'à le faire tourner avec une extrême violence à droite et à gauche, jusqu'à ce que les cables rompus tout à coup par un coup de mer, le pauvre navire se va briser contre les côtes avancées. Un homme du monde attaqué dans une dangereuse affaire, où il y va des biens et de l'honneur, emploie tous les artifices et les détours de la prudence du siècle pour y réussir, et toute sa fausse sagesse aboutit enfin à jeter son ancre, et chercher son appui dans le crédit et la faveur de ceux qu'il tâche de gagner; mais parce que les créatures ne sont que faiblesse, qu'inconstance et que perfidie, il est dans une inquiétude et agitation d'esprit continuelle, jusqu'à ce qu'il trouve le désespoir dans quelque accident imprévu qui achève de le ruiner, lui apprenant que sa prudence n'était que folie : *Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi? Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi* (*I Cor.*, I)? Mais l'homme juste qui va droit à Dieu, y jetant son ancre, y mettant son espérance, et non pas dans la mer agitée du monde, dont il ne suit point les maximes, est toujours en paix, toujours assuré malgré les tempêtes, et recevant des

lumières d'en haut, ne manque pas enfin de réussir et d'arriver heureusement au port par des voies inconnues. C'est un aveugle qui voit admirablement par les ténèbres mêmes ; et voici maintenant ceux qui voient devenus aveugles, et aveugles dans la lumière : c'est notre seconde partie : *Ut qui vident, cæci fiant.*

SECONDE PARTIE.

Dieu est si bon qu'il tire le bien du mal même, et l'homme est si méchant qu'il fait naître souvent le mal dans la source même du bien. Ce pauvre aveugle se trouva privé dès sa naissance de l'usage des yeux, n'est-ce pas un grand mal ? Et le Sauveur en fait éclater la lumière de ce grand miracle pour la manifestation de sa propre gloire et pour notre instruction; n'est-ce pas un grand bien? Les pharisiens virent dans un plein jour cette merveille, ils en eurent toutes les preuves les plus éclatantes et ensuite les marques les plus assurées de la divinité de celui dont les actions surpassaient infiniment toute la puissance de la nature ; n'est-ce pas un grand bien ? et néanmoins ils en prennent occasion de se rendre plus inflexibles, et plus opiniâtres dans l'infidélité ; n'est-ce pas un grand mal ? Dieu tire la lumière de l'aveuglement par sa bonté, et les méchants par leur malice tirent de la lumière leur aveuglement, qui va toujours croissant par degrés, à mesure que la clarté croît et que la vérité paraît plus vive et plus brillante, pour se faire à eux-mêmes, dans son plus beau jour, un plus horrible abîme de ténèbres. Voyons ceci dans l'Évangile et nous verrons en même temps par quels moyens, et avec quelle suite on s'aveugle dans la doctrine et dans les mœurs, malgré les lumières qui nous éclairent.

Le bruit de cette merveille étant répandu dans une bonne partie de la ville, où cet aveugle était connu, plusieurs accoururent à lui pour être témoins oculaires de ces yeux si miraculeusement rétablis ; et après quelque contestation sur une chose aussi étonnante que celle-ci, et qui donnait à quelques-uns lieu de douter si celui dont ils admiraient les yeux si vifs et si brillants, était cet aveugle qu'ils avaient vu cent fois, s'étant enfin parfaitement éclaircis de la vérité, ils le menèrent aux pharisiens qu'ils croyaient être juges légitimes en ces sortes de choses, afin qu'ils la reconnussent eux-mêmes juridiquement et qu'ils la déclarassent. Or, voyez la malice qui est la cause de l'aveuglement. Ils étaient tous fort résolus de faire passer Jésus-Christ pour un imposteur, quelque miracle qu'il pût faire; cependant celui-ci paraît avec tant d'éclat confirmé par le témoignage de mille gens, ou qui l'ont vu, ou qui l'ont eux-mêmes vérifié par une information fort exacte, qu'il n'y a pas lieu d'en douter. N'importe, ils se veulent persuader tout le contraire. Pour le faire avec quelque couleur, et pour combattre une vérité si connue sans se déshonorer, ils s'en vont chercher un prétexte dans le temps de cette guérison : *Erat autem sabbatum quando fecit lutum Jésus.*

Voici leur première attaque dans cette suite de leur aveuglement qui vient de leur malice. Ils laissent, en dissimulant, le principal et la substance de cette action pour s'attacher à un petit accessoire qui ne fait rien du tout à la chose dont il s'agit, afin d'en prendre occasion de détruire tout le miracle. Comment avez-vous recouvré la vue, disent-ils à ce bon homme ? Il a mis seulement sur mes yeux un peu de boue qu'il a faite avec sa salive : *Dicebant ergo ex pharisæis quidam: Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit :* c'est assez, disent ces malicieux avec un certain froid déterminé, nous n'en voulons point davantage, y a-t-il encore à douter? N'est-il pas clair, que cet homme vous trompe, et qu'il ne vient point de la part de Dieu, puisqu'il ose bien violer le saint jour du sabbat. Quelle étrange sorte de raisonnement pour conclure l'erreur en opprimant la vérité! Ils pouvaient faire celui-ci qui se présente d'abord de lui-même, et dont la force est invincible. Celui qui, pour prouver sa mission, fait un aussi grand miracle que de rendre la vue à un homme né aveugle est assurément de la part de Dieu : c'est ce que Jésus vient de faire en présence de tout un monde de témoins : il est donc envoyé de Dieu. Ils le laissent; ils le rejettent pour ce pitoyable raisonnement qu'ils font, par la plus faible et la plus ridicule de toutes les chicanes. Il a craché au jour du sabbat, sur un peu de terre qu'il a détrempée de sa salive : donc il ne vient point de la part de Dieu, comme si c'était quelque chose contre le sabbat, que d'avoir agi de la sorte pour faire un miracle. Aussi l'indignité de cette chicane, en un point de cette importance, parut si fort, qu'elle mit entre eux la division : *Et schisma erat inter illos.*

C'est ainsi que dans les matières de la foi, et dans celles de la morale, plusieurs s'aveuglent volontairement. Tous les hérétiques dans tous les siècles ont entrepris d'attaquer par un dessein formé la doctrine de l'Eglise romaine, pour établir, s'ils pouvaient, sur ses ruines l'erreur et le mensonge dans leurs bizarres visions. Au lieu de s'arrêter au principal, et à la substance des choses, aux marques infaillibles de la vraie Eglise, à son autorité suprême, aux décisions des conciles sur le sens des Ecritures, et aux règles de la tradition, ils se vont attacher, par une malice faible et grossière, à quelque petit accessoire qui ne conclut rien, comme, par exemple, à quelque coutume superstitieuse des particuliers, et à la vie, et aux abus véritables ou prétendus de ceux qui gouvernent dans les Eglises, pour en tirer occasion de combattre la doctrine et d'établir tout le contraire de ce que tant de principes si éclatants les obligeraient de conclure. Un homme veut venir à bout de son dessein qu'il a formé sans consulter Dieu, ni la conscience ; retenir cet argent gagné de certaine manière qu'il ne voudrait pas que l'on sût; avoir ce bénéfice qu'on lui offre à certaines conditions,

qui semblent un peu délicates : les maximes de l'Evangile, les canons des conciles, les décisions des pontifes, l'autorité des Pères et des docteurs condamnent manifestement tout cela. N'importe, parce qu'indépendamment de toutes ces règles si solides il a résolu de le faire, il va chercher à l'écart et former quelque misérable fantôme d'opinion mal entendue qu'il embrasse hardiment et, contre tant d'oracles, conclut sur cela qu'il le peut. Aveuglement !

La seconde attaque des pharisiens. Voyant cette pitoyable supercherie si mal reçue des assistants, et qu'il n'y avait plus d'apparence de tenir ferme sur la question de droit, en soutenant que celui qui aurait fait un pareil miracle en cette manière, au jour du sabbat, ne serait pas homme de Dieu; pour se remettre et retenir dans leur parti des gens qu'ils voyaient bien fort ébranlés, ils s'avisèrent de payer d'impudence et de nier effrontément le fait, quoique tout le monde le vît et qu'il parût si clairement dans les yeux brillants de cet homme. Et quoiqu'ils fussent convaincus par le témoignage de mille gens qui l'avaient toujours vu aveugle jusqu'alors, et par la déposition de ses parents qui protestaient hautement qu'il l'avait été dès sa naissance, ils soutenaient pourtant toujours avec une insolente et tout à fait insupportable hardiesse, que tout le monde se trompait : *Non crediderunt ergo Judæi de illo, quia cæcus fuisset.*

Ainsi, l'hérésie au commencement se couvre de fort beaux prétextes, et fait semblant de se soumettre; mais se voyant fortifiée d'un grand nombre de partisans, elle lève le masque et ose nier impudemment ce dont toute l'Eglise est toujours demeurée d'accord, et que ce qui est constamment de la tradition, et de l'Ecriture, le soit. Et pour la morale, depuis qu'on s'est une fois affermi dans une méchante résolution, on se roidit, on perd toute honte, pour dire hardiment qu'il n'y a point de mal : *Comedit, et tergens os suum dicit : Non sum operata malum* (*Prov.* XXX). La fornication n'est pas péché, vous dit impudemment un libertin, pour justifier ses débauches; et l'impie qui aura commis force grands crimes, osera se dire à soi-même contre ses propres lumières qu'il n'y a point de Dieu : *Dixit impius in corde suo : Non est Deus* (*Psal.* II). Epouvantable aveuglement!

Troisièmement, ne pouvant résister à tant de preuves de la vérité qui les accable, ils dressent contre elle une autre machine, tâchant de suborner à force de belles paroles, sous prétexte de piété, celui-là même de qui la présence était un témoignage irréprochable de la vérité : *Vocaverunt ergo rursum hominem qui fuerat cæcus, et dixerunt ei : Da gloriam Deo* : Mon grand ami, lui disent-ils, comme vous êtes homme craignant Dieu, rendez-lui la gloire que vous lui devez, en avouant ce que nous savons de toute certitude, que cet imposteur qui séduit le peuple, est un fort méchant homme. Maudit artifice que la vérité détruit si bien par la sage réponse de cet homme devenu si éclairé : Il ne s'agit pas maintenant de la personne, mais de son miracle : or, c'est de quoi je suis fort assuré; car enfin je ne voyais goutte, et et j'ai à cette heure de fort bons yeux.

C'est le génie des hérétiques d'employer toutes sortes de moyens pour faire un grand parti, pour suborner les simples et attirer même les gens de bien sous le prétexte spécieux de la gloire de Dieu, et en médisant outrageusement de ceux qui s'opposent à leur cabale; et dans la morale, depuis qu'un méchant homme s'est persuadé qu'il n'y a point de mal en ce qu'il fait, il tâche d'en faire entrer d'autres dans ses sentiments pour s'autoriser de la multitude, et, s'aveuglant toujours davantage, il en vient même jusqu'à croire que son crime est une action de vertu qui glorifie Dieu : *Ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo* (*Joan.* XVI), disait le Fils de Dieu à ses disciples. Viendra le temps que les persécuteurs de mon Eglise qui vous massacreront par une effroyable injustice, croiront faire un acte héroïque et rendre un grand service à Dieu.

En quatrième lieu, comme ils voient qu'ils ne peuvent gagner cet homme, et qu'il n'y a plus d'apparence de nier le fait, ils s'attachent à la manière, ils en viennent au *quomodo*, ils espèrent d'y trouver de quoi justifier leur incrédulité : *Quomodo aperuit tibi oculos ?* ne voyant pas dans leur extrême aveuglement, que cette manière rendait le miracle plus merveilleux. Ce qui fit dire à ce nouveau docteur, se moquant finement et fort spirituellement de leur recherche : *Quid iterum vultis audire? Numquid et vos vultis discipuli ejus fieri?* Puisque la merveille est si grande, et qu'étant si habiles et si sages, vous avez tant de curiosité de savoir comment il l'a faite, il y a lieu de croire que vous serez bientôt de ses disciples. Reconnaissez ici la conduite aveugle des libertins et des errants, ils se retranchent dans le *quomodo*, ils veulent savoir le comment, ils cherchent la raison de ce que Dieu propose à croire et de ce qu'il commande dans son Evangile; et ne pouvant pour leur faiblesse, ou pour leur malice ne voulant pas l'entendre, ils croient et font tout le contraire.

La cinquième suite de leur aveuglement sont les injures et les malédictions dont ils chargent ce saint homme, et les louanges qu'ils se donnent à eux-mêmes, quand ils disent qu'ils sont les vrais disciples de Moïse, et non pas de cet imposteur, en mêlant ainsi le Sauveur du monde dans les outrages qu'ils lui font : *Maledixerunt ergo illi, et dixerunt : Tu discipulus illius sis, nos Moysi discipuli sumus.* Et ce merveilleux disciple de Jésus-Christ ayant appris dans un instant la haute perfection du christianisme, méprise ses propres injures qu'il oublie, et repousse celles qu'on fait à son maître, en disant avec une incroyable fermeté pour sa défense : Dieu n'exauce jamais un méchant homme jusqu'à ce point que de faire un miracle pour autoriser sa fourbe et son imposture : celui-ci en vient de faire un le plus grand de tous ceux dont on ouït jamais parler, pour mon-

trer qu'il est envoyé de Dieu : il faut donc nécessairement qu'il vienne de sa part.

C'est ici la suite ordinaire de l'aveuglement dans ceux dont nous parlons, que d'accabler d'injures les catholiques, et de parler toujours d'eux-mêmes en termes magnifiques. C'est le procédé de Calvin qui nous appelle idolâtres, pélagiens, papistes, et se vante d'avoir toute la pure Écriture de son côté, et l'autorité de S. Augustin, dont il se dit éternellement le disciple, assurant toujours que ce saint docteur est tout dans son parti : *Augustinus totus noster est.* C'est ainsi qu'en usent les libertins qui se disent les esprits forts et les honnêtes gens, et appellent les gens de bien bizarres, faibles et visionnaires; à quoi la plus excellente réponse est le silence et le mépris pour ce qui nous regarde, et une généreuse et intrépide liberté pour défendre les intérêts de Dieu dans ceux de la vertu et de la vérité, contre ceux qui tâchent de l'opprimer, de quelque qualité qu'ils soient.

Sixièmement, ne pouvant résister par leur faiblesse à la force de l'esprit qui parlait par la bouche de ce nouveau sage, et ne pouvant souffrir par leur orgueil qu'il entreprît de les instruire, ils ajoutent les effets aux paroles et la violence aux injures. Ils le tirent par force et le poussent hors de l'assemblée avec outrage, mais aussi avec cette gloire qui lui sera toujours particulière, d'avoir eu, le premier, l'honneur de souffrir pour le nom de Jésus-Christ, qui le reçut en même temps entre ses bras et dans son cœur, en lui découvrant les secrets de sa divinité : *In peccatis natus es totus, et tu nos doces? et ejecerunt eum foras. Audivit Jesus, et cum invenisset eum dixit : Tu credis in Filium Dei?* Ainsi le vice et l'hérésie ont de tout temps persécuté la vérité et la vertu dans les vrais serviteurs de Dieu, comme il paraît assez par les sanglantes marques de leur cruauté, que l'on voit si communément dans l'histoire de tous les siècles.

Enfin, la septième suite de l'aveuglement de ces pharisiens, c'est l'endurcissement de cœur et l'obstination invincible dans leur péché, comme la dureté vient des ténèbres de la nuit par le froid qui resserre; car, comme le Sauveur du monde eût conclu toute cette action par ces paroles, qui sont le centre de cet Évangile, où tout se rapporte : *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant*, ceux-ci, s'en tenant offensés, lui vont dire brutalement : Croyez-vous donc que nous soyons aveugles et sans lumière, nous qui sommes si éclairés, qui sommes les maîtres de tous les autres? Alors le Fils de Dieu leur repartit, avec toute la force qu'il fallait pour confondre ces misérables, en faisant voir le pitoyable état de leur cœur endurci dans le péché : *Si cæci essetis non haberetis peccatum; nunc vero quia dicitis, quia videmus, ideo peccatum vestrum manet.* Si comme vous êtes aveugles en effet, vous l'étiez aussi bien dans votre estime et en votre pensée, reconnaissant et avouant humblement que vous l'êtes, vous seriez bientôt sans péché, parce que, sachant votre mal, vous iriez au remède et au médecin qui vous guérirait; mais puisqu'étant enveloppés dans de si épaisses ténèbres, vous croyez néanmoins, par la plus terrible espèce d'aveuglement, que vous voyez fort clair en une affaire de cette importance, où il s'agit de votre salut et de son auteur, vous serez toujours obstinés et endurcis dans l'infidélité; vous ne vous adresserez jamais à celui qui peut uniquement vous éclairer, le péché tiendra toujours ferme en vous, et vous mourrez ensuite infailliblement dans votre péché. Voilà la fin épouvantable de l'aveuglement.

Chrétiens, tâchons de l'éviter, usant d'une conduite toute contraire à celle de ces pharisiens, et toute semblable à celle de ce bon aveugle. Allons à Jésus-Christ qui est la lumière du monde : *Accedite ad eum, et illuminamini, et facies vestræ non confundentur* (*Ps.* XXXIII). Unissons-nous à lui de la pensée, par la lecture et par la méditation de sa vie; de cœur, par l'amour et par l'oraison. Adorons-le, lorsqu'il éclate par tant de miracles au travers des sacrés nuages et dans les augustes ténèbres du Saint-Sacrement de l'autel. C'est là qu'il répandra dans nous la vive source de lumière, puisque c'est là qu'il se verse lui-même, son corps, son âme, sa divinité, son tout, dans nos corps et dans nos âmes. Mais comme il vous faut, ô mon Dieu, des ténèbres dans ce sacrement, pour éclater plus admirablement en cette obscurité du grand mystère de la foi, vous en voulez aussi dans nous, pour faire triompher vos lumières dans notre aveuglement, et faire un plus beau jour dans notre nuit. Voilà pourquoi nous vous présentons celles que nous nous faisons à nous-mêmes, en renonçant à toutes les fausses clartés de la raison naturelle des sens et de la sagesse du monde. Nous ne voulons voir que par vous par qui Dieu même connaît tout, en se voyant lui-même en vous qui êtes son Verbe et sa connaissance. Nous ne voulons raisonner que par vous, qui êtes la raison suprême et la première vérité dont toutes les autres émanent. Nous protestons de vouloir désormais fermer les yeux à toutes les considérations humaines qui vous sont contraires, afin que, renouvelant en nous le miracle de l'aveugle-né, vous nous les ouvriez pour vous voir en toutes choses dans ce monde, et toutes choses en vous dans l'autre vie. Ainsi soit-il.

SERMON XXVI.

POUR LE CINQUIÈME JEUDI DE CARÊME.

Le mépris que nous devons faire de la vie, par la considération de la mort qui la suit; et de la mort, par la considération de la vie qui vient après elle.

Quam cum vidisset Dominus misericordia motus super eam, dixit : Noli flere.

Le Seigneur ayant vu la veuve qui pleurait la mort de son fils qu'on portait en terre, en eut compassion, et il lui dit : Ne pleurez point (*S. Luc, chap.* VII).

Il faut avouer qu'il y a deux grands désordres parmi nous touchant les deux choses

du monde qui nous importent le plus, à savoir : la vie et la mort ; et ces deux désordres sont cause, la plupart du temps, du mal que nous commettons contre Dieu, et de celui que nous nous faisons à nous-mêmes par la tristesse et par la crainte qui nous persécutent. Nous aimons éperdûment la vie, et nous en désirons passionnément tous les biens ; et d'autre part, nous craignons terriblement la mort et nous en avons la dernière horreur. Cet amour excessif de la vie, et ce désir déréglé de ses biens, nous font souvent offenser Dieu pour en jouir ; et cette crainte et cette horreur extrême de la mort, nous donnent de fâcheux moments par l'appréhension pour nous, et par la tristesse pour ceux que nous aimons et que la mort nous a ravis. De sorte que pour vivre heureux et pour conserver son innocence, il faudrait avoir contre cette horreur de la mort et contre cet amour de la vie, un parfait mépris de l'une et de l'autre.

C'est ce que le Fils de Dieu nous donne aujourd'hui dans cet évangile, où il nous présente la mort et la vie qui s'entresuivent. En approchant de la ville il rencontre un grand convoi, et force gens qui accompagnent une dame fort affligée à l'enterrement de son fils. Voilà la mort qui se fait voir en ce cercueil dans tout son funeste appareil. Cette mort est entre deux vies, l'une la précède et l'autre la suit. La mort ici d'une part est après la vie d'un jeune homme, fils unique, et noble, et riche que l'on porte en terre : *Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.* Et d'autre part aussi, on voit la vie après la mort en cette merveilleuse résurrection qui vient de Jésus-Christ, pour consoler cette mère affligée : *Et resedit qui erat mortuus, et dedit illum matri suæ.* La mort, après une vie de cette nature, nous doit faire étrangement mépriser celle-ci, et tous ses biens que cette impitoyable est toujours prête à nous ravir ; ce qui assurément nous garantira du péché. Une vie si merveilleuse après la mort, nous oblige d'avoir aussi un très-grand mépris pour elle, qui ne peut nous ravir la vie que pour nous en donner, si nous voulons, une meilleure dans l'éternité ; ce qui sera la source d'une solide consolation, pour nous dire agréablement le *Noli flere* que Jésus-Christ dit à la veuve qui pleurait son fils. Ainsi nous combattrons la mort et la vie l'une par l'autre. La mort nous fera mépriser la vie qui la précède, et la vie qui la suit nous fera mépriser la mort. Ce sont là les deux points de ce sermon dans les deux parties de cet évangile.

SECONDE PARTIE.

Le Fils de Dieu approchant de la ville de Naïm, accompagné de ses apôtres et de tout un grand peuple qui, attiré par ses merveilles le suivait partout, on vit sortir de la porte une grande troupe qui suivait une dame tout éplorée ; et, au milieu de ces deux grandes assemblées, voici le surprenant spectacle qui parut, non point par un cas fortuit, mais par un dessein formel de la providence et de la sagesse divine, pour l'instruction de tout ce grand monde. Et quoi ! *Ecce defunctus efferebatur :* La mort qui vient après la vie. Mais quelle vie ? Celle d'un jeune homme : *Adolescens ;* noble, comme il paraît par la grande suite qui accompagne son convoi : *Et turba civitatis multa cum illa ;* riche, car il était fils unique : *Filius unicus matris suæ ;* délicatement élevé, étant non-seulement fils unique de cette dame, mais le seul qu'elle eût jamais eu, comme porte le grec : *Unigenitus matri suæ.* Et néanmoins, nonobstant tous ces avantages, la mort vient, la mort qui est la fin de tous ces biens-là, qu'elle ne manque jamais assurément de nous ravir ; qui est toujours prête à tous les moments de nous les ravir, sans qu'on sache précisément le moment auquel elle fera son coup, et qui les ravit tous en un seul moment, pour une éternité. Pesons un peu tous ces grands et terribles mots.

La mort est la fin de la vie et de tous ses biens, de ses plaisirs, de ses richesses et de ses grandeurs qu'elle ravit infailliblement : *Ecce defunctus efferebatur.* On porte en terre un mort qui était, il n'y a que deux moments, un jeune homme bien fait, noble, riche, délicieusement nourri par une mère qui l'idolâtrait. Cependant il est mort, et la mort est la fin de tant de biens qui ne sont plus.

Quand Dieu nous donnerait à choisir le nombre des années que nous voudrions qui composassent notre vie, dès là qu'elle devrait finir un jour, quand ce ne serait point par la voie des infirmités et des douleurs, et avec les horribles suites de la mort, nous en devrions étrangement mépriser tous les biens ; car enfin une chose est d'autant plus précieuse qu'étant belle et utile, elle dure plus ; elle perd d'autant plus de son prix qu'elle a moins de durée. Si un beau vase de cristal avait autant de fermeté et de solidité que l'or, il serait beaucoup plus estimable que ce métal qui a tant d'estime parmi les hommes, parce que cette beauté transparente que n'a pas l'or, jointe à la dureté qu'il a, l'emporterait infiniment par-dessus lui ; mais parce qu'il est très-facile qu'il se casse à chaque moment, et qu'en suite de sa fragilité, quoiqu'on le conserve avec soin, il ne peut durer dans l'usage fort longtemps, on en fait peu d'état. Donnez-moi la plus belle vie du plus heureux de tous les hommes, accompagnée de tous ces avantages qui en font l'éclat, les ornements et les délices : force, santé, bonheur, puissance, richesses, plaisirs, autorité, sceptres, couronnes ; voilà sans doute qui est beau, mais ce n'est enfin que du verre extrêmement fragile, et du cristal qui peut tomber à tous moments, et se casser. Quoiqu'on apporte tous les soins du monde pour la conserver, elle se détruit pourtant elle-même par son usage, et s'approchant tous les jours de sa fin, elle ne peut beaucoup durer ; c'est pourquoi c'est fort peu de chose, et l'on en doit mépriser tous les biens pour estimer uniquement ceux de l'éternité.

Mettez-moi d'une part tout un royaume, de l'autre une fortune médiocre ; ici la durée d'un moment, et là celle de tout un siècle, y a-t-il homme qui ne préférât la jouissance de cette fortune pour cent ans, à celle du royaume pour un seul moment? Non sans doute, parce que la petitesse de cette durée, détruisant tout-à-coup cette grandeur, en rendrait la possession tout à fait vaine et ridicule. Que sera-ce donc maintenant si nous changeons de supposition? Si nous mettons ici le royaume avec cent ans, et là une bagatelle pour un instant ; qui choisirait celle-ci en rejetant l'autre, s'il n'était le plus grand de tous les fous? Voilà ce que font tous les jours une infinité de gens qui passent pour sages. Que dis-je? Voici ce qui est encore infiniment au delà de cette folie. Ils quittent des biens infinis qu'ils peuvent posséder durant toute une éternité, et vont s'attacher furieusement à ceux du monde pour le temps de la vie qui, quelque longue qu'elle puisse être, n'est pas, en comparaison de l'éternité, ce qu'est un moment devant tout un siècle, puisqu'enfin, en ajoutant toujours moments sur moments, on peut faire un siècle ; mais en multipliant les siècles tant qu'il vous plaira, on n'égalera jamais cette éternité : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos* (*Psal.* XXXVIII), disait David en méditant cette importante vérité. Je suis roi, je suis conquérant, je suis puissamment établi sur mon trône par cette heureuse suite de victoires qui ont assuré mon bonheur par la ruine de tous mes ennemis ; mais, Seigneur, vous avez donné des bornes à mes jours, et la possession de tant de biens se doit terminer avec ma vie. Que s'en suit-il? *Et substantia mea tanquam nihilum ante te ; verumtamen universa vanitas omnis homo vivens;* que tout ce que j'ai n'est donc rien véritablement devant vous qui donnez aux choses leur juste prix, et qu'enfin tout ce qui se voit de grandeur et de majesté parmi les hommes, n'est que vanité. Tout y est méprisable, puisque ce tout y finit pour l'homme avec la vie.

Voici davantage : la mort, qui nous ravit assurément tous les biens de la vie, est toujours prête à chaque moment de nous les ravir sans que nous sachions ce moment, puisque nous pouvons mourir en tout temps, partout et en cent mille différentes manières, comme il paraît en celui-ci qui est encore en sa première jeunesse, *adolescens ;* et néanmoins il meurt dans cet état le plus florissant de sa vie, et quand il semble être le plus éloigné du trépas. Cet homicide peut entrer par une infinité de portes; cet archer a toujours son arc bandé tout prêt à décocher, sans qu'il puisse jamais manquer; ce chasseur a ses filets prêts et disposés à tous moments pour envelopper les oiseaux, et ce voleur est toujours en état de nous surprendre. C'est ainsi que le Saint-Esprit exprime cette vérité dans l'un et dans l'autre Testament. Si nous le savons bien comprendre, jamais les biens d'une vie que nous pouvons perdre de la sorte à chaque moment, ne seront cause que nous demeurions un seul instant dans un état où la mort nous serait funeste.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que non-seulement la mort ravit tous les biens de la vie et nous peut surprendre à tous les moments, mais aussi qu'elle fait irréparablement son coup en un seul instant pour l'éternité : ce qui fait la tristesse inconsolable de la pauvre mère qui pleure sa perte, sans espérance de la voir jamais réparée. On ne peut mourir qu'une fois, parce que l'on meurt pour toujours. Il n'y a point de retour à la mort, comme il n'en est point à la vie. Ensuite, l'on ne peut corriger les défauts de la première par une seconde meilleure. Dieu a doublé les organes des sens et des principales parties du corps, afin qu'on puisse suppléer au défaut de l'une, par l'excellence et la perfection de celle qui nous reste. Nous avons deux yeux : si l'un manque, on s'en peut consoler par l'autre ; il nous a donné deux pieds et deux mains ; si nous perdons l'une de ces parties, nous ne laissons pas de pouvoir agir avec l'autre qui nous sert. Je dis même que nous avons deux vies, l'une ici, l'autre dans l'éternité. Si la première est misérable, il y aura de quoi se consoler par le bonheur de celle qui viendra. Mais voici qui est bien terrible : tout dépend de la mort, c'est la chose du monde qui nous importe le plus, et nous n'en avons qu'une ; si nous y manquons une fois, c'en est fait pour toujours, et la faute, comme la perte que nous y faisons, est irréparable.

Il n'y a point ici d'expérience qui nous rende maîtres, nous n'y apprenons point par des défauts, comme l'on fait dans tous les autres arts, où il est permis de manquer plus d'une fois dans son apprentissage, pour s'avancer peu à peu insensiblement par de certains degrés qui font monter de l'imperfection à ce qu'il y a de moins imparfait, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la perfection par la quantité de fautes corrigées. Je dis davantage : une faute n'est pas fatale à celui qui est déjà dans la perfection d'un art, ni une perte à ceux qui manquent, ou qui sont malheureux dans les occasions les plus importantes de la vie ; il y a lieu de se remettre et de se racquitter une autre fois. Si l'action réussit mal à un grand orateur, il peut recouvrer son crédit par une autre digne de lui. Qu'un général d'armée se laisse surprendre à la guerre ; nonobstant la belle sentence de celui qui a dit qu'on n'y manque jamais deux fois, nous en avons vu de nos jours qui ont glorieusement réparé leur perte par un second combat, où ils ont défait leur vainqueur. Si quelque riche marchand perd un vaisseau sur mer, il ne perd pas pour cela l'espérance de se dédommager bientôt par la charge d'un autre, qui arrivera heureusement au port.

Mais à la mort, nulle ressource, nulle expérience, nul apprentissage, point de lieu de se corriger : si on manque une fois, on a failli pour une éternité, tout est perdu, parce que comme elle est la fin de la vie, qui n'est

qu'un changement perpétuel ; aussi est-elle le commencement de l'éternité, c'est-à-dire, de ce qui ne change jamais, comme étant le terme arrêté. Si le vaisseau qui porte l'âme dans le nouveau monde fait naufrage à la mort, il n'en est point d'autre qui puisse nous racquitter de cette perte, nous sauvant une seconde âme. Si, à la dernière heure qu'on vous donne pour plaider votre cause par la voix de vos bonnes actions, vous manquez, en sorte que vous soyez ensuite pour la perdre, n'espérez pas de mieux faire demain : l'horloge ayant sonné, on se lève ; jamais on ne vous entendra, parce qu'il n'y a plus de temps pour vous, il est passé : *Tempus non erit amplius* (*Apoc.*, X). Et si enfin vous faites un mauvais portrait de votre vie par les traits de la mort, qui en doit être l'accomplissement, ne dites pas que ce n'est qu'une ébauche, la pièce est achevée : pour ce que la mort est la fin et la consommation de toutes les choses, son moment décide de tout, et de ce point toute l'éternité dépend irrévocablement.

O point, que tu es formidable et que tu jettes de sainte terreur dans une âme qui comprend bien ce seul point, qui suffit pour faire toute la science et la philosophie d'un chrétien !

O point qui es la fin de tout et le commencement de tout! la fin de tout en cette vie et le commencement de tout en l'autre ; la fin du temps et le commencement de cette grande éternité. Moment qui n'es, à proprement parler, ni le temps ni l'éternité, mais le nœud de l'un et de l'autre, que tu es petit et que tu es grand! Que tu es petit en ta durée ! que tu es grand en ta capacité, et que tu enfermes de choses, dont chacune pourrait utilement occuper toutes nos pensées durant tous les moments de notre vie !

En ce moment tous les biens de la vie périssent, tous les maux de la vie finissent, toutes les passions se changent, tous les desseins s'évanouissent, toutes les espérances se détruisent, toutes les beautés s'effacent, tous les plaisirs se perdent, toutes les richesses s'envolent, toutes les grandeurs s'abaissent, tous les sceptres se brisent, toutes les couronnes s'abattent, tous les trônes se renversent, toutes les majestés s'anéantissent, toutes les bonnes ou mauvaises actions se rappellent, la véritable fortune des hommes s'établit ou se ruine pour toujours, le ciel et l'enfer s'ouvrent ou se ferment, la possession de Dieu s'acquiert ou se perd, toute une éternité de biens ou de maux se présente pour être la punition ou la récompense de notre vie. Pour tant de points, pour tant de choses de cette importance infinie, un seul moment, qui, comme il finit tout en cette vie, décide aussi de tout en l'autre, et qui doit fort assurément venir, sans qu'on sache quand il viendra, et qui ne viendra qu'une fois, et pour toute une éternité qui vient après. Jamais donc les biens de la vie que ce moment finit ne seront cause que je perde les biens de cette grande éternité qui ne finit jamais. Voilà la mort qui nous fait mépriser la vie, et voici maintenant la vie qui nous fait mépriser la mort.

SECONDE PARTIE.

Le Sauveur du monde, voyant cette femme qui pleurait inconsolablement la perte de son fils, fut touché de compassion et lui ayant commandé d'essuyer ses larmes, il s'approche du mort, touche le cercueil, ceux qui le portaient s'étant tout à coup arrêtés par respect et, adressant au défunt cette même parole qui au commencement du monde donna l'être à toutes les choses : *Ipse dixit, et facta sunt* : Levez-vous, lui dit-il, jeune homme, c'est moi qui vous le dis. Et à l'instant même le mort, obéissant à l'auteur de la vie, ressuscite, se lève et se tenant assis sur sa bière, commence à parler, comme de dessus une chaire, où il allait faire par cette action l'éloge de son libérateur.

Cette résurrection est mystérieuse et représente celle qui est due à la vie bienheureuse de l'éternité, et à laquelle nous entrons par notre mort depuis celle de Jésus-Christ. Ce que saint Ambroise remarque sur cette parole de l'Evangile : *Tetigit loculum,* il toucha le bois du cercueil pour nous montrer, dit-il, que depuis qu'il a consacré le bois par son sacré corps en mourant sur la croix, il a fait succéder la vie et la résurrection glorieuse à la mort en vertu de la même croix : *Spem resurgendi habebat mortuus quia ferebatur in ligno, quod etsi nobis ante non proderat, tamen postquam Jesus id tetigit, proficere cœpit ad vitam* (*lib.* V, *in Luc*). Voilà la vie qui vient après la mort, et qui nous doit ôter la crainte et l'horreur que nous devons avoir naturellement de celle-ci.

Depuis que Jesus-Christ est mort pour nous sur le sacré bois de la croix, celui du cercueil n'est plus formidable, puisqu'il contient avec nos corps l'assurance de la résurrection, et que la mort même dont il est le siége est devenue le passage à la vie, selon cette belle sentence de saint Augustin : *Tantam Deus virtuti nostræ contulit gratiam, ut mors, quam vitæ constat esse contrariam, instrumentum fieret per quod transiretur ad vitam* (XIII *de Civ., c.* 4). Ce qu'il a pris du Fils de Dieu, qui nous assure positivement, en saint Jean, chap. XV, que celui qui écoute sa parole et qui croit que son Père l'a envoyé ne manque pas d'avoir en son temps la vie éternelle : *Et in judicium non venit, sed transit de morte ad vitam;* et que, ne passant point du tout par les rigueurs du jugement, il passe de la mort à la vie de l'éternité. Et c'est pour cela que David, qui a toujours Jésus-Christ en vue dans ses psaumes, appelle la mort des chrétiens la porte du Seigneur : *Hæc porta Domini, justi intrabunt in eam* (*Ps.* CXVII). Cette porte, selon l'interprétation de saint Augustin, c'est la mort, par où les justes entrent dans la véritable vie qu'ils trouvent, entrant dans la joie de

leur Seigneur, pour y jouir de tous les biens, se trouvant délivrés de tous les maux, et de coulpe et de peine. Ce que saint Ambroise comprend dans ces belles paroles que nous pouvons vérifier par celles de notre évangile : *Lucrum est evasisse incrementa peccati, lucrum effugisse deteriora et ad meliora transisse* (*Lib. de bona Morte*).

En mourant pour ressusciter, nous trouvons la fin de nos péchés, qui sont sans doute les plus grands des maux de cette vie ; ce qui, selon saint Ambroise et le vénérable Bède, nous est figuré par ces gens qui portaient le mort au tombeau et que Jésus-Christ fit arrêter : *Hi autem qui portabant steterunt.* Il arrête par là les vices, les méchantes habitudes, les péchés et les passions déréglées : *Quæ mergunt homines in interitum* (I *Tim.*, VI), qui entraînent l'homme au péché et de celui-ci à la mort des méchants, qui, comme dit David, ne ressuscitent point au jugement : *Non resurgent in judicio* (*Psal.* I). N'est-ce pas un grand avantage que d'être échappé, par une mort suivie de cette bienheureuse résurrection, de tant de péchés qui, croissant et se multipliant, deviennent tous les jours plus forts pour porter une âme sans résistance au tombeau de l'enfer? *Lucrum est evasisse incrementa peccati.*

En mourant de la sorte, nous nous trouvons tout à coup délivrés de cette infinité de misères, d'afflictions, de douleurs et de maladies et de mille autres fâcheux accidents qui sont inséparables d'une nature corruptible et qui font de toute la vie, à proprement parler, une longue et continuelle mort, comme l'appelle saint Grégoire : *Ipse quotidianus defectus corruptionis quid est aliud quam quædam prolixitas mortis* (*hom.* 37 *in Ev.*)? Et pour cela le Fils de Dieu fut touché de compassion : *Motus super eam*, dit l'évangéliste, et non pas : *Super eum.* Ce ne fut point à la vue du jeune homme mort, mais ce fut en voyant la mère qui était en vie, parce que la vie est toujours accompagnée de mille maux et que la mort en est la fin. N'est-ce pas un très-grand bonheur que de se voir en repos de ce côté-là et dans un état où l'on est assuré de ne plus souffrir? *Lucrum est effugisse deteriora.*

En mourant, enfin, nous passons dans une vie qui apporte la jouissance et la possession de tous les biens et conséquemment le parfait bonheur, selon cette parole de l'Apocalypse : *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (*Apoc.*, XIV) : bienheureux sont ceux qui meurent en Dieu. Pourquoi? *A modo jam dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis.* Parce qu'ils sont établis pour l'éternité dans le repos, la paix et la douceur, après les travaux, le trouble et les peines, qui sont inséparables d'une vie aussi misérable que celle-ci. Ce qui paraît dans la résurrection du jeune homme à qui Jésus-Christ rend la vie par cette puissante parole : *Adolescens, tibi dico, surge* ; Lève-toi, je te le commande. Il obéit, il retourne en vie. Mais comment? *Et resedit qui erat mortuus.* Il ne se lève pas en pieds, comme cette parole : Lève-toi, semble le lui ordonner ; non, mais il se met en son séant et demeure ferme en cette posture, il se tient assis : *Et resedit.* Pourquoi cela? Pour montrer que la vie qui vient après la mort, et qui nous est représentée par cette résurrection, nous établit dans un parfait repos, nous faisant passer à la jouissance solide, constante, immuable et éternelle du souverain bien : *Lucrum est ad meliora transisse.*

Cela étant ainsi, comme le Fils de Dieu nous en assure par tant d'actions mystérieuses dans cet évangile, et la mort n'étant qu'un heureux passage à une vie parfaitement remplie de tous les biens et exempte de tous les maux : *Non igitur te mortis nomen offendat, sed boni transitus bona delectent*, conclut invinciblement saint Ambroise : Que ce nom vainement terrible de la mort ne vous effraie donc pas, mais que les biens infinis de la vie glorieuse qui vient après enflamment votre amour et attirent vos cœurs et vos désirs. Depuis que le Sauveur du monde, en touchant le bois de la croix et en le consacrant par sa mort, nous a mérité la résurrection à la vie bienheureuse qui suit notre mort, celle-ci n'a plus rien du tout de terrible pour nous, qui sommes nés pour mourir après Jésus-Christ. A la vérité, les plus grands saints de l'ancien Testament n'ont pas toujours été exempts de cette crainte de la mort. N'accusons pas en cela leur faiblesse, dit saint Chrysostome (*hom.* 45 *in Genes.*), mais admirons et louons la bonté de Dieu sur nous, de ce que la mort, qui était si formidable à ces grands hommes, parce que le ciel leur était fermé, le Fils de Dieu ne l'ayant pas encore soufferte, est devenue maintenant si peu redoutable pour nous, que des enfants même et de jeunes filles s'en moquent et la reçoivent en se jouant, d'autant que, depuis qu'il est mort, elle est le commencement de la vie que nous attendons dans le ciel : *Quod mortem justis illis et sanctis tunc terribilem, eamdem nunc ita contemptibilem fecerit Christus, ut quam formidabant illi virtute clari, nunc derideant juvenes et teneræ virgines.*

Oui, mais si l'on meurt en péché? Ah! c'est ici que nous trouvons donc enfin la véritable cause et le sujet d'une juste appréhension. N'abusons point de cette passion en l'appliquant où il ne faut pas et en lui donnant un objet pour l'autre. Ce n'est donc pas la mort, mais c'est le péché que nous devons craindre, puisque, l'abolissant par la pénitence pour le passé et l'évitant pour l'avenir, comme il est en nous de le faire par la même grâce de Jésus Christ expirant pour nous sur la croix, nous sommes assurés de bien mourir et d'acquérir, en mourant, une vie qu'on ne nous peut jamais ravir : *Quoniam non posuit nos Deus in iram, sed in acquisitionem salutis per Dominum nostrum Jesum Christum qui mortuus est pro nobis, ut sive vigilemus, sive dormiamus, simul cum illo vivamus* (I *Thess.*, V), disait saint Paul à ses chers chrétiens de Thessalonique, pour calmer leurs frayeurs et leur ôter cette excessive crainte qu'ils avaient de la surprise d'une mort soudaine : Dieu ne nous a pas

faits pour nous perdre, mais pour nous sauver par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous sur la croix, afin que, soit que nous veillions durant le jour de notre vie, ou que nous dormions durant la nuit de notre mort, nous soyons toujours assurés de vivre pour lui. *Propter quod consolamini invicem et ædificate alterutrum, sicut et facitis.* Et sur cela consolez-vous en vous édifiant les uns les autres, comme vous le faites. Voilà la consolation que l'Apôtre donnait à ses disciples pour les rassurer contre cette grande appréhension qu'ils avaient de la mort; et voici celle que le Fils de Dieu nous donne sur le même principe, pour nous soulager dans la tristesse et dans l'extrême affliction où l'on est si souvent plongé par la mort de ceux que l'on aime.

Cette pauvre dame pleurait inconsolablement, parce qu'elle venait de perdre dans son fils unique tout ce qu'elle avait de plus cher au monde. Jésus-Christ, la voyant en cet état, lui dit avec beaucoup de tendresse et de compassion : Ne pleurez pas. Ce ne fut point pour empêcher qu'elle ne donnât cette marque éclatante de sa douleur, lui-même voulut bien la donner publiquement à la mort de son ami Lazare, quoiqu'il dût le ressusciter; mais ce fut pour la consoler dans cette grande affliction, où elle était pour la mort de son fils. Tous les principaux de la ville qui accompagnaient le convoi, n'avaient pas sans doute manqué de lui rendre visite, et de mettre tout en usage pour la consoler, et ils y avaient si peu réussi, que continuant à pleurer, elle paraissait toujours inconsolable. Il n'y eut que Jésus-Christ seul qui fut capable de la consoler, parce qu'il n'y eut que lui seul qui put ressusciter son fils.

Voilà ce qui se voit la plupart du temps dans le monde. Il y en a plusieurs qui sont sensiblement touchés de la mort de ceux que le sang, où l'alliance, ou l'amitié leur rendait aussi chers qu'ils leur étaient étroitement conjoints par des liens si aimables et si forts. Cette cruelle séparation leur semble tout à fait insupportable. L'un pleure sa femme, l'autre son mari, celui-ci son père ou sa mère, celui-là ses enfants, quelqu'un son ami. On ne peut souffrir cette perte, on en est au désespoir, et principalement les femmes, qui ont l'âme plus tendre et plus susceptible de la douleur, en versent des ruisseaux de pleurs. On ne défend pas de pleurer, au contraire, le Sage veut qu'on le fasse en cette occasion : *Super mortuum plora* (*Eccli.* XII): c'est un témoignage qu'on rend de son amour et un allégement que l'on procure à sa douleur. Quand je pourrais tarir vos larmes, je ne le ferais pas, disait saint Ambroise aux princesses qui pleuraient amèrement la mort de Valentinien, leur frère. Il y aurait quelque chose de bien cruel à vouloir en user de la sorte, à envier aux affligés l'unique plaisir qui leur reste, qui est celui de faire insensiblement écouler une partie de la douleur par les yeux avec les larmes : *Est enim piis affectibus quædam etiam flendi voluptas, et plerumque gravis evaporat dolor* (*Ambr.*, *tom.* V). Les plus grands saints même sont ceux qui ont pleuré leurs morts avec le plus de tendresse, dit saint Paulin, en consolant Pammachius sur la mort de sa femme : *Idcirco et tuæ, frater, lacrymæ sanctæ et piæ sunt, quia simili affectione manarunt;* vos larmes donc, mon très-cher frère, sont non-seulement raisonnables, mais aussi très-saintes, puisqu'elles coulent de la même source d'une véritable amitié, et que vous pleurez la mort d'une femme incomparable par un juste regret que votre amour vous fait avoir, et non point par aucune défiance que vous ayez de l'autre vie : *Non diffidentia resurrectionis, sed desiderio charitatis.*

Il n'est donc pas défendu de pleurer, mais il s'agit de consoler solidement la personne qui pleure : c'est ce que mille gens entreprennent en cette occasion. Il y a foule dans une maison pour vous consoler en cérémonie ; les parents, les amis, les alliés, les voisins, les connaissances, tout y va, et tout ce qui se peut dire sur cela se dit cent fois. Or, soyez bien persuadés de cette vérité : ce ne seront jamais ni les beaux discours, ni les belles-lettres, ni les honnêtes gens, ni les bons amis, ni les philosophes, ni les Sénèques avec leurs éloquentes consolations, qui vous consoleront solidement; il n'y aura jamais que Jésus-Christ seul qui le fasse, si vous le regardez avec application d'esprit et de cœur, lorsqu'il est sur la croix. C'est là qu'il se présente à vous pour soulager votre douleur et pour vous consoler en toutes les manières les plus efficaces qui peuvent faire une parfaite consolation.

Premièrement, par la tendresse et la compassion qui vient de l'amour infini qu'il a pour vous, et qu'il vous témoigne en compatissant à toutes vos misères sur la croix, où il y prend si grande part ; *Misericordia motus.*

Secondement, par les paroles de sa grâce, qui se fait entendre à votre cœur pour le fortifier, lui disant efficacement : Ne pleurez pas, en même temps qu'elle adoucit toutes ses amertumes, non pas comme les hommes de qui les paroles, en ces occasions, ne sont pour l'ordinaire que des compliments et que de spécieuses importunités; ce qui faisait dire au saint homme Job parlant à ceux qui prétendaient le consoler sur la perte de ses enfants : *Consolatores onerosi vos estis, numquid habebunt finem verba ventosa* (*Job.* XVI)? Vous êtes de fâcheux consolateurs, ne cesserez-vous donc jamais de me persécuter de tant de discours inutiles?

Davantage, par son exemple et par la vue de sa propre mort qui doit être accompagnée de celle de tous les prédestinés : *Tetigit loculum ;* il a touché le cercueil. Il est descendu lui-même au tombeau, n'est-il pas juste qu'on l'y suive ?

De plus, par la considération de la grâce qu'il fait à celui dont vous pleurez la mort, en ce qu'il l'a retiré des occasions de mille péchés qui eussent été la cause de sa perte : *Hi autem qui portabant steterunt,* mais principalement enfin par l'espérance de cette glo-

rieuse résurrection, de cette vie céleste et immortelle qui vient, après la mort, pour le rendre éternellement heureux dans le repos des saints : *Et resedit qui erat mortuus.*

Chrétiens, voilà sur quoi cet aimable consolateur vous dit en ces fâcheuses rencontres : *Noli flere* ; Essuyez vos larmes, consolez-vous ; celui dont vous pleurez la mort est vivant, et vivant dans la gloire, et son corps devenu participant de cette gloire sortira quelque jour de son tombeau, plus éclatant que le soleil ne paraît en son orient, lorsqu'il dissipe à son retour les ombres et les ténèbres de la nuit. Oui, mais suis-je assuré qu'il est sauvé et que la mort a été pour lui cet heureux passage dans l'éternité de bonheur? Mais je vous demande s'il n'est pas mort chrétien ; n'a-t-il pas reçu au lit de la mort les sacrements? N'a-t-il pas protesté de vouloir mourir dans la foi de l'Église et mettre toute son espérance dans les mérites infinis de Jésus-Christ crucifié? N'a-t-il pas fait de bonne foi ce que celui qui l'assistait à bien mourir a désiré de lui, et ne l'a-t-on pas vu tout disposé à recevoir de Dieu en satisfaction de ses péchés ce qu'il lui plairait ordonner de lui? Après cela, je suis en droit de vous dire : *Noli flere* ; ne pleurez pas sa mort avec cette inquiétude qui vous fait douter de son salut, et avec cette tristesse qui vous accable l'esprit et vous rend si bizarrement inconsolables. En user ainsi, c'est trahir les intérêts de la foi, dit saint Cyprien, et donner lieu de croire que tout ce qu'on nous dit des avantages du christianisme, ne sont que de pures illusions : *Fidei prævaricatores sumus, ficta, fucata videntur esse quæ dicimus* (*Cypr. l.* IV, *de Mortal.*). Et si vous voulez quelque chose encore de plus fort, je vous dirai que c'est faire en quelque manière outrage aux mérites de Jésus-Christ. Qui ose parler de la sorte? C'est saint Chrysostome en l'homélie 69 : *Defunctos Christi fideles nemo plangat, ne Christi meritum afficiat contumelia.*

Que si vous me dites : Mais cependant je ne le verrai plus ; il est aisé de vous satisfaire. Souvenez-vous qu'il est seulement allé dormir un peu plus tôt que vous, et que vous y irez un peu plus tard ; mais qu'à votre réveil vous vous reverrez pour toujours et sans danger d'être jamais séparés l'un de l'autre : *Et dedit illum matri suæ* : après cette miraculeuse résurrection, le Fils de Dieu rendit le fils à la mère. C'est à ce bienheureux moment de votre réveil pour l'éternité, que les pères, les mères, les enfants, les alliés, les parents, les amis, que tous enfin seront réunis dans le ciel, pour y louer Dieu de concert, en disant éternellement : *Propheta magnus surrexit in nobis, et quia Dominus visitavit plebem suam.* Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE CINQUIÈME VENDREDI DE CARÊME.

Les infirmités des amis de Dieu ne sont pas mortelles.

Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei.

Cette maladie n'est pas mortelle, mais elle est pour la gloire de Dieu (*S. Jean, chap.* XI).

Les maladies n'attaquent pas seulement les personnes faibles, mais aussi quelquefois les complexions les plus fortes, avec cette différence, que les uns ne peuvent souffrir la force des remèdes, d'où vient que leurs infirmités vont à la mort ; mais les autres, en pouvant user et les faisant bien à propos, y trouvent souvent leur guérison et le recouvrement d'une santé plus forte et plus vigoureuse qu'auparavant. C'est pourquoi, quand ils sont malades, quelque grande que soit la maladie, on ne s'en épouvante pas, on sait le remède qui doit agir, et dans le remède on prévoit la guérison, et en cette vue on peut dire avec assurance : *Infirmitas hæc non est ad mortem* ; Cette maladie n'est pas fort à craindre, ils n'en auront que la peur, ils n'en mourront pas.

Les bons et les méchants, les prédestinés et les réprouvés, les ennemis de Dieu et ses amis, ont leurs infirmités au temporel et au spirituel, leurs afflictions, leurs travaux, leurs peines, leurs souffrances, leurs adversités, leurs imperfections, leurs défauts, leurs péchés, dont les plus grands saints ne sont pas exempts, puisqu'il arrive quelquefois qu'ils tombent en de grands désordres par la fragilité si naturelle à tous les hommes, comme il s'est vu dans la personne de David, dans celle de saint Pierre et de tant d'autres qui les ont suivis en leur pénitence comme en leur chute. Il y a pourtant cette différence entre les uns et les autres que les premiers sont trop faibles ou sont trop lâches pour user du puissant remède que Dieu nous a laissé contre toutes sortes de maux. Voilà pourquoi leurs infirmités corporelles ou spirituelles vont toujours à la mort éternelle. Au contraire les gens de bien, ne manquant pas de s'en servir, ne manquent point aussi d'y rencontrer leur guérison et d'en tirer de nouveaux avantages pour l'éternité. Et de là vient que leurs infirmités, soit au corps ou en l'âme, soit leurs afflictions ou leurs péchés, bien loin de conduire à la mort, leur sont une occasion de plus grands biens, leur donnant lieu de se sanctifier. Et quand on les voit affligés ou tomber en quelque désordre, on a sujet de dire : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei* ; cette infirmité ne va pas à la mort, Dieu en saura tirer sa gloire, les tirant de là plus parfaits et plus saints qu'ils n'étaient auparavant.

C'est l'excellente vérité que l'Évangile nous découvre pour notre consolation dans les trois spectacles qu'il nous représente, et qui sont l'état de Lazare, les soins de ses sœurs, le miracle de Jésus-Christ. Dans le pitoyable état où la maladie a réduit Lazare, nous verrons les infirmités des amis de Dieu ;

leur remède dans les charitables soins de Marthe et de Marie; et leur guérison dans les circonstances du miracle de Jésus-Christ ressuscitant Lazare. Ce sont là les trois points de ce sermon, qui comprennent tout l'Evangile réduit à cette grande vérité, que toutes nos infirmités, si nous sommes amis de Dieu, ne sont jamais mortelles.

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier spectacle de l'Evangile représente Lazare infirme. Sur quoi il faut d'abord considérer cette grande parole qui fait son éloge : *Lazarus amicus noster*; qu'il fut ami de Jésus-Christ; qu'il en était aimé, non-seulement de cet amour divin, qui est commun aux trois personnes de la Trinité, et dont il nous a tous aimés de toute éternité, ni de celui qu'il a eu en tant qu'homme dès l'instant de sa conception, pour tous ses frères, offrant sa vie à son Père pour eux, ni même encore seulement de cet amour naturel et moral qui fut fondé sur les biens qu'il en recevait par l'hospitalité, et sur les bonnes qualités qui le rendaient aimable : mais aussi principalement d'un autre plus particulier, qui présupposant tous ceux-ci, vient de cette inclination et de cette pente de cœurs, de cette sympathie secrète, et liaison de volontés, qui forme l'amitié. De là vient que l'évangéliste, qui connaissait si bien le cœur de Jésus-Christ, auquel il avait tant de part, remarque avec soin qu'il l'aimait, et il le fait entendre plus d'une fois : *Diligebat autem Jesus Martham et Mariam sororem ejus, et Lazarum.* Et quand les deux sœurs envoyèrent à Jésus-Christ pour lui donner avis de la maladie de leur frère, il leur fait dire : *Ecce quem amas infirmatur*; celui que vous aimez est bien malade. En effet, ce fut par un sentiment tendre de cette amitié, qu'il versa des larmes sur son tombeau; ce qui fit dire aux assistants : *Ecce quomodo amabat eum*; voyez comme il l'aimait. Et néanmoins ce cher ami, ce bien-aimé, ce favori de Jésus-Christ fut frappé d'une longue et dangereuse maladie : *Erat quidam languens.* Et ses deux bonnes sœurs si tendrement et si saintement chéries du Fils de Dieu, eurent grande part à cette affliction par la tristesse qui les accablait et pour l'intérêt qu'elles devaient prendre dans la conservation d'une personne qui leur était si chère. De plus, il semble qu'elles furent abandonnées de Jésus-Christ en cette occasion; car enfin, l'Evangile, dit qu'après avoir appris l'extrême danger où était leur frère, il en parut si peu touché, que sans donner aucun ordre pour sa guérison, il demeura deux jours encore où il était pour lors; et cependant le pauvre malade mourut sans aucune assistance de sa part : *Ut ergo audivit quia infirmabatur, tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus.* Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il semble encore que tout cela se fit contre la parole de Jésus-Christ, qui leur avait fait dire par leur messager : *Infirmitas hæc non est ad mortem;* que Lazare n'en mourrait pas.

Voilà ce qui arrive très-souvent aux gens de bien. Ce sont les vrais amis de Dieu, il les chérit et il les aime de cet amour particulier, qui vient de l'inclination qu'il a pour eux, et qui produit cette volonté absolue et précise de leur donner tout ce qu'il a, en se donnant lui-même dans sa gloire; et néanmoins il permet qu'ils soient affligés. Il n'y a rien de plus commun dans toute l'Ecriture sainte, que les afflictions, les peines, les traverses, les adversités, les misères, les persécutions de ceux que Dieu aime le plus, jusque-là que l'Ange dit à Tobie qu'elles étaient les suites nécessaires de cette divine amitié : *Et quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (*Tob.* XII); parce que vous étiez ami de Dieu, il a fallu que vous fussiez éprouvé de la sorte par l'affliction. Ce qui fait, dit saint Chrysostome, que les hommes s'étonnent et se scandalisent de ce que les plus gens de bien sont souvent les plus affligés : *Sane ignari hoc maxime Dei amicis contingere;* ne sachant pas que ce sont principalement ses amis que Dieu traite ainsi. C'est pour cela que Gédéon répondit à l'ange qui l'assurait de l'amitié de Dieu : Mais, Seigneur, comment se peut-il, si cela est, que nous soyons aujourd'hui les plus malheureux de tous les hommes (*Jud.* VI)? que David n'étant pas encore bien instruit dans cette sublime philosophie, disait : C'est donc en vain que j'ai tâché de me mettre bien avec Dieu, puisqu'après cela je ne laisse pas d'être exposé sans cesse à la rigueur d'une infinité de maux que je souffre (*Ps.* LXXII); qu'Elie ne pouvait souffrir que Job se dît ami de Dieu, en même temps qu'il le voyait dans un si déplorable état : Vous ami de Dieu, et pourtant demi pourri sur un fumier, ces deux choses s'accordent mal; et c'est pour cela même que, selon l'explication de saint Cyrille et de Théophilacte, les deux dames extrêmement surprises de cette conduite, qu'elles ne peuvent nullement comprendre, font dire à Jésus-Christ, comme admirant une chose si surprenante : *Ecce quem amas infirmatur*; voici qui est bien étrange, Seigneur, celui que vous aimez est extrêmement malade, tandis que vous en guérissez tant d'autres, qui ne sont pas assurément autant de vos amis que lui. C'est ainsi que parlent les hommes, parce qu'ils jugent des choses tout autrement que Dieu, et que, comme dit Salvien, ils prennent les marques de son amour pour des témoignages de haine : *Amoris testimonia in odii argumenta mutamus* (*L.* II, *de Prov.*).

Voici bien davantage; non-seulement les amis de Dieu sont affligés, mais il semble même qu'il prenne plaisir à les abandonner, quand ils sont dans l'affliction : *Diligebat Jesus Martham, et Mariam sororem ejus, et Lazarum*; Jésus avait beaucoup d'amitié pour Marthe et pour Marie, et pour leur frère Lazare. Que s'ensuit-il de là? *Ut audivit ergo quia infirmabatur, tunc quidem mansit.* Voyez quelle étrange conclusion, et d'où il tire cet *Ergo :* donc parce qu'il l'aimait, il le laisse là; au lieu de venir promptement

à son secours, il s'arrête, et il s'entretient encore quelque temps où il était, et cependant le malade meurt. Ne voilà-t-il pas un ami fort bien secouru? Dieu vous aime, et vous le priez de tout votre cœur d'avoir la bonté de vous secourir dans votre affliction, et parce qu'il vous aime, il semble qu'il vous abandonne. Et il attend en effet si longtemps, que vous vous trouvez accablés du mal que vous craigniez, avant que le secours paraisse. Ce qui fait que les gens de bien lui disent quelquefois, se plaignant doucement à lui de lui-même, comme David : *Exurge, quare obdormis, Domine? Clamabo, et non exaudies* (*Psal.* XLIII, *Ps.* XXI). Eh! Seigneur, eh! d'où vient que vous dormez, quand il faudrait agir pour mon secours? Je vous prie de toutes mes forces de m'aider, mais je vois bien que mes prières seront fort inutiles. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il semble agir en cela positivement contre les promesses qu'il nous a faites en mille endroits de l'Ecriture, qui est toute remplie des assurances qu'il nous donne qu'il exaucera ses amis : *Clamabit ad me, et ego exaudiam eum* (*Psal.* XC).

Mais ce n'est pas seulement au corps et à la fortune que leurs infirmités s'arrêtent; il arrive aussi quelquefois qu'elles passent jusqu'à l'âme, Dieu permettant, par les secrets de ses jugements incompréhensibles, qu'ils tombent dans le péché, qui est l'infirmité spirituelle. Ce qui nous est représenté par le pitoyable état de Lazare, comme il est exprimé dans l'Evangile, où l'on emploie pour cela, par un beau mystère, tous ces cinq termes différents : *Languens, dormit, mortuus est, quatriduanus, jam fœtet.* Il languit, il dort, il est mort, il est en terre depuis quatre jours, il sent déjà mal, il commence à se pourrir. Ne nous étonnons pas, chrétiens, mais humilions-nous; les gens de bien et les amis de Dieu sont hommes, et Dieu permet souvent qu'ils tombent dans les infirmités des hommes. Il y en a qui se relâchent de leur première ferveur, et qui deviennent tièdes et languissants, comme celui de l'Apocalypse, auquel il fut dit : *Quia tepidus es* (*Apoc.* III). Il y en a d'autres qui s'endorment et qui s'assoupissent au service de Dieu par de certains péchés, véniels à la vérité, mais qui viennent pourtant d'un principe fort déréglé, comme les apôtres qui disputaient entre eux du premier rang, pendant que le Sauveur du monde leur parlait de sa Passion. Il s'en voit quelques-uns qui meurent par un péché grief, comme le pauvre saint Pierre, qui, se laissant vaincre lâchement par la crainte, ne garda plus de mesures et se mit à renier son maître en se parjurant avec d'horribles imprécations. Il s'en voit même qui demeurent quelque temps comme étendus dans le sépulcre d'un état si mortel, témoin David qui fut près d'un an sans se reconnaître après ses deux grands crimes d'adultère et d'homicide. Et il s'en trouve enfin qui ont déjà quelque commencement de pourriture par une vie tout à fait méchante et débordée, tels que ceux qui nous sont représentés par le misérable prodigue, et tel que fut effectivement ce fameux disciple de saint Jean, qui devint capitaine de voleurs. Il s'en est vu dans tous les siècles de l'Eglise, et des plus grands amis de Dieu, qui ont eu de toutes ces sortes d'infirmités, aussi bien que les plus méchants. Mais il faut que vous remarquiez entre les uns et les autres deux admirables différences que voici dans cet Evangile.

Quand on vint dire au Fils de Dieu que Lazare était fort malade, il répondit : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei;* qu'il ne l'était point pourtant à la mort, eu égard à ce qui est d'essentiel et de plus terrible à la mort, qui est d'être la fin de tout, parce qu'il devait recouvrer la vie. Davantage que cette maladie était pour la gloire de Dieu, qui devait éclater en faisant paraître Lazare, après sa résurrection, plus beau, plus sain, plus fort et plus robuste qu'il n'était avant sa mort. Et ce fut pour cela qu'il attendit, permettant qu'il mourût, afin de glorifier Dieu par une merveille aussi grande que celle-là, et que plusieurs, voyant ce nouvel homme de miracle, crussent en Jésus-Christ, qui lui avait si admirablement rendu la vie : *Infirmitas hæc non est ad mortem, quia et ipsa mors non erat ad mortem, sed potius ad miraculum, quo facto crederent homines in Christum* (*August. tr.* XLVIII, *in Joan.*).

Ce sont là les deux différences qu'il y a entre les bons et les méchants. Les afflictions de ceux-ci et leurs péchés tendent toujours à la mort éternelle, parce qu'ils en deviennent pires, murmurant contre Dieu et s'endurcissant sous les coups, et que d'ailleurs ils entassent crimes sur crimes, le second devenant la punition du premier, et le troisième du second, ainsi consécutivement jusqu'au dernier abîme de l'impénitence finale. Ils meurent donc et ils ne ressuscitent pas par une solide et constante pénitence. Leur âme est séparée de Dieu et elle ne recouvre pas cette précieuse union en quoi consiste la vie de l'âme. Mais les prédestinés retournent s'ils sont séparés de Dieu pour un temps, ils ressuscitent par la pénitence. Cette infirmité n'est pas à la mort, parce qu'ils en relèvent par une vraie conversion, et une conversion qui les rend plus saints et plus fervents qu'ils n'étaient avant le péché. Ce qui fait la seconde différence.

Non est ad mortem, sed pro gloria Dei. Non-seulement les afflictions des amis de Dieu et les péchés qui leur échappent ne sont pas cause de leur perte, mais ils sont même occasion d'un plus grand bien, puisque Dieu en tire sa gloire lorsqu'ils en deviennent beaucoup meilleurs et bien plus parfaits qu'ils n'étaient avant leur péché, pour accomplir le dessein de sa providence spéciale sur les prédestinés dont il ne permet jamais ni les maux, ni les péchés que pour leur plus grand bien, qui est assurément toujours l'effet de leur prédestination. De sorte que si leurs infirmités d'une part sont un grand mal pour eux, ou selon le corps, en ce qu'ils

y souffrent par les maux temporels, ou selon l'âme, dans ce qui la blesse par les péchés qu'ils font; elles leur tiennent lieu aussi d'autre part d'un grand bien dans les heureuses suites qu'elles ont, et que Dieu s'était proposé qu'elles eussent en permettant qu'elles leur arrivassent. Mais pour avoir une fin aussi souhaitable d'une si grande maladie, et pour faire naître du mal un si grand bien, il faut absolument que l'on se serve du remède que Dieu nous donne. Et le voici dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le second spectacle de l'Evangile nous fait voir les charitables soins de Marthe et de Marie, qui s'emploient avec beaucoup d'ardeur pour le salut de leur frère, en faisant effectivement tout ce qu'il fallait pour le procurer efficacement, comme elles firent par cette action. Sitôt qu'elles connurent le danger de sa maladie, elles songèrent à Jésus-Christ; et comme elles étaient persuadées que faisant tous les jours du bien à ses plus grands ennemis, il ne refuserait jamais son assistance à ses amis, elles lui dépêchent promptement un exprès pour lui dire seulement de leur part : Seigneur, celui que vous aimez est bien malade. Voilà le remède puissant et efficace qu'il faut apporter à toutes nos infirmités et temporelles et spirituelles, pour les changer bientôt par la guérison entière de tous nos maux en une parfaite félicité. Et quoi? Un prompt et un ardent recours à Jésus-Christ; avec toutes les vertus qu'elles font paraître et dans leurs paroles, et dans leurs actions, et qui sont comme autant de célestes ingrédients qui entrent dans la composition de cet admirable remède.

Premièrement, une très-grande modestie sans aucune présomption. Elles pouvaient alléguer cent choses qui semblent qui pouvaient obliger le Sauveur du monde à leur accorder ce qu'elles désiraient de lui. Leurs très-humbles prières : C'est nous, Seigneur, qui vous demandons cette grâce de tout notre cœur; la proximité du sang : Qu'il vous souvienne qu'il est notre frère; le mérite de la personne, lui disant comme ces autres : *Dignus est ut hoc illi præstes* (*Luc.* VII). C'est une grâce qui, sans doute, ne sera pas trop mal placée, il mérite bien que vous mettiez quelque différence entre lui et tant d'autres, à qui vous faites tous les jours tant de biens; l'amour de Lazare pour Jésus-Christ : Considérez avec combien de soin, de respect et de passion il s'est toujours attaché à votre personne; le bien qu'il lui faisait et pour l'amour de lui à ses disciples, les recevant en son château de Béthanie : N'oubliez pas les petits services qu'il a tâché avec empressement de vous rendre dans toutes les occasions : *Nihil horum istæ*, dit excellemment bien saint Augustin; *sed tantum : Ecce quem amas infirmatur. Sufficit ut noveris, non enim amas et deseris* (*Tract.* XLIX). Ces dames n'emploient rien de tout cela pour impétrer de Jésus-Christ la guérison de cette maladie, elles se contentent de dire : Celui que vous aimez est malade, il suffit que vous le sachiez, car vous n'abandonnez jamais celui que vous aimez. Elles ne produisent donc point d'autre motif que son amour, qui doit être toute notre raison et notre force, pour lui dire dans toutes nos nécessités : Puisque vous avez la bonté de m'aimer sans qu'il y ait d'autre cause de votre amour, que cette bonté même, qui en est uniquement la source, je vous supplie aussi, Seigneur, par cet amour et par cette bonté, d'avoir compassion de moi, sans que je propose d'autre motif pour appuyer ma prière que votre amour, qui est tout son appui. Je n'ai point de mérites à vous alléguer, votre grande miséricorde est toute ma raison : *Non in justificationibus nostris prosternimus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis* (*Dan.* IX).

Secondement, une parfaite résignation sans attachement à sa propre volonté, ce qui paraît en ce qu'elles exposent seulement leur besoin, sans lui rien demander précisément. Celui, disent-elles, que vous aimez est malade; poursuivez donc. C'est tout, nous n'avons rien à dire après cela. C'est à vous, Seigneur, de conclure, et vous savez ce qu'il nous faut. C'est ainsi que David épanchait son cœur devant Dieu par la ferveur de sa prière : *Effundo orationem meam in conspectu tuo* (*Ps.* XLI). Mais encore quel est le sujet et quelle est la forme de votre oraison, grand saint, dans ce transport et ce divin écoulement de votre âme dans Dieu? *Et tribulationem meam*, ajoute-t-il, *ante ipsum pronuntio :* Je lui expose l'état où je suis, et ce que je souffre dans mon adversité. Ainsi la Vierge, le priant pour ceux qui l'avaient invité, se contente de lui représenter ce qui manque à ces pauvres gens. Les deux sœurs en usent de même, et nous, à leur exemple, nous lui devons dire : *Ecce quem amas infirmatur.* C'est assez vous prier, que de vous découvrir simplement ce que nous souffrons, vous ferez ce qu'il vous plaira : *Vide, Domine, afflictionem meam* (*Thren.* I) : Considérez seulement notre affliction. Vous savez ce qui est le plus expédient pour votre gloire : que votre volonté soit faite.

Troisièmement, une généreuse espérance en la bonté de Jésus-Christ, sans que tous les événements contraires la puissent jamais ébranler. Voyez cette merveille étonnante dans les deux sœurs. Le messager qu'elles envoyèrent au Sauveur du monde le trouva qu'il était encore à Béthabara, au-delà du Jourdain, à deux journées de Béthanie. Il s'acquitte de sa commission, et le Fils de Dieu lui donne ordre d'assurer les dames que la maladie n'est point dangereuse et que Lazare n'en mourrait pas : *Infirmitas hæc non est ad mortem.* Et remarquez qu'en même temps qu'il le renvoyait avec une si favorable réponse, Lazare mourait à Béthanie. Cela paraît manifestement en ce que l'Evangile dit qu'après avoir reçu cette nouvelle et fait cette réponse, il demeura encore deux jours au même lieu où cet homme l'avait trouvé : *Ut autem audivit quia infirmabatur, tunc qui-*

dem mansit in eodem loco duobus diebus. Après quoi il se mit en chemin pour aller à Béthanie, où il se rendit en deux autres jours, en voilà quatre depuis sa réponse. Or, dès qu'il y fut arrivé, on lui dit qu'il y avait déjà quatre jours que Lazare était mort. Il mourut donc le même jour que le Fils de Dieu renvoya le messager, avec ordre de dire aux dames qu'il n'en mourrait pas.

Or, considérez maintenant quelle dut être la surprise de ce pauvre garçon. Il s'en allait tout joyeux des bonnes nouvelles qu'il portait à Béthanie, et s'attendait bien d'y être reçu avec beaucoup de joie et de caresses. Comme il entre au château, il voit des visages tristes et abattus, il ne s'en étonne pas, car il croit que cela vient de ce que la maladie continue. Il monte, il traverse la salle qu'il trouve remplie de force gens de qualité, principalement de Jérusalem, qu'il s'imagine être venus pour visiter son maître. Il entra donc fort gaîment dans la chambre, et saluant les dames qu'il voit environnées de mille gens et fondant en larmes : voici de quoi, dit-il, vous consoler ; le Seigneur Jésus vous salue et m'a commandé de vous dire de sa part qu'il n'y a rien du tout à craindre en cette maladie, et que monsieur n'en mourra pas. Il n'en mourra pas, lui réplique-t-on. Et il y a deux jours qu'il est en terre, songez-vous à ce que vous dites et à ce que l'on vous a dit ? Ne doutez pas que ce pauvre homme, assurant toujours fortement qu'il avait fort bien entendu et que c'était là son ordre précis, ne crût que Jésus-Christ l'avait trompé en se trompant lui-même le premier.

Et il y a grande apparence que ces messieurs les pharisiens et les grands de Jérusalem, qui étaient venus consoler ces dames, étant ravis d'avoir trouvé une si belle occasion de discréditer Jésus-Christ, ne manquèrent pas de s'en prévaloir, pour dire en insultant sur lui d'un air fier et malicieux : Eh bien ! n'avions-nous pas raison de soutenir que ce n'était qu'un imposteur? La vérité enfin triomphe de la fourbe qu'elle a découverte. Voilà ce prétendu prophète et ce beau Messie, après qui tout le monde courait. Apprenez désormais à croire des gens plus éclairés que vous ; on ne nous trompe pas ainsi.

Que font cependant les deux sœurs affligées, et que disent-elles ? Y a-t-il rien de plus admirable, s'écrient saint Chrysostome (*Hom.* VI) et saint Basile de Séleucie (*Orat.* XL)? Malgré toutes les apparences, elles ne crurent point que ce que le Sauveur du monde leur avait fait dire fût une fausseté, quoiqu'elles vissent tout le contraire ; elles tinrent néanmoins pour constant et pour assuré qu'il ne se trompait pas et qu'il ne pouvait les tromper. Entendant d'une part, il n'en mourra pas, et de l'autre, voyant qu'il était mort et qu'il était en terre il y avait déjà deux jours, elles ne laissent pas pourtant d'espérer, sans savoir comment, et de continuer à recourir à Jésus-Christ, qui leur mandait une chose que tous leurs sens et leur expérience démentaient. Admirons ici, dit saint Pierre Chrysologue, cette merveilleuse conduite du Sauveur du monde : *Quemadmodum dat locum morti, licentiam det sepulcro, corruptioni posse permittit, negat nihil putredini, nihil fœtori, atque id agit ut humana spes tota pereat, et tota vis mundanæ desperationis accedat* (*Serm.* 63). Voyez comme il permet à la mort de faire son coup, qu'il laisse agir dans le sépulcre la pourriture et la corruption sur un cadavre qui sent déjà mal, qu'il fait enfin tout ce qu'il faut pour faire périr toute l'espérance humaine, et pour lui faire succéder le désespoir, agissant de toute sa force. Et pourquoi cela ? *Quatenus quod facturus est divinum sit, non humanum :* afin que ce qu'il va faire, n'ayant rien du tout de naturel, soit un ouvrage tout divin. Que fait-il donc? Deux grands miracles. Où sont-ils, car il n'en paraît qu'un ? Les voici. Le premier est, qu'il ressuscite un mort de quatre jours ; le second, bien plus grand encore, qu'il conserve vive l'espérance des deux sœurs, dans le sein, si j'ose dire, et comme entre les bras du désespoir, armé de tout ce qu'il a de plus fort et de plus terrible pour la faire périr ; et la nôtre, au contraire, cède au moindre accident qui nous arrive, et se va perdre tous les jours lâchement d'elle-même dans la première des difficultés qu'elle rencontre. Pourquoi ? C'est que nous n'avons point de foi, qui est la quatrième vertu que ces dames font éclater en recourant à Jésus-Christ.

Elles ne lui font pas dire : Hâtez-vous, Seigneur, de venir ; parce que, comme observe saint Cyrille, elles croient qu'étant absent, il n'a pas moins de pouvoir pour guérir leur malade par un seul acte de sa volonté, que de bonté pour le faire, si c'est le plus expédient pour elles. Et lorsque quatre jours après qu'on l'eut mis en terre, on leur vint dire que Jésus approchait du château, elles furent aussitôt à ses pieds, elles y firent cette belle et publique profession de foi, par laquelle, sans s'arrêter à des apparences si peu favorables, elles protestèrent qu'il était Fils de Dieu, la vie, la résurrection et le salut de tout le monde. Et quand elles lui dirent que s'il eût été présent, leur frère assurément ne fût pas mort, ce ne fut point qu'elles doutassent qu'il le pût guérir aussi bien de loin que de près, mais ce fut pour lui faire entendre que leurs larmes l'eussent tellement touché de compassion, que son cœur n'eût pu résister à cette attaque de leurs yeux.

Car voici enfin ce qui fait que le remède qu'elles cherchent dans le recours à Jésus-Christ, ne manque pas de faire heureusement tout l'effet qu'on en peut attendre. Ce sont les larmes qu'elles vont répandre avec une profonde humilité aux pieds du Fils de Dieu. Or, vous savez que ces sortes de larmes, et principalement celles de Madeleine signifient la pénitence, qui est assurément le plus efficace de tous les moyens pour fléchir la miséricorde de Dieu, et pour en impétrer la délivrance de nos maux. Ce fut aussi la vue de ces larmes qui attendrit le cœur du Sauveur

du monde : *Jesus ergo ut vidit eam plorantem ;* et qui ensuite l'obligea de faire en leur faveur ce grand miracle qui contient la merveilleuse guérison de toutes nos infirmités. C'est ce qui nous reste à considérer dans cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Celui qui fait sur le théâtre de cet évangile le plus magnifique spectacle est Jésus-Christ, ressuscitant Lazare par le plus grand et le plus illustre de ses miracles, comme saint Augustin (*Serm.* LII, *de Verb. Dom.*) l'appelle, et qui, dans ses mystérieuses circonstances, nous représente la manière dont il délivre ses amis de tous les maux qui les accablent, soit au corps ou à l'âme, les tirant du sein même de la mort, selon cette parole du Psalmiste : *Qui sanat omnes infirmitates tuas, qui redimit de interitu vitam tuam* (*Ps.* CII).

Il semblait que tout fût désespéré, et qu'il n'y eût pas lieu de croire qu'il dût rien faire en faveur des deux sœurs, puisque leur frère, dont elles avaient souhaité si ardemment la guérison, était déjà demi pourri dans le sépulcre ; mais c'est là le moment qu'il choisit, selon la conduite ordinaire de Dieu, pour exaucer les prières de ses amis, et pour leur faire plus de bien qu'ils n'en avaient ni espéré ni demandé. C'est pour cela qu'il attendit, comme remarque ingénieusement saint Pierre Chrysologue, afin de les mettre en état de recevoir une plus grande grâce : *Cui plus est mortem vincere, quam removere languorem, cujus amare illud est, non ut dilectum allevet, sed ab inferis ut reducat. Dilecto non languoris medicinam, sed resurrectionis gloriam mox paravit* (*Serm.* 63). Vaincre la mort en leur faveur, est bien plus que de rendre la santé à leur malade. Son amour ne se borne pas à une simple guérison de son ami ; il veut encore, pour se satisfaire, le tirer du tombeau. On demande un remède pour celui qu'il aime, mais il lui veut donner bien davantage, en lui faisant avoir la gloire de ressusciter. Ainsi, vous croyez souvent que tout est perdu, que vous êtes abandonnés de Dieu, parce qu'il ne vous donne pas tout ce que vous lui demandez. Attendez, il attend lui-même quelque temps, pour vous donner bien plus, et surpasser la grandeur de vos espérances et de vos désirs, par celle du bienfait qu'il vous prépare.

Voyez-le dans cette rencontre. Deux jours s'étant écoulés depuis la réponse, et lorsque tout était en deuil à Béthanie : Allons, dit-il à ses disciples, voici le temps de secourir mes bien-aimés, retournons en Judée. Et comme son plaisir et toute sa joie est de combler de biens ses chers amis, l'heure en étant venue, il fait éclater les transports de cette joie par ses actions et par ses paroles : *Eamus in Judeam iterum.* Mais, Seigneur, lui répondent ses disciples, on vous y cherche pour vous lapider. L'amour qu'il a pour nous est bien plus fort que la mort, puisqu'il l'a vaincue pour nous mériter tous les biens qu'il nous veut faire : *Nonne duodecim sunt horæ diei? si quis ambulaverit in die, non offendit.* Allons, répond-il, tandis qu'il est jour, et que la lumière de ma présence luit au monde. Il n'y a rien qui soit capable de lui faire obstacle, ni de l'arrêter en cette glorieuse entreprise de son amour. Il le fait triompher de toutes les difficultés, quand il faut délivrer les siens. Et voici maintenant ce qu'il produit en cette merveilleuse délivrance.

Saint Augustin (*Tract.* XLIX, *cap.* 9) et saint Grégoire (*C.* XXII *Mor.*) disent que Lazare représente ici, non-seulement le monde en général, que son divin réparateur a délivré de la mort du péché en son premier avènement, mais aussi les particuliers qu'il en délivre encore tous les jours, par sa grâce victorieuse de cette mort spirituelle. Et Tertullien, au livre de la Résurrection de la chair, et après lui, saint Ambroise, au livre 2e de la Pénitence, ajoutent que ce miracle est aussi la figure de la résurrection générale des morts en son second avènement. Pour ressusciter Lazare, il emploie la force et la faiblesse ; celle-ci par les larmes, par le trouble intérieur, et par la douleur extrême qu'il témoigne : *Infremuit spiritu, et turbavit seipsum, et lacrymatus est ;* et celle-là, par le commandement qu'il lui fait de sortir de son sépulcre : *Lazare, veni foras.* Ainsi, pour racheter le monde en général, il emploie les infirmités et les souffrances de sa passion, en son premier avénement ; et au second, il doit mettre en usage sa toute-puissance, pour tirer les morts de leurs tombeaux.

De même, pour nous délivrer de nos péchés et de leurs peines qui en sont la suite, il se sert des infirmités de sa passion, nous en appliquant le mérite par les sacrements ; et il use aussi de sa force et de son souverain pouvoir en nous rendant la grâce, et en nous remettant en état, plus avantageusement que jamais, de posséder le ciel. Voici le détail de cette merveille.

Infremuit spiritu et turbavit seipsum, et lacrymatus est : il frémit en son cœur, il fit paraître de l'altération et du trouble sur son visage, il répandit des larmes. Il appelle, et il fait entrer en son âme ces violentes passions, dit saint Augustin, pour y être autant de mystères qui représentent ce qu'il veut faire à notre égard. Au même instant qu'il a compassion du pitoyable état de ses amis, qu'il donne des marques de la tristesse, et de la douleur qu'il en a dans l'âme, il frémit d'indignation contre la malice et l'infidélité des Juifs, qui avaient été l'occasion de la mort de Lazare, afin qu'il y eût lieu de les convaincre par sa résurrection. C'est ainsi que l'explique saint Thomas.

Arrivé qu'il fut au sépulcre, il commanda qu'on ôtât la pierre qui en bouchait l'entrée : *Tollite lapidem ;* non pas qu'il ne le pût faire aisément, lui qui allait ressusciter un mort ; mais parce que, selon la belle et subtile remarque de saint Augustin (*Serm.* 104 *de Temp.*), il voulut que les hommes fissent de leur côté ce qu'ils pouvaient, lorsqu'il allait faire du sien ce dont lui seul était capable : *Lapidem enim a monumento removere humanæ*

virtutis est; animam vero ab inferno revocare solius divinæ potentiæ est: Retirer une pierre qui ferme l'ouverture d'un tombeau, cela n'excède point du tout les forces et le pouvoir des hommes; mais réunir une âme au corps dont elle est séparée, c'est une merveille qui ne peut venir que de Dieu seul, par sa toute-puissance. Ensuite il lève les yeux au ciel, et s'adressant à son Père, dont il a reçu le souverain pouvoir qu'il va faire agir en ce grand miracle: *Clamavit voce magna*, il crie d'une forte et puissante voix, comme il fit sur la croix au moment qu'il ressuscita le monde par sa mort, et commande à Lazare de sortir: *Lazare, veni foras.* A l'instant même, ce corps, étendu dans ce monument, reçoit de cette divine parole la vie, les sens et le mouvement; et par un second miracle aussi grand que le premier, tout enseveli qu'il était, et tout enveloppé de ces bandes qui lui tenaient les pieds et les mains étroitement liés, il sort de son tombeau, et s'avance vers son libérateur qui le fit aussitôt délier, et auquel il ne manqua pas de rendre mille grâces puisqu'il le suivit après si parfaitement, et qu'il lui consacra la nouvelle vie qu'il en avait reçue, devenant un grand saint.

Voilà, chrétiens, une excellemment belle idée de ce que Dieu fait tous les jours pour la délivrance de ses amis. En même temps que vous voyant dans le déplorable état du péché, ou de l'affliction, il compatit à toutes vos infirmités avec une ferme et inviolable volonté de vous en délivrer, il conçoit beaucoup d'indignation, et de colère contre tous ceux qui en sont cause, et qu'il destine à sa vengeance.

Cependant, pour vous en tirer, il amollit le cœur qui commençait à s'endurcir, il ôte les empêchements, et les obstacles qui s'opposaient à sa conversion; et il veut aussi que vous y travailliez, coopérant avec lui, et faisant de votre côté ce que vous pouvez pour votre salut. Pour cet effet, il fait descendre sur vous mille bénédictions du ciel par les prières que l'Eglise fait en sa personne tous les jours dans l'adorable sacrifice de la messe où il prie et s'offre pour vous à son Père.

C'est là qu'il crie d'une puissante voix, c'est-à-dire, selon l'explication de saint Augustin, qu'il donne à une âme de fortes inspirations, et de ces grandes grâces excitantes, qui rompent le sommeil fatal où elle était ensevelie dans l'ombre de la mort: *Magna voce clamando, id est, magna gratia vocando* (*Tract.* 49). Et ces grâces lui disent d'un ton fort et victorieux qui la fait obéir: *Veni foras.* Sors du sépulcre par la pénitence, et la confession de ton péché: *Foras jam per confessionem egredere, qui apud te interius per negationem lates*, comme saint Grégoire interprète ces paroles (*Hom.* 25).

C'est à ce bienheureux moment que, malgré le suaire de l'aveuglement, les liens et le tombeau de ses vieilles et méchantes habitudes, le ressuscité sort, et s'avance vers Jésus-Christ par une sincère conversion de son cœur Et alors, soit qu'il ait déjà recouvré la grâce par un acte d'amour de Dieu, ou qu'il s'y soit seulement disposé par une vraie douleur de ses péchés, son aimable libérateur le met entre les mains des successeurs de ses disciples pour le délier par l'absolution, en lui donnant de nouvelles ardeurs, pour le servir plus parfaitement que jamais, et pour devenir un grand saint, à quoi ses infirmités temporelles ont contribué en le purifiant, et les spirituelles mêmes qui sont ses péchés, en lui donnant occasion de retourner à Dieu avec plus d'amour, et plus de ferveur qu'il n'en avait auparavant.

Chrétiens, voici la consolation la plus douce et la plus solide de toutes celles qu'on vous peut donner dans toutes vos afflictions. Si vous êtes jamais amis de Dieu, et si vous pouvez une fois gagner son cœur, quoi qu'il vous arrive, quoi qu'on vous fasse, quelque désespoir qu'il vous semble qu'il y ait dans vos affaires, quelque péché même qui vous échappe, et enfin quoi que vous souffriez, ou au corps, ou en l'âme, tout réussira fort assurément pour votre bien, et vous verrez naître votre bonheur, où vous croyiez votre perte infaillible. Tous les maux dont vous vous plaignez, tous ces fâcheux événements que vous dites qui font tout le malheur de votre vie, toutes ces passions qui vous tourmentent, tous ces emportements, et tous ces péchés qui en sont les malheureux effets, qui vous découragent si fort, et vous donnent tant de chagrin, Dieu ne les permettra que pour en tirer sa plus grande gloire, et votre plus grand bien, les changeant pour vous en vertu et en bonne fortune, par une admirable métamorphose. Il vous donnera du courage et de la force pour faire ce puissant remède, qui guérit de toutes les infirmités, parce qu'il vous inspirera la grâce de recourir à Jésus-Christ, en cette excellente manière qui rend assurément toujours ce remède efficace. Et il ne manquera jamais ensuite de faire pour vous le miracle de sa toute-puissance, et de sa bonté infinie, vous arrachant d'entre les bras du désespoir et de la mort, pour vous rendre la vie et le bonheur.

Vous croyez que pour réussir dans les affaires temporelles, il n'y a point de meilleur moyen que d'avoir de puissants amis, et que celui qui est chéri de quelque illustre protecteur, et surtout d'un prince, ou d'un roi, ne saurait manquer d'être heureux. Hé! désabusez-vous au nom de Dieu de cette fausse opinion dont presque tout le monde est entêté, et qui fait aussi tant de misérables à la mort, après les avoir abusés pendant tout le temps de leur vie. Ecoutez le plus admirable, et le plus éclairé de tous les princes, et qui, ayant le mieux entendu le monde et la cour, en a le plus naïvement dépeint la vanité: *Nolite confidere in principibus, in quibus non est salus* (*Ps.* CXLV). Vous venez à moi, disait-il, à ceux qui faisaient régulièrement leur cour, et qui remplissaient en foule son antichambre; si c'est pour rendre à votre prince les devoirs auxquels la nature et Dieu vous obligent, je vous en loue, et je veux même vous en être obligé; mais si c'est

pour gagner mes bonnes grâces, et pour avoir quelque part en mon amitié, espérant de bâtir et d'établir fortement sur elle votre fortune, mes pauvres amis, je vous plains, car votre espérance est fort vaine. Vous nous connaissez mal, nous autres princes, quoique vous nous voyiez assidûment. Nous n'aimons souvent que nous-mêmes, qui nous voyons si fort élevés au-dessus des autres, et croyant que tout nous est dû, tout ce que vous faites nous touche peu. Ce n'est pas que nous ne sachions qu'on nous rend aussi la pareille, et que l'intérêt vous faisant agir, c'est notre fortune que vous aimez, et nullement notre personne. C'est pourquoi, comme on est persuadé de part et d'autre que le cœur n'agit qu'en apparence : *Nolite confidere in principibus* : n'appuyez pas votre espérance sur un si faible fondement que l'amitié des grands du monde, et que celle même de tous les hommes; autrement vous serez éternellement malheureux : *Maledictus homo qui confidit in homine* (*Jer.*, V).

Il n'y a que celle de Dieu qui soit capable d'établir votre bonheur. C'est un puissant ami, à qui rien ne peut manquer; c'est un ami parfait, qui ne peut manquer à celui qu'il aime. L'importance donc et le point de la suprême sagesse en ce monde, est de gagner son amitié. Et comment? Par les mêmes voies, dont vous vous servez pour acquérir celle des hommes, l'aimant, vous attachant à lui, vous déclarant publiquement son serviteur, et s'il arrive qu'il y ait du refroidissement et quelque rupture de votre part, lui satisfaisant au plutôt pour rentrer dans ses bonnes grâces. Avec cela ne craignez pas qu'il y ait jamais rien qui soit capable de ruiner votre bonne fortune, elle sera toujours en assurance et quelque infirmité qui vous survienne au temporel, ou au spirituel, on pourra dire avec beaucoup de certitude : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei.* Ainsi soit-il.

SERMON XXVIII.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

La cause, l'effet, la punition de l'endurcissement du cœur.

Tulerunt lapides ut jacerent in eum. Jesus autem abscondit se, et exivit de templo.

Ils prirent des pierres pour les lui jeter, mais Jésus se cacha, et sortit du temple (*S. Jean, chap.* VII).

Auferam cor lapideum de carne vestra et dabo vobis cor carneum : Je veux vous arracher ce cœur de pierre et vous en donner un autre de chair, dit Dieu à son peuple par un de ses prophètes (*Ezech.*, XXXVI). Il y a donc des cœurs si endurcis, qu'ils sont comme autant de rochers impénétrables à tous les traits de Dieu, soit à ceux qui viennent de sa justice, ou à ceux qui partent de sa bonté; soit à l'amour, ou à la crainte; aux châtiments, ou aux bienfaits, et qui, malgré, si j'ose m'exprimer ainsi, toutes les connaissances, toutes les lumières et toutes les sollicitations de la grâce, qui ne fait plus d'impression sur eux, pour l'avoir souvent méprisée, s'établissent dans le péché, comme dans un état qu'ils ont choisi, sans vouloir plus délibérer, s'ils en doivent jamais sortir. C'est ainsi qu'au commencement du monde, Caïn se fit un cœur de pierre, lorsqu'ayant commis le premier parricide, qui fut suivi du dernier désespoir, il s'y abandonna tellement qu'il se crut abandonné de Dieu et ne songea plus à se convertir. Le malheureux Esaü, qui a mérité d'être le modèle des réprouvés, en eut un de cette nature, lorsque forcené de rage contre Jacob, qu'il croyait lui avoir ravi par surprise les droits de primogéniture qu'il lui avait cédés lui-même par brutalité, il quitta toutes les pensées de son salut, pour faire place à celle qui entretenait éternellement sa haine et son furieux désir de vengeance, du plaisir qu'il aurait un jour à massacrer son frère : *Venient dies luctus patris mei, et occidam Jacob fratrem meum* (*Gen.*, XXVII). Celui de Pharaon le fut, puisque de si horribles coups de la justice divine ne purent l'amollir et que l'Ecriture dit si souvent qu'il fut effroyablement endurci; Sédécias et les grands de sa cour, et presque tout le peuple, à leur exemple, devaient avoir des cœurs de même trempe, puisque Jérémie, se plaignant à Dieu de leur insurmontable dureté, disait : *Percussisti eos et non doluerunt; attrivisti eos et noluerunt accipere disciplinam; induraverunt facies suas supra petram et noluerunt reverti* (*Jer.*, V); vous les avez frappés terriblement et pourtant ils n'ont rien senti; vous les avez accablés de maux pour les retirer comme par force de l'abîme de leur impiété, et ils n'ont pas voulu se rendre, ils sont devenus plus durs que des pierres. Enfin ces misérables docteurs de la loi que saint Etienne confondit en plein conseil, avaient des cœurs pétrifiés, quand n'ayant pu les amollir par l'ardeur de son zèle, il les frappa du foudre de ces étonnantes paroles, en leur reprochant leur inflexible opiniâtreté à résister au Saint-Esprit : *Dura cervice et incircumcisi cordibus, vos semper Spiritui sancto resistitis* (*Act.*, VII).

A la vérité, c'étaient là des cœurs de rocher et de marbre; mais il n'en fut jamais de plus fortement endurcis que ceux dont parle l'Evangile. Le Fils de Dieu fait voir et l'innocence de sa vie et la force de sa doctrine pour les attirer; et ils le chargent d'injures atroces. Il poursuit et produit pour soi le témoignage de son Père; et ils concluent de là qu'il faut qu'il soit possédé du malin esprit et que le diable parle par sa bouche; il apporte celui de ses actions et de ses exemples, il y ajoute l'autorité d'Abraham qu'ils tenaient pour irréfragable; et ils courent aux pierres pour les lui jeter. Sur quoi saint Augustin dit qu'ils prirent en cette occasion ce qui leur ressemblait le plus, des pierres parce que leurs cœurs étaient plus pierres encore que ces pierres : *Tanta duritia quo curreret, nisi ad similes* (*Tract.* XLIII).

Or, quoiqu'il n'y ait rien de plus stérile que les pierres, ces maudits exemples n'ont eu pourtant que trop de fécondité dans le

monde. Il s'en voit beaucoup de semblables, qui, étant enfin arrivés par degré dans le fond de cet horrible abîme, où l'on est insensible au crime, ne sont plus capables d'être touchés d'aucune belle et sainte passion, ni d'espérance, ni de crainte, ni d'amour, ni de reconnaissance, ni du dessein de la vraie gloire, ni d'aucunes considérations divines ou humaines et qui ont ensuite le caractère et toutes les funestes qualités d'un cœur endurci, que saint Bernard (*cap.* 2.) exprime presque en mêmes termes au livre premier de la considération. Quand un homme en est là, on peut dire qu'il est déjà demi damné et que pour l'être tout à fait, il ne lui manque plus que les démons, auxquels il ne saurait presque manquer. Voilà pourquoi pour faire en sorte que nous évitions un si grand mal, j'en veux montrer la cause, les effets, la punition. La cause est contenue dans le raisonnement de Jésus-Christ au commencement de cet Evangile : *Quis ex vobis arguet me de peccato.* Les effets se voient dans la suite par la détestable conduite de ces gens auxquels il s'adresse : *Responderunt ergo Judæi et dixerunt : Nonne benedicimus quia samaritanus es tu.* Et la punition est à la fin, dans la retraite du Sauveur du monde : *Jesus autem abscondit se et exivit de templo.* Ce sont là les trois points de ce sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Ces gens à qui le Fils de Dieu s'attache dans cet Evangile, avaient le cœur effroyablement endurci. Car enfin, après avoir fait tout ce qui se pouvait et même encore tout ce qui ne se pouvait faire par aucun autre que par lui, dans une infinité de discours et de miracles pour les convertir, ils demeuraient toujours plus obstinés dans la résolution de le perdre. Il en recherche la raison et il la trouve et la fait voir par cet invincible raisonnement : *Quis ex vobis arguet me de peccato ? Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? Qui ex Deo est, verba Dei audit : propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.* Vous opposez toujours l'impénétrable dureté de votre cœur à tant d'efforts, que je fais depuis si longtemps pour l'amollir. Quelle en est la cause? Il faut qu'elle vienne, ou de vous ou de moi. Car, quand une personne parle, et qu'une autre ne veut pas croire et la rebute, il faut nécessairement que ce soit la faute, ou de celui qui parle, ou de l'autre qui le méprise. Si c'est la faute de celui qui parle, ou c'est pour sa méchante vie qui détruit ce qu'il dit et qui lui ôte, en le discréditant, toute l'autorité qu'il devrait avoir pour persuader; ou c'est parce que sa doctrine est fausse et qu'il l'appuie si faiblement qu'elle ne peut s'établir dans les esprits qui en voient le faible et la fausseté. Vous ne pouvez dire de moi ni l'une, ni l'autre de ces deux choses ; car que pourriez-vous m'opposer ; le déréglement de ma vie : *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* Y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui me puisse convaincre de la moindre imperfection (et certainement on ne le pouvait, puisqu'il était impeccable par grâce et par nature) ? Sera-ce la faiblesse et le peu de solidité qu'il y a dans ce que je dis : *Si veritatem dico, quare non creditis mihi?* Ne fais-je pas tous les jours éclater la vérité de ma doctrine et par elle-même et par la raison, par les oracles des prophètes et par mille miracles qui en sont les preuves si fortes et si convainquantes, que rien ne s'y peut opposer. Pourquoi donc ne croyez-vous pas, et d'où vient cette étrange dureté qui vous rend encore inflexibles : *Qui ex Deo est, verba Dei audit : propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.* En voici la cause dans vous, puisque je viens de vous montrer qu'elle ne peut être dans moi. Celui qui est enfant de Dieu reçoit sa parole en son cœur ; c'est pourquoi si le vôtre est endurci comme il est, pour la repousser, cela vient de ce que vous ne voulez pas être de ses enfants. C'est votre malice qui fait que vous vous êtes résolus de le quitter, pour adhérer au diable, qui est votre père et pour accomplir ses désirs, en me rebutant éternellement : *Vos ex patre diabolo estis et desideria ejus vultis adimplere.* C'est là le véritable sens de ces paroles, selon l'interprétation des Pères, après le savant Origène.

Voilà ce que nous pouvons dire pour trouver la cause de l'endurcissement, en raisonnant comme Jésus-Christ raisonne ici. Il y en a même, parmi les chrétiens, qui sont tellement obstinés dans leurs péchés que rien n'est capable de les toucher et qui, comme ce méchant juge dont le Fils de Dieu parle, n'ont plus ni aucune crainte de Dieu, ni aucun respect pour les hommes, qui puisse faire quelque effet sur eux pour les retirer de l'horrible état où ils sont : *Qui Deum non timent, nec hominem reverentur.* Quelle est la cause d'un si épouvantable mal? Raisonnons comme notre Maître. Il faut nécessairement que ce soit Dieu ou l'homme ; car il n'y a que l'un ou l'autre qui puisse agir sur la volonté ; le diable n'y peut rien que par ses secrètes sollicitations qu'on peut rendre vaines quand on le veut ; mais Dieu en peut faire ce qu'il lui plaît par sa toute-puissance et l'homme aussi par la grâce et par son franc-arbitre, par l'un et par l'autre, pour le bien, et par le franc-arbitre tout seul, pour le mal.

Si c'est Dieu qui en est la cause, il faut que ce soit ou en refusant absolument toute sorte de grâce à l'homme, ou en portant sa volonté à cet attachement si fort et si opiniâtre au mal. Ce ne peut être en lui refusant toute grâce, parce qu'on voit assez souvent dans l'Ecriture qu'il exhorte les endurcis à ne porter pas plus loin leur malice et à revenir promptement à lui : *Cervicem vestram ne induretis amplius* (*Deut.*, X). Ils ont donc le pouvoir, et conséquemment la grâce de le faire; car Dieu, qui ne peut agir que de bonne foi, ne pourrait exhorter une âme à ce qui lui est impossible, et ceux-ci mêmes ne sont endurcis que parce qu'ils résistent à toutes les grâces que Dieu leur donne.

Ce n'est pas aussi qu'il pousse la volonté à cette révolte obstinée contre lui, autrement

il serait l'auteur du péché et du plus grand de tous les crimes, qui est sans doute l'obstination, puisque, comme dit saint Bernard (*Ep.* CCLIII), c'est celui par lequel un homme voudrait toujours offenser Dieu, s'il ne mourait jamais, et même voudrait ne mourir jamais, pour ne cesser jamais de l'offenser. Dieu donc serait la cause du plus énorme de tous les péchés. Ce qui est effroyable seulement à imaginer, beaucoup plus à le dire, comme faisaient ces impies dont parle le prophète, qui eurent l'insolence de faire ce reproche à Dieu : *Quare errare nos fecisti de viis tuis? Indurasti cor nostrum, ne timeremus te* (*Isa.*, LIII). Vous vous plaignez de nos égarements, c'est à vous qu'il vous en faut prendre, pourquoi nous avez-vous fait égarer? C'est vous qui avez endurci nos cœurs, pour nous ôter la crainte de vous offenser. Horrible blasphème, que quelques-uns qui entendaient mal la doctrine de saint Augustin, même de son temps, eurent l'injustice de lui attribuer. Et il s'en défend fortement dans l'apologie qu'il en a faite où, répondant à de certains articles qu'on lui attribuait faussement, il dit sur le treizième qui est celui-ci : *Fieri non potest, ut per quem a peccatis surgitur, per eum in peccata decidatur* (*Resp. ad art. sibi falso imp., tom.* VII). Il est impossible que nous tombions dans le péché par l'impulsion de celui qui nous en fait relever : *Sed illud scire sufficit esse ab illo quod statur, et non esse ab illo quod ruitur.* Sans vouloir pénétrer curieusement dans ses secrets, c'est bien assez que nous sachions que notre chute ne vient point de lui et que c'est par lui qu'on demeure ferme.

Je sais que l'Écriture sainte dit souvent que Dieu endurcit le cœur de Pharaon. Il n'y a rien de plus terrible que cette sentence du grand Apôtre : *Deus cujus vult miseretur, et quem vult indurat* (*Rom.*, IX) ; qu'il endurcit celui qu'il veut, et qu'il fait aussi miséricorde à celui auquel il lui plaît de la faire. Mais, d'autre part, il n'y a rien de plus commun, ni de plus solide que l'explication que les théologiens, après les Pères, donnent à ces paroles, à savoir, qu'il n'endurcit pas comme cause de l'endurcissement, mais en le permettant; cela veut dire, en ne l'empêchant pas, en punition de beaucoup de péchés qui l'ont précédé. Ce qu'il fait, tantôt en produisant de grands effets de sa puissance par les châtiments et par les bienfaits, dont un malheureux prend occasion de devenir encore plus méchant par son ingratitude et par sa révolte; tantôt en attendant le pécheur avec beaucoup de patience, dont celui-ci tire avantage pour continuer sans crainte dans ses crimes. Ensuite de quoi il ne donne pas cette grâce surabondante et victorieuse des cœurs qui empêcherait l'obstination. C'est la doctrine que saint Augustin enseigne principalement au livre I, à Simplicien, en l'épître CV et au sermon 88, *De tempore.*

Ce n'est donc pas Dieu qui produit ce funeste endurcissement; par conséquent c'est l'homme qui en est la cause par cette malice déterminée par laquelle, après quantité de péchés qui lui faisaient encore quelque peine, il s'établit enfin paisiblement dans le mal où il se roidit contre Dieu, qu'il abandonne absolument, ne voulant plus être de son parti, et rejetant toutes ses grâces : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.* C'est ce que les Pères ont remarqué dans Pharaon, que l'Écriture Sainte dit aussi qu'il s'endurcit lui-même : *Ingravavit cor suum* (*Exod.*, VIII); pour montrer que si Dieu, par sa patience, avait été l'occasion de l'endurcissement de cet impie, il en avait lui-même été la cause par son effroyable malice. Il n'alla pas d'abord aux dernières extrémités; ce ne fut pas un précipice, mais une descente qui le mit en cet épouvantable état, et ce ne fut que par degrés qu'il arriva jusqu'au fond de cet abîme. Quand Moïse lui commanda de la part de Dieu de laisser aller son peuple pour lui sacrifier, il répondit superbement et avec une extrême impiété : Je ne connais ni vous, ni votre Dieu, retirez-vous. Les miracles le firent hésiter, comme il en vit aussi d'autres semblables, contrefaits par ses magiciens, il reprit sa première fierté. On le frappe et il crie miséricorde; on la lui fait en suspendant les fléaux de la justice qui ravageaient terriblement toute l'Égypte, et il se roidit plus fort que jamais contre Moïse et contre Dieu, se jouant ainsi de sa patience tant de fois, jusqu'à ce que son cœur, ne pouvant plus être amolli, mérita d'être foudroyé par le coup de son dernier malheur : *Videns Pharao quod data esset requies, ingravavit cor suum. Videns Pharao quod cessasset pluvia, et grando, et tonitrua, auxit peccatum, et ingravatum est cor ejus, et servorum illius, et induratum est nimis* (*Exod.* VIII *et* IX). Que celui qui est endurci ne s'en prenne donc pas à Dieu. C'est sa propre malice qui est cause de son endurcissement, qui produit tous ces funestes effets que nous allons voir en cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le propre effet de la dureté d'un corps est non-seulement de résister à ce qui fait effort pour entrer et pour pénétrer, mais aussi de le repousser vers le principe d'où il vient, comme un bouclier d'airain résiste au dard qu'on a lancé pour le percer; il l'arrête, il l'empêche de passer outre et il fait davantage encore en le renvoyant vers celui qui l'a lancé. Il faut avouer néanmoins que c'est avec bien peu d'effet et que la suite en est peu dangereuse; parce qu'il le repousse faiblement, il ne va pas fort loin et il tombe bientôt sans force : *Telum imbelle sine ictu.* Il n'en est pas ainsi de l'endurcissement spirituel, non-seulement il résiste, par l'obstination, à tout ce qui vient de la part de Dieu pour convertir un cœur; mais il le repousse brutalement contre lui en se servant de cela même par une malice déterminée, pour l'offenser encore davantage, avec une effroyable suite que vous allez voir.

Notre Seigneur avait mis dans les yeux de ces Juifs auxquels il parle, tout le soleil de

la vérité qu'il fait briller avec tant d'éclat, fortifiée des preuves, ou plutôt des convictions très-claires et très-invincibles d'une infinité de miracles. Ceux-ci non-seulement ne le croient pas, mais ils l'appellent endiablé, et des mêmes principes dont ils pouvaient et devaient conclure manifestement qu'il était envoyé de Dieu, ils tirent une conclusion toute contraire, inférant de là que c'est un excommunié et qu'il a commerce avec le diable, qui parle par sa bouche : *Responderunt ergo Judæi et dixerunt ei : Nonne bene dicimus nos quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes?* Il leur avait donné mille témoignages de sa bonté, et il les renouvelle encore en cette occasion, leur disant de si belles choses pour les attirer. Non-seulement ils ne se rendent pas à lui, mais ils courent aux pierres pour le lapider, ils deviennent plus aveugles dans la lumière et plus méchants dans les occasions de devenir meilleurs.

C'est là le premier effet d'un cœur de pierre. Depuis qu'un homme s'en est fait un par sa malice, non-seulement il ne se rend pas aux lumières et aux mouvements de la grâce qui ne manque point de le solliciter de temps en temps; mais il en prend occasion de commettre de plus grands crimes. De sorte que ce qui est cause du salut des autres, lui devient une pierre de scandale pour le faire tomber malheureusement dans l'abîme; et des mêmes principes dont le bien doit naître, il fait sortir le mal par un étrange renversement d'ordre et par une espèce de monstre en la morale. Parlez de Dieu à quelqu'un de ces endurcis, tâchez de lui faire bien concevoir l'horreur de ses péchés, la grandeur incompréhensible des peines de l'enfer et des récompenses du ciel; non-seulement il ne conclut pas de là qu'il faut se convertir à Dieu de tout son cœur (ce serait peu pour lui que de ne pas faire ce qu'il devrait); mais c'est de cela même qu'il se fait un plaisir d'athée, se divertissant de ces grandes vérités et les tournant en raillerie. Que Dieu lui fasse ressentir les coups favorables de sa bonté paternelle qui le châtie par quelque affliction; un médiocre pécheur ne songerait pas pour cela à rentrer en soi-même comme le prodigue, et à retourner à son père : celui-ci donne bien plus outre et va jusqu'au blasphème, s'en prenant comme un furieux à la main de Dieu qui le frappe. Qu'il le comble de biens pour le gagner par la prospérité et pour lui donner le moyen de racheter ses péchés par l'aumône; quelque autre n'en rendrait pas grâce et ne tâcherait pas d'en profiter pour son salut : celui-ci en devient plus insolent, plus dur et plus impitoyable envers les pauvres, et en tire avantage pour outrager Dieu par de plus grands excès. Il s'obstine si fort contre la vérité connue, contre le bien qu'il sait et qu'il est résolu de ne pas faire, et contre Dieu qui l'attaque par tant d'endroits que de peur de se rendre enfin il devient toujours plus méchant.

Voilà le premier chaînon de l'horrible chaîne qui lie cet esclave au démon pour l'entraîner dans les enfers. De cette obstination vient naturellement l'habitude au mal où le misérable se fixe par cette opiniâtreté. Cette habitude produit la facilité. C'en est la suite naturelle qui fait que, comme parle le prophète, il fait aussi facilement des crimes pour satisfaire ses désirs qu'on avale l'eau pour éteindre les ardeurs d'une grande soif : *Qui bibunt iniquitatem quasi aquam* (*Job.*, XV). De la facilité vient la multitude prodigieuse de péchés dont il fait une horrible masse; ce qui faisait dire à David : *Appone iniquitatem super iniquitatem eorum, et non intrent in justitiam tuam* (*Ps.* 68) : vous permettrez, Seigneur, par un très-juste jugement, que ces gens-là entassent péchés sur péchés et qu'ils en achèvent enfin le comble sans le diminuer jamais par aucun acte de vertu. Sur quoi l'Apôtre dit qu'un endurci se fait par la dureté de son cœur un trésor de peines et de vengeance : *Secundum duritiam cordis tui thesaurizas tibi iram in die iræ* (*Rom.*, XII). Un trésor dit deux choses, un grand nombre de pièces et le secret. Voilà ce qui se trouve dans ce cœur, il y a une multitude innombrable de péchés. Davantage elle y est cachée et n'en sort jamais par la pénitence, ce qui augmente encore cette multitude; car vous savez bien que, selon la sentence de saint Grégoire : *Peccatum quod per pœnitentiam non diluitur, mox suo pondere in aliud trahit* (*Lib.* XXV, *mor.*) ? Le péché qui n'est pas effacé par la pénitence en attire un autre après soi; et comme celui-ci est la peine du premier, qu'il trouve aussi la sienne dans un troisième qui le suit et qui est suivi d'un quatrième, un abîme, selon l'oracle du psalmiste, en attirant toujours un autre, de là vient que le nombre des péchés croît à l'infini par cette funeste fécondité.

Le feu est le plus stérile des éléments; il dévore tout et ne produit rien comme font les autres, et pourtant il ne laisse pas d'avoir une étrange fécondité pour former son semblable. S'il n'est promptement étouffé dans sa naissance il fait bientôt de la flamme qui en produit d'autres, dont il naît toujours de nouvelles flammes, jusqu'à ce qu'elles fassent toutes ensemble un grand embrasement qui surmonte tous les efforts que l'on fait pour l'éteindre. Le péché mortel dans une âme est un feu qui sert de matière à celui de l'enfer. Il n'y a rien de plus stérile; il dévore tous les mérites et ne produit rien pour l'éternité qu'une peine éternelle. Et néanmoins, il n'y a rien de plus fécond pour engendrer aussitôt son semblable. Si on ne l'éteint promptement par les eaux de la pénitence il en produit d'autres qui suivent, et ceux-ci de nouveaux encore. Et ils font enfin tous ensemble dans un cœur qui s'est endurci par les ardeurs de ce feu longtemps retenu, un incendie que l'on ne peut presque éteindre sans miracle.

Allons plus outre. De cette grande multitude de péchés naît dans ce cœur une malheureuse assurance qui va même jusqu'à l'insensibilité, le repos et la joie : *Lætantur cum male fecerint et exultant in rebus pessimis* (*Prov.*, II); bien loin d'avoir quelque sentiment de douleur dans leurs péchés, ils s'en

font un plaisir, dit le Sage, et c'est en commettant les plus grands crimes qu'ils témoignent le plus de joie. Les éléments, selon les philosophes, ne pèsent point dans leur lieu naturel, mais seulement dans une place où ils sont étrangers et transportés par violence. Le péché dans un homme craignant Dieu, et qui l'offense par infirmité, pèse beaucoup, parce qu'il s'y trouve dans un lieu qui ne lui est nullement naturel; c'est un poids tout-à-fait insupportable à ce cœur où la passion l'a comme transporté par violence, témoin le pauvre David qui, n'en pouvant plus et gémissant sous la pesanteur de ce poids, criait : *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, et sicut onus grave gravatæ sunt super me* (*Psal.* XXXVII). Mais, dans un cœur de pierre, le péché, comme dans sa place naturelle, ne pèse point du tout; ce ne lui est pas une charge dont la pesanteur l'incommode, mais un agréable repos dont il goûte à son aise la douceur, ce que saint Bernard explique si bien au livre premier de la Considération : *Primum tibi importabile videbitur aliquid, processu temporis, si assuescas, non judicabis adeo grave, paulo post et leve senties, paulo post nec senties, paulo post etiam delectabit, ita paulatim in cordis duritiam itur* (*Cant.*, II). D'abord un grand péché vous paraîtra un épouvantable fardeau qui vous accable; avec le temps, vous y accoutumant, vous ne croirez pas qu'il soit si pesant qu'il vous semblait; vous trouverez après cela qu'il est léger, il pourra même arriver, quelque temps après, que vous le sentirez si peu que vous n'y ferez aucune réflexion, et enfin il se trouvera que vous y prendrez grand plaisir; ainsi peu à peu le cœur s'endurcit.

De cette insensibilité vient le pouvoir absolu du démon qui règne fort paisiblement dans un cœur où il n'y a plus de sentiment ni de remords qui lui en dispute l'empire, ce que le Fils de Dieu nous représente par le fort armé qui conserve en assurance sa conquête, et par le démon qui, étant rentré dans une âme, s'y établit bien mieux qu'auparavant par le secours de ces sept autres lutins qui l'accompagnent et qui sont plus méchants que lui.

De tout ceci se forme la difficulté presque insurmontable de sa conversion durant sa vie, ce que l'Ecriture sainte nous fait entendre par ces belles comparaisons qui expriment tout ce que nous venons de dire. Depuis que l'habitude est enfin passée en nature, on ne la peut non plus ôter que la couleur naturelle d'un Ethiopien : *Si mutare potest Æthiops pellem suam* (*Jerem.*, XIII). Quand on a tissu une corde de mille petits filets, on ne la peut plus rompre. Il faut, pour en venir à bout, que l'on y emploie le fer ou le feu. Depuis qu'un pécheur est lié de cette longue corde qu'il a faite du nombre innombrable de ses péchés, comme parle le Sage, il ne peut plus s'en défaire : *Funiculus triplex difficile rumpitur* (*Prov.*, V). Si Dieu ne fait un grand effort, employant sa toute-puissance, par un coup extraordinaire de sa grâce, garrotté qu'il est de la sorte, il faut enfin qu'il soit jeté dans les ténèbres éternelles : *Pravitas sibi connexa ducitur in longum, nec cogitans præcidere quod male texuit, sed addere et protendere, habet in fine unde illi ligentur pedes et manus, et injiciatur in tenebras exteriores* (*Aug. in Ps.* CXXXIX); c'est ainsi que parle saint Augustin. Les plaies pourries par la gangrène, et par là devenues insensibles, fort incurables, comme David les représente, parlant en la personne d'un pécheur : *Putruerunt et corruptæ sunt cicatrices meæ a facie insipientiæ meæ* (*Ps.* XXXVII). Et l'âme tombée dans l'état d'insensibilité par la multitude de ses péchés ne peut guérir de ses plaies que par un miracle. Quand l'ennemi qui s'est emparé d'une place s'y est tellement établi qu'il y règne en paix, on ne peut plus secouer son joug et l'on est réduit au-dedans à périr sous sa tyrannie, si quelqu'un plus puissant que lui ne vient de dehors le forcer. Et quand le diable s'est rendu tellement maître d'un cœur endurci, qu'il y règne paisiblement, ce misérable cœur ne peut plus rompre ses fers ni se dégager, si Dieu ne vient chasser de vive force ce tyran. Mais hélas! (et voici l'extrémité de son malheur) c'est ce que Dieu, pour l'ordinaire, ne fait pas, parce qu'après tant d'horribles effets de l'endurcissement, durant la vie, sa punition est presque toujours l'abandon de Dieu à la mort; c'est la dernière partie et tout ensemble la conclusion de cet évangile et de mon sermon.

TROISIÈME PARTIE

Tulerunt ergo lapides ut jacerent in eum, Jesus autem abscondit se et exivit de templo. Après avoir dit de si belles choses et fait de si grandes merveilles pour amollir les cœurs de ces gens-ci, comme Jésus-Christ vit qu'ils se préparaient à ne lui répondre qu'à grands coups de pierres qu'ils prenaient déjà pour les lui jeter, il se cacha d'eux et se retira; et cette funeste retraite fut suivie de cet horrible châtiment par lequel, étant abandonnés de Dieu, ils moururent dans leurs péchés. Car enfin, ce sont ceux-là mêmes auxquels il dit dans ce même chapitre : *Ego vado et in peccato vestro moriemini.* Je m'en vais, je vous quitte, et vous mourrez ensuite dans votre péché.

Voilà l'effroyable punition de ces gens qui sont obstinés dans leurs péchés. Dieu voyant qu'après tant d'efforts que son amour et sa bonté ont faits pour leur toucher le cœur durant leur vie, ils ne lui répondent que par les pierres d'un endurcissement diabolique qu'ils lui opposent éternellement, il se retire et les abandonne, et les quitte enfin à la mort, pour vérifier l'oracle, qui dit : *Cor durum habebit male in novissimo* (*Eccli.*, III) : Que le cœur endurci sera tout à coup accablé du dernier malheur à la mort. Voici donc la déplorable illusion de ce pécheur opiniâtre : il se promet une longue vie et une longue mort aussi, par les longueurs d'une maladie favorable qui lui donne le temps de donner l'ordre nécessaire à l'état de sa con-

science. Mais, pour ne pas lui disputer cette longue vie, je lui veux dire seulement : Qui t'a donné l'assurance de cette longue mort? où l'as-tu prise? as-tu sauve-garde de la fortune ou plutôt de la Providence contre la surprise, ou la violence de tous les accidents qui te peuvent ravir la vie dans un seul moment? t'a-t-on donné le choix du genre de mort qui te doit enlever de ce monde? as-tu promesse qu'un catarrhe ne t'étouffera pas dans un instant? Tu ne sais ce qu'il en sera, cela peut arriver, il faut bien nécessairement que tu l'avoues, ta condition d'homme t'y oblige. Mais sais-tu bien que ta qualité de pécheur si fort obstiné dans tes crimes m'oblige maintenant à croire qu'il y a très-grande apparence que tu mourras subitement? tu en pâlis, écoute : je ne consulte pas ici ni ton visage, ni tes mains, ni ton horoscope, pour prononcer cet arrêt formidable contre toi. J'ai des règles bien plus certaines : j'observe d'une part ton cœur endurci, et de l'autre je m'adresse au Saint-Esprit qui parle clairement sur cet état, et, après cela, je conclus qu'il y a très-grande apparence que tu mourras soudainement ; écoute ton arrêt dans ces paroles : *Viro qui corripientem se dura cervice contemnit, repentinus superveniet interitus* (*Prov.*, XIX). Celui qui, par son inflexible dureté, rejette tous les bons avis de ceux qui tâchent de le convertir, sera tout à coup surpris de la mort : *Vocavi et renuistis; despexistis omne consilium meum : ego autem in interitu vestro ridebo et subsannabo* (*Prov.*, I). Je vous ai souvent appelés et vous vous êtes toujours moqués de moi, je me moquerai de vous à mon tour. Et quand? *Cum ingruerit repentina calamitas et interitus quasi tempestas;* lorsque la mort soudaine vous accablera comme un grand orage : *Quasi tempestas*

La bonace précède souvent sur la mer les plus furieuses tempêtes. Au point que tout est calme, un tourbillon s'élevant tout à coup sur cet inconstant élément en fait un lieu d'horreur et de naufrage, et abîme un pauvre vaisseau qui, deux moments auparavant, portait comme en triomphe sur une mer paisible et favorable les richesses du Nouveau-Monde. Quelquefois la bonne santé précède immédiatement la mort. Lorsque tout paraît dans le calme d'une bonne fortune : *Interitus quasi tempestas ;* la mort subite, comme un tourbillon, attaquant la vie de ce vieux pécheur et de cet homme heureux, selon le monde, abîme et perd dans le tombeau celui qui, un moment avant cela, faisait grande chère et paraissait avec éclat chargé des dépouilles de tout un peuple.

Mais je veux qu'il meure tout à loisir. Cet endurcissement qui lui a fait oublier Dieu durant sa vie, fera qu'il s'oubliera de soi-même et de son salut à la mort : *Moriens obliviscetur sui, qui dum viveret oblitus est Dei* (*Aug.*). Qu'il s'en souvienne à force d'avertissements de ceux qui le veulent aider à bien mourir, la coutume qu'il a toujours eue de différer dans une affaire de cette importance, la lui fera remettre encore d'heure en heure et de moment en moment, jusqu'au dernier qui ne manquera pas de le surprendre. Faisons qu'il ne veuille plus différer; les douleurs de la maladie faisant diversion de toutes les forces de son esprit, l'empêcheront peut-être de s'y appliquer : qu'il s'y applique enfin, et que, mourant insensiblement sans douleur, avec un jugement fort libre, il fasse sa confession. Vous dites qu'il est converti et que Dieu lui a fait miséricorde? Mais Dieu ne le dit pas, parce qu'il voit, la plupart du temps, que ce cœur de pierre n'agit que par une crainte d'esclave et naturelle, qui ne l'amollit point et qui n'est pas capable ensuite de fléchir celui de Dieu. Ce misérable cœur ne s'accorde pas avec la langue ; il voudrait encore à ce moment même tout ce qu'elle condamne, si le danger où il est ne lui faisait pas cette espèce de violence. Cette action ne fut jamais de bonne et franche volonté, où toutes les règles de la morale et tous les témoignages de l'expérience nous trompent. Un homme, voyageant sans songer qu'à se divertir, tombe dans l'embuscade d'un brigand bien accompagné, qui, le poignard ou le pistolet à la gorge, lui demande la bourse : il songe d'abord, un moment, s'il y a moyen de fuir ou de se défendre; mais l'un et l'autre lui sont impossibles, il est environné de toutes parts, s'il fait seulement mine de branler, il est mort. Que fera-t-il? La crainte et la nécessité l'obligent à se rendre et à devenir complaisant; il rend la bourse avec beaucoup de civilité, il s'humilie devant le voleur, il l'honore, il le flatte; et tandis qu'à l'extérieur il lui rend ces devoirs, le cœur, démentant ses paroles, proteste intérieurement que ce n'est qu'avec regret et à l'extrémité qu'il abandonne cet argent, mais qu'étant échappé de ce danger, il cherchera toutes les voies et tous les moyens de le recouvrer, poursuivant partout son voleur : et celui-ci, qui entend parfaitement bien ce langage secret du cœur, ne laisse pas, nonobstant toutes ses civilités, toutes ses offres et toutes ses prières, et quoiqu'il crie miséricorde, de le massacrer.

Retournons à notre homme. Il a fait voyage durant tout le cours de sa vie sans songer jamais sérieusement à Dieu, ni à donner ordre à l'état de sa conscience ; il tombe enfin dans l'embuscade à l'heure de la mort, où il rencontre Dieu armé de sa juste colère contre lui. Non, Seigneur, je ne ferai rien qui blesse votre honneur, si je vous compare au voleur, vous vous y êtes comparé vous-même dans votre évangile, non pas en injustice, vous n'en pouvez faire, mais dans la surprise et dans l'effet que cette rencontre produit. Ce misérable regarde d'abord s'il y a moyen d'échapper. Il assemble les médecins, il consulte les empiriques, il use de tous les remèdes, mais inutilement, il faut mourir. Ce n'est pas tout : si vous ne faites pénitence, lui dit-on, si vous ne déchargez votre conscience de tant d'horribles crimes, vous serez damné; voilà Dieu, dont vous ne pouvez éviter la puissance et la jus-

tice, tout prêt à vous perdre éternellement si vous ne vous rendez. Eh bien! voici donc mon Antiochus qui, tremblant d'horreur et de crainte à la vue de la mort et de l'enfer dont il est menacé, retourne à Dieu, s'humilie devant lui, crie miséricorde, confesse ses péchés, se rend avec les plus belles protestations du monde. Que cet homme est bien converti, et qu'il finit sa vie chrétiennement! Ah! jugements des hommes, que vous êtes bien différents des jugements de Dieu! Tandis que sa langue, à l'extérieur, condamne ses péchés et dit : Je quitte cette créature, je veux qu'on restitue ce bien, je pardonne à mon ennemi, son cœur attaché depuis si longtemps à tous ces funestes sujets de tant de crimes où il s'est endurci, trahissant et ensuite rendant nulle sa confession, se dit à soi-même, par de véritables et secrètes expressions de ses désirs, quoique, par la longue habitude qu'il y a, il n'y fasse point de réflexion : *O mihi prœteritos!* Si je pouvais éviter ce danger. Et Dieu, scrutateur de l'abîme impénétrable de nos cœurs, qui entend fort bien ce langage et qui connaît qu'il est dans cette détestable disposition, où il veut effectivement tout le contraire de ce qu'il proteste, s'il peut échapper, nonobstant toutes ses prières et toutes ses feintes protestations, ne laisse pas de le damner : sa pénitence n'est pas volontaire et ne peut impétrer miséricorde : *Orabat hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus* (II *Mac.* XXIX).

Voilà l'effroyable punition de l'endurcissement que nous avons vu qui produit de si étranges effets, et qui n'a point d'autre cause que la malice d'un cœur qui se révolte et qui s'obstine contre Dieu, ne voulant plus être de son parti : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.* Le moyen donc de l'éviter, c'est d'obéir, à ce moment même, à sa voix qui nous appelle, et de nous rendre à lui par une véritable pénitence. Ainsi soit-il.

SERMON XXIX.

POUR LE CINQUIÈME LUNDI DE CARÊME.

Jésus-Christ, la source de tous les biens dont on jouit quand on le trouve.

Si quis sitit, veniat ad me, et bibat.

Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive (*S. Jean, chap.* VII).

Il y a des fontaines tellement cachées, qu'il est impossible de les trouver, parce qu'elles sont inaccessibles à toute l'industrie des hommes, de quelque diligence que l'on use et quelque peine que l'on prenne à les chercher. Cette fameuse fontaine qui, au commencement du monde, fut l'origine de ces quatre grands fleuves qui arrosaient toute la terre, ne se trouve plus aujourd'hui que dans l'Histoire sainte. Les plus beaux esprits de l'antiquité ont fait d'incroyables efforts pour trouver la source du Nil, mais ils n'ont jamais pu réussir en cette recherche; et il y a sans doute encore une infinité d'autres sources, dans les entrailles de la terre et dans les veines des rochers, qu'on ne découvrira jamais. Au contraire, il y en a qui sont exposées à la vue de tout le monde, et dont tout le monde peut s'approcher pour en puiser autant qu'il veut, comme celles que l'on conduit par de superbes aqueducs au milieu des places publiques, pour être l'ornement et la commodité des grandes villes.

Le Fils de Dieu est cette admirable fontaine d'où tous les fleuves de vertu, de grâce et de sagesse s'écoulent sur toute la terre : *Ego sapientia effudi flumina*, comme il dit lui-même dans l'Ecclésiastique, au chapitre XXIV. D'une part, on assure que c'est une fontaine si cachée, qu'elle rend inutiles toutes les recherches, et vains tous les efforts de ceux qui pourraient prétendre d'en approcher. *Fons signatus* (*Cant.* IV), c'est une fontaine fermée sous un sceau qu'on ne peut lever, et conséquemment très-cachée : cachée de toute éternité dans le sein de son Père, et sur cette hauteur inaccessible à toutes les pensées des anges et des hommes : *Fons sapientiæ Verbum Dei in excelsis* (*Eccli.* I) : cachée dans le sein de sa mère, qui est la terre virginale où cette sacrée source fut produite, s'y étant couverte des apparences qui l'ont rendue si difficile à reconnaître : *Vere tu es Deus absconditus, Deus Israel salvator* (*Is.* XLV) : et cachée encore aujourd'hui à beaucoup de personnes qui, bien qu'elles cherchent Jésus-Christ, ne le trouveront pourtant pas et seront éternellement sans lui.

D'autre part, le prophète Zacharie dit hautement que c'est une fontaine exposée à la vue de tout le monde et à l'usage du public : *Erit fons patens domui Jacob, et habitantibus Jerusalem* (*Zach.*, c. 13). Elle parut pour la première fois dans le rocher et dans l'antre de Bethléem en sa naissance. Elle se fit connaître après par ses ruisseaux qui firent couler si abondamment les eaux de sa doctrine et de ses miracles, durant le cours de sa prédication dans toute la Judée. A sa mort, elle s'écoula du sommet du Calvaire, par toutes les plaies de son corps; et aujourd'hui qu'il est remonté au ciel, il y a une infinité de bonnes âmes qui trouvent encore cette divine source, et qui en puisent tous les jours l'eau vive de la grâce et de la gloire.

Ce sont là les deux belles vérités que je trouve comprises dans les deux parties de cet évangile. Dans la première, c'est une fontaine cachée pour ces misérables, qui, quoiqu'ils le cherchent, ne le pourront jamais trouver : *Quæretis me, et non invenietis; et ubi sum ego, vos non potestis venire.* Et dans la seconde, c'est une fontaine exposée pour ces bienheureux, qui, après l'avoir trouvé, en tirent tous les biens capables de les satisfaire : *Si quis sitit, veniat ad me; flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ.* Dans l'une, nous verrons le dernier malheur d'une âme en ce monde, afin de l'éviter; et dans l'autre, le souverain bonheur de cette vie, pour nous mettre en état de l'acquérir. Là, nous apprendrons ce qu'il faut fuir, et ensuite, ce qu'il faut faire pour trouver Jésus-

Christ; et ici nous découvrirons l'excellence infinie de cette infinité de biens, dont on jouit quand on le trouve.

PREMIÈRE PARTIE.

Quæretis me, et non invenietis, et quo ego vado vos non potestis venire. Le Fils de Dieu adresse ces paroles à ceux que les princes des prêtres et les Pharisiens avaient envoyés pour le prendre; et les ayant arrêtés par cette vertu secrète qui liait la fureur de ses ennemis jusqu'au temps destiné à sa passion, il leur dit : Vous me chercherez, mais inutilement; car vous ne me trouverez pas. Pourquoi? Pour trois belles raisons que je trouve dans l'explication de ces paroles, selon le sens des Pères et des interprètes.

La première est de saint Jean Chrysostome en l'Homélie XLIX, qui les entend ainsi. Un jour viendra que, vous trouvant accablés d'une infinité de maux, et réduits à l'extrémité durant le siége de Jérusalem, et vous ressouvenant de tant de grandes choses que vous m'avez vu faire, vous souhaiterez de m'avoir pour vous délivrer; mais en vain, parce qu'il ne sera plus temps, je me serai déjà retiré de vous. C'est pour cela qu'il leur dit ici : *Adhuc modicum tempus vobiscum sum, et vado ad eum qui misit me.* Il me reste encore fort peu de temps à demeurer auprès de vous, après cela je m'en retourne à celui qui m'a envoyé. Ce temps-là passé, vous ne m'aurez plus, et vous périrez dans cette dernière calamité. Vous ne me trouverez pas, nonobstant toutes vos recherches, parce que vous me chercherez, mais quand il ne sera plus temps.

La seconde est du savant cardinal Tolète, dont l'autorité dans l'Eglise vaut à peu près celle d'un Père. Vous chercherez le Messie avec soin, et vous ne le pourrez trouver, parce que vous le chercherez, non pas où je suis, mais partout ailleurs : *Et ubi ego sum, vos non potestis venire.* Vous ne pourrez venir où je serai; c'est pourquoi vous ne trouverez que de faux Christs et de faux prophètes au lieu de moi. Cela fut accompli après la mort du Fils de Dieu, et principalement durant le siége de Jérusalem, comme remarque saint Jérôme (*In cap.* 24, *Matth.*); lorsque de fameux imposteurs ayant entrepris de se faire suivre comme les vrais libérateurs du peuple, prenant même le titre de Messie, l'un dans le temple, l'autre dans la ville, et un troisième à la campagne, trouvèrent chacun force sectateurs qui se déclarèrent de leur parti. Ce que Jésus-Christ prédisait par ces paroles : *Tunc si quis vobis dixerit. Ecce hic est aut illic : nolite credere.* Si quelqu'un vous vient dire : voici le Messie, il est ici, ou il est là, dans le temple, ou dans le désert; n'en croyez rien. Vous donc, dit ici notre Maître aux Juifs, vous, qui me chercherez ainsi, n'aurez garde de me trouver, me cherchant où je ne suis pas.

La troisième explication est celle du docte Rupert, qui donne un autre sens à ces paroles, comme si le Sauveur disait : Lorsqu'on vous viendra dire que je suis ressuscité, vous viendrez me chercher dans le sépulcre, et ne m'y trouvant pas, vous me chercherez fort soigneusement partout pour me faire mourir encore un coup, et pour éteindre en sa naissance la religion qui naîtra de ma mort, et que j'établirai dans tout le monde par ma résurrection. Mais je vous déclare que c'est en vain que vous agirez pour cela; car vous n'aurez garde de me trouver en me cherchant de toute autre manière qu'il ne faut, et avec un autre dessein que celui de se convertir et de se donner entièrement à moi. En effet, Madeleine et les disciples qui, en ce temps-là même, le cherchèrent en cette excellente manière, le trouvèrent.

Voilà ce que le Sauveur du monde disait aux Pharisiens, au sens de ces docteurs, et selon tous, il parle maintenant encore, en leurs personnes, à beaucoup de gens parmi les chrétiens qui le chercheront inutilement, c'est-à-dire, qui auront quelque volonté de se donner à lui, et de se sauver par sa grâce et par ses mérites, et qui pourtant ne le trouveront pas, et périront dans leurs péchés, nonobstant toutes leurs recherches et tous leurs soins mal employés. C'est une fontaine cachée pour eux, leur cœur sera toujours stérile, et comme une terre maudite qui ne sera jamais arrosée de ses eaux. Ils chercheront donc, mais en vain. Pourquoi? Pour les mêmes raisons que nous venons de remarquer dans ces trois explications, et que saint Bernard renferme si bien en trois mots dans cette sentence : *Attendite tres esse causas quæ quærentes frustrare solent* (*Serm.* 75, *in Cant.*). Prenez garde qu'il y a trois choses qui empêchent que l'on ne trouve ce qu'on cherche : *Cum aut non in tempore quærunt, aut non ubi oportet, aut non sicut oportet.* Quand on le fait à contre-temps, ou qu'on cherche où il ne faut pas, ou d'une autre manière qu'on ne doit.

Premièrement donc, il y en a plusieurs qui encore qu'ils cherchent le salut par Jésus-Christ ne le trouveront pas, parce qu'ils s'y appliquent quand il n'est plus temps de le faire. Car il ne faut pas que l'on s'imagine que tous les temps soient propres pour cela. Le prophète ne dit-il pas : *Quærite Dominum dum inveniri potest* (*Is.* LV) : Cherchez le Seigneur tandis qu'on le peut trouver. Il y a donc sans doute des moments où cela ne se peut, lorsque, comme dit saint Bernard, cette fontaine de miséricorde sera tarie pour quelques-uns, sans espérance de retour : *Cum ille fons miserationis interminabili siccabitur siccitate.* Et quand? Lorsqu'on a différé de se prévaloir des occasions de faire son salut, jusqu'à ce que l'on fût à la dernière extrémité, au moment de la mort. Beaucoup de Juifs, durant le siége, recoururent à ce Messie, dont ils avaient appris tant de merveilles et qu'ils avaient pourtant toujours méprisé jusqu'alors. Ils le cherchèrent pour être délivrés par son moyen, mais ce fut trop tard; il fallut qu'ils périssent ensevelis misérablement sous les ruines de cette ville infortunée. Ce que Jésus-Christ déplore dans l'Evangile, en versant des lar-

mes sur elle, quand il dit : Viendra le temps que tes ennemis t'environneront de toutes parts, employant le fer et le feu pour te perdre et pour te renverser de fond en comble, sans laisser une pierre sur l'autre que tout ne soit réduit en cendres : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ* (*Luc.* XIX). Et cela, parce que tu n'as ni connu, ni su prendre le temps favorable pour ton salut. Après avoir méprisé Dieu durant toute la vie, le moment vient enfin où l'on se trouve assiégé fort étroitement des douleurs de la mort et par les démons. On cherche pour lors Jésus-Christ et le salut en voulant faire pénitence, mais on en est bien éloigné. La surprise, l'assoupissement, la violence des douleurs, l'embarras des affaires, la faiblesse de l'esprit, les passions toujours vives, même en mourant, le redoublement des tentations, la force de tant de vieilles habitudes, les grâces fort diminuées, la difficulté qu'il y a à concevoir une douleur surnaturelle et plus forte même que le regret que l'on a de quitter la vie, et cent autres choses de cette nature, opposent de si grands obstacles à la pénitence, qu'ils la rendent presque impossible. La source des grâces est tarie pour ces misérables, et Jésus-Christ qu'ils cherchent en vain, par le seul mouvement d'une crainte naturelle, ne répond plus que par sa justice pour dire : *Et non invenietis, et quo ego vado, vos non potestis venire.* Il n'est plus temps de me trouver, vous ne pouvez plus venir où je suis.

Secondement, il y en a qui le cherchent dans la vie, mais c'est souvent où il n'est pas et partout ailleurs qu'au lieu où il est : *Non invenietis :* Vous n'aurez jamais le Messie, dit Jésus-Christ à ces gens-ci, parce que vous l'allez chercher où il n'est pas, dans la ville ou dans le désert; au lieu de moi vous ne trouverez que l'illusion, l'imposture et la tromperie; parce que c'est au ciel que je serai. Voilà ce qui arrive très-souvent. Nous cherchons Dieu par cette volonté commune que nous avons de nous sauver, mais nous n'allons pas où il est; nous le cherchons dans les biens de la terre, dans l'accomplissement de notre propre volonté, dans un certain état que nous voulons et que Dieu ne veut pas, dans les occasions de l'offenser, et enfin en nous amusant éternellement sur la terre. Je vous déclare que ce n'est pas là qu'on trouve Jésus-Christ, et le salut, et le souverain bien; vous n'y trouverez à sa place que l'erreur, le mensonge, la vanité, et enfin la damnation : *Quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextra Dei sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram* (*Colos.* III). Il faut, en vous dégageant de la terre, élever votre cœur au ciel, où Jésus-Christ est en sa gloire.

Troisièmement, il y en a qui cherchent Dieu, et font profession de se donner à lui de fort bonne heure. C'est même dans l'état qu'il veut, et dans les biens spirituels, puisqu'ils ont méprisé le monde; et néanmoins ils sont toujours fort imparfaits, et tombent à la fin en de très-grands désordres qui les perdent. Ils ne le trouvent pas. Pourquoi cela? Parce qu'ils ne le cherchent pas de la belle manière, et comme il faut que l'on fasse pour le trouver : *Si quæritis quærite* (*Isa.* XXI), dit le prophète. Si vous faites profession de le chercher, faites-le donc de bonne grâce, et comme il faut. Et comment? De la manière de l'Épouse, vous dit saint Bernard (*Cant.*, II). Elle se lève de fort bonne heure avant le jour, voilà le temps. Elle donne au-delà du corps de garde et des sentinelles, bien loin hors de la ville, c'est-à-dire dans l'éloignement de toutes les choses sensibles, voilà pour le lieu. Mais comment cherche-t-elle? Voici sa manière : *Corde ardenti, omnino, infatigabiliter quærit. Omnino :* elle s'y applique de tout son cœur, sans qu'elle en donne la moindre partie à d'autres soins qui ne soient pas subordonnés à celui-ci. *Corde ardenti :* elle le fait avec l'ardeur qui vient de ce parfait amour qui la pousse continuellement après celui qu'elle veut posséder. *Infatigabiliter :* elle s'attache par une sainte opiniâtreté à cette aimable poursuite jusqu'à la fin, sans qu'aucune difficulté soit capable de l'arrêter.

Ceux qui le cherchent d'une autre manière lâchement et négligemment et avec un cœur partagé, ou dans les biens de la terre, ou quand il n'est plus temps, ne le pourront trouver; ils périront dans leurs poursuites inutiles, ils seront punis de la peine de ces misérables et de leurs successeurs, dont le propre est de chercher et d'attendre éternellement le Messie, qu'ils n'auront jamais. Et quand ils seront dans les flammes de l'enfer, ils apprendront par une malheureuse expérience qu'ils en sont éloignés infiniment et ils ne le verront que comme le riche damné vit le pauvre Lazare, de bien loin, *a longe*, pour entendre de lui cette épouvantable parole qui les fera désespérer : *Ubi ego sum, vos non potestis venire.* Je suis au ciel et vous êtes dans l'enfer, et vous ne pourrez jamais en sortir durant toute l'éternité, pour passer où je suis. Cette source de tous les biens qui fait tout le bonheur du ciel sera toujours cachée et inaccessible pour vous. Il n'en découlera jamais sur vous la moindre goutte, pour diminuer l'ardeur de vos flammes, tandis que ceux qui m'ont cherché durant la vie dans les choses spirituelles et de tout leur cœur m'ayant heureusement trouvé, en recevront l'écoulement du parfait bonheur de la grâce et de la gloire. Et c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

In novissimo autem die magno festivitatis stabat Jesus, et clamabat dicens : Si quis sitit veniat ad me et bibat : Au dernier jour des fêtes, qui se célébrait avec plus d'appareil et de solennité que tous les autres, le Fils de Dieu, se tenant debout au milieu du temple, criait à haute voix : Qui a soif, qu'il vienne à moi, pour boire d'une eau admirable que je suis prêt à lui donner.

Comme la soif de l'âme est le désir, et qu'il n'y a personne qui ne désire quelque bien

qui le perfectionne et où il trouve son repos, aussi n'y a-t-il personne qui n'ait sa soif et qui ne cherche une source où il puise de de quoi se satisfaire. Et parce que plusieurs se trompent dans la connaissance de la nature du bien qu'ils désirent et qu'ils le cherchent bien souvent où il n'est pas, de là vient qu'il y a deux sources différentes, où les hommes veulent puiser de quoi contenter leurs désirs.

La première est celle des créatures, où presque tout le monde va pour étancher sa soif dans la jouissance du bien sensible qu'il en prétend tirer. Mais outre que souvent il est fort trompé dans ses espérances, ne trouvant point du tout ce qu'il voulait, quand même il le rencontrerait et qu'il boirait de cette fontaine à son aise autant qu'il veut, il ne pourrait pourtant jamais être content ; sa soif, bien loin de s'éteindre, s'irrite encore davantage, il en veut toujours plus, son âme n'est pas satisfaite, parce qu'étant d'un ordre bien plus élevé, il n'y a nulle proportion entre elle et tous ces biens matériels et ensuite ils ne peuvent la remplir. Ce que notre Maître disait à la Samaritaine, en lui parlant des biens du monde, sous la figure de l'eau de ce puits où elle venait tous les jours puiser pour toute sa famille : *Qui biberit ex aqua hac, sitiet iterum :* celui qui boira de cette eau ne laissera pas pas d'avoir soif.

La seconde source est le Fils de Dieu, qui, en qualité de réparateur de toutes nos pertes, est aussi le principe de tous les biens dont nous sommes capables, et de notre parfait bonheur qui ne peut venir que de lui ; et celui qui le cherche, qui est si heureux que de le trouver, et qui s'adresse à lui par une foi vive et ardente, y trouve aussi toujours ce qui remplit tous ses désirs et qui le rend parfaitement heureux dans la plénitude de tous les biens. C'est ce qu'il nous fait entendre lui-même, en disant dans notre évangile : *Si quis sitit veniat ad me, et bibat. Qui credit in me sicut dicit Scriptura, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ. Hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum :* Me voici au milieu du temple comme une fontaine publique qui donne ses eaux à ceux qui en veulent. Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il boive ; car je déclare que celui qui croit en moi, aura dans lui-même, selon la promesse de l'Ecriture sainte, une fontaine d'eau vive si abondante, qu'il en sortira des fleuves entiers qui couleront sans cesse. Et l'évangéliste ajoute qu'en s'exprimant de la sorte, il parlait du Saint-Esprit que les fidèles devaient recevoir. Voici le sens de ces paroles, où nous trouverons la preuve de cette pleine satisfaction que nous avons en Jésus-Christ.

La fontaine est la source et le principe des eaux qui en coulent, et le fleuve est l'écoulement des mêmes eaux. Sur cette vérité, comme l'Ecriture parle souvent de Dieu sous le symbole et sous la figure de l'eau, il faut remarquer qu'entre les trois personnes de la Trinité, le Père est appelé fontaine, et non pas fleuve ni ruisseau, parce qu'il est la première source des émanations divines, et le premier principe d'où viennent le Fils et le Saint Esprit, et qu'il ne vient pas d'un autre. Sur quoi le psalmiste lui dit : *Apud te est fons vitæ* (*Ps.* LXXV) : Vous avez dans vous-même la fontaine et la source de vie. Le Fils est tout ensemble fontaine et ruisseau ; ruisseau à l'égard de son Père, parce qu'il procède de lui : *Ego quasi trames aquæ immensæ* (*Eccli.*, XXIV) ; fontaine par rapport au Saint-Esprit qu'il produit avec son Père, en unité de source et de principe. Le Saint-Esprit est seulement fleuve ou ruisseau dans Dieu, et nullement fontaine, parce qu'il procède du Père et du Fils, et ne produit point de personne divine : *Effundo fluenta super aridam*, dit Dieu même, parlant de lui, en Isaïe, chap. XLIV. Mais si nous le considérons par rapport à nous, et comme il agit dans sa mission pour nous sanctifier, il est fontaine, et ses ruisseaux ou ses fleuves sont les dons surnaturels, ou les grâces qu'il produit dans l'âme.

C'est ce que le Fils de Dieu explique à la Samaritaine par ces admirables paroles : Si tu savais le don de Dieu, et qui est celui qui te parle, peut-être que tu lui eusses déjà demandé l'eau vive, et sans doute il te l'eût donnée. Cette eau vive qui est le don de Dieu, selon la doctrine constante des saints Pères (*Ath. l. de Inc. Chrys. hom.* XXX), est le Saint-Esprit, non-seulement parce qu'il est vivant et vivifie l'âme, mais aussi d'autant que, selon l'observation de saint Augustin (*Aug. tr.* XV, *in Joan. Ambr. l,* I, *de Sp. S.*), l'eau vive est celle qui vient tellement de la source, qu'elle y est pourtant toujours unie, ne faisant avec elle qu'une même eau continue, non pas comme l'eau morte des étangs, qui est retranchée de son origine par quelque séparation. Ainsi le Saint-Esprit procède en sorte du Père et du Fils, qui sont son origine, qu'il n'en est jamais séparé, n'étant qu'une même nature et qu'un même Dieu avec eux.

Or cette eau vive que je donnerai, poursuivit le Fils de Dieu : *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam*, deviendra dans celui qui la reçoit, une fontaine qui pousse un jet d'eau jusqu'à la vie éternelle. Remarquez que voici deux eaux. Premièrement l'eau vive que Jésus Christ donne, et qui devient source dans celui qui la boit ; et puis l'eau que cette fontaine produit et qui s'élève, par un admirable jet, à la vie éternelle. La première est le Saint-Esprit, la seconde sont les ruisseaux et les fleuves qui en émanent, c'est-à-dire, les dons du Saint-Esprit. Ce qui est admirablement compris dans ces paroles de notre évangile : *Qui credit in me, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ. Hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum.* Celui qui s'attache à moi par une foi vive, reçoit le Saint-Esprit qui le remplit si abondamment, que les fleuves qui viennent de cette eau vive, coulent de son cœur.

Voici donc maintenant les biens, les avantages infinis et le bonheur suprême que nous

avons en Jésus-Christ, après l'avoir trouvé. Il est la fontaine d'eau vive, parce qu'il est la source et le principe du Saint-Esprit, qui procède et qui est envoyé de lui. Celui qui s'approche d'une fontaine, en peut puiser de l'eau, et celui qui s'unit à Jésus-Christ par une véritable foi, et animé de la charité, reçoit cette eau vive, le Saint-Esprit, qui, par une manière incompréhensible à la vérité, mais pourtant fort réelle, s'unit à son âme : en quoi consiste la prérogative infinie du christianisme par-dessus les lois de nature et de Moïse. Car en celles-ci l'on n'avait au lieu du Saint-Esprit qu'un don surnaturel de grâce, qui portait son nom comme en étant l'effet; mais depuis que Notre-Seigneur nous a promis le Saint-Esprit, comme le fruit de ses souffrances, nous recevons effectivement la substance même, et la personne de ce divin Esprit, qui est unie à l'âme par la grâce sanctifiante, comme l'enseignent constamment tous les saints Pères, principalement saint Cyrille et saint Basile qui ont fait des traités exprès pour le prouver. Ce qui est très-conforme à notre Evangile, qui, après avoir dit : *Hoc autem dixit de Spiritu;* que Jésus-Christ disait cela parlant du Saint-Esprit que les fidèles devaient recevoir, ajoute : *Nondum enim Spiritus erat datus, quia nondum Jesus erat glorificatus;* qu'il n'était pas encore donné, parce que Jésus n'était pas encore remonté au ciel, d'où il le devait envoyer à l'Eglise.

Or en recevant cette eau vive dans le Saint-Esprit, nous recevons aussi toutes les sortes de biens, l'utilité, le plaisir et l'honneur ; l'honneur et l'excellence dans la souveraine beauté de l'âme, l'utilité dans sa merveilleuse fécondité, et le plaisir dans la pleine et entière satisfaction de tous nos désirs ; ce qui est admirablement représenté par les trois propriétés de l'eau vive, qui sont, de rendre la beauté et la blancheur à ce qu'on lave, de donner à la terre la fécondité et d'étancher la soif.

L'eau rend les choses belles en les nettoyant de leurs taches, sans leur donner pourtant une beauté qui soit d'une autre nature que celle qu'elles avaient déjà d'elles-mêmes auparavant ; mais le Saint-Esprit, en lavant nos âmes, outre leur beauté naturelle, leur donne une participation de la nature divine et de sa beauté, qui les élève infiniment par-dessus tout ce qu'il y a de grand, de beau, de magnifique et d'auguste dans la nature.

L'eau fait que la terre devient féconde, pour produire selon ses forces et propriétés naturelles tant d'admirables fruits qui l'enrichissent ; et le Saint-Esprit donne à l'âme une fécondité divine, pour porter par-dessus toutes ses forces naturelles, ces précieux fruits de la grâce, qui contiennent la semence de l'immortalité.

L'eau étanche la soif, mais pour un temps, parce qu'étant bientôt corrompue dans le corps, elle ne peut plus conserver l'effet qu'elle a produit ; mais le Saint-Esprit éteint les ardeurs de cette soif que nous avons naturellement des biens temporels, et nous remplit de Dieu qu'il conserve dans nous, si nous voulons, y demeurant toujours pour contenter tous nos désirs et pour nous satisfaire pleinement durant toute l'éternité.

Et cette eau vive nous remplit avec tant d'abondance, que les ruisseaux et les fleuves de grâce qui en sortent, ces fameux dons du Saint-Esprit, après avoir inondé toutes les puissances de notre âme, s'écoulent avec une sainte impétuosité, du dedans au dehors, par la charité du prochain, par le zèle des âmes, par toutes les œuvres de miséricorde, et par les grâces gratuitement données pour le bien temporel et spirituel des autres qui en profitent : *Flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ.* Ces écoulements viennent de l'abondance intérieure, celle-ci est du Saint-Esprit qui est uni à l'âme par la charité, le Saint-Esprit lui est donné par Jésus-Christ; de sorte que si nous allons en remontant par les ruisseaux jusqu'à la source, nous trouverons assurément, que, comme dit saint Jean l'évangéliste : *De plenitudine ejus omnes accepimus;* tout ce que nous avons de biens, nous le tenons de Jésus-Christ qui les répand de son abondance dans nous.

Vous voyez quelquefois qu'on fait descendre du sommet d'une haute montagne, une fontaine au milieu d'un parterre, où l'on prépare un grand bassin pour recevoir les eaux que cette belle source produira, et la beauté de l'art consiste à lui donner moyen de remonter aussi haut que son origine. Ce que l'on fait par une petite ouverture d'un tuyau, où l'eau se trouvant plus unie en elle-même, comme étant plus resserrée, a plus de force pour s'élancer en l'air jusqu'à cette haute élévation de son principe. Et là elle forme un bouillon, qui, se partageant en petits filets, fait descendre comme une pluie qui remplit le rondeau, et celui-ci, se déchargeant par de secrets canaux, les fait couler en d'autres moindres bassins disposés aux environs, d'où ils se répandent dans toutes les parties de ce parterre pour y faire mille belles choses, qui pourraient dire, si elles pouvaient s'exprimer : *De plenitudine ejus omnes accepimus :* tout ce que nous avons de biens et de beauté, nous le tenons des bienfaits de cette fontaine, et des écoulements de ce bassin.

Le Fils de Dieu est cette admirable fontaine, qui a de toute éternité son origine sur la hauteur inaccessible de l'entendement de son Père : *Fons sapientiæ Verbum Dei in excelsis.* Sa bonté l'ayant fait descendre de cette suprême élévation, par un merveilleux artifice de son amour et de sa sagesse, jusqu'au parterre de notre humanité, il s'y est resserré dans une extrême petitesse durant toute sa vie, et à sa mort : *Verbum abreviatum fecit Dominus;* et tirant avantage de cette faiblesse, comme devenu plus grand et plus fort par son anéantissement, plus il s'était abaissé, plus il s'est élevé, remontant au jour de son ascension jusqu'à la hauteur de son origine, et y étant arrivé, il envoie de là le Saint-Esprit

cette divine pluie de grâces, dont il remplit l'Eglise, et qui de là, par les canaux des sacrements, s'écoulant dans les grandes âmes, après les avoir pleinement comblées, se répand encore par elles sur toutes les autres, qui peuvent dire : *De plenitudine ejus omnes accepimus :* nous avons reçu tous nos biens des ruisseaux de cette fontaine et des sacrés écoulements de la plénitude de Jésus-Christ.

O bonté souveraine, ô source infinie de tous les biens, y a-t-il un cœur au monde qui ne s'attache fortement à vous, puisque c'est seulement de vous qu'il peut recevoir tous les biens qui sont capables de le satisfaire? Mais y a-t-il assez de cœurs pour vous aimer autant qu'on le doit faire, puisque non-seulement vous offrez ces biens à ceux qui les veulent, mais que vous cherchez aussi des cœurs pour les leur donner, les pressant même et les sollicitant et les priant de venir à vous pour les recevoir : *Si quis sitit, veniat ad me;* mais à qui parle-t-il? A tous : *Si quis sitit;* car il n'en est point qui n'ait soif, puisqu'il n'y a personne qui ne désire fortement le bien : *Omnes sitientes, venite ad aquas* (*Is.* LIII). Il se présente à tous les hommes, il les invite tous, et néanmoins nous n'allons pas à cette source, nous ne la cherchons point pour y puiser ce qu'elle nous offre : bien loin de cela, nous tâchons de nous en éloigner, et, ce qui porte encore bien plus loin l'injure que nous lui faisons, nous allons tous les jours puiser à d'autres sources que nous lui préférons : *Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer* (*Jerem.* II). Etonnez-vous, ciel, à la vue de ce prodige épouvantable, dit Dieu même par un prophète : *Duo enim mala fecit populus meus :* voici deux crimes effroyables que mon peuple a faits : *Me derelinquerunt fontem aquæ vivæ, foderunt sibi cisternas dissipatas quæ continere non valent aquas :* ces ingrats m'ont abandonné, moi qui suis la source d'eau vive, et ils ont eu recours, en me quittant, à de méchantes citernes ruinées qui ne peuvent contenir l'eau.

Ce misérable a travaillé durant tout le cours de sa vie avec des peines incroyables pour acquérir du bien par une infinité de crimes, qu'il n'a point fait de difficulté de commettre, quand il a cru qu'ils lui étaient utiles; mais, *Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt viri divitiarum in manibus suis* (*Ps.* LXXV), à l'heure de la mort il trouvera que toutes les eaux se sont écoulées et qu'il ne lui reste plus que le fond de la citerne plein de boue, de pourriture et de puants insectes, c'est-à-dire, que ses péchés et les remords et les vers de sa conscience : *Quæ continere non valent aquas.* La fortune, favorisant enfin les poursuites de votre ambition, vous a hautement élevé. Cette élévation empêchera-t-elle enfin que la mort, effaçant cet éclat et vous ravissant ces honneurs, ne vous précipite de plus haut dans l'ombre et dans l'abîme d'un tombeau? Vous avez mis tout en usage pour satisfaire tous vos sens, et pour prendre tous les plaisirs d'une vie molle et voluptueuse et très-indigne d'un chrétien. Ces plaisirs feront-ils peut-être qu'une maladie mortelle ne vienne pas vous arracher l'âme du corps à vive force de douleurs pour la porter, en un moment, dans cette épouvantable éternité, où les biens et les maux sont d'autre nature que ceux d'ici, puisqu'il ne finissent jamais? Que sont devenus tous vos biens, vous dira-t-on pour lors? Où sont les sceptres, les couronnes, les empires, les dignités, les charges, les honneurs, les applaudissements du monde, les voluptés et les délices sensuelles, ces idoles qu'on a si souvent mises à la place de Jésus-Christ, pour leur sacrifier ce qu'on a de plus précieux : la conscience, l'âme et le salut? Tout cela est passé avec le temps, qui n'est plus, parce qu'à cet instant vous passez à l'éternité qui ne passera point.

Ah! c'est à ce moment que, devenus sages enfin par une fatale nécessité, vous qui ne l'avez pas voulu être par une sainte élection, vous ne chercherez plus les créatures, ces citernes trompeuses qui ont laissé perdre toutes les eaux et tous les biens que vous leur aviez confiés. Connaissant pour lors le peu qu'elles valent, vous vous adresserez à Jésus-Christ, à cette fontaine d'où vous pouvez uniquement puiser l'eau vive du bonheur et du salut que vous cherchez. Mais, ô déplorable fortune! en punition de ce que bien loin de le chercher durant la vie, vous vous en êtes éloignés pour vous donner aux créatures, vous le chercherez alors inutilement, sans jamais le pouvoir trouver. Cherchez-le donc ici dès maintenant par une bonne volonté de vous donner à lui; cherchez-le de tout votre cœur et constamment, jusqu'à la mort, pour le trouver heureusement et pour le tenir éternellement dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXX.

POUR LE CINQUIÈME MARDI DE CARÊME.

Les remèdes contre les quatre sortes de persécutions que les gens de bien souffrent comme Jésus-Christ.

Non potest mundus odisse vos, me autem odit.

Le monde ne peut vous haïr, mais il me hait (*S. Jean, chap.* VII).

C'est une grande vérité que saint Paul établit en la seconde à Timothée, au chapitre troisième, que tous ceux qui font profession de vivre selon Jésus-Christ ne manquent pas d'être persécutés, non-seulement des démons qui les tentent, mais aussi des hommes qui les maltraitent : *Omnes qui pie volunt vivere, in Christo persecutionem patientur* (II *Tim.*, III). Et l'expérience, qui éclaircit les vérités, nous fait voir tous les jours que ces persécutions que les hommes font se réduisent à quatre espèces, qui nous viennent de quatre sortes de personnes, dont on souffre ordinairement dans le monde : des violents, des fourbes, des médisants et des amis lâches qui nous abandonnent. Les violents nous attaquent à force ouverte, pour nous faire pé-

rir; les fourbes agissent couvertement et trompent, sous de beaux prétextes, pour établir à nos dépens leurs intérêts; les médisants ne pouvant agir contre nous, comme les autres font, parlent et nous attaquent de la langue pour nous ruiner de réputation; et les amis lâches, qui ont assez de lumières pour voir notre innocence qu'on opprime et qui ont même assez de probité pour le désapprouver, n'ont pas autant de courage qu'il en faudrait pour nous défendre, et ensuite ils nous abandonnent sans secours au besoin. Voilà ce qui nous rend bien souvent la vie très-fâcheuse, ce qui trouble notre repos, nous donne lieu de faire tant de plaintes tous les jours contre l'injustice de nos persécuteurs, et remplit nos cœurs d'amertume, par les divers mouvements que ces différentes persécutions y font naître. La violence nous étonne, la fourberie nous fâche, la médisance nous afflige, la lâcheté des faibles amis nous indigne; et ces passions irritées par les maux qu'on nous fait souffrir, tentant fortement notre patience et la poussant à bout, nous font très-souvent recourir à des voies peu chrétiennes, pour nous délivrer et nous garantir du mal, ou que nous souffrons, ou que nous craignons. On oppose la force ouverte à la violence, les finesses et les contre-mines à la fourberie, les injures et les outrages à la médisance et les reproches à la lâcheté. On repousse le vice par le vice et, pour se défendre des attaques et des oppressions du crime, on se rend criminel. De là viennent les haines, les inimitiés, les querelles, les vengeances et ces grands coups d'éclat et de scandale qui font partout tant de sanglantes tragédies dans le monde, parce que les uns persécutent très-injustement et que les autres veulent repousser l'injuste persécution par une injustice presque aussi grande.

Voici, pour remédier à ce mal, une admirable leçon que le Fils de Dieu nous fait aujourd'hui dans cet évangile. Nous l'y voyons étrangement persécuté de ces quatre sortes de gens. Les violents ne cherchent que l'occasion de le faire périr : *Quærebant eum Judæi interficere;* les fourbes, qui étaient ses parents mêmes, le veulent tromper, sous prétexte d'honneur: *Dixerunt ad eum fratres ejus : Transi hinc, et vade in Judæam, manifesta teipsum mundo;* les médisants le déchirent cruellement, tâchant de le perdre d'honneur et de crédit : *Alii dicebant quia bonus est, alii non, sed seducit turbas;* et ses amis lâches, qui le croyaient si homme de bien, n'osèrent parler hautement pour sa défense: *Nemo tamen palam loquebatur de illo propter metum Judæorum.* Qu'oppose-t-il à ces attaques? Les voies toutes contraires et toutes chrétiennes que nous allons voir, afin que nous nous en servions en de pareilles persécutions et que nous en recueillions le fruit que Dieu se propose, quand il les permet. Ce sont les quatre beaux secrets que l'évangile nous découvre.

PREMIÈRE PARTIE.

La violence vient de la fureur et d'un excès de passion qui emporte l'âme dans des extrémités où elle ne garde plus de mesure dans l'exécution de ses desseins contre ceux qu'elle attaque. Les pharisiens, ces persécuteurs éternels de Jésus-Christ, avaient conçu une effroyable haine contre lui, animée des plus tumultueuses passions, qui les emportèrent au delà de toutes les extrémités pour le faire périr. Ils le haïssaient à mort, comme dit ici même le Fils de Dieu : *Non potest mundus odisse vos; me autem odit.* Ils avaient donné pour prétexte à leur fureur cette miraculeuse guérison du paralytique au jour du sabbat, comme si cet imposteur, disaient-ils partout, eût entrepris de renverser toute la loi, et ils avaient ensuite résolu de se jeter tous ensemble sur lui, à la première occasion, et de le lapider comme un impie. Il ne manquait plus que le temps et le lieu propre pour l'exécution de leur dessein, et ils jugèrent que l'un et l'autre seraient favorables durant la solennité de la fête des Tabernacles, que tous les Juifs s'assemblaient à Jérusalem. Ils crurent qu'il ne manquerait pas aussi de s'y trouver, et, comme ils y avaient très-grand nombre de créatures et de partisans et qu'ils y étaient les plus forts, ils ne doutèrent point du tout de l'heureux succès de leur entreprise. En effet, dès le premier jour de cette grande fête, qui en durait neuf, ces mêmes Juifs, qui avaient comploté sa mort, le cherchaient partout avec soin pour exécuter leur dessein : *Judæi ergo quærebant eum in die festo, et dicebant : Ubi est ille.*

D'autre part, le Sauveur du monde ne voulait pas encore s'abandonner à leur fureur, parce que le temps destiné à sa passion n'était pas encore venu, il fallait attendre la fête de Pâques pour l'accomplissement des prophéties et, cependant, se mettre à couvert de la violence. Or, pour le faire, il y avait deux voies qu'il pouvait prendre, l'une de sa puissance, comme Dieu, l'autre de son infirmité, en qualité d'homme. De sa puissance, agissant de hauteur contre eux et les repoussant par la force, comme quand il porta par terre d'un seul mot toute cette troupe de satellites qui était venue pour le prendre. De son infirmité, en cédant et en se retirant comme il fit après, lorsque ces mêmes gens prirent des pierres pour le lapider : *Abscondit se, et exivit de templo.* Voilà ce qu'il oppose maintenant à la violence de ces brutaux, la fuite et la retraite : *Non volebat in Judæam ambulare, quia quærebant eum Judæi interficere,* pour ce que les Juifs ne cherchaient que l'occasion de le mettre à mort. Et il en use de la sorte, dit saint Augustin, pour nous faire cette première leçon et nous enseigner le moyen de vaincre la persécution de la fureur et de la violence, en cédant et nous retirant.

Je sais que nous ne sommes plus au temps des persécutions contre la foi, où il est bien souvent permis de se cacher, de peur qu'on ne succombe par infirmité. Il y a même quelquefois obligation de le faire, pour le bien de la religion, comme faisait saint Athanase.

parce qu'il était nécessaire contre les ariens; et d'autres fois, il est défendu de se retirer, comme il l'est aux prélats et aux pasteurs, de qui la fuite serait scandaleuse et dommageable à leur troupeau. Nous ne parlons pas ici de cela. Il ne s'agit pas aussi des occasions où l'on peut défendre sa vie, en repoussant la force par la force : ce que toutes les lois permettent; mais je parle des persécutions que nous pouvons souffrir par la colère, par la mauvaise humeur, par la brutalité, par les injures, par les outrages, et par la violence de ceux qui s'emportent contre nous et qui nous voudraient maltraiter. Il y a deux voies de s'y opposer : la première, de force et de puissance, selon le sentiment des hommes, lorsque l'on agit de hauteur et qu'on rend le mal pour le mal; la seconde, d'infirmité, au sens du monde corrompu; et c'est celle de la douceur et de la patience et de la fuite, soit du corps, en se retirant et en évitant adroitement ces fâcheuses rencontres; soit de l'esprit, en cédant, en souffrant, en se gardant de se commettre ou de répondre, tandis que dure la colère de celui qui vous attaque.

Or, c'est là justement la voie de Jésus-Christ, qu'il veut que nous prenions, pour trois excellentes raisons tirées de son propre intérêt et de celui du violent qui nous offense, et en particulier aussi du nôtre; et ces trois raisons, je les trouve admirablement bien comprises dans une parole du grand apôtre qui nous intime ce commandement, aux Romains, chapitre XII : *Non vosmetipsos defendentes, carissimi, sed date locum iræ.* C'est-à-dire on vous attaque, on vous offense, on dit et on fait cent choses contre vous, ne rendez pas la pareille, ne vous défendez point par les mêmes armes en rendant injure pour injure, et le mal pour le mal : *Nemini malum pro malo reddentes, nec maledictum pro maledicto* (I *Petr.* III); mais retirez-vous et cédez, laissant passer la colère. Pourquoi ?

Premièrement, c'est l'intérêt de Dieu, c'est à lui de prendre en main votre défense et de punir celui qui vous maltraite et nullement à vous : *Mea est ultio*, dit-il : n'entreprenez pas sur mes droits. C'est l'interprétation que saint Chrysostome et saint Augustin donnent à ces paroles : *Date locum iræ, id est divinæ :* Faites place à la colère divine qui vient vider cette querelle. Dans les poëmes héroïques, où l'on fait éclater si noblement, et dans une magnifique idée, la vertu suprême, lorsque le héros veut combattre le prince ennemi qui se présente, il défend à tous ses soldats de se mêler de ce combat, il veut en avoir la gloire tout seul, il leur commande d'être seulement spectateurs de son action, et faisant fendre son armée pour se faire un passage, il s'en va, l'épée haute, fondre sur son ennemi qui s'avance contre lui, et, le faisant trébucher à ses pieds, il termine par un seul coup héroïque la guerre qui eût coûté beaucoup de sang, si les soldats de part et d'autre eussent voulu prendre part au combat.

Un méchant homme vous attaque injustement. Dieu qui est protecteur de l'innocence se range de votre côté et se déclare hautement pour vous. Il y a donc ici deux colères, la vôtre qui s'émeut et dont les premiers mouvements ne sont pas libres, et puis celle de Dieu, contre celui qui vous fait tort. La vôtre, qui a peine à se tenir en cette occasion, s'enflamme et voudrait bien repousser l'injure par l'injure. Attendez, voici Dieu qui s'avance et qui armé, de sa justice pour combattre, crie hautement : *Date locum iræ :* Arrêtez-vous, colère humaine, et faites place à la mienne pour démêler cette querelle; il ne vous appartient pas de le faire, c'est à moi que la gloire de ce combat particulier est due. *Scriptum est enim*, ajoute ici l'Apôtre : *Mihi vindictam et ego retribuam, dicit Dominus.* Dieu s'est réservé cet honneur de vous venger en combattant celui qui vous offense, et en terminant lui seul une querelle qui autrement causerait d'étranges désordres; n'usurpez rien sur ses droits dont il est infiniment jaloux, et ne lui ôtez pas l'honneur qu'il veut avoir de vous défendre sans second. *Quem enim honorem litabimus Deo, si nobis arbitrium defensionis arrogaverimus*, dit excellemment bien Tertullien au livre de la Patience, chapitre 8.

La seconde raison c'est l'intérêt spirituel de ce pauvre emporté qui s'échauffe et qui s'élève contre vous. Ne voyez-vous pas que sa passion le maltraite lui-même étrangement et le met en un très-pitoyable état? Si vous lui résistez ouvertement, vous augmentez son mal en irritant sa colère qui produira ses plus dangereux effets contre lui; en cédant et en vous retirant, vous l'affaiblissez et la faites bientôt cesser en la laissant passer en liberté. C'est là le sens que saint Basile donne à ce passage de saint Paul : *Non vosmetipsos defendentes, carissimi, sed date locum iræ, quasi torrenti qui obvia quæque impetu suo rapidissimo devolvit* (*In resp. Br.*, *resp.* 244). Quand il fait quelque grand orage, un torrent paraît tout à coup qui roule avec beaucoup d'impétuosité ses eaux enflées par les pluies, par les ruisseaux et les ravines, et troublées par la terre et le limon qu'elles entraînent. Si vous entreprenez de l'arrêter en opposant quelques obstacles à son cours, il fait un effroyable bruit, il s'élève, il écume, il pousse des flots qui, se précipitant, se roulant et se renversant les uns sur les autres, se répandent par toute la campagne voisine, où ils font un épouvantable ravage. Ôtez les digues, laissez-le passer, dans peu d'heures, l'orage ayant cessé, il aura déchargé sans dommage toutes ses eaux et toute sa fureur dans la mer où il va se perdre. Un homme est en colère et, durant l'orage de cette passion qui fait une horrible tempête dans son âme et trouble toute sa raison, il se décharge furieusement contre vous en injures et en outrages; vous lui résistez fortement, vous vous opposez à sa violence par la vôtre, vous lui répondez d'un ton encore plus fier

et d'un air plus impérieux que le sien. Qu'arrive-il ? Il en devient plus furieux, il s'emporte, il se perd, il ne sait plus ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait. Ayez pitié de lui, ne dites rien, retirez-vous, cédez-lui pour un peu de temps, donnez passage à ce torrent. En peu de moments, sa colère étant passée et l'orage apaisé, il sera honteux de tant de faiblesses et n'aura plus que le regret de s'être emporté contre vous et la volonté de vous satisfaire : *Non extinguitur ignis igne*, *sed aqua*, dit saint Chrysostome (*Hom.* 18, *in Matth.*). Vit-on jamais éteindre le feu par un autre feu ? Non, sans doute, il y faut de l'eau : *Sic ira non extinguitur iræ talione*, *sed mansuetudine et humilitate :* et la colère aussi ne s'éteint pas par la colère de celui qui s'y oppose, mais par la douceur et l'humilité.

Enfin notre intérêt particulier nous oblige encore à cela, parce que, nous voulant défendre par les mêmes armes, nous perdons la paix et nous nous rendons aussi criminels que celui dont nous nous plaignons, et nous sommes même plus odieux à Dieu, en ce que d'un mal nous en faisons deux, et que celui que nous ajoutons au premier n'est pas moindre que celui-ci. *Hoc quidem loco malitia maxime Domino odiosa*, *quod malum duplicat*, dit admirablement Tertullien. *Quid refert inter provocantem et provocatum, nisi quod ille prior in maleficio deprehenditur*, *iste posterior* (*De Pat. cap.* 10) : Car enfin quelle différence pouvons-nous mettre entre celui qui attaque et celui qui défend de la même manière, sinon que l'un est le premier à faire le mal et l'autre le suit. *Nulla in maleficio ordinis ratio est*, *nec locus secernit quod similitudo conjungit :* On n'a point égard à l'ordre dans le désordre, et ceux que la ressemblance de mœurs a mis en même rang, ne sont point distingués par la différence de celui qu'ils gardent en commettant le même crime. Ecoutez donc l'Apôtre qui vous dit : *Date locum iræ*, c'est-à-dire, comme l'explique un saint Père (*Cassian.*, *confer.* XVI, *ch.* 27): Faites place à la colère de cet emporté et recevez-la doucement en cédant, et la laissant entrer dans un cœur auquel la charité, qui souffre tout, donne une grande étendue pour tout embrasser et pour tout souffrir : *Suscipientes adversos iracundiæ fluctus in illis extensis finibus caritatis quæ omnia sustinet.* Les bastions de pierre qui résistent aux coups de canon par leur dureté en souffrent beaucoup de dommage ; mais ceux de terre qui reçoivent sans résistance et laissent entrer les boulets, ne s'en font que fortifier. C'est ainsi donc que Jésus-Christ rend vaine la persécution de la violence en cédant, et voici maintenant comme il en use en celle de la fourberie.

SECONDE PARTIE.

La persécution des fourbes est plus dangereuse que celle de la violence et des ennemis déclarés, parce qu'étant très-difficile à découvrir, il n'est pas aisé de s'en garantir, non pas même par la retraite et par la fuite. Voici comme le Fils de Dieu s'en démêle admirablement pour notre instruction. Ses plus proches parents voyant que la fête des Tabernacles approchait, se mirent à lui dire qu'ils lui conseillaient de quitter la Galilée, province peu considérable, pour aller dans la capitale du royaume, où, comme il avait quelque partisans et disciples qui aimaient sa gloire, il était à propos qu'il leur fît voir quelqu'un de ces admirables effets de son pouvoir, qu'il faisait inutilement dans un petit coin de province ; qu'il fallait se tirer de l'ombre et de l'obscurité pour paraître publiquement, dans un beau jour, sur ce grand théâtre de la Judée, et pour y faire éclater en vue de tout le monde ses miracles, qui seraient la preuve de sa doctrine et le solide fondement de cette haute réputation qu'il devait acquérir, afin de lui donner beaucoup de vogue et de crédit : *Transi hinc*, *et vade in Judæam, ut et discipuli tui videant opera quæ facis.* Voilà la plus belle chose du monde en apparence, et vous diriez que ces gens-ci ont une extrême passion pour lui et qu'ils ne songent qu'à sa gloire.

Mais c'est en cela même qu'ils le trompent, ou du moins qu'ils tâchent de le tromper, parce qu'ils ont une toute autre intention : ils ne parlent comme ils font que pour se satisfaire eux-mêmes, en l'exposant à un manifeste danger, soit par un sentiment d'envie, pour se défaire adroitement de lui par les mains de ses ennemis, dont ils connaissaient le mauvais dessein, c'est l'opinion de saint Chrysostome (*Hom.* 47) ; soit par un mouvement d'ambition, afin que s'il arrivait qu'il fût reconnu pour le Messie, ils en fussent bien plus considérés, comme ayant l'honneur d'être ses parents, et qu'on les élevât ensuite aux grandes charges, c'est ce qu'a cru saint Augustin (*Tract.* 28) ; soit enfin, comme estiment quelques autres, qu'ils voulussent contenter leur curiosité, pour voir s'il se ferait reconnaître par les savants, et s'il était en effet tel qu'il se disait; car l'évangéliste remarque ici qu'ils ne croyaient pas trop en lui : *Neque enim fratres ejus credebant in eum.* Quoi qu'il en soit, il est certain qu'agissant par quelqu'un de ces motifs, ils parlaient peu sincèrement et que, faisant semblant de ne vouloir que sa gloire, ils ne songeaient qu'à se satisfaire, en le mettant en un danger visible de la vie ; et conséquemment ils fourbaient.

A cette fourberie, il est bien clair que Jésus-Christ n'en pouvait opposer une autre, pour ce qu'étant la vérité et la sagesse même, comme il ne peut être trompé, il est incapable aussi de tromper; il pouvait pourtant les couvrir d'une étrange confusion, en leur découvrant leur mauvaise finesse, leur trahison et leur méchante intention, qu'il pénétrait jusque dans le fond de leur cœur, et il avait droit de leur faire mille reproches d'une si lâche et si horrible perfidie. Il les voulut néanmoins épargner, et, pour détruire cette trahison, il se contenta de lui opposer une sage et pru-

dente dissimulation qui la rendit tout à fait inutile. *Tempus meum nondum advenit, tempus autem vestrum semper est paratum; vos ascendite ad diem festum hunc; ego autem non ascendo :* Allez, vous autres, à Jérusalem, leur dit-il, vous y serez toujours les bien venus de vos semblables; pour moi, j'attends mon temps, qui n'est pas encore venu, voilà pourquoi je n'y vais pas. Ceux-ci, l'entendant parler de la sorte, crurent qu'il n'irait point du tout; mais il entendait seulement par là qu'il n'irait point encore pour lors, *nondum advenit*, c'est le sens de Théophylacte; ni pour y chercher de la gloire comme ils voulaient qu'il fît, et c'est celui de saint Thomas; ni pour s'y réjouir comme eux, c'est ainsi que l'explique saint Augustin; ni publiquement et accompagné de tous tant qu'ils étaient, comme ils le désiraient bien fort; mais sans suite et sans bruit, comme inconnu et sans qu'on sût rien de son arrivée, c'est l'interprétation de saint Chrysostome, selon le texte qui ajoute : *Sed quasi in occulto ;* et toutes ces explications s'accordent en ce point que le Fils de Dieu ne dit rien contre la vérité ; mais que, ne voulant point du tout se fier à ces traîtres qui le voulaient tromper, il ne leur dit pas tout ce qu'il avait dessein de faire. Bien loin qu'il y eût obligation de le leur dire, puisqu'ils n'avaient nul droit de le savoir, il y eut beaucoup de prudence à le dissimuler et à le tenir secret et caché dans son esprit; et quoiqu'il y eût d'autres voies d'éviter les piéges que lui tendaient ces fourbes, il en voulut user ainsi, pour nous montrer ce que nous devons opposer aux fourberies dont nous nous plaignons tous les jours.

Car enfin tout le monde dit que tout est rempli d'infidélités et de trahisons dans le monde, que l'on ne cherche que son intérêt particulier, et que, pour l'établir, il n'y a point de malice et de tromperie qu'on ne mette en usage; que l'on ne sait plus à qui se fier, et que bien souvent les parents, les alliés, les amis et les domestiques sont ceux qui nous trompent le plus. Ce qui fait dire à Jérémie qu'il veut renoncer à la société des hommes et vivre dans la solitude, pour se mettre à couvert des coups mortels de ces langues trompeuses, qui ruinent tout dans le commerce de la vie : *Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum, et derelinquam populum meum et recedam ab eis. Extenderunt linguam suam quasi arcum mendacii, et non veritatis* (*cap.* IX); qu'il se fallait le plus garder de ceux dont la nature et la raison voulaient pourtant qu'on se gardât le moins : *Unusquisque se a proximo suo custodiat, et in omni fratre suo non habeat fiduciam;* et qu'il n'y a ni frère, ni cousin, ni ami, qui ne nous puisse tromper et trahir sous de si spécieuses apparences et sur la foi de ces beaux noms : *Quia omnis frater supplantans supplantabit, et omnis amicus fraudulenter incedet.* C'est une des persécutions de toute la vie qu'on peut le moins souffrir, et qui fait autant de dépit; et, pour s'en délivrer, on a recours à de semblables artifices, on use de pareilles tromperies, on emploie les finesses, les mensonges et les fausses subtilités, parce qu'on est persuadé qu'on peut légitimement tromper un trompeur. Or, c'est là pourtant ce que Dieu défend. Comme il n'est nullement permis de faire le mal pour un bien, aussi ne le doit-on pas faire pour se garantir d'un autre mal qu'on prétend éviter par là.

Il y a de plus nobles voies de nous en délivrer, et Dieu nous donne pour cela des armes bien plus fortes, qui sont la prudence et la simplicité, une simplicité prudente et une prudence très-simple, selon ce que notre Maître disait à ses disciples, en leur enseignant l'art de se démêler fort adroitement de ceux qui les voulaient trahir : *Cavete ab hominibus, tradent enim vos.* Que faut-il donc qu'ils fassent pour cela? *Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ* (*Matth.*, X). Soyez prudents, leur dit-il, comme des serpents, et simples comme des colombes. Il veut que par la prudence on évite les embûches, et par la simplicité le mal qu'on pourrait employer pour les éviter; que la prudence du serpent soit modérée par la simplicité de la colombe, et que celle-ci soit armée de la prudence du serpent. Défaites-vous de la finesse du serpent par la simplicité de la colombe, ne mentez point, ne trompez point, allez toujours droit sans débiaiser, que votre procédé soit net, sans duplicité ni mauvaise foi. Fortifiez aussi la faiblesse de la colombe par la prudence du serpent; soyez comme lui sur vos gardes, pour ne vous pas laisser surprendre aux artifices des trompeurs.

Vous pouvez apprendre cet art des yeux, des oreilles et de la tête de cet animal. Ses yeux sont très-perçants : examinez les desseins de ceux qui vous parlent, pour découvrir par quel motif et pour quelle fin ils traitent avec vous. Il sait se boucher les oreilles, comme dit le Psalmiste, pour n'entendre pas la voix de l'enchanteur qui entreprend de le charmer: n'écoutez pas aussi les beaux discours et les paroles flatteuses du monde, de qui pour l'ordinaire les promesses ne sont que de belles illusions, ne comptez que sur les effets. Quand on l'attaque, il se couvre la tête de tout le reste de son corps, comme remarque saint Jérôme : ainsi, après avoir bien pénétré l'intention de ceux avec qui vous négociez, faisant peu d'état des paroles sans effet, ne leur découvrez pas tout ce que vous avez dans l'âme, les rendant maîtres de votre secret; mais dissimulez sagement, et retenez dans votre esprit ce qu'il est à propos qui soit caché. Vous le ferez, à l'exemple de Jésus-Christ, qui cache une partie de son dessein à ses parents, auxquels il ne trouvait pas qu'il se dût fier. Ainsi vous vous mettrez à couvert sans blesser la charité; et Dieu, bénissant le juste tempérament que vous aurez choisi entre la colombe et le serpent, vous délivrera des piéges qu'on vous tendait : *Educet de laqueo venantium, et a verbo aspero*, ajoute

le Psalmiste, et de la persécution des paroles fâcheuses.

C'est celle que le Fils de Dieu souffre encore en cette fête par les langues médisantes qui sont, en cette occasion, terriblement déchaînées contre lui. La voici en termes formels dans notre évangile : *Et murmur multum erat in turba de eo; quidam enim dicebant quia bonus est, alii autem dicebant non, sed seducit turbas.* Le monde parlait fort de lui, quelques-uns en disaient du bien, mais les autres beaucoup de mal, et soutenaient hardiment que c'était un méchant et un imposteur, qui ne faisait que séduire le peuple pas ses damnables artifices. Remarquez qu'il se trouve ici de ses amis et de ses ennemis; de ses ennemis, qui publient que c'est un scélérat, et de ses amis, qui disent qu'il leur semble homme de bien; et ce qu'il y a d'étrange et de surprenant, c'est qu'il est ici persécuté des uns et des autres en deux différentes manières, qui viennent néanmoins de leur faiblesse : de ceux-là par la médisance, et de ceux-ci par le silence. Ses ennemis faibles, ne pouvant rien contre lui, l'attaquent lâchement à coups de langue en son absence, et, après en avoir reçu mille biens en mille occasions, ils en disent tous les maux du monde, et le déchirent inhumainement par une horrible médisance, dont lui-même se plaint au psaume CVIII, selon l'observation de saint Augustin, qui dit aussi que cette espèce de persécution lui parut plus indigne encore que celle qu'on lui fit ouvertement durant sa passion : *Pro eo ut me diligerent, detrahebant mihi;* au lieu de me rendre pour mes bienfaits mille témoignages de leur amour, ils me déchirent outrageusement. Et ses amis lâches, qui ne doutaient point de la fausseté de ces calomnies, et qui soutenaient en particulier qu'on avait tort d'en parler de la sorte, et qu'il était homme de bien, l'abandonnent honteusement, et n'ont pas le cœur de se déclarer hautement pour lui et d'en dire publiquement du bien : *Nemo tamen palam loquebatur de illo propter metum Judæorum.* La crainte qu'ils ont des grands de Jérusalem leur ferme la bouche, ils n'osent parler pour défendre son innocence.

De quelles armes se servira-t-il contre ces persécutions et de la langue et du silence? Apprenez-le de l'évangile. On dit ici que c'est le plus méchant de tous les hommes et un trompeur public, qu'opposera-t-il à cela? Rien. Que dit-il, que fait-il pour repousser la calomnie? Rien. Voilà la puissante machine qu'il emploie pour renverser ce monstre de la médisance, cet admirable Rien, cette noble fierté qui ne veut pas s'abaisser jusqu'à se commettre avec un si lâche ennemi, et qui ne daigne lui répondre; ce glorieux mépris des injustes jugements du monde et de ce qu'on lui dit. Quand les pontifes, les docteurs et les magistrats de Jérusalem attaquent sa doctrine, il leur répond avec une incroyable force, parce qu'il y va de la gloire de Dieu, qu'il soutient hautement partout. Mais quand le peuple se déchaîne à parler contre lui, et que, sans savoir ce qu'il dit, il en dit pourtant tous les maux imaginables, il ne répond rien, parce qu'il ne s'agit ici que de sa propre gloire qu'il ne cherche pas.

Et pour ce qui regarde le silence et la lâcheté de ses faibles amis, qui n'osent se déclarer en sa faveur, il ne les charge point de reproches, il les laisse en leur liberté, en faisant consister toute sa force dans le secours de son Père, dont il sait de toute certitude qu'il ne sera jamais abandonné; et, appuyé sur cette généreuse confiance, il est toujours inébranlable et toujours intrépide en son devoir : *Jam autem die festo mediante*, ajoute ici l'évangéliste, *ascendit Jesus in templum, et dicebat.* Les fêtes étant à demi passées, il parut au milieu du temple, et il y enseignait le peuple avec autant de liberté que si tout le monde eût été hautement déclaré pour lui.

Il n'y a presque personne parmi nous qui ne souffre ces persécutions, parce qu'il en est peu qui n'aient des amis et des ennemis également faibles et lâches. Les ennemis lui font tous les maux qu'ils peuvent en son absence, disant de lui mille choses fâcheuses pour le ruiner de réputation par une médisance colorée avec beaucoup d'artifice, pour la rendre pour forte et plus mortelle. C'est ce qui l'inquiète et qui l'afflige, et qui le met au désespoir; il n'est pas même jusqu'au sage à qui cette cruelle persécution de la langue ne soit insupportable. *Calumnia conturbat sapientem, et perdet robur cordis illius.* Que fait le vrai sage chrétien? Ce que faisait saint Paul à l'exemple de Jésus-Christ. *Mihi autem pro minimo est, ut a vobis judicer, aut ab humano die.* Il s'élève au-dessus des pensées, des jugements et des discours des hommes, par un noble mépris du monde, pour ne regarder que Dieu seul, auquel il veut plaire, et dont il tâche d'acquérir l'estime et l'approbation

Les amis lâches qui, durant la prospérité nous suivaient, nous quittent dans l'adversité, et n'osent soutenir nos intérêts, qu'ils trahissent par leur silence, qui les rend complices du crime de nos persécuteurs. C'est ce qui paraît si indigne, que nous aimerions presque mieux souffrir de la malice de ces gens qui nous attaquent, que de la lâcheté de ces faux amis, qui n'ont pas le courage de nous défendre. Que fait le chrétien en cette rencontre? Il met toute sa confiance en Dieu; c'est à lui qu'il s'adresse comme à son puissant protecteur, et appuyé de sa protection, et fortifié d'un si grand secours dont il est assuré, il fait toujours tout ce qu'il doit, avec autant d'assurance et de joie que s'il avait tout le monde dans son parti, et Jésus-Christ, cet auguste victorieux, dont il suit l'exemple et les pas, le fait aussi triompher avec lui de tous ses injustes persécuteurs.

Lisez tout l'Evangile, et vous trouverez que toute la vie du Sauveur du monde a été un combat continuel contre toutes ces sortes d'ennemis qui lui ont fait une guerre éter-

nelle, en le persécutant avec une étrange opiniâtreté, sans jamais donner de relâche ni à sa vertu, ni à leur malice. De sorte qu'il n'est point de maux qu'il n'ait souffert depuis sa naissance jusqu'à sa mort; et de là vient que le grand Isaïe ayant prophétisé son entrée au monde par ces paroles : *Et filius datus est nobis*, ajoute aussitôt qu'il devait porter sur ses épaules sa principauté, c'est-à-dire sa croix, pour montrer qu'il la porterait durant toute sa vie, afin d'accomplir les oracles qui ont dit qu'il fallait qu'il entrât par les souffrances dans sa gloire. Or, pour y entrer en cette manière, il a fallu aussi qu'il eût cette invincible patience qui l'a fait triompher de toutes ces sortes de persécutions, et dont Tertullien l'appelle le seigneur et le maître (*De Pat.*, c. 6), puisqu'il en a donné les préceptes et les exemples que l'ancienne loi n'avait pas, et qu'il en a fait toutes ses délices. C'est par elle qu'il a vaincu l'extrême cruauté des Juifs, l'infâme trahison de ceux qui le livrèrent à ses ennemis, l'horrible injustice des langues envenimées qui le percèrent si cruellement durant sa passion, et la honteuse lâcheté de ses plus chers amis qui le quittèrent quand il se vit abandonné de tout le monde. C'est par elle enfin qu'il vainquit sur terre et qu'il triomphe aujourd'hui dans le ciel.

Chrétiens, nous sommes tous persuadés que comme il faut absolument que nous soyons conformes au Fils de Dieu, qui est notre modèle, il faut aussi, par une conséquence nécessaire, que ce soit par les peines et par les souffrances que nous entrions dans le royaume de Dieu, selon cet oracle de saint Paul : *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* Or, pour y entrer ainsi par la voie des persécutions, la grande vertu du christianisme, la patience nous est nécessaire, dit le même apôtre. *Ut voluntatem Dei facientes, reportetis promissionem* (*Hebr.* X), afin que nous conformant à la volonté de Dieu, qui veut que nous ayons part à la croix et aux persécutions de son Fils, nous partagions avec lui son royaume et sa gloire, qu'il a promis de nous donner comme le prix de nos souffrances. Mais le moyen d'avoir cette vertu si difficile, et qui choque si fort les intérêts et les inclinations de la nature? pour moi, je n'en trouve pas de plus efficace que l'exemple de notre maître, accompagné de ses paroles dans cet évangile. Vous l'y voyez terriblement persécuté du monde qui le haïssait à mort, et comme ses traîtres parents, qui étaient aussi ses plus malicieux persécuteurs, le voulaient mener à Jérusalem : Allez-y, leur dit-il, vous autres, le monde qui ne peut vous haïr vous recevra bien; il n'en est pas ainsi de moi qu'il hait d'une haine effroyable : *Non potest mundus odisse vos, me autem odit.*

Imaginez-vous donc que Jésus-Christ, vous regardant du ciel quand vous êtes persécutés, qu'on vous maltraite, qu'on vous fait outrage et qu'on vous opprime par la violence, ou qu'on tâche de vous surprendre par malice, vous dit : Si vous étiez du monde, vous n'en souffririez point du tout; car il vous aimerait et vous seriez bientôt d'accord pour être les persécuteurs des gens de bien; et ensuite, je vous dirais : *Non potest mundus odisse vos :* Le monde ne vous peut haïr, et vous ne pouvez être mal ensemble; mais j'ajouterais aussitôt que vous ne pouvez éviter de périr avec lui. Votre sort est bien plus heureux. Parce que vous êtes mes serviteurs, il faut que le monde vous haïsse et que les méchants vous persécutent : voilà pourquoi je vous dis (et voici dans mes paroles la source et le trésor de la patience chrétienne) : *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit :* Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a bien haï avant vous; cette haine vous est bien plus favorable que son amour, parce qu'il vous est glorieux d'être haïs de ceux qui nous confondent, vous et moi, dans leur haine. *Memento te sermonis quem ego dixi vobis, non est servus major domino suo, si me persecuti fuerint, et vos persequentur :* Qu'il vous souvienne de ce que j'ai dit plus d'une fois à mes disciples et que je vous répète, puisque vous êtes à leur place : le serviteur n'est pas de meilleure condition que son maître; s'ils m'ont persécuté, il faut bien aussi qu'ils vous persécutent.

Oui, ô mon adorable maître, j'y consens, je ne puis avoir de fortune plus glorieuse que la vôtre, et, puisqu'il faut que votre serviteur soit toujours où vous êtes, selon ce que vous dites dans votre Evangile : *Et ubi sum ego, illic et minister meus erit;* comme je veux être éternellement au ciel avec vous dans la gloire, je veux aussi être sur terre, comme vous, parmi les croix et les souffrances, pour vous suivre partout dans le temps et l'éternité Ainsi soit-il.

SERMON XXXI.

POUR LE SIXIÈME MERCREDI DE CARÊME.

De la prédestination ; comme elle est expliquée dans cet évangile.

Oves meæ vocem meam audiunt, et ego cognosco eas, et sequuntur me, et ego vitam æternam do eis, et non peribunt in æternum.

Mes ouailles entendent ma voix, je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront point à jamais (*S. Jean, chap.* X).

Il y a des hommes prédestinés que l'Ecriture sainte appelle souvent les agneaux et les ouailles du souverain Pasteur, et il en est de réprouvés qui sont appelés les boucs et les loups. Et Dieu, dont le propre est de séparer les uns d'avec les autres, comme, selon l'observation de saint Augustin, il divisa la lumière et les ténèbres au commencement du monde, en fait trois séparations : l'une devant tous les temps en lui-même, l'autre à la consommation des temps, au jour du dernier jugement, et la troisième entre ces deux-ci, durant tout le temps de cette vie.

La première est de toute éternité dans Dieu, qui, par ses lumières, auxquelles il n'y a rien d'impénétrable, découvrant tous

les hommes généralement compris et confondus, sans nul discernement, dans la masse de la nature corrompue par le péché d'Adam, en tire les uns qu'il choisit et qu'il prédestine par sa bonté infinie et par les mérites de son Fils, pour leur faire acquérir la gloire par leurs bonnes œuvres, et laisse et réprouve les autres qu'il condamne très-justement pour leurs péchés aux peines éternelles ; et, dans cette séparation, il y a deux choses qu'il faut principalement remarquer: premièrement, qu'elle n'est connue que de Dieu seul ; il n'y a personne qui puisse pénétrer dans les secrets de ses jugements incompréhensibles et de ses décrets éternels : *Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus! Quis enim novit sensum Domini* (*Rom.*, XI)? secondement, que cette séparation éternelle, par la prédestination des uns et par la réprobation des autres, en quelque manière qu'elle se fasse, ce que nous ne pouvons savoir, nous laisse indubitablement toujours la liberté inviolable de notre franc arbitre pour faire le bien par la grâce et le mal de nous-mêmes, et ne lui donne aucune atteinte par aucune nécessité. C'est une vérité inébranlable de la foi, décidée souvent par l'Eglise, principalement au premier concile de Mayence contre Godescalcus ; en celui de Constance (*sess.* XV), contre Wiclef et les hussites; et dans celui de Trente (*sess.* VI), contre les erreurs de Luther et de Calvin, conformément à la doctrine des saints Pères, qui ont fait de si beaux ouvrages pour accorder la liberté de l'homme avec la grâce et la prédestination. Comment cela se fait-il? C'est ce que la foi ne nous enseigne pas, mais seulement que cela est, et c'est ce qui nous doit suffire.

La seconde séparation se doit faire à la fin du monde au jour du jugement dans l'exécution des irrévocables arrêts de Dieu, lorsque, selon l'Evangile, comme le pasteur a coutume de séparer les agneaux d'avec les boucs à la fin du jour, quand il a ramené son troupeau; ainsi le Fils de Dieu à la fin des siècles séparera les réprouvés et les prédestinés, en mettant ceux-ci à la gauche, et ceux-là à la droite : *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hœdis* (*Matth.*, XXV). Et il y a deux choses encore à remarquer en cette séparation, mais toutes contraires à celles que nous venons de découvrir en l'autre : l'une qu'elle ôte absolument à l'homme toute sa liberté, et qu'elle le met dans la nécessité insurmontable de demeurer éternellement dans l'état où il se trouvera pour lors; et l'autre qu'elle sera parfaitement connue de tout le monde, puisqu'elle se doit faire en présence du ciel et de la terre sur ce grand théâtre de l'univers, où tous les hommes seront assemblés.

La troisième se fait en cette vie, où comme nous voyons que le pasteur a certaines marques dont il se sert pour distinguer son troupeau de celui d'un autre, aussi Jésus-Christ nous en donne de fort assurées qui distinguent les prédestinés qui font son troupeau, des réprouvés qui n'en sont pas. Et nous devons pareillement ici observer deux choses : premièrement, que nous avons une parfaite liberté de recevoir ces marques, si nous le voulons ; et en second lieu, que chacun en son particulier en peut avoir une connaissance qui tient de la certitude et de l'incertitude en la manière que nous le dirons tantôt. Et c'est ici la séparation que le Fils de Dieu nous fait voir admirablement en toutes les parties de l'évangile, où nous verrons, premièrement, les marques des uns et des autres secondement, la liberté qu'il nous donne de les avoir; troisièmement, cette connaissance certaine et incertaine que nous en avons ; et de toutes ces vérités indubitables et très-claires, nous tirerons les vraies et solides conclusions que nous devons prendre sur le mystère de la prédestination, pour remettre le calme et le repos dans nos esprits.

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne dirai donc pas ce qui a fait tant de querelles parmi les savants, et qui partage encore maintenant les écoles en tant de différents partis; ce qu'on recherche depuis si longtemps et dont pourtant on ne peut être jamais assuré sur la foi des théologiens ; pour quelle cause et par quel motif, par quels actes d'entendement et de volonté, par quel ordre et par quelle suite de décrets divins; si devant ou après la connaissance des mérites Dieu nous prédestine, et mille autres choses de cette nature qu'on veut pénétrer dans ces fameuses questions, qui ne sont, à dire le vrai, que de pompeuses ignorances, de belles et doctes illusions, de magnifiques embarras, d'ingénieuses et de subtiles visions, de certains composés mystérieux de grands mots qui ne signifient rien que ce qu'on n'entend point du tout; et enfin que de spécieux amusements de beaux esprits qui chercheront toujours la vérité, sans jamais savoir s'ils la trouvent, quand même ils la rencontrent par hasard. Que ferons-nous donc, si nous ne disons rien de ce que disent les théologiens sur ce profond mystère? Nous ferons ce qu'il faut que fassent les prédicateurs, nous ne dirons rien de tout ce qui peut être contesté parmi les docteurs de peur que raisonnant sur des principes dont on peut douter, ce que nous concluons ne pouvant être plus certain, ne laisse de l'incertitude, et ensuite de l'embarras dans vos esprits, et qu'on n'ait lieu à la fin de me dire : Après tout, ce que vous nous dites n'est qu'une opinion qui peut-être n'est pas la véritable : il y en a qui tiennent le contraire. Pour vous renvoyer satisfaits, je ne dirai que ces trois points que je viens de vous proposer et qui sont tout autant de vérités et de principes inébranlables de la foi, dont tous les différents partis conviennent, et de là je tirerai pour conclusion tout ce que je pourrai conclure, selon l'opinion la plus douce et la plus favorable touchant ce mystère, pour calmer toutes vos frayeurs, vous ôter vos inquiétudes et vous donner beaucoup d'espérance et de courage au service de Dieu. Cela se peut-il faire? Voyons-le par expérience, et commençons.

Les enfants du siècle qui aiment passionnément les biens de ce monde, ont quelquefois une curiosité criminelle et très-dangereuse, d'apprendre leur bonne aventure, et de trouver dans les obscurités de l'avenir, quelque signe et quelque assurance de leur fortune, soit par l'observation des astres, selon les bizarres et trompeuses règles de l'astrologie judiciaire, soit par les superstitions et par les crimes de l'art des devins; mais les enfants de Dieu qui ont un amour très-passionné pour les biens de l'éternité, ont une sainte impatience qui leur fait rechercher les signes de la bonne fortune des prédestinés que l'Apôtre appelle le sort des saints. Et ces bienheureux signes, ils les cherchent non pas dans les secrets de Dieu qu'on ne peut jamais pénétrer, mais dans les marques qu'il en a données, et qui se font connaître dans ceux qui les portent, auxquels, comme dit si bien saint Bernard, elles sont : *Spei quædam seminaria, charitatis incentiva, occultæ prædestinationis indicia, futuræ felicitatis præsagia* (*Lib. de Gr. et lib. arb. in fine*), la pépinière de leur espérance, l'aliment qui nourrit et qui fait croître le feu de leur charité, les indices de leur prédestination cachée, et les présages assurés de leur souveraine félicité. Or, chacun en produit de différentes selon sa pensée, l'aumône, le pardon des ennemis, la mémoire de la Passion, la dévotion à la Vierge et cent autres dont on a fait de gros volumes; et après tout on est coutraint d'avouer que toutes ces marques ne sont enfin que des signes de conjecture qui peuvent manquer.

Mais moi, je dis avec notre maître dans cet évangile, qu'il n'en est qu'une composée de trois qui en sont inséparables, et qui toutes ensembles font le chiffre et le caractère infaillible et nécessaire des prédestinés : la foi, les bonnes œuvres par l'observation des commandements de Dieu, et la persévérance dans l'un et dans l'autre jusqu'à la fin. Les voici manifestement dans l'évangile. Voyez si vous êtes des miens, dit le Sauveur du monde aux Juifs; vous le pouvez connaître par ces marques : *Oves meæ vocem meam audiunt;* Mes prédestinés entendent ma voix. Voilà la foi, dit saint Basile, expliquant ces paroles du psalmiste (*Ps.* CXV) : *Credidi propter quod locutus sum; audiunt non discutiunt.* Sitôt que la voix du pasteur se fait entendre, ils s'y soumettent simplement, sans demander ni pourquoi ni comment, quoiqu'ils ne comprennent ni l'un ni l'autre, et c'est par là même qu'ils croient, déférant tout à l'autorité de la voix et rien du tout à la raison, qui, se trouvant infiniment au-dessous des mystères que la voix propose, n'a nulle part à la créance : *Ideo bene creditur quia non capitur; nam si caperetur, jam non opus esset ut crederetur*, dit excellemment bien saint Augustin (*Tract.*, XXVI, *in Joan.*).

Et sequuntur me. Et en m'écoutant ils me suivent. Voilà les bonnes œuvres qui font que l'on suit Jésus-Christ dans la voie des commandements de Dieu, où il a marché le premier par ses exemples, parce que comme il est la cause méritoire du bonheur des prédestinés, il est aussi le modèle et l'original dont il faut qu'ils soient les copies selon cet oracle du divin Paul : *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui* (*Rom.*, VIII).

Et ils me suivent comme mes ouailles : *Oves meæ;* c'est-à-dire jusqu'à la fin, durant tout le chemin, et jusqu'à ce qu'il les fasse entrer heureusement dans le bercail. A la campagne les brebis n'abandonnent presque jamais et suivent toujours leur berger, tandis qu'il marche devant elles; et s'il arrive par quelque accident qu'elles s'égarent du troupeau, sitôt qu'elles l'entendent siffler, elles reviennent en courant de toute leur force et se rangent auprès de lui. Ainsi les prédestinés suivent Jésus-Christ jusqu'à la fin, et, s'ils s'égarent par surprise durant le chemin, sitôt qu'ils entendent sa voix par l'inspiration de son esprit, ils retournent à lui par une prompte et véritable pénitence, disant comme David : *Erravi sicut ovis quæ periit; quære servum tuum, quia mandata tua non sum oblitus* (*Psal.* CXVIII); Je me suis égaré, mon Dieu, comme une pauvre brebis qui se perd; mais rappelez-moi par votre bonté, car je n'ai pas oublié le chemin de vos divins commandements pour retourner à vous : et voilà la persévérance. Que s'ensuit-il? *Et ego cognosco eas.* Ces trois choses ensemble font le caractère des prédestinés. C'est par là que je les connais en cette qualité. Pourquoi? en voici la raison.

La prédestination, selon la doctrine constamment reçue de tous les théologiens, après le docteur angélique, est un ordre certain de la providence de Dieu qui destine et assure à quelques-uns la vie éternelle, par des moyens fort assurés qui ne peuvent jamais manquer quand on les emploie : *Præordinatio ad vitam æternam per certa media* (I *part. q.* 23, *art.* 1). Remarquez, s'il vous plaît, qu'il faut bien distinguer ici deux choses, dont l'une est cachée, l'autre manifeste. La volonté de Dieu qui fait partie de cette providence spéciale et qui assure la fin aux prédestinés, c'est ce qui est si bien caché dans Dieu qu'il est impossible d'y pénétrer pour la découvrir en sa source et comme elle est en elle-même; et puis les moyens assurés qui nous conduisent indubitablement à cette fin, c'est ce qui est sensible et qui se voit. Et comme le corps de l'homme non-seulement se voit, mais qu'il fait aussi connaître par ses mouvements, par sa couleur, par sa posture et par ses différentes agitations, l'état de l'âme, qui, étant cachée dans lui, le gouverne; ainsi ces moyens dont je parle, non-seulement sont visibles, mais ils nous apprennent aussi quelle est cette volonté inconnue qui assure la fin par eux, pour ce qu'ils font voir qu'on la possédera, puisqu'il y a liaison nécessaire entre eux et cette fin. Un homme ne perd point d'occasion d'acquérir du bien, et il le conserve avec soin; je dis qu'il sera bientôt riche, parce qu'il prend tous les moyens assurés de le devenir. J'en vois un autre qui

marche toujours par le chemin qui mène infailliblement à la ville, je puis donc dire fort affirmativement qu'il y arrivera. De même, un homme prend tous les moyens infaillibles et nécessaires pour être sauvé, il le sera donc et par conséquent il est prédestiné de Dieu pour l'être. En voilà le signe très-assuré et qui ne peut jamais manquer.

Or, ces trois choses que nous venons de dire sont tous les moyens nécessaires pour notre salut, et qui ne manquent jamais de nous l'assurer, quand ils se trouvent tous ensemble. La foi, c'est le premier pas qu'on doit faire pour y arriver; les bonnes œuvres par l'exacte observance des commandements de Dieu : *Fides sine operibus mortua est;* la persévérance dans l'une et dans l'autre jusqu'à la mort : *Qui stat, videat ne cadat.* Et quand cela se rencontre dans une personne, son salut est certain, comme les oracles de l'Ecriture nous en assurent si souvent. L'union donc de ces trois points est la marque infaillible de la prédestination, et celle qui nous fait connaître cette volonté infiniment obligeante que Dieu a eue de toute éternité de nous sauver. Toutes les autres que l'on peut produire ne vont pas plus loin que la conjecture. L'unique véritable et assurée est celle-ci, qui comprend ces trois chefs; si un seul manque, ce n'est plus la marque d'un prédestiné, beaucoup moins l'est-elle quand on a tous les défauts contraires, et qui font dans les réprouvés le caractère de la bête, comme il paraît manifestement dans ces Juifs, que le Fils de Dieu dit qui ne sont pas de ses ouailles, et auxquels il reproche l'infidélité opposée à la foi, la rébellion et la malice à l'observance des commandements de Dieu, et enfin l'obstination à la persévérance. Les voici clairement dans l'évangile.

Ils avaient demandé avec beaucoup d'empressement qu'il leur dît enfin précisément s'il était le Messie. *Loquor vobis, et non creditis,* leur repart-il : Ne vous ai-je pas déclaré ce qui en est, et ne le dis-je pas encore tous les jours? mais vous vous êtes résolus de n'en rien croire. Voilà leur infidélité qui vient de cette haine envenimée et de cet effroyable envie qu'ils avaient conçue contre Jésus-Christ, qu'ils ne voulaient jamais reconnaître pour leur pasteur et pour leur maître. Et voici leur malice et leur révolte déclarée.

Circumdederunt eum Judæi et dicebant illi: Quousque animam nostram tollis? Si tu es Christus, dic nobis palam : Les Juifs l'environnant dans cette grande galerie qui était à l'entrée du temple, se mirent à lui dire en le pressant étrangement : Jusqu'à quand nous ferez-vous ainsi languir, nous tenant toujours en suspens? Parlez-nous avec franchise, et dites-nous ouvertement si vous êtes le Messie. Voyez la malice de ces gens-là et la damnable intention qu'ils cachaient sous une apparence aussi spécieuse que celle-ci. Il savaient qu'on était persuadé que, selon les prophètes entendus d'une manière peu spirituelle, le Messie devait être roi d'un royaume visible et temporel; si donc il leur avouait qu'il était le Christ, ils l'allaient accuser comme un criminel d'Etat qui entreprenait sur les droits de César et sur un royaume qui lui appartenait; et c'est pourquoi, s'abstenant de ce titre et de ce nom pour éluder leur artifice, il leur fait toutefois clairement entendre qu'il l'était, en leur faisant connaître sa divinité, quand il dit : *Ego et Pater unum sumus :* Mon Père et moi nous ne sommes qu'un. Mais il n'eût pas sitôt lâché le mot, que bien loin de le reconnaître, prenant occasion de faire éclater hautement leur haine et leur révolte contre lui, ils prirent des pierres pour le lapider comme un blasphémateur.

Jésus-Christ pour les adoucir leur remet en mémoire tant de belles choses qu'il avait faites de la part de son Père, soit pour les attirer par ses bienfaits, soit pour les convaincre par ses miracles : *Multa bona opera ostendi vobis ex Patre meo.* Au lieu de se rendre, ils s'obstinent et se fortifient dans leur malice, en cherchant des raisons pour la défendre : *De bono opere non lapidamus te.* Il recharge et ajoute l'autorité de l'Ecriture, la mission si manifeste qu'il tient de son Père, et les actions qu'il en fait, et ces hautes merveilles qui ne pouvant venir d'un autre principe, prouvent si fortement qu'il est dans son Père et son Père dans lui par cette divine union d'où résulte leur unité. Voyez la dernière obstination et l'opiniâtre endurcissement jusqu'à la fin dans leur révolte, après tant de fortes raisons et tant de puissantes convictions auxquelles rien ne peut résister que le cœur d'un réprouvé. L'évangéliste ajoute : *Quærebant ergo eum apprehendere :* Ils prirent la résolution de se saisir de lui pour le mettre à mort; et par ces marques si funestes et si contraires aux premières, Jésus-Christ fait en cette vie la séparation sensible des prédestinés et des réprouvés, qui vient pourtant de la liberté des uns et des autres. C'est la seconde vérité que nous allons brièvement éclaircir avec la troisième, en cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

La séparation qui se fait éternellement des prédestinés et des réprouvés dans les décrets de Dieu, présuppose sa connaissance, ou, comme parlent les théologiens, la prescience de Dieu, et celle-ci la liberté que les hommes auront, comme dit souvent saint Augustin, et principalement au livre de la Correction et de la Grâce, chap. 15, où il accorde notre liberté avec la prédestination. La séparation qui s'en doit faire au jour du jugement se fera par le juge absolument, et sans que les hommes y contribuent rien de leur leur part, n'étant plus en état de mériter, puisqu'il n'y aura plus pour eux de liberté; mais la séparation qui s'en fait ici par ces deux sortes de marques si opposées, est un effet de la liberté présente des uns et des autres, parce que Dieu nous donne par sa grâce le pouvoir d'acquérir l'heureuse marque, et conséquemment nous avons la liberté de l'avoir ou de la rejeter, en prenant celle qui lui est contraire.

La raison en est manifeste, ce bienheureux signe comprend la foi, l'observation des commandements de Dieu et la persévérance dans l'une et dans l'autre. Pour la foi nous l'avons déjà, nous avons reçu ce grand don de Dieu par la grâce du saint baptême, et quant à ces infidèles qui n'ont jamais ouï parler de Jésus-Christ, ils ne laissent pas d'avoir, par lui-même, autant de lumière surnaturelle et autant d'aide qu'il en faut pour reconnaître un maître souverain de toute la nature, et pour le servir en gardant la loi qu'elle nous prescrit. De sorte que s'ils y manquent, ils sont inexcusables, comme dit saint Paul (*Rom.*, I); ce que les saints Pères assurent constamment sur ce passage, et principalement le grand disciple de saint Augustin, saint Prosper, au livre de la Vocation des gentils. Pour l'obéissance aux commandements de Dieu, il n'en est point, fût-il le plus méchant de tous les hommes, qui n'ait ce qu'il faut de la part de Dieu pour les accomplir quand il l'y oblige, parce que Dieu, comme il a été si souvent défini par les Pères et par les conciles, ne peut commander l'impossible. Et d'autant que l'homme de bien qui les garde soigneusement, a sans doute, à bien plus forte raison, par la grâce, le pouvoir de se conserver en cet état et de ne les pas violer en péchant mortellement contre quelqu'un de ses commandements; de là vient aussi, par une conséquence nécessaire, qu'il peut persévérer en cette disposition jusqu'à la fin, par la même grâce de Dieu, qui, comme dit saint Augustin, ne l'abandonne point, si celui-ci ne l'abandonne le premier.

C'est ce que saint Jean Chrysostome assure en termes fort précis sur ces paroles de Notre-Seigneur : Demeurez dans moi, afin que je demeure en vous, persévérez dans mon amour. *Hoc, inquit, in vestra est potestate. Quomodo autem? Si præcepta mea servaveritis* (*Joan.*, XV). Cela, dit ici le Sauveur du monde, est en votre pouvoir. Comment cela? Si vous gardez bien mes commandements. Ce qui a fait dire à saint Augustin (*Lib. cont. Adim.*, *c.* 27 que Dieu nous a laissé le choix de la manière dont nous voudrions qu'il nous jugeât, et qu'il ne tient qu'à nous, ou de demeurer toujours entés sur sa bonté, comme parle saint Paul (*Rom.*, XI), ou bien d'en être retranchés par la rigueur de sa justice; ce qu'il soutient de nouveau dans ses Rétractations, au chap. 22. Et sur ce que le Fils de Dieu nous dit : Veillez et priez que vous n'entriez point en tentation, il assure que nous pouvons avoir la persévérance et l'impétrer par nos prières, et que l'ayant une fois obtenue, nous ne la pouvons jamais perdre comme les autres grâces (*Lib. de Bon. persev.*, *c.* 6).

Puis donc que ce précieux caractère des prédestinés est composé de ces trois points, qui font croire avec simplicité, garder les commandements avec fidélité et persévérer avec constance jusqu'à la fin, et qu'ils sont en notre pouvoir par la grâce que Dieu nous donne, il est indubitable que nous avons ici la liberté d'avoir ou de n'avoir pas cette heureuse marque des prédestinés.

Et c'est ce que notre Sauveur montre évidemment dans cet évangile, selon l'observation de saint Chrysostome (*Hom.* 60, *in Joan.*). Ces Juifs étaient méchants et scélérats et portaient dans tous les défauts contraires à ces trois perfections le signe de mort et de réprobation, et pourtant il leur dit : Mes brebis entendent ma voix et ne manquent pas de me suivre. Pourquoi leur parle-t-il ainsi? Est-ce pour les désespérer, leur faisant voir qu'il n'y a plus de ressource pour eux? Au contraire, dit ce grand saint, c'est pour les obliger à changer d'état, en prenant la marque de ses ouailles : *Hæc dicebat ut oves fieri anniterentur.* Et quand il dit qu'elles le suivent : *Eos tangit et excitat, et in sequendi cupiditatem eos impellit*, il parle de la sorte pour les attirer à soi, et pour les toucher du désir de le suivre. Ils le pouvaient donc faire.

Je sais qu'on pourra me dire : Ne lit-on pas dans cet évangile : *Propterea vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis :* Vous ne croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes agneaux? D'où l'on peut conclure que ce qui fait qu'ils sont infidèles et conséquemment qu'ils n'ont pas la marque des prédestinés, ne vient pas d'eux, mais de la volonté de Dieu qui les réprouve. Et pour cela, Théophylacte et quelques interprètes après lui ont cru que par les ouailles, en cet endroit, il ne fallait pas entendre les prédestinés, mais seulement les hommes justes. Il n'est pas pourtant mal aisé de répondre à cela, sans qu'il soit nécessaire de quitter l'interprétation commune qui est de saint Augustin et de saint Cyrille (*Tract.* 48, *l.* 10, *in Joan.*, *cap.* X). Car il faut dire, ce qui est très-vrai, que la réprobation présuppose la malice de la volonté, qui se détermine librement d'elle-même à être infidèle et à ne pas faire ce que Dieu lui ordonne; de sorte que le sens de ces paroles se réduit à ceci comme à la source du crime de ces misérables : vous ne croyez point, parce que vous ne le voulez pas, et ensuite, vous n'êtes pas de mes brebis. C'est ainsi que saint Augustin les entend au Livre de la prédestination des Saints, chapitre sixième, ou il dit : *Illi quia voluerunt, crediderunt, illi quia noluerunt, non crediderunt :* Les uns ont cru parce qu'ils l'ont voulu; les autres aussi n'ont pas cru, parce qu'ils ne l'ont pas voulu. Ils ne sont pas rebelles par cette raison qu'ils sont réprouvés, mais plutôt ils sont réprouvés, parce qu'ils se révoltent contre Dieu. Il y a donc parfaite liberté, tandis qu'on est en cette vie, d'acquérir cette marque des prédestinés; et voici maintenant la connaissance qu'on en peut avoir.

Cette connaissance qui est inséparable de la séparation que Dieu fait éternellement dans lui-même des prédestinés et des réprouvés, est infaillible et n'est propre que de lui seul : *Et ego cognosco eas.* Celle qui accompagnera la séparation qui doit se faire au

jour du jugement, sera commune à tout le monde, et tout ensemble très-certaine, puisqu'elle doit être sensible et que tous verront à la droite les agneaux et les boucs à la gauche. Et celle que l'on peut avoir en cette vie de la séparation qui s'y fait des uns et des autres par la marque de la prédestination, est de chaque particulier, et se trouve certaine d'une part et de l'autre incertaine. Voici sa certitude.

Il est certain d'une certitude de foi que celui qui a cette marque que nous avons dite, est du nombre des prédestinés, parce qu'il est très-certain qu'il sera sauvé, et qu'il ne se peut faire que celui qui sera sauvé ne soit prédestiné. Il n'y pas lieu de douter de cette proposition, elle est évidente et très-infaillible, pour ce qu'elle est de l'Ecriture qui dit nettement : *Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit* (*Matth.*, XIX). *Crede in Dominum Jesum Christum, et salvus eris* (*Act.* II) : Croyez en Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous serez sauvé. Et parce que cela se doit entendre de la foi animée des bonnes œuvres par l'observance des commandements de Dieu, elle ajoute : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata ; hoc fac, et vives :* Gardez-les, et assurément vous aurez ensuite la vie éternelle. Mais comme il faut que la persévérance couronne l'une et l'autre, on achève tout, en disant : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (*Matth.*, X) ; Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. Tout homme donc qui porte cette marque composée de ces trois excellentes pièces qui la forment est assurément prédestiné. Ce que le Sauveur du monde dit ici positivement, lorsqu'après ces paroles : *Oves meæ vocem meam audiunt, et sequuntur me*, qui signifient ces trois choses, il ajoute : *Et ego vitam æternam do eis, et non peribunt in æternum, et non rapiet eas quisquam de manu mea :* Je leur donnerai cette vie qui dure toujours, elles ne périront jamais, et il n'y aura rien, ni sur la terre, ni dans les enfers qui soit capable de me les ravir.

Voilà la certitude qui accompagne cette connaissance. Nous sommes assurés que celui qui a cette marque est infailliblement prédestiné. Voici maintenant son incertitude. Il n'est point d'homme au monde qui soit parfaitement assuré d'avoir cette marque, parce qu'on n'est jamais certain de la dernière certitude, si l'on est en état de grâce, ou si, au cas que l'on y soit, on ne changera point par l'inconstance si naturelle à l'homme (*Eccli.*,IX *et* XI), tandis qu'il est en cette vie, où comme le méchant se peut convertir, celui qui est en grâce se peut pervertir, comme il paraît ici ; car plusieurs de ceux qui ne croyaient point alors, se convertirent après, à la prédication de saint Pierre (*Act.*, II), et quelques-uns de ceux qui le suivaient périrent misérablement après, comme Judas et ce Nicolas d'Antioche qui fut un des disciples de Jésus-Christ. Voilà de grandes vérités que l'Evangile nous découvre et qui sont les principes et les fondements de ces conclusions inébranlables que nous en tirerons en cette dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

De tout ce que nous avons dit, nous pouvons former ces deux raisonnements qui nous feront conclure ce qu'il faut sur ce grand mystère.

Le premier, il est très-certain que celui qui a cette marque que nous avons fait voir, est prédestiné, puisqu'il sera sauvé ; c'est un principe indubitable de la foi, dont nous sommes tombés d'accord dans la première et dans la seconde des trois vérités que nous venons d'établir si solidement.

Or il est assuré d'une certitude de foi qu'il n'est pas un de nous qui, avec la grâce de Dieu, ne puisse porter cette marque ; c'est ce dont la seconde vérité nous a très-fortement persuadés. Il n'y a donc personne qui, dépendamment de la grâce de Dieu qui ne manque jamais de son côté, ne puisse être prédestiné.

Le second, qui confirme admirablement le premier, est celui-ci. Quand il y a liaison nécessaire entre deux choses qui, ensuite sont inséparables, si l'une en quelque manière dépend de moi, il faut aussi nécessairement que l'autre en dépende, puisqu'elles s'accompagnent toujours sans pouvoir être jamais séparées, cela est évident. La prédestination et la marque que nous en avons donnée selon Jésus-Christ, ont cette liaison ; car, comme il est impossible que Dieu prédestine un homme qu'il ne persévère jusqu'à la fin et qu'il ne soit sauvé, aussi est-il absolument impossible qu'il persévère et qu'il soit sauvé que Dieu ne l'ait prédestiné. Si l'une donc de ces deux choses est en mon pouvoir, l'autre y est aussi d'une même manière, par une conséquence nécessaire. Or nous avons vu clairement dans la seconde vérité que, par la grâce de Dieu qui ne manque pas à ses créatures, il est en nous de persévérer dans l'état de grâce et d'être sauvé ; il s'ensuit donc invinciblement et très-clairement de tous ces principes inébranlables de la foi, qu'il ne tient qu'à nous par la même grâce d'être, et par conséquent d'avoir été prédestinés de toute éternité.

Mais ce que Dieu a prévu, et bien plus encore ce qu'il a résolu, arrive nécessairement. Si donc de toute éternité.... Arrêtez-là, chrétiens, il n'entre point ici de contestation, ni de dispute. Ce que je viens de dire est une incontestable vérité appuyée sur la foi, dont il faut nécessairement que l'on convienne. Quelque difficulté que l'on vous propose au contraire, vous y pouvez répondre ou non ; si vous le pouvez faire, comme les savants feront aisément, se servant des lumières et des distinctions que la théologie leur fournit, vous voilà en repos. Si vous ne le pouvez, cela n'étant pas de votre profession, dites seulement : Je n'entends point ces sortes de subtilités, mais je sais pourtant que ce que je sais sur ce sujet est la vérité même, que rien ne saurait ébranler. Il y a longtemps qu'Aristote a dit que quand on en était assuré

d'ailleurs, il ne fallait jamais l'abandonner pour quelques difficultés qu'on ne pût résoudre, parce que cela vient de la faiblesse de l'esprit humain qui n'a pas assez de lumière pour se démêler de ces embarras, et non pas du défaut de la chose dont il s'agit, qui ne laisse pas toujours d'être véritable. Or, quand tous les docteurs du monde viendraient vous accabler de leurs arguments auxquels vous ne pourriez pas répondre, n'étant pas docteur comme ils le sont, ils ne pourraient pourtant jamais affaiblir cette vérité que vous voyez aussi clairement que le jour, par ce raisonnement qui ne souffre point de réplique, et qui se forme des principes de la foi. Celui qui sera sauvé est prédestiné; il ne tient qu'à moi d'être sauvé; il ne tient donc qu'à moi d'être du nombre des prédestinés; il n'y a pas moyen de s'en dédire, il faut se rendre et tomber d'accord de cela. Tirons-en donc maintenant nos conclusions qui ne peuvent manquer d'être aussi certaines que leur principe.

La première est que nous devons tous concevoir une grande espérance d'être de ce bienheureux nombre, puisque Dieu a voulu par sa bonté que cette grande affaire de notre salut dépendît de nous avec sa grâce qu'il nous présente pour cela, et l'on ne peut ensuite, non-seulement sans faire outrage à sa bonté, mais aussi sans folie, se jeter dans le désespoir. Quand je désire fortement un bien et que je le puis obtenir par la bonté de celui qui a le pouvoir et la volonté de me le donner, si je le veux moi-même et qu'il me présente les moyens infaillibles de l'acquérir, j'ai certainement grand sujet de bien espérer; et plus j'avance dans le bon usage de ces moyens, plus mon espérance se fortifie, parce que tout ce qu'il faut pour la soutenir se rencontre ici : le pouvoir, et la volonté de part et d'autre. Il y a donc apparence que je l'aurai, puisqu'il n'y a point d'obstacle qui s'y oppose que je ne puisse aisément surmonter. Voilà le fondement de l'espérance d'un chrétien. Dieu m'appelle à sa gloire et par sa bonté infinie et par cet amour particulier qu'il a pour moi, il me donne tous les moyens nécessaires pour y arriver, me donnant par sa grâce le don de la foi et le pouvoir de garder ses commandements jusques à la fin. Rien ne manque de son côté et, par sa miséricorde, il me semble que je fais du mien quelque effort, je crois en lui de tout mon cœur. Quoique je sois pécheur, j'aimerais pourtant mieux mourir que de violer sa loi par un péché grief. S'il m'en échappe quelqu'un par infirmité, j'en suis au désespoir et je n'ai point de repos que je ne revienne à lui par la pénitence. Courage, je puis espérer; que dis-je? je le dois et je ne puis même ne le pas faire, si je ne renonce au bon sens; car, quand toute la terre et tout l'enfer s'armeraient contre moi, comme ils ne peuvent m'ôter le pouvoir que je tiens de Dieu seul, ni, si je le veux, la bonne volonté qui ne dépend nullement d'eux, je ne puis perdre aussi mon espérance, si je ne l'abandonne de moi-même brutalement et sans raison.

Oui, mais que sais-je si Dieu m'a prédestiné? peut-être, que oui, peut-être que non. Mais savez-vous bien qu'en parlant ainsi vous ne savez ce que vous dites, et qu'il n'y a rien pour un homme de bon esprit, de moins soutenable que cette recherche? ce que, possible, vous n'avez pas encore bien compris. Voyez-le donc dans cet exemple, qui est la seconde conclusion contre tant de sottes inquiétudes. Un pauvre se trouve réduit à l'extrême nécessité de toutes choses : un homme de grande condition et fort riche, le voyant en un si misérable état, lui dit : Ecoute, mon ami, je t'aime, sans qu'il y ait d'autre raison de cet amour que mon inclination qui me porte puissamment à te vouloir du bien; voilà pourquoi je t'en veux faire, et, si considérablement que tu seras, si tu le veux être, mon héritier, pourvu seulement que tu travailles pour moi durant un jour, de la manière que je veux. A cet effet, il lui donne de l'emploi, les lumières et les moyens, et les instruments pour agir, lui facilitant tellement l'ouvrage, qu'avec les aides qu'il lui donne, il en peut venir aisément à bout. Faisons que cet homme de qualité soit parfaitement éclairé, qu'il soit un excellent devin, et qu'ensuite il connaisse par son art, si cet homme travaillera constamment jusques à la fin de la journée, où s'il laissera l'ouvrage imparfait. Je vous le demande : Que fera ce pauvre en cette occasion? d'abord il sera tellement surpris de la bonté de son généreux bienfaiteur, qu'il paraîtra comme ravi et transporté hors de lui-même, sans mouvement et sans parole. Un moment après, revenu à soi et passant tout à coup de cette extrémité de tristesse, où il était auparavant, à un excès de joie qu'il ne peut tenir renfermée dans son âme, il se jette à ses pieds, il les lui baise et lui rend mille grâces, et s'offre entièrement à lui; et puis voyant qu'il ne s'agit que de si peu, de travailler seulement durant tout un jour, et qu'il le peut faire si facilement, il concevra une si grande espérance de son bonheur, qu'il n'en pourra douter; et là-dessus, s'appliquant au travail avec grande allégresse et grand courage, plus il verra que son ouvrage s'avance avec le jour, plus son espérance croîtra, en lui faisant déjà tenir sa bonne fortune toute assurée. Voilà ce que vous dites qu'il fera, parce que vous présupposez qu'il a de l'esprit et du bon sens, et qu'il agira raisonnablement. Or, c'est en cela que vous vous trompez : désabusez-vous donc en considérant cette épouvantable folie. Bien loin de se réjouir, il s'afflige, il s'inquiète, il s'attriste, il se désespère, il demeure les bras croisés, sans rien faire, dans un extrême abattement de cœur, où quittant là tout et se dépitant brutalement contre celui qui le veut rendre heureux, il s'en retourne, comme auparavant, courir les rues et mendier son pain de porte en porte. Demandez-lui pourquoi? Et que sais-je, vous répond-il, si cet homme qui est un grand devin ne sait pas déjà qu'après

tout je ne ferai pas ce qu'il attend de moi, et qu'en suite je n'aurai rien de ce qu'il me promet? Eh! sot que tu es, que t'importe de pénétrer dans son esprit, pour en découvrir les lumières et les connaissances? l'important pour toi est que tu peux aisément travailler comme il le veut, et avoir par là tout son bien. N'est-ce pas là de quoi te satisfaire? Mais que sais-je moi-même si je le ferai, puisque je ne puis répondre de l'avenir qui m'est inconnu, Ah! brutal, ton affaire ne consiste pas à deviner, mais à t'appliquer au travail, puisque tu le peux. Travaille toujours à chaque moment présent, dont tu peux disposer, et au dernier il sera vrai que tu auras persévéré dans ton travail, et que cet homme que tu dis qui est si éclairé et qui te regarde, le voit, il dépend de toi qu'il le sache.

Voilà la vraie figure de ce qui se passe entre Dieu et nous sur ce grand sujet. Il nous a vus de toute éternité dans l'abîme infini de notre néant, et au point de notre naissance, dans le plus pitoyable état du monde par le péché originel; il nous en a tirés par cet amour tout particulier qu'il a eu pour nous, et sans autre raison que sa bonté même qui en est la source; il nous a promis de nous faire les cohéritiers de son Fils dans les biens infinis de la gloire, à condition seulement que nous travaillerions à son service durant notre vie, qui, à l'égard de l'éternité, n'est pas un moment. Pour cet effet, il nous donne ses grâces, ses lumières, ses inspirations, sa loi, ses exemples, il fait lui-même tout le travail avec nous; de sorte qu'il nous est très-facile et même, si nous le voulons, très-agréable; et au lieu de s'en réjouir, de lui en rendre tous les jours de très-humbles grâces, de louer sa bonté de ce qu'elle a bien voulu que l'essentiel de cette grande affaire fût entre nos mains, et de s'encourager ensuite à l'achever sur l'espérance d'une si heureuse fortune qui dépend de nous, on s'inquiète, on s'afflige, on se désespère, on quitte tout le soin de son salut et on s'abandonne au libertinage. Et pourquoi? qu'y a-t-il? Que sais-je si je suis prédestiné, me répond celui-ci, et ce que Dieu a prévu et a résolu de moi de toute éternité? Et que sais-je, me dit celui-là, quoique je tâche de bien vivre, si je dois persévérer? Et là-dessus, inquiétude, trouble, embarras, frayeur, désespoir. Ah! faibles que vous êtes! eh! que vous importe de savoir maintenant ce qui est caché dans les secrets de Dieu, où vous ne sauriez pénétrer? L'importance de votre affaire est de vous appliquer à son service, en gardant ses commandements jusqu'à la fin; si vous le faites, comme assurément vous le pouvez faire, il sera vrai que Dieu le voit et ensuite qu'il l'aura vu de toute éternité, vous prédestinant à sa gloire. Ces deux choses sont absolument inséparables, et il est impossible que j'use des moyens infaillibles et très-aisés que Dieu me donne pour acquérir la gloire, comme il est en moi de le faire, que je ne sois prédestiné. Il n'y a point d'inquiétude et d'embarras, ni de murmure contre Dieu qui puisse subsister après cela. Cette affaire dépend de moi par la grâce de Dieu. C'est en vain que j'irais chercher dans ses décrets où je ne puis rien découvrir, ce que je puis trouver dans ma conduite et dans mes actions qui viennent de ma liberté.

Mais je ne suis pas assuré si j'en userai bien. J'en tombe d'accord, et nous l'avons vu dans la troisième vérité; et c'est de là même que je tire la dernière conclusion, pour dire que nous devons donc craindre, et d'une crainte qui ne vienne pas de la défiance de la bonté de Dieu pour nous, mais de la défiance de nous-mêmes, et qui ensuite nous applique fortement à travailler par mille bonnes œuvres, pour assurer la grande affaire de notre salut: *Cum timore et tremore salutem vestram operamini* (*Rom.* II), dit saint Paul aux premiers chrétiens, qui étaient encore dans leur ferveur. Opérez avec crainte et tremblement votre salut, vous défiant toujours de vous-mêmes, parce que vous pouvez tomber en un moment de l'état de la grâce, si vous y êtes, et ruiner votre bonne fortune pour l'éternité. C'est pourquoi, de peur qu'il n'arrive par votre négligence qu'elle vous échappe: *Satagite*, ajoute saint Pierre, *ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis* (II *Petr.* I); Apportez grand soin à vous l'assurer, en rendant par vos bonnes œuvres votre vocation et votre élection certaine. Et, parce que, pour l'être, il faut que la persévérance l'accomplisse: *Vigilate et orate ne intretis in tentationem*, Veillez exactement sur vous et priez Dieu qu'il ne permette pas que vous soyez jamais si malheureux que de la perdre par l'effort d'une violente tentation.

Et pour cela, demandez-lui régulièrement tous les jours deux choses. La première, qu'il vous préserve ce jour-là de péché mortel; la seconde, s'il vous arrive d'y tomber, qu'il ne vous prenne pas en un état si déplorable, mais qu'il vous inspire l'esprit de pénitence, pour retourner au même instant à votre bon pasteur qui vous rappelle. Voilà la véritable marque de prédestination, une vie réglée de la sorte. C'est par elle, si vous l'avez, que vous devez apprendre que vous êtes du nombre des prédestinés, sans vous inquiéter sur les secrets impénétrables des jugements de Dieu. *De ipso cursu vestro bono rectoque condiscite vos ad prædestinationem divinæ gratiæ pertinere* (*Lib. de Don. persev.* c. 22), vous dit saint Augustin: reconnaissez dans vous-mêmes ce que vous tâcheriez inutilement de trouver dans la recherche des desseins de Dieu. Apprenez de votre conduite et de votre constance à bien courir dans la carrière où vous êtes entrés pour gagner le prix qui vous attend au terme, que par la grâce divine vous avez part à la prédestination des saints. Et, pour vous donner grand courage au service de Dieu, j'ajoute ces belles paroles que ce grand homme vous adresse: *Vos ipsam obediendi perseverantiam a Patre luminum, a quo est omne datum optimum, et omne donum perfectum, sperare debetis, et quotidianis orationibus poscere:* Vous

devez espérer de Dieu, qui est le père des lumières et la source de tous les biens, qu'il vous fera la grâce de persévérer dans l'obéissance que vous rendez à ses commandements; et c'est ce qu'il faut que vous lui demandiez instamment tous les jours : *Atque hoc faciendo confidere non vos esse a prædestinatione populi ejus alienos, quia etiam hoc ut faciatis, ipse largitur:* et en faisant cela, persuadez-vous par une forte confiance en sa bonte, qu'il vous a choisis pour être de son peuple élu et du nombre de ses ouailles et de ses bienheureux prédestinés, puisque c'est lui-même qui par sa grâce vous fait agir ainsi, et que c'est de là que dépend tout votre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

SERMON XXXII.

POUR LE SIXIÈME JEUDI DE CARÊME.

La conversion d'une âme pénitente par esprit d'amour.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.

Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé (*S. Luc., chap.* VII).

Ce sont deux passions bien différentes que l'amour et la crainte, et leur différence parait particulièrement en ce que la crainte, refroidissant le cœur et gelant le sang, est tardive, honteuse, n'agit presque point, trouve de la peine partout ; et comme elle vient d'un principe violent, ce qu'elle produit ne dure guère.

Au contraire l'amour étant tout de feu, est aussi très-prompt et très-généreux ; il agit toujours et ne trouve rien de difficile, et par là même il poursuit constamment sa pointe sans jamais se rebuter et ne cesse point qu'il ne vienne à bout de son entreprise. De là vient que les choses qui se font par ces deux passions, participant aux qualités de leur principe, sont aussi extrêmement contraires et ne se ressemblent jamais.

Nous pouvons dire le même, à proportion, de l'amour divin et de la crainte surnaturelle, qui sont les deux principes les plus ordinaires de la pénitence et les deux plus puissants motifs qui nous font retourner à Dieu, après avoir été si malheureux que de l'abandonner par le péché. Dans l'ancien testament les conversions ordinairement ne se faisaient que par la crainte, parce que c'en était la loi, où l'on n'avait encore que l'esprit et la conduite des serviteurs et des esclaves. Et c'est pourquoi Dieu employait si souvent les foudres et les tonnerres, les menaces, les désolations, les saccagements de Jérusalem et les captivités de Ninive et de Babylone, pour obliger son peuple à quitter ses égarements et à revenir à lui par la pénitence. Et ces conversions avaient aussi, la plupart du temps, les défauts qui viennent de la crainte, et surtout l'inconstance par laquelle le mal étant passé, le peuple, qui avait été comme violenté par la terreur, retournait à son naturel et retombait dans son ancienne idolâtrie.

Mais dans la loi évangélique, qui est celle de grâce, où l'on a reçu le cœur et l'esprit des enfants de Dieu, les belles conversions se font par amour, comme celle-ci que le Saint-Esprit fait aujourd'hui paraître dans cet évangile avec tant d'éclat pour être l'exemple des nôtres et l'excellente leçon de tous ceux qui viendront s'instruire, dit saint Ambroise, en cette admirable école de pénitence: *Omnibus qui volunt veniam promereri, magisterium præstitit* (*Lib.* II, *de Pœn. c.* 8). C'est la merveilleuse conversion de cette illustre pénitente Madeleine, dont Jésus-Christ faisant l'éloge de sa pénitence a dit : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum:* Ses péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Venez, venez, chrétiens à ce spectacle le plus beau, le plus agréable, le plus rempli de consolation et le plus utile qui fut jamais. Vous que la multitude et la grandeur de vos péchés semblent éloigner infiniment de la perfection : *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? Elle a passé publiquement pour pécheresse dans toute une ville, et cependant la voilà pleinement justifiée : Que dis-je? mais sanctifiée par la perfection d'une sincère, véritable et entière conversion qui en fait une grande sainte, malgré toute cette effroyable multitude de ses péchés. Pourquoi? Ouvrez, ouvrez vos cœurs pour y recevoir cette aimable parole du Sauveur du monde : *Quoniam dilexit multum* : Elle a beaucoup aimé. Elle a considéré, estimé, admiré les infiniment aimables perfections de Jésus-Christ ; ensuite elle s'est convertie, se donnant toute à lui, non par crainte, mais par amour : *Dilexit multum.* Et cet amour communiquant à sa conversion ses excellentes qualités, en a fait la conversion du monde la plus accomplie, en la rendant, pour être le parfait modèle des nôtres, prompte, généreuse, efficace, agréable, constante. *Dilexit multum.* Elle s'est convertie à Dieu par amour; que s'ensuit-il? Sa conversion en a donc toutes les belles qualités qui chassent celle de la crainte, conséquemment elle s'est convertie promptement, sans délai : *Ut cognovit quod Jesus discubuisset ;* hautement et généreusement, sans honte : *Attulit alabastrum ;* efficacement, sans rien négliger : *Stans retro secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare :* gaiment et agréablement, sans peine, sans amertume et sans chagrin : *Vade in pace;* constamment, sans se relâcher jamais, puisqu'elle le suivit partout et jusqu'à la croix qu'elle voulut porter après lui, jusques à la mort : *Stabat juxta crucem.* Voyons brièvement tous ces traits de son admirable conversion, pour en tirer, par une parfaite imitation, de belles copies dans nous-mêmes.

PREMIÈRE PARTIE.

De quelque nature que soient les péchés de Madelaine, l'évangile ne le dit pas, il est certain qu'elle était tout à fait déreglée dans sa conduite, et qu'elle passait publiquement pour telle dans toute une ville : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix.* Et il n'est pas moins assuré qu'elle se convertit par amour : *Di-*

lexit multum; et que l'amour rendit sa conversion très-parfaite, en lui communiquant ses qualités, dont la première est la vitesse qui lui vient des ardeurs secrètes, dont il enflamme un cœur en lui donnant l'agilité propre du feu, pour voler et pour se lancer dans la personne aimée, où il trouve son centre et son repos, qu'il ne peut rencontrer ailleurs. Ce qui nous est exprimé par cette peinture si commune de l'amour, où il a des ailes, pour signifier son admirable promptitude.

Quand une âme se convertit à Dieu par la frayeur qu'elle conçoit du jugement et de l'enfer, cette crainte la saisissant, l'accable, l'engourdit, la met dans un état de langueur et d'inaction. Il y a même des moments où elle voudrait bien reculer, si ce n'était cet horrible bruit des tonnerres qui la fait agir, comme on voit un soldat poltron qui, sur le point qu'il faut donner, regarde derrière et qui voudrait bien... Mais quoi? il trouve un officier qui, lui tenant l'épée dans les reins, le va percer, s'il branle et s'il fait mine de lâcher pied. Il faut donc aller, et il va, mais en chancelant, ou plutôt il est entraîné par la peur, qui en fait en apparence un brave, malgré qu'il en ait. Mais quand l'âme se convertit par un motif d'amour qui vient de la considération de cette bonté infinie qu'elle a si indignement offensée après en avoir reçu tant de biens, alors il n'y a pas un seul moment entre la naissance de son amour et la conversion. Elle se donne toute à Dieu sans balancer, sans différer, elle se transporte dans lui, elle s'y élance, elle y vole avec toute l'agilité du feu de son amour et de toute la force de son cœur, comme un vaillant homme qui monte à la brèche par le seul amour de la gloire, a plus tôt franchi le fossé qu'il n'achève d'entendre le signal.

Cette merveilleuse femme considéra les divines perfections de Jésus-Christ, qu'elle voyait et qu'elle entendait tous les jours. Elle était fortement persuadée de sa divinité qu'il prouvait par tant de miracles; elle ne pouvait douter de l'excès infini de son amour, qui l'avait obligé de se faire homme pour le salut de tout le monde; elle avait pénétré le grand secret de cette divine alliance de l'une et de l'autre nature en la personne du Verbe et la bonté infinie qui en résultait dans cet Homme-Dieu, pour l'attirer à soi, comme il faisait par tant de charmes et tant de bienfaits. Cette connaissance fit naître son amour: *Dilexit multum.* Elle aima de tout son cœur cet objet infiniment aimable, et cet amour l'obligea de se convertir à lui. Que s'ensuit-il? Cette conversion fut très-prompte, au même instant sans balancer : *Ut cognovit quod Jesus discubuisset :* Aussitôt qu'elle en eut la première occasion, dès qu'elle sut que Jésus-Christ était dans la maison du pharisien, elle s'y transporta sans différer un seul moment, sans qu'aucune considération fût capable de l'arrêter. Elle pouvait bien se mettre dans l'esprit, avec grande apparence de raison, que ce n'était ni le temps, ni le lieu, ni la manière de faire une action de cette nature ; le temps, celui d'un festin où il se trouvait très-grand nombre de conviés et où l'on ne respire que la joie que cent choses agréables inspirent; le lieu, dans la maison d'un pharisien, qui fait gloire de se tenir déshonoré par la présence d'une personne de cette réputation et qui fait consister ensuite son honneur à la maltraiter; la manière, de faire une action de cette importance d'une façon si surprenante et si bizarre en apparence, et qui peut être prise pour une haute extravagance. Il n'y a pas une de ces raisons qui soit capable de l'arrêter un seul instant. Comme un feu renfermé dans une fournaise, sitôt qu'il a trouvé l'ouverture, pousse la pointe de sa flamme au travers de la première fente, quelque petite qu'elle soit, sans en attendre une autre, et s'élance en l'air de toute sa force, de même cet amour divin qui lui embrase le cœur et qui l'oblige de se convertir à Jésus-Christ, ne pouvant souffrir aucun retardement, la porte, sans attendre une occasion plus commode, à l'instant même, aux pieds du Fils de Dieu et rend par cette promptitude sa conversion très-parfaite dès son commencement.

L'Epouse tarda quelque temps à ouvrir au divin Epoux qui frappait à la porte. Cette négligence lui coûta bien cher, elle eut bien de la peine après à le trouver, et tomba même entre les mains des gardes, qui la maltraitèrent : c'est pour nous montrer, selon le sens de saint Bernard et de Théodoret expliquant ce mystère, qu'il s'en voit qui se convertissent, mais après avoir longtemps différé par une longue négligence à ouvrir à cet amant céleste qui frappe et qui attend avec beaucoup de patience à la porte du cœur; ensuite leur conversion leur coûte extrêmement, ils ont beaucoup de peine, et ils courent longtemps et sont souvent en danger de se perdre avant qu'ils aient trouvé celui qu'ils cherchent.

Secondement, comme la crainte, qui est lâche, a honte de paraître, et qu'elle cherche les ténèbres et se cache, aussi l'amour, qui est extrêmement généreux, fait gloire de se produire et de se déclarer publiquement en vue de tout le monde, sans s'arrêter aux jugements des hommes, qu'il méprise quand ils sont peu favorables à ses desseins et à ses inclinations; pour marque de quoi on lui donne le bandeau, qui signifie qu'il ne regarde rien du tout que ce qu'il faut pour plaire à ce qu'on aime. Ce que saint Augustin (*In ps.* XXXII) explique délicatement par l'exemple de ceux qui ont une forte passion dans l'âme et qui s'attachent à servir assidûment une belle personne : *Quando amatæ ipsorum componunt eos secundum oculos suos, si ipsis placeant, non curant eos quibus displiceant :* Le propre de l'amour, dit-il, est d'inspirer le désir et le soin de plaire; et quand un amant est persuadé qu'une sorte d'habillement ou de parure agrée fort à celle qu'il a entrepris hautement de servir, alors, pourvu qu'elle le trouve bien en cet état-là, il se soucie peu de déplaire à tout le reste de la terre. *Non bene tonsus es, dicit vir gravis lascivo adolescenti; non te decet cum talibus*

cincinnis incedere : Un honnête homme qui le voit apporter tant de soin à se friser, à se poudrer, toujours après ses cheveux qui l'occupent éternellement, lui en fait réprimande et lui remontre qu'il n'y a rien de si peu digne d'un esprit bien fait que cette sotte vanité. *Novit autem cincinnos suos placere nescio cui.* Paroles perdues : il connaît de certains yeux à qui une belle tête ne déplaît pas. *Odit te reprehendentem vero judicio, et servat in se quod placet perverso consilio ;* C'en est assez pour faire qu'il haïsse celui qui l'avertit et le reprend avec tant de sagesse, et qu'il continue, en dépit de lui, à porter ce qui plaît si mal à propos à ces yeux qu'il estime infiniment plus que le jugement du censeur de ses actions : *Si ergo illi non curant reprehensores veraces, ut sint formosi fallaces.* Voyez comme saint Augustin rectifie admirablement cette comparaison qu'il rend toute spirituelle.

Voilà la sagesse incarnée, le Fils de Dieu, cette divine beauté que nous faisons tous état de servir, et à qui les ornements et les parures de l'âme qui sont les actions de vertu plaisent extrêmement, c'est ce qui lui touche le cœur et qui attire son amour; mais les gens du monde en font peu d'état et tâchent de nous en détourner. Ah! si nous avons de l'amour pour lui, si nous avons autant de résolution pour travailler à la conquête de son cœur que ces ridicules amants en ont pour mépriser les bons avis de ceux qui veulent leur ôter ce par où ils plaisent à ce qu'ils aiment, nous estimerons infiniment plus son jugement et l'honneur de lui plaire que tous les sots discours et les faux jugements des hommes qui n'ont pas les yeux faits comme il faudrait pour découvrir les charmes de cette admirable beauté que nous servons; et nous ferons publiquement en vue de tout le monde ces belles actions qu'elle aime et par où nous lui sommes agréables : *Nos in his rebus in quibus placeamus sapientiæ Dei, non debemus curare irrisores injustos, non habentes oculos, unde videant quod amamus.*

C'est ainsi que Madeleine, pour plaire au monde, employait tout ce que la vanité des femmes a jamais inventé d'artifice, de fard et d'ornements dans ces magnifiques parures qui donnent tant d'éclat à la beauté pour engager les cœurs. Elle paraissait publiquement en cet état en de fort libres conversations sans se soucier des jugements des hommes, ni de leurs discours, ni de la réputation peu avantageuse qu'elle acquérait, ni de cent choses fâcheuses qu'on en disait communément partout : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix.* C'est qu'elle aimait le monde, et cet amour la faisait passer sans honte pardessus toutes ces considérations, pourvu qu'elle se mît en état de plaire ; mais maintenant qu'elle transporte en Jésus-Christ tout l'amour qu'elle avait pour le monde, voyez comme elle en use : *Attulit alabastrum.* Cet amour devenu plus fort et plus généreux par l'excellence de ce divin objet, la fait aller publiquement en plein midi au travers des rues et des places d'une grande ville, en déshabillé, les cheveux épars et tenant un grand vase d'albâtre; et en cet état si peu ordinaire et si bizarre dans l'opinion des hommes, elle entre brusquement dans une salle durant un festin où tout ce qu'il y avait de gens de plus grande qualité dans cette ville se trouvaient. Elle ne pense point du tout à ce qu'on pourra dire d'elle, Jésus-Christ seul occupe son esprit, elle ne voit rien, elle n'entend rien, elle ne s'arrête à rien jusqu'à ce qu'elle vienne se précipiter à ses pieds, où son amour la pousse et la transporte. Mais, ô aimable et sainte pécheresse, que vous imitez mal votre premier père après son péché! Sitôt qu'il connut qu'il avait offensé Dieu qui s'approchait, il prit la fuite, et vous, apprenant où il est, vous venez aussitôt à lui. Ce misérable cherche les ténèbres et l'obscurité pour échapper à ses regards, et vous sortez en plein midi pour vous présenter devant lui publiquement, avec éclat. Ce fugitif se va cacher dans un buisson, et vous paraissez à la vue de tout le monde, ne vous souciant que de celui que vous cherchez. D'où vient cette différence entre vous et ce premier coupable? C'est que son crime à la vérité fut suivi du repentir, mais ce repentir ne lui vint que de la crainte; au contraire, celui que vous avez conçu est né de votre amour qui vous mène aux pieds de Jésus à qui vous voulez satisfaire par la glorieuse impudence d'une conversion si haute et si publique, pour tout ce que vous aviez fait avec tant de bruit et d'éclat au service du monde.

Et voici la troisième qualité de cette amoureuse conversion. L'amour, et principalement l'amour divin, est infiniment agissant; et comme le feu qui est son symbole, étant le plus actif des éléments, n'est jamais un seul instant sans agir et sans détruire par son action ce qu'il rencontre qui s'oppose à lui, ainsi l'amour qui convertit Madeleine, embrasant son cœur, le fait aussitôt agir, lui faisant ruiner tout ce qu'il trouve de matériel et d'impur par des actions toutes contraires à celles de sa vie passée; ce que l'Evangile exprime par ces paroles : *Attulit alabastrum unguenti, et stans retro secus pedes ejus*, elle prit une fiole d'albâtre pleine d'une eau de senteur de grand prix, et se tenant derrière lui, à ses pieds, avec un extrême respect, elle les arrosait de ses larmes, les essuyait de ses cheveux et les baisait en les parfumant de cette liqueur.

Voyez quel admirable changement. Elle considérait extrêmement le monde; elle ne se soucie plus maintenant de lui, puisqu'elle paraît publiquement en un état qui la fera passer pour folle devant lui : *Attulit alabastrum.* Elle ne gardait point de mesures, ne songeant point du tout à ménager sa réputation, et maintenant elle se tient en arrière, les yeux baissés avec beaucoup de confusion : *Et stans retro.* Elle le portait fort haut par cet esprit d'orgueil que le monde lui inspirait, et la voici aux pieds de Jésus-Christ où l'humilité la fixe comme s'estimant indigne d'aspirer plus haut : *Secus pedes ejus.* Ses yeux lançaient des feux, à cette heure ils

versent des larmes et en si grande abondance, qu'elle en a de quoi faire un bain précieux aux pieds de son Maître : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Elle aimait les plaisirs, et son cœur se fend de douleur qui éclate en soupirs et s'écoule en pleurs, mais en pleurs et en soupirs d'amour, parce que sa douleur est animée de cette ardente charité qui se produit et s'exhale par mille baisers qu'elle imprime sur ses sacrés pieds : *Et osculabatur pedes ejus.* Elle donnait tous ses soins à son corps, elle se néglige maintenant si fort que, pour faire servir à Jésus-Christ ce qui servait principalement à sa vanité, elle se sert de ses cheveux pour essuyer ces pieds qu'elle vient de laver de ses larmes : *Et capillis capitis sui tergebat.* Enfin elle n'épargnait rien pour le monde, et aujourd'hui elle prodigue tout pour son Sauveur, versant sur lui toute cette eau si précieuse avec tant de profusion qu'elle la répandit jusque sur ses pieds. *Quot ergo in se habuit oblectamenta, tot de se invenit holocausta*, elle offrit donc, dit saint Grégoire (*Hom.*, 33), autant d'holocaustes à Dieu par sa douleur qu'elle prit autrefois de plaisirs contre sa sainte loi, et qui lui sont en cette occasion tout autant de victimes pour les lui sacrifier : *Convertit ad numerum virtutum numerum criminum, ut totum Deo serviret in pœnitentia, quicquid ex se Deum contempserat in culpa :* Du grand nombre de ses péchés elle fit, par une admirable métamorphose, celui de ses vertus, afin qu'elle consacrât par sa pénitence au service de Dieu tout ce qu'elle avait fait servir par son déréglement à l'offenser.

Voilà ce qu'on appelle le vrai changement de vie sur le modèle de celui qui parut en la résurrection du Sauveur du monde qui, selon saint Paul, est l'idée de notre conversion : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis* (*Rom.*, VI) : que comme en ressuscitant il eut une vie glorieuse impassible et tout opposée à cette vie souffrante qu'il avait sur la terre : *Ita et nos in novitate vitæ ambulemus ;* aussi en ressuscitant par la grâce, nous menions une nouvelle vie par des actions de vertu toutes contraires aux déréglements de la vie de notre vieil homme.

Or, comme Jésus-Christ dans cette nouveauté de vie eut cette abondance de joie, cette plénitude de paix qui succéda comme le prix de sa victoire, et aux travaux de son combat, et aux souffrances de sa passion, selon ces paroles qu'il dit par son prophète : *Conscidisti saccum meum, et circumdedisti me lœtitia* (*Psal.* XXIX) ; aussi dans son admirable conversion d'amour Madeleine eut cette joie intérieure et cette abondance de paix, qui est inséparable de l'amour divin, comme en étant le fruit, et qui, succédant aux travaux et à l'amertume de son premier état, la mit dans un délicieux repos que le Fils de Dieu lui donna, en lui disant : *Vade in pace.* Voilà ce que l'amour divin produit dans une âme qu'il convertit, parce qu'il en efface tout à coup tous les péchés, et qu'il y forme toutes les vertus, en quoi consiste cette paix intérieure qui rend tout agréable : ce que notre maître exprime admirablement par cette parabole de notre Evangile.

Duo debitores erant. Comme il voyait très-clairement les pensées de ce pharisien qui maltraitait étrangement Madeleine dans son esprit, et qui le condamnait lui-même, concluant qu'il n'était nullement prophète, puisqu'il connaissait si mal cette femme trop connue dans le monde, il se mit à lui dire : Simon, j'ai une question à vous proposer, dont il faut que vous me donniez sur-le-champ la résolution. Très-volontiers, notre Maître, répond celui-ci fort satisfait de se voir consulté comme un grand docteur par un si habile homme. Je vous dirai donc, reprit Jésus-Christ, que je connais un homme fort riche qui a prêté de l'argent à intérêt à deux personnes ; à l'une cinq cents deniers, et à l'autre seulement cinquante. Voyant que ses deux débiteurs n'avaient pas de quoi le payer, il a eu tant de bonté que de leur remettre à l'un et à l'autre toute la dette. Je vous demande lequel des deux, selon vous, est plus obligé d'aimer son bienfaiteur. Il n'y a point de doute, répliqua le pharisien, que ce ne soit celui auquel ayant remis cinq cents deniers, il a le plus donné. C'est fort bien jugé, reprend le Sauveur, en lui faisant fort bien comprendre intérieurement l'application qu'il se devait faire de la parabole, comme s'il lui eût dit : Vous croyant fort homme de bien, vous jugez que cette femme est une grande pécheresse c'est-à-dire, selon vous-même, que vous êtes deux débiteurs envers la justice de Dieu, elle de beaucoup, vous de peu ; car il n'y a personne, pour juste qu'il soit, auquel il n'échappe quelque péché. Elle a considéré la bonté de Dieu qui voulait bien lui remettre toutes ses grandes dettes, pourvu qu'elle se voulût donner à lui ; cette bonté l'a tellement ravie qu'elle l'en a aimé de tout son cœur, et beaucoup plus que vous, dont la dette n'est pas si grande. Et pour vous le montrer par les effets, qui sont les véritables preuves de l'amour, voyez ce qu'elle a fait au prix de vous dans cette occasion : *Intravi in domum tuam, aquam pedibus meis non dedisti :* Lorsque je suis entré chez vous, vous ne m'avez pas seulement présenté de l'eau, selon la coutume, pour laver mes pieds ; elle les a lavés de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux. M'avez-vous donné le baiser de paix pour satisfaire à la civilité si commune parmi les gens d'honneur? vous y avez manqué, et elle au contraire, depuis qu'elle est entrée ici, n'a fait que me baiser les pieds. Vous ne m'avez pas fait l'honneur de répandre sur ma tête une seule goutte d'huile de senteur, quoiqu'on le fasse dans tous les festins ; elle a versé jusque sur mes pieds une liqueur de très-grand prix. Voyez-vous donc, maintenant, par les effets aussi bien que par la cause, qu'elle a beaucoup aimé? Que s'ensuit-il : *Propter quod dico tibi : Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum :* Ne vous étonnez plus après cela si je vous dis que tous ses péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Sitôt que la considération de la bonté de Dieu eut ouvert la porte de son cœur à l'amour divin, il y entra comme un victorieux, pour en chasser en un moment tous ces démons qui y étaient par des legions entières de crimes : *De qua ejecerat septem dæmonia* (*Marc.* XVI). Sur quoi saint Pierre Chrysologue au sermon 95, dit : *Absolvi vis? Ama. Charitas operit multitudinem peccatorum. Ama Deum, et ama totus, ut possis omnia sine labore vincere peccata* : Voulez-vous avoir l'absolution de Jésus-Christ avant celle du prêtre qui le représente? Aimez Dieu de tout votre cœur, pour pouvoir vaincre, en un instant et sans peine, tous les péchés : *Teneræ militiæ, delicati conflictus est, amore solo de cunctis criminibus reportare victoriam :* C'est une agréable manière de faire la guerre que de trouver l'art de remporter la victoire sur les crimes par la force invincible du seul amour; et c'est pourquoi Madeleine ayant pleuré jusqu'à laver les pieds du Fils de Dieu de l'abondance de ses larmes, il attribue néanmoins sa victoire au feu de son cœur et non pas à l'eau de ses yeux : *Quoniam dilexit multum;* et il ne dit point : *Quoniam flevit multum :* parce qu'elle a beaucoup pleuré. Aussi le feu d'un petit creuset est plus efficace pour purifier l'or que toutes les eaux du grand océan.

Et comme le feu du creuset ayant ôté toutes les impuretés de l'or, le rend aussi brillant qu'il est lui même; ainsi, l'amour ayant purifié tout à coup une âme, la rend aussi toute sainte, et toute parfaite, et toute brillante en vertus, puisqu'il est lui seul toutes les vertus, et que toutes les vertus ensemble ne sont que lui seul, sous la diversité de plusieurs noms, qui signifient la multitude innombrable de ses effets : *Charitas patiens est, benigna est, non æmulatur, non agit perperam, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet* (I *Cor.* XIII), dit le divin Paul, en faisant admirablement l'éloge de l'amour; et saint Augustin après lui : *Amor est omnis virtus.* Et de là vient cette douceur que le même saint Père appelle si bien la sœur et la compagne inséparable de l'amour : *Amoris soror dulcedo*, et cette profonde paix et tranquillité de conscience qui rend à une âme sa conversion très-délicieuse. Voilà pourquoi le Fils de Dieu, se tournant vers Madeleine, en même temps qu'elle se convertit à lui de si bonne grâce par la perfection de son amour, lui dit obligeamment d'un air qui exprime si bien ce qu'il fait naître dans son âme : *Vade in pace* : Va, bienheureuse pénitente, tu étais venue à mes pieds comme vaincue, pour me rendre les armes; mais de vaincue devenant tout à coup victorieuse, tu triomphes de toi, du monde, de l'enfer et de Dieu même qui te donne son cœur au lieu du tien que tu lui donnes comme sa chère et fidèle colombe : *Vade in pace.* Le fruit de ta victoire sera le rameau d'olive de paix que tu emporteras : *Columba mea in foraminibus petræ, in caverna maceriæ* (*Cant.* II), dans ces rochers et ces cavernes que tu consacreras bientôt par les précieux restes de ta pénitence, en la continuant après ma mort jusqu'à la tienne pour la faire durer autant que ton amour, qui sera désormais toute ta vie.

Et voici l'accomplissement d'une conversion d'amour. Elle est constante et éternelle, parce qu'étant très-parfaitement volontaire et délicieuse, tandis que cet amour subsiste, et n'ayant rien de violent, ni de contraint, comme la crainte, elle n'est point du tout sujette au destin de la violence, qui est d'être de fort peu de durée. De là vient que Madeleine, depuis ce bienheureux moment de sa conversion, s'attache tellement à Jésus-Christ, qu'elle le suit constamment partout, durant ses voyages, par toutes les villes, dans sa passion, au prétoire, sur le Calvaire, au pied de la croix, au sépulcre; et depuis sa résurrection elle le cherche dans la Judée et dans la Galilée, toujours Marie Madeleine partout inséparable de ce divin objet de son amour. Et après son ascension, ne le pouvant plus voir, elle se sépare absolument de tout dans son affreuse solitude de Provence, afin qu'elle ne trouve rien qui puisse divertir ailleurs et retirer son esprit, ses pensées, son imagination, sa mémoire, son cœur, de ce divin Epoux, de cet amant céleste de son âme, de ce centre de ses affections, où elle se porte avec tant d'ardeur, que les anges, pour seconder de si nobles efforts, l'élevaient sept fois tous les jours, comme en triomphe, sur leurs ailes jusqu'aux pieds de son bien-aimé.

C'est là, c'est là, chrétiens, qu'il faut aussi, en suivant le vol de ces anges, que je vous élève en esprit, pour vous faire voir ce spectacle digne de l'admiration du ciel et de la terre. Eh quoi! Cette admirable pénitente auprès du trône de son Maître, et Jésus-Christ, qui, la faisant paraître en ce glorieux état toute pénétrée de lui-même glorifié, vous dit bien autrement qu'au pharisien : *Vides hanc mulierem?* Vois-tu cette femme élevée par-dessus toutes les puissances et toutes les grandeurs de la nature, jusqu'au trône de Dieu même, dans qui elle jouit de cette infinité de biens, qui fait sa suprême félicité et sa joie dans celle de son Seigneur? C'est celle qui fut autrefois : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix*, cette fameuse pécheresse qui se déshonora dans toute une ville par ses déréglements, et dont la réputation fut si noircie, et pourtant elle est aujourd'hui une très-grande sainte dans le ciel, où elle paraît dans les premiers rangs couronnée d'honneur et de gloire, et plus éclatante que le soleil; et pourquoi? *Quoniam dilexit multum;* parce qu'elle a eu le cœur embrasé d'un grand amour de Dieu. Ensuite se convertissant par un si excellent motif, elle l'a fait promptement, sans différer un seul instant, avec beaucoup de générosité, sans rien déférer aux respects humains; d'une manière forte et agissante, par des actions toutes contraires à celles de sa vie passée; librement et gaîment, sans embarras, sans inquiétude et sans répugnance; résolument enfin et constamment jusqu'à la mort. Et misérables que nous sommes, on nous voit toujours

dans les mêmes désordres et toujours aussi éloignés que jamais de la sainteté ; et parce qu'il n'y a pas la moindre petite étincelle de ce feu de l'amour divin dans notre cœur, il n'y a que la crainte qui nous fasse agir. De là vient que, quand même nous entreprenons de faire pénitence, c'est avec tant de paresse que nous la faisons, en la différant le plus que nous pouvons ; c'est avec si peu de générosité, en nous cachant aux yeux des hommes, comme s'il y avait de la honte à se donner à Dieu : la manière en est si faible et si lâche; on ne voit presque point de changement, on la regarde comme un joug insupportable qu'on a toutes les peines du monde à porter, et l'on s'en lasse si facilement, que le jetant là, faute de cœur, on retourne aussitôt après dans son premier libertinage.

Ah ! que pourrons-nous dire à Jésus-Christ au jour du jugement, lorsque, nous faisant voir d'une autre manière Madeleine à côté de son tribunal, il nous reprochera notre honteuse lâcheté, par la comparaison qu'il fera d'elle avec nous, en nous la confrontant et en nous disant : *Vides hanc mulierem?* Vois-tu cette femme qui te condamne par tout ce qu'elle a fait et que tu as pu faire aussi bien qu'elle? La jeunesse, la qualité, la délicatesse, les habitudes, les engagements, les passions, les péchés, les démons t'ont empêché de faire pénitence. N'avait-elle pas aussi bien que toi les mêmes obstacles qu'elle a surmontés et qu'elle a fait servir à la gloire de son triomphe, pour le rendre par là plus éclatant? Ne cherche point d'excuse, il n'y a que ta lâcheté et que ton obstination qui mettent cette différence entre elle et toi : *Dilexit multum*, elle m'a aimé de tout son cœur, en considérant mes perfections. Ensuite, rien n'a été capable de l'arrêter, elle a passé pardessus tout, pour se donner entièrement à moi ; mais tu n'as jamais su ce que c'était que de m'aimer, ton cœur a toujours été de glace pour moi et de feu pour les créatures. C'est pourquoi tu m'as si lâchement abandonné pour elles : je t'abandonne aussi et je te chasse maintenant à mon tour; elle montera glorieusement au ciel avec moi, tandis que tu seras honteusement précipité dans les enfers.

Ah ! malheureux, c'est de là que tu entendras, mais de bien loin, *a longe*, de cet intervalle infini qu'il y a de Dieu jusqu'à un damné, que tu entendras, dis-je encore un coup Jésus-Christ, qui te dit d'un air à te faire désespérer : *Vides hanc mulierem?* Regarde cette pécheresse qui est dans la gloire, malgré la multitude effroyable de ses péchés, parce qu'elle les a tous effacés par la pénitence, qui lui a même donné lieu d'en tirer avantage pour devenir plus sainte, en devenant plus ardente en l'amour de Dieu. Et tu es dans les flammes éternelles pour n'avoir pas eu le courage d'imiter un exemple si favorable et qu'une femme te donnait.

Au nom de Dieu, chrétiens, pour ne la voir pas de la sorte, ce qui serait pour nous un spectacle de désespoir, regardons-la comme elle paraît aujourd'hui dans l'Evangile, où elle est le modèle que nous devons suivre, pour nous convertir à Dieu par amour et par là nous unir, comme elle, inséparablement à Jésus-Christ, et sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIII.

POUR LE SIXIÈME VENDREDI DE CARÊME.

La méchante politique et la fausse prudence des gens du monde.

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium, et dicebant : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit ?

Les pontifes et les pharisiens assemblèrent le conseil, et ils disaient : Que faisons-nous ? Cet homme fait beaucoup de miracles (*S. Jean, chap.* XI).

C'est un grand oracle du Saint-Esprit prononcé par saint Paul, en la première aux Corinthiens, au chapitre III, que la sagesse du monde, selon le jugement de Dieu, n'est que folie : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* Quand nous n'en pourrions pénétrer les raisons, nous le devrions croire pourtant comme un mystère caché puisqu'il vient de la vérité même, qui ne se peut jamais tromper. Mais après les avoir cherchées avec quelque application, je trouve que, selon les règles mêmes de la politique et les maximes de la philosophie humaine, il n'y a rien de plus certain ni de plus évident : pourquoi ? parce qu'elle est extrêmement défectueuse en toutes les parties qui composent la vraie prudence. Aristote, dans ses Morales, dit que celle-ci, pour être consommée, doit avoir bien des choses qui entrent dans la composition de cette maîtresse vertu, et principalement ces quatre à quoi tout se réduit dans la plus fine politique. Premièrement, la fin qu'elle se propose, qui doit être digne du sage et par conséquent la chose toujours la plus noble et la plus parfaite, en demeurant précisément dans les termes de ce dont il s'agit; secondement, le choix des moyens qui sont les plus propres pour arriver à cette fin; davantage, une prompte et vigoureuse exécution dans l'usage et l'emploi de ces moyens; en quatrième lieu, la constance et la fermeté dans la poursuite de son entreprise, quelque difficulté qui s'y oppose. Et de ces quatre choses résulte enfin le bonheur qui suit ordinairement les desseins si bien concertés de la véritable sagesse.

Or, la politique du monde, la sagesse bâtarde et corrompue, et la prudence de la chair, comme parle l'Apôtre, manque dans tous ces points. Elle pervertit l'ordre dans la fin qu'elle se propose, qui est toujours la chose la plus basse, l'intérêt temporel. Elle est aveugle dans le choix de ses moyens, prenant toujours les plus méchants, parce qu'elle s'imagine que la religion, la vertu et la bonne foi, qui lui fourniraient les meilleurs, choquent et renversent l'intérêt. Elle est impie et brutale dans l'exécution, en violant toutes les lois divines et humaines, pour établir cet intérêt par tous les plus grands crimes de la terre, pourvu qu'elle les juge utiles. Elle s'obstine opiniâtrement dans tous ses

crimes, quelque lumière qu'elle ait au contraire; et de là vient qu'elle est aussi toujours enfin très-malheureuse dans ses entreprises. Voilà cinq belles vérités qui contiennent autant de marques et de funestes caractères de la politique du monde, dont on se sert si souvent dans le maniement des affaires publiques et particulières, et dans tout le commerce de la vie : je m'en vais vous les faire voir dans ce fameux conseil que tiennent aujourd'hui les Juifs, où toutes les parties de la méchante politique paraîtront dans toutes celles de notre Evangile.

PREMIÈRE PARTIE.

Collegerunt pontifices et Pharisæi concilium : Sitôt que la nouvelle de la résurrection de Lazare fut portée à Jerusalem, par quelques-uns de ceux qui avaient vu ce grand miracle, les pontifes et les pharisiens, qui, comme remarque Josèphe, avaient très-grande autorité dans le gouvernement spirituel, convoquèrent la grande et générale assemblée des Juifs, ou leur suprême conseil, appelé sanhédrin, composé de soixante et douze des plus sages, des plus anciens de leurs conseillers et de leurs docteurs. Et ils le firent pour delibérer sur cette grande affaire de Jesus, que tant de gens voulaient enfin qu'on reconnût pour le Messie, après de si grandes merveilles. Voilà sans doute un beau commencement et une conduite fort raisonnable. C'était aux pontifes de convoquer cette assemblée et de tenir ce conseil et d'y présider. Il s'agissait d'une chose dont ils avaient droit de connaître, des véritables marques du Messie, selon les prophètes; il n'y avait nulle entreprise, ils se tenaient dans les bornes de leur pouvoir; c'était à eux uniquement qu'il appartenait d'en juger; car comme les puissances ecclésiastiques ne peuvent se mêler du temporel sans entreprendre sur les droits des princes, par un crime d'Etat, aussi les princes temporels ne peuvent juger du spirituel, sans violer les droits de Dieu, par une espèce d'attentat qui tient du sacrilége. Davantage, la cause de cette convocation est extrêmement juste; car on la fait en suite du plus éclatant de tous les miracles que Jésus vient de faire en la personne d'un homme de grande condition ; ce qui fait très-grand bruit et une forte impression sur les esprits : *Collegerunt ergo :* Les pontifes donc, dit notre Evangile, assemblèrent sur cela le conseil. Jusque-là tout va bien; mais les voici qui manquent dans le principal et dans l'essentiel, qui est la fin.

Comme dans toutes les sciences on présuppose des principes arrêtés, dont on doit convenir, et qui sont tellement la règle des raisonnements qui se font sur la matière contestée, que l'on ne souffre pas qu'on entreprenne d'y donner aucune atteinte : aussi dans toutes les délibérations on doit établir une fin constante et immuable, qui règle les avis, sans qu'on ose jamais s'en éloigner en opinant. Dans les conseils des princes on pose toujours pour principe le bien de l'Etat qui est la fin qu'on se propose, quand on a l'honneur d'y être appelé. Se présente-t-il une affaire de grande importance sur laquelle il faille délibérer, la guerre à déclarer, une alliance à négocier, une paix à traiter, beaucoup de grands hommes diront là dessus leurs avis, qui ne s'accordent point du tout; mais il n'en est pourtant pas un qui ne prétende que le sien va au bien de l'Etat, comme à la fin de ce qu'il se propose et en quoi ils sont tous d'accord. Ceux-ci étant appelés au conseil, dans une occasion de cette importance, devaient avoir devant les yeux la gloire de Dieu et le salut du peuple, comme la fin de leurs délibérations; c'est celle qu'on doit avoir dans toutes sortes d'affaires publiques, mais principalement en celle-ci, où il s'agissait de savoir si un homme était le Messie. Ensuite, ils eussent raisonné de cette sorte : Il est de la gloire de Dieu et du salut du peuple que nous recevions celui qui fait voir par de véritables signes qu'il est l'envoyé du Seigneur : or, nous sommes contraints nous-mêmes d'avouer que cet homme le fait tous les jours par tant de miracles qu'on lui voit faire pour nous prouver sa mission : *Quia hic homo multa signa facit*, il faut donc promptement le reconnaître pour Messie. C'eût été là raisonner juste sur un principe indubitable.

Mais ils firent tout le contraire, ayant pris un autre principe dans une fin tout opposée à celle qu'ils devaient avoir. Comme c'étaient gens fort terrestres, étrangement préoccupés de cette vieille et fausse persuasion des Juifs, que toute leur félicité, si souvent promise dans l'Ecriture sainte, consistait dans les biens de la terre, ils se proposèrent pour but l'intérêt temporel et prirent pour règle de leur politique cette détestable maxime, qu'avant toutes choses on doit conserver sa fortune et ne rien souffrir qui lui puisse nuire, de quelque nature qu'il soit, et sur ce fondement ils bâtirent ce beau discours : Il faut absolument nous maintenir dans cette place que nous occupons et dans ce peu d'autorité que les Romains nous ont laissée sur ceux de notre nation ; or, si nous souffrons que cet homme-ci soit reconnu de tout le monde pour Messie, comme il le sera sans doute bientôt, pour peu que nous différions de nous en défaire : *Venient Romani, et tollent locum nostrum, et gentem :* notre fortune s'en va tout à fait perdue. Car les Romains, prenant de la jalousie de cela, viendront fondre sur nous et, achevant de nous ruiner, nous ôteront tout ce qui nous reste d'honneur, de charges et d'autorité, nous ne serons plus rien du tout. Voilà pourquoi il n'y a pas à délibérer là dessus; que cet homme soit le Messie, ou qu'il ne le soit pas, il le faut perdre. Voilà sur quoi ils fondent leurs raisonnements et leurs délibérations; cet intérêt qui leur tenait si fort au cœur et qui troublait et remplissait leur imagination de ce terrible : *Venient Romani, et tollent locum nostrum, et gentem.*

Voilà, chrétiens, aussi la source de tant de fautes que nous commettons dans toutes nos délibérations : nous manquons ordinairement au principe de la morale, parce que

nous nous proposons pour fin l'intérêt temporel, sans le subordonner à Dieu. Ce qui va droit à ce but est fort bien reçu, et ce qui s'en éloigne est rejeté, quelque excellent qu'il soit d'ailleurs. Un homme s'est mis dans l'esprit l'agrandissement de son fils et de sa maison, il se trouve pourtant sur les bras beaucoup de filles à pourvoir, ce qui sans doute fait un grand obstacle à son dessein. Là-dessus il raisonne, et dit : Si j'en mets trois ou quatre en religion, il y aura moyen de faire un tel mariage qui m'est infiniment avantageux, et de laisser encore de grands biens à mon successeur ; et sur cela qu'elles aient ou qu'elles n'aient pas la vocation, il faut que ces pauvres victimes de l'intérêt et de l'ambition d'un injuste père soient malheureusement sacrifiées à la fortune d'une sœur et d'un frère qu'on veut établir sur leurs ruines et enrichir de leurs dépouilles. Un autre dit : Si j'entre en ce parti, si je prends part a cette affaire, si je place là mon argent, je ferai bientôt de grands gains, qui me mettront fort à mon aise avec peu de peine et de risque. Oui ; mais Dieu dit que ces gens, si habiles à s'enrichir bientôt, perdent leur innocence en amassant si vite de grands biens : *Qui festinat ditari, non erit innocens* (*Prov.* XXVIII). Mais cependant cela m'accommode, et c'est là mon but ; qu'il y ait de la conscience ou non, la résolution en est prise, il faut y aller. Abominable politique! chrétiens, avant que d'entrer en délibération sur quelque affaire qui vous survienne, rectifiez d'abord devant Dieu votre intention, établissez-vous une fin solide : le bien de votre famille, je le veux ; mais que ce soit en le subordonnant à Dieu et à votre salut. Si ce qui se présente ne le choque pas, à la bonne heure, entreprenez-le courageusement ; s'il y est contraire, n'y pensez plus, quelque avantage qu'il vous semble que vous y perdiez. Et Dieu, dont vous cherchez en cela devant toutes choses, et le royaume et la justice, ne manquera pas, selon sa parole, de vous dédommager d'ailleurs.

SECONDE PARTIE.

Secondement, la sagesse du monde ayant ainsi perverti l'ordre dans la fin, est ordinairement aveugle dans le choix des moyens, en s'attachant toujours aux plus méchants, parce qu'elle s'est persuadée par une grande illusion que, demeurant précisément dans les termes de la raison, de la vertu et de la piété, on ruine entièrement ses intérêts. Voyez l'étrange aveuglement et l'erreur de ces sages de Jérusalem, qui se trompent si lourdement et prennent de si fausses mesures dans les avis qu'ils donnent au conseil, que des enfants ne feraient pas de si faibles raisonnements ; car enfin ils concluent tout le contraire de ce qu'il faudrait raisonnablement qu'ils trouvassent en suite des principes qu'ils présupposent. Ayez-en le plaisir. *Quid facimus*, disent-ils, *quia hic homo multa signa facit ?* Voici un homme qui fait sans cesse, à la vue de tout le monde, une infinité de miracles que l'on prend partout pour autant de preuves de ce qu'il se dit être : nous ne pouvons douter de cela, puisque nous en sommes la plupart du temps les témoins. Que vont-ils conclure de là? *Quid facimus?* Donc, que faisons-nous, et qu'attendons-nous encore, que n'allons-nous à l'heure même nous jeter sur lui pour le mettre à mort? Tout au contraire, dit saint Augustin, ils devaient dire, selon le bon sens : Donc que faisons-nous, et qu'attendons-nous encore, que n'allons-nous à l'heure même nous jeter à ses pieds pour l'adorer ; car puisqu'ils étaient docteurs de la loi, ils devaient avoir appris du grand Isaïe, au chapitre XLV de sa prophétie, où il décrit les grands miracles du Messie, que c'étaient là les véritables témoignages de sa mission ; et lui-même ne venait-il pas de leur dire tout fraîchement : *Si mihi non creditis, operibus credite* (*S. Joan*, X), si vous ne croyez pas à mes paroles quand je vous dis ce que je suis, croyez-en du moins les merveilles que vous me voyez faire pour vous en convaincre.

Ils poursuivent et s'embarrassent encore davantage en raisonnant toujours plus mal : *Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum ;* Si nous le laissons échapper, tout le monde s'en va le suivre, le reconnaissant pour Messie. Tout le contraire est arrivé ; car, parce qu'ils l'ont fait mourir, il s'est enfin trouvé que tout le monde a cru en lui ; ce qu'ils avaient dû remarquer dans cet oracle du même prophète : *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum* (*cap.* LIII). S'il meurt pour les péchés des hommes, il fera naître de sa mort une grande postérité qui doit durer jusqu'à la fin du monde, comme lui-même leur avait prédit par ces paroles : *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum* (*Joan.* XII) : Si je suis élevé de terre sur la croix, ce sera de là que j'attirerai toutes choses à moi.

Voici bien une autre bévue dans leur ridicule discours : ils avaient grand'peur de perdre le rang qu'ils tenaient à Jérusalem et que les Romains n'achevassent de leur ôter tout ce qui leur restait d'empire et d'autorité sur le peuple. Cette passion, leur ôtant le jugement, les fit raisonner en cette manière : Si tout le monde croit en lui, les Romains viendront nous ruiner : *Venient Romani;* il le faut donc faire périr pour éviter un si grand mal. Qui entendit jamais parler d'un aussi bizarre raisonnement que celui-ci ; car il fallait tirer de là une conclusion tout opposée à celle-ci, et dire : Si tout le monde croit en lui, les Romains y croiront aussi, vu principalement que nous trouvons dans les prophètes que les gentils de toutes les parties du monde se soumettront à son empire.

Enfin, à tant d'égarements d'esprit, ils ajoutent cette dernière erreur qui les aveugle entièrement, en leur faisant choisir ce qui fut cause de leur ruine ; car de tant de sottes réflexions qu'ils firent sur eux-mêmes et sur les Romains, après tout, ils concluent : Si nous faisons périr cet homme, les Romains nous laisseront en paix ; sur quoi ils résolurent de le perdre, et ce fut justement tout le

contraire ; car en punition de cette effroyable injustice, Dieu envoya quelque temps après les Romains qui les firent tous misérablement périr par la famine, par le feu, par le fer et par une cruelle servitude, ce qu'ils avaient pu lire dans le prophète Daniel, au chapitre neuvième, quand il dit : *Occidetur Christus, et civitatem cum sanctuario dissipabit populus cum duce venturo* : On fera mourir le Christ, et en vengeance de ce crime, Rome, par un de ses Césars, après avoir vaincu les Juifs, renversera de fond en comble et le temple et la ville, pour ensevelir sous ses ruines les restes de la liberté de cette malheureuse nation. De sorte qu'après avoir bien délibéré, ces sages politiques s'attachèrent aux moyens qui leur furent les plus funestes.

Voilà l'horrible aveuglement de la sagesse de ce monde. Vous prenez l'intérêt pour votre fin, c'est la passion qui vous le fait faire, ce n'est nullement la raison ni la vertu : or, toute passion aveugle ; voilà pourquoi elle vous fait prendre le change, et les meilleurs moyens qui viennent de Dieu pour les pires, et les plus dangereux pour les meilleurs. Un prince politique se dit à lui-même : voilà qui est fort à ma bienséance, l'occasion est belle : un particulier voit qu'il se présente un bénéfice que l'on peut avoir aisément en traitant de certaine manière, qu'il peut gagner beaucoup en fort peu de temps, s'il prête son argent à certaines conditions, l'avarice et l'ambition y portent aussitôt le cœur par une pente si aisée et si naturelle : Arrêtez, dit la conscience, il y a de l'usure, de la simonie, de l'injustice; mais cependant je ne veux pas manquer à la fortune qui me tend les bras : voilà donc la fin! Voyez l'aveuglement qui suit dans le choix des moyens : Si je m'arrête à tous ces petits scrupules, dit-on, qui viennent traverser les grands desseins, si je ne me fortifie l'esprit contre ces terreurs paniques de conscience, et que je veuille être toujours dans une si grande délicatesse sur ces pointilles de religion et ces raffinements de piété, je ne serai enfin qu'un sot ; l'occasion va s'écouler; si je la perds, elle ne retournera jamais; faisons toujours, et puis nous chercherons un prétexte pour nous justifier devant les hommes, et quelque expédient pour assurer enfin à la conscience quelque favorable composition : voilà le vrai moyen de s'avancer, à ce qu'il croit, et c'est ce qui devient enfin la cause de sa perte.

TROISIÈME PARTIE.

D'un aveuglement si étrange et d'un choix si déraisonnable, que pouvez-vous attendre? Qu'une épouvantable injustice dans l'exécution; c'est la troisième marque de la méchante politique. Elle pervertit l'ordre dans la fin, elle est aveugle dans le choix des moyens, ensuite elle est impie et détestable et ne garde nulle mesure dans l'exécution, ne faisant point de difficulté de commettre tous les plus grands crimes pour venir à bout de son entreprise. Voyez ces politiques, l'unique but où ils visaient, en ce conseil, était de conserver leur rang et l'autorité qu'ils avaient dans l'état judaïque, et de se mettre à couvert des insultes que les Romains leur pouvaient faire. Ils jugèrent très-faussement que pour cela il fallait perdre Jésus-Christ, et que c'était là l'unique moyen de se maintenir dans leur poste et d'empêcher la ruine de l'Etat. Que s'ensuit-il? *Ab illo ergo die cogitaverunt, ut interficerent eum* ; ils conclurent sa mort, et depuis ce temps-là ils n'eurent pas d'autre pensée que celle d'exécuter au plus tôt leur dessein. Mais il est innocent, c'est un saint homme, c'est un grand prophète, il y a même lieu de croire que c'est le Messie, toutes ses actions crient hautement en sa faveur, et tous ses miracles sont autant de preuves sensibles et convaincantes de sa mission. N'importe, fût-il le plus grand des prophètes, et le Messie même, il faut qu'il meure, l'intérêt y est engagé, la raison d'Etat le commande et notre conservation le veut. Avec cela, tous les crimes sont justes, puisqu'ils sont utiles à une fin si nécessaire. Quand tout ce qu'il y eut jamais de lois divines et humaines y devrait être violé, il faut qu'il périsse et que par sa mort il assure notre fortune.

QUATRIÈME PARTIE.

Alléguez ce qu'il vous plaira, vous n'avancerez jamais rien ; car le caractère particulier de cette sagesse mondaine est de s'endurcir dans le crime et de se fixer dans ses méchantes résolutions, quelque lumière qu'elle ait au contraire, et d'aller toujours à ses fins. Il y en avait dans cette assemblée qui, n'ayant pas tout à fait renoncé ni à l'honneur, ni à la conscience, avaient quelque peine à souffrir que l'on conclût ainsi brutalement la mort d'un homme contre qui l'on ne produisait pour tout crime que de grands miracles : *Quia hic homo multa signa facit.* Quelques-uns balançaient encore entre la crainte et leur devoir ; et il s'en trouvait même qui combattaient à vive force de raisons un avis si peu soutenable, lorsque le grand-prêtre Caïphe n'ayant plus ni prétextes, ni raisons qui pussent tenir contre celle-ci, n'y opposa que l'arrogance, la fureur et la rage d'une obstination diabolique dans une si damnable résolution, leur disant d'un air fier et méprisant : *Vos nescitis quicquam* : Il paraît bien que vous n'êtes que des enfants en politique, vous n'y entendez rien du tout; vous ne voyez pas qu'il faut, pour le salut de tout le peuple, qu'un seul homme périsse et qu'il n'y a que ce moyen de nous garantir d'une ruine inévitable, enveloppée dans celle du public. A la vérité ces paroles étaient un oracle au sens du Saint-Esprit qui les prononça par la bouche de ce méchant homme par-dessus son intelligence, pour honorer sa charge de pontife : car enfin Jésus-Christ devait mourir pour tout le monde ; mais selon que ce furieux les entendait, elles étaient l'effet d'une effroyable opiniâtreté qui ne veut plus

entenore ni conscience, ni raison, quand on s'est une fois fixé dans la résolution de commettre un crime que l'on croit nécessaire à ses intérêts.

Il n'y a rien qui nous le montre mieux, après l'exemple de ce méchant homme, que celui de Jéroboam au livre troisième des Rois (*Cap.* XI). C'était un homme d'esprit et formé de la main de Salomon qui s'en était même servi au maniement de ses finances. Dieu, pour venger les crimes de ce prince qui avait introduit l'idolâtrie dans son royaume pour satisfaire ses maîtresses, envoya l'un de ses prophètes à Jéroboam pour l'assurer, qu'après la mort de Salomon, il lui ferait un nouveau royaume de dix tribus d'Israël dont il serait roi, et il lui promit même qu'il l'y maintiendrait toujours et toute sa postérité, pourvu qu'il eût autant de fidélité que David à maintenir la vraie religion et le culte divin dans son Etat. Quelque temps après Salomon meurt, son fils Roboam lui succède, et vous savez que le peuple s'étant mutiné contre lui en pleine assemblée des Etats convoqués à Sichem, les dix tribus se séparèrent de celles de Juda et de Benjamin, et choisirent pour roi Jéroboam. Sur cela grands préparatifs de guerre, et Roboam s'étant mis en campagne avec une armée de cent quatre-vingt mille hommes, Dieu lui défend de passer outre et commande à ses troupes de se retirer, s'étant hautement déclaré protecteur de Jéroboam. Cela se fait, et le voilà parfaitement bien établi et paisible dans son nouvel état, où il n'avait plus rien à craindre ni à désirer après un coup si éclatant et si favorable pour lui.

Nonobstant cela, voici ce maudit démon d'intérêt et la fausse raison d'Etat qui, s'étant emparés de son esprit et de son cœur, lui font faire ce raisonnement si déraisonnable: Jéroboam, te voilà bien, il fait bon être roi; mais l'important est de se conserver dans un si beau poste. Si ce peuple qui s'est donné à moi, va, selon la loi, tous les ans sacrifier à Dieu au temple de Jérusalem, il y a danger qu'on ne le pratique et qu'il ne retourne à son premier Maître, et qu'il ne fasse enfin sa paix avec lui au prix de mon sang. Que faut-il donc faire? Il faut empêcher qu'il y aille. Mais la loi de Dieu l'y oblige; mais la première de toutes les lois est celle qui veut que je me conserve, tout le reste lui doit céder, et même la religion, et s'il faut pour cela qu'on l'abolisse, à la bonne heure. Et là-dessus, ayant trouvé, après avoir bien raisonné sur ce sujet, que, pour détourner ses sujets des sacrifices qu'on faisait au temple, il n'y avait point de meilleur moyen que de remettre l'idolâtrie vers laquelle ils penchaient si fort, il s'avisa de faire deux veaux d'or et de les faire adorer de son peuple en deux endroits de son royaume : *Et excogitato consilio fecit duos vitulos aureos, et dixit eis: Nolite ultra ascendere in Jerusalem; ecce dii tui, Israel, qui eduxerunt te de terra Ægypti.* Quel plus exécrable crime que celui-là ! Et ce démon de politique et d'intérêt qui lui possédait l'âme, l'endurcit tellement dans son péché, que rien ne fut jamais capable, ni de le toucher, ni de l'ébranler.

Voyez cette obstination : il voit que Dieu en punition des crimes de Salomon, et surtout de l'idolâtrie, vient d'ôter à son successeur la plus grande partie de son royaume, et cela ne le touche point. Il sait que Dieu ne l'a mis sur le trône et ne lui a promis de l'y maintenir qu'à condition qu'il empêcherait cet horrible crime dans son royaume, il ne s'en soucie point. Il reconnaît qu'aussitôt qu'il eut fait une si lâche et si détestable action, il se vit accueilli de mille maux, et que le ciel se déclarant contre lui partout, il perdit l'honneur, le repos, la réputation, le courage et toutes les forces de son Etat, en perdant une armée de cinq cent mille hommes dans une bataille; il n'en est point ému (II *Par.* XV). Davantage un prophète l'étant allé trouver de la part Dieu dans Béthel, et l'ayant surpris dans son crime, en même temps qu'il sacrifiait à l'idole, l'autel, au commandement que lui en fit cet homme de Dieu, se brisa de lui-même en présence de tout le peuple, qui en fut étrangement touché; et Jéroboam ne s'étonne pas. Il étend le bras contre le prophète, et commande d'un geste impérieux et menaçant qu'on le prenne; et à l'instant même son bras demeure immobile, en punition de son audace. A son instance le saint homme ayant prié pour lui, son bras redevient libre comme auparavant, il retire sa main, Dieu lui faisant sentir par deux miracles, coup sur coup, qu'il était son Maître, et cela ne fait nulle impression sur son esprit. Enfin, le même prophète qui lui avait promis que Dieu le ferait roi, lui vint faire mille reproches de son horrible ingratitude, et lui dire les choses du monde les plus tendres et les plus touchantes de la part de son bienfaiteur, qu'il avait si indignement traité après tant de bienfaits, et puis il lança contre lui les foudres des épouvantables menaces qu'il lui fit, en lui prédisant les horribles châtiments qu'il allait attirer sur lui et sur toute sa postérité, qui périrait malheureusement après lui, et sans ressource, pour son crime. Qui ne croirait qu'à ce grand coup de tonnerre ce méchant homme enfin s'éveille, et que du moins, par la crainte de perdre ce qu'il avait voulu conserver par tant de crimes, il va tâcher de fléchir la bonté de Dieu par une prompte pénitence, pour se garantir de la foudre et pour détourner de dessus sa tête les effets de cette effroyable menace? A la vérité, un pécheur un peu moins méchant qu'un démon l'eût fait; mais parce que la politique du monde et l'intérêt rendent un homme plus méchant et plus obstiné que mille démons, il n'y eut jamais ni prières, ni menaces, ni bienfaits, ni châtiments, ni prophéties, ni miracles qui pussent ébranler Jéroboam; il demeura toujours opiniâtre et endurci, et inébranlable jusqu'à la mort dans son idolâtrie.

Voilà ce qui se voit en bien des gens encore aujourd'hui parmi les chrétiens, en toutes les conditions. Depuis qu'ils se sont proposé l'intérêt pour leur fin, ils s'y at-

tachent avec autant d'opiniâtreté, qu'il n'y a plus ni loi, ni conscience, ni raison, ni Evangile, ni christianisme, ni aucune considération d'âme, de salut, d'éternité, ni de Dieu même, qui puisse empêcher qu'ils n'y aillent par toutes les voies que l'on juge utiles, fussent-elles de très-grands crimes. Oui, Seigneur, et j'ai honte de le dire, quand une fois l'intérêt combat contre vous, on vous considère si peu, que vous le perdez dans les moindres choses. Chez les politiques dans les conseils, le bien de la religion et de votre service se présente d'une part et de l'autre une fausse raison d'Etat, c'est-à-dire, un intérêt d'avarice ou d'ambition; et celui-ci l'emporte. Dans les palais de la justice, Jésus-Christ d'une part, dans un bassin de la balance, et dans l'autre cent pistoles; celles-ci la feront pencher. Dans le commerce, ici la bonne foi, la probité, la conscience que Dieu recommande si fort; et là, un écu gagné en trompant, en jurant, et se parjurant; et l'on quitte Dieu pour ce petit gain. Enfin, Seigneur, quand il y va de l'intérêt, je n'oserais hasarder à vous mettre en compromis avec un seul morceau de pain; car il le gagnerait sur vous, comme vous l'avez dit vous-même par votre prophète : *Et violabant me propter pugillum hordei et fragmen panis* (*Ezech.*, I); parce qu'ils font leur Dieu de l'intérêt, et que pour se le conserver, ils lui sacrifient tout.

CINQUIÈME PARTIE.

Il arrive aussi en punition de cette idolâtrie par un très-juste jugement de Dieu, que cette idole tombe et se renverse, que cet autel se brise, et que ce veau d'or auquel on a sacrifié de si précieuses victimes, que l'honneur et la conscience se réduisent bientôt en poudre. Cela veut dire que ce maudit intérêt que l'on a voulu soutenir par tant de crimes, se perd et se ruine, parce que la méchante politique se trouve toujours à la fin très-malheureuse, tandis que la bonne triomphe de la fortune, et de ses ennemis dans le bonheur de son succès.

Cela se peut-il mieux voir que nous ne le voyons dans ces faux sages de Jérusalem, qui firent périr Jésus-Christ par raison d'Etat, pour se conserver par le plus énorme de tous les crimes? N'est-ce pas ici que nous pouvons dire avec toute la force de saint Paul : *Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi? Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi?* (*I Cor.* I). Que sont devenus ces grands hommes, ces princes des prêtres, ces magistrats, ces pharisiens, ces scribes, ces docteurs, ces politiques si rafinés, et ces gens enfin qui étaient si fort entêtés de cette chimère d'Etat? Pouvons-nous mieux voir la folie de la prudence de la chair, que dans le malheur de leur entreprise? Ils pensaient par là maintenir leur Etat et dignité; et c'est par là même qu'ayant attiré sur eux la vengeance de Dieu, qui les extermina par les armes victorieuses des Romains qu'ils voulaient éviter, on a vu leur postérité devenue la plus misérable des nations, sans roi, sans république, sans Etat, sans dignité, sans temple, sans ville, sans terre, le rebut de toute la terre, et l'exécration de tout le monde; pendant que ces premiers chrétiens qu'ils persécutèrent si cruellement pour avoir suivi Jésus-Christ par la sage folie de l'Evangile, ont heureusement formé cette Eglise qu'on voit aujourd'hui glorieusement élevée sur les ruines du paganisme, dans la capitale du monde, étendre de là son empire, après tant de victoires et de triomphes par toute la terre.

Finissons. Après avoir vu toutes les parties de la méchanceté politique et celle de la bonne, mettons celle-ci en pratique, tout à l'heure, en délibérant sur la chose du monde la plus importante, et qui nous doit le plus tenir au cœur, pour peu que nous aimions nos véritables intérêts. Imaginez-vous donc que cette Eglise est la salle du conseil, que vous y êtes tous comme autant de conseillers qui doivent donner leur avis, pour prendre tous ensemble une bonne et sage résolution, et que je parais en ce lieu plus élevé que tous les autres, non pas pour présider à l'assemblée, cet honneur ne m'appartient pas; mais pour vous proposer de la part du prince et du maître que nous servons, l'affaire sur laquelle il veut que nous délibérions présentement. Il s'agit donc de notre bonne fortune pour l'éternité, et de savoir ce que nous avons à faire, pour empêcher que les ennemis de notre salut ne nous la fassent perdre.

Or, avant de commencer, qu'il vous souvienne de ce que notre Maître dit en saint Luc, chap. XVI, que les enfants du siècle, les gens du monde sont plus avisés, et ont plus de prudence et de conduite dans leurs affaires temporelles que les enfants de lumière n'en ont dans celles qui regardent leur salut. Sur cela, je vous avertis que pour bien régler vos avis et pour ne pas faillir en une affaire de cette importance, vous n'avez qu'à faire pour le spirituel, ce que ces politiques de notre Evangile font pour le temporel. Voyez comme ils s'y prennent. Ils établissent une fin certaine et arrêtée : il faut, disent-ils, assurer notre fortune, et empêcher que les Romains ne nous détruisent. Sur ce fondement ils bâtissent et ils examinent comment leurs actions s'accordent avec cette fin, en se disant : *Quid facimus?* Cet homme continuant à faire tant de miracles tous les jours, et attirant tant de monde après lui, nous attirera bientôt aussi sur les bras les Romains qui nous ruineront; que faisons-nous pour empêcher un si grand mal? Il n'y a point d'autre moyen que de le faire mourir : faisons-le donc; et cette résolution prise, ils ne songent plus qu'à l'exécuter, et ils s'y attachent si fortement, qu'ils ne cessent point d'en poursuivre l'exécution, jusqu'à ce qu'ils l'aient fait.

Faisons le même en notre affaire. Etablissons avant toutes choses la fin solide et uniquement nécessaire que nous devons avoir, et posons d'abord pour principe et pour fondement qu'il faut nous sauver, et que, selon la sentence de Jésus-Christ, il ne sert de

rien à un homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme. Après cela, voyons un peu quel moyen nous prenons pour arriver à cette fin, et disons-nous maintenant à nous-mêmes : *Quid facimus?* Que faisons-nous pour un si grand dessein? A quoi passons-nous toute notre vie? A quoi employons-nous ce peu de temps que Dieu nous a donné pour travailler à une affaire de cette importance? Le Fils de Dieu pour nous faire acquérir ce grand bonheur qui doit durer toute une éternité, et auquel nous prétendons tous, est venu du ciel en terre nous dire dans son Evangile et nous montrer dans ses exemples qu'il faut se rendre petit par l'humilité, et nous ne songeons qu'à nous aggrandir, et qu'à monter toujours plus haut par l'orgueil et l'ambition; qu'il faut détacher son cœur des biens de la terre par une véritable pauvreté d'esprit : et nous les cherchons avec tant d'ardeur, pour les retenir par avarice, ou pour les dissiper par de sottes profusions, sans que Dieu y ait presque jamais aucune part considérable par l'aumône; que chacun doit porter sa croix, mortifier ses passions, souffrir et faire pénitence : et il n'y a rien à quoi nous ayons si grande aversion, rien que nous aimions si éperdument, que tous les plaisirs de la vie.

O Dieu ! pour satisfaire une passion déréglée, pour acquérir un peu d'honneur, pour avoir la faveur d'un homme, pour gagner un petit procès, pour une vision, pour un caprice, pour une bagatelle : *Quid facimus ?* ou bien plutôt, que ne faisons-nous pas ? Y a-t-il peine, fatigue, dépense, sollicitation, prière, importunité que nous épargnions? Et pour le ciel, pour l'éternité, pour Dieu-même : *Quid facimus ?* Que faisons-nous enfin, dont nous puissions faire fond pour lui présenter et pour lui dire : voilà ce que j'ai fait pour vous. Tout nous arrête, quand il faut agir pour son service, tout nous rebute, tout nous choque, et les moindres difficultés nous sont des obstacles insurmontables. Hélas ! chrétiens, encore un coup : *Quid facimus?* Eh! où en sommes-nous? Le temps passe, la vie s'écoule, l'éternité vient, l'occasion se perd, et nous différons tous les jours, sans faire jamais ce qu'il faut que nous fassions pour nous sauver. Où est l'esprit, le bon sens, la raison, le jugement, l'honneur? Est-il vrai que nous soyons hommes, et que nous ayons une âme à sauver? Et quoi ! il y a pour nous un ciel à gagner, et c'est pour cela seul que Dieu nous a mis au monde, il nous y appelle, il nous en montre le chemin, il marche devant pour nous faire suivre, il nous sollicite, il nous prie, il nous presse, il nous pousse par ses grâces pour nous faire aller; et nous ne travaillons que pour la terre, et nous n'agissons, et nous ne souffrons que pour nous damner encore après beaucoup de peine en cette misérable vie!

Est-ce être raisonnable que d'agir ainsi? Nullement. Il faut donc conclure que puisque nous nous sommes proposé pour fin notre salut et notre bonheur éternel, il faut aussi que nous prenions les moyens de nous l'assurer. Il n'y en a point d'autre, que de régler désormais notre vie selon la loi de l'Evangile, et de faire pénitence pour le passé. Faisons-le donc, et prenons tous ensemble cette puissante résolution qui doit être le résultat de ce conseil que nous tenons. Et là-dessus, demeurons toujours fermes, et quoi qu'on puisse faire, pour ou contre nous, soyons toujours inébranlables sur ce point. Arrive tout ce qui pourra, perte ou gain, santé, maladie, adversité, prospérité, gloire, déshonneur, disgrâce, faveur, bonace ou tempête; que tout le monde dise ce qu'il voudra; que la terre et l'enfer, que les hommes et les démons, et que tous les maux de la vie et de la mort conspirent contre moi, rien ne sera jamais capable de me faire changer de résolution, elle sera toujours inviolable, et je la garderai constamment jusqu'à la mort. Voilà, voilà la véritable politique, la grande sagesse des chrétiens; elle se trouvera toujours assurément très-heureuse en sa fin, où elle sera couronnée d'une gloire immortelle dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIV.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Le triomphe de Jésus-Christ dans la conversion d'une âme, au sacrement de pénitence.

Hoc autem totum factum est, ut adimpleretur, quod dictum est, per prophetam dicentem : Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Tout cela se fit, afin que cette parole du prophète fut accomplie : Dites à la fille de Sion : Voici votre roi doux et clément, qui vient à vous (*S. Matth., chap.* XXI).

Le rois victorieux ont souvent fait éclater leurs victoires par la pompe de leurs triomphes; et ces triomphes qui on eu tant d'éclat, tant de magnificence, et de douceur, et de plaisir, et de gloire pour eux, avaient aussi pour les pauvres vaincus tous les maux contraires à tant de biens.

On les voyait dans Rome tout chargés de fers, suivre le char triomphal du vainqueur. On portait devant celui-ci leurs dépouilles et celles des provinces assujetties. Tout dépouillés qu'étaient ces misérables sujets, leurs vainqueurs et leurs nouveaux maîtres avaient encore besoin d'eux pour s'enrichir de leurs travaux et de leurs contributions, et après tout, ils exigeaient d'eux des devoirs, et en paix, et en guerre, qui leur étaient insupportables.

Le Fils de Dieu, le roi des rois et le victorieux du monde, s'assujettit les âmes par sa grâce, en convertissant les pécheurs. C'est en cette conversion que sa bonté triomphe; et il en fait aujourd'hui éclater la gloire, en faisant voir dans les mystérieuses circonstances de son entrée triomphale à Jérusalem, les glorieux avantages de son triomphe par-dessus ceux des triomphateurs de la terre.

Ceux-ci enchaînent leurs captifs, et le Fils de Dieu délie les siens : *Solvite ea.* Ces superbes vainqueurs se glorifient des dépouilles de ceux qu'ils ont vaincus, et cet aimable victorieux des âmes, en triomphant

d'elles, les pare de ses propres dépouilles : *Straverunt super eos vestimenta sua.* Ces autres triomphateurs ont besoin de leurs nouveaux sujets, pour en tirer des tributs, et des forces, et ce roi des rois n'a besoin des siens que pour avoir des sujets capables de recevoir ses richesses, et ses bienfaits : *Dicite quia Dominus his opus habet.* Enfin ces conquérants de la terre faisant fort peu de bien à ceux qu'ils ont soumis à leur empire, exigent beaucoup d'eux, et ce divin maître, pour combler les siens de cette infinité de biens qu'il leur prépare, ne leur demande que fort peu de choses. *Cædebant ramos de arboribus, clamabant : Hosanna filio David.* Voilà les quatre raisons pour lesquelles, selon le sentiment des Pères, le Fils de Dieu est appelé dans le triomphe d'aujourd'hui, roi de douceur et de bonté : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* Ce sont aussi celles qui nous obligent plus particulièrement à nous soumettre à lui par une parfaite conversion.

PREMIÈRE PARTIE.

Celui qui triomphe fait éclater sa gloire par la honte de ses captifs, qui sont contraints de suivre, tout liés qu'ils sont et accablés de chaînes, le char triomphal du vainqueur. Mais dans ce triomphe d'amour notre divin triomphateur fait paraître la sienne à délier, et à mettre en liberté ceux qu'il s'assujettit, par une véritable et sincère conversion. C'est la vérité que notre évangile nous découvre en sa première circonstance : *Ite in castellum, quod contra vos est; statim invenietis asinam alligatam et pullum cum ea; solvite et adducite mihi* : allez, dit le Sauveur du monde à ses apôtres, allez à ce village qui est devant vous, vous y trouverez d'abord à l'entrée une ânesse liée, et son ânon attaché auprès d'elle; quoi qu'on vous dise, ne laissez pas de les détacher sur-le-champ, et de me les amener. Saint Jérôme, saint Bonaventure, et Albert le Grand, disent que ces deux animaux représentent les pécheurs, que Jésus-Christ convertit par sa grâce, et qu'il soumet aux lois de son empire entre les Juifs, et les gentils. Il commande aux apôtres de les délier, à l'instant même, pour les lui amener, d'autant que, selon l'interprétation du vénérable Bède, c'est par le ministère apostolique des successeurs de ses disciples qu'il assujettit les âmes au sacrement de pénitence, et qu'en les soumettant ainsi, il rompt les liens, et brise les chaînes dont elles étaient misérablement chargées, dans une déplorable servitude, sous la tyrannie de Satan.

Voici une grande parole que Jésus-Christ disait à ces incrédules et superbes Juifs, qui se glorifiaient d'une prétendue liberté, comme ayant l'honneur d'être la postérité d'Abraham: *Amen, amen dico vobis, quia omnis qui facit peccatum, servus est peccati* : Ne vous flattez pas vainement de cette fausse qualité de libres, que vous prenez avec bien plus d'arrogance que de justice; car je vous dis, en vérité, que tout pécheur est esclave de son péché, c'est-à-dire, du diable, qui captive l'homme par son péché. Parce que comme l'esclave appartient au maître qui l'acquiert, ou par achat, ou par le droit de sa victoire; aussi celui qui s'est vendu à Satan pour un peu de bien temporel, ou qui s'est laissé vaincre à lui, en rendant lâchement les armes, lui est livré par la justice divine, pour lui appartenir comme son captif : *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* (II *Petr.* II). Le vaincu, s'il est pris, est esclave de son vainqueur par le droit de la guerre, et en cette honteuse qualité, le misérable est chargé de liens, et porte les chaînes de son impitoyable maître, qui sont :

Premièrement, tous ses péchés, qui le rendent essentiellement esclave de Satan, en l'attachant au char de ce superbe et insupportable vainqueur, selon ces paroles du Sage : *Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum constringitur* (*Prov.* V). Le méchant homme est pris, et fait esclave par ses propres crimes, et ses péchés mêmes sont devenus les liens dont il est attaché et garrotté comme un captif. Et le grand Isaïe ajoute : *Væ qui trahitis iniquitatem in vinculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri peccatum* (*Isa.* V). Malheur à vous, misérables, qui traînez vos liens par vos péchés qui vous attachent, comme autant de prisonniers de guerre, au char d'un superbe et cruel tyran qui vous mène en triomphe.

Secondement, la funeste obligation de souffrir une peine éternelle dans les enfers, qui en suite d'un si terrible engagement ne peut manquer à son péché, s'il n'est effacé par la pénitence. Ce qui est exprimé par cette sentence de l'Evangile : *Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores* (*Matth.* XXII) : Qu'on le jette pieds et points liés dans l'abîme des ténèbres.

Davantage, l'impossibilité de rien faire qui puisse mériter la gloire, pendant que l'on demeure volontairement dans cet état de mort, où rien ne pouvant être capable de vie, il n'y a ni paroles, ni actions, ni bienfaits, ni souffrances, ni martyres, ni miracles, qui puissent servir pour l'éternité, en tirant un homme de cette profondeur infinie du néant, où son péché l'a réduit, selon ces paroles de l'Apôtre : *Si linguis hominum loquar et angelorum... si tradidero corpus meum, ita ut ardeam... charitatem autem non habuero, nihil sum* (I *Cor.*, XIII).

De plus, l'impuissance absolue de s'affranchir de cet état sans la grâce, dont on est indigne, et qu'on croit même bien souvent n'avoir pas, quoique Dieu la donne. Comme quand le pécheur, pour excuser sa lâcheté, se persuade qu'il ne peut se tirer du péché où la passion qu'il a dans l'âme l'a plongé, et qu'il se dit à soi-même : Je le voudrais bien mais je ne puis; prenant ainsi le défaut de sa volonté pour celui du pouvoir : ce que saint Augustin, l'ayant ressenti dans lui-même, exprime si bien, quand il dit : *Ligatus eram, non ferro, sed ferrea voluntate* (VIII *Conf.* c. 5) : J'étais lié, non pas d'une chaîne mais d'une volonté de fer.

En cinquième lieu, la nécessité morale de tomber dans un autre péché, qui est la peine du premier, quand on y demeure longtemps; et du second dans le troisième, et de celui-ci dans d'autres, ainsi toujours consécutivement jusqu'au dernier de l'impénitence finale, qui achève et ferme la chaîne de cette funeste nécessité, dont parle le même saint Père, qui ajoute : *Et dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.*

Enfin, toutes les lois du monde perverti qui l'attache par ses maximes, par la mode et par sa conduite à mille occasions inévitables de pécher, pour rendre sa servitude éternelle, sans apparence de pouvoir jamais recouvrer sa liberté. Voilà pourquoi le plus malheureux de tous les états est celui d'un esclave du péché; ce que notre évangile nous fait voir dans la misérable condition de ces deux animaux que leurs impitoyables maîtres (car ils en avaient plusieurs : *Dixerunt domini eorum*) avaient attachés hors de la maison : *Ante januam foris in bivio ;* devant la porte, où deux grands chemins se croisaient, et ainsi misérablement exposés à toutes les injures de l'air et sans nourriture. De même le pécheur a plusieurs maîtres, et il en a tout autant que de vices et d'insolentes passions qui le maltraitent. Car, comme dit excellemment saint Augustin : *Bonus, etiamsi serviat, liber est; malus autem, etiamsi regnet, servus est, nec unius hominis, sed, quod gravius est, tot dominorum quot vitiorum* (*L.* IV *de Civ.*, *c.* 3). L'homme de bien est libre jusque dans les fers, et le méchant, même sur un trône, est esclave, et non pas seulement d'un homme, mais d'autant de maîtres qu'il a de vices. Et ces cruels maîtres le tiennent garrotté de toutes ces sortes de liens que nous venons de dire, et hors de la maison de Dieu, dans sa disgrâce, attaché à la créature, exposé à chaque moment au danger de périr éternellement, et lui faisant mille maux par les désordres de sa vie, par la violence de ses passions, par les remords et le trouble de sa conscience, sans nourriture de l'âme, sans paix intérieure, sans aucun solide plaisir.

Voilà le pitoyable état de ce captif. Mais quand Jésus-Christ par sa grâce touche son cœur, qui lui répond, et qui se rend à lui, et qu'il en triomphe par une véritable et sincère conversion, il rompt tout à coup tous ses liens, et le rend libre en même temps qu'il le fait son captif : *Solvite et adducite mihi.* Aussitôt qu'il reçoit par l'acte d'amour, ou par l'absolution du prêtre la grâce sanctifiante, et la charité qu'il avait perdue, le Fils de Dieu l'attire et l'attache à soi par les liens et par les chaînes de ce divin amour : *Traham eos in vinculis charitatis* (*Osœ.* XI) : oui, par ces mêmes liens qui l'attachent et qui l'unissent lui-même à son Père, par le Saint-Esprit, le Dieu d'amour, qui unit éternellement ces deux adorables personnes, le Père et le Fils, et que nous adorons comme le principe de la justification, qui lie et réconcilie le fils adoptif à son père ; et en le liant de la sorte, il rompt tous ses fers et toutes ses chaînes. Il n'y a plus ni de péché, ni d'obligation d'une peine éternelle, ni de nécessité, ni d'impuissance, ni d'attachement de cœur aux créatures, tous ces liens sont rompus par sa nouvelle et glorieuse servitude. Ce qui faisait dire à David en se convertissant à Dieu : *O Domine, quia ego servus tuus, ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ* (*Ps.* CXXV). Mon Dieu, je suis absolument à vous, faites-moi comme votre esclave, je le suis et je le veux être éternellement. Que s'ensuit-il? *Dirupisti vincula mea :* c'est par là que je deviens libre, puisqu'en me recevant pour votre esclave, vous brisez mes chaînes.

Il n'appartient qu'à Jésus-Christ de faire ce miracle, de rendre la liberté par la servitude, et de délier en serrant les nœuds de ceux qu'il lie et qu'il attache à son service : *Christus quos alligat liberat, et quos astringit absolvit* (*In Psal.* XCV), dit si bien saint Ambroise. Voyez le prodigue qui, désespéré des maux qu'il souffrait, par la dureté de son cruel maître, après ses pourceaux, se vient rendre à son père. Il ne prétend pas qu'on le considère comme l'enfant de la maison, mais comme un pauvre serviteur : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis* (*Luc.*, XV). Et il parle admirablement en s'exprimant ainsi, et en demandant une pareille chose, dit l'éloquent évêque de Ravenne : *Quia qui penes extraneum servam senserat libertatem, penes patrem credidit sibi futuram liberam servitutem*(*Chrysol. serm.* 2 *de Prod.*): parce qu'ayant vu que sa liberté était devenue captive au service de ce maître étranger, il crut que chez son père, en le servant, sa servitude serait libre. En effet, son père lui fait donner aussitôt une bague, qui est une marque de liberté: *Cito proferte stolam primam, et date annulum in manu ejus.* Et remarquez qu'il ajoute à la liberté, l'honneur et les caresses, en cette précieuse robe, dont il veut qu'on le pare : c'est le second avantage que nous tirons du triomphe de Jésus-Christ.

DEUXIÈME PARTIE.

Les triomphateurs de la terre honorent leur triomphe des dépouilles de leurs captifs, et pendant que ceux-ci sont dans l'opprobre et dans l'ignominie, dépouillés de leurs ornements, demi-nus et couverts de honte et de confusion, ceux-là sont dans l'honneur et dans l'éclat, tout couverts de gloire, superbement parés et tout brillants d'or et de pierreries.

Il n'en est pas ainsi du triomphateur de nos âmes, comme l'Evangile le fait comprendre. Ces pauvres animaux, au service de leurs premiers maîtres, étaient non-seulement dans la misère, mais aussi dans un extrême mépris, et à l'abandon : *Foris in bivio ;* sans housse, sans caparaçon, sans ornement et sans qu'on en prît aucun soin. Et dès qu'on les eut amenés au Sauveur du monde pour le servir, on se mit aussitôt à les couvrir, à les orner, on les para même des vêtements des apôtres, et de leurs manteaux qu'on étendit sur eux : *Straverunt super eos vestimenta sua.* Ainsi, selon l'interprétation de saint Jérôme, tandis que les hommes sont esclaves

de leurs passions, sous la tyrannie de Satan, ils sont non-seulement dans les fers, accablés de maux et de misères; mais aussi dans une extrême ignominie, sans parure, sans ornement et sans beauté, comme de misérables bêtes qui pourrissent dans leurs ordures : *Computruerunt jumenta in stercore suo* (*Joel.* I). Mais aussitôt que le Sauveur du monde triomphe, par la pénitence, de leurs cœurs qui se dévouent à son service, il les fait couvrir et parer de la robe de ses enfants et des ornements de ses chers disciples, en leur rendant la grâce, et la beauté surnaturelle qui en vient. De sorte que par cette illustre servitude ils sont élevés à l'honneur, à la gloire et à l'excellence d'une condition qui vaut infiniment plus que tout ce qu'il y a de plus grand, de plus riche et de plus beau dans toute l'étendue de la nature. Pourquoi cela ? Parce que Jésus-Christ pour les posséder en ce glorieux état, les achète pour le prix infini de son sang. Vous êtes les temples du Saint-Esprit qui habite en vous par la grâce, vous, qui n'êtes plus à vous-mêmes, mais à Jésus-Christ, dit saint Paul aux disciples de Corinthe : *Empti enim estis pretio magno* ; car il vous a achetés par un très-grand prix; et c'est par là que vous devez comprendre ce que vous valez et la grandeur de votre état.

On voit quelquefois en de grandes et magnifiques foires des gens qui se connaissent peu en pièces rares, s'arrêter à de grands tableaux qui représentent des combats, ou quelque histoire bien fournie de très-grand nombre de figures, et passer en jetant négligemment quelques regards sur certaines miniatures fort délicatement touchées, ou sur de petits cadres n'ayant qu'une fiole remplie de trois ou quatre fleurs. Et quand on leur dit : Retournez sur vos pas, vous avez passé la plus belle chose du monde, cette seule figure, cette fleur c'est un grand chef-d'œuvre en petit, l'on en donne deux cents pistoles ; alors ils retournent, ils regardent, ils admirent, ils concluent que la pièce doit être excellente : *Empta est enim pretio magno* , Parce qu'on en donne beaucoup. Ils ne jugent pas de son prix par sa bonté, comme font les personnes qui s'y connaissent, mais de sa bonté par son prix.

Saint Grégoire de Nysse compare le monde à une grande place où l'on voit toutes sortes de précieuses marchandises exposées, parmi d'autres, à la vue et aux souhaits de ceux qui la remplissent : *Mercatum hunc mundum esse existima.* Il y en a tant qui s'arrêtent à regarder de grandes pièces qui frappent les yeux, grandes fortunes, grandes charges, grandes richesses, grandes terres, grands honneurs, sceptres, couronnes, empires, mitres et thiares, ils les estiment, ils les louent, ils les admirent, et croient fort heureux ceux qui les possèdent : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (*Ps.* CXLIII). Ecoutez ce grand prince qui s'entend admirablement en ces sortes de choses, et qui, du ciel où il est maintenant, leur crie : *Filii hominum, usquequo gravi corde? Ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium* (*Ps.* IV)? Pauvres abusés, eh! jusqu'à quand vous laisserez-vous prendre à l'apparence qui vous trompe? Ce qui vous arrête ne sont que de belles illusions, de vains et de jolis déguisements qui vous amusent. Quittez la bagatelle, et venez voir la plus belle chose du monde. Et quoi? cet homme de bien, qui, s'étant donné à Dieu de tout son cœur, en a reçu le précieux ornement de sa grâce, il est à Jésus-Christ en cet état, et il l'achète pour le prix infini de son sang. *Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum :* Sachez que c'est par là que Dieu l'élève infiniment par-dessus tout : *Emptus est enim pretio magno.* Nous ne pouvons juger de la valeur d'un homme en grâce par sa propre excellence, ce n'est qu'au ciel qu'on la pénètre et qu'on la voit en elle-même ; mais nous pouvons juger de cette admirable excellence par son prix, et par sa valeur ; cet homme est l'esclave de Jésus-Christ, qui l'a revêtu de sa propre robe; il l'achète, et pour l'acquérir et le mettre en cet état, il a donné tout le prix de son sang. Voilà sa gloire qui surpasse tout, d'être acheté si noblement.

Sénèque ayant appris qu'on avait retiré des mains des barbares un philosophe pour très-peu d'argent, ne le trouva nullement bon. Il valait bien mieux, dit-il, le laisser dans sa captivité que de l'en tirer avec honte. Quoi ! si peu pour un philosophe? Ils ne valent donc guère, puisqu'ils sont à si bon marché? Quand on ne l'eût pas demandé, il fallait toutefois donner beaucoup, pour l'honorer beaucoup par la grandeur de ce prix auquel on l'eût mis. Et nous avons vu de nos jours des soldats de fortune et des officiers d'assez basse condition se glorifier merveilleusement d'être échangés contre des personnes illustres; ils étaient fort obligés à leur captivité de leur avoir procuré cet honneur, on n'avait jamais si bien su qu'en cette occasion ce qu'ils valaient. De même, le plus grand honneur du monde à un pécheur converti, c'est que Jésus-Christ, pour le posséder en état de grâce comme son esclave et son bien, l'ait acquis au prix de son sang : *Emptus est enim pretio magno.* Ce qu'on ne peut dire des autres que le Fils de Dieu, qui est mort pour tous, a bien rachetés, en donnant son sang, pour les mettre en état de se rendre à lui, s'ils le veulent; mais qu'il n'a point pourtant achetés, parce que voyant que par leur malice obstinée contre ses grâces, ils ne valent rien, il les rejette, il n'en veut point, et ce prix infini ne leur est pas effectivement appliqué.

TROISIÈME PARTIE.

Voilà, sans doute, qui est grand : mais voici quelque chose encore de plus admirable. Les conquérants du monde, qui ont fait, par leurs victoires, de nouveaux sujets, après les avoir dépouillés, ne laissent pas, tout riches et tout puissants qu'ils sont, d'avoir encore besoin d'eux pour en tirer des forces et de l'argent; ils ne sont riches et puissants que de leurs personnes et de leurs biens, et,

quand on les voit regarder de dessus les trônes à leurs pieds, tant de peuples qui les révèrent, on peut dire, pour modérer un peu le plaisir et la joie qu'ils ont de se voir élevés si hautement sur tant de têtes : *Dominus his opus habet.* Voilà le maître de tant d'hommes qui dépendent de lui, par l'empire qu'il a sur eux; mais il en dépend aussi réciproquement, par le besoin qu'il a de leur secours. Il n'en va pas ainsi du Sauveur du monde, de ce divin conquérant de nos cœurs, il n'a besoin de ceux qu'il assujettit à ses lois que pour avoir des sujets capables de recevoir les biens infinis qu'il leur fait : *Dicam Domino ; Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (*Ps.* XV). Depuis que nous sommes à vous, Seigneur, par une vraie conversion, vous êtes notre maître, notre roi, notre triomphateur, et nous sommes vos serviteurs, vos sujets, vos captifs. Et quoique, comme vous avez tout ce qu'on peut imaginer de biens dans l'infinité de votre être, nous ne puissions jamais vous être utiles, vous en avez pourtant à faire, par une espèce de besoin qui n'est pas une marque de défaut dans vous, mais un illustre témoignage de vos admirables bontés. Oui, quelque misérables et quelque dépouillés que nous soyons, on peut pourtant dire de lui à notre égard : *Dominus his opus habet.* Le Seigneur a besoin de ces gens-là. *His;* ce n'est pas de leurs biens, ils n'en ont point, et quand ils en auraient, que peuvent-ils lui offrir qu'il ne trouve d'une manière infiniment plus excellente dans lui-même?

Ce n'est donc pas de leurs biens que ce Seigneur infiniment riche a besoin; mais c'est d'eux-mêmes et de tout ce qu'ils sont avant qu'ils soient entièrement à lui. Il a besoin de leur pauvreté pour les enrichir; de leurs ténèbres pour les éclairer, de leur faiblesse pour les rendre forts; de leurs péchés mêmes, pour leur faire grâce; et de leur extrême misère pour les rendre heureux, leur faisant sentir les effets de ses miséricordes infinies : *Dives est in misericordia* (*Ephes.*, II). Il est riche en miséricorde, dit le grand Apôtre, il en a un trésor infini dans soi; mais il lui faut des misérables pour avoir lieu de l'employer en leur faveur. Il a donc affaire, non de nos biens, mais de nos maux; et c'est pourquoi l'on dit de lui dans notre évangile en parlant de ces animaux qui représentent les pécheurs : *Dominus his opus habet.* Hugues le cardinal, expliquant le passage de saint Paul, dit très-bien : *Quibus videtur indigere, ad hoc ut expendat thesaurum misericordiæ suæ* (*In cap.* II *ad Eph.*). Il en a besoin pour l'emploi de ce grand trésor de sa miséricorde, afin qu'il ait des personnes auxquelles il le distribue et qu'il les enrichisse de ses propres biens, en quoi il change tous leurs maux.

QUATRIÈME PARTIE

Mais ce qui fait encore mieux paraître sa bonté et ce qui nous doit tout à fait toucher et gagner le cœur, le voici. Pour nous donner cette admirable liberté, cette souveraine excellence et cette infinité de biens éternellement dans lui-même, que nous demande-t-il? Ecoutez l'Evangile : *Straverunt vestimenta sua, cædebant ramos de arboribus, clamabant : Hosanna filio David !*

Pour faire son entrée triomphale dans Jérusalem, en qualité de roi et de Messie, déclaré solennellement par ses prophètes, il pouvait exiger de ses sujets ces pompeuses cérémonies que les rois conquérants veulent qu'on observe dans leurs triomphes, pour faire éclater leur gloire par la dépense et par la profusion d'une magnificence qui est infiniment à charge à ceux qui les reçoivent. Il se contente du plus simple appareil qui puisse être, de cet épanchement de cœur, et de cette affection si prompte et si générale que tout ce peuple lui témoigne en ce soudain transport de joie, dans lequel les uns jetaient leurs manteaux devant lui, les autres coupant des rameaux jonchaient la terre de cette feuillée, tous venaient en foule au-devant de lui, les palmes en main, faisant retentir hautement partout les acclamations, les cris de joie, les bénédictions et leur *Hosanna*, qu'ils lui adressaient comme une célèbre prière, par laquelle, en le reconnaissant pour leur Sauveur, ils lui demandaient le salut.

Ainsi le Sauveur du monde, pour nous conduire avec lui en triomphe dans la Jérusalem céleste, pouvait raisonnablement exiger de nous les choses du monde les plus difficiles, le dénûment et la pauvreté des apôtres, les sueurs et les peines des ouvriers évangéliques, les austérités des anachorètes, les veilles, les travaux, les aumônes, les oraisons, les jeûnes, les humiliations et les exercices les plus pénibles de la sainteté la plus sévère, tout ce que les martyrs ont jamais souffert de plus terrible et tout ce qu'il y a de plus insupportable à la nature dans le martyre volontaire de la mortification chrétienne, particulièrement après l'exemple qu'il nous a donné en souffrant, pour nous y mener, les opprobres, les douleurs et la mort de la croix. Mais admirez cette bonté; se relâchant de tant de choses si pénibles, il se contente, pour l'amour de nous, d'un seul point, et d'un seul point qui, à le bien prendre, est la chose du monde la plus facile, la plus douce et la plus délicieuse. Et quoi? Aimer, et aimer ce qui est infiniment aimable et à quoi nous avons tant de penchant et une si forte inclination naturelle, le souverain bien, qu'il nous fait connaître ne pouvoir être ailleurs que dans lui-même; et en même temps qu'il nous donne autant de grâce et de force surnaturelle qu'il en faut pour l'aimer. Voilà tout ce qu'il veut de vous, cet ardent et affectueux épanchement de votre cœur : *Ne dixeris in corde tuo*, vous dit le grand Apôtre, *quis ascendet in cœlum, aut quis descendet in abyssum* (*Rom.*, X). N'allez pas vous dire à vous-mêmes : Qui pourra monter au ciel ou descendre dans les abîmes, pour faire venir à nous Jésus-Christ? On n'exige point de vous de pareilles choses. *Sed quid dicit Scriptura? Prope est verbum*

in ore tuo, et in corde tuo, hoc est, verbum fidei quod prædicamus, quia si confitearis in ore tuo, et in corde tuo credideris, quod Deus suscitavit illum a mortuis, salvus eris. Quoi donc? Ecoutez la parole de Dieu qui vous dit de si près, par l'Evangile que nous prêchons: Si vous confessez de bouche le nom de Notre-Seigneur Jesus-Christ, si vous croyez en lui, et crucifié, et ressuscité, et que vous y croyiez d'une foi qui vienne, non-seulement de l'entendement, mais aussi du cœur, qui est le siege de l'amour : *Et in corde tuo credideris*, c'est-à-dire d'une foi vive et animée de la charité, vous serez sauvés. Voilà ce qu'il demande, le cœur et l'amour; et parce que l'amour est agissant et qu'il ne manque jamais de se produire par quelque éclatant témoignage de ses flammes intérieures, il n'exige de vous pour marque d'amour que ce que vous pouvez faire aisément dans l'état où vous êtes. Il n'y a personne qui ne puisse combattre dans lui-même la passion prédominante, qui est la cause et la source de ses péchés, et avec la grâce de Dieu la vaincre. Voilà les palmes qu'il attend de vous, pour les lui consacrer en ce triomphe comme les trophées de votre victoire : *Quascumque palmas victoriarum contra peccatum habebant, victori omnium Christo sub pedibus jaciebant*, dit un Père sur ce sujet (*Victorin., in cap.* IV *Apoc.*). Y a-t-il quelqu'un qui ne puisse exercer envers ses frères les œuvres de miséricorde, ou corporelle par l'aumône, s'il la peut faire, ou spirituelle, s'il n'a que ce moyen-là de les secourir? Ce sont là, selon saint Bernard, les branches d'olive qu'il veut. Y en a-t-il aucun qui ne puisse lui dévouer son corps et son âme, son cœur et sa langue, toutes ses puissances intérieures et toutes les extérieures, par les bénédictions, par les louanges, par les prières et surtout par une ferme et une inébranlable confiance d'obtenir le salut par les mérites de sa passion? Voilà les acclamations, les transports et les cris de joie et le *Hosanna* qu'il demande des siens en ce triomphe.

O aimable triomphateur, ô maître infiniment digne d'être servi et d'être aimé par une infinité de cœurs, qui refusera de vous obéir? Qui pourra différer un seul moment de s'affranchir de la captivité du diable et du péché, pour se donner entièrement à vous par une vraie conversion? Là je suis accablé de maux et chargé de chaînes sous la tyrannie d'un cruel et impitoyable tyran; ici, en m'attachant à Jesus-Christ, on brise mes fers et l'on me remet dans la parfaite liberté des enfants de Dieu. En ce funeste état de mon péché, étant au démon qui m'achète pour une petite apparence de bien, je suis réduit à la condition du monde la plus basse et la plus honteuse, au-dessous des plus infâmes créatures devant Dieu; et en celui de ma conversion, appartenant au Fils de Dieu, qui m'acquiert au prix de son sang et qui me pare de sa robe et des ornements de sa grâce, je suis élevé par-dessus tout ce qu'il y a de grand dans le monde, jusqu'au faîte de la gloire. En demeurant opiniâtrément, par mon péché, dans les fers de ce cruel maître qui m'opprime, je suis malheureusement dépouillé de tous les biens surnaturels; et en rompant ces liens, par une genereuse résolution, pour m'attacher au service de mon Sauveur, je trouve un bon maître qui ne me cherche et n'a besoin de moi que pour m'enrichir de tous ses trésors. Enfin, quand je suis au service de Satan, il exige de moi sans cesse de si cruels devoirs pour le contenter, en satisfaisant mes passions, qu'il faut m'exposer tous les jours à une infinité de maux et de dangers, et après cela me damner, en souffrant effroyablement ici, pour souffrir encore infiniment plus durant toute l'éternité. Mais quand je suis à vous, Seigneur, ma fortune est si douce et si heureuse, par l'excès infini de votre amour et de votre bonté pour tous vos bienheureux captifs, que, pour me faire tous ces avantages et les combler après de votre gloire dans vous-même, vous ne me demandez que mon amour et que mon cœur, qui ne peut être à vous que pour moi seul et pour mon bien, puisque rien hors de vous ne peut jamais vous être utile. Après tant de miracles de bonté, il n'y a plus moyen, Seigneur, de différer votre triomphe par le délai de ma conversion. C'est trop demeurer, par mon obstination, au pouvoir de votre ennemi; je renonce à sa tyrannie, je veux secouer son joug et rompre mes chaînes, et m'affranchir d'une si horrible captivité, pour n'avoir plus d'autre maître que vous. Entrez, ô céleste triomphateur, en possession de mon cœur, il est à vous; il ne veut plus de liberté qui ne vous soit parfaitement soumise, il n'aime plus d'autre gloire que celle de vous plaire, il ne poursuit plus d'autres biens que ceux de votre grâce, et il ne cherche plus d'autre bonheur que celui de vous suivre par le chemin triomphal de la croix, pour entrer après vous dans votre gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXXV.

POUR LE LUNDI SAINT.

L'idée de la véritable dévotion, dans celle de Madeleine aux pieds de Jésus-Christ.

Maria ergo accepit libram unguenti nardi pistici pretiosi, et unxit pedes Jesu, et extersit pedes ejus capillis suis, et domus impleta est ex odore unguenti.

Marie prit une livre d'une eau de senteur de grand prix, exprimée de l'épi du vrai nard, et toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum (*S. Jean, chap.* XII).

Quoiqu'il y ait lieu de se plaindre de la corruption de notre siècle, il y a pourtant grand sujet de louer Dieu, de ce que l'on voit aujourd'hui tant de personnes dans toutes les conditions du monde qui font état de mettre en vogue et en pratique la dévotion; cette aimable vertu qui nous élève et nous attache à Dieu, par une prompte volonté de le servir; cet ardent principe de tant de belles actions qui se font tous les jours avec tant de ferveur à son service; cette onction sacrée qui adoucit toutes les amertumes et tous les travaux de la vie chrétienne, et qui, comme parle le divin Psalmiste, nous fait goûter in-

térieurement en Dieu ce je ne sais quoi de délicieux, qu'il nous est impossible d'exprimer, et qu'on ne connaît jamais bien que par le sentiment que Dieu nous fait la grâce de nous en donner : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* (*Ps.* XXXIII).

Mais comme il n'y a rien qui soit plus capable de recevoir les malignes impressions de l'air, qu'un corps d'une complexion fort tendre, aussi n'y a-t-il rien qu'on puisse altérer et corrompre plus facilement, qu'une vertu aussi délicate que celle-ci. Et il faut avouer de bonne foi que, parmi ce grand nombre de dévots et de dévotes qui en font hautement profession partout, il y en a beaucoup qui la maltraitent; principalement quatre sortes de personnes, par quatre espèces d'imperfections qui travaillent à la détruire.

Il s'en voit qui manquent au principal, qui prennent l'ombre pour le corps, l'apparence pour la vérité, les moyens pour la fin, les accidents et les dehors pour la substance et pour l'intérieur, et qui abandonnent tout le solide pour s'attacher à de petits amusements de superstition, de légèreté d'esprit et de vanité. Ce sont les dévots faibles.

Il y en a d'autres qui, sous prétexte de ne vouloir que le spirituel et le caché, méprisent tout l'extérieur et le sensible, n'ont rien de doux, d'affectueux, de tendre ni de saintement passionné, n'ont aucun sentiment intérieur, ni aucune onction du Saint-Esprit qui n'agit nullement en eux. Pour se piquer d'être forts, ils le sont jusqu'à la dureté. Ce sont les dévots suffisants.

Il s'en rencontre des uns et des autres qui abusent de la dévotion pour couvrir leur oisiveté, et qui, aussitôt qu'ils se sont érigés en dévots avec éclat, comme s'ils avaient renoncé publiquement à l'exercice de leur charge, ne font plus rien de ce qu'ils devraient faire selon leur état : ce sont les dévots fainéants.

Quelques-uns enfin prennent la dévotion tout à fait bien, ils s'y adonnent de la belle manière, il semble que rien ne leur manque, ils ont de la solidité, de la tendresse, de l'application, ce sont d'admirables commencements; mais la légèreté naturelle, ou la lâcheté, à cause des difficultés, des contradictions et des respects humains qui les attaquent, les fait insensiblement relâcher et retomber dans leurs premiers déréglements. Ce sont les dévots inconstants. De sorte que la faiblesse et la superstition dans ceux-ci, l'insensibilité et la dureté dans ceux-là, la fainéantise et l'oisiveté des uns, l'inconstance et la lâcheté des autres, sont quatre puissants ennemis qui font un étrange désordre dans l'empire de la dévotion du siècle ; et il n'est pas fort aisé d'en trouver une, qui, pour être parfaite et victorieuse de tous ces ennemis, soit tout ensemble solide, tendre, active et généreuse.

Je la trouve pourtant aujourd'hui dans une femme admirablement dévote, et que nous pouvons dire l'être le plus certainement de toutes celles qui ont jamais fait profession de cette illustre qualité, qui sied si bien, particulièrement aux femmes, dont elle semble être principalement et le partage et l'ornement. Je la trouve, dis-je, dans Madeleine aux pieds de Jésus, et dans cette action que l'Evangile nous décrit, où sa dévotion paraît très-solide par son attachement à Jésus-Christ, infiniment tendre par son onction, très-agissante par le service qu'elle rend au Fils de Dieu, et fort constante, nonobstant les contradictions et les murmures de Judas. Voilà les quatre belles qualités de la dévotion de cette admirable dévote. Le Sauveur du monde a voulu qu'on les publiât par toute la terre, en prêchant cet Evangile, et en disant avec éloge ce qu'il nous représente qu'elle a fait en cette occasion, où elle fit si saintement éclater toutes les parties d'une véritable dévotion : *Ubicumque prædicatum fuerit hoc Evangelium in toto mundo, dicetur et quod hæc fecit in memoriam ejus* (*Matth.* XXVI). Accomplissons donc cet oracle, pour obéir à notre maître, et commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Ante sex dies Paschæ venit Jesus Bethaniam: Six jours avant cette dernière pâque où le Sauveur devait être immolé pour le salut de tous les hommes, il se rendit à Béthanie, où le souper lui fut magnifiquement préparé, chez un homme de qualité appelé Simon le Lepreux. Lazare, depuis peu ressuscité, y parut avec admiration des assistants, qui ne se lassaient point de regarder ce grand chef-d'œuvre de la puissance de son divin libérateur, qu'ils tâchaient d'honorer en ce festin. Marthe y prit le soin du service, s'appliquant à son ordinaire avec beaucoup d'empressement à faire en sorte que tout y fût splendide et bien servi. Marie, qui depuis sa conversion était devenue toute intérieure, toujours noblement occupée en elle-même, après la meilleure part qu'elle avait choisie, et toujours transportée de ce divin amour qui l'embrasait, prend une fiole d'albâtre qu'elle remplit d'une eau de senteur très-exquise et de très-grand prix, et ne songeant qu'à cet un nécessaire, qu'elle s'était mis si avant dans l'esprit et dans le cœur, elle entre, et sans se soucier, ni de festin, ni de sœur, ni de frère, ni de convié, ni de l'embarras du service, elle passe au travers de la salle et se vient jeter aux pieds de Jésus-Christ.

C'est cette première action qui nous fait voir la force et la solidité de la dévotion de cette excellente dévote, en ce qu'elle s'attache uniquement à Jésus-Christ, comme à sa fin et comme au centre de son cœur. Voilà tout le solide d'un chrétien en matière de piété, l'attachement au Fils de Dieu. La dévotion selon saint Thomas est une prompte volonté de s'appliquer avec ardeur à tout ce qui regarde le service et les intérêts de Dieu pour sa gloire. Mais parce qu'on se peut tromper et prendre pour service de Dieu ce qui ne l'est point du tout, de là vient qu'il y a beaucoup d'illusions et de fausses dévotions. Et pour empêcher ce désordre,

Dieu nous a donné Jésus-Christ, son Fils unique, le Verbe incarné, pour être le terme et comme le centre de toutes nos dévotions, Jésus-Christ, dans lequel nous ne saurions jamais manquer, et sans qui l'on ne doit et l'on ne peut jamais rien espérer de solide, ni de parfait, parce qu'il est la fin où il faut que tout se rapporte : *Ego sum A et Ω, primus et novissimus, principium et finis*, dit-il au chap. XXII de l'Apocalypse : Je suis le premier et le dernier ; le premier, parce qu'il est le Fils de Dieu, la première des productions divines dans l'éternité, et le commencement des ouvrages de Dieu dans le temps, puisque c'est en lui et par lui, comme par la cause exemplaire, le modèle et l'original de toutes les perfections, que tout a été fait : *Dominus possedit me in initio viarum suarum* (*Prov* VIII) ; et le dernier aussi, parce qu'il est homme, et que l'homme est la dernière, en ordre, des créatures que Dieu fit.

De l'admirable jonction de ce premier et de ce dernier au mystère de l'Incarnation résulte le divin Théandre, l'Homme-Dieu, le Verbe incarné, qui est le principe et la fin : *Principium et finis* : le principe de tous les biens de l'homme, puisqu'il n'en a que par Jésus-Christ ; et la fin où il faut que tout se rapporte et se réunisse, pour y trouver sa dernière perfection, parce que c'est en lui que toutes choses se réparent, selon cette parole de saint Paul : *Secundum beneplacitum ejus quod proposuit in eo in dispensatione plenitudinis temporum, instaurare omnia in Christo, quæ in cœlis et quæ in terra sunt, in ipso* (*Ephes.*, I). Ce que ce même apôtre renferme en deux mots, quand il l'appelle *Auctorem et consummatorem* (*Hebr.*, XII). L'auteur, voilà le principe de toutes les grâces ; et le consommateur, voilà la fin où elles reçoivent leur accomplissement dans la perfection de l'homme. Et c'est pour cela que David le nomme si souvent la fin, en tant de titres de ses psaumes, où l'on voit d'abord : *In finem*, c'est-à-dire, comme l'interprète saint Augustin, pour Jésus-Christ, pour le Messie : *Finis enim est Christus, non qui consumat, sed qui consummet* (*In Ps.* LVI). Car Jésus-Christ, dit-il, est la fin, et non pas celle qui consume et qui détruit, mais la fin qui consomme et qui achève : *Consumere enim perdere est ; consummare, perficere ;* car, qui dit consumer une chose, dit la perdre et la ruiner ; mais la consommer est toujours la rendre parfaite. C'est ainsi que la mort est la fin de tout : *Finis qui consumit*, et qu'on dit un tableau fini, c'est-à-dire, parfait et achevé : *Finis qui consummat. Finis ergo propositi nostri Christus est, quia in illo perficimur et ab illo perficimur, et hæc est perfectio nostra ad illum pervenire* : La fin donc de tous nos desseins doit être Jésus-Christ, parce que c'est dans lui et par lui-même que nous recevons toute la perfection dont nous sommes capables ; et celle-ci consiste à parvenir jusqu'à lui : *Sed cum ad illum perveneris, ultra non quæris, finis enim tuus est* : Et quand on y est arrivé, l'on ne cherche plus rien, l'on ne donne pas au delà. Pourquoi? c'est notre fin.

Sur cela raisonnons ainsi. Ce n'est jamais que dans la fin perfectionnante qu'on se repose et qu'on s'arrête, parce qu'on y trouve son bien, son établissement et son bonheur. Si l'on cherche quelque autre chose, ce n'est nullement pour s'y arrêter, mais seulement pour en user comme d'un moyen qui nous serve à parvenir à cette fin, et rien n'est bon, ni utile, ni estimable qu'en tant qu'il y conduit. Que l'on mette une pierre, si vous le voulez, par-dessus le firmament, plus élevée que les étoiles, elle souffre pourtant beaucoup de violence en cet état, n'étant point du tout en sa place ; et c'est pourquoi, si on lui donne la passage libre par quelque ouverture, elle traversera tous les cieux et ces grands espaces de l'air, et pénètrera les abîmes de la mer, allant toujours, ou, si on la retient, faisant effort, par sa pesanteur naturelle, pour passer outre jusqu'à la terre où elle s'arrête, parce qu'elle y trouve son terme, son centre et sa fin. Enfermez sous terre le feu dans un fourneau, qui soit, si vous le voulez, tout éclatant d'or et de pierreries, les pierreries ni l'or ne pourront jamais l'arrêter, et n'empêcheront point qu'il ne se fasse un passage au travers de tout ce qu'il rencontre, pour s'élever, s'il le peut, jusqu'à sa sphère, où il s'arrête et se repose, parce que c'est sa fin, c'est le centre où il a sa dernière perfection. Puis donc que Jésus-Christ est notre fin, d'où dépend tout notre bonheur, c'est à lui que notre cœur doit uniquement s'attacher et s'arrêter par la dévotion, et il ne peut regarder tout le reste, ni s'y appliquer ou s'en servir, que par rapport à cette fin et pour y parvenir, selon cette parole de l'Apôtre : *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi* (*Coloss.*, III).

Voici, voici la grande, l'héroïque et toute divine dévotion de Madeleine, Jésus-Christ. Depuis qu'elle eut le bien de le connaître et qu'elle se fut donnée si parfaitement à lui, au point de sa conversion, elle en eut l'âme toute pénétrée, elle n'eut plus que lui seul dans l'esprit et dans le cœur, comme la fin de ses pensées, de ses désirs, de ses affections et de toutes ses entreprises. Elle le cherche partout, et tout le reste, elle ne le veut que pour lui seul. Elle vient au logis de Simon, parce que Jésus-Christ y est. Elle demeure à Béthanie, c'est pour recevoir Jésus-Christ. Elle s'attache à Notre-Dame et aux autres femmes dévotes, c'est pour le suivre avec elles dans ses voyages ; elle monte au Calvaire, c'est pour être au pied de la croix ; elle va chercher les apôtres, c'est pour s'entretenir de Jésus-Christ. Jésus-Christ lui est tout, et tout, hors de Jésus, ne lui est rien.

Voilà tout l'essentiel et tout le solide de la dévotion d'un chrétien, Jésus-Christ ; un attachement cordial à son adorable personne, contempler ses perfections, méditer ses mystères, apprendre sa vie, goûter ses maximes, l'aimer de tout son cœur, le louer, le bénir,

procurer sa gloire de tout son pouvoir. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il entreprend, il ne le croit bon qu'en tant qu'il a rapport à Jésus-Christ. Il honore la Vierge d'un culte tout particulier, parce qu'elle est la mère de Jésus-Christ. Il révère ses saints, parce qu'ils sont ses serviteurs. Il les prie d'intercéder pour lui, c'est afin qu'ils le mènent à Jésus-Christ. Il orne les autels et les églises, parce que Jésus-Christ y est, et qu'elles lui sont consacrées en mémoire de ceux qu'il a voulu sanctifier. Il cherche partout Jésus-Christ, toutes ses pratiques spirituelles, ses prières, ses méditations, ses exercices, ses mortifications, ses petits offices, ses confréries, ses indulgences vont toujours là, comme à son but, et il les dirige éternellement à cette fin, pour impétrer de lui par lui-même la grâce de le bien connaître, de l'aimer, de le servir, de l'imiter et de s'unir parfaitement à lui, comme à son centre et à sa fin. Et si l'on n'agit pas en cette vue et qu'on néglige cet un nécessaire, tous ces chapelets de prix et de senteur, toutes ces médailles d'or et d'argent, tous ces oratoires si propres, tous ces petits habits en broderie, tous ces tableaux si curieux, tous ces exercices si particuliers et toutes ces pratiques si mystérieuses ne sont que superstitions, qu'abus, qu'amusements, que vanité et que bijoux spirituels.

Mais, parce que la solidité et la force dont je parle n'est pas comme la naturelle, qui est accompagnée de la dureté, il faut aussi que la dévotion, pour être forte et solide, ne laisse pas d'être tendre et sensible. C'est la seconde qualité que nous allons considérer brièvement, avec les autres, dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE

Cette prompte et fervente volonté de s'appliquer au service de Dieu en Jésus-Christ peut naître de la crainte ou de l'amour. De là vient qu'il y a deux sortes de dévotion dans les personnes mêmes qui s'attachent solidement à Dieu. Les unes sont arides, sèches, tristes, mélancoliques, ennuyeuses, parce qu'elles viennent de la crainte, qui est toujours accompagnée d'inquiétude, d'amertume et de tristesse. Les autres sont tendres, affectueuses, douces, agréables, délicieuses et toutes comblées de joie, parce qu'elles naissent de l'amour, et de l'amour divin, qui, comme dit souvent saint Augustin, a toujours la douceur et le plaisir qui l'accompagne et qui en est inséparable. Voilà pourquoi, quand une âme s'attache par esprit d'amour à Jésus-Christ, ce divin amant et ce bien-aimé verse dans elle une douceur et une joie qui adoucit toutes les peines qu'on souffre dans les exercices de la dévotion solide, fortifie son infirmité, lui fait mépriser tous les biens sensibles, lui ôte l'appréhension des maux de cette vie, l'établit dans la paix et la tranquillité de conscience, échauffe ses affections et lui donne sans cesse de nouveaux désirs de s'attacher plus fortement à Dieu, faisant consister en cela tout son bonheur, comme l'expliquent saint Bernard, au sermon premier de tous les saints, et Denys le Chartreux, au livre de la Contemplation, article 12.

C'est ce que les saints appellent si souvent, selon l'Ecriture, l'huile mystique et l'onction du Saint-Esprit, parce que, comme l'huile adoucit et amollit bientôt ce qu'elle pénètre, et se répand aux environs par une subtile communication de ses esprits, qui en peu de temps vont bien loin, ainsi cette délicieuse impression du Saint-Esprit, cette douceur affectueuse de la dévotion qui vient de l'amour, attendrit l'âme, amollit le cœur et adoucit tout ce qui se rencontre de pénible au service de Dieu, et s'étendant de la partie supérieure de notre âme, qu'elle a pénétrée, jusqu'à l'inférieure et à l'appétit sensitif, elle y forme la dévotion sensible, qui fait sentir, même au corps, les douceurs et les délices de l'esprit, par les transports et les mouvements de joie qu'il lui communique, en se répandant au dehors (*Dionys. Cart.*, *ibid.*); ce qui faisait dire à David : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (*Ps.* LXXXIII). Et de là viennent les soupirs, les élancements, les transports, les larmes de joie et les autres marques sensibles d'un cœur qui, comme parle l'Ecriture, s'étend, s'élargit, se brise, se fend, se fond, se consume et s'anéantit en Dieu.

Voilà justement le cœur de Madeleine dans les sacrées extases et les délicieux transports et entretiens de sa dévotion. C'est la chaste amante de Jésus-Christ ; elle s'attache uniquement à lui comme à son centre et à sa fin, par la dévotion solide, et celle-ci est infiniment tendre dans elle, parce qu'elle est née de l'amour : *Amore currit saucia*, comme chante l'Eglise dans l'une de ses hymnes pour cette sainte, *pedes beatos ungere*, *lavare fletu*, *tergere comis*, *et ore lambere* : elle était blessée de l'amour divin, et cette blessure, enflammée par un si beau feu, la pousse et la porte par ses ardeurs aux pieds du Fils de Dieu, pour les laver, les essuyer, les parfumer, les oindre d'un précieux baume, les baiser : *Maria ergo accepit libram unguenti nardi pistici.*

Elle remplit une riche fiole d'une eau admirable, qui se tirait de l'épi du nard, et non pas de la feuille, comme la commune, et, s'étant rendue auprès du Sauveur du monde, elle casse tout à coup son vase, elle répand sur sa tête cette précieuse liqueur, elle en arrose ses pieds, et ne prend point, pour les essuyer, d'autre serviette que ses cheveux ; elle lui rend enfin cet office avec tant de ferveur et un si parfait épanchement de son cœur, aussi bien que de son huile aromatique, qu'après l'avoir bien parfumé, elle embauma tout le logis de la douce odeur de cette liqueur. De sorte que tous ces fervents exercices de sa dévotion sont tout autant d'effets de l'amour divin dont elle est si parfaitement animée. Voilà pourquoi il répand dans son âme une délicieuse ardeur, une douceur et une joie toute céleste, laquelle s'étendant

jusque sur son corps par ces actions extérieures, qui en sont les marques sensibles, nous fait admirablement connaître par elles tout ce qui se passait en même temps dans son intérieur.

Elle oint les pieds de Jésus-Christ, et l'amour de Jésus répand dans son âme cette onction qui la lui consacre et la lui dévoue par son ardente et affectueuse dévotion; elle brise son vase, et son amour brise son cœur; elle répand l'eau de senteur, et bien plus encore ses affections et toute son âme dans celle de Jésus. Toute la salle fut remplie de l'odeur d'un baume si précieux, et son âme étant parfumée d'une dévotion si douce et si divine, qui l'a toute pénétrée, remplit le cœur de Jésus-Christ d'une si agréable odeur, selon ces paroles, qui semblent être dans le sacré Cantique une prophétie de cette action : *Dum esset rex in accubitu suo, nardus mea dedit odorem suum* (*Cant.* I) : Lorsque Jésus était à table, en ce festin de Béthanie, je fis sentir dans toute la salle l'odeur de cette excellente eau de nard que je répandis sur sa tête et sur ses pieds; en même temps ce roi des cœurs se trouvait dans le mien au festin nuptial de son épouse, et ce fut aussi pour lors que j'y répandis la douce odeur de cette ardente et affectueuse dévotion qui lui ravit le cœur.

Otez-moi ces dévots farouches, insensibles et rebutants, qui n'ont point de douceur ni de tendresse pour Dieu ni pour les hommes, ces dévotions d'esprit fort, de spéculation, de raisonnements, de grands mots, d'embarras mystérieux et de hautes conceptions, et qui n'ont rien du tout d'affectueux, de tendre et de sensible; elles ne sont pas au goût du Fils de Dieu, et n'ont point de parfum ni d'agréable odeur pour lui, non plus que celles de ces fainéants qui décrient la dévotion, en la rendant oisive et inutile.

TROISIÈME PARTIE

Vous en voyez qui, aussitôt qu'ils se sont faits dévots, renoncent à la charge où la Providence de Dieu les avait mis; ce qui est une des plus grandes illusions du diable, qui leur met en tête ce bizarre dessein, pour empêcher qu'il n'y ait force gens de bien dans les charges qui s'en acquittent avec intégrité.

Un gentilhomme qui s'est mis à la dévotion ne va plus à la guerre, sous prétexte de pouvoir vivre avec plus de recueillement et dans les exercices des bonnes œuvres; c'est pour lors, au contraire, qu'il y faut aller et qu'il y faut faire de plus belles actions, pour donner du crédit à la vertu, et pour apprendre aux faux braves qu'elle s'accorde parfaitement avec le grand courage et la véritable valeur.

Un officier, un juge, un avocat, embrassant la dévotion, quittera le palais et le barreau, pour être, dira-t-il, plus intérieur dans la solitude et le silence, et pour y faire plus assurément son salut, en faisant pénitence. Illusion! c'est pour lors qu'il faut être plus attaché que jamais à sa charge, et plus assidu au palais et dans les affaires, pour y soutenir le bon droit des personnes indéfendues, et pour empêcher que la brigue et la faveur, et les sollicitations ne l'emportent sur la justice.

Un autre retenant sa charge, en néglige les fonctions pour se trouver éternellement à de certaines assemblées, où l'on traite souvent de bien des choses dont le soin appartient à d'autres gens selon les ordres de la Providence divine. Une dévote passera la plupart du temps à l'église sous prétexte de conférence, de direction, de pratiques spirituelles, d'oraison mentale, de petits offices, et laissera tout en désordre à la maison. De sorte que ces gens-ci pensant faire honneur à la dévotion, la déshonorent étrangement, en la faisant passer pour une spécieuse oisiveté, une honnête fainéantise et une occupation inutile, contre cet oracle du divin Paul : *Pietas ad omnia utilis est* (I *Tim.*, IV): La dévotion sert à tout, parce qu'encore qu'elle soit contemplative, elle doit être pourtant très-agissante, puisque notre perfection consiste en l'action et qu'on ne contemple que pour agir.

Dieu, qui est infiniment parfait, est aussi infiniment actif. Il se contemple lui-même, et sa contemplation est si agissante, qu'elle produit un terme infini en son Fils unique. Ces deux divines personnes sont éternellement occupées à s'entraîmer dans la vue de leurs perfections; mais c'est d'une affection si active et si efficace, qu'elle produit le Saint-Esprit. Jésus Christ contemplait sans cesse son Père, et en le contemplant, il faisait toujours ce qui lui était agréable : *Quæ placita sunt ei facio semper* (*Joan.*, VIII).

Sur ce modèle, regardons notre merveilleuse dévote. Encore qu'elle représente par sa dévotion la vie contemplative, sa contemplation pourtant n'empêche point du tout son action. Elles s'accordent l'une et l'autre parfaitement bien, elle contemple en agissant et elle agit en contemplant, et de ces deux choses résulte sa dévotion agissante, mais d'une action qui est tout ensemble libérale, fervente et spirituelle, en quoi nous avons tous les caractères d'action vraiment dévote.

Elle se présente à Jésus-Christ, qui occupait tout son esprit et tout son cœur, par la considération et par l'amour de ses adorables perfections. La voilà qui contemple en même temps elle agit. Mais comment? elle casse sa fiole toute pleine de cette eau de si grand prix, et la répand ainsi sur son cher Maître, afin qu'il n'en demeure pas une seule goutte qu'elle n'emploie si noblement à un usage si divin. Elle donne tout sans réserve, non pas comme ces âmes partagées entre Dieu et le monde, qui veulent bien donner une partie du cœur à Jésus-Christ, mais c'est en réservant l'autre pour son rival. Celle-ci donne tout.

Et voyez de quelle manière et de quel air plein de ferveur. Elle entre avec précipitation dans la salle, et ne regardant ni frère, ni sœur, ni maître du festin, ni conviés, ni

service, ni domestiques, elle va se jeter aux pieds de Jésus, elle les lave et les essuie de ses cheveux, ne trouvant pas que ce soit assez d'employer à cela le linge et la soie; et emportée par les ardeurs de sa dévotion, elle rompt, par une sainte impatience, son vase d'albâtre pour épancher plutôt sur lui toute cette liqueur si précieuse, sa ferveur ne lui permettant pas d'attendre qu'elle s'écoule doucement, de se donner le loisir de la distiller goutte à goutte.

Enfin son action est toute spirituelle, il n'y a rien de la nature, du tempérament, de l'humeur, du caprice, de la fantaisie, de l'amour-propre, de la passion, ni de ces autres principes défectueux, quoique cachés et travestis, qui font si souvent agir les dévots et les dévotes d'aujourd'hui. Elle n'agit en cette rencontre que par le mouvement du Saint-Esprit, qui de son action fait un mystère et une prophétie: *Prævenit ungere corpus meum in sepulturam :* Le Saint-Esprit la fait agir pour donner un présage de ma mort prochaine et de ma sépulture, elle en fait déjà par avance les frais dans cette onction mystérieuse. Comme elle doit être prévenue par la résurrection du Sauveur du monde, quand elle viendra de grand matin au sépulcre pour embaumer son corps, aussi son amour, qui ne peut manquer son coup, ni se tromper en ses desseins, prévient déjà, sans le savoir, le temps auquel elle lui veut rendre cet office. C'est donc le seul esprit de Dieu qui la conduit et qui la règle, et ensuite il n'y a pas lieu de s'étonner si, comme il est l'esprit de force, il lui donne en cette occasion tant de courage, de constance et de fermeté pour mépriser et pour vaincre tout ce qui s'oppose à son action, et le formidable parti qui se forme contre elle; c'est la dernière qualité d'une véritable dévotion.

QUATRIÈME PARTIE.

Cette action surprit extrêmement Judas, et il en eut un étrange dépit, parce qu'il crut qu'elle lui faisait perdre le gain qu'il eût fait sur le prix de cette liqueur, si Madeleine se fût contentée de la présenter au Sauveur du monde; mais de peur de trahir son avarice, n'osant éclater sans quelque spécieux prétexte, il le prit aisément sur le scandale qu'une pareille profusion pouvait donner, et sur la perte qui en revenait aux pauvres qui eussent pu en profiter; et il fit tant par ses murmures, qu'il fit entrer dans ses sentiments quelques-uns des conviés et même des disciples, de sorte qu'ils s'entredisaient les uns aux autres en parlant à demi-bas: *Ut quid perditio hæc?* A quoi bon cette prodigalité? c'est perdre bien mal à propos ce qui pouvait être plus utilement employé, on eût fait, en vendant cette liqueur, une somme considérable pour la distribuer aux pauvres; ne valait-il pas bien mieux faire cette charité, qu'une dépense si vaine et si superflue?

Marie, qui était tout joignant la table, aux pieds du Fils de Dieu, entendait bien tous ces discours; mais comme Jésus-Christ lui était tout seul infiniment plus que tout le monde et qu'au prix de lui tout le monde ne lui était rien, elle poursuivit constamment et généreusement ce qu'elle avait entrepris pour la gloire et pour le service de son Maître, et conservant dans sa profonde humilité cette sainte et noble fierté qui lui fit mépriser tout ce que ces gens déchaînés contre elle pensaient et disaient de son action, qu'ils traitaient de scandaleuse prodigalité, elle versa, malgré leurs murmures et leur médisance, jusqu'à la dernière goutte de son baume, sans même leur dire un seul mot pour sa justification. Aussi le Fils de Dieu, ravi de cette inébralable fermeté, entreprenant sa défense, fit son éloge : *Ut quid molesti estis? sinite illam ; bonum enim opus operata est :* Pourquoi l'attaquez-vous injustement? laissez la faire, elle agit admirablemont. Le même Evangile qui publiera mes actions, mêlant son éloge avec le mien, fera savoir à toute la terre ce qu'elle a fait pour moi, afin qu'on en conserve éternellement la mémoire avec celle de mon nom.

O heureuse servante de Jésus! que vos services ont été magnifiquement récompensés et bien au-delà du centuple, puisque le Fils de Dieu s'est fait votre panégyriste en toutes les occasions pour vous défendre. Vous avez eu le destin, si je l'ose dire, et la fatalité de tous ceux qui veulent se dévouer au service de Dieu, il faut qu'ils se préparent à souffrir et à être persécutés, selon l'avis du Sage, qui leur dit : *Accedens ad servitudinem Dei præpara animam tuam ad tentationem* (*Eccli.*, II). Dans la maison du pharisien où vous fîtes si hautement éclater votre merveilleuse conversion, ce superbe vous maltraita. Dans votre château, vous étant rendue aux pieds de Jésus-Christ pour profiter de ses admirables discours, Marthe vous entreprit, vous accusant avec chaleur du peu de soin que vous preniez de l'assister; et dans le logis de ce Simon où vous êtes tout occupée à honorer le Fils de Dieu avec tant de dévotion, il n'y a pas même jusqu'à des apôtres qui ne s'élèvent contre vous, aussi bien que Judas. Rien de tout cela n'est capable de vous ébranler dans votre sainte résolution. Vous poursuivez toujours votre entreprise, sans rien dire, avec plus de ferveur, malgré tant de murmures et tant de contradictions, toujours ferme, toujours invariable, parce que votre amour vous a fortement attachée à Jésus-Christ, qui est la pierre inébranlable; et c'est aussi cette constance héroïque et cette invincible fermeté d'âme qu'il a voulu sur-le-champ couronner de ses éloges en toutes ces rencontres, où il vous a donné tant de louanges si dignes de vous et de lui.

Chrétiens, faites-vous état de dévotion de vous donner entièrement à Dieu et d'entreprendre ensuite force bonnes œuvres à son service? Faites état aussi en même temps que vous aurez beaucoup de contradictions. Il y aura des gens de bien, qui par faux zèle, comme ces disciples, ou pour être préoccupés et mal instruits, y trouveront à dire. Il y aura des gens du monde qui s'en moque-

ront et qui vous traiteront de faibles. Il s'en trouvera même de plus méchants, qui, comme Judas, cabaleront contre vous, et qui tâcheront de ruiner vos desseins. Que ferez-vous parmi tant d'attaques, et que deviendra cependant votre dévotion? Ecoutez notre Maître en cette belle parabole de deux hommes qui bâtirent chacun une belle et grande maison avec beaucoup de peine et de dépense. Quand tout fut achevé, il survint tout à coup un grand orage mêlé de vents et de pluies, qui enflèrent les torrents et les ruisseaux, qui, descendant et se précipitant impétueusement par les ravines, donnèrent contre ces maisons exposées à leur violence; l'une n'y put résister fort longtemps, de si rudes secousses l'ébranlèrent bientôt si fort, qu'elle fut misérablement renversée par terre, et au lieu de tant de beautés qu'elle avait auparavant, on ne vit plus qu'une pitoyable confusion de toutes choses dans ses ruines. D'où vint cet accident? c'est que cet homme fut si peu avisé, qu'il bâtit sa maison sur le sable : *Ædificavit domum suam super arenam* (*S. Luc*, VI). L'autre fut bien plus sage et en usa tout autrement, il creusa bien avant jusqu'à ce qu'il eût rencontré la pierre vive, pour y poser les fondements, il bâtit sur le roc; et c'est pourquoi son bâtiment, bien loin de tomber, en devint plus beau. Les vents servirent à ôter la poussière de ses murailles, les pluies, à laver son toit, et les ravines et les courants d'eaux, à nettoyer toute la place aux environs; la maison subsista toujours durant l'orage et n'en fut point ébranlée. Pourquoi? *Fundata enim erat super petram :* Elle était fondée sur la pierre.

Nous bâtissons dans nous-mêmes, par la dévotion, un grand édifice spirituel, qui doit s'élever jusqu'à Dieu. Il s'en voit dont l'ouvrage paraît parfaitement beau, durant le beau temps de la consolation, de la prospérité temporelle et spirituelle, et de la première ferveur. Mais dans l'orage de l'adversité, des contradictions des hommes, des tentations, tout tombe, tout s'en va par terre, et au lieu de tant de vertus qu'on admirait auparavant, on ne voit plus que les premiers déréglements d'une vie toute en désordre. D'où vient une chute si déplorable? *Ædificavit domum suam super arenam*, cette dévotion n'était fondée que sur le sable mouvant de la légèreté d'esprit, de l'humeur, du caprice, de la vision, de l'amour de la nouveauté et même de la mode qui a sa vogue et sa suite en dévotion, aussi bien qu'en toute autre chose.

Ah! chrétiens, évitez cette folie et bâtissez comme le Sage. Creusez bien avant par une profonde méditation de l'Evangile jusqu'à ce que vous arriviez à la pierre vive, à Jésus-Christ, par une grande connaissance de ses perfections divines. Attachez-vous à lui par une affectueuse volonté, par un tendre et ardent amour pour son adorable personne. Que ce soit là le centre où votre esprit et votre cœur tendent toujours, par vos pensées et par vos actions. Elevez sur ce fondement votre édifice, faisant de bonne foi, en gens d'honneur, les fonctions de votre charge et de votre condition pour l'amour de lui, pour lui plaire, pour vous soumettre aux ordres de sa providence, pour unir vos actions aux siennes, et pour leur donner par cette union un prix de valeur infinie.

Après cela, que l'orage s'élève, que les vents soufflent, que la pluie et la grêle tombent, que toutes les eaux se débordent et que tous les torrents s'enflent contre vous dans toutes les afflictions imaginables et dans les plus opiniâtres persécutions des démons et des hommes, votre dévotion, bien loin de tomber, et de se détruire, en sera plus belle et plus éclatante, et subsistera toujours, en triomphant de la fureur de toutes les tempêtes qui la battent, sans jamais la pouvoir abattre. Et pourquoi? *Fundata enim erat super petram*, parce qu'elle est fortement établie sur Jésus-Christ, qui, étant sa pierre fondamentale sur la terre, en sera le couronnement au ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVI.

POUR LE MARDI SAINT.

L'art de bien mourir, sur le modèle de la mort de Jésus-Christ.

Jesus autem emissa voce magna expiravit.

Jésus jetant un grand cri, rendit l'esprit (*S. Marc, chap.* XV).

Pour bien mourir il faut la préparation de l'âme pour le spirituel, la disposition de ses biens pour le temporel, et puis les actes de vertus qui accompagnent la mort et la rendent bonne et précieuse devant Dieu. Voilà ce que nous prêchons éternellement qu'il faut faire, et à quoi nous portons si ardemment tous les chrétiens, quand nous parlons de l'art de bien mourir. Voilà le devoir d'un chrétien mourant et que chacun désire pour soi-même qu'il puisse accomplir très-parfaitement quand il faudra sortir de cette vie, parce que c'est de cela que dépend tout notre bonheur éternel. Et je dis même qu'il n'y a personne qui, aussitôt qu'on lui fait entendre qu'il faut mourir et qu'il n'y a plus d'espérance de lui sauver la vie, ne se mette en état de faire le plus exactement qu'il peut ces trois choses, qui sont nécessaires pour bien mourir.

Mais, hélas! chrétiens, nous prenons le change, ce n'est pas là l'importance de notre affaire; car il y a sans doute ici un grand désordre dont on ne s'avise guère, et ensuite un très-grand inconvénient qui en naît; et il faut enfin, si nous sommes sages, que nous fassions tout le possible pour nous garantir de l'un et de l'autre. Le désordre est que dans tout le reste, qui nous importe si peu, on s'apprend, on s'exerce, on répète et l'on fait effectivement ce qui se doit faire en exécutant la chose, afin qu'on y réussisse parfaitement quand il la faudra faire tout à bon. Et ici l'on attend à faire ce qu'il faut pour bien mourir, jusqu'à ce qu'on meure. Qu'il faille danser un ballet, on le répète

tant de fois auparavant pour danser juste et en cadence au jour qu'on a destiné pour le danser. Quand on veut jouer une comédie, on s'y exerce si longtemps avant et si souvent, et en faisant avec la même application tout ce qui se doit faire sur la scène au jour de la représentation. Et pour l'unique action qui nous est de la dernière importance et d'où dépend toute notre fortune pour l'éternité, en un mot, pour bien mourir, comme si l'on était fort assuré de n'y point manquer, on s'en met l'esprit en repos, et sans prendre aucun soin de s'exercer, de s'apprendre, d'étudier cette action et de la répéter souvent, on attend à la faire précisément au temps qu'il faut mourir. De là naît ce grand inconvénient, qu'on ne voit que trop souvent par une malheureuse expérience, que, comme la plupart du temps on est surpris en cent différentes manières, et qu'on n'a ni force, ni commodité, ni assistance, ni loisir, ni jugement, il arrive aussi très-souvent qu'on meure sans avoir jamais fait bien exactement ce qu'il faut pour bien mourir.

Mais le moyen de s'apprendre ici et de s'exercer, en répétant une action qui ne se fait jamais plus d'une fois, puisque nous n'avons qu'une mort ! Chrétiens, ce qui nous importe à la mort, n'est pas ce qui arrive de nécessité, la séparation de l'âme d'avec le corps, qui est commune aux bons et aux méchants, aux prédestinés et aux réprouvés; mais c'est ce qui précède et qui accompagne ce moment fatal, ce qui dépend de notre liberté, et que nous pouvons, s'il vous plaît, répéter plusieurs fois. Nous ne pouvons, à la vérité, mourir qu'une fois de cette mort naturelle qui est de tous les hommes, mais il est en nous de mourir plusieurs fois de cette mort spirituelle et d'apprentissage, par anticipation d'esprit, en faisant en bonne santé ce qu'on doit faire quand on meurt; ce qui n'est le propre que des gens de bien, qui ont un soin particulier de leur salut.

Et parce que pour bien répéter une action il faut avoir un fort bon maître qui enseigne et qui fasse agir, en faisant lui-même ce qu'il faut qu'on fasse, et en instruisant ainsi par son exemple, regardons en ce temps consacré à la mort du Fils de Dieu, regardons Jésus-Christ mourant, et n'apprenons pas seulement de lui ce que nous devons faire pour mourir comme lui, mais en l'étudiant à cet instant de sa mort, qui est le modèle de la nôtre, faisons tous les ans pendant ces saints jours ce qu'il fait en mourant, afin que, suivant son exemple, nous nous exercions pendant notre vie à mourir comme lui. De toutes les manières de se préparer à la mort il n'en est point de plus solide. Car ou nous mourrons à loisir, ou nous serons surpris. Si nous avons du temps, la pratique de bien mourir, que nous aurons si souvent exercée, nous sera très-facile et délicieuse à la mort, nous réussirons excellemment bien en cette importante action. Si nous sommes surpris, nous aurons fait plusieurs fois ce qui nous servira pour ce moment, et ce que Dieu par sa miséricorde acceptera pour ce temps-là, puisque nous aurons fait de notre part ce qui par sa grâce dépend de nous. Voici donc ma pratique.

Durant ces trois jours destinés à célébrer la mort de Jésus-Christ, conformez la vôtre à la sienne. Et pour cela faites un peu de retraite, quittez l'embarras des affaires, et vous considérant au même état que vous seriez, si le médecin ou le confesseur vous avait dit : Monsieur, Madame, il faut aller à Dieu, il vous appelle; faites maintenant de tout votre cœur ce qu'assurément vous feriez pour lors. Eh quoi? ces trois choses que nous avons dites, et que le Fils de Dieu fait en mourant, la préparation pour le spirituel, la disposition du temporel, et les actes qui accompagnent et qui font la mort précieuse des saints. Voyons et faisons tout ceci.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Fils de Dieu, dont l'âme était inséparablement unie à la divinité, n'eut pas besoin de se préparer à la mort, parce que cette âme fut toujours également sainte et bienheureuse, et dans son corps, et au point de sa séparation, et depuis qu'elle en fut sortie, et après qu'au troisième jour elle y fut rentrée. Et néanmoins, comme il nous a voulu donner aussi bien l'exemple de bien mourir que celui de bien vivre, il a voulu se préparer à ce passage par toutes les choses qui nous sont pour lors utiles, ou nécessaires, à savoir, la pénitence, la communion, l'extrême-onction et l'assistance de celui qui nous aide à bien mourir.

Toute la passion de Jésus-Christ, quoiqu'il soit l'innocence même, n'est pourtant autre chose que la pénitence générale qu'il a faite des péchés de tout le monde, pour être l'exemple de celle que nous devons faire de nos propres péchés, chacun en son particulier.

Voilà la première chose qu'il faut que vous fassiez pendant ces trois jours de votre mort spirituelle, pour bien préparer vôtre âme; une bonne confession qui contienne une revue des principaux points, en quoi vous avez le plus offensé Dieu durant le cours de cette année. Et cela sans scrupule, sans inquiétude, sans embarras et sans gêne de conscience, vous confiant en la miséricorde infinie de Dieu, qui ne veut point tout ce petit détail et cette chicane de conscience, qui ne sert à rien qu'à mettre la confusion dans votre esprit et le trouble dans votre cœur. Arrêtez-vous principalement à concevoir une grande douleur d'avoir tant offensé un si bon Maître, qui mérite infiniment d'être aimé, et à former une forte et puissante résolution de lui consacrer désormais tout le reste de votre vie. Et parce que vous n'avez pas pour lors les douleurs de la maladie qu'on fait accepter au malade en satisfaction de ses péchés, faites quelque aumône extraordinaire et quelque acte de pénitence, par le jeûne, par la retraite et le silence, par les oraisons et par la visite des saints lieux et du saint sacrement, avec beaucoup de re-

cuellement, afin de satisfaire à la justice divine plus pleinement, en ajoutant de vous-mêmes quelque chose à la pénitence qu'on vous aura donnée. Et pour la rendre plus complète, comme si c'était la dernière de votre vie, examinez s'il n'y a point quelque scandale à réparer, quelques écrits et quelque médisance à rétracter, quelque réconciliation et quelque restitution à faire. Voyez ce que vous devez à vos créanciers, aux artisans, aux marchands, à vos serviteurs; tâchez d'y satisfaire en ce temps-ci, ou si cela ne se peut, mettez tout par écrit, afin qu'en cas qu'il arrive quelque accident, votre négligence ne soit préjudiciable à personne.

En second lieu, Notre-Seigneur se disposant à mourir, institua le saint sacrement de l'eucharistie, que nous pouvons dire qui est une excellente préparation à la mort, par une mort anticipée, et anticipée par esprit, toute semblable à celle dont je parle ici, puisqu'il l'institua comme la représentation de sa mort, où par le sacrifice non sanglant il faisait voir ce qu'il accomplirait bientôt par celui de la croix. De sorte qu'il voulut se communier de ses propres mains, la veille de sa mort, pour se fortifier, si j'ose parler ainsi, par soi-même et pour se mettre en état de mourir pour tous les hommes, c'est-à-dire, pour leur salut et pour leur exemple.

Pour bien contretirer sur nous ce beau trait de son aimable mort, il nous a commandé de le recevoir, et l'Eglise déterminant le temps de cette obligation, l'a fixé premièrement à celui de Pâques, et puis à celui de la mort. Quand les chrétiens de la primitive Eglise allaient au martyre, ils recevaient l'eucharistie, et, fortifiés de ce pain des forts et des héros, comme l'appelle le Psalmiste, ils devenaient non-seulement intrépides et invincibles, mais aussi formidables à toutes les puissances de la terre, de l'enfer et à toute la rage des tyrans : *Erit firmamentum in terra Ps.* LXXI, *Al. vers., Panis heroum*). Et quand un chrétien est près de mourir, il est obligé de la recevoir, pour y trouver des forces qui le fassent triompher de tous les efforts des démons. Et parce que la mort est le grand voyage de l'éternité, que pour en faire un de cette nature il faut une grande provision pour la subsistance de celui qui l'entreprend, et que la grande nourriture du christianisme est Jésus-Christ, qui dans l'eucharistie est ce grand souper de l'Evangile, où sur le soir, à la fin de la vie, il traite magnifiquement les siens, on le prend pour lors en cette qualité et par forme de viatique, avec une particulière assistance pour bien mourir, que Dieu donne selon la disposition du malade et par les prières de l'Eglise, qui le lui administre avec ces paroles : *Accipe, frater, Viaticum corporis Domini nostri Jesu Christi, qui te custodiat ab hoste maligno, et perducat in vitam æternam :* Recevez, mon frère, le viatique du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous défende et vous protége contre les attaques de notre ennemi, et vous conduise à la vie éternelle. Ce qui nous est représenté dans le prophète Elie, qui, en faisant ce grand voyage de quarante jours à travers les déserts de l'Arabie, jusqu'à la montagne d'Oreb, où il vit Dieu, reçut de l'ange ce petit pain mystérieux cuit sous la cendre, qui lui donna le courage et les forces de l'accomplir heureusement sans se lasser, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à cet heureux terme où Dieu l'attendait. Or, vous ne savez pas si à l'heure de votre mort vous vous trouverez en état de recevoir un si grand bien. Voilà pourquoi vous devez faire la communion pascale en forme de viatique, non pas absolument, mais au cas que vous n'ayez pas à la mort la commodité de jouir d'une grâce si importante. Et vous la devez faire, en priant Dieu qu'il accepte votre communion pour ce temps-là, et que la grâce qu'elle produit maintenant en vous, il vous la donne à ce moment; qu'elle vous soit un antidote contre la mort et un remède d'immortalité, un gage assuré de votre salut et un présage certain de votre bonheur. Et sur cette assurance vous direz avec le Psalmiste : *In pace in idipsum dormiam et requiescam. Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es* (*Psal.* IV, XXII) : Si je me trouve durant un voyage si dangereux dans les plus épaisses ténèbres de la mort, je ne crains pourtant rien et j'ose même mépriser tant de terribles ennemis qui m'environnent, vous ayant avec moi, Seigneur, qui êtes mon asile, ma lumière et ma force.

Troisièmement, Jésus-Christ allant à la mort voulut souffrir les violents efforts de ce combat intérieur de la nature contre les terreurs et les approches d'une mort aussi étrange que la sienne; ce qui fit dans lui cette terrible agonie qui alla jusqu'à lui tirer de toutes les parties de son corps cette sueur de sang et d'eau dont il fut tout couvert. Ce fut pour lors que, comme dit saint Luc : *Apparuit ei Angelus de cœlo confortans eum* (*Luc.* XXII), un ange vint du ciel pour l'encourager, en lui représentant tous les motifs qui l'obligeaient à l'accomplissement du grand mystère de la rédemption du monde, malgré toutes les répugnances naturelles de la faiblesse humaine. Or, il est certain que le Fils de Dieu, qui est la force même et la source de toute consolation qu'il a de lui-même dans soi, ne pouvait être susceptible des violences de cette agonie et de ces craintes, s'il ne l'eût voulu, et qu'il n'avait nullement besoin du secours des anges pour fortifier la nature dans un si étrange combat. Il en voulut pourtant user de la sorte pour notre exemple et pour notre salut : pour notre salut, parce que ces craintes et cet abattement d'esprit et le besoin qu'on a de quelqu'un qui console et qui fortifie en cette extrémité font une partie des peines du péché qu'il a voulu prendre sur lui; et pour notre exemple, afin de nous montrer par une excellente figure ce que nous avons à faire dans la même occasion, pour nous fortifier par le sacrement de l'extrême-onction et par l'assistance de ceux qui nous aident à bien mourir.

Un homme qui meurt est dans l'agonie, c'est-à-dire, dans un secret combat de l'âme contre les craintes, les douleurs et les approches de la mort, et contre les tentations du malin esprit, qui fait les derniers efforts dans la dernière occasion. Pour nous fortifier dans ce combat il y a deux moyens : le sacrement de l'extrême-onction et l'assistance de ceux qui nous aident et qui nous consolent en cette grande extrémité. C'est pour cela particulièrement que ce sacrement est institué; pour fortifier et encourager l'esprit contre tant d'ennemis qui l'attaquent, et pour le rendre habile à bien combattre, en le soulageant et en le délivrant de tous les restes des péchés, fussent-ils mortels et qu'il ne sût pas ; ce qui se fait par l'application du sang de Jésus-Christ, représenté par l'huile, dont les lutteurs se faisaient oindre pour se rendre plus souples et plus habiles à la lutte. Et c'est ce que nous figure, pour notre exemple, cette sueur de sang, laquelle fut une onction mystérieuse dont il se servit pour le dernier combat qu'il allait rendre contre le péché, la mort et l'enfer.

Or, il arrive très-souvent, ou qu'on ne reçoit pas ce sacrement, parce qu'on est surpris, ou que, pour avoir trop différé, soit par négligence, soit pour la frayeur qu'il fait ordinairement aux malades, on n'a plus la raison ni l'esprit libres; d'où il arrive que l'effet n'en est pas si grand et si favorable qu'il serait, si la disposition du malade était meilleure, par l'accompagnement des actes proportionnés à ce qui se fait dans l'administration du sacrement. Voilà pourquoi dans cette pratique de la bonne mort mettez-vous par esprit avec Jésus-Christ agonisant, et demandez-lui quelque goutte de cette liqueur précieuse qui coule de son corps, pour vous servir d'une onction spirituelle, et qu'il vous donne, en vertu de ce sacré sang, à l'heure de la mort, les grâces que produirait en vous ce sacrement si vous le receviez. Et pour suppléer au défaut d'un homme qui vous rende office à la mort et qui peut vous manquer, puisqu'il y en a tant, même des plus grands saints, qui sont morts, ou subitement, ou sans assistance, abandonnés de tout le monde, priez votre ange, vos saints tutélaires et surtout la reine des anges et des saints de vous fortifier, de vous consoler, de vous conforter et de vous inspirer à ce grand moment tout ce qu'il faut pour bien mourir. Et cela fait, comme si vous aviez reçu tous les sacrements, plein de force et de jugement, vous voilà justement en l'état où il faut que vous soyez pour donner ordre au temporel.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ sur la terre était roi, maître, père de famille et particulier. En toutes ces qualités il avait un esprit, un corps, des amis et des ennemis, une mère, une épouse, des enfants, des disciples, des serviteurs et des sujets. D'ailleurs, quoiqu'il fut extrêmement pauvre, il avait pourtant toutes les richesses et tous les trésors de la divinité qu'il possédait, et disposant, avant de mourir, des intérêts et des affaires de sa grande maison, qui est le monde, il fit l'exacte distribution de ses biens par son testament, auquel il donna force par sa mort, comme parle saint Paul aux Hébreux, chap. IX.

Il donna son esprit à Dieu son père : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum;* son corps à la Vierge, qui le reçut à la descente de la croix, et à Joseph d'Arimathie, pour le consigner au sépulcre. Il institua pour ses héritiers tous les chrétiens par le baptême : *Hæredes quidem Dei*, *cohæredes autem Christi* (*Rom.* VIII). A ses amis qui l'ont accompagné partout il lègue le royaume que son Père lui a donné : *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis, et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum* (*Luc.* XXII). A ses ennemis qui l'ont horriblement persécuté jusqu'à la mort, il donne son amour et sa toute-puissante intercession pour eux auprès de son Père : *Pater, dimitte illis* (*Luc.* XXIII). Il laisse sa Mère à ses frères en la personne de saint Jean, et ceux-ci, avec lui, réciproquement à sa Mère : *Mulier, ecce filius tuus : Ecce mater tua* (*Joan.* XIX). A son Eglise, qui est son épouse, il lègue le Saint-Esprit : *Ego rogabo Patrem, et alium Paraclitum dabit vobis spiritum veritatis, quem mundus non potest accipere* (*Joan.* XIV) ; à ses enfants, son corps et son sang, qui est l'essentiel du testament : *Hic est calix, Novum Testamentum in sanguine meo* (*Luc.* XXII); a ses disciples, sa doctrine et ses exemples ; à ses serviteurs, sa croix pour le suivre; à ses sujets, la paix et l'abondance de tous les biens spirituels; aux pauvres, ses mérites et ses grâces qui leur ont acquis tant de biens ; au soldat, le sang et l'eau qui suivirent le coup de lance qui lui ouvrit, en ouvrant le côté de Jésus-Christ, les yeux de l'âme pour le reconnaître et pour l'adorer ; au centenier, cette excellente foi qui lui fit protester si hautement que celui qu'il voyait en croix était le Fils de Dieu ; au brigand converti, le paradis ; aux nus la robe d'innocence, aux faméliques le vrai pain de vie, aux étrangers la propre maison de son Père, aux prisonniers des limbes, la liberté avec le parfait bonheur qu'il leur donne par testament : *Tu quoque in sanguine testamenti tui emisisti vinctos tuos de lacu in quo non est aqua* (*Zach.*, IX) ; et à tous ceux enfin qui sont au monde, pour misérables et pour abandonnés qu'ils soient, tout ce qui est nécessaire pour leur salut, puisqu'il est mort pour tous sans exception de personne. Et pour exécuteurs testamentaires, il nous a laissé les évêques et les prêtres, qui nous appliquent son sang par les sacrements, pour nous distribuer ses biens et ses mérites.

Voilà l'idée de ce que vous avez à faire pour disposer de ce que Dieu vous a donné, en faisant un bon testament, que vous ne devez pas différer jusqu'à la dernière maladie, mais qu'il faut faire maintenant que vous êtes en pleine santé, pour le revoir tous les ans régulièrement à ce saint temps.

qui est celui de votre mort spirituelle, par votre pratique de bien mourir.

Imaginez-vous donc que Dieu vous dit intérieurement ce qu'Isaïe dit autrefois de sa part à Ezéchias : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives* (*Isai.*, XXXVIII) : Disposez de votre maison, parce qu'il faut que vous mouriez. Vous soumettant humblement à cet ordre, après vous être mis en bon état et avoir consulté les intelligents, pour éclaircir l'état de vos affaires, afin que cette action se fasse, d'une part, dans l'esprit du christianisme, et de l'autre, en prenant toutes les mesures et de la justice, et de la prudence, commencez votre testament.

Recommandez votre âme à Dieu avec des paroles qui soient un témoignage irréprochable à la postérité de votre attachement inséparable à la foi catholique, apostolique et romaine, en laquelle vous voulez mourir, et de votre solide piété envers Dieu.

Donnez ordre à vos funérailles avec cette modestie chrétienne qui retranche tant d'incommodes et chères superfluités qui, comme dit saint Augustin, sont plutôt de vaines et inutiles consolations des vivants, que de solides secours pour les morts.

Employez ce qui se perdrait en cette dépense peu nécessaire, à faire prier Dieu pour vous, à délivrer des prisonniers, à donner aux pauvres honteux, à secourir les affligés, à pourvoir aux nécessités des malades et aux besoins pressants de tant d'hôpitaux et de l'Hôtel-Dieu.

Faites des legs pieux, selon que la prudence et la charité bien réglée et le bon conseil vous suggéreront, conformément aux nécessités des temps, et des lieux, et des personnes.

Laissez aux légitimes héritiers ce que les lois et la coutume ordonnent, sans qu'il y ait rien de douteux, qui soit un sujet de querelle et de procès, ayant aussi égard à ce que demande de vous la reconnaissance que vous devez avoir des bons offices que vous avez reçus, particulièrement de quelques-uns, qui, par leurs soins et leurs mérites, se seront rendus plus dignes de vos bienfaits.

Donnez ordre surtout au principal, qui est le bien spirituel, pour la bonne éducation de vos enfants, et pour le choix que vous ferez des tuteurs et des curateurs dont la vertu vous soit connue.

Récompensez vos domestiques à proportion des services de chacun. Laissez à vos amis particuliers quelque petite marque de votre amitié, et à vos ennemis le pardon, de tout votre cœur, en le leur demandant aussi réciproquement.

Prenez toutes les sûretés possibles pour faire exécuter tout le spirituel du testament avant le temporel ; et après avoir choisi pour les exécuteurs des personnes de probité et de pouvoir, obligez-les à ne l'ouvrir en présence de ceux qui y ont de l'intérêt, que trois ou quatre jours après que les services seront achevés, afin que tout le temps soit utilement employé à prier Dieu pour vous, sans que l'ouverture du testament fasse, comme il arrive assez souvent, diversion des soins et des esprits, pour les porter au temporel, en abandonnant le spirituel.

Après cela, que reste-t-il, que de rendre l'esprit comme Jésus-Christ le rendit sur le lit de la croix ? Rendons-le donc spirituellement en cette excellente manière ; et c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Quand un homme est près de mourir on apporte le crucifix qu'on étend sur son lit. Mais comme il arrive souvent qu'en cet état il est tout assoupi, le crucifix ne pouvant passer dans son âme par ses yeux, pour faire impression sur son esprit, ne lui peut être fort utile ; il vaut bien mieux le prendre tandis qu'on est en état de s'en prévaloir, pour apprendre de lui la pratique de bien mourir, en faisant de bonne heure durant la vie ce qu'il fait en mourant.

Envisagez donc Jésus-Christ à quelque heure, durant ces trois jours, et particulièrement vendredi, et vous imaginant que, comme lui, vous êtes étendu sur votre croix qui sera le lit de la mort, considérez ce qu'il fait en mourant ; et comme si à ce moment vous expiriez avec lui, faites-le, suivant son exemple, par ces beaux actes de vertus, admirablement exprimés par ces paroles qui expriment sa mort : *Clamans voce magna Jesus, ait : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Et inclinato capite tradidit spiritum* (*Luc.*, XXIII ; *Joan.*, XIX). Je sais bien que l'esprit de Jésus-Christ, étant toujours uni à la divinité, ne pouvait courir de fortune et qu'il était toujours entre les mains de son Père, duquel il est inséparable par cette union. Mais aussi je sais bien que, parlant ici en notre personne pour notre exemple, il nous a voulu laisser, en mourant, le modèle de la prière la plus importante de toutes, qu'on doit faire à ce dernier moment, et dont il nous exprime l'importance, la matière et la forme, dans ces paroles pleines de mystères.

Clamans voce magna : Il cria d'une puissante voix lorsqu'il fut sur le point de rendre l'âme. Quelqu'un dira que ce fut pour montrer, même en mourant, qu'il était Dieu ; ce qui fit dire au Centenier : *Vere Filius Dei erat iste* (*Matth.*, XXVII) ; un autre, que c'était pour faire paraître qu'il mourait, parce qu'il le voulait ainsi, puisque dans la dernière extrémité où les attaques de la mort l'avaient réduit il avait encore des forces plus qu'il n'en fallait pour en triompher. Il s'en trouvera qui diront qu'il fait un cri de cette force, pour faire retentir par ce grand éclat le zèle qu'il a de notre salut ; que c'est pour nous rappeler de bien loin, pour défier la mort, pour réveiller le monde du profond assoupissement où il était par son péché ; pour le tirer de son tombeau et pour cent autres raisons que les Pères ont produites, d'une chose si surprenante. Et moi je dis que l'une des plus fortes qui l'oblige à crier ainsi, en priant au moment de sa mort, c'est pour nous faire entendre la haute impor-

tance de cette dernière prière que nous devons faire à l'heure de notre mort, puisque c'est d'elle que dépend la grâce qui la rendra bonne et heureuse pour nous, par l'assurance et l'établissement de cet un nécessaire que nous demandons.

Car voici la matière et l'objet de cette prière : *In manus tuas commendo spiritum meum :* Je vous recommande mon âme, et je la mets entre vos mains. Hélas ! à ce moment fatal il n'y a plus rien qui soit à vous que votre âme, que vous avez reçue de Dieu pour la lui rendre ; vos biens s'en vont être à vos héritiers, vos charges à vos successeurs, votre corps à la terre, votre honneur n'est plus qu'une vaine image qui n'est plus capable de vous toucher, vos plaisirs sont passés, vos proches, vos amis, vos serviteurs ne vous suivront que jusque sur le bord de votre fosse, pour vous y laisser en cérémonie. Enfin tout le monde périt pour vous, il n'y a que votre âme qui vous appartienne, et dont vous puissiez dire à ce moment cette parole : *Spiritum meum*, mon âme, ce que je possède et l'unique chose qui est à moi, *meum;* par conséquent, l'un nécessaire, qu'on doit mettre en assurance; car c'est ici proprement que se vérifie ce grand oracle du Sauveur du monde : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur , animæ vero suæ detrimentum patiatur* (*Matth.*, XVI)? Que sert à un homme d'avoir gagné, si vous le voulez, tout le monde, si, après ce gain son âme se perd? Il n'a rien gagné; rien, puisqu'à cet instant tout le monde n'est rien pour lui ; et il a tout perdu ; tout, puisqu'à ce moment son âme est son tout, étant l'unique chose qui lui appartienne et dont il puisse dire : *Meum.* C'est donc l'unique chose qu'il faut prendre soin de nous conserver, en la mettant entre les mains de Dieu par sa protection particulière, comme un sacré dépôt qui ne peut périr, puisque : *Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis* (*Sap.*, III) : Les âmes des justes sont dans les mains de Dieu, où la mort ne leur saurait nuire.

Et pour l'obliger de la recevoir en cet asile inviolable, il n'y a rien de si puissant que cette confiance filiale en ses bontés, qui fait le motif et la force de cette prière, et qui nous est si amoureusement exprimée par cette parole : *Pater.* Chère âme, en cet état ne pensez plus à vos péchés; après la dernière confession, cette pensée ne peut servir qu'à vous jeter dans le trouble et dans l'embarras, pour vous précipiter après malheureusement dans le désespoir. Ne songez pas aussi aux bonnes actions passées, de peur de donner insensiblement dans l'autre extrémité d'une dangereuse présomption, qui a perdu tant de grands hommes ; mais attachez-vous seulement à la pensée de la bonté de Dieu et de l'amour infini qu'il vous porte et dont il n'y a point d'autre raison que cette bonté qui en est la source et qui est aussi le puissant motif qui l'oblige à vous recevoir, quand vous lui dites : *Pater :* Seigneur, vous êtes mon créateur et je suis votre ouvrage, vous mon maître et moi votre esclave, vous mon juge et moi le criminel, vous mon roi et moi votre sujet ; mais avant tout cela vous êtes mon Père, puisque avant que je fusse à vous par aucun autre titre vous avez donné votre vie pour m'engendrer par la fécondité de votre mort à la vie de la grâce et de la gloire que j'attends de vous par cette bonté, par cette qualité de Père, qui est l'unique titre sur quoi je me fonde , et qui fait aussi tout mon droit, mon espoir et mon assurance. C'est avec ces belles paroles que sont morts tant de grands saints après le saint des saints. Mais parce que souvent la parole et la connaissance manquent à cette dernière heure , il les faut dire maintenant pour ce moment-là, afin de vous assurer déjà par avance l'effet qu'elles produiront pour lors, quand vous rendrez à Dieu votre esprit comme Jésus-Christ. Et comment? Le voici.

Et inclinato capite tradidit spiritum. Il meurt en penchant doucement la tête. Eh quoi ! les autres meurent ayant la tête levée et regardant le ciel, et puis le cadavre n'ayant plus de force pour soutenir la tête, elle tombe de son propre poids. Au contraire, le Fils de Dieu penche la tête et regarde la terre, et puis il rend l'esprit. Aimable et mystérieuse posture, qui, au moment où Jésus cesse de parler, nous enseigne les actes de vertus qu'il fait en mourant, et qui doivent accompagner une bonne et heureuse mort.

Il meurt par obéissance : *Factus obediens usque ad mortem;* et il la témoigne par cette action, par cet abaissement de tête qui marque sa soumission à la volonté de son Père. Imaginez-vous qu'à l'instant que l'on vous annonce qu'il faut mourir vous entendez la voix de Dieu qui vous annonce votre arrêt, en disant : *Pulvis es, et in pulverem reverteris* (*Gen.*, III). Alors baissant la tête en signe de soumission et d'obéissance à ses ordres, dites-lui : *Non sicut ego volo , sed sicut tu* (*Matt.*, XXVI). Je le veux , j'y consens pour accomplir tous vos desseins sur moi, pour satisfaire à votre justice , qui a voulu que la mort fût la peine du péché, je l'accepte pour toutes ses suites, sans restriction pour le temps, pour le lieu et pour la manière dont il vous plaira d'en ordonner, chérissant l'honneur de vous obéir plus qu'une infinité de vies que je voudrais sacrifier, aussi bien que la mienne, à l'obéissance que je vous dois.

Il meurt avec une extrême allégresse pour notre salut : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur* (*Luc.*, XII)? Et c'est pour cela, selon la remarque de saint Athanase (*Lib.*, *qq. ad Antioch. q.* 76), qu'il incline la tête, comme pour appeler à lui la mort qui n'osait approcher. Ainsi, après cette soumission que vous devez aux ordres de l'auteur de votre vie, regardant votre mort qui vient pour vous faire entrer dans le ciel, par les mérites infinis de celle de votre Sauveur, bien loin de quitter le monde avec regret, comme les enfants de

la terre, vous oirez dans la joie de votre cœur animé de cette espérance : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus* (*Ps.* CXXI).

Il meurt dans cette humilité profonde qu'il exprime en abaissant la tête, pour se considérer nu sur la croix, et comme pour fuir le titre et la qualité de roi qu'on lui donne et qu'on élève sur sa tête. C'est à ce moment de la mort que les sceptres se brisent, que les couronnes tombent, que tous les grands titres s'effacent, que la pourpre se change en deuil, et que l'éclat de toutes les grandeurs du monde s'éteint et s'obscurcit dans le tombeau. Prévenez cette perte nécessaire par un dépouillement intérieur, et vous regardant déjà comme un autre Job sur le fumier, sans biens, sans qualité, sans charge, sans titre d'honneur et sans rien posséder que votre seule nudité, que votre propre misère et votre honte, humiliez-vous sous la puissante main de Dieu qui, à ce dernier moment auquel vous entrez dans le sein de la terre, vous réduit au même état où vous étiez en sortant du ventre maternel.

En quatrième lieu, il baisse la tête comme chargé du fardeau de la croix qu'il porte avec une invincible patience jusqu'à la mort. Recevez aussi par esprit dès maintenant le fardeau de votre croix, qu'il vous fera porter et qui vous portera réciproquement au lit de la mort par les douleurs de la dernière maladie ; et recevant ces paroles qu'il vous adresse et qu'il vous fait entendre par toutes les plaies de son corps : *Hæc oportuit pati Christum* (*Luc.*, XXIV), répondez-lui en fortifiant votre patience par la jonction de la sienne : *Christo confixus sum cruci* (*Gal.* II) : Je suis sur la croix, et j'y suis avec Jésus-Christ, et l'assurance que j'en ai me rend cette croix agréable.

De plus, il meurt en remerciant Dieu son Père de l'accomplissement du grand ouvrage de la rédemption du monde, et pour cet effet il baisse la tête en signe de reconnaissance, au moment qu'il achève ce grand sacrifice, en disant : *Consummatum est* (*Joan.*, XIX). Et vous, en actions de grâces de tant de bienfaits que vous avez reçus de sa libéralité, offrez-lui de grand cœur en sacrifice votre vie, comme une victime que la mort va bientôt consumer à l'égard du monde, pour être tout à lui dans lui-même.

Il meurt enfin par un excès incompréhensible de son amour pour nous, et c'est pour cela qu'il baisse la tête comme pour désigner la place à faire ouverture à son cœur, afin de nous y recevoir, pour jeter des yeux de miséricorde et de bonté sur nous ; pour nous présenter le baiser de paix ; pour nous appeler à lui ; pour nous inviter tendrement à nous jeter entre ses bras et à nous retirer dans son cœur qu'il va faire ouvrir par un coup de lance pour être notre asile. Qui ne l'aimerait au moins en mourant, se ressouvenant de l'amour qu'il a eu pour nous à la mort ? Et pour avoir la satisfaction de lui rendre amour pour amour, dites-lui avec l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum* (*Philip.*, I). Si vous me prolongez la vie, je ne la voudrai que pour vous. Et comme c'est vous seul que j'aime en qualité de souverain bien de mon âme, et que vous voulez que je meure, je le veux aussi pour l'amour de vous, et la mort, quelque rebutante qu'elle soit en elle-même, m'est agréable, comme venant de vous, parce que mourir par vos ordres, c'est vous aimer. Si je ne vous ai pas aimé comme je devais en vivant, j'aurai la satisfaction de mourir en vous aimant et de vous aimer en mourant, puisque je meurs, à la vérité, par nécessité, si je regarde la nature, mais si je regarde la grâce, je meurs très-volontiers, parce qu'il vous plaît que je meure.

Chrétiens, voilà mourir, non-seulement en chrétien, mais en saint et en saint des saints, parce que c'est mourir en Jésus-Christ : *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (*Apoc.*, XIV) : Bienheureux sont ceux qui meurent en Jésus-Christ ; ils vivront et ils régneront éternellement avec Jésus-Christ, parce qu'ils sont morts comme Jésus-Christ. Tout dépend donc uniquement de ce grand point de mourir comme Jésus-Christ. Et pour y arriver il faut l'apprendre ; pour l'apprendre il faut s'y exercer ; pour le bien faire il faut mourir tous les ans par esprit avec lui, en cette manière que je viens de vous proposer. Si vous mourez souvent en cette sorte, comme lui, durant la vie, en quelque manière que vous mouriez, soit par maladie, soit par accident, vous mourrez effectivement comme lui, pour vivre dans la gloire éternellement avec lui. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVII.

POUR LE VENDREDI SAINT.

La passion de Jésus-Christ représentée comme le parfait exemple de notre pénitence

Reminiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terræ.

Tout le monde se souviendra de la Passion de Jésus-Christ, et tout le monde ensuite se convertira (*Ps.* XXI).

Voici enfin l'accomplissement de tous les mystères et le grand spectacle pour lequel le ciel et la terre depuis quarante siècles étaient en attente. Jésus-Christ meurt, et il meurt en croix pour notre salut, et il y meurt d'une si étrange manière, que lui seul est capable de nous exprimer en mourant toutes les circonstances de sa mort, comme il l'a fait en ce merveilleux psaume vingt et un, qui est la Passion de Jésus-Christ, selon lui-même, et qu'il récita tout entier sur la croix, selon l'opinion de quelques-uns.

Il dépeint la rage des Juifs qui l'environnaient, comme autant de chiens enragés, de taureaux et de lions prêts à le dévorer : *Quoniam circumdederunt me canes multi : tauri pingues obsederunt me, aperuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens.* Il fait voir son sang qui s'écoule, ou bien plutôt qui se verse et qui se répand à pleins torrents de toutes les plaies de son corps : *Sicut aqua effusus sum.* Il fait comprendre l'excès des douleurs que lui causent les

fouets et les épines, qui ont pénétré vivement jusqu'aux os : *Et dispersa sunt ossa mea.* Il montre ses pieds et ses mains cloués sur une croix : *Foderunt manus meas et pedes meos.* Il ajoute sa nudité exposée à la vue et aux sanglantes moqueries d'un peuple qui insulte cruellement à sa misère : *Omnes videntes me deriserunt me, locuti sunt labiis, et moverunt caput.* Il fait concevoir son épuisement et son extrême soif, qui vient de tous ses esprits dissipés et de tout son sang écoulé : *Aruit tanquam testa virtus mea, et lingua mea adhæsit faucibus meis.* Il représente enfin ce dernier abandonnement où il est réduit dans cette extrémité de tant de maux, étant délaissé de son Père et de soi-même : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Et après avoir fait cette épouvantable montre de toutes ces misères qui l'accablent, il y ajoute ce qui pourrait les lui rendre très-agréables, s'il en voulait diminuer l'amertume en l'état où il est : *Et convertentur ad Dominum :* Ces bienheureux coupables, que je veux laver de mon sang, se souviendront un jour de cet excès, et de mon amour, et de ma douleur, et leurs cœurs, amollis par ce sang, se convertiront sincèrement à moi. Chrétiens, voilà le fruit de ses souffrances, la conversion de vos cœurs ; et le moyen de l'obtenir, c'est la vue des mêmes souffrances : *Reminiscentur et convertentur.*

En le voyant aujourd'hui sur la croix, tout le monde change de face : les anges le contemplent, et ils n'ont plus de joie qui ne cède aux marques de leur douleur ; les démons commencent à le connaître, et ils en sont épouvantés ; le ciel le voit, et il pâlit, le soleil le regarde, et il s'éclipse ; la lune, et elle s'obscurcit ; la terre, et elle tremble ; les pierres et les rochers, et ils se fendent ; les monuments, et ils s'ouvrent ; les morts, et ils ressuscitent ; le brigand, et il devient saint ; le Centenier, et il le reconnaît comme son Dieu ; les bourreaux mêmes et les Juifs les plus endurcis, et ils s'en retournent frappant leur poitrine ; tout le monde le considère, et tout le monde se change et se convertit. N'y a-t-il donc pas lieu de croire que nos cœurs, qui ne sont ni plus durs que les pierres, ni plus impénétrables que les monuments, ni plus insensibles que les morts, ni plus obstinés que les Juifs, ni plus méchants que les brigands, ni plus désespérés que les démons, se changeront à cette vue de Jésus-Christ mourant pour nous, et se convertiront à lui ?

Oui, ô divine et adorable croix de mon Sauveur, c'est à vous que cette gloire est réservée, comme au glorieux instrument de notre salut et de ses conquêtes en la conversion du monde. Moïse fit autrefois dans l'Egypte avec un bois mystérieux ces prodigieux changements qui furent tout autant d'effets de la justice de Dieu qui voulait frapper de ces horribles plaies des cœurs endurcis dans leurs crimes et dans leur révolte, et c'est par vous que Jésus-Christ a fait ces admirables changements de sa miséricorde par toute la terre, en la conversion des cœurs qu'il retire de leurs péchés et qu'il amollit par sa grâce. Ajoutez-nous à vos conquêtes, et, répandant aujourd'hui dans nos cœurs ce même sang dont il vous a couverte et qui vous a fait être la victorieuse du monde, convertissez-les solidement à Dieu et recevez l'hommage qu'ils vous rendent comme déjà parfaitement soumis à votre empire, en qualité de convertis, en vous disant : *O crux, ave.*

Prædicamus Christum crucifixum (I *Cor.*, I). Comme la fin de nos sermons est de convertir les âmes à Dieu par une véritable pénitence, aussi le plus grand, et le plus puissant, et le plus ordinaire de tous les sujets que nous traitons en chaire, et qui doit être aujourd'hui tout notre entretien, est Jésus-Christ crucifié, parce que la chose du monde la plus efficace pour faire naître dans un cœur les sentiments d'une vraie pénitence, c'est la passion consommée dans lui, pour l'amour de nous, et renouvelée par la méditation dans nous, pour l'amour de lui.

Car non-seulement elle est le principe et la cause qui la produit, en nous en donnant les motifs, la grâce et le mérite, mais elle est aussi le modèle et l'exemplaire qui nous en fait voir la manière admirablement bien exprimée dans son âme et sur son corps ; et c'est par cette aimable vue qu'elle nous porte efficacement à la faire, puisque toute la passion du Fils de Dieu n'est autre chose que la pénitence publique qu'il a faite de tous les crimes pour satisfaire également à la justice de son Père et à son amour envers nous.

Oui, ô divin réparateur du monde, nous savons que vous êtes l'innocence même, et qu'en quelque manière qu'on vous considère, soit comme Dieu, soit en qualité d'homme, vous ne fûtes jamais, je ne dirai pas seulement coupable, mais non pas même capable de la moindre des imperfections. Mais nous savons aussi, Seigneur, que par un excès infini de votre amour, en même temps qu'on vous chargeait d'une infinité de faux crimes devant tous les tribunaux de l'injustice humaine, vous vous présentâtes devant le tribunal de la justice divine de votre Père, et que vous y parûtes chargé de tous les péchés de toute la terre, qu'il a mis sur vous : *Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum* (*Is.*, LIII). Ensuite vous en venez faire aujourd'hui la pénitence, puisque dans votre Passion vous en subissez volontairement pour nous toutes les peines.

Celles-ci, chrétiens, se peuvent réduire à ces quatre, qui sont : la tristesse qui entre avec lui dans l'âme par le remords : *Statim in foribus peccatum aderit* (*Gen.*, IV) ; l'extrême humiliation, et l'infamie, et le néant où il réduit un homme : *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus* (*Ps.* XIV) ; les misères et les douleurs sensibles : *Multa flagella peccatoris* (*Ps.* XXXI) ; et, en quatrième lieu, la mort : *Et per peccatum mors* (*Rom.*, V). Le premier crime fut puni de toutes ces sortes de peines dans le premier homme : de tristesse et d'accablement d'es-

prit; dès qu'il ouït la voix de Dieu, il alla se cacher, il eut peur : *Vocem tuam audivi, et timui* (*Gen.*, III); d'humiliation et de honte, il en fut accablé, lorsqu'étant chassé et banni comme un infâme, et revêtu de peaux, comme étant réduit à la condition des bêtes, Dieu lui fit ce sanglant reproche, insultant sur le malheureux état où il s'était aveuglément précipité : *Ecce Adam quasi unus ex nobis* (*Ibid.*); de misères et de douleurs : *In sudore vultus tui vesceris pane* (*Ibid.*); et enfin de mort : *Pulvis es, et in pulverem reverteris* (*Ibid.*).

Le sacrement de pénitence, où nous nous présentons pour subir la peine de nos péchés, est composé de celles-ci qui en sont les parties essentielles : de tristesse, par la contrition; d'humiliation et d'abaissement de nous-mêmes, par la confession de nos péchés; de douleur sensible, par la satisfaction; et de mort mystique, par le ferme propos d'amendement qui nous fait mourir au péché. Toutes ces peines ne pourraient abolir nos péchés, si le Fils de Dieu n'y mêlait les siennes qui leur donnent le prix et la valeur; et celles qu'il souffre pour nous ne nous seraient pas appliquées, si nous n'y ajoutions les nôtres. Voilà pourquoi, pour nous y obliger par son exemple, il vient faire la pénitence de tous nos péchés en souffrant les peines qui leur sont dues, puisque sa passion n'est rien qu'un effroyable composé de ces quatre sortes de peines dans toute l'étendue de leur rigueur : de tristesse dans le jardin, d'humiliation devant les tribunaux des juges, de douleurs sensibles au prétoire, et de mort sur la croix. Voilà dans cette bienheureuse mort, dans ces douleurs et ces humiliations, et dans cette tristesse, le parfait modèle de notre pénitence et ce qui nous porte le plus efficacement à la faire de nos propres crimes pour l'amour de lui, comme il l'a faite des péchés de tout le monde pour l'amour de nous : *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum* (1 *Petr.*, II). Je ne veux pas qu'il se parle ici aujourd'hui, ni des rigueurs du jugement, ni des supplices de l'enfer, ni du bonheur du ciel, ni du glorieux état de la grâce, ni de l'horreur de celui du péché, ni de tous ces puissants motifs de pénitence, qui nous y poussent par la crainte, qui nous y attirent par l'espérance, ou qui nous y engagent par devoir; et je veux néanmoins que nous fassions une pénitence parfaite par la seule considération des souffrances de Jésus-Christ : *Reminiscentur.* Vos esprits le verront, quand il fait la pénitence générale de tous nos crimes, tremblant, triste, affligé jusqu'à la mort, humilié jusqu'au centre d'un dernier anéantissement, tout couvert de sang et de plaies, et tout pénétré de douleurs, et mourant enfin sur la croix : *Reminiscentur.* Et que produira cette vue? ce que le Fils de Dieu a prétendu en souffrant toutes ces peines, ce que je lui demande pour vous et pour moi : *Et convertentur ad Dominum :* Et nos cœurs se convertiront à Dieu par une sainte pénitence qui sera la participation de toutes ses peines.

Votre tristesse, ô aimable affligé, y répandra la délicieuse amertume de la contrition qui efface tous nos péchés. Vos abaissements, ô illustre humilié, confondront mon orgueil, l'abattant aux pieds de celui devant qui je me confesse criminel. Vos plaies, ô glorieux souffrant, s'étendront jusque sur mon corps, par la communication de vos douleurs, pour vous satisfaire; et votre mort, ô Dieu mourant pour nous, attachant à la même croix notre vieil homme avec ses passions, nous fera mourir au péché, par une ferme résolution de n'y jamais revivre.

Reminiscentur. C'est à moi de faire renaître ces pensées dans vos esprits, en produisant devant vous cette pénitence générale du Fils de Dieu pour tout le monde : *Et convertentur.* C'est à vous ensuite, Seigneur, de convertir à vous les cœurs par les pénitences particulières de chacun; et c'est à vous, chrétiens, d'appliquer sérieusement votre esprit à ce que je vais dire, pour vous la bien représenter, et de donner tout votre cœur à Jésus-Christ, afin qu'il y produise tous ces sentiments d'une pénitence amoureuse : commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

La première des peines du péché est tout intérieure, et dans l'esprit, la crainte, la douleur, l'ennui, le trouble et le combat dans l'âme. Un homme fait un crime, il craint. Quelque assurance qu'il ait naturellement, il n'est pas maître de ce mouvement qui s'oppose d'abord à son action pour la retenir : *Sonitus terroris semper in auribus ejus* (*Job.* XV). Quelque bonne mine qu'il fasse, il a dans l'âme la douleur qu'elle conçoit en même temps qu'elle enfante son crime : *Ecce parturiit injustitiam, concepit dolorem, et peperit iniquitatem* (*Ps.* VII). L'ennui l'accable : *Peccavi... Quare posuisti me contrarium tibi, et factus sum mihimetipsi gravis* (*Job.* VII)? dit Job en la personne d'un pécheur. Il a toujours la guerre dans le fond de l'âme, où la raison, la grâce et la conscience combattent contre la malice et la passion : *Non est pax impiis, dicit Dominus* (*Is.* LVII). De cette guerre, de l'ennui, de la douleur et de cette crainte, résulte la tristesse, qui paraît souvent malgré son artifice et sa dissimulation, sur son visage : *Cur concidit facies tua* (*Gen.* IV).

Le Fils de Dieu, même en tant qu'homme, par son union personnelle avec la divinité qu'il voyait continuellement, avait toujours l'assurance, la joie, la douceur et la paix contraires à ces passions. Mais parce qu'il veut souffrir autant qu'on le peut, et en tout; comme il suspend la gloire de son âme, pour empêcher que, se répandant sur son corps, elle ne le rende impassible, il suspend aussi l'usage de ses perfections, et les rend comme oisives dans son âme, de peur qu'elles ne la rendent inaccessible à ces fâcheuses passions qu'il appelle dans lui, pour y commencer, par lui-même, la plus sensible partie de sa Passion, qui se fait connaître au-dehors par des signes si lamen-

tables : *Ut humiliatus otiosa virtute infirmari videretur* (*Ambros. in illud* : Exinanivit semetipsum).

S'étant séparé de ses chers disciples au jardin de Gethsemani, pour commencer la pénitence en un lieu semblable à celui où le crime avait commencé, tout seul, dans l'obscurité de la nuit, qui augmente l'horreur de l'état où il va se mettre, la couleur pâle, les yeux abattus, les genoux tremblants, le visage contre terre, appuyé sur ses faibles mains : *Cœpit pavere* (*Mar.* XIV); voilà la crainte : *Et tædere;* c'est l'ennui : *Et mœstus esse* (*Matth.* XXVI); c'est la douleur : *Et factus in agonia* (*Luc.* XXII); voilà le trouble et l'agitation et le combat intérieur. De tout ceci résulte ce pitoyable état de son âme, qu'on ne saurait mieux exprimer qu'en l'appelant, comme il fait, une tristesse jusques au mourir : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*Matt.* XXVI).

Arrêtons un moment ici, et pénétrons dans cette âme souffrante, pour y voir si en effet ces passions s'y sont trouvées, et pourquoi et comment elles y ont été. Je sais que quelques-uns ont estimé qu'il ne les avait eues qu'en apparence, ayant seulement produit des effets semblables à ceux que ces passions produisent dans nous; car comme elles viennent de faiblesse, disent-ils, on ne peut pas dire que celui qui est la force de Dieu même, en ait jamais été capable. Mais ce sentiment est désapprouvé de l'Eglise, qui reconnaît, que, comme le Sauveur du monde a pris un corps véritablement susceptible des impressions de la douleur, il a voulu avoir une âme qui pût aussi souffrir en vérité toutes les rigueurs de ces passions : *Neque enim in quo verum erat hominis corpus, et verus hominis animus, falsus erat humanus affectus* (*August.* IV, *de Civit.*). Il a donc eu toutes ces passions, mais sans défaut, parce qu'outre que leur objet était toujours fort légitime, elles n'ont jamais eu de mauvais effet, ni causé de désordre, en commandant où elles devaient obéir (*D. Thom.* III, *p. q.* 15 *a.* 4); elles ne prévenaient point dans lui la raison ni la volonté, et n'agissaient dans son cœur qu'autant qu'il le leur permettait : *Adhibuit eas ubi adhibendas esse judicavit* (*August. ibid.*). Et cela bien loin d'être lâcheté, est la matière de sa gloire et le sujet de son triomphe, comme étant ce qui donne un noble exercice à sa force et à son courage invincible à de si redoutables ennemis, auxquels il permet l'entrée dans son âme, pour les combattre et pour les vaincre.

Mais n'a-t-il pas désiré de souffrir et de mourir, et d'avaler tout le calice d'une si douloureuse Passion, jusqu'à maltraiter le pauvre saint Pierre qui voulait s'opposer à l'accomplissement de ce désir? Pourquoi donc craindre maintenant et s'affliger à ce moment qu'il faut souffrir. Pourquoi? C'est que sa crainte et sa tristesse étant la passion intérieure de son âme, plus rigoureuse encore que celle du corps, il a désiré de craindre et de s'affliger, et qu'il satisfait par là son désir, en souffrant par lui-même dans son cœur, jusqu'où les instruments de la cruauté de ses ennemis ne pouvaient pénétrer : et de là vient la plus puissante des raisons qui l'obligent à souffrir toutes les rigueurs de ces passions. C'est outre beaucoup d'autres que l'on peut produire, qu'entreprenant aujourd'hui de faire la pénitence générale de tous nos crimes, il s'oblige aussi d'en subir toutes les peines, et que la peine intérieure du péché est celle que ces passions font sentir d'abord à une âme. Voilà pourquoi il les appelle et leur commande d'exercer sur lui toute leur rigueur, afin de souffrir autant qu'on le peut. Ce qui paraîtra beaucoup mieux, si nous considérons de quoi et comment il s'afflige.

Pour entendre ceci, il faut remarquer qu'encore que notre âme qui est toute spirituelle soit indivisible et très-simple, on la peut néanmoins considérer diversement, et par cette diversité la distinguer en deux parties, qui sont la supérieure et l'inférieure. Celle-ci est l'âme agissante, par la connaissance des sens et de l'imagination; et celle-là est la même âme, mais quand elle agit par des vues intellectuelles, soit de la raison naturellement, soit de la grâce surnaturellement. Cela présupposé, il eut dans la partie inférieure de son âme de la tristesse et de douleur de ses propres maux; et dans la supérieure, il en eut pour les nôtres qui sont nos péchés et toutes leurs suites; et l'une et l'autre furent jusque dans la dernière extrémité.

Il permit à l'imagination de lui représenter fortement toutes les peines et l'excès de toutes les douleurs qu'il allait souffrir en toutes les parties du corps du monde le plus délicat et le plus sensible, pour lui ravir la plus précieuse de toutes les vies par la cruauté de ceux mêmes qu'il avait comblés d'une infinité de bienfaits; pour tant de personnes qui, par une effroyable ingratitude, en tireraient avantage pour l'offenser, et qui non-seulement rendraient par là ses peines inutiles, mais qui les feraient même devenir l'occasion de leur perte et de leur malheur contre la fin qu'il se proposait en voulant souffrir. Et comme tous ces maux étaient extrêmes, et sur le point de venir fondre tout à coup sur lui et l'accabler de leur épouvantable multitude, qu'il laissait agir la nature selon toutes les forces, si j'ose m'exprimer ainsi, de la faiblesse à laquelle il s'abandonnait, et qu'il fermait toutes les avenues à toutes les sortes d'allégements qui en pouvaient diminuer la grandeur et en affaiblir la force : la crainte, l'ennui, la douleur et l'accablement d'esprit, pour punir tant de dissolutions, tant de débauches et tant d'emportements très-criminels, qui font la joie du monde, lui firent dans son cœur le premier de tous ses tourments, qui égale celui de la mort même, et qui n'est pourtant encore que l'ombre de celui qu'une autre tristesse surnaturelle lui fait souffrir dans la partie supérieure de son âme.

O Dieu! qui pourrait exprimer l'inconcevable douleur qu'il conçut par la force ex-

traordinaire de sa grace, à la vue de tous les péchés du monde, qui furent l'horrible spectacle représenté à son esprit en cette formidable scène du jardin des oliviers? La douleur qu'une âme conçoit de quelques péchés est d'autant plus grande, qu'elle a plus de lumière dans sa connaissance et plus d'ardeur dans son amour, que leur nombre est plus grand et qu'elle a plus de honte de s'en voir chargée.

Voyez sur cela quelles sources inépuisables de douleurs dans l'âme de ce divin et aimable affligé. Sa connaissance n'a-t-elle pas des lumières infiniment perçantes pour pénétrer le fond de la malice de chaque péché? Son amour envers Dieu, qui est l'offensé, n'est-il pas incompréhensible? Celui qu'il a pour tous les hommes qu'il voyait plongés par le péché dans un abîme infini de malheurs, peut-il être jamais imaginé? Pour la multitude des crimes qu'il avait présents à l'esprit, depuis celui du premier homme jusqu'au dernier, qui sera suivi de la ruine générale de tout le monde, n'est-elle pas au delà de tous les nombres? Et quoiqu'il fût très-innocent, toutefois ayant pris sur lui tous les péchés pour prendre la place de tous les criminels, il en avait toute la honte et l'infamie dont il s'était couvert. Je ne m'étonne plus après cela si son cœur, fendu de douleur, éclate en ce soupir, qui en fait retentir partout ce lamentable témoignage : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*Matt.* XXVI). Il pouvait bien dire : *Usque ad mortes*, puisque selon le prophète qui dit de lui : *Magna est velut mare contritio tua* (*Thren.* II), sa douleur comprenait et surpassait encore infiniment, comme un vaste océan, celle de la contrition de tous les hommes qui, dans quelques-uns a été jusqu'à la mort, et par conséquent elle lui pouvait donner une infinité de morts, si sa toute-puissance ne l'eût soutenu pour le rendre capable de souffrir encore davantage par la violence de ce combat, qui se fit par là dans son âme : *Et factus in agonia prolixius orabat.*

La crainte et la douleur naturelle qu'il veut avoir pour tant de maux qu'il va souffrir, tire de lui, dans son accablement, ce sentiment de répugnance qu'il exprime par ces paroles : *Si possibile est, transeat a me calix.* Mais l'amour qu'il a pour son Père et pour les hommes, combattant dans lui la nature, la réprime par la force de cette héroïque résolution : *Non sicut ego volo, sed sicut tu* (*Matth.*, XXVI).

L'horreur et la douleur extrême qu'il conçoit pour les péchés de tout le monde et particulièrement pour le plus énorme de tous qui est le déicide qu'on va commettre en sa personne, lui font dire : *Transeat a me calix iste* (*Matth.*, II). *Iste*, comme remarque saint Jérôme (*In cap.* XXVI *Matth.*); c'est-à-dire, que je souffre, je le veux bien; mais que ce ne soit pas en cette manière par un crime si exécrable. Mais la conformité parfaite à la volonté de son Père qui permet un si grand excès pour en tirer un plus grand bien, combat et repousse ce sentiment par celui de sa charité victorieuse qui s'écrie : *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat* (*Luc.*, XXII). Et combattant ainsi de toutes les forces de son amour contre ces répugnances naturelles, il se fit à soi-même une si grande violence, qu'il en tira le sang qu'il fit sortir de toutes les parties de son corps : *Factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decidentis in terram* (*Luc.*, XXII). Ce qui ne fut pas un effet de cette crainte, qu'il voulut avoir, et de la faiblesse de la nature, comme il semble d'abord, mais un effort héroïque de son courage et la marque de la victoire qu'il remporte dans ce combat.

L'ennemi surprend une ville et y fait d'abord grand désordre, se jetant partout l'épée à la main; un vaillant homme qui commande ne s'étonne pas, il rallie promptement ses soldats dans la place d'armes et les anime si bien au combat que, non contents de repousser ses efforts et de le chasser, ils sortent en foule après lui, emportés d'une noble ardeur pour le battre encore sur sa retraite. La crainte, l'ennui, la tristesse, ces passions ennemies du repos de l'homme, entrent soudainement dans l'âme du Sauveur du monde, y trouvant l'entrée libre par la volonté qu'il a de souffrir les peines intérieures du péché. Les genoux tremblent, le visage est pâle, les extrémités sont froides, tout le sang se retire au cœur : *Cœpit pavere, et tædere, et mœstus esse.* Voilà l'alarme dans la place; mais cette invincible amazone, la charité qui tient le premier rang et qui commande dans son cœur, anime toutes les puissances de son âme d'une si belle résolution, et échauffe si bien son sang par ses ardeurs, que, non content de soutenir les efforts de ces passions et de les vaincre et de les repousser, il sort encore par toutes les portes de la place, par tous les pores de son corps pour pousser plus loin sa victoire. Voilà l'effet de cette douleur qu'il conçoit de nos péchés, et qui est animée de son amour; elle lui fait rendre ce combat pour souffrir, et ce combat a tiré le sang de toutes ses veines pour nous assurer que, si nous joignons notre contrition à la sienne en combattant contre nos passions qui nous empêchent de satisfaire pleinement à Dieu, elle sera toujours accompagnée de son sang précieux, pour effacer nos crimes.

Eh bien! âmes chrétiennes, où en sommes-nous? Ces crimes sont les nôtres et nous en sommes véritablement chargés. Ce ne sont pas les siens, il ne les a pris que comme nous représentant, et néanmoins, parce qu'il se considère en cet état et sous cette apparence de péché, il en conçoit cette douleur qu'il nous fait connaître par cette expression si forte :

Tristis est anima mea usque ad mortem (*Matth.*, XXVI) : Parce qu'elle pouvait à ce moment même achever sa passion, en lui donnant la mort. *Plorans ploravit in nocte, et lacrymæ ejus in maxillis ejus* (*Thr.* I). En cette nuit, qui fut le commencement de sa passion, il la commença par les larmes de son cœur; qui, de son cœur s'écoulant par les yeux, formèrent ce déluge de pleurs, qui,

se joignant à celui de son sang, dans sa sueur, firent la grande et vaste mer de sa contrition : *Magna est velut mare contritio tua* (*Thr.* II). Que ferai-je donc maintenant, si je considère que ce sont mes péchés, et que c'est par eux que j'ai si souvent très-indignement offensé cette bonté infinie, qui méritait que je l'aimasse infiniment, et à laquelle j'ai rendu, pour son amour, ma haine et mon ingratitude ? *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum ? et plorabo die ac nocte* (*Jerem.*, IX). Qui fera naître dans mon cœur ces vifs sentiments de douleur et ces larmes intérieures pour pleurer mes péchés et pour faire la grande mer de ma contrition qui, jointe à celle du Sauveur du monde, soit capable de me purifier? C'est vous, ô source de joie dans le ciel, et maintenant de tristesse dans ce jardin, c'est vous de qui j'attends cette douleur pour vous faire le sacrifice d'un cœur parfaitement contrit. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies* (*Ps.* L). Car enfin, Seigneur, vous avez promis que, quelque grands que soient nos crimes, ils seraient expiés par ce sacrifice, dont la victime est le cœur contrit et humilié. C'est donc celui que nous vous allons faire, en même temps que nos voix se joindront en harmonie pour exprimer nos sentiments par ces mêmes paroles.

On les chante en musique.

SECONDE PARTIE.

Tout homme qui offense Dieu s'élève insolemment contre son Maître, puisqu'il refuse de lui obéir et de se soumettre à ses ordres pour se satisfaire lui-même. Voilà pourquoi, comme l'orgueil est toujours mêlé dans le péché, dont il est le principe, selon la sentence du Sage : *Initium omnis peccati superbia*, il est juste que sa peine soit aussi la honte, l'infamie, l'opprobre et la dernière humiliation, comme il parut dans le premier de tous les crimes, qui précipita l'ange criminel de ce haut point de gloire, où il était, jusqu'au centre de la terre : *Detracta est ad inferos superbia tua* (*Isaï.* XIV).

Or, cet extrême abaissement du pécheur se fait voir particulièrement en ce : 1° Qu'il est vendu, lui qui se voulait usurper l'empire de lui-même, et qu'il est vendu pour une ombre et une fausse apparence de bien à la plus infâme des créatures, à Satan qui devient son maître : *Venundatus sub peccato* (*Rom.*, VII) ; 2° qu'il est traité d'esclave par cet impitoyable maître qui le charge d'autant de chaînes et de fers qu'il commet de péchés : *Funibus peccatorum suorum constringitur peccator* (*Prov.*, V) ; 3° que dans la substance de l'âme il est dépouillé de la robe de la grâce et de tous les mérites qu'il avait acquis, n'ayant plus rien que sa propre misère, et n'étant plus couvert que de sa honte : *Et nescis quia miser es, et miserabilis, et pauper, et nudus* (*Apoc.*, III), de plus, qu'il est aveuglé dans l'entendement et réduit à l'état de la plus déplorable et de la plus honteuse de toutes les folies : *Excæcavit eos malitia eorum* (*Sap.*, II) ; davantage, que dans la volonté il est indignement soumis à la concupiscence qui l'entraîne et le maltraite : *A concupiscentia sua abstractus* (*Jac.*, I) ; en sixième lieu, qu'il est le jouet de ses passions qui l'emportent en de très-honteuses extrémités : *Tradidit eos in passiones ignominiæ* (*Rom.*, I) ; et enfin, qu'il devient par son péché la plus méprisable des créatures, réduit à la condition des bêtes, au-dessous du dernier de tous les hommes, méprisé, rebuté, anéanti, abandonné du ciel et de la terre : *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus* (*Ps.* XIV).

Il est évident que le Fils de Dieu ne peut être capable de ces humiliations intérieures, parce qu'elles présupposent d'étranges imperfections et qu'elles sont tout autant d'effets du péché dans l'âme. Mais parce qu'il en veut subir toutes les peines, il veut aussi souffrir au dehors toutes ces espèces d'abaissements qui représentent toutes ces sortes d'humiliations, de honte et d'infamie d'une âme en son péché.

Le pécheur est vendu au démon, qui devient son maître, et le Fils de Dieu, pour porter extérieurement cette honteuse flétrissure du péché, quoiqu'il soit le maître de tout le monde, est vendu par un de ses disciples à ses plus mortels ennemis, pour le prix du plus méprisable de tous les esclaves : *Quid vultis mihi dare, et ego eum vobis tradam?* Que me donnerez-vous, disait Judas, je suis prêt à vous le livrer? Le voilà vendu, c'est-à-dire qu'il est mis dans l'état le plus vil et le plus bas de la société civile, où l'on met un misérable en compromis et en balance avec un peu d'argent, comme une bête qu'on expose en vente : *Et ego eum tradam.* Il est vendu par un de ses disciples, je ne dirai pas qu'il avait élevé de la poussière à ce sublime état de gloire et de grandeur surnaturelle, par le don des miracles ; celui auquel il venait de laver les pieds et de donner la dernière marque de son amour au divin banquet de l'eucharistie ; c'est assurément ce qui peut lui faire ressentir cette douleur infiniment sensible, qui vient d'une effroyable ingratitude. Mais pour demeurer dans les termes d'opprobre et d'abaissement où nous sommes, je dis qu'il est vendu par son disciple, qui ne pouvait couvrir une si détestable trahison, qu'en disant de lui tous les maux du monde et qu'en le faisant passer pour le plus scélérat de tous les hommes ; comme si en le leur mettant entre les mains et en défaisant le monde de cet imposteur, il contribuait à une bonne œuvre très-agréable à Dieu et très-nécessaire au bien de l'Etat : *Et ego vobis eum tradam. Vobis :* il est vendu non pas à ceux qui se contentent d'en tirer du service, comme on fait des autres esclaves que leurs maîtres achètent pour leur propre commodité, mais à des gens déchaînés contre lui, qui ne le veulent que pour le réduire dans le plus pitoyable état, dont leur haine et leur rage pourront s'aviser. Et il

est enfin vendu pour si peu, que le prix augmente la honte d'une vente si outrageuse, puisqu'on laisse à ceux qui l'achètent la liberté d'en donner ce qu'il leur plaira, comme d'une chose si vile et si abjecte qu'elle ne mérite pas que l'on y établisse un prix reglé : *Quid vultis mihi dare ?* disait ce traître resolu de s'en tenir, comme il le fit, à ce qu'on voudrait.

Et pour porter l'injure encore plus loin et jusqu'où elle pouvait aller, il exécute son marché en se jouant traîtreusement de lui par un jeu concerté avec ses plus grands ennemis, lui portant le baiser de paix et l'appelant son Maître en même temps qu'il le fait leur esclave, le leur mettant entre les mains. Aussi, pour mieux exprimer la grandeur de cette injure, l'évangéliste dit, que, quand le Sauveur la voulut déclarer à ses disciples, il en frémit, il témoigna l'horreur qu'il en avait par le trouble de son visage : *Turbatus est spiritu, et protestatus est, et dixit : Amen, amen dico vobis, quia unus ex vobis tradet me* (*Joan.*, XIII). Et quand le traître, revenu de l'emportement de sa passion et de l'aveuglement de son exécrable avarice, y eut fait quelque attention, il eut tant d'horreur de soi-même, que, s'abandonnant au désespoir, il se pendit.

Secondement, le démon qui achète le pécheur, en devenant son maître, le charge des liens et des chaînes de ses péchés ; et Jésus-Christ, pour exprimer sur soi la honte de cet esclavage, comme s'il renonçait à cette puissance qui commande souverainement au ciel et à la terre, se laisse investir, et prendre, et lier et enchaîner à cette troupe insolente de satellites que Judas conduisait pour se saisir de sa personne : *Cohors ergo, et tribunus, et ministri Judæorum comprehenderunt Jesum, et ligaverunt eum* (*Joan.*, XVIII). Comme un torrent impétueux ou quelque fleuve extrêmement rapide qu'on a longtemps retenu dans son lit par des digues et par des levées, aussitôt qu'on les a percées, s'échappe, se jette, se précipite et se répand avec un effroyable bruit par la campagne qu'il ravage et qu'il désole ; et comme une armée, souvent repoussée avec honte et perte à l'assaut, dès que les brèches sont abandonnées et qu'elle voit l'entrée libre, par la retraite de celui qui la défendait, se jette dans la place l'épée à la main, la rage dans le cœur, la fureur et la crainte peinte sur le visage, et se répandant par les rues et dans les maisons, fait partout un épouvantable désordre, mettant tout à feu et à sang : ainsi ces furieux furent très-souvent arrêtés et repoussés par la force cachée de Jésus-Christ, lorsqu'ils tâchèrent tant de fois de le faire périr. Mais ne trouvant plus maintenant d'obstacle à leur fureur, par la retraite volontaire de sa toute-puissance, qui venait de les renverser d'une seule parole et qui fait place à son infirmité, quand il leur dit : Voici votre heure et la puissance des ténèbres ; ils se pressent, ils se poussent, ils se jettent, ils se précipitent sur lui avec toute la rage dont l'enfer a rempli leurs cœurs ils le chargent de chaînes, l'accablent de coups, le tirent et l'entraînent avec autant de violence que d'ignominie, par ses liens et par les cheveux, comme le plus infâme de tous les brigands : *Tanquam ad latronem existis cum gladiis et fustibus comprehendere me.*

Voici bien davantage : il est toujours revêtu de sa propre gloire et de lumière, comme étant la lumière même increée et le roi de gloire immortelle ; et néanmoins, pour représenter avec honte cette ignominieuse nudité de l'âme, qui est dépouillée de la robe d'innocence en perdant la grâce, il souffre par le plus sensible de tous les affronts, qu'il soit dépouillé de ses vêtements et publiquement exposé tout nu à la colonne et sur la croix comme un spectacle de mépris et de risée à tout le monde, qui par un cruel divertissement fait son plaisir de ses ignominies, en insultant sur sa misère : *Ipsi vero consideraverunt et inspexerunt me, dinumeraverunt omnia ossa mea* (*Ps.* XXI).

C'est la sagesse même qui s'est rendue visible sur la terre, pour y débiter les oracles de ces vérités éternelles que sa doctrine seule nous apprend. Mais comme il tient la place du plus grand de tous les pécheurs, il faut qu'il fasse voir en sa personne une image de cet aveuglement intérieur, et de cette extrême folie, qui est la peine du péché, et l'abaissement du pécheur ; et c'est pour cela qu'il permet qu'on lui bande les yeux par dérision, et qu'on le traite de fou et d'insensé, non-seulement devant le peuple, mais aussi à la cour, parmi les grands et les sages du monde, en présence d'un roi qui, n'ayant pu tirer de lui aucune marque, ni de son savoir, ni de son pouvoir, lui fait porter, comme à un imbécile, celle de la folie et de la faiblesse qu'il fait paraître.

De plus, il veut représenter en ces humiliations cette bassesse, et cette lâche infirmité qui accompagne le péché, et qui fait que la volonté cède aux efforts de la concupiscence qui, devenue la maîtresse, l'emporte et l'entraîne d'objets en objets, en mille indignités honteuses, pour se satisfaire. Et afin de porter sensiblement ce caractère d'une extrême ignominie, il se laisse entraîner indignement de tribunal en tribunal, où il est maltraité, souffleté, accablé d'injures et d'outrages, et où, renfermant toujours dans soi-même cette force à qui rien ne peut résister, et qui ne cède à rien, il ne fait voir partout que la dernière infirmité, selon l'oracle de la prophétie, qui dit qu'on verra dans lui, *novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem* (*Is.* LIII), le dernier de tous les hommes, l'homme de douleur et savant en infirmité.

Et comme le péché rend l'homme le jouet de ses passions, qui lui font souffrir mille indignités, il veut prendre sur soi la marque de cet extrême abaissement, lorsqu'il veut bien devenir le jouet de cette troupe de soldats et de valets qui passent la nuit à se jouer de lui, et à s'en divertir en toutes les manières les plus cruelles et les plus outrageantes que l'insolence même pouvait inventer.

Enfin, parce qu'il représente le pécheur, que son péché anéantit en le mettant infiniment au-dessous des plus viles créatures, il veut être abaissé jusqu'au dernier abîme d'humiliations, rebuté, méprisé, rejeté avec horreur de tout le monde, postposé au dernier de tous les hommes, comme indigne d'être homme, et très-digne d'être accablé des malédictions de tous les hommes : *Factus pro nobis maledictum. Vermis, et non homo, opprobrium hominum, et abjectio plebis* (*Gal.* III, *Ps.* XXI). Pourrons-nous soutenir la vue de ce pitoyable spectacle, quelque idée d'opprobre et de honte, d'abaissement et d'infamie que nous formions en notre esprit?

Pilate, dont le naturel était assez raisonnable, si l'intérêt et la lâche crainte de perdre sa fortune ne l'eussent corrompu, avait grande envie de sauver la vie à Jésus-Christ, dont il connaissait l'innocence, et redoutait la qualité qu'il commençait à croire être quelque chose au-dessus de la condition de l'homme. Et comme il avait de l'esprit, de tout ce que les Juifs disaient et faisaient contre lui, il prenait fort adroitement l'occasion de le déclarer innocent des crimes qu'on lui imputait, ou de se décharger de son procès. Mais comme il vit que d'une part leur malice et leur obstination, et de l'autre la déférence et la civilité d'Hérode lui rompaient toutes ses mesures, étant d'ailleurs fort résolu de réussir en son dessein par d'autres voies, de quelque nature qu'elles fussent, il en imagina deux, l'une raisonnable, et l'autre extrêmement injuste et très-cruelle, et qui s'accordent toutefois en ce que l'une et l'autre furent l'occasion du plus grand et du plus honteux abaissement du Fils de Dieu.

C'était la coutume des Juifs de délivrer un prisonnier à la fête de Pâques, en mémoire de leur fameuse délivrance de la servitude d'Egypte; et les Romains qui voulaient laisser à ce peuple quelque vaine image de la liberté, leur permettaient de le choisir. Cet homme adroit s'avise donc de leur proposer Jésus-Christ pour le délivrer au moins par grâce, puisqu'il voyait que la justice n'avait point de lieu. Et pour faire un coup sûr, il le propose avec un scélérat le plus infâme et le plus décrié des criminels, voleur, meurtrier, séditieux, rebelle, également haï et détesté des Juifs et des Romains. Il crut qu'il ne fallait que le nommer pour être aussitôt rejeté, et pour mettre ensuite le peuple dans la nécessité de choisir Jésus-Christ. Il ne douta point que les Juifs ne fussent assez fins pour ne pas vouloir s'embarrasser dans une occasion aussi délicate que celle-ci, ni se rendre suspects en délivrant le séditieux Barrabas, d'avoir eu part à la sédition. Voilà pourquoi, fort satisfait de son expédient, il va leur faire cette proposition : *Quem vultis de duobus dimittam, Barrabam, an Jesum qui dicitur Christus?* Lequel voulez-vous de ces deux, de Jésus ou de Barrabas? choisissez, il faut se résoudre. Oh! quel épouvantable accouplement de deux extrémités si opposées! Cette seule comparaison qu'on fait, et cette égalité qu'on met entre celui qu'on vient de reconnaître, et de recevoir en triomphe comme le Messie, et, d'autre part, le plus insigne et le plus méchant de tous les voleurs, est assurément le plus grand et le plus sensible de tous les affronts. Que dis-je? Et que sera-ce donc que d'être honteusement postposé à cet infâme? Ah! ce sera sans doute l'accomplissement de cette étrange prophétie : *Opprobrium hominum, et novissimum virorum* (*Ps.* XXI, *Is.* LIII), l'opprobre et le rebut des hommes, et le dernier, puisqu'on le met au-dessous de celui que toute la terre devait tenir pour le dernier de tous les hommes. *Quem vultis vobis de duobus dimitti* (*Matt.* XXVII)? Il n'y a pas à balancer un moment pour ces furieux : ils se déchaînent, ils s'emportent, ils crient, peuple, magistrats et pontifes, dans une effroyable confusion : *Non hunc, sed Barrabam* (*Joan.* XVIII) : Nous ne voulons point de ce détestable; que l'on nous donne ce voleur, qui, auprès d'un si méchant homme doit passer pour juste et pour saint.

Le gouverneur désespéré de voir son dessein si mal réussir, a recours au dernier remède que sa pitié cruellement ingénieuse lui fait imaginer, pour délivrer son prisonnier d'une manière très-injuste. Comme il savait que cet emportement du peuple excité par les magistrats, était un effet de l'envie que l'on portait à Jésus-Christ, il crut que pour le sauver, il le fallait perdre, en le mettant en un état où toute l'envie se trouvant éteinte, la compassion prît sa place et désarmât la haine de ses ennemis. Pour cet effet, il commande aux soldats de le fouetter, non pas à la manière ordinaire des Juifs et des Romains, qui faisaient battre de verges ceux qu'on allait exécuter; mais comme un esclave, à grands coups d'escourgées, de bâtons épineux et de fouets armés de pointes de fer, et de le mettre au plus pitoyable état qu'ils pourraient, pour le faire servir à son dessein. Ceux-ci, accoutumés au sang et au carnage, exécutèrent avec joie cet ordre cruel; et après l'avoir inhumainement déchiré et couvert de sang et de plaies, ils assemblent autour de lui leurs compagnons, qui lui font tous les maux et tous les outrages dont ils peuvent s'aviser, lui jettent sur les épaules quelques vieux restes de manteau de pourpre, lui mettent sur la tête une espèce de couronne faite de branches d'épines, lui font porter un bout de canne au lieu de sceptre, le soufflettent, lui crachent au visage, ne se lassent point d'inventer de nouveaux moyens de l'outrager, jusqu'à ce que Pilate étant survenu, le trouva dans un état bien au delà de ce qu'il avait pu imaginer. Là-dessus il sort de la salle, et se mettant sur le perron qui s'avançait sur la cour de son palais, suivi de Jésus-Christ, conduit par quelques soldats, il le produisit tout à coup au peuple en ce lamentable équipage; puis, le regardant d'un œil de compassion, et ensuite les Juifs d'un air fier, et avec un sourire d'indignation mêlé de reproche : *Ecce homo* (*Matt.* XXVII), leur dit-il : Eh bien! messieurs, le voyez-vous, ce déchiré, et cet horrible composé de sang, d'ulcères et d'épines : *Ecce homo* : voilà cet

homme dont il est question; et pour qui l'on fait tant de bruit; le reconnaîtrez-vous en cet état? Voilà celui qui vous donne tant de terreur, ou plutôt tant de jalousie; voilà celui que vous dites qui veut renverser César de son trône : *Ecce homo*. Recommence, cruel, si tu ne parles, il est impossible que nous sachions si celui que tu nous montres est un homme, tant il est défiguré par les traits sanglants de ta cruauté : *Non est species ei, neque decor* (*Isai.* LIII), dit ce grand prophète qui assista par esprit à ce lamentable spectacle. *Et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum. Despectum, et novissimum virorum; unde nec reputavimus eum :* Nous l'avons vu dans cet état, et nous l'avons cherché dans lui-même sans le trouver, tant il parut méconnaissable. A peine peut-on croire que ce soit un homme, il faut que Pilate le dise, et en même temps qu'il nous le fait entendre en nous disant : *Ecce homo*; ces épines, ces plaies, ce sang et ces crachats sont autant de puissantes voix qui crient encore bien plus hautement : *Ego sum vermis, et non homo, opprobrium hominum, et abjectio plebis* (*Ps.* XXI) : Je ne suis pas un homme, mais un ver de terre et le rebut des hommes. Car enfin ce peuple, devenu encore plus furieux par la vue de ce spectacle, le rejette, l'abhorre, le déteste, le charge d'imprécations, et crie horriblement partout : *Tolle, tolle, crucifige :* Qu'on l'ôte, qu'on le crucifie.

Mais nonobstant ce tumulte, j'entends la voix de son Père qui parle par la bouche de Pilate, et qui nous dit, mais d'une autre manière, et dans un sens fort différent : *Ecce homo :* Voilà l'homme par excellence et le réparateur de tous les hommes; voilà celui qui, par sa mort, vous vient rendre la vie; voilà celui qui, étant Dieu, vous a faits par la force d'une seule parole et qui, s'étant fait homme, emploie tout ce qu'il y a de sang dans ses veines pour vous refaire. Je vous reconnais, ô mon Dieu, en cette qualité avec autant de respect et bien plus d'amour que si vous paraissiez dans tout l'éclat de votre gloire; j'adore à travers ce manteau le sang qui me rachète; j'adore entre ces chaînes et ces cordes et dans ces mains liées, cette toute-puissance qui a fait le ciel et la terre; je m'anéantis devant vos grandeurs infinies, dans vos extrêmes humiliations, et je vous élève autant par-dessus tout ce qu'on peut imaginer de grand, que vous vous êtes abaissé pour moi.

Pour moi, oui, âmes chrétiennes, *Attritus est propter scelera nostra* (*Isai.*, LIII). Il a voulut être sous les pieds de tout le monde comme un ver de terre, parce qu'il s'est chargé de nos péchés, dont il est innocent. Et nous qui les avons commis et qui en devons faire pénitence, de quelle humiliation avons-nous coutume de l'animer? L'âme de la pénitence est l'humilité, ce qui lui donne la force de désarmer la colère de Dieu, c'est ce cœur contrit et humilié auquel il ne peut résister, comme il a paru dans les Ninivites. Voilà pourquoi le Sauveur du monde, voulant par sa pénitence fléchir la miséricorde divine, pour impétrer le pardon de tous les péchés de toute de la terre, s'est voulu plonger si avant dans ce profond abîme de ses humiliations, qu'il n'y paraît plus que pour y paraître moins qu'homme, au-dessous de tous les hommes, quand on le montre et qu'on dit : voilà l'homme.

Ah! Seigneur, me serait-il permis de dire sans vous offenser, ce que dirent les Juifs en vous voyant dans cet état : *Tolle, tolle* : Retirez-vous de moi, que je ne vous voie pas dans cet extrême anéantissement, cette vue me serait funeste, parce qu'il n'y a rien dans vous en cette posture qui ne condamne et qui ne confonde ma vanité, mon arrogance et mon orgueil, qui ne m'abandonnent jamais, non pas même à la pénitence, où je ne puis m'humilier en reconnaissant comme je devrais mon extrême misère.

Mais, non, retournez, Seigneur, retournez et que je vous voie en cet état d'humilité tel que vous parûtes devant le peuple, lorsque Pilate dit de son côté : *Ecce homo;* et que du vôtre vous disiez, par l'expression très-intelligible de vos abaissements : *Ego sum vermis, et non homo.* A la vue de ce spectacle et de mes péchés, qui en sont la cause, il n'y a point d'orgueil et de vanité qui puisse tenir. Il faut que je me prosterne, que je me jette contre terre, que je gémisse, que je me frappe la poitrine, et que me confessant le plus criminel de toute la terre, je vous dise du fond de mon cœur humilié, ce que dit un prophète dans la même vue : *Defecit gaudium cordis nostri* (*Thr.* V). Ah! malheureux, serait-il bien possible que mon cœur se rendît sensible à la joie du monde et qu'il s'élevât par une sotte vanité quand il voit son Maître abaissé jusqu'au centre de la bassesse, afin de satisfaire à Dieu pour mon orgueil : *Versus est in luctum chorus noster*. C'est maintenant qu'il faut que le plaisir que j'ai cherché à me satisfaire moi-même en m'élevant contre les ordres de mon Dieu, fasse place aux gémissements d'un cœur qui s'humilie devant lui en se confessant criminel : *Cecidit corona capitis nostri.* Il n'y a ni grandeur, ni dignité, ni sceptre, ni couronne que cette qualité ne doive abattre devant Dieu et qu'il ne faille anéantir en présence de cette majesté suprême que nous avons si indignement offensée : *Væ nobis, quia peccavimus.* Malheur à nous, si après nous être élevés contre Dieu par tant de crimes qui ont été les funestes productions de notre orgueil et de notre amour-propre, nous ne nous abaissons par une sainte haine de nous-mêmes et par une véritable humilité, en faisant pénitence. O adorable humilié, rendez efficace la vue de vos humiliations, pour faire naître dans mon cœur des sentiments pareils aux vôtres, en vous considérant en cet état durant ce moment de repos et de silence.

TROISIÈME PARTIE.

L'homme est sujet à une infinité de misères et de douleurs qui l'attaquent en toutes

les parties de son corps, et il n'en est point qui ne soit sujette à quelque mal particulier, qui lui donne bien souvent une cruelle gêne par sa violence. Il ne faut pas s'en étonner, c'est la peine due au péché : comme celui qui le commet, y cherche toujours de quoi se satisfaire, il est juste que la douleur sensible en soit la peine, et qu'elle venge Dieu de cette injustice, qui fait que l'on préfère le plaisir des sens à la soumission et à l'obéissance qu'on lui doit. Voilà pourquoi le Fils de Dieu, qui veut faire la pénitence générale pour tous les hommes, après avoir abandonné son âme à la tristesse, et son honneur aux outrages, et aux injures, abandonne son corps aux douleurs sensibles et aux tourments qui l'ont mis dans un état si pitoyable, que le prophète Isaïe croit que pour cela peu de personnes se pourront résoudre à croire à l'Evangile. C'est au chap. LIII, où entreprenant de décrire la passion comme il a fait, il la commence en style de prophète par cette admirable saillie : *Domine, quis credidit auditui nostro et brachium Domini cui revelatum est?* Hélas ! Seigneur, quelle étrange commission nous donnez-vous de publier au monde les souffrances de son Sauveur ! Qui voudra croire à nos paroles, et qui pourra jamais se figurer que celui qu'on voit tout couvert de plaies, et accablé de coups, soit ce même Dieu fort, et tout-puissant que vous appelez votre bras. Cela sans doute surprend tout esprit, et l'accable d'étonnement : il faut pourtant que cela soit ainsi, puisqu'en prenant sur soi tous nos péchés, il prend la cause de toutes ces peines, et se charge de l'obligation de les souffrir. Et comme il s'est chargé de tous les crimes de toute la terre, comme s'il les avait commis, ce que personne ne fit jamais, aussi a-t-il souffert en sa passion autant qu'on peut souffrir, et plus que personne ne souffrit, et ne souffrira jamais : ce qui paraît par l'étendue de ses douleurs, et par leur violence, et par le manquement et le défaut de toute sorte d'allégement, qui est tout ce qui peut contribuer à faire une grande douleur dans le temps qu'on la souffre.

Il n'a pas souffert en particulier toutes les espèces de peines et de douleurs, dont un homme est capable, puisqu'il n'a été ni brûlé, ni taillé, ni lapidé, ni rompu à grands coups de barre, comme le furent les deux brigands. Et pourtant saint Hilaire dit (*Lib.* X *de Trinit.*), qu'il a consommé dans sa passion toutes celles de tous les autres, et toutes les différentes sortes de tourments : *Omne humanarum genus passionum consummavit.* Ce n'est pas seulement, parce que, comme dit saint Thomas (III *q.* 46, *art.* 5), il a souffert en toutes choses, et de toutes les sortes de personnes dont on peut souffrir ; mais principalement, d'autant que comme la joie des bienheureux comprend en elle-même, éminemment, et de la manière qui lui est propre, toutes les joies qu'on peut avoir, et toutes les espèces de plaisirs qui se rencontrent en elle d'une autre manière qu'ils ne sont en eux-mêmes ; ainsi la passion du Fils de Dieu dans l'excès infini de ses peines intérieures et extérieures, comprend toutes les sortes de douleurs, qui lui en font une particulière de toute autre nature qu'elles ne sont en elles-mêmes. Ce que le prophète exprime par la comparaison de la mer, qui reçoit dans son sein tous les ruisseaux, et tous les fleuves qui y viennent de toutes les parties du monde, et qui y changent de nature pour y faire tous ensemble une vaste et impénétrable étendue d'amertume : *Magna est velut mare contritio tua.*

De plus, la violence de ses peines fut si excessive, que les Pères assurent qu'il n'y eut jamais rien de semblable dans les douleurs de ceux qui ont souffert les plus effroyables tourments, soit qu'on regarde la nature de ces peines, ou ceux qui les lui font souffrir, ou la disposition de celui qui souffre.

Car premièrement, pour les peines qu'il souffrit, il n'est pas nécessaire que nous entrions dans tout ce détail qu'on décrit ordinairement au sermon de la passion. Toute l'idée que l'horrible appareil de la fureur et de la cruauté des Juifs nous en peut faire concevoir, est faible en comparaison de celle qu'il en faut avoir, et que cette seule considération que j'emprunte de saint Thomas, nous peut donner (*q.* 46, *art.* 6, *ad.* 6). Il a voulu souffrir par justice, et par pénitence, pour satisfaire à Dieu, comme le plus grand de tous les coupables, en se chargeant de tous les crimes de la terre. Ensuite, il a très-exactement observé la loi de la pénitence, et de la justice, qui veut qu'on souffre quelque peine proportionnée au crime pour lequel on satisfait. Voilà pourquoi il n'eut pas seulement égard, en souffrant, à la valeur de ses peines qui vient de l'excellence infinie de sa personne, suivant quoi la moindre pouvait suffire pour racheter le monde ; mais il y voulut ressentir autant de douleur, qu'il en fallait pour les rendre proportionnées à tant de si énormes crimes. Voyez sur cela maintenant jusqu'à quel excès peut aller cette douleur. Qu'un homme ait fait un vol, et qu'il prétende satisfaire à Dieu pour ce péché, si c'est au sacrement de pénitence, qui est le tribunal de la miséricorde, où les mérites de la passion de Jésus-Christ nous sont appliqués, Dieu se contente d'une peine fort légère, qui doit pourtant toujours avoir quelque proportion avec le crime que l'on a commis. De là vient, que si c'est un meurtre, la pénitence qu'on enjoint doit-être plus grande ; si c'est un parricide, il faut sans doute qu'on impose encore une plus grande peine : ainsi à proportion que les crimes croissent, et en multitude, et en qualité, la peine que l'on doit subir, et qui entre dans la satisfaction, croît aussi.

Mais si cet homme était présenté devant le tribunal de la justice de Dieu, qui voulût qu'on lui satisfît à la rigueur autant qu'un homme le peut faire en souffrant, il faudrait du moins qu'il souffrît autant que la justice humaine lui ferait souffrir, et qu'il ressentît toutes les douleurs qui viennent des chevalets, des roues, des feux, des tenailles arden-

tes, et de tous les supplices les plus atroces. Or, le Fils de Dieu s'est chargé de tous ces crimes, et il se présente devant le tribunal de la justice, où la miséricorde n'a point de part, que pour nous seuls; et il veut satisfaire, non-seulement en offrant le prix infini que l'union hypostatique donne à ses souffrances, mais aussi en souffrant à proportion de tous ces péchés : *Quantum dolor ejus sufficeret ad tantam satisfactionem*. Il faut donc selon ce principe du maître des docteurs, que dans les peines de sa passion il ait eu de plus violentes douleurs que n'en ont jamais ressenti dans leurs tourments, tous ceux qui ont souffert par la justice, et par l'injustice des hommes, selon le sens de ces paroles qu'on lui applique dans sa passion : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* (*Thr*. I).

Mais comment se peut-il que les fouets, les épines et les clous, fassent sentir plus de douleur, que les roues, les feux et les grils ardents ? Ne me demandez pas comment; il suffit que cette raison convaincante de saint Thomas nous fasse comprendre qu'il faut absolument que cela soit. Cela est donc, mais par des voies qui nous sont inconnues, la justice de Dieu suppléant au défaut de ces instruments, pour rendre les douleurs plus vives, et la toute-puissance soutenant l'humanité souffrante, pour empêcher qu'elle ne succombe d'abord au premier effort de la violence de ces douleurs.

Ensuite de quoi Dieu nous dit par le prophète : *Propter scelus populi mei percussi eum* (*Is*. LIII). Voulez-vous juger de la violence et de la grandeur de ses peines par la force et par la pesanteur des bras qui le frappent? Ne regardez pas seulement ses bourreaux que le Psalmiste compare aux lions et aux taureaux, et aux chiens enragés : ne vous arrêtez pas à la fureur des démons qui inspirent toute leur rage à ces barbares; mais contemplez le bras de la justice de Dieu qui s'étend sur lui, et qui se sert de la cruauté de ces déicides, pour expier tous les crimes, et ce déicide même en la personne de son Fils, par une douleur proportionnée, autant qu'elle le peut-être, à tous ces crimes : *Attendite, et videte si est dolor similis sicut dolor ejus*.

Et pour achever enfin d'en former une parfaite idée : *Attendite et videte ;* considérez ce corps qui est le sujet de tant de douleurs, ce corps infiniment parfait, conséquemment très-délicat et très-sensible, et ce qu'il y a de plus merveilleux, ce corps que le Saint-Esprit voulut rendre très-propre à souffrir, l'ayant formé dans les entrailles de la Vierge du sang le plus subtil qui fût jamais, à dessein qu'il souffrît pour l'expiation de tous nos crimes. Voilà sans doute une étrange marque de la grandeur et de la violence de ses peines que le Saint-Esprit nous découvre dans ce passage du Psalmiste : *Sacrificium et oblationem noluisti; corpus autem perfecisti mihi* (*Psal*. XXXIX) ; ou comme il se lit dans saint Paul : *Corpus autem aptasti mihi* (*Hebr*. X). Cela veut dire : Tous les sacrifices de l'ancienne loi n'ont pu vous satisfaire, il a fallu que je fusse votre victime et pour cela vous m'avez donné un corps très-parfait : *Perfecisti mihi ;* afin que la victime vous fût agréable ; et vous l'avez rendu ensuite très-propre à souffrir : *Aptasti mihi;* pour vous satisfaire par mes souffrances.

Quand Dieu créa le premier homme, il le fit, non pas pour souffrir, mais pour jouir de toutes les douceurs d'une vie très-heureuse, sans danger ni de souffrir ni de mourir : *Creavit Deus hominem inexterminabilem* (*Sap*. II). S'il meurt maintenant et s'il souffre, cela n'est point venu de la première intention de Dieu, mais de sa justice, qui présuppose le péché qui est la cause et la source de tant de maux. Mais ayant résolu de sauver le monde et d'en expier tous les crimes par la passion de son Fils, il forma son corps pour souffrir, ce fut là la fin qu'il se proposa, et pour y arriver, *Corpus autem aptasti mihi,* il le lui fit si ajusté à son dessein et si propre à souffrir, que la moindre piqûre d'une épine lui fut plus sensible que tous les tourments ne le sont aux autres.

Et pour cette même raison le sentiment n'était pas dans lui comme il est en nous, lorsqu'à force de coups on s'endurcit tellement qu'on ne sent plus rien, la continuité de la douleur nous tient lieu de remède contre la douleur, et en souffrant extrêmement on cesse par là même de souffrir : *Præ doloris magnitudine sensum doloris amittunt* (*Isid*., c. 245). Mais le Saint-Esprit, qui formait le corps de Jésus pour souffrir, et qui ne peut manquer à son dessein, lui fit un sentiment si vif, si proportionné à la douleur et si propre aux souffrances, qu'il ne s'affaiblit jamais, qu'il fut aussi vif à la fin qu'au commencement de ses peines, et que le dernier coup de son horrible flagellation lui fut tout aussi sensible que le premier. *Attendite :* considérez toutes ces vérités; *et videte :* et voyez par là s'il y eut jamais de douleur semblable à la sienne et s'il ne souffrit pas plus que tous les hommes ne souffriront jamais, puisque l'étendue de ses peines est sans bornes et que leur violence est sans mesure.

Mais que sera-ce, si nous considérons encore qu'il n'eut jamais aucun soulagement dans ses douleurs ? ce qui ne peut pourtant manquer au plus misérable de tous les hommes. C'est pour exprimer cette vérité que dans le Psalmiste il compare les peines de sa passion à celles de l'enfer : *Dolores inferni circumdederunt me* (*Ps*. XVII) ; non pas qu'il y ait de l'égalité entre elles, puisqu'elles sont d'un ordre si différent, mais de la ressemblance : et celle-ci consiste en ce que, comme dans les peines de l'enfer il n'y a point d'allégement, ce qui n'est point du tout en cette vie où il y a toujours mélange de bien et de mal ; ainsi le Fils de Dieu ne voulut avoir aucun soulagement dans ses souffrances.

Et c'est en cette vue que la nature, qui n'avait jamais senti rien de pareil, ayant toujours trouvé partout quelque mélange,

avait si grande aversion de ce calice de la passion : *Si possibile est, transeat a me calix iste. Iste*, celui-là qui est tout pur, ce que les autres ne sont point. Car figurez-vous, selon le Psalmiste, que Dieu a trois calices, qui nous sont exprimés par ces paroles : *Quia calix in manu Domini vini meri, plenus mixto, et inclinavit ex hoc in hoc ; verum tamen fæx ejus non est exinanita* (*Ps.* XLVII). Le premier est le vin tout pur : *Vini meri*. Le second est le vin mêlé : *Plenus mixto*. Le troisième est de lie : *Fæx ejus non est exinanita*. Le second représente les afflictions et les peines de cette vie, qui sont toujours mêlées de quelques consolations divines ou humaines ; et il n'y a personne qui ne boive de ce calice. Le troisième est celui des damnés qui est de lie toute pure et consistante pour montrer que leurs peines, non-seulement sont sans aucun allégement, mais aussi qu'elles sont éternelles. Et le premier est celui de la passion du Fils de Dieu, laquelle, encore qu'elle coule et qu'elle passe, est néanmoins toute pure pendant le temps de sa durée, et sans mélange d'aucune consolation qui en puisse adoucir l'amertume, comme il le dit lui-même : *Et qui consolaretur, et non inveni* (*Psal.* LXVIII) : Je n'ai trouvé personne qui me consolât. Les Juifs, pour qui particulièrement je souffre, après m'avoir réduit en cet état, insultent d'une manière infiniment outrageuse sur ma misère. Mes amis m'ont abandonné, mes ennemis ne sont occupés qu'à me tourmenter. Un de mes disciples me trahit, un autre me renie, le reste s'enfuit. Si je regarde ma mère aux pieds de ma croix, elle fait croître mes douleurs par la sienne. Et vous, ô mon Père, qui êtes le Dieu de toute consolation, vous laissez mon humanité tout abîmée dans son propre sang, dans le fiel et dans l'absinthe, sans détremper cette amertume de la moindre de vos douceurs, comme si cette humanité souffrante n'était pas unie à la Divinité : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* ?

Mais vous, ô infiniment aimable souffrant ! ô mon Dieu, et mon tout, et Dieu tout-puissant parmi vos souffrances ! pourquoi vous abandonnez-vous vous même ? *Deus*, *Deus meus, ut quid dereliquisti te ?* N'avez-vous pas dans vous-même le fond de toutes les douceurs capables de changer toutes vos peines en plaisirs, beaucoup plus de les soulager ? La gloire de l'âme et la vue de la Divinité qui lui donne tout l'essentiel du bonheur des saints, cette charité infinie qui adoucit tout, cette fermeté de courage qui a la satisfaction de vaincre cette infinité de maux ; enfin ces pensées très-hautes et très-sublimes qui peuvent vous fournir toute la consolation possible ? Oui, sans doute. Mais pour avaler ce calice de douleurs, tout pur et sans mélange d'aucune douceur, il suspend les effets que produiraient sa charité, sa constance, sa fermeté, ses pensées, son bonheur et sa gloire ; il en arrête le cours par un miracle de sa toute-puissance en son extrême infirmité, de peur qu'il n'en découle quelque goutte de consolation sur son humanité souffrante, et que ses peines n'en soient adoucies. Et il en use de la sorte, afin de satisfaire à la justice de son Père pour les péchés de tout le monde et pour ses injustes plaisirs par tant peines et de douleurs si violentes et sans aucun allégement.

Ah ! malheureux que nous sommes ! comment pourrons-nous dire après cela que nous ayons jamais fait pénitence ? Hélas ! nous sommes tout couverts de crimes qui sont effectivement à nous, puisqu'ils sont de nous ! Et nous refusons de souffrir la moindre peine pour satisfaire à Dieu, et nous aimons éperdument toutes les délices, que nous cherchons avec empressement pour entretenir ce malheureux corps qui est le sujet de tant de péchés, et de ces péchés pour lesquels le Fils de Dieu a voulu exposer son corps à la rigueur de tant de peines. Mais il arrivera un jour que celui qui est aujourd'hui jugé avec tant d'injustice, rendra justice à tout le monde en qualité de Juge souverain. Et alors ces corps voluptueux qui sont si dissemblables maintenant à celui du Sauveur du monde dans sa passion, seront encore bien plus différents du même corps, tout éclatant de gloire à ce grand jour de son triomphe ; car ils seront livrés à des supplices effroyables durant toute l'éternité, tandis que Jésus-Christ rendra semblable à son corps glorifié les corps de ces bienheureux pénitents qui prennent part à ses souffrances, joignant leur satisfaction à la sienne par un esprit de pénitence animée de l'amour divin.

Pour nous porter efficacement à le faire, il n'y a rien de plus puissant que la voix éloquente de son sang, qui nous dit aujourd'hui par toutes ses plaies : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor similis sicut dolor meus :* Vous qui passez par cette vie pour aller à l'éternité bienheureuse, où vous ne pouvez arriver qu'en vertu de ma passion, considérez attentivement et voyez s'il y eut jamais de douleur semblable à celles que je souffre pour satisfaire pleinement mon amour envers vous en satisfaisant à la justice de mon Père pour vos péchés. Et là-dessus : *Attendite et videte si est amor similis sicut amor meus :* Considérez attentivement et voyez s'il y eut jamais d'amour semblable à celui que j'ai pour vous.

En cette sainte méditation, vous vous direz à vous-mêmes, en admirant l'excès de cet amour : *Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit* (*Is.*, LIII) : Vraiment il a pris sur soi nos infirmités en se chargeant de nos péchés. C'est pourquoi il en a subi toute la peine en souffrant toutes les douleurs qui nous étaient dues justement, comme aux véritables criminels.

Et sur cela, vous entendrez intérieurement la voix de son Père qui vous dira : *Propter scelus populi mei percussi eum* (*Ibid.*) : C'est pour les crimes de mon peuple que je l'ai frappé.

Ensuite, étonné de ce grand prodige et de l'excès de vos péchés, et de ses douleurs et

de son amour, vous vous écrierez dans le profond gémissement de votre cœur : *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra* (*Ibid.*) : C'est donc pour guérir les plaies de notre âme qu'il est tout couvert de plaies sur son corps, et c'est pour les crimes que nous avons commis qu'il a été écrasé comme un ver de terre.

Enfin, si vous remontez jusqu'à la source de cet écoulement de sang que vous voyez sortir de toutes les parties de son corps, vous trouverez que c'est l'amour qui est l'auteur de cet excès infini, en donnant infiniment au delà de ce qu'il fallait précisément pour racheter le monde.

Vous ne sauriez contempler cet amour que vous n'en ayez réciproquement pour lui, et il est impossible que vous en ayez que vous ne preniez résolution de lui satisfaire, en souffrant pour l'amour de lui, comme il a souffert pour l'amour de vous.

C'est pourquoi durant ce petit moment de méditation : *Attendite et videte si est dolor similis sicut dolor ejus. Attendite et videte si est amor similis sicut amor ejus.*

QUATRIÈME PARTIE.

Ce n'est pas assez. Comme toutes les douleurs tendent à la mort, et que les siennes sont si excessives, il faut qu'il meure, et qu'il meure d'une mort proportionnée à tant de douleurs. Vous savez que la mort est la dernière peine du péché; puis donc qu'il s'est tellement chargé de ceux de toute la terre, qu'il n'est plus à l'extérieur qu'un horrible composé de crimes et ensuite qu'un funeste objet de malédiction : *Factus pro nobis maledictum* (*Gal.*, III), il a voulu mourir de la mort du monde la plus cruelle, la plus infâme et la plus ignominieuse, en mourant sur la croix.

Pilate, emporté enfin lâchement par une crainte mondaine qui triompha de sa première fermeté, vient de l'abondonner à la rage et à la cruauté des Juifs, s'en lavant inutilement les mains, par une ridicule cérémonie, en même temps qu'il souillait son âme du plus pur sang qui fut jamais, par une effroyable injustice. Les Juifs l'ont reçu de sa main avec de furieux transports de joie pour exécuter cet arrêt, en prenant sur eux-mêmes tout ce crime et toute la peine du sang qu'il craignait si fort de répandre. Il est traîné au travers d'une infinité de peuple qui encourage ses bourreaux et le charge de malédictions, tout accablé qu'il est sous la pesanteur de sa croix. Les dames dévotes lui font déjà ses funérailles par leurs larmes. On l'étend sur la croix, qui devient le lit de sa mort; on l'y attache par quatre grands clous, qui font couler par ces ouvertures sacrées le peu de sang que les épines et les fouets lui avaient laissé dans ses veines. On l'élève crucifié, en plein midi, au lieu le plus éminent du Calvaire, pour être en vue de tout le monde sur cet horrible théâtre de ses souffrances. Il y demeure trois heures pour y souffrir tout ce que la mort a de plus terrible dans ses approches; et, après avoir fait durant sa vie une infinité de prodiges, il fait voir enfin, à sa mort, le plus grand, le plus étonnant et le plus incompréhensible de tous, en faisant voir un Dieu mourant, et mourant sur la croix. Voilà ce qui ne se peut exprimer et qui ne peut être conçu; voilà ce qui accable tout esprit, et ce que les anges et les hommes, qui contempleront cet excès durant toute l'éternité, admireront toujours, sans jamais se lasser de l'admirer, et sans qu'il soit pourtant jamais ni vu ni admiré autant qu'il mérite de l'être : un Dieu mourant pour nous sur une croix.

Le plus grand orateur qui fut jamais, voulant exagérer le crime qu'avait commis un gouverneur, en faisant mettre en croix un homme qui était citoyen romain, disait : Arrêter seulement, ou mettre aux fers un de nos citoyens, c'est un attentat; le battre de verges, c'est un épouvantable crime, le faire mourir, c'est ce qui approche bien fort du parricide : *Prope parricidium, necare.* Mais que sera-ce de le mettre en croix? Excusez-moi, je n'ai point de termes pour m'expliquer, et je soutiens aussi que c'est ce qui ne se peut nullement exprimer : *Verbo quidem satis digno tam nefaria res appellari nullo modo potest.* Cette figure sans doute paraît d'abord et fort noble, et fort éloquente; mais parce qu'il n'y a point ici de sujet capable d'en soutenir la majesté, elle perd toute sa force, ce n'est plus qu'une exagération assez froide d'un déclamateur, qui fait beaucoup de bruit de peu de chose.

Que n'eût-il pas dit, s'il eût vu ce que nous voyons aujourd'hui? Et moi, que ne dirai-je pas avec l'orateur chrétien, le grand Chrysostome (*Hom.* 7, *in c.* I. *Philip.*), qui fait cette même exclamation d'une manière incomparablement plus forte : Qu'un Dieu qui s'est fait homme, soit pris et lié comme un malheureux esclave, voilà qui est étonnant; qu'il soit déchiré à grands coups de fouet comme un scélérat, j'en suis épouvanté; qu'on le mette à mort, c'est ce qui m'accable; mais qu'il meure attaché sur une croix de la mort du monde la plus infâme, taisez-vous, ciel et terre, n'entreprenez pas de parler : *Verbo quidem satis digno tam inaudita res appellari nullo modo potest* : une chose aussi surprenante et aussi incompréhensible que celle-ci ne se peut exprimer. Non, si je regarde les Juifs, qui, après avoir eu tant de preuves de sa divinité, ont entrepris et consommé ce parricide : *Verbo quidem satis digno tam nefaria res exprimi nullo modo potest* ; non, si je contemple le Fils de Dieu, qui, étant la vie même, a souffert la mort pour l'amour de nous : *Verbo quidem satis digno tam inaudita res appellari nullo modo potest* ; non, si je considère les chrétiens, qui, après cet excès de son amour dont ils sont très-persuadés, ont encore le cœur de l'offenser : *Verbo quidem satis digno tam nefaria res exprimi nullo modo potest.* Mais à votre égard, mon cher auditeur, qui adorez et qui aimez Jésus crucifié, et qui voulez jouir du fruit de ses adorables souffrances, je puis

exprimer ce que c'est, je puis parler et dire hautement que c'est l'assurance de votre salut, si vous voulez, par l'accomplissement de la pénitence qu'il fait pour l'expiation de nos péchés : *Delens quod adversum nos erat chirographum, et illud affigens cruci* (*Coloss.* II).

C'est pourquoi dans les circonstances de cette bienheureuse mort, il nous donne toutes les sûretés possibles par ses dernières paroles, qui seraient encore plus fortes que toutes les autres, si les siennes etaient capables de recevoir quelque accroissement de force et de fermeté. S'il regarde le ciel, c'est pour impétrer de son Père le pardon de tous nos péchés, comme il obtient celui de ce déicide même que l'on commet d'une si exécrable manière en sa personne : *Dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (*S. Luc.* XXIII). S'il jette les yeux sur la terre, c'est pour nous donner à sa mère, et pour nous la donner aussi, nous substituant auprès d'elle en sa place, et nous disant en la personne de saint Jean : *Ecce mater tua* (*Joan.* XIX); s'il les porte à ses deux côtés, c'est pour nous présenter son paradis qu'il offre aux deux brigands, et qu'il donne effectivement à l'un d'eux, malgré l'énormité de ses crimes, au moment même qu'il le reconnaît et qu'il se convertit à lui : *Hodie mecum eris in paradiso* (*S. Luc.* XXIII); s'il se considère lui-même, c'est pour nous dire, qu'étant tout épuisé de sang, et déjà tout froid par les approches de la mort, il se sent néanmoins tout embrasé du désir de notre salut, qu'il exprime par cette ardente soif, qu'il voulut avoir à sa mort : *Sitio* (*Joan.* XIX). C'est pour nous donner assurance que tout ce qu'il fallait qu'il fît pour l'établissement de notre bonheur éternel, est accompli : *Consummatum est. Et inclinato capite tradit spiritum* (*Joan.* XIX). Et en baissant la tête pour nous présenter le baiser de paix, et pour nous montrer l'entrée de son cœur, il rend à son Père, pour le prix et pour le gage de notre salut, cet esprit si passionné de notre bien. En un mot, il expire, il meurt, plus par la douce violence de cette aimable passion, que par la rigueur extrême de celle que la cruauté des Juifs lui a fait souffrir.

Chrétiens, comme cette mort a été l'accomplissement de la pénitence que le Fils de Dieu a faite pour nous, et qu'elle est ensuite la consommation du grand ouvrage de la rédemption du monde, par l'expiation de tous ses crimes; il faut que nous en imitions les traits, en mourant au péché, par une mort sainte et mystique, qui sera la perfection de notre pénitence, et par conséquent le retour de l'innocence et de la sainteté, par l'abolition de nos péchés.

C'est le grand secret que prêche saint Paul, en parlant si souvent de cette mort spirituelle qui nous fait revivre dans Dieu, nous faisant mourir à nous mêmes comme Jésus-Christ : *Existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo* (*Rom.* VI). Et comme la mort naturelle dissout l'union des deux parties, et sépare l'âme d'avec le corps qu'elle abandonne pour toujours, selon les lois de la nature, puisqu'il n'y a point de retour; aussi cette sainte mort consiste dans la séparation de notre volonté d'avec le péché, et tout ce qui porte au péché : de sorte que par une ferme résolution de l'abandonner pour toujours, elle rompe tous les liens de toutes les occasions qui nous y attachaient.

Voilà l'importance de cette action, voilà ce que Dieu demande de nous; et c'est cela même qui met la différence entre la véritable et la fausse pénitence. Saint Pierre eut le plus grand regret du monde d'avoir renié son cher Maître, et il témoigna l'amertume de son cœur par l'abondance de ses larmes. Il en eut tant de honte et de sainte confusion, qu'il ne put jamais soutenir un seul de ses regards. Il s'enfonça dans une grotte pour satisfaire à Dieu par une grande austérité; et ce qui fait la perfection de sa pénitence, c'est qu'il résolut tellement de renoncer à son péché, qu'à ce moment même il sortit de l'occasion qui l'avait fait tomber : *Et egressus foras flevit amare.*

C'est le défaut de cette importante condition qui rend tous les jours inutile la pénitence de tant de personnes. Il s'en trouve qui ont de la douleur d'avoir offensé Dieu : ils confesseront leurs péchés et subiront toute la honte qu'il y a dans une sincère confession ; ils feront même quelque austérité pour satisfaire. Est-ce assez ? Non. Il faut encore qu'ils meurent au péché et qu'ils s'en séparent par une ferme résolution de l'abandonner pour toujours. Voilà l'écueil où très-souvent la pénitence fait naufrage. Quoiqu'on proteste, qu'on renonce à son péché, la volonté y est pourtant toujours fortement attachée, parce qu'elle ne veut pas rompre les liens qui l'y attachent, ni quitter les occasions qui l'y engagent. Si le cœur était véritablement changé, et s'il était bien résolu de n'avoir plus d'attachement à son péché, il fuirait la cause qui le lui fait commettre ; ne le faisant pas, il le veut encore.

Mais le moyen d'avoir cette puissante volonté qui produise ce grand effet ? Il y en a tant que l'on prêche tous les jours ! la fervente prière à Dieu pour l'obtenir, l'aumône, qui est ordinairement récompensée de cette grâce qui opère en nous une véritable conversion, les exercices de dévotion, l'examen de sa conscience, la méditation des grandes vérités chrétiennes, la présence de Dieu, le souvenir de la mort et du jugement, du paradis et de l'enfer, et cent autres de cette nature. Mais le plus puissant, le plus efficace et le plus prompt de tous, c'est la vue fixe et arrêtée sur Jésus-Christ mourant sur la croix pour l'amour de nous.

C'est pour cela que les apôtres, qui voulaient convertir toute la terre, montraient aussi et prêchaient à toute la terre Jésus-Christ crucifié, dont la vue seule, sans le secours de la philosophie et de l'éloquence des hommes, fit dans les cœurs ces prodigieux changements auxquels nous devons l'établissement et la sainteté du christianisme. C'est pour cela même que saint Pierre,

au premier sermon qu'il fit à Jérusalem, après avoir prouvé la divinité de Jésus-Christ, conclut par ces grandes paroles, en le leur représentant crucifié : *Viri Israelitæ, audite verba hæc : Jesum Nazarenum, virum approbatum a Deo in vobis virtutibus et prodigiis et signis, per manus iniquorum affigentes interemistis* (*Act.* II) : Israelites, écoutez ces paroles ; ce Jésus-Christ, que Dieu a déclaré si hautement être son Fils par tant de miracles et de prodiges, est celui même que vous avez mis en croix par les mains des impies. A ces paroles, il se fit tout à coup un si prodigieux changement dans les cœurs, que ces juifs, ceux-là mêmes qui étaient auparavant si envenimés contre Jésus-Christ, se jetant aux pieds des apôtres, le cœur pénetré de douleur et les yeux tout baignés de larmes, s'écrièrent : Que voulez-vous que nous fassions ? ordonnez, nous voilà tout prêts à exécuter tout ce qu'il vous plaira, pour expier nos péchés par la pénitence : *His auditis compuncti sunt corde, et dixerunt : Quid faciemus ?*

C'est donc aussi à cet exemple, et sur l'espérance d'avoir un même effet, que, faisant à vos yeux un abrége de tout ce que je vous ai dit, et vous montrant Jésus crucifié, j'ai à vous dire par un dernier effort : *Viri christiani, audite verba hæc* : Chrétiens, écoutez ces paroles et regardez ce grand prodige : celui-là même qui est votre Dieu s'étant fait homme, afin de se rendre capable de souffrir, a voulu mourir sur la croix pour vous racheter, en satisfaisant pour les péchés de tout le monde par cette pénitence rigoureuse qu'il en a voulu faire. Ce sont et vos péchés et son amour qui l'ont réduit en cet état par cette mort également ignominieuse et cruelle; mort qui lui est pourtant infiniment agréable et délicieuse si, changeant notre cœur pour l'amour de lui, nous joignons notre pénitence à la sienne, afin de nous mettre en état de jouir du fruit de sa mort. Y a-t-il cœur, pour endurci qu'il soit, qui ne se change et ne se convertisse à cette vue des prodigieux changements du Fils de Dieu, qui sont adorés des chrétiens, lorsque ses ennemis les lui reprochent ? *Quod exprobraverunt inimici tui, Domine, quod exprobraverunt commutationem Christi tui* (*Ps.* LXXXII). Vos ennemis vous ont cruellement offensé, et vous voulez vous en venger ! Combien de fois l'avez-vous offensé lui-même encore plus indignement ? Au lieu de vous punir comme juste vengeur des crimes, vous qui étiez son ennemi, il a pris votre place comme un criminel, et a voulu mourir pour vous : *Quoniam cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro vobis mortuus est* (*Rom.* V). N'est-il pas bien changé ? L'attachement que vous avez aux plaisirs du corps vous emporte à la première occasion : *Respice in faciem Christi tui* : Regardez le visage de Jésus Christ crucifié, c'est celui dont la vue fait le bonheur des anges et des saints, et il est tellement couvert de sang, et tout son corps si déchiré, qu'il n'est plus connaissable. N'est-il pas bien changé pour vous ? L'ambition, d'une part, et de l'autre, pour lui satisfaire, la convoitise des biens de la terre vous entraînent au mal. Reconnaissez-vous ce crucifié ? C'est celui qui possède toutes les grandeurs et tous les biens infinis dans lui-même, comme étant égal à son Père : *Cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo* (*Phil.* II). O Dieu ! quel prodigieux changement ! Il s'est tellement appauvri, il s'est tellement abaissé pour vous enrichir et vous élever jusqu'à lui, qu'il s'est anéanti : *Sed semetipsum exinanivit.* En vérité, considérant ces changements que le Fils de Dieu a faits de lui-même pour l'amour de vous, pouvez-vous ne pas faire pour l'amour de lui le changement de votre cœur par une vraie conversion ?

A ce spectacle toute la nature se change par mille prodiges, le soleil, la lune, le temple, les tombeaux, le ciel et la terre, les vivants et les morts, les créatures les plus insensibles, les pierres et les rochers, les cœurs même des Juifs qui s'en retournaient en se frappant la poitrine : *Revertebantur percutientes pectora sua.* Ah ! mon adorable Sauveur, c'est trop, je n'en puis plus ; et quoique mon cœur soit méchant et obstiné, je sens bien pourtant qu'il ne peut se laisser vaincre par celui d'un Juif. Il faut qu'il se change et se convertisse à vous, pour accomplir en moi cette prophétie : *Reminiscentur et convertentur.* Ainsi soit-il.

SERMON XXXVIII.

POUR LE SAINT JOUR DE PAQUES.

Les glorieuses prérogatives de Jésus-Christ ressuscité, communiquées à l'âme dans la justification.

Jesum quæritis Nazarenum crucifixum ?

Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié? Il est ressuscité (*S. Marc, chap.* XVI).

C'est un oracle prononcé par le divin apôtre aux Romains chap. VI, que si nous avons le courage de ressembler à Jésus-Christ souffrant, et mourant sur la croix, nous aurons aussi le bonheur de lui être semblables dans le glorieux état qui fait le triomphe et la solennité de cette fête : *Si enim complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus :* Si nous sommes entrés en lui par la ressemblance à sa mort, nous lui ressemblerons aussi dans sa résurrection : *Complantati.* Que cette expression est belle ! Une greffe suit la fortune et la condition de l'arbre sur lequel elle est entée : elle perd ses fleurs et ses fruits, et ses feuilles avec lui durant les rigueurs de l'hiver, vous diriez qu'elle est morte ; mais elle renaît au printemps, et reprenant avec une nouvelle vie des forces qui ne sont point du tout de sa nature, elle produit des fleurs et des fruits qu'elle n'aurait pas d'elle-même :

Miraturque novas frondes, et non sua poma.

Si nous sommes entés en Jésus-Christ crucifié, qui est le vrai arbre de vie, nous suivrons sa condition, nous lui serons par tout semblables. Durant les rigueurs de l'hi-

ver d'une sainte et solide pénitence, nous lui ressemblons en ce pitoyable état où il fut réduit en sa passion, lorsqu'il souffrit toutes les peines du péché, qui sont la tristesse, l'ignominie, la douleur et la mort. Notre âme est remplie de tristesse et d'amertume, par la contrition ; nous nous humilions aux pieds du prêtre devant Dieu, par la confession de nos péchés ; nous subissons volontairement quelque peine, par la satisfaction ; et nous mourons au péché par la ferme résolution que nous prenons de changer notre vie : *Complantati facti sumus similitudini mortis ejus.* Nous voilà semblables à Jésus-Christ souffrant, à cet arbre de vie, qui a perdu ses feuilles et ses fleurs, et qui n'a plus ni beauté, ni verdure : *Non est species ei, neque decor* (*Is.* LIII). Mais au retour du printemps, c'est-à-dire, au recouvrement de la grâce, qui suit la pénitence, nous reprenons une nouvelle vie, qui nous fait produire des fleurs et des fruits, que nous n'aurions jamais d'ailleurs et qui ne sont point du tout de notre nature, parce qu'ils ressemblent parfaitement à ceux qu'il a portés dans sa résurrection, qui est le vrai modèle de la nôtre : *Simul et resurrectionis erimus.*

En ressuscitant, il eut tous les avantages contraires aux quatre sortes de peines qu'il subit volontairement dans sa passion ; une joie incompréhensible dans son âme, au lieu de la tristesse intérieure ; un honneur qui s'élève infiniment par-dessus tout, pour le récompenser de ses opprobres et de ses extrêmes humiliations ; une beauté plus brillante que le soleil, pour tant de plaies qui le défigurèrent d'une si étrange manière ; et enfin, une vie qui doit triompher éternellement de la mort qu'il souffrit. Ainsi au point qu'on recouvre la grâce, en quoi consiste cette bienheureuse résurrection de notre âme, Dieu la remplit de cette joie spirituelle qui surpasse tous les plaisirs sensibles, et que l'on ne peut exprimer. Il l'élève à un point d'honneur qui la met infiniment par-dessus toute la nature ; il lui communique une beauté que l'imagination, ni l'esprit ne se peuvent figurer ; et il lui donne une vie qui peut toujours triompher de la mort, qui n'a point d'empire sur elle. Chrétiens, dans cette grande foule de miracles qui éclatent en ce mystère, nous pouvons dire que ce sont ici les solides merveilles de cette résurrection. Admirons-en l'original en Jésus-Christ, pour en tirer et en chérir, et en garder la copie en nous-mêmes : *Ut quomodo Christus surrexit à mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus* (*Rom.* VI) : Afin que nous ayons toujours cette nouvelle vie, qui nous rendra parfaitement semblables au Fils de Dieu ressuscité. Ce sont les belles vérités que nous allons voir brièvement dans ces deux points de mon sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

L'âme de Jésus-Christ souffrant fut accablée d'une extrême tristesse durant toute sa passion, mais principalement à cet instant qu'elle fut séparée de son corps, elle en sentit un terrible redoublement, par ce prodigieux délaissement et cet abandon général de tout le monde, où il fut réduit en mourant. Mais au moment qu'elle y rentra par sa résurrection, elle commença ce bienheureux état par la plus grande et la plus pure et la plus délicieuse de toutes les joies, particulièrement pour deux raisons.

La joie vient de l'heureux succès d'une entreprise, et ce sentiment est d'autant plus grand que l'entreprise est d'une plus haute importance, qu'on a plus de désir d'y réussir, et qu'on en vient plus glorieusement à bout, en surmontant tout ce qui s'y oppose. Quand tout est heureusement achevé et qu'on entre en possession de sa conquête, alors la joie est infinie.

Le Fils de Dieu était venu du ciel en terre, pour exécuter l'entreprise la plus importante et la plus difficile qui fût jamais, et impossible à tout autre qu'à lui, pour racheter le monde, et le tirant de sa déplorable captivité, lui rendre la possession du bonheur de l'éternité, auquel il ne pouvait plus aspirer.

Tous les saints éclairés de Dieu, pour la connaissance de ce bonheur, soupiraient ardemment après, depuis quatre mille ans, et lui, enchérissant infiniment par-dessus ces désirs, le souhaitait avec des ardeurs que lui seul fut capable de bien exprimer, quand il dit : *Baptismo habeo baptizari; et quomodo coarctor usque dum perficiatur* (*Luc.*, XII) !

Pour en venir à bout, combien d'obstacles n'a-t-il pas fallu renverser, et quelles redoutables puissances n'a-t-il pas fallu surmonter ? le monde, les vices, les passions, l'injustice des hommes et la justice de Dieu, la mort et les démons, le ciel, la terre et les enfers. Après que tout est achevé par de si glorieux succès de ses travaux, que le diable est chassé, le monde soumis, le péché aboli, la justice divine satisfaite, l'enfer dépouillé, la mort surmontée et le ciel ouvert, qu'il ne manque plus rien du tout à la rédemption du monde, il entre, au point qu'il ressuscite, en possession de l'état de gloire qu'il nous a mérité, et jouit le premier des fruits délicieux de sa conquête, pour en goûter éternellement la douceur. C'est donc pour lors qu'il se répand dans son âme une joie qui surpasse infiniment l'amertume de sa tristesse, et qui, au lieu de ces paroles : *Tristis est anima mea usque ad mortem ;* lui fait dire par le Psalmiste : *Convertisti planctum meum in gaudium mihi, conscidisti saccum meum, et circumdedisti me lætitia* (*Ps.*, XXIX) : Vous avez changé mes larmes en allégresse, vous avez rompu le sac de mon corps ; mais vous avez aussi comblé mon esprit d'une joie, dont le cours n'étant plus ni arrêté, ni diverti, vient faire dans mon âme tout un océan infini de plaisirs.

Et c'est ici la seconde raison, parce que les obstacles étant renversés et toutes les digues qui empêchaient cette inondation de joie dans son âme étant abattues, elle s'y est trouvée tout à coup très-heureusement abîmée. L'âme de Jésus-Christ, au point de sa création, en voyant Dieu et en le voyant

d'une si excellente manière, avait dans elle-même la source de cette joie incompréhensible, qui surpasse autant celle des bienheureux, que celle-ci a d'avantage sur la nôtre. Mais parce qu'elle était dans un corps qui devait souffrir pour satisfaire à Dieu, le cours en fut arrêté par une merveille de sa toute-puissance, de peur que se répandant sans mesure, elle n'empêchât le sentiment des peines et des douleurs; de sorte que la rédemption qui se devait faire, et ensuite les peines qu'il fallait souffrir pour cela, étaient comme les digues qui arrêtaient l'impétuosité de cette joie et la resserraient dans le fond de l'âme, sans lui laisser la liberté de faire son effet, en se répandant au dehors.

Mais quand cette âme bienheureuse retourne au moment de la résurrection, elle rentre dans un corps qui doit être impassible et glorieux; il n'y a plus de nécessité de souffrir, la justice divine étant satisfaite et la redemption du monde consommée. Tous les obstacles sont ôtés, toutes les bondes sont levées, toutes les digues sont percées, il n'y a plus rien qui empêche les sacrés débordements de cette joie qui surpasse infiniment celle de tous les saints; ce que le prophète lui dit par ces belles paroles du psaume XLIV : *Dilexisti justitiam, et odisti iniquitatem; propterea unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ præ participibus tuis.* Vous avez haï le péché, et aimé les pecheurs avec tant d'excès, ô mon Dieu, que pour satisfaire à votre justice, en faveur de ceux-ci, et pour abolir par là tous leurs crimes, vous avez voulu souffrir des douleurs insupportables à tout autre qu'à vous; c'est pour cela que votre Père vous comble maintenant de joie avec un avantage infini, sur tous ceux à qui vous faites part du bonheur de votre triomphe.

Chrétiens, il me semble qu'en cette occasion j'ai lieu de vous dire la même chose : *Dilexisti justitiam, et odisti iniquitatem* (*Ps.*, XLIV). Vous avez aimé de tout votre cœur la justice de Dieu, que vous avez tant offensé, et vous avez haï de la même force le crime, par lequel vous l'avez offensé; et pour témoigner cet amour et cette haine, vous l'avez détesté, en concevant une véritable douleur de vos péchés, au sacrement de pénitence : *Propterea unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ.* Dieu, après l'amertume de cette tristesse intérieure, au point que vous rentrez en grâce, vous remplit l'âme d'une joie plus grande et plus délicieuse que toute celle qui peut naître de tous les plaisirs de la terre.

Quelque joie que le monde inspire parmi ses déréglements, elle est toujours accompagnée de la tristesse et du chagrin, et de ces remords que tous ses plaisirs ne peuvent ôter; et si l'on n'en sent point, cela même est un plus grand mal, que tout ce qu'il y a d'amertume dans la douleur et la tristesse, puisque cette insensibilité est le caractère le plus sensible et la marque la plus certaine de réprobation. Mais quand renonçant au péché on se convertit à Dieu de tout son cœur, il y répand une douceur et une joie spirituelle, que tous les maux de cette vie ne sont pas capables de nous ravir, parce qu'on recouvre la grâce, avec elle la charité, par celle-ci le Saint-Esprit, et que la suite nécessaire et le fruit de ce divin Esprit est la paix et la joie de l'âme : *Fructus autem Spiritus, pax, gaudium.*

Dans le ciel on possède Dieu par la charité consommée, et son fruit est cette joie du Seigneur qui surpasse infiniment toutes les délices spirituelles et toutes les extases des saints sur la terre. En ce monde on possède le Saint-Esprit par la grâce et la charité commencée, et son fruit est cette joie spirituelle incomparablement plus douce que toutes les douceurs sensibles de la joie du monde.

C'est le trésor que Dieu apporte, et qu'il donne à l'âme quand il y entre : *Jucunditatem et exultationem thesaurizabit super illum* (*Eccli.*, XV). Il n'y a rien dans un trésor que de rare et de précieux, fût-il enfoui en terre ou dans un fumier, le fumier ni la terre ne lui ôtent rien de son prix. Ainsi la joie que Dieu renferme comme un trésor dans l'âme qui se convertit, n'a rien qui ne soit très-délicieux; quelque misère qui l'accable, elle ne perd rien pourtant de sa douceur; ce qui paraît par cet agréable transport du Psalmiste, qui dit à Dieu : *Auditui meo dabis gaudium et lætitiam, et exultabunt ossa humiliata* (*Psal.*, L). Quand un prophète lui eut mis devant les yeux l'horreur de ses péchés, il en conçut cette extrême douleur, qu'il exprima par ce fameux témoignage qu'il en rendit, en s'écriant : *Peccavi Domino.* Cette tristesse de sa pénitence et cette contrition fut si efficace, qu'elle effaça son crime, et Nathan le lui fit savoir, en l'en assurant de la part de Dieu : *Dominus quoque transtulit peccatum tuum* (II *Reg.*, XII). En même temps que ces paroles entrèrent par l'ouïe dans son cœur avec la grâce qu'il recouvrait, il y entra tant de douceur et tant de joie, que toutes ces misères et ces maux que Nathan lui prédit qu'il souffrirait pour ces mêmes péchés, n'en purent rien diminuer ni empêcher qu'elle ne se répandît jusque sur son corps accablé de cette infinité de maux, durant ses plus cruelles persécutions : *Et exultabunt ossa humiliata.* Et de là vient le second avantage, qui consiste en ce que les humiliations de l'âme dans sa pénitence sont changées en élévation de gloire et de grandeur.

Jesus-Christ en sa passion fut abîmé et comme anéanti dans le centre de la bassesse et de l'opprobre, puisqu'il y parut au-dessous du dernier de tous les hommes : *Exinanivit semetipsum.* Mais cette bassesse l'a élevé de cet abîme glorieusement par-dessus tout ce qu'il y a de grandeurs sur la terre et dans le ciel : *Propter quod et Deus exaltavit illum et donavit illi nomen quod est super omne nomen* (*Phil.*, II).

Il est vrai qu'au moment de son Incarnation, possédant toutes les grandeurs et toutes les perfections divines, comme Fils de Dieu, il était déjà exalté par-dessus tout; mais comme l'honneur et la gloire consistent

dans la manifestation des grandeurs qu'on possède, et que, ne paraissant alors qu'en qualité de Fils de l'homme, elles étaient cachées sous le voile de son humanité souffrante ; voilà pourquoi ce fut en ce mystère de sa résurrection, qu'il fut élevé dans l'honneur et dans la gloire, parce qu'il parut alors exalté en se faisant connaître comme Fils de Dieu ; ce que saint Paul exprime admirablement, en parlant de ce mystère, par les paroles du Psalmiste : *Resuscitans Jesum, sicut et in psalmo* II *scriptum est: Filius meus es tu, ego hodie genui te* (*Act.*, XIII)*:* Ressuscitant Jésus-Christ, comme il est écrit au II psaume : Vous êtes mon Fils, je vous ai aujourd'hui engendré. Que veut dire ceci ? Voici le beau secret de cette profonde théologie du grand Apôtre.

Il y a trois naissances que nous pouvons remarquer en Notre-Seigneur : l'éternelle dans le sein de son Père : la temporelle, du sein de sa Mère, et celle de sa résurrection, lorsqu'il naquit une autre fois, sortant du ventre de la terre et du tombeau à la vie glorieuse et immortelle. Et à chacune de ces trois naissances, le Père peut dire à son Fils, en trois différentes manières, ces mêmes paroles : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* Dans l'éternelle, il le produit à tous les moments de l'éternité, en lui communiquant toutes ses infinies perfections : *Ego hodie genui te*, mais c'est dans lui-même et dans cette lumière inaccessible qui tient lieu de ténèbres à nos esprits. Dans la temporelle, il le produit au dehors, en le faisant homme et homme, qui, naissant vrai Fils de Dieu par l'union de la divinité avec sa sainte humanité, reçoit de lui toutes ces mêmes perfections divines : *Ego hodie genui te* ; mais tout cela est caché sous le voile et sous la bassesse apparente de cette humanité souffrante. Dans celle de sa résurrection, au point que son âme se réunit au corps et qu'il sort de son tombeau, son Père ôte le voile qui cachait toutes ses grandeurs, il le produit au dehors dans tout son éclat et il le fait voir tel qu'il est en naissant dans lui-même, le faisant connaître comme Fils de Dieu ; de sorte que c'est aujourd'hui qu'il le fait naître dans la connaissance des hommes selon cette belle pensée de saint Ambroise : *Pulchre Pater ad Filium dicit: Ego hodie genui te; nunc enim meum probasti te esse Filium* (*Lib.* VII *de Sacr.*, *cap.* 1) ; comme s'il disait : Quand vous sortîtes du sein de la Vierge, où vous fûtes conçu vivant, pour renaître mortel et souffrir jusqu'à la mort de la croix, vous ne parûtes que comme Fils de l'homme ; mais aujourd'hui que vous sortez par vous-même du sein du tombeau, où vous avez été conçu mort, pour renaître immortel, vous faites paraître la gloire de votre origine éternelle, par l'éclat d'une si merveilleuse naissance, vous montrez que vous êtes Fils de Dieu et vous vous faites reconnaître et adorer en cette qualité, du ciel et de la terre et de l'enfer.

Retournons maintenant à nous, chrétiens. Nous avons aussi trois naissances : la temporelle sur la terre, quand nous y naissons pour mourir ; l'éternelle dans le ciel, quand nous y entrons pour y acquérir une vie qui ne peut jamais périr; et la spirituelle entre ces deux-ci, lorsque nous renaissons par le baptême, ou que nous ressuscitons par la pénitence. Par la première, nous sommes abaissés jusqu'au centre de la bassesse, par la honte et par l'infamie d'une origine criminelle devant Dieu. Par la dernière, nous sommes élevés jusqu'au comble de la gloire dans le ciel. Par la spirituelle, qui est entre ces deux extrémités, au point qu'une âme est régénérée en Jésus-Christ par le baptême, ou ressuscitée par la pénitence, quoique tout soit ici caché sous les apparences communes et que le changement ne se voie pas, elle est effectivement élevée, par-dessus toute la nature, à un degré d'honneur que l'esprit et l'imagination ne peuvent concevoir et que Dieu seul peut exprimer par des paroles toutes divines, quand il dit que par là nous devenons participants de la Divinité, les temples animés du Saint-Esprit, qui nous divinise par sa propre substance et sa personne qui nous est donnée, l'amour, la complaisance, les délices, les épouses, les héritiers et les véritables enfants de Dieu, qui nous peut dire à cet instant, que nous sortons des sépulcres de nos péchés : *Ego hodie genui te ; nunc enim meum probasti te esse Filium.* C'est maintenant que je t'engendre de nouveau, puisqu'à ce bienheureux moment de ta conversion, recevant par la grâce une participation de mon être divin, tu es mon Fils ; et ce qu'il y a d'admirable, c'est que ce Fils devient encore parfaitement semblable à son aîné dans ces merveilleux changements qui éclatent sur son corps, par sa nouvelle vie et par sa divine beauté ; ce que nous allons voir en finissant dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'y eut rien de si horrible a voir que le corps déchiré du Fils de Dieu, lorsqu'il portait en toutes ses parties, par une infinité de plaies, les terribles marques de la cruauté des Juifs et les sanglants caractères de nos péchés. Mais au moment que son âme s'y réunit, il sort de son tombeau, malgré tous les empêchements qui s'y opposent, comme le soleil du milieu d'une nuée qu'il a percée par la force de ses rayons, et recevant le rejaillissement de la beauté de son âme glorifiée, en laquelle il est comme transformé, par la communication des quatre dots de gloire, il efface par son éclat celui de toutes les beautés du ciel et de la terre. Nous pouvons voir dans la nature une fort belle image de cette transformation dans celle qui se fait tous les jours de la poudre en feu. Pour forcer une place, quelque imprenable qu'elle paraisse par ses fortifications, même sur le rocher, on a trouvé le moyen d'employer la force invincible du feu. On fait une mine, on creuse une espèce de caverne, par un fourneau que l'on remplit de poudre; on ferme tout, on ne souffre pas qu'il y ait la moindre ouverture par où l'air

puisse entrer. Pourquoi? On le voit bientôt par l'effet qu'on en prétend quand on y met le feu. Il ne faut qu'une étincelle par le bout d'une mèche, dans une traînée de poudre qui aboutit à celle qui est renfermée dans la mine : en même temps cette poudre enflammée changeant de nature, devient légère, éclatante, subtile et pénétrante, de grossière, de lourde, de pesante et d'obscure qu'elle était auparavant, elle s'agite, elle s'étend, elle cherche passage à sa liberté, et n'en trouvant point, elle s'en fait un, elle renverse rochers et bastions, tout cède à son effort et poussant ses pointes victorieuses en l'air, hautement élevée sur les ruines qu'elle a faites, elle triomphe de tous les obstacles qui la tenaient captive sous la terre.

Voilà l'idée de l'admirable changement qui se voit aujourd'hui dans le corps du Sauveur du monde. Ce corps, quoique uni au Verbe, est pourtant de la nature de celui dont il est dit : *Pulvis es :* Tu es poudre. On le met dans un sépulcre nouvellement fait en forme de caverne taillé dans le roc, où personne n'avait encore été : *In monumento suo novo quod exciderat in petra. In quo nondum quisquam positus fuerat* (*Matth.*, XXVII ; *Joann.*, XIX). On le ferme, on y met à l'entrée une grande pierre qui n'y laisse point d'ouverture, on y appose les sceaux des princes du peuple et l'on y ajoute les gardes, pour empêcher qu'on n'en approche : *Signantes lapidem cum custodibus* (*Matth.*, XXVII). N'est-ce pas là, à proprement parler, la poudre enfermée dans la mine. Y a-t-il apparence qu'elle en sorte ! Attendez que le feu s'y mette. Cette âme glorieuse de celui qui dit : *Ignem veni mittere in terram* (*Luc.*, XII), se vient réunir à son corps. Voilà ce divin feu dans la poudre. En ce même instant la terre tremble, la frayeur saisit les soldats, les gardes tombent demi-morts et malgré la pierre, les sceaux et la dureté d'un rocher impénétrable, ce corps devenu tout à coup lumineux, agile, impassible et pénétrant se fait par sa subtilité, un passage inconnu à la nature, et passant au travers de son sépulcre sans le rompre, triomphe glorieusement de tous ces obstacles qui le tenaient enfermé sous la terre.

Chère âme, depuis qu'une fois vous êtes malheureusement tombée dans le péché, vous devenez horrible devant Dieu : *Denigrata es super carbones* (*Thren.* IV). Il n'y a point de laideur, même dans l'enfer, qui soit comparable à la vôtre, puisque tout ce que l'esprit et l'imagination s'y peuvent figurer de laid, et d'horrible, n'est qu'un effet de la difformité que le péché cause dans une âme étendue dans le sépulcre d'un si déplorable état, sans pouvoir de s'en relever, comme étant sans vie naturelle. Mais, au moment qu'en suite de la pénitence vous recouvrez la grâce, et que vous sortez de cet état, malgré toutes les forces de l'enfer, vous devenez la plus belle chose du monde, et il n'est rien dans toute la nature qui puisse former une idée de cette éclatante beauté qui vous rend infiniment aimable.

Exposez au soleil un miroir bien net, les yeux du monde les plus vifs et les plus forts n'en pourront supporter l'éclat, parce qu'il y forme par ses rayons, si parfaitement son image, qu'il paraît presque aussi brillant dans ce cristal que dans lui-même. Une âme dans l'état de grâce, est comme un beau miroir sans tache, selon l'expression du Saint-Esprit, et la grâce sanctifiante est un rayon qui sort de la source éternelle des clartés, ce don parfait qui vient d'en haut du Père des lumières, comme parle un apôtre. Au point qu'une âme reçoit ce rayon, il y forme une image si brillante de ce beau soleil, qu'elle paraît comme un autre lui-même, et il n'est point d'esprit qui en pût supporter l'éclat, s'il ne recevait de Dieu des lumières plus fortes que les naturelles, pour la regarder avec un extrême plaisir, comme nous ferons dans le ciel.

Et il y a bien davantage : le rayon qui donne dans un miroir, n'y met pas la substance du soleil, ce n'en est que l'image qu'il y forme, et une belle illusion qui fait prendre la glace et le cristal pour un autre soleil. Mais quand l'âme reçoit la grâce, ce divin rayon du soleil incréé n'étant pas satisfait de l'image, y apporte ce soleil même, par le Saint-Esprit, qu'il unit à l'âme; de sorte que ce qui fait l'accomplissement de cette beauté, c'est Dieu même.

Voici plus encore : car le miroir recevant par le rayon toute l'image du soleil, en répand un second éclat au point de la réflexion qui en paraît admirablement éclairé, comme il se voit dans la flamme qui s'y produit, et l'âme recevant, par la grâce sanctifiante, une si divine beauté, en répand l'éclat jusque sur son corps, par le droit qu'elle lui donne aux quatre dots de gloire qu'il recevra, par une résurrection semblable à celle du Sauveur du monde : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ* (*Philip.* III) ; qui réformera notre corps sur le modèle du sien, qui reçoit enfin dans sa résurrection, pour quatrième avantage, cette nouvelle vie impassible et immortelle qui fut le prix et la conquête de sa mort; ce qui fait dire : *Quid quæritis viventem cum mortuis? Non est hic, sed surrexit* (*Luc.* XXIV) : Pourquoi cherchez-vous le vivant au pays des morts? Il n'y est pas, il est ressuscité. Jonas est sorti du ventre de la baleine qui l'avait englouti, dans la furie d'une horrible tempête. Samson a pris la liberté de la campagne, emportant les portes de cette ville où il était captif. Joseph est hors de son cachot, pour recevoir le gouvernement de l'Egypte. Jacob est retourné de son exil, environné de ces deux florissantes troupes qui composent sa famille. Daniel est sorti d'un fond de fosse, victorieux de la fureur et de la rage des lions, qui se réservent pour ses ennemis, et le temple de Dieu est rétabli plus magnifique dans trois jours. Cela veut dire, pour expliquer toutes ces figures par la vérité qu'elles nous représentent : Jésus-Christ est ressuscité, et

malgré l'artifice et la violence des Juifs, et tous les obstacles qu'on lui oppose, il sort de son sépulcre, après trois jours, avec une vie toute nouvelle, victorieux du monde, et du péché, et de la mort, et de l'enfer.

Voilà, chère âme, l'avantage de cette bienheureuse mort que vous souffrez à la pénitence, en mourant à vous-même, et à tous vos déréglements passés, avec Jésus-Christ crucifié. Elle nous produit, à notre résurrection spirituelle, la plus excellente de toutes les vies, puisque c'est une vie divine, et que Dieu même qui nous est uni par la grâce, est dans nous cette vie, devenu l'âme de notre âme, et le principe de ces grandes et divines actions chrétiennes qui nous font agir dans lui, comme lui, par le même Esprit qui anime Jésus-Christ, et l'unit à son Père. Et comme elle est la source de cette admirable beauté, de cette suprême élévation, et de cette joie inexprimable que nous venons de voir, et qui en sont les fruits, et les suites inséparables, c'est à elle qu'il faut aussi réduire tout, en finissant, et en tirant de ce principe ces deux conclusions pratiques, que voici.

Tout ce qui a vie fait principalement ces deux choses qui la regardent. Il apporte premièrement tout le soin que l'on peut avoir pour se la conserver; car il n'est pas jusqu'aux plus faibles des animaux que la nature n'arme d'une forte et déterminée résolution pour se défendre quand on entreprend sur leur vie. Et puis, il agit d'une manière qui lui est conforme par les facultés et par les principes et par les organes de cette vie.

Voilà les deux conclusions que le divin Apôtre tire de ce grand principe. Si nous mourons avec Jésus-Christ par la pénitence, nous ressusciterons comme lui par le bienheureux retour de la grâce, dit-il aux Rom. chap. VI. Que s'ensuit-il ? *Scientes*, ajoute-t-il immédiatement après, *quod Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur.* Le Fils de Dieu ressuscité conserve si bien cette vie glorieuse qu'il a reçue dans son triomphe, qu'elle ne sera jamais soumise à la mort, elle doit durer durant toute l'éternité. De même, le premier et le plus grand de tous vos soins doit être celui de vous conserver cette vie précieuse de la grâce que vous venez de recevoir, et de vous la rendre éternelle.

Pour conserver notre vie naturelle, que ne faisons-nous pas? Y a-t-il danger qu'on redoute, et peine qu'on évite et travail qu'on refuse, et crainte qui arrête ?Y a-t-il remède qu'on ne fasse ? Y a-t-il obstacles qu'on ne renverse ? Y a-t-il biens qu'on ne méprise et qu'on n'abandonne pour la sauver ? Y a-t-il homme qui ne passe pour ennemi quand il l'attaque? Et pour la défendre ne s'expose-t-on pas fort librement à toutes les extrémités ? Pourquoi ? Il y va de la vie, et la vie est le fondement de tous les biens, et avec elle tout périt pour nous. Après cela, que ne ferons-nous pas pour conserver la vie surnaturelle de la grâce? Il n'y a point de peine et de travail et de souffrances qu'il ne faille accepter, de soin et de précaution qu'on ne doive apporter, de préservatif qu'on ne doive prendre, de plaisirs qu'on ne doive mépriser, d'occasion qu'il ne faille éviter, d'habitude et de passions qu'il ne faille combattre, de violence que l'on ne doive se faire à soi-même ; et il n'y a personne que nous ne devions considérer comme notre ennemi, quand il entreprend de nous la ravir en nous faisant tomber dans le péché. Pourquoi ? Il y va de la vie et de la vie qui est le principe et le fondement des biens éternels, et sans elle il faut malheureusement périr pour une éternité.

La seconde conclusion se tire de l'Epître aux Colossiens, au chapitre III : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens ; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* Il n'y a point de vie qui n'ait ses principes et ses organes pour agir conformément à sa nature; et n'en user jamais serait assurément une chose fort monstrueuse, comme si l'oiseau ne volait jamais, ni le poisson ne nageait pas. Et si une personne qui aurait le corps du monde le mieux fait et l'esprit le plus excellent, n'avait aucune fonction de vie et de raisonnement, avec toute sa beauté et son esprit elle serait très-peu différente d'une statue.

La vie surnaturelle de la grâce a ses principes et ses facultés, et comme ses organes, qui sont la foi, l'espérance, la charité et ces autres divines habitudes des vertus, et des dons du Saint-Esprit que Dieu répand dans l'âme. Ne croyez pas que ce soit seulement pour l'embellir et pour l'orner ; c'est pour agir par ces divins principes du christianisme, d'une manière qui soit conforme à la perfection de cette vie divine d'un chrétien, et n'en user jamais pour demeurer éternellement dans l'état d'une vie naturelle, ce serait une chose monstrueuse dans l'ordre de la grâce. Voilà pourquoi : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram*. Puisque vous avez une vie divine, n'agissez plus par nature, par passion, par humeur, par tempérament, par coutume, par fantaisie, par intérêt et pour la terre. Je dis davantage, n'agissez plus seulement par raison en philosophe et en honnête homme, mais d'une manière plus noble, agissant en chrétien, et divinement dans toutes les actions de votre vie et dans toutes les fonctions de votre charge, par la raison rectifiée et élevée par ces grands motifs de l'éternité, et surtout par celui de l'amour de Dieu, qui vous rendra parfaitement semblable à Jésus-Christ ressuscité, pour le suivre après dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIX.

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

Aperti sunt oculi eorum, et cognoverunt eum, et ipse evanuit ex oculis eorum.

Leurs yeux furent ouverts, ils le reconnurent, et en même temps il disparut (*S. Luc, chap.* XXIV).

Il y a bien des choses dans cet évangile, mais la plus merveilleuse est cette admira-

tle diversité que l'on y voit dans les yeux de ces deux disciples, et qui les met en trois états fort différents.

Ils avaient de bons yeux dont ils se servaient pour marcher; ils étaient en plein jour, Jésus-Christ se trouvait au milieu d'eux, ils le touchaient, ils lui parlaient, et néanmoins leurs yeux avaient certain empêchement qui leur ôtait le moyen de le voir tel qu'il était : *Oculi eorum tenebantur, ne eum agnoscerent*. Ils le méconnurent donc, et ils le prirent pour un tout autre homme.

Secondement, comme ils étaient à table, leurs yeux furent soudainement remis dans leur première liberté; ils furent délivrés de cet obstacle qui les empêchait de le reconnaître, ils le virent tel qu'il était dans ce glorieux état de sa résurrection : *Aperti sunt oculi eorum et cognoverunt eum*. Leurs yeux furent ouverts, et Jésus-Christ leur apparut dans sa véritable figure. Il n'y eut plus de tromperie, ni d'illusion pour eux, ils virent et reconnurent le Sauveur du monde.

Troisièmement, au point qu'ils goûtaient la douceur d'un si délicieux spectacle, ils en furent privés; le Fils de Dieu disparut tout à coup : *Et ipse evanuit ex oculis eorum*. Ils ne le virent plus, il les quitta en se retirant d'eux et en les laissant dans un état extrêmement différent des deux autres.

Au premier, ils le virent sans le connaître, au second ils le virent et le connurent, et au troisième ils ne le virent plus, et néanmoins ils le connurent encore beaucoup mieux qu'ils ne faisaient auparavant. Le premier est un état de crime, le second en est un d'une grâce extraordinaire, et le troisième est un état de grand mérite; et ces trois circonstances, dans ces trois états, nous représentent ce qui se passait intérieurement dans leur esprit, touchant le point essentiel et fondamental du christianisme, je veux dire touchant Jésus-Christ crucifié; et nous verrons, en même temps, les trois différents états où nous pouvons être sur le même sujet. C'est ce que nous allons considérer en développant ces trois mystères qui comprennent tout l'évangile réduit à cette grande vérité que le Fils de Dieu nous y propose quand il dit : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam* : Qu'il a fallu que le Sauveur souffrît pour entrer dans sa gloire par les souffrances.

PREMIÈRE PARTIE.

Le jour même de la résurrection, sur le soir, deux disciples sortirent de Jérusalem pour aller à Emmaüs, petite bourgade distante environ de deux lieues de la ville, et ils s'entretenaient par le chemin de ce qui leur tenait le plus au cœur, savoir, de la passion de leur Maître. Ils ne furent pas fort loin, que le Fils de Dieu, s'approchant d'eux, se mêla dans leur conversation; ils ne le reconnurent pas néanmoins, et ils le prirent pour un étranger que le hasard leur avait fait rencontrer sur leur route, parce que, comme dit l'évangéliste : *Oculi eorum tenebantur, ne eum agnoscerent*. Quoiqu'ils eussent de fort bons yeux, il y avait pourtant quelque chose qui empêchait qu'ils ne connussent celui qu'ils voyaient. Pour entendre ceci, et ensuite tout le secret de ce premier mystère, il faut observer qu'il se peut faire que la vue se trompe, et qu'en voyant un visage on le prenne pour un autre, en l'une de ces quatre façons.

Premièrement, du côté de l'objet, c'est-à-dire de celui qu'on voit, si son visage est tellement changé, ou s'il est si bien déguisé qu'il ne soit plus reconnaissable. Comme David, s'étant retiré durant sa disgrâce dans la cour du roi Achis (III *Reg*. XXI), trouva le moyen de se déguiser de telle sorte, que les Philistins qui l'avaient vu cent fois dans les combats, ne le connurent point du tout : *Immutavit vultum suum* (*Ps*. XXXIII).

Secondement, du côté du milieu, par lequel on voit, qui, selon ses diverses qualités, fait que les choses nous paraissent tout autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes, multipliées ou colorées, belles ou laides, grandes ou petites, comme il paraît tous les jours en ces verres qui multiplient, qui diminuent ou qui font croître les objets.

En troisième lieu, cela peut venir de la disposition de l'organe ou de l'œil qui reçoit des images toutes différentes de celles que le visage de celui qu'on voit devrait produire naturellement. C'est ainsi que les gens de Bénadab, roi de Syrie, rencontrant Elizée, virent un visage fort différent du sien, et que ce prophète les conduisit jusque dans la place de Samarie, lorsqu'ils se croyaient encore en pleine campagne.

Enfin la cause de la tromperie peut être dans l'imagination, qui fait souvent que ce qui se présente à nos yeux nous paraît tout autrement qu'il n'est, comme il arrive à ceux qui sont charmés par opération diabolique, et à ces autres qui s'imaginent avoir vu des fantômes où il n'y avait que la réflexion de la lumière de la lune, ou qui croient découvrir des bataillons où il n'y a que des buissons et des roseaux.

Cela présupposé, lorsque ces disciples, voyant le Fils de Dieu, le méconnurent, ce ne fut point, comme remarque saint Thomas, qu'il eût pris un autre visage après sa résurrection, puisque c'était toujours le même corps, quoiqu'il en adoucît l'éclat quand il se faisait voir à ses apôtres (III *p*., *q*. 54, *art*. I).

Ce ne fut point aussi qu'il en changeât les linéaments et les traits comme saint Augustin l'a écrit dans l'une de ses épîtres (*Ep*. 59, *ad Paulin*.), quoiqu'il ait rétracté ce sentiment, et qu'il prouve ailleurs qu'il ne changea rien dans sa personne, parce que l'Evangile dit que les yeux de ces deux disciples furent ouverts, et qu'ensuite ils le reconnurent (*S. Aug*., *lib*. III *de Consc*., *c*. 25); ce qui fait bien voir que l'empêchement qui s'opposait à cette connaissance n'était pas dans l'objet, mais dans les yeux.

D'ailleurs on ne peut soutenir que cela vînt de quelque changement qui se fût fait dans le milieu, ou dans l'air, au travers duquel ils regardaient, puisqu'il n'y a dans

l'Evangile aucune apparence de cette altération. Il reste donc à dire que le changement fut du côté des deux disciples, soit que cela se fît par la force de l'imagination, qui empêchait les sens extérieurs d'agir en cette occasion comme ils devaient, qui est l'opinion de saint Thomas (*In* III, *dist.* 21, *q.* 2), soit que leurs yeux reçussent effectivement une espèce d'autre nature qui leur représentait un visage tout différent de celui du Sauveur du monde, comme le même saint docteur le dit aussi (III *p.*, *q.* 54, *art.* 1). Et c'est ce que saint Marc nous exprime par ces paroles : *Ostensus est in alia effigie* (*Marc.*, XVI), et saint Luc par ces autres : *Oculi eorum tenebantur, ne eum agnoscerent.* Il leur apparut dans une autre figure : non pas qu'il eût en lui-même cette figure ; mais par une différente espèce ou image que les yeux reçurent et qui empêchait qu'ils ne le vissent dans son visage naturel. Et saint Augustin croit que ce fut Satan qui mit dans leurs yeux et ensuite dans leur imagination, cet obstacle qui les empêchait de le reconnaître (*Lib.* III *de Cons.*, *c.* 25).

Oculi eorum tenebantur, ne eum agnoscerent. C'est ainsi donc qu'ils virent Jésus-Christ sans le reconnaître, et cette disposition extérieure était une marque sensible de ce qui se passait en même temps intérieurement dans leur esprit et du déplorable état où ils se trouvaient par l'infidélité, selon la remarque de saint Grégoire : *Hoc egit foris Dominus in oculis corporis, quod apud ipsos agebatur intus in oculis cordis* (*Hom.* 23, *in Evang.*). Ils voyaient à l'extérieur le Fils de Dieu, sans qu'ils le reconnussent; pour nous faire entendre qu'ils le voyaient intérieurement, par la connaissance qu'ils avaient de ses perfections, et néanmoins qu'ils le méconnaissaient par l'infidélité et par un doute injurieux à sa divinité : *De se dubitantibus cognitionis suæ speciem abscondit.* Et cette infidélité se forma dans leur esprit de la même manière que l'illusion dans leurs yeux.

C'était le même Jésus-Christ qu'ils avaient ouï tant de fois et auquel ils avaient vu faire une infinité de miracles pour servir d'autant de preuves convaincantes de sa divinité. Il n'y avait dans ce divin objet nul changement qui pût être l'occasion de quelque erreur dans leur esprit.

C'étaient les mêmes écritures et les mêmes oracles des prophètes qui l'avaient annoncé et qui avaient prédit tout ce qui était arrivé, comme lui-même leur avait fait entendre si souvent en leur expliquant ces passages. La cause donc de leur infidélité ne pouvait venir de ce milieu, c'est-à-dire, de ce moyen, par lequel on connaît le Fils de Dieu.

D'où vient donc qu'ils sont infidèles? Et où est cet obstacle qui s'oppose à la connaissance qu'ils devraient avoir de Jésus-Christ? *Oculi eorum tenebantur.* Il est dans les yeux intérieurs de leur esprit et de leur imagination. Voici comment : Ils avaient une haute idée des biens temporels et des grandeurs du monde, et ils croyaient que Jésus-Christ devait rétablir le royaume des Juifs dans toute sa splendeur et sa magnificence temporelle. Ils avaient une grande horreur des humiliations et des souffrances, dont ils n'avaient jamais voulu bien concevoir le prix et la nécessité lorsque le Fils de Dieu leur en parlait. Le diable les avait charmés, en troublant leur imagination, par cette haute idée des biens du monde et par cette aversion qu'ils avaient des maux qui leur sont contraires. Ensuite, voyant que leur Maître, non-seulement ne les avait pas délivrés de la servitude où ils étaient sous l'empire des Romains, mais encore que ceux-ci l'avaient condamné à souffrir une mort très-infâme sur la croix, et qu'on ne voyait encore aucune apparence de sa résurrection, quoiqu'on fût déjà sur la fin du troisième jour, ils commencèrent à douter bien fort qu'il fût le Messie et à désespérer de ses promesses. Voyez ce procédé dans l'Evangile.

Cet aimable inconnu, les voyant tristes, leur demanda civilement de quoi ils s'entretenaient avec tant de marques de douleur qui paraissaient sur leurs visages. Comme la douleur est délicate et qu'elle s'aigrit aisément quand on la touche, l'un d'eux répondit assez brusquement : Est-il possible que vous soyez le seul entre tous ceux qui sont venus de dehors à Jérusalem, qui ignoriez encore ce qui s'y est fait ces jours passés à la vue de tout le monde? Eh quoi? repartit l'inconnu. Quoi! lui répond ce disciple, vous ne savez rien de Jésus de Nazareth, de ce grand homme, dis-je, qui a fait et qui a dit tant de choses merveilleuses qui ont bien fait voir que c'était un grand prophète approuvé de Dieu et de tout le peuple? Voyez-vous qu'ils ont de bons yeux et toute la lumière qui est nécessaire pour voir et pour connaître ses perfections? *Qui fuit vir propheta, potens in opere et sermone.* Ils ont les yeux ouverts; mais voici l'obstacle qui les empêche de le reconnaître comme Messie : *Et quomodo eum tradiderunt sacerdotes, et principes nostri in damnationem mortis, et crucifixerunt eum.* Cependant les princes du peuple et les pontifes l'ont fait condamner à mort et l'ont mis en croix. Voilà la triste image des humiliations et des souffrances de la croix, dont ils avaient si grande horreur et qu'ils ne pouvaient accorder avec la qualité de Messie : *Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israel.* Nous avions pourtant espéré qu'il romprait nos fers et que nous tirant de la servitude des étrangers, il rétablirait le royaume d'Israel dans cet état florissant que tous nos prophètes nous ont si solennellement promis. Voilà la vaine espérance des grandeurs du monde, dont ils avaient une si haute idée; car, comme remarque Théophylacte, ils ne parlaient ici que de la délivrance temporelle qu'ils attendaient de leur Messie, comme les autres Juifs.

Et de là vint, que leur imagination et ensuite leur cœur et leur esprit furent tellement occupés de ces idées et si fort aveuglés, que non-seulement ils doutèrent, mais qu'ils désespérèrent : *Sperabamus.* Le troisième

jour qu'il avait marqué pour sa résurrection est tantôt passé, nous n'avons que de faibles témoignages de quelques femmes qui nous disent qu'elles ont eu certaines visions des anges qui leur ont parlé. De sorte que, malgré toutes ces belles connaissances qu'ils avaient des perfections de leur Maître, ils devinrent infidèles et ne crurent plus qu'il fût Fils de Dieu; ils se contentèrent de croire qu'il fut un grand homme : *Qui fuit vir propheta*. Remarquez : *Filium Dei tacent*, dit le vénérable Bède, *ut non perfecte credentes*. Ils ne vont pas jusqu'à la qualité de Fils de Dieu, parce que leur foi manque. Voilà l'état intérieur de leur âme représenté par celui de leurs yeux : *Oculi eorum tenebantur*.

Mais leur Maître, qui les voulait guérir, appliquant le remède et allant jusqu'à la source du mal, porte le coup dans leur cœur en leur disant : *O stulti et tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti sunt prophetæ! nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?* O insensés que vous êtes, que votre esprit est aveugle, que votre cœur est dur et pesant, pour ne pas voir et ensuite pour ne pas croire ce que tant de prophètes vous ont dit des abaissements et des souffrances de la croix, qui vous scandalisent si fort, et que c'est par là même qu'il a fallu que le Christ entrât dans sa gloire! Et là-dessus, commençant par Moïse et poursuivant par les autres prophètes, il se mit à développer le sens de leurs oracles sur cette grande vérité, pour leur en découvrir tout le mystère.

Et comme à mesure que le soleil s'approche le ciel s'éclaircit, les nuages se dissipent, l'air s'échauffe, la terre reprend ses couleurs jusqu'à ce que le plein jour se forme, lorsque cet astre se découvre tout entier avec toute la force et toute la beauté de la lumière dont il est la source, aussi à mesure que le Sauveur du monde avance et entre insensiblement dans leur âme par la douceur et par l'efficacité de sa parole qui pénètre tout, leur imagination se dégage, leur esprit s'éclaircit, leur cœur s'échauffe, toutes les puissances de l'âme rentrent dans les premières dispositions où elles étaient auparavant, pour se rendre dociles, jusqu'à ce que ce divin soleil les mît dans la lumière d'un plein jour, en se découvrant pleinement, et en se faisant parfaitement connaître à ses disciples dans le second et le troisième état que nous verrons dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comme ils étaient en cet excellent entretien, avançant toujours leur chemin, ils se trouvèrent insensiblement proche de la bourgade, à l'entrée de laquelle il fit semblant de vouloir aller plus loin, non pas pour les tromper par une feinte duplicité, mais pour les obliger, par cette action très-sincère, à l'inviter, sans quoi ils n'eussent pas reçu l'honneur et la grâce qu'il leur fit. En effet, ils se mirent à le presser avec tant d'instance de demeurer, en lui remontrant qu'il se faisait tard et que le jour baissait extrêmement, qu'ils le contraignirent enfin, par cette obligeante importunité, d'entrer avec eux dans le logis. Là, comme ils se furent mis à table, il prit un de ces pains sans levain qu'on servait pendant ces fêtes, et après lui avoir donné sa bénédiction, il le rompit et leur en présenta les morceaux; et à ce moment même qu'il les leur distribuait : *Aperti sunt oculi eorum, et cognoverunt eum*, cet empêchement qui liait leurs yeux fut levé; ils reçurent sa propre image, ils le virent dans sa figure naturelle, avec ce surcroît d'éclat et de beauté qui paraissait sur son visage après sa résurrection; il n'y eut plus aucun obstacle qui les empêchât de jouir de cet agréable spectacle et de la vue de leur cher Maître qui se fit pleinement connaître; leurs yeux passèrent de l'illusion et du charme dans un beau jour qui leur découvrit ce divin objet; et cet heureux état nous représente celui de leur esprit, qui par une faveur extraordinaire passa pour lors, en un instant, de l'infidélité à une claire et pleine connaissance de Jésus-Christ crucifié et glorifié par la croix.

En même temps que les yeux corporels voyaient le Sauveur du monde dans sa propre figure : *Aperti sunt oculi eorum, et cognoverunt eum*, le voile d'infidélité, qui couvrait les yeux de leur âme, se trouva levé; les nuages se dissipèrent, il n'y eut plus d'enchantement qui liât l'esprit et l'imagination, ils reconnurent qu'il était vrai Fils de Dieu. Ils n'eurent plus de grande idée, ni de haute estime des grandeurs du monde, ils n'eurent plus d'horreur des abaissements, des ignominies et des souffrances de la Passion. Ces charmes leur tombèrent de l'esprit, ils ne doutèrent plus, ils crurent que celui qu'ils avaient vu accablé de coups et noyé dans son propre sang était Dieu; qu'il avait délivré tout le monde par ses souffrances, et qu'il avait fallu qu'il entrât par là dans sa gloire; et par une grâce extraordinaire ils virent aussi clairement, des yeux de l'esprit, cette vérité de la gloire des souffrances du Fils de Dieu, que les yeux du corps le voyaient sans obscurité, sans nuage et sans qu'il fût possible qu'ils doutassent de la vérité de l'objet qu'ils avaient présent.

Et ce qu'il y a de fort remarquable et qui renferme un grand mystère, c'est que cette grâce fut attachée à la fraction du pain dont il est de trois sortes. Le pain matériel qui se distribue par l'aumône et dont il est dit : *Frange esurienti panem tuum* (*Isai.*, LIII) : Rompez votre pain pour en donner à celui qui a faim. Le pain spirituel de la parole de Dieu, qui se rompt et se distribue aux petits, selon ces paroles de Jérémie : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* (*Thren.*, IV) : Les petits enfants ont demandé du pain, mais il ne s'est trouvé personne qui leur en rompît pour le leur distribuer. Et enfin le pain corporel et spirituel tout ensemble du corps et du sang de Jésus-Christ à la sainte communion, dont il est parlé aux Actes : *Erant perseverantes in doctrina apostolorum, et in communicatione fractionis panis et orationibus* (*Act.* II) : ils

persévéraient dans la doctrine des apôtres et dans la communion de la fraction du pain, c'est-à-dire, comme l'a traduit l'interprète Syriaque, dans la fraction de l'Eucharistie. Ils donnaient le premier de ces trois pains au Fils de Dieu par l'hospitalité. Ce divin Sauveur leur rompit le second par l'admirable discours qu'il leur fit sur les oracles des prophètes; et il leur distribua le troisième par la sainte Eucharistie qu'il leur donna, selon le sentiment de saint Jérôme et de saint Augustin (*De Conf.*, *l.* 3, *c.* 25). Et par leur charité, par la force de la divine parole, et par la sainte communion, ils reçurent cette grâce extraordinaire qui leur remplit l'esprit de lumière, la volonté d'ardeur, et l'âme d'une joie inexprimable en voyant et en goûtant Jésus-Christ crucifié et glorifié par la croix.

Mais cette joie sensible ne doit pas durer, parce que, connaissant si pleinement le bonheur et la gloire des souffrances, il faut qu'ils y aient part. Voilà pourquoi : *Et ipse evanuit ex oculis eorum;* au moment même qu'ils le virent, et qu'en le voyant ils sentirent ce délicieux mouvement de joie, ils ne le virent plus, non point par l'empêchement de leurs yeux, il n'y en avait plus, mais parce que le Fils de Dieu se retira : *Et ipse evanuit :* Il disparut soudain.

La retraite de Jésus-Christ signifie les afflictions, les abandonnements, les travaux, les peines, les désolations, les souffrances, les croix. Après leur en avoir montré la gloire, par cette lumière intérieure qui éclaira les yeux de leur esprit, il voulut qu'ils en eussent par sa retraite la pratique et l'expérience, pour en avoir tout le mérite : *Et ipse evanuit ex oculis eorum.*

Ce fut pour lors qu'ils s'aperçurent de cette noble ardeur qu'il leur avait laissée dans l'âme pour Jésus-Christ crucifié : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, cum loqueretur in via?* Nous avions tant d'horreur de la croix dont nous n'avions jamais bien pu concevoir le mystère et le mérite; mais à mesure qu'il nous faisait voir, en développant les oracles des prophètes, qu'il a fallu que le Messie souffrît pour entrer en sa gloire par la croix, ne sentions-nous pas que nos cœurs s'enflammaient dans nous et qu'il brûlaient d'une ardent désir de souffrir, en trouvant des charmes inexprimables dans ces bienheureuses souffrances qui nous rebutaient si fort?

Ce fut à ce moment même qu'ils se levèrent par une admirable ferveur, quittant la table et toute autre pensée, pour retourner à cet instant sur leurs pas à Jérusalem. Ils en étaient sortis pour éviter la vue du Calvaire et pour s'éloigner des lieux qui leur semblaient funestes après la Passion. Et ils retournent pour y voir avec joie ce sanglant théâtre des souffrances de leur Maître, auxquelles ils veulent avoir part. Alors ils annoncèrent aux apôtres la gloire de Jésus crucifié, et conçurent tant de désir de souffrir comme lui, qu'après l'avoir prêché aux nations avec une infinité de travaux, ils répandirent glorieusement leur sang pour son service, et ils entrèrent comme lui dans sa gloire par les souffrances du martyre. De sorte qu'on peut dire d'eux : *Oportuit illos pati, et ita intrare in gloriam suam.*

Finissons, en nous appliquant ces mêmes paroles qui contiennent tout le fruit de cet évangile. Comme il a fallu que le Fils de Dieu souffrît et qu'il entrât dans sa gloire par ses souffrances, ce qu'il a souvent répété à ses disciples pour le leur faire bien comprendre, il faut aussi que tous les chrétiens souffrent et qu'en souffrant, ils se préparent un chemin qui les mène au ciel par les croix; et pour nous bien persuader cette vérité, il n'y en a point qui soit si souvent, ni plus fortement exprimée dans toute l'Ecriture sainte : *Oportet contristari in variis tentationibus* (I *Petr.*, 1) : Il faut que nous soyons exposés à beaucoup de rudes épreuves. Voilà l'*Oportet* de saint Pierre : *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* (*Act.*, XIV) : C'est par beaucoup de peines et d'afflictions qu'il est nécessaire que nous entrions dans le royaume des cieux. Voilà celui de saint Paul : *Si compatimur, ut et conglorificemur* (*Rom.*, VIII) : Nous serons glorifiés avec Jésus-Christ, si nous souffrons avec lui; et en mille autres semblables passages. Et c'est pourquoi le Fils de Dieu, montant sur le Calvaire, chargé de sa croix, et s'adressant à tous les chrétiens, leur dit ces grandes paroles qui contiennent le principe fondamental, non-seulement de la perfection chrétienne, mais aussi de notre salut : Celui qui ne porte pas sa croix pour me suivre n'est pas digne de moi.

Les prédestinés sont marqués de ce signe mystérieux qui nous représente la croix. Tous les bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste sont vêtus de fin lin, qui ne se blanchit qu'à force de coups dans le sang de l'Agneau. Le peuple choisi n'entre point dans la terre promise qu'après avoir traversé la mer rouge et les déserts. Joseph n'est élevé dans l'Egypte qu'après avoir été longtemps enfoncé dans l'horreur et l'obscurité d'un cachot. David ne monte sur le trône qu'après les persécutions qu'il souffrit de Saül; et les enfants de Dieu n'entrent en possession du royaume de leur père que par une infinité de travaux, en souffrant ce qui vient de la main de Dieu, par les fléaux de sa justice, de celle des hommes, par leur malice, et par leur injustice; de leur propre main par la pénitence, et en menant une vie conforme aux maximes de l'Evangile, qui ne respire que la croix et la mortification, et la parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié.

Quand le Sauveur du monde faisait entendre cette vérité à ses apôtres, en parlant de soi-même, qu'il leur disait qu'il était nécessaire que le Fils de l'Homme allât à Jérusalem, pour y souffrir tous les horribles tourments de sa Passion, jusqu'à la mort de la croix, et que ce n'était que par là qu'il devait entrer dans la gloire de son royaume, l'Evangile dit que ces pauvres disciples ne comprenaient rien du tout

en ce discours là : *Ipsi nihil horum intellexerunt. Erat verbum istud absconditum ab eis* (*S. Luc*, XVIII). Cela ne faisait nulle impression sur leur esprit, ils n'entendaient pas ce qu'on voulait dire, parce qu'ayant beaucoup d'horreur de toutes ces choses qui leur paraissaient si funestes, ils ne pouvaient se les persuader, ni s'y appliquer autant qu'il fallait pour en pénétrer le mystère.

Disons la vérité. Quand nous prêchons la même chose à notre égard, et que selon l'Evangile nous protestons qu'on ne peut entrer dans le ciel que par le chemin de la croix et des souffrances, la plupart des hommes ne veulent pas concevoir cette vérité et n'y font nulle attention, parce qu'on a d'ordinaire une haute estime des biens et des grandeurs du monde, et une grande horreur des humiliations et des souffrances. De là vient que quelques-uns ne croient pas une vérité si rebutante, et que les autres vivent comme si en effet ils n'y donnaient nulle croyance. On fuit la croix, on abhorre la pénitence, on s'emporte effroyablement contre ceux qui nous font souffrir, on ose même murmurer contre Dieu qui nous frappe par les fléaux de sa justice, ou par les mains de sa miséricorde. Ensuite on aime les plaisirs et les délices de la vie, et l'on tâche de s'élever toujours le plus haut qu'on peut. D'où vient ce procédé si peu chrétien ? *Oculi eorum tenebantur*, c'est que les yeux de l'âme sont liés, il y a quelque enchantement diabolique qui charme l'esprit et l'imagination, par l'estime qu'on fait des biens du monde et par l'horreur qu'on a de la croix. Ce qui a fait dire à saint Paul : *O insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati, ante quorum oculos Jesus Christus proscriptus est* (*Gal.*, III) ? O insensés que vous êtes, quel charme vous empêche d'obéir à la vérité, vous qui avez devant vos yeux Jésus crucifié ? Il ne dit pas : *Non credere veritati :* Qui vous empêche de croire ? car nous avons la foi, et nous croyons ces grandes vérités de l'Evangile ; mais : *Non obedire veritati* : D'agir conformément à notre foi, en aimant la croix comme Jésus-Christ, que nous voyons crucifié. C'est ce que le Sage appelle un ensorcellement et un charme de bagatelle qui nous cache les véritables biens, pour nous faire prendre le change, en nous faisant aimer ceux de la vie : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona* (*Sap.*, IV).

Le moyen de faire tomber ce charme et de nous faire estimer et chérir les croix qui nous mènent au ciel ? Il faut aller à Jésus-Christ, en lui disant, par une fervente prière, ce que lui disaient ses disciples : *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit.* Eh ! Seigneur, demeurez avec nous pour nous éclairer, parce que sans vous nous serons dans les ténèbres. Et pour obtenir cette grâce comme ces deux disciples la reçurent, dans la fraction du pain, donnons l'aumône, écoutons volontiers la parole de Dieu, participons souvent au saint sacrement de l'Eucharistie, dont le propre est d'illuminer les âmes. Et si après cela Jésus-Christ semble disparaître nous faisant part de sa croix par l'affliction, réjouissons-nous, puisqu'il nous apprend que c'est par là qu'il faut que nous entrions avec lui dans notre gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XL.

POUR LE MARDI DE PAQUES.

La mémoire et la sainte pensée de la Passion du Fils de Dieu produit dans une âme les mêmes effets que la Passion même a produits pour tout le monde en général.

Videte manus meas et pedes ; palpate et videte.

Voyez mes mains et mes pieds ; touchez et regardez.
(*S. Luc, chap.* XXIV).

Les images dont l'art, qui fait profession d'imiter la nature dans tous ses ouvrages, fait un agréable spectacle aux yeux par les mains des peintres et des sculpteurs, ne sont pour l'ordinaire que de simples représentations de l'objet qu'elles nous figurent, sans qu'elles produisent son effet. Il y en a toutefois quelques-unes d'extraordinaires que l'on compte entre les miracles de l'art, qui non-seulement représentent d'une façon morte et sans action ce qui se fait, mais aussi qui le font, comme ces fameuses colombes d'Architas, célèbre sculpteur de Tarente, qui volaient effectivement comme les naturelles, et quantité d'autres semblables, dont l'histoire fournit beaucoup d'exemples.

Ce que les images sont au-dehors, la pensée, la mémoire et l'imagination le sont intérieurement dans l'homme ; ce sont des figures vivantes et des copies animées que nous nous formons dans nous-mêmes, pour nous représenter ce qu'il nous plaît. Pour l'ordinaire ces images naturelles ne sont que de simples expressions de leur objet, sans qu'elles aient la force de produire le même effet. Car pour se souvenir des biens que l'on possédait autrefois, ou pour s'imaginer un grand festin où l'on fut il y a dix ans, on n'en est pas ni plus rassasié, ni plus à son aise dans la nécessité présente. Pourquoi? ce n'est que la pensée et que l'imagination, qui n'est qu'une image stérile, qui représente ce bien, sans le faire. Mais il se trouve quelquefois, par une merveille de la nature, des imaginations si vives, si fortes et si agissantes, qu'elles produisent le même effet que feraient les objets qu'elles représentent, comme les philosophes naturels prétendent le montrer en beaucoup de choses extraordinaires, qui ne se font, à ce qu'ils disent, que par la force d'une vive appréhension.

Or, ce qui se fait ainsi rarement, par un miracle de nature, dans la mémoire et dans la pensée des autres objets, c'est ce qui se fait infailliblement toujours, par une merveille ordinaire de la grâce, dans la sainte pensée de la Passion du Sauveur du monde. Ce n'est pas seulement une image stérile de ce qui s'est fait sur le Calvaire pour la rédemption du monde. Elle passe plus outre, et participant à la gloire de cette action la plus importante et la plus héroïque qui se

soit jamais faite sur la terre, elle produit un pareil effet.

Dieu a imprimé la mémoire de la Passion de son Fils par cent marques mystérieuses dans l'un et dans l'autre Testament ; ensuite elle a toujours été partout admirablement agissante. Le serpent d'airain élevé au milieu du camp d'Israël était une illustre représentation de Jésus-Christ crucifié : voyez si elle agit. Comme la Passion nous a délivrés du venin que le dragon d'enfer avait répandu dans le monde, pour empoisonner les âmes, ainsi cette merveilleuse figure guérissait les Israélites de la morsure des serpents, qui faisaient tant de ravage dans leur camp. Le sang de l'agneau paraissant sur les portes de leurs maisons en était une autre image dans l'Egypte ; peut-on douter qu'elle n'ait agi ? Car comme le sang de Jésus, répandu pour nous sur la croix, a détourné le glaive de la colère de son Père de dessus nos têtes, ainsi le sang de cet agneau détournait l'épée de cet ange exterminateur, qui allait massacrant les premiers-nés des Egyptiens. Cet adorable sacrifice qui se fait tous les jours sur nos autels est la plus auguste mémoire que Jésus-Christ nous ait laissée de sa très-sainte Passion : elle fait la même chose que la Passion, qu'elle représente. Comme dans celle-ci le Fils de Dieu est la victime qui s'est offerte à Dieu son Père sur l'autel sanglant de la croix, il l'est aussi dans ce mystère qui en est l'image, et où il lui est immolé par un véritable holocauste.

De même, et voici le plus grand éloge que l'on puisse faire de la mémoire de la Passion, et le plus puissant motif pour nous obliger à prendre grand soin de la conserver ; de même, dis-je, la sainte pensée de la Passion du Sauveur du monde, et sa mémoire, qui en est l'image gravée dans nos esprits, est si agissante et si efficace, qu'elle produit dans chaque âme en particulier les deux mêmes effets que la Passion a produits pour tout le monde en général ; c'est-à-dire qu'elle nous délivre du péché et qu'elle nous remplit de grâces, comme il paraît dans ces disciples de notre évangile. Aussitôt que le Fils de Dieu leur eut montré ses sacrées plaies, en les obligeant de les regarder et d'y porter la main : *Palpate et videte*, ils furent délivrés de cette crainte qui les avait fait si lâchement abandonner leur Maître ; et ensuite ils furent comblés de cette joie spirituelle qu'il répandit dans leur âme, et de ces grâces qu'il leur fit, en les instruisant et en leur donnant son divin esprit. Eclaircissons succinctement et solidement ces deux vérités.

PREMIÈRE PARTIE.

Le propre de la Passion du Fils de Dieu en qualité de rédempteur est de délivrer le monde de ses péchés en deux façons, que l'apôtre de France, saint Denys (*De divin. nom. cap.* VIII), et le grand maître des docteurs, saint Augustin, ont subtilement remarquées (*In Psal.* XCVIII). La première est, en empêchant qu'on ne tombe dans le péché, et la seconde, en relevant celui qui est déjà tombé ; comme un habile médecin peut faire valoir l'excellence de son art, ou en prévenant le mal par de bons préservatifs qui le détournent et qui empêchent qu'il n'attaque un homme, ou en le guérissant par ses remèdes dans celui qui le souffre. Cette seconde voie est celle dont le Fils de Dieu s'est servi pour la rédemption du monde, en lui faisant de son sang un remède, pour le guérir de ses péchés. Mais la première, bien plus excellente, est celle qu'il a employée uniquement en faveur de sa Mère, qu'il a préservée de tout péché, l'empêchant même de tomber dans celui de notre origine, qui est la source empoisonnée de tous les autres.

Or, voyez, je vous prie, la force et la merveilleuse vertu de la sainte pensée de la Passion du Sauveur ; non-seulement elle nous délivre et nous guérit de nos péchés par la douleur animée de l'amour, dont elle est le motif le plus puissant, comme nous l'avons vu dans tout le sermon de la Passion, mais par cette autre manière beaucoup plus excellente de rédemption elle arrête le mal et le prévient ; elle empêche la chute et nous garantit du péché en nous en préservant. Car comme un excellent préservatif détourne et affaiblit toutes les causes qui pourraient engendrer la maladie dans un corps déjà mal disposé et propre à recevoir les malignes impressions de l'air, ou des humeurs qui en corrompent le tempérament, ainsi la sainte pensée des souffrances du Sauveur du monde affaiblit et dissipe enfin les causes de péché, qui sont hors de nous, les tentations du démon qui nous pousse et les objets qui nous attirent, et dans nous-mêmes, la cupidité qui se porte toujours au mal.

Que le démon nous tente et qu'il emploie tous les efforts de sa malice contre nous, la seule pensée de la croix et de la Passion de Jesus-Christ est capable, dit saint Bernard, de repousser les violents assauts des tentations les plus vives : *Tanta est virtus crucis, ut continuo ad solam illius memoriam totius peccati et mortis fugetur exercitus.* Il avait appris cette vérité de saint Pierre, qui, nous exhortant à cette dévotion solide du christianisme, nous dit : *Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini* (I. *Petr.*, 4). Il ne dit pas : Armez-vous des fouets, des épines, des clous et de la croix de Jésus-Christ ; mais : Armez-vous de la pensée de ces sacrées souffrances, parce que la seule mémoire affectueuse de la Passion nous fournit des armes auxquelles le démon ne peut résister.

C'est une merveille extraordinaire que les saints Pères ont remarquée dans l'ordre de la grâce. Quand il s'en trouve dans celui de la nature quelqu'une qui surprend, on en recherche curieusement la cause, et les philosophes, quelque subtils et quelque grands spéculatifs qu'il soient, n'ayant jamais assez de lumière pour pénétrer dans le fond de ce secret, sont contraints la plupart du temps de recourir à l'antipathie, et à certaines aversions secrètes entées dans la nature même. L'odeur du lys chasse le serpent.

Pourquoi ? antipathie entre cet animal et cette fleur. Une autre tue le basilique, antipathie. Le lion tremble au chant du coq et fuit comme devant toute une armée complète de chasseurs, antipathie. Il y de certaines pierres précieuses qui suent et qui changent de couleur à la présence du venin, et par ces savantes et infaillibles expressions de la nature découvrent le poison caché dans les plats ou dans les verres. D'où vient cela ? antipathie. De même il y a une horrible antipathie entre le démon et la croix, il n'en peut supporter la vue, il en abhorre la présence, parce que, comme dit saint Jean Chrysostome, il y voit l'instrument de sa ruine; jusques-là que la voyant marquée par un mouvement pur et naturel sur le corps des païens, comme quand Julien l'Apostat fit par surprise le signe de la croix, dans un extrême danger où il se trouva, il quitte la place et se met en fuite. Or, si la croix, ensuite d'une si grande antipathie de la croix, la croix paraissant seulement par une simple marque sur le corps, est l'épouvantail des démons, que sera-t-elle donc, et que ne fera-t-elle pas, quand elle sera profondément gravée dans l'âme par la mémoire et la sainte pensée qui lui donne la vie dans nous ? La croix qui n'est que sur le front des chrétiens n'est qu'un arbre mort et sans racines ; c'est dans l'âme qu'elle est vivante et où elle a ses racines, qui en reçoivent un suc tout céleste par une sainte méditation. Si toute morte qu'elle était elle a eu tant de pouvoir contre les diables, que ne pourra-t-elle pas faire étant vivante dans le fond de l'âme : *Si in arida hæc fiunt, in viridi quid fiet ?*

En second lieu, si les objets agréables attirent nos esprits par le plaisir qui flatte et qui débauche si souvent les sens, le souvenir de la Passion du Sauveur lui opposera la douleur que cette pensée produit dans une âme. Dieu prétend par cette mémoire imprimer dans nos esprits l'image de la Passion de son Fils, afin de la rendre éternelle. Ce qu'il y a de principal et d'essentiel dans la passion, c'est la douleur ; si la mémoire que nous en avons n'était qu'une simple représentation de ses douleurs, sans y avoir part, l'image serait fausse. Voilà pourquoi Dieu s'est obligé de remplir l'âme de celui qui la médite d'une douleur et d'une amertume si douce, qu'elle surpasse tous les plaisirs du monde les plus agréables et rend leurs attraits inutiles : *Effundam super domum David spiritum gratiæ, et aspicient ad me quem confixerunt, et plangent eum planctu quasi unigenitum* (*Zach.*, XII). Je répandrai sur les âmes l'esprit de grâce, c'est par l'impulsion de cet esprit qu'elles contempleront celui qu'elles ont crucifié par leurs péchés; ensuite elles concevront une douleur pareille à celle qu'on sent à la mort de la personne qu'on aime le plus. Qu'on aille dire à une dame à qui la mort vient de ravir son fils unique, ou son époux qu'elle aimait plus mille fois que sa propre vie, qu'il y a bal, et comédie et concert dans cette maison, c'est la persécuter étrangement : *Musica in luctu importuna narratio*. Laissez-la pleurer à son aise, tous ces divertissements en cet état-là lui sont insupportables, elle aime incomparablement mieux sa douleur et ses larmes, qui sont tout son plaisir. Allez dire à une âme qui s'applique à cette pensée de la mort de son cher époux, le fils unique du Père éternel, qu'il y a du plaisir à satisfaire sa cupidité dans une occasion favorable qui se présente : *Musica in luctu importuna narratio* (*Eccli.*, XXII). L'image seule des plaisirs du monde lui donne de l'horreur, elle est dans son grand deuil, les larmes lui siént bien en cet état, sa douleur lui est délicieuse, et tout le reste lui tient lieu de peine et de supplice; ce qui lui fait dire comme ce solitaire, qui ne put jamais se résoudre à manger un peu d'huile au jour de Pâques : *Dominus meus crucifixus est, et ego oleum comedam ?* Quoique je voie mon cher époux tout couvert de sang, et de plaies qu'il a reçues pour moi sur cette croix, et que je m'aille divertir en l'offensant ? cette pensée lui est insupportable.

Que si l'ennemi domestique, la concupiscence, se révolte et s'arme, pour nous entraîner au mal et au plaisir que les objets sensibles nous présentent, la sainte pensée de la Passion est le plus puissant de tous les moyens que nous avons pour dompter cette esclave et la réduire à la raison. Car ce qui réprime son insolence, c'est la mortification chrétienne qui crucifie le vieil homme dans nous, comme parle saint Paul, et qui le fait mourir avec Jésus-Christ sur la croix ; de sorte que sa mort est le modèle de cette mort mystique qu'on appelle la mortification. Or, le Fils de Dieu en mourant n'a perdu ni son corps, ni son âme, mais l'une de ces deux parties a été seulement séparée de l'autre. De même la mortification chrétienne ne consiste pas à n'avoir nulle passion, ni aucun sentiment déréglé, mais dans la séparation de notre volonté d'avec un pareil sentiment. Les yeux ou l'imagination représentent un objet attrayant, la cupidité s'y porte, ce sentiment n'est pas libre, les plus grands saints n'en sont pas exempts, et saint Paul le confesse, parlant de lui-même, et il s'en plaint. Comme la vie est l'union du corps et de l'âme, et que la mort en est la séparation, la vie du vieil homme consiste aussi dans la liaison de la volonté avec l'appétit sensitif, ou la cupidité. Quand ces mouvements déréglés de haine, de vengeance, d'ambition, d'avarice, de plaisir sensuel s'élèvent, la volonté s'y peut attacher par un acte libre et par un plein consentement, lorsqu'elle le veut malgré la connaissance et la pensée qu'on a que Dieu le défend, et pour lors le vieil homme vit, parce qu'il y a liaison entre les deux parties, la supérieure et l'inférieure, la volonté et le sentiment. Ce que celui-ci demande, l'autre l'approuve et le veut, c'est ce qu'on appelle le consentement ; et c'est cette funeste union qui fait le péché et la vie de la chair. Mais si par un généreux effort de cette violence qu'il se faut faire à soi-même pour emporter le ciel de vive force vous tranchez ce nœud fatal, si vous séparez la

volonté d'avec le sentiment, en le condamnant et en le réprouvant, et en refusant d'agir selon ses impressions et ses mouvements, vous mourez à la chair et vous faites vivre l'esprit.

Et remarquez que, comme cette séparation du corps et de l'âme du Fils de Dieu, par la mort de la croix, s'est faite à force de douleurs et de tourments qu'il souffrit en son corps, aussi cette séparation de la volonté d'avec le sentiment ne se peut faire qu'en matant le corps et en lui faisant porter, par les austérités chrétiennes, le caractère de la croix et de la mort de Jésus-Christ.

Or, le grand principe et la source de cette mortification qui fait vivre l'esprit, en faisant mourir la chair et le vieil homme, c'est la mémoire de la Passion du Fils de Dieu. Quand une âme contemple les douleurs que Jésus-Christ souffrit pour l'amour d'elle, il lui est impossible absolument de vivre sans douleur; il n'y en a point qui lui soit plus insupportable que celle de vivre sans douleur. Quand elle voit ses yeux abattus, ses lèvres livides, ses joues meurtries, ces épines, ces clous, ces plaies de ses mains, de ses pieds, de son côté, tout son corps déchiré et tout abîmé dans son propre sang, ah ! c'est pour lors que, comme un généreux éléphant qui entre au combat, tout ardent d'une noble colère à la vue du sang du raisin, pour parler en termes de l'Ecriture, elle dit comme un saint Bonaventure : *Cum te video, Domine, vulneratum, nolo sine vulnere vivere :* En vous voyant, ô infiniment aimable souffrant, tout couvert de sang et de plaies sur cette croix, pour me témoigner votre amour, il n'y a plus lieu de délibérer, il faut ou souffrir ou mourir, ou bien plutôt, il faut et souffrir et mourir, et mourir en souffrant, et souffrir jusqu'à la mort avec joie, pour avoir la satisfaction de vous rendre amour pour amour : *Communicantes Christi passionibus gaudete* (1 *Petr.* 4). C'est cette sainte pensée qui a mis les saints et les saints même de condition royale, comme saint Louis, sous la cendre et dans le cilice; qui les a nourris de jeûnes et de larmes, et qui les a saintement armés contre eux-mêmes, afin de porter sur leurs corps les marques de la Passion du Fils de Dieu, pour mortifier la chair et l'esprit par elle. C'est donc cette mémoire affectueuse de la Passion qui nous préserve du péché, en détournant et en affaiblissant toutes ses causes, et au-dehors et dans nous-mêmes; et ensuite elle nous met dans une merveilleuse disposition pour recevoir toutes les grâces qu'elle produit dans l'âme, comme nous le verrons, en finissant, dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le second effet de la Passion du Fils de Dieu pour la rédemption du monde, c'est, après l'avoir délivré de ses péchés, de le combler de grâces et de faveurs. Non-seulement il nous a rachetés comme de malheureux esclaves qui étaient à la cadène, il nous a de plus achetés pour être à lui comme ses domestiques et comme ses propres enfants : *Empti enim estis pretio magno* (1 *Cor.* VI). Celui qui délivre un esclave ou un prisonnier croit avoir beaucoup fait pour lui que de l'avoir tiré de la servitude ou du cachot, quoiqu'il le renvoie misérable et sans secours. Il semble qu'il ne le tire de là que pour rendre sa misère publique, quand il est contraint de mendier par les rues, ou dans les églises, la tête nue, les cheveux hérissés, les yeux enfoncés dans un peu de peau qui couvre un squelette, le corps tout couvert de crasse et d'ordure, et les pieds encore livides par les marques toutes récentes des fers qu'il a longtemps portés. Celui qui le délivre l'obligerait encore plus sensiblement, si, en le délivrant, il lui donnait de quoi subsister et se garantir de la misère. Or, c'est ce que le Fils de Dieu a fait pour nous en mourant sur la croix; il nous a rachetés, nous délivrant de la servitude de nos péchés : *Ut nos redimeret ab omni iniquitate, et mundaret.* Mais voyez ce qui suit : *Ut faceret sibi populum acceptabilem* (*Tit.* II) : Ensuite il nous a fait son peuple choisi, ses domestiques et ses enfants pour nous enrichir de ses grâces.

Ainsi, cette image vivante de la Passion que nous formons dans nos esprits et dans nos cœurs par une sainte et affectueuse pensée, faisant le même effet que l'objet qu'elle représente, non-seulement nous délivre du péché, mais elle produit encore dans nous l'abondance de toutes les grâces du ciel, dont elle est la cause en ces deux manières.

Premièrement, parce qu'elle nous applique le principe de toutes les grâces et nous unit à lui, comme, encore que l'homme n'ait pas de lui-même la vertu de produire le feu, il ne laisse pas d'être cause d'un embrasement, quand il applique le feu même à une matière bien disposée. Or, le principe des grâces chrétiennes n'est pas seulement Dieu, mais un Dieu-Homme, et Dieu-Homme crucifié. Pour faire une belle peinture, il faut une âme qui possède la perfection de l'art; de plus, il faut qu'elle ait un corps et une main qui travaille sur la table d'attente; et il est nécessaire encore que cette main ait son instrument et son pinceau, pour appliquer délicatement les couleurs. L'image de Dieu fut effacée dans nous par le péché : pour la réformer, il fallut un Dieu, le Verbe divin, qui est l'idée selon laquelle cette image fut faite la première fois dans l'état de la justice originelle. De plus, il fallut que le Verbe se fît chair et qu'il prît l'humanité sainte, parce que cet ouvrage ne fut rétabli qu'en satisfaisant aux droits de la justice divine offensée. Et d'autant qu'il voulut aussi satisfaire pleinement à son amour, par une réparation surabondante, il fallut encore que cette humanité eût la croix, qui fut l'instrument de la rédemption du monde. Voilà le principe de toutes les grâces, et nous n'en aurons jamais aucune que par Jésus-Christ, le Dieu-Homme crucifié. Mais il faut qu'il nous soit uni. Qui nous l'appliquera? Voyez l'admirable mystère. Le Verbe divin, comme auteur et consommateur de notre salut, a deux instruments, l'humanité sainte et la croix. Il

nous applique son humanité au saint sacrement de l'Eucharistie; et pour la croix, qui est l'instrument de l'humanité, il nous l'unit par la mémoire de la Passion, qui est comme un second mystère sans lequel le premier ne peut être : *Quotiescumque manducabitis, mortem Domini annuntiabitis* (I *Cor*. XI). De sorte que, comme la communion nous unit immédiatement à l'humanité de Jésus-Christ, et par elle à sa croix, aussi la mémoire de la Passion nous unit immédiatement à la croix, et par elle à Jésus crucifié, selon cette belle parole de saint Augustin : *Hæc quanta sint cogitate, ut totus vobis figatur in corde, qui totus pro vobis fixus est in cruce* (*Lib. de Virg.*). La fatale union que nous avons eue avec le premier Adam auprès de l'arbre défendu, qui fut pour nous l'arbre de mort, a été la cause de tous les maux et de tous les péchés du monde. Ainsi, cette bienheureuse union que nous avons par la mémoire de la Passion avec Jésus-Christ, le second Adam sur l'arbre de la croix qui est pour nous l'arbre de vie, est la cause de tous les biens et de toutes les grâces dont elle nous applique le principe.

Et comme elle en est la cause par application, elle l'est aussi par éloignement de l'obstacle et de l'empêchement qui s'y oppose, je veux dire, de l'ingratitude, par le mépris et par l'oubli du plus grand de tous les bienfaits de Dieu, qui est son Fils même crucifié. Un fleuve qui est resserré par de grandes levées ne perd rien pour cela, ni de sa liberté, ni de ses eaux qu'il roule sans cesse dans l'Océan, d'où il tire son origine; et cependant les terres qui d'ailleurs ne sont point arrosées des pluies, comme en certains pays, demeurent stériles et ne produisent rien que des chardons. Mais quand on a percé les digues et les levées qui empêchaient son inondation, alors se répandant par les campagnes, il leur donne cette fécondité qui les enrichit bientôt d'une infinité de biens. Le Fils de Dieu, selon le Sage, est ce grand fleuve qui de toute éternité est sorti de cet océan infini d'essence et de perfections, et qui est venu couler sur la terre pour l'enrichir des biens célestes, par les sacrés écoulements de ce sang précieux qu'il a répandu pour nous dans sa Passion. Si nous oublions ce bienfait et ce témoignage infini de son amour, nous le resserrons en lui-même par notre extrême ingratitude; il ne perd rien néanmoins pour cela, puisque indépendamment de nous il agit toujours pour la gloire de son Père, auquel il rapporte éternellement, et tout ce qu'il est, et tout ce qu'il fait. Et cependant nous demeurons stériles pour l'éternité, ne recevant pas les écoulements de ses grâces particulières. Mais quand nous levons cet obstacle, en lui témoignant notre amour et notre gratitude par l'attachement d'esprit et de cœur à ses sacrées souffrances, alors il se répand dans nos âmes par une inondation de grâces et de dons célestes qui sortent par les ouvertures de ses plaies, pour nous combler de biens et de bonheur, selon les promesses qu'il en a faites dans ses prophéties : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. Declinabo super eam quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem* (*Isai.* XII, *Isai.* LXVI).

Mais, hélas! chrétiens, bien souvent cette sainte mémoire de la Passion est effacée de nos esprits. Il y a peu de choses dans le monde qui aient moins de part à notre cœur, quoique la Providence divine ait voulu qu'elle fût visible en mille objets qui se présentent tous les jours à nous, afin qu'entrant par les yeux dans l'imagination, elle passât dans l'esprit et dans le cœur. Elle est représentée en mille sortes de figures dans l'Ancien Testament. On en parle éternellement dans le Nouveau, elle est peinte et gravée presque partout. De quelque côté qu'on se tourne, on a la croix devant les yeux.

On la voit sur les trônes des monarques, sur les sceptres, sur les couronnes, sur les tribunaux, sur les tiares des pontifes, sur les habits sacerdotaux, sur les faîtes des temples, sur les pointes des clochers, sur le sommet des tours, sur les pavillons des vaisseaux, sur les drapeaux et les étendards des armées, sur les épées des soldats, sur les armes de la noblesse, sur les colliers de l'ordre, sur les manteaux des chevaliers, sur le front de tous les chrétiens, sur tout ce que les hommes aiment le plus, sur les pièces d'or et d'argent; afin que, la voyant en tant d'objets si agréables, ils la fassent passer dans leur esprit et dans leur cœur, avec la Passion qu'elle représente. Et c'est là justement qu'elle ne se trouve quasi jamais. Les vanités du monde, ses joies, ses plaisirs, ses grandeurs et ses biens, ces ennemis déclarés de la croix s'y trouvent, par les pensées, par les désirs et par l'affection et l'attachement déréglé qu'on y a. Mais pour elle, on l'en chasse, on l'en bannit, par l'aversion qu'on en a et par le refus qu'on fait d'y prendre part, non pas même par la pensée et par la mémoire, beaucoup moins par les afflictions qu'il plaît à Dieu de nous envoyer et par les exercices de la pénitence.

Et puis on prétend y penser sérieusement à la mort, lorsque, la vie d'un homme se trouvant tout à fait désespérée, on s'avise enfin de lui présenter le crucifix que l'on met sur son lit, pour satisfaire à la bienséance plutôt qu'à la dévotion de celui qui n'est plus du tout en état d'en avoir, n'ayant plus l'usage des sens ni la liberté de son esprit? Il est bien temps! Ah! quand ces yeux étaient ouverts pour regarder les beautés de la terre et pour y chercher de quoi nourrir les feux d'un amour impudique, il fallait s'en servir pour regarder le Fils de Dieu défiguré sur cette croix, et pour trouver en ce spectacle mille sujets capables d'embraser un cœur de son saint amour. Quand ces mains de harpies s'étendaient pour ravir le bien d'autrui et pour s'enrichir des dépouilles de tant de misérables, on devait prendre celui qui est représenté mourant tout nu sur une croix, et, en le voyant ainsi, concevoir de fortes résolutions de rendre le bien mal acquis, et de donner aux pauvres, pour l'amour de lui,

une partie de ceux qu'on possède légitimement. Il y devait enfin penser quand il avait et du sentiment, et de la raison. Mais, maintenant qu'il est sans connaissance, le crucifix ne lui est plus qu'une cérémonie fort inutile. Qu'on le lui ôte; c'est à vous, chrétiens, que je le présente, puisque vous êtes en état d'en tirer tout le fruit et tous les avantages qu'on en doit attendre. Que ce soit là votre dévotion principale, à laquelle toutes les autres se rapportent, l'attachement solide à Jésus-Christ crucifié. Regardez-le souvent en cet état, il passera de vos yeux dans l'esprit et de l'esprit dans votre cœur; et se trouvant profondément imprimé dans l'esprit et dans le cœur, il y produira les mêmes effets que la Passion a faits dans le monde. Il vous délivrera du souverain mal, en vous préservant du péché, et il vous enrichira du souverain bien, en vous comblant de ses grâces. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR LE PERE SIMON DE LA VIERGE.

SIMON DE LA VIERGE (le P.), carme réformé et célèbre prédicateur, florissait vers la fin du dix-septième siécle et au commencement du dix-huitième. On a de lui plusieurs ouvrages : *Actions chrétiennes*, ou *Discours moraux sur divers sujets; Actions chrétiennes*, ou *Discours de morale pour le temps de l'Avent; Eloge funèbre de madame de Montauld de Navailles*, abbesse du monastère de Sainte-Croix de Poitiers. La méthode de ce prédicateur est de faire un exorde et un avant-propos dans chaque discours, de diviser tous ses sermons en trois parties, d'en rendre les subdivisions sensibles, afin de faciliter l'attention des auditeurs, sans la fatiguer. Les divisions et les subdivisions, dit-il, ne sont pas comme des adresses et des subtilités de l'orateur, elles sont plutôt comme autant de rayons qui éclaircissent le sujet, qui arrangent les matières et qui aident à retenir tout le reste du discours. Le P. Simon de la Vierge assure qu'il s'est proposé de suivre, autant qu'il lui a été possible, les préceptes de Fénélon sur l'éloquence chrétienne, qui sont de persuader, de peindre et de toucher.

SERMONS POUR L'AVENT.

SERMON PREMIER.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua, tunc congregabuntur ante eum omnes gentes.

Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations du monde seront assemblées devant lui (*S. Matth., ch.* XXV).

Commencer son ministère par où le monde doit finir, faire de la clôture de cet univers l'ouverture de ses discours,, effrayer au lieu de plaire, quel prélude ! Vous en êtes surpris ; mais hélas ! il n'est pas de mon choix. Si l'Église, divinement inspirée, ne commençait et ne finissait le cours de ses évangiles par la crainte des jugements derniers, je ne me ferais pas une entrée dans vos cœurs au travers des alarmes de vos esprits, et prendrais-je peut-être une autre route. Mais je ne dois aujourd'hui avoir des pensées et des paroles que pour ce souverain juge, qui décidera du sort de toutes les nations. Elevé sur une nue, il vient prononcer ses arrêts ; tous le verront, et au trône de sa miséricorde succédera le tribunal de sa justice, deux avénements que nous ne devons jamais séparer. L'un n'a fait voir que le visage de l'homme, l'autre fera paraître la face du lion; dans le premier le ciel n'a répandu que de douces influences ; dans le second il ne lancera que des éclairs menaçants; celui-là s'est accompli dans l'humilité d'une chair passible et mortelle : *In humilitate conditionis humanæ jam expunctus est*, celui-ci s'accomplira dans les splendeurs d'une chair immortelle et glorieuse: *Alter sæculo imminet in sublimitate divinatis exactæ*, disait Tertullien dans le vingt et unième chapitre de son Apologétique; et ce dernier jour sera le plus pompeux et le plus terrible, le plus heureux et le plus funeste, le plus court et le plus long de tous les jours. Jour le plus pompeux, le Fils de Dieu y paraîtra dans tout l'appareil de sa magnificence; mais jour le plus terrible : au lieu que les autres jours sont formés de la lumière du soleil, celui-ci n'éclatera que par le bruit des foudres. Jour le plus heureux ; les prédestinés y recevront la couronne due à leur mérite et la récompense promise à leurs vertus ; mais jour le

plus funeste; les réprouvés y seront jugés, et par un arrêt sans appel ils s'y verront condamnés à des supplices sans ressource. Jour le plus court; la scène qui s'y passera ne durera qu'un moment; mais jour le plus long; la sentence qu'on y portera ne demandera rien moins qu'une eternité pour être exécutée. Heureuse l'âme qui, dans l'attente de ce jour, se sera depouillée du vieil homme pour se revêtir de l'homme nouveau; mais malheureuse l'âme qui, négligeant ses devoirs, aura vieilli dans ses imperfections. Je tremble et pour vous et pour moi: pour vous, si, connaissant le bien, vous pratiquez le mal; pour moi, si, vous portant à la vertu, je ne m'y applique pas moi-même. Animez-nous, Seigneur, de ces généreux sentiments, pour nous préparer à vous recevoir dans nos cœurs avec les mêmes dispositions, s'il est possible, que la sainte Vierge vous reçut dans son sein, joignant l'amour à la crainte. Nous vous les demandons par son intercession et avec ces paroles: *Ave, Maria.*

Dieu a ses jours comme nous avons les nôtres: les siens sont tantôt des jours de miséricorde, tantôt des jours de justice: dans les uns il distribue ses grâces, et dans les autres il exerce ses jugements; quelquefois ils n'envisagent que certains particuliers, et d'autres fois ils regardent tout le monde. Dans le premier déluge, tous les habitants de la terre furent ensevelis dans les eaux, et dans l'embrasement de Sodome et de Gomorrhe, les impurs habitants de ces abominables villes furent seuls consumés par les flammes; là Noé trouva grâce devant le Seigneur avec sa famille, et ici Loth fut conservé avec la sienne; mais dans la décision de tous les siècles personne ne sera exempt.

Après la consomption des éléments par la violence du feu commencera ce grand jour, qui sera le dernier de tous les jours; il ne restera plus que l'éternité, et trois hommes, pour ainsi dire, le rendront comme nécessaire: l'Homme-Dieu, l'homme pécheur, l'homme juste. Jugement universel, jugement nécessaire pour l'exaltation de l'Homme-Dieu. Jugement universel, jugement nécessaire pour la confusion de l'homme pécheur. Jugement universel, jugement nécessaire pour la consolation de l'homme juste. L'Homme-Dieu s'est manifesté à nous, mais a-t-il été connu? L'homme pécheur nous en impose, mais en est-il moins applaudi? L'homme juste nous édifie, mais en est-il plus estimé? Quel renversement! L'Homme-Dieu sans éclat, l'homme pécheur sans confusion, l'homme juste sans récompense. L'ordre sera rétabli. Désir de l'Homme-Dieu, vous serez accompli; fierté de l'homme pécheur, vous serez confondue; mérite de l'homme juste, vous serez récompensé. Que ce jour sera éclatant, qui accomplira les désirs de l'Homme-Dieu! Que ce jour sera formidable, qui confondra la fierté de l'homme pécheur! Que ce jour sera consolant, qui récompensera le mérite de l'homme juste! Qu'est-ce que l'Homme-Dieu doit désirer? c'est d'être glorifié, et le jugement le glorifiera. Qu'est-ce que l'homme pécheur doit appréhender? c'est d'être découvert, et le jugement le découvrira. Qu'est-ce que l'homme juste doit espérer? c'est d'être couronné, et le jugement le couronnera. La gloire semblera sortir de l'humiliation, la lumière des ténèbres, la louange du mépris. L'Homme-Dieu passera de l'humiliation à la grandeur, mais pour être glorifié; l'homme pécheur passera des ténèbres à la lumière, mais pour être confondu; l'homme juste passera du mépris à la louange, mais pour être couronné. Dans l'Homme-Dieu la gloire sortira de l'humiliation, et cette sortie fera son triomphe. Dans l'homme pécheur la lumière sortira des ténèbres, et cette sortie sera sa confusion. Dans l'homme juste la louange sortira du mépris, et cette sortie sera sa couronne. Exaltation de l'Homme-Dieu, confusion de l'homme pécheur, consolation de l'homme juste; partage de ce discours, sujet de vos reflexions.

PREMIER POINT.

Les démarches du Fils de Dieu sur la terre ont presque toutes été marquées par des caractères d'obscurité. Il s'est assujetti à toutes les infirmités des enfants; quelle faiblesse! Il s'est caché pendant plusieurs années, menant une vie solitaire; quelle humilité! Il s'est soumis aux jugements iniques des hommes jusqu'à mourir sur une croix; quelle obéissance! Prenons garde d'en tirer une conséquence désavantageuse; pensons plutôt que celui qui est venu à nous sous des dehors si faibles, si obscurs, si soumis, viendra contre nous avec une majesté si brillante, si pleine, si absolue, qu'on ne pourra plus douter de la vérité de ses promesses et de la justice de sa conduite: *Ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris.* Principe solide; il n'appartenait qu'à un Homme-Dieu de paraître, dans la plénitude des temps, sous une forme sans éclat, sans pouvoir, sans autorité; et il n'appartiendra qu'à lui de faire briller dans le dernier des jours toute la splendeur d'un roi, toute la puissance d'un dieu, toute l'équité d'un juge. Quelle est notre intention, demande Tertullien, quand nous disons à Dieu: Que votre règne arrive, sinon de le prier qu'il avance ce temps fameux où ses droits seront si bien établis, qu'il ne sera plus possible de les rendre douteux; où sa souveraineté sera si universellement reconnue, que toutes les nations plieront les genoux devant lui, et où son triomphe sera si brillant, que tout disparaîtra en sa présence.

Les interprètes cherchent une juste explication de ces paroles de saint Matthieu, chapitre vingt-quatre de son Evangile: *Après ces jours d'affliction, le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière.* Saint Augustin les entend de la défection de plusieurs justes qui ne seront pas à l'épreuve des persécutions de l'antechrist. Origène les explique de la fumée que le monde, réduit en cendres, élèvera jusqu'aux nuées. Saint Chrysostome aime mieux dire qu'alors la personne du Fils de Dieu répandra tant de

clarté, que le soleil et la lune demeureront sans éclat. Je le vois, disait Balaam, mais non pas maintenant; je le regarde, mais non pas de près. Il avait raison de tenir ce langage dans le siècle où il vivait; mais aujourd'hui nous devons dire tout le contraire; je le vois ce souverain des siècles, ce roi immortel; il est à la porte et sur le point de paraître dans tout l'appareil de sa gloire. Je contemple son étoile qui m'assure qu'il n'est pas éloigné; j'aperçois son sceptre; ce sceptre auguste et puissant, comme une barre de fer doit écraser ses sujets rebelles, qui ne veulent pas qu'il règne sur eux; il n'aura plus rien des infirmités et des faiblesses dont il s'était revêtu dans les jours de sa chair. Autrefois c'était un homme de douleurs; alors il se fera connaître comme le suprême monarque de tout l'univers; autrefois c'était le tributaire de César; mais alors les rois comme le reste des hommes seront contraints de s'abattre à ses pieds. Déjà il me semble que les éléments annoncent sa venue; les vents sifflent, la mer mugit, le tonnerre gronde, les éclairs brillent, le ciel s'ouvre, la terre tremble; tout publie qu'il reprend l'empire que le péché lui avait disputé.

Lorsque le Fils de Dieu, interrogé par Pilate, répondit : mon royaume n'est pas de ce monde, il ne voulait pas dire que cet univers ne dépendait nullement de lui; tout est l'ouvrage de ses mains, et de ce qui a été fait rien n'a été fait sans lui; mais il voulait apprendre qu'on le traite ici-bas avec tant de mépris, qu'on ne le compte presque pour rien; il a beau faire des lois, on les rejette; il parle, on ne l'écoute pas; il commande, on lui résiste; il menace, on en plaisante; ou s'il trouve des autels, ils peuvent porter sur leur front : Au Dieu inconnu. Le Juif ne le connaît pas, ou, s'il le regarde comme un grand prophète, il ne le confesse pas pour le véritable Messie. Le gentil ne le connaît pas; il prodigue son encens aux idoles et il appelle folie d'adorer pour Dieu celui qu'on a vu mourir comme homme. L'hérétique ne le connaît pas; il préfère ses préjugés à la vérité et se fait un esprit particulier, au lieu de se soumettre à toute l'Eglise. Plusieurs même entre les chrétiens ne le connaissent pas; l'un combat sa sainteté, l'autre se raille de ses mystères, l'ingrat oublie ses bienfaits, le furieux attaque sa miséricorde, l'hypocrite se joue de sa religion, le libertin doute de sa justice. Il n'en sera pas ainsi dans le dernier jour; tous reconnaîtront ses perfections, et le voyant élevé sur une nuée ils lui rendront l'honneur qui lui est dû : *Cognoscetur Dominus judicia faciens.* Ce roi, présentement inconnu, se fera connaître et revêtu de beauté et de force, de majesté et de puissance, il enverra ses anges dans toutes les parties de l'univers, pour faire une convocation générale de tout le monde. Un son égal au tonnerre animera le fatal airain qui donnera à toute la terre un redoutable signal; à cette menaçante voix, la mort même obéissante ouvrira son sein avare, et d'une poussière féconde on verra renaître le genre humain; l'âme et le corps auront ensemble pratiqué la vertu ou concerté le vice; ils se réuniront pour recevoir leur récompense ou leur châtiment.

Quel remuement dans cette réunion! ici un pied qui se traîne pour se remboiter dans sa jambe; là un demi-corps qui va chercher le reste de soi-même; ici une main qui se rejoint à son bras; là une tête qui se replante sur son tronc; ici des membres épars qui s'approchent l'un de l'autre; là des parties divisées qui se placent dans leur jointure; ici des nerfs qui se forment sur des os; là des chairs qui les environnent; ici des peaux qui s'étendent; là des machines qui se rétablissent : tout se ranime. Résurrection admirable par rapport à son auteur! On l'a mis à mort, mais, sorti du tombeau par sa propre vertu, il a comme acquis le droit de ressusciter les autres. C'est par un homme que la mort est venue; c'est aussi par un homme que vient la résurrection; tous meurent par Adam, tous ressusciteront par Jésus-Christ; deux principes, deux effets; toute l'espérance de la véritable religion; les coutumes mêmes superstitieuses prouvent cette résurrection des morts. Résurrection surprenante dans sa matière! La même terre dont on aura été formé, la même cendre où l'on aura été réduit deviendra la même chair où l'on paraîtra. Résurrection universelle par rapport aux sujets! Tous sortiront des réduits où ils auront demeuré comme en dépôt, les uns du milieu des eaux, les autres de l'activité des flammes; ceux-ci des entrailles des poissons, ceux-là de l'estomac des oiseaux, chacun pour recevoir ce qui est dû à son corps, selon le bien ou le mal qu'il aura fait.

Vous ne demandez pas qui en sera le juge; vous savez que le droit de juger appartient éminemment à Jésus-Christ; il lui appartient en qualité de Fils de Dieu, de Fils de l'Homme, de chef de l'Eglise, de loi première et de sagesse éternelle. Assis au milieu des airs, les anges à sa droite, les démons à sa gauche, tout le monde à ses pieds, il exercera ses jugements, et seul, capable de venger ses propres intérêts, il commencera par soi-même, il se rendra justice. Percé de plaies pour nos iniquités, brisé pour nos crimes, conduit à la mort comme une brebis qu'on va égorger, condamné par des juges iniques, il les condamnera à son tour; ils ont répandu inhumainement son sang; il s'en servira comme d'encre pour écrire leur arrêt, et le roseau qu'ils lui ont mis à la main, par dérision, lui tiendra lieu de plume, par retour, comme a pensé S. Ambroise : *Arundo fiet calamus;* la foudre partira des mêmes yeux qu'on a éteints, et de la même bouche qu'on a meurtrie sortiront de anathèmes. Saint Augustin m'apprend que le Fils de Dieu étant le Verbe par essence, il faut que tout ce qui est en lui soit naturellement parole : *Quia Christus Verbum est, omne quod est in Christo verbum est.* Présentement nous trouvons dans ses plaies une voix qui plaide pour nous; sa croix a une langue qui se déclare pour nous;

son sang, plus favorable que celui d'Abel, demande pardon pour nous; mais ces plaies, cette croix, ce sang s'élèveront contre nous. Le moyen de s'en défendre? les prières, les larmes, les soupirs peuvent beaucoup auprès des juges de la terre; mais quelle ressource auprès du souverain de l'univers? Aura-t-il égard à la qualité? les rangs seront confondus; se laissera-t-il toucher par les gémissements? il sera inflexible; changera-t-il d'avis? il sera inébranlable.

Le voilà ce tribunal si longtemps attendu, si longtemps désiré. Combien de fois cette persuasion s'est-elle présentée à notre esprit, pour nous consoler et pour nous reprendre? Combien de fois, déchirés par la médisance ou noircis par la calomnie, avons-nous dit: Dieu est mon juge; il n'ignore pas l'injustice qu'on me fait; il est témoin de mon innocence? Combien de fois, abandonnés au dérèglement de nos désirs, une voix secrète s'est-elle élevée au dedans de nous-mêmes pour nous avertir qu'il y a un juge qu'on ne saurait ni éviter, ni tromper, ni corrompre? Combien de fois, lors même que nous étions justifiés par le témoignage des hommes que nous avions peut-être séduits, cette idée est-elle venue nous alarmer? Peut-être encore un moment, et il faudra paraître devant un Dieu qui semble ne s'être jamais fait homme que pour avoir plus d'autorité sur tous les hommes. Je ne sais ce que le roi-prophète pouvait se promettre, lorsqu'il faisait cette prière à Dieu: *Seigneur, si je suis assez heureux pour être selon votre cœur, accordez-moi la grâce que votre Fils soit mon juge.* Il pensait peut-être qu'ayant dessein de se rendre semblable à nous, il trouverait plus d'indulgence dans son jugement, que s'il était jugé par un juge d'une nature étrangère. Nous sommes presque toujours attendris, lorsque nous décidons du sort d'un coupable qui nous est lié par quelque endroit. De là Tertulien encourageait les pénitents de ne pas craindre de confesser leurs péchés aux prêtres. Pourquoi les appréhenderiez-vous? ils ont les mêmes intérêts, et ils ne sauraient nous condamner, qu'ils ne se condamnent eux-mêmes: *Quid consortes tuarum causarum times?* Le Sauveur du monde, qui connaissait mieux le cœur humain que personne, voulant absoudre la femme surprise dans le péché, ne se servit pas d'autre expédient que de dire à ses accusateurs: Que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre contre elle; tous, se reconnaissant aussi coupables, s'en allèrent l'un après l'autre; tant il est vrai que la connaissance qu'a un juge de ses propres faiblesses est capable d'adoucir la sévérité de ses jugements.

Mais lorsque je fais réflexion que le Fils de Dieu, dans une chair mortelle et passible comme la mienne, a conservé une sainteté inviolable, je n'ose le demander pour juge; je voudrais même qu'il ne connût point de mes actions, persuadé qu'il les confrontera avec les siennes. Son corps adorable, mis en pièces avec le mien, entretenu avec délicatesse; ses mains ouvertes pour répandre ses grâces, avec les miennes, toujours fermées aux nécessités du pauvre; ses pieds cloués pour expier les démarches des pécheurs, avec les miens, toujours empressés dans la voie de l'iniquité; sa bouche détrempée de fiel et de vinaigre, avec la mienne, enivrée de rafraîchissements et de liqueurs; sa tête couronnée d'épines, avec la mienne, couronnée de fleurs; et la copie se trouvant si peu conforme à l'orignal, quel arrêt, quel épouvantable arrêt ne devra-t-on point attendre? Le patient Job, tout assuré qu'il fût de son innocence, se trouvait saisi d'une si vive frayeur, qu'il tremblait de tout lui-même; il lui semblait que des flots agités et qu'une mer irritée se levaient contre lui pour l'ensevelir dans les abîmes; il en parle comme d'une fureur de tempête, et non pas comme d'un éclat de tonnerre, pour nous apprendre, selon S. Grégoire, l'idée que nous devons en concevoir nous-mêmes. Le bruit de la foudre ne se termine qu'à une émotion de frémissement, mais l'orage de la mer fait qu'on cherche le remède; chacun travaille à s'en défendre; on n'est plus touché que du soin de se sauver du naufrage, on jette dans les eaux ce qu'on a de plus précieux, rien de cher qu'on ne prodigue pour se conserver la vie. L'âme est plus que le corps; faisons pour l'une ce que nous faisons pour l'autre. Mais, hélas! la plupart sont semblables à Jonas, qui demeurait dans la profondeur du sommeil, au milieu de la tempête, ou, si l'on se sent ému, on est peu différent du gouverneur Félix, dont il est parlé dans le chapitre vingt-quatrième du livre des Actes. Il fut tout effrayé, mais il ne fut nullement converti; il délibéra s'il embrasserait l'Evangile, mais il ne l'embrassa pas. Nous l'avons embrassé; vivons-nous selon ses maximes? imitons-nous S. Jérôme, qui, courbé sous le poids de ses austérités, tremblait de tout son corps, et croyait entendre à tout moment le son de la trompette qui l'appelait au jugement. Je redoute le visage de mon juge, disait S. Bernard, juge redoutable aux anges mêmes; je redoute la colère du Tout-Puissant; je redoute l'embrasement de l'univers, et le bruit épouvantable que fera le monde en tombant; je redoute cette tempête terrible et cette trompette d'horreur qui retentira de toutes parts. Je ne me sens coupable de rien, écrit S. Paul aux Corinthiens dans sa première épître, chapitre quatrième, je ne m'en crois pas plus justifié. C'est le Seigneur qui est mon juge, et pour nous juger, il ne consultera que sa vérité et nos devoirs, ses grâces et notre vie. Si un apôtre si éclairé ne se croit pas justifié, quoique sa conscience ne lui reproche rien, grand Dieu! combien doivent craindre vos jugements ceux à qui leur conscience et leur conduite, l'Evangile même, reprochent tant de crimes et de péchés! Ils s'abandonneront aux larmes et à la douleur.

Les souverains du monde pleureront à la vue de leur encens changé en abomination: *Flebunt reges.* Les négociants de la terre

pleureront ; personne n achètera plus leurs marchandises : *Flebunt negotiatores.* Les gens de mer ne pouvant plus s'enrichir par des navigations de long cours, pleureront : *Qui in mari operantur flebunt.* Tout couverts de poussière, ils jetteront des cris accompagnés de sanglots, les fruits pour lesquels ils avaient eu tant de goût leur seront enlevés. Cherchera-t-on encore quelque asile pour se cacher ? vaines recherches. Voudra-t-on se retirer sur les montagnes ? elles seront aplanies. Souhaitera-t-on de descendre dans les vallées ? elles seront remplies. Nul moyen de se répandre dans les campagnes ou d'errer dans les déserts ; ce ne seront qu'abîmes de tous côtés. Pensera-t-on à se retrancher dans les places fortes ? elles seront rasées ; se pressera-t-on de se retirer dans les villes ? elles seront détruites ; restera-t-il pour dernière ressource de s'embarquer sur les rivières ? elles seront desséchées, et il ne servira de rien d'adresser sa voix aux collines et aux rochers pour leur dire : tombez sur nous et dérobez-nous à la vue de celui qui est assis sur le trône, et à la colère de l'Agneau. Plus sa douceur aura été grande, plus son indignation sera juste. Déluge, courroux, mais la colombe n'y portera plus le rameau d'olive. Le grand jour où seront réformés les jugements que le monde aura portés sera venu ; qui est-ce qui pourra se tenir ferme ? Nous jugeons le plus souvent par passion, par prévention, sans connaissance, sans droiture, ôtant le bien à l'un pour le donner à l'autre, ne démêlant pas assez la vérité d'avec le mensonge, confondant l'intention avec l'action, justifiant ce qui nous plaît, condamnant ce qui nous déplaît. Le juge que nous attendons examinera tout. L'homme-Dieu passera de l'humiliation à la grandeur, mais pour être glorifié. L'homme pécheur passera des ténèbres à la lumière, mais pour être confondu. Exaltation de l'Homme-Dieu ; confusion de l'homme pécheur : seconde partie de mon discours.

DEUXIÈME POINT.

Le péché est un monstre si horrible, que toute l'application du pécheur est d'en dérober la connaissance ; semblable à ces enfants qui s'imaginent qu'on ne les voit pas lorsqu'ils se mettent les mains devant les yeux, et qu'ils ne se voient pas eux-mêmes, il se croit heureux s'il parvient à se cacher finement ; et Hugues de Saint-Victor a remarqué que, pour y réussir, il a recours à trois différents réfuges : *Triforme est impiorum refugium.* L'adresse de l'esprit est le premier : *Deceptricis tutamen fallaciæ.* Le bras de l'autorité est le second : *Sæcularis brachium potentiæ.* Le masque de l'hypocrisie est le troisième : *Simulatæ figura justitiæ.* Ingénieux à se tromper, combien invente-t-il de raisons pour se défendre ? Ne saurait-il se justifier ? Que de mouvements pour trouver de l'appui ! et au défaut de l'un et de l'autre, qui pourrait exprimer les mesures qu'il prend pour se déguiser ? Asiles où il s'enveloppe, mais d'où enfin il lui faudra sortir. Les livres seront ouverts, assurent le saint prophète Daniel et l'évangéliste saint Jean ; livres affreux, où l'histoire des temps ne paraîtra que trop fidèlement marquée. Tout sera mis en évidence, les tribunaux qu'on aura renversés se relèveront ; tribunal de la conscience, tribunal de l'honneur ; tribunal des créatures ; tribunal de la conscience dont le pécheur aura combattu les lumières ; tribunal de l'honneur dont le pécheur aura trahi les sentiments ; tribunal des créatures dont le pécheur aura déréglé la justesse ; lumières combattues ; sentiments trahis ; justesse déréglée ; tout confondra le pécheur. Ceux qui ne croient pas que le péché ait fait tant de désordre se persuadent d'en trouver les preuves jusque dans la conscience ; c'est, disent-ils, un fidèle témoin, un juge intègre qui dit les choses comme elles sont, et qui les décide comme elles méritent.

Il faut pourtant avouer qu'un tribunal si équitable ne trouve pas partout la déférence qui lui est due. Il se passe ici ce qu'on voit dans la nature. Le soleil brille toujours du même éclat ; nous avons la même vigueur pour le contempler ; mais du sein de la terre il s'élève des nuages qui empêchent ce commerce de clarté, et selon qu'ils sont plus ou moins épais nous sommes plus ou moins éclairés. La conscience conserve toujours le pouvoir de luire ; l'âme ne perd jamais la liberté de voir ; mais la passion fait un corps opaque qui ne permet pas que la lumière de l'un parvienne jusqu'aux yeux de l'autre. Milieu fatal, vous disparaîtrez ; le jour percera la nuit ; et si l'Ange et l'homme devenus prévaricateurs portent la peine de leurs prévarications, ils diffèrent dans la manière dont ils sont punis. L'abbé Rupert observe que les ténèbres qui couvraient la face de l'abîme au commencement du monde servirent à la création de l'Ange. Dieu dit que la lumière soit faite, et la lumière fut faite ; lumière dont les anges furent formés ; mais par un arrêt qui décernait leur châtiment ils furent replongés dans les mêmes ténèbres dont ils avaient été tirés. Ils y retourneront, reprend saint Augustin, non par une nouveauté de néant, mais par un accablement d'obscurité. La scène change ; le pécheur se cache, il sera découvert ; il aime la nuit, il sera exposé au jour ; la cupidité l'aveugle, elle ne l'aveuglera plus ; et si, semblable à cet empereur qui, voulant se familiariser avec le sang de l'amphithéâtre, l'envisageait au travers d'une émeraude, il découvrira sans l'illusion du prisme ce qu'il ne considérait qu'au travers des passions. En vain il se sera fait des principes de conduite que la nature désavoue ; en vain il aura réglé les sentiments de sa conscience sur la corruption de son cœur ; en vain il aura mesuré ses plus essentiels devoirs par ses propres utilités ; en vain ses acquisitions injustes lui auront paru des adresses ingénieuses ; ses désordres se présenteront à ses yeux, non pour s'en corriger, mais pour en rougir. Que les lumières qui l'environneront alors seront pénétrantes ! elles agiront et au dedans et au dehors ; elles perceront tout, rien ne pourra

les arrêter ; elles sauront bien détruire les fausses idées qu'il se fait à soi-même, et dissiper les impressions trompeuses qu'il donne de soi-même aux autres ; elles le feront souvenir des opiniâtretés et des mensonges de l'enfance, des débauches et des emportements de la jeunesse, des chagrins et des défiances d'un âge plus avancé ; elles débrouilleront ces œuvres de ténèbres que sa malice embrouille, ce relâchement de piété que sa paresse excuse, et accablé de reproches, à qui pourra-t-il avoir recours ? Aux grands du monde ? ils ne seront pas plus assurés, peu différents de ces passagers surpris et battus de la tempête.

Pontifes sans tiare, princes sans diadème, officiers sans caractère, magistrats sans autorité, guerriers sans épée : *Nudo latere palpitantes.* Le péché seul les accompagnera, et si la miséricorde ouvre encore quelques entrailles de tendresse, elles ne sont que pour les petits. Où sera le sujet de vous glorifier ? demandait saint Paul aux Romains. Le tribunal de la conscience redressé, celui de la renommée se rétablira ; tribunal non plus flatteur, mais sincère ; non plus partial, mais équitable ; non plus aveugle, mais éclairé ; la gloire y sera ramenée à son légitime principe. Le désir d'être loué n'est pas seulement la passion des héros, c'est encore le penchant du vulgaire ; même fin, mais différentes voies. Les uns établissent l'honneur dans les actions tumultueuses ; les autres le mettent dans les exercices paisibles ; chaque pays a ses règles d'excellence et d'infamie, de réputation et de honte. L'esprit en décide comme le cœur juge de la beauté, chacun selon le goût qui le domine. Et comme nous prenons un tempérament conforme au lieu où nous sommes élevés, nous vivons comme les autres, sans réfléchir si notre idée est juste sur le véritable mérite. Mais tout le monde pense-t-il comme nous pensons ? La décision s'en fera dans le dernier jour, et l'on verra que ce qui passait pour honorable était honteux ; on faisait consister la force de l'esprit à douter de tout, et l'on trouvera qu'elle ne consiste qu'à se soumettre à la foi ; on mettait la douceur du plaisir à satisfaire les sens, et on la mettra à retrancher de ses désirs ; on croyait qu'être riche selon le monde était un solide bonheur, et l'on reconnaîtra qu'être pauvre selon Dieu est une félicité certaine ; on s'imaginait que sortir de son état par orgueil était s'attirer du respect, et l'on avouera que se contenter de sa condition par humilité est se rendre respectable ; on n'en aura pas jugé ainsi ; on détestera son erreur et l'on en rougira : *Ergo erravimus.* Nous appelions lâcheté de cœur le pardon des injures ; c'est nous qui étions des cœurs lâches, ne voulant pas pardonner : *Ergo erravimus.* Nous nommions petitesse d'esprit la pratique de la piété ; c'est nous qui étions de petits esprits en plaisantant de la dévotion : *Ergo erravimus.* Nous regardions comme un défaut d'habileté de ne pas s'enrichir aux dépens du public ; c'est nous qui étions mal habiles en nous engraissant de la substance du pauvre : *Ergo erravimus.* Nous envisagions comme des gens inutiles ceux qui servent le Seigneur ; c'est nous qui étions coupables d'oisiveté, ne faisant rien pour le salut : *Ergo erravimus.* Nous nous persuadions que nos déguisements pourraient toujours subsister ; nouvelle erreur où nous avons donné : *Ergo erravimus.* Le charme se rompt, le masque tombe, l'hypocrisie n'a plus lieu : *Ergo erravimus.*

Tout est masqué ici-bas, et il n'est personne qui ne se fasse un masque à sa manière. Le masque des princes, c'est l'éclat du diadème ; le masque des magistrats, c'est l'appareil du tribunal ; le masque des gens d'affaires, c'est l'autorité des édits ; le masque des marchands, c'est le crédit de leur négoce ; le masque des prétendues dévotes, c'est le manége de la direction ; le masque des femmes mondaines, c'est l'artifice des intrigues, et vous savez ce qui se passe sous ces sortes de masques ; mais apprenez de saint Bernard que dans le dernier jour ils ne seront plus d'usage. Vous qui êtes si sensible à l'honneur, et qui mourriez plutôt que de commettre certains péchés, si l'on venait à les connaître, qui les commettez pourtant lorsque vous pouvez les rendre secrets, sachez qu'il est inutile de cacher pour un temps ce qu'on ne saurait cacher toujours. La honte est essentiellement attachée au péché ; si nous l'évitons dans cette vie, nous ne l'éviterons pas dans l'autre. Vous ne l'éviterez pas, vous, qui ne parlez de Dieu qu'afin qu'on se défie moins de vos désordres ; vous ne l'éviterez pas, vous, qui semblez compâtir à la faiblesse du prochain en même temps que vous découvrez l'irrégularité de sa conduite ; vous ne l'éviterez pas, vous, qui assaisonnez de soupirs la médisance, afin qu'elle soit mieux goûtée ; vous ne l'éviterez pas, vous, qui plaignez une disgrâce dont vous avez été l'auteur, afin qu'on se doute moins de votre trahison et de votre perfidie. On produira vos finesses, on découvrira vos artifices ; pourrez-vous les voir sans confusion ? De quelle horreur ne serait-on point saisi à la découverte d'un crime secret qu'on aurait commis ; jugez-en par la peine où vous seriez, si dans ce moment vos péchés les plus cachés venaient à être révélés ; il me semble que je lis dans votre cœur que vous préféreriez le néant à une telle découverte ; vous seriez incapable de la souffrir sans expirer, convaincu que de ne pas mourir en cet état, c'est la plus cruelle de toutes les morts.

Voilà ce que vous dit votre cœur ; mais que vous dit votre foi ? Ne vous dit-elle point par un triste pressentiment que cette infamie sensible sera un jour le cruel supplice d'un faux amour que vous aurez eu pour vous-même ? La cupidité nous aveugle, la passion nous trompe, le plaisir nous flatte ; tout agit de concert pour nous séduire, et nous ne pensons pas qu'on écrit notre histoire. Si nous rougissons aux approches des tribunaux de la pénitence ; si nous ne déclarons nos péchés qu'avec honte à l'oreille d'un mi-

nistre qui par toutes les lois et divines et humaines est obligé au secret, que souffrirons-nous, quand toutes nos abominations seront exposées aux yeux de tous les hommes ? Dieu dissimule à présent, il ne dissimulera pas toujours; Dieu commande de conserver notre réputation, il ne le commandera pas toujours; Dieu garde le silence à présent, il ne le gardera pas toujours. Ecoutez comme il s'en explique par la bouche de ses prophètes, et tremblez. Je vous dépouillerai de tous vos vêtements; je lèverai les voiles qui vous couvrent; je porterai la lumière des lampes jusques dans les replis des cœurs; je visiterai dans ma colère ceux qui se sont enfoncés dans leurs iniquités, et j'appellerai en témoignage toutes les créatures dont le pécheur aura déréglé la justesse. L'ordre, le nombre, la variété des créatures sont autant de voix puissantes qui publient la sagesse, la grandeur, la magnificence du Créateur; mais, hélas! qui les écoute, ou plutôt qui est-ce qui n'en abuse pas? Le sculpteur forme de la pierre et du marbre des figures profanes et lascives; le peintre emploie la toile et le pinceau pour flatter ce que la nature avait voulu produire; la vanité file la soie, et la volupté invente le fard; toutes les créatures en souffrent; elles gémissent jusqu'à souffrir des douleurs que saint Paul dans son Epître aux Romains, chapitre huitième, compare à celles de l'enfantement, et grosses, pour ainsi dire, du fruit de leur colère, elles sont dans l'impatience de s'en décharger; mais elles doivent attendre le terme que Dieu même leur a prescrit; terme où elles ne seront plus sujettes à la corruption du pécheur; terme où elles pourront se venger de leurs corrupteurs; terme où elles s'en vengeront par des reproches accablants. Ce n'est pas sans répugnance qu'on viole les lois de Dieu; ce ne sera pas sans peine que les êtres s'élèveront contre les prévarications de l'homme; mais le signal de la révolte donné, la rébellion sera générale. Le soleil, avant que de disparaître, ne lancera que de funestes rayons; la terre, avant que de prendre la fuite, n'ouvrira que des abîmes embrasés; les étoiles, avant que de tomber, ne répandront que de tristes phénomènes; les tigres, avant que d'être détruits, ne porteront que des dents meurtrières; les lions, avant que d'être anéantis, ne feront que d'horribles carnages. O ciel! ô terre! votre indignation sera satisfaite; ce qui est surprenant, c'est qu'elles en useront comme le pécheur lui-même en aura usé; il les aura détournées de leur fin, elles le détourneront de la sienne. Coré, Datan et Abiron murmurent, la terre s'ouvre; les Egyptiens poursuivent les Israélites, les eaux s'enflent. Ici tout est suspendu; là rien ne sera arrêté; inondation d'autant plus furieuse, qu'elle sera universelle. Ici une créature s'élève-t-elle contre nous, l'autre nous défend contre elle. Ici des montagnes sont des asiles contre les torrents, l'eau sert à éteindre le feu; le poison trouve son antidote; là tout contre nous, rien pour nous, et les êtres qui agissent de concert pour notre conservation seront d'intelligence pour notre châtiment. Le prophète Abacuc, dans le chapitre second de ses Prophéties, s'en explique : Le Seigneur m'a parlé et m'a dit : Ecrivez ce que vous voyez; ayez soin de le marquer distinctement sur des tablettes, afin qu'on le puisse lire avec plus de facilité. Comme le vin trompe celui qui en boit avec excès, ainsi le superbe sera trompé, et ne demeurera point dans son éclat; ses désirs sont immenses comme l'enfer, il est insatiable comme la mort, il veut que tout lui soit soumis; mais ne deviendra-t-il pas lui-même comme la fable de toutes les nations, et ne lui insulteront-elles pas par des railleries sanglantes?

Malheur à celui qui ravit sans cesse ce qui ne lui appartient point; ceux qu'il aura dépouillés le dépouilleront à leur tour; la peine répondra au péché. Malheur à celui qui cherche à établir sa maison par des biens acquis injustement; ses vastes desseins en seront la honte; la pierre criera du milieu de la muraille, et le bois qui sert à lier le bâtiment rendra témoignage contre lui. Vains projets d'une ambition démesurée; vous élèverez votre voix contre les esprits ambitieux; héritages usurpés, vous serez contre le concussionnaire autant de bouches ouvertes; villes brûlées par l'inhumanité des guerres mal entreprises, vous condamnerez les cruels guerriers.

Il semble que Dieu fera dans le dernier des jours pour juger les hommes ce qu'il fit dans le premier des temps pour condamner Caïn; il donna de la voix à ce qui n'en a point naturellement. Le sang d'Abel s'éleva contre le coupable et sembla articuler des paroles pour demander vengeance; et n'est-il pas écrit dans le livre de Job, chapitre trente et un, que la terre crie contre les injustes possesseurs, et que ses sillons pleurent avec elle? Menace que l'apôtre saint Jacques, dans le cinquième chapitre de son Epître, faisait aux riches : Le salaire dû aux ouvriers qui ont moissonné vos campagnes, et dont vous les avez frustrés, élève sa voix, et les cris qu'ils poussent sont parvenus aux oreilles du Dieu des armées. Il n'y a que d'exactes restitutions et d'abondantes aumônes qui puissent apaiser de si justes clameurs. C'est ainsi que toutes les créatures déposeront contre le pécheur, et dans cette pensée Salvien a dit que la conservation de l'univers était une continuité de jugements; Dieu conservant toutes les créatures conserve autant de témoins. Si Balthazar fut comme hors de lui-même, lorsqu'il aperçut son arrêt écrit sur la muraille, que sera-ce de voir un nombre presque infini de péchés marqués dans une multitude innombrable de créatures? Bosquets, vous parlerez de ces parties de plaisir; cassettes, vous produirez ces billets de tendresse; cabinets, vous révèlerez ces confidences de cœur; sanctuaire, vous exposerez ces prétextes de sacrifice; cédules, qui avez servi à ces contrats usuraires, vous paraîtrez; peintures profanes,

dont les représentations impures auront allumé des flammes criminelles, vous accuserez; mauvais livres. dont la lecture aura été si funeste, vous serez ouverts; tout deviendra évident pour confondre le pécheur; tout prendra la parole pour l'accuser.

Cette vie est une toile où nous travaillons en portraits; l'impiété, le blasphème, le parjure, la perfidie, les ventes simulées, les contrats frauduleux, les testaments supprimés, les biens mal acquis et plus mal encore possédés sont nos ouvrages, sont nos tableaux, et nous en crayonnons les traits jusques sur la personne de Jésus-Christ. Présentement la toile est pliée; un personnage cache l'autre, rien ne paraît en détail; mais dans le dernier jour tout sera développé, chaque chose paraîtra dans les temps qu'elle aura été faite et dans toutes ses circonstances; on jugera des couleurs, et le pécheur sera confondu par les idoles de ses mains; il rougira, dit Isaïe, il rougira des jardins qu'il aura choisis pour ses sacriléges, des prétextes qui auront servi à ses rendez-vous, et des raisons dont il aura couvert ses désordres. Ce grand jour est plus proche que vous ne pensez, et il s'avance à grands pas. Jour de colère, jour de tristesse et de serrement de cœur, jour d'affliction et de misère, jour de tonnerre et de tempête, jour où l'Homme-Dieu sera glorifié, jour où l'homme pécheur se trouvera confondu, jour où l'homme juste se verra couronné. Je finis par cette réflexion.

TROISIÈME POINT.

C'est une plainte ordinaire parmi les enfants des hommes, que la condition des gens de bien est la plus déplorable de toutes. Le repos et la tranquillité, qui devraient être le privilége de la vertu, ne sont que trop souvent le partage du vice. Il semble qu'il n'y ait que pour les hommes superbes et entreprenants à jouir des honneurs, des richesses, des plaisirs. De là cette révolte de l'esprit humain contre Dieu, lorsqu'il doute de sa justice pour justifier sa providence, ou qu'il nie sa providence pour justifier sa justice. Combien cette pensée en a-t-elle ébranlés? combien en ébranle-t-elle encore tous les jours? Personne n'ose répondre à ce qu'on en dit dans le monde, Dieu y répond lui-même; il a fait un livre où les noms de ceux qui le servent sont écrits, nous assure le prophète Malachie, chapitre troisième; le jour viendra où les sceaux en seront levés; jour où il traitera ses fidèles serviteurs comme un bon père traite un fils obéissant. Ils auront vécu sans éclat, et il entreprendra leur éloge. Ils n'auront compté que des pertes, et il deviendra leur possession. Ils n'auront poussé que des soupirs, et il essuiera leurs larmes. Quelle gloire pour les justes que le monde aura méprisés! Quels trésors pour les justes que le monde aura dépouillés! Quelles douceurs pour les justes que le monde aura persécutés!

La louange est une des plus douces et des plus sensibles récompenses de la vertu; c'est le plus agréable de tous les parfums et l'encens le plus innocent qu'on puisse offrir à la créature; mais on ne saurait s'y arrêter sans faiblesse, étant sujette à trop d'imperfections, lorsqu'il n'y a que les hommes à s'en mêler. Il en est dont l'approbation est plus honteuse qu'honorable, témoin cet ancien, qui, étant applaudi par le vulgaire, appréhendait d'avoir parlé mal, ne croyant pas ces sortes d'esprits capables de bien juger. Il en est dont les éloges sont trompeurs, semblables à ces miroirs qui donnent un air de beauté à des objets qui n'ont que la laideur pour partage. Il en est même dont les louanges sont dangereuses, peu différents de l'aspic qui cache le poison sous sa langue. Mais quand il n'en serait pas ainsi, il est certain que sur la terre la vanité ne peut honorer que la vanité, et souvent elle jette des fleurs sur les pas de ceux qui en sont moins dignes. Si ce n'est pas toujours flatterie, c'est pour l'ordinaire ignorance. Combien de mérites inconnus à qui l'occasion aura manqué? combien de mérites stériles qui n'auront eu ni patrons pour se faire connaître, ni protecteurs pour se soutenir, ou que la malice ou la jalousie auront traversés? Combien de mérites naissants étouffés dans le berceau de la fortune, pour ainsi dire? Combien de mérites éclatants que l'orgueil n'aura pu souffrir, et de mérites domestiques que l'élévation d'une famille opposée aura détruits? Mais Dieu seul, qui connaît le vrai mérite, lui donnera sa juste récompense par des louanges brillantes, sincères, solides, et couronnera ses propres ouvrages dans ses élus.

Si un roi puissant, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, entreprenait de louer votre fidélité et vos services en présence de toute sa cour, et si, après vous avoir reconnu pour ses amis, il vous associait à son empire et vous faisait monter sur son trône, quels seraient vos transports? Qui pourrait exprimer votre bonheur et votre joie? Mais ce qui n'est qu'une imagination à l'égard des rois de la terre est une vérité à l'égard du roi du ciel.

A la vue de tout l'univers il donnera aux justes la louange qui leur est due, publiera leurs vertus et les déclarera héritiers de son royaume. Ils se seront cachés dans le secret de son visage, comme des étoiles dans l'obscurité de la nuit, et ils brilleront comme des soleils dans le firmament de sa gloire; ils auront paru morts aux yeux des insensés, et ils vivront éternellement dans la compagnie des anges. Dieu leur tiendra lieu de toutes choses, mais ils auront tout quitté pour lui, il leur donnera des biens éternels, infinis, immenses, mais ils lui auront sacrifié leur fortune, leur espérance, leur liberté, il les couronnera d'un diadème éclatant pour juger les tribus d'Israel; mais ils auront méprisé les vanités du siècle, il se déclarera pour eux devant son Père, ils se seront déclarés pour lui devant les hommes. Vous attribuez mes disgrâces à mes crimes, disait le patient Job à ses amis; mais ce qui me console, c'est d'avoir un fidèle témoin dans les cieux, et il est plus glorieux d'en être loué que d'être applaudi des hommes. De quelle utilité fu-

rent à Balthazar les éloges que lui donnaient ses courtisans, si au milieu de leurs applaudissements une main terrible écrivit sur la muraille ses tristes destinées? De quelle utilité furent à Hérode ces vaines acclamations du peuple? C'est là le langage d'un Dieu et non pas d'un homme, si au même moment il fut frappé par l'ange du Seigneur et mourut tout rongé de vers. Mais au contraire en quoi peuvent nuire les malédictions des hommes, si l'on a l'approbation de Dieu? Les hommes accuseront, mais Dieu justifiera; les hommes blâmeront, mais Dieu approuvera; les hommes maudiront, mais Dieu bénira. Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, dira aux justes dans le dernier jour le juge des vivants et et des morts, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Quelle parole plus consolante, et ne sommes-nous pas à plaindre, si elle ne nous engage pas à la vertu? Venez, les bien-aimés de mon Père, essuyez les larmes de vos yeux, remplissez de joie votre cœur et reconnaissez que je ne vous trompais pas lorsque je disais: Bienheureux sont ceux qui sont pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient; bienheureux sont ceux qui sont doux, ils posséderont la terre; bienheureux sont ceux qui pleurent, ils seront consolés; bienheureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés; bienheureux sont les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde; bienheureux sont les pacifiques, ils seront appelés les enfants de Dieu; bienheureux les affligés, le ciel est à eux. Venez, les bénis de mon Père, possédez, non pas les richesses qui périssent, non pas des grandeurs qui passent, non pas des plaisirs qui pervertissent, non pas des créatures qui séduisent, mais des biens solides, éternels, innocents et qui remplissent tous les désirs. Venez, les bénis de mon Père, possédez l'héritage qui vous est préparé; je ne vous appelle plus mes serviteurs, ce n'est pas même assez de vous nommer mes amis, je vous considère comme mes enfants. Le monde vous a rebutés, je vous reçois; les hommes vous ont méprisés, je vous estime; vous avez passé vos plus beaux jours dans les déserts et dans les montagnes, dans les antres et dans les cavernes, jouissez du repos que je vous présente: *Possidete paratum vobis regnum.* Que ne devrions-nous point souffrir, donner ou entreprendre pour un bonheur si complet? Qu'on cesse de me parler de ces jeux où les héros reçoivent des couronnes de la main des empereurs, vains honneurs d'une misérable vie; mais ici c'est une véritable gloire, une louange sincère, une récompense entière, ce n'est pas un homme, c'est un Dieu qui donne le prix aux victorieux; ce ne sont pas des peuples qui applaudissent, ce sont les anges qui admirent quelles sont ces âmes choisies qui s'avancent avec autant de pompe et d'éclat que l'aurore à son lever, belles comme la lune, brillantes comme le soleil, plus terribles aux lâches et aux mondains qu'une armée entière rangée en bataille. Quelles sont celles dont on n'a presque point entendu parler? Comment ont-elles pu faire de si grandes choses avec si peu de bruit? Comment, dans une terre si stérile, au milieu de tant de corruptions, ont-elles pu amasser tant de mérites? Les méchants les verront, et saisis de trouble et de frayeur, ils diront en eux-mêmes: ce sont les mêmes qui furent autrefois l'objet de nos railleries; insensés que nous étions, leur vie nous paraissait une folie, et cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints.

Nous avons une admirable figure de cette vérité dans le livre de la Genèse, chap. 48. Joseph présente ses enfants, Manassés et Ephraïm, à son père Jacob, et le prie de leur donner sa bénédiction. Manassés, qui était la figure des gens de bien, était à la gauche; cela paraissait contre toute sorte d'équité; mais Jacob, inspiré de Dieu, rétablit les choses, et fit justice à l'un et à l'autre; il croisa les bras, et par ce changement de mains celui qui avait paru pour quelque temps à la droite se trouva pour toujours à la gauche.

Voilà, dit le roi-prophète, quel sera le changement de la main du Très-Haut; pendant que les pécheurs vivent sur la terre, ils sont à la droite pour quelque temps; c'est-à-dire qu'ils sont au milieu des plaisirs, et les gens de bien paraissent à sa gauche, c'est-à-dire qu'ils vivent dans une suite de souffrances. Il semble que Dieu soit endormi; mais il sortira de ce prétendu assoupissement et séparera l'héritage des uns d'avec celui des autres; chacun recevra selon ses œuvres et personne ne pourra se plaindre. Alors on verra se renouveler ce qui se passa au commencement du monde, où Noé se vit avec toute sa famille dans l'arche pendant que les autres périssaient par le déluge; alors il en sera comme de Mardochée, à qui l'on préparait de suprêmes honneurs, pendant qu'on dressait un infâme gibet à Aman. Justes, persécutés, attendez avec patience un jour qui sera si avantageux; souffrez-vous quelque dommage? il sera réparé. Etes-vous dans la disgrâce? elle finira. Avez-vous perdu la vie? elle vous sera rendue. Dieu sera pour vous le réparateur de vos pertes: *Si damnum reparator;* le médecin de vos maux: *Si morbum medicus;* le restaurateur de vos jours: *Si mortem ressuscitator.* C'est là la consolation que donnait autrefois Tertullien pour retenir dans le devoir. Si alors le Fils de Dieu dit aux bons: Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; pourquoi ne dira-t-il pas aux méchants: Allez, vous qui êtes maudits de mon Père? C'est, répond Origène, que Dieu est l'auteur de toutes les bénédictions qui se répandent sur les justes, mais que les réprouvés sont eux-mêmes les artisans de toutes les malédictions qui tombent sur leur tête. O Jésus, qui êtes incarné pour tous, qui avez vécu pour tous, qui êtes mort pour tous, ne donnerez-vous pas encore un seul moment à ces misérables pécheurs pour se reconnaître? Ils satisferaient à la rigueur de votre justice. Du moins, si vous les abandonnez, détruisez-

les entièrement; ils vous en prient : Montagnes, écrasez-nous; montagnes, pulvérisez-nous. Non, ils ne mourront pas, ils vivront, mais pour toujours souffrir. Déjà le feu s'élance sur ces tristes victimes, déjà les demons les lient en bottes pour brûler pendant toute une éternité, déjà on les enlève à la vue de Dieu, des anges et des hommes.

Quelle horrible séparation, et qu'il est dur de voir le ciel et de le perdre! Saint Jérôme ne pensait jamais à une scène si lugubre, que le sang ne lui glaçât dans les veines. Heureux si nous réglons notre conduite sur son exemple! Vous formez le dessein de consommer un mystère d'iniquité, imaginez-vous qu'on écrit votre arrêt; ce ne sera pas l'effet d'une imagination creuse, ce sera l'esprit d'une réflexion solide. Une beauté profane vous frappe les yeux, représentez-vous l'ange qui vous cite au jugement; ce ne sera par un songe, ce sera une vérité. Une tentation délicate vous presse de consentir, figurez-vous une balance qui pèse jusqu'aux moindres de vos désirs; ce ne sera pas une figure, ce sera une réalité. Vous aimez à vous divertir aux dépens de votre conscience, pesez ce divertissement contre l'éternité, et conservez encore assez de liberté pour vous dire à vous-même : Ce plaisir mérite-t-il bien que je perde le ciel et que je m'oblige à l'enfer? Dieu vous dira dans le cœur : Non, il ne le mérite pas. S'il ne fallait brûler qu'un quart d'heure, vous ne voudriez pas acheter une légère satisfaction à un si grand prix, et comment pourrez-vous demeurer dans des ardeurs éternelles? Méditons sur cet article et soyons comme des gens qui attendent leur maître à son retour, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra. Heureux les serviteurs qu'il trouvera sur leurs gardes, il les établira sur tous ses biens; il leur dira : Entrez dans la joie de votre Seigneur, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LA SOURCE DU PÉCHÉ.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor.*, V).

Je me sens ému de pitié, quand je repasse dans mon esprit le déplorable état de la nature humaine avant l'Incarnation du Verbe. Semblable à ces voyageurs qui marchent durant la nuit, qui contemplent un nombre presque infini d'étoiles qui brillent sur leur tête et ne cherchent que l'astre qui doit leur amener le jour, elle soupirait sans cesse après l'heureux moment que le Verbe devait prendre pour faire de l'homme une créature nouvelle : *In Christo nova creatura.* Les prophètes, pour la consoler, l'assuraient qu'il ne manquerait pas à venir; les uns la flattaient que déjà ce soleil de justice frappait de ses rayons la pointe des montagnes et répandait ses ombres sur la surface des collines; les autres lui disaient qu'il avait dessein de la surprendre, qu'il viendrait dans un temps où elle y penserait le moins et descendrait dans son sein comme la pluie descend sur la toison, sans bruit, avec douceur; mais aucun ne lui protestait, Il est venu, le voilà. Jugez si elle devait être tranquille; et n'eût-elle pas été à plaindre, si elle ne se fût plainte elle-même, l'homme, dans ce déplorable état, ayant besoin d'un maître pour son esprit, d'un directeur pour son cœur, d'un protecteur contre sa faiblesse? Sa raison, dit saint Bernard, était trop courte pour s'élever jusqu'à connaître la vérité : *Deficit ratio in inquisitione veritatis;* sa volonté était trop languissante pour parvenir jusqu'à régler la cupidité : *Languet voluntas in desiderio charitatis;* sa chair était trop faible pour se porter jusqu'à pratiquer la vertu : *Infirmatur caro in operatione virtutis.* Le ciel n'a pas été sourd à ses vœux, il lui a enfin donné ce Messie si longtemps attendu, et nous sommes dans ces jours heureux qui rappellent un si précieux souvenir. Le monde s'est vu renouvelé par la naissance d'un Dieu fait chair, et je vous parlerai de ces saintes nouveautés. Le renouvellement de l'homme par l'Incarnation du Verbe sera mon idée générale, et mes discours particuliers se termineront à dissiper des erreurs, à établir des vérités, à régler des passions, à inspirer des vertus : erreurs dissipées par l'Incarnation du Verbe, première semaine; vérités établies par l'Incarnation du Verbe, seconde semaine; passions réglées par l'Incarnation du Verbe, troisième semaine; vertus inspirées par l'Incarnation du Verbe, quatrième semaine. Je commence par écarter des nuages, et je les réduits tous aux faux préjugés qu'on avait du péché. On ne connaissait ni le principe qui le produit, ni l'énormité qu'il renferme, ni les peines qu'il entraîne, ni les supplices qui le suivent. Heureux si j'ai la main assez habile pour lever ces voiles. Demandons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de cette bienheureuse Vierge qui n'eut jamais rien à démêler avec le péché, prévenue qu'elle fut de la grâce dont elle reçut la plénitude, selon cette parole de l'Ange : *Ave, Maria.*

Une grande statue apparut autrefois en songe au roi Nabuchodonosor, selon qu'il est rapporté dans le chapitre second du prophète Daniel. Les différentes parties dont elle était composée représentaient quatre vastes empires; elles marquaient aussi les divers états de la nature humaine. Le premier homme, fait à l'image de Dieu, en exprimait les plus beaux traits : tête d'or, par la sublimité de sa raison; poitrine d'argent, par la droiture de son cœur; cuisses d'airain, par la justesse de ses affections; pieds moitié fer, moitié terre, mais d'un alliage si merveilleux, que rien ne manquait à un ouvrage parfait; mais qu'est-il arrivé? une pierre, détachée de la montagne, a frappé la statue et l'a renversée; coup si prompt, qu'à peine a-t-on vu la main dont il est parti. L'homme, perverti par le démon, a donné dans le piége, il est tombé. Quelle chute! tout ce qu'il avait de plus précieux a été en proie, et, pour accablement de disgrâces, le mal s'est universellement ré-

pandu. Vérité obscure dans ses principes, trop évidente dans ses effets; difficile à croire, plus difficile à n'être pas crue.

Mais si ce mystère est incompréhensible à l'homme, on peut dire que l'homme est encore plus incompréhensible dans ce mystère; ce qui aide à nous le faire concevoir, c'est que toutes nos volontés se trouvaient renfermées dans celle du premier homme, c'était de lui que nous devions tous sortir, comme de notre chef et de notre principe. Nés enfants de colère par le péché d'Adam, nous avons tous besoin de la grâce du Seigneur; elle nous est donnée par le baptême; nous y devenons innocents; mais nous ne cessons pas d'être misérables. Le péché nous quitte, mais la peine nous accompagne; et, quoique nous ne soyons pas criminels, nous sommes encore déréglés; le péché nous laisse, mais l'inclination au péché demeure, et c'est ce qu'on appelle la concupiscence.

Asservis à sa tyrannie, nous avons trois devoirs à remplir : devoir de défiance, devoir d'affaiblissement, devoir d'humiliation. Il faut s'en défier, il faut l'affaiblir, il faut s'en humilier. Mais, ô malheur! on s'y confie, on la fortifie, on s'en glorifie. Nous devons nous en défier et nous nous y confions; nous devons l'affaiblir, et nous la fortifions; nous devons nous en humilier, et nous nous en glorifions. Sécurité fatale dans la cupidité par l'indolence de l'homme; nouvelles forces de la cupidité par la corruption de l'homme; débordements monstrueux de la cupidité par l'ambition de l'homme; ample sujet de réflexions dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Quel bonheur de l'homme innocent! éclairé de la lumière divine, il connaissait la vérité suprême et réglait ses actions sur sa connaissance. Comme son esprit suivait les ordres du Ciel avec une heureuse facilité, son corps suivait aussi son esprit sans aucune répugnance. Nulle vapeur grossière n'obscurcissait son esprit, nul mauvais désir ne déréglait sa volonté, nulle infirmité naturelle ne diminuait son libre arbitre. Ses espérances n'étaient pas combattues par ses craintes; ses passions n'inquiétaient pas sa conscience; il jouissait d'une paix profonde au dedans et rien ne la combattait au dehors.

Supérieur à toutes les créatures, il n'avait pour loi qu'un commandement aisé à retenir, facile à observer, imposé comme une marque de soumission, non pas comme un joug de servitude. Cependant l'homme se lassa d'être heureux, et, après avoir rompu les liens qui l'attachaient à Dieu, il a forgé ces chaînes qui l'attachent à lui-même. Amour impétueux, que saint Augustin appelle le poids de la cupidité; et de tous nos ennemis, il n'en est point dont nous devions plus nous défier, soit par les liaisons qu'il a avec nous, soit par l'empire qu'il exerce sur nous, soit par les déréglements qu'il cause en nous.

Ennemi domestique, ennemi absolu, ennemi contagieux, sujet de notre défiance. Le démon est le premier ennemi que nous avons à combattre; et après avoir triomphé du père, que ne peut-il pas se promettre des enfants? Rongé d'envie, animé de haine, rempli de malice, de quoi n'est-il pas capable? Force, vigilance, adresse, rien ne lui manque pour nous perdre; mais comme s'il ne suffisait pas à ce pernicieux ouvrage, il appelle le monde à son secours. Monde qui nous attaque tantôt par ses erreurs, pour pervertir notre esprit; tantôt par ses plaisirs, pour attirer notre cœur; ici par ses scandales, pour corrompre nos mœurs; là par ses menaces pour ébranler notre constance. Ennemis redoutables, mais le penchant que nous avons au mal est encore plus à redouter; inséparable de ce que nous sommes, il allume la guerre entre les puissances qui nous composent, puissances qui ont toujours quelque différend à démêler, quoique liées ensemble par des nœuds naturels. Ce sont deux amis qui se querellent et deux ennemis qui se caressent, deux amis qui se fuient et deux ennemis qui se cherchent; deux amis qui ne sauraient se souffrir et deux ennemis qui ne peuvent se quitter. Funeste alliance, division encore plus funeste!

Il arrive ici ce qu'on voit dans ces sortes de guerres, où les sujets d'un même Etat se divisent, s'arment, se déchirent. Deux lois combattent dans notre cœur et chacune s'efforce de nous entraîner dans son parti. L'une nous élève à Dieu, l'autre nous abaisse aux créatures; l'une aime la vérité, l'autre goûte le mensonge; l'une se déclare pour ce qui est bon, l'autre tient pour ce qui est mauvais; l'une souhaite nous rendre heureux, l'autre s'abandonne à tout ce qui peut nous rendre misérables. C'est Isaac et Ismaël dans la même maison; l'un de la servante, l'autre de la femme libre; mais l'un entreprenant sur l'autre, il fut dit: Chassez la servante et son fils; ressource qui nous est ôtée, ne pouvant nous défaire de ce qui est né avec nous, tout l'avantage que nous pouvons avoir, c'est de refuser notre consentement à ce qui n'est pas selon la justice. Quand deux Etats sont mal ensemble, celui qui est au milieu décide ordinairement de la victoire; et la cupidité qui est en nous ne fait que trop souvent pencher la balance. De là, conclut l'apôtre saint Jacques dans son Epître canonique, ch. I, que nul ne dise, lorsqu'il est tenté, que c'est Dieu qui le tente. Il éprouve la fidélité, mais il n'inspire point la malice; il exerce la vertu, mais il ne porte pas au vice; il veut qu'on sente le besoin qu'on a de la grâce, mais il ne veut pas qu'on suive le penchant qu'on a au péché; penchant qui fait en nous ce que fit Eve pour séduire Adam; toutes les impressions du dehors ne peuvent nous faire tomber, si l'attrait du dedans ne nous remue pour nous pervertir.

D'abord simple pensée, ensuite imagination forte; le plaisir se glisse, on y consent, et n'ayant pas résisté dès le commencement, le péché se conçoit, on l'enfante et tout se termine à la mort. Terribles démarches qui ne sont que trop ordinaires, et quoique quelques-uns s'en défendent, le principe en est

dans tous les hommes. Loin d'ici ces faux spirituels qui s'imaginent d'être au-dessus des faiblesses humaines : à les en croire, la cupidité ne peut rien sur eux ; c'est un feu qui leur paraît éteint, quoique tout au plus il ne soit qu'amorti ; ils ne pèchent plus, ils ne craignent pas même les retours du péché. Quelle différence entre saint Paul et eux? Celui-ci combat encore, et ceux-là triomphent déjà. Les uns n'ont plus de ressentiment de corruption, l'autre porte toujours un corps de mort : les uns sont dans la joie, l'autre est dans la tristesse : les uns ne goûtent que des plaisirs, l'autre ne pousse que des soupirs. Malheureux que je suis, je sens deux inclinations contraires ; l'une m'asservit à la loi, l'autre se révolte contre la foi, et dans une situation si déplorable, je n'écoute que trop souvent celle qui m'égare, au préjudice de celle qui me guide : mon esprit est éclairé, mais mon inclination est aveugle. Je sais ce que je dois, mais je ne fais pas ce que je sais ; à qui aurai-je recours dans une conjoncture si fâcheuse ? Je prie le Seigneur de soumettre en moi la chair à l'esprit, de peur que l'esprit ne se soumette en moi à la chair. Serai-je toujours le théâtre fatal d'une guerre si animée, et ne deviendrai-je jamais vainqueur après avoir été vaincu ? Je m'adresse à vous, ô mon Dieu ! daignez réprimer ce qui m'afflige. Joug pesant sur les enfants d'Adam, et lorsqu'on s'en laisse dominer, ce ne sont que déréglements, ce ne sont que désordres. Voyez les gentils asservis à un si dur empire : habiles dans l'art du raisonnement, ils ignoraient la science du salut ; ils étudiaient les influences du ciel, mais ils ne s'appliquaient pas au moyen d'y parvenir : le mouvement des planètes leur était découvert, mais le soleil de justice leur était inconnu ; ils pénétraient la constitution du corps, mais ils ne guérissaient pas les maladies de l'âme ; ainsi livrés à la dépravation de leur cœur, ils se sont plongés dans toutes sortes de crimes.

Les Juifs, quoiqu'ils fussent le peuple choisi, n'étaient pas plus réglés, et pour peu que Moïse les quitte, il les retrouve sacrifiant à l'idole ; détournés du droit chemin, ils faisaient tout le mal dont ils étaient capables ; et parmi tant de mauvaises actions, on ne voit aucune bonne œuvre. La loi leur fut donnée comme pour leur servir de frein ; mais ils étaient semblables à ces torrents qui deviennent plus furieux par les digues qui s'opposent à leur passage. Conçus comme eux dans le péché, nous entrons dans le monde avec la même pente, et lorsque la racine est viciée, que doit-on espérer de l'arbre ? La grâce peut corriger l'amertume de ses fruits, mais la mauvaise inclination l'emporte, et de là cette inondation de péchés dont saint Paul fait une si vive description à son disciple Timothée.

Il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes, avares, médisants, rebelles, ennemis de la paix, transgresseurs de la justice, traîtres, ingrats, impies, plus amateurs de la volupté que de Dieu ; hommes doubles dans leurs paroles, infidèles à leurs promesses, sans compassion, sans droiture, usurpateurs des biens des pauvres, dissipateurs de celui du sanctuaire : passions violentes, et malheur à ceux qui les nourrissent, dit l'apôtre saint Jude dans son Epître catholique; ils suivent la voie de Caïn, ils en porteront la peine; ils s'abandonnent au déréglement comme Balaam, ils en recevront la punition ; ils imitent la rébellion de Coré, ils périront comme lui. Nuées sans eau que le vent emporte çà et là ; arbres stériles, doublement morts et déracinés ; vagues furieuses de la mer, d'où sort comme une écume corrompue ; étoiles errantes, auxquelles une tempête noire et ténébreuse est réservée pour l'éternité. Instruits de ces vérités, soyons sages à leurs dépens, et persuadés de ces excès, dont la source est dans nous-mêmes, travaillons à la dompter, appliquons-nous à la vaincre, n'oublions rien pour lui résister. La cupidité commence-t-elle à s'émouvoir, pensons que Dieu nous regarde, juge et témoin de nos pensées aussi bien que de nos actions; s'élève-t-elle contre l'esprit, imitons Rébecca, qui, sentant deux jumeaux faire de son sein un champ de bataille, pria le Seigneur dans une occasion si pressante ; veut-elle profaner nos corps, souvenons-nous qu'ils sont les temples du Saint-Esprit; parle-t-elle de richesses, disons-lui qu'elles sont périssables ; propose-t-elle des dignités, apprenons-lui qu'il n'en est point de plus sublime que d'être maître de son propre cœur. Elle aime les plaisirs, mais ne peut-on soulager les chagrins de la vie que par les transgressions de la loi? Le serpent qui se cache sous les fleurs ne s'aperçoit qu'après qu'on les a cueillies, et souvent on s'empoisonne, ne cherchant qu'à se divertir. Défions-nous de ce qui nous plaît davantage: plus il nous paraît agréable, plus il nous doit être suspect, et nous devons autant nous en défier que de cette femme voluptueuse dont il est parlé dans les Proverbes. Habile à s'insinuer, elle sait adoucir son langage, et pleine d'appas séducteurs, elle s'adresse à celui qui veut en être la dupe. Les eaux cachées sont les plus douces, lui dit-elle, et le pain qu'on mange en secret est le plus délicieux. L'insensé qui la croit ignore que chez elle logent des géants, et que ceux qui l'écoutent ne sont pas éloignés du précipice.

Ce qui doit augmenter notre défiance, c'est qu'il n'y a rien de plus Prothée que notre penchant, pour ainsi dire ; tantôt lascif par la volupté, tantôt féroce par la colère, tantôt tortueux par l'envie, il inspire tous les vices, et il ne change de formes que pour mieux cacher l'imposture; mais plus il prend de différentes figures pour nous jeter dans l'abîme, plus nous devons lui donner de fortes chaînes pour le tenir dans le devoir. Hélas! pourtant nous vivons dans une si fatale sécurité, que nous imitons ces imprudents pilotes qui se jouent de la tempête, exposent leurs vaisseaux à tous les écueils, comme si rien n'était capable de les briser. J'avoue que si nous n'étions que faibles, la précaution ferait en nous ce que pourrait y faire la

force; mais, étant faibles et présomptueux, nous ne comptons nos démarches que par des chutes, demeurant tranquilles où nous devrions devenir inquiets. Pour dissiper pleinement le charme, souvenons-nous qu'il ne suffit pas de se défier de la cupidité, il faut encore l'affaiblir. C'est ma seconde réflexion.

SECOND POINT.

On ne fait pas un crime aux enfants d'Adam de porter en eux-mêmes le principe de tous les péchés, c'est l'héritage malheureux de ce père infortuné; mais il est de leur devoir d'affaiblir cette source de corruption, ne pouvant pleinement la tarir. Comme les désirs, les objets, les occasions la fortifient, on l'affaiblira si on sait modérer les prèmiers, éloigner les seconds, éviter les troisièmes. Désirs modérés, objets éloignés, occasions évitées; modération de désirs, éloignement d'objets, fuite d'occasions: affaiblissement de la cupidité. Tout le fondement de la religion chrétienne, selon saint Augustin, c'est de reconnaître deux hommes dans un seul, l'homme de Dieu et l'homme du monde; la charité anime le premier, et la cupidité domine le second. L'un ne cherche rien au delà de Dieu, il trouve en lui seul tout ce qu'il peut désirer; mais l'autre, après s'être éloigné de Dieu, est obligé de se répandre aux créatures; il y porte tous ses désirs, et plus il les multiplie, moins il est satisfait. Comment serait-il content? ce qui est fini rend toujours insatiable. Jamais plaisirs assez exquis, jamais fortunes assez opulentes, jamais dignités assez brillantes. Les plaisirs que goûte le voluptueux lui semblent insipides, il faut qu'il entreprenne, comme Amnon, sur la pudicité de Thamar; les richesses que possède le riche ne lui paraissent pas suffisantes, il faut qu'il usurpe, comme Achab, la vigne de Naboth; les honneurs que reçoit l'ambitieux ne lui sont pas assez piquants, il faut qu'il se venge comme Aman des mépris de Mardochée. Quand un désir violent s'est une fois emparé d'un cœur, à quel excès ne se porte-t-on pas? Excès dans un père qui veut établir ses enfants : que de sacrifices forcés, que de places mal remplies! excès dans un plaideur qui veut gagner son procès : que de chicanes inventées, que de faussetés soutenues! excès dans un homme qui veut défendre son rang : que de disputes dans le lieu saint, que de troubles dans le sacré ministère! excès dans une femme qui veut conserver sa beauté : que d'artifices mis en œuvre, que de temps perdu! excès dans le pauvre pour se tirer de sa pauvreté : que de malignités secrètes, que de murmures déclarés!

Tout se confond, tout se dérange : la balance ne tient plus l'équilibre entre les mains du juge, elle penche du côté de la faveur ou de l'intérêt; la vérité gémit sur les lèvres du ministre; ce n'est plus qu'adulation, que déguisement; la bonne foi est bannie de la société humaine, ce n'est plus que duplicités, que fourberies. Vous connaissez ces pernicieuses suites d'une avidité insatiable, écrit saint Paul à son disciple Timothée : modérez vos désirs, refusez au feu l'aliment, coupez le cours au torrent, changez la pente, détournez le ruisseau, rétrécissez les eaux, et que tous vos vœux se terminent à Dieu, comme tous les siens se terminent à vous : *In me sunt, Deus, vota tua*, expression du roi prophète; il ajoute : Que désiré-je dans le ciel et que veux-je sur la terre, sinon vous seul? Ce soleil si pompeux que les nations adorent n'est que votre flambeau; cette lune si bienfaisante, à qui les idolâtres offrent leur encens, et tous les astres qu'ils ont déifiés, ne sont que les ouvrages de vos mains; je les contemple, je les admire, mais je ne souhaite que vous. La terre même avec toutes ses beautés n'a rien qui me contente: vous ne l'avez soumise à l'empire de l'homme que comme un moyen pour arriver à sa fin; et lorsqu'il s'est proposé un autre objet, quel enchaînement de malheurs? Eve devait fermer les yeux à l'arbre dont le fruit lui était défendu, et s'éloigner d'un objet qu'elle ne pouvait regarder sans péril; elle ne laissa pas de le considérer; il lui parut aussi bon à manger qu'il était agréable à voir; elle en mange; elle en donne à son époux; il en prend pour lui complaire, et après en avoir mangé, il fut condamné à une peine qui nous est devenue commune. Les enfants de Dieu auraient conservé leur intégrité, si les filles des hommes ne les eussent point éblouis par leur beauté; mais elles leur parurent belles, et d'une alliance si monstrueuse il ne sortit que des monstres. Dina veut voir ce qui se passe dans la ville de Sichem; elle y entre, elle est vue, le prince en devint amoureux, et jamais curiosité ne fut plus tragique.

L'enchanteur Balaam ne pouvant rien sur le peuple choisi, leur montre les femmes des Moabites; leur cœur en est touché, et de l'impureté ils passent à l'idolâtrie. Que ne fit point sur Samson la vue de Dalila? Il la voit, elle lui plaît, il l'aime et il devient le jouet de ceux dont il était la terreur. Ce n'est plus ce Nazaréen qui rompait les plus grosses cordes, comme on rompt un filet d'étoupes, lorsqu'il sent le feu; ouvrait sans clef les portes des villes, les prenait avec leurs poteaux et leurs serrures, les mettait sur ses épaules et les portait sur le haut de la montagne; une si grande force s'est affaiblie; le Philistin a prévalu. Que dirai-je de David? Il demeure à Jérusalem dans un temps où il devait être à la guerre; il aperçoit Bersabée qui se met dans le bain, et pour posséder l'épouse, il fait périr l'époux. Salomon si sage n'est pas moins insensé; ses yeux parlent à son cœur, et son cœur se corrompt par ses yeux. Si Holopherne se fût précautionné contre les attraits de Judith, il n'y eût pas trouvé sa mort ni son armée sa défaite. Je pourrais parler de ces deux scélérats qui, pour être juges en Israël, n'en étaient pas plus circonspects dans leurs regards; ils contemplent Susanne; la passion s'embrase; mais ne pouvant l'assouvir, ils cherchent à perdre par la calomnie celle qu'ils n'ont pu vaincre par les promesses. J'ai vu parmi les dépouilles un manteau d'écarlate et deux cents sicles d'argent avec

une règle d'or; j'en ai été tenté, je les ai pris, c'est mon malheur, disait Acham condamné à être lapidé.

Il y a une liaison si étroite entre l'objet et la cupidité, qu'il est difficile que l'un ne fasse impression sur l'autre, et pour s'en défendre, il faut s'en éloigner. Je me représente le cœur humain comme un vaste laboratoire, où se forgent ces traits brûlants dont saint Paul écrit aux Ephésiens; la cupidité en est comme le feu; les objets en sont la matière; les passions soufflent; l'ouvrage de l'iniquité se forme, et c'est, dit le saint homme Job, ce qui m'avait engagé à faire un accord avec mes yeux, non-seulement pour ne les point arrêter sur des femmes débauchées et perdues, mais encore pour les détourner des beautés les plus innocentes et les plus chastes. Qu'ai-je dit, un accord? Je devais dire un testament, selon la version des Septante, voulant par cette expression faire connaître qu'il en usait avec ses yeux, comme si la mort les eût déjà fermés. Si nous savions profiter de cet exemple, nous leur imposerions la même loi, et loin de les répandre au gré de nos passions déréglées, nous les conduirions selon la règle de nos plus importants devoirs.

Mais cet oracle du Sage n'est que trop vrai; l'œil ne se lasse pas de voir, et la mort entre par les yeux. Entrée de mort par les peintures profanes, par les libelles satiriques, par les spectacles mondains. Je dis par les peintures profanes, et saint Augustin n'a-t-il pas remarqué dans le livre de ses Confessions, qu'un jeune libertin s'animait à la débauche par le tableau d'un Jupiter ou d'une Vénus dans le désordre; il croyait qu'il lui était permis de faire ce qu'il voyait représenté. Je dis libelles satiriques; on règle ses jugements sur les calomnies qu'on y lit; on les prête à lire après en avoir fait soi-même la lecture, et, sous prétexte d'amusement, on boit à longs traits le venin subtil des plus dangereuses passions. Je dis spectacles mondains, et je n'en veux pas d'autre preuve que le témoignage de saint Augustin parlant de son ami Alipe, entraîné au théâtre; il y ferme les yeux, mais un bruit s'étant élevé dans le parterre, il les ouvre malgré la résolution qu'il avait prise, et appliqué à la représentation, il en sort plus comédien que le comédien même. A l'aspect de l'acteur on entre dans l'esprit de la pièce; ses langueurs apprennent à languir, ses vengeances à se venger, ses fourberies à tromper, ses séductions à séduire; les passions empruntent les couleurs, la plaie s'imprime dans le cœur, et il ne faut plus dire qu'il n'est rien de plus honnête que ces sortes de passe-temps, la fin en étant toujours funeste. Ainsi les objets fortifient ce qu'on devrait affaiblir, et c'est pour nous en instruire que les anges qui furent envoyés à Loth se crurent obligés de lui dire : Ne regardez point derrière vous et ne demeurez point dans le pays d'alentour, de peur que vous ne soyez enseveli dans l'embrasement de la ville; les flammes poussées par les vents pourraient arriver jusqu'à vous. On est bien près du péché, quand on se promène sur ses limites, et c'est vouloir être inondé par les flots que se tenir sur le rivage. La mer a son flux et reflux, et couvre souvent de ses eaux les terres qu'elle avait découvertes. Me servirai-je ici d'une comparaison familière, pour faire sentir ce que je dis? Mais pourquoi ne m'en servirais-je pas? Saint Chrysostome s'en est bien servi en présence d'un auditoire qui n'était rien moins que la cour d'un empereur.

Il en est de la cupidité séparée des occasions, comme d'un chien de chasse arrêté dans la maison; rien de plus timide, tout semble lui faire peur; mais entend-il le bruit du cor, voit-il la piste de la bête, il s'élance, il mord sa liasse, il aboie, il s'agite, il est presque impossible de l'arrêter. L'occasion manque-t-elle à la cupidité, la langue se réprime, le bras se désarme, le cœur se règle, les passions s'apaisent; mais l'une se joint-elle à l'autre? tout s'irrite, tout s'enflamme, tout est amorce; et, attaqué de toutes parts, quel moyen de résister? On peut être tempérant à une table frugale; mais lorsqu'on est provoqué à la débauche, que la tempérance est difficile! Le jeu devient indifférent lorsque les cartes ne sont pas présentes; mais les apporte-t-on, il n'est pas aisé de s'en défendre. Quand un bien est éloigné, on ne pense pas à s'en saisir; mais se trouve-t-il sous la main, on ne se l'interdit que malaisément. Vous me blâmez de ce que j'ai préféré le désert à la ville, disait saint Jérôme à Vigilantius; mais je connais ma faiblesse, je crains les dangers dont le monde est rempli, je crains les conversations où l'on ne parle que pour médire, je crains les visites qu'on ne rend que par oisiveté, je crains les assemblées où l'on ne se trouve que pour le plaisir; pourquoi ne craindrais-je pas, une triste expérience m'apprenant à trembler? Je n'ai pour compagnie que les bêtes avec toute leur férocité, et Rome s'offre à mon imagination avec toutes ses beautés; il me semble y voir encore tout ce que j'y ai vu autrefois; courbé sous la haire, je sens ce qui pourrait éteindre le feu de la charité; je m'afflige par le jeûne, et je ne résiste qu'avec peine; je ne me nourris que de larmes, et ce qui est en moi me donne de l'exercice.

Si tels étaient les sentiments de ce grand saint retranché dans la solitude, quel eût été son malheur engagé encore dans le siècle? et voilà de quoi condamner et confondre ces esprits téméraires qui demeurent intrépides dans les plus évidents périls. Ah! si les plus hauts cèdres sont ébranlés, faibles roseaux que pouvez-vous espérer? Admirable secret de la Providence, d'avoir fait dépendre de notre fuite nos victoires, et ce n'est que par cette voie que le patriarche Joseph s'est élevé de glorieux trophées. Je ne compte ni le pardon qu'il accorde si obligeamment à ses frères; je ne compte ni l'abondance qu'il ménage avec tant de sagesse à l'Egypte; je ne compte ni les devoirs qu'il rend si religieusement à son père; il me suffit d'admirer les

armes dont il se sert si généreusement contre les sollicitations de sa maîtresse. Il connaissait l'ascendant de la cupidité, dont il faut diminuer les forces, si on ne veut pas y succomber : *Fuga usus est pro armis*, dit saint Basile de Séleucie.

On ne s'avisa jamais d'envoyer soi-même des provisions à une ville qu'on avait dessein de réduire, et jamais on ne lui a laissé tous les passages ouverts pour y faire entrer du secours. Au contraire, on la serre de près ; on lui coupe tous les endroits d'où elle pourrait tirer quelque avantage. Ainsi en devons-nous user. Il faut éviter non-seulement le péché, mais les occasions du péché ; s'écarter des lieux où le vice paraît avec éclat, de peur d'en être ébloui ; veiller sur ses voies, se défier de soi-même, affaiblir ses passions et les attaquer dans leur source : le faisons-nous? je dois gémir. Loin de nous défier de la cupidité, nous y mettons notre confiance ; loin d'affaiblir la cupidité, nous lui donnons de nouvelles forces ; loin de nous humilier de la cupidité, nous en tirons une espèce de gloire. Je finis par cette dernière réflexion.

TROISIÈME POINT.

La cupidité fait la honte de l'homme; c'est la marque de son péché ; auparavant elle était dans l'ordre, elle est présentement déréglée. Dérèglement à l'égard des plaisirs : *Concupiscentia carnis.* Dérèglement à l'égard des richesses : *Concupiscentia oculorum.* Dérèglement à l'égard des grandeurs : *Et superbia vitæ.* On devrait en rougir, mais on s'en glorifie. Saint Paul, malgré son humilité, se donnant lui-même aux Philippiens comme un modèle à suivre, leur parle encore de ces gens dont il leur avait déjà parlé , et il leur en parle avec larmes. Gens qui se conduisent comme ennemis de la croix , non qu'ils profèrent des blasphèmes contre Jésus-Christ crucifié, mais vivant d'une manière toute contraire à sa croix ; n'ayant ni d'autre soin, ni d'autre vue, en tout ce qu'ils font, que de procurer leur propre satisfaction. Le plaisir est leur Dieu, on adore ordinairement ce qu'on aime; portant sur leur tête le caractère de la bête, et on dirait qu'ils seraient d'une telle trempe à ne pouvoir rougir de rien. Ont-ils noyé leur raison dans les liqueurs? ils sont les premiers à dire qu'ils ont été les derniers à se rendre ; ont-ils eu un mauvais commerce ? ils s'en vantent comme d'une bonne fortune. Dieu commanda autrefois au prophète Ezéchiel, chapitre seizième, de dire à Jérusalem : Vous avez bâti pour vous un lieu infâme, et vous vous êtes préparé dans toutes les places publiques une maison d'abomination ; vous n'avez rien refusé à vos sens, et pour les satisfaire, vous avez péché avec toute la liberté d'une femme effrontée et sans pudeur. Leurs paroles et leurs œuvres se sont élevées contre le Seigneur pour irriter les yeux de sa majesté, ajoute le prophète Isaïe, chapitre troisième ; l'impudence même de leur visage rend témoignage contre eux ; ils ont publié hautement leur péché, comme Sodome, et ils ne l'ont point caché. Si les anciens de la maison d'Israël pèchent avec quelque sorte de retenue, cherchant l'épaisseur des ténèbres et le secret de la chambre, combien de femmes choisissent même la porte du temple pour pleurer Adonis, et combien d'hommes, entre le vestibule et l'autel, adorent le soleil levant, selon que s'en explique encore le prophète Ezéchiel, chapitre huitième ?

Le dérèglement n'est pas moins grand à l'égard des richesses, et que ne fait-on point pour en avoir ? on n'épargne ni fraudes, ni rapines, ni concussions, ni parjures : on court après les présents comme Giezi ; on calomnie l'innocent comme Jézabel ; on trame les trahisons comme Judas; on fait trafic dans le sanctuaire comme les Juifs ; on traîne les affaires en longueur comme Félix; on ment au Saint-Esprit comme Ananie ; on défend les idoles comme Démétrius, et ce qu'il y a de plus criant, c'est qu'on appelle tant de crimes : établissement, habileté, adresse, savoir-faire; c'est pourtant larcin, oppression, perfidie, injustice, sacrilége. On ose même s'en applaudir, ou si on n'est pas de ces usurpateurs que notre siècle a si fort multipliés, sous prétexte des besoins de l'Etat, n'est-on point de ceux qui ne s'élèvent sur la tête des autres que pour les accabler sous le poids de leur autorité? Si l'innocence se fût conservée dans le monde, les conditions eussent été égales, sans être confondues ; mais, déchu de cet état, chacun a voulu dominer et se faire maître des autres. L'ambition plus forte que le devoir a usurpé l'empire, et on a regardé l'indépendance comme un trop grand bien pour manquer les occasions de s'en saisir. Ce ne serait pas pourtant un si juste sujet de plainte, si on savait en borner les désirs, mais on fait une tyrannie de ce qui n'est qu'une tolérance. Ah ! si l'ange rebelle qui était le sceau de la Divinité, plein de sagesse et parfait en beauté, a été précipité du ciel dans les enfers, en punition de son orgueil, lui pourtant qui n'avait de complaisance que dans les perfections qu'il avait reçues de Dieu, que doivent attendre ceux qui abusent de l'empire qu'ils ont usurpé, et qui, au lieu de savoir compâtir, soulager, condescendre, ne savent que se faire obéir, se faire servir, se faire craindre? Goliath se vantait de la force de son bras , Absalon de la beauté de ses cheveux , Sennachérib du nombre de ses soldats , Antiochus de la rapidité de ses victoires, Nabuchodonosor de l'abondance de ses richesses, Hérode de la vivacité de son éloquence, le pharisien de la rigueur de ses jeûnes ; ils en ont tous été punis, quoique le sujet parût innocent. Quel châtiment, ô mon Dieu ! ne tirerez-vous pas de ces sortes de gens qui cherchent des distinctions dans les lieux les plus saints, n'y viennent que pour disputer la droite et pour avoir le pas? eux à qui ces déférences conviennent le moins, n'étant rien de leur propre fond et ayant encore un pied dans le néant d'où ils sont sortis. S'ils parlent, ils veulent que tout se soumette , s'ils commandent, ils prétendent que tout plie. Il faut soutenir ses droits , garder son rang, il est vrai ; mais la fierté est-ce un

droit? l'inhumanité est-ce un rang? et n'est-on élevé que pour troubler la paix, ruiner la concorde, lasser la patience, mettre partout la confusion et le désordre? effets pernicieux d'une cupidité démesurée.

La vanité dans les habits n'en est pas encore la moindre marque; on croit être estimable par cet endroit; égarement insupportable. L'homme ne doit s'enorgueillir de rien, mais lorsqu'il est entêté du luxe, c'est comme si un malade faisait ostentation de ses ligatures. Ce n'est pas qu'il soit défendu de s'habiller chacun selon sa condition; Dieu n'a pas condamné la gloire de Salomon; l'Écriture nous en donne une si haute idée, qu'elle a même servi à lui mériter la réputation qu'il s'est acquise; et la magnificence ne tenait-elle pas sa place dans le temple? Quoi de plus pompeux que les habits du souverain sacrificateur? et les personnes distinguées peuvent conserver l'humilité sous ces marques de leur grandeur; elles sont même utiles, quand on les envisage du bon côté, à humilier les grands qui savent bien que ces somptueux ornements leur sont étrangers. Mais combien de l'un et de l'autre sexe en usent comme en usaient les filles de Sion, qui marchaient la tête levée, faisant des signes avec les yeux et des gestes avec les mains, ce qui obligea le Seigneur d'en tirer une vengeance éclatante. C'est trop de s'être confié à la cupidité, il est temps de s'en défier. C'est trop d'avoir fortifié la cupidité, il est temps de l'affaiblir. C'est trop de s'être glorifié de la cupidité, il est temps de s'en humilier. Vous connaissez, mon Dieu, le fond de ma misère, je crois faire le bien, mais je fais le mal; quand est-ce que je serai délivré de ce corps de mort? quand est-ce que je ne sentirai plus cette loi qui combat contre la loi même? quand est-ce que la chair ne se révoltera plus contre l'esprit? J'implore votre secours, Seigneur, ne me refusez pas votre assistance; sans vous je ne puis rien, mais avec vous je puis tout; donnez-moi la force de faire le bien que je dois vouloir, et de ne faire jamais le mal que je dois détester. Daignez régler mes désirs sur les vôtres, et ne permettez pas qu'il m'en échappe quelqu'un qui ne vous soit pas agréable, afin qu'après avoir combattu contre moi-même sur la terre, je puisse triompher avec vous dans le ciel.

SERMON III.

SUR L'ÉNORMITÉ DU PÉCHÉ.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor.*, V).

Notre naissance et notre mort arrivent, pour ainsi dire, en même temps; nous ne commençons pas sitôt à vivre que nous sommes déjà condamnés à mourir. Adam a été le paricide de tous les hommes, avant que d'en être le père, et s'il m'est permis de parler ainsi, le sein de nos mères devient notre premier tombeau. Saint Paul, parlant autrefois de lui-même dans sa première Épître aux Corinthiens, chapitre XV, s'appellait par humilité un avorton à qui Dieu avait apparu: *Mihi abortivo;* on peut bien nous donner ce nom sans nous faire la moindre injure. Nous sommes comme ces fœtus qui ne voient jamais la lumière l'ayant perdue par avance; mort prématurée par le péché originel, mais mort qui s'augmente par les péchés actuels. Ceux-ci ajoutent une nouvelle corruption à la première, et font des plaies plus profondes. Il en est comme de l'état des réprouvés dans les enfers, vivant toujours dans le crime, et c'est ce que vous étiez par vos égarements, écrit l'Apôtre aux Éphésiens. Il se met du nombre, lorsqu'il ajoute qu'il vivait ainsi suivant les mouvements de la chair, se conformant à ses inclinations, n'ayant point d'autres pensées, enfant de colère, comme le reste des hommes, par la naissance. Il semble que nous n'avons de liberté que pour nous éloigner de Dieu, et il suffit qu'il nous donne des lois pour nous opposer à ses ordonnances: accablés sous la pesanteur de nos fers, nous n'appréhendons rien tant que d'en être déchargés; la prison nous est pénible, le séjour ne laisse pas de nous en être agréable; et tel est notre aveuglement, que nous ne voulons pas qu'on nous éclaire. J'entreprends de lever le prestige, de rompre le charme, et je me flatte que pour peu d'attention que vous donniez au tableau du péché, vous en détesterez les couleurs. Demandons cette grâce par l'intercession de cette bienheureuse vierge qui, non-seulement a été sans péché, mais encore qu'un ange a reconnue pleine de grâce, la saluant par ces paroles: *Ave, Maria.*

Pour pratiquer la vertu il la faut connaître, mais pour commettre le péché il le faut ignorer. Si l'on en pénétrait toute la malice, qui oserait s'y porter? Le roi-prophète forme la résolution de garder inviolablement la loi, et pour s'acquitter de ce devoir il demande à Dieu de lui donner une pleine connaissance du péché; mais, hélas! s'écrie-t-il, qui est-ce qui le connaît: *Delicta quis intelligit?* Celui qui commet le péché est aveugle, ou il le veut être. Malignité du cœur, déréglement de la cupidité, artifice du démon, piéges des créatures, tout contribue à nous le cacher: *Delicta quis intelligit?* Semblables à ces poissons qui, à la faveur d'une eau limoneuse, se dérobent aux yeux des pêcheurs, ou comme ces animaux qui couvrent leur demeure par mille traces confuses, le péché coupe tellement les sentiers où il se retranche, qu'il est difficile d'en suivre les vestiges et d'en découvrir la piste; je prétends pourtant le tirer des ténèbres dont il s'enveloppe, et pour y réussir je l'expose à vos yeux sous trois aspects. Je considère le péché par rapport à l'homme qui le commet. J'envisage le péché par rapport à Dieu qui le déteste. Je regarde le péché par rapport au Verbe qui l'expie. L'homme en est l'artisan, Dieu en est le vengeur, le Verbe en est la victime. Idée vaste, mais idée nécessaire. Un déluge d'iniquités ne demande rien moins qu'un accablement de raisons. Péché consommation de toute la

malice de l'homme, péché objet de toute l'indignation de Dieu, péché cause de toutes les humiliations du Verbe : important sujet de solides réflexions : je vous les demande dans ce discours.

PREMIER POINT.

La préface ne pouvait être plus pompeuse que quand le prophète Isaïe exhortait le ciel à écouter ses paroles, et la terre à se rendre attentive à sa voix. Il n'y avait rien de plus élevé que le ciel, rien de plus vaste que la terre, et il s'agissait sans doute d'un point des plus importants ; il fallait découvrir à Israël l'excès de son ingratitude, après avoir reçu tant de bienfaits. Dieu avait choisi ce peuple par préférence au reste des nations; il l'avait formé par un enchaînement de miracles, et délivré par la force de son bras. Comme si ce grand Dieu eût été jaloux qu'un autre eût pris soin des Israélites, il voulut devenir lui-même leur roi pour les gouverner, leur législateur pour les régler, leur père pour les nourrir; quelles faveurs! mais quelle méconnaissance! ces ingrats comparèrent la créature à Dieu, préférèrent la créature à Dieu, se servirent de la créature contre Dieu. La malice pouvait-elle aller plus loin? mais celle du pécheur a-t-elle moins d'étendue ? La créature comparée à Dieu, la créature préférée à Dieu, la créature armée contre Dieu: attentat du pécheur. Dieu est si grand, qu'on ne saurait en parler sans confusion, quoiqu'on en parle avec magnificence.

Saint Augustin, dans le quatrième chapitre du premier livre de ses Confessions, essaie de nous donner quelque idée de la divinité; mais il exprime moins de perfections qu'il n'écarte de défauts. Si je dis que Dieu est mortel, n'étant point sujet aux lois de la mort, je dis ce qu'il n'est pas; mais je ne dis pas ce qu'il est. Si je dis qu'il est immuable, ne pouvant changer ni de pensées, ni de vue, ni de résolution, je dis ce qu'il n'est pas ; mais je ne dis pas ce qu'il est ; les rapports qu'il a aux créatures me marquent ses vestiges, mais ils ne me les découvrent pas; j'en connais les effets, mais je n'en connais pas la cause. Seul par la singularité de son être qui ne se peut multiplier; seul par la singularité de son domaine qui ne saurait se partager; seul par la singularité de sa grandeur que rien n'égale; toutes les nations en sa présence ne sont qu'un atome, toute leur gloire qu'un songe, toute leur durée qu'un moment. Quand il s'agit des intérêts de Dieu, il ne faut pas ménager les intérêts de l'homme. Doit-on craindre d'anéantir la magnificence humaine pour établir la Majesté divine? Qu'on fasse à la science infinie de Dieu un sacrifice de tout le savoir des hommes ; qu'on fasse à la puissance de Dieu un sacrifice de toute l'autorité des hommes; qu'on fasse à la sainteté de Dieu un sacrifice de toute la vertu des hommes, on ne tombe point dans l'excès, et on doit toujours s'écrier : Seigneur, qui vous est semblable? Que mes os le disent, demande le roi-prophète; mais qu'entend-il par ce terme : mes os? Il veut parler des justes qui conçoivent une si haute, mais si véritable estime de Dieu, que quand il y aurait mille mondes à gagner, ils ne voudraient pas seulement les comparer avec Dieu, bien différents des impies qui en font la détestable comparaison; et il s'en plaint par la bouche du prophète Isaïe, chap. XL. A qui m'avez-vous fait ressembler? à qui m'avez-vous égalé? y a-t-il quelque chose qui puisse m'être comparé? levez les yeux en haut, et considérez qui a créé les cieux ; qui fait marcher dans un si grand ordre l'armée des étoiles, et qui les appelle toutes par leur nom, sans qu'il manque rien à leur harmonie, tant j'excelle en vertu et en puissance.

Le pécheur pourtant ose mettre en parallèle le Créateur et la créature ; bien davantage, comme si ce n'était pas assez de cette injustice, il passe de la comparaison à la préférence. Voit-on rien de semblable dans les îles de Céthim et de Cédar, reprochait Dieu à son peuple dans le chapitre II du prophète Jérémie ? Il appelle en témoignage contre eux les infidèles et les païens, pour lesquels ils n'avaient que du mépris. Ces nations, quoiqu'elles n'adorent que des pierres insensibles, des simulacres inanimés, des figures mortes, leur sont néanmoins si fidèles, qu'elles ne les abandonnent jamais pour leur préférer d'autres dieux ; mais vous, aussi aveugles qu'ingrats, vous changez ma gloire en une idole, et adorez de faibles, de misérables créatures préférablement à moi. O cieux! frémissez d'étonnement, pleurez et soyez inconsolables. Dieu après s'être adressé à la terre, s'adresse au ciel, et comme si ces bienheureux esprits qui jouissent de sa présence étaient encore susceptibles de douleur et capables de larmes, il les prend à témoin de l'injustice qu'on lui fait; il les invite à être aussi bien que lui dans l'étonnement et dans la surprise, à la vue d'une perfidie si criante; il exhorte encore les portes de ce peuple, c'est-à-dire, selon saint Augustin, sur le pseaume LXXXVI, les justes, les patriarches et les prophètes à témoigner leur consternation et leur abattement à la seule réflexion d'une si audacieuse entreprise. Témoignons également notre douleur de voir renouveler une telle préférence. Indigne préférence dans ces âmes mondaines, qui, attachées à des objets fragiles et périssables, les aiment jusqu'à oublier leurs plus essentiels devoirs. Indigne préférence dans ces parents, qui, semblables à Héli, font plus d'état de leurs enfants que de Dieu. Indigne préférence dans ces amis, qui, s'étant fait de l'amitié une religion, entrent dans toutes les intrigues de leurs amis, et deviennent aux dépens de Dieu les fauteurs de leurs injustices et les ministres de leurs violences. Entrerai-je dans le détail de chaque vice en particulier ? en est-il aucun qui ne ravisse à Dieu ce culte de préférence qui lui est dû pour le transporter à quelque malheureuse créature ? l'avarice ne le transporte-t-elle pas aux richesses, l'ambition aux honneurs, la volupté aux plaisirs ? nulle passion dans le pécheur qui ne mette, si non dans son esprit, au moins dans son cœur, quelque créa-

ture au-dessus de Dieu, autrement le péché serait mal défini une aversion de Dieu et un attachement à la créature. Le roi-prophète demande ce qui peut porter le pécheur à irriter Dieu par ses péchés? il en cherche la raison, et n'en trouvant point, il admire ce qu'il ne saurait comprendre; il s'adresse même à l'impie pour en avoir l'éclaircissement : *Propter quid irritavit impius Deum?* dites-moi pourquoi vous irritez Dieu, paraphrase saint Augustin au psaume CXXVIII, c'est pour un rien, êtes-vous obligé de me répondre : *Ecce nihil est quod fecisti;* et pour un rien vous irritez Dieu : *Et propter nihil Deum offendisti?* Quelle impiété! quel aveuglement! abîme profond, qui pourrait le sonder? *Aqua profunda et sine substantia est quæ te demersit.*

Encore une fois, pourquoi le pécheur irrite-t-il Dieu? *Propter quid irritavit impius Deum?* Personne ne commet gratuitement le péché : *Nemo inaniter inique facit;* il y a toujours quelque intérêt secret, quelque avantage caché; mais le pécheur agit sans considération, sans réflexion : *Sed nemo considerat.* Examinez à quoi il tend lorsqu'il offense Dieu, et ce qui lui en revient : *Quærite finem;* appliquez tout votre esprit, vous ne rencontrerez que d'épaisses ténèbres : *Tenebræ occurrunt;* cherchez, *quære quare?* vous ne trouverez rien : *Nihil occurrit.* Les pécheurs n'en conviennent pas; l'avare dit que s'il offense Dieu, c'est pour se rendre riche; l'ambitieux pour devenir grand, le sensuel pour se divertir; ils se proposent de tirer de leurs péchés cet avantage; mais qu'ils sont loin de leur compte! Qu'apporte la volupté qui ne promet que charmes et que délices, dans quel avilissement fait-elle tomber? Quels malheurs n'entraîne-t-elle pas avec elle? santé ruinée, réputation flétrie, dépouillement presque universel des dons les plus précieux qu'on a reçus de la nature; lumières de l'esprit éclipsées, noblesse de sentiments évanouie. Qu'apporte la gloire mondaine, qui, pour exciter la vivacité des désirs fait briller aux yeux les dignités, les distinctions, les emplois? L'ambition est-elle jamais contente? dit-elle jamais, C'est assez? Ne semble-t-il pas au contraire que chaque acquisition qu'elle fait ne soit pour elle qu'un nouveau titre pour concevoir les plus hautes espérances, et pour former de nouveaux projets? Qu'apportent les richesses, qu'on dirait tirer après elles toutes les faveurs du monde, et tous les avantages de la vie? quels chagrins, quelles alarmes, quels soins, quels tourments ne coûtent point, ou l'inévitable fureur d'augmenter les trésors amassés, ou la crainte continuelle de les perdre? L'expérience l'apprend; n'importe, le pécheur n'en préfère pas moins la créature à Dieu, il arme même les créatures contre Dieu. Saint Grégoire de Nazianze, par une pensée aussi solide qu'ingénieuse, dit que Dieu dans la création des êtres en forma deux capables de l'aimer, de le connaître, de le posséder; mais dans ce dessein, conduite différente. Il voulut d'abord faire la possession des uns; mais il ne désira pas sitôt être la possession des autres. L'ange fut placé dans le ciel, l'homme demeura sur la terre. Inégalité de partage, retardement de bonheur; mais pour en consoler l'homme, les créatures lui furent soumises, non pour la jouissance, mais pour l'usage, et toutes les fois qu'on les détourne de cette fin, elles en souffrent une extrême violence. Que n'ont-elles la liberté de se plaindre! elles nous diraient que l'homme ne pèche jamais qu'il ne force leurs inclinations, les engageant à déshonorer malgré elles celui qu'elles reconnaissent pour le principe de leur être. Le jour nous dirait qu'au lieu de profiter de sa lumière pour pratiquer la vertu, le pécheur ne s'en sert que pour consommer ses iniquités; la nuit nous dirait que, contre sa destination naturelle, le pécheur l'emploie à des jeux immodérés et à des œuvres criminelles; l'or et l'argent nous diraient qu'ils sont souvent contraints de passer dans des mains avares, et d'être le prix et la récompense de plusieurs injustices; la terre nous dirait qu'elle ne porte que des impies et ne nourrit que des scélérats; les temples nous diraient qu'élevés pour devenir le séjour de la piété, ils sont changés en une caverne de voleurs; les habits nous diraient, qu'ayant été donnés à l'homme pour le mettre à l'abri de la rigueur des saisons, le luxe et la vanité les convertissent en des instruments de péché; les plantes et les animaux nous diraient que Dieu les ayant produits pour l'usage de l'homme, le pécheur ne s'en sert que pour entretenir sa mollesse et ses excès. Les puissances de son âme et les facultés de son corps tiendraient le même langage, si elles avaient la liberté de la parole; son entendement nous dirait qu'au lieu de l'occuper à réfléchir sur les vérités éternelles, il ne l'applique qu'à former de vains projets; sa volonté nous dirait que souvent il l'a forcée d'aimer ce que Dieu haïssait, et de haïr ce qu'il aimait; sa mémoire nous dirait que, loin de rappeler le précieux souvenir des grâces qu'il a reçues, il a retracé les idées honteuses des plaisirs qu'il avait goûtés; ses yeux vous diraient, qu'au lieu d'élever son esprit aux choses invisibles de Dieu par les merveilles visibles de la nature, il laisse errer ses regards au gré de ses passions déréglées; ses pieds vous diraient qu'au lieu de marcher dans les voies de la vertu, ils ne marchent que dans les sentiers du vice; ses mains vous diraient qu'au lieu de travailler pour le ciel, elles ne travaillent que pour la terre, semblables à ces insectes qui filent en quelque manière leurs entrailles, et n'en retirent aucun fruit; ses membres vous diraient qu'au lieu d'en user pour acquérir la sainteté, il n'en use que pour commettre le crime : abîme de malice qui attire un abîme de colère. Péché, consommation de toute la malice du pécheur; péché, objet de toute l'indignation de Dieu : c'est ma seconde réflexion.

SECOND POINT.

Si on était aussi pleinement convaincu de la haine que Dieu porte au péché qu'on est vivement persuadé de la patience de Dieu à

supporter les pécheurs, la malice de l'homme se prescrirait des bornes plus étroites ; mais comme le châtiment n'accompagne pas toujours le crime, on se flatte d'impunité, ne faisant pas réflexion que Dieu donne à la haine qu'il porte au péché, les mêmes dimensions, pour ainsi dire, qu'il donne à l'amour qu'il se porte à lui-même. Dieu s'aime nécessairement, infiniment, efficacement. Amour nécessaire, amour infini, amour efficace. Dieu hait aussi le péché nécessairement, infiniment, efficacement. Haine nécessaire, haine infinie, haine efficace. Le chaud et le froid, le sec et l'humide, le doux et l'amer ne sont point si opposés que Dieu et le péché sont contraires; ceux-là peuvent s'allier et subsistent quelquefois dans un même sujet ; mais ceux-ci sont inalliables et ne s'accorderont jamais ensemble. Si Dieu est bonté, le péché est malice ; si Dieu est droiture, le péché est injustice ; si Dieu est vérité, le péché est mensonge ; si Dieu est sagesse, le péché est imprudence : qu'ont-ils de commun? où est leur rapport? demande saint Paul aux Corinthiens, Epître seconde, chapitre sixième: *Quæ conventio, qui consensus ?* Le péché est une exhalaison pestilentielle, qui s'élève de la volonté du pécheur jusqu'au trône de Dieu pour en détruire les perfections divines. Colères, emportements, vengeances, vous ramassez tout votre fiel pour anéantir la douceur de Dieu; impuretés, mollesses, vous recueillez toute votre corruption pour ternir la pureté de Dieu; déguisements, équivoques, mensonges, vous réunissez tout ce que vous avez d'artificieux pour combattre la sincérité de Dieu ; duretés, antipathies, froideurs, vous rassemblez toute votre malignité pour balancer la charité de Dieu. Si ce grand Dieu ne périt pas dans ce combat, à qui tient-il qu'il ne périsse? Est-ce à notre impiété ou à sa nature ? est-ce à notre fureur ou à son immortalité? est-ce à notre passion ou à son impassibilité? Passion qui met tout en usage contre Dieu, semblable à ces noires vapeurs qui excitent des orages et des tempêtes pour faire la guerre au soleil.

Les uns comme les athées disent dans leur cœur : Il n'y a point de Dieu ; les autres comme les épicuriens, osent soutenir que, renfermé dans le ciel, il ne se mêle point de ce qui se passe sur la terre. Les uns, comme les anges apostats, essaient de monter sur son trône, et se donnent des airs de divinité ; les autres, comme les sensuels, se font un dieu de leur intempérance. Les uns parlent de lui comme d'un tyran, les autres comme d'un Dieu si indulgent, qu'il pardonne tous les crimes. Les uns l'accusent des péchés qu'ils commettent, les autres refusent de lui donner la gloire du bien qui est en eux; les uns le traitent d'injuste, ne se croyant pas aussi bien partagés qu'ils le souhaitent ; tous voudraient qu'il ne fût plus. Ils diront peut-être que ce n'est pas leur pensée ; mais ils agissent conséquemment. Faut-il s'étonner de la haine que Dieu porte au péché? Ailleurs l'opposition n'est que dans les accidents, elle est ici dans la substance, pour parler ainsi. Le froid n'est pas contraire à l'essence de l'homme, il n'est opposé qu'à la chaleur naturelle; mais le péché est contraire à l'essence de Dieu, et il lui est aussi peu libre de ne le pas haïr que de ne se pas aimer. Je me suis présenté tous les matins devant vous, ô mon Dieu, et quoiqu'après mon péché je n'en fusse pas moins cher à mes amis, redoutable à mes ennemis, vainqueur des Philistins, heureux dans les entreprises, vous m'avez fait connaître que vous haïssez tous les pécheurs, disait le roi-prophète. Haine absolument nécessaire, haine nécessairement infinie. Si la colère des hommes est redoutable, eux qui sont des sujets si bornés, combien la colère de Dieu sera-t-elle terrible, lui qui déteste souverainement le péché? Il en sonde toutes les profondeurs, et dans un seul il en découvre plusieurs. Quoi de plus propre à l'irriter?

Tout ce qui est en Dieu est infini, et il n'y a pas une de ses perfections qui ne renferme l'immensité. Que n'a point fait son amour pour les justes ? il leur a préparé le ciel, il leur réserve des biens éternels, et dans ce brillant séjour, il leur destine, non la possession de quelques créatures, dont l'excellence et l'utilité ne peuvent être que limitées; mais il se réserve lui-même pour devenir leur héritage et leur récompense. O excès de miséricorde pour les Saints ! mais quelle étendue de justice pour les pécheurs ! ils se servent des créatures pour pécher, je vous l'ai dit, et Dieu se servira des créatures pour punir les pécheurs; vous devez l'apprendre. Dieu a créé la lumière pour les éclairer, il l'obscurcira pour les aveugler; exemple dans l'Egypte. Dieu a étendu les cieux pour couvrir les pécheurs, les cieux se plieront et se rouleront comme un livre pour ne plus les défendre ; exemple dans Samarie. Dieu a revêtu les campagnes pour nourrir les pécheurs, et il les dépouille pour les affamer; exemple dans Israël. Dieu a produit les fontaines pour désaltérer les pécheurs, et il les séchera pour ne plus les humecter; exemple dans la Syrie. Dieu a produit les oiseaux pour récréer les pécheurs, et il les fera disparaître pour les affliger; exemple dans la Palestine. Dieu a affermi la terre pour porter les pécheurs, et il l'ébranle pour les engloutir ; exemple dans Coré et ses complices. Dieu a produit le feu pour échauffer les pécheurs, et il l'anime pour les brûler; exemple dans la fournaise de Babylone, qui épargna les trois enfants et consuma leurs persécuteurs. Vous voyez que je ne parle qu'avec les prophètes, qui, après avoir dit : J'ai considéré les cieux, et ils étaient sans lumières ; j'ai regardé la terre, et je n'y ai trouvé qu'un vide et qu'un néant; j'ai jeté les yeux de toutes parts, et les oiseaux mêmes du ciel s'étaient retirés; mer sans eau, fleuves secs et arides, rivières taries et desséchées, ils ajoutaient que le bras du Seigneur était encore levé, sa haine contre le pécheur étant infinie. Comment ne le serait-elle pas? c'est l'image de Dieu qu'on défigure par le péché; ce sont ses lois qu'on transgresse, c'est sa majesté qu'on méprise, c'est sa sainteté qu'on profane ; et s'il diffère

d'appesantir son bras, que le pécheur ne présume pas de sa bonté : *adhuc manus ejus extenta*, disait le prophète Isaïe dans le chapitre cinquième de ses Révélations. La haine que nous portons à ceux qui nous irritent n'a pas toujours son effet; soit faiblesse, soit impuissance, soit crainte, toute sa malignité est souvent obligée de se renfermer dans le cœur sans pouvoir éclater au dehors ; mais la haine que Dieu porte au pécheur est toujours efficace, il exécute tout ce qu'il veut, et il l'engloutit dans sa colère. Vous diriez qu'il en serait de Dieu et du pécheur comme de deux guerriers, qui, venant à se choquer, tombent l'un sur l'autre. Le pécheur tombe sur Dieu par toute la perversité de son cœur, et Dieu tombe sur le pécheur par toute la sévérité de sa colère. Si l'on donnait à cette vérité toute l'attention qui lui est due, pourrait-on, je ne dirai pas boire le péché comme l'eau, mais je dirai en commettre même un seul, et après l'avoir commis, pourrait-on vivre un moment sans repentir? mais telle est l'insensibilité du pécheur, qu'il efface de son esprit ce qui serait capable de troubler son cœur. Il a pourtant beau faire, l'idée de la haine que Dieu porte au péché n'est pas moins opiniâtre à se présenter à sa mémoire. Il lui en arrive comme à David, qui, malgré toutes ses précautions, trouvait toujours son péché. Je reviens encore à mon principe. Dieu dans le dessein de récompenser pleinement les justes dans le ciel, les prévient quelquefois de ses consolations sur la terre : de même dans l'obligation de punir les pécheurs dans l'enfer, il exerce sur eux ses justices passagères comme des préludes et des avant-coureurs de ses jugements éternels ; c'est ce que le prophète Michée appelle commencer à être frappé pour ses péchés. Que Samarie périsse, elle a changé en amertume la douceur de son Dieu, imprécation du prophète Osée, chapitre XIV. Que le superbe périsse, son orgueil monterait toujours et marcherait sur la tête de tout le monde; que l'avare périsse, il amasserait toujours terre sur terre, bien sur bien, et aurait des entrailles cruelles pour les misérables; que le blasphémateur périsse, il ouvrirait toujours sa bouche contre le ciel, et proférerait hautement l'iniquité qu'il a conçue; périsse le sensuel, il courrait toujours après l'objet de sa passion, et brûlerait à plaisir dans son cœur l'encens qu'il offre à son idole ; périsse l'envieux, il regarderait toujours avec un œil malin la prospérité d'autrui, il accuserait même le ciel d'indiscrétion et d'injustice ; périsse le médisant, il se ferait toujours une étude des mœurs et des personnes pour avoir le plaisir de les déchirer, et n'épargnerait ni sacré, ni profane, ni vices, ni vertus ! Périsse même Jacob, s'il est devenu comme Esaü ! Que tous périssent, ou plutôt que tous se convertissent au Seigneur, et se détournent de l'injustice, qu'ils aient en horreur ce que Dieu déteste!

Je me souviens d'une remarque, si elle ne m'est pas particulière, elle vous sera utile : la voici. Dans la prédestination nous en aimons l'effet qui est la gloire; tout le monde veut être heureux, mais nous en craignons la cause qui est la pénitence; personne n'a le courage d'être sévère à soi-même. Dans la réprobation, au contraire, nous n'en craignons point l'effet, qui est la haine de Dieu ; tout le monde s'y expose de sang-froid ; mais nous en aimons la cause, qui est le péché, personne n'en a horreur. Exceptons-nous d'une règle qui n'est que trop générale; persuadons-nous une bonne fois que nous n'offensons jamais Dieu sans allumer entre lui et nous une haine sanglante et une inimitié mortelle. Dans ce déplorable état, si nous pouvions découvrir le visage de ce Dieu irrité contre nous, de quelles alarmes ne serions-nous point saisis ! plus tremblants que cet homme qui avait sur la tête une épée menaçante et attachée à un fil qui ne pouvait se rompre sans lui causer la mort, on nous verrait entrer dans les sentiments du roi-prophète, qui ne pouvait ni soutenir la vue de Dieu, ni supporter le poids de ses péchés, et dans son accablement il mesurait sa haine sur son amour. La mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure; et la mesure de haïr le péché est de le haïr sans réserve ; ce n'est qu'à cette condition que la haine réside dans notre cœur. Quel autre objet pourrions-nous lui donner? Les disgrâces de la vie? elles peuvent nous devenir salutaires si nous savons bien en profiter. Les ennemis qui nous persécutent ? il nous est commandé de les aimer. Il faut haïr le péché partout où il se trouve dans les autres, aimant leur personne, mais détestant leur crime, respectant l'ouvrage de Dieu, mais haïssant l'ouvrage du pécheur ; ce que le roi-prophète appelait une haine parfaite, tournant également son feu contre son propre péché; se considérant comme un monstre devant Dieu, comme une créature infidèle qui n'avait jamais connu Dieu, ou qui l'ayant connu ne lui avait jamais rendu la gloire qui lui est due ; comme un sujet rebelle qui avait fait une profession ouverte de violer toutes les lois de Dieu, préférant son plaisir à son devoir, s'étant servi contre Dieu même des grâces qu'il avait reçues de Dieu. Péché, consommation de toute la malice de l'homme ; péché, objet de toute l'indignation de Dieu ; péché, sujet de toutes les humiliations du Verbe. Je finis par cette dernière réflexion.

TROISIÈME POINT.

C'est pour détruire nos péchés et en être la victime que le Verbe est descendu sur la terre, écrit l'évangéliste saint Jean dans sa première Epître, chapitre troisième, et l'apôtre saint Paul marque aux Philippiens, chapitre second, tous les degrés de cette descente. Le Verbe, étant l'image de Dieu, n'a point cru que d'être égal à Dieu ce fût pour lui une usurpation. Cependant il s'est anéanti lui-même, prenant la figure d'esclave, s'étant fait semblable aux hommes, s'étant trouvé dans la condition de l'homme et ayant été obéissant jusqu'à mourir et à mourir sur la croix ; il fallait sans doute que le péché fût bien énorme pour ne pouvoir être expié qu'aux

dépens de la gloire d'un Dieu, de l'indépendance d'un Dieu, de la vie d'un Dieu. Gloire anéantie, indépendance soumise, vie sacrifiée. Voudrons-nous encore pécher, après qu'il en a tant coûté au Fils de Dieu? Moïse, chargé du soin de travailler à la délivrance des enfants d'Israël, eut ordre de leur dire : Celui qui est m'a envoyé vers vous, écoutez ses paroles, mais paroles magnifiques : Dieu est celui qui est, et la créature est celle qui n'est point; Dieu est de lui-même et nécessairement tout ce qu'il est. La créature, sous quelque point de vue qu'on la mette, n'est rien d'elle-même, et n'a que par dépendance tout ce qu'elle peut avoir. C'est pourtant jusque-là que le Verbe s'est anéanti. Il y a différents degrés parmi les créatures; où s'est-il arrêté? Il pouvait demeurer parmi les anges, et là opérer notre salut, mais il a préféré le sang d'Abraham à la nature des anges et s'est assujetti aux mêmes besoins qui nous sont communs avec les bêtes. Voulant se faire homme, ne pouvait-il pas se former un corps d'une matière plus précieuse que celle dont le nôtre est composé, ou du moins d'une terre pure et innocente comme celui d'Adam? mais, au péché près, il a voulu nous être en tout semblable. Le même espace qui nous retient dans le sein de nos mères, l'a retenu dans celui de la sainte Vierge, et, s'il en est sorti par miracle, il ne s'en est pas moins expliqué par ses larmes. La suite a répondu au commencement, et saint Paul ne pouvait s'en expliquer par une comparaison plus heureuse que par celle d'un habit : *Habitu inventus ut homo ;* l'habit cache le corps, mais il ne le change pas; et le Fils de Dieu, prenant notre nature sans changer la sienne, a voilé toutes ses perfections. Son immensité s'est rétrécie dans un corps, sa puissance dans la faiblesse. Il est la parole éternelle, et souvent il s'est condamné au silence; il est impeccable, et il est venu dans une chair qui avait l'apparence du péché; ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il ne l'a jamais quittée et ne la quittera jamais. Par la gloire de sa naissance avant tous les siècles, il est l'image de son Père, sage comme lui, éternel comme lui, saint comme lui; mais, par l'humiliation de sa naissance dans le temps, il est l'image du péché, il s'est chargé de nos offenses, il les a portées, il en a été comme accablé. Fardeau si pesant, que les cieux, qui sont solides comme l'airain, dans la pensée du patient Job, n'ont pu soutenir une rébellion sans se fendre sous les anges rebelles. Poids si accablant, que la terre, affermie par la main de Dieu même, s'est ouverte sous les pieds de trois factieux pour les ensevelir dans ses abîmes; masse si terrible, que la mer, qui porte de si vastes vaisseaux, n'a pu souffrir un prophète désobéissant, et s'est vue contrainte de le repousser sur le rivage au moment qu'on l'eut jeté au milieu des flots pour apaiser la fureur de la tempête. L'océan gémissait moins sous la pesanteur de Jonas que sous celle du péché, dit saint Chrysostome. Le pécheur, plus intrépide que le ciel, plus ferme que la terre, plus patient que la mer, souffre hardiment le péché, lui que le moindre accident dérange, qu'une légère maladie alarme, qu'une douleur passagère abat; bien différent de David, qui disait à Dieu, Seigneur, à la vue de mes péchés, il n'y a plus aucune paix dans mes os, mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête et se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable. C'était dans un sentiment encore plus vif que le Fils de Dieu demandait du secours à son Père, moins par l'excès de ses douleurs que par l'accablement de nos péchés. Sauvez-moi, mon Dieu, les eaux ont entré jusque dans mon âme.

Il y a cette différence entre les eaux du déluge et les eaux du péché, que, dans le premier, l'arche s'élevait sur les eaux, elle ne portait que des innocents, les coupables en avaient été exclus; mais, dans le second, l'arche succombe renfermant tous les pécheurs, elle est comme leur lieu naturel, et les éléments n'ont point de pesanteur dans leur centre. Mais nos péchés étant étrangers au Fils de Dieu, il y succombe; ils sont déplacés, et l'amour-propre n'est point si sensible à la douleur que la sainteté l'est au crime. A ce premier degré d'anéantissement, saint Paul en ajoute un second, qu'il appelle un état de servitude : *Formam servi accipiens.* Il y a de grandes inégalités parmi les hommes : les uns sont libres, les autres ne le sont pas; les uns sont affranchis d'une servitude naturelle, les autres y sont malheureusement assujettis, et même dès leur naissance; ceux-ci peuvent dire dans leur berceau, s'ils avaient l'usage de la voix, Je me regarde comme votre esclave et le fils de votre servante; ceux-là tombent du sein de leurs mères sur la tête des autres hommes et ne naissent que pour leur commander. Le Fils de Dieu, par sa naissance éternelle, possède un empire aussi étendu qu'il est souverain; tout dépend de lui, il ne dépend de personne; et, par sa naissance temporelle, l'ange n'a-t-il pas dit qu'il monterait sur le trône de David son père, qu'il régnerait éternellement sur la maison de Jacob, et que son règne n'aurait point de fin, noblement distingué de ceux de la terre qui passent comme l'ombre? Mais à quelle dépendance n'a-t-il point été réduit par le péché? je ne dirai pas seulement qu'il a voulu dépendre de Marie et de Joseph, ne faisant rien que par leur volonté. Faut-il aller au temple? la sainte Vierge l'y porte entre ses bras. S'agit-il de fuir en Egypte? saint Joseph règle tout pour le voyage. Doit-il retourner en Judée? ce divin enfant marque la même obéissance, et, s'il va pour adorer dans le temple de Jérusalem, c'est toujours sous la conduite de ses parents; de sorte, dit Origène, que si on demande ce qu'il a fait pendant les jours de son enfance, ce qu'il a pratiqué jusqu'à l'âge de trente ans, et même jusqu'au dernier moment de sa vie, on ne peut mieux répondre, qu'il a toujours vécu dans la soumission et dans la dépendance; mais je dirai qu'il

s'est encore soumis aux pécheurs. C'est la pensée de saint Augustin et de saint Chrysostome, que la servitude est moins la condition de l'homme que l'ouvrage du péché. Si Adam eût été fidèle, tous les hommes eussent été égaux; titres de maîtres et de serviteurs, de rois et de sujets, de grands et de petits, vous auriez été inconnus. Il n'y a que le péché qui ait introduit la servitude dans le monde et qui l'ait fait monter jusqu'à Dieu même, ou plutôt qui ait fait descendre Dieu jusque dans cet abîme : qui pourrait en sonder les profondeurs? Servitude d'Etat, il s'est soumis à l'autorité des rois; servitude de ministère, il s'est incarné pour servir et non pas pour être servi; servitude de captivité, il s'est laissé prendre par les pécheurs. La captivité était le malheur qui suivait la défaite des vaincus, et le vainqueur avait droit sur ses biens, sur le travail, sur la vie même de ses captifs : droit sur leurs biens, il en recevait la propriété et l'usage; droit sur leur travail, ils ne pouvaient rien acquérir pour eux, tout ce qu'ils gagnaient était pour leur maître. Je ne parle d'une loi si rigoureuse que pour mieux faire sentir la captivité du Fils de Dieu par le péché. Cette terre qui lui appartient a comme changé de mains, elle a comme passé des siennes dans celles des pécheurs; il s'est dépouillé de tout en leur faveur, et tout le fruit de ses travaux, de ses vertus, de ses mérites a été pour eux; rien en lui qui n'ait été consacré à leur usage. Que dis-je, à leur usage? n'est-ce pas renverser l'ordre de la morale, et même de la morale chrétienne, qui consiste à jouir de Dieu comme de notre fin dernière, et à se servir des créatures comme de moyens pour arriver à cette fin? Il est vrai, mais il n'est pas moins certain que le Verbe incarné ne renferme rien qui ne soit consacré à nos usages. Si je le considère comme Dieu, il est ma dernière fin; mais, si je l'envisage comme Sauveur, il est la voie par laquelle je dois arriver à cette fin. Dans le ciel, il est la fin dont je dois jouir, et, sur la terre, il est la voie où je dois entrer pour m'y aller rejoindre; et, tout immortel qu'il est, n'a-t-il pas donné sa vie pour nous? Il pouvait faire éclater sa colère contre le péché, sans donner sa vie pour expier dans son sang nos attentats, mais voyant que ni les anges changés en démons et condamnés à des feux éternels, ni l'homme chassé du paradis terrestre où tout n'avait été créé que pour contribuer à ses délices, ni les eaux d'un déluge universel, ni l'embrasement de deux villes criminelles, ni un nombre presque infini d'autres punitions n'avaient pu arrêter les pécheurs, il s'est sacrifié lui-même, et il y avait lieu d'espérer qu'après un tel sacrifice, le péché n'aurait plus osé paraître; mais, hélas! le torrent n'en est pas moins débordé : même ambition, même vengeance, même envie, même cruauté, mêmes profanations, mêmes sacriléges.

Tout ce qui est dans le monde est sujet à la caducité; il n'y a que le péché qui sait se soutenir : le temps détruit tout, il n'y a que le péché qu'il ne saurait détruire; il n'est rien qui ne s'ensevelisse dans l'oubli, il n'y a que le péché dont la mémoire se conserve. Que dirai-je davantage? Les crimes sont devenus des exemples; on fait gloire de commettre des actions capables d'alarmer les moins innocents et dont la seule pensée donne de l'horreur; on adore ce qu'on détestait autrefois, et après l'avoir commis, on en perd le souvenir. Que dis-je, on en perd le souvenir? on s'en souvient, mais c'est pour le couronner. On le rappelle à la mémoire, mais c'est pour s'en divertir; et, non content des péchés actuellement présents, on fait revivre ceux qui n'étaient plus; ce que saint Paul appelle dans son Epître aux Hébreux, chapitre sixième, crucifier de nouveau le Fils de Dieu, et se rendre coupable de sa mort autant de fois qu'on s'assujettit à l'empire du péché. Si Adam n'eût pas été prévaricateur, je n'examine pas si le Verbe se fût incarné, il me suffit de savoir que cet Homme-Dieu ne fût point mort; c'est notre péché qui lui a ôté la vie, et, de la grandeur du remède, je juge de l'extrémité de la maladie. Ah! qu'un homme est malade lorsque pour le guérir le médecin doit mourir. Il n'y a point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Que serait-ce de la sacrifier pour ses ennemis? il n'y en a point d'exemple parmi nous; c'est pourtant jusqu'à cet excès que le Fils de Dieu nous a aimés. Si, pour en user ainsi sans y être obligé, sans rien attendre, il faut être Dieu, et pour ne pas l'aimer après un bienfait si surprenant, il faut être plus qu'ennemi, que faut-il être pour encore l'offenser? il faut ne devenir rien moins que persécuteur après Hérode : *Post Herodem persecutor;* que traître après Judas : *post Judam traditor;* que déicide après Pilate : *post Pilatum christicida*; que bourreau après les Juifs : *post Judæos Dei hostis,* disait saint Grégoire de Nazianze, dans son oraison troisième contre Julien l'Apostat.

L'Eglise a trouvé la vie dans la mort que la Synagogue a donnée au Fils de Dieu, et le pécheur ne trouve que sa perte dans la cruauté qu'il renouvelle avec tant de fureur. Que prétend-il ruiner? la passion du Sauveur? étouffer la voix de son sang? arrêter le cours de ses grâces? anéantir la valeur de ses mérites? vains projets, exécrable entreprise, tout se terminera à se fermer pour lui seul ces sources de miséricorde, pendant que les ruisseaux en couleront sans cesse sur les pénitents et sur les justes. Malheur à l'arbre dont le premier homme a mangé le fruit; mais plus grand malheur à nous qui réitérons ce premier péché par des offenses volontaires. De là saint Augustin disait que le Fils de Dieu sur le Calvaire se plaignait moins de la rigueur de ses douleurs que du nombre de nos péchés; il savait que sa croix, toute honteuse qu'elle était, passerait de la montagne du Calvaire sur la tête des empereurs; il prévoyait que sa mort serait le salut du monde, et que ses opprobres deviendraient si glorieux, qu'ils feraient l'espérance et le bonheur de toutes les nations. Mais dans cette autre croix où nous l'attachons par le péché, qu'y

a-t-il et que peut-il y avoir pour lui de consolant? Il y voit son amour méprisé, ses grâces rejetées, son sang foulé aux pieds. Comptons s'il nous est possible tous les coups que le Fils de Dieu a reçus, toutes les plaies dont il a été couvert, toutes les épines qui lui ont percé la tête, toutes les gouttes de sang qu'il a répandues, et demandons-lui avec le prophète: qui l'a frappé? nous entendrons qu'il nous répondra que c'est le péché : n'en sommes-nous point saisis d'horreur? Péché, consommation de toute la malice de l'homme; péché, objet de toute la haine de Dieu ; péché, source de toutes les humiliations du Verbe. Grand Dieu, qu'ai je fait quand je vous ai offensé? je vous ai comparé à la créature, vous qui êtes incomparable en tout: je vous ai préféré à la créature, vous qui êtes préférable à tout : j'ai armé la créature contre vous comme si vous ne l'aviez soumise à mes usages que pour en abuser. Ah! Seigneur, après un tel enchaînement de crimes si énormes, je ne m'étonne pas de la haine que vous portez au pécheur. Haine nécessaire, comme vous vous aimez nécessairement; haine infinie, comme vous vous aimez infiniment; haine efficace, comme vous vous aimez efficacement. Verbe adorable! pour arrêter votre justice que n'a point fait votre miséricorde? vous avez anéanti votre gloire, vous avez renoncé à votre empire, vous avez sacrifié votre vie. Malheureux que je suis, combien de fois ai-je encore renouvelé votre mort? je ne pèche jamais que je ne vous crucifie de nouveau. Esprit-Saint, formez en moi un cœur vivement pénétré d'un véritable regret, je vous demande cette grâce pour faire autant d'actions de vertu que j'ai fait d'œuvres de péché, et pour me rendre digne de la gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LES BIENS DONT LE PÉCHÉ PRIVE LE SEIGNEUR.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor.*, V).

Si le péché était toujours impuni sur la terre, je ne m'étonnerais pas de le voir s'établir dans le monde; on aurait beau le peindre avec de noires couleurs, on ne laisserait pas d'aimer un tableau qui ne représenterait que des pécheurs heureux. Mais malgré tout ce qui peut faire illusion, la peine est inséparable du péché, soit pour arrêter le cours des convoitises du pécheur et troubler l'empire qu'elles exercent sur lui, soit pour ôter le scandale que donnerait une licence impunie, parce qu'on pourrait douter de la fidélité de la loi dans ses promesses, si on ne la voyait fidèle dans ses menaces. L'homme est trop ingrat pour se laisser gagner par les bienfaits, il faut employer les châtiments pour le fléchir par les menaces, et c'est par cet endroit que je l'attaque aujourd'hui. Cœurs incirconcis, soyez alarmés, si vous n'êtes pas attendris; vous quittez Dieu, vous l'abandonnez; mais plus touché de vous voir malheureux qu'irrité de vous voir infidèles, il ne songe qu'aux maux que vous vous faites à vous-mêmes; vous l'offensez, vous l'outragez, et il oublie vos injures pour ne plaindre que vos malheurs; votre perte l'intéresse plus que sa gloire, et plus sensible à la piété que porté à la vengeance, il vous avertit de le craindre, moins pour vous faire sentir son pouvoir que pour vous conjurer d'éviter votre ruine. Est-il rien de plus ruineux que le péché, il enlève tout ce que la fille de Sion a de beau, selon la plainte du prophète Jérémie ; il porte sa main à tout ce qu'elle a de plus désirable : fier vainqueur, qui l'accable sous ses coups, il la couvre de ténèbres dans sa fureur, et en fait comme son marche-pied; il est à son égard peu différent d'un ours qui se jette sur sa proie, et d'un lion qui la dévore; semblable encore à ce guerrier dont parle saint Jean dans le sixième chapitre de son Apocalypse, il lance contre l'âme qui commet le péché toutes les flèches de son carquois, la remplit d'amertume, l'enivre d'absinthe. Pénétrez-nous, Seigneur, de ce sentiment, je vous demande cette grâce, par l'intercession de cette bienheureuse Vierge qui craignit jusqu'aux approches d'un ange: *Ave, Maria*

De tous les maux qui nous affligent, il n'y en a qu'un qui soit véritable, c'est le péché. Dans ceux-là, il entre plus d'imagination que de vérité ; dans celui-ci, tout est réel; les autres peuvent produire des biens, mais le péché ne saurait produire que du mal. Pour en inspirer une vive horreur, je ne parle de nos crimes que par rapport à nos peines ; et pour opérer notre salut, je ne me sers que de notre propre cupidité. Trop imprudents pour prévoir des maux éloignés, mais rarement assez insensibles, pour n'être pas touchés des afflictions présentes, reconnaissons qu'on ne peut être coupable et heureux en même temps. Dieu l'a dit : il n'y a nulle félicité pour l'impie; le moment même qui voit l'homme criminel, le voit misérable ; et celui qui porte l'iniquité dans son sein, portera toujours le malheur dans ses voies. Adam pèche, les épines et les ronces croissent sous ses pieds; il est condamné à manger son pain à la sueur de son visage, jusqu'à ce qu'il retourne en la terre d'où il a été tiré. Caïn se livre au dérèglement de son cœur, et le Seigneur lui dit : Pourquoi êtes-vous en colère, et pourquoi paraît-il un si grand abattement sur votre visage? Si vous faites bien, n'en serez-vous pas récompensé? et si vous faites mal, ne porterez-vous pas aussitôt la peine de votre péché? De là, le prophète Jérémie ne reprochait à Israël son ingratitude qu'en le menaçant des disgrâces qui la suivraient de près. Voyez l'énormité de votre péché, disait-il à ce peuple, et si cette vue ne suffit pas pour vous faire sentir l'excès de votre malheur, considérez ce trésor de peines que vous vous préparez en offensant votre Dieu. La même voix s'adresse également à nous, et pour en tirer le fruit qu'elle en espère, distingons les biens dont le péché nous prive. Biens de la nature, biens de la fortune, biens de la grâce. Biens de la nature,

ruinés par le péché, biens de la fortune, dissipés par le péché, biens de la grâce, anéantis par le péché. Trois biens, trois pertes, trois réflexions.

PREMIER POINT.

Dieu formant l'homme faisait son portrait, et sa vie, la raison, la liberté en étaient les traits les plus naturels. Mais, ô malignité du péché! il attaque l'homme dans sa vie, dont il coupe le cours; dans sa raison, dont il éclipse les lumières; dans sa liberté, dont il violente les actions. Jours défaillants, lumières éclipsées, actions violentées; défaillance de vie, éclipse de raison, affaiblissement de liberté; le péché peut-il avoir des influences plus malignes? Il les a pourtant, lorsque nous nous livrons à sa tyrannie, il diminue nos jours, il dérange notre raison, il entame notre liberté.

Tertullien s'étudie à prouver que la mort nous est étrangère, et que si l'homme eût conservé l'innocence, il aurait joui de l'immortalité. Demandez à saint Paul ce qu'il en pense, il vous répondra que la diminution de notre vie n'est que la suite de nos péchés. L'envie du démon a donné entrée au péché, et le péché a ouvert la porte à la mort. Saint Chrysostome observe que le sang se venge du fer; celui-ci répand celui-là, et le sang, pour en tirer vengeance, cause la rouille qui consume le fer peu à peu. L'intempérance ruine la santé, et la nature, pour témoigner son ressentiment, fait le naufrage de la vie: naufrage semblable à celui que les passagers essuient quelquefois dans le temps de la bonace : la mer paraît calme, les écueils sont éloignés, les vents favorables; le vaisseau pourtant à demi-usé s'entr'ouvre et s'ensevelit dans la profondeur des abîmes. On a de la jeunesse, la saison est riante, on se promet tout, on n'en descend pas moins dans les ombres de la mort. Ah! si les plus douces passions ont souvent fait mourir les hommes, si un père a expiré de joie, embrassant son fils couronné de lauriers, que ne pourront pas les passions les plus violentes? Que n'a point fait l'amour dans Sichem? n'est-il pas mort à la plus belle fleur de son âge et au plus haut point de ses espérances? Délicatesse outrée des enfants de Jacob, direz-vous; mais enfin délicatesse dont Dieu s'est servi pour venger l'insulte que ce prince avait osé faire à Dina. Que n'a point fait l'impiété dans les enfants d'Aaron? ils offrirent un feu étranger devant le Seigneur au désert de Sina, et ils périrent malheureusement par le feu du Seigneur même. Que n'a point fait le blasphème dans le fils de Salumith, dont il est parlé dans le chapitre vingt-quatre du Lévitique? Dieu commanda de faire sortir hors du camp ce blasphémateur, et à tous ceux qui avaient entendu ses blasphèmes, de lui mettre les mains sur la tête et de le lapider. Que n'a point fait le murmure dans Coré, Datan, Abiron et leurs complices? ils furent ensevelis tout vivants, la terre s'étant entr'ouverte sous leurs pieds. Que n'a point fait le larcin dans Achan? il fut massacré en punition de ce qu'il avait volé dans le siége de Jéricho. Que n'a point fait la révolte d'un fils contre son père dans Absalon? il meurt suspendu entre le ciel et la terre. Que n'a point fait l'injustice dans Achab? il usurpe la vigne de Naboth, il trouve dans l'usurpation son tombeau. Que n'a point fait la raillerie dans des enfants mal élevés? ils insultent Elisée, deux ours sortent du bois, se jettent sur eux et les déchirent. Que n'a point fait la défiance dans un des officiers du roi d'Israël? il révoque en doute la prédiction du prophète, il est étouffé par la foule du peuple. Que n'a point fait l'ingratitude dans Joas? il commande le meurtre de Zacarie, fils de Joïada, son bienfaiteur, il est poignardé lui-même par ses propres domestiques. Que n'a point fait l'ivresse dans Holopherne? il se laisse surprendre par le vin, Judith ménage cette conjoncture pour lui couper la tête. Que n'a point fait la fausse accusation dans les courtisans de Darius? ils font jeter aux lions le prophète Daniel, ils en sont dévorés eux-mêmes. Que n'a point fait le dépouillement des autels dans Lisimachus? il entre dans le sanctuaire pour en ravir les trésors, une mort cruelle devient la juste punition de son entreprise sacrilége. Que n'a point fait la profanation des temples dans Antiochus? il y paraît sans respect, pour ne pas dire avec insolence, les prêtres armés de zèle l'assomment à coups de pierres. Que n'a point fait l'hypocrisie dans Ananie et sa femme Saphire? ils mentent au Saint-Esprit, ils tombent morts aux pieds du prince des apôtres. Je ne parle pas de ces malheureuses victimes qu'on immole à la justice publique, le monde fait foule pour être spectateur de leur mort, comme si dans cette rencontre la nature excitait notre curiosité pour nous donner horreur de leurs crimes, à la vue de leurs supplices. De là peut-être le prophète a écrit que les pécheurs n'iront jamais à la moitié de leurs jours. Ce saint roi rappelle à son esprit tous les bienfaits dont le Seigneur a comblé son peuple : fleuves divisés, passages au milieu des eaux, rochers devenus féconds, manne préparée dans les airs et répandue sur la terre : nouveaux aliments formés au goût de chacun et suivant en tout la variété de leurs désirs; mais ces ingrats abusant de toutes ces faveurs, reçurent la peine de leur ingratitude : leurs jours passèrent comme une ombre, leurs années s'écoulèrent comme de la fumée, les viandes étaient encore dans leurs bouches, lorsque la colère de Dieu s'éleva contre eux. Saint Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens, chapitre XV, nomme le péché l'aiguillon de la mort; comme s'il voulait insinuer que la mort ne se presse qu'autant que nous la pressons nous-mêmes.

Autrefois plusieurs siècles mesuraient la vie des premiers hommes, et à présent si un homme vit un siècle ou quelques jours de plus, il est regardé comme un miracle de vigueur, dont il faut instruire le public. Saint Jérôme, épître seconde, en demande la raison, et il répond que le monde ayant ajouté à la corruption de ses voies, augmentant le nombre de ses habitants, cet accroissement

de péchés a été, pour ainsi dire, un coup d'éperon donné à la mort, comme pour lui faire hâter le pas : *Stimulus mortis peccatum.* Saint Chrysostome m'apprend que la mort fut seule capable d'alarmer le premier homme ; peu touché de se voir nu, donné en proie à ses passions, banni du paradis terrestre, il ne connut la malignité du péché qu'au moment que la mort lui parut peinte sur le visage d'Abel; alors, voyant ce cher fils étendu par terre, sans respiration et sans mouvement, ses yeux éteints, ses joues enfoncées, sa bouche livide, il fut convaincu de l'étrange ravage que fait le péché sur la vie de l'homme. Semblables spectacles se présentent souvent à nos yeux ; combien de cadavres nous sont exposés à tous moments? Nous les voyons, ils devraient nous inspirer les mêmes sentiments; mais loin d'en reconnaître le véritable principe, nous les attribuons à des causes étrangères, référant tout à la nature pour devenir plus hardis pécheurs. Cet homme a été surpris d'un sommeil apoplectique, c'est un effet de ses débauches, il ne se ménageait pas assez ; cette femme est tombée morte concertant ses parures, c'est un accident, son visage ne marquait rien de bon ; celui-ci a été suffoqué au sortir de sa chambre, il était rempli d'humeurs; celui-là a expiré allant à la campagne, sa santé était mauvaise. Sommes-nous raisonnables? comment le serions-nous? Telle est encore la malignité du péché, qu'il éclipse les lumières de la raison : lumières si naturelles à l'homme, qu'elles font sa différence. Ce n'est ni l'étendue de la substance, ni l'arrangement des parties, ni l'agitation du corps, ni les organes de la machine, ni les biens du monde qui nous distinguent des brutes ; c'est la raison réglée par la vertu : mais où le trouver ce réglement de raison? On ne voit qu'intérêt, que vanité, que fureur. Est-ce la raison qui engage aux concussions, à l'intempérance, à l'inhumanité? néanmoins dans la plupart, a-t-elle d'autres qualités? Si on se pique de raison, ce n'est que pour combattre les sentiments les plus raisonnables; on se dit hommes, et on vit en brutes; ce mot m'échappe, la vérité me l'arrache. Les brutes s'attachent aux objets qui les frappent, et le pécheur s'abandonne aux convoitises qui le dominent. Les brutes se conduisent par l'instinct, et le pécheur ne se gouverne que par la passion. Les brutes suivent leur imagination, et le pécheur n'écoute que son caprice. Je n'en dis pas assez, l'état du pécheur est par d'autres circonstances beaucoup au-dessous de la condition de la bête. Si celle-ci n'agit pas par raison, elle n'est pas créée raisonnable, et le pécheur en pervertit l'usage. Si les brutes n'ont pas toute la modération qui serait à désirer, du moins elles se renferment dans les bornes qui leur sont prescrites, et le pécheur est le seul qui ne connaît ni tempérament, ni mesure. Jamais l'insecte le plus brute s'est-il répandu sur les herbes qui pouvaient lui être préjudiciables? Mais combien de fois le pécheur s'est-il abandonné aux choses qui lui étaient contraires? La fourmi ne pense qu'à ses besoins, sans s'inquiéter du superflu, elle ne s'arrête qu'au nécessaire ; et le pécheur, non content du nécessaire, passe toujours au superflu. L'abeille ne voltige que sur les fleurs qui peuvent servir à son miel; et le pécheur ne se porte qu'à ce qui peut s'opposer à son salut. Les bêtes, pour l'ordinaire, ne tombent pas deux fois dans les mêmes piéges, remarque saint Jérôme, et le pécheur tombe cent fois dans les mêmes péchés. Je sais par expérience que le commerce avec cette personne m'a fait prendre part à ses désordres ; je sais qu'elle aime à médire, et que, loin d'avoir eu la force de la reprendre, je n'ai pris que trop de plaisir à l'écouter ; je sais que la fureur du jeu m'a décrédité par mes emportements et mes disputes, et que les pertes que j'y ai faites m'ont causé des transports qui n'étaient pas innocents, je dois présumer que les mêmes causes produiront encore les mêmes effets ; je sais qu'en telles et telles occasions j'ai donné dans l'écueil, et que si je me rembarque, j'aurai la même faiblesse : suis-je raisonnable de m'exposer encore à tant de naufrages ?

Que sert d'avoir la tête levée vers le ciel, si le cœur est toujours attaché à la terre. C'est pourtant ce qui ne paraît que trop, ne voyant presque partout qu'une vie sensuelle, terrestre, animale; vie qui non-seulement ne se porte qu'à ce qui ne convient qu'aux sens, mais encore qu'à ce qui ne leur convient pas, selon que saint Paul l'écrit aux Romains. Que l'un dans le premier mouvement de colère, jure, blasphème, s'emporte; que l'autre à la rencontre imprévue d'une beauté éblouissante, conçoive de mauvais désirs dans son cœur, il est facile de le comprendre; mais que dans le plaisir et la joie on se fasse des passions que la nature ne connaît point, qu'on se consume en des amusements qui ne deviennent sérieux que par les risques qu'ils entraînent, qu'on abandonne le plus liquide de son bien au gré du sort avec le tremblement d'un avare et la fureur d'un prodigue, qu'on fasse toute son étude à disputer qui emportera sur l'éclat des parures, comme si c'était un titre de mérite, qu'on lie commerce avec le privilége de ne pas rougir de ce qu'il y a de plus honteux, qu'on mette les délices de la vie à noyer un reste de raison qui ne peut presque plus rien que discerner ce qui la fait perdre; c'est ce que je ne comprendrais jamais, si je connaissais moins l'ascendant du péché. Faites valoir tant qu'il vous plaira votre liberté, reprochait le Fils de Dieu aux Juifs; tirez avantage de l'alliance d'Abraham, connaissez-le pour père, flattez-vous de n'avoir jamais été esclaves de personne ; si vous êtes pécheurs, vous cessez d'être libres. Insupportable vanité des enfants d'Adam! ils se prévalent de leur noblesse, ils en multiplient les titres; ils les exposent avec faste, ils s'étourdissent de leurs ancêtres, ils ne font pas réflexion que quiconque pèche est esclave du péché. Aveuglement étrange! porter des chaînes, et ne pas en connaître la pesanteur.

Quand vous voyez un homme vivre au gré de ses désirs, jouer, boire, se divertir, vous le croyez pleinement libre, et il est misérablement esclave : c'est le péché qui le retient au jeu ; cent fois il a jeté les cartes, et cent fois il les a reprises. C'est le péché qui l'arrête à la table ; cent fois il s'est levé pour en sortir, et cent fois il s'est remis dans sa place. C'est le péché qui l'attache au plaisir ; cent fois il a formé la résolution d'y renoncer, et cent fois il s'est vu trop faible pour l'accomplir, semblable aux Egyptiens qui se trouvaient liés par des chaînes invisibles. Quelqu'un d'eux était-il tombé dans un précipice, il y demeurait sans pouvoir se délivrer, selon qu'il est marqué dans le livre de la Sagesse. Le chant des oiseaux continuait agréablement sur les branches des arbres, comme le murmure de l'eau qui coulait rapidement au travers des campagnes, et ce malheureux peuple était toujours dans une prison de ténèbres. Fatale nécessité! dur esclavage! cruelle servitude! Qui pourrait dans ce triste état compatir au pécheur : il n'a pas compassion de lui-même ; artisan de ses fers, il les voit se multiplier, et il ne pense pas à les rompre ; tout ce qui se présente, il le reçoit, et il ne rejette rien de ce qui l'enchaîne ; en lui s'accomplit ce qui est rapporté dans le livre de Judith.

L'an treizième du règne de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, on tient conseil sur le dessein qu'il a de faire des conquêtes ; il assemble ses officiers de guerre ; il leur dit sa pensée, c'est d'assujettir à son empire toute la terre. Projet ambitieux d'une monarchie universelle ; projet chimérique, mais enfin il est approuvé, et Holopherne se voit chargé d'une si vaste entreprise! allez attaquer tous les royaumes d'Occident, et principalement ceux qui ont méprisé mes ordres, dit le roi ; votre œil n'épargnera personne, et vous m'assujettirez toutes les villes fortes. Holopherne se met en campagne avec des troupes nombreuses et des sommes immenses ; tout tremble, tout plie à ses approches ; les provinces voisines étonnées de la précipitation de sa marche, et plus encore de la rapidité de ses victoires, lui envoient leurs ambassadeurs, pour lui dire : Cessez de faire éclater votre colère contre nous ; il vaut mieux que nous vivions en servant le grand roi Nabuchodonosor, et que nous vous soyons soumis, que de nous voir exposés à périr malheureusement ; nos richesses, nos familles sont en votre pouvoir ; que tout ce que nous avons dépende de vous, nous serons vos esclaves, soyez notre maître. Tous les jours on parle ainsi au péché, il accepte nos services, mais au lieu de nous traiter avec douceur, il nous traite avec fierté, et nous éprouvons ce que saint Pierre a écrit dans le chapitre second de sa seconde Epître : dès que l'on est vaincu par un autre, dès là on est son esclave. Quelle suite funeste d'une si honteuse servitude! Biens de la nature, ruinés par le péché, biens de la fortune, dissipés par le péché. C'est la seconde partie de mon discours.

SECOND POINT.

De tous les biens acquis que l'homme désire avec plus d'ardeur, les richesses, les honneurs, les amis semblent tenir le premier rang. Qui des mortels ne souhaite pas devenir riche, être estimé, se faire aimer? Mais qui des mortels saurait y réussir par la voie de l'iniquité? Peut-être pourra-t-elle d'abord mettre sur les voutes de la fortune, mais elle n'y tiendra pas longtemps, tôt ou tard elle en fera sortir, étant impossible que le pécheur soit constamment riche, universellement estimé, sincèrement aimé. Richesses, honneurs, amis, trois biens que l'on perd par le péché. Les biens et les maux, la pauvreté et l'opulence ont Dieu pour principe, et coulent de ses mains sur les enfants des hommes, selon la différence de leur conduite. C'est lui qui enrichit les uns et appauvrit les autres ; mais ôte-t-il ce qu'il a donné, il n'a souvent en vue que le péché qu'on a commis. Flambeau fatal qui allume les feux de la vengeance et les répand sur la terre ; racine amère qui, croissant à la faveur de nos passions, porte des fruits de douleur partout où règnent nos convoitises ; poison mortel qui s'insinue dans tout le corps civil et politique, non-seulement par la décadence des empires, mais encore par la ruine des particuliers. En doutez-vous? Appliquez vos cœurs à considérer vos voies, exhorte le prophète Aggée, chapitre premier. Vous avez semé beaucoup, et vous avez peu recueilli, ou, si vos récoltes ont été abondantes, elles vous sont comme à charge. Vous avez mangé et vous n'avez point été rassasiés, ou votre rassasiement a causé votre indigence. Vous avez bu, et votre soif n'a pas été éteinte, ou, si vous n'êtes plus altérés de liqueurs, vous n'en êtes pas moins rongés d'intempérance. Vous vous êtes couverts d'habits, et vous n'avez point été échauffés, ou si vous en avez reçu quelque degré de chaleur, vous n'y avez pas trouvé ce qui flattait le goût de la vanité. Je veux que toutes les voies inventées pour s'enrichir ne vous aient point échappé, mais y employant la trahison, la fraude, le mensonge, l'injustice, le parjure, c'est comme si vous aviez mis votre argent et vos effets dans un sac percé.

Hélas! dit en gémissant saint Césaire, archevêque d'Arles, l'abondance disparaît dans les familles, la gaîté n'est plus répandue sur les visages ; les pères et les enfants ne peuvent plus suffire aux besoins de l'Etat, les uns par le nombre de leurs contributions, et les autres par le sacrifice de leur vie ; ne reconnaîtrons-nous jamais que Dieu nous traite comme nous le traitons? Nous l'abandonnons, il nous abandonne. Je continue à parler avec le même prophète. La maison du Seigneur est négligée, l'établissement de la nôtre peut-il se soutenir? Nous avons ruiné la majesté de son culte, il nous fait perdre jusqu'au fruit de nos misères ; nos voies sont corrompues, sa main est appesantie ; nous bâtissons, il détruit. Heureux néanmoins, dans notre malheur, si nous en pé-

nétrons la véritable cause; mais semblables à ces gens qui, engagés dans la foule, ne se plaignent que de ceux qui les touchent, sans faire réflexion que les uns ne les pressent qu'autant qu'ils sont pressés par d'autres, nous disons avec les Philistins, c'est le hasard, au lieu de dire avec le prophète, c'est le péché. Ah! si nous ne triomphons plus de nos ennemis, c'est que nous sommes vaincus par nos passions; si nos guerres sont moins heureuses, c'est que nos désordres sont plus crians; si les saisons sont déréglées, c'est que nos cœurs sont dans un plus grand déréglement; si nos campagnes sont stériles en fruits, c'est que nous ne sommes pas féconds en vertus. Dieu cesse d'être bon nous voyant toujours mauvais. Ainsi chargés de subsides, troublés dans nos possessions, obligés à de nouveaux droits, ne nous en prenons plus à ces souffleurs qui sont auprès des princes, ou à ces voisins qui nous portent envie, ou à ces fourbes qui tendent toujours des piéges, prenons-nous en plutôt aux péchés que nous commettons, à ces procès que nous intentons mal à propos, et que nous faisons juger contre les règles; à ces héritages que nous usurpons et que nous savons être injustement acquis; à ces prêts usuraires par lesquels nous ruinons ceux que nous faisons semblant d'obliger; à toutes ces oppressions dont nous sommes les ministres ou les inventeurs. Enfants de Jacob, vous l'avez pensé ainsi. La faim les presse d'aller chercher des blés dans l'Egypte, on les prend pour des espions; mais loin d'en accuser leur étoile, ils n'en accusent que leur péché. C'est justement, disent-ils, que nous souffrons cette calomnie; témoins de la douleur de notre frère, nous n'en avons pas été touchés, l'on est également insensible à nos pleurs. Esther, vous l'avez ainsi pensé. Une conspiration cruelle se trame contre sa nation, elle en est avertie, elle quitte aussitôt ses habits de reine, elle en prend de conformes à son affliction; et, revêtue d'un cilice, couverte de cendres, elle dit à Dieu : Nous avons péché devant vous, Seigneur, et c'est pour cette raison que vous nous avez livrés entre les mains de nos ennemis. Antiochus même ne l'a-t-il pas ainsi pensé? Il apprend la défaite de son armée, la destruction de son idole, le rétablissement de ses ennemis; les maux qu'il a faits en Jérulem lui reviennent à l'esprit, et, accablé d'une langueur mortelle, il reconnaît, dans l'excès de sa tristesse, que seuls ils ont été la source de ses disgrâces et de ses malheurs; disgrâces et malheurs non-seulement par rapport aux richesses, mais encore par rapport à l'honneur.

Qu'est-ce que l'honneur? c'est un pompeux témoignage que l'on rend à une personne en considération de ce qu'elle a d'excellent et de vertueux; mais où est l'excellence? où est la vertu d'un pécheur? Il peut avoir de la naissance, de la qualité, du crédit, posséder les dignités, exercer les emplois, présider aux conseils, décider les différends, administrer les finances; mais s'il est ennemi de Dieu, que doit-il attendre des hommes? Ils redouteront son pouvoir, mais ils condamneront ses injustices; ils respecteront son rang, mais ils mépriseront sa personne; ils l'élèveront en public, mais ils le dégraderont en secret; ils lui déféreront les apparences de l'honneur, mais ils lui en refuseront la réalité; il sera loué, mais par qui? par des âmes intéressées et vénales, par des gens scélérats comme lui, concussionnaires comme lui, impies comme lui, emportés comme lui. Grand sujet de s'applaudir! Il ne laisse pas d'en tirer vanité; mais honoré des lèvres, éloigné du cœur, sur quoi peut-il compter? Un débauché souhaitera peut-être pour compagne de ses débauches une fille vaine et coquette; mais s'il songe au mariage, ne doutez point qu'il ne choisisse la plus modeste et la plus sage; ils ne s'exposera jamais aux chagrins qui dévorent ceux qui épousent des personnes peu sages dont ils ont été trop aimés auparavant; il regardera toujours par rapport aux autres la conduite qu'elles auront tenue avec lui. Un intempérant se lie volontiers avec des gens qui aiment à boire; mais s'il est libre, il ne confiera ses affaires qu'à des gens sobres et tempérants. Un joueur sera sans cesse avec un homme passionné pour le jeu comme lui; mais s'il y a un parti avantageux dans sa famille, n'espérez pas qu'il le lui donne. Tant il est vrai que Dieu couvre de confusion ceux qui commettent le péché. Tout périt entre leurs mains; la gloire la plus solide devient vaine dans leur personne et la louange la plus légitime produit ordinairement de mauvais effets dans leur cœur.

Si tous les hommes d'intelligence, avec la raison, se réunissaient ensemble pour combattre le crime, si les mauvaises actions étaient toujours suivies de l'opprobre qu'elles méritent, le monde ne serait pas si corrompu; et le pécheur, pour ne point s'exposer à la honte et au reproche, ne ferait plus le mal à découvert : mais flatté dans les désirs déréglés de son âme, plus il est méchant, plus il est orgueilleux. Il n'a plus Dieu devant les yeux, dit le prophète; les jugements sont effacés de sa mémoire; il court comme à bride abattue dans la voie de l'iniquité; les louanges l'entretiennent dans la fureur du déréglement; et enivré des éloges trompeurs qu'on lui donne, il ne sent plus le mal qu'il fait; accoutumé à la flatterie, il ne saurait plus souffrir la vérité; ses approches le blessent, ses pointes l'irritent, et l'on cesse d'être de ses amis au moment que l'on n'est plus de ses adulateurs. Que dis-je, de ses amis? lorsqu'on est sans vertu mérite-t-on d'être aimé? Le pécheur n'aime personne, et personne ne l'aime. De quel usage serait-on auprès de lui? quelle figure y pourrait-on faire? Adorer ses défauts, essuyer ses caprices, justifier ses emportements, approuver ses inhumanités; et en user ainsi est-ce véritablement aimer? Ne mettons pas au nombre des malheurs du pécheur la dure nécessité de vivre dans une

continuelle défiance; regardons l'amitié sous un aspect moins inquiétant. Posséder un ami c'est avoir un généreux défenseur de ses intérêts, un secours assuré dans ses disgrâces, un prompt remède dans ses douleurs, un riche trésor dans son indigence. Mais des amis de ce caractère sont-ils pour le pécheur? le suivront-ils avec constance? lui-même a quitté Dieu. Partageront-ils ses peines? il se les a attirées par ses péchés. Essuieront-ils ses larmes? il s'est rendu indigne de pitié. Ou si, malgré tant de raisons de l'abandonner, il y rencontre encore quelque ressource, seront-ils assez puissants pour le soutenir? Quand ils pourraient rendre sa destinée plus heureuse, mille réflexions leur en feraient perdre le désir; et tout assuré de leur cœur, de ce cœur si facile à se dégoûter, leurs efforts pour lui se réduisant à d'inutiles souhaits, seraient moins un gage de leur amitié qu'un témoignage de leur faiblesse : c'est ainsi que le pécheur est dépouillé de tout; dépouillé des biens de la nature, dépouillé des biens de la fortune, dépouillé des biens de la grâce. Je finis par cette partie : renouvelez vos attentions.

TROISIÈME POINT.

Qu'une âme est heureuse qui garde fidèlement le dépôt qui lui a été confié; ce qui lui appartient est en assurance. Mais quel est son malheur si, négligeant ses devoirs, elle donne entrée au péché? Il la traite avec la même dureté qu'un fier vainqueur exerce sur un malheureux vaincu; il emporte les armes qui faisaient sa confiance, il partage ses dépouilles; terrible dénûment! Ces armes sont les bonnes œuvres. Pendant que l'homme est revêtu de la grâce, il est semblable à ces généreux Machabées qui voyaient marcher à leur tête un ange qui tenait une lance à la main et comme prêt à frapper; mais tombé dans le péché, il est peu différent de ces infortunés Hébreux qui ne trouvaient nulle épée pour repousser leurs ennemis. Sortons du sens figuré : la grâce est le principe du mérite, et le péché l'anéantissement de la grâce. Péché qui flétrit l'éclat des bonnes œuvres que l'on a faites; péché qui anéantit la valeur des bonnes œuvres que l'on fait; péché qui diminue la facilité des bonnes œuvres que l'on fera. Éclat des bonnes œuvres passées flétri par le péché; valeur des bonnes œuvres présentes anéantie par le péché; facilité des bonnes œuvres à venir diminuée par le péché. Comment cette ville si pleine de peuple est-elle maintenant si solitaire, si désolée? demandait le prophète Jérémie dans ses gémissements. La maîtresse des nations, la princesse des provinces, l'idée de toute la beauté, le miracle de tout l'Orient, n'est plus connaissable; portes rompues et murailles renversées, palais abattus, temple profané. Sion qui portait tant de charmes et tant de douceurs est sans attraits et sans agréments; ce n'est plus qu'une veuve désolée, qu'une ombre errante, qu'un vain fantôme; les rayons de la gloire qui la couronnaient ne l'accompagnent plus; ses ennemis ont étendu leur main sur ce qu'elle avait de plus désirable : elle était, elle n'est plus. Même figure, même vérité dans le prophète Ezéchiel, chapitre XXVIII. O Tyr! qui par votre grand commerce sur la mer avez comblé de biens tant de nations différentes; qui par la multitude de vos richesses et par l'abondance de vos peuples avez enrichi les rois de la terre, vous êtes brisée, vos trésors sont au fond des eaux, et tout ce que vous aviez est tombé et a péri avec vous. Prince si glorieux, mais à présent si humilié, vous avez été dans les délices du paradis de Dieu; votre vêtement était enrichi de toute sorte de pierres précieuses; tout avait été employé pour rehausser votre éclat, vous étiez parfait en beauté jusqu'à ce que l'iniquité ait été trouvée en vous. Saint Ambroise, pour rendre encore cette vérité plus sensible, rapporte l'exemple d'une vierge qui n'avait pas été fidèle, et il s'adresse à son cœur pour la toucher. Par où commencerai-je? que dirai-je le premier? que réserverai-je pour le dernier? Parlerai-je des biens que vous avez perdus, ou pleurerai-je les maux que vous avez trouvés? Vous étiez distinguée comme l'argent, et vous êtes confondue avec la boue; vous éclatiez comme l'or, et vous êtes ternie comme la terre; vous étiez comme une clarté lumineuse dans la maison de Dieu, et votre lumière s'est éteinte; vous marchiez comme la colombe, vous rampez comme le serpent. Malheur à vous, misérable! encore une fois, malheur à vous, qui pour un plaisir si court avez perdu de si grands biens. Le sanglier de la forêt est sorti, et il vous a dévorée. Fut-il jamais une telle désolation, un tel saccagement? Eussions-nous porté le cilice des années entières, couvert de cendre notre pain, détrempé notre vin avec l'absinthe, réuni toutes les austérités ensemble, nous n'avons pas plutôt péché qu'une si riche mois-on est mortifiée.

J'avoue que les dons de Dieu sont sans repentir; mais ne dit-il pas par la bouche du prophète Ezéchiel, chapitre XVIII : Si le juste se détourne de sa justice et qu'il vienne à commettre l'iniquité, toutes les bonnes œuvres qu'il aura faites seront oubliées, et toutes celles qu'il fait dans ce déplorable état sont de nulle valeur; semblables à ces chasseurs qui courent tout le jour sans rien avoir, à ces pêcheurs qui travaillent toute la nuit sans rien prendre, à ces laboureurs qui sèment beaucoup sans rien recueillir. Prenez bien mes paroles, je ne dis pas : Autant d'actions autant de péchés. Wiclef se l'était imaginé, mais il a été condamné par le concile de Constance; et n'est-ce pas un article de foi que quelque malice qu'il y ait dans le péché, il ne va pas jusqu'à faire changer de nature aux bonnes œuvres? Raison de saint Augustin : Dieu commande à l'homme, en quelque état qu'il se rencontre, de l'honorer, de le prier, de le servir, de le revêtir dans la personne des pauvres, d'assister les malades, de consoler les affligés, d'oublier les injures, de rendre justice, d'a-

voir de l'équité; et si ces actions faites dans un état de péché étaient mauvaises, il faudrait conclure que Dieu ordonnerait ce qui serait défendu. Monstrueuse conséquence; cette précaution prise, je dis avec toute l'Eglise que bien qu'un pécheur fasse des actions de vertu, elles ne lui acquièrent aucun degré de mérite pour le ciel, le principe en étant vicié. Il faudrait être dans la grâce, et l'on est dans le péché; il faudrait être uni à Dieu, et l'on en est séparé. Etrange vérité, et qui fait disparaître tout ce qu'on estime, qu'on prise, qu'on exalte dans le monde. Je ne parle pas seulement des païens, ni des hérétiques, ils n'ont pas la foi; je n'entre pas même dans le palais des grands, où l'on se donne tant de licence; l'on ne s'y propose que de plaire aux princes, sans se mettre en peine de plaire au Souverain qui fait les rois; je ne parle que des chrétiens pécheurs, et je dis que si le péché ruine le principe du mérite qui est la grâce, combien d'actions qui paraissent louables et qui sont sans valeur? combien de personnes qui passent pour avoir de la probité, de la droiture, de la modération, de l'humanité, et n'en retirent aucun fruit pour l'éternité, leurs œuvres n'étant pas marquées au sceau de l'esprit de Dieu? Nuées sans eau, que les vents emportent de tous côtés, arbres morts, fruits agrestes, plus anéantis que le néant même, plus vains que la vanité même; plus méprisables que la poussière même. La cendre devient précieuse entre les mains de Dieu; mais quel usage peut-il faire des pécheurs? Le péché est un feu qui dévore jusqu'à une perte entière, et qui extermine jusqu'aux moindres rejetons. Caïn offrait au Seigneur des fruits de la terre; Abel offrait aussi des premiers-nés de son troupeau; offrandes semblables, mais succès différents; le Seigneur regarda favorablement Abel et ses présents, remarque le quatrième chapitre de la Genèse; mais il ne regarda pas Caïn et ses sacrifices avec la même complaisance. Pourquoi? c'est que l'un marchait dans l'innocence de son cœur, et que l'autre s'abandonnait à la noirceur de son envie. Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé de crimes, à la race corrompue! c'est la menace d'un Dieu par la bouche d'Isaïe. Tout m'est en abomination, je ne vois qu'iniquité en vous; mais voulez-vous que je m'apaise, lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées; cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien; c'est la conséquence que vous devez tirer. Ne dites pas: Si étendant mes mains vers Dieu, il détourne ses yeux de moi; si multipliant mes prières, il n'écoute pas mes vœux; que me sert de le prier, de l'adorer? Buvons, mangeons, satisfaisons nos sens, décrions l'un, opprimons l'autre; laissons les sacrifices sans assistants, les pauvres sans secours. Reconnaissez plutôt avec saint Thomas, question quatorze, article quatrième de son Supplément, que si toutes les bonnes œuvres que vous faites en péché ne sauraient vous acquérir les biens du ciel, elles peuvent du moins vous mériter les biens de la terre, vous disposer à la grâce, vous accoutumer à la vertu. Je vous en donne des exemples. La grandeur des anciens Romains ne fut-elle pas la récompense de leur sagesse, n'ayant commencé à déchoir qu'après que les vices des vaincus eurent porté leur corruption dans l'esprit et dans le cœur des vainqueurs. Le fer se mêla avec l'argile, les fondements de la monarchie furent ébranlés. Comment le prophète Daniel parlait-il à un roi idolâtre? Rachetez vos péchés par des aumônes; ayez pitié des pauvres, peut-être que Dieu aura pitié de vous. Le baptême de Jean ne donnait pas la grâce, mais il disposait à la recevoir; c'est ce qui en faisait le prix, et c'est ce qui est écrit pour nous instruire. J'ajoute qu'il se trouvera peut-être quelque charitable avocat qui présentera vos actions à Dieu, qui, par elles-mêmes, à cause du péché, sont dans l'impuissance de s'élever jusqu'à son trône. La main du pauvre à qui vous faites quelques aumônes les portera devant le trône de la miséricorde, pour solliciter votre conversion. L'église même que vous aurez réparée et enrichie s'intéressera pour votre salut. Les anciens des Juifs qui étaient à Capharnaüm s'adressèrent au Fils de Dieu et le supplièrent instamment en faveur du centurion. Si l'idolâtrie où il était engagé ne méritait pas un miracle, au moins, dirent-ils, jetez les yeux sur les biens dont il nous comble, il est affectionné à notre nation, et lui-même nous a fait bâtir une synagogue. Intercession qui fut assez puissante pour lui obtenir une grâce dont il était indigne par lui-même.

Les bonnes œuvres ne doivent pas s'interrompre sous prétexte qu'on est pécheur. De là le Fils de Dieu voyant un des scribes qui lui avaient répondu de bon sens sur le précepte de la charité, lui dit: Vous n'êtes pas éloigné du royaume des cieux. Cet homme ne pratiquait pas encore ce qu'il disait, mais ces paroles étaient comme des dispositifs à ses actions. La fumée n'est pas la flamme, mais elle en est l'avant-coureur. Il n'est pas difficile d'allumer un flambeau qui fume encore; et il est aisé de convertir un pécheur qui s'étudie aux bonnes œuvres. Celui qui commence à faire le bien pourra ne pas tarder à s'abstenir du mal. Une bonne parole vous portera à une bonne action; un livre pieux vous inspirera de pieuses pensées; et voyant les autres marcher dans la voie étroite, vous apprendrez à vous éloigner de la voie large. A force de se rendre vertueux, quoique l'on soit pécheur, l'on prendra la résolution de renoncer au péché pour profiter de la vertu. Il en sera comme de ces modèles qui, n'étant plus d'usage après que l'ouvrage est fini, n'ont pas laissé de lui avoir servi de règle. La comparaison n'est pas encore assez juste; on rompt le modèle; mais Dieu nous assure par le prophète Joël, chapitre second, qu'il nous rendra les fruits des années que nous aura fait perdre la sauterelle, symbole du péché. Si toutes ces raisons ne vous suffisent pas pour vous en-

gager à le détruire, pensez aux difficultés que vous éprouverez dans la pratique des bonnes œuvres, quoique vous ayez recouvré la grâce que vous aviez perdue.

Ah! médite saint Augustin, s'il demeure toujours en nous un certain penchant qui nous pousse au mal presque malgré nous et qui, étant un reste du péché originel, est la source et la semence de tous nos maux, que ce poids de la cupidité aura reçu de force, par les péchés que nous aurons commis! Une partie de nous-mêmes nous élèvera à Dieu, et l'autre nous rabaissera vers les choses créées. Ici notre volonté s'assujettira à la loi; là elle nous révoltera contre la loi même, et par une nouvelle, mais malheureuse inclination que tant de péchés volontaires nous auront laissée, nous nous égarerons souvent de la voie sainte que nous devrions suivre. Vos expériences, vos tristes expériences vous en apprennent plus que je ne pourrais vous en apprendre, et il ne me reste, pour finir, que de vous porter à faire utilement la même réflexion que fit autrefois un malheureux prince, après s'être séparé du sein de l'Eglise : Hélas! qu'avons-nous fait? quel est notre malheur? nous avons tout perdu. Que de pertes par le péché! Biens de la nature ruinés, biens de la fortune dissipés, biens de grâce anéantis. Biens de la nature ruinés par le péché : vie défaillante, raison obscurcie, volonté affaiblie. Biens de la fortune dissipés par le péché, étant presque impossible que le pécheur soit constamment riche, universellement estimé, sincèrement aimé. Biens de la grâce anéantis par le péché; il flétrit l'éclat des bonnes œuvres que l'on a faites; il annulle la valeur des bonnes œuvres que l'on fait, il diminue la facilité des bonnes œuvres que l'on fera. Voulons-nous à l'avenir éviter tant de pertes, ayons autant d'horreur du péché que de la rencontre du serpent. Que dis-je autant d'horreur? le serpent ne peut nuire qu'au corps, mais le péché nuit au corps et à l'âme, pouvant précipiter l'un et l'autre dans les enfers. Si nous avons péché, ne péchons plus. La courte durée de nos jours n'est-elle pas assez diminuée? voudrions-nous encore la diminuer davantage par nos péchés? Notre entendement n'est-il pas déjà assez obscurci? voudrions-nous encore y ajouter de nouvelles ténèbres par nos péchés? Notre liberté n'est-elle pas déjà assez faible? voudrions-nous encore l'engager dans de nouveaux liens par nos péchés? Nous flattons-nous de trouver des richesses, des dignités, des amis malgré nos péchés? un pécheur ne peut jamais compter sur ces sortes de biens, et tôt ou tard ils tournent à sa ruine, à sa confusion, à son malheur; tout ce qu'il peut même faire dans l'ordre de la grâce ne lui sert de rien, le principe en étant corrompu. Faites, Seigneur, que dans cette persuasion nous cessions d'être pécheurs pour commencer à devenir justes, afin de pouvoir mériter cette couronne de justice que vous nous avez préparée dans l'éternité des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR LES PEINES DU PÉCHÉ DANS L'ENFER.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor*, V).

Il est facile de remarquer que le nombre des pécheurs va toujours en augmentant, mais il n'est pas aisé d'en connaître la véritable cause. Est-ce le malheureux penchant de la nature? est-ce l'attrait trompeur du vice? est-ce le funeste emportement de la passion? J'avoue que nous avons au dedans de nous-mêmes une loi de chair qui combat contre celle de l'esprit, mais elle n'est point si forte que nous ne puissions la vaincre; et tous les jours ne savons-nous pas la réprimer, lorsqu'il s'agit de quelque léger intérêt? Je reconnais que le charme du vice est capable de surprendre, je n'ignore pas aussi que son effet le plus naturel est d'inspirer bientôt du dégoût. J'attribuerais ce désordre à la passion presque toujours violente, si je ne prenais garde que la fureur se modère avec le temps. A bien examiner nos mœurs, nous trouvons que cette fatale inondation du péché vient des fausses idées qu'on se fait des peines qui l'accompagnent et qui le suivent. Celles de cette vie étant pour la plupart communes aux bons et aux méchants, ne font pas sur l'esprit une impression assez vive; il faut pour toucher le cœur parler de celles qui attendent les seuls réprouvés dans les enfers. A ce mot d'enfer, concevez un profond abîme de la souveraine misère, un comble affreux de tous les malheurs, un lieu, un triste lieu où l'horreur saisit, la douleur pénètre, la rage transporte, où enfin le criminel renfermé avec la justice, souffre pour ses offenses sans pouvoir les expier par ses supplices. Esprit saint, qui êtes la lumière des aveugles comme vous êtes la force des faibles, éclairez-moi au milieu de ces horribles ténèbres que je sonde aujourd'hui; faites qu'il y ait autant d'ordre dans mon discours qu'il y a de confusion dans l'obscure prison qui en doit être le sujet; descendez avec moi dans le sein de la terre comme vous descendîtes dans le sein de la Vierge, dont je demande l'intercession par ces paroles : *Ave, Maria.*

Il y a un enfer, mais par quel étrange prestige y a-t-il encore des pécheurs? On menace, et personne ne se corrige, serons-nous toujours ingénieux à notre perte? ne serons-nous jamais sensibles à notre salut? Est-ce que l'amour ne suffisait pas pour nous retenir? fallait-il encore employer la crainte pour nous arrêter? du moins si l'une faisait ce que l'autre n'a su faire, notre sort serait tolérable; mais promesses et menaces, récompenses et châtiments, rien ne fait impression sur les esprits. Ces couronnes de roses que se forment les impies dans la Sagesse, ne leur donnent que de l'indifférence pour ces diadèmes de gloire qui sont préparés dans le ciel; ils s'attachent à ce qui flatte les sens, et passant de vanité en vanité,

ils descendent sans y penser dans les enfers ; applaudis où ils ne sont pas, mais tourmentés où ils sont, ils ont des épitaphes pompeuses et ils souffrent de cruelles douleurs. Nous sommes sans excuse, si nous ne devenons sages à leurs dépens. Saint Thomas enseigne que Dieu, pour punir les pécheurs, observe les mêmes mesures qu'ils ont gardées pour l'offenser ; et saint Augustin sur ce premier verset des psaumes, où le prophète proclame bienheureuse une âme qui sachant se réjouir sans dissipation, s'attrister sans abattement, acquérir sans injustice, posséder sans orgueil ; ni ne s'engage dans l'assemblée des impies, ni ne s'arrête dans la voie de l'iniquité, ni ne se repose dans la chaire de pestilence, remarque trois démarches du pécheur : la première est l'éloignement, la seconde est la réflexion, la troisième est l'attachement : *Abiit, stetit, sedit.* Eloignement de Dieu : *Abiit cum recessit a Deo.* Réflexion sur soi-même : *Stetit cum delectatus est peccato.* Attachement à la créature : *Sedit cum in superbia confirmatus redire non potuit.* Jusqu'à quand les enfants des hommes auront-ils le cœur appesanti ? aimeront-ils toujours la vanité, toujours chercheront-ils le mensonge ? Ils disent : Rompons les chaînes qui nous retiennent dans le devoir, et rejetons le joug qui nous soumet à l'obéissance. Celui qui habite dans le ciel se rira d'eux, et le Seigneur les traitera dans l'enfer comme ils le traitent sur la terre. Ils s'éloignent de Dieu par la plus injuste de toutes les séparations, Dieu s'éloignera d'eux par le plus terrible de tous les divorces. Ils s'appliquent aux désordres par la plus détestable de toutes les pensées, Dieu les appliquera au péché par la plus affligeante de toutes les réflexions. Ils s'attachent à la créature par le plus énorme de tous les commerces, Dieu les attachera au feu par le plus rigoureux de tous les supplices. S'éloigner du souverain bien, s'entretenir dans ses pensées, s'attacher à la créature ; bonheur apparent des mondains dans cette vie : mais être éloigné du souverain bien ! appliqué à ses pensées, attaché aux créatures, malheur véritable des damnés dans l'autre vie. Qu'est-ce qu'un damné ? c'est un malheureux percé par ses désirs. Qu'est-ce qu'un damné ? c'est un malheureux occupé de ses pensées. Qu'est-ce qu'un damné ? c'est un malheureux tourmenté par ses attachements. Le désir, la pensée, le feu ! Juste punition de l'âme réprouvée. Le désir, la pensée, le feu. Partage naturel de mon discours.

PREMIER POINT.

Les philosophes se sont égarés lorsqu'ils ont parlé de la souveraine félicité de l'homme ; mais ils n'ont pas été plus raisonnables, quand ils ont expliqué l'essence de son extrême misère. Les uns ont dit que les richesses rendaient heureux, et que la pauvreté rendait misérable ; les autres ont cru qu'avec les honneurs on avait de quoi se satisfaire, et que dans l'humiliation, il était impossible d'être content. Vous pouvez vous consoler, si vous avez de la santé, soutenaient ceux-ci ; mais vous êtes à plaindre, si vous languissez par la maladie, répondaient ceux-là. Un courtisan est-il aimé de son prince, rien ne lui manque, assuraient plusieurs ; mais se voit-il éloigné de son palais, tout le dégoûte, se persuadaient les plus éclairés. Je suis surpris que ces grands hommes, convaincus qu'ils étaient de l'existence d'un Dieu et de ses perfections infinies, n'aient pas établi le souverain bien dans sa possession et le souverain mal dans sa perte. L'étude qui faisait leur occupation ordinaire ne devait-elle pas leur avoir appris que ni les richesses, ni les honneurs, ni la santé, ni la fortune, ne pouvaient faire des heureux ; comme ni la pauvreté, ni le mépris, ni la maladie, ni la disgrâce, ne pouvaient faire des misérables ? Malheur à l'âme qui a été si téméraire que d'espérer qu'en vous abandonnant, ô mon Dieu, elle aurait quelque chose de meilleur ; elle en a fait la funeste expérience, elle s'est tournée de tous côtes, elle a goûté tous les plaisirs, jeux, spectacles, promenades, visites, délicatesse, enjouement ; rien ne manque, et elle s'est aperçue, mais trop tard, que si l'on ne vous possède, il est impossible d'avoir un moment de repos. Quelle triste science n'en ont point les damnés ! cet impénétrable chaos qui est entre Dieu et eux met tout en mouvement dans leur cœur ; poussés par leurs désirs, mais repoussés par leurs péchés, ils souffrent ce qu'on ne saurait bien pénétrer : désirs véhéments, désirs confus, désirs inutiles. Il n'est point de bourreaux plus cruels que les désirs, ils font autant de blessures qu'ils excitent d'ardeurs, a médité Tertullien : *Desiderium ulcerat dum movet.* Le prophète Daniel se trouve dans la faveur, pendant que les autres sont dans la disgrâce : il n'en n'est pas plus heureux ; ses désirs lui tiennent lieu de tourments, il en est le martyr : *Vir desideriorum* ; et abandonné à ces tyrans intérieurs, il souffre plus que s'il endurait toutes les morts.

Qui pourrait exprimer les désirs d'une âme réprouvée ? tout la presse de s'unir à Dieu : il est son créateur, elle est sa créature ; il voulait être son père, elle était née pour être sa fille ; il voulait être son époux, il n'a tenu qu'à elle d'être son épouse ; il voulait être son chef, elle devait être un de ses membres. Ah ! quelle violence de ne pas posséder un objet où l'on découvre tant de beautés ! Imaginez-vous une pierre détachée de sa voûte, quel fracas ne fait-elle point quand elle trouve des obstacles ? Figurez-vous un feu qui veut monter à sa sphère, de quels embrasements n'est-il point capable, lorsque son mouvement est interrompu ? Représentez-vous un fleuve dont le cours est arrêté par une digue, quels élèvements, quelle furie !

Je dis, imaginez-vous, figurez-vous, représentez-vous ; l'esprit ne peut s'élever jusqu'à comprendre la suspension fatale d'une âme séparée de son corps, mais qui ne sera jamais unie à son Dieu. Elle le connaît, elle le souhaite, elle s'en approche, elle s'en éloigne ; son cœur est comme le cœur d'un jaloux :

Dura sicut infernus æmulatio. Le propre de la jalousie, c'est de n'avoir point d'unité; un jaloux a de la douceur et de l'amertume, de l'amour et de la haine, de l'espérance, du désespoir, semblable à cet empereur qui voulait absoudre et condamner les chrétiens en même temps, ce que Tertullien appelle un arrêt confus : *O sententiam de necessitate confusam!* Un jaloux est tantôt dans la tranquillité, et tantôt dans la fureur; il se calme dans un moment, et il s'emporte presqu'aussitôt. Un damné désire, et ne désire pas; il veut, et il ne veut pas; il aime et il hait; toujours agité, jamais tranquille, il souffre du dedans il souffre du dehors; ses vœux se confondent et s'embarrassent, se contredisent et se combattent : *O sententiam de necessitate confusam!* Il en sera de cette âme malheureuse comme d'une brebis qui se trouverait déchirée par des loups différents, ou comme une lame de fer attirée d'un côté par un rocher aimanté, et détournée de l'autre par une machine violente; ou bien comme d'un vaisseau, tantôt élevé jusqu'aux nues par un vent impétueux, et tantôt précipité dans les abîmes, par un vent contraire. L'âme dit à Dieu: Je suis à vous; Dieu répond à l'âme: Vous n'êtes plus à moi; l'âme dit à Dieu : Je vous souhaite; Dieu répond à l'âme : Je ne vous souhaite plus. L'âme dit à Dieu: Je vous aimerai toujours comme souveraine justice; Dieu répond à l'âme : Je ne vous aimerai jamais comme épouse fidèle. Quoi! Seigneur, une si cruelle contradiction! Quoi! une contradiction éternelle! Vous attirez cette âme malheureuse, et vous la repoussez; vous l'attirez par la force de l'inclination qu'elle a reçue de vous, et vous la repoussez par la force de l'ascendant que la justice a mis en vous; vous l'attirez comme son premier principe et comme sa dernière fin, et vous la repoussez comme son juge et comme son ennemi. Votre colère, ô mon Dieu, aura-t-elle aussi ses miracles? Dieu pour former l'homme, unit la chair avec l'esprit; miracle dans la nature. Dieu pour racheter l'homme, unit une personne divine à une substance humaine; miracle dans la grâce. Dieu pour punir l'homme, unit le désir avec le désespoir; miracle dans l'enfer. Miracle dont l'âme qui en est le sujet se plaint avec le saint homme Job : *Mirabiliter me crucias.* Quoi! des miracles pour m'affliger! Qui a jamais rien entendu de semblable? L'âme dans cet état sera toujours comme un torrent qui cherche à se précipiter dans la mer, et que la mer rejette; elle sera toujours comme un rayon qui se presse de se réunir au soleil, et dont le soleil s'éloigne; elle se sera éloignée de Dieu malgré sa recherche, et Dieu s'éloignera d'elle malgré ses empressements; elle aura rompu toutes les liaisons qu'elle avait avec lui, et il coupera tous les liens qui l'attachaient à elle; il sera à son égard comme s'il n'avait jamais été pour elle; plus de promesses à espérer, plus de récompenses à recevoir.

Quel état plus déplorable! N'obtenir jamais ce qu'on souhaite, et souffrir toujours ce qu'on déteste; être uni à Dieu par la nécessité de son être, et se voir séparé de Dieu par le poids de son péché; se porter à Dieu par les efforts d'une volonté naturelle, et s'éloigner de Dieu par les mouvements d'une volonté mauvaise. Je n'ai pas assez de paroles pour en exprimer le combat; et vous n'avez pas assez de fermeté pour en soutenir le récit. Ayons recours au texte sacré, la pensée est commune, elle n'en est pas moins instructive. Absalon pour venger Thamar fait poignarder Amnon; mais craignant la colère de David, il se réfugie à la cour de Gessur; et quels honneurs ne reçoit-il point dans son exil? Ce n'est de jour en jour que fêtes nouvelles, il a lieu d'être content, et qui ne serait satisfait? Après quelques années de bannissement, il est rappelé, mais à condition qu'il ne verra pas son père. Dure condition; il s'en plaint à Joab : Si le roi, dit-il, se souvient encore de ma faute, qu'il me fasse mourir, la perte de ma vie me sera préférable à l'éloignement de sa personne. Il ne s'en était pas plaint auparavant. La vue de David est-elle un si grand bien pour causer un transport si surprenant? Il en a déjà souffert l'absence sans marquer tant d'inquiétudes. L'âme à présent paraît peu troublée de ne pas voir Dieu; il y a des sciences qui l'amusent, des richesses qui l'arrêtent, des grandeurs qui l'éblouissent, des plaisirs qui l'enchantent; tout contribue à en effacer le souvenir; mais n'étant plus attachée à un corps qui lui procurait ces fades consolations, et se trouvant en état de posséder Dieu, elle sèche de douleur de ne pas jouir de sa présence. Le violent Absalon n'était privé de la vue de David que pour un temps, et il était inconsolable; l'âme criminelle sera privée de la possession de Dieu pour une éternité; qu'est-ce qui la consolera? David n'était qu'un homme; sa présence ou son absence pouvait être indifférente; mais Dieu dont les perfections sont infinies, pourra-t-il s'éloigner sans produire dans l'âme une révolte générale? Il en sera comme d'un Etat dont les sujets méprisant l'empire de leur souverain, se dressent un trône à eux-mêmes dans leurs maisons particulières, prétendent y donner des lois selon leur propre caprice; quel trouble! quelle confusion! Là où tous veulent commander, où peut-être qu'il n'y a point de maître, personne ne voulant être sujet, on ne voit qu'opposition de sentiments, et telle est la triste agitation d'une âme réprouvée; ses passions soulevées l'agitent, la tourmentent, la confondent, la désespèrent: l'une ne veut pas céder à l'autre; toutes sont extrêmes, et le damné à la fureur de leurs mouvements souffre un supplice que la justice de Dieu a su lui préparer, mais que nous ne saurions concevoir. Heureux si nous étions dans l'impuissance de le sentir!

Pour avoir une idée moins confuse d'un tourment si cruel, remarquez que l'âme n'est pas seulement donnée en proie à ses passions, n'est pas seulement en butte à leur violence; mais encore qu'elle souffre sans

relâche, n'étant pas dans son pouvoir de les satisfaire. Ici faisant tous ses efforts pour gagner la faveur des grands, on peut parvenir aux honneurs que l'ambition recherche. Ici observant les démarches d'un ennemi, on peut trouver l'occasion d'en tirer vengeance; ici à force d'épargnes on peut satisfaire son avarice; mais dans l'enfer on est toujours dans la faim et toujours dans la disette, dans le désir et toujours dans le désespoir, ne vivant que pour toujours mourir, sans pourtant trouver la mort exorable à ses vœux. Saül perd la bataille, et désespérant de remonter sur le trône, il prie un Amalécite de lui donner la mort; le soldat obéit. Malheureux, que faites-vous, c'est au roi que vous ôtez la vie! Je le sais, et j'obéis d'autant plus volontiers, que je suis persuadé qu'après la perte que ce prince a faite, il ne peut survivre à son malheur : *Sciebam enim quod non poterat vivere post ruinam.* Une âme séparée de Dieu, où ne portera-t-elle pas ses regards inquiets pour chercher une main fatale qui la détruise : *Sta super me et interfice me;* j'ai perdu mon Dieu, et après cette perte le néant m'est plus avantageux que l'être : *Sciebam enim quod non poteram vivere post ruinam.* Mais Dieu qui fera avorter tous les désirs de cette âme malheureuse ne les accomplira pas sur cet article; il la conservera par sa puissance et rendra son mal sans remède. Un prince dans le bas âge se trouve dépouillé de ses Etats, la perte est grande, mais elle n'est pas sensible, il ne la connaît pas. Un homme risque sur mer, le vaisseau fait naufrage; il s'imagine que la charge n'est pas de conséquence; consolation facile. Une mère apprend la mort de son fils aîné arrivée dans une bataille; mais elle a d'autres enfants à substituer à la place du premier; douleur adoucie, mais remèdes inutiles à une âme qui a perdu Dieu, et qui l'a perdu sans ressource; lui sera-t-il permis d'ignorer cette perte ? Elle n'aura que trop de lumières. Peut-elle s'étourdir sur la légèreté de sa perte? Il y a un vide au dedans d'elle-même, qui lui dit qu'elle a perdu le principe de tous les biens. La substitution est-elle ici d'usage ? Rien ne peut entrer en comparaison avec Dieu. Quelles autres voies saurait-elle tenter? tout a disparu pour elle; plus d'honneurs pour l'ambitieux; plus de richesses pour les riches; plus de plaisirs pour le voluptueux : Dieu et l'âme; mais l'âme séparée de Dieu pour qui elle a des inclinations si violentes, sur qui elle a des droits si légitimes, avec qui elle a contracté des alliances si étroites, rien qui puisse la dédommager; et c'est ce qui fait son désespoir. Pourquoi pleurez-vous, demandaient certains soldats à ce lévite dont il est parlé dans le livre des Juges; il leur répond : Ne savez-vous pas le sujet de mes larmes? vous avez emporté mes dieux. Plus vives seront les plaintes de l'âme, se trouvant privée de Dieu; elle s'y portera comme au centre de son repos et n'y arrivera jamais; elle le souhaitera comme l'objet de ses vœux et ne le possédera jamais. Esaü, frustré de la bénédiction de son Père, dont il s'était flatté, ne trouva rien qui fût capable de le consoler; cependant une seconde bénédiction fut substituée à la première, comme pour étourdir sa douleur, la graisse de la terre, à la rosée du ciel; mais pour une âme qui aura perdu Dieu, nulle bénédiction; elle sera comme ces montagnes où il ne tombe ni pluie ni rosée. Elle se sera égarée dans les voies de son cœur; elle recevra le triste prix de sa malice; rien ne pourra la calmer; elle aura beau se plaindre, mais plaintes inutiles; elle fera des souhaits, mais souhaits infructueux.

Les désirs du pécheur périront, dit le texte sacré; que signifient ces paroles? Saint Chrysostome les explique.

Deux sortes de désirs excitent deux sortes de colères; l'âme qui se convertit à Dieu, désire l'apaiser; et pour le satisfaire, elle tourne toute sa colère contre elle-même, et désire efficacement de ne plus commettre le péché: de là saint Augustin définit le pénitent, un homme irrité contre lui-même : *Homo sibi iratus.* Il n'en est pas ainsi de l'âme réprouvée; la colère se terminera à la colère; la fureur n'aura point d'autre fin que la fureur; et quoique, selon le cours ordinaire de la nature, ces sortes de mouvements aillent à détruire les péchés, le désir du pécheur périra, il détestera le crime et ne pourra l'expier; il pleurera, mais sans fruit; il se repentira, mais sans mérite. Grand Dieu! c'est ainsi que vous punirez l'âme ingrate qui sera séparée de vous, malgré les faveurs dont vous l'aurez prévenue; elle vous connaîtra toujours aimable, mais elle ne pourra jamais vous aimer, à moins qu'elle n'aime en vous la justice que vous exercez en elle. Privée d'un bien qu'elle désire, qu'elle envie même à vos élus, je l'entends qu'elle s'écrie de la profondeur de ces abîmes : Puisse disparaître à jamais le moment qui me fit naître; jour affreux, effacez-vous de mon esprit; que l'univers se confonde; que tout périsse avec moi. Mais ce désir ne sera pas exécuté : *Desiderium peccatorum peribit.*

L'âme vivra toujours, pour toujours souffrir; elle sentira à tout moment, incorruptible et immortelle qu'elle est, la nécessité cruelle de survivre à son supplice. Insensibles à ces malheurs, nous sommes semblables à ces enfants qui perdent leur père à un âge où ils n'ont encore aucun discernement; du deuil ils se font un jeu, et la pompe funèbre leur paraît un spectacle agréable. Pauvres enfants! vous ne connaissez pas votre perte, vous la connaîtrez un jour, mais trop tard. L'âme réprouvée perd Dieu sans y faire réflexion; mais dans l'enfer, elle ne sera occupée que de cette perte. Le désir est son premier tourment; la pensée devient son second supplice; elle fera aussi la seconde partie de mon discours.

DEUXIÈME POINT.

Pendant que le pécheur converse avec nous, son cœur est un abîme impénétrable à nos yeux. On se perd quand on veut le sonder; les routes qui devraient nous le

faire connaître, nous le dérobent ; et comment pourrions-nous en pénétrer les secrets? lui-même n'en a pas une parfaite connaissance. Il est cet homme dont parle l'apôtre saint Jacques, qui, en passant, jette les yeux sur un miroir et oublie presqu'aussitôt les traits qui lui ont été représentés ; ils lui échappent ou il les met dans un faux jour, qui les rend méconnaissables. Les choses changeront de face dans l'âme d'un damné : ce ne sera plus un esprit aveuglé par l'erreur, une liberté affaiblie par les rechutes, des objets déguisés par les passions : tout deviendra lumières ; l'âme se connaîtra pour s'accuser et s'accusera pour se punir ; elle se connaîtra sans pouvoir divertir son attention, elle s'accusera sans pouvoir justifier ses désordres, elle se punira sans pouvoir affaiblir sa colère. Connaissance réfléchie sans dissipation ; accusation sincère sans déguisement; punition rigoureuse sans faiblesse : supplice de l'esprit, aussi terrible que celui du cœur. Je ne m'arrête pas à examiner si l'homme a été bien défini lorsqu'on a dit de lui que c'est une substance qui pense, il me suffit de savoir qu'il doit toujours penser et qu'il pensera toujours. Un vindicatif qui veut pousser son ressentiment, roule dans son esprit les funestes moyens de pouvoir réussir dans sa cruelle entreprise. Un sensuel a-t-il dans le cœur une passion qu'il désire assouvir, il s'occupe à inventer des crimes que la seule concupiscence n'a jamais inspirés ; il se met à la torture pour surprendre un surveillant, pour ménager les occasions. Une femme est-elle entêtée de plaire, elle rêve jour et nuit à relever les faibles agréments d'une beauté pernicieuse, derniers indices d'une chasteté mourante. Un envieux est-il rongé par son envie, il ne s'entretient que du détestable secret de former des accusations, de suborner des témoins, de concerter des médisances, de répandre des calomnies. Un avare prétend-il s'enrichir, sa tête est remplie de tous les expédients qu'il croit lui être avantageux, et ce n'est qu'à force de s'y appliquer qu'il découvre les artifices propres à mettre en œuvre pour réussir. Exemple autorisé par la parabole du receveur dont il est parlé dans le chapitre seizième de l'Evangile, écrit par saint Luc. Accusé devant son maître d'avoir dissipé ses biens, il raisonne en lui-même : Que ferai-je? quel parti prendrai-je? je ne puis vivre à moins que de labourer la terre ou de mendier mon pain ; l'un et l'autre me sont impossible. Je sais ce que je ferai afin que, quand je serai hors d'emploi, il y ait des gens qui me reçoivent chez eux : j'ai entre les mains les papiers et les titres de mon maître, je les falsifierai.

Mais si le pécheur sur la terre est un homme à réflexion pour commettre le péché, ces réflexions dans l'enfer seront encore plus vives pour le connaître ; il le connaîtra sans confusion de lieux, sans succession de temps, sans artifice d'amour-propre, et il lui arrivera, pour ne l'avoir pas expié, ce qui arriva aux Israélites pour n'avoir pas détruit les Cananéens. Ces ennemis épargnés furent comme des clous dans leurs yeux et des lances dans leurs côtés, selon l'expression du Saint-Esprit, chapitre trente-troisième du livre des Nombres. Cruel et funeste spectacle que l'âme ne pourra éviter ! et comme si sa propre connaissance ne suffisait pas, Dieu y ajoutera la même lumière dont il était animé lorsqu'il la jugea. Il aura distingué le nombre, la qualité, les circonstances de ses péchés ; elle les distinguera également sans pouvoir en effacer le souvenir ; ils seront écrits dans son cœur avec des caractères si frappants, qu'il ne lui sera pas possible de les méconnaître ; ils auront passé dans le temps, dit saint Bernard, mais ils n'auront point passé avec le temps ; ils ne subsisteront plus dans le pouvoir de les commettre, mais ils subsisteront dans la force de les représenter ; ils ne seront plus dans la main, mais ils seront dans l'esprit ; et cette connaissance sera comme une roue d'où l'âme réprouvée ne pourra jamais sortir. Les pécheurs ici-bas font comme un cercle de leurs péchés, a pensé le roi-prophète dans le onzième de ses psaumes : *In circuitu impii ambulant.* Quand on fait voyage, on ne revient pas toujours dans les mêmes lieux par où on a passé, on peut prendre une autre route ; mais lorsqu'on se promène, après avoir parcouru un certain espace, on revient sur ses pas ; et telle est la conduite des pécheurs, des crimes heureux les invitent toujours à de nouveaux crimes, comme une promenade agréable convie toujours à la faire durer aussi longtemps qu'il est possible. Voyez le dénaturé Caïn, il passe de la jalousie à la haine, de la haine à la trahison, de la trahison au plus barbare fratricide ; il est toujours dans la même circonférence : *In circuitu impii ambulant.* Voyez l'aveugle Salomon, il se prosterne devant des idoles de pierre, après avoir adoré des idoles de chair; circulation du péché : *In circuitu impii ambulant.* Voyez l'ingrat Jéroboam, il n'érige le veau d'or que pour continuer son idolâtrie : *In circuitu impii ambulant.* Voyez l'impie Nabuchodonosor, il ne fait élever un colosse monstrueux que pour nourrir son impiété criante ; à un faux culte succède une ambition démesurée : *In circuitu impii ambulant.* Voyez le sacrilége Balthasar, après avoir enlevé les vases sacrés, il les fait servir à ses débauches : *In circuitu impii ambulant.* Voyez le perfide Judas, il passe de l'avarice au murmure, du murmure à la trahison, de la trahison à la rage, de la rage au plus funeste désespoir : *In circuitu impii ambulant.* Examinez tous les âges, le mensonge suit l'injustice, et pour assurer le mensonge, on emploie le parjure : *In circuitu impii ambulant.* Déréglements continuels, perpétuels désordres ; on peut les détester, mais on y demeure toujours ; on s'en confesse, on y retombe. Il en est comme d'un homme qui, pour donner le mouvement à une roue, va de degrés en degrés, sans trouver la fin de sa course. Saint Paul l'a remarqué dans son Épître aux Romains, parlant de ces gens

qui, abandonnés à un sens réprouvé, allaient de crime en crime, fornication, avarice, envie, médisance, querelles, perfidies ; gens sans discipline, sans amitié, sans fidélité, sans compassion ; cercle de péchés : *In circuitu impii ambulant.* Prophète, vous l'avez vue cette roue, et vous l'avez vue accompagnée d'une voix de tonnerre : *Vox tonitrui tui in rota ;* le pécheur réprouvé la verra aussi, il en sera même le premier mobile ; roues à plusieurs faces, une roue au milieu de l'autre ; la roue du péché enchâssée, pour ainsi dire, dans la roue de la peine; le péché paraît sous ses propres couleurs, et non plus sous des couleurs étrangères.

A présent, de combien d'enveloppes est-il couvert ? L'avare déguise son avarice sous un prétexte de ménagement, le libertin masque ses commerces secrets de l'apparence d'une amitié honnête, le superbe colore son ambition d'un titre de bienséance, le sensuel s'imagine de la nécessité où il n'y a que de l'intempérance, le concussionnaire appelle compensation légitime ce qui n'est qu'usurpation inique. Le voile sera levé : *Auferetur velamen ;* voile de malice : *Velamen malitiœ*, disent saint Pierre et saint Chrysostome ; voile qui recèle, pour ainsi dire, le péché ; mais voile qui sera comme arraché au pécheur ; il le verra, il y sera fixé. En vain, comme divisé en mille pensées confuses, voudra-t-il changer d'objet ; il sera toujours arrêté à son péché et, dans ce pitoyable état, il sentira une honte qui, pour être secrète, n'en sera pas moins violente.

La raison fait toute la grandeur et l'excellence de l'homme ; et lorsqu'on découvre qu'on a foulé aux pieds cette raison, qui seule nous distingue des brutes, et qu'on a péché contre elle, on se trouve abattu sans ressource, on a honte de se voir dans une situation si peu conforme à sa dignité. Je rougirais de pécher, quand même je saurais en obtenir pardon, et que je serais persuadé que mon iniquité demeurerait dans de si épaisses ténèbres, que jamais il n'en serait parlé; ce qu'elle aurait d'infâme me couvrirait de confusion, disait un ancien; et de là que doit penser une âme chrétienne, lorsqu'elle a offensé son Dieu aussi bien que sa raison? Le pécheur verra son péché comme une offense audacieuse contre le meilleur de tous les souverains, comme une ingratitude noire contre le plus libéral de tous les bienfaiteurs, comme une révolte outrée contre le plus obligeant de tous les maîtres, comme une opiniâtreté insolente contre le plus tendre de tous les pères : *Videbit.* Il le verra sans pouvoir l'excuser, le déguiser, l'affaiblir, le pallier comme il faisait autrefois : *videbit.* Il le verra dans l'impuissance d'apporter pour prétexte l'âge, l'occasion, la faiblesse, le penchant, la coutume : *videbit ;* et à cette vue, remords, frayeurs, agitations, chagrins, tout le saisira : *et irascetur ;* il s'irritera contre sa révolte, son ingratitude, son aveuglement : *et irascetur;* il s'irritera contre ses faux amis, ses lâches adulateurs, ses domestiques trop fidèles : *et irascetur.* Le pécheur se verra avec toute la difformité de son crime, et toute sa fureur se tournera contre lui-même: *et irascetur.* Pointes de la conscience, vous semblerez vous affiler pour le percer : ce ne seront pas de simples remords ce seront des tigres animés ; ce ne seront pas de légères plaintes, ce seront de terribles désespoirs : *Peccator videbit et irascetur.* Ah ! trop famélique Esaü, fallait-il pour un peu de légumes vendre votre droit d'aînesse? Ah! trop dédaigneuse Vasthi, fallait-il par votre fierté vous attirer la disgrâce de votre époux ? Ah! trop infortuné Jonathas, fallait-il pour un rayon de miel vous exposer à un arrêt de mort : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior.* Malheureux plaisirs ! Je ne vous ai possédés que de la pensée; je n'ai joui de vous qu'un moment, et j'en serai éternellement puni : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior.* Je n'ai entretenu qu'un désir; je n'ai lancé qu'un regard; je n'ai effleuré qu'une satisfaction légère : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior !* Ce chemin si doux en apparence, de combien d'épines était-il semé ? cet état de grandeur et de prospérité, de combien d'inquiétudes et de chagrins était-il accompagné ? ce degré de fortune qui m'a perverti, m'a-t-il coûté moins de peines et de fatigues, de contraintes, qu'on ne m'en demandait pour me sauver? il m'a infiniment plus coûté : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior !* Qu'étaient-ils ces biens que je poursuivais avec tant de fureur? Biens sans réalité, sans durée, sans appui : Biens sans saveur, sans tranquillité, sans repos : Biens incertains, inconstants, chèrement vendus : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior !* Je savais qu'il y avait un enfer; hélas! on m'en avait si souvent parlé. Ces auteurs profanes dont la lecture m'enchantait ne me l'avaient-ils pas marqué dans leurs écrits, et que n'en ont-ils pas dit ? Je n'ignorais pas ce que je devais faire pour l'éviter, et je ne l'ai pas fait : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior !* Qu'on soit inconsidéré en quelque rencontre, qu'on se laisse emporter un moment à la passion, il n'est pas étrange ; mais que durant toute la vie j'aie continué dans le dessein de souffrir l'enfer, plutôt que de renoncer au plaisir, est-il croyable ? Y a-t-il la moindre apparence ? puis-je avoir voulu me damner pour si peu de chose, et l'avoir voulu si longtemps, à moins que je n'eusse perdu l'esprit ? et si j'étais insensé, comme il fallait nécessairement que je le fusse, juste Dieu ! pourquoi me traitez-vous si durement ? *multiplicas iram tuam adversum me.*

Il y a certains échos dont le propre est de multiplier la voix ; image naturelle d'un pécheur damné: il se répète sans cesse : C'est par ma faute que je suis perdu. C'est par ma faute, pensée cruelle ! accablante réflexion ! C'est par ma faute, c'est par ma faute, c'est par ma faute; échos qui partez de la concavité de mon cœur, que vous êtes funestes de répéter si souvent les causes de mon malheur! Il en sera de ce ver rongeur comme de ces miroirs qui semblent faire sortir au-

dehors les objets qui leur sont présentés; exposons-nous un poignard à ces sortes de glaces, elles les tournent contre nous, comme si elles voulaient nous en percer. Illusion de l'optique, mais illusion qui trouvera sa vérité dans l'enfer. La main de Dieu y donnera le mouvement à celle de l'homme et tout ce qu'il y aura d'équité dans ce juge intègre se réfléchira dans ce miroir fatal; miroir bien différent de ceux qui parurent autrefois! L'homme dans la création fut fait à l'image de Dieu, il en représentait les plus beaux traits. Dieu dans l'Incarnation a été fait à l'image de l'homme; on pouvait dire de l'un ce qu'on disait de l'autre; mais hélas! dans l'enfer, l'homme criminel deviendra l'image d'un Dieu irrité. Justice de Dieu, qui reveillera les vifs sentiments que le péché avait assoupis; colère de Dieu, qui allumera l'indignation de l'homme. Il s'accusera, il se condamnera, il se punira, il saura l'endroit par où il sera plus sensible, et il y portera toute la rigueur dont il est capable. Feux d'enfer, quand vous seriez éteints; puissances des ténèbres, quand vous seriez enchaînées, ce ne sera que trop de l'homme contre l'homme même. Ah! la cruelle chose, quand le bourreau n'est pas différent du criminel, et que la justice lui ôtant son amour-propre, lui inspire autant de colère pour se déchirer que de lumière pour se connaître. Le damné, par la connaissance qu'il aura de lui-même, sera toujours en présence d'un objet qu'il voudra toujours fuir, et se souviendra incessamment de ce qu'il voudra continuellement oublier. Que dis-je, il se souviendra? ce ne sera pas un simple souvenir, il y a longtemps que l'Eglise a condamné la prétendue réminiscence de Platon. Mais je parle d'une image présente que Dieu formera lui-même, et à la lumière de ce divin flambeau tout sera horreur. Vérité qui trouve sa preuve dans le premier chapitre du prophète Ezéchiel; il nous représente le regard de Dieu comme un cristal affreux, nouvelle comparaison. Il s'agit de la gloire du Seigneur, pourquoi ne pas la faire voir sur un trône où il s'agit de sa colère? Ne serait-elle pas mieux exprimée par le tonnerre? D'ailleurs on dit un cristal transparent et non pas un cristal horrible; il y a du mystère. Il faut nous marquer que Dieu, pour punir le pécheur, imprimera dans son esprit des clartés si épouvantables, qu'il lui sera impossible de les soutenir.

Les juges d'Egypte pour punir les pères et les mères qui avaient tué leurs enfants, se contentaient de leur exposer durant dix jours les funestes spectacles de ces pitoyables cadavres à qui ils avaient ôté la vie après la leur avoir donnée. Je ne m'en étonne pas, il n'est point de plus cruel supplice que de produire à un meurtrier le corps sanglant d'un homme qu'il a massacré dans les ténèbres de la nuit. Qu'on ne me parle point de tous les autres supplices inventés pour le punir, cet objet, tout mort qu'il est, lui représente plus vivement l'idée de son homicide que ne pourraient toutes les informations des juges les plus éclairés et toute la fureur des bourreaux les plus impitoyables.

David après son péché semblait être livré à ce supplice quand il disait à Dieu : Je connais l'énormité de mon crime, il se présente continuellement à mes yeux, et toujours il se soulève contre moi. Que servait alors à ce prince d'avoir égorgé les ours, étouffé les lions, renversé Goliath, triomphé des Philistins, si Urie, qu'il avait si lâchement sacrifié, ne sortait point de son esprit : *Peccatum meum contra me est semper.* J'ai beau arroser mon lit par mes larmes, mortifier mon corps par un cilice, mêler mon pain avec la cendre, l'idée de mon péché n'en est pas moins récente : *Peccatum meum contra me est semper.* Je ne dis rien de ce dénaturé fils persécuté jour et nuit par l'ombre de sa mère qu'il avait fait mourir; mais que dirai-je de ce prince inhumain qui, ayant injustement ôté la vie à un magistrat intègre, croyait voir sa tête dans tous les plats qui lui étaient servis? Qu'est-il besoin de parler de cet autre empereur qui confessait en plein sénat que la vie était son plus grand supplice, agité qu'il était du souvenir de ses crimes?

Je me contente de cette réflexion : si les pécheurs dans cette vie souffrent de si épouvantables peines, quelles rages, quelles douleurs, quels supplices, ne souffriront point les réprouvés dans les enfers? Dieu excitant lui-même cette loi intérieure qu'il leur a donnée pour les redresser quand ils pèchent. Sans attendre d'être exposé à soi-même pour ne trouver dans cette vue qu'un malheureux désespoir, rappelons nos péchés à notre esprit dans une salutaire amertume; pensons aux années éternelles où le crime qui paraît aujourd'hui si agréable, deviendra alors si odieux. On en jugera, non plus comme aveuglé par ses passions, mais comme revenu de ses erreurs; non plus comme enchanté par les créatures, mais comme dépris de la vanité; on ne les aimera plus par une affection déréglée, mais on y sera attaché par de douloureux brasiers. Mon discours vous paraît long, mais pensez que je parle de l'éternité. Eternité de désirs, mais désirs sans succès. Eternité de réflexions, mais réflexions sans fruit. Eternité de feu, mais sans adoucissement. Je finis par cette partie.

TROISIÈME POINT.

Un ange propose à Esdras trois énigmes à expliquer. Il lui dit : Pesez le feu, mesurez les vents, rappelez le passé. Le prophète confesse son insuffisance pour y satisfaire. J'entreprends pourtant d'y répondre. N'est-ce pas avoir mesuré les vents que d'avoir examiné les désirs d'une âme qui sans cesse s'élance vers Dieu, et qu'elle ne possédera jamais? N'est-ce pas avoir rappelé le passé, que d'avoir marqué les inutiles retours qu'elle fait sur tant de faveurs qu'elle a reçues, mais qu'elle a négligées? Il ne me reste plus qu'à peser le feu et je distingue dans celui des enfers trois qualités : son activité, son étendue, sa durée. Son activité entre les mains toutes-puissantes de Dieu; son éten-

due dans toutes les facultés de l'âme ; sa durée pendant tous les jours de l'éternité.

De tout ce qui agit dans la nature, quoi de plus violent que le feu? Il fuse les pierres, il calcine les minéraux, il fond les rochers ; mais si dans son naturel ses effets sont si surprenants, quelle doit être son activité supérieure à sa sphère ?

Les éléments ne sont point si attachés à leurs formes que le Créateur ne puisse en disposer comme il lui plaît; semblables à un instrument de musique qui diversifie ses accords selon que les cordes sont touchées, les êtres entre les mains de Dieu peuvent avoir leur diminution et leur accroissement sans perdre l'harmonie qui leur est propre. Maître et modérateur de la nature, il agit avec un pouvoir souverain, et quels exemples en a-t-il donnés dans l'Egypte, selon qu'il est marqué dans le chapitre dix-neuvième de la Sagesse? Les animaux de la terre paraissaient changés en ceux des étangs, et ceux qui nageaient dans les fleuves paraissaient sur la terre. Le feu, surpassant ses qualités naturelles, brûlait au milieu de l'eau; et l'eau oubliant les siennes, n'éteignait point le feu. Prodige trop tristement renouvelé dans les enfers : une substance spirituelle y est donnée en proie à un élément matériel, non-seulement par une simple pensée ou par une dure captivité, mais par une action véritable et par une douleur effective, Dieu, s'il est permis de parler ainsi, soufflant sur les charbons pour proportionner les degrés du supplice aux péchés des coupables. De là saint Eusèbe Emissène, dans son homélie première sur l'Epiphanie, appelle le feu d'enfer un feu raisonnable : *Rationabilis exustio*. De là Minucius Félix, dans son Apologie pour les chrétiens, appelle le feu d'enfer un feu plein de sagesse : *Ignis sapiens*. De là Cassien, dans sa quinzième conférence, appelle le feu d'enfer, un feu d'enquêtes : *Ignis inquisitor*. De là Tertullien, dans le chapitre dix-neuvième de son Apologétique, appelle le feu d'enfer un feu riche en tourments : *Pœnarum thesaurus;* feu chargé de toute la vengeance des autres créatures ; feu dont les nôtres ne sont que l'ombre; cependant combien sont-ils terribles? Doutez-vous de la vérité de ce feu? Ecoutez comme le Saint-Esprit en parle : Le feu est allumé dans ma fureur, et pénétrera jusqu'au fond des enfers. C'est dans le chapitre trente-deuxième du Deutéronome. Le Seigneur interroge le juste et l'impie, il fera pleuvoir des piéges sur les pécheurs, le feu, le soufre et le vent impétueux des tempêtes, sont le calice qui leur sera présenté pour leur partage. C'est dans le psaume dixième. Vous les embraserez comme un four ardent, disait David à Dieu, votre colère les jettera dans le trouble, et le feu les dévorera. C'est dans le psaume vingtième. Malheur aux impies, le Tout-Puissant se vengera d'eux, et il répandra dans leur chair le feu et les vers, afin qu'ils brûlent et qu'ils se sentent déchirer éternellement. C'est dans le livre de Judith, chapitre seizième. L'assemblée des méchants est comme un amas d'étoupes, et leur fin sera d'être consumés par le feu. C'est dans le chapitre vingt et unième du livre de l'Ecclésiastique Nous voyons des gens qui ne s'occupent que des moyens d'opprimer le pauvre et de ruiner le peuple, étoupe destinée au feu : *Ecce stupa.* Nous voyons des maîtres accabler leurs domestiques sous le poid du travail et retenir leurs gages par un fonds d'iniquité et d'injustice, étoupe destinée au feu : *Ecce stupa.* Nous voyons des hommes vivre sur la terre comme s'ils n'y étaient que pour boire et que pour manger, étoupe destinée au feu : *Ecce stupa.* Nous voyons des femmes se conduire comme si le sommeil et le jeu étaient leur seule affaire, étoupe destinée au feu : *Ecce stupa.* L'étoupe n'est pas plutôt jetée dans le feu qu'elle en est toute pénétrée, et les pécheurs ne seront pas plutôt descendus dans les enfers qu'ils se verront tout en feu ; surprenante révolution, changement terrible! Dans cette vie ils s'habillaient avec mollesse, et dans l'enfer le feu leur servira d'habits; dans cette vie ils goûtaient des liqueurs à longs traits, et dans l'enfer ils souhaiteront une seule goutte d'eau sans l'obtenir; dans cette vie leurs plaisirs étaient choisis, et dans l'enfer leurs peines seront exquises; dans cette vie les concerts flattaient leurs oreilles avec douceur, et dans l'enfer les hurlements les flatteront avec amertume. Corps et âme, tout sera consacré à la douleur; sacrifice semblable à celui dont il est parlé dans le cinquième chapitre du livre des Nombres, où l'on ne versait ni huile ni encens. Plus de miséricorde à espérer, plus de prières à faire, quelle demeure! Ne voir que du feu, ne toucher que du feu, ne respirer que du feu! Qui de vous pourra demeurer dans un feu si violent? Qui d'entre vous pourra subsister dans les flammes éternelles? Sera-ce vous dont la vie est si sensuelle, la nourriture si délicate? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante?* Sera-ce vous dont les manières sont si efféminées, les airs si languissants? *Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis?* Demeurer dans une prison ardente, dans un sépulcre brûlant, vous ne le pourriez pas, vous ne le voudriez pas, et cependant, ô aveuglement des hommes! ils semblent n'oublier rien pour y descendre. La vengeance poussée si loin, la justice si cruellement vendue, les intrigues ménagées avec tant d'adresse, le jeu irrité avec tant de fureur, la flatterie soutenue aux dépens de la religion, la calomnie concertée malgré les lumières de la conscience, n'est-ce pas avoir dessein d'éprouver combien Dieu est juste, combien il est redoutable dans ses châtiments? En vain on s'étonne que le plaisir d'un moment soit puni avec tant de rigueur, mais après avoir méprisé pour un rien une grandeur infinie, n'est-ce pas s'être attiré un supplice sans fin? Se récrier contre l'éternité des peines comparées avec un moment de péché, ce n'est pas se souvenir de l'Incarnation du Verbe, et même c'est oublier la justice des hommes. Les rois de la terre

punissent pour toujours les outrages qu'on leur fait, et Dieu ne punirait que pour un moment les injures qu'il reçoit! où serait la justice? Un criminel convaincu est souvent condamné à une peine irrévocable, et un pécheur endurci ne serait pas brûlé par un feu éternel? Y aurait-il une juste proportion entre le péché et le supplice? Il a fallu une personne infinie pour effacer le péché sur la terre, il faut une peine infinie pour le punir dans les enfers. Le pécheur voudrait vivre éternellement pour éternellement pécher; la raison exige qu'une peine sans bornes réponde à une malice sans mesure. Que la pensée de cette éternité est puissante pour nous toucher, et que cet abîme où l'on se perd quand on essaie de l'approfondir, est capable de nous corriger! Être éternellement pénétré d'un feu qui dévore sans consumer, brûle et ne réduit point en cendres, découpe son aliment et ne diminue en rien sa nourriture! O rage! ô désespoir! ô éternité! quelle imagination assez forte pour en concevoir toutes les dimensions? O éternité, qui comprenez tous les temps et qui ne sauriez être comprise! O éternité, cercle inexplicable dont la circonférence est partout et dont on ne saurait rencontrer le centre! O éternité, serpent tortueux qui se replie sur soi-même! O éternité, fleuve immense qui coule sans cesse et qui retourne sans cesse sur ses pas! O éternité, monstre affreux qui a autant de têtes que de moments! O éternité, hydre fatale qui renaît de ses propres blessures! O éternité qui court toujours après soi sans pouvoir se joindre! O éternité, qui avez été, qui êtes, qui serez toujours et qui ne cesserez jamais!

S'il était vrai qu'on ne serait dans l'enfer qu'un jour, qu'un mois, qu'une année, qu'un siècle, peut-être pourrait-on concevoir l'état d'un damné. Mais dire qu'après avoir souffert autant de siècles qu'il y a de grains de sable dans tout l'Océan, c'est comme si on n'avait pas commencé à souffrir, et c'est n'avoir point d'autre parti à prendre que de s'écrier: ô éternité! Être toujours privé de Dieu, et jamais ne le posséder, ô éternité! Être toujours appliqué à son péché, et jamais ne s'en éloigner, ô éternité! Être toujours brûlé par le feu, et jamais n'en sortir, ô éternité! Toujours, jamais; quelles paroles! Toujours dans les douleurs, jamais sans douleur! O éternité! nous ne pouvons vous comprendre par la force de nos pensées; pourquoi ne travaillons-nous pas à vous éviter par la sainteté de nos actions? Faisons réflexion sur cette grande vérité, et prenons notre parti; voilà l'eau, voilà le feu; ici le ciel, là l'enfer; quelle alternative! grand Dieu! quelle alternative! L'homme peut-il avoir besoin de temps pour se déterminer sur un choix de cette importance; ou plutôt, qui est-ce qui le doit occuper durant toute la vie, que le soin d'une option qui doit faire sa destinée pendant toute l'éternité? Ou toujours heureux, ou toujours malheureux, notre sort est entre nos mains; choisissons, mais craignons de nous tromper dans notre choix.

SERMON VI.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le scandale.

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.

Heureux celui qui ne sera point scandalisé de moi. (*S. Matth., chap.* XI.)

Quel sujet a le monde de se scandaliser de Jésus-Christ? Mais quel sujet n'a pas Jésus-Christ de se scandaliser du monde? Il y a cette différence entre ces deux sortes de scandales, que quand Jésus-Christ paraît scandaliser le monde, c'est pour le sanctifier par l'efficace de sa doctrine; et quand le monde scandalise Jésus-Christ, c'est pour le corrompre par la malignité de ses exemples. Que dis-je, le corrompre? Le chef est incorruptible, mais ses membres peuvent être corrompus; et malheur au monde à cause de ses scandales: *Væ mundo a scandalis.* Maintenant que le Sauveur des hommes est assis à la droite de son Père; maintenant qu'il a soumis à son empire la tête orgueilleuse des empereurs; maintenant qu'il a gravé sur la fierté de leur front le signe de sa croix; maintenant qu'il ne reste plus personne qui ose insulter publiquement à la religion chrétienne, nous ne laissons pas de pousser des soupirs sur les désordres que nous voyons; désordres capables de nous percer le cœur, si nous sommes véritablement fidèles. J'avoue que nous n'endurons pas les mêmes tourments qu'ont endurés les saints; mais nous sommes peut-être plus cruellement persécutés par ce nombre infini de mauvais exemples qui nous investissent de toutes parts. Le saint homme Loth n'était point persécuté dans le corps, lorsqu'il demeurait au milieu de Sodome; on ne le condamna point à des exils ou à des proscriptions. Les péchés abominables de ce peuple étaient sa persécution, et c'est la nôtre. Dieu veuille que rien ne nous ébranle, et que dans cette rencontre, nous ne devenions pas nos propres persécuteurs. Demandons cette grâce par ces paroles: *Ave, Maria.*

La persécution des chrétiens contre l'Eglise, par leur mauvais exemple, est plus dangereuse que celle dont les tyrans l'ont attaquée, pour l'étouffer dans son berceau; plus funeste que celle dont les hérétiques l'ont traversée pour la troubler dans son progrès; plus terrible que celle dont l'Antechrist l'exercera pour l'anéantir dans la consommation des siècles. Ces différentes persécutions fortifient la foi, épurent la vertu, font des saints en faisant des martyrs; mais la persécution par le scandale a-t-elle rien de bon? ou plutôt tout n'en est-il pas mauvais? L'Eglise disait autrefois que pour être brune, elle ne laissait pas d'être belle: *Nigra sum, sed formosa;* elle était brune par la fureur des tyrans et par les erreurs des hérétiques; mais elle était belle par la constance et par la foi des véritables chrétiens. A présent, noirceur sans agrément, il s'en trouve peu qui ne combattent contre elle. Le mal se glisse partout et se répand partout, se plaît

saint Bernard : *Serpit putrida labes per omne corpus Ecclesiæ ;* mal d'autant plus dangereux qu'il est plus étendu : *Quo latius, eo desperatius ;* mal d'autant plus incurable, qu'il est plus intérieur : *Eoque periculosius quo interius.*

Si c'était un hérétique qui fît ouvertement la guerre à l'Eglise, on le retrancherait de la communion des fidèles, et peut-être que cette branche coupée deviendrait sans humeur, et n'infecterait plus par la malignité de ses fruits. Si c'était quelque étranger qui usât de violence, on se mettrait en garde; mais que fera l'Eglise à ceux qui la reconnaissent pour mère, et qui deviennent ses parricides? tous se disent ses amis, et ils la traitent en ennemis; tous sont ses domestiques, ils n'en troublent pas moins sa paix. Juste sujet d'une véritable douleur; n'y serons-nous jamais sensibles? Douleur amère dans la mort des martyrs, continue saint Bernard : *amara ;* douleur plus amère dans les combats des hérétiques : *amarior;* mais douleur très-amère dans la corruption des mœurs : *amarissima.* Qu'a-t-on vu ? que voyons-nous ? On a vu les apôtres, les martyrs, les confesseurs travailler de concert à l'embellissement de l'Eglise. Les apôtres, par leur zèle ; les martyrs, par leur sang ; les confesseurs, par leur miracles; le zèle des apôtres a étendu l'Eglise; le sang des martyrs a cimenté l'Eglise ; les miracles des confesseurs ont confirmé l'Eglise. Mais malheur au monde, à cause de ses scandales. Il s'oppose au zèle des apôtres, au sang des martyrs, aux miracles des confesseurs. Zèle d s apôtres, arrêté par les scandales du monde; sang des martyrs, étouffé par les scandales du monde; miracles des confesseurs, combattus par les scandales du monde. Trois outrages que le mauvais exemple fait à l'Eglise. Trois réflexions qui partageront mon discours.

PREMIER POINT.

Le Fils de Dieu ne s'est incarné qu'une fois pour le salut des hommes; et le démon, s'il m'est permis d'user de ce terme, s'incarne tous les jours pour la perte des âmes. Comme le Fils de Dieu se forma un corps dans le sein de la bienheureuse Vierge pour nous sauver, le démon se ménage des organes dans la personne de tous les pécheurs pour nous perdre, et à proprement parler, il n'y a que deux prédicateurs dans le monde, le Messie et le démon; celui-là nous instruit de tout ce que nous connaissons de bon, et celui-ci nous apprend tout ce que nous voyons de mauvais. Le Fils de Dieu choisissant ses apôtres, leur met des paroles dans la bouche et des actions dans les mains. Le démon voulant avoir aussi ses ministres, les rend également puissants en paroles et en œuvres, mission semblable, mais intention différente. Tout est plein d'évangélistes, tout est plein de corrupteurs; je trouve partout des chaires de vérité, je vois partout des chaires de mensonge. Les maximes du ciel sont publiées au loin, les maximes de l'enfer sont publiées de tous côtés, le Saint-Esprit abat les temples du démon, et le démon poursuit les temples du Saint-Esprit. Les apôtres armés de patience et de zèle combattent le démon qui est armé d'impiété et de malice; mais, ô malheur! l'ouvrage de ces grands hommes est comme détruit par le scandale des pécheurs. Divin feu qui avez soumis tant de peuples sous l'empire de la foi, vous êtes presque éteint par ceux mêmes qui devraient vous étendre. Où sont les bouches qui enseignent la vertu, ou plutôt où ne sont point celles qui persuadent le vice? Où sont les mains qui pratiquent la loi, ou plutôt où ne sont point celles qui en transgressent les maximes? Scandale de paroles, scandale d'actions, scandale opposé au zèle des apôtres, selon la définition qu'en donne saint Thomas. Le Fils de Dieu a donné plusieurs images du royaume des cieux qui, dans la pensée des Pères, se prend pour l'Eglise. Tantôt c'est une semence, tantôt c'est un arbre, tantôt c'est une assemblée de Vierges qui vont au-devant de l'époux, et il en compare les ministres, ici à un homme qui sort de son pays pour passer dans un climat fort éloigné du sien; là à un marchand qui va trafiquer dans un royaume étranger; souvent à un roi qui, non content de son royaume, en veut conquérir un autre. Les apôtres se sont répandus dans toutes les parties du monde, non pour en connaître les peuples, mais pour en réformer les mœurs; non pour s'enrichir de trésors, mais pour les combler de grâces; non pour les soumettre par la force des armes, mais pour les convertir par l'efficace du discours ; et de là saint Chrysostome les appelait la bouche de Jésus-Christ, ils l'ont fait connaître aux hommes, et ont excité l s cœurs à le suivre. Mais quelle bouche que celle des pécheurs? ce n'est rien moins que la bouche du démon par le scandale de leurs paroles. Disposés à la vengeance, ils disent qu'il est bon de se venger; entêtés de paraître, ils insinuent qu'il est glorieux de se distinguer; attachés à leurs intérêts, ils apprennent à se rendre riches, sans se mettre en peine si les richesses sont légitimes. Prédication presque continuelle dans cette chaire de pestilence dont a parlé le roi-prophète; et saint Basile les y représente assis pour débiter plus à leur aise des leçons plus contagieuses que la contagion même. Quelle langue plus contagieuse, qui dit que le jurement n'est qu'un ornement de langage, et qu'il n'y a que simple galanterie dans ce péché énorme que saint Paul nous défend de nommer? Quelle langue plus contagieuse, qui fait passer l'usure pour reconnaissance; le larcin pour salaire; l'intempérance pour soulagement ? Quelle langue plus contagieuse, qui donne à la duplicité des paroles, le nom de bagatelles ; au danger des entretiens, un titre de bienséance ; à la fureur des médisances, un esprit d'enjouement ? Quelle langue plus contagieuse, qui appelle une haine invétérée, un pur ressentiment ; une fraude criante, un détour agréable; une complaisance criminelle, une civilité empressée? Quelle langue plus

contagieuse, qui nomme doux ce qui est amer, bien ce qui est mal, ménagement ce qui est avarice, liberté ce qui est libertinage? Telle fut la langue de Pharaon, lorsqu'il commanda d'étouffer, dès leur naissance, les enfants mâles des Juifs. Telle fut la langue des Israélites, lorsqu'ils pressèrent Aaron de leur faire une idole. Telle fut la langue de Balaam, lorsqu'il persuada à Balac d'introduire les filles de Moab parmi les enfants d'Israël pour les engager à l'idolâtrie par l'impureté. Telle fut la langue de David, lorsqu'il fit entendre à Joab d'exposer à la mort le généreux Urie. Telle fut la langue de Jonadab, lorsqu'il porta Amnon à feindre une maladie, pour commettre un inceste. Telle fut la langue d'Achitophel, lorsqu'il poussa Absalon à violer le lit du roi. Telle fut la langue des femmes de Salomon, lorsqu'elles l'obligèrent de préférer leurs idoles au vrai Dieu. Telle fut la langue d'Aman, lorsqu'il détermina Assuérus à exterminer Mardochée et toute sa nation. Telle fut la langue de Jésabel, lorsqu'elle fabriqua un crime d'Etat contre Naboth pour le perdre et confisquer sa vigne au profit d'Achab.

Telle fut la langue d'Hérodias, lorsqu'elle anima sa fille à demander la tête de Jean-Baptiste. Telle est encore la langue de ces maîtres lorsqu'ils prétendent que leurs domestiques deviennent les ministres de leurs passions. Telle est la langue de ces juges, lorsqu'ils dictent des sentences capables de ruiner celui qui perd et celui qui gagne sa cause. Telle est la langue de ces pères, lorsqu'ils inspirent à leurs enfants de se conformer à le malice de leur cœur, ne les entretenant que de ceux qui s'avancent dans le monde et en parlant toujours avec éloge, sans leur parler jamais avec estime des personnes qui sont sincèrement vertueuses. Telle est la langue de ces compilateurs d'histoires qui, sous prétexte de divertir l'esprit, insinuent le vice, et dont la lecture est d'autant plus pernicieuse qu'on n'y soupçonne rien de mauvais; cependant combien de jeunes personnes se laissent aller à de mauvais commerces après les avoir lus dans de mauvais livres. Telle est la langue de ces faux plaisants, qui font des satires de ce qu'il y a de plus sacré et de plus saint, et s'imaginent que le discours devient languissant s'il n'est impie.

Les actions répondent aux paroles, selon la remarque de saint Chrysostome; il interprète ce premier verset du dix-huitième psaume : Les cieux racontent la gloire de Dieu; le firmament publie les ouvrages de ses mains; et il demande comment ces globes peuvent s'acquitter de ce devoir? ils n'ont ni voix, ni parole pour se faire entendre; mais s'ils ne parlent pas, ils agissent. Perpétuels témoins de la divinité par leurs lumières, fidèles panégyristes de la Providence par leurs influences, leur ordre admirable est, pour ainsi dire, un cantique sacré qu'ils entonnent; ils ont encore aujourd'hui les mêmes splendeurs qu'ils ont reçues dans leur origine, et, par leur grandeur, ils insinuent que Dieu est grand. Puissante instruction qu'ils nous donnent; secret reproche qu'ils nous font. Les cieux conservent leur premier éclat, et nous ternissons le nôtre; ils annoncent la majesté de leur auteur, et nous le chargeons de confusion; ils édifient par leurs brillants les spectateurs de leurs clartés, et nous scandalisons par nos désordres les témoins de nos actions : *Cœli enarrant gloriam Dei, et nos illam deprimimus.* Saint Paul cite ce passage aux Romains pour prouver la publication de l'Evangile; ce qui nous apprend que par les cieux on peut se représenter les apôtres. Eminence de sentiments, pureté d'intention, hauteur de courage, intégrité de mœurs; de quelles vertus n'édifiaient-ils pas? mais bassesse de sentiments, perversité d'intention, défection de cœur, corruption de mœurs, de quels vices ne scandalise-t-on pas? Le mal est devenu public, et on le commet pour apprendre à le commettre. Le péché, naturellement timide, se cachait autrefois, et aujourd'hui il ne se cache plus. Renfermé dans le cœur, il n'osait se produire au dehors, et aujourd'hui où ne se produit-il pas? Le pécheur auparavant soigneux de sa réputation ne s'émancipait qu'en secret, et à présent, armé de son audace, il ne rougit plus de paraître. Jamais a-t-on vu tant de malice dans les siècles précédents que dans le nôtre? Jamais tant d'ambition pour les charges et si peu de charité pour les pauvres; jamais tant d'adresse pour s'enrichir sans autorité, et tant d'orgueil pour s'élever sans mérite. Que sont devenus les sacrements? ont-ils jamais été plus négligés par indévotion, ou plus violés par sacrilége? L'accusation de ses péchés ne consiste plus que dans l'histoire de ses fautes sans les punir et y satisfaire; l'eucharistie semble n'être en usage que pour arrêter les anathèmes. En vain saint Paul exhorte d'être irrépréhensible, non-seulement aux yeux de Dieu, mais encore aux yeux des hommes; qui est-ce qui s'en met en peine? On a beau nous apprendre que l'édification du prochain est le plus général, le plus important devoir du christianisme, personne ne s'y applique. On a beau faire sentir que rien ne porte plus au mal que le mauvais exemple, personne ne s'en défend. On a beau nous convaincre que les mouvements dérangés de l'âme ont toujours je ne sais quoi de contagieux, ils impriment leur image dans l'esprit de ceux qui les voient, et cette image en excite de semblables; s'en observe-t-on moins? est-on moins impétueux dans ses passions, moins déréglé dans ses manières? Bien différents des premiers chrétiens, qui portaient leur régularité jusqu'à modérer le ton de leur voix, n'interrompant jamais le discours, parlant toujours à propos, gardant une gravité modeste dans leurs démarches, persuadés que le contraire n'est pas d'une âme qui se possède. Les vices se déconcertaient à leur vue, et ils s'encouragent à la nôtre; leur conduite formait des chrétiens, et la nôtre entretient des infidèles. Saint Augustin disait de son temps que la plus violente tentation

qui s'élevait contre le saint Evangile était le mauvais exemple; la loi des chrétiens est admirable, disaient les idolâtres, mais qui est-ce qui la remplit? *Quis eam implet?* sont-ce les grands? ils sont superbes. Sont-ce les petits? ils sont envieux : *Quis eam implet?* Sont-ce les riches? ils sont durs. Sont-ce les pauvres? ils sont impatiens : *Quis eam implet?* Sont-ce les officiers? ils sont intéressés. Sont-ce les plaideurs? ils sont artificieux : *Quis eam implet?* Sont-ce les enfants? ils sont indociles. Sont-ce les jeunes gens? ils sont libertins : *Quis eam implet?* Sont-ce les femmes? elles sont vaines. Sont-ce les filles? elles sont entêtées : *Quis eam implet?*

On ne peut se lasser d'admirer la doctrine dans les livres, mais on ne saurait trop s'étonner d'en voir la contradiction dans la conduite : *Quis eam implet?* Eusèbe de Césarée en rapporte un trait qui frappe assez. Il parle d'une maladie pestilentielle, répandue presque partout, l'an trois cent douze, sous l'empire de Gallien, les vivants ne pouvaient suffire pour assister les malades et pour ensevelir les morts; si alors les chrétiens ne se fussent offerts, les uns eussent été sans secours, et les autres sans sépulture : mais ces fidèles successeurs des premiers apôtres se portaient à tous ces devoirs de charité, selon leurs forces, au delà même de leurs forces. Plus ils étaient occupés auprès des hommes, plus ils étaient recueillis devant Dieu; succombant presque sous le poids, mais ne diminuant rien de leurs prières ordinaires et de leurs abstinences accoutumées. Ils répandaient une si bonne odeur dans tous les endroits, qu'ils firent enfin une douce violence au païens; ceux-ci commencèrent à ouvrir les yeux, qu'ils avaient auparavant tenus fermés; ils se soumirent au joug de l'Evangile, et saintement surpris, ils se disaient avec joie : Quelles gens sont les chrétiens! il faut sans doute que leur religion soit véritable, leur vie étant si édifiante. Mais, reprend saint Chrysostome, si telle fut l'efficace du bon exemple, quel sera l'ascendant des actions mauvaises? Pierre Damien parlant de cette arche où Noé se renferma avec toute sa famille, et des animaux de toutes les espèces, dit qu'elle portait les précieuses semences d'un nouveau monde : *Mundi novi semina ferens.* J'applique cette pensée. Qu'est-ce que le scandale? c'est un nouveau monde de péchés, ou plutôt d'hommes pécheurs; il désole tout, ruine tout; il fait dans l'Eglise ce que les guerres civiles font dans les Etats. Les guerres civiles anéantissent la splendeur des royaumes, et le scandale obscurcit la majesté des mystères; les guerres civiles s'opposent à l'étendue des empires, et le scandale s'oppose à l'étendue de la foi; les guerres civiles interrompent le commerce, et le scandale interrompt la piété. Etrange désordre qui oblige Dieu à se plaindre, par la bouche de Jérémie, chapitre vingt-trois, verset quatorzième, de ne trouver plus de différence entre les citoyens de Jérusalem et les habitants de Babylone! mon peuple, dit-il, est devenu semblable à ces corrupteurs; ils ont fortifié les mains des méchants, pour empêcher que les hommes ne se convertissent du déréglement de leur vie. Sodome et Gomorrhe n'exhalaient pas une odeur plus contagieuse.

Il ne faut qu'un mauvais exemple pour gâter toute une ville. On appréhende qu'un air infecté ne se répande dans un royaume, et on ne craint pas que le péché ait la même étendue; les magistrats veillent sur l'un, et ils ne veillent pas sur l'autre; il y a des administrateurs de santé, mais où sont les vrais zélateurs de la religion? on se précautionne contre les pestiférés, mais on ne se précautionne pas contre les scandaleux. La maladie contagieuse ne meurt pas avec son sujet, elle se conserve quelquefois plusieurs années après, et le mauvais exemple survit à celui qui le donne. Le scandale d'Achab dure encore, et remplit le monde d'usurpations criantes. Le scandale d'Héliodore dure encore, et fait tous les jours des profanateurs du temple. Le scandale de Judas dure encore, et entraîne après lui un nombre presque infini de traîtres et d'apostats. Le scandale du magicien Simon dure encore et n'entretient commerce que trop souvent des ministères les plus sacrés. Les exemples des pécheurs publics passent de père en fils par une tradition malheureuse, tous les temps et tous les âges se sentent d'un si pernicieux héritage. Nous nous ressentons du scandale des siècles passés, et les siècles à venir se ressentiront des scandales du siècle présent. Ah! si l'on veut être impie, je ne dirai pas qu'on vive dans l'impiété, mais je dirai qu'on n'y engage pas du moins les autres; si on veut être concussionnaire, je ne dirai pas qu'on fasse des concussions, mais je dirai qu'on n'apprenne pas du moins aux autres une si malheureuse science; si on veut retirer au delà de ce qu'on prête, je ne défendrai pas le prêt, mais je dirai qu'on n'inspire pas du moins aux autres de semblables prêts; si on veut vendre à deux poids et à deux mesures, je ne dirai pas qu'on y vende; mais je dirai qu'on ne forme pas du moins les autres à cette sorte de vente frauduleuse; si on veut favoriser ses amis dans la distribution des subsides pour les besoins de l'Etat, et s'en décharger soi-même, je ne dirai pas qu'on les favorise et qu'on se décharge, mais je dirai qu'on ne les favorise pas du moins aux dépens du pauvre, ne le surchargeant pas.

Délivrez-moi, Seigneur, de l'homme méchant, préservez-moi de la main des pécheurs; ils ont tendu des filets pour me surprendre, et ils ont mis dans mes voies de quoi me faire tomber, demandait le roi-prophète, voyant des pierres de scandale exposées de toutes parts. Pierre de scandale à son innocence, Bethsabée prenant le bain à ses yeux. Pierre de scandale à sa piété, Michol plaisantant de le voir se mêler avec le peuple dans les hommages qu'il rendait à l'arche d'alliance. Pierre de scandale à sa modération, ses courtisans lui faisant entendre qu'il devait se venger de ses ennemis. Lui-même ne fut-il pas une pierre de scandale à ses su-

jets? Pierre de scandale par sa vanité, voulant savoir le nombre des hommes qui lui étaient soumis. Pierre de scandale par ses impuretés, ravissant la femme d'un de ses guerriers. Pierre de scandale par sa cruauté, exposant le mari dans l'endroit de l'armée où il ne devait pas manquer à périr. Pierres de scandale si universellement répandues dans le monde, qu'elles engagent le Fils de Dieu à le frapper d'anathème. Malheur! et pourquoi malheur? c'est qu'on donne des armes aux infidèles pour combattre une religion qu'on devrait défendre : *Væ mundo a scandalis.* Malheur! et pourquoi malheur? c'est qu'on fait sur la terre ce que l'ange apostat faisait dans le ciel; il entraînait dans sa révolte la troisième partie des étoiles qui étaient les célestes esprits; et on engage dans ses désordres la meilleure partie des chrétiens, qui sont les âmes innocentes : *Væ mundo a scandalis.* Malheur! et pourquoi malheur? c'est qu'on ferme la porte du royaume éternel, à ceux qui devraient y avoir entrée par l'exemple : *Væ mundo a scandalis.* Qu'on ne me demande pas comment une porte si favorable est ainsi fermée; je répondrais avec Origène, que c'est l'ouvrage de la corruption des mœurs. L'un ferme cette porte par ses visites trop assidues; l'autre par ses conversations trop libres; un père par ses emportements, une mère par ses hauteurs, celui-là par ses jurements, celle-ci par ses médisances; tous ou en faisant ce qui peut scandaliser, ou ne faisant pas ce qui pourrait édifier. Zèle des apôtres arrêté par les scandales du monde. J'ajoute sang des martyrs étouffé par les scandales du monde; c'est le second point de mon discours.

SECOND POINT.

Comme nous ne sommes pas seulement nés pour nous-mêmes, mais que nous sommes encore formés pour les autres, le scandale fait bien souvent la plus grande partie d'un péché. Il ne suffit pas d'être chrétien dans l'âme, il faut encore le paraître au-dehors; devoir que la charité prescrit, et dont on ne saurait se dispenser sans devenir prévaricateur. Si le témoignage secret de la conscience était suffisant, l'Église à sa naissance n'eût pas souffert tant de persécutions, et les martyrs eussent pu attendre la mort dans leur lit sans prévenir les tourments sur les échafauds. Daniel n'eût pas été exposé aux lions; les trois enfants n'eussent pas été jetés dans la fournaise; Eléazar n'eût pas été conduit à la mort; et les Machabées n'eussent pas essuyé tous les tourments les plus rigoureux; mais il n'en est pas ainsi. Dieu se nomme le Dieu jaloux, pour montrer qu'il ne se contente pas de régner dans nos âmes, mais qu'il veut encore triompher dans nos corps. Victoire qu'il remporte par l'effusion de deux sortes de sang. L'un est répandu par la cruauté des bourreaux. L'autre coule par la rigueur de la pénitence. Deux espèces de sang, pour ainsi dire, dont la voix est étouffée par la malignité du mauvais exemple.

Au commencement le premier homme étant seul dans le monde, toute sa religion était renfermée dans son cœur; alors ne se trouvant nul témoin de la grandeur de sa foi, il ne pouvait avoir la gloire du martyre. Ce bonheur n'a commencé qu'après que le nombre des hommes est devenu plus grand; ils se sont multipliés, et ils ont été dans l'obligation de se donner les uns aux autres des témoignages sensibles de leur religion. Les temples furent élevés, les autels dressés, les sacrifices offerts, le culte de Dieu triompha partout, et la religion devint ce qu'il y avait de plus vénérable, de plus auguste, de plus sacré dans le monde. C'est une loi immuable, infaillible qui redresse nos règles, réforme nos jugements, juge nos justices; elle arrête les hommes sur le penchant le plus rapide de leur ruine; elle seule les retient lorsqu'en secret et sans témoins, ils pourraient commettre impunément les derniers désordres. Les apôtres ont formé l'Eglise par leurs prédications, les docteurs l'ont défendue par leurs écrits, les empereurs l'ont appuyée par leur autorité, les solitaires l'ont édifiée par leur retraite, les martyrs seuls ont la gloire de l'avoir cimentée de leur sang. Qui n'admirera cet avantage? qui ne publiera cette merveille? Saint Jérôme en est surpris, et dans le transport de son étonnement, il ne craint pas d'avancer que le sang de ces généreux athlètes fait le triomphe de Jésus-Christ : *Triumphus Christi, passio martyrum.* Terre, ne couvrez pas un si beau sang; voudriez-vous en étouffer la voix? que dis-je, voudriez-vous? hélas! le monde corrompu ne le veut que trop; et saint Jean, dans le chapitre dix-septième de son Apocalypse, en fait le portrait avec des couleurs capables de toucher, pour peu qu'on soit susceptible de sentiment. Transporté en esprit dans le désert, il dit avoir vu une femme qui était sur une bête couverte d'écarlate, chargée de noms pleins de blasphèmes, tenant à la main une coupe d'or pleine d'abominations. Je la vis, cette femme qui était enivrée du sang des saints et du sang des martyrs; quelle fut ma surprise! Un ange me le demanda, et il me découvrit le mystère; je l'explique. Ce signe qui parut alors se renouvelle tous les jours. Combien qui, s'appuyant sur des maximes pernicieuses, plaisantent sur ce qu'il y a de plus saint? Combien qui n'ont dans la bouche que des exécrations et des blasphèmes? *Verba blasphemiæ.* Combien qui ne font nul scrupule de s'engraisser de la substance de l'indigent, et de prodiguer le sang du peuple? *De sanguine martyrum Jesu.* Combien qui refusent à l'artisan son salaire, et disputent les gages aux domestiques? J'ai vu ces abominations et encore de plus criantes : *Vidi.* Quel scandale! J'ai passé par les places publiques, et j'ai vu des gens se déchirer par des injures, se meurtrir de coups, s'imposer des accusations mutuelles : *Vidi.* Quel scandale! J'ai paru à la porte des opulents du siècle, et j'ai vu qu'au lieu d'assister le malheureux, on l'accablait de reproches, lui refusant le superflu, loin de lui faire part du nécessaire : *Vidi.* Quel scandale! Si je fusse entré dans le secret des maisons, qu'aurais-

je vu? régularité de plaisirs, fureur de jeu, intempérance de table : *Vidi*. Je me suis arrêté dans les temples, et j'ai vu un genou athée, l'autre même peu chrétien ; airs enjoués et non pas cœurs contrits : *Vidi*. Quel scandale! Sang précieux des martyrs, gage sacré de la religion, où êtes-vous? votre sang crie et n'est plus écouté. C'est par ce sang répandu que l'Eglise s'est enrichie, qu'elle s'est accrue ; c'est par la mort de ces invincibles témoins, qu'un nombre presque infini de peuples a reçu la vie. En vain les tyrans n'ont rien oublié pour la détruire, elle se fortifiait de plus en plus ; un martyr souffre et tout se convertit, les bourreaux mêmes, leurs propres bourreaux, se prosternent à leurs pieds, leur demandent grâce, s'unissent à leurs combats, pour participer à leurs couronnes. De quels caractères de puissance et de majesté ne faut-il pas être revêtu, pour faire de telles impressions sur des barbares? Ne soyons pas plus endurcis : *Vidi mulierem ebriam de sanguine Sanctorum.* Saint Bernard semble multiplier la voix de ce sang, et croit l'entendre crier au fond de toutes les consciences : *Clamat ad te sanguinis effusio.* Ce sang crie à ceux qui ne fréquentent presque plus les sacrements que par bienséance, par coutume, et ne se soucient de nos mystères qu'autant que la raison et la curiosité le leur demandent pour en douter: *Clamat ad te sanguinis effusio.* Ce sang crie à ceux qui ne pensent qu'à s'agrandir, qu'à s'élever au-dessus de leur condition, qu'à se distinguer de leurs égaux, et à ne céder à personne : *Clamat ad te sanguinis effusio.* Ce sang crie à ceux qui pour acquérir une charge qui leur donnera du crédit, engagent leur bien et celui d'autrui, sans se mettre en peine si les créanciers qu'ils amusent ou les pauvres qu'ils ont dépouillés meurent de faim et de misère : *Clamat ad te sanguinis effusio.* Ce sang crie à ceux qui pour se constituer un injuste héritage, confondent le sacré avec le profane, et emploient à ce manége toute l'industrie que leur inspire la cupidité : *Clamat ad te sanguinis effusio.* Ce sang crie contre ces trompeurs de profession, qui ne s'occupent que de ces équivoques de mensonge et de ces mesures d'injustice, qu'on nomme habileté dans le monde ; de ces fausses ostentations de franchise, qui sont le caractère de la trahison, et de ces déguisements de fourberie, qui ne servent qu'à faire tomber dans le piége : *Clamat ad te sanguinis effusio.* Ce sang crie contre ces sociétés d'intérêt, où on fait métier d'exercer des brigandages, et qu'on érige en emploi, pour ruiner plus impunément le peuple : *Clamat ad te sanguinis effusio.*

La voix du sang que l'austérité a tiré des veines, n'est pas moins forte, n'est pas moins puissante, et vous savez que l'exercice des vertus a ses martyrs, aussi bien que la vérité des mystères. Les uns sont morts pour la liberté de l'Evangile, les autres pour les droits de l'Eglise ; les uns pour la dispensation de ses biens, les autres pour la conservation de ses membres. Jours de tempête! mais la paix rendue à l'Eglise, le nombre a été presqu'infini de ceux qui se sont consumés par la pénitence; les disciplines hérissées de pointes faisaient dans ceux-ci ce que les roues armées de rasoirs avaient fait dans ceux-là ; et dans les seconds comme dans les premiers, ne trouvant plus aucune partie entière sur des corps déchirés et ouverts de toutes parts, on ne pouvait renouveler que les mêmes plaies ; ce n'étaient plus les membres de ces différents martyrs, c'étaient leurs blessures qu'on tourmentait, et sur les endroits dont on avait arraché la peau, s'appliquaient les coups. Mêmes rapports, mais aussi mêmes plaintes. L'évangéliste saint Jean nous l'apprend dans ses révélations ; il a vu sous l'autel ces âmes saintes qui demandaient vengeance de leur sang, vengeance contre ces âmes sensuelles dont la vie n'est qu'un enchaînement de plaisirs ; vengeance contre ceux qui portent les autres à l'impatience, à la colère, au ressentiment par leurs airs durs, dédaigneux, méprisants ; vengeance contre ces peintres dont les tableaux sont si profanes, qu'ils font naître de mauvais désirs dans le secret des cœurs, quoiqu'ils passent pour des chefs-d'œuvre de l'art. L'Ecriture observe que le sang d'Abel crie vengeance contre son frère, ou selon le texte hébreu, la postérité dont Abel aurait été le père demande justice contre Caïn : *Generationes futuræ clamant.* Cet aîné n'a pas seulement commis un homicide, en faisant mourir son cadet, il a commis encore autant de meurtres, que celui-ci aurait eu d'enfants s'il eût vécu. Enfants que Caïn n'a pas à la vérité détruits en eux-mêmes, mais qu'il a étouffés dans leur principe; et de là nous pouvons distinguer deux sortes d'homicides, l'un qui ôte la vie à l'homme dans sa naissance, l'autre qui le fait mourir avant que de naître.

Le Fils de Dieu dans le chapitre huitième de l'Evangile de saint Jean, verset quarante-quatre, dit que le démon dès le commencement fut homicide, non par la fureur de son bras, mais par l'ascendant de sa rébellion, apprenant au reste des anges à devenir rebelle ; d'où saint Augustin conclut que faire mal aux yeux des autres, c'est comme si l'on trempait ses mains dans leur sang : *Qui in conspectu male vivit, quantum est in se omnes videntes interficit.* Saül après la défaite de son armée, dit à son écuyer : Tirez votre épée et tuez moi ; mais celui-ci tout épouvanté de ces paroles ne le voulut pas faire ; ce qui obligea Saül à prendre sa propre épée, et à se tuer lui-même. A un spectacle si plein d'horreur, l'écuyer se jeta aussi sur son épée, et mourut auprès de son maître ; le désespoir de l'un servit comme de modèle à l'autre.

Vous faites l'application de ce trait, sans que j'aie besoin de la faire. Saint Grégoire de Nazianze a pensé que les lions ne sont devenus furieux, les vautours carnassiers, les renards trompeurs, qu'après avoir vu les emportements, la voracité, les fourbes des hommes, ceux-ci servant d'exemples à ceux-là ; et comme le vice fait une plus forte impression que la vertu, faut-il s'étonner si on imite l'un plutôt que l'autre, entraîné qu'on

est par le poids de la concupiscence? et de là cette inondation de ces nouveaux crimes, dont notre siècle semble être l'auteur. Plusieurs se vantent que s'ils se fussent rencontrés dans les jours de la persécution, ils n'eussent pas persécuté les justes; les pharisiens s'en flattaient également: néanmoins n'en ont-ils pas usé avec la même inhumanité que leurs pères, et par leurs scandales n'en ont-ils pas rempli la mesure? Scandale qui arrête le zèle des apôtres, scandale qui étouffe le sang des martyrs, scandale qui combat les miracles des confesseurs. Je finis par cette partie.

TROISIEME POINT.

Entre les bons offices que les miracles rendent à la religion chrétienne, saint Augustin en distingue deux. Ils en prouvent la vérité, c'est le premier. Ils en représentent l'excellence, c'est le second. Arguments qui la persuadent: *Argumenta*. Miroirs qui la persuadent: *Specula*; mais arguments et miroirs combattus par les scandales. Jean-Baptiste arrêté dans les prisons d'Hérode, et chargé de chaînes, apprend les miracles que Jésus-Christ opère, il n'en est pas étonné; mais pour instruire ceux qui en douteraient, il envoie deux de ses disciples dire à l'auteur de tant de merveilles, êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? Il leur répond, allez, rapportez à Jean ce que vous avez ouï et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est prêché aux pauvres, et heureux est celui qui ne se scandalisera point à mon sujet. Il ajoute, se mettant à parler du précurseur, et adressant la parole au peuple: Qu'êtes-vous allé voir, un homme vêtu mollement? vous savez que c'est à la cour des princes que le luxe règne avec plus de faste. Qu'êtes-vous allé voir? un prophète? oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète; c'est de lui qu'il est écrit, voilà que j'envoie devant vous mon ange qui vous préparera le chemin. Les miracles pouvaient-ils être mieux autorisés? les œuvres y soutiennent les paroles, mais tout s'affaiblit lorsqu'une si juste correspondance vient à manquer. Quand Dieu multipliait ses prodiges en faveur des Israélites, divisait la mer devant eux, les faisait passer à sec au milieu des eaux, et après leur passage les réunissait pour y ensevelir leurs ennemis; quand il devenait leur guide pendant le jour par une colonne de nuées et pendant la nuit par une colonne de feu, afin qu'ils discernassent le chemin par où ils devaient marcher; quand la manne tombait à la porte de leurs tentes pour leur servir de nourriture, que des sources d'eau vive sortaient de la concavité des rochers pour éteindre leur soif et que pendant une marche de quarante années dans le désert leurs vêtements n'étaient point usés, ni leurs forces abattues, quand il leur distribuait les royaumes et les mettait en possession de la terre qu'il avait promise à leurs pères, quelle était la fin de tant de miracles? il prétendait engager tout l'univers à s'écrier que le Dieu d'Israël est grand. Mais lorsqu'un peuple si privilégié s'oublia jusqu'à se faire un veau d'or et à s'opiniâtrer de vouloir retourner à leur première servitude; impatients de Dieu, rebelles à ses préceptes, n'écoutant qu'un cœur incirconcis, qu'une tête inflexible, que pouvaient penser les nations? sinon soupçonner que les faits n'étaient point si miraculeux qu'on prétendait leur faire accroire. C'était mal raisonner; la vérité des miracles ne dépend pas du dérèglement des mœurs; la conséquence néanmoins semblait naturelle, et le troisième livre des Rois en rapporte un exemple sensible. Jéroboam, prince ingrat et impie s'il en fut jamais, a recours à l'idolâtrie pour conserver un trône que l'idolâtrie même avait fait perdre. Tout change dans la religion; le culte des fausses divinités est substitué à l'adoration du vrai Dieu; le prince, non content de la qualité de roi, affecte celle de pontife; il offre l'encens et il l'offre aux idoles; la fumée s'exhalait encore sur les autels, qu'un prophète inspiré de Dieu se présente devant le prince sacrilége, et dédaignant de lui parler, il s'adresse aux pierres, comme si elles étaient plus dociles que les hommes. Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur: il naîtra un fils dans la maison de David qui s'appellera Josias; il immolera sur toi les prêtres qui l'encensent maintenant, et il brûlera sur toi les os des hommes. A l'instant l'autel se brise, la cendre qui est dessus se répand par terre; le roi à ce spectacle lève la main sur le prophète; elle devient si desséchée qu'il ne saurait plus la retirer à lui; mais comme les ministres du Seigneur font toujours le bien pour le mal, le prophète prie, la santé revient.

Arrêtons-nous ici et faisons cette réflexion: je vous demande, le moindre de ces miracles ne devait-il pas être plus que suffisant pour convertir ce roi avec toute sa cour? Loin pourtant de se convertir, il reste toujours idolâtre; pourquoi? c'est qu'il doute de la vérité du miracle; mais quelle raison d'en combattre l'évidence? Est-ce qu'il pense que l'autel n'est tombé que par hasard? il le savait trop bien établi; est-ce qu'il s'imagine que le feu s'est éteint par un défaut d'aliment? ses ministres n'en avaient que trop de soin; est-ce qu'il se persuade que la sécheresse de sa main est une maladie de passage? il éprouve que c'est une paralysie formée; d'où vient donc un endurcissement si opiniâtre? le scandale en est la source. Le prophète, avant son départ, avertit le roi que Dieu lui a commandé de prendre un autre chemin que celui par où il était venu; de ne manger, ni de boire, de ne s'arrêter avec personne; néanmoins il s'abouche avec un vieux prophète malgré la défense du Seigneur, et il se met à table avec lui; on rapporte l'évènement au roi, et surpris il dit: Je connais à présent que les miracles de ce prophète sont illusoires, ou s'ils sont véritables, ce n'est pas Dieu qui en est l'auteur. Vous vous trompez, prince infidèle, vous vous trompez, esprits intempérants, lorsque voyant du désor-

dre dans les membres, vous le rejetez sur le chef. Ces miracles sont faits, ou par la vertu du démon, ou par la vertu de Dieu. Oserait-on dire que ceux qui combattent le démon soient d'intelligence avec lui ? Reste donc à conclure que c'est par la vertu de Dieu que les saints ont fait des miracles; cependant voyez l'outrage, le monde en combat la vertu par ses scandales. Les saints ont transporté d'un lieu à l'autre les montagnes, et nous ne transportons jamais notre cœur de l'amour des créatures à l'amour du Créateur. Les saints ont rompu le bouclier des plus redoutables ennemis, et nous succombons aux moindres attaques du démon ; les saints ont été invulnérables au milieu des flammes, et nous brûlons des ardeurs de la cupidité ; les saints ont guéri les hommes de leurs infirmités, et nous languissons dans la voie des vertus ; les saints ont tiré les morts de leurs sépulcres, et nous vieillissons dans le tombeau de nos péchés ; les saints ont fermé la gueule des lions, et nous sommes toujours la proie des passions ; les saints ont rendu la vue aux aveugles, et nous sommes toujours ensevelis dans l'épaisseur de nos ténèbres ; les saints ont redressé les boiteux, et nous ne redressons jamais nos voies. Opposition monstrueuse ! les apôtres ont étendu l'Eglise par leur zèle, et le monde en arrête le cours par les scandales ; les martyrs ont cimenté l'Eglise par leur sang, et le monde en étouffe la voix par ses scandales ; les saints ont honoré l'Eglise par leurs miracles, et le monde en combat la vertu par ses scandales.

Mais, enfin, me demandez-vous, qu'est-ce que le scandale ? Je vous réponds que c'est une action qui peut être une occasion de chute à ceux qui la voient, et qui les porte au mal, ou par elle-même, ou par la faiblesse des spectateurs, et je pourrais examiner en passant si on peut faire une action indifférente ou même vertueuse quand on prévoit qu'on ne sera pas toujours édifié. J'avoue qu'il y a des gens qui se scandalisent de tout, qui pensent du mal où il n'y a que du bien. Le Fils de Dieu étant au milieu du temple dans un jour de fête, parle au peuple qui se fait un plaisir de l'entendre ; les pharisiens sont auditeurs de ses paroles, aussi bien que témoins de ses actions ; il leur apprend qu'il a dessein de guérir un paralytique, malgré leur vaine superstition ; il le guérit, ils s'en scandalisent ; ils ont l'œil malin, sous prétexte que Dieu est bon. Il entre dans la maison d'un pharisien ; il mange à sa table, et pendant le repas une femme pécheresse vient se jeter à ses pieds, elle les arrose de ses larmes, les essuie avec ses cheveux, donne toutes les marques d'une sincère conversion ; les assistants n'en paraissent pas édifiés; sont-ils raisonnables? et ceux-là sont-ils plus justes de se mal édifier de ce qu'il y a de meilleur ? Ce qui est le plus innocent les blesse ; le moindre agrément est dans leur esprit un grand crime, et à les en croire, tout est péché, rigorisme mal entendu. Mais si ce qu'on fait donne un sujet légitime d'offenser Dieu ; si on le prévoit, et qu'on ne laisse pas d'agir, c'est un scandale. Quand est-ce que les actions indifférentes ou bonnes peuvent être raisonnablement cause que les autres pèchent ? C'est lorsque ces actions ont plus d'apparence de mal que de bien, qu'elles penchent du côté du déréglement, et qu'elles ont quelque rapport au libertinage. On veut être propre dans ses habits ; la propreté n'est pas un mal ; mais se parer d'une manière si peu chrétienne, s'y attacher avec tant de passion ; apporter des précautions si extraordinaires, on a sujet de croire que l'intention n'est pas pure ; on a beau s'excuser sur la sincérité de son cœur, je dirai toujours que l'aspic est caché sous les fleurs. Je ne suis pas ennemi d'une conversation amusante, je la cherche, est-ce un crime? Vous faites pourtant croire par votre conduite que les divertissements des chrétiens ne sont pas plus nobles que ceux des idolâtres ; c'est un scandale.

Vous dites que vous ne faites tort à personne, vous vous trompez ; vous faites tort à votre frère, dont le salut vous doit être cher; vous allumez des flammes impures dans son cœur par les actions trop libres que vous faites devant ses yeux ; vous l'éloignez des sacrements par les railleries que vous faites de la piété ; vous anéantissez la foi dans son esprit, par les doutes impies que vous formez contre la religion en sa présence ; ce crime sera-t-il sans punition ? Il est trop énorme pour n'être pas sévèrement puni. Ecoutez comme le Saint-Esprit s'en explique dans le premier livre des Rois, chapitre second, parlant des enfants d'Héli : Leur péché, dit-il, était grand par excès, *grande nimis* ; grand par rapport à leur dignité, ils étaient les ministres du Seigneur ; grand par rapport au lieu, ils le commettaient dans le temple ; grand par rapport à sa manière, c'était une profanation des choses saintes ; grand par rapport à ses circonstances, ils scandalisaient le peuple et le détournaient du sacrifice ; scandale qui fut suivi d'un enchaînement de malheurs; ils périssent dans la guerre, l'arche est prise, et trente mille Israélites demeurent morts sur la place. Vous avez reconnu votre péché, disait Nathan à David ; mais ayant porté les ennemis du Seigneur à blasphémer contre lui, assurez-vous que l'épée ne sortira jamais de votre maison. Dieu commande au prophète Jéhu de dire au roi Baasa : Je vous ai élevé de la poussière, et je vous ai établi chef de mon peuple, et après cela vous avez marché dans la voie de Jéroboam et avez fait pécher Israel, je vous retrancherai de dessus la terre ; et celui de votre race qui mourra dans la ville sera mangé par les chiens, et celui qui mourra à la campagne sera mangé par les oiseaux. Vous vous êtes vendu pour faire le mal aux yeux de Dieu et des hommes, je vais faire fondre tous les maux sur vous, et le carnage deviendra universel.

Tous les scandales ne sont pas aussi criants, je l'avoue, mais il suffit qu'un péché soit scandale pour mériter le châtiment. Si l'on nous offense en secret, nous en sommes émus, mais nous n'en tirons pas toujours

vengeance; il n'y a que quand l'injure est publique qu'on exige une réparation éclatante, et rien ne saurait alors arrêter le ressentiment; Dieu lui-même en a donné l'exemple dans la personne de Moïse. Voyez-vous, lui dit-il, cette heureuse terre que j'avais promise à vos pères, vous n'y entrerez pas; pourquoi? C'est que vous avez mal édifié le peuple, vous défiant de ma providence; vous avez frappé deux fois la pierre, comme si ma parole vous eût été suspecte; toute l'armée l'a vu, et par ce mauvais exemple il s'est confirmé dans ses murmures; mauvais exemple, reprend saint Paul, qui est cause que le nom de Dieu est blasphémé par mille nations. S'il ne nous est pas donné comme aux apôtres d'étendre la religion par notre zèle, du moins n'en arrêtons pas le cours par nos mauvais exemples. S'il ne nous est pas donné comme aux martyrs de cimenter la religion par notre sang, du moins n'en étouffons pas la voix par nos mauvais exemples. S'il ne nous est pas donné comme aux confesseurs d'honorer la religion par nos miracles, du moins n'en combattons point la vertu par nos mauvais exemples.

Ne nous flattons pas de pouvoir édifier autant que nous aurons scandalisé; ces sortes de réparations ne se font pas aussi facilement qu'on pourrait s'imaginer; il est aisé de tuer les gens, mais il n'est pas facile de les ressusciter; pour les tuer il ne faut que de la malice; mais pour les ressusciter, il faut un miracle. Voyez le disciple apostat, il a commis un scandale horrible en présence des Juifs, par la vente de son divin Maître à prix d'argent; il veut réparer le scandale, il ne le peut; il a beau rendre ce qu'il a reçu; il a beau confesser sa faute, rien ne fait impression. Ceux qui se seront scandalisés du mal qu'ils ont vu faire ne seront jamais fort édifiés du bien que l'on fera; l'esprit sera prévenu, tout leur paraîtra suspect. Il n'y a que les pénitences et les prières des Madeleine et des Augustin qui puissent réparer un scandale commis; mais que de tels pénitents sont rares! Voici encore sur quoi on ne s'abuse que trop souvent; on se flatte de ne scandaliser personne, ne réfléchissant pas assez qu'il y a deux sortes de scandale: scandale par le mal qu'on fait, scandale par le bien qu'on omet: tous ne tombent pas dans le premier; mais il en est peu qui ne tombent dans le second, et nous éviterons l'un et l'autre si on peut dire de nous ce que le Fils de Dieu disait de lui-même: Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux deviennent nets, les sourds entendent, les morts ressuscitent; l'Évangile est prêché aux pauvres, miracles qui se renouvelleront par nos bons exemples, et qui, portant les autres à la sainteté, donneront au zèle des apôtres de nouveaux accroissements; au sang des martyrs une nouvelle force; aux miracles des confesseurs un nouvel éclat; et nous mériterons la même récompense qui est dispensée aux saints, que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

NOUS AVONS UNE AME A SAUVER.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor.*, *chap.* V).

Les courtisans d'un grand prince demandèrent autrefois, par manière de problème, ce qu'il y avait de plus fort dans le monde; les esprits furent partagés, et le prophète Esdras en rapporte les sentiments. Le premier opina en faveur du vin; c'est une liqueur maîtresse qui, par ses fumées, ne triomphe que trop dans les compagnies. Le second se déclara pour le roi; il est l'arbitre de la vie et de la mort; il est peu d'obstacles qui résistent à ses desseins. Le troisième prit le parti du sexe; les charmes en sont si puissants, qu'on a vu souvent les maîtres de la terre à ses pieds. Le quatrième parla pour la vérité; il n'est pas facile de s'en défendre lorsqu'une fois on l'a connue. Mais, hélas! qui est-ce qui connaissait la vérité avant l'incarnation du Verbe? Les philosophes frappaient à la porte de son palais, sans avoir la force de s'en ménager l'ouverture. Ces vastes génies baisaient à peine le seuil de la porte du temple de la Vérité, il ne leur était pas accordé d'y entrer: *Pulsata diu, sed nondum aperta veritas*, dit saint Augustin. Le Verbe seul pouvait y donner entrée, et c'est dans ce dessein qu'il s'est incarné, selon que lui-même nous en assure par la bouche de son disciple bien-aimé; et entre toutes les vérités qu'il est venu établir, j'en distingue quatre: une âme à sauver, un Dieu à servir, un dépôt à conserver, un royaume à posséder. Je commence par le salut de l'âme, et j'en demande la grâce par ces paroles de l'Ange: *Ave, Maria.*

Quelque éclairés que fussent les anciens philosophes, ils n'ont pas jugé de l'âme selon sa dignité; les uns ont dit que ce n'était qu'un souffle, les autres l'ont contemplée comme une douce harmonie; ceux-ci l'ont regardée comme un simple rayon de lumière; ceux-là ont assuré que, pour être spirituelle, elle n'en était pas moins un composé d'atomes; ici elle a paru peu différente de ces criminels qu'on attache tout vivants à des cadavres corrompus; et là on a défini qu'elle était une substance qui pense; c'était parler assez ingénieusement, mais ce n'était pas pleinement instruire; on exprimait seulement ce que l'âme fait, et non pas ce qu'elle est. A-t-on une connaissance parfaite d'une pendule à répétition, que de la nommer une machine sonnante, sans pénétrer les ressorts cachés qui la font mouvoir? Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour dire ce qu'on sent, et il n'est point d'homme si matériel qui puisse ignorer que son âme pense; il faudrait expliquer comment cette substance qui a la force de penser est distinguée de ses pensées, comme la cause est différente de son effet. Mais, sans nous embarrasser dans toutes ces recherches, reconnaissons que nous avons une âme, et une âme à sauver. De tous les biens, quel autre devons-nous plus

estimer que le salut de notre âme? de toutes les affaires, quelle autre devons-nous plus cultiver que le salut de notre âme? de toutes les pertes, quelle autre devons-nous plus craindre que le salut de notre âme? Estime que nous devons faire de notre âme ; soin que nous devons prendre de notre âme; perte que nous devons craindre de notre âme. Estimons notre âme, ne la méprisons pas; cultivons notre âme, ne la négligeons pas ; sauvons notre âme, ne la perdons pas. Estime à faire, soins à prendre, perte à craindre. C'est ce que notre âme nous demande dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

L'homme, composé d'âme et de corps, ne devrait pas balancer son estime entre l'une et l'autre; il arrive pourtant que ce corps, qui est formé de terre, et qui retournera en terre, est préféré à cette âme, qui est sortie de Dieu, et qui doit retourner à Dieu ; préférence indigne, et pour la détruire, je ne veux point d'autre preuve que l'estime dont Dieu, le démon, les saints ont honoré l'âme : estime que Dieu fait de l'âme, estime que le démon fait de l'âme; estime que les saints font de l'âme. En faut-il davantage pour nous apprendre à l'estimer? C'est par rapport à l'âme que Dieu, pour former l'homme, prononça ces paroles pleines de tendresse et de grandeur : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Quand il produisit les autres créatures, il dit d'une voix d'empire : Que la lumière soit faite, que le firmament s'étende, que le soleil éclaire durant le jour, que la lune brille pendant la nuit, que la terre se découvre et qu'elle germe, que les oiseaux voltigent dans les airs, que les poissons se promènent dans les eaux, que les animaux se multiplient selon leurs différentes espèces : parole impérieuse et dominante : *Fiat.* C'est ainsi que devaient naître ces âmes qui avaient à vivre d'une vie brute et terrestre, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvements dépendants du corps; mais cette âme, dont la vie devait être une imitation de celle de Dieu, qui devait vivre comme lui de raison et d'intelligence, qui lui devait être unie en le contemplant, en l'aimant, ne pouvait être tirée de la matière; il l'inspire d'en haut; c'est un souffle de vie qui vient de lui-même, non qu'elle soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes; Dieu n'est pas un tout qui se partage ; mais c'est qu'elle porte les plus beaux traits de ce divin original, et il a tout fait pour elle.

Puissance qui paraît dans la diversité des êtres; sagesse qui reluit dans l'économie de l'univers ; miséricorde qui éclate dans la dispensation des mystères, rien qui n'ait en vue le salut de l'âme. Elle est telle, que les intelligences tutélaires des royaumes et des empires ne la jugent pas indigne de leur vigilance; esprits qui, dans cette rencontre, tiennent lieu de serviteurs et de ministres, qui sont envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut.

Mais, comme si ce n'était pas assez pour nous marquer combien l'âme est estimable, quelle nouvelle estime ne devons-nous point en faire, voyant que, pour la sauver, le Verbe s'est fait homme, et homme de douleurs pour racheter l'homme du péché? Portons les yeux sur ce divin rédempteur, qui, au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir, s'est soumis à la honte et aux opprobres, a souffert même la mort, et la mort de la croix, mettant nos âmes comme en balance avec son sang, pour nous faire voir combien elles lui étaient précieuses. Quand je fais cette réflexion, disait saint Augustin, je n'ai garde d'entendre aux promesses que me fait le monde, aux biens qu'il me propose, aux plaisirs qu'il me présente. Que me servirait de gagner tout l'univers, si je venais à me perdre, ou que donnerai-je en échange pour moi-même? Ni la terre avec tous ses métaux, ni la mer avec toutes ses richesses, ni la nature avec toutes ses merveilles, ne méritent pas d'être comparées avec notre âme. Plus précieuse que l'or, que l'argent, que ces autres espèces qui entrent dans le commerce des hommes, elle vaut, pour ainsi dire, autant que Dieu même.

Il me semble que le Verbe se présente ici à deux tribunaux différents, au tribunal de son Père et au tribunal des hommes; il offre son sang à son Père pour mériter d'être mis en possession de nos âmes, qui déjà lui appartiennent par une infinité d'endroits; il en est l'auteur, elles sont ses ouvrages ; il en est le modèle, elles sont ses copies; il en est la fin, elles sont faites pour l'aimer. Il s'adresse aux hommes pour les engager à prendre des sentiments conformes à la valeur de leurs âmes; une goutte de son sang, une larme de ses yeux, un soupir de son cœur, une parole de sa bouche suffisait pour notre rachat; mais il a voulu que la rédemption fût abondante, pour nous rendre cher ce qu'il avait racheté. Cependant quelle injustice! il ne sera pas permis, dit saint Augustin sur le psaume CXXIX, d'ôter à un homme ce qu'il aura légitimement acquis; les magistrats emploieront l'autorité des lois pour punir les ravisseurs des acquisitions, et le Fils de Dieu, qui a daigné acquérir nos âmes à un prix si haut, perdra impunément cette précieuse possession? Que d'injustices dans une seule! injustice dont le démon même n'est pas capable : comme il sait que l'âme d'un homme ne coûte rien moins que le sang d'un Dieu, il croit ne pas trop lui offrir que de lui promettre tout ce qu'il possède. Cet esprit tentateur voit Jésus-Christ dans le désert, et, le prenant pour un pur homme, il l'enlève sur une haute montagne ; de là lui faisant voir en un instant tous les royaumes du monde, il lui dit : Je vous donnerai toute cette puissance et la gloire de ces Etats, ils m'ont été mis entre les mains et j'en fais part à qui il me plaît; si vous m'adorez, tout est à vous.

Telle est l'estime que le démon fait de nos âmes; mais elle n'est pas l'estime que nous en faisons nous-mêmes ; il juge que tout un monde à peine suffit pour leur être comparé,

et tous les jours nous leur préférons ce qu'il y a de moindre dans le monde. Combien d'ambitieux vendent leur âme pour une fumée d'honneur! combien de riches vendent leur âme pour une maison de terre! combien de sensuels vendent leur âme pour un moment de plaisir! Il est ordinaire de blâmer Esaü de ce qu'il vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles; mais ceux-là sont encore plus dignes de blâme, qui vendent leur âme à un plus vil prix. Je me meurs, disait le famélique Esaü, de quoi me servira mon droit d'aînesse? Extrémité pressante; elle n'est pas telle à notre égard, et quand elle le serait, ne faudrait-il pas préférer notre âme à tout ce qui tombe sous les sens, à ce qui est même de plus nécessaire pour entretenir notre corps? Mais nous sommes bien éloignés de donner cette préférence, nous qui prodiguons si souvent notre âme pour un rien, et vous savez que toutes les choses d'ici-bas ne sont que des riens, pour peu qu'on en juge souvent; ces riens mêmes ne nous sont souvent que trop funestes. Qu'est-ce que l'or et l'argent, sinon une terre en couleur? que sont les pierres précieuses, sinon des verres qui ont plus d'éclat et de dureté que les autres? qu'est-ce que la beauté, sinon la chevelure d'Absalon qui lui occasionna la mort? que sont les délices, sinon le miel de Jonathas, qui, pour l'avoir seulement goûté à l'extrémité d'une lance, lui coûta presque la vie? que sont les emplois, sinon les lettres d'Urie? Il les regardait comme des marques d'honneur, et elles étaient des arrêts de condamnation. Qu'est-ce que l'amitié, sinon le baiser de Joab, qui poignardait en caressant? On ne démêle pas facilement entre l'ennemi caché et le véritable ami. Qu'est-ce que la faveur, sinon la table d'Esther? Aman la considère comme un témoignage de distinction, et c'est un avant-coureur de disgrâces. Qu'est-ce que la grandeur, sinon une vapeur que le soleil élève et qui tombe presque aussitôt? Les richesses ne s'acquièrent qu'avec peine, et on les perd toujours avec regret. La réputation ne se soutient jamais sans envie, ou il est presque toujours dangereux d'avoir trop de mérite : je n'en veux point d'autre exemple que la destinée de David; il coupe la tête de Goliath, et la jalousie s'empare du cœur de Saül. C'est néanmoins pour ces sortes de biens qu'on fait commerce de son âme, si pourtant ce sont des biens; mais quand ils seraient tels que la cupidité peut attendre, quel rapport pourraient-ils avoir avec une âme spirituelle dans sa nature, immortelle dans sa durée, infinie même dans son prix?

Voulez-vous connaître l'estime qu'en faisaient les saints? étudiez leurs actions. Abraham lève le bras pour sacrifier son fils, et ce cher Isaac s'étend sur le bûcher pour recevoir le coup; Jephté immole véritablement sa fille, quoique seule héritière de tous ses biens, et cette généreuse fille se soumet sans résistance, quoique à la fleur de son âge. Qu'est-ce qui étouffe en eux les sentiments les plus naturels? c'est dans Abraham le désir d'obéir à Dieu, c'est dans Jephté la résolution d'accomplir son vœu, et c'est dans l'un et l'autre la volonté ferme de sauver leur âme. Mille circonstances pouvaient rendre suspect le commandement fait à Abraham, et Jephté pouvait douter de l'obligation de sa promesse, qui était trop vague pour devoir être exécutée dans le point dont il s'agissait; ils n'en suivirent pas moins l'opinion la plus sûre, bien qu'elle ne parût pas peut-être la plus probable, croyant que, lorsqu'il y va du salut, on ne saurait trop en resserrer les voies. Eléazar, animé du même esprit, aima mieux souffrir la mort que de transgresser la loi; et les Machabées, à son exemple endurèrent des tourments encore plus cruels, assurés que, perdant la vie présente, Dieu les ressusciterait un jour pour la vie éternelle.

Les martyrs des siècles suivants n'ont pas été moins intrépides, et combien ont-ils essuyé de supplices pour procurer à leur âme une immortalité de gloire? Les uns ont été éprouvés par des moqueries et des coups, des chaînes et des prisons; les moqueries, quoi de plus dur à l'esprit, tel que nous l'avons naturellement? elles le blessent par son endroit le plus délicat, qui est celui de l'estime. Que ne fait-on pas pour être en quelque considération dans le monde? plus on se sent de mérite, plus on est sensible au mépris. Vive épreuve que les saints ont su soutenir, leur salut leur étant plus précieux que leur réputation. Les autres sont morts par un nombre presque infini de supplices : ongles de fer, taureau d'airain, tranchant d'épée, roues armées de rasoirs et toutes hérissées de pointes. Ici des ministres du Seigneur massacrés entre le vestibule et l'autel, là des pères égorgés entre les bras de leurs enfants, ici des enfants arrachés du sein de leurs mères, là des familles entières sacrifiées à une religion barbare, ici des hommes percés de mille coups devant et après leur mort, là plusieurs hachés en pièces et par morceaux, tous préférant l'âme au corps, persuadés que quiconque aime plus sa vie que Jésus-Christ n'est pas digne de Jésus-Christ.

Dans la paix de l'Eglise le zèle pour le salut des âmes n'a pas été moins enflammé dans le cœur des confesseurs; combien de livres ont-ils écrits pour dissiper l'erreur, pour établir la vérité, pour appuyer la religion? Il n'en est aucun d'eux que la charité n'ait obligé de dire ce que saint Paul disait aux Corinthiens, chapitre douzième de la seconde Epître : Pour ce qui est de moi, je donnerai très-volontiers tout ce que j'ai, et je me donnerai encore moi-même pour le salut de vos âmes, quoique ayant tant d'affection pour vous, vous en ayez si peu pour moi. Parlerai-je de ces bienheureux solitaires dont le monde n'était pas digne? Le cilice était leur vêtement, la prière leur occupation, le travail leur exercice; un peu d'eau, presque point de pain faisait toutes leurs délices. Comme on se porte partout soi-même, ils ne manquaient pas de combats; mais avec la grâce du Seigneur qui venait au secours de leurs faiblesses, ils rempor-

taient toujours la victoire. Je ne respecte que par le silence ce nombre presque infini de vierges, qui ont renoncé aux douceurs du siècle pour se mettre à la suite de l'Agneau ; vivant dans le corps, elles ne vivaient pas selon le corps; séparées du monde, elles en usaient comme n'en usant point; mortes à elles-mêmes, elles avaient caché leur vie en Jésus-Christ; et uniquement occupées des biens éternels, elles semblaient déjà spirituellement ressuscitées : tout cela dans un sexe tendre et délicat, ayant ce témoignage de leur conscience, de pouvoir dire à Dieu dans la profondeur de leur humilité, comme le roi-prophète dans le psaume seizième : A cause des paroles qui sont sorties de votre bouche et dont je me suis fait un précepte, bien qu'elles ne fussent qu'un conseil, j'ai marché dans des sentiers durs et pénibles : faites paraître d'une manière éclatante vos miséricordes, vous qui sauvez ceux qui espèrent en vous.

Mais si ces vertus sublimes ne sont pas commandées à tous, il n'est personne à qui du moins il ne soit ordonné de mettre l'âme à couvert des ennemis qui l'environnent de toutes parts; et voudrions-nous la leur donner en proie cette âme qui doit nous être plus précieuse que la prunelle de l'œil ; cette âme qui nous touche de si près, cette âme qui est tout l'homme, et sans laquelle l'homme n'est rien? Le prophète Nathan, pour reprocher à David le crime qu'il avait commis, usa de cette parabole rapportée dans le second livre des Rois, chapitre douzième : Il y avait deux hommes dans une ville, dont l'un était riche et l'autre pauvre; le riche avait un grand nombre de brebis et de bœufs, le pauvre n'avait rien du tout qu'une petite brebis qu'il avait achetée et avait nourrie, qui était crue parmi ses enfants, mangeant de son pain, buvant de sa coupe et dormant sur son sein; il la chérissait comme sa fille. Un étranger étant venu voir le riche, celui-ci ne voulait point toucher à ses brebis ni à ses bœufs pour lui faire festin, mais il prit la brebis de ce pauvre homme et la donna à manger à son hôte. Prince, vous en êtes indigné; mais votre indignation doit se tourner contre vous-même; vous êtes cet homme, et voici ce que dit le Seigneur : Je vous ai sacré roi sur Israël, et vous ai délivré de la maison de Saül; je vous ai mis entre les mains toutes les richesses du royaume, est-ce peu ? je suis prêt à faire encore davantage; pourquoi donc avez-vous méprisé ma parole, jusqu'à commettre le mal devant mes yeux? David reconnaît son péché; reconnaissons le nôtre : Dieu ne s'est réservé que notre âme de tous les biens qu'il nous a donnés, et nous la sacrifions au premier venu, pour ainsi parler. Nous faisons des amis, sans nous mettre en peine s'ils seront les ministres de nos passions, plutôt que les censeurs de nos défauts; nous prenons des plaisirs, sans faire réflexion que ceux qui paraissent innocents sont souvent dangereux; nous mettons nos biens à profit, sans vouloir démêler ce qui est permis d'avec ce qui est défendu; nous demandons des conseils, sans avoir intention de suivre les plus sages et les plus salutaires, ne cherchant qu'à étourdir notre conscience et à flatter nos convoitises; nous fréquentons des compagnies, sans éprouver quel en est l'esprit et quels en seront les événements : n'est-ce pas changer en mépris l'estime qu'on doit avoir de son âme? Le Sage a remarqué dans le premier chapitre de ses Proverbes, qu'il y a des gens si acharnés à leur perte, s'il m'est permis d'user de ce terme, qu'ils se dressent des embûches à eux-mêmes, et tendent des piéges pour perdre leur âme Ce qui engageait le prophète Jérémie, chapitre neuvième, à demander de l'eau à sa tête, et à ses yeux une fontaine de larmes pour pleurer un si grand malheur; désespérant d'y apporter remède, il désirait trouver dans le désert une cabane de voyageurs, afin d'abandonner son peuple, et protestait de se retirer du milieu d'eux, les considérant tous comme des violateurs de la loi et des corrupteurs de leurs âmes. Corruption qui se répandait sur leurs lèvres, se servant de leur langue comme d'un arc, afin d'en lancer des traits de mensonge, et non de vérité ; corruption dans leurs sentiments, ne songeant qu'à perdre les autres en se perdant eux-mêmes; corruption dans leurs occupations, s'étudiant à faire des injustices et à ourdir l'iniquité.

Revenons d'un si profond assoupissement, déférons à cette exhortation de l'Ecclésiastique, chapitre dixième : Mon fils, conservez votre âme et rendez-lui honneur selon qu'elle le mérite; qui justifie celui qui pèche contre son âme, et qui honorera celui qui l'a déshonorée? Malheureux que je suis, s'accusait saint Bernard, dans son sermon troisième des deux avénements, que deviendrai-je, si ce précieux dépôt que Dieu m'a confié vient à se perdre par ma faute et ma négligence? dépôt que le Fils de Dieu s'est acquis par toutes les larmes de ses yeux, par tous les travaux de sa vie, par tout le sang de ses veines. Si je me fusse trouvé aux pieds de la croix, et que j'eusse recueilli dans un vase fragile une seule goutte de ce sang adorable pour toujours le porter avec moi, n'aurais-je pas été dans une continuelle frayeur, pouvant à tout moment le laisser répandre par ma faute? J'ai reçu une âme que le Verbe incarné a rachetée par son sang, et je la porte dans un vase de terre, c'est-à-dire dans un corps qui est la faiblesse même, exposé à mille accidents, et je ne me précautionne pas. Etre l'ouvrage d'un Dieu, quelle grandeur! mais être le prix d'un Dieu, quel excès! Il a pris la balance, il s'est mis d'un côté, et de l'autre il a mis notre âme ; n'en connaîtrons-nous jamais l'équilibre? Mais le roi-prophète l'a dit, et il n'est que trop vrai; les enfants des hommes ont de fausses balances, et s'accordent ensemble dans la vanité pour user de tromperie; l'esprit est droit, mais le cœur est corrompu par sa pesanteur; il fait pencher la balance, non du côté d'un Dieu rédempteur, mais du côté d'un monde trompeur; non du côté de ce

qu'on doit, mais du côté ce ce qu'on aime. Nous sommes achetés d'un si grand prix, ne nous vendons pas gratuitement ; et pour peu que nous y pensions, en vain le démon nous proposera les biens de la terre, pour nous ôter les biens de la grâce. La source de notre mal est que nous voyons le monde, et que nous ne voyons pas notre âme; mais c'est par la raison même qu'elle ne tombe pas sous nos sens, que nous la devons plus estimer que le monde. Ce qui est visible passe avec le temps, écrit saint Paul aux Corinthiens, chapitre quatrième de la seconde épître; mais ce qui est invisible demeure éternellement ; notre âme ne se voit pas, et c'est ce qui marque son excellence; mais enfin, dit saint Augustin, voulez-vous en avoir quelque connaissance? considérez le déplorable état du corps lorsqu'il est séparé de l'âme, ce n'est plus qu'un cadavre, n'étant aimable qu'autant qu'il est animé. Si Dieu nous montrait une âme, quelle serait notre admiration, et quel mépris ne ferions-nous pas de tout ce qui nous enchante! Les Catherine de Sienne et les Madeleine de Pazzy furent autrefois gratifiées d'un si beau spectacle, et en demeurèrent plusieurs jours extasiées; elles pouvaient dire alors ce que les officiers d'Holopherne disaient autrefois à la vue de Judith : Qui pourrait mépriser le peuple des Hébreux, qui ont de si belles femmes? ne méritent-elles pas bien que nous combattions pour elles? Combattons ainsi jusqu'à la mort pour notre âme, donnons-lui nos soins ; je passe de l'estime que nous en devons faire, aux soins que nous en devons prendre. C'est ma seconde réflexion.

SECOND POINT.

Il n'y a qu'un seul nécessaire ; mais l'homme n'appréhende rien tant que de s'en instruire : la nature a su le tracer dans le cœur, mais que ne fait-on pas pour l'en effacer? on le couvre d'un voile trompeur; on le cherche où il ne fut jamais; on le cache sous l'appât du plaisir, et, pour en faire diversion, on se répand sur des objets presque infinis. On examine si l'air, le feu, la terre et l'eau sont les éléments qui composent le monde, ou si, sans le concours de leur action, un principe plus simple n'a point formé l'univers, et on ignore ses principaux devoirs, quoique la conscience y ramène toujours. Elle semble nous dire ce que le Fils de Dieu disait à Marthe : Vous vous inquiétez, et vous vous embarrassez de plusieurs choses, mais il n'y en a qu'une qui mérite nos soins privativement à tout le reste, c'est le salut de l'âme. Soins personnels, soins universels, soins continuels. Soins personnels, ils nous regardent seuls; soins universels; tout y entre; soins continuels, ils embrassent tous les temps ; soins que nous devons prendre de notre âme. Toutes les affaires ne sont pas d'une égale conséquence; il en est qu'on peut faire par autrui, mais il y en a qu'on ne saurait exécuter que par soi-même. Abraham chargeait Eliézer du soin de chercher une épouse à Isaac; Pharaon donnait l'administration de ses finances à Joseph; David se reposait sur Joab de la conduite de ses armées; Anne confiait à Elie l'éducation de Samuel. Mais quand il s'agit du salut de l'âme, chacun y est pour soi, et il ne faut pas compter sur les autres; j'avoue que leur secours nous est souvent nécessaire; mais toujours il demande notre fidélité, et ils travaillent en vain si nous n'agissons avec eux.

Saint Bernard exhortait le pape Eugène à ne perdre jamais de vue cette importante vérité, et le priait de boire des eaux qu'il répandait de toutes parts : Que votre considération, lui disait-il, commence et finisse par vous-même, et soyez à votre égard le premier et le dernier : *Tu tibi primus, tu tibi novissimus.* Dans la nécessité de partager vos soins, gardez pour vous les plus essentiels ; obligé de rendre droites les voies qui sont obliques, rectifiez vos intentions auparavant. Les droits de votre siége méritent d'être défendus, mais les avenues de votre cœur demandent encore plus d'attention : différents intérêts vous font rechercher pour médiateur et pour arbitre, pourrez-vous les régler si vous laissez vos passions sans règle? *Tu tibi primus, tu tibi novissimus.* Soutenez votre dignité, mais sauvez votre âme; trouvez en vous le chrétien avant le pontife, ou plutôt faites-vous un devoir personnel de l'un et de l'autre; semblable au Père Eternel qui, envoyant son Verbe dans le monde, le retient toujours dans son sein : *Tu tibi primus, tu tibi novissimus.* Formés sur un aussi excellent modèle, ne donnons jamais la liberté à nos pensées de se promener parmi les créatures, sans les laisser retourner avec fruit dans leur propre source : *Tu tibi primus, tu tibi novissimus.* Ainsi en use le véritable sage ; est-il dans un emploi? il l'exerce avec utilité pour le public et avec intégrité pour sa conscience; a-t-il une famille à gouverner? il fait réflexion qu'il a aussi une cupidité à conduire; doit-il ménager la fortune de ses enfants sur la terre? il s'applique aussi à s'assurer une place dans le ciel, et c'est ce que le roi-prophète, dans le psaume vingt-troisième, appelle n'avoir pas reçu son âme en vain.

Lorsque j'étais assis aux pieds du Sauveur, les baisant avec un cœur véritablement contrit, et répandant mes parfums sur sa tête sacrée, on m'accusait d'avoir reçu mon âme en vain, disait saint Bernard, dans son sermon douzième sur le Cantique des Cantiques, mais ce reproche devait tomber sur ceux qui me le faisaient; les voyant courir avec une espèce de fureur après les biens de la terre et les voluptés de la vie, et négliger l'affaire du salut, n'avait-on pas droit de les regarder comme des gens inutiles et soutenir qu'ils avaient reçu leur âme en vain? peu différents de ces insectes qui s'épuisent pour ourdir leur trame et pour travailler une toile qui sera bientôt le jouet des vents. Permettez-moi de quitter le service, demandait autrefois un officier; je me suis épuisé pour vous, je dois ménager le peu de forces qui me restent pour l'employer à mon salut, et laisser quelque intervalle entre les affaires

de la vie présente et le temps de la vie future. Cette parole de grand sens fit une vive impression sur le cœur du prince à qui elle s'adressait, lui-même en profita, et après s'être occupé à conduire des armées et à faire des conquêtes, il s'appliqua tout entier à cultiver son âme, à l'orner de vertus; ce qu'il avait fait lui parut étranger et ce qu'il fit lui devint personnel. A qui sera bon celui qui est mauvais à lui-même? oracle de l'Ecclésiastique, ch. XIV. Il peut faire l'honneur de sa famille et il ne se fait pas un honneur de se sauver; il peut être un bon ami, mais il n'est pas l'ami de son propre salut; il peut effacer les autres par son esprit, mais il en manque pour l'éternité bienheureuse; il peut être l'âme des conversations, mais il n'est pas l'âme de son âme même, pour ainsi parler : *Qui sibi nequam, cui bonus est?* Il peut être riche selon le monde, mais il est pauvre selon Dieu, semblable à cet homme dont il est parlé dans l'Apocalypse; il peut raisonner sur l'immortalité de l'âme, mais il se conduit comme si son âme était mortelle, semblable à ce riche qui parlait à la sienne dans les mêmes termes qu'on parle à une bête; il peut annoncer la parole du Seigneur, mais il ne l'applique pas au réglement de ses mœurs, semblable à ces lampes qu'on mettait sur les mausolées des anciens pour éclairer les curieux, mais flambeaux inutiles pour rendre secours à ces cadavres : *Qui sibi nequam, cui bonus est?*

Dans l'affaire du salut de même que dans celles du monde, on n'a rien sans travail et sans soins. Comme il y a des moyens destinés à conserver la vie du corps, il y en a qui sont établis pour entretenir la vie de l'âme; et l'usage de ceux-ci est d'autant plus nécessaire, que l'objet en est plus excellent. Une inclination naturelle nous porte à conserver la vie du corps; mais il faut faire violence à ses propres inclinations pour conserver la vie de l'âme. Un homme qui ne voudrait ni manger ni boire mourrait infailliblement, et celui qui ne voudrait ni déraciner le vice ni se nourrir de la piété se perdrait sans ressource; combien pourtant en est-il qui courent ainsi à leur perte? Un homme qui serait assez furieux pour former le dessein de se damner, que ferait-il? rien de ce qu'il devrait faire; il ne prierait point, ou il ne prierait que de bouche; il n'irait point à l'Eglise, ou il n'irait que par manière d'acquit; il n'entendrait point la parole de Dieu, ou il l'entendrait sans une attention suivie; il ne fréquenterait point les sacrements, ou il les changerait en de vaines cérémonies; il s'abandonnerait à ses passions autant qu'il pourrait le faire avec bienséance; et si l'occasion se présentait de satisfaire sa cupidité, il la mettrait à profit; et n'est-ce pas ce qu'on fait ordinairement?

Personne ne cherche à se damner; mais travaille-t-on à son salut comme à une affaire personnelle qui nous regarde seule, comme à une affaire universelle où tout doit entrer? Saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, chap. XII, compare les divers ministères de l'Eglise aux différentes parties du corps; à l'un le talent de la parole, à l'autre le don de la science; à l'un la vertu des miracles, à l'autre le discernement des esprits. L'un en est l'œil par ses lumières, l'autre la langue par ses instructions; l'un la main par ses aumônes, l'autre le pied par son zèle; et c'est un seul et même esprit qui distribue ces talents. Mais quelle en serait l'utilité s'ils ne se rapportaient pas au salut? ce reproche si injuste qu'on faisait au Fils de Dieu ne deviendrait que trop juste contre nous; il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. A qui pourrait-on s'en prendre? à nous seuls et non pas à nos emplois, n'y en ayant aucun où on ne se puisse sauver, les secours convenables étant attachés à chaque état en particulier. Qu'un père élève ses enfants selon Dieu, qu'un magistrat juge selon la justice, qu'un maître commande selon la raison, que le marchand soit de bonne foi dans son négoce, que l'artisan soutienne son travail avec patience, tous se sauveront, la grâce du salut est universellement répandue et n'exclut personne. Est-on riche? on peut comme Abraham se sauver par ses richesses; Dépend-on d'un père? on peut comme Isaac se sauver par son obéissance; est-on voyageur? on peut comme Jacob se sauver dans ses voyages; est-on officier? on peut comme Joseph se sauver dans les finances; est-on élevé sur la tête des peuples? on peut se sauver dans l'élévation comme Moïse; est-on dévoué aux autels? on peut se sauver dans le sacerdoce comme Aaron; est-on guerrier? on peut se sauver dans les armes comme Josué; est-on roi? on peut se sauver sur le trône comme Josias; est-on affligé comme Job? on peut se sauver dans l'affliction; est-on pauvre? on peut comme Tobie se sauver dans la pauvreté; est-on méprisé? on peut comme Mardochée se sauver dans le mépris; est-on persécuté? on peut comme les apôtres se sauver dans la persécution; est-on savant? on peut comme Gamaliel se sauver par la science; est-on domestique? on peut comme Onésime se sauver dans la servitude; Marie, sœur de Moïse, était fille, elle s'est sauvée; Anne, mère de Samuel, était femme, elle s'est sauvée; Judith était veuve, elle s'est sauvée; il ne tient qu'à nous de profiter de tout, s'agissant du salut; et saint Paul n'a-t-il pas profité des épreuves fréquentes qu'il a eues à soutenir du côté des démons? sa vertu en est affermie, et sans ce contre-poids, peut-être que l'amour-propre eût diminué le mérite de ses révélations.

Que dirai-je du péché? est-il rien de plus exécrable? sans lui pourtant nous n'aurions pas eu un Sauveur expirant sur une croix; mais ce déicide, pour nous être salutaire, n'en est pas moins horrible. Ce n'est pas à l'homme de faire le mal afin qu'il en arrive du bien; il n'appartient qu'à celui qui a fait sortir la lumière des ténèbres de tirer du vice la vertu; et, selon saint Augustin, Dieu a mieux aimé convertir le mal en bien que d'empêcher qu'il n'y eût aucun mal. Il n'est jamais permis de pécher; mais si nous péchons ne nous désespérons pas : en retournant à la miséricorde

après avoir irrité la justice, nous pouvons en devenir plus circonspects comme Noé, plus humbles comme David, plus fidèles comme saint Pierre, plus fervents comme Madeleine, plus zélés comme saint Paul. La mort est la peine du péché; mais si nous mourons, mourant dans la grâce elle nous ouvre la porte du salut: Nous le savons, écrit saint Paul aux Romains, chapitre huitième; et cette certitude nous doit soutenir dans tous les événements de la vie, n'en étant aucun qui ne puisse être un moyen de sanctification. Les affaires dissipent; mais Daniel au milieu des occupations les plus tumultueuses en était-il moins recueilli? s'il ne lui était pas permis d'adorer dans le temple, il y tournait ses regards vers l'Orient pour invoquer Dieu comme le principe et l'unique auteur du repos. Les grandeurs éblouissent; mais elles ont de quoi ouvrir les yeux, leur éclat n'étant pas durable, et tôt ou tard il en faudra rendre compte. Les plaisirs séduisent; mais ils peuvent désabuser, n'y en ayant aucun qui puisse pleinement satisfaire. La prospérité enfle; mais combien présente-t-elle d'occasions d'exercer la charité? La disgrâce accable par ses chagrins, elle console par ses espérances; et si on ne peut rien par soi-même, que ne peut-on pas avec la grâce? Rapportons tout au salut; c'est une affaire universelle et embrassant tous les temps, l'application en doit aussi être continuelle.

Le sage a remarqué dans le chapitre troisième de l'Ecclésiaste, que toutes choses ont leur temps; il y a un temps de planter, et un temps d'arracher; temps d'abattre, et temps de bâtir; temps de s'affliger, et temps de se réjouir; temps d'acquérir, et temps de perdre; temps de se taire, et temps de parler; temps pour la guerre, et temps pour la paix. Mais soit qu'on plante ou qu'on bâtisse; soit qu'on s'afflige ou qu'on se réjouisse; soit qu'on acquière ou qu'on perde; soit qu'on se taise ou qu'on parle; soit qu'on fasse la guerre ou qu'on fasse la paix, l'affaire du salut doit se trouver partout; dans la culture des arbres, pensons à celle des vertus; dans le déracinement des mauvaises plantes, occupons-nous à corriger nos défauts; dans le démolissement de ce qu'il y a de ruineux, ôtons de notre âme ce qu'il y a de corrompu; et dans les édifices que nous élevons sur la terre, portons nos réflexions sur la cité sainte qui nous attend dans le ciel; gémissons-nous sous le poids de l'affliction? pleurons de nous voir accablés sous la pesanteur du péché; sommes-nous dans la joie de nos prospérités? élevons-nous aux joies de notre éternité; faisons-nous des acquêts selon le monde? faisons-en de plus grands selon Dieu; avons-nous des pertes de biens? craignons celles de l'innocence; gardons-nous le silence? gardons-le par vertu et non pas par humeur; parlons-nous? mettons une garde de circonspection sur notre langue; sommes-nous obligés d'entrer en guerre? combattons auparavant nos passions; jouissons-nous de la paix? entrons dans les sentiments du roi-prophète, lorsqu'il disait: le Seigneur brisera l'arc et mettra les armes en pièces; il brûlera les boucliers en les jetant au feu. Soyez dans un saint repos, et considérez que c'est moi qui suis Dieu véritablement.

Appliquons-nous à cette importante vérité, non une heure dans un jour, non un jour dans une semaine, non une semaine dans un mois, non un mois dans une année, non une année dans la vie, mais tout le temps que nous avons à vivre, pouvant mourir lorsque nous n'en serions pas occupés. Nous sommes assez instruits sur cet article, et notre pénétration est telle, que nous connaissons nos véritables intérêts; nous n'ignorons pas que notre conduite peut nous rendre heureux ou malheureux pendant toute une éternité. Excellence des biens que nous pouvons nous procurer, horreur des supplices que nous pouvons nous attirer, vous êtes plus que suffisantes pour nous faire regarder le salut comme l'unique nécessaire; mais notre attention se dissipe sur d'autres objets, ils nous entraînent et nous occupent tout entiers; quel aveuglement ou plutôt quelle fureur! Que des païens aveugles et abandonnés à leur ignorance, incertains s'il y a des récompenses et des peines à attendre après leur mort, se soient bornés à cette vie, c'est ce qui ne doit pas nous surprendre; mais que des chrétiens qui connaissent l'Evangile, ses promesses, ses menaces, qui sont persuadés de leur certitude, ne daignent presque pas y songer, qu'ils n'en fassent pas leur occupation continuelle, qu'ils n'aient pas un empressement infatigable à chercher les moyens de parvenir au véritable bonheur, que les moindres bagatelles soient capables de les en distraire, c'est ce qui passe l'imagination, et pourtant c'est ce qui n'est que trop ordinaire. Mais je suppose qu'ils s'appliquent à leur salut; hélas! avec quelle lâcheté ne succombent-ils pas? souvent ils abattent d'une main ce qu'ils élèvent de l'autre, aussi esclaves de leur cupidité qu'auparavant. C'est Saül qui, après avoir exterminé ceux qui avaient l'esprit de Python, consulte encore la Pythonisse; c'est Achab qui, après avoir endossé le cilice, n'en persécute pas moins les prophètes; c'est Jéhu, qui, après avoir démoli les statues de Baal, adore le veau de Jéroboam; c'est Hérode qui aime à entendre Jean-Baptiste, et demeure toujours attaché à Hérodias; il ne faut qu'un objet dangereux, qu'une tentation légère pour déranger les meilleurs desseins, et déconcerter les plus justes mesures. L'occasion d'un profit assuré, mais injuste se présente-t-elle? on commet une injustice. Croit-on avoir été offensé? on s'abandonne à l'aigreur; les passions se révoltent-elles, s'échappent-elles? on n'apporte aucun soin de les tenir en règle. Cependant l'éternité approche, l'Epoux vient; et si la lampe n'est préparée, on aura beau frapper à la porte, elle ne sera plus ouverte. Cette vie est une course où il faut toujours être en mouvement; l'esprit tentateur est autour de nous, comme un lion rugissant qui cherche à dévorer sa proie, et un rien peut, pour ainsi dire, lui donner

prise. Avons-nous remporté quelque avantage sur ce terrible adversaire? il aura son retour, si nous ne sommes sur nos gardes. Se laisse-t on aller au sommeil sur cette importante affaire? l'ennemi vient et sème de l'ivraie parmi le bon grain. A force de s'occuper des affaires du siècle, on ne trouve plus son esprit ni son cœur au même état où on les avait laissés.

Pour peu qu'on se relâche, le démon prend son temps pour avancer ses approches; on se néglige, on s'endort, et à son réveil on est surpris d'entendre cette parole foudroyante : Je ne vous connais point. Les Vierges imprudentes l'entendirent, elles en furent au désespoir ; mais ne devaient-elles pas s'être préparées aux noces? En vain elles demandent par des cris redoublés qu'on leur ouvre, et répètent plusieurs fois le nom du Seigneur, pour émouvoir sa pitié; elles ne sont pas écoutées; étant juste, dit saint Grégoire, que celui qui, pendant la vie, ne veut pas écouter ce que le Seigneur lui ordonne, ne puisse plus à la mort obtenir ce qu'il demande. Ne nous flattons pas qu'après avoir fait servir nos membres à l'iniquité, nous aurons le temps de les consacrer à la justice; celui qui a promis le pardon au pénitent, n'a pas promis un lendemain au pécheur; et dans cette incertitude, ne renvoyons pas notre salut à un avenir qui pourrait nous manquer, et dont la perte n'aurait plus de remède; je finis par cette réflexion.

TROISIÈME POINT.

Nous vivons dans un siècle qu'on peut appeler le siècle des affaires; tous s'y jettent, tous s'y donnent, tous les recherchent, et ce n'est que torture d'esprit pour en inventer de nouvelles. Combien fait-on jouer de ressorts? quelles précautions ne prend-on point? et si on ne réussit pas, on n'a rien à se reprocher sur l'article. Une si vaste capacité de génie n'aura-t-elle jamais lieu dans l'affaire du salut? et sera-t-il dit que prudents et habiles dans tout le reste, on ne manquera de prudence et d'habileté qu'en celle-ci? Vient-on à la perdre, cette affaire? perte irréparable, perte éternelle, perte facile.

Tous les biens ne sont pas d'un égal mérite; mais le salut a toutes les qualités qui peuvent rendre un bien considérable, et le Fils de Dieu pour en marquer la valeur, s'est servi de plusieurs paraboles; tantôt c'est un trésor enterré dans un champ, et qui engage à vendre tout pour le posséder; tantôt c'est une perle de grand prix, qu'on ne saurait trop acheter, et de cette acquisition dépend tout le bonheur de l'homme; mais la manque-t-il? c'est une perte qui ne se peut réparer, c'est ce qu'on ne peut pas dire des autres biens, ceux-ci ayant toujours quelque ressource. L'esprit se supplée par la beauté, et la beauté se supplée par l'esprit; n'est-on pas heureux dans les entreprises? on peut devenir heureux par les succès, et souvent on a réussi, quoiqu'on eût mal entrepris; si on n'a pas du mérite, on peut avoir de la noblesse, et si on n'a pas de la noblesse, on peut avoir du mérite. Perd-on un aîné? il peut être remplacé par un cadet, et au défaut des enfants, on rencontre des héritiers dignes de succéder aux emplois; ne jouit-on pas de la santé? on peut posséder des richesses; et si on n'a pas des richesses, on peut avoir de la santé. Mais lorsqu'il s'agit du salut, que pourra-t-on donner en échange, si on vient à se perdre? Richesses périssables, vaines grandeurs, plaisirs fragiles, vous ne pouvez entrer en comparaison avec une âme immortelle. Je dis une âme immortelle, la perte qu'on en fait n'étant rien moins que pour toute une éternité.

Je ne m'arrête pas à prouver qu'il y a une autre vie après celle-ci; les païens l'ont reconnu, et les livres sacrés sont remplis de cette vérité. Il est dit d'Abraham et d'Isaac, que parvenus à la plénitude de leurs jours, ils moururent et furent réunis à leurs pères, qui avaient saintement vécu; paroles qu'on ne doit pas expliquer du sépulcre où furent mis les corps de leurs ancêtres, mais du lieu qui tenait leurs âmes comme en dépôt; et Jacob croyant que Joseph était mort, ne dit-il pas: Je pleurerai toujours jusqu'à ce que je descende avec mon fils dans ces lieux écartés, où il était persuadé qu'il vivait selon l'esprit? Moïse voyant un buisson investi de flammes, sans être consumé, entend une voix qui lui dit : Je suis le Dieu de votre Père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, témoignage dont se servit le Fils de Dieu contre les Saducéens, qui doutaient de la résurrection des morts. Coré et ses complices descendirent tous vivants dans les enfers, où les âmes des réprouvés étaient tourmentées. Nous sommes les enfants des saints, disait Tobie, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise; il ajoutait: Seigneur, traitez-moi selon votre volonté, et commandez que mon âme soit reçue en paix. Les Machabées parlaient le même langage, rappelant à leur souvenir cet oracle de Salomon, qu'ici tout arrive également au juste et à l'injuste; mais que tout se réserve pour l'avenir; la poussière rentrera dans la terre, d'où elle a été tirée, et l'esprit retournera à Dieu qui l'a donné; mais après ce retour, quel sera le partage? Les méchants iront dans les supplices éternels, les bons dans la vie éternelle; et de quel côté que l'arbre sera tombé, il y demeurera, sans pouvoir se relever : terrible destinée! et dont Saül a été un exemple vivant. Samuel vient dire à ce prince que le Seigneur l'a rejeté : quel coup de foudre! et qui n'en serait alarmé? mais ce qui donne encore plus de frayeur, c'est que l'arrêt fut sans appel. En vain Saül confesse son péché et en témoigne de la douleur; en vain il fait des prières, implore la miséricorde, intéresse le prophète en sa faveur, il ne reçoit d'autre réponse, sinon qu'il n'y a point de retour.

Samuel veut le quitter, Saül le prend par son manteau, il le déchire; Samuel lui dit: le Seigneur a déchiré aujourd'hui le royaume d'Iraël, et vous l'a ravi des mains, pour le donner à un autre, qui vaut mieux que vous;

celui à qui le triomphe est dû dans Israël, ne pardonnera point et il demeurera inflexible sans se repentir de ce qu'il a fait. Image trop naturelle d'un homme pour qui tout est perdu, et on perd tout pour toujours, quand on perd l'affaire du salut. Ailleurs on peut d'un tribunal appeler à un autre, ici tout est décisif; ailleurs la maladie n'est pas toujours irrémédiable, ici elle est sans remède ; ailleurs un symptôme fâcheux est suivi quelquefois d'une crise favorable, ici les jours critiques sont toujours malheureux ; ailleurs on peut, comme dit Ezéchias, passer des portes de la mort aux portes de la vie, ici le passage est fermé, et on ne peut revenir du nombre des morts à celui des vivants pour se convertir ; ailleurs après avoir été vaincu, on peut devenir vainqueur, ici n'ayant pas été vainqueur, on sera toujours vaincu; ailleurs il n'est point de malheureux qui ne puisse espérer, ici nulle espérance si on est malheureux. Ismael chassé de la maison d'Abraham n'y revient plus ; Semeï qui sort de Jérusalem contre la défense de Salomon n'a plus de grâce à prétendre; le convié au festin, sans y avoir apporté la robe des noces, en est exclu pour toujours ; le figuier qui est trouvé sans fruit, est condamné au feu ; le riche qui a refusé au pauvre les miettes de sa table, demandera une goutte d'eau qu'il n'obtiendra jamais.

Les trésors de la miséricorde sont infinis, les trésors de la justice ne sont pas moins inépuisables. Si le Seigneur ferme, qui pourra ouvrir? s'il refuse, qui pourra donner? L'âme sauvée, tout est sauvé, et l'âme perdue, tout est perdu ; puis-je trop le répéter, parlant d'une perte eternelle? Mais quelle langue pourrait exprimer cette éternité? c'est un océan d'une profondeur immense ; c'est un abîme où l'entendement humain se perd, c'est un labyrinthe d'où l'on ne saurait sortir; c'est une durée fixe et immuable, qui n'a ni passé ni avenir ; c'est un cercle perpétuel, dont le centre est partout, et la circonférence n'est nulle part; c'est une année qui commence toujours, et qui ne finit jamais : En un mot, c'est ce qu'on ne saurait concevoir et ce qu'on ne peut trop appréhender. Ce qui doit augmenter notre frayeur, c'est la facilité que l'on a de se perdre ; il ne faut souvent qu'une pensée mauvaise, mais volontaire ; qu'un péché secret, qu'une intention maligne, qu'une faute même étrangère, et le roi-prophète ne craignait rien tant que d'en être coupable, ce qui l'engageait à prier le Seigneur de l'en purifier et de l'en préserver.

Ma conscience ne me reproche rien, écrivait saint Paul aux Corinthiens, dans sa première Epître, chapitre quatrième, je ne m'en crois pas plus innocent; c'est le Seigneur qui est mon juge; s'il a rencontré du dérèglement jusque dans les anges, n'en trouvera-t-il pas dans les hommes? Qui de nous peut répondre que ses œuvres sont pleines devant Dieu, et si elles lui sont agréables? Il ne faut qu'un peu de levain pour aigrir toute la pâte. Le Fils de Dieu, la veille de sa mort, avertit ses apôtres, qu'un seul le trahira; tous étant saisis de crainte, chacun lui demande : Est-ce moi, Seigneur? leur cœur leur disait, à Judas près, qu'ils étaient fort éloignés de commettre un si grand crime, eux qui se sentaient disposés à donner leur vie pour conserver la sienne. Et nous qui n'avons pas ce témoignage de nous-mêmes, demeurerons-nous en assurance? ah! qu'il est facile de se perdre ! Je sais que tous les péchés ne sont pas également atroces; mais il n'en est aucun qui n'offense cet Etre suprême, à qui nous devons une obéissance entière et une exacte fidélité ; ce qui paraît léger en soi-même, peut par l'habitude de le commettre devenir funeste pour l'éternité : ah! qu'il est facile de se perdre ! Parlerai-je des péchés d'autrui, dont, si on n'y prend garde, on ne laisse pas d'être responsable ? Combien de femmes qui se perdent pour les péchés de leurs époux, et combien d'époux qui se damnent pour les péchés de leurs femmes! L'enfer est rempli de pères et de mères pour les prévarications de leurs enfants; et les maîtres et maîtresses gémissent pour les transgressions de leurs domestiques. On pourra ne pas être réprouvé pour ses propres iniquités; mais on le sera pour celles que les autres avaient commises, et qu'on devait empêcher, disait saint Basile; les premières pourront nous être remises ; mais les secondes ne nous seront pas pardonnées, si on n'a eu soin de les expier, décidait saint Grégoire pape; ah! qu'il est facile de se perdre ! Je ne parle pas du bien qu'on néglige, lorsqu'on est obligé de le faire. Quand le Fils de l'homme viendra exercer ses jugements, que dira-t-il à ceux qui seront à sa gauche? allez, maudits, loin de moi dans le feu éternel, qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.

J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger : j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire : je ne savais où loger et vous ne m'avez point recueilli chez vous ; je manquais d'habits et vous ne m'en avez point donné; j'étais malade, en prison, et vous ne m'avez point visité. Jusqu'à quel point cette omission doit-elle s'étendre pour être un sujet de réprobation ? c'est ici un de ces secrets dont Dieu s'est réservé la connaissance, et c'est ce qui nous oblige à une perpétuelle vigilance. La voie est etroite, peu de personnes la tiennent ; la porte est petite, peu de personnes y passent; le royaume des cieux veut être emporté avec force, où sont nos efforts ? ah ! qu'il est facile de se perdre ! Remonterai-je jusqu'à l'origine des temps ? je vois un petit nombre de personnes qu'on appelle enfants de Dieu; j'apprends aussi que charmés de la beauté des filles des hommes, ils se corrompirent avec elles : ah ! qu'il est facile de se perdre ! A cette génération corrompue succède un peuple encore plus méchant, et pour le purifier, il ne faut rien moins qu'un déluge universel ; tous périssent et une seule famille est réservée comme pour former un nouveau monde : ah ! qu'il est facile de se perdre !

Le second monde ne fut pas meilleur que le premier : et on a beau nous dire qu'il y avait en Orient une société florissante qui ne

donna pas dans l'idolâtrie, mais qu'ayant dégénéré, Abraham y rétablit le véritable culte; mais outre que cette société est une chimère, Abraham lui-même aurait suivi la superstition de ses pères, si Dieu, par un miracle de sa grâce, ne l'eût appelé à la connaissance de son être : ah ! qu'il est facile de se perdre ! Je veux que l'alliance du Seigneur n'ait point été renfermée dans la seule maison de ce patriarche, et comme il y avait eu des Melchisédech dans la Judée et des Job dans l'Arabie, on ait trouvé quelques élus dispersés dans les autres parties du monde : mais à quoi pourrait-on faire monter ce nombre prétendu de ces justes inconnus? ah ! qu'il est facile de se perdre ! La loi au lieu d'étendre les bornes de l'alliance, ne servit qu'à les resserrer ; le Dieu d'Israël n'était connu que dans la Judée , et si dans la suite les Juifs se répandirent parmi les nations, ils s'en laissèrent corrompre plutôt qu'ils ne s'appliquèrent à les convertir : ah ! qu'il est facile de se perdre ! Qu'a-t-on vu dans la suite ? presque tout l'univers asservi aux idoles, vivant selon la chair et selon les sens, n'adorant pas en esprit et en vérité : ah ! qu'il est facile de se perdre ! combien de vastes climats plongés encore dans des ténèbres si épaisses, portent à des divinités fabuleuses un encens qui n'est dû qu'au vrai Dieu ! honneurs qu'ils rendent à qui ne saurait les récompenser, vous êtes autant d'injures qu'ils font à qui peut les en punir : ah ! qu'il est facile de se perdre ! Gémissons sur leur malheur, quoique volontaire par leur malice , la raison pouvant leur découvrir la bizarrerie de leur culte, et si les lumières nouvelles sont trop faibles , n'ont-ils pas reçu des secours encore plus puissants? L'Evangile a été prêché à tous, mais tous n'obéissent pas à l'Evangile, et nous sommes peut-être de ce nombre ; beaucoup l'écoutent, peu la pratiquent : ah ! qu'il est facile de se perdre !

On se fait à son gré différents préjugés, qu'on suit sans crainte et sans inquiétude ; sentiers trompeurs qui conduisent à la mort; ah ! qu'il est facile de se perdre ! Les uns contents de se sentir un cœur assez droit, assez éloigné de l'injustice, regardent comme inutiles et comme indifférents les mystères de la foi qui n'ont, disent-ils, aucun rapport à la société , ni aucune influence sur les mœurs ; ah ! qu'il est facile de se perdre !

Les autres, exempts des reproches de leur conscience, qui les tient dans un dangereux repos, réduisent toute l'essence de la religion à je ne sais quelles vertus morales qu'ils tiennent de la nature, ou du portique, et ne s'élèvent pas jusqu'à ces sublimes vertus qui appartiennent aux disciples d'un Dieu fait homme : ah ! qu'il est facile de se perdre ! Ceux-ci, sous prétexte de piété, vivent tranquilles à l'abri de leurs passions et se permettent des libertés qu'ils condamnent dans les autres ; ah ! qu'il est facile de se perdre ! Ceux-là veulent que ce qui leur plaît soit toujours innocent, et à force de se le dire à soi-même, il leur paraît tel par leurs détours ; ah ! qu'il est facile de se perdre ! Il en est qui semblent craindre le péril et qui ne laissent pas de s'y jeter ; le plaisir qu'ils y goûtent, les console de l'innocence qu'ils y exposent ; ah ! qu'il est facile de se perdre ! Seigneur, qui du haut des cieux nous voyez en butte à tant de périls dans l'affaire du salut, ayez la bonté de nous soutenir par la puissance de votre grâce. Vous nous avez formés pour nous sauver et non pas pour nous perdre; nous sommes faits à votre image, ne permettez pas que nous en effacions les plus beaux traits ; daignez nous imprimer l'estime que nous devons faire de notre âme, le soin que nous en devons prendre, et la perte que nous en devons craindre ; l'estimant, nous ne la mépriserons plus ; la cultivant, nous ne l'exposerons plus ; nous précautionnant, nous la sauverons ; estimée, cultivée, conservée , elle sera couronnée d'une gloire immortelle, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit : Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

SUR LE SERVICE QU'ON DOIT A DIEU.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor.*, *chap.* V).

Autels élevés parmi les nations ; temples consacrés aux idoles , sacrifices offerts aux fausses divinités ; victimes égorgées à leur gloire : quelle preuve plus sensible du renversement de ce précepte : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul ? Le démon, semblable à Jéroboam, qui pour se soutenir dans sa révolte et empêcher les tribus révoltées de se réunir à leur roi légitime, leur propose d'autres dieux que celui qu'on adorait dans Jérusalem, a mis en œuvre ce détestable artifice, élevant les bêtes parmi les dieux et déprimant les dieux parmi les bêtes, transmettant même dans le ciel les crimes que le ciel a punis. Moïse a observé que Seth commença d'invoquer le nom du Seigneur , comme pour nous apprendre que déjà les hommes reconnaissaient d'autres maîtres qu'ils adoraient ; désordre que le Fils de Dieu est venu détruire selon que l'Evangéliste saint Jean l'a remarqué dans sa première épître, chapitre troisième. Le paganisme avait tout renversé en voulant former la divinité à notre image, la religion chrétienne rétablit tout en nous formant nous-mêmes à l'image de la divinité. Là des hommes charnels adoraient des divinités de chair, ils n'en concevaient point d'autres. Ici un Dieu esprit est adoré par des hommes élevés au-dessus des sens. Soyons de ce nombre heureux, et pour apprendre les qualités du service que nous devons à Dieu, implorons le secours de cette bienheureuse Vierge, qui se dit la servante du Seigneur, lorsqu'un ange l'assura qu'elle en était la Mère : *Ave, Maria.*

Nous ne sommes sur la terre que pour servir Dieu, première leçon que nous apprenons dans la tendresse de l'âge, mais première leçon que nous oublions dans la suite de la vie. Les rois ont leurs courtisans : les

maîtres leurs domestiques; Dieu seul est sans serviteurs; tout le monde doit le servir et presque personne ne le sert. Mais quel service pouvons-nous rendre à Dieu? Le servirons-nous de nos conseils? est-il un homme capable de le conseiller? *Quis consiliarius ejus fuit?* Le servirons-nous de nos biens? Il nous les a donnés: *Bonorum meorum non eges*; le servirons-nous de notre vie? elle est entre ses mains: *Inter manus tuas sortes meæ.*

Dieu est plein, et il se suffit à lui-même. Il n'a besoin ni d'anges qui l'adorent, ni d'hommes qui le servent; il ne laisse pas d'exiger l'adoration des premiers, et de solliciter les services des seconds. Quelles qualités souhaitez-vous dans vos serviteurs? Vous demandez qu'ils étudient vos inclinations, qu'ils exécutent vos volontés, qu'ils ménagent vos intérêts. Pour étudier vos inclinations, ils ont besoin d'application; pour exécuter vos volontés, ils ont besoin de soumission; pour ménager vos intérêts, ils ont besoin d'affection. Serviteurs attentifs, serviteurs soumis, serviteurs affectionnés; inclinations étudiées avec application, volontés exécutées avec soumission, intérêts ménagés avec affection: est-ce ainsi que nous en usons à l'égard de Dieu? Quels soins pour étudier ses inclinations? quelle soumission pour exécuter ses volontés? quelle affection pour ménager ses intérêts? Serviteurs sans connaissance des inclinations de leur maître; serviteurs sans obéissance aux volontés de leur maître; serviteurs sans affection aux intérêts de leur maître; soyons plus religieux, s'agissant du service d'un Dieu. Etudions-nous à connaître ses inclinations; appliquons-nous à remplir ses volontés; zélons-nous à ménager ses intérêts: étude sans négligence, obéissance sans réserve, zèle sans lâcheté. Tout doit être lumière lorsqu'il s'agit d'étudier les inclinations d'un Dieu; tout doit être soumission lorsqu'il s'agit d'accomplir les volontés d'un Dieu, tout doit être ferveur lorsqu'il s'agit de soutenir les intérêts d'un Dieu. Heureux si je pouvais être ce que je désire que vous soyez! Serviteurs attentifs, serviteurs soumis, serviteurs fervents, ne perdez rien de ce discours, ou, du moins, donnez-lui un peu de vos réflexions.

PREMIER POINT.

Etudier les inclinations d'un maître, première disposition d'un serviteur fidèle, et plus encore, devoir important d'un véritable chrétien. Le prophète-roi, qui connaissait la nécessité de cette obligation, en faisait le capital de ses prières. Tantôt il demandait à Dieu qu'il lui montrât ses voies, et tantôt il le suppliait de lui faire connaître sa volonté; il savait que, incapable de se conduire par lui-même, de se fixer lui-même, il avait besoin d'un flambeau pour l'éclairer, d'une règle pour le déterminer, d'une vertu pour le fortifier: trois avantages renfermés dans l'étude que nous devons faire de la volonté de Dieu. Aveugles, elle nous conduit; inconstants, elle nous fixe; faibles, elle nous soutient. Quoi de plus digne de nos attentions? Dieu ne nous a pas traités comme le reste des créatures qui le servent sans connaissance; s'il a voulu nous faire sentir ce que nous sommes par les commandements qu'il nous a imposés, il a voulu aussi, par leur moyen, nous apprendre ce que nous lui devons. Dans ce dessein, sa volonté est exposée à tous nos sens; soit que nous demeurions dans nos maisons, ou que nous marchions par les rues; soit que nous passions de la ville à la campagne, ou de la campagne à la ville, et à moins de l'avoir toujours gravée dans notre cœur, cette divine volonté, et même de la porter attachée comme un signe sur notre main, selon que s'en expliquait Moïse aux Israélites, nous serons peu différents des aveugles qui sont à tout moment exposés à tomber dans le précipice. David en était vivement persuadé, lorsque, reconnu roi par une partie du peuple, après avoir été sacré par Samuel, il n'en consulta pas moins le Seigneur: Irai-je en quelqu'une des villes de Juda? lui demanda-t-il comme un humble serviteur. Toute la lumière naturelle lui faisait comprendre qu'il ne fallait pas donner le loisir aux gens de Saül de choisir un autre roi, et qu'il fallait premièrement se faire voir, afin d'arrêter les esprits et de prévenir les soulèvements. Ce prince pourtant se conduit d'une manière qui fait assez voir la défiance qu'il a de ses propres lumières. Que peuvent-elles, ces faibles lueurs? Depuis le péché, ne s'élève-t-il pas, du fond de la cupidité, certaines vapeurs que la pointe de l'esprit ne saurait percer, fût-il soutenu par les connaissances que l'on puise dans l'étude?

J'en atteste ces philosophes à qui la flatteuse antiquité donna le nom de sages. N'avaient-ils pas apporté, du sein de leurs mères, toutes les dispositions aux plus sublimes connaissances? et à ces dispositions naturelles, n'avaient-ils pas ajouté une étude savante et assidue? Néanmoins, dans quelles erreurs leurs esprits ne furent-ils pas plongés? Ne prirent-ils pas le mensonge pour la vérité? ne confondirent-ils pas le Créateur avec les plus viles créatures? S'ils furent malheureux dans la recherche de la vérité, c'est qu'ils crurent pouvoir la découvrir par leurs propres lumières; et, dans cette fausse persuasion, ils négligèrent d'implorer celles du soleil de justice. O charité infinie! ô amour incompréhensible d'un Dieu envers les hommes! Dans l'impuissance où nous étions de nous approcher de lui pour étudier ses inclinations, il est descendu jusqu'à nous pour nous instruire de ses volontés. Craignait-il de nous éblouir s'il eût paru dans tout son éclat? il a eu soin de le tempérer, pour ainsi dire, par le voile de sa chair. Semblable à Moïse, qui, descendant de la montagne où il s'était entretenu familièrement avec Dieu, se voila pour parler au peuple qui ne pouvait soutenir l'éclat de ses rayons. Que les hommes orgueilleux comptent sur eux-mêmes; pour moi, continue le roi-prophète, je ne veux point d'autre lumière, pour m'instruire, que cette lumière céleste qui forme

les chérubins dans le ciel, et fixe notre inconstance sur la terre.

C'est le propre de l'esprit humain, d'être continuellement agité par ses doutes; comme il est borné dans ses connaissances, il est indéterminé dans son choix; tantôt il court où il faudrait demeurer, et tantôt il demeure où il faudrait courir; il agit ici où il faudrait se reposer, et il se repose là où il faudrait agir: semblable à Saül qui flottait toujours entre le pour et le contre, voulant aujourd'hui attendre le prophète, et voulant demain livrer le combat. Etrange irrésolution! je n'y vois point d'autre remède que de consulter en tout la volonté de Dieu. Volonté droite, elle contient les règles de l'équité que nous devons observer: volonté certaine, c'est sur elle que nous devons fonder nos opinions: volonté juste, c'est d'elle que nous devons prendre les principes de nos connaissances: volonté universelle, elle nous prescrit ce que nous devons faire et ce que nous avons à éviter. Lorsqu'on a choisi un guide dans une terre inconnue, on le suit pas à pas; si on trouve à droite et à gauche des sentiers unis et semés de fleurs, on est dans de continuelles alarmes, de peur de se tromper et de perdre de vue celui qui nous conduit. Ce qui paraît beau est-il toujours le plus sûr? Souvent il est le plus dangereux. Le monde est une région remplie d'écueils; ah! qu'il est difficile d'y tenir la véritable route! Dieu seul peut nous la tracer: consultons sa volonté. Comme les yeux des serviteurs sont arrêtés sur les mains de leurs maîtres, et comme les yeux de la servante sont arrêtés sur la main de sa maîtresse, ainsi nos yeux ne doivent regarder que la volonté de Dieu. Vérité dont saint Paul parut si bien instruit, que la première parole qui sortit de sa bouche, après sa conversion, fut de dire à Dieu: Seigneur, que voulez-vous que je fasse? il ne dit pas, observe saint Chrysostome, je veux être apôtre, je veux être martyr, je veux confondre les Juifs et prêcher aux gentils, je veux porter votre nom jusqu'aux extrémités de la terre et au milieu de tous les périls, je veux instruire l'aréopage du Dieu qu'il adore sans le connaître, je veux faire trembler Félix au seul récit de vos jugements; mais il dit: Votre volonté est ma règle; parlez, Seigneur, votre serviteur écoute.

Mais pour l'entendre il faut savoir se dérober de temps en temps aux affaires et aux embarras du siècle; la voix de Dieu ne s'entendit jamais dans le tumulte et dans l'agitation du monde. Le Saint-Esprit demande des auditeurs recueillis et attentifs; ce n'est que dans le secret où il marque ses desseins aux hommes; c'est là où, se refusant à tout le reste, on se sent éclairé sur les plus importants devoirs; c'est là où, interrompant pour quelque moment tout commerce avec les créatures, les desseins de Dieu se manifestent. Desseins pour nous conduire dans nos voies, pour nous fixer dans notre inconstance et pour nous soutenir dans nos faiblesses. Connaître sa faiblesse ou l'ignorer: écueil également périlleux. Le sentiment de sa propre impuissance décourage souvent jusqu'à demeurer dans l'inaction, ou si on se met en état d'agir, ce n'est qu'avec une inquiétude qui ôte jusqu'à l'espérance de pouvoir réussir. Si, au contraire, on se laisse aveugler par la présomption, que de périls où l'on se précipite! que d'entreprises téméraires! que de disgrâces sans ressource! l'élévation même devient plus fatale que les chutes. Dans ces extrémités à qui avoir recours? aux créatures? ne sont-elles pas aussi faibles que nous, sujettes par leur nature aux mêmes défaillances, aux mêmes infirmités, toujours exposées à la même indigence et au même déréglement? Cherchera-t-on dans soi-même de quoi se soutenir? agité par la crainte, trompé par l'espérance, dévoré par ses désirs, on reconnaît son insuffisance. La raison s'offre dans cette perplexité; mais plus capable de nous plaindre que de nous aider, elle ne fait qu'augmenter notre trouble, et il n'y a que dans la volonté de Dieu où nous puissions trouver notre force: cette volonté non-seulement est bonne, mais elle est la règle de tout bien; non-seulement elle est parfaite, mais il n'y a pas de perfection sans elle, et tout ce qui demeure au-dessous, tout ce qui se pousse au-delà est nécessairement défectueux.

L'Ecriture sainte, pour décrier une action et la mettre au rang des crimes, se contente de dire que Dieu ne l'a point commandée; et, parlant aux Juifs, ne leur disait-il pas que leurs offrandes lui étaient à dégoût, leur volonté s'y trouvant plutôt que la sienne? Tant de bonnes œuvres qu'il vous plaira; mais si Dieu ne les ordonne, elles seront abominables. Un serviteur qui prétendrait se tailler lui-même la mesure, la forme, la manière de votre service, indépendamment de vous, serait-il tolérable? en seriez-vous content? Et vous voudriez que Dieu le fût. Visions pleines de mensonges que celles de ces prophètes que le Seigneur n'a pas envoyés. Travaux sans fruit que ceux de ces ouvriers qu'il n'a pas appliqués. On ne réussit qu'autant qu'on étudie la volonté de Dieu dans la résolution de l'accomplir, et pour s'y soumettre il faut la connaître. Plût à Dieu qu'on en fût pleinement instruit, on ne verrait pas ce qui fait gémir et qu'on ne saurait trop déplorer. On laisse vivre dans son cœur des passions enracinées, des malignités secrètes, des inclinations particulières qu'on cultiverait moins si on était vivement persuadé que tout ce qui peut nous être une occasion de chute est un enchaînement de crimes. On cherche à s'élever aux dépens d'autrui; et loin de se tenir dans des sentiments d'humilité, on se permet tout à soi-même et on ne pardonne rien aux autres; désordre qui serait moins commun si on consultait la volonté divine. Une parole mal interprétée, un rapport douteux, un soupçon mal fondé, allument des haines irréconciliables qu'on aurait soin d'éteindre si on se rendait attentif à ce que Dieu demande. L'importance est de savoir si cette ignorance peut servir d'ex-

cuse, je le souhaiterais. Mais si cela était, pourquoi l'Ecriture sainte nous dirait-elle qu'il faut offrir des sacrifices pour les pécheurs ignorants? pourquoi Dieu, dans le Lévitique, aurait-il ordonné au peuple juif d'immoler des victimes pour l'ignorance des peuples? *Anima quæ peccaverit per ignorantiam ipsa offeret arietem.* Si cela était, pourquoi David demandait-il à Dieu de mettre en oubli les ignorances et les péchés de sa jeunesse? Si cela était, pourquoi saint Paul assurait-il les Thessaloniciens que le Seigneur viendra au milieu des flammes se venger de ceux qui ne l'ont pas connu ni obéi à l'Evangile? Mais si Dieu se venge de ceux qui ne l'ont pas connu et qui n'ont point reçu son Evangile, combien plus de ceux qui, l'ayant connu et goûté sa loi, vivent comme des païens, se font des ténèbres volontaires, se plaisent dans l'aveuglement de leur cœur et suivent dans leur conduite la vanité de leurs pensées?

De là, vous concevez que l'ignorance n'est pas toujours une légitime excuse; je dis plus: je dis que dans l'état où nous sommes l'ignorance, loin de servir de voile spécieux, augmente la malice du péché, ne péchant par ignorance que parce qu'on ne veut pas s'instruire. Si je n'étais pas venu, dit le Fils de Dieu, et si je n'avais pas prêché les vérités de mon Evangile, ils auraient quelque excuse; mais après tant d'instructions et tant de discours, après que j'ai répandu tant de lumières, manifesté tant de vérités, ils sont inexcusables. Si nous vivions dans ces tristes climats où la lumière de l'Evangile ne brille point; si nous étions dans un pays où les vérités du christianisme sont inconnues, l'excuse pourrait être recevable; mais dans un siècle où tant de bouches sont ouvertes pour annoncer la morale chrétienne, où toutes les églises sont remplies d'oracles, apporter son ignorance pour excuse, c'est irriter Dieu, et cette excuse est non-seulement insuffisante, mais encore elle est injuste. Ne dites pas: J'ai fait ce péché par ignorance; c'est un péché que d'être ignorant dans le christianisme, le premier de vos devoirs étant d'avoir appris vos engagements.

La fontaine de la science n'est plus scellée; les lèvres du prêtre n'en sont plus les seules dépositaires, ce n'est plus un volume fermé, ce n'est plus un jardin entouré de hauts murs; le voile est rompu, les liens sont brisés, les sceaux sont levés, la porte est ouverte, cette science sacrée n'est plus inconnue aux hommes, ce ne sont plus des énigmes, les figures sont expliquées, il est donné à tous d'entrer jusque dans le sanctuaire de la vérité; il n'est même personne qui ne se flatte d'être savant. Jamais voit-on de manquements qui, pour parler ainsi, sautent aux yeux, qu'on ne réponde fièrement: Je savais ce que je devais faire, on ne m'en apprendra pas, je ne pèche point par ignorance? C'est à la vue de cette présomption qu'un ancien disait avec autant de raison que de bonne grâce, qu'il ne voyait rien de mieux partagé dans le monde que l'esprit. Il n'est personne qui ne s'en pique; on rougit dans les compagnies s'il arrive qu'on n'y puisse briller, ou si l'on vient à s'y distinguer, on attend l'applaudissement des autres comme une espèce de tribut, et, en recevant leur encens, on y mêle toujours quelques grains du sien propre.

Mais à quoi se termine ce prétendu bel esprit? Est-ce à l'attention que nous devons à la volonté de Dieu, que nous avons choisi pour Maître et qui a daigné de nous prendre pour serviteurs? Je le demande non-seulement au commun du peuple, mais encore aux premiers du monde; saint Paul s'adressait ainsi aux sénateurs romains et à ceux qui étaient leurs esclaves, les prophètes ne parlaient pas autrement aux rois et aux sujets. En vain voudrait-on s'excuser sur l'application que demandent les divers embarras de la vie, on s'attirerait les mêmes reproches que saint Paulin faisait à un homme du monde, qui trouvait assez de temps pour apprendre ce qu'il y a de plus fin dans les auteurs, et qui manquait de loisir pour s'instruire de ce qu'il y a de plus nécessaire dans la loi; il rencontrait du vide parmi ses occupations, pour devenir habile politique, et pour se rendre parfait chrétien, il se plaignait que tous ses moments étaient remplis. Esprit vaste pour faire des réflexions profondes sur les raisons d'Etat, les intérêts des princes, les inclinations des peuples, les événements du monde, mais esprit borné pour étudier les maximes de l'Evangile, les replis du cœur, le ressort des passions, la volonté de Dieu; il pouvait y parvenir par la méditation et la prière, mais c'était le moindre de ses soins. Serviteurs ignorants et, qui plus est, serviteurs rebelles, évitons un tel dérèglement, et après nous être instruits de ce que Dieu veut, accomplissons ce qu'il ordonne. Tout doit être lumière, lorsqu'il s'agit d'étudier les inclinations de Dieu; tout doit être soumission, lorsqu'il s'agit d'exécuter les volontés de Dieu: c'est mon second point.

SECOND POINT.

Dieu a sur nous une autorité suprême; il est notre Créateur, il est notre maître, nous sommes à lui, nous dépendons de lui, il peut faire de nous tout ce qu'il lui plaît. Pour se dispenser de lui obéir, il faudrait être en état de se conduire soi-même; mais avons-nous assez de droiture et de lumière pour ne pouvoir jamais rien faire que de raisonnable et que de juste? Conçus dans le péché, avec un esprit rempli de ténèbres et une volonté portée au désordre, ne devons-nous pas nous estimer heureux de ce que Dieu nous a donné une règle aussi sûre et aussi infaillible, aussi sage et aussi sainte que sa volonté pour nous conduire? Les créatures les plus insensibles la reconnaissent, cette volonté; la mer ne passe jamais les bornes qui lui sont prescrites, le néant même a marqué son obéissance; oserions-nous résister, enrichis que nous sommes d'une plus haute intelligence? Un serviteur qui connaît la volonté de son maître doit se rendre fidèle à l'ac-

complir, et cette fidélité consiste à se soumettre sans retarder, sans raisonner, sans partager. Obéir aussitôt que Dieu commande, obéir comme Dieu commande, obéir en tout ce que Dieu commande; obéissance diligente, obéissance simple, obéissance entière; diligence dans le service, docilité dans le service, intégrité dans le service. Je touche tout ce que vous exigez de vos serviteurs; je vous exhorte aux mêmes devoirs à l'égard de Dieu, vous savez qu'il est le souverain maître.

Il fallait prévenir le jour pour recueillir la manne, et, pour plaire à Dieu, il lui faut obéir sans différer. De là saint Thomas a dit que le premier usage de notre raison doit être le premier usage de notre obéissance. Jacob se lève du matin pour offrir des sacrifices, et de la pierre où il a reposé durant la nuit, il en fait un autel pendant le jour. Les dévotes Maries cherchent avant l'aurore le Verbe crucifié, et viennent à son tombeau lui offrir leurs parfums, sans attendre le lever du soleil. Matthieu quitte sa banque aussitôt qu'il lui est dit : Suivez-moi ; Zachée descend du sicomore sans différer. Saül entend la voix, et il répond dans le même instant : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? je suis disposé à tout. Combien pourrais-je rapporter d'autres exemples? Ici des rois qui s'accoutument à obéir à Dieu avant que de commander aux hommes, là des vierges qui regardent le ciel sans attendre que le monde cesse de les regarder, ici des enfants qui consacrent leur liberté dès le premier moment qu'ils peuvent disposer d'eux-mêmes, là des ouvriers qui se présentent dès le premier matin, pour travailler à la vigne du père de famille. Tous étaient persuadés que l'obéissance, pour plaire, ne doit jamais tarder à suivre le commandement; ils savaient que la lenteur dans le sacrifice n'est pas moins odieuse que le larcin dans l'holocauste. Ce n'est pas que Dieu rejette toujours des soumissions tardives; je ne le dirai pas, il est indulgent, mais je dirai que quand nous serions assurés qu'il ne les rejetterait pas, du moins, s'il les acceptait, elles lui seraient moins agréables. Il désire des Abel et non pas des Caïn, il désire des Isaac et non pas des Ismaël, il désire des Jacob et non pas des Esaü, il désire des Moïse et non pas des Coré, il désire des Samuël et non pas des Saül, il désire des David et non pas des Achab, il désire des Josias et non pas des Antiochus : son cœur ne peut mettre sa complaisance dans des obéissances forcées; nous-mêmes serions-nous contents d'une soumission différée jusqu'à des extrémités fâcheuses?

Un serviteur fidèle, selon saint Bernard, dans son sermon quarante-unième de ses divers sujets, ne connaît ni délais, ni lendemain, ni retardement; ses yeux sont toujours ouverts pour voir, ses oreilles attentives pour écouter, ses mains disposées pour travailler, ses pieds agiles pour marcher, rien ne l'arrête; il obéit, non à cause que son esprit est convaincu de la justice du commandement qu'on lui fait, mais à cause que le commandement s'est fait entendre à ses oreilles : *Verus obediens non inquirit ;* et combien en avons-nous d'exemples dans l'Ecriture? Dieu commande à Abraham de sacrifier son fils : le cœur se soulève, mais le cœur se soumet. Osée, d'une naissance illustre, d'une vie sans reproche, d'une pureté sans tache, reçoit ordre du ciel de prendre pour femme une prostituée, commandement plein d'horreur ; le prophète se soumet pourtant, et sa soumission est si parfaite que, dans la remarque de saint Jérôme, il ne fait paraître nul chagrin dans son humeur, nul dérangement sur son visage, nulle répugnance dans sa conduite : *Non contradicit.* J'avoue que ce mariage était pour représenter l'idolâtrie et les excès dont les Juifs s'étaient rendus coupables; mais ce mystère étant inconnu au monde, le prophète portait toute la honte d'une alliance si déshonorable. Il est ordonné à Ezéchiel de se faire passer pour un furieux et un insensé, de se tenir couché sur le côté gauche trois cent quatre-vingts jours, sans changer de situation ni de place ; il doit ensuite se tourner sur le côté droit et rester dans cette posture quarante jours. Ce n'est pas assez, on lui prescrit un jeûne si rigoureux qu'il ne lui est permis de manger chaque jour que dix onces de pain cuit sous la cendre, et couvert d'une matière fécale ; il obéit sans raisonner. Tout est ici mystérieux, mais que peuvent penser les hommes? Que dirai-je de l'obéissance d'Isaïe, de ce prophète aussi célèbre par l'éclat de sa vertu que distingué par la noblesse de son sang? Il lui est dit de marcher par la ville de la manière la plus négligée : il y marche sans réplique. Je ne dis rien de Jérémie, qui ne refusa pas de paraître chargé de chaînes pendant nombre d'années, plus attentif au commandement de Dieu qu'aux jugements du monde. Ces différentes ordonnances, si propres à mortifier l'amour-propre, tendaient à éprouver l'esprit humain, à exercer son obéissance et à le conduire, non par la faible lueur de ses lumières incertaines, mais par la seule direction des volontés divines, et c'est le plus haut point, non-seulement de notre soumission, mais encore de la véritable sagesse. Loin d'ici ces délibérations, ces discussions, ces examens, ces demandes ; la loi m'oblige-t-elle? ne me dispense-t-elle point? pécherai-je? ne pécherai-je pas? est-ce péché mortel? n'est-ce que péché véniel? n'y a-t-il point quelque biais à prendre? ou quelque opinion facile? Mon âge, ma complexion, ma qualité, ne prescrivent-elles point en ma faveur contre le précepte?

Hélas! sera-t-il dit qu'on aura toujours des prétextes, des excuses, des raisons de commande, toutes les fois qu'on sera obligé de se soumettre à Dieu et à l'Eglise? Chose étrange et qui fait tout le désordre de notre siècle! on ne s'aperçoit point de sa mauvaise santé que lorsque le carême approche ; on ne se plaint point de l'excès de ses dépenses que quand l'occasion se présente de soulager les

pauvres : a-t-on jamais plus d'affaires que quand il s'agit d'assister au sacrifice? et n'en voit-on pas tous les jours qui trouvent assez de temps pour se divertir, et qui n'en trouvent pas pour se sanctifier? Plusieurs sont assez robustes pour passer les nuits dans le jeu, qui raisonnent sur leur état lorsqu'il faut donner une heure à la prière. Tout est facile, mon Dieu, aussitôt que le monde ou que la passion commandent, mais rien ne paraît aisé lorsqu'il s'agit de vous obéir. Esclaves malheureux de nos passions, nous rougissons de nous soumettre à celui qui seul peut les dompter, et, gémissant sous le joug d'une puissance étrangère, nous secouons le joug du légitime souverain. Qui est-ce qui tremble au seul nom de dispense, et qui est-ce qui prend dans ses doutes le parti de la loi aux dépens de l'intérêt? Tout le monde veut accommoder l'Evangile à ses mœurs, et personne ne veut accommoder ses mœurs à l'Evangile, et on peut dire de la conduite ce que saint Hilaire disait de la créance, au commencement de l'hérésie d'Arius : *Fides temporum non Evangeliorum.* On met tout son esprit à inventer de nouveaux principes de morale; le péché philosophique est mis sur le tapis, on se retranche sur le silence respectueux, on se fait une conscience à sa mode, on a des interprètes à ses gages, sans se mettre en peine que de l'interprétation à la transgression il y a peu de différence. Les rois, qui ne sont que des hommes, se font servir par d'autres hommes de la façon qu'il leur plaît, et Dieu, qui est infiniment au-dessus des rois, n'aura pas la liberté de nous prescrire la manière dont il veut être servi, lui qui est le seul à qui on doit une obéissance aveugle.

Quelque éclairé que soit un homme, il peut se tromper et commander des choses injustes, quoiqu'elles lui paraissent raisonnables ; mais Dieu étant la souveraine justice, ses ordonnances sont toujours droites, et lorsque nous sommes assurés du précepte, il n'y a point à délibérer, à discuter, à examiner, à interpréter, il ne s'agit que de se soumettre ; il est même nécessaire de ne pas faire trop d'attention aux raisons qu'il peut avoir dans les choses qu'il nous commande, de peur d'en affaiblir le mérite, persuadés que moins nous serons instruits de ces raisons, plus notre obéissance sera parfaite. Lorsqu'on sent la force du précepte, on a lieu de douter si ce n'est pas plutôt l'équité de ce que Dieu ordonne, que son autorité qui engage à s'y soumettre ; mais quand on en ignore les raisons et qu'on ne laisse pas d'obéir, ce n'est plus que le respect qui en est le principe. De là Dieu a rarement découvert les véritables motifs de ses lois ; de là il en a donné plusieurs dont les véritables causes nous sont encore inconnues ; de là enfin, non content de cacher les raisons qu'il avait d'exiger l'obéissance en certaines choses, il en a commandé plusieurs qui paraissent contraires à la raison, et lui obéir en ces rencontres, c'est lui offrir le plus grand sacrifice qui puisse lui être présenté, renfermant tous les autres, tels que sont les biens par l'aumône, les plaisirs par la tempérance, les ressentiments par le pardon, la raison par la foi, la vie même par le martyre, holocauste parfait où rien n'est réservé. Ne dites point : cela serait beau et ferait honneur à la religion, cela serait fort édifiant et contribuerait beaucoup à l'utilité publique, cela serait d'un grand usage pour corriger les pécheurs, réprimer la licence, déraciner les vices, régler les consciences, dompter les passions ; je répondrai : montrez-moi la volonté de Dieu ; où est son ordre ? où est son commandement? où est sa déclaration? Je ne veux rien que ce qui porte son caractère et que ce qui est marqué à son coin, pour ainsi dire. Sommes-nous plus sages que lui? avons-nous plus de lumières que lui? savons-nous mieux que lui ce qui nous est propre et comment il veut être servi? Tant de bonnes intentions qu'il vous plaira, la meilleure intention du monde sans la volonté de Dieu ne saurait autoriser ni justifier vos actions, autrement tout serait bon dans les fausses religions : on y a toujours intention de bien faire. Avons-nous assurance de ce que Dieu veut? il n'y a point à délibérer, à discuter, à examiner, à interpréter, il ne s'agit que de se soumettre sans raisonner et sans partager. Jugeons de Dieu par nous-mêmes ; je sais que la comparaison n'est pas égale ; saint Augustin ne laisse pas de nous permettre de la faire : elle nous donnera du moins de la confusion, si elle n'excite pas en nous de la fidélité.

Si nous avions un serviteur actif, vigilant, adroit, mais qui par entêtement ou par rébellion ne voudrait pas se soumettre à certaines choses qui regarderaient notre service, serions-nous d'humeur à le retenir? Nous le chasserions pour cette seule désobéissance, malgré ses autres bonnes qualités. Ah! reprend saint Chrysostome, si nous exigeons une soumission entière d'un serviteur qui est homme et chrétien comme nous, qui est venu au monde et qui en sortira comme nous, qui a un corps et une âme comme nous, que ne doit point exiger un Dieu à qui nous appartenons à tant de titres? Nous ne sommes pas seulement des serviteurs gagés, qui ne sont tenus d'obéir que dans un certain ordre de choses, selon qu'ils s'y sont obligés ; mais notre servitude à l'égard de Dieu, est de faire tout ce qu'il nous ordonne, et c'est par ce rapport que la Sagesse incarnée nous dit, que nul ne peut servir deux maîtres. Une âme raisonnable qui connaît Dieu, les grâces qu'elle en a reçues, ce qu'elle en reçoit, le bonheur infini qui lui est promis, si elle sert avec fidélité, et le malheur éternel qui l'attend, si elle manque d'être fidèle, est persuadée qu'elle se doit tout entière à son service, et que vouloir se partager, serait une injustice criante et une révolte déclarée.

Cependant qui est-ce qui ne partage pas l'obéissance qu'il doit aux volontés divines? On aimera la pudeur, mais on ne haïra pas la médisance ; on cultivera le pauvre, mais on ne remettra pas les injures ; on sera so-

bre, mais on ne sera pas patient; on satisfera ses créanciers avec exactitude, mais on poursuivra ses débiteurs avec acharnement; on modérera son jeu, mais on se consumera en folles dépenses; on fréquentera les sacrements, mais on ne réprimera pas ses passions; on n'acquerra du bien que par des voies légitimes, mais on emploiera son propre bien à de mauvais usages. Qu'on se détrompe une bonne fois; Dieu ne se contente pas qu'on fasse une partie de sa volonté, il veut qu'on l'observe tout entière; qui pèche en un seul point, décide l'apôtre saint Jacques, dans le chapitre second de son épître canonique, se rend coupable de toute la loi. L'homme tient ordinairement deux voies pour se conserver dans son premier esprit d'indépendance, la voie de la révolte et la voie du partage. Il ne dit pas toujours: je ne servirai point: ne dit-il jamais: je partagerai mes services, rarement assez hardi pour dire: je ne veux point de Dieu pour maître, brisons les liens qui peuvent nous attacher à lui, rejetons son joug loin de nous? Les lumières de la raison, l'instinct de la conscience, le consentement général de tous les hommes sont des barrières qui ne se franchissent pas si facilement; mais souvent trop téméraire pour composer avec Dieu, on fait des exceptions, des réserves, et, par les choses qu'on excepte, on devient prévaricateur, voulant vivre à son gré, se conduire par son caprice, faisant choix dans les préceptes, comme si, par celui d'aimer Dieu, on n'était pas engagé à se refuser tout ce qu'il défend, à pratiquer tout ce qu'il demande, à s'éloigner de tous les sentiments, de toutes les maximes, de toutes les habitudes qui sont inalliables avec sa volonté, la charité qui est l'âme, l'accomplissement, la perfection de la loi, étant indivisible.

Dieu est-il inférieur à l'homme qui prend un tel empire sur ses semblables qu'il regarde pour ennemis ceux qui ne le servent pas en tout? Rendrais-je ce service? on ne me l'a pas rendu; puis-je croire que l'on soit de mes amis après m'avoir offensé? Ce seul point est envisagé comme le centre de l'amitié où les lignes se réunissent. Vous serez mes amis, disait le Fils de Dieu, si vous faites, non une partie de ce que j'ordonne, mais tout ce que je commande, sans rien excepter. Sentiment de la conscience, en a-t-on surmonté les premiers remords? que de peine à s'arrêter dans la suite; on pèche sans répugnance et ce n'est plus qu'enchaînement de péchés. Une femme a-t-elle forcé les premiers retranchements de la pudeur? rien ne lui coûte; elle se familiarise avec tout ce qui conduit aux derniers désordres. Un homme a-t-il commencé à s'approprier le bien d'autrui? il ne connaît plus de distinctions dans les biens qu'il veut usurper, il donnera des avis pour ruiner le peuple, il entrera dans les partis, ce ne seront plus que concussions, qu'usures, que tyrannies; il ne sera touché de rien que de faire sa fortune aux dépens des malheureux. On peut en faire l'application aux diverses conditions de la vie, et les premières idées du bien et du mal étant une fois confondues dans l'esprit, on avance de plus en plus dans la voie de l'iniquité. Je pourrais encore considérer ce principe du côté de la grâce; un seul péché est incompatible avec elle, et on ne l'a pas plutôt commis que les autres ne tardent pas à suivre, par la mauvaise disposition du cœur qui a rompu la digue qui pouvait les arrêter. Quand Dieu se compare à un homme qui fait rendre raison à ses serviteurs de ce qu'ils ont reçu, il compte tout, beaucoup ou peu de talents; grands ou petits devoirs, il faut être fidèle à tous, serviteurs attentifs, serviteurs soumis, serviteurs zélés. Je finis par cette dernière réflexion.

TROISIÈME POINT.

Tous les êtres, autant qu'il est en eux, contribuent à la gloire de Dieu; l'homme serait-il seul à la regarder avec indifférence? lui, que l'élévation de sa nature et les lumières de sa foi y engagent plus fortement. S'il brûle naturellement du zèle de servir à l'agrandissement de ses princes, serait-il froid sur les intérêts de cette suprême majesté, devant qui les chérubins tremblent, se couvrent de leurs ailes? Faut-il des exemples pour nous animer? quels modèles n'avons-nous point? Moïse, David, les apôtres; quoi de plus propre à nous instruire que leurs exemples? Dieu ayant vu que les Israélites s'étaient fait un veau d'or et qu'après l'avoir jeté dans la fonte, ils lui avaient dressé un autel, lui rendant des adorations, lui offrant de holocaustes, en fut si irrité qu'il dit à Moïse: je vois que ce peuple a la tête dure; laissez-moi faire, afin que la fureur de mon indignation s'allume contre eux et que je les extermine; je vous rendrai le chef d'un grand peuple. Ces sages du monde, qui s'imaginent être assez puissants pour balancer tout l'univers, auraient-ils inspiré à Moïse un autre sentiment que celui de ménager une occasion si favorable? Ils lui auraient dit que la condition n'est pas à refuser, et que pouvant travailler pour ses intérêts sans altérer ceux de Dieu, il n'y avait pas à délibérer. Mais Moïse, accoutumé à servir Dieu dès le bas âge, n'est attentif qu'à ce qui peut être plus glorieux à Dieu: Seigneur, lui dit-il, pourquoi votre fureur s'allume-t-elle contre votre peuple que vous avez fait sortir de l'Egypte avec une grande force et une main puissante? Ne permettez pas, je vous prie, que les Egyptiens disent: il les a tirés de l'Egypte avec adresse pour les tuer sur les montagnes et pour les exterminer de la terre; apaisez votre colère et ne devenez pas inexorable dans le déréglement de votre peuple; votre gloire en souffrirait. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob vos serviteurs; vous leur avez juré par vous-même et leur avez dit: Je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel; je donnerai à votre postérité toute cette terre dont je vous ai parlé, et vous la posséderez; je renonce à tous les avantages que je pourrais tirer de vos promesses, si, pour me faire un nom parmi les hommes, le vôtre en avait

moins d'éclat. Ainsi doit parler un serviteur fidèle; il doit, selon saint Ambroise, regarder les intérêts de son maître, plus que les siens propres : *Cui portio Deus est, nihil debet curare nisi Deum*. Qu'on lui promette des établissements considérables, qu'on lui présente d'immenses richesses, tout doit disparaître à ses yeux et, dans ce point de vue, la terre n'aura rien qui puisse ébranler son cœur.

Dieu a-t-il beaucoup de serviteurs qui le servent avec un tel désintéressement? C'est un oracle de saint Paul, que personne ne sert Dieu qu'en vue de sa propre fortune : *Omnes quærunt quæ sua sunt*, et on peut dire de la plupart, mais dans un sens bien différent, ce que le démon disait du saint homme Job : *Numquid frustra colit Deum?* Est-ce avec un cœur désoccupé de soi-même que Dieu est servi? vous savez le contraire, et pour peu qu'on se fasse justice, on trouvera que, soit qu'on s'approche des autels, soit qu'on s'applique à la vertu, on retombe toujours sur sa propre utilité, sans se mettre en peine du fruit que Dieu en pourrait recevoir. Le prophète Samuel, revêtu de l'autorité du Seigneur, ordonne à Saül d'attendre son retour pour livrer la bataille; quelques jours se passent, les ennemis pressent, le prophète tarde à venir; le prince réduit à la nécessité, offre le sacrifice, et donne combat aux ennemis. Si dans cette conjoncture quelque officier de l'armée eût pris la liberté de dire à Saül : Sire, qui est-ce qui oblige votre majesté de prévenir le temps marqué par Samuel? n'est-il pas vrai que pour peu que ce prince eût voulu parler de bonne foi, il aurait été contraint d'avouer que le besoin de ses affaires, joint à la grandeur du péril, ne lui permettait pas de différer davantage. Que je cherche aujourd'hui le principe des actions de la plupart, tous me répondront, s'ils veulent être sincères, que c'est moins la religion que l'intérêt qui les fait agir; spécieux dehors; mais comme je n'en suis peut-être pas plus exempt que les autres, ce n'est pas moi qui porte la sonde dans vos consciences, c'est Dieu même qui fait cette demande à vos cœurs. Est-ce mon honneur que vous envisagez dans l'obéissance de mes préceptes? n'est-ce pas plutôt votre propre gloire? Vous pardonnez, mais n'est-ce point plutôt dans la crainte que vos vengeances ne vous attirent des affaires qu'en vue du commandement que Dieu vous en fait? Vous donnez quelques heures à la prière, mais n'est-ce point afin de mériter l'applaudissement des hommes? Vous visitez les malades, vous assistez les malheureux, vous portez compassion aux affligés, mais ces œuvres de miséricorde ne sont-elles point le seul ouvrage de votre amour-propre? Si Jéhu entreprit de renverser les autels de Baal et de ruiner le culte des idoles, il n'avait dessein que de perdre ses ennemis et d'établir sa maison sur leur ruine; vérité si certaine qu'il ne toucha point aux idoles de Jéroboam, il les laissa comme auparavant en Israël; il ne croyait pas qu'elles fussent nuisibles à son autorité, à ses intérêts, à ses affaires : *Vide zelum meum pro Domino*, voyez mon zèle pour le Seigneur. Est-ce là le discours d'un serviteur qui ne cherche que la gloire de son maître? C'est plutôt le discours d'un présomptueux qui veut des spectateurs et des témoins de ses actions, pour s'en attribuer tout le mérite.

Hélas! les considérations du monde viendront-elles toujours se mêler dans ce que la religion a de plus saint? Ne fuirons-nous jamais les louanges des hommes, pour ne travailler que pour la gloire de Dieu? Le saint roi Ezéchias est averti qu'il doit mourir, mais il n'expose aux yeux du Seigneur, pour fléchir sa justice, que la seule sincérité de sa vie; ses actions ont été héroïques, il a purifié le temple, rétabli le véritable culte, exterminé les idolâtres; cependant il ne met pas sa confiance dans toutes ces œuvres, il se contente de dire : souvenez-vous, mon Dieu, que j'ai toujours marché devant vous dans la droiture de mon cœur. Ce monarque parlant ainsi, rappelait à son esprit l'exemple de David, lorsqu'il disait: Le zèle de votre maison m'a dévoré. Quel nouveau langage! c'est une vive expression, pour marquer la force des plus grandes passions ; ainsi on a dit : le soin consume les moëlles, l'envie ronge le cœur, la tristesse mange le foie; c'est ce que fait le zèle dans un serviteur tout de feu pour les intérêts de son maître; il n'est point de mouvements qu'il n'excite, point de transports qu'il ne cause. David l'a éprouvé dans sa personne; berger et roi, prophète et conquérant, sujet et monarque, persécuté et applaudi, il a eu toutes les qualités qu'on peut souhaiter dans un serviteur zélé. Faut-il de l'amour pour la maison de son maître? écoutez comme il parle : J'ai fait vœu au Seigneur, si j'entre dans mon palais, si je monte sur le lit qui m'est préparé, si je permets à mes yeux de dormir et à mes paupières de sommeiller, si je donne aucun repos à mes paupières, jusqu'à ce que j'aie trouvé un lieu propre pour le Seigneur, un tabernacle pour le Dieu de Jacob. Faut-il de l'indignation contre les ennemis de son maître? écoutez encore comme il parle : J'ai haï les méchants et j'ai aimé votre loi; il joint l'un et l'autre pour marquer qu'il haïssait en eux, non la nature qui les rendait hommes, mais l'iniquité qui les rendait prévaricateurs. Faut-il de la joie pour les prospérités de son maître? voyez son épanouissement en présence de l'arche; il croit ne pouvoir trop faire pour son Dieu qui a tout fait pour lui ; c'est dans ce sentiment qu'il l'appelait le Dieu de son cœur. Ce n'était pas seulement le Dieu de ses lèvres, comme il l'est de ceux qui ne l'aiment que de paroles et qui se contentent de le confesser de bouche. Il n'était pas seulement le Dieu de ses yeux, comme de ceux qui croient en faire assez, lorsqu'ils les ont levés vers le ciel pendant leur prière. Il n'était pas seulement le Dieu de ses pieds, comme de ceux qui traînent le corps dans l'église sans y apporter l'esprit. Il n'était pas seulement le Dieu de ses mains, comme de ceux qui comptent leurs aumônes et ne

paient pas leurs dettes; mais il était le Dieu de son cœur; ses intérêts lui étaient chers, il les aimait; et, comme Dieu était le Dieu de son cœur, il était l'homme du cœur de Dieu. Faut-il avoir de la tristesse sur la désolation de la famille de son maître? il assure que ses larmes lui ont servi de pain le jour et la nuit; qu'il a jeûné, qu'il a pris le cilice, couché sur la cendre; ce qu'il disait, faisant réflexion sur les prévarications de la loi, qui rendaient le nom du Seigneur méprisable parmi les gentils. Faut-il être intrépide pour l'agrandissement de son maître? la piété qui soutenait sa valeur l'affranchissait des timides ménagements de la chair; il lui était indifférent de vivre, mais il lui était important que Dieu fût honoré.

Que dirai-je davantage? En lui les vertus du serviteur de Dieu étaient soutenues par les vertus du roi d'Israël, et les vertus du roi d'Israël étaient consacrées par les vertus du serviteur de Dieu; ses armes étaient les armes de la justice et ses victoires étaient les victoires du Seigneur. Ce qu'il y avait de plus beau et de plus brillant en lui, c'était sa soumission aux ordres de la Providence. Dans la révolte d'Absalon, il ne regarde point la pierre qui le frappe, il se contente d'adorer la main qui la jette; c'est un père persécuté par son fils, mais c'est un roi soumis à son Dieu; ce n'est point un philosophe superbe qui s'élève un trophée fastueux dans le fond de son cœur, c'est un serviteur fidèle, qui ne se rend attentif qu'aux intérêts de son maître. Divine ardeur, qui a soutenu les apôtres dans leurs travaux et les a fortifiés dans leurs souffrances. Se regardant comme serviteurs de Jésus-Christ, ils ont renoncé à leurs propres désirs, se sont dépouillés d'eux-mêmes, n'ont vécu, ne sont morts que pour celui qui avait daigné vivre et mourir pour eux. C'est pour lui qu'ils ont quitté leur famille, abandonné leurs parents, renoncé à leurs biens; pour lui ils ont entrepris de longs et pénibles voyages, affronté tous les périls, essuyé les plus rigoureux tourments. Ces bienheureux serviteurs d'un maître si grand et si auguste faisaient consister toute leur gloire dans le service qu'ils lui rendaient, et leurs fonctions étaient si illustres qu'il n'est point d'empire capable d'égaler une telle servitude. Ils dissipaient ici les ténèbres de la superstition, là ils réprimaient la tyrannie des démons, ici les idoles tombaient en pièces, là les oracles devenaient sans réponse, ici l'impiété était détruite, là l'orgueil était confondu. Quels combats! quelles victoires! quels triomphes! Agir pour le bonheur de toute la terre, pour le salut du genre humain, pour l'établissement du règne de Dieu, que peut-on s'imaginer de plus grand, de plus beau, de plus magnifique? Il se faisait un commerce d'amour et de gloire entre le Créateur et la créature, ne trouvant que Dieu qui fût digne d'elle, et, par une suite comme nécessaire, se rendant elle-même digne de Dieu.

Mais en vain célébrons-nous la mémoire de ces grands hommes, en vain sommes-nous touchés de leurs vertus si nous ne sommes fidèles à leur exemple. Quelle est notre ardeur pour le service de Dieu? où est notre désir, qu'il soit honoré partout? Nous occupons-nous tout entiers à lui faire rendre le culte qui lui est dû, soutenant contre ses ennemis les intérêts de sa gloire? Ne serait-il pas monstrueux de paraître si zélés dans nos devoirs civils, jusqu'à nous en faire une religion, et négliger dans la religion le plus noble et le plus essentiel de nos devoirs? Que de vivacité, que de fureur pour ses propres intérêts! Faut-il soutenir ses droits, venger ses querelles? la cupidité est toujours enflammée, et, lorsqu'il s'agit de servir Dieu, les moindres entreprises sont toujours trop grandes; on s'alarme de tout et on refuse de faire pour Dieu ce que l'on fait pour le monde. Si le serviteur d'un homme mortel doit être un homme, non-seulement de pieds et de mains, mais encore de cœur, Dieu mérite-t-il moins, lui qui est tout universel? Il remplit le ciel et la terre, et moi qui ne suis qu'une créature limitée dans mon être, je refuserais de lui donner mon cœur? L'homme est si peu de chose qu'à peine son cœur pourrait suffire à faire un repas à un oiseau, et vous voudriez le retrancher, s'agissant du service de Dieu? Ne lui faisons pas cette injustice, reconnaissons plutôt qu'étant ses serviteurs, nous devons nous étudier à connaître ses inclinations, nous appliquer à remplir ses volontés, nous zéler à ménager ses intérêts. Etude sans négligence, obéissance sans réserve, zèle sans lâcheté. O Dieu, qui avez daigné nous mettre au nombre de vos serviteurs, nous sommes confus de ne vous avoir pas servi selon notre pouvoir et selon notre devoir; nous devions être des serviteurs attentifs à vos volontés, et nous avons négligé de nous en instruire; nous devions être des serviteurs soumis à vos ordres, et nous y avons été rebelles; nous devions être des serviteurs zélés pour votre gloire, et notre ferveur ne s'est terminée qu'à nos propres intérêts, sans nous mettre en peine des vôtres; nous reconnaissons tant de prévarications. Pénétrez-nous de cette sainte tristesse que produit une conversion sincère; créez en nous un cœur nouveau, pour étudier avec plus d'attention vos volontés, pour obéir à vos préceptes avec plus de fidélité et pour zéler vos intérêts avec plus de ferveur; soutenez-nous de votre divin esprit. Tout sera lumière en nous, lorsqu'il s'agira d'étudier vos inclinations, tout sera soumission en nous, lorsqu'il faudra exécuter vos ordres, et tout sera ferveur en nous, lorsque l'occasion se présentera de zéler votre gloire. Solides fondements de ces diadèmes immortels que vous réservez à vos fidèles serviteurs, et que vous nous promettez pour récompense de nos services, vous qui ne nous devez rien et nous qui vous devons tout; mais votre miséricorde se plaît à surpasser nos espérances; nous l'éprouvons sur la terre, nous le ressentirons encore mieux dans le ciel, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit il.

SERMON IX.

SUR LE DÉPÔT DE LA FOI A CONSERVER.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor., chap.* V).

La foi est un dépôt que Dieu nous a confié, et quels soins ne devons nous pas apporter pour le conserver? Mais si j'appelle la foi un dépôt, je n'ai pas dessein de le confondre avec les dépôts qui ont cours parmi les hommes. Il suffit, pour s'acquitter de son devoir, de rendre ceux-ci dans l'état qu'on les a reçus; mais la foi dépérit si on ne travaille pas à l'augmenter, semblable au feu qui n'entretient sa chaleur que par les aliments qu'on s'étudie à lui donner. Négligeant de s'appliquer à l'accroissement de la foi, elle s'affaiblit et s'éteint peu à peu. N'est-on que faiblement persuadé des vérités de la religion? les fausses maximes du monde s'emparent facilement de l'esprit, et, rempli d'erreurs, on est en danger de perdre la foi; danger que craignaient les apôtres, lorsqu'ils disaient au Fils de Dieu : Seigneur, augmentez-nous la foi. On l'augmente par la lecture des livres saints, par la méditation des mystères, par l'attention à la parole de Dieu, par la pratique des vertus et par la vive persuasion que l'on a d'un don si précieux. Qu'est-ce qui n'en reconnaît pas le prix? Il en est peu qui ne se prévalent de cette vertu; les justes se flattent que c'est l'âme de leurs actions, les impies la regardent comme la ressource de leurs désordres, les hérétiques mêmes se couvrent de son autorité; chacun s'en glorifie, et ceux qui ne veulent pas suivre ses maximes, sont pourtant bien aises d'en conserver le nom. Pieuse illusion sur laquelle on se repose, cadavre de la vie duquel on se console, bien que la charité ne l'anime plus. Apprenons aujourd'hui à rectifier nos idées sur une vertu si nécessaire, et demandons cette grâce par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

La foi est la seule vertu qui distingue du reste des hommes le chrétien, et dont il puisse se vanter comme lui étant particulière. Il y a eu des païens qui ont aimé la justice et à qui la misère des pauvres a donné de la pitié; il s'en est trouvé que la persécution des méchants n'a jamais étonnés et qui n'ont point perdu courage au milieu des afflictions; j'en sais même qui aiment mieux mourir que de faire une mauvaise action; et ne savons-nous pas qu'il est peu de vertus que les philosophes n'aient exercées longtemps avant la naissance du Messie? Il n'y a que la foi qui soit le propre bien des chrétiens, et c'est une grâce que Dieu a réservée tout entière à son Eglise. Comme il ne suffit pas, pour être vertueux, de faire de bonnes actions, mais qu'il faut encore que l'intention soit innocente, il sert de peu qu'on croie tout ce que l'Eglise propose, si on ne le croit en chrétien. C'est ce qui fait dire à saint Augustin que la foi est le principe de la vie spirituelle, et que sans elle toutes les autres vertus sont mortes ou languissantes : je sais que saint Bernard appelle la charité la vie de l'âme; mais il avoue en même temps que c'est la foi qui la conçoit. Admirons aujourd'hui les ténèbres qui l'enveloppent, les vérités qu'elle propose, les victoires qu'elle remporte. Ses ténèbres sont mystérieuses, ses vérités sont certaines, ses victoires sont universelles; les ténèbres de la foi font le mérite de l'homme; les vérités de la foi font le repos de l'homme; les victoires de la foi font la gloire de l'homme : ténèbres mystérieuses qui font tout notre mérite, vérités certaines qui font tout notre repos, victoires universelles qui font toute notre gloire : c'est le sujet de ce discours et celui de vos réflexions.

PREMIER POINT.

L'homme, si borné dans ses connaissances, s'imagine avoir droit de plaider les points de la religion, au lieu d'en adorer les mystères; sur ce principe, il s'élève si haut qu'il se perd de vue; il sort de lui-même et veut parvenir à des secrets qui ne sont pas de sa portée. Semblable à ces voyageurs à qui le péril du naufrage ôte l'usage de la raison, et qui, pendant les horreurs d'une tempête imprévue, cherchent la mort dans les eaux, de peur de la trouver dans le vaisseau, il se précipite pour éviter sa perte, ne faisant pas réflexion que si Dieu fait sa demeure dans la lumière, c'est une lumière inaccessible, et qu'il défend contre la témérité de nos regards. De là un ancien disait que rien n'est plus connu ni moins connu que Dieu; cherchons Dieu, nous le trouverons partout. Ce qu'on ne peut voir de lui ne se fait-il pas concevoir par la connaissance qu'en donnent, depuis la création du monde, les choses qui ont été faites? Mais voulons-nous comprendre la nature divine, avoir une pleine idée de ses perfections, démêler les admirables ressorts de sa providence, pénétrer ses vastes conseils, c'est un abîme où nous nous perdons et où nous trouvons de profondes ténèbres que nous ne pouvons percer. Ne nous en plaignons pas; c'est par nécessité, c'est par bienséance, c'est par justice : ténèbres pour honorer la grandeur des mystères, ténèbres pour s'accommoder à la faiblesse de l'homme, ténèbres pour punir les entreprises de l'orgueil, ténèbres nécessaires, ténèbres convenables, ténèbres justes. Quels sont les objets de la foi? Les uns s'opèrent dans les cieux, les autres dans les enfers; les uns sont ensevelis dans les obscurités du passé, les autres sont cachés dans les abîmes de l'avenir; les uns sont arrivés à la naissance du monde, les autres n'arriveront qu'à la fin des siècles; tous sont au-dessus de vos connaissances, et comment pourrions-nous pleinement connaître ce qui est de Dieu, nous qui connaissons si peu ce qui est de l'homme?

Dites-moi, demande saint Hilaire, dites-moi la manière dont vous êtes venu au monde? de quelle façon vous avez été formé? comment vous donnez un corps à ceux dont vous êtes le père? par quelle force vous allumez leurs yeux? par quel art vous ouvrez

leurs oreilles? par quelle industrie vous animez leurs cœurs? Vous l'ignorez, vous avez donc ce que vous ne savez pas : *Habes ergo quod nescis ;* vous donnez donc ce que vous ne concevez pas : *Tribuis ergo quæ non intelligis.* Vous ne trouvez pas pourtant mauvais d'ignorer ce qui vous touche et vous murmureriez de ne rien voir dans ce qui regarde les choses divines? Seriez-vous supportable? Ne seriez-vous pas plutôt téméraire? *Æquanimiter imperitus in tuis, insolenter in Dei rebus ignarus.*

Pendant que notre âme sera revêtue d'un corps, elle marchera toujours dans les ténèbres, nécessité indispensable, mais qui n'est point si particulière à la foi, qu'elle ne devienne commune à l'incrédulité. Si le fidèle se soumet à des vérités incompréhensibles, l'incrédule en admet de plus difficiles à comprendre; ne voulant pas reconnaître Dieu pour créateur du ciel et de la terre, il défère la création à de faibles et méprisables atômes, il s'imagine une aveugle fatalité qui, toute aveugle qu'elle est, ne laisse pas de régler tout avec la sagesse la plus éclairée, et, après tant d'absurdités, s'il parle avec sincérité, il est contraint d'avouer que si la foi a de l'obscurité dans ses mystères, il est des mystères d'iniquité encore plus obscurs.

Le devoir de la religion est de parler de Dieu d'une manière digne de Dieu, et l'esprit humain, ayant des bornes si étroites, pourrait-il avoir des pensées conformes à un être si sublime, sans un caractère d'obscurité? Obligés d'assujettir à Dieu notre volonté par l'obéissance, nous devons lui soumettre notre esprit par la foi. Plus une personne a d'autorité sur nous, et moins nous devons raisonner; c'est par cette déférence que s'entretient le commerce de la vie. Il suffit à un médecin de prescrire un remède pour trouver de la docilité dans son malade; un artisan n'a qu'à parler à son élève, il se soumettra sans raisonner, et lorsqu'un roi commande, donne-t-il d'autre raison que sa volonté? Mais, reprend S. Cyprien, si tout ce qui se fait dans le monde se traite ainsi, quelle impression doit faire sur nos esprits l'autorité d'un Dieu qui parle, et comme première vérité, et comme premier esprit, et comme premier principe? Il est la première vérité, il faut déférer à sa parole; il est le premier esprit, il faut respecter son excellence; il est le premier principe, il faut se soumettre à ses conséquences. Ne vouloir pas en user ainsi, c'est prétendre demander à Dieu ce qu'un serviteur n'oserait demander à son maître, un malade à son médecin, un sujet à son roi. Si Dieu n'avait voulu nous persuader que des vérités évidentes par elles-mêmes, comment saurions-nous si c'est leur propre évidence ou le respect que nous avons pour son autorité qui nous porterait à les recevoir? Nos intérêts pouvaient-ils être mieux ménagés? et ne voyez-vous pas dans cette conduite, non-seulement de la nécessité, mais encore de la bienséance? Notre situation, dans cette vie, est d'unir ensemble la lumière et l'obscurité, et la foi rassemble ces deux extrémités, fortifiant peu à peu l'esprit, et le disposant à soutenir un éclat qui l'éblouirait, s'il se découvrait tout d'un coup à lui. Les éclairs brillent sur Sina, et la nuée enveloppe la montagne, sacré mélange qui porte l'homme à se persuader, non ce qui lui paraît véritable, mais ce qu'il a plu au Seigneur de lui révéler.

La foi, moins évidente que la science et plus certaine que l'évidence, renferme tout ce qui est propre à nous instruire, nous faisant recevoir comme assurés des mystères dont nous ne voyons pas la raison. Un esprit de bon sens doit croire que le Seigneur a des vues qu'on ne saurait atteindre, et que, si ce grand Dieu se propose une fin, les moyens pour y arriver passent infiniment la capacité humaine. L'hommage le plus glorieux que nous puissions rendre à la majesté divine, consiste à confesser que ses adorables secrets sont impénétrables à notre faiblesse, et que, pour les pénétrer, nos lumières sont trop courtes. L'orgueil se plaît au raisonnement, et la foi demande la soumission; l'orgueil veut se reposer sur soi-même, et la foi ordonne de ne se reposer que sur la révélation; vouloir aller plus loin, c'est se mettre en danger de se perdre, et combien se sont ainsi perdus! Entêtés de leurs pensées, et aveuglés par leur présomption, ils se sont rendus opiniâtres contre la véritable croyance, et sont devenus susceptibles des plus ridicules opinions; esprits incirconcis, dont le nombre n'est encore que trop multiplié. Les uns regardent les événements dont ils ne comprennent pas l'usage comme des imperfections qui troublent l'harmonie du monde, les autres reconnaissant une providence, refusent d'étendre ses soins à ce qui se passe sur la terre : ceux-ci attribuent tout au destin, ceux-là donnent tout aux causes secondes, et tous suivant un mauvais guide, faut-il s'étonner s'ils tombent dans l'égarement? Fière raison, qui franchissez avec tant d'audace les bornes qui vous sont prescrites, vous serez confondue.

Admirable dessein! Dieu avait introduit l'homme dans le monde où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la sagesse du Créateur reluisait dans la grandeur, dans les richesses et dans la disposition d'un si bel ouvrage; l'homme cependant l'a méconnu : les créatures qui se présentaient pour élever son esprit plus haut l'ont arrêté, il a oublié la raison. Dieu veut la lui faire oublier d'une autre manière. Un ouvrage dont il entendait la sagesse ne l'a point touché; un autre ouvrage lui est présenté, où son raisonnement se perd; sacrées ténèbres et pleines de mystères! L'homme a été aveuglé par son orgueil, il faut qu'il soit éclairé par sa soumission, et si, avec un peu de boue, un aveugle recouvra autrefois la vue, il faut que la foi, toute obscure qu'elle est, éclaire nos ténèbres et qu'elle guérisse par sa simplicité l'égarement de notre raison.

Ce remède ne fut jamais plus nécessaire que dans le malheureux siècle où nous sommes. Siècle poli et éclairé pour la science du

monde, mais grossier et ignorant dans la science du salut. Siècle amateur de la spéculation et de la nouveauté, mais ennemi de l'Evangile et de ses préceptes. Siècle, où n'osant solennellement renoncer à la religion de ses pères, on en altère les règles, on en corrompt les maximes. Siècle où la piété est devenue comme le jouet de la débauche et où l'impiété est comme la première preuve du bel esprit. Siècle où croire à Dieu est presque la honte de la raison et du courage. Siècle où, pour n'être pas confondu avec le vulgaire, il faut se donner l'affreuse distinction de l'incrédulité. Siècle où tant de génies superficiels blasphèment ce qu'ils ignorent et se croient plus habiles à mesure qu'ils sont plus téméraires. Siècle où on apprend à douter de la religion avant de la connaître, et où on s'érige en docteur de libertinage. Siècle où l'on s'élève contre la science de Dieu, avant que d'avoir celle des hommes, et où on cesse d'être raisonnable, ne voulant pas devenir chrétien. Siècle enfin où on ne veut rien croire que ce qui est conforme à la raison et qu'on ne l'ait rendu palpable.

Mais qu'elle paraisse, cette raison, demande Tertullien, dans le livre du Témoignage de l'âme, qu'elle paraisse, non telle qu'elle est, après avoir quitté les écoles : *Non te advoco quæ scholis formata;* qu'elle paraisse, non telle qu'elle est après que les bibliothèques l'ont formée : *Non quæ bibliothecis exercitata;* qu'elle paraisse, non telle que les académies l'ont nourrie et telle que les portiques l'ont élevée : *Non quæ academicis et porticibus atticis pasta;* mais telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, simple, pure, sans passions, sans artifice : *Te simplicem et rudem, et impolitam, et idioticam compello.* Alors elle croira que Dieu seul peut remplir l'étendue de nos désirs, qu'il est le seul aimable, et que tout le reste n'est rien en comparaison de lui. Alors elle croira que tous les hommes ont péri en Adam et qu'ils ne peuvent être sauvés qu'en Jésus-Christ. Alors elle croira que ce Dieu est venu au monde, qu'il s'est fait homme, tout Dieu qu'il est, qu'il a souffert, qu'il est mort pour nous, tout impassible, tout immortel qu'il est; que depuis qu'il a souffert, les souffrances sont glorieuses; que depuis qu'il est né pauvre, la pauvreté n'est plus un mal, mais un bien, et même le plus précieux de tous les biens. Alors elle croira que le monde est un trompeur, que ce qu'il promet est vain, et que, n'ayant rien qui soit solide, il ne mérite pas notre estime. Alors elle croira que les grandes fortunes, les états sublimes, les rangs élevés, les emplois brillants ne sont qu'écueils, que piéges, que dangers. Alors elle croira que tout ne meurt pas dans l'homme et que, si le corps est porté au tombeau pour y attendre dans la poussière la résurrection générale, l'âme est présentée à Dieu pour recevoir selon ses œuvres. Alors elle croira qu'après la mort il y a un jugement universel, décisif, sans appel, où les bons ressusciteront à la gloire éternelle et les méchants aux supplices éternels. Alors elle croira qu'on retrouve, en secouant le joug, les mêmes abîmes et les mêmes incertitudes que dans la soumission; bien plus, refusant de croire, on perd la foi sans que la raison y gagne et s'éclaircisse. Alors elle adorera les mystères sans y chercher de l'évidence et pourra servir de règle pour trouver la vraie religion.

Mais pendant que je verrai la raison corrompue et déréglée par les passions, je dirai qu'elle ne peut servir de guide; en serait-elle capable? Je vous le demande à vous-mêmes, vous soumettriez-vous à la sentence d'un arbitre que vous sauriez être corrompu? Heureux celui qui pour croire ne demande pas que le voile du temple se déchire, que les courtines qui cachent le tabernacle se lèvent, que les ailes des chérubins qui couvrent l'arche se déploient, que les ténèbres qui environnent le trône se dissipent, qu'on tire le rideau qui enveloppe nos mystères, qu'on ouvre la porte qui ferme le sanctuaire, que les anges descendent, que les démons paraissent, que les malades guérissent, que les morts ressuscitent. Il lui suffit que Dieu ait parlé, il ne lui en faut pas davantage pour se soumettre, semblable à ce guerrier qui, assistant à la mort du Fils de Dieu, le reconnut à la voix, s'il ne le reconnut pas au visage; c'est la pensée de saint Bernard. Un corps livide trompa ses yeux, mais une patience invincible persuada son cœur; ce qu'il voyait ne lui présentait qu'un homme faible, mais ce qu'il entendait lui marquait un Dieu-Homme; ce que la foi avait d'obscur était le sujet de son mérite; elle nous est également méritoire, cette obscurité, et nous ne saurions trop remercier le Seigneur de nous faire cette double grâce : l'une, de nous donner la foi, et l'autre de nous élever par la voie de ses ténèbres à l'intelligence de ses mystères. S'ils se montraient à découvert pourrait-on les espérer? Les bienheureux voient, ils n'espèrent plus; dès qu'on voit ce qu'on espère, ce n'est point espérance, écrit saint Paul aux Romains, chapitre huitième.

Ajouterai-je que les esprits n'étant pas également vifs, leur pénétration différente les porterait à se faire chacun son système particulier? Il fallait pourtant les réunir et la foi seule pouvait ménager cette réunion par son égale obscurité; simples et savants tous sont capables de connaître; tous ne peuvent pas raisonner, mais tous peuvent croire; tous ne peuvent pas être philosophes, mais tous peuvent être fidèles, la foi dépendant d'une pieuse affection de la volonté plutôt que d'un vaste raisonnement de l'esprit. Ténèbres mystérieuses et qui font tout notre mérite; vérités certaines et qui font tout notre repos : c'est la seconde partie de mon discours.

SECOND POINT.

Moins la foi a d'évidence, plus elle a de certitude; appuyée sur la révélation de Dieu, elle fait le repos de l'homme. Repos dont la foi est le principe, repos dont la foi renferme le gage, repos dont la foi écarte les obstacles. Principe de repos par les témoignages que confirme la foi, gage du repos par les

promesses que fait la foi, obstacles du repos par les passions que calme la foi. Elle confirme tout, elle promet tout, elle calme tout. Quel repos de s'y soumettre! Dieu n'a pas manqué de rendre témoignage de soi-même, répandant la foi dans les esprits des hommes, écrivait saint Paul, chapitre quatorzième du livre des Actes. Divine lumière, qui donne du discernement pour connaître les mystères, ajoute saint Jean, dans le cinquième chapitre de sa première épître; mystères qui justifiés par eux-mêmes ont encore un nombre presque infini de témoignages qui les confirment. Eclairés de lumières si brillantes, nous ne sommes plus des étrangers et des gens de dehors, écrivait saint Paul aux Ephésiens, chapitre second; mais nous sommes de la cité des saints et de la maison de Dieu, étant un nouvel édifice bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, où Jésus-Christ lui même est la première pierre de l'angle. Que cette pensée est consolante et qu'il est doux de pouvoir dire: ce que je crois, les plus grands hommes l'ont cru; tant de martyrs sur l'échafaud, tant de docteurs dans l'Eglise, tant de rois sur le trône, tant de solitaires dans les déserts, tant de vierges dans tous les âges! La foi que je professe est une admirable lumière qui descend de Dieu; c'est un précieux héritage qui m'a été transmis par une succession non interrompue, c'est un sacré dépôt conservé sans altération, pendant une si longue suite de siècles; la voix de toute l'antiquité dépose pour elle. Les incrédules ont-ils rien qui en approche, et quels sont leurs oracles? Ce sera quelquefois un misérable compilateur qui ne débite que des chimères, d'autrefois ce sera de prétendus savants qu'ils entendront discourir au désavantage de la religion; ce sera peut-être quelque apparence de contradictions qu'ils auront cru entrevoir dans les écrivains sacrés, ce sera pour l'ordinaire de jeunes libertins sans esprit, à tout le moins sans probité; ce sera presque toujours certains demi-athées, dont ils auront intérêt de flatter l'impiété et d'entretenir les désordres.

Lorsque l'esprit est gâté, le cœur ne tarde pas à se corrompre, et de l'erreur on passe bientôt au déréglement. Les mœurs suivent le dogme; on se conduit comme si tout était indifférent de soi, et comme si le vice et la vertu n'étaient que par l'institution des hommes. On croit que, malgré cette institution humaine, on ne doit pas s'abstenir des choses les plus scandaleuses, quand on y est porté par la nature, et on ne s'en abstient pas; on pose pour fondement que toutes les pensées de l'âme ne doivent se rapporter qu'aux plaisirs du corps, et on les rapporte à une fin si dangereuse. Tout se termine à ce principe, qu'il faut que chacun se renferme dans son amour-propre, et on ne compte pour rien tout le reste de l'univers qu'autant qu'il peut servir à cet intérêt particulier; on n'aime que soi-même; labyrinthe affreux! et, quand on y est engagé, peut-on être tranquille? Le repos ne se goûte que lorsqu'on est attaché à la foi, comme à une ancre sûre et ferme; base solide des choses que nous avons à espérer; pleine conviction de celles que nous ne voyons point.

Si nos espérances n'allaient pas au-delà de ce monde, quel serait notre malheur! Les bêtes qui suivent leur instinct et n'étendent point leurs soins à l'avenir seraient plus heureuses que nous, les impies qui ne refusent rien à leurs passions et qui se flattent qu'après avoir vécu dans le crime, leur âme périra comme le corps, auraient trouvé l'art de se rendre véritablement heureux; ils jouiraient du plaisir sans en porter la peine; cet anéantissement les affranchirait de ce qu'on peut souffrir après la mort. Que le libertin serait prudent de ne penser qu'à la vie présente, et ce langage si honteux: Mangeons et buvons, aussi bien mourrons-nous demain, serait plus raisonnable que les maximes de tempérance et de sévérité qui sont marquées dans l'Evangile. A parler selon l'homme, que nous servirait de nous abstenir des désirs de la chair, qui font la guerre à l'esprit, et de nous charger des devoirs de la religion qui paraissent si pénibles? Ne nous laissons pas séduire, fortifions-nous plutôt dans la foi; nous n'avons point ici de cité qui soit stable, il est vrai, mais nous en cherchons une qui doit être notre demeure; la foi nous en assure, et ne saviez-vous pas que toutes les choses qui ont été écrites, l'ont été pour notre instruction, afin que par la patience et par la consolation qui se tirent des Ecritures, nous conservions l'espérance? Je n'ignore pas, je l'avoue, que le retardement de notre bonheur ne nous permet presque pas d'en être fort assurés, et il n'y a rien qu'on se persuade plus difficilement que la félicité de l'autre vie; les impies s'en moquent, les ignorants ne savent qu'en croire, les gens de bien même en doutent quelquefois et sentent des inquiétudes dont nous ne serions jamais affranchis, si Dieu, en nous donnant sa foi, n'avait eu soin de subvenir à notre faiblesse; mais par cette vertu qui, selon saint Bernard, embrasse tous les temps, nous avons des assurances si fortes sur ce sujet, qu'elles peuvent vaincre tous nos doutes.

Comme il est impossible d'être fidèle sans la foi, il n'est pas plus facile d'avoir la foi sans espérer le ciel: c'est son objet. Il y a cette différence entre la foi historique et la foi justifiante, que l'une croit en général qu'il y a une éternité bienheureuse sans prétendre y avoir droit, mais que l'autre espère ce bonheur, elle se l'approprie et le rend présent dès cette vallée de larmes. Qu'il soit caché, ce bonheur, dans l'avenir et renfermé dans le ciel, peu importe; la foi perce au travers du voile, elle l'embrasse et le regarde comme son propre bien. C'est par elle que nos ancêtres se sont rendus recommandables et qu'ils étaient ici-bas comme dans une terre étrangère, attendant cette sainte cité, dont Dieu a jeté les fondements et dont il est l'ar-

chitecte. Si Moïse avait eu en vue une récompense temporelle, comme la gloire d'être chef du peuple d'Israël et de régner en la terre de Chanaan, après l'avoir conquise sur les rois qui la possédaient, son repos aurait été souvent troublé et ses espérances eussent été trompées : il vit la terre promise sans y entrer; mais, s'élevant au-dessus de tout ce qui est périssable, il demandait à Dieu le ciel et il y entra; c'est ce qui l'animait dans ses entreprises, refusant d'occuper le trône de l'Egypte, afin d'hériter le royaume des cieux, et c'est ce qui nous anime également. Ne sommes-nous pas riches? la foi nous console, nous apprenant que des richesses incomparablement meilleures nous sont réservées dans le ciel : trésors incorruptibles, où il n'est ni rouille ni vers qui consument, et où il n'y a point de voleurs qui creusent et qui dérobent. N'avons-nous ni dignités ni emplois? la foi nous console, nous apprenant que nous en aurons de plus solides, plus grands, plus durables dans l'héritage céleste qui nous attend. Vivons-nous dans les pleurs? la foi nous console, nous apprenant que le ciel est l'heureux séjour de tous les plaisirs. Soutenu de ces magnifiques promesses, un véritable chrétien est inébranlable : et qui pourrait l'ébranler? Serait-ce la tribulation ou les angoisses? il est persuadé que les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclate déjà en lui. Serait-ce la faim? il n'est affamé que de la justice. Serait-ce la nudité? il ne pense qu'à se revêtir des vertus. Serait-ce les dangers? il n'en connaît point d'autre que l'occasion du péché. Serait-ce la persécution? il se croit heureux d'être persécuté pour la justice. Serait-ce le glaive? il présente volontiers sa tête aux bourreaux, pour conserver son chef, qui est Jésus-Christ. Serait-ce la mort? il la souffre, afin de trouver une résurrection plus avantageuse. Serait-ce la vie? il ne fait pas son âme plus précieuse que son Dieu. Serait-ce les puissances? mais il demeure vainqueur par la vertu de celui qu'il regarde comme l'auteur et le consommateur de sa foi. Ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni nulle autre créature ne saurait troubler ce bienheureux repos où il s'est établi par la soumission de son esprit.

O foi! par quel miracle changez-vous en faveur de vos enfants la nature des biens et des maux? Par quel attrait de la grâce leur faites-vous trouver au milieu des souffrances une source de consolation et de joie? N'en soyons pas surpris, la foi est le principe du repos par les témoignages dont elle soutient l'esprit, la foi est le gage du repos par les promesses dont elle nourrit le cœur, la foi est le centre du repos par la tranquillité qu'elle procure à l'âme. D'où vient le trouble? n'est-ce pas des passions? Et qui pourrait bien représenter toutes les illusions qu'elles causent, tous les piéges qu'elles tendent, tous les abîmes où elles précipitent? Elles savent se mêler partout et sont d'autant plus dangereuses qu'on s'en défie moins; mais se cachent-elles? La foi les démêle, et après les avoir découvertes, honteuses d'elles-mêmes, elles se tranquillisent. L'amour n'est plus agité, il ne s'attache qu'à Dieu; la crainte n'est plus déréglée, elle appréhende le péché plus que la mort; la haine est dans sa place, elle se réduit à son véritable objet; le monde ne peut plus séduire, on connaît la tromperie de ses voies, la vanité de ses promesses, le funeste de ses plaisirs, le pernicieux de ses attachements. Nulle passion que cette vertu ne réprime ou dont elle n'arrête la violence. On ne songe plus à s'élever au-dessus des autres, on se souvient que celui qui s'élève sera abaissé. On ne donne plus de fausses couleurs à ses actions, on est convaincu que rien de créé n'est invisible en présence de Dieu; mais que devant ses yeux tout paraît à découvert et sans voile. On ne se livre plus aux ardeurs de la cupidité, on fait attention à ce feu éternel qui doit punir l'incontinence. On ne se soucie plus des trésors de la terre, on est persuadé qu'il n'est d'aucun profit à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à se perdre. Images vives et fortes qui remuent tous les mortels, vous ne tardez pas à vous effacer d'un esprit soumis à la foi; les rapports des sens se corrigent, leur illusion se découvre; désirs sans impatience, soins sans inquiétude, de quoi serait-on agité? On obéit à celui qui soulève et apaise les flots comme il lui plaît.

Bienheureuse tranquillité, vous êtes inconnue à ceux qui ont fait naufrage en ce qui regarde la foi : comme la mer n'est pas sans agitation, ils ne sont presque jamais sans trouble, et la fin d'un orage n'est pour eux que le commencement de l'autre. Ont-ils de la santé pour jouir des plaisirs, des richesses pour fournir à leurs passions, des honneurs pour flatter leur orgueil? ils seront toujours inquiets et mécontents; ne se conduisant plus par les lumières de la foi, ils ne comptent plus les moments de la vie que par un enchaînement de tempêtes, semblables à ces vaisseaux qui ne sont jamais plus battus de l'orage que quand des nuages épais ont dérobé la clarté du soleil. Quel triste portrait saint Grégoire de Nazianze n'en a-t-il point laissé dans la vie de Julien l'Apostat? Comme jamais empereur n'a combattu la foi avec une haine plus implacable, jamais aussi empereur n'a été agité de plus violents transports; tout ne retentit autour de lui que de bruits épouvantables : l'air qu'il respire exhale des odeurs pestilentielles qui semblent vouloir l'étouffer; des spectres horribles se présentent devant lui comme pour l'embraser de leurs feux. En vain appelle-t-il à son secours les mêmes démons dont il a souhaité avec tant de passion le commerce; en vain s'efforce-t-il de se rassurer, envisageant ces objets affreux comme les prétendus effets de son art magique. Frémissant de rage, il est contraint d'invoquer le Dieu même qu'il persécute; il voudrait ignorer son nom dans le temps même qu'il ne peut se défendre de le reconnaître; il s'arme du signe de la croix pour dissiper ses frayeurs, et il combat les

mérites du Crucifié pour continuer ses impiétés. Idolâtre par inclination, chrétien par force, ni l'un ni l'autre par désespoir, il justifie dans sa personne qu'il n'y a point de paix pour l'impie. Mais quelle sécurité pour le fidèle! la foi fait son mérite; elle établit son repos, elle travaille à sa gloire. Mérite du chrétien par les ténèbres de la foi, repos du chrétien par les vérités de la foi, gloire du chrétien par les victoires de la foi. Ténèbres mystérieuses, vérités certaines, victoires universelles. Je finis par cette réflexion.

TROISIÈME POINT.

Le triomphe appartient à la foi et le monde est l'ennemi le plus opposé à ses conquêtes. Il a des erreurs qu'il faut dissiper, des charmes qu'il faut mépriser, des menaces qu'il faut affronter, et celui qui croit en est victorieux, dit l'évangéliste saint Jean, dans le chapitre cinquième de sa première épître. Victoire sur les erreurs du monde, victoire sur les charmes du monde, victoires sur les persécutions du monde, victoires que remporte la foi : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Quel affreux spectacle la terre exposait-elle aux yeux avant que la foi s'établît dans le monde!

Tous les peuples éclairés par la nature, instruits par tout ce qui était autour d'eux, plus instruits encore par le sentiment intérieur de leur faiblesse, étaient d'accord à se soumettre à quelque être supérieur, et ils disconvenaient sur l'idée qu'ils s'en formaient. Tout ce qui tombe sous les sens, tout ce que l'esprit seul peut se représenter, avait ses autels, et le culte répondait à l'erreur. Les fêtes n'étaient que des jeux, et il n'y avait nul endroit de la vie humaine, d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin qu'elle l'était des mystères de la religion. Quelle puissance fallait-il pour rappeler dans la mémoire des hommes le vrai Dieu, si profondément oublié, et retirer le genre humain d'un si prodigieux assoupissement! La foi s'élève, les idoles tombent, les oracles se taisent, l'impiété est détruite, l'erreur se dissipe, le paganisme est confondu, l'homme connaît le vrai Dieu et l'adore, la vérité se découvre, il la suit. Le juif ne met plus son appui dans ses cérémonies, le gentil rougit de ses chimères ou, s'il cherche encore ses dieux, ce n'est que pour s'en venger; l'un éteint l'encens qu'il leur avait brûlé, l'autre foule aux pieds ce qu'il avait adoré, semblable à un homme qui au premier éclat du jour insulte au spectre qui l'avait effrayé durant la nuit. L'homme rentre dans ses premiers droits, la créature est rendue au créateur, une religion et une morale puisées dans les pures sources de la sagesse se font sentir et se persuadent; le superbe s'humilie, l'avare se détache, le publicain restitue, le furieux se désarme, la modestie succède au luxe, la modération à l'emportement, le jeûne à l'intempérance, la pureté au libertinage. Le loup habite avec l'agneau, le léopard se couche auprès du chevreau, le lion et la brebis demeurent ensemble; ce n'est plus qu'un cœur et une âme entre les hommes, non dans un seul endroit du monde, on pourrait attribuer un si merveilleux événement à la douce disposition d'un peuple trop crédule, mais dans toutes les parties de la terre, ce qui ne peut être que l'ouvrage du Très-Haut, et le succès en a été si prompt, que le feu ne prend pas plutôt à une vaste forêt lorsqu'un vent impétueux vient à souffler. Le monde s'est étonné de se voir chrétien, la foi d'une seule parole a justifié ses dogmes; les préjugés se sont aplanis, et sa voix féconde en miracles a éclairé les aveugles, redressé les boiteux, fait entendre les sourds et même contraint la mort à révoquer sa loi, et du sein des tombeaux a rendu sa proie à l'Evangile.

Vous concevez ces miracles, ils sont tous de la grâce; seriez-vous seuls à vous y opposer? Quelle excuse apporteriez-vous pour ne pas vous soumettre? Votre incrédulité serait un plus grand miracle que celui dont je vous entretiens. Voudriez-vous imiter ce reste d'incirconcis qui, persuadés, n'osent encore croire? j'ai meilleure opinion de vous. En vain le démon, pour soutenir son empire chancelant, fait les derniers efforts; en vain il oblige les empereurs assujettis à son empire, de faire des édits fulminants, les fidèles sont mis aux fers, mais la foi ne peut être enchaînée: elle se fait jour au travers de l'obscurité des prisons et se fait entendre jusque dans le palais des rois. On lance les tigres, mais on n'ébranle pas les confesseurs; on s'imagine éteindre la foi en leur ôtant la vie, mais laissons-les monter sur les échafauds, ils lasseront, par leur constance, la cruauté des bourreaux, et de leurs cendres, combien a-t-on vu naître de chrétiens! Leurs ennemis mêmes n'ont-ils pas mendié les supplices qu'ils leur faisaient souffrir? Un martyr meurt, et en mourant il en forme plusieurs; les vases de terre sont brisés et le camp de Madian est en déroute : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* Tant de victoires continuent encore dans nos jours; encore les hauteurs qui s'élèvent contre la science de Dieu sont abattues, encore les lumières de la foi percent les ténèbres de l'idolâtrie, encore sont frappés les ennemis de la vérité connue, quoiqu'armés contre elle dès leur enfance et accoutumés à la combattre. Encore il en est qui trouvent des trésors dans la pauvreté, des charmes dans l'humiliation, des plaisirs dans la souffrance; encore on voit des cœurs que rien de corruptible et de périssable ne touche, remplis qu'ils sont des grandes idées que la foi leur donne d'un royaume éternel. Encore dans les climats infidèles, combien de confesseurs et de martyrs? Les uns souffrent les opprobres en attendant la peine, les autres d'un visage serein se présentent aux fers, vont à la mort comme au triomphe.

Qu'il est beau! qu'il est consolant! qu'il est glorieux! de se représenter ainsi la foi établie au-dessus de l'erreur par la seule force de la vérité, victorieuse de tous les plaisirs des sens, affermie par le témoignage éclatant des martyrs, soutenue même par

un nombre presque infini de prodiges. Dans cette vue on se sent pénétré du bonheur d'être chrétien, on s'attendrit sur le malheur des idolâtres, on prie pour la conversion des hérétiques, on s'irrite contre la malice des novateurs. Divinement éclairé, on envisage comme des illusions tout ce que le monde a de faste et d'éclat et, reconnaissant que ce n'est qu'une figure passagère qui doit être bientôt effacée, on remonte généreusement jusqu'à Dieu, qui seul est grand, seul solide, seul digne de l'homme, seul capable de l'agrandir. Semblable à saint Paul, on est persuadé que pour vivre avec piété il faut souffrir; nécessité de la part de Dieu, qui veut éprouver la vertu de ses enfants et se glorifier par leur patience; nécessité de la part des hommes, qui ont souvent besoin de cette sorte de secours pour réprimer les saillies des passions; nécessité de la part du monde: S'il vous hait, disait le Fils de Dieu à ses disciples, sachez que j'en ai été haï avant vous; le serviteur n'est pas plus grand que son maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi.

Voilà les victoires de la foi dans les âmes qui savent véritablement croire; mais ce qu'elle a fait en elles, pourquoi ne le feraitelle pas en nous? Sommes-nous d'une autre trempe? Avons-nous reçu d'autres principes? Qu'est-ce qui nous arrête? C'est peut-être que la foi n'a pas assez d'évidence; en estelle moins certaine? Ces ténèbres sont nécesssaires, elles sont convenables, elles sont justes; il y a de la nécessité, de la bienséance, de la justice à ne pas voir ce que l'on croit. Chancelants, toujours inquiets, cherchons-nous du repos? la foi en est le principe, elle en renferme le gage, elle écarte les obstacles. Amateurs de la gloire, ne voulons-nous que des vertus brillantes? la foi triomphe des erreurs du monde, des charmes du monde, des persécutions du monde. Soumettons notre raison aux obscurités de la foi, cherchons notre repos dans l'exercice de la foi, établissons notre gloire sur la puissance de la foi. Plus nous croirons, plus nous aurons de satisfaction à croire, et, vivant de la foi, elle réglera nos jugements, nos craintes, nos désirs, nos haines, nos amours. Sous sa direction, nous penserons en nous éveillant que Dieu ne nous accorde le sommeil que pour les besoins du corps, et qu'il nous commande, lorsque cette nécessité est satisfaite, de nous occuper aux devoirs que la religion nous prescrit et que notre état nous impose; contraints de manger pour entretenir notre vie, nous observerons la tempérance; conversant dans le monde, nous rendrons nos conversations édifiantes. Don précieux que nous aurons soin d'augmenter et d'accroître autant qu'il est en nous; accroissement en étendue, nous faisant comme une nourriture des mystères, une étude d'avancer dans la vertu et de profiter des moyens que l'Église emploie pour la sanctification de ses enfants; accroissement en fermeté, résistant aux maximes du monde, si opposées aux vérités de l'Évangile; accroissement que nous demanderons à Dieu en même temps que l'Eglise le demande pour nous: *Da nobis fidei augmentum.* Nous en ferons souvent des actes, elle entrera dans toutes nos prières, elle présidera à toutes nos actions de grâces, à nos voies, à nos entreprises, à nos affaires; nous ne serons jamais troublés, quoique le succès ne réponde pas toujours à nos vues; ainsi, parfaitement fidèles sur la terre, nous demeurerons pleinement heureux dans le ciel, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit il.

SERMOM X.

SUR LE SOUVERAIN BONHEUR

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme, est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor.*, *chap.* V).

Devenus aveugles par le péché, nous ne connaissions plus l'objet du véritable bonheur; nous voulions être heureux et nous ne cherchions la félicité que dans le monde; mais quel mécompte! au lieu du plaisir, on ne trouve que de la tristesse; au lieu de la vérité, on ne rencontre que le mensonge; au lieu de la joie, on ne sent que de la douleur. Le Fils de Dieu qui connaît notre misère, a remédié à notre malheur, il s'est fait homme, et, par ce mystère, portes d'airain, qui, selon les prophètes, étiez impénétrables, vous avez été ouvertes; ce n'est que depuis cet heureux temps que le royaume des cieux a été promis aux hommes d'une manière plus distincte. Mais avec quelle magnificence leur a-t-il été promis! Il semble que l'Homme-Dieu n'avait des paroles que pour s'en exprimer, et il en a toujours fait la fin de ses instructions. Veut-il engager les pécheurs à la pénitence? Il leur dit que le royaume des cieux est proche; parle-t-il en paraboles pour s'accommoder à la faiblesse humaine? il compare tout au royaume des cieux, et, après sa résurrection, rappelant à l'esprit de ses apôtres tout ce qu'il leur en avait appris, ne le nomme-t-il pas le royaume de Dieu par excellence? Auteur de toute félicité, Verbe incréé, mais incarné, pour nous rendre souverainement heureux, daignez nous donner quelque avant-goût de ce torrent immense des éternelles délices; nous vous demandons cette grâce par l'intercession de cette bienheureuse Vierge, qui vous conçut dans son sein, lorsqu'un ange la salua par ces paroles: *Ave, Maria.*

Si après cette vie il n'y avait point de félicité à prétendre, les brutes ne seraient-elles pas plus heureuses que nous? Leur sommeil est tranquille, elles n'ont pour loi que l'instinct, et l'imagination en elles n'est point ingénieuse à les affliger; mémoire du passé, pensée de l'avenir, vous ne leur causez point d'inquiétude. Contentes du présent, elles prennent le nécessaire sans se soucier du superflu; leur mort est douce, si elle est naturelle; et en mourant ne connaissant pas si elles meurent, n'ayant rien à espérer, elles n'ont aussi rien à craindre. Sont-ce là des avantages? nous ne les avons pas, nous

que les fantômes troublent, que la passion domine, que les intérêts divisent, que les succès balancent, que l'incertitude alarme, que la mort effraie; mais consolons-nous, on trouve dans le ciel de quoi se dédommager pleinement. Cité admirable dont Dieu est l'architecte; sa sagesse en a formé le dessein, son essence la remplit, sa magnificence en fait les richesses, sa beauté en est l'ornement, son éternité le terme : séjour plein de joie et d'assurance, de tranquillité et de repos, séjour heureux, dont le bonheur n'est exposé à aucun changement. Portes éternelles, laissez-nous entrevoir une demeure si agréable, et vous, illusions du monde, disparaissez à un si beau spectacle. Tournez-vous, mon âme, vers votre repos; est-il rien de plus digne de vos connaissances, de vos désirs, de vos travaux? Ce bonheur nous attend, il nous est promis, appliquons-nous à le connaître, apprenons à le désirer, travaillons à le mériter. Mais sur la terre, qui peut savoir tout ce qu'il est, le désirer autant qu'il faut, l'acheter autant qu'il mérite? Ne pas connaître ce qu'est la félicité éternelle, faiblesse d'esprit. Ne pas désirer la félicité éternelle, corruption de cœur. Ne pas mériter la félicité éternelle, excès de lâcheté. Les uns ne savent pas ce qu'est la félicité éternelle, il les faut instruire. Les autres ne désirent pas la félicité éternelle, il les faut confondre. La plupart ne travaillent pas à la félicité éternelle, il faut les condamner. J'en donne l'idée, j'en excite le désir, j'en marque le prix : c'est le sujet de mon discours.

PREMIER POINT.

Il en est de la félicité du ciel, comme de ces sujets d'éclat que l'éloquence ne saurait égaler; plus on en dit, moins on en fait; pour en marquer la grandeur, il faut avoir recours aux transports comme Moïse, aux acclamations comme David, aux ravissements comme saint Pierre; il faut même avouer son ignorance comme saint Paul. Qui est-ce qui pourrait bien représenter ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu et ce qui n'est point venu dans l'esprit de l'homme? L'Ecriture en crayonne différents tableaux, ne pouvant tout renfermer dans un seul : tantôt c'est un habillement de gloire, tantôt c'est un diadème de lumières, toujours c'est une possession d'héritage. Gloire immortelle, lumières universelles, héritage éternel. La gloire est l'idole de tous les hommes, c'est même la plus forte de toutes leurs passions.

L'avare ne voudrait pas mourir pour devenir riche; il ne veut être riche que pour vivre; où est le voluptueux, qui prétend acheter le plaisir aux dépens de son propre sang? Il ne cherche la volupté que pour s'épargner des peines; mais pour parvenir à la gloire, que ménage-t-on? que ne sacrifie-t-on pas? et à quoi ne se sont point portés les hommes? Entreprises difficiles, navigations périlleuses, veilles accablantes, combats sanglants, on tente tout, la vie même ne coûte rien, si on peut se faire un nom illustre dans le monde. Mais, semant ainsi dans la vanité, qu'est-ce qu'on peut recueillir que ce qui est vain?

Les louanges sont presque toujours mal distribuées parmi les enfants des hommes; qui les a ne les mérite pas; on loue souvent le vice plutôt qu'on n'applaudit à la vertu, et de grands brigandages n'attirent que trop ordinairement de grands éloges; les exemples en sont frappants; mais pour épargner notre siècle, je me contente de dire qu'il en est de la gloire comme de l'écho, la répétition que celui-ci fait de la voix humaine dépend de la situation et de la disposition des lieux, et le caractère de celle-là n'est qu'une vaine répétition de louanges vraies ou fausses. Parlerai-je plus juste si je la compare à l'image qui paraît dans une glace, et qui dépend autant de l'objet que du miroir? la gloire a besoin d'autrui et un homme inconnu à tout le monde n'aurait point de gloire, quelque mérite qu'il pût avoir; mais aussi elle a besoin de nous, et si elle ne subsistait que dans les autres, je ne vois pas ce qui nous la rendrait propre et qui l'attacherait véritablement à nous-mêmes. Mais cette union se rencontre-t-elle ailleurs que dans le ciel? c'est là où on est également accompli en soi-même et en l'opinion d'autrui. Quelle gloire! Gloire infinie, elle est sans mesure. Gloire tranquille, elle est sans embarras. Gloire assurée, elle est sans danger. Nul défaut ne la ternit, nul nuage ne la couvre, nuls ennemis ne la traversent, nuls coups qu'il faille parer, nulle conjuration qu'il faille découvrir.

Les bienheureux sont des rois dont la puissance participe à celle de Dieu; toute l'étendue du ciel est leur empire, ils règnent même sur la terre par les grâces qu'ils ménagent aux mortels. On nous accuse d'élever trop ces serviteurs fidèles, ces bienheureux conquérants, mais c'est Dieu lui-même qui les élève : et ne dit-il pas dans le troisième chapitre de l'Apocalypse : Celui qui sera vainqueur, je lui ferai prendre séance avec moi sur mon trône? Est-ce égalité de gloire dans les bienheureux? non, si elle diffère dans les degrés, si elle ne diffère pas dans la substance? Même grandeur, même couronne, même trône, même pouvoir, et il arrivera dans leurs personnes le même changement qui est arrivé dans celle du Sauveur; il servait sur la terre, et il règne dans le ciel; il payait le tribut à César, et il a tous les Césars pour tributaires : princes, rois, empereurs, tout est soumis à son sceptre; il fut condamné par un juge mortel, et il doit juger souverainement tous les vivants et tous les morts. A présent nous sommes sous les pieds de nos ennemis, mais ils seront à leur tour sous les nôtres; à présent ils nous regardent avec mépris, mais alors ils nous regarderont avec envie; à présent ils nous voient dépourvus de tout crédit, alors ils nous verront revêtus d'une pleine autorité.

De là l'invocation des saints, étant destinés de Dieu à gouverner les peuples, à protéger les états, à défendre les villes, à distribuer

les bienfaits, à secourir les bons, à punir les méchants, à opérer les miracles, à régner éternellement avec le souverain monarque qui porte ces paroles écrites sur son vêtement : *Le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs.* Je ne vous parle pas d'un empire qui ne s'exercera qu'au temps de la résurrection générale, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le siége de sa majesté, et où ceux qui l'auront suivi, jugeront les douze tribus d'Israël; mais je parle d'un empire qui commence dans le moment que l'âme est reçue dans le ciel ; et si l'événement n'était pas comme je le dis, que serait une royauté qui ne durerait qu'un moment? L'univers se trouvant alors réduit en cendres, et le temps des nations étant accompli, qui est-ce qui pourrait reconnaître la puissance des bienheureux, et profiter de leurs bienfaits? J'avoue que les démons et les réprouvés gémiraient dans les enfers, mais dans un état où les sujets sont révoltés, sans espérance de rentrer dans le devoir, le souverain est, ce semble inutile, il est même insulté plutôt qu'il n'est craint. Serait-ce à ces conditions, ô mon Dieu, que vous feriez régner vos élus? mais vous êtes trop bon pour ne nous donner des couronnes qu'en idée ; vous couronnez véritablement d'une couronne durable, ceux que vous jugez dignes de couronner ; vous régnerez en eux, ils régneront en vous, et heureux de votre propre bonheur, ils posséderont une gloire qu'aucun monarque ne posséda jamais, tout leur sera soumis, ils vous auront obéi en tout; vos paroles sont trop expressives pour s'enhardir de les interpréter. Elle nous est promise, cette gloire; mais semblables à Saül qui cherchait un bétail égaré pendant qu'il était lui-même appelé à une couronne brillante, ou comme un roi qui, dépouillé de ses Etats, se contenterait de les voir en peinture, nous sommes satisfaits des figures qu'on nous présente, et toutes les grandeurs du monde sont-elles plus que des ombres? elles peuvent paraître avoir plus de consistance ; mais ce sont toujours des vapeurs dont le vent se joue; elles s'élèvent dans les airs, et bientôt elles retombent sur la terre.

Si le fils d'un roi, étant encore dans le sein de sa mère, pouvait raisonner et s'entretenir avec elle, c'est la comparaison de saint Chrysostome, que ne se passerait-il pas entre l'un et l'autre? Encouragez-vous, mon fils, dirait la princesse, un royaume vous attend, vous êtes présentement à l'étroit, mais un jour combien de provinces où il vous sera libre d'aller ne vous seront-elles point soumises ?Ici des courtisans qui vous accompagneront partout, là des officiers qui fourniront à vos plaisirs, ici des richesses immenses, là d'agréables concerts, ici de superbes palais, là des ameublements précieux. La foi nous tient le même langage, et nous n'y déférons pas ; il en est de nous comme de saint Pierre qui prenait sa délivrance pour un songe, ne pouvant nous persuader qu'il y a une vie plus heureuse que la vie présente. Je sais, et il est vrai que le corps appesantit l'âme et jette, pour ainsi dire, un voile sur les yeux ; nous ne savons les choses qu'à demi, nous ne les connaissons qu'en partie, nous marchons au milieu des apparences, nous ne jugeons que par conjecture, flottant sur la superficie, ne pénétrant point la substance, nous entretenant d'illusions. Mais dans le ciel tous les voiles seront levés ; nous aurons trouvé ce que nous cherchions ; plus de barreaux qui nous dérobent la vue de l'époux, plus de murailles impénétrables, la porte des secrets ne sera plus gardée par des ténèbres inaccessibles, tout sera mis en évidence. Je compte pour peu la connaissance que nous aurons des créatures et de ces vastes machines qui composent cet univers; nous connaîtrons Dieu, c'est tout dire, nous le verrons à découvert comme il est.

Ne demandez pas de quelle nature sera cette connaissance, ni comment une âme bornée pourra voir un objet infini? Nous ne verrons pas Dieu parce que nous le comprendrons, mais parce qu'il nous comprendra. Ce n'est pas l'œil qui va chercher la lumière, c'est la lumière qui vient trouver l'œil ; un air n'est pas éclairé parce qu'il pénètre la lumière, mais parce que la lumière le pénètre; les bienheureux ne connaîtront pas Dieu, parce qu'ils le pénétreront, mais parce qu'il les pénétrera ; ils seront abîmés dans ses rayons, et il en sera comme si le soleil s'insinuait dans une caverne obscure et ténébreuse pour en chasser l'horreur de la nuit. La lumière béatifique peindra pour ainsi dire sur l'esprit, les souveraines perfections de Dieu ; l'étendue de sa charité qui nous a adoptés pour ses enfants, lorsque nous ne méritions que sa haine, les richesses de sa miséricorde qui nous a pardonné nos péchés, la fidélité de ses promesses, qu'il a exécutées d'une manière qui passe la pénétration humaine, la grandeur de sa puissance qu'il a déployée pour nous mettre en possession des biens qu'il nous avait préparés, la profondeur de sa sagesse, qui a ménagé toutes les occasions pour les rendre utiles à notre salut. Verbe incarné, vous y ferez sentir l'efficace du sang que vous aurez répandu pour nos péchés ; Vierge sainte, vous y manifesterez ces merveilles que le Tout-Puissant a faites en vous et par vous ; glorieux apôtres, vous parlerez des églises que vous aurez fondées ; martyrs invincibles, vous exposerez les lauriers que vous aurez cueillis ; confesseurs illustres, les antres que vous aurez habités : qu'on invente de nouveaux objets, aucun ne pourra échapper à la connaissance de l'âme bienheureuse.

Mais pourrons-nous l'espérer cette connaissance, voyageurs sur la terre ? nous n'appréhendons rien tant que de connaître Dieu ; attachés aux créatures, nous élevons rarement nos pensées plus haut, elles nous disent que nous ne sommes pas faits pour elles, mais nous voulons qu'elles soient faites pour nous, sans nous proposer d'autre fin ; à elles nous rapportons tous nos soins, et la vie ne nous plaît qu'autant qu'elles nous enchantent. Dans ce faux point de vue, l'ignorance

qu'on a de Dieu ne nous paraît pas un mal, et la connaissance qu'on aura de ses perfections ne nous semble pas un bien ; c'est pourtant la véritable perfection de l'âme, et la joie du cœur naîtra de la lumière de l'esprit. Quels transports! quelles extases! L'âme en sera invariablement occupée, sans que rien puisse jamais l'en détourner; c'est ce livre éternel dont parle saint Augustin, où on lira sans le secours des syllabes, et où ce qu'on lira ne sera rien moins que tout ce que Dieu renferme. Cette vue, cette possession de Dieu, et vous savez que voir la lumière et la posséder n'est qu'une même chose, consistera dans une application intime de toute la nature divine et de toutes les facultés humaines ; mais l'application douce, bienfaisante, semblable à un composé de précieux parfums, de goûts délicieux, de concerts agréables, de biens enlevants, qui tout à la fois et en un seul moment s'appliqueraient par les sens : c'est là le fruit de l'arbre de vie, ce sont les délices de la maison de Dieu et l'héritage qui doit être la récompense de ses enfants. Trois hommes, trois héritages, le paradis terrestre à Adam, la terre de promesse à Israël, le royaume des cieux aux chrétiens; là des fleurs passagères, ici des fleurs immortelles, là un miel délicieux, mais limité, ici des délices infinies et sans bornes, là héritage qui se partage et qui diminue, selon qu'il est divisé, ici héritage qu'on possède tout entier, sans que la portion de l'un affaiblisse celle de l'autre ; là héritage sujet aux intempéries des saisons, ici héritage affranchi des disgrâces du temps ; là héritage qu'on peut troubler, ici héritage sans trouble ; là héritage successif, le père doit mourir afin que le fils hérite, ici héritage sans succession, le fils possède sans dépouiller le père ; Dieu est immortel, mais il faut que les hommes meurent pour avoir part à son héritage.

Les biens ici-bas sont dans une continuelle révolution, ils vont et viennent sans cesse, ils ne font que changer de mains; et, quand on ferait par toute la terre une loi semblable à celle des Hébreux, qui assurerait la propriété des héritages et les rendrait à leurs premiers maîtres après un demi siècle, à combien d'accidents ne seraient-ils point sujets, soit par le malheur des temps, soit par l'oppression des hommes ? Il n'y a que le ciel où l'on doive se promettre une possession ferme et constante; là il n'y a rien à craindre, le bien y est sans péril, sans variation, sans changement, sans fin ; ailleurs ce n'est que bail à ferme, pour ainsi parler, qu'usufruit, que jouissance de quelques années, dont on peut être dépossédé : mais le ciel est proprement un héritage sur qui nous pouvons faire fonds et dont la jouissance est assurée si on a le bonheur d'y parvenir! Inestimable héritage! heureuse l'âme qui vous possède, vous ne lui serez point ravi. Mais Dieu ne me dit-il point ici ce qu'il disait autrefois à Job: Qui est ce téméraire qui, après avoir exprimé ses pensées dans une confusion de paroles, vient mesurer la félicité de mes élus à la faible portée de son esprit? Ah! Seigneur, vous savez si c'est par témérité que j'ose en parler, je ne cherche qu'à réveiller la foi, qu'à soutenir l'espérance, qu'à exciter la charité. Les biens de la terre nous manquent-ils ? ne nous en mettons pas en peine, des richesses incomparablement meilleures nous sont réservées dans le ciel, Nous refuse-t-on les honneurs du siècle? n'en soyons pas chagrins, le ciel nous destine des dignités plus solides. Le monde est-il pour nous une vallée de larmes ? ne nous en plaignons pas, nous attendons un délicieux séjour où il n'y aura plus ni deuil, ni douleur, ni mort, tout y sera renouvelé.

Parents, voilà l'héritage que vous devez vous efforcer de transmettre à vos enfants, leur apprenant qu'ils n'ont point ici de cité qui soit stable ; mais qu'ils aient à chercher celle qui doit être leur demeure pendant toute l'éternité. Mortels, voilà l'héritage que vous devez d'autant plus estimer qu'il est au-dessus des atteintes de la rouille et des vers qui consument tout, et où les voleurs qui creusent et dérobent ne sauraient pénétrer.

Si Naboth aima mieux s'exposer à l'indignation d'Achab, se résoudre même à la rigueur de la mort, que d'abandonner ou de changer l'héritage qu'il avait reçu de ses pères, quelle affection ne devons-nous point avoir pour un héritage éternel que notre Père, qui est dans le ciel, nous prépare? Serions-nous assez lâches que de le perdre volontairement, pour des considérations purement humaines? Ne devons-nous pas le conserver, aux risques mêmes de mourir dans l'entreprise? Et si le dessein de le retenir nous exposait à la mort, cette heureuse mort nous donnerait une possession anticipée de cette précieuse hérédité; mais, plus imprudents qu'Esaü, qui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, les enfants des hommes vendent tous les jours pour une fumée d'honneur, pour un moment de plaisir, l'heureux héritage qui leur est disposé dans le ciel ; la félicité les vient chercher, pour ainsi dire, jusqu'au milieu de leurs misères, et ils la méprisent; tout ce qu'on leur en dit les ennuie et les importune ; on veut les fixer et ils s'échappent; on leur met à la main et devant les yeux un flambeau pour les éclairer, et ils ferment les yeux à cette lumière; ils ne sauraient ignorer qu'ils ne sont sur la terre que comme dans un lieu de bannissement, et ils y établissent leur demeure, comme si c'était un séjour de patrie ; quel moyen d'exciter dans leur cœur un véritable désir des tabernacles éternels? J'ose pourtant l'essayer, j'en ai fait le crayon, j'en anime les vœux. C'est la seconde partie de mon discours.

SECOND POINT.

Autant de fins que d'engagements: les uns semblent être nés pour les sciences et les autres pour les arts, les uns pour le barreau et les autres pour la guerre, les uns pour l'Eglise et les autres pour la finance; ce sont des fins particulières : mais il y en a une gé-

nérale, quelle est-elle? le ciel, répond saint Ambroise, et trois voix nous en inspirent le désir : la voix des créatures, la voix du cœur, la voix de Dieu. La voix des créatures par leur insuffisance; la voix du cœur par ses mouvements; la voix de Dieu par ses promesses. Si les créatures étaient capables de rendre l'homme heureux, elles auraient fait sans doute le bonheur de Salomon, lui qui les a essayées toutes; mais qu'a-t-il trouvé en elles? écoutons ce qu'il en dit, instruisons-nous par son expérience. J'ai su, dès mon bas-âge, ce que la nature enseigne aux hommes, et qu'ils ne viennent au monde que pour y chercher la félicité; je l'ai cherchée, je n'ai rien oublié pour apprendre où elle était, je m'en suis informé chez les peuples qu'on estimait les plus fortunés, j'ai pris leurs sentiments, j'ai considéré leur conduite, j'ai vu leurs exemples, ils ont vu les miens; nous nous sommes suivis les uns les autres, et enfin j'ai remarqué qu'eux et moi courions sur la terre, en fuyant des peines qui sont inséparables de la vie; j'ai surpassé tous les rois en sagesse et je me suis appliqué à la découverte de plusieurs vérités, j'ai élevé mon esprit à la contemplation de ce qu'il y a de plus sublime; mais quel a été le fruit de mes réflexions et de mon étude? j'ai reconnu que vouloir acquérir de la science c'est s'engager dans un travail extrême : à chaque pas qu'on y fait on est arrêté par les difficultés qu'on y trouve, on y court après l'évidence, sans jamais l'attraper, et le terme du savoir, dans cette vie, est de s'apercevoir qu'on n'a rien connu; les plus savants sont ceux qui sentent le mieux toute l'étendue de leur ignorance, et l'on peut juger de cet aveu, si c'est dans les biens de l'esprit que consiste le véritable bonheur. Est-il plus solide dans les plaisirs du corps? je me suis dit à moi-même : Je ne refuserai rien à mes sens; je leur ai tout accordé : après avoir banni de mes États et de ma maison la pauvreté, les maladies, les guerres, j'ai fait venir dans mon palais ce que les Indiens et les Arabes, ce que les rois de l'Europe et de l'Asie possédaient de plus précieux; j'ai assemblé les richesses et les voluptés de chaque nation, et tout ce que j'ai rencontré n'a servi qu'à me causer plus de chagrin.

Les grands du monde trouvent peut-être dans la grandeur de quoi être contents; mais qu'est-ce que la gloire du monde, qu'une vaine apparence qui séduit les yeux par un éclat trompeur? magnificence de palais où les princes font leur demeure, troupe de courtisans qui les accompagnent, compagnies d'ordonnance qui les environnent, arcs de triomphe qu'on leur dresse, foule de peuples qui courent devant et après eux, ou dans un ordre affecté, ou dans un désordre incommode, vanité des vanités, tout ce qu'on admire sur la terre n'est que vanité. Mais ce n'est pas seulement un théâtre d'illusions, c'est encore un centre de chagrins; les grandes fortunes et les conditions éminentes sont celles qui donnent plus d'inquiétudes; demandez aux puissants du siècle ce qu'ils en pensent : l'un vous dira que, si l'on savait combien pèse une couronne, la trouvant à ses pieds, on ne voudrait pas se donner la peine de la relever de terre; l'autre vous apprendra que c'est un mal éclatant et une affliction pompeuse; qu'on choisisse de l'amour ou de la crainte, pour contenir le peuple, il en coûte les mêmes soins et les mêmes travaux. Un souverain se propose-t-il de gagner les cœurs? quels égards ne faut-il pas pour plaire à des esprits volages qui se lassent souvent d'être tranquilles? que d'attention à contenter des peuples aveugles, qui ne savent ce qui leur convient? prend-on au contraire le parti de se faire craindre? réduit alors à redouter ce qu'on appréhende, on compte autant d'ennemis que de sujets; les honneurs subalternes qui n'amusent que l'ambition des particuliers n'ont pas plus d'agréments; placé entre le souverain et le peuple, il faut être toujours en haleine pour concilier des intérêts opposés; si l'on plaît à l'un on ne plaît pas à l'autre, et souvent on ne plaît à personne : d'ailleurs, qu'est-ce qu'une autorité qu'on perd à tous les moments par la seule crainte de la perdre?

Je veux pourtant condescendre à la faiblesse humaine, qui ne s'attache qu'au sensible, je consens que la vie ne soit qu'un enchaînement de prospérités et que la fortune ne fasse jamais d'ingrats, le tombeau n'en est-il pas l'écueil? Qu'est devenue la grandeur des anciens monarques? elle est ensevelie avec eux sous leurs pyramides superbes; ces monuments élevés si haut n'ont point empêché qu'elle ne se soit éclipsée. Hier toute la terre se taisait en présence d'Alexandre, et aujourd'hui à peine peut-il remplir l'espace d'un cercueil. Hier le fier Nabuchodonosor voyait tous ses sujets étudier dans ses yeux le sacrifice qu'il exigeait de leur obéissance, et aujourd'hui il est réduit à paître l'herbe avec les bêtes. Hier Sédécias faisait de son trône un autel où il recevait les hommages des humains, et aujourd'hui il est entre les mains de son vainqueur, qui lui a crevé les yeux, après l'avoir rendu le triste spectateur de la mort tragique de ses enfants. Hier l'impie Balthazar était à table avec ses femmes, méprisant l'autorité de Dieu, profanant les vases de son temple, et dans le même moment une main imprévue écrit sur la muraille le terrible arrêt de sa condamnation. Mais quand les hommes pourraient goûter quelque repos sans donner atteinte à leur religion, quel sujet de chagrins ne trouveraient-ils pas encore? Fussent-ils établis sur le soleil, comme Josué, pour commander à cet astre de s'arrêter selon leurs volontés, il se rencontrerait encore des Gabaonites qui leur disputeraient le terrain; fussent-ils honorés du don de prophétie comme Daniel, il y aurait encore des satrapes qui rendraient suspecte leur probité; fussent-ils aussi favorisés qu'Aman, ils verraient encore des Mardochées qui leur refuseraient l'estime qu'ils s'imagineraient leur être due. Si tous applaudissaient à leur gloire, leur inconstance na-

turelle ne suffirait-elle pas pour troubler leur prétendu bonheur?

Il en est du cœur humain, selon la comparaison de saint Augustin, comme d'un malade à une bonne table; il essaie toutes les viandes, et il ne trouve goût à aucune; il lui en faut présenter de nouvelles, et lorsqu'on les lui a servies, il ne les a pas plus tôt portées à la bouche, que son accès recommence et redouble : *Ægrotus epulans.* Si je pouvais pousser mon négoce jusqu'à ce point de fortune, je serais satisfait, disait ce marchand : il a réussi, mais il pense encore à une nouvelle société ou il veut continuer la première : *Ægrotus epulans.* Si je pouvais avoir cette parure qui me manque, disait cette femme, je fixerais mon luxe : elle l'obtient; mais soit que la mode change ou qu'elle change elle-même, elle soupire après de nouveaux ajustements : *Ægrotus epulans.* Si je pouvais terminer cette affaire qui m'est d'une si grande importance, disait cet homme d'intrigue, je ne me donnerais plus tant de mouvements : il l'a terminée, mais il n'est pas en repos : *Ægrotus epulans.* Si je pouvais gagner ce procès, disait ce plaideur, je ne m'engagerais plus dans les procédures : il l'a gagné et il en projette un autre : *Ægrotus epulans.* Si je pouvais parvenir à cet emploi, disait un intéressé, je n'entrerais plus dans de nouveaux partis; il y est parvenu et il aspire encore aux fermes du royaume : *Ægrotus epulans.*

Ce n'est pas que l'homme soit à blâmer de se détacher des objets qui ne sauraient le remplir; mais ce qui fait son malheur, c'est qu'il recherche incontinent d'autres objets qui ne méritent pas mieux d'être recherchés et dont il se dégoûtera également. On ne doit pas le condamner de ce qu'il est mécontent de lui-même, mais de ce qu'il ne l'est pas toujours; on ne blâme pas sa légèreté de ce qu'il quitte ses entreprises, mais de ce qu'il en forme de nouvelles; cette inconstance de son cœur est une marque de sa noblesse; il est trop grand pour se borner à ce qui est moindre que lui, et malgré sa corruption il ne peut démentir ses sentiments. Les créatures peuvent amuser ses ennuis en variant ses peines, mais elles ne peuvent le rendre heureux; elles peuvent l'occuper pendant quelques moments, mais elles ne le soutiendront pas longtemps; avide d'une félicité qu'il sent bien mieux qu'il ne la connaît, il y tourne continuellement ses vœux, et il éprouve que ce n'est qu'avec vous, ô mon Dieu, que ce n'est qu'en vous qu'on peut être souverainement heureux.

Serons-nous toujours sourds à la voix de notre cœur, dont la fierté se révolte à l'approche des biens périssables? Ne nous lasserons-nous jamais de nous séduire en faveur des créatures? Former des désirs infinis et des idées chimériques; prêter des armes contre soi-même aux objets sensibles; y répandre des agréments aussi pernicieux qu'ils sont trompeurs, quelles illusions! quel prestige! comme si l'on ne devait pas un jour, mais trop tard, s'apercevoir de son erreur. N'attendons pas à reconnaître la nôtre pour soupirer après un séjour où nous jouirons au même temps et de nos désirs et de leur objet; tout nous en assure, et Dieu ne peut manquer à ses promesses. Il avait promis au patriarche Abraham de lui donner un Fils, il lui a donné Isaac; il avait promis à Moïse de mettre son peuple en possession du pays des Amorréens, Israël a occupé ces vastes contrées; il avait promis à David de perpétuer le trône dans sa maison, il a eu cette perpétuité dans la personne du Messie; il nous a promis de nous rendre heureux, reposons-nous sur sa parole. Saint Paul pouvait-il en parler plus noblement, lorsqu'il écrivait aux Hébreux, chapitre sixième: Dieu voulant montrer aux héritiers de la promesse combien son dessein était immuable, il y fait intervenir son serment, afin de nous apprendre à nous attacher à l'espérance des biens qui nous sont proposés, et qui, selon saint Pierre, nous sont conservés dans le ciel?

Toute notre vie, selon saint Augustin, devrait être un continuel désir de les posséder, ces biens éternels; mais semblables à ces oiseaux qui cessent de s'élever dans les airs, attachés qu'ils sont par un fil à la terre, peu différents de ces fontaines qui laissent perdre leurs eaux dans les souterrains par où elles passent, au lieu de remonter par un jet hardi jusqu'à leur source, et comme ces rivières qu'un froid excessif arrête dans les campagnes, nous ne portons presque jamais nos vœux dans la Jérusalem céleste; c'est pourtant dans le ciel qu'est notre trésor; et sera-t-il dit que les Israélites auront plus d'ardeur pour un séjour passager, que nous n'en avons pour un bonheur éternel?

Aimable Sion, à qui nos jours n'ont rien de comparable, disaient-ils, nous nous oublierons plus tôt nous-mêmes que de vous oublier, et périsse le souvenir de ce que nous sommes, si jamais nous perdons la mémoire de ce que vous êtes; que la langue nous sèche dans la bouche, si votre désir s'éteint dans nos cœurs, et que tous ces malheurs nous arrivent, si les plaisirs que le monde nous présente nous touchent plus que les délices que vous nous réservez; ainsi parlait ce peuple assis sur le rivage des fleuves de Babylone, et les soupirs en disaient plus que les paroles. En vain pour leur ôter le vif regret de leur patrie leur faisait-on des propositions de fête, ils n'étaient sensibles qu'au retour de leur chère Sion, seul objet de tous leurs vœux; en vain leur demandait-on quelques concerts, ils répondaient qu'ils avaient suspendu tous leurs instruments de musique aux arbres qu'on voyait au milieu de Babylone; grande instruction pour nous, n'étant pas moins captifs que ce peuple, asservis que nous sommes à l'empire des passions; et un homme dans l'esclavage et chargé de chaînes peut-il prendre aucune part à la joie des autres? On le regarderait comme brouillé avec le bon sens, s'il pensait encore à quelques plaisirs; c'est néanmoins ce qu'on voit dans la plupart; ils se dissipent dans la joie, sans considérer que le lieu où ils vivent est un exil où ils sont.

Saint Augustin observe que les saules où les enfants d'Israël avaient suspendu leurs harpes sont des arbres infructueux qui croissent sur les bords des fleuves et des rivières, et il dit qu'ils sont la figure des gens du monde, qui passant leur vie dans les divertissements, demeurent stériles en bonnes œuvres ; la félicité éternelle exige pourtant qu'on travaille pour s'en rendre dignes. J'en ai donné l'idée ; j'en ai excité le désir ; j'en marque le prix dans la troisième partie de mon discours.

TROISIÈME POINT.

L'esprit d'erreur, trop ingénieux à flatter la présomption de l'homme, veut le mettre en possession du ciel, sans qu'il lui en coûte, mais le Saint-Esprit m'apprend, dans le sixième chapitre du livre de l'Ecclésiastique, qu'il n'est déféré qu'à titre de récompense. Récompense que le mérite prévient. Récompense que le mérite obtient. Récompense qui suit le mérite. Récompense dont le mérite est le fondement. Récompense dont le mérite est la cause. Récompense dont le mérite est la mesure. Dire que l'homme peut mériter le royaume du ciel, c'est exciter son émulation, mais ce n'est point entretenir sa vanité. Les mérites de l'homme sont des dons de Dieu, me dit saint Augustin, et quand Dieu couronne nos mérites il couronne en même temps ses propres dons en nos personnes. Saint Paul permet aux Corinthiens, dans sa seconde Epître, chapitre dixième, de se glorifier dans le Seigneur ; mais que deviendrait cette gloire, si l'on dépouillait l'homme de tout le mérite qui lui est propre, et si on ne lui laissait aucun mérite? Tertullien demande d'où vient que Dieu, pouvant faire l'homme impeccable et l'attacher invariablement au bien avec les liens de la grâce, voulut pourtant le rendre maître de sa volonté et le faire arbitre de sa gloire?

Dirai-je que par cette liberté il prétendait exprimer en lui son empire? Dirai-je que destiné à commander au reste des créatures, il devait être comme le souverain de soi-même? et n'aurait-on pas entrevu de la bizarrerie dans sa royauté, si roi au-dehors il eût été esclave au-dedans? J'aime mieux dire que, s'il eût reçu toute sa bonté de Dieu sans aucun mouvement de son côté, il aurait été peu différent de ces êtres inanimés que nous voyons entre les mains de l'artisan, et tout reconnaissant qu'il pouvait être, la libéralité de son bienfaiteur lui eût été comme à charge ; poids accablant, il y eût succombé, il en eût rougi ; mais Dieu, pour épargner cette honte à l'homme, l'a laissé dans la main de son propre conseil ; il a mis devant lui l'eau et le feu, afin qu'il portât la main du côté qu'il voudrait ; la vie et la mort, le bien et le mal sont devant lui, et ce qu'il aura choisi lui sera donné ; expression de l'Ecclésiastique, chapitre quinzième. De là, conclut Tertullien, le Seigneur daigne appeler ses présents une dette, et regarder comme l'ouvrage de l'homme le bien qu'il accomplit avec le secours de la grâce : *Oportebat justum illum efficere de arbitrii merito, ut bonus etiam de suo inveniretur.*

Si de la création, par laquelle Dieu nous a donné, à nous-mêmes, nous passons à l'Incarnation, par laquelle il s'est donné lui-même à nous, n'est-il pas vrai que jamais présent ne fut plus grand? Cependant, dit saint Chrysostome, si le Père Eternel a donné son Fils au monde, il semble qu'il s'en est fait une redevance ; il avait inspiré à Abraham de lui immoler son fils Isaac, dans le dessein qu'il avait de lui sacrifier le sien; occasion ménagée; comme si Dieu eût voulu se rendre le débiteur de l'homme : *Unde se hominis faceret debitorem.* Je pourrais ajouter que, si le baptême qui efface le péché laisse la concupiscence, c'est pour nous engager au combat, afin de nous procurer la couronne par la victoire ; couronne de justice aussi bien que couronne de miséricorde, reprend saint Paul, dans sa seconde Epître à Timothée, chapitre quinzième. La voulez-vous voir cette couronne? Remarquez ce qui se passe dans la bénédiction qu'Isaac voulait donner avant sa mort ; il ne pensait qu'à Esaü, mais Dieu pensait à Jacob ; Isaac n'envisageait que la naissance, mais Dieu considérait les actions ; Esaü et Jacob étaient comme deux athlètes qui avaient changé le sein de leur mère en un champ de bataille ; Jacob y avait prévalu sur Esaü, n'était-il pas juste que le vainqueur fût préféré au vaincu ?

La gloire nous est promise aux mêmes conditions que Michol fut promise à David ; vous n'avez rien par vous-même qui mérite mon alliance, lui disait Saül, mais soyez brave, et vous obtiendrez par votre valeur ce que vous ne pouvez espérer par votre naissance. Dieu pouvait-il mieux ménager notre délicatesse? mais sommes-nous sensibles à notre gloire? Le même esprit qui rend témoignage au nôtre que nous sommes enfants de Dieu nous apprend que nous sommes aussi ses héritiers, écrit saint Paul aux Romains, chapitre huitième, et des héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, si toutefois nous avons part à ses souffrances pour avoir part aussi à sa gloire ; elle nous est proposée aux mêmes conditions que son Père la lui avait promise, et nous ne l'aurons point autrement que lui ; droit de filiation tant qu'il vous plaira, mais aussi droit d'acquisition. Le Sauveur du monde aux approches de sa mort n'a-t-il pas dit à ses apôtres qu'il leur préparait le royaume, comme son Père le lui avait préparé? et il n'y est entré que par la voie du mérite ; d'où il suit, par la plus juste de toutes les conséquences, que pour parvenir nous-mêmes à cette gloire céleste il faut que nous l'ayons méritée. Après sa résurrection il se fait voir à deux de ses disciples ; il leur explique dans toutes les Ecritures ce qui le regardait, et les reprenant de leur peu de foi, il ajoute : Ne fallait-il pas que le Christ souffrît de la sorte, et entrât par là dans sa gloire? Il fallait qu'il s'anéantît en prenant la forme de serviteur et la figure des esclaves, lui qui, étant

l'image de Dieu, n'a point cru que d'être égal à Dieu ce fût pour lui une usurpation; il fallait qu'il fût dans les opprobres, lui qui surpasse autant les anges en dignité que le nom qu'il a eu en partage l'emporte sur le leur; il fallait qu'il essuyât l'intempérie des saisons, lui qui est le roi des siècles; il fallait qu'il souffrît la mort, lui qui est immortel; mais s'il le fallait pour lui, ne le faut-il pas pour nous? Et qui peut se plaindre d'une loi qu'il a voulu, ajouterai-je, et qu'il a dû subir?

Dieu, comme maître de ses biens, pouvait nous donner gratuitement le ciel, sans qu'il nous en coûtât; mais il n'en a pas usé ainsi, et, selon l'ordre qu'il a établi, il faut de deux choses l'une : ou que nous méritions cette récompense, ou que nous y renoncions. Qui dit récompense dit travail, et tous, soit riches, soit pauvres, soit nobles, soit roturiers, soit grands, soit petits, nous sommes des mercenaires, chacun a son ouvrage; et comme ce n'est qu'à la fin du jour qu'un ouvrier reçoit son salaire, ce ne sera qu'à la fin de la vie que nous recevrons selon nos œuvres; et malheur à celui qui paraîtra les mains vides devant Dieu. Toute action de miséricorde sera placée chacune selon son rang, et chacun recevra selon qu'il aura vécu, a pensé l'Ecclésiastique, chapitre seizième; il l'appelle action, c'est nous qui la faisons; il ajoute de miséricorde, c'est de Dieu que nous recevons le pouvoir de la faire. Ce fut la curiosité qui porta les apôtres à demander à leur maître en quel temps il rétablirait le royaume d'Israël, et il leur répondit : Ce n'est point à vous de savoir les temps ou les moments dont le Père s'est fait le souverain, vous devez l'attendre, mais non pas le connaître. Ce fut l'ambition qui engagea la mère des enfants de Zébédée à solliciter auprès du Fils de Dieu les deux premières places de son royaume pour ses enfants; vaine prétention réprimée par cette dureté apparente : Vous ne savez ce que vous demandez; pouvez-vous boire le calice que je boirai? comme s'il leur eût dit : Si vous ne participez à ce calice dont je vous parle, calice d'amertume et de douleur, il n'y a pour vous dans mon royaume ni place ni rang, et quiconque refuse d'accepter cette condition, et n'a pas le courage de passer par cette épreuve, n'a rien à prétendre à mon bonheur. Mais ce fut cette vérité qui mit ces paroles dans la bouche d'un docteur de la loi : Que ferai-je pour posséder la vie éternelle? Il parle de travail et non pas de repos : *Quid faciendo?* Il parle d'être dans l'action, et non pas de vivre dans l'indolence : *Quid faciendo?* Peut-être fait-il réflexion qu'on n'a rien dans le monde qu'il n'en coûte. Quel enchaînement de troubles, de chagrins, de fatigues pour devenir riche et pour parvenir à la grandeur! que d'intrigues secrètes, que de patrons mendiés, que d'assiduités forcées! Est-on sensible au plaisir? combien de bassesses humiliantes et de faiblesses honteuses pour y arriver! et si l'on a réussi, peut-on s'assurer d'une créature qui ne s'est donnée que par caprice et peut-être par intérêt? Grâces à votre bonté, ô mon Dieu, d'avoir voulu par ces difficultés nous précautionner contre les fausses douceurs.

Mais si les biens périssables ne s'achètent qu'à ce prix, ne voudra-t-on rien faire pour posséder les biens éternels? *Quid faciendo vitam æternam possidebo?* Le ciel est à vendre, disait ingénieusement le vénérable Bède après saint Augustin, et, pour ainsi parler, c'est à nous d'y mettre l'enchère; mais ne nous alarmons pas, nous trouvons dans nous-mêmes de quoi y satisfaire. Riches, avez-vous du superflu? donnez-le aux pauvres, et vous achèterez le ciel. Je n'ai point de superflu, direz-vous, tout m'est nécessaire; mais un verre d'eau, est-ce trop vous demander? qu'est-ce qu'un verre d'eau? cependant, donné au nom de Dieu, il ne sera pas sans récompense. Madeleine pleure, Zachée restitue, le Publicain soupire, il ne leur en faut pas davantage pour mériter le ciel; mais quand il exigerait de plus contentieux efforts, devrait-on refuser d'entreprendre pour une gloire immortelle ce qu'on a entrepris pour une gloire passagère? Avant que les richesses et les délices de l'Asie eussent amolli les Romains, ils étaient sobres, chastes, belliqueux, incorruptibles, équitables; ils avaient pourtant aussi bien que nous un cœur sensible au plaisir, ennemi du travail, porté au déréglement; mais tout cédait en eux à l'ambition d'être couronnés de lauriers, de voir leur nom écrit dans l'histoire, de posséder une charge de consul ou de préteur, qui ne durait qu'une année; et nous, qui attendons une félicité infinie dans sa nature aussi bien que dans sa durée, refuserons-nous de régler nos passions, de vaincre nos convoitises, d'assujettir nos sens, de nous faire la moindre violence?

Est-ce ainsi que les saints en ont usé? Lisez ce que saint Paul en a écrit aux Hébreux, chapitre onzième : les uns ont été tirés sur le chevalet, refusant d'être délivrés, afin de trouver une résurrection plus avantageuse; les autres ont éprouvé les moqueries, les fers, les prisons; les uns ont été lapidés, ils ont été sciés; les autres ont été mis à de rudes épreuves, ils ont péri par l'épée; les uns ont mené une vie errante, dans l'indigence, dans l'oppression, dans la misère; les autres ont vécu çà et là, dans des déserts, dans des montagnes, dans des antres, dans des souterrains; les uns, sans sortir de la profession où ils étaient engagés par la Providence, se sont assujettis aux commandements les plus durs et ont mené une vie laborieuse; les autres, non contents de plaire à Dieu par l'accomplissement des préceptes, ont encore voulu le flatter par la pratique des conseils; les uns dans la grandeur ont appris à être humbles, et les autres dans l'opulence se sont dépouillés pour enrichir plusieurs; les uns, enfermés dans l'enceinte de leur domestique, ne se sont accordé que ce qu'ils ne pouvaient pas refuser à leurs besoins, et les autres ont acheté la paix aux dépens même de leurs intérêts; les uns se sont soutenus

dans les maux comme dans les biens, et les autres, au milieu des tentations et des épreuves, ont été inébranlables dans leurs devoirs ; les uns passaient une partie des jours et des nuits dans des prières ferventes, et les autres ajoutaient à la prière d'austères macérations. Les plaisirs les plus permis leur paraissaient dangereux, et, pour ne pas donner dans un écueil flatteur, ils s'attachaient sans relâche à un travail assidu ; leurs jours étaient pleins, et jamais ils ne se sont laissé amollir à la douceur du repos ; mais se seraient-ils traités avec si peu d'indulgence, s'ils avaient cru pouvoir jouir en même temps des consolations de cette vie et de celles de l'autre ?

L'homme n'est pas si ennemi de soi-même qu'il voulût se condamner à tout ce qui peut affliger l'esprit et le corps, s'il ne jugeait pas qu'il est nécessaire de soutenir des attaques pour remporter des victoires ; il est nécessaire de satisfaire à la justice pour toucher la miséricorde ; il est nécessaire de jeter sur la terre de précieuses semences, pour recueillir dans le ciel une abondante moisson ; il est nécessaire de combattre avec les saints pour être couronné avec eux. Ces grands hommes, dont le monde n'était pas digne, croyaient-ils en faire trop pour acheter le ciel qui était promis à leurs combats ? ils étaient persuadés, avec saint Paul, que les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous. Ferai-je la comparaison ? vous perdez un parent ou un ami, mais vous trouverez dans le ciel un Dieu qui contractera avec vous des alliances plus étroites et plus sûres ; on flétrit votre réputation, mais un éloge immortel lui sera substitué ; éloge que prononcera le maître du monde, qui se connaît mieux en vertu que tous les mortels ; vous semez dans les larmes, mais vous moissonnerez dans la joie.

Ce qui fait notre malheur, c'est que nous ne jugeons des objets que par les sens ; le présent nous touche, l'avenir ne nous touche pas ; mais si nous mettions l'un et l'autre dans une même distance, les afflictions présentes sont pour le temps, par conséquent elles sont passagères ; la félicité à venir est pour l'éternité, par conséquent elle est durable. Mais, hélas ! l'homme sensuel n'en a point l'intelligence, il préfère un moment à l'éternité, des plaisirs fades et languissants à des joies vives et animées, des biens finis, et pour l'étendue et pour la durée, à d'autres biens qui n'ont point de bornes et qui n'auront jamais de fin ; il compte ce qu'il souffre et il ne compte pas ce qu'il espère ; ce que nous souffrons passe avec le temps, mais ce que nous espérons ne passera jamais. Heureux celui qui l'espère, mais plus heureux celui qui travaille à l'obtenir par la faim et la soif qu'il a de la justice, il sera rassasié ; heureux celui qui l'espère, mais plus heureux celui qui travaille à l'obtenir par sa charité pour les malheureux, on lui fera miséricorde ; heureux celui qui l'espère, mais plus heureux celui qui travaille à l'obtenir par la pureté du cœur, il verra Dieu ; heureux celui qui l'espère, mais plus heureux celui dont l'esprit est pacifique, il aura part à la filiation divine ; heureux celui qui l'espère, mais plus heureux celui qui travaille à l'obtenir par sa patience dans les persécutions, le royaume des cieux lui appartient.

Que tous fassent éclater leur joie, la récompense qui les attend dans le ciel est grande, il y a différentes demeures, et ce palais est assez vaste pour y voir plusieurs trônes élevés ; tous ces élus y seront rois, et l'Apocalypse leur donne des couronnes ; tout âge, tout sexe, toutes conditions y peuvent prétendre, chacun y possède différents degrés de gloire selon qu'il a rempli différents degrés de vertu ; il n'appartient qu'aux bonnes œuvres d'y conduire, et, si nous voulons avoir dans cet aimable séjour une demeure particulière, il faut nous la bâtir dans cette vie périssable. Nous savons que si la maison terrestre que nous occupons ici tombe en ruine, nous avons un logement que Dieu nous a bâti lui-même, une maison qui ne sera jamais détruite, si toutefois nous sommes trouvés avec un vêtement, et non pas nus.

Il ne suffit pas d'être exempt de crime, il faut être orné de vertus ; mérite-t-on des récompenses en ne faisant rien ? le monde en juge-t-il ainsi ? récompense-t-il l'oisiveté, quoique d'ailleurs innocente ? n'exige-t-il pas des services réels ? serait-il content d'un domestique qui voudrait demeurer dans l'inaction et qui bornerait à une certaine indifférence tout son mérite, n'entreprenant rien au désavantage de son maître, mais aussi ne faisant rien pour son service ? et Dieu nous en tiendrait quittes à moindres frais, lui qui condamne au feu l'arbre infructueux et qui charge d'anathèmes le figuier stérile ; lui qui veut que tout profite et que rien ne soit perdu de ce qu'il confie à nos soins ; lui qui nous dit de le faire valoir jusqu'à ce qu'il revienne, et il reviendra dans ce dernier jour, où l'on ne recevra qu'à proportion de ce qu'on apportera : Vous voulez avoir part à ma gloire, dira-t-il, mais à quel prix l'avez-vous achetée ? quels titres produirez-vous ? Je veux que vous ayez eu du mérite selon le monde ; mais est-ce un mérite selon moi ? une vie aussi inutile, aussi vide que la vôtre, est-ce une vie digne d'une récompense immortelle ? vous vous couvrez de mes mérites pour la recevoir ; je l'ai méritée pour vous, il est vrai, mais je ne vous ai pas dispensés de la mériter encore pour vous-mêmes après moi, par moi, et avec moi.

Si le combat nous effraie, de quel œil verrons-nous le triomphe ? quelle sera notre douleur à la vue de ces glorieux combattants qui paraîtront les palmes à la main, nous qui n'aurons jamais eu le courage de combattre ? avec quel front prétendrons-nous aller nous ranger sous les mêmes étendards que ces héros intrépides, nous qui n'aurons pas voulu nous exposer aux mêmes hasards ? avec quelle assurance dirons-nous : Seigneur, Seigneur, donnez-nous la même gloire, nous qui n'aurons rien fait pour la mériter ? ils

se reposeront avec Abraham, ils auront eu la même foi ; ils se reposeront avec Isaac, ils auront eu la même soumission ; ils se reposeront avec Jacob, ils auront eu la même patience ; ils se reposeront avec Joseph, ils auront eu la même intégrité ; ils se reposeront avec Moïse, ils auront eu le même désintéressement ; ils se reposeront avec David, ils auront eu la même douceur ; ils se reposeront avec les apôtres, ils auront eu le même zèle ; ils se reposeront avec les martyrs, ils auront eu le même courage ; il se reposeront avec les vierges, ils auront eu la même fidélité, tous selon la différence de l'état où ils auront vécu et selon la mesure de la grâce qui leur aura été donnée, mais aucun sans bonnes œuvres. Isaac veut toucher les mains de Jacob avant que de lui donner sa bénédiction, et Dieu exige la sainteté des actions, pour décerner la couronne de vie ; un mérite étranger ne nous sauvera jamais sans un mérite personnel ; autrement il faudrait mettre dans le ciel les scélérats aussi bien que les saints, les impies comme les justes ; serait-il un assemblage plus monstrueux ?

Considérez ce que je dis, écrit saint Paul à son disciple Timothée : le Seigneur vous donnera de l'intelligence pour tout ; c'est une chose indubitable que, si nous sommes morts avec Jésus-Christ, nous vivrons aussi avec lui ; si nous souffrons, nous régnerons avec lui ; il nous promet le ciel à titre d'héritage, mais s'il lui a coûté, quoiqu'il en fût héritier par lui-même, il veut qu'il nous coûte, quoiqu'il nous l'ait promis par sa parole. Les autres héritages dépendent du bonheur plutôt que du mérite ; un fils ou un parent recueillent une ample succession par la seule raison de la proximité qu'ils ont avec celui dont ils héritent ; qu'ils soient recommandables par de grandes qualités ou personnelles ou acquises, c'est à quoi on ne fait pas attention, le seul titre de la naissance et du sang leur donne droit à une succession terrestre ; mais l'héritage céleste n'est que pour celui qui aura travaillé à s'en rendre digne. J'en ai donné l'idée, j'en ai excité le désir, j'en ai marqué le prix. Tenez-vous à ce que je vous ai dit ; cette parole doit être crue, soyez riches en bonnes œuvres ; combattez généreusement pour la foi ; assurez-vous la vie éternelle. Si quelqu'un enseigne autre chose, c'est un superbe qui ne sait rien, et qui est assez faible pour s'amuser à des chicanes et à des disputes de mots, continue saint Paul à Timothée ; soyez vigilant, supportez toutes les peines qui vous arrivent, méditez ces choses, occupez-vous-en, afin que tout le monde voie le progrès que vous faites ; portez-vous à ce qui est de la justice, de la foi, de la charité et de la paix, vous posséderez un royaume éternel, que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON XI

SUR LES PLUS ESSENTIELS CARACTÈRES DE LA SOLIDE PIÉTÉ.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem ut interrogarent eum ; Tu quis es?

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites à Jean-Baptiste pour lui faire cette demande : Qui êtes-vous (*D. Jean, chap.* I) ?

Ambassade pompeuse, c'est de la part de toute la Synagogue, après une délibération reposée ; mais ambassade importante, il ne s'agit de rien moins que de l'économie de toute la religion. Le ciel avait promis un Messie à la terre ; espérance qui encourageait Isaac, fortifiait Jacob, réjouissait Joseph, consolait tout le monde. Un temps si désiré arrive, on ne saurait en douter ; les semaines prédites par Daniel sont accomplies, on ne compte plus, et, soupçonnant que Jean-Baptiste pouvait bien être le Sauveur si longtemps attendu, on lui demande ce qu'il en pense : Ne l'êtes-vous point? Il répond hautement : Je ne suis pas le Christ. Qui êtes-vous donc? Elie? Non. Prophète? Non. Qui êtes-vous donc, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés? que dites-vous de vous-même? Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. Mais, reprennent les députés, pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète? Pour moi, répond le précurseur, je donne un baptême d'eau ; mais il y a une personne au milieu de vous, que vous ne connaissez point et que je souhaite vous faire connaître ; c'est lui qui doit venir après moi, qui est avant moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. Jean-Baptiste, toujours égal à lui-même, revient à ses premiers sentiments, et jamais conduite ne marqua mieux les véritables caractères de la solide piété ; vous en jugerez après en avoir demandé la grâce par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Quand je fais réflexion à l'homme devenu prévaricateur, je me représente un gouverneur de place à qui l'argent vient à manquer ; il lui substitue le cuir et le carton ; cette sorte de monnaie porte la figure de la bonne, on la débite pour le même prix ; mais ce n'est que le besoin et la misère qui lui donnent cours dans le public. Il en est ainsi de la plupart de nos actions, on les prend ordinairement pour des vertus, et trop souvent ce ne sont que des défauts ; elles passent dans la société pour avoir du mérite, mais c'est qu'on n'en trouve pas de meilleures. Vains fantômes, vous disparaissez à la vue de la piété de Jean-Baptiste ; il rend à Dieu l'honneur qui lui est dû ; il se porte avec affection à tout ce qui regarde son service, et par cet acte de religion il pratique toutes les vertus. Sans la piété, la foi s'éteint, l'espérance chancelle, la charité languit ; sans la piété, la science enfle et n'édifie pas. La tempérance est un art pour conserver la santé du corps et n'est pas une méthode pour travailler au salut de l'âme. Sans la piété, la patience peut recevoir des louanges de la bouche des hom

mes, mais elle ne recevra pas des couronnes de la main de Dieu.

La piété seule met le premier être dans le point de vue le plus naturel où il puisse être mis : elle le craint comme juge, l'aime comme père, le sert comme Seigneur, et, croyant de Dieu tout ce qui est digne de sa grandeur, elle adore sa puissance, reconnaît sa bonté, admire sa sagesse : trois perfections qui brillent dans l'univers, trois qualités qui doivent y répondre et qui sont les plus essentiels caractères de la solide piété. L'humilité de l'esprit, la charité du cœur, l'égalité de l'humeur : humilité d'esprit, par rapport à la puissance qui nous a formés; charité de cœur, par rapport à la bonté qui nous soutient; égalité d'humeur, par rapport à la sagesse qui nous conduit. Flattons-nous tant qu'il nous plaira; si l'esprit n'est humble, le cœur tendre, l'humeur égale, notre piété ne sera jamais selon les règles. Humilité d'esprit, charité de cœur, égalité d'humeur : les trois parties de mon discours.

PREMIER POINT.

La piété est utile à tous les hommes : aux pécheurs, pour quitter le péché; aux pénitents, pour conserver la grâce; aux justes, pour persévérer dans la justice. Mais sans l'humilité, la dévotion du pécheur est fausse, la dévotion du pénitent est superbe, la dévotion du juste est mal assurée. L'homme n'a été capable de retourner à Dieu qu'autant qu'il a été susceptible d'humilité; et l'ange, depuis sa chute, n'ayant jamais été sans orgueil, sa perte a toujours été sans ressource. Charmé de ses perfections, il fut assez hardi de vouloir s'égaler à Dieu, et l'homme, ayant essayé la même route, s'attira la même punition; mais, grâces à l'humilité, l'homme reconnut sa faute, sa tentation ne fut qu'humaine. Il y a, dit saint Bernard, deux sortes de tentations : la tentation de l'ange, la tentation de l'homme; l'un est humilié sans être humble, l'autre sait trouver l'humilité dans l'humiliation. Vous dont la conscience reproche tant de crimes, apprenez que vous ne sortirez point de ce déplorable état, que vous ne vous présentiez devant le Seigneur avec un cœur contrit et humilié. N'imitez pas la prétendue piété du pharisien, qui, placé au plus bel endroit du temple, ne parlait que du bien qu'il pouvait avoir fait; imitez plutôt la piété sincère du publicain, qui, se tenant éloigné du sanctuaire, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais se frappait la poitrine en disant : Mon Dieu, soyez propice à un pécheur comme moi. Celui-ci s'en alla justifié dans sa maison, tout au contraire de l'autre. Mais en vain reçoit-on la rémission de ses péchés, si l'on ne sait conserver cette grâce par l'humilité.

La grâce dans un cœur est comme un soleil dans son midi, mais dont l'éclat peut éblouir; c'est un lis qui se fait admirer par la blancheur qui le couronne, mais sujet à se voir flétrir par les épines qui l'environnent : il faut tempérer la lumière trop éblouissante de l'un et la couleur trop vive de l'autre. Les Israélites perdirent leurs enfants pour les avoir exposés trop, et la mère de Moïse conserva le sien pour l'avoir soigneusement caché : office obligeant que l'humilité rend à la dévotion. Fussiez-vous aussi grand que Jean-Baptiste, prévenu des mêmes bénédictions, honoré de tout un peuple, si vous ne répondez comme lui : Je ne suis qu'une simple voix qui crie dans le désert, quel fruit tirerez-vous de si pompeux avantages? Vous me marquez votre estime, mais je connais mon indignité, écrivait saint Bernard à un de ses amis; vous me donnez des louanges, mais je ne mérite que des mépris; je me connais, je sais ce que je dois penser de moi, et si vous continuez à me louer, vous me prenez assurément pour un autre. Plus il était dévot, plus il était humble; semblable à saint Paul, qui oubliait les vertus qu'il avait acquises, pour ne se souvenir que de celles qui lui manquaient. Ce n'est pas qu'on ne doive jamais voir les bonnes qualités qui sont en nous, il faut que le monde les voie pour s'en édifier, et que nous les voyions nous-mêmes pour les reconnaître. Comment remercier Dieu des grâces qu'il nous a faites, si nous les ignorons? comment mettre en œuvre les talents qu'il nous a donnés, si nous ne savons pas que nous les ayons reçus?

Une piété mal entendue dérange l'esprit, amollit le courage, rend inutiles les bonnes qualités qu'on peut avoir, et souvent est ingrat sous prétexte d'être humble. Les exhortations fréquentes que le Saint-Esprit nous fait de nous étudier, de nous connaître, ne regardent pas moins nos forces et nos vertus que nos vices et nos faiblesses. Si nous disons avec le serviteur fidèle, Seigneur, vous m'avez donné cinq talents; ajoutons aussi avec lui : En voilà cinq de plus que j'ai gagnés, non par esprit de vanité, mais par un retour de reconnaissance : pratique admirable pour persévérer dans le bien qu'on a commencé. La véritable piété veut-elle s'élever au comble de la gloire? elle doit creuser un abîme d'humilité, faisant réflexion que celui qui est aujourd'hui un vase d'honneur peut devenir demain un vase de confusion.

Rien n'est plus inconstant que l'homme; il ne devrait avoir d'ardeur que pour remplir ses devoirs, et il n'a d'empressement que pour satisfaire ses passions; mais quand il serait affermi dans le bien, s'il n'est humble, il ne s'y soutiendra pas longtemps. Il faut pour persévérer dans la justice sonder son propre cœur, en développer tous les replis, en démêler tous les motifs, reconnaître qu'on n'est rien de soi-même, que sans le secours de Dieu on ne peut rien, qu'on est au-dessous même de ceux qui, selon la nature, nous sont égaux, et que nous devons sans relâche combattre l'amour-propre, malgré le penchant que nous avons à l'écouter. Je dis combattre sans relâche, cet ennemi étant si terrible, que si l'on peut le vaincre on ne saurait l'affaiblir; on a beau le surmonter, on lui trouve toujours les mêmes forces; la dernière défaite coûte autant que la première, et saint Bernard, pour nous en mar

quer le caractère, rappelle à notre esprit le Philistin. Goliath, qui osa défier le peuple de Dieu, était un géant, et la description que l'Ecriture sainte fait de son corps et de ses armes persuade aisément qu'il y a peu de géants de sa taille et de sa force. Si nous avions à peindre l'orgueil, sous quelle qualité le représenterions-nous, sinon sous celle d'un géant qui regarderait les autres hommes avec hauteur, et par je ne sais quelle attitude se donnerait en spectacle à tout le monde? Goliath était le fruit honteux d'une alliance illégitime, et l'impureté de sa naissance nous insinue celle de l'orgueil; comment se forme-t-il dans le cœur? n'est-ce pas par la monstrueuse union de deux choses qu'on doit toujours séparer : la piété et la complaisance? Goliath n'attaque les Israélites qu'après qu'ils ont dompté les autres nations et se sont mis en possession de la terre promise; moment fatal où l'orgueil nous déclare la guerre. Les Israélites ne furent pas plus tôt sortis de la terre d'Egypte, qu'ils se virent attaqués par les Amalécites; et aussitôt que nous commençons à sortir du péché pour nous donner à la dévotion le premier ennemi qui s'offre à combattre, c'est la vanité. Nul de ces hardis capitaines qui sont dans l'armée de Saül n'ose se présenter devant Goliath pour en accepter le défi. Vaillant Abner, généreux Jonathas, vous souffrez que ce profane vienne à la portée de la voix vous charger d'injures et d'opprobres; David seul, dont la famille est peu connue, entreprend de le combattre et se promet de le vaincre; éclatantes vertus, vous qui défaites d'autres monstres, je ne suis pas surpris si vous n'osez tenir tête à celui-ci, vous êtes plus propres à le relever qu'à le détruire.

La douceur triomphe des emportements de la colère; la chasteté éteint les feux de l'amour impur; la libéralité brise les coffres de l'avarice; mais la victoire de l'orgueil n'est réservée qu'à l'humilité, vertu obscure et inconnue avant l'incarnation du Verbe. On donne à David les armes de Saül, on lui met son casque en tête, sa cuirasse sur le dos; mais il en est embarrassé, il ne peut marcher; il quitte ce pompeux appareil et il ne veut qu'une petite pierre; les vastes méditations des philosophes, qui sont comme les armes brillantes de Saül, ne sauraient combattre l'orgueil; elles sont même d'intelligence avec lui. On a reconnu dans l'antiquité profane et le zèle de la justice et l'amour de la vérité; le mépris des richesses, des plaisirs même; mais on pratiquait bien moins les vertus qu'on n'était attentif aux louanges qu'on donnait à ceux qui les cultivaient. Pour être véritablement vertueux et vainqueur, il faut prendre la pierre du désert, c'est-à-dire, avoir recours à l'humilité et la jeter, pour ainsi parler, à la tête de ce géant orgueilleux; mais qu'elle est rare cette vertu dans la plupart des âmes qui se piquent de piété! Enivré du désir de paraître, ne devient-on point la victime de l'orgueil? on s'abstient des péchés du corps, et on ne prend pas garde qu'on leur substitue les péchés de l'esprit, péchés dont le nombre est infini. Péché par ingratitude, on s'attribue à soi-même ce qui ne vient que de Dieu. Péché par comparaison, on se croit meilleur que les autres. Péché par singularité, on se flatte d'avoir des qualités particulières dont on peut raisonnablement se prévaloir, retenant pour soi-même quelques grains de l'encens qu'on brûle sur les autels du Seigneur, et toujours disposé à s'applaudir, peu s'en faut qu'on ne soit semblable à ce prétendu juste qui, je ne sais par quel artifice, persuadait au peuple trop crédule que tout le monde était damné et que le bienfait de la rédemption était uniquement pour lui. S'accuse-t-on quelquefois? c'est souvent pour être loué. Paraît-on humble? c'est afin de pouvoir dominer. Pratique-t-on la vertu? c'est plutôt pour la réputation qu'elle donne que pour la gloire qui est due à Dieu; et sans devenir téméraire dans les jugements on peut dire qu'on ne prendrait nul plaisir à bien faire, si l'on n'avait trouvé le moyen de faire valoir tout ce qu'on fait.

Ainsi la plus précieuse de toutes les vertus sert au triomphe du plus énorme de tous les vices; ainsi l'orgueil reçoit le prix qui n'appartient qu'à l'humilité, et ainsi l'ambition déguisée s'élève au rang qu'on croyait n'accorder qu'à la véritable dévotion. Si la plus grande de toutes les injustices est de vouloir passer pour juste, lors même qu'on ne l'est pas, le plus grand de tous les abus est d'affecter la dévotion quand on a le cœur rempli d'orgueil. La sagesse incarnée ne fit paraître autrefois son indignation contre les Pharisiens qu'à cause de leur fastueuse piété; ils avaient beau se contraindre, leur vanité se découvrait malgré eux; ils avaient beau, comme les véritables adorateurs, se prosterner au pied des autels, leurs vœux n'étaient pas moins rejetés; ils avaient beau se donner des airs de modestie, le dedans démentait toujours le dehors; ils avaient beau paraître humbles devant les hommes, ils étaient toujours superbes devant Dieu; et au moment que les éloges publics leur manquaient, on les voyait manquer aux plus essentiels devoirs. Une âme solidement pieuse ne donne jamais contre de si funestes écueils; attentive aux paroles du maître qui lui commande d'être humble, elle reconnaît qu'elle n'est rien, non-seulement par rapport au Seigneur, qui est infiniment élevé au-dessus d'elle, non-seulement par rapport au monde en général où elle n'occupe qu'un petit espace, non-seulement par rapport à ses égaux qui lui disputent la meilleure partie de la gloire, mais par des endroits encore plus capables de l'humilier; je veux dire par la considération de ses défauts, qu'elle n'attribue qu'au peu de soins qu'elle a de s'en corriger, de profiter des lumières que le Saint-Esprit lui donne et de veiller continuellement sur ses voies. Dans cet aveu entrevoit-elle quelque sorte de bonnes œuvres? elle imite Moïse qui descendit de la montagne avec le voile sur les yeux, et à la faveur de ce nuage elle résiste à la plus délicate de toutes les tenta-

tions, qui est celle de sa propre estime. Veut-on lui faire accroire que, non contente de marcher dans la voie des préceptes, elle se porte encore à la perfection des conseils? Que suis-je, répond-elle, en comparaison de ceux qui courent sans s'arrêter, et combien me suis-je arrêtée, moi qui étais si obligée au moins de toujours marcher! Lui représente-t-on qu'elle combat généreusement pour les intérêts de Dieu? elle se souvient des martyrs qui ont répandu leur sang pour lui; et comparant leur courage avec sa lâcheté, elle pense au temps qu'elle a perdu et à l'enfer qui la menace, triste abîme où elle tomberait si le Seigneur ne la soutenait. En vain voudrait-on lui donner une fausse sécurité; elle n'ignore pas que plus elle a reçu plus il lui sera demandé; et, sans séparer ce qu'elle a fait d'avec ce qu'elle doit faire, ce qui lui a été confié d'avec ce qu'elle est obligée de rendre, elle appréhende plus du côté des péchés qu'elle a commis, qu'elle ne se réjouit du côté des vertus qu'elle a pratiquées; saintement timide comme le roi-prophète, elle craint la hauteur du jour; et, comme si elle se défiait de sa vertu, elle se met, pour ainsi dire, en garde contre la vertu même; semblable à ces prophètes qui après avoir rempli leur ministère se pressaient de rentrer dans leur solitude, elle ne se montre que dans la pure nécessité.

Si l'humilité a ses nuages, le monde a les siens; les premiers sont toujours prêts à couvrir les vertus dont l'amour-propre pourrait se flatter, et les seconds sont toujours tendus pour déguiser les défauts dont la religion pourrait nous accuser. Il n'est personne qui n'ait son adulateur qui l'entête de son encens, et qui ne dissimule ou n'affaiblisse les manquements dont il est coupable. Heureux qui sait s'en défendre, se jugeant soi-même, non par les complaisances du monde, mais par les sentiments de la conscience; non par les applaudissements qu'on donne, mais par les reproches qu'on se fait. Pourrait-on se laisser séduire par l'expérience qu'on a du siècle? Sa malignité est telle, qu'après le bien qu'il a dit, il va souvent se moquer de la simplicité de ceux qui l'ont cru; le portrait ridicule qu'on a tracé en secret vient après le portrait flatteur qu'on a fait en présence, et comme si l'on voulait se dédommager des louanges qu'on a dites, on se déchaîne en des railleries qu'on débite, en se jouant ainsi de ceux qu'on a révérés, en renversant l'édifice qu'on avait élevé. Vous démêlez des sentiments si malins, vous qui savez porter de sincères jugements; vous vous connaissez, et ne cherchez cette connaissance qu'au dedans de vous-mêmes; retirés au fond de votre cœur, vous n'ignorez pas ce que vous êtes; illusion dans les sens, égarement dans l'imagination, corruption dans la volonté, inconstance dans les désirs, incertitude dans les résolutions; tout se présente à vos yeux, et pleinement instruits que l'humiliation est au milieu de vous, vous en gémissez devant Dieu et en rougissez devant les hommes : sainte pudeur qui, occupant l'âme dévote, la tient toujours dans son véritable point de vue. Occupe-t-elle les premières places? elle y demeure sans attachement; elle ne les a pas recherchées, elle n'y met pas ses affections; l'homme extérieur est honoré, mais l'homme intérieur s'humilie.

Comme le monde est toujours trompeur dans ses balances, il ne rend pas toujours à la véritable piété la justice qui lui est due; mais indifférente au dernier rang comme au premier, elle se tient dans celui que la Providence lui a marqué, et si on les mettait à son choix, elle aimerait mieux, comme Moïse, être méprisée dans la maison du Seigneur, qu'honorée sous les tentes des pécheurs. Ne lui parlez pas de respects, elle les envisagerait comme des récompenses et craindrait de perdre celles que Dieu lui a promises. Si vous la persécutez, je crierai injustice; mais elle ne criera pas vengeance, elle rendra plutôt des actions de grâces au Seigneur de ce qu'il lui suscite ces sortes d'orages pour la mettre à l'abri des secousses de l'orgueil, à peu près comme une jeune plante qui, n'ayant point encore jeté de profondes racines, serait emportée par l'impétuosité d'un premier vent, si un second ne la soutenait par son agitation même, merveilleux contrepoids qui tient tout dans un admirable équilibre; on s'élève du néant de la créature à la grandeur du Créateur; on cherche Dieu en soi-même, et l'on se cherche soi-même en Dieu; l'être abject et dépendant se rapporte à l'Etre infini et souverain; l'ouvrage conduit à l'ouvrier, et l'image se trouve dans l'image; connaissant ce qu'on est, on s'instruit de ce qu'on doit; on voit sa misère, et l'on a recours à la miséricorde; la vue de ses propres besoins produit la ferveur de ses bons désirs; on sait qu'on est faible, on se précautionne contre les faiblesses, et ayant toujours la pauvreté devant les yeux, à l'exemple du prophète Jérémie, on ne se perd jamais dans les pensées de cet homme qui, dans l'Apocalypse, s'applaudissait de ses richesses.

Les sentiments que j'inspire ne sont pas au goût de l'amour-propre; porté naturellement à ne regarder que ce qui le flatte, il détourne les yeux de tout ce qui peut lui déplaire; ne trouvant rien au dedans de lui qui puisse le satisfaire, il se répand sur des objets qu'il croit capables de l'amuser; et au lieu de songer à sa guérison par la connaissance de ses maux pour y appliquer le remède, il songe seulement à les adoucir en s'efforçant de les ignorer; il s'endort sur la foi d'une innocence prétendue, et se jugeant homme de bien sous prétexte qu'il s'en donne les apparences, il passe d'illusion en illusion; il s'agit de le détromper et de lui découvrir son erreur. Marcher la tête penchée, les yeux baissés, le visage abattu; faire de son corps comme un cercle, selon l'expression d'un prophète; endosser même le cilice; soupirer de temps en temps, et d'un ton dévot s'appeler pécheur, ce n'est pas toujours dévotion, c'est souvent manége, c'est imiter

le mathématicien, qui n'étend son compas que sur la superficie sans rien approfondir ; c'est ressembler à ces livres dont le titre paraît beau, et dont les pensées sont pitoyables. Mais souffrir le mépris quand on est méprisé, éviter la louange lorsqu'on peut la recevoir, se troubler quand on est loué, ne travailler que pour la gloire de Dieu et se considérer comme serviteur inutile, confesser intérieurement ses défauts, pendant que l'édification publique demande qu'on laisse entrevoir les vertus, c'est piété solide, si pourtant à l'humilité de l'esprit on joint la charité du cœur ; et c'est ma seconde réflexion, qui mérite qu'on s'y applique.

SECOND POINT.

La conduite de Dieu a toujours été d'établir des marques qui fissent la distinction de son peuple d'avec les autres peuples. Sous l'ancienne loi elles étaient grossières, pour ainsi parler, mais des marques toutes spirituelles leur ont succédé sous la nouvelle loi, et la charité est la principale. Lisez l'Evangile, vous y trouverez cette divine leçon répandue partout, et quels soins le Fils de Dieu n'a-t-il point pris pour nous en découvrir l'importance? Tantôt il déclare que la miséricorde est préférable à la justice ; tantôt il enseigne qu'il faut être doux et pacifique aux dépens même de ses propres intérêts ; et pour instruire plus sûrement, il confirme ses paroles par son exemple. C'est la charité qui l'a fait descendre du trône de sa gloire, pour se charger du poids de nos misères ; c'est pas son mouvement qu'il passe de ville en ville, faisant du bien à tout le monde, et il proteste toujours que c'est le commandement nouveau qu'il est venu apporter aux hommes; sans cette preuve la piété est équivoque.

Les apôtres, instruits par un si excellent maître, n'ont pas parlé avec moins de force. Surtout, comme nous exhorte saint Pierre dans sa première Epître, chapitre quatrième, ayez une charité persévérante les uns pour les autres; la charité couvre beaucoup de péchés. Nous savons que nous avons passé de la mort à la vie, dit saint Jean dans sa première Epître, chapitre troisième, et la raison qu'il en donne, c'est que nous aimons nos frères. Saint Paul en parle encore avec plus d'étendue, et semble devenir comme l'interprète des autres ; il considère le principe et le siége, les effets et l'objet, la mesure et les influences de la charité; portrait de sa dévotion, idée de la nôtre. C'est Dieu, et non la cupidité, qui doit produire la charité dans nos cœurs ; elle doit paraître dans nos actions, non-seulement à l'égard des personnnes qui nous plaisent, mais encore à l'égard de celles qui ne nous plaisent pas, les aimant comme nous-mêmes, regardant leurs disgrâces et leurs prospérités du même œil que nous envisageons les nôtres, évitant ces sortes de partialités qui font de la dévotion une cabale. L'un dit : Je suis à Apollo; l'autre se flatte d'être à Céphas ; désordre qui, s'étant glissé parmi les Corinthiens, anéantissait leur piété et engageait l'Apôtre à mettre tout en usage pour le détruire. Il leur avait déjà insinué que les dons les plus miraculeux devaient les unir plutôt que les diviser; il leur avait appris que c'est un même esprit, un même Dieu, un même Seigneur qui distribue ces différentes grâces selon sa volonté, les communique pour le bien de l'Eglise, et qu'elles doivent se rapporter à une si glorieuse fin. Il s'était servi de la comparaison du corps humain, où, quoique les membres aient diverses fonctions, on ne voit pas pourtant qu'ils se négligent et se méprisent les uns les autres ; au contraire, ils se rendent des services réciproques. Il finit par dire que, quand sa dévotion serait aussi lumineuse que celle des prophètes, aussi courageuse que celle des martyrs, aussi miraculeuse que celle des confesseurs, sans la charité ce n'est pour le plus qu'un airain sonnant et une timbale retentissante ; pourquoi? c'est qu'on peut avoir tous ces dons sans être meilleur.

Mais, de peur qu'on ne s'y trompe et qu'on ne prenne la charité pour ce qu'elle n'est pas, l'Apôtre entre dans le détail de ses caractères. La charité, dit-il, souffre tout sans aigreur, excuse tout sans mollesse, espère tout sans intérêt, compatit à tout sans lâcheté ; qualités admirables qui animaient la piété de saint Paul, animent-elles la nôtre? recueillons tous ces traits. La dévotion de saint Paul était patiente, et peut-être que la nôtre ne peut rien souffrir. Vous diriez que dès le moment qu'on a fait profession de piété on aurait acquis le droit de se choquer de tout, de s'aigrir de tout, de censurer tout sans miséricorde, sans indulgence. J'avoue qu'il se rencontre et qu'il ne se rencontre que trop souvent des esprits difficiles, emportés, insultants, tisons dont il faut supporter la fumée, plutôt que d'achever de les éteindre; roseaux qui, pour être brisés, ont besoin qu'on les épargne, de peur qu'on ne les rompe entièrement. La dévotion de saint Paul était douce et affable, joignant les affections du cœur avec la civilité du dehors, et peut-être que la nôtre est amère et dédaigneuse, semblable à celle des pharisiens, qui étaient indignés de ce que le Fils de Dieu permettait aux publicains de s'approcher de lui, de ce qu'il les recevait, conversait et mangeait avec eux ; d'où saint Grégoire pape prend occasion de nous dire, dans son homélie trente-quatrième, que comme la vraie justice est pleine de compassion, la fausse justice n'a que de la dureté. Ce n'est pas que les justes ne conçoivent quelquefois de l'indignation contre les pécheurs, mais il y a grande différence entre ce qui ne vient que d'un sentiment d'aigreur. et ce qui se fait par un zèle de discipline. Les justes ont de l'indignation comme s'ils n'en avaient point; ils désespèrent des pécheurs, mais comme s'ils n'en désespéraient point; ils les reprennent quelquefois avec force, mais ils conservent toujours cette tendresse qui est inséparable de la charité. La dévotion de saint Paul n'était point envieuse, et peut-être que la nôtre est pleine d'envie, sans déférence pour les supérieurs, dont on voudrait

usurper l'autorité ; sans humanité pour les égaux, à qui l'on tend sourdement des piéges, quand on craint qu'ils n'aient trop de crédit ; sans reconnaissance pour les bienfaiteurs, à qui l'on croit ne rien devoir, s'imaginant qu'ils n'ont fait que ce qu'ils ont dû ; sans fidélité pour les amis, dont la réputation commence à faire ombrage. La dévotion de saint Paul jugeait bien de tout le monde, et peut-être que la nôtre en soupçonne toujours du mal, prenant une rencontre pour un rendez-vous, un coup-d'œil pour un engagement de cœur, une parole obligeante pour une passion déclarée. Quelle torture ne se donne-t-on pas pour deviner ce qu'on n'a ni intérêt de savoir, ni droit de comprendre, ni pouvoir de corriger! Aperçoit-on je ne sais quel manquement? on sait l'art de grossir, la paille devient bientôt une poutre, tout est interprété à la rigueur, tout est porté à l'extrémité. La dévotion de saint Paul était désintéressée, et peut-être que la nôtre n'a que son intérêt en vue. Ce n'est pas qu'on doive abandonner ses droits, il est non-seulement permis, mais encore il est louable de les soutenir ou de les augmenter par les voies justes et honnêtes.

Comme le spirituel ne peut longtemps subsister sans le temporel, on est souvent obligé de veiller sur la conservation de l'un par la considération de l'autre ; et c'est une illusion de croire que les soins du salut excluent toutes les affaires de la terre. Certains solitaires donnèrent autrefois dans cette erreur, entêtés qu'ils ne devaient rien faire, voyant les lis croître dans les campagnes sans travail, et les oiseaux vivre dans les airs sans inquiétude Mais, comme la négligence de ces biens est plus rare que la recherche de ses intérêts, il arrive qu'après plusieurs années qu'on a données à la piété on ne veut rien rabattre de ses prétentions ; même attachement, mêmes poursuites. Qu'on parle de composition et d'arbitre, c'est faire injure à la probité des prétendus dévots et blesser le respect qu'on doit à leur mérite, et qu'ils feraient tort à leur caractère de vertu, s'ils se soumettaient à la décision d'autrui. Qu'on propose une discussion pour entrer en un accommodement, ils répondent qu'ils ont trop d'équité pour vouloir quelque chose contre la justice ; ainsi devenus inflexibles, on les trouve toujours impraticables, ne pouvant se persuader que, passant pour dévots, on puisse les déclarer injustes. De là ces appréhensions d'avoir des différends à discuter avec semblables personnages, et peu s'en faut qu'on n'aime mieux souffrir l'oppression que demander justice, n'étant pas facile à démêler entre ce qui est de l'homme et ce qui est de Dieu, à peu près comme de ces monnaies qui, sortant de dessous la lime de l'ajusteur, sont prises pour bonnes, quoiqu'elles soient fausses ; en dis-je trop? le Fils de Dieu en a dit encore davantage. La dévotion de saint Paul était accommodante, et peut-être que la nôtre est incommode, difficile à servir, ne trouvant rien selon son goût, se mettant en colère pour une bagatelle, faisant d'un jour de communion une époque de bizarrerie ; austère pour les autres, indulgente pour soi-même, prenant feu pour un rien, peu différente de ces montagnes embrasées dont les flammes qu'elles nourrissent dans leurs entrailles viennent enfin à se répandre de toutes parts. Mais saint Paul était apôtre, faut-il s'étonner s'il donnait à sa dévotion les dimensions de sa charité ?

Nous croyons nous excuser, voici de quoi nous confondre : voyons Tobie. Emmené captif du temps de Salmanasar, roi des Assyriens, il distribuait tous les jours ce qu'il pouvait avoir et en faisait part à ceux de sa nation : charité prévenante ; notre piété prévient-elle ainsi dans le besoin? Encore enfant, il cultivait les prosélites et les secourait de ce qu'il avait réservé de sa dîme : charité prévoyante ; notre piété a-t-elle ainsi ses ressources? Libre d'aller où il veut, il visite ses frères qui sont dans la captivité et leur donne des avis salutaires : charité zélée ; notre piété a-t-elle ainsi ses instructions? Ayant dix talents d'argent qu'il avait reçus du roi, il les prête sans intérêt à Gabelus : charité désintéressée; notre piété a-t-elle ainsi son désintéressement? Un jour qu'il avait préparé un meilleur repas qu'à l'ordinaire pour se réjouir selon Dieu et pour distinguer la fête, il y convie ses alliés : charité cordiale ; notre piété a-t-elle ainsi sa politesse? Averti qu'il y avait dans la rue le corps d'un des enfants d'Israel qui avait été tué, il se lève de table avant que d'avoir rien mangé et porte le cadavre dans sa maison, afin de l'ensevelir sûrement lorsque le soleil serait couché : charité compatissante ; notre piété interrompt-elle ainsi son repas pour courir au secours? a-t-elle ses commisérations? Blâmé par ses proches de ce que ses œuvres de miséricorde l'exposaient à perdre la vie, il ne les continue pas moins, craignant Dieu plus que le roi : charité invincible ; notre piété triomphe-t-elle ainsi des considérations humaines? Epuisé de lassitude, il s'appuie auprès d'une muraille, et Dieu, pour l'éprouver, permet que l'excrément d'une hirondelle lui tombe sur les yeux et le rende aveugle ; triste cécité qu'il souffre sans se plaindre : charité patiente et soumise ; notre piété est-elle ainsi à toutes épreuves? Si consciencieux sur le bien d'autrui, le seul cri d'un chevreau apporté dans sa maison lui fait appréhender qu'il n'ait été dérobé : charité délicate ; notre piété a-t-elle ainsi ses délicatesses et ses frayeurs? Mais quelque excellente que soit la piété dont je parle, elle n'est agréable qu'autant qu'elle est réglée ; et de là l'Epouse dans le sacré Cantique, chapitre second, disait : que son Epoux avait ordonné en elle la charité ; le terme est guerrier et fait allusion à un ordre de bataille, pour nous apprendre que, comme dans une armée chaque soldat tient son poste, de même dans la piété chaque action doit tenir sa place.

Je passe insensiblement de l'humilité de l'esprit et de la charité du cœur à l'égalité de l'humeur. Piété uniforme, je finis par cette dernière réflexion.

TROISIÈME POINT.

Rien n'est si uniforme que les opérations de Dieu, soit qu'elles s'arrêtent au dedans, soit qu'elles passent au dehors. Au dedans le Père produit toujours son Verbe et de l'un et de l'autre procède sans cesse le Saint-Esprit. Au dehors ces trois adorables personnes conservent, sans aucun changement, les lois de la nature, qu'elles ont une fois établies, et tous les jours le soleil se couche et se lève. Ce qu'on voit dans la nature se peut remarquer dans la grâce. L'Eglise s'occupe tous les jours dans les mêmes mystères, réitère tous les jours les mêmes cérémonies, confesse tous les jours les mêmes vérités. Si je m'élève jusqu'au ciel, je vois que les bienheureux n'ont éternellement qu'un même objet de leur béatitude ne sentent qu'un même feu qui les brûle d'amour et ne chantent qu'un même cantique à la gloire de celui qui les comble de joie. Comme pour anticiper ce bonheur, combien d'âmes choisies font de la contemplation d'un même mystère l'exercice de leur oraison, imitant les juges qui désirent pénétrer de plus en plus les secrets qui leur sont révélés! Suprême sagesse! une en elle-même et multipliée dans ses effets; il en est comme de l'harmonie, dont la beauté ne consiste, ni dans la lenteur, ni dans la vitesse du chant, mais dans le juste mélange de l'un et de l'autre; sachant, par un usage judicieux, se prêter et se dérober aux affaires, trouver son temps pour être dans l'église et ses heures pour vaquer aux domestiques. Semblable à l'air qu'on respire sans peine et qu'on pousse avec plaisir, rien ne contraint, rien n'embarrasse, tout se fait à propos, tout se fait avec ordre, et le seul changement qui se remarque dans la conduite, c'est qu'on se porte toujours à faire de nouveaux progrès dans les voies de la perfection; ce n'est que révolution de vertus, dont les unes se cachent pour faire place à d'autres et dont chacune revient à son tour. Le Saint-Esprit faisant l'éloge d'Elcana, père de Samuel, l'appelle un homme : *Fuit vir unus.* Quelle louange! n'était-ce pas assez de l'appeler homme, sans dire qu'il était un homme? est-ce qu'il pouvait être homme sans être un? y a-t-il quelque homme dans le monde qui ne soit pas un homme? Parole pleine de mystères, qui a été écrite pour nous insinuer qu'Elcana n'était point sujet à ces intervalles qui ne sont que trop ordinaires, l'homme étant dissemblable à soi-même selon les différences des temps. Autre dans la prospérité que dans les disgrâces; autre dans l'obscurité que dans les honneurs; autre dans l'aridité que dans les onctions; autre dans la lumière que dans les ténèbres; autre dans le repos que dans le tumulte; autre dans l'abondance que dans la disette : *Fuit vir unus.* Le faux dévot peut éblouir par quelques actions d'éclat, mais il ne soutient pas en toutes choses l'idée avantageuse qu'il donne d'abord de lui-même; il se dément, il se contredit, et après tout il ne surprend l'admiration qu'autant qu'il en faut pour approfondir exactement sa conduite. Le vrai dévot, au contraire, soutient en tout le caractère de la vertu; qu'on l'observe tant qu'on voudra, qu'on le suive dans les routes les plus cachées, qu'on perce l'obscurité et la retraite où il n'a d'autre juge que lui-même, on trouvera qu'il n'agit pas moins noblement dans ces lieux sombres et retirés, qu'à la vue des témoins et des spectateurs, et ses actions secrètes ne sont ni moins grandes, ni moins nobles que ses actions publiques; il n'a point de plus beau symbole que le soleil, qui passe sur toutes les lignes du Zodiaque sans rien changer de ses clartés : *Idem per diversa.*

Ici je ne sais ce qui m'arrête, je crains de ne me former qu'une dévotion en idée, ne voyant point cette égalité dans la plupart de ceux qui se piquent d'être dévots. Qu'est-ce que la dévotion de notre siècle? c'est une dévotion variable, bizarre, capricieuse. Dévotion variable : tantôt on quitte ses saintes pratiques et tantôt on les reprend; tantôt on est dans l'ordre et tantôt on est dans le désordre, et, comme si l'on avait du regret de sa pénitence même, pour parler comme Tertullien, on n'est pas plus tôt sorti d'un péché qu'on tombe dans l'autre, et l'on perd la grâce du sacrement le même jour qu'on l'a reçue, comme cette partie de l'air qui paraît si brillante, qu'on la prendrait pour le ciel même, et qui un moment après semble si épaisse, qu'on la croirait confondue avec la terre. Dévotion bizarre : aujourd'hui on aimera la retraite, demain on se plaira dans l'embarras; aujourd'hui on se dévouera à Dieu et demain on ne servira que le monde; aujourd'hui on réglera sa piété sur sa condition, et demain on réglera sa condition sur sa piété; aujourd'hui on voudra être dans l'église lorsqu'il faudra être dans la maison, et demain on voudra être dans la maison lorsqu'il faudra être dans l'église; étoiles errantes qui, n'étant attachées à rien de fixe, tomberont bientôt dans l'abîme. Dévotion capricieuse : on ne veut suivre que son imagination et sa tête; on renonce aux règles communes pour courir après les pratiques particulières; on veut être singulier en tout, nourriture, vêtement, langage, maximes, oraisons; ce qui frappe l'esprit est mis en usage : on n'agit que par fantaisie; on cherche, non pas ce qui convient, mais ce qui plaît; on se fait des devoirs qui ne sont pas prescrits, et l'on néglige ceux qui sont commandés; on se consume vainement, et l'on n'a ni le mérite de son état ni celui des autres; peu différent de ces arbres qui, ayant été transplantés mal-à-propos, jettent tout au plus quelques feuilles et ne prennent plus racine ni dans la terre où on les met, ni dans la terre d'où on les tire.

Je n'ignore pas qu'il y a des âmes si ferventes qui, peu satisfaites des vertus médiocres, s'élèvent encore aux plus héroïques vertus, portent la charité jusqu'à l'union intime avec Dieu, l'humilité jusqu'à l'anéantissement d'elles-mêmes, la chasteté jusqu'au crucifiement continuel de leur chair, voulant de la surérogation, pour ainsi dire, et du comble dans leurs bonnes œuvres, et ne croient pas se bien acquitter, si elles ne don-

nent au double. Mais cette abondance de justice suppose une abondance de grâces, et à moins de l'avoir reçue, que d'œuvres dont l'amour-propre s'applaudit, mais que le jugement de Dieu réprouve ! on court, mais ce n'est pas dans la carrière ; on s'imagine s'approcher du terme, et l'on ne fait que s'en éloigner, semblable à ces philosophes dont les démarches paraissaient pompeuses, mais dont les efforts étaient inutiles. Il en est qui sont plus aises d'une abstinence qu'ils ont faite, pendant que les autres mangeaient, que d'avoir observé le carême avec tous les fidèles ; une prière qui les a retenus à l'Eglise après que tout le monde s'est retiré leur est plus agréable que les saints mystères où ils se sont trouvés avec tout le peuple. Veiller pendant que les autres dorment ; se laisser gagner au sommeil pendant que les autres veillent ; renverser l'ordre du temps, pour ne suivre que l'ascendant de l'humeur, et lorsqu'il sera permis de se récréer, vouloir se recueillir, s'imposer le silence, quand il faut parler ; négliger ses propres devoirs et ne faire presque rien de tout ce qu'on doit, est-ce dévotion? n'est-ce pas plutôt dérangement ?

Où la loi est générale, l'obligation est commune ; mais où elle est particulière et attachée à un état, il n'y a que ceux qui en sont qui soient obligés de l'observer. Il n'est pas permis à une femme qui est engagée dans le mariage de faire tout ce que font les filles et les veuves ; celles-ci, selon saint Paul, ne doivent penser qu'à Dieu et qu'à sanctifier leur corps aussi bien que leur esprit, et celles-là doivent mettre une partie de leur dévotion à satisfaire leur époux et à gouverner leur famille. Oza empêche l'Arche de tomber, et ce qui sanctifierait un lévite le fait mourir. Son action paraît une vertu, mais comme il n'est pas de l'ordre de ceux qui ont droit de toucher aux choses saintes, elle devient un crime. Si David se fût servi des armes de Saül, il n'eût pas remporté la victoire qu'il remporta avec sa fronde ; un simple berger ne devait pas combattre en roi, et un enfant s'armer comme un homme. La dévotion de chacun de nous consiste à faire les choses qui sont de notre état ; il faut qu'un ministre des autels s'applique à son ministère, un marchand à son commerce, un magistrat à rendre la justice, un courtisan à se tenir auprès du prince. Moïse doit prier sur la montagne, et Josué combattre dans la plaine. Si le prêtre veut vivre en laïque, le juge en solitaire, l'artisan en officier, il est à craindre que tous ne rencontrent leur perte où les autres trouvent leur salut.

Je distingue deux sortes de vertus dans la religion, celles qui sont de précepte, et celles qui sont de conseil ; les secondes ne doivent jamais prendre la place des premières, l'accessoire doit toujours céder au principal ; et quelque élevé qu'on puisse être dans la contemplation des perfections divines, il faut descendre jusqu'aux offices d'une piété commune, lorsqu'on est rappelé de ces sortes d'élévations ; toujours préparé au travail, lorsqu'il faut agir ; toujours déterminé à la patience, lorsqu'il faut souffrir ; tranquille dans les occupations ; occupé dans la retraite ; humble dans les grandes choses ; grand dans les petites ; renouvelant par ses actions, non la victoire de Josué, qui changea l'ordre de la nature en arrêtant le soleil, mais le triomphe de Débora, qui réduisit les ennemis d'Israël sans arrêter le mouvement des étoiles, selon qu'il est marqué dans le chapitre cinquième du livre des Juges. Il en est de la vie chrétienne comme d'un théâtre, où chacun ne doit songer qu'à bien exécuter son rôle ; il en est comme d'une armée, où chacun ne doit penser qu'à garder son rang ; il en est comme d'un concert, où chacun doit tenir sa partie, et rien davantage. Dieu, qui a fait tout avec poids, avec mesure, avec nombre, veut que nous pensions, mesurions, réglions notre piété. Mais aurait-elle la justesse qui lui est convenable, si, jeûnant pour obéir au commandement de l'Église, on ne donnait pas au pauvre la nourriture qu'on se refuse à soi-même ; si gardant l'abstinence on courait après une chair encore plus défendue que celle dont on s'abstient ; si distribuant des aumônes on commettait des injustices, et si de la même main dont on soulage l'un on accablait l'autre ; si quittant le travail pour célébrer une fête on passait dans l'oisiveté le temps qu'on ne donne pas à l'ouvrage, ou si, au lieu de l'employer à la prière on le consumait dans la débauche? La vraie piété n'est pas ainsi dérangée, elle a deux mains ; de l'une elle détruit les vices, et de l'autre elle établit les vertus ; elle arrache, elle plante, elle démolit, elle édifie. Humble sans être superbe, charitable sans être dure, égale sans être légère, elle abaisse les montagnes, comble les vallées, redresse ce qui n'est pas droit. Humilité d'esprit, charité de cœur, égalité d'humeur. Caractères de la piété sur la terre, pour mériter la possession de Dieu dans le ciel, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

PREMIER DISCOURS.

DÉSIR DE L'INTÉRÊT A RÉGLER.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor.*, *chap.* V).

Les passions de l'homme ont toujours été un sujet de problème. Les stoïciens les retranchaient toutes. Les gnostiques leur accordaient tout. Les chrétiens doivent les régler toutes. Les stoïciens s'imaginaient que les passions étaient indignes de l'homme, et voulant faire un sage, ils ne faisaient qu'une idole. Les gnostiques, au rapport de Tertullien, permettaient de vivre au gré des passions et d'en suivre les mouvements. Les chrétiens, habiles à démêler la vérité d'avec le mensonge, ont des sentiments tout opposés ; ils reconnaissent que les passions sont inséparables de la nature humaine, et qu'étant fougueuses, il faut les mettre en règle. Indifférentes en elles-mêmes, si elles n'étaient pas dangereuses en leurs suites, pourquoi le Fils de

Dieu nous dirait-il : Si quelqu'un veut venir à moi sans haïr sa propre personne, c'est-à-dire, sans réprimer ses passions, qui dérèglent son âme, il ne peut être mon disciple ? Pourquoi saint Pierre écrivait-il dans sa première Epître, chapitre second, je vous conjure comme étrangers et comme voyageurs, de vous abstenir des désirs de la chair qui font la guerre à l'esprit ? Pourquoi saint Paul dans son Epître aux Romains, chapitre sixième ajouterait-il que le péché ne règne point dans votre corps mortel, en sorte que vous vous soumettiez à ses convoitises ? Il ne dit pas, comme remarque saint Augustin : N'ayez ni convoitises ni passions, comme prétendent les stoïciens ; il ne dit pas non plus : Suivez vos convoitises et vos passions, comme veulent les gnostiques ; mais il dit : N'obéissez pas à vos désirs, autrement le péché régnera dans votre corps.

La passion peut devenir une vertu ou un vice, nous profiter ou nous nuire, nous sanctifier ou nous pervertir, nous sauver ou nous perdre ; tout dépend de l'usage, la grâce nous étant donnée pour régler nos passions ; c'est à quoi nous devons nous appliquer. Réglons nos désirs, réglons nos craintes, réglons nos amours. Esprit-Saint, ce doit être votre ouvrage, nous ne pouvons rien sans vous ; accordez-nous votre secours ; nous vous en prions, par l'intercession de la sainte Vierge, dont les passions furent toujours si réglées : *Ave, Maria.*

Il est si naturel aux hommes de chercher leurs intérêts et de souhaiter ce qui leur est propre, que ce défaut prend naissance avec eux et les accompagne jusqu'à la mort. Premier mobile de la vie humaine, il préside à toutes les révolutions des républiques ; impérieux et soumis, sincère et dissimulé, indulgent et cruel, timide et audacieux, il sait ménager les inclinations et s'accommoder aux tempéraments ; répandu dans tous les états, il vit partout, il vit de tout, il vit de rien. L'abondance et la disette lui sont égales, s'il peut parvenir, à ses fins ; semblable à la mer, qui est dans un continuel mouvement, il ne se permet aucun repos ; toujours vaste dans ses desseins, toujours impénétrable dans ses vues, on le voit tantôt passer de l'amitié à la haine et de la haine à l'amitié ; tantôt embrasser le parti de ceux qui lui font la guerre et quitter l'alliance de ceux dont il n'attend plus de secours ; et ce qui mérite la surprise, c'est qu'au même temps qu'il se ruine dans un endroit, il se rétablit dans l'autre. Ici vous diriez qu'il renonce à soi-même, mais il ne fait que suspendre ses droits ; là vous croiriez qu'il est pleinement vaincu, mais on le trouve qui triomphe dans sa propre défaite. Que ce mal est puissant, qu'il est subtil, qu'il est incurable ! J'appelle l'intérêt un mal et si vous ne me croyez pas d'abord, suspendez du moins votre jugement, attendez les preuves de mon discours pour condamner la justice de mon système, ou plutôt condamnez-vous par avance de ne vous en être pas encore aperçu. Etre attaché à son propre intérêt, quelles vertus ne faut-il pas oublier ? Etre attaché à son propre intérêt, de quels artifices ne faut-ils pas user ? Etre attaché à son propre intérêt, de quels remèdes ne faut-il pas désespérer ? Que la passion de l'intérêt crie, pourvu qu'elle se rende après avoir triomphé de tout. Que la passion de l'intérêt crie, pourvu qu'elle se rebute après avoir employé tout. Que la passion d'intérêt crie, pourvu qu'elle se confonde après avoir épuisé tout. Rien de plus violent que l'attache à son propre intérêt. Rien de plus subtil que l'attache à son propre intérêt. Rien de plus incurable que l'attache à son propre intérêt. Passion violente, passion subtile, passion incurable. Je ne laisse pas d'exposer le mal, si je ne puis appliquer le remède. Je ne demande pas vos attentions, vous êtes intéressés à me les donner, et c'est le seul intérêt qui vous doit occuper dans ce discours.

PREMIER POINT.

Si, selon Tertullien, le fer dans la nature est une matière maîtresse, l'intérêt dans la morale est un puissant mobile : vérité, droiture, sentiments, tout succombe sous ses attraits. Depuis que l'or et l'argent sont sortis des ténèbres où la Providence les avait cachés pour notre repos, la vérité est retournée dans le ciel et n'a été qu'étrangère sur la terre ; innocente par elle-même, mais corrompue par les hommes, elle est contrainte de céder à l'intérêt. On voit le mal, et l'on n'avertit pas du bien ; on devrait parler, et l'on juge à propos de se taire ; on craint de s'attirer des affaires, de se rendre incommode, de passer pour critique, d'altérer son crédit, de manquer ce qu'on poursuit. J'avoue qu'il faut être un Elie pour reprendre un Achab, et il n'appartient qu'à Jean-Baptiste de dire à Hérode : Ce commerce ne vous est pas permis ; mais quoique nous n'ayons pas des rois à ménager comme le prophète Nathan, nous enveloppons ensemble la vérité et la dissimulation, sans scrupule.

Combien de flatteurs qui, pour conserver un rayon de faveur, une étincelle de protection, un grain de bienveillance, une ouverture d'emploi, une apparence de réussite, consacrent les plus grands désordres, donnent au vice le caractère de la vertu, autorisent les plus énormes péchés ! Bien ou mal, justice ou injustice, soumission ou révolte, piété ou sacrilége, tout est souffert, s'il paraît utile. Espère-t-on devenir grand en adorant le vrai Dieu, on l'adore ; mais croit-on mieux réussir en suivant l'idole, on s'y consacre. Si les pécheurs savaient qu'ils sont des objets d'horreur à ceux qui les connaissent, ils pourraient se corriger, et peut-être quitteraient-ils un commerce que la conscience leur reproche ; mais n'étant environnés que de flatteurs qui les gâtent, ils s'applaudissent dans leurs iniquités, et ne reviennent presque jamais de leurs égarements. Si le vice se perpétue, c'est à cause qu'on le loue, charme funeste que l'ennemi a trouvé pour faire mourir la vertu. On ne donne pas indifféremment son encens, on appréhende d'être suspect, on se ménage pour ceux qui le sauront mieux payer, on

regarde s'ils seront utiles avant que d'entreprendre de leur être agréable ; c'est ainsi que ce qui accommode passe pour une flatterie permise : *Quod volumus sanctum est;* et c'est ainsi que le mensonge prend la place de la vérité : *Quod amant dicunt esse veritatem.* Cette pensé de saint Augustin est fondée sur le reproche qu'il faisait aux Romains, et, pour le mieux faire sentir, il leur demande quelle a été leur intention dans le culte qu'ils ont introduit dans leur empire. Vous avez, leur dit-il, élevé des autels au meurtrier d'un frère et au corrupteur des Sabines, pendant que vous avez oublié l'auteur de vos lois et le restaurateur de votre république ; fallait-il honorer un assassin et mépriser un sage, récompenser le crime et négliger la vertu ? deviez-vous porter si loin votre flatterie ? *Quæ vobis ratio, aut potius adulatio est ?*

Si notre siècle est moins grossier, est-il plus équitable ? on laisse les personnes qui ont du mérite, pour aller à d'autres qui pourront reconnaître celui qu'on leur suppose ; le sacré est confondu avec le profane, le juste avec l'impie; on déteste le désordre et l'on approuve le scélérat. Combien de langues vénales, combien de cœurs mercenaires ! rien ne paraît difficile, rien n'arrête, rien ne révolte à la vue de l'intérêt ; on entre dans toutes les voies qui peuvent y conduire, et celle-là semble toujours la meilleure où le profit est plus sûr. On a vu autrefois sacrifier à la peur, à la peste, à la fièvre et à tout ce que l'imagination déréglée pouvait se figurer de fausses divinités; toutes ont eu leurs temples et leurs autels ; mêmes cérémonies, même culte, comme pour le vrai Dieu ; quels en étaient les motifs ? l'amour ou la crainte. Mais quelle en était la fin ? le propre intérêt. Le bien passe aujourd'hui pour mérite, et l'on ne reconnaît point d'autre Dieu que la fortune; on ne parle que d'elle, on n'adore qu'elle, on ne souffre, on ne se contraint que pour elle ; c'est elle qu'on remercie, c'est vers elle qu'on se tourne; elle rencontre partout autant de profanes et d'idolâtres qu'il y a de personnes intéressées.

Qu'un homme soit élevé au-dessus des autres, sans autre titre que son ambition et peut-être que ses intrigues, on est prêt à faire toutes choses pour lui ; ses volontés sont des lois, ses crimes des vertus ; ce n'est que soins assidus, que protestations continuelles, que respects infinis ; on adore jusqu'à ses visions, tous s'épuisent en panégyriques, tout retentit de son nom, c'est le héros du siècle ; on lui donne le nom de créateur, on se dit sa créature ; mais le moment du revers commence-t-il à paraître ? faux adorateurs, vous êtes les premiers à méconnaître cet homme tombé dans la disgrâce. A peine conserve-t-on pour lui les devoirs de l'humanité ; amis, courtisans, tous ont disparu ; il ne voit autour de lui qu'une affreuse solitude : pourquoi ? c'est qu'on ne regardait en lui que l'idole de la fortune, idole dont l'évangéliste saint Jean a fait le portrait dans le chapitre dix-septième de son apocalypse. Le démon inspire ce culte idolâtre, et ne fait-il pas toujours monter l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu? je n'y vois que des noms pleins de blasphèmes, noms abominables, dont les gens intéressés se servent pour opprimer le peuple ; le nombre en est infini, et la mémoire la plus fidèle ne saurait les recueillir tous; la coupe est d'or, ce n'est que prétextes spécieux pour s'enrichir; plus on boit de cette liqueur, plus on en veut boire. Se porte-t-on à quelque entreprise hardie, mon intérêt; fait-on des recherches, mon intérêt ; contracte-t-on des amitiés, mon intérêt; rend-on des services, mon intérêt; pratique-t-on même la vertu, mon intérêt. En vain la voix de la raison vient rappeler le cœur à des sentiments désintéressés, l'amour-propre qui le suit partout, qui le domine, qui le possède, fait que, tournant toujours autour de lui-même, il ne saurait jamais s'en éloigner ; si peu d'intérêt qu'on voudra, mais personne n'en est pleinement exempt. Funeste ascendant qui entretient l'orgueil et la vanité de l'homme et fait que son cœur devient un mystère impénétrable ; ascendant qui force les villes, ouvre les prisons, dissipe les vertus ; ascendant qui en a perdu plusieurs et en perd encore tous les jours; ascendant qui rend les hommes injustes, traîtres, ingrats, impitoyables, sans religion, sans équité, sans conscience ; exemples dans l'un et l'autre Testament.

Un certain Michas, dans le chapitre dix-septième du livre des Juges, fait rencontre d'un lévite qui cherchait à s'établir où il trouverait plus son avantage, et il lui dit : Demeurez chez-moi, vous me tiendrez lieu de prêtre; je vous donnerai chaque année dix pièces d'argent, deux habits et ce qui est nécessaire pour la vie ; le lévite y consent et demeure chez cet homme, qui le traite comme un de ses enfants. En ce temps-là les espions de la tribu de Dam entrent dans la maison de Michas et emportent tout ce qui tombe sous leurs mains ; le lévite leur dit : Que faites-vous ? ils lui répondent : Taisez-vous, n'ouvrez pas seulement la bouche, venez avec nous ; ne vous est-il pas plus avantageux d'être prêtre dans toute une famille d'Israël que dans la maison d'un particulier ? Discours flatteur, l'intérêt l'emporte sur le devoir ; le lévite se rend à ce qu'on lui promet, et prenant l'éphod et les idoles, il s'en va avec eux. Michas n'en usait-il pas bien avec lui ? il l'aimait, il l'honorait; mais l'intéressé lévite se laissa vaincre par le désir d'être mieux, malgré la fidélité qu'il devait à son ami et la reconnaissance qui était due à son bienfaiteur ; ce n'est ici qu'une lâcheté d'homme à homme, voici une ingratitude d'un roi à l'égard du Seigneur par le même esprit d'intérêt.

Dieu, qui donne et qui ôte la puissance, la transporte d'un peuple à l'autre, d'une maison à l'autre, d'un homme à l'autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement, fait prédire à Jéroboam qu'il sera roi et que des douze tribus d'Israël il y en aura dix qui reconnaîtront son empire : le temps propre à ce grand dessein arrive,

dix tribus opprimées se révoltent contre Roboam, fils de Salomon; Jéroboam se met à leur tête; il anime, il promet, il encourage, il monte sur le trône par la prédiction d'un prophète; cependant la fête de Pâques s'approche, il faut que le peuple, selon la loi, aille adorer Dieu à Jérusalem; le nouveau souverain appréhende ce voyage, il se persuade que la vue du temple et du palais est capable de faire impression sur le cœur de ses nouveaux sujets, que cette inclination naturelle qui nous porte vers nos rois légitimes se renouvellera dans leur cœur, et que, n'ayant qu'un Dieu et une religion avec la tribu de Juda, ils ne voudraient avoir qu'un même prince. Ce nouveau roi, agité de ces pensées, croit devoir détourner cette cérémonie et proposer d'autres dieux et d'autres sacrifices. Il est assez persuadé que le même Dieu qui, pour punir l'idolâtrie de Salomon, a ôté une partie du royaume à son fils, peut également le lui ôter, et que ce n'est qu'à condition d'être plus religieux et plus fidèle, qu'on lui a prédit et donné la royauté; mais la fausse politique l'emporte sur la véritable sagesse, il a pris de la religion ce qui lui était favorable, et dès qu'il se figure seulement qu'elle lui peut nuire, il l'abandonne, il la change, il élève des autels et des veaux d'or.

Ouvrez l'Evangile, le Sauveur du monde passe au pays des Génésaréniens, et deux possédés, sortant des tombeaux, viennent au-devant de lui et crient: Jésus, Fils de Dieu, qu'y a-t-il entre vous et nous? êtes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps? Si vous nous chassez d'ici, du moins envoyez-nous dans ce troupeau de bêtes immondes; il leur répond: Allez, et aussitôt ils entrent dans le corps de ces animaux, qui courent avec fureur se précipiter dans la mer. Les spectateurs, épouvantés, s'enfuient et en rapportent l'histoire; toute la ville sort pour aller au-devant de Jésus-Christ. Suspendez vos esprits pour un moment, oubliez à dessein le succès de ce voyage pour en examiner le motif; ces habitants ne viennent-ils point remercier le Fils de Dieu du grand honneur qu'il leur fait? ne lui disent-ils point: Seigneur, nous étions tourmentés par deux démons furieux, et vous nous en avez délivrés par un miracle? daignez nous faire la grâce complète, entrez pour nous instruire, nous sommes disposés à vous entendre? Rien de moins: *Rogabant eum ut a finibus exiret:* Ce peuple le prie de se retirer de leur pays. Génésareth, Génésareth, que faites-vous? la vertu de ce Dieu-Homme vous est connue, il peut rompre les chaînes qui asservissent votre âme, après avoir chassé les démons qui possédaient vos corps; n'importe, il a déjà perdu nos troupeaux, il achèverait notre ruine, s'il demeurait avec nous.

Quand un homme considère que si le Fils de Dieu vient dans son cœur il l'obligera de renoncer à soi-même, de porter sa croix, de restituer le bien mal acquis, de payer ses dettes, de ne pas user de ces sortes de lettres, qui fraudent plutôt les créanciers qu'elles n'accommodent les affaires; il refuse de le recevoir, et la crainte d'une disgrâce l'emporte sur la crainte du Seigneur: *Rogabant eum ut a finibus exiret.*

Que l'intérêt est violent! peu satisfait d'aller jusqu'au mépris de Dieu, il pousse sa violence jusqu'à la condamnation de Dieu même; ni le nombre des miracles, ni la sublimité de la doctrine, ni l'applaudissement des peuples, rien ne fait impression lorsqu'on est intéressé. Que faisons-nous, disent les Pharisiens? Cet homme fait des prodiges qui convainquent, prononce des oracles qui confondent, il entraîne tout, et si nous le perdons, nous nous perdrons nous-mêmes; les Romains viendront asssiéger Jérusalem, ils se saisiront du Temple, et, tout le monde ayant changé de religion, il n'y aura personne qui défende notre lieu: *Locum nostrum;* ce sanctuaire qui nous distingue, cette chaire d'où nous commandons, cet autel dont nous vivons; il faut pour conserver nos priviléges détruire l'innocent, traiter ses paroles de blasphèmes, ses miracles de prestiges, son crédit de révolte. Est-ce l'autel, est-ce le Temple, est-ce même l'Etat qui vous animent, sacriléges que vous êtes? L'autel, le temple et l'Etat que vous croyez défendre, ce n'est que le plan détestable que vous avez dressé à la fortune et à l'intérêt, selon le reproche d'un prophète; victime délicate que vous lui offrez, et qui n'est rien moins que le juste et le Messie, Dieu de Dieu, et Dieu lui-même. Pilate en est persuadé et il tiendrait la balance dans l'équilibre, si l'intérêt dominait moins dans son cœur; mais ces menaces intéressées retentissent à ses oreilles; pour être ami de César, il faut faire périr cet homme; il tremble, il frémit, il est ébranlé, il succombe; l'intérêt a plus d'ascendant sur lui que toute la force de la vérité connue et l'innocence manifeste. Perdre les bonnes grâces de César, perdre le crédit que cette faveur m'attire, ne plus voir cette personne qui soutient ma fortune, être dégradé de mes charges, quitter la cour, vivre sans emploi, mener une vie pauvre, languissante, misérable; ah! périsse l'innocent accusé, si par là l'heureux qui le condamne ne périt point.

Probité, religion, bonne foi, vertus, vous êtes des noms; emploi, crédit, bonne fortune, vous êtes des choses; et la sagesse du monde veut qu'on sacrifie les noms aux choses; ainsi, probité, vertu, justice, je ne suis plus surpris si vous n'êtes que trop souvent la victime de l'intérêt. Qu'on ne demande plus: Quelle est la chose du monde la plus forte? C'est l'intérêt; les rois ne sauraient lui résister, il débauche leurs sujets; les femmes sont trop faibles pour tenir contre ses attaques, il surprend leur vertu. Esprit principal du genre humain, il remue et apaise les passions comme il lui plaît. Une personne nous est-elle contraire, tourne-t-elle sa haine et sa persécution contre nous, quelle critique ne faisons-nous point de ses actions? Nous donnons à ses défauts une

étendue qui les rend énormes, et nous mettons ses bonnes qualités dans un jour si désavantageux, qu'elles deviennent plus dégoûtantes que ses imperfections ; mais cette même personne nous devient-elle favorable, ou quelqu'un de nos intérêts la réconcilie-t-elle, notre seule satisfaction rend à son mérite le lustre que notre aversion venait de lui ôter. Les mauvaises qualités s'effacent, les bonnes paraissent avec plus d'avantage qu'auparavant, nous rappelons toute notre indulgence pour la justifier de la conduite que nous trouvions injuste : cet homme avait raison, j'avais tort; il est sujet à ce vice, il n'y tombe pas souvent; il passe pour emporté, on est déraisonnable à son égard.

Voyez un cœur agité du chagrin d'être mis en oubli, ou de la fureur de ce qu'on lui a été infidèle : il médite pour se venger tout ce que la passion inspire de cruel, il ne parle que de foudres ; mais elles lui tombent des mains aussitôt qu'on lui donne un regard obligeant; épris de ce qu'il voit, confus de qu'il a marqué, il n'accuse que lui ; il condamne, pour ainsi dire ses condamnations, et, par cette vertu surprenante du propre intérêt, il ôte la noirceur aux mauvaises actions et il en sépare le crime pour s'en charger lui-même. Vous dites que cet homme est votre ennemi, qu'il est en colère contre vous et qu'il a résolu votre ruine, faites-lui couler quelque faveur, il rectifiera ses sentiments, il se déclarera votre ami ; vous dites que cet autre sollicite contre vous, et qu'il vous traverse dans vos desseins ; voulez-vous l'arrêter ? mettez-lui quelque chose à la main.

On est quelquefois surpris de voir des affaires changer de face en un moment : d'abord rien ne paraît de plus douteux, de plus incertain, de plus mauvais; mais dans la suite tout devient aisé, tout s'aplanit, tout s'accommode si, l'on dit : Il y a tant à gagner. Prenez-vous conseil sur un point délicat, exposez-vous le fait avec toute la justesse imaginable ? on ne vous comprend point, pendant que vous ne parlez pas de donner ; mais flattez-vous par des promesses, en montrez-vous des effets ? on vous écoute et vous avez sujet de tout espérer. Cet homme bienfaisant, libéral, magnifique, c'est un honnête homme ; on n'en donne pas toujours cette raison, de crainte de passer soi-même pour corrompu ; mais au fond c'est la raison véritable : que chacun examine son cœur sur cet article. Heureux celui qui n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les richesses périssables ! il a été trouvé sans tache ; mais qui est celui-là, et nous le louerons ; il a fait des choses merveilleuses durant sa vie. Le Sage désespère presque de le trouver, cet homme désintéressé, cet homme innocent, et le peu d'espérance qu'il en a est pardonnable ; il n'y a point d'état, il n'y a point de condition où l'esprit d'intérêt ne règne avec empire. Dieu soit loué, que l'Église de Jésus-Christ soit si brillante par les ornements de la royauté qui l'embellissent ; Dieu soit loué, que les princes de la terre la reconnaissent pour leur mère ; Dieu soit loué, de ce qu'elle compte tant de ministres dont la doctrine et la piété sont dignes des premiers siècles ! mais, Epouse de mon Dieu, si vous étiez dans votre berceau, si vous étiez encore reléguée dans les déserts, si les diocèses étaient encore cachés dans des grottes et des cavernes, si les priviléges de nos pontifes étaient de recevoir les premiers coups de la persécution et de monter à la tête des autres sur les échafauds, pour la confession de l'Evangile, trouveriez tant d'époux, auriez-vous tant de ministres ? Vous me cherchez, non à cause des miracles que vous avez vus, mais à cause du pain que je vous ai donné ; ce reproche de Jésus-Christ condamne ceux qui s'engagent dans l'Eglise par l'intérêt, et qui, au lieu de se rendre dignes de cet état par la sainteté de leurs mœurs, ne cherchent que la substance de la terre pour l'entretien de leur famille.

Quiconque prêche l'Evangile avec un cœur mercenaire, sert en même temps Dieu et Mammon dit saint Augustin ; il sert Dieu, il annonce sa parole ; il sert Mammon, il cherche son intérêt. Quiconque ne s'approche des autels que pour en recevoir le salaire fait un métier des sacrifices et imite les artisans qui cherchent la vie dans leur travail. Il n'y a personne qui ne déclame contre ce désordre ; mais la délicatesse n'est que pour les autres et nullement pour soi-même ; et ceux qui paraissent les plus zélés sont souvent les plus répréhensibles. Il faut avoir du bien à quelque prix que ce soit, la vertu n'est qu'après l'argent ; un homme n'ouvre pas plutôt les mains pour donner, qu'on en voit cent qui se présentent pour recevoir ; on s'en fait un mérite ; il n'est pourtant point un défaut plus blâmable et dont les conséquences soient plus à craindre. Tremblez, hommes, tremblez, femmes, tremblez, maîtres, tremblez, serviteurs. Rien de plus puissant que l'intérêt, vous le savez, et je me flatte que vous en êtes convaincus. Rien de plus subtil que l'intérêt, vous l'apprendrez dans la seconde partie de mon discours.

DEUXIÈME POINT.

L'intérêt est le seul orateur qui persuade toujours, c'est un art dont les règles sont infaillibles ; et l'homme le plus simple que cette passion fait parler ne saurait presque jamais manquer de réussir. Jusqu'où ne vont point ses déguisements et ses artifices ? Tantôt il se sert du prétexte de la nécessité ; tantôt il se couvre du voile de la piété ; toujours il a l'adresse de se revêtir des apparences de la justice ; c'est une étrange tentation que la misère ou la crainte d'y tomber ; on emploie pour se défendre contre l'ombre même de ce monstre tout ce que la prévoyance, que dis-je ? tout ce que le démon peut inspirer ; triste piége que David souhaitait éviter lorsqu'il disait à Dieu : Seigneur, délivrez-moi des nécessités malheureuses où je me vois réduit ; cette prière rappelait à son esprit le profond abîme où le propre intérêt avait précipité Saül. Le prophète Samuel, revêtu de l'autorité de Dieu, ordonne à ce prince d'attendre

son retour pour livrer la bataille; cependant les ennemis s'assemblent, ils se fortifient, et devenus aussi nombreux que le sable qui est sur le rivage de la mer, les Israélites en sont tout abattus. Saül attend sept jours, selon le commandement qu'il en avait reçu; mais Samuel ne paraît point, et peu à peu tout le peuple abandonne l'armée. Dans cette extrémité le roi lui dit : Apportez-moi l'holocauste et les pacifiques; et il les offre au Seigneur. Si alors quelqu'officier eût pris la liberté de dire à Saül : Qu'est-ce qui oblige votre majesté de prévenir le temps marqué par le prophète? n'est-il pas vrai qu'il lui eût répondu ce qu'il répondit depuis à Samuel : Les soldats me quittaient l'un après l'autre, et déjà plusieurs s'étaient allés cacher dans les cavernes, dans les rochers, dans les antres et dans les citernes; l'état de mes affaires joint au péril qui me menaçait ne me permettait pas de différer. Le voilà ce propre intérêt couvert du voile de la nécessité : *Necessitate compulsus obtulit holocaustum.*

Saint Paul étant sur le point de partir d'Ephèse, il s'éleva une grande sédition contre lui : les Ephésiens avaient toujours extrêmement révéré une statue de Diane, faite de bois de vigne, qu'ils prétendaient être descendue du ciel; ils lui avaient fait bâtir un temple très-magnifique qui avait été quatre cents ans à faire et qui était soutenu de cent vingt-sept colonnes par les soins d'autant de rois; on en faisait des images et des représentations d'argent pour contenter la superstition ou la curiosité des peuples; le profit en était grand; mais comme il commençait à diminuer par les prédications de saint Paul, les ouvriers qui gagnaient leur vie à ce trafic s'assemblent, et le plus accrédité d'entre eux leur représente que leur gain allait cesser. Non-seulement, dit-il, nous courons fortune de tout perdre, mais le temple de la grande Diane va tomber dans le mépris, et la majesté de celle qui est adorée dans toute l'Asie et même dans tout l'univers s'anéantira peu à peu. Que l'intérêt est hardi quand il se peut couvrir du prétexte de la religion! il n'en fallut pas davantage pour émouvoir ces ouvriers : ils sortent tous ensemble, criant comme des furieux : La grande Diane des Ephésiens! et traînant les compagnons de saint Paul au théâtre où toute la ville s'était assemblée. Les cris redoublent, et durant deux heures la place publique retentit de ces mots : La grande Diane des Ephésiens!

Joignez à l'intérêt des particuliers l'intérêt des prêtres qui allaient tomber avec leurs dieux; joignez encore l'intérêt des villes que la fausse religion rendait illustres, comme la ville d'Ephèse, qui devait à son temple les priviléges et l'abord des étrangers dont elle était enrichie. Se servir de la religion pour soutenir le propre intérêt, maxime qui s'accommode si bien avec les autres passions, qu'elle a eu cours dans tous les siècles; mais peut-être n'a-t-elle jamais été plus suivie que dans celui où nous vivons. Fait-on des prières à Dieu, l'intérêt en est le motif, et jamais on n'est plus dévôt qu'à la veille d'un procès. On veut convenir avec Dieu à peu près comme Jacob et Jephté : s'il me donne du pain pour manger et des habits pour me couvrir, je lui donnerai la dixième partie de mes biens, disait ce patriarche; s'il me fait remporter la victoire sur les enfants d'Ammon, je lui offrirai ce qui se présentera le premier devant moi après le combat, promettait ce capitaine; commerce intéressé et moins tolérable encore dans la loi nouvelle que dans la loi ancienne. L'homme a resserré son cœur, et, se bornant à lui seul, il s'est réduit à n'aimer dans les autres que ce qu'il en peut rapporter à lui-même; séduit par cette pente criminelle, il a fait consister son bonheur et ses plaisirs dans la possession des richesses, il y a placé tout son amour, il en fait sa divinité. Combien de fois s'est-il enrichi en refusant les biens qu'on lui offrait? combien de fois s'est-il élevé jusqu'aux dignités les plus éclatantes, en feignant d'en éviter la grandeur? combien de fois a-t-il méprisé les louanges pour les augmenter par le refus qu'il affectait? combien de fois, par une fausse modestie, s'est-il mis au-dessous de toutes choses, afin de prendre de là son essor, pour s'élever ensuite infiniment au-dessus?

Il n'y a point de rang si misérable, si abject, que l'intérêt ne prenne lorsqu'il peut servir à son élévation. Il ne regarde pas la bassesse des choses qu'il fait, pourvu que celles où il aspire lui succède heureusement; et il ne compte pour rien l'indignité des moyens qu'il emploie, lorsqu'il envisage l'éclat de la fin qu'il se propose. Ceux qui s'attachent à la suite des grands et aux favoris de la fortune souffriraient-ils tant de refus, se soumettraient-ils à tant de caprices, et leur complaisance s'abaisserait-elle à tant de flatteries, si leur intérêt ne voyait entre leurs mains les dignités et les biens où ils visent? Ceux qui admirent la religion chrétienne élevée sur le trône lui donneraient-ils tous leurs soins, en feraient-ils tant, si elle leur promettait moins? ceux qui pratiquent le mieux ces manières subtiles que l'amour-propre fait si bien mettre en usage sous l'apparence des vertus qui lui sont opposées passeraient-ils du zèle aux protestations, s'ils ne croyaient pas réussir par cette voie? On l'a dit depuis longtemps, le génie de l'intérêt est le signe de la charité, il prend comme elle mille formes différentes, il colore les vices qu'il inspire, il imite les vertus qu'il combat; et, à moins d'avoir des yeux divins, il est impossible de discerner ce qu'il est d'avec ce qu'il n'est pas. Voyez-le, cet intérêt, dans ce présomptueux qui veut s'élever sans faire attention à son insuffisance : peu lui importe quelles en sont les routes, si le terme en est avantageux. Voyez-le, cet intérêt, dans cet homme qui, après avoir ruiné ses débiteurs, veut encore opprimer les pauvres : il prête par dévotion ce qu'il a usurpé par injustice. Voyez-le, cet intérêt, dans cet autre qui, obligé à des restitutions criantes, met son bien à fonds perdus, profitant également et de ce qu'il ôte à ses héri-

tiers, et de ce qu'il tire des hôpitaux. Voyez-le, cet intérêt, dans ce domestique infidèle qui, craignant les soupçons de son maître, marque de l'attachement à son service pour couvrir plus finement ses larcins. Voyez-le, cet intérêt, dans cette jeune personne qui, en vue d'un établissement, fait si bien valoir ses qualités et ses prétentions. Voyez-le, cet intérêt, dans Siba établi intendant de la maison du fils de Jonathas : il sait si humblement faire sa cour à David, que par une souplesse heureuse, quoique par une accusation fausse, il obtient de posséder une partie du bien qui devait seul appartenir à son maître. Judas, sous le voile de la charité, déclame contre la profusion de Madeleine, il ne cherche que son intérêt personnel ; Giési court après Naaman sous prétexte d'un besoin imprévu, et il n'envisage que sa propre utilité ; Antiochus entre dans le temple sous l'intention d'épouser la déesse Nanée, et il ne pense qu'à s'enrichir de ses trésors ; Simon, sous couleur de piété, aspire au souverain sacerdoce, et il ne se propose que l'agrandissement de sa personne; Absalon souhaite d'avoir la balance en main pour rendre la justice, et il ne tente que l'occasion de soulever le peuple. Au prix de la flatterie on achète des repas, on fait des rapports pour avoir la confidence, et l'on se rend assidu pour s'attirer des grâces.

Je n'aurais jamais fait, si je prétendais marquer les tours différents du propre intérêt. Quels déguisements, quels artifices dans les pauvres pour tromper les riches ! dans les parties pour surprendre les juges ! dans les courtisans pour attendrir le prince ! dans les... vous ajoutez le reste ; un trait de l'Ecriture sainte fera l'explication de ma pensée : Saül, ayant résolu la mort de David, envoie des gardes en sa maison pour s'assurer de lui et le tuer, mais Michol, qui en fut avertie, l'ayant descendu par la fenêtre, prit une statue qu'elle coucha sur le lit. L'ordre du roi vient, on répond que David est malade; n'importe, qu'on me l'amène mort ou vif; on s'approche, on ne trouve qu'un fantôme couvert de peaux. En vain Saül se plaint à sa fille qu'elle l'a trompé, elle s'excuse sur son propre intérêt : David m'a dit : Laissez-moi, ou je vous tuerai. Qu'on voit aujourd'hui de fantômes prendre la place de la vérité ! qu'on voit de fausses vertus substituées à la véritable piété ! Le désordre a passé dans le sanctuaire, les tribunaux en gémissent, et, si l'on demande pourquoi il y a si peu de conversions, la réponse ne sera que trop prête : Le pécheur est lié d'intérêt avec le péché. Je n'aurai plus, dira l'un, qui entretiendra ma vanité; je n'aurai plus, dira l'autre, qui me procurera de l'emploi ; je ne saurais rompre avec cette personne que je ne perde ma fortune. Mais que deviendra votre salut? c'est ce dont le propre intérêt se soucie peu. Prend-il des engagements de cœur? c'est toujours pour sa propre satisfaction ; recherche-t-il les grands ? ce n'est que dans l'espérance de jouir de leur bonheur; fait-il des amis ? il n'envisage que sa propre utilité ; il sait même la ménager dans les grâces qu'il est capable d'accorder.

L'amour propre a beau affecter dans ses dons de la magnanimité et de la grandeur, nulle perte ne l'appauvrit, et ses faveurs ne sont ordinairement que des artifices pour mieux couvrir ses prétentions. La réputaiton d'homme libéral fait honneur dans le monde ; les bienfaits acquièrent des dons sacrés et inviolables sur le cœur des autres ; et s'ils n'attirent pas toujours leur estime, ils méritent du moins leur reconnaissance. Dans cette vue l'avarice sert utilement à la vanité, une passion est satisfaite par le sacrifice de l'autre : commerce délicat, mais toujours intéressé; commerce d'autant plus honteux, qu'on le couvre des apparences mêmes du désintéressement. Quel remède? Le mal me paraît incurable, et c'est ma troisième réflexion.

TROISIÈME POINT.

Un grand malade est étendu sur la terre dans la personne de l'homme, mais un grand médecin est venu au monde dans la personne du Fils de Dieu. Comme dans la médecine on guérit par des remèdes froids les maladies de chaleur, et par des remèdes chauds les maladies qui viennent de froid, ainsi le Verbe fait chair nous a apporté des remèdes contraires à nos péchés, ordonnant la continence aux impudiques, la libéralité aux avares, la douceur aux colères et l'humilité aux orgueilleux Veut-il proposer à ceux qui le suivent ces nouveaux commandements? il leur dit : Si l'on ne renonce à tout ce qu'on possède, on ne peut pas être mon disciple ; condition d'autant plus nécessaire. que l'attache au propre intérêt obscurcit ordinairement l'esprit, endurcit le cœur, ferme le ciel. Esprit obscurci, cœur endurci, ciel fermé. Comment guérir un mal dont les influences sont si malignes?

C'est le caractère des passions d'obscurcir l'esprit; mais comme l'affection au propre intérêt, lorsqu'elle est déréglée, les renferme toutes, quelles ténèbres plus épaisses? Vous dirai-je que le premier homme ne s'en laissa pas plutôt occuper, que la nuit succéda au jour dans son esprit? Dieu ne lui parut plus sans égal, son maître, son supérieur. Il crut qu'il pouvait aller de pair avec lui, et, pour comble d'obscurité, il s'imagina que le fruit d'un arbre suffirait pour lui procurer cette égalité; c'est ainsi qu'une erreur qui nous flatte nous paraît être permise. Le Sage, parlant de l'anéantissement où les idolâtres ont réduit la raison humaine, dit qu'ils ont élevé des dieux qu'ils invoquent, qu'ils adorent. Ils ne rougissent pas de s'entretenir avec un tronc qui n'a point d'âme, et abattus à ses pieds, ils lui adressent leurs vœux dans une maladie, dans un voyage, dans un naufrage. L'imprécation du prophète s'accomplit : Ils ressemblent à l'idole qu'ils se sont fabriquée : elle a des yeux, elle ne voit pas ; ils en ont, ils ne connaissent pas leur état ; quel moyen de conversion? La première grâce que Dieu fait à une âme pour la convertir, c'est de lui faire connaître ses péchés ; et la première démarche que fait un homme asservi

à l'intérêt, c'est de se cacher ses désordres. Saint Hilaire nous apprend que le propre intérêt est un feu dont les flammes sont semblables à celles de l'enfer. Le feu qui sert ici-bas à nos usages a deux vertus, celle de brûler, et celle d'éclairer; mais Dieu, d'une seule parole séparant ces deux différentes qualités, en a fait deux feux différentes. Il en a placé une dans le ciel et l'autre dans l'enfer; celui-là éclaire et ne brûle pas, celui-ci brûle et n'éclaire pas. Le créateur dans la formation de l'homme a soumis la cupidité à la raison, et il l'en a voulu convaincre, quand il lui a dit: Votre cupidité sera entre vos mains, et vous en serez le maître. Mais que fait une âme vénale? elle soumet la raison à son intérêt, et par un renversement étrange elle lui est si asservie, qu'elle en est aveuglée; et dans cet aveuglement tout ce qui l'accommode lui semble permis. Durant cette nuit toutes les bêtes de la forêt passent sans qu'on s'en aperçoive, ainsi que l'a observé le roi-prophète dans le psaume CIII; alors les lionceaux rugissent pour trouver leur proie; et, pour l'obtenir, ce n'est qu'ambiguïté de paroles, que duplicité de sentiments, qu'enchaînement de cruautés.

Comme on n'agit que dans la vue de son intérêt, on n'a d'humanité pour personne, aussi altéré, aussi affamé du bien d'autrui que les tigres et les lions sont avides du sang les uns des autres. Sincère ou fourbe, aussi prêt à vous blâmer qu'à vous applaudir, à vous attaquer qu'à vous défendre, à vous pousser dans le précipice qu'à vous tendre la main pour en sortir, on mesure tout par son utilité particulière et chacun devient à soi-même son propre centre et compte pour rien ce qui ne s'y rapporte pas. L'autorité des lois tombe, tant pis pour ceux qui se trouvent accablés sous sa chute; le plus fort opprime le plus faible, malheur à l'opprimé; la veuve et l'orphelin sont dépouillés, cela ne regarde qu'eux; mon voisin a été volé, mais moi je ne le suis pas; les ennemis sont entrés en armes dans plusieurs villes, mais ils n'ont point fait irruption sur mes terres; je dois peu me soucier du reste. Quelles paroles! y reconnaissez-vous la moindre étincelle de charité? que dis-je, de charité? n'est-ce pas la conduite ordinaire du propre intérêt, de se faire des entrailles cruelles? Les enfants de Jacob apercevant de loin Joseph résolurent de le tuer; détestable résolution! Ruben s'y oppose, et, persuadé que le crime serait moins noir si l'on jetait l'enfant dans la citerne, l'avis est écouté; mais l'intérêt le change pour un dessein encore plus barbare. On découvre les Ismaélites qui passent, Juda croit qu'il vaut mieux vendre leur frère que de répandre son sang; proposition faite, consentement unanime; d'où vient qu'aucun ne résiste? Vendre un frère à des étrangers qui le mèneront en Egypte et le traiteront peut-être avec dureté; exiler un innocent de sa patrie, lui faire porter la peine des scélérats! Ruben, où êtes-vous, qui d'abord aviez paru si bien intentionné? On a trouvé qu'il y avait à gagner pour tous, il n'en fallait pas davantage.

Frères dénaturés, s'écrie saint Chrysologue dans son sermon vingt-neuf, frères dénaturés, avez-vous sitôt perdu le respect que méritait un père et l'humanité qui était due à un frère? Vous n'ignoriez pas que Jacob aimait Joseph, au moins deviez-vous à la tendresse de l'un ce que vous refusiez aux larmes de l'autre; vous saviez que Joseph avait été envoyé par Jacob pour vous apporter les aliments dont vous aviez besoin, au moins deviez-vous ne pas oublier de si bons offices. Je veux que ce fût un imaginatif, je me sers de vos termes: *Ecce somniator;* mais ne deviez-vous pas mépriser ses visions? *Vidi per somnium.* Si ce que vous appeliez songe était révélation, croyez-vous pouvoir nous opposer à la volonté divine? L'intérêt s'est montré, il a prévalu, et que de nouvelles victoires ne remporte-t-il pas encore tous les jours? Un parent a-t-il fait des legs pieux pour le soulager après sa mort? on l'oblige de les révoquer; résiste-t-il? on le menace; et n'ayant plus de liberté, on lui trouve assez d'esprit, s'il ôte à l'Eglise ce que la voracité exige; vient-il à mourir? on chicane sur les plus essentiels devoirs: le temps est mauvais par le malheur des guerres, tout doit être simple dans l'appareil des obsèques; on fait accroire que par les sacrifices on réparera les flambeaux, et l'on ne voit ni flambeaux allumés, ni sacrifices offerts. Un père déclare ses dernières volontés à sa famille pour conserver une paix parfaite à ses enfants; à peine a-t-il les yeux fermés, que l'intérêt rend les cœurs endurcis: on se plaide, et, quoiqu'on soit sorti du même sein, qu'on ait reçu la même éducation, quoiqu'on ait vécu sous le même toit, quoiqu'on se trouve unis par les mêmes liens, on se ruine en procès; on appelle à tous les tribunaux; on ne se souvient plus de ce qu'on est, pour posséder ce qu'on souhaite. Le mourant était en démence, le codicille est sans valeur; ce qu'on nomme fief n'est que chimère; le préciput est nul, la coutume est ambiguë; on en veut avoir, quoi qu'il en coûte; et souvent à l'appétit d'un intérêt particulier on creuse l'abîme d'une calamité commune. Je suis contraint de passer du récit d'une cruauté à l'histoire de l'autre, je ne vois que des idées cruelles, dont le propre intérêt n'a jamais été que le funeste principe.

Joseph étant mort, il s'élève dans l'Egypte un nouveau roi, et il dit à son peuple: Vous voyez que les enfants d'Israël croissent à vue d'œil; opprimons-les, de peur qu'ils ne se multiplient davantage. L'un opine peut-être qu'il n'en faut pas faire à deux fois et qu'il ne s'agit que de les égorger tous dans une nuit; mais cette opinion ne plaît pas au roi, de peur qu'une si cruelle effusion de sang ne soit un triste avant-coureur de sédition. Le voilà déjà, ce propre intérêt. L'autre juge qu'il faut confisquer tous les biens des Israélites au profit du roi; ce sentiment, quoique plus doux, n'est pas suivi; j'avoue que l'intérêt y trouve son compte, mais il faut le ménager encore mieux. La résolution est prise de conserver la vie aux Hébreux, de

leur laisser même la jouissance de leurs héritages, mais de les accabler de fardeaux insupportables ; la vie leur devient ennuyeuse, mais continuant à se multiplier, de quelle cruauté ne s'avise pas l'intérêt ? Il commande aux femmes d'Egypte qui accoucheront celles d'Israël de tuer les enfants mâles au moment de leur naissance et de ne conserver que les filles. Quel artifice, ou plutôt quelle fureur ! s'écrie saint Augustin dans son sermon quatre-vingt-neuf du temps. Les enfants n'ont pas encore vu le jour, que déjà ils sont condamnés à mort. Arrêtez, cupidité cruelle, ne persécutez pas des innocents que vous ne voyez pas encore ; que votre cruauté observe quelque règle, laissez naître avant que de punir.

Il me serait facile d'appliquer ce trait à notre siècle ; il ne manque pas de ces sortes d'exemples. Soyez-y sensible, vous que le propre intérêt domine ; mais comment un cœur intéressé aurait-il compassion des autres, lui qui n'a pas pitié de soi-même? Considérez seulement le trouble, l'agitation, le tumulte qui l'occupent ; tout lui fait peur : pluies, sécheresses, intempéries, tout l'alarme ; le jour ce n'est qu'embarras, il tourmente ses débiteurs, ses locataires, ses fermiers ; il court tous les quartiers de la ville pour apprendre des nouvelles de ce qui se passe, dans la crainte d'être enseveli sous les ruines des malheurs qui arrivent. Les nuits ne sont pas plus calmes que les jours ; ce n'est point pour lui que le sommeil se répand sur la terre ; toutes les aventures de voleurs repassent incessamment en son imagination blessée et lui ôtent le repos ; il veille, tandis que les autres dorment ; toute la nature, selon lui, a les yeux ouverts pour le surprendre ; toujours pensif, toujours inquiet, il se demande : Si je garde mon argent, sera-t-il en sûreté chez moi ? Si je ne le garde pas, le mettrai-je en rente, en trafiquerai-je? entrerai-je en société? le placerai-je en mon nom? y a-t-il de l'assurance? le couvrirai-je d'un nom emprunté ? mais où trouver aujourd'hui de la bonne foi parmi les hommes ? Déplorable condition, où l'on souffre dès cette vie les supplices des réprouvés et où l'on se damne plutôt que de se priver de ce qu'on possède !

Un vaisseau, après avoir résisté à l'orage, succombe enfin à la tempête ; tous les passagers cherchent à se sauver, à un près qui ne saurait se résoudre à quitter son argent ; je le vois au milieu du vaisseau, ou plutôt de la mer, deux lingots dans les mains ; une planche vient à passer sous ses yeux, il pourrait s'en servir utilement, il n'aurait qu'à jeter ce qu'il tient et à prendre ce qui s'offre; mais c'est ce qu'il ne fait pas, les richesses le touchent plus que sa vie. Ainsi un sordide intérêt fait souvent perdre les biens éternels ; vérité sensible dans l'Evangile écrit par saint Matthieu, chapitre dix-neuf. Un jeune homme vient trouver le Fils de Dieu et lui demande ce qu'il doit faire pour être sauvé ; il avait passé sa jeunesse dans l'innocence, et, accoutumé depuis son enfance à une observation exacte de la loi, il aspirait à tout ce que les conseils évangéliques pouvaient lui faire pratiquer de plus parfait. Jésus-Christ même qui l'envisage est d'abord touché d'un sentiment d'inclination pour lui ; tout semble concourir heureusement à élever ce jeune homme à une sainteté éminente. Mais, conjecture fâcheuse ! un attachement secret aux faux biens de ce monde renverse tout l'ouvrage de la perfection commencée. Jésus-Christ propose de quitter tout pour le suivre, et ce prétendu néophyte, dominé par l'intérêt, s'épouvante à la vue d'un état où il ne lui serait plus permis de rien posséder ; il se retire triste et confus ; triste, disent saint Chrysostome et saint Augustin, de ne pouvoir accorder dans son foible cœur l'amour de ses richesses avec l'amour de son salut.

On se trompe souvent, quand on croit ne tenir à rien ; il faut une occasion pour le bien connaître ; on possède avec cupidité ce qu'on ne peut quitter sans douleur. Que chacun s'examine sur cette règle. Je vous dis, en vérité, difficilement un homme intéressé entrera dans le royaume des cieux, un chameau passerait plutôt par le trou d'une aiguille ; expression étonnante, qui engage les disciples à demander à leur maître : Qui pourra donc être sauvé? Mais s'il est impossible à l'égard des hommes, il est possible à l'égard de Dieu ; il peut par sa grâce ce que l'homme ne peut par ses propres forces ; grâce à espérer, mais qu'elle est rare dans un état qui empêche de penser à Dieu, qui remplit toute la vie, qui occupe tout l'esprit, qui fait oublier qu'on est créé pour le ciel ! Ascendant du propre intérêt, passion puissante. Ascendant du propre intérêt, passion subtile. Ascendant du propre intérêt, passion presque incurable. Hélas ! Seigneur, nous sommes tous infectés d'un mal si contagieux, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, depuis le samaritain jusqu'au récabite, depuis le prophète jusqu'au prêtre, depuis le guerrier jusqu'au magistrat, il n'en est point qui n'ait en vue son propre intérêt. Rectifiez ce qu'il a de mauvais, inspirez ce qu'il peut avoir de bon et accordez-nous la grâce que l'intérêt de notre éternité l'emporte toujours sur l'intérêt de notre fortune ; nous ne voulons être intéressés que par rapport à vous, persuadés que hors de vous, tout le gain que nous pourrions faire n'est qu'une véritable perte, si ce gain ne se termine à vous posséder dans le ciel, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit il.

SERMON XIII.

SUR LA CRAINTE.

In Christo nova creatura

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I Cor., V).

De toutes les passions il n'en est point de plus importune ni de plus opiniâtre que la crainte. Quoi de plus importun ? rien n'altère tant notre repos, rien n'abaisse tant notre courage. Comme si cette passion n'était ingénieuse que pour nous faire souffrir, elle

prend toutes les formes pour nous appliquer à la torture : tantôt elle prévient nos disgrâces, pour nous les faire sentir avant qu'elles soient arrivées; tantôt elle les augmente pour nous les rendre plus insupportables. Tel est son caractère, qu'elle redoute tout ce qu'elle pense pouvoir l'offenser : ce ne sont que monstres qu'elle se figure, et souvent elle croit véritable ce qui n'est qu'imaginaire. Quoi de plus opiniâtre? Les autres passions ne sont pas invincibles; et combien avons-nous d'exemples de ceux qui triomphent de la volupté par vertu ou par honneur, de la vanité par la raison, de la témérité par la sagesse? mais où est celui qui puisse étouffer pleinement la crainte et qui n'en ait jamais été susceptible? Dans la nécessité de ressentir ses atteintes, apprenons à modérer ses saillies; elle va chercher le mal, il est vrai, mais c'est pour l'éviter; elle l'adoucit en le prévenant, et par l'avis qu'elle nous en donne elle en diminue la rigueur. Il en est comme de ces fidèles ministres qui causent un peu de peine au souverain pour lui acquérir beaucoup de gloire; elle ne reconnaît nos ennemis que pour en éviter les attaques; elle n'excite des alarmes dans nos esprits que pour nous couronner dans nos combats; et le Fils de Dieu lui-même en a été saisi, pour nous apprendre l'usage que nous en devons faire. Si son exemple ne suffit pas, nous avons celui de sa bienheureuse mère, qui trembla lorsque l'ange lui porta ces paroles, que je répète pour demander son secours : *Ave, Maria.*

La crainte, que l'Ecclésiastique appelle le commencement et la perfection de la sagesse, est l'ouvrage de la nature, de la raison et de la religion. La nature l'inspire, la raison l'enseigne, la religion l'ordonne. Passion de l'âme, elle fait que l'homme appréhende tout ce qui lui est contraire; châtiment du péché, elle saisit le pécheur au moment qu'il y pense le moins; don de Dieu, elle apprend à fuir le mal et à pratiquer le bien. C'est elle qui nous conduit dans les sentiers de la vertu, ou qui nous retient sur le penchant du vice; c'est elle qui étouffe l'iniquité dans sa naissance, ou qui la réprime dans son progrès.

Mais quelle était sa destinée avant l'Incarnation du Verbe? Les uns ne craignaient rien de ce qu'ils devaient craindre, les autres craignaient ce qu'ils ne devaient pas craindre; ceux qui craignaient ce qu'on doit craindre ne passaient presque jamais de la crainte à l'amour. Que fallait-il faire? Il fallait former la crainte dans les premiers, régler la crainte dans les seconds, perfectionner la crainte dans les troisièmes, et c'est ce que le Fils de Dieu s'est proposé par sa naissance. Esprits audacieux, il vous inspire la crainte; esprits faibles, il règle votre crainte; esprits trop timides, il perfectionne votre crainte; crainte inspirée, crainte réglée, crainte perfectionnée, tout le sujet de mon discours.

PREMIER POINT.

Le premier titre de grandeur que Dieu est donné est celui de juge, et il a commencé à exercer son empire par inspirer de la crainte, chassant du ciel le premier ange, et du paradis terrestre le premier homme; l'un en vue de son orgueil, l'autre à cause de sa désobéissance; la suite répond au commencement. Exposerai-je à vos yeux tout le monde enseveli dans les eaux du déluge, à une famille près? Vous ferai-je voir des villes entières réduites en cendres; un peuple choisi, mais rebelle, donné en proie à ses ennemis; l'héritage de Jacob désolé par les enfants d'Esaü; Jérusalem traitée comme Babylone? Ce n'est partout qu'étoiles errantes qui tombent dans le puits de l'abîme, que fioles empoisonnées, dont la funeste liqueur se répand sur tout l'Orient; ici, lions rugissants qui dévorent jusqu'aux prophètes; là, aigles terribles qui, par le battement de leurs ailes, annoncent un malheur universel; dans cet endroit, dragons volants qui poursuivent jusque dans les plus impénétrables réduits; dans cet autre, éclairs menaçants qui ne s'allument dans le ciel que pour consumer toute la terre. Mais, sans remonter jusqu'aux premiers temps, notre siècle ne nous en apprend-il pas plus par l'expérience que nous ne saurions en lire dans les histoires? Qui est-ce qui ne se plaint pas de ses malheurs? On n'entend parler que de nécessités et de disettes; la terre où nous marchons est de fer, le ciel qui est au-dessus de nous est d'airain : saisons déréglées, éléments, pour ainsi dire, corrompus, débordements de rivières, inondations de campagnes, l'épée tirée sur toute chair; et depuis combien d'années? on ne peut presque plus en compter le nombre, tant il est multiplié.

De là cette peinture que nous a laissée le roi-prophète. Il parle du trône de Dieu et il le considère comme celui de Salomon, entouré de douze lions jetant la peur et l'effroi dans les cœurs; qui oserait l'approcher? Sa tête est couronnée, non pas de gloire et de lumière, mais d'une nuée obscure et grosse de foudres et d'éclairs; qui pourrait l'envisager? Son sceptre n'est pas enrichi d'or et de pierreries, c'est une verge pesante qui menace tous les mortels; qui voudrait lui résister? Le feu marche devant lui et fait fondre les montagnes, comme on voit distiller la cire aux approches de la chaleur; qui s'enhardirait de l'attendre? Le Sage, pour ajouter au tableau, donne à un souverain si terrible la justice pour cuirasse et le couvre de l'équité comme d'un bouclier impénétrable; sa colère inflexible est affilée comme une lance perçante, et toutes les créatures combattent avec lui contre les insensés; qui ne vous craindra? ô maître des nations!

On trouve pourtant deux sortes de personnes qui vivent dans une étrange sécurité : les uns sont les esprits forts, les autres sont les faux justes; c'est irréligion dans les premiers, c'est présomption dans les seconds. Il y a des esprits audacieux qui, sous une lueur prétendue de génie, se regardent dans le monde comme une espèce de gens à ne rien craindre : mahométans pour la béati-

tude, juifs pour la récompense, païens pour la probité, chrétiens pour la politique, confondant le vice et la vertu, le bien et le mal, le bon et le méchant, se mettent au rang des hommes désabusés et croient s'élever au-dessus de tout et au-dessus d'eux-mêmes, quand ils s'élèvent, ce leur semble, au-dessus de la religion. Leur parler du péché, le plus grand de tous les maux, les autres n'étant tels que par lui, ils n'en ont point d'horreur. Il est des crimes heureux, ils en goûtent les douceurs. Leur citez-vous les prophètes, ils vous répondent d'un air assuré : Qui est-ce qui a dit à Moïse et aux autres tout ce qu'ils ont écrit? Qui leur a dit? Dieu même. Un prince pourra instruire ses ministres, un Dieu ne pourra pas inspirer les siens! Mais il les a inspirés et ils n'ont rien dit que par la révélation, ou que, par l'expérience, ils ne l'aient vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, touché de leurs mains, selon que l'évangéliste saint Jean s'en explique.

J'avoue que l'impie a prononcé dans son cœur : Il n'y a point de Dieu; mais est-il effectivement bien assuré qu'il n'y en a point? ou si seulement il en doute, à quel danger s'expose-t-il? ou s'il y en a un, comme il est obligé de le reconnaître malgré lui, que peut-il en espérer? Il a trop d'intérêt de vivre dans son impiété pour admettre un Etre nécessaire, indépendant, infini, terrible dans ses menaces, exact dans ses recherches, sévère dans ses jugements, rigoureux dans ses punitions, et dont les yeux sont plus perçants que le soleil. Les cieux racontent sa gloire, et la racontent d'une voix si éclatante et dans une langue si intelligible, qu'il n'y a point de peuples qui ne les entendent; la terre répond du fond de ses abîmes à la voix des cieux, et fait retentir de toutes parts qu'il y a un Dieu et qu'elle tient de lui son étendue, sa fermeté et ses richesses. Qui des autres créatures ne fait pas la même leçon? Que l'impie interroge les poissons, les reptiles: muets sur tout autre sujet, ils sont éloquents sur celui-ci; il en convient, mais il détourne le témoignage, de peur d'être obligé de s'y soumettre, seule crainte qui lui reste. Quel est ce mélange de lumières et de ténèbres? Les hommes reconnaissent leur indignité, et de cette connaissance ils concluent que Dieu ne doit pas descendre jusqu'à leur bassesse; est-ce pour lui faire honneur ou est-ce pour se dégrader eux-mêmes qu'ils portent ce jugement? Ce n'est pas pour faire honneur à Dieu, ils voudraient qu'il n'y en eût point, et ils ne mettent nulle différence entre savoir et ne savoir pas qu'il y en a un. C'est pour se dégrader eux-mêmes; mais malgré eux leur noblesse se fait sentir. Je veux qu'ils n'aient jamais pensé que leur âme n'a point été tirée de la matière; mais ont-ils toujours constamment pensé qu'elle fût matérielle? Leurs désirs sont trop vastes pour en juger ainsi. Ce qui n'est pas immense est incapable de les remplir; mais, ni intimidés par les menaces, ni attirés par les promesses, ils abandonnent Dieu par ingratitude et ne le craignent point par insensibilité.

Quand le péché attaque une âme défendue par la crainte, il est difficile qu'il lui porte des coups mortels; ou s'il fait à son innocence quelque profonde blessure, l'âme qui est tombée autant par surprise que par faiblesse se relève bientôt par la douleur, par le repentir, et une courte infidélité est réparée par de longs regrets. Mais n'oppose-t-on au péché qu'un cœur ouvert au danger de ses séductions et entièrement fermé aux précautions de la crainte, quel progrès malheureux ne fait-on point dans l'impiété? Chaque jour enfante de nouveaux monstres, on fait ce que l'humanité même ne permet point de faire; ce n'est que malice, que méchanceté, qu'envies, que trahisons, que médisances, que calomnies, qu'impuretés; toujours en querelles, n'aimant que soi et n'ayant attention qu'à inventer des crimes; sans amitié, sans raison, sans discipline, sans fidélité, sans compassion : désordres que saint Paul reprochait aux païens et qu'on pourrait reprocher à plusieurs. Ce qui nous irrite davantage, c'est le temps qu'on prend pour blasphémer contre tout ce qu'on affecte d'ignorer. Quand s'avise-t-on de plaisanter sur nos mystères? c'est quelquefois dans de galantes fêtes, au milieu d'une compagnie de libertins et de scélérats; tantôt dans la chaleur de la débauche, tantôt dans la fureur de la brutalité, dans le temps qu'on est enivré des plus noires vapeurs de l'intempérance ou embrasé des plus dévorantes flammes de l'impureté. C'est ainsi que le libertinage des mœurs conduit au libertinage de l'esprit, et c'est le malheureux cercle dans lequel marchent les impies et d'où ils ne sortent presque jamais. Soutenir ce caractère, est-ce être pécheur ou plusieurs pécheurs à la fois? N'est-ce qu'un seul crime, ou plutôt n'est-ce pas une impiété universelle? Si l'on pouvait du moins jouir tranquillement de soi-même et trouver dans le crime le repos qu'on y cherche, les douceurs du péché en feraient supporter la honte, et la paix du péché semblerait justifier son choix; mais l'impiété est une mer remplie d'orages et de tempêtes, et celui qui s'y embarque y trouvera toujours le trouble et l'horreur.

Pourrait-on n'être pas troublé au bruit de ces oracles du Saint-Esprit : Dieu a également en aversion les impies et leur impiété; ses lèvres les détestent, il abrége leurs années, et après la mort le ciel leur sera fermé; ces jours heureux où ils goûtent les plaisirs ne reviendront plus, ils ne les goûteront jamais; l'enfer leur sera ouvert, centre fatal où l'on souffre toutes les douleurs, et ils les souffriront toujours; ils auront cru en démons, ils seront punis en démons; ils s'efforceront sans cesse de rompre leurs chaînes, et ils sentiront éternellement une main invisible et puissante qui leur portera des coups inévitables et rigoureux? Qu'ai-je dit, ils auront cru en démons? Les anges apostats croient et tremblent en croyant, et les esprits audacieux n'ont ni foi ni crainte. Ce n'est pas qu'il ne s'élève de temps en temps certaines émotions dans leur cœur; mais, voulant

se faire une impiété tranquille, ils rejettent ces effrayantes idées, qui leur représentent un Dieu vengeur et des feux allumés, où il en est comme de ces voyageurs qui chantent durant la nuit; on les croirait fort assurés à les entendre, mais l'harmonie de leur voix n'est qu'un effet de leur crainte. Les impies se jouent de ce qu'il y a de plus vénérable, de plus auguste dans la religion, pour témoigner qu'ils n'appréhendent rien, quoique dans la vérité ils craignent tout; je me trompe, ils sont parvenus à ce point d'insensibilité où ils ne sont pas même étonnés de leurs propres horreurs. Comment en seraient-ils surpris? ils s'imaginent un néant où tout homme sera réduit; mais s'il en était comme ils pensent, en quoi les hommes surpasseraient-ils les bêtes, ou plutôt en quoi les bêtes ne surpasseraient-elles pas les hommes? Elles naissent avec moins de peine, moins de faiblesse, leurs sens sont plus vifs, leurs corps plus sains, leur nourriture plus aisée; la nature les a pourvues de toutes choses, elles ont ou la vitesse pour fuir le péril, ou des armes nées avec elles pour se défendre; et si elles meurent, c'est par la seule nécessité de la nature, au lieu que la destruction de l'homme étant la peine de son péché, il doit l'expier après la mort, s'il ne l'a pas expié pendant la vie; et son âme étant immortelle, elle fera cette triste expiation durant toute l'éternité.

Faux justes, qui vous reposez sur vos propres vertus sans trembler, votre sort ne sera pas meilleur; la présomption est d'autant plus dangereuse qu'elle paraît commode; elle chasse de l'âme les inquiétudes qui la déchirent, et lui inspire une espèce de repos qui l'endort. Il en est comme de Jahel, qui présenta du lait à Sizara, pour lui couper plus sûrement la tête. Ebloui par l'éclat de quelques actions de piété, on se regarde avec complaisance, et insensible aux jugements de Dieu, on se persuade qu'on n'a rien à craindre; confiance téméraire, sur quoi peut-on la fonder? Est-ce sur le bien qu'on a fait? est-ce sur les péchés qui ont été remis. Si c'était sur les bonnes œuvres précédentes, aurions-nous devant les yeux les exemples d'Origène et d'Osius? exemples si terribles, si frappants. Quand je vous parle d'Origène, de quel homme vous parlé-je? Je vous parle d'un homme qui fut si tendrement prévenu des bénédictions du Seigneur dès son enfance, que son père, qui mérita la couronne du martyre, le voyant dans son berceau tout brillant de lumières, se prosterna à ses pieds et appliqua sa bouche sur la sienne, comme pour partager ce divin esprit, dont il paraissait déjà rempli. Avec de si heureux commencements il savait pratiquer la vertu avant même que de savoir la définir, et jamais enfant n'a marché d'un pas plus rapide dans les divins sentiers de la perfection chrétienne. Je parle d'un homme si saintement cruel à lui-même, que pendant plusieurs années il n'avait point d'autre lit que la terre, se privait souvent du nécessaire et ne remettait rien de ses jeûnes si rigoureux, à moins qu'il n'y fût contraint par ses maladies habituelles. Encore quel relâchement? un peu de pain et de légumes. Je parle d'un homme d'un esprit si vaste, si sublime, qu'il n'ignorait rien de tout ce qu'on peut savoir: nulle difficulté qu'il ne démêle, nulle obscurité qu'il n'éclaircisse; il était, pour ainsi dire, une bibliothèque vivante, et, au rapport de saint Epiphane, il a écrit et composé six mille volumes. Je parle d'un homme si ennemi des hérétiques, qu'il ne se pouvait même résoudre à leur parler, ou, s'il leur parlait, ce n'était que pour dissiper l'erreur et enseigner la vérité. Combien de voyages a-t-il entrepris pour ce dessein? Il alla deux fois dans l'Arabie, il a visité la Palestine, et l'Achaïe n'a pu se cacher à ses lumières. Je parle d'un homme si embrasé du désir d'être martyr, que dès ses premières années sa mère était obligée de cacher ses habits, ou de les tenir sous la clef, de peur qu'il ne courût à l'échafaud pour signer la foi par son sang. C'est à son école que se sont formés les martyrs, c'est à son exemple qu'ils ont confessé la religion. Confesseur lui-même, souvent on l'a jeté dans les prisons, éprouvé par le feu et appliqué à la torture.

Je parle d'un homme qui a rendu de si glorieux services à l'Eglise, qu'il a converti un nombre presqu'infini d'idolâtres, et entre tous Mammée, mère de l'empereur Alexandre, et Philippe César, qui le premier entre les chrétiens a gouverné l'empire, et même l'impératrice son épouse, n'étant pas toujours facile de convertir l'un et l'autre, et nous ne voyons que trop d'époux catholiques, pendant que les épouses ne sont pas encore converties. Je parle d'un homme qui a confondu Celse et Porphyre, dont les écrits ont plus fait de mal à l'Eglise que tout ce que les Néron, les Domitien, les Trajan, les Sévère, les Dèce n'ont inventé de tourments. Mais, hélas! un si grand homme, si chaste, si pénitent, si zélé, si habile, est malheureusement tombé, et lui-même en a gémi. Je pleurais sur Samson, et j'étais encore plus à plaindre; je déplorais la chute de Salomon, et la mienne était encore plus déplorable; ce sont ses soupirs et ses sanglots. Que dirai-je d'Osius de Cordoue? n'a-t-il pas perdu le fruit de toutes les victoires qu'il a remportées? Il était d'une sainteté si reconnue, que saint Athanase ne fait point difficulté de lui donner le nom de saint et de le comparer à Abraham. Nommer Osius et dire un saint était presque la même chose.

Qui aurait cru qu'il dût faire naufrage dans la foi, lui qui en apprenait les principes à l'empereur Constantin avant son baptême, et qui portait la vérité dans tous les lieux où le soleil porte sa lumière, lui qui a tenu la place des souverains pontifes dans les conciles d'Illibérie, d'Orléans, de Néocésarée, d'Alexandrie, de Sardic? Les Ariens le regardaient comme l'auteur du concile de Nicée et l'appelaient par distinction le chef des synodes.

En vain les empereurs Dioclétien, Maximien, Licinius n'ont rien oublié pour l'attirer par les promesses et pour l'intimider par les menaces; toujours intrépide, n'écrivait-il pas à l'empereur Constance: J'ai d'abord soutenu la foi sous la persécution de votre aïeul Maxime, et je suis encore disposé à essuyer tous les tourments, plutôt que de la trahir? Néanmoins il a souscrit à la condamnation du grand Athanase, dans le conciliabule de Sirme, séduit ou gagné par je ne sais quels prélats ariens; puis-je le dire sans frémir? il a signé une confession de foi hérétique, après avoir soutenu la vérité si longtemps avec un courage invincible. L'étonnement fut grand dans toute l'Eglise, saint Hilaire le pleura et les fidèles eurent beaucoup de peine à le croire; mais, enfin, trop persuadés, ils tremblèrent pour leur propre faiblesse; apprenant la défection d'un si grand homme, tremblons également. Ah! si les cèdres sont ébranlés jusqu'à être couchés par terre, l'hysope n'a-t-elle rien à craindre? si ces généreux athlètes ont rendu les armes après les avoir disputées avec tant de valeur, quelle doit être notre assurance, ou plutôt quelle doit être notre crainte? Que sert d'avoir combattu, si l'on ne remporte pas la couronne? que sert d'avoir soutenu, si l'on se laisse abattre? que sert d'avoir défendu la place, si l'on est obligé de la rendre? on aura disputé le terrain, mais on n'aura pas eu la victoire, et le chagrin sera d'autant plus sensible, que la résistance aura été plus opiniâtre.

De là, conclut saint Paul dans sa première Epître aux Corinthiens, chapitre dixième, que celui qui croit se tenir bien ferme prenne garde de tomber. Il avait apporté l'exemple des Israélites, qui ont tous été sous la nuée, qui ont tous passé la mer Rouge, qui ont tous été baptisés par le ministère de Moïse, et vous savez de quel baptême il parlait, qui ont tous mangé la même viande, bu le même breuvage, mais dont la plupart, ayant déplu à Dieu, périrent dans le désert. Ces choses ont été des figures par rapport à nous, afin de nous instruire et de nous apprendre que le bien qu'on fait ne saurait balancer le mal qu'on vient à faire. Si le juste se détourne de la justice et s'il commet l'iniquité, toutes les œuvres de justice qu'il avait faites seront oubliées, et il mourra dans la perfidie où il est tombé, dit le Seigneur par la bouche du prophète Ezéchiel, chapitre dix-huitième. S'assurera-t-on sur la rémission des péchés? mais ne sait-on pas que Dieu ne pardonne qu'afin qu'on le craigne? Saint Augustin sur ces paroles du roi-prophète: Mon âme est troublée en moi-même, en fait cette paraphrase: J'ai péché, m'en suis-je repenti? et ma douleur a-t-elle été agréable à Dieu? *Ad me ipsum anima mea conturbata est.* Je me suis élevé, ne retomberai-je plus? puis-je faire quelque fond sur ma liberté? *Ad me ipsum anima mea conturbata est*; quand je pourrais m'assurer que mes péchés me sont remis, qui me peut dire que je n'en commettrai plus de nouveaux? *Ad me ipsum anima mea conturbata est;* l'homme affecte de jouer d'étranges rôles sur le théâtre de ce monde, et par combien d'images de conversions qui n'ont de réalité que dans la tête l'ange des ténèbres entreprend-il de tromper? *Ad me ipsum anima mea conturbata est.* La condition des choses d'ici-bas n'est pas heureuse jusqu'au point que, pour être saintement établies, elles demeurent toujours au même état; soit légèreté humaine, soit inclination naturelle, il est plus aisé de perdre les bonnes impressions qu'on a reçues, qu'il n'est facile de les recevoir: *Ad me ipsum anima mea conturbata est.* Lorsque je fais réflexion que Dieu n'a pas épargné les anges qui ont péché, quelle doit être mon assurance, ou plutôt quelle doit être ma frayeur? *Ad me ipsum anima mea conturbata est.*

Le Seigneur me supporte, n'est-ce point dans le dessein d'appésantir plus rigoureusement son bras sur ma tête? *Ad me ipsum anima mea conturbata est.* La providence me comble de biens, n'est-ce point pour me traiter comme ces malheureuses victimes, qu'on n'engraisse que pour les immoler dans le jour du sacrifice? *Ad me ipsum anima mea conturbata est.* Heureux l'homme qui est toujours dans la crainte! Reçoit-il la grâce? il craint de la recevoir en vain. La grâce se retire-t-elle? il craint que Dieu ne se soit retiré. La grâce revient-elle? il craint encore davantage, de peur que, s'il ne lui est pas plus fidèle, il ne lui arrive encore pis, les chutes réitérées étant plus funestes que les premières. Craignant ainsi pour la grâce qu'on a reçue, pour la grâce qu'on a perdue et plus encore pour celle qu'on a recouvrée, on se défie de soi-même et l'on craint de perdre par présomption ou de négliger par témérité le fruit de ses travaux. Samson est un miracle de valeur et de force, rien ne lui résiste, mais, trop assuré au lieu de craindre, il perd tout ce qui le distingue du reste des hommes; et celui qui a surmonté les lions les plus furieux, défait les légions les plus nombreuses, brisé les portes les plus impénétrables, devient Philistin par convoitise, de Nazaréen qu'il était par religion; ce qui nous enseigne à craindre dans les succès les plus heureux et à ne pas compter sur nos propres forces. *Ad me ipsum anima mea conturbata est.* La crainte formée, réglons la crainte, c'est la seconde partie de mon discours.

DEUXIÈME POINT.

Après que le roi prophète nous a marqué dans le psaume treizième le malheur de ceux qui n'ont point la crainte devant les yeux; il nous parle de ces esprits dérangés, dont la crainte n'est pas réglée, ils craignent trop d'un côté, ils ne craignent pas assez de l'autre. Ils craignent trop ce qui est périssable, ils ne craignent pas assez ce qui est éternel. Le monde les alarme, Dieu ne les effraie pas. Ils craignent trop la perte des biens de la terre, ils ne craignent pas assez la perte des biens du ciel; crainte qu'il faut régler. Nous sommes ingénieux à grossir les objets, les tourments nous effraient, mais les

hommes n'ont de pouvoir qu'autant qu'il plaît au Seigneur. La pauvreté nous fait frémir, mais il n'y en a point pour ceux qui craignent Dieu ; être abandonné de ses amis, c'est ce qui alarme, mais la crainte du Seigneur ménage plus de protecteurs que la malice des envieux n'en saurait écarter. Tomber dans le mépris, c'est ce qui chagrine, mais la crainte du Seigneur est la véritable gloire ; la pensée de la mort jette l'inquiétude dans l'esprit, mais celui qui craint le Seigneur sera béni au jour de la consommation. Je m'explique avec l'Ecclésiastique, chapitre premier, et je déplore en même temps le mauvais usage qu'on fait ordinairement de la crainte.

Caïn appréhende la main des hommes et il n'appréhende pas l'indignation de Dieu ; les Egyptiens redoutent les fléaux qui les accablent et ils ne regrettent pas les péchés qui les ont attirés. On craindra les châtiments d'Acham et l'on ne craindra pas son larcin ; on craindra la lèpre de Giesi, et l'on ne craindra pas son avarice ; on craindra la punition d'Héliodore, et l'on ne craindra pas ses profanations ; on craindra la mort d'Ananie, et l'on ne craindra pas son mensonge ; on craindra la chute du magicien, et l'on ne craindra pas ses simonies. Un ambitieux craindra de ne pas recevoir assez d'honneurs, et il ne craindra pas d'être puni de sa vanité. Un voluptueux craindra de ne pas goûter assez de plaisirs, et il ne craindra pas de souffrir autant de douleurs qu'il a été dans les délices. Un riche craindra de ne pas acquérir assez de richesses, et il ne craindra pas le compte qu'il en faut rendre. La crainte que Dieu nous demande n'est pas celle où l'esprit est effrayé par quelque événement tragique ; c'était la crainte de Pharaon. La crainte que Dieu nous demande n'est pas celle de périr par l'épée d'un ennemi qu'on trouve à son passage ; c'était la crainte de Baal. La crainte que Dieu nous demande n'est pas celle que produisent certains caractères tracés sur la muraille, et dont les suites devaient être si funestes ; c'était la crainte de Balthasar. La crainte que Dieu nous demande n'est pas celle qui vient d'un reste de connaissance et de foi, dont il est impossible de n'être pas pénétré ; c'est la crainte des réprouvés.

Mais la crainte dont nous devons être saisis est celle qui s'attache à la justice, non des hommes, mais de Dieu ; et le Sauveur du monde en a parlé à ses apôtres, lorsqu'il leur disait : Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps et qui après cela ne peuvent rien faire de plus, mais craignez celui qui, après avoir ôté la vie, peut précipiter dans l'enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là. Il n'ordonne pas de craindre d'une crainte déréglée la fureur des tyrans, la privation des biens, la perte des amis, les approches de la mort, les jugements du monde ; un véritable chrétien doit toujours être disposé à soutenir l'Evangile aux dépens de sa vie, à renoncer à ses possessions pour suivre Jésus-Christ, à rompre avec ses amis, s'ils lui font une occasion de chute, à mepriser le monde, à se préparer sans cesse à rendre son âme au créateur qui la lui a donnée ; et serait-il excusable, si par timidité il refusait de faire sa profession de foi à la vue des supplices, de vendre ce qu'il possède sur la terre, pour avoir un trésor dans le ciel, de préférer son salut à l'amitié ; de résoudre sa conversion, de peur de s'exposer aux railleries, et d'attendre la mort sans de salutaires précautions ? Il n'y a que la crainte d'un souverain mal qui puisse faire impression sur nos esprits. Comme parmi les biens il en est que nous devons aimer par préférence, parmi les maux il en est aussi que nous devons craindre les uns plus que les autres ; et le péché est le souverain mal. La morale du Lycée ne mettait point le péché entre les objets de la crainte, et c'eût été un prodige parmi les anciens philosophes de voir trembler un homme pour les adultères, les meurtres, les larcins, les sacriléges dans lesquels il pouvait tomber ; mais la parole de l'Evangile apprend que le péché doit être la plus grande de nos frayeurs.

Saint Chrysostome ne redoutait que lui ; le pouvoir d'Arcadius, la haine et les menaces d'Eudoxia n'étaient pas capables d'ébranler ce grand courage, et voici ce que le messager envoyé à cet invincible docteur par cette princesse vindicative répondit : Vous voulez inutilement intimider Chrysostome, il ne craint rien que le péché. Et qui des hommes pourrait ne le pas craindre ? c'est l'abomination de Dieu et la désolation de l'homme ; c'est le péché qui anime toutes les créatures contre le pécheur, c'est ce monstre qui dépouille de tous les biens, non-seulement dans la nature, mais encore dans la grâce : ce qui fait dire à un ancien que nous passons nos jours au milieu du carnage, le péché ayant donné entrée à la mort, et la vie du monde étant toute composée d'actions criminelles. Si nous en étions bien persuadés, nous dirions avec le roi-prophète : Ce ne sont ni les hommes ni les démons que je crains, je n'appréhende que mes péchés, j'en rougis, je m'en confonds ; mais ce qui augmente ma confusion et ma crainte, c'est, mon Dieu, de ce que je les ai commis contre vous et en votre présence, de ce que vous en avez été le témoin et que vous en serez le juge. Si l'homme est né souverain et indépendant, qu'il soit son propre juge ; mais s'il y a dans le ciel un être infini dont il tient tout ce qu'il possède, la dépendance essentielle de cet être suprême l'oblige à lui rendre compte de ses actions. L'esclave sera comptable à son maître, le fils à son père, le sujet à son roi, et la créature ne le serait point à son créateur, l'homme à son Dieu ? il y aurait de l'injustice La loi, la peine, le juge, trois choses inséparables ; c'est Dieu qui a donné la loi, c'est lui qui décerne la peine, il faut aussi qu'il prononce l'arrêt : peut-on y penser sans frémir ? Quand saint Jean aperçut le Fils de l'homme se promener entre les chandeliers d'or, le visage brillant comme le soleil et une épée menacante dans sa bouche,

il tomba demi-mort à ses pieds : ce n'était qu'une vision, que sera la réalité ? Où se cacher quand un bruit effroyable dissoudra la machine du monde, que les cieux passeront, que les éléments seront réduits en cendres, que la terre sera consumée, que les anges paraîtront dans une forme sensible, que tout retentira au son de la trompette, que le Fils de Dieu sera revêtu d'une gloire digne du maître de l'univers ? qui est-ce qui en pourra soutenir les regards ? Les pécheurs, accablés du poids de leurs péchés, sécheront de crainte et souhaiteront alors que la terre s'ouvre pour les cacher dans ses entrailles ; condamnés, ils se précipiteront comme d'eux-mêmes dans cette prison obscure qui n'est rien moins que l'enfer. Les termes de feu, de soufre et d'autres matières combustibles que l'Ecriture emploie n'insinuent que trop qu'il n'y a rien de plus horrible que les peines qu'on y souffre ; comme l'âme et le corps ont été unis pour le péché, ils le seront aussi pour la peine. Quels regrets d'avoir tant fait pour se damner et de n'avoir voulu rien faire pour se sauver ! quelle douleur de se voir les esclaves et la proie des démons, pendant que les saints sont les enfants et la possession de Dieu ! Il est juste que les réprouvés, qui ont eu des inclinations opposées à celles des élus pendant cette vie, aient dans l'autre une destinée contraire, et que les uns souffrent pendant que les autres se réjouissent. Il est juste que ces gens, dont la maison était une espèce d'enfer où, loin d'adorer Dieu, on blasphémait son nom, eussent enfin leur demeure dans les enfers, pour continuer avec le reste des damnés leurs blasphèmes.

L'éternité des peines est ce qu'il y a de plus triste ; les pécheurs ont brisé les lois d'un dieu éternel, il faut qu'ils soient punis éternellement. Comme ils ne se sont jamais repentis de leurs crimes, Dieu ne se repentira jamais de leurs supplices ; comme ils n'ont point cessé de l'offenser, il ne cessera point de les tourmenter ; leur âme, qui est immortelle, s'est rendue criminelle, il faut que la peine soit proportionnée à sa nature, et que le châtiment soit, pour ainsi dire, immortel.

Les rois de la terre punissent éternellement, en quelque sorte, les outrages qu'on leur fait, ils ne rendent jamais aux coupables la vie qu'ils leur ôtent, et Dieu, dont la majesté doit être plus inviolable, ne punirait-il que pour quelques moments ? il est bon, mais il est juste. On s'étonne qu'il damne un pécheur pour un seul péché, et l'on n'est point surpris qu'il le sauve pour une seule vertu. On le trouve injuste, quand pour une parole de médisance il condamne aux peines de l'enfer, et on ne le trouve point injuste quand pour un verre d'eau il donne une éternité de bonheur. Il faut se soumettre à une vérité qui a convaincu les plus grands esprits de l'univers. Souffrir éternellement pour un rien ; c'est aussi pour un rien, c'est aussi pour des riens que Dieu est outragé. Affreuse éternité, que vous êtes longue ! mais il semble que sa durée redouble quand le mal est violent et que chaque moment est compté sans être soulagé ; l'âme en fera un terrible dénombrement, et ne trouvera aucun adoucissement à sa douleur. Voilà ce qu'on doit craindre ; mais qui est-ce qui le craint ? A voir la vie de la plupart, ne dirait-on pas que tout est sécurité pour eux ? ils passent les jours entiers, trop souvent même une partie des nuits, à jouer, à boire, à manger, quoiqu'un triste sort les attende. Quel est le principe d'une stupidité si criante ? Je n'en connais point d'autre que le soin qu'ils ont d'éloigner d'eux la crainte, n'étant pas possible que, s'ils avaient le jugement dernier devant les yeux, leur conduite ne fût régulière. Corrigeons-nous à leurs dépens, ne soyons pas aussi de ceux qui ne donnent pas à la crainte la perfection qui lui est due : crainte formée dans les esprits audacieux ; crainte réglée dans les esprits faibles ; crainte perfectionnée dans les esprits rampants. Je finis par cette partie.

TROISIÈME POINT.

La crainte et l'amour se rendent dans la religion des offices mutuels ; la crainte dispose à l'amour et l'amour perfectionne la crainte. Il en est comme de ces ouvrages où l'aiguille qui pique le canevas y fait entrer la soie. S'il n'y a point de crainte, par où entrera la charité, demande saint Augustin ? Crainte semblable à ce serviteur qui conduisit Rébecca à son époux ; crainte comparable à la baguette de Moïse, qui, placée dans le tabernacle, porta des fleurs et des fruits ; crainte qui, comme ce législateur, remit le peuple de Dieu entre les mains de Josué. Mais remarquez qu'il y a trois sortes de crainte : une crainte servile, une crainte respectueuse, une crainte filiale. L'amour-propre est la source de la première ; le respect produit la seconde ; la tendresse fait naître la troisième. Une âme toute pleine d'elle-même ne s'occupe que de ce qui la regarde, elle tremblera quelquefois dans ses déréglements ; mais, comme ce ne sera qu'en vue de ses intérêts particuliers, elle vieillira dans ses mauvaises habitudes, et n'étant point touché de la justice de Dieu, elle mourra sans regrets et sans repentir. Elle dira, comme Saül, comme Antiochus, comme Judas : J'ai péché ; crainte purement naturelle, la grâce n'y a point de part ; et presque tous les pécheurs qui parlent ainsi voudraient qu'il n'y eût point de Dieu, pour vivre avec plus de licence et pour être moins troublés dans leurs désordres.

De là tant de projets inutiles et tant de fausses conversions ; on ne mesure le péché que sur les malheurs qu'il cause, et jamais sur la malice qu'il renferme ; on ne l'envisage que par les endroits qui affligent, qui accablent ; il ne paraît plus ou moins énorme, qu'autant qu'il est plus ou moins funeste ; le nom même qu'on donne aux plus grands crimes semble être imposé par la seule cupidité, et on ne les appelle mortels que par la raison qu'il damnent.

La haute idée qu'on se forme de la majesté divine produit la crainte respectueuse, fai-

sant réflexion que celui qui est en butte au péché est le même que tous les anges adorent, le même qui fait tout par sa parole, touche les montagnes et les réduit en cendres, le même qui règne dans le ciel et sur la terre, commande au peuples et aux rois. On se précautionne contre tout ce qui peut l'offenser, on appréhende jusqu'aux moindres imperfections qui pourraient ternir sa sainteté; et, regardant avec des yeux purs et désintéressés les fautes les plus légères, on y découvre des taches et des noirceurs capables de l'irriter; on craint Dieu pour Dieu même; on adore sa justice, on implore sa miséricorde, et quoiqu'on attende tout de sa bonté, on ne laisse pas de trembler en sa présence; on se juge même indigne de paraître devant lui, et on se dit à soi-même : Que deviendrais-je, si la justice du Seigneur ne se relâchait de ses droits et ne se proportionnait à ma faiblesse? on apprend à louer et aimer celui qu'on craint, et quand l'impunité serait promise au péché, on n'en aurait pas moins d'horreur, ne se proposant pas tant de l'éviter à cause des châtiments qui le suivent, qu'à cause qu'il déplaît au Seigneur qui le défend. C'est alors, dit saint Augustin, que l'homme vient à aimer Dieu plus qu'il ne craint l'enfer, en sorte que, si Dieu lui disait : Jouissez de toutes le délices de la chair, et jouissez-en toujours, accordez tout à vos sens, la mort n'en interrompra point le cours, et la damnation n'en sera pas le terme, mais seulement vous ne serez jamais avec moi, cet homme préférerait le souverain bonheur de posséder Dieu à la consolation de se satisfaire soi-même, et il aimerait mieux être avec Dieu éternellement que de prendre impunément ses plaisirs : véritable caractère de la piété chrétienne. Dirai-je que tels étaient le patient Job, la chaste Suzanne, l'héroïne Judith, le vénérable Siméon, la pénitente Madeleine? Ne vous étonnez pas, avertit saint Bernard, si cette pécheresse convertie paraît si timide, après toutes les assurances qu'elle a reçues que ses péchés lui ont été remis, l'amour lui inspire la crainte; elle aime son bienfaiteur, elle craint son juge; et à son exemple une âme animée de ces deux sentiments en fait les deux motifs de ses actions. Par l'un elle éloigne les vices, et par l'autre elle rassemble les vertus; l'amour s'établit dans son cœur, et la crainte en garde les avenues; l'amour règne au dedans, et la crainte veille au dehors; en elle se réunissent ces deux autels que le temple de Jérusalem exposait aux yeux des Juifs, l'un couvert d'airain, l'autre revêtu d'or. Il en est encore comme de ces deux tourterelles qui devaient être offertes selon la loi, pour l'expiation des péchés.

Les aigles qui s'élèvent jusque dans les airs, et qui d'un intrépide regard vont braver le soleil et ses lumières, semblaient être des victimes plus convenables à l'humiliation du pécheur; mais les tourterelles qui errent deux à deux dans les solitudes s'envolent au moindre bruit, gémissent de leur absence; oiseaux timides et fidèles, qui exprimaient mieux la crainte qu'on doit avoir après le péché, et l'amour qu'on doit porter à celui qui a la bonté de le remettre. Il dit : Allez en paix, et l'on regarde ce pardon comme une dette; on fait réflexion sur les abîmes l'où on s'est précipité, et l'on pense par quelle miséricorde on en est sorti. La confiance tempère les sentiments trop tristes de la crainte, et la crainte tempère les sentiments trop vifs de la confiance; la crainte filiale se forme, et nous devons la demander à Dieu, lorsque du haut de la montagne, au son des trompettes, au feu des éclairs, au bruit du tonnerre, il dit : Je suis le Dieu jaloux, non des biens et des honneurs de l'homme, mais de son amour et de son cœur; je fais grâce à ceux qui m'aiment, et ceux qui m'aiment ne laissent pas de me craindre. Le témoignage le plus héroïque qu'on pouvait donner à Dieu de son amour était sans doute le sacrifice d'Abraham. Ce patriarche conduit son fils sur la montagne, l'étend sur le bûcher et tire l'épée; mais un ange arrête le coup, et le Seigneur, content d'une disposition si généreuse, lui dit : Je connais à présent que vous me craignez. Quelle parole! C'est pour marquer son amour à Dieu qu'Abraham immole son fils; l'amour divin l'emporte sur l'amour naturel. Ne semble-il pas que Dieu devait dire : Abraham, c'est à présent que je connais que vous m'aimez; mais il dit : C'est à présent que je connais que vous me craignez. Exemple qui nous apprend à ne séparer jamais la crainte et l'amour; et ne les voyons-nous pas heureusement unis dans cette action? Abraham marchant avec Isaac, portait l'épée dans une main et le feu dans l'autre; l'épée représentait la crainte et le feu exprimait l'amour.

Saint Augustin, interprétant les paroles du roi-prophète : Percez ma chair de votre crainte, car je suis saisi de frayeur dans la vue de vos jugements, se forme cette difficulté pour en tirer une instruction. Si David craignait déjà, pourquoi demande-t-il de craindre encore? Il savait, ce saint roi, que la crainte est peu de chose, si elle n'est pas accompagnée d'amour; l'une sans l'autre fait des esclaves, mais les deux ensemble font des saints; ils réduisent non-seulement le corps en servitude, mais encore ils élèvent l'esprit à Dieu; ils crucifient non-seulement la chair avec les vices et les convoitises, mais encore, animés de l'esprit de Dieu, ils en font vivre les inclinations, les mouvements et l'ardeur.

De tout ce discours, quelle conséquence devons-nous tirer? La nécessité de craindre, l'obligation de régler la crainte, l'engagement de perfectionner la crainte. Sur qui jetterai-je les yeux, sinon sur celui qui écoute mes paroles avec tremblement, disait Dieu par la bouche du prophète Isaïe, chapitre soixante-sixième? C'est la première grâce que Dieu fait à un pécheur qu'il veut convertir; elle dissipe les ténèbres de son esprit et purifie les affections de son cœur; et saint Augustin ne disait-il pas à Dieu au commencement de sa conversion : Seigneur, vous m'éleviez aux douceurs de votre miséricorde, par les carreaux de votre justice. La crainte du Seigneur chasse le péché, dans la pensée de l'Ecclé-

siastique, chapitre premier, et celui qui est sans crainte, ne pourra devenir juste. La crainte précède, dit saint Bernard, et la justification suit; nous sommes appelés par la crainte, et nous sommes justifiés par l'amour : que le pécheur écoute ce qu'il doit craindre, il apprendra ce qu'il doit aimer. Dieu veut sauver tous les hommes, mais il veut qu'ils travaillent à leur salut avec crainte et tremblement; le démon en est si persuadé, que la première démarche qu'il fait pour perdre une âme, c'est de lui ôter la crainte. D'où vient que le pécheur est si corrompu dans ses voies, que sa bouche est remplie de malédictions et d'amertumes, que ses pieds courent avec vitesse pour consommer l'iniquité? c'est que la crainte de Dieu n'est point devant ses yeux, répond le roi-prophète. Esprits audacieux, commencez à craindre. Esprits faibles, réglez votre crainte. Esprits imparfaits, perfectionnez votre crainte. Lorsqu'on craint, on est comme Loth, au milieu des habitants de Sodome, sans prendre part à leurs péchés. Lorsqu'on craint, on imite Abdias, qui prenait soin des prophètes que Jézabel cherchait pour les faire mourir. Lorsqu'on craint, on vit comme Tobie, on meurt comme Eléazar, on se convertit comme Corneille, on se sacrifie comme les apôtres; et joignant la crainte à l'amour, on conduit à sa perfection tout ce qu'on entreprend pour le salut. Crainte formée dans les audacieux, crainte réglée dans les faibles, crainte perfectionnée dans les justes. Connaissant le prix de la crainte du Seigneur, nous vous l'inspirons, écrivait saint Paul aux Corinthiens, épître seconde, chapitre cinquième. Crainte louable, sainte, qui demeure jusqu'à la fin des siècles, qui nous apprend à louer et à aimer celui que nous craignons, espérant d'être couronnés d'une gloire éternelle par sa main libérale; je vous souhaite cette grâce, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON XIV.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme, est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor.*, V).

L'amour remue bien des passions, et on peut dire que l'homme ne désire, ne craint, ne se réjouit, ne s'attriste qu'à cause qu'il aime. Si sa curiosité promène son esprit sur des objets presque infinis, ce n'est que pour rencontrer celui de ses estimes, et lorsqu'il l'a trouvé, tout le reste lui devient indifférent. Mais ses yeux ne trahissent-ils point son cœur? et ne soupirant qu'après le souverain bien, ne s'arrête-t-il point à des biens passagers et périssables? Que le nombre est grand de ceux qui, prenant l'ombre pour la vérité, croient aimer le Créateur, et n'aiment que les créatures. Cette plainte est de saint Thomas de Villeneuve, qui demande à Dieu la vertu de son amour et l'efficace de sa parole, afin qu'il sente au dedans de lui-même ce qu'il doit dire à son peuple.

L'amour a son langage, qui ne peut être entendu que des amants; et, si j'étais animé de ces divines flammes, qui ont embrasé tous les saints, que je vous en dirais de grandes choses! je vous dirais avec saint Bernard qu'il n'est rien de plus juste, rien de plus avantageux que d'aimer Dieu; il a droit sur toutes les affections de notre cœur; il nous a donné l'être, il nous le conserve, et il renferme toutes les perfections qui peuvent rendre un objet aimable. Quels avantages ne trouvons-nous point dans son amour? il fait tout notre mérite, toute notre gloire, et nous ne serons heureux qu'autant que nous l'aurons aimé. C'est la fin et la perfection de la loi, écrit saint Paul à Timothée: la fin, tous les préceptes y tendent; la perfection, ils n'ont d'excellence qu'autant qu'ils en sont animés; et, selon saint Augustin, Dieu n'est bien honoré que par le céleste amour. L'époux dans le sacré Cantique applaudissait son épouse de ce que ses lèvres étaient comme de l'écarlate, et sa parole plus douce à la bouche du cœur que le miel ne l'est à la bouche du corps; éloge qui nous regarde, quand nous entreprenons d'inspirer l'amour divin. Mais si je ne sens pas ce que j'exprime, je demande le même charbon de feu qui purifia la langue du prophète et je le demande par l'intercession de la plus fervente des vierges : *Ave, Maria.*

Dieu qui renferme dans la simplicité de son être un esprit infini et une volonté sans bornes, nous a gratifiés de ces deux puissances, nous ayant rendus capables de connaître et d'aimer. C'est par cet endroit, dit saint Grégoire de Nysse, qu'on peut assurer que nous sommes faits à l'image de Dieu, et c'est ce qui nous distingue du reste des créatures. Celles-ci, à l'ange près, n'ont ni raison, ni amour; conduites par l'instinct, déterminées par les objets, elles ne font ni choix, ni élection. Ce privilége n'est accordé qu'à l'homme, et si, d'un côté, il juge du bien et du mal, de l'autre, il le rejette ou il l'embrasse. Mais quel malheur par le péché! l'esprit est devenu si aveugle qu'il a ignoré ce qu'il devait savoir, et le cœur a été si corrompu qu'il s'est détaché de ce qu'il devait aimer. On abuse de la raison par de vaines curiosités, et de la volonté par de criminelles amours. C'est ce qui a obligé la sagesse éternelle de paraître sur la terre pour régler ces deux facultés; elle a proposé la foi à l'esprit, et la charité à la volonté; l'une sert comme de flambeau pour nous conduire, et l'autre est comme un poids pour nous élever. Je ne vous parle pas de la foi, je la suppose; vous êtes fidèles, je vous parle de l'amour que vous devez à Dieu, vous en connaissez la nécessité; mais, pour en parler, je ne ferai pas d'une passion si douce une dispute contentieuse. Un père ne saurait jamais souffrir qu'on demande si son fils est obligé de s'attacher à lui; un époux paraît toujours indigné, lorsqu'on prétend marquer le temps où son épouse doit l'aimer; et Dieu, qui est le meilleur des pères et le plus fidèle des époux, prendrait plaisir à de semblables demandes, s'agissant de l'amour qui lui est dû? Rien ne

l'outrage davantage, observe saint Bernard, et de là le roi-prophète, persuadé de ce qu'il doit, ne cherche qu'à s'en acquitter. Ce prince qui domptait les forces de la Syrie et réprimait l'orgueil de l'Idumée ; ce prince qui forçait le camp des Philistins, et portait la gloire d'Israël jusqu'aux extrémités de la terre, ne prescrit aucune borne à son amour; il sait que la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure, et il l'aime d'un amour souverain, d'un amour fervent, d'un amour désintéressé. Amour souverain et supérieur à tout, amour zélé et agissant par tout, amour chaste et détaché de tout, amour sans réserve, amour sans faiblesse, amour sans intérêt : préférence d'amour, ferveur d'amour, pureté d'amour; trois qualités de l'amour que nous devons à Dieu, trois sentiments d'amour que je demande dans ce discours.

PREMIER POINT.

Tous les biens que l'homme a reçus dans sa création, ne se sont pas perdus par son péché, il reste toujours dans le cœur un certain penchant qui le porte sans cesse vers Dieu, penchant qui est commun aux bons et aux méchants ; tous souhaitent d'être heureux, mais avec cette différence que les uns aspirent à la félicité par leurs propres forces, et par la jouissance d'eux-mêmes, et les autres n'y prétendent qu'en ne possédant que Dieu, et ne s'appuyant que sur son secours. Ce penchant ne vient ni de la convention des hommes, ni de l'autorité des princes, ni de l'instruction des maîtres, ni des préventions de l'enfance; il est tout de l'auteur de la nature qui l'a écrit dans le plus intime de nos âmes, gravé de sa propre main, et répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui est la charité par essence. Instruits par un si excellent maître, formés dans une si sainte école, soumis à une loi si amoureuse, nous n'y pensons jamais sans une douce émotion, qui témoigne que Dieu est le Dieu de notre cœur. Mais hélas! d'où peut venir que, prévenus si heureusement, il y a plus de lumière dans notre esprit que d'amour dans notre volonté? semblables à ces aigles dont les yeux sont assez vifs pour contempler le soleil, mais dont les ailes sont trop faibles pour s'élever jusqu'à cet astre, nous connaissons Dieu, nous ne l'aimons pas; reproche que saint Paul, écrivant aux Romains, chapitre premier, faisait aux anciens philosophes, et qu'on pourrait également nous faire.

Ces grands hommes, si célèbres parmi les gentils, j'ajoute trop estimés parmi les chrétiens, ont connu Dieu : et comment ne l'auraient-ils pas connu? Ils connaissaient le monde ; ils entendaient les cieux raconter la gloire de Dieu et le firmament publier l'excellence des œuvres de ses mains; la grandeur de l'ouvrage ne leur permettait pas d'ignorer la sagesse de l'ouvrier; ils avaient des yeux, dit S. Chrysostome, et c'en était assez pour avoir des preuves de la puissance de celui qui a fait ces globes de lumière qui roulent sur nos têtes Si quelques-uns d'entre ces prétendus sages, frappés du spectacle de l'univers, ont osé dire que le monde était éternel, la saine raison ne leur disait-elle pas ce qu'on devait à celui de qui le monde tenait tout son éclat et tout son ordre? De si riches connaissances semblaient promettre le fruit que la vérité doit naturellement porter; mais ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, et on ne le glorifie qu'en l'aimant, a décidé saint Augustin : *Non colitur Deus nisi amando.* Sommes-nous de plus justes dispensateurs de notre amour? Aimons-nous Dieu, et l'aimons-nous plus que nos biens, plus que nos parents, plus que nous-mêmes? C'est l'ingénieuse interprétation de saint Bernard, sur ces paroles du Sauveur du monde au prince des apôtres : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que les autres? Préférence d'amour, au-dessus de ses biens : *Plus quam sua.* Préférence d'amour, au-dessus de ses parents : *Plus quam suos.* Préférence d'amour, au-dessus de soi-même : *Plus quam se.* J'ai demandé aux créatures ce que je devais aimer par préférence, confesse saint Augustin, et elles m'ont répondu : Ce n'est pas nous qui méritons cet amour. Je l'ai demandé à la terre, et elle m'a répondu : Ce n'est pas moi. Je l'ai demandé à la mer et aux abîmes, ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas votre Dieu. Je l'ai demandé à l'air que nous respirons, il m'a répondu : Je ne suis pas votre Dieu. Je l'ai demandé au ciel, au soleil, à la lune, aux étoiles, et ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas non plus cette divinité que vous cherchez et qui mérite l'empire de votre cœur. Je me suis adressé à tous les objets qui environnent mes sens, et leur ai dit : Si vous n'êtes pas mon Dieu, apprenez-moi quelque chose de lui ; ils se sont écriés : C'est lui qui nous a créés, nous sommes comme vous l'ouvrage d'une main toute-puissante; élevez-vous à l'ouvrier, de peur que la copie ne prévale sur l'original.

Qu'on présente à une âme tout ce qui peut flatter dans cette vie ; couronnes, les voilà; richesses, les voilà; amis, les voilà; si, à la vue de ces sortes de biens, elle s'ouvre à l'espérance et à la joie, elle n'a pas encore commencé à aimer Dieu. Vous me dites : Je ne vois pas Dieu, et je vois les créatures. Pitoyable raisonnement ! N'aimez-vous que ce qui tombe sous vos yeux? On vous entretient d'une personne éloignée; on vous dit qu'elle possède toutes les qualités qui peuvent rendre recommandable; et, comme il n'y a pas loin de l'oreille au cœur, vous croiriez commettre une injustice, si, sur le rapport, vous lui refusiez votre estime ; vous l'aimez, cependant vous ne la connaissez pas. Vous avez des amis dont la conduite est sincère, le naturel obligeant, la fidélité éprouvée, ces caractères vous enchantent; vous les aimez, et pourtant vous ne les voyez pas. Vous répliquerez : Je ne les aime qu'autant que je les découvre dans les actions. Je vous attendais ici.

Dieu ne vous donne-t-il pas des preuves plus sensibles de son amitié? Rappelez dans votre esprit tous les biens que vous en avez reçus et que vous en recevez tous les jours;

mais quelle mémoire assez fidèle pourrait en conserver le souvenir? Sans parler des bienfaits communs, combien de grâces particulières? Combien de péchés pardonnés, d'écueils évités, de vœux exaucés, de fortunes soutenues, d'orages dissipés, de calmes rendus? Si vous tenez de la main des hommes des faveurs plus suivies, il vous est permis de les aimer plus que Dieu. Il nous a préférés aux anges; voudrions-nous lui préférer des bagatelles? Il a voulu, par l'Incarnation de son Fils, découvrir et montrer combien nous lui étions chers; refuserions-nous, par la dureté de notre cœur, de faire connaître combien il nous est précieux? Seigneur, Dieu des vertus, qui vous est semblable? Toute la terre est soumise à votre puissance, et vous êtes infiniment élevé au-dessus de tous les dieux; pourrais-je avoir le front de vous tirer d'un si haut rang pour mettre la créature à votre place? Nous ne pensons pas être capables de cette injustice. Illusion de notre esprit, substituant tous les jours la représentation de l'homme corruptible à la majesté de Dieu incorruptible! Ainsi s'exprimait saint Paul, dans son Epître aux citoyens de Rome. Souvenez-vous de cette parabole où Dieu se compare à un homme qui fit un grand souper; il invita beaucoup de gens, mais ils s'excusèrent tous. Quoi de plus propre pour pénétrer les sentiments des cœurs? Les uns préfèrent les honneurs à Dieu, ce qui nous est marqué par celui qui dit : J'ai acheté une maison à la campagne, je suis dans l'obligation d'aller la voir; il n'appartient qu'à peu de personnes de commander dans les villes, mais à la campagne, on s'érige à peu de frais en souverain; on y trouve aisément de quoi satisfaire son orgueil, y rencontrant beaucoup de personnes au-dessous de soi : de là vient qu'on aime mieux y être le premier, qu'égal ou inférieur ailleurs. Les autres préfèrent les richesses à Dieu, ce qui nous est insinué dans cet homme qui prétexte les bœufs dont il doit faire l'essai. Le bœuf dont on se sert, tantôt pour l'attacher à la charrue et pour labourer les terres, tantôt pour le mettre en graisse, afin de le vendre et d'en tirer du profit, est le véritable symbole des avares; ils ne cessent de travailler et de se donner mille inquiétudes pour amasser des biens et augmenter leurs revenus, préférant la terre au ciel, le gain à Dieu. Il en est qui donnent la préférence aux plaisirs : Je me suis marié, je ne puis quitter ma nouvelle épouse : excuse plus indigne que les deux autres. Ceux qui refusent de se trouver au festin, montrent qu'ils ont quelque respect pour la personne qui les invite, lorsqu'ils disent : Je vous prie de m'excuser; mais celui-ci, sans prendre tant de mesures, dit brusquement et avec fierté : Je ne saurais y aller. Ce qui nous apprend que, comme de toutes les passions, celle de la volupté est la plus grossière, aussi est-elle la plus audacieuse. Je vous déclare, en vérité, que pas un de ces hommes qui étaient invités ne sera reçu à ma table. Foudroyantes paroles! S'appliquer à son domestique, gouverner sa maison, grossir sa fortune, entrer dans un engagement honnête, choisir une profession qui plaît, est-ce mériter des reproches sanglants, s'exposer même à une damnation éternelle! N'en doutez pas, si, dans cet enchaînement d'affaires, Dieu n'est plus le souverain du cœur; et c'est ce qui n'arrive que trop souvent.

Quelque réglée que soit la surface, le dedans est corrompu. On ne suit que les inclinations de la nature; on ne se porte qu'à ce qui est dicté par la chair; on ne travaille que pour le corps qui est périssable; on néglige l'âme qui est immortelle. Vide de l'éternité, rempli du temps, on accorde tout aux créatures, et on ne donne rien au Créateur. Je vous déclare que pas un de ces hommes qui étaient invités, ne sera de mon festin; ce qui nous enseigne qu'aimer Dieu par préférence, n'est pas un conseil, mais un précepte; tout s'y rencontre, le commandement, l'obligation, la menace : commandement absolu et suprême; obligation commune et indispensable; menace rigoureuse et terrible. Dieu seul suffit pour nous rendre heureux sans les biens de la vie, sans les avantages du monde. La Sagesse incarnée ne nous dit-elle pas : Si quelqu'un ne renonce à tout ce qu'il a, il ne peut être mon disciple? Oracle qui renferme moins un sacrifice volontaire et de surérogation, qu'on nous demande, qu'une loi générale qu'on nous impose. L'Evangile ne prétend pas que nous soyons misérables, mais il souhaite que nous devenions chrétiens; il n'ordonne pas de nous dépouiller de nos biens, mais il veut en détacher nos cœurs, commençant sur la terre ce que nous ferons dans le ciel. Elie ne peut s'y élever sans quitter son manteau, et Joseph, pour conserver son innocence, est obligé d'abandonner le sien; l'épouse même, pour mériter les faveurs de son époux, doit laisser aux gardes de la ville ses vêtements, selon qu'il est marqué dans le Cantique des Cantiques : préférence d'amour au-dessus de ses biens : *Plus quam sua;* mais encore préférence d'amour au-dessus de ses parents : *Plus quam suos.* Quelque inclination que j'aie pour la paix, disait le Fils de Dieu à ses apôtres, je suis venu faire de saints divorces sur la terre; je vous déclare que celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi : néanmoins, combien d'enfants qui aiment leurs parents plus que Dieu? successeurs d'Absalon qui ne pouvait vivre sans inquiétude dans la disgrâce de David, et vivait tranquille dans l'inimitié du Seigneur. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi : cependant, combien de parents qui aiment leurs enfants plus que Dieu? semblables à Héli, dont il est dit : Vous avez honoré vos enfants plus que moi. Si Dieu vous disait, à vous jeunes gens : Suivez-moi, laisseriez-vous les morts ensevelir leurs morts? Si Dieu vous disait, à vous pères et mères : Sacrifiez-moi votre fils, ce fils unique, ce fils le seul objet de vos espérances, la lumière de vos yeux, le fruit de vos tendresses, lèveriez-vous le bras

comme Abraham? L'exemple est trop beau pour ne pas le mettre ici dans tout son jour. Déjà Dieu avait commandé à Abraham de sortir de son pays, de sa parenté et de sa maison, lorsqu'il ajouta : Prenez Isaac, votre fils unique, qui vous est si cher, et me l'offrez en holocauste, sur une des montagnes que je vous montrerai. Quelle épreuve qui fait entrer en lice amour contre amour; l'amour d'un père qui a donné l'être à son fils, et l'amour de ce même père pour Dieu qui est son créateur? Si le Seigneur demandait à ce patriarche ce qu'il voudrait de ses troupeaux, tous les troupeaux mêmes, on les verrait aussitôt tomber en foule à ses pieds; mais c'est Isaac qu'il demande, et jamais avait-il exigé de telles victimes? Il n'appartenait qu'à une fureur idolâtre d'immoler les enfants aux idoles ; et les Juifs, à cet exemple, se portaient, dans certains temps, à un culte si barbare. On les voyait faire de leurs enfants, des holocaustes à Moloch, dans la vallée de Himnon; monstrueuse impiété qui reçut son châtiment, la colère du Seigneur les livrant entre les mains des Babyloniens, qui répandirent leur sang impur pour les punir de ce qu'ils avaient répandu un sang innocent. Ici, pourtant, c'est une victime humaine que Dieu se choisit lui-même dans la famille d'Abraham : Prenez votre fils, ce fils que je vous ai donné par miracle, ne vous en ayant point promis d'autre après lui. Quand le Saint-Esprit veut nous parler d'une douleur extrême, il la compare à la mort d'un fils unique; mais il y a ici quelque chose de plus : le père est obligé d'être lui-même le sacrificateur du seul fils qu'il a, et du seul qu'il puisse avoir : les expressions manquent à l'idée que j'en conçois, et l'idée que j'essaie de m'en former demeure elle-même beaucoup au-dessous de son sujet.

Ce qui peut devenir dans une pareille rencontre une espèce de consolation, c'est lorsque le fils qu'on immole n'a pas tout ce qui est propre à se concilier l'estime et l'amour de sa famille, que même il a des qualités contraires; mais Isaac est sans défaut, Dieu l'ayant fait naître avec des perfections dignes des vues particulières qu'il avait sur lui, aimable par tous les endroits, et tendrement aimé. Prenez ce fils que vous aimez. Que ces dernières paroles portent un coup accablant! elles renouvellent dans le cœur d'Abraham tous les sentiments de son amour et de sa tendresse. Quelque vive que soit l'affection d'un père à l'égard de son fils, elle ne se fait pas toujours également sentir; il est des temps où elle semble comme endormie. Mais quand on vient dire à ce père, Prenez ce fils que vous aimez, l'amour se réveille, et s'écrie comme en sursaut : Oui, c'est celui que j'aime. Ce n'est pas tout, trois jours se passent entre le commandement et l'exécution, non par un retardement d'obéissance, mais par une longueur de voyage, Abraham ayant à marcher trois jours pour arriver à la montagne qui lui a été marquée. Que de tristes réflexions pendant cet intervalle! Ah! Seigneur, si vous vouliez que Sara ne fût pas témoin d'un si grand sacrifice, n'y avait-il point de montagne plus proche, sans en chercher une si éloignée? Il fallait que rien ne fût oublié pour mettre l'amour paternel à toutes épreuves : Prenez votre fils et l'offrez en holocauste. Le simple sacrifice consistait dans la mort de la victime, par la main du sacrificateur; mais l'holocauste en était l'entière consomption par le feu de l'autel; et Abraham, après avoir percé le cœur de son fils, devait en étendre sur le bûcher le le corps encore tout sanglant, attiser le feu, et ne laisser rien échapper à son activité. Il fallait que ses mains accoutumées aux doux embrassements de son Isaac n'eussent plus de mouvements que pour le réduire en cendres ; il fallait que ses yeux se repussent de l'affreux spectacle de le voir dévoré par les flammes, et allassent chercher jusqu'aux moindres parties du cadavre, étant nécessaire que tout fût consumé. Je n'ajoute rien à l'horreur d'un tableau chargé de si sombres traits, et dont le moindre saisit le cœur: Dieu n'étant pas allé plus loin, je borne ici mes réflexions.

Mais ne puis-je pas faire celle de saint Basile de Séleucie? Il considère deux amours combattre dans notre cœur, comme dans celui d'Abraham; l'amour de Dieu et l'amour des parents; nous prenons la balance, quel en est le penchant? à qui donnons-nous la préférence? l'amour des enfants l'emporte sur l'amour de Dieu. Quiconque désire aimer Dieu autant qu'il mérite d'ê re aimé, il le doit préférer à père, à mère, à femme, à enfants, à frères, à sœurs, et plus encore, à sa propre personne. Vérité de l'Evangile; mais on a peine à s'y soumettre, et vous savez, que depuis le péché, il n'est que trop ordinaire à l'homme d'élever l'estime de soi-même jusqu'au mépris de Dieu. De là ces deux villes qui se sont élevées dans le monde, comme parle saint Augustin: Jérusalem et Babylone; l'une est l'ouvrage de la charité, l'autre est l'entreprise de la cupidité; celle-ci a pour maxime de n'envisager que soi, de rapporter tout à soi; celle-là établit pour principe de n'envisager que Dieu, de rapporter tout à Dieu. Ce qui donne occasion à saint Grégoire de distinguer deux vies dans l'homme : la vie ancienne et la vie nouvelle. Que savait faire le vieil homme, sinon de conserver avec attache ce qu'il avait et de souhaiter avec injustice ce qu'il n'avait pas? L'homme nouveau est venu apporter des remèdes contraires: d'un côté, il nous dit de nous détacher de ce que nous possédons; de l'autre, il nous ordonne de renoncer à ce que nous sommes. Quel est ce renoncement? pouvons-nous en nous quittant sortir hors de nous? et qui peut aller quelque part, lorsqu'il n'est plus en lui-même? Distinguez ce que nous sommes devenus par le péché, et ce que nous avons été faits par la grâce, vous connaîtrez que renoncer à soi-même, c'est quitter l'ancienne vie qu'on menait auparavant, et s'efforcer d'entrer dans la vie nouvelle où l'on est appelé. Exemple dans saint Paul, lorsqu'il écrivait aux Galates,

chapitre deuxième : je vis cependant, non plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi : l'Apôtre était mort en cessant d'être persécuteur de l'Eglise, et il avait commencé à vivre en devenant prédicateur de l'Evangile. Sans un tel changement, l'amour de Dieu n'est pas en vous ; pour l'aimer, il faut lui sacrifier tout et se mettre soi-même au nombre des choses qu'on lui sacrifie. Quand vous renoncez à quelqu'un, vous ne prenez plus intérêt à ce qui le touche ; c'est la comparaison de saint Chrysostome : qu'on le dépouille de ses biens, qu'on lui ôte son emploi, qu'on le jette dans les fers, vous y êtes insensible, vous y avez renoncé, et voilà ce qu'on appelle renoncer à soi-même. Vous perdez votre crédit par de faux rapports, votre réputation par des médisances atroces, votre fortune par des procédures injustes ; n'en êtes-vous point abattu ? vous avez renoncé à vous-même. Un homme a des ennemis qui partout tendent des piéges à ses biens, à son honneur, à sa vie ; mais non-seulement il ne leur fait point de mal, mais il ne leur en désire aucun ; il a renoncé à lui-même. Une femme est engagée à vivre avec un mari fâcheux, intraitable, bizarre, abandonné aux plus grands vices ; mais elle se fait une religion de ménager son humeur, de souffrir ses caprices, de cacher ses défauts, de ne montrer jamais d'aigreur à boire ce calice d'amertume ; toujours la sérénité sur le visage, sans invectives, sans reproches ; elle a renoncé à elle-même. Un magistrat s'expose à soutenir les inégalités de sa famille, plutôt que d'oublier le devoir de sa charge : il a renoncé à lui-même. Des enfants ne sortent jamais du respect qui est dû aux parents, quoiqu'ils semblent ne leur avoir donné la vie que pour les couvrir de honte et de chagrin, ne voulant rien faire pour leur établissement et leur éducation ; ils ont renoncé à eux-mêmes. Un jeune voluptueux, en vue de son salut, fait divorce avec l'objet de sa tendresse ; il a renoncé à lui-même.

Mais où trouver aujourd'hui de tels renoncements ? aujourd'hui, où on n'aime que soi-même, et où on ne cherche qu'à se satisfaire ; aujourd'hui, où on ne vit que selon ses inclinations déréglées, et où on s'abandonne à son humeur inquiète ; aujourd'hui, où on substitue de vains amusements aux consolations divines, et où on immole aux respects humains et aux complaisances séculières ; aujourd'hui, où on se familiarise avec la volupté et le mensonge, et où on s'expose au courant du monde et au torrent de la coutume ; aujourd'hui, où on préfère la douceur de la vie à la sainteté des mœurs, et où on fait entrer dans le cercle de ses actions la vanité de ses amours ; aujourd'hui, où on se sert de la piété pour nourrir des confidences, et où les discours ne deviennent chrétiens qu'autant qu'il est nécessaire pour mieux jouer la conscience.

Qu'il n'en soit pas ainsi de nous, ayant tant de motifs d'avoir toujours Dieu présent, d'adorer sa grandeur, d'admirer sa puissance, de louer sa miséricorde, de l'aimer, non-seulement d'un amour souverain et supérieur à tout, mais encore d'un amour zélé et fervent en tout. Préférence d'amour, en êtes-vous persuadés ; ferveur d'amour, soutenez vos attentions ; c'est la seconde partie de mon discours.

SECOND POINT

Quoique l'amour divin et l'amour profane soient bien différents, leurs inclinations ne laissent pas d'être semblables, l'un et l'autre ne se portant à rien de médiocre et ne perdant jamais de vue leur objet ; magnificence, actions, souffrances, tout lui est rapporté ; degrés d'ardeur qui ne doivent pas nous échapper : donner tout pour Dieu, faire tout pour Dieu, souffrir tout pour Dieu, c'est en quoi j'établis la ferveur de l'amour que Dieu attend de notre fidélité. Le sacré Cantique nous enseigne que l'amour est fort comme la mort ; nouvelle comparaison, j'en suis étonné ; est-ce pour nous apprendre que, comme il suffit de recevoir la vie par la naissance, pour la perdre par la mort, de même celui qui a un cœur est nécessairement obligé d'aimer ? n'est-ce point nous découvrir que, comme la mort nous surprend souvent lorsque nous y pensons le moins, ainsi l'amour se glisse quelquefois dans nos cœurs sans nous en avertir ? j'aime mieux dire que c'est pour nous insinuer que, si la mort dépouille les uns pour enrichir les autres, l'amour sait aussi s'appauvrir pour donner tout. Rien n'est cher lorsqu'on aime ; quand un homme aurait donné toutes les richesses de sa maison pour témoigner son amour, il les mépriserait comme s'il n'avait rien donné. Jonathas aime David, il se dépouille de ses habits pour l'en revêtir ; le Saint-Esprit descend sur les premiers fidèles, ils vendent leurs biens et en apportent le prix aux pieds des apôtres ; la pécheresse se convertit, elle trouve de quoi offrir autant d'holocaustes qu'elle avait eu d'occasions de plaisir. Notre ferveur à l'égard de Dieu est-elle de cette trempe, en sont-ce là les caractères ? ne pourrait-il point nous faire le même reproche qu'il faisait au pharisien ? je suis entré dans votre maison ; vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds, au lieu que cette femme me les a arrosés de ses larmes et me les a essuyés avec ses cheveux ; vous ne m'avez point donné de baiser, au lieu qu'elle, depuis son entrée, n'a point cessé de baiser mes pieds ; vous ne m'avez point parfumé la tête d'un huile de senteur, au lieu qu'elle m'a embaumé les pieds d'une odeur odoriférante ; ses yeux avaient été les organes de sa cupidité, elle les défigure par les larmes de sa pénitence ; ses cheveux avaient servi à l'ajustement de son visage, elle en essuie maintenant ses pleurs ; sa bouche s'était ouverte à des paroles presque infinies de vanité, elle la tient comme collée aux pieds du Seigneur ; sainte ardeur, et qui n'est estimable qu'autant que Dieu en est l'objet. Sommes-nous magnifiques dans nos dons ? c'est lui que nous devons toujours nous proposer, et c'est de lui qu'ils tirent toute leur

excellence; sans ce motif les grandes vertus deviennent de grandes passions, et les bons offices qu'on rend ne sont point de bonnes œuvres qu'on pratique. Manquer à ce devoir, c'est commettre un nombre presque infini de prévarications; c'est regarder avec une complaisance superbe les richesses qu'on donne, et c'est croire que les bienfaits ne doivent avoir d'autre usage que de servir à la vanité, quel orgueil! c'est s'attribuer une gloire qui n'appartient qu'à Dieu, quelle injustice! c'est vouloir disposer à son gré des biens qu'on a reçus, comme s'ils étaient des biens propres, quelle ingratitude! mais quelle ferveur, lorsque l'esprit s'élève à Dieu dans le même moment que le cœur et la main s'ouvrent au prochain! Edifiante pratique de la divine épouse, ses mains faites au tour étaient pleines de jacinthes, ou plutôt des eaux de la mer, selon une autre version. Il y a cette différence entre les eaux de la mer et les eaux des rivières, que celles-ci prennent ordinairement la couleur des lieux par où elles passent, et que celles-là portent toujours la couleur du ciel qu'elles représentent. Je veux qu'on ne soit pas avare de ses biens, qu'on les distribue même avec profusion, mais ne brûle-t-on point dans le secret du cœur un encens qu'on ne devrait brûler que sur l'autel des parfums? et, par une double usurpation, ne dérobe-t-on point à Dieu ses propres bienfaits, lui refusant la reconnaissance et les hommages qu'on ne doit qu'à lui seul?

Vous qui chargez de vos présents mes autels et qui vous plaignez que la victime que vous apportez vous fatigue, tant elle est grasse et pesante, ne concevrez-vous jamais qu'il ne faut qu'un souffle pour la renverser, tant elle est maigre et décharnée? Offrez-en de semblables à celui qui vous gouverne, pour voir si elles lui plairont ou s'il vous recevra favorablement, reprochait le Seigneur des armées, par la bouche de Malachie, chapitre premier : depuis le lever du soleil, jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et on me sacrifie en tout lieu; mais je ne vois qu'avec indignation ceux qui, m'ayant voué une bête saine, ne m'en amènent qu'une malade; c'est-à-dire, comme interprète saint Jérôme, je ne reçois rien que la charité ne l'anime. Les plus nobles sacrifices dans l'ancienne loi se sont toujours faits par le feu, et il en est peu qui n'allassent que jusqu'à l'effusion du sang, tous presque passaient par les flammes, et telles doivent être nos actions. Quelle merveille d'avoir vu autrefois le feu descendre visiblement du ciel, pour dévorer les victimes! prodige qui doit se renouveler dans tout ce que nous faisons; l'air peut s'arrêter, l'eau croupir, la terre se reposer; mais le feu ne saurait se fixer, il lui est aussi naturel de se mouvoir que de brûler. L'amour de Dieu n'est jamais oisif; s'il est véritable, il opère de grandes choses; n'opère-t-il rien? il est chimérique, Dieu et le monde en conviennent en ce point, que pour une preuve amour, ils demandent des actions plutôt que des paroles. Rachel eût-elle été satisfaite de Jacob, si pour l'obtenir il eût refusé ses services? et Dieu serait-il content de nous, si pour marquer que nous l'aimons, nous refusions nos ardeurs? Une âme vivement pénétrée de ce divin feu multiplie son action, ne pouvant multiplier sa personne: tantôt comme Moïse elle entre dans une sainte indignation contre les ennemis de Dieu; tantôt comme Phinées, elle consacre ses mains au Seigneur, contre les profanateurs du sanctuaire; ici comme David, elle livre la guerre aux prévaricateurs de la loi; là comme Elie, elle s'élève contre les adorateurs des idoles; toujours comme saint Paul, elle se porte à ce qu'il y a de plus sublime dans la vertu, et s'y porte par des vues encore plus sublimes. Ce qu'elle entreprend d'héroïque ne lui semble que médiocre, elle fait beaucoup, elle croit faire peu, elle soutient de longs et pénibles travaux, ils ne lui paraissent que courts et légers. En vain les méchants traversent ses desseins, rompent ses mesures, dissipent ses entreprises; il n'est point de mauvais succès qui la dégoûte, point de travail qui la rebute, point de danger qui l'épouvante; toujours ferme et intrépide, rien n'est capable de ralentir son ardeur, ni de refroidir son courage; ses lampes sont des lampes de feu et de flammes, pour m'exprimer avec le sacré Cantique; elle sait qu'il est du véritable amour de se jouer des périls; ne serait-ce pas quelque chose de monstrueux, si l'on se ménageait pour Dieu, pendant qu'on s'épuise pour le monde? Que de vivacité, que de fureur, si je l'ose dire, pour des intérêts purement humains! faut-il soutenir des droits, venger des querelles, poursuivre des honneurs, que ne prodigue-t-on point? on court, on vole à l'impossible, on brûle, on se consume de ses propres ardeurs; vous méritez bien plus, ô mon Dieu; cependant lorsqu'il s'agit de vous, notre force nous abandonne, tout notre feu s'éteint, et il semble qu'il nous suffise de vous aimer, pour montrer toute notre faiblesse. La parfaite charité n'est ni lâche ni timide, les grandes eaux ne sauraient l'éteindre, et les fleuves les plus rapides n'ont pas la force de l'étouffer. Que pouvait la persécution allumée contre les premiers chrétiens? Eprouver leur amour, et faire admirer leur constance. Représentez-vous une troupe choisie d'innocentes victimes jetées dans le feu ou précipitées dans les eaux, broyées dans les mortiers ou écrasées sous les pierres, déchirées par les tranchants ou démembrées sur les échafauds. Si les lions les épargnent, les hommes ne les épargnent pas; revêtues de peaux pour être dévorées par les bêtes, on les fait servir de spectacle au peuple, et leurs corps, investis d'une matière embrasée, tiennent lieu de flambeaux au milieu des ténèbres. Parlerai-je du plomb fondu, des roues hérissées, des torches ardentes? Quel spectacle plus triste que de voir les temples du Saint-Esprit entre des mains infâmes, et des cœurs qui ne semblent plus battre que du mouvement de la charité, devenir la proie des vautours! mais quel

spectacle plus beau, que de les voir partout invincibles! Le feu qui les brûle au dedans est plus vif que celui qui les consume au dehors, ils meurent pour Dieu, il n'en faut pas davantage pour les combler de joie. Ce ne sont point ici des philosophes fastueux qui cherchent les applaudissements et les acclamations du monde; ce sont d'humbles chrétiens qui pensent que leur martyre est le commencement de leur pénitence et non pas la consommation de leur vertu. Attentifs à l'exemple que le Sauveur leur a donné, ils se croient dans l'obligation de faire pour sa gloire ce qu'il a fait pour leur salut; heureux de n'être pas immortels, pouvant acquérir par la mort une gloire plus précieuse que l'immortalité même. Ce qui se passait en eux pour connaître s'ils étaient dignes de Dieu, eux dont le monde n'était pas digne, doit se renouveler en nous, pour sonder si nous l'aimons; et vous savez que l'Eglise, dans la paix où nous la voyons, veut avoir ses martyrs, aussi bien que dans la guerre que lui livraient les tyrans.

Il en est de la charité comme des sculpteurs, qui coupent et tranchent pour former leurs statues; elle imite les lapidaires, qui, pour mieux juger d'un diamant, ferment toutes les avenues par où pourrait entrer la lumière. Brille-t-il dans les ténèbres, il est vrai; n'y brille-t-il pas, il est faux. Nous en avons un exemple dans le Deutéronome, chapitre III: S'il s'élève au milieu de vous un homme à vision et qu'après l'événement de sa prophétie il vous dise: Allons, suivons des dieux étrangers qui vous sont inconnus, rendons-leur nos adorations, vous n'écouterez point ses paroles. Le Seigneur votre Dieu vous éprouve, afin qu'il paraisse clairement si vous l'aimez de tout votre cœur et de toute votre âme, ou si vous ne l'aimez pas de cette sorte. Ce que Moïse disait de cette espèce de prédiction, nous le pouvons dire des disgrâces de la vie: *Tentat vos Deus ut palam fiat utrum diligatis Deum.* Un procès jugé contre les formes trouble votre repos et peut-être ruine votre famille pour toujours; perte sensible, mais Dieu l'ordonne ainsi pour découvrir si vous l'aimez: *Tentat vos Deus.* Vos récoltes sont mauvaises, le ciel n'a point donné ses pluies; aridités fâcheuses, mais Dieu en use ainsi pour découvrir si vous l'aimez: *Tentat vos Deus.* Une usurpation tyrannique vous dépouille d'une partie de vos biens; injustice criante, mais Dieu le permet ainsi pour découvrir si vous l'aimez: *Tentat vos Deus.* Les traits envenimés des langues médisantes vous blessent dans la partie la plus délicate de votre âme; cruauté maligne, mais Dieu ne la détourne pas pour découvrir si vous l'aimez: *Tentat vos Deus.* Sans ces sortes d'épreuves, par quel endroit pourrait-il s'assurer de notre cœur, et par quelle autre voie pourrions-nous en être assurés nous-mêmes? Serait-ce par les biens qui nous arrivent? il n'est pas fort difficile d'aimer Dieu lorsqu'il devient libéral de ses richesses. Que sait celui qui n'a point été tenté, demande le Saint-Esprit dans le livre de l'Ecclésiastique, chapitre XXXIV? son cœur est-il plus sensible à la jouissance du bien qu'il reçoit qu'à la bonté de celui qui l'a donné? sait-il si c'est la Providence qui le touche ou la cupidité qui le flatte? *Qui non est tentatus quid scit?* On ne connaît que par l'adversité si on aime véritablement Dieu; la nature n'y peut avoir aucune part; ce qu'elle souffre la révolte, l'amour-propre ne saurait s'y mêler, rien n'y nourrit la délicatesse; la seule charité agit dans les afflictions et dans les peines. Qu'elle était vive dans le Fils de Dieu cette charité, lorsqu'à la veille de sa mort il encourageait ses disciples par ces paroles de feu: Afin que le monde sache que j'aime mon Père et que j'exécute les ordres qu'il m'a donnés. Désir pressant, s'il en fut jamais, de consommer son sacrifice. Qu'elle était vive dans saint Paul cette charité! lorsqu'il écrivait aux Romains, chapitre VIII: Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu: assurance certaine d'une fidélité constante. Qu'elle était vive dans le plus saint de nos rois cette charité! lorsque après le mauvais succès de ses armes contre les infidèles, se sentant frappé de peste, il disait à Dieu: Vous êtes le seul de tous les maîtres, Seigneur des armées, qui soyez digne d'être servi parmi les disgrâces et qui méritiez d'être aimé au même temps que vous voyez maltraités ceux qui vous aiment. Amour souverain, amour ardent, amour désintéressé; préférence d'amour, ferveur d'amour, pureté d'amour. Je finis par cette dernière pensée.

TROISIÈME POINT.

Voir la guerre donner naissance à la paix, la clarté du jour sortir du sein de la nuit, la vérité tirer du doute sa certitude, qui n'en serait étonné, si l'expérience n'en faisait foi? Nous ne connaissons avec beaucoup d'étendue et de précision les mystères que nous célébrons qu'autant qu'ils ont trouvé des ennemis qui les ont combattus, et si d'abord tous les esprits eussent été d'un même sentiment, je ne craindrai pas de dire que nos connaissances n'auraient été que médiocres et peut-être peu distinctes des mensonges. Mais qu'est-il arrivé? chacun a formé ses difficultés, la dispute s'est échauffée; merveilleux combat, qui a démêlé ce qui était confus, semblable au conflit de deux rochers qui enfantent les flammes qu'ils tenaient cachées. Sans s'arrêter à un nombre presque infini d'exemples, ne lisons-nous pas dans l'Evangile qu'un docteur de la synagogue, dans le dessein de surprendre le Fils de Dieu, lui demande quel est le premier et le plus grand commandement de la loi? Il en reçoit cette réponse: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. Et, pour connaître toute l'étendue de ce précepte, n'avons-nous pas vu les écrits se multiplier, aigles contre aigles, anges contre anges, tous vainqueurs, les uns par la fermeté de leur zèle, les autres par la docilité de leur esprit, également dignes d'une gloire immortelle; ceux-là pour

avoir vaincu l'erreur, et ceux-ci pour s'être vaincus eux-mêmes? il s'agissait de cet amour chaste, désintéressé que les hommes doivent à Dieu, et la vérité a triomphé de l'illusion. Dieu sans doute mérite d'être aimé sans intérêt, et, pour l'aimer ainsi, saint Bernard nous donne ces trois avis : n'aimer rien comme Dieu : *Non aliud tanquam te;* n'aimer rien avec Dieu : *Non aliud præter te;* n'aimer rien après Dieu : *Non aliud post te.* Saint Clément d'Alexandrie s'étonne de la demande du prince des apôtres sur le Thabor : Seigneur, il est bon pour nous d'être ici, dressons-y trois tentes, si vous voulez, une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie. Qu'est-ce que cette demande a de si surprenant, à en juger d'une raison et d'une sagesse communes? Il semble qu'il n'y a rien que de louable. Saint Pierre souhaite d'être heureux, quoi de plus naturel? Il met cette félicité, non pas dans des richesses périssables et dans des grandeurs humaines, mais dans la vue et la possession de Dieu; quoi de plus saint? Quelque passion qu'il ait de rendre son bonheur durable, il ne le veut que sous le bon plaisir de son Maître; quoi de plus soumis? Il s'élève au-dessus de toutes les choses créées qu'il méprise, pour ne s'attacher qu'à celles qui sont éternelles ; quoi de plus judicieux? Cependant le Saint-Esprit lui-même a remarqué qu'il ne savait ce qu'il disait. Pourquoi? c'est qu'il égalait les hommes à Dieu, les serviteurs au maître, leur faisant le même honneur et leur rendant le même respect : injure que nous renouvelons autant de fois que nous aimons la créature comme le Créateur. Si les rois veulent être servis en rois, Dieu veut être aimé en Dieu, et pour l'aimer en cette qualité, il faut n'aimer rien comme lui et n'aimer rien avec lui. Il n'est pas possible d'être vivement persuadé qu'il y a un Dieu, sans reconnaître qu'il doit être le seul objet de notre cœur, et nous en avons un exemple dans l'Evangile. Un jeune homme se présente au Sauveur, avec les plus louables qualités qu'on puisse désirer; il avait observé la loi dans un temps où les autres se croient en droit de la violer; sa vie était exemplaire dans un âge où les passions paraissent si ardentes; élevé au-dessus des préjugés de sa nation, il venait rendre hommage à Jésus-Christ; mais lorsqu'on lui parle d'un parfait dénûment, il s'en va tout triste, confus de ne pouvoir accorder dans son faible cœur l'amour des biens avec l'amour de Dieu; l'un détruit nécessairement l'autre, et c'est de là que la Sagesse incarnée disait que nul ne peut servir deux maîtres. Mais, pour aimer Dieu d'un amour si chaste, faut-il renoncer à la récompense qu'il a promise? Malheur à moi si seulement je le pensais, cette récompense n'étant que Dieu même. Récompense qui fut proposée à Abraham, après qu'il eut refusé, pour le prix de sa victoire, les dépouilles des rois qu'il avait vaincus : Je serai, lui dit Dieu, votre grande récompense, et vous devez m'aimer et me désirer en cette qualité, vous que j'ai choisi pour être le modèle et le père de tous les fidèles. Récompense que Moïse avait en vue lorsqu'il aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir des richesses de l'Egypte. Récompense que Dieu mettait toujours à la tête de ses ordonnances : Ecoutez, Israël, et observez avec soin ce que le Seigneur vous a commandé, afin que vous soyez heureux.

J'avoue que la loi ancienne n'a rien porté à la perfection ; mais la loi nouvelle qui nous a dit : soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, ne nous anime-t-elle pas par la couronne? Donnez-vous l'aumône? que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite, votre Père, qui qui voit ce est caché, vous en récompensera. Etes-vous pauvre de cœur? le royaume des cieux vous appartient. Avez-vous de la douceur? vous posséderez la terre. Pleurez-vous? vous serez consolés. Avez-vous faim et soif de la justice? vous serez rassasiés. Usez-vous de miséricorde? vous obtiendrez miséricorde. Votre cœur est-il pur? vous verrez Dieu, et vous serez appelés ses enfants si vous avez l'esprit pacifique. Vous charge-t-on d'opprobres à mon sujet, et dit-on de vous toute sorte de mal contre la vérité? réjouissez-vous et faites éclater votre joie, la récompense qui vous attend dans le ciel est grande. Priant de cette sorte, Notre Père, qui êtes dans le ciel, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté se fasse : c'est pour vous et non pas pour Dieu que vous faites des souhaits, et cette réflexion de saint Augustin, sur le psaume cinquante-troisième, n'était pas seulement un aliment délicat dont il nourrissait les catéchumènes, c'était encore une nourriture solide qu'il donnait aux parfaits. La gloire de Dieu et la félicité de l'homme s'unissent si étroitement, que Dieu cherche sa gloire dans la félicité de l'homme, et que l'homme rapporte sa félicité à la gloire de Dieu. Le Seigneur fait consister sa gloire à rendre l'homme heureux, et l'homme doit mettre sa gloire à espérer ce bonheur. La foi, l'espérance, la charité, vertus inséparables : ce n'est pas qu'on ne puisse faire des actes de l'une, sans faire des actes de l'autre ; mais qu'on puisse dans cette vie aimer Dieu sans espérer en lui, c'est un raffinement dont le démon s'est servi pour jouer la véritable piété. Si l'amour divin cessait d'être pur, dès là qu'il est excité par la récompense, que deviendraient ces paroles de saint Paul, dans son Epître aux Hébreux, chapitre onzième : Il faut que celui qui vient à Dieu croie qu'il y a un Dieu, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent? Il n'est pas libre d'aspirer à la récompense, qui est la félicité du ciel, ou de n'y aspirer pas ; et la foi qui est le fondement des choses qu'on doit espérer, imprime par anticipation dans l'âme l'idée des biens à venir. Il est de la charité parfaite de tout sacrifier à Dieu, biens, honneurs, plaisirs ; mais ce doit être pour obtenir par ce sacrifice, les richesses et les joies de l'éternité. La véritable charité sait que le péché déplaît à Dieu, qu'il le permet, et qu'en le permettant

il le condamne et le punit; elle entre dans les mêmes sentiments et fait servir à la justice ce qui avait servi à l'iniquité; instruite que dans l'enfer il se rencontre avec la peine des sens la peine du dam, qui consiste dans la privation de Dieu, elle ne se tient pas dans l'indifférence; et si elle désire d'être anathème, ce désir n'est que pour le temps, toujours saisie de crainte d'augmenter le nombre des réprouvés; sans sortir de la soumission qu'elle doit à Dieu, elle voudrait désarmer la justice pour exalter la miséricorde. Amour pur, s'il en fut jamais.

Qui oserait le soupçonner de cupidité, d'aveuglement et d'orgueil? Est-il sensuel cet amour? il n'a pour objet que Dieu, qui est la souveraine intelligence. Est-il aveugle? il ne s'attache qu'à Dieu qui est la première vérité. Est-il superbe? il s'humilie devant Dieu qui est le maître de tous les êtres, la règle de toutes les volontés, la source de tous les biens. L'amour pur n'arrête jamais ses regards sur ces fragiles objets que le monde corrompu estime sur la terre; mais il lui est impossible de ne pas les fixer sur les biens ineffables que Dieu prépare dans le ciel. L'âme véritablement chrétienne aime nécessairement sa béatitude, elle la veut, elle la demande, elle n'exclut pas les autres biens, mais elle ne les reçoit que par rapport au bien souverain. L'épouse du sacré Cantique dit qu'elle a recueilli sa myrrhe avec ses parfums, mangé le rayon avec son miel, et bu son vin avec son lait; et voici l'explication de saint Bernard : l'amour divin est le pain de l'âme, mais un pain qui se mange à la sueur du front; il faut pendant la vie dompter les révoltes du corps. C'est un vin, mais qui est mêlé avant la résurrection; le corps soupire dans la poussière du tombeau. Il n'y aura que dans le ciel, où l'âme n'ayant plus rien à désirer, se donnera tout à Dieu, sans retour sur elle-même, et le goûtant à longs traits, elle se rassasiera sans dégoût. Mangez de ce pain avant la mort, exhorte saint Bernard, buvez de ce vin, mais enivrez-vous après la résurrection, non pas de liqueurs, mais de Dieu même. Anticipons ce bonheur, semblables à ces épouses qui, étant éloignées de leurs époux, attendent d'un amour empressé son retour.

Quel empressement le roi-prophète n'en avait-il point? Il l'exprime par ces paroles : Le monde n'a plus de charmes qui me consolent, ni de misères qui m'attristent; il n'a rien qui touche mon cœur ni qui arrête mes larmes; je regarde de tous côtés, pour rencontrer celui que mon âme aime, et je me réponds à moi-même, où est votre Dieu? Les merveilles que je vois sont ses ouvrages, elles sont grandes, elles sont riches; mais elles n'approchent point des beautés qu'il renferme; je languis de tristesse, et me trouvant si loin de lui, il me semble que je suis loin de moi, tous les climats, sans ce cher objet, me sont barbares; je m'abandonne aux regrets, j'ai recours à la prière, en attendant que je puisse jouir de Dieu dans le séjour de la gloire. Telle doit être l'occupation d'une âme qui a un désir ardent d'être unie à Dieu; elle le cherche partout, elle l'invoque, elle le prie de la tirer à lui; elle pleure non-seulement durant la nuit, mais encore pendant le jour, dans la prospérité comme dans la disgrâce; elle est triste au milieu même de tout ce qui paraît agréable : et voilà ce que j'appelle amour souverain et supérieur à tout. Amour zélé et agissant partout : amour chaste et détaché de tout : amour sans réserve : amour sans faiblesse : amour sans intérêt. Préférence d'amour : ferveur d'amour : pureté d'amour. Sont-ce là les caractères du nôtre? Et si ce ne sont pas là ses qualités, que notre âme se trouble en elle-même, et qu'elle craigne qu'un abîme d'insensibilité n'attire un abîme de supplices.

Détournez, Seigneur, tant de malheurs en signalant votre miséricorde; je vous adresse mes vœux, vous êtes mon refuge, j'ai préféré tout à vous, faites que je vous préfère à tout. Le monde a eu toute mon activité, vous aurez toute ma ferveur; je ne chercherai qu'à vous plaire, je n'oublierai rien pour vous aimer; accordez-moi la grâce d'être fidèle à mes promesses et de commencer sur la terre ce que j'espère consommer dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

SUR L'AMOUR PROFANE.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor.*, *chap.* V).

Si l'homme était moins attaché aux sens, il ne serait pas nécessaire, après l'avoir affermi dans l'amour divin, de lui peindre l'amour profane pour lui en donner de l'horreur. Transporté en Dieu, pourrait-il ne pas se déprendre des créatures? mais tel est son malheur que ce qui le frappe le touche plus que ce qu'il est. Pétri de chair et de sang, il en fait toujours son idole. Si je n'ai pas le bonheur de le convertir, je suis dans l'obligation de le confondre; et ne lui est-il pas honteux de s'assujettir à une passion qui le réduit à la condition des brutes, le déprime même au-dessous d'elles? Passion si vive dans ses attaques, si étendue dans ses progrès, si funeste dans ses suites, si frivole dans ses promesses. Passion qui avant la saison flétrit la plus belle fleur de la jeunesse, précipite les jours d'une vieillesse infirme, ruine la réputation la mieux établie, détourne des plus louables entreprises. Il est des passions qui tiennent du sublime et qui peuvent devenir des vertus; c'est de là qu'on dit que l'ambition est le péché des anges, ce vice étant tout de l'esprit; mais la passion lubrique n'a de liaison qu'avec le crime; elle est même l'assemblage des plus énormes péchés; combien n'en avons-nous point d'exemples? Torrent impétueux qui ne saurait être arrêté que par une grâce toute singulière, selon la pensée de saint Augustin, dans son traité des Discordes. Adorable Sauveur, divin modèle de toute pureté, Dieu de Dieu, produit dans l'éternité d'un père vierge, et né dans

le sein d'une Vierge mère, nous vous la demandons cette grâce; vous vous êtes fait homme pour purifier les hommes, ne permettez pas qu'étant descendu sur la terre pour chasser l'esprit immonde il triomphe encore de notre faiblesse. Et si ma langue n'est pas assez pure pour obtenir ce divin secours, j'emploie l'organe d'un ange par l'intercession de la Reine des Vierges qui vous conçut dans son sein par la vertu du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

Le combat de la pureté et du vice qui lui est contraire ne pouvait être mieux représenté que par le portrait que saint Augustin en a laissé dans le livre huitième de ses Confessions, chapitre onzième. D'un côté les plaisirs accompagnés de leurs charmes, me tirant par cette robe de chair qui leur avait donné tant de prise sur moi, me disaient, quoique d'une voix déjà faible et mourante : Vous nous quittez. Mais croyez-vous pouvoir vous passer de nous ? De l'autre côté la continence avec un air caressant mais modeste, m'exhortait à ne plus différer d'aller à elle, et, m'encourageant par les exemples des âmes chastes, m'inspirait d'une voix capable de me mettre au-dessus de mes lâchetés et de mes faiblesses. Quoi! ne pourriez-vous pas ce qui est possible à tant d'autres avec la grâce du Seigneur? Il vous tend les bras, jetez-vous dans son sein, il vous recevra et vous guérira. A nous, comme à saint Augustin, ces deux voix se font entendre tour à tour, mais préférant le vice à la vertu, on se livre à une passion qui fait l'abomination de Dieu, la désolation de l'homme, la confusion du christianisme. Toutes les passions déréglées sont abominables à Dieu; mais de toutes les passions, quelle autre plus abominable à ses yeux que la passion sensuelle? Toutes les passions déréglées sont pernicieuses à l'homme; mais de toutes les passions quelle autre plus pernicieuse à ses intérêts que la passion sensuelle? Toutes les passions déréglées sont honteuses au christianisme; mais de toutes les passions, quelle autre plus honteuse à son esprit que la passion sensuelle? Abomination de Dieu; désolation de l'homme; confusion du christianisme; caractères de cette passion ; partage de mon discours. J'en parlerai d'une manière à ne pas blesser les oreilles chastes, mais d'un ton à ébranler les âmes incontinentes. J'ai besoin de toutes vos refléxions, il ne s'agit de rien moins que de chasser l'esprit immonde.

PREMIER POINT.

Les balances des hommes sont toujours trompeuses lorsqu'il s'agit de ce péché que saint Paul nous défend de nommer. A leurs yeux ce n'est qu'une simple faiblesse; mais aux yeux de Dieu c'est une injure atroce. A leurs yeux ce n'est qu'un tempérament de feu; mais aux yeux de Dieu, c'est un objet de haine. A leurs yeux c'est une faute pardonnable; mais aux yeux de Dieu, c'est une offense qu'il n'a jamais pardonnée. Outrage que Dieu reçoit de ce péché ; aversion que Dieu porte à ce péché ; vengeance que Dieu tire de ce péché. Quoi de plus propre pour nous marquer combien ce péché est abominable aux yeux de Dieu? Les sentiments de la religion sont si vifs dans le cœur de l'homme, qu'il en reçut les impressions avec la vie ; mais l'homme les oublia préférant la créature, à Dieu. Première source de l'idolâtrie, et de cette racine corrompue sont sortis tous les fruits d'abomination qui se perpétuent encore tous les jours. On en voit, et on n'en voit que trop, qui substituent à la majesté du Dieu incorruptible des êtres sujets à la corruption, servent la créature plutôt que le créateur, ont des passions ardentes les uns pour les autres, s'abandonnent aux convoitises de leur cœur, ayant les yeux pleins d'une méchanceté qui n'a point de fin, faisant leur joie d'un moment de plaisir, enfants de malédiction, sectaires de Balaam, tendant des piéges à l'innocence, attirant à soi par des amorces trompeuses les âmes légères et inconstantes. Ici c'est vanité, on désire attacher des esclaves à son char, là c'est intérêt, on veut avoir de quoi fournir à ses dépenses ; quelquefois c'est retour, on croirait être ingrat si on ne payait de grands services par ce qu'on a de plus cher; presque toujours c'est volupté, on cherche à satisfaire sa passion sous les noms de tendresse et d'amour. On ne dit plus à la pierre et au bois : Vous êtes mon père, je vous dois la vie ; mais on le dit à des créatures plus détestables, et on fait pour elles infiniment plus que les idolâtres n'ont jamais fait pour leurs dieux. On ne relève pas les anciens temples, mais on en élève de nouveaux; on ne dresse pas des autels, mais on dévoue des cœurs; on n'agit plus selon les monstrueux principes d'un culte superstitieux, mais on suit les mouvements aveugles d'une passion déréglée ; et comme si on appréhendait de perdre ses idoles de vue, on fait suer tous les arts pour en avoir de naturelles représentations, afin que l'idée en soit toujours présente. Portraits ou qu'on porte avec soi dans des boîtes de prix, ou qu'on place avec soin dans le plus bel endroit de l'appartement ; et souvent on leur donne de pieuses attitudes pour mieux se tromper soi-même.

Ames de chair et de sang, se plaint le prophète Ezéchiel, vous vous êtes fait des images de ce que vous aimez, et à quelles profanations ne vous êtes-vous point portées? l'encens que vous leur brûlez, les présents dont vous les comblez, sont assez inutiles, après le sacrifice que vous leur avez offert, vous sacrifiant vous-mêmes : *Quid hostiam tecum misces, quid victimam supplicaturus imponis*, reprochait saint Cyprien à ces lâches chrétiens que la crainte de la superstition faisait tomber dans l'apostasie; vous êtes leur victime, pouvez-vous trouver une hostie plus précieuse? *Ipse ad aras hostia, ipse victima venisti.* Victime et hostie que vous ne deviez qu'à Dieu, mais que vous lui avez ravies. Combien de sacrifices dans un seul? sacrifice de son esprit, on ne pense qu'aux créatures; sacrifice de sa liberté, on dépend de leur caprice, on est asservi à leur fantaisie; sacrifice de ses biens, on se ruine

pour elles; sacrifice de sa santé, on s'épuise pour elles; sacrifice de son salut, on le risque pour elles; sacrifice de son âme, on la perd pour elles : *Immolasti salutem tuam, fidem tuam;* embrasé de leurs feux, on ne brûle que pour elles : *Funestis illis ignibus concremasti.* Que voit-on en elles pour leur faire tant de sacrifices? quelques traits d'une beauté périssable? mais peut-être sont-elles sans agréments; quelque vivacité d'une conversation amusante? mais peut-être sont-elles sans esprit; quelque lueur d'un bien éblouissant? mais peut-être sont-elles sans fortune; quelque air de jeunesse? mais peut-être sont-elles sur le retour; et quand elles posséderaient toutes les perfections qu'on y souhaite, méritent-elles toutes les adorations qu'on leur rend? L'homme, par un tel dévouement, saurait-il marquer à Dieu un plus grand mépris, et Dieu, par un tel mépris, peut-il ne pas porter à l'homme une haine implacable? L'Écriture, tout expressive qu'elle est, n'a point de termes assez forts pour nous peindre cette haine; c'est une colère qui va jusqu'à la fureur; c'est une inimitié qui s'étend jusqu'à l'abomination; c'est un anathème dont on est revêtu comme d'un habit. Celui qui trouve ses délices parmi les enfants des hommes, lorsqu'ils sont innocents, s'éloigne d'eux aussitôt qu'ils deviennent impurs, il en détourne les yeux, il ne saurait plus les souffrir. La vue de Dieu fait tout le bonheur de l'homme; il voit Matthieu assis à un bureau de fermes, et de publicain il le change en apôtre; il regarde Pierre après sa défection, et il tire de ses yeux un torrent de larmes; comment l'enfant prodigue est-il rappelé à son devoir? par un tendre et obligeant regard; il reconnaît sa faute au moment que son père jette les yeux sur sa misère. Ainsi Agar favorisée de la vue de Dieu proche d'un puits appela ce lieu le puits par excellence de celui qui voit et qui vit, comme si elle eût voulu dire que, pour vivre à Dieu, il faut être vu de Dieu, et c'est encore ainsi que le Seigneur ayant aperçu la captivité de son peuple, forma la résolution de le mettre en liberté.

Aspect favorable refusé aux âmes sensuelles, selon cette menace du Saint-Esprit par la bouche du prophète Jérémie : Je leur tournerai le dos, je ne leur montrerai pas le visage. Lorsque le Fils de Dieu, peu de jours après sa naissance dans une crèche, quitta la Judée pour se retirer en Égypte, ce n'était pas faiblesse, c'était horreur, dit saint Pierre Chrysologue, sermon cinquante-troisième; il ne voulait pas demeurer dans une terre qu'Hérode infectait par ses désordres, et il n'y retourna qu'après la mort de ce prince incestueux, encore n'y demeura-t-il pas longtemps, une chair impure exhalant toujours après soi une odeur abominable et qui est comme éternelle. Le péché détache du Créateur, il attache à la créature, et celui du voluptueux, renfermant ces deux funestes qualités dans le plus haut degré de malice, il n'a jamais demeuré impuni; sa punition même a été plus sévère que celle des autres péchés. Entrerai-je dans le dénombrement de ses supplices? Les enfants des hommes corrompent leurs voies, ils forcent en quelque sorte la justice divine à faire périr le monde par le déluge; une corruption générale devait être expiée par une inondation universelle; inondation qu'on ne peut pas attribuer ou à l'intempérie de l'air, ou au dérèglement des saisons, ou à la disposition des anges. Moi-même, avait protesté le Seigneur, je m'en vais répandre les eaux sur la terre, pour faire mourir toute chair qui respire et qui est vivante. Touché de douleur il en avait averti le chaste Noé, lui commandant de construire une arche, pour y sauver les tristes débris du genre humain, qui devaient être les précieuses semences d'un nouveau monde; et, de peur qu'on ne s'imaginât qu'il agissait avec précipitation et sans connaissance, il y employa quarante jours. Il ajouta qu'il avait vu que la malice des hommes était extrême, et que toutes les pensées de leur cœur étaient en tous temps appliquées au mal. Pensées, non de surprise, mais de réflexion; pensées, non passagères, mais continuelles.

Un voleur ne dérobe pas toujours, il ne se porte souvent au larcin que lorsque la nécessité le presse; un joueur ne blasphème pas toujours, il ne jure que quand le jeu lui est contraire; un furieux ne s'emporte pas toujours, ce n'est souvent que dans l'ardeur d'une bile émue. Mais ces hommes de sensualité s'y abandonnaient sans relâche. Au défaut de l'action, ils s'occupaient de la pensée, et à la pensée ils unissaient le désir.

Le sommeil, qui devrait être la plus innocente partie de la vie, est criminel en eux; ce qu'on a entretenu pendant le jour se présente durant la nuit, on se réveille pour mieux l'imprimer, et l'on se rendort pour le goûter encore mieux. Le démon applique les premières couleurs, et le consentement y met les derniers traits. L'imagination commence, la volonté finit; et où tout est charnel le Saint-Esprit pourrait-il y demeurer? il se retire, les châtiments se succèdent. Déluge d'eau, mais encore déluge de feu pour châtier le même crime. Le cri de Sodome et de Gomorrhe s'augmente de plus en plus; les œuvres répondent au cri, la punition suit les œuvres. Le soleil commençait à paraître, lorsqu'au lieu de cette douce chaleur qui accompagne ses premiers rayons l'air s'embrasa de flammes qui tombèrent sur ces exécrables contrées; le Jourdain roula des feux avec ses eaux, et le pays d'alentour devint en un moment un épouvantable brasier. On brûle dans les jardins comme dans les maisons, à la campagne comme à la ville; où est l'air, où est la terre, on n'aperçoit que des tisons enflammés qui s'élancent de toutes parts. Le père voit consumer son fils, et le fils voit consumer son père; la mère croit embrasser sa fille et n'embrasse qu'un charbon ardent; l'époux veut retirer de l'embrasement son épouse, et il périt avec elle; l'un cherche à éteindre de son lit le feu

dont il est dévoré lui-même; l'autre est réduit en cendres, au moment qu'il s'efforce de se dérober à l'incendie. Châtiment terrible! mais Dieu qui le décerne est le même qui l'exécute. Le Seigneur, dit l'Ecriture, fit tomber sur Sodome et Gomorrhe une pluie de soufre et de feu. Exemple parlant pour les siècles à venir; faible crayon des feux éternels; juste proportion entre le péché et la peine. Ces voluptueux avaient allumé dans leur cœur cette flamme noire, qui, selon l'apôtre saint Jacques, embrase la concupiscence, et le feu du ciel se joint à celui de l'enfer, pour les brûler dès cette vie et les consumer éternellement dans l'autre.

Que dirai-je des fléaux qui désolèrent l'Arabie Pétrée, pour punir le rapt qu'Abimelech avait fait de la femme d'Abraham, sans l'avoir pourtant offensée, ni dans son honheur, ni dans sa personne. Quels malheurs Sichem n'attira-t-il pas sur tout son peuple, en punition de l'amour violent qu'il conçut pour Dina, qu'une vaine curiosité avait présentée à ses yeux? Les enfants de Jacob, frères de cette fille, n'entrèrent-ils pas dans la ville l'épée à la main, tuèrent le roi et le prince son fils, mirent à mort tous les habitants, ruinèrent tout ce qui était dans les maisons et dans les champs, pillèrent ce qu'il y avait de meilleur, emmenèrent captifs les femmes avec les petits enfants? Je lis dans le livre des Juges plus de soixante mille hommes massacrés pour venger l'insulte que des enfants de Bélial avaient faite à la femme d'un lévite dans Gabaa de Benjamin. Abner est repris du même vice, et pour en marquer son ressentiment, quoiqu'il soit coupable, il soulève les tribus d'Israël, qui reconnaissaient encore Isboseth pour souverain; l'un et l'autre perdent la vie avec le royaume. Je passe d'histoires en histoires: combien de monarchies détruites par l'incontinence de leurs monarques? Où est l'état des Assyriens? n'a-t-il pas fini en Sardanapale, prince licencieux, s'il en fut jamais? Qu'est devenue la gloire des Chaldéens? n'est-elle pas tombée avec Balthazar qui ne se plaisait qu'avec des femmes? Le sceptre des Mèdes fut enlevé à Darius; il n'avait d'application qu'à ses plaisirs; l'empire des Grecs se voit divisé en factions par la mollesse et la lubricité d'une Cléopâtre, qu'on pourrait prendre pour une courtisane publique, si elle n'était pas née princesse; et les Romains, qui s'étaient rendus maîtres de l'univers, autant par leur continence que par leur valeur, cessèrent d'être vainqueurs aussitôt qu'ils commencèrent à devenir sensuels. Ces punitions touchent-elles peu étant trop générales? en voici de plus particulières. Jacob au lit de la mort fait approcher ses enfants, et avant que de mourir il leur annonce ce qui doit leur arriver; il commence par Ruben, et se souvenant de son incontinence, il est contraint de le condamner au lieu de le bénir. Ruben, vous êtes devenu la principale cause de ma douleur: vous étiez le principe de ma puissance, selon que lit l'hébreu, ou selon les Septante, le chef de mes enfants; vous deviez être le plus favorisé dans les dons, et le plus grand en autorité et en commandement; mais à cause de l'outrage que vous m'avez fait par vos incestes avec Bala, votre droit d'aînesse sera transféré à Joseph; le sacerdoce que vous auriez dû avoir sera donné à Lévi, et le royaume à Juda; vous avez suivi votre mauvais penchant, comme l'eau qui s'écoule çà et là; puissiez-vous ne point croître. Les personnes volages, légères, égarées dans leurs pensées, dans leurs actions et dans leurs désirs, ne sauraient que s'affaiblir, ce qui n'est que trop vrai à la lettre, la tribu de Ruben n'ayant point crû en nombre. Je pourrais parler d'Amnon: ne fut-il pas poignardé par ordre d'Absalon, comme pour laver dans son sang la tache qu'il avait faite à Thamar? fureur dont la justice divine se servait pour exercer ses vengeances. Les livres sont pleins de semblables exemples, et après ce que le Saint-Esprit en a dit et ce que les fidèles historiens en ont écrit, osera-t-on dire encore que Dieu, naturellement bon, sait compatir à la fragilité humaine, et que nous ayant composés de chair et d'os, il est toujours prêt à excuser les malheureuses inclinations de la nature corrompue? le monde en juge ainsi, mais les voies de Dieu ne sont pas les voies du monde. On les comprendra un jour, ces malheurs qu'entraîne après soi ce péché; mais faut-il qu'on ne les comprenne que quand on sera surpris du cruel désespoir de ne pouvoir plus les réparer? Il en est de cette passion comme de la femme dont a parlé le Sage; les commencements en paraissent agréables, mais les suites en sont affreuses; les apparences en sont belles, mais le terme en est amer. Quels trésors de colère ne s'amasse-t-on pas? quels orages ne s'attire-t-on point? Que personne ne vous séduise, dit saint Paul, dans son Epître aux Ephésiens, chapitre cinquième; les discours qu'on se tient sur cet article, pour se pardonner ce qui est moins pardonnable, ou qu'on tient aux autres, pour les faire donner dans le piége, sont du nombre de ceux qui attirent la colère de Dieu sur les incrédules.

Remarquez avec saint Thomas sur cet endroit, que l'Apôtre n'exhorte jamais avec plus de force à éviter la séduction que dans ces rencontres, l'homme n'étant que trop ingénieux à trouver ici des prétextes; porté au plaisir, mais enflé d'orgueil, il ne travaille à rien tant qu'à les unir ensemble. Le plaisir s'offre, il l'embrasse, sans vouloir pourtant renoncer à son orgueil; mais désespérant de rendre innocent ce qui est criminel, il tâche de le faire passer pour permis. C'est dans cette vue que les païens de l'antiquité ont fait des dieux de tous les vices, et en partie de celui-ci pour y accoutumer peu à peu et en diminuer l'horreur que la nature même en imprime; témoin ce jeune débauché dont parle saint Augustin dans le premier livre de ses Confessions, chapitre seizième, qui s'excitait à contenter sa passion par l'exemple de Jupiter et par la vue d'un tableau où ce dieu, sous la figure d'une

pluie d'or qu'il faisait tomber dans le sein de Danaé, trouva moyen de la suprendre.

Nous ne sommes plus dans des siècles aussi grossiers, mais devenus plus délicats, est-on moins corrompu? On se fait un divertissement et un jeu d'un crime de cette conséquence; on se plaît dans les livres qui en parlent, on les dévore avec tout l'empressement d'une avide curiosité; on aime à se faire conter une intrigue qui se sera passée, on veut en savoir jusqu'aux moindres circonstances, et lorsqu'on les conte, on affecte certains airs qui, loin d'arrêter la licence, ne servent qu'à la rendre encore plus hardie. On ne cherche, dit-on, qu'un commerce agréable, ne faisant pas réflexion que c'est un puissant attrait aux plus funestes attachements, et que ce qu'on appelle société d'esprits et de cœurs est le poison le plus subtil et le plus présent pour les infecter et pour les corrompre. De là, ces visites assidues, ces billets tendres, ces lettres passionnées, que saint Jérôme regardait comme les derniers indices d'une chasteté mourante; de là, ces entretiens secrets et familiers qui portent à une âme de si funestes atteintes. Crime abominable aux yeux de Dieu, crime pernicieux aux intérêts de l'homme.

Abomination de Dieu. Désolation de l'homme. Appliquez-vous à cette seconde réflexion de mon discours, elle vous touche encore de plus près.

SECOND POINT.

Si le péché ne nous paraît plus ou moins énorme qu'autant qu'il nous est plus ou moins funeste, quelle horreur l'homme ne doit-il pas concevoir de la passion sensuelle? Elle l'aveugle, elle le trouble, elle le discrédite. Aveuglement d'esprit, agitation de cœur, perte de réputation, esprit perverti, cœur agité, réputation perdue. Tout pécheur est aveugle, mais telle est la malignité du péché dont je parle, qu'il épaissit l'âme qui lui est asservie; qu'est-ce à dire épaissir? C'est, répond Origène, de spirituelle qu'elle est, la rendre toute matérielle. Le feu tombe et le soleil se cache, quel est ce feu? c'est celui de la volupté; quel est ce soleil? ce n'est pas celui que nous partageons avec les brutes; mais c'est la raison qui nous élève jusqu'aux anges, et je vous demande, est-on capable de raisonner au milieu de ces transports qui surprennent, saisissent l'esprit, l'occupent tout entier. Un cœur qui court à bride abattue, pour ainsi dire, après tout ce qui flatte les sens, peut-il avoir quelque pensée conforme à l'excellence de son être? Du fond de la cupidité s'exhalent des vapeurs qui offusquent tellement l'esprit, qu'on ne saurait plus faire aucun retour judicieux sur soi-même; la raison et la passion sont comme deux ennemis qui combattent pour l'empire; quand l'une commande, l'autre obéit, il n'y a point de milieu; et lorsque la passion prend l'ascendant, il faut de nécessité que la raison succombe. Plus de liberté d'esprit pour songer à l'avenir, pour régler le présent, pour peser les conséquences; nul discernement du bien et du mal; on ne connaît d'autre bien et d'autre mal que la jouissance ou la privation de ce qu'on aime; on se sert même de la misère publique pour sacrifier de misérables victimes; le secours qu'on leur donne est un piége qu'on leur tend, elles succombent à la tentation, elles se précipitent dans l'abîme, et on s'y précipite avec elles. De là, mariages sans fidélité, tribunaux sans droiture, affaires sans conduite; en faut-il des exemples? La femme de Putiphar sollicite Joseph et le presse de consentir à son infâme désir, malgré ce qu'elle doit à son mari; mais s'il en est encore qui parlent comme cette femme, il en est peu qui résistent comme Joseph. Deux juges en Israël doivent rendre la justice, ils n'oublient rien pour corrompre l'innocence; mais s'il en est encore qui perdent le sens comme eux et détournent les yeux pour ne point voir le ciel, il en est peu, qui, comme la chaste Suzanne, préfèrent la perte de la vie à la perte de la pudeur. Holopherne, général de l'armée des Assyriens, se laisse prendre par les yeux, il n'est pas sur ses gardes; mais s'il en est encore qui, comme lui, donnent plus à leur plaisir qu'à leur devoir, il en est peu qui, comme Judith, conservent leur pureté dans le danger de la perdre.

On ruine sa famille pour enrichir son idole; on vend la justice pour lui plaire, et pour la cultiver tout n'est-il pas négligé? Emplois, on ne s'en occupe plus; parents, on ne les respecte plus; sacrements, on ne s'en approche plus; amis, on ne les écoute plus; remontrances, on n'en profite plus; humanité, on ne la connaît plus. Hélas! traitera-t-on les autres comme des hommes pendant qu'on se traite soi-même comme une bête; on n'est pas tel par sa naissance, mais on se fait tel par son péché. Je respecte les rois, je veux épargner David. Les rois doivent protéger l'innocence, et ce prince enlève Bethsabée; les rois doivent reconnaître les services, et ce prince fait périr Urie. Les rois doivent édifier leurs sujets, et ce prince scandalise son peuple; il est même si aveugle, qu'il prononce son arrêt sans le savoir, et il faut que le prophète Nathan lui fasse l'application d'une parabole dont il voudrait bien se dispenser. Vous êtes cet homme qui avez commis ces excès; vous les avez commis, et vous avez pu les commettre, vous que le Seigneur avait comblé de faveurs si singulières; vous n'étiez que berger, il vous a fait roi; vous aviez des ennemis, il les a dissipés; votre couronne était chancelante, ne l'a-t-il pas affermie? Est-ce trop peu que tant de bienfaits? il était prêt à en ajouter d'autres beaucoup plus grands et plus précieux; néanmoins vous avez oublié votre Dieu, vous vous êtes oublié vous-même; pourquoi? pour une vaine satisfaction qui passe, pour un faux plaisir qui éblouit, pour une faible créature qui amuse, pour une malheureuse passion qui enchante. Dérangement de raison plus pitoyable encore dans le fils que dans le père. Salomon, le miracle de son siècle et l'étonnement des siècles à venir, Salomon, si favorisé de Dieu et si res-

pecté des hommes; Salomon, si profond dans ses lumières et si vaste dans ses connaissances; Salomon, à qui tous les secrets de la nature ont été si abondamment découverts; Salomon, qui a pénétré toutes les propriétés des plantes depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; Salomon, si sage, est devenu si peu sensé, que jamais prince n'a donné à la passion plus que lui; non content de cultiver ses maîtresses, il a encore adopté leurs idoles, il leur a élevé des temples, il a fait fumer l'encens sur leurs autels; étrange égarement, épouvantable dépravation!

Le trait de l'incontinence à l'impiété n'est pas immense, et quand on s'est hasardé à franchir les barrières que la nature opposait à l'impureté, on ne tarde pas à faire naufrage en ce qui regarde la foi. Commence-t-on d'entrer dans cette voie ténébreuse où chaque démarche est un égarement, la religion se présente avec un front majestueux et sévère; si elle n'arrête pas tout à coup, elle excite du moins quelque légère émotion; mais voulant se calmer sur ses désordres, on rejette tout ce qui pourrait troubler, et se trouvant dans une espèce d'impuissance de croire et de se satisfaire, l'attachement à son plaisir étant contredit sans cesse par la vue d'un Dieu, on prend le parti de renoncer à la créance de l'un pour se maintenir dans la possession de l'autre; on se prémunit contre tout ce qu'on peut dire, on fait l'esprit fort, on se pique de raisonner sur tout ce qu'il y a de mieux établi. Vérités importantes, après avoir été l'objet des raisonnements profanes, vous ne passez plus que pour de pieuses conjectures ou pour des opinions humaines. Si l'on pouvait du moins jouir tranquillement de ses plaisirs et trouver dans le crime le repos qu'on y cherche, les douceurs de la volupté compenseraient peut-être la fureur de la passion; mais il n'y a point de paix pour une âme voluptueuse.

On a beau appeler de cette sentence, c'est Dieu qui l'a prononcée, il faut en subir toute la rigueur: le crime toujours présent, le passé odieux, l'avenir plus redoutable encore, la conscience de jour en jour plus troublée, le juge plus proche, la mort menaçant à tout moment, le plaisir tourné en supplice, la crainte d'être surpris, la honte d'être découvert. Que ceux-là parlent qui l'ont éprouvé et à qui il est aussi dur de souffrir les reproches qu'ils se font à eux-mêmes, qu'il leur est possible de ne pas les entendre. Quelle triste expérience David n'a-t-il point faite? Il était roi, qu'avait-il à craindre? il était belliqueux, qui eût osé lui résister? il était vainqueur, tout se soumettait à ses lois; cependant quelle est sa contenance à ce mot de Bethsabée: J'ai conçu. Il s'effraie, s'alarme, se confond. Voyons avec saint Chrysostome si nous ne pourrons point le rassurer. Prince, qu'est-ce qui vous trouble? Vous êtes accompagné de vos courtisans, tous vous aiment; vos gardes veillent à votre défense, ils ne portent pas inutilement l'épée. Je possède ces avantages, il est vrai, mais j'ai une conscience qui me reproche mon péché; elle découvre ce que je voudrais cacher, elle trahit mon secret, elle m'accable par ses remords. Témoin irréprochable, mais importun, romprez-vous toujours mes mesures? rendrez-vous vaines mes précautions? que dirai-je à Urie? de quoi lui parlerai-je à son retour? lui demanderai-je des nouvelles de l'armée? on pourra lui apprendre d'autres nouvelles. Le ferai-je servir comme on me sert? ne soupçonnera-t-il point du mystère? quelle épine meurtrière me déchire? quel ver rongeur me dévore?

On ne peut pas informer contre moi, les juges n'ont d'autorité qu'autant que je leur en donne; mais Dieu élève dans mon cœur un tribunal qui me condamne à la ville et à la campagne, à la table et au conseil, au lit et au jeu, je le porte partout. Bethsabée, pourquoi vous mettiez-vous dans le bain? Pourquoi moi-même paraissais-je sur la terrasse? J'ai vu, j'ai péri. Mon devoir m'appelait à la tête de mes troupes, et mon oisiveté m'a retenu dans la mollesse de mon palais; la perte d'une bataille m'eût coûté moins que la délectation d'un objet; quelque terribles que fussent mes ennemis, ma cupidité a été encore plus funeste; je ne cherchais qu'un délassement d'esprit, et j'ai trouvé un engagement de cœur; je n'en accuse pas la femme, elle n'y entendait pas finesse.

Vains artifices employés à relever une beauté pernicieuse, détestable ambition d'avoir des adorateurs, au préjudice du souverain Maître, à qui seul tout le culte et tout l'hommage appartiennent, douceurs vraies ou fausses témoignées, dont on entretient les criminelles espérances pour être un jour responsables de ses iniquités les plus secrètes; habillements immodestes, que ni la coutume, ni la mode n'établiront jamais, ne pouvant prescrire contre le droit divin, vous lui étiez inconnus, et je n'étais pas d'un caractère qui l'obligeât de s'épuiser, de s'endetter, de se ruiner pour moi; je n'avais besoin de rien, et souverain d'un grand empire, cherchais-je à commander chez elle en maître, à y ordonner de tout? C'est moi qui ai fait les avances; c'est moi qui l'ai flattée d'entretenir son luxe, de l'élever aux grandeurs, de disposer des grâces, de partager l'autorité avec moi, d'attacher mes courtisans à sa fortune; c'est moi qui l'ai malicieusement éblouie du titre fastueux de maîtresse du roi, et pour vaincre ses répugnances, je me suis montré amant prodigue et prodigue jusqu'à l'extravagance; j'ai commis le crime, j'en porte la peine; inquiétudes accablantes! inquiétudes encore plus fatales! Balthazar était à table avec ses femmes, et ajoutait l'impiété à la débauche, lorsqu'il aperçut comme une main qui, naissant de la muraille, écrivait des caractères inconnus. A un spectacle si nouveau, la tristesse succède à la joie; le prince change de visage, le sang se glace dans ses veines; il s'écrie: J'ai vu une main; est-ce un sujet de trouble? que peut faire une main à un roi puissant, qui est au milieu de ses Etats et dans la capitale de son royaume? s'il disait

qu'il a vu un géant redoutable et armé de toutes pièces lui faire des menaces, lever le bras pour lui porter le coup, il serait peut-être excusable dans sa frayeur, son épouvante pourrait être juste ; mais une main, l'ombre même d'une main, qui n'a entre ses doigts qu'une plume ! Il y a du mystère dans cette rencontre, dit saint Chrysostome, le voici. Balthazar se persuade que cette apparence de main écrit un arrêt de mort, il est vrai ; arrêt que sa conscience lui dicte au fond du cœur. Voulez-vous tranquilliser ce prince ? ôtez-lui ses crimes ; mais pendant que ses voies seront impures, son âme ne sera jamais paisible.

Que si, à force de se corrompre, on parvient à ce calme terrible où la conscience n'agite plus, que d'agitations du côté de ses amours ! soit qu'on les considère dans leur naissance, soit qu'on les suive dans leurs progrès, soit qu'on les examine dans leurs issues. Tout se passe en craintes, en soupçons, en défiances. Ici mesures à prendre, là occasions à ménager ; ici obstacles à vaincre, là contretemps à prévenir; ici vigilance à tromper, là frayeurs d'être dénoncé, le monde, tout méchant qu'il est, ne pouvant souffrir le vice ; ici caprices à essuyer, là bizarreries à dissimuler. On aime, est-on sûr qu'on est aimé ? ou si on plaît, plaira-t-on toujours ? peut-on compter sur la parole que se donnent mutuellement des créatures volages et inconstantes, des créatures que l'intérêt engage et que la passion domine ? Combien de dissimulations, de ruses, d'artifices, de tromperies ? n'est-on point sacrifié à un rival ? ne porte-t-on point à d'autres les frais et la dépense qu'on fait pour retenir un amant ? et à des protestations feintes ne voit-on pas succéder des railleries piquantes ? on voudrait s'en venger, mais on appréhende l'éclat ; on est malheureusement réduit à renfermer dans soi-même ses dépits et ses fureurs ; on languit, on se dessèche, on se mine, souvent même on se désespère. Où sont les douceurs qu'on s'était promises ? Que est-ce que Samson ne se promettait pas dans son inclination pour Dalila ? il se flattait de passer doucement ses jours avec elle, de goûter ce qu'il y a de félicité dans le commerce de la vie : cependant que trouva-t-il ? la révélation d'un secret de la dernière conséquence, la désolation de sa famille, la ruine de son peuple, la perte de sa liberté, la destruction de sa vie, ayant ébranlé dans son ressentiment la colonne où il était attaché, et s'étant enseveli sous sa chute. Que lui servit alors cette réputation de valeur qui le couvrait de toutes parts ? Il tomba dans un extrême mépris : il avait vaincu les Philistins, mais il s'était laissé vaincre par une femme ; il était Nazaréen, mais il en avilissait la gloire.

Un ancien disait que l'Auteur de la nature avait tellement partagé les biens, qu'il avait donné la volupté aux bêtes, et les honneurs aux hommes; prérogatives qu'ils devaient conserver avec soin et regarder comme leur apanage. Mais que ceux-là y pensent peu, qui s'asservissent à la passion impure ; passion la plus honteuse de toutes et inséparable de l'opprobre et de la confusion, dans la pensée du Sage, chapitre sixième de ses Proverbes : espèce d'ivresse qui fait oublier tout ce qu'on est et tout ce qu'on doit. Un magistrat n'a plus d'égards au rang où il est élevé et à la justice dont il est redevable ; il ne se conduit plus que par la créature qui le gouverne. Un ministre du Seigneur ne pense plus à son caractère, il en trahit la dignité, il se dégrade lui-même ; semblable à Samson dans le camp d'Israël, pendant le jour, et dans le sein de la Philistine, pendant la nuit ; prodige de valeur, quand le soleil éclairait ses victoires ; plus faible qu'un autre homme, dès que les ténèbres pouvaient cacher sa honte ; appliqué à son devoir en public, attaché à son plaisir en secret ; terreur et jouet tout à la fois : une femme ne se souvient plus qu'elle doit faire la gloire de son époux, et un homme oublie qu'il doit être la consolation de sa femme : l'un aime par obstination ce qui souvent n'est point aimable, et ne peut aimer par raison ce qui mérite tout son amour; l'autre fait le sujet de son aversion de ce qui devrait être l'objet de sa tendresse, et adore avec opiniâtreté ce qu'il devrait traiter avec rigueur : on se dégoûte de ce qui est permis, et on se plaît à ce qui est défendu; on donne la scène, et les plus essentiels devoirs sont représentés comme une espèce de tyrannie dont il faut s'affranchir par son savoir-faire.

Une jeune personne ruine sa fortune par les mêmes voies qu'elle s'imagine pouvoir contribuer à son établissement, et si elle était encore capable de réflexion, je lui dirais ce que saint Jérôme disait en une occasion pareille. Celui qui vous proteste amitié est sincère ou il ne l'est pas ; s'il en use de mauvaise foi, il faut avoir perdu tout sentiment d'honneur, lorsqu'on répond à ses caresses, et que saurait-on attendre que d'en être la dupe ? Que s'il a bonne intention, plus on est réservé, plus on paraît estimable. Un bien qu'on possède avec peine a son prix; mais si on en jouit sans répugnance, il ne produit que du dégoût; que si la passion aveugle, pour ne pas blâmer le trop de complaisance qu'on trouve dans une recherche, ce n'est dans la suite que matière de jalousie, que semence de divorce, et telle est la bizarrerie de l'homme, ou plutôt sa délicatesse. Adam goûte du fruit qu'Ève lui présente ; mais lorsque Dieu lui demande pourquoi il en a mangé, comment est-ce qu'il la traite ? Il l'abandonne à tout son malheur, prenant peu d'intérêt à ce qu'elle deviendra, pourvu qu'il ne soit pas puni avec elle. Thamar se défend contre les empressements d'Ammon : mais enfin ayant succombé, plus il lui avait témoigné d'amour, plus il lui marque d'aversion ; il en vient même jusqu'à commander à ses gens de la chasser honteusement comme une infâme. Jésabel se pare pour attirer l'estime ou du moins la compassion de Jéhu ; il ordonne de la jeter par la fenêtre : voilà une femme bien récompensée de ses

soins; mais elle n a que ce qu'elle mérite. Plût à Dieu que les exemples en fussent moins fréquents; mais hélas! il en arrive encore tous les jours de plus tragiques.

Comment ce péché ne serait-il pas odieux à ses spectateurs ou à ses témoins, il est si confusible à son auteur et à ses complices? On ne saurait se résoudre à s'en accuser, tant il charge de honte; on le déguise, on le diminue, en l'enveloppe, et presque jamais on ne s'en confesse pleinement; comme tout y entre, pensées, gestes, désirs, paroles, actions, regards, il est presque impossible que le ministre de la pénitence en puisse bien concevoir l'espèce, l'énormité, les circonstances. On le déclare comme un seul péché, et il les renferme tous: vengeances, discordes, médisances, calomnies, mensonges, parjures, injustices, trahisons, impiétés, sacriléges, prodigalités, larcins et tant d'autres que je passe de peur que l'imagination n'en soit infectée. L'aurait-on cru, si la Providence n'avait fait éclater de nos jours ce que la postérité ne pourra lire sans frémir? Je ne parle pas de ces maladies honteuses, qui en sont ordinairement inséparables. Maladies qui altèrent la masse du sang par un venin contagieux, ruinent la bonté du tempérament par une entière défaillance, démembrent les parties du corps par une corruption générale. On ne remarque plus sur le visage que quelques traits de la majesté de Dieu; tout change, tout se ternit, tout se défigure. Est-il rien de plus abominable, de plus pernicieux, de plus honteux? Abomination de Dieu; désolation de l'homme; confusion du christianisme. Encore un moment de réflexion, je finis ce discours.

TROISIÈME POINT.

La pureté fait tant d'honneur à la religion, que dans la pensée de Tertullien, de S. Athanase, de S. Ambroise, de S. Bernard, elle est la beauté de l'épouse, l'ornement des corps, un trésor inépuisable, une couronne toujours brillante, la fleur de l'Eglise, l'âme, pour ainsi dire, de toutes les vertus; elle naît dans l'innocence, elle vit dans la sainteté, elle croît par l'humilité, elle se nourrit par l'abstinence. Les païens ont eu leurs vestales, et quels priviléges ne leur accordaient-ils pas? Les faisceaux des consuls s'abattaient en leur présence, et le triomphe des conquérants était suspendu à leur rencontre. Mais, reprend saint Chrysostome, si la pureté se rendait si respectable, combien l'incontinence devient-elle confusible? C'est l'opprobre du christianisme. Elle viole la sainteté de ses temples; elle rompt le sceau de ses alliances; elle asservit la liberté de ses enfants. Le monde a été créé pour être le séjour de l'homme, et l'homme a été formé pour devenir le temple de Dieu. Nous ne sommes point à nous-mêmes, nous sommes au Seigneur pour porter sa gloire dans nos corps; et n'a-t-il pas dit lui-même: J'habiterai au milieu d'eux, j'irai et je viendrai parmi eux; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. Vérité de foi, heureux qui en est persuadé et qui se conduit selon sa persuasion; mais malheureux qui se comporte comme si ce n'était qu'un vain discours et une métaphore outrée.

Profaner le temple de Dieu, c est vouloir se perdre sans ressource; temple dont la main d'un Dieu est l'architecte; quelle gloire! Temple dont le sang d'un Dieu est le Rédempteur; quel prix! Temple dont l'esprit d'un Dieu est le Sanctificateur; quel avantage! Les premiers chrétiens n'y pensaient jamais sans fermer leurs yeux, non-seulement aux objets criminels, mais encore aux beautés innocentes. Quelle application à se priver de tout ce qui flatte les sens, pour ne chercher que ce qui leur est contraire! toutes leurs facultés étaient occupées de Dieu, ses perfections infinies empêchaient leur esprit d'avoir d'autres pensées; leur volonté ne pouvait se déprendre d'un être si parfait, elle y trouvait tout ce qui est aimable; leur mémoire n'était remplie que de son souvenir; et ils ne s'employaient qu'à l'art de lui plaire. Que dirai-je de ces saintes colères qu'ils exerçaient contre eux-mêmes, de ces soupirs salutaires qu'ils poussaient incessamment, et de ces déplaisirs mortels dont ils étaient pénétrés jusqu'au fond du cœur, lorsqu'ils avaient blessé leur pureté par quelque faute, quoiqu'elle fût légère? De quels troubles n'étaient-ils point agités? Quelles douleurs ne leur causait point le souvenir d'une seule défection? Rien ne pouvait les consoler que la pénitence, et la plus rigoureuse leur paraissait trop douce. Ils comptaient pour rien ces jeûnes excessifs qu'ils observaient avec tant d'exactitude; ils ne prenaient précisément de nourriture que ce qu'il en fallait pour ne pas mourir.

Si après avoir paru sous la cendre et le cilice à la porte des églises, pendant plusieurs années, demandant avec des gémissements continuels le pardon d'un péché déjà effacé par leurs larmes, il arrivait qu'on leur accordât cette indulgence, ils la regardaient comme une grâce dont ils se croyaient indignes, et pour n'être pas obligés de pleurer une seconde chute, ils fuyaient jusqu'aux moindres occasions. Engagés à converser dans le monde par la nécessité de leur condition, ils se souvenaient toujours qu'ils y portaient un corps, un esprit, un cœur consacrés à Dieu par leur baptême. Souvenir précieux que nous conservons peu, ne revenant jamais des conversations du siècle qu'avec un cœur infecté de sa corruption, un esprit obscurci de ses ténèbres, les sens enchantés de ses pompes, la foi affaiblie par ses maximes, la pureté ternie par ses illusions, nous livrant à l'incontinence par toutes les voies qui peuvent lui donner entrée. Ne savez-vous pas que vos membres sont les membres de Jésus-Christ, écrivait saint Paul aux Corinthiens, dans la première épître, chapitre sixième? Me servirai-je des membres de Jésus-Christ pour en faire les membres d'une prostituée? Dieu m'en préserve; c'est pourtant l'attentat qui se commet si souvent. On arrache à Jésus-Christ ses yeux chastes pour lui donner des yeux impudiques; on lui ar-

rache sa langue si pure pour lui donner une langue profane ; on lui arrache ses mains innocentes pour lui donner des mains criminelles ; on lui ôte, autant qu'il est en soi, son corps sacré, formé du plus pur sang de la sainte Vierge, par la vertu du Saint-Esprit, pour lui donner un corps infâme qui semble n'être formé par un art lascif que pour servir à l'impudicité, disait Tertullien dans le chapitre quinzième de son Apologétique.

Jésus-Christ peut dire aussi véritablement dans le baptême d'un chrétien : Ceci est mon corps, quoique mystique et par adoption, que dans le sacrement de l'autel, ceci est mon corps, par transsubstantiation. Ainsi celui-là arrache des membres à Jésus-Christ, qui se livre à la passion voluptueuse ; il pèche contre son corps, et ce péché retombe sur le Fils de Dieu qui en est le chef, péché dont il n'a pas permis à la calomnie de l'accuser. Les pharisiens pendant sa vie lui imposèrent plusieurs crimes, les bourreaux à sa mort le chargèrent d'injures et d'opprobres ; mais ni les accusations des pharisiens, ni les insultes des bourreaux ne touchèrent point à une vertu qui lui était si sensible. Il a souffert qu'on ait douté de sa divinité ; qu'on ait dit de lui qu'il chassait les démons au nom du démon même, et non par la puissance divine ; qu'on l'ait fait passer pour un homme de bonne chère, pour un possédé, pour un blasphémateur, pour un samaritain, c'est-à-dire pour un ennemi de la religion ; et qu'on l'ait appelé perturbateur du repos public ; mais jamais il n'a souffert qu'on le traitât d'impur. C'est pourtant le reproche dont on le couvre, faisant juger du chef par les membres : n'est-ce pas rompre le sceau de ses alliances ? Saint Paul écrivant aux Ephésiens, chapitre premier, leur dit qu'ayant cru à l'Evangile, ils avaient été marqués comme d'un sceau de l'Esprit-Saint, qui était promis ; Esprit-Saint qui met Dieu en possession de l'homme durant cette vie, et qui doit mettre l'homme en possession de Dieu dans la vie future. Comment se forme le sceau ? c'est par l'impression du cachet, dont la cire ou le plomb, le cuivre ou les autres matières reçoivent l'image et le caractère, par l'application qui s'en fait ; c'est ainsi que Dieu nous scelle, pour faire revivre en nous son image que le péché avait effacée, selon la réflexion de saint Chrysostome, dans son homélie quarante-cinquième sur l'Evangile de saint Jean.

Nous avions reçu par la création l'image de Dieu comme souverain, par l'empire universel qu'il donna au premier homme ; et comme saint, par la justice originelle qu'il lui communiqua : mais hélas ! ces éclatantes impressions furent effacées ou flétries par le péché, il fallait en réparer l'empreinte. Qu'est-il arrivé ? Le Saint-Esprit s'est appliqué sur nous comme un sceau qui serait feu et cachet tout ensemble ; comme feu il ramollirait la cire et préparerait le sujet à son action ; et comme cachet, l'ayant ainsi disposée, il lui imprimerait sa figure : deux offices de ce divin sceau, ramollissant nos cœurs par l'ardeur de son amour, et imprimant son image par le caractère de sa pureté. Mettez-moi sur votre cœur et sur votre bras comme un sceau, demandait-il à l'Epouse du sacré Cantique, et je m'appliquerai comme cachet sur l'un et sur l'autre ; sur votre cœur, pour en purifier les désirs ; sur votre bras, pour en sanctifier les actions. Demande qu'il renouvelle tous les jours, avec des gémissements qui ne se peuvent exprimer. Défère-t-on à ses soupirs, ne brise-t-on pas son image par l'impureté d'une mauvaise vie ? Les sceaux des rois sont inviolables et sacrés, les rompre c'est comme s'en prendre à la personne du prince et intéresser sensiblement sa justice Si autrefois un empereur faisait son sceau du pommeau de son épée, pour témoigner qu'on ne l'offensait pas impunément, que ne doit point craindre une âme impure ? Elle coupe le canal des grâces ; comment ces eaux salutaires pourraient-elles encore se répandre ? Le Saint-Esprit trouve ses délices avec les âmes chastes, mais il ne se repose jamais sur celles qui sont gâtées et corrompues. Quand ce divin Esprit s'en est une fois retiré, le démon prend sa place pour y dominer en tyran, et les faisant passer de la douce liberté des enfants de Dieu à la dure servitude des esclaves de la cupidité, quel cruel empire n'exerce-t-il pas ? Que chacun de vous sache posséder son corps saintement et en user avec respect, comme y exhorte saint Paul, dans sa première Epître aux Thessaloniciens, chapitre quatrième. Ce terme de posséder est remarquable : une âme de chair ne se possède pas, c'est le démon qui la possède ; et pour la retenir dans ses fers, il s'associe sept esprits plus méchants que lui, esprits qui prennent l'ascendant et qui ont l'adresse de se faire obéir. Peut-être qu'impatient du joug, voudrait-on rompre ses chaînes ; mais vaincu par la passion, toujours on demeure dans l'esclavage, et il ne faut rien moins qu'un miracle pour en sortir.

Saint Paul, dans son Epître aux Hébreux, chapitre onzième, entre dans un long détail de toutes les victoires que les anciens patriarches ont remportées par la foi, et après en avoir amplement parlé, il décrit le siége de Jéricho, dont les murailles tombèrent d'elles-mêmes, après qu'on en eut fait le tour sept jours durant. Il ajoute : Par la foi, Raab, cette femme de mauvaise vie, ne périt point avec les infidèles. Que dirai-je encore, continue-t-il ? comme s'il voulait dire après cet exemple, j'ai dit tout ce qu'on saurait dire à la louange de la foi. Grand apôtre, lui demande le savant Théodoret, estimez-vous si peu les merveilles que Gédéon, Barac, Samson, Jepthé, David, Samuel et les prophètes ont opérées par cette vertu ? N'ont-ils pas par la foi subjugué les royaumes, accompli les devoirs de la justice, obtenu ce qui avait été promis, fermé la gueule des lions, éteint l'activité du feu, échappé au tranchant de l'épée ? ne sont-ils pas sortis de leur infirmité pleins de force ; devenus vaillants dans la guerre, n'ont-ils pas mis en déroute les armées étrangères ; et vous

préférez à tant d'exploits la conversion de Raab. Quelle est cette femme qui a vécu si longtemps sous la servitude du plaisir, pour ensevelir tout le reste dans le silence après avoir parlé d'elle? *Et quid aliud dicam?* Qu'Abel ait offert à Dieu plus de victimes que Caïn, et qu'il ait mérité d'être appelé juste, Dieu lui-même rendant témoignage qu'il acceptait ses dons et le faisant encore parler après sa mort; qu'Enoch ait été enlevé pour ne point mourir, et qu'il ait disparu aux yeux des hommes, pour marquer combien il était agréable au Seigneur; que Noé ait été averti d'en haut de ce qui ne se voyait point encore, mais de ce qui devait arriver; et que, touché de crainte, il ait construit l'arche pour sauver sa famille, condamnant le monde par un ouvrage si nouveau; qu'Abraham ait eu assez d'obéissance pour aller dans le pays qui devait être son héritage, et se soit mis en chemin, ne sachant où il allait; qu'Isaac ait porté le bois de son sacrifice, disposé à recevoir le coup, lui qui devait être le chef d'une postérité nombreuse; que Jacob ait lutté avec l'ange et qu'il ait prévalu; que Joseph ait passé de la prison sur le trône, et commandé à toute l'Egypte, dont il était regardé comme le sauveur; que Moïse ait choisi plutôt d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter le péché qui passe avec le temps, et qu'il ait attendu constamment celui qu'on ne voit point, comme s'il l'eût vu, sans craindre l'indignation du roi; je ne m'en étonne pas, c'est l'ouvrage de Dieu : mais que Raab se soit convertie, après avoir si longtemps vécu dans un mauvais commerce, c'est le plus grand des miracles, et je ne sais si ses semblables peuvent l'espérer. Pourquoi? c'est que de tous les péchés, il n'en est point qui facilite plus la rechute que celui-ci, qui porte plus à l'habitude, qui conduit plus à l'impénitence. Rechute par voie de tyrannie, habitude par voie d'endurcissement, impénitence par voie de réprobation. Le moyen de pouvoir rompre des chaînes qu'on a rendues si fortes ! le moyen de pouvoir renoncer de bonne foi à ce qu'on aime encore, et qu'on serait fâché de ne pas aimer !

Le bienheureux Pierre Damien, dans une de ses lettres rapportée par Baronius, parle d'une femme de qualité qui portait si loin la délicatesse, que presque tout lui faisait nausée, il lui fallait une eau particulière pour se laver les mains, et à peine osait-elle toucher aux aliments qui lui étaient nécessaires. Plût à Dieu qu'elle eût été si soigneuse de la pureté de son âme ! Mais elle fit une inclination qui, n'étant qu'une amitié, dégénéra en amour. Tombée malade, elle se dispose à la mort, et s'y dispose comme s'y disposerait un ange, si les anges pouvaient mourir. Quelle consolation ne ressentait-elle point, lorsqu'on lui parlait de Dieu? tout autre discours lui était insipide. Mais qu'il est rare d'aimer le Créateur au moment de la mort, lorsqu'on n'a aimé que la créature pendant le cours de la vie ! Tant de pensées mauvaises que cette femme avait entretenues se réveillent dans son esprit ; tant de profanes désirs qu'elle avait conçus se rallument dans son cœur ; tant d'actions criminelles qu'elle avait faites se représentent à sa mémoire, et plus que tous ces funestes objets, celui de ses tendresses paraît à ses yeux ; elle s'imaginait en être déprise, mais elle y tenait encore ; elle lui tend la main, elle lui parle : Je vous ai toujours aimé, je veux marquer à ce dernier moment combien je vous suis fidèle, il m'en coûtera une éternité de peines, n'importe; et aussitôt, soit agitation, soit transport, soit faiblesse, elle expira dans la surprise de tous les assistants, et passa d'entre les bras de son amant entre les bras des démons.

Que dites-vous à ce récit? est-il besoin d'autres exemples pour vous persuader qu'il n'est rien de plus difficile que la conversion des impudiques? ils croient détester leurs péchés, et ils en commettent de nouveaux; ils les confessent, mais ne s'y délectent-ils point? Il en est comme de ce serpent que perça un héros, mais qui en fut empoisonné, le venin s'étant transpiré par la lance jusqu'au bras qui avait porté le coup. Tant de bonnes résolutions qu'il vous plaira, seront-elles plus constantes que celles qu'on avait déjà prises autrefois? on avait dit : Je veux me corriger, mais n'était-ce point mentir au Saint-Esprit? on avait parlé cent fois le même langage, et cent fois on s'était trouvé avec les mêmes chaînes; on connaissait sa servitude, mais on ne changeait pas de volonté, ou si on se détachait d'un côté, on s'attachait de l'autre, toujours la même trempe d'esprit, ou plutôt la même corruption de cœur; on s'approchait du tribunal de la pénitence, ce n'était pas sincérité de douleur, ce n'était qu'interruption de péchés. On est invité à la table des noces, mais on ne dit pas : Excusez-moi, je vous prie ; on dit froidement : Je ne saurais y aller. Ailleurs, si on se damne, on s'excuse du moins honnêtement, et, pour ainsi dire, on se damne en honnête homme, selon le monde ; ici on se damne brutalement; et s'agissant de briser ses fers, on allègue son impuissance, tant les liens de la chair sont difficiles à rompre. Je vous demandais d'en être affranchi, ô mon Dieu ! disait saint Augustin, dans le livre huitième de ses Confessions, chapitre septième ; mais je craignais que vous ne fussiez trop prompt à m'exaucer, je me plaisais dans mon esclavage et j'aimais mieux le plaisir de satisfaire ma passion que le bonheur d'en être défait. Ce péché étant si abominable aux yeux de Dieu, si pernicieux aux intérêts de l'homme, si honteux à l'esprit du christianisme, et par une suite nécessaire si opposé à la conversion du cœur, fuyez comme Joseph, priez comme Sara, veillez comme Job, résistez comme Suzanne, jeûnez comme Judith, et persuadés que la vue de Dieu est promise à la pureté du cœur, vivons comme des anges sur la terre, pour être couronnés avec eux dans le ciel : c'est la grâce et le bonheur que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la pénitence.

Venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ, in remissionem peccatorum.

Jean-Baptiste alla dans tout le pays qui est le long du Jourdain, prêchant le baptême de la Pénitence, pour la rémission des péchés (*S. Luc, chap.* III).

Le monde étant si corrompu, par où Jean-Baptiste pouvait-il mieux commencer son ministère, que par recommander la pénitence? Le temps de sa mission nous est marqué, à l'exemple des prophètes, qui désignaient les princes sous lesquels ils écrivaient. Tibère tenait l'empire, Pilate gouvernait la Judée, Hérode était tétrarque de la Galilée; Philippe, son frère, commandait sur l'Iturée et la Traconite, Lizanias présidait à tout le pays d'Azoth, Anne et Caïphe exerçaient la souveraine sacrificature en qualité de grands prêtres. Sous tant de prévaricateurs la parole du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie. Parole manifeste, et non plus parole secrète, pour nous insinuer que, si pour sortir du monde une simple inspiration doit suffire, il faut, pour se produire au monde, un commandement presque visible. Néanmoins on voit avec douleur, et on ne voit que trop souvent, qu'un nombre presque infini de personnes veulent bien plus de certitude pour renoncer au siècle que pour y demeurer, et pour se réduire à une vie particulière que pour s'engager dans les fonctions périlleuses; illusion qui disparaît d'abord. Si vous voyez un homme avoir pour demeure un désert, un cilice pour vêtement, des sauterelles pour nourriture, la terre pour lit, c'est pour nous apprendre que la pénitence est d'une obligation générale, et que c'est se tromper que vouloir s'en défendre.

Ne nous flattons pas de nos alliances avec Dieu, comme se flattaient les Juifs de leur alliance avec Abraham; c'est pour nous, aussi bien que pour eux, que la cognée est au pied de l'arbre, et le coup portera bientôt, si nous ne nous pressons de faire de dignes fruits d'une sincère pénitence. Ce baptême si efficace d'un côté, mais si laborieux de l'autre, renferme tant de vertus, impose de si grands devoirs, qu'on ne saurait trop y penser pour répondre à ses engagements. Je l'appelle baptême, pour marquer ses liaisons avec le premier de nos sacrements; celui-là, aussi bien que celui-ci, efface le péché, ne peut être pour de nouveaux péchés. Rechutes dans le péché, vous êtes inconnues au véritable pénitent. C'est sur le bord des fleuves que Jean-Baptiste prêche ce dernier baptême: fidèles échos de cette voix, nous le prêchons également, mais si nous ne cherchons plus comme lui le rivage des eaux, nous espérons le trouver dans le fond des cœurs. Les rochers oublient leur sécheresse, lorsque l'esprit du Seigneur les anime; demandons, par l'intercession de la sainte Vierge, qu'il fasse deux fontaines de nos yeux: *Ave, Maria*.

Tout semble paradoxe dans la religion chrétienne. A considérer l'auteur qui l'inspire, est-il rien de plus surprenant que de trouver, dans une même personne, un Dieu et un homme, l'éternité avec le temps, la grandeur avec la bassesse, la puissance avec l'infirmité, le ciel et la terre, la gloire et les opprobres? A regarder les héros qui l'établissent, est-il vraisemblable que de simples pêcheurs, sans armes, sans lettres, sans crédit, l'aient fait recevoir par toute la terre? A examiner quels en sont les fondements, qui croirait que notre salut est appuyé sur la croix, coule de cette source, et qu'il fallait chercher la vie dans la mort? A s'en tenir aux maximes qu'elle enseigne, pourrait-on concevoir que pour être heureux il faut crucifier sa chair, mortifier ses membres, réprimer ses désirs, vivre dans ses larmes? Morale austère qui commence la mission de Jean-Baptiste, mais il sait si bien ménager tout, que si ses lèvres distillent la myrrhe; elles sont parsemées de lis. Quand nous devons persuader l'esprit, nous essayons de gagner le cœur; l'éloquence le veut ainsi, et l'auditeur ne deviendra point docile, si auparavant on ne se l'est rendu favorable. Comme l'œil malade change tout en sa couleur, et comme la langue humectée de bile trouve partout de l'amertume, nous donnons, pour l'ordinaire, aux discours que nous entendons la teinture des passions qui nous altèrent. Etrange préjugé que le précurseur guérit, ajoutant au baptême de la pénitence la rémission des péchés! Où peut-elle être plus abondante que là où le pécheur se convertit? Dieu pardonne, la conscience se tranquillise; l'homme ne pèche plus, Dieu ne s'irrite plus, la conscience ne s'allarme plus. Sans la pénitence, nul retour du côté de l'homme; avec la pénitence, conversion entière; sans la pénitence, nul pardon du côté de Dieu; avec la pénitence, miséricorde pleine; sans la pénitence, nul repos du côté de la conscience; avec la pénitence, tranquillité parfaite. Pécheur converti, Dieu désarmé, conscience calmée. Fruits de la pénitence pour la rémission des péchés, tout intéresse dans ce discours.

PREMIER POINT.

Le pécheur et la pénitence ont des rapports si essentiels que, pour ainsi dire, l'un est pour l'autre; mais de peur qu'on ne prenne cette vérité pour un jeu de paroles, je dois distinguer trois sortes de créatures dans l'ordre des êtres: la bête, l'ange, l'homme. La bête est d'un caractère à ne pouvoir se repentir; l'ange est un esprit qui va et ne revient plus; l'homme seul peut s'égarer et corriger ses égarements. L'impuissance est le sort de la bête, l'obstination est le partage de l'ange, le retour est le privilége de l'homme. Plus la bête est bornée dans sa nature, plus elle est déterminée par son instinct; plus l'ange est élevé par sa création, plus il est ferme dans sa chute; plus l'homme est fragile par son inconstance, plus il est docile par sa liberté. Sans parler de la bête, il en est de l'ange comme de ces statues qui, étant une fois tombées, ne sauraient se relever; et il en est de l'homme

comme de ces vases qui, venant à se briser, peuvent recevoir une nouvelle forme; la grâce le prend entre ses mains, et la pénitence lui donne ses impressions. Quelles impressions ? elle détruit le péché, elle satisfait pour le péché, elle précautionne contre le péché. Telles sont les démarches du pécheur par le secours de la pénitence. Destruction du péché, satisfaction pour le péché, précaution contre le péché. Où trouver une conversion plus entière ?

Le péché est un néant à qui le pécheur donne l'être ; il le fait vivre dans sa mémoire par un souvenir de complaisance, dans son esprit par une connaissance d'approbation, dans sa volonté par un sentiment d'affection; triste source où la pénitence va le chercher pour le détruire. Un souvenir de confusion succède à un souvenir de complaisance, une connaissance de condamnation prend la place d'une connaissance d'approbation, un sentiment de regret est substitué à un sentiment d'affection. Rappeler le péché à sa mémoire. Ce n'est pas toujours pratiquer une vertu ; il en est qui s'en souviennent par libertinage, et c'est impiété; les uns s'en souviennent par scrupule, et c'est faiblesse; les autres s'en souviennent par fureur, et c'est désespoir; mais c'est religion de s'en souvenir pour en avoir de la douleur. Ainsi en usait le roi Ezéchias, repassant toutes les années de sa vie dans l'amertume de son âme, il ne disait pas : J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de mal ? il savait que si le Très-Haut est lent à punir, il ne laisse jamais sans punition. Ainsi en usait le prophète Jérémie lorsqu'il disait : Je me souviendrai toujours de ces choses, et mon âme s'anéantira en elle-même; le retour que j'en ferai dans mon cœur deviendra le sujet de mon espérance : bien différent de Caïn, qui répondait au Seigneur : Mon iniquité est trop grande pour en obtenir le pardon. Ce que le roi-prophète en avait auparavant exprimé est encore plus digne de nos réflexions. De quel œil regarde-t-il son péché, après qu'à la faveur d'une parabole, le prophète Nathan le lui eut découvert ? J'ai péché contre le Seigneur, confesse le monarque : sincère aveu, ou plutôt effroyable image qui se présente jour et nuit à ses yeux !

Il y a des pécheurs, ou qui oublient leurs péchés, ou qui les nient, ou qui s'en vantent. David se souvient des siens, il en rougit, il s'en accuse ; ils s'élèvent contre lui comme des importuns qui l'inquiètent, des témoins qui le condamnent, des monstres qui l'effraient, des remords qui le tourmentent, des fardeaux qui l'accablent, des ennemis qui le poursuivent. Un berger que Dieu a fait prophète, un prophète que Dieu a fait roi, un roi que Dieu a rendu vainqueur, triomphant, pacifique, offenser Dieu, quel excès ! un souverain qui devait l'exemple, commettre un adultère, une trahison, un homicide, quel scandale ! Périsse ce moment fatal où j'ai commis le péché ; où j'ai osé le commettre ! que l'inaction où je l'ai conçu soit ensevelie dans l'oubli aussi bien que dans les ténèbres, et que la nuit où je l'ai consommé devienne aussi malheureuse entre les nuits que je suis coupable entre les hommes ! Plût au ciel que ce jour infortuné, où je commandai à un de mes officiers de faire périr un de mes sujets, fût retourné dans son premier chaos ; que ce jour, que cette nuit soient toujours solitaires ; que tout le monde les blâme et que personne ne les imite ! David pécheur, devenu pénitent, entre dans une sainte colère contre lui-même ; il mêle la cendre avec son pain. Est-il contraint de prendre quelque repos, il interrompt son sommeil pour donner cours à ses larmes. Il en use à l'égard de son péché comme il en usait à l'égard des Philistins : voyant les villes abattues, les villages désolés, les campagnes désertes par la fureur de ses cruels ennemis, il cherchait à les combattre et n'oubliait rien pour les détruire. Et c'est la belle définition que donne saint Augustin d'un véritable pénitent : voit-il les désordres que le péché lui a faits, n'ayant laissé ni partie dans son corps, ni puissance dans son âme qu'il n'ait déréglée, il l'attaque de tous côtés, et il ne cesse de le poursuivre qu'il ne l'ait entièrement détruit. Pieuse indignation qui trouve en Dieu son modèle! Comment en use-t-il ce grand Dieu ? Voyant que la malice des hommes qui vivaient sur la terre était extrême, il se repent de les avoir faits, et touché d'une juste douleur, il dit : J'exterminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis les insectes qui rampent sur la terre jusqu'aux oiseaux qui volent dans les airs.

Il y a deux hommes en chacun de nous : l'homme de la nature et l'homme du péché ; Dieu est l'auteur du premier, nous sommes les artisans du second. Dieu n'épargne pas son ouvrage, nous ne devons pas épargner le nôtre. Pensées de vanité et d'orgueil, je vous anéantirai; désirs de haine et de vengeance, je vous anéantirai ; paroles de médisance et de blasphème, je vous anéantirai; démarches de sensualité et de libertinage, je vous anéantirai. Césolution de sentiment, qui distingue la terre d'avec l'enfer, les pécheurs d'avec les damnés ; les uns et les autres sont susceptibles de regrets, mais le succès en est bien différent. Faut-il reconnaître ses égarements et condamner ses erreurs ? les damnés les reconnaissent et les condamnent. Faut-il s'accuser de ses legèretés ? les damnés s en accusent. Faut-il gémir sur son malheur et s'envelopper dans sa tristesse ? les damnés en gémissent et s'y enveloppent. Faut-il se troubler à la vue de ses excès et se déchirer au souvenir de ses désordres ? les damnés s'en troublent et se déchirent. Mais ce qui leur est impossible, est ce qui nous est aisé, c'est la destruction du péché et la satisfaction pour le péché. Ils souffrent, ils ne satisfont pas ; affermis dans le mal, éprouvant la peine, mais n'effaçant pas la coulpe, ils donnent à l'un et à l'autre une espèce d'immortalité. Les flammes meurtrières qui les brûlent ont bien la force de les punir, mais elles n'ont pas la vertu de

les corriger. Ils sont descendus avec la fureur des passions dans ces abîmes de feu ; ils ont mis leur épée sous leur tête, pour m'exprimer avec un prophète, leurs iniquités se conservent dans la moelle de leurs os, elles y sont éternelles.

La pénitence seule, selon Origène, peut arrêter et détruire le crime ; mais hélas! qui est-ce qui la fait jusqu'à être pleinement converti ? Sont-ce ceux qui, dans le sang de leurs frères, ont assouvi la brutalité de leur vengeance, ou les ont décrédités par la fureur de leur calomnie ? Sont-ce ceux qui, par des arrêts surpris, ont renversé des fortunes légitimes, ou ruiné des familles entières, par des faussetés concertées ? Sont-ce ceux qui se sont enrichis des dépouilles du pauvre par des usurpations criantes, ou ont dévoré le peuple de Dieu par des entreprises sacriléges ? Sont-ce ceux qui, sous le voile de la religion, ont violé les droits de la justice, ou sous le prétexte de la nécessité, ont franchi les règles de la tempérance? Quand je vois le nombre des pécheurs s'accroître, pour ainsi dire, jusqu'à l'infini, toujours rebelles à Dieu, toujours attachés à la créature, peu s'en faut que je ne dise que le Seigneur regarde l'enfer avec moins d'horreur, qu'il n'envisage la terre. Là des criminels et des crimes ; mais criminels punis, crimes arrêtés, ils ne croissent plus ; ici pécheurs et péchés ; mais pécheurs impunis, péchés multipliés, on y ajoute tous les jours de nouveaux degrés. Que faudrait-il faire pour en arrêter le cours et en couper jusqu'à la racine? Il faudrait faire pour Dieu plus qu'on n'a fait pour le monde; plus pour la vertu que pour le vice; plus pour l'âme que pour le corps. La pécheresse répand plus de larmes qu'elle n'a perverti de cœurs; Zachée rend quatre fois plus qu'il n'a pris; Paul convertit sans comparaison plus d'idolâtres qu'il n'a persécuté de fidèles; Augustin combat plus d'hérétiques qu'il n'a embrassé d'hérésies. Il faudrait rougir d'avoir eu moins d'ardeur pour se sauver que pour se perdre; pour répondre à la grâce que pour contenter la passion ; pour obéir à l'Evangile que pour suivre la mode; pour se sanctifier que pour se corrompre. Que n'a-t-on point fait pour pécher ? à quoi ne s'est-on point réduit? quels biens n'a-t-on point prodigués? à quelles indignités ne s'est-on point asservi? quels périls n'a-t-on point affrontés ? combien de veilles a-t-on soutenues? combien de fatigues a-t-on essuyées ? combien d'opprobres a-t-on dévorés?

Mais je parle en homme, à cause de la faiblesse humaine et je dis : Distribuez autant d'aumônes que vous avez commis d'injustices ; faites autant de réparations que vous avez concerté de médisances ; offrez autant de sacrifices que vous avez goûté de plaisirs ; soyez aussi humbles que vous avez été vains, aussi modestes que vous avez été dissipés, aussi détachés que vous avez été intéressés, aussi doux que vous avez été emportés, aussi traitables que vous avez été vindicatifs, aussi sobres que vous avez été intempérants, aussi religieux que vous avez été impies. Convertissez-vous au Seigneur, selon que vous vous êtes détournés de lui ; approchez-vous de ses autels autant que vous vous en êtes éloignés. Impression de conscience : il faut satisfaire à la justice divine, pour le péché commis. Tous les peuples reconnaissent naturellement cette vérité ; et que n'ont-ils point entrepris pour apaiser la Divinité qu'ils avaient offensée? Le sang coule dans leurs temples, le feu brûle sur leurs autels, l'encens fume entre leurs mains ; prémices de fruits, torrents de liqueurs , sacrifices d'animaux , d'enfants même, ils n'ont rien oublié. Le prophète Michée n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, Le Seigneur va sortir du lieu saint où il réside, il descendra et foulera aux pieds tout ce qu'il y a de grand sur la terre; sous lui les montagnes disparaîtront ; les vallées, s'entr'ouvrant, se fondront comme la cire devant le feu et s'écouleront comme des eaux qui se précipitent dans un abîme ; que le peuple, saisi de frayeur, s'écria, Qu'offrirai-je à Dieu qui soit digne de sa majesté? fléchirai-je les genoux en sa présence? l'apaiserai-je par des victimes et des holocaustes? lui sacrifierai-je pour mon crime mon fils aîné, et pour mon péché quelqu'autre de mes enfants?

O hommes! je vous dirai ce qui vous est utile et ce que le Seigneur demande de vous ; c'est que vous agissiez selon la justice ; que vous aimiez la miséricorde ; que vous marchiez avec Dieu dans toute la droiture, et vous conduisiez avec tant de précaution, que vos rechutes vous rendent humbles, fervents, circonspects ; c'est ainsi que tout sert à la conversion des pécheurs. Faisant réflexion sur ce qu'ils ont été, quels abîmes d'humilité ne creusent-ils pas? à quels degrés de ferveur ne s'élèvent-ils pas? Ayant éprouvé la fragilité humaine, ils se défient de leur propre faiblesse et ne s'exposent plus témérairement aux attraits du monde, aux tentations de la chair, aux piéges du démon. Leurs égarements servent à les faire marcher avec plus d'égalité dans les voies de la vertu ; leur défection les engage à éviter avec plus de soin les glissants qui les ont fait tomber ; leurs erreurs les portent à s'instruire de leurs devoirs avec plus de fidélité ; et tel qui n'avait de christianisme que par sa naissance et par coutume, devient chrétien par ses mœurs et par réflexion. On se dit à soi-même, Qu'ai-je fait? J'ai donné dans toutes les saillies d'une jeunesse effrénée, dans tous les transports d'un âge plus avancé, dans toutes les bizarreries d'un retour chagrin. Qu'ai-je fait? J'ai joué ma conscience, hasardé mon salut, perverti mon âme. Qu'ai-je fait? J'ai négligé les inspirations d'un Dieu, méprisé la parole d'un Dieu, abusé du sang d'un Dieu. Qu'ai-je fait? Je me suis laissé séduire par les artifices d'un serpent, les caresses d'une femme, la beauté d'un arbre, la douceur d'un fruit. Dans cette méditation, le feu de la charité s'embrase. Adam ajoute de nouvelles rigueurs à la peine de manger son pain à la

sueur de son visage. Noé se confond à la vue de la liqueur qui l'a surpris et n'en use que pour la pure nécessité. David qui s'est perdu par un mauvais regard, ferme les yeux aux objets les plus agréables. Pierre qui a désavoué son maître dans une assemblée de soldats, le confesse au milieu des tortures. Sagesse de Dieu, bonté de Dieu, qui du mal sait tirer le bien, des ténèbres la lumière, de la maladie la santé, du poison le remède, de la mort la vie! Nous sommes-nous attirés le même reproche qu'on faisait à l'ange de l'église d'Ephèse? avons-nous comme lui oublié notre première ferveur? souvenons-nous d'où nous sommes tombés; faisons pénitence, et remettons-nous à nos premières œuvres; voilà comme la pierre se changera en eau, et les rochers en fontaines, et voilà comme l'on doit se convertir. Plus on a marqué de lâcheté, plus on doit témoigner de courage; plus on a perdu de batailles, plus on doit remporter de victoires; là où il n'y avait point de chemin, on doit découvrir une voie qui conduise à la sainteté; et dans les cavernes où les dragons habitaient auparavant, la verdeur des roseaux doit s'y rencontrer. Parlons sans métaphore.

Le pécheur se convertit, Dieu pardonne, l'un suit l'autre; second privilége de la pénitence, second point de ce discours.

DEUXIÈME POINT.

Le Dieu que nous adorons ne s'appelle pas seulement le Seigneur des vengeances, il se nomme encore le Père des miséricordes. Quelquefois il étend son bras sur les hommes avec tant de pesanteur que les cèdres mêmes en sont saisis de crainte; mais plus souvent il reçoit le pécheur avec tant de bonté, qu'il semble déprimer sa grandeur, et faire tort à sa justice. Les pharisiens en murmurent, il n'en pardonne pas moins: pardon qui se lit dans tous les livres; pardon qui s'étend à tous les péchés; pardon qui s'obtient dans tous les temps. Trois livres sont ouverts à nos yeux: la nature, la loi, l'Evangile. Que voyons-nous dans la nature? Le soleil qui se lève sur les gens de bien et sur les méchants; la pluie qui tombe sur les justes et sur les pécheurs, c'est-à-dire un Dieu qui pardonne, et non pas un Dieu qui se venge. Que découvrons-nous dans la loi? Le Seigneur qui commande à Moïse de faire deux tables de pierre semblables aux premières, témoigne sa compassion et sa clémence, conserve et fait sentir sa miséricorde jusqu'à mille générations. De même qu'un père a une indulgence pleine de tendresse pour ses enfants, ainsi Dieu est touché d'amour pour ses créatures; il connaît lui-même la fragilité de notre origine; il se souvient que nous ne sommes que poussière. Le jour de l'homme passe comme l'herbe, il est comme la fleur des champs, qui fleurit pour un peu de temps; un vent souffle, elle se sèche, il n'en reste plus de trace au lieu où elle était née; mais la miséricorde du Seigneur est de toute éternité, et demeure sur ceux qui gardent son alliance. D'où vient que cette parabole a cours parmi vous, et que vous l'avez tournée en proverbe dans Israël? Les pères, dites-vous, ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en ont été agacées. Je jure par moi-même, dit le Seigneur, toutes les âmes sont à moi, l'âme du fils est à moi, comme l'âme du père.

Si un homme agit selon l'équité et la justice, s'il ne lève point les yeux vers les idoles de ses mains, s'il n'attriste et ne blesse personne, s'il rend à son débiteur le gage qu'il lui avait promis, s'il ne prend rien du bien d'autrui par violence, s'il donne son pain à celui qui a faim, s'il couvre de vêtements ceux qui sont nus, s'il ne prête point à usure et ne reçoit point plus qu'il n'a donné, s'il détourne sa main de l'iniquité et s'il rend un jugement équitable entre deux hommes qui plaident ensemble, s'il marche dans la voie de mes préceptes et garde mes ordonnances, eût-il été auparavant envieux comme Caïn, idolâtre comme Ninus, cruel comme Pharaon, intéressé comme Balaam, désobéissant comme Saül, dénaturé comme Absalon, impie comme Achab, sensuel comme Sardanapale, vindicatif comme Aman, sacrilége comme Balthasar, violent comme Antiochus, fourbe comme Triphon, il vivra, et je ne me ressouviendrai plus de tout le mal qu'il aura commis. L'Evangile parle de cette grâce avec encore plus de magnificence. Deux hommes vont au temple pour prier, l'un vante ses prétendues justices: Je jeûne deux fois la semaine; je donne la dîme de tous mes biens. L'autre n'osant lever les yeux au ciel, se contente de frapper sa poitrine en disant: Mon Dieu, soyez propice à un pécheur comme moi, il descend justifié dans sa maison. Le chef des publicains monte sur un sycomore, pour voir plus commodément le Fils de Dieu, il le voit, il a l'honneur de le recevoir. Jour de salut, il commence à être compté parmi les enfants d'Abraham. On amène au Sauveur une femme surprise en adultère, il prend sa défense. Personne ne vous a-t-il condamnée, lui demande-t-il? Personne, lui répond-elle. Ni moi aussi je ne vous condamnerai point. Une pécheresse entre dans la maison d'un pharisien; hardiesse blâmable selon les apparences, mais hardiesse qui, en vérité, mérite d'être louée, elle attire ces obligeantes paroles: Vos péchés vous sont remis. Un voleur crucifié avec Jésus-Christ lui demande de se souvenir de lui, lorsqu'il sera entré dans son royaume; il lui répond: Dès aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis. Les péchés sont des liens, Dieu les brise; des maladies, il les guérit; des rébellions, il les excuse; des dettes, il les remet. Quel péché n'est pas remis? est-ce celui d'origine? nous étions morts en Adam, et nous sommes ressuscités en Jésus-Christ.

Ecoutez saint Paul: Si par la désobéissance du premier homme tous ont été pécheurs, par l'obéissance du second tous deviennent innocents. Quel péché n'est pas remis? est-ce celui qui crie le plus? le Corinthien était incestueux, mais sa pénitence le rendit blanc comme la neige, quoique ces incestes fussent rouges comme l'écarlate. Dieu n'a

point laissé dans l'Ecriture un catalogue des péchés qu'il pardonne, et une liste des péchés qu'il ne pardonne pas ; il a dit, par la bouche du disciple bien-aimé, qu'il est fidèle et juste, pour remettre les fautes que nous commettons, et dont nous avons du regret. Dans la parabole du maître, n'assure-t-il pas son serviteur qu'il lui a remis toute sa dette, à cause qu'il l'en a prié? que si dans la suite il change de sentiment, c'est contre son inclination, et pour nous apprendre la miséricorde envers nos frères. J'avoue qu'il y a un péché contre le Saint-Esprit, qui ne se peut remettre ni dans ce monde, ni dans l'autre, c'est l'impénitence finale; mais cette fatale nécessité ne vient point de Dieu, elle vient du pécheur; et si celui-ci venait à s'en repentir, celui-là serait disposé à le pardonner. Il pardonne aux Israélites leur idolâtrie dans le désert, il pardonne à Aaron la criminelle complaisance qu'il a eue d'élever un veau d'or, il pardonne à Manassès les abominations qu'il a commises dans le sanctuaire, il pardonne à Nabuchodonosor les honneurs divins qu'il a usurpés avec insolence. Exemples qui nous apprennent que les entrailles de la miséricorde sont toujours ouvertes pour tout le monde, et l'ignorant qui pèche dans son ignorance, et ce qui est plus criminel, le savant qui pèche contre sa connaissance; et le pauvre qui pèche dans sa nécessité, et ce qui est plus intolérable, le riche qui pèche dans son abondance; et celui qui pèche dans son emportement, et, ce qui est plus monstrueux, celui qui a vieilli dans son péché; et le plaideur artificieux, et, ce qui est plus insupportable, le juge corrompu; et le domestique infidèle, et, ce qui est plus étrange, le maître concussionnaire; et l'enfant libertin, et, ce qui est plus scandaleux, le père débauché, et la fille immodeste; et, ce qui est plus honteux, la mère coquette, et le laïque impudique; et, ce qui est plus horrible, le ministre perverti; que tous changent, Dieu changera.

Nulle acception de personne, et Juif, et Grec, et Scythe, et barbare, Jésus-Christ veut que tous les hommes viennent à la connaissance de son Evangile; Evangile de grâce, Evangile de paix, Evangile de rémission pour tous les péchés.

Si vous allez dans la vigne du Père de famille dès le matin, si vous y allez sur le midi, si vous y allez une heure devant la nuit, il vous reçoit, il vous paie, il vous donne la gloire éternelle pour récompense. Vous convertissez-vous en votre jeunesse, vous convertissez-vous dans un âge plus avancé, vous convertissez-vous au moins dans votre vieillesse, la source des grâces n'est pas tarie pour vous. Il se rencontre pourtant un certain moment douteux et obscur qui finit le cours des temps et commence celui de l'éternité. Combien d'âmes, dans ce moment imprévu, ont été surprises par une mort inopinée qui les a précipitées dans les enfers! témoin ces imprudents qui, au temps de Noé, donnaient tout à leurs sens et fatiguaient le Seigneur par l'excès de leurs dissolutions. Tous les péchés sont pardonnés, néanmoins il en est un qui met le comble à tous les autres, si on n'a soin d'en faire pénitence. Est-il plus grand? est-il plus petit, ce péché? Qu'importe de connaître sa qualité, s'il met le sceau à notre réprobation. Il est vrai que Dieu se promet de gagner par la pénitence ce qu'il ne remporte pas par la force, mais lorsqu'il voit que le pécheur s'est rendu impénitent comme Caïn pour cacher son crime, endurci comme Pharaon pour braver la justice, incirconcis comme les Juifs pour résister au Saint-Esprit, la bonté se convertit en fureur, les menaces éclatent et s'excitent.

Voulons-nous arrêter le coup, corrigeons nos mœurs, cessons de faire le mal et apprenons à faire le bien; que la vertu prenne la place du vice, comme la santé succède à la maladie, autrement l'épée du Seigneur nous dévorera selon la pensée d'Isaïe. Dieu, par sa longue patience, nous invite à nous convertir à lui; mais, si nous demeurons opiniâtres dans le mal, il demeurera inflexible dans sa colère; il pardonne selon sa grande miséricorde, mais il ne pardonne qu'à ceux dont l'espérance n'est point présomptueuse; il pardonne notre mauvaise conduite, mais à condition qu'elle ne continue pas; il pardonne le péché de notre origine, mais à condition de crucifier en nous le vieil homme avec ses vices et ses mauvais désirs; il pardonne nos péchés d'omission, mais à condition qu'à l'avenir nous soyons plus fidèles; il pardonne le mépris de sa loi, mais à condition qu'elle ne soit plus violée; il pardonne le péché dont nous avons contracté l'habitude, mais à condition que nous devenions meilleurs; il pardonne le péché de faiblesse et de surprise, mais à condition que de la pensée nous ne passions pas au plaisir, et du plaisir au consentement. Il fait la paix avec nous, mais à condition que nous fassions la paix avec lui; et il oublie que nous avons été méchants, si, dans la suite, nous sommes bons. Sa grâce nous est donnée, mais sa volonté est que nous y répondions. Heureuse pénitence qui attire si obligeamment les yeux du Seigneur sur nous, non-seulement pour nous remettre nos péchés, mais encore pour nous rendre tous les biens qu'ils nous avaient enlevés. Semblable à ces voleurs qui dépouillèrent cet homme qui allait de Jérusalem à Jéricho, et qui, après l'avoir chargé de coups, le laissèrent à demi-mort, le péché commence à nous dépouiller de toutes les bonnes œuvres que nous avions faites en état de grâce; saintes actions qui ne sont pas entièrement mortes, elles sont seulement mortifiées; mérites précédents qui ne sont pas arrachés, ils sont seulement suspendus; il en est comme de ces étoiles que Dieu fait briller et cache comme il lui plaît.

Lorsqu'un homme a perdu l'esprit on met ses biens sous le sceau de la justice, et, dans cet intervalle, il n'en peut disposer, ils lui sont inutiles; mais rentré dans son bon sens, on lui restitue ses biens avec liberté d'en user comme bon lui semble. Si avant cette

restitution, pour ainsi dire, nous venions à mourir, tout serait perdu pour nous : prières, jeûnes, aumônes, mortifications; mais Dieu, par sa bonté, nous remet-il nos péchés, il nous rend en même temps les vertus que nous avions pratiquées. Consolante promesse qu'il faisait à son peuple par le prophète Joël, lorsqu'il lui disait : Je vous rendrai les fruits des années que vous ont fait perdre ces insectes et ces frimas qui ont désolé vos campagnes; vous vous nourrirez de tous ces biens, vous en serez rassasiés et vous me bénirez, moi qui efface les iniquités comme une nuée et les péchés comme un nuage, ajoute le prophète Isaïe. Comparaison admirable! Le péché vient du cœur de l'homme et la nuée se forme des vapeurs de la terre; corps opaque qui arrête les influences célestes. La grâce ne coule plus, la lumière n'éclaire plus comme auparavant; mais le soleil vient-il à percer la nuée, mais Dieu vient-il à toucher le cœur, tout devient beau, tout devient serein dans le ciel de l'Eglise aussi bien que dans le ciel de la nature; il ne reste aucun vestige de la première obscurité, et c'est ce qui arrive par la rémission des péchés; rémission si certaine, si prompte, si assurée, qu'une seule parole du Fils de Dieu suffit pour nous en persuader. Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé, dit-il à ses apôtres. Quelle consolation pour les pécheurs, de ce que le Seigneur a donné à un nombre presque infini de ministres l'autorité de remettre les péchés! le Père donne au Fils le pouvoir de tout juger, et le Fils communique aux hommes la puissance de tout remettre. Après ce privilége, il souffle sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Le premier homme a reçu la vie par un souffle, et l'homme pécheur reçoit la grâce par un autre souffle; dans l'économie de ce mystère le Saint-Esprit est donné, esprit de douceur et de miséricorde pour apprendre la charité et la patience à ceux qui ont la disposition des clefs.

Ceux dont vous aurez remis les péchés, les péchés leur seront remis; et ceux dont vous aurez retenu les péchés, leurs péchés sont retenus. Jamais promesse ne fut plus magnifique, ne fut plus étendue; on y parle de remettre, quoi? tous les péchés; à qui? à tous les pécheurs; où? dans tous les lieux; quand? dans tous les temps; comment? avec une juridiction semblable à celle du Fils de Dieu. Nulle âme morte à la grâce que ce sacrement ne ressuscite; nulle conscience si noire qu'il ne blanchisse; nulle colère si enflammée qu'il n'apaise; nulle peine si rigoureuse qu'il ne diminue; nul arrêt si sévère qu'il n'adoucisse. Si la pénitence abat, c'est pour élever; si elle défigure, c'est pour embellir; si elle accuse, c'est pour excuser; si elle condamne, c'est pour absoudre, et avec tant de promptitude, qu'il n'y a presque nul intervalle entre se repentir de son péché, d'une certaine manière, et en être justifié. Que les novateurs ne disent plus que la facilité du pardon déshonore la sainteté de Dieu, et entretient le péché de l'homme; serait-elle plus honorée cette sainteté, si Dieu perdait ce qu'il a racheté? et l'homme se corrigerait-il de son péché, s'il n'avait aucune espérance qu'il lui serait pardonné? Quand un sujet a été assez malheureux pour offenser son roi, c'est la comparaison de saint Chrysostome, que de longueurs, que de négociations pour tâcher de le fléchir! l'injure est trop récente pour se présenter devant lui; il faut ménager son indignation, gagner ceux qui approchent sa personne, observer le moment, et souvent les années se passent sans pouvoir réussir. Détours inutiles, lorsqu'il s'agit d'apaiser Dieu, toujours disposé à nous recevoir; il a plus d'ardeur de s'unir à nous que nous n'avons d'empressement de nous attacher à lui. Pensée plus que suffisante pour calmer une conscience auparavant alarmée. Le repos dont elle jouit à l'ombre de la pénitence fera la clôture de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Quoique le Sage ait fait réflexion sur tout ce qui se passe, et qu'il se soit mis en peine d'en trouver l'intelligence, comme il nous en assure dans le chapitre neuvième de l'Ecclésiastique; bien qu'il ait observé que les œuvres des justes et des sages sont dans la main de Dieu, et que nul homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; encore même que l'Ecclésiastique nous exhorte à n'être point sans quelque sorte de crainte de l'offense qui nous a été remise, si on est retourné à Dieu dans la sincérité de tout son cœur et dans les sentiments d'un véritable repentir, qui pourrait encore alarmer la conscience? J'avoue que si Dieu nous examine dans la rigueur de ses jugements, personne ne pourra subsister en sa présence, et ses yeux si pénétrants n'ont-ils pas trouvé des taches jusque dans les anges? mais le roi-prophète ajoute, pour calmer nos frayeurs, que le Seigneur use de clémence et qu'il est fidèle à garder la loi qu'il s'est faite à soi-même, pour compatir au pénitent. Loi de miséricorde, qui pardonne les offenses; loi d'amour qui donne la grâce; loi de vérité, qui accomplit les promesses. En faut-il davantage pour mettre la conscience en repos? Que n'ai-je le temps de vous marquer cette paix de l'âme dans toute son étendue! j'en examinerais les raisons, j'en distinguerais les signes, j'en proposerais les moyens; raisons qui établissent la paix de la conscience, signes qui accompagnent la paix de la conscience, moyens qui conservent la paix de la conscience. L'esprit que nous recevons par la pénitence n'est point un esprit de servitude, pour être de nouveau dans la crainte; c'est un esprit d'adoption qui nous donne Dieu pour père, et cet esprit nous rend témoignage que nous sommes ses enfants et cohéritiers de son Fils.

Dans la création du monde, Dieu avait déployé sa puissance; dans la publication de la loi, il avait menacé de sa justice; mais dans l'établissement de l'Evangile, il manifeste sa miséricorde, et c'est par cette vertu que nous devons le glorifier. Comment le glorifier; si-

non par une sainte assurance d'être rentrés en grâce. Douter et se défier d'un doute et d'une défiance qui tombe sur la miséricorde, c'est ravir à Dieu la gloire qu'il s'est proposée dans la pénitence. Les mérites du Fils de Dieu dont nous avons été revêtus, et qui nous ont été appliqués, nous donnent cette humble confiance; et de quelque côté que nous les envisagions, ils nous l'inspirent. Qu'est-ce qui pourrait encore nous tenir dans le doute et dans la crainte? Serait-ce la vue de la justice divine? Je sais que sans Jésus-Christ, c'est une majesté terrible; mais cet adorable rédempteur lui a ôté ce qu'elle avait de formidable, l'a désarmée des traits de sa colère, et a brisé ces portes de fer dont elle menaçait dans sa fureur. Serait-ce l'appareil de ce trône dont il est parlé dans l'Apocalypse? Je n'ignore pas qu'il en sort des éclairs, des tonnerres et des foudres; marques sensibles d'indignation et de vengeance; mais il est environné d'un arc-en-ciel, présage heureux de réconciliation et de paix. Serait-ce l'acte qui était contre nous? le Sauveur du monde l'a annulé en l'attachant à la croix.

Il n'en est pas de cette grande victime comme de celles de la loi, le sang des taureaux et des génisses se corrompait presque au moment qu'il avait été répandu; il n'agissait plus. Il effaçait, à la vérité, le péché commis avant son effusion; mais si on péchait dans la suite, il ne servait plus de rien, sa vertu était passée. Il n'en va pas ainsi du sang de Jésus-Christ; il est, pour ainsi dire, toujours frais, toujours nouveau. Depuis combien de siècles a-t-il été versé? sur combien d'autels coule-t-il encore tous les jours? la longueur du temps ne le rend pas moins efficace; il aura toujours jusqu'à la fin du monde la même vigueur et la même force. Qu'est-ce qui formera une accusation contre les véritables pénitents? c'est Dieu qui les justifie; qu'est-ce qui les condamnera? Jésus-Christ est celui qui est mort, bien plus qui est ressuscité, qui est à la droite de son Père, qui intercède même pour eux; que dirons-nous? si Dieu est pour eux, qui sera contre eux? Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont réconciliés avec le Père éternel par son Fils. Ce n'est point d'une montagne sensible qu'ils se sont approchés, ni d'un feu ardent, ni d'un tourbillon impétueux, ni d'un nuage épais, ni d'une tempête violente; mais c'est de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jerusalem céleste, du médiateur de la nouvelle alliance et d'un sang qui parle bien mieux que celui d'Abel.

En vain le démon s'efforce de combattre ces raisons, par je ne sais quels scrupules importuns, la conscience se dit à elle-même, pour calmer ses défiances, ce que la mère de Samson disait à son époux pour dissiper sa crainte! Si le Seigneur avait dessein de nous perdre, il ne nous eût pas fait tant de grâces; il n'eût pas reçu de nos mains l'holocauste que nous lui avons offert; il ne nous eût pas envoyé un ange, nous ne l'eussions pas vu monter sur l'autel, pour accepter nos sacrifices et nos libations; ses miracles ne se seraient pas si abondamment multipliés en notre faveur. Qui pourrait les découvrir ces miracles, ces consolations, cette joie que goûte une âme pénitente? L'histoire de sa vie passée ne se présente à son esprit que pour rendre à Dieu un tribut de reconnaissance; elle rougit de ses péchés, mais elle bénit Dieu de ses retours; les larmes lui coulent des yeux, mais larmes plus douces que les plaisirs du monde. Les sentiments du peuple d'Israël après leur sortie de l'Egypte deviennent les siens; elle chante comme eux un cantique de louanges au Seigneur, et n'est-il pas devenu son Sauveur et sa force par la victoire qu'il lui a donnée sur ses péchés? Fiers ennemis qui ont été submergés dans les eaux et sont tombés comme une masse de plomb dans les abîmes; ils disaient, ces insolents vainqueurs: Nous partagerons ses dépouilles, elle deviendra notre proie. Ils ont prévalu pour un temps; mais le souffle du Saint-Esprit s'est fait sentir, il les a dissipés. Ce n'est pas seulement une suspension d'armes, c'est un retour de paix; ce n'est pas seulement un éloignement de tristesse, c'est une abondance de joie; ce n'est pas seulement un intervalle de clarté, c'est une effusion de lumières.

Lorsque la paix est rétablie dans un royaume, non-seulement l'ennemi n'exerce plus ses hostilités, mais encore tout reprend une nouvelle face; quand le ciel devient pur, non-seulement les nuages se cachent, les vents se taisent, mais encore le soleil brille et réjouit toute la nature. La santé revient elle à un malade? non-seulement il n'est plus brûlé des ardeurs de la fièvre, mais encore la vigueur s'insinue dans toutes les parties du corps. Le même arrive dans le retour d'une âme à Dieu, non-seulement le péché n'y règne plus, mais encore les vertus y agissent; non-seulement les passions ne tyrannisent plus, mais encore elles deviennent utiles; non-seulement la corruption est détruite, mais encore l'innocence est réparée. Que les pieds sont beaux de celui qui annonce la paix, et qui dit à Sion: Votre Dieu va régner: mais plus belle est encore la pénitence qui non-seulement publie la paix, mais la donne; qui non-seulement dit que Dieu va régner, mais qui établit même son royaume dans les cœurs. Pensez à l'état d'un captif qui voit tomber ses chaînes, représentez-vous la situation d'un prisonnier qu'on tire de son cachot, imaginez-vous le transport d'un serviteur que le maître appelle à son héritage, reportez les yeux sur la pécheresse; qu'éprouva-t-elle au seul accent de ces aimables paroles: Allez en paix? Pourrait-on bien exprimer les mouvements de son cœur; la joie naît la première, mais elle est trop vive, trop pénétrante pour être bien goûtée; la reconnaissance vient ensuite et se mêle dans ces transports de joie. L'amour paraît enfin qui entraîne toutes les puissances et partout dresse des trophées. Aversion du péché, éloignement des occasions, desir des croix, zèle de perfection, enchaîne

ment de vertus; que ne voit-on pas? On ne se conduit plus par l'esprit du monde, on se gouverne par l'Esprit de Dieu; on ne s'élève plus au-dessus des autres, on étouffe en soi tous les mouvements de l'orgueil; on ne s'entretient plus des vastes projets d'une fortune ambitieuse, on ne connaît plus rien de grand que le mépris des grandeurs humaines, on ne cherche plus à flatter la chair, on châtie rudement son corps. Se dérobe-t-on aux yeux des créatures? c'est pour se donner tout entier au Créateur? se manifeste-t-on par les bonnes œuvres? c'est afin qu'on glorifie le Père céleste qui est dans les cieux. Semblable à cette femme qui, ayant trouvé la pièce qu'elle avait perdue, assemble ses amies pour prendre part à sa joie; de tous les cœurs on voudrait n'en faire qu'un seul, pour mieux exprimer ses actions de grâces.

Je confonds insensiblement les signes de la tranquillité de l'âme avec les moyens de la conserver. Que dis-je, de la conserver? la paix de la conscience vient de Dieu, et ce souverain être ne pouvant changer, ne semble-t-il pas que cette paix devrait être inaltérable? Mais hélas! le cœur où elle descend est l'inconstance même; et pour le fixer, il faut prendre garde, veiller et prier: prendre garde de ne rien faire contre la conscience, de peur qu'elle ne se soulève. Il en est comme de cet ange que Dieu promettait d'envoyer aux Israélites, pour les faire entrer dans la terre qu'il leur avait préparée. Respectez-le, leur disait-il, écoutez sa voix, et gardez-vous bien de le mépriser, il ne vous pardonnera point lorsque vous pécherez, il parle en mon nom et par mon autorité. Je ne parle pas seulement de ces péchés qui ouvrent l'enfer, y précipitent les pécheurs, scandalisent tout le monde; je parle encore de ces péchés d'autant plus dangereux qu'ils sont cachés, d'autant plus difficiles à guérir, qu'ils ont moins de pesanteur, et dont les coups sont d'autant plus funestes, qu'ils blessent sans être sentis. Le pilote imprudent qui s'endort pendant le calme, peut être surpris par la tempête, il faut toujours veiller; le démon, semblable à un lion rugissant, tourne de tous côtés, cherchant qui dévorer; il en use à l'égard d'une âme après sa pénitence comme il en usa à l'égard du Fils de Dieu après son baptême: Commandez que les pierres se changent en pain, jetez-vous en bas, les anges auront soin de votre personne, et vous porteront entre leurs mains. Voyez-vous ces royaumes, je vous les donnerai, si vous vous prosternez pour m'adorer; il flatte les sens, il inspire la présomption, il irrite la cupidité, et à moins d'être sur la défiance, il deviendra plus cruel qu'il n'a été auparavant. Quand l'esprit immonde est sorti du corps d'un homme, il va par des lieux arides cherchant du repos, et n'en trouvant point, il dit: Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti, et à son retour il la trouve balayée et ornée; alors il s'en va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, ils y entrent, ils y demeurent, et la dernière condition d'un tel homme est pire que la première. Seigneur, qui daignez nous rendre par la pénitence ce que nous avions perdu par le péché, faites que pleinement convertis, sincèrement réconciliés, saintement tranquilles, nous nous affermissions de jour en jour dans les généreux sentiments de notre conversion, dans l'heureux retour de votre amitié, dans le doux calme de nos consciences; devenus plus fidèles à votre grâce, nous aspirerons avec plus de confiance à votre gloire, que nous osons vous demander. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

SUR LA CONFIANCE EN DIEU.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l Incarnation du Verbe (I Cor., V).

La vertu aura toujours son prix, et c'est le plus riche trésor qu'on puisse posséder sur la terre. Propre à gagner les cœurs, elle se fait aimer aussitôt qu'on la connaît; mais quelle connaissance en avait-on avant qu'un Dieu parût dans le monde? Temps de confusion et d'obscurité, on ignorait jusqu'à ses plus essentiels devoirs. On ne pouvait rien sans Dieu, mais on ne savait pas se confier en lui. On tenait tout de Dieu, mais on ne reconnaissait pas les biens qu'on avait reçus de lui. On était en butte aux disgrâces, mais on ne se formait pas à la patience. On louait la tempérance, mais la sensualité n'en prévalait pas moins. Le Fils de Dieu est venu nous inspirer ces vertus, nous apprendre même par quels motifs nous devons les pratiquer. Confiance en Dieu; reconnaissance envers Dieu; patience dans les disgrâces; tempérance dans les plaisirs. Demandons la grâce d'être fidèles à ces vertus, par l'intercession de cette bienheureuse Vierge qui en reçut la plénitude, selon qu'un ange l'en félicita par ces paroles: *Ave, Maria.*

Je ne m'étonne pas s'il se trouve des héros dans les armées, des savants dans les chaires, des charitables dans le monde; Dieu s'appelle dans les Ecritures le Seigneur des batailles, le Dieu des sciences, et la charité par essence. Pourquoi l'homme n'aurait-il pas de l'amour pour les caractères d'un divin original, dont il doit être la copie fidèle? mais ce qui me surprend, c'est de ce qu'on s'aveugle jusqu'à croire que ces avantages ne se rencontrent pas avec plus de perfection dans le Créateur que dans la créature. Trop persuadés que nous ne pouvons pas tout ce que nous voulons, que notre mémoire serait trop chargée, si nous pensions continuellement aux autres, et que nous ne sommes pas toujours disposés à donner ce qu'on nous demande, nous nous imaginons que la puissance en Dieu n'est pas aussi étendue que sa volonté; que, retranché dans le ciel, il ne connaît pas tout ce qui se passe sur la terre, et qu'il ne distingue point amoureusement les meilleurs serviteurs. Sentiment irréligieux et facile à détruire, la nature nous faisant sentir en Dieu un pouvoir souverain, une science universelle, une volonté

bienfaisante ; fondement solide de notre confiance.

Un objet, pour s'y confier, doit avoir ces trois qualités : la puissance, la connaissance, la bonté. Puissance pour soutenir notre faiblesse, connaissance pour découvrir nos besoins, bonté pour ménager nos intérêts. Puissance suprême, connaissance infinie, bonté excellente. Perfections que n'ont pas les créatures où nous les cherchons. Hélas ! faibles comme nous, que peuvent-elles contre notre faiblesse ? Hélas ! aveugles comme nous, que connaissent-elles de nos besoins ? Hélas ! bizarres comme nous, qu'entreprennent-elles pour nos intérêts ? Ou elles ne peuvent rien contre notre faiblesse, ou ce qu'elles peuvent est faible. Ou elles ne connaissent rien de nos besoins, ou ce qu'elles connaissent est borné. Ou elles ne veulent rien pour nos intérêts, ou ce qu'elles veulent est capricieux. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Il peut tout, il connaît tout, il ménage tout. Son bras est toujours étendu pour agir. Ses yeux sont toujours ouverts pour voir. Son cœur est toujours disposé à compatir. Dieu est la puissance même pour soutenir notre faiblesse : *Potens ad protegendum.* Dieu est la connaissance même pour prévoir nos besoins : *Intelligens ad providendum.* Dieu est la bonté même pour ménager nos intérêts : *Clemens ad succurrendum.* Puissance suprême, connaissance infinie, bonté excellente. Motifs de confiance, sujets de réflexions.

PREMIER POINT.

La puissance est si naturelle à la divinité, qu'elle ne diffère pas de son essence. Qui dit un Dieu, dit un être qui fait tout, hormis le péché, et sans qui rien n'est fait. Qui dit un Dieu, dit un être qui ne dépend de rien, et de qui tout dépend. Qui dit un Dieu, dit un être qui commande à tout et à qui rien ne commande, être d'une puissance universelle, être d'une puissance indépendante, être d'une puissance souveraine. Puissance universelle dans ses ouvrages, puissance indépendante dans son action, puissance souveraine dans son empire : telle est la puissance de Dieu ; premier motif de notre confiance ; *Potens ad agendum.* Moïse a remarqué qu'au commencement Dieu créa l'univers ; ce n'était auparavant qu'une masse brute, qu'une matière informe, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme. La terre mêlée avec l'eau n'a pu produire d'elle-même les animaux et les arbres qui se présentent à nos yeux ; les éléments sont stériles, si la parole du Seigneur ne les rend féconds. Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par le soleil, pourraient croire qu'il en est le créateur ; mais l'Ecriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et chargée de fruits avant que le soleil ait été créé ; les astres ne brillaient pas, encore que la lumière était, pour nous apprendre que ces grands et magnifiques flambeaux, dont on a voulu faire des divinités, n'avaient pas d'eux-mêmes ni la matière précieuse, ni la forme admirable dont nous les voyons enrichis.

Comme il n'est rien dans un miroir divisé qui ne renvoie la même image qui se voyait dans la glace entière, la moindre étoile des cieux et la plus petite fleur des campagnes rappellent à nos esprits les perfections de leur auteur. Oiseaux du ciel, qui vous jouez dans les airs ; poissons de la mer, qui vous promenez dans les eaux, globes de feu, qui brûlez toujours et qui ne vous consumez jamais ; régions de météores d'où nous viennent les foudres, les orages les rosées, les pluies, diversité des créatures, qui faites un contraste si admirable, vous ne parlez pas un langage différent. Saint Augustin demande à tous les êtres s'ils sont leur propres artisans, et ils lui répondent : Nous tenons de Dieu tout ce que nous avons de gloire. Homme léger et inconstant, que dites-vous du soleil ? ne reconnaissez-vous pas l'agent supérieur qui règle tout, lorsque vous le voyez sortir, comme de son lit, chaque jour, pour porter partout sans interruption ses rayons et ses lumières, quand il va comme un géant mettre tout l'univers en feu, et que depuis l'orient jusqu'à l'occident, du septentrion au midi, rien n'échappe à ses ardeurs ? Le soleil se couchant, la lune se lève, qui règle les mois et les années, paraît et disparaît chaque jour à heure différente, et sous une face ou plus grande ou plus petite ; témoin fidèle de celui qui règne dans les cieux : le jour succède à la nuit, et rendent si régulièrement leurs services aux créatures, qu'on diroit que ce sont deux sœurs qui partagent également entre elles la longueur des siècles.

Descendons sur la terre, voyons ce qui s'y passe. Qui a dit à un arbre planté le long des rochers qu'il ne doit pas jeter ses racines dans la pierre, et du côté de l'ombre, mais qu'il les doit étendre dans une terre plus fertile, et chercher les rayons du soleil ? qui lui a appris à cuire les humeurs crues qu'il tire par ses racines, afin d'en composer ses feuilles, ses fleurs et ses fruits ? par quelle intelligence produit-il ses fibres, ses filaments ? qui lui a enseigné l'art de trouver dans la boue et dans l'eau, les vives, les admirables couleurs dont il brille ? Grande difficulté, dit audacieusement un impie ! n'est-ce pas la nature qui a présidé à cet ouvrage ? mais je demande, qui est-ce qui a fait cette nature, et lui a donné cette heureuse fécondité ? comment une nature sans intelligence pourrait-elle faire des choses qu'on ne peut comprendre sans une suprême raison ? La production de l'homme prouve encore mieux la puissance de Dieu : qu'est-ce qui nous a formés dans le sein de nos mères ? comment ont-elles uni tant de veines, ajusté tant d'organes, animé tant d'esprits ? qu'elles me disent ce que je ne sais pas et ce que je n'ai jamais su comprendre. Comment faisaient-elles du même sang le cerveau avec toutes ses ventricules, le foie avec toutes ses veines, le cœur avec toutes ses artères ? qui leur avait appris la proportion des parties, et qui leur avait enseigné l'art de donner de l'activité aux unes et de la pesanteur aux

autres, d'enfermer celles-ci et d'exposer celles-là, de durcir les os, d'amollir la chair, et de résoudre le composé en humeurs si contraires? D'où vient que les visages n'ont pas les mêmes traits? que les naturels sont dissemblables et que les hommes paraissent si différents? est-ce un effet de la nature? elle n'est pas libre, et prise en elle-même, elle est toujours déterminée aux mêmes actions par les mêmes habitudes. Ce n'est pas par un assemblage tel que l'ont conçu les philosophes. C'est par votre puissance, ô mon Dieu! toujours dans l'action et toujours dans le repos, que l'univers a été formé avec tout ce qu'il contient.

Saint Anselme expliquant l'Epître de saint Paul aux Hébreux, dit que Dieu tient tout le monde dans sa main comme un globe, où sont renfermées toutes nos vies; non-seulement il nous a créés par sa puissance, mais encore il nous conserve par le même bras. Vient-il à s'éloigner? ce n'est plus qu'un nouveau chaos, et, pour peu qu'il suspende son concours, tout tombe en défaillance; les rivières ne coulent plus, les campagnes ne produisent plus, la nature languit, l'homme devient sans parole, sans action, sans vie. Dieu est si absolu, que si il ruine les villes, c'est en vain qu'on entreprend de les relever, et s'il condamne, c'est inutilement qu'on s'efforce d'absoudre, disait Job, chapitre XII. Ferme-t-il les cieux pour empêcher les nuées de donner des pluies? la terre sera stérile, ou si elle produit quelques fruits, la sécheresse ne permettra pas qu'ils arrivent à une parfaite maturité. Mais son pouvoir n'éclate jamais davantage que quand il attaque les monarques, et leur enlève la couronne qu'il leur avait donnée, et leur fait courber le dos sous la pesanteur des fers dont il les charge. Ne pensez pas que les qualités de l'esprit soient moins soumises à sa puissance que celles du corps ou de la fortune; il ôte quand il lui plaît toute croyance à ceux qui disent la vérité; ils n'ont plus le pouvoir de persuader, et il fait perdre aux expérimentés les connaissances que les temps et le travail leur avaient acquises. Puissance universelle! puissance indépendante! La nature, tout admirable qu'elle paraît dans ses productions, a besoin d'une matière qui la précède, et d'un sujet qui la soutienne; elle peut bien de peu faire beaucoup, tirer d'un petit grain un grand arbre; il n'en est pas ainsi de Dieu, il agit sur le néant avec plus de facilité qu'un peintre sur la toile et qu'un statuaire sur le marbre. Dieu n'a créé qu'un monde, mais combien en pourrait-t-il produire? c'est une source qui ne saurait tarir, c'est un abîme qu'on ne peut sonder, tout y est inépuisable. Dans le monde ce qui agit a sa sphère d'activité, et la cause est déterminée par les effets; les plantes ne produisent que des plantes, les poissons que des poissons, les oiseaux que des oiseaux, et ainsi du reste; mais Dieu produit universellement toutes choses, rien n'est égal à son pouvoir. J'avoue que le soleil allume des météores dans l'air, concourt à la fécondité des animaux sur la terre, produit des herbes dans les campagnes, des fruits dans les vergers, des métaux dans les mines, des perles dans les nacres, des diamants dans les rochers; mais tout est stérile, si les sujets ne sont disposés à recevoir son action, et en vain attendriez-vous du blé sur les pierres, des légumes sur le sable, des minéraux dans les jardins. Dieu seul n'est point assujetti à la disposition des sujets, il peut, quand il veut, faire trouver un pain délicieux dans les climats les moins propres; des eaux les plus abondantes sur les terres les plus arides; des fleurs les plus agréables sur les bois les plus secs; il a la vertu de rendre mères les plus stériles, de changer même des pierres en des enfants d'Abraham; n'a-t-il pas formé l'homme d'un peu de limon? et n'a-t-on pas vu des effets contraires à leurs qualités naturelles, le feu rafraîchir, la glace brûler, les ténèbres éclairer, les bêtes parler, et les hommes sans paroles, les animaux les plus voraces nourrir les prophètes, les lions les moins traitables ne pas refuser leurs secours, le soleil s'arrêter, la terre s'émouvoir? Pensez à la fécondité de Sara, aux miracles de Moïse, à la verge d'Aaron, à l'histoire de Balaam, aux combats de Josué, aux victoires de Gédéon, au sacrifice d'Elie, à l'aveugle éclairé.

Dieu se sert-il quelquefois des créatures pour opérer tant de merveilles? c'est pour leur faire honneur et non pas pour se faire grâce. Les anges président aux éléments; mais c'est lui qui leur en donne le pouvoir; les rois gouvernent les peuples, mais c'est par lui qu'ils règnent; les magistrats décident des différends, mais c'est de lui qu'ils en reçoivent l'autorité. Il remue tout sans s'émouvoir, il change tout sans changer lui-même, c'est ce que le manichéen ne pouvait comprendre. Comment, demandait-il, ces révolutions qui frappent nos yeux, ne font-elles point quelque changement en Dieu? n'est-il pas devenu par la création ce qu'il n'était pas, c'est-à-dire créateur de toutes choses? c'est, doit-on lui répondre, qu'en produisant le monde, Dieu l'a fait par sa volonté, et ne l'a pas tiré de sa substance. Mais n'est-ce pas changer que d'avoir voulu alors ce qu'il ne voulait pas auparavant? erreur; Dieu n'a pas commencé à vouloir, mais de toute éternité il a voulu; ce qu'il a fait dans le temps, il l'a fait sans dépendance des temps.

Les épis ne se forment qu'avec le temps: les fruits ne mûrissent qu'avec le temps; l'homme ne se perfectionne qu'avec le temps. Vaste intervalle, inutile à Dieu! n'est-il pas lui même l'auteur des temps et le maître des saisons? c'est lui qui a donné pour ainsi dire la naissance aux siècles, le commencement aux années, les semaines aux mois, les jours aux semaines, les heures aux jours, les minutes aux heures; ce qui nous est une peine ne lui est qu'un jeu.

Quelque absolu que soit le pouvoir des rois, ils ont besoin de travailler pour venir à bout de leurs entreprises; il faut qu'ils veillent, consultent, se mettent en campagne, paraissent à la tête de leurs armées, pour

animer le courage de leurs troupes; et ne voyons-nous pas les plus grands monarques couverts de poussière, comme les moindres soldats? Il n'en est pas ainsi de Dieu, il n'a qu'à vouloir les choses pour les faire, et un seul acte de sa volonté met la dernière main à ses ouvrages. Si l'Ecriture distingue les jours qui furent employés à la création du monde, si elle les compte, ce n'étaient pas des jours comme les nôtres : le soleil, la lune et les astres, qui mesurent notre durée par leurs mouvements, ne furent créés que vers la fin de la semaine. Les autres causes ont certains temps destinés à leurs opérations et à leurs effets; la terre donne ses fleurs dans une saison, les blés dans l'autre; elle ne saurait produire au printemps ce qu'elle présente en automne, et il lui serait impossible de faire voir des moissons et des vendanges parmi les froideurs des neiges et les glaçons des frimas; mais à Dieu l'hiver est comme l'été, et l'été comme l'hiver, la nuit comme le jour, et le jour comme la nuit; tout lui est égal, tout lui est propre, tout lui est favorable, rien qui puisse s'opposer à ses volontés, toujours indépendantes du nombre des sujets, de la longueur des temps, de la distance des lieux.

Tous les êtres dans la nature ont leurs lieux déterminés d'où ils viennent; ici l'encens, là les pierreries; ici l'or, là le marbre; ici l'ambre, là le corail; ici l'argent, là le cuivre; chaque pays a ses qualités propres, et inutilement on chercherait dans les forêts ce qui ne croît que dans les jardins; mais rien de borné à l'égard de Dieu. Seigneur, que vous êtes puissant, et que votre empire est souverain! Dieu commande dans le ciel, qui est son trône; il peut donc aisément détourner les foudres qui en pourraient sortir pour nous détruire : feu avec toute l'activité de vos flammes, tempêtes avec tous vos tourbillons, glaces avec toute votre froidure, esprits qui suscitez les orages, vous ne faites qu'obéir à la parole du Tout-Puissant. Dieu domine dans les enfers qui est le lieu de ses vengeances; il peut donc facilement confondre les complots qui s'y trament pour nous troubler. Dieu est le maître des hommes, il les tient dans sa main, comme le peintre tient le pinceau, comme le pilote tient le gouvernail; il peut donc plier leurs cœurs pour nous rendre favorables ceux qui nous sont les plus contraires. Si sa puissance était bornée, si elle trouvait dans l'exécution de ses desseins des obstacles invincibles, peut-être pourrait-on avoir lieu d'entrer en défiance; et qui nous répondrait que les meilleures intentions ne deviendraient pas stériles à la vue de ces difficultés qui nous paraissent insurmontables? Mais disparaissez, vaines frayeurs, la droite du Seigneur est magnifique dans son pouvoir, et ce qui semble lui résister le plus s'évanouit en sa présence.

C'est ce qui soutenait la confiance du roi-prophète, dans les différentes disgrâces qui le menaçaient de toutes parts. Que mes ennemis s'assemblent, disait-il, qu'ils tendent, qu'ils cherchent, qu'ils projettent, qu'ils tra-ment, j'ai espéré en vous, ô mon Dieu, que dois-je craindre? Josaphat voit les enfants de Moab et d'Amnon s'assembler contre lui, peuples aussi nombreux que les sables de la mer (c'est l'expression de l'Ecriture); ce prince paraît en leur présence, non la flèche à la main, mais les sacrés cantiques à la bouche: puissante protection! ces fiers ennemis, au lieu de tourner leurs armes contre Juda, les tournent contre eux-mêmes. Cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens, sous le commandement de Sennachérib, assiégent Jérusalem, Ezéchias plein de confiance a recours au Seigneur; aussitôt un ange descend du ciel dans le camp des assiégeants, les extermine tous et les réduit en cendres. Ne craignez point, disait le prophète Elisée à son serviteur effrayé de ces escadrons de Syriens qui venaient à Dotaïn pour le prendre; si nous mettons notre confiance au Seigneur, il renversera les desseins du roi de Syrie. Que les démons se joignent aux hommes pour nous anéantir, s'il leur était possible, celui qui habite dans les cieux rendra vains tous leurs efforts. Pharaon a beau tenter la perte de Moïse, ce prophète échappera à sa fureur, il sera même retiré des eaux par les soins de la fille de ce prince. L'esprit de ténèbres a beau éprouver de toutes parts le saint homme Job, il le trouvera toujours fidèle, et le verra comme engagé à devenir le protecteur de celui-là même dont il voulait faire sa proie. Goliath a beau se promettre de mettre David en pièces, l'épée de ce géant tombera entre les mains de ce berger, qui s'en servira pour lui couper la tête.

Heureux qui se confie dans la puissance du Seigneur! sa confiance ne sera point confondue. Abraham s'y est confié, elle a surpassé ses espérances. Oza s'y est confié, il n'a pas eu besoin de troupes nombreuses pour vaincre de puissants ennemis. Esdras s'y est confié, elle l'a conduit à Jérusalem, malgré de grands périls. Néhémias s'y est confié, elle a soutenu son travail dans la bâtisse du temple; Judas Machabée s'y est confié, en combien de rencontres a-t-il éprouvé son secours? Ce fut sur cette puissance souveraine que s'appuya Mardochée, lorsque, menacé de la mort avec toute sa nation par la cruauté d'Aman, il adressa cette prière à Dieu: Seigneur, roi tout-puissant, toutes choses sont soumises à votre pouvoir, et nul ne peut résister à votre volonté, si vous avez résolu de sauver Israël. En vain la raison humaine nous dit ce que le roi Nabuchodonosor disait aux trois enfants qui refusaient d'adorer sa statue. Qui est le Dieu qui vous puisse arracher d'entre mes mains? nous devons répondre que le Dieu que nous adorons peut opérer ce miracle; il nous a tirés du néant, il peut nous conserver la vie s'il est nécessaire à notre salut et s'il est convenable à sa gloire; confiance que la puissance de Dieu soutient, confiance que la connaissance de Dieu appuie. Dieu peut tout, que devons-nous craindre? Dieu connaît tout, de quoi ne devons-nous pas nous assurer? Puissance de Dieu, premier sujet de nos réflexions,

connaissance de Dieu, seconde partie de mon discours.

DEUXIÈME POINT.

De quelques lumières dont se prévalent les hommes, elles sont toujours bornées. Les rois de la terre ne sauraient tout voir par eux-mêmes, ce qui les oblige souvent de manquer à leur parole, pour ne pas manquer à leur devoir. Dieu seul connaît tout par lui-même : esprit universel, intelligence suprême, vaste génie, œil toujours ouvert, nature maîtresse, il est d'une connaissance infinie. Connaissance qui s'étend à tous les temps avec certitude, connaissance qui descend à tous les êtres avec dignité, connaissance qui dispose de tous les événements avec sagesse, connaissance certaine, connaissance exacte, connaissance équitable, connaissance sans erreur, connaissance sans bassesse, connaissance sans injustice. Il n'appartient qu'aux écrivains sacrés de parler de Dieu avec grandeur, ou plutôt il n'appartient qu'à Dieu de les faire parler avec magnificence. Voici ce qu'il dit par la bouche du prophète Isaïe : Qui est-ce qui appelle les générations dès le commencement du monde? n'est-ce pas moi qui suis le roi des siècles, qui suis le premier et le dernier, l'avenir étant à mes yeux comme le présent? c'est moi qui fais tout et qui vois dès l'éternité tout ce que je fais dans le temps. A qui croyez-vous que Dieu parle, et à quelle occasion? c'est à Cyrus, non à Cyrus déjà élevé sur le trône, mais à Cyrus qui n'a pas encore pris naissance, à Cyrus encore dans le sein du néant, cent cinquante ans avant qu'il eût vu le jour. Vous n'êtes pas encore, lui dit-il, mais je vous ai vu et je vous ai nommé par votre nom : vous vous appellerez Cyrus, je marcherai devant vous dans les combats, à votre approche, je mettrai les rois en fuite, je briserai les portes d'airain; c'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas, comme ce qui est. Pour marquer avec certitude le nom et les actions de ce prince, pour prédire des choses aussi contingentes, qui regardent le fondateur de l'empire des Perses, des choses aussi hors d'apparence que l'étaient les conquêtes et les changements que ce monarque devait apporter dans l'Asie, en détruisant l'empire des Babyloniens et des Mèdes qui régnaient alors, des événements aussi peu vraisemblables que l'était le rétablissement des Juifs après leur captivité, qui n'était pas même alors commencée, il faut être Dieu, il faut voir les effets dans leur cause et dans les conseils qu'on a formés, il faut les avoir prévus avant même leur naissance.

En combien d'endroits de l'Ecriture une si vaste étendue de lumière ne nous est-elle point marquée? Il y a cette différence entre un prophète à qui Dieu révèle un événement particulier, et Dieu qui le connaît par sa prescience, que le prophète peut le savoir sans connaître tout ce qui en dépend, mais que Dieu, qui a révélé, par exemple, au prophète qui reprit Jéroboam, le nom et les actions de Josias, près de trois cents ans avant qu'il fût né, à Daniel la destruction de Jérusalem par Tite, empereur romain, plus de six cent cinquante années auparavant, n'a point connu ces événements sans connaître leur dépendance, ce qui va à l'infini. Combien fallait-il connaître de générations, de hasards, de révolutions et de causes particulières qui ont mis ces princes dans l'état où ils étaient dans leur siècle. Nous ne voyons que le présent, le passé se dérobe à nos regards, et l'avenir n'est pas sous nos yeux; mais nulle différence de temps à l'égard de Dieu : il sait fixer les siècles malgré la vitesse de leurs révolutions, il les met dans un point qui rend tout comme immobile en sa présence. Nous ne voyons les choses que par les dehors, et le plus souvent nous n'en jugeons que par les apparences; mais Dieu en pénètre la substance, rien ne lui est invisible, tout lui paraît à découvert. Nous ne voyons qu'à la faveur du soleil, ou que par le secours des flambeaux, chars lumineux, pour ainsi dire, qui nous approchent les objets; mais Dieu est la lumière même, le reste n'est qu'un écoulement de la sienne. Nous voyons ce qui est hors de nous, et nous ne nous voyons pas nous-mêmes; mais Dieu n'a qu'à se contempler pour tout connaître. Connaissance exacte pour déclarer le larcin qu'Acham croyait avoir bien caché; connaissance exacte pour pénétrer dans les plus secrets conseils du roi de Syrie et révéler les pernicieux desseins qu'il formait contre Israël; connaissance exacte pour chercher Jonas jusqu'au fond d'un vaisseau et jusque dans les entrailles d'un poisson; connaissance exacte pour trouver Nathanaël assis à l'ombre d'un figuier, comme il rencontra Adam revêtu des feuilles de cet arbre; connaissance exacte qui discerne la nuit comme le jour, les ténèbres comme la lumière, l'éloignement comme les approches. L'épaisseur des nuages pourrait-elle dérober à Dieu le mystère de nos pensées? occupé du mouvement des cieux, il n'en veille pas moins sur la conduite de la terre. Les petits ont-ils des droits à discuter avec les grands, il les discute, plus attentif à la bonté de la cause qu'à l'éminence de la qualité; tous sont ses ouvrages, tous méritent également ses regards. Il est écrit que Noé se souvint de toutes les bêtes sauvages et de tous les animaux domestiques qui étaient dans l'arche, et il est dit de Cyrus qu'il connaissait tous ses soldats par leur nom.

Osera-t-on avancer que donner la même étendue à Dieu, c'est déprimer sa grandeur? mais un héros fait-il tort à sa gloire d'entrer dans tous les détails de son camp? est-il indigne d'un artisan de connaître tous les instruments de son art? Toutes les créatures sont comme ses armées, et ne s'appelle-t-il par le Seigneur des batailles? tout cet univers est à son aspect comme un immense laboratoire qui renferme les machines qui sont propres à ses desseins. Je sais que la différence est infinie de lui à nous, et je n'ignore pas qu'à juger de sa conduite à notre égard, et de celle des grands à l'égard des petits,

nous ne pourrions espérer d'occuper son attention. Je conviens encore qu'il est de fiers mortels qui, élevés au-dessus des autres, ne les regardent pas, ou, s'ils les regardent, ce n'est qu'avec mépris. Dieu en use plus obligeamment; comme il a tout créé, il veille sur tout. Il ne s'élève pas un atome dans les airs, il ne rampe pas un insecte sur la terre, il ne croît pas une fleur dans les campagnes, qu'il n'en ait connaissance; il n'est pas jusqu'aux cheveux de nos têtes dont il ne sache le compte, et aucun ne tombe indépendamment de sa volonté; je m'exprime par les paroles de l'Evangile et j'ajoute un trait du cantique.

L'épouse ne donne point de louanges à son époux, qu'il ne lui rende éloge pour éloge; l'un et l'autre diffèrent en ce point, que l'épouse s'endort et l'époux ne s'endort pas: celui-ci a toujours les yeux ouverts sur celle-là, et qui pourrait y mettre obstacle? Serait-ce la faiblesse de ses yeux? mais il est la lumière même et d'une intelligence infinie. Serait-ce le dédain de son cœur? mais il ne juge aucun de ses ouvrages indigne de ses soins. Serait-ce l'excellence de sa nature? mais elle est spirituelle; et si le soleil conserve la pureté de ses rayons dans la profondeur des abîmes, Dieu intéresse encore moins l'éclat de sa sainteté dans l'administration des créatures. Dormez, Jacob, au milieu des campagnes et dans les horreurs de la nuit, celui qui vous garde n'est susceptible de sommeil ni d'assoupissement; dormez en assurance, Dieu est au-dessus de l'échelle que vous découvrez en songe. C'est cette verge veillante qu'aperçut le prophète Jérémie; c'est cette pierre vive qui portait un œil multiplié jusqu'à sept fois, selon que s'en explique le prophète Zacharie, œil toujours ouvert, non-seulement sur les grands, mais encore sur les petits. Quelle source de confiance pour nous de pouvoir dire: Rien ne m'arrive que Dieu ne le connaisse et ne l'ordonne: mes larmes lui sont présentes; il voit où tendent mes désirs, et mes gémissements ne lui sont point cachés: que mes amis me trahissent, que mes proches s'éloignent, que mes ennemis se multiplient, que ceux qui cherchent ma ruine tiennent de méchants discours et me dressent sans cesse quelque piége pour me perdre, je me confie en Dieu, il découvre tout ce qui me touche? Les affligés souhaitent que leurs maux soient connus pour être plaints, ils se persuadent que cette connaissance diminuera leur douleur; un ami cherche son ami pour répandre ses larmes dans son sein, flatté de l'espérance d'en recevoir du soulagement, bonheur que nous trouvons en Dieu, selon les paroles du livre de l'Apocalypse, chapitre second: Ecrivez à l'ange de l'Eglise de Smyrne: Je sais ce que vous souffrez et combien vous êtes pauvre: vous êtes en butte à la médisance, la malignité m'en est connue: *Scio tribulationem tuam.*

Cette réflexion était si puissante dans la pensée de saint Cyprien, qu'il recommandait de dire aux fidèles qu'ils ne souffriraient rien que Dieu ne l'eût prévu, et dont il ne fût l'arbitre, le spectateur et le témoin; source inépuisable de consolation, de tranquillité et de patience: voilà de quoi être toujours satisfait de son sort, dans quelque situation où on se trouve, et c'est l'assiette d'esprit où se rencontrait saint Paul, selon qu'il écrit aux Philippiens, chapitre quatrième: J'ai appris à être content de l'état où je suis, je sais être dans l'abondance et dans la disette; je puis tout en celui qui me donne de la force; soit que nous soyons dans l'honneur ou dans l'abjection, ajoute-t-il dans la seconde Epître aux Corinthiens, chapitre sixième, soit que nous soyons diffamés ou que nous ayons une bonne réputation; comme près de mourir, et ne laissant pas de vivre; comme des gens qu'on châtie, mais qu'on ne tue pas; comme étant tristes, et ayant toujours de la joie; comme étant pauvres, et enrichissant plusieurs; comme n'ayant rien, et possédant tout. Ce qui entretenait le calme de son esprit, c'est qu'il se montrait en toutes choses tel que doivent être des ministres de Dieu, et c'est ce qui nous tranquillisera, comme cet apôtre des nations, si nous n'avons aucun reproche essentiel à nous faire, soit par rapport à notre conduite, soit en pratiquant les maximes les plus raisonnables de la prudence humaine, pour prévoir les événements fâcheux, soit en nous acquittant de nos devoirs d'une manière exacte et constante.

Quand on s'est attiré soi-même de funestes revers, il n'est pas possible qu'on ne se trouve de temps en temps inquiété par de sensibles regrets: on s'accuse de ne s'être pas conduit avec plus de circonspection et de prudence, obstacle puissant à cette douce tranquillité qui doit nous accompagner toujours dans les différents états de notre vie. Sont-ce nos excès qui nous ont plongés dans l'indigence; sont-ce nos illégitimes plaisirs qui nous ont attiré de longues et de cruelles maladies, affaibli notre raison, ruiné notre corps; nous sommes-nous rendus méprisables par des mesures si mal prises; à qui devons-nous nous en prendre, qu'à nous-mêmes? C'est la Providence, je l'avoue, qui attache à nos désordres ces peines accablantes; mais c'est avec justice, et nous aurions tort de nous en plaindre. Il dépendait de nous de les éviter, en nous abstenant des crimes dont elles sont le châtiment. Notre perte ne vient que de nous, elle n'a point d'autre principe que ces complaisances coupables que nous avons pour nos passions indomptées. Pour ce qui est de ces sortes de révolutions qui n'arrivent que trop souvent, si elles n'ont rien de vicieux, nous pouvons les attribuer au Seigneur, qui juge quelquefois à propos de nous aveugler sur nos propres intérêts, et de renverser notre fortune, ou pour nous détacher du monde, ou par des vues encore plus sublimes, mais qui nous sont inconnues. Et c'est par cet endroit que nous devons répondre à ce point épineux qui a tenu si longtemps les esprits en suspens sur l'origine des biens et des maux,

mais que le plus sage des rois a éclairci, nous apprenant que Dieu partage ses faveurs et ses châtiments avec une connaissance si sage, qu'après cette dispensation admirable, on ne doit chercher rien de plus.

De la manière que nous sommes composés, faibles et pécheurs, infirmes et corrompus, il faut que les voies de la Providence, dans la disposition des choses, se rapportent à l'un et à l'autre. Si nous n'avions que des jours heureux, notre infirmité en serait soulagée, mais notre corruption n'en serait pas réprimée; et si nous ne comptions que de mauvais jours, notre corruption serait corrigée, mais notre faiblesse ne serait pas soutenue. On remarque, au sujet des méchants, que Dieu ne saurait mieux régler ses voies à leur égard, qu'en faisant, comme il fait quelquefois, tomber sur eux ses jugements et en les laissant d'autres fois impunis. S'il ne les punissait jamais dans cette vie, on pourrait douter de sa providence; et s'il les punissait toujours, on pourrait soupçonner sa justice. Il en est ainsi des bons : s'il ne leur envoyait pas quelquefois des prospérités, on douterait de son amour envers eux; et s'il ne leur arrivait pas d'autrefois des disgrâces, on ne connaîtrait pas le soin qu'il prend de réprimer leurs passions. Qu'on ne dise pas qu'il faudrait pour l'honneur de la religion et pour convaincre de la vérité des oracles, que la distinction fût plus sensible, au dehors, entre les bons et les méchants, les peines et les récompenses n'étant pas assez marquées dans la vie présente; cette raison est de nulle valeur dans l'Evangile. Si les Israélites devaient être distingués par des prospérités temporelles, eux qui n'avaient que la graisse de la terre pour partage, les chrétiens ont-ils besoin de ce faible secours, eux qui attendent les biens éternels? Les préceptes que nous avons reçus doivent nous élever aux promesses qui nous ont été faites : les Juifs ont des miracles, nous avons des espérances. Le dirai-je? espérances plus certaines que ces miracles n'étaient favorables. A des hommes charnels il fallait, pour ainsi dire, des prospérités charnelles; mais à nous, devenus spirituels, il faut des félicités spirituelles. Que dis-je spirituelles? Elles sont ordinairement si sensibles, que Dieu commence dans le temps ce qu'il réserve dans l'éternité, il connaît le fonds de nos misères, il nous regarde d'un œil de sa miséricorde. Excès d'une bonté amoureuse, suite d'une souveraine puissance et d'une connaissance infinie! Dieu peut tout, Dieu connaît tout, Dieu ménage tout : ce troisième motif de notre confiance fera la clôture de mon discours.

TROISIÈME POINT.

La bonté est si efficace pour gagner les cœurs, que si elle n'accompagne les vertus les plus éclatantes, elles sont quelquefois les plus audacieuses. L'amour-propre qui ne saurait souffrir dans les autres un éclat qui lui fait ombre, en est blessé : elles sont d'ailleurs pour la plupart bornées à l'usage de ceux qui les possèdent. Souvent la prudence ne sert qu'à se conduire soi-même, la tempérance n'est utile qu'à celui qui est tempérant, et la valeur n'est avantageuse au vainqueur qu'autant qu'elle est funeste au vaincu. Mais la bonté, surtout quand le pouvoir la soutient et que la connaissance lui est unie, fait le bonheur de la terre; son caractère est de se communiquer, de se répandre, et on peut dire qu'un homme qui est né avec un cœur bienfaisant, est un trésor ouvert à tout le monde. Si tel est l'ascendant de la bonté, lorsqu'elle se rencontre dans les hommes, quel sera son attrait en Dieu, où elle se trouve par excellence? Vous m'appelez bon, répondait Jésus-Christ à une personne qui l'interrogeait sur ce qui est bon : apprenez qu'il n'y a que Dieu seul de bon. Dans le danger il nous soutient; quelle bonté! Dans l'affliction il nous console; quelle bonté! Dans la disette il nous soulage; quelle bonté! Dangers écartés, amertumes adoucies, besoins soulagés. Dieu veut tout ce qui nous est avantageux.

La vie de l'homme sur la terre est un danger continuel, et l'on peut dire que ses démarches ne sont comptées que par des écueils. Le roi-prophète les décrit dans ses psaumes; mais s'il marque le péril, il donne aussi le remède : quel est ce remède? C'est de mettre sa confiance en Dieu, persuadés que sa vérité nous environnera comme d'un bouclier, et que ni la flèche qui vole durant le jour, ni les maux qu'on prépare dans les ténèbres, ni les attaques du démon ne nous pourront nuire; mille tomberont à nos côtés et dix mille à notre droite : le mal ne viendra point jusqu'à nous, ou, s'il s'en approche, nous en serons délivrés. Je devrais, pour en convaincre, rappeler tous les siècles et en rapporter tous les exemples. Abraham passe par l'Arabie, Abimélech lui enlève son épouse qu'il croyait être sa sœur, il la lui rend sans la toucher, quoiqu'il fût épris de sa beauté. Loth est mené en captivité, il est remis en liberté. Isaac a déjà la tête sur le bûcher, un ange arrête le coup, et une autre victime est substituée en sa place. Jacob est poursuivi par Laban; mais loin d'en recevoir quelque mauvais traitement, il lui marque une nouvelle amitié. Joseph est mis aux fers, il en sort couronné de gloire. Moïse est exposé sur les eaux du Nil, la fille du roi l'en retire et prend soin de l'élever. Les Israélites marchent dans un affreux désert, les fontaines sortent des rochers, la manne descend du ciel, la colonne sert de flambeau durant la nuit et d'ombrage durant le jour. Susanne est faussement accusée, son innocence est hautement reconnue. Le jeune Tobie entreprend un long voyage, un ange lui est envoyé pour être son conducteur et son guide. Les apôtres gémissent dans les prisons d'Hérode, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes, il leur est libre d'en sortir. Ne disons pas avec Gédéon, occupé de l'affliction de son peuple : Si le Seigneur est avec nous, d'où vient que nous sommes accablés de tant de malheurs? où sont ses anciennes miséricordes qu'il a marquées à nos pères? Il nous a tirés de l'Egypte, et maintenant il nous livre entre les

mains des Madianites. Disons plutôt avec David : Le Seigneur est ma lumière et mon salut, que pourrais-je craindre? Le Seigneur est le défenseur de ma vie, qui pourra me faire trembler? Pendant qu'on brise mes os, les ennemis qui me persécutent m'accablent de leurs reproches et répètent tous les jours en m'insultant : Où est votre Dieu? Mais je me réponds à moi-même : Pourquoi, mon âme, êtes-vous triste, et pourquoi me remplissez-vous de troubles? espérez en Dieu, c'est de lui seul que vous devez attendre votre consolation et votre secours ; hors de lui consolations vaines, secours trompeurs.

Les hommes dans leurs ennuis essaient à se consoler, les uns par la conversation de leurs amis, les autres à la vue de leurs richesses ; ceux-ci par l'amusement des plaisirs, ceux-là par le divertissement du jeu. On en voit même qui cherchent à noyer leurs chagrins et leurs inquiétudes dans l'intempérance et dans l'excès; mais illusions des hommes, tout ce qui paraît de plus flatteur ne saurait, sans Dieu, consoler personne : sans lui toute la joie qu'on peut avoir n'est qu'une démangeaison inquiète, qui d'abord semble causer un soulagement agréable; mais qui dans la suite laisse une vive douleur. Sans Dieu les richesses sont des piéges, la gloire n'est qu'un fantôme, et les délices les plus douces ne sont que des viandes indigestes ; n'est-ce pas ce que disait Job aux amis qui s'efforçaient de le consoler? si vous avez la volonté de guérir mes maux, vous n'en avez pas l'adresse, et vos consolations sont des remèdes plus difficiles à supporter que mes douleurs.

Dieu seul les sait adoucir et en combien de manières en tempère-t-il l'amertume? Tantôt il suit le cours ordinaire de sa providence, soit en bénissant les secours qu'on nous présente, soit en nous ménageant des protecteurs qui s'intéressent dans nos peines, soit en imprimant une vertu secrète dans les discours qu'on nous tient ; tantôt il s'élève au-dessus des voies communes de la nature, soit en répandant la terreur dans l'esprit de ceux qui nous affligent, soit en les arrêtant au milieu de leurs entreprises, soit en les frappant d'une mort imprévue ; ici, c'est un Chusaï qui s'oppose à un Achitophel ; là, c'est un Daniel qui calme un Darius ; dans cet endroit, c'est une Judith qui délivre Béthulie ; dans cet autre, c'est une Esther qui détrompe un Assuérus. Que n'ai-je le loisir de parler de la compensation des maux par les biens? Anne, mère de Samuel, s'attriste de n'avoir point d'enfants, son époux n'essuyait-il pas ses larmes ? pourquoi pleurez-vous et pourquoi votre cœur s'afflige-t-il, ne vous suis-je pas plus que ne vous seraient dix enfants ? Isboseth n'est pas avantagé de toutes les perfections naturelles, il doit s'en consoler, son incommodité le mettant à couvert de la jalousie que sa naissance aurait pu lui attirer; on lui conserve la vie, croyant que rien n'est à craindre du côté de ce prince ; compensation ordinaire dans le monde, où souvent les disgrâces du corps sont réparées par les talents de l'esprit et les afflictions de la vie par les biens de la nature !

Vous ne jouissez pas des richesses, mais vous jouirez de la santé : vous n'êtes pas noble, mais vous avez du savoir-faire : on vous intente des procès, mais vous trouvez des amis : le nombre des disgrâces devient la mesure des consolations. Quelle bonté de Dieu ! lui exposez-vous vos amertumes ? il les adoucit : lui découvrez-vous vos besoins, il les soulage. Ferait-il moins pour l'homme qu'il ne fait pour le reste des créatures ; toutes ont les yeux tournés sur le Seigneur ; elles en attendent leur nourriture et il la leur donne dans le temps propre. Combien de fois a-t-on vu le blé, l'huile, l'argent, se multiplier miraculeusement, soit dans la cabane des pauvres, qui n'avaient pas de quoi subvenir à leurs besoins, soit dans la maison des riches qui se sont épuisés par leurs aumônes ? Le prophète Elie est sans pain dans le désert, les corbeaux lui en apportent deux fois chaque jour ; ils y ajoutent même une substance plus nourrissante. Le prophète Daniel est rongé de la faim dans Babylone, le prophète Abacuc y est transporté avec les aliments qu'il avait préparés pour des moissonneurs.

C'étaient des saints, je ne le suis pas ; objection que le Fils de Dieu a prévenue, lorsque, dans l'Evangile de saint Matthieu, chapitre sixième, il nous donne pour exemple les bêtes de la terre, les oiseaux du ciel, les lis des campagnes et c'est la réflexion de saint Chrysostome. Etes-vous en peine où trouver de quoi manger pour le soutien de votre vie ; voyez, non les animaux domestiques, les hommes les entretiennent, mais les bêtes sauvages, Dieu ne les abandonne pas ; regardez encore, non ces oiseaux familiers, qu'on ne soigne que trop dans le monde, mais ces oiseaux champêtres, qui se répandent dans les airs ; ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit; ne valez-vous pas beaucoup plus que des oiseaux? Appréhendez-vous la nudité, n'ayant pas de quoi acheter des vêtements ? considérez, non les lis qu'on cultive dans les jardins, mais ceux qui sont incultes dans les campagnes ; admirez comme ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent, et néanmoins je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a point été si bien paré que l'est un de ces lis. L'inquiétude est blâmée par ces exemples ; mais le travail n'est pas condamné par ces paroles. C'est tenter Dieu que de ne vouloir pas s'y confier; ses ouvrages nous instruisent, que nos expériences nous persuadent. A-t-il jamais manqué au besoin ? J'en atteste cette grande multitude de peuples qui le suivent dans le désert ; ils se trouvent dans une nécessité pressante de ce qui est nécessaire à la vie : cette extrémité pourtant ne fait aucune impression fâcheuse sur leurs esprits ; tous sont en paix ; les maris n'ont point d'inquiétude pour leurs femmes ; les mères n'en ont point pour leurs enfants ; personne ne témoigne, non-seulement par une parole,

par un murmure, par une plainte, mais pas même par une action, par un geste, par un signe, qu'on ait aucune peine de l'état où l'on se voit, ce n'est que confiance, et ici s'accomplit cet oracle de l'Evangile : Cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et le reste vous sera donné comme par surcroît. Paroles qui nous marquent qu'il n'y a que les pénitents et les justes qui soient en droit de se prévaloir de cette promesse, les pécheurs en étant exclus. Serait-il raisonnable que tant de dissipateurs imprudents, qui emploient en fausses dépenses les biens qu'on leur a donnés, en reçussent de nouveaux qu'ils ne feraient servir qu'à leur déréglement ? Ce n'est pas que Dieu ne leur fasse part quelquefois de ses biens ; mais alors il ne les leur donne qu'en sa fureur et pour combler la mesure de leurs péchés. En vain ont-ils recours aux brigues, aux sollicitations, aux intrigues, pour avoir un emploi ; en vain prennent-ils tout à crédit et trouvent des créanciers commodes ; en vain confondent ils les jours du travail avec les jours du Seigneur, rien ne leur réussit, ils sèment et ne moissonnent pas. Les livres saints sont remplis de ces vérités terribles, et malheur à celui qui ne met pas sa confiance en Dieu.

Qui cherche Dieu, il le trouve, mais il abandonne celui qui s'en défie : on vous fait un procès injuste, vous le perdez, vous vous en prenez à Dieu, au lieu de vous confier en lui ; il vous laisse dévorer par les chagrins qui vous rongent. La mort vous enlève un enfant ou un époux que vous aimez ; vous croyez que jamais les grâces du ciel, avec toutes leurs suavités, ne pourront adoucir vos ennuis, et Dieu, pour punir votre défiance, vous donne en proie à votre douleur. Vous voyez le débris de votre maison, le libertinage de vos enfants, l'infidélité de vos amis, l'importunité de vos créanciers ; vous doutez que Dieu vous aime ; il n'attendait pourtant qu'une humble soumission de votre cœur pour vous consoler ; et ne la trouvant pas, il retire de vous le secours qu'il vous avait préparé, et en appuie le courage de cet infortuné qui se confie en lui.

Corrigeons cette défiance par les sentiments du roi-prophète : Le Seigneur prend soin de moi, il m'a promis sa protection, je suis sûr qu'il ne me manquera pas : si je dépendais de la fortune, je pourrais appréhender qu'elle ne fermât les yeux à mon mérite, à mes talents, à mes besoins, elle est aveugle et inconstante. Si j'attendais mon repos et mon bonheur des grands de la terre, je ne sais que trop que leur accès est malaisé, et que leur cœur est peu facile à s'émouvoir. Vains adorateurs d'une élévation nouvelle, ils n'ont du mépris que pour ceux qu'ils voient dans une fortune médiocre : ainsi cet officier de Pharaon, qui, dans sa disgrâce cultivait Joseph, l'oublia aussitôt qu'il fut rentré dans son emploi. Bizarres dans leurs passions, ils changent facilement de résolution : ainsi Saül refusa à David la princesse qu'il lui avait promise en mariage ; trompeurs dans leurs paroles, ils ont souvent dans la bouche ce qu'ils n'ont pas dans le cœur : ainsi le perfide Absalon demanda qu'il lui fût permis d'aller en Hébron offrir un sacrifice, tandis qu'il roulait dans son esprit une trahison secrète contre son père.

Instruits par tant d'exemples, ne mettons qu'en Dieu notre confiance ; il est notre Père, qui est-ce qui nous inquiète ? Voudrions-nous imiter les païens, qui se troublent sur leurs besoins par des précautions trop humaines ; mais apprenons en même temps que le propre d'un père est de pourvoir au nécessaire, et non au superflu de ses enfants. Dieu ne se rend-il pas complaisant à tous nos souhaits ? marque certaine que ce ne sont pas des besoins réels. Est-ce une nécessité qu'il nous élève sur la tête des autres ? ne serait-ce pas plutôt un écueil à notre modestie. Est-ce une nécessité qu'il multiplie les richesses dans nos maisons ? ne serait-ce pas plutôt un piége à notre innocence ? Est-ce une nécessité qu'il accorde tout à nos désirs ? ne serait-ce pas plutôt une vengeance qu'il exercerait sur nous ? Seigneur, dont la puissance est souveraine, la connaissance immense, la bonté infinie, les biens et les maux sont en votre disposition, vous pouvez les dispenser comme il vous plaît. Nos voies vous sont connues, vous savez ce qui nous est propre ; vous ne voulez jamais que ce qui nous convient ; mais nous ne voulons pas toujours ce que vous voulez ; daignez rectifier nos volontés, et nous remplir d'une si ferme confiance, que nous ne cherchions qu'en vous notre repos ; au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

SUR LA RECONNAISSANCE OU DE L'INGRATITUDE.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I Cor., V).

Je croyais aujourd'hui avoir une vertu à inspirer, mais je m'aperçois que j'ai un vice à combattre. Quel monstre que l'ingratitude ! C'est, dit saint Bernard, un vent brûlant qui dessèche en nous la source de la piété, dissipe la rosée de la miséricorde, arrête le courant des grâces, anéantit l'économie des vertus, s'oppose à une nouveauté de faveurs ; c'est cette fumée qui sortait du puits de l'abîme, et qui offusquait la clarté du soleil, selon qu'il est écrit dans l'Apocalypse, formant un corps opaque entre Dieu et l'homme. En vain saint Chrysostome nous assure que la reconnaissance doit être, non-seulement la fin, mais encore le commencement de nos actions et de nos discours ; en vain saint Paul nous exhorte à rendre grâces à Dieu, par un sacrifice continuel de tout ce que nous sommes ; en vain le roi-prophète nous presse de bénir le Seigneur qui nous a comblés de ses biens ; nous sommes toujours ingrats, et nous vivons comme si nous ne tenions rien de Dieu, ou si nous étions les seuls artisans de notre fortune. Jamais ne reconnaîtrons-nous que, n'ayant rien de nous-mêmes, nous tenons tout de la libéralité du premier être ? sincère aveu que nous devons

exprimer, non-seulement par nos paroles, mais encore par nos actions. Il coûte peu de dire avec le pharisien, Je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres ; mais marquer par les effets qu'on est persuadé d'un si noble sentiment, c'est une gratitude complète. Un ingrat est un insensible aux bienfaits, il en est investi comme de l'air qui l'environne, dont il ne sent pas la pesanteur. Mais un véritable reconnaissant sait quel en est le prix, quelle en est la valeur, et succombant, pour ainsi dire, sous le poids des faveurs, il se prosterne aux pieds du Seigneur, pour lui rendre un hommage universel, semblable à la sainte Vierge qui, enrichie de grâces, en fut plus humble : demandons-lui qu'elle nous obtienne la même reconnaissance. *Ave, Maria.*

Le devoir de la reconnaissance est, pour ainsi dire, la voix de la nature ; le ciel donne ses pluies à la terre, et la terre rend ses exhalaisons au ciel ; la mer remplit de ses eaux les rivières et les rivières les reportent à la mer; les arbres produisent les fruits, et les fruits renferment des semences pour multiplier les arbres ; le sang que les artères puisent dans le cœur y rentre par le moyen des veines : loi de retour qui rencontre de nouveaux agréments dans la grâce, toute la religion n'étant qu'un cercle de Dieu à l'homme, et de l'homme à Dieu ; la politique même n'a point d'autre règle. Un prince remporte-t-il quelque avantage? il ordonne aussitôt des actions de grâces ; et, s'il ne les a pas toujours dans le cœur, il souhaite du moins que ses sujets les aient devant les yeux. Reconnaissance qui est comme l'âme de toutes les vertus ; par elle la foi croît, l'espérance s'assure, la charité s'embrase ; elle fait que, regardant Dieu comme la première vérité, on lui rend ses soumissions ; que, l'envisageant comme esprit infaillible, on s'assure sur ses promesses, que, le considérant comme objet souverainement aimable, on lui dévoue son cœur. Mais prenez garde qu'en matière de bienfaits, il y a deux secrets dans le monde, le secret de les faire, le secret de les rendre. Faire un bienfait et s'en vanter, c'est une espèce de reproche : remettez-moi entre les mains des ennemis dont vous m'avez délivré, disait autrefois un ancien, j'aime mieux être exposé de nouveau à leur cruauté que d'être redevable à un prétendu ami, qui se vante si souvent de ma délivrance. Recevoir un bienfait et n'en conserver nul ressentiment, quelle lâcheté! on peut dire que ce vice est selon le cœur de l'homme et contre le cœur de l'homme.

Naturellement l'ingratitude nous fait horreur, et pourtant il en est peu qui s'en défendent ; personne ne saurait la souffrir dans les autres et presque tous la laissent croupir en eux-mêmes ; on craint d'en être accusé à l'égard des créatures, et l'on n'a point cette crainte à l'égard du créateur. Je ne demande pas le témoignage de la langue, elle est trompeuse ; je demande le témoignage de la conscience, elle est sincère. Qu'avons-nous rendu à Dieu pour les biens sans nombre que nous en avons reçus et que nous en recevons tous les jours? Biens de création, il nous a formés sans nous ; biens de conservation, sans lui nous tomberions dans le néant ; biens de pardon, il nous remet nos péchés ; biens de sanctification, il nous éclaire de ses lumières, il nous anime de sa justice ; biens de protection, il écarte les ennemis qui pourraient nous détruire : que de biens ! Mais, semblables à ces débiteurs qui, pour chicaner leurs créanciers se servent de l'argent qu'ils en ont reçu ; semblables à ces gens qui appréhendent de rencontrer ceux à qui ils doivent, ou qui, ne pouvant les éviter, font semblant de ne pas les connaître ; semblables encore à ceux qui s'inscrivent en faux contre leur propre signature et, autant qu'il est dans leur pouvoir, effacent de leur esprit ce qu'ils ont reçu, nous abusons des bienfaits de Dieu, nous les dissimulons, nous les oublions ; ce n'est qu'abus, que détours, qu'oubli. Les libertins abusent des bienfaits de Dieu. Les superbes dissimulent les bienfaits de Dieu. Les lâches oublient les bienfaits de Dieu : ingratitude d'outrage, ingratitude de dissimulation, ingratitude d'oubli. C'est le partage de mon discours.

PREMIER POINT.

Les libertins demandent quelle était l'occupation de Dieu avant la création du monde. Il faut leur répondre, avec saint Augustin, que la justice divine formait alors des carreaux pour punir leur curiosité criminelle; comme si la miséricorde pouvait avoir d'autre pensée dans l'éternité que celle de faire du bien aux hommes dans le temps. Ce qui se présente aux yeux en est une preuve sensible ; les astres sont attachés au firmament comme pour nous servir de flambeaux ; le jour et la nuit se succèdent pour contribuer à notre travail et à nos plaisirs. Les campagnes portent des fruits pour nous soulager dans nos besoins, et le monde était parfait lorsque l'homme parut sur la terre. Ne vous étonnez pas, dit Philon, si les autres créatures furent formées avant lui ; Dieu en usa d'une manière si obligeante pour marquer à l'homme qu'il le traitait comme son enfant et non comme son esclave. Aussi tendre que ces mères qui travaillent pour un objet qu'elles ne voient pas encore, et préviennent la naissance des enfants par préparer des langes, le Créateur a voulu que tout se trouvât en état pour recevoir le premier homme, avec cette différence pourtant, que les mères ne sont capables de ces soins qu'après avoir conçu, et que Dieu a pensé à nous un long temps avant que nous ne fussions : *Cogitavit nos antequam fecit.* Où étiez-vous quand, à la naissance du monde, tous les astres me louaient et que toutes les créatures, par un concert harmonieux, publiaient si hautement mes perfections, demandait Dieu à Job? où étions-nous? dans le néant ; nous n'avions ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre, ni une langue pour parler, ni des pieds pour marcher, ni un cœur pour palpiter ; mais, ô excès de bonté ! nous voyons, nous enten-

dons, nous parlons, nous marchons, nous palpitons, nous agissons; faveurs singulières! Dieu ne s'y tient pas.

Comme il nous servirait peu d'avoir des yeux pour voir si les ténèbres étaient répandues sur la terre, d'avoir un cœur pour palpiter, s'il n'était rafraîchi par l'air, d'avoir une langue pour parler si elle ne pouvait articuler des paroles, d'avoir des mains pour agir si elles étaient liées, d'avoir des pieds pour marcher s'ils ne pouvaient se mouvoir, le soleil se lève, les éléments sont en garde, la rosée tombe; tout ce qui est dans l'air, tout ce qui nage dans les eaux, tout ce qui rampe sur la terre est pour nos usages, pour nos commodités, pour nos plaisirs et s'offre à nous sans avoir la peine de le demander. Anticipation de bienfaits, qui engage à une anticipation de reconnaissance; mais loin d'y répondre par des actions de grâces, nous les détournons de leur véritable fin par une perversité d'usage. Trop fidèles imitateurs de Julien l'Apostat, qui faisait arroser du sang des victimes offertes aux idoles, viandes, rivières, fontaines, aliments, pour réduire les chrétiens à la triste nécessité ou de mourir de faim et de soif, ou de tomber dans l'idolâtrie, nous abusons des créatures contre les desseins du Créateur : *Ingeritur operibus Dei contumeliosa quædam oppressio, et fit de iis gravis abusio.* C'est la réflexion de saint Anselme. Les platoniciens se sont imaginé que l'âme séparée du corps se déchargeait dans les astres de ce qu'elle avait contracté de corruption sur la terre, elle laissait sa légèreté dans le ciel de la lune, ses finesses dans le globe de Mercure, ses folles amours dans le sein de Vénus, son ambition dans la sphère du soleil. Mars était comme le dépositaire de sa fureur et de son audace; Saturne avait pour partage sa mauvaise humeur, son chagrin; et cette âme ainsi épurée se réunissait à son principe.

Ce qui n'était qu'une imagination dans l'esprit de ces philosophes est une vérité dans la conduite des hommes, ne recevant aucun bienfait qu'ils ne s'en servent pour offenser le bienfaiteur : *Quoddam est beneficium quod Deum non offendit.* Le soleil éclaire des criminels, la terre porte des voluptueux, les saisons diversifient des crimes, les campagnes nourrissent des ingrats. Ah! beautés, combien faites-vous de profanes? Ah ! plaisirs, combien faites-vous de sensuels ? Ah ! grandeurs, combien faites-vous de superbes ? Ah ! richesses, combien faites-vous de prodigues ou d'avares ? Je vous appelle toutes ici, productions de la main de Dieu; vous êtes esclaves de la vanité des pécheurs ; ils font violence à vos inclinations, et vous servez, malgré vous, à leur intempérance et à leurs excès. Saint Paul observe que les créatures en gémissent, et Hugues de Saint-Victor leur met ces paroles dans la bouche : Recevez, rendez, prenez, gardez. Dieu vous a donné un esprit pour le connaître et un cœur pour l'aimer; élevez-vous aux choses invisibles du créateur par les merveilles visibles de la nature; regardez-nous comme des présents d'un maître à ses serviteurs, comme le gage d'un ami à son ami, comme le portrait d'un époux à son épouse. Présents, gages, portraits que laissent les uns et les autres pour consoler de leur absence; mais quel renversement de prendre le présent pour le maître, le gage pour l'ami, le portrait pour l'époux, sans faire réflexion qu'il en faudra rendre compte, et un compte d'autant plus rigoureux que la connaissance aura été plus distincte! Nous savons que Dieu est l'auteur de toutes choses, qu'elles n'étaient pas sans lui, et que par lui elles ont été; mais, agissons-nous par cette science? il faudrait les ménager par un légitime usage, et on s'y attache par un amour déréglé. Allons, disaient les impies dans le livre de la Sagesse, s'excitant les uns les autres, Que tout se ressente de nos débauches, le temps est court, hâtons-nous de jouir des plaisirs. Les campagnes portent des fruits de toutes les espèces, ne refusons rien à notre goût et unissons la magnificence à la délicatesse ; les fleurs des parterres sont destinées à l'ornement des autels, appliquons-nous à les cueillir pour exciter notre mollesse ; formons-nous des couronnes de roses avant qu'elles se flétrissent, et faisons en sorte que rien n'échappe à l'attrait de la volupté. Dieu nous a donné des yeux pour admirer la puissance de son bras; laissons-les errer au gré de nos passions déréglées. Notre esprit est assez vif, servons-nous de notre raison pour trouver des prétextes de nous dispenser de nos devoirs. Nous sommes libres, forgeons-nous des chaînes qui nous attachent à la cupidité, et n'ayons de liberté que pour vivre dans le libertinage. Notre conscience trouble notre paix, étouffons-en les remords, Dieu est bon, n'appréhendons pas de l'offenser. Funeste raisonnement, maligne et pernicieuse conséquence! Dieu est bon, il faut que je sois méchant; Dieu m'aime, il faut que je l'outrage; Dieu est plein de miséricorde, il faut que ma malice n'ait point de bornes; Dieu me donne les dernières marques de sa bonté, il faut que je lui donne les dernières preuves de mon ingratitude. Joseph porte à ses frères les aliments nécessaires à la vie, il faut que d'aussi loin qu'ils le voient, ils concertent sa mort. David, par le son de sa harpe, essaie d'adoucir la mélancolie de Saül, il faut que ce roi ingrat prenne sa lance pour en percer un prince si obligeant.

Ne pensez pas que cette morale ne touche que ceux qui sont déjà abandonnés à un sens réprouvé, elle regarde tout le monde. Par qui commencerai-je à me plaindre de ce désordre? par les princes ou par les sujets, par les habitants des villes ou par les habitants des campagnes, par les maîtres ou par les serviteurs, par les hommes ou par les femmes, par les vieillards ou par les enfants? Combien d'infidélités aux faveurs du ciel dans cette diversité d'âge, de sexe, de conditions, d'états? Saül élevé sur le trône devient désobéissant, David est sanguinaire, Salomon donne dans l'idolâtrie, Osias se rend sacrilége, Ezéchias nourrit sa vanité de ce qui devait attirer sa reconnaissance. L'abus des

biens n'est pas moins dans les sujets que dans les princes: les villes sont pleines de fourbes et d'avares, on s'y provoque à la débauche, on rompt les nœuds de la plus étroite amitié en vue d'un sordide intérêt, on ne veut point d'autre Dieu que soi-même. La campagne porte des âmes également ingrates, inimitiés, calomnies, jurements, blasphèmes, faux témoignages, larcins secrets; que de crimes! Les maîtres se servent de leur pouvoir pour opprimer leurs vassaux, ils les traitent avec dureté, ils leur imposent un poids dont ils ne voudraient pas charger une bête; ils abusent de leur corps comme s'il était de pierre, et, sans égard à la santé ou à la maladie, ils ne remettent rien de leurs vexations ordinaires. Les serviteurs murmurent, au lieu de se soumettre; ils ne travaillent que quand on les regarde; leur condition pourrait les sauver et ils n'y demeurent que pour se perdre.

Que dirai-je de l'usage des richesses? c'est moi qui avais donné le blé, le vin, l'huile, l'argent, l'or, les pierreries mêmes, mais vous en avez fait des sacrifices à Baal, se plaignait Dieu par la bouche du prophète Osée, chapitre second; on ne se sert des biens que pour élever des idoles de chair et de sang, pour vivre dans les délices, et les années d'abondance ne servent qu'à multiplier le nombre des intempérants. La conduite des grands n'est pas plus régulière, les honneurs sont institués pour récompenser le mérite, pour exercer la sagesse, pour être des occasions de faire du bien, et on les brigue sans les mériter; on en abuse quand on les a obtenus, on n'en veut jouir que pour soi quand on les possède. Ceux qui ont de la santé pensent n'en avoir que pour obliger Dieu à la soutenir par un miracle, et s'ils avaient conjuré leur mort, feraient-ils autre chose que ce qui leur est ordinaire? J'épargne les vieillards, mais je pourrais les faire rougir; quelle pitié de porter jusqu'au tombeau des passions aussi vives qu'auparavant! A quoi emploie-t-on le temps? il y en a qui le passent à ne rien faire, les uns à faire mal, et presque tous à autre chose qu'à ce qu'ils devraient. Comment appellerai-je ce désordre, si je ne le nomme, avec le prophète Daniel, l'abomination de la désolation dans le lieu saint, le créateur ayant formé l'univers comme un divin sanctuaire, pour y recevoir les adorations de l'homme? Monstrueuse profanation! si le temple élevé au Seigneur par Salomon avec tant de magnificence n'eût servi qu'à des insectes, si ce chandelier précieux par la lumière qu'il répandait de toutes parts n'eût éclairé qu'une caverne de voleurs, si cet autel célèbre par la religieuse immolation d'hosties saintes n'eût vu couler que le sang infâme des victimes idolâtres, si les pontifes n'eussent été que des corrupteurs, ses Lévites que des voluptueux, les portes de Sion en eussent pleuré; pleurons également, l'ingratitude ayant introduit tant d'impiétés dans le monde. Le Seigneur par la bouche de ses prophètes parle à une âme ingrate, et au lieu de lui dire: Vous avez abusé de votre beauté, il lui dit: Vous l'avez profanée; mêmes expressions pour le même crime; il ne dit pas: C'est sur vos terres et dans vos maisons que vous m'avez offensé; mais il dit: C'est ma terre que vous m'avez souillée.

Qu'est-ce qu'un ingrat qui outrage Dieu par ses bienfaits? c'est un sacrilége qui abuse de ce qu'il y a de plus saint, c'est un furieux qui, pour poignarder son ami, prend l'épée qu'il lui avait donnée pour le défendre; disons mieux, c'est un emporté qui se sert des dons de Dieu contre Dieu même. Saint Luc nous en donne un exemple dans la personne d'un riche, et saint Zénon de Vérone le fait parler ainsi: Ma terre aurait été stérile, si les pluies ne l'eussent arrosée. Je vois que tous les éléments y ont travaillé comme de concert, l'air par sa fraîcheur, les nuées par leurs eaux, les astres par leurs influences; il est juste que je fasse un bon usage d'une si riche abondance. Approchez-vous, pauvres, j'aime mieux vous faire part de mes grains que de bâtir de nouveaux greniers; ce devrait être sa résolution, mais il en est bien éloigné; mon âme, se dit-il à lui-même, vous avez de grands biens, accordez tout à votre sensualité. Voyez, dit saint Augustin, comme cet homme ne pense à rien moins qu'à servir son Dieu des fruits qu'il en a reçus: *Accipit et non reddit;* il reçoit, il ne rend pas; *Quid non reddit?* que voulez-vous qu'il rende? *Gratiarum actionem*, des actions de grâces. Ce devraient être ses sentiments, mais ce n'est pas sa pensée: *Immo vero rependit mala pro bonis;* au lieu d'avoir pour Dieu une âme reconnaissante, il n'a que des blasphèmes dans la bouche et que de la dureté dans le cœur: *Blasphemias, murmur, adversus Deum indignationem.* Dans quel temps pensez-vous que les impies arrêtent qu'ils ne veulent point avoir de part avec Dieu, et que ses lois leur étant indifférentes, ils ne sont pas résolus de prendre la peine de les garder? C'est, répond le saint homme Job, au même temps qu'il comble de biens leurs maisons et rend leurs terres fécondes. Dieu donne-t-il un temps serein, on murmure de ce qu'il n'envoie pas de la pluie; a-t-on du chaud, on se chagrine de ce qu'on n'a pas du froid; toujours attentif à ce qui manque, et jamais appliqué à ce qu'on doit, on est à charge à la Providence, ou, si l'on n'abuse pas des biens, on les dissimule. Ingratitude par dissimulation, seconde partie de mon discours.

DEUXIÈME POINT

La coutume de dissimuler les bienfaits est aussi ancienne que le monde, elle n'en est pas moins détestable. L'ange refuse de connaître ce qu'il est pour aspirer à ce qu'il ne peut être, et l'homme, légèrement touché de la chute de ce téméraire, fait semblant de ne pas entendre la voix de Dieu qui l'appelle après sa désobéissance. Que la punition qui vengea ce double attentat fut terrible, qu'elle fut juste! mais si je l'ose dire, qu'elle fut inutile! L'enfer peuplé de ces esprits méconnaissants, à qui la céleste Jérusalem devait

servir de séjour éternel ; Adam chassé du paradis terrestre, où tout n'avait été produit que pour contribuer à ses délices ; des anges changés en démons, un homme libre devenu l'esclave du péché, ne purent obliger la créature de rendre grâces à son bienfaiteur ; et à peine les eaux d'un déluge universel furent-elles écoulées, qu'on vit l'ingratitude prendre de nouvelles mesures, en élevant une tour surperbe. Ce crime ne demeura pas impuni, non plus que mille autres qui le suivirent ; cependant le cœur de l'homme, malgré tant de funestes effets, ne put encore se résoudre à confesser que tout ce qu'il avait venait originairement de Dieu. Voyez les Israélites : plus ils reçoivent de grâces, plus ils s'accoutument à en recevoir sans reconnaissance ; ce que le ciel fait gratuitement pour eux, ils le regardent d'un œil indifférent, ils croient même, par un fond d'orgueil trop ordinaire aux hommes, que tout leur est dû de la part du Seigneur. Si pour les nourrir sa puissance devient magnifique, ils doutent s'il est le seul qu'il faille adorer, et si Moïse les quitte pour un peu de temps, il les trouve à son retour qui sacrifient à l'idole qu'ils ont faite de leurs propres mains.

Que fallait-il faire pour vaincre l'insensibilité du cœur humain ? il fallait que Dieu se donnât soi-même, et il s'est donné à nous. Qui n'eût cru, après un présent de cette importance, ne pas voir tous les cœurs devenir reconnaissants ? Ils conservèrent pourtant leur ingratitude, et l'on peut encore leur reprocher ce que Tertullien reprochait aux païens. Dans le temps de vos affaires, de vos disgrâces, disait cet Africain aux idolâtres, vous nous conjurez par tout ce qu'il y a de sacré et de saint dans notre religion d'offrir nos prières et nos vœux pour obtenir de Dieu qu'il adoucisse vos amertumes ; mais il ne vous a pas plus tôt accordé ce que nous lui avons demandé, qu'on vous voit courir dans le temple de vos idoles pour leur présenter de l'encens, comme si c'était votre Jupiter qui vous eût donné du succès, ou votre Esculape qui vous eût rendu la santé : *Cum misericordiam extorserimus, Jupiter adoratur.* Vous disiez comme Jephté : si Dieu me donne la victoire sur mes ennemis, je lui offrirai en sacrifice la première chose qui se présentera sous mes mains ; vous disiez comme Jacob : si Dieu demeure avec moi, s'il me conduit dans le chemin où je marche, s'il m'accorde de quoi vivre, de quoi me vêtir, et si je retourne à la maison de mon père, le Seigneur sera mon Dieu, et le moins que je lui offrirai sera la dîme de tous mes biens ; vous disiez comme Anne, mère de Samuel : si je puis avoir un fils, je le consacrerai au service du Seigneur ; vous disiez comme Ezéchias : si je puis guérir de cette maladie, je m'appliquerai sans réserve à mon salut. Ainsi parliez-vous, mais la véritable disposition, dirai-je, de votre mauvais cœur, vous était inconnue. Jephté, Jacob, Anne, Ezéchias se sont acquittés de leurs vœux, vous acquittez-vous des vôtres ? *Mutuabitur peccator et non solvet,* se plaint le prophète-roi. Vous vous étiez engagés de mieux servir Dieu, s'il vous rendait la santé ; il vous l'a rendue, où est votre reconnaissance ? *Mutuabitur peccator et non solvet.* Vous aviez résolu de rompre ce mauvais commerce, si vous pouviez éviter ce danger évident ; vous l'avez évité, où est votre reconnaissance ? *Mutuabitur peccator et non solvet.* Vous aviez promis des aumônes, si vous gagniez ce procès ; vous l'avez gagné, où est votre reconnaissance ? *Mutuabitur peccator et non solvet.*

Telle est la conduite de la plupart ; ont-ils des affaires épineuses, sont-ils malades, ils ne trouvent pas assez de personnes à qui recommander leurs intérêts ; les ministres des autels sont chargés de leurs vœux, et il semble que les grands leur doivent leur appui. Mais comme celui qui arrose n'est rien et que celui qui plante est peu de chose, ils sont obligés de s'adresser à Dieu, et après qu'il les a exaucés, ils croient être moins redevables au créateur qu'aux créatures : *Et cum misericordiam extorserimus, Jupiter adoratur.* Ce sont les soins de cet ami qui m'ont fait gagner mon procès ; c'est par l'habileté de ce médecin, que je me suis mieux porté, et sans ce ministre j'étais perdu ; ce sont leurs propres paroles et non des expressions que je leur prête. Je veux que toutes ces choses aient contribué à rendre votre état meilleur ; mais qui est-ce qui a inspiré à cet ami de parler en votre faveur ? qui est-ce qui a porté ce médecin à vous appliquer ce remède ? qui est-ce qui a suggéré à ce ministre de vous donner de l'emploi ? N'est-ce pas Dieu ? tout vient de lui, tout dépend de lui, souverain maître de toutes choses et de toutes les actions des hommes ; et néanmoins vous dissimulez avoir reçu ces secours de sa bonté, pour en attribuer toute la gloire à ceux qui ne pouvaient rien faire sans sa vertu particulière : *Cum misericordiam extorserimus, Jupiter adoratur.* Je ne prétends pas par cette réflexion condamner la reconnaissance qu'on doit à ceux de qui l'on tient quelque faveur, et je ne saurais trop exciter les enfants à respecter leurs parents qui les ont élevés, les disciples à remercier les maîtres qui les ont instruits, les sujets à honorer les princes qui les gouvernent, les puissants qui les protégent, les riches qui les assistent, tout y engage ; mais il faut remonter jusqu'à la source, semblable à l'aveugle-né, qui, sans attribuer sa guérison à la boue qu'on lui avait mise sur les yeux et aux eaux où il s'était lavé, en donna tout l'honneur à Dieu.

L'homme ingrat n'en use pas ainsi : gagne-t-il des batailles ? il dit : C'est l'épée de Gédéon ; et il ne dit pas : C'est l'épée du Seigneur. Fait-il des conquêtes ? il n'est enflé que de sa valeur. Remporte-t-il des victoires ? il les attribue à son expérience et à son habileté. Trouve-t-il de superbes palais ? il s'écrie : Le grand roi des Assyriens. Est-il riche ? c'est par ses épargnes, par son industrie ; et s'il est distingué dans le monde, c'est ou par la noblesse de sa naissance ou par la délicatesse de son esprit, bien différent de

ces grands cœurs dont les sentiments nous sont marqués dans l'Ecriture. Si Abraham rencontre une victime sur la montagne pour y être substituée à la place de son fils, il dit : Le Seigneur y a pourvu. Si Eliézer réussit dans son voyage, il dit : Benit soit le Dieu d'Israël. Si Jacob trouve de quoi présenter à son père, il dit : Le Seigneur me l'a fait rencontrer et il a usé de miséricorde envers son serviteur. Si Joseph commande en Egypte : L'Eternel, dit-il à ses frères, m'a conduit dans cette terre. Si David échappe à la fureur de Saül : C'est la journée, s'écrie-t-il, que le Tout-Puissant a faite. Si Nathan promet à ce prince un fils qui doit régner après lui et se rendre respectable par sa sagesse, il se prosterne devant le Seigneur et lui en marque son ressentiment. Si le roi Cyrus obtient la monarchie universelle, il élève un temple à Dieu dans l'enceinte de Jérusalem et invite tout le peuple à venir adorer le Seigneur avec lui. Si Judas Machabée se voit délivré de tous les malheurs qui menaçaient sa nation, il en écrit à Aristobule pour en donner la gloire à Dieu. Si Elisabeth défère ses louanges à la Mère de Dieu, cette bienheureuse Vierge les rapporte au Tout-Puissant comme au seul auteur de tant de merveilles qu'il a opérées en elle. Si le Fils de Dieu lui-même fait des miracles, il lève aussitôt les yeux au ciel, comme si cette faveur lui était étrangère, pour nous enseigner à rendre en tout des actions de grâces; et dans l'histoire des apôtres, si Paul et Barnabé font des miracles ne publient-ils pas que tout l'honneur en appartient au créateur du ciel et de la terre?

Une âme reconnaissante voit les bienfaits de Dieu et l'en aime davantage; l'âme ingrate, au contraire, n'envisage l'enchaînement de ses prospérités que comme l'effet d'un hasard heureux ou comme les fruits de son savoir faire; et, attribuant tous les événements du monde au cours ordinaire de la nature, elle ne s'élève pas plus haut, semblable à ces voyageurs qui, buvant du ruisseau, ne pensent pas à la source; imitant encore ces laboureurs qui, n'attendant la fertilité de leurs terres que de l'inondation du Nil, se mettent peu en peine des influences du ciel; peu différents de ces bêtes immondes qui mangent le gland et ne regardent jamais l'arbre qui le porte. Les livres sont pleins de ces sortes d'ingrats. Un Pharaon dans l'Egypte dit insolemment : Je ne connais pas le Seigneur, lorsqu'on lui parle de sa part. Un Nabuchodonosor dans Babylone s'applaudit soi-même de l'état florissant de son royaume et se flatte d'être le seul artisan de sa bonne fortune. Un Hérode dans la Judée souffre qu'on l'égale au Très-Haut, et se repaît grossièrement d'une flatterie si manifestement sacrilége. Fiers ruisseaux qui, après s'être grossis dans leurs cours, méconnaissent leur source et se rapportent leurs eaux. Ingratitude que le prophète Ezéchiel reprochait à la ville de Tyr, dans le chapitre vingt-septième de ses Prophéties. O Tyr, vous avez dit en vous même : Je suis une ville d'une parfaite beauté et je suis placée au milieu de la mer; considérant, selon saint Jérôme, le bien qu'elle avait, non comme étant au Seigneur, mais comme étant son bien propre : orgueil insupportable! Nous en sommes indignés; mais si, réfléchissant par la raison sur nous-mêmes, nous voulons nous faire justice, peut-être nous trouverons-nous également coupables.

Jamais, interrogeant notre cœur, lui avons-nous demandé : de qui ai-je reçu la vie, quelle est la main qui règle les diverses situations de mon corps, qui est celui qui donne la lumière à mon corps, la chaleur à mes entrailles, le mouvement à mes pieds? Après avoir agi durant le jour, je me repose durant la nuit; me trouvant plein de vigueur et de force à mon réveil, où sont les actions de grâces que je rends à Dieu de qui je reçois tant de faveurs? Que volontiers je demanderais ici pour les superbes ingrats ce qu'Elisée demanda et qu'il obtint pour son serviteur timide; leurs yeux s'ouvriraient, la Providence leur paraîtrait continuellement attentive à leurs besoins; ils verraient cette main qui les soutient, ces anges qui les défendent, cette bonté qui les environne et qui mérite toute leur reconnaissance et tout leur amour; pourraient-ils se défendre d'aimer un Dieu si aimable et si bienfaisant? Ils méprisent pourtant ses bienfaits, et si on leur en parle, ils disent au Seigneur ce que Nabal disait à David dans le deuxième livre des Rois. David envoie ses gens à Nabal pour lui demander quelques rafraîchissements; mais Nabal leur répond : Qui est David et qui est le fils d'Isaï? Nabal devait avoir de lui-même prévenu David. Cette exacte discipline des gens de David, que les serviteurs mêmes avaient admirée, devait lui avoir ouvert les yeux pour embrasser avec plaisir l'occasion de lui témoigner quelque reconnaissance, et en un temps où il pouvait juger que ce prince ne prenant rien pouvait avoir besoin de tout; mais Nabal dissimule de connaître David, de peur d'être obligé de le secourir de ses biens. Tel est l'esprit de l'ingratitude; il ne fait pas semblant d'avoir reçu les grâces, dans la crainte de marquer du retour. Qu'il est aujourd'hui de Nabals dans le monde! qu'il est de superbes qui dissimulent les bienfaits! Dites aux grands que leur autorité descend de Dieu et qu'ils devraient reconnaître leur dépendance. Dites aux riches qu'il ne suffit pas de n'avoir pas de bien qui soit mal acquis et ne point désirer celui des autres, mais qu'il faut user de celui qu'on a reçu pour soulager les pauvres et non pas pour se satisfaire. Dites à tous les hommes qu'il y a un Dieu au-dessus de nos têtes, à qui nous devons le tribut de la reconnaissance, ils vous diront avec Nabal, au moins dans leur cœur : Quel est ce David, quel est ce Dieu dont vous me parlez?

Ignorez-vous encore les faveurs que vous en avez reçues? Ne savez-vous pas que c'est

lui qui vous a donné l'être, et par un excès de bonté vous a dispensé de tout ce qui est nécessaire à la vie? Ne savez-vous pas que de la même terre dont il vous a formés il pouvait faire un serpent pour ramper ou quelque insecte encore moins parfait? Ne savez-vous pas que, vous faisant hommes, il pouvait vous faire naître infirmes, sujets à des maux insupportables et dans une maison pauvre et méprisable? Et plus que tout cela, ne savez-vous pas qu'il a envoyé son Fils pour vous racheter, et que dans cet ouvrage de votre salut il a fait paraître toutes ses perfections infinies, sa sainteté dans la haine qu'il a témoignée contre le péché, sa justice dans le transport qu'il a fait sur la personne de son Fils des peines qui vous étaient dues, sa puissance dans la conversation du monde et dans la publication de l'Evangile, son amour, instituant le sacrement des autels pour nous servir d'aliment? Ne saurait-on dissimuler tant de bienfaits? Voyez le raffinement. On veut bien reconnaître les faveurs qu'on a reçues, mais on veut qu'on croie les avoir méritées; ce talent est un don de Dieu, je l'avoue, mais c'est aussi une récompense de ma vertu; on s'en flatte; cette beauté est un écoulement de la beauté suprême, c'est aussi une suite de la bonté de mon naturel; et par un orgueil incroyable on va chercher jusque dans la sagesse de Dieu de quoi justifier les iniquités de l'homme. A-t-on gagné un procès par fourberie, on dit que c'est par justice; et si l'on s'est élevé par ses intrigues, on se fait accroire que c'est par son esprit. Je vois partout des trésors, trésors de gloire et de grâce du côté de Dieu, trésors d'insensibilité et de méconnaissance du côté des hommes Soutiendrons-nous toujours nos ingratitudes malgré les bienfaits de Dieu, et Dieu soutiendra-t-il toujours ses bienfaits malgré nos ingratitudes? Si Dieu nous traitait comme un juge sévère qui se plairait à nous accabler sous ses coups et à faire sa joie de notre perte, peut être serions-nous plus reconnaissants? Mais, nous traitant comme un père tendre qui nous comble de ses faveurs, nous sommes toujours ingrats; nous essayons-même à oublier ce que nous avons reçu. Ingratitude d'abus, ingratitude de dissimulation, ingratitude d'oubli.

TROISIÈME POINT.

Naître dans l'ingratitude, vivre dans l'ingratitude, mourir dans l'ingratitude, c'est le partage ordinaire de l'homme, et l'on peut soutenir avec Salvien que ce vice lui est comme naturel: *Naturale est homini ut sit ingratus.* L'homme naît dans l'ingratitude, il vient au monde les armes à la main, comme pour combattre son Dieu: *Nihilum armatum et rebelle,* dit saint Ambroise; et l'homme vit dans l'ingratitude, il ne répond aux faveurs de Dieu que par une suite de péchés; l'homme meurt dans l'ingratitude, son cœur, à la mort, est tellement attaché à la terre, qu'au lieu de penser aux biens de la gloire qui l'attendent, il en efface le souvenir; et c'est, selon un ancien, le plus haut point où puisse arriver l'insensibilité: *Ingratissimus omnium qui beneficium oblitus est.* C'est beaucoup d'abuser des bienfaits, c'est davantage de les dissimuler; mais de les oublier, y a-t-il des termes assez forts pour déclamer contre ce monstre? Celui qui abuse des faveurs qu'on lui a faites peut revenir à soi-même; celui qui les dissimule peut les avouer dans la rencontre; mais celui qui les oublie s'ôte le moyen de jamais y satisfaire. C'est pour se défendre de cet oubli que dans l'ancienne loi une faveur était toujours suivie d'un retour. Noé sort de l'arche, il ne tarde pas à dresser un autel à Dieu; Abraham obtient-il un fils par miracle, le Seigneur lui ordonne de lui en faire un sacrifice, et s'il épargne la vie du fils, il veut au moins la disposition du père; si par le sang d'un agneau Israël évite l'épée de l'ange exterminateur, Dieu commande à Israël de lui présenter un agneau tous les ans, comme un mémorial de sa délivrance; si la manne descend du ciel pour la nourriture de ce peuple, il doit en remplir un vase d'or et le conserver dans l'arche, de peur que le souvenir ne s'en efface; si les blés croissent, si les troupeaux se multiplient, il faut en présenter les prémices.

Que dirai-je de cette bataille fameuse où Amalec ayant été défait, Moïse eut ordre d'en écrire la victoire et d'en donner le livre à Josué, pour en rappeler de temps en temps la mémoire. Je ne dis rien de cette aimable coutume qu'avaient les anciens patriarches d'élever des autels au Seigneur toutes les fois qu'ils en recevaient quelque bienfait, et leurs enfants devaient le marquer jusque même dans leurs noms. L'épouse des Cantiques en était si persuadée, qu'elle anticipait toujours ses reconnaissances et faisait des remercîments d'une grâce qu'elle n'avait pas encore reçue. Mon bien-aimé, dit-elle, m'appuie la tête de sa main gauche, et il doit m'embrasser de sa main droite: *Læva ejus sub capite meo, et dextera ejus amplexabitur me.* Remarquez avec saint Bernard, l'Epouse ne dit pas: Mon époux m'embrasse; mais elle dit: Mon époux m'embrassera, pour nous faire connaître qu'elle est si reconnaissante de cette première faveur, qu'elle prévient même la seconde. Et de là nous devons apprendre à n'être ni lents ni paresseux à remercier Dieu de chacun de ses présents. Considérons avec soin ce qui nous est présenté, afin de reconnaître tous ses dons et ses présents, soit grands, soit médiocres, soit petits. Le Fils de Dieu nous commande dans l'Evangile de recueillir les moindres restes, de peur qu'ils ne soient perdus, c'est-à-dire, de ne pas même oublier les moindres bienfaits. Est-ce notre pensée? hélas! semblables au corbeau qui demeura dans l'arche pendant que les eaux étaient répandues sur la terre, et qui refusa d'y retourner aussitôt que les arbres eurent repris leur premier feuillage, nous pensons à Dieu dans un temps et nous l'oublions dans l'autre; peut-être même disons-nous en secret ce que les Israélites disaient à Aaron: Venez, fai-

tes-nous des dieux qui marchent devant nous ; pour ce qui est de Moïse, de cet homme qui nous a tirés de l'Egypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé. Peut-on parler d'un air plus méprisant, et fut-il jamais une ingratitude pareille ! Moïse n'a rien oublié pour ce peuple, et ce peuple oublie Moïse.

Si Moïse est allé sur la montagne, c'est pour intercéder pour le peuple, et ce peuple ingrat ne s'en met nullement en peine, ne pense pas même à le chercher : *Ignoramus quid acciderit*. Combien de gens qui tiennent un semblable langage ? combien qui érigent leurs passions en de fausses divinités, aux dépens du véritable Dieu ? Entrons dans les sentiments de Joseph. Ce patriarche, vivement sollicité de commettre un crime au préjudice de son honneur, rappelle sa reconnaissance, et, pour éviter le piége, il dit à cette dame, qui, pour se satisfaire, voulait le rendre coupable : Vous voyez que mon maître m'honore d'une confiance si particulière, qu'il se repose du tout sur moi, ne s'étant réservé que vous seule, qui êtes son épouse ! comment pourrais-je lui être infidèle pour devenir votre amant : *Quomodo possum peccare in dominum meum ?* Tout est ici digne de remarque : d'abord Joseph témoigne à cette femme combien il est touché de l'autorité que son maître lui a donnée ; il lui représente ensuite de quelle ingratitude il serait coupable, s'il offensait un bienfaiteur qui l'a comblé de tant de biens ; il lui fait connaître enfin ce qu'elle lui doit elle-même, elle qui est son épouse. Quand nous sommes à table et que l'intempérance voudrait se mêler dans nos repas, disons avec Joseph : Mon Dieu a mis à ma disposition tous les trésors de la nature, toutes les bêtes des campagnes, tous les oiseaux de l'air, tous les fruits des jardins, toutes les liqueurs qui coulent des plantes et des arbres : *Ecce Dominus meus omnibus mihi traditis, ignorat quæ habeat in domo sua*. Comment pourrais-je être assez lâche pour en faire un mauvais usage : *Quomodo possum hoc malum facere, et peccare in Dominum meum ?* Lorsqu'il se présente quelque objet agréable, et que le crime voudrait, par les yeux, se faire une entrée dans le cœur, disons avec Joseph : Mon Dieu n'a fait des beautés brillantes dans le monde que pour m'élever à lui par des pensées chrétiennes, et il me destine à quelque chose de plus charmant. Comment pourrais-je m'attacher à ce qu'il ne m'est pas permis de souhaiter : *Quomodo possum hoc malum facere, et peccare in Dominum meum ?* La conversation tombe sur les défauts d'autrui ; la démangeaison de parler pourrait nous ouvrir la bouche pour blâmer indifféremment les vices et les vertus, ou pour animer le médisant, ou pour réchauffer le serpent qui pique, afin qu'il pique plus sûrement. Disons avec Joseph : Mon Dieu m'a donné une langue pour excuser les actions du prochain, comment pourrais-je me déchaîner et affiler par mes manières les flèches dont on perce les absents : *Quomodo possum hoc malum facere, et peccare in Dominum meum ?* Le monde étale-t-il ses grandeurs, voulant nous attirer par ses endroits les plus pompeux, disons avec Joseph : Mon Dieu est seul incapable de changer, tout le reste est sujet au changement. Comment pourrais-je préférer l'apparence à la vérité, le néant à l'Etre, et me laisser éblouir à une fumée qui s'élève et qui s'affaiblit en s'élevant : *Quomodo possum hoc malum facere, et peccare in Dominum meum ?* Nous avons des richesses que la cupidité voudrait faire servir à la vanité, au luxe et au désordre. Disons avec Joseph : Mon Dieu m'a donné non-seulement le nécessaire, mais encore le superflu. Comment pourrais-je tourner contre lui l'abondance dont il ne m'a fait que le dispensateur et l'économe : *Quomodo possum hoc malum facere, et peccare in Dominum meum ?* Ne ferons-nous jamais réflexion que la plus atroce de toutes les ingratitudes est celle où l'on tombe contre Dieu ? Manquer de reconnaissance pour un père ou pour un ami, ce serait passer pour un monstre, et l'on ne craindrait pas ce reproche à l'égard du Créateur, de qui l'on tient toutes choses ! serait-il rien de plus criant ? N'abusons plus, ne dissimulons plus, n'oublions plus. Reconnaissance d'usage, reconnaissance d'aveu, reconnaissance de souvenir. Dieu voyant notre reconnaissance, et témoin de notre gratitude, ajoutera aux biens de la terre les biens de l'éternité, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

SUR LA PATIENCE DANS LES DISGRACES DE LA VIE.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor.*, *chap.* V).

Exposés à tant de disgrâces, pendant que nous sommes sur la terre, quel besoin n'avons-nous pas de la patience ? Semblable à cet Ange qui modérait l'activité des flammes dans la fournaise de Babylone, elle rend supportables les afflictions qui nous environnent de toutes parts ; elle n'ôte pas le sentiment, ce serait détruire la nature, mais elle soumet l'esprit ; c'est l'avantage qu'elle procure. Que pouvons-nous sans elle ? tomber dans l'infidélité, et non pas nous soutenir par la foi ; nous précipiter dans le désespoir, et non pas nous animer par l'espérance, nous détacher de Dieu dans la pensée qu'il nous met en oubli ; mais avec la patience nous pouvons tout dans celui qui nous fortifie. C'est elle, selon saint Cyprien, qui arrête le bras, réprime la langue, console le pauvre, modère le riche, entretient la paix, adoucit l'humeur, pardonne les injures, compatit aux faibles, abat la fierté, règle la discipline ; et si on lui donnait l'empire qu'elle mérite sur les cœurs, le monde ne serait plus le triste théâtre où toutes les passions jouent un si funeste rôle.

Si je vous proposais une vertu qui ne consiste que dans les paroles, je ne sais si les philosophes ne l'emporteraient point sur les

chrétiens; mais je vous propose une vertu qui consiste dans les actions; il ne suffit pas de parler, il faut agir, et en vain se flatte-t-on de sagesse, si l'on ne fait de la patience son étude. Elle renferme deux devoirs : attendre les biens à venir, souffrir les maux présents; attendre avec tranquillité ce qu'on doit légitimement désirer, souffrir avec constance ce qu'on ne peut absolument éviter. Le premier de ces devoirs est opposé à l'impatience d'un esprit inquiet qui s'ennuie; le second est contraire à la faiblesse d'un esprit lâche qui succombe. Saint Jacques, dans son Epître canonique, donne l'exemple du laboureur, qui attend la saison de la récolte sans se plaindre, et il rappelle le souvenir de Job, qui essuya les révolutions de la vie sans murmurer. Instruisons-nous par ces deux exemples, mais en attendant les couronnes qui nous sont promises, soutenons les combats qui nous sont indispensables. Vous avez bien à souffrir dans le monde, disait le Fils de Dieu à ses apôtres; il nous parlait également; armons-nous de patience, et démandons cette grâce par l'intercession de la sainte Vierge, répétant avec l'ange : *Ave, Maria.*

Dans quel embarras l'homme ne s'est-il point jeté au sujet des afflictions? Obligé de souffrir, il en a voulu pénétrer la cause, et il s'est perdu dans ses pensées. Manès s'imaginait une divinité maligne, qui, étant le principe du mal, se réservait le droit de le distribuer sur la terre. Pélage l'attribuait à une nature turbulente, qui, ne pouvant demeurer dans un même état, se plaisait à troubler l'ordre du monde. Platon, au rapport de saint Augustin, supposait un dieu qui, ne trouvant que des coupables, ne pouvait faire que des malheureux. Aristote se figurait un enchaînement de révolutions insurmontables à la prudence humaine, par je ne sais quelle fatalité qui exerçait un cruel empire. Sénèque en prenait occasion de nourrir la vanité de son prétendu sage, le trouvant plus glorieux dans le revers de sa fortune que les dieux n'ont d'éclat dans le séjour de leur gloire. Epicure, asservi aux plaisirs, pensait que la joie ne pouvait se rencontrer avec la douleur, et qu'on est toujours à plaindre, quoiqu'on soit persécuté pour la justice.

Instruits dans une meilleure école, nous savons que rien n'arrive indépendamment de Dieu, et qu'il a ses raisons dans les divers événements de la vie. Soumettons nos faibles lueurs à ses puissantes lumières, et reconnaissons, avec saint Paul, que ce qui nous paraît le plus contraire peut nous être le plus favorable.

Le fer qui déchire la terre la rend féconde; le feu qui dissout l'or le purifie; le pressoir qui écrase la grappe en exprime la liqueur; la main qui perce l'abcès en ôte la corruption : il en est ainsi des disgrâces. C'est une nuit, mais qui éclaire; un épouvantail, mais qui rassure; une balance, mais qui élève : c'est le lion de Samson, où repose un essaim d'abeilles et d'où sortit un rayon de miel. Je réunis ici toutes les peines, et je touche tous les avantages qu'on en peut tirer : avantages pour l'esprit, avantages pour le cœur, avantages pour le corps. Avantages pour l'esprit, dont l'affliction est la lumière; avantages pour le cœur, dont l'affliction fait l'assurance; avantages pour le corps, dont l'affliction devient la gloire. Si les ténèbres se répandent dans nos esprits, l'affliction les dissipe; si le saisissement s'empare de nos cœurs, l'affliction le calme; si les infirmités abattent nos corps, l'affliction les relève. Ténèbres de l'esprit dissipées par les lumières que l'affliction répand; saisissement du cœur calmé par l'assurance que l'affliction lui donne; abattements du corps relevés par la gloire que l'affliction lui procure : trois effets de l'affliction, sur l'esprit, sur le cœur, sur le corps. Trois réflexions dans ce discours.

PREMIER POINT.

La vertu est de la nature de ces fleurs qui ne brillent qu'au milieu des épines, et semblable aux étoiles, qui ne se font jamais voir avec plus d'éclat que dans les ombres de la nuit, elle mérite d'être comparée à ce flambeau de l'Evangile, qui ne répand ses lumières que dans l'obscurité des tribulations. Ainsi en écrivait saint Pierre. Tribulations, reprend saint Chrysostome, qui nous découvrent ce que Dieu est, ce que l'homme n'est pas, ce que le monde ne peut être. Que nous voyons clair à la faveur des disgrâces qui nous arrivent! Nous connaissons trois objets, qui auparavant nous étaient inconnus : grandeur de Dieu, fragilité de l'homme, inconstance du monde. L'avantage d'un chrétien consiste à connaître Dieu, et toutes les créatures n'ont été produites que pour nous porter cette connaissance; mais toute grande que soit l'idée qu'elles nous donnent de ses perfections, les traverses qui nous arrivent nous instruisent plus noblement. Le châtiment se répand comme une lumière, disait le plus sage des rois, et saint Grégoire de Nazianze, comme pour confirmer la pensée, ajoutait que les jours de calamité étaient des jours d'instruction.

Le prophète-roi, considérant les heureux du siècle, gémit de leur aveuglement; ils ne souffrent point les misères humaines, se dit-il à soi-même, et ils ne sont point châtiés comme le reste des hommes; leurs mains sont pleines d'iniquités, et leurs filles sont parées comme des reines. Leurs caves et leurs greniers ont à peine l'étendue nécessaire pour conserver leurs vins et leurs moissons. On ne voit que leurs troupeaux dans les campagnes, et l'on n'entend chez eux ni soupirs ni plaintes. L'orgueil est comme une chaîne d'or dont ils se parent, et l'impiété est comme un habit d'appareil dont ils se revêtent; les pensées de leur cœur sont toutes perverties, et ils ne donnent nulle borne à leurs passions; ce n'est que dissolutions dans leurs voies, que désordres dans leur conduite; ils parlent selon que l'iniquité leur inspire, leur bouche blasphème contre le ciel, et leur langue n'épargne per

sonne. Le Seigneur, qui en est le témoin, permettra-t-il qu'ils y meurent? Non, proteste-t-il lui-même par Jérémie, je ne le permettrai pas; ils ont refusé de savoir qui je suis, mais je le leur apprendrai d'une étrange manière, et je le leur apprendrai à leurs dépens : *Ecce eo constabo, et probabo eos.* Il y a longtemps que Dieu nous sollicite, et nous sommes toujours inflexibles; il faut qu'il use d'un remède violent pour nous réduire, et qu'il nous plonge dans une mer d'ennuis, où, ne sachant à qui nous adresser, nous ayons recours à lui. Saint Augustin, parlant du premier homme, attribue le malheur où il tomba par sa désobéissance à la félicité dont il jouissait dans le paradis terrestre. Enivré de sa fortune, il oublia Dieu; son bonheur causa son crime, et il n'eût peut-être pas tant fait de malheureux, s'il avait été malheureux lui-même. Ce raisonnement est soutenu par une foule d'exemples tirés de l'un et l'autre Testament. La nuit couvrait la terre, et le sommeil, qui par ses charmes délasse le corps, tenait Jacob dans l'assoupissement; un ange, attentif à cette disposition, s'approche de lui sous une forme empruntée, il l'éveille, il le saisit, et Jacob, qui avait fait du sein de sa mère un champ de bataille, accepte le combat, persuadé qu'il ne peut lui être qu'honorable, ayant à lutter avec un ange. On en vient aux mains, la victoire se déclare, Jacob est blessé, l'aurore commence à paraître, ou plutôt Dieu se découvre sous cette lumière naissante, et changeant le nom de Jacob, que portait ce patriarche, il l'appelle Israël, c'est-à-dire, celui qui voit Dieu; suite heureuse d'une si glorieuse blessure, j'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme a été sauvée. Patriarche, vous le dites, et ceux qui souffrent le disent également : favorable maladie, disgrâce salutaire, affliction bienfaisante, qui nous instruisent de la soumission que nous devons à Dieu, en même temps qu'il exerce ses jugements. Instruction de peine et non pas de paroles; instruction sensible, mais efficace; instruction qui, réveillant la conscience endormie, rappelle le cœur à ses plus essentiels devoirs. Un peuple confié aux soins de Moïse fait paraître dans sa conduite une alternative de vices et de vertus; tantôt idolâtre déclaré, et d'autrefois vrai adorateur; tantôt rebelle, et d'autrefois prêt à faire ce qu'on voudra lui ordonner; ici, il refuse d'entendre le Seigneur, là, il le prie de parler; ici, il est ingrat, là, il cherche à marquer sa reconnaissance, et cette diversité de dispositions prend naissance d'une fortune qui est inégale.

Tandis qu'Israel prospère dans ses voies, tandis que les Juifs marchent sous les ordres d'une providence toujours favorable, que Moïse les conduit, que la manne tombe pour les nourrir, que les rochers se fendent pour leur donner de l'eau, qu'une colonne leur sert à propos, ou de lumière pour les conduire, ou de nuage pour les couvrir, pendant le cours de ces prospérités, Israël souille ses voies, il oublie Dieu, unique principe de son bonheur; il porte son encens à une divinité étrangère. Mais quand le Seigneur appesantit son bras sur lui; mais quand ce peuple est pressé par sa disette, poursuivi par ses ennemis, accablé sous le poids de ses disgrâces; dans ce temps de calamité il reconnaît son Dieu, il prie où il murmurait; il est docile où il était rebelle, il déteste son idolâtrie, il répare son impiété, et, ramené par la voie de l'adversité, il engage le ciel à répandre sur lui ses premières bénédictions. Ceux à qui la lumière de la doctrine ne sert de rien pour les rendre sages le deviennent par le poids de la souffrance. Interrogez les prophètes, ils vous diront que ce fut lorsque les persécutions les accablaient qu'ils entendirent des choses dont l'homme n'est pas naturellement capable. Dieu veut révéler à Isaïe et à Daniel les admirables circonstances de l'incarnation du Verbe; mais où estce qu'ils se trouveront pour mériter cette connaissance? sera-ce dans la cour des rois et dans la prospérité du siècle? non, mais dans la même situation où se rencontra Manassès; les ennemis prévalent, ils le prennent, ils le chargent de chaînes, il reconnaît ses désordres. Qu'est-ce qui fit ouvrir les yeux à Nabuchodonosor? n'est-ce pas cette humiliation terrible où Dieu le réduisit? contraint de vivre dans les bois à la façon des bêtes, il s'aperçoit de son aveuglement, il en fait pénitence. Jonas veut entreprendre un voyage tout contraire à celui que le Seigneur lui a marqué, il résiste à l'ordre qu'il a reçu, il se cache dans le fond du vaisseau, comme pour se dérober aux yeux de Dieu; mais puni de sa résistance il rentre dans son devoir, et accomplit enfin le commandement qu'il avait voulu éluder. Que l'enfant prodigue jouisse d'une entière liberté, qu'il ait de quoi fournir à ses passions, dans cet état fortuné il vivra dans une prostitution honteuse, sans se souvenir du père qu'il a quitté : mais que la disette le presse, que sa liberté soit changée en servitude, il ouvrira les yeux, il prendra la résolution de retourner dans la maison paternelle; il se proposera une meilleure vie, et l'on verra un saint où l'on voyait un pécheur. Ce retour par l'adversité n'est jamais plus admirable que quand il se fait dans ces pécheurs, qu'on peut appeler des pécheurs de profession. Vous voyez un homme qui donne dans les plaisirs jusqu'à la fureur, qui vit sans retour vers Dieu, sans réflexion sur soi-même; des sacrements, il n'en fréquente point, des mesures, il n'en sait point garder; veut-on le ramener, il s'égare encore d'avantage; déjà chacun désespère de son salut; mais se voit-il arrêté dans un lit par une maladie qui le menace de la mort, il revient de son égarement, et fait paraître dans sa personne un homme nouveau, qui exprime les sentiments les plus chrétiens, un homme dont les paroles et les actions démentent ce qu'il fut autrefois.

Participer aux saints mystères, il les souhaite avec ardeur, il les demande avec instance, il les reçoit avec piété; s'il a des ennemis, il les fait appeler, et du plus loin

qu'il les aperçoit, recueillant ses forces, il les embrasse, il les caresse, il les conjure de lui vouloir pardonner, lui qui avait juré cent fois leur perte. Le ciel lui a-t-il donné des enfants, avec des entrailles émues par la tendresse il les bénit d'une main défaillante et leur fait des leçons de sagesse, lui qui les scandalisa tout le temps de sa vie. Heureux changement! quelle en est la cause? c'est la maladie, c'est la disgrâce, ou plutôt c'est vous, ô mon Dieu, qui regardez ce pécheur du trône de votre miséricorde, afin qu'il aille à vous par la voie de la crainte, n'ayant pas voulu y être conduit par la voie de l'amour. J'entends les libertins qui ont toujours été dans les plaisirs se plaindre de n'avoir eu nulle connaissance du soleil de justice : *Sol intelligentiæ non est ortus nobis.* Je n'en suis pas surpris; comment un astre si favorable se fût-il levé sur leurs têtes? Saint Matthieu nous assure qu'il s'obscurcira lorsqu'il n'y aura plus de tribulations dans le monde : *Post tribulationem dierum illorum sol obscurabitur.* Mais comme le soleil après avoir éclairé le ciel communique ses lumières à la terre, de même l'affliction ne se contente pas de nous faire connaître Dieu dans sa grandeur, elle abaisse encore ses lumières jusqu'à l'abîme du néant, pour nous découvrir la fragilité du nôtre. David considérant avec trop de complaisance, et non pas avec assez d'humilité, l'affermissement de son trône, la magnificence de sa cour, le succès de ses armes, l'étendue de son royaume, se laisse vainement persuader que, s'il n'est pas au-dessus de Dieu, il va du moins d'égal avec lui : *Ego dixi in abundantia mea: Non movebor in æternum.* Dieu compte parmi ses titres celui de Seigneur des batailles; et moi, dit ce prince, entêté de sa bonne fortune, je me suis acquis la qualité de conquérant par les victoires que j'ai remportées sur le plus redoutable des Philistins. Dieu a des créatures qui annoncent sa gloire et qui publient ses miracles; et moi j'ai des soldats qui portent mon nom aux extrémités du monde, et qui me rendront célèbre jusqu'à la postérité la plus éloignée. Dieu a des anges qui règlent le mouvement des cieux et qui président aux influences des astres; et moi j'ai des magistrats qui gouvernent mes provinces et des capitaines qui conduisent mes armées. Ce prince s'oublie, Dieu ne l'oublie pas, et pour le rappeler à son devoir il dissipe son aveuglement, non par le fiel d'un poisson, comme il guérit Tobie, mais par le fiel des afflictions, dont il lui fait goûter l'amertume. Le désordre se met dans sa maison, il semble qu'il n'a des enfants que pour l'accabler d'ennuis. Amnon viole Thamar, Absalon fait poignarder Amnon; vengeance outrée, triste prélude d'un attentat encore plus barbare. Ce fils dénaturé lève l'étendard de la révolte, il déclare la guerre à son père, il le contraint de sortir de son palais et d'errer de place en place, suivi d'un petit nombre de serviteurs fidèles, il se voit exposé à la malédiction des peuples; Séméi le charge d'anathèmes, et il n'est presque personne qui ne l'insulte. La scène change, l'affliction ne cesse pas, elle continue. David est vainqueur, mais il s'attriste sur Absalon vaincu, une couronne chancelante n'ayant été affermie que par un sang répandu. Mort funeste d'un fils coupable, que vous causez de pleurs et de regrets à un père trop tendre; j'ai pensé dire à un père trop faible. Ce saint roi reconnaît les révolutions humaines, et dans les disgrâces qui l'environnent il envisage la fragilité qui l'accompagne. Il s'aperçut combien il était fragile, lorsque, plus attentif à satisfaire sa passion qu'à accomplir son devoir, il tomba dans les plus grands crimes; mais il sut profiter de la peine qui en devint inséparable. Trois fléaux sont donnés à son choix, et il préfère celui qui peut s'attacher à sa personne. Roi puissant, s'il choisissait la famine, il trouverait dans ses trésors de quoi subvenir à ses besoins, et même de quoi flatter sa délicatesse, pendant que les autres eussent manqué de leur nécessaire et langui dans leur indigence. Prince belliqueux, il aurait tenté le sort des armes, et si le succès n'eût pas répondu à l'entreprise, sa réputation se fût soutenue par sa valeur; sans même s'exposer aux dangers, il aurait eu part à la gloire. Mais il connaît l'utilité d'une affliction qu'il peut partager avec ses sujets; il l'embrasse, il s'y soumet, et, ne se laissant plus aveugler par son orgueil, il sait profiter de son humiliation. Plus de louanges qui l'éblouissent, plus de flatteurs qui le séduisent, plus de prospérités qui l'enflent; il se reconnaît tel qu'il est, infirme, aveugle, indigent, prévaricateur de la loi, incapable de tout bien, néant rebelle et peu différent de ces images qu'on voit représentées dans le miroir; s'éloigne-t-on, elles ne sont plus. Fantômes trompeurs, beautés séduisantes, songes agréables qu'on prend pour des réalités, vous disparaissez également.

Saint Augustin, sur le psaume quarantième, où après avoir prié le Seigneur de donner du secours à celui qui est sur le lit de sa douleur, le prophète ajoute : Vous avez, mon Dieu, changé et remué tout son lit durant son infirmité, dit que chacun cherche quelque consolation dans le monde, où il puisse se reposer comme dans un lit : *Quilibet requirit aliquam consolationem in qua quasi in lecto conquiescat.* L'un se repose sur ses richesses, et l'autre sur ses emplois; l'un se repose sur ses parents, et l'autre sur ses amis; l'un se repose sur ses alliances, et l'autre sur ses enfants; l'un se repose sur son crédit, et l'autre sur son savoir; mais que fait Dieu pour troubler un si dangereux repos? *Stratum ejus versat in infirmitate ejus, et ipsis delectationibus miscet amaritudines;* il mêle l'absinthe au miel, l'amertume à la douceur, les disgrâces aux plaisirs. Il souffre qu'on intente procès à celui qui se croyait possesseur de ses héritages; il suscite des envieux à celui qui comptait sur ses dignités; il arrête le vainqueur au milieu même de ses conquêtes; il permet que les parents se refroidissent, que les amis s'éloignent, que les alliances déshonorent, que les en-

fants chagrinent, que le crédit se perde, que l'esprit s'émousse. Les bergers de Loth troublent ceux d'Abraham, Sara chasse Agar; Laban poursuit Jacob; Lia méprise Rachel; Joseph est inhumainement vendu par ses frères et faussement accusé par sa maîtresse; Pharaon opprime Israël; Jéthro réprimande Moïse; les Gabaonites trompent Josué; Absalon désole les terres de Joab; Isboseth accable de reproches Abner; Jésabel persécute Elie; la lèpre s'attache à Naaman; Ezéchias tombe malade; Elisée évente le secret de Bénadab; Mardochée méprise Aman; Antiochus est défait avec toute son armée; Héliodore est fustigé dans le temple; tous ont leurs revers pour leur apprendre à n'aimer ni le monde, ni tout ce qui le compose.

Une longue suite de prospérités, sans aucun revers de fortune, attache ordinairement à la terre; occupé de ce qu'on goûte, on pense rarement à ce qu'on doit, et toujours tourné du côté de ses convoitises, on ne se tourne presque jamais du côté de ses devoirs. Mais le roseau fragile qu'on regardait comme un soutien solide vient-il à se rompre, les eaux courantes qu'on s'imaginait condensées fondent-elles sous les pieds? tout désabuse, et savant par ses propres expériences, on profite de ses disgrâces présentes. La tristesse saisissant le cœur, affaiblit les passions, la raison se développe, les préjugés se dissipent, la vertu se réveille. J'avoue que ce changement de conduite n'arrive pas tout d'un coup, il se fait avec peine, quelque humilié qu'on soit, par l'enchaînement de ses tribulations. La réforme de ses mœurs coûte toujours des efforts; la cupidité qui est née avec nous se soutient malgré nous-mêmes; et si les heureux événements la fortifient, les tristes conjonctures ne l'affaiblissent pas toujours; il reste des inclinations invétérées qu'il faut déraciner; il en est de nouvelles qu'il faut combattre; mais la courte durée de la vie, les bizarres révolutions du monde, l'inconstance des amis, l'ingratitude des parents détrompent enfin heureusement. Combien de véritables conversions opérées par cette voie? Et combien de retraites édifiantes qui n'ont point eu d'autre principe? Les Paul auraient-ils pris la route des déserts, s'ils eussent eu moins à craindre de la part des empereurs? Les Arsène auraient-ils quitté la cour, s'ils eussent toujours trouvé les mêmes agréments? Les Marguerite de Cortonne se fussent-elles mises à la suite de l'Agneau, si elles eussent éprouvé plus de douceur du côté des parents? Les Gérard se fussent-ils renfermés dans Clairvaux, s'ils n'eussent été blessés dans les combats? C'est ici une vérité dont les exemples sont infinis. L'un renonce au monde, le trouvant contraire à ses desseins; l'autre se consacre à Dieu, se voyant rebuté des hommes. Ici une confusion reçue dans une assemblée produit une piété solide dans le cloître. Le parti manqué dans ses recherches donne naissance à un sacrifice inébranlable dans ses résolutions.

Quand est-ce qu'on a plus de pitié de la misère du pauvre? n'est-ce pas lorsqu'on a soi-même un plus grand besoin de la compassion des autres? Quand est-ce que les prières sont plus ferventes? n'est-ce pas lorsque les maux sont plus pressants? Quand est-ce que la médisance, qui ne paraissait qu'un jeu, commence à paraître un crime? n'est-ce pas lorsqu'on n'échappe pas aux traits envenimés des langues médisantes? Quand est-ce qu'on invoque Dieu avec une plus sincère confiance? n'est-ce pas lorsqu'on ne jouit plus d'une santé riante? On pense que si des maux passagers paraissent durs, les tourments éternels seront infiniment plus rigoureux; si Dieu dans sa miséricorde traite avec sévérité, que ne doit-on pas craindre lorsqu'il punira dans sa justice sans indulgence? Si les gouttes de sa colère, qui tombent de temps en temps sur les justes, les jettent dans l'abattement, que ne fera point le torrent de ses vengeances, lorsqu'il viendra fondre sur les pécheurs? On s'appuyait trop sur Laban, on apprend à s'en défier, comme Jacob; on s'attachait trop à Benjamin, il est mis aux fers par Joseph; on adorait le veau d'or comme Israël, on le réduit en cendres comme Moïse; on s'abandonnait au culte des idoles comme Salomon, on s'applique à la purification du Temple comme Josias; on s'élevait comme Moab, on s'humilie comme Ninive. La cupidité, semblable à ces eaux négligées qui se répandent de toutes parts, se promenait sur tous les objets, et plus elle trouvait d'ouvertures, plus elle était débordée; l'affliction la resserre et l'oblige de chercher dans le Créateur ce qu'elle espérait vainement trouver dans les créatures. De là saint Paul écrivait aux Corinthiens, dans sa seconde Epître, chapitre septième, qu'il n'était pas fâché de les avoir attristés pour un peu de temps; il en avait même de la joie, non de ce qu'ils avaient eu de la tristesse, mais de ce que leur tristesse les avait portés à la pénitence. De là encore saint Chrysostome remerciait le Seigneur de ce qu'il avait affligé les habitants d'Antioche, la calamité leur ayant été si utile. Le pécheur a renoncé au péché; le libertin est devenu dévot; le théâtre a été abandonné pour faire foule dans les églises; on s'est approché des saints mystères qu'on négligeait auparavant, et la ville, qui était comme une femme sans pudeur et sans retenue, a paru comme une vierge sage et modeste.

Heureux si nous étions fidèles à recueillir des fruits si salutaires; mais, hélas! Saül dans son malheur ne s'en adresse pas moins à la Pytonisse; les Philistins dans leur déroute n'en relèvent pas moins Dagon; Ochosias dans sa maladie n'en consulte pas moins Acaron; Nabuchodonosor dans les débris de sa statue ne lui rend pas moins ses adorations; Antiochus dans sa défaite n'en continue pas moins son ressentiment contre la Judée. Frappés, en sommes-nous plus soumis? humiliés, en sommes-nous plus humbles? dépouillés, en sommes-nous plus détachés? n'est-ce point de nous que le prophète Jérémie avait dessein de parler dans le cha-

pitre cinquième de ses prophéties, lorsqu'il disait : Vous les avez frappés, Seigneur, et ils ne l'ont point senti ; vous les avez brisés de coups, et ils ont refusé de se soumettre au châtiment; ils ont rendu leur front plus dur que la pierre, et ils n'ont point voulu revenir à vous. Si telle a été notre disposition, corrigeons nos voies ; tombez, voiles de la chair et du sang, ne vous opposez point aux instructions que l'adversité vous donne ; placée dans son véritable point de vue, elle éclaire l'esprit, elle fortifie le cœur, elle dissipe les ténèbres de l'un, elle calme les inquiétudes de l'autre. Ténèbres dissipées ; inquiétudes calmées : seconde réflexion.

DEUXIÈME POINT.

Il y a de grands intermèdes dans la vie humaine, et souvent elle est agitée d'extrêmes frayeurs. Semblable à ces disciples qui, battus d'une furieuse tempête, s'imaginaient une perte inévitable, on se croit perdu lorsque l'affliction arrive, et l'on dit comme Gédéon : tant de malheurs ne seraient pas venus fondre sur nos têtes, si le Seigneur eût été avec nous. Erreur ; il n'est jamais plus favorable que lorsqu'il paraît ici contraire. Flottant entre la crainte et l'espérance, nous ne savons souvent à quoi nous en sommes. Mes péchés m'ont-ils été remis ? Mes services sont-ils agréables ? Suis-je du nombre des prédestinés ? Tristes alarmes, l'affliction bien prise les calme. Elle satisfait pour nos péchés, elle éprouve notre charité, elle présage notre félicité. Expiation du péché par les tribulations de la vie, épreuve de vertu par les tribulations de la vie, marque de prédestination dans les tribulations de la vie. Le péché s'expie, la vertu s'épure, le salut se développe. Il est de la générosité de l'homme de pardonner les injures; mais il est de la justice de Dieu de ne laisser rien d'impuni. Vérité reconnue de toutes les nations, et se voyant chargées de péchés, que n'ont-elles pas entrepris ? Les uns offraient les fruits de la terre, les autres immolaient l'élite des troupeaux ; il en était qui trempaient leurs mains dans le sang des hommes, soit de ceux qui avaient été pris à la guerre, soit de ceux qu'on choisissait à ce dessein dans les villes, soit de ceux dont le sort avait décidé pour en faire un sacrifice ; plusieurs mêmes portaient le couteau jusque dans le sein de leurs enfants, action barbare, illusion encore plus grossière.

L'expiation de nos péchés doit être personnelle et non pas étrangère ; mais comme nous n'avons pas le courage de nous punir nous-mêmes, Dieu nous envoie des afflictions pour y satisfaire, afflictions que saint Chrysostome appelle le supplément de la providence aussi bien que de la parole ; afflictions qui prennent, pour ainsi dire, contre nous les intérêts de Dieu, réparent les injures que nous lui avons faites, et le vengent aux dépens de nos personnes; afflictions qui nous font sentir l'indignation d'un Dieu, et qui servent en même temps de victime pour désarmer sa colère ; afflictions, peines et remèdes du péché ; expiations pour le péché, fléaux de la justice, et présents de la miséricorde. Envieux comme Caïn, médisant comme Coré, vindicatif comme Saül, adulateur comme Doëg, insultant comme Michol, inhumain comme Nabal, usurpateur comme Achab, profanateur comme Balthasar, menteur comme Giési, superbe comme Aman, hypocrite comme le pharisien, on boit comme l'eau l'iniquité que tôt ou tard il faudra expier ; mais attendre l'éternité pour en faire l'expiation, quelle fureur ! Qui de vous pourra demeurer dans le feu dévorant ? qui d'entre vous pourra subsister dans les flammes éternelles, demandait Isaïe dans le chapitre trente-troisième ? n'est-il pas meilleur et plus avantageux pour vous de les prévenir par des satisfactions passagères ? et c'est l'avis que saint Ambroise donnait à une vierge qui s'était laissé séduire. Que les larmes coulent sans cesse de vos yeux, lui disait-il, que ce visage si fleuri pâlisse de jeûne et de tristesse, couvrez votre corps d'un cilice qui fasse horreur, couchez-vous sur la cendre, ensevelissez-vous dans la poussière, une grande plaie demande un puissant remède. Hélas ! trop amateurs de nous-mêmes, la pénitence nous effraie : serrer nos reins avec des chaînes, tourmenter notre corps par des macérations, réduire nos sens pour les tenir dans le respect, c'est ce que nous ne saurions goûter ; prenons au moins avec soumission les disgrâces qui nous arrivent, langueur de maladie, perte de biens, flétrissure d'honneur, persécutions d'ennemis, décadence de fortune, abandonnement de créatures.

Quoique ces tribulations soient comme forcées dans leur principe, elles peuvent devenir volontaires dans leur disposition, lorsqu'on dit avec le roi-prophète, dans le psaume trente-septième : Me voici prêt, Seigneur, à recevoir tous les fléaux qu'il vous plaira de m'envoyer. Ne comptant que des jours défaillants, je me vois aux portes de la mort; mais j'ai fait un mauvais usage de la vie. On me trouble dans mes possessions, peut-être n'ont-elles pas été légitimes; et quand j'aurais été un acquéreur de bonne foi, je pouvais être un possesseur d'un attachement excessif; je me vois réduit à recourir aux autres dans mes besoins, je ne secourais pas les pauvres dans leurs nécessités. On m'attaque dans ma réputation, je n'ai épargné personne par mes médisances. Je courais après les objets de mes passions, vous voulez me faire courir dans la voie de vos préceptes. On m'appauvrit, j'en ai appauvri. On me dépouille de mon emploi, n'y faisais-je point de concussions ? On m'ôte mes dignités, ne les avais-je point usurpées ? Mes entreprises échouent, je ne vous avais pas consulté; mes protecteurs me sont enlevés, je comptais trop sur eux; vous brisez mes liens, pour ne m'attacher qu'à vous : brûlez, coupez, tranchez. Brûlez par des fièvres ardentes, des caustiques pénétrants, des douleurs aiguës. Coupez jusqu'aux filets de ma cupidité, permettant la mort de cet enfant, quoique unique, de cette femme, quoique

chère, de cet époux, quoique nécessaire, de cet ami, quoique précieux. Tranchez sur le corps par les maladies, sur l'esprit par les tristesses, sur le cœur par les défaillances, sur la réputation par les calomnies. Privez-moi ici de tout, pourvu que dans l'éternité vous ne me priviez pas de votre vue; je me soumets à toutes ces privations; agréez par votre miséricorde le sacrifice que je vous en fais et daignez l'accepter en satisfaction de mes péchés.

Ainsi nos disgrâces deviennent un fonds abondant pour acquitter nos dettes; et ce paiement est d'autant plus agréable à Dieu, qu'il y entre moins d'amour-propre. Les afflictions ne sont pas d'un caractère de faire honneur dans le monde; elles humilient la nature, la vanité n'y a point de part. Que le cœur humain a de profondeurs! et qui pourrait les sonder? L'affliction en est capable, elle expie le péché, elle éprouve la vertu.

Dans le temps du calme la mer paraît aussi tranquille que les autres fleuves; mais les vents viennent-ils à souffler, on en voit la différence. Que d'orages! que de tempêtes! Dans les jours de la prospérité, le juste et le pécheur sont à peu près semblables, jouissant du bienfait ils reconnaissent le bienfaiteur; et Samarie dit comme Israël: Béni soit le Seigneur, de ce que nous sommes devenus riches. Mais les faveurs ne coulent-elles plus? la source semble-t-elle tarie? Joram murmure, et Josaphat se soumet. Dieu connaissait le cœur d'Abraham, avant qu'il lui eût demandé l'immolation d'Isaac; mais après que ce patriarche se fut mis en devoir d'offrir un si héroïque sacrifice, le Seigneur lui dit: Je connais maintenant que vous craignez Dieu, je le savais, vous ne le saviez pas, l'épreuve vous le fait connaître. Même exemple dans la personne de Job; le nombre de ses bonnes œuvres pouvait lui répondre de la droiture de son cœur; mais l'intérêt pouvant se mêler à son devoir, le démon demande la permission de le tenter, il l'obtient, il le tente, tout contribue à ébranler la vertu de Job, et partout il est inébranlable; il n'y a plus moyen de la rendre suspecte. Quand la verge d'Assur s'appesantit sur nos têtes et que, malgré les coups qu'on nous porte, nous adorons la main qui nous frappe, on découvre alors que si nous savons recevoir les grâces avec reconnaissance, nous savons aussi accepter les châtiments avec soumission.

Aimer Dieu lorsqu'il nous envisage d'un œil favorable, ce n'est pas l'ascendant d'un grand mérite; mais l'aimer lorsqu'il nous regarde avec des yeux irrités, c'est l'héroïsme d'une vertu solide Si le chemin du ciel n'était semé que de fleurs, n'aurait-on pas sujet de se défier de soi-même, étant à craindre qu'on n'y marchât qu'à cause des douceurs qui s'y rencontreraient? Il est comme nécessaire qu'il soit semé d'épines, pour nous faire démêler si c'est Dieu que nous cherchons plutôt que les consolations de Dieu. Il est si naturel à l'homme de se flatter, qu'il a besoin qu'on porte la sonde jusque dans son cœur, pour lui en découvrir les replis. Ce jeune homme qui se présenta au Fils de Dieu, dans le dessein d'apprendre ce qu'il avait de bon à faire pour obtenir la vie éternelle, se croyait déjà en être proche et il en était fort éloigné; il s'applaudissait de sa perfection, et il n'avait pas encore fait la plus essentielle démarche dans une voie si sublime, qui est le détachement des richesses, ne s'étant aperçu des tristes liens qui le tenaient attaché à la terre qu'au moment qu'il entreprit de les rompre: *Unum tibi deest.* Vanité des vertus humaines, vous tombez dès qu'on vous éprouve. Il en est du cœur comme de la nuée, dont le cercle n'est pas toujours rempli, quelque favorable regard que le soleil jette; il se forme une espèce d'arc-en-ciel, il n'est jamais sans défaut; ici complaisances secrètes, là intérêts cachés; tantôt recherches trop naturelles et tantôt affections un peu désordonnées; on n'y prend pas garde; l'affliction y applique et purifie de la rouille qui pourrait se rencontrer dans nos meilleures actions. Si les justes, ayant leur portion de fragilités, n'avaient pas leur mesure de tribulations, qui ne croirait que toutes leurs espérances se termineraient aux plaisirs de cette vie, et que, recevant leur récompense sur la terre, ils ne doivent rien attendre dans le ciel? Mais Dieu les éprouve ici-bas, comme l'or dans la fournaise, afin que les trouvant dignes de lui, sa miséricorde leur défère la couronne qui leur est préparée dans l'éternité. Ce que nous serons un jour ne paraît pas encore; mais il se développe par les souffrances; marque de prédestination autant qu'il est possible de s'en assurer dans cette vallée d'obscurité et de larmes. Saint Paul occupé de la solitude des Eglises, s'arrête au milieu de sa course, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne soit réprouvé lui-même; mais essuyant les coups, les prisons, les fers, la faim, la soif, les périls, il se rassure persuadé que Dieu ne le conduirait pas par cette voie, s'il avait dessein de le perdre.

Il en est de l'ouvrage de la prédestination comme de l'entreprise d'un édifice, dans l'un aussi bien que dans l'autre, tout gémit, les ouvriers gémissent, les matériaux gémissent; il n'est pas jusqu'aux instruments dont on se sert qui ne gémissent; l'architecte taille les pierres qui doivent entrer dans l'économie de son dessein, et Dieu afflige ceux qui, comme des pierres vives, sont destinés à l'édifice spirituel, témoignage certain qu'il rend à notre esprit, que nous sommes ses enfants, et, par une suite nécessaire, que nous serons cohéritiers de son Fils; l'héritage nous est promis aux mêmes conditions, et il faut prendre les charges de la succession, si on veut en recevoir les fruits. C'est un décret arrêté que nous serons conformes à l'image de celui que l'Apôtre appelle le premier-né entre plusieurs frères. Sans parler de la ressemblance du Fils de Dieu avec son Père, immortel comme lui, immense comme lui, éternel comme lui, Dieu comme lui, je distinguerais trois images dont nous devons avoir la con-

formité, l'image de ses souffrances, l'image de sa sainteté, l'image de sa gloire. Les traits de la première sont la pauvreté, l'opprobre, la douleur; les traits de la seconde sont l'humilité, la douceur, la patience; les traits de la troisième sont le repos, la joie, la félicité. La première sert à la seconde, et la première et la seconde conduisent à la troisième; les souffrances sont utiles aux vertus, et les souffrances et les vertus produisent la gloire. N'est-ce pas ce que l'ange voulut apprendre à l'évangéliste saint Jean, dans le chapitre septième de l'Apocalypse, lorsqu'après lui avoir découvert sur la sainte montagne de Sion, dans la partie la plus élevée de la Jérusalem céleste, une troupe choisie qui marchait à la suite de l'Agneau, il lui dit : Ceux que vous voyez revêtus d'une robe blanche, ont passé par de grandes afflictions, cette divine blancheur s'étant formée sous la croix, et l'un et l'autre les ayant rendus dignes d'être devant le trône de Dieu et de le servir jour et nuit dans son temple. Le même bonheur nous attend, mais pour y arriver, il faut tenir la même route, et croire fermement qu'on n'entre dans le royaume de Dieu que par beaucoup de tribulations. Si les bergers eussent rencontré le Messie dans un appartement magnifique, ils auraient eu raison de douter que ce fût l'enfant qui leur avait été promis; mais l'ayant trouvé dans un réduit négligé, selon que l'ange leur avait prédit, leur foi fut affermie. Si notre vie n'était qu'une suite de prospérités, nous ne pourrions augurer rien de bon pour l'autre vie; mais nos jours étant tristes, assurons-nous que les issues en seront heureuses. On donne du blé à tous les enfants de Jacob, mais la coupe de Joseph est réservée à Benjamin, figure des prédestinés; ainsi, regardons comme une faveur ce que nous prenons pour une disgrâce, et tout bien compté, les souffrances présentes n'ont aucune proportion avec la gloire à venir; mettons-les en balance, mesurons leur étendue, examinons leurs degrés, considérons leur durée.

A quoi s'étendent les afflictions de cette vie? à la perte de quelques biens que tôt ou tard il faudra quitter. La douleur que cause cette perte ne touche pas l'âme dans toutes les parties où elle est sensible, elle ne fait, pour ainsi dire, que l'effleurer; quand même le sentiment en irait plus loin, il n'est pas durable. Dimensions qui disparaissent à la vue de la gloire qui vous est promise. Vous languissez dans une terre de bannissement, mais vous vivrez dans le ciel qui est votre véritable patrie. Vous perdez un père ou une mère, mais Dieu prendra leur place. Un époux ou une épouse vous sont enlevés, mais vous leur serez réunis pour ne les perdre jamais. On vous arrache les entrailles, vous enlevant vos enfants, plaie cruelle et qui ne trouve pas son lénitif sur la terre, mais il se rencontre dans le ciel. On vous dépouille de vos acquisitions, mais vous serez mis en possession d'un héritage qui ne vous sera jamais ôté. Vos jours sont ténébreux, mais les jours de l'éternité ne font point d'ombre, la clarté y brille toujours. On entreprend sur votre vie, qui ne devait durer que quelque temps, mais celle qui vous est réservée doit durer éternellement. Ces promesses sont éloignées, je l'avoue, mais je vous demande, en sont-elles moins certaines? Je sais à qui j'ai cru, écrivait saint Paul à son disciple Timothée, dans la seconde Epître, chapitre premier; et de là cette pleine confiance d'obtenir le ciel que Dieu lui gardait comme son dépôt : et pourrait-il être dans de meilleures mains? s'il était dans les nôtres, nous serions exposés à le perdre, et où le trouverions-nous après l'avoir perdu? L'immortalité avait été confiée à l'égard de l'homme, et il l'a perdue non-seulement pour lui, mais encore pour toute sa postérité; nous n'avons ni les mêmes forces, ni les mêmes secours; il est de la sagesse à confier notre dépôt uniquement à Dieu, dont la puissance et la fidélité nous sont connues.

Le monde qui borne ici-bas ses espérances, raille quelquefois les âmes justes qui croient devenir heureuses par la voie des afflictions, mais il ne connaît pas la science des saints, et ne fait pas réflexion que c'est ici le lieu des larmes et le champ des batailles; les travaux précèdent la victoire, et les combats sont avant les triomphes; vouloir les allier ensemble, entreprise inutile. La couronne, pour ne pas paraître, ne laisse pas de se former, et il lui faut du temps pour s'arrondir. Ce qui fait tout notre malheur, c'est que nous comptons le commencement pour beaucoup et la fin pour peu; quelle erreur de calcul! Quoi! à cause que notre course commence par des épines, voudrions-nous n'avoir aucun égard aux fleurs qui la doivent finir? Est-ce bien juger d'un portrait qui doit être un chef-d'œuvre de l'art, que d'en juger par les premières ébauches? et faut-il augurer de la magnificence d'un palais par la rusticité de ses fondements? Nous entrons dans la carrière par les souffrances, mais nous en sortirons par la gloire; la course nous paraît longue, mais consolons-nous, le terme en sera glorieux; nous pleurons, mais nos larmes seront essuyées. Il me semble qu'il en est de ces consolations particulières que nous donnons aux affligés en vue de la récompense, comme de ces consolations générales que les prophètes donnaient aux Israélites dans l'attente du Messie. Ce peuple, ne voyant point l'effet de leurs promesses, marquait de l'impatience, et trop souvent l'infidélité l'emportait sur le devoir. En vain on leur disait : Attendez, attendez encore, vous serez un peu ici, vous serez un peu ici; ils répondaient dans leur impatience : Il n'y a que trop longtemps que nous attendons, c'est se jouer de nous; on ne laissait pas de les exhorter à la persévérance : Attendez, attendez encore. Il est vrai qu'en certains moments, la foi devenue chancelante, la prière était plus assidue, et dans l'appréhension d'une attente désespérée, les vœux devenaient plus ardents. Ah! Seigneur, récompensez ceux qui vous attendent, afin que vos prophètes soient trouvés fidèles et que tous ceux

qui habitent la terre sachent que vous êtes le Dieu qui voyez tous les siècles. L'événement a justifié la promesse, le Messie est venu, et avec lui quelle abondance de biens!

Nous vous donnons la même espérance, vous voyant affligés des mêmes calamités. Que dis-je, nous? C'est Dieu lui-même qui vous la donne, et nous ne faisons que lui prêter notre langue pour vous dire : Heureux les affligés, le royaume des cieux leur appartient! Déjà vous êtes maîtres d'un si grand trésor, une main toute-puissante vous le conserve.

Un homme de bien se conduit comme si déjà il possédait Dieu; et semblable aux premiers chrétiens, qui, selon l'aveu même des idolâtres, attendaient la résurrection avec une assurance aussi ferme que s'ils eussent été déjà ressuscités, le juste affligé se regarde, par une anticipation de bonheur, comme s'il était déjà dans le ciel; quoiqu'il soit encore sur la terre, les tribulations lui paraissent des couronnes, et ce lit où il languit lui semble une chaise où il repose. Je le pardonne aux païens, qui ne connaissent pas l'avantage des souffrances, de s'abattre lorsqu'ils souffrent; mais je ne le pardonnerai jamais à des chrétiens qui sont persuadés de l'éternité, de ne pas y porter leurs vœux lorsqu'on les persécute. Les païens, quoique sans espérance, ne laissaient pas de trouver des raisons pour consoler leurs amis dans leurs disgrâces. Soyez fermes, leur disaient-ils, dans votre malheur, il faut supporter avec patience ce qui arrive par nécessité; ce qui est fait est fait, vos murmures ne le changeront pas. Mais nous, qui avons des connaissances plus pures et plus hautes, serions-nous excusables d'être plus lâches qu'eux en ces rencontres? On ne nous dit pas comme à eux : Supportez ce mal avec constance, il est inévitable, toutes vos agitations sont inutiles; mais on nous dit : Prenez courage, vous passerez du trouble d'un moment à un repos d'immortalité. Disons à notre âme ce que le prophète disait à la sienne : Entrez dans votre tranquillité naturelle, le Seigneur vous a fait grâce : je dis grâce, et l'affliction n'en est-elle pas une, rien n'étant plus capable de dissiper nos incertitudes? Si quelqu'un doit se plaindre, c'est le démon, les tourments qu'il endure étant éternels; tristesse digne de lui, mais tristesse indigne de nous, qui sommes destinés à une gloire immortelle. Ne perdons pas les fruits que nous pouvons tirer des afflictions prises comme il faut. Elles éclairent l'esprit, dont elles dissipent les ténèbres, c'est trop peu; elles assurent le cœur, dont elles calment les inquiétudes, ce n'est pas assez; elles ennoblissent le corps, dont elles relèvent les faiblesses; c'est la troisième partie de mon discours.

TROISIÈME POINT.

Jamais les hommes n'eussent été des spectacles d'admiration aux anges, s'ils n'avaient eu des corps, et jamais ces purs esprits n'auraient témoigné leur surprise de l'élévation d'un homme, s'ils n'eussent aperçu ses habits teints du sang qu'il avait répandu pour la gloire de son Dieu. Par cet endroit les anges sont moins que nous : n'ayant point de corps, ils sont incapables de souffrir; ils peuvent glorifier la croix, mais ils ne se peuvent glorifier en elle; ils peuvent être ses adorateurs, mais non pas ses martyrs. Il n'y a que nous qui jouissions de ce privilége, notre chair, qui est la source de nos malheurs et de nos crimes, pouvant trouver sa splendeur dans les souffrances, et, par un contre-coup favorable, les infirmités faisant sa gloire par les priviléges qu'elles communiquent à nos corps. Elles les consacrent, elles les élèvent, elles les spiritualisent. Les infirmités changent nos corps en des temples de sainteté, en des trônes de majesté, en des chars de triomphe. Nos corps, dans leur embonpoint, sont des instruments de crime, quel malheur! mais nos corps, dans les maladies, sont des temples de sanctification, quel bonheur! Nos corps, dans leur embonpoint, sont des siéges de confusion, quelle disgrâce! mais nos corps, dans leurs maladies, sont des trônes de gloire, quelle grandeur! Nos corps, dans leur embonpoint, sont des organes de révolte, quelle indignité! mais nos corps, dans leurs maladies, sont des chars de triomphe, quelle élévation! Etre le temple de la Divinité, c'est quelque chose de si grand, que saint Paul a cru ne pouvoir mieux exprimer l'excellence des afflictions qu'en disant qu'elles communiquent à nos corps cet auguste caractère; et en développant sa pensée dans son Epître aux Galates, il dit que tous ceux qui sont baptisés sont revêtus de Jésus-Christ, c'est-à-dire, dans la pensée de saint Bernard, que nos corps ne sont pas plutôt plongés dans les eaux des tribulations, qu'ils s'élèvent à un ordre surnaturel et se convertissent en des temples où le Fils de Dieu prend plaisir de voiler sa sainteté comme sous des vêtements : *Christum induistis.*

De là Tertullien, voyant les martyrs de son siècle exposés à la rage des empereurs et abandonnés à la fureur des bourreaux, donnait ce relief à leurs supplices : ceux qui souffrent sont sacrés et les supplices en sont comme les onctions. Courage, bourreaux, courage, s'écrie saint Cyprien, tranchez la tête à ce martyr, coupez les pieds et les mains à cet autre, éprouvez tous les tourments sur les corps des chrétiens; vos rasoirs, vos feux, vos flammes et tous les instruments de votre fureur ne serviront qu'à purifier de plus en plus nos confesseurs et qu'à imprimer une espèce de consécration qui passera jusque dans leurs entrailles : *Tali incendio beata consecrata sunt viscera.* Que dis-je? est-il besoin de m'arrêter à la justification d'une vérité que les bêtes publient et dont les plus insensibles créatures sont d'illustres témoins? Daniel est jeté dans la fosse des lions; chose étonnante! ces bêtes féroces et carnassières respectent ce prophète, loin de le mettre en pièces; elles le caressent au lieu de le dévorer; c'est la pensée de saint Ephrem. Miracle! prodige! mystère! Daniel, qu'avez-vous fait à ces lions? bêtes farouches, qu'avez-vous remarqué en Daniel qui

ait pu mériter vos respects et attirer vos hommages? Plût à Dieu qu'il leur fût permis de parler! elles nous diraient sans doute que le corps de Daniel, exposé à leur rage, était comme un temple, et que la même voix qui depuis s'est fait entendre à l'évangéliste saint Jean leur commandait de reconnaître la majesté du Créateur dans le corps de ce prophète : *Hic Deum adora.*

Peu s'en faut que je n'écrive sur le corps de Daniel ces paroles de l'Apocalypse : *Mysterium;* le corps de ce prophète, les membres de ce paralytique sont sans doute des mystères et des temples qui méritent nos respects.

O ma langue, destinée à parler, condamnez-vous au silence ; et, sans profaner ces sanctuaires par votre discours, déclamez contre les pécheurs qui les détruisent par leur impatience! Malheur à vous, qui détruisez le temple du Seigneur par vos emportements dans les maladies, qui devraient couper le cours à vos déréglements! *Vah! qui destruis templum Domini!* Malheur à vous, qui détruisez le temple du Seigneur par les blasphèmes dont vous faites retentir le ciel, quand vous êtes contraints de garder la chambre plus longtemps que vous ne voudriez! *Vah! qui destruis templum Domini!* Malheur à vous, qui détruisez le temple du Seigneur par vos désespoirs dans cette infirmité qui, étant comme héréditaire, est un obstacle à l'alliance que vous prétendez! *Vah! qui destruis templum Domini!* Malheur à celui, non pas qui perd la santé du corps, mais qui, perdant la tranquillité de l'âme, perd le fruit de ses peines et de ses afflictions! Malheur à celui, non pas que Dieu châtie, mais qui, s'effrayant du châtiment, s'abandonne aux convoitises! Malheur à nous, si les tribulations sont capables de nous mettre hors de notre assiette, si nous ne bénissons la main qui nous frappe et si nous ne rapportons à la justice du ciel les disgrâces que nous croyons tenir de la malignité de la terre! Ah! Seigneur, vos jugements nous paraissent adorables quand ils répondent à nos désirs, mais nous les improuvons quand ils sont contraires à nos passions; nous voulons bien acquérir à nos corps le privilége d'être vos temples, mais nous ne voulons pas que ce soit par les maladies et les douleurs : cependant c'est le plus sûr moyen de les mettre en possession de cet avantage, et de cet autre : d'être les trônes de votre majesté. Avancer que les trônes représentent la majesté des rois, ce n'est pas un proposition nouvelle; mais soutenir que le corps d'un affligé est un trône qui découvre la majesté de Dieu, c'est ce qui paraît surprenant et ce qui doit faire mon silence; je me trompe, c'est ce qui m'engage à parler.

Les rois ne font pas seulement paraître leur majesté au jour de leur sacre, lorsqu'ils entrent dans les principales villes de leurs Etats, et qu'ils montent sur leur lit de justice, mais encore dans les tournois, à la chasse, dans les actions les plus communes; comme ils sont rois partout, ils ne font rien qu'avec une grandeur véritablement royale, et quand, pour se divertir, ils quittent les brillants de leur gloire, il leur reste toujours je ne sais quel caractère de grandeur, qui fait connaître ce qu'ils sont. Si les rois, qu'on regarde comme des dieux sur la terre, et qui ne sont que terre devant Dieu, ont ce privilége de leur naissance, il faut croire que Dieu le possède dans un degré sans comparaison encore plus éminent. Comme il est indépendant de l'instrument dont il se sert dans ses actions, il tire autant de gloire du plus faible comme du plus fort, du plus petit comme du plus grand. La terre est le plus bas de tous les éléments; qui oserait cependant douter qu'elle ne donne plus de gloire au Créateur que le reste des créatures? C'est elle qui, ayant fourni la matière dont le premier homme fut formé, a reçu les plus beaux traits de sa ressemblance; l'eau est moins parfaite que l'air et que le feu; néanmoins le Sauveur s'en est servi privativement à tout autre pour faire la matière du premier de nos sacrements. Les maladies sont de toutes les misères de la vie humaine les plus incommodes; Dieu ne laisse pas de s'en servir pour élever autant de trônes à sa gloire, qu'il se trouve de corps où elles sont attachées.

J'aurais peine à le prouver, si le vingt-quatrième chapitre de l'Exode n'en faisait foi. Moïse, accompagné du peuple d'Israël, n'est pas plutôt sur la montagne, qu'il aperçoit le Seigneur élevé sur un trône dont la matière était de saphirs : *Viderunt Deum Israel, et sub pedibus ejus quasi opus lapidis saphirini.* La version des Septante porte, *Quasi opus lateris saphirini*, que la matière de ce trône était de brique et de carreaux, dont les saphirs relevaient l'éclat; idée naturelle que j'ai entre les mains. La tyrannie qu'exercèrent les Egyptiens sur les Israélites, fut de les faire travailler aux tuiles, aux carreaux et aux briques; travail dur, qui donna naissance à toutes les infirmités qui se répandirent parmi eux : réduits dans un état si triste, ils se croient malheureux, fort misérables; captivité fâcheuse; mais s'ils concevaient cette pensée, ils devaient apprendre par le spectacle qu'ils voyaient, que ces instruments de leurs supplices, au lieu d'avoir la honte pour apanage, servaient de trône au Seigneur, qu'ils aperçurent élevé sur leurs briques : *Viderunt Deum Israel, et sub pedibus ejus quasi opus lateris saphirini.* De là saint Pierre prend occasion de tirer cette conséquence : Mes frères, vous êtes affligés, donc vous êtes heureux; et la raison qu'il en donne, c'est que l'honneur, la gloire et l'esprit du Seigneur repose en vous. S'il en est ainsi, comme vous ne devez pas en douter, que personne de vous dans les afflictions n'imite les malfaiteurs, les homicides, les scélérats qui n'ont que l'impatience, l'emportement et la rage pour partage.

Mais que chacun de vous accepte ses peines, comme le Sauveur reçut les siennes, avec soumission, avec patience, avec courage : *Ad hoc vocati estis;* c'est la fin qu'il se propose dans les disgrâces qu'il vous envoie,

et c'est le moyen de rendre la raison supérieure aux passions qui sont toujours déréglées. Merveille dans l'ordre de la nature, le souffle d'un Dieu anime un morceau de terre; mais prodige dans l'ordre de la grâce, la souffrance spiritualise en quelque manière un corps matériel et grossier, il ne faut pas s'en étonner. Le feu épure la cire, le soleil subtilise les vapeurs; pourquoi l'affliction ne pourrait-elle pas élever nos corps à un degré de spiritualité qu'ils n'ont pas? Elle le peut, elle le fait; char de triomphe où la raison exerce son empire. Nous sommes infirmes, dit saint Grégoire, heureux présage; la chair ne saurait plus résister à l'esprit, et, par une suite nécessaire, elle est obligée de ne plus rien donner aux sollicitations des sens : *Uno pede claudicamus, infirmatur fortitudo carnis.* Portez les yeux sur un malade, il est moins attaché à son corps, et ne donne-t-il pas plus à l'esprit que celui qui est dans une parfaite santé? il ferme les yeux aux objets amusants; ses oreilles ne s'ouvrent plus à des curiosités inutiles; il n'a plus de langue pour entretenir les compagnies les plus enjouées, et si on lui propose quelque plaisir, il témoigne, par ses indifférences, que si son corps est sur la terre, son esprit converse dans le ciel; la révélation d'un apôtre confirme ma pensée.

Saint Jean, dans une de ses extases, aperçoit un cavalier monté sur un cheval blanc, ses habits sont ensanglantés, et font connaître qu'il a quelque blessure, il se nomme le Verbe de Dieu : *Vestitus erat veste aspersa sanguine, et vocabatur Verbum Dei.* Ce cavalier est l'image d'un chrétien dans les souffrances; il est monté sur un cheval blanc, pour nous dire que son âme conserve sa pureté au milieu de ses douleurs, et qu'elle ne se laisse point noircir par ses impatiences. Il s'appelle le Verbe de Dieu, *Verbum Dei,* pour nous marquer que, comme le Verbe incarné reçut la consommation de la gloire sur la croix, de même un affligé s'élève au plus haut point de la félicité à la faveur de ses disgrâces. Esprit rempli des lumières les plus pures, cœur nourri des douceurs les plus saintes, corps revêtu de la gloire la plus solide, ténèbres dissipées, inquiétudes calmées, faiblesse fortifiée. De si grands biens renfermés dans les souffrances! donnez-nous, mon Dieu, la grâce d'en faire un bon usage; formez en nous la patience, soumettez notre volonté à la vôtre dans toutes les disgrâces qui nous arrivent, réprimez en nous les répugnances de la nature qui se roidit toujours lorsqu'il s'agit de souffrir, faites-nous comprendre que quelque rigoureuses que nous paraissent nos tribulations, nous en méritons encore de plus dures, et que nos maux, tels qu'ils soient, ne sont jamais au-dessus de nos forces. Instruits de ces vérités, rien ne sera capable de nous abattre, ni oppression, ni maladies, ni revers, ni calamités, ni désolations, ni décadence; loin de nous plaindre, nous vous bénirons; et après avoir eu le courage de vous glorifier dans nos peines, vous aurez la bonté de nous glorifier dans votre royaume.

SERMON XX.

SUR LA TEMPÉRANCE DANS LES PLAISIRS.

In Christo nova creatura.

L'ouvrage du renouvellement de l'homme est la fin de l'Incarnation du Verbe (I *Cor.*, V).

Etre persuadé que les disgrâces de la vie ne sont pas si désavantageuses à l'homme qu'on pourrait se l'imaginer, c'est n'être détrompé qu'à demi; mais être convaincu que les plaisirs du siècle portent des coups plus dangereux que les atteintes de la douleur, c'est être désabusé tout entier. De là un ancien disait que celui qui n'est encore venu aux prises qu'avec la mauvaise fortune, n'a éprouvé qu'une partie de ses forces; elles ne se déploient pleinement que lorsqu'on sait se modérer dans les heureux succès, l'abondance étant plus redoutable que la disette. De là, encore selon l'ingénieuse pensée de saint Ambroise, le prophète Elisée obligé de vivre parmi les délices de la cour, comblé d'honneurs auprès des rois, eut besoin du double esprit de son maître, ayant tout à craindre d'un état qui n'est que trop propre à flatter la vanité, à nourrir la mollesse, à rendre l'âme esclave des sens et des passions. Tant qu'il n'y a eu que des Jésabel à fuir et des persécutions à essuyer, il n'a fallu qu'un seul esprit; mais s'agissant de se roidir contre les charmes de la faveur, contre les attraits du plaisir, on a besoin d'un redoublement de vertu. Mais il y a plaisirs et plaisirs; si les uns sont criminels, les autres peuvent devenir innocents. Le premier homme, placé dans un jardin délicieux, pouvait sans crime goûter les fruits de tous les arbres, à un seul près; et saint Augustin a observé que la Providence attache aux aliments je ne sais quelle douceur qui nous les fait désirer, et nous y porte naturellement; ils sont nécessaires à la conservation de la vie. Néanmoins, comme il n'arrive que trop souvent qu'on passe de ce qui est permis à ce qui est défendu, on ne saurait trop s'étudier à la tempérance. Vertu dont l'emploi est de modérer les plaisirs; vertu qui ne les recherche jamais pour eux-mêmes, et qui n'en use que dans la nécessité. Appliquons-nous à cette vertu, après en avoir demandé la grâce par ces paroles : *Ave, Maria.*

Deux écoles différentes ont partagé les anciens philosophes sur le sujet des plaisirs. Les épicuriens disaient qu'ils étaient tous permis. Les stoïciens au contraire soutenaient que tous étaient défendus. Ceux-ci, pour faire rougir ceux-là, représentaient la Volupté comme une reine délicate, assise sur son trône et les vertus à ses pieds. Elle disait à la Prudence : Prévoyez avec soin tout ce qui pourrait s'opposer à mon repos. Vous, Justice, faites-moi des amis par les bons offices que vous rendrez, de peur que si les lois étaient violées, ma tranquillité ne fût troublée. Votre emploi, Tempérance, sera de mesurer mes plaisirs; et comme je m'empêcherai de languir par le défaut, ce sera à vous de modérer l'excès. Si, malgré tant de précautions, il arrive quelque désordre,

Force, vous serez toujours disposée à le repousser avec vigueur. Quelle indignité d'asservir ce qui est de plus sublime dans la morale à ce qu'il y a de plus bas dans la nature, tels que sont les plaisirs des sens! C'est pourtant l'injustice que nous commettons et nous renversons tout pour nous satisfaire.

Le Fils de Dieu ne s'est fait le fils de l'homme que pour nous instruire par ses maximes, nous édifier par ses exemples, nous animer par ses promesses. Trois besoins que nous avions : *Inquirendus fuit unus cujus esset natura informanda lumine, confirmanda virtute, reformanda munere*, selon que saint Fulgence l'écrivait au roi Trasimond. Trois secours que nous avons reçus ; mais que sont-ils devenus? Maximes d'un Dieu, exemples d'un Dieu, promesses d'un Dieu : objets de contradiction dans le monde. Ce qu'il a dit doit être cru et nous ne le croyons pas. Ce qu'il a fait doit être imité et nous ne l'imitons pas. Ce qu'il a promis doit être mérité et nous ne le méritons pas. Est-ce croire ce qu'un Dieu a dit, que d'en combattre les maximes? Est-ce imiter ce qu'un Dieu a fait, que d'en contredire les exemples? Est-ce mériter ce qu'un Dieu a promis, que d'en mépriser les récompenses? Maximes d'un Dieu combattues par les plaisirs des sens, exemples d'un Dieu contrariés par les plaisirs des sens, promesses d'un Dieu méprisées par les plaisirs des sens : c'est le partage de mon discours et le sujet de vos réflexions.

PREMIER POINT.

L'homme, malgré sa corruption, ne saurait se défendre de donner son estime à la tempérance ; admirée où elle se trouve, quelles louanges n'acquiert-elle pas à ceux qui la pratiquent? La victoire qu'on remporte sur le plaisir, est préférable aux lauriers qui couronnent le conquérant; et résister aux charmes de la volupté, est un plus beau triomphe que de rompre les efforts des ennemis. Ici l'on n'est vainqueur que des hommes, mais là on devient maître de son propre cœur. Il ne faut pourtant pas s'y méprendre, je parle d'une vertu et non d'un tempérament; je marque un acte de religion et non une insensibilité de naturel, et je m'exprime en chrétien, plus qu'en philosophe. Saint Paul, parlant de l'économie des vertus, met la tempérance avant la justice et la piété, comme pour nous insinuer qu'elle dispose à l'une et à l'autre, semblable à ces tableaux qui ne sauraient recevoir les traits les plus fins, qu'on n'y ait auparavant couché les couleurs les plus communes. Comment un homme qui ne cherche qu'à se satisfaire et à réunir en sa personne tout ce qu'il y a de doux et de commode, pourrait-il penser aux autres et le partager avec eux? il s'imagine que pendant qu'il est dans l'abondance, ils ne sont pas dans la disette; et comment pourrait-il rendre à Dieu les hommages qui lui sont dus? il ne s'occupe que de ce qu'il croit se devoir à soi-même.

Tout est borné dans l'homme, et lorsqu'il n'a que son plaisir en vue, nul autre objet ne saurait l'en détourner : tout l'y conduit, tout l'y entraîne, et je ne vois pas par quel endroit il serait possible de le désabuser; il suit son penchant, et à mesure qu'il avance il court à sa perte, sans même qu'il s'en aperçoive. Retenu par des liens d'autant plus forts qu'ils semblent agréables, loin de songer à les rompre, il ne s'applique qu'à les resserrer, et pour se tromper plus sûrement, il se fortifie dans ses illusions. Le désordre est trop frappant pour ne pas y apporter le remède, et c'est à quoi le Fils de Dieu s'est étudié dans l'Evangile qu'il a donné au monde. J'ouvre ce divin livre et je ne vois que des maximes de crucifiement pour tous les sens. Maximes de crucifiement pour les yeux, ne leur permettant pas de regarder ce qui leur est défendu de souhaiter ; maximes de crucifiement pour les oreilles, leur interdisant d'écouter avec plaisir ce qu'elles ne sauraient entendre sans péché; maximes de crucifiement pour la langue, par la circonspection qu'elle doit avoir à ses paroles; maximes de crucifiement pour le goût, ne cherchant pas à contenter son appétit, s'agissant d'affaiblir sa sensualité; maximes de crucifiement pour les mains, n'en usant que pour le besoin ; maximes de crucifiement même pour le sommeil, ne le prenant que dans une juste médiocrité; maximes de crucifiement expliquées sans ombres, sans voile, sans figure et sans paraboles; maximes de crucifiement répétées en différents endroits, afin que tout le monde en soit instruit; maximes de crucifiement inébranlables, éternelles, malgré l'orgueil des savants, le faste des grands, la puissance des riches, la mollesse des voluptueux; maximes de crucifiement d'une nécessité si étroite, qu'on ne saurait autrement être disciple de Jésus-Christ et avoir part au royaume de sa gloire; maximes de crucifiement qui regardent tous les hommes sans distinction d'âge, de conditions, d'états. Aux rois sur l'élévation du trône et aux courtisans à la suite des rois; aux prêtres dans le ministère des autels et aux solitaires dans l'obscurité de la retraite; aux riches dans l'opulence et aux pauvres dans la disette; aux jeunes dans la fleur de l'âge et aux vieillards sous le poids des années ; aux magistrats dans l'autorité des emplois et aux guerriers dans le bruit des armes; aux marchands dans les soins du négoce et aux artisans dans les travaux du corps. Il est dit à tous : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et me suive.

Ce n'est pas assez de se détacher des biens qui sont hors de nous, d'en déprendre notre cœur, il faut encore renoncer à tout ce que l'esprit d'Adam nous inspire et à tout ce qu'il produit dans nous-mêmes. Article de foi et non pas précepte de bienséance; ce discours paraît dur à l'oreille de la chair, mais il renferme la science du salut. A Dieu ne plaise qu'un chrétien se glorifie en autre chose qu'en la croix du Sauveur, qui nous a été donnée pour être notre sagesse, notre justice et notre sanctification! Les disciples parlent comme le Maître, et jamais doctrine ne fut mieux suivie, mieux soutenue. Que ne nous

dit point le prince des apôtres, pour nous détacher des plaisirs des sens? Je vous conjure, comme étrangers et voyageurs, de vous abstenir des désirs de la chair. Que ne nous dit point le disciple de l'amour? N'aimez ni le monde ni ce qui est du monde. Si quelqu'un aime le monde, il n'a point d'amour pour le Père; le monde passe aussi bien que ses convoitises, mais celui qui fait la volonté de Dieu subsiste éternellement. Que ne nous dit point l'apôtre des gentils? Ne vous conformez en rien au siècle présent, mais réformez-vous en prenant des sentiments tout nouveaux pour bien connaître ce que Dieu veut de bon, d'agréable à ses yeux et de parfait. La connaissance nous en a été donnée, mais agit-on conséquemment? fait-on son étude des volontés de Dieu? ou plutôt ne pratique-t-on pas le contraire de ce qu'il ordonne? ne trouve-t-on ses délices qu'avec lui? ou plutôt ne les cherche-t-on pas dans les créatures? Qui est-ce qui regarde son corps comme un ennemi qu'il faut toujours combattre, comme un perfide dont il se faut continuellement défier, comme un coupable qu'il faut sans cesse punir, comme un vase qu'on doit purifier et comme un serviteur qui doit payer jusqu'à la dernière obole? On le flatte, on le caresse, on l'idolâtre, on le profane. Toute la vie se passe à boire, à manger, à dormir; on ne juge du bien et du mal que par rapport aux plaisirs, ne cherchant qu'à donner aux sens ce qu'ils désirent : ce que saint Jude appelle se jeter dans la voie de Caïn, se précipiter dans l'égarement de Balaam et marcher au gré de ses convoitises. J'avoue que pendant qu'on est sur la terre on ne saurait se passer d'aliments, mais, comme c'est une action où il y a du plaisir, il faut se combattre, dans la crainte de faire, par le motif de la volupté, ce qu'on ne doit faire que par le principe du besoin. Il faut peu de chose pour satisfaire à ce que la nature exige, mais ce qui lui suffit n'est pas suffisant à la sensualité; toujours insatiable, elle ne dit jamais : c'est assez.

Dieu a créé pour l'homme toutes les créatures qui composent cet univers, et l'usage lui en est donné; mais qu'il est difficile de ne pas jouir des choses dont il ne faudrait qu'user! Il arrive souvent que ce qui n'est qu'un secours nécessaire à la faiblesse devient un prétexte spécieux à l'intempérance. Et l'on peut dire ici ce que saint Augustin a dit de l'amour et de l'amitié : l'un est si ressemblant à l'autre, qu'il n'est que trop facile de s'y tromper. Exemples : Il est nécessaire d'accorder quelque repos à son corps, mais il est à craindre d'entretenir la paresse, au lieu de soulager la lassitude. Il est nécessaire d'être propre dans ses habits, mais il est à craindre de trouver la vanité en ne cherchant que la propreté. Il est nécessaire de se permettre quelquefois des divertissements, un arc n'est pas toujours bandé, mais il est à craindre de se dissiper ne pensant qu'à se divertir. Contraint de prendre de la nourriture, je tremble, dit saint Augustin, la satiété pouvant l'emporter sur la faim Les frontières de l'une et de l'autre étant, pour ainsi dire, tellement confondues, qu'il n'est pas facile de bien les démêler. De là saint Paulin écrivait qu'on peut tomber dans le vice par la voie même de la vertu, et que pour éviter cette chute il faut non-seulement étendre le moins qu'il est possible la sphère de ses besoins, mais encore leur refuser quelquefois ce qu'ils pourraient légitimement désirer. L'abstinence, qui n'était, pour ainsi parler, qu'une vertu de bienséance parmi les sages de l'antiquité, est devenue une vertu de précepte pour les disciples de l'Evangile; et si l'on ne tient les sens sous le joug, ils entreprendront sur l'esprit, souvent même en sera-t-on la dupe.

Quand nous nous permettons quelques plaisirs, observons ces ennemis domestiques qui nous assiégent; interrogeons sévèrement notre cœur, et si par quelque joie secrète, si par quelque mouvement intérieur il s'intéresse trop au parti que nous prenons, que ce choix nous soit suspect et que nos précautions redoublent. Peut-être dans cette recherche les passions ne se présenteront-elles pas à nous sous leur forme naturelle : elles savent tromper les yeux à la faveur de mille déguisements; celles dont nous nous défions prennent des apparences dont nous ne nous défions pas; et le plus souvent c'est sous des apparences spécieuses qu'elles se cachent. Etudions-nous sans cesse à pénétrer au travers de tous les voiles dont elles s'enveloppent. Ne nous flattons point, il peut arriver d'être dans le dérèglement sans le croire; et ce dérèglement est d'autant plus dangereux, qu'il est ordinaire de prendre la délicatesse qui accompagne le vice pour la modération que doit avoir la vertu. Tel est cet état de plaisirs choisis et bien entendus; on y croit tout innocent, et peut-être en est-il ainsi en un sens pour des païens; mais il n'en est pas ainsi pour un chrétien, qui ne saurait trop veiller sur ces finesses et, si je l'ose dire, sur ces stratagèmes de la volupté raffinée. Quelque politesse, quelque agrément qu'elle emploie, c'est toujours une vie contraire à cette violence que prescrit l'Evangile; et il n'en faut pas davantage pour nous perdre, le mauvais riche s'étant perdu par cette voie. Un vice finement déguisé n'en est pas moins un vice, et le poison subtil tue encore plus vite que le poison grossier; si nous songions tant soit peu quelle est l'excellence de la morale chrétienne, nous trouverions que rien ne lui est plus opposé que de vivre dans le luxe, dans la mollesse, dans les délices. Il est peu de plaisirs innocents pour un chrétien, et quand il y en aurait, ne cesseraient-ils pas de l'être par l'application trop étudiée à vouloir se les procurer?

Un véritable fidèle se mortifie en tout; il sait que, condamné à manger son pain à la sueur de son front, il ne le doit prendre que dans un esprit de pénitence, à l'exemple d'Adam après son péché. Lui donne-t-on ce qui peut le flatter? Il le reçoit dans la même disposition que s'il lui était refusé, et l'excellent comme l'insipide est pour lui le même.

A-t-il marqué son goût? Il réprime son appétit, semblable à David qui fit un sacrifice au Seigneur de l'eau de Bethléem qui lui fut apportée après en avoir marqué le désir. Magnifique dans ses habits selon sa condition, il se souvient de Judith qui portait le cilice sous ses habits, et distingué par son mérite il se confond par son humilité. Obligé de paraître à une table délicate, il dit comme Esther : Vous savez, Seigneur, que je n'y mets pas mon cœur; périsse la faveur que je trouve auprès du prince, plutôt que de me laisser vaincre par les chaînes de la volupté. La perte de sa fortune l'intéressait moins que les règles de son devoir, et la mort lui paraissait moins affreuse que les délices qui attaquent la piété. L'Evangile n'était pas encore annoncé, et déjà elle en pratiquait les maximes. Croyez-moi, nous sommes nés pour quelque chose de plus noble que pour les plaisirs sensuels, et le sentiment que nous en avons s'explique dans les rencontres. On ne nous parle guère d'une personne qui a renoncé à la mollesse de la vie que nous n'éprouvions je ne sais quelle joie qui nous enlève, et nous lisons toujours avec admiration ces exemples d'austérité dont nos annales sont remplies, ne regardant qu'avec respect ceux qui font quelque chose d'approchant. Nous ne devons tendre à rien de bas, ni de rampant, mais écartant de notre esprit tout ce que la cupidité mêle de grossier et de terrestre, il faut se porter aux choses qui répondent à la dignité de son origine. Pendant que les sens sont enchantés et saisis par les délices, plus on les goûte, plus on en est affamé, et dans cette espèce d'ivresse on chancelle dans les voies de l'Evangile. En vain essaie-t-on de se retirer de ce précipice, on y revient nécessairement, entraîné par un charme qu'on ne peut plus éviter, et semblable à ces malades qui veulent se soulever et qui, après avoir fait quelques efforts, retombent tout-à-coup, abattus qu'ils sont par leur propre faiblesse. Après tout, est-il rien de plus déplorable que de risquer son salut pour des choses qui ne peuvent même nous contenter dans ce monde?

Le plaisir est un tyran insatiable qui demande toujours et qui n'est jamais satisfait, assurément il est plus facile d'être heureux en se passant des plaisirs qu'en les possédant. Combien de personnes qui vivent sans goûter les plaisirs du monde et qui n'en sont pas moins tranquilles? elles ne songent pas seulement qu'elles en sont privées. Vous direz peut-être que, ne pouvant les posséder, le chagrin les ronge, mais vous vous trompez; c'est cette impuissance qui calme les désirs, au lieu que le pouvoir d'y satisfaire les irrite; j'ajoute que ce n'est pas une si grande misère de ne pouvoir ce qu'on veut que de vouloir ce qu'on ne doit pas. Malheureux celui qui a la liberté d'être méchant! plus malheureux encore celui qui vit de cette liberté! Renonçons à des charmes qui sont tout ensemble et si inutiles pour notre félicité en ce monde, et si dangereux pour l'autre. Il est aisé de les laisser si l'on veut, et souvent on les quitte par lassitude; pourquoi ne pas faire par vertu ce qu'on fait par dégoût? Les objets sensibles ne peuvent plus faire la même impression dès qu'ils deviennent fréquents. L'oreille se lasse des plus mélodieux concerts dès qu'elle ne cesse de les entendre; l'esprit se trouve fatigué des conversations les plus enjouées; mais quand les plaisirs pourraient se faire goûter à chaque instant de la vie, quand ils seraient continuels pendant le peu de jours que nous avons à vivre, pourraient-ils compatir avec la qualité de pénitent que nous devons soutenir? C'est dans ce monde que nous avons commis le péché, c'est dans ce monde que nous devons l'expier, et, pour le répéter encore, c'est un crime pour un chrétien que de vouloir être ce qui s'appelle heureux sur la terre. N'imitons pas le premier des hommes qui, pour un funeste plaisir, nous a perdus avec lui; pensons à quel prix nous avons été rachetés; pourrions-nous encore aimer ce qui a porté un Dieu à mourir sur une croix? Quelque saint que soit ce transport qui a fait trouver heureuse une faute qui nous a procuré un si grand Rédempteur, nous devons considérer que ce Maître, qui est si digne de notre reconnaissance, est digne aussi de notre douleur, et serait-ce prendre part à ses souffrances que d'en combattre les maximes et d'en contrarier les exemples? Maximes combattues par les plaisirs, première partie de mon discours. Exemples contrariés par les plaisirs, second point de vos réflexions.

SECOND POINT.

Si nous n'avions reçu que des maximes pour nous instruire, sans avoir vu des exemples pour nous édifier, nous n'eussions été enseignés qu'à demi Naturellement sensibles à la vérité, aussitôt qu'elle paraît nous la jugeons digne de nos admirations; mais trop ingénieux à nous persuader que l'exécution en est impossible, il était nécessaire qu'aux préceptes d'un Dieu fussent joints les exemples d'un homme, et nous trouvons l'un et l'autre en Jésus-Christ. Comme Dieu, il nous apprend ce que nous devons faire, et comme homme, il le fait lui-même. Comme Dieu, il est la vérité souveraine, incapable de tromper et d'être trompé, et comme homme, il devient le premier observateur de ses lois. Comme Dieu, il demande des oreilles pour l'écouter, et comme homme, il veut des yeux pour le regarder. Il parle comme Dieu, il agit comme homme; il prévient ainsi toutes les difficultés que pourrait faire le raffinement de notre amour-propre. Je considère cet Homme-Dieu dans tous les états de sa vie; dans sa naissance, dans ses voyages, dans sa mort, dans Bethléem, dans la Palestine, sur le Calvaire. Renoncement partout aux plaisirs des sens. La grâce de Dieu notre Sauveur s'est manifestée à tous les hommes pour notre instruction, afin que, renonçant à l'impiété et aux convoitises du siècle, nous vivions selon les lois de la tempérance, de la justice et de la piété. Quelle est cette grâce? le Verbe chair, premier don et don gratuit que le Père éternel ait fait

aux pêcheurs. Dans quel état a-t-il paru? il est ne dans la plus rigoureuse des saisons, dans un lieu ouvert de toutes parts, dans une disette générale de toutes les commodités. Témoin anticipé, l'appelle un prophète, et qui déjà prescrivait les lois du martyre, dit Pierre Damien, martyre non par la perte de la vie, mais par l'abnégation des voluptés, le froid et les frimas ont été comme ses premiers bourreaux, la crèche comme son premier autel et, sans chercher des hosties étrangères, il a fait de sa propre chair la victime de son sacrifice. Que les hommes jusqu'ici aient recherché les ris, les jeux, les divertissements, je n'en suis pas étonné; mais que, depuis que Dieu a préféré la tristesse à la joie, ils aient encore aimé les plaisirs, c'est ce que je ne connais pas, et peu s'en faut que je ne dise que Tertullien s'est trompé. Cet Africain avait cru que la naissance d'un Dieu dans les souffrances suffisait pour empêcher les hommes de vivre dans les délices; mais en poursuivent ils moins ce qui flatte les sens? je ne sais même s'ils n'y courent point avec plus de fureur. Dans le dessein qu'avait le Verbe incarne de condamner la vie douce et de nous obliger de mener une vie pénible, pouvait-il mieux s'y prendre que de s'y assujettir le premier? et ayant commencé par la douleur son entrée dans le monde, l'ayant même consacrée par son choix, sommes-nous excusables de continuer nos jours à ne rien nous refuser? Si, au lieu d'une étable, il eût choisi un trône pour berceau, comme c'eût été la première de ses actions, elle aurait porté coup pour tout le reste et l'on eût été en droit de se flatter dans ses passions; mais ses démarches ayant été contraires, il laisse nos délicatesses sans excuses. La suite répond au commencement, il est ne dans la douleur, il vit dans le travail. Quel partage fait-il de son temps? il emploie les premières heures du jour à instruire les peuples et il passe le reste de la journée à guérir les malades. Nul vide pour ce qu'on appelle les divertissements du siècle. Il se trouve à la table du pharisien, il est vrai, mais c'est pour y recevoir la pécheresse et se faire des larmes qu'elle répand un festin plus délicieux que des viandes qu'on lui a preparées. S'il mange avec les publicains, c'est pour opérer leur conversion; s'il converse avec une femme samaritaine, c'est pour lui enseigner les secrets de la grâce et l'exciter à la demander. Se retire-t-il dans le desert? c'est pour y jeûner; entre-t-il dans le temple? c'est pour y adorer; va-t-il de ville en ville? c'est pour edifier; il fait du bien partout et il n'est écrit nulle part qu'il se soit diverti.

Me croyez-vous, si je vous dis qu'une voie si étroite a été suivie par quelques païens, quoiqu'ils n'eussent pas un si beau modèle devant les yeux, persuadés que le temps de la vie est court et fâcheux, qu'il en est comme d'une nuée qui passe, comme d'un brouillard qui s'évanouit, comme d'une vapeur qui tombe, qu'il vient une nuit où l'on ne peut rien faire et qu'après la mort il n'y a plus de retour. Ils ne disaient pas : Jouissons des biens présents, hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes, enivrons-nous des vins les plus excellents, parfumons-nous d'huile de senteur et ne laissons point passer la fleur de la saison, couronnons-nous de fleurs avant qu'elles se flétrissent, qu'il n'y ait point de campagne où notre intempérance ne se signale, que nul ne se dispense de prendre part à notre débauche, donnons partout des marques de réjouissance; mais ennemis d'une lâche oisiveté, toujours appliqués à un travail utile, foulant aux pieds les molles délices, ils ne se donnaient de relâche qu'autant qu'il était nécessaire pour délasser la nature. Repas prolongés plusieurs heures, jeux portés si loin dans la nuit, biens des créanciers couchés sur une carte ou jetés à trois dés, vous leur étiez inconnus. Ils ne savaient pas faire la guerre aux oiseaux pour fournir à leurs tables, mais ils savaient courir aux armes pour défendre la patrie; ils ne savaient pas dépeupler les forêts pour engraisser leur chair, mais ils savaient discipliner les peuples pour enrichir leur siècle; ils ne savaient pas chercher des liqueurs extraordinaires dans les plus éloignés climats, mais ils savaient se contenter des fruits que portait leur propre pays; ils ne savaient pas provoquer à la débauche, mais ils savaient s'exciter à la vertu; ils ne savaient pas faire des assemblées pour lier des conversations souvent criminelles, mais ils savaient se rendre des visites pour entretenir des sociétés toujours sages. Mais cet exemple, tout grand qu'il est, n'est rien, en effet, par rapport à celui du Fils de Dieu qui, étant égal à son Père, s'est anéanti lui-même jusqu'à mourir pour ses créatures, et sa religion ne s'est pas établie par une autre voie. Quelles fatigues, quelles peines et surtout quelle aversion pour les délices n'a-t-on pas vu dans les apôtres? Ils recevaient avec une espèce de chagrin les légères douceurs qui se présentaient à eux, traitaient leurs corps en ennemis, et comme ils connaissaient les adresses de la concupiscence, ils aimaient mieux retrancher quelque chose de la nécessité, que de donner sans y penser quelque chose au plaisir.

Que dirai-je des martyrs? Est-ce par les plaisirs qu'ils ont cimenté les fondements de l'Eglise? non sans doute, mais c'est par leur sang qui, répandu par la cruauté des bourreaux, est devenu la semence des chrétiens, et de quels chrétiens? de ces hommes admirables qui ne connaissaient point d'autre plaisir que celui de mener une vie austère et mortifiée, ne pouvant penser à la croix de leur Maître sans en porter les marques dans leur corps. Loin de suivre les mouvements de la nature corrompue, ils suivaient en saints les impressions de la Sagesse incarnée; émus de pitié sur ces âmes de chair et de sang, qui pensent se rendre heureuses par la poursuite des plaisirs, ils les regardaient comme des gens égarés, qui plus ils avancent dans le chemin où ils sont,

plus ils s'éloignent de celui où ils s'imaginent être. Salutaire réflexion qui les obligeait à se priver de tout ce qui flatte les sens, pour ne chercher que ce qui les peut mortifier.

Parlerai-je de ces saintes colères qu'ils exerçaient contre eux-mêmes et de ces jeûnes excessifs qu'ils observaient avec une exactitude si rigoureuse? ils ne prenaient précisément de nourriture que ce qu'il en fallait pour soutenir une vie qu'ils étaient toujours disposés de perdre par le martyre; c'est à quoi ils aspiraient, c'était l'objet de leurs vœux; et l'insensibilité qu'ils témoignaient au milieu des plus grands supplices, était une marque certaine de l'aversion qu'ils avaient pour les divertissements, même les plus permis. En quoi leur sommes-nous semblables ou plutôt ne leur sommes-nous pas en tout opposés? enfants dénaturés qui faisons des parties de jeu avec les meurtriers de notre Père, en même temps qu'on nous en montre le corps percé de coups. Soldats rebelles, qui nous plongeons dans les délices au moment qu'on nous anime au combat. Sujets ingrats, qui nous évaporons en des ris dissolus en la présence du roi dont nous implorons la clémence. Quelle fureur! vivre dans l'abondance pendant qu'un Dieu est dans la disette; entrer dans les assemblées d'Israël avec une pompe fastueuse, pendant que les véritables fidèles se présentent aux pieds des autels dans une posture humiliée; manger ce que les éléments produisent de plus délicieux, pendant que les pauvres manquent du plus nécessaire; mesurer ses pas au son des instruments, pendant que les pieds du Sauveur sont attachés à l'arbre de la croix; boire le vin à pleines coupes, pendant que Joseph est dans l'affliction. C'est ce que saint Paul appelle renouveler le spectacle du Calvaire; c'est, interprète saint Thomas, commettre les péchés qui ont déjà été expiés; c'est éteindre la vie que le Verbe crucifié nous a méritée par sa mort. Son Esprit aujourd'hui trouve-t-il en nous des mains pour agir, des pieds pour marcher, des oreilles pour entendre, des yeux pour voir, une langue pour parler, un cœur pour aimer? Il y est sans mouvement, au lieu que l'esprit du monde nous possède tout entiers. Je le dis les larmes aux yeux, écrivait saint Paul aux Philippiens, je ne vois que des esclaves du plaisir et des ennemis de la croix: intempérance par excès, intempérance par délicatesse, intempérance par complaisance. Combien qui n'ont point d'autre Dieu que leur ventre et qui font gloire de leur propre déshonneur? combien qui courent de cercles en cercles, de crimes en crimes, font du jour la nuit et de la nuit le jour? Deux étendards se sont levés et deux armées ont été mises en bataille, deux chefs les commandent: ici, le monde avec tout l'attirail de l'intempérance; là, l'Eglise avec tout l'appareil de la croix; ici, concerts mélodieux, là, tristes soupirs; ici, bruits confus, là, plaintifs accents; aux uns, odeur mortelle qui leur cause la mort; aux autres, odeur vivifiante qui leur donne la vie: la victoire balance; elle se déclare, les plaisirs prévalent, plaisirs si contraires aux maximes d'un Dieu; plaisirs si opposés aux exemples d'un Dieu; plaisirs si inalliables avec les promesses d'un Dieu. Maximes d'un Dieu combattues par les plaisirs des sens; exemples d'un Dieu contrariés par les plaisirs des sens; promesses d'un Dieu anéanties par les plaisirs des sens. Je finis par cette dernière réflexion.

TROISIÈME POINT.

Saint Paul, pour apprendre aux Galates à conformer leur conduite à leur espérance, les fait souvenir qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave, l'autre de celle qui était libre; celui qui vint de l'esclave naquit selon la chair, et celui qui naquit de celle qui était libre, fut donné en vertu de la promesse. C'était une allégorie par rapport aux deux testaments, mais c'est une vérité par rapport à deux sortes de chrétiens: les uns attendent tout du monde, les autres espèrent tout de Dieu; ceux-ci sont figurés par Isaac, ceux-là sont marqués par Ismaël.

Mais comme alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui l'était selon l'esprit, il est de même maintenant. Cependant que dit l'Ecriture: Chassez l'esclave et son fils; l'héritage de l'un ne peut être l'héritage de l'autre. Différence qui nous est exprimée par deux de ces hommes qui allèrent à la découverte de la terre promise; ils parurent, à leur retour, avec un raisin si beau, mais si pesant que tout ce qu'ils pouvaient faire était de le porter ensemble; celui qui marchait le premier ne le pouvait voir, ou s'il le voyait c'était par des intervalles interrompus, celui qui suivait l'avait toujours devant les yeux. Ce raisin est le ciel qui nous est promis; ces deux hommes sont les Juifs et les gentils; deux peuples qui comptent également sur les biens du Seigneur; mais biens et biens. Sous la loi on ne soupirait que pour la graisse de la terre, elle semblait être la récompense de la vertu: prolongation de jours, vigueur de santé, abondance de fruits, fécondité de troupeaux, bonheur d'enfants, suite de victoires, enchaînement de triomphes.

Sous l'évangile, il ne nous est rien promis de bas et de terrestre, tout y tient du maître qui l'a donné; si on y parle de richesses, ce sont celles de l'éternité; si on y offre des couronnes, ce sont celles du ciel; si on y flatte d'héritages, ils sont durables; si on y élève des trophées, ils sont immortels, et voilà le seul sujet qui doive nous donner de la joie. Ne vous réjouissez pas de ce que les démons se soumettent à vous, disait le Fils de Dieu à ses disciples, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux; c'est à cette gloire que vous devez aspirer, c'est l'unique récompense que vous devez attendre. Ajouterai-je ce qu'il ajoute lui-même: Il est de votre intérêt que je m'en aille, si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Surprenantes paroles qui nous apprennent qu'il faut renoncer aux douceurs de la terre, si l'on désire jouir des consolations du ciel! Il en est de notre cœur comme

d'un vase qui n'a qu'une certaine capacité; une liqueur doit faire place à l'autre; si l'amour du monde nous occupe, l'amour de Dieu ne pourra nous remplir. Ah! médite saint Bernard, s'il a fallu que les apôtres aient été privés de la présence sensible de leur maître, pour mériter les divines consolations du Saint-Esprit, qui de nous osera s'attacher aux plaisirs du corps, et attendre les plaisirs de l'âme, ou espérer les biens de l'esprit, et s'abandonner aux convoitises de la chair? La vertu qui nous élève est incompatible avec le vice qui nous enchaîne: nous prétendons pourtant les allier, mais vaines prétentions; l'arche et Dagon ne se souffrent jamais sur un même autel, il faut donner pour recevoir, donner les plaisirs du temps pour recevoir les plaisirs de l'éternité, sacrifier les uns pour posséder les autres; être présentement dans la tristesse pour être un jour dans la joie.

Le monde qui semble avoir renoncé aux promesses d'un Dieu sera dans les délices; pour vous, dont l'espérance est pleine de l'immortalité, vous serez dans les larmes, mais votre amertume se changera en douceur; vous oublierez ce que vous aurez souffert, le calme succédera à la tempête; vous jouirez d'un plein repos, et personne ne sera capable de le troubler. Vérité certaine, mais tous ne la comprennent pas! il n'y a que ceux à qui il a été donné de connaître les mystères du royaume de Dieu, qui puissent bien la comprendre; aux autres ce n'est qu'en paraboles. J'emploie celle qui est marquée dans le chapitre neuvième du livre des Juges. Les arbres s'assemblèrent un jour pour décider du diadème entre eux; ils dirent à l'olivier: soyez notre roi, il leur répondit: puis-je abandonner mon huile, dont l'usage est si nécessaire? Ils s'adressèrent ensuite au figuier, mais il les refusa, par la raison de l'excellence de son fruit; la vigne s'en excusa également, ne pouvant se résoudre à renoncer à son suc pour s'établir au-dessus des arbres. Mêmes offres, mêmes refus, mêmes prétextes parmi nous. On nous appelle à une éternité de gloire, mais si, pour la mériter, il faut quitter ce jeu, s'interdire ces liqueurs, ne plus voir cette personne, ne plus se trouver à ces assemblées, couronnes éternelles, vous êtes foulées aux pieds. Dieu dit dans le troisième chapitre de l'Apocalypse: Celui qui sera vainqueur, je lui ferai prendre séance avec moi sur mon trône; on répond à Dieu: réservez-vous cet honneur, je ne suis touché que de mes divertissements. Ainsi parlait Caïn, selon l'interprétation du docte Philon; si vous me refusez les satisfactions de la terre, je renonce aux félicités du ciel: ô blasphème! s'il n'est pas sur nos langues, il est dans notre cœur; les exemples n'en sont que trop pressants. Esaü vend son droit d'aînesse pour un plat de lentilles; Saül est appelé à un royaume, et il court après des ânesses; indignes préférences, et trop ordinaires parmi nous! Notre dernière fin c'est le ciel, et le plaisir qui nous lie à la terre n'est-il pas plus capable de nous éloigner de la céleste patrie que de nous y conduire?

Quand on nage dans la joie, on est si rempli des objets qui frappent qu'on ne saurait songer à ceux qu'on ne voit point; on est si accablé de ces douceurs terrestres, qu'il n'est pas aisé de concevoir qu'il y en puisse avoir ailleurs de plus grandes; l'aveuglement va même si loin quelquefois qu'on s'imagine que ce qui est périssable n'aura jamais de fin. Arrêtons le funeste cours d'un mal qui va toujours croissant; c'est ici le lieu des combats et des larmes et non pas des couronnes et des jeux; la souveraine félicité nous est réservée, voudrions-nous y renoncer pour un fragile plaisir? N'imitons pas ces gens déréglés dans leur appétit, qui, se trouvant à un repas magnifique, se jettent d'abord sur les premières viandes, n'ayant pas la patience d'attendre le second service, et qui, s'étant rassasiés de ce qu'il y a de plus grossier, se privent de ce qu'il y a de plus délicat, ne pouvant plus y prendre goût; c'est la comparaison de saint Chrysostome. Souvenons-nous de cette femme dont il est parlé dans le chapitre dix-huitième de l'Apocalypse; elle ne refusait rien à ses sens, elle disait: Je suis sur le trône comme reine, je ne suis point veuve, et je ne serai point sujette au deuil; il lui fut répondu: Multipliez ses douleurs et ses tourments, à proportion de ce qu'elle s'est élevée dans son orgueil et de ce qu'elle s'est plongée dans les délices; la mesure des uns devient la mesure des autres.

Pourquoi sommes-nous dans le monde? n'est-ce pas pour éviter le malheur qui nous menace et pour songer au bonheur qui nous est préparé? Heureux qui est appelé aux noces de l'agneau! mais on ne passa jamais du sein de la volupté au banquet de l'éternité. La religion chrétienne ayant ôté ce qu'il y a de criminel dans le plaisir, il en reste, et de quoi soulager nos peines, et de quoi nous réjouir dans le besoin; n'en est-ce pas assez pour des chrétiens? ils n'ont pas les divertissements des débauchés, mais ils seraient fort fâchés de les avoir, ils sont contents de ce qu'on leur laisse; si leurs sens ne sont pas ébranlés par des émotions fréquentes, ils sont touchés par des attraits plus délectables. Ceux qui se baignent dans un ruisseau n'ont pas tant d'eau que ceux qui nagent dans un fleuve; ils ne s'en rafraîchissent pas moins, et de plus ils ne sont pas exposés au danger que les autres courent de se noyer. Pour persuader plus vivement ces vérités, j'ai commencé mes discours par où le monde doit finir. Trois hommes le rendent comme nécessaire ce dernier jour: l'homme-Dieu pour être glorifié, l'homme pécheur pour être confondu, l'homme juste pour être couronné. Vous avez entendu les plaintes de la nature humaine dans le besoin qu'elle avait du Messie pour faire de l'homme une créature nouvelle, et, par sa venue, quelles nouveautés? Erreurs dissipées, vérités établies, passions réglées, vertus inspirées. Pour porter la sonde jusque dans la source du mal, j'ai marqué les devoirs que nous avons à remplir, afin de nous mettre en garde contre la

concupiscence; il faut s'en défier, l'affaiblir, s'en humilier; mais, ô malheur! on s'y confie, on la fortifie, on s'en glorifie. J'ai cru ne pouvoir mieux inspirer l'horreur que nous devons avoir du péché, que de le regarder par rapport à l'homme qui le commet, par rapport à Dieu qui le déteste, par rapport au Verbe qui l'expie : péché, consommation de toute la malice de l'homme; péché, objet de toute l'indignation de Dieu; péché, principe de toutes les humiliations du Verbe.

Voulant rappeler les pécheurs à eux-mêmes, j'ai distingué les biens dont le péché les prive : biens de la nature, biens de la fortune, biens de la grâce. La peine répond au crime; Dieu, pour punir les pécheurs, suivra les mêmes voies qu'ils tiennent pour l'offenser; ils s'éloignent de Dieu par la plus injuste de toutes les séparations Dieu s'éloignera d'eux par le plus terrible de tous les divorces; ils s'appliquent aux désordres par la plus détestable de toutes les pensées; Dieu les appliquera au péché par la plus affligeante de toutes les réflexions ; ils s'attachent à la créature par le plus énorme de tous les commerces, Dieu les attachera au feu par le plus rigoureux de tous les supplices. Que le scandale est un grand mal! il s'oppose au zèle des apôtres, au sang des martyrs, aux miracles des confesseurs; faut-il s'étonner de cet anathème de la sagesse incarnée : Malheur au monde à cause des scandales? Une âme à sauver, un Dieu à servir, un dépôt à conserver, un bonheur à espérer : vérités que le Fils de Dieu est venu établir sur la terre. De tous les biens, quel autre devons-nous plus estimer que le salut de notre âme? de toutes les affaires, quel autre devons-nous plus cultiver que le salut de notre âme? de toutes les pertes, quelle autre devons-nous plus craindre que le salut de notre âme? Les mêmes qualités que le monde souhaite dans ses serviteurs, Dieu les demande dans les siens ; il faut étudier ses inclinations, exécuter ses volontés, ménager ses intérêts. Tout doit être lumière, lorsqu'il s'agit d'étudier les inclinations de Dieu; tout doit être soumission, lorsqu'il s'agit d'accomplir les volontés de Dieu ; tout doit être ferveur, lorsqu'il s'agit de soutenir les intérêts de Dieu.

Les ténèbres de la foi font le mérite de l'homme, les vérités de la foi font le repos de l'homme; les victoires de la foi font la gloire de l'homme : conservons un dépôt si précieux. Destinés au souverain bonheur qui nous est réservé dans le ciel, appliquons-nous à le connaître, apprenons à le désirer, travaillons à le mériter. La piété n'est qu'un fantôme, si l'humilité de l'esprit, la charité du cœur, l'égalité de l'humeur n'en sont les caractères. Flattons-nous tant qu'il nous plaira, si l'esprit n'est humble, le cœur tendre, l'humeur égale, notre piété ne sera jamais selon les règles. Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, pour ainsi dire; la ruine de l'une est presque toujours l'établissement de l'autre; et le Fils de Dieu est descendu sur la terre pour régler nos désirs. Nos craintes, nos amours, l'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnages : passion violente, passion subtile, passion incurable; je n'ai pas laissé d'exposer le mal pour appliquer le remède. Avant l'incarnation du Verbe, les uns ne craignaient rien de ce qu'ils devaient craindre, les autres craignaient ce qu'ils ne devaient pas craindre : ceux qui craignaient ce qu'on doit craindre, ne passaient presque jamais de la crainte à l'amour. Que fallait-il faire? il fallait former la crainte dans les premiers, régler la crainte dans les seconds, perfectionner la crainte dans les troisièmes ; et c'est ce que le Fils de Dieu s'est proposé par sa naissance. Esprits audacieux, il nous inspire la crainte; esprits faibles, il règle notre crainte; esprits trop timides, il perfectionne notre crainte. On ne doit pas s'étonner si quelques nations qui n'étaient pas éclairées des lumières de la foi, ont fait une divinité de l'amour, mais cette passion entrera dans l'ordre qui lui est naturel, si on aime Dieu d'un amour souverain et supérieur à tout, d'un amour zélé et agissant partout, d'un amour chaste et détaché de tout. Toutes les passions déréglées sont abominables à Dieu; mais de toutes les passions, quelle autre plus abominable à ses yeux que la passion sensuelle? toutes les passions déréglées sont pernicieuses à l'homme; mais de toutes les passions, quelle autre plus pernicieuse à ses intérêts que la passion sensuelle? Toutes les passions déréglées sont honteuses au christianisme ; mais de toutes les passions, quelle autre plus honteuse à son esprit que la passion sensuelle? Dans l'état où nous sommes, combien la pénitence nous est-elle nécessaire, et où peut-on trouver des fruits plus abondants que là où le pécheur se convertit? Dieu pardonne, la conscience se tranquillise; sans la pénitence, nul retour du côté de l'homme; avec la pénitence, conversion entière; sans la pénitence, nul pardon du côté de Dieu ; avec la pénitence, miséricorde pleine; sans la pénitence, nul repos du côté de la conscience; avec la pénitence, tranquillité parfaite. Confiance en Dieu, reconnaissance envers Dieu, patience dans les disgrâces, tempérance dans les plaisirs : vertus que le Fils de Dieu nous inspire. Dieu peut tout, Dieu connaît tout, Dieu règle tout : motifs de confiance.

Qu'avons-nous rendu à Dieu pour les biens sans nombre que nous en avons reçus et que nous en recevons tous les jours? Les libertins en abusent, les superbes les dissimulent, les lâches les oublient. Tout porte à la patience; j'ai touché les avantages qu'on en peut tirer : avantage pour l'esprit, avantage pour le cœur, avantage pour le corps. Il n'y a rien de plus opposé aux maximes, aux exemples, aux promesses du Fils de Dieu, que les plaisirs des sens; l'homme combat ces maximes, il renverse ces exemples, il méprise ces promesses. Quel besoin n'avons-nous pas de la tempérance pour nous roidir contre ces désordres ; ce n'est ni le boire ni le manger qui fait le royaume de Dieu, mais la justice, la paix et la joie qui vient du

Saint-Esprit. Ce n'est qu'à ces spirituels plaisirs que vous nous avez destinés, adorable Sauveur, source unique de la véritable félicité, vous l'avez renfermée dans vos sacrées plaies, et nous ne devons pas la chercher ailleurs, ne pouvant l'acquérir par une autre voie. Vous nous avez appris que rien n'est plus opposé à vos maximes, à vos exemples et à vos promesses que les plaisirs des sens ; ne permettez pas que nous y mettions nos cœurs, ou, si c'est notre mauvais penchant, daignez le rectifier par votre puissante grâce. Notre faiblesse est telle que nous ne pouvons vivre sans plaisir ; vous nous offrez celui de vous posséder éternellement, nous n'en chercherons plus d'autres, et quand tous les biens de la terre, toutes les grandeurs du siècle, toutes les délices du monde se présenteraient à nous, notre sensibilité ne sera que pour vous être unis dans l'éternité des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXI.

SUR LA SUBSTITUTION DES GENTILS A LA PLACE DES JUIFS, ET DES INFIDÈLES A LA PLACE DES CHRÉTIENS.

Malos male perdet, et vineam suam locabit aliis agricolis, qui reddent ei fructum temporibus suis.

Il traitera mal les méchants, et il louera sa vigne à d'autres vignerons, qui lui en rendront les fruits en leurs saisons (*S. Matth.*, ch. XXI).

L'air était bien triste, quand Isaïe chantait : Mon bien-aimé avait une vigne sur un lieu haut et fertile ; il l'environna d'une haie, il en ôta les pierres et la planta d'un plant rare et excellent, il bâtit une tour au milieu, il y fit un pressoir, il s'attendait qu'elle porterait de bons fruits, et elle n'a porté que des fruits sauvages. Vous, habitants de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez les juges entre moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire que je n'aie point fait ? est-ce que j'ai eu tort d'attendre une récolte que je ne vois pas ? je vous montrerai maintenant comment je vais en user : *Et nunc ostendam vobis quid ego faciam vineæ meæ.* J'arracherai la haie qui la conserve, je détruirai les murs qui la défendent, elle sera foulée aux pieds et ouverte de toutes parts ; les ronces et les épines la couvriront ; je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus sur elle : *Et nubibus mandabo ne pluant super eam imbrem.* Ample détail de grâces pour marquer un plus long enchaînement d'ingratitudes. Dieu est bon, mais quand on abuse de sa bonté il devient juste, il se fait violence de passer d'une extrémité à l'autre ; et selon que l'Evangile l'a observé, il se présente aujourd'hui comme balançant entre sa justice et sa miséricorde, consultant sa sagesse pour nous rendre sages, et pour apprendre aux rois à ne rien faire sans conseil. Nous appliquons-nous à ménager notre fortune, plutôt qu'à régler notre conscience ? il change sa patience en fureur, il abandonne une vigne qui lui avait été chère, il dessèche jusqu'à la racine un bois qui ne portait que des feuilles stériles ou de mauvais fruits, et ce qui est le comble des malheurs, il défendra à ses nuées d'arroser cette vigne ingrate. Quoi de plus juste, dit saint Jérôme, que Dieu retire ses grâces de ceux qui s'en sont rendus indignes, afin que, n'ayant pas voulu reconnaître l'excès de sa bonté, ils éprouvent la rigueur de sa justice ? Sondons la profondeur de cet abîme dans tout le tremblement de nous-mêmes ; craignons d'être exclus du royaume ; la mère du roi a bien tremblé, encore qu'elle fût assurée de la plénitude des grâces : *Ave, Maria.*

La justice est de tous les âges, et qui pourrait en pénétrer toute l'étendue ? Serait-ce les anges rebelles ? ils brûlent dans les flammes qu'ils ont allumées par leur orgueil. Serait-ce le premier homme ? ayant désobéi à Dieu, il ne compte ses jours que par des calamités. Serait-ce Sodome et Gomorrhe ? les eaux du déluge ne les ayant pas rendues meilleures, une pluie de feu a dû les réduire en cendres. Serait-ce Saül par la perte de sa couronne, et Sédécias par la dureté de son esclavage ? ni anges, ni hommes, ni princes, ni sujets, ne peuvent avoir une idée assez distincte de l'indignation du Seigneur contre les pécheurs. Le sang n'est pas assez vif pour en relever les couleurs, les flammes ne sont pas assez ardentes pour en exprimer le feu, les siècles mêmes ont trop peu de longueur pour la bien faire concevoir : *Quis novit potentiam iræ tuæ.*

Dieu a droit de punir les hommes aussitôt qu'ils ont péché. Fussent-ils élevés sur le trône, ou dans les temples, il peut ensanglanter les lieux les plus saints et immoler à sa vengeance les têtes les plus respectables, sans leur donner ni le temps de se reconnaître, ni la grâce de se repentir ; mais il ne précipite pas toujours la punition, pour donner lieu à la pénitence. Les pécheurs abusent-ils de ce temps de faveurs ? il vient un temps où il n'y en a plus. Le royaume leur est ôté pour être donné aux autres, et ils ne doivent en chercher la raison que dans leurs péchés. Par ce mot de royaume, les saints Pères entendent la foi qui fut transportée du sein de la Judée dans le sein de la Gentilité, et qui sera transplantée du jardin de l'Église dans une terre inconnue. Remarquez, avertit saint Grégoire pape, le Seigneur ne dit pas : Je vous ôterai mon royaume, mais il déclare ; Mon royaume vous sera ôté : *Non dicit : Auferam a vobis, sed auferetur a vobis*, pour nous apprendre que si nous nous perdons, nous devons en accuser la malice de nos cœurs et ne pas nous en prendre à la miséricorde d'un Dieu. Que ne fait-il pas pour rassembler ses enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes ? les Juifs ne l'ont pas voulu, les Gentils ont pris leur place ; nous ne le voulons pas, les infidèles nous seront substitués. Substitution des Gentils à la place des Juifs ; substitution des infidèles à la place des chrétiens : la première s'est accomplie, craignons que l'autre ne s'accomplisse. C'est le sujet de mon discours ; il mérite toute la réflexion de vos esprits.

PREMIER POINT.

La venue du Messie, qui est le salut des Gentils, a été la ruine des Juifs. Saurait-on

y penser sans en être surpris ? mais que sert la surprise, si on ne sait pas en profiter? le fruit que nous pouvons en tirer est grand. Quoi de plus horrible que le crime de cette nation perverse? Quoi de plus effroyable que son supplice? Occupés de la graisse de la terre, les Juifs se mettent peu en peine de la rosée du ciel; premier piége que le démon met en usage pour nous perdre : il ne nous inspire pas d'abord la fureur contre Dieu et contre son Evangile, mais il détourne finement nos cœurs vers d'autres objets; il leur donne des occupations amusantes et, par cette diversion, il nous jette dans l'indolence; état d'autant plus à craindre qu'il semble être innocent. Ne paraît-il pas naturel d'avoir soin de son établissement et de ce qu'on appelle sa fortune? chacun y est obligé; c'est suivre un engagement où fait entrer la naissance; en user autrement, serait passer pour mal habile. Idées spécieuses, idées qui vont jusqu'à l'infini; on va de désirs en désirs, de projets en projets, et on s'en laisse si fort occuper qu'on ne se permet pas de penser à autre chose. Alors on a beau parler de Dieu et de ses grâces, alors on a beau représenter la nécessité où l'on est de mourir, alors on a beau menacer d'un jugement après la mort, et d'une éternité après le jugement, alors on a beau exposer les peines et les récompenses de l'autre vie, rien ne fait impression; les yeux sont détournés ailleurs, on n'a point d'oreilles pour écouter, et on ne trouve pas le temps de réfléchir. Quelle pitié! ou plutôt quel aveuglement!

C'est déjà un crime aux Juifs, et un crime au premier chef, de préférer aux biens éternels des biens passagers; mais il y a plus. Les Juifs ne tiennent ces biens que de la main du Messie; c'est en sa considération qu'ils les ont, et quand ils les auraient par une autre voie, il faudrait toujours préférer le ciel à la terre; c'est ce qu'ils ne font pas. Bien davantage, qui le croirait? par la dernière de toutes les perversités, ils tournent contre leur auteur ce qu'ils ont reçu de sa libéralité, et ils outragent le Seigneur par les mêmes choses dont ils devraient le glorifier, à peu près comme quand un sujet quitte le service de son roi, par cette seule raison qu'il lui a fait trop de bien, ou qu'un traître tourne contre son maître la même épée qu'il a reçue pour le garder, imitant la terre, qui, échauffée par la chaleur du soleil, élève des nuages pour l'obscurcir. C'est ici l'apologue du serpent gelé qu'un homme ému de compassion mit dans son propre sein pour le réchauffer, et qui en récompense lui dévora les entrailles. C'est l'oiseau qui fournit des plumes pour empenner la flèche, et dès que cette flèche a des ailes pour la soutenir en l'air, c'est elle qui tue l'oiseau; c'est encore la poule qui couve les œufs d'aspic, dont elle est piquée aussitôt qu'ils sont éclos. Dieu a trouvé ce misérable peuple dans une servitude horrible, où l'infamie et l'opprobre étaient joints à mille tourments; il les en a délivrés, et pour rompre leurs liens, il a comme forcé toutes les lois; ciel et terre, fleuves et rochers, tout a contribué à leur délivrance. Quel retour? la mort de Jésus-Christ. Dire qu'ils ont conclu cette mort par un pur caprice, sans aucune ombre de raison; nulle apparence : les hommes n'ont pas coutume d'en user ainsi. Presque toujours il se rencontre quelque fausse lumière qui les éblouit, ou du moins quelque prétexte dont ils justifient leur conduite.

Dire qu'ils ne pouvaient connaître suffisamment Jésus-Christ pour le véritable Messie, c'est ce qu'on ne peut raisonnablement soupçonner, après tant d'oracles qui l'ont annoncé. David l'a vu de loin, et avec quelle magnificence n'en a-t-il point parlé? Souvent il ne pensait qu'à célébrer la gloire de Salomon, son fils, et tout d'un coup, par un saint transport et par des vues anticipées, il lui semblait voir le Messie assis sur un trône plus durable que le soleil et plus brillant que la lune; il voyait même en effet les nations abattues à ses pieds et les peuples tributaires de son empire. Levant les yeux plus haut, le même roi découvrait le même Sauveur dans les lumières des saints et devant l'aurore, sortant éternellement du sein de son Père. Si le peuple de Dieu, encore infirme, avait besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne fallait pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité et comme son unique récompense. La croix paraît à David comme le trône véritable de ce nouveau souverain, il aperçoit ses mains clouées, ses pieds cramponnés, tous ses os marqués sur sa peau et le poids de son corps violemment suspendu. Ici ses habits partagés, là sa robe jetée au sort; ici sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, là ses ennemis frémissant autour de lui et s'assouvissant de son sang. Quelles humiliations! mais quelle gloire! tous les peuples de la terre se rappellent la mémoire de leur Dieu oublié depuis tant de siècles, les pauvres sont les premiers à faire foule à son berceau, les riches viennent ensuite; tous l'adorent et le bénissent.

Rien de grand, rien de glorieux qui n'ait été prédit; mais les prophètes publiant ses grandeurs, ne taisent pas ses opprobres. Ils ont su le nombre et l'emploi de trente pièces d'argent dont il a été vendu et dont il a été acheté; tout se soutient, et les Juifs ayant compté les années jusqu'à la venue du Messie, à moins que de s'aveugler, il est impossible de le méconnaître. Mais ce peuple incrédule et ingrat a fermé les yeux à la lumière, et il a, pour ainsi dire, obligé Dieu de se venger de ses péchés : *Malos male perdet.* Je ne prétends pas vous faire ici une exacte peinture de la désolation effroyable qui fondit sur les Juifs, presque immédiatement après qu'ils eurent crucifié le Messie et rejeté les dernières offres de grâces et de paix qu'il leur fit faire par ses apôtres; qui est-ce qui n'en sait pas l'histoire? Quarante ans avant la ruine de Jérusalem, ce qui revient à peu près au temps de la mort de Jésus-Christ, on ne cessait de voir dans le temple des cho-

ses étranges; tous les jours il y paraissait de nouveaux prodiges, et un fameux rabbin s'écria un jour : O temple! ô temple! qu'est-ce qui t'émeut, et pourquoi te fais-tu peur à toi-même? Qu'y a-t-il de mieux marqué que ce bruit affreux qui fut entendu par les prêtres, dans le sanctuaire, le jour de la Pentecôte, et cette voix manifeste qui retentit du fond de ce lieu sacré : Sortons d'ici, sortons d'ici? Les saints anges protecteurs du temple, déclaraient hautement qu'ils l'abandonnaient, parce que, Dieu qui y avait établi sa demeure durant tant de siècles, l'avait réprouvé sans retour. Ce prodige, je l'avoue, ne fut aperçu que des prêtres; mais en voici un autre qui a éclaté aux yeux de tous les peuples, et jamais aucun autre peuple n'avait rien vu de semblable. Quatre ans avant la guerre déclarée, un paysan, dit Josèphe, se mit à crier : Une voix est sortie du côté de l'orient, une voix est sortie du côté des quatre vents, voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre les nouveaux mariés et les nouvelles mariées, voix contre tout le peuple. Depuis ce temps, ni jour, ni nuit, il ne cessa de crier : Malheur! malheur à Jérusalem! Il redoublait ses cris les jours de fêtes, et aucune autre parole ne sortait jamais de sa bouche. Pris, interrogé et condamné au fouet par les magistrats, à chaque demande et à chaque coup, il répondait, sans jamais se plaindre : Malheur à Jérusalem! Renvoyé comme un insensé, il courait tout le pays, en répétant sans cesse sa triste prédiction. Continuant à crier sans relâche et sans que sa voix s'affaiblît, il se renferme dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, et ajoutant : Malheur à moi-même! il fut emporté d'un coup qui ne justifia que trop la vérité de ses paroles.

Que c'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, entre ces mains, où les causes secondes ne sont ni plus ni moins que des flèches entre les doigts de celui qui les tire! elles ignorent leur chemin, elles ne savent où elles vont; mais celui qui s'en sert les dirige avec tant d'adresse et de lumière, qu'elle ne manquent pas d'aller au but qu'il s'est proposé. Ce n'est ni Vespasien, ni Tite, qui conduisent les Romains contre Jérusalem, c'est Dieu lui-même qui est leur chef et leur empereur invisible; il préside dans leurs conseils, il y règle les avis par les lumières de sa sagesse, il aplanit les difficultés, il forme les résolutions et, après les avoir formées, il les fait heureusement réussir, ordonnant tout, exécutant tout, animant tout, inspirant la fureur aux soldats, relevant le cœur des faibles, soutenant leurs bras, dressant lui-même leurs machines; l'horreur et l'effroi marchent devant lui, et il ne faut plus dire qu'il fait des vents ses anges et de la flamme ses ministres; il est lui-même et son ange et son ministre, et ses vents et sa flamme. Quel affreux spectacle de voir tous les fléaux de la colère divine tomber sur ce malheureux peuple des Juifs : sédition, révolte, guerre, famine, division entre eux, l'esprit d'étourdissement! Soulevés séditieusement contre leurs propres magistrats, ils secouent le joug des Romains, sous lequel tout l'univers a plié, et ils s'attirent leurs armes par la conduite du monde la plus insolente. La faim consume ceux que la guerre épargne, et ce qui échappe à l'un et à l'autre, les flammes le dévorent. Que dirai-je des comètes qui s'allument sur leurs têtes, et des monstres qui naissent jusqu'aux pieds de leurs autels? Que dirai-je de cette porte d'airain qui s'ouvrit d'elle-même, quoique à peine vingt hommes fussent assez forts pour la fermer? Triste présage d'une plus triste calamité.

Je ne dis rien de ces signes autrefois si favorables aux Juifs, et alors si funestes à leur propre ruine; je ne vois rien qui ne conspire à leur perte. Tite ne veut pas exercer sur eux la vengeance, au contraire, il leur fait souvent offrir le pardon, non-seulement au commencement de la guerre, mais encore lorsqu'ils ne peuvent plus échapper de ses mains. Déjà il a élevé autour de Jérusalem une longue et vaste muraille, munie de redoutes, aussi forte que la ville même, quand il leur envoie Joseph, leur concitoyen, un de leurs capitaines, un de leurs prêtres, qui a été pris dans une sortie. Que ne leur dit-il pas pour les émouvoir? par combien de fortes raisons les invite-t-il à rentrer dans l'obéissance? il leur fait voir le ciel et la terre conjurés contre eux, leur perte inévitable dans la résistance, et tout ensemble leur salut dans la clémence de l'empereur. Sauvez, leur dit-il, sauvez la cité sainte, sauvez-vous vous-mêmes, sauvez ce temple, la merveille de l'Asie, le sanctuaire de la religion et l'ornement de toute la terre. Mais le moyen de sauver des gens si obstinés à se perdre? Séduits par leurs faux prophètes, ils n'écoutent pas ces sages discours, et la ville est traitée en criminelle, ne le voulant pas être en pénitente. Il ne coule par les rues que des torrents de sang, l'épée fait une boucherie d'une partie de Jérusalem, et le feu fait un bûcher de l'autre; les magasins de blé consumés par l'incendie, les faméliques ne semblent plus que des ombres errantes, ce ne sont que des cadavres secs et livides, épuisés de cris et de sanglots; l'un dévore une racine et l'autre ronge un peu d'écorce, un autre brise les sépulcres et cherche à vivre chez la mort même, les mères ne sont plus que des mégères, leurs enfants les nourrissent d'une étrange façon. Je n'ose m'exprimer. Quelle ville a jamais vu périr onze cent mille hommes, en sept mois de temps et dans un seul siége? c'est ce que voient les Juifs, et les combats du dehors leur coûtent moins de sang que ceux du dedans. Image de l'enfer, où les damnés ne se haïssent pas moins les uns les autres qu'ils haïssent les démons qui sont leurs ennemis communs, et où tout est plein d'orgueil, de confusion et de rage.

Je ne sais si, après cet exemple, ceux qui doutent de la religion chrétienne, auront encore quelque chose à répliquer. Cette ef-

froyable ruine des Juifs, soit qu'on la considère en elle-même, soit qu'on la regarde en ses circonstances, ne marque-t-elle pas assez visiblement la grandeur de leur crime? et la grandeur de leur crime n'est-elle pas une preuve évidente de la divinité du Messie qu'ils ont outragé, et que Dieu a vengé d'une manière si éclatante? Dira-t-on qu'il ne faut pas attribuer cet accident à une vengeance particulière du Seigneur, qu'il la faut plutôt ranger dans l'ordre des choses humaines, où il arrive souvent de semblables révolutions? Mais, outre que la justice du ciel paraît si manifestement dans celle-ci qu'il est nécessaire de s'aveugler volontairement soi-même pour ne la pas voir, que peut-on dire à cette prédiction du Fils de Dieu : Les jours viendront où votre ville sera déserte, et cette génération ne passera pas sans que ces choses arrivent? Si l'impudence des libertins va jusqu'à nier l'Evangile, que diront-ils des expressions de Moïse, qui se trouvent encore aujourd'hui dans les propres écritures des Juifs? Voici de quelle manière leur législateur parle dans le chapitre vingt-huitième du Deutéronome : Le Seigneur vous amènera un peuple des pays les plus reculés et des extrémités de la terre, qui se jettera sur vous comme un aigle fond sur sa proie, un peuple barbare dont vous ne pourrez entendre la langue, un peuple fier et insolent, qui ne sera touché, ni de respect pour les vieillards, ni de pitié pour les plus petits enfants. Il dévorera ce qu'il y aura de meilleur dans vos maisons, jusqu'à ce qu'il vous détruise entièrement; il fera tomber sur vous toutes ces plaies dont il a désolé toute l'Egypte, et il vous dissipera parmi toutes les nations : étant parmi ces peuples, vous ne trouverez aucun repos, vous direz le matin : Qui me donnera de voir le soir? et le soir : Qui me donnera de voir le matin? tant votre cœur sera saisi d'épouvante, dans la vue des choses terribles qui se passeront devant vos yeux. Telle fut alors la menace, et telle en a été aussi dans la suite l'exécution. Dieu a fait comme il avait dit, et l'événement a justifié la prophétie.

Ne parlons plus de Jérusalem ni du temple, jetons les yeux sur le peuple même, autrefois le temple vivant du Dieu des armées, et maintenant l'objet de sa haine : les Juifs sont plus abattus que leur ville; l'esprit de vérité n'est plus parmi eux ; chassés de leur terre, esclaves partout, ils n'ont plus ni temple, ni autel, ni sacrifice, ni pays, ni roi ; il ne leur reste aucune marque d'honneur, d'autorité et de pouvoir, semblables, dit saint Chrysostome, aux membres dispersés d'un homme qui aurait été rompu sur une roue. En vain, livrés aux remords de leur conscience, ils demandent sans cesse : où est le Christ? mais ils ont beau répéter à tout moment ces tristes et lamentables paroles ; il devait leur être fait selon leur parole même; quelle parole? que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. Il est retombé sur eux, ce divin sang, et tous les jours il crie encore d'une voix plus forte que celui d'Abel, attirant sur ce peuple et sur sa postérité tous les fléaux de la justice de Dieu et des hommes. Cette nation si célèbre auparavant, cette nation qui seule avait soutenu la guerre contre les plus puissants rois d'Afrique et de l'Asie, et contre ceux d'Egypte et de Syrie, cette nation qui capitulait comme d'égal à égal avec les Romains et les Lacédémoniens, cette même nation, pour avoir fait mourir l'innocent, est traitée comme le rebut du genre humain.

Depuis plus de seize siècles, quelle nation si obscure, si inconnue, qui n'ait rendu son nom fameux, témoin les Arabes, les Sarrasins, les Vandales, les Goths et tant d'autres peuples; mais pour les Juifs, il ne se trouvera point, depuis qu'ils ont pris sur eux le sang du Seigneur, qu'il leur soit arrivé autre chose que d'être merveilleusement haïs et méprisés, avilissant tout ce qui leur appartient, et tout ce qui est bon étant incompatible avec eux. Sont-ils tolérés? on leur donne le plus mauvais quartier des villes, et on met sur leurs habits une marque qui montre de loin leur infamie. Amassent-ils des richesses immenses? ils n'en sont pas plus estimés, quoique aujourd'hui les richesses soient préférées à la noblesse. Suivons les vestiges de ce sang précieux qu'ils ont si injustement répandu. Hugues le cardinal a remarqué, dans le psaume soixante-dix-sept, que toutes les années ils sont travaillés d'un furieux flux de sang; maladie si extraordinaire, mais qui leur est si commune. La justice du Seigneur n'est point encore apaisée. Saint Vincent Ferrier rapporte que tous les enfants des Juifs viennent au monde avec la main droite sur leur tête, et toute pleine de sang ; effet de l'imprécation de leurs pères; vengeance du sang de Jésus-Christ, qui a changé de nature pour eux, craignons qu'il n'en change aussi pour nous.

Dieu cependant avait pourvu à l'éternité de son culte ; les gentils ouvrent les yeux et se convertissent; ils entrent par ce moyen dans la race d'Abraham ; devenus ses enfants par la foi, ils héritent des promesses qui lui avaient été faites ; changement figuré en diverses manières. Nous lisons dans le livre de Josué, qu'après le passage des Israélites à pied sec au travers du Jourdain, Dieu lui commanda de tirer du milieu de ce fleuve douze pierres des plus dures et de les mettre dans le camp; le Seigneur lui ordonna encore de prendre sur le rivage douze autres pierres et de les porter au milieu du Jourdain, en la place de celles qui en avaient été tirées. Ce transport de douze pierres sur la terre sèche, et ce rapport de douze autres de la terre sèche dans le même endroit, exprime et représente ce qui est arrivé à l'un et à l'autre peuple. Le prophète-roi nous a marqué la même chose, sous une comparaison presque semblable, lorsqu'il disait : Le Seigneur a changé les fleuves en un désert, et les pays arrosés d'eau en un lieu sec, et, par un renversement tout contraire, il a changé les déserts en étangs, et la terre qui était sans eau en des eaux courantes. Ce

transport qui se voit si souvent dans l'Écriture, du droit des aînés à la personne des cadets, ne signifiait-il pas le même mystère? Zaram est préféré à Phazès, Ephraïm à Manassès, Jacob à Esaü; préférence qui marquait de loin la substitution des gentils à la place des Juifs. Vérité reconnue par tous les prophètes; Moïse, David, Salomon, Isaïe, qui est-ce qui ne l'a pas prédite? Quoi de plus clair que ces paroles de Zacharie : Il sortira de Jerusalem des eaux vives, et le Seigneur sera le roi de toute la terre? Malachie en parle avec la même clarté : Qui est celui d'entre vous qui allume le feu sur mon autel gratuitement, proteste le Seigneur? Mon affection n'est point en vous; je ne recevrai point de présent de votre main. Depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et on offre en tout lieu à mon nom une oblation toute pure.

Trouve-t-on que ces passages ne marquent pas encore assez le choix que Dieu devait faire des gentils pour entrer dans son alliance? il ne faut qu'examiner cet endroit, où Dieu déclare par la bouche d'Isaïe : Ceux qui ne se mettaient point en peine de me connaître, sont venus vers moi, et ceux qui ne me cherchaient point m'ont trouvé; j'ai dit à une nation qui n'invoquait point mon nom auparavant : Me voici. Les Juifs s'imaginaient-ils que les gentils ne devaient être appelés à la connaissance du vrai Dieu, que comme des esclaves destinés à suivre le char du triomphateur en Israël? Nous leur fermons la bouche par cet oracle de Michée : Je formerai un peuple puissant de ceux qui avaient été affligés, et je traiterai avec eux une alliance éternelle. Une prophétie tant de fois répétée, une prophétie accompagnée de tant de circonstances, une prophétie marquée en tant de manières et jointe à la réjection des Juifs, n'est pas le jeu d'une imagination enjouée, ou un effet de quelque dessein flatteur. Mais peut-être que les prophètes prédisaient la vocation des païens, non qu'ils crussent qu'elle dût jamais arriver, mais pour exciter les Juifs à la pénitence, en les menaçant que Dieu se tournerait vers leurs ennemis. Je suppose qu'ils ne parlent que des menaces; mais je demande si ces menaces en sont moins une prophétie.

Le discours d'un homme qui eût menacé autrefois du feu du ciel la ville de Sodome, aurait pu ne passer que pour une simple menace avant l'embrasement de cette ville; mais on aurait dû y reconnaître une véritable prophétie après que cette ville eût été réduite en cendres. Quand un pyrrhonien est seul et en repos dans son cabinet, il peut philosopher à son aise et chercher des arguments pour révoquer en doute les choses les plus sensibles; mais quand il est en pleine campagne et qu'il voit la nuée s'ouvrir et le tonnerre tomber à ses pieds, alors il ne s'agit plus de faire le bel esprit, il faut être effrayé, il faut sentir, malgré qu'on en ait, ce qu'on ne veut pas croire. Ici on voit arriver la même chose : s'il s'agissait de dogmes et de mystères, ces esprits qui se prétendent forts pourraient faire les difficiles, mais il s'agit d'une foudre qui est partie de la plus puissante main qui soit dans tout l'univers; il s'agit d'une plaie incurable qui saigne encore, et qui a saigné depuis seize cents ans; il s'agit d'un embrasement qui fume à nos yeux et qui fumera jusqu'à la fin du monde; qui de nous n'en serait pas épouvanté? J'avoue que Dieu ne déploie pas tous les jours ses jugements d'une manière si éclatante, aussi ne s'en présente-t-il pas tous les jours de semblables occasions; le Fils de Dieu ne descend plus sur la terre pour être personnellement crucifié.

La ruine des Juifs fut un événement singulier; et de là vient que l'Écriture nous la représente comme une image du jugement dernier, pour nous apprendre sous tous les aspects que Dieu ne laisse rien impuni et qu'il châtie les uns pour corriger les autres. Caïn survit à son crime, afin, dit saint Basile de Séleucie, que cet homme désespéré soit comme une loi animée qui avertisse tous les pécheurs d'éviter le péché. Les plaies se multiplient dans l'Egypte, Pharaon en reçoit le contre-coup; Dieu sait bien que ce prince ingrat ne se corrigera pas; mais il veut, par des châtiments divers, instruire les hommes de ses jugements. Les Israélites passent au travers de la mer Rouge, et, détournant les yeux, ils voient une infinité d'Egyptiens morts sur le rivage et ensevelis dans les eaux; ce spectacle les effraie, et d'une occasion de joie ils en font un sujet de crainte; pourquoi? c'est, répond un savant interprète, que Dieu leur fait entendre qu'il n'a puni les Egyptiens en leur présence qu'afin que, se rendant plus fidèles, ils évitent un pareil châtiment. Qu'est-il besoin de monter si haut? ne suffit-il pas d'ouvrir l'Évangile? Nous y voyons la vigne du père de famille passer des mains ingrates et infidèles entre des mains plus soigneuses et plus reconnaissantes.

Que les méchants ne s'aveuglent point sur les miséricordes du Seigneur. Sa patience est un bien, quand elle conduit les pécheurs à la pénitence; mais s'obstinent-ils dans leur malice? l'héritage leur est ôté et on le donne à un peuple qui en rapportera les fruits dans la saison : *Malos male perdet, et vineam suam locabit aliis agricolis, qui reddent ei fructum temporibus suis.* Substitution des gentils à la place des Juifs : substitution des infidèles à la place des chrétiens : c'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'ait reconnu ces deux choses comme deux vérités constantes; l'une que l'homme est pécheur, l'autre qu'il est exposé à la colère de Dieu; la première est du sentiment de la conscience, et la seconde est l'expérience de tous les siècles. Il faut pourtant avouer que l'esprit humain, qui depuis longtemps est en possession de corrompre toutes sortes de vérités, n'a pas manqué d'abuser de celle-ci;

et nous pouvons dire, à la louange de la religion chrétienne, qu'elle seule, pour en faire connaître toute l'importance, les a réduites à leur juste et légitime usage. L'abus qu'on en fait consiste à les regarder séparées l'une de l'autre, au lieu qu'il faudrait ne les séparer jamais. Envisager la peine détachée du crime, c'est se former l'idée d'une divinité cruelle; mais considérer le crime séparé de la peine, c'est se faire le tableau d'une divinité indolente. Il faut, pour éviter ces deux écueils, balancer toujours la miséricorde par la justice, et la justice par la miséricorde; et c'est à quoi saint Paul nous exhorte, écrivant aux Romains: Considérez, leur dit-il, la clémence et la sévérité du Seigneur; sa sévérité envers ceux qui sont déchus de sa grâce, sa clémence envers vous, si, toutefois, vous demeurez fermes en l'état où sa bonté vous a mis; autrement vous serez retranchés comme les Juifs; que s'ils cessent d'être incrédules, ils seront entés de nouveau. Un jardinier taille, coupe et tranche ce qu'il veut; il prendra des branches qu'il entera sur d'autres; mais si ces branches entées avaient de la raison, quel serait leur mouvement? elles en concevraient trois : mouvement de joie, mouvement de reconnaissance, mouvement de crainte. Mouvement de joie, voyant qu'elles ont été coupées de l'olivier sauvage, qui était leur tige naturelle, pour être entées, contre leur nature, sur l'olivier franc; mouvement de reconnaissance, ayant reçu une grâce qu'elles ne méritaient pas; mouvement de crainte, pouvant être rejetées à leur tour et retranchées comme les autres. Gentils, rendez-vous attentifs : *Ergo gentes attendite*, conclut saint Augustin dans le psaume soixante-seizième : Vous étiez étrangers à l'égard des alliances, mais à présent vous êtes en Jésus-Christ; vous étiez autrefois éloignés de Dieu, vous en êtes approchés en vertu du sang de son Fils; la perte des uns est votre premier gain, vous en ferez un second quand vous les regagnerez eux-mêmes; ne méprisez pas par orgueil ceux qui sont tombés par présomption, mais remerciez Dieu de la grâce qu'il vous a faite, et craignez de tomber comme ceux dont vous avez pris la place.

Animés de ces sentiments, pouvons-nous trop admirer comment les écritures, qui n'étaient point pour nous, soient devenues notre consolation et notre héritage? Comment les citoyens de Babylone sont admis aux chants de la spirituelle Sion? et comment les Egyptiens sont enrichis des dépouilles d'Israël? Ce grand mystère nous fait voir la grâce qui passe de peuple en peuple, pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre. Combien de nations l'ont perdue? et que pouvons-nous attendre après que ces terres, cultivées par les mains des apôtres et comblées des bénédictions du ciel; après que ces heureuses contrés, qui ont fourni à l'Eglise tant d'illustres martyrs et tant de saints confesseurs, qui ont peuplé les déserts de l'Egypte; après que ces grandes provinces, sanctifiées par la pénitence de tant d'Anachorètes, et arrosées des sueurs et du sang de tant de fidèles; après que les pays les plus florissants de l'Asie, qui ont donné tant de savants hommes, tant de docteurs et tant de Pères à la religion pour la défendre; après que ces vastes royaumes, si riches autrefois en sainteté et en vertu, par les prémices de la grâce, pour ainsi dire, ont enfin perdu la foi et sont devenus infidèles? Présumons-nous être plus privilégiés avec ces excès où la délicatesse de nos mœurs a porté le luxe, avec le dérèglement de notre conduite, l'inutilité de nos occupations, les amusements de notre vie? Malheur au chrétien qui, dans une loi aussi sainte que celle dont il fait profession, se comporte d'une manière aussi terrestre que vivaient les Juifs dans l'ancienne loi, et qui, dans la pureté du christianisme, n'a que l'apparence de la vertu! Malheur à ces esprits qui, dans une religion humble et soumise, ne cherchent le Seigneur que par la vanité de leur esprit et par l'orgueil de leur raison! Dieu remuera le chandelier : *Movebo candelabrum;* il n'éteint pas la lumière, il la transporte, elle passe à des climats plus heureux. Le chandelier d'Ephèse a changé de place, mais après que l'esprit l'eut averti de reprendre sa première charité. Smyrne a été détruite, mais après avoir entendu ces paroles : *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.* Pergame a été désolée, mais après ce sanglant reproche : *Vous avez parmi vous des hommes qui tiennent une fausse doctrine; faites penitence, autrement je viendrai bientôt à vous, et je combattrai contre eux avec l'épée de ma bouche.* Thyatire n'est plus, elle n'avait pas obéi à la voix qui l'exhortait de conserver le dépôt qui lui avait été confié. Sardes est convertie en mosquée, elle a négligé cette menace : *Je viendrai à vous comme un voleur, et vous ne saurez point à quelle heure je viendrai.* Philadelphe a perdu sa couronne, elle ne s'est pas rendue attentive à ces paroles : *Je viendrai bientôt, persévérez jusqu'à la fin.* Laodicée n'a plus rien qui la distingue, elle n'a pas déféré à cette exhortation puissante : *Vous n'êtes ni froid, ni chaud, vous êtes tiède; je commencerai à vous vomir de ma bouche; vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens, et vous ne savez pas que vous êtes dans la misère du péché*, exposé au mépris, privé de tout secours, dépouillé de toute vertu; mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Il est de la sagesse du Rédempteur de ne rien perdre; et si son sang ne sert à sauver les uns, il servira à sauver les autres. Les conviés s'excusent de se trouver au festin; les serviteurs ont ordre d'appeler les pauvres pour remplir leurs places. Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer la parole de Dieu; mais, parce que vous l'avez rejetée et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous nous en allons présentement vers les gentils. Quel fruit fait-elle dans les cœurs, cette parole? les uns la fuient, les autres la détournent, tous ne la regardent qu'en vue de leur divertissement. Où sont

ces retraites qu'elle prescrit? où est ce tremblement qu'elle excite? comment s'acquitte-t-on des devoirs qu'elle impose? On ne sert plus les idoles, images fabuleuses des hommes, mais on méprise fièrement ses frères, images vivantes du Seigneur; on ne jure plus par le nom des créatures, mais on prend le nom de Dieu pour un ornement de langage. Qu'est devenue la pudeur et la modestie que l'Evangile nous ordonne? Elle est bannie de nos bouches, elle ne se trouve ni dans nos actions, ni dans notre cœur : Que pouvons-nous espérer? ou, pour mieux dire, que ne devons-nous pas craindre? déjà le Créateur du ciel et de la terre abandonne une partie de l'Europe, pour révéler son nom aux régions les plus éloignées. On a remarqué qu'en même temps que plusieurs en France donnaient dans le schisme, les plus illustres du Japon ont embrassé le christianisme; c'est ainsi que les moments de la colère divine pour nous seront un jour les moments de la miséricorde pour un autre peuple. J'avoue que la patience de Dieu est grande et qu'il attend des siècles entiers, mais, enfin, quand sa clemence est lassée, il fait éclater sa colère. Je ne vois rien de plus désespérant pour un chrétien, que de voir dans l'Eglise sa place remplie par un idolâtre. Vous me direz : Pourquoi nous faire ces menaces? nous reconnaissons un Dieu, nous croyons les sacrements, nous adorons les mystères. Je sais que c'est notre profession de foi; mais est-ce la règle de nos mœurs? Prenons garde que le mal ne gagne, et cessons de nous flatter que la religion est intéressée à nous retenir. Si elle nous abandonne après l'avoir abandonnée, elle se fera connaître à des peuples qui en useront mieux que nous, ou, pour parler dans les termes de l'Evangile, le Père de famille louera sa vigne à des ouvriers qui la cultiveront avec une application plus assidue. Entre tous les préjugés des Juifs, le plus pernicieux était celui qui leur faisait dire : Nous sommes la postérité d'Abraham, et, quoi que nous fassions, Dieu ne saurait nous rejeter. Funeste confiance qui fut confondue; et, selon la prédiction de saint Jean-Baptiste, le Seigneur suscitera d'autres enfants d'entre les pierres mêmes. Peuples du Nord, habitants d'Allemagne, insulaires voisins, vous éprouvez ce terrible, mais juste châtiment; vous pleurez vos sanctuaires, mais vous les profaniez; vous pleurez la perte de la parole de Dieu, mais vous n'en profitiez pas; le sang de l'Agneau ne vous est plus appliqué, mais vous le foulez aux pieds. Notre sort ne sera pas meilleur, si, recevant les mêmes grâces, nous apportons la même infidélité; Dieu se pourvoira d'un autre peuple, il nous abandonnera; et que deviendrons-nous, s'il nous abandonne? pouvons-nous vivre sans lui? et ne craignons-nous point ce jour décisif où il nous mettra à sa gauche, pendant que les infidèles seront placés à sa droite, ou du moins paraîtront pour nous condamner?

La justice d'un Aristide fera le procès à ces mauvais juges, dont les âmes vénales ou les cœurs corrompus font pencher la balance du côté de la passion et de l'intérêt. La chasteté d'un Scipion, qui refusa une beauté que la victoire lui avait mise entre les mains, condamnera l'incontinence de ces hommes de chair, qui n'ont point d'autre règle que leurs désirs. La sagesse d'un Socrate prononcera contre les extravagances du siècle. Le libertinage de plusieurs sera confondu par la probité d'un Caton, et l'innocence d'un Epictète portera témoignage contre les emportements des vicieux. Noms barbares, mais il faut employer tout, lorsqu'il s'agit d'instruire. Quel terrible parallèle! lorsqu'en présence des païens, plus religieux que nous, quoique moins favorisés que nous, Dieu nous dira : A qui avais-je accordé plus de grâces qu'à vous? je vous avais appelés mes enfants, et je ne traitais les autres qu'en esclaves; ma lumière se levait sur vos têtes, pendant que les autres étaient dans l'aveuglement. Quel redoutable compte nous faudra-t-il rendre! quelle épouvantable ruine que celle qui doit accabler ceux dont les cœurs auront été incirconcis! Vous, qui êtes bien avant sur le retour, apprenez-nous si vos premiers apôtres ont approuvé ce dérèglement que nous déplorons : n'ont-ils pas parlé assez haut? ont-ils déguisé l'Evangile? ont-ils trahi la vérité? l'oracle n'était-il pas assez intelligible? *Ceux qui commettent ces crimes méritent la mort, et la mort éternelle.*

Ils reposent dans leurs tombeaux, ces fidèles interprètes des volontés divines; ils sont recueillis dans le sein d'Abraham, pendant que nous déshonorons malheureusement leur mémoire, comme s'ils avaient été capables de tolérer nos péchés; mais ils se lèveront un jour pour accuser notre conduite et pour nous reprocher le mépris que nous aurons fait de leurs préceptes. Faudra-t-il de nouvelles voix pour dire au Seigneur, et pour former une accusation sans réplique? Nous sommes venus à ce peuple, l'Evangile à la main, nous ne leur avons rien caché de tout ce qui pouvait leur être utile; mais nos paroles leur ont paru des fables, et les maximes évangéliques leur ont semblé trop décréditées pour y conformer leur vie.

J'ai tort de représenter l'effet de ces menaces dans un avenir éloigné, elles s'exécutent tous les jours : ne voyons-nous pas que Dieu éloigne sa protection de nous, et qu'il commence à nous dire comme à ces vierges imprudentes : Retirez-vous de moi, je ne vous connais point. De quelle horreur ne serons-nous point saisis en la présence d'un tel juge? Et dans ce jour formidable où il n'y aura nul moyen d'éviter la peine qu'on aura méritée, quelle confusion de se voir couvert de honte et d'opprobres en punition de ses crimes, à la vue des anges et des hommes! Quelle épouvante de contempler un Dieu tout embrasé de sa fureur, l'esprit humain n'étant pas capable de le concevoir dans sa douceur! Jour d'indignation et de colère, jour de tribulations et d'angoisse, jour de calamités et de misères, jour d'obscurités et de ténèbres, jour de tourbillons et d'orages. Seigneur,

Seigneur, ouvrez-nous! instances réitérées, mais instances inutiles; le Seigneur abandonnera comme des gens inconnus ceux qui ne méritent pas maintenant d'être reconnus de lui.

Que diront ceux qui, étant hommes, témoignent tant de faiblesse, lorsqu'ils voient tant de jeunes vierges affronter les tourments, pour s'assurer dans le ciel une éternelle demeure? ceux qui se laissent tous les jours surmonter par la colère, enfler par l'orgueil, déchirer par l'ambition, dominer par tous les crimes? Que s'ils ne sont pas assez forts pour emporter le royaume des cieux par la voie du martyre, ils devraient au moins avoir honte de ne pas suivre Jésus-Christ dans le temps de la tranquillité et de la paix; il ne leur est pas dit : vous mourrez pour l'amour d'un Dieu qui est mort pour vous; on se contente de leur dire : faites mourir dans votre cœur les passions déréglées. Si durant le calme de l'Eglise ils ne veulent pas réprimer leur mauvaise vie, comment sacrifieront-ils leur propre chair durant la tempête de la persécution? le présent n'est un présage que trop triste pour l'avenir.

Quand je vois les entrailles de l'Europe chrétienne déchirées par ses propres enfants rebelles; quand je vois les plaies sanglantes et mortelles que lui ont faites les derniers sectaires; quand je vois que, malgré le zèle incomparable de Louis-le-Grand, plusieurs se comportent comme s'ils avaient été livrés à une efficace d'erreur, quand je vois si peu de religion, de foi véritable, de probité essentielle dans ce qui s'est préservé de la contagion de l'hérésie, et que d'un autre côté je considère les admirables progrès, l'état florissant et l'heureux succès du christianisme dans le nouveau monde, où peu d'années après que l'Evangile a été publié on a compté jusqu'à quatorze millions de personnes qui se sont enrôlées sous l'étendard de Jésus-Christ dans le sacrement du baptême, n'ai-je pas sujet d'appréhender que la religion chrétienne, ayant passé de l'Asie où elle est née, dans l'Afrique où elle n'était pas, et depuis étant sortie de celle-ci pour entrer dans l'Europe, elle ne quitte aussi quelque jour l'Europe, pour se retirer dans les terres qui nous sont encore inconnues?

Ne voyons-nous pas de jeunes plantes dans le christianisme égaler, surpasser même celles qui depuis longtemps y ont jeté de profondes racines. On en voit qui, n'ayant que le travail de leurs mains pour vivre, partagent encore leur pain avec le famélique, pendant que les riches parmi nous ne voudraient pas seulement donner aux pauvres quelque chose de leur superflu. On voit des artisans s'approcher des autels avec plus de piété que ceux qui, par leur caractère, sont dans l'obligation de traiter les saints mystères. On voit de simples femmes, parmi l'embarras du ménage, se rendre plus assidues à la prière que celles qui, par le bonheur de leur vocation, sont libres de tous les engagements du siècle. On voit de tendres vierges faire tous les jours des lieues entières pour assister au sacrifice, pendant que celles qui l'ont pour ainsi dire à leur porte refusent la moindre démarche pour l'autoriser par leur présence. Ne pourrait-on pas dire, à la vue d'une lâcheté si criminelle, ce que Salvien disait, voyant l'irruption des Vandales : Les prosélites du Japon et de l'Amérique se multiplient, et nous diminuons : *Illi crescunt quotidie, nos decrescimus;* ils font chaque jour de nouveaux progrès, et nous perdons tous les jours quelque chose de nos anciennes possessions : *Illi proficiunt, nos humiliamur;* ils ont la ferveur des premiers siècles, et nous sommes dans la défection des derniers temps : *Illi florent, nos arescimus.*

Temps malheureux, dont saint Paul écrivait dans sa seconde épître à Timothée, chapitre troisième : Il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes, ne cherchant que leur propre gloire, sans se mettre en peine de celle de Dieu. Dévorés par une avarice sordide, ils s'en prennent aux flots, quand leurs navigations ne sont pas heureuses; plus inquiets et plus agités que les flots mêmes qui ont des intervalles de repos, parents et magistrats, tous les trouvent également rebelles aux lois de la nature et de l'Etat; nul bienfait ne les touche, la vie la plus innocente n'échappe pas à leur calomnie, la perfidie n'est qu'un jeu pour eux. Habiles à s'insinuer partout et à pénétrer les secrets et les intérêts des familles, ils savent bien se rendre maîtres des esprits et les flatter dans leurs passions, et chargeant les âmes de nouveaux péchés, au lieu de travailler à leur conversion, ils les réduisent sous une servitude plus honteuse que la première.

Quelles larmes ne devrait-on pas répandre sur nous, si nous ne nous supposions dans cet état, pour exciter notre ferveur et détourner le coup qui nous menace. Dieu a déjà quitté une grande partie de nous-mêmes. Combien ayant les mêmes sacrements que nous n'en font plus l'usage qu'ils devraient en faire? combien qui, respirant le même climat, n'en conservent plus la même foi? Quand une partie du corps est coupée, les autres sont-elles insensibles, ne sont-elles pas dans l'émotion, ne craignent-elles pas que le même coup ne leur devienne aussi funeste? Quand une maison brûle, celles qui en sont proches peuvent bien penser que le péril les regarde; la flamme les peut gagner et, si elles n'y donnent ordre, elles seront également embrasées. La colère de Dieu est semblable aux torrents qui, tout impétueux qu'ils sont, ne roulent que successivement leurs eaux : il en arrive comme il en arriva au temple de Jérusalem; Ezéchiel observe que la gloire du Seigneur ne s'en retira que par degrés; d'abord elle s'éleva seulement au-dessus des chérubins et vint à l'entrée de la maison; de là elle passa jusqu'à la porte qui regarde le soleil levant, ensuite, faisant toujours de fâcheux progrès, elle se lança dans le milieu de la ville; elle alla s'arrêter sur la montagne qui est à l'orient, enfin elle se retira entièrement et ne parut plus sur la terre. Quelle

raison de cet éloignement? le prophète la donne quand il dit : Vous n'avez point marché dans la voie de mes préceptes, et vous n'avez point observé mes ordonnances; mais vous vous êtes conduits selon les coutumes des peuples qui vous environnent. Ce ne sont plus maintenant les coutumes des gentils et des infidèles que nous devons regarder comme des obstacles qui nous empêchent d'observer la loi. Grâces à Dieu, la lumière de la foi a dissipé les ténèbres du paganisme, et nous pouvons dire que nous sommes tous environnés de la lumière de l'Evangile, qui a converti les nations ; mais nous avons autour de nous d'autres coutumes et d'autres lois, qui sont celles qu'inspire l'amour du monde : concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie, coutumes pernicieuses, non des nations infidèles, mais des mauvais chrétiens.

Pour prévenir ce malheur, faisons à Dieu la même prière que les disciples lui faisaient : Seigneur, vous avez promis à votre Eglise que vous demeurerez avec elle jusqu'à la fin des temps ; demeurez avec nous, qui sommes les enfants de cette Eglise ; demeurez avec nous par une protection singulière de votre providence, qui nous fasse marcher dans la pratique de votre loi, dans l'accomplissement de vos volontés, dans la participation de vos miséricordes, dans la reconnaissance de vos bienfaits, dans l'espérance de vos promesses, dans la crainte de vos jugements. Ce qui nous engage à vous faire cette prière, c'est que la nuit approche et que déjà le jour de la foi semble manquer de toutes parts. Les ombres de cette nuit n'enveloppent que trop d'esprits qui dorment à l'ombre de la mort, en dormant à l'ombre des passions : *Advesperascit.* Quelque part où l'on jette les yeux, les ténèbres se répandent partout le monde ; vos vérités, qui ont fait un jour si brillant, sont aujourd'hui comme éclipsées ; l'obstination s'efforce de les éteindre. Si du moins dans ces jours nous revenions de nos égarements, pour régler notre conscience dans ces jours de la miséricorde, sans attendre les jours de la justice! Il y a les jours de l'homme et les jours de Dieu ; les jours de l'homme sont ceux que la miséricorde nous donne pour opérer notre salut ; les jours de Dieu sont ceux que la justice prend pour exécuter ses jugements. Pendant que Noé exhortait les premiers pécheurs à la pénitence, c'étaient les jours de l'homme ; mais lorsque les cataractes du ciel furent ouvertes, c'étaient les jours de Dieu. Lorsque Loth avertissait Sodome de corriger ses vices, c'étaient les jours de l'homme ; mais quand une fois les nuées eurent commencé à distiller une pluie de soufre sur leur tête, c'étaient les jours de Dieu. La voix des prophètes se fait-elle entendre dans Jérusalem? les bénédictions, pour ainsi dire, se multiplient-elles dans son sein? ce sont les jours de l'homme ; mais les Romains en font-ils le siége? ne laissent-ils pierres sur pierres? ce sont les jours de Dieu. De là le prophète Isaïe nous exhorte à chercher Dieu pendant qu'on peut le trouver, et à l'invoquer lorsqu'il est proche. Quand est-ce qu'il se trouve? quand est-ce qu'il est proche? c'est lorsqu'il nous parle, nous sollicite, nous presse, nous fait entendre sa voix et nous comble de ses grâces. Laissons-nous échapper un temps si favorable? il n'y a plus de retour; il s'en explique lui-même dans le premier chapitre du Livre des Proverbes : Je vous ai appellés, et vous n'avez point voulu m'écouter; j'ai étendu ma main, et il ne s'est trouvé personne qui m'ait regardé; je vous négligerai à mon tour, je vous rendrai mépris pour mépris, vous m'appellerez et je ne vous répondrai pas. Je jure par moi-même, on ne traitera pas Ninive avec tant de rigueur que je vous traiterai. Capharnaüm, ville puissante par tes habitants et tes richesses, tu as eu l'honneur de voir un Dieu dans ton enceinte; mais ayant abusé d'un si grand bonheur, les flammes éternelles ne seront rien moins que ton supplice.

Peut-être que ces terribles vérités nous sont cachées comme elles l'étaient à Jérusalem ; mais ce n'était pas Dieu qui les lui cachait ; elle était la dépositaire de ses oracles ; c'était elle-même qui tenait étendu sur ses yeux un voile d'iniquité. Les rapports sont trop ressemblants, il est temps d'y mettre de la différence. Notre sort est le même que celui de ces malheuruses villes qui, dépourvues de tout, apprennent qu'un redoutable conquérant s'avance à grands pas dans la résolution de les détruire. Comment en usent-elles dans une si fâcheuse conjoncture? elles envoient leurs habitants, les larmes aux yeux, les gémissements à la bouche, les soupirs dans le cœur, la douleur sur le visage, se jeter aux pieds des victorieux. Les vieillards paraissent les mains jointes, et les femmes les cheveux épars, les enfants pleurent; tous crient d'un ton lamentable : pardonnez, Seigneur, pardonnez à un peuple qui ne cherche son salut que dans votre clémence. Ne nous flattons point, nous avons à craindre un plus redoutable châtiment : voici le Seigneur des armées, dit le prophète Malachie, chapitre troisième : qui pourra seulement penser au jour de son avénement, ou qui en pourra soutenir la vue? il sera comme le feu qui fond les métaux, et comme l'herbe dont se servent les foulons. N'attendons pas qu'il vienne dans sa toute puissance et accompagné de ses légions, qui sont les anges exterminateurs ; hommes et femmes, grands et petits, riches et pauvres, que tous viennent au-devant de lui, la pénitence dans le cœur et la sincérité sur la langue. Vindicatifs, plus de haines ni de ressentiments ; blasphémateurs, plus d'impiétés ni d'exécrations ; femmes mondaines, plus de luxe ni de vanité ; libertins, plus d'intempérance ni d'athéisme ; indifférents, plus de froideurs ni d'hypocrisies. Après que ces vignerons dont il est aujourd'hui parlé eurent tué les serviteurs et l'héritier, le seigneur de la vigne les traita comme ils le méritèrent, ces paroles de l'Ecriture s'accomplissant à leur égard : *Celui qui se laissera tomber sur cette pierre s'y bri-*

sera, et elle écrasera celui sur qui elle tombera.

Le péché porte sa peine dès cette vie, mais il en recevra une bien plus terrible dans l'éternité. Les princes des prêtres et les Pharisiens ayant entendu la parobole que j'ai essayé de vous expliquer, connurent bien que c'était d'eux que le Fils de Dieu parlait, et voulant se saisir de lui, ils appréhendèrent le peuple, parce qu'il le considérait comme un prophète. Quand on tient encore à son devoir par les liens de la crainte, on ne se porte pas aux dernières extrémités; le respect humain sert comme de digue aux torrents des passions et arrête le débordement de l'iniquité; mais commence-t-on à n'être plus effrayé par la main qui menace, ne sentant même plus celle qui frappe et les coups du ciel étant comme des coups perdus, que d'excès, que d'emportements, que d'impiétés! Un crime attire l'autre, comme des flots qui poussent d'autres flots et qui suivent rapidement leur cours; à chaque pas qu'on fait on enfonce de plus en plus dans l'abîme; chaque jour enfante de nouveaux monstres. Affreuses démarches, vous les avez distinguées dans les Juifs, ne les confondez pas en vous. Ce peuple par ses crimes est digne de colère; mais par ses malheurs il est digne de pitié. Sa malice s'est comblée, ne comblez pas la vôtre; la mesure est marquée pour tous, et si jusqu'à ce moment nous avons mérité d'être des victimes de justice, devenons des victimes de miséricorde; il ne tient qu'à nous, la grâce nous est présentée; n'attendons pas qu'elle nous apprenne combien il est dur, combien il est amer d'abandonner Dieu; sincères dans notre retour, rendons-nous dignes des promesses éternelles. Au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

SUR LES AVANTAGES ATTACHÉS AU SERVICE DE DIEU.

Venient Romani et tollent locum nostrum.

Les Romains viendront et se rendront maîtres de notre ville (*S. Jean, ch.* XI).

Voici peut-être l'assemblée la plus légitime et la plus détestable qui fut jamais. S'il appartient aux pontifes et aux savants de traiter les sujets qui regardent la religion et la foi, les Pharisiens sont de ce nombre, et chacun doit donner son avis sur ce qui est de son ressort : Héli et Samuël sur le culte du Seigneur, Joab et Abner sur les affaires de la guerre, Cusaï et Achitophel sur le règlement des Etats. Je ne viens pas blâmer le conseil qui se tient, mais je condamne la résolution qui est prise; résolution aveugle dans ses principes, injuste dans ses moyens, funeste dans ses suites. La Synagogue s'imagine pouvoir se soutenir en faisant périr le Juste, elle conclut sa mort ; et le ciel, pour se venger de cet attentat, permet que les Romains viennent détruire cette sacrilége nation. Exemple trop frappant, qui nous apprend qu'on n'est jamais plus malheureux que lorsqu'on préfère ses propres intérêts au service de Dieu. Combien en avons-nous de preuves dans l'Ecriture! tantôt elle nous assure que les trésors de l'iniquité ne serviront de rien, au lieu que la droiture du cœur délivrera de la mort; tantôt que le nom des méchants périra comme eux, pendant que la mémoire du juste se soutiendra avec éloge; tantôt que l'ouvrage des impies ne sera point stable, mais que la récompense est certaine à celui qui sème la justice; tantôt que l'affliction et le désespoir accableront tout homme qui fait le mal, mais que la gloire, l'honneur et la paix seront le partage de tous ceux qui font le bien. Je ne parle pas d'un avenir éloigné, je parle d'une expérience sensible. Dieu commence dans le monde ce qu'il consommera dans le ciel; il fait les affaires de ceux qui font les siennes. Importante vérité, qui se fera sentir par elle-même, si le Saint-Esprit daigne m'éclairer de ses lumières, que je lui demande par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

La parfaite charité ne se détermine ni par les couronnes qui attendent les justes, ni par les glaives qui menacent les pécheurs; semblable à cette femme qui portait du feu pour brûler le ciel, et de l'eau pour éteindre l'enfer, elle est au-dessus de l'espérance et de la crainte, elle n'envisage que Dieu seul. Heureux, si nous le servions dans cette pureté de sentiment! mais il se contente de moins, nous étant non-seulement permis, mais même nous étant commandé d'espérer la récompense et de craindre le châtiment. Sur lequel des deux nous arrêterons-nous pour commencer à servir Dieu? sera-ce sur les menaces qu'il nous fait? sera-ce sur les biens qu'il nous promet? craindrons-nous? espérerons-nous? Espérons, jouissons, même dans cette vie, du fruit de notre espérance. Le cœur de l'homme n'est attiré que par le bien, et l'esprit distingue trois sortes de biens : l'utile, l'honnête, le délectable; le premier entraîne les âmes intéressées, le second enchante les âmes généreuses, le troisième enchaîne les âmes faibles. Richesses, honneurs, plaisirs; trois biens qui se rencontrent dans le service de Dieu. Pour être riche il faut servir Dieu, pour être estimé il faut servir Dieu, pour être content il faut servir Dieu. La véritable piété ne ruine pas, elle enrichit; elle ne déprime pas, elle élève; elle n'afflige pas, elle console. Pardonnez-moi, mon Dieu, si je parle humainement par rapport à la faiblesse humaine; je sais l'obligation où nous sommes de ne regarder que vous dans nos actions, mais je suis contraint de flatter en quelque manière la cupidité des hommes, pour rendre leur lâcheté sans excuse; vous saurez bien dans la suite rectifier ces motifs et les détacher du sensible. Nul établissement de fortune, si l'on ne sert Dieu, nul degré d'honneur, si l'on ne sert Dieu, nulle vérité de plaisir, si l'on ne sert Dieu. Qu'on serve Dieu ou qu'on ne le serve pas, je propose ce qu'on y gagne ou ce qu'on y perd : partage de mon discours, sujet de vos réflexions.

PREMIER POINT.

Il n'est rien au ciel et sur la terre qui ne soit l'ouvrage de mes mains, dit le Seigneur dans le texte sacré; je suis le maître, tout est à moi, tout en dépend; l'or, l'argent, les richesses m'appartiennent; je fais et ôte les amis comme il me plaît, j'approche ce qui est éloigné, j'éloigne ce qui est proche, je préside aux causes libres, je commande aux causes nécessaires, je décide de la vie et de la mort; le cœur des rois est de mon empire. *Omnia hæc fecit manus mea, et facta sunt omnia ista.* Mais à qui aurai-je égard dans la distribution des biens, sinon aux âmes qui me servent et se rendent fidèles à mes lois? *Ad quem autem respiciam nisi ad pauperculum et trementem sermones meos?*

Ecoutez, peuples d'Israël, et vous tous qui désirez être riches; je veux faire un pacte avec vous, prenez place sur ces hauteurs, ne perdez pas une seule de mes paroles, et rapportez aux absents les vérités que je vous déclare. Si vous gardez mes commandements, ils vous garderont; si vous me servez, je vous servirai, et vous ne compterez vos jours que par une suite de bénédictions. Bénédictions sur vos desseins, bénédictions sur vos voyages, bénédictions sur vos entreprises; que si malgré ces promesses vous avez le front de quitter mon service, des malheurs sans nombre vous accableront; malheur sur vos campagnes, malheur sur vos projets, malheur sur vos héritages! *Venient super te maledictiones, et apprehendent te.* La nouvelle alliance confirme la loi ancienne; le Sauveur flatte des mêmes espérances, et menace des mêmes châtiments: pensez en moi, et je penserai en vous; établissez mon royaume dans vos cœurs, et j'établirai votre fortune sur la terre: *Quærite primum regnum Dei, et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* Un homme serait ridicule, qui, dans le dessein de bâtir, amasserait tous les matériaux, sans penser à l'architecte et aux ouvriers; le sommes-nous moins, lorsque nous croyons réussir, sans nous assurer de la protection de Dieu? Nous gagnons des amis, nous mendions la faveur, nous cherchons du crédit; matériaux confus, où est la sagesse qui les démêlera? Les pierres ne se placent pas d'elles-mêmes, il faut une main pour les placer; les voûtes ne se lient pas ensemble, il faut une clé pour les tenir, parlons sans figure: à moins que le Seigneur ne conduise l'ouvrage, on se repose inutilement sur les ouvriers. Qui de vous par de contentieuses réflexions, peut trouver le moyen d'ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée, demande Jésus-Christ dans l'Evangile? Est-il un homme à qui cela ne paraisse impossible? il dépend encore moins de vous d'exécuter sans moi le dessein que vous avez imaginé. Comment ceux de Béthulie servent-ils le Seigneur, demandait Achior à Holopherne? S'ils l'ont irrité par quelque crime, si son service leur est indifférent, allons avec assurance les attaquer, leurs montagnes ne les empêcheront pas de tomber entre nos mains: *Perquire si est aliqua iniquitas eorum in conspectu Dei, et ascendamus ad illos, quoniam tradens tradet illos Dominus eorum tibi.* Notre fortune nous tient-elle plus au cœur que notre salut? préférons-nous un faible intérêt à une messe? aimons-nous mieux mentir que gagner moins? tout nous est contraire, tout nous manque, tout nous résiste; les chemins deviennent impraticables, les amis paraissent froids, on trouve à chaque pas un nouvel obstacle. Raison tirée des principes; les créatures n'ont été faites que pour l'usage de l'homme innocent; elles l'abandonnent aussitôt qu'il est coupable. Vous vous plaignez que le temps est mauvais, que le commerce ne va plus, qu'on ne voit que misères; en savez-vous la cause? quelle est-elle? Ne travaillez-vous pas assez? la longueur des jours ne vous suffit pas, vous y passez encore une partie des nuits. Négligez-vous les occasions de profiter? vous n'y êtes que trop attentifs. Manquez-vous d'esprit et d'adresse? vous avez un savoir-faire à qui rien n'échappe. Allez plus loin, montez jusqu'à la source, examinez-vous; les affaires de Dieu vous touchent peu, les vôtres doivent le toucher encore moins; il vous en fera plus perdre en un mois de procès, plus dépenser en un an de maladie, que vous n'en pouvez gagner en plusieurs années. Disons le mot du Saint-Esprit: Il souffle sur vos desseins, il se moque de vos projets. La pauvreté, dans la pensée de Salomon, a eu ordre de s'établir chez l'impie; maisons abattues, campagnes désolées, vaisseaux pris ou perdus; c'est ce qui lui arrive, c'est ce qu'il mérite. Rien de plus inégal que la piété des rois de Juda et de Samarie, rien de plus variable que leur fortune; ici déroutes honteuses, là siéges mal conduits, ici conspirations tramées, là malheurs imprévus. Que dirai-je davantage? est-il rien de mieux marqué dans le livre de Judith; pendant que les Israélites furent fidèles à Dieu, la fortune leur fut fidèle; la terre donnait ses fruits, le ciel sa rosée, autant de combats, autant de victoires, tout s'aplanissait devant eux, Dieu combattait pour eux, il triomphait par eux; ils ne commencèrent à devenir malheureux qu'après s'être rendus prévaricateurs, pesez ces paroles: *Non fuit qui insultaret populo isti, nisi quando recessit a cultu Domini.* Culte du Seigneur, seul capable d'écarter les orages qui nous menacent; culte du Seigneur, seul moyen pour être riche. Culte du Seigneur, est-ce notre occupation? est-ce notre étude? est-ce l'application de ce politique, qui préfère les intérêts de l'Etat aux intérêts de la religion? est-ce le principe de ce magistrat, qui prétend se faire des amis en faisant des misérables? est-ce l'opinion de ce marchand qui vend à deux poids et à deux mesures? est-ce le sentiment de celui qui confond les jours permis avec les jours défendus? est-ce la pensée de cette fille, qui, dans le dessein de s'établir, permet ce qu'elle ne devrait pas permettre? est-ce le soin de ce serviteur, qui, sous des apparences spécieuses, cache un cœur infidèle?

La main sur la conscience, croyons-nous que ces voies nous conduiront où notre cupidité aspire? est-il possible que l'esprit humain espère réussir, non-seulement sans l'assistance du Créateur, mais encore malgré lui? Je vois tout le monde enseveli dans les eaux du déluge, une seule maison est conservée. Quelle est cette maison? Ce n'est pas la maison d'un homme impie, c'est la maison d'un homme juste; je vois des villes abominables réduites en cendres par des flammes vengeresses ; une seule famille en a été préservée ; quelle est cette famille? Ce n'est pas la famille d'un homme impur, c'est la famille d'un homme chaste; Abraham, Isaac, Jacob, étaient les plus riches de leur siècle; pourquoi? Ils étaient les plus religieux de leurs concitoyens. Celui qui n'est pas pour moi, est contre moi, celui qui n'est pas avec moi, dissipe; oracle de la sagesse incarnée. Cette Providence, qui dispose de tout, préside à tout, souffrira-t-elle que ces biens entrent chez vous par la porte du vice? le souffririez-vous, mon Dieu, vous qui anéantissez les desseins de ceux qui se font un bras de chair? seconderez-vous les désirs des libertins qui vous choquent pour se satisfaire? bénirez-vous des moyens que vous défendez? ne les tournerez-vous pas plutôt contre les artisans d'une fortune si mal entendue? Vengeance de l'impie par l'impie même; crime commis, châtiment trouvé dans le crime; Adam veut s'élever par sa désobéissance, elle le précipite dans tous les malheurs; les enfants de Jacob vendent Joseph, ils appréhendent de lui obéir, ils ne font que se préparer le joug sous lequel il faudra enfin plier. Pharaon accable les Israélites; résolu de les anéantir, il les multiplie en même temps qu'il les opprime; les persécutions de Saül ne servent qu'à porter David sur son propre trône, elles l'en approchent comme par degrés; les Juifs craignent la ruine de leur ville, s'ils ne font mourir Jésus-Christ, ils concluent sa mort, cette injustice leur attire les malheurs qu'ils prétendent éviter.

Combien de révolutions dans le monde fortifient cette importante vérité, que, pour être heureux, il faut servir Dieu, et que, pour être misérable, il suffit de négliger son service! L'empire des Assyriens a fini en Sardanapale, à cause de ses débauches. L'empire des Mèdes a fini en Aslagie, à cause de ses cruautés. L'empire des Perses a fini en Darius, à cause de son faste. L'empire des Macédoniens a fini en Persée, à cause de ses perfidies; et comme les Romains, dit S. Augustin, avaient obtenu l'empire de l'univers, pour récompense de leur vertu, ils l'ont perdu avec le temps en punition de leurs désordres. Dieu gouverne-t-il le monde autrement qu'il le gouvernait alors? a-t-il renversé l'ordre des choses? aime-t-il présentement le crime? n'aime-t-il plus la vertu? se règle-t-il par le destin, n'ayant plus qu'une providence aveugle, ou a-t-il associé à son empire ces monstrueuses diversités qui ne se plaisaient que dans l'injustice? peut-on le dire sans blasphème? Je suis Dieu, je ne saurais changer, il nous en assure par un de ses prophètes; je suis aujourd'hui ce que j'étais hier, je suis le même que j'étais autrefois; mais, reprend Salvien, si Dieu est le même, pouvons-nous croire que, pour être heureux, il importe peu d'être méchant? S'il y a dans le ciel une main puissante, qui, pour punir les crimes, brise les sceptres, renverse les trônes, transporte les empires, est-il croyable qu'elle ne portera pas la désolotion dans les familles particulières? Je ne dis pas que les impies ne font jamais fortune. Hélas! souvent ils ne réussissent que trop dans leurs intrigues; mais je dis que s'ils ont le bonheur, il n'est pas solide; l'on découvre les voies détestables qu'ils ont mises en usage, et sitôt qu'elles sont connues, on retire ses effets de leurs mains, on ne saurait plus se fier à leur parole, on les abandonne. Il est juste que Dieu ôte les biens à ceux qui en abusent, et qu'il les donne à ceux qui en feront un bon usage; il est juste qu'il arrache des mains de ses ennemis les armes dont ils se servent pour lui faire la guerre, et qu'il les transmette dans les mains de ses amis, qui en useront pour le servir. Vous pensiez vous enrichir par ce bien qui n'est pas à vous, vous perdrez celui que vous avez acquis par des voies légitimes; vous avez mal parlé de votre prochain pour vous élever, cette calomnie retombera sur vous; vous voulez plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu, vous ne plairez ni à Dieu, ni aux hommes. David continue le dénombrement de ses revers, et après avoir considéré tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et les grandeurs accumulées sur des têtes qui ensuite sont exposées à tous les outrages de la fortune, il ajoute que l'homme de bien est à couvert de ces tempêtes, jamais agité, toujours tranquille, la fortune le respecte, Dieu le protège, les hommes l'estiment et le recherchent. L'honneur est inséparable du service de Dieu, seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Tout le monde souhaite la gloire, tout le monde la cherche, et pour l'acquérir, que n'entreprend-on point? Voyages, combats, périls, rien ne paraît difficile. Condamnerai-je ce désir? Non, il est juste, il est louable. Vous qui êtes à la ville ou qui vivez à la campagne, qui suivez la cour ou qui aimez la retraite, petits et grands, je flatte votre inclination; mais quelle serait votre raison, si vous n'établissez l'honneur dans le point qui lui est propre? Ce point, vous le démêlez au travers des préjugés du siècle; il consiste à se dévouer au service de Dieu. Souhaitons-nous une haute naissance? le service de Dieu nous fait ses enfants; demandons-nous des alliances glorieuses? le service de Dieu nous unit à tous les justes; voulons-nous des emplois magnifiques? en est-il un plus glorieux que de servir le roi des rois et le Seigneur qui donne et ôte les couronnes quand il lui plaît? Je me défie des paroles, j'ai recours aux exemples : Moïse aime mieux être affligé

avec le peuple de Dieu, que chéri dans la cour de Pharaon; il refuse la qualité de prince, il devient le dieu de l'Egypte. Trois jeunes hommes ne peuvent se résoudre à fléchir le genou devant l'idole, on les jette dans les flammes; mais, conservés par miracle, on ne les regarde plus qu'avec estime. Judith préfère la modestie à la vanité, elle paraît partout pleine de gloire, sa vie est retirée, et son nom devient fameux; elle néglige ces applaudissements, et de toutes parts on les couronne: *Erat omnibus famosissima.* Par quelle action héroïque mérite-t-elle cet honneur? La tête d'Holopherne ne parait pas encore entre ses mains; mais Judith joint à une grande beauté une plus grande vertu: outre les jeûnes d'Israel et les fêtes que lui prescrit la loi, elle en observe beaucoup d'autres: elle sert Dieu, elle le craint, fondement solide de cette haute réputation qu'elle s'est acquise: *Timebat Dominum valde.* Instruction puissante pour le sexe qui viole l'Evangile pour suivre la mode; on veut se faire estimer par cette voie, on ne se fait pas même regarder; faible ornement qu'une beauté qui n'est pas soutenue et accompagnée de la vertu. Daniel refuse de consentir à rompre son abstinence ordinaire; il paraît plus beau que ceux qui, avec des aliments défendus, entretiennent leur embonpoint; fameux par le don de prophétie, il est distingué noblement. Qui des héros anciens a rendu des adorations plus sincères au Dieu des armées? n'est-ce pas Josué et Gédéon? Ce sont aussi eux qui se sont rendus plus célèbres dans les combats. Qui des premiers rois ont servi le Seigneur avec une piété plus solide? n'est-ce pas David et Josias? Ce sont aussi eux qui ont été partout supérieurs à leurs ennemis.

L'expérience justifie l'Ecriture; à qui défère-t-on plus volontiers les emplois, qu'à ceux qui les exerceront avec fidélité, s'y appliqueront sans relâche, n'en seront détournés, ni par oisiveté, ni par intempérance? ces âmes du premier ordre trouvent toujours partout des protecteurs; l'on croit servir l'état, lorsqu'on les sert; l'on se fait un plaisir de les conserver; je pourrais vous les faire toucher au doigt, si vous-mêmes n'en aviez de bons mémoires. Ce n'est pas qu'on ne voie, et qu'on ne voie que trop souvent succomber ceux que leur probité avait élevés; mais s'ils tombent par la violence des méchants, ce n'est que pour briller dans la suite avec plus de gloire. Joseph est faussement accusé, on reconnaît son innocence, et on la reconnaît avec éclat, il passe d'une obscure prison à la première dignité; le fer de ses chaînes devient la matière de son sceptre, il abandonne son manteau à sa maîtresse, plutôt que de répondre à sa passion; il est revêtu de pourpre, et l'anneau qu'on lui met au doigt est la moindre marque de son pouvoir. L'inhumanité a eu beau faire périr les Bosce et les Symmaque, leur destinée suivie des larmes de la postérité est plus à souhaiter que celle du tyran qui les fit mourir. Dieu ordonne à Isaïe de dire au juste qu'il augure bien de sa justice, et qu'il recueillera le fruit de ses œuvres, quoiqu'on mette du bois dans son pain: *Dicite justo quoniam bene.* Mais malheur à l'impie, qui ne pense qu'à mal faire, il sera puni selon la mesure de ses crimes: *Væ impio in malum!* Malheur à vous, qui vous levez dès le matin, pour vous plonger dans les excès! vous n'avez aucun égard à l'œuvre du Seigneur, et vous ne considérez point les ouvrages de ses mains. Vous dites en parlant de Dieu, qu'il se hâte, que ce qu'il doit faire arrive bientôt, afin que nous le voyions; que les desseins du saint d'Israël s'avancent et s'accomplissent, afin que nous reconnaissions s'il est véritable; vous serez forcés de plier, et on vous traitera avec la même hauteur que vous traitez les autres, ce qui n'arrive que trop souvent. Cet homme d'intrigue n'avait de religion que par cérémonie, il a fait des fautes si grossières dans la conduite de ses propres affaires, que tout le monde s'en moque, et lui-même est contraint d'en rougir: *Confundantur et erubescant.* Ce jeune libertin pensait s'accréditer par ses impiétés; il a reçu des affronts si sensibles, qu'il est perdu d'honneur: *Confundantur et erubescant.* Cette femme qui ne s'applique qu'à être vue, aura un endroit qui la fera voir d'une étrange manière: *Confundantur et erubescant.* Cette autre qui craint de pratiquer la vertu dans l'appréhension de passer pour vertueuse, passera pour une coquette déclarée, et l'on se rira de ses manières dans les compagnies les plus sérieuses: *Confundantur et erubescant.* Ces impies qui, méprisant le ciel, ne travaillent que pour se rendre recommandables sur la terre, se trouveront loin de leur compte, ils seront comme s'ils n'avaient jamais été; disons mieux, ils seront réduits à un si pitoyable état, qu'il leur serait plus avantageux d'avoir le néant pour leur partage; leurs noms si célèbres par leurs concussions seront en exécration à tout le monde; l'on fera sonner bien haut leurs lâchetés, leur indévotion, leur jeu; on les couvrira d'opprobres, avant-coureur de leur supplice; leur prétendue grandeur tombera pièce à pièce, comme cette statue dont il est parlé dans l'Ecriture. L'un s'emparera de leur emploi, l'autre profitera de leurs débris; tous, soit pitié, soit aversion, se diront: Voilà cette orgueilleuse maison, qui se tenait si fière, si assurée, qui disait dans son cœur: Je suis la seule, et après moi il n'y en a point d'autres; comment est-elle changée dans un désert? elle n'était fondée que sur le crime, elle n'avait pas pour base la vertu; elle est tombée comme le cèdre dont le passant ne trouve pas la place, et comme le coup de tonnerre, après que le nuage est dissipé. Les femmes d'Israël portent au grand-prêtre Aaron tout ce qu'elles ont de plus précieux, chaînes d'or, fils de perles, glands de parfums, boîtes à portraits, elles n'ont rien qui ne soit jeté dans la fonte et le creuset. Peut-être qu'une matière si riche sert à former l'image du soleil? non: peut-être est-elle destinée à faire un chérubin du pro-

pitiatoire? non : peut-être qu'on en tire une représentation de Joseph, dont les Israélites conservent les reliques? non. Ce grand nombre de bijoux et de pierreries ne se termine qu'à un veau d'or ; ce qu'on estimait le plus devient la figure d'une bête : *Et egressus est vitulus aureus ;* confusion inévitable aux impies. *Ecce ego ad te ;* je parle à vous, indévots, qui dites pour vous faire honneur : je ne m'approche des sacrements qu'une fois l'année. *Ecce ego ad te ;* je parle à vous, demi-athées, qui, pour paraître agréables, tournez du côté de la raillerie la profondeur de nos mystères. *Ecce ego ad te;* je parle à vous, irréligieux, qui croyez n'être pas assez galants, à moins de porter le sacrilége de vos galanteries jusqu'au plus intime du sanctuaire; vos abominations retomberont sur vous.

Etes-vous plus considérables que tant d'autres qui ont eu un même sort, que les persécuteurs du nom chrétien? Ces gens insatiables de richesses, ces esprits remplis d'orgueil, et qui ne prétendaient à rien moins qu'à être les objets de la vénération publique, sont sous les pieds de Dieu ; que dis-je, sous les pieds de Dieu? sous les pieds des hommes qui se moquent d'eux, qui les méprisent ; sous les pieds des démons, qui leur insultent, qui les tourmentent. Dites avec Adonias : je régnerai, Dieu répondra, vous ne régnerez pas; dites avec Aman : je m'élèverai sur les ruines de cet homme : Dieu répondra, je l'élèverai lui-même sur les vôtres; dites : j'ai des amis, je ne changerai que de bien en mieux; Dieu répondra : vous aurez du pire, vous perdrez la vie ou du moins la liberté. Otez le diadème : *Aufer cidarim*, arrachez la couronne : *Tolle coronam;* les impies ont prétendu se rendre illustres par leur impiété, je les rendrai fameux par leurs humiliations. Le Seigneur vous parlait, vous ne l'avez pas écouté, reprochait Samuel à Saül; vous parlerez à vos sujets, ils ne vous écouteront pas ; ils ne respecteront pas même en vous les apparences de la royauté : *Abjecit te Dominus, ne sis rex.* Si j'ai le pouvoir d'élever les humbles, pensez vous que je n'aie pas droit d'humilier les superbes, dit celui qui habite dans les cieux? N'oubliez rien pour vous soutenir, je saurai bien confondre votre orgueil ; prenez des conseils, je les dissiperai ; faites des projets, je les anéantirai : *Dicite verbum, et non fiet*. Epée, épée, que tardez-vous à paraître? *Mucro, mucro, evaginare?* Affilez-vous pour mieux trancher, brillez pour étonner par votre éclat ceux qui m'insultent par leurs péchés. N'est-ce pas moi qui ai confondu les Antiochus au milieu de leurs conquêtes? N'est-ce pas moi qui ai réduit les Nabuchodonosor à la condition des bêtes? N'est-ce pas moi qui ai troublé les Balthazar au milieu de leurs plaisirs? N'est-ce pas moi qui ai creusé aux Pharaon un sépulcre dans les eaux? N'est-ce pas moi qui ai détruit les Sennachérib avec toute leur armée? Leur gloire a disparu, et ils sont encore aujourd'hui en horreur parmi les hommes. C'est de moi que vient le conseil et l'équité; c'est de moi que vient la prudence et la force; les rois règnent par moi, et par moi les législateurs ordonnent ; j'aime ceux qui m'aiment, mais je déteste ceux qui ne me servent pas. Où allez-vous, empereur disait un zélé solitaire à un monarque sacrilége? *Quo vadis, imperator?* Vous déclarez la guerre à Dieu, il vous déclare aussi la guerre ; vous donnerez la bataille, vous la perdrez, et pour accablement et comble de malheur, vous serez brûlé vif au milieu de l'armée : *Adversus Deum pugnas, et Deum habebis adversarium.* Tous les pécheurs n'ont pas la majesté d'un empereur, et je n'ai pas la sainteté d'un solitaire, mais je puis bien tenir le même discours ; ils traitent Dieu avec mépris, Dieu les accablera de confusion : *Adversus Deum pugnas, et Deum habebis adversarium.*

Rendez-vous attentifs à ces menaces, vous qui n'avez aucun égard pour votre Dieu ; si vous voyez des libertins, vous entrez en commerce avec eux, votre bouche est pleine de malice, et votre langue s'étudie à tromper; étant assis, vous parlez contre votre frère, et vous tendez un piége à l'innocent : vous insultez Dieu, et Dieu vous insultera : *Adversus Deum pugnas, et Deum habebis adversarium.* S'il brise le bouclier des conquérants orgueilleux, bénira-t-il le faste de vos entreprises téméraires? S'il prive de gloire ses ministres, lorsqu'ils sont infidèles, vous glorifiera-t-il, vous, qui avez moins de fidélité? S'il fait tomber les princes dans l'opprobre, vous établira-t-il dans les honneurs. Ne vous y trompez pas, l'homme ne s'affermira jamais par son impiété ; la justice élève les nations, et le crime humilie les coupables. L'orgueil de votre cœur vous a élevés, vous avez dit en vous-mêmes : qui me fera tomber de ce lieu éminent que je me suis ménagé par mon habileté, par mon adresse, mon savoir-faire, mes intrigues, mes souplesses, mes cabales? Quand vous prendriez votre vol aussi haut que l'aigle, quand vous mettriez votre nid parmi les astres, je vous arracherai de là, dit le Seigneur, par le prophète Abdias ; tous vos alliés, dans cette chute se joueront de vous ; ceux qui se disaient vos amis, s'élèveront contre vous, vos commensaux mêmes seront d'intelligence pour votre perte : *Qui comedunt tecum, ponent insidias subter te.* Mais il me semble que je m'oublie, mon dessein n'est pas tant de vous attirer aujourd'hui par le menaces, que je souhaite vous attacher par les récompenses. On trouve tant de douceur à servir Dieu, qu'il suffit de s'engager pour en faire l'expérience; dernier motif que je vous propose dans ce discours.

TROISIÈME POINT.

Il en est du service de Dieu comme de cette terre que le Seigneur avait promise à son peuple, et que Moïse envoya reconnaître ; les espions partent, ils arrivent ; climat, assiette, coutumes du pays, ils les étudient, et à leur retour, ils en font le rapport ; les fruits en sont aussi délicieux au goût, qu'agréables

à la vue ; les fontaines renferment la douceur du lait ; et les aliments, sans être fades, ont la suavité du miel ; mais cette terre dévore ceux qui l'habitent : *Terra devorat suos habitatores.* Telle est l'idée qu'on se forme de la vertu, on l'estime, on l'aime, on la désire ; mais l'on ne saurait se résoudre à l'embrasser; avide du plaisir, jaloux de la liberté, on craint de les perdre. Terreurs paniques ; Dieu daigne lui-même les dissiper, substituant de véritables plaisirs à des plaisirs imaginaires, et faisant succéder une douce liberté à une dure servitude. Nul ne vient à moi, dit le Sauveur, si mon Père ne le tire ; ne vous imaginez pas, explique saint Augustin, que Dieu vous tire en dépit de vous ; le cœur est tiré par l'amour : attrait admirable, plaisir secret. Dieu ne nous tire pas seulement par notre volonté, il nous attire encore par sa douceur ; le corps a ses plaisirs, pourquoi l'âme n'aura-t-elle pas les siens? L'on en trouve de si purs, l'on en trouve de si chastes dans le service de Dieu, que celui qui les goûte en est surpris ; c'est la manne cachée, qui n'est connue qu'à ceux qui l'éprouvent. Donnez-moi une âme qui serve véritablement le Seigneur, elle sentira ce que je dis : *Da amantem, et sentit quod dico.* Vous montrez une branche verte à une brebis, vous l'attirez; vous montrez des noix à un enfant, vous l'attirez ; il est tiré parce qu'il a aimé, il est tiré par les liens du cœur. Si les choses de la terre que vous découvrez à ceux qui les aiment sont capables de les attirer, est-ce que Dieu n'aura pas le même pouvoir ? Ne m'en croyez-pas, croyez-en saint Augustin, il peut vous instruire par son exemple. Quel état, et quel état avant et après ma conversion, écrit cet illustre pénitent? Lorsque je servais le monde, je soupirais, attaché non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté ; le démon la tenait en sa puissance, il en avait fait une chaîne, j'en étais lié, je faisais consister le souverain bien à aimer et à me faire aimer; mon aveuglement allait si loin, que je ne démêlais plus une amitié innocente d'avec une amitié criminelle ; je mettais les plaisirs de la chair au rang des choses nécessaires ; j'envisageais la continence comme la vertu des anges, et non pas comme la vertu des hommes; en vain je me représentais les malheurs que la passion de l'amour entraîne, je concluais toujours que, dans la comparaison, le plaisir en était plus sensible que la peine. Étrange misère, d'avoir contracté ces sortes d'habitudes ! Il n'y a que la religion qui puisse faire goûter du repos dans l'indifférence pour toutes les choses temporelles.

Je voulais être heureux, et mon aveuglement était au point que je ne connaissais que l'amour capable de me donner du bonheur. Quoi ! me disais-je quelquefois, est-il possible de trouver les plaisirs sans mélange d'amertume? Comme mes lumières dans cette situation n'étaient pas assez fortes pour surmonter mon penchant, ma raison ne servait qu'à m'embarrasser davantage ; je faisais des réflexions, et à force de les faire, je tombais dans l'égarement avec la pensée de rencontrer un objet aimable ; par inclination et par devoir j'étudiais le monde, mais je ne trouvais personne dont l'ombre ne me fît peur ; ceux qui aimaient et ceux qui n'aimaient pas, me paraissaient également malheureux. Le vice me semblait insipide, si l'impiété n'en était l'attrait, je faisais quelques efforts, mais efforts inutiles, je retombais toujours sur moi-même, semblable à un léthargique qui ouvre les yeux et les ferme presque aussitôt; il y avait des moments où je voulais être tout au Seigneur, et il y en avait d'autres où je ne le voulais plus ; je souhaitais le servir, mais cette volonté nouvelle qui ne faisait que de naître était trop faible pour vaincre cette volonté ancienne qui ne s'était que trop fortifiée. Je connaissais que le monde est un fardeau, je m'en sentais accablé : *Sarcina sæculi me premebat ;* paresse, lâcheté, erreurs, tout contribuait à mes peines, je cherchais le repos, et le repos s'éloignait de moi ; déplorable condition, changement heureux ! je n'eus pas plutôt baissé la tête sous votre joug si aimable, ô mon Dieu, que je trouvai mille douceurs à renoncer aux vains amusements du siècle. Quelle joie de quitter ce que j'avais tant appréhendé de perdre ! vous rejetiez loin de moi tous ces faux plaisirs, et au même temps vous entriez en leur place, vous qui êtes plus doux et plus agréable que toutes les voluptés du monde ; voluptés toujours fades, jamais satisfaisantes ! *Intrabas pro eis omni voluptate suavior.* Ce miracle nous surprend, et l'éloignement où nous sommes des choses du ciel excuse notre surprise ; aussi faussement prévenus que les Israélites, nous croyons qu'une âme qui sert Dieu est malheureuse, son bonheur pourtant est souverain, il est parfait. Moïse va sur la montagne, les yeux du peuple le perdent de vue, les éclairs brillent, le tonnerre se fait entendre, l'air est tout en feu ; à ce spectacle, que dit, que fait le peuple ? l'un assure que Moïse a été aveuglé par les éclairs, l'autre pense que la foudre l'a frappé ; le feu l'a brûlé, se persuade celui-ci ; la fumée l'a suffoqué, s'imagine celui-là ; il est vrai qu'il a obéi à Dieu, mais son obéissance a été indiscrète, il devait prévoir l'avenir et il ne devait pas se montrer téméraire ; heureux s'il fût resté parmi nous ! mais malheureux de ce qu'il s'en est séparé ! Le retardement de Moïse confirme l'opinion du peuple ; cependant qu'est-ce qui se passait sur la montagne ? l'on croyait que Dieu avait puni Moïse, et Moïse conversait avec Dieu ; éclairé sans éblouissement, rassasié sans dégoût, consolé sans amertume, Moïse goûtait avec Dieu des douceurs qu'on ne peut goûter avec les créatures : *Intrabas pro eis omni voluptate suavior.* Quand une âme s'engage au service de Dieu, on la plaint ; comment, dit-on, pourra-t-elle ne faire des visites que par bienséance, elle, qui en faisait de si fréquentes par amusement? comment pourra-t-elle se passer du nécessaire, elle qui ne se plaisait que dans le superflu ? comment pourra-t-elle

mortifier son goût, elle qui, par délicatesse, trouvait insipide ce qui était le mieux goûté? C'est ce qui faisait mon embarras avant que d'être converti, écrivait saint Cyprien à son ami Donat; j'avais de la peine à me persuader qu'un homme pût cesser, par la grâce, d'être ce qu'il était par la nature; qu'un homme accoutumé à la délicatesse des repas pût se faire des règles de tempérance; qu'un homme brillant par l'éclat des pierreries, pût se réduire à la simplicité des habits; qu'un homme entêté de paraître, pût se plaire à se cacher; voilà le fantôme que je me formais, mais fantôme qui s'est dissipé dès le moment que j'ai commencé à servir Dieu; alors ce qui me paraissait difficile, m'est devenu aisé; alors ce que je croyais impossible, m'a semblé se pouvoir faire; ce qui était fermé, s'est ouvert : *Intrabas pro eis omni voluptate suavior.* Si pendant que la Madeleine donnait tout à ses plaisirs, et ne refusait rien à ses sens, on lui eût dit : viendra le jour où vous renoncerez à vos charmes, pour ne plus écouter que votre devoir; vous voyez des soupirants à vos pieds, vous soupirerez vous-même aux pieds du Messie; vous passez une partie des jours devant votre miroir, vous n'aurez plus d'autre miroir que votre conscience; vos parures font votre étude, vous en ferez votre mépris; ces cheveux qui font un des principaux ornements de votre vanité, deviendront un des principaux ornements de votre pénitence; cet esprit si vif ne s'occupera plus que de ses péchés, ce cœur si tendre n'aimera plus les créatures, cette taille si bien prise sera courbée sous le poids des austérités; vous ne brillerez plus dans les cercles, vous n'habiterez qu'une caverne, vous ne parlerez plus aux hommes, vous ne parlerez qu'aux rochers, l'eau vous tiendra lieu de toutes liqueurs, l'herbe vous sera substituée à la place des fruits, ou si vous usez de quelque autre aliment, vous le mêlerez avec vos larmes, saintement cruelle contre vous-même, vous finirez vos jours dans un état si surprenant. Si on lui eût annoncé des nouvelles si étranges, les aurait-elle crues? sans doute elle s'en serait trouvée incapable; c'est néanmoins ce qui est arrivé, et ce qu'elle a pu par ces bénédictions de douceur dont Dieu prévient les âmes qui le servent; bénédictions si abondantes, qu'alors l'on souffre plus à diminuer les austérités qu'à les entreprendre; bénédictions si abondantes, qu'alors pour tempérer la ferveur, il faut user de commandement.

Les interprètes ont remarqué qu'une simple proposition faite au patriarche Abraham de la part de Dieu fut suffisante pour lui faire immoler son fils; mais que, pour arrêter le bras, il fallut un commandement réitéré : Abraham, Abraham, l'ange crie, il crie deux fois. La vertu devient si naturelle, que de ne pas se porter à ce qu'elle a de plus parfait, c'est souffrir une espèce de violence; dans cet état, les croix, les contradictions se présentent, et l'on se persuade que ce n'est qu'un songe, semblable à saint Pierre, lorsqu'il fut délivré de la prison d'Hérode; il s'éveille, il se lève, ses chaînes tombent, il prend ses habillements l'un après l'autre, il passe deux corps de garde et une porte de fer qui s'ouvre devant lui; entreprise qui lui paraissait impossible, mais entreprise qui lui est devenue facile; il croyait que ce n'était qu'une illusion, et c'était une vérité : *Existimabat se visum videre.* Je veux qu'il en soit du service de Dieu, comme de la montagne d'Horeb, que le grand Elie fut obligé de franchir; mais aussi l'on y trouve une main obligeante qui en écarte les eaux. Je veux qu'il en soit du service de Dieu comme de cette échelle qui parut au patriarche Jacob pendant son sommeil; mais aussi l'on y trouve des anges qui montent et descendent à notre secours. Dieu même y paraît pour nous soutenir; les voies du ciel s'aplanissent, elles semblent même s'élargir; quelquefois même la joie est si pleine, que dans les plus pressants besoins, l'on se trouve aussi satisfait que les princes dans toute leur abondance. Vous le permettez ainsi, mon Dieu, pour nous apprendre qu'une âme qui s'attache à vous rencontre plus de motifs de consolation, qu'elle ne doit craindre de sujets de chagrin. Ecoutons comment s'en explique saint François Xavier : c'est assez, Seigneur, c'est assez; il parle des communications amoureuses qu'il a dans la prière; il exprime les divines onctions que Dieu verse dans son âme, et dont il se fait comme un déluge de suavités et de joie. Voyons ce qui se passe dans saint Philippe de Néri; ses côtes se déplacent pour dilater les espaces de sa charité; la contention de son cœur le fait comme sortir de son assiette; les mouvements naturels se dérèglent, il recueille tous ses désirs en un seul; ne pouvant bien s'exprimer, il s'écrie : je désire; et comme un autre saint Paul, il répète dans ses transports : je suis rempli de consolation. Que dirai-je de sainte Thérèse? que n'a-t-elle pas dit elle-même sur ce passage du cantique? soutenez-moi avec des fleurs, et donnez-moi quelques fruits à manger pour me fortifier; je tombe dans la défaillance, je meurs d'amour. Que ces paroles montrent bien la vérité de ce que je dis! Quoi! sainte épouse, les douceurs et les consolations dont vous jouissez, vous font mourir! vous demandez des fleurs, mais quelles fleurs demandez-vous? sont-ce des fleurs parsemées d'épines? dans la crainte qu'une dévotion si douce ne soit trop délicate, l'âme désire ce contrepoids que la main du Créateur a donné aux anges, selon ces paroles de Job : *Qui facis Angelis pondus.* L'amour est quelquefois si violent, et domine avec tant d'empire, qu'il serait capable de séparer l'âme du corps, si ces saintes volontés n'étaient souvent tempérées par des sécheresses spirituelles. O bonté de Dieu! ô puissance de Dieu! ô grandeur de Dieu! c'est avec un attrait si puissant que vous triomphez du monde et que vous confondez ceux qui le servent; vous savez relever ce qu'il y a de plus humble, ennoblir ce qu'il y a de plus bas, adoucir ce qu'il y a de plus amer; rien de semblable dans le service que l'on rend aux créatures. Quel fruit avez-vous re-

tiré de vos idoles, demandait saint Paul aux Romains? *Quem fructum habuistis?* Qu'avez-vous gagné par vos assiduités, vos bassesses, vos complaisances? elles vous ont trompés, ces idoles, et vous êtes contraints d'en rougir. En conscience, ce monde pour qui vous avez des passions violentes a-t-il jamais mérité votre attachement? combien son amitié est-elle difficile à posséder? après mille empressements que vous aurez témoignés, mille déférences que vous aurez eues pour une créature, loin de vous en tenir compte, elle n'aura que du mépris pour vous, souvent même récompensera-t-elle vos soins par de nouvelles ingratitudes; que de peines à la conserver! il ne faut qu'une mauvaise humeur, une jalousie secrète, une parole échapée pour rompre les plus grandes amitiés. Je le sais, me direz-vous, je n'en suis que trop persuadé, le monde me dégoûte, mais je ne goûte pas encore Dieu; ô malheur, de servir un maître plein d'ingratitude et d'inconstance au préjudice d'un Dieu fidèle et reconnaissant! Mais si je m'engage au service de Dieu, il faudra que je vive dans un siècle de contraintes; que deviendra ma liberté? C'est bien à vous à parler de liberté, à vous qui renoncez tous les jours à votre liberté pour un plaisir, pour une bagatelle, pour un rien; pensez-vous à votre liberté, quand vous entrez dans une intrigue? quand vous obéissez à vos passions? quand vous satisfaites vos sens? cette pensée ne vous inquiète que quand il s'agit de servir Dieu. Mon plaisir et ma liberté, mon jeu et ma liberté; on se met fort peu en peine de sa liberté, on fait même trophée de la perdre; mais mon salut et ma liberté, ma conscience et ma liberté, mon Dieu et ma liberté; c'est alors qu'on dispute ses droits, on les fait valoir, on dit hardiment: je suis libre, je ne servirai pas: *Non serviam*, ne faisant nulle réflexion que l'homme dans l'état où il est, ne peut vivre sans maître; il faut, ou qu'il obéisse à Dieu, ou qu'il obéisse au monde, ou que la cupidité lui commande, ou que la charité le conduise. Est-on moins esclave en servant le monde qu'en servant Dieu? ne vous laissez pas abuser, goûtez Dieu, et vous serez dégoûtés du monde; goûtez Dieu, et vous goûterez la douceur et l'utilité attachée à son service; goûtez Dieu, et vous ne trouverez point de difficultés dans la vertu: goûtez Dieu, et par les biens de la terre, vous passerez aux biens de l'éternité, que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

SUR LES QUALITÉS DE L'ÉGLISE.

Si te non audierit, dic Ecclesiæ.

Si votre frère ne vous écoute pas, avertissez-en l'Eglise (*S. Matth*, *ch.* XVIII).

Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause, et ne tenant qu'à lui seul, porte par toute la terre avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité. C'est l'Eglise. Pour elle il a formé le monde, donné son Fils, envoyé le Saint-Esprit: sans elle il aurait renversé les colonnes du firmament, et sans elle eût-il traité avec nous une nouvelle alliance? hors d'elle il n'y a point de salut; et n'est-ce pas ce que le Fils de Dieu veut aujourd'hui nous apprendre, quand il dit: Si votre frère n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain? Et c'est de là que saint Augustin disait que ce qui le retenait dans l'Eglise était la promesse divine faite si solennellement à son premier pasteur, la succession de ses pontifes non interrompue, la source du sacerdoce qui réside en elle, le dépôt sacré des dogmes conservé sans altération pendant une si longue suite de siècles, la voix de toute l'antiquité qui dépose pour elle, l'autorité qu'elle s'est acquise, soutenue par les miracles, nourrie par l'espérance, fortifiée par la charité; une sans division, sainte sans corruption, ancienne sans altération, elle mérite que nous l'écoutions quand elle parle, et qu'admirant ses qualités, nous conservions son unité, cultivions sa sainteté, respections son antiquité: demandons cette grâce par l'intercession de la sainte Vierge: *Ave, Maria.*

L'Eglise n'est comparable qu'à elle-même; ou s'il s'agit de la comparer à quelque chose, ce doit être au premier état des anciens israélites. Semblable à ce peuple, elle sort de l'Egypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise au travers d'un désert immense, n'y trouvant que d'affreux rochers et des sables brûlants. Nulle terre, nulle culture, nul fruit, sécheresse effroyable! nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel, nul rafraîchissement qui ne doive lui être tiré par miracle du sein d'une roche, toute la nature stérile pour elle, aucun bien que par grâce; ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis, ne marchant jamais qu'en bataille, ne logeant que sous des tentes, toujours prête à déloger et à combattre, étrangère, que rien n'attache, que rien ne contente, regardant tout comme dans un passage, sans vouloir jamais s'arrêter: heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit dans le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course! Mais quelles sont les marques plus essentielles qui la distinguent? Les Pères en trouvent plusieurs, et je ne m'arrête qu'à trois. Sans dire que l'Eglise est cette montagne prédite par Isaïe, exposée en vue à tous les peuples du monde, et fondée sur le haut des monts, qui sont les prophètes et les apôtres, je dis qu'elle est une, qu'elle est sainte, qu'elle est universelle. L'Eglise est une, que ceux-là tremblent qui rompent son unité. L'Eglise est sainte, que ceux-là tremblent qui altèrent sa sainteté. L'Eglise est universelle, que ceux-là tremblent qui s'opposent à son étendue. On veut de la morale dans les sermons, et l'on a raison, pourvu que l'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme, et sur cette profession de foi

que je vous explique dans ce discours : *Credo unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam.*

L'unité de l'Eglise, la sainteté de l'Eglise, l'universalité de l'Eglise ; les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Je vous annonce un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Eglise, et cette unité est de trois sortes. Unité de la foi : *Unitas fidei;* unité de la charité : *Unitas charitatis;* unité de l'obéissance : *Unitas obedientiæ.* Par la première, tous les membres de l'Eglise sont unis à Jésus-Christ, comme à leur chef. Par la seconde, les membres de l'Eglise sont unis entre eux. Par la troisième, le peuple fidèle est soumis à ses légitimes pasteurs. L'hérésie rompt l'unité de la foi. Le schisme rompt l'unité de la charité. Tous, soit hérétiques, soit schismatiques, rompent l'unité de l'obéissance. Portons notre curiosité si avant qu'il nous plaira, on ne nous défend pas de lever les yeux au ciel, de contempler la beauté du monde, ni de rechercher les bornes que Dieu a données à la nature. On veut bien que nous soyons hommes, pourvu que nous soyons chrétiens; et comme la perfection des sages n'est pas de n'avoir point de passions, mais de commander à ces mouvements déréglés qui emportent et gouvernent le vulgaire, aussi la gloire des fidèles n'est pas de n'avoir point de sentiments naturels, mais de les savoir soumettre à l'autorité de l'Eglise. Les impies s'abandonnent à leurs sens, et croient impossible tout ce qu'ils ne peuvent comprendre, mais les fidèles, toujours maîtres de leur esprit et de leurs opinions, reconnaissant la faiblesse humaine, n'apportent que de la soumission et de l'humilité dans la considération des mystères. Ce qui nous est proposé se soutient si noblement, que la foi romaine a toujours été la foi de l'Eglise ; on y croit ce que l'on a toujours cru, la même voix retentit partout. En vain on nous accuse d'avoir introduit dans la doctrine des changements insensibles; dès qu'on les appelle tels, c'est une marque qu'on ne peut nous faire voir d'innovation ; mais ce qu'on ne saurait nous montrer, nous le montrons à ceux qui nous ont quittés. Il n'arrive point d'innovations que la date n'en soit connue, et s'il s'en était glissé parmi nous, les auteurs en seraient nommés, et le nom en serait infâme, comme celui d'Arius, de Nestorius, de Pélage, de Dioscore, et de Bérenger. Je vois l'Angleterre, la Suède et le Danemark désolés par le schisme, et je reconnais les évêques schismatiques, au moment de leur séparation, renoncer manifestement à la doctrine de ceux qui les ont consacrés.

Il n'en est pas ainsi parmi nous, nos évêques, toujours unis à la chaire de saint Pierre, dès l'origine du christianisme, ont reconnu la tige de l'unité ; jamais ils n'ont condamné leurs prédécesseurs, et ils nous prêchent la foi aussi pure, aussi uniforme, aussi entière que Jésus-Christ l'a donnée à ses apôtres. Dieu qui nous a laissé ses Ecritures, a voulu qu'elles vinssent à nous, de pasteur à pasteur, de main en main ; et séparer la saine doctrine d'avec cette chaîne de la succession, c'est séparer le ruisseau d'avec le canal ; se vanter de l'intelligence de l'Ecriture, quand on reconnaît qu'on a perdu la suite de la tradition dans les pasteurs, c'est de se vanter d'avoir conservé les eaux après que les tuyaux sont rompus. Reconnaissez ces vérités, vous que l'esprit de mensonge avait séduits, mais qui avez été réunis à l'esprit de vérité inséparable de l'Eglise. Ces prétendus pasteurs qui se présentaient à vous, vêtus comme d'innocentes brebis, et qui au-dedans étaient des loups ravissants, faux pasteurs qui s'efforcent encore de vous séparer du pasteur de vos âmes, qui est Jésus-Christ, peuvent-ils se flatter d'une mission légitime? Où est leur vocation ? où sont leurs miracles? Qui est-ce qui les a consacrés ministres ? de qui tiennent-ils le ministère ? l'ont-ils reçu de Dieu même ? ont-ils succédé aux apôtres? où est leur tradition, eux qui ne la peuvent souffrir? Ont-ils parlé des langues inconnues, demandait saint Pacien à l'hérétique Novatien? ont-ils prophétisé? ont-ils ressuscité des morts? ils devaient être revêtus de quelqu'un de ces dons miraculeux, pour avoir droit d'introduire un nouvel Evangile.

Qu'ils lisent leur propre histoire, ils trouveront que les premiers d'entre eux étaient des laïques sans titre, sans autorité, malgré les exemples des premiers siècles, contre la pratique universelle de l'Eglise chrétienne, où jamais on n'a vu de pasteur qui ne fût ordonné par d'autres pasteurs ; voie unique de perpétuer le ministère ecclésiastique. Je veux qu'un Luther, un Bucer, un Zuingle, un Pierre Martyr, hélas ! et que beaucoup d'autres légitimement ordonnés dans l'Eglise se soient faits ministres des troupeaux errants ; mais sans parler des raisons impies qui condamnent leur témérité, il a fallu, pour exercer ce ministère nouveau, apostasier de la foi de leurs pères et rompre les liens de la charité qui unissent ensemble les membres de Jésus-Christ. La charité est patiente, et ils ne peuvent souffrir le zèle que l'Eglise témoigne pour la conversion de ses enfants. La charité est douce, et tout les choque, jusqu'aux choses mêmes qui excitent les hommes à la piété. La charité espère tout, et ils portent les âmes au désespoir, ferment les sources de la miséricorde à ceux qui ont secoué un joug qui les rendait misérables. La charité souffre tout, et leurs murmures sont accompagnés de ce qui fait dresser les cheveux de la tête. Ce parti, si politique et si complaisant, pendant qu'il est faible, devient formidable aux puissances, dès qu'il est en état de se révolter. Que dirai-je de Luther, qui, pressé de comparaître devant le pape, répondait avec insolence qu'il était suivi d'une armée entière? Qu'est devenue cette maxime qui lui faisait condamner les guerres pour la religion? en a-t-il moins

formé les ligues d'Allemagne par ses conseils? n'a-t-il pas lui-même excité ceux de son parti au carnage par les paroles les plus insolentes et les plus emportées? On a vu, dit Erasme, les prétendus évangéliques sortir de leurs prêches et ne respirer que le sang. Combien de fois, sous prétexte de remédier aux maux de l'Eglise, leur reproche Grotius, ont-ils soulevé les peuples, changé le gouvernement des états, entretenu la fureur des guerres et rappelé toutes les cruautés des circoncellions? Combien de fois, les armes à la main, ont-ils forcé les rois de leur accorder des édits de pacification, après avoir éteint dans les cœurs tous les sentiments de la nature avec ceux de la religion? Esprits violents, ennemis de l'Eglise, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort; puissiez-vous seulement sentir les chaînes de ténèbres qui vous lient, recevoir la planche favorable qui vous est présentée, et dans l'abondance de vos larmes, effets salutaires d'un cœur véritablement contrit, éteindre le feu d'un schisme que vous avez allumé ou que vous entretenez! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! les jugements de Dieu sont impénétrables; mais vous vivez, et je plains dans cette chaire une Rachel désolée, qui fond en larmes et qui ne peut s'empêcher de faire des vœux en faveur de ses enfants, quoique ingrats et, par une volonté malicieuse, détachés de ses entrailles. Qu'elle est charitable l'Eglise catholique animée du Saint-Esprit, qui est le lien des cœurs! elle ne brise pas le roseau à demi-rompu, elle ne marche pas sur la mèche qui fume encore; elle est si juste, si modérée, que jamais elle n'a mis les excès parmi ses dogmes, liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel, selon les besoins de chacun; elle appelle, elle prie, elle exhorte, elle presse, mais elle ne contraint personne. Est-ce contraindre que de faire une exposition de sa foi, article par article, et de rendre raison de toutes choses? est-ce pousser dans le précipice, que d'en retirer ceux qui, par le malheur de leur naissance, s'y trouvent engagés, et de faire revivre la foi des pères dans les enfants? Je le dis en passant, il y a des maisons illustres beaucoup plus anciennes que les impiétés de Calvin. Qu'on ne fasse plus valoir ces termes de persécution, l'Eglise en est incapable; qu'on ne déclame plus contre ce qu'on appelle papisme, il y a toujours quelque chose de paternel dans le saint siége, et nous vivons sous un règne dont la douceur est un des apanages.

Si on a joint aux exhortations quelques moyens un peu forts, jamais a-t-on porté les choses aussi loin que les portaient les premiers empereurs chrétiens, dont la mémoire est encore en bénédiction par toutes les églises? Saint Augustin, écrivant contre les donatistes, a remarqué qu'on ne laisse pas de se convertir par un motif de conscience, quoiqu'on y soit comme poussé par une considération d'intérêt: on ne saurait croire, dit ce Père, à combien de personnes les lois sévères des princes ont été avantageuses et utiles. Les uns disent: Nous avions déjà pensé à nous faire catholiques, mais nous rendons grâces à Dieu, qui nous a donné l'occasion de le faire sans retardement, et qui nous a ôté toutes les vaines excuses qui nous faisaient différer. Les autres ajoutent: Nous étions déjà convaincus de la vérité, mais nous nous trouvions arrêtés par une certaine accoutumance qui nous faisait appréhender le changement: loué soit Dieu, qui a rompu nos liens et qui nous a fait aimer le lien de la paix! Ceux-ci assurent: Nous ne savions de quel côté était la vérité, et nous ne voulions pas l'apprendre; mais la peur de souffrir quelques pertes, sans que cela nous servît de rien pour le ciel, nous a portés à nous en instruire: loué soit Dieu, qui a réveillé notre négligence par l'aiguillon de la crainte, et nous a forcés de chercher, par le trouble où nous nous sommes trouvés, ce que, demeurant en repos, nous ne nous mettions pas en peine de savoir! Ceux-là déclarent: Les faux bruits que l'on faisait courir de l'Eglise catholique nous détournaient d'y rentrer, et c'est la pensée d'y rentrer qui nous a fait découvrir la fausseté de ces bruits, comme ce sont les lois que l'on a faites contre nous qui nous ont comme contraints de penser à ce retour. Rendons grâces à Dieu, qui, par son châtiment paternel, nous a tirés de l'erreur où nous étions, et nous a fait connaître, par notre propre expérience, combien ce que les schismatiques disent de l'Eglise est faux et plein de mensonges!

Enfin, il en est qui confessent: Nous étions persuadés que, pourvu que nous fussions chrétiens, il n'importait point en quelle communion nous le fussions; mais Dieu soit loué, qui nous a retirés du schisme et nous a fait entendre que, n'y ayant qu'un seul Dieu, il veut être adoré dans l'unité! Jésus-Christ ne fait rien sur la terre que ce qu'il voit faire à son père dans le ciel; et qu'a-t-il vu quand il a formé son église? qu'a-t-il vu dans la lumière éternelle et dans les splendeurs des saints, où il a été engendré devant l'aurore? c'est le secret de l'Epoux, et nul autre que l'Epoux ne le peut dire.

Père saint, je vous recommande ceux que vous m'avez donnés, je vous recommande mon Eglise, gardez-les en votre nom, afin qu'ils soient un comme nous; il veut rendre belle son Eglise, et il commence par la faire parfaitement une. Il appelle ses disciples, et parmi eux il en choisit douze; parmi ces douze il en prend un, pour le mettre à la tête des autres, et il lui inspire une foi digne d'être le fondement de son Eglise. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui; ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin; Pierre vivra dans ses successeurs, Pierre parlera toujours dans sa chaire.

Quelle est cette chaire! c'est l'Eglise romaine, qui ne connaît les hérésies que pour les condamner; on ne saurait se révolter

contre elle, qu'on ne tombe dans la confusion et l'égarement. De là cette diversité de religions qui agite tant de royaumes dans l'Europe ; ils ne s'accordent que contre l'Eglise qu'ils ont abandonnée. Luther, que plusieurs regardent comme un autre saint Paul, a-t-il toujours été d'un même sentiment ? n'a-t-il pas fait de nouvelles professions de foi presque tous les ans ? ceux qui l'ont suivi n'ont-ils pas changé ou interprété ses pensées selon leur caprice ? quelle dispute entre eux touchant ce qu'il a cru ? Qui approuve toutes ses opinions ? Mélanchthon n'a-t-il pas ses partisans, OEcolampade les siens ? Zuingle n'a-t-il pas fait une secte à part, et Calvin est-il toujours d'accord avec lui-même ? nous avons des livrss entiers pleins de ses variations et de celles de ses disciples. Les femmes disputent avec leurs maris, les enfants avec leurs pères ; chacun croit avoir la véritable foi et l'intelligence des Ecritures, et, ce qui est déplorable, les plus ignorants dans leurs entretiens et dans leurs repas décident des points de la religion dans le temps de leurs divertissements et de leurs intempérances, se mêlent de faire les réformateurs. Je ne m'en étonne pas, la vérité, qui est simple, ne saurait avoir plusieurs formes ; plus on s'écarte du port, plus on est agité des flots ; l'erreur s'entretient par la désunion et par les désordres.

Rien de semblable dans l'Eglise romaine ; consultée de toute la terre et répondant durant tant de siècles à toutes sortes de questions, de doctrine, de cérémonies, de discipline, elle est toujours uniforme, elle est toujours vierge, et Pierre demeure dans ses successeurs. C'est par cet endroit que l'épiscopat est un, non-seulement dans tous les lieux, mais encore dans tous les temps.

Que vous êtes belle dans cette union, ô Eglise catholique ! et malheur à celui qui vous divise, il n'a point de part aux promesses de Jésus-Christ! c'est un étranger, c'est un profane, c'est un ennemi, il n'a pas l'Eglise pour mère, comment peut-il avoir Dieu pour Père ?

La terre se rompt sous ceux qui rompent l'unité, elle se déchire elle-même en quelque sorte, pour abîmer ceux qui déchirent cette robe mystique du Rédempteur, et le Saint-Esprit, parlant par la bouche de David, avait en vue les chefs d'un dessein si détestable, lorsqu'il disait : Que la mort vienne fondre sur eux, et qu'ils descendent tout vivants dans les enfers, comme y sont descendus, ajoute saint Augustin, Dathan et Abiron, qui furent les auteurs d'une séparation si pleine d'impiété.

Celui qui s'imagine que l'Eglise n'a pas gardé sa première pureté dans les mœurs, et qui, sous prétexte qu'il s'y peut exciter divers troubles, la condamne et se sépare d'elle par le schisme, fait comme celui qui, étant dans un vaisseau et voyant que les mariniers ne s'accordent pas, se jetterait dans la mer comme y devant être plus sûrement que dans ce vaisseau. L'Eglise, dit saint Augustin, est ce vaisseau même et cette arche unique où se doivent sauver tous ceux qui seront sauvés. Il peut y avoir de la division parmi ceux qui la conduisent, elle peut être agitée de grandes tempêtes ; mais il est impossible qu'elle périsse, elle est affermie sur la parole du Sauveur, elle a le Saint-Esprit qui la gouverne et qui la doit conduire jusqu'à la fin des siècles. Les vents du monde et de l'enfer peuvent souffler sur elle, mais ils ne prévaudront jamais contre elle ; on se peut perdre dans cette arche, ou par sa propre faute, ou en imitant plutôt les méchants que les bons; les uns et les autres s'y trouvent mêlés ensemble, mais il n'y a de salut que dans elle, et hors d'elle il est impossible de se sauver. C'est en vain que tant d'hérétiques, qui s'en sont séparés, prétendent justifier cette séparation par les accusations atroces dont ils la noircissent; il suffit de dire que quiconque se divise par le schisme de l'unité de cette arche, commet sans comparaison un plus grand crime que ne peuvent être tous ceux, ou vrais, ou faux, pour lesquels il se divise.

Il est arrivé quelquefois, témoigne saint Augustin, que des hommes éminents en piété ont été chassés de la société des fidèles, par des troubles qui s'y étaient excités; mais ils ont souffert cette injure sans jamais être tentés, ou de se séparer eux-mêmes de l'Eglise, ou d'y causer le moindre trouble, pour avoir lieu de justifier leur innocence.

Ils avaient appris de saint Cyprien, qu'il ne peut y avoir de martyr que dans l'Eglise. Lorsqu'on est séparé de son unité, c'est en vain qu'on répand son sang pour la confession du nom de Jésus-Christ; la tache du schisme ne peut être lavée que par le sang, n'y ayant point de véritable charité hors de l'Eglise ; ainsi quelques tourments qu'on endure hors de son sein, on est de ceux dont saint Paul a dit : quand je livrerais mon corps jusqu'à brûler, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien.

Calvin lui-même, dans son Institution, livre quatre, chapitre premier, paragraphe quinzième, a reconnu que la corruption des mœurs, qui se peut rencontrer dans la véritable Eglise, n'est point un sujet légitime de s'en séparer.

Eglise romaine, mère des églises et mère de tous les fidèles, Eglise choisie de Dieu, pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à votre unité par le fond de nos entrailles ; qu'il s'élève des divisions ou des nouveautés, nous en gémirons, mais nous n'y entrerons pas, aussi éloignés de ce qui sent la cabale que de ce qui tient de l'hérésie. L'Eglise est une, tremblons à l'ombre même de la division. L'Eglise est sainte, n'altérons pas sa sainteté; c'est à quoi je vous exhorte dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

On peut dire de l'épouse ce qu'on dit de l'Epoux. Une voix s'élève dans le ciel qui crie jour et nuit : Jésus-Christ est saint, et une voix doit s'élever sur la terre, qui crie dans toutes les parties du monde : l'Eglise

romaine est sainte. Sainteté de culte, sainteté de préceptes, sainteté d'exemples. Les philosophes, trop curieux, ont voulu demander à l'ouvrier raison de son ouvrage, et, s'étant rendus les censeurs de l'un et de l'autre, ils ont cru pouvoir conclure que l'économie de cet univers n'était pas l'effet d'une cause intelligente, mais d'un aveugle hasard; ou s'ils reconnaissaient que Dieu l'avait produit, ils ne lui déféraient pas la gloire de la création, s'imaginant une matière qui lui était co-éternelle. Des injures de la puissance de Dieu, ils ont passé aux injures de la providence; les uns l'ont tout à fait niée, comme Epicure, les autres l'ont bornée aux choses célestes, comme Aristote, et ceux qui semblent l'avoir le plus louée dans leurs écrits, comme Zénon et ses disciples, la font dépendre de la connexion invariable des causes et des effets, et la rendent plutôt esclave que maîtresse; saint Paul, écrivant aux Romains, a remarqué cet égarement d'esprit, et il l'attribue à la corruption du cœur. L'Eglise, si sainte par les lumières de l'esprit qui l'anime, reconnaît en Dieu tout ce qui lui convient, et des perfections de la divinité s'élevant à la connaissance des personnes, elle en adore trois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, même volonté, même nature, même substance. L'Eglise donne au Père le titre de Tout-Puissant, malgré Cerdon et les marcionites, elle défère au Verbe fait chair, le titre de Fils de Dieu, contre Arius et les Valentiniens; elle dit que Jésus-Christ a été conçu du Saint-Esprit, et qu'il est né de la Vierge Marie, pour s'opposer aux ébionites.

Où trouver de plus saints mystères? ils passent la portée de l'esprit, ils en sont plus dignes des adorations du cœur; mais serait-ce bien les adorer, que de vouloir en ôter les fêtes et en effacer les images? Je ne veux que le seul témoignage d'un zélé presbytérien, pour confirmer mes paroles; c'est de Thomas Edouard qui écrivait ainsi dans son siècle: *La réformation s'est terminée à une horrible difformation; on a effacé les images de la Trinité, de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des apôtres, et maintenant on se moque de la Trinité, de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des apôtres: on a ôté du sacrement les signes de la croix et les génuflexions, et présentement on abolit les sacrements mêmes; on a retranché les fêtes, et aujourd'hui les hérétiques n'ont aucun respect pour les jours du dimanche: la hiérarchie épiscopale a été ruinée, et présentement ils ne veulent plus aucun régime.* Quand la vérité frapperait moins par cet aveu sans soupçon, est-il possible que des images, des cérémonies et des fêtes soient devenues des occasions de disputes et des sujets de séparation? J'avoue qu'il est beau de chercher Dieu en esprit et en vérité; ce premier être, cette souveraine intelligence mérite nos spéculations les plus épurées; mais quand nous voulons dégager notre âme de tout commerce avec les sens, sommes-nous assurés qu'un entendement abstrait ne se perde pas en des pensées vagues, et ne se forme pas plus d'extravagances, qu'il ne découvrira de vérités?

D'où pensez-vous que viennent les absurdités de tant de sectes qui se trouvent répandues dans le monde? que de méditations creuses, où l'esprit, au bout de sa rêverie, ne rencontre que ses propres imaginations! Les images arrêtent en quelque façon cet esprit si difficile à fixer; d'ailleurs, il n'y a rien de plus naturel à l'homme, que d'imiter ce qu'il honore, et de toutes les imitations, il n'y en a pas de si légitime que celle d'une peinture qui nous représente ce que nous devons révérer; l'idée des personnes vertueuses nous porte à l'amour de la vertu et fait naître en nous un juste désir d'acquérir la perfection qu'elles ont acquise. Il est des émulations de sainteté aussi bien que des jalousies de gloire, et si le portrait d'Alexandre anima l'ambition de César à la conquête du monde, l'image de nos saints peut bien exciter en nous l'ardeur de leur zèle, et nous inspirer cette heureuse violence qui ravit les cieux. Depuis qu'un Dieu s'est fait homme pour notre salut, nous pouvons bien nous en former des images qui nous excitent à la connaissance de sa bonté et de son amour. Si l'on a condamné comme hérétiques ceux qui niaient l'humanité du Sauveur, n'est-ce pas une absurdité étrange de nous traiter d'idolâtres, pour aimer à la voir représentée? On nous ordonne toujours de songer à sa passion, de méditer toujours sur ses tourments, et on nous fait un crime d'avoir des figures qui nous en rappellent le souvenir; on veut que l'image de sa mort soit toujours présente à notre esprit, et on ne veut pas que nous en ayons aucune devant les yeux; quelle bizarrerie de sentiments! Comment pourrions-nous imiter ce que nous ne voyons pas? la foi entre par l'oreille, mais l'exemple s'insinue par les yeux: pour pratiquer ce qu'a dit le Fils de Dieu, il faut voir ce qu'il a fait. Comme il est impossible qu'en priant nous ne soyons toujours devant quelque chose, le prierions-nous mieux devant un pilier qui fixe nos yeux, que devant une image qui représente le même Dieu; cette image est-elle incompatible avec nos dévotions, à cause qu'elle en rappelle le plus cher objet? En vain un reste d'erreur fait craindre aux âmes peu affermies que leurs génuflexions, au lieu d'aller à Jésus-Christ, n'aillent au bois ou à l'ivoire, comme si cette génuflexion allait par elle-même à quelque chose, et que ce ne fût pas l'intention qui la dirigeât où elle va. Nous savons que notre premier dessein est d'adresser nos vœux à Dieu, croyons-nous qu'il l'ignore, ou croyons-nous que ce langage du corps soit désavoué de l'Eglise? tâchons de concevoir le véritable sens de ces paroles: Vous ne vous ferez point d'image taillée, ni aucune figure de tout ce qui est en haut dans le ciel et en bas sur la terre; vous ne les adorerez point et vous ne leur rendrez point de culte souverain: Dieu ne défend ici que l'idolâtrie des païens, qui reconnaissaient dans leurs idoles une vertu divine, et qui adoraient comme des dieux

ceux qui n'avaient pas même vécu comme des hommes.

Penser autrement serait dire que le Seigneur s'est contredit lui-même, et qu'il a détruit le commandement de ne faire aucune image, quelle impiété, quel blasphème! Il ordonne à Moïse de mettre dans le tabernacle les images de deux Chérubins, qui devaient couvrir l'arche de leurs ailes, et de là il est visible que si toute figure, de quelque manière qu'on l'honore, devenait un sujet d'idolâtrie, ces deux figures devaient être condamnées comme sacriléges, rien n'étant plus propre à porter les Israélites au culte des idoles, les anges approchant si fort de la majesté divine; mais l'oracle a parlé, il faut se soumettre, il n'est pourtant pas défendu de s'instruire. Nous ne servons pas les images, dit saint Ambroise, mais nous nous servons des images, pour nous rendre plus attentifs aux pieux objets qui excitent notre foi, à l'exemple de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin qui, après avoir trouvé la vraie croix, avec le titre qui la distinguait des autres, y adora Jésus-roi et non le bois même: *Invenit titulum, regem adoravit, non lignum utique.*

Il n'appartient qu'à l'impiété païenne d'adorer du marbre: *Hic gentilis est error,* et c'est le reproche que leur fait Isaïe; ils ne connaissent rien et ils ne comprennent rien, ils ne rentrent point en eux-mêmes, ils ne font point de réflexions et il ne leur vient pas la moindre pensée de dire: J'ai fait mon feu de la moitié de ce bois, et du reste j'en ferai une idole, je me prosternerai devant un tronc d'arbre, et une partie est déjà réduite en cendres. Est-ce assez pour vous faire voir que la grossièreté de l'idolâtrie allait au-delà de toutes bornes et jusqu'à incorporer la divinité qu'elle croyait corporelle dans la matière, lorsque dans la suite des temps, les philosophes se sont élevés au-dessus de cette commune erreur du genre humain? Il me serait aisé de vous faire voir qu'ils y retombaient toujours par quelque endroit, et qu'en tout cas, comme l'Apôtre les en convainc, ils confirmaient l'impiété du culte public en y adhérant; mais sans entrer dans les discussions et pour nous tenir à l'Ecriture, vous voyez ce qu'elle condamne quand elle défend les images. Dire que le peuple y attache sa confiance, c'est juger témérairement le serviteur d'autrui contre le précepte de l'Apôtre.

Nous sommes soumis à l'Eglise qui démêle si exactement ce qui appartient à l'original d'avec ce qui appartient à la représentation; et dans cette obéissance à ses décrets, pourquoi ne vouloir pas croire que nous y conformons nos intentions et nos sentiments? Si on voit quelquefois un cierge allumé devant l'image d'un Saint, on s'imagine que c'est pour servir l'image, mais on se trompe, c'est pour dire que ce saint est la lumière du monde, et qu'il en faut suivre la doctrine et imiter les vertus. S'il arrive qu'on jette de l'encens devant les reliques, c'est pour insinuer que la doctrine et les exemples des justes sont la bonne odeur de Jésus-Christ, et qu'il est nécessaire qu'à leur imitation, nous répandions devant Dieu et dans l'église un parfum semblable. Unis que nous sommes avec eux par ce sacré commerce, qui nous porte à leur représenter nos besoins et qui les engage à s'intéresser dans nos prières, nous nous adressons d'abord à Dieu, et après avoir dit: Père éternel, ayez pitié de nous, Jésus-Christ, ayez pitié de nous, Saint-Esprit, ayez pitié de nous; nous ajoutons: sainte Marie, priez pour nous, saints anges, priez pour nous, saint Pierre, priez pour nous, et le reste. Cette manière de nommer ainsi les saints les met plutôt au rang de ceux qui prient, qu'au rang de ceux qui sont priés. Quelque utiles que nous paraissent leurs suffrages, ce n'est pas là que s'arrêtent nos dévotions; nous revenons aussitôt à Jésus-Christ, que nous conjurons par tous ses mystères et par tous les noms qu'il a pris, pour nous assurer de ses bontés, de nous délivrer de tous les maux, dont le plus grand et le plus terrible est la mort dans le péché; sainteté de culte, mais encore sainteté de préceptes.

Jamais législateur a-t-il laissé de plus saintes maximes que Jésus-Christ, et quelle autre que l'Eglise romaine en a été plus fidèle dépositaire? C'est trop peu pour elle d'inspirer le mépris des biens, si elle n'exige encore le détachement du cœur; c'est trop peu pour elle de proscrire les plaisirs criminels, si elle ne proscrit encore les austérités rigoureuses; c'est trop peu pour elle de persuader l'esprit par la raison, si elle ne le soumet encore par la foi; c'est trop peu pour elle de commander le pardon des injures, si elle n'oblige encore à faire du bien aux ennemis; c'est trop peu pour elle d'arrêter la main, si elle ne règle aussi le cœur; c'est trop peu pour elle de former l'honnête homme, si elle ne forme encore l'homme chrétien; c'est trop peu pour elle de donner des préceptes de modestie, si elle ne creuse encore des abîmes d'humilité; c'est trop peu pour elle d'établir les véritables principes du repos, si elle n'ouvre encore une source fidèle de sanctification; c'est trop peu pour elle de combattre la cupidité, si encore elle ne détruit l'amour-propre. Désirs des richesses, élans vers la gloire, avidité des plaisirs, vous êtes inconnus à une âme véritablement chrétienne; rien de semblable dans ce nombre presque infini de sectes qui ont paru dans la révolution des siècles. Soit pour s'accommoder au malheur des temps, soit pour flatter les passions des hommes, soit pour favoriser la naissance des républiques, les autres religions attachent l'esprit aux sens; mais la religion romaine rappelle des sens à l'esprit; se haïr soi-même et se déclarer contre ses plus doux penchants, sacrifier toutes les parties du corps au salut de l'âme, triompher des inclinations qui sont si chères à notre cœur, inclinations qui nous flattent si dangereusement, inclinations maîtresses qui ont enchaîné les maîtres du monde. Ailleurs on voit l'âme

de l'homme, partagée entre le désir de la chair et l'orgueil de l'esprit ; ici l'un et l'autre sont soumis : la chair a offensé Dieu, elle est mortifiée, l'esprit est fait pour Dieu, il le glorifie. Ailleurs tout se rapporte à la créature, et rien ne se rapporte à Dieu ; ici tout se rapporte à Dieu, et rien ne se rapporte à la créature ; ailleurs ce ne sont que voiles sensibles, symboles, brasiers, sacrifices charnels ; ici ce n'est que pureté de culte, sainteté de victime, adoration en esprit et en vérité, on y offre un Dieu à Dieu même : la loi y est écrite dans le cœur et non sur la pierre ; la divinité y rencontre des temples vivants et des sanctuaires spirituels, divins adorateurs de la majesté suprême qui est adorée.

L'horreur que le mot de messe fait à plusieurs me détournerait presque d'en parler, mais le prophète Malachie n'a-t-il pas marqué un sacrifice qui, sous le Nouveau Testament, devait former un service public et être substitué au culte de l'ancien temple? Sacrifice dont la victime ne vint pas de la main des hommes, quoiqu'ils en fussent les ministres ; sacrifice qui s'offrit partout, sacrifice dont l'oblation eut la pureté pour apanage, sacrifice qui s'est fait sur la croix et qui continue de se faire sur nos autels. Qu'est-ce que saint Paul n'en a point dit, dans son admirable épître aux Hébreux? qu'on la lise sans préoccupation, et on sera instruit de la vérité. Les exemples confirment les préceptes, peut-on nous faire le même reproche qu'on faisait à ce fastueux Romain : Vous parlez bien, mais vous agissez mal ; vous faites de pompeux discours sur le mépris des richesses, pendant que vous possédez plus de bien qu'il n'en faudrait pour l'entretien de plusieurs familles.

L'Eglise a l'avantage de compter parmi les enfants, des âmes humbles dans l'élévation, modestes dans les bons succès, sincères dans leurs actions, compatissant aux malheureux, sacrifiant la fortune à la vertu, agissant en tout par un principe de religion, évitant l'affectation des hypocrites, ne cherchant point la gloire d'une vertu empruntée, prenant toujours le parti de la justice, droites dans leurs intentions, sages dans leurs conseils, chastes dans leurs pensées, irréprochables dans leurs mœurs, fidèles dans leurs devoirs. Combien de rois ont vécu en saints et ont été des modèles de vertu à leurs sujets, établissant le royaume de Jésus-Christ dans leurs états, se rendant recommandables par leur piété, zélés pour la religion, se confiant en Dieu dans toutes sortes d'événements, et pleins de foi et de justice, éloignant d'eux le mensonge, déférant plus à la vérité qu'à la flatterie, se regardant comme pères plutôt que comme maîtres, punissant avec répugnance, pardonnant par inclination, faisant la guerre par nécessité, préférant la victoire qu'ils remportent sur eux-mêmes, aux lauriers qu'ils pouvaient cueillir sur leurs ennemis, d'autant plus retenus et circonspects qu'ils étaient plus libres et indépendants! Combien de juges intègres, que la puissance avec ses menaces et ses promesses, que l'ambition avec ses charmes et ses espérances, que l'intérêt avec ses appas et ses engagements se sont efforcés en vain d'intimider et de séduire? Ils n'envisageaient que la gloire de juger équitablement : gloire qu'ils rapportaient à Dieu, tous leurs regards allant directement à la justice, sans pouvoir en être détournés ni divertis ; quel penchant donnaient-ils à la balance? elle était toujours droite entre leurs mains, ni faveur, ni amitié, ni crainte, ni espérance, rien ne pouvait les faire pencher plus d'un côté que d'autre. Ce n'est pas qu'ils fussent sévères, mais ils étaient intègres, ayant trouvé ce tempérament si rare et si difficile entre la trop grande rigueur qui rebute, qui désespère, et la trop grand facilité qui perd, qui corrompt, craints des méchants, aimés des bons, l'asile et l'appui de tout le monde. Que dirai-je des époux? ils aimaient leurs épouses, non pour leurs biens, leur enjouement et leur beauté, ce n'est que vanité et illusion ; mais par leur modestie, leur innocence et leur vertu, c'est par cet endroit qu'ils méritaient leur amitié et leurs louanges. Que dirai-je des épouses? elles faisaient de l'humeur de leurs époux leur principale étude, compatissant à leurs faiblesses s'ils avaient des passions ruineuses, essayant de les ramener avec douceur, prenant leur temps, leur disant à propos leurs raisons.

Les parents savaient allier la correction à la tendresse, et les enfants de leur côté profitaient de leurs avis et de leurs remontrances.

Ce qu'on a vu on le voit encore, et si vous en étiez moins persuadés, je ferais l'application de ce que je dis : je vous ferais voir des hommes si réguliers dans ce qu'ils doivent, que chacun en reçoit selon son rang et son caractère, ils ne s'en dispensent jamais ; les prie-t-on de quelque chose qui dépende d'eux ? ils s'y engagent, ne pouvant s'imaginer qu'on puisse refuser une grâce qu'il est facile d'accorder ; font-ils des promesses? on peut compter sur leur parole, plus attentifs à ce qui touche les autres qu'à ce qui les regarde seuls. Il est des maîtres qui ne blessent jamais par des manières ou brusques ou trop sévères la délicatesse de ceux qui leur sont soumis ; ils les instruisent sans les accabler, ils les assujettissent sans les violenter, ne refusant pas même de donner des louanges à ce qu'ils ont de perfection, supportant leurs défauts et plaignant leurs misères. Que dirai-je de ces saintes sociétés, toutes consacrées au service du Seigneur, le louant, le priant, ne travaillant que pour sa gloire ? On y voit des hommes que l'esprit de Dieu a ramassés de divers pays, de divers états, de diverses conditions, tellement morts au monde, qu'ils ne savent absolument rien de tout ce qui s'y passe, ne voulant plus savoir que Jésus, et Jésus crucifié.

Les femmes ne cèdent rien aux hommes dans cette rencontre ; leur vie est si mortifiée, si austère, si laborieuse, qu'on dirait qu'elles devraient en être accablées ; mais bien loin de s'en faire la moindre peine, elles paraissent pleinement satisfaites ; il faut bien qu'elles

goûtent d'autres plaisirs plus spirituels, plus solides que ceux des sens et de la nature.

A la vue de tels exemples, ne faut-il pas avoir l'esprit renversé pour se figurer que l'Eglise où ces vertus règnent, soit l'Eglise de l'Antechrist, et que celle où l'on ne voit rien que d'infiniment plus humain soit l'Eglise de Jésus-Christ, redressée de nouveau et rétablie dans son ancienne pureté? Je ne dis rien de ces autres vierges qui mènent, sans sortir du monde et sans s'enfermer dans des cloîtres, une vie très-pure et très sainte, sans qu'on voie rien de semblable parmi ceux qui se vantent d'être les restaurateurs du plus pur christianisme, quoiqu'ils ne puissent nier que la virginité ayant été préférée au mariage par Jésus-Christ et par saint Paul, ce doit être ordinairement une plus grande marque de sainteté parmi les chrétiens d'embrasser l'une que de ne pouvoir se passer de l'autre. Edifié si puissamment, doit-on craindre d'appeler les enfants de l'Eglise une nation sainte et un peuple conquis, pour publier les grandeurs de celui qui les a appelés de leurs épaisses ténèbres à son admirable lumière? Je vous parle comme parlait saint Pierre aux premiers fidèles; vous qui autrefois n'étiez point le peuple de Dieu, mais qui maintenant êtes son peuple, vous qui autrefois n'aviez point obtenu miséricorde, mais qui présentement l'avez obtenue, je vous exhorte à vous abstenir des passions impures qui combattent contre l'âme; conduisez-vous d'une manière si pure et si sainte, que vos bonnes mœurs portent les impies à rendre gloire à Dieu au jour qu'il daignera les visiter de sa grâce; soyez soumis pour l'amour de lui à tout homme qui a du pouvoir sur vous, soit au roi, comme au souverain, soit aux gouverneurs, comme à ceux qui sont envoyés de sa part pour punir les méchants et traiter favorablement les bons. Le Seigneur veut que par votre bonne vie vous fermiez la bouche aux hommes ignorants et insensés. Serviteurs, soyez soumis à vos maîtres avec toutes sortes de respect et de crainte, non-seulement à ceux qui sont doux et commodes, mais à ceux qui sont rudes et fâcheux. Consolez-vous, à la bonne heure, d'être enfants de l'Eglise, mais voyez en même temps si vous êtes saints comme elle est sainte, voyez si vos mœurs et votre conduite répondent à sa sainteté, et si, prétendant au bonheur qu'elle vous promet, vous renoncez avec soin au siècle présent, pour en mépriser les faux biens et pour en éviter les crimes et la corruption. Quand vous nommez l'Eglise sainte, ne vous condamnez-vous point? Augmentant le nombre des vicieux, ne renoncez-vous point en un sens à la communion des saints?

Il est vrai que le corps de l'Eglise vous renferme avec les justes et les élus; c'est l'aire du Seigneur, où la paille se trouve mêlée avec le bon grain; l'on y rencontre des profanes, des intempérants et des impurs avec ceux qui craignent Dieu, l'aiment et l'adorent; mais que sert de vivre avec les gens de bien, si l'on ne se rend pas imitateur de leur justice? Croit-on pouvoir en imposer à Dieu, et s'imagine-t-on qu'il ne confondra pas les hypocrites, lui dont les yeux sont plus pénétrants que les lumières du soleil? Craignez de vous abuser; fussiez-vous persuadés de toutes les vérités célestes, cette foi seule ne sera pas capable de vous procurer le salut, elle ne servira qu'à vous confondre, si les œuvres ne l'accompagnent.

Nous disons tous les jours dans le Symbole: Je crois que l'Eglise est sainte; mais notre cœur s'accorde-t-il avec nos paroles? Nous la croyons le corps de Jésus Christ, et nous vivons comme si nous étions les membres du démon; nous croyons que c'est une assemblée où se trouvent tous les justes, et nous commettons des injustices; nous la croyons un temple mystique consacré aux divins mystères, et nous la profanons par nos déréglements et nos désordres. Pouvons-nous nous flatter d'être encore ce sacerdoce royal, comme nous appellait le prince des apôtres, et par rapport à notre conduite, pourrait-on dire avec saint Paul que l'Eglise est sans tache et sans ride, sainte, irrépréhensible? A-t-on jamais vu le blasphème, l'impiété et le désordre, régner avec plus d'empire qu'aujourd'hui? a-t-on jamais vu plus d'orgueil et de vanité dans nos actions, plus de licence et d'audace dans nos discours, plus de railleries amères et de calomnies atroces dans nos entretiens, plus d'épanchements et de libertés dans nos assemblées, plus de faste et de luxe dans nos habits et nos ameublements? Ames justes, qui voyez ce désordre, sans pouvoir en arrêter le cours, gémissez, mais ne vous scandalisez pas. Dans quel temps heureux l'Eglise chrétienne a-t-elle pu se vanter d'être parfaite dans tous ses membres? Vous m'avouerez sans doute que si elle a dû jamais se flatter de cet avantage, ce devait être lorsque Jésus-Christ lui-même conversait parmi les hommes; cependant vous le savez, il se plaignait ordinairement de la petitesse et de l'infirmité de la foi de ses disciples; il n'avait que douze apôtres, et il y en eut un qui le trahit par intérêt; un autre le renonça par faiblesse, et presque tous l'abandonnèrent par lâcheté. Devait-on pour cela dire alors que la religion que Jésus-Christ enseignait n'était pas bonne, et refuser d'entrer dans une si sainte société, à cause des défauts de quelques-uns de ceux qui la composaient? en vérité, c'eût été bien injustement qu'on aurait raisonné de la sorte.

Il fallait examiner la sainteté des dogmes de cette Eglise, la pureté de sa morale, la grandeur et la majesté de ses mystères, et regarder tout le reste comme des faiblesses inséparables de la nature humaine. Voilà de quelle manière on doit envisager toutes les accusations que les ennemis de l'Eglise intentent aujourd'hui contre elle; qu'on y prenne garde, on trouvera, ou qu'elles sont absolument fausses, ou qu'elles ne tombent que sur quelques particuliers qui, faute de lumières, ou plutôt par le déréglement de leur esprit, abusent des moyens et des pratiques qui servent très-utilement depuis plu-

sieurs siècles au salut de tous les autres. Mais, dira-t on : pourquoi ne point supprimer dans cette Eglise ce qui sert de piége aux infirmes et les fait tomber dans ces abus? Si c'était une raison, il faudrait supprimer aussi l'Ecriture sainte, plusieurs lui donnant de mauvais sens à leur propre ruine; étrange maxime et qui aurait de terribles conséquences! Voulez-vous à l'avenir prévaloir à tous les artifices de ceux qui tâchent de vous séduire? fuyez les vaines disputes qui vous abusent, attachez-vous aux grandes vérités qui ne peuvent pas vous tromper. L'Eglise est une, que ceux-là tremblent qui rompent son unité. L'Eglise est sainte, que ceux-là tremblent qui altèrent sa sainteté. L'Eglise est universelle, que ceux-là tremblent qui s'opposent à son étendue ; c'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT

Ce que l'âme est au corps, l'Eglise l'est au monde; l'âme est dans le corps et n'en fait pas une partie ; l'Eglise est dans le monde et n'en suit pas les maximes. L'âme et le corps, pour être unis, ne laissent pas d'être différents de nature, d'origine et de fin ; l'un est chair et l'autre est esprit ; l'un est de la terre et l'autre est du ciel ; l'un retourne dans la poussière d'où il a été tiré, et l'autre retourne à Dieu qui lui a donné l'être. Il en est ainsi de l'Eglise et du monde ; encore qu'ils soient mêlés ensemble, ils n'ont néanmoins rien de commun; l'un est le corps terrestre du vieil homme, l'autre est le corps mystique de l'homme nouveau; l'un est l'ouvrage du péché, l'autre est la production de la grâce; l'un court à sa perte, l'autre s'avance vers sa patrie. L'âme soutient et conserve le corps, pendant que le corps ingrat fait la guerre à l'âme; l'Eglise soutient le monde, et le monde ne cesse de combattre contre l'Eglise; mais comme Dieu calme souvent l'impétuosité des passions qui font la guerre à l'âme, il réprime aussi les attaques du monde qui se multiplient contre l'Eglise. Il en est comme de Jacob dont le ciel prit la défense, adoucissant le cœur d'Esaü qui venait à lui plein de fiel ; il en est comme des Israélites qui sortirent heureusement de l'Egypte, exprimant par leur délivrance l'Eglise victorieuse de ses ennemis. Quelque étrangère qu'elle ait été dans le monde, quelque aversion que le monde ait eu pour elle, Dieu l'a conservée en son entier jusqu'à présent, et tous les jours il justifie ces paroles : Tu es Pierre et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. L'on ne peut rien imaginer de plus furieux que la manière dont la synogogue, après avoir trempé ses mains dans le sang de Jésus-Christ, se déclara contre ses disciples : Jérusalem n'était pas un assez grand théâtre pour elle, sa fureur voulait s'étendre jusqu'aux villes les plus éloignées; elle se faisait un mérite d'étouffer, dans leur naissance, les vérités de la loi de grâce, et croyait faire des sacrifices à Dieu, des sacriléges qu'elle osait commettre ; Damas retentissait du bruit de ses menaces, elle y allait chercher ceux qui s'y étaient réfugiés pour y trouver un asile. Ici je vois des mains levées qui font autant de plaies qu'elles portent de coups, et qui donnent autant de morts qu'elles font de plaies : là je vois des ruisseaux de sang qui coulent de toutes parts, ici des massacres qui couvrent la terre de cadavres, là des flammes à qui les saints servent d'aliment, ici des croix où les martyrs sont étendus, là des roues qui les font languir, ici des gibets où paraissent les fidèles témoins de Jésus-Christ, là des tigres et des lions qui les dévorent. Quel succès d'une persécution si cruelle? merveille étonnante, admire saint Chrysostome! *O miraculum!* le maître a été mis en croix, les serviteurs sont chargés de chaînes, et néanmoins l'Eglise s'augmente tous les jours : *Servi vincti sunt, Dominus crucifixus, et prædicatio quotidie crescit.*

Les apôtres n'avaient pas encore achevé leur course, que saint Paul écrivait aux Colossiens, que l'Evangile était annoncé par tout le monde. Cent ans après Jésus-Christ, saint Justin comptait déjà parmi les fidèles beaucoup de nations sauvages, et il ne craignait point de l'assurer en présence de l'Empereur. Saint Irénée vient peu après, et le nombre des fidèles s'augmente à vue d'œil. Si peu qu'on avance, qui ne serait étonné du progrès? Au commencement et au milieu du troisième siècle, Tertullien et Origène font voir dans l'Eglise des peuples que l'on n'y voyait pas auparavant ; avec quelle éloquence Arnobe n'en a-t-il point parlé? Mais quoi! je ne vois point encore les rois et les empereurs : où sont-ils ces illustres nourriciers tant de fois promis à l'Eglise par les prophètes? ils viendront, mais en leur temps. Vous voyez dans un seul psaume le temps où les nations entrent en fureur, où les rois et les princes font de vains complots contre le Seigneur et contre son Christ; mais je vois tout à coup un autre temps qui va paraître : *Et nunc, reges, intelligite;* maintenant, ô rois! entendez. Durant le temps de votre ignorance, vous avez combattu l'Eglise, et vous l'avez vue triompher malgré vous; maintenant vous allez aider à son triomphe : instruisez-vous, arbitres du monde, servez le Seigneur avec crainte. Pendant ces jours de tempête, où l'Eglise, comme un rocher, devait voir les efforts des rois se briser contre elle, demandez aux chrétiens si les Césars pouvaient être de leur corps; Tertullien vous répondra hardiment que non : les Césars, dit-il, seraient chrétiens, s'ils pouvaient être tout ensemble chrétiens et Césars. Quoi! les Césars ne peuvent pas être chrétiens? ce n'est pas de ces excès de Tertullien; il parlait au nom de toute l'Eglise, dans cet admirable Apologétique, et ce qu'il dit est vrai à la lettre. Il faut distinguer les temps, celui où l'on devait voir l'empire ennemi de l'Eglise et tout ensemble vaincu par l'Eglise, et celui où l'on devait admirer l'empire réconcilié avec l'Eglise, et tout ensemble devenir son bouclier. Vous vaincrez, ô Constantin! et de-

venu le protecteur de l'Eglise, vous la verrez se rendre illustre par un nombre presque infini de conversions.

Nous pouvons dire à la gloire de l'Eglise romaine, qu'aucune autre n'a porté plus loin le nom de Jésus-Christ et la connaissance de son Evangile ; mais elle n'a coutume de se glorifier qu'en celui qui justifie les pécheurs et qui récompense les justes. Que les histoires anciennes ne nous disent elles point de ces anciens évêques qui ont été si célèbres par leur piété et par leur doctrine, depuis le siècle des apôtres? Ils ont toujours eu recours à l'Eglise romaine dans les difficultés de la religion, toujours ils se sont arrêtés à ses décisions. Je pourrais citer des rois de toutes les parties du monde, et des nations les plus éloignées, qui ont député à Rome pour se faire instruire de nos mystères ; je pourrais nommer un nombre presque infini de peuples, que cette Eglise a retirés de l'impiété et des erreurs honteuses où ils étaient plongés, pour les réduire sous des lois plus pures et sous un culte plus saint. Quelle province ne lui doit pas le bonheur d'avoir reçu ou d'avoir conservé la religion catholique? mais sans chercher des exemples étrangers, d'où avons-nous tiré la foi chrétienne, qui sont ceux qui ont été nos maîtres, d'où nous est venue la lumière de l'Evangile? Si nous sommes chrétiens, si nous avons cessé d'être païens, pouvons-nous nier qu'après Dieu, nous n'en ayons l'obligation à l'Eglise romaine? C'est elle qui a jeté les premiers fondements de la piété, c'est elle qui nous a instruits des mystères, c'est elle qui nous a donné les lois de la véritable adoration, c'est elle enfin qui, par tant de grâces que le Seigneur nous a faites par elle, a mérité notre respect et notre obéissance. Occupée au-dehors, s'élève-t-il des hérésies au-dedans? elle n'oublie rien pour les détruire.

A peine commençait-elle à respirer par la paix que lui donna Constantin, qu'Arius lui suscita de plus grands troubles qu'elle n'en avait jamais soufferts. Constance, fils de Constantin, séduit par les Ariens dont il autorise les dogmes, tourmente les catholiques par toute la terre : nouveau persécuteur du christianisme, et d'autant plus redoutable, que sous le nom de Jésus-Christ, il fait la guerre à Jésus-Christ même ; pour comble de malheur, l'Eglise ainsi divisée tombe entre les mains de Julien l'Apostat, qui met tout en œuvre pour anéantir le christianisme, et il ne trouve point de meilleur moyen que d'en fomenter les factions dont il était déchiré ; après lui vient un Valens, autant attaché aux Ariens que Constance, mais plus violent; d'autres empereurs protégent d'autres hérésies avec une pareille fureur. L'Eglise apprend par tant d'expériences qu'elle n'a guère moins à souffrir sous quelques empereurs chrétiens, qu'elle avait souffert sous les empereurs infidèles, et qu'elle doit verser du sang pour défendre non-seulement tout le corps de la doctrine, mais encore chaque article particulier. En est-il un seul qu'elle n'ait vu attaqué par ses enfants? Mille sectes sorties de son sein se sont élevées contre elle ; mais si elle les a vues s'élever selon les prédictions de Jésus-Christ, elle les a vues tomber selon ses promesses : ses véritables enfants ont été, comme dit saint Paul, reconnus par cette épreuve; la vérité n'a fait que se fortifier ; quand elle a été contestée, l'Eglise est demeurée inébranlable. Les puissances les plus formidables représentées sous différents symboles dans la vision de Daniel, se sont vues consumer l'une après l'autre : Thèbes et Babylone, Memphis et Ninive, Carthage et Jérusalem, Alexandrie et Antioche, Sparte et Corinthe, Ephèse et Athènes, ne représentent plus que des restes de leur consomption; l'Eglise romaine, qui subsiste encore aujourd'hui avec tout son éclat, et grâces à Dieu, qui en est l'auteur, nous la voyons s'étendre de toutes parts.

Qui sont ceux qui s'élèvent comme des nuées, et qui, poussés par le vent du Saint-Esprit, répandent partout la lumière de l'Evangile? ce sont ces grands hommes que nous avons vus et que nous voyons faire renaître les premiers siècles de l'Eglise, par les conversions qu'ils opèrent avec une bénédiction si abondante.

Que n'a point fait l'incomparable Xavier, et que ne font point tous les jours les héritiers de son zèle? écoutez comment en écrit un homme, dont le témoignage ne doit point être suspect dans cette rencontre. C'est Baldeus dans son histoire des Indes : *Si la religion de Xavier convenait avec la nôtre, nous le devrions estimer et honorer comme un autre saint Paul, nonobstant toutefois cette différence de religion ; son zèle, sa vigilance et la sainteté de ses mœurs doivent exciter tous les gens de bien à ne point faire l'œuvre de Dieu négligemment; les dons que Xavier avait reçus pour faire la charge de ministre et d'ambassadeur de Jésus-Christ ont été si éminents, que mon esprit n'est pas capable de les comprendre, et ma plume bien moins capable de les exprimer : si je considère la patience et la douceur avec lesquelles il a présenté aux grands et aux petits, les eaux vives et saintes de l'Evangile, si je regarde le courage avec lequel il a souffert les injures et les affronts, je suis contraint de m'écrier avec l'Apôtre : qui est aussi capable de tant de merveilleuses choses que l'a été cet homme? ainsi c'est avec sujet que nous souhaiterions de pouvoir dire que Xavier a été des nôtres.* Il n'appartient qu'à l'Eglise romaine d'opérer tant de prodiges par le zèle de ses enfants, ils reçoivent la mission de ses pontifes, et par ce milieu elle porte, comme un soleil, ses rayons dans tout l'univers; par ce canal elle fait couler, comme une source d'eau vive, ses ruisseaux dans toute la terre; par cette sève ce grand arbre étend ses branches de tous côtés, et par des entrailles si paternelles, cette mère si charitable rompt le pain aux forts et donne du lait aux faibles.

Les autres Eglises, quoique parées du nom de Jésus-Christ, ont-elles rien fait de semblable? Ce que Tertullien remarque des hérétiques de son temps n'est pas moins vrai

de ceux du nôtre : *Leur projet*, dit-il, *et leur entreprise n'est pas de convertir les païens, mais de pervertir les catholiques : ils se donnent plutôt la gloire d'avoir renversé ceux qui étaient debout, que d'avoir relevé ceux qui étaient rampants ; parce que leur ouvrage n'est pas d'édifier, mais de détruire la vérité ; ils démolissent nos maisons pour bâtir les leurs.* Mais sans aller si loin, que n'ont pas écrit les directeurs de la compagnie des Indes orientales, dans la relation qu'ils présentèrent aux états des provinces-unies, en l'année 1664! Ils se plaignent de ce que les ministres, les consolateurs des malades, les maîtres d'école et les autres qu'ils avaient envoyés, durant l'espace de cinquante ans, comme des apôtres, pour travailler à la conversion des infidèles et des Ethiopiens, avec de grandes dépenses et beaucoup de soin, n'avaient pu néanmoins, durant tant de temps, tirer qu'à peine un très-petit nombre de ces gens-là de leurs ténèbres, pour les faire entrer dans la connaissance de Jésus-Christ, et ils reconnaissent en même temps que les ecclésiastiques de la communion de Rome répandaient la religion chrétienne dans le royaume de la Chine, avec de si grands progrès, qu'ils avaient élevé plusieurs églises, et fait un nombre presque infini de prosélytes : heureux succès avec moins de puissance, de liberté et de force ! A faire la comparaison, il sera facile de juger laquelle des deux églises doit être reconnue pour la véritable épouse de Jésus-Christ. Tout vous parle en faveur de l'Eglise romaine, malgré les préjugés qui commencent à vous paraître suspects ; mille exemples vous apprennent que l'Eglise romaine est la seule que Dieu a choisie pour porter son nom par toute la terre, pour instruire toutes les nations, et pour ouvrir les yeux aux gentils, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et que, par la foi qu'ils auront en Jésus-Christ, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des saints. Peut-on aimer Dieu et ne pas sentir une véritable joie de voir étendre son empire par une voie si sainte et si apostolique ?

Eloignons-nous de la conduite de ces pharisiens hypocrites, qui fermaient le royaume des cieux aux hommes, et si nous n'avons pas la liberté ou le zèle de passer dans ces vastes climats plongés encore aujourd'hui dans les ténèbres de l'idolâtrie, au moins ne détruisons pas la beauté de l'Eglise par nos scandales. Devenus ses enfants par le baptême, nous avons renoncé au démon et à ses pompes, vivons en Jésus-Christ, selon son Evangile ; admis à la participation des saints mystères, nous avons promis d'en soutenir la vérité par la pureté de nos mœurs, ne la détruisons pas par le torrent du mauvais exemple ; affermis dans la foi, croyons autant de cœur que de bouche, et, reconnaissant que l'Eglise est une, est sainte, est universelle, conservons son unité, soutenons sa sainteté, travaillons à son étendue ; fidèles à des devoirs si pressants, nous devons espérer que le Fils de Dieu, si jaloux de la gloire de son Eglise, nous dira un jour : venez, les bien-aimés de mon Père, possédez l'héritage qui vous a été préparé dès le commencement du monde, etc.

SERMON XXIV.

OU HOMÉLIE SUR L'AVEUGLE-NÉ.

Quamdiu sum in mundo, lux sum mundi,

Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde (*S. Jean, chap.* IX).

Il n'est pas toujours nécessaire à Jésus-Christ de parler pour nous instruire ; ses miracles, si on sait les entendre, ont leur langue particulière ; et comme il est le Verbe de Dieu, ses actions nous tiennent lieu de parole. Il rencontre un aveugle, et en passant il l'éclaire. O lumière éternelle ! sans vous, tout est égarement, tout est ténèbres, tout est dès cette vie un commencement d'enfer. C'est dans un grand chemin que s'opère cette merveille ; un médecin habile sait profiter de toutes les conjonctures lorsqu'il s'agit de guérir ses malades. Les Pharisiens, frappés de ce miracle, doutent si ce qu'ils voient se peut faire, et demandent à l'aveugle éclairé comment il a recouvré la vue ; mais ne pourrait-on point leur demander à eux-mêmes comment ils sont devenus aveugles ? Ils savent que Dieu a parlé à Moïse, mais ils ne veulent pas savoir que Dieu se manifeste dans la personne de son Fils. Craignons un semblable aveuglement, et faisons réflexion qu'il viendra une nuit pendant laquelle personne ne peut agir. Quand le soleil de justice s'éloigne de nous et qu'il nous retire du monde, c'est une nuit bien plus à craindre que celle de la nature ; elle vient et vient à grands pas cette nuit ; il n'y aura plus rien à faire pour le salut, et il ne nous restera que ce que nous aurons fait durant le cours de cette vie. Quel malheur de se laisser surprendre par cette nuit qui n'aura point de fin pour ceux qui en seront surpris ! Suivons la lumière qui nous luit présentement de peur qu'elle ne se retire ; et quand nous ne découvririons qu'une étincelle, ne la laissons pas éteindre, n'oublions rien pour la nourrir, pour l'augmenter, pour la faire croître ; demandons cette grâce au Père des lumières qui en fit une si riche effusion sur cette sainte Vierge qu'un ange salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

Qu'il est difficile de peindre le soleil ! il anime les couleurs, et les couleurs n'approchent pas de sa lumière ; les objets lui doivent leur éclat, et lorsqu'il paraît, il les efface. Tout le monde voit ce bel astre, on en parle ; mais en le contemplant, tout le monde ne sait que dire. Les uns l'appellent le fils du bien, les autres le nomment l'œil de l'univers ; ceux-ci soutiennent que la divinité n'a point de plus belle image, ceux-là le donnent au plus grand des rois pour devise ; et ce n'est pas le moindre avantage du soleil, d'être le symbole d'un monarque qu'on trouve partout incomparable. Que dirons-nous ? Qu'il est plus facile d'admirer le soleil que de le peindre, et que d'un seul rayon il fait son portrait. La description que l'Ecriture

en donn · est si vive, que tous les traits par préférence en appartiennent à Jésus-Christ. C'est lui, beaucoup mieux que le soleil, qui, ayant trouvé le monde dans les ténèbres, a répandu la lumière par ses paroles et par ses exemples; c'est lui qui a brûlé la terre au midi de sa résurrection par les ardeurs de son esprit; c'est lui qui est par excellence le vase admirable, l'ouvrage du Très-Haut; et c'est avec raison qu'il se dit la lumière du monde : *Quamdiu sum in mundo, lux sum mundi.* Mais quelles dispositions trouve-t-il dans les cœurs? Si les uns le reçoivent, les autres le combattent; et combien qui, au lieu d'en publier les merveilles, l'ensevelissent dans le silence? Trois sortes de personnes environnent aujourd'hui ce soleil de justice : les premiers en sont éclairés, les seconds en sont aveuglés, les troisièmes en sont éblouis; les premiers en reçoivent les lumières, les seconds en combattent les lumières, les troisièmes en détournent les lumières. Dans les premiers, c'est avantage; dans les seconds, c'est malice; dans les troisièmes, c'est faiblesse. Les premiers les reçoivent et sont assez fidèles pour tâcher d'en profiter; les seconds les examinent et sont assez méchants pour oser les combattre; les troisièmes les voient et sont assez faibles pour refuser de les soutenir. Lumières reçues, lumières combattues, lumières non soutenues : c'est le sujet de mon discours.

PREMIER POINT.

Dans l'impuissance où nous sommes d'exprimer toutes les perfections du Fils de Dieu, il s'est donné plusieurs noms pour nous en faciliter la connaissance. Tantôt il se nomme la parole qui nous instruit, tantôt la vertu qui nous soutient; ici, la sagesse qui nous gouverne, là, le bras qui nous défend; dans cet endroit, la perle qui nous pare, dans cet autre, l'eau qui nous rafraîchit; ailleurs, c'est un feu qui nous échauffe, un aliment qui nous fortifie, un remède qui nous soulage; mais aujourd'hui, c'est un soleil qui nous éclaire; et il en justifie la vérité autant par ses actions que par ses paroles. Sorti du temple où il a confondu les Pharisiens si durs, si cruels, et après avoir absous la femme surprise dans le péché, il aperçoit un homme aveugle dès sa naissance, et, passant, il le regarde : *Præteriens vidit.* Favorable regard et bien différent de ceux de la plupart du monde. Les uns ne regardent que ce qui frappe le plus : maisons magnifiques, appartements somptueux, équipages brillants, décorations éblouissantes. Les autres ne considèrent que les riches et les grands, et se rendent coupables de ce péché que reproche l'apôtre saint Jacques dans le second chapitre de son Epître, verset deuxième. S'il entre dans votre assemblée un homme qui ait un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi quelque pauvre avec un méchant habit, et qu'arrêtant votre vue sur celui qui est magnifiquement vêtu, vous lui disiez en lui présentant une place honorable : asseyez-vous ici, et que vous disiez au pauvre : tenez-vous là debout, ou asseyez-vous à mes pieds, n'est-ce pas faire différence en vous-même entre l'un et l'autre, et suivre des pensées injustes dans le jugement que vous en faites? La piété n'empêche pas les distinctions que le mérite, l'autorité et les dignités peuvent demander dans les assemblées des fidèles dont saint Jacques parle ici uniquement, mais elle n'approuve pas qu'on n'y ait égard qu'aux richesses, ni qu'on y méprise les pauvres. On doit honorer Dieu dans ceux qu'il a revêtus de son autorité; on doit aussi l'honorer dans ceux qu'il a remplis de ses grâces. Tout doit être égal entre le riche et le pauvre quand il faut faire du bien; mais quelle inégalité dans le monde entre l'un et l'autre? S'agit-il des besoins de l'Etat? on charge le pauvre, on décharge le riche. Ce n'est pas ainsi que le Fils de Dieu en use, et il nous apprend comment nous devons en user : *Præteriens vidit.* Regards non pas jetés par hasard, mais appliqués avec dessein. Application, reprend saint Chrysostome, qui donne lieu aux disciples de faire cette demande à leur Maître : Est-ce le péché de cet homme ou celui de ceux qui l'ont mis au monde, qui est la cause qu'il est né aveugle? Ayant entendu qu'il avait dit au paralytique : Ayez confiance, ne péchez plus; ils crurent que toutes les maladies de l'homme ont leur source dans le péché.

Il est vrai que depuis la prévarication d'Adam, il n'est personne qui ne doive s'attendre à un enchaînement de peines; les rois mêmes n'en sont pas exempts, mais le péché n'est pas la seule raison des disgrâces qui nous arrivent; Dieu n'y envisage quelquefois que sa gloire, et celui qui les porte est trop honoré d'y servir aux dépens de tout ce qu'il a de plus cher. L'Evangile pouvait-il mieux nous faire entrer dans cette vérité que par cette réponse du Sauveur? Ce n'est ni l'aveugle ni ses parents qui ont péché; mais c'est afin que les œuvres de Dieu paraissent en lui. Paraissent-elles également en nous, et pouvons-nous dire dans nos afflictions ce que le Précurseur disait dans son humilité, parlant du Messie : Il faut qu'il croisse, et moi que je diminue. Plus nous sommes éprouvés par les maladies, plus nous sommes utiles au Seigneur; mais quelle peine à nous en persuader! C'est pourtant pour nous en convaincre que le Fils de Dieu proteste qu'il n'est venu dans le monde que pour faire les œuvres de celui qui l'a envoyé, et les faire pendant qu'il est jour, quoiqu'il ne fasse jamais nuit pour lui. Dans toute sa conduite, il n'avait point d'autres vues; il en faisait ses délices, sa nourriture et sa vie; en usons-nous ainsi? Ne sommes-nous occupés que de l'œuvre de Dieu? En faisons-nous notre principale affaire? Y pensons-nous? Si la fin que Dieu s'est proposée lorsqu'il nous a donné l'être et nous a faits chrétiens, entrait quelquefois dans notre esprit, ferions-nous ce que nous faisons? Nous prendrions du moins quelques heures, quelques moments, pour nous demander pourquoi Dieu nous a créés, nous a rachetés, nous a

comblés de ses biens. Est-ce pour donner tout à nos sens? N'est-ce pas plutôt pour travailler à notre éternité? A force de négliger ses devoirs, il se forme des ténèbres impénétrables; ténèbres qui demandent un miracle, et même un plus grand que celui qui s'opère sur l'aveugle-né. Le Fils de Dieu crache à terre, et ayant fait de la boue avec sa salive, il oint de cette espèce de collyre les yeux de cet homme. La terre d'où nous tirons notre origine va devenir le principe d'où nous tirerons notre lumière; et mêlée avec l'eau, qu'elle nous découvrira de mystères! Ce mélange n'était pas nécessaire à celui qui a tout fait d'une parole; mais il nous apprend que les cérémonies de l'église sont respectables, et que sous une simple écorce l'on rencontre un fruit admirable. Quelle ample moisson ne pouvons-nous pas recueillir de ce miracle! Il nous marque l'incarnation du Verbe et la réparation de l'homme. C'est la pensée de saint Augustin; elle mérite qu'on s'y applique. La salive est l'image de la Divinité, selon ce Père; et comme cette humeur coule du cerveau et descend dans la bouche pour en sortir, le Verbe est produit de l'entendement de son Père; il en est le terme et il en est sorti pour le bien de toutes les créatures. La terre nous représente l'humanité qui subsiste par la personne du Verbe; et de l'union de cette salive et de cette terre s'est formée cette admirable lumière qui a dissipé nos ténèbres. Etes-vous en peine de savoir comment s'est opérée cette merveille? Souvenez-vous que pour voir, trois choses sont nécessaires: l'objet, la puissance, la lumière. C'est en vain que j'ai les yeux ouverts, je ne vois rien s'il n'y a point d'objet devant moi; mais que me sert la présence de l'objet, s'il n'y a point de flambeau qui me le découvre? Union nécessaire, mais inutile, si les yeux me manquent ou si j'ai la vue trop faible. Avant l'incarnation du Verbe, les objets étaient présents à l'homme; mais ou il ne les voyait pas, ou il les voyait dans un faux jour; et ne prenait-il pas toujours le change? Comment ne l'eût-il pas pris? Ce soleil de justice qui devait lui apporter la santé sous ses aîles, ne s'était pas encore levé sur sa tête. Par la malice du démon, ce n'était qu'obscurité parmi les hommes, et leurs yeux étaient si appesantis, qu'il leur eût presque mieux valu de n'en point avoir. Ce cruel tyran nous traitait comme ces peuples barbares traitaient ces malheureux vaincus qui tombaient entre leurs mains; ils leur arrachaient les yeux; ou du moins il en usait avec nous comme ce roi des Ammonites avec les habitants de Jabès Galaad, qui ne voulut faire alliance avec eux qu'à condition de leur ôter à tous l'œil droit. Il exerçait sur nous le même empire que les Philistins exerçaient sur Samson, lorsqu'après lui avoir crevé les yeux, ils l'appliquèrent à un emploi de bête. Nous ne faisons plus que tourner cette meule de péché qui est si pesante à la conscience et si funeste au salut, semblables à cet homme dont il est aujourd'hui parlé, qui non-seulement était aveugle, mais encore dans une pauvreté extrême. Couché sur le bord du chemin, il ne pouvait ni se précautionner, ni se défendre de ceux qui auraient pu marcher sur lui. Nous étions en butte à toutes les passions, et comme exposés à leurs pieds, soumis à tout ce qu'elles nous conseillaient; disons mieux, à tout ce qu'elles nous commandaient, faisant ce qu'elles nous disaient: *Incurvare ut transeamus.* Entretenez cette pensée criminelle: *Incurvare;* faites cet acte usuraire: *Incurvare;* entrez dans ce mauvais commerce: *Incurvare;* inventez cette calomnie atroce: *Incurvare;* commettez cette injustice criante: *Incurvare.* Nous sommes comme le jouet de ces impérieuses maîtresses, et nous n'avons de mouvement que selon leur gré. Encore si dans ce malheureux état nous pouvions nous soulager; mais naturellement faibles, nous pouvons moins que le reste des créatures; il semble que pour être les premiers des corps et les derniers des esprits, nous en soyons plus nécessiteux.

Prenez-y garde; plus les corps sont nobles, plus ils ont de besoins à remplir; une pierre n'a besoin que de son centre; la place qu'elle occupe lui suffit; la plante ne se contente pas de son lieu, il lui faut du suc pour sa nourriture et son accroissement; l'animal demande quelque chose de plus; il lui faut un réduit pour sa retraite et de l'espace pour son mouvement; combien d'autres choses pour l'entretien de sa vie? L'homme a des nécessités encore plus vastes et qui ne lui servent que trop souvent de prétexte à sa volupté; le luxe des habits s'est établi par le besoin que nous avons d'être vêtus; la délicatesse du boire et du manger s'est insinuée par la nécessité de la nourriture; la magnificence des bâtiments s'est formée sur le besoin de nous loger; enfin, plus notre condition est élevée, plus nous reconnaissons d'indigence en nous. Devenus tels par le péché, à qui aurons-nous recours? Dieu seul peut nous donner ce qui nous manque; et quand nous pourrions le trouver ailleurs, qui des mortels pourrait pleinement satisfaire tous nos désirs? Les grands? Mais sont-ils eux-mêmes contents de leur grandeur? Les riches? Mais ne sont-ils pas eux-mêmes dévorés de la faim? Les heureux du siècle? Mais pouvons-nous en attendre de bons moments; ils passent eux-mêmes de si mauvaises heures! Il s'est élevé en nous un nuage si épais, que notre âme ne saurait distinguer ce qui peut la rassasier. De là vient qu'elle marche comme un aveugle qui cherche avec la main de quoi se soutenir; mais comme elle reconnaît par une malheureuse expérience que rien de créé n'est capable d'éteindre cette soif qui la dévore, faut-il s'étonner de l'inquiétude qui la consume? Personne n'en a mieux parlé que saint Augustin, dans le livre troisième de ses Confessions, chapitre premier; et il est beau de l'entendre exprimer son aveuglement, pour nous mieux faire sentir le nôtre. Je n'aimais pas encore, mais je ne demandais qu'à ai-

mer, et une misère secrète faisait que je me voulais mal de n'être pas encore assez misérable; l'envie que j'avais d'aimer me faisait chercher de tous côtés à quoi me prendre; un état tranquille, sans agitation et sans périls eût été quelque chose d'insupportable pour moi, et je n'aimais que les routes pleines de piéges et de précipices. Comme je ne me nourrissais point de vous, ô mon Dieu, qui êtes le vrai aliment des cœurs, j'étais dévoré d'une faim intérieure, mais qui ne me portait point à rechercher cette nourriture incorruptible dont j'étais d'autant plus dégoûté que j'en étais plus vide; et de là venait la langueur de mon âme, qui, toute couverte d'ulcères, se jetait misérablement au-dehors, cherchant dans les choses sensibles de quoi soulager sa démangeaison, à peu près comme les malades qui vont se frottant à tout ce qu'ils rencontrent. Que me servaient toutes les connaissances que j'avais acquises, si je ne les voyais pas dans leur source? Un homme qui a le soleil à dos, voit tous les objets qui lui sont rendus visibles par les rayons du soleil; mais il ne voit pas la source de ces rayons. Saint Augustin voyait les vérités créées rendues intelligibles par la lumière de la raison; mais ses yeux n'étaient pas éclairés des lumières de la foi; il leur tournait le dos.

Faisait-il quelques efforts pour s'élever vers elle? repoussé, il retombait dans ses premières erreurs. Ainsi demeurait-il toujours dans l'épaisseur de ses ténèbres, Dieu n'ayant pas encore fait sur lui le même miracle qu'il a opéré dans l'aveugle-né; il ne lui avait pas dit encore : Allez vous laver dans la piscine de Siloé qui est au pied de la montagne. Cette piscine est la figure du baptême qui guérit l'aveuglement du péché dans ceux qui se lavent; mais si nous admirons dans l'eau de Siloé la vertu que Dieu lui donne pour éclairer un seul aveugle, ne donnons pas moins d'admiration à l'efficacité de la pénitence, si nous nous en approchons avec sincérité. Est-ce plus de guérir les yeux du corps que de pénétrer jusqu'aux yeux de l'âme? Remède que nous trouvons dans ce bain sacré; et nous en avons une figure dans le troisième livre des Rois. Naaman ne se fut pas plutôt baigné sept fois dans le Jourdain, selon que le prophète lui avait ordonné, que les écailles de sa lèpre disparurent dans les eaux, et il commença à connaître qu'il faut s'approcher de Dieu avec plus de respect que de curiosité; auparavant il avait douté, et à présent il accuse sa défiance; auparavant il s'était plaint de l'incivilité du prophète, et à présent il blâme sa propre infidélité; et plein de respect et de reconnaissance, il s'écrie : C'est aujourd'hui que je sais véritablement qu'il n'est point d'autre Dieu au monde que celui d'Israël. Telle doit être notre conversion. Mais pourquoi un exemple si éloigné? le miracle qui s'opère dans l'aveugle-né est plus que suffisant pour nous instruire et pour nous édifier. Combien de miracles dans un seul!

Le Fils de Dieu y paraît comme l'auteur de la nature; il en répare les défauts par sa propre vertu. Si cet homme eût été aveugle par accident ou par maladie, qui des médecins ne se fût pas prévalu de cette guérison? Mais cet homme étant aveugle dès sa naissance, il fallait être Dieu pour lui rendre l'usage des yeux. La nature, le mettant au monde, lui avait refusé une faveur qu'elle semble accorder à tous les autres; et comme si elle eût jugé que ce défaut devait servir à confondre la malice des Juifs qui ne voulaient pas reconnaître le messie pour Dieu, elle laissa par respect à cet adorable médecin un juste sujet dans cet aveugle de faire éclater sa divinité. De là les interprètes ont dit que non-seulement cet homme était privé de la lumière, mais que la nature ne lui avait pas même laissé les dispositions pour la recevoir. Par cette raison saint Ambroise assure que le Fils de Dieu ne reforma pas les yeux de cet homme, mais qu'il lui en donna de nouveaux, comme par une nouvelle création qui n'appartient qu'à un Dieu : *Procreat oculos, et non renovat.*

Que si la divinité du Verbe chair a paru dans la personne de cet aveugle comme dans un sujet proportionné à sa grandeur et à sa puissance, elle ne s'est pas moins fait paraître dans la manière dont s'opère ce miracle. Nous y reconnaissons, non-seulement qu'il est Dieu, mais qu'il possède toutes les perfections qui sont essentielles à la Divinité, employant à cette guérison tout ce qui lui paraît contraire, pour marquer qu'indépendant des moyens, il n'a pas toujours besoin de proportionner les remèdes aux maladies. Avant ce miracle on avait vu un serpent d'airain guérir ceux qui le regardaient; on avait vu un morceau de bois jeté dans l'eau, et qui, d'amère qu'elle était, l'avait rendue douce; mais si ces moyens n'étaient pas proportionnés à leurs effets, ils ne leur étaient pas contraires. Ici, mettre de la boue sur les yeux, quelle disproportion! n'est-ce pas plutôt vouloir les gâter que les guérir? mais comme Dieu au commencement du monde avait pris de la boue entre ses mains pour en former le premier homme, le Verbe, pour le réparer, détrempe de la terre avec sa salive et donne à un aveugle ce qu'il n'avait pas reçu de la nature : *Quod natura non dederat, Christus artifex irrogavit;* semblable, dit saint Chrysostome, à ces ouvriers habiles qui, pour réparer leurs ouvrages que la suite des temps ou quelque accident fâcheux a brisés, prennent de la même matière dont ils s'étaient servis pour les faire : servons-nous aussi utilement de la poussière d'où nous avons été tirés. Les grandeurs nous éblouissent, pensons à la destinée des grands. Que sont-ils dans le tombeau? je ne vois que poussière qui les environne, qu'insectes qui les dévorent, qu'infections qui les accompagnent : *Fecit lutum ex sputo.* Les créatures nous plaisent, nous y mettons notre affection; mais que pouvons-nous en espérer? inégalités, dégoûts : *Fecit lutum ex sputo.* L'aveugle sent bien que ce n'est qu'une terre détrempée avec de la salive qui

lui est appliquée sur les yeux, et quand il ne le sentirait pas il l'apprendrait bientôt des assistants; néanmoins il ne s'oppose à rien, il fait tout ce qu'on lui commande. Avons-nous la même docilité? On nous dit comme à cet homme : Allez vous laver dans la piscine de Siloé qui est au pied de la montagne : *Vade, lava.* Pressez-vous de renoncer à vos péchés, de peur que, continuant à pécher, vos ténèbres devenues impénétrables ne vous conduisent à l'impénitence : *Vade, lava.* Brûlez ce contrat usuraire, de peur que, sous l'appât d'un gain facile, vous n'accumuliez des biens qu'il faudra restituer et que vous ne restituerez jamais : *Vade, lava.* Rompez ce commerce naissant, de peur que, sous les voiles de l'honnêteté, vous ne formiez des liens qui, ayant commencé par des visites trop assidues, ne dégénèrent en de véritables désordres : *Vade, lava.*

La pénitence est figurée par cette piscine où l'aveugle se lave; nous y courons aussi et déjà nous touchons presque à ces jours où les pécheurs feront foule à un bain si salutaire; mais apporteront-ils les mêmes dispositions? Qui pourrait exprimer la crainte qui saisit l'aveugle allant à la fontaine? il appréhendait qu'en se lavant il ne restât de la boue à ses yeux qui l'empêcherait de voir, persuadé que la moindre tache pouvait être un obstacle à la lumière. Avons-nous la même frayeur ou plutôt ne se contente-t-on pas d'ôter le plus grossier, sans se mettre en peine de lever le plus délicat? Les péchés favoris, ces chères passions, cet orgueil secret, ce tête-à-tête délicieux, cette confidence aimable échappent aux eaux de la pénitence; on purifie le dehors, on néglige le dedans. L'épaisseur de la boue tombe, le limon de la salive demeure; on ne verra plus la personne, mais on recevra les lettres; il y a du partage, il n'y a pas de guérison. Si l'aveugle, se lavant les yeux dans la piscine de Siloé, eût réservé de purifier le reste dans une autre fontaine, je ne sais s'il eût été guéri, ce qui me fait douter de ce qui n'est que trop ordinaire. On veut avoir deux piscines ou plutôt deux ministres; on dit à l'un ses gros péchés, on le connaît peu; on dit à l'autre les petits péchés, on le connaît trop. Un confesseur ne suffit pas, on veut un directeur; on demande à l'un des règles de conduite qu'on ne prétend pas pratiquer, on découvre à l'autre des erreurs de conscience qu'on ne souhaite pas corriger; à l'un on expose son état sans lui demander son conseil, sans lui exposer son état : c'est abuser le premier et tromper le second. Celui-là est pris pour un aveugle; on lui montre l'égarement où l'on est sans vouloir suivre ce qu'il dit, et on prend celui-ci pour un prophète comme s'il sondait la lèpre qu'on appréhendait de lui montrer. Quelle fut la joie de l'aveugle lorsqu'il commença de voir ce qu'il n'avait jamais vu : des parterres émaillés de fleurs, des campagnes fertiles en moissons, des villes nombreuses en habitants, des maisons enrichies d'ameublements, le ciel et la terre dignes de la main qui les a faits et des yeux qui les contemplent. A la vue d'un si ravissant spectacle, quelles nouvelles connaissances eût-il acquises s'il eût interrogé les différents objets qui se présentaient à ses yeux? ils lui auraient tous répondu : Nous ne sommes que l'ouvrage d'un plus excellent ouvrier; c'est lui seul que vous devez aimer, lui seul est votre Dieu. Voix puissante, mais voix inutile si elle n'est animée de l'esprit de celui qui anime tout, et sans son secours c'est parler à des sourds : *Alioquin cœlum et terra surdis loquentur.*

Saint Augustin, par ces paroles du livre dixième de ses Confessions, chapitre sixième, distingue deux sortes de grâces; l'une parle au dehors, l'autre agit au dedans; la première est assez forte pour rendre inexcusables ceux qui ne la suivent pas; la seconde est assez efficace pour gagner le cœur sans faire violence à la liberté. Qu'on interroge les créatures, elles répondront; mais que servira leur réponse, si on ne l'écoute pas? et peut-on l'écouter, si Dieu ne parle pas? Il parle, mais soumis à des êtres qui, de nos esclaves, sont devenus nos maîtres, nous ne savons souvent à quoi nous en tenir.

Le droit de juger de tout sans craindre de se tromper, n'appartient qu'à ces âmes sublimes, qui n'ont rien à démêler avec les sens, élevées qu'elles sont au-dessus des passions : *Illi intelligunt qui ejus vocem acceptam foris, intus cum veritate conferunt.* La vérité dit au corps : Vous n'êtes pas Dieu, vous êtes sujet à la mort, et Dieu est immortel. Elle dit à l'âme : Vous êtes supérieure au corps, vous lui donnez la vie; mais vous n'êtes pas Dieu, vous êtes susceptible de changement, et Dieu ne saurait changer. Heureux qui a les yeux assez ouverts pour se conduire selon cette connaissance? Mais remarquez qu'elle ne se forme que par degrés. Il en est comme de l'aveugle éclairé, qui d'abord ne voyait que confusément les objets; il prenait les hommes pour des arbres, et ce ne fut que peu à peu que les yeux venant à se fortifier, il jugea des objets comme il en faut juger, rendant grâces au céleste médecin qui lui a donné la vue. Qu'on dise, pour affaiblir le miracle qui s'est opéré en lui, qu'il n'est pas le même homme qui demandait l'aumône, mais un qui lui ressemble; il répondra toujours : C'est moi-même, et rien ne sera capable de lui faire trahir la vérité. Un pécheur, dont Dieu a éclairé et changé le cœur par sa grâce, n'est pas reconnaissable; ce n'est plus cet homme, cet enfant d'Adam qui se gouvernait par ses passions, c'est un vrai chrétien, en qui il ne paraît plus que l'humilité, la charité, la douceur de Jésus-Christ, en qui on ne voit plus l'amour des richesses, des plaisirs, des vanités du monde. Que serait-ce si on en voyait le cœur? On est bien à plaindre si on est de ces faux pénitents, qui ne sont différents de ce qu'ils étaient que par l'usage extérieur des sacrements, et qu'on reconnaît à tout le reste. Apprenons que la véritable marque

d'une conversion sincère est, lorsqu'un homme paraît tellement changé que ceux qui l'avaient connu auparavant le méconnaissent; lorsque, d'avare, il devient libéral, de violent, modéré, et qu'au lieu de penser, comme il faisait, à s'établir dans le monde, il ne pense plus qu'à s'établir dans le ciel. Si on ne voit ce changement en nous-mêmes, nous devons craindre que le soleil qui s'est levé sur l'aveugle pour l'éclairer, ne se couche sur nous comme sur les pharisiens, pour nous aveugler. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jamais le soleil ne s'est montré plus funeste aux enfants des hommes, que lorsqu'il cacha sa lumière aux habitants de l'Egypte. S'imaginant qu'ils pourraient demeurer cachés dans la nuit obscure de leurs péchés, ils se trouvaient dispersés et comme mis en oubli, sous un voile de ténèbres, saisis d'un horrible effroi, et frappés d'un profond étonnement. Allumaient-ils du feu, il était sans clarté, et les flammes toutes pures des étoiles ne pouvaient éclairer cette affreuse nuit: abattus d'un même sommeil sans pouvoir reposer, ils semblaient n'avoir aucune part à cette Providence qui agit toujours pour le bien des créatures; liés d'une chaîne d'autant plus dure qu'elle était invisible, ils languissaient dans leurs maisons, et s'ils allaient à la campagne, ils rencontraient la même obscurité. Quelqu'un d'entre eux ne se voyant pas conduire, venait-il à tomber, il demeurait renfermé sans chaînes dans cette prison de ténèbres; et comme la méchanceté est toujours timide, elle se condamnait sans cesse par son propre témoignage. Ce que le soleil de la nature faisait alors sur les yeux de ce peuple, le soleil de justice le fait aujourd'hui sur l'esprit des pharisiens: enveloppés dans leur propre malice, ils y demeurent comme assoupis, les ténèbres qui les environnent ne sont point comme les ténèbres ordinaires, qui disparaissent aux premiers rayons du soleil; c'est comme un air grossier et palpable qu'un astre si lumineux ne saurait percer: aveuglement de passion; aveuglement de punition; aveuglement de réprobation. Le bruit d'un miracle opéré sur un aveugle de naissance se répand dans toute la ville où cet homme était connu; on accourt de toutes parts pour voir une si surprenante merveille, et balançant entre la vérité et la surprise, n'ayant jamais entendu parler d'un prodige semblable, on s'adresse à celui-là même qui peut mieux que personne en rendre témoignage. Il répond uniment: Cet homme qui s'appelle Jésus a détrempé de la terre, m'en a frotté les yeux, et m'a dit: Allez au bain de Siloé, et lavez-vous: j'y ai été, je me suis lavé, et je vois.

C'est une curiosité sainte, utile et même glorieuse à Dieu, de s'informer à une âme qu'il a éclairée, comment il a opéré dans son cœur, comment ses yeux se sont ouverts sur la vanité du monde, de ses honneurs, de ses plaisirs, de ses amusements, de ses modes, de ses maximes; comment, d'aveugle qu'elle était pour les choses de Dieu et du salut, elle est devenue si persuadée de sa religion et de l'Evangile, si attentive et si ouverte à la parole éternelle, si appliquée à tout bien. Mais le cœur des pharisiens est trop corrompu pour avoir une si droite intention; livrés au déréglement de leur cœur, ils imitent ces deux corrupteurs dont l'histoire est si bien écrite dans le livre de Daniel. Résolus d'ôter à Jésus-Christ la réputation qu'il s'acquérait par ses miracles, ils s'arrêtent à l'accessoire, sans se mettre en peine du principal; et apprenant que c'était le jour du sabbat qu'il détrempa de la terre et qu'il ouvrit les yeux de l'aveugle, ils lui font un crime de ce qui ne mérite que des éloges. Tel est l'esprit du monde, de vouloir faire passer la vertu pour un vice, et les bonnes œuvres pour des scandales. Ames justes, si vous êtes en butte à une persécution si maligne, et si vos meilleures actions sont décriées pendant que vous voyez triompher les plus grands crimes, ne murmurez pas, consolez-vous plutôt par le bien que Dieu en tire; et vous, âmes pénitentes, qui avez besoin de satisfaire pour vos péchés, souffrez avec patience si l'on ne vous rend pas souvent justice. Les jours de fêtes ne sont pas institués pour être dans l'oisiveté, mais pour faire miséricorde, et c'est dans ces jours que le Fils de Dieu affectait d'y guérir les malades. Comme le sabbat était une des plus mystérieuses observations du judaïsme, pouvait-il être mieux employé par le Rédempteur que dans des œuvres qui avaient rapport à notre rédemption, voulant nous montrer qu'il est le même Dieu qui a créé l'homme, et qu'il a droit de joindre le second où le premier avait fini?

Les pharisiens profiteraient de ces vérités, s'ils étaient moins rebelles à la lumière; mais ils se sont fait une espèce de rempart contre elle, et semblables à ces peuples qui, au lever du soleil, couraient aux armes pour combattre, un rayon de lumière leur paraît une ombre de mort. Ils ne disent pas encore ce qu'ils diront dans la suite: que ferons-nous? cet homme fait beaucoup de miracles; si nous le laissons ainsi faire, tout le monde croira en lui et les Romains viendront détruire notre pays; il est de notre intérêt qu'un homme seul meure pour toute la nation et qu'elle ne périsse pas toute entière. Mais ce qu'ils n'ont pas dans la bouche, ils l'ont dans le cœur, et ils préparent la fosse où ils prétendent précipiter le juste, commençant à examiner ses actions pour décréditer sa conduite. L'iniquité n'étant jamais d'accord avec elle-même, il se fait entre eux une espèce de schisme; les uns disent: cet homme qui n'observe point le sabbat, ne vient point de la part de Dieu; exemple terrible d'un jugement d'envie, où une fausse apparence de mal l'emporte sur les preuves les plus convaincantes de droiture; les autres disent: comment un pécheur pourrait-il faire de tels prodiges? exemple aimable d'un jugement de probité, où des preuves solides et capitales corrigent des apparences désavantageuses L'envie juge des œuvres par les personnes;

l'équité juge des personnes par les œuvres.

Tant que le monde sera partagé par des intérêts différents, les hommes seront toujours partagés à l'égard des plus gens de bien; leurs yeux ne se désilleront point par un nouvel éclat qui les surprenne; ils sont accoutumés à le soutenir; ils ne seront point touchés des cris de ceux qui les appellent dans la bonne voie; ils les appellent à leur tour dans cette voie de perdition où ils sont engagés; et la juste compassion que l'on a de leur égarement, ils la rendent à ceux qui marchent dans le droit chemin; exemple dans les pharisiens. Toujours prêts à croire le mal sans preuve, et même contre les plus évidentes preuves, jamais n'en ayant assez pour croire le bien à l'égard de ceux qu'ils n'aiment pas, ils demandent tout de nouveau à l'aveugle : Que dites-vous de celui qui vous a ouvert les yeux? il répond : C'est un prophète; témoignage dont Dieu se sert pour rendre justice à la vérité et pour confondre plus puissamment ses ennemis. Ainsi s'est-il servi de Balaam pour bénir les Israélites; ainsi s'est-il servi de Jonathas pour prendre les intérêts de David. Mais la vérité produit la haine; Balaac se dégoûte de Balaam, parce qu'il avait béni le peuple de Dieu; Saul s'irrite contre Jonathas de ce qu'il parle en faveur de David; Achab hait Michée de ce qu'il lui dit la vérité; Joas fait lapider Zacharie, fils de Joïada, de ce qu'il s'enhardit de le reprendre; Holopherne s'emporte contre Achior de ce qu'il raconte les merveilles du Dieu d'Israël; et il en a coûté la vie à Jean-Baptiste, pour avoir parlé avec zèle à Hérode; et si les pharisiens ne se portent pas à ces extrémités à l'égard de l'aveugle-né, ils n'en ont pas moins d'amertume dans le cœur. Suspendant leur colère, ils lui disent d'un ton flatteur et dévot, pour en obtenir ce qu'ils désirent : Rendez gloire à Dieu; nous savons que cet homme est un pécheur. Je ne sais pas, leur répondit-il, si c'est un pécheur; je sais seulement que j'étais aveugle et que je vois maintenant. Que de tortures, que de mouvements pour ne pas recevoir la vérité! Il n'y a point d'avenue qu'on ne lui ferme, quoiqu'il semble qu'on ne cherche qu'elle, et, par un dessein abominable, on se sert souvent du prétexte de la gloire de Dieu pour la combattre.

Heureux qui, avec des intentions plus droites, est toujours fidèle à la soutenir cette gloire, et qui, loin de se laisser ébranler par les menaces des hommes, prend assez d'ascendant sur les esprits pour leur dire, comme l'aveugle-né : je vous ai déjà dit comment cet homme m'a ouvert les yeux, et vous l'avez entendu! d'où vient que vous voulez l'entendre une seconde fois? avez-vous aussi envie, vous autres, d'être ses disciples? Ils en sont bien éloignés, eux qui chargent d'injures les âmes fidèles qui s'y attachent : pour nous, disent-ils, nous sommes disciples de Moïse. Se conçoivent-ils eux-mêmes? S'ils avaient l'intelligence de leurs propres paroles, ils feraient réflexion que Moïse n'était que l'ombre du Messie et que la Loi n'était que pour conduire à l'Evangile; ils savent que Dieu a parlé à Moïse, mais ils ne veulent pas savoir de quelle part le Sauveur est venu. Ils sont persuadés que, depuis le commencement des siècles, on n'a point entendu dire que personne ait ouvert les yeux d'un homme né aveugle, mais malgré tant de lumières, ils s'opiniâtrent dans leur aveuglement, et ne justifient que trop ce qu'Isaïe leur avait prédit dans le chapitre cinquante-neuvième de ses prophéties, qu'ils marcheraient en plein midi, comme des aveugles, au milieu des ténèbres. Ils demandent, ils répondent, ils interrogent, ils disputent; on dirait qu'ils voudraient s'éclaircir et on trouve qu'ils ne cherchent qu'à s'aveugler; leur opiniâtreté fait voir jusqu'où va leur envie; mais que peuvent-ils en espérer, que mieux établir ce qu'ils s'efforcent de détruire? Tel est le caractère de la vérité que, plus on l'attaque, plus on l'affermit; plus on la couvre d'ombres, plus on lui donne d'éclat.

Il n'en est pas ainsi du mensonge, il tombe comme de lui-même, et les pharisiens, voyant qu'ils ne peuvent l'établir par la douceur, ont recours aux reproches et chassent dehors l'aveugle. C'est bien à toi à nous faire des leçons, toi, qui es dans le péché? Paroles dignes de ceux qui les prononcent, elles en font voir la présomption; mais paroles honorables à celui qui les souffre, elles se tournent à sa gloire. Sois toi-même son disciple; pour nous, nous sommes disciples de Moïse. Saint Augustin souhaite que ces malédictions tombent sur lui, persuadé que, quand les hommes nous affligent, Dieu nous console et que, chassés de leurs assemblées, il nous reçoit à son école. Ainsi Nabal insulta David, pour se dispenser de lui donner les aliments qui lui étaient nécessaires : On ne voit plus que des serviteurs fugitifs. Ainsi Michol reprochait au prince sa piété, plaisantant des honneurs qu'il rendait à l'Arche : Que le roi d'Israel s'est aujourd'hui acquis de gloire, s'étant mêlé parmi le peuple! Ainsi Jésabel méprisait Achab, de n'avoir pas voulu usurper par la violence la vigne de Naboth : Vous êtes assurément un roi d'une grande autorité! Ainsi les parents de Tobie, le voyant aveugle, lui disaient par manière d'insulte : Voilà de quoi vous ont servi vos bonnes œuvres, où est maintenant le fruit de vos aumônes?

Ici s'accomplissent ces surprenantes paroles : Je suis venu en ce monde pour faire justice, afin que ceux qui sont aveugles voient, et que ceux qui voient, deviennent aveugles. Ce n'est pas que Dieu arrache les yeux, mais c'est qu'il retire sa lumière; ils ont fui le jour et la nuit les a suivis; une insensibilité de cœur a fait leur crime, un aveuglement d'esprit devient leur supplice. Voulez-vous éclairer leur raison? ils rejettent aussitôt l'évidence que vous leur présentez; entreprenez-vous de régler leurs affections? ils les défendent par des préjugés qui les favorisent, et si certains doutes involontaires les pressent de se faire instruire, ils ne consultent pas les plus éclairés, mais ils cherchent les plus commodes; ils veulent

être flattés, ils rencontrent ce qu'ils désirent. L'usure n'est plus qu'un commerce, la médisance qu'un enjouement, le larcin qu'une compensation; prêter sur gages, c'est faire plaisir; s'exposer aux occasions, c'est tenter fortune, et permettre des libertés, c'est commencer à s'établir; se venger impunément, c'est se faire respecter, et déchirer sans miséricorde, c'est avoir de la vivacité. Quelle fureur, de joindre l'aveuglement à la prévarication et de ne vouloir rien entendre de peur d'être obligé de bien vivre! Etre de ce caractère, est-ce être simplement aveugle? où est-ce être aveugle de toutes les manières? Aveugle d'une ignorance criminelle, on ne sait pas ce qu'on devrait savoir. Aveugle d'un dessein formé, on néglige de connaître ses obligations, on est résolu de ne pas y satisfaire. Aveugle d'une malice noire, on voit son malheur et l'on veut toujours être coupable. Faut-il que le péché étouffe les instincts de la nature, après avoir éteint les sentiments de la grâce? et faut-il qu'on n'écoute plus que son cœur qui, seul dans la nature, dit qu'il n'est point de Dieu? Monstrueuse erreur, aussi peu compréhensible que tous les mystères ensemble! N'importe, elle est commode, elle est favorable à la cupidité, elle est préférée. Engagé dans cette voie ténébreuse, ou, pour parler avec le Sage, tombé dans cette nuit profonde, l'on n'est plus de ces pécheurs timides, qui pèchent en tremblant et qui se défendent contre le crime; on est de ces pécheurs intrépides et qui marchent d'un pas hardi dans les voies de l'iniquité; on n'est plus de ces pécheurs fragiles, qui tombent, qui se relèvent et qui, du milieu de leurs égarements, se ménagent des ressources à la grâce par des fruits dignes de pénitence; on est de ces pécheurs fermes dans le mal, immuables dans l'habitude et qui, ayant renoncé aux principes les plus essentiels, se sont fermé tout passage au retour. Autant d'égarements que d'actions, autant de monstres que de jours; chaque pas qu'on fait, on s'enfonce de plus en plus et on serait étonné de soi-même, si on était encore capable de s'étonner de ses propres horreurs. Ouvre-t-on les yeux par un dernier effort? on ne rencontre qu'un nuage sans fin, qu'on ne peut plus percer; les erreurs répondent aux passions; on a renoncé aux lumières de la raison, on ne respecte plus celles de la foi.

En vain, pour se donner encore quelque relief, essaie-t-on de faire à soi-même des maximes de droiture et d'équité; les principes n'en étant que dans les yeux du monde, l'iniquité ne tarde pas à se démentir et la corruption restant toujours dans le cœur, on n'est plus qu'un faux sage qui se contrefait, qu'un hypocrite qui se déguise, qu'un fourbe qui en impose, qu'un fantôme composé d'apparences et qui, après avoir trompé le monde, ne laisse après lui que l'horreur d'avoir paru. Par quelles vives clartés dissiper des ténèbres si épaisses, si volontaires? Faut-il tenir des miracles tout prêts; mais y ajoutera-t-on foi? Les pharisiens ne les ont pas crus. Faut-il user d'instructions; mais en est-on susceptible? les pharisiens ne les ont-ils pas rejetées? Faut-il que Dieu descende en personne; mais que fera sa présence, si la première démarche qu'il faut faire pour en profiter, est de connaître, et c'est à quoi s'oppose l'aveuglement. Craindrai-je de dire que, par ce seul péché, on met Dieu, tout Dieu qu'il est, dans l'impuissance de nous sauver, l'obligeant à nous dire, comme à un aveugle, quoique en un sens bien différent. Que voulez vous que je vous fasse et à quelles extrémités me reduisez-vous? que je vous sauve sans grâces? ce n'est pas l'ordre de ma providence; que je vous ouvre les yeux indépendamment de vous? ce n'est pas ma coutume de violenter la liberté; que je force pour vous tous mes attributs? je ne le dois pas. Je sais que Dieu, par une puissance souveraine et malgré nous, peut produire dans nos esprits une lumière supérieure et décisive pour le salut; je sais encore qu'il est de l'essence de cette première grâce d'être produite en nous et sans nous, comme parle saint Augustin : *In nobis, sine nobis;* je sais qu'il n'est pas dans notre pouvoir de la mériter comme il nous plaît; mais il est dans notre liberté d'en user, ou de n'en pas user après l'avoir reçue. Lui fermons-nous les yeux? nous formons le plus grand obstacle à la grâce, que nous puissions former; aveuglement, le plus funeste de tous les péchés et d'autant plus funeste qu'il est moins appréhendé. Les aveugles selon le corps haïssent leur état et désirent d'en sortir; mais les aveugles selon l'esprit aiment leurs ténèbres et veulent y demeurer. Ceux-là ne goûtent pas le plaisir qui se rencontre à contempler le soleil qui a tant d'éclat et de beauté: ils n'offensent pas aussi Dieu par l'usage qu'ils font de leurs yeux; mais ceux-ci, voyant les objets, ne s'en servent que trop souvent pour s'éloigner de lui. Ceux-là soupirent après la lumière, et cherchent qui pourra la leur montrer; ceux-ci, ensevelis dans leurs propres ténèbres, ne craignent rien tant que d'être éclairés. Ceux-là se laissent conduire par les guides qu'ils rencontrent et sont reconnaissants du bon office qu'on leur rend; ceux-ci, sans docilité et sans reconnaissance, s'élèvent contre ceux qui leur montrent le droit chemin, et qui les empêchent de se précipiter. Si ceux-là tombent, ils s'en aperçoivent par la douleur qu'ils en sentent; ceux-ci ne savent quand ils tombent et sont toujours dans l'insensibilité. Ceux-là, après leur chute, implorent le secours et font leur possible pour se relever; ceux-ci ne cherchent jamais de lumière pour suppléer à ce qui leur manque, ils ne sont pas persuadés d'en manquer. Ceux-là ne s'offrent jamais à conduire les autres; ils n'engagent ainsi personne dans leur égarement; ceux-ci, présumant tout d'eux-mêmes, ne sont que trop disposés à s'offrir pour conducteurs et sont ainsi aveugles pour eux-mêmes et pour les autres.

Ah! Seigneur, si vous avez à nous châtier

pour nos péchés, frappez sur le corps, mais ne touchez pas à l'âme; aveuglez les yeux de la chair, mais éclairez ceux de l'esprit; ne répandez jamais ces ténèbres vengeresses, suite trop ordinaire de vos grâces méprisées; châtiez nos rébellions par toute autre peine qu'il vous plaira; faites briller sur nous les lumières de votre loi, et empêchez-nous de nous endormir à la vue de nos péchés. Nous ne sommes que trop aveuglés, nous le reconnaissons, ô mon Dieu! mais ne nous laissez pas dans notre aveuglement; comme nos cœurs doivent être réglés par vos lumières, écartez les ténèbres qui les environnent et donnez-nous cette intelligence qui dirige dans la voie de vos commandements, nous y marcherons sans tomber et nous aurons la force d'en soutenir la vérité contre ceux qui la combattent; nous nous éloignerons ainsi de la faiblesse des parents de l'aveugle-né, que le respect humain arrête, et qui refusent de parler pour rendre témoignage au miracle qui s'est opéré. Lumières non soutenues: c'est la dernière partie de mon discours.

TROISIÈME POINT.

Le soleil, selon quelques-uns, n'est pas moins funeste aux yeux de ceux qui le regardent quand il est éclipsé, que lorsqu'il brille au milieu de sa course. Est-il tombé dans la défection, il peut faire des aveugles par ses malignes influences; mais paraît-il avec tout son éclat, il éblouit les yeux; ne les ferme-t-il pas, il les affaiblit. Si cette vérité n'est pas assez certaine à l'égard du soleil de la nature, elle n'est que trop évidente à l'égard du soleil de la grâce. C'est lui qui, dans le ciel, a changé la lumière en ténèbres dans la personne des anges; ils n'ont pu soutenir l'éclat de ses perfections, et c'est lui qui, sur la terre, a fait tant d'aveugles dans la personne des pharisiens; ils ont pris le change, le voyant comme éclipsé sous les ombres de notre humanité. Mais comme dans la nature il y a un milieu entre les ténèbres et la lumière, et entre ces deux extrémités qui commencent et finissent le jour, de même dans la grâce il est un certain état qui tient de l'un et de l'autre, et c'est ce qu'on appelle faiblesse, en comparaison de ceux qui sont pleinement éclairés, et par rapport à ceux qui sont entièrement aveuglés. Vous diriez que le Fils de Dieu, parmi les hommes, imiterait le soleil dans sa sphère, répandant ses lumières comme cet astre répand les siennes. Quelquefois il combat avec l'obscurité de la nuit qu'il dissipe peu à peu; et d'autres fois, couronné de tout son éclat, il détruit tout ce qui s'oppose à sa splendeur; on le voit encore n'agir que faiblement sur les nuages, il ne leur fait qu'une légère impression et ne change qu'un peu leur couleur. Ainsi en use-t-il à l'égard des parents de l'aveugle-né: ils ont de la lumière, mais la crainte des pharisiens empêche que la clarté qu'ils ont reçue ne pénètre tout entière.

On leur demande: Est-ce là votre fils que vous dites qui est né aveugle? comment donc voit-il maintenant? Mais n'osant soutenir des intérêts qui doivent leur être précieux, ils répondent: Nous savons bien que c'est notre fils et qu'il est né aveugle, mais nous ne savons pas d'où vient qu'il voit maintenant; nous ne savons pas non plus par qui ses yeux ont été ouverts; interrogez-le, il a assez d'âge, qu'il parle lui-même sur ce qui le touche. Faiblesse déplorable, mauvaise honte, criminelle pudeur! qui est-ce qui n'en est pas le malheureux esclave? On aime mieux s'exposer à l'indignation de Dieu qu'à la colère des hommes. Est-il rien de plus contraire au bon sens? Sont-ce les hommes qui nous jugeront? Est-ce d'eux que dépend notre sort éternel? qu'importe qu'ils osent nous condamner, si Dieu daigne nous absoudre; qu'importe qu'ils nous chassent de leur synagogue, si Dieu nous reçoit dans son royaume? Ah! dit saint Paul écrivant aux Galates, si j'avais dessein de plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ; je souffre jusqu'à être dans les fers comme un criminel, mais je n'en ai point de honte, je sais à qui je me suis fié. Il se voit entre les mains d'un Félix, monstre d'impiété; il paraît en présence de Festus, monstre d'avarice; on le traduit au tribunal de Néron, monstre des monstres par sa cruauté; de Jérusalem à Césarée, de Césarée à Rome, partout il porte ses chaînes, mais rien n'est capable de l'ébranler; le sujet de ses souffrances soutient la grandeur de son courage, il ne trouve rien de dur, rien de fâcheux, rien d'amer, faisant réflexion que c'est pour un Dieu qu'il est persécuté; et c'est de là qu'il se nomme le prisonnier du Seigneur. S'il était le prisonnier de César, il rougirait de ses chaînes, elles seraient une marque de crimes; mais étant le prisonnier du Seigneur, il se glorifie de sa prison, c'est un témoignage de sa fidélité: *Patior, sed non confundor.* Le soldat ne rougit point d'aller au feu, c'est son engagement; le pilote ne rougit point de s'exposer aux orages, c'est sa profession; le courtisan ne rougit point d'essuyer les inégalités, c'est son devoir; tous au contraire s'en font un honneur. Nous sommes chrétiens, et, en cette qualité, écrit saint Paul aux Corinthiens, chapitre sixième de la seconde Epître, nous devons agir en toutes choses comme des ministres de Dieu, nous rendant recommandables par une grande patience dans les nécessités présentes et dans les extrêmes afflictions, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, parmi l'honneur et l'ignominie, parmi la mauvaise et la bonne réputation. Adorable Sauveur, Dieu de Dieu, lumière de lumière, daignez manifester en nous vos œuvres et votre puissance. Nous sommes aveugles, ouvrez nos yeux et ne nous laissez rien ignorer de tout ce qu'il nous importe de savoir; ne permettez pas qu'il nous arrive jamais de nier ou de dissimuler la vérité pour plaire au monde et pour nous exempter de quelque peine. On pourra nous persécuter, mais vous avez dit qu'on est heureux de souffrir pour la justice, et que, pour sauver sa vie, il faut

s'exposer à la perdre. On pourra nous dépouiller de nos biens, mais vous nous avez appris qu'il ne sert de rien à un homme de gagner tout l'univers, s'il vient à risquer son salut; et que pourrait-il donner en échange pour soi-même? Nous nous ferons toujours gloire d'être vos disciples, quelque chose qui nous en doive coûter devant les hommes; nous souffrirons avec joie leurs mépris et leurs persécutions, sans que leurs railleries et leurs reproches puissent nous détacher de votre service. Accordez-nous la grâce de marcher toujours dans les vives lumières de la foi, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au grand jour de l'éternité. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR FRANÇOIS DE TOULOUSE.

FRANÇOIS DE TOULOUSE (le Père), supérieur des Capucins de la mission du Vigan, dans les Cévennes, était contemporain du Père Lejeune. Ses Sermons, connus sous le titre de : *Le Missionnaire apostolique*, eurent de grands succès et produisirent dans l'âme de ses auditeurs d'abondants fruits de salut. On a encore de lui un ouvrage intitulé : *Jésus-Christ, ou le Parfait missionnaire.* Il s'était appliqué avec un zèle prodigieux à l'étude de l'Ecriture sainte, et il suffit de lire ses Sermons pour se convaincre qu'il s'était nourri de la parole divine, et qu'elle était l'objet de ses plus chères affections. Aussi sut-il faire produire dans les cœurs la divine semence qu'il jetait à propos et avec onction dans le champ du Seigneur. Il mourut vers la fin du dix-septième siècle.

SERMONS CHOISIS.

SERMON PREMIER.

PÉCHÉ CONTRE LE SAINT-ESPRIT.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme vous feriez devant un serpent (*Eccli.*, XXI).

Dieu commande par un prophète à tous les prédicateurs de faire connaître aux peuples leurs péchés (*Isai.* LVIII), de leur découvrir et de leur donner de l'aversion de ce monstre qui s'élève contre Dieu, et qui leur en attire la haine et les châtiments. Pour obéir à ce commandement, et suivre les volontés de celui qui nous envoie pour vous prêcher, je veux employer tout ce que le Ciel me donnera de forces et de lumières pour détruire, comme dit saint Paul, le corps du péché et pour vous en faire concevoir de l'horreur (*Rom.* VI). Les prophètes et les apôtres n'ont prêché aux peuples, les martyrs n'ont versé leur sang, les confesseurs n'ont fait de pénitence que pour donner la mort à ce monstre, et pour mettre fin au péché : *Finem accipiat peccatum* (*Dan.* IX). Le Fils de Dieu qui les a envoyés par son autorité, les y a animés par son exemple : car avant d'avoir versé son sang, il a employé toutes ses paroles et tous ses miracles pour représenter aux hommes la laideur et la malice du péché, les biens dont il nous prive et les peines qu'il nous fait mériter; à ses paroles et à ses actions miraculeuses il a ajouté sa Passion, qu'il n'a endurée que pour lui donner la mort, et nous rendre les biens de grâce et de gloire que ce tyran nous avait ravis. L'exemple du Fils de Dieu doit faire nos instructions, et tous les prédicateurs qui sont ses organes, doivent être ses lieutenants en cet office, car ils ne doivent prêcher que pour faire mourir ce monstre, qui renaît et qui continue ses dégâts. Oui, chrétiens, c'est la première, et je puis dire la seule obligation de tous les prédicateurs, et ils ne peuvent manquer à ce devoir, à moins d'être estimés les adultères de la parole de Dieu, les profanateurs des choses sacrées, et les meurtriers des âmes qu'ils doivent nourrir de cette divine viande. Je veux éviter ce malheur, et faire une solennelle protestation devant Dieu et ses anges, que je n'entreprends de vous prêcher que la parole de Dieu, qui est un glaive qui donne la mort au péché, une lampe qui nous éclaire dans le chemin de la vertu, et un feu qui nous la fait poursuivre et aimer (*Ephes.* VI). Et parce que tous mes desseins et mes efforts sont inutiles, s'ils ne sont soutenus de la grâce de Dieu, il faut la demander humblement au Saint-Esprit qui en est la source et le dispensateur; il nous l'accordera sans doute, puisqu'il se trouve intéressé dans la prière que nous lui en ferons : car le péché que nous voulons faire mourir, étant essentiellement une malice, il s'en prend à sa divine personne qui n'est que bonté, et je puis dire qu'il pousse contre lui le premier de ses attentats. Vierge sainte, qui êtes son épouse toute pure et souverainement aimée; soyez, s'il vous plaît, notre médiatrice, et pour vous y obliger, nous allons vous dire avec l'Ange: *Ave, Maria.*

Le péché est un néant, néanmoins dans la faiblesse de sa nature, si toutefois nous pouvons lui en attribuer quelqu'une, et donner à la privation une existence qu'elle n'a pas; il ose s'élever contre Dieu et attaquer par un

attentat sacrilége les trois personnes de l'adorable Trinité. Il s'en prend au Père éternel dont il choque l'attribut qui est son propre caractère, et qui fait toute sa gloire; car nous attribuons la puissance au Père comme étant le principe de la divinité et du pouvoir qu'il communique au Fils et au Saint-Esprit. Or, ce pouvoir divin qui est la source de tous les êtres, et le principe universel de leurs opérations, se trouve offensé par le péché, qui, n'étant qu'une défaillance, qu'une lâcheté et qu'un néant, veut détruire ce pouvoir infini et le faire tomber dans la privation. Cet attentat a mis souvent les armes aux mains du Père Eternel, pour anéantir ce monstre qui s'en prend à sa souveraineté; il a chassé des cieux et précipité dans les enfers des anges, qui, après avoir été les premiers et les plus beaux ouvrages de sa puissance, furent les premières victimes de sa fureur : le premier des hommes attaqua cette même puissance dont il fut détruit, et fit porter à toute sa postérité la peine de son crime; après il l'a noyé sous les eaux du déluge, l'a brûlé dans les feux de Sodome, a fait ouvrir les abîmes de la terre pour l'engloutir, et les anges ont défait des armées par son commandement.

Ce monstre ne se contente point de s'en prendre au pouvoir du Père éternel, il porte plus avant son audace et ses coups; car il attaque aussi le Fils, et comme il est la sagesse increée, parce qu'il est la production de l'entendement du Père, il veut choquer cette divine propriété; car qu'est-ce que le péché qu'une pure folie, un égarement de raison, un aveuglement volontaire, un désordre qui s'oppose formellement à cette divine sagesse, qui veut renverser cette loi et cette règle éternelle ? si bien que le Fils est venu dans le monde pour combattre et tuer ce Goliath. Il le combat, premièrement, par le glaive de sa parole, il déclame contre lui, il fait voir la difformité de sa nature, l'infamie qui l'accompagne et les châtiments qui le suivent. Tous ses discours, toutes ses prédications tendent là; tantôt il tonne contre les profanations des prêtres, contre l'avarice des pharisiens, contre l'hypocrisie des scribes, contre l'ambition des princes du peuple : après, ne se contentant pas de le foudroyer par ses paroles, il veut mourir pour lui donner la mort. Mais l'attentat de cette furie ne se termine pas encore là : il passe plus avant, et va attaquer l'Esprit divin; c'est pourquoi cette adorable personne vient dans le monde pour le combattre : *Cum venerit Paraclitus arguet mundum de peccato* (*Joan.* VI); il vient pour condamner le péché, et quoique ses intérêts soient communs avec ceux du Père et du Fils, néanmoins il semble que l'Esprit divin a des motifs particuliers qui l'obligent de s'opposer à cet ennemi, qui emploie toutes ses forces contre lui et qui l'attaque directement; car nous attribuons trois caractères à l'Esprit divin, qui sont l'amour, l'union et la propriété d'être un don : or, ce sont là les trois perfections que le péché combat dans le Saint-Esprit, ce sont là les trois fleurons de la couronne qu'il lui veut arracher, comme nous verrons dans ce discours.

PREMIER POINT.

L'Esprit divin est un esprit d'amour. Saint Thomas, en sa première partie, parlant de cette divine personne, demande si ce nom d'amour est un nom personnel, propre et particulier au Saint-Esprit; ou bien si c'est un nom essentiel qui soit commun aux trois personnes de l'adorable Trinité. Le fondement de son doute est celui-ci. C'est que saint Jean dit que Dieu est charité : *Deus charitas est*, sans déterminer aucune des personnes en particulier. Ce docteur répond que ce nom d'amour se peut prendre en deux façons : essentiellement, et en cette manière il convient aux trois personnes divines, parce que possédant toutes même essence, ce qui convient à l'une des personnes en vertu de l'essence qu'elles participent également, convient aussi à l'autre, et ainsi nous pouvons dire que le Père est amour, que le Fils est amour, et que le Saint-Esprit est amour. Que si nous prenons ce nom personnellement, en cette façon il sera le caractère, la signature du Saint-Esprit et la propriété personnelle qui le distingue du Père et du Fils; car c'est un axiome dans la théologie que ce qui est commun aux deux personnes, est particulier à la troisième; outre que le Saint-Esprit est le terme adorable, et la flamme subsistante de l'amour du Père et du Fils. C'est ce divin amour, cette source de feux éternels qui a allumé tous les feux sacrés qui sont dans les cieux et sur la terre; c'est lui qui fait les amoureux embrasements dans les cœurs des séraphins; c'est le principe de toutes ces délicieuses ardeurs qui épurent nos âmes et qui nous rendent insensibles aux objets des sens; c'est dans cette divine fournaise que les martyrs ont pris la forte trempe qui les a rendus insensibles aux tourments; c'est de ces flammes que les docteurs ont reçu ces belles lumières qui font le jour de nos mystères; c'est enfin ce feu divin qui fond nos glaces, ramollit nos endurcissements, nous détache de la terre et nous fait soupirer pour une éternité bienheureuse : or, c'est cet amour divin que le péché mortel choque et qu'il veut anéantir. Le Sauveur de nos âmes, parlant des scribes et des pharisiens qui avaient vu les miracles qu'il avait opérés et qui faisaient connaître sa divinité, dit que ces merveilles qui devaient faire leurs adorations, ont fait la haine qu'ils ont eue contre lui et contre son Père, duquel il tenait le pouvoir de faire des miracles; et saint Thomas dit que tout péché mortel est une haine de Dieu une aversion du Créateur pour s'attacher à la créature, une fuite et un éloignement d'un bien souverain : *Omne peccatum est odium Dei* (2-2, *q.* 37, *a.* 1). Tout péché est une haine de Dieu. Mais comment se peut-il faire, me dira quelqu'un, que cet amour qui est un bien infini, puisse être un objet de haine, qu'on puisse haïr sur la terre ce qu'on aime nécessairement dans le paradis, et qui fait la félicité des bienheureux? Saint Thomas répond,

et dit que Dieu peut être considéré en deux façons, ou quant à son essence, ou quant à ses effets ; si nous le regardons en lui-même, il ne se peut qu'il ne soit aimé, parce qu'il n'est que bonté, et qu'il n'est pas possible que notre volonté le connaisse sans l'aimer; les démons, qui sont ses ennemis parce qu'il les châtie avec les bras de sa fureur, aiment sa bonté lors même qu'ils blasphèment contre sa justice.

Quant à ses effets, ils peuvent être considérés en deux différences; parce que les uns nous sont favorables, et les autres nous sont contraires : on ne peut se défendre d'aimer un Dieu qui nous conserve, qui nous nourrit, qui fait servir toutes les créatures à nos nécessités et à nos plaisirs ; mais cette bonté cesse quelquefois de l'être à nos sentiments et devient une justice sévère. Premièrement quand on le considère comme un souverain législateur, qui a fait et qui nous oblige à des lois qui font violence à nos passions, qui met toutes nos mauvaises inclinations dans une contrainte, qui fait un crime du moindre de leurs excès, et qui nous commande de vivre dans une pureté de mœurs opposée à la corruption du siècle. Secondement, il nous paraît un juge sévère, quand il châtie le mépris et l'infraction de ses lois par les maladies, les pertes de biens, de l'honneur, et par la mort des personnes que la nature et que leurs bienfaits nous rendaient chères et nécessaires, ou qu'il punit le pécheur en l'autre monde par des feux et par une prison éternelle. La voix de Dieu qui lui est agréable quand elle est douce et lorsqu'elle commande à la terre, comme au commencement du monde, de produire des fruits pour le nourrir, lui devient fâcheuse quand elle lui annonce ses lois avec le bruit et la frayeur que donnent les tonnerres; sa main qui lui est favorable, et qu'il baise, quand il la voit remplie de présents, lui devient insupportable lorsqu'il en ressent la pesanteur, et qu'il la trouve armée de verges et de feux : et ainsi le pécheur hait Dieu quand il le considère comme un juge qui commande et qui défend, qui menace et qui châtie.

Saint Paul (*Ephes.* VI), descendant en particulier, nous fait voir trois sortes de pécheurs qui sont ennemis, et qui font la guerre au Saint-Esprit. Les premiers sont ceux qui le contristent : *Nolite contristare Spiritum sanctum;* Ne contristez-pas le Saint-Esprit. Ceux-là le contristent et l'affligent qui retombent dans les péchés desquels il les avait retirés par ses grâces, qui, abusant et méprisant cette bonté qui leur a pardonné leurs péchés et les a remis dans son amitié, aiment mieux celle du diable, qui est son ennemi, que celle de Dieu. Il est assuré que le Saint-Esprit se réjouit quand il habite dans nos corps comme dans son temple, qu'il voit que nous en conservons la pureté qui lui en fait aimer la demeure ; il se réjouit quand il voit cette signature qu'il imprime dans nos âmes, qui est un caractère d'adoption, de ressemblance et de prédestination ; mais il s'afflige, autant qu'il le peut, quand il voit que de son temple nous faisons un lieu d'immondices et un repaire de démons, quand il voit que nous effaçons cette illustre signature pour prendre l'infâme caractère de Satan; voilà le sujet de la tristesse du Saint-Esprit : jugez, chrétiens, s'il n'est pas légitime.

Il en est d'autres, au sentiment de la sainte Ecriture, qui résistent au Saint-Esprit : *Vos semper Spiritui sancto resistitis* (*Act.* VII); qui sont ceux-là? Ce sont ces pécheurs obstinés, ces cœurs endurcis, ces âmes de glace, ces chrétiens de bronze qui ne veulent pas recevoir ses grâces, qui ferment les yeux à ses lumières, les oreilles et le cœur à sa voix et à ses inspirations. Le Saint-Esprit entreprend de les convertir, il emploie à cet effet tout ce que la grâce a d'attraits, tout ce que les promesses d'un paradis peuvent avoir de charmes; tout ce que le bon exemple a de force et enfin, tout ce que les menaces des châtiments temporels et éternels peuvent donner de crainte; mais ces cœurs sont insensibles à tous ces mouvements, endurcis à tous ces coups; ils ont une obstination que rien ne peut fléchir et une dureté que rien ne peut ramollir. Or, ceux-là résistent au Saint-Esprit, ne veulent point de son amour et de ses grâces, et enfin se déclarent ses ennemis mortels.

Mais il est une troisième espèce de pécheurs qui éteignent le Saint-Esprit : *Nolite extinguere Spiritum sanctum* (*Thess.*, V; *Act.*, XIX). Ce sont ceux-là dont le cœur, les pensées et toutes les passions sont tellement attachées à la terre, à la chair, à la volupté, qu'il n'est rien qui les en puisse déprendre. Demandez à ces pécheurs : *Si Spiritum sanctum recepistis :* Si vous avez reçu le Saint-Esprit, ils vous répondront : *Neque si Spiritus sanctus est audivimus :* Nous ne savons pas même s'il y a un Saint-Esprit, ses flammes sont entièrement éteintes en nous, nous n'entendons point la voix de cette colombe, ce vent impétueux ne souffle plus dans nos cœurs, nous ne ressentons point ses douceurs, nous ne connaissons et n'aimons de bien que celui qui allume et qui nourrit nos concupiscences. Voilà les ennemis du Saint-Esprit, voilà ceux qui résistent à son amour et qui veulent détruire cette propriété qui est son divin caractère et tout notre bonheur. N'a-t-il pas sujet de se plaindre d'eux et de les regarder comme des ennemis qui lui font la guerre et qui veulent le détruire? Hérodien raconte que l'empereur Commode, qui fut un monstre de cruauté et de dissolution, avait accoutumé toutes les nuits, après qu'il était soûl de vin, d'écrire dans un papier les noms de ceux qu'il voulait faire tuer le lendemain : une nuit, après s'être gorgé de viandes et de vin, il écrivit le nom d'une femme impudique qui servait à ses plaisirs, pour la faire mourir le lendemain; ayant écrit cet arrêt, il s'endort, le tenant dans ses mains; cette femme le prend, le lit, et, voyant qu'elle devait être la victime de sa cruauté, après l'avoir été de son impudicité, s'écrie ainsi : *Hæccine amoris præmia,*

quæ ebrietates et comessationes tuas pertuli? Est-ce là la récompense de l'amour que j'ai eu pour toi, après avoir souffert la saleté de ton amour et de ton ivrognerie, les extravagances de ta mauvaise humeur, enfin, pour toute récompense, tu me fais mourir? cruel, devais-je attendre cette rigueur, après t'avoir donné mon corps, mon honneur et tout ce que j'avais de bien? Chrétiens, ôtons ces paroles de la bouche de cette mauvaise femme, pour les mettre dans celle du Saint-Esprit : *Hæccine*, nous dit-il, *amoris præmia, qui ebrietates et comessationes tuas pertuli?* Est-ce là reconnaître l'amour que j'ai pour toi, que de me contrister par de fréquentes rechutes dans tes premiers péchés, de résister à mes inspirations, et enfin de vouloir me donner la mort? Je suis venu dans le monde pour te sanctifier, je t'ai donné mes dons pour t'enrichir, je t'ai fait présent de la sagesse pour t'éclairer, du don de conseil pour te conduire, de la force pour te rendre invincible; la crainte devait t'inspirer le respect, la piété et l'obéissance, et après tous ces biens qui pouvaient t'acquérir ceux de la gloire, et que je t'ai donnés par préférence à tant d'autres à qui je les ai refusés, tu me fais mourir, quelle cruauté, quelle ingratitude est la tienne!

SECOND POINT.

Le pécheur ne s'arrête pas là, et son audace, qui monte toujours plus haut, après s'en être pris à son amour, s'en prend aussi à sa seconde propriété, qui est celle d'être un don. C'est de ce don que parlait le Fils de Dieu à la Samaritaine : *Mulier, si scires donum Dei* (*Joan.*, IV) : Femme, si tu savais quel est le présent que Dieu doit faire au monde, quand il lui donnera son Saint-Esprit. L'Eglise parle de cette magnifique largesse, lorsqu'elle chante : *Donum Dei altissimi*, don du Très-Haut, parce qu'il nous est donné du Père et du Fils. Cette propriété lui convient ensuite de la première; car, étant l'amour, il est aussi le présent, puisque aimer n'est autre chose que donner son cœur à celui qu'on aime, et c'est le premier présent qu'on lui fait, et après qu'on a donné son cœur la main s'ouvre facilement, et l'on ne saurait rien refuser de ce qu'on demande dans les termes de l'honneur. Cette propriété de don lui est aussi ancienne que celle d'amour, et il a été tous les deux ensemble, amour et don; car, quoiqu'il ne nous ait été donné visiblement que le jour de la pentecôte, néanmoins la propriété de don lui convient dès l'éternité, parce qu'une chose porte le nom de présent dès lors qu'elle est destinée à être donnée : or, c'est une résolution qui a été prise dans le conclave de la très-honorable Trinité, de nous donner le Saint-Esprit dans le temps; ainsi nous pouvons l'appeler un don de l'éternité; cet auguste titre de don et de présent, qui est propre au Saint-Esprit, quoiqu'il puisse convenir au Père qui peut se donner soi-même, et au Fils, qui nous a été donné, se trouve choqué par le péché : *Arguet mundum de peccato*.

Il n'est rien qui offense davantage la libéralité que l'ingratitude; c'est un vent qui sèche cette douce pluie, c'est une froideur qui glace cette fontaine et qui l'empêche de courir; or, je vous prie, qu'est le péché, qu'une horrible ingratitude envers son Dieu, une méconnaissance et un oubli de ses libéralités? Sénèque (*de Beneficiis*) dit que le monde est plein d'ingrats et que tous les hommes sont tachés de ce vice, néanmoins nous pouvons dire que les pécheurs le sont plus particulièrement; car, quoiqu'il soit vrai que Dieu nous tenant toujours occupés à recevoir ses présents, et que cette source ne s'arrêtant ni ne s'épuisant jamais pour nous, nous soyons dans l'impuissance de reconnaître des bienfaits continus et infinis, et que nous soyons obligés, quelques gratitudes que nous tâchions de témoigner, de mourir ingrats, néanmoins, je dis que les pécheurs sont les véritables et horribles ingrats, parce qu'ils oublient, qu'ils méprisent et qu'ils rejettent les présents du Saint-Esprit, lesquels, quoique presque infinis en mérite et en nombre, peuvent être réduits à deux : les uns éclairent l'entendement, comme dit saint Thomas, les autres regardent la volonté qu'il enrichit de sa grâce dans la pratique des sacrements : *Dona Dei quibus homo retrahitur a peccato sunt duo : Agnitio veritatis*, etc. (2-2 *q.* 14, *a.* 2; *Marc.*, III). Or, suivant saint Paul, tous les pécheurs sont ingrats à ces bienfaits; il en est, dit le Sauveur de nos âmes, qui blasphèment contre le Saint-Esprit; qui sont ceux-là? ce sont ceux qui impugnent et qui s'opposent à la vérité connue, ce sont des aveugles volontaires qui, pour ne pas voir la lumière qui découvre leurs défauts et leurs turpitudes, ferment leurs yeux et veulent être aveugles. Mettons cette vérité chrétienne dans la pratique : n'est-il pas vrai qu'il n'est pas d'homme dans le monde, si stupide puisse-t-il être, qui ne sache ce qu'il doit faire pour vivre en homme raisonnable et en chrétien? La raison nous découvre assez clairement les obligations que nous avons à Dieu dans l'ordre de la nature, et nous montre à quoi nous sommes obligés dans la vie civile. Les lumières du Saint-Esprit, que nous avons reçues par la foi dans le baptême, celles que nous tirons des instructions qui nous sont données par les prédicateurs, par les livres et par les bons exemples, qui sont la voix du Saint-Esprit, celles enfin que nous recevons par les inspirations continuelles dont il nous favorise font assez de jour pour nous faire connaître notre devoir, ce que nous devons à Dieu de respect, d'obéissance et d'amour, ce que nous devons craindre de sa justice et espérer de ses bontés, ce que nous devons d'assistance et de compassion aux pauvres et à toutes les personnes que la participation d'une même nature et la communication d'une même foi et des mêmes sacrements font nos frères. Ne connaissons-nous pas toutes ces vérités? et néanmoins par le péché nous résistons au Saint-Esprit qui est auteur de toutes ces vérités et qui nous a donné des lumières qui nous les découvrent,

et nous cherchons les ténèbres pour nous cacher, nous affectons l'ignorance pour ne pas savoir ce que nous ne pouvons pas ignorer; nous savons que l'impureté est un péché qui nous prive du royaume des cieux et qui nous damne, que prendre par des usures et par des rapines le bien de son prochain, c'est s'accumuler un trésor d'ire et de vengeance, que c'est élever une fortune de verre, amasser du vent et de la fumée qui se dissipent; nous savons que le pardon des injures et l'amour des ennemis nous est commandé, qu'il n'est point de pardon en ce monde ni en l'autre pour celui qui ne le donnera point à son ennemi; et néanmoins, avec toutes ces connaissances, que voit-on dans le monde, que des impuretés qui l'infectent, que des vanités qui en sont la montre, que des nudités et que de sales discours qui les provoquent et qui les allument? Que voit-on dans le monde, que des pauvres dépouillés par des riches, que des maisons, que des trains, que des dépenses qu'on entretient par des usures et par des concussions? Qu'entend-on, que des misérables qui se lamentent d'avoir été les victimes de l'avarice des riches? enfin, que voit-on, que des vengeances qui ôtent l'honneur, si l'on ne peut ôter les biens et la vie du prochain? Le Saint-Esprit nous donne toutes ces lumières pour nous conduire dans la vie spirituelle et civile, et néanmoins par un blasphème épouvantable nous nous opposons à toutes ces vérités qu'elles nous manifestent, et nous nous obstinons à notre perte; ne sommes-nous pas ingrats à un si magnifique bienfaiteur?

Il en est d'autres qui sont ingrats aux bienfaits qu'ils reçoivent dans leur volonté, dont le principal est la grâce que le Saint-Esprit nous communique dans les sacrements. Ce sont ceux dont parle saint Paul, qui sont injurieux au bienfait de la grâce, parce qu'ils ne se préparent pas pour la recevoir et qu'ils approchent des sacrements où elle nous est dispensée, sans aucune disposition et même avec empêchements: *Spiritui gratiæ contumeliam fecerit* (*Heb.*, X). Chrétiens, il ne faut pas s'étonner si nous trouvons aujourd'hui si peu de vertu parmi ceux qui approchent très-souvent des sacrements de pénitence et de l'Eucharistie, si nous voyons tant de froideurs, tant de rechutes dans les péchés, tant d'attachement au monde, à nos plaisirs, à nos intérêts; et si, après avoir communié, dit la messe trente ou davantage d'années, nous sommes les mêmes que nous étions auparavant. Cette viande céleste, ce pain des anges ne nous nourrit pas, cette manne qui a toutes les douceurs ne nous contente point, ce pain des forts nous laisse dans notre faiblesse, nous soupirons après les eaux d'Egypte lors même que nous sortons de la table du Seigneur; enfin nous mourons, quoique nous ayons dans notre poitrine le germe et le principe de la vie éternelle. L'oserai-je dire, chrétiens? mais pourquoi non, puisque nous avons l'audace de le faire? lors même que notre langue prononce dans la pénitence le nombre et la qualité de nos péchés, que nos paroles et que notre frappement de poitrine semblent les désavouer, lors même que le confesseur nous en prononce l'absolution, parce qu'il suppose que nous avons les dispositions pour la recevoir, en ce même temps les sentiments de notre cœur se trouvent contraires à nos paroles et nous faisons dessein de continuer les dissolutions d'une vie que nous avons fait semblant de vouloir réformer: ainsi, recevant les sacrements sans aucune disposition, nous sommes injurieux à la divine grâce que nous profanons, et au Saint-Esprit qui en est le principe et l'économe. N'a-t-il donc pas sujet de se plaindre de notre ingratitude qui s'oppose à sa propriété de don? Il n'est rien de plus injurieux à un homme que de mépriser ses présents, car c'est dire qu'on ne veut pas de son amitié dont ils sont les témoignages, qu'on l'estime trop peu pour lui vouloir être obligé, qu'on le croit intéressé dans ses libéralités et qu'on soupçonne même quelque surprise sous cette marque d'amour. Pécheur, tu fais tous ces outrages au Saint-Esprit quand tu ne veux point recevoir ses présents, tu ne le veux pas pour ami, tu ne le crois pas assez riche pour t'obliger ni assez puissant pour te soumettre à lui: n'est-ce pas l'offenser outrageusement? Mais tu deviens injurieux à toi-même, et l'injure que tu veux faire au Saint-Esprit tombe sur toi, puisque tu te prives de ses dons, dont l'excellence et la nécessité que tu en as te les doivent faire estimer et désirer ardemment; car soit que les dons du Saint-Esprit nous soient donnés pour résister aux tentations, qu'ils soient des boucliers et des armes pour nous défendre et repousser nos ennemis, comme ont dit quelques-uns, leur nombre, leur force et leur adresse nous rendent ces armes nécessaires, et nous ne résisterons jamais aux démons, au monde et à la chair, sans les forces que nous tirons de ces secours spirituels. Soit encore que ces dons nous soient donnés, comme ont dit quelques autres, pour nous faire porter l'image du Fils de Dieu, qui en a reçu la plénitude, et qu'ils soient comme les traits qui expriment sur nous sa ressemblance, ne savons-nous pas que nous n'aurons jamais la gloire du paradis, qui est l'héritage des enfants, si nous ne portons l'image du naturel, qui est Jésus-Christ? Soit enfin, comme dit saint Thomas, que ces dons nous soient donnés pour mettre en nous les dispositions nécessaires pour suivre les mouvements du Saint-Esprit et faire des actions héroïques, pouvons-nous ignorer que l'état de chrétien et le bonheur que nous espérons nous obligent de faire violence à notre nature et d'agir toujours pour une fin surnaturelle? ce que nous ne ferons jamais sans ces dons. Pécheur, voilà le besoin que tu en as et la stupidité qui te les fait mépriser; quel est donc ton aveuglement? Mais allons au troisième point, où nous verrons le troisième outrage que le péché fait au Saint-Esprit, quand il choque, qu'il combat et qu'il veut détruire son troisième caractère.

TROISIÈME POINT.

Le pécheur ne s'arrête point encore là, il pousse son attentat plus avant, car il s'en prend au troisième attribut de l'esprit divin, qui est celui d'union et de lien. Il est appelé par les Pères : *Osculum oris, gluten Patris et Filii, vinculum utriusque :* Le baiser du Père et du Fils, leur paix inébranlable, leur amour et leur union indivisible. Et la raison de tous ces noms, c'est que le Père et le Fils ne font tous deux ensemble qu'un seul principe du Saint-Esprit, qu'un seul spirateur; ils n'ont point de pluralité, en tant qu'ils le produisent, mais une souveraine unité, parce qu'ils n'ont qu'une seule et unique dilection active qui leur est aussi nécessaire que l'essence même.

Et non-seulement cet esprit d'amour est union dans l'éternité, mais aussi il est auteur de toutes les saintes unions qui sont dans la grâce et dans l'Eglise. C'est lui qui a fait cette merveilleuse alliance de Dieu et de l'homme dans Jésus-Christ, de l'éternité et du temps, du Seigneur et de l'esclave, de l'être immortel et du périssable ; c'est lui qui fait ces unions de nos cœurs avec Dieu, qui est l'auteur de toutes ces congrégations, où de plusieurs il ne fait qu'un seul cœur, et où Dieu est loué par une seule bouche : or, le péché détruit cette union et choque ce caractère auguste du Saint-Esprit. Et pour entendre bien ceci :

Il faut savoir ce que dit saint Thomas : que l'homme est attaché à Dieu par deux liens, l'un de nature et l'autre de charité : le premier l'attache en qualité de créature, parce qu'ayant reçu l'être de Dieu par la création, il a besoin d'être soutenu par le même pouvoir qui l'a tiré du néant; car, si Dieu retirait sa main et son concours, il tomberait dans son premier chaos, qui est le lieu de son origine, et qui serait son tombeau éternel ; secondement, il est uni avec Dieu par les nœuds de la sainte charité, qui nous est donnée par le Saint-Esprit, qui va toujours avec son présent ; si bien que nous pouvons dire que si cette divine personne est l'union du Père et du Fils dans l'éternité, dans le temps il nous unit à lui par ce divin lien, et que si ce premier nœud est divin, éternel et immuable, ce second a même principe, mais qu'il se fait dans le temps et qu'il peut être rompu. Or, quand l'homme commet un péché, il ne rompt pas ce premier lien qui le tient attaché à Dieu par une dépendance de sa nature ; les démons, qui sont ses ennemis et les plus éloignés de lui d'un éloignement de ressemblance, lui sont néanmoins attachés par cette dépendance de leur nature ; car il soutient et conserve leur être dont il est créateur, pendant qu'il châtie leur péché et leur obstination dont ils sont les auteurs. C'est ce que saint Paul voulait dire par ces paroles : *In ipso enim vivimus, movemur et sumus*, nous n'avons d'être et de vie que de la puissance de Dieu, qui, nous l'ayant une fois donnée, nous la conserve toujours ; nous n'agissons que par son mouvement, car il est la cause universelle de l'être et de l'opération des créatures : son immensité, qui s'étend partout, nous enferme et nous sommes dans lui, lors même que nous le fuyons et que nous lui faisons la guerre, si bien que nous ne pouvons jamais rompre ce nœud de dépendance; mais pour l'autre, qui est celui de la charité, il se rompt par le peché, parce que, comme dit saint Thomas, et l'expérience nous le fait voir, un caractère détruit celui qui lui est opposé, l'eau éteint le feu, la nuit ensevelit le jour, et ces ennemis qui ne peuvent pas se souffrir n'ont jamais de paix que dans la défaite de leurs contraires; ainsi tout péché mortel est contraire à la charité, qui veut que nous aimions Dieu sur toutes choses, que nous nous soumettions à ses ordres, qui sont ses commandements, et que nous rapportions toutes nos actions à lui comme à leur principe et à leur fin ; or, quand nous commettons un péché mortel, nous lui sommes contraires, car nous n'aimons pas Dieu sur toutes choses, puisque nous lui préférons la créature; nous ne nous soumettons pas à lui, puisque tout péché est une usurpation sur les droits de Dieu, une transgression de ses commandements ; et enfin nous ne rapportons pas toutes choses à lui, mais à nous-mêmes et à nos plaisirs : ainsi nous devons dire que le péché détruit la charité par l'opposition qu'il a avec cette reine des vertus, rompt ce sacré lien qui nous attachait à Dieu et chasse le Saint-Esprit de nos âmes. Vos péchés, dit-il par un prophète (*Jerem.*, LVII), ont fait la division de vous et de moi, je ne suis plus dans votre âme pour en conduire les mouvements, pour en apaiser les troubles et pour en guérir les indispositions ; je ne suis plus avec vous comme un père avec ses enfants, comme un pasteur avec son troupeau, et comme l'âme dans un corps qu'elle anime; et vous ne devez plus attendre de moi ni l'héritage des enfants, ni la vie de la grâce, ni la défense d'un pasteur. Malheur, dit Dieu en une autre part, lorsque leurs péchés me contraindront de me séparer d'eux: *Væ eis cum recessero ab eis* (*Ose.*, IX): car dans cette séparation ils se verront accueillis de tous les maux. Voilà comme il est véritable que le péché rompt cette union adorable et nous sépare de Dieu, non pas en qualité de principe de la nature, mais en qualité de fin surnaturelle et d'auteur de la grâce. Après que le péché a rompu le lien qui nous tenait attachés avec Dieu, il nous sépare aussi de nos frères : et pour entendre ceci il faut savoir ce que dit saint Thomas : que la sainte charité, qui nous unit avec Dieu, nous attache aussi et nous étreint avec notre prochain, parce que le même acte de charité qui regarde Dieu s'étend aussi sur nos frères, de même que le regard qui nous fait voir la lumière nous découvre les couleurs qu'elle anime et qu'elle distingue, aussi la charité nous fait aimer, en même temps et par même acte, Dieu et notre prochain. Elle se porte à Dieu comme à son principe et à sa règle, et après, par une extension nécessaire, elle embrasse le prochain, qui est l'ouvrage de

Dieu et l'objet de son amour. C'est le commandement, dit saint Jean (*Joan.*, *ep.* I, *cap.* 4), que nous avons reçu de Dieu, de l'aimer et notre prochain avec lui, et dans cet amour notre flamme ne se multiplie pas, mais elle s'augmente; car, quoique les objets soient différents en nature et en excellence, néanmoins ils conviennent premièrement en la raison de l'amour, qui est le bien ; car Dieu est une bonté souveraine dont notre prochain a la participation, puisqu'il est son ouvrage. Ils conviennent encore en la raison d'un même commandement, qui nous ordonne d'aimer Dieu et notre prochain ; c'est pourquoi saint Paul commandait aux Ephésiens (XV) d'apporter tous leurs soins et de faire tous leurs efforts pour conserver la paix et l'union des cœurs, de créance et de désirs, parce qu'elle est le grand effet du Saint-Esprit ; car, comme l'âme qui est dans notre corps en unit et vivifie tous les membres, aussi le Saint-Esprit qui est l'âme de l'Eglise, allie tous les fidèles qui en sont les parties et qui composent ce corps mystique. C'est ce qui nous est représenté par cette vision du prophète Ezéchiel (XXXVII), où plusieurs ossements dispersés furent joints ensemble par l'esprit du Seigneur, qui, entrant dans les corps qu'il avait formés, leur donna la vie et le mouvement; ainsi le Saint-Esprit forme toutes ces saintes sociétés qu'on voit dans l'Eglise, c'est lui qui fait habiter paisiblement ensemble des personnes différentes en humeur et en condition ; c'est lui qui entretient ce commerce de services qui fait descendre les grands aux besoins des petits , et élève ceux-ci et les rend semblables aux plus éminents en mérite et en condition.

Mais le péché, qui a détruit cette première union de nos âmes avec Dieu, rompt aussi le lien qui nous attachait avec notre prochain; c'est pourquoi saint Jude dit qu'il est des pécheurs qui se séparent de la société des fidèles, qui rompent l'union de la sainte charité, qui les faisait vivre en paix avec leur prochain; il les appelle animaux qui n'ont point d'esprit; c'est-à-dire, ce sont des personnes que les péchés ont abruties , qui n'ont point d'autre esprit que celui qui anime leurs corps : *Animales spiritum non habentes ;* car comme des bêtes féroces ils fuient le jour et les compagnies : enfin, ce sont des personnes qui ne se conduisent que par les mouvements de leurs passions et de leurs intérêts, qui sont les mouvements de l'esprit du démon, du monde et de la chair, et c'est par eux qu'ils veulent anéantir les trois propriétés du Saint Esprit, dont la première est l'amour ; car le péché est une haine de cette bonté, une malice qui voudrait la détruire , un ennemi qui s'oppose à toutes ses communications, et qui défait tous ses ouvrages ; le péché est une ingratitude exécrable qui se sert du présent pour offenser le bienfaiteur, puisqu'il est vrai que nous employons pour offenser Dieu et pour nous perdre des puissances que nous avons reçues de lui pour le louer, et pour travailler à notre salut ; et enfin le péché rompt cette divine union du Saint-Esprit avec nos âmes et avec notre prochain ; c'est cette union sacrée qui élevait notre être au-dessus de tout ce qu'il y a de créé, qui nous faisait agir par un principe divin, qui enfin nous faisait enfants de Dieu et héritiers de son royaume. Quelle injure fais-tu au Saint-Esprit, quand par un péché mortel tu romps cette sainte union que la grâce faisait de ton âme avec une personne divine? Et pour t'en faire connaître l'énormité, dis moi, pécheur, quel supplice et quel tourment endurerais-tu, si l'on arrachait un bras de ton corps ou quelque autre membre? Car, outre que ton âme, quoique immortelle et invisible, souffrirait de se voir privée d'animer un membre qui était un organe de ses opérations, l'union que ce membre aurait avec les autres ne pourrait pas se rompre sans une très-grande douleur, et que tout ce corps ne restât monstrueux après la perte de cette partie ; tu fais, pécheur, le même outrage au Saint-Esprit, quand par le péché mortel tu romps le lien de la sainte charité qui t'unissait avec lui et avec les autres fidèles : car alors tu lui arraches un membre qu'il animait et dont il conduisait les mouvements pour sa gloire et pour ton salut ; le corps mystique de l'Eglise dont il est l'âme reste en quelque façon monstrueux , puisque tu en détaches un membre qui faisait en quelque manière son intégrité et son ornement.

Mais, comme le Saint-Esprit se voit attaqué par le péché mortel en ses trois caractères qui lui sont propres , il emploie pour abattre l'orgueil de cet ennemi trois symboles, c'est-à-dire, trois marques qu'il a prises du dehors, sous lesquelles il a paru au monde pour se faire connaître , et les effets qu'il opérait dans les âmes. Il s'est montré sous la figure d'une colombe , d'un feu et d'un vent , pour faire voir qu'il apportait la paix dans les cœurs , qu'il les embrasait par ses ardeurs et qu'il en nettoyait les ordures. Or, quand le divin Esprit se voit combattu par les pécheurs , il se sert de ces mêmes symboles, non-seulement pour repousser les attaques , mais pour les mettre dans le désordre et châtier leur attentat, car premièrement cette colombe devient un aigle courroucé contre ses ennemis. Avez-vous pris garde qu'il est parlé dans la sainte Ecriture de deux colombes bien différentes ? La première fut celle qui revint dans l'arche portant en son bec un rameau d'olivier pour marque de la paix que Dieu voulait faire avec les hommes. Il y est aussi parlé d'une autre colombe armée d'une épée: *A facie gladii columbæ* (*Jerem.*, XLVI). Ces deux colombes, quoique très-différentes en leur posture, sont le symbole du Saint-Esprit et nous représentent deux effets qu'il produit dans le monde. Il porte un rameau d'olivier pour les âmes justes, pour nous faire connaître qu'il leur donne cette paix qui est propre aux amis de Dieu et qui fait de leur cœur un séjour agréable où il habite ; mais cette même colombe porte une épée contre les impies, parce qu'il les châtie en ce monde par des remords de conscience qui ne les lais-

sent jamais en repos, et qui les font malheureux dans leur abondance et dans leurs plaisirs : *Non est pax impiis* (*Isai.* XLVIII) : il n'est point de paix pour les impies, nous dit la sainte Ecriture, parce que s'étant élevés contre le Saint-Esprit, cet amour divin se voyant méprisé se change en fureur et déchire ces cœurs qui ont éteint les pures flammes de son amour. Mais tous ces remords et toutes ces inquiétudes qui, pendant cette vie, font une guerre dans les cœurs des ennemis du Saint-Esprit, ne sont que de petites piqûres, et des châtiments légers auprès de ces morsures mortelles qui les rongeront pendant l'éternité.

Secondement, le Saint-Esprit a paru sous la forme d'un vent, pour signifier l'abondance de ses communications et la pureté qu'il met dans nos âmes. Or, il emploie ce même symbole contre les impies ; et après les avoir combattus avec l'épée de la colombe, il les attaque comme un vent impétueux qui sèche les eaux de la grâce qui coulait sur eux. Le Saint-Esprit n'est plus alors une source inépuisable de dons pour les pécheurs, mais un vent qui les arrête et qui les divertit ailleurs ; il ne leur donne plus ces grâces victorieuses, il ne les échauffe plus de ces divines ardeurs qui nous élèvent vers le ciel, et qui nous font goûter les consolations du paradis parmi les travaux de cette vie. Il est vrai qu'il n'est personne qui ne ressente la chaleur de ce feu divin, comme dit le prophète royal (*Psal.* XVIII), et que ce vent souffle dans les déserts, comme dit un autre Prophète, qui sont les âmes stériles en grâce et en bonnes œuvres ; néanmoins j'assure avec la sainte Ecriture (*Jerem.* XIII) que le divin Esprit ne se communique point aux pécheurs comme un vent impétueux, mais seulement comme un petit souffle qui passe bientôt, c'est-à-dire qu'il ne donne plus à ces grands pécheurs ces grâces abondantes et victorieuses, mais seulement les suffisantes avec lesquelles ils ne se sauveront jamais.

Enfin le Saint-Esprit, qui a paru sur la tête des apôtres en forme de feu, emploie ce même signe et cette même marque pour faire la guerre au péché, qui attaque le caractère d'union qui lui est personnel. C'est le propre du feu de séparer les choses de différente nature ; or, c'est ce que ce feu divin fait contre les pécheurs : ils lui étaient unis par la grâce, il habitait dans leur cœur comme dans son temple, il les traitait en père, en ami et en consolateur ; mais le péché s'étant glissé dans cette âme, le Saint-Esprit abandonne son temple, rompt l'alliance qu'il avait avec ces amis infidèles, et ne se montre plus être un paraclet et un consolateur pour ceux qui se sont déclarés ses ennemis et qui recherchent les consolations de la terre et les plaisirs des sens. Enfin ce feu sacré s'éteint pour les pécheurs, si l'eau de la pénitence ne le rallume. Chrétiens, évitons donc de tout notre pouvoir le péché mortel, fuyons devant cette couleuvre qui a osé faire la guerre au Saint-Esprit à qui nous avons toutes les obligations ; car le Saint-Esprit a été l'économe de tous les mystères qui ont fait notre rédemption, et qui feront notre bonheur éternel. Si le Fils de Dieu s'est incarné pour nous faire ses frères, et s'il a élevé notre nature au trône de la divinité, ce mystère a été opéré par le Saint-Esprit : *Conceptus de Spiritu sancto* : Si le Fils de Dieu est entré dans le désert pour combattre le démon qui est le grand ennemi de l'homme, s'il l'a vaincu pour nous, le Saint-Esprit, comme dit Tertullien, a été le préfet du combat : *Xystarches Spiritus sanctus* ; s'il s'est offert en croix comme une victime qui fait la paix des hommes, et qui leur mérite les biens de la gloire : *Per Spiritum semetipsum obtulit*, cette victime a été brûlée par le feu du Saint-Esprit. Si nous recevons le baptême, où comme des poissons nous renaissons dans ses eaux salutaires, c'est le Saint-Esprit qui leur communique la fécondité : *Et nos pisciculi in aquis renascimur*. (*Tertull. de baptismo*). Si enfin nous recevons des grâces qui nous sanctifient, et ces divines douceurs qui sont des avant-goûts de la gloire, c'est le Saint-Esprit qui en est la source et le dispensateur. Toutes ces obligations qui sont infinies, parce que nous les contractons par des bienfaits qui n'ont pas de bornes, nous obligent à détester le péché qui fait la guerre au Saint-Esprit, qui éteint dans nos cœurs ses divines flammes, qui nous rend ingrats à ses bienfaits et qui nous sépare de lui. Evitons donc le péché mortel qui nous cause tous ces maux ; conservons la grâce qui nous rend amis et enfants de Dieu, pour mériter la gloire, qui nous rendra semblables à lui. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON II.

LE PÉCHEUR EST DÉICIDE.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme devant un serpent (*Eccli., chap.* XXI).

Il est trois sortes de personnes qui ont regardé diversement les péchés : les gentils les ont considérés comme des désordres de raison, comme des irrégularités et des égarements de cette puissance, qui est la différence et qui constitue l'espèce de l'homme ; les Juifs ont regardé les péchés comme des prévarications de la loi qui leur avait été donnée de Dieu pour régler leurs actions et pour mériter, par leur fidélité, les récompenses qu'elle promettait ; mais les Chrétiens, qui sont plus éclairés que ceux qui n'ont point eu d'autre lumière que celle de la raison, et qui ont une conduite plus infaillible que celle de la loi, qui sont les disciples de la vérité éternelle, des enfants de lumière et d'intelligence, regardent les péchés comme une rébellion, un attentat de la créature, qui s'élève contre son Dieu pour lui ôter l'honneur et le débouter de son trône, lui ravir sa puissance, et enfin pour lui ôter la vie, s'il pouvait. Cet attentat, qui fait frémir quand on y pense et qui mérite tous les châtiments, est

pourtant celui que commettent tous les pécheurs quand ils offensent Dieu, comme je vous ferai voir dans ce discours, après que nous aurons imploré, etc. *Ave, Maria.*

La sainte Ecriture a raison de donner le nom de fou au pécheur, parce que toutes ses entreprises sont sans jugement, et qu'il ne les mesure jamais à son pouvoir; il n'est rien qu'il n'entreprenne et qu'il n'espère exécuter. *Quia stultus populus meus me non cognovit* (*Jer.* IV). Il est des fous qui veulent voler comme des oiseaux, d'autres marcher à pied sec sur les eaux comme sur un pavé solide; il en est qui provoquent tout le monde au combat, et qui se croient assez forts pour mettre en déroute toute une armée et pour prendre des villes; mais, enfin, ce sont des fous dont on a de la compassion quand on les voit entreprendre des choses dangereuses, où bien souvent ils perdent la vie, et dont on se fait un jeu, quand ils veulent faire des choses impossibles, où il n'y a pas de danger pour eux ni pour les autres. Le pécheur est un fou dans l'extravagance de ses desseins, un impie et un sacrilége, quand il en forme pour attaquer Dieu. Job nous assure qu'il en est plusieurs, et j'ose dire que tous commettent cet attentat: *Abundant tabernacula prædonum, et audacter provocant Deum, cum ipse dederit omnia in manus eorum:* Les méchants provoquent Dieu au combat, et ils veulent se servir des forces qu'il leur a données, contre lui et pour le défaire. Et en une autre part le même Job nous dit: *Tetendit impius adversus Deum manum suam, et contra omnipotentem roboratus est* (*Job.* XXII). L'impie a élevé sa main contre Dieu, il s'est armé pour le combattre; on l'a vu, la tête pleine de vent et d'effronterie, se mettre en état de faire la guerre au Dieu tout puissant. Voilà toutes ses postures et toutes ses démarches; il élève sa main contre Dieu, quand il oppose sa volonté à la divine, quand il ne veut prendre la loi ni suivre les mouvements que de ses passions; il se retranche contre son souverain et se fait des remparts pour sa sûreté, lorsqu'il se couvre d'excuses et qu'il invente des prétextes pour défendre son péché et donner quelque couleur à ses désobéissances; il sort de ses retranchements et va l'attaquer avec impudence, quand il offense Dieu sans crainte et sans honte; quand il dit, comme Pharaon: Quel est le Dieu dont vous me portez les commandements et les menaces? je ne le connais que pour le mépriser, ni ne veux avoir de force que pour abattre la sienne et pour aller contre ses volontés. C'est, pécheur, ce que tu dis, ce que tu fais, quand tu l'offenses, car, dis-moi, n'est-ce pas faire la guerre à un roi, si, après avoir fait serment de lui obéir, de le reconnaître pour son souverain, on ne veut ni lui payer le tribut, ni lui rendre l'honneur qui lui est dû? Celui-là ne fait-il point la guerre au roi, qui fait alliance avec ses ennemis, qui leur découvre les secrets de l'Etat, leur baille des armes pour le combattre, leur fournit des vivres pour se nourrir, et leur ouvre la porte pour y entrer? Ah! pécheur, c'est ce que tu fais: tu as promis, au baptême, de renoncer au monde et à ses pompes, au démon et à ses suggestions, pour obéir à Dieu, que tu as reconnu pour ton souverain; et après toutes ces promesses, n'est-il pas vrai que tu lui es désobéissant, puisque tous les péchés que tu commets sont autant de révoltes et d'infidélités qui te rendent coupable du crime de félonie? N'est-il pas vrai que, lorsque tu offenses Dieu, tu fais alliance avec ses ennemis, tu te ranges de leur parti et augmentes leur nombre et leurs forces, car ne sais-tu pas que le démon, dont tu suis les lois, est l'ennemi de Dieu et de ton salut? Ne sais-tu pas que le monde n'a jamais connu ni reçu le Fils de Dieu au temps de sa chair et de sa manifestation, et que maintenant, qu'il est dans la gloire et aux jours de son triomphe, il se déclare son ennemi et se gouverne par des maximes contraires aux siennes, qui seules sont les véritables? Ne te dis-tu pas ouvertement ennemi de Dieu, puisque t'ayant donné ton âme pour être le lieu de sa demeure et le jardin de ses délices, tu rends lâchement cette place au démon, tu en chasses Dieu pour y introduire son adversaire, et fais d'une maison qui a été consacrée par le baptême, ornée par la grâce et enrichie de vertus, tu fais, dis-je, de ce sanctuaire un repaire de démons et un lieu d'abomination; et, après tout cela, n'avons-nous pas sujet de dire que tu fais une guerre sanglante à Dieu? Mais comme la guerre ne se fait que pour détruire un souverain dont on craint la puissance et dont on ne peut souffrir l'élévation, aussi le pécheur n'attaque Dieu que pour le détruire et pour l'anéantir. Oui, pécheur, je m'en vais te faire voir que, lorsque tu commets un péché, tu fais tous tes efforts pour ôter la vie à Dieu, et que tu commets un déicide. C'est ce que je vous ferai voir par trois raisons, dont je prends la première du côté de Dieu, la seconde de la part de l'homme, et la troisième du côté du péché.

PREMIER POINT.

Pour connaître cette importante vérité, qui est le sujet de cette prédication et le plus grand crime que l'homme puisse commettre, il faut savoir qu'il est de l'homme juste comme de l'Homme-Dieu: il avait deux vies, l'une divine et l'autre naturelle: celle-ci consistait en l'union de l'âme et du corps, c'est à raison de cette vie qu'il se donnait le nom de Fils de l'homme, et ce fut sur celle-là que les bourreaux exercèrent leur cruauté; l'union de sa nature humaine avec la personne du Verbe faisait sa vie divine, et donnait à toutes ses actions un mérite infini. Dans l'homme juste, qui est un enfant, une image et un serviteur de l'Homme-Dieu, il y a deux vies: la première s'appelle naturelle, parce que la nature unit en lui l'âme avec le corps, la forme avec son sujet, et qu'elle est le principe de toutes ses opérations: il y a une autre vie qu'on peut appeler divine, qu'il reçoit par la grâce, qui est une participation de la nature divine, comme dit saint Pierre (II

Pet. 1), une forme céleste qui donne divers mouvements à nos âmes, un nœud sacré qui nous attache à Dieu, un rayon de sa divine face qui fait notre vie et notre jour, enfin, le principe de notre être spirituel.

Et non-seulement nous participons à la nature divine, mais encore la personne du Saint-Esprit nous est donnée et habite en nous par le don de la grâce : *In ipso dono gratiæ gratum facientis Spiritus sanctus habetur et inhabitat hominem, unde ipsemet Spiritus sanctus datur et mittitur* (*q.* 43 *a.* 3). Dans le don de la grâce le Saint-Esprit nous est donné, dit saint Thomas, il habite dans l'homme, il en fait son tabernacle qu'il consacre et qu'il anime par sa présence. Et en une autre part : *Per donum gratiæ gratum facientis perficitur creatura rationalis ad hoc quod libere non solum ipsa dono creato utatur, sed ut ipsa divina persona fruatur* (*ibid. ad* 1) : Par le don de la grâce sanctifiante la créature raisonnable est rendue capable non-seulement de se servir de ce don créé, mais encore de posséder et de jouir d'une personne divine, qui est le Saint-Esprit.

Voilà donc Dieu dans l'homme, mais ce n'est pas assez dire, voilà l'homme divinisé, le voilà qu'il vit de la vie de Dieu, le voilà qu'il entre en société avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, le voilà enfin dans le plus grand honneur qu'on se puisse imaginer; car en cet état il est un objet d'admiration aux anges, de terreur aux démons et de respect pour toutes les créatures; il a Dieu en lui, il participe à son être et à ses autres excellences. Mais voilà que cet homme élevé par la grâce au-dessus des anges, rendu semblable et fait une même chose avec Dieu, oubliant ce qu'il doit à son bienfaiteur et à soi-même, vient à commettre un péché mortel, il détruit cette grâce, rompt cette union qui l'attachait à Dieu, perd cette vie divine et la participation de cet être divin qu'il lui avait communiqué. Mais c'est encore trop peu dire, il fait mourir Dieu dans lui-même, puisqu'il lui ôte cette vie qu'il avait en lui par le moyen de la grâce, si bien que Dieu ne vit plus en cette âme, et que son corps qui était son tabernacle devient son tombeau. Oh ! malheur le plus grand qu'on puisse penser ! Dieu est mort, Dieu est anéanti dans ce cœur, et cet infidèle a, par la plus extrême de toutes les cruautés et par la plus exécrable de toutes les félonies, fait mourir son époux. Cet enfant dénaturé a mis le poignard dans le sein de son père et a ôté la vie à celui qui la lui avait donnée. Mais j'entends quelqu'un qui me dit : Comment cela se peut-il faire? et comment Dieu qui est immortel peut-il mourir en nous? Dis-moi, celui qui ôterait la lumière au soleil, la pesanteur à la terre, la fluidité aux eaux, ne détruirait-il pas toutes ces créatures, puisqu'il leur ôterait des propriétés qui constituent leur être, et qui lui sont intimes; car que serait le soleil sans lumière, les eaux sans fluidité et la terre sans pesanteur? ce seraient des êtres morts et qui approcheraient du néant. Eh! pécheur, c'est le crime que tu commets quand tu fais mourir la grâce dans ton âme, tu ôtes et détruis une noble forme qui est un écoulement et une participation de la nature divine. Eh bien ! n'ai-je pas sujet de dire que tu commets un déicide, et que tu ôtes à Dieu la vie qu'il avait dans ton âme, qui faisait ta noblesse et toutes tes richesses? As-tu jamais pensé à ce que tu fais quand tu commets un péché? que si tu y as pensé, y a-t-il des paroles pour exprimer la grandeur de ton crime, ou des supplices pour l'expier?

Mais j'entends encore que tu me dis que tu n'eus jamais ni le désir, ni la pensée de t'en prendre à Dieu et de le faire mourir dans ton âme, et que Dieu étant immortel de sa nature et dans un glorieux retranchement de toutes les attaques des hommes, il ne peut en souffrir la moindre atteinte, et que partant tu n'es pas coupable d'un crime dont tu n'as ni la volonté, ni le pouvoir pour l'exécuter. Il est vrai, Dieu est immortel par sa propre nature, et tous les efforts des hommes et des démons sont trop faibles pour arriver jusqu'à lui ; néanmoins je m'en vais te faire voir, par une seconde raison, que si tu ne peux l'anéantir et le détruire, tu en as la volonté, et que ce désir, quoique impuissant, te fait criminel, et doit être châtié comme s'il était réel et effectif.

C'est une vérité que toutes les lois et que le consentement de tous les hommes rendent si certaine, qu'il n'est pas permis d'en douter, que la volonté fait le péché, et qu'on est coupable d'un crime quand on a formé le dessein de le commettre. Le Fils de Dieu, dans son Evangile (*Matth.*, V *et* VI), nous dit que quiconque regardera une femme pour la convoiter est coupable d'un adultère qu'il a commis dans son cœur et par ses désirs, parce que, comme il dit en autre part, si notre œil est simple, tout notre corps sera pur et lumineux ; que si notre œil est méchant, notre corps sera tout dans les ténèbres, c'est-à-dire si notre intention, qui est un œil qui nous conduit, est bonne, elle rend toutes nos actions bonnes ; si elle est mauvaise, c'est-à-dire si nous avons de mauvaises volontés, les actions dont elle est le principe seront de même nature et tout infectée. Les lois civiles disent que : *Affectus sine effectu in crimine læsæ majestatis punitur*, que dans les crimes de lèse-majesté il suffit pour en être coupable d'en avoir la volonté et le dessein, quoiqu'il ne soit pas sorti en effet. Celui-là doit être châtié comme un homicide, qui, pour l'exécuter s'est servi des instruments propres au meurtre, quoiqu'il ne s'en soit point ensuivi, et qu'il n'ait que blessé son ennemi : *Qui hominem non occidit, sed vulneravit ut occideret instrumento ad occidendum apto, puniendus est ut homicida* (*L.* I, *parag.* 3, *ff. ad l. Cornel. de Sicariis*). Tertullien (*De Pœnitentia*), qui était grand jurisconsulte, dit : *Voluntas facti origo est*, la volonté est la cause et l'origine de l'action, et en un autre endroit il le dit plus clairement : *Voluntas ne tunc quidem liberatur cum aliqua difficultas perpetrationem ejus*

intercipit : l'impuissance de commettre une mauvaise action que la volonté a résolue n'excuse point du crime de l'avoir faite ; car elle a apporté tout ce qui a dépendu d'elle pour le mettre en exécution, et si elle n'a pas eu le succès qu'elle a désiré, cette impuissance ne l'excuse point. Enfin, c'est l'oracle de la théologie qui dit que tout péché est dans la volonté comme dans son sujet, et quoiqu'il ne passe pas dans les mains et qu'il ne se produise point au dehors, c'est assez de l'avoir désiré pour en être coupable. Suivant cela, qui est infaillible ? Je dis, pécheur, que tu commets un déicide, parce que tu en as la volonté : *Vere omnis homo malus, quantum ad voluntatem suam et manus mittit in Deum et occidit eum* (*Hom.* 40 *in Matth.*). Il est vrai, dit saint Chrysostome, que tout homme méchant a la volonté et met, autant qu'il lui est possible, les mains sur Dieu, et qu'il le veut faire mourir. Et saint Bernard (*Serm.* 3 *de Resurrect.*) expliquant les dégâts que fait la propre volonté, dit qu'elle ne laisse rien qu'elle n'attaque, elle s'en prend jusqu'à Dieu avec une fureur de démon; car premièrement elle ne veut pas se soumettre à lui, ni dépendre de son pouvoir, mais se rendant elle-même la maîtresse, la fin et la règle de ses actions, elle ne veut point reconnaître et dépendre de son créateur; elle ne s'arrête pas là; car cette puissance rebelle veut enlever tout ce qui appartient à son souverain, et ne mettre jamais de bornes à ses concupiscences. Un usurier qui augmente ses richesses par ses usures a désir de ravir tout le bien de son prochain, et par avarice, de même que le feu qui n'arrête jamais son action tant qu'il peut s'étendre ou qu'on lui fournit de la matière, il voudrait se rendre maître et s'acquérir tout le monde. Ce désir d'acquérir, qui est une soif insatiable, lui fait croire que le monde n'a pas assez de biens pour lui, et qu'il ne sera jamais satisfait, s'il n'en trouve de nouveaux pour donner plus d'étendue à ses concupiscences ; mais est-ce là le terme de son audace, et trouve-t-elle des bornes dans la nature créée ou possible ? Non, dit ce grand saint, elle passe plus avant; car elle s'élève par un attentat exécrable contre le créateur du monde : *Horribile dictu ! nunc autem ipsum, quantum in ipsa est, Deum perimit voluntas propria.* L'oserai-je dire ? mais pourquoi non, puisque le pécheur a l'audace de le faire? Oui, je l'assure, que par sa propre volonté il tue Dieu autant qu'il peut, et qu'il fait tous ses efforts pour l'anéantir ; car il voudrait ou que Dieu ne pût pas châtier ses péchés, ou qu'il ne le voulût pas, ou qu'il ne le sût pas faire ; il veut donc que Dieu ne soit pas, puisqu'il voudrait le rendre impuissant, injuste, lâche et ignorant; n'est-ce donc pas une malice cruelle et exécrable, qui veut anéantir la puissance, la justice, la sagesse en Dieu, et qui par ce moyen veut détruire l'Etre divin? Voilà, pécheur, ton attentat, voilà ton crime, voilà ton déicide. Tu es donc coupable de la mort d'un Dieu, puisque tu en as eu la volonté, et qu'il ne tient pas à toi qu'elle ne soit effectuée; ne mérites-tu pas tous les châtiments, puisque tu as commis le plus grand des crimes qui fait frémir le ciel et la terre, et qui n'a pu trouver sa réparation que dans la mort d'un Dieu?

Secondement, si nous disons que celui-là est coupable d'un homicide qui se sert des armes propres pour l'exécuter, ne faut-il point dire que tu commets un déicide, puisque tu emploies des armes propres pour tuer un Dieu? Il est vrai, chrétiens, que le Dieu que nous adorons est immortel, impassible, indépendant et nécessaire par sa propre nature; mais supposons une chose qui n'est pas, c'est que si Dieu était mortel, sujet aux passions, capable de douleur, il aurait une tristesse infinie de voir qu'une vile créature qu'il a tirée du néant pour lui donner un être qui approche de celui des anges, qu'il a imprimée et ennoblie de sa divine image, enrichie de ses mérites, rendue heureuse par l'attente d'une béatitude qui contient tous les biens, qui enfin est mort pour elle, qu'après tous ces bienfaits, cette vile créature le quitte pour un plaisir d'un moment, pour un intérêt de cinq sous, pour une satisfaction de bête, et s'attache au démon qu'il sait être l'ennemi de Dieu et de son salut, et au monde qui le trompe et qui passe; cet abandon qu'il fait de son Créateur, cet oubli de son âme, cette préférence de la créature au Créateur, du démon à Dieu ne serait-elle pas capable de lui donner de la tristesse? Si le pécheur quittait Dieu pour un autre qui eût même puissance, même bonté et même sagesse, son choix et son délaissement lui serait moins injurieux et plus supportable ; mais qu'il quitte le souverain Etre pour le néant, tous les biens pour ceux qui n'en ont que l'apparence, et qui sont des maux en effet, qu'il abandonne Dieu à qui il a toutes les obligations, et de qui seul il doit espérer toute la félicité pour une vile créature, ô Dieu ! que cette préférence lui est injurieuse, et qu'elle lui causerait de tristesse ; et s'il en pouvait ressentir, elle serait infinie, étant infinie, elle lui donnerait la mort et détruirait son Etre ! Voilà, pécheur, comme il est vrai que tu fais mourir Dieu et que tous tes péchés sont des déicides ; mais je t'entends dire une seconde fois que quand même tu aurais ce dessein de tuer Dieu, étant impassible par sa propre nature, tous les efforts des hommes sont vains et impuissants, et qu'ainsi tu n'as jamais eu la volonté de commettre ce sacrilége ; c'est pourquoi tu es innocent d'un crime que tu n'as jamais voulu ni pu exécuter. Cette excuse est inutile et frivole, car je t'ai déjà fait voir que tu en as eu la volonté et que tu es coupable d'un déicide, puisque tu t'es servi des moyens propres pour l'exécuter, que s'il a été sans effet, c'est parce que Dieu est dans un glorieux et nécessaire état à ne rien souffrir, néanmoins cela exagère au lieu d'excuser ton crime; car, dis-moi, il faut te convaincre et te faire prononcer condamnation contre toi-même, si un serviteur du roi tirait

son épée, et qu'il lui en portât un coup pour le tuer, mais le trouvant armé d'une cuirasse, il ne pût pas le percer, ni lui faire aucun dommage, ce perfide serviteur pourrait-il bien excuser son attentat, en disant qu'il n'a pas blessé le roi, puisqu'il en a eu le dessein, et qu'il lui a porté un coup qui, sans cette défense, lui eût ôté la vie? Ne serait-il pas châtié comme un parricide qui a fait mourir l'oint du Seigneur, puisqu'il s'est servi de ce qui fait un meurtre? Le pécheur attaque Dieu, lui porte des coups mortels : *Linguæ eorum et adinventiones eorum contra Dominum*, dit le prophète (*Isai.*, III), leur langue et toutes leurs mauvaises actions sont des flèches et des coups d'épée qu'ils portent contre Dieu ; mais le trouvant couvert de son impassibilité et de son immortalité comme d'une cuirasse qui le couvre et qui le défend des attaques des hommes, il ne peut lui nuire ni lui faire outrage. Sera-t-il excusable en disant qu'il n'a ni blessé ni tué Dieu, puisqu'il en a eu le dessein, et qu'il s'est servi des armes propres à faire un meurtre?

Non, chrétiens; et c'est pour cela que les théologiens disent que, pour faire une satisfaction en rigueur de justice, c'est-à-dire qui fût égale au démérite de nos péchés, il fallait que le Fils de Dieu se fît homme et qu'il mourût en croix; parce que l'homme, par le péché, ayant voulu ôter la vie à Dieu et étant coupable de ce crime, comme si effectivement il l'avait commis, puisqu'il en avait la volonté, il fallait que, suivant cette loi, qui veut que celui qui a tiré un œil à son ennemi soit condamné d'en perdre un des siens, que celui qui a ôté la vie à un autre la perde lui-même, l'homme ayant voulu ôter la vie à Dieu et ne pouvant pour sa bassesse réparer un dommage qu'il avait causé, il fallait qu'un Dieu perdît la vie, puisqu'il s'était rendu sa caution et qu'il avait reçu sur soi l'obligation de satisfaire au démérite de son péché, et ainsi il a fallu que le Fils, égal à son Père, mourût, parce qu'on avait voulu ôter la vie à Dieu et qu'on ne pouvait pas satisfaire autrement. Voilà, pécheur, comme de ton propre remède tu peux connaître la grandeur de ton mal, et comme la satisfaction qui a été faite pour toi te fait connaître la grandeur de ta dette, et de l'audace sacrilége qui t'a fait attenter sur la vie d'un Dieu! Et après cela n'as-tu pas sujet de détester ton péché, qui te fait commettre un déicide? Mais allons à la troisième raison, qui te convaincra de même crime en te persuadant la même vérité.

Saint Paul (I *Cor.*, I) dit que celui qui reçoit indignement le Fils de Dieu en l'Eucharistie, c'est-à-dire, qui communie avec un péché mortel dans l'âme et qui mange cette viande céleste comme celle qui nourrit nos corps, qui se pourrit et que nous jetons dehors, que celui-là est coupable du corps et du sang de Jésus-Christ : *Reus erit corporis et sanguinis Domini*, c'est-à-dire, comme l'expliquent saint Chrysostome et Théophilacte, il est coupable d'avoir meurtri Jésus-Christ : *Reus est cædis dominicæ* (*Homil.* 83 *in Matth.*). C'est pourquoi saint Chrysostome, pour nous représenter l'énormité de ce crime, nous dit : Pense, ô homme, quelles justes indignations tu conçois contre Judas, qui trahit son maître et qui, pour trente deniers et par un baiser, qui est une marque de paix et d'amour, le mit entre les mains des Juifs, qui le firent mourir! ton ressentiment, pour si grand qu'il puisse être, est raisonnable ; mais prends-garde que tu n'entres dans le crime des Juifs et que tu ne sois coupable du meurtre du Fils de Dieu, car si tu le reçois avec des lèvres polluées par un péché mortel, tu participes à leur crime et tu te rends compagnon des bourreaux qui ont fait mourir le Fils de Dieu!

Un prophète nous fait connaître par une belle figure le genre de mort que les pécheurs qui communient indignement font souffrir au Fils de Dieu : il nous assure que tous les pécheurs disent ces paroles : *Venite, mittamus lignum in panem ejus ; eradamus eum de terra viventium, et nomen ejus non memoretur amplius :* Venez, mettons le bois dans son pain, arrachons-le du nombre des vivants, et que sa mémoire soit entièrement éteinte. Pour entendre ce passage, qui contient le complot de ses ennemis pour le faire mourir, il faut savoir que ce pain où ils veulent mettre le bois est son corps, qui est appelé dans l'Evangile un pain céleste, comme dit Tertullien (*Lib.* III, *contra Marcionem*, *cap.* 19), et que ce bois est vénéneux et qu'il donne la mort, tel que saurait être celui que les Latins appellent *taxum;* si bien que lorsque tu communies indignement, tu entres dans le complot des Juifs, tu mets dans son corps un bois vénéneux qui lui donne la mort, tu lui fais avaler un poison qui le tue ; ou bien disons que lorsque tu communies avec un péché mortel, tu as le diable dans ton âme, de même que Judas, et que tu livres le Sauveur entre ses mains, qui, étant son plus grand ennemi, le fait mourir en certaine manière. Voilà comme il est vrai que ceux qui reçoivent Jésus-Christ dans l'Eucharistie avec un péché mortel commettent un déicide.

Le même saint Paul étend cet attentat sur tous les pécheurs et dit que, de quelque espèce qu'ils soient, ils crucifient de nouveau et avec plus de cruauté le Fils de Dieu que ne firent pas les Juifs : *Rursus Filium Dei crucifigentes* (*Heb.*, VI), et quoiqu'il soit maintenant dans la gloire et qu'il vive d'une vie divine, néanmoins ils le font encore mourir en eux de cet ignominieux supplice, puisqu'ils renouvellent les mêmes péchés pour lesquels il a souffert la mort de la croix. Oui, mon adorable Sauveur, si vous n'étiez pas dans l'état des bienheureux et dans un glorieux retranchement de toutes les attaques de la cruauté, vous mourriez une seconde fois, car il est vrai que les pécheurs vous dressent une croix pour vous y attacher et vous font toutes les injures que vous souffrîtes en votre Passion. Saint Augustin dit que lorsque le Fils de Dieu était dans le

monde, les bons et les mauvais le voyaient, et qu'à la fin des siècles, quand il viendra juger les vivants et les morts, il sera de même vu de tout le monde; les bons qui l'ont suivi le verront pour en recevoir la récompense; il sera aussi vu des méchants, qui seront châtiés pour l'avoir fait mourir en croix. Quoi! dira quelqu'un, n'y aura-t-il que ceux qui l'auront crucifié qui soient damnés? Oui, je l'ose dire, il n'y a que ceux qui ont commis ce sacrilége qui soient damnés : donc, disent les pécheurs de ce temps, il n'y a rien à craindre pour nous, et nous serons sauvés. Cela serait vrai, dit le même Père, si Dieu ne regardait pas la volonté du pécheur qui a dessein de le crucifier. Les Juifs ont fait mourir celui qu'ils voyaient parmi eux, qu'ils entendaient déclamer contre leur vie; mais toi, qui ne le vois pas et résistes à sa parole, qui est quelque chose de divin, si tu voyais son corps, ne l'attacherais-tu pas à la croix? Les Juifs l'ont méprisé, le voyant dans les faiblesses de sa chair et dans l'ignominie de son supplice, mais tu le méprises maintenant qu'il est dans la gloire de son triomphe, et tu tâches de le faire mourir et de lui ravir une vie divine et glorieuse.

Le cardinal Pie re Damien (*Serm. de exaltatione crucis*) nous fait voir en quelle façon les impies commettent ce sacrilége. Il dit que les superbes lui mettent la couronne d'épines à la tête, et que ces pensées altières qui leur font mépriser tout le monde, et s'élever au-dessus de toutes les puissances, percent le chef adorable du Sauveur; les impudiques, dont les yeux et le cœur sont attachés à la terre et à la chair, clouent ses pieds; ceux que la prospérité rend insolents et résolus à commettre tous les crimes attachent sa main droite; ceux que le désespoir emporte et précipite en tous les malheurs mettent un clou dans sa main gauche; enfin ceux qui défendent leurs crimes par des excuses, et qui veulent passer pour innocents, lors même qu'ils sont plus coupables, lui percent le côté.

Saint Bernardin passe plus avant, car il dit que le Fils de Dieu ne meurt pas seulement en croix par les péchés des hommes, mais qu'il est tourmenté en toutes les parties de son corps, parce que, supposé, comme dit saint Paul (I *Cor.* VI), que nous sommes ses membres, quand un prélat, un curé, un supérieur, un magistrat, un père de famille commet un péché mortel, on arrache alors un œil au Fils de Dieu; si un prédicateur tombe dans une faute mortelle, on arrache la langue au Sauveur de nos âmes ; lorsqu'une personne qui avait accoutumé de donner l'aumône et de nourrir les pauvres tombe en péché mortel, on coupe la main au Fils de Dieu; lorsqu'un religieux, qu'une personne d'église, que leur ministère ou leurs vœux font être les chers amis de Dieu, vient à se précipiter dans quelque offense mortelle, on lui arrache le cœur ; quand un pèlerin, c'est-à-dire un chrétien, qui marche devers le paradis, par ses désirs et par ses affections, s'arrête et se divertit ailleurs par re péché mortel, c'est alors que le Fils de Dieu se sent couper un pied. Cela étant ainsi, nous pouvons dire que les pécheurs font mourir le Sauveur de nos âmes, non seulement du supplice de la croix, mais qu'ils lui arrachent tous ses membres et qu'ils le dépècent. Est-il de cruauté pareille à celle-là ?

Ce crime est le plus grand qu'on se puisse imaginer; cet attentat qui s'en prend à Dieu pour l'anéantir, attaque aussi toutes les créatures, comme dit le même saint Bernardin (*Serm.* 45, *tom.* III), n'ayant de vie que par participation de celle de Dieu. Quand donc tu veux, par une offense mortelle ôter la vie à Dieu, tu fais mourir toutes les créatures, tu ôtes la vie à la sainte Vierge, aux anges, à ton âme, à tous les hommes et à toutes les créatures. Vois, pécheur, jusqu'où s'étend le crime de vouloir tuer son souverain.

Ruben ne voulut point consentir au meurtre du petit Joseph et en détourna ses frères, parce, leur dit-il, qu'il est notre chair et notre frère. Pécheur, ne voudrais-tu pas arrêter ta main et changer ta résolution sacrilége, qui te fait attenter sur la vie d'un Dieu qui est ton Père, de Jésus-Christ qui est ton frère et ta chair, de la sainte Vierge qui est ta Mère et ton avocate, de tous les anges qui sont tes défenseurs, de tous les saints qui ont été hommes comme toi, et enfin de toutes les créatures qui sont à tes services ? Que si tu ne veux pas écouter mes paroles qui t'en conjurent, écoute celles que ton Sauveur te dit par la bouche de saint Augustin, qui te reprochent ta cruauté et qui peuvent te donner de la compassion et de la crainte. Pécheur, pourquoi, dit-il, m'attaches-tu par tes péchés à une croix plus rude et plus ignominieuse que ne fut celle où je fus cloué par la rage des Juifs ? Oui, je le dis avec vérité, que la croix que tes crimes me font souffrir contre ma volonté m'est plus insupportable que celle où je montai volontairement pour le salut du monde : *Cur me graviore criminum tuorum cruce quam illa in qua quondam pependeram afflixisti* (*Serm.* 67 *de tempor tom.* 10)? En celle-là j'ai vaincu la mort, mais en celle où tes péchés m'attachent je suis dans l'ignominie, et n'y puis opérer que ta condamnation et ta réprobation éternelle.

Il se plaignait aussi de cette cruauté à sainte Catherine, lorsqu'il lui apparut tout couvert de plaies. Mon Sauveur, dit cette sainte vierge, qui vous a mis en l'état pitoyable où je vous vois ? Ce sont, répondit-il, les pécheurs qui ont déchiré mon corps et qui me donnent la mort. Oui, c'est leur cruauté et non celle des Juifs qui m'a couvert de blessures et qui m'ôte tous les jours la vie que je n'ai perdue qu'une fois par les mains des bourreaux et avec moins de fureur qu'ils n'en exercent, quoiqu'elle semble extrême.

On dit, et beaucoup d'historiens l'assurent, que quand on fait passer un meurtrier sur le corps d'un homme qu'il aura tué, il jettera du sang par ses plaies, comme pour faire connaître et accuser celui qui l'a fait mourir.

Je crois que si l'on étendait le corps du Fils de Dieu sur la terre, et qu'on fît passer par-dessus tous les pécheurs, il jetterait du sang de ses plaies, qui serait comme une voix puissante qui les accuserait de l'avoir massacré.

C'est un grand crime de tuer un homme, parce que c'est défaire l'image de Dieu, détruire le temple du Saint-Esprit, désoler son espèce et priver la république de l'un de ses citoyens ; c'est pourquoi Dieu commande que celui qui ôtera la vie à son prochain la perde lui-même, parce que tout autre punition est au-dessous de ce crime ; mais il est plus énorme de faire mourir un juste, un ami de Dieu, qu'un méchant homme, parce qu'on est plus obligé de l'aimer que les autres hommes, à raison de sa sainteté, qui lui fait porter l'image; et qui le rend ami de Dieu : secondement, c'est un plus grand crime, parce qu'il fait injure à celui qui l'a moins mérité, et ainsi c'est plus contre la justice ; troisièmement, parce qu'il prive la république d'un plus grand bien, car un homme juste, dit Philon (*De Special. leg.*), est le soutien de l'Etat et le médiateur des hommes ; enfin c'est un plus grand crime, parce que c'est un plus grand mépris de Dieu, puisqu'on s'en prend à ses amis, à ses favoris et à ses enfants.

Mais quel crime ne commet point celui qui fait mourir le saint des saints, le Dieu qui l'a créé, qui le conserve et qui peut l'anéantir? Ne faudrait-il pas que toutes les créatures, entrant dans les ressentiments, comme elles entrent dans l'injure de leur Créateur, s'élevassent contre ce sacrilége ? Pécheur, ouvre les yeux pour voir l'attentat que tu commets par un péché mortel, qui est un déicide. Nous en avons horreur et on ne peut pas ouïr parler de ces parricides qui ont attenté sur la vie des rois, qui ont mis leurs mains sur les oints du Seigneur et sur ses vivantes images. On les poursuit encore après leur mort par des anathèmes publics, et leur postérité est infâme ; eh quoi! n'aurons-nous pas horreur du péché, qui tue Dieu en quelque façon, et qui fait mourir Jésus-Christ? Chrétien, faisons aujourd'hui résolution de le fuir, conservons la vie à celui qui nous l'a donnée et nous la conserve, et qui nous en promet une éternelle. Que si la cruauté que tu exerces, et que je t'ai représentée envers Dieu et envers toutes les créatures que tu veux faire mourir, n'est pas capable d'arrêter ta main et de changer ton cœur, peut-être que le souvenir des bontés que Dieu te fait ressentir au même moment que tu le poursuis à mort, et que tu mérites tous les châtiments, te fera détester ton crime. Nous admirons la clémence du roi David, qui, étant poursuivi à mort par son fils Absalon, commanda à toute son armée que quelque avantage que le ciel et leur valeur donnât à ses armes sur celles de son fils Absalon, on lui conservât la vie : *Servate mihi puerum Absalon*, conservez-moi mon fils Absalon. Dieu fait la même chose, toutes les créatures voudraient venger et châtier son attentat, elles sont disposées pour punir cette audace sacrilége qui te fait élever pour ôter la vie à ton souverain et à toutes les créatures qui lui sont sujettes, qui entrent dans ses ressentiments, comme dans ses injures; néanmoins il leur commande : *Servate mihi puerum Absalon*, ne faites pas mal à ce chrétien, à ce fils dénaturé, conservez-lui la vie qu'il me veut ôter. Je vous défends, et gardez-vous bien de lui faire le moindre outrage. La bonté de Dieu ne s'arrête pas là, elle surpasse infiniment celle de David, qui ne désirait que la conservation de la vie de son fils, mais qui n'eut jamais dessein de lui mettre son sceptre entre les mains et de contenter cette ambition qui l'avait fait cruel. Dieu commande qu'on te conserve la vie pour en jouir avec la qualité de monarque ; il veut que tu possèdes des royaumes, et lorsque tu te fais voir être son plus cruel ennemi, il désire que tu sois son héritier et son favori. Cette bonté de Dieu, qui ne s'est jamais trouvée dans aucun homme, n'est-elle pas capable de te faire tomber les armes des mains et de t'inspirer des pensées de douceur et de repentir? Si fera sans doute, si tu y fais une sérieuse réflexion, qui sera suivie de sa grâce et qui te conduira à la gloire que je te souhaite, etc.

SERMON III.

PÉCHEUR IDOLATRE.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme devant un serpent (*Eccli.*, *chap.* XXI).

Toutes les choses qui sont dans le monde, je parle même des plus viles et des moins considérables, nous sont une preuve de l'existence de Dieu : *Unum opinor de sepibus flosculum, non dico de pratis ; una cujuslibet maris conchula, non dico de rubro*, dit Tertullien. Une petite fleur qui naît parmi les buissons, je ne parle point de celles que l'artifice des hommes cultive dans les parterres ; la plus petite coquille que la mer pousse sur ses bords, je ne parle point de ces merveilles que nous recueillons pour en faire l'ornement de nos cabinets, nous font connaître l'existence de Dieu qui les a créées ; non-seulement toutes les créatures sont des voix qui nous prêchent un être souverain, mais encore elles sont les preuves de son unité. Il n'est qu'un seul centre dans le monde, où toutes les choses pesantes terminent leurs mouvements; une seule fin, qui est le bien, où se portent toutes les inclinations des créatures; un seul soleil qui fait les jours, une seule lune qui nous éclaire dans les obscurités de la nuit. Toutes ces choses nous découvrent qu'il y a un Dieu, qui est le seul centre de nos désirs, qui éclaire tout homme qui vient dans ce monde, et la seule fin qu'il faut rechercher, parce qu'elle peut remplir tous nos désirs; néanmoins le pécheur se fait plusieurs dieux, car autant qu'il commet de péchés, ce sont autant d'idoles qu'il élève et qu'il adore. C'est ce que nous verrons après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge, à qui nous dirons avec l'ange : *Ave, Maria*

Tertullien parlant de l'idolâtrie, dit qu'elle est le principal crime du genre humain, le grand péché du monde, la cause et le sujet du jugement final : *Principale crimen generis humani, summus sæculi reatus, tota causa judicii, de idololatria.* Il est le principal, parce qu'il est le premier, car l'ange dans le ciel et l'homme dans le paradis terrestre ont été les premiers idolâtres ; l'indépendance et la souveraineté qu'ils affectèrent, l'un voulant être semblable à Dieu, et l'autre désirant avoir sa science et être immortel par sa propre nature, les firent idolâtrer. L'idolâtrie est non-seulement le premier péché en origine, mais aussi le plus grand en son étendue, car cet ange apostat ne pouvant avoir de trône, et être reconnu pour souverain dans les cieux, se fit dresser des autels, offrir des sacrifices, et estimer un dieu sur la terre. Il débaucha si fort les esprits des hommes, et leur imprima des sentiments si contraires aux véritables, que, hors le pays de Judée où le vrai Dieu était connu et adoré, tout le reste des peuples fléchissait les genoux et présentait des sacrifices à de fausses divinités; et parce que les dieux qu'il leur proposait avaient été des hommes fameux pour leur mauvaise vie, il les obligeait pour leur plaire et pour mériter leurs faveurs, ou éviter leur courroux, de leur sacrifier par des crimes. Vénus, qui avait été une femme débauchée, recevait des hosties d'impureté ; les sales femmes étaient ses prêtresses, et ses temples étaient des lieux d'abomination ; Mars, qui fut un sanguinaire, n'aimait rien tant que le sang des victimes humaines, et l'on ne pouvait lui plaire que par la cruauté ; Jupiter, qui avait été un ambitieux, un impudique et un cruel, leur ayant proposé tous ces crimes pour imiter, voulut aussi qu'on les honorât par des offrandes ; si bien que voilà le sentiment de la divinité éteint dans les cœurs des hommes, et l'idolâtrie presque universelle par tout le monde. Elle est aussi le principal crime, non-seulement en origine et en étendue, mais aussi en ce qu'il comprend tous les autres, qui tous, comme fait voir Tertullien, et après lui saint Thomas (2, 2, 9, 62, *a*. 4.), se trouvent enfermés dans l'idolâtrie, car l'idolâtre dérobe à Dieu l'honneur de souverain principe ; il est meurtrier de sa propre âme qu'il tue *Telo erroris sui*, avec la flèche de son erreur. L'idolâtrie est appelée un adultère et une fornication, parce que l'homme rompt l'alliance qu'il doit avoir avec Dieu comme principe de la grâce, et fait un commerce déshonnête avec les démons, à qui il donne son cœur pour en recevoir des plaisirs qui contentent sa concupiscence : *Fornicati sunt a Deo suo* (*Ose.*, IV) ; si bien, chrétiens, que voilà tous les crimes qui sortent de cette source infectée, ou qui l'accompagnent. Mais le Fils de Dieu venant dans ce monde et le trouvant rempli d'ignorance et de superstition, a fait connaître aux hommes les impostures des démons, l'abomination des sacrifices qu'on leur présentait ; il a fait taire ces faux oracles et les a chassés honteusement du monde ; il a fondé une religion sainte, il a donné aux hommes les véritables sentiments de Dieu, et leur a enseigné la manière de l'adorer en esprit et en vérité ; si bien que maintenant Jupiter n'est plus que dans les fables, ses images servent aux édifices, on les foule aux pieds ; et si l'excellence de leur ouvrier a mérité qu'on les ait conservées comme de rares antiquités, elles nous donnent sujet de déplorer la stupidité des hommes qui adoraient des statues de pierre, qui n'ont rien d'excellent que la main qui les a travaillées. Il est vrai, chrétiens, Jupiter n'est plus dans notre bouche, ses images ne sont plus dans nos églises, nous ne fléchissons plus les genoux à Vénus, Mars et Mercure, ce sont des noms vides, des dieux infâmes qui ne reçoivent plus de sacrifices des hommes, mais nous sommes tombés dans une erreur plus dommageable, car nous avons mis dans notre cœur les idoles que nous avons tirées de dessus les autels. Et quoiqu'on ne sacrifie plus aux démons, qu'on ne leur présente plus de l'encens et d'autres oblations extérieures, néanmoins on leur offre le cœur et les affections, et les hommes, sous le nom et la profession de chrétien conservent les sentiments du paganisme et sont idolâtres. C'est la vérité très-importante que j'entreprends de vous apprendre par l'autorité de la sainte Ecriture et des saints, et par la raison dont nous tirerons des motifs pour nous confondre et pour détester le péché mortel qui nous a faits idolâtres. Voilà l'économie de cette prédication.

PREMIER POINT.

Le Sauveur de nos âmes, qui est la vérité éternelle, nous enseigne cette vérité, que tout pécheur est idolâtre, lorsqu'il dit dans son saint Evangile que celui qui ne voudra pas recevoir la correction qui lui fait voir, et qui le peut retirer du péché : *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* Considérez-le comme un païen, puisqu'il ne veut point regarder le miroir que vous lui présentez pour y corriger ses mœurs, et qu'il se montre si fort attaché à ses sentiments et à ses passions, qu'il en est l'idolâtre ; il doit être estimé et traité en païen, puisqu'il en a l'obstination et l'aveuglement.

Saint Paul (II *Cor.* 4), parlant des infidèles dit que le Dieu de ce siècle les a aveuglés ; par ce Dieu du siècle on doit entendre, dit saint Thomas, les passions et les crimes des hommes ; ils sont leurs dieux, parce qu'elles leur commandent, et qu'ils leur obéissent. La volupté est le dieu de cet impudique, elle lui donne des lois qu'il observe parfaitement. L'avarice est un dieu du siècle, qui est adoré de ceux qui aiment les richesses. La vengeance est un dieu du siècle, qui s'oppose au véritable, qui commande le pardon des injures. Voilà les dieux du siècle qui inspirent les crimes, et qui s'opposent à l'obéissance et aux adorations que nous devions avoir pour le véritable.

Et le même saint Paul venant au particulier, assure que l'avarice est un culte et une adoration qu'on rend aux idoles : *Avaritia, quæ est simulacrorum servitus* (Cor. V). Car, comme la religion nous apprend à honorer

Dieu par des actes extérieurs qu'elle détermine, et qui sont les interprètes sensibles des sentiments de notre cœur, où commence notre adoration qui passe dans nos mains, aussi l'avare emploie l'intérieur et l'extérieur, le cœur et les mains pour faire le culte qu'il rend à ses richesses. Le respect que nous avons pour les choses saintes nous les fait enfermer dans des lieux secrets et bien propres, où l'on ne permet pas qu'elles soient vues et maniées par des mains profanes; l'avare tient son or sous plusieurs clefs et le cache si fort, qu'il n'est pas loisible au soleil, qui en est le père, de voir ses propres productions, quoiqu'elles soient fort éclatantes. Il lui offre plusieurs fois le jour des sacrifices; sa volonté est le sacrificateur, son cœur est l'autel, ses désirs insatiables sont les victimes qu'il présente à ce dieu. Ou bien nous pouvons dire que, comme la religion nous apprend à rendre à Dieu un culte souverain par les trois actes, de foi, d'espérance et de charité, car nous voyons par un mouvement surnaturel que Dieu est un Etre indépendant, éternel, tout-puissant, une vérité et une sagesse infinie, aussi l'avare attribue toutes ces grandeurs à l'or dont il est idolâtre, et à tous ceux qui le possèdent : *Substantia divitis urbs fortitudinis ejus.* (Prov. 10) : il se croit souverain sur tous les hommes, quand il a de quoi les assujettir et se les rendre serviteurs.

L'espérance nous fait regarder Dieu comme une bonté souveraine, qui a pour nous des tendresses qui surpassent celles de nos pères et de nos mères ; l'avare met toutes ses espérances en l'or; son coffre, comme dit le Sage, est sa citadelle, parce qu'il se promet que les richesses le mettront à couvert de tous les accidents, et qu'il n'est rien à craindre pour un homme qui en a. Enfin nous adorons le vrai Dieu par un acte d'amour, parce que nous le considérons comme l'assemblage de tous les biens et de toutes les beautés ; l'avare regarde son or en même façon et l'estime son bien souverain, et voilà comme il est idolâtre, puisqu'il adore ses richesses par un culte qui n'est dû qu'au seul et véritable Dieu.

Et le même apôtre dit que ceux qui sont adonnés à la gourmandise ne reconnaissent point d'autre dieu que leur ventre : *Quorum Deus venter est* (Philip. III), puisque pour satisfaire à ses désirs insatiables ils éteignent leur raison, se moquent des lois divines qui le leur défendent, et renoncent aux plaisirs du ciel pour ceux de la bouche. Voyez, dit Tertullien (*De jejunio*), ce gourmand, il n'a point d'autre dieu que son ventre, à qui il sacrifie plusieurs fois le jour; son poumon est son temple, son autel sont ses intestins, ses prêtres ses cuisiniers, la fumée des viandes bien préparées est son Saint-Esprit, les ragoûts et les sauces sont ses grâces, et les vents que pousse un estomac rempli et chargé de viandes, de potages et de vin, sont ses prophéties, enfin c'est un idolâtre qui adore son ventre. C'est donc une chose certaine par le témoignage de la sainte Ecriture, que tout péché est une idolâtrie. Entendons encore parler les Pères, qui nous confirmeront cette vérité. Tertullien assure fortement que tout pécheur est idolâtre : *Sine dubio idololatriam admittit quicumque delinquit; id omne facit quod ad idolorum mancipes pertinet.* Il n'en faut pas douter, dit ce grand homme, que tout pécheur ne soit idolâtre, puisqu'il fait les mêmes choses que ceux qui adorent les idoles. Il avait dit que les philosophes ont un dieu qui leur est propre, et qui est contraire au véritable ; il assure aussi que les hérétiques se sont fait des dieux, c'est pourquoi il nomme souvent le dieu de Marcion, qui était un dieu lâche, sans justice, sans action, qui n'aimait que le repos et qui souffrait tous les crimes, et après il étend sa proposition et comprend tous les pécheurs, qu'il prouve être des idolâtres, puisqu'ils font les mêmes choses que ceux qui adorent les idoles. Et le même Tertullien répondant aux païens, qui disaient que parmi les chrétiens il s'en trouvait qui commettaient des péchés : *Etiam ex nostris excedere quosdam a regula disciplinæ;* ceux-là, dit ce grand homme, qui ne gardent pas la fidélité qu'ils ont promise au véritable Dieu, et qui ne se tiennent point inviolablement dans notre discipline, qui nous éloigne du péché, et qui nous porte à la pratique de toutes les bonnes œuvres, ceux-là ne sont point des nôtres, nous les désavouons pour chrétiens, ils ne le sont qu'en apparence et de nom, pendant qu'ils sont idolâtres de mœurs.

Le même Tertullien prouve fort bien la proposition qu'il avance, que tout pécheur est idolâtre : *Universa delicta adversus Dominum sapiunt*, parce que toutes sortes de péchés sont contre le véritable Dieu qui les défend et qui les châtie, et nous pouvons dire qu'ils ne sont péchés, que parce qu'ils sont défendus par la loi de Dieu, et qu'ils s'écartent de cette souveraine règle qui doit mesurer toutes nos actions; or, tout ce qui est contre Dieu est pour le diable, car, comme tout ce qui n'est pas vrai est faux, tout ce qui n'est pas lumière est ténèbres, tout ce qui n'est pas droit est courbe et gauche, aussi tout ce qui n'est point de cette souveraine vérité, qui est Dieu, est du diable, prince des ténèbres et père du mensonge. Voilà, chrétiens, comme il est vrai que vous êtes idolâtres quand vous commettez quelque péché, car vous faites une action qui est contre Dieu et qui plaît au diable, vous lui tournez le dos, pour donner de l'encens à son ennemi et pour l'adorer.

Mais j'entends quelqu'un qui me dit : Comment est-il possible que je sois idolâtre? je n'offre point de l'encens aux démons, je ne les invoque point, je suis chrétien, je vais à l'église, j'y adore le vrai Dieu, et je fais tout plein d'autres bonnes œuvres. Tertullien répond à cela, et dit que pour être idolâtre il n'est pas nécessaire d'avoir des temples, d'élever des autels, de donner de l'encens aux faux dieux, parce qu'il s'est trouvé des idolâtres avant qu'il y eût des sculpteurs pour faire des idoles, et que l'idolâtrie commence

dans le cœur ; et si le Fils de Dieu nous assure qu'on commet le péché d'adultère par les yeux, et des meurtres par la langue et par les désirs, nous pouvons assurer qu'on devient idolâtre par la pensée et par les sentiments du cœur. Et voilà comme il est vrai, au sentiment du Fils de Dieu et des saints, que tout péché est une idolâtrie, et que tout pécheur est coupable de ce crime que nous avons fait voir être le premier et le plus énorme de tous les autres.

SECOND POINT.

La raison nous mettra cette vérité dans un plus grand jour, et si nous voulons la considérer attentivement, nous serons persuadés que tout péché mortel, de quelque espèce qu'il soit, est une idolâtrie. Je veux employer, pour vous faire voir cette vérité, l'argument dont Tertullien se sert pour prouver que l'hérésie est une idolâtrie. Elle l'est, dit ce grand homme, parce que l'idolâtrie et l'hérésie ont même principe et mêmes effets (*Adversus Praxeam. De Idololatria, cap.* 18; *De Præscript., cap.* 40). Elles ont même principe, car c'est le démon et l'homme qui sont les pères de ces deux monstres. Le démon est auteur de l'idolâtrie, parce que cet esprit orgueilleux ne pouvant pas avoir d'adorateurs dans le ciel, il s'en fit sur la terre, et débauchant le sentiment naturel que tous les hommes ont pour adorer le seul et véritable Dieu, il leur en proposa une multitude, dont l'exemple favorisait leurs passions et leur promettait l'impunité de leurs crimes ; les hommes suivirent sans beaucoup de peine une créance qui leur proposait des dieux qui parlaient par la bouche des idoles, qui leur prédisaient des maux dont ils devaient être la cause et dont ils apportaient le remède et la fin quand ils cessaient d'agir ; et par ce sortilége ils se firent élever des autels et rendirent les hommes idolâtres. Comme le démon est le père de l'idolâtrie, il l'est aussi de l'hérésie ; car le Fils de Dieu ayant par sa passion rendu muets les oracles, et par ses disciples ayant chassé les démons des corps et des temples, cet esprit orgueilleux ne pouvant souffrir cette déroute, s'avisa de la réparer par les hérésies (*S. Matth.* XIII), qui sont un choix que l'homme fait de quelques opinions qui choquent les vérités de la foi et qui le séparent de la communion des fidèles. C'est ce mauvais grain que l'ennemi de l'homme, comme dit l'Evangile, a semé dans les esprits des hommes et dans le champ de l'Eglise ; c'est le cancer qu'il a fait naître pour ronger ce corps; c'est enfin cette furie qui, naissant de la corruption des mœurs des fidèles, est sortie armée de fer et de feu pour brûler nos temples et pour faire un massacre cruel de ceux qui avaient les véritables sentiments de religion, et qui s'opposaient à ses dégâts. Et voilà comme il est véritable que l'idolâtrie et l'hérésie conviennent à reconnaître mêmes principes, qui sont les démons et les hommes. Ils sont aussi semblables en leurs effets : l'infidèle met ses dieux sur les autels et l'hérétique ses opinions, qui sont ses idoles, dans son entendement ; l'idolâtre leur présente la fumée des encens, l'hérétique immole à ses erreurs toute la subtilité de son esprit, la force de son raisonnement et l'éloquence de ses paroles, qui sont les fleurs dont il les embellit. Enfin, l'idolâtre et l'hérétique disent à leurs idoles : Vous êtes mes dieux et je suis disposé à donner ma vie pour votre défense et pour vous témoigner ma fidélité.

Suivant cet argument de Tertullien, je dis que tout péché est une idolâtrie, puisqu'ils ont même principe et mêmes effets. Le démon n'est-il point une cause extérieure qui nous porte au péché? ne prend-il point son nom de l'office qu'il fait de tenter les hommes pour le leur faire commettre? Tertullien dit qu'il ne donne jamais de trêve à sa malice, qu'il nous dresse partout des embûches, qu'il cherche notre faible, qu'il nous prend par nos inclinations, et qu'enfin il fait toutes ses satisfactions de notre perte, si bien que nous pouvons dire que le démon est une cause universelle de tous les péchés qui se commettent dans le monde, et que, comme nous avons un bon ange qui nous pousse au bien par la connaissance qu'il nous en donne, et par les attraits qu'il nous en fait ressentir, aussi le démon ne travaille à rien tant qu'à nous pousser dans le mal, ou en nous le déguisant ou en le cachant.

Le démon n'est pas la seule cause du péché; il peut bien lui seul, avec la permission de Dieu, nous rendre misérables par les maladies qu'il peut attacher à notre corps et par la pauvreté où il peut nous réduire, mais il ne saurait, quelque effort qu'il fasse, nous rendre criminels, si notre entendement et notre volonté n'entrent dans ses desseins pour produire ce monstre, ainsi qu'ils font de l'idolâtrie et de l'hérésie. Toutes ces choses nous obligent de conclure que tout péché mortel, de quelque espèce qu'il soit, est une idolâtrie, puisqu'il a même principe et qu'il sort de même source que l'idolâtrie. Mais cet argument est trop universel et trop peu convaincant, apportons en de plus connus du vulgaire, et, après avoir regardé l'idolâtrie en son principe, regardons-la en elle-même. On commet, dit saint Thomas, un acte d'idolâtrie, quand on rend à la créature l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu seul : *Idololatria est quando honor soli Deo debitus impenditur creaturæ* (XXII, *q.* 94, *n.* 1). Or, cet honneur que nous devons rendre à Dieu consiste, dit saint Thomas, en deux choses : premièrement en ce que nous sommes obligés de le regarder, de l'aimer et de rapporter à lui toutes nos actions comme à leur dernière fin ; et secondement de mettre en lui toutes nos espérances. Or, quand l'homme vient à commettre un péché mortel, il s'établit une fin contraire à la véritable, parce qu'il se détourne et qu'il quitte Dieu pour s'attacher à la créature; et d'autant qu'il n'y peut point avoir deux fins, il s'ensuit que celle à qui il donne la préférence est sa fin, où ses espérances et ses désirs croient trouver leur repos et leur félicité ; s'étant fait une fin imaginaire qui est opposée et qui détruit, autant

qu'il lui est possible, la véritable, il lui offre ses respects et ses affections, qui ne sont dues qu'à Dieu seul, et partant nous devons dire qu'il est un idolâtre et que tout péché est une idolâtrie.

Le Sauveur de nos âmes nous apprend cette vérité dans son Evangile, lorsqu'il nous dit que nous ne pouvons pas servir à deux maîtres, rapporter toutes nos actions à deux fins et aller à deux termes opposés : *Nemo potest duobus dominis servire* (*Matth.*, III, 6); si bien qu'il faut nécessairement en choisir l'un, lui donner la préférence par-dessus l'autre, enfin aller à Dieu ou au diable. Or, est-il que celui qui commet un péché mortel détermine cette indifférence et par son choix fait connaître que celui où il se porte est sa dernière fin, qu'il préfère à la véritable qui est Dieu; et pourtant nous devons dire qu'il est un idolâtre, puisqu'il rend à la créature l'honneur de dernière fin qui n'est dû qu'à Dieu seul. Le Sauveur de nos âmes nous fait connaître plus sensiblement cette vérité, lorsqu'il dit : *Qui amat patrem et matrem plus quam me, non est me dignus* (*Matth.* X) : Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, c'est-à-dire qui pour l'amour qu'il porte à son père et à sa mère transgresse la loi de Dieu et commet un péché mortel; celui-là aime son père et sa mère plus que Dieu. Il nous propose ces deux personnes qui sont celles que nous devons plus aimer, parce que nous leur avons plus d'obligation; si néanmoins, pour plaire et pour obéir à des personnes que la nature et la loi de Dieu nous rendent chères, nous venons à commettre un péché mortel, nous témoignons les aimer plus que Dieu : et par cette préférence nous rendons à la créature l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu seul, et partant nous commettons un acte d'idolâtrie.

C'est pourquoi le Fils de Dieu, parlant de quelques scribes et pharisiens, qui, convaincus par l'évidence de ses miracles et par la force de sa doctrine, n'osaient point l'avouer pour le Messie, et le confesser publiquement pour Fils de Dieu, de crainte qu'ils avaient d'encourir la haine du peuple et de perdre le rang qu'ils tenaient dans la Synagogue : *Dilexerunt enim gloriam hominum magis quam gloriam Dei;* il dit qu'ils ont plus aimé la gloire des hommes que celle de Dieu, qu'ils ont préféré l'honneur du monde, qui n'est qu'une fumée, à celui de Dieu, qui devait se trouver dans leur confession et en avouant la vérité dont ils étaient convaincus. Ainsi, ayant donné aux hommes, à la vanité, à la crainte du monde cette préférence, ils lui ont rendu l'honneur de dernière fin qui n'est dû qu'à Dieu seul, et partant ils ont commis un acte d'idolâtrie; et ne sait-on pas que tout péché mortel détruit la charité qui nous fait aimer Dieu sur toutes choses, et que de cette vertu dépend tout ce que la loi nous fait de commandements et que les prophètes nous font espérer de récompenses ou craindre de châtiments? Si bien, pécheur, que te voilà idolâtre et condamné par le Fils de Dieu même. Mais afin que nous puissions connaître plus sensiblement cette vérité, mettons-la dans la pratique et faisons voir en particulier en quoi on commet l'idolâtrie. Voilà un père et une mère qui, pour acquérir des biens à leurs enfants, pour marier richement cette fille, pour élever ce fils dans quelque charge éclatante, dérobent le bien de leur prochain ou par des usures secrètes, ou par des violences connues de tout le monde; je dis que ce père et cette mère sont idolâtres de ce fils, puisqu'ils le préfèrent à Dieu, et que pour lui acquérir des biens, ils l'offensent et perdent leur salut. Voilà un voluptueux qui, pour plaire à quelque infâme créature dont il fait son idole, et pour prendre des plaisirs déshonnêtes, commet un péché mortel; je dis que c'est un idolâtre. Ce marchand qui, pour augmenter ses gains, n'entend pas la messe un jour de dimanche; ce gourmand qui, pour contenter son ventre, mangera de la viande un jour défendu ou ne jeûnera pas quand il lui sera commandé, je dis que ce sont des idolâtres, puisqu'ils préfèrent leur volupté à Dieu et à l'Eglise, qui le leur défendent.

Non-seulement pour adorer Dieu et éviter l'idolâtrie, nous sommes obligés de le regarder comme notre dernière fin, mais aussi de mettre en lui toutes nos espérances, puisqu'il a des bontés qui le font se dire notre père, qu'il nous promet un héritage éternel, qu'il se dit malade avec nous et qu'il se ressent de tous les fâcheux accidents qui traversent notre repos; enfin nous devons tout espérer d'une bonté qui nous promet, d'une puissance qui peut et d'une vérité qui ne trompe jamais. Voilà ce qui fait et où consistent les véritables sentiments que la religion nous oblige d'avoir de Dieu; mais le pécheur qui s'est fait une fin particulière, qui détruit dans son esprit l'universelle et la véritable, qui est Dieu, met aussi en elle toutes ses espérances. Quand un avare est malade, ou qu'il a quelque procès, il espère que ses richesses lui feront trouver la santé dans les remèdes des médecins, et le gain de son procès par la corruption des juges; veut-il des plaisirs, quoiqu'ils ne soient point innocents, il espère que les richesses les lui feront prendre. Il en est ainsi des autres pécheurs, qui tous mettent leur confiance dans les objets et dans tous les instruments de leurs péchés, et qui partant sont des idolâtres, puisqu'ils se font une fin qui leur est particulière et qu'ils mettent en elle toute leur confiance. Hélas! que le nombre des idolâtres est grand, puisque celui des fous, qui sont les pécheurs, est presque infini, et que tout péché est une idolâtrie; mais allons à la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Après avoir vu que tout péché est une idolâtrie, voyons maintenant quelle injure il fait à Dieu, à toutes les créatures et à l'homme qui le commet. Tertullien nous l'apprendra : *Prælatio unius sine contumelia alterius non potest procedere, quia nec electio sine reprobatione.* Cette préférence que tu donnes à un

objet mortel et méprisable par-dessus le Dieu qui t'a créé et qui seul doit être ta dernière fin, est la plus grande injure que Dieu puisse recevoir, puisqu'elle va à détruire son être et à lui ôter l'honneur de premier principe et de dernière fin. Tu commets le crime des Juifs, lorsqu'ils préférèrent Barrabas, cet insigne voleur, à Jésus-Christ, Fils de Dieu et leur véritable Messie. Tu quittes la fontaine de vie pour aller chercher de l'eau dans des citernes dissipées ou dans des marais bourbeux. Tu dis par un aveuglement étrange que les ténèbres sont lumière, et que le Dieu de la gloire mérite moins nos adorations, notre amour et nos recherches que le démon, qui est le prince des ténèbres, le père des mensonges et son grand ennemi; qu'il y a quelque chose de plus réel et de plus satisfaisant dans ces pommes de Sodome, dans ces raisins qui, étant pressés, ne jettent que du fiel, et dans ces oignons d'Egypte, que dans la félicité du paradis et dans la possession de Dieu. Quel outrage lui fais-tu dans cette préférence que tu donnes à la créature, où consiste ton idolâtrie? Tu passes plus avant, car tu renverses les trophées du Fils de Dieu. Il n'est venu en ce monde, il n'a prêché une doctrine céleste, opéré des miracles et souffert une passion également ignominieuse et douloureuse, que pour en chasser le diable, faire connaître ses impostures et abattre ses autels; mais par le péché tu le rappelles, tu rétablis son culte et te rends son adorateur (*Joan.* XVI, *Isai.* XI). Le Fils de Dieu a donc travaillé sans succès, et il ne peut pas dire qu'il a vaincu le monde en toi, que la terre est remplie de sa connaissance et qu'on lui offre partout des sacrifices (*Malac.* I), puisque tu les présentes au démon par la préférence que tu lui donnes quand tu commets un péché mortel. Voilà l'outrage que tu fais au Fils de Dieu.

Tu es injurieux à toutes les créatures, parce que tu en fais les objets de tes adorations, la matière et les instruments de tes crimes. Je leur avais, dit Dieu par son prophète Osée, donné du blé, du vin, de l'huile, de l'argent et de l'or, et ils en ont fait une idole : *Dedi eis frumentum, et vinum, oleum et argentum, multiplicavi eis, et aurum quæ fecerunt Baal.* Oui, pécheur, lorsque tu te sers des biens que Dieu t'a donnés, que tu les emploies pour l'offenser, que tu en fais des armes d'injustice et des moyens pour obtenir des fins mauvaises; lorsque tu te sers des richesses qu'il t'a données, et que tu en fais des instruments pour exécuter tes vengeances, pour venir à bout de tes sales désirs, pour donner des ailes à ta vanité, tu te fais une idole à qui tu sacrifies ton cœur et ton salut, et que tu opposes au véritable Dieu; et alors, par un désordre étrange, toutes les créatures qui te devaient être des caractères pour connaître le vrai Dieu, des échelons pour t'élever à lui et des motifs pour l'aimer, te sont, par le mauvais usage que tu en fais, des ténèbres qui t'en ôtent la connaissance et des armes pour l'offenser. Quelle injure fais-tu à toutes les créatures, qui par leur existence publient celle de Dieu, et par leur anéantissement font hommage à sa souveraineté et à son éternité?

Mais tu es injurieux à toi-même, lorsque tu te fais des dieux des créatures, à qui tu te soumets, et que tu rends obéissance à des choses viles qui sont au-dessous de ta noblesse, et qui ne sont dans le monde que pour te servir comme de valets : *Nihil est idolum in mundo* (I *Cor.*, VIII). L'idole n'est rien, dit le grand saint Paul, néanmoins tu adores ce que tu avoues être moins que le rien; mais ta stupidité passe plus avant, car tu adores les crimes qui sont des néants moraux pires que les physiques.

Nous détestons l'aveuglement du peuple juif qui demandait à Aaron (*Exod.*, XXXII) de lui faire des dieux visibles qu'il pût adorer, et qui se dépouilla sans peine de tout ce qu'il avait de plus précieux pour faire un veau d'or. Ce fut, à la vérité, un grand aveuglement qui obligea les femmes à bailler toutes les dorures dont elles relevaient leur beauté, et qui étaient les gages de l'affection de leurs maris, pour faire une idole qu'elles adorèrent. Mais, chrétiens, qu'il me soit permis de dire que notre stupidité est plus criminelle que la leur, puisque nous adorons les crimes et que nous offrons nos cœurs au démon.

Dieu dit un jour au prophète Ezéchiel (*cap.* 8) : Prophète, viens-t'en voir les abominations que commet la maison d'Israel dans le temple. Il entra, il vit des images de bêtes féroces peintes à la muraille, et des hommes qui leur offraient de l'encens. Il vit des femmes qui pleuraient Adonis, le dieu d'amour, et des hommes qui, tournant le dos à l'autel, adoraient le soleil naissant : ce sont là les portraits des choses qui se font dans le monde qui est le temple de Dieu. On y voit des orgueilleux qui donnent de l'encens à Jupiter; on y trouve des femmes impudiques qui offrent les larmes de leurs yeux, et leurs plus ardentes affections à Vénus et à Cupidon; on y voit des avares qui tournent le dos au temple pour regarder le soleil qui fait l'or dans la terre, dont ils sont idolâtres. Ou bien ils tournent le dos à l'autel, parce qu'ils quittent l'exercice de la piété, et quand ils n'y trouvent point leurs avantages temporels; et ils regardent le soleil naissant, qui est une fortune éclatante. Oui, chrétien, mais c'est injustement que je te donne ce nom, puisque tu fais des actions d'idolâtre : quand tu commets une action de vengeance, tu sacrifies à Mars sanguinaire; lorsque tu dérobes le bien de ton prochain, tu présentes des sacrifices à Mercure; quand tu attaches si fort ton cœur aux richesses, que tu ne veux ni les communiquer aux pauvres, ni t'en servir pour les nécessités de la vie, tu l'immoles à Pluton; quand tu commets des dissolutions de bouche au boire et au manger, tu sacrifies à Bacchus; et ainsi nous pouvons dire que tu es un païen et un idolâtre : et je puis ajouter que ton idolâtrie est plus exécrable que celle des gentils, parce que sous la profession et avec les lumières

de chrétien, tu commets les abominations des idolâtres et encore pis, parce qu'ils ne sacrifiaient que quelque peu d'encens, quelque animal, quelques liqueurs, mais tu leur présentes ton cœur et ton esprit : *Ingenium tuum litas ;* et après cela oseras-tu bien *attollere ad Deum patrem manus matres idolorum*, élever au vrai Dieu dans les nécessités, des mains qui ont fabriqué des idoles? Femme impudique, qui fais tous les matins une idole de ta beauté, que tu portes à l'église et que tu montres par les rues pour y être adorée, oses-tu bien après cela élever à Dieu le Père, des mains idolâtres? Vindicatif, après avoir par tes vengeances sacrifié à Mars, as-tu bien l'impudence d'assister au sacrifice de nos autels, où le Fils de Dieu est immolé pour nous réconcilier avec son Père? Usurier, concussionnaire, après avoir immolé à Mercure le sang et la substance de l'orphelin et de la veuve, as-tu bien l'effronterie d'être présent au sacrifice de nos autels, où le Fils de Dieu donne à tous les hommes son corps, son âme et sa divinité? Voilà pourtant ce que tu fais tous les jours de ta vie; mais sais-tu bien ce qui t'arrivera à l'heure de ta mort? Lorsque tu voudras implorer l'assistance du vrai Dieu que tu as méprisé, tu entendras ces paroles qu'il te dit par le prophète royal : *Ubi sunt dii eorum in quibus habebant fiduciam? Surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant.* Avare, où est cet or dont tu faisais ton Dieu, et où tu avais mis toute ta confiance? Voluptueux, que sont devenus ces plaisirs où tu étais si fort attaché, qui te tenaient lieu de souveraine félicité? Gourmand, où sont ces viandes délicates, ces vins précieux, ces ragoûts excellents dont tu faisais tes dieux? *Surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant*; qu'ils se lèvent et qu'ils viennent maintenant à votre secours, qu'ils vous tirent de l'état misérable où la maladie vous a réduits, et de celui où vos péchés vous vont précipiter; qu'ils viennent pour apaiser vos troubles et fortifier vos faiblesses. Ils ne sauraient le faire, et vous êtes contraints d'avouer dans ces malheurs qui vous accablent, qu'il n'est que moi seul qui suis le véritable Dieu que vous avez méprisé, et qui va venger par des tourments éternels vos péchés qui sont des idolâtries. Pécheur, voilà le reproche que Dieu te fera à l'article de la mort, sur l'impuissance de tes dieux à soulager ta misère; mais voici ceux que tu te feras à toi-même dans les enfers, lorsque tu souffriras l'ardeur du feu qui ne s'éteindra jamais. Tu diras alors comme quelques impies chez le prophète Isaïe : *Idola mea fecerunt hæc;* mes idoles ont allumé cette fournaise où je brûlerai pendant l'éternité. Voluptueux, quand tu te verras tourmenté en ces parties de ton corps qui ont fait tes plaisirs déshonnêtes, tu t'écrieras : *Idola mea fecerunt hæc;* c'est cette mauvaise femme, dont j'ai fait mon idole et le sujet de ma volupté, qui fait maintenant ma peine et mon désespoir. Avaricieux, quand tu te verras privé de tous les biens et accueilli de tous les maux, tu seras contraint de dire : *Idola mea fecerunt hæc;* mes richesses que j'avais acquises par des moyens illicites, et que je n'ai jamais voulu restituer ni communiquer aux pauvres, et dont je faisais mes idoles, sont la cause des tourments que j'endure. Gourmand, qui fais un Dieu de ton ventre, quand tu souffriras cette faim et cette soif qui feront ta rage, tu t'écrieras : *Idola mea fecerunt hæc;* mon intempérance au manger et au boire, ce ventre dont j'ai fait mon idole, m'ont causé cette faim de chien et cette soif de Tantale. Prévenons ce malheur et obéissons au commandement que Dieu nous fait dans le Deutéronome : *Idola comminuite;* brisez vos idoles; et à celui qu'il nous répète par le prophète : *Auferte deos alienos de medio vestri;* ôtez de vos cœurs ces dieux étrangers qui occupent la place du véritable, et qui vous en donnent de l'horreur. Arrachons, brisons cette avarice, cette impureté, cette passion qui sont nos idoles, chassons-les de notre cœur, puisqu'ils sont des dieux étrangers, et quand quelque occasion nous sollicite à pécher, disons : *Quis ut Deus*? qui est comme Dieu? Ceux que le monde croit et adore comme des dieux, sont des diables et des crimes qui méritent nos exécrations, parce qu'ils nous précipiteront dans les flammes éternelles; je les déteste et les regarde comme des abominations. Il n'est que le vrai Dieu à qui je dois et auquel je veux rendre mes adorations, parce qu'il est mon créateur, mon rédempteur, et que j'espère de ses bontés une souveraine félicité, à laquelle nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON IV.

LES REGARDS DE DIEU SUR LE PÉCHÉ.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme devant un serpent (*Eccl.*, XXI).

La sainte Ecriture nous assure que Dieu ne hait aucun de ses ouvrages : *Nihil odisti eorum quæ fecisti* (*Sap.*, XI); et là-dessus la théologie enseigne que Dieu ayant produit toutes les créatures par le mouvement d'un amour éternel et immuable, il les aime lors même qu'elles lui sont ennemies, et qu'il les châtie. Il aime et punit les démons en même temps, et demeurant toujours semblable à lui-même, il est leur père et leur juge, il les caresse et les détient dans ses feux éternels. Ce discours vous surprend; mais vous en aurez l'intelligence quand vous saurez qu'il aime dans les pécheurs et dans les démons cette nature dont il est le créateur, et a en horreur et châtie le péché dont ils sont les auteurs. Nous avons des preuves très-sensibles de l'amour que Dieu a pour les hommes. L'existence qu'ils possèdent dans un degré éminent, les biens de nature, de grâce et de gloire qu'il nous a préparés, en sont une démonstration sensible; mais nous n'avons pas de preuves si évidentes de l'horreur qu'il a du péché, puisqu'il souffre qu'il se montre, qu'il se multiplie, et qu'il l'attaque. Je veux vous faire voir aujourd'hui quelle est cette haine qu'il a contre ce monstre, de quels yeux il le regarde. Vierge

sainte, que Dieu a toujours regardée avec des yeux de complaisance, obtenez-nous du Saint-Esprit les lumières qui nous découvrent cette importante vérité, et nous vous dirons avec l'ange : *Ave, Maria.*

La connaissance fait l'amour dans les hommes, et nous n'aimerions jamais une chose si nous ne supposions qu'elle a du mérite; mais comme les passions, comme les déguisements des hommes et des choses que nous aimons, nous en cachent la véritable nature; de là vient que nous nous trompons si souvent dans nos affections, et que nous aimons des choses qui mériteraient notre haine. Ce défaut de lumière et de jugement qui est cause de tout ce que nous faisons de manquements dans la vie civile et chrétienne, ne se trouve pas en Dieu. Car comme il connaît parfaitement toutes choses, il n'aime que celles que la bonté qu'il leur communique, rend dignes de son amour; il les fait aimables, après il les aime. Le péché que les hommes commettent et qu'ils caressent, parce que leur sens et leur raison débauchée le trouvent utile et délicieux, est pourtant l'objet éternel de ses aversions. Saint Bonaventure dit que Dieu le regarde en trois façons, et qu'il y trouve trois déformités. Premièrement il le regarde comme une tache et comme une laideur. Secondement il le sent comme une puanteur abominable. Et troisièmement il le considère et le poursuit comme l'objet de sa colère : *Divinum judicium in triplici ratione habet considerari respectu peccati : aut per modum speculationis, et sic peccatum dicitur macula, propter rationem turpitudinis quam ibi considerat; vel per modum affectus, et sic dicitur peccatum fœtor, quod eo ipsum refugit affectus bene ordinatus; vel prout est in effectu puniendi, et sic peccatum æternæ mortis debitum dicitur* (*In* IV *lib. Sent. dist.* 18, *dub.* 1.). C'est, chrétiens, ce que nous verrons dans cette prédication, dont je prends tout le dessein et l'économie de saint Bonaventure.

PREMIER POINT.

Premièrement, je dis que Dieu regarde le péché comme une déformité, et quoique comme dit le prophète, ses yeux soient purs, et qu'ils ne regardent pas les ordures, néanmoins la vue continuelle qu'il a de ses beautés, qui fait sa béatitude, lui fait regarder comme une déformité tout ce qui lui est contraire, ou qui s'en éloigne. Il voit que toutes les beautés qui sont dans la nature sont de petites participations et de petits rayons de la sienne, que c'est elle qui fait la beauté des astres, des fleurs et de nos corps : que c'est d'elle que nos âmes et que les anges reçoivent cet éclat spirituel qui les fait ses miroirs et ses images. Il n'est que le seul péché sur qui il ne verse aucun rayon de sa beauté, et qui partant est dans une extrême laideur, comme nous allons voir. Mais par ce que c'est une règle générale qu'on ne peut pas connaître les privations que par les formes qui leur sont opposées, et que la laideur est de ce nombre; pour en avoir quelque connaissance, il faut considérer en Dieu cette éclatante forme que nous disons être sa beauté, et regarder en après la participation de cette illustre qualité qui fait la beauté de toutes les créatures, et ensuite nous aurons quelque connaissance de la laideur du péché.

Il est vrai qu'il n'est pas permis aux yeux des hommes et des anges de regarder fixement la beauté de Dieu. Ces esprits célestes, accoutumés aux lumières du grand jour de l'éternité, couvrent leurs faces de leurs ailes, avouant par là que si cette souveraine beauté a des attraits qui les charment, elle a aussi un éclat qui les éblouit. Et certes cette beauté doit être bien éclatante, puisque sa vue fait la béatitude des bienheureux, et qu'une petite participation en fait toutes les beautés qui sont dans la nature. Néanmoins quoiqu'il ne soit pas permis à nos yeux de voir, ni à nos esprits de connaître quelle est la beauté de Dieu, les saints que nous consulterons nous en apprendront quelque chose. Saint Thomas dit que la beauté de Dieu n'est autre que sa propre bonté, avec un rapport qu'elle a à ses connaissances : *Pulchrum addit supra bonum ordinem ad vim cognoscitivam dijudicantem illud esse pulchrum* (*Lect.* 5, *in* 4, *de divin. nom.*); et, pour le dire en un mot, la beauté de Dieu est la bonté de son être. Le péché donc doit être une extrême laideur, puisqu'il est infiniment opposé à sa bonté souveraine. Car qu'est-ce que le péché? qu'une malice que nous pouvons dire être infinie, puisqu'elle attaque et qu'elle voudrait détruire un objet qui n'a point de bornes en son être, ni en ses perfections. De plus, si la beauté de Dieu consiste en sa bonté, en tant qu'elle est considérée et qu'il la regarde continuellement avec des yeux de complaisance amoureuse qui font sa vie et sa béatitude; suivant cela le péché doit être une extrême laideur, puisque Dieu ne peut pas le regarder en lui-même, et qu'il ne connaît ce monstre qu'indirectement, c'est-à-dire par l'opposition qu'il a à cette bonté.

Secondement, si nous considérons la beauté comme elle se voit dans les créatures, c'est-à-dire avec ces trois qualités qui la composent, qui sont comme dit saint Thomas (*D. Th. p.* I, *q.* 39, *a.* 8), la proportion, et la disposition des parties, avec un éclat qui leur vient et qui les embellit, nous trouverons que le péché est quelque chose de bien laid et de bien horrible, puisqu'il n'a aucune de ces trois qualités qui font la beauté. Nous avons dit que la première était une proportion et une juste symétrie des parties; c'est-à-dire qu'il faut qu'une chose, pour être belle, ait toutes les parties qui la composent dans une proportion qui soit conforme à sa nature. Comme par exemple, pour faire un beau visage, il faut que les yeux, le nez et la bouche ne soient ni trop grands, ni trop petits, et que tout le reste du corps se trouve dans une juste grandeur, qui le tire du défaut ou de l'excès ; c'est pourquoi Platon dit qu'on ne peut pas appeler une personne de petite taille belle, mais bien jolie, parce

qu'elle n'a pas la proportion qu'elle devrait avoir. Suivant cela nous pouvons dire qu'une âme qui est dans le péché, est extrêmement laide, puisqu'elle est dans une disproportion épouvantable. La superbe en fait un géant, la paresse la rétrécit, et en fait un pygmée: l'ambition l'enfle, l'envie enfonce ses yeux, la médisance lui donne une langue de serpent, la colère arme ses mains; l'avarice les étend pour prendre le bien d'autrui, et les serre pour les œuvres de charité et de justice, la volupté lui fait prendre toutes les postures. Enfin c'est un monstre et une laideur épouvantable, parce qu'elle n'a point de proportion.

De plus, pour faire une beauté corporelle, il faut qu'il s'y trouve non-seulement une juste proportion dans les parties, mais aussi il faut qu'elles soient bien disposées, que chacune soit dans son rang. Pour faire une belle personne, il faut que les yeux soient au visage et que le reste des membres soient dans leur place naturelle; que si un homme avait les yeux aux pieds et les mains à la tête, ce serait un monstre qu'on ne pourrait regarder qu'avec horreur, et approcher qu'avec crainte. Ce désordre se voit dans les pécheurs; ils ont les yeux aux pieds: car si, comme dit Salomon (*Eccl.*, II), les sages ont leurs yeux à la tête, il s'ensuit que les fous qui sont les pécheurs, les ont aux pieds: ils marchent des mains, et leur cœur est dans leur ventre, comme dit Aristote de certains animaux, et ainsi voilà la grande déformité qui fait les aversions et les horreurs de Dieu.

Troisièmement, saint Thomas dit, et l'expérience nous le fait voir, qu'il faut que non-seulement la proportion et la disposition se trouvent entre les parties qui composent la beauté; mais aussi il est nécessaire qu'elles soient éclatantes d'un brillant et d'une vive couleur qui les anime et qui les rende agréables. Un visage pâle n'est jamais beau, et il semble être privé de vie, quand il l'est de couleur. Une âme qui est en grâce, est éclatante par cette divine qualité qui est un rayon du soleil des éternités; mais celle qui est dans le péché, est privée de cette lumière et couverte d'une tache qui lui vient de ce défaut. Les prophètes (*Jerem.*, XIII; *Amos*, IX; *Zac.* XIV), la considèrent en cet état comme une éthiopienne, et comme un chaudron que le feu a noirci, mais Dieu la regarde comme la plus sale et la plus horrible de toutes les choses. Le Fils de Dieu qui, dans sa passion, a porté l'image du pécheur, en a été si fort flétri, qu'étant le plus beau des enfants des hommes par sa propre nature, il a été regardé comme un lépreux, et comme une personne qu'on ne pouvait voir qu'avec horreur: *Vidimus eum tanquam leprosum* (*Isai.*, LIII; *Ezech.*, XVIII). Les démons, qui étaient des anges très-beaux avant leur péché, et qu'un prophète nous représente avec des habits parsemés de pierreries, pour nous exprimer par cet éclat pris des plus belles choses qui sont dans la nature, les brillants de leur gloire, par leur péché sont devenus les plus horribles et les plus épouvantables de toutes les créatures: ils ont apparu quelquefois à des saints en forme de serpents et d'autres bêtes féroces, pour exprimer leurs mœurs et leur laideur naturelle, par celle qu'ils empruntaient de ces animaux: leur vue horrible a fait tomber dans la pâmoison de grands serviteurs de Dieu, et a donné l'alarme à de grandes assemblées de religieux. Sur cette vérité faisons maintenant deux réflexions. La première, que nous tirerons de saint Denis Aréopagite, qui dit que la beauté de Dieu est la cause primitive et la source de toute la concorde, de l'amitié et des communications qui sont dans toutes les choses: *Ex pulchro isto omnium concordiæ, amicitiæ et communiones* (*De div. num. c.* 4): suivant cela nous pouvons dire que la laideur de l'âme qui est en péché, cause les discordes, les inimitiés, et arrête toutes les communications de Dieu envers cette âme; car premièrement la voyant si fort opposée à sa beauté, il a pour elle une horreur et une inimitié irréconciliable, il la prive de toutes ses communications dans l'ordre de la grâce et de la gloire, et ne la regarde que comme l'objet éternel de ses fureurs et de ses vengeances.

La seconde réflexion que nous devons faire se prendra de la beauté des créatures. Il est vrai, chrétiens, nous aimons naturellement la beauté; elle a des charmes qui nous attirent; c'est pourquoi les Grecs lui donnent le nom de καλός, qui veut dire appeler, parce qu'elle se fait suivre; elle donne aussi du respect, et on ne peut pas voir une belle personne sans lui rendre quelque espèce de vénération. La fureur est sans armes en sa présence, et les plus déréglés composent leurs gestes quand ils la voient. Je ne sais pas bien d'où lui vient cet empire qu'elle a sur les cœurs, et cette force qu'elle exerce partout: peut-être serait-ce parce qu'elle est un rayon divin, une image et une petite participation de la beauté de Dieu; enfin, de quelque côté que cela vienne, il est assuré que nous aimons et avons naturellement du respect pour la beauté: puisque cela est, la laideur qui lui est opposée, et celle singulièrement qui nous est causée par le péché, ne doit-elle pas être le sujet de nos fuites et de nos aversions? Il est vrai, me direz-vous, on ne la voit pas et il arrive bien souvent que la beauté extérieure qui paraît sur un beau visage cache la laideur de l'âme, et se fait suivre et aimer, tandis que la laideur de l'âme est cachée, et qu'il ne nous est pas permis de la voir. Mais, chrétiens, regardons avec les yeux de la foi ces personnes qui ont cet éclat extérieur que la beauté donne dans l'âme, comme des tombeaux éclatants par le marbre, par le porphyre et par l'or dont ils sont embellis; mais qui au dedans n'enferment qu'une carcasse horrible et puante, et qu'on ne peut pas voir sans sentir quelque soulèvement d'estomac. Il en est ainsi et nous l'éprouverions, si nous pouvions voir une âme dans le péché; quelque beauté qui paraisse sur son corps, elle nous serait insup-

portable, et nous choisirions plutôt de voir toutes les charognes qui sont dans les voiries ou dans les tombeaux, tous les ulcères et toutes les monstruosités qui sont sur les corps, que la laideur d'une âme qui est en péché. Mais venons au second point.

SECOND POINT.

Secondement, Dieu a aversion du péché comme d'une puanteur. Tous les animaux aiment et suivent les bonnes odeurs, les colombes se laissent attirer par ce charme et on chasse certains animaux par les fumées et par les puanteurs. L'homme aime les bonnes odeurs, parce qu'étant chaudes de leur nature, elles tempèrent la froideur du cerveau qui lui vient de l'abondance des humeurs. Dieu même semble agréer les bonnes odeurs; non-seulement parce qu'il les fait naître dans la nature, mais encore parce qu'il a voulu qu'on s'en servît dans les sacrifices. Et le Fils de Dieu loua l'action de la Madeleine lorsqu'elle répandit de bonnes odeurs sur ses pieds et sur sa tête, dont la maison fut tout embaumée: or, comme Dieu témoigne aimer les bonnes odeurs sensibles, il aime incomparablement davantage les odeurs spirituelles, qui sont, comme dit saint Jean dans l'Apocalypse (*cap.* V), les oraisons des saints, la pureté de vie et l'innocence des mœurs. C'est pourquoi saint Paul (II *Cor.* II) disait aux fidèles qui avaient réformé leur vie, en embrassant le christianisme, et par la pratique des vertus : Vous êtes une bonne odeur de Jésus-Christ en tous lieux, c'est-à-dire vous montrez les exemples de toutes les vertus qui font admirer celles de Jésus-Christ, et qui attirent les peuples infidèles à leur imitation. Comme il aime cette bonne odeur des vertus, il a aussi en horreur la puanteur du péché. Nous lui attribuons une puanteur, comme dit saint Bonaventure : *Dicitur peccatum fœtor, eo quod ipsum refugit affectus bene ordinatus;* parce qu'il est l'aversion et la suite d'une volonté bien ordonnée; or, comme il n'est point d'affection mieux réglée que celle de Dieu, il n'en est point aussi qui ait de l'horreur autant que lui pour le péché. Nous témoignons l'aversion que nous avons pour les choses qui sentent mal, quand nous fermons le nez et que nous détournons la tête pour ne les pas voir et ne les sentir pas; mais Dieu a une haine incomparablement plus grande pour le péché : soit que nous la regardions dans son principe, ou dans elle-même ou dans ses effets.

La sainte Ecriture est remplie de témoignages de cette vérité, que Dieu hait les pécheurs. Vous avez, dit le prophète royal, de la haine pour tous ceux qui opèrent l'iniquité et qui font le mal : et Dieu même proteste par la bouche de ce prophète qu'il hait les méchants : *Iniquos odio habui* (*Ps.* CXVI); et le Sage a dit deux fois dans le même chapitre, que le Très-Haut a de la haine pour les pécheurs : *Altissimus odio habet peccatores* (*Eccl.* XII). Et comme si ce mot de haine n'exprimait pas assez l'aversion que Dieu a du pécheur, il se sert de celui d'abomination; lorsqu'il dit que la vie des impies lui est en abomination, que les victimes dont ils veulent l'honorer et l'apaiser, lui donnent même mouvement : *Abominatio est Domini via impii, victimæ impiorum abominabiles* (*Prov.* XV). Toutes ces façons de parler nous font connaître la haine extrême que Dieu a du péché; et parce qu'il ne fait rien qu'avec une souveraine justice, et que sa haine est non-seulement raisonnable, mais parfaite, comme dit le prophète : *Perfecto odio oderam illos;* j'en ai recherché et trouvé deux raisons; la première, que je puis appeler de dissemblance, qui semble lui être extérieure; et la seconde, de contrariété et d'antipathie, qui se prend du fond de la nature des choses qui sont opposées et contraires.

Pour la première, saint Thomas dit et l'expérience nous le fait voir, que la ressemblance est cause de l'amour; et que tout animal, comme dit l'ecclésiastique, aime son semblable : *Omne animal diligit sibi simile*, parce qu'il se croit multiplié et étendu dans son image (I-2, *q.* 99, *a.* 2). Suivant cela nous devons dire que si la ressemblance fait l'amour, son contraire, qui est la dissemblance, produira un effet opposé et fera la haine. Quelle donc sera celle qui se trouvera entre Dieu et le péché, puisqu'ils sont dans la dernière opposition et contrariété? Dieu est la bonté, le péché est la malice; Dieu est la beauté essentielle, le péché la laideur même; Dieu est un être infini, indépendant et le péché est un néant; Dieu est la sagesse increée et le péché est une folie, et partant nous devons dire que, puisqu'il se trouve entre eux une dissemblance infinie, il doit y avoir une haine extrême.

La seconde cause de la haine que Dieu a contre le péché, est celle que nous avons dit venir de la contrariété et de l'antipathie naturelle qu'il a de ce monstre. Or, cette haine, dit saint Thomas, naît de son contraire, qui est l'amour : *Odium ex amore nascitur, quia illud odio habetur quod adversatur bono convenienti quod amatur.* Parce que nous regardons ce qui nous est odieux, comme une chose qui s'oppose au bien qui nous est propre et que nous aimons, et partant le même mouvement qui nous porte à nous aimer, nous oblige aussi à avoir de la haine de tout ce qui nous offense et qui veut nous détruire. Suivant cela, puisque l'amour que Dieu a pour soi-même, lui est naturel et nécessaire, et qu'il ne peut point suspendre cet acte d'amour; parce que ses lumières lui font connaître incessamment l'abîme de ses perfections, il faudra dire aussi qu'il ne peut cesser de haïr le péché qui lui est contraire et qui veut le détruire.

La haine qu'un homme a pour un autre et qui naît de quelque discorde, comme serait d'un affront reçu, d'un mépris, d'une concurrence en semblable dessein, d'un larcin, ou d'une médisance, se peut accorder, et l'on peut par des motifs de piété et de raison, obliger deux ennemis à s'embrasser, et à être bons amis, après que le dommage reçu est réparé; mais quand la haine vient

d'une antipathie ou opposition naturelle, elle est irréconciliable, et l'on demeure toujours ennemis; c'est pourquoi Dieu permettait anciennement de répudier une femme, parce qu'on supposait qu'il s'y trouvait une antipathie naturelle que le temps, que les services ni que la raison ne pouvaient pas vaincre. Or, l'aversion que Dieu a pour le péché vient d'une antipathie naturelle, et partant elle est irréconciliable et éternelle; et il n'est pas plus naturel à Dieu d'être Dieu, de se connaître, de s'aimer, qu'il lui est naturel de haïr le péché et d'en avoir de l'horreur. Il serait incomparablement plus aisé de mettre à même temps et en même degré le froid et le chaud dans un même sujet, que de faire l'alliance de Dieu avec le péché. La raison de cela est que la contrariété que les choses naturelles ont ensemble est fondée non pas sur leur substance, qui n'a point de contraire, mais sur des accidents volages, qui par un pouvoir souverain et dominant peuvent se réconcilier ensemble et demeurer en présence sans se combattre; mais la haine que Dieu a pour le péché est sa propre substance qu'il aime souverainement et que le péché veut détruire. Enfin il n'est pas plus naturel au Père éternel d'engendrer son Fils, et au Père et au Fils de produire le Saint-Esprit, qu'il leur est naturel de haïr le péché. Dans l'incarnation de son Fils il a réconcilié toutes les antipathies de la nature et de la grâce; il a mis ensemble un Dieu avec un homme, l'Etre suprême avec le néant, l'éternité avec le temps, la puissance avec la faiblesse; mais jamais il ne pourra mettre d'accord Dieu avec le péché, ce sont deux ennemis trop opposés pour être réconciliés, deux termes trop éloignés pour être approchés et adoucis. Que si, après avoir regardé cette haine dans sa cause, nous la considérons en sa propre nature, nous trouverons qu'elle est extrême et infinie. Saint Thomas dit que la haine que nous avons pour quelque chose est une dissonance de l'appétit raisonnable, qui est la volonté, à un objet que nous regardons comme disproportionné et contraire à la volonté: or, si la haine et l'aversion, comme dit saint Thomas (1-2, *q.* 29, *a.* 1, 2), est une disconvenance et contrariété de notre volonté avec un objet dont les qualités l'offensent, il faudra avouer que cette haine doit être extrême, puisque les inclinations de la volonté de Dieu se trouvent si fort choquées par la nature du péché. La volonté de Dieu n'a pas de plus fortes inclinations que de s'aimer et de se communiquer aux créatures, mais le péché est une haine et une malice qui s'oppose à cette bonté souveraine, qui voudrait la détruire, qui en arrête les communications, qui renverse ses desseins, qui détruit ses ouvrages, qui met le désordre dans l'univers, et qui enfin voudrait anéantir Dieu même, s'il pouvait. La haine donc que Dieu a contre cet ennemi ne doit-elle pas être extrême, puisqu'il le choque et le voit opposé à toutes ses inclinations? Que si nous regardons cette haine dans ses effets, il est vrai, elle ne nous paraîtra pas infinie, parce que la créature n'est pas capable de souffrir des tourments infinis; néanmoins nous en pourrons connaître quelque chose par les peines qu'il a fait souffrir à son Fils, qui s'était couvert des livrées du péché et qui en venait expier le démérite. Il était l'objet éternel de ses complaisances, le Fils de sa dilection, et néanmoins il lui fait souffrir une mort la plus douloureuse et la plus ignominieuse qu'on puisse endurer; ne faudrait-il pas donc dire que Dieu a une horreur et une aversion extrême et infinie du péché?

TROISIÈME POINT.

Mais venons au troisième regard que Dieu a sur le péché: *Prout est in effectum puniendi, et sic peccatum dicitur æternæ mortis debitum.* Il le regarde comme une dette et comme une obligation que l'homme contracte de souffrir le châtiment d'une mort éternelle. Il est vrai, Dieu est bon, c'est un Père qui n'a que des pensées d'amour et de vie pour ses enfants, cet amour est éternel en lui, car il nous a aimés avant l'existence des créatures; il nous a donné son Fils pour notre rachat, toutes les créatures pour notre service et pour nos instructions: néanmoins, quoique sa bonté soit infinie en Dieu, elle n'attache pas le bras et ne lui communique point, comme on le voit dans les hommes, cette lâche inclination de dissimuler le mal et de le voir paraître sans châtiment: c'est pourquoi il se voit obligé indispensablement de le châtier, et il y est provoqué par trois motifs, l'un qui se prend du côté de Dieu, l'autre du côté du péché, et le troisième du côté de l'univers, dont il renverse l'ordre et le met dans la confusion. La justice veut que Dieu châtie le péché; c'est un ennemi qui veut le détruire, un monstre qui voudrait le dévorer, et partant Dieu doit armer sa justice de toutes ses foudres, et exercer toutes ses vengeances contre cet ennemi que ni les faveurs n'ont pu gagner, ni les menaces épouvanter. La sainteté de Dieu se trouve intéressée à ne souffrir point sans châtiment ce sacrilège, qui la veut salir et profaner. Secondement, si nous regardons la nature du péché en elle-même, nous trouverons que non-seulement il consent, mais qu'il demande son propre châtiment. L'abîme, comme dit le prophète, a poussé une voix: *Dedit abyssus vocem suam* (*Habac.*); quel est cet abîme? quelle est cette voix? c'est le péché qui doit porter ce nom, parce que, comme dit saint Anselme, il est incompréhensible en sa pesanteur et en sa profondeur, et qu'il n'est aucun qui en puisse sortir que par la miséricorde de Dieu. Quelle est cette voix que cet abîme pousse? c'est celle qui demande son propre châtiment et sa destruction. La sainte Ecriture dit que le péché de Sodome poussait une voix qui était entendue de Dieu, qui provoquait sa justice. Oui, chrétiens, nos péchés ont une voix qui s'adresse à Dieu et qui lui demande le châtiment du pécheur qui les a commis. Ce larcin, qui a enlevé le bien des pau-

vres et des orphelins, ne cesse de crier à Dieu vengeance contre une mauvaise action qui a désolé une famille, mis des enfants dans la pauvreté et des filles dans un danger évident de leur perte. Cette impureté que tu as commise dans le silence et dans l'obscurité, après t'avoir donné la satisfaction de bête, demande à Dieu qu'il te fasse sentir les châtiments d'un criminel, qui a ravi la pudicité à une fille, et attaché l'infamie à toute sa maison. Enfin la justice de Dieu l'oblige à rétablir l'ordre qui se voit dans l'univers, et que le péché renverse lorsque l'homme débauche toutes les créatures de leur fin, et qu'il s'en sert contre leur Créateur. L'ordre du monde veut aussi que la peine suive la coulpe comme l'ombre le corps, et c'est ce qui se fait par les châtiments qu'il lui donne; c'est pourquoi le prophète appelle beauté de la justice des châtiments qu'elle exerce, parce qu'ils rétablissent l'ordre que le péché a renversé dans l'univers (*Jerem.*, XXXI). C'est, à la vérité, un étrange renversement que celui que le péché y cause, il est incomparablement plus grand que si nous y voyions la terre au-dessus du ciel, le soleil sans lumière, les fleuves remonter à leur source, les plantes avoir la racine en haut, les bêtes sans forces et sans action, les hommes sans connaissance et sans sentiment. Oui, chrétiens, je dis que le désordre que le péché met dans l'univers est plus grand, quoiqu'il ne soit pas si sensible, que celui que je viens de dire, puisqu'on y voit l'attentat de la créature contre son Créateur, de l'enfant contre son père, du vassal contre son seigneur, de la partie contre son tout; il est donc juste que Dieu rétablisse par le châtiment ce désordre, et qu'il remette toutes les choses dans le rang qu'elles doivent tenir.

Après que nous avons considéré les regards de Dieu sur le péché, faisons maintenant deux réflexions qui nous serviront à la haine et à la fuite de ce monstre: *Tanquam a facie colubri fuge peccata.* Nous prendrons la première de la vue générale et continue que Dieu a de nos péchés. Il est assuré que Dieu, dont la science est toujours en acte, pour qui toutes les différences du temps sont recueillies dans le moment immobile de son éternité, qui n'oublie jamais rien de ce qu'il sait, qui a vu toutes choses avant leur naissance et qui les verra éternellement, aura toujours devant les yeux le péché que nous avons commis, quoique nous l'ayons expié par la pénitence et qu'il nous soit pardonné. Ce monstre, qu'il a vu devant sa naissance et lorsque nous l'avons produit, sera éternellement devant sa face, il le verra avec toute sa déformité et sa fureur, et aura toujours contre lui une haine extrême. David était assuré du pardon de ses péchés, suivant la parole que Dieu lui en avait fait porter par le prophète Nathan : *Transtulit Dominus peccatum tuum,* néanmoins il s'écrie avec des yeux pleins de larmes : *Averte faciem tuam a peccatis meis :* Seigneur, détournez votre vue de mes péchés. Effacez, s'il vous plaît, du nombre des choses passées mes iniquités, et ne permettez pas que votre serviteur vous présente éternellement un objet si déplaisant, et à moi si contraire. Et Job disait dans ce même sentiment : *Quid faciam tibi, o custos hominum?* Je sais bien que par mes péchés j'ai mérité toutes les peines, néanmoins par ma pénitence, par mes larmes j'en ai diverti les coups, et je n'ai rien à craindre pour des péchés que votre bonté m'a pardonnés; mais ce qui fait ma peine et qui me met dans des angoisses mortelles, c'est quand je considère que, quoi que je fasse, je ne puis ôter de devant vos yeux un objet si offensant : *Quid faciam tibi, o custos hominum?* Car, puisqu'il est certain qu'il n'est rien qui puisse se dérober à votre connaissance, et que vous voyez toujours ce que vous avez une fois vu, *Quid faciam tibi?* pourrais-je bien goûter les satisfactions que le pardon de mes péchés et l'assurance de votre amitié me donnent, tant que je saurai que j'ai mis devant vos yeux un objet si affreux et si déplaisant? Oui, pécheur, Dieu voit toujours ton péché comme une épée qui lui veut percer le cœur, comme un venin qui veut l'empoisonner, et comme un monstre qui veut le dévorer. Cette considération ne nous obligera-t-elle pas à fuir le péché, puisque Dieu en aura une haine éternelle?

La seconde réflexion que nous ferons sur ce discours, qui nous a montré l'horreur extrême que Dieu a du péché, fera que, puisqu'il faut que la volonté et les actions de Dieu soient la règle des nôtres, et que nous ne pouvons pas lui témoigner plus sensiblement nos respects, par la conformité de nos sentiments avec les siens, ils se feront voir dans la haine et dans la fuite que nous aurons de ce monstre. Elle paraîtra par ces marques qu'apporte saint Thomas : *De Beatitud. opusc.* XIII, *c.* 4). Premièrement, si nous ne pensons jamais au péché qu'avec une grande amertume de notre esprit, si nous ne parlons, ou n'entendons parler des péchés que nous ne sentions une douleur du cœur. Secondement, si nous ne voyons, n'entendons et ne conversons jamais avec les pécheurs que lorsque leur conversion nous y oblige; que si la rencontre, ou quelque autre motif de bienséance nous engage dans leur conversation, nous témoignions par une consternation de visage, ou par un prompt départ, que nous étions dans un état de violence, de nous être trouvés avec les ennemis de Dieu. Troisièmement, nous témoignerons haïr le péché, si nous détestons toutes les choses qui ont été des allèchements et des organes pour nous le faire commettre. Une femme témoignera avoir horreur de son péché passé, quand elle ne voudra plus voir les atours dont elle s'est ornée, ni lire les lettres qui ont sollicité sa pureté, ni voir les compagnies et les lieux où elle l'a perdue. Un jeune homme témoignera être déplaisant de son péché, quand il fera un anathème de tout ce qu'il appelait faveur, qu'il jettera dans le feu les portraits et les romans qui ont allumé son amour, et

qui lui ont enseigné les ruses et les stratagèmes qui l'ont rendu victorieux; enfin, dit saint Thomas, nous témoignerons avoir de l'horreur du péché, si nous n'enseignons, ne donnons le secours et ne présentons jamais les exemples et les occasions pour le faire commettre; mais que toujours nos conseils le dissuadent, nos paroles en fassent voir l'horreur, et que notre autorité et nos forces, si nous en avons, soient employées pour l'empêcher. Chrétiens, si vous avez ces marques en vous, ce seront des preuves que vos sentiments sont conformes à ceux de Dieu, qui pour reconnaître votre fidélité vous donnera sa grâce en ce monde et sa gloire en l'autre. C'est ce que je vous souhaite, etc.

SERMON V.

LE PÉCHEUR EST UN DÉMON.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme vous feriez devant un serpent. (*Eccl.*, XXI).

L'homme est au milieu du monde, c'est-à-dire, entre les anges, qui lui sont supérieurs en nature, en bonheur et en rang; car les anges sont des substances spirituelles qui jouissent d'un bonheur éternel dans le paradis. Il a au-dessous de lui des démons qui sont tourmentés dans les enfers; il est logé au milieu de ces extrêmes, parce qu'il peut par sa bonne vie imiter la pureté de ces esprits bienheureux et se rendre un ange terrestre, pour après être leur compagnon dans la gloire, ou bien par ses péchés se rendre semblable aux démons, et leur devenir pareil en misère. Mais qu'il y a bien peu d'hommes qui s'élèvent en haut et qui se rendent semblables aux anges, et que le nombre est grand de ceux qui imitent les mœurs des démons, et qui peuvent être appelés des diables incarnés. Tous les pécheurs méritent ce nom, et on ne leur fait pas tort, si on les appelle des diables sous une forme humaine. Vierge sainte, dont les mœurs et les mérites vous ont élevée au-dessus des anges, obtenez-nous les assistances du Saint-Esprit, pour faire connaître cette vérité à ce peuple, et je vous saluerai avec l'ange, disant: *Ave, Maria.*

Cette métempsycose, ou ces métamorphoses, c'est-à-dire, ce changement d'hommes en bêtes ou en plantes, que les poëtes et les philosophes ont feint, n'est pas possible, et l'âme d'un homme ne peut pas passer dans le corps d'une bête, parce que chaque forme demande des dispositions particulières dans le sujet qui la reçoit. Les dispositions qui précèdent et qui ont disposé le corps d'une bête à la forme sensitive sont différentes de celles que l'âme raisonnable demande: car, comme leur nature et leurs opérations sont différentes, il faut aussi que les dispositions le soient. Je laisse beaucoup d'autres raisons qui feraient voir l'impossibilité de cette métempsycose, et, quoique de grands philosophes en soient les auteurs, néanmoins Théodoret assure que, lorsqu'ils ont avancé ces opinions, ils se jouaient de la crédulité des hommes. Que si la sainte Écriture nous dit que Nabuchodonosor fut changé en bête et qu'il mangeait le foin comme les bœufs, qu'il allait en leur compagnie, il ne faut pas s'imaginer que son âme et son corps eussent pris la forme de bête, mais la sainte Écriture veut dire qu'en ayant pris les mœurs et en retenant les inclinations, Dieu avait troublé son imagination, et qu'il s'était imaginé être bête, et ceux qui le regardaient le prenaient pour une bête, quoique tout ce changement ne se fût fait que dans son imagination et dans celle de ceux qui le voyaient. Mais, chrétiens, qu'il me soit permis de dire qu'il se fait tous les jours une métempsycose et un changement épouvantable du pécheur en démon, car le péché le fait être un diable; c'est pourquoi nous pouvons dire que nous conversons avec les démons, lorsque nous sommes parmi les pécheurs. C'est ce que nous verrons au premier point, et au second que le pécheur est non-seulement démon, mais pire que les démons, et au troisième que son châtiment sera plus rigoureux que celui des démons.

PREMIER POINT.

Je sais bien, et vous n'ignorez pas, chrétiens, que les anges et les démons ayant été créés tous ensemble, et étant d'une nature immortelle, ils n'ont pas besoin, et ne se peuvent pas multiplier par la génération: comme la mort n'étend point ses dégâts sur eux, ils n'ont pas besoin d'en réparer les brèches; et puisque leur nombre fut complet dès le moment de leur création, ils ne peuvent point l'augmenter par la génération. Enfin, étant des substances spirituelles, ils n'ont pas besoin d'un secours qui se prend de la matière et qui suppose la corruption, et ainsi, quand nous disons que les pécheurs sont des diables: *Magnus enim dæmon peccatum* (*idem ad popul. Antioch., hom.* VII); il faut entendre cela dans un sens moral, mais très-véritable. C'est ainsi que nous l'enseigne saint Chrysostome: *Peccatum nos dæmones, non natura, sed voluntate facit.* Le péché nous rend des démons, non pas en changeant notre nature, mais bien en donnant à notre volonté les inclinations et les mœurs des démons. Cela donc supposé, je dis que le pécheur est un démon: *Vos ex patre diabolo estis* (*Joan.* VIII), dit le Fils de Dieu parlant aux Juifs, qui ne voulaient pas recevoir sa parole, ni profiter de ses instructions, votre père est le diable, et comme ses enfants vous voulez exécuter ses desseins et suivre ses mouvements.

Et saint Grégoire de Nysse dit que le Fils de Dieu a mis dans l'Oraison Dominicale ces mots: Notre Père, qui êtes aux cieux, parce que les méchants ont leur père dans l'enfer, c'est pourquoi, quand ils prononcent cette oraison, ils doivent tourner leurs mains en bas, du côté de la terre, pour faire connaître par ce geste de leurs mains qu'ils invoquent, non pas le Père céleste, qui n'est pas le leur, mais bien l'infernal, qui

est le démon. Et le Sauveur de nos âmes, parlant à Judas qui le devait trahir, dit à ses disciples: Un de vous est un diable : *Unus ex vobis diabolus est* (*Joan.* V). Cette parole qui s'adressait à ce traître peut être dite à tous les pécheurs, et je ne crois pas vous offenser, mais dire une vérité solennelle qui doit vous faire trembler, si j'assure que vous êtes des diables, et que tout autant de péchés que vous avez dans l'âme, ce sont autant de démons qui vous possèdent. Le saint Evangile (*S. Luc.* XI) dit que le Fils de Dieu chassa sept diables du corps de la Madeleine, qui étaient les sept péchés capitaux que ses impuretés avaient mis dans elle, et le même saint Evangile nous apprend que, lorsque le démon est sorti de l'homme par la pénitence qui l'en a chassé, s'il arrive qu'il y rentre par une rechute dans le péché, il mène avec lui sept autres démons plus méchants que lui, pour s'assurer de son cœur, et pour fermer toutes les avenues à la grâce; et ainsi nous pouvons dire que, lorsque l'homme est dans le péché, c'est un démon sous la forme humaine: ces esprits infernaux habitent dans lui comme dans leur palais, où ils commandent, et comme dans une forteresse qu'ils se gardent, et où ils sont retranchés; et parce que l'enfer est la prison où la justice de Dieu tient les démons, cet homme dans lequel ils habitent par le péché mortel est appelé un enfer par la sainte Ecriture; car là où saint Jean dit que la mort et l'enfer furent précipités dans l'étang du feu : *Infernus et mors missi sunt in stagnum ignis* (*Apoc.* XX), tous les interprètes entendent que cet enfer est le pécheur, qui s'est rendu l'habitation du démon par son péché, de même que l'enfer est le lieu de leur supplice.

La raison persuade la même vérité : car qui a fait d'un ange un démon, de la plus noble la plus infâme des créatures? c'est le péché. Otez-lui son crime, ce sera un ange lumineux, un enfant, un ami et un serviteur de Dieu, un héritier et un paranymphe de sa gloire; mais dès que le péché a pris possession de son cœur, il en fait un démon, un ennemi de Dieu et de ses créatures, un bourreau de sa justice. C'est un axiome dans la philosophie qu'une chose demeurant toujours la même produit même effet : la lumière éclaire toujours et le feu pousse continuellement la chaleur. Or, le péché qui a une fois changé un ange en démon étant toujours le même, c'est-à-dire conservant toujours sa malice, il fera les malheureuses transformations des hommes en démons. Et certes, si l'âme qui est unie à Dieu par la grâce, par la foi et par la charité est faite un même esprit avec lui, comme dit saint Paul : *Qui adhæret Deo unus spiritus est cum illo* (I *Cor.*, VI), nous devons dire aussi que cette âme, qui est attachée avec le démon par une ressemblance de mœurs et de malice, devient démon et même chose avec lui; c'est la raison de saint Chrysostome, homélie 5 de l'Enfant prodigue. Ah! pécheur, le nom de démon t'épouvante, sa figure extérieure qu'on te représente hideuse te fait frémir, sa rage que tu sais extrême te fait glacer le sang dans les veines, le récit des tourments qu'ils souffrent là-bas te semble une chose incroyable! eh quoi! ne dois-tu pas craindre davantage le péché mortel, puisque c'est lui qui te change en démon, qui t'en fait porter le nom, qui t'en donne la difformité et qui t'en prépare les peines?

Le saint Evangile raconte que le Fils de Dieu ayant chassé quelques démons du corps d'un homme, et leur ayant permis d'entrer dans ceux des pourceaux, ces animaux, quoique fort stupides et accoutumés à l'ordure et à la saleté, ne purent pas souffrir d'être le repaire des démons, ils se jettent dans la mer et aiment mieux perdre la vie que de la posséder en servant d'habitation à ces esprits. Et toi, pécheur, qui as une âme raisonnable et spirituelle, qui portes l'image de Dieu dans ta création et la qualité de fils et de membre de Jésus-Christ par le baptême, qui a été fait le temple du Saint-Esprit par les grâces et par les dons que tu en reçois, tu souffres sans peine que le démon habite dans ton âme, qu'il y soit comme sur son trône, qu'il y donne des lois et qu'il s'y fasse obéir : qu'elle est ta stupidité? je la trouve plus étrange que celle des pourceaux, qui n'ont pas de connaissance.

DEUXIÈME POINT.

Secondement, le pécheur est pire que le démon. Cette proposition semblera impossible, mais les preuves qui en feront la démonstration la rendront sensible et connue de tous. Il est vrai que le démon semble être souverain en malice, être le premier et le père des enfants de perdition; c'est pourquoi il est appelé *Malus*, mauvais, par antonomase. Il est mauvais, parce qu'il est le premier pécheur et qu'il a ouvert et est entré le premier dans le chemin de perdition; il est mauvais, parce qu'il est confirmé dans la malice; il est mauvais encore, parce qu'il est dans un état d'où les mauvaises dispositions de sa volonté et l'abandon de Dieu ne lui permettent pas de sortir; il est enfin mauvais, parce qu'il est la cause ou le promoteur de tous les maux qui se commettent dans le monde; néanmoins, quoique cela soit très-véritable, les pécheurs sont pires que lui. Saint Chrysostome (*Homil.* 4 *in Matth.*) dit que le pécheur est un grand démon, parce qu'il surpasse en malice ces esprits infernaux; et le même docteur dit que le pécheur est pire que les animaux les plus féroces, qu'il est semblable et peut-être plus méchant que les démons. Et c'est pour plusieurs raisons que je prends du côté du démon, du côté de Dieu et enfin de la nature de leur péché. Saint Anselme me présente la première : il dit que les démons ne sont tombés dans un état d'obstination qui les fait être immuables en leur malice, qu'après que Dieu les a réprouvés; ils ne se sont endurcis que quand ce soleil qui fond nos glaces ne les a plus regardés. Leur mal est demeuré sans remède, quand ce souverain médecin l'a jugé indigne de guérison; mais l'homme tombe dans un état d'obstination, lors même que Dieu le frappe

pour l'éveiller, qu'il emploie tous les remèdes pour sa guérison, et qu'il le comble de ses grâces pour le gagner et pour le faire homme de bien ; et voilà ce qui fait le pécheur plus coupable que le démon : *Pejores feris, dæmonibus æquales, fortasse pejores* (*Chrysost.*, *hom.* 24 *ad pop. Antioch.*).

Secondement, parce que le démon n'a commis qu'un seul péché qui a passé dans un moment et qui l'a précipité dans un malheur dont il ne verra jamais la fin ; mais les hommes en commettent très-souvent. L'avarice est un péché qui se trouve, dit la sainte Ecriture, dans toutes les conditions, et dont le ministère des autels et l'attention aux choses saintes n'en écartent pas les prêtres. L'impureté se trouve dans tous les âges et dans tous les sexes, et il en est maintenant comme du temps et de la cause du déluge, que toute chair a corrompu ses voies. La gourmandise n'est-elle pas un péché commun et ordinaire? et néanmoins ces péchés, qui sont familiers aux hommes, sont inconnus des démons ; ils ne mangent jamais, bien loin d'être intempérants, ils donnent tout pour avoir des âmes, et leur nature spirituelle les rend insensibles et incapables de la volupté des sens. Ne faut-il donc pas avouer que le pécheur est pire que les diables?

Troisièmement, il est pire que les démons, si nous regardons la nature de son péché. Dieu, en créant l'homme, lui a donné le pouvoir sur toutes les choses matérielles, il commande, dans la nature, en souverain et se fait obéir à toutes les choses, quelque rebelles et quelque insensibles qu'elles soient; les animaux servent à ses plaisirs et lui conservent la vie en la perdant, il transforme les éléments, il arrête leurs activités, enfin il est au-dessus de toute la nature créée, néanmoins quand il commet un péché, il se dégrade de sa noblesse et perd volontairement tous ses avantages. Un avare devient esclave d'un métal qui, dans l'ordre de la nature et dans le mérite des choses, est incomparablement au-dessous de lui. Ce voluptueux qui prend des plaisirs criminels perd sa noblesse pour se ranger à la condition des bêtes ; il en est ainsi presque de tous les autres pécheurs qui tous déchoient de leur rang et perdent l'honneur de leur espèce ; c'est pourquoi le démon, lorsqu'il voulut obliger le Sauveur de nos âmes à le reconnaître pour souverain, lui dit : *Si cadens adoraveris me* (*Luc.*, IV), parce qu'il faut tomber de l'éminence de notre condition, et se rendre vil pour commettre des péchés qui sont la dernière infamie ; mais le péché du démon est un péché d'exaltation : il veut s'élever au-dessus de lui-même et se rendre semblable à Dieu. Son désir eût été saint et raisonnable, s'il se fût contenté d'en vouloir imiter la sainteté et non pas d'en égaler l'excellence, et ainsi son péché, qu'il commet pour s'élever au-dessus de lui-même, semble moins énorme que celui de l'homme, qui le ravale et qui lui fait perdre non-seulement l'amitié de Dieu, mais l'excellence de sa nature.

Quatrièmement, le péché de l'homme est plus énorme et il devient pire que le démon, quand il offense Dieu, parce qu'il lui a plus d'obligation et qu'il en a reçu des grâces plus considérables; car, quoique toutes les grâces que les hommes et que les anges ont reçues soient de même nature, néanmoins celle qui a été donnée aux hommes semble être plus précieuse et doit être plus estimée que celle des anges, parce qu'elle leur a été acquise par les travaux et par la Passion du Fils de Dieu ; là où celle des anges leur a été donnée par les mains de leur Créateur qui, comme dit saint Augustin, en créant leur être naturel, leur a donné la grâce comme la perfection et comme la semence de leur bonheur éternel. Il n'a dit qu'une parole, ou, pour mieux dire, il n'a employé qu'un acte de sa volonté pour enrichir les anges, mais pour la donner aux hommes il a sué, il a souffert et il est mort en croix, et ainsi étant plus obligés à Dieu, leur ingratitude est plus criminelle que celle des démons.

Enfin, saint Chrysostome dit que le pécheur est plus diable que le diable même, parce que le démon pèche contre son Créateur, et l'homme contre son Créateur et son Rédempteur. C'est pourquoi il mérite un enfer plus profond et des peines plus rigoureuses.

De plus, la bonté de Dieu s'est déclarée plus ouvertement pour les hommes que pour les démons auxquels il n'a pas donné un moment pour se relever de leur chute, qui a été irréparable. Il accorde aux hommes le temps pour se repentir, il les appelle quand ils sont éloignés de lui par le péché, il leur donne des grâces qui sont des secours pour les faire venir, il les reçoit, il les caresse quand ils se présentent à lui ; s'ils refusent de venir, il les attend, il les en prie; s'ils se montrent obstinés, il les menace, il les châtie, enfin s'ils sont endurcis et insensibles aux grâces, aux menaces et aux coups, il leur ôte toutes les choses qui les attachaient au monde et qui les empêchaient de venir à lui. Voilà la patience que Dieu a envers les hommes, qu'il n'a pas eue pour les démons, dont un même moment a vu le péché et la perte irréparable. Cela donc rend les crimes des hommes plus énormes, et ils n'ont plus d'excuse, quand d'une patience qui devrait les porter à la pénitence ils se font un trésor de colère, par le mépris et par la perte de ce précieux trésor, et ainsi leur péché est plus énorme et l'on peut assurer qu'ils sont pires que les démons.

Enfin les hommes ont plus de sujet d'estimer cette grâce, parce qu'ils en souffrent souvent la privation, et que pour la recouvrer ils ont besoin d'une faveur singulière de Dieu. Le Pasteur de l'Evangile témoigna plus d'amour et d'empressement pour la brebis qu'il avait perdue, que pour toutes les autres qu'il s'était plus conservées, parce qu'il la regardait non-seulement comme sa possession, mais comme le fruit de ses travaux et comme une nouvelle conquête ; ainsi cela oblige les hommes à une plus grande vigilance pour conserver ce précieux trésor qu'ils ont souvent perdu.

TROISIÈME POINT

Disons pour un dernier, que les hommes seront plus châtiés que les démons, et c'est ici le troisième point de ma prédication. Il est vrai, comme dit le Sauveur de nos âmes, que l'enfer n'a été fait que pour les démons, et que la justice de Dieu n'a dressé cette prison éternelle, et allumé ces feux qui ne s'éteindront jamais, que pour le châtiment de ces esprits révoltés, mais il est aussi vrai que les hommes y seront relégués pour y être châtiés plus rigoureusement qu'eux. Je prends la première raison qui prouve cette vérité, des paroles de mon Sauveur, qui m'apprennent qu'on demandera un compte plus rigoureux à celui à qui l'on a plus donné, et qu'on a obligé par de plus grandes libéralités à une plus exacte obéissance. Dieu a plus fait pour les hommes que pour les démons : il ne s'est jamais incarné pour eux, les exemples de sa vie, ni les tourments de sa Passion n'ont pas été pour leur instruction ni pour leur rachat, mais bien pour celui des hommes. Ces esprits infernaux eussent sans doute profité des instructions qu'il nous donne et des menaces qu'il nous fait ; les sacrements qu'il a institués pour notre remède les eussent relevés de leurs chutes, et les eussent attachés inséparablement au service d'un Dieu qui leur était si libéral et si miséricordieux ; mais les hommes profanent tous les jours ses sacrements, méprisent ses grâces et ses bontés, se rient de ses châtiments, et parmi tant de moyens de leur salut s'obstinent opiniâtrement à leur perte. C'est ce que je crois que les démons leur reprochent continuellement en enfer, et dont ils font un motif de leur rage et de la confusion des hommes. Malheureux, leur disent-ils, vous méritez justement les peines que vous souffrirez pendant l'éternité, puisque vous pouviez les éviter facilement, et que vous avez commis des péchés plus énormes que les nôtres. Nous ne sommes coupables que d'un seul qui a été un péché de pensée, qui a passé dans un moment, et vous en avez commis un nombre presque innombrable, non-seulement de pensée, mais de parole et d'œuvre. Dieu n'a eu qu'une justice rigoureuse pour nous, et nous ne savions pas, parce que nous ne l'avons jamais éprouvé, s'il avait de la patience et de la miséricorde ; que s'il en a, il la réserve pour vous, puisqu'il vous a souffert des vingt et trente années dans le péché, il vous a appelés à lui par ses bienfaits, par ses menaces, par ses inspirations, par la voix des prédicateurs et de toutes les créatures qui vous exhortaient d'aimer un Père qui vous a aimés d'un amour de préférence, et qui ne s'est point rebuté par vos ingratitudes et par votre insensibilité. Il est donc juste que vous soyez châtiés, et que vos tourments soient proportionnés à l'énormité de vos péchés qui surpassent les nôtres. Voilà les justes reproches que les démons font aux damnés, qui feront leur confusion et qui augmenteront leur supplice.

Enfin les tourments des hommes damnés seront plus grands que ceux des démons, parce qu'ils seront plus étendus. Et pour entendre ceci, il faut savoir que les anges et les démons sont des substances simples, spirituelles et indivisibles, mais les hommes sont un composé d'âme et de corps, ils ont une substance spirituelle, semblable à celle des anges, et un corps qui les met au rang des bêtes. Dans la plupart de ses péchés ces deux parties qui le composent, c'est-à-dire, l'âme et le corps, concourent, l'âme donne le mouvement, et le sentiment forme les desseins qu'elle ne pourrait exécuter sans l'aide de cette partie animale ; si elle prend des plaisirs, elle ne les goûte que par les organes du corps ; cela étant ainsi, il est donc juste que dans l'enfer l'homme soit châtié en ces deux parties, que l'âme souffre une peine qui lui soit propre, et le corps une qui lui soit conforme ; si bien qu'étant châtié en toutes les deux parties qui le composent et qui sont entrées en son crime, sa peine sera plus étendue que celle des démons, qui, n'ayant point de corps, ne seront châtiés qu'en leur substance spirituelle ; et voilà comme il est véritable que le péché rend l'homme démon, le fait même pire que les démons, et rend son supplice plus grand que celui de ces esprits infernaux. Profitons donc des paroles du Sage, qui nous exhorte à fuir le péché comme la rencontre et les morsures d'un serpent, qui sont mortelles ; il me semble que c'est trop peu dire, parce que cet animal vénéneux et féroce ne peut nous ôter que la vie du corps, mais le péché nous ravit celle de l'âme ; c'est pourquoi nous devons nous en éloigner comme du démon, qui est cette couleuvre tortueuse dont parle Job (*Job*, XXVI), parce qu'il se glisse dans nos âmes par des souplesses qui nous surprennent, qui nous donnent la mort éternelle et nous rendent compagnons des démons, après nous en avoir donné les mœurs et la ressemblance.

Nous avons horreur des magiciens et des sorciers, parce qu'ils traitent avec les démons, qu'ils leur ont donné leurs âmes et qu'ils en ont reçu le pouvoir de faire des prestiges qui nous étonnent par leur nouveauté et qui nous affligent par leur malice. Les lois civiles condamnent au feu ces impies et leur font ressentir en ce monde le supplice qu'ils souffriront en l'autre pendant une éternité. L'Église les foudroie par ses anathèmes, et sépare de sa communion ces malheureux qui ont fait alliance avec le diable ; l'horreur qu'on a de ces forcenés est si juste, qu'elle ne peut jamais tomber dans l'excès ; or, la justice de cette haine fera le reproche et la condamnation de notre stupidité, puisque nous haïssons les magiciens à cause qu'ils sont les esclaves du démon, et nous n'avons pas horreur du péché qui nous change en démons et qui nous en fait souffrir le supplice. Un des plus grands tourments que souffrent les damnés est de se voir en la compagnie des diables qui sont leurs ennemis et leurs bourreaux, et nous nous plaisons et recherchons l'amitié des hommes dont le péché a fait des démons. Quel est notre aveuglement? ouvrons donc les yeux de l'esprit à toutes ces vérités et à

tous ces malheurs qui nous sont causés par le péché, et détestons cette enchanteresse Circé, qui nous transforme non pas seulement en bêtes, mais en démons. La grâce de Dieu nous fera éviter ce malheur, et nous conduira à la gloire que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON VI.

PÉCHÉ, MAL SOUVERAIN.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme vous feriez devant un serpent (*Eccl.*, XXI).

Le Sage dit que les conseils de l'impie sont pleins de fraude, et qu'il a une balance trompeuse dans ses mains : *Consilia impii fraudulenta, in manu ejus statera dolosa* (*Prov.* XII), parce qu'il n'estime et ne donne jamais aux choses le prix qu'elles méritent. Le peuple d'Israël méprise la terre des promesses et des désirs : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem* (*Ps.* CIII) ; et le Sage (*Prov.* L) nous représente une femme adultère qui lave sa bouche et qui dit effrontément qu'elle n'a point fait de mal, c'est-à-dire que ses péchés, qui ont offensé Dieu, profané un sacrement et rompu la fidélité qu'elle devait et qu'elle avait promise à son mari, ne lui font non plus de peine que quelque petite amertume qui aurait resté dans sa bouche après son dîner, et qu'elle ôte facilement en la lavant. Voilà l'estime que les pécheurs font des biens et des maux ; c'est pourquoi je crois que j'aurai de la peine à leur persuader que la grâce est un bien que nous pouvons appeler infini, et que le péché qui nous en prive est un mal qui n'a pas de bornes, que je ne ferai point de difficulté d'appeler un mal souverain. C'est ce que je leur montrerai après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de la Vierge, à laquelle nous dirons : *Ave, Maria.*

Comme Dieu est infini, il est aussi incompréhensible, c'est pourquoi l'on ne peut pas lui donner un nom qui lui soit propre et qui exprime parfaitement sa nature et ses perfections ; néanmoins, la sainte Ecriture et les docteurs lui en donnent plusieurs, qu'ils prennent, ou des effets qu'il produit, ou de ce qu'il y a de plus noble et de plus parfait dans le monde, et par cette multitude de noms nous soulageons notre faiblesse et l'impuissance de nos esprits, qui ne peuvent ni comprendre ni énoncer par des paroles l'essence d'un Etre infini. Les Hébreux lui en donnent plusieurs : tantôt ils l'appellent Adonaï, tantôt Sadaï, Eloïm et de beaucoup d'autres. Nous l'appelons Dieu tout-puissant, éternel, incompréhensible et de plusieurs autres ; néanmoins, après que nous avons épuisé toutes nos intelligences, nous ne pouvons pas connaître ni exprimer un seul de ses attributs.

Le péché, qui lui est entièrement opposé et qui ne nous présente que des ténèbres et des privations, nous met aussi dans l'impuissance de pouvoir connaître sa nature. J'ai cherché ce que c'est que l'iniquité, dit saint Augustin, et je n'y ai connu rien de réel ; j'ai vu seulement que c'est un vide de notre essentielle perfection, un désordre, une ruine, une désolation, une mort de l'âme privée de vie. Et le prophète royal s'écrie : *Delicta quis intelligit?* qui a l'esprit si pénétrant qu'il puisse se faire jour dans les abîmes, dans les confusions, dans les ténèbres du péché ? Les anges et les hommes ont pu le commettre, ils ont pu produire ce monstre, mais jamais ils ne pourront, quelque forte application d'esprit qu'ils y apportent, en connaître la laideur et les dégâts ; il n'est que Dieu seul qui en connaisse la malice, parce que la même lumière infinie qui lui découvre les abîmes de ses perfections lui fait aussi connaître la malice du péché. La vue continuelle qu'il a de sa bonté, de sa sagesse, de sa justice et de sa toute-puissance lui découvre la laideur, la faiblesse et la folie du péché. Mais, quoiqu'il ne soit pas permis à nos esprits de pénétrer les perfections de Dieu et les désordres du péché, qui leur sont opposés, néanmoins la sainte Ecriture et les saints lui donnent divers noms qu'ils prennent des attentats qu'il commet contre Dieu, et des dégâts qu'il cause à l'homme. Ils le nomment une offense, parce que Dieu est offensé, et que c'est une injure que la créature fait à son créateur, qui mérite d'être privée des faveurs qu'elle en avait reçues. On le nomme un forfait ; c'est ainsi qu'on appelle les plus énormes péchés, comme sont les blasphèmes et l'idolâtrie. On lui donne aussi le nom de prévarication, parce que l'homme, en péchant, transgresse la loi de Dieu et n'ajuste point ses actions à certaines règles de toute droiture. Il est aussi appelé une tache, d'autant que, par le péché, la lumière de la grâce s'éteint dans l'âme, et que le jour et la beauté qu'elle lui communiquait venant à s'effacer, elle reste laide aux yeux de Dieu et des anges. Il est aussi appelé un délit, *delictum quasi derelictum*, parce que le pécheur quitte Dieu pour s'attacher à la créature, ou bien parce que Dieu l'abandonne et le délaisse. Enfin il est appelé péché, parce qu'on préfère les sens à la raison, le plaisir du corps et l'amour de la créature à celui que nous devons avoir pour Dieu. Saint Bonaventure l'appelle injustice, mort, dégât, infirmité, ténèbres, laideur, tache, puanteur, lien et une obligation à une peine éternelle : *Injustitia, mors, vastitas, infirmitas, tenebræ, deformitas, macula, fœtor, vinculum, sive obligatio vel debitum æternæ mortis* (*In lib.* IV *D.* 17 *part. Dub.* 4 *et alibi*). Mais de tous les noms qu'on puisse lui donner il n'en est aucun qui lui convienne mieux et qui exprime plus naturellement la laideur de ce monstre que celui que je veux lui donner aujourd'hui, le nommant un mal souverain qui nous prive de tous les biens et qui apporte tous les maux.

Lorsque je dis que le péché est un mal souverain, je ne crains pas de tomber dans l'erreur des manichéens, qui soutenaient que, comme il y a une bonté et beauté sou-

veraine qui produit par ses effusions tout ce qu'il y a de bon et de beau dans l'univers, il y a aussi un mal souverain qui lui est opposé et qui est la source funeste et le principe malheureux de tout ce qu'on voit de mal, de privation et de laideur dans le monde. Cette erreur, que la raison et la sainte Ecriture condamnent, a été combattue par saint Thomas (I, *q.* 49, *a.* 3), qui en fait voir clairement l'absurdité; mais le mal souverain n'est autre que le péché. C'est ainsi qu'il est appelé en plusieurs lieux de la sainte Bible. *Declina a malo et fac bonum*, dit le Prophète royal (*Psal.* XXXVI), fuyez le mal et occupez-vous à faire de bonnes œuvres. Et nous demandons en l'oraison dominicale que Dieu nous délivre du mal, qui, au sentiment de saint Chrysostome et de saint Augustin, n'est autre que le péché. Après que la sainte Ecriture nous a assuré que le péché est un mal, elle et la raison nous feront connaître qu'il est un mal souverain et qu'il n'est que lui seul qu'on puisse appeler de ce nom. Mais, parceque le mal, comme disent les docteurs, est une privation de bien: *Malum est privatio boni* (*D. Th.* I. *p. q.* 14, *a.* 10), et que dans toutes les privations il y a deux choses à considérer, savoir: la forme, qui leur est opposée et dont elles sont les privations, et secondement le sujet, qui reste privé de cette forme et qui en reçoit une étrangère, je ferai de cette considération les deux parties de ce sermon. En la première, vous verrez quelle est la forme, l'habitude et le bien dont le péché nous prive, afin que, vous ayant fait voir qu'elle est un bien souverain, vous concluiez que le péché est un mal qu'on doit appeler souverain, car on ne connaît pas seulement la privation par la forme qui lui est opposée, mais aussi elle lui sert de règle et de mesure, qui lui en fait connaître l'énormité. En la seconde vous verrez le malheureux état du sujet qui est privé de cette divine forme et de ce bien souverain.

PREMIER POINT.

Je dis premièrement, chrétiens, que le peché nous prive de Dieu, qui est un bien souverain. Cette proposition en renferme trois autres, et l'on ne peut pas en avoir une claire intelligence qu'on ne suppose trois choses: la première, que Dieu est un bien souverain; la seconde, que ce bien souverain est en nous par sa grâce, et la troisième, que nous en sommes privés par le péché, qui fera donc un mal souverain, puisqu'il nous prive d'un bien qui est infini.

Je dis donc que Dieu est le bien souverain, la cause exemplaire, efficiente et finale de toutes sortes de biens: *Ostendam tibi omne bonum*, dit-il à Moïse (*Ex.* XXXIII); je te montrerai tout le bien en me manifestant à toi. Il lui fait cette promesse, car il n'est point possible de s'imaginer quelque bien qui ne se trouve en Dieu, puisque, s'il lui en manquait quelqu'un, il ne serait pas parfait. Ce bien, dont il serait disetteux, mettrait un vide, un défaut et une dépendance en Dieu, et partant il ne serait point Dieu. De plus, s'il lui manquait quelque bien, il serait en puissance de le recevoir, et ainsi il ne serait point un pur acte; enfin disons que si Dieu n'enfermait point toute sorte de bien, il aurait reçu cette limitation de quelque puissance supérieure qui l'aurait déterminé aux seuls biens qu'il possède. Toutes ces raisons et plusieurs autres nous obligent de dire que Dieu est un bien souverain, la cause de tout le bien, et que tout ce que nous voyons de bien dans les créatures est un rayon de ce soleil et un écoulement de cette fontaine. Cela donc suppose que Dieu est un bien souverain.

Voyons maintenant comment est-ce que nous le possédons, et comme il se trouve en nous. Saint Paul nons le dit par ces paroles: *Spiritus Dei habitat in nobis* (*Rom.* VIII): l'esprit de Dieu habite en nous. Je dis qu'il habite en nous par sa grâce, que nous nous unissons en lui par ce sacré lien; et c'est en trois façons: ou comme un père dans son fils, à qui il communique sa substance; ou comme un pilote à un vaisseau, dont il conduit le mouvement; ou comme la lumière dans l'air, qu'il éclaire et qu'il illumine, ou, pour le dire avec la grande parole de saint Pierre: *Multiformis gratiæ Dei* (I, *Pet.* IV), il est dans nos cœurs comme une divine forme qui nous donne un être qui est le principe de nos opérations surnaturelles.

Premièrement, il est en nous comme un père dans son enfant ou comme une forme qui donne un être surnaturel au sujet où elle se trouve. Avez-vous remarqué la différence que la sainte Ecriture met entre l'être des justes et celui des autres créatures? Elle dit que lorsque Dieu créa les animaux, les plantes, la terre et les cieux: *Ipse dixit, et facta sunt* (*Psal.* CLVIII), il n'a fallu qu'une parole, qu'un acte de sa volonté pour les mettre dans l'existence; mais quand il parle des justes: *Ex Deo nati sunt* (*Joan.*, I), ils sont nés de Dieu; il est leur père, et ils sont ses enfants. Les premiers ont une alliance avec Dieu, semblable à celle qui se voit entre les choses artificielles et leur ouvrier, comme, par exemple, entre un coffre et un menuisier qui l'a travaillé. Mais pour les justes, ils sont nés de Dieu: *Ex Deo nati sunt*, parce que comme le Fils participe à même nature que son Père, ainsi celui qui a la grâce est né de Dieu, à cause que sa nature lui est communiquée: *Divinæ consortes naturæ* (II *Pet.*, I), comme dit saint Pierre; et saint Paul nous enseigne que celui qui est uni à Dieu par cette divine naissance, qui lui donne la participation de sa nature divine, est fait un même esprit avec lui. Le Sauveur de nos âmes nous avait expliqué la nature et l'excellence de cette union, lorsque parlant à son Père, il dit: Je leur ai donné la clarté que j'ai reçue de vous, afin qu'ils ne soient qu'une même chose, comme vous et moi le sommes, que je sois en eux, qu'ils soient en moi, et qu'ils trouvent leur perfection et leur consommation dans cette divine alliance: *Claritatem quam dedisti mihi dedi eis, ut ipsi in nobis unum sint* (*Joan.* XVII). Et le même

Sauveur un peu auparavant avait dit : Je désire, mon Père, qu'ils soient en moi comme je suis en vous et comme vous êtes en moi. Voilà des paroles qui me jettent dans un profond étonnement, parce qu'on ne peut dire ni comprendre rien de plus grand, que d'être une même chose avec Dieu, être en Dieu, et Dieu avec nous. C'est pourquoi le Sauveur appelle cette union merveilleuse, clarté et gloire, qui est la même que son Père lui donne, quand il lui communique sa nature divine. Or, ce que le Père éternel donne à son Fils par la génération, le Fils le communique aux hommes par la grâce qu'il nous a méritée par sa Passion; si bien qu'avec ce don précieux, comme l'appelle saint Pierre, il nous donne sa divinité et la personne du Saint-Esprit, qui habite réellement dans l'âme des justes, qui deviennent une même chose avec lui, et qui participent à sa nature et à ses perfections par la grâce; cette union de l'âme avec Dieu se forme par des nœuds adorables : le premier par la propre nature de la grâce, qui est une participation de la nature divine, une image vivante et naturelle, qui rend l'âme pleine de Dieu et qui en fait une divinité terrestre. Le second nœud qui nous rend par la grâce un même esprit avec Dieu est le Saint-Esprit, qui est inséparable de la grâce; car il se communique avec son propre don, et nous enrichissant de cette divine habitude, il accompagne lui-même son propre présent; si bien que quand même, par la supposition d'une chose impossible, le Saint-Esprit ne serait pas dans le monde, il se trouverait dans une âme ornée de cette divine habitude. Je ne m'étonne donc plus si la sainte Ecriture appelle les justes des dieux. Le prophète royal (*Psal.* CIV) nous assure que Dieu habite dans l'assemblée des dieux, et qu'il défend sévèrement qu'on ne touche point à ses christs, et en une autre part il leur dit : Vous êtes des dieux. Saint Jérôme croit que les apôtres sont appelés des dieux et non des hommes, parce qu'ils ont des sentiments de la divinité du Fils de Dieu, qui leur ont été révélés par le Père éternel. Ce titre d'honneur qu'il donne aux apôtres est commun à tous les justes qui ont la grâce, et ils peuvent être appelés des dieux, puisqu'ils participent à la nature divine, et que les noms suivent la nature des choses qu'ils expliquent et qu'ils nous représentent.

Et non-seulement Dieu habite dans les justes par la grâce qui les fait vivre de son esprit et qui les fait être des dieux par participation, mais encore, comme a remarqué un docteur très-pieux de notre temps, cette première faveur leur en mérite une autre; c'est que, comme disait le Sauveur de nos âmes, comme ils sont une même chose avec Dieu, puisqu'ils participent de son divin esprit, ils sont aussi une même chose avec toutes les plus nobles créatures qui sont dans le ciel et sur la terre, qui ont été dans cette glorieuse participation. Nous estimons un grand honneur d'entrer dans l'alliance des rois, et nous appelons bienheureuses les personnes qui descendent de la race des héros; mais ce bonheur que les hommes regardent comme le comble de leur félicité ne peut pas être comparé avec celui des justes qui vivent de l'esprit de Dieu; car ils sont alliés avec tous ceux qui ont possédé et qui ont été animés de ce même esprit. Ils peuvent se glorifier qu'ils ont dans leur âme l'esprit du saint homme Job, qui a été roi en Idumée; qu'ils ont l'esprit de David et d'Ezéchias, rois d'Israel, de saint Louis, roi de France, de saint Etienne, roi de Hongrie et de l'empereur Henri le chaste; qu'ils ont le même esprit de saint Jean-Baptiste, de saint Paul, de saint François, de saint Michel et du reste des anges; qu'ils possèdent l'esprit de la Vierge glorieuse. Après cette faveur en peut-on imaginer ni souhaiter une plus grande? Si nous estimons tant les reliques des saints, et si de leurs dépouilles et de leurs ossements nous faisons un trésor spirituel, c'est un plus grand avantage d'avoir leur esprit qui a sanctifié leurs âmes et leurs corps, qui les a rendus les tabernacles vivants de la divinité et qui a été le principe de toutes les actions saintes qui leur ont mérité la gloire qu'ils possèdent dans le paradis, et l'honneur qu'on leur rend sur la terre.

Voilà cette divine habitude qui met Dieu dans l'âme du juste et qui le fait être un Dieu par participation; ne le doit-on pas appeler un bien souverain, puisqu'il comprend et qu'il surpasse tous les autres? C'est ainsi que Dieu l'appelle, lorsqu'il promet à Moïse de lui montrer tout le bien, en lui découvrant sa face; car tout ce qu'il y a d'honnête, d'utile et de délectable, qui sont les différences qui partagent tout le bien, se trouve dans celui-ci. C'est ce bien dont la jouissance fait la félicité éternelle des bienheureux, et dont la privation fait l'état malheureux des damnés; que Dieu cache pour un moment ses beautés aux âmes qui sont dans le paradis, ce lieu de délices leur deviendra un lieu de misère; que Dieu se découvre pour un peu de temps aux damnés, cette prison de misère et ce cachot d'horreur et de tourments se changera en un palais de félicité et de lumière.

Secondement, Dieu est dans les justes par le moyen de la grâce sanctifiante, comme un pilote dans son vaisseau qu'il gouverne; car il fait en eux tous les mouvements qui les portent à ce divin centre et qui les élèvent à leur béatitude, et c'est par ses lumières qu'ils voient, et par sa direction qu'ils évitent les écueils, où tant de personnes font naufrage; c'est par sa force qu'ils surmontent toutes les difficultés qui s'opposent à leur salut. Ce sont ces voies droites, comme dit le prophète royal, par où Dieu conduit les justes dans leur béatitude, ce sont là ces sentiers de vie et d'équité que le Sage (*Sap.*, X) nous dit être resplendissants comme la lumière qui augmente ses clartés jusqu'à un jour parfait.

Enfin Dieu est dans les justes comme la lumière du soleil dans l'air, qu'il éclaire et qu'il échauffe, parce que la grâce fait dans

leurs âmes cette beauté que les anges admirent et pour qui le roi de la grâce a de l'amour. Ce petit rayon de connaissance que je vous ai donné du bien souverain que possède l'âme qui est en grâce vous fera connaître la grandeur de cette privation et de ce mal souverain que nous avons dit être le péché; car dès que ce monstre entre dans une âme, dès que cette nuit malheureuse occupe notre entendement, enfin au même moment que cet ennemi s'empare de notre cœur, en même temps Dieu abandonne notre âme, sa divine lumière s'éteint dans nous, et cet ennemi impitoyable emporte toutes nos richesses spirituelles et nous ravit tous les ornements de la grâce. N'ai-je pas donc sujet de l'appeler un mal souverain et une privation malheureuse qui nous dépouille de tous les biens. Et c'est pourquoi la sainte Ecriture appelle une âme pécheresse qui est privée de Dieu une veuve sans époux, un enfant sans père, un corps sans âme, un pauvre sans biens, parce que le péché donne la mort à cet époux, à ce père, à ce corps, et dépouille ce pauvre misérable de tous ses biens.

Et non-seulement le péché est un mal qui nous prive de Dieu, qui est un bien souverain, mais encore il étend plus avant ses dégâts, si toutefois on peut imaginer quelque chose au-delà de Dieu, c'est qu'il nous prive de toutes les participations et de tous les écoulements de cette divine source. Le pécheur est un membre retranché de ce corps, qui ne reçoit plus les influences de ce chef. Et pour entendre mieux ceci, il faut savoir que tous les chrétiens sont dans la hiérarchie de l'Eglise, qui, étant un ordre sacré, fait que les uns donnent et que les autres reçoivent. Les prélats, les pasteurs et les prêtres communiquent les choses sacrées aux peuples, dans la dispensation des sacrements qui les sanctifient; mais le péché nous prive de cette divine et nécessaire communication; car un prêtre qui est en péché mortel n'est plus en état de départir aux peuples les choses sacrées, il s'en est rendu indigne et ne peut, sans sacrilége et sans commettre un nouveau péché, dispenser ce trésor sacré. Il a, à la vérité, un caractère divin qui lui en donne le pouvoir; l'autorité des prélats le met dans ce ministère, mais le péché en arrête les fonctions et lie les mains à cet économe. O malheur du péché qui suspend une si nécessaire communication, sans laquelle la vie spirituelle ne peut subsister! Le peuple qui est dans le péché ne peut non plus recevoir les choses divines; il y a cinq sacrements qui ne sont pas pour lui, ce sont, à la vérité, des fontaines de grâces qui coulent abondamment, ce sont des trésors qu'on dispense avec profusion à tous les justes; il n'est que le misérable pécheur qui en soit privé. Le malheur de cet homme serait extrême, qui, étant obligé à payer de très-grandes sommes, et n'ayant pas de quoi satisfaire, verrait devant ses yeux quelque roi libéral qui donnerait à tous ceux qui se présenteraient à lui de quoi s'acquitter de leurs dettes et de quoi s'enrichir, et lui, quoique très-engagé et dans l'impuissance de pouvoir payer, ne pourrait ni présenter sa main pour recevoir, ni former des paroles pour exprimer sa misère et émouvoir la compassion. Telle est la misère d'un pécheur. il est obligé à Dieu pour des sommes immenses, il lui doit son sang et sa vie qu'il a avancés pour son rachat, il lui doit la réparation de son honneur, qu'il a tâché de flétrir par ses crimes, il lui doit l'obéissance qu'il était obligé de lui rendre en qualité de créature et de chrétien; il lui doit satisfaire pour le désordre qu'il a causé dans toutes les parties de l'univers, le voilà donc très-obligé et dans l'impuissance de satisfaire. Dans cet état il voit le Fils de Dieu qui communique ses mérites dans les sacrements dont nous payons nos dettes. Son malheur n'est-il pas extrême d'être privé des largesses communes et qui lui sont si nécessaires? O péché malheureux! tu es cette masse de plomb que vit le prophète, qui fermait l'embouchure de cette cruche, tu es cette muraille et cette digue qui empêche que les eaux de ce torrent de grâce ne coulent sur nous. Hélas! chrétiens, n'avons-nous pas sujet de détester ce mal qui, nous privant de Dieu, nous prive de tous les biens dont il est l'origine, et attire sur nous toute sorte de maux?

Toutes les privations qui sont dans la nature peuvent être réparées par d'autres choses qui tiennent leur place et qui font les mêmes effets que les choses qu'elles nous ôtent, et dont elles nous privent. Quand la nuit nous a privés des clartés du soleil, les flambeaux et les lampes nous font assez de jour pour traiter nos affaires et pour souffrir avec patience l'absence de cet astre; quand la mort nous enlève nos pères, il nous laisse en leur place ou la mère, ou quelque autre de nos parents ou amis qui nous rendent les mêmes offices que nous recevions d'eux. Quand quelque accident nous ôte la vue d'un œil, la nature nous en a donné un autre qui a assez de lumière pour nous conduire; mais quand nous avons perdu ce bien souverain, nous tombons en même temps dans une privation qui ne peut ni être remplie, ni adoucie par aucune chose créée.

Je sais bien que la délicatesse des hommes leur fait donner le nom de mal à tout ce qui choque leurs plaisirs et qui s'oppose à leurs desseins; ils appellent de ce nom la pauvreté, parce qu'elle les prive des contentements de la vie, de l'honneur, des charges et de l'estime des hommes; ils donnent aussi le nom de mal aux maladies qui affligent nos corps et qui exercent notre patience; la mort passe dans leurs sentiments pour la dernière de toutes les privations et pour la grande ennemie de toute la nature. L'infamie, qui est une mort civile, qui ferme la porte des charges et des compagnies, qui est une tache et une flétrissure, qui dure même après cette vie, est un grand mal, suivant l'opinion des hommes; mais regardons toutes ces choses hors des sentiments du vulgaire, et plus avant que l'apparence, et nous trouverons

qu'elles ne sont pas des maux, mais que ce sont des choses que la vertu peut si bien ménager et en faire un si bon usage, qu'elles deviennent le sujet de ses mérites et la matière de ses triomphes.

Le Fils de Dieu, qui, comme dit le prophète (*Isai.*, VII), avait la science de discernement, parce qu'il connaissait la nature et la propriété de toutes choses, a choisi la pauvreté, l'a pratiquée pendant toute sa vie, l'a conseillée dans son Evangile, en fait le panégyrique dans ses prédications et lui promet une récompense dans le ciel; et au contraire il déclame contre les richesses, les compare à des épines qui piquent, qui attachent, qui ne sont fécondes qu'en inquiétudes et qui enfin sont des présages ou des causes d'un malheur éternel : donc la pauvreté n'est pas un mal, comme dit le vulgaire.

Saint Chrysostome prouve fort bien que les pauvres ont les véritables richesses, et que ceux qu'on appelle riches des biens de la terre ne le sont que dans l'opinion des hommes et dans l'apparence. Ceux-ci, dit-il, sont tourmentés par des soins, par des craintes, par des dangers qui leur ôtent le repos et l'innocence, là où les pauvres mangent leur pain et reposent en assurance. La pauvreté, qui les détache du monde et de ses plaisirs les met en liberté de s'élever, de se donner à Dieu et de jouir en espérance des biens éternels; enfin, dit ce Père, la pauvreté n'est pas un mal, il n'est que le péché qui le soit en effet et qui en doive porter le nom. La mort n'est pas non plus un mal; le Fils de Dieu a fait de la sienne le sujet de notre rachat, et de la nôtre la fin de nos misères et le passage dans l'immortalité. L'infamie, dit le même Père, dont on tâche de venger le moindre soupçon et de laver la plus petite tache avec son propre sang, n'est pas non plus un mal, puisque le Fils de Dieu, qui était l'innocence même, a été flétri en sa réputation, et que les hommes ne sont ni de véritables dispensateurs de l'honneur, ni des juges équitables des sujets qui font l'infamie. Enfin, conclut ce même docteur, il n'est que le seul péché qui soit le véritable mal et la dernière de toutes les privations dans l'ordre de la grâce; pour les autres choses à qui l'on donne le nom et qu'on fuit comme des maux, elles ne le sont qu'en apparence.

Je passe encore plus avant et dis que ces trois grands fléaux que le commun des hommes appelle maux, parce qu'ils désolent les villes et les royaumes, et qu'on regarde comme des châtiments du ciel, dont la piété, les autels et les puissances souveraines ne sont pas privilégiées, sont, au dire de Tertullien, des crises et des soulagements que Dieu donne à la terre, qui n'aurait pas assez d'étendue pour porter tous les hommes ni assez de fruits pour les nourrir; ce sont des saignées nécessaires qui déchargent la nature humaine d'une abondance qui peut l'incommoder; enfin, dit ce Père, ce sont des remèdes à des maux qui naîtraient d'une trop grande fécondité. Il n'est donc que le seul péché qui soit la véritable et la plus effroyable de toutes les privations. L'enfer même avec tous ses feux et toutes ses peines, et qu'on appelle avec beaucoup de raison le plus grand des maux, ne l'est pas, si nous le comparons au péché. David remercie Dieu de l'avoir retiré du plus bas enfer : *Eruisti animam meam ex inferno inferiori* (*Psal.* LXXXV). Il ne faut pas s'imaginer que par ces paroles il nous veuille faire connaître qu'il y a deux enfers, l'un pour les démons et l'autre pour les hommes; que celui des démons soit le plus bas, comme étant les premiers coupables; mais le péché est l'enfer inférieur, il est fondé sur le péché : donc le péché est plus bas. De plus, la coulpe est plus mauvaise que la peine qui la suit comme l'ombre son corps : donc l'enfer, qui est la peine, est au-dessus de la coulpe. De plus, le péché est plus éloigné de Dieu que l'enfer : il s'ensuit donc qu'il est l'enfer inférieur. Enfin l'enfer est un être créé, le péché est un néant, et partant nous pouvons dire qu'il est l'enfer inférieur. Saint Thomas (I *p.*, *q.* 49) prouve la même vérité par une raison bien sensible : Les peines d'enfer, dit ce docteur, sont ordonnées par une justice souveraine et très-équitable qui ne peut rien faire que de très-bon; car, comme assure saint Augustin, le péché met le désordre dans l'univers et le trouble dans toutes ses parties. Pour donc remettre toutes choses dans leur justesse et dans leur proportion, il faut que le châtiment l'accompagne, comme fait l'ombre le corps; et c'est en ce sens que le prophète appelle la justice belle, quoiqu'elle ne présente que des roues et des gibets, et que les méchants la nomment sévère. Elle est belle, puisqu'elle met la beauté dans l'univers, où les crimes des hommes avaient mis la confusion et le désordre, et ainsi la peine n'est pas un mal, mais un bien qui le corrige.

De plus, la peine n'est pas un mal, car les damnés ne sont pas mauvais parce qu'ils sont châtiés par les feux, mais parce qu'ils se sont rendus criminels par les péchés qu'ils ont commis. Le supplice qu'endure un méchant homme ne le fait point mauvais, mais bien malheureux; ce sont ses crimes qui le font mauvais et qui le font souffrir : car si, comme dit saint Chrysostome, la peine était un mal, Dieu, qui est auteur de la peine que souffrent les damnés, augmenterait leur malice en les châtiant, et ils deviendraient plus méchants et plus dignes de supplice par celui que sa justice leur ordonnerait, car un mal ajouté à un autre mal devient pire. Les damnés sont déjà mauvais par leurs péchés; si donc la peine qu'ils souffrent pour les expier est un mal, ce second mal de peine, joint à celui de coulpe, les rendrait plus mauvais : *Si enim esset malum peccatoribus castigari, malis mala non adjunxisset Deus, nec enim eos pejores facere voluisset; qui enim omnia facit ut extinguatur malitia, non eam auxisset* (*Hom.* 64 *ad pop. antioc.*), et Dieu, qui ne travaille qu'à extirper le mal, l'augmenterait. Enfin, disons que la peine, pour si rude et pour si longue qu'elle puisse être, n'est que l'ombre du péché; et comme l'ombre

d'une épée ne fait point de mal, mais bien le tranchant, aussi nous pouvons dire que les peines ne sont point à craindre, mais bien la coulpe qui les mérite et qui les attire sur nous. C'est pourquoi saint Anselme disait qu'il choisirait plutôt de souffrir les peines d'enfer que de commettre un péché mortel. C'est donc un grand mal que le péché, et le plus grand de tous les maux, puisqu'auprès de lui les tourments des damnés ne sont que des ombres qui semblent n'avoir rien de réel. Pécheur, sais-tu bien ce que tu fais quand tu offenses Dieu? As-tu jamais pensé que tu attires sur toi le plus grand de tous les maux, et que tu es pire que les damnés, car au moins avec leur péché ils souffrent la peine qui rend leur mal moindre en quelque façon, puisqu'elle en est le correctif et le remède; mais le mal de ton péché, qui n'est pas encore châtié, est tout pur et sans aucun mélange de bien, et ainsi plus énorme. Voilà le mal infini et la privation de tous les biens que le péché nous cause. N'avons-nous pas sujet de le détester par-dessus toutes les choses du monde, puisque les plus fâcheuses à nos sentiments et dans l'opinion des hommes ne sont que des ombres qui n'ont rien de réel. Mais allons à la seconde partie de cette prédication, et, après avoir vu la grandeur de cette privation par la forme qui lui était opposée, regardons maintenant le sujet qui reste dépouillé de cette noble habitude, et c'est ici le second point.

SECOND POINT.

La nature ne souffre point qu'un sujet demeure sans quelque forme, elle fait suivre la génération à la corruption, et après qu'un composé a perdu cette forme qui lui était naturelle, il en reçoit une étrangère que de nouvelles dispositions lui rendent propre; après que l'âme humaine a quitté le corps qu'elle informait et à qui elle donnait une vie raisonnable, ce corps reçoit la forme de cadavre; il arrive quelque chose de semblable dans la grâce où l'homme, perdant cette noble habitude qui était comme une forme qui lui donnait une vie surnaturelle, est investi d'une autre qui lui est extrêmement contraire. *Vœ eis cum recessero ab eis!* Malheur, dit Dieu au pécheur, quand ses péchés m'obligeront de me séparer de lui, parce que dans mon éloignement il se trouvera accueilli de toute sorte de malheurs! car cette âme qui était le temple, la fille, l'héritière de Dieu, la sœur des anges et la reine de toutes les créatures, perdant tous ses titres de noblesse et tous ses mérites qui faisaient ses richesses spirituelles, est abandonnée de Dieu et devient la possession des démons. Le prophète nous apprend cette épouvantable vérité : *Repulit Dominus altare suum, maledixit sanctificationi suæ, tradidit in manus inimici muros turrium ejus* (*Chron.*, II). Dieu étant contraint pour le péché d'abandonner une âme, de délaisser ce tabernacle qui a été profané par les abominations de tous les vices, donne sa malédiction à cette âme qui avait été sanctifiée par le baptême et la livre entre les mains de l'ennemi, qui est le démon, qui en prend possession par le délaissement que Dieu en fait et par le pouvoir qu'il lui en donne.

L'homme même se donne volontairement au démon, il ne veut plus servir d'autre maître que celui-là, ni reconnaître d'autre souverain. Saint Bonaventure expliquant ces paroles de l'Apôtre, où il dit que le Fils de Dieu a arraché des mains du démon et attaché à sa croix cet arrêt et cette cédule qui nous obligeait à un malheur éternel, dit que c'est une promesse que les pécheurs font au diable de se donner à lui; ils lui font une donation irrévocable écrite de leur propre main et jurent solennellement qu'ils le veulent pour leur roi et pour leur dieu, qu'ils acceptent agréablement ses feux et toutes ses peines (*D. Bon. in* III *Sentent. dist.* 19, *art.* 1, *q.* 2). Voilà donc le démon maître et possesseur de cet homme, et par la cession que Dieu lui en fait, et par la donation que le pécheur lui fait de lui-même. Il entre donc dans cette âme comme un prince de ténèbres pour les répandre dans son entendement, et comme l'auteur de toute malice pour en infecter sa volonté.

Le démon est appelé un prince de ténèbres, parce qu'il est souverainement éloigné de Dieu qui est la source de toutes les lumières, ou bien parce qu'il est relégué dans l'enfer qui est le séjour des ténèbres extérieures; ou bien il est appelé prince des ténèbres parce qu'il les répand dans l'entendement des pécheurs. Il fait, dit saint Chrysostome, comme les voleurs qui, entrant dans une maison, en éteignent toutes les lumières pour n'être pas aperçus et pour faire leurs larcins avec plus d'assurance. Le démon en fait de même; car lorsqu'il a pris possession d'un homme par le péché, il tâche en même temps d'éteindre toutes les lumières de la foi, et offusque beaucoup celles de la raison : *Posuisti tenebras et facta est nox, in ipsa pertransibunt omnes bestiæ sylvæ*; cette âme ne croit plus les vérités de notre religion qu'elle a professées; que si elle les croit, c'est avec une indifférence qui la laisse dans une froideur pour toutes les bonnes œuvres qu'elle a commencées; il met les hautes maximes de l'Evangile parmi les choses ou impossibles à être gardées, ou inutiles à notre salut. Il n'a plus de lumières pour connaître l'excellence des biens du ciel, qu'il abandonne, et la vileté de ceux de la terre, qu'il recherche; il n'a plus de vue pour les occasions de son salut qui se présentent, et ne connaît point que les jours de cette vie, qu'il consume en des plaisirs criminels, sont un temps acceptable et des jours de salut. Sa raison n'a plus ces véritables lumières qui dans l'ordre des causes pouvaient lui en faire connaître une première, ni cette justice naturelle qui l'oblige de rendre à Dieu, à son prochain et à soi-même ce qu'il leur doit d'honneur et de secours. Le prophète royal à qui Dieu, comme il dit lui-même, avait révélé les choses cachées de sa sagesse et les plus intimes secrets de la nature des hommes, dès qu'il tombe dans le péché, se trouve enveloppé

de ténèbres épaisses. Nathan et une simple femme lui font prononcer des arrêts contre lui-même ; il est si aveuglé et si stupide, qu'il ne pénètre point dans le sens d'une parabole qu'on lui propose, et l'on tire de sa propre bouche l'aveu et la condamnation d'un péché qu'il avait caché. D'où vient, je vous prie, ce changement dans cet homme éclairé, dans ce chérubin plein de science? c'est que le démon avait pris possession de son âme par le péché et qu'il avait rempli son entendement de ténèbres.

Comme le démon est dans l'entendement de l'homme un prince de ténèbres, il prend possession de sa volonté comme l'auteur de toute malice. Il est appelé mauvais dans la sainte Ecriture, parce qu'il est le premier qui s'est séparé de Dieu ; il est mauvais parce qu'il est obstiné dans sa malice ; enfin il est mauvais parce qu'il n'est point de mal dans le monde dont il ne soit l'auteur ou l'instrument; il répand son venin dans la volonté du pécheur, lorsqu'il lui donne de l'aversion pour toutes les bonnes choses et de l'amour pour toutes celles qui lui sont défendues. La haine, la vengeance, la volupté, l'ambition sont des vents qu'il souffle dans son cœur; enfin il le rend dissemblable et contraire à lui-même. Quelle différence y avait-il de Saül innocent à Saül pécheur? tandis qu'il est dans la grâce de Dieu, l'humilité est dans toutes ses actions, on lui offre la royauté, il la refuse constamment; il allègue son incapacité pour cette haute charge et aime mieux garder les ânesses que de commander à des peuples ; il est obéissant à Samuel, il observe ponctuellement tous les commandements de Dieu; mais dès que le démon en prend possession, qu'il élève son trône dans sa volonté, Saül n'est plus Saül, c'est plutôt une bête féroce et un composé de toutes sortes de péchés, le voilà désobéissant à Dieu, ambitieux à l'extrême, ingrat et cruel envers David qui avait exposé sa vie pour le délivrer d'un ennemi qui mettait l'étonnement dans son armée; il se montre parjure puisqu'il ne veut point lui donner une récompense qu'il lui avait promise et qu'il avait méritée. Ce changement qu'il fit en Saül se voit dans tous les pécheurs dont le démon change les inclinations, dérègle toutes les puissances de leur âme et débauche toutes leurs passions. N'avons-nous pas sujet de dire que le péché est un mal souverain, puisqu'il chasse de nos âmes Dieu qui contient tout le bien, et qu'il nous met sous le pouvoir tyrannique du démon qui nous cause tous les maux?

Si le bien, comme disent les philosophes, est l'objet de toutes les affections et de toutes les recherches, si nous voyons tous les êtres occupés et n'avoir d'action que pour le posséder, si au contraire le mal est le grand, le seul et le commun ennemi de la nature, si tous les êtres en fuient la vue et l'approche, s'ils s'arment pour le défaire, et s'ils emploient tous leurs instincts et toutes leurs prévoyances pour l'éviter, hélas! chrétiens, si le péché est le grand, et j'ose dire, le seul mal dans la nature et dans la grâce, pourquoi n'employons-nous pas toutes les lumières du ciel et de la raison pour le connaître et pour en avoir la prévoyance ; toutes nos adresses et toute notre étude pour l'éviter, et toutes nos forces et tous nos ressentiments pour le surmonter et pour le chasser de nous? Pour ôter la maladie de nos corps, une inquiétude de nos esprits, la pauvreté de nos maisons, qu'est-ce qu'on ne fait pas? On souffre les opérations du fer et du feu, on fait des diètes, on garde des régimes qui exténuent nos corps et qui nous privent de nos plaisirs ; pour éviter la pauvreté on travaille jour et nuit, on traverse les mers et les montagnes, on se retranche non-seulement du superflu, mais aussi du nécessaire, on se rend inhumain et odieux à tous les hommes pour être riche ; mais pour fuir le péché qui est le véritable mal, on serait marri de lever la main, d'ouvrir les yeux ou de faire un pas; au contraire on le recherche avec étude, on s'y attache et l'on s'y précipite opiniâtrément et à l'aveugle.

Le prophète royal avait raison de dire : *Qui diligit iniquitatem odit animam suam* (*Ps.* X) : Celui qui aime l'iniquité est ennemi de son âme ; car il se procure plus de mal que le plus cruel et le plus puissant ennemi ne lui saurait faire. Chrétiens, ne prenez pas mes paroles pour une exagération, mais pour une pure vérité; je veux que toutes les créatures s'assemblent pour nous faire la guerre, que les anges descendent des cieux et qu'ils emploient contre nous ce pouvoir qui peut renverser tout l'univers, qu'ils transportent les montagnes, qu'ils sèchent les mers, qu'ils fassent changer de cours aux fleuves et de face à toute la nature, que les démons sortent de l'enfer avec toute leur furie, que Dieu leur donne licence d'employer contre nous cette grande force qu'ils ont de leur nature et cette rage que l'envie qu'ils ont contre les hommes et la haine contre Dieu leur donnent, qu'ils remplissent les nues de tonnerres et de foudres, qu'ils arment et qu'ils infectent l'air de grêles et de mauvaises influences, qui sont les pestes et les stérilités sur la terre; je veux que toutes les bêtes féroces quittent les forêts et les déserts, qu'elles s'en viennent contre nous armées de dents, de cornes et d'ongles pour nous dépecer; que les oiseaux de rapine se joignent à elles avec leurs serres et leurs becs ; je veux aussi que la terre pousse tous ses venins, la mer ses vents et ses orages; que le feu descende de sa sphère et qu'il emploie toute son activité que la Providence a suspendue jusqu'à maintenant pour le bien de l'univers ; je dis et soutiens que tous ces ennemis ligués ensemble ne sont pas tant à craindre et ne nous peuvent pas faire tant de mal qu'un seul péché mortel. Saint Paul m'assure de cette vérité. Ce glorieux apôtre (*Rom.*, VIII) défie courageusement tout ce qu'il y a de force dans les anges, de malice et de rage dans les démons et dans les hommes, tout ce que la crainte des maux à venir et le sentiment des présents peuvent donner de frayeur et de douleur, enfin tout ce que la

cruauté peut faire souffrir de tourments ; car il est assuré que tous leurs efforts, quoique très-grands, ne peuvent le séparer de Dieu où consiste tout son bien, comme fera le moindre péché. Si le sentiment très-véritable de cet apôtre était aujourd'hui dans les chrétiens, avec quel soin et quel empressement ne fuiraient-ils point le péché mortel qui les prive de tous les biens et qui leur cause tous les maux ?

Horrendum est, dit le même apôtre, *incidere in manus Dei viventis* (*Hebr.*, X) ; c'est une chose épouvantable de tomber entre les mains du Dieu vivant, parce qu'il a des vengeances qui ne s'arrêtent point sur le corps et qui ne finissent point avec la vie, qu'il se fait des armes de toutes les créatures et qu'il nous châtie en quelque lieu et en quelque dignité que nous puissions être ; mais je passe plus avant et dis que c'est une chose plus effroyable et plus à craindre que l'homme tombe entre ses propres mains qu'entre les mains de Dieu ; il tombe entre ses mains quand il commet un péché, parce que, comme dit le prophète, son âme est dans ses mains, qu'il est maître de ses actions et qu'il en peut faire de bonnes ; or, quand il se sert de sa libéralité pour commettre un péché, il se fait plus de mal que la plus sévère justice de Dieu ne lui en saurait faire souffrir ; je sais que Dieu a un enfer pour tourmenter les damnés, qui est un lieu de tourments ; je sais qu'il a des ministres de sa justice, qui sont les démons, et qu'il se sert de leur malice et de leur fureur pour punir ses ennemis ; je sais fort bien qu'il peut donner telle force et telle durée qu'il voudra aux instruments dont il se sert pour les punir ; je sais qu'il peut prolonger et rendre immortels ses ennemis pour tourmenter pendant une éternité ; néanmoins j'assure que l'homme se fait plus de mal quand il tombe entre ses mains et qu'il commet un péché que quand il tombe entre les mains du Dieu vivant ; car premièrement il ne tombe entre les mains de Dieu qu'après qu'il est tombé entre les siennes, et il n'est châtié par les feux qu'après qu'il s'est rendu coupable par le péché, outre même que la coulpe est plus mauvaise que la peine, qui n'est que son ombre qu'elle produit. Ecoutons l'avis du Sage : *Tanquam a facie colubri fuge peccatum* (*Eccl.*, XI), fuyons les péchés plus que les serpents, plus que la mort et plus que l'enfer, et dans cette fuite nous approcherons de Dieu qui nous donnera sa gloire.

SERMON VII.

LE PÉCHÉ, SOURCE DE TOUS LES MAUX.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme vous feriez devant un serpent. (*Eccl.* XXI)

Saint Thomas dit qu'il y a cette différence entre un philosophe chrétien et un païen en la contemplation du monde, que le dernier regarde les causes prochaines et particulières. Quand un philosophe considère l'éclipse du soleil, il en cherche la cause dans la conjonction ou dans l'opposition de quelque corps ; quand il voit les stérilités sur la terre ou les maladies dans nos corps, il croit en trouver la cause dans la maligne influence de quelque astre ; quand il voit les révolutions des Etats et ces grands mouvements qui changent la face des empires, des lois et des mœurs des hommes, il a recours à ces grands changements qui se font dans les cieux, et ainsi il ne monte pas plus avant que la nature, ne cherche point d'autre cause que celle qui frappe ses sens et que sa raison découvre ; mais le chrétien, qui sans porter le nom de philosophe est le véritable sage, qui est un enfant de lumière, un disciple de la vérité éternelle, qui est élevé par la grâce au-dessus du temps et de la nature, ne voit arriver rien dans l'univers et dans les fortunes particulières dont il ne trouve l'origine dans la conduite de la Providence éternelle ; il monte par un effort généreux jusqu'à la cause première, qui dispose, qui conduit et qui modère les activités de toutes les causes secondes ; quand il voit les pestes, les guerres, les famines qui désolent les royaumes, quand il souffre une maladie, une perte de biens, il regarde toutes ces choses comme les châtiments d'une justice très-équitable et les dispositions d'une providence paternelle. Enfin il les considère comme les effets malheureux de nos péchés ; c'est ce que nous verrons après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge, à qui nous dirons : *Ave, Maria.*

Saint Thomas dit que Dieu, en créant l'homme, l'a mis dans trois ordres et a voulu qu'il eût trois regards et trois relations différentes (1-2. *q.* 72, *a.* 4, *et* 87, *a.* 1). Il a un ordre avec Dieu de dépendance et de soumission, parce qu'étant son créateur il veut qu'il dépende de lui comme l'effet de sa cause. La nature de l'être qu'il lui a donné lui rend cette dépendance nécessaire, parce que, n'étant pas un être achevé et qui se soutienne de lui-même, il a besoin d'être conservé toujours par celui qui l'a une fois créé. Il en est de lui comme du rayon du soleil ou des ruisseaux qui tiennent toujours à la source qui les a produits, et comme l'air serait sans lumière et les canaux sans eaux, si le soleil venait à se cacher et les sources à se tarir, aussi l'homme cesserait d'être, si Dieu désistait de le conserver ; et voilà le premier ordre qu'il a avec Dieu. Il en est un second qu'il a avec lui-même et qu'il trouve dans sa propre nature ; car il est composé de corps et d'esprit. Par sa raison il approche de la sublimité des anges ; mais par son corps, par ses passions et par ses sens il est semblable aux bêtes. Cette diversité de parties qui le composent a fait dire à Sinésius que l'homme était un monstre, et certes il le serait si Dieu n'avait mis un ordre entre ses parties, et s'il n'avait donné l'empire à la plus noble sur la plus basse, à l'âme sur le corps, à la raison sur les sens.

Mais parce que l'homme est né pour la société de la vie civile, où tous ceux qui la

composent doivent s'entretenir par un commerce de services, il a voulu qu'il y eût des rois et des magistrats, des personnes élevées en autorité et éclairées des sciences pour conduire les autres et pour former cette police qui entretient la paix sur la terre. Or, quand il vient à pécher, il renverse ces trois ordres et détruit cette harmonie ; c'est pourquoi saint Thomas dit qu'il est juste que celui qui renverse ces ordres soit lui-même détruit par l'auteur de l'ordre, qui est Dieu : *Æquum est ut qui insurgit in ordinem ab auctore ordinis deprimatur.* Ce qu'il fait toujours en l'autre monde par des maux éternels, et très-souvent en celui-ci par des peines temporelles qui sont en trois différences, parce qu'elles vengent le renversement de ces trois ordres. Les premières s'appellent universelles, parce qu'elles sont le châtiment de l'outrage que le pécheur fait à Dieu qui est la cause universelle ; les seconds maux dont il le frappe se peuvent appeler particuliers, parce qu'ils punissent le second désordre qui se trouve dans le péché, qui est lorsque les passions commandent à la raison, la chair à l'esprit ; les troisièmes peines dont il les châtie se peuvent appeler singulières, et ce sont avec celles-là qu'il punit les péchés que nous commettons contre notre prochain ; ces trois sortes de maux, qui comprennent tous ceux qui sont dans le monde et qui sont les effets de nos péchés, en sont aussi le châtiment et seront le sujet de cette prédication.

PREMIER POINT.

Saint Chrysostome prêchant au peuple d'Antioche qui était accablé de divers maux, et qui en attribuait la cause à divers sujets qui n'en étaient que les instruments, leur dit : le péché est la source funeste de tous les maux que vous souffrez et que vous voyez arriver dans le monde : *Malorum omnium causam constat esse peccatum* (*Hom. de Pœnit. tom.* V) : car Dieu, de qui les œuvres sont parfaites, créant le monde, a mis toutes les parties qui le composent dans un si bel ordre, qu'elles lui faisaient porter le nom de beau, et qu'il en forma un riche et somptueux palais où l'homme devait recevoir le service de toutes les créatures qui le regardaient comme leur souverain. Cette justesse qu'il mit dans l'univers trouva son raccourci et sa perfection dans l'homme ; car, comme il le fit, au sentiment de Tertullien, sur l'idée du Verbe qui devait s'incarner, et que pendant que ses mains travaillaient à cet ouvrage ses yeux et son esprit étaient attachés à cette divine personne qui devait se faire homme : *Quodcumque enim limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus* (*De Resurrect. cap.* 6) ; cela nous oblige de croire que l'homme était un ouvrage achevé ; c'est-à-dire que dans son esprit il y avait toutes les lumières, dans sa volonté toute la droiture, dans ses passions et dans ses sens toute la dépendance et toute la disposition qui est nécessaire pour exécuter les actions de piété et de justice. Son corps, qui était non-seulement la demeure de son âme, mais l'organe et l'instrument de toutes ses actions, était d'un tempérament si ferme et si juste, qu'il pouvait résister à tous les contraires, et servir parfaitement à toutes les opérations de l'esprit. Que si nous voyons aujourd'hui le désordre dans l'univers, les monstres dans les espèces, le déréglement dans les saisons, c'est le péché qui en est la cause ; car l'homme s'étant revolté contre son souverain, et disant par toutes ses actions criminelles ce que dit un pécheur chez un prophète : *Non serviam* (*Is.* XC), je ne servirai point et ne prendrai point d'autre règle de mes actions que ma volonté et que mes plaisirs, Dieu châtie cet attentat, qui s'en prend à une cause universelle, par des maux universels. Ce que nous verrons dans les trois mondes, élémentaire, politique et spirituel. D'où, je vous prie, est sortie cette mort, qui est la grande ennemie de la nature, dont l'approche et la pensée font glacer le sang des veines, qui trouble tous nos plaisirs et arrête nos desseins ? D'où, je vous prie, est venue cette cruelle qui se rit de nos pleurs, qui surprend toutes nos prévoyances et qui rend inutiles tous nos soins et tous nos remèdes ? Dieu proteste qu'il ne l'a pas faite et qu'il n'en est pas l'auteur ; et lui-même nous demande : *Filii Israel, quare moriemini* (*Sap.* XIII) ? Enfants d'Israël, pourquoi mourrez-vous ? je vous avais faits immortels, et je vous vois maintenant dépouillés de cet avantage. La demande qu'il semble faire avec quelque sorte d'étonnement serait un jeu, si son pouvoir avait fait celui de cette impitoyable. La sainte Ecriture et la raison nous prouvent la même vérité : car le texte sacré nous dit que Dieu vit tous ses ouvrages, et qu'il trouva qu'ils étaient tous bons, chacun dans son espèce (*Gen.* II). La mort considérée en elle-même ne peut point être bonne, parce qu'elle est une privation et un défaut, et partant Dieu, qui n'a rien fait que de réel et de fort bon, ne peut pas avoir fait la mort. De plus, tout ce que Dieu a produit au dehors de lui a été formé sur ses divines idées, qui sont sa vie même : *Omnia in ipso vita erant* (*Joan.* I). Il n'a donc point eu l'idée de la mort, qui est opposée à la vie. Enfin nous pouvons dire que la mort est une privation et un rien qui s'est établi sans le concours de Dieu. Qui donc a produit la mort ? qui l'a fait régner en souveraine ? Le voulez-vous savoir ? c'est le péché : *Per peccatum mors* (*Rom.* V). C'est lui qui l'a fait entrer dans le monde, qui lui a donné cette cruauté qu'on ne peut pas fléchir, et cet empire qu'on ne saurait ni lui ôter, ni éviter. Mais, chrétiens, allons nous informer de cette vérité à ceux qui ont éprouvé sa rigueur, allons parler avec le prophète à ces ossements, à ces dépouilles de la mort, à ces restes de nos vanités et de nos crimes, qui sont dans les tombeaux. Ouvrons ces caveaux qui les tiennent enfermés, et sans craindre ni la mauvaise odeur qu'ils exhalent, ni l'affreux spectacle qu'ils nous présentent, demandons-leur : Qui vous a détachés de vos corps ? qui vous a privés de

vie et vous a mis dans cette confusion, qu'il semble, à vous voir, que vous êtes plutôt des restes d'un vieux bâtiment, que les années et que le mauvais temps ont mis en ruine, que les parties du corps humain et les restes du plus noble de tous les ouvrages? Ils nous diront tous d'une voix lamentable : Voyez-vous ces os dispersés, ces cendres froides? ce sont là les dégâts funestes du péché : *Attende miserias hominis, intuere cineres, vestigalia peccati sunt.* (*Hildeb. Ep.* 56). C'est le péché qui a détruit et dispersé les pierres de ce sanctuaire, qui a privé de vie des corps qui ont été les temples du Saint-Esprit, et qui a fait mourir des créatures que Dieu avait faites immortelles.

Et non-seulement le péché est la cause de la mort de tous les hommes, mais aussi de tous les maux qui sont les dispositions et les armes de la mort. Qui est cause de la douleur que souffrent nos mères quand elles nous enfantent? qui fait crier, qui donne des convulsions forcenées à ces pauvres infortunées, qui leur font souvent perdre la vie quand elles veulent nous la donner, que le péché du premier des hommes? C'est le péché, disent-elles par leurs cris, qui est cause de la douleur que nous souffrons. O péché, que tu es cruel! Qui est cause de la stérilité de la terre? d'où vient qu'après lui avoir donné nos sueurs et les semences pour la rendre féconde, elle rend inutiles nos travaux et trahit très-souvent nos espérances. Le prophète royal nous l'apprend : *Propter malitiam habitantium in ea* (*Ps.* CVI) : elle devient ingrate aux hommes, parce que nous le sommes à Dieu, elle est stérile en fruits, parce que nous le sommes en bonnes œuvres; elle ne porte que des ronces et des épines, parce que nous sommes chargés de péchés. Qui du temps du patriarche Joseph et du prophète Elie avait causé cette grande disette de blé, qui fit mourir tant de milliers de personnes, que les péchés qui se trouvaient dans tous les âges et dans toutes les conditions? Qui fut cause du déluge universel qui noya tous les hommes hors la famille de Noé, que la corruption générale qui se trouvait en tous les sexes? La terre était tellement infectée des ordures du vice, qu'il fut nécessaire que Dieu la purifiât par un déluge universel. Qui fit brûler par un feu envoyé du ciel ces cinq villes abominables, que le sale feu de leurs concupiscences, qui ne put être ni arrêté ni purifié que par un autre feu? Qui a souvent fait sortir la mer hors des bornes que la providence lui avait prescrites? Qui élève les fleuves par-dessus leurs canaux, et leur fait rompre et emporter les digues que nos industries leur avaient faites, pour ravager les campagnes, que nos péchés?

Si du monde élémentaire nous entrons dans le politique, qui cause le changement des monarchies? qui les fait rouler d'un peuple à un autre? qui a fait passer l'empire des Assyriens aux Mèdes, des Mèdes aux Perses, de ceux-ci aux Grecs, des Grecs aux Romains et des Romains aux Allemands, qui n'en ont que le nom et quelque petit reste, que le péché? *Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias* (*Eccl.* X). Ce sont les injustices des hommes. Les péchés des rois attirent les vengeances du ciel sur leurs personnes et sur leurs Etats, et Dieu se sert souvent de l'ambition d'un prince voisin ou des révoltes d'un peuple insolent, pour leur ôter une autorité dont ils abusaient. Qui fait gémir les peuples sous la tyrannie de quelques rois, qui s'engraissent de leur substance, et qui les traitent sans compassion, que les péchés de leurs sujets? Ces princes inhumains sont les verges de la fureur de Dieu : *Assur virga furoris mei* (*Es.* X), ce sont les ministres et les exécuteurs de ses châtiments : *Miseros facit populos peccatum* (*Prov.* XIV), dit le Sage, c'est le péché qui rend misérables les peuples et qui fait que Dieu les châtie par ceux mêmes qui devraient les enrichir et les défendre.

Enfin, si du monde politique nous montons au spirituel, nous verrons d'étranges dégâts que le péché y a faits, et quoique sa nature spirituelle dût le mettre hors des attaques et l'affranchir des impressions du péché, néanmoins c'est lui qui en reçoit plus de dommage, et c'est là que ce monstre a fait plus de ravages. Le premier qui se présente à moi, c'est l'abandon des Juifs. C'était le peuple de Dieu, ses chers enfants et son sacré héritage; c'est pour lui que les éléments arrêtaient leur activité, toutes les créatures prenaient les armes pour leur défense. Mais enfin ce peuple, à qui le ciel a envoyé de la manne pour le nourrir, à qui les rochers ont donné de l'eau pour le désaltérer, pour qui les nues se sont formées en colonnes pour le conduire, et en feu pour l'éclairer, ayant été désobéissant à ce Dieu qui l'avait tant obligé, a été souvent vaincu et fait esclave par ses ennemis; il a été dépouillé de tous les avantages qu'il avait reçus et a gémi fort longtemps sous la tyrannie des rois étrangers et sous l'oppression de ceux de sa nation. Mais tous ces malheurs, quoique très-grands, qui ont été le sujet des lamentations des prophètes et de la risée de ses ennemis, ne sont presque rien auprès de ceux que cette nation souffre maintenant. Le péché qu'ils ont commis en faisant mourir le Fils de Dieu, leur Messie, leur roi et leur libérateur, a obligé Dieu de les abandonner à la fureur de leurs ennemis et de leurs passions, de leur ôter, avec leur liberté et sa grâce, leur pays, leur temple et leurs sacrifices, de les rendre aveugles et abominables à toutes les nations. Si bien, chrétiens, que lorsque vous voyez les Juifs méprisés de tout le monde, esclaves de tous les princes, bannis dans leur propre pays, toujours en crainte, en horreur et en abomination, regardez leur malheur comme l'effet et la punition de leur péché.

Que si des Juifs nous venons aux chrétiens, nous verrons les étranges dégâts que le péché y a faits. Qui peut voir maintenant sans larmes tout l'Orient sous la tyrannie du Turc, s'il se souvient que ce pays, d'où

nous viennent les lumières sensibles, a été honorée de la naissance, des prédications, des miracles, de la mort et des autres mystères que le Fils de Dieu a opérés aux jours de sa chair? S'il se souvient que le Sauveur a pris de cette contrée et de cette nation sa sainte Mère, ses apôtres et toutes les personnes qui ont été les disciples de ce divin maître, les écrivains et les premiers trompettes de son Evangile ; que c'est de là qu'il a pris ses ouvriers qui, dès le matin, ont travaillé à sa vigne, et ces nues qui ont porté et arrosé toutes les terres des eaux de la grâce ; que c'est dans l'Orient que le christianisme a pris naissance, qu'il s'est accru, qu'il a porté tant de fruits, qu'on a vu les déserts remplis de saints anachorètes, les villes désertes, les mariages et les possessions abandonnées, pour mener une vie éloignée des plaisirs de la chair et des convoitises de l'avarice. C'est de cet Orient que sont sortis tous ces saints docteurs qui ont si doctement expliqué les saintes Ecritures, défendu les mystères de notre religion, étendu son empire, témoigné sa sainteté par celle de leur vie et par la force des miracles. Mais aujourd'hui cet Orient, le plus beau pays du monde, se voit sous la tyrannie du Turc, qui a effacé et qui profane tous les jours les plus illustres marques de notre religion. Mais d'où vient, je vous prie, ce prodigieux changement? Le voulez-vous savoir? Il a suivi celui des mœurs des habitants de ce pays : l'ambition qui a fait les hérésies et les schismes ; l'impureté et l'avarice de ses habitants qui ont éteint les sentiments de religion dans leur cœur, ont obligé Dieu de les abandonner, et comme ils ont perdu par leurs crimes les forces qu'ils tiraient du ciel, le Turc a pris là-dessus ses avantages et a surmonté facilement des peuples qui s'étaient disposés à leur perte par des guerres civiles et par des disputes de religion. Voilà les dégâts qu'a faits le péché dans l'Orient.

Ils ne sont guère moindres dans l'Occident, dont nous voyons une grande partie dans les ténèbres de l'hérésie. Qui a perdu l'Angleterre? qui lui a ôté la foi avec la paix? Qui fait que ce royaume, qui a porté tant de saints et où la piété des fidèles avait laissé de si belles marques de leur zèle et de la sainteté de la religion, gémit sous l'hérésie que l'impureté abominable de Henri VIII y a fait naître? Qui a perdu la Hollande, la Suède et le Danemarck que l'intempérance, que l'avarice, que la fureur de ses peuples? Voilà les dégâts que le péché a causés, et Dieu veuille qu'ils s'arrêtent là et que ce qui reste de la véritable religion ne suive pas le sort des autres et que le royaume des cieux ne nous soit pas ôté. Nous devons le craindre, puisque nos crimes ne sont pas moindres que ceux qui ont obligé Dieu d'abandonner ces autres peuples. Appréhendons, chrétiens, que nos péchés ne contraignent la justice de Dieu de nous ôter son royaume, qui est son Eglise, et de nous chasser du nombre de ses enfants, qui sont les fidèles. Passons au second point et voyons les maux que les péchés attirent sur ceux qui les commettent.

SECOND POINT.

Nous avons dit que le pécheur détruit en péchant un second ordre, qui est celui qui soumet la chair à l'esprit, les sens à la raison ; car lorsqu'il pèche il suit l'irrégularité de ses passions et soumet, par un étrange désordre, la raison, qui est une lumière qui lui vient du ciel, un conseiller et un pédagogue qui lui est donné pour le conduire, à la chair qu'il a commune avec les bêtes, et aux sens qui devraient être les serviteurs de l'âme ; c'est pourquoi l'auteur de cet ordre, qui est Dieu, punit ce renversement et cette révolte par celle des humeurs qui composent son corps, et dont la justesse fait son tempérament et sa santé, et le désordre ses maladies et sa mort.

Je sais bien que si je demande aux médecins d'où viennent les maladies qui affligent nos corps, ils m'en iront chercher les causes dans les astres, dans notre tempérament, dans les indispositions de nos parents, dans la terre qui nous porte, dans les aliments qu'elle nous donne pour notre nourriture, dans nos occupations. Je sais bien qu'ils nous diront que lorsque la chaleur est excessive en nous, de là viennent les fièvres ; que lorsque le froid surmonte le chaud, de là naissent les léthargies ; que quand l'humide prévaut sur le sec, il cause les paralysies, et qu'enfin quand la sécheresse est excessive, de là sortent les fureurs, les rages et les frénésies. Je sais bien que plusieurs trouvent un favorable retranchement à leur ignorance dans le livre *de abditis rerum causis*, des causes occultes. Mais je veux aujourd'hui leur apprendre la véritable source de toutes nos maladies, je veux mettre en évidence et leur apprendre quelles sont ces causes cachées : c'est le péché qui est cause de nos maladies. Remettez-moi l'homme dans l'innocence du premier âge et dans cet état où Dieu l'avait créé, et vous mettrez dans son corps ce tempérament, *ad pondus*, que les médecins n'ont jamais vu et qui était assez fort pour résister à tous les contraires qui détruisent le nôtre. Regardez-le dans le péché, et comme un criminel condamné à la mort, vous le voyez attaqué d'une foule de maladies qui sont les exécuteurs de cet arrêt et les bourreaux qui le tourmentent. Et pour vous faire connaître clairement ceci, regardons le péché en ses deux parties, comme saint Thomas le considère, c'est-à-dire quant à la substance de l'acte qui est le matériel du péché, comme dans le larcin l'action par laquelle on prend le bien de son prochain, dans le meurtre ce coup d'épée qui ôte la vie, et ainsi du reste. Secondement, considérez-le quant au désordre de cet acte qui est contre la loi de Dieu qui le défend et qui doit être la règle de nos actions; contre la raison qui nous dit secrètement que cela est mal fait, et que nous ne devons pas faire à nos prochains ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, et contre les lois civiles qui défendent et qui ordonnent des peines aux

larcins. Le péché, considéré en ces deux parties qui font toute sa nature, si toutefois nous pouvons lui en donner quelqu'une, est la source de toutes nos maladies. Le Sauveur de nos âmes nous apprend cette vérité lorsqu'on lui présente un pauvre paralytique pour en être guéri, il lui dit : Mon enfant, vos péchés vous sont pardonnés : *Remittuntur tibi peccata tua* (*Matth.*, IX). Mais quelle façon d'agir est celle-ci ? Il demande la santé de son corps, il prie le Sauveur de dénouer ses membres que la paralysie tenait attachés et engourdis, et il s'occupe à lui pardonner les péchés. Quel mystère est celui-ci ? C'est, chrétiens, que le Sauveur connaissant que nos péchés sont le principe et la source de toutes nos maladies, il tarit cette source, et apporte le remède au principe du mal qu'il savait être le péché, c'est pourquoi il lui dit : Tes péchés te sont pardonnés : *Dominus ostendere volens malorum omnium causam esse peccatum, paralytico dicit* (*D. Chr.*, *hom.* 5, *de Pœnitent.*) ; ou bien il fait comme un bon médecin qui, traitant un malade atteint de deux infirmités, apporte premièrement le remède à celle dont les symptômes sont plus pressants et plus dangereux. Ce paralytique avait tous ses membres attachés par une humeur froide qui les appesantissait et qui leur ôtait la vie ; son âme aussi était malade d'une autre paralysie, puisque le péché lui ôtait le sentiment de son malheur et les mouvements de la grâce. Le Fils de Dieu connaissant que cette paralysie spirituelle était plus dangereuse que la corporelle, puisqu'elle le privait d'un bien infini, et que l'autre ne pouvait lui ôter que la vie du corps que nous avons commune avec les bêtes, et qu'enfin nous devons perdre, quelque soin que nous apportions pour la conserver, court au mal le plus pressé et dont les suites sont plus dangereuses.

Et dans saint Jean (*cap.* V) il est rapporté que le Fils de Dieu ayant rencontré ce paralytique dans son chemin, il lui dit : Mon ami, vous voilà guéri, vous jouissez maintenant de la santé que vous avez tant désirée, prenez garde de ne plus pécher, de crainte qu'on ne vous ôte ce qui vous a été donné et que vous ne tombiez dans un état pire que celui duquel vous avez été retiré. Ces paroles du Fils de Dieu lui font connaître et nous apprennent que le péché que nous avons dans l'âme est cause des maladies qui affligent notre corps. Et certes il est juste, puisque le pécheur s'est servi de la santé et de la bonne disposition de son corps pour offenser Dieu, que ce bien dont il abusait lui soit ôté et que ses membres dont il a fait des armes et des instruments à l'iniquité soient tourmentés par les maladies, et qu'il soit puni par les mêmes choses qui lui ont servi à pécher.

La raison semble nous persuader la même vérité, car puisque notre âme est la forme de notre corps, qu'elle lui donne la vie et le mouvement, et que le péché met le désordre dans cette âme et dans ses puissances, elle ne peut donner au corps que des mouvements convulsifs, lâches ou précipités, qui avancent sa mort, et qui lui ôtent la santé. C'est pourquoi la sainte Ecriture dit en divers endroits (*Amos.* VIII, *Eccl.*, XXXVIII), que les pécheurs n'arrivent point à la moitié de leur vie, que leur soleil s'éclipse en son midi, qu'ils ont des craintes et des alarmes qui troublent leurs plaisirs et leur tempérament, et qu'enfin Dieu les fait tomber entre les mains des médecins, qui, étant sans science pour connaître leur mal, leur donnent des remèdes qui l'augmentent, qui en font de nouveaux, et qui enfin tourmentent leurs corps et leur avancent la mort.

Que si nous regardons le matériel du péché, c'est-à-dire cette action qui fait le mal, ou qui en est le sujet et l'appui, je dis qu'elle est la cause de la plupart de nos maladies. C'est le sentiment de tous les médecins, et nos malheureuses expériences nous apprennent cette vérité. D'où sortent, je vous prie, les gouttes, les pierres, les apoplexies, les paralysies, que de nos excès au boire et au manger ? d'où viennent ces vieillesses anticipées, ces faiblesses, ces tremblements de membres, ces maladies honteuses qui déshonorent notre espèce, que des péchés déshonnêtes ? d'où je vous prie, ces fureurs de bêtes, ces transports de fous, ces délires et ces extravagances de mélancoliques, que de l'excès de quelque passion d'amour ou de haine ? D'où enfin sortent ces fièvres lentes qui consument le corps, que d'une espérance trompée, ou de quelque débauche de jeunesse ? Si bien, chrétiens, que vous voyez que nos maladies trouvent leur source dans nos péchés, et que ces monstres produisent tous nos maux. Venons au troisième point.

TROISIÈME POINT.

Mais comme le pécheur renverse un troisième ordre, qui est celui qui l'unit avec son prochain, pour former la société des hommes en le faisant bon sujet, bon citoyen et bon voisin, de ce désordre naissent les guerres, les procès et les querelles. C'est ce renversement de l'ordre politique qui arme les lois, qui dresse des échafauds, et qui fait tant de sanglantes exécutions ; car, je vous prie, d'où viennent les dissensions et les procès entre les citoyens d'une même ville, que de l'avarice de l'un d'eux, qui aura usurpé le bien de son prochain, qui aura noirci sa réputation par la calomnie ? Là-dessus, celui-ci, qui ne peut point souffrir la perte de son bien et de son honneur, en voudra réparer l'affront, se rendra le juge et le vengeur de ses ressentiments ; et pour cela il s'armera, appellera le secours de ses amis pour faire affront à celui qu'il dit l'avoir offensé ; et de là viennent les duels et les surprises dont on ne peut point se défendre. Que si celui qui est offensé se sent trop faible pour venger ses ressentiments par ses propres mains, il a recours à celles de la justice ; il intente un procès, exagère par ses plaintes l'affront qu'il a reçu, en prouve la vérité par des témoins supposés et par des relations fausses, recherche la faveur des

juges par des voies qui corrompent leur intégrité, et qui lui donnent tous les avantages qu'il pourrait désirer sur son ennemi, dont il voit la maison ruinée et quelquefois l'honneur perdu. D'où, je vous prie, tous ces désordres qui sont ordinaires et qui sont lamentables, que de l'avarice, que de l'ambition, que de l'impureté ?

D'où viennent ces sanglantes punitions qu'un prince est obligé de faire sur des peuples qui sont nés ses sujets, que de leur désobéissance qui leur fait mépriser celui qui tient la place de Dieu, qui est l'image vivante de sa majesté, qui veille pour leur conduite et pour leur conservation? Ce prince ne peut ni ne doit souffrir que des personnes que Dieu lui a soumises par leur naissance, par leur fortune et par leur condition, s'élèvent contre lui, qu'ils veuillent renverser son trône qu'ils devraient affermir, et qu'ils lui refusent des contributions modérées pour l'entretien de sa personne et de son train, pour subvenir aux affaires qu'il a sur les bras, et pour donner à ses peuples une protection qui mette en assurance leurs biens et leurs vies.

Enfin, qui donne de l'exercice à la justice, qui remplit les parquets de plaideurs, les prisons, les galères de forçats, qui dresse les échafauds, les roues et les potences, qui fait défaire l'homme à l'homme même, que les crimes qui se commettent tous les jours? Qui couvre la mer de corsaires, et remplit les forêts de voleurs, que les péchés des hommes? Malheureux péché, que tu nous apportes de maux ! Mais disons mieux, tu es la source funeste de tous les maux qui sont arrivés et qui seront dans le monde ; sans toi les anges, qui sont aujourd'hui des démons, seraient encore dans le paradis, et l'homme dans l'innocence ; sans toi on n'aurait pas vu tant d'embrasements, tant d'inondations, tant de grêles, tant de pestes, tant de stérilités, tant de guerres, tant de maladies qui font de ce monde un grand hôpital, un cimetière et un sanglant échafaud dressé par la justice divine.

Puis donc, chrétiens, que nous avons trouvé l'origine et la source de nos maux, il sera facile d'y apporter le remède : un mal connu, dit-on, est à demi guéri. Nous éviterons facilement ceux qui nous accablent, si nous tarissons cette maudite source et coupons cette racine. Quand nous sommes affligés de quelque maladie, nous courons soudain aux remèdes qui la peuvent ôter ou la soulager; on appelle les médecins, on met en usage toutes les plantes, on emploie la main du chirurgien, qui vient avec ses armes de fer et de feu ; on souffre des incisions qui coupent, qui ouvrent un membre pour en guérir un autre ; on permet qu'on nous attache comme des fous ou comme des criminels ; on garde le silence et la retraite ; on se prive de tous les plaisirs de la vie, et après toute cette gêne qu'on aura soufferte, le mal n'aura pas diminué.

La sainte Ecriture nous dit que le roi Oza étant malade, employa toute la science des médecins de son royaume pour sa guérison : dans cette persuasion, il n'a point recours aux remèdes souverains, il n'invoque pas le Dieu d'Israël, qui seul pouvait lui donner la santé qu'il désirait avec tant d'empressement : c'est pourquoi il mourut sans remède, parce qu'il ne le cherchait pas dans le ciel, mais bien sur la terre. Ne savait-il pas qu'il n'y a que celui qui nous a donné la vie qui puisse nous la conserver ? que toute la science des médecins est aveugle, toutes les vertus des plantes inutiles, si Dieu ne les éclaire et ne leur donne l'efficace ?

Cette pauvre femme dont il est parlé dans l'Evangile (*Matth.* IX), qui souffrait un flux de sang que toute la médecine n'avait pu arrêter et s'augmentait même par les remèdes qui devaient le guérir, vit le fond de sa bourse sans trouver le moindre soulagement à son flux, et éprouva qu'il y a des maux qui sont plus forts que les remèdes et qu'on ne peut guérir que par un secours du ciel. Elle l'obtint du Fils de Dieu, et nous apprit cette importante vérité, que dans toutes nos maladies il faut premièrement chasser le péché de l'âme, et avoir toute notre confiance en Dieu.

Ce n'est pas, chrétiens, que je blâme les médecins, que je rejette les remèdes que Dieu nous présente par leurs mains, et que je condamne ceux qui les prennent et qui s'en servent; mais je dis qu'ils n'auront jamais tant d'efficace, et que les médecins n'auront jamais plus de lumière pour connaître nos maux, ni nous plus de dispositions pour en être guéris, que quand nous serons sans péché : *Omnis medela a Domino Deo est*, nous dit la sainte Ecriture : toute guérison vient de Dieu ; c'est lui qui affermit et qui donne des lumières à cette science douteuse de la médecine, qui met la vertu dans les plantes et la force dans les hommes. C'est pourquoi, dit le Sage, la première chose que vous devez faire dans votre mal, et le premier remède dont vous devez vous servir, est d'avoir votre recours à Dieu, et il vous guérira : *Fili, in tua infirmitate ne despicias te ipsum : sed ora Dominum, et ipse curabit te.* Que si la violence de votre mal vous ôte le moyen de prier Dieu, appelez les prêtres, qui sont ses ministres et ses favoris, comme dit saint Jacques, obligez-les d'offrir pour vous le sacrifice de propitiation, et de demander à Dieu une santé que vous promettez d'employer à son service et au salut de votre âme. Faites joindre à la prière des prêtres celle des pauvres; mettez dans leurs mains des aumônes que saint Paul appelle des hosties, afin qu'ils les présentent à Dieu pour vous et que vous honoriez sa majesté par un double sacrifice, et qu'ainsi vous puissiez obtenir plus facilement ce qu'ils demandent pour vous. Mais pendant que ces prêtres, que ces pauvres prieront pour vous, *Ab omni delicto munda cor tuum*, nettoyez votre cœur de tout péché par une bonne confession, qui peut-être sera la dernière de votre vie; faites-la avec cette douleur et avec cette exactitude, comme si vous deviez

être soudain présenté devant Dieu ou obtenir par elle votre santé perdue. Que si Dieu ne veut pas vous guérir par un miracle, ni vous donner la santé que par l'aide des causes secondes, appelez un médecin qui ait autant de piété que de science, mettez-vous entre ses mains, comme étant l'instrument et l'agent de Dieu pour vous donner la santé, et le dispensateur des vertus que sa providence a mises dans les plantes pour votre guérison. Si vous observez cet ordre, vous verrez qu'un verre d'eau vous profitera quelquefois mieux que si vous preniez de fortes médecines, et que sans souffrir des seconds maux, qui sont ces violents remèdes, vous guérirez des premiers, sans beaucoup de peine et en peu de temps.

Mais si vous faites comme font aujourd'hui la plupart des hommes, qui laissent le péché dans leur âme, qui est le grand mal; si vous avez recours plutôt à la terre qu'au ciel, aux remèdes de la médecine qu'à ceux d'une bonne confession, je vous dis avec le prophète Jérémie : *Frustra multiplicas medicamina, sanitas non erit tibi :* C'est en vain que vous remplissez votre ventre de médecines, que vous faites des incisions, et que vous exténuez votre corps par des diètes. C'est sans succès que vous épuisez votre bourse et qu'on vous ôte ce qui vous restait de forces; vous n'obtiendrez pas pour cela la santé; mais allez à la source du mal, ôtez plutôt de votre âme le péché, que l'humeur peccante que vous croyez la cause de votre indisposition, et vous obtiendrez en même temps la santé du corps et de l'âme, puisqu'il est véritable que le péché est la véritable cause de tous les maux universels, particuliers et propres, comme je vous ai fait voir. Observant la méthode que la sainte Ecriture vous prescrit, Dieu vous donnera sa grâce, qui sera suivie d'une vie éternelle, que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON VIII.

LE PÉCHÉ MORTEL MORTIFIE TOUTES NOS BONNES OEUVRES.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme vous feriez devant un serpent (*Eccli.* XXI).

L'homme fait quatre sortes d'œuvres. Les premières sont celles que nous appelons vivantes, parce qu'elles procèdent d'un principe vivant par la grâce, et qu'elles nous méritent la vie éternelle; les secondes sont les œuvres mortes, parce qu'elles sont faites par un homme dont l'âme est morte par le péché, et qu'elles sont inutiles pour la vie qui ne finira jamais; les troisièmes sont les œuvres non pas mortes, mais mortifiées; elles ont eu la vie en leur naissance, et ont été pendant quelque temps agréables à Dieu et méritoires à celui qui les a faites, mais le péché étant survenu là-dessus, les a mortifiées. C'est un vent, une grêle qui a flétri ces belles fleurs, qui néanmoins reprennent la vie, quand le soleil de justice commence à les échauffer, et que l'homme revient en grâce; les quatrièmes sont celles qu'on appelle vivifiées, qui, par la grâce, sortent du tombeau où les péchés les avaient jetées, et reprennent une vie qui peut faire heureux celui qui les a produites. Nous avons parlé des deux premières, il reste à parler des œuvres mortifiées par le péché, où la mort nous surprenant, de mortifiées elles deviennent mortes et inutiles. *Ave, Maria.*

Quoique la vérité soit première et plus forte que le mensonge, que le bien ait une cause plus noble que le mal, et qu'enfin il soit la fin et le souhait de toute la nature, néanmoins il faut avouer que le mal semble plus puissant et plus étendu; il y a plus de terres incultes que de fertiles, plus de pierres communes que de précieuses, plus de privations que d'actes, il est aussi plus puissant. De deux propositions, dont l'une soit affirmative et l'autre négative, il s'en tire une conclusion négative, et ainsi le plus faible prévaut. Pour faire le bien, il faut qu'il soit assorti de toutes ses circonstances, qui toutes doivent être dans une juste proportion ; que si une se trouve hors de son rang et de la modération qu'elle doit avoir, ce ne sera plus un bien, mais un mal. Ce qui se voit dans la nature se trouve très-vrai dans la grâce, car un seul péché mortel détruit, renverse et anéantit toutes nos bonnes œuvres, si nous mourons en cet état. Ce qui vous sera prouvé par la sainte Ecriture, par la raison, et enfin par quelques réflexions. Oui, chrétiens, vous verrez, dans cette prédication, qu'un seul péché mortel mortifie toutes nos bonnes œuvres, tandis que nous sommes dans ce monde, et que lorsque nous mourons, il les fait mourir entièrement avec nous.

PREMIER POINT.

Saint Paul nous assure de cette vérité : *Modicum fermentum totam massam corrumpit* (I *Cor.* V). Ces paroles du grand apôtre, en leur sens littéral, nous font connaître le grand danger où l'on s'expose de souffrir une personne vicieuse dans une compagnie de gens de bien, car elle est capable de communiquer, par une espèce de contagion, ses mauvaises qualités à ceux qui en sont exempts, et d'infecter par ses mœurs toute une compagnie; de même que nous voyons qu'un peu de mauvais levain corrompt toute une masse de pâte. Mais je ne ferai point de violence aux paroles de saint Paul, si, pour les appliquer au sujet que je traite, je dis qu'un péché, qui est un très-mauvais levain, est capable de gâter un grand nombre de bonnes œuvres; c'est un venin qui infecte tout ce qu'il touche ou qu'il approche. Les venins qui sont dans la nature cessent de l'être, quand l'on corrige leur malignité par le mélange des bonnes drogues, et la médecine se sert utilement des médicaments où il y entre de la graisse des serpents et de la vipère; mais le péché a un venin si mortel qu'il ne peut être corrigé par aucun moyen; au contraire, c'est lui qui infecte tout ce qu'il

approche. Assemblez-moi toutes les bonnes œuvres des plus austères anachorètes, toutes leurs pratiques de pénitence, tout ce que les martyrs se sont acquis de mérite par cette patience qui leur a fait souffrir tous les tourments que les bourreaux ont inventés, et mettez-moi un péché mortel parmi toutes ces bonnes choses, il réduit au néant ce trésor de mérites, infecte ces précieuses qualités, et enfin dépouille l'homme de tous ses biens. David l'avait éprouvé, lorsque, après avoir commis deux péchés, et parlant des dégâts qu'ils avaient faits en lui, il dit : *Substantia mea tanquam nihilum ante te* (*Psal.* XXXVIII). Tout ce que j'avais acquis de mérite par mes bonnes œuvres, tout ce que ma fidélité et mon zèle pour votre service m'avait gagné de grâce, et me faisait espérer de gloire en l'autre monde, que je regardais et que j'aimais comme mon trésor et ma propre substance, tout cela s'est évanoui et s'est dissipé pour moi, et si la mort m'eût surpris en cet état, j'étais damné sans ressource, et ne m'en fusse jamais prévalu.

Dieu proteste cela par le prophète Ezéchiel : *Si averterit se justus a justitia sua, et fecerit iniquitatem secundum omnes abominationes quas operari solet impius, numquid vivet? Omnes justitiæ ejus quas fecerat, non recordabuntur* (*Ezech.* XIII). Si le juste et l'homme de bien s'écarte du chemin de la justice, s'il quitte la vertu qu'il avait pratiquée, pour se plonger dans les abominations des impies, ce dernier état me fera oublier le premier; je n'aurai plus le souvenir de sa vertu et des services qu'il m'a rendus ; et fermant les yeux à sa bonne vie passée, je ne les ouvrirai que pour voir ses impiétés présentes, ni n'aurai des mains que pour le châtier; je lui ôterai une vie qu'il a corrompue par une mauvaise fin. Voilà des paroles épouvantables qu'il répète en un autre endroit, dans le même prophète : *Justitia justi non liberabit eum, in quacumque die peccaverit :* Si le juste vient à pécher et qu'il en perde le nom et les qualités, sa justice passée ne saurait effacer ses démérites présents, et il sera châtié avec autant de rigueur que s'il n'avait jamais rien fait de bon chrétien. N'y a-t-il pas de quoi trembler que Dieu, qui est le père des miséricordes, ait des sévérités qui ne se trouvent point parmi les hommes? On pardonne une faute présente en vue de services passés; et bien souvent les juges modèrent les rigueurs de la justice en faveur d'un criminel qui a fait quelque action profitable à l'Etat, ou parce qu'il est sorti de parents signalés par les bons services qu'ils ont rendus à la république. Æmilius Scaurus, étant accusé de péculat, et presque convaincu, fut absous à cause de son ancienne noblesse; et la mémoire de son père, qui était mort depuis peu, lui conserva la vie. Le fils de Cicéron obtint le consulat pour les services que son père avait rendus à la république, et quoiqu'il n'eût aucune des bonnes qualités de son père, il fut néanmoins honoré de cette charge. Mais Dieu n'a point égard au passé, il ne regarde que les actions présentes; s'il les trouve mauvaises, il les châtie avec une sévérité que les services passés ne sauraient adoucir. O que le Sage a raison de dire : *Qui in uno peccaverit, multa bona opera perdit* (*Eccl.*) : Qui commet un seul péché mortel, perd en même temps plusieurs bonnes œuvres, c'est-à-dire toutes celles qu'il avait faites jusqu'alors. Il perd la grâce de Dieu, son âme, son salut, ses mérites passés, et enfin il est non-seulement dépouillé de tous ses biens, mais aussi accueilli de tous les malheurs. Dis-moi, pécheur qui bois l'iniquité comme l'eau, et qui te fais un jeu des offenses mortelles, si tu savais certainement que, commettant un péché mortel, tu perdrais un champ, une vigne, une maison que tu as acquise avec un grand travail et que tu possèdes avec beaucoup de plaisir, le ferais-tu? Ne t'abstiendrais-tu pas de commettre cette mauvaise action qui te priverait de tes possessions? Tu le ferais sans doute, et tu serais homme de bien par force, de crainte d'être pauvre. Si on disait à un homme de métier qui va travailler pour gagner sa journée : Mon ami, prenez garde à vous, si vous dites une parole sale, si vous proférez quelque blasphème, si vous faites quelque mauvaise action qui vienne à la connaissance de votre maître, vous serez privé du loyer qu'il vous a promis, et pour lequel vous aurez travaillé : croyez-vous qu'il le fît; que pour une parole il voulût se priver d'une récompense qui lui est extrêmement nécessaire pour se nourrir et toute sa famille? Mais nous n'estimons rien un salut éternel, une récompense infinie, une âme immortelle, un trésor de mérites que nous perdons pour un seul péché mortel.

Quicumque totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus (*Jacob.* II), dit saint Jacques : Quiconque observera tous les commandements de Dieu à la réserve d'un seul qu'il aura violé, il est coupable comme s'il les avait transgressés tous. Quoi! celui-là qui a été fidèle en l'observance du Décalogue, et qui après, par un malheur, vient à proférer un blasphème, est-il estimé, et sera-t-il châtié comme s'il avait commis un meurtre, qu'il eût violé la femme ou ravi les biens de son prochain? Ce n'est pas cela, dit saint Thomas, mais c'est que celui qui transgresse un commandement, après qu'il a gardé fidèlement tous les autres, se rend inutile la fidélité qu'il a apportée à garder tous les autres commandements, et sera damné pour cette seule désobéissance, comme s'il avait commis tous les péchés; et quoiqu'il ne souffre point la même rigueur des peines que mérite celui qui a commis tous les péchés, il sera néanmoins condamné à une prison éternelle, où il sera tourmenté par la vue, par la compagnie, et par la fureur des démons. N'avons-nous pas sujet d'être fidèles à garder les commandements, d'être toujours sur nos gardes et d'éviter le péché mortel, puisqu'il nous prive de tous les biens de grâce que nous avions acquis, mais encore parce qu'il nous précipite dans

un malheur, de même que si nous les avions commis tous? Que nous servira d'avoir été chaste, si nous sommes médisants? Quel avantage tirerons-nous de nos libéralités et de nos prières, si nous sommes sales et déshonnêtes? Je n'ai point ôté la vie ni l'honneur à mon prochain, dira quelqu'un, je l'ai même défendu quand il a été attaqué, et l'ai secouru quand je l'ai vu dans la nécessité. Que te serviront toutes ces bonnes œuvres, si tu en fais une mauvaise? On n'en tiendra non plus de compte que si tu n'en avais pas fait.

Le prophète royal dit des paroles qui me jettent dans un profond étonnement : *Non enim*, dit-il, *qui operantur iniquitatem*, *in viis ejus ambulaverunt* (*Psal.* XVIII). Ceux, dit ce roi-prophète, qui opèrent l'iniquité, qui font de mauvaises actions, n'ont jamais marché dans les voies de Dieu. Comment s'entendent ces paroles : Quoi! lui-même qui a commis deux péchés, n'avait-il jamais été fidèle à Dieu? n'avait-il pas marché dans ses voies, qui sont ses commandements? Ne dit-il pas de lui-même, qu'avant de tomber dans son adultère, qui a été son premier péché et la cause du second et de tous les malheurs qui lui sont arrivés, il marchait dans l'innocence de son cœur; qu'il n'eut jamais de pensées que de respect pour Dieu et de zèle pour son service; que comme il détestait le péché en lui-même, il ne pouvait le souffrir dans les méchants, dont il s'est déclaré l'ennemi, parce qu'ils l'étaient de Dieu et qu'il les a sans cesse persécutés; qu'il s'est déclaré le protecteur de l'innocence, qu'il l'a préservée des mains et de la langue des hommes scélérats? Quoi! ne sont-ce pas là des bonnes actions? Pourquoi donc dit-il que ceux qui commettent un péché, n'ont jamais marché dans la voie des commandements de Dieu? Judas, qui a trahi son maître, n'avait-il pas fait de bonnes actions avant les dernières de sa vie, qui ont été cause de son malheur? Et est-ce un préjugé nécessaire qu'on a toujours été mauvais, parce qu'on l'a été une fois; qu'on n'a jamais fait de bonnes actions, parce qu'on en a commis une méchante? Voici, chrétiens, le sentiment du prophète royal, qui est très-véritable. C'est qu'au jugement de Dieu, celui qui a commis un péché mortel, après avoir fait quantité de bonnes actions, et après avoir été pendant de longues années en état de grâce, sera châtié d'un tourment éternel comme s'il n'en avait pas fait une qui fût bonne : toutes ses vertus passés lui seront inutiles, tous ses mérites ne lui seront point alloués, et on tirera son châtiment de l'état présent où il se trouve qui est celui d'un pécheur, et non du passé, quoiqu'il fût dans la justice.

Ce malheureux état du pécheur qui se voit dépouillé de tous ses mérites, qui étaient ses richesses spirituelles, qu'il avait acquises par la pratique des bonnes œuvres, nous est figuré dans l'Evangile (*S. Luc.*, X) par ce pauvre homme qui, allant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent de ses habits, lui ôtèrent tout ce qu'il portait, le chargèrent de coups et le couvrirent de plaies : c'est la figure d'un pécheur. Il sort de Jérusalem de la compagnie des saints, de cette vision de paix, de ce lieu de sainteté où il s'est enrichi de mérites par la pratique des sacrements et des bonnes œuvres; chargé de ce précieux butin et riche de ce sacré trésor, il tombe entre les mains des voleurs, qui sont les péchés, qui le dépouillent de toutes les grâces dont Dieu l'avait enrichi, de tous les mérites qu'il s'était acquis, de tous les titres d'honneur qui le faisaient enfant de Dieu, héritier du paradis, compagnon des anges et favori de Dieu; et après, il est encore blessé à mort, parce que, comme dit la théologie, l'homme, par le péché, perd les dons gratuits et est blessé dans ses puissances naturelles, qui n'ont ni la force ni la promptitude pour les actions de piété, après ces plaies qu'elles ont reçues par le péché.

Le malheur de cet infortuné qui tomba entre les mains des voleurs, desquels il reçut un si mauvais traitement, était digne de compassion, parce qu'il ne l'avait pas prévu, et qu'il n'y avait pas apparence qu'il dût le recevoir; mais celui d'un pécheur est un sujet de confusion pour lui et de risée pour ceux qui le voient, puisque c'est lui-même qui se précipite dans le malheur, et qu'il se fait le dommage qu'il souffre, car il commet volontairement le péché, qui est ce monstre et ce voleur qui lui ôte tous ses biens.

DEUXIÈME POINT

La sainte Ecriture nous a appris une vérité qui nous fait trembler et que la raison nous confirmera encore, afin que s'il y avait quelqu'un qui eût quelque doute que celui que nous avons donné ne fût pas le véritable sens, il se rende à l'évidence de la raison. Je prends la première de la nature, qui nous fait voir deux sortes d'effets. Il en est qui se conservent après la mort de leur cause et qui survivent au principe qui les a produits. Le coffre que fait un artisan se conserve après sa mort, et une maison dure plus que l'architecte qui l'a bâtie. Elle nous fait voir d'autres effets qui sont tellement attachés à leurs causes et qui ont un être si frêle qu'ils ne sauraient subsister sans le secours de leur principe. Le rayon du soleil et le ruisseau que la fontaine pousse ont un attachement si fort et si nécessaire avec leurs causes qu'ils ne peuvent se conserver pendant un moment sans leur aide continuel. Dès que le soleil se couche le rayon disparaît; soudain que la fontaine tarit, le ruisseau sèche. La grâce en ce point semble moins puissante que la nature, puisqu'elle ne nous peut présenter des effets que de cette seconde espèce; car tout ce qu'elle produit au dehors lui est si fort attaché, qu'il a besoin d'être reproduit par un secours continuel. L'être que nous avons reçu par la création est si frêle, qu'il tomberait en défaillance si Dieu ne le conservait toujours; ce rayon s'éteindrait si ce soleil se cachait, et nous tomberions dans le néant si Dieu ne nous soute-

nait de sa main. Soit que cela vienne de la nature de l'être qu'il nous a donné, qui, étant différent et infiniment moins noble que celui qu'il possède, ne peut se soutenir sans son secours; ou bien parce que l'être de l'homme dépend entièrement de son Créateur et qu'il n'est point l'effet d'une cause seconde, et ainsi il ne peut se soutenir que par le secours de ce seul principe qui lui a donné l'existence; ou enfin que cela vienne de ce que Dieu veut faire voir sa souveraineté dans notre dependance et nous obliger à des respects continus envers une bonte qui nous continue ses faveurs, lors même que nous en sommes indignes. De quelque côté que cela vienne, je dis que nos bonnes œuvres, qui sont dans le ressort de la grâce, ont une attache si forte avec la charité, qui en est le principe, qu'il leur est impossible de s'en déprendre sans tomber dans le néant; elles ne se conservent que tout autant de temps que cette reine des vertus qui les a produites leur verse ses influences; et ces filles sont contraintes de mourir avec la mère qui leur a donne la vie. Cette vérité chrétienne fait voir la vérité de cet axiome, que l'opération suit l'être : *Operari sequitur esse*, non-seulement en ordre de nature, parce qu'elle le suppose et qu'elle vient après son établissement, mais aussi parce que l'effet a même sort et même durée que sa cause. Cela donc supposé comme infaillible, je dis que le péché mortel venant à détruire la charité par l'opposition formelle qu'il a avec cette vertu, tous nos mérites, toutes nos bonnes œuvres, dont elle était la cause, meurent avec elle. Tous ces fruits sèchent, tombent et pourrissent avec l'arbre qui les a fait naitre, et l'homme se trouve dépouillé de mérites en même temps et par le même effort qu'il l'est de charité et de grâce.

Cette vérité sera encore plus éclaircie par la différence qu'il y a entre les habitudes acquises et qui sont dans l'ordre de la nature, et celles qui sont infuses et spirituelles : c'est que pour detruire et déraciner de nos âmes une habitude naturelle, il faut produire beaucoup d'actes qui lui soient contraires : pour perdre une habitude de gourmandise, il en faut faire plusieurs de tempérance; pour se faire quitte d'une habitude d'avarice, il faut pratiquer souvent la vertu de libéralité. Mais pour les habitudes infuses et spirituelles, il ne faut qu'un seul acte contraire pour les anéantir; un seul péché mortel, qui est une haine de Dieu, fait mourir l'habitude de la charite, qui nous le fait aimer sur toutes choses; et ainsi voilà comme il est véritable qu'un seul peché mortel nous ravit et nous dépouille de nos mérites, et que les mauvaises actions nous font perdre les habitudes des vertus.

Il y a une autre raison qui appuie et qui éclaircit cette même vérité : c'est que lorsque nous commettons un péché mortel nous sommes ennemis de Dieu, les objets de sa haine et de sa vengeance. Toute la sainte Ecriture est pleine de passages qui nous assurent de cette vérité; et quand nous sommes riches en mérites, nous lui sommes agréables; les bonnes œuvres que nous avons faites avec le secours de ses grâces sont des ornements qui embellisent nos âmes et qui les font être ses filles et ses épouses, qui nous acquièrent la possession de son royaume, et qui, enfin, ont une sainte fécondité qui est sortie du mariage de Dieu avec une âme, si bien qu'il n'est pas possible que l'homme soit en même temps ami et ennemi dans la lumière et dans les ténèbres, ami par ses bonnes œuvres et par sa fidélité, et ennemi par le péché qu'il a commis; or, comme Dieu est plus déshonoré et reçoit une plus grande injure par un seul péché mortel, qu'il ne reçoit d'honneur de toutes les bonnes actions et de tous les services que lui peuvent rendre les hommes et les anges : de là vient qu'il a plus d'horreur d'un péché mortel qu'il n'a d'amour ni de complaisance pour toutes nos bonnes œuvres; et ainsi la vue d'un péché qu'il voit dans une âme, fait qu'il ne regarde plus toutes ses bonnes actions, tandis qu'elles sont couvertes de ce voile noir et infectées de ce venin. Pécheur, n'es-tu pas maintenant persuadé de cette vérité, qui t'a fait voir qu'un seul péché mortel, une vengeance, une saleté, un larcin te privent de tous tes mérites? Que si tu es persuadé de cette vérité, pourquoi le commets-tu, étant en ton pouvoir de l'éviter, et pourquoi l'ayant commis ne fais-tu pas tout ton possible pour sortir d'un état qui te rend misérable?

TROISIÈME POINT.

Dis-moi dans quelle désolation se trouve, quelles larmes ne verse point un marchand qui, après avoir traversé les mers, évité mille dangers et souffert mille incommodités, enfin ayant son vaisseau rempli de richesses qui pouvaient faire le bonheur de sa famille, vient à faire naufrage, à perdre ce qu'il avait acquis avec tant de danger et qu'il regardait comme sa félicité temporelle? Il est inconsolable après cet accident; il en est plusieurs qui ont perdu la vie avec leurs biens. Quelle affliction ne ressent pas un pauvre laboureur, qui a pris beaucoup de peine à cultiver sa terre, à la semer, et qui, enfin, voyant une belle apparence de moisson et une riche récompense de ses sueurs, voit venir une grêle qui emporte dans une heure les travaux de toute l'année, qui lui ôte le moyen de semer celle qui suit et d'entretenir sa pauvre famille? Les moins intéressés en son malheur et les moins sensibles à la compassion en ont en cette rencontre. Et toi, pécheur, ne seras-tu pas sensible à tes propres misères? Le péché te ravit des biens éternels que tu avais dans tes mains, t'enlève une couronne que tu touchais presque : et tu ne seras pas ému de toutes ces infortunes? Tu croiras n'avoir rien perdu, et tu diras comme cet impie : J'ai péché, que m'est-il arrivé de fâcheux? quelle perte ai je faite? Si tu étais assuré que dès que tu offenserais Dieu tu perdrais un œil, une main, une jambe, le ferais-tu? Sans doute que tu t'en abstiendrais, et tu ne voudrais pas prendre un plaisir qui devrait être suivi d'un

châtiment si rigoureux; et tu ne laisses point de commettre des péchés, quoique tu saches qu'ils t'ôtent toutes tes bonnes œuvres, le droit que tu avais au paradis, l'amitié de Dieu, qui sont des biens surnaturels et éternels et qui, partant, doivent être préférés à tous les biens de la nature, qui passent avec le temps et qui nous quittent?

Que, s'il fallait autant de temps pour perdre nos bonnes œuvres qu'il en a fallu pour les produire; si, après que nous avons travaillé pour acquérir des mérites, nous ne pouvions les perdre que dans un temps aussi long que celui que nous avons mis pour les obtenir, ce serait encore quelque chose; mais, comme il faut moins de temps pour détruire que pour édifier, aussi ne faut-il qu'un moment, qu'une mauvaise pensée, qui passera dans moins d'un quart d'heure, pour perdre des mérites qu'on a acquis dans une vie de soixante ou de septante ans. Cela n'est-il pas digne d'être bien considéré, et ne devons-nous pas faire tous nos efforts pour empêcher cette perte et pour la réparer par la pénitence. *Ephraim factus est quasi columba seducta, non habens cor :* Ephraim, dit Dieu, est fait semblable à une colombe qui n'a point de cœur. Saint Jérôme dit que cet animal est si insensible à ses pertes que, lorsqu'on lui emporte ses petits, il ne témoigne pas la moindre émotion, là où tous les autres animaux ne peuvent souffrir qu'on enlève ou qu'on approche de leurs poussins. La poule qui est un animal lâche s'élève en cette rencontre, se hérisse, se jette pour défendre ses poulets, leur fait une défense de son corps; mais le pécheur, de même qu'une colombe, voit qu'on lui enlève ses bonnes œuvres, qui sont ses productions, sa gloire et ses richesses, et il ne dit rien, et il ne s'émeut point.

Que nous sommes vigilants pour conserver les biens du corps et de fortune! nous employons pour cela le secours du ciel et de la terre. Pendant l'été que les moissons sont aux champs, que les raisins sont aux vignes, dès qu'on voit que l'air s'obscurcit, qu'il menace de quelque orage, on craint pour les fruits de la terre; on sonne les cloches pour dissiper les nuées, pour avertir les fidèles de se mettre en prière, on allume le cierge pascal, on fait la procession, on chante les litanies et tout cela se fait pour prier Dieu de nous conserver les fruits de la terre, qui sont nos travaux et nos espérances aussi bien que ses libéralités. Et toi, pécheur, tu vois les occasions qui te portent au mal, tu les fais naître, tu les recherches, tu sais que c'est un orage qui ravagera impitoyablement toutes tes bonnes œuvres, tous tes mérites, qui sont des biens que je puis appeler infinis, puis qu'ils t'acquièrent une gloire qui ne se peut pas estimer, et tu ne te remueras point, voire même tu t'y précipiteras? Quel est ton aveuglement? quelle est ta folie? Secoue cette léthargie, reviens à toi et apporte tous tes soins pour éviter le péché mortel qui te rend pauvre et qui te dépouille de tous tes mérites.

Que, si par malheur tu y es tombé, crois-moi, sors-en promptement; Dieu t'appelle, il te tend la main, il te présente ses assistances pour sortir de ce malheureux état et pour te remettre dans celui qui donnera la vie à toutes nos bonnes œuvres qui étaient mortifiées par le péché. Oui, pécheur, il est en ton pouvoir avec la grâce de Dieu, qui ne nous est jamais refusée, de donner la vie à tous tes mérites passés que tu avais jetés dans le tombeau; tu peux r'avoir toutes ces richesses que le péché t'avait enlevées, enfin tu peux devenir heureux, après t'être rendu misérable. Dis-moi : Si Dieu te donnait le pouvoir de ressusciter les morts, et qu'il ne fallût employer pour cela qu'une seule parole, n'irais-tu pas promptement au tombeau de ton père, de ta mère, de tes frères et des personnes qui t'ont été chères et dont l'absence et la privation t'ont fait verser tant de larmes? Ne leur donnerais-tu pas promptement la vie pour reconnaître celle que tu as reçue d'eux? Tu le ferais, sans doute, car si tu ne le faisais pas, tu passerais pour le plus barbare des hommes. Pécheur, toutes tes bonnes œuvres sont mortes; elles sont ta sainte famille, tes enfants; puisque avec la grâce de Dieu tu les avais mises au monde; elles étaient aussi tes pères et tes mères, puisque, de même que ceux de la chair t'ont mis au jour, ceux-ci te peuvent donner une vie surnaturelle qui ne finira jamais, et pourquoi ne leur donnerais-tu pas promptement une vie qu'ils te demandent, qui est en ton pouvoir et qui te conduira à l'éternité, que je te souhaite?

SERMON IX.

LE PÉCHÉ MORTEL FAIT MOURIR NOS BONNES OEUVRES.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme vous feriez devant un serpent (*Eccl.*, XXI).

Il est des femmes si malheureuses et qui ont de si mauvaises dispositions pour la fécondité, qu'elles ne leur permettent point de mettre un enfant au jour et de pouvoir être mères; elles conçoivent aisément et donnent les espérances des fruits et des bénédictions de leur mariage; mais bientôt après, ces enfants meurent dans le lieu de leur formation et ne sortent du ventre de leurs mères que pour être portés au tombeau. Ce qui se voit dans la nature et qui fait la désolation des familles, se trouve dans la grâce; car le pécheur est une mère malheureuse qui ne fait que des productions mortes ou monstrueuses; le péché arrête ou change toutes les dispositions que la grâce et la nature lui avaient données pour des enfantements légitimes, qui sont les bonnes œuvres, qui meurent dans le même moment qui voit leur existence. C'est le malheur que nous allons déplorer après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Je ne suis point de l'opinion de ceux qui soutiennent que toutes les actions des infidè-

les sont des péchés, qu'ils ne marchent que par des chutes continuelles, qu'ils ont un si mauvais tempérament que les meilleures choses augmentent leur mal et leur causent de nouvelles indispositions et qu'enfin ils se salissent en se lavant. Cette opinion, dont ils prennent le fondement dans les paroles de saint Paul, qui assure que tout ce qui ne vient point de la foi est péché, est contraire au sentiment de ce grand apôtre et à la véritable raison (*Rom.*, XIV). Car, comme l'explique saint Thomas (1-2, *q.* 10, *a.* 5; 2-2, *q.* 10, *a.* 4, *ad* 1), ces paroles se doivent entendre du sentiment intérieur, des lumières de la raison, qui est un flambeau qui doit nous éclairer, un pédagogue qui doit nous conduire et nous enseigner; enfin une règle invisible qui doit ajuster nos actions. Or, quand nous ne voulons pas nous conduire par les lumières, par les conseils et par ce sentiment intérieur, que nous ne voulons pas entendre la voix de notre conscience, nous commettons alors un péché; c'est une injustice et un mépris que nous faisons de cette règle intérieure qui nous vient de Dieu. Ou bien encore, disons que ces paroles du grand apôtre se doivent entendre en cette sorte : Tout ce qui ne vient pas de la foi est un péché; c'est-à-dire, tout ce qui procède d'une racine, d'un principe ou de quelque reste d'infidélité, est péché. Et, pour entendre mieux ceci, il faut savoir que quelques-uns des premiers chrétiens qui étaient sortis de la gentilité et de l'idolâtrie, avaient conservé et pratiquaient encore après leur conversion quelques petites choses des cérémonies et des superstitions des païens qu'ils croyaient fort innocentes. De ce nombre était ce que rapporte Tertullien de ceux qui aux fêtes des païens ornaient les portes de leurs maisons et plusieurs autres. Or, le grand apôtre leur défend cela, parce que ce n'est pas avoir renoncé entièrement à l'idolâtrie que d'honorer les fêtes des dieux par cette superstition; c'est donner sujet de croire que le maître de la maison est idolâtre, puis qu'il a attaché à sa porte et qu'il publie les marques de l'idolâtrie à laquelle il avait renoncé. Ce n'est pas assez d'avoir chassé l'idolâtrie du cœur, de ne fléchir plus les genoux et de ne plus sacrifier aux idoles; mais il faut encore n'en laisser pas la moindre marque sur nos habits et dans nos actions. Voilà, chrétiens, le véritable sentiment de l'Apôtre; car, qui est celui qui puisse s'imaginer que, lorsqu'un païen honore ses parents, aime sa patrie, fait du bien aux pauvres, qu'il garde la justice et qu'il vit dans les règles de la tempérance, il commet par ses bonnes actions un péché? Cette opinion est déraisonnable et cruelle. Mais, si elles ne sont point des péchés, nous pouvons dire qu'elles sont inutiles pour la vie éternelle et que ceux qui les font ne seront jamais sauvés par le mérite de ces actions qui ne procèdent point de la grâce, qui est un principe surnaturel, et qu'elles ne se rapportent point à une fin qui leur est semblable.

Ce que nous disons des païens, nous pouvons l'assurer des chrétiens qui sont en péché, de qui les actions qui se font en ce mauvais état sont inutiles pour la gloire; car le péché les tue, les infecte et les rend infructueuses pour une béatitude surnaturelle. C'est ce que je veux vous faire voir par l'autorité de la sainte Ecriture et par le témoignage des saints; secondement, par les raisons de la théologie, et enfin nous répondrons à une objection qu'on peut faire sur cette matière

PREMIER POINT.

Qui pourrait le croire, chrétiens, si la sainte Ecriture ne nous l'assurait, que le péché soit si abominable et si dangereux qu'il rende inutiles tous nos travaux, qu'il dissipe toutes nos richesses et qu'il nous fasse pauvres dans l'abondance? C'est pourtant une vérité dont elle nous assure en plusieurs lieux et qu'elle nous fait connaître par diverses figures : *Quæ seminaverit homo hæc et metet* (*Gal.*, VI), dit saint Paul : Ce que l'homme sèmera, il le recueillera. Or, qu'est-ce que l'homme sème quand il est dans le péché? Il sème des vents, dit un prophète, il ne doit donc recueillir que du vent et des tempêtes; qu'il prie, qu'il jeûne, qu'il donne l'aumône, qu'il fasse toutes les bonnes œuvres possibles; il est vrai, il ne multiplie pas ses péchés, mais aussi est-il véritable qu'il ne profite de rien, et qu'après toutes ses bonnes œuvres s'il meurt ennemi de Dieu, il sera damné, et l'objet éternel de sa fureur. On peut leur dire ce que disait un prophète : *Laborastis multum et intulistis parum* (*Osée*, VIII) : Vous avez travaillé beaucoup, mais vous avez peu profité et vos peines sont perdues. Saül, nous dit la sainte Ecriture, n'a régné que deux ans, quoiqu'il soit véritable qu'il en a régné quarante-deux; mais parce qu'il n'a été dans l'innocence que pendant deux ans et qu'il a passé tout le reste dans le péché, tout ce temps est perdu pour lui, et toutes les bonnes œuvres qu'il a faites sans la grâce et dans cet état de mort, lui ont été inutiles pour sa gloire. La sainte Ecriture nous fait connaître sensiblement cette vérité par quelques similitudes. Dans la première elle compare un pécheur qui fait de bonnes œuvres, à un homme qui mettrait des marchandises précieuses dans un sac percé qui les verserait et les ferait perdre : *Misit eas in sacculum pertusum*. Pécheur, c'est ce que tu fais. Qu'as-tu de plus précieux que les bonnes œuvres qui, dans les justes, sont le prix de la gloire, les productions de la grâce, des enfants immortels et enfin des embellissements qui rendent l'âme agréable à Dieu, qui la font son épouse et qui la rendent formidable à ses ennemis, quand ils la trouvent armée de bonnes œuvres? Or, tu mets ces richesses, ces ornements, dans un sac percé; cette eau salutaire, qui est coulée des fontaines du Sauveur, dans un crible ouvert de tous côtés, quand tu mets les bonnes œuvres dans ton âme salie et ouverte de toutes parts par le péché; tu prends beaucoup de peine à les amasser, mais elles te sont inutiles et

tu es misérable avec toutes tes richesses. C'est ce que le Fils de Dieu disait à un évêque dans l'Apocalypse : Tu te dis riche et que tu n'a besoin de chose aucune; et, pauvre misérable, tu ne vois point que tu es réduit à l'extrême indigence. Cet évêque se croyait riche en mérites et chargé de bonnes œuvres, il avait beaucoup travaillé pour en faire ; mais il ne s'était pas aperçu des ouvertures que le péché avait faites dans son âme par où tous ses trésors s'était écoulés. Nous pouvons dire la même chose à tant de personnes qui ont quelque inimitié, quelque affection déshonnête dans leur âme, ils font avec cela quantité de bonnes œuvres, ils jeûnent, font oraison, ils adressent des prières à la sainte Vierge, ils communient souvent : toutes ces bonnes actions,qui, dans un juste, feraient un trésor de mérites, ne profitent de rien à ces infortunés.

La sainte Ecriture se sert d'une autre similitude pour nous faire connaître le malheureux état de celui qui a un péché dans l'âme; elle le dit semblable à un homme pressé de la faim, exténué, abattu et sans forces; il mange beaucoup et de bonnes viandes, mais sans en tirer aucun avantage, car il reste toujours dans ses indispositions, ses forces ne s'augmentent pas, son visage est toujours pâle, il est un squelette animé d'un souffle de vie : *Comedistis multum et non estis satiati* (*Idem*). Et d'où vient, je vous prie, que cette bonne nourriture qui fait dans les autres le bon sang, qui donne de la vigueur et qui fait connaître la bonne disposition du corps par la vive couleur qu'elle met sur le visage, ne profite point à celui-ci? C'est qu'il a quelque ulcère au dedans, quelqu'une de ses parties nobles, comme sont le cerveau, le cœur, le foie, la rate, les poumons, est gâtée, et ainsi toute sa nourriture ne lui profite de rien. Voilà l'image d'un pécheur, il fait les choses qui lui sont commandées, il va encore au delà, car il accomplit les conseils, fait quantité de bonnes œuvres auxquelles il n'est pas obligé et qui pourraient lui être beaucoup méritoires, et néanmoins il ne gagne rien pour la gloire, c'est qu'il a quelques indispositions secrètes, quelque péché qui rend son âme malade, qui met le dérèglement dans ses puissances, et voilà la cause de son malheur.

Le Saint-Esprit nous apporte une autre similitude par le prophète royal : *In circuitu impii ambulant* (*Psal.*, XI) : Les méchants marchent en rond, tournoient et font des cercles. Qu'est-ce à dire? Pourquoi les blâme-t-il de marcher de la sorte, puisque nous savons que la figure ronde est la plus parfaite? Saint Bernard nous explique les paroles du prophète : *Proficiscuntur, sed non proficiunt ;* Ils marchent, dit-il, mais ils n'avancent point; il en est d'eux comme des chevaux et des mulets qui sont attachés à une meule qu'ils tournent tous les jours. Vous voyez ces pauvres animaux qui, après avoir couru bien longtemps, après s'être lassés dans ce pénible travail, se trouvent sur le soir au même endroit d'où ils sont partis, et après avoir beaucoup marché, toute leur course s'est terminée dans une petite circonférence. C'est l'image d'un pécheur, il marche en rond tandis qu'il est dans le péché, il ne s'arrête jamais, il ne se donne point de repos; mais il n'avance point à la gloire, il fait de bonnes actions et de bonnes œuvres, mais à la fin de la journée, c'est-à-dire de sa vie, il se trouvera bien reculé de la béatitude, et dépourvu de tous les mérites qui nous l'acquièrent.

C'est pourquoi l'amant disait, dans le Cantique, à l'âme fidèle : Mets-moi comme un cachet sur ton cœur et sur ton bras : *Pone me ut signaculum super cor tuum* (*Cant.*, VIII). Il veut qu'elle le mette premièrement sur le cœur et après sur le bras, parce qu'elle n'en peut rien faire de profitable pour la gloire, si le cœur n'en a reçu l'impression de la grâce et si l'Epoux n'est dans son âme comme un principe de vie qui la fasse couler au bras, qui le fortifie et qui l'élève, pour faire des actions méritoires de la vie éternelle.

Et pour connaître en particulier les dégâts que ce monstre fait sur nos bonnes œuvres, il faut savoir que l'homme fait trois sortes d'actions qui de leur nature sont très-agréables à Dieu, et fort profitables à celui qui les fait avec les dispositions nécessaires. L'oraison que nous faisons à Dieu lui plaît beaucoup, car c'est un sacrifice que nous lui présentons, une protestation que nous faisons de sa grandeur, de sa bonté et de son pouvoir; enfin elle est un aveu que la créature fait à Dieu, que lui seul a tous les biens et que c'est de sa bonté, comme d'une source libérale, qu'il faut les attendre. Néanmoins Dieu, qui nous commande de le prier et qui nous promet de nous accorder ce que nous lui demandons, proteste qu'il n'exaucera pas les oraisons de quelques personnes ; et quoiqu'elles crient, qu'elles multiplient leurs prières, avec tout cela il ne les écoutera point. Pourquoi cela? Dieu n'est-il pas bon et véritable? Il en rend la raison par ces paroles : Le sang de l'innocent que vous avez versé, qui fume et qui salit vos mains, a une voix qui couvre la vôtre et qui demande vengeance de vos crimes : *Manus vestræ sanguine plenæ sunt* (*Isai.*, I).

Le jeûne est de sa nature fort agréable à Dieu, il lui offre nos corps comme des victimes, il abat l'insolence du pécheur, et de cette chair rebelle qui est le complice et le sujet de ses crimes; enfin il est une satisfaction que nous rendons à sa justice, et une protestation de cet article de notre foi qui nous fait espérer la résurrection et la gloire de nos corps que nous châtions pour la mériter. Néanmoins, il est des pécheurs qui se plaignent qu'il ne les a pas regardés et qu'il a méprisé leurs jeûnes; il leur en rend la raison. Voulez-vous, dit-il, savoir pourquoi je n'ai pas tenu compte de vos abstinences? C'est que lors même que vous les faisiez, vous aviez des volontés contraires aux miennes, et vous commettiez des péchés qui me déplaisent et qui me donnent de l'horreur de vos jeûnes : *Quare jejunavimus et non aspe-*

xisti? Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra (*Isai.*, LIX).

SECOND POINT.

Après que nous avons appris cette importante vérité de la bouche de Dieu même, écoutons les docteurs qui nous l'expliquent et qui nous la rendent sensible par des raisons très-fortes. Le péché, dit saint Bonaventure, est la corruption du bien : *Peccatum est corruptio boni* (1-2, *dist.* 35, *a* 1 *et* 2) : parce que le péché est une injustice qui met le dérèglement dans la volonté, qui lui ôte cette droiture qui devrait se trouver dans toutes ses actions, qui ne sont jamais bonnes que lorsqu'elles regardent Dieu comme leur règle et comme leur fin ; et ainsi tout ce que l'homme fait dans cet état est courbe, irrégulier, monstrueux, et partant inutile pour la vie éternelle. C'est pourquoi saint Thomas dit qu'il y a cette différence entre la peine et la coulpe, c'est que la peine détruit celui qui la souffre, et la coulpe, qui est le péché, corrompt et gâte l'action en lui ôtant la droiture, et en la dépouillant de toutes les circonstances qui la rendaient bonne et qui lui faisaient mériter la vie éternelle. C'est pourquoi Dieu disait à un évêque : *Non invenio opera tua plena* (*Apoc.*, III). Je ne trouve pas tes œuvres pleines, elles ont bien quelque éclat, et quelque belle apparence qui te flatte et qui te fait mériter l'estime des hommes ; mais elles sont vides, c'est-à-dire, elles n'ont pas au dedans le germe du mérite et de l'immortalité. Il en est de tes œuvres comme de ce fruit ou de ce grain qui est beau de son écorce et qui trompe les yeux de ceux qui le regardent, mais qui est vermoulu au dedans. Le germe de ce grain a été rongé par quelque ver qui s'est formé dans sa substance, qui le rend inutile pour la semence et qui le fait bientôt sécher ; il en est ainsi de tes œuvres, elles ont à l'extérieur tout ce qui fait l'admiration des hommes et la complaisance de celui qui les opère, mais elles sont vides de vertu, inutiles pour la gloire, et enfin elles ne sauraient plaire à Dieu qui voit les mauvaises dispositions que le péché a mises dans ton âme : *Omnis culpa est corruptio actionis, et omnis pœna est corruptio agentis* (1-2, *q.* 27, *a.* 3).

La raison nous persuade la même vérité. Pour agir, il faut avoir l'être, c'est-à-dire il faut avoir l'existence ; car, comme dit l'axiome : *Operari sequitur esse* : l'opération suit l'être, et il faut qu'une chose soit en elle-même et hors de sa cause, pour pouvoir se produire au-dehors par l'action. Le soleil n'a éclairé qu'après sa création, et nous ne recevons ses lumières qu'après qu'il est monté sur notre hémisphère. Le feu n'échauffe qu'après qu'il est allumé et qu'il a reçu la chaleur qu'il nous donne. Et le même Aristote dit (II *de Anima*) que la vie seconde supposée vient après et est l'effet de la première, suivant cet axiome qui est connu du vulgaire : l'homme ne peut pas produire des actions saintes et méritoires, qu'il n'ait l'être moral, qui est la grâce ; or, est-il que le péché lui fait perdre et le précipite dans un néant de grâce, et partant il ne saurait faire aucune bonne action : *Ad nihilum redactus sum et nescivi*, disait le prophète royal ; j'ai été réduit au néant, où j'ai perdu toutes mes lumières et toutes mes connaissances, et je suis en état de ne pouvoir rien faire de vivant et de méritoire. Saint Thomas nous rend sensible cette vérité, par la comparaison des choses vivantes qui perdent par la mort les opérations de vie : aussi, dit ce docteur, une bonne œuvre est dite morte ou mortifiée, quand elle n'arrive point à sa fin et ne produit pas son effet, qui est l'augmentation de la grâce et l'acquisition de la gloire. Or est-il que toutes les actions que nous faisons en état de péché, quoiqu'elles soient bonnes de leur nature, ne peuvent point arriver à ce terme, c'est-à-dire nous mériter la grâce et la gloire, et partant elles sont mortes ou mortifiées : *Res viva per mortem perdit operationem vitæ: unde per quandam similitudinem dicuntur res mortificari, quando impediuntur a suo proprio effectu et operatione* (*D. Thom. p.* III, *q.* 89, *a.* IV).

Il est vrai, le pécheur fait quelques actions qui paraissent bonnes et méritoires aux yeux des hommes, mais en vérité elles sont mortes, parce qu'elles sont produites par un mort qui ne peut rien faire de vivant. On voit bien que les ongles et les cheveux croissent en un corps mort, mais il ne saurait faire des actions de vie et propres à son espèce ; il ne peut ni raisonner, ni avoir de sentiment et de mouvement, qui sont les opérations de l'âme raisonnable, sensible et végétale. Ainsi, nous pouvons dire qu'un homme qui est mort par le péché fait bien quelques actions humaines. Il est libéral, garde la fidélité, aime et pratique la justice avec son prochain ; tout cela ce sont des actions d'homme, de moralité et d'honnêteté, qui le rendent bon citoyen, bon voisin ; mais dans cet état, il ne fera jamais ces actions chrétiennes et spirituelles qui méritent l'amitié de Dieu et les récompenses éternelles. Et pourquoi ? parce qu'il est mort à la grâce et qu'il n'a plus cet être spirituel qui produit les actions méritoires. Saint Paul avoue que sans la charité qui est au sentiment de quelques-uns une même chose avec la grâce, il n'est rien et ne peut rien opérer de méritoire : *Charitatem non habeam, nihil sum* (I *Cor.* XIII), parce qu'il est privé d'un principe surnaturel qui élève notre âme, qui la fait agir par-dessus elle-même, et qui donne le prix et la valeur à toutes nos bonnes œuvres. Un homme qui est orné de cette sainte habitude ne fait point d'action qui ne soit méritoire. Quoi de plus léger et de moins considérable, que de donner un verre d'eau froide à un pauvre pour l'amour de Dieu ? Et néanmoins la vérité éternelle nous assure que cette action, qui est si aisée à celui qui la fait, et si peu utile à celui qui la reçoit, ne sera pas sans récompense devant Dieu ; mais au contraire, un pécheur qui, étant sans la grâce, se trouve, sans ce principe surnaturel, ennemi de Dieu, et dans l'état

de la seule nature, ne peut rien faire de méritoire, quoiqu'il donne ses biens aux pauvres et son corps aux flammes. Prêtre ou religieux, quel que tu sois, qui as un office et qui es dans une profession qui t'attache au service des autels et du prochain, qui dispenses des sacrements, qui donnes des assistances aux pauvres et aux malades, qui chantes jour et nuit les louanges de Dieu, qui fais des jeûnes presque continuels et qui vis dans une retraite et dans une abstinence de viandes et de plaisirs, si par malheur tu as quelque péché dans ton âme, ce que Dieu ne veuille, et que je ne crois pas, mais qui pourtant peut être, tu es le plus malheureux de tous les hommes; car toutes tes bonnes actions qui pourraient t'avoir acquis des mérites infinis, si tu les avais faites en état de grâce, en celui de péché te sont inutiles. Si la mort te surprend en cet état, tu pourras bien dire comme disent quelques impies chez un prophète : *Transiit mensis; finita est æstas, et nos non sumus salvati* (*Jer.* XVIII). L'été a fini, la moisson est achevée, et nous ne sommes pas sauvés; le temps du mérite a passé, qui était celui de notre vie; celui de la récolte n'est plus, qui était l'office ou la profession où nous étions engagés, et où, comme dans une moisson abondante, nous pouvions recueillir des fruits pour une vie éternelle; et voici que la nuit et l'hiver sont arrivés, qui est l'heure de notre mort, où nous sommes sans action et sans mérite, et dans un repentir immortel et infructueux. Quoi de plus déplorable que l'état du pécheur qui travaille sans profit et qui sème sans rien recueillir?

Les lois civiles nous donnent quelques conjectures de cette vérité, que nous avons apprise du Saint-Esprit et de la sacrée théologie, lorsqu'elles nous assurent que le testament de celui qui est parmi les ennemis de la république, n'a point de valeur et ne sert de rien, quoiqu'il revienne dans son pays ou qu'il meure dans celui où il l'a fait. Elles ordonnent aussi qu'un soldat qui est pris par les ennemis ne peut point participer aux grâces et aux largesses que les empereurs font à ceux qui sont dans l'armée, et quoiqu'il obtienne la liberté et qu'il reprenne les armes, il ne peut point demander ni les montres, ni les libéralités qui ont été faites pendant son absence. Elles disent bien davantage, qu'un déserteur de la milice qui est remis dans son office par la grâce du prince, perd le temps de sa désertion, qui ne lui est jamais compté, et cette faveur qui le remet ne lui ôte jamais la tache et la flétrissure d'avoir été déserteur, et il n'a point de droit de demander sa solde. Enfin elles nous disent que les enfantements monstrueux et qui sortent des lois de l'espèce ne doivent pas se mettre au nombre des enfants. Pécheur, tandis que tu vis dans le péché, tu es au pouvoir de tes ennemis, qui sont les démons, tu es esclave de ce tyran dans cet état : la disposition que tu fais de tous tes biens en faveur des pauvres, quoique tu donnes tous tes travaux à l'assistance de ton prochain, quoique tu te voues au service des autels, tout cela n'a point de valeur et il ne te saurait profiter. Oui, dans cet état tu es incapable de participer aux biens et aux grâces que Dieu distribue par les sacrements à ceux qui les reçoivent avec les dispositions nécessaires. Je veux même que tu sois rétabli dans l'innocence que le péché t'avait ravie, et que tu sois remis dans les bonnes grâces de Dieu; néanmoins tu ne peux pas demander de participer aux faveurs et aux libéralités que Dieu a faites aux autres pendant le temps de ta désertion et de ton esclavage. Enfin toutes les bonnes actions que tu as faites dans ton péché sont des productions monstrueuses qui font honneur à leur principe et qui ne méritent point de tenir rang parmi celles que tu as produites par la vertu du Saint-Esprit, qui est auteur de la grâce et qui peuvent mériter l'héritage du ciel.

Voilà pécheur, le malheureux état où ton péché t'a réduit. Il donne la mort à toutes tes bonnes œuvres, et te laissant la peine de les avoir faites, il te prive de la juste récompense que tu en pouvais recevoir. Un laboureur qui travaille la terre, qui la sème, qui l'arrose, adoucit ses peines par l'espérance, et dans la vue qu'il a d'une riche moisson. Mais si après avoir sué et répandu sur la terre ce qui lui restait de grain pour sa propre nourriture, elle devient ingrate à ses travaux, et infidèle à ses espérances, ne lui rapportant que des ronces ou de l'ivraie, ou bien s'il arrive qu'une grêle abatte, qu'un vent renverse, qu'une pluie ou une chaleur trop violente pourrisse ou grille ses moissons, quel déplaisir ne lui cause point cet accident qui le rend pauvre, et toute sa famille désolée? Un capitaine qui a passé par mille hasards, et reçu plusieurs blessures pour prendre une place, ne les ressent point, et comme dit Tertullien, la couronne couvre, cache, et est un puissant appareil à ses plaies : *Corona premit vulnera*; mais si l'ennemi se rallie, et si avec une résolution qui ne craint ni les coups, ni la mort même, il reprend cette place, et renverse ses trophées, quel déplaisir n'a-t-il point? il ressent alors toutes les fatigues que le désir de la victoire lui avait fait essuyer, et meurt quelquefois de chagrin, de voir qu'il a travaillé beaucoup sans aucun succès, et qu'il ne rapporte de ses combats que de la honte et des coups. Pécheur, voilà ton image, tu as cultivé la terre qui t'avait été baillée, tu t'es acquitté de ton office, tu as rendu justice à ceux qui te l'ont demandée, tu as chanté ou récité ton office, ton chapelet, tu as nourri et élevé tes enfants, tu as donné l'aumône, tu as été le pacificateur des querelles publiques et particulières. Mais après avoir semé tant de bonnes œuvres, tu n'as recueilli que du vent et de la fumée. D'où vient ce malheur qui t'a fait perdre cette place que tu avais acquise, et que tu te vois privé d'un succès qui devait suivre tes travaux? C'est le péché qui en est la cause, c'est lui qui a rendu tes peines inutiles, et qui te prive d'une récompense que tu te devais promettre; n'as-tu pas sujet de le détester?

SECOND POINT.

Mais quoi ! j'entends quelqu'un qui me dit : Puisque toutes les bonnes œuvres que je fais en état de péché me sont inutiles, il ne faut donc pas que je me lasse pour ne rien faire, et que je me prive de tous les contentements pour ne rien acquérir. Pourquoi irai-je travailler un champ, que je suis certain qui ne me rapportera point de fruit? et servirai-je un maître de qui je ne dois pas attendre de récompense? ainsi il vaut autant être dans l'oisiveté, que dans le travail. Ah! pécheur, quoique je dise que les bonnes œuvres que tu fais dans le péché soient inutiles pour la gloire, elles ne le sont pas pour beaucoup d'autres choses. Dieu par un mouvement de sa bonté infinie donne souvent au pécheur quelque inspiration, l'éclaire de quelque lumière qui lui fait connaître le malheureux état dans lequel il se trouve, et qui lui fait prendre la résolution d'en sortir bientôt par une sainte pénitence ; si bien que ce qu'il ne peut pas exiger de sa justice, il l'obtient de sa miséricorde, et faisant ce qui est en lui, et ce qu'il peut, Dieu lui accorde par grâce, et par un pur mouvement de sa bonté ce que sa justice pourrait lui refuser, et qu'il ne mérite point, étant son ennemi. Outre cela tu ne dois pas cesser de faire de bonnes œuvres ; quoiqu'étant faites en état de péché, elles soient mortes, et sans mérite ; parce que, comme dit un grand docteur, il est deux sortes d'œuvres mortes. Les premières s'appellent de ce nom, parce qu'elles nous causent la mort éternelle ; de ce nombre sont les péchés mortels, desquels saint Paul dit que le sang du Fils de Dieu nettoiera nos consciences : *Qui emundabit conscentiam nostram ab operibus mortuis.* Les autres sont celles qui n'ont point à la vérité la vie de la grâce, parce qu'elles sont faites par un pécheur qui en est privé : elles ont néanmoins la vie de la nature, et sont ornées des grâces gratuitement données, et accompagnées d'une bonté morale : ainsi on peut dire qu'elles sont en quelque façon agréables à Dieu, et qu'elles nous approchent de lui; parce que ces grâces que nous appelons gratuitement données, ont une relation, et se rapportent aux grâces qui nous rendent agréables à Dieu, comme à leur perfection, et ainsi on peut dire qu'elles mettent en nous une disposition pour la grâce sanctifiante : *Opera mortua dicuntur dupliciter : vel quia sunt causa mortis æternæ, cujusmodi sunt peccata mortalia, de quibus Paulus : Qui emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis* (*Heb.* IX) ; *vel quia non habent vitam gratiæ, habent tamen vitam naturæ, ornatam gratia gratis data, et bonitatem moris, quæ quodammodo sunt Deo accepta et Deo appropinquantia, et quia hoc tendit ad complementum gratiæ gratum facientis, ut ad suam perfectionem* (*Alex. de Ales relatus a D. Bernardo, serm. de satisfact. pro peccatis, tom.* IV).

De plus, le pécheur ne doit pas cesser de faire de bonnes œuvres quoiqu'il soit dans le péché, parce qu'elles détruisent cette mauvaise habitude qu'il avait contractée en faisant le mal. Il se rend plus prompt et plus disposé à suivre les mouvements de la grâce, et ses bonnes actions, quoiqu'elles ne soient pas méritoires de la gloire, le mettent en état de suivre avec allégresse les mouvements que le ciel lui donne. Un pilote qui lève les ancres qui tenaient son navire attaché, qui déplie les voiles, étend les cordages, prépare le timon, est en état de marcher bientôt, et quoiqu'il attende le mouvement que le vent lui donne, et qu'il ne puisse pas avancer sans ce secours que le ciel lui envoie, néanmoins sa diligence avance son voyage, et les dispositions qu'il a apportées pour faire voguer son vaisseau, lui sont extrêmement utiles, quoiqu'elles ne soient pas la cause du mouvement. J'en dis de même d'une personne qui est en état de péché. Elle se dispose par les bonnes œuvres à suivre le mouvement que la grâce lui donnera, elle se détache de la terre par la pratique du bien, et après, sans beaucoup de peine, quand le Saint-Esprit soufflera dans son âme, elle avancera vers le paradis, et fera sans répugnance des œuvres qui le mériteront. Voilà à quoi te servent les bonnes actions que tu fais en état de péché, si elles ne te donnent pas la grâce, elles te disposent à sa réception, et t'obtiennent par une bienséance ce que tu ne mérites pas, et que tu ne peux pas recevoir par justice.

Je passe encore plus avant, et je dis que nous ne devons pas cesser de faire de bonnes œuvres, quoique nous soyons en état de péché, parce que, comme dit saint Thomas (*Lib. de Patient. cap.* 26) après saint Augustin (III *p.*, *q.* 89, *art.* 6, *ad* 3), elles servent pour diminuer les peines d'enfer; car si un homme meurt en état de péché mortel, les bonnes œuvres qu'il a faites dans cet état malheureux, adouciront ses peines, et il ne sera pas tourmenté, comme il l'eût été s'il n'eût pas fait quelques bonnes actions : *Patietur tolerabilius judicium.* Je pourrais encore ajouter, avec le même saint Thomas, que Dieu se souvient des bonnes œuvres que nous faisons en état de péché mortel, non pas pour les récompenser d'une vie éternelle, qui n'est due qu'aux seules œuvres que nous appelons vives, parce qu'elles ont été faites en charité ; mais il leur donne des récompenses temporelles, comme il fit à l'endroit des Romains, suivant le sentiment de saint Augustin. Aussi Dieu conservera ta santé, prolongera ta vie, te préservera de beaucoup de mauvaises rencontres, fera prospérer tes affaires, et mettra l'abondance dans tes possessions. Voilà les avantages que tu retires des bonnes œuvres que tu fais en état de péché mortel. C'est pourquoi tu ne dois jamais cesser d'en faire. Mais surtout, pécheur, fais celle que Dieu te conseille. *Lavamini, mundi estote :* Lavez-vous, nettoyez-vous, ôtez le mal de vos pensées. Tu te laves dans tes larmes, lorsque tu en verses pour tes péchés ; tu es net, lorsque tu as ôté, par la pénitence, le péché de ton âme ; tu arraches le mal de tes pensées lorsque tu n'en as que pour Dieu et pour ton salut, et après cela, étant remis dans l'amitié de Dieu et aidé de sa grâce, tu ne feras point de petite action qui ne soit de

grand mérite. Un *Ave Maria* que tu diras, un verre d'eau que tu donneras à un pauvre, seront plus agréables à Dieu, et à toi plus profitables, que si en état de péché tu prenais tous les jours la discipline, traversais les mers pour la conversion des infidèles, donnais tous tes biens pour bâtir des églises et des hôpitaux. Chassons donc le peché qui rend nos peines inutiles, qui corrompt et qui perd toutes nos bonnes actions; et soupirons après la grâce qui, nous mettant au rang des justes, nous donne droit à la gloire que je vous souhaite.

SERMON X.

LE PÉCHÉ MORTEL NOUS PRIVE DE NOTRE FIN.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme devant un serpent (*Eccli.*, XXI).

Le monde serait une confusion, et toutes ses parties seraient dans le désordre et se déferaient l'une l'autre, si elles n'étaient destinées et ordonnées pour quelque fin qui règle leurs mouvements, et qui les unit en la recherche de ce dernier terme. Il est vrai que chacune a une fin particulière dans son genre : Celle des animaux est de se nourrir et d'engendrer leur semblable; du feu, de brûler; mais outre cette fin, qui est particulière à chaque espèce, et à laquelle ils arrivent sans erreur, mais sans connaissance, il en est une qui est universelle, parce que tous les êtres s'y rapportent, et qu'elle est le commun centre où se terminent tous les mouvements. Le péché, que nous avons fait voir être un mal souverain, parce qu'il nous prive de Dieu qui est le principe et la source de tous les biens, nous écarte de lui en qualité de notre dernière fin, et nous le fait perdre sous ces deux titres illustres, de principe et de dernière fin. C'est le malheur que nous connaîtrons et que nous déplorerons dans cette prédication, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par les intercessions de la sainte Vierge, à laquelle nous dirons : *Ave, Maria.*

Il n'est point de sujet sur lequel les philosophes aient parlé plus diversement, et où ils se soient moins accordés que lorsqu'ils ont recherché quelle était la fin de l'homme. Saint Augustin (*Lib.* VIII *de Civit. Dei, cap.* 8) dit qu'ils ont avancé plus de deux cents opinions différentes, et quoiqu'ils soient tous convenu en ce point, de dire que le bien est la fin de l'homme, néanmoins ils n'ont jamais su déterminer le sujet de ce bien. Quelques-uns ont cru que les richesses étaient le souverain bien de l'homme, les autres l'ont mis dans les plaisirs du corps; quelques autres dans la contemplation des choses naturelles. Enfin, quelques-uns ont assuré que le souverain bien et la dernière fin de l'homme consistaient à vivre suivant la raison, et à faire toutes ses actions par la conduite de cette partie raisonnable, qui est la différence de notre espèce; mais le chrétien, qui est un enfant de lumière, un disciple de la vérité increée, un prétendant à l'éternité, *Æternitatis candidatus* (*Tertul.*), qui est un jour immortel, se fait un jeu des disputes de ces philosophes, il est tout instruit de ce qu'ils ont ignoré et a trouvé, sans erreur et sans beaucoup de peine, ce qu'ils ont recherché : *Nobis inquisitione opus non est post Evangelium*, dit Tertullien (*de Præscript.*), après les lumières que nous recevons du saint Evangile, après les vérités que Jésus-Christ, qui est la vérité même (*Marc.*, X), nous y apprend, nous n'avons pas besoin d'aller chercher ailleurs ce qui ne se trouve que là dedans. Or, c'est dans ce livre, dont toutes les paroles sont des oracles, que le Fils de Dieu nous enseigne quelle est la fin dernière de l'homme, quel est le terme et le comble de son bonheur, lorsqu'il nous assure qu'il n'est que Dieu seul qui soit bon par sa propre essence; c'est-à-dire que sa bonté est infinie, qu'elle lui est propre, et que ses communications font toutes les bontés qui sont dans les créatures : *Nemo bonus nisi solus Deus* (*Luc.*, X). Et le même Sauveur nous assure qu'il n'est qu'une seule chose qui nous soit nécessaire : *Porro unum est necessarium.* Dieu donc étant le bien unique et souverain, il est aussi la fin de l'homme, parce que la fin et le bien sont une même chose. Or, nous devons faire trois choses envers notre fin qui est Dieu. Premièrement la connaître, secondement l'aimer et troisièmement la rechercher avec ardeur; lesquelles trois choses nous sont ôtées par le péché : car il nous met dans l'ignorance de notre fin et nous ôte la vue de ce dernier terme; secondement, il nous donne de la haine pour lui; et enfin, il nous met dans la recherche d'une autre fin qui lui est contraire.

PREMIER POINT.

Je dis premièrement, que nous devons connaître notre fin : les intérêts de notre être, et la justesse de nos actions nous y obligent; car l'homme tire toute sa noblesse et tous les avantages de sa nature de la fin pour laquelle il est créé. C'est un axiome dans la philosophie que la fin fait toute la valeur et tout le prix des choses qui s'y portent. Une médecine n'est point estimée d'une personne qui se porte bien; mais entre les mains d'un médecin et d'un malade, elle est estimée, parce que l'un l'ordonne et l'autre la reçoit pour une fin très-noble, qui est la santé du corps. Suivant cela, l'homme, du côté de sa fin, égale en noblesse les anges, puisqu'il a l'honneur d'avoir même fin qu'eux : car Dieu est la fin des hommes aussi bien que des anges; et nous pouvons nous vanter que, s'ils nous surpassent en excellence de nature et d'opérations, nous ne leur sommes pas inférieurs en la dignité de leur fin. Je passe encore plus avant, et dis que l'homme a une fin si noble qu'elle le fait participer à la grandeur de Dieu, qui n'a point d'autre fin que lui-même, qui est celle même de l'homme, et ainsi nous pouvons l'appeler un Dieu par participation, et la plus noble de toutes les créatures, puis-

qu'il a Dieu pour sa fin, et qu'il partage avec lui, même terme, quoique fort diversement.

De plus, l'homme doit connaître sa fin, pour y dresser et ordonner toutes ses actions; jamais il ne fera rien de régulier et de bien proportionné, s'il ne se propose une fin qui règle tous ses mouvements. Un pilote ne conduira jamais bien son vaisseau, s'il ne connaît le port qu'il veut toucher; il se laissera emporter à tous les vents s'il ne connaît celui qui peut le conduire, et s'il ne s'est pas proposé de terme où il doive arriver; après avoir été tiré et battu des vents contraires, il périra par un naufrage. Un peintre fera un monstre et une grotesque, s'il travaille sans dessein; il perdra le temps et les couleurs s'il ne se forme une idée qui règle tous les traits de son pinceau. Il en est de même de l'homme; il doit connaître sa fin pour y ajuster ses actions, il doit toujours regarder ce terme qui règle son voyage, et avoir continuellement dans sa pensée le lieu où il doit aboutir et la fin qu'il se propose de toucher.

Cette connaissance de sa fin lui servira pour connaître la bonté des moyens qui peuvent l'y conduire ou l'en écarter; il méprisera les richesses, s'il voit qu'elles soient inutiles ou dommageables pour atteindre sa fin; il aura de l'horreur pour les plaisirs du corps, s'ils le retardent ou l'empêchent d'arriver à son terme; il fuira les honneurs que les ambitieux recherchent, parce qu'ils l'éloignent de sa fin; en un mot, il ne fera rien dans le monde dont il ne connaisse le mérite, s'il connaît la proportion et l'ajustement qu'il peut avoir avec sa fin : *Mensura unicuique formæ præfigitur per comparationem ad suum finem* (*D. Th. p.* III, *q.* 9, *a.* 12).

Enfin, l'homme doit connaître sa fin pour y rapporter toutes les créatures qui ont besoin d'une main étrangère qui leur serve de guide pour les mener et leur faire toucher cette dernière fin. Ce secours ne leur peut venir que de l'homme qui, par sa raison, les doit mettre dans l'ordre de cette dernière fin, et les élever à un terme qui les surpasse, et qu'elles ne pourraient atteindre sans cet aide; c'est pourquoi Philon considère l'homme comme le grand prêtre de l'Univers, qui présente à Dieu toutes les créatures comme à leur principe et à leur fin; il est donc nécessaire que l'homme connaisse cette dernière fin pour l'honorer par un sacrifice continuel de toutes les créatures, et pour suppléer ce qui leur manque de connaissance et de perfection : que s'il ne connaît point cette fin, il débauchera toutes les créatures, s'en servant contre leurs propres inclinations et contre les desseins de leur Créateur.

Mais le péché, dit saint Thomas (*Contra gent.*, *cap.* 54; *idem*, 2-2, *q.* 8, *a.* 1), lui ôte la connaissance de sa fin. Il est deux sortes de connaissances de notre fin : l'une que nous pouvons appeler universelle, et l'autre particulière. Celle-là est dans tous les hommes, qui tous désirent leur bien et le recherchent comme leur fin; mais il en est une particulière qui n'est propre qu'aux gens de bien, qu'ils acquièrent par le don de l'entendement, et qui leur fait connaître le sujet particulier où se trouve cette fin. Quoique les impies connaissent confusément et en général que leur fin est le bien qui les rend heureux, ils ne peuvent pas savoir où se trouve ce bien qu'ils ne connaissent que par les lumières de la raison, et qu'ils n'aiment que par un amour intéressé et brutal. C'est pourquoi j'entends quelqu'un d'eux qui dit chez le prophète : *Quis ostendit nobis bona?* (*Psal.* IV). Qui nous montrera le bien et nous découvrira quelle est notre fin? Ce sont des aveugles volontaires à qui le péché a ôté la vue de leur fin. Saint Thomas (*D. Th. in Boetium. lib.* III, *prosa* 12) nous fait voir par une similitude bien propre les indispositions qu'ont les pécheurs pour connaître leur dernière fin, et comme dans la connaissance confuse et dans le désir naturel qu'ils ont pour le bien, ils ne sauraient déterminer, ni du lieu ni du sujet, où il se trouve : *Sicut ebrius scit se habere domum, sed propter defectum rationis nescit quomodo ad eam redeat, sic homines aliquo modo generali, sciunt et cognoscunt summum bonum*, etc. Il est d'un homme qui est dans le péché comme d'un ivrogne : le vin qu'il a bu et dont il est rempli élève tant de vapeurs dans son cerveau, qu'elles lui troublent les espèces et confondent son imagination; il sait bien qu'il a une maison pour se retirer, mais il ne saurait s'y conduire : sa tête, où roulent les nuages du vin, lui représente tous les objets renversés et confus, et ses pieds, qui ne peuvent porter ce tonneau de vin, se traînent et se choquent en tous les endroits; il passera devant sa maison sans la connaître, cherchera ce qu'il touche et demandera ce qui est à lui. C'est l'image d'un pécheur : il sait qu'il a une fin, parce qu'il souhaite d'être heureux et que c'est une inclination naturelle, mais il ne saura pas connaître quelle est sa véritable et dernière fin. L'axiome qui dit que tout pécheur est ignorant : *Omnis malus ignarus*, se vérifie singulièrement en l'ignorance de sa véritable fin; il sait beaucoup de choses naturelles, mais il ignore la seule et la plus importante, qui est celle de connaître son dernier terme, et le but qu'il doit toucher. Dans cette ignorance de sa véritable fin, il s'en forgera mille autres qui ne le sont pas et qui lui sont opposées; il regardera, recherchera et aimera les richesses comme sa fin; il n'aura de pensées et d'actions que pour les acquérir, et si, par des concussions, par des violences, ou par d'autres moyens que la justice condamne, il peut en avoir, il leur dira : Vous êtes mes dieux, ma dernière fin; c'est pour vous acquérir que j'ai sué, et dans votre possession que j'espère trouver mon repos et mes satisfactions. Ce voluptueux, à qui les plaisirs des sens ont donné des inclinations et des désirs de bêtes, ne connaissant pas sa véritable fin, qui est Dieu, la cherchera dans les voluptés de la chair et dans les satisfactions du corps : il dira qu'il n'est dans le monde que pour y prendre ses plaisirs. Chose étrange, dit un grand personnage

(*Boetius*, *de Consolatione*), qu'on ne pêche pas les dauphins sur les montagnes, et qu'on ne va pas à la chasse des cerfs sur la mer, et que les hommes soient si bêtes et si dépourvus de raison que de chercher leur béatitude et leur dernière fin dans les plaisirs des sens qui lui sont opposés. D'où vient, je vous prie, ce déréglement, que du péché, qui, étant un nuage et un aveuglement volontaire, nous ôte la vue de notre dernier terme ?

Nous avons horreur d'une personne ivre; ses yeux de feu, sa bouche baveuse, sa langue bégayante, son haleine impure, cette fureur que la chaleur du vin lui inspire, cette extravagance de ses paroles et de tous ses mouvements, nous le fait regarder comme un monstre; on évite son approche comme celle d'un furieux ou d'une bête féroce. Ceux qui ont intérêt à son honneur l'enferment dans une chambre pour cacher sa turpitude aux yeux du monde; on le jette sur un lit pour lui faire cuver son vin et lui faire passer cette folie volontaire; mais après que ses fumées sont dissipées et que la raison a repris ses lumières, cet homme a honte de lui-même; il désavoue une action qui l'avait rendu semblable aux bêtes, et c'est l'offenser outrageusement que de lui reprocher son intempérance, ou de le faire souvenir de ses extravagances. Eh quoi! chrétiens, n'aurons-nous pas autant d'aversion du péché, qui est une ivresse volontaire qui nous ôte la connaissance de notre fin et du terme où nous devons aller? Pouvons-nous regarder qu'avec des yeux d'horreur l'extravagance des hommes qui leur fait chercher des raisins sur les épines et des figues parmi les ronces, et qui ne font jamais cette réflexion : Pourquoi suis-je dans le monde? Quelle est la fin pour laquelle Dieu m'a créé et que je dois rechercher? Suis-je né pour croître comme les plantes, pour manger comme les bêtes ? Dieu m'a-t-il mis dans le monde pour acquérir des possessions, pour remuer la terre comme une taupe, ou pour filer comme un ver à soie? A quoi me servent les lumières de l'Evangile et de la raison qui toutes me font connaître que je suis créé pour une fin surnaturelle, qui est la jouissance de Dieu ? Malheureux péché qui m'as ôté cette vue et cette connaissance, et qui rends notre condition plus vile que celle des bêtes, qui arrivent sans faillir à leur fin! Mais ses dégâts passent plus avant, car il ne nous met point seulement dans l'ignorance, mais dans la haine de notre fin.

DEUXIÈME POINT.

L'homme doit aimer sa fin, et les lumières qui la lui font connaître doivent avoir du feu pour la lui faire aimer. C'est un axiome que:*Finis est id quod præ cœteris diligimus :* La fin c'est ce que nous aimons par-dessus toutes choses. Et en effet, cet amour est si puissant en nous, que, comme dit saint Thomas, *Electio non est de ultimo fine, sed tantum de his quœ sunt ad finem* (*I p. q.* 1, *a.* 1, *ad* 3). C'est un amour qui naît avec nous, que nous pouvons appeler de sympathie, et un amour impérieux qui prévient notre choix et nos délibérations. Et saint Bonaventure dit que le bien de la créature se trouve en l'ordre qu'elle a avec sa fin. Or, puisque la fin et le bien sont même chose, et que chaque créature trouve sa félicité, son repos et sa perfection dans sa fin, ne pouvons-nous pas dire que la volonté se porte avec la même nécessité et avec le même effort à la fin, qu'elle se porte au bien, puisqu'elle ne le peut trouver que dans la fin?

Non-seulement l'homme aime nécessairement sa fin, qui est son bien, mais aussi cet amour s'étend sur les moyens qui nous y conduisent, et qui nous servent pour l'obtenir, et quoiqu'ils soient rudes à nos sentiments, et difficiles dans leur acquisition, néanmoins le désir et l'amour que nous avons pour la fin, nous les fait trouver doux et aisés. Une médecine est amère et déplaisante au goût; on ne peut l'avaler sans fermer les yeux et refrogner tout le visage; néanmoins le malade appelle et paie le médecin qui la lui ordonne; il surmonte tous les dégoûts qui lui pourraient venir de sa couleur et de ses autres qualités, et l'avale, non point comme une chose agréable, mais comme bonne pour acquérir la santé perdue. Un voyageur ne ressent point les fatigues de son voyage, parce qu'elles sont des moyens pour arriver à sa fin qui est sa patrie. Or, l'homme doit aimer sa fin, et cet amour lui fera trouver douces et légères toutes les incommodités de la vie, toutes les rigueurs de la pénitence et toutes les traverses de ses ennemis. Il ne se plaindra point de marcher par un chemin épineux qui le conduit à sa maison; d'avaler une médecine amère et de souffrir une opération douloureuse, puisque ce sont des moyens pour acquérir la santé. Voilà ce que fait l'amour que nous devons avoir pour notre fin. Mais le péché éteint en nous cet amour, et nous fait avoir de l'aversion pour notre fin. Saint Thomas m'apprend cette vérité par ces paroles : *Peccatum odium inducit in beatitudinis, id est finis, auctorem* (*Lib.* IV *contra Gentes, cap.* 54. *Vide Ferrariensem in hunc locum*). Et pour entendre ceci, il faut supposer avec ce docteur que le péché est une injustice qui ôte à Dieu ce que nous lui devons; or, quoique nous soyons redevables à Dieu de tout ce que nous possédons et que nous espérons, et bien que nous lui soyons obligés par tous les titres des grandeurs qu'il possède, et par tous les bienfaits que nous en avons reçus, néanmoins je trouve que nous lui devons deux choses : Premièrement, nous devons l'aimer d'un amour souverain, parce qu'il est notre Père et notre Créateur; il nous a tirés du néant par l'effort de sa puissance, et nous a donné un être qui porte l'image et les caractères du sien par un amour de Père. Ces deux titres de Créateur et de Père, ces insignes bienfaits de la création et de sa ressemblance que nous portons, nous obligent d'avoir de l'amour pour celui qui nous a donné, en nous créant, tous les biens que nous possédons, et qui, par les bontés du Père, nous fait es-

pérer un héritage éternel. Or, quand l'homme commet un péché mortel, il n'a plus d'amour pour cet insigne bienfaiteur, parce qu'il préfère la créature au Créateur, les biens périssables aux éternels; il abandonne celui qui l'a tiré du néant, pour s'attacher à celui qui le précipite dans un autre néant plus horrible que le premier, qui est le néant du péché; il n'aime plus ce Père dont il méprise l'héritage, et flétrit sa ressemblance pour prendre celle du démon. Et non-seulement il n'aime point, mais je passe plus avant, et je dis qu'il a une haine positive contre Dieu. C'est de quoi il se plaint par son prophète : *Odio habuerunt me gratis* (*Psal*. CXVIII), ils m'ont haï sans sujet, et après les avoir obligés à m'aimer par tous les bienfaits qui se trouvent dans l'ordre de la nature et de la grâce, ils ont eu de la haine contre moi, de même que si j'étais leur plus grand ennemi, et que mes bienfaits fussent des injures et de outrages. La raison nous montre cette vérité, parce que l'homme qui offense Dieu se propose et aime une fin qui lui est contraire; et comme il n'y peut avoir qu'une fin, le choix et l'établissement de cette fin trompeuse et imaginaire ne peut se faire qu'en détruisant la véritable et la seule, qui est Dieu. Cette préférence, qui suppose l'inégalité de mérites, est la plus grande offense que la créature puisse faire à son Dieu, et la plus horrible haine qu'on puisse s'imaginer. Les Juifs ont témoigné en diverses rencontres et par plusieurs actions qu'ils étaient les ennemis du Fils de Dieu et qu'ils avaient une haine mortelle contre lui, mais elle ne parut jamais si évidemment et avec toute sa rage que lorsque Pilate leur ayant proposé à qui ils voulaient qu'il donnât la liberté, ou à Barabbas ou au Sauveur, qu'il savait être innocent, ils crièrent tous qu'il fallait préférer Barabbas, ce voleur, ce meurtrier et ce séditieux, à Jésus innocent et sauveur des hommes. Ce choix et cette injuste préférence lui fut plus injurieuse et plus sensible que tous les tourments et que tous les mépris que les Juifs firent de lui pendant tout le cours de sa Passion; et ils témoignèrent plus de haine en cette rencontre que lorsqu'ils lui crachèrent sur le visage, qu'ils le fouettèrent par tout le corps et qu'ils l'attachèrent à la croix; et la raison de cela, c'est que dans cette préférence qu'ils firent de Barabbas à Jésus ils firent connaître qu'ils le croyaient plus coupable et moins digne de la vie et de la liberté que ce fameux scélérat, ce qui est la plus grande injure qu'il pût recevoir. Pécheur, c'est ce que tu fais lorsque tu commets un péché mortel. Tu dis par tes actions, quoique ta langue se taise, que la créature, que la volupté, que l'injustice doivent être préférées à ton Créateur, que tu les regardes et les prends pour ta fin, qu'elles peuvent te donner des plaisirs et des biens qui ne se trouvent point en Dieu. Voilà l'injure que tu fais à ton Créateur, voilà la haine que tu as pour ta dernière fin.

Secondement, tu dois de l'honneur et du respect à Dieu, puisque c'est lui qui peut te donner et de qui tu dois attendre ta béatitude, car c'est lui qui est le juge de tes actions, qui condamnera les mauvaises et qui couronnera les bonnes; et partant à cette qualité de juge souverain et de dispensateur de biens infinis tu dois de l'honneur et du respect; mais tu le méprises lorsque tu violes ses commandements, que tu t'opposes à ses volontés et que tu te gouvernes par le dérèglement de tes passions. La fin doit régler tous les mouvements des choses qui s'y portent et qui la recherchent; si Dieu était ta fin, il réglerait toutes tes actions; tu n'en ferais aucune qui ne se tournât vers ce pôle pour en recevoir le mouvement et la justesse; mais le désordre de ta vie fait connaître sensiblement que tu méprises ta fin, qui est Dieu, que tu te moques de sa béatitude, et que tu te conduis à un autre terme que tu crois plus rempli de biens et plus capable de satisfaire à tes désirs. Voilà, pécheur, l'outrage que tu fais à ton Dieu; n'a-t-il pas sujet de se plaindre de cette injure par son prophète : *Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ* (*Jerem*. II) ? Ils m'ont délaissé, moi qui suis une fontaine d'eau vive, qui pouvais leur donner tous les rassasiements et éteindre leur soif, et ils ont mieux aimé chercher de l'eau dans des marais bourbeux ou dans des citernes percées qui n'en pouvaient pas contenir. Ils m'ont quitté, moi qui, étant leur véritable fin, pouvais donner la justesse et les récompenses à toutes leurs actions; et après cela n'ai-je pas raison de dire qu'ils m'ont haï sans sujet? *Odio habuerunt me gratis*. Mais passons à la troisième injure que le pécheur fait à Dieu en qualité de sa dernière fin.

TROISIÈME POINT.

Ce n'est pas assez de connaître le bien, d'avoir de l'amour pour lui, il demande nos recherches, et nous sommes injurieux à son mérite et à nos connaissances, si nous ne faisons tous nos efforts pour le joindre et pour en jouir; et puisque nous avons dit qu'il se trouve dans notre fin, qu'il est une même chose avec elle, nous devons rechercher ce glorieux terme. C'est une leçon que nous apprenons des êtres les plus stupides qui sont dans le monde : une pierre qui est attachée à une voûte, quoiqu'elle en soit la clef et l'ornement, aimerait bien mieux être dans son centre et dans sa fin, que dans cette élévation qui l'expose aux yeux de tout le monde et qui la fait être la plus nécessaire et la plus éclatante partie de ce bâtiment. Et en effet, dès que le ciment ou que la soudure qui la tenaient attachée se défont, et qu'ils lui donnent la liberté de joindre son centre, elle s'y précipite avec tant d'effort, qu'elle fait connaître que cette place qu'elle occupait était un lieu de violence pour elle, et que son détachement a fait sa liberté; et quoique pour arriver à son centre et à sa fin elle tombe sur quelque autre corps qui la brise, ou qu'elle n'y puisse arriver qu'en passant par le feu, par l'eau, n'importe, elle aime mieux arriver en pièces, ou se noircir dans son centre, que de demeurer dans cette élévation qui lui était une violence. Une aiguille frot-

tée de l'aimant est dans un mouvement perpétuel, jusqu'à ce qu'elle voie son pôle et qu'elle y soit attachée par les nœuds de la sympathie. Quand dans nos corps un os est déboîté de sa place, nous n'avons jamais de repos qu'il n'y soit remis, parce que c'est son centre et sa fin, et la douleur continuelle que nous souffrons est un rude avertissement qu'il nous donne de le remettre dans le lieu de sa formation qui lui est propre. Cela nous apprend, chrétiens, quels empressements nous devons avoir pour joindre notre fin, et certes d'autant plus que le bien plus grand, plus nécessaire et plus étendu, demande aussi des recherches plus empressées et plus continues ; et si les hommes étaient bien justes et bien raisonnables, on connaîtrait le mérite du bien qu'ils recherchent par les efforts qu'ils emploieraient à sa poursuite. Or, puisque le bien et la fin que nous recherchons est éternel en sa durée et infini en son mérite, il faut donc le rechercher avec empressement. L'amante du Cantique (*Cant.* 3) se montre fidèle et ardente pour chercher son Epoux, elle court la nuit, qui est le temps destiné au repos et peu séant à la modestie d'une femme ; elle va par les rues et par les carrefours, et ne laisse aucun endroit où elle croie trouver son Epoux, qu'elle ne visite ; les mauvaises rencontres qu'elle fait et les hasards où elle s'expose d'être battue et d'être volée ne peuvent point l'arrêter, parce qu'elle estime moins la vie et les biens qu'on peut lui ôter, que la compagnie de son Epoux. Dans l'emportement de son amour elle s'informe de tous ceux qu'elle rencontre dans son chemin, s'ils pourraient lui faire savoir le lieu où se trouve le bien-aimé de son cœur. Elle lui donne le nom de sa passion, parce qu elle croit son mérite si fort connu et son amour si saint et si juste, qu'il n'est personne qui en puisse être scandalisé ; l'emportement de cette âme fidèle doit servir de modèle et d'aiguillon au nôtre, et puisque nous recherchons même bien, il faut que nous témoignions même ardeur.

Apprenons la même vérité du père de mensonge, et que son exemple nous instruise de la façon avec laquelle nous devons poursuivre et rechercher notre fin, quels soins nous devons apporter pour l'atteindre. La sainte Ecriture nous dit que le démon se travestit en serpent, qu'il était le plus rusé et le plus fin de tous les animaux. Sa finesse se fait voir lorsqu'il adresse toutes choses pour arriver à sa fin, qui est de déshonorer Dieu et de perdre l'homme.

En premier lieu, il se sert de nous-mêmes contre nous-mêmes, allumant dans nos membres un feu de concupiscence, et remplissant nos entendements du vent de l'orgueil ; il se sert de la sainte Vierge pour nous faire pécher sous l'espérance que sa protection nous défendra, et que ses intercessions nous obtiendront la grâce ; il se sert de la miséricorde de Dieu pour nous perdre, parce qu'il nous assure qu'elle est toujours disposée à nous pardonner; il se sert de Dieu même, quand il le provoque à nous châtier, comme il fit à Job, pour puis après nous porter à des impatiences et à des murmures qui l'offensent : nous devons, de même que le démon, employer toutes les créatures pour arriver à notre fin, puisqu'il les met toutes en usage pour nous perdre. Apprenons donc de ce père de mensonge et de ce maître d'iniquité à nous servir de toutes les choses qui nous donnent la connaissance, les ardeurs et les forces pour joindre notre dernier terme et notre unique centre ; la prière que nous ferons à Dieu nous en obtiendra les lumières ; les intercessions et les exemples des saints régleront notre conduite, les empressements de toute la nature à la recherche de sa fin animeront la nôtre, et la pratique même du démon confondra notre lâcheté et servira d'aiguillon à notre stupidité, pour nous faire courir après la dernière de toutes les fins.

Si le mérite de notre fin doit nous obliger à la rechercher avec toute la diligence possible, nos intérêts et le besoin que nous en avons doivent donner de l'efficace et de l'ardeur à notre poursuite : car, comme disent les philosophes, la fin arrête nos inquiétudes, est le terme de nos mouvements et le centre de nos recherches. Une aiguille frottée de l'aimant ne s'arrête jamais qu'elle ne regarde son nord, elle tourne toujours et n'a jamais de repos qu'elle ne le joigne par ses regards, et si elle ne peut pas le toucher et se joindre à lui, elle a le contentement de le regarder. L'homme sera toujours dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu et qu'il se joigne à lui comme à sa fin et à son centre : *Fecisti nos, Domine, ad te, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te*, disait saint Augustin: Seigneur, vous nous avez créés pour vous, vous êtes notre fin et notre centre, et le cœur humain sera toujours dans l'inquiétude et dans le mouvement jusqu'à ce qu'il se repose en vous.

Mais le péché qui lui a ôté la vue et l'amour de sa fin l'arrête pour ne la chercher pas ; mais c'est trop peu dire qu'il l'arrête, il le divertit ailleurs et le fait courir après des fins etrangères qui sont contraires à la véritable, qui allument ses désirs et augmentent ses inquiétudes. Cela se fait, comme dit saint Thomas : *Quia hujus offensæ homo conscientiam habens, per peccatum fiduciam ad Deum accedendi amittit, quæ necessaria est ad beatitudinem consequendam*, parce que l'homme, dans la connaissance qu'il a de son péché, perd avec la grâce la confiance de s'approcher de Dieu, qui est nécessaire pour acquérir la béatitude. Il craint d'aller à Dieu que son péché et le démon lui font voir armé de foudres pour le punir ; il s'imagine que son crime, qui d'un fils a fait un ennemi, d'un serviteur un rebelle et un assassin, n'ait fait d'un père un juge et d'un Dieu un bourreau ; c'est pourquoi il n'ose point aller à lui, ce qui se vit en Adam. Ce pauvre infortuné se cache après son péché, et comme s'il y avait quelque lieu où les yeux de Dieu ne pussent point le voir, et où sa justice ne pût pas le châtier, il se couvre de feuilles que le

soleil sécha, et qui, étant réduites en poussière, l'exposèrent à la vue de toutes les créatures. Jonas ayant été désobéissant à Dieu cherche un pays éloigné pour se mettre à couvert des yeux et des mains de sa justice; il veut s'écarter, mais il s'approche; il consent qu'on le jette en la mer pour se cacher dans ses abîmes, mais Dieu l'en retire et lui fait voir qu'il n'est aucun lieu dans le monde où Dieu ne porte sa vue et ses mains.

Ou bien disons encore que le péché nous empêche de rechercher notre fin, parce que étant un gros fardeau qui nous appesantit, étant une chaîne qui nous attache et une indisposition qui nous ôte la faculté du mouvement, le pécheur ne recherche plus cette fin qu'il croit trop éloignée de lui, et il se ressent avoir trop peu de forces pour s'élever jusqu'à elle et pour la joindre. Dans cet état et dans la nécessité que nous avons d'avoir une fin, il en cherche une qui lui soit proportionnée et qui convienne à sa mauvaise disposition. L'avare ne cherche plus Dieu, où sont les véritables richesses, mais il court après celles de la terre, qui peuvent contenter le déréglement de ses convoitises; le voluptueux, tout appesanti sous les chaînes de sa passion, ne cherche point d'autre fin que celle qui contente sa brutalité, et voilà d'où vient que les hommes ne recherchent point leur véritable fin, et qu'ils s'attachent à des objets qui les éloignent de Dieu, et qui ne leur donnent jamais ni le rassasiement ni le repos. C'est le caractère et une propriété infaillible de la dernière fin, de terminer les mouvements des choses qui s'y portent, parce qu'elle leur fait trouver le véritable bien, qui seul apaise toutes les inquiétudes des créatures, remplit le vide de leurs puissances et contente tous leurs appétits. Mais, au contraire, la fin imaginaire que le pécheur établit en la créature allume plutôt que d'éteindre sa soif, lui donne des inquiétudes et de nouveaux désirs toujours allumés et insatiables : *Quid faciam* (*Luc.*, I) ? s'écrie un pauvre malheureux dans l'Evangile : il avait demandé l'abondance des fruits, et l'ayant obtenue, il se trouve que ses désirs sont contraires à son repos, et que la fécondité de la terre remplit son cœur de nouvelles inquiétudes; il est plus misérable lorsqu'il paraît heureux, et pousse une voix et fait une exclamation lors même qu'il est plus riche. Que ferait le plus infortuné dans sa misère : *Quid faciam ?* Qu'est-ce que je deviendrai ? Ne vous semble-t-il pas que ces paroles sortent de la bouche d'un pauvre misérable que la perte de tous ses biens a réduit à la mendicité, et néanmoins ce sont des paroles d'un homme riche, qui ne sait où mettre les biens que la terre lui a apportés. Son inquiétude, qui naît de ses richesses qu'il regarde comme sa dernière fin, nous fait voir que nous ne pouvons trouver notre repos que dans notre véritable terme, et nous oblige de le rechercher avec tous les empressements possibles. Alexandre le Grand recherche de nouveaux mondes pour conquérir, avant même de s'être rendu maître de celui où il habitait; son ambition, qui demandait pour s'étendre de plus grands espaces que tout l'univers, souffrait une extrême violence de se voir enfermée dans un lieu qui ne lui était pas proportionné, et lui faisant désirer de nouveaux mondes, elle lui ôtait le plaisir qu'il pouvait prendre dans la possession de celui-ci. Il faut donc, chrétiens, que nous recherchions notre fin, qui est Dieu, et pour son propre mérite et pour nos intérêts, car c'est dans elle seule que nous trouvons notre repos. Je passe plus avant et dis que nous devons la rechercher non-seulement parce qu'elle est la cessation et le calme de tous nos désirs, mais parce qu'elle fait toute notre noblesse, et qu'étant séparés d'elle nous perdons tous nos avantages. Les bienheureux qui sont dans le paradis et les saints qui sont sur la terre ne jouissent de ce grand honneur qui les élève au-dessus de tous les monarques du monde, que parce qu'ils sont unis à leur fin, et, au contraire, le démon n'est la plus vile et la plus infâme des créatures que parce qu'il est séparé de sa fin. Remettez les damnés dans l'ordre et dans l'union de leur fin, et vous en faites des anges et des bienheureux. Otez-moi les séraphins et les plus saints qui ont été sur la terre de l'union et de la dépendance de leur fin, et vous en faites des démons et des réprouvés. C'est pourquoi la sainte Ecriture donne des noms très vils aux pécheurs, elle les appelle de la poussière qu'on foule aux pieds et que le vent dissipe; elle leur donne le nom de foin qui sèche dans moins d'un jour et qui sert de pâture aux bêtes, et tout plein d'autres noms qui marquent leur bassesse; et au contraire elle donne aux justes qui sont unis à leur fin le nom de rois, de puissants, de beaux et de dieux, parce qu'ils participent aux titres et aux excellences de leur fin (*Ps.* II; *Isai.*, XXXVII; *Psal.* LXXXI).

Chrétiens, donc puisque nous avons connu la nécessité de notre fin qui est Dieu, aimons et recherchons-la avec des empressements qui en fassent connaître le mérite et la nécessité que nous en avons. Je suis étonné et je me confonds quand je vois les empressements que les hommes apportent pour obtenir quelque fin qu'ils se sont proposée, et dans quelle affliction ils se trouvent lorsqu'ils ne peuvent pas l'acquérir. La sainte Ecriture (I *Matth.* 6) nous dit que le roi Antiochus ayant su que dans la Perse il y avait une ville très riche, et que son temple était orné d'or et d'argent, prit résolution de l'attaquer et de s'en rendre maître; il se croyait déjà riche du butin qu'il pensait tenir, mais il en fut repoussé vivement par ses habitants, qui défirent un ennemi qui devait être le tyran de leur liberté et le voleur de leurs richesses. Ce malheureux roi, se voyant chassé honteusement avec la perte de son armée et de son honneur, en fut si fort affligé qu'il en perdit la vie, et il ne fut jamais possible de le consoler de cette déroute. Chrétiens, ce roi meurt parce qu'il ne peut point arriver à une fin imaginaire qu'il s'était proposée et qui surpassait ses forces, et nous se-

rons insensibles aux dégâts que le péché nous fait, dont le premier est qu'il nous ôte la connaissance de notre fin, nous en donne de la haine et nous en fait rechercher une autre qui lui est contraire? Ouvrons les yeux à ce malheur, soyons touchés de cette perte, et n'ayons jamais de repos que nous n'ayons chassé ce monstre, et que nous n'ayons acquis la grâce qui nous met dans le chemin de notre dernière et heureuse fin, que je vous souhaite.

SERMON XI.

LE PÉCHÉ EST UN NÉANT.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme devant un serpent (*Eccl.*, XXI.)

La bénédiction que Dieu donna à tout ce qui a vie, de produire son semblable et de se perpétuer dans une postérité qui le représente, fait la conservation des espèces ; le lion engendre le lion, une plante en produit une autre qui lui est semblable. Le démon, qui est un ennemi de Dieu, après avoir commis le premier péché lui communique une malheureuse fécondité qui est conforme a son principe : car ce monstre étant un pur néant, il met le néant de grâces dans l'homme et le jette dans une privation de cet esprit spirituel et divin que cette sainte habitude lui communiquait, qui le faisait être un Dieu par participation. C'est, chrétiens, ce que vous avez de la peine à croire, parce que ce malheur n'est pas sensible, et, quoiqu'il soit le plus grand qu'on puisse s'imaginer, il est très-difficile de le connaître. Mais pourtant j'espère, avec la grâce du saint Esprit, vous le faire avouer; implorons-le par les intercessions de la sainte Vierge, etc.

Saint Thomas dit, et l'expérience nous le fait voir, qu'il n'est rien dans le monde qui n'emploie tous ses efforts pour se conserver : les choses inanimées ont des qualités qui les portent en des lieux où elles trouvent leur conservation. Le feu a une légèreté qui l'élève à sa sphère, qui est le centre de son repos. Les pierres ont une pesanteur qui les précipite en bas, où elles trovent le lieu de leur formation et de leur repos. Les plantes ne naissent pas indifféremment en tous les lieux : il en est qui veulent le grand air des montagnes, d'autres qui aiment l'humidité des marais et des étangs; d'autres sortent parmi les sables, parmi les ruines, et ne se poussent jamais mieux que dans les lieux ombrageux, parce qu'elles y trouvent leur nourriture et leur conservation ; elles couvrent leurs graines où consiste leur vie, et le germe de leur perpétuité d'une écorce rude qui les défend et qui les échauffe. Mais les animaux, qui ont des instincts plus forts et des connaissances plus développées, emploient toutes leurs forces et leur industrie pour se conserver la vie. Les plus lâches et les plus stupides connaissent ce qui peut leur nuire ou ce qui leur est profitable, et ont beaucoup de vigueur pour se l'acquérir et pour se défendre. Mais l'homme qui, outre la connaissance qui lui vient de l'instinct que nous avons commun avec les bêtes, a des lumières acquises qui lui font connaître l'excellence de l'être qu'il possède, l'aime aussi avec plus d'ardeur, et emploie pour le conserver plus d'empressement. Je ne blâme point les soins que nous apportons pour cela, pourvu qu'ils soient dans la modération, puisqu'ils conservent un être qui est un effet et une ressemblance de celui de Dieu, qui peut être utile à l'Eglise, et rendu glorieux dans le paradis; mais je trouve mauvais et déraisonnable qu'on prenne tant de peine et qu'on se donne tant de soins pour conserver un être périssable, que les moindres créatures qui sont dans le monde possèdent, quoique non pas au même degré, et que nous apportions si peu de soin pour conserver un être moral, spirituel, divin, qui nous est donné par la grâce, qui fait toute l'excellence et tout le bonheur de l'homme. Oui, chrétiens, l'homme n'est pas ce que nous voyons en lui, il a un être incomparablement plus noble que celui qui fait son espèce, qui est mesuré par le temps, enfermé dans le lieu, et sujet à mille accidents qui le rendent malheureux et qui lui en font souvent souhaiter la perte ; mais quand il a la grâce de Dieu dans son âme, il participe à l'Etre divin ; car cette divine qualité, qui est une émanation de la nature de Dieu, lui donne la communication de son être indépendant, nécessaire et immortel, et le rend participant par grâce de toutes les grandeurs que Dieu possède par sa propre nature. Voilà donc l'homme élevé à la plus haute dignité qu'on se puisse imaginer, le voilà fait un Dieu par participation et par dépendance. Or, quand il vient à commettre un péché mortel, il perd cet être divin et tombe dans un néant effroyable : c'est ce que je veux vous faire voir, premièrement par les témoignages de la sainte Ecriture et des saints, puis par des raisons prises de la sainte théologie, et par des exemples.

PREMIER POINT.

La première preuve de cette vérité sera prise d'une femme qui a mérité d'être le salut de son peuple et l'image de la sainte Vierge; c'est la reine Esther, la gloire de sa nation et les délices du roi Assuérus. Cette noble héroïne, dans une prière qu'elle adresse à Dieu, le prie de ne donner point le sceptre à ceux qui ne sont pas : *Ne tradas sceptrum his qui non sunt* (*Esther*, XIV). Quelle façon de parler est celle-ci? Peut-on faire régner une personne qui n'a pas l'existence? Pourrait-on faire roi présentement celui qui naîtrait d'ici à vingt années, ou un homme qui serait mort depuis cinquante? Il faut être pour régner, aussi bien que pour toutes les actions de la vie. Cette princesse disait fort bien ; car elle n'entendait pas parler de l'être que nous avons reçu par la création, et que nous perdons par la mort; mais elle voulait parler de l'être divin que nous avons reçu par la grâce, et que nous perdons par le péché. Seigneur! voulait-elle dire, ne permettez pas que le sceptre tombe dans les mains des pécheurs; car, quoiqu'ils fassent con-

naître qu'ils sont hommes, rois, tyrans, par des rigueurs qu'ils exercent sur leur peuple, néanmoins étant pécheurs, ils sont dans le néant : c'est un rien en votre présence.

Le prophète Osée, suivant l'interprétation des Septante, disait de tous les pécheurs : *Conversi sunt in nihilum*, ils sont tombés dans le néant, ils ne sont plus rien à Dieu et à leur salut. Pécheur, as-tu jamais pensé à cette vérité, qui t'apprend que tu n'es plus rien lorsque tu as perdu la grâce? que ce plaisir déshonnête, que cette mauvaise pensée à laquelle tu t'es arrêté avec agrément, que cette vengeance qui voulait ôter la vie à ton ennemi t'a fait plus de mal que tu ne souhaitais de lui en faire, puisqu'il t'a ôté l'être de la grâce pour te précipiter dans le néant du péché.

Saint Paul était trop connaissant dans le mystère de la grâce pour ignorer cette vérité ; c'est pourquoi ce saint apôtre disait : *Charitatem si non habeam*, *nihil sum* (I *Cor.* XIII): si je n'ai point la charité, je ne suis rien. C'est cette divine qualité qui me donne l'être divin, et qui m'empêche de tomber dans le néant moral du péché, c'est elle qui fait tous les avantages que je possède et que j'espère en l'autre monde : *Gratia Dei sum id quod sum*. Et le même apôtre, écrivant aux Ephésiens, met pour titre à sa lettre ces paroles, suivant que saint Basile le rapporte, et que tous les anciens exemplaires le mettaient : *Sanctis qui sunt, et fidelibus in Christo Jesu;* aux saints qui sont, parce qu'il n'y a que ceux qui sont en grâce qui soient véritablement ; car les pécheurs qui en sont privés ne sont pas.

Et le même apôtre, écrivant aux Galates, dit : Ceux qui sont en Jésus-Christ ont crucifié leur chair; c'est-à-dire qu'ils la privent, non-seulement des plaisirs qui sont sa vie, mais qu'ils lui font souffrir les peines des crucifiés. Une autre version qu'apporte saint Jérôme tourne : Ceux qui sont ont crucifié leur chair; car il n'y a que les justes qui soient véritablement, il n'est que ceux qui pratiquent la pénitence, à l'exemple et pour l'amour de Jésus crucifié, qui soient, car pour les pécheurs qui traitent leurs corps avec délicatesse, qui sont ennemis de la croix de Jésus-Christ, ils ne sont point, et l'on ne peut pas dire qu'ils possèdent l'être, puisqu'ils sont privés de la grâce, qui donne le véritable être. Et c'est une chose remarquable que les pécheurs n'ont point de nom, parce que les noms ne sont donnés aux choses que pour en déclarer et en faire connaître la nature et les propriétés. Dans la sainte Ecriture le mauvais riche n'est point nommé, mais seulement : *Homo quidam* (*Luc* XVI), un certain homme. Madeleine, tandis qu'elle était sans grâce, était aussi sans nom, elle s'appelait d'un nom général : *Mulier* (*Prov.* IV), une femme; et Salomon dit de soi-même qu'il est fils unique de sa mère, quoique la sainte Ecriture nous assure qu'il était fils de Bethsabée, qui eut un autre enfant de David, qui mourut bientôt après sa naissance. Les interprètes disent que cet enfant mourut avant d'avoir reçu la circoncision, et partant dans le péché originel; ainsi, étant mort pécheur, il n'est pas mis au nombre des enfants de David, et ne reçoit pas de nom, parce que les noms sont les substituts, sont les miroirs des choses qu'ils nous représentent : mais les pécheurs n'ont pas de nom, puisqu'ils n'ont pas d'être; et quoiqu'ils se donnent divers titres, qu'ils prennent des charges et des terres qu'ils possèdent, néanmoins devant Dieu ils n'ont point de nom, parce qu'ils n'ont pas l'être de la grâce, qui seul est le véritable.

Et c'est aussi pourquoi Dieu proteste qu'il ne les connaît point: *Nescio vos* (*Matth.* XIX); éloignez-vous de moi, je ne vous connais point, je ne sais qui vous êtes. Quoi! mon Dieu, vous ne connaissez point ces gens-là? Est-il quelque chose dans le monde qui soit caché à vos yeux et à votre connaissance? Quelques-uns d'eux n'ont-ils pas fait des miracles en votre nom, dispensé les sacrements par le pouvoir que vous leur avez donné? et ne se sont-ils pas souvent assis à votre table, pour participer à cette viande céleste que vous communiquez à tous les hommes? Et après tous ces témoignages de familiarité, vous dites que vous ne les connaissez pas? Pour entendre ceci, il faut supposer ce que dit saint Thomas, qu'une chose est d'autant plus connaissable qu'elle participe plus de l'être : on connaît mieux les plantes que les pierres, les animaux que les plantes, et l'homme plus que le reste des animaux, parce qu'il a un être plus étendu; car il a, non-seulement l'existence comme les pierres, la vie comme les plantes, le mouvement avec les animaux, mais encore la raison avec les anges, et ainsi possède un être plus étendu, puisqu'il enferme tous les autres, et ses opérations étant plus éclatantes, nous pouvons assurer qu'il est plus facile à connaître : suivant cela, il faut dire que Dieu ne connaît point les pécheurs d'une connaissance d'approbation, puisqu'ils n'ont pas l'être de la grâce et qu'ils sont tombés dans le néant du péché. Allez, je ne vous connais pas : *Nescio vos*, leur dit-il. Saint Paul appelle les justes qui ont reçu le bénéfice de la justification par la grâce de Jésus-Christ, de nouvelles créatures qui ont été créées en Jésus-Christ : *Creati in Christo Jesu* (*Ephes.* II), parce que, comme la création de l'être naturel vient du néant, et qu'elle ne suppose aucun sujet d'où les créatures soient tirées, aussi la justification, cette faveur divine qui nous rend amis et enfants de Dieu, tire le pécheur du néant de son péché, pour lui donner l'être de la grâce, qui seul est véritable. Pécheur, sois persuadé de cette vérité, que toutes les fois que le prêtre te donne l'absolution de tes péchés, il te crée en te donnant l'être de la grâce, qui est incomparablement plus noble que celui de la nature; que lorsqu'il dit : *Ego te absolvo*, je t'absous, c'est le Père éternel qui dit : *Fiat lux*, que la lumière soit créée dans ton entendement; il crée le ciel de nouveau, quand il te donne des affections qui le recher-

chent; il rend par sa parole la terre féconde, quand il te fait porter de bonnes œuvres; et enfin, il fait un nouveau monde en toi, quand avec la grâce il te donne les vertus et les dons du Saint-Esprit. Le Sage dit : *Memento Creatoris tui;* mon ami, souvenez-vous de votre Créateur, qui vous a tiré du néant par un effort de sa toute-puissance, et qui vous donnant l'être, vous donne en même temps tous les autres bienfaits, car ils le supposent et il en est le fondement; mais moi je vous dis quand vous recevez l'absolution : *Memento Creatoris tui* (*Eccli.* XII) : Souvenez-vous de la faveur que vous avez reçue de Dieu par le ministère du prêtre, qui vous a créé et qui vous a tiré du néant; prenez garde à ne pas y retomber par votre péché.

Les Pères nous apprendront cette vérité. Saint Augustin dit : *Peccatum nihil est, et nihil fiunt homines cum peccant :* le péché est un rien, c'est un vide, c'est un défaut : enfin le péché n'a rien de réel, et les hommes qui le commettent, en conservant leur nature, perdent l'être de la grâce qui est le véritable, et tombent dans un néant dont il n'y a que la puissance de Dieu qui les puisse retirer.

Saint Laurent Justinien nous apprend la même vérité : *Quemadmodum peccatum nihil est, ita qui voluntarie peccat vergit in nihilum, et perseverando efficitur nihil non substantialiter, sed effective* (*Tract.* 1 *in Joan.*). Comme le péché est un véritable néant, aussi celui qui le commet se précipite dans ce néant, et persévérant dans son péché, il devient lui-même un rien, non pas qu'il perde la nature qui le faisait homme, mais bien cet être divin qui le rendait enfant de Dieu et héritier de sa gloire. Hélas ! qui ne craindra le péché, puisqu'il nous met dans un état pire que la mort, qu'il réduit toutes nos bonnes œuvres, tous nos mérites et le sang même de Jésus-Christ dans le néant pour notre égard? C'est de quoi il se plaint par un prophète lorsqu'il dit : *In vacuum laboravi* (*Isai.*, XLIX). Pécheur, ce serait peu, quoique ce fût beaucoup et autant que ce peut être que le péché te réduisît au néant; mais il passe plus avant, et ce monstre étend ses dégâts jusque sur moi, puisque tous mes travaux, mes sueurs, mon sang et ma passion, ma mort et mes mérites sont un néant pour toi, et que tu leur préfères le néant du péché. Mais, chrétiens, arrêtons nos justes indignations contre ce monstre, jusqu'à ce que la théologie nous ait donné une plus claire connaissance des ténèbres et de l'horreur de ce néant.

DEUXIÈME POINT.

Saint Thomas et saint Bonaventure, ces deux maîtres de la sainte théologie, nous éclaireront par leur doctrine pour connaître ce néant. L'un nous fera jour pour le voir dans son principe, l'autre dans sa nature et dans ses effets. L'angélique docteur dit que Dieu possède la plénitude de l'être, car il est un être souverain et indépendant; qu'il peut aussi le créer et le communiquer à ses créatures; or, comme nous voyons qu'une chose participe d'autant plus aux influences d'un principe qu'elle en approche de plus près, comme nous voyons que ce qui approche plus du feu participe davantage à cette chaleur qui lui est naturelle et qu'il communique, aussi les créatures qui approchent plus près de Dieu participent davantage à son être, et possèdent une existence plus étendue et plus ferme. Les séraphins, qui sont plus voisins de Dieu, participent plus à son être que les chérubins, les chérubins que les trônes, les anges que les hommes. Or, je trouve qu'il y a deux choses, l'une dans la nature et l'autre dans la grâce, qui sont extrêmement éloignées de Dieu. Dans la nature nous avons la matière première, qui est presque une privation d'être, un être en puissance, un vague et indéterminé sujet; enfin elle a si peu d'être, qu'on ne la connaît point et qu'on la définit mieux en disant ce qu'elle n'est point qu'en disant ce qu'elle est. L'autre chose qui dans la grâce est extrêmement éloignée de Dieu, c'est le pécheur; la distance en est infinie : il y a entre Dieu et lui un chaos qu'on ne saurait passer, et ainsi étant infiniment éloigné de Dieu, qui est le principe et la source de l'être, il s'ensuit qu'il est dans le néant. Saint Bernard (*Serm.* 8 *de Diversis*) nous rend sensible cette raison par l'exemple de l'enfant prodigue. Le saint Evangile (*Luc.*, XII) nous dit que ce jeune homme s'en alla dans une région éloignée, et qu'il sortit de soi-même quand il tomba dans le péché, qui est véritablement un pays fort reculé, où Dieu ne se trouve point, et où l'homme se perd lui-même, parce qu'il n'est rien qui soit plus éloigné de celui qui est souverainement et singulièrement, que le péché qui est un néant, et l'on n'est jamais plus séparé de Dieu, dont l'être tout-puissant est le principe et la fin de tous les êtres, que quand on tombe dans le péché, qui seul entre toutes choses est un véritable néant. Pécheur, tu es éloigné de Dieu d'une distance infinie, quand tu es dans la région et dans les abîmes du péché. Dieu n'est plus dans cette maudite terre, puisqu'il n'a pas fait le néant, comme dit saint Jean : *Sine ipso factum est nihil* (*Joan.* I), et qu'il ne se trouve que dans ses ouvrages. Etant éloigné de Dieu qui t'a créé et qui te conserve, que dois-tu attendre qu'un abandon général, qu'une pauvreté et que des misères éternelles, dont celle de l'enfant prodigue sont le portrait et l'assurance?

Saint Bonaventure se présente pour nous faire connaître la nature et les effets de ce néant, si toutefois nous pouvons attribuer quelque nature au néant et à la privation. Il dit donc que le péché doit être appelé un néant pour trois raisons; premièrement, parce qu'il est un défaut, car le péché n'est pas une chose naturelle et réelle, mais il est la corruption du bien, c'est-à-dire, de la grâce, des bonnes œuvres, des mérites du Fils de Dieu et de ceux que nous nous sommes acquis par son secours. Secondement, le péché doit être appelé un néant, parce

qu'il anéantit l'homme en l'éloignant du véritable être, qui est celui de Dieu. Troisièmement, le péché doit être appelé un néant, parce qu'il rend l'homme vil et méprisable ; car, comme la grâce l'élève au-dessus de la nature et le met dans l'alliance de Dieu, aussi le péché le met au-dessous de toutes les créatures ; et certes c'est le langage ordinaire d'appeler homme de néant celui qui n'a ni bien, ni honneur, ni quelque autre qualité qui le rende recommandable : c'est un homme de néant, disons-nous. Vous prendriez, chrétiens, pour une injure, si quelqu'un vous appelait homme de néant ; mais moi je dis que ce nom convient à tous les pécheurs, et que de quelque condition qu'ils soient, quelques avantages qu'ils aient reçus de la nature ou de la fortune, s'ils ont le péché dans l'âme, ils sont gens de néant et très vils devant Dieu ; et voilà comme il est vrai, au sentiment de saint Bonaventure, que le péché est un néant dans sa nature. Ce même docteur nous apprendra ce qu'il est dans ses effets ; il dit donc que dans l'homme juste il y a trois choses à considérer : premièrement, la nature ; secondement, l'aptitude et la disposition naturelle à recevoir la grâce, et enfin la grâce. Le péché, qui est un néant, ne détruit pas la nature, qui est le premier présent que nous recevons de Dieu, et le fondement sur lequel il appuie tous les autres, car cette nature n'est pas détruite par le péché, parce que l'homme ne devient pas bête quand il offense Dieu ; mais le péché diminue l'aptitude naturelle que nous avons pour recevoir la grâce, et détruit entièrement cette grâce. Ce même docteur nous rend sensible cette doctrine par des exemples familiers ; il dit que, de même que nous voyons que notre image dans le miroir s'efface et s'anéantit, en même temps que le corps qui lui fournissait l'espèce se retire, aussi la grâce s'anéantit dans l'âme dès que Dieu, qui la produisait, s'en est retiré à cause du péché ; et de même que le miroir ne perd pas son être naturel, lorsque l'image qui y était empreinte est anéantie, aussi l'homme conserve sa nature dans l'anéantissement de la grâce. L'abstinence, dit ce même docteur, n'est rien, néanmoins elle affaiblit le corps, consomme sa vigueur, dissipe ses forces ; aussi le péché, qui est un néant, ôte à l'âme les forces qu'elle reçoit de la grâce, et lui fait perdre tous ses mérites. Le néant du péché, ajoute ce même docteur, offense Dieu autant qu'il se peut, parce qu'il est l'auteur et le conservateur de tous les biens, et singulièrement de la grâce, qui, étant dans l'âme, la fait participer à la nature divine.

Voilà comme il est vrai que le péché est un néant, et qu'il le cause dans l'homme, puisqu'il anéantit la grâce qui lui donnait le véritable être. Le néant de nature, où nous étions avant la création, est quelque chose de bien effroyable, puisqu'il a fallu que Dieu ait employé sa toute-puissance pour nous en retirer, puisqu'une paille qui a l'existence est plus noble que le plus grand monarque du monde, qui se trouve dans ce cachot, puisque tous les êtres font des efforts si étranges pour s'empêcher d'y retourner, puisqu'enfin les damnés ne le peuvent pas désirer pour mettre fin à leurs peines, comme disent quelques théologiens. Ce néant est à la vérité quelque chose d'horrible et d'épouvantable, mais, chrétiens, qu'il me soit permis de dire que le néant du péché est quelque chose de plus dangereux et de plus horrible. Oui, il vaudrait mieux s'anéantir et cesser d'être que de commettre un péché mortel. Mon Sauveur me l'apprend dans l'Evangile, lorsqu'il dit de Judas qui devait le trahir et commettre un péché exécrable : *Bonum erat ei si natus non fuisset* (*Marc.*, XXVI) : il eût mieux valu pour lui qu'il n'eût jamais été, et qu'il fût encore dans son premier néant, ou qu'il y fût retombé avant que de commettre son crime. Et le même Sauveur approchant d'un figuier, et le trouvant sans fruit, il lui jeta sa malédiction, qui le fit sécher sur l'heure, nous faisant connaître par là qu'il vaut mieux n'être point que de tomber dans cette privation de fruits et de bonnes œuvres. Oui, il vaut mieux n'avoir jamais été dans le monde, où nous possédons un être naturel, si nous venons à tomber dans le néant moral, qui est le péché, qui nous prive de Dieu et qui anéantit toutes nos bonnes œuvres.

TROISIÈME PARTIE.

Prouvons maintenant cette vérité par l'exemple. Le premier des hommes, étant dans l'état d'innocence, était un objet d'agrément à Dieu, qui le regardait comme le premier de ses ouvrages, comme sa vivante image, son lieutenant, et le principe de cette grande postérité qui devait servir Dieu jusqu'à la fin des siècles. En cet état il le comblait de toutes sortes de faveurs, s'entretenait privativement avec lui ; mais dès qu'il a péché, il se cache : Dieu le cherche, l'appelle, *Adam, ubi es ?* Adam, où es-tu ? qu'es-tu devenu ? en quel endroit t'es-tu caché ? Quoi ! mon Dieu, est-il quelque chose qui soit caché à vos yeux ? Leur lumière ne fait-elle pas le jour dans les plus épaisses ténèbres ? est-il quelque lieu qui puisse vous être fermé ? Votre immensité vous rend présent à tous les espaces. Sa demande et sa recherche nous font connaître qu'Adam était tombé dans le néant du péché, où Dieu n'est pas ; que ce prodigue s'était retiré dans cette région éloignée du péché, qui est le néant. *Adam ubi es?* Pécheur, Dieu te dit souvent la même chose : Où es-tu ? qu'es-tu devenu ? qu'as-tu fait de mes grâces et de tes bonnes œuvres, de tes promesses ? Tout cela est réduit dans le néant ; le péché t'a précipité dans ce vide, dans cette privation et dans ce chaos, où je ne puis ni te suivre ni te voir. *Adam, ubi es?* Le prophète royal dit à Dieu, qu'en même temps qu'il eut commis son péché : *Ad nihilum redactus sum et nescivi* (*Psal.* LXXI), il fut réduit et tomba dans néant. Ces paroles ne s'entendent point du néant physique ; car il n'est pas vrai qu'il cessa d'être homme et roi dès qu'il perdit

l'innocence par le péché : la nature humaine ne changea pas en lui, sa dignité lui fut conservée, et il commandait toujours à des peuples, quoiqu'il se fût rendu désobéissant à Dieu ; il ne tomba donc pas dans ce néant que nous appelons physique, qui est une privation de l'être naturel, mais parce que ce prophète savait fort bien que la grâce de Dieu nous donne un être surnaturel, qui est une participation et une ressemblance de celui de Dieu, et que nous le perdons par le péché, se voyant dans cette privation et ce néant, il s'écrie : *Ad nihilum redactus sum et nescivi.* La violence de ma passion, qui m'a porté dans l'adultère, m'a aussi ôté la connaissance du malheur où je me suis précipité; mais maintenant, mon Dieu, que vos lumières me font connaître l'état où je me trouve, qui est celui du néant, je ne puis que m'écrier que je suis tombé dans ce chaos et dans cet abîme, d'où il n'y a que votre main toute puissante qui puisse me retirer ; je me cherche moi-même et ne puis me trouver ; et, quelque montre que je fasse de mes richesses, quelques forces que je tire de mon royaume et quelque confiance que j'aie aux bonnes œuvres que j'ai faites avec votre grâce : *Substantia mea tanquam nihilum ante te* (*Psal.* CXVIII), tout cela est enseveli dans le néant de mon péché.

Saint Pierre, ayant renié son maître, dit à la servante qui lui demandait s'il était Galiléen ou disciple du Sauveur : *Non sum*, je ne suis point. Il devait, ce me semble, ajouter : Vous vous trompez, je ne suis pas son disciple, ni Galiléen de nation ; mais il dit absolument : Je ne suis point. Et, certes, il avait raison, puisqu'il avait perdu l'être de la grâce, et que son péché l'avait fait tomber dans le néant : *Ad nihilum redactus sum et nescivi*, pouvait-il dire avec le prophète royal.

Un de nos rois, qu'on appelle ordinairement Louis V, dit le Fainéant, est nommé dans de vieilles annales d'Aquitaine : *Ludovicus nihil*, Louis le Rien, le Néant, parce qu'il avait commis un inceste, qui est un très-grand péché, qui l'avait réduit au néant. Combien y en a-t-il dans la compagnie à qui nous pouvons donner ce même nom, et que nous pouvons appeler des néants, parce qu'ils ont commis des péchés aussi énormes que celui-là ? C'est donc une vérité, que le péché est un néant qui réduit, nous et toutes nos bonnes œuvres, dans ce malheureux abîme. C'est de là que j'entends crier ces pauvres infortunés. Eh quoi ! disent-ils, nous sommes damnés pour un rien, pour un néant, pour un péché qui n'est rien, qui a anéanti en nous l'être de la grâce, qui est celui que possèdent les justes et les bienheureux. Nous serons tourmentés par les feux pendant une éternité pour un rien; nous n'aurons point d'autre compagnie que celle des démons, et c'est pour un néant. Jonathas fait pleurer tous ceux qui entendent les complaintes qu'il fait, de se voir condamné à la mort pour avoir avalé un peu de miel, contre la défense que le roi en avait faite : *Paululum mellis gustavi et ecce morior* (I *Reg.* XIV). Je n'ai goûté qu'un peu de miel au bout d'une baguette, et pour si peu de chose il me faut mourir. Un damné peut dire cela avec plus de raison. Quoi! être damné, privé de Dieu, du paradis, de la compagnie des anges, pour n'habiter que parmi des couleuvres, des serpents et des crapauds ; et tout cela pour un rien, pour un néant ! Pécheur, pense sérieusement à cette vérité ; et, lorsque tu voudras commettre quelque péché, donne-toi le loisir de faire ces deux réflexions : la première sera prise de la nature du péché, et l'autre du côté de Dieu. Celle-là te fera connaître que, quoique les anges et les hommes aient un pouvoir si faible et si borné, qu'ils ne peuvent point créer une paille, car toute leur action suppose l'être d'une chose qu'elle embellit et qu'elle perfectionne, et que, comme ils ne peuvent point créer, ils ne peuvent non plus anéantir, et remettre le moindre des êtres dans le néant dont Dieu l'a tiré, ils peuvent bien lui ôter la forme, la figure et les autres accidents qui l'accompagent, mais ils ne sauraient le réduire au néant. Néanmoins, les hommes et les anges, que nous avons fait voir impuissants à créer une paille, se trouvent assez forts, ou, pour mieux dire, assez faibles pour anéantir la grâce par le péché ; et quoiqu'elle soit plus élevée et, par conséquent, qu'elle possède un être plus ferme, plus étendu et plus noble que les choses qui sont du ressort de la nature, néanmoins ce monstre peut anéantir cette grâce, qui est une participation et une image de l'être divin. N'avons-nous pas sujet de détester et de fuir le péché, qui, dans la faiblesse de sa nature, a une force dans ses effets qui donne de l'étonnement aux hommes et aux anges ?

La seconde réflexion que nous prendrons, du côté de Dieu, nous fera connaître la force de ce néant moral, que nous disons être le péché, car il a donné de la peine à Dieu pour le détruire. Toutes les choses du monde devant lui sont des néants, mais tous les néants sont effroyables en sa présence. Le prophète dit que tous les peuples qui composent les armées, qui peuplent les villes, que cette foule de personnes qu'on voit dans les cours, dans les écoles et dans les métiers, qui font et qui entretiennent la vie civile par leur force, par leur sagesse et par leur industrie, tout cela n'est rien devant Dieu. Les cieux mêmes, ces grands corps qui roulent sur nos têtes, qui embrassent tout l'univers et qui le font paraître un point auprès de leur étendue, ne sont rien devant Dieu : *Tanquam momentum stateræ, sic est ante te orbis terrarum; tanquam gutta roris ante lucani* (*Sap.* XI); enfin, tout ce que les hommes admirent de grand, de beau, de puissant et d'intelligent, tout cela devant Dieu est moins qu'une goutte de rosée que le soleil sèche à son lever; mais le péché, qui est un néant, est quelque chose de bien grand ; et il n'est petit que dans son nom et dans notre estime ; car, pour détruire ce néant, le Fils de Dieu s'est fait homme, a

souffert une Passion douloureuse et ignominieuse : en haine de ce néant, il prive l'homme de tous les mérites qu'il pouvait s'être acquis dans une longue vie, et allume le feu d'enfer pour punir ce néant. N'avons-nous donc pas sujet de craindre ce néant du péché, qui a causé la Passion du Fils de Dieu et qui fait notre perte éternelle? Malheur à moi, disait saint Augustin, et nous le pouvons dire avec lui, qui me suis anéanti moi-même autant de fois que j'ai commis de péchés; malheur à moi, encore un coup, qui suis tombé dans le rien tout autant de fois que je me suis séparé de vous, mon Dieu, qui possédez le véritable être et qui nous le communiquez par la grâce : *Væ mihi misero toties annihilato, quia sine te* (*Solil.* cap. 4 et 5). Résolution donc de ne commettre aucun péché, puisqu'il nous réduit au néant; et, pour la rendre efficace faisons deux choses : la première, adressons-nous à Dieu, qui, possédant la plénitude de l'être, nous le communique dans la nature et dans la grâce, et faisons-lui cette prière, dont le prêtre se sert à la messe : *Et me nunquam à te separari permittas :* Seigneur, ne permettez pas, s'il vous plaît, que je me sépare de vous par le péché mortel, parce que, comme dit votre prophète : *Qui elongant se a te peribunt* (*Psal.* LXXII) : dès qu'on se sépare de vous on périt, on tombe dans un néant qui a quelque chose de plus effroyable que l'enfer. Vos yeux donnent la vie, vos mains la soutiennent; si bien qu'en même temps que nous nous cachons dans les ténèbres du péché, que nous sommes privés de la protection de votre main, nous tombons dans ce néant. Seigneur, ne permettez pas, s'il vous plaît, que ce malheur nous arrive, et que des créatures que vous avez mises dans le monde pour jouir de de vous, qui possédez tous les biens, en soient privées par le péché.

Secondement, il faut considérer quel est ce néant où nous sommes réduits par le péché, et après que les lumières de la foi nous auront fait connaître que c'est une privation de grâce, de bonnes œuvres, de mérites de Jésus-Christ et de Dieu même, il faut faire cette sérieuse réflexion : Commettrais-je un péché si je savais qu'en même temps le soleil s'éclipsât, que la nature serait privée des lumières de cet astre, que tous les êtres languiraient dans une nuit qui n'aurait point de fin? Ferais-je un péché, si je savais qu'il en fût la cause et qu'il fût suivi d'un malheur si extrême? Sans doute que je m'en empêcherais. Pourquoi donc commets-je ce péché, puisque je suis assuré qu'il anéantit en moi la grâce, qui est plus noble que le soleil et plus nécessaire à mon bien spirituel que n'est cet astre pour faire la joie et la fécondité de la nature? Résolution donc de ne commettre jamais aucun péché mortel, puisque ses dégâts sont si extrêmes. La grâce fortifiera nos bonnes résolutions et nous conduira à la gloire, que je vous souhaite, etc.

SERMON XII.

LE PÉCHÉ D'HABITUDE.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme devant un serpent (*Eccl.*, XXI).

Toutes les chaînes ne sont pas visibles, ni tous ceux qui en sont chargés n'ont pas perdu la liberté et ne sont point captifs. Tertullien, parlant aux femmes chrétiennes qui étaient prisonnières pour la défense de leur religion, leur disait : Quoique vous soyez enfermées dans des cachots et chargées de chaînes : *Omnia spiritui patent*, votre esprit jouit d'une liberté que la plus cruelle tyrannie ne peut pas lui ravir. Il se promène dans les cieux, s'entretient avec Dieu, assiste à nos mystères; enfin il n'est point de lieu qui lui soit fermé, ni d'espace qu'il ne mesure. Mais le Prophète royal qui était dans une liberté de monarque et dans l'exercice d'une autorité qui ouvrait les prisons et qui se faisait obéir à tous ses sujets, proteste que ses péchés le tiennent attaché par des cordes qui lui ôtent la liberté de s'élever à Dieu et de faire tout le bien qu'il voudrait. Tous les pécheurs peuvent tenir ce langage, parce que leurs péchés sont des chaînes qui les captivent et qui les rendent esclaves du démon. C'est, à la vérité, le malheur de tous les pécheurs, mais il faut avouer qu'il est grand pour ceux qui sont attachés par des péchés d'habitude : ils peuvent tous s'écrier avec le Prophète royal : *Funes peccatorum circumplexi sunt me :* Je me suis fait une chaîne de mes mauvaises habitudes, que je ne puis rompre, ni quitter, et qui me captivent sous la tyrannie du démon. Chrétiens, nous verrons la justice de leurs plaintes, si nous considérons la force et la pesanteur de leurs chaînes. Saint-Esprit, qui apportez la liberté partout où vous êtes : *Ubi spiritus Domini, ibi libertas* (II *Cor.* II), donnez-nous, s'il vous plaît, vos lumières pour voir cette importante vérité; je vous les demande par la faveur de votre Epouse, à qui nous dirons avec l'ange : *Ave, Maria.*

Saint Thomas dit que le péché nous a produits tout pleins de maux, dont le premier est le désordre de notre volonté qui se sépare de Dieu, qui est un bien immuable, pour se tourner devers la créature. Le second, qui vient du premier, est une obligation à la peine; car puisque l'homme fait cet outrage à Dieu de le quitter pour s'allier à la créature, ce mépris qui se trouve dans cette préférence mérite tous les châtiments. Le troisième mal que le péché nous apporte, c'est qu'il affaiblit toutes les puissances qui nous servent pour l'acquisition du bien, et nous dispose à de nouvelles chutes, qui forment en nous une habitude de péché, qui reçoit divers noms de la sainte Ecriture et des saints. Saint Augustin, la regardant dans son principe, dit que nos habitudes se forment de diverses actions semblables, comme nous voyons que plusieurs anneaux étant joints ensemble font une chaîne. Et saint Paul, regardant les ha-

bitudes en elles-mêmes, les appelle : *Corpus peccati*, le corps du péché, parce que, comme le corps est composé de divers membres, aussi l'habitude est formée de divers actes ; on bien parce qu'elles ont une force qu'on ne peut surmonter que très-difficilement. Et le même apôtre, les regardant dans leurs effets, dit qu'elles sont : *Lex peccati*, la loi du péché, que saint Augustin dit être : *Violentia consuetudinis*, parce qu'elle est le principe, et quelle nous emporte dans le mal, et que, comme la loi commande en souveraine et se fait obéir, aussi l'habitude du péché est une loi qui se fait suivre, et dont il n'est pas facile de se dispenser. C'est de cette loi du péché que sont les habitudes dont je veux vous parler. Et premièrement nous verrons que ces péchés d'habitude, que ces péchés réitérés, c'est-à-dire, que nous avons commis vingt, trente, ou plus de fois, sont plus énormes que ceux que nous n'avons commis que deux ou trois fois. Secondement, qu'il est très-difficile de s'en défaire et de les quitter, et troisièmement, qu'ils sont châtiés avec plus de rigueur.

PREMIER POINT.

Premièrement, je dis que les péchés d'habitude sont plus énormes que les autres, parce qu'ils sont des péchés de malice. Pour entendre ceci, il faut savoir que l'homme commet trois sortes de péchés; les premiers sont des péchés d'ignorance, les seconds des péchés de passion, et les troisièmes sont des péchés de malice. Nous commettons des péchés d'ignorance, lorsque la raison qui doit éclairer notre volonté, pour lui faire connaître le bien qu'elle veut embrasser, lui présente de fausses ou de faibles lumières qui ne lui font point assez de jour pour en connaître le mérite ; que si cette ignorance n'est pas recherchée, ou qu'elle soit invincible, elle excuse ou amoindrit la malice et la peine du péché.

Secondement, l'homme pèche par les mouvements de l'appétit sensitif, et c'est lorsqu'il est emporté par la violence de quelque passion, comme serait celle qui lui fait dire des outrages à son prochain. Ce mouvement, qui échappe à l'homme et qui ne se trouve point du côté de la raison, pour en recevoir les ordres et les modérations, est un péché, quoiqu'il ne soit pas des plus énormes; mais lorsque la volonté se porte par son propre mouvement et par son choix à quelque chose qui lui est défendu par la loi de Dieu, c'est alors qu'il pèche par malice. Or, quand l'homme pèche par habitude, il s'y porte par son propre mouvement, parce que l'habitude met dans la volonté une mauvaise disposition, qui l'oblige à la recherche des objets qui sont conformes à cette inclination vicieuse. Ces choses spirituelles nous sont rendues sensibles par les corporelles. Lorsque nous avons quelque indisposition dans notre corps, qui dérègle notre tempérament et qui déprave notre goût, nous n'aimons que les choses qui ont du rapport avec l'humeur peccante qui fait notre indisposition ; c'est de là que viennent les appétits déréglés des malades et des femmes enceintes, qui leur font souhaiter des choses qu'elles ne voudraient pas avoir, si elles étaient en parfaite santé. Ainsi, un homme dont la volonté est dépravée par une mauvaise habitude se porte avec connaissance et avec choix aux choses qui sont conformes à la mauvaise disposition que l'habitude a mise en lui ; il n'y est plus poussé par ses passions, par les tentations du démon, par les attraits de l'objet, mais par sa propre malice.

En effet, voici des marques qui sont rapportées par saint Thomas, qui nous font connaître que l'homme se porte au mal per élection et par une noire malice, lorsqu'il pèche par habitude. C'est que les habitudes sont des qualités dont nous nous servons, comme et lorsque nous voulons; un homme qui a une habitude de chanter n'est pas contraint par cette habitude de chanter toujours, elle lui donne seulement la disposition pour le bien faire. Aussi les habitudes de nos âmes, pour si fortes qu'elles soient, ne nous obligent point à produire toujours les actes de ces habitudes, mais quand nous les faisons, c'est par notre choix et par notre liberté, et partant c'est par malice.

De plus, quand un homme pèche par habitude, il le fait avec plaisir et témoigne de la joie. Ce qui lui donnait autrefois de la peine lui donne maintenant de la volupté ; parce que l'habitude fait en lui une seconde nature, qui se plaît à faire des actions qui lui sont propres; et partant péchant avec le plaisir que lui donne l'habitude, il pèche avec malice.

Enfin, il faut avouer que celui qui pèche par habitude le fait avec plus de malice que celui qui se trouve emporté dans le péché par l'effort de quelque passion, qui, étant un feu, s'éteint bientôt, étant un torrent, il est bientôt passé ; dès que la raison reprendra son empire, que ses lumières feront connaître à ce pécheur son devoir, il sera déplaisant de sa faute et de son emportement, il se mordra la langue qui vous a dit quelque parole outrageuse, et vous demandera pardon de sa faute ; mais celui dont l'habitude l'a fait pécher par malice, cause un dommage grand et continu, parce que l'habitude est une qualité attachée au fond de notre nature, qui a passé en notre propre substance, qui fait une partie de nous-même. C'est la noirceur des Ethiopiens et les taches des panthères qu'on ne peut ôter que très-difficilement ; et voilà comme il est vrai que les péchés d'habitude sont plus énormes que les autres, parce qu'ils ont plus de malice.

Pour connaître encore l'énormité et la malice du péché d'habitude, il faut savoir, comme dit le Scot, que nos habitudes concourent activement comme des causes partiales, et que se joignant avec nos puissances, elles produisent et se rendent le principe de nos actions. Quand un méchant homme, qui s'est fait une habitude du blasphème, produit un acte de cette habitude et qu'il renie, ce n'est pas seulement sa volonté et sa langue qui le profèrent et qui en sont la

cause, mais encore l'habitude qu'il a formée concourt à son blasphème; et quoique la volonté puisse produire et soit d'elle-même suffisante pour enfanter ce monstre, néanmoins elle ne le fait jamais avec autant de promptitude, de facilité et de force, que lorsqu'elle est aidée de cette mauvaise habitude: et ainsi nous pouvons dire que nos habitudes sont la cause malheureuse de tous les péchés que nous commettons après qu'elles sont formées. C'est pourquoi nous pouvons les regarder comme les filles et les mères de nos péchés; elles en sont les filles, parce qu'elles sont produites par nos péchés réitérés, elles en deviennent aussi les mères, puisqu'elles concourent à la production de tous ces monstres.

Mais saint Thomas passe plus avant lorsqu'il dit : *Ultimus actus perfectior complet habitum, agens in virtute omnium præcedentium :* Le dernier acte qui a formé l'habitude, qui lui donne sa perfection et sa force, agit par la vertu de tous ceux qui l'ont précédé, si bien que ce dernier blasphème que tu profères aujourd'hui, qui forme en toi cette habitude de blasphémer, agit, a la force et la malice de tous les blasphèmes que tu as proférés. De cette doctrine de saint Thomas nous pouvons apprendre cette importante vérité, que, comme nous voyons dans la nature que les effets retiennent les vertus et les qualités de leurs causes, aussi les péchés que nous commettons ensuite, et par le mouvement d'une mauvaise habitude, ne doivent pas être considérés comme des péchés particuliers et qui n'ont qu'une malice propre et déterminée, mais il faut les regarder comme des monstres grossis du venin de tous les péchés qui ont formé l'habitude. Dans ce blasphème, dans ce péché déshonnête dont tu as formé une habitude il se trouve le démérite et la difformité de mille blasphèmes; dans cette saleté celle d'une infinité de péchés déshonnêtes; dans ce larcin la malice de mille larcins.

La concupiscence que le péché du premier des hommes a mis dans tous ses descendants, lorsqu'il perdit l'innocence qui en était le frein, est à la vérité un grand mal; saint Paul l'appelle péché, non pas qu'elle le soit formellement, mais parce qu'elle est la production et les suites du péché d'Adam. Ou bien elle peut être appelée péché parce qu'elle met une faiblesse et un déréglement dans toutes nos puissances, qui nous font tomber dans ce gouffre, si bien qu'elle peut être appelée le mauvais venin et la pépinière de tous nos crimes. Le grand apôtre se plaint de sa tyrannie qui l'empêche de faire le bien dont il a la connaissance et le désir, et qui l'entraîne au mal qu'il déteste et qu'il fuit; il désire la mort pour être affranchi de cette servitude et délivré de cette contrainte, qui lui peut être cause d'un malheur éternel; mais, quelque mauvaise que soit cette concupiscence, elle n'est que la production d'un seul péché, là où l'habitude est un monstre, une fille illégitime qui doit sa naissance à plusieurs pères qui l'ont produite. Ne nous plaignons donc plus que le péché du premier des hommes a mis dans nous la semence de tous les autres, qu'il en a jeté les fondements et donné les inclinations pour les commettre. Notre malheur est bien plus grand et nous devons nous plaindre de nous-mêmes, qui formons de si mauvaises habitudes, qui sont la semence de tant de péchés que nous commettons. Une personne qui n'aurait pas l'habitude du blasphème n'en proférerait peut-être qu'une fois la semaine, mais dès qu'elle en a formé l'habitude, elle en vomit plusieurs dans une heure; toutes ses paroles en sont mêlées, tous ses mouvements de colère en sont remplis, ses discours de raillerie en tirent leur ornement; et voilà comme il est vrai que le péché d'habitude est très-énorme, puisqu'il produit et qu'il est le père malheureux de tant d'autres, et qu'on les commet avec connaissance et avec plaisir.

SECOND POINT.

Mais venons maintenant au second point et faisons voir qu'il est très-difficile d'arracher les mauvaises habitudes; montrons qu'elles sont des maladies dont on ne guérit que très-difficilement, et qu'il faut apporter un effort très-grand pour rompre ses chaînes. Je prends la première raison du côté de l'habitude et dis avec un philosophe qu'elle est un joug, et avec saint Paul qu'elle est un corps, c'est-à-dire, un assemblage de vices; et partant il y a bien de la peine à détruire ce corps et à renverser cet entassement de péchés. S'il y a tant de peine à surmonter un péché, et si des saints ont travaillé toute leur vie pour se faire quittes d'une petite imperfection, quel travail ne faut-il pas apporter pour anéantir ce colosse et pour jeter par terre ce monstre?

Secondement, la mauvaise habitude est une seconde nature plus forte que la première. Or, la nature, pour nous empêcher de tomber dans le crime, a mis en nous trois freins, et nous arrête par trois considérations, qui sont la honte, la crainte et la peine; mais l'habitude arrache ces trois empêchements et nous aplanit le chemin du péché. La honte arrête plusieurs de tomber dans le vice, ils ont horreur de ce monstre, qui se fait voir avec toute sa turpitude, ils craignent l'infamie qu'il traîne avec soi, ils appréhendent d'être marqués au doigt, d'être regardés comme des personnes sans honneur, de devenir la fable des compagnies et le mépris de toute une ville. Une femme s'empêche de commettre une action déshonnête, un homme de faire un larcin ou quelque lâcheté, plutôt pour ne pas tomber dans la honte qui accompagne les vices que pour la gloire de Dieu; ils appréhendent plus de perdre l'honneur devant le monde, que la grâce devant les anges. Or, quand l'homme s'est formé une habitude du péché, il ne rougit plus d'en commettre les actes; la honte ne fait plus d'impression sur lui, il a, comme dit la sainte Ecriture, le front d'une femme débauchée. S'il nous était permis, chrétiens, de regarder ces victimes des concupiscences publiques, qui se sont fait une habitude de

saleté, nous verrions qu'elles eurent quelque peine et sentirent quelque difficulté aux premières actions qui leur ôtèrent l'honneur; mais après s'être fait une habitude de saleté, elles font gloire d'un vice dont une honnête femme ne peut pas se souvenir sans rougir de honte. Les habitants de Sodome étaient tombés dans cet état, ils s'étaient fait une si forte habitude de la plus sale ordure qu'on se puisse imaginer, qu'ils la publiaient hautement.

La crainte retire plusieurs du péché, l'appréhension de la justice des hommes retient la main du larron ; la crainte des vengeances de Dieu, de ce feu qui brûlera sans s'éteindre jamais, est un frein pour les plus impudents ; mais un pécheur d'habitude ne craint ni Dieu ni les hommes, il n'entend plus Dieu qui le menace, ni la conscience qui l'avertit, ni la syndérèse qui le pique, ni la raison qui lui fait voir la turpitude de ses péchés ; il pèche non-seulement sans crainte, mais avec une assurance qu'on pourrait appeler une stupidité, si elle n'était criminelle. La peine et le travail, qui se trouvent dans le péché, en arrêtent beaucoup ; il en est plusieurs qui se vengeraient de leurs ennemis, s'ils n'appréhendaient de s'engager dans une action qui est non-seulement hasardeuse dans son succès, mais aussi laborieuse dans son exécution. Or, l'habitude, qui ôte la crainte, adoucit le travail, car, comme dit Aristote: L'habitude met dans nos puissances trois choses pour produire les actions : la fermeté, la promptitude et le plaisir ; la fermeté, parce qu'elle détermine les puissances et qu'elle les fait agir en même façon que la nature, c'est-à-dire, de toute leur force, car les causes naturelles appliquent toute leur vigueur dans leurs opérations. L'habitude nous fait aussi agir promptement, parce qu'on est toujours disposé et qu'on a tout ce qu'il faut pour l'action; elle est une science acquise, elle a des forces toujours préparées et des dispositions qui sont toujours en état de servir ; on ne consulte point comme il faut faire, on ne cherche point les moyens pour réussir dans ce qu'on entreprend, parce que l'habitude l'enseigne. Elle baille aussi le plaisir, qui est le charme de l'action, car une personne qui agit par habitude en fait toutes les actions avec plaisir, puisqu'elles sont conformes à l'état où cette habitude l'a mis; et ainsi vous voyez que ces trois choses, que les habitudes mettent dans nos puissances pour commettre le mal, s'opposent et détruisent ces trois empêchements que Dieu et la nature nous présentent pour nous empêcher d'y tomber.

Que si nous regardons l'habitude du côté de l'homme et de la puissance où elle règne, je trouve qu'une personne qui en a de mauvaises difficilement se peut-elle convertir. Saint Bernard dit qu'il y a trois sortes de personnes qui se trouvent sous la tyrannie du diable et dans l'esclavage du péché. Les premiers sont ceux qui n'ont ni volonté pour le choisir, ni pour s'y engager, ni aussi n'ont point de volonté pour ne le vouloir pas et pour le détester; ce sont les petits enfants qui sont dans le péché originel, sans leur consentement, et qui n'ont péché que par une volonté étrangère, mais aussi ils n'en ont point eu pour refuser de supporter un joug qu'ils ne connaissaient point. Les seconds sont ceux qui sont dans le péché, parce que leur volonté s'y est portée et qu'elle a choisi le mal où elle se trouve engagée ; de ce nombre sont tous les pécheurs, qui ne le sont que par le libre consentement que leur volonté a donné au péché ; mais les troisièmes sont ceux qui, ayant choisi le péché et s'en étant fait une chaîne et une habitude, voudraient bien en sortir, mais ils ne peuvent pas. Cette chaîne est si forte qu'ils ne peuvent point la rompre, et quelques efforts qu'ils fassent, ils sont trop faibles pour sortir d'un puits et d'un abîme où il se sont précipités.

Tel était l'état où se trouvait saint Augustin, comme il le dit lui-même : *Suspirabam ligatus non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate ; velle meum tenebat inimicus meus* (*Lib.* VI. *Confess.*). Je sentais la pesanteur des chaînes de mes mauvaises habitudes, je soupirais sous leur rudesse et sous leur pesanteur, je désirais de les rompre et faisais quelque effort pour cela ; je voulais faire divorce avec les plaisirs que je connaissais indignes de la noblesse d'un homme raisonnable et d'un chrétien qui aspire à l'éternité ; j'en voyais l'ordure et l'infamie ; je sentais qu'ils consommaient mes biens, ma jeunesse, et qu'ils éteignaient les lumières de mon esprit. Pressé de tant de considérations, je fuyais cette infâme créature qui était ma chaîne, ma prison, mon tyran et mon enfer ; mais comme je voulais l'abandonner sans son consentement et sortir de ce cachot, sans lui en demander la permission, elle m'arrêtait sur le point que je me croyais entièrement délivré, et m'attachait plus fortement que je n'étais. Connaissant enfin que ma délivrance était impossible ou très-difficile, j'avais recours aux larmes, qui exprimaient autant ma faiblesse que mon malheur.

Saint Chrysostome compare ceux qui sont attachés par une mauvaise habitude, à un oiseau qui est pris par un pied ; il croit avoir toute sa liberté, comme il a tout le désir de se promener dans les campagnes de l'air ; mais comme il veut s'élever, il se trouve arrêté par ce petit filet. Voilà l'image du pécheur attaché par la chaîne d'une mauvaise habitude ; il croit pouvoir faire de bonnes œuvres, il s'élève un peu de terre, il donne quelque aumône aux pauvres , il entend quelque prédication, quelque messe, il se confesse à Pâques ; mais quand il veut quitter cette mauvaise créature, se donner entièrement à Dieu, jouir de la liberté de ses enfants, vivre en esprit, il se trouve arrêté par cette mauvaise habitude, qui a une force que nous ne pouvons pas surmonter.

N'est-il pas vrai que, quelque étude qu'on puisse apporter pour apprendre un langage étranger, il n'est pas possible d'oublier le naturel et de perdre l'accent de notre na-

tion ? Un Espagnol ne peut jamais se faire quitte de l'accent de son pays, et quoiqu'il change d'habits, il ne peut jamais se défaire d'un langage qu'il a appris dès le berceau. Ce qui se voit dans la nature se trouve aussi dans la grâce. Les enfants d'Israël, dit saint Chrysostome, ne trouvent point de goût en la manne, et quoiqu'elle contienne toutes les douceurs, quoiqu'elle soit une viande du ciel, préparée par un miracle, néanmoins ils soupirent et demandent des aulx et des oignons d'Egypte qu'ils trouvaient fort excellents, parce qu'ils avaient accoutumé d'en manger ; tant il est vrai que l'habitude a une force qu'on ne peut jamais surmonter, et qui nous fait trouver du goût aux viandes fades et vulgaires, et mépriser les bonnes et les délicates. Voilà, chrétiens, la force d'une mauvaise habitude, qui est si grande, qu'elle rend notre conversion très-difficile, puisqu'elle nous fait trouver de la douceur dans l'esclavage du diable, dans l'inimitié de Dieu, et des assurances dans la crainte d'un malheur éternel. Mais regardons-la du côté de Dieu, et voyons combien elle rend notre conversion difficile.

Je trouve, chrétiens, que la mauvaise habitude empêche puissamment notre conversion, parce que Dieu ne donne point ses grâces à ces âmes endurcies par de mauvaises habitudes ; il ne présente plus ses lumières à ceux qui y sont rebelles et qui s'obstinent à ne pas les voir, il ne frappe plus à des cœurs qui lui ont refusé mille fois l'entrée ; enfin il ne jette point ses grâces, qui sont des marguerites bien précieuses, devant ces animaux immondes, qui sont toujours dans la boue et qui les fouleraient aux pieds. Saint Paul nous l'assure par ces paroles : *Voluntarie enim peccantibus jam non relinquitur pro peccatis hostia* (*Heb.* XI) : Il n'est plus d'hostie, de sacrifice d'expiation pour ces personnes qui pèchent volontairement, c'est-à-dire, qui offensent Dieu par une malice déterminée et connaissante, tels que sont ceux qui pèchent par habitude. Le sang du Fils de Dieu ne leur profite pas, ils se rendent indignes des mérites qui peuvent faire le salut de tous les hommes. Il est vrai que le Père est tout-puissant, que le Fils a une sagesse infinie, et qu'il est mort pour tous les hommes, que le Saint-Esprit a des bontés sans bornes et sans mesure ; mais qu'il me soit permis de dire que le Père n'emploie point sa puissance sur ce néant qui lui est rebelle, que le Fils ne souffre pas qu'on foule si souvent son sang précieux aux pieds, et que le Saint-Esprit a une bonté qui se convertit en fureur, quand elle est méprisée par les péchés d'habitude.

Après que saint Paul nous a assurés de la difficulté qui se trouve pour la conversion de ces pécheurs d'habitude, le Fils de Dieu nous la fait connaître sensiblement et nous en fait une peinture dans le plus grand de ses miracles. Le saint Evangile nous dit qu'il a ressuscité trois morts qui sont le symbole de trois sortes de pécheurs : il ressuscita une jeune fille, qui représentait ceux qui meurent par le péché du premier des hommes et qui n'ont péché que par une volonté étrangère ; il donna la vie à un jeune homme, qui était la peinture de ceux qui pèchent par la violence de quelque passion ; le troisième fut le Lazare, qu'il fit sortir du tombeau où il était depuis quatre jours, demi pourri ; celui-là est l'image des pécheurs d'habitude. Pour ressusciter la fille, il ne dit que deux paroles : *Puella, surge*, petite fille, lève-toi ; il n'emploie point un plus grand effort pour donner la vie au jeune homme, mais quand il voulut ressusciter le Lazare, il observa des cérémonies qui nous font connaître la grandeur de son mal et la difficulté de sa résurrection ; car premièrement il regarda le ciel pour protester qu'il avait donné de bonnes habitudes à l'homme, qui pouvaient faire son salut et lui mériter la jouissance de la gloire ; il témoigna de l'émotion et parut comme troublé, parce qu'il voyait dans le Lazare la figure d'un monstre épouvantable, qui est le pécheur endurci par une longue habitude de péché. Il remercia son Père du pouvoir qu'il lui avait donné de faire des merveilles, après il le pria de les combler toutes en la résurrection d'un corps pourri, qui était le symbole d'un pécheur obstiné par une mauvaise habitude. Enfin il cria hautement : *Lazare, veni foras*, Lazare, sors du tombeau ; il éleva sa voix, parce qu'il faut de fortes inspirations et des grâces victorieuses pour ressusciter ces pécheurs d'habitude. Voilà, chrétiens, la difficulté qu'il y a de sortir de ces péchés que la coutume a fait passer en notre nature. Allons au troisième point, qui nous fera voir combien rigoureusement Dieu châtie ces péchés.

TROISIÈME POINT.

Il est assuré que dans la justice de Dieu, qui est parfaitement ordonnée, on peut connaître l'énormité d'un crime par le châtiment qui le punit. Il n'en va pas comme de celle des hommes, qui ne gardent point cette proportion et qui quelquefois punissent une faute légère par un grand châtiment, et sont indulgents en de grands crimes. Or, Dieu châtie très-rigoureusement ces péchés d'habitude, donc ils doivent avoir beaucoup de malice et l'offenser outrageusement : *Quasi impius*, dit Job, *percussit eos in loco videntium, qui quasi de industria recesserunt a Deo* (*Cap.* XXXIV) : Il les frappe au lieu des voyants qui se sont retirés de Dieu par une malice déterminée, qui ont étudié leurs péchés, qui s'y sont précipités les yeux ouverts. Saint Thomas dit que ces voyants dont parle le Prophète, qui pèchent avec connaissance, sont ceux qui le font par habitude, et que Dieu les frappera avec une rigueur effroyable.

Le prophète royal dans ce même sentiment dit : *Confringet Dominus verticem capilli perambulantium in delictis suis* (*Ps.*, LXVII) : Dieu écrasera jusqu'au bout des cheveux ceux qui se promènent dans leurs péchés. Qui sont ceux-là qui se promènent dans leurs péchés ? Ce sont ceux qui en commettent d'habitude ; ils se promènent dans leurs pé-

chés, parceque l'habitude leur ôtant la crainte et la honte, ils font le mal avec plaisir. Ou bien disons que ceux-là se promènent dans leurs péchés, qui en sortant par la pénitence, quand ou le devoir de la religion chrétienne qu'ils professent, ou quelque maladie dangereuse, ou quelqu'autre considération les a obligés à confesser leurs péchés, à se réconcilier avec Dieu, ils retournent en même temps dans l'état d'où ils étaient sortis ; leur conversion n'est qu'une parenthèse, une surséance, une petite trêve ; ils retournent bientôt au terme d'où ils étaient partis, et se remettent dans les péchés qu'ils semblaient avoir quittés, et ainsi allant des péchés dans la pénitence, de la pénitence dans les péchés, on peut dire qu'ils se promènent dans leurs iniquités ; c'est pourquoi Dieu en fera une punition sanglante.

Cela parut, et ce châtiment se fit voir lorsque Dieu envoya le déluge qui noya tous les hommes, et qui lava la terre des ordures dont ils l'avaient infectée. La sainte Ecriture dit que, Dieu voyant que tous les âges et toutes les conditions se portaient au péché, que la malice était commune, que les hommes n'avaient de pensées que pour le vice, et qu'ils appliquaient toute la force de leur esprit et de leur corps pour le commettre : *Pœnituit eum quod hominem fecisset* (*Gen.* VI). Il se repentit d'avoir créé les hommes, puisqu'ils se servaient des lumières de leur esprit, et qu'ils employaient toutes leurs industries pour commettre des saletés qui déshonoraient leur espèce et qui offensaient Dieu. Ils s'étaient fait une si forte habitude du mal, qu'il n'était rien qui les en pût séparer. Enfin pour les punir il envoie un déluge qui noie les innocents avec les coupables, et qui fait un nouveau monde après la perte de ses premiers habitants. C'est ce que Dieu dit très-souvent, lorsqu'il voit un chrétien qui se forme de mauvaises habitudes. Je me repens d'avoir mis dans cet homme un caractère qui le fait chrétien, une différence qui le rend raisonnable, et des grâces qui l'ont fait fils de Dieu. Je lui avais donné de saintes habitudes dans le baptême, dont il pouvait produire des actes qui m'eussent été très-agréables, et à lui très-avantageux; mais cet infortuné, abandonnant ce trésor dont l'acquisition ne lui avait pas donné de la peine, s'est fait de mauvaises habitudes ; la saleté est une chaîne qui le tient attaché, la colère lui est ordinaire, l'avarice en a fait un esclave, et les blasphèmes sont toujours dans sa bouche. Quelque bonne résolution qu'il fasse, et quoique quelquefois il produise quelque bonne œuvre, cette chaîne, cette mauvaise habitude le tiennent attaché, et il ne peut point s'en défaire ; résolument il faut que je le perde, ou par une perte de biens, d'honneur, de santé, ou par une mort soudaine.

Mais le châtiment est plus grand, quand pour punir ses péchés il le prive de ses grâces ; car il n'est point de disposition dans cet homme, dont l'âme est remplie de mauvaises habitudes, pour recevoir cette divine forme. La médecine ne profite point dans un corps atteint d'une maladie qu'on appelle habituelle, il faut qu'il meure sans remède, puisque cette indisposition qui est en lui depuis long-temps, et qui a déréglé toutes les fonctions de la vie l'empêche de la recevoir. J'en dis de même de ces péchés d'habitude, qui sont les maladies de nos âmes, qui nous empêchent de profiter de la grâce. Et d'ailleurs Dieu est-il obligé de donner ses secours à des impies qui les ont mille fois refusés? Quoi ! sa bonté qui le fait libéral le rend-elle esclave de l'homme, pour l'obliger de lui fournir continuellement des secours, qu'il rend inutiles par des habitudes contraires? Non, chrétiens, il ne faut pas le croire ; mais plutôt il faut être persuadé qu'il châtie justement ce péché d'habitude par des peines temporelles et éternelles, et toujours par une privation de grâce.

Que reste-t-il maintenant, si ce n'est que nous y apportions le remède, et puisque le mal est extrême, que nous en prévenions la naissance? C'est là le premier remède qui nous est donné par un païen : *Parvus est initio omnis affectus.* Toutes les affections, tous les attachements dont se forment nos habitudes sont petits en leur naissance; il est facile de les empêcher de naître, ou de les étouffer dans leur berceau ; mais si nous souffrons que ce monstre prenne sa croissance et sa force, il ne sera pas en notre pouvoir de le faire mourir ; c'est un arbre qu'on arrache facilement quand il est petit, mais lorsqu'il a pris de fortes racines, qu'il a poussé une grande tige, il est très difficile de le déraciner. J'en dis de même de nos habitudes, il est assez aisé, avec la grâce de Dieu, de résister aux premiers mouvements de colère, aux premiers blasphèmes, à une saleté naissante; mais quand nous nous sommes fait une habitude de ces péchés, quand nous les avons commis vingt, trente fois ou davantage, il est très-difficile de nous en défaire, et nous nous trouvons pris sous des chaînes dont nous pouvions nous détacher du commencement.

Il nous arrive ce qui advint à Samson. Cet homme, qui se sentait avoir une force prodigieuse, dont il avait fait l'épreuve en diverses rencontres, souffre qu'on l'attache sous l'espérance qu'il a de rompre tous ses liens ; il permet qu'on le lie deux ou trois fois, parcequ'il se promet de briser toutes ses cordes. Enfin il est si souvent attaché, qu'il ne peut plus se donner la liberté, il est pris et rendu le jouet des Philistins. Il en arrive de même aux pécheurs ; il en est quelques-uns qui disent, je veux dérober aujourd'hui un écu, et ce larcin sera le dernier que je ferai. Je veux commettre une action deshonnête, et j'aurai toujours le pouvoir de me séparer de cette personne, avec qui je dois prendre ce plaisir ; la même liberté qui m'attache à elle m'en éloignera, et je serai toujours maître de moi-même Vous vous trompez lourdement, car il ne vous sera pas possible de rompre la chaîne que vous vous êtes forgée, il ne vous sera pas

possible de vous défaire de cette mauvaise habitude. Je veux que le ciel vous donne des grâces, que votre conscience, qu'une maladie, qu'une perte de biens, que le devoir vous oblige à la confession de Pâques ou de quelque autre bonne fête. Je veux que la bienseance vous porte à la prédication où vous conceviez de bon désirs de votre amendement, je dis que l'habitude prévaudra en vous, qu'elle sera plus forte que toutes vos bonnes résolutions, et qu'elle vous remettra dans un train de vie que vous avez voulu quitter.

Le prophète Ezéchiel nous décrit un naufrage que firent quelques matelots. Les vents et la mer irritée brisèrent leur vaisseau, ensevelirent sous les flots leurs marchandises, et les mirent en danger de leur propre vie; ils se sauvent néanmoins, abordent à terre, et n'emportent de tout leur naufrage que les avirons : *Tenebant remum*, afin de se remettre sur mer quand la tempête serait apaisée, et qu'ils auraient rhabillé leur vaisseau. Le mauvais traitement qu'ils avaient reçu de cet élément infidèle ne les arrête point, ils veulent encore hasarder leur bien et leur vie.

Voilà la peinture des pécheurs qui sont dans une mauvaise habitude : ils perdent leur santé et leurs biens dans une sale pratique, ils sont forcés d'en interrompre et d'en arrêter les actes par quelque motif de religion ou d'honnêteté; ils vont à confesse, ils passent la semaine sainte avec quelque apparence de piété, mais avec le dessein de s'y engager et de continuer leur train de vie. Il est vrai, ils sont sortis de ces vieux vaisseaux, c'est-à-dire, ils ont renoncé à cette mauvaise femme, à ce gain illicite, à cette vengeance; mais comment? ils ont l'aviron dans leurs mains, car dès que Pâques sera passé, que le prédicateur s'en sera allé, qu'ils auront recouvré leur santé et acquis des biens, ils joueront comme auparavant, ils fréquenteront les cabarets, enfin ils feront toutes les mauvaises actions dont ils ont les habitudes. Il faut donc, pour prévenir ce malheur, empêcher que ces mauvaises qualités ne se forment point en nous, que ce monstre épouvantable n'y prenne point naissance.

Le second remède que nous devons apporter pour déraciner nos habitudes est celui que nous devons recevoir de notre confesseur, à qui nous sommes obligés de découvrir si le péché que nous lui confessons est un péché d'habitude ou de fragilité, s'il y a longtemps que nous sommes dans cette mauvaise intrigue et dans ce dangereux commerce. L'Evangile nous enseigne cette pratique : car lorsqu'on présenta au Sauveur de nos âmes un jeune homme possédé du diable, qui donnait à son corps des mouvements qui le jetaient dans l'eau et dans le feu, ce souverain médecin demande depuis quel temps cela lui est arrivé; on lui répond que c'est depuis son enfance. Remarquez, s'il vous plaît, qu'il demanda une chose qu'il savait fort bien, pour apprendre aux pénitents à dire à leur confesseur si le péché qu'ils confessent vient d'une habitude qu'ils aient formée, parce qu'il faut des remèdes plus violents à des maux qui ont passé en nature et qu'on ne peut guérir que très-difficilement.

Enfin tous nos efforts seraient inutiles, et tout le secours de nos confesseurs impuissant pour rompre une mauvaise habitude, si nous n'implorions l'assistance de Dieu; il le faut prier avec David qu'il rompe nos chaînes, qu'il nous retire de ce tombeau, de cet enfer, qui est une mauvaise habitude; et avec saint Paul, qu'il nous délivre de la servitude de corruption et de péché, qu'il nous dépouille de ce vieil homme et qu'il nous mette dans la liberté des enfants de Dieu; enfin il faut pleurer avec saint Augustin, pour émouvoir Dieu à nous donner ce secours tout-puissant, qui rompt cette chaîne dont nous sommes liés nous-mêmes, et dont nous ne saurions pas sortir sans ses assistances. C'est la prière que nous devons faire, qui nous mettra en la disposition d'obtenir la gloire que je vous souhaite, etc.

SERMON XIII.

PÉCHEUR OBSTINÉ.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme devant un serpent (*Eccl.*, XXI).

Il est de si mauvaises dispositions dans le corps des hommes, qu'on en voit qui font des pierres et qui font prendre à une substance molle la dureté des cailloux : la médecine, qui ne peut pas les dissoudre, a trouvé le moyen de les arracher de nos corps, quoique ce soit avec beaucoup de douleur et de danger. Le péché, qui cause toutes les mauvaises dispositions de nos âmes, fait dans quelques pécheurs un cœur de pierre : *Cor lapideum* (*Ezech.*, XVIII), comme l'appelle la sainte Ecriture, c'est-à-dire, met dans quelques-uns un endurcissement dont on ne peut pas mieux exprimer la nature, qu'en disant qu'il est semblable à celui d'une pierre. Les saintes femmes qui furent au sépulcre de Jésus-Christ demandaient quelque bras assez fort pour lever la pierre qui le fermait : *Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti?* Chrétiens, j'ai dessein d'ôter cette pierre de vos cœurs, qui les rend insensibles aux attraits de la grâce; mais qui appellerai-je et qui me servira en cette occasion? La nature est impuissante pour ce grand effort, il n'est que la grâce seule qui puisse le faire. Un ange leva la pierre du tombeau de Jésus-Christ et donna la liberté aux saintes femmes de regarder dedans, mais quelque force qu'aient ces esprits bienheureux, elle est moins grande que celle qu'il faut pour le sujet que j'entreprends. J'ai besoin d'une puissance infinie qui ne se trouve point dans les créatures, mais dans Dieu seul : c'est donc à lui qu'il faut que je m'adresse, par les intercessions de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Le péché produit deux choses contraires dans les hommes : dans quelques-uns il fait naître une inconstance qui ne leur permet

jamais de demeurer en même état, qui les fait dissemblables à eux-mêmes pour les rendre les images du paon, dont Tertullien dit, que cet oiseau prend autant de couleurs qu'il fait de roues et qu'il présente de postures : aussi le pécheur n'est jamais en même état, et si l'inconstance, comme dit Job, est naturelle à tous les hommes, elle est une peine dans le pécheur qui ne le quitte jamais: *Et revelabitur quasi aqua judicium* (*Job*, XIV), dit la sainte Ecriture. Les Septante tournent : *Volvetur sicut aqua judicium pessimorum.* Le jugement des méchants est semblable à l'eau qui coule dans une rivière, qui court, qui ne s'arrête jamais, et qui change toujours et de lieu et de posture. Ils sont aussi comparés à la poussière que les vents élèvent, et qu'ils tournent de tous côtés. Le Fils de Dieu, dans le panégyrique qu'il fait de saint Jean, dit qu'il n'est point un roseau qui s'émeuve au moindre souffle de vent; qu'il a la fermeté des rochers : or, cette inconstance est un défaut dans l'homme, puisqu'il l'empêche de porter l'image de Dieu qui est immuable en sa nature et en ses décrets; elle est aussi une preuve que nous n'avons pas toutes les lumières dans notre esprit pour connaître ce qui mérite nos affections et nos attachements; et ainsi elle est blâmable de quelque côté que nous la regardions, ou comme une production du péché, ou comme une suite de notre nature.

Ce même péché qui produit l'inconstance dans quelques pécheurs met une fermeté inébranlable dans les autres. La sainte Ecriture dit qu'il en est qui ont des cœurs de pierre, qui se cantonnent, qui se fortifient dans le vice, qui prennent une trempe si forte, qu'il n'est rien qui puisse faire la moindre impression sur eux : ce sont les pécheurs obstinés qui pèchent sans crainte et par une habitude aussi forte que la nature; ce sont ceux qui portent le caractère de la bête et la marque presque infaillible de leur réprobation, ce sont ceux qui rendent tous les efforts de la grâce inutiles; enfin ce sont des malades presque désespérés et qui ne sortent de cet état que pour entrer dans celui des damnés. Or, cet endurcissement que le péché met dans nos âmes, qui sont spirituelles, ne peut être mieux compris de nos esprits que par le rapport que la dureté fait dans les corps où elle se trouve. Saint Bonaventure y remarque trois effets : une chose est dure lorsqu'elle est inhabile à recevoir quelque impression étrangère, comme nous voyons qu'une pierre ne peut point recevoir l'image qui est dans un cachet; de plus, une chose dure a une fermeté et une consistance qui la fait toujours être en même état; et troisièmement elle a une force qui résiste et qui repousse tout ce qui voudrait l'attaquer· *Durum est quod est inhabile ad suscipiendum, stabile ad permanendum, et forte ad rebellandum sive resistendum* (*Lib. dist.* 40, *q.* 1). Ainsi nous disons qu'un cœur endurci est celui qui est inhabile à recevoir les impressions de la grâce; secondement, que c'est celui qui se plaît et qui est attaché fortement au péché, de qui toutes les passions combattent pour le conserver dans cet état; enfin, un cœur endurci est un cœur rebelle qui fait la guerre à Dieu, qui méprise ses commandements et qui combat ses bontés. Voilà les effets, voilà les trois caractères des cœurs endurcis dont je veux vous entretenir.

PREMIER POINT.

Je dis donc que le cœur endurci est celui qui est inhabile à recevoir les impressions de la grâce, qui n'a presque point d'aptitude ni de disposition à recevoir cette divine habitude : *Inhabilitas ad suscipiendum* (*Lib.* II, *dist.* 35, *q.* 3). Saint Bonaventure demande, dans sa théologie, si le péché peut tellement corrompre cette habileté, cette disposition naturelle qui est dans notre âme pour recevoir la grâce, qu'elle en soit entièrement ôtée, qu'elle n'ait plus de proportion avec elle, et qu'enfin l'âme et la grâce soient deux contraires qui ne se puissent jamais souffrir. Il répond qu'il n'est point de péché, pour grand ou pour souvent réitéré qu'il puisse être, et que le nombre n'en peut jamais être si prodigieux qu'il vienne à ôter entièrement, à éteindre et à déraciner cette aptitude que notre âme a pour recevoir la grâce; car, comme la volonté ne perd jamais sa nature et ne cesse jamais d'être libre, quoiqu'elle commette des péchés sans nombre, aussi ne peut-elle jamais perdre cette aptitude pour recevoir la grâce, quelques péchés qu'elle commette. La liberté peut bien s'affaiblir, mais non pas se perdre; elle peut bien se charger de chaînes, se procurer des maladies qui lui ôtent l'allégresse du mouvement et sa bonne disposition, mais elle ne peut jamais s'ôter cette aptitude naturelle qu'elle a reçue dès sa naissance et qui l'accompagne pendant toute la vie. Et quand bien même, ajoute saint Bonaventure, Dieu ferait sortir un damné de l'enfer, qui est le dernier terme du malheur et où les volontés sont dans l'impuissance de retourner au bien, de détester leurs péchés et de recevoir la grâce, il ne serait pas besoin, dit ce docteur, que Dieu mît en lui une nouvelle disposition et une aptitude autre que celle qu'il avait pendant qu'il était dans l'état de voyageur, et qui avait été suspendue par celui où il se trouvait, qui était celui de la damnation, qui est un état d'arrêt et d'immobilité.

Mais si le péché n'ôte point cette habileté, si dans la perte de tous les autres biens celui-ci nous reste, il faut avouer qu'il est fort affaibli, car par le péché l'homme offense Dieu et se rend indigne de recevoir sa grâce, et il a aussi moins d'aptitude pour coopérer à la grâce qu'il a reçue, à faire valoir et profiter ce talent que Dieu lui a mis en main, il se fait un chemin, se forme une habitude qui le porte au mal, se rend engourdi et pesant pour faire les actions de vertu; et voilà comme il est vrai que ces gros pécheurs qui commettent des péchés énormes en leur nature et prodigieux en leur nombre sont inhabiles pour recevoir cette divine forme.

Dieu les veut convertir, il leur envoie des

grâces assez fortes pour ce grand dessein, s'ils voulaient s'en servir. Cette grâce prend diverses formes et diverses postures pour entrer dans leur cœur et gagner leur consentement; tantôt elle est comme une huile qui se répand et qui veut pénétrer leur âme; mais elle la trouve de pierre, et partant il faut qu'elle s'arrête à la superficie et qu'elle ne mouille que le dehors. La grâce se présente comme un feu pour échauffer ces cœurs; mais elle les trouve de glace et si fort éloignés de Dieu, qu'elle ne peut pas porter ses ardeurs jusqu'à eux et les échauffer. La grâce se présente comme une manne qui contient toutes les douceurs pour rendre fades et pour les détacher de celles du monde; mais cette manne entre dans la bouche d'un mort qui n'en peut pas goûter la douceur. Cette grâce prend la nature d'une voix, elle crie au pécheur : Ouvre-moi, je veux entrer dans ton cœur, pour contenter tes désirs, pour enrichir ta pauvreté, pour guérir tes plaies; mais elle trouve qu'il est nuit dans cette âme, que toutes ses puissances sont attachées par un sommeil léthargique, ou qu'enfin elle a les oreilles bouchées comme celles d'un aspic, où le bruit d'un tonnerre ne saurait entrer. Enfin, la grâce se présente comme une épée bien affilée, pour séparer de ce cœur ce qui n'est pas chrétien, ce qui n'est pas raisonnable, pour donner la mort à ces plaisirs qui le font vivre de la vie de bête, pour couper et pour trancher tous ces nœuds qui nous attachent à l'intérêt, au monde et aux voluptés des sens; mais cette épée trouve un cœur de bronze qui lui résiste et qui l'émousse par sa dureté. Il en est de ces chrétiens comme des enfants qui sont d'un esprit grossier et pesant; envoyez-les aux écoles, mettez-les sous des maîtres qui prennent beaucoup de peine pour leur instruction et qui se servent des méthodes les plus claires qu'on se puisse imaginer; néanmoins, après tous ces soins, après beaucoup de temps employé et d'argent consommé, ils sont aussi ignorants que le premier jour qu'ils entrèrent en classe. D'où vient, je vous prie, que parmi tant de jeunesse qui s'est rendue savante sous même maître et par mêmes instructions, celui-ci n'a rien profité? c'est qu'il a *inhabilitatem ad suscipiendum*, il a un esprit hébété, étourdi, qui demande d'être occupé à la mécanique ou qui ne cherche que le divertissement. Il en est ainsi des pécheurs obstinés : *Vocavit Dominus Deus exercituum in die illa ad fletum et ad planctum, et ad calvitium, et ad cingulum sacci, et ecce gaudium et lætitia* (*Isai.*, XXII). Dieu, dit le prophète Isaïe, fit savoir à son peuple que pour expier les péchés qui avaient attiré sur eux sa colère et pour mériter ses faveurs, il fallait avoir recours aux larmes, lui demander pardon, les yeux baignés de pleurs, avec des soupirs et des élans de voix qui témoignassent le regret qu'ils avaient de l'avoir offensé; il veut même que pour mériter ce pardon et apaiser sa justice, ils se couvrent d'un sac, qu'ils ôtent tous les ornements de tête et qu'ils paraissent devant lui en habit de pénitence; mais qu'arriva-t-il de ces cœurs obstinés? comment reçurent-ils cette grâce qui les appelait à la pénitence? Au lieu de faire ce que Dieu leur commandait, ils se portent au contraire, ils se servent du temps qu'ils devaient employer à la pénitence pour continuer ou pour augmenter leurs débauches; ils commettent de nouveaux crimes quand ils devraient expier ceux qu'ils avaient commis et qui les avaient rendus misérables, ils ne parlent que de se réjouir et de faire la débauche, ils tuent des veaux, préparent des festins, se gorgent de viande, se soûlent de vin. Leur impiété ne s'arrête pas là; mais, par un dessein que leur obstination leur persuade, ils disent : *Manducemus et bibamus, cras enim moriemur* (*Isai.* XXII) : Puisque nous devons mourir demain, employons ce jour à manger et à boire, nous n'avons plus qu'un jour de vie, finissons-la dans la débauche. Chrétiens, voilà l'image d'un cœur obstiné qui, par une longue habitude de vices, a perdu les dispositions pour recevoir la grâce, qui, à force de fermer les yeux pour ne voir pas la lumière, s'est rendu aveugle. Dieu nous appelle à la pénitence, il nous crie de nous convertir à lui, et pour ce sujet il nous fait des menaces, nous envoie des maladies, des pertes de biens; mais toutes ces voix, quoique très-fortes, ne peuvent pas entrer dans nos cœurs, toutes ces lumières se présentent à nos yeux, mais nous n'y voyons point en plein midi. Le carême qui est un temps où nous sommes plus obligés de nous abstenir des vices que de la viande, nous le passons dans les jeux; on y commet les impuretés du carnaval, les blasphèmes, les détractions; les vengeances y sont les mêmes qu'elles étaient aux autres temps, et quelquefois plus grandes, si l'occasion s'en présente. L'Eglise nous invite à la pénitence, quand elle nous propose les fêtes des saints qui l'ont pratiquée; elle nous met devant les yeux comme des miroirs pour y former nos mœurs, comme des guides pour nous conduire, comme des patrons et des modèles que nous devons copier dans nos actions; elle nous fait voir que leur vie s'est toute passée dans la pratique d'une pénitence qui les a rendus saints et qui leur a fait mériter la vénération que nous leur rendons. Tous les mystères qui font notre religion et que l'Eglise nous représente tous les jours, que nous prêchent-ils que la pénitence? Tous les signes de croix que nous faisons, toutes les images qu'elle présente à nos yeux, toutes les voix qu'elle fait entendre à nos oreilles, toutes les messes où nous assistons, toute cette pompe de cérémonies n'a été ordonnée que pour nous inspirer quelque sentiment de pénitence, que pour nous rendre semblables à Jésus crucifié, dont ils sont les expressions, et à nous faire recevoir les grâces dont ils sont les sources et les organes; mais, par une obstination étrange, ces fêtes, ces exemples de sainteté et de pénitence que l'Eglise nous propose, nous portent à la débauche et, pour honorer les saints, nous commettons des crimes qui offensent

Dieu et qui leur déplaisent; car n'est-il pas vrai que c'est dans ce temps qu'on ne pense qu'à faire bonne chère, qu'à paraître en habits, à passer ces jours en jeux et en danses? En quel temps commet-on plus de dissolution? se voit-il plus de querelles que dans ces solennités qui nous appellent à la pénitence, pour mériter la gloire que les saints dont nous célébrons la fête possèdent maintenant?

Le Fils de Dieu chasse le diable du corps d'un homme, lui rend la vue et la parole, si bien qu'il fait trois miracles en même personne : un possédé du démon est délivré, un aveugle voit, un muet parle; et néanmois ces miracles multipliés qui avaient été faits en présence de tout le peuple et qui étaient les portraits de l'état où le péché réduit le pécheur, qu'il rend la possession du diable, qui le fait aveugle et sourd, ne font point d'impression sur les Juifs qui les voient; mais sortant de voir cette merveille qui prouvait la divinité du Fils de Dieu, qui devait les obliger à croire à sa parole, qui leur persuadait la pénitence: *Magister*, lui disent-ils, *volumus a te signum aliquod videre* (*Matth.* XII) ; Maître, nous désirons que tu nous fasses voir par quelque miracle que tu es Fils de Dieu, que ta doctrine est véritable, et que nous devons croire à tes paroles. N'est-ce pas là une grande obstination ? ils viennent de voir un miracle qu'ils ne pouvaient ni nier, ni en attribuer la cause qu'à un pouvoir divin, et néanmoins ils en demandent encore quelque autre. C'est, chrétiens, que ces peuples s'étaient fait une habitude de haine et d'envie contre le Fils de Dieu, ils en veulent à sa vie et à son honneur, ils cherchent tous les moyens de le perdre, qu'ils tâchent de trouver dans les plus saintes de ses paroles et dans les plus éclatantes de ses actions. C'est pourquoi tous ses miracles ne font point d'impression en eux, toutes les lumières qu'il présente à leurs yeux les laissent dans l'aveuglement, parce qu'ils ont *inhabilitatem ad suscipiendum;* ils ont une indisposition à recevoir la grâce qui leur parle par la voix des miracles, et qui veut entrer dans le cœur par les yeux.

Saint Paul avait trouvé cette même indisposition dans les Galates. Il leur avait prêché Jésus crucifié, et l'avait fait avec tant d'énergie, qu'il leur avait mis sa croix et ses tourments devant les yeux ; ils ne pouvaient plus douter qu'il ne fût le Rédempteur des hommes, et que les mérites de sa Passion appliqués aux fidèles, et non les œuvres de la loi, devaient faire leur justification et leur gloire. Et néanmoins après toutes ces paroles qui leur donnaient les assurances d'un bonheur qu'ils devaient attendre d'un Dieu mourant pour eux, ils soupiraient après une loi qui avait des rigueurs épouvantables, et qui était impuissante à donner ce qu'elle promettait. D'où venait, je vous prie, la stupidité de ce peuple? Saint Paul nous le fait connaître par le nom de fous qu'il leur donne; car un homme qui n'a point de jugement ou qui a l'esprit hébété, n'est pas capable de compremdre ce qu'on veut lui enseigner. Tels étaient ces Galates; ils étaient tellement attachés à cette loi charnelle, qui donnait à ses observateurs des récompenses qu'ils touchaient avec la main, et qui contenaient leur concupiscence, qu'ils ne pouvaient pas recevoir celle de Jésus-Christ, qui les obligeait à la pratique de la pénitence et qui ne promettait des récompenses qu'en l'autre vie. Ainsi, il y a des cœurs qui n'ont nulle disposition pour la grâce, ils sont toujours fermés quand elle se présente, toujours dans une résolution de démon, de ne lui point ouvrir quand elle frappe et qu'elle veut entrer. Et voilà cette indisposition à recevoir la grâce, remarquée par saint Bonaventure : *Inhabilitas ad suscipiendum.* Allons à la seconde considération d'un cœur endurci.

SECOND POINT.

Saint Bonaventure dit que la dureté qui se trouve dans quelque sujet le fait être toujours en même état; parce que n'ayant point de disposition à recevoir les impressions étrangères, il est toujours en même façon et en même posture. J'en dis de même de la dureté du cœur que nous appelons l'endurcissement du pécheur; elle lui donne une fermeté et un état de consistance qui est inébranlable : il est aujourd'hui ce qu'il était hier et ce qu'il sera demain, il sera dans sa vieillesse le même qu'il était dans sa jeunesse, dans ses afflictions ce qu'il était dans sa prospérité, dans ses maladies ce qu'il a été lorsqu'il jouissait d'une parfaite santé, et des conditions différentes et contraires le trouvent et le laissent en même état.

Pour voir cela clairement, il faut savoir que la sainte Ecriture donne divers noms au pécheur, et qu'elle nous le fait voir en diverses postures, qui toutes s'accordent à nous faire connaître la fermeté et l'attachement qu'il a au péché : tantôt elle nous dit qu'il est chargé d'un grand et pesant fardeau, que ses iniquités sont une charge qui l'accable sous sa pesanteur, et qui ne lui permet pas de se mouvoir; David l'avait ressenti lorsqu'il disait : *Sicut onus grave gravatæ sunt super me* (*Psal.* XXXVII) ; mes iniquités sont un fardeau qui m'accable et qui m'ôte le mouvement. En une autre part, il dit qu'il est attaché par les cordes des péchés : *Funes peccatorum circumplexi sunt me ;* les liens de mon péché m'ont attaché, m'ont même ôté la liberté du mouvement. Ailleurs, elle le compare à un pauvre paralytique qui est attaché par des chaînes invisibles, qui sont les humeurs qui ont bouché les conduits par où s'écoulaient par tout ce corps les esprits qui lui donnaient le sentiment et le mouvement. En autre part, elle nous dit que le péché est une mort qui rend le corps froid, pesant, et qui enfin lui ôte toutes les opérations de la vie, elle nous le représente comme un Ethiopien, dont la noirceur est si fort attachée à sa peau, que tous les savons, toutes les lessives et toutes les eaux ne sauraient l'ôter et le rendre

blanc : *Numquid Æthiops potest mutare pellem suam?* Enfin, elle le compare à un arbre qui est attaché à la terre par de fortes racines qui le rendent inébranlable : ses branches et ses fruits prennent souvent le mouvement des vents qui les battent et le tournent de divers côtés, mais le corps de l'arbre qui est attaché par de fortes racines ne se meut jamais, quelque vent et quelque effort qui le pousse. Voilà le symbole du pécheur qui est inébranlable dans son obstination; il fait quelquefois quelque bonne œuvre; il donne l'aumône, il entend la messe, il dit quelque chapelet, et a de la compassion pour les misérables, tout cela est bon; mais ce ne sont que les branches, que les feuilles de cet arbre qui se meuvent; pour son tronc, pour sa tige, elle est immobile. La main du pécheur obstiné peut se mouvoir et s'étendre pour assister son prochain, ses oreilles peuvent s'ouvrir pour écouter quelque prédication, et sa langue se remuer pour dire quelque prière; mais son cœur est toujours obstiné : *Vidi stultum firma radice fixum in terra* (*Job.* V) La sainte Écriture se sert de toutes ces similitudes pour nous faire connaître que le péché conduit le pécheur dans une obstination qui le fait toujours être en même état, et qu'il a cette dureté prédominante que rien ne peut ôter.

La raison et l'expérience nous apprennent la même vérité. Je prends la première de la sainte Écriture, qui dit qu'*Impius cum in profundum venerit contemnit* (*Prov.* XVIII), que le pécheur méprise quand il est venu dans la profondeur. Une autre version tourne : *Peccator cum in centrum venerit, contemnit;* lorsque le pécheur est venu dans le centre, il se moque de tout. Pour entendre ceci, il faut savoir que dans la nature le centre d'une chose est le dernier terme qu'elle recherche et où elle trouve son repos, son union et sa conservation. Cela supposé, je dis que le péché regarde l'obstination et l'endurcissement du cœur comme son centre; c'est un chemin qui conduit à ce terme, c'est une maladie qui nous mène à cette insensibilité, qui est un présage et une dernière disposition à la mort. Or, dans ce malheureux centre, le pécheur y trouve trois choses, comme tous les corps dans leur centre naturel : premièrement, le repos ou, pour mieux dire, un étourdissement et une indolence, car il n'a plus, quand il est arrivé là, ces remords de conscience qui l'éveillent et qui le pressent de se lever, qui lui reprochent son crime, qui le menacent d'une mort et d'une justice effroyable. Il y trouve sa conservation ou, pour mieux dire, sa fermeté, et il est toujours en même état, puisqu'il n'est point attaqué d'aucun contraire, qu'il n'entend plus la voix de Dieu qui lui prononce des arrêts de mort, et que toutes ses passions travaillent à le conserver en cette même posture. Le démon écarte de lui tous les sujets qui pourraient troubler son sommeil léthargique, ou qui pourraient l'éveiller. Enfin, il y trouve son union, parce qu'un pécheur obstiné fuit la compagnie de tous les gens de bien, qui le condamnent par leur bon exemple, qui pourraient le retirer de ses vices par leurs instructions, et il ne fréquente que des perdus comme lui; le voilà donc dans son centre. La nature nous fait voir que toutes choses y sont si fort attachées, qu'on a grand'peine de les en arracher. Il en est ainsi du pécheur obstiné et endurci, il est dans un état et dans une fermeté que toutes les secousses de la grâce ne peuvent pas ébranler, ni tous les désordres de la nature, ni tous les renversements de la fortune émouvoir.

Ce fut ce qui tira des larmes des yeux du Sauveur de nos âmes, lorsqu'il voulut ressusciter le Lazare qui était le portrait d'un cœur obstiné, enseveli dans ses habitudes, et tout puant de la pourriture de son péché. Je sais bien qu'il en est plusieurs qui attribuent la cause de ses larmes à divers sujets; les uns disent qu'il pleura pour faire voir qu'il était homme et qu'il en avait les sentiments. Il pleura, disent les autres, de compassion de voir deux sœurs qui étaient tout en larmes pour la mort de leur frère unique. Il pleura pour plaindre les dégâts que la mort faisait sur les hommes que Dieu avait faits immortels; mais qu'il me soit permis de dire que tous ces sujets ne méritent point des larmes si précieuses comme étaient celles d'un Homme-Dieu; il pleura, parce que le Lazare, dans sa mort, dans son tombeau et dans sa pourriture, était le portrait animé d'un pécheur endurci. Ce fut aussi pour nous faire voir la même vérité qu'il commanda qu'on ôtât la pierre du sépulcre, mais pourquoi cela? Le même pouvoir qui donnait la vie à un mort ne suffisait-il pas pour lever une pierre qui fermait le tombeau? Oui, mais c'est pour nous apprendre qu'un pécheur obstiné a un cœur de pierre et qu'on ne peut lui donner la vie qu'on n'ôte cette pierre et qu'on ne change son cœur. Voilà un état malheureux qui mérite les larmes d'un Dieu, mais qui ne peut pas mériter les nôtres. Les larmes de Jésus-Christ, dit saint Bernard (*Serm. de Nativit.*), me donnent de la crainte et de la honte; de la crainte, parce que de la grandeur du remède je connais celle de mon mal; elles me donnent aussi de la honte quand je me trouve les yeux secs, cependant que je vois ceux de mon Sauveur tout mouillés de larmes pour mes propres maux. Ne dois-je donc pas pleurer pour les maux que je souffre, mais que mon extrême endurcissement m'empêche de ressentir? Passons à la seconde raison.

La seconde raison qui prouve cette fermeté du pécheur endurci, qui le fait demeurer dans son obstination, est celle-ci. C'est que toutes choses tiennent quelque peu de leur fin et de leur terme. L'aurore, qui est un jour naissant, nous présente le soleil avec de faibles lumières qu'il augmente toujours et dont il doit posséder la plénitude dans son midi. Nous voyons le même procédé dans la grâce : les justes qui ne le sont que par cette divine habitude, sont fermes et stables dans le bien. Ils sont comparés à des colonnes que rien ne peut mouvoir, à des bâtiments élevés sur des

rochers, que ni les vents, ni l'inondation des eaux ne peuvent ébranler. Ils sont fermes dans la résolution et dans la pratique du bien, parce que la grâce dont ils sont ornés est une gloire commencée. Or, la gloire est un état permanent, ferme et inébranlable, ainsi la grâce qui est une participation de cette gloire, donne par avance cette fermeté aux justes : de même l'endurcissement du cœur est la dernière disposition à la damnation éternelle, le chemin assuré qui conduit à ce terme, enfin le faubourg et le voisinage de l'enfer. Or, comme l'enfer est un état de misère perpétuelle, que les damnés y ont une obstination que l'éternité ne verra jamais changée, ainsi l'obstination du pécheur retient de la fermeté de celle des damnés ; elle est une participation et un acheminement à ce terme, et voilà pourquoi les pécheurs obstinés ont cette seconde propriété que saint Bonaventure appelle *firmitas ad permanendum.*

Senèque (*Epist.* 4) dit que la mort n'est pas à craindre, parce qu'elle ne s'arrête point et qu'elle ne fait que passer. C'est dans cette vue que tant de personnes l'ont méprisée, que quelques-uns ont avalé le venin qui la leur donnait, comme on avalerait un breuvage délicieux; d'autres sont montés sur les échafauds avec la même résolution qu'on monte sur les trônes pour commander; enfin on en a vu d'autres qui ont enfoncé le poignard dans leur sein avec aussi peu d'émotion, que s'ils eussent porté une fleur au nez pour en sentir l'odeur; ainsi la mort n'est pas à craindre, parce qu'elle ne fait que passer, mais l'obstination doit être appréhendée plus que la mort, puisqu'elle est un état qui commence en ce monde et qui doit durer pendant une éternité. Mais malheur! nous craignons la mort qui passe dans un moment, et nous n'appréhendons point l'endurcissement du cœur qui doit durer éternellement.

TROISIÈME POINT.

La troisième propriété d'un corps qui est dur, c'est qu'il a une force pour résister; il n'a pas seulement une incapicité, une indisposition pour recevoir, mais une force qui repousse tout ce qui voudrait faire quelque impression dans lui. Il en est ainsi d'un cœur obstiné, et c'est la troisième propriété que saint Bonaventure y remarque : *Fortitudo ad resistendum*, une force pour résister aux inspirations et à tous les mouvements de la grâce.

La sainte Ecriture, pour nous montrer cette forte obstination du pécheur à résister à toutes les attaques de la grâce et à tous les coups que Dieu porte contre lui pour le convertir, nous dit qu'il a un cœur de pierre : *Cor ejus indurabitur quasi lapis* (*Job*, XLI) : Son cœur sera dur comme un caillou, qui avec la dureté est froid et pesant; il est froid pour les choses de Dieu et de son salut, il est pesant pour ne se porter point aux devoirs de religion et de nature. Secondement, la sainte Ecriture nous dit que le pécheur, pour se conserver dans cette dureté et pour empêcher que les coups de la main de Dieu n'y fassent quelque impression, est couvert d'une cuirasse; car, parlant de Béhémoth (*Job*, XL) qui est le symbole du démon ou d'un cœur obstiné, elle dit que sa peau est aussi forte qu'une cuirasse, que ni les coups d'épée, ni les mousquetades ne sauraient percer; mais est-ce tout son équipage? non, car il a dans son bras un bouclier qui le couvre et qui le défend : *Dabo eis scutum cordis laborem suum* (*Thren.*, III); mais n'est-il pas assez armé pour résister à tous les coups que le ciel pourrait porter contre lui? non, car il est environné d'une muraille qui lui sert de rempart et qui peut souffrir un siége : *Die ac nocte circumdabit eam super muros ejus iniquitas* (*Psal.* LIV). Voilà l'équipage, voilà la force d'un cœur obstiné qui ne peut être attaqué, si premièrement les canons ou les fourneaux ne font une brèche à cette muraille, si les mousquetades n'enfoncent ce bouclier qui le couvre et cette cuirasse qui le défend, c'est-à-dire si Dieu, par des grâces victorieuses et toutes-puissantes, ne travaille à le convertir; et, après tous ces efforts, on trouvera un cœur de pierre et d'acier, c'est-à-dire avec une obstination et des résolutions à ne se rendre jamais. C'est ce que le prophète Jérémie nous assure par ces paroles : *Quare aversus est populus iste aversione contentiosa* (*Jerem.*, VIII)? Pourquoi, dit Dieu, ce peuple s'est-il éloigné de moi d'une aversion contentieuse? Une autre version tourne, *aversione æterna*, il a dans son cœur un dessein de ne se convertir jamais, de rejeter toutes les grâces qui voudraient lui en donner le sentiment. Voilà l'état d'un cœur de pierre, d'un pécheur obstiné. Néanmoins, Dieu veut triompher de ce rebelle, s'assujettir ce félon; que fait-il pour cela? il l'attaque et lui porte tous les coups que saint Bernard a remarqués.

Premièrement, Dieu veut lui donner de l'horreur de ses péchés, il les lui représente, lui en fait voir le nombre, la difformité et les dégâts, afin qu'il en conçoive quelque douleur qui le porte à la pénitence et qui soit le commencement de son salut. Il lui commande de briser son cœur : *Scindite corda vestra* (*Joel.*, II); mais le fera-t-il? non : *Nec compunctione scinditur*, *nec pietate mollitur;* son cœur est comme celui de Nabal : *Emortuum cor ejus intrinsecus, et factum est quasi lapis* (I *Reg.*, XVII); il ne saurait avoir de la douleur d'une chose qui lui est agréable et avantageuse, ni se plaindre d'un mal qu'il ne sent point. L'évangéliste nous dit qu'on présenta au Fils de Dieu un enfant sourd et muet; le Sauveur du monde, qui vit dans ce garçon l'image d'un cœur obstiné, lève premièrement les yeux au ciel, et après il pleure; il regarde le ciel qui est le siége de Dieu, pour nous montrer que la première attaque du péché est contre la majesté de Dieu; après il pleure, parce qu'il voit le pécheur sans larmes sur ses propres misères : *Nec compunctione scinditur.*

Si la vue de ses péchés et de ses misères n'a pu lui ébrécher le cœur, il lui fait voir

sa miséricorde tout occupée à retenir les bras de sa justice; il lui fait voir une patience qui l'a souffert depuis dix, quinze ou vingt ans, afin que, comme dit saint Paul (*Rom.*, II), cette patience et cette bonté le portent à la pénitence : *Nec pietate mollitur.* Il a des entrailles de bronze, une obstination de démon, sur qui la piété ne fait point d'impression. Il le trouve, il le laisse rebelle, il méprise les trésors de la bonté, pour s'en faire un de colère et de fureur.

Dieu ne le laisse point là, il le prie de se convertir, de se réconcilier avec lui, il lui promet d'oublier tout le passé, de n'avoir à l'avenir que des pensées de bonté, des paroles de douceur et de bienfaits pour l'attacher à son service. Il lui fait entendre cette parole amoureuse : *Aperi mihi, soror mea, sponsa, capilli mei pleni sunt guttis noctium* (*Cant.*, V) : Ouvre-moi, ma sœur, mon épouse, je te donne des noms qui ne conviennent qu'à l'excès de mon amour qui les met dans ma bouche pour convertir ton cœur; la nuit, la pluie, le serein et les autres incommodités que je souffre ne peuvent pas m'ôter d'auprès d'une porte que je désire qu'on m'ouvre pour te remplir de bénédictions; mais ce cœur endurci : *Nec movetur precibus*, n'est pas sensible à toutes ces prières, il ne les entend pas même, parce qu'il a les oreilles bouchées.

Dieu ne se rebute point, il veut le convertir, et pour cela il le menace de la perte des biens de fortune, d'une maladie, d'un procès, d'une mort soudaine, d'une vengeance et d'un feu éternel; sans doute que celui que les prières, que les présents n'ont pu gagner se rendra à la vue des feux dont il est menacé et au bruit du tonnerre, mais, *minis non cedit*, il ne s'étonne point pour le bruit, les maux dont il est menacé ne l'effraient point, et il les regarde avec indifférence. Enfin, Dieu, pour le convertir, voyant que les menaces ne font point d'impression sur lui, des paroles il vient aux coups, des menaces aux châtiments, et, après avoir fait gronder le tonnerre sur sa tête pour l'effrayer, il fait tomber les grêles qui désolent ses champs et ses vignes; il le frappe d'une maladie, lui enlève des enfants qu'il regardait comme l'espérance de sa postérité et les héritiers de ses biens; il permet qu'un ennemi lui suscite un procès, une querelle. Cette foule de maux dont Dieu le châtie ne sont que pour lui faire ouvrir les yeux, pour lui donner quelque mouvement de repentance, pour lui inspirer le désir de recourir au remède; mais ce cœur obstiné souffre de se voir accablé de tous ces maux, sans se plaindre, il est immobile parmi les ruines de sa maison et parmi les désordres de ses affaires; s'il pousse quelques voix, ce n'est pas pour demander pardon des péchés qui causent son malheur, mais pour en commettre de nouveaux par ses blasphèmes et par ses murmures. Seigneur, dit le prophète Jérémie, vous les avez frappés, et ils ont été sans sentiment; vous leur avez donné des coups si rudes, qu'ils en ont été écrasés, et néanmoins ils n'ont pas voulu se convertir : *Percussisti eos et non doluerunt, attrivisti eos, et renuerunt accipere disciplinam; induerunt faciem suam super petram, et noluerunt reverti* (*Jerem.*, V). Il est arrivé en eux comme aux enclumes, qui se durcissent tant plus on les frappe à coups de marteaux; ils se sont fait un front d'airain, un cœur de pierre, une obstination de démon. Les péchés qui causent leurs maux, par un étrange désordre, font leur impudence, et les coups qui les frappent et qui les blessent les rendent insensibles; la voix qui les appelle pour leur pardonner les fait fuir, et les instructions qu'on leur donne pour les rendre gens de bien les font insolents et téméraires. Pharaon est une image vivante de ce cœur obstiné. Qu'est-ce que Dieu ne fait point pour le convertir! il lui envoie Moïse pour l'obliger à donner la liberté à son peuple qu'il tenait captif, il lui en fait le commandement de sa part, il ajoute les prodiges aux paroles, afin que le changement qu'il voyait dans les créatures l'obligeât à l'obéissance qu'il devait à un souverain à qui toutes choses obéissent, ou que les armes qu'il voyait dans leurs mains lui donnassent quelque sentiment de crainte. Pharaon entend les paroles, voit les prodiges sans émotion, il s'endurcit même parmi les fléaux qui l'accablent et parmi les prodiges dont il est environné.

Cet endurcissement de volonté, ce cœur obstiné qu'on voit et qu'on déteste dans Pharaon est celui de tous les pécheurs obstinés. Dieu fait des choses aussi fortes, quoiqu'elles ne soient pas peut-être si éclatantes, pour les convertir; il ne fait pas tant de prodiges dans le monde, mais il en fait d'aussi étranges dans leurs maisons, dans leurs fortunes et dans leurs cœurs; avec tout cela ils ne veulent pas se convertir à lui : c'est pourquoi Dieu est obligé de dire : *Multo labore sudatum est, et non exivit de ea rubigo* (*Ezech.* XLVIII). Enfin, après beaucoup de peines tous mes travaux ont été inutiles, tu es couverte de rouille comme tu l'étais auparavant; les châtiments ont passé en nature, et tu as une malice qui ne se perdra jamais. Et par le prophète Jérémie (*Jerem.*, VI) il dit à une âme endurcie : On t'a mise dans la fournaise pour consumer toute l'ordure dont tu étais couverte; je t'ai châtiée pour te faire perdre cette dureté que tu avais contractée par une longue habitude de crimes, néanmoins tout cela a été en vain, le fer a été plutôt consommé que la rouille qui te couvrait, et tu cesseras aussitôt d'être que de commettre des péchés. Voilà le malheur d'un cœur obstiné; mais ne désespérons point de son salut, car peut-être celui qui a été insensible pendant sa santé, se trouvant attaqué d'une maladie et d'un accident qui le menace de mort, s'éveillera; que la crainte d'un malheur prochain lui donnera quelque sentiment de conversion, et qu'enfin l'eau de pénitence coulera de ce cœur de rocher : mais ne l'attendons pas, chrétiens, car, comme dit le prophète : *Cor durum male habebit in*

novissimo (*Eccles.* III), un cœur endurci mourra dans cet état, et l'impénitence sera le dernier acte de sa mauvaise vie et l'entrée de sa damnation éternelle.

Tous ces efforts que Dieu emploie pour convertir un pécheur, et que son obstination rend inutiles, sont une preuve de la vérité de cette grande parole de saint Grégoire, qui dit que c'est un plus grand miracle de convertir un pécheur obstiné, que de ressusciter un mort : *Majus miraculum est prædicationis verbo peccatorem convertere, quam mortuum suscitare.* Cette même obstination du pécheur donne jour et force à la pensée de saint Augustin, qui nous assure que le Fils de Dieu fit un plus grand prodige à sa mort, lorsqu'il convertit un larron qui avait passé toute sa vie dans le brigandage, et qui même au milieu de son supplice blasphémait Dieu comme son compagnon, que de faire briser les pierres, éclipser le soleil et mettre toute la nature dans une syncope mortelle : *In eodem enim tempore universam creaturam turbavit et saxa disrupit; duriorem vero lapidibus animum attraxit ;* et je crois que c'était à cause de cette difficulté qui se trouve à fléchir ces cœurs rebelles que les démons, qui avaient vu les miracles du Fils de Dieu et qui ne l'avaient pas reconnu, quoiqu'ils fussent des preuves authentiques de la divinité, l'avouent et le prient, lorsqu'ils le voyent approcher d'un tombeau qui était le domicile d'un homme possédé du malin esprit, et qui dans sa possession était l'image d'un pécheur obstiné, parce qu'il faut un pouvoir divin pour ressusciter ces morts, rompre ou amollir ces pierres.

Venons maintenant aux remèdes. Je prends le premier de la prière que nous devons faire à Dieu, qui seul, comme dit la sainte Écriture, peut s'assujettir les volontés rebelles et fléchir la dureté de nos cœurs. Il faut donc le prier qu'il nous ôte ce cœur de pierre pour nous en donner un de chair; c'est-à-dire, qu'il nous arrache cette obstination que les démons et les damnés ont en enfer et qui nous y conduit infailliblement, et qu'il nous donne un cœur de chair, c'est-à-dire un cœur docile et sensible aux plus légères émotions de la grâce et aux châtiments de sa justice : et puisque sa voix brise les cèdres, et que son souffle, comme dit le prophète, fait couler les eaux, qu'il fasse verser à nos yeux celles de pénitence ; que si nos péchés ont mérité, et que sa justice veuille nous faire souffrir quelque châtiment, prions-le de nous le donner tout autre, si rigoureux puisse-t-il être, et de ne pas permettre que nous tombions dans cet endurcissement. Après avoir eu recours à Dieu qui porte les cœurs de tous les hommes, aussi bien que ceux des rois, dans ses mains,

Il faut, et c'est ici le second remède pour ne tomber pas dans cette obstination de cœur, se rendre fidèle à toutes les inspirations qui nous persuadent la fuite du mal ou la pratique du bien : *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra* (*Psal.* IV), dit le prophète royal : si Dieu vous fait entendre aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, exécutez promptement ce que sa voix vous commande. Croyez que cette grâce qu'il vous fait aujourd'hui est comme une voix qui passe dans un moment, qu'elle vous est donnée aujourd'hui et non pas demain, et si vous obligez cette voix à se taire, si vous contraignez ce soleil à se retirer de vous, craignez de tomber dans un endurcissement qui sera sans remède, ou que vous ne pourrez recevoir que de la toute-puissance de Dieu. Vous donne-t-il l'inspiration d'entendre la messe, de donner l'aumône aux pauvres, de vous éloigner d'une compagnie et de quitter un emploi où vous êtes en danger de votre salut? faites promptement toutes ces bonnes œuvres, et ainsi vous éviterez cet endurcissement.

Troisièmement, pour ne pas tomber dans cette obstination de cœur, persuadez-vous que tout ce que vous voyez arriver de fâcheux, ou à vous, ou à votre prochain, vient de Dieu qui châtie vos péchés et qui vous instruit de votre devoir. Vous afflige-t-il de quelque maladie, de la perte de biens ou de personnes qui vous sont chères? permet-il qu'un ennemi vous persécute? vous présente-t-il un spectacle épouvantable dans la fortune, dans la famille de votre voisin? croyez que c'est pour vous apprendre ce que vous devez faire, afin d'éviter un pareil châtiment ; que si vous regardez ces choses avec indifférence, ou comme des coups qui vous viennent de la malice de vos ennemis ou des démons, vous direz comme cette âme obstinée : On m'a frappé, et je ne l'ai pas ressenti. Je suis tombé dans une indolence pour tous les maux que Dieu voudrait me faire souffrir, et ainsi vous voilà dans l'obstination. Ouvrez donc vos oreilles à sa voix, votre cœur à ses grâces, et attendez avec plaisir cet Epoux qui vient vous couronner dans sa gloire, que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON XIV.

SERVITUDE DU PÉCHEUR.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme devant un serpent (*Eccl.*, XXI).

La servitude est une chose si honteuse, que ceux mêmes qui la souffrent ne veulent pas l'avouer. Les Juifs n'avaient qu'une ombre de liberté pendant la vie du Fils de Dieu, car les Romains établissaient leurs rois, avaient des lieutenants et tenaient des garnisons dans leurs villes; néanmoins, lorsque le Sauveur dit : *Si Filius liberaverit vos, vere liberi eritis* (*Joan.* VIII), si le Fils vous donne la liberté, vous pourrez vous vanter que vous la posséderez entière; ces paroles, qui leur offraient une chose qu'ils devaient rechercher, et qu'on ne peut pas assez estimer, tirent cette réponse de leur bouche : Nous n'avons jamais servi à personne, et nous jouissons d'une parfaite liberté. Ils ne veulent point avouer une servitude sensible,

et que tout le monde voyait ; c'est pourquoi le Fils de Dieu leur fait voir que par-dessus cette liberté naturelle que les Romains leur avaient ravie, ils avaient par le peché perdu celle de la grâce, qui nous fait enfants de Dieu et heritiers de son royaume : *Qui facit peccatum servus est peccati :* qui commet le péché est esclave du péché. C'est ce que je vous ferai voir, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par les intercessions de la sainte Vierge, à laquelle nous dirons avec l'Ange : *Ave, Maria.*

Il n'est rien de plus excellent que la liberté, elle est, comme dit Tertullien (*Contra Marcion. lib.* II ; *Gregor. Nyssen. de Creat. hominis, cap.* 17), l'image de Dieu dans l'homme ; car, comme il est souverainement libre et indépendant, l'homme aussi a une liberté qu'il conserve dans les prisons et sous les chaînes. Comme elle fait l'honneur, elle fait aussi le mérite de notre espèce, car nos actions sont méritoires, parce qu'elles sont libres et qu'elles procèdent d'une volonté qui peut faire le bien ou le mal. Saint Bernard (*De Gratia et lib. Arbitr., cap.* 3) remarque que Dieu avait donné à l'homme trois sortes de libertés, de nature, de grâce et de gloire : de nature, lorsqu'il lui donna l'empire sur tous les animaux. La seconde liberté était celle de la grâce, qui le rendait maître de toutes ses passions ; et parce que l'esprit de Dieu était en lui, il avait aussi cette liberté qui l'accompagne et qu'il met dans les âmes pour surmonter les vices qui lui font la guerre. La troisième liberté dont il l'ennoblit était celle qui l'affranchissait de la servitude de la mort et de la corruption : la première lui était honorable, la seconde lui fut une marque de sa grande vertu, et la dernière mettait en lui le comble de la félicité et de la joie ; mais ayant commis le péché qui lui fit perdre l'innocence, il fut aussitôt dépouillé de ces trois libertés, car il perdit l'empire qu'il avait sur toutes les créatures, qui ne voulurent plus le reconnaître pour leur souverain, et lui rendre une obéissance qu'il avait refusée à son Créateur ; si bien que les animaux qui, dans l'état d'innocence, étaient nos valets, sont maintenant nos ennemis, et ne nous rendent de service que celui qu'ils ne nous peuvent pas refuser.

Nous fûmes aussi dépouillés de la seconde liberté, qui est celle qui nous rendait maîtres de toutes nos passions, parce que la grâce nous étant ôtée par le péché, la concupiscence, qui était attachée par ce frein, n'ayant plus rien qui arrêtât ses saillies, s'éleva contre sa supérieure, et en même temps il se fit une guerre des sens contre la raison, de la chair contre l'esprit ; si bien que cette partie qui devait commander dans l'homme se rend, par un malheur épouvantable, l'esclave de sa servante, se donne aux charmes qu'elle lui présente, entre dans son parti, et, oubliant l'honneur de sa naissance et la force de son pouvoir, elle suit les mouvements qui la précipitent en de nouveaux péchés, et qui rendent sa servitude plus insupportable ; car il se fait dans l'homme une habitude de pécher que saint Paul appelle la loi du péché, qui est une seconde chaîne aussi forte que la première. La perte ou l'affaiblissement de cette seconde liberté que la grâce nous communiquait a donné commencement à deux servitudes qui sont honteuses et bien dommageables à l'homme. La première est la servitude de la mort et de la corruption, car nous devons tous mourir, et nos corps, qui sont l'organe ou le siége de la concupiscence, doivent pourrir dans le tombeau. La seconde servitude où nous sommes tombés par la perte de la grâce est la servitude civile, qui soumet l'homme à l'homme, qui lui ôte ce que la nature lui avait donné, et qui, exigeant de lui des services contraints, fait de l'homme une bête. Je passe encore plus avant, et dis que cette servitude que le droit des gens a établie est une espèce de mort, parce que l'esclave n'a point de mouvement que celui qu'il reçoit de son maître ; et ainsi l'on peut soutenir qu'il est mort, puisqu'il n'a plus de mouvement, qu'il est un effet et une marque infaillible de la vie. Et c'était aussi pour cela, comme remarque Origène, que lorque les Israélites sortirent de l'Egypte on ne compta pas les serviteurs entre le peuple, comme s'ils n'avaient point de vie naturelle, parce qu'ils n'avaient point la civile, qui consiste en la liberté. Or, quoique toutes ces servitudes soient honteuses et dommageables, je ne veux pourtant m'arrêter qu'à la servitude du péché, parce qu'elle est la cause de toutes les autres, et qu'elle fait l'infamie et le malheur de l'homme. Et parce que cette servitude du péché, que saint Thomas (*Divus Thom.* 22, *q.* 183, *a* 4) dit être la véritable servitude, parce qu'elle empêche l'homme dans les opérations qui lui sont convenables et qui sont attachées à son espèce, n'est pas une chose qui tombe sous les sens, et que nous ne voyons ni ne sentons la pesanteur des chaînes et des tyrans qui nous tiennent en captivité, je veux, pour vous montrer le malheur de cette servitude, en prendre le portrait sur celle que souffrit le peuple de Dieu, et que le prophète Jérémie décrit si bien, qu'il tire encore les larmes des yeux de tous ceux qui en lisent l'histoire. Or, je remarque trois choses dans cette servitude, la noblesse du captif : *Domina gentium, princeps provinciarum* (*Thr.* I, 1) ; la vileté et la bassesse du tyran qui ravit la liberté : *Servi ei dominati sunt :* ce sont des étrangers de nation, de religion, et la troisième est la rigueur qu'il exerce sur eux : *Lassis non dabatur requies :* il ne leur donne aucun repos. Voilà l'économie de cette prédication et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT

Pour le premier, je dis que la servitude est toujours fâcheuse et qu'il ne fut jamais de belles prisons ni d'agréables chaînes, parce que la liberté qu'elle nous ôte est la chose du monde la plus précieuse. C'est pour sa conservation que tous les peuples ont fait les guerres, qu'ils ont exposé leurs vies et

leurs biens pour se défendre d'un tyran qui la leur voulait ravir : néanmoins, quoique la servitude soit un très-grand mal, il est moindre dans des personnes de basse condition, que la nature a fait naître pour le service des autres. L'enfant qui naît d'une femme esclave et qui suit la condition du ventre qui l'a porté souffre sans beaucoup de peine la privation de la liberté dont il n'a jamais joui, et passe sa vie sous les conditions que la nature lui a données : il n'a pas beaucoup de sujet de se plaindre, se voyant dans un état où ses parents se sont trouvés lorsqu'ils l'ont engendré et qu'ils lui ont communiqué avec la vie. Un homme de basse condition, qui naît sans autre bien que celui de la liberté, et qui semble n'être au monde que pour vivre dans la misère, engage et se défait de sa liberté pour avoir de quoi entretenir sa vie; mais quand une personne qui n'a pas seulement la liberté par sa naissance, comme ont le commun des hommes, mais qui a l'autorité pour commander et le pouvoir pour se faire obéir, se trouve dans les chaînes, et qu'un renversement de fortune l'a rendue esclave, elle souffre avec une peine incroyable cette malheureuse condition qui la prive de tous les avantages de sa naissance, parce que les personnes de naissance illustre portent, par un mouvement naturel, des inclinations relevées ; elles se croient nées pour commander aux autres, et estiment avoir sur eux le même avantage qu'elles ont dans les biens de fortune : les belles actions, qui ont fait la noblesse de leurs ancêtres, qui a coulé jusqu'à eux, leur inspirent une certaine générosité qui n'est jamais satisfaite que dans la grandeur et dans la domination ; mais quand, par une conduite secrète et adorable de la Providence, elles se trouvent abattues et dans l'esclavage, elles souffrent avec très-grande peine une condition malheureuse qui leur ôte tous les avantages qu'elles retiraient de la fortune et de la naissance. Ce fut un spectacle qui donnait de la compassion à tout le monde, quand on vit Zénobie, reine des Palmyriens, attachée au char de triomphe de Marc-Aurèle. Il n'était pas possible de voir sans larmes cette illustre femme, qui avait commandé des peuples, gagné des victoires, et qui était douée d'une beauté rare, couverte de chaînes, suivre le char de son vainqueur, augmenter par sa misère la gloire de son triomphe, entendre les acclamations et les louanges qu'on donnait à celui qui l'avait subjuguée, qui étaient des reproches qu'on faisait à l'imbecillité de son sexe et à sa mauvaise conduite. Ce spectacle donnait sans doute de la compassion à tous ceux qui la voyaient dans cet état. C'était aussi une chose qui méritait des larmes, de voir le grand Samson sous la captivité des Philistins, ses mortels ennemis; cet homme incomparable, de qui la naissance fut miraculeuse, à qui le ciel avait donné une force si grande, que lui seul défaisait des armées entières, enlevait les portes des villes, dépeçait les lions, néanmoins, après tous les prodiges dont sa vie est toute pleine, se voit attaché à tourner une meule comme un cheval, servir de jouet à ceux qu'il avait souvent surmontés, et enfin sans force et sans yeux. Cet état de misère devait sans doute donner de la compassion. C'est là-dessus que le prophète Jérémie déplore la captivité du peuple juif : *Domina gentium, princeps provinciarum facta est sub tributo* : cette ville de Jérusalem qui est l'image du paradis, le siége de tant de rois, le séjour de tant de prophètes, le sanctuaire de la religion ; cette ville qui a été sanctifiée par tant de miracles, et rendue si fameuse par le concours de tant de peuples, néanmoins cette ville est dans une captivité qui la dépouille de tous ses avantages; ses enfants, qui paraissaient avec tant d'éclat par la pompe de leurs habits, de leur train et de leur table, sont méprisés comme des pots de terre; ses filles, que leur beauté, que leur modestie rendaient aimables, ont perdu leur beauté par la faim qu'elles ont soufferte, et leur pudicité par la violence ; ses prêtres, que leur ministère rendait sacrés, que leur âge faisait dignes de vénération, ont été si fort méprisés, que tous leurs chants ont été des gémissements, toutes leur offrandes des larmes, qui déploraient le malheur de leur captivité.

Mais qu'il me soit permis de dire que la condition d'une âme qui se trouve dans la servitude du péché est incomparablement plus déplorable. Cette âme qui est l'ouvrage de Dieu, l'image de ses perfections, qui est créée pour jouir de lui pendant une éternité, cette âme qui a un ange pour sa garde, des sacrements pour sa nourriture, des grâces pour son secours et pour son mérite, enfin cette âme qui a des puissances si vastes dans leur étendue, qu'elles portent jusque dans l'infini, et si fortes dans leurs opérations, qu'elle change, qu'elle transforme, et qu'elle se fait des mondes nouveaux; néanmoins cette âme, cette reine est captive du péché, ce tyran l'a dépouillée de tous les ornements de la grâce, rendue le jouet des démons et le mépris de toutes les créatures. Oui, pécheur, dès le moment que tu viens à commettre un péché, ton âme, de libre qu'elle était, devient esclave, de reine captive; elle ne peut point s'élever à Dieu, et faire les actions qui sont propres à sa nature raisonnable. Cela n'est-il pas digne de compassion, de voir cette âme qui ne devrait traiter qu'avec les anges, ne converser que dans le paradis, de qui toutes les pensées devraient être de l'éternité et pour une éternité bienheureuse; néanmoins cette âme est enfoncée dans le corps et dans la corruption, ne pense qu'à donner des plaisirs criminels à la chair, qui est sa servante et sa prison : cela ne doit-il pas tirer les larmes des yeux? Nous avons de la compassion pour un oiseau qui est dans une cage, ou à qui l'on a coupé les ailes ; il fait mille efforts pour en sortir, et se lasse en se donnant une peine inutile; et nous verrons sans larmes une âme dans la captivité du péché et dans l'impuissance de faire les actions qui lui sont pro-

près! Mais quoi! me dira quelqu'un, j'ai commis des péchés, et même de ceux qu'on appelle d'habitude, et je ne sache point, parce que je ne l'ai jamais ressenti, être tombé dans cette servitude que vous nous avez représentée ; j'ai toujours fait ce que j'ai voulu, mon âme, comme dit le prophète, a été toujours dans mes mains : *Anima mea in manibus meis semper* (*Ps.* CXVI) ; c'est-à-dire que j'ai été toujours maître de mes actions ; j'en ai fait de bonnes, lorsque j'en ai eu le désir, et de mauvaises quand il m'a plu. Je n'ai point ressenti ces chaînes qui nous arrêtent, ni ces mouvements qui nous précipitent au mal, et partant, je crois que c'est une exagération de prédicateur et une sainte hyperbole inventée pour donner de la terreur et de l'aversion du péché. A cela je pourrais te répondre qu'étant chrétien, tu en dois croire au Fils de Dieu qui te dit que qui commet un péché est esclave du péché, et qu'on est sous le pouvoir de celui qui nous a vaincus : *Qui facit peccatum servus est peccati* (II *Petr.* II). Ces paroles du Fils de Dieu devraient te persuader cette vérité ; mais puisque tu ne veux pas déférer à ses oracles, je veux te la rendre plus sensible par la raison et par l'exemple.

Je trouve qu'il y a trois sortes d'esclaves : il en est qui le sont en apparence et en effet : tels sont ceux qui sont dans les prisons et dans les galères. Ils traînent des chaînes que tout le monde voit, et soupirent après une liberté qu'ils ont perdue ; dans cet état il ne leur est pas permis d'aller et de faire ce qu'ils voudraient bien, mais ils sont contraints de suivre des mouvements qui choquent leurs inclinations. Il est d'autres esclaves qui le sont en apparence, mais non pas en effet. De ce nombre était Joseph parmi le peuple de Dieu, et Socrate parmi les Gentils. Philon dit du premier que la prison qui l'enfermait changea soudain par sa présence le nom et l'horreur qui lui est propre, pour prendre celui de palais et de lieu de délices, et Sénèque dit de l'autre qu'il fit une école de sagesse d'un cachot de criminel et d'une image d'enfer. Tertullien dans ce même sentiment appelle la prison des martyrs des saintes retraites, des lieux d'oraison et où l'on fait l'apprentissage du martyre. C'étaient là des esclaves en apparence, qui donnaient de la compassion à ceux qui les voyaient ; mais en vérité c'étaient des monarques qui jouissaient de toute leur liberté. Il est une troisième espèce d'esclaves, qui n'en ont aucune marque au dehors, parce qu'ils commandent et qu'ils se font obéir, mais qui au dedans, c'est-à-dire, dans leurs âmes, ont des péchés qui les attachent et des passions qui les tyrannisent. De ce nombre sont tous les pécheurs, dans quelque état qu'ils se puissent trouver; car les péchés, et singulièrement ceux d'habitude, sont des chaînes qui les attachent, un poids qui les précipite dans des actions, dont la raison connaît et la loi de Dieu défend l'injustice. Dans cet état cette âme ne peut point s'élever à Dieu et s'entretenir avec les anges, s'acquérir du mérite et faire toutes les actions qu'une raison bien éclairée lui persuade. Voilà donc l'esclavage du pécheur, qui te sera rendu plus sensible par deux exemples, l'un de l'ancien, et l'autre du nouveau Testament.

Saint Chrysostome, parlant de cette dame qui avait accusé le chaste Joseph (*Gen.* XXXIX) d'un crime où elle l'avait poussé, et auquel ce jeune homme n'avait jamais voulu consentir, dit ces belles paroles : Il est vrai, Joseph est dans la prison, il est là couvert de chaînes, mais néanmoins sous cette captivité apparente il est libre, et sa maîtresse fait voir qu'elle est esclave, puisqu'elle prie, qu'elle promet, qu'elle caresse et qu'elle proteste par toutes ses actions que sa vie et ses plaisirs dépendent de son esclave. Dans cet état qui, je vous prie, est esclave, ou Joseph ou sa maîtresse? Ne regardons pas les lieux où ils se trouvent et l'équipage qui les déguise, mais les passions qui sont dans leur cœur. Elle brûle d'un feu de concupiscence qui lui a fait perdre la fidélité qu'elle doit à son mari et la pudeur qui est attachée à son sexe, mais au contraire le chaste Joseph n'est sous les liens que pour avoir conservé son innocence et la fidélité qu'il devait à son maître. Il traite cette femme de vile esclave, puisqu'il ne veut point parler à elle et se rendre à ses allèchements, et partant c'est elle qui est l'esclave, et non le chaste Joseph. Aussi, comme remarque saint Chrysostome, la sainte Ecriture n'appelle point dame cette impudique, mais bien la femme du seigneur ; car pourquoi lui donner le nom de maîtresse, puisqu'elle est esclave de sa passion et qu'elle ne peut pas extorquer de son serviteur ce qu'elle lui demande par ses larmes et dans toutes les rencontres? Combien de fois nous trompons-nous en donnant le nom de dame et de seigneur à des personnes qui sont esclaves de leurs péchés? Il est vrai, ils commandent à grand nombre de serviteurs, mais ils obéissent à leurs passions; ils ne sont pas chargés de chaînes visibles, mais ils en souffrent d'invisibles qui sont plus pesantes que si elles étaient de fer ou de quelque autre métal.

Hérode sera une seconde preuve de cette vérité. C'est un roi qui commande à grand nombre de sujets, il n'a point d'autres chaînes sur lui qui ne soient d'or et qui ne fassent l'ornement de sa personne ; néanmoins c'est un esclave sur un trône, chargé de fers qu'on ne voit pas ; c'est un souverain qui obéit à des valets, et un monarque sans honneur. Il veut donner la liberté à saint Jean qu'il connaît être un grand prophète, un homme de Dieu ; il l'écoute avec patience, lors même qu'il déclame contre ses vices, et fait beaucoup de choses à sa persuasion ; mais, d'autre côté, il voit Herodias qui lui donnait des plaisirs déshonnêtes, qui le prie de faire taire ce prédicateur importun et de donner la mort à celui qui condamne les actions d'un roi, qui étaient approuvées de ses courtisans et tolérées des docteurs de la loi

Que fera ce misérable roi ? obéira-t-il à saint Jean ? chassera-t-il cette mauvaise femme ? ôtera-il-le scandale à tout son peuple ? S'il le fait, il se prive de ses plaisirs, il désoblige cette femme que sa volupté lui rendait chère. Dans cet état, où est le pouvoir d'un roi, la liberté d'un homme ? où est cette majesté souveraine qui le rend arbitre des biens et de la vie de ses sujets, qui leur commande ce qu'il veut ? Non, chrétiens, ce n'est plus qu'un roi en apparence, mais un esclave en effet ; son trône est sa prison, la volupté est sa chaîne, Hérodias lui commande en souveraine. Cette avare voudrait donner l'aumône aux pauvres, la compassion naturelle l'y porte, Dieu le lui commande, la bienséance l'y oblige, mais l'avarice s'y oppose, elle ferme sa bourse, retire sa main, éteint dans son cœur le sentiment naturel et le devoir de chrétien. Et après cela vous ne direz pas que c'est un esclave qui n'a pas la liberté de faire ce qu'il veut, quoiqu'il y soit poussé par tant de puissants motifs ? L'esclavage de cette âme donc est très-véritable, et nous pouvons dire, pour le déplorer : *Domina gentium, princeps provinciarum facta est sub tributo.* Cette âme immortelle, cette reine, cette fille, cette épouse de Dieu est esclave du plus vil des maîtres, comme nous allons voir au second point.

SECONDE PARTIE.

Secondement, je dis qu'elle est esclave du péché : *Qui facit peccatum servus est peccati*, celui qui commet le péché est esclave du péché. Le prophète Jérémie dans ses Lamentations dit que *servi dominati sunt nostri* (*Thr.* V), notre malheur a été si grand, et Dieu nous a si rigoureusement punis, qu'il nous a livrés à des serviteurs, à des étrangers et de contraire religion ; il a souffert que ses enfants, que son peuple choisi, que son héritage soit entre les mains d'une nation barbare en ses mœurs et profane en sa religion. Quel malheur est le nôtre ! Mais la servitude du pécheur est plus honteuse, puisqu'il sert les plus vils de tous les maîtres, qui sont le péché et le démon ; car qu'est le péché, qu'un monstre, qu'un néant, qu'un cancer qui ronge, qu'une infamie qui flétrit, qu'un poison qui tue, qu'un désordre et qu'une folie ? C'est pourtant le tyran qui le tient captif et à qui il a engagé sa liberté, qui lui commande et à qui il obéit. Le prophète appelle les avares les hommes des richesses : *Viri divitiarum* (*Ps.* LXXV). Il ne dit point les richesses des hommes, mais les hommes des richesses, parce que ce sont elles qui leur commandent et à qui ils obéissent. Et des orgueilleux elle dit : *Ideo tenuit eos superbia* (*Psal.* LXXII) : l'orgueil les tient attachés comme des esclaves, il ne permet pas qu'ils rompent les chaînes qui les captivent ; mais son malheur est extrême, parce qu'il se trouve captif du péché qu'il a produit, et qui est un monstre à qui il a donné naissance. Quoique la captivité soit toujours fâcheuse, elle devient insupportable quand on se voit esclave d'un de ses valets ou de ses enfants, comme ont été un de nos rois de France et ce chrétien qui, pour n'avoir pas voulu adorer les idoles, fut condamné à être serviteur de son valet. L'homme qui est en péché mortel tombe dans ce malheur ; il est, à la vérité, le maître de son tyran, c'est lui qui a donné naissance à ce monstre, il semble donc qu'il a le pouvoir de lui commander et qu'il ne peut être son esclave ; car si nous disons qu'un père est maître de ses enfants, parce qu'il leur a donné la vie ; si un potier peut disposer à sa fantaisie de ses pots, ne devons-nous pas dire que l'homme doit être le maître et non l'esclave de son péché, puisque sa volonté l'a produit ? Il semble même qu'il a plus de pouvoir sur le péché que le père n'en a sur ses enfants, ni le potier sur ses pots, parce que le père n'a pas donné à ses enfants la plus noble partie d'eux-mêmes, qui est l'âme, qui constitue leur espèce et qui les fait hommes. Le potier n'a pas fait la terre de ses pots, il ne leur a donné que la figure, qu'ils peuvent perdre facilement. Mais l'homme est le véritable auteur du péché, ce n'est que sa volonté qui l'a produit, Dieu n'a point contribué à la production de ce monstre, et partant il semble qu'il doive être appelé le maître et non l'esclave de son péché ; néanmoins c'est un oracle prononcé par le Fils de Dieu : *Qui facit peccatum, servus est peccati* : Qui fait le péché est esclave de son péché. Les docteurs apportent plusieurs raisons qui éclaircissent cette vérité : il en est qui disent que l'homme est esclave de son péché, parce qu'il ne peut pas le détruire après l'avoir fait ; il a assez de force ou, pour mieux dire, assez de faiblesse pour produire ce monstre, mais non pas pour lui donner la mort. L'acte de son péché passe, la volupté qui le fait criminel s'est évanouie, la vengeance s'est dissipée, la détraction n'est plus, mais le *reatus*, que nous appelons, qui est l'obligation à la peine, le pacte que nous faisons avec le démon, demeure, et l'homme ne saurait le rompre ; il a besoin d'un secours étranger qui dépend de la pure miséricorde de Dieu, dont il s'est rendu indigne, et partant il a pu se précipiter dans cet abîme, mais il n'a pas les forces pour en sortir ; il peut se donner la mort, mais non pas se ressusciter, et voilà ce qui le fait esclave de son péché, quoiqu'il en soit l'auteur.

Quelques autres disent que l'homme est esclave de ses péchés, parce qu'il se forme une habitude qui est une seconde nature, qu'il ne peut rompre que fort difficilement ; c'est un poids qui l'emporte à de semblables désordres et qui l'oblige à un retour presque continuel dans les mêmes excès. La sainte Ecriture nous fait voir la force des habitudes qui nous font esclaves du péché, et la façon dont elles se forment en nous : *Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum constringitur* (*Prov.*, III) : les iniquités de l'impie l'arrêtent, et il se trouve attaché par les cordes de ses péchés. Une autre version tourne : *Fasciis peccatorum constringitur*, il est attaché avec les langes de ses péchés. Qu'est-ce à dire? Je crois,

chrétiens, que la sainte Écriture regarde le pécheur en divers états, et dans les progrès différents qu'il fait dans le péché. Il a son enfance aux premiers qu'il commet, ce sont ceux qui donnent naissance à sa mauvaise habitude et qui le mettent dans les langes dont il peut se défaire facilement. Il peut, comme dit le prophète, briser aisément ces petites et infâmes productions contre la pierre qui est la contrition, et par le secours de Jésus-Christ, qui est appelé une pierre angulaire ; que s'il les laisse vivre et les fortifie par de nouveaux péchés, ces langes dont il pouvait se défaire facilement se changeront en de petits cordons faits de poil : *Impius crinibus peccatorum suorum constringitur*, tourne une autre version ; le pécheur est attaché par un cordon fait de poil, c'est-à-dire, de ses affections, dont les cheveux sont le symbole. Il a de la peine à rompre cette attache et à se donner la liberté que ces nœuds lui ravissent, néanmoins avec un peu d'application d'esprit et soutenu des grâces divines il peut se rendre à lui-même et se défaire de cette habitude naissante; mais quand elle est formée et que des péchés réitérés lui ont donné toute sa force, alors elle s'appelle une chaîne : *Impius catenis peccatorum suorum constringitur.* Ce ne sont plus des langes de petits enfants qu'on quitte avec le berceau ; ce ne sont plus des cordons de poil qu'on porte quelquefois par ornement et qu'on peut toujours rompre facilement, mais des chaînes de fer, d'acier et de bronze, qu'on ne peut rompre qu'avec le bras de la toute-puissance de Dieu. Saint Augustin, qui avait perdu la liberté et ressenti la pesanteur de cette chaîne, qui la lui avait ravie, déplorant son malheur, nous apprend comme elle se forma en lui : *Ex perversa voluntate facta est libido ; cum servitur libidini, facta est consuetudo, et dum consuetudini non renititur, facta est necessitas* (*lib.* VI *Confes., cap.* 5) : La mauvaise volonté produit la convoitise, celle-ci dans l'usage forme une coutume, qui devient une nécessité et une chaîne qu'on ne saurait pas rompre si l'on ne s'oppose à sa naissance et qu'on n'emploie tous ses efforts pour la briser. Et voilà comme il est vrai que le pécheur est esclave de son péché, quoiqu'il en soit le père et l'artisan.

Enfin il y en a d'autres qui disent que l'homme est esclave de son péché, quoiqu'il en soit l'auteur, parce que le péché le détruit, et qu'après avoir été son ouvrage il devient son bourreau ; c'est une vipère qui déchire le ventre qui l'a porté ; car le péché lui ôte la grâce et l'amitié de Dieu, lui ravit le paradis et toutes ses vertus, et enfin lui donne la mort : c'est donc ainsi que nous pouvons soutenir que le pécheur est esclave de son péché.

Mais sa servitude est encore plus fâcheuse, parce qu'il n'a pas seulement un maître, mais plusieurs ; car autant qu'il a de péchés dans son âme, ce sont autant de maîtres qui lui commandent : *Quod pejus est*, dit saint Ambroise, *multorum servus est ; qui subjectus est vitiis, multis se dominis addixit, ut servitio ei exire vix liceat* (*Lib. de Parad. cap.* 24). Un esclave qui n'a qu'un maître à contenter peut par l'assiduité et par la diligence de ses services gagner ses bonnes grâces, se le rendre favorable et bénin ; mais s'il en a plusieurs, il ne saurait se partager pour les contenter tous : *Nemo potest duobus dominis servire* (*Matth.*, VI) : personne, dit le Sauveur de nos âmes, ne peut servir deux maîtres ; car chacun d'eux aura son humeur particulière et exigera des services continus ou contraires à ceux de l'autre, et partant ce pauvre serviteur ne saurait contenter des humeurs contraires ; or, c'est le malheur du pécheur, il a autant de maîtres qu'il a de péchés : l'avarice lui commande de ne rien donner ; la volupté le presse d'être libéral pour gagner les affections de cette femme qu'il veut débaucher ; l'ambition l'oblige à se soumettre à tous ceux qui peuvent l'élever dans les charges où il aspire ; l'orgueil le lui défend et lui persuade que c'est une chose indigne de sa naissance et de sa condition ; l'hypocrisie veut composer son extérieur pour tromper les hommes ; la colère le fait échapper et quitter un masque qui le déguise ; si bien que voilà ce pauvre malheureux dans une servitude bien pitoyable. Dans cet état, dit saint Ambroise, le pécheur peut-il bien dire à Dieu : *Servus tuus sum ego*, mon Dieu, je suis votre serviteur, puisque ma naissance et votre souveraineté m'y obligent? Non, il ne peut point dire ces paroles et faire cette protestation, car tous les péchés qui le possèdent peuvent lui donner un démenti ; l'avarice lui peut dire : Vous êtes à moi, je vous ai acquis avec de l'argent, je vous tiens attaché avec des chaînes d'or ; la volupté peut lui répondre : Vous m'êtes acquis, et je vous tiens dans une prison de chair et de corruption ; les attraits d'une femme vous captivent, et vous ne sauriez pas sortir d'une prison qui est forte et que vous estimez belle ; la vengeance lui dit : Vous êtes ma possession, vous observez mes lois, et faites au péril de votre vie ce que je vous commande ; et après ces marques et ces engagements de votre servitude, pouvez-vous bien dire à Jésus-Christ que vous êtes son serviteur, puisqu'il ne voit en vous aucune marque de votre soumission, ni aucun effet de votre obéissance, et qu'au contraire il vous voit couvert des livrées de ses ennemis qui sont vos maîtres, et chargé de leurs armes pour le combattre? C'est ainsi que les péchés qui sont les maîtres de ces esclaves, peuvent leur parler et les confondre (*Ambr., in psal.* CVIII).

Et non-seulement il sert aux péchés, mais encore il est esclave du démon : *A quo quisque superatus est, ejus est servus* : c'est la pratique parmi les hommes de se faire des serviteurs de ceux qu'ils ont surmontés ; c'est pourquoi ils s'appelaient, *Mancipia*, *quasi manu capti* : parce qu'ils ont été pris à la main ; et le mot de serviteur vient *a servando*, parce qu'on garde pour le service ceux à qui l'on pouvait ôter la vie dans la fureur d'un combat. Suivant cela nous pouvons dire que le pécheur est esclave du démon, puisqu'il

l'a surmonté par les tentations, ou qu'il s'est rendu lâchement à lui, quand il a suivi les plaisirs qu'il lui a présentés ; et quoiqu'il soit vrai que le démon soit lui-même esclave du péché, néanmoins, puisqu'il est le premier ministre dans le royaume de l'iniquité, aussi c'est lui qui tient tous les pécheurs à la chaîne; ou bien on peut dire que le démon est leur maître, et que tous les pécheurs lui sont soumis, à raison de l'excellence de sa nature, qu'il a conservée dans la perte de la grâce. Voilà, pécheur, tes maîtres, le démon et le péché; ta servitude n'est-elle pas honteuse, puisque tu es esclave du péché, qui est un néant, et du démon, qui est la plus vile des créatures ? Quelle honte n'auriez-vous pas, vous qui tenez le premier rang dans une ville, qui portez des marques d'honneur sur vos habits, qui vous trouvez assis sur les fleurs de lis, ou qui vous vantez de la noblesse de votre sang, si l'on vous obligeait de servir votre valet, d'entrer dans une écurie et dans une cuisine, et là d'y frotter des chevaux, de nettoyer des pots ou de tourner une broche? Si la fortune vous avait réduit en cet état, vous vous cacheriez aux yeux du monde, de peur qu'ils ne vissent votre infamie; que si l'on vous obligeait d'aller par les rues et dans les compagnies avec les marques honteuses de votre servitude ou de vos crimes, ne rougiriez-vous pas? C'est pourtant ce qui arrive à ces esclaves du démon, qu'il grave de son infâme caractère; car, comme Dieu imprime sur ses élus le caractère précieux de leur prédestination et de la ressemblance de son Fils, qui est le caractère de sa substance, comme l'appelle saint Paul, aussi le démon fait porter les marques honteuses de sa servitude à ceux qu'il tient esclaves; c'est le signe qu'il mit dans Caïn, le caractère de la bête dont parle saint Jean. Ces âmes dans cet état sont semblables à ce temple où Dieu mena le prophète Ezéchiel, qui portait sur ses murailles les portraits de toutes les bêtes féroces, qui étaient les marques des abominations que le peuple y commettait. Une âme esclave du démon est imprimée des caractères de tous les vices dont elle est esclave. La superbe y fait voir un lion, la volupté un pourceau, la cruauté un loup et la fourberie, y laisse l'empreinte d'un renard. Voilà le caractère de cet esclave, voilà la marque de sa servitude, et cette âme, qui à sa création a reçu un caractère divin, qui est l'empreinte de toute l'adorable Trinité, qui à son baptême a reçu la marque de chrétien, qui l'a faite fille, sœur et cohéritière de Jésus-Christ, et qui peut-être dans son ordination à la prêtrise a reçu un caractère d'autorité et de sainteté qui lui donnait pouvoir de consacrer le corps du Fils de Dieu et de le distribuer aux fidèles, reçoit lorsqu'elle est dans le péché le caractère du démon, qui couvre ou qui efface tous les autres, ou qui ne les laisse paraître que pour notre confusion.

TROISIÈME POINT.

Enfin, la troisième chose que déplore le prophète Jérémie dans la captivité du peuple sont les maux qu'on leur faisait souffrir : *Lassis*, dit-il, *non dabatur requies.* Un travail est insupportable quand il est grand de lui-même, quand il se fait sans interruption, et enfin quand il est sans aucun soulagement; or, je trouve tous ces malheurs dans l'esclavage du pécheur. Premièrement, il travaille beaucoup, parce que toutes les deux parties dont il est composé sont occupées à un travail insupportable. Il y a cette différence entre les esclaves du monde et ceux qui le sont du péché et du démon, que ceux-là ne sont esclaves que de la moindre partie d'eux-mêmes, ce n'est que le corps qui est chargé de chaînes et qui est dans la contrainte. L'esprit est libre dans le corps, il n'est point de force qui puisse l'arrêter, car, lors même qu'un esclave est dans la prison, son esprit se promène dans le monde, monte dans le ciel, descend dans les enfers, pénètre, voit, raisonne et s'entretient avec Dieu. C'est ce que Tertullien disait aux femmes qui étaient en prison pour la défense de leur foi : Vous êtes couvertes de chaînes, mais vos âmes jouissent de la liberté qui leur est naturelle, et de celle qui leur est acquise et communiquée par l'esprit de Dieu qui est en vous ; elles mesurent la hauteur et la longueur des cieux, traitent familièrement avec les anges et jouissent de Dieu ; mais les esclaves du démon le sont et du corps et de l'âme. L'avarice commande à celui-ci d'acquérir du bien, son esprit cherche les moyens pour le faire avec adresse et sans être aperçu, son corps est en même temps dans l'action, il traverse les mers, les montagnes et les forêts, passe les nuits et les jours, se prive de tous les innocents plaisirs de la vie pour acquérir des richesses. Un voluptueux est occupé en même façon ; le diable et sa chair lui donnent-ils la pensée et le désir de ravir la pudicité à quelque femme? en même temps voilà son esprit occupé à chercher les moyens de voir, de parler et de plaire à cette vile créature ; il gêne son esprit à faire un sonnet, à exprimer dans une lettre la violence de sa passion, son corps n'a pas plus de repos que son esprit, car il va, il vient, il roule autour d'une maison, il fuit la compagnie de ceux qu'il croit devoir être ses rivaux ou les censeurs de sa passion. Le travail qu'il fait pendant tout le jour s'augmente la nuit par ses inquiétudes, par ses impatiences et par ses rêveries, si bien que voilà un esclave qui l'est entièrement.

Les autres esclaves, quand ils ont des maîtres qui leur sont insupportables, peuvent ou les changer pendant leur vie et être vendus à de plus doux et de plus humains, ou bien échapper des chaînes par la mort, qui leur donne la liberté que l'esclavage leur avait ravie; mais l'esclavage du péché ne peut point changer de maître duquel il reçoive un plus doux traitement; tandis qu'il est esclave, il est toujours sous la domination du péché et du démon, et, ce qui est déplorable, c'est que la mort, qui met fin à la servitude civile comme à la vie, ne peut point faire finir la captivité de ces misérables esclaves du péché ; car s'ils meurent dans cet

état ils seront esclaves pendant une éternité, et souffriront des peines qui n'auront ni soulagement, ni fin. Nous disons qu'un pauvre criminel qui est condamné aux galères perpétuelles est plus rigoureusement puni que s'il était condamné à perdre la vie; mais qu'est-ce, je vous prie, de ces peines auprès de celles de l'enfer et de cette captivité qui ne finira jamais?

Les esclaves qui étaient poursuivis à mort par des maîtres rigoureux trouvaient leur asile et leur protection dans les temples des dieux, auprès des statues des empereurs, où il n'était pas permis de les offenser ; mais où est-ce que les esclaves du péché et du démon pourront trouver un lieu de refuge où ils soient à couvert de la cruauté de ces tyrans ? Iront-ils à Dieu ? ils ont abandonné son service et n'ont pas voulu de la douce liberté dont il fait jouir ceux qui le servent. Approcheront-ils des autels? non, ils ne le doivent pas, puisqu'ils y verront verser le sang de l'Agneau qui nous a rachetés et qui sera leur condamnation, parce qu'ils n'ont pas voulu se prévaloir de sa rédemption, qui a été copieuse. Ne sachant où aller, ni que devenir, leur misère fera leur désespoir, parce qu'elle est volontaire, qu'ils se sont eux-mêmes jetés dans les fers, et qu'ils ont acheté leur propre servitude : *Dato, non accepto pretio, miseræ nos vendidimus servituti* (*Ambr.*). Chose étrange, chrétiens, vous voyez que les hommes font ce qu'ils peuvent pour éviter la captivité, ils exposent leur vie et le reste de leurs biens pour conserver celui-là, qu'ils estiment plus que tous les autres ; que s'il est quelque malheureux qui engage sa liberté, il la fait bien payer; mais l'homme donne un prix considérable pour devenir esclave, car, comme dit le prophète : *Gratis venundati estis;* on ne vous a rien donné pour la liberté que vous avez perdue. Que si, dit Origène (*Hom.* XVI, *in Isai.*), le démon fait semblant de nous donner quelque chose, ce sont les péchés qui sont des néants et qui sont plus au pécheur qui les a commis, qu'au démon qui l'a tenté et auquel il pouvait résister.

Après que nous avons vu le malheur de la captivité du pécheur, représentée dans celle des Juifs, je veux encore vous en remontrer un portrait en raccourci dans celle de Samson. La première vous a fait voir la noblesse du captif, la vileté de son maître et de son tyran, qui est le péché, et enfin les travaux continus de sa servitude, et celle-ci vous découvrira plus sensiblement les malheurs qui l'accompagnent, et l'extrême misère où elle réduit le pécheur.

Lorsque les Philistins eurent, par les artifices de Dalila, surmonté Samson, qu'ils n'avaient pu vaincre par la force des armes, ils lui firent quatre outrages : le premier fut de lui couper les cheveux, qui étaient l'ornement de sa tête, la marque de sa consécration et le sujet de sa force; après ils lui crevèrent les yeux, ensuite ils l'attachèrent à une meule qu'ils lui firent tourner comme à une bête, et enfin on se joua de lui et l'on fit de sa misère la matière de leurs divertissements. Ce sont là les mêmes choses prises dans un sens moral, que le péché et le démon font à l'endroit du pécheur qu'ils tiennent captif. Premièrement ils lui coupent ses cheveux, qui sont ses vertus et les dons du Saint-Esprit, qui font son ornement et sa force. Ce trésor qu'il s'était acquis par la pratique des bonnes œuvres, ces divines habitudes que la grâce et que ses travaux avaient mises dans son âme, qui en conduisaient les mouvements, réglaient les passions et faisaient la beauté, tout cela est perdu, il n'y a plus que laideur, que faiblesse dans cette âme : la superbe prend la place de l'humilité, la volupté se fait un trône de la chasteté abattue; l'avarice commande au même lieu où la libéralité se faisait obéir. Enfin la haine, les médisances, les vengeances font mourir la charité. Voilà un Samson sans cheveux, un chrétien sans vertus et sans grâce, une âme sans beauté et sans force.

Secondement les Philistins crevèrent les yeux à Samson, c'est ce que le péché et le démon font à leurs esclaves. L'homme a deux lumières qui font tout son jour et toute sa conduite, la grâce l'éclaire dans les choses de Dieu et de son salut, et la raison est une lumière qui lui fait jour pour la conduite de sa vie dans l'état politique et humain. Le premier flambeau, qui est celui de la grâce, s'éteint entièrement par le péché, et le second, qui est la raison, s'éblouit et se trouble sous ce nuage. Dans cet état il ne connaît point ce qu'il doit à Dieu, à soi-même et à son prochain; il ne saurait découvrir les piéges de Satan, ni prévoir les malheurs qui le suivent, il est aveugle pour toutes les choses qui peuvent faire son salut.

Troisièmement il est attaché comme Samson pour tourner une meule, parce que, comme dit le prophète royal : *In circuitu impii ambulant* (*Ps.* XI), les méchants marchent en rond pour marquer l'inutilité de leur travail, parce que, comme le cheval qui marche dans une circonférence après avoir couru et s'être fatigué tout le jour se trouve au point dont il était parti, aussi le pécheur n'avance rien pour la gloire, et toutes ses bonnes œuvres lui sont inutiles pour l'acquérir; il met de très-riches marchandises dans un sac percé, comme dit le prophète, quand il travaille avec un péché mortel dans l'âme : *Mittit eas in sacculum pertusum* (*Agg.* I).

Enfin les Philistins se jouent de Samson quand ils le voient occupé à tourner une meule comme un cheval, et celui qui leur avait donné de la terreur lorsqu'il était dans l'exercice de sa force fait leur divertissement quand il en est privé. Est-ce, disent ces impies, cet homme dont la naissance fut un miracle, qui faisait la terreur de notre nation, et qui mettait la désolation sur nos terres ? Est-ce Samson qui défaisait lui seul une armée, qui rompait tous les liens et emportait les portes des villes ? Cette force s'est évanouie, ce saint a passé de l'esclavage de la volupté dans celui des Philistins ; où est

maintenant le Dieu qui le rendait victorieux, et la force qui le faisait formidable ? Il n'en a plus que pour tourner une meule comme un cheval et pour se donner la mort. Ces impropères augmentaient la peine de ce pauvre Samson, car il est assuré qu'elle se diminue par la compassion qu'on témoigne avoir d'un homme affligé, puisque la compassion est un témoignage d'amour, et l'on ressent du plaisir de se voir aimé : elle est une assistance qu'on lui fournit pour porter plus facilement le poids de son affliction. Mais le pécheur qui est esclave et qui souffre toutes les peines ne trouve personne qui le soulage, au contraire, toutes les créatures se rient de son malheur et se font un jeu de sa misère. Est-ce, disent-elles, cette âme immortelle, spirituelle, l'ouvrage, la ressemblance, la fille, l'épouse et l'héritière de Dieu? Quoi! tous ces atours ne sont que des chaînes, son breuvage que des pleurs et ses caresses que des coups? Cette âme qui devait s'élever à Dieu, traiter privément avec lui et donner tous ses soins à la grande affaire de son salut, ne regarde plus que la terre et n'a que des occupations de bête? Où est sa noblesse? mais quelle est sa stupidité? Voilà le mépris que le démon et toutes les créatures font de l'âme qui est dans le péché. Cet état malheureux que je vous ai représenté et qui surpasse tout ce que j'en puis penser et dire, n'est-il pas capable de vous en donner de l'aversion?

Agréez donc que je vous exhorte avec les paroles du Prophète : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion* : Fille de Sion, épouse de Jésus-Christ, âme immortelle, quitte tes chaînes, sors de ta prison, secoue ce pesant joug de ta captivité. Celui qui t'en prie te promet le secours nécessaire ; pour cela il ne demande que ton consentement. Quoi ! un oiseau qui est dans une cage cherche quelque ouverture pour en sortir, et, quoiqu'il n'en voie point, il se donne une peine incroyable pour en faire quelqu'une, afin de pouvoir échapper ; une bête qui est dans les fers se casse les dents pour les rompre, elle s'étrangle quelquefois et perd la vie pour reprendre sa liberté, et si l'on allait trouver les forçats qui sont dans les galères, et qu'on leur offrît de détacher leurs chaînes et de leur donner la liberté, quelle joie, quelle reconnaissance ne témoigneraient-ils à leur libérateur ? Mais le pécheur aime sa chaîne, la rend tous les jours plus forte, et s'ôte volontairement le moyen d'en sortir par un nombre de péchés qu'il commet : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion*, fille de Sion, je te conjure par toi-même, car il n'est rien qui te doive être plus précieux que toi-même, romps tes chaînes, sors de ta captivité, fais tous tes efforts pour te procurer la liberté des enfants de Dieu, qui est celle de l'esprit, et qui te rend capable de posséder son héritage. Mais nous ne voulons point de liberté. Si l'on nous a privés de quelque plaisir, nous le souffrons avec peine, nous demandons qu'il nous soit rendu et rétabli, mais pour la liberté nous ne nous en soucions pas. Le reproche que fit Caton aux Rhodiens nous peut être fait. L'histoire rapporte qu'après que les Romains eurent subjugué ce peuple, ils lui ôtèrent, avec la liberté tous les jeux et tous les divertissements qui la rendaient délicieuse; ce peuple, ne pouvant supporter la privation de ses plaisirs, envoie un ambassadeur à Rome pour prier le sénat de lui permettre le rétablissement des jeux. Après que cet orateur eut apporté toutes les raisons qu'il crut pouvoir obliger les sénateurs à lui accorder ce qu'il leur demandait, Caton prit la parole et dit avec cette gravité qui lui était naturelle : Il paraît, messieurs, que les Rhodiens ont perdu en même temps le jugement avec la liberté, puisqu'ils demandent qu'on leur rétablisse les jeux, et qu'ils ne parlent point qu'on leur rende la liberté qu'on leur a ôtée.

Nous pouvons faire le même reproche aux chrétiens. Ils sont sensibles et quelquefois inconsolables dans la perte de leurs biens et de leurs plaisirs, mais ils souffrent patiemment la perte de leur liberté que le péché leur a ôtée; ils ne disent rien de se voir esclaves du démon et couverts de chaînes qui leur sont honteuses. Chrétiens, ouvrons les yeux à notre malheur, et rendons-nous sensibles à notre misère, et puisque la servitude du péché est le dernier de tous les maux, qu'elle nous met au pouvoir du diable et qu'elle se continuera pour ne finir jamais dans des feux éternels, apportons les moyens pour nous en défendre et pour nous en délivrer.

Le premier se prendra de la prière que nous faisons au Fils de Dieu ; il nous a délivrés de deux servitudes. La première est celle de la loi de Moïse, qui, comme dit saint Paul, ne faisait que des esclaves : *In servitutem generans*, et dont le joug était si pesant, que les plus zélés se plaignaient de sa rigueur et avaient bien de la peine à la supporter. Or, le Fils de Dieu nous a délivrés de cet esclavage, car il est la fin de la loi : *Finis legis Christus* (*Rom.* X). Il nous a faits enfants, non pas d'Agar, qui ne faisait que des esclaves, mais de Sara, qui est une mère de liberté. Il nous a faits libres, parce qu'il nous a donné le Saint-Esprit, qui porte avec lui la liberté partout où il se trouve : *Ubi spiritus Domini, ibi libertas* (II *Cor.* III).

Il nous a aussi délivrés de la loi de la mort et de la corruption, c'est-à-dire, de ces craintes et de ces frayeurs que la mort traîne avec elle, à cause que par sa mort il a arraché l'aiguillon à la nôtre et nous l'a faite une ombre qui n'est pas à craindre, mais à souhaiter, puisqu'elle nous donne le rafraîchissement et le repos après les travaux de cette vie, et qu'elle nous est un passage à l'immortalité glorieuse.

Il nous délivre aussi, si nous voulons, de la loi du péché par ses grâces, qui sont un frein à la concupiscence qui le produit et qui en est la source. Il faut donc le prier avec David, que, puisque nous avons l'honneur d'être ses enfants par le baptême, et ses serviteurs par une dépendance naturelle, il

ne permette pas que le peché règne en nous, et que nous tombions dans la servitude du demon, et que, si par malheur nous y sommes tombés, il nous en délivre promptement.

Le second remède sera d'apporter tous nos soins pour ne commettre point de peché, qui seul nous met sous le pouvoir des demons, et qui fait notre servitude. Car, comme dit saint Thomas, ce que nous appelons servitude du peche n'est autre chose qu'une mauvaise habitude qui est comme un poids qui nous precipite et qui nous attache au péché. Car, de même que notre franc-arbitre ayant de bonnes inclinations et se portant au bien par une habitude de justice, nous sommes serviteurs de la justice : *Servi justitiæ*, comme dit saint Paul, aussi lorsqu'il se porte au mal par une habitude de péché, il en est fait esclave. Il faut donc éviter les péches, et singulièrement ceux qu'on commet avec connaissance et par une malice déterminée, et au contraire prendre de bonnes habitudes qui nous rendent le bien nécessaire, et qui nous font jouir de la liberté des enfants de Dieu et espérer son héritage, qui est la gloire éternelle que je vous souhaite.

SERMON XV.

PÉCHÉ, MORT DE L'AME.

Tanquam a facie colubri fuge peccata

Fuyez les péchés comme vous feriez devant un serpent (*Eccl.*, XXI).

Dieu s'est servi de deux moyens pour retirer les hommes du vice et les porter à la pratique du bien qui leur est commandé. Il propose des récompenses pour couronner la fidélité des bons, et des châtiments pour les pécheurs. Tous les législateurs se sont servis de ces mêmes moyens. Pour obliger les peuples à l'obéissance, ils promettent des biens et de l'honneur pour les vertueux, et présentent de l'infamie et des échafauds pour les méchants. Les prédicateurs, qui sont les lieutenants et les organes de Dieu, et qui, comme dit le prophète royal, annoncent ses lois aux peuples pour en régler les mœurs, se servent aussi de mêmes moyens. Ils leur découvrent la beauté de la vertu, l'honneur qui l'accompagne et les récompenses qui lui sont promises. Ils leur représentent l'infamie du vice et les peines qui le suivent. Mais comme dans la nature, par le déréglement du péché, nous sommes plus sensibles à la douleur qu'au plaisir, aussi dans la morale nous sommes moins touchés des récompenses qui sont promises à la vertu que des peines qui sont préparées au vice. C'est pourquoi dans la sainte Écriture il est plus souvent parlé des châtiments que des couronnes, soit parce qu'il est plus de mauvaises que de bonnes actions qui les méritent, soit encore parce que l'amour que nous avons pour notre conservation nous fait regarder les peines comme des ennemis qui veulent anéantir notre être, et les biens comme des choses qui ne sont pas toujours infaillibles. Je veux me servir de ce moyen pour vous retirer du péché, vous faisant voir qu'il nous cause le plus grand de tous les maux, qui est la mort de l'âme ; et parce que la mort est affreuse jusque dans son nom, je veux vous représenter celle de l'âme, qui est cause de celle du corps, que nous appelons la terrible des terribles, et que nous fuyons, quoique nous ne puissions pas l'éviter, avec tous les soins imaginables. C'est le dessein que je me propose et que je veux vous expliquer, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par les intercessions de la sainte Vierge, à laquelle nous dirons : *Ave.*

Le Fils de Dieu écrit, dans l'Apocalypse, à un évêque une lettre bien étonnante : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (*Apoc.* III) : Vous avez un nom de vie, et néanmoins vous êtes mort. Ces paroles, qui lui donnèrent sans doute de l'étonnement, nous donnent de la peine à les expliquer; car s'il était mort, pourquoi lui écrire? puisque c'est une chose non-seulement inutile, mais ridicule, d'écrire à un mort qui, n'ayant ni sentiment ni mouvement, n'est pas en état de lire et d'entendre les choses qu'on lui dit; que s'il était mort, pourquoi porte-t-il un nom de vie? car les noms doivent expliquer la nature des choses, et nous savons que la mort et la vie sont deux contraires qui ne peuvent pas se souffrir en même sujet ; car la mort n'est que la privation de la vie, et nous n'entrons dans l'un de ces deux états, qu'en sortant de l'autre, et néanmoins il lui dit : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es :* Tu as un nom de vie, tu passes pour vivant à la vue et au sentiment des hommes, mais tu es mort en effet. Ces paroles nous font connaître qu'il y a deux sortes de morts, et que l'homme, qui est composé de deux parties, peut mourir en chacune d'elles. Il y a la mort du corps et la mort de l'âme. La première arrive à tous les hommes, parce que nous y sommes tous condamnés par l'arrêt que Dieu a prononcé contre tout le genre humain ; la disposition de notre corps nous la rend nécessaire et inévitable, puisque nous sommes composés de contraires qui se font incessamment une guerre, dont la fin est celle de notre vie; mais outre cette vie que notre âme donne au corps nous en avons une seconde, qui est celle de l'âme qui vit par la grâce. C'est cette divine habitude qui est comme sa forme, qui la fait vivre d'une vie surnaturelle, et qui peut être immortelle, si le péché ne la détruit pas, et s'il ne chasse point Dieu de notre âme; car alors elle meurt, non pas quant à son être naturel, qui ne peut pas être détruit par aucun contraire, mais elle perd sa vie morale, spirituelle et divine. C'était dans ce malheur qu'était tombé cet évêque : il avait un nom de vie, parce qu'il mangeait, parlait, traitait des affaires, et avait les mêmes mouvements que le reste des hommes. Il faisait même de bonnes actions en apparence, qui lui avaient acquis l'estime des peuples, qui néanmoins se trompaient dans cette montre extérieure et éclatante de sainteté, et par le bruit du vulgaire qui le publiait un très-bon prélat. Mais, en effet, il était mort, car ses actions

de piété, qui le faisaient regarder des hommes comme un saint, aux yeux de Dieu, à qui rien n'est caché, étaient des vices plâtrés, des vertus déguisées qui jetaient un faux éclat. Enfin ce prélat, dans son péché, était un fantôme vivant, une ombre que Dieu ne pouvait pas souffrir, et un homme en peinture. Les paroles que le Fils de Dieu adressa à cet évêque peuvent être portées à la plupart de cette nombreuse assemblée : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Chrétiens, vous paraissez, vous croyez et vous vous dites vivants, mais désabusez-vous aujourd'hui ; car tout autant que vous êtes en état de péché mortel, vous êtes morts et ne présentez qu'une vaine et qu'une trompeuse apparence de vie. L'état où je vous vois, qui est celui des morts, me fait regarder cette église comme un grand cimetière ou comme ce champ plein d'ossements où Dieu envoya le prophète Ezéchiel pour leur dire : *Ossa arida, audite verbum Domini* (*Ezech.*, XXXVII) : Os secs et hideux, écoutez la parole de Dieu, qui est celle même que je vous porte, puisque j'ai l'honneur d'être son ambassadeur et son organe, c'est elle qui vous apprendra trois vérités. La première, que vous êtes véritablement morts, quoique vous ayez conservé et que vous présentiez une apparence de vie ; la seconde, comment cette mort vous est arrivée, et par quel accident vous êtes tombés dans cet état, et la troisième, les funestes effets de cette mort. Voilà les trois vérités qui feront l'économie de cette prédication.

PREMIER POINT.

Il ne faut pas douter qu'une âme qui est en péché mortel ne soit morte. C'est l'oracle ou plutôt l'arrêt que Dieu a prononcé par le prophète Ezéchiel : *Anima quæ peccaverit ipsa morietur* (*Ezech.*, XVIII) : L'âme qui péchera mourra soudain, la punition suivra son crime, et elle perdra une vie dont elle a abusé. Cet arrêt foudroyant, qui s'exécute sur tous les pécheurs, n'ôte point à l'âme sa vie naturelle, qui la rend capable de jouir d'un bonheur ou de souffrir des peines éternelles ; c'est un privilége qu'elle a reçu de Dieu, qui, ayant fait l'homme à son image, lui a donné par grâce l'immortalité qu'il possède par sa propre nature ; mais il parle de la vie de grâce, qu'il perd par le péché ; car, dès que l'homme le commet, cette divine qualité se perd, ce soleil s'éteint, et le corps restant dans sa vigueur, l'âme meurt à Dieu et à son salut. Il avait menacé de cette mort le premier des hommes, lorsque lui faisant la défense de manger du fruit qu'il s'était réservé, et que pour donner de la force à son commandement il lui ajouta la menace et lui dit : Prends garde que si tu fais contre ma volonté et que tu manges de ce fruit, *morte morieris*, en même temps tu mourras de mort. Cette répétition du mot de mort marque qu'il le menaçait de lui faire souffrir deux morts, celle du corps et celle de l'âme : celle du corps, quand il lui ôta la justesse de son tempérament et l'usage de ce fruit qui en arrêtait les défaillances et qui conservait sa vigueur ; celle de l'âme, quand il fut dépouillé de cette justice originelle, de cette innocence où Dieu l'avait créé, si bien qu'ayant perdu cette précieuse qualité qui faisait sa vie spirituelle et qui le rendait ami de Dieu, il mourut de la mort seconde, et son âme fut séparée de son créateur. Et en effet, pour montrer que Dieu parlait de ces deux morts, c'est qu'il le menace qu'il mourrait soudain après son péché, que la punition suivrait incessamment son crime. Or, est-il qu'Adam vécut après son péché neuf cent trente-quatre ans, et partant Dieu, qui joint le châtiment avec le crime, entendait parler de cette mort spirituelle, qui n'est pas l'objet de nos sens, quoiqu'elle soit plus mauvaise et plus à craindre que celle qui fait mourir nos corps. Il mourut encore de la mort corporelle et fit tous ses enfants héritiers de son malheur, sans avoir jamais participé aux avantages de son innocence ni à la malice de son crime ; car il est vrai que la mort du corps, que nous souffrons en mille façons, est une suite de la sienne, et que la mort de l'âme par le péché d'origine est un effet de sa désobéissance, qui fut en lui un péché actuel, et qui est en nous un péché d'origine, qui, n'étant qu'un péché étranger, est néanmoins le principe et la source de tous les péchés actuels que nous commettons et qui donnent la mort à nos âmes.

C'est dans cette mort qu'appréhendait de tomber la chaste Susanne, lorsqu'étant pressée de consentir à un péché déshonnête, ou d'être accusée d'un adultère et de souffrir la mort corporelle que la loi ordonnait ; dans cette extrémité, se voyant menacée de deux morts, de celle du corps ou de celle de l'âme, et qu'elle ne pouvait conserver sa vie que par un péché, et en faisant mourir son âme : Il faut plutôt, dit cette généreuse femme, tomber entre vos mains en conservant mon innocence, mourir d'un supplice que je n'ai pas mérité, et passer pour criminelle au sentiment des hommes, qui ne voient que l'extérieur des choses, que de commettre une mauvaise action qui donnerait la mort à mon âme, parce qu'elle offenserait Dieu, qui est sa vie et son bonheur.

L'enfant prodigue n'eut pas la retenue et la résolution de cette sainte femme, car il donna la mort à son âme par les débauches qui ruinèrent son corps et sa fortune, et qui lui ôtèrent la vie spirituelle : *Mortuus erat, et revixit* (*Luc*, XV), il était mort, et il est maintenant ressuscité, dit son père à son fils aîné, pour justifier sa joie ; ce n'est pas sans raison que je fais fête et que je me réjouis pour son retour, puisque je recouvre aujourd'hui un enfant qui était perdu, et que je le vois reprendre une vie que ses débauches lui avaient ôtée.

S. Paul menaçait les Romains de cette mort, lorsqu'il leur disait : Si vous vivez suivant la chair, vous mourrez : *Si secundum carnem vixeritis, moriemini* (*Rom.*, VIII), c'est-à-dire : Si vous suivez les inclinations et faites les œuvres de la chair, qui sont les

impuretés, les fornications, l'idolâtrie, les inimitiés, l'ivrognerie, les homicides, vous mourrez de la mort de l'âme; et quoiqu'en commettant ces péchés vous donniez des plaisirs à vos corps et rendiez votre vie délicieuse, néanmoins soyez persuadés de cette vérité, que vous donnez la mort à vos esprits; et quoiqu'elle ne soit pas sensible, elle est néanmoins très-certaine. Et le même saint Paul, parlant de ces veuves, qui ne le sont que de nom et de crêpe: *Quæ in deliciis est vivens, mortua est* (I *Tim.* V): Quoiqu'elle prenne des plaisirs qui lui sont une seconde vie, néanmoins elle est morte; son corps qu'elle nourrit délicatement est le tombeau de son âme, ses beaux habits sont les enveloppes de son cercueil, les compagnies où elle se plaît et où elle offense Dieu sont son convoi funèbre; enfin les chansons et les concerts d'instruments sont des cloches et des chants lugubres. C'est pourquoi David qui avait souffert cette mort, qu'il s'était lui-même donnée par des œuvres de la chair, que saint Paul dit être mortelles, s'écriait à Dieu: *Collocavit me in obscuris, sicut mortuos sæculi* (*Ps.* CXLII), Mon péché m'a précipité, dans le tombeau et je suis parmi les morts du siècle; quoique je fusse dans mon palais, environné de mes gardes et de mes courtisans, dans l'exercice de la plus haute charge du monde, où je ne faisais que des actions éclatantes, néanmoins, dans cet état que les hommes regardaient avec admiration et avec crainte, mon âme était dans les ténèbres du tombeau, et je n'avais pour compagnons que des morts et des ombres. Voilà l'état où le péché m'avait réduit. C'est, pécheur, celui où tu te trouves, lorsque tu es en péché mortel: *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Tu crois être en vie, tu parles, tu te divertis, tu traites d'alliances, tu fais des acquisitions et d'autres affaires qui te font croire vivant et bien sage; mais, aux yeux de Dieu, ton corps est un tombeau et ton âme est morte, toutes tes lumières sont les ténèbres, et toutes tes productions sont semblables aux vers qui naissent d'un corps mort. C'est pourquoi saint Grégoire, au livre quatrième des Morales, dit que la mort de l'âme, qui arrive par la séparation qu'elle fait de Dieu, est la véritable mort; mais que celle du corps, qui consiste en l'abandon de l'âme, est l'ombre de la mort: *Peccatum enim quo anima separatur a Deo, vere est mors, corporis autem, umbra est mortis.*

Faisons voir cette vérité sensiblement par la raison qu'apporte saint Thomas pour distinguer les choses vivantes d'avec les mortes. Une chose, dit ce saint docteur, possède la vie, quand elle a le sentiment et le mouvement qui est naturel à son espèce: une plante a la vie quand elle se nourrit et qu'elle croît. Un animal vit quand il marche par un principe intérieur, qui ressent ce qui l'offense et qui produit son semblable. Un homme, disons-nous, est en vie, quand, outre toutes ces actions de se nourrir, de croître, de se mouvoir, qui lui sont communes avec les bêtes, il parle et il raisonne. Suivant cela, qui est connu de tous les hommes, ne pouvons-nous pas dire que le pécheur est mort, puisqu'il ne se nourrit point de cette viande céleste qui donne et qui conserve la vie à nos âmes, puisqu'il ne fait aucun progrès en mérite; qu'il est privé de la vie sensitive, puisqu'il ne voit, qu'il n'entend, qu'il n'a aucun mouvement pour le bien, ni aucune prévoyance des maux qui lui doivent arriver? Et enfin, nous pouvons soutenir qu'il n'a point la vie raisonnable, ni chrétienne, puisqu'il ne connaît pas son créateur, les obligations de sa charge, la nature de l'être qu'il possède, le misérable état où il se trouve, et qu'il ne fait point tous ses efforts pour sortir de ce tombeau où son péché l'a précipité. Voilà, pécheur, le misérable état où ton péché t'a réduit; tu peux donc dire avec le prophète royal: Mon péché m'a précipité dans un tombeau plus obscur et plus puant que ceux qui enferment les corps morts: *Collocavit me in obscuris sicut mortuos sæculi.* Il est vrai, cet homme que nous disons mort par le péché a les yeux ouverts, il y voit; mais il serait à désirer pour lui qu'il fût aveugle, parce qu'il ne verrait point des objets qui l'assassinent par les yeux. Il est vrai, cet homme que nous disons mort par le péché n'est pas dans le tombeau, comme cet autre qui est mort d'une mort naturelle; mais quoi? n'est-il pas lui-même son tombeau, qu'il porte en quelque part qu'il aille, quoiqu'il soit plus pesant que ceux qui sont faits de pierre ou de plomb? Un corps mort ne sent mal que pendant quelques jours, mais cet autre exhalera sa puanteur pendant toute une éternité.

Mais quoiqu'il soit vrai, comme je vous ai fait voir, que tous les péchés mortels portent ce nom, parce qu'ils donnent la mort à notre âme; néanmoins il en est qui le font avec plus de violence et plus promptement. Saint Bonaventure en remarque trois, dont il nous fait voir la malice et les dégâts par la ressemblance de ceux que la mort naturelle fait dans nos corps. Il y a, dit ce docteur, trois choses à considérer dans ce coup funeste. Premièrement, la séparation de l'âme et du corps, dont l'union donnait la vie à ce merveilleux composé qu'on appelle l'homme; secondement, il se trouve la corruption ou la perte des dispositions qui rendaient le corps propre à recevoir l'âme; troisièmement, l'impossibilité suivant le cours ordinaire de la nature à remettre ce composé en son premier état; c'est-à-dire à réunir l'âme avec le corps; car de la privation à l'habitude il n'y a pas de retour, dit l'axiome. Tous les péchés séparent l'âme d'avec Dieu: et comme la foi nous apprend que les espèces sacramentales venant à se corrompre, Jésus-Christ se retire et cesse d'y être; de même une âme étant corrompue par le péché, Dieu qui par sa grâce en était comme la forme qui lui donnait la vie et la beauté, la quitte, et soudain elle perd sa vie spirituelle; et quoique ce malheur ne soit pas sensible et que ces morts du siècle, *Mortuos sæculi*, comme les appelle le prophète royal, conver-

sent avec les vivants et qu'il ne paraisse sur leur corps rien de funeste ni d'affreux; néanmoins il en est d'eux comme de ceux qui sont frappés de la foudre, qui sans être offensés au dehors et qu'il paraisse quelque blessure sur leur chair, ont tous leurs os brisés et l'intérieur brûlé. En second lieu, dit saint Bonaventure, les péchés contre le Saint-Esprit ne nous causent pas seulement la mort, mais encore ils ôtent à nos âmes les dispositions pour recevoir cette vie divine que la grâce leur communique; parce qu'ils s'opposent au principe de la rémission des péchés qui est la bonté du Saint-Esprit. Enfin l'impénitence finale nous met dans l'impossibilité de sortir de ce tombeau et de reprendre la vie. De là tu peux connaître, pécheur, les malheurs que tous les péchés causent à ton âme, puisqu'ils lui ôtent la vie, mais ils sont extrêmes dans les péchés contre le Saint-Esprit et dans l'impénitence finale.

Chrétiens, quelle est notre stupidité? Nous tremblons à la vue d'un corps mort, nous n'osons ni l'approcher ni le toucher qu'avec quelque horreur; quand nous sommes obligés de passer, la nuit, par un cimetière, les cheveux se hérissent sur notre tête et il nous semble toujours qu'ils sortent des tombeaux pour nous arrêter, ou que nous entendons leur voix qui nous appelle. Que si la curiosité ou quelque autre motif nous fait entrer dans des caves et dans des charniers pour y voir des squelettes de morts, il faut être et bien accompagné et éclairé des flambeaux pour n'être pas attaqué des frayeurs qui ont quelquefois et qui toujours sont capables de donner la mort; et nous conversons nous parlons, nous mangeons avec ces morts spirituels qui ont perdu la vie de l'âme; et tout cela se fait sans émotion et même avec plaisir. Cette insensibilité peut venir de deux causes : la première de l'habitude que nous avons de converser avec ces morts, car nous sommes presque toujours avec eux et nous vivons dans des cimetières; la seconde cause est parce que cette mort spirituelle ne frappe pas nos sens et que nous ne la voyons pas; ainsi elle ne fait point d'impression dans notre esprit, mais elle le fera si nous considérons la façon dont elle nous arrive, ce que je vous ferai voir en ce second point.

DEUXIÈME POINT.

C'est une curiosité ordinaire aux hommes quand ils voient, ou quand on leur porte la nouvelle que quelqu'un est mort, de s'informer par quel accident et de quelle façon il est mort. Chrétiens, puisque nous avons vu les morts du siècle, ces pécheurs privés de vie, qui sont dans les ténèbres et dans la pourriture du tombeau : voyons maintenant en quelle façon ils ont perdu la vie. Dieu nous l'apprend par le prophète Osée : *Væ eis*, nous dit-il, *cum recessero ab eis*. Malheur pour une âme, quand son péché m'oblige de l'abandonner. Saint Augustin, expliquant ces paroles, dit que cette menace que Dieu fait au pécheur de se séparer de lui, est une menace de mort, et que le quitter c'est le faire mourir; mais pour entendre bien ceci, il faut savoir que Dieu est la vie de notre âme. Car, comme dit saint Chrysologue : *Quod est anima corpori, hoc animæ Christus : sine anima corpus non vivit, non vivit anima sine Christo* (*Serm.* 19). Ce que l'âme est au corps, cela même est Jésus-Christ à l'âme. Quand elle se sépare du corps, il meurt soudain; aussi l'âme perd sa vie de grâce en même temps que le péché mortel oblige Jésus-Christ de s'en retirer. Ce que saint Paul nous fait connaître quand il dit : *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus* (*Gal.* II). Je vis, mais c'est par la vie de Jésus-Christ; car il est la vie de mon âme; et le même saint Paul appelle Jésus-Christ la vie de tous les justes : *Cum autem Christus apparuerit vita vestra* (*Col.*, III). Le disciple avait appris cette vérité de son maître, qui se dit être la voie, la vérité et la vie; et parlant à Marthe, il l'assure qu'il est la résurrection et la vie : *Ego sum resurrectio et vita* (*Joan.* XIV). Il est la vie essentielle, parce qu'il est Dieu qui possède par sa propre nature une vie éternelle et inaltérable : il est aussi un principe de vie qu'il communique à tous les justes. Or, comme notre âme qui est la forme de notre corps, lui communique la vie et est le principe de toutes ses opérations naturelles, et comme lorsque cette âme vient à se séparer de ce corps, il est en même temps privé de cette vie; en la même façon le péché mortel chasse Dieu de notre âme qui en était comme la forme surnaturelle, le principe de toutes ses actions saintes et méritoires. Cette âme, tout immortelle qu'elle est, quant à son être naturel, meurt néanmoins à Dieu, à la grâce et à son salut, et perd une vie qui est incomparablement plus précieuse que la naturelle, qui ne lui sert de rien, si elle se sépare de son corps, que pour rendre ses peines éternelles. C'est de quoi Dieu se plaint : *Me dereliquerunt fontem vitæ* (*Jerem.*, II). Ils m'ont délaissé, moi qui suis la source de la vie.

Mais voyons en particulier comment se fait cette mort, et par quel endroit nous la recevons. Un prophète nous assure que nous recevons le coup qui nous donne la mort par les fenêtres de notre âme, qui sont les yeux, les oreilles et le reste de nos sens : *Ascendit mors per fenestras nostras* (*Jerem.*, IX, 2; *Rom.*, IX). David reçut une plaie mortelle par les yeux, la vue de Bersabée qui se baignait fut une flèche enflammée qui entra par ses yeux et qui frappa son âme d'un coup mortel. Eve reçut la mort par les yeux et par les oreilles; la vue du fruit défendu, les discours du démon, qui lui promettaient l'immortalité et l'indépendance, furent un venin qui se glissa par ses sens et qui la fit mourir à l'innocence de son origine et à son salut. C'est aussi par les sens, par les yeux et par les oreilles que tant d'hommes et de femmes reçoivent la mort de leurs âmes. Les discours de ce libertin, de cet impie, de cet impudique, de ce médisant, sont des flèches qui entrent par les oreilles et qui portent un coup mortel à l'âme de cette fille, qui font mourir son innocence et sa pureté. Ces nudités de

femmes, ces tableaux lascifs, ces sales représentations de comédies, ces romans qui sont des peintures animées, des maîtres d'impureté, sont des flèches dorées et trempées dans le miel, mais qui ont une pointe et un venin qui entre par les yeux pour aller donner la mort à nos âmes.

Saint Jacques nous décrit encore mieux comment se fait cette mort et par quels progrès et par quelle adresse elle nous arrive. Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que les tentations qui nous portent au mal viennent de Dieu ; et quoique la sainte Ecriture dise qu'il a tenté plusieurs saints, comme Abraham et quelques autres, ces tentations sont des épreuves de leur vertu, des instructions qui leur font connaître leur propre faiblesse et le besoin qu'ils ont des secours de Dieu, ce sont des sujets de mérite; mais ces autres tentations qui nous veulent séparer de Dieu par le péché qu'elles nous persuadent et où elles nous portent viennent du démon et de notre concupiscence, qui nous flatte par les plaisirs qu'elle présente à notre imagination et dont elle nous donne le sentiment. Cette concupiscence n'est pas souveraine sur notre volonté, et quoiqu'elle soit une partie de nous-mêmes et que par son propre poids elle nous porte au mal, quoique le démon, qui est d'intelligence avec elle, l'éveille, l'irrite et l'enflamme, quoiqu'enfin cette concupiscence soit une production du péché et une funeste semence qui le produit en nous, néanmoins la volonté peut lui résister, rendre inutiles tous ses efforts et mépriser tous ses allèchements. Mais lorsque cette concupiscence conçoit, c'est-à-dire que notre volonté se joint à elle, qu'elles contractent un malheureux mariage, de cette alliance et de cette conjonction sort le péché qui nous donne la mort : *Concupiscentia cum conceperit parit peccatum, peccatum vero cum consummatum fuerit generat mortem* : si bien que cette infâme production de notre volonté et de notre concupiscence fait mourir notre âme, qui n'a plus la vie de la grâce, qui est morte à Dieu et à son salut.

Philon dit que cette mort de l'âme arrive d'une façon différente de celle du corps, car la mort ordinaire n'est autre chose que, comme dit Tertullien, *Dissidium carnis atque animæ*, une séparation de l'âme et du corps, une dissolution de ce mariage de la chair et de l'esprit : tandis que ces deux parties, qui font le composé de l'homme, sont de bonne intelligence, la vie se conserve, l'homme subsiste, et lorsqu'elles se séparent, le corps meurt. Mais la mort de l'âme arrive quand elle est trop attachée à notre corps, quand elle s'enfonce dans cette chair et qu'elle est tout occupée à lui procurer des plaisirs; car alors elle s'infecte de ses ordures, et, devenant en quelque façon charnelle, elle est non-seulement dégradée de sa noblesse, mais elle perd en certaine manière cette vie d'intelligence, et toujours elle meurt à la vie de grâce et de son salut.

Ou bien regardons la mort de notre âme comme celle de nos corps, parce qu'elles sont semblables en beaucoup de choses : premièrement, avant de mourir notre tempérament, dont la justesse et la parfaite harmonie faisaient notre santé, vient à se troubler, à sortir de cette proportion mesurée qui faisait en nous avec plaisir toutes les opérations de la vie; après que ce concert d'humeurs est rompu, cette harmonie est défaite par l'excès ou par le défaut de l'une des qualités qui font notre tempérament : de là viennent les maladies qui ôtent la liberté à notre corps et le moyen à nos âmes d'y faire les fonctions naturelles; enfin, le corps étant malade et les contraires dont il est composé sortant entièrement de cette proportion qu'ils devaient avoir et qui était nécessaire afin que l'âme y fît ses opérations naturelles, cette hôtesse abandonne ce logis, qu'elle trouve incommode, et quitte des instruments desquels elle ne peut plus se servir. La mort de l'âme arrive presque en même façon ; car premièrement la tentation l'ébranle, la secoue, lui fait perdre son repos et la justesse de son tempérament; que si elle écoute et donne son consentement à cette tentation, si elle agrée, si elle s'arrête avec plaisir à la mauvaise pensée que le démon lui propose, la voilà malade; si enfin elle met en exécution ce que le démon lui a suggéré et que sa volonté a agréé, voilà la mort spirituelle de cette âme, parce qu'elle ne l'a pas repoussée aussitôt qu'elle s'est présentée, ou bien à cause qu'elle lui a ouvert la porte et qu'elle a donné sujet au démon de la tenter.

TROISIÈME POINT.

Voyons enfin les effets malheureux de cette mort spirituelle; je prends le premier de ces paroles de David : *Non est in morte qui memor sit tui* (*Psal.* VI) : Seigneur, dit-il à Dieu, aucun de ces morts ne se souvient plus de vous, cette âme qui est morte par le péché ne se souvient plus des bienfaits qu'elle a reçus de son créateur dans l'ordre de la nature et de la grâce, elle n'a plus de mémoire des promesses qu'elle vous a répétées mille fois de vous être fidèle, elle a perdu le souvenir des châtiments dont vous avez puni les pécheurs en ce monde et de ceux que vous leur préparez en l'autre, elle ne se souvient plus des promesses que vous lui faites de la recevoir quand elle voudra venir à vous, et des secours que vous lui présentez pour rendre son désir efficace : *Non est in morte qui memor sit tui*. Comme elle ne se souvient point de vous, elle s'oublie aussi soi-même, car elle ne considère ni les obligations de son état chrétien ni celles de sa charge.

Secondement, comme dit saint Chrysologue, et l'expérience nous le fait voir : *Quia recedente anima a corpore, mox corporis fœtor, corruptio, putredo, vermis et omnia visu detestanda succedunt; discedente Deo, confestim venit in animam peccatoris fœtor, corruptio criminum, vitiorum putredo, conscientiæ vermes* (*Serm.* 19).

Dès que l'âme abandonne le corps, il devient puant et insupportable aux yeux. Ce corps dont la beauté a fait des idolâtres, qu'on a nourri avec tant de délicatesse, qu'on a

orné avec tant de pompe et dont on a conservé l'embonpoint avec tant de soin et de dépense, à même temps qu'il vient à mourir, ses yeux s'éteignent, se ferment, s'enfoncent dans la tête, comme pour se cacher par un sentiment de honte et de punition de se voir privés de la clarté dont ils ont abusé; le nez s'affile, les joues s'abattent, la bouche se ferme; que si elle reste ouverte, ce n'est que pour jeter une puanteur qui infecte; la pâleur est sur le visage, la froideur par tout le corps; enfin c'est un objet qui donne de l'horreur à ceux qui ont le plus aimé et qui inspire des sentiments de mépris à ceux qui le regardent avec des yeux chrétiens, comme fit autrefois le duc de Borgia, lequel, ayant regardé le corps mort de l'impératrice, et voyant que celle qui était la plus belle femme de son temps n'avait rien après sa mort de cet éclat naturel, et que toutes les grâces s'étaient retirées de son visage avec l'âme qui donnait la vie à son corps, prit la résolution d'abandonner le monde, de qui les beautés sont si peu durables et de qui les majestés sont si maltraitées par la mort.

Mais, chrétiens, la laideur d'une âme morte par le péché est incomparablement plus horrible. Les prophètes nous en disent quelque chose : *Denigrata est super carbones facies tua* (*Thren.*, IV) : la face de cette âme est plus noire que le charbon, cet or dont elle brillait est changé en boue et en écume, elle est un repaire de dragons, de crapauds, de tigres, de toutes les bêtes les plus horribles et les plus monstrueuses; c'est-à-dire que, comme elle a dans ses mœurs les inclinations de ces animaux féroces, elle en a aussi la déformité sur son visage; enfin nous pouvons connaître sa laideur par celle du démon. Il est assuré, chrétiens, que la plus belle des créatures a été le premier ange : comme il était le premier ouvrage des mains de Dieu, il a été aussi le plus accompli. Les prophètes nous le décrivent avec des habits semés de toutes sortes de pierreries, pour nous faire voir qu'il avait toutes les beautés qui le faisaient l'image la plus expresse de Dieu; mais par son péché il a perdu tous ses ornements et est devenu la plus hideuse créature qui soit dans le monde : les saints à qui il s'est présenté avec une figure empruntée, qui néanmoins avait quelque rapport avec sa naturelle déformité, ont failli mourir sur l'heure. Hélas! quelle doit être la laideur d'une âme qui est morte par le péché! ne doit-elle pas être semblable au diable, puisque ce qui fait la déformité des démons se trouve en elle? Et peut-être elle est plus hideuse que les démons, qui n'ont commis qu'un péché; mais cette âme en a commis un million : de sorte que nous avons sujet de lui dire ces paroles du prophète : *Denigrata est super carbones facies tua* (*Thren.*, IV). Femme, qui fais parade d'une beauté que tu crois mériter l'admiration et l'amour de tous les hommes, tu es semblable à un tombeau qui est blanchi par le dehors et qui est fait d'un marbre éclatant, mais au dedans il n'y a que de la pourriture et des infections; ton corps est un cercueil où ton âme est morte; ta déformité te rend semblable au démon, et si ceux qui te regardent et qui t'aiment avaient les yeux des saints et des anges, ils fuiraient ta rencontre et ton approche comme celle des cadavres et des cloaques. Ceux qui t'ont idolâtrée auraient honte de leur folie et tu serais confuse d'avoir orné un tombeau et d'avoir embelli une charogne.

Et non-seulement un corps mort offense les yeux par sa laideur, mais l'odorat par la mauvaise senteur qu'il exhale : dans vingt-quatre-heures après qu'un corps est mort, on ne peut le souffrir. Marthe n'osait pas approcher du tombeau de son frère qu'elle avait tant aimé, parce qu'il sentait très-mauvais; que si elle en approche pour y conduire le Sauveur, elle ferme le nez parce qu'elle craint d'en être infectée. C'est pour éviter cette mauvaise senteur qu'on sort promptement les corps morts de parmi les vivants; quand le maître du logis est mort, on le chasse de sa maison, on l'ôte de la vue des hommes, on l'enferme dans le tombeau, on le couvre de terre ou de pierres : la femme ne peut souffrir ni la vue ni l'odeur de son mari; elle consent qu'on l'enlève de sa maison, qu'on l'ôte de sa présence, elle paie ceux qui lui rendent ce service; et comme si elle avait peur qu'il sortît du tombeau pour la venir voir dans sa maison ou qu'il l'empêchât de prier Dieu pour son repos; elle donne ordre que son tombeau soit bien fermé. Ah! pécheur, de qui l'âme est morte par le péché, tu rends une odeur plus insupportable; et quoique tu te charges de musc, que tu te couvres de poudre de chypre, et que tu sois lavé dans l'eau d'ange, tu répands une puanteur qui infecte et qui serait capable de donner la mort.

Saint Antonin raconte qu'un ange, marchant en compagnie d'un religieux et ayant rencontré un corps mort qui sentait très-mal, le religieux ferme son nez, détourne sa vue, et se met à l'écart pour n'approcher point de cette pourriture : quelque temps après ils rencontrèrent un jeune homme tout musqué qui parfumait les rues par la suavité des odeurs dont il était chargé, l'ange se met promptement à fermer son nez et sa bouche; et quand le religieux lui en eût demandé la raison, il lui dit : Ce corps mort que nous avons rencontré et que tu n'as pu ni voir, ni souffrir, est pourtant une cassolette et un parfum très-suave, si tu le compares avec la puanteur que jette l'âme de ce jeune homme qui est mort par le péché. Et on dit de sainte Catherine de Sienne et de saint Philippe de Néry qu'ils sentaient la mauvaise odeur des pécheurs; les villes étaient pour eux des cloaques et des marais; les hommes et les femmes qui étaient en péché sentaient plus mal que les charognes pourries.

Et je crois que c'était contre cette mauvaise odeur qui sort d'une âme pécheresse que Madeleine porta des onguents précieux, lorsqu'elle alla se jeter aux pieds du Sauveur de nos âmes, parce qu'elle savait que les péchés dont elle était pleine jetaient une infection

à faire vomir le Sauveur. Dis-moi, pécheur, quel supplice insupportable serait celui qui attacherait un corps vivant à un mort? Je suppose un corps mort depuis sept ou huit jours, bleuâtre, pourri, tout rempli de vers, jetant une puanteur insupportable, enfin qui tomberait pièce à pièce et de qui les os à demi décharnés présenteraient un horrible squelette; si on l'attachait à un corps vivant, je crois que ce pauvre misérable qui porterait ce tombeau et qui serait attaché à cette charogne, mourrait dans peu de jours par son infection. Chrétiens, une âme qui est morte par le péché, jette une puanteur plus insupportable, et néanmoins nous le portons avec plaisir, et cette fâcheuse compagnie ne nous déplaît pas.

Mais comme le pécheur qui est mort par le péché est insupportable aux yeux et aux nez des hommes, il souffre aussi de sa propre infection; car comme les vers s'engendrent de la pourriture d'un corps mort, ainsi dans une âme morte par le péché, il s'engendre des vers qui la rongent nuit et jour, et qui ne lui donnent jamais de repos. La mort naturelle est une privation de douleurs et de sentiments; c'est pourquoi Tertullien appelle les tombeaux des asiles de la mort et des lieux de repos: *Asilum mortis et requies sepulturæ* (*Apolog. c.* 37). Mais cette âme qui est morte par le péché, est déchirée par des remords qui ne lui permettent point un moment de plaisir: elle craint la justice d'un Dieu qu'elle a offensé, elle entend les plaintes de ceux qu'elle a faits misérables, sa conscience l'accuse et elle est comme un Caïn qui ne trouve point de lieu d'assurance, après qu'il a commis un fratricide; quoi qu'il fasse pour se divertir et pour faire taire une voix qui lui est importune ou pour émousser la pointe de la syndérèse qui le pique, il ne le peut pas, et il est toujours tourmenté: voilà les effets funestes de cette mort.

Mais quoi, me dira quelqu'un, ce discours qui nous a représenté un homme mort lors même qu'il jouit d'une parfaite santé, et de tous les plaisirs de la vie, ne tient-il pas de l'hyperbole? Et ne choque-t-il pas les sens et la raison qui ne nous font voir aucune marque de mort en celui que nous disons avoir perdu la vie de la grâce? Et moi, dit saint Chrysostome, j'assure que: *In peccatis miseram vitam agentes nihil a mortuis differunt, cum sint illis deteriores*, Que les pécheurs sont pires que les morts, et que ceux qui ont perdu par le péché la vie de l'âme sont plus horribles que ceux qui sont dans les tombeaux. Il est vrai que vous me direz: *Nec enim mihi dices clausisse hunc oculos, nec in sepulcro jacere, nec institis ligatum detineri, nec postremo vermibus esse projectum*, Que ce pécheur que nous disons mort, a les yeux ouverts et qu'il y voit clairement, qu'il n'est pas couché dans la bière, qu'il n'est point attaché par les enveloppes funèbres, et qu'il n'est point rongé des vers; mais qu'au contraire son corps a toute sa vigueur, qu'on le voit marcher en carrosse ou monter sur un cheval richement orné: *Phalerato equo fertur magnifice.* Mais, poursuit saint Chrysostome, que cette pompe extérieure ne vous surprenne pas: car si vous pouviez voir l'état de son âme, vous trouveriez qu'elle est morte à Dieu, à la grâce, à son salut, que le corps est son tombeau, que ses passions, ses mauvaises habitudes sont ses enveloppes funèbres, que les remords de sa conscience sont des vers qui la rongent. Tout cet équipage de cercueil et ces suites inséparables de la mort vous feraient avouer: *Meliorem illum esse qui in feretro quiescit*, que l'état des hommes morts naturellement est moins à plaindre que celui de qui l'âme est morte par le péché qu'il a commis volontairement, et qui s'est ôté ce que l'autre n'a perdu qu'avec regret.

Chrétiens, nous avons tant d'horreur de ces malheureux qui emploient leurs propres mains pour s'ôter la vie, que Dieu, que la nature nous obligent de conserver; l'Eglise les frappe de ses anathèmes, elle les prive de la sépulture ecclésiastique, elle ne veut pas les recevoir au nombre de ses enfants, ni prendre leurs offrandes, parce que ces furieux pèchent premièrement contre la charité que nous devons avoir pour nous. Car si Dieu nous oblige d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, il suppose donc que nous devons nous aimer, puisqu'il veut que l'amour que nous avons pour nous soit le modèle, la règle de celui que nous devons avoir pour notre prochain.

Il pèche aussi contre la justice, car il n'est que Dieu qui ait un pouvoir souverain sur la vie des hommes; et comme il nous l'a donnée, et qu'il nous la conserve, il ne nous est pas permis de sortir d'une faction où il nous a mis, et de lui ôter une chose qui lui appartient. Il fait aussi tort à la république qui a droit sur la vie de ses citoyens, dont elle se sert dans les choses nécessaires.

Il fait contre le commandement qui nous défend de tuer notre prochain, à plus forte raison nous défend-il de nous en prendre à notre propre vie. Enfin ces furieux détruisent le temple du Saint-Esprit, et effacent l'image de Dieu.

Mais quelle horreur ne doit-on pas avoir pour ceux qui tuent leur âme, qui s'ôtent la vie de la grâce qui est plus précieuse que celle du corps que nous devons enfin perdre, qui est exposée à mille accidents, que tous peuvent nous ôter? mais la vie de la grâce est une vie spirituelle, vie divine, vie qui peut être immortelle si nous voulons, qui est le commencement de la vie glorieuse, vie enfin qui nous rend amis et semblables à Dieu. C'est celle que tu t'ôtes quand tu viens à mourir par le péché, et après cela tu me demanderas qui est celui que tu as tué? *Quæris quem occidisti? non extraneum, non inimicum, sed te ipsum; quibus insidiis? erroris tui, offensæ Dei:* Veux-tu savoir celui que tu tues? dit Tertullien: ce n'est ni un étranger, ni un ennemi, mais toi-même. Par quelle flèche et quel instrument te sers-tu pour faire cet homicide? *Offensa Dei*, c'est

par un péché mortel que tu t'ôtes la vie, que tu deviens cruel à toi-même.

Saint Augustin dit : *Mortem carnis omnis homo timet, mortem animæ pauci* (*Tract.* 47, *in Joan.*) Tous les hommes craignent la mort du corps, c'est la terrible des terribles, le dernier de tous les maux et de toutes les privations ; mais il en est bien peu qui appréhendent la mort de l'âme, les enfants s'en jouent, ceux qu'on appelle sages dans le monde la méprisent, et on croit n'avoir rien perdu quand on a offensé Dieu et qu'on a tué son âme. *Laborat*, poursuit ce Père, *ne moriatur homo moriturus.* Que ne fait point un homme pour se conserver la vie, lorsqu'il est en santé? Tous les arts ne travaillent que pour cela, les uns lui font des habits pour le couvrir, les autres travaillent à la terre pour le nourrir, ceux-là ne sont occupés qu'à lui procurer du plaisir. Dans sa maladie l'homme souffre les opérations du fer et du feu, il se prive de tous les plaisirs de la vie, et pour la rendre plus longue on la fait misérable ; mais pour conserver une vie immortelle qui est celle de notre âme : *Non laborat ne peccet homo in æternum victurus ;* il emploie tous ses soins pour conserver une vie qu'il doit enfin perdre, et pour conserver celle qui peut être immortelle, il ne veut pas faire la moindre chose, se priver d'un petit plaisir, quelle est notre stupidité ? Oh ! si nous pouvions, ajoute saint Augustin, exciter les hommes à avoir autant d'amour pour une vie éternelle qu'ils en ont pour celle qui passe dans quelques moments ; c'est ainsi que j'appelle la plus longue, auprès de l'éternité qui la suit et qui la devance ; si nous pouvions les porter à ressentir autant la perte de la vie de grâce qui peut jouir de tous les biens dans une éternité bienheureuse, qu'ils se témoignent être sensibles au coup qui enlève de parmi les vivants une personne qui leur est chère, que nous avancerions beaucoup !

Mais afin qu'ils reconnaissent et qu'ils condamnent leur aveuglement, représentons-leur une chose qu'ils ont toujours devant leurs yeux et qu'ils ont peut-être quelquefois ressentie; quand la mort leur ravit une personne, que le sang, que l'amitié ou que ses bienfaits leur rendait nécessaire ; quand elle a enlevé à une femme son mari, à une mère sa fille, ils versent des larmes que la raison, que le temps, que la perte des yeux et que la piété ont bien peine d'arrêter. On pourrait dire à ces pleureurs ce que le Sauveur de nos âmes dit à une mère qui était toute en larmes pour la mort de son fils unique : *Noli flere*, ne pleurez point des morts qui ont échappé aux malheurs de cette vie, et qui sont dans le repos ; ne pleurez pas des morts pour qui vos larmes sont inutiles puisqu'elles ne sauraient les sortir du tombeau ; ne pleurez pas des morts à qui vous serez un jour semblable ; enfin ne pleurez pas des morts dont peut-être la vie vous eût été importune et fâcheuse. Ou bien nous pourrions leur faire la même correction que fit le prophète Esdras à cette veuve qui pleurait la mort de son fils unique, qui lui était arrivée le jour de ses noces : *Stulta super omnes mulieres* (*Lib.* IV, 30) : Mère, la plus folle des femmes, vous pleurez un fils que vous croyiez devoir être l'espérance de votre postérité, le soutien de votre vieillesse, l'honneur de votre famille et toute votre consolation, et vous ne pleurez pas pour des péchés qui offensent Dieu, qui vous privent de ses grâces, et qui attirent sur vous toute sorte de malheurs ; vous êtes toute en pleurs pour un fils qui peut-être eût été le bourreau de votre vie, l'infamie de votre race, le destructeur de votre maison, l'opprobre des hommes et l'ennemi de Dieu.

Ou bien nous pourrions leur dire avec saint Cyprien : *Non sunt in te, christiane, viscera pietatis; defles corpus a quo recessit anima, et non defles animam a qua recessit Christus.* Chrétien, les larmes que tu verses sur la mort de ce parent, de cet ami, témoignent davantage la dureté que la tristesse de ton cœur ; elles font connaître que tu es sans charité, lors même que tu te fais voir tout mouillé de pleurs. Tu les verses parce que son âme s'est séparée de son corps, et qu'il n'a plus cette vie qui est le sujet de tant de malheurs, et tu ne pleures point sur une âme que le péché a privée de Dieu, qui était sa vie et sa gloire. Chrétiens, pleurez donc sur vous si vous êtes morts par le péché, parce que cette mort sera suivie d'une seconde qui est celle de la séparation éternelle de notre âme d'avec Dieu, pour être tourmentés pendant toute une éternité. Appréhendons, fuyons cette mort, et puisqu'il est en notre pouvoir de l'éviter avec la grâce de Dieu, apportons à cela tous nos soins, que Dieu récompensera d'une gloire infinie, que je vous souhaite, etc.

SERMON XVI.

AVEUGLEMENT DU PÉCHEUR

Tanquam a facie colubri fuge peccata

Fuyez les péchés comme vous feriez devant un serpent (*Eccl.*, XXI).

Le Fils de Dieu parlant aux scribes et pharisiens, qui se disaient fort éclairés, leur dit : *Si cæci essetis, non haberetis peccatum* (*S. Joan.*, V). Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péchés ; car il est vrai que vous avez des yeux que l'envie ouvre et tient attachés sur mes actions et sur mes paroles pour en condamner les plus saintes et les plus raisonnables ; et ainsi il vous serait avantageux d'être privés de ces yeux que Job appelle terribles, qui vous font voir les choses à l'envers et avec des déguisements qui allument votre colère et qui arment vos mains contre moi. Chrétiens, qu'il me soit permis de renverser les paroles de mon Sauveur et de vous dire que si vous n'étiez point aveugles vous n'auriez point de péchés, parce que l'aveuglement spirituel est la source et la peine de tous les péchés que les hommes commettent, et dont ils s'abstiendraient s'ils en voyaient la laideur et les

maux qu'ils attirent sur eux. Divin Esprit, source éternelle des lumières aussi bien que des feux, éclairez, s'il vous plaît, nos entendements pour connaître cette vérité, je vous en conjure par votre épouse, *Ave, Maria.*

Il n'est rien dont il soit plus souvent parlé dans la sainte Ecriture que de l'aveuglement du pécheur, soit parce que c'est un mal universel qui est la cause de tous les autres, ou bien parce qu'il est le plus grand de tous les maux, parce qu'il est en même temps péché et peine du péché. *Quis cæcus*, disait Dieu, *nisi servus meus* (*Ps.* CXIII)? Qui est aveugle, que mon peuple? Il est vrai, dit le prophète royal, ils ont des yeux, mais ils n'en voient pas; ils ont des yeux à la tête pour voir les objets sensibles, ils ont même une lumière intellectuelle, qui est la raison qui les éclaire pour se conduire dans la vie civile, mais ils sont privés des lumières de la grâce. Le Fils de Dieu, qui se dit être la lumière du monde, est caché pour eux; et comme lorsqu'il mourait en croix il se fit une éclipse générale sur toute la terre, aussi le Sauveur souffrant de nouveau les tourments de la croix dans le cœur d'un pécheur, il se fait une éclipse épouvantable dans son âme. Les ténèbres sont lors comme au commencement du monde sur toute la face de l'abîme, c'est-à-dire dans le cœur d'un pécheur. C'est alors qu'il peut dire : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum:* Mes yeux sont maintenant sans lumière, parce que mon âme est sans grâce; je n'ai plus ces pures clartés qui me faisaient voir Dieu, qui m'éclairaient dans le chemin de la vertu; enfin, je suis privé de ces lumières par lesquelles je faisais le discernement du vrai et du faux, du bien et du mal, du chemin et du précipice, à cause que je n'ai plus la grâce, grâce qui doit être appelée une lumière, parce qu'elle est une production et une émanation d'un principe lumineux, qui est Dieu, ou bien parce qu'étant même chose avec la charité, qui est un feu ardent et éclairant, elle doit être appelée lumière, enfin, parce que la grâce nous manifeste et nous fait connaître les choses comme elles sont en leur propre nature, car tout ce qui nous manifeste, tout ce qui nous fait jour pour connaître quelque chose peut être appelé lumière, comme dit saint Thomas. Le pécheur qui est privé de cette grâce est aussi sans lumière et peut être appelé un aveugle, c'est le nom que lui donne la sainte Ecriture : *Erraverunt cæci* (*Thren.*, IV): ils se sont égarés comme des aveugles. C'est aussi pour nous faire connaître la même vérité que l'Eglise, quand elle excommunie quelqu'un, éteint des chandelles, afin qu'il y ait du rapport entre sa peine et son crime; et comme le péché qui mérite l'excommunication est un aveuglement d'esprit, aussi la peine est une extinction de la lumière sensible. Il faut donc parler de cet aveuglement et, premièrement, en chercher la cause, secondement en voir les effets, et en troisième lieu les moyens de l'éviter.

PREMIER POINT.

Je trouve d'abord de la difficulté à rencontrer la cause de ces ténèbres qui sont dans l'esprit du pécheur et qui le rendent aveugle, parce que nous marchons dans l'obscurité, et que, les ténèbres étant une privation de lumière, il n'est pas aisé de connaître les privations qui ne présentent rien de réel et qu'on ne peut considérer que comme un vide et un défaut. Mais je vois saint Paul qui se présente à moi pour m'éclairer et pour me donner des lumières, qui feront le jour de ce premier point. *Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium*, dit ce grand apôtre (II *Cor.*, IV) : Le Dieu de ce siècle a aveuglé les entendements des infidèles. Saint Thomas, expliquant ce passage, dit que par le Dieu de ce siècle nous devons entendre le vrai Dieu, qui est le maître et le Seigneur de ce siècle par la création, qui le conserve par sa puissance et par sa bonté; c'est lui qui est le Dieu des méchants, qui sont les enfants du siècle, comme les appelle la sainte Ecriture; car s'ils sont éloignés et séparés de Dieu par leur péché, ils lui sont attachés par une dépendance naturelle et nécessaire. Or, Dieu aveugle les pécheurs qui aiment et qui composent le siècle et le royaume de la malice. La sainte Ecriture nous assure de cette vérité en plusieurs lieux. Dieu, dit le texte sacré, frappa d'aveuglement les Sodomites. Seigneur, dit le prophète Isaïe, aveuglez le cœur de ce pauvre peuple; appesantissez leurs oreilles, afin qu'ils ne voient pas et qu'ils soient sourds. Et le prophète royal demande à Dieu : *Obscurentur oculi eorum ne videant* (*Ps.* LXVIII) que leurs yeux soient sans clarté, afin qu'ils ne voient pas; c'est ce qu'il fit à l'endroit des Sodomites. Mais comment est-ce que Dieu, qui est la source de toutes les lumières intellectuelles, qui éclaire tout homme qui vient en ce monde, qui nous crie par son apôtre : *Ambulate in luce ut non vos tenebræ comprehendant* (*S. Joan.*, I *et* XII) : Marchez dans la lumière, de crainte que les ténèbres ne vous environnent et n'occupent vos cœurs; comment Dieu peut-il être auteur de ces ténèbres? Je réponds, chrétiens, que c'est en la même façon que le soleil, qui est le principe des lumières qui sont dans le monde, y apporte les ténèbres et y fait les nuits. Nous voyons que cet astre fait le jour et nous éclaire tandis qu'il est sur notre hémisphère et qu'il roule sur nos têtes, mais dès qu'il sort de notre horizon, qu'il nous quitte pour aller éclairer les peuples qui nous sont opposés, en même temps son absence fait la nuit et laisse les ténèbres dans le monde, qui n'était éclairé et qui tirait tout son jour de sa présence; ainsi Dieu, qui est le soleil de nos âmes, le principe et la source de toutes les lumières intellectuelles, tandis qu'il habite en elles par la grâce, il les éclaire, il commence en elles le jour de la gloire et de l'éternité; il les conduit, il les rend fécondes en bonnes œuvres, il fait leur joie et leurs pures délices; mais dès qu'il disparaît et que le péché, qui est un nuage,

cache la face de ce soleil, en même temps voilà les ténèbres, voilà la nuit, l'ignorance et l'égarement. Il est vrai, il ne met point en eux, comme dit saint Thomas, quelque mauvaise qualité qui fasse leur aveuglement: *Non inducendo malitiam, sed subtrahendo gratiam*, mais il retire sa grâce, qui est la lumière de l'âme; et certes, c'est fort justement, car toutes les lois veulent, et la raison le persuade, qu'on prive une personne d'un bien dont elle abusait, et qu'on lui ôte ce dont elle ne se servait point ou dont elle faisait un mauvais usage. Dieu en cela fait comme ferait un père qui aurait un enfant débauché et qui n'aimerait point l'étude; il a commandé à quelqu'un de ses valets qu'on lui porte tous les matins, à quatre heures, de la lumière, afin qu'il étudie; mais ce garçon, qui aime le sommeil plus que l'étude, en même temps qu'on allume sa lampe, l'éteint, et il se met en état de dormir. Le père ayant appris la paresse de ce garçon, défend à ses valets de lui porter davantage de la lumière, puisqu'il ne s'en sert point et qu'il la tue pour reprendre le sommeil: voilà l'image du procédé de Dieu. Il nous donne sa grâce, qui est une lumière qui fait un jour dans notre âme, pendant lequel nous pouvons faire de bonnes actions; mais nous éteignons cette lumière par le péché; nous nous rendons rebelles, comme dit la sainte Ecriture, à ses clartés, nous fermons les yeux pour ne pas les voir. Que fait-il alors? Il se retire de nous; ce soleil se cache à nos entendements, et voilà le pécheur dans les ténèbres, le voilà dans l'aveuglement.

La seconde cause est le démon: *Deus hujus sæculi*: il est le dieu du siècle, c'est-à-dire de ceux qui vivent suivant les lois et les opinions du siècle: il est leur dieu, non pas par la création, mais par imitation, parce qu'ils l'imitent en toutes choses et qu'ils se conduisent par ses mouvements: or ce dieu du siècle que nous avons dit être le démon, est le prince des ténèbres et un démon qui se travestit en ange de lumière: c'est le démon de midi, dont parle le prophète royal; si bien qu'il est ténébreux et éclatant. Il est vrai que ses ténèbres sont véritables et ses lumières fausses; mais il prend des noms contraires et se couvre d'habits et d'armes différentes, parce qu'il nous attaque par des façons fort dissemblables, car comme nous perdons la lumière des yeux ou par une trop grande clarté comme est celle du soleil, qu'on ne peut ni voir ni souffrir, ou dans les ténèbres de la nuit et dans l'obscurité des cachots; ainsi le démon est à quelques-uns un prince de ténèbres, et à d'autres un ange de midi: il présente aux uns des ténèbres qui font la nuit dans leur entendement, et aux autres un grand jour qui les éblouit et qui les rend aveugles. C'est ainsi qu'il aveugla le premier des hommes, il lui promit de lui donner la science et l'immortalité d'un Dieu, de le faire souverain et glorieux: c'est aussi de cette sorte qu'il rend aveugles tant de personnes, quand il leur inspire ces mouvements d'orgueil qui les élèvent au-dessus de leur prochain, quand il leur présente le brillant de l'or, l'éclat des dignités et qu'il leur cache leur faiblesse et les précipices qui les environnent.

Il en attaque d'autres par les ténèbres, lorsqu'il leur inspire ces complots secrets, ces desseins pernicieux que les méchants forment contre les innocents; lorsqu'il persuade à cette fille et à cette femme que leurs péchés seront couverts de la nuit et du silence, lorsqu'il pousse ce méchant homme à prendre le bien de son prochain avec des souplesses et des fourberies qui le mettront à couvert; lorsqu'il fait déguiser les usures, couvrir les simonies, qu'il donne le nom de gain licite et de juste prévoyance à ces contrats d'iniquité et aux empressements de l'avarice. Voilà comme il attaque les uns par la lumière et les autres par les ténèbres, et qu'il rend tous les deux aveugles.

Enfin le dieu de ce siècle a aveuglé les infidèles et les mauvais chrétiens. Ce dieu est la chose que nous regardons, que nous aimons, qne nous recherchons comme notre dernière fin, dans laquelle nous nous reposons comme dans notre dernier terme et notre parfaite félicité; c'est là le dieu des méchants, qui leur ôte la vue du véritable Dieu. Un voluptueux qui n'aime que les plaisirs des sens n'a plus de lumière pour connaître la vileté de son péché, l'infamie qui l'accompagne, la pauvreté, la mort, les tourments d'enfer qui le suivent, les dangers qui l'environnent et qui en sont inséparables. N'est-il pas bien aveugle de commettre un péché en présence de son juge, à la face de toutes les créatures qui peuvent en être et les témoins et les bourreaux? Voilà la source de l'aveuglement du pécheur, mais voyons-en maintenant les funestes effets.

DEUXIÈME POINT.

C'est une chose étonnante que la sainte Ecriture qui nous raconte tous les prodiges qui arrivèrent en Egypte au temps et pour la conversion de Pharaon, ne donne point le nom d'horribles qu'aux seules ténèbres: *Factæ sunt horribiles tenebræ* (*Exod.* X). Quoi? le changement des fleuves en sang, ces armées de grenouilles, de hannetons, de mouches qui l'assiégèrent jusque dans son cabinet, qui broutèrent tous les fruits de la terre; cette jonchée de morts, ces grêles, ces tonnerres qui ébranlaient les plus forts édifices, ne sont-ce pas des choses horribles et épouvantables? Si étaient, sans doute; mais la sainte Ecriture donne le nom d'horrible à cette nuit, parce qu'il n'est rien tant à craindre que l'aveuglement du péché qui est la dernière disposition à la réprobation, et qu'on passe presque infailliblement des ténèbres du péché dans les extérieures qui sont l'enfer.

Le Fils de Dieu nous a fait connaître cela lorsqu'il voulut guérir l'aveugle-né; car il y observe des circonstances qui font voir la grandeur de son mal, la difficulté du remède et de la guérison. Premièrement il lui met de la boue sur les yeux, et se sert d'un remède qui pouvait l'aveugler quand il eût été le plus

clairvoyant du monde, après il l'envoie aux eaux de Siloé. Pourquoi le Fils de Dieu qui pouvait le guérir par une seule parole, observe-t-il tant de circonstances qui semblent inutiles pour la guérison? Il est vrai, elles sont inutiles à sa guérison, mais non pas à notre instruction : *Ut magnitudinem humanæ cæcitatis ostendat, quæ vix et quasi per gradus ad lucem redit*. Afin de nous faire voir l'énormité de l'aveuglement des hommes, qui ne peut être guéri que très-difficilement et par certains degrés, dit la Glose. Car pour guérir d'un mal, il faut le connaître, le regarder comme importun et fâcheux à nos sentiments et à nos plaisirs, et enfin en demander le remède à ceux qui le peuvent donner et qui nous peuvent guérir, mais ces aveugles ne font rien de ces choses. Premièrement ils ne connaissent point leur aveuglement ; c'est ce que le Fils de Dieu reprochait aux Juifs : *Quia dicitis, videmus, peccatum vestrum manet :* Parce que vous vous dites fort éclairés, c'est pour cela que vos yeux seront toujours fermés et que vous n'aurez jamais la guérison de votre aveuglement. Demandez à un pécheur s'il connaît son devoir, s'il voit les maux qui le menacent, les piéges que le démon lui dresse, les fausses lumières que le monde lui présente; il vous dira qu'il est parfaitement connaissant de toutes ces choses, qu'il n'est rien de caché qu'il ne découvre, de déguisé qu'il ne connaisse, et néanmoins c'est un aveugle qui fait autant de chutes que de pas, qui bronche en tous les endroits.

Cette fausse persuasion d'être fort éclairés, qui est dans tous les pécheurs, se voit singulièrement dans les hérétiques. Chez Tertullien ils se font appeler gnostiques, c'est-à-dire connaissants, ils disent tous qu'ils ont les plus pures lumières, que la vérité se découvre à eux sans voiles et sans nuages, et que tout le reste des hommes est dans l'aveuglement et dans l'erreur : et chez Lactance un païen, qu'on croit avoir été Porphyre, dit hautement que l'obstination que les chrétiens témoignaient en mourant pour leur religion était un effet de leur aveuglement et une preuve de leur stupidité, mais qu'il était de son devoir, en qualité de philosophe qui possède les pures lumières, d'éclairer ces pauvres aveugles qui perdaient leur vie avec mépris, parce qu'ils étaient dans l'ignorance et dans l'aveuglement. Voilà, chrétiens, l'effet que produit cette perte de lumière, de ne vouloir pas s'avouer aveugle. En ce point ils sont moins à plaindre qu'un pauvre aveugle, car il connaît son aveuglement, les bronchements, les chutes qu'il fait, lui font avouer qu'il n'a pas de lumière pour se conduire, il prend un bâton, il demande un guide pour le mener, et avoue par là qu'il est aveugle. Il y en a bien peu qui ne soient de l'humeur de cette vieille femme qui était chez Sénèque, qui ne voulait point avouer son aveuglement, et qui criait toujours qu'on ouvrît les fenêtres et qu'on la menât dans un lieu où il fît plus clair.

Comme le pécheur ne connaît point son aveuglement, il ne le trouve point fâcheux à ses sentiments : *Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem* (*Joan.* III) ; les pécheurs, dit le Fils de Dieu, ont plus aimé les ténèbres que les lumières, et l'état d'aveugles que celui d'éclairés. Tobie proteste qu'il ne saurait avoir de contentement dans le monde, puisque son aveuglement lui ôte la vue de ce qu'il y a d'agréable ; tous les objets des autres sens ne sauraient le toucher ni lui plaire, puisqu'il a perdu l'usage des yeux ; mais ces aveugles spirituels n'aiment rien tant que la nuit, parce qu'ils commettent lors leurs maléfices sans remords et sans empêchement.

Comme ils aiment et qu'ils se plaisent dans leurs ténèbres et dans leurs aveuglements, ils ne veulent point en demander la guérison ; et c'est en ce point que leur misère est moins à plaindre que celle des pauvres aveugles, qui ne souhaitent rien tant que de voir. Le Fils de Dieu demanda à un aveugle : *Quid vis ut faciam tibi?* Mon ami, que demandez-vous de moi? que voulez-vous que je fasse pour vous ? Il n'est rien que vous me puissiez demander que je ne vous octroie. *Domine*, dit-il, *ut videam* (*Luc.* XVIII). Seigneur, je laisse les richesses pour les avares, je n'en fus jamais altéré; je quitte volontiers les plaisirs pour les voluptueux, les honneurs pour les ambitieux, je me contenterai et je croirai avoir reçu tout ce qui m'est nécessaire, quand il vous aura plu de me donner la vue; mais un aveugle spirituel, un pécheur qui est dans les ténèbres du péché, parce qu'il n'a point les lumières de la grâce, ne demande point de sortir d'un état qu'il ne connaît pas ou qu'il croyait lui être favorable : *Impii in tenebris conticescent*, dit la sainte Ecriture (I *Reg.* II) : les méchants comme ils sont sans yeux, ils sont aussi sans voix pour demander la guérison de leur aveuglement. Allez leur dire qu'ils consultent un directeur, un confesseur, un homme éclairé en la voie de Dieu, qu'ils lui demandent comme ils doivent se comporter dans leur négoce, pour le faire avec sincérité et sans intéresser leurs consciences, comme ils doivent se gouverner en la dispensation de leurs biens, dans la conduite de leur famille et de leurs affaires ; ils sont assez éclairés, vous diront-ils pour cela ; ils ont des lumières pour en fournir, et une conduite si juste qu'elle peut servir de règle aux autres : et voilà comme il est véritable que l'aveuglement est un grand mal qui ne souffre point de remède.

Et non-seulement l'aveuglement spirituel est un grand mal, mais je trouve qu'il est la source de tous les maux. Le prophète royal nous le fait connaître par une similitude fort propre : *Posuisti tenebras, et facta est nox ; in ipsa pertransibunt omnes bestiæ sylvæ* (*Ps.* XIII). De même que nous voyons que les bêtes féroces qui demeurent pendant le jour cachées dans les bois ou enfermées dans les cavernes, en même temps que le soleil est retiré et que la nuit couvre la terre, elles sortent, courent et font des dégâts épouvan-

tables : aussi dès que la grâce, qui est le soleil de l'âme s'est retirée, et que le péché l'a couverte de ténèbres, en même temps les démons, les passions, la concupiscence, les mauvaises habitudes, tous les objets capables de nous nuire, se détachent et font des dégâts étranges dans cette âme. Le démon lui présente le mal pour le bien, le faux pour le vrai ; les passions n'ont plus de modération, on se laisse emporter aux vengeances, à la colère, à l'envie, aux voleries et à tous les excès que la loi de Dieu et que la raison défendent.

Comme les voleurs, dit saint Chrysostome, qui entrent la nuit dans une maison pour la voler, éteignent toutes les lumières qui pourraient les découvrir ; aussi le démon, quand il veut dépouiller une âme de toutes les richesses de la grâce, quand il veut enlever toutes nos vertus, il tâche premièrement d'éteindre cette lumière surnaturelle qu'elle met dans nos âmes, de la rendre aveugle, et alors il fait sans peine et avec beaucoup de succès tout ce qu'il désire.

Les Philistins aveuglèrent Samson, et ce fut le premier outrage qu'ils lui firent ; après ils se jouent de lui, lui font tourner une meule, et le traitent comme une bête. Pécheur, c'est ce que le démon fait à ton âme, il l'aveugle premièrement, et rend toutes ses bonnes œuvres inutiles, la précipitant d'un péché dans un autre.

Enfin nous pouvons connaître que l'aveuglement est un grand mal, puisqu'il est le prélude et la dernière disposition à un malheur éternel. C'est l'oracle de saint Thomas : *Excæcatio ex sui natura ordinatur ad damnationem ejus qui excæcatur; propter quod ponitur inter reprobationis effectus* (1-2,q. 7, *a.* 4). L'aveuglement est un acheminement nécessaire à l'enfer ; c'est pourquoi il est mis parmi les effets de la réprobation ; et c'est de là que saint Thomas (*Sup. q.* 97, *a.* 4) prouve qu'il doit y avoir des ténèbres dans l'enfer, afin que le lieu réponde et ait quelque conformité avec ceux qui l'occupent ; et parce que le pécheur a des ténèbres vivantes et est une nuit portative, aussi il faut que son supplice réponde à sa coulpe.

L'on peut connaître facilement cette vérité, si nous sommes persuadés que nous ne pouvons être sauvés que par les bontés et par la miséricorde de Dieu, que toutes nos bonnes œuvres ne peuvent pas nous mériter la gloire, si après les avoir faites avec son secours, il ne couronne ses propres miséricordes ; si bien que, comme dit saint Paul : *Non est currentis, sed miserentis Dei.* Or, est-il que Dieu n'a point de miséricorde pour ces aveugles volontaires : *Non enim miserebitur ejus qui fecit eum, et qui formavit eum, non parcet* (*Rom.* IX). Dieu dont il est la créature, n'aura pas pitié de lui, comme dit le prophète, il détruira son propre ouvrage, et emploiera la main et le pouvoir qui l'a fait pour le châtier et pour le damner. Eh ! pourquoi cette rigueur impitoyable ? Où sont les bontés de Dieu qui nous ont promis de ne nous abandonner jamais, et quels sont les péchés de l'homme qui peuvent mériter une si grande punition ? Le voici. C'est, dit Dieu par le même prophète Isaïe : *Non enim est populus sapiens; propterea non miserebitur ejus* (*Isai.* XVII). C'est qu'il est un peuple aveugle, fou, qui ne connaît et qui même ne veut pas connaître son devoir et son malheur. Voilà l'état malheureux de ces aveugles intellectuels, qui attire tous les maux dans l'âme, qui sont suivis des châtiments et des plus hautes vengeances de Dieu.

Chrétiens, nous avons compassion d'un aveugle que nous voyons sans yeux ; nous le regardons comme une maison sans fenêtres et sans jour, comme une ombre qui se traîne ; il va d'un pas également ferme au précipice et dans la boue, comme dans le beau chemin ; il étend sa main pour prendre une pierre qu'on lui présente, comme pour recevoir une pomme ; si on l'attaque, il ne saurait se défendre ; tous les objets ont même couleur, même figure pour lui ; il ne saurait faire le discernement de l'ami qui s'approche pour le caresser, et de l'ennemi qui vient de l'offenser. Chrétiens, imaginez-vous que vous voyez dans ce piteux état Samson ou le grand Bélisaire ; ils s'en vont le bâton à la main, cherchant le bon chemin, demandant l'aumône. Où est dans cet état la force de Samson, qui enlevait les portes des villes et qui défaisait des armées ? L'a-t-il perdue avec sa vue ? Où est ce grand courage, cette prudence, ces conquêtes du grand Bélisaire, qui l'avoient fait le favori de Justinian et la terreur des nations ? Qu'ils sont bien différents d'eux-mêmes, et que leur condition présente est éloignée de celle qu'ils avaient lorsqu'ils étaient dans l'éclat de la cour et dans la gloire des triomphes !

Mais, chrétiens, quelque compassion que nous ayons pour ces pauvres aveugles que la naissance, que la cruauté ou que quelque autre accident peut avoir privés de la vue du corps, elle doit être plus grande pour ces aveugles spirituels qui ont perdu, non pas les yeux de la chair que nous avons communs avec les bêtes ; mais ceux de l'âme qui nous sont nécessaires pour nous conduire dans le chemin de la vertu et du paradis. Il est vrai, ils sont les auteurs du mal qu'ils souffrent, ils se plaisent dans leur aveuglement, et se disent fort clairvoyants lors même qu'ils sont enfoncés dans les ténèbres, qu'ils bronchent et qu'ils se précipitent dans des lieux où ils perdent leur innocence et leur salut, et ainsi il semble qu'ils ne méritent point notre compassion ; néanmoins puisque le Fils de Dieu pleure l'aveuglement du peuple Juif qui devait le faire mourir, et attirer sur lui tous les maux : *Si cognovisses et tu in hac die tua* (*Luc.* XIX), les larmes du Fils de Dieu, qu'il ne verse que pour quelque grand sujet, doivent attirer les nôtres, et nous obligent de pleurer ceux qui n'ont des yeux ni pour voir ni pour pleurer, parce qu'ils sont atteints d'un aveuglement effroyable, que je vous ai fait voir être la source de tous les maux.

Écoutons les damnés qui souffrent dans l'enfer : ils en attribuent la cause à l'aveuglement qui les a possédés, tandis qu'ils étaient dans le monde : *Ergo erravimus ;* donc nous avons erré, et les véritables lumières ne se sont jamais présentées à nos yeux. Toutes ces connaissances, toutes ces adresses que nous avions ont été de fausses lueurs, des phares trompeurs, des éclairs du foudre qui passent dans un moment, et qui sont suivis du tonnerre. Nous avons été aveugles à notre salut, à notre devoir, quoique nous ayons paru fort éclairés pour les choses du monde qui se sont évanouies dans un moment : *Ergo erravimus; justitiæ lumen non luxit nobis, et sol intelligentiæ non est ortus nobis* (*Sap.* V). Enfin nous avons erré en la chose la plus importante du monde ; le soleil de justice ne nous a jamais éclairés ; et nous n'avons jamais voulu connaître ce que nous devions à Dieu, à nous et à notre prochain : cette lumière surnaturelle qui nous faisait voir la fausseté, la tromperie, la vanité des choses du monde, ne s'est jamais présentée à nous, ou nous l'avons éteinte en même temps ; il faut donc que nous habitions pour une éternité parmi des ténèbres épouvantables, et nous n'aurons jamais d'autre jour que celui qui nous fera voir les démons qui sont les ministres et les bourreaux de notre supplice, que pour voir les complices et les causes funestes de nos crimes. Oui, nos yeux seront fermés à ces lumières éternelles qui font le jour de la gloire et la félicité des bienheureux, pour n'être ouverts et pour ne voir que des objets affligeants et que nous ne voudrions pas voir : *Ergo erravimus.*

Voilà les plaintes que font ces misérables dans un lieu et un temps où elles seront sans remède, et où elles ne méritent point de compassion, parce qu'ils se sont procuré le malheur qu'ils souffrent et qu'ils sont les auteurs de leur aveuglement. Ils mentent impudemment, lorsqu'ils disent que jamais la vérité n'a présenté ses lumières à leurs yeux ; car il est vrai que Dieu est un soleil qui éclaire tout homme qui vient en ce monde, et il en est de tout pécheur comme de saint Paul dans sa conversion, il est environné d'une lumière céleste, il ouvre les yeux et il n'y voit goutte : le pécheur est éclairé des lumières de la foi, de l'Évangile, des docteurs et des savants, et parmi toutes ces clartés il est aveugle. Que le Turc, que le gentil, que l'hérétique choppent, qu'ils errent, ce n'est point de merveille, puisqu'ils n'ont point toutes ces lumières surnaturelles ; mais que le chrétien, qui est un enfant de lumière, qui a été créé pour vivre dans un jour éternel, n'y voie point, qu'il ne connaisse point la malice du péché, l'abîme de l'enfer où il se précipite ; cela est insupportable et ne mérite point de grâce ni de compassion. Venons maintenant aux remèdes.

TROISIÈME POINT.

Le premier nous est enseigné par ces aveugles auxquels le Fils de Dieu donna la vue. Ils lui crient tous : *Domine, ut videam :* Seigneur, donnez-moi la vue : vous êtes la lumière du monde, vous éclairez tous les hommes, ne nous privez pas d'une lumière si nécessaire. C'est aussi à Dieu que nous devons la demander et qui nous la donnera. Il est le Père des lumières, nous en avons eu la participation dans le baptême, qui est appelé un sacrement de lumière ; parce que nous y recevons une foi qui est une lumière qui nous fait voir les choses divines : nous y sommes ornés d'une charité qui est un feu ardent et lumineux ; nous sommes nourris, dans l'eucharistie, du pain qu'un grand personnage appelle *fons lucis :* la fontaine et la source de la lumière ; c'est le bouclier du soleil, ainsi que l'appelle Tertullien : *Habemus solem in suo clypeo* (*Apol.* 3), et partant il faut demander à Dieu ses lumières ; que si nos péchés nous en rendent indignes, et si nous méritons des châtiments, prions-le de nous punir par tout autre que par cette privation de lumière, parce qu'elle est le plus grand de tous les maux.

Après avoir demandé à Dieu ses lumières qui nous ôtent l'aveuglement, il faut apporter le remède de notre côté. Les médecins disent qu'on guérit les maux par leurs contraires. La volupté nous rend aveugles, c'est un nuage qui obscurcit les lumières de l'entendement, elle pousse une épaisse vapeur qui couvre et qui nous ôte la vue de ce soleil ; l'attachement aux biens de la terre nous rend aveugles. Il faut donc ôter toutes ces taies de nos yeux, tirer tous ces rideaux et tous ces voiles qui nous ôtent la vue de Dieu.

L'homme, dit un grand docteur, a deux yeux, l'un pour contempler les choses divines et celles qui font son salut, et l'autre pour voir les objets de la terre. Ces deux yeux ne peuvent jamais s'ouvrir en même temps, et il ne peut pas voir ensemble le ciel et la terre ; car, quand il considère les choses d'en haut, l'œil qui regarde la terre se ferme, et quand il contemple les beautés de la terre, l'œil qui est tourné vers le ciel n'est plus ouvert et n'y voit point. Et c'est de là qu'on remarque que les gens de bien, qui ont toute leur vue et toute leur attention vers les choses célestes, ne savent pas ce qui se fait sur la terre ; c'est un pays où ils sont étrangers et qui leur est inconnu : et au contraire les gens du monde qui sont tout occupés aux biens de l'avarice, aux plaisirs de la volupté, n'y voient pas pour les choses de leur salut ; c'est pourquoi, chrétiens, il faut fermer cet œil qui regarde la terre et détacher ses affections des voluptés des sens, afin de voir celles qui font notre salut.

Saint Bernard dit : *Ut corporeus nobis sensus, aut humore interiori, aut exteriori injectione pulveris, sic intuitus spiritualis interdum quidem propriæ carnis illecebra, interdum curiositate sæculari et ambitione turbatur :* L'aveuglement corporel vient, ou de quelque humeur maligne qui descend du cerveau, qui occupe les organes de la vue, qui éteint les esprits visuels, ou bien on devient aveugle par quelque cause extérieure :

comme serait ou de la poussière qui entrerait dans les yeux, ou de quelque coup qu'on y recevrait. Aussi l'aveuglement spirituel vient, ou de la concupiscence qui envoie des vapeurs qui nous aveuglent, ou de l'avarice qui nous éblouit. Le prophète royal l'avait dit et l'avait éprouvé, lorsqu'il s'écrie : *Fiat via illorum tenebræ et lubricum* (*Psal.* XXXIV). Il met les ténèbres avec la lubricité, comme la cause avec son effet; et saint Thomas dit : *Cæcitas mentis quæ quasi totaliter spiritualium bonorum cognitionem excludit, oritur ex luxuria* (2-2, *q.* 5, *a.* 2 *ad* 1) : L'aveuglement de l'entendement qui nous ôte la vue et la connaissance des choses spirituelles, est une production de la luxure et de l'impureté. Saint Augustin l'avait éprouvé, c'est pourquoi il disait à Dieu que du bourbier de l'impureté où il se vautrait, s'élevait une vapeur noire et épaisse, qui lui ôtait la vue de Dieu et de sa propre misère. Le prophète royal l'avait aussi ressenti, lorsqu'il disait à Dieu : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (*Psal.* XXXVII) : Je n'ai plus de lumière, je suis un aveugle, et mes yeux sont sans clarté, depuis que j'ai perdu mon innocence. Et en effet, chrétiens, n'y a-t-il pas de quoi s'étonner que celui qui se vante que Dieu lui a manifesté les choses les plus cachées de sa sagesse, devienne, en même temps qu'il tombe dans le péché, si ignorant, qu'une femme le prend par ses discours, le confond et lui fait prononcer un arrêt contre lui-même? Le prophète Nathan lui propose une parabole qui contenait et qui expliquait assez clairement l'histoire du crime qu'il avait commis, et il ne l'entend point. Que sont devenues cette sagesse, ces lumières et ces connaissances? il les a perdues par son péché déshonnête. Mettons cela dans la pratique. Voilà un homme, une femme qui sont adonnés au péché déshonnête : la ville le sait et en parle hautement, ils sont marqués au doigt, ils voient la perte de leurs biens, de leur honneur, et tout cela ne les touche point; c'est qu'ils sont aveugles, ce péché déshonnête les a aveuglés.

Puisque nous avons trouvé la cause de notre aveuglement dans l'attachement qu'on a aux biens de la terre, qui est cette poussière que saint Bernard dit aveugler nos yeux, et que nous avons aussi vu que les fumées et que les vapeurs qui s'élèvent de notre concupiscence, offusquent notre raison et les lumières de la grâce; détachons nos affections de ces biens périssables, possédons-les avec dégagement, servons-nous en avec retenue et faisons-en des armes de piété et des instruments de mérite; acquérons-nous par cette mammone d'iniquité des amis qui nous reçoivent aux tabernacles éternels. Eteignons ce feu de la concupiscence par les larmes de la pénitence, par la fuite des occasions, par la fréquente méditation des tourments de l'autre vie que ces voluptés nous préparent, et enfin profitons de l'avis que nous donne le Sauveur de nos âmes; travaillons avec ferveur lorsque nous aurons reçu cette lumière de peur que le jour ne finisse pour nous, et qu'il ne nous ouvre une nuit où il ne nous sera pas possible de travailler à notre salut et de faire de bonnes œuvres; car les ténèbres du péché, de même que celles d'Egypte, ne sont point seulement un nuage qui nous ôte la vue, mais une chaîne qui nous attache, et qui nous empêche de nous mouvoir et de travailler à notre salut, et pour l'acquisition des biens de la gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON XVII.

FOLIE DU PÉCHEUR.

Tanquam a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme vous feriez devant un serpent (*Eccl.*, XXI).

Saint Chrysostome dit que les Grecs sont toujours enfants, et qu'on ne voit point de vieillards parmi eux. Ils sont enfants sous des cheveux gris, parce qu'ils en conservent les mœurs et la conduite dans la caducité même de leur âge. Les enfants ne se plaisent qu'aux divertissements, ils en font toutes leurs occupations; les Grecs ne font rien de sérieux et de raisonnable. Les enfants se moquent des choses importantes dont on veut les entretenir; les Grecs en font de même. Parlez-leur du jugement qui se fera de tous les hommes, de l'enfer qui sera la prison éternelle des méchants, et du paradis que les seuls justes posséderont, ils écoutent ces discours comme des fables. Les enfants ont toujours le visage barbouillé des ordures qui coulent de leur bouche ou de leur nez, et ont besoin des mains de leur nourrice pour en être nettoyés; la bouche des Grecs est toujours ouverte aux paroles de blasphème, de saleté et de détraction. Les enfants rient souvent, et toujours ils regardent sans s'émouvoir un larron qui enlève les meubles de la maison et l'or des coffres; mais ils se montrent très-sensibles, et versent des larmes qu'on ne peut point arrêter, si on leur ôte des mains une pomme ou un bâton; les Grecs en font de même, si on leur ravit quelque bien temporel, si on les prive de quelque plaisir, ils sont inconsolables; mais ils se taisent et sont insensibles quand le diable leur enlève les mérites, le salut et les biens éternels. Les enfants ne rougissent point de se voir et de présenter leur nudité; les Grecs se donnent des plaisirs de bêtes, qui font le bonheur de leur espèce et l'offense de Dieu. Voilà comme il est vrai que tous les Grecs sont des enfants. Je passe plus avant, et donnant plus d'étendue à cette proposition, je soutiens que tous les pécheurs sont des enfants; mais c'est trop peu dire que de les appeler de ce nom, donnons-leur celui de fous qui leur convient mieux. Les enfants dans le défaut de leur jugement ont quelque chose d'aimable; leur innocence les a fait aimer du Fils de Dieu, et leur simplicité a mérité que ce souverain maître les proposât aux hommes pour des exemples qu'ils doivent imiter. Je veux qu'ils soient

sans jugement, la nature, qui prépare les organes de leur corps, ne les laissera pas longtemps privés de cet avantage de leur espèce; mais qu'il me soit permis de dire que tous les pécheurs sont des fous volontaires qui ne donnent point de compassion, et qui sont à craindre. C'est ce que nous verrons dans cette prédication, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge à laquelle nous dirons, *Ave, Maria.*

De toutes les choses dont les hommes se croient le mieux partagés, c'est du jugement. Il en est plusieurs qui se disent pauvres, ignorants. Il en est même d'autres qui avouent n'avoir pas beaucoup d'esprit ou de mémoire; mais il en est bien peu qui veulent avouer la faiblesse de cette partie raisonnable; car comme elle fait la différence et l'honneur de notre espèce, qu'elle approche l'homme des anges, le distingue des bêtes, qu'elle rend sa conduite régulière, ses actions méritoires, louables, et enfin parce qu'elle nous fait porter l'image de Dieu; de là vient que les plus fous se disent avoir beaucoup de jugement et se croient fort sages.

Et quoique toute la Grèce n'en ait porté que sept à qui on a donné ce nom par préférence, il n'est point de lieu qui n'en porte autant que d'habitants. Il est bien peu de personnes qui soient de l'humeur de Salomon qui s'avoue être le plus fou des hommes: *Stultissimus sum virorum* (*Prov.* XXX). Et quoique Dieu lui eût donné une sagesse qui surpassait celle des hommes, néanmoins il proteste qu'il en est le plus fou. Dans cette persuasion il emploie ses études à connaître la sagesse et la folie des hommes, à savoir les contraires mouvements des qualités si fort opposées : et les damnés qui sont dans un état d'obstination et qui ne veulent point avouer leurs péchés, sont néanmoins contraints de confesser leur folie : *Nos insensati! vitam illorum æstimabamus insaniam* (*Sap.* V). Le sentiment de ces impies dans un lieu où la vérité ne se trouve jamais, nous oblige d'avouer que si tous les hommes sont fous, les pécheurs le sont par éminence. La sainte Ecriture leur donne ce nom en plusieurs endroits, mais Moïse l'a dit plus clairement et nous fait connaître en quoi consiste la folie du pécheur: *Utinam saperent, et intelligerent et novissima providerent* (*Deut.* XXXII)! Plût à Dieu qu'ils fussent sages, qu'ils fussent intelligents et qu'ils prévissent les choses futures!

Saint Bernard, expliquant ces paroles, dit: *Saperes quæ Dei sunt, intelligeres quæ mundi, provideres quæ inferni, profecto infernum horreres, superna appeteres, quæ ad manum sunt contemneres.* Plût à Dieu que tu connusses les choses de Dieu, celles qu'il a faites pour ton salut, pour ton instruction et pour ton mérite; secondement que tu eusses une connaissance parfaite des choses du monde, de leur vilité, de leur peu de durée et des inquiétudes qu'elles traînent avec elles, et enfin que tu pusses prévoir les choses futures qui peuvent être les récompenses de tes bonnes œuvres ou la punition des mauvaises. Si bien que comme c'est le propre du sage de porter son esprit dans les trois différences du temps, de se souvenir du passé, de considérer le présent et de prévoir le futur, et que toute la sagesse est occupée à ces trois pensées et qu'il n'est sage que par ces trois regards; aussi le fou ne mérite ce nom que parce qu'il ne se souvient point du passé, ne considère pas les choses qui lui sont présentes et n'a point de prévoyance pour l'avenir. C'est, chrétiens, ce que je veux vous faire voir aujourd'hui: voilà l'économie de cette prédication.

PREMIER POINT.

Salomon nous fait connaître ces trois choses qui composent la folie des hommes : il dit que le sage a ses yeux à la tête : *Sapientis oculi in capite ejus* (*Eccl.* II). Le sage est un homme éclairé, il a ses yeux toujours ouverts pour regarder les choses hautes et éloignées, parce que la sagesse est une connaissance de Dieu comme cause souveraine de tout ce qui est dans l'univers. C'est avec ces lumières qu'il porte sa vue sur le principe universel de toutes choses, et qu'en ayant la connaissance autant que l'état du voyageur lui peut permettre, il en fait l'estime qu'il doit, lui donne le rang et la préférence qu'il mérite : car cette connaissance que la sagesse lui inspire, n'est pas une connaissance stérile et insipide, mais bien délicieuse et féconde, parce qu'il goûte ce qu'il connaît. C'est pourquoi il en est quelques-uns qui font dériver ce mot de *sapientia*, de *sapida scientia*, une science savoureuse et affectueuse, d'autant que comme le goût discerne et juge de la qualité des viandes, aussi celui qui a la sagesse, goûte avec plaisir les choses de Dieu, et en fait le discernement qu'il faut.

Ensuite il se sert de cette sagesse qui lui a fait connaître Dieu, comme d'une règle et d'un niveau, pour savoir le prix et le mérite des choses du monde; il estime davantage celles qui portent un caractère plus exprès et plus éclatant de leur principe, et qui nous conduisent plus assurément à lui. Voilà ce que la sagesse produit dans celui qui la possède. Mais le fou, qui est privé de cette noble qualité, a un dégoût de Dieu et de ses dons : *Ad stultitiam pertinet quod homo habeat fastidium de Deo et de donis ipsius*, dit saint Thomas. N'est-il pas vrai que la plupart des chrétiens sont dans ce dégoût? Faut-il aller à la messe, à la communion, à la prédication, et à tous les exercices de la vie chrétienne? c'est avec une pesanteur épouvantable. Il faut que la cloche sonne plusieurs fois, que l'Eglise nous fasse le commandement de nous confesser et de communier; il faut que la bienséance nous oblige, et que le désir de passer pour chrétiens ou de gagner l'estime des hommes nous pousse à ces devoirs de religion; autrement nous n'irons peut-être jamais. Tous ces motifs nous ont-ils traînés à l'église, à la prière et à la prédication? nous y assistons avec

une froideur insupportable : les postures et les grimaces qu'on y fait, le peu de temps qu'on y donne, font bien connaître que ce sont des devoirs forcés, et que nous ne goûtons pas Dieu.

Le monde nous appelle-t-il à quelque divertissement, à quelque repas, à quelque profit temporel? nous y allons avec empressement, nous y donnons tout le temps qu'on veut; nous y appliquons toutes les attentions de notre esprit, et après cela nous voudrons passer pour sages, et pour fort éclairés? et moi je soutiens que nous sommes des fous, puisque nous faisons si peu d'état des choses divines, qui seules sont les véritables et les nécessaires, et qu'au contraire nous leur préférons les choses temporelles, inutiles et dommageables.

Dites-moi, chrétiens, n'appelleriez-vous pas fou celui qui estimerait si peu un royaume, qu'il le baillerait pour un verre d'eau? Esaü peut-il bien passer pour sage dans votre sentiment, puisqu'il a baillé son droit d'aînesse et tous les biens qu'elle devait lui apporter, pour un plat de lentilles? Ne jugez-vous pas qu'Hérode avait perdu le sens, qu'il était ivre, ou de vin ou d'amour, quand pour le plaisir d'une danse il promit la moitié de son royaume : Adam, Eve et Salomon ne doivent-ils pas passer pour fous, puisqu'ils ont quitté Dieu, les dons de l'innocence et de la sagesse, les premiers pour une pomme, et l'autre pour les plaisirs de la chair? Ne devons-nous pas donner même nom à tous les pécheurs qui connaissent, qui estiment si peu la possession de Dieu, les promesses d'un bonheur éternel, qu'ils les quittent pour un plaisir et pour une satisfaction des sens? Et si Salomon nous dit que le sage a les yeux à la tête, qui est le siége de la raison et du jugement, ne devons-nous pas dire que le fou est aveugle, ou qu'il a ses yeux aux talons?

Le sage a non-seulement les yeux à la tête, qui est le siége de la raison qui nous fait hommes, et du jugement qui nous fait sages, parce qu'il juge bien de toutes choses; mais nous pouvons dire encore qu'il les a à la tête, qui est la partie du corps la plus éminente, parce qu'il voit de loin, qu'il porte sa vue et qu'il se souvient des choses éloignées. C'est pourquoi un ancien disait que la sagesse était la fille de la mémoire, parce que la sagesse et le bon jugement se forment sur les exemples des choses passées. Il est vrai, la nature nous donne les dispositions au bon jugement; mais l'étude qui forme ses principes sur les événements passés, qui donne des règles pour la conduite et des lumières pour le discernement des choses, perfectionne cette puissance intellectuelle et donne à l'homme cette sagesse qui le fait sage dans la vie politique. J'en dis de même de la sagesse divine; car quoiqu'elle soit un don de Dieu et une infusion du Saint-Esprit, et qu'elle donne toutes les attentions aux choses éternelles : néanmoins elle s'occupe à regarder les choses passées, pour en tirer les instructions pour sa conduite. Suivant cela n'aurons-nous pas sujet de dire que le pécheur est un fou; puisqu'il ne porte point sa vue dans les siècles passés, pour y voir les châtiments dont la justice divine a puni ses semblables? Il ne regarde pas que pour un seul péché un nombre presque infini d'anges ont été changés en démons, et qu'ils ont été précipités dans les enfers : que ces nobles créatures qui étaient les premiers ouvrages de la main de Dieu et les plus expresses images de ses grandeurs, sont maintenant les objets de sa fureur et les instruments de ses vengeances. Il ne considère pas qu'Adam qui fut le premier des hommes, le lieutenant de Dieu dans le monde et le souverain sur toutes les créatures, pour avoir commis un péché où il fut poussé par sa femme, et sa femme par le démon, a été dépouillé de l'innocence, chassé du paradis, fait esclave de sa propre concupiscence et rendu sujet à la mort. Son châtiment ne s'arrête point à lui : mais il passe à toute sa postérité, qui a été infectée de son crime et rendue misérable par sa punition. Il ne considère pas un feu de Sodome qui a consommé cinq villes impudiques, un déluge qui a noyé tous les hommes, la terre qui s'ouvre, le feu qui descend, les bêtes qui sortent des forêts pour châtier les pécheurs : il ne considère pas tant de pertes de biens qu'il a vues, et peut-être qu'il a souffertes, tant de morts soudaines et désastreuses qui ont été les châtiments des pécheurs : tous ces exemples qu'il a devant les yeux, devraient l'instruire.

Sénèque rapporte cette belle sentence de Platon : *Nemo prudens punit quia peccatum est, sed ne peccetur :* Les châtiments que la justice ordonne ne sont point tant pour punir les péchés qui sont commis que pour empêcher qu'il ne s'en commette pas davantage, car on ne peut point rappeler le passé et empêcher que ce qui est fait ne soit arrivé. On s'efforce seulement d'arrêter le mal et d'empêcher qu'il ne s'étende davantage : *Revocari enim præterita non possunt, futura prohibentur.* Ainsi Dieu n'a pas tant fait ces illustres châtiments pour punir les péchés commis, que pour empêcher que la postérité ne tombât dans les mêmes ou dans de plus grands malheurs : si bien que les punitions qui ont châtié des coupables sont des exemples qui instruisent ceux qui le peuvent devenir. Mais le pécheur n'a pas les yeux à la tête pour regarder des châtiments si sévères; il s'imagine que Dieu n'est plus si rigoureux qu'il s'est montré aux siècles passés, que sa justice ne règne plus dans une loi de grâce, et que toutes les menaces qu'il nous fait par les prophètes, et que toutes les instructions qu'il nous en donne par les exemples, ne sont que pour nous donner de l'appréhension. En ce point il se montre plus stupide que les bêtes mêmes. L'âne de Balaam n'ose point avancer, quand il voit un ange qui tient une épée à la main et qui le menace. Il s'arrête, et lorsque le faux prophète qui était monté dessus le pousse, le presse, le frappe à coups de bâton, cette pauvre bête ne pouvant souffrir un si rude traitement,

lui dit par un grand prodige : *Quid feci tibi? cur percutis me ecce jam tertio?* Que t'ai-je fait? pourquoi me frappes-tu? je te porte, je te sers, et parmi tout cela tu me traites avec une rigueur insupportable. Néanmoins ce vieillard est si fou, si aveugle qu'il ne s'arrête point à la vue d'une si grande merveille et d'une si juste plainte. *Tanta*, dit saint Augustin, *cupiditate ferebatur, ut nec tanti monstri miraculo terreretur* (*q.* 50 *supr. Num.*). Sa passion, sa fureur l'ont si fort aveugle, qu'il n'a pas des yeux pour voir un prodige qui était capable de lui donner bien de la terreur. C'est pourquoi au lieu de s'arrêter, il répond à la bête : *Utinam haberem gladium ut te percuterem :* Je voudrais que mon bâton fut changé en une épée pour te la mettre dans le ventre. L'âne le prend par ses intérêts : *Nonne animal tuum sum?* Tu sais bien que je suis ton animal, et que si tu m'ôtes la vie, tu te prives du service que je puis te rendre et que tu amoindris tes possessions. Voilà, chretiens, l'image du pécheur, qui se porte, qui se précipite dans tous les péchés, lorsque Dieu veut l'arrêter et qu'il fait des prodiges pour lui donner de la terreur et lui inspirer l'obéissance; il se montre même plus stupide que cet animal qui s'arrête à la vue d'un ange, qui reprend la folie de son maître : mais ce fou voit Dieu qui le menace, il entend les tonnerres qu'il fait gronder sur sa tête, et tout cela n'est pas capable de l'arrêter; ne faut-il pas dire qu'il est sans jugement?

O que le sage a raison de dire : *Sapiens timet et declinat a malo, stultus transilit et confidit* (*cap.* IV) *:* Le sage apporte toutes ses attentions, applique toutes les lumières de son esprit, emploie toutes les adresses et toutes les forces que la grâce lui donne pour ne pas tomber dans le péché: il en évite les occasions et est toujours dans une défiance pour toutes les choses qui en portent l'image, et qui peuvent le lui faire commettre : il renonce à cet office, abandonne cette compagnie, s'il prévoit qu'elle peut être funeste à son innocence : mais le fou, *transilit et confidit*, passe et se croit fort assuré partout. Il marche sur la glace comme sur un pavé solide; sur une petite planche, comme sur un pont bien large : il entre et se croit sans danger dans une compagnie de femmes et de libertins : il s'engage dans tous les partis, en prend de toutes mains et croit après cela n'avoir rien fait. Il s'estime être en assurance parmi les voleurs et les bêtes feroces : il se donne tous les plaisirs de la vie, quoiqu'ils ne soient pas innocents, et espère jouir de ceux du paradis qui ne se donnent qu'aux justes, qui sont les véritables sages. Enfin il passe en dansant là où les sages frémissent.

Que s'il se montre fou parce qu'il ne considère pas les choses passées, sa folie paraît plus évidemment en ce qu'il n'a pas la connaissance des choses présentes et qu'il a devant ses yeux ; et c'est ici la seconde partie de cette prédication.

DEUXIÈME POINT.

Le pécheur est un fou, parce que, comme dit Moïse : *Utinam saperes et intelligeres :* et comme l'explique saint Bernard : *Intelligeres quæ sunt mundi :* il n'a pas la connaissance des choses du monde. Il pourrait avoir quelque excuse de ce qu'il n'a pas la mémoire des choses qui ne sont plus, et dont nous n'avons la connaissance que par les livres ; mais sa folie est insupportable de ce qu'il ne connait pas celles qu'il a devant ses yeux, dont il se sert et dont il est le maître. Il est vrai qu'il est beaucoup de pécheurs qui sont fort éclairés pour les choses naturelles : ils connaissent les vertus des plantes, la nature des animaux, ils sont savants en astrologie, ils savent quels sont les mouvements des cieux, les influences des planètes ; avec ces lumières, ils prédisent toutes les impressions que les astres doivent faire dans l'air, sur la terre et dans le corps enfin, ils sont comme une intelligence qui fait rouler, avec une justesse merveilleuse, les États et les fortunes particulières ; et après cela peut-on leur dénier avec justice le nom des sages, puisqu'ils ont toutes ces grandes qualités qui font l'admiration des hommes, et qui font donner le nom de sages à ceux qui les possèdent?

Oui, chrétiens, je dis qu'avec toutes ces connaissances ils sont si fous, parce que ce n'est pas savoir une chose que d'en connaître seulement la superficie et le dehors : cette intelligence qui fait le sage est une intelligence intérieure : *Intelligere*, disent les Latins, *est intus legere*, est pénétrer le dedans des êtres, en connaître la nature et les propriétés, les regarder comme les effets d'une cause souveraine. Car, s'ils avaient cette connaissance, ils verraient que toutes les choses du monde qu'ils recherchent avec empressement et auxquelles ils s'attachent avec opiniâtreté ont ces trois défauts que remarque Salomon, qu'elles ont *Vanitatem*, *afflictionem et consummationem ;* que quelque belle montre qu'elles nous présentent, quelques charmes dont elles nous ensorcellent, elles ne sont que vanité, qu'affliction et consommation : vanité dans leur nature, affliction dans leur usage, et consommation et brièveté dans leur durée. Elles sont vanité, parce qu'elles sont tirées du néant et qu'elles retiennent les qualités de leur origine ; elles sont vanité, parce qu'elles ne peuvent point remplir le cœur humain, et qu'elles le laissent toujours vide ; elles sont vanité, parce qu'étant créées de Dieu pour nous servir d'échelons, afin de nous élever à lui, elles nous en écartent : enfin elles sont vanité, si nous les comparons aux choses célestes, qui seules sont les véritables ; si bien qu'étant vanité, elles ne méritent point nos amours ni nos recherches, et c'est être fou que de les aimer et de les poursuivre. Ne diriez-vous pas que celui-là est fou qui, étant rongé de la faim, ouvrirait sa bouche pour se remplir de vent? qui voudrait se soûler en voyant des viandes en peinture, ou qui se contenterait de sentir de bonnes odeurs? Sans doute celui-là passerait pour fou au sentiment des hommes. Hé quoi! ne pouvons-nous pas donner même nom aux pécheurs

qui croient trouver leur rassasiement et leurs satisfactions dans les biens de la terre, dans la possession des richesses et dans la volupté des sens, qui n'ont rien de réel et qui tirent tout leur mérite de l'opinion des hommes? Oui, sans doute, ils doivent être appelés des fous.

Et non-seulement les choses du monde sont vanité en leur nature, mais encore elles donnent de la peine en leur usage : ce sont des roses, mais qui ont des épines qui les accompagnent et qui en sont inséparables. Salomon dit que les choses dont il s'était servi pour se donner du contentement, l'ont fait suer, et qu'il a pris plus de peine que de plaisir dans leur jouissance. L'avare sait quels dangers, quels tourments, quelles inquiétudes il faut qu'il souffre pour acquérir des richesses; l'ambitieux ne monte aux charges et ne s'acquiert de l'honneur que par des bassesses indignes d'un homme raisonnable : il a des complaisances honteuses, et fait des offices très-vils avant qu'il en obtienne d'honorables, il ne devient jamais maître qu'après avoir été valet des grands et de ses passions; et après cela ne faut-il pas dire qu'il est un fou? Il veut se venger de son ennemi et s'acquérir de l'honneur par sa défaite, et pour ce faire, il expose sa vie et se met en danger de perdre, ou par la témérité, ou par le mauvais succès de ses desseins, ce qui lui restait d'honneur; et après n'avons-nous pas sujet de l'appeler insensé? Ne diriez-vous pas que celui-là l'est, qui, pour montrer qu'il est bien léger et qu'il sait bien sauter, se jeterait d'un clocher en bas? Ne diriez-vous pas que celui-là est fou, qui mangerait des viandes qu'on lui aurait dit être empoisonnées! Ne faudrait-il pas avouer que celui-là serait fou qui passerait par une forêt, après qu'on l'aurait averti qu'elle est remplie de voleurs qui ont tué et volé beaucoup de passants? Ah! chrétiens, c'est la folie des hommes qui s'attachent à des plaisirs et à des richesses que l'Evangile nous dit être des épines, que saint Paul nous assure être des lacets du diable, et dont tous les sages nous avertissent qu'elles sont difficiles en leur acquisition, fâcheuses en leur conservation et en leur perte; et après cela ne faut-il pas avouer que les pécheurs sont fous?

Si leur vanité, si les inquiétudes qu'elles causent font appeler fous ceux qui les recherchent, il faut dire que leur brièveté les doit faire mépriser, et que c'est avoir perdu le sens que de s'attacher à ces choses. Diriez-vous pas que celui-là est fou, qui donnerait une métairie pour une fleur qui se flétrit dans l'espace d'un matin; qu'Hérode n'avait point de sens, qui, pour le plaisir d'une danse, offrit à une baladine la moitié de son royaume? Les choses du monde, celles mêmes qui nous paraissent et que nous croyons les mieux établies passent dans un moment : les monarchies dans la sainte Ecriture, sont comparées à des vents, la félicité des hommes à un songe, la beauté des femmes à une fleur, la force des peuples à des eaux qui courent, et toutes les nations ont convenu en ce point de donner la figure ronde à l'or et à l'argent qui sert au commerce et qui fait les richesses des avaricieux, parce que, comme dit saint Augustin, *Nunquam stant*, elles ne s'arrêtent jamais. N'est-ce donc pas être bien fou de vouloir affermir les vents, arrêter les fleuves et donner la perpétuité aux fleurs qui passent dans un matin? Et ainsi voilà la folie des hommes.

Un grand personnage remarque trois degrés de la folie des hommes : *Stultus est qui quærit quod non potest invenire*; *qui quærit quod nocet inventum, et qui ad finem quem sibi proponit, deteriorem eligit viam* (*Æneas Silvius*, *ep.* 106). Celui-là est fou qui cherche ce qui ne se peut pas trouver : nous appelons fous ces alchimistes, ces souffleurs de charbon, qui cherchent la pierre philosophale que personne n'a jamais trouvée, et qui deviennent pauvres pour vouloir être riches : nous appelons fous ceux qui cherchent le paradis terrestre que Dieu a caché aux hommes : enfin nous appelons fous ces empiriques, qui s'occupent à faire ce baume vital qui peut rajeunir les hommes et leur donner une espèce d'immortalité. Pourquoi n'appellerons-nous pas de ce nom ceux qui croient trouver la fermeté, la béatitude et le repos dans les choses du monde, où jamais homme ne les a rencontrés? N'appellerions-nous pas celui-là fou qui voudrait pêcher des dauphins sur les montagnes? ou qui, comme dit l'Evangile, voudrait cueillir des raisins sur un buisson, et des figues dans des halliers? J'en dis de même de ceux qui cherchent les véritables plaisirs et un ferme repos dans le monde, qui est un élément d'inquiétude et guerre.

Mais celui-là est encore plus fou, qui cherche ce qui lui nuit, après qu'il l'a trouvé. Ne diriez-vous pas que celui-là est insensé qui prendrait beaucoup de peine à chercher une épée dont il s'ôterait la vie, ou qui se ferait composer un venin précieux dont il s'empoisonnerait? Les pécheurs tombent dans cette folie; quelle peine ne se donnent-ils pas pour amasser des richesses, qui sont un venin qui les étouffe, une épée qui leur perce et qui leur déchire le cœur? Quelles fatigues, quels empressements, quelles gênes sont celles des ambitieux pour monter à quelque charge, et pour obtenir la faveur d'un prince, qui est quelquefois la cause de leur ruine et de leur mort?

Mais la folie des troisièmes est encore plus grande, qui s'étant proposé une fin, prennent des moyens qui la détruisent, qui les empêchent d'y arriver, et d'en jouir : car la sagesse de l'homme consiste à choisir les moyens propres pour arriver à la fin qu'il se propose; que s'il en prend de contraires, et qui l'écartent de sa fin, il mérite d'être appelé fou. Ne diriez-vous pas que celui-là est de ce nombre, qui pour aller à Paris prendrait le chemin d'Italie; qui pour s'échauffer se jetterait dans la glace, et qui pour guérir de la fièvre boirait du vin en abondance? Hélas! chrétiens, c'est aujour-

d'hui la folie de tous les hommes : ils désirent être heureux, aller en paradis, qui est le séjour de la félicité, avoir l'amitié de Dieu ; mais quels moyens prennent-ils pour cela ? ceux qui leur sont directement opposés. Les vanités, les vengeances, les impuretés, qui sont les chemins d'enfer, ne peuvent pas nous conduire au ciel ; on ne va pas à Jérusalem par le chemin qui mène à Babylone, ni l'on ne saurait mériter l'amitié de Dieu en commettant des offenses qui le déshonorent et qu'il punit très-sévèrement. Le repos que nous cherchons ne se trouve point dans les intrigues du monde, dans les mouvements des passions et le tumulte des vices ; on ne saurait être heureux en s'alliant avec les ennemis de Dieu, et en faisant des actions qui nous avilissent et qui nous couvrent d'infamie. Le prophète royal nous assure que les commandements de Dieu sont une équité souveraine : *Omnia mandata tua æquitas* (*Ps.* CXVIII), et qu'il n'est rien de plus juste et de plus raisonnable que ses volontés; et néanmoins ne les méprise-t-il pas comme inutiles? ne les viole-t-il pas comme trop rigoureux, et après cela ne mérite-t-il pas le nom de fou, puisqu'il préfère le désordre de sa raison, le déréglement de ses passions aux commandements de Dieu ?

Nous disons encore qu'un homme est fou, qui dissipe ses biens, qui laisse passer les occasions d'en acquérir, qui préfère la pauvreté aux richesses, et la maladie à la santé ; mais, chrétiens, ce jugement, quoique déraisonnable, est porté sur des choses qui sont de trop petite valeur pour faire mériter ce nom ; car, comme dit saint Thomas : *Si deficiat judicium circa modicum, non ex hoc vocatur aliqua stultus :* toutes ces choses temporelles où les hommes peuvent se tromper dans leurs jugements ont trop peu de mérite pour leur donner le blâme de fou ; mais il doit leur être baillé quand ils portent un jugement désavantageux sur les choses éternelles, et qu'ils les estiment moins que les temporelles; et voilà comme il est vrai que les hommes sont fous, et qu'il n'est point de pécheur qui ait le bon sens.

Mais ce n'est pas assez que le sage connaisse la nature des choses, il faut encore, pour mériter ce nom, qu'après avoir connu leur mérite il leur donne le rang qu'elles doivent tenir; c'est pourquoi saint Thomas dit que c'est le propre du sage de bien ranger les choses : *Sapientis est ordinare.* Le bon jugement veut qu'on préfère les biens éternels aux temporels, que l'honnête passe devant l'utile, que la volonté de Dieu soit préférée à celle des hommes, et que la raison soit plutôt écoutée que les passions : or, c'est en quoi les hommes font voir leur folie ; comme ils n'ont point assez de lumière pour connaître la nature des choses, ils n'ont point aussi de justice pour les ranger dans un rang qui leur soit propre; car n'est-ce pas un déréglement épouvantable que celui qu'on voit tous les jours ? Ils font servir les choses spirituelles aux temporelles, ils mettent le temps devant l'éternité, ils préfèrent le corps à l'esprit, les biens de la terre à ceux du ciel.

Salomon dit qu'il a vu un grand désordre et une insigne folie parmi les hommes : il a vu des valets à cheval, et leurs maîtres qui les suivaient et qui marchaient à pied. Ce désordre, qui fit l'étonnement de Salomon, nous est ordinaire et familier : car n'est-il pas vrai que nous donnons tous nos soins, toutes nos pensées et tous nos travaux à caresser et orner notre corps, qui est la prison et le tombeau de l'âme, mais que pour cette reine, qui est spirituelle et immortelle, nous n'en tenons point de compte? que pour acquérir des biens temporels que le voleur, l'injustice et la violence nous peuvent ravir, et que la mort nous enlève toujours, nous travaillons jour et nuit, mais que pour avoir les biens de la grâce, qui sont les véritables biens, nous n'y pensons jamais? et voilà la folie des hommes.

TROISIÈME POINT.

La troisième chose où paraît la folie des hommes, c'est qu'ils ne prévoient point le futur : *Novissima providerent ;* le sage est comme ces animaux d'Ezéchiel, qui avaient des yeux *ante et retro ;* c'est un Janus qui a deux visages : avec l'un il regarde le passé, et avec l'autre il contemple l'avenir ; aussi le sage forme sa conduite présente sur les choses passées et sur les futures ; il prend des lumières et des instructions des événements passés, et des prévoyances pour l'avenir, qui lui servent pour régler ses actions ; et Salomon dit que la sagesse nous rend amis de Dieu et prophètes : *Amicos Dei et Prophetas constituit*, à cause que par ses lumières nous prévoyons les choses futures comme les prophètes ; mais le fou, qui n'a point d'yeux pour le passé, n'en a point non plus pour le futur ; il ne regarde que les choses présentes. Il est vrai, comme dit saint Thomas, que les pécheurs ont une fausse et imparfaite prudence ; elle est fausse quand elle n'a pour sa fin que les plaisirs du corps et les satisfactions des sens ; c'est celle que saint Paul appelle prudence de la chair : *Prudentia carnis* (*Rom.*, VI). Ils peuvent avoir encore une prudence particulière qui leur fait regarder quelque objet singulier, comme est le commerce et les autres actions de la vie civile, mais ils n'ont point cette prudence qui dispose de toutes les actions de la vie, qui les adresse à une fin surnaturelle qui est Dieu, qui prévoit tous les accidents qui nous en peuvent écarter, et tous les écueils où l'homme peut faire naufrage : c'est la prudence qui nous est absolument nécessaire, et sans laquelle l'homme ne saurait vivre chrétiennement.

Il est aveugle pour l'avenir, et ne prévoit pas les malheurs dont il sera accueilli en l'autre monde, et en ce point il est moins éclairé que les bêtes et les plantes, qui toutes ont quelque prévoyance pour le futur. La sainte Ecriture et l'expérience nous font voir que les oiseaux connaissent le temps de leur passage, qu'ils sortent d'un pays où l'hiver doit bientôt arriver, pour aller dans des cli-

mals tempérés. Les fourmis ont une prévoyance qui leur fait amasser du grain en été pour se nourrir pendant le reste de l'année. Il est des oiseaux qui prévoient la tempête qui doit arriver sur mer, et les poissons font des bonds sur l'eau, qui sont une marque que l'orage n'est pas fort éloigné. Il est de vils animaux, comme les rats, qui quittent une maison qui doit bientôt tomber en ruine. Les choses même inanimées ont quelque prévoyance de l'avenir. Il est des arbres que Tertullien dit être sages : *Sapientium arborum.* Cela se voit à la vigne et au lierre. La vigne pousse des fibres qui sont comme ses bras, pour s'accrocher à des choses qui peuvent appuyer ses pampres, qui sont tendres et qui ne se peuvent pas soutenir d'eux-mêmes; le lierre cherche quelque chose qui lui serve d'appui, que s'il peut trouver quelque arbre ou quelque muraille, il s'y attache si fort, qu'il n'est pas possible de l'en déprendre.

Il n'est que le pécheur qui soit le véritable fou, parce qu'il n'a point la prévoyance du futur, il ne pense point à la mort qui lui doit arriver infailliblement, à un jugement qui doit la suivre, où toutes ses actions seront examinées pour être châtiées d'un tourment éternel, si elles sont trouvées mauvaises. Il ne pense point à ce feu, à ces démons, à cette prison éternelle où il sera enfermé pour une éternité. Chrétiens, n'est-ce pas être insensé d'avoir tant de soin pour acquérir des biens pour une vieillesse où peut-être nous n'arriverons point, et pour des enfants qui peuvent mourir avant le père, et ne penser point à la mort qui nous accompagne pour nous surprendre, et à l'enfer qui nous suit pour nous châtier? Tertullien se moque de ces philosophes qui, passant toute leur vie sans le gouvernail de la raison, ne prévoient pas la tempête qui les accueille et qui les perd : *Qui totam vitæ seriem sine rationis gubernaculo transfretantes, imminentem sæculo procellam vitare non norunt* (*De Pœnit.*, *cap.* 1). Nous pouvons dire la même chose des hommes de ce siècle, qui passent toute leur vie sans se servir des lumières de cette partie raisonnable qui les fait hommes; c'est ce qu'ils sont contraints d'avouer lorsqu'ils sont accablés sous les fléaux de la colère de Dieu : *Nos insensati*, disent-ils, *vitam illorum æstimabamus insaniam* (*Sap.*, V). Ils ouvrent maintenant les yeux lorsqu'ils sont dans la nuit et qu'ils ne peuvent pas y voir; ils se donnent le nom de fous quand ils ne peuvent point être sages, et confessent leur faute quand ils n'ont plus le pouvoir de s'amender et d'en avoir le pardon. C'est là qu'ils vérifient ce que dit saint Grégoire : *Quicumque stultus est in culpa, sapiens erit in pœna :* Ils ont été fous pour commettre les péchés, mais la peine qu'ils en souffrent maintenant les fait parler en sages. Profitons de leur folie, ouvrons les yeux pour voir les choses passées, les châtiments que Dieu a fait des péchés; regardons avec attention les présentes pour en connaître la vileté et la bassesse; mais surtout contemplons les choses futures, qui sont éternelles, le feu d'enfer et les joies du paradis, pour éviter les unes et jouir des autres; c'est le bonheur que je vous souhaite, etc.

SERMON XVIII.

PÉCHÉS DES CHRÉTIENS PLUS ÉNORMES QUE LES AUTRES.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme devant un serpent (*Eccl.*, XXI).

Quoique la sainte Ecriture nous assure et que l'expérience nous fasse voir que toutes les étoiles sont brillantes, néanmoins elles ne le sont pas également : il en est qui ont un éclat qui nous fait un petit jour dans l'obscurité de la nuit; on en voit aussi d'autres qu'on appelle nébuleuses, parce qu'elles n'ont qu'une clarté qu'on peut dire être mêlée d'obscurité De même, quoique les privations soient semblables, et que deux aveugles soient également privés de la lumière, néanmoins nous disons que celui-là l'est, davantage à qui l'on a crevé un œil, que celui qui l'a couvert de quelque taie, ou rempli d'une mauvaise humeur; ainsi, quoique tous les péchés soient les privations, qu'ils offensent tous Dieu et qu'ils fassent perdre le salut de l'homme (je parle des mortels) néanmoins ils se trouvent quelquefois accompagnés de circonstances qui sont les unes plus énormes que les autres. Tels sont ceux des chrétiens, comme nous verrons dans cette prédication, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge que nous saluerons avec l'ange : *Ave, Maria.*

Le péché est un pesant fardeau, aussi s'appelle-t-il de ce nom dans la sainte Ecriture : *Onus Babylonis* (*Isai.*, X) : Le poids et le fardeau de Babylone. Il est si pesant, que le ciel, quoique comparé à l'airain, n'a pas pu le porter, c'est pourquoi les anges qui le commirent furent précipités dans les enfers. La terre, quelque ferme qu'elle puisse être, se crève pour engloutir les pécheurs; elle tremble quand le Sauveur de nos âmes est en croix, parce qu'il était chargé des péchés de tous les hommes, et qu'elle ne pouvait pas porter un si pesant fardeau. Il n'est rien de si surchargeant, dit saint Chrysostome, que le péché (*Hom.* 1 *de Pœnit.*, *t.* V); c'est pourquoi, continue ce saint docteur, le prophète Zacharie le compare à du plomb; et David, qui en avait senti la pesanteur, dit : Mes iniquités, qui sont montées par-dessus ma tête, m'ont si fort accravanté sous leur poids, que je ne puis pas me remuer : *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, et sicut onus grave gravatæ sunt super me.* Et le Sauveur ne se sert point d'autre motif pour obliger les pécheurs à venir à lui qu'en disant : Venez à moi, vous tous qui êtes chargés du fardeau de vos iniquités, et je vous soulagerai. Il ne leur promet point une gloire éternelle, des biens temporels, la compagnie des anges et son amitié, mais seulement de les soulager du fardeau qui les presse et qui les accable. C'est pour-

quoi, dit ce saint, il ne faut pas s'étonner si le vaisseau où Jonas était porté était en danger de faire naufrage, parce que la mer, quoique accoutumée à porter des flottes de navires, ne put point souffrir la pesanteur de Jonas, qui était en péché. La barque où étaient les disciples fut en danger de faire naufrage, parce que Judas était en leur compagnie, qui, par son péché, affaissait si fort ce petit vaisseau, que la mer par ses tempêtes témoignait ne le pouvoir porter. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si cette pauvre femme qui était courbée et que le Fils de Dieu redressa et mit dans sa première posture ne pouvait pas lever la tête pour regarder le ciel parce qu'elle avait dans l'âme un péché qui étant un pesant fardeau, la faisait pencher du côté de la terre. Or, quoique tous les péchés soient très-pesants de leur nature, ceux des chrétiens le sont incomparablement davantage pour trois raisons que je prends de saint Thomas, et dont je composerai toute cette prédication.

PREMIER POINT.

La première raison qui rend les péchés des chrétiens plus énormes que ceux des infidèles est l'éminence de l'état de chrétien, auquel nous avons été appelés par la miséricorde de Dieu. Il est assuré que la dignité d'une personne communique à toutes ses actions quelque excellence qu'elles n'auraient point, si elle était dans une fortune privée et dans l'obscurité d'une basse condition. Les rois ne font jamais que de grandes actions; les historiens qui écrivent leur vie racontent jusqu'à leurs divertissements et font de longues narrations de petites choses qui ne seraient pas remarquées dans un homme du vulgaire, parce que la dignité royale élève tout ce que qu'elle fait de bon, quoique sa petitesse le rende peu considérable. Cette parole de clémence que Néron dit, lorsqu'il fut obligé de signer l'arrêt de mort porté contre un sénateur, a mérité que Sénèque en ait fait le panégyrique, et que toute la postérité ait loué les premières années de ce prince à qui la nature et l'éducation de ses précepteurs avaient donné de si bonnes inclinations.

Mais comme leurs bonnes actions, pour si petites qu'elles soient, méritent l'admiration et les louanges des hommes, aussi les mauvaises qu'ils font ont quelque laideur plus grande que celle du vulgaire. Le péché des anges a été sans remède, parce que leur nature était très-éminente; ils étaient les premiers ouvrages de Dieu, ils tenaient le premier rang dans l'ordre de la nature, ils étaient ornés de toutes les perfections de la grâce, qui les rendait les plus belles images de la divinité. Cette sublime dignité où ils étaient élevés, qui ne demandait que des feux d'amour, que des transports de zèle, que de continuels cantiques de louanges pour leur créateur, rendit leur ingratitude exécrable et mérita que leur péché fût sans remède, comme il était sans exemple.

Dieu avait ordonné qu'on offrît un sacrifice aussi grand pour le péché d'un prêtre que pour tous ceux de tout le peuple, parce que la dignité du sacerdoce où il était élevé, qui le rendait le médiateur des hommes, le dispensateur des bienfaits de Dieu, faisait aussi son péché plus énorme; ainsi son mal étant plus grand, il avait besoin d'un plus fort remède. La fille d'un prêtre qui avait perdu son honneur devait souffrir un plus rigoureux châtiment que les autres filles qui avaient commis même faute, parce que la dignité du père, qui donnait de l'honneur à toute sa famille, rendait le péché de cette fille plus énorme. Et ce fut aussi la raison pourquoi le Fils de Dieu, trouvant ses disciples endormis dans le jardin, s'adresse au seul saint Pierre et le reprend de sa lâcheté: *Simon, dormis* (*Marc*, XIV)? Simon, tu dors, toi que j'ai fait le pasteur de mon troupeau, la pierre fondamentale de mon Eglise, le chef et le surintendant de ma famille et le confident de tous mes secrets? Suivant cela nous pouvons dire que les péchés des chrétiens sont extrêmement énormes, puisque leur dignité est très-sublime.

Car qu'est ce, je vous prie, qu'un chrétien? Saint Paul nous dira qu'ils sont des saints par leur état, parce qu'ils sont les membres d'un chef qui est la source de toute sainteté. Ils sont saints parce qu'ils ont reçu et qu'ils reçoivent tous les jours des grâces qui les sanctifient; ils sont saints, d'autant que par leur baptême, ils ont été consacrés à Dieu et qu'ils participent à des sacrements, assistent et dispensent des mystères qui sont très-saints. Et suivant l'étymologie du mot grec, le chrétien est saint, c'est-à-dire, sans terre, parce que dans ses mœurs il n'a rien de la pesanteur et de l'impureté de cet élément qui le porte; mais toutes ses pensées sont dans le ciel, qui est sa patrie, où il adore et aime un Dieu qui est son père, honore et imite la sainte Vierge qui est sa mère, et les anges et les bienheureux qui sont ses frères. Enfin, le chrétien se croit pèlerin en ce monde, ne se sert des choses que les faiblesses de sa nature lui rendent nécessaires qu'avec une grande modération et même par contrainte, et soupire incessamment pour le paradis.

Si vous demandez à saint Pierre quel homme est le chrétien : Les chrétiens, nous dira ce grand apôtre, sont une nation sainte, un peuple de conquête, orné du sacerdoce royal. Si vous demandez à saint Grégoire de Nysse qu'est-ce que la profession du chrétien: C'est une imitation de la nature divine. Voilà une grande parole et qui nous fait connaître l'excellence de la dignité à laquelle nous sommes élevés: *Christianismus est imitatio divinæ naturæ*, parce que le chrétien étant Fils de Dieu par adoption, il doit imiter et se rendre semblable à son Père; il est une image qui a été faite sur ce divin original, il est disciple d'un maître céleste, et partant il doit suivre son précepteur et porter la ressemblance de son prototype.

Il n'est rien sur la terre de plus grand et de plus éclatant que la dignité royale : les rois sont les soleils de leurs royaumes, les intelligences motrices de leurs États, les arbitres des biens et des vies de leurs sujets,

et si tous les hommes sont faits à la ressemblance de Dieu, il faut avouer qu'elle est plus vive et plus éclatante dans les rois que dans le reste du peuple ; néanmoins, quelque grande que soit cette dignité à qui les peuples sont soumis, il faut avouer que celle du chrétien est plus élevée et d'un rang beaucoup plus noble. La dignité des rois a beaucoup d'éclat, mais elle a ses charges et ses inquiétudes, qui les font soupirer et porter envie aux fortunes privées, qui ont plus de repos et plus d'assurance. Ce sont des dignités qui n'élèvent souvent que pour précipiter, qui ne donnent de l'autorité que pour faire le mal sans retenue et avec impunité ; enfin, la dignité des rois prend fin avec la vie, et de quelque majesté qu'ils soient ornés, ils cessent de commander quand ils cessent de vivre. Mais celle d'un chrétien est quelque chose de spirituel qui appartient à la grâce, et partant elle est par-dessus la nature ; elle élève cet homme au-dessus du temps et de toutes les choses créées, le rend fils, ami et héritier de Dieu. Comme dans la politique il n'est rien de plus grand que les rois, dans la morale ancienne on ne voyait rien de plus excellent que les philosophes ; ils portaient le nom de sages, parce qu'ils en affectaient les actions et qu'ils en recevaient les honneurs. Leurs paroles étaient des oracles qui découvraient les secrets de la nature et les mystères de la religion ; mais Tertullien et saint Grégoire de Nazianze font voir la différence et l'inégalité qu'il y a entre un chrétien et un philosophe. Il est vrai, dit Tertullien, ceux-ci montrent au dehors et enseignent la pratique de l'innocence, de la justice, de la patience, de la sobriété et de la pudicité. *Philosophi monstrant et profitentur innocentiam, justitiam, patientiam, sobrietatem, pudicitiam.* En cela même il y a grande différence entre un chrétien et un philosophe. Thalès, le prince des physiciens, demande le terme de plusieurs jours pour répondre à la question qu'on lui avait faite de la nature de Dieu, mais le chrétien, qui le connaît, le manifeste par ses paroles et par ses actions. Socrate, qui a reçu l'éloge de sage par la bouche des oracles, a été diffamé par ses saletés abominables. Diogène, qui a méprisé les richesses, a été l'esclave d'une vile femme ; mais le chrétien ne connaît l'œuvre de la chair que dans un légitime mariage. Démocrite s'arracha les yeux, parce qu'il ne pouvait pas regarder une femme sans convoitise, ni s'en priver sans douleur; mais le chrétien, qui a des yeux de colombe, les regarde sans émotion. Pythagore, Zénon et Aristote ont été des ambitieux et d'insignes flatteurs qui, pour mériter la faveur des princes et la domination sur les peuples, ont fait mille actions basses et de cruauté ; mais le chrétien, qui se voit étranger dans le monde, vit dans une simplicité et un dégagement qui lui fait regarder les trônes avec mépris et la faveur des princes comme une servitude. Enfin, dit ce grand homme, il n'est rien de semblable entre le disciple de la Grèce et du ciel, entre celui qui ne travaille que pour s'acquérir de la réputation et celui qui ne fait rien que pour mériter le paradis, entre celui qui n'a que l'apparence de vertu et celui qui la possède solidement, enfin entre l'ami et l'ennemi de la vérité : *Quid adeo simile philosophus et christianus, gratiæ discipulus et cœli, famæ negotiator et vitæ verborum et factorum operator, rerum ædificator et destructor?*

Voilà la dignité du chrétien : que si cet homme divin, oubliant ce qu'il doit à la dignité qui le relève par-dessus toutes les choses, vient à commettre un péché, si cet ange terrestre fait une action de démon, si ce chrétien que nous avons vu si noble fait une œuvre de bête, si cet homme spirituel et céleste n'a de pensées que pour la terre, s'il ne travaille que pour y acquérir des biens et y prendre des plaisirs, y a-t-il langue qui puisse assez exagérer la grandeur de son crime, ni de tourments qui lui soient proportionnés ? On a trouvé fort mauvaises quelques actions de divertissement où s'occupaient des personnes de grande dignité : il faisait beau voir l'empereur Néron jouer de la flûte, et Domitien embrocher des mouches. C'étaient des actions qu'on eût souffertes en un homme privé ; mais en un empereur, qui n'en doit faire que de conformes à sa dignité, de qui même les divertissements doivent être sérieux, cela était ridicule et insupportable. Mais que sera-ce quand on verra un chrétien, un homme de Dieu prétendant à l'éternité commettre des péchés, faire des actions de païen et de bête? Saint Bernard dit que si un cheval savait parler il dirait sans doute, lorsqu'il voit son maître ou sa maîtresse dans des passions de bête : *Ecce Adam quasi unus ex nobis :* Voilà mon maître et ma maîtresse bêtes comme nous, ils mangent, ils boivent, ils ont des fureurs, ils se laissent emporter à des saletés semblables ou plus grandes que les nôtres, et partant ils doivent être traités en bêtes et sans compassion.

C'est ce que Dieu reprochait à son peuple : *Quis miserebitur tui, Jerusalem ? aut quis contristabitur pro te ? aut quis ibit ad rogandum pro pace tua* (*Jerem.* XV) ? Jérusalem, ville sainte, âme chrétienne, à qui j'ai fait des grâces qui t'ont élevée par-dessus toutes les créatures, que j'ai honorée de mon alliance, que je nourris de ma propre chair et instruis de toutes les vérités qui peuvent faire ton salut ; âme soutenue et fortifiée par des secours qui peuvent te rendre la terreur de tes ennemis et l'admiration des anges, et qui, après toutes ces faveurs qui t'élèvent à une dignité très-sublime, fais des actions de démon, de païen et de bête, quel est ton crime? mais quel doit être ton châtiment? sera-t-il personne qui ose intercéder pour toi et arrêter mes justes vengeances ?

Et le Sauveur de nos âmes, par un mouvement de son sacré zèle, voyant que les hommes ne faisaient point de profit de ses prédications ni de ses miracles, et que la préférence qu'il avait donnée à cette nation par-dessus toutes les autres ne la rendait ni plus instruite, ni plus sainte : *Væ tibi, Corosaim, væ tibi,*

Bethsaida, quia si in Tyro et Sidone factæ fuissent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent (*Luc.* X)! Malheur à vous, Corosaïm et Bethsaïde, qui avez vu des miracles, et qui avez entendu une doctrine capable de convertir les païens et donner des sentiments de piété à des idolâtres; si ces peuples de Tyr et de Sidon eussent entendu la doctrine qui vous a été prêchée et que vous n'avez pas voulu recevoir, leurs villes subsisteraient encore, et la justice de Dieu ne les eût pas exterminés. Mais sachez qu'au jour du jugement vous serez plus sévèrement punis, parce que vous avez été privilegiés par-dessus tous les autres peuples. Cette menace s'adresse aux chrétiens, parce que leur état, qui les rend semblables aux anges, demande qu'ils soient tous saints. Sachez donc que comme vos péchés sont plus énormes que ceux des Turcs, à cause de l'éminence de votre condition, aussi vos tourments seront plus grands que les leurs, et qu'ils auront de la proportion avec vos péchés, que votre état sublime rend plus énormes.

DEUXIÈME POINT.

La seconde circonstance qui fait que les péchés des chrétiens soient plus graves que ceux des infidèles, c'est à cause d'une plus grande connaissance qui leur est donnée. Le serviteur, dit le Sauveur de nos âmes, qui connaît la volonté de son maître et qui ne l'accomplit point, doit être châtié plus rigoureusement, parce que son péché est plus grand. Et la théologie enseigne que comme l'ignorance excuse en quelque façon le péché, aussi la connaissance le rend plus énorme; et c'est de là que les lois ont ordonné que la bonne foi ou l'ignorance, qui nous fait croire que quelque chose nous appartient, est un titre qui la fait posséder justement, comme si véritablement elle était à nous: *Bona fides, id est, ignorantia, rem ad alium pertinere, tantum præstat possidenti quantum veritas* (*l.* 136, § *de reg. juris*). C'est aussi sur ce principe qu'on dit qu'un serviteur sourd ou aveugle est excusé, s'il n'a point assisté son maître, quand il a été attaqué et qu'il a souffert quelque outrage: *Servi surdi aut cæci excusantur, si domino vim passo opem non attulerunt* (*liv.* 3, *ad SC. Sil.*). Suivant cette vérité que tout le monde connait, je dis que les péchés des chretiens sont plus énormes que ceux des infidèles, parce qu'ils ont plus de lumières pour connaître leur devoir. Le baptême qui les fait enfants de Dieu est un sacrement de lumières, c'est ainsi que les Pères l'appellent; cest pourquoi l'on présente à ceux qui le reçoivent un cierge allumé; c'est aussi pour cela qu'on leur donne un parrain et une marraine pour les instruire des choses de la foi et de leur salut, en cas que le père et la mère vinssent à leur manquer, ou qu'ils ne s'acquittassent point de ce devoir. C'est aussi pour même fin que saint Paul appelle les fidèles des enfants de lumière: *Filii lucis*, (*Eph.* V), et les prie de marcher dans le jour que la grâce leur présente pour faire de bonnes œuvres. Les prédicateurs et les saintes lettres nous instruisent des volontés de Dieu, et il n'est point d'homme, pour si stupide qu'il soit, qui ne puisse apprendre les obligations du christianisme.

Que si après toutes ces lumières qui se joignent à celles que la nature nous a données pour connaître le bien et le mal, et qui nous font voir clairement ce que nous devons à Dieu, à notre prochain et à nous-mêmes, ce que nos fidélités doivent attendre de récompenses, et ce que les mauvaises actions recevront de châtiment, nous venons néanmoins à faire des actions de ténèbres parmi tant de lumières qui nous environnent, notre péché est plus énorme et notre peine sera incomparablement plus grande: *Reddam primum duplices iniquitate, et peccata eorum* (*Jerem.* XVI), dit Dieu par le prophète Jérémie: Je leur rendrai pour leurs iniquités qui sont doubles une double peine. Là-dessus Origène dit que les péchés des gentils, qui ignorent la volonté de Dieu, sont de simples péchés, et ils n'en doivent souffrir qu'une seule peine, mais que pour les chrétiens, qui sont parfaitement instruits de la volonté de Dieu, qui savent ce qu'ils doivent faire pour lui plaire et ce qu'ils doivent éviter pour n'encourir pas sa haine et ses châtiments, leurs péchés sont doubles, et ils en commettent en quelque façon deux par une seule action, et ainsi ils doivent être doublement châtiés. Saint Paul nous assure que la loi opère le péché et qu'elle en a été la cause, parce que, donnant à l'homme la connaissance de son devoir, lui montrant ce qu'il doit aimer et suivre, ce qu'il doit éviter et fuir, elle a été une occasion qui a rendu son péché plus énorme.

Et le Fils de Dieu, parlant des péchés des Juifs, dit qu'ils sont plus coupables que les Ninivites, qu'ils se lèveront contre eux au jour du jugement, et qu'ils les condamneront, parce que les Ninivites se convertirent et firent pénitence par une prédication que leur fit Jonas. Ils eurent recours à un remède dont ils n'avaient jamais éprouvé ni appris l'efficace, ils crurent à un prédicateur qui ne leur avait jamais fait connaître la vérité de sa mission ni l'infaillibilté de ses paroles; néanmoins une seule prédication les persuada, une seule menace les étonna et leur fit faire un changement de vie; et ce peuple, dit le Sauveur, à qui je prêche tous les jours, à qui je fais voir la vérité de ma mission par les miracles que j'opère, qui m'ont vu marcher sur les eaux, tirer les morts des monuments, donner la vue à des aveugles, l'ouïe à des sourds, après tous ces prodiges qui portent dans leurs yeux un jour capable de leur montrer les vérités que je leur veux persuader, et qui peuvent faire leur salut, ils les ferment à mes lumières et s'obstinent à leur perte; quelle excuse peuvent-ils avoir? Chrétiens, ce reproche que le Fils de Dieu porte aux Juifs nous peut être fait très-justement.

Nous avons tant de prédicateurs qui nous prêchent les vérités de l'Evangile, et qui en-

seignent les moyens de faire notre salut. Ce sont des guides fidèles qui veulent nous conduire à notre béatitude, des conseillers et des précepteurs zélés et éclairés qui nous montrent notre devoir, et nous ne voulons pas les écouter. Que si nous les écoutons, c'est avec une indifférence qui nous les fait mépriser, ou avec une obstination toute résolue à ne rien faire de ce qu'ils nous disent et de ce que nous savons devoir être fait. Nous avons des confesseurs qui nous découvrent la gravité de nos péchés, les obligations de nos charges et le danger d'une damnation éternelle; toutes les messes où nous assistons nous représentent la Passion que le Fils de Dieu a soufferte pour nos péchés, toutes les cloches que nous entendons nous avertissent des solennités que l'Eglise fait pour la célébration des mystères qui ont été accomplis pour notre salut, ou bien elles nous font savoir que les personnes que nous avons connues ou aimées ne sont plus dans le monde, et que nous devons mourir comme elles ; et après toutes ces voix, après toutes ces lumières nous offenserons encore Dieu ! Quoi ! notre péché n'est-il pas plus énorme que celui d'un infidèle qui est privé de toutes ces connaissances, et qui est dans un aveuglement presque sans remède? *Si non venissem*, dit le Sauveur du monde, *et locutus eis fuissem, peccatum non haberent, nunc autem excusationem non habent de peccato suo* (*Joan.* XV): Si je ne fusse point venu sur la terre, que je ne leur eusse pas prêché les vérités qui leur ont fait voir les obligations qu'ils ont à Dieu, l'importance et le soin qu'ils doivent avoir de leur salut, si je ne leur eusse point découvert les piéges de Satan, les tromperies et l'inconstance du monde, les beautés du paradis, les récompenses de la vertu et les peines qui sont préparées au vice, ils auraient quelque excuse ; mais après toutes ces lumières, après toutes ces connaissances, ils n'en peuvent point avoir.

Car, dis-moi, pécheur, parlons privément, quelle excuse peux-tu avoir devant Dieu, lorsque tu y seras accusé d'avoir trangressé ses commandements ? Peut-être tu diras que tu ne les savais point. Cette excuse augmente ton crime et te rend plus coupable : les enfants et les femmelettes le savent, et tu les ignores ? on les récite tous les dimanches aux prônes, et tu ne veux pas les apprendre; tu les vois écrits dans tous les livres et tu ne veux pas les lire ; tu vois tous les jours devant tes yeux tant de funestes accidents qui sont ou le châtiment du vice ou une leçon qui t'apprend ton devoir ; tu vois à tous moments les malheureuses suites de la volupté et la fin désastreuse des impies, et après cela quelle excuse peux-tu avoir ? On t'avertit, et tu le sais, que le chemin que tu tiens conduit au précipice, que la viande que tu manges est empoisonnée et que tu marches au milieu des voleurs, et après cela te pourras-tu plaindre quand ce poison te donnera la mort et que ces voleurs t'auront ravi le salut de ton âme ? Ah ! non, tu ne saurais apporter d'excuse qui doive être reçue ; mais au contraire elle aggrave ton crime et augmente ta peine. J'achève ce point avec ces paroles du grand apôtre saint Pierre : *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quam post agnitionem retrorsum converti a tradito sibi sancto mandato* (II *Petr.* II). Il aurait été expédient pour toi, pécheur, de n'avoir jamais connu la vérité, d'être né dans quelque pays d'idolâtres où tu n'eusses jamais entendu parler de l'Evangile, professé le christianisme, juré fidélité à Dieu, car ton crime ne serait pas si énorme. Oui, il t'eût été plus expédient d'avoir été nourri parmi des peuples sauvages qui n'eussent point d'autre lumière que celle de la raison, ni d'autre loi que leurs passions, ni d'autre justice que la force, tu ne serais pas si coupable que tu te trouves, à cause de tes lumières et de tes connaissances.

C'est ce que Dieu disait dans l'Apocalypse à un évêque : *Utinam calidus aut frigidus esses, sed quia tepidus es, incipiam te evomere :* Plût à Dieu que tu fusses ou froid ou chaud ! mais parce que tu es tiède, je commencerai à te vomir. Voilà, chrétiens, une étrange menace; et pour pénétrer le sens de ces paroles, il faut savoir que celui-là est chaud, au sens de la sainte Ecriture, qui a la foi et les bonnes œuvres; celui-là est froid qui n'a ni foi ni bonnes œuvres, comme sont les infidèles ; mais celui-là est tiède qui a les lumières et les connaissances que donnent la foi, mais qui ne fait point de bonnes œuvres, c'est là un état que Dieu ne peut point souffrir, et il est obligé de te désavouer pour chrétien, de te vomir comme une chose inutile et dommageable, et de ne te reprendre jamais plus, parce que tes péchés sont exécrables et que tu mérites une peine qui réponde à la grandeur de tes crimes.

TROISIÈME POINT.

Mais enfin les péchés des chrétiens, dit saint Thomas, sont plus énormes que ceux des infidèles, à cause des obligations qu'ils ont à Dieu qui les fait ses amis, ses enfants et ses temples.

Les injures que nous recevons d'un ennemi ne nous surprennent pas beaucoup, parce qu'on n'en attend que des vengeances et qu'on n'est jamais étonné quand il nous fait quelque outrage ; la haine qu'il a dans le cœur est une mauvaise racine qui ne peut produire que de mauvais fruit, c'est un venin qui infecte toutes les paroles qui sortent de sa bouche et qui détache ses mains pour nous offenser ; mais quand une personne que nous avons obligée par notre amitié ou par nos bienfaits à être notre amie et qu'elle nous l'a protesté par ses paroles, vient à nous offenser, nous ressentons davantage l'injure qu'elle nous fait. Job ne se plaint point des incursions des Sabéens et des Chaldéens qui lui avaient emporté ses biens, parce que c'étaient des étrangers qu'il ne connaissait pas et qu'il n'avait jamais obligés ; mais quand des personnes qui se disaient et qu'il croyait ses amis l'offensent, sous prétexte de le consoler, qu'ils veulent lui persua-

der qu'il est malheureux parce qu'il est criminel et que toute sa piété n'était qu'hypocrisie, il n'a plus de patience à l'épreuve de ces coups : *Usquequo affligitis animam meam et atteritis me sermonibus* (*Job.*, XIX)? Jusqu'à quand affligerez-vous mon âme et par des discours injurieux à mon innocence et au titre d'ami que vous me donniez, me venez-vous accabler? et David se plaint des outrages qu'il a reçus de ses amis : *Amici mei et proximi mei adversum me appropinquaverunt et steterunt :* Mes amis, mes parents, mes voisins, oubliant ce qu'ils devaient au sang et à l'amitié, m'ont porté des coups que je n'attendais pas et dont je n'ai pas pu me défendre; ils m'ont attaqué sous une apparence d'amitié et m'ont fait des outrages que je ne devais pas craindre du plus cruel de mes ennemis. Si mes haineux m'eussent attaqué, mes précautions eussent ou prévenu ou abattu les coups qu'ils déchargeaient sur moi; mais ce sont mes amis qui n'ont que le miel dans la bouche, pendant qu'ils ont le fiel au cœur et les armes aux mains.

Le chrétien est l'ami de Dieu, il l'aime d'un amour éternel en sa durée et infini en sa nature; il lui a fait tous les présents qui pouvaient l'obliger à un amour réciproque; il lui donne sa grâce dans les sacrements, son corps dans l'Eucharistie, le paradis en espérance, toutes les créatures pour son service; et après cela offenser cet ami, violer toutes les lois de l'amitié, lui faire tous les outrages qu'il ne devait point attendre des Turcs et des Maures, ô Dieu! quel crime est celui que tu commets quand tu fais injure à un ami si libéral et si aimable!

Les chrétiens sont plus qu'amis, ils sont les enfants de Dieu, c'est un titre qu'il leur donne en plusieurs lieux de la sainte Ecriture, et une qualité qu'ils reçoivent au baptême, pour après jouir dans la gloire de l'héritage qui est promis aux enfants; étant donc honorés du titre et de la qualité de fils, leurs péchés sont plus énormes. Nous détestons l'attentat d'Absalon, qui voulut usurper le royaume et ôter la vie à son père; et le ciel, ne pouvant pas souffrir ce crime qui violait toutes les lois, et qui voulait renverser un trône que Dieu avait établi, fit mourir ce parricide, et voulut que toutes les créatures prissent vengeance d'un attentat le plus exécrable qu'on se puisse imaginer. César étant attaqué dans le sénat par quelques assassins, se défend contre tous; mais voyant que Brutus, qu'il avait adopté pour son fils, était de la partie des conjurés, il couvre son visage de son manteau pour ne voir pas la cruauté de cet inhumain, et lui dit d'un accent qui lui devait percer le cœur : Et vous aussi, mon fils, vous vous trouvez parmi ceux qui ont conjuré et qui me donnent la mort? Et ayant dit ces paroles, il tomba sous vingt-deux coups qui le firent mourir.

C'est ce que fait un chrétien : il est le fils de Dieu par adoption, il est animé par l'esprit de son Fils naturel, qui lui est communiqué au baptême et dans les autres sacrements. Cette qualité de fils qui lui est particulière, parce qu'elle n'a point été communiquée aux Pères de l'Ancien Testament, qui, étant fils de servante, comme dit saint Paul, étaient aussi serviteurs, lui donne tous les avantages des enfants : car il est dans la maison de Dieu, nourri de ses sacrements, instruit par ses paroles, et enfin il doit posséder un héritage éternel; et après tout cela aura-t-il bien l'impudence d'offenser un si bon Père, et de vouloir passer pour le plus dénaturé des enfants? Il s'en plaint par Isaïe, et prend le ciel et la terre pour témoins de la justice de ses plaintes et de l'énormité de notre ingratitude : *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me* (*Isai.* I) : J'ai nourri et élevé des enfants, je les ai tirés de la bassesse de leur condition, de l'état de leur misère et de l'esclavage de leurs péchés, pour les adopter pour mes enfants; en cette qualité je les ai nourris de la mamelle des rois, c'est-à-dire, de mon propre corps; je les ai vêtus des habits de justice et de salut dans les sacrements, j'ai veillé à leur garde et pour leur instruction, je leur prépare un héritage éternel, et après toutes ces faveurs ils m'ont offensé; s'ils étaient des païens et des idolâtres, je souffrirais leurs injures; mais des amis, mais des enfants, cela m'est insupportable.

Enfin, ils sont les temples du Dieu vivant, qu'il sanctifie par sa présence, qu'il remplit de sa gloire, où il écoute et exauce leurs prières : *Vos estis templum Dei vivi* (I Cor.). Quoi! le chrétien sera-t-il si impie que de profaner ce temple et d'en chasser Dieu pour y loger les démons et le remplir d'ordures et de bêtes féroces? C'est pourtant ce qu'il fait quand il commet un péché mortel dont on ne peut assez estimer la pesanteur. J'ajouterai encore que les péchés des chrétiens sont non-seulement plus énormes que ceux des païens, et qu'ils en doivent être plus châtiés, parce qu'ils sont dans un état éminent, qu'ils ont plus de connaissance de leurs devoirs et qu'ils ont plus d'obligations à Dieu, comme j'ai montré, mais encore ils sont plus criminels, parce que leurs péchés ne s'arrêtent point à eux, mais qu'ils font l'injure et la flétrissure de la religion qu'ils professent. Salvien dit que les idolâtres prenaient sujet des crimes des chrétiens de diffamer la religion de Jésus-Christ, et qu'ils disaient en se moquant d'eux : *Ubi est lex catholica quam credunt? ubi pietatis et charitatis præcepta quæ discunt* (*lib.* IV *de gubern. Dei*). Où est cette loi et ces vérités catholiques qu'ils croient et qu'ils professent? où sont les actions de piété et de chasteté qui leur sont commandées? Ils croient à l'Evangile qui ne prêche que la continence, et ils sont impudiques; ils écoutent les prophètes qui leur enseignent la sobriété, néanmoins ils s'enivrent; ils se disent imitateurs de Jésus-Christ qui conseille d'abandonner ses propres biens, et ils ravissent ceux de leur prochain; la morale qui leur est enseignée est toute pure, mais leurs actions sont criminelles. *In nobis Christus patitur opprobrium :* Notre vie dissolue fait l'opprobre de

Jésus-Christ, car la religion chrétienne qu'il a fondée est non-seulement méprisée comme une chose ridicule, mais comme si elle était profane : on nous reproche tous les jours, et avec grand fondement, le peu de conformité de nos actions avec celles de Jésus-Christ, dont nous professons la religion, et l'on nous dit, par injure et avec vérité : Voyez quels sont les disciples d'un maître si saint. Les chrétiens mentent impudemment lorsqu'ils se disent instruits dans une école de sainteté; car si l'on y enseignait de bonnes choses, ils seraient bons, puisque, pour l'ordinaire, la doctrine forme les mœurs, et que celle qui est bonne ne peut faire que de bons disciples; il faut donc connaître, par le désordre qui se trouve dans leurs actions, que les prophètes ont enseigné des choses mauvaises, que les livres des apôtres sont remplis d'une fausse doctrine, et que les évangiles ne contiennent rien de bon, puisque leurs mœurs, qui en font une démonstration, sont si dépravées. Les chrétiens feraient des choses saintes si Jésus-Christ, qui est leur maître, était saint, et l'on peut juger de sa doctrine par les actions qu'elle règle et qu'elle conduit. Enfin, pour savoir quel est Jésus-Christ, il ne faut que regarder la vie des chrétiens.

Et nous pouvons dire du nom, après que nous avons parlé de la religion des chrétiens, ce que le même Salvien dit de celui des Romains. Le nom de citoyen romain, dit ce grand homme, qui était non-seulement beaucoup estimé, mais même qui était acheté chèrement, est en ce temps si fort avili, qu'on le fuit comme un sujet de mépris, et que ce qui fut autrefois un titre d'honneur et de noblesse est maintenant un opprobre et une injure. Nous pouvons dire aujourd'hui la même chose, que le nom de chrétien, qui, comme dit Tertullien, vient de l'onction et de la douceur, que ce nom auguste, qui est le caractère glorieux de notre religion, que ce nom, qui faisait la gloire des premiers chrétiens et la terreur des démons, enfin, que ce saint nom, qui comprend et qui fait l'éloge de toutes les vertus, est aujourd'hui si fort avili par les mauvaises mœurs de ceux qui le portent et qui se disent chrétiens, que les idolâtres en font un sujet de raillerie; mais aussi soyons assurés qu'il fera notre confusion, et que, comme il rend nos péchés plus énormes, il fera notre supplice plus rigoureux que celui des païens.

Que reste-t-il à dire au pécheur, que ce que Dieu dit lui-même à un évêque : *Memento unde excideris, et age pœnitentiam et prima opera fac :* Souviens-toi à quel degré d'honneur tu as été élevé par la grâce et par ton ordination, et fais comparaison de cet état avec celui où tu te trouves, qui t'abaisse au-dessous des bêtes, et qui te rend semblable au démon; rougis de ta propre infamie; quitte cette condition qui ferait ton malheur éternel, et fais tes premières œuvres qui te mériteront la vie éternelle, que je vous souhaite.

SERMON XIX.

PÉCHÉ, COMBIEN IL EST VIL

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme devant un serpent (*Eccl.* XXI).

Un grand docteur dit que Dieu créant l'homme, s'est comporté d'une manière différente à celle qu'il a tenue en la création de toutes les autres choses, car il leur a donné avec l'être toutes les perfections qui étaient dues à leur espèce; le soleil reçut avec son existence toutes les lumières et toutes les vertus qui le font l'image sensible de la Divinité, le flambeau et l'âme du monde. La même parole de Dieu qui créa la terre la rendit aussi féconde qu'elle est maintenant, et peut-être davantage. Ce fut aussi pour cela que Dieu, voyant tous ses ouvrages assortis de toutes les qualités qui leur convenaient, les loua et les approuva; ce qu'il ne fit pas de l'homme, qu'il n'enrichit pas de toutes les qualités qui pouvaient le rendre parfait; il se contenta de le créer entre le ciel et la terre, de mettre sur sa tête les anges et les cieux, et au-dessous de lui tous les animaux, afin qu'il fût l'artisan de son bonheur ou de son malheur, et pour faire voir qu'il lui avait donné un franc-arbitre dont le bon usage pouvait le rendre semblable aux anges qui lui étaient supérieurs, ou bien s'en servant mal, se dégrader de sa noblesse, se rendre compagnon des bêtes et des choses qui sont les plus viles dans la nature. C'est, chrétiens, ce qu'il fait par son péché, qui le rend bête, et quelque chose de plus vil que la bête, comme nous verrons après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

L'homme qui est en la grâce de Dieu a deux grands avantages qui l'élèvent au-dessus de toutes les choses sensibles, et qui le rendent même semblable aux anges. La raison, qui est la différence de notre espèce, le fait le monarque du monde et le souverain sur toutes les créatures; avec cette lumière qu'elle lui fournit, il pénètre dans les secrets de la nature des choses, il la change en quelque façon pour la faire servir à ses usages, il la dompte quand elle est rebelle, avance, multiplie ses productions. Ce pouvoir que Dieu lui a donné fait qu'il aime l'honneur et l'indépendance, et c'est aussi pour le conserver ou pour l'augmenter qu'il verse son sang dans les combats, qu'il sue dans les métiers et qu'il emploie toutes ses industries dans une concurrence pour surmonter ses égaux, et pour acquérir de l'honneur. Cette passion ne pèche que dans l'excès ou dans le choix des objets qui font le véritable bonheur.

La seconde qualité qui relève l'homme, c'est la grâce, c'est cette noble habitude qui fait sa véritable noblesse; car elle est une participation de la nature divine qui nous fait enfants et héritiers de Dieu. Tandis que nous avons ce précieux don, le Fils de Dieu nous regarde comme ses frères et ses glorieuses conquêtes ; le Saint-Esprit comme ses

temples, les anges comme leurs compagnons et toutes les créatures comme leurs supérieurs. Voilà donc l'homme élevé à la plus haute dignité qu'on puisse s'imaginer, et à qui il ne manque que la fermeté pour en faire un dieu terrestre. Mais par un malheur déplorable il tombe de cet état sublime par le péché, il perd tous les avantages de la grâce, et affaiblit beaucoup ceux de la nature. C'est trop peu dire qu'il affaiblit et qu'il diminue les avantages de sa nature; disons qu'il flétrit son honneur, qu'il se couvre d'infamie, et qu'il se rend la plus vile chose qui soit dans l'univers : qu'il s'en fait une bête sous l'apparence de l'homme et quelque chose au-dessous; et enfin lui fait perdre l'honneur de son espèce qui est la raison et celui qui lui est particulier : voilà la division, et le partage de cette prédication.

PREMIER POINT.

L'opinion des poëtes et des philosophes qui ont cru la métempsycose et la transmigration des âmes, est trop déraisonnable pour être crue, et trop ridicule pour employer du temps à la refuter. Théodoret dit que Pythagore et Platon qui en sont les premiers inventeurs, se jouaient de la crédulité des hommes, et qu'ils les prenaient pour des bêtes, quand ils voulaient leur persuader que les bêtes devenaient hommes, et que les hommes se changeaient en bêtes. L'opinion de ces philosophes eût été véritable et conforme à la sainte Ecriture, s'ils eussent parlé dans un sens moral; car il est vrai que si l'homme ne peut point changer de forme, et si une forme ne saurait quitter le corps pour lequel elle a été créée pour en informer un autre qui n'a point les mêmes dispositions, il peut néanmoins prendre les mœurs et les inclinations des bêtes. La sainte Ecriture donne aux pécheurs les noms des bêtes dont ils ont les affections et les mœurs. Le prophète Jérémie dit que les impudiques sont des chevaux, parce qu'ils ont les transports et les fureurs des chevaux pour les impuretés; et le Sauveur de nos âmes dit parlant d'Hérode : Dites à ce renard *Dicite vulpi illi* (*Luc.*, XIII) : il l'appelle de ce nom, parce qu'il avait les souplesses de cet animal, et que, sous une belle apparence de douceur, il cachait des finesses qui trompaient les simples et qui déguisaient ses vices et ses mauvais desseins; et le même Sauveur de nos âmes envoyant ses disciples pour prêcher l'Evangile à toutes les nations qui étaient infectées de l'idolâtrie, et qui avaient les vices des bêtes, leur dit : Je vous envoie comme des brebis parmi les loups. Saint Jean déclame contre les vices des Juifs, et leur dit : Engeance de vipères, qui déchirez le ventre qui vous a portés, qui faites honte à vos ancêtres par la saleté de votre vie, et qui vous promettez l'impunité de vos crimes, parce que vous êtes sortis d'une nation et d'une race illustre ! Que les chiens, dit saint Jean dans son Apocalypse, soient chassés : *Foris canes* (*Apoc.*, XXII), c'est-à-dire, que les impudiques, que les gourmands n'approchent point des autels et des choses saintes. Origène sur ces paroles des Nombres : *Si quis virorum*, si quelqu'un des hommes, dit. *Homo, homo*, homme, homme. Il répète ce nom, parce qu'il y a des hommes qui ne le sont qu'en apparence et au dehors; mais au dedans ils ont les mœurs et les inclinations des bêtes, et il se trouve bien peu de ceux-là dont l'intérieur soit conforme à l'extérieur, et qui portent dans leurs actions ce visage d'homme qu'ils présentent au dehors. Aussi la même sainte Ecriture quand elle parle des châtiments des pécheurs, les appelle d'un nom qui signifie la charge qu'on met sur les bêtes : *Onus Babylonis* (*Isai.*, XIII), le fardeau et la charge de Babylone, parce qu'ayant imité les bêtes en leurs actions, ils devaient être chargés comme des bêtes dans leurs châtiments.

Dieu avait défendu à son peuple de manger des serpents, des crocodiles et d'autres bêtes vénéneuses : mais pourquoi, je vous prie, leur faire une défense qui semble inutile, puisque le venin de ces animaux ferait mourir ceux qui en mangeraient, et qu'ils nous font connaître par leur figure et par leur fureur qu'ils ne sont point un aliment proportionné à l'homme? *Vetat Deus ne homo in suis moribus bestiarum illarum indolem naturamque transferat*, dit Rupert : Dieu ne leur défend point de manger de la chair de ces animaux qu'il savait bien ne pouvoir pas être leur nourriture; mais il les avertit de n'avoir point dans leurs mœurs le venin des serpents, la cruauté des crocodiles, et les inclinations des autres bêtes féroces, parce que par les péchés les hommes deviennent des bêtes. La langue des détracteurs a un venin comme celle des serpents, elle donne la mort par ses morsures, et on ne peut en être mordu sans perdre la vie civile. Les usuriers les concussionnaires qui ruinent et qui dépouillent l'orphelin et la veuve, sont les crocodiles qui dévorent les hommes.

Que s'il reste à l'homme dans cet état du péché qui le rend semblable à une bête, quelque petit rayon de raison, il pourra connaître que son vice l'a fait une bête; car, comme dit saint Thomas, lorsque l'homme commet un péché : *Recedit ab ordine rationis, secundum quam unusquisque debet vivere* (2-2, *q.* 64, *a.* 3), il s'éloigne de l'ordre de la raison qui doit régler ses actions, et ne se conduit que par les mouvements et les inclinations des bêtes. Et ainsi nous pouvons dire qu'il est une bête; car il n'est pas homme pour avoir des pieds, il n'est pas homme pour avoir deux yeux; mais il est homme parce qu'il a une âme raisonnable qui le sépare des bêtes, qui constitue son espèce, qui fait toute sa noblesse; si bien que lorsqu'il vient à pécher, il ne transgresse pas seulement la loi de Dieu qui le lui défend; mais aussi il renonce à sa raison, qui est une loi et une règle intérieure qui doit conduire et régler toutes ses actions : si bien que lorsqu'il choque cette princesse, qu'il ne se conduit pas par ses mouvements et qu'il suit ceux de la chair et de la partie inférieure que nous avons semblable aux bêtes, ce n'est plus un homme mais une bête.

Cette raison sera d'autant plus forte, si

nous considérons que c'est un procédé dans la nature, que chaque chose y fait des actions proportionnées à la forme qui constitue son espèce et qui est le principe de son être et de ses opérations. Le feu brûle et monte en haut, l'eau humecte et coule, les oiseaux chantent, les poissons demeurent dans l'eau et nagent. Suivant cela, l'homme doit donc faire des actions raisonnables, puisqu'il a une âme raisonnable qui est sa forme spécifique, le principe et la règle de toutes ses actions : cela étant de la sorte, l'homme est-il raisonnable, qui prend le bien de son prochain? Celui-là est-il raisonnable qui se gorge de viande et qui noie sa raison dans le vin? Celui-là est-il raisonnable qui a des fureurs de bête? Cette femme qui crie dans sa maison, qui étourdit tous ses domestiques, qui alarme tout son voisinage, qui fait perdre patience à un mari et à des enfants, est-elle raisonnable, ou plutôt n'est-elle pas une bête?

DEUXIÈME POINT.

Mais, chrétiens, passons plus avant et disons que le pécheur n'est pas seulement une bête, mais pire que bête. C'est le sentiment de saint Thomas. Quoique l'homme, dit ce saint docteur, considéré en lui-même, c'est-à-dire dans l'honneur et dans les avantages de son espèce, soit meilleur et plus noble que les bêtes; néanmoins quand il ne suit pas les mouvements de la raison et qu'il manque à faire quelque action qui lui est propre et qui est attachée à sa condition raisonnable, comme serait de se connaître; ce que les bêtes ne peuvent pas faire, je dis que ce défaut d'application et de connaissance le rend inférieur et le met au-dessous des bêtes : *Quamvis simpliciter secundum se sit melior bestiis, tamen in quantum deficit ab aliquo quod sibi debetur secundum naturam, scilicet cognoscere se, quod non debetur bestiis, sic ignobilior est bestiis.* Or, qui est l'homme qui se connaît, qui entre en soi et qui examine ses actions? La sainte Ecriture nous dit que tous ces pécheurs sont des aveugles, des fous et des enfants : elle leur donne ces noms pour nous montrer qu'ils n'ont ni les lumières pour se connaître, ni le raisonnement qui découvre les vérités, ni l'application d'esprit qui les rend profitables; et partant nous pouvons assurer qu'ils sont pires que les bêtes, qui se servent de toutes leurs puissances et de toutes leurs forces pour agir, et de qui les mouvements ne sont jamais contraires aux lois de leur espèce. Si nous voyions un bœuf voler, un oiseau manger du foin, un poisson marcher sur terre, si le feu descendait en bas, si la pierre montait en haut, nous regarderions cela comme des prodiges. Eh quoi! nous voyons qu'un homme raisonnable fait des actions de bête, que celui qui est créé et qui ne doit avoir de pensées que pour le ciel et pour l'éternité, n'en a que pour la chair, pour la terre et pour l'intérêt: cela n'est-il pas surprenant? Quoi! peut-on bien voir cet homme à qui la nature a donné un tempérament qui a plus de justesse que celui de tous les autres animaux, et qui partant est moins sujet à des mouvements violents et au désordre des passions, que celui-là qui a une raison qui doit l'éclairer dans sa conduite et ajuster toutes ses actions, se laisse emporter à des transports plus violents et plus brutaux que ceux des bêtes? cela n'est-il pas étonnant? Et peut-on regarder ce déréglement qu'avec les mêmes admirations qu'on a pour les monstres et pour les prodiges?

Secondement, l'homme pécheur est pire que les bêtes qui n'ont qu'une passion qui domine à toute leur espèce. Les lions ont la fureur, les renards la finesse, les autres l'impureté, quelques-unes la voracité; mais le pécheur a toutes les passions qui sont dans les bêtes : il a la fureur des lions, la cruauté des tigres, la saleté des chiens et des chevaux. Enfin, l'on voit dans un pécheur l'assemblage de tous les vices, et on pourrait le définir un homme d'iniquités et un monstre grossi de tous les venins. *Unaquaque fera uni tantum vitio servit; et qui hominis speciem habet in unum congestis et cumulatis vitiis, ultra eorum temeritatem et amentiam progreditur.*

Le roi Nabuchodonosor, que Dieu châtia en troublant son imagination et celle de ceux qui le regardaient, s'imaginait avoir trois choses en sa figure, qui étaient la marque de trois péchés qu'il avait dans son âme, qui méritaient cette punition. On lui voyait la jube d'un lion, parce qu'il avait la superbe de cet animal; son avarice qui lui faisait prendre les biens de ses sujets, mit en lui les serres et les ongles d'un aigle; il fut condamné pour sa gourmandise qui n'était jamais satisfaite de manger le foin comme les bœufs, et de remplir son ventre et de faire sa cuisine de l'herbe des champs. Voilà, chrétiens, l'étrange changement que le péché fait de l'homme. Oh! que le nombre des bêtes est bien grand, puisque celui des pécheurs est presque infini! car il est vrai que tous les pécheurs sont des bêtes et que nous n'avons d'homme que l'apparence. Pourquoi donc bâtir de si belles maisons? pourquoi les orner si richement, puisqu'elles ne servent que pour loger des bêtes? Pourquoi des mets si délicats à des animaux qui devraient se contenter du foin et de la paille? Le Sauveur de nos âmes voulut naître dans une crèche, parce qu'il cherchait l'homme, et sachant que par ses péchés il s'était rendu semblable aux bêtes, il vient le trouver dans une étable qui est le séjour des bêtes.

Les animaux de même espèce témoignent s'aimer, ils marchent en compagnie, se secourent dans le besoin et ne se portent jamais à la fureur, que lorsque la faim les presse, ou qu'ils se voient traversés dans leurs plaisirs, ou dans leurs poursuites. Daniel est en assurance parmi des lions, et quantité d'autres saints ont trouvé des asiles dans les cavernes des bêtes féroces; elles ont été leur défense quand ils ont été attaqués, leurs pourvoyeurs quand ils ont eu besoin de nourriture, et ont creusé leurs tombeaux pour les ensevelir après leur mort; mais l'homme,

plus cruel que les bêtes, déchire ceux que la nature lui fait semblables, qu'un même baptême et que mêmes sacrements font ses frères, et quelquefois il se porte à des fureurs qui désolent son espèce par des motifs moins pressants que ceux qui transportent les bêtes; et après tout cela, ne faut-il pas avouer que le péché est une Circé enchanteresse qui convertit les hommes en bêtes, qui les rend pires, plus brutaux et plus cruels que les bêtes? L'homme, dit Isidore de Damiette, a trouvé l'adresse pour apprivoiser les bêtes sauvages : la reine Bérénice rendit un lion plus doux qu'un agneau, elle souffrit qu'il lui portât la patte sur ses joues et qu'il en ôtât les taches; on a vu souvent à Rome des lions et d'autres bêtes féroces traîner comme des chevaux le char des triomphateurs; enfin l'homme dompte tous les animaux et il leur fait perdre leur férocité, mais il perd par la fureur de sa passion les avantages de sa nature, qui consistent dans sa raison, et devient en quelque façon une bête qu'on ne peut point apprivoiser.

Un philosophe dit que se voyant changé en âne par les sortiléges d'une femme, et souffrant tout le mauvais traitement qui est ordinaire à cet animal pesant et étourdi, il soupirait toujours de se voir dans un état qui l'exposait aux coups de bâton et à mille autres périls de sa vie, qu'il raconte fort éloquemment; il prie nuit et jour ses dieux de lui remettre son corps d'homme; il court de tous côtés pour trouver des roses qu'il croyait faire ce changement; et toi, pécheur, tu te plais à cette condition de bête, tu te la donnes, tu prends peine à la conserver, et, comme si elle t'était fort avantageuse, s'il arrive que tu la quittes par la pénitence, tu la reprends bientôt par ton péché.

Allons encore plus avant et disons que comme le pécheur est pire que les bêtes dans son être moral, il se montre aussi leur être inférieur en ses connaissances; c'est pourquoi la sainte Ecriture l'adresse à quelques animaux, pour apprendre de leurs instincts la justesse qui manque et qui doit se trouver dans sa conduite. Elle envoie les paresseux aux fourmis, qui leur feront leçon de l'assiduité au travail et de la prévoyance de l'avenir, parce que le pécheur n'a des yeux que pour les choses présentes, et des mains que pour les tenir dans son sein et pour vivre en oisiveté; elle lui reproche que le bœuf reconnaît la voix et la main du laboureur, qu'il en souffre le joug et l'aiguillon, et que l'âne, qui est un animal stupide, retourne à la crèche de son maître et semble se présenter à lui pour lui rendre ses services; mais Israël, c'est-à-dire le chrétien, ne reconnaît point son créateur, et, quoiqu'il lui ait toutes les obligations, il n'a de force et de liberté que pour s'opposer aux desseins de Dieu, qui tous les jours ne travaille qu'à son bonheur. La tourterelle, l'hirondelle et la cigogne, nous dit-il encore par Jérémie, connaissent, par un instinct infaillible, le temps de leur passage; elles quittent un pays qu'elles prévoient leur être incommode à cause des rigueurs de l'hiver ou pour la disette de nourriture, et vont passer une partie de l'année dans des climats plus tempérés et plus abondants; mais le pécheur, plus stupide que les oiseaux, ne prévoit pas les maux qui doivent le suivre; il ne travaille point pour divertir une tempête qui va l'accabler, et ne se prépare point à souffrir la rigueur d'un jugement qu'il pourrait se rendre favorable, et pour éviter des peines éternelles. Cette insensibilité ne nous oblige-t-elle pas à dire qu'il est plus stupide que les bêtes?

Il nous fait encore des reproches et condamne notre désobéissance par l'exemple des choses inanimées : *Erubesce, Sidon, ait mare* (*Isai.* XXIII) : Sidon, rougis de honte, dit la mer; âme pécheresse, considère l'exacte obéissance de la mer, qui fera ta confusion, car cet élément orgueilleux, qui semble devoir couvrir toute la terre, contraint son inclination naturelle et s'arrête sur une ligne de sable où le doigt de Dieu lui a marqué le terme de sa course et de son épanchement; il se retire et, repliant ses flots dans lui-même, il nous fait voir son obéissance, que Job dit être semblable à celle d'un enfant qui est attaché par des langes, et à celle d'un serviteur qui ne sort de la maison que par le commandement de son maître; mais le pécheur rompt tous les liens qui l'attachent au service de Dieu, passe au-dessus de ses commandements et, par une audace qui n'a point de semblable, il dit: Je ne servirai point, ni n'aurai d'autre règle de mes désirs et de mes actions que mes passions et ma concupiscence. Allons à la troisième partie de ce discours, qui nous fera voir que le péché nous ôte non-seulement la noblesse de notre espèce, en nous faisant devenir bêtes, mais qu'il nous ravit aussi celle de l'individu, qui est particulière à chacun de nous.

TROISIÈME POINT.

L'homme perd par son péché, non-seulement la noblesse de son espèce, qui consiste dans sa raison, qu'il a par préférence aux bêtes et qui l'approche des anges; mais il perd aussi celle qui lui est particulière.

Il n'est rien que les hommes estiment davantage que la noblesse du sang; elle est, disent-ils, une lumière et un brillant qui les éclaire et qui les rend honorables devant les hommes, un préjugé vivant de leurs vertus et de leur valeur, un présent que le ciel fait à ceux qu'il aime, enfin une certaine qualité avantageuse qui fait recevoir et qui donne de l'agrément à tout ce qu'ils font; c'est pourquoi les hommes ont tant de passion pour la noblesse, que, pour la rendre plus illustre pour son antiquité, ou plus éclatante pour son origine, ils ont inventé des fables et se sont dits fils des dieux ou descendants de ces fameux héros qui sont le sujet des histoires et des fables; et c'est aussi pourquoi tous les peuples ont mis les charges et le gouvernement des républiques entre les mains de personnes qui étaient ornées de la noblesse du sang, parce qu'ils ont cru

que ces personnes approchaient plus près et qu'elles étaient de plus expresses images de Dieu ; que la vertu de leurs ancêtres, qui ont commencé et ennobli leur race, se trouvait dans ces personnes nobles de sang. C'est pour acquérir cette noblesse, que les courtisans font la cour aux princes, qui en sont les dispensateurs, et que les soldats exposent leur vie dans les périls de la guerre, parce qu'elle est le seul moyen pour la mériter. Or, comme la noblesse du sang est la chose que les hommes estiment davantage, l'infamie, qui lui est opposée et qui la détruit, fait le sujet de l'aversion et du châtiment des crimes ; car un homme qui n'a point d'honneur est mort civilement, c'est un fantôme dans le monde, on le fuit comme un excommunié, et il est privé de l'entrée des charges et des compagnies.

Mais qu'il me soit permis de dire que la véritable noblesse est d'être dans la grâce, dans l'amitié de Dieu, et de se voir orné de vertus. C'est cette noblesse qu'il aime, qui nous fait des rois dans le royaume de nous-mêmes qui est notre âme, et qui nous donne droit sur le céleste et éternel; c'est cette noblesse que tout le monde peut acquérir, et dont il n'est rien qui nous puisse priver, que le péché : car chrétiens, de quelque condition que vous soyez, de quelque race et de quelque maison que vous puissiez descendre, quand vous sortiriez de celle des Constantin, des Alexandre et des saint Louis, je dis et je soutiens que si vous venez à commettre un péché mortel, vous êtes alors dégradés de votre noblesse, et que vous devenez roturiers. Chrétiens, ce n'est pas moi qui avance cette proposition et qui fais cette menace, c'est Dieu même qui en prononce l'arrêt contre un roi : *Qui contemnunt me, erunt ignobiles* (I *Reg.*) : Ceux qui me méprisent seront roturiers. Qui sont, je vous prie, ceux qui méprisent Dieu que les pécheurs ? Ils le méprisent comme bien souverain, parce qu'ils le quittent pour une vile créature, et qu'ils disent par le choix qu'ils en font et par la préférence qu'ils lui donnent, qu'elle est plus capable de contenter leurs désirs que Dieu : n'est-ce pas un horrible mépris ? Ils le méprisent comme législateur, puisqu'ils ne veulent point obéir à ses commandements : ils le méprisent en qualité de juge, puisqu'ils se font un jeu de ses menaces et de ses châtiments. Dieu étant ainsi méprisé par les pécheurs, proteste qu'il les rendra roturiers, et qu'il n'a point de plus grande peine à leur faire souffrir que l'infamie et la roture : *Erunt ignobiles.* Ils seront roturiers, car, comme la vertu met un homme dans la ressemblance de Dieu, le rend noble et illustre ; ainsi le vice le rend vil et méprisable; car, qui est plus méprisable que celui dont le diable est le père? et si les parents font la noblesse ou l'infamie de leurs enfants, et si la vie que nous possédons retient les qualités du principe qui nous l'a donnée, ne devons-nous pas dire que les pécheurs qui sont enfants du diable, qui vivent de son esprit sont infâmes, puisque leur père est dans le dernier degré d'infamie ? Et ainsi il est vrai que ceux qui méprisent Dieu sont roturiers.

Ou bien disons : *Erunt ignobiles* : Ils seront sans honneur devant le monde, je les rendrai méprisables et ferai qu'on les regardera comme les derniers des hommes ; car Dieu met sur quelques personnes un caractère d'honneur qui les rend illustres et vénérables, qui les fait estimer des hommes et leur rendre de l'honneur. Tandis que Salomon a été en la grâce de Dieu, et qu'il s'est conservé la sagesse que Dieu lui avait donnée, sa réputation volait par tout le monde, les rois ses voisins lui faisaient hommage, les reines venaient du fond de l'Orient pour écouter et pour admirer les oracles de sa sagesse, et insensibles aux faiblesses de leur sexe, aux fatigues d'un grand voyage, et à la bienséance de leur condition, elles entreprenaient des voyages pour voir un homme que le Ciel avait élevé sur les autres, et rendu illustre par un caractère de sa sagesse; mais dès qu'il tomba dans le péché, ses serviteurs qui étaient à ses gages, s'élevèrent contre lui, et lui firent une guerre qui lui ravit la plus grande et la plus belle partie de son royaume. Où est ce Salomon, le plus sage de tous les hommes? cet ami de Dieu, ce roi, pour qui tous les autres avaient tant de respect, qu'ils en recherchaient l'amitié par des présents, et contribuaient tout ce qu'il y avait de rare dans leurs royaumes, pour la magnificence de son train, de sa table et de ses bâtiments? Où est l'honneur qui est dû à cet oint du Seigneur, à ce fils d'un père saint, et à cette vivante image du Messie? Hélas ! il l'a perdu par le péché : *Qui autem contemnunt me, erunt ignobiles.* La vérité de cet oracle se trouve sensible en lui, car tandis qu'il a été obéissant à Dieu, il a été comblé d'honneur; mais dès qu'il l'a méprisé, en violant la défense qu'il lui avait faite de ne prendre point de femmes idolâtres, le voilà déchu de son rang, mis au-dessous de tous les hommes, et rendu le mépris de ses propres serviteurs.

Tandis que Saül a été dans l'obéissance de Dieu, il a été honoré des hommes; la bassesse de sa naissance, la vileté de ses emplois, le peu d'aptitude naturelle qu'il avait pour les grandes choses, n'ont pas empêché qu'il n'ait été fait un grand roi, et que des peuples qui l'avaient regardé comme leur égal, ne l'aient reconnu pour leur souverain, et ne lui aient rendu des honneurs et payé des contributions comme à leur souverain; mais dès que Saül méprise Dieu par une désobéissance, il n'est plus obéi de ses vassaux ; et celui-là, qui était autant élevé sur les autres par l'éminence de sa vertu qu'il l'était par sa taille naturelle, devient méprisable à tous ses sujets, qui ne veulent plus ni le suivre ni lui obéir. C'est pourquoi il est obligé de dire à Samuel : *Honora me coram populo* (I *Reg.*). Rendez-moi de l'honneur devant ce peuple, et obligez-le par votre exemple à me reconnaître pour leur souverain; faites leur voir, par la continuation de vos respects, que je suis le même que vous

avez choisi et oint de la part de Dieu pour être leur roi, et ainsi vous voyez que le péché est vil, et que dès qu'une personne est ennemie de Dieu, qu'elle le méprise, et qu'elle l'offense, elle perd sa noblesse, et est méprisée des hommes.

C'est pourquoi, quand la sainte Ecriture parle des pécheurs, elle leur donne des noms qui font connaître leur bassesse : *Nugaces qui a lege recesserunt* (*Soph.* III). Tous ceux qui s'éloignent de Dieu par le péché, sont des choses de néant, des personnes sans honneur, du fumier et de la boue qu'on foule aux pieds, et qu'on ne veut point regarder. D'autres fois la sainte Ecriture les appelle de la poussière que le vent élève, et que les hommes et les bêtes pétrissent aux pieds.

La raison nous fait voir la vileté et l'infamie du pécheur, je l'apprends de saint Thomas contre les gentils. Il dit que le degré de noblesse qui est en tous les êtres, se doit prendre de la proximité qu'ils ont avec Dieu qui a une noblesse infinie, et qui est la source de toute celle qui se trouve parmi les hommes : suivant la règle de saint Thomas, une créature est d'autant plus noble qu'elle approche plus près de Dieu. La sainte Vierge est la plus noble des créatures après l'humanité de mon Sauveur : c'est pourquoi nous l'appelons la reine, la souveraine de toute la nature ; parce qu'elle touchait la Divinité par l'humanité qu'elle avait donnée au Verbe. Les séraphins sont plus nobles que les chérubins ; ceux-ci que les trônes, les anges plus que les hommes, les hommes plus que les bêtes, et le démon, qui est dans le péché, est la plus vile et la plus infâme de toutes les créatures. Tandis qu'il a été en état de grâce, il avait ses habits, comme dit la sainte Ecriture, tout parsemés de pierreries, c'est-à-dire, qu'il était orné de toutes les qualités qui le rendaient la plus noble de toutes les créatures : mais en même temps qu'il a été désobéissant à Dieu, il a été dépouillé de tous ces avantages, et a été rendu la plus infâme de toutes. Et en effet, si nous estimons un homme infâme par la vileté et par l'infamie de ses emplois, si nous disons que les bourreaux sont les derniers et les plus infâmes des hommes ; si on fuit leur rencontre et leur approche, s'il y a eu des républiques qui leur ont défendu l'entrée des villes, si les personnes qui sont des négociatrices d'impureté, et que l'honnêteté ne me permet pas de nommer autrement, sont si fort infâmes, qu'une honnête femme ne voudrait pas parler à elles, ni les recevoir dans sa maison, ne faut-il point avouer que le démon est infâme et vil, puisqu'il est le bourreau et l'exécuteur de la justice divine, qu'il allume les feux de la concupiscence, qu'il traite les négoces de l'impureté, et qu'il ne s'emploie nuit et jour qu'à gagner les hommes et les femmes, en leur faisant prendre des plaisirs deshonnêtes, dont il n'est pas capable lui-même? Or, qui a rendu le démon si vil et si infâme? c'est le péché : et partant il faut conclure que partout où ce monstre se trouvera, il y aura de l'infamie, et que toutes les personnes qui le commettront seront infâmes, quelque rang et quelque dignité qu'elles occupent dans le monde.

Il est des docteurs qui ont remarqué que tous les rois qui ont été idolâtres, ou souillés de quelque grand péché, ne sont point appelés rois, mais des hommes : *Oculi sublimes hominis humiliati sunt* (*Lib.* I *Reg.* XXV), dit Isaïe, parlant du roi Sédécias qui fut aveuglé. Il l'appelle homme, parce qu'étant pécheur, il s'était rendu indigne de la qualité et du nom de roi. Et Abigaïl parlant du roi, dit : *Si resurrexerit homo persequens* ; Si cet homme persécuteur s'élève. Elle ne l'appelle point du nom de sa dignité royale, mais du nom commun d'homme, parce qu'il s'en était rendu indigne, et qu'il était tombé dans la dernière infamie.

Il est vrai, nous voyons quantité de pécheurs qui sont dans les charges, qui occupent les premiers rangs : dans cette élévation ils sont les organes des lois, les arbitres des biens et des vies des hommes, tout fléchit sous leur pouvoir, ils trouvent partout du respect pour leurs dignités, et de l'obéissance pour leurs commandements ; on leur donne le nom d'illustres et d'éminents. Il est vrai, chrétiens, c'est la pratique ordinaire parmi les hommes, mais devant Dieu qui connaît les choses comme elles sont en elles-mêmes et sans les déguisements que les hommes y apportent, qui leur donne le nom et le prix qu'elles méritent, ces pécheurs qu'on appelle illustres, sont des infâmes ; leur dignité qui les élève devant le monde, les rend méprisables devant Dieu, et ils sont roturiers et vils, lors même qu'ils font descendre leur noblesse de la race des héros. Mais au contraire, un pauvre homme de qui la naissance est basse et obscure, de qui les parents sont roturiers, et qui s'occupent aux plus vils emplois de la vie civile, celui-là est noble devant Dieu, c'est un roi sous des haillons, un monarque dans une cabane. Saint Isidore et le bienheureux Félix de Cantalicio, qui ont été laboureurs, sainte Geneviève qui a été bergère, reçoivent un honneur des hommes qui est refusé aux monarques : on baise leurs tombeaux avec respect, on porte leurs reliques avec dévotion, pendant qu'on n'ose point approcher de ceux des rois qui sont remplis de pourriture et qui exhalent une puanteur insupportable. La raison de cette différence est parce que les premiers ont conservé leur innocence dans une vie et dans des emplois champêtres et roturiers, et que les autres ont sali les trônes et rendu leur mémoire infâme par les péchés qu'ils ont commis pendant leur vie.

Le plus grand châtiment que la justice fait d'un gentilhomme qu'elle condamne au dernier supplice, est de le dégrader de noblesse ; le bourreau avant de lui ôter la vie naturelle, lui ôte la civile ; si c'est un homme, on lui baille quelques coups de bâton ; si c'est une femme : il l'embrasse et ils perdent sans beaucoup de peine la vie naturelle après qu'on leur a ôté la vie civile. Pécheur, puis-

que tu vois que le péché te couvre d'infamie et qu'il te rend un objet de mépris à Dieu et à toutes les créatures, puisqu'il te prive de l'honneur de ton espèce raisonnable, en te faisant devenir bête et qu'il te ravit la noblesse qui t'est particulière, en te rendant roturier; évite ce péché, fuis ce monstre et Dieu te donnera sa grâce et, après, sa gloire, etc.

SERMON XX.

LE PÉCHÉ EST UN SOMMEIL.

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuyez les péchés comme devant un serpent (*Eccl.*, XXI).

Saint Chrysostome expliquant ce passage de saint Paul, où il assure que l'avarice est un culte qu'on rend aux idoles, dit qu'il y en a plusieurs qui croiront que ces paroles sont une hyperbole et une exagération; parce qu'il est des avares qui ont été baptisés et qui font l'exercice de chrétien. Il répond à cela que les paroles du grand apôtre contiennent une vérité de laquelle il ne faut pas douter; parce qu'elle a été prononcée par la bouche de saint Paul, qui est l'organe du Saint-Esprit, et que la raison et l'expérience nous la rendent sensible. Chrétiens, je crains que quelqu'un de vous m'entendant dire que le péché est un sommeil et que tous les pécheurs sont dans une léthargie qui assoupit et qui lie toutes leurs puissances, ne dise que je parle avec exagération, et que la haine que j'ai du péché, et que je désire vous communiquer, me fait avancer une proposition dont la preuve sera assez difficile, parce qu'elle semble choquer les sens qui vous font voir des pécheurs dans le parfait exercice de leurs sens et dans les intrigues de la vie civile; mais, chrétiens, donnez-vous un peu de patience et, cependant, implorons l'assistance du Saint-Esprit, qui nous accordera les lumières pour voir cette vérité et disons à la sainte Vierge: *Ave, Maria.*

Comme dans la nature il y a un sommeil qui est, dit Tertullien, *aptus, utilis et necessarius* (*De Anima*), utile et nécessaire à nos corps, et sans lequel, comme dit le même Père, *Nulla anima sufficit*, il n'est pas possible de conserver la vie sans le repos qu'il donne à nos corps : aussi je trouve que dans la grâce il y a un sommeil saint et adorable et c'est celui de l'amante du Cantique, dont son époux ne veut pas qu'on l'éveille, parce qu'étant tout occupée à la contemplation des choses divines et aux entretiens amoureux qu'elle avait avec son époux, il n'était pas juste qu'elle fût retirée d'un si doux, d'un si nécessaire exercice, pour se donner à celui qui la mettait dans l'embarras des choses du monde. Comme il y a un bon sommeil dans la nature et dans la grâce, il y en a un mauvais dans toutes les deux. Dans la nature il y a celui des léthargiques et de quelques autres malades, qui est un assoupissement causé par une abondance d'humeurs froides, qui éteignent la chaleur naturelle et qui enfin donnent la mort. Ce fut un mauvais sommeil que celui de Noé et de Loth, qui fut produit par les vapeurs du vin, et qui enfin fut cause de la risée que des enfants firent de leur père et de l'inceste que des filles commirent avec le leur. Sisara fut tué pendant le sommeil, Samson fut de même pris et attaché, Holoferne était endormi lorsque Judith lui coupa la tête et le fit passer de l'ombre de la mort dans sa réalité; et saint Pierre fut repris de Notre-Seigneur pour avoir dormi.

Il y a aussi un sommeil dans la grâce qui est très-mauvais, c'est celui des pécheurs, qui se peut appeler une léthargie et un assoupissement de toutes leurs puissances. C'est pourquoi saint Paul leur dit : *Hora est jam nos de somno surgere* (*Rom.*, XIII) : Il est temps de s'éveiller et de secouer cette paresse qui nous retient dans le lit et qui lie toutes nos puissances. C'est ce qui faisait dire à saint Chrysostome sur ces paroles de saint Paul : *Profunda nocte dormientibus ac sternentibus similes sumus omnes :* Nous sommes semblables à des personnes qui sont ensevelies dans le sommeil. Pour tirer la preuve de cette vérité, que tous les pécheurs sont endormis, quelque vigilance qu'ils puissent apporter à leurs affaires, quelques mouvements et quelques emplois qu'ils se donnent, nous pourrons l'apprendre des contraires effets que le sommeil naturel apporte à nos corps.

Tertullien dit que le sommeil *est pacator operum, redintegrator virium, probator valetudinis.*

Le sommeil est le repos et le délassement de nos corps après le travail; secondement il répare les forces que nous y avons consumées; troisièmement il fait connaître si nous avons bonne santé et quelle est la disposition de nos corps. Mais, au contraire, le sommeil de l'âme qui est causé par le péché, de même que celui des malades, est un travail, une inquiétude continuelle; secondement il dissipe nos forces et, troisièmement, il est une marque d'une mauvaise santé, un pronostic et la cause de notre mort : voilà ce que je veux vous faire voir dans cette prédication.

PREMIER POINT.

Premièrement, je dis que le sommeil de l'âme, qui lui est causé par le péché, est un travail et une inquiétude continuelle, parce que le péché oblige les pécheurs à des actions qui n'ont ni repos, ni mérite; et pour en avoir une image sensible, il faut la prendre des inquiétudes que souffre un malade dans son sommeil, je parle à vous qui l'avez peut-être éprouvé. N'est-il pas vrai que lorsque vous êtes dans l'ardeur d'une fièvre, et que vous sommeillez ; pendant ce temps, où la nature devait se reposer et se réparer, vous faites des songes qui augmentent votre mal. Tantôt il vous semble que vous êtes dans le péril d'un homme qui est attaqué et poursuivi de ses ennemis, ou d'un pilote qui combat contre la mer et les vents ; quelquefois vous êtes dans le travail d'un autre qui grimpe par des rochers, qui marche sur des

cailloux pointus et dans des forêts où il ne voit ni chemin, ni issue; quelquefois on sue de se voir engagé dans une maison où le feu s'est pris; on voudrait bien l'éviter, on court de tous côtés, mais on trouve les portes et les fenêtres fermées; enfin il vous semble que des fantômes, des spectres, des bêtes féroces se présentent pour vous dévorer. Le malade crie qu'on vienne au secours, mais personne ne l'entend; il tâche de se défendre, il veut se sauver à la fuite, mais tous ses efforts sont inutiles, et il ne peut se défendre d'un lion qui le dépèce et qui le dévore. Que ne souffre-t-il point dans cet état? quand il s'éveille, il est plus fatigué que s'il avait souffert un violent accès de fièvre. Il en est ainsi du sommeil du pécheur, il sent le combat de ses passions qui ne lui donne point de repos.

Saint Jean nous dit: *Quia adoraverunt bestiam, requiem non habebunt die ac nocte:* Ceux qui ont adoré la bête, c'est-à-dire qui sont dans le péché, qui sont esclaves du démon, n'ont jamais de repos; la nuit, que la nature nous a donnée pour le prendre, n'est point faite pour eux; les féries et les jours de sabbat, qui sont destinés au repos, ne le sont pas pour ces misérables, qui sont dans le sommeil du péché. Un prophète l'avait dit devant saint Jean: *Non est pax impiis* (*Isai.* XLVIII); il n'y a point de paix ni de repos pour les impies, ils sont dans un travail affaissant et inutile. Salomon l'avait éprouvé, car, parlant de ses plaisirs, il dit que pour les prendre, il a sué et qu'il a été dans des inquiétudes dont il n'a jamais pu voir la fin, ce qui lui a fait porter envie aux conditions privées qui sont à l'abri de ces orages.

Tertullien nous décrit les travaux des ambitieux qui veulent monter à quelque charge et mériter les suffrages de ceux qui peuvent les y élever: *Non piget incommodis animæ et corporis, nec incommodis tantum, verum et contumeliis omnibus eniti in causa votorum suorum.* Voyez quels sont les travaux de leur corps, les inquiétudes de leur esprit et les bassesses que l'ambition les oblige de faire; ils ne paraissent que sous des habits vulgaires, ils se démentent eux-mêmes, ils tâchent de montrer la modestie au dehors, cependant que le dérèglement est dans leur âme; ils courent toute la nuit pour aller donner des bonsoirs et des bonjours à ceux de qui ils veulent mériter les suffrages; si, pendant le jour, ils rencontrent dans les rues des personnes de qui ils prétendent la faveur, ils leur font de profondes révérences. On ne les voit pas dans les banquets, et ils ne prennent point de part aux réjouissances publiques, ils se bannissent eux-mêmes de la société des hommes et vivent comme des hiboux, comme des valets, pour devenir maîtres et se voir dans l'éclat; voilà le travail du pécheur dans le sommeil du péché.

Et saint Isidore faisant comparaison des travaux de ce sommeil avec le repos qu'on trouve dans la pratique des bonnes œuvres: Voyez, dit ce saint, s'il n'est pas plus aisé, et si le repos de l'esprit ne se trouve pas beaucoup mieux à se contenter des biens que la naissance ou qu'un travail modéré nous peut donner, qu'à travailler incessamment pour amasser des trésors qu'on voudrait être immenses, comme font les avaricieux; s'il n'est pas plus convenable à l'homme de donner du secours à ceux que la pauvreté ou quelque autre disgrâce a mis dans la misère, que de la procurer à son voisin; de guérir des plaies que de les faire; d'éteindre les feux de la concupiscence dans un légitime mariage, que de violer les lois de l'honnêteté; de faire un commerce sans fraude et sans usurpation, que d'occuper son esprit à tendre des embûches à l'innocence, se déclarer ennemi du genre humain, courir tous les tribunaux, aller de parlement en parlement, pour faire servir les lois à l'injustice, à la mauvaise foi et aux chicanes; d'avoir le cœur attaché à acquérir la vertu, à se rendre agréable à Dieu, et à faire son salut, que de l'avoir déchiré de mille soins inutiles. Sans doute que vous voyez que les pécheurs qui ont adoré la bête, qui sont esclaves de leurs passions, n'ont jamais de repos, qui ne se trouve que dans les justes et dans l'exercice des vertus.

La sainte Ecriture nous dit que Samson a fait voir en lui-même l'image du Fils de Dieu, et celle du pécheur: car pendant sa vie et dans l'usage de sa liberté, il a été l'image du Sauveur, mais dans sa captivité et dans sa mort il nous a représenté le pécheur. Ce grand homme fut attaché pour tourner une meule, comme un cheval aveugle. Ce travail qui recommence toujours, parce qu'on n'est jamais au terme d'une circonférence, qui n'en a point, est l'image du pécheur: le démon le fait travailler sans cesse; il marche en rond, dit le prophète, pour marquer la longueur et l'inutilité de son travail, car d'un vice il se pousse dans un autre: après qu'il croit avoir satisfait à un désir, il le voit renaître aussi ardent qu'il était, et prendre de la vigueur par les mêmes choses qu'il croyait le devoir éteindre ou affaiblir. L'avarice fait naître l'ambition; celle-ci pousse l'orgueil; l'orgueil; à qui on ne rend jamais assez d'honneur suivant ses sentiments, allume la colère; la colère pousse aux meurtres, aux procès; la volupté, quelque douce qu'elle paraisse, devient cruelle, s'arme pour la défaite d'un rival ou de quelque autre personne qui traverse ses plaisirs; elle inspire la cruauté et les meurtres aux femmes, pour ne paraître pas mères, et pour entretenir le feu de leurs concupiscences; elle consume tout ce qu'on a de biens: et après qu'on a été prodigue, elle fait devenir larron. Voilà les travaux de ces misérables qui se font un cercle de vices et un mouvement perpétuel d'inquiétudes. Elles sont si grandes qu'eux-mêmes dans l'enfer en avouent la pesanteur: *Lassati sumus in via iniquitatis* (*Sap.* V): Nous avons travaillé si fort pour prendre des plaisirs que nous en sommes lassés. Remarquez, s'il vous plaît, que parmi les peines d'enfer, qui sont extrêmes dans leur rigueur

et qui occupent tous les sentiments, ils en ont encore des travaux qu'ils ont pris pour contenter leurs passions. Le sentiment d'une grande douleur n'en laisse point pour une petite, et un misérable qui est sur la roue, ou qui est tiré par quatre chevaux, ne sent point la rudesse des cordes qui le tiennent attaché; et néanmoins les damnés parmi tous les supplices dont la justice de Dieu les châtie, ont encore des sentiments pour les fatigues et pour les lassitudes que ces plaisirs leur ont causé.

Mais au contraire les gens de bien sont dans un repos et dans un sabbat continuel; ils disent amoureusement à Dieu : Je ne me suis point lassé en vous suivant; et quoique j'aie marché chargé d'une croix sur mes épaules et dans un chemin étroit, semé d'épines, néanmoins je l'ai fait sans travail et avec mérite. Cette affliction que vous m'avez envoyée, cette pénitence que je me suis procurée m'ont paru fort douces, parce que j'allais après vous et que votre exemple me donnait de la vigueur; j'ai porté avec allégresse un joug que votre main avait mis sur mes épaules, pour expier mes péchés et pour satisfaire à une peine éternelle. Oui, un homme de bien ne trouve point de travail à s'acquitter des devoirs du christianisme. Faut-il jeûner? il le fait avec plaisir; faut-il visiter les pauvres dans l'hôpital, la vue de leurs plaies ou la mauvaise senteur du lieu ne lui donne point de l'aversion, parce qu'il voit et qu'il assiste les images de Dieu et les frères de Jésus-Christ.

Et je crois que c'est pour cela que saint Paul appelle l'acquisition des vertus, qui fait tout le travail et toutes les occupations des gens de bien, des fruits du Saint-Esprit, à raison de la douceur que les gens de bien y trouvent, comme dit saint Thomas : *Virtutes dicuntur fructus fractione delectationis.* Ou bien elles sont des fruits d'honneur et de gloire qui couronnent et qui nourrissent ceux qui les font; et au contraire les péchés sont appelés les œuvres de la chair; parce qu'ils donnent du travail et de la peine à ceux qui les pratiquent. Car, soit que nous considérions les péchés comme des déréglements de raison, ou comme des offenses de Dieu, en toutes les deux façons, ils donnent de la peine, et nous jettent dans un sommeil qui est plein de travail et d'inquiétude, parce que pour commettre le péché, il faut éteindre les lumières de cette puissance intellectuelle qui nous en font voir la laideur et le déréglement; il faut faire taire une conscience qui les condamne par sa justice et par l'exemple qu'elle en voit dans les autres; il faut émousser la pointe à la syndérèse qui nous pique et qui devient notre bourreau, après qu'elle a fait tout ce qui a été en son pouvoir pour nous en retirer; enfin, il faut fermer les oreilles et les yeux pour n'entendre pas la voix publique qui le condamne, et pour ne point voir les exemples de la vertu qui en font le reproche; n'y a-t-il pas de la peine à surmonter toutes ces choses?

Que si nous regardons le péché comme une offense de Dieu, je dis qu'on ne peut le commettre qu'on ne souffre bien de la peine par les frayeurs d'une justice qui prononce des arrêts de mort contre les impies, par la crainte des feux qui doivent les châtier pendant une éternité malheureuse qui en doit être la durée. Il est vrai, dit saint Chrysostome, que lorsque le pécheur enfante l'iniquité, pour parler en termes de la sainte Ecriture, il se réjouit, et que contre le procédé de la nature et l'expérience que les femmes en font, il est dans le plaisir; mais lorsqu'il a produit ce monstre et qu'il a poussé dehors cette infâme production de sa volonté, il ressent les douleurs que nos mères ont souffertes dans leurs accouchements; et lorsqu'elles se réjouissent d'avoir mis un enfant dans le monde et d'avoir évité le péril d'en sortir : le pécheur est affligé de se voir père d'un serpent qui le tue par son venin, et honteux d'avoir mis au jour un monstre hideux et effroyable. Ainsi vous voyez, chrétiens, que le péché en quelque façon qu'on le considère, donne toujours de la peine. Venons au second point.

DEUXIÈME POINT.

Tertullien dit que le sommeil est le réparateur des forces que nous avons dissipées dans le travail : *Instaurator virium.* Les sens qui sont les organes de notre âme, les membres de notre corps, qui sont les instruments de nos actions, étant matériels, se lassent dans un travail continu, si bien qu'ils ont besoin de réparer leurs forces par le sommeil; et Tertullien le croit si nécessaire : *Ut absque eo nulla anima sufficiat,* qu'il serait impossible de se conserver la vie sans le sommeil, qui rend la vigueur à nos corps; mais au contaire le sommeil du péché dissipe les forces de l'âme.

L'homme en a de deux sortes : les premières lui viennent de la grâce, les autres de la nature. La grâce donne des forces merveilleuses, et dont nous ne pouvons pas avoir une meilleure notion qu'en la considérant comme un secours tout-puissant que le ciel nous envoie pour fortifier notre faiblesse, et pour nous donner assez de vigueur pour produire des actions dont le mérite aille jusque dans l'infini, puisqu'il nous obtient une gloire qui n'a point de bornes en sa durée ni en sa grandeur. Et en effet, si nous considérons la grâce comme une participation de la nature divine, ne doit elle pas être toute-puissante comme son principe qui est Dieu? C'est pourquoi saint Paul qui l'avait éprouvé, disait : *Omnia possum in eo qui me confortat* (*Philip.*, IV). Je puis toutes choses par la faveur de celui qui me soutient et qui me fortifie. Et ailleurs : *Non ego, sed gratia Dei mecum.* De moi je ne suis que faiblesse, mais quand j'ai cet aide surnaturel, je me sens assez fort pour entreprendre tout ce qu'il y a de plus difficile; et pour l'exécuter, il n'est rien qui m'étonne, ou pour sa difficulté ou pour sa grandeur, car je trouve toutes choses au dessous de moi. Et le même apôtre disait

que les justes ont fait des merveilles par le moyen de cette grâce, qu'ils ont défait leurs ennemis à la guerre avec des forces qui n'étaient pas considérables, qu'ils ont changé les lois de la nature, que les bêtes féroces ont été apprivoisées à leur seule parole, que leur présence a inspiré la crainte et le respect aux plus insolents : et un prophète appelle la même grâce qui est dans les justes : *Spiritus robustorum impellens parietem* (*Isai.*, XV), l'esprit des robustes et des vigoureux, parce qu'il n'est rien qu'on ne puisse faire par le moyen de cette divine qualité, et je crois que cet esprit des robustes et des puissants est le même que le prophète royal appelle esprit principal, dont il prie Dieu de le confirmer et de lui donner une force à l'épreuve des attaques de ses ennemis.

Comme les justes, par le moyen de la grâce, ont des résolutions pour entreprendre et des forces pour exécuter toutes choses, les impies, qui sont dans le sommeil du péché, ont des faiblesses épouvantables. C'est pourquoi la sainte Ecriture les compare à des enfants sans force, à des vieillards sans vigueur; elle les dit être semblables à des roseaux, qui sont le jouet des vents et qui se tournent de tous côtés; enfin ils sont de la poussière, de la paille et des fétus qui n'ont point de force et que le vent élève et pousse de tous côtés. Et en effet, la moindre tentation les abat, la beauté d'une femme, l'éclat de l'or les éblouit, une parole, un geste qu'ils croiront avoir été fait à dessein de les mépriser, les fera sortir hors d'eux-mêmes et les portera à des violences extrêmes, là où un juste qui est en la grâce de Dieu, assisté de ce divin secours, marche sur les aspics et sur les basilics, sans en être offensé, comme dit le prophète; c'est-à-dire, il parle à des femmes, quand la charité l'y oblige, se voit attaqué des coups de la médisance qui lui ôtent l'honneur, de la mauvaise foi qui lui emporte ses biens, et des maladies qui lui ravissent la santé. Il voit la mort de ses enfants, de sa femme et des personnes que la nature lui rendait chères; il regarde la déroute de sa fortune, la perte de ses biens, et tout cela ne le touche point. Il est inébranlable, parce qu'il est orné de la grâce, qui le recueillant dans l'unité de Dieu, et le faisant entrer dans les puissances du Seigneur, comme dit le prophète, le rend aussi très-fort où au contraire le pécheur, dont le cœur est dissipé et partagé à tous les objets des sens, ne peut être que très-faible.

Secondement, le péché nous ravit les forces de la nature, je ne parle pas de celles que l'homme avait dans l'état d'innocence, mais bien de celles qui nous ont resté après le péché du premier des hommes. Car, chrétiens, il ne faut pas s'imaginer que la coulpe originelle, en nous faisant perdre l'innocence et les autres dons gratuits que nous avions reçus de Dieu, nous ait ravi ceux de la nature; les démons dans la perte du paradis et de la grâce ont retenu les avantages de leur être naturel: aussi l'homme a conservé, en perdant son innocence et la grâce de Dieu, une aptitude naturelle pour la recevoir, qui est une suite ou un effet de l'image de Dieu qu'il porte en son âme : or, cette ressemblance qui est dans sa nature, le met en état, et en fait un sujet capable de recevoir la grâce; et pour en voir quelque image dans les choses sensibles, nous pouvons le dire semblable à la transparence du cristal, qui le rend propre pour recevoir les lumières du soleil. Or quand l'homme vient à commettre un péché mortel, *Non solum excludit gratiam; sed facit animam minus aptam vel habilem ad gratiæ susceptionem* : il perd, comme disent saint Thomas et saint Bonaventure, non-seulement les forces que nous tirons de la grâce, mais même celles de la nature, qui consistent dans la disposition qu'elles nous donnent pour recevoir cette divine habitude : comme l'on voit qu'une chose qui a demeuré longtemps froide, reçoit difficilement la chaleur, et que celui qui a été pendant plusieurs jours dans les ténèbres, ne regarde la lumière qu'avec peine; parce que ses puissances qui ont fait habitude avec une chose, ne s'impriment de son contraire que difficilement, et c'est à cause qu'elles n'y ont pas de disposition, ou qu'elles sont affaiblies par l'objet qui les a occupées longtemps. Il en est ainsi du péché qui endurcit nos cœurs, ferme toutes les avenues à la grâce, et nous rend insensibles à tout ce qui pourrait y faire quelque impression de piété.

Et en cet état, un pécheur est semblable à un malade, dont la nature est si fort affaiblie par la violence du mal, que son estomac n'est point disposé pour recevoir et pour retenir les aliments et les remèdes pour sa guérison et pour sa nourriture. Les péchés, et singulièrement ceux d'habitude et d'obstination ont si fort affaibli ses forces et déréglé toutes ses passions, qu'il est contraint de périr sans remède, s'il ne le reçoit par une grâce extraordinaire. Et c'est de là que nous voyons tant de personnes qui ne se convertissent jamais, ou très-difficilement. Ce n'est pas que la grâce leur manque, les avis leur en sont portés par les prédicateurs, par les remords de la conscience; d'où vient donc qu'ils ne se convertissent point? C'est qu'il n'y a plus de disposition, non pas même naturelle, pour recevoir la grâce; ou si il y en a, elle est fort diminuée et affaiblie, et voilà comme il est vrai que ce malheureux sommeil du péché nous fait perdre toutes nos forces, tant celles de la grâce que celles de la nature.

TROISIÈME PARTIE.

La troisième propriété que Tertullien remarque au sommeil, c'est qu'il est *Probator valetudinis*, qu'il fait connaître l'état où l'homme se trouve. Si le sommeil est doux, s'il est tranquille, s'il n'est pas troublé par les songes, ni interrompu par les inquiétudes, si on se trouve refait après qu'on a dormi, c'est une preuve que l'homme se porte bien; que s'il est troublé par des songes, si les vapeurs qui sont montées au cerveau, et qui y font un épais nuage, donnent des alarmes au pauvre malade, si elles lui représen-

tent dans la chaleur de sa bile, un ennemi qui le poursuit à mort, un embrasement qu'il ne peut point éviter; si dans l'abondance de sa pituite il se voit mouillé par la pluie, emporté par un torrent, battu par des flots et enseveli dans des abîmes, dont il ne puisse pas sortir : si la mélancolie le jette dans des forêts, dans des solitudes, dans des précipices, et lui ôte la liberté de la parole; c'est un signe manifeste que le malade est très-mal.

C'est le sommeil du pécheur traversé par des songes continus qui sont des signes certains de l'état où il se trouve, et de celui où il va tomber, qui est celui de la mort. Tertullien dit que le sommeil est l'image de la mort, parce que dans cette suspension de toutes les puissances et assoupissement de tous les sens, l'homme n'a ni mouvement ni sentiment, et ainsi on peut le prendre pour un mort. Saint Paul semble avoir joint la mort avec le sommeil, l'image avec la réalité, lorsqu'il dit : *Surge qui dormis, et exurge a mortuis*, éveillez-vous, vous qui dormez, et levez-vous de parmi les morts. Saint Chrysostome, expliquant ces paroles, dit : *Dormientem et mortuum eum dicit qui in peccatis est, nam et male fœtet ut mortuus, et inutilis est ut dormiens, et nihil videt quemadmodum et ille; sed somniat, et vana imaginatur* (*Hom.* 18, *in Epist. ad Ephes.*). Saint Paul joint la mort avec le sommeil, et dit que le pécheur est dans ces deux états de sommeillant et de mort; car il sent très-mal, comme un cadavre qui est privé de vie, et il ne sert et n'est bon à rien, non plus qu'un homme qui dort : il n'y voit pas non plus que l'autre, et ses puissances qui sont liées pour les opérations qui leur sont propres, ne lui présentent que de fausses images et des fantômes trompeurs.

Ou bien disons que saint Paul joint le sommeil avec la mort, parce que le pécheur qui dort en cette façon est dans une prochaine et presque inévitable disposition à la mort. C'est pourquoi le Sage le compare à un pilote qui dort dans son vaisseau, et qui, en abandonnant la conduite, le laisse aller au gré des vents qui le poussent contre quelque rocher ou le portent sur un banc de sable, où il se perd misérablement. C'est l'état du pécheur, il dort au milieu de la mer et quitte le timon de son vaisseau.

Cette mer est ce monde, tant à cause de son amertume qu'à raison des tentations qui sont les vents qui nous font faire naufrage; ce vaisseau est notre âme, ce timon est la raison, le sommeil est le péché. Voilà donc le pécheur dans son sommeil qu'il prend sur une mer agitée, et partant dans les dangers d'un prochain naufrage : *Dormit in medio mari qui in mundi hujus tentationibus positus, providere motus irruentium vitiorum quasi imminentes undarum cumulos negligit.* Voyons maintenant les songes qui occupent son esprit : et quoique nous ne soyons pas des Josephs, ni des Daniels pour en donner l'interprétation infaillible, peut-être en pourrons-nous avoir quelque conjecture que nous prendrons de Philon. Ce grand homme dit que la vie des hommes est un sommeil : *Somnium est vita hominum: nam sicut in somniorum visionibus videntes non videmus, audientes non audimus.* Comme dans le sommeil nous croyons voir, quoique nous ayons les yeux fermés; nous pensons parler en nous taisant; entendre, quoique personne ne nous parle ni fasse de bruit; marcher, bien que nous soyons immobiles; nous croyons être dans des festins dont pourtant nous sortons faméliques; auprès des fontaines, quoique nous nous trouvions altérés; nous sommes attaqués, nous nous défendons, bien que nous soyons dans l'assurance : de même dit-il, les pécheurs dans leur sommeil voient et font des choses qu'ils croient véritables, quoique ce soit de pures illusions, et que, comme dit le prophète royal, un méchant homme passe sa vie parmi des images trompeuse : *In imagine pertransit homo* (*Psal.* XXXVIII). Il croit être dans l'honneur et dans l'estime, mais il est moqué et méprisé; on a des aversions mortelles pour lui; il croit prendre des plaisirs, mais c'est un songe qui le trompe, cette beauté qui le charme est une fausse image qui le déçoit, il croit avoir des richesses qui contentent ses désirs et qui apaisent ses avidités, mais c'est un songe qui s'évanouit, car ses richesses augmentent sa soif, lui sont des ennemis, et lui donnent des inquiétudes. Vous verrez qu'il fera de grands desseins pour élever un colosse de fortune, pour acheter une charge, pour acquérir une riche possession, pour bâtir une maison, mais tout cela sont des songes qui se dissipent et qui passent dans moins de rien.

Et afin de lui faire voir que tous ces beaux desseins sont des songes qui le trompent, et qui présagent sa mort, qu'il s'étudie soi-même, et il verra l'inconstance et la vanité de cette vie. N'est-il pas vrai que l'enfance, qui est le premier âge, s'est évanouie; que la jeunesse avec ses forces s'est dissipée; que l'adolescence avec sa vigueur et sa vivacité s'est flétrie; que s'il est dans la vieillesse, il trouvera que l'âge viril avec sa maturité n'est plus; que s'il sort de lui-même et qu'il regarde ce qui se fait dans le grand monde, il trouvera que ce sont des illusions et des fantômes, que tout ce qu'il y a de plus éclatant passe comme un songe et a de funestes issues. Denys, tyran de Sicile, en est chassé et obligé de faire le pédant dans Corinthe : Crésus, le plus riche des rois de Lydie, est privé de son royaume, lorsqu'il croyait se rendre maître de la Perse. César est meurtri quand il prétend à une monarchie universelle; enfin tout ce qui est dans le monde, tout ce qui s'y est passé d'étrange, sont des songes que le pécheur prend pour des vérités : que s'il ne les veut point connaître maintenant pour des illusions, et qu'il les estime des choses solides, il en connaîtra la vérité au sortir de cette vie.

Il y a cette différence entre les justes et les pécheurs, dit la sainte Ecriture, que ceux-ci, c'est-à-dire les pécheurs, dorment pen-

dant toute leur vie : *Dormierunt somnum suum* (*Psal.* LXXIII), et les justes veillent continuellement pour n'être pas surpris du démon ; mais quand la mort arrive les justes dorment d'un sommeil agréable : *Cum dederit dilectis suis somnum; ecce hæreditas Domini* (*Psal.* CXX), et les méchants s'éveillent de leur léthargie, ils ouvrent les yeux et connaissent alors la vérité des choses du monde. C'est dans ce funeste réveil qu'on les entend crier : *Vere mendaces fuerunt colles* (*Jerem.*, III), tous ces plaisirs que nous avons pris, tout ce que l'ambition nous présentait d'honneurs, tout ce que l'avarice nous préparait de trésors, enfin tout ce que l'amitié nous faisait espérer de contentement, s'est dissipé et nous a trompé : nous ouvrons maintenant les yeux que le sommeil du péché avait fermés à notre devoir, pour ne voir que des objets affligeants et qui augmentent les rigueurs de notre supplice ; nous nous éveillons pour ne dormir jamais d'un repos de paix, et pour être plus sensibles à nos tourments ; nous connaissons, mais trop tard, la vanité des choses du monde que nous avons recherchées avec tous les empressements et le mérite des éternelles, que nous avons méprisées et dont nous souffrirons une privation qui n'aura pas de fin. Voilà les plaintes de ces misérables dans l'autre monde ; elles sont justes, puisqu'elles accusent leur obstination et qu'elles font l'apologie de l'innocence et de la bonté de Dieu, qui a employé tous les moyens propres pour les éveiller, lesquels, quoiqu'en très-grand nombre, se peuvent réduire à trois.

Premièrement, il emploie sa grâce qui est une voix qui lui dit : *Surge, propera, amica mea* (*Cant.*, II) : Ame immortelle, capable d'un bonheur et rachetée par un mérite infini, lève-toi de ton sommeil, qui te met dans l'oubli de Dieu, de ton salut et de ton devoir. Quoi ! ne crains-tu pas les ennemis qui t'environnent et qui veillent pour te perdre ? *Surge*, lève-toi ; mais au lieu de dire avec le prophète : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo* (*Psal.*, LXII) : Mon Dieu, me voici éveillé dès le point du jour, dès qu'il vous plaît me présenter les lumières de votre grâce, et me faire entendre votre voix, nous devenons sourds volontairement. Le mépris d'une vile créature ne le rebute point, il nous poursuit par des inspirations fortes et secrètes qui nous disent clairement : *Hora est jam de somno surgere* (*Rom.*, XIII) : il est temps de secouer le sommeil, parce que votre salut, que le moment qui doit vous présenter devant Dieu est bien proche, et il arrivera lorsque vous n'y penserez pas. Et après, parlant aux conditions particulières, il nous dit : *Simon, dormis* (*Marc.*, IV) ? Religieux, prêtre, pasteur, prélat, tu dors, tu laisses à la merci des loups, des brebis que j'avais confiées à ta conduite ? tu flétris par une vie lâche et débordée la sainteté de ta profession, tu fais honte à l'habit que tu portes, au lieu que tu occupes et au ministère auquel tu es employé, éveille-toi.

Autres fois il nous crie par la voix des prédicateurs, qui sont ces gardiens, dont parle Jérémie : *Clamabunt custodes, surgite* (*Jerem.*, XXXI) : Levez-vous, nous disent-ils, vous qui dormez dans la volupté et dans le plaisir des bêtes ; éveillez-vous, pécheurs, car le démon qui est votre tyran et votre bourreau ne dort pas, l'enfer a ses prisons ouvertes pour votre captivité, et ses feux allumés pour votre supplice, et vous dormez encore !

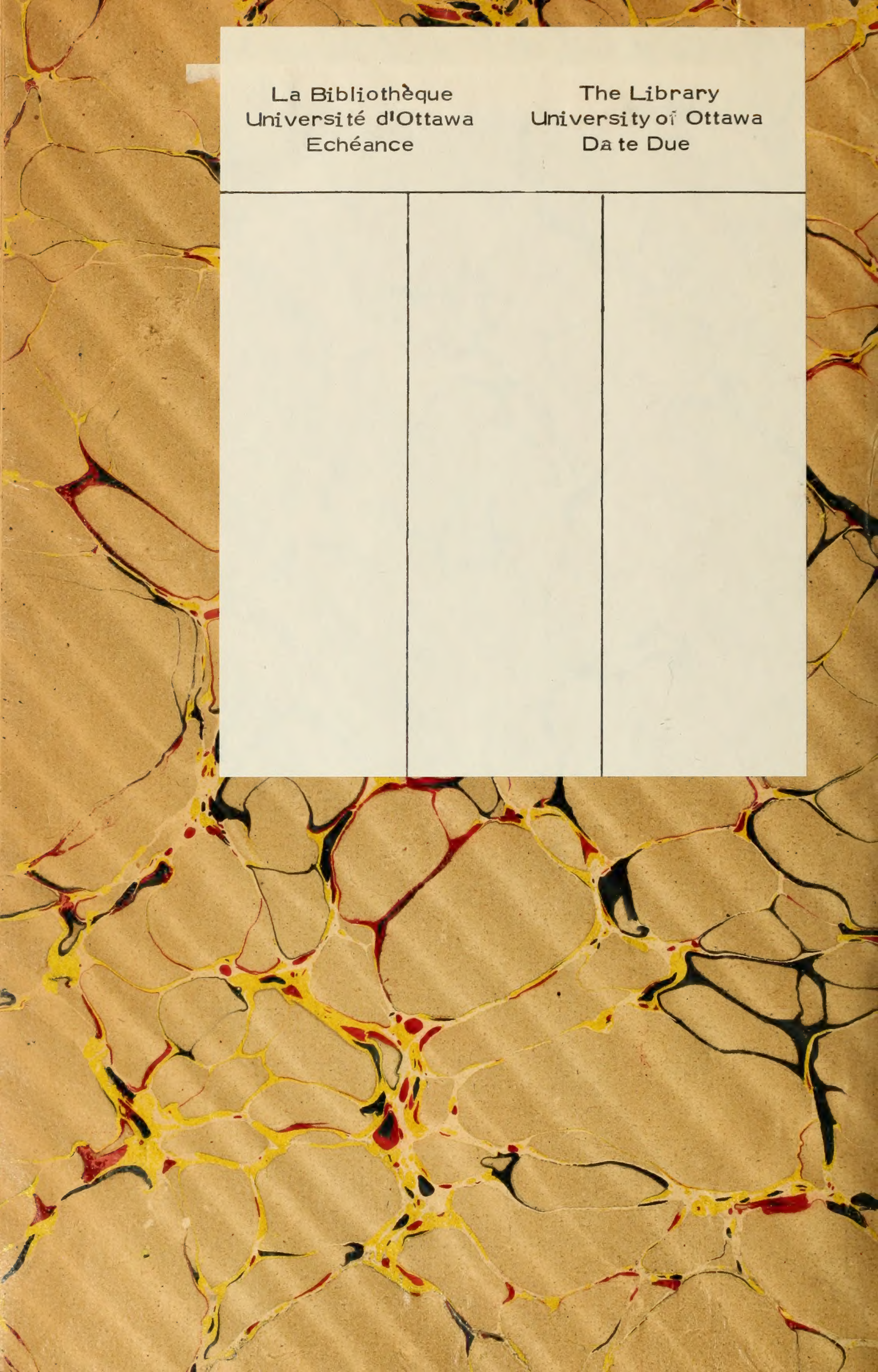
Enfin, il nous éveille par les afflictions comme il fit saint Pierre : *Percussoque latere Petri excitavit illum* (*Act.*, XII), il nous éveille de cet assoupissement qui nous donne la mort ; car qu'est, je vous prie, l'affliction qu'il nous envoie, qu'une perte de biens, de santé et d'honneur, qu'un réveille-matin qui nous oblige de quitter cette mauvaise créature, d'éviter cette occasion qui nous perd, de renoncer à la compagnie de cette femme qui nous est fatale, d'abandonner ce gain illégitime qui est la perte de nos âmes ? Oui, quand Dieu permet que cet enfant, dont tu faisais ton idole, meure par un accident qu'on n'avait pas prévu, quand il permet que la grêle tombe sur tes moissons, c'est alors qu'il frappe ton côté, et qu'il te dit : Lève-toi promptement, ô pécheur, quitte ce sommeil et éveille-toi.

Mais nous sommes comme ce Denys, dont parle Photius, qui était si gras, et qui dormait d'un sommeil si profond, que quoiqu'on le piquât avec des épingles longues et bien pointues, il ne s'éveillait point ; aussi les pécheurs, quoique Dieu les frappe, qu'il leur ôte ce qu'ils ont de plus cher dans le monde, qu'il permette qu'un ennemi les secoue, que la terre tremble sous leurs pieds, que les prédicateurs crient contre eux pour les éveiller : *Ab increpatione tua dormitaverunt qui ascenderunt equos* (*Psal.* LXXV) : toutes ces voix ne peuvent point interrompre leur sommeil, ce sont des aspics qui bouchent leurs oreilles, des sourds volontaires, des malades qui sont dans un sommeil léthargique. Chrétiens, éveillons-nous pour travailler à notre salut, et confondons-nous de voir que le pasteur veille pour garder ses brebis, que la sentinelle ne dort pas de peur d'être surprise de ses ennemis, et pour conserver le camp ; que le voleur veille pour surprendre les hommes dans le sommeil et pour fourrager la maison ; que le démon ne dort jamais afin de nous surprendre. Eh quoi ! ne veillerons-nous point pour notre conservation ? aurons-nous moins de vigilance pour éviter une surprise mortelle que nos ennemis n'en ont pour nous perdre ? Que si nous ne pouvons pas nous passer de dormir, dormons d'un sommeil semblable à celui du petit Samuel qui entend quand Dieu l'appelle, ou de celui de l'Epouse qui dort et son cœur veille ; ou enfin comme le lion qui dort les yeux ouverts, et Dieu nous donnera sa gloire, que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

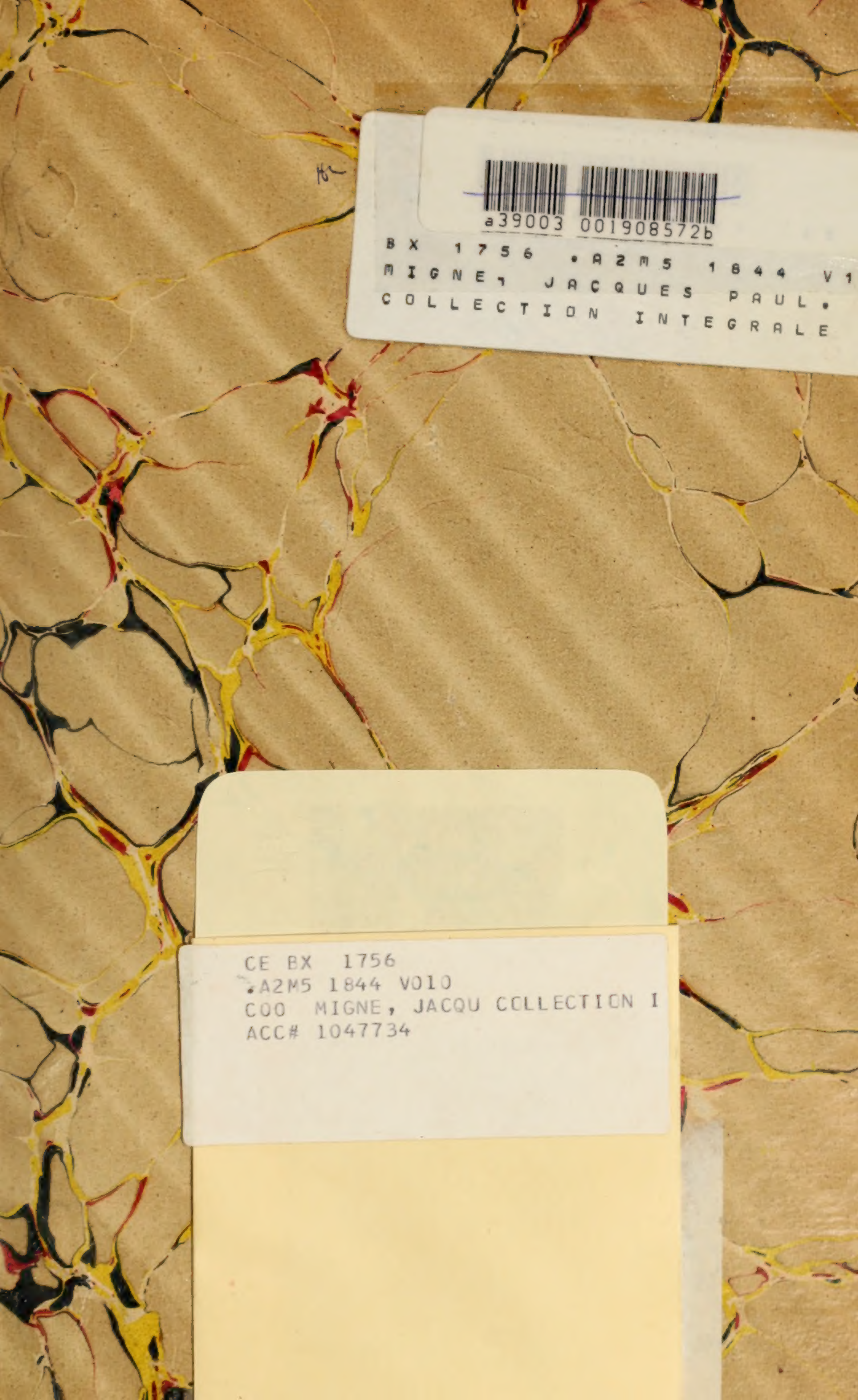
TABLE

DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001908572b
BX 1756 .A2M5 1844 V1
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE
CE BX 1756
.A2M5 1844 V010
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047734

